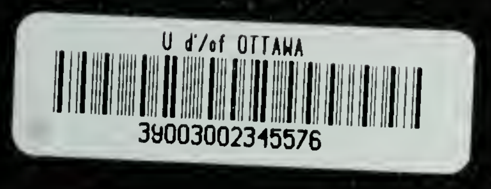
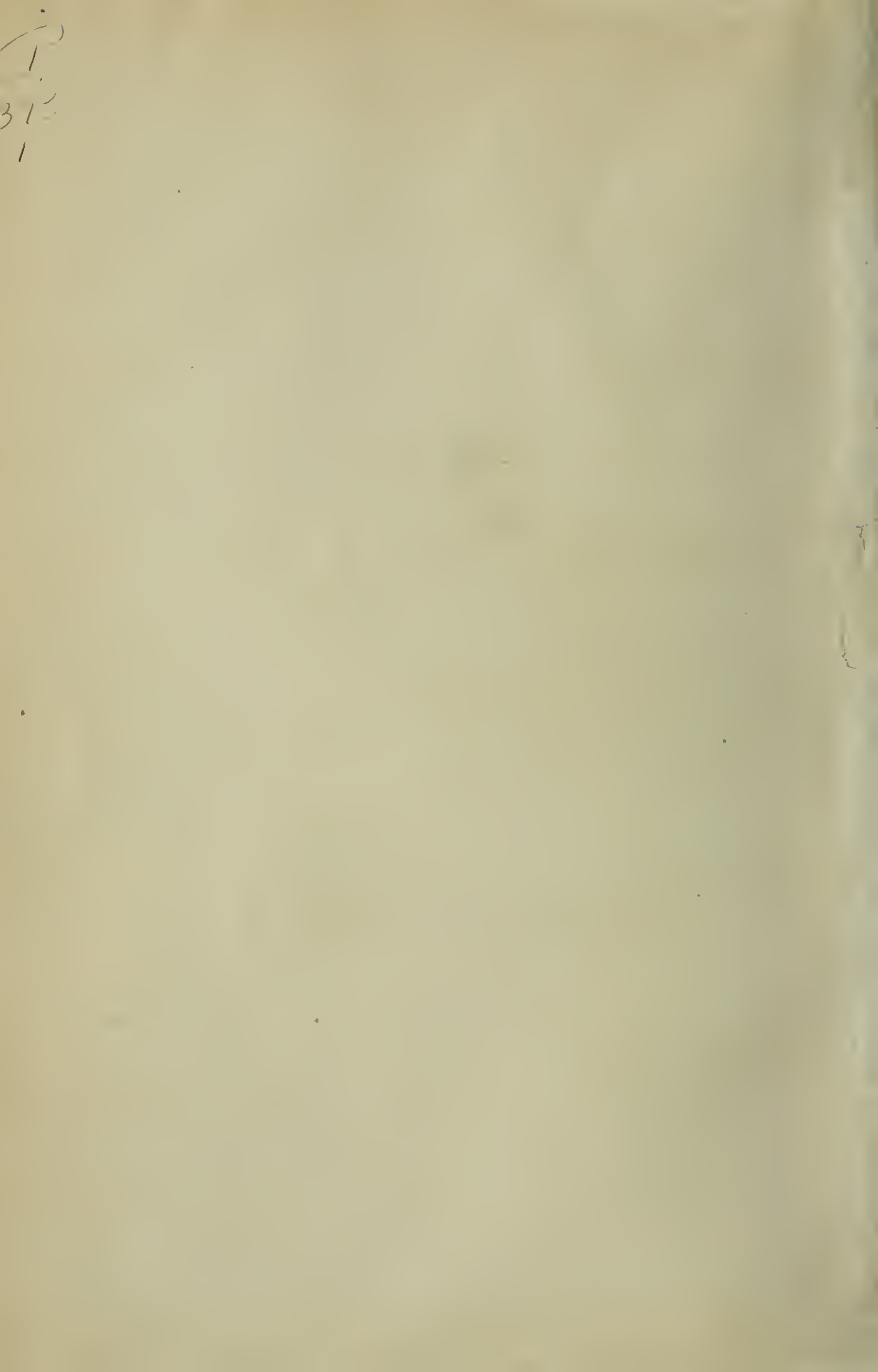

U d'/of OTTAWA
39003002345576



ŒUVRES

DE FÉNELON.

TOME PREMIER.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE, RUE JACOB, N° 56.



ŒUVRES

DE FÉNELON,

ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI,

PRÉCÉDÉES

D'ÉTUDES SUR SA VIE, PAR M. AIMÉ-MARTIN.

TOME PREMIER.





PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE, LIBRAIRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

M DCCC LVII.



AVIS DE L'ÉDITEUR.

La vie de Fénelon, quoique dégagée de presque toutes les passions humaines, fut très-agitée. Elle peut se diviser en plusieurs époques bien distinctes : l'éducation du duc de Bourgogne, suivie de la disgrâce et de l'exil; les discussions publiques sur le quiétisme, suivies du jugement de la cour de Rome; enfin les désastres de la France et l'envahissement de son territoire par les étrangers, où la charité du prélat sembla croître avec nos malheurs. Là se renferme toute la vie politique et chrétienne de Fénelon, vie sublime qui se résume dans ces trois pensées : donner un bon roi à la France, de bonnes institutions aux peuples, et une religion éclairée et désintéressée au monde.

Nous avons essayé l'esquisse de cet immense tableau, en prenant pour base de notre travail :

1° La Correspondance de Fénelon, qui forme aujourd'hui 12 vol. in-8°;

2° La nouvelle Histoire de Fénelon, publiée à la tête de *Télémaque* par les soins du marquis de Fénelon, pendant son séjour en Angleterre, et dont deux ou trois exemplaires seulement existent aujourd'hui dans les bibliothèques des amateurs;

3° L'Histoire de la vie et des ouvrages de Fénelon, par Ramsai;

4° Le Recueil des principales vertus de Fénelon, par l'abbé Galet, ouvrage touchant, et que M. de Bausset n'a pas connu;

5° L'Histoire de Fénelon, par le père Querbeuf, ouvrage estimable, et que M. de Bausset a fondu entièrement dans le sien;

6° Enfin l'Histoire de Fénelon, composée sur les manuscrits originaux par le cardinal de Bausset. Ce livre, élégamment écrit, plein de recherches et d'érudition, est le meilleur qu'on ait publié sur la matière; mais on peut lui reprocher quelques longueurs, qui affaiblissent considérablement l'intérêt. L'auteur a trop prodigué dans son texte les richesses littéraires que le hasard avait fait tomber dans ses mains.

Telles sont les sources où nous avons puisé abondamment; notre but a été de réunir dans un seul ouvrage, réduit aux proportions que comporte le sujet, tout ce qu'il y a de vraiment utile, de vraiment intéressant dans les ouvrages que nous venons de citer.

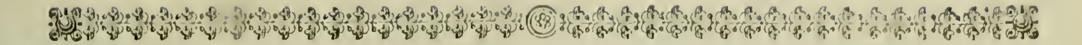
Quant aux œuvres de Fénelon, notre recueil renferme plus de vingt volumes, c'est-à-dire tous les écrits relatifs à l'éducation; plus, tous les ouvrages littéraires, politiques, historiques et purement religieux. Sous ce rapport, les œuvres de Fénelon sont complètes.

Nous y avons joint les principaux ouvrages de théologie, et entre autres le livre si célèbre des *Maximes des Saints*, qui, jusqu'à ce jour, n'a trouvé place dans aucune édition de Fénelon.

Enfin nous avons terminé notre collection par un choix fait avec le plus grand soin dans toutes les correspondances de l'auteur. Ces correspondances avaient toujours été séparées, ou classées d'après les matières qui y sont traitées. Nous les avons réunies, en ayant soin de replacer chaque lettre à sa date, en sorte que cette partie des œuvres est comme une suite non interrompue de tableaux délicieux, où l'on voit se reproduire successivement toute la vie intellectuelle, religieuse, morale et politique de l'écrivain et du pasteur : monument divin de sa vertu, et qui, en ne le considérant que sous le rapport littéraire, peut encore servir à sa gloire!

L. A. M.

31 mars 1835.



ÉTUDES

SUR

LA VIE DE FÉNELON.

Sa mémoire doit avoir le même avantage que sa vie celui de faire aimer la religion.

La Harpe.

François de Salignac de la Mothe-Fénelon naquit au château de Fénelon, en Périgord, d'un second mariage du marquis de Fénelon avec Louise de la Cropte, sœur du marquis de Saint-Abre. Mademoiselle de la Cropte joignait à beaucoup d'esprit tous les avantages de la beauté et de la naissance; mais elle avait peu de fortune, et le marquis de Fénelon était déjà père de plusieurs enfants. Aussi la famille dans laquelle elle entrait blâma-t-elle cette alliance, qui plus tard devait lui être si glorieuse, puisque Fénelon en fut le fruit.

La première éducation de Fénelon fut toute chrétienne. Le marquis de Fénelon prodigua ses soins à l'enfant de sa vieillesse. Le moral, le physique, furent également soignés et cultivés. L'enfant était délicat : à force de ménagement, d'exercice et de sobriété, on le rendit capable de soutenir la fatigue et le travail. Il avait l'esprit vif et l'âme tendre; on alimenta cette double flamme par les exemples de la tendresse et par les conversations les plus instructives. Les historiens ont peu parlé de l'influence de la mère sur l'enfant; mais il est impossible que cette influence n'ait pas été largement exercée, puisque Fénelon fut élevé dans sa famille jusqu'à l'âge de douze ans.

Quoique le marquis et la marquise de Fénelon le perdissent rarement de vue, on le confiait cependant quelquefois à un domestique. Un jour qu'il prenait l'air aux environs du château, il échappa à ce valet quelques propos qui manquaient de justesse; le jeune enfant, qui en avait beaucoup, crut pouvoir les relever. Le domestique insista; l'enfant ne se laissa pas convaincre; et le domestique emporté par la mauvaise humeur, le saisit avec violence, et le jeta par terre. Il se fit mal en tombant; mais la crainte de faire chasser le domestique l'engagea au silence, et il laissa croire à sa mère que le hasard seul avait causé sa chute. Fénelon avait alors six ans.

Déjà son éducation classique était commencée; on l'avait confiée à un précepteur habile, mais dont le principal mérite était de faire aimer l'étude. L'aimable enfant fut nourri, pour ainsi dire, du miel de l'antiquité; en sorte qu'à l'âge de douze ans, lorsque son père l'envoya à l'université de Cahors, alors très-florissante, il savait parfaitement le grec, et écrivait en français et en latin avec élégance et facilité. Enfin, il avait lu les poëtes, les philosophes et les orateurs qui ont illustré ces trois langues; il en connaissait les beautés, et déjà même il s'était essayé à les reproduire.

Ainsi se formait dans la famille cet homme dont les écrits devaient adoucir le sort des peuples. Loin du fracas des villes, loin du tumulte des passions, son âme paisible recueillait avidement et conservait avec soin les impressions du beau et du bon; et nul doute que ces premières études si bien faites, que cette éducation à la fois grecque et chrétienne, n'aient exercé la plus heureuse influence sur ses ouvrages et sur son caractère.

Il avait dix-huit ans lorsque le marquis de Fénelon, son oncle, le fit venir à Paris, et le plaça au collége du Plessis, puis au séminaire de Saint-Sulpice, où le jeune Fénelon termina ses études théologiques. Cet oncle était un homme de beaucoup de mérite et d'une grande piété. Le grand Condé, qui l'honorait de son estime, disait de lui qu'il était également propre pour la conversation, pour la guerre et pour le cabinet.

Après cinq ans de recueillement et d'instruction, Fénelon reçut les ordres à l'âge de vingt-quatre ans. Sa vocation fut pleine et entière. On raconte même que, malgré sa jeunesse et sa faible santé, il voulait se consacrer aux missions du Canada; mais son oncle refusa son consentement, et ce fut dans la paroisse même de Saint-Sulpice que Fénelon exerça, pour la première fois, les fonctions de son saint ministère.

Le soin des pauvres, la visite des malades, le confessionnal, le catéchisme, les prônes, les exhortations familières, tous ces travaux obscurs et pénibles, qui n'en sont que plus méritoires, l'abbé de Fénelon s'y livra avec ferveur. On le vit alors commencer cette vie de bienfaits, d'aumônes, de charités, de consolations, pour laquelle il était né. Au lieu de rechercher les riches, il recherchait les pauvres : il descendait aux dernières classes, et c'est là qu'il s'exerçait à soulager les maux qui ne peu-

vent avoir que Dieu ou ses ministres pour consolateurs.

Toutefois il nourrissait encore le désir de se consacrer aux missions étrangères; mais convaincu, avec raison, que sa santé ne lui permettrait jamais de résister au climat du Canada, il porta toutes ses pensées vers les missions du Levant. Une lettre délicieuse, trouvée dans ses papiers, et publiée pour la première fois il y a peu d'années, nous a révélé cette pensée secrète du jeune ecclésiastique. La lettre est datée de Sarlat, 9 octobre, mais sans indication d'année. Le grand écrivain s'y révèle pour la première fois, et les souvenirs de l'antiquité s'y mêlent poétiquement aux souvenirs du chrétien. Voici cette lettre, adressée probablement au duc de Beauvilliers :

« Divers petits accidents ont toujours retardé jusqu'ici « mon retour à Paris; mais enfin, monseigneur, je pars, « et peu s'en faut que je ne vole. A la vue de ce voyage, « j'en médite un plus grand. La Grèce entière s'ouvre à « moi, le sultan effrayé recule; déjà le Péloponèse res- « pire en liberté, et l'Église de Corinthe va refleurir : la « voix de l'Apôtre s'y fera encore entendre. Je me sens « transporté dans ces beaux lieux et parmi ces ruines pré- « cieuses, pour y recueillir, avec les plus curieux monu- « ments, l'esprit même de l'antiquité. Je cherche cet aréo- « page où saint Paul annonça aux sages du monde le Dieu « inconnu. Mais le profane vient après le sacré, et je ne « dédaigne pas de descendre au Pirée, où Socrate fait le « plan de sa république. Je monte au double sommet du « Parnasse; je recueille les lauriers de Delphes, et je goûte « les délices de Tempé.

« Quand est-ce que le sang des Turcs se mêlera avec « celui des Perses sur les plaines de Marathon, pour lais- « ser la Grèce entière à la religion, à la philosophie et « aux beaux-arts, qui la regardent comme leur patrie?

« . . . . Arva beata
« Petamus arva divites et insulas.

« Je ne t'oublierai pas, ô île consacrée par les célestes « visions du disciple bien-aimé! ô heureuse Pathmos! « j'irai baiser sur la terre les pas de l'apôtre, et je croi- « rai voir les cieux ouverts. Là, je me sentirai saisi d'in- « dignation contre le faux prophète qui a voulu dévelop- « per les oracles du véritable, et je bénirai le Tout-Puissant, « qui, bien loin de précipiter l'Église comme Babylone, « enchaîne le dragon, et la rend victorieuse. Je vois déjà « le schisme qui tombe, l'Orient et l'Occident qui se réu- « nissent, et l'Asie qui voit renaître le jour après une si « longue nuit; la terre, sanctifiée par les pas du Sau- « veur et arrosée de son sang, délivrée de ses profana- « tions, et revêtue d'une nouvelle gloire; enfin, les en- « fants d'Abraham, épars sur la face de toute la terre et « plus nombreux que les étoiles du firmament, qui, ras- « semblés des quatre vents, viendront en foule reconnaître « le Christ qu'ils ont percé, et montrer à la fin des temps « une résurrection. En voilà assez, monseigneur, et vous « serez bien aise d'apprendre que c'est ici ma dernière « lettre, et la fin de mes enthousiasmes, qui vous impor- « tuneront peut-être. Pardonnez-les à ma passion de vous « entretenir de loin, en attendant que je puisse le faire « de près. »

Ce projet n'eut aucune suite : à peine de retour à Paris, Fénelon fut placé à la tête de la maison des Nouvelles Catholiques. C'était une association de filles éclairées, pieuses, bien nées, qui se dévouaient librement, et sans prononcer de vœux, à l'instruction des jeunes protestantes. Louis XIV protégeait cette institution; il la comblait de biens et la remplissait de prosélytes; rien n'était donc plus important que de lui donner un chef qui pût répandre la lumière sur les institutrices et sur les élèves. Dix années de la vie de Fénelon furent consacrées à ce saint ministère.

C'est là, au milieu d'un cercle de jeunes personnes dont il était obligé d'étudier le caractère et d'éclairer les consciences, qu'il recueillit cette multitude d'observations à la fois profondes et délicates, qui devinrent la base du traité *de l'Éducation des Filles.* Il sut lire dans le cœur de ces tendres enfants tous les secrets d'un autre âge : il apprit de leur innocence l'art de diriger leurs passions, et de leur naïveté l'art de les prévenir. Cette étude charmante, en lui montrant les femmes dans leur caractère natif, lui fit sentir le besoin de les fortifier, parce qu'elles sont faibles, et de les éclairer, parce qu'elles sont puissantes. Ainsi fut composé, en présence de la nature, le livre *de l'Éducation des Filles*, ce chef-d'œuvre de délicatesse, de grâce et de génie, où la vertu est douce comme la bonté, et dont la doctrine simple et maternelle n'est que l'amour de Jésus-Christ pour les petits enfants.

Une chose fort remarquable, c'est que ce livre ne fut pas composé pour le public. Fénelon l'écrivit pour répondre aux pieuses intentions de madame la duchesse de Beauvilliers. Cette femme, aussi remarquable par son esprit que par sa piété, était mère de huit filles qui, grâce aux bons exemples qu'elles eurent sous les yeux pendant leur jeunesse, et aux principes qu'elles puisèrent dans les leçons de Fénelon, conservèrent au milieu du monde la pureté et toutes les vertus chrétiennes. Telle fut l'origine de ce petit ouvrage, le plus court, le plus complet et le plus utile qui ait encore été composé sur la matière. Heureusement il avait été remis en des mains généreuses. Le duc de Beauvilliers ne voulut pas jouir seul d'un pareil trésor. Il sentit que ce livre, fait pour une seule famille, pouvait devenir un livre élémentaire pour toutes les familles, et il se hâta de le rendre public. Le traité *de l'Éducation des Filles,* imprimé pour la première fois en 1687, fut accueilli avec une grande faveur, et il acquit à Fénelon cette haute réputation qui le fit appeler, deux ans plus tard, à l'éducation de l'héritier du trône.

Déjà le bruit de ses travaux apostoliques avait porté son nom aux oreilles de Louis XIV. Ce roi, qui venait de révoquer l'édit de Nantes, arracha pour un moment Fénelon à ses travaux obscurs, pour le charger d'une mission dans la Saintonge et dans l'Aunis; mission de prosélytisme, mission terrible qui devait être soutenue, comme toutes les autres, par le fer des soldats. Mais l'âme du pasteur se refusa à toutes les violences; il voulut partir seul, comme les apôtres; et, grâce à ses vertus évangéliques, deux provinces furent préservées du fléau de la persécution.

Ces missions heureusement terminées, il vint en rendre compte au roi; puis il reprit tranquillement ses fonctions de supérieur des Nouvelles Catholiques. C'est alors que le distributeur des grâces ecclésiastiques le proposa pour l'é-

vêché de Poitiers; mais Mgr de Harlay, choqué de l'attachement que Fénelon témoignait à Bossuet, et de sa grande confiance en ce prélat, le fit effacer de la liste.

La Providence lui réservait de plus hautes destinées, et cette fois la haine se trompa. Depuis longtemps Louis XIV cherchait autour de lui des instituteurs dignes d'élever son petit-fils, de donner un bon roi à la France. Son choix tomba sur le duc de Beauvilliers, dont il connaissait l'élévation d'âme et la piété. Il le nomma gouverneur; puis, l'ayant consulté sur le choix d'un précepteur, il se décida pour l'abbé de Fénelon, qui se vit tout à coup appelé à la cour, et qui vint y occuper une place à laquelle on attachait les destinées de la France.

Cette époque de la vie de Fénelon doit fixer toute notre attention. Nous tâcherons de n'oublier aucun détail. L'éducation du duc de Bourgogne va mettre en jeu tous les talents de cet esprit si fin, si délicat, si élevé, et de cette intelligence qui s'est développée dans la triple étude d'Homère, de Platon et de l'Évangile. La carrière religieuse, philosophique et politique de Fénelon commence; et cette âme, enflammée de l'amour des hommes, va enfin travailler à leur bonheur!

Ce fut au mois de septembre 1689 que Fénelon commença ses fonctions de précepteur; il avait alors trente-huit ans. Tout ce qui concourait avec lui à l'éducation du jeune duc était d'un mérite distingué. M. l'abbé de Fleury, aussi célèbre par ses vertus que par ses ouvrages, le secondait en qualité de sous-précepteur.

Le premier soin de Fénelon fut d'étudier son élève, de démêler ses inclinations, de s'assurer de la portée et de l'étendue de ses facultés, et d'y proportionner ses enseignements. Il s'attacha ensuite à gagner sa confiance, sans recourir à de basses flatteries, ou à de lâches complaisances, mais en ne le trompant jamais sur rien, en lui résistant quelquefois, et en lui montrant toujours la vérité, non comme un obstacle à ses caprices, mais comme le seul objet digne de ses recherches, et le seul qui pût le conduire au bonheur.

Des difficultés qui auraient paru insurmontables à tout autre que lui s'offrirent dès l'abord. « Le duc de Bourgogne, « dit Saint-Simon, naquit terrible, et dans sa première « jeunesse fit trembler : dur, colère jusqu'aux derniers em« portements contre les choses inanimées, impétueux avec « fureur, incapable de souffrir la moindre résistance sans « entrer dans des fougues à faire craindre pour sa vie (c'est « ce dont j'ai été souvent témoin), opiniâtre à l'excès, « passionné pour tous les plaisirs, la bonne chère, la chasse « avec fureur, la musique avec une sorte de ravissement, « et le jeu encore, où il ne pouvait supporter d'être vaincu, « et où le danger avec lui était extrême, enfin livré à toutes « les passions, et transporté de tous les plaisirs, souvent « farouche, *naturellement porté à la cruauté*, barbare « en raillerie, saisissant les ridicules avec une justesse qui « assommait; de la hauteur des cieux, il ne regardait les « hommes que comme des atomes avec qui il n'avait aucune « ressemblance, quels qu'ils fussent. A peine les princes ses « frères lui paraissaient intermédiaires entre lui et le genre « humain, quoiqu'on eût toujours affecté de les élever tous « trois dans une égalité parfaite. »

Tel était le prince qui fut confié à la sagesse de Fénelon; et le prodige est qu'en très-peu de temps cet enfant terrible jusqu'aux derniers emportements, cet enfant farouche, cruel, incapable de souffrir la moindre contradiction, se transforma tout à coup en une créature divine, pleine de douceur et de charité. Par la grâce de Fénelon, les vices les plus redoutables devinrent les vertus les plus touchantes; et de cet abîme de colère et de méchanceté on vit sortir un prince affable, doux, humain, patient, modeste, sévère pour lui seul, et indulgent pour tous les autres. La révolution était complète; on reconnaissait un ange où l'on n'avait vu qu'un démon.

De tous les vices du jeune duc, celui qui le faisait le plus redouter était cette fierté dure et hautaine qui bravait les menaces, et que rien n'avait pu dompter. Fénelon ne crut pas devoir attaquer ce vice par des privations; il se contenta d'abord de douces remontrances, de railleries fines, et de ces réflexions simples et naturelles que les enfants d'esprit saisissent facilement; il parut même céder quelquefois, et n'usa de fermeté que lorsqu'il se fut bien assuré de son influence, ou, pour mieux dire, de son autorité.

Pour bien connaître la méthode de Fénelon, il suffit de lire ses *Fables;* elles furent toutes composées pour rappeler au duc de Bourgogne une faute qu'il venait de commettre, ou pour lui inculquer d'une manière plus précise la leçon qui devait l'instruire. On remarque d'abord que ces fables ne conviennent qu'à un prince, et à un prince destiné à régner. Tout se rapporte à cet objet, et on y suit, pour ainsi dire, les progrès de l'élève dans les développements de la pensée du maître.

« Qu'est-il donc arrivé de funeste à Mélanthe? rien au de« hors, tout au dedans; il se coucha hier les délices du genre « humain : ce matin on est honteux pour lui, il faut le cacher. « En se levant, le pli d'un chausson lui a déplu; toute la « journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira : il « fait peur, il fait pitié; il pleure comme un enfant, il rugit « comme un lion. Une vapeur maligne et farouche trouble « et noircit son imagination, comme l'encre de son écritoire « barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des choses « qu'il aimait le mieux il n'y a qu'un moment; par la raison « qu'il les a aimées, il ne les saurait plus souffrir. Les par« ties de divertissements qu'il a tant désirées lui deviennent « ennuyeuses; il faut les rompre : il cherche à contredire, à « se plaindre, à piquer les autres; il s'irrite de voir qu'ils ne « veulent point se fâcher. Quand il manque de prétexte pour « attaquer les autres, il se tourne contre lui-même, il ne se « trouve bon à rien, il se décourage; il trouve fort mauvais « qu'on veuille le consoler; il veut être seul, et il ne peut « supporter la solitude; il revient à la société, et s'aigrit « contre elle. On se tait, ce silence affecté le choque; on « parle tout bas, il s'imagine que c'est contre lui; on parle « tout haut, il trouve qu'on parle trop et qu'on est trop gai « pendant qu'il est triste, cette tristesse lui paraît un re« proche de ses fautes; on rit, il soupçonne qu'on se moque « de lui. Que faire? Être aussi ferme et aussi patient qu'il « est insupportable, et attendre en paix qu'il revienne de« main aussi sage qu'il était hier. Cette humeur étrange « s'en va comme elle vient : quand elle le prend, on dirait « que c'est un ressort de machine qui se démonte tout à

« coup; il est comme on dépeint les possédés, sa raison est « comme à l'envers; c'est la déraison elle-même en per- « sonne : poussez-le, vous lui ferez dire en plein jour qu'il « est nuit, car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête dé- « montée...... Il pleure, il rit, il badine, il est furieux. Dans « sa fureur la plus bizarre et la plus insensée, il est plai- « sant, éloquent, subtil, plein de tours nouveaux, quoiqu'il « ne lui reste pas seulement une ombre de raison. Prenez « bien garde de ne lui rien dire qui ne soit juste, précis, « et exactement raisonnable : il saurait bien en prendre « avantage, et vous donner adroitement le change; il pas- « serait d'abord de son tort au vôtre, et deviendrait raison- « nable pour vous convaincre que vous ne l'êtes pas. »

Ce portrait du fantasque fut un jour composé en présence du prince, qui venait d'en représenter les scènes les plus saillantes. Qu'on juge de l'effet d'une pareille leçon sur un cœur plein de fierté! il croyait paraître redoutable, et il ne s'était montré qu'insensé et ridicule. La vanité blessée est quelquefois aussi puissante pour ramener au bien, que la vanité flattée et satisfaite : et Fénelon sut se servir habilement de ces deux mobiles pour dompter ce caractère, et le rendre sensible aux douceurs de la vertu.

« Quel est donc ce berger ou ce dieu inconnu qui vient « orner notre bocage? Il est sensible à nos chansons; il « aime la poésie, elle adoucira son cœur, et le rendra aussi « aimable qu'il est fier.

« Que ce jeune héros croisse en vertu, comme une fleur « que le printemps fait éclore! Qu'il aime les doux jeux de « l'esprit! Que les grâces soient sur ses lèvres! Que la sa- « gesse de Minerve règne dans son cœur!

« Qu'il égale Orphée par les charmes de sa voix, et Her- « cule par ses hauts faits! Qu'il porte dans son cœur l'au- « dace d'Achille, sans en avoir la fierté! Qu'il soit bon, qu'il « soit sage, bienfaisant, tendre pour les hommes et aimé « d'eux! Que les Muses fassent naître en lui toutes les ver- « tus.

« Il aime nos douces chansons; elles entrent dans son « cœur, comme la rosée tombe sur nos gazons brûlés par le « soleil. Que les dieux le modèrent, et le rendent toujours « fortuné! Qu'il tienne en sa main la corne d'abondance! « Que l'âge d'or revienne par lui! Que la sagesse se répande « de son cœur sur tous les mortels et que les fleurs nais- « sent sur ses pas! »

Remarquez que jamais Fénelon ne flatte dans le prince que les qualités qu'il lui souhaite, que les vertus qui peuvent lui mériter un jour la reconnaissance du genre humain.

Toutefois il n'était pas toujours au pouvoir du précepteur de maîtriser le caractère impétueux de l'élève. Mais ce cas même était prévu : à peine le prince dans ses fureurs s'était-il déclaré en état de rébellion, que tout s'attristait autour de lui. Le gouverneur, les instituteurs, les officiers et jusqu'aux domestiques, gardaient un morne silence; tous le fuyaient avec un air d'effroi comme s'ils eussent craint de s'approcher d'un être privé de raison. On paraissait ne s'occuper de lui que par cette espèce de compassion humiliante que l'on accorde à un malheureux atteint de folie. On le traitait comme un malade digne de pitié, et non plus comme un prince digne d'amour. Enfin on lui retirait ses livres, on lui refusait l'instruction, comme si ces choses lui fussent devenues inutiles dans l'état déplorable où il se trouvait réduit. Ainsi isolé, abandonné, l'enfant commençait à reconnaître son impuissance, et bientôt il venait implorer son pardon en faisant l'aveu de ses fautes, et en jurant sur l'honneur de n'y plus retomber. Nous avons recueilli un de ces engagements d'*honneur*, écrit de la main du prince, et dont l'original fut découvert il y a peu de temps dans les papiers de Fénelon.

« Je promets, foi de prince, à M. l'abbé de Fénelon, de « faire sur-le-champ ce qu'il m'ordonnera, et de lui obéir « dans le moment qu'il me défendra quelque chose; et si j'y « manque, je me soumets à toutes sortes de punitions et de « déshonneur. Fait à Versailles, le 29 novembre 1689. « *Signé* LOUIS. »

Il est impossible de lire sans émotion cet engagement d'honneur d'un enfant de huit ans, dont jusqu'à cette époque le caractère avait paru indomptable. Mais ce qui accroîtra encore l'admiration, c'est que lorsque ce billet fut écrit, l'éducation du prince n'était commencée que depuis trois mois.

Un jour que Fénelon s'était vu forcé de parler à son élève avec beaucoup de sévérité, le jeune duc vivement blessé lui répondit : « Non, non monsieur, je ne me laisse point commander; *je sais qui je suis et qui vous êtes.* » Fénelon ne répondit pas un seul mot. Il sentit que, dans la disposition où se trouvait son élève, la raison n'arriverait pas jusqu'à lui. Voulant lui donner une leçon dont le souvenir fût ineffaçable, il affecta de ne plus lui parler de la journée, et son air de tristesse témoignait assez son mécontentement.

Le lendemain, Fénelon entra dans la chambre du duc au moment de son réveil, et avec une gravité froide et respectueuse il lui dit : « Je ne sais, monsieur, si vous vous « rappelez ce que vous m'avez dit hier, que vous saviez qui « vous êtes et qui je suis. Il est de mon devoir de vous « apprendre que vous ignorez l'un et l'autre. Vous vous « imaginez donc, monsieur, être plus que moi? Quelques « valets, sans doute, vous l'auront dit; et moi je ne crains « pas de vous dire, puisque vous m'y forcez, que je suis « plus que vous. Vous comprenez assez qu'il n'est pas « question ici de la naissance. Vous regarderiez comme « un insensé celui qui prétendrait se faire un mérite de ce « que la pluie du ciel a fertilisé sa moisson sans arroser « celle de ses voisins : vous ne seriez pas plus sage, si « vous vouliez tirer vanité de votre naissance, qui n'a- « joute rien à votre mérite personnel. Vous ne sauriez « douter que je suis au-dessus de vous pour les lumières « et les connaissances; vous ne savez que ce que je vous « ai appris, et ce que je vous ai appris n'est rien, comparé « à ce qui me restait à vous apprendre. Quant à l'autorité, « vous n'en avez aucune sur moi, et je l'ai moi-même, au « contraire, pleine et entière sur vous. Le roi et Monsei- « gneur vous l'ont dit assez souvent. Vous croyez peut- « être que je m'estime fort heureux d'être pourvu de « l'emploi que j'exerce auprès de vous? Désabusez-vous « encore, monsieur; je ne m'en suis chargé que pour « obéir au roi et faire plaisir à Monseigneur, et nullement « pour le pénible avantage d'être votre précepteur; et afin « que vous n'en doutiez pas, je vais vous conduire chez Sa

« Majesté, pour la supplier de vous en nommer un autre, « dont je souhaite que les soins soient plus heureux que les « miens ! »

Cette déclaration inattendue jeta le prince dans les anxiétés les plus douloureuses. « Ah ! monsieur, s'écria-t-il en « pleurant, je suis désespéré de ce qui s'est passé hier. Si « vous parlez au roi, vous me ferez perdre son amitié !... « Si vous m'abandonnez, que pensera-t-on de moi ?... Au « nom de Dieu, ayez pitié de moi ! je vous promets de vous « satisfaire à l'avenir. »

Fénelon ne céda point de suite à ses prières ; il le laissa un jour entier dans l'inquiétude, et ne se rendit qu'aux instances de madame de Maintenon, qu'on avait fait intervenir pour accroître l'effet de cette scène.

Cependant les accès de colère du jeune prince revenaient à chaque instant. Fénelon ne les combattit d'abord que par sa douceur insinuante, mais il sentit enfin la nécessité de les soumettre ou de les vaincre. Dans ce but, il imagina d'opposer colère à colère, fureur à fureur ; de frapper l'imagination tendre de son élève en lui offrant le tableau d'un homme dont la violence dominerait la sienne. Un matin donc que le jeune duc s'arrêtait à considérer les outils d'un menuisier qui travaillait dans son appartement, l'ouvrier, à qui Fénelon avait fait la leçon, lui dit du ton le plus absolu de passer son chemin. Le prince, peu accoutumé à de pareilles brusqueries, se fâcha ; mais l'ouvrier haussant la voix, et comme hors de lui-même, lui cria : « Retirez-vous, mon prince ! car quand je suis en fureur, je casse bras et jambes à tous ceux que je rencontre. » Effrayé, le duc de Bourgogne courut avertir son précepteur qu'on avait introduit chez lui le plus méchant homme de la terre. « C'est un bon ouvrier, dit froidement Fénelon ; son unique défaut est de se livrer aux emportements de la colère. — Il faut le renvoyer, dit le prince ; c'est un méchant homme. — Je le crois plus digne de pitié que de châtiment, reprit Fénelon ; vous l'appelez un méchant homme parce qu'il a fait une menace, lorsque vous l'interrompez dans son travail : et quel nom donnerez-vous à un prince qui bat son valet de chambre dans le temps même que celui-ci lui rend des services ? »

Fénelon se gardait bien toutefois de trop multiplier ces leçons. Elles naissaient des circonstances, toujours naturellement, et sans aucun apprêt qui pût les rendre suspectes au jeune duc. Mais ce qui contribua le plus efficacement à l'amélioration de son caractère, ce furent les sentiments de piété qu'on eut soin de lui inspirer ; les images touchantes et majestueuses sous lesquelles Fénelon lui montrait la Divinité pénétraient à la fois son esprit et son cœur, et lui inspiraient le désir de remplir tous ses devoirs. C'était sous les yeux de Dieu, c'était pour Dieu qu'on lui demandait l'obéissance et l'étude. Fénelon lui apprenait à bénir Dieu bien plus qu'à le craindre ; et ces leçons délicieuses, adressées à l'âme de l'élève, étaient le délassement des travaux de son esprit ; elles se faisaient sans livres, sans apprêts, dans des conversations intimes, où le maître et le disciple portaient, l'un toute l'ardeur de la curiosité, et l'autre toute l'onction de l'amour.

Fénelon rapporte lui-même, dans une de ses lettres, « qu'il avait soin de lui faire abandonner l'étude toutes les fois qu'il voulait commencer une conversation où il pût acquérir des connaissances utiles : c'est ce qui arrivait souvent. L'étude se retrouvait assez dans la suite, car il en avait le goût ; mais son précepteur voulait aussi lui donner le goût d'une conversation solide, pour le rendre sociable, et l'accoutumer à connaître les hommes dans la société. Dans ces conversations, son esprit faisait un sensible progrès sur les matières de littérature, de politique et même de métaphysique. On y faisait également entrer, sans affectation, toutes les preuves de la religion. Son humeur s'adoucissait dans de tels entretiens ; il devenait tranquille, complaisant, gai, aimable ; on en était charmé ; il n'avait alors aucune hauteur, et il s'y divertissait mieux que dans ses jeux d'enfant, où il se fâchait souvent mal à propos[1]. »

L'éducation morale et religieuse du jeune prince ne fit point négliger son éducation littéraire et classique. Il était passionné pour le beau, et Fénelon avait toujours soin de le lui montrer comme le résultat de ses études. Les connaissances des langues antiques devaient le conduire à la connaissance de Virgile, d'Horace, d'Homère et de Platon. Aussi les progrès furent-ils rapides ; la perspective du point d'arrivée fit franchir les distances. Pour faciliter ces travaux, Fénelon composait lui-même les thèmes et les versions de son élève. Il rédigea même un *Dictionnaire* de la langue latine, où les acceptions différentes, où la valeur poétique de chaque mot se trouvaient indiquées et appuyées par des exemples. Ce travail se faisait pendant la leçon, en sorte que le jeune duc lui-même y participait, et que les découvertes qu'on lui préparait adroitement servaient à mieux fixer son attention.

« Il nous a dit souvent, continue Fénelon, dans la lettre « déjà citée, qu'il se souviendrait toute sa vie de la douceur « qu'il goûtait en étudiant sans contrainte. Nous l'avons vu « demander qu'on lui fît des lectures pendant ses repas et « à son lever, tant il aimait toute chose qu'il avait besoin « d'apprendre. Aussi n'ai-je jamais vu aucun enfant enten- « dre de si bonne heure et avec autant de délicatesse les « choses les plus fines de la poésie et de l'éloquence. Il « concevait sans peine les principes les plus abstraits ; dès « qu'il me voyait faire quelque travail pour lui, il entrepre- « nait d'en faire autant, et travaillait de son côté sans qu'on « lui en parlât. »

A dix ans, M. le duc de Bourgogne écrivait élégamment en latin, et traduisait les auteurs les plus difficiles avec une exactitude, une finesse de style qui surprenaient les connaisseurs ; il avait lu les plus belles *Oraisons* de Cicéron, et Tite-Live tout entier ; il avait expliqué Horace, Virgile, *les Métamorphoses* d'Ovide, traduit *les Commentaires* de César, et commencé la traduction de Tacite, qu'il acheva dans la suite, et qui ne fut pas retrouvée après sa mort.

Au milieu de toutes ces études, celle de l'histoire ne fut point négligée. Les progrès du jeune prince furent si rapides, que Fénelon conçut le projet de faire passer sous ses yeux tous les personnages qui ont influé sur les destinées des peuples par de beaux ouvrages ou par des actions mémorables. Son but était moins de retracer des événements déjà connus de son élève, que de fixer son opinion sur le mérite réel des hommes célèbres. Il s'agissait de réduire à leur juste valeur les réputations usurpées, et aussi de

[1] Lettre au père Martineau, 1712.

rétablir dans leur gloire les réputations calomniées. La connaissance des hommes n'était pas moins utile que celle de l'histoire, pour composer un pareil ouvrage : Fénelon l'entreprit sous les yeux de son élève. *Les Dialogues* furent presque toujours inspirés par les circonstances : ils arrivaient comme une leçon ou comme un exemple ; ils étaient à la fois une récompense, une instruction, un délassement et une lumière. Tous les hommes que Fénelon fait revivre sont obligés de dire la vérité sur eux-mêmes et sur les autres. Il met ainsi à découvert les petits ressorts qui les ont fait agir, et les petites passions qui les ont séduits ou égarés ; il fait ressortir par leurs propres aveux, ou par les combats de leur vanité tous les torts de leur conduite et tous les crimes de leur ambition ; et il annonce ainsi au jeune prince comment l'histoire doit le juger un jour. Les lecteurs attentifs reconnaîtront dans ces *Dialogues* les mêmes pensées, les mêmes sentiments, les mêmes opinions sur le bonheur des peuples, sur les devoirs des rois que l'auteur développa plus tard dans le *Télémaque*.

Ainsi la religion, la morale, la philosophie, l'histoire, les langues, les belles-lettres, la politique, tout ce qui peut contribuer à faire aimer et respecter un prince, fut enseigné au duc de Bourgogne avec succès. Ce jeune prince connaissait la France comme le parc de Versailles ; il n'eût été étranger dans aucun pays ; les temps passés lui étaient présents comme les événements du jour. Toute la suite des siècles, dit l'abbé Fleury, était rangée nettement dans sa mémoire : il étudiait l'histoire des pays voisins dans les auteurs originaux, les lisant chacun en sa langue, et il savait l'histoire de l'Église jusqu'à étonner les prélats les plus savants.

Rien ne devait manquer à la gloire de Fénelon, et le suffrage de Bossuet lui-même allait consacrer le double suffrage de la cour et de la nation. Ce grand prélat, étonné de tout ce qu'on racontait de l'instruction du duc de Bourgogne, ne voulut s'en rapporter qu'à son propre jugement ; il demanda et on lui ménagea une entrevue particulière avec le jeune prince ; et après un long entretien sur toutes les matières religieuses, politiques et scientifiques, il ne put s'empêcher de témoigner sa surprise et son admiration : il prédit dès lors qu'il n'en serait pas de la réputation du duc de Bourgogne comme de celle que la flatterie fait quelquefois aux enfants des rois, et qui s'évanouit dès qu'ils paraissent sur le théâtre du monde.

C'est pendant l'exercice de ces hautes fonctions, en 1693, que Fénelon fut appelé d'une voix unanime à l'Académie française, où la mort de Pelisson laissait une place vacante. Les suffrages qui l'y portèrent ne furent donnés ni à l'illustre noblesse de sa maison, ni à la dignité et à l'importance de son emploi, mais seulement aux grandes qualités qui l'y avaient fait appeler.

Cette faveur de la fortune fut longtemps la seule dont on récompensa ses services. Pendant six ans, personne ne songea à lui dans la distribution des grâces ecclésiastiques. Le public lui donnait toutes les grandes places qui venaient à vaquer, et il n'arrivait pas même aux plus médiocres. La longue habitude de borner ses désirs, jointe à son caractère de modestie et de désintéressement, lui ôtaient jusqu'à la pensée de s'élever. Enfin, le roi, étonné de l'avoir oublié pendant tant d'années, le nomma à l'abbaye de Saint-Valery, et voulut le lui annoncer lui-même, en s'excusant de lui donner si peu après un si long oubli. Puis, quelques mois s'étant écoulés, il fut nommé à l'archevêché de Cambrai. En recevant cette seconde faveur, il crut devoir renoncer à la première, et rendit son abbaye au roi, qui lui en exprima sa surprise, peu accoutumé qu'il était à trouver dans sa cour un pareil désintéressement.

A cette époque, l'éducation du prince était presque terminée ; toutefois Fénelon voulut achever son ouvrage. Forcé à une résidence de neuf mois dans son archevêché, il surveillait et dirigeait de Cambrai les travaux de son élève, comme le témoignent plusieurs instructions manuscrites adressées à l'abbé de Fleury, et dont il est indispensable de citer ici au moins un fragment.

Projet d'étude pour M. le duc de Bourgogne,
fin de l'année 1695.

« Je crois qu'il faut, le reste de cette année, laisser M. « le duc de Bourgogne continuer ses thèmes et ses ver- « sions comme il le fait actuellement.

« Ses thèmes sont tirés des *Métamorphoses* d'Ovide : « le sujet est fort varié ; il lui apprend beaucoup de mots « et de tours latins ; il le divertit ; et, comme les thèmes « sont ce qu'il y a de plus épineux, il faut y mettre le plus « d'amusements qu'il sera possible.

« Les versions sont alternativement d'une comédie de « Térence et d'un livre des odes d'Horace : il s'y plaît beau- « coup ; rien ne peut être meilleur ni pour le latin, ni « pour former le goût. Il traduit quelquefois les Fastes, « l'Histoire de Sulpice-Sévère, qui lui rappelle les faits en « gros dans l'ordre des temps. Je m'en tiendrai là jusqu'au « retour de Fontainebleau.

« *Pour les lectures.* — Il sera très-utile de lire les jours « de fêtes les livres historiques de l'Écriture.

« On peut aussi lire le matin, ces jours-là, l'histoire « monastique d'Orient et d'Occident de M. Bulteau, en « choisissant ce qui est le plus convenable ; de même des « vies de quelques saints particuliers ; mais s'il s'en en- « nuyait, il faudrait varier.

« On peut aussi, le matin, lui lire, en les lui expliquant, « des endroits choisis des auteurs *de re rustica*, comme « le vieux Caton et Columelle, sans s'assujettir à en faire « une version pénible. On peut faire de même des *Jours* « *et des Œuvres* d'Hésiode, de l'*Économie* de Xénophon. « Il a lu les *Géorgiques* il n'y a pas longtemps, et les a « traduites. Il faut lui montrer légèrement quelques mor- « ceaux de la *Maison rustique* et de la Quintinie, mais « sobrement, car il ne saura que trop de tout cela ; son « naturel le porte ardemment à tous les détails les plus « vétilleux sur les arts et l'agriculture même.

« Je ne crois pas qu'il ait l'esprit encore assez mûr et « assez appliqué aux choses de raisonnement pour lire ni « avec fruit, ni avec plaisir, des plaidoyers. Je suis per- « suadé qu'il faut remettre ces lectures à l'année prochaine.

« Pour l'histoire, on pourrait lire, les après-midi, ce « qu'il n'a point achevé de lire de l'histoire de Cordemoi, « ou, pour mieux faire, le porter doucement à continuer, « jusqu'à la fin du deuxième volume de cette histoire,

« l'extrait qu'il en a fait lui-même jusqu'au temps de Charlemagne; ensuite, on peut lui montrer quelque chose des auteurs de notre histoire jusqu'au temps de saint Louis, dont il a lu la vie écrite par M. de la Chaise. Ces auteurs sont assez ridicules pour le divertir, le lecteur sachant choisir et remarquer ce qui est plaisant et utile. J'ai même fait faire un extrait de ces auteurs, qu'on peut lire toutes les fois qu'il voudra travailler à son extrait. Il faut lui accourcir le temps de l'étude, et lui ménager quelques petites récompenses.

« On peut diversifier ce travail par un autre qu'il a commencé, qui est un abrégé de l'histoire romaine, avec la date des principaux faits à la marge. Cela l'accoutumera à ranger les faits, et à se faire une idée de la chronologie.

« On peut aussi travailler avec lui comme par divertissement à faire diverses tables chronologiques, comme nous nous sommes divertis à faire des cartes particulières.

« Je crois qu'on pourrait, au retour de Fontainebleau, commencer la lecture de l'histoire d'Angleterre par le mémoire de l'abbé Fleury; puis on lui lirait l'histoire de Duchesne. »

Que de traits touchants dans ces notes confidentielles! On y reconnait à chaque ligne la sollicitude d'un père bien plus que celle d'un maître. « Vous le *porterez doucement* à faire telle ou telle chose; il faut *accourcir* le temps de l'étude; il faut lui en faire un amusement. Vous le *divertirez* à faire des tables chronologiques, comme nous *nous sommes divertis* à faire des cartes particulières. » Toute la méthode de Fénelon est exprimée dans ces lignes si simples, qui peignent son âme. On le voit travailler avec son élève, se divertir à faire des cartes, prendre une part active dans toutes ses études, comme s'il s'agissait de partager un de ses plaisirs, et donner ainsi des élans à son cœur et de douces inspirations à son esprit!

Ces notes furent renouvelées plusieurs fois avec les modifications que nécessitaient les progrès et les dispositions du jeune duc. Ainsi s'acheva une éducation qui fut à la fois le chef-d'œuvre de la vertu et du génie, et qui devint comme la source de plusieurs beaux ouvrages dignes de la postérité : les *Dialogues des Morts,* le *Traité de l'existence de Dieu,* et le *Télémaque* [1], ce livre divin du siècle, suivant la belle expression de Montesquieu.

C'est pendant un des fréquents voyages que Fénelon faisait à Paris pour veiller aux progrès de son élève, qu'on lui apprit un jour que le feu avait pris à son palais, et que tous les livres de sa bibliothèque et une partie de ses manuscrits étaient consumés par les flammes. Cette nouvelle lui fut annoncée avec quelques ménagements qui l'étonnèrent. « Pourquoi tant de précautions? dit-il sans s'émouvoir. Je regrette mes livres, mais je pourrai m'en passer, ou en acheter d'autres; j'aime bien mieux que le feu ait brûlé ma maison que s'il avait brûlé la récolte ou les chaumières des malheureux paysans de mon diocèse! »

Pour compléter autant qu'il est en nous cette esquisse trop rapide de l'éducation du duc de Bourgogne, nous citerons un fragment où Fénelon lui-même cherche à se rappeler quelques traits de la vie du prince que la mort venait d'enlever à son amour et à l'amour de la France. Ce fragment devait enrichir une nouvelle édition de la vie du dauphin par le père Martineau, à qui Fénelon l'avait adressé. Le voici : « Il y avait si longtemps que j'étais loin du prince, que je n'ai pu être témoin d'aucun des faits arrivés dans son âge mûr, où il pouvait édifier le monde. Je vous dirai seulement, pour le temps de son enfance, que je l'ai toujours vu sincère et ingénu, jusqu'au point où nous n'avions besoin que de l'interroger pour apprendre de lui les fautes qu'il avait faites. Un jour, il était en très-mauvaise humeur, et il voulait cacher dans sa passion ce qu'il avait fait en désobéissant. Je le pressai de me dire la vérité *devant Dieu.* Alors il se mit en grande colère, et il s'écria : Pourquoi me le demandez-vous *devant Dieu?* Eh bien! puisque vous me le demandez ainsi, je ne puis pas vous désavouer que j'ai fait telle chose. Il était comme hors de lui par l'excès de la colère, et cependant la religion le dominait tellement qu'elle lui arrachait un aveu si pénible. On ne le corrigeait jamais que dans les besoins essentiels, et on ne le faisait qu'avec beaucoup de ménagement. Dès que sa promptitude était passée, il revenait à ceux qui l'avaient corrigé, il avouait sa faute; il fallait l'en consoler, et il savait bon gré à ces personnes de leur travail pour sa correction. Je l'ai vu souvent nous dire, quand il était en liberté de conversation : *Je laisse derrière la porte le duc de Bourgogne, et je ne suis plus avec vous que le petit Louis.* Il parlait ainsi à neuf ans. J'abandonnais l'étude toutes les fois qu'il voulait commencer une conversation où il pût acquérir des connaissances utiles. C'est ce qui arrivait assez souvent : l'étude se retrouvait assez dans la suite; car il en avait le goût, et je voulais lui donner celui d'une solide conversation, pour le rendre sociable, et pour l'accoutumer à connaître les hommes dans la société. Dans ces conversations, son esprit faisait un sensible progrès sur les matières de littérature, de politique et même de métaphysique : il y avait entendu toutes les preuves de la religion. Son humeur s'adoucissait dans de tels entretiens; il devenait tranquille, complaisant, gai, aimable; on en était charmé. Il n'avait alors aucune hauteur, et il s'y divertissait mieux que dans ses jeux d'enfant, où il se fâchait souvent mal à propos. Je ne l'ai jamais vu aimer les louanges; il les laissait tomber d'abord, et si on lui en parlait il disait simplement qu'il connaissait trop ses défauts pour mériter d'être loué. Il nous a dit souvent qu'il se souviendrait toute sa vie de la douceur qu'il goûtait en étudiant sans contrainte. Nous l'avons vu demander qu'on lui fît des lectures pendant ses repas et à son lever, tant il aimait toutes les choses qu'il

[1] Quelques personnes ont mis en doute que le *Télémaque* ait été composé pour l'éducation du duc de Bourgogne; cependant Fénelon dit positivement dans une de ses lettres : « Télémaque est une narration fabuleuse, où j'ai mis les principales actions qui conviennent à un prince que sa naissance destine à régner.... Je n'ai *jamais songé qu'à amuser M. le duc de Bourgogne, et à l'instruire en l'amusant,* sans vouloir jamais donner ce livre au public. » Ces paroles sont positives, et ne laissent aucun refuge à ceux qui aiment mieux voir dans le *Télémaque* une satire étroite du règne de Louis XIV, qu'un livre composé pour le bonheur du genre humain.

avait besoin d'apprendre. Aussi n'ai-je jamais vu aucun enfant entendre de si bonne heure, et avec tant de délicatesse, les choses les plus fines de la poésie et de l'éloquence. Il concevait sans peine les principes abstraits. Dès qu'il me voyait faire quelque travail pour lui, il entreprenait d'en faire autant, et travaillait de son côté, sans qu'on lui en parlât. Je ne l'ai jamais vu penser, excepté les moments d'humeur, que selon la plus droite raison, et conformément aux pures maximes de l'Évangile. Il avait de la complaisance et des égards pour certaines personnes profanes qui en méritaient; mais il n'ouvrait son cœur et ne se confiait entièrement qu'aux personnes qu'il croyait sincèrement pieuses. On ne lui disait rien de ses défauts qu'il ne connût, qu'il ne sentît, et qu'il n'écoutât avec reconnaissance. Je n'ai jamais vu de personne à qui j'eusse moins craint de déplaire en lui disant contre lui-même les plus dures vérités. J'en ai fait des expériences étonnantes. Enfin, sa fermeté était à toute épreuve sur tout ce qui lui paraissait intéresser la religion, la justice, l'honneur, la vérité, la probité et la fidélité du commerce [1]. »

Ici se termine ce que nous avons à dire de l'éducation du duc de Bourgogne. Nous allons revenir un moment sur nos pas, pour raconter une autre époque non moins intéressante de la vie de Fénelon, époque célèbre par de grandes controverses théologiques, par sa lutte avec Bossuet, et par sa soumission pleine et entière au bref de la cour de Rome qui portait sa condamnation.

Fénelon n'était point encore archevêque de Cambrai lorsqu'il rencontra madame Guyon, à peine échappée aux persécutions de Mgr de Harlay, chez madame de Maintenon, qui s'était déclarée sa protectrice. Née fort riche, mariée très-jeune, veuve à l'âge de vingt-huit ans, elle avait abandonné son pays, ses enfants, leur garde noble, qui était de quarante mille livres de rente, enfin sa propre fortune, pour exercer cette espèce d'apostolat de quiétisme qui lui fit bientôt une si grande réputation. Après quelques courses à Genève, à Thonon, à Verseil, à Grenoble, elle était venue à Paris, où elle s'était fait des prosélytes par une façon de s'exprimer vive et touchante, par l'élévation de sa doctrine, et par son abandon total à la Providence. Fénelon, que le genre de vie singulier de madame Guyon, et surtout l'oubli où elle laissait ses enfants, avait mal disposé en sa faveur, ne put l'entendre sans enchantement. Elle eut à vaincre ses préventions, et elle y réussit sans les connaître. Il fut comme saisi en retrouvant dans sa bouche ces expressions affectueuses, ce langage mystérieux et plein d'inspiration des auteurs mystiques, dont il avait fait dans sa jeunesse une étude toute particulière. Ses préjugés contre madame Guyon disparurent, et il se rangea, si ce n'est au nombre de ses disciples, au moins au nombre de ses amis et de ses admirateurs. Entraînées par le même charme, plusieurs dames de la cour renoncèrent tout à coup au luxe, à la parure, aux spectacles, pour se livrer à ces oraisons pieuses, à ces contemplations ascétiques qui dégageaient l'âme de la terre, et l'élevaient par l'amour jusqu'à Dieu. Une pareille nouveauté jeta l'alarme dans l'Église; on la traita de fanatisme! On répandit des bruits sourds d'une hérésie naissante. On crut même y reconnaître les erreurs de Molina, docteur espagnol récemment condamné par le saint-siége. On prétendit qu'abusant de ce qu'il y a de plus saint, les nouveaux disciples de l'hérésie faisaient de la spiritualité un manteau pour couvrir les plus révoltantes abominations, et l'on n'entendit plus que des clameurs sur le péril de l'Église et sur les abominations du molinisme, qui se glissait subtilement dans les consciences.

Le déchaînement fut tel, que la plupart des amis de madame Guyon en furent ébranlés. Pour les rassurer contre un péril imaginaire, elle remit tous ses papiers entre les mains de Bossuet, qui devait les examiner et en rendre témoignage. Bossuet les lut, et sa première impression fut toute favorable; il dit à M. le duc de Chevreuse qu'il y trouvait une lumière et une onction qu'il n'avait point trouvées ailleurs, et qu'en les lisant il s'était senti dans une présence de Dieu qui avait duré trois jours. Enfin, après cinq mois d'examen, il eut une longue conférence avec madame Guyon, puis il la communia de sa main, et déclara qu'il était prêt à lui donner un certificat de catholicité. Contente de ce témoignage verbal, madame Guyon n'en exigea pas d'autre; mais les accusations continuaient toujours, et le témoignage de Bossuet n'avait rien d'authentique. Le bruit en vint aux oreilles du roi, qui ordonna un nouvel examen. Bossuet, l'évêque de Châlons, et M. Tronçon, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, composèrent ce tribunal. Madame de Maintenon y fit entrer Fénelon, qui, à cette époque, venait d'être nommé à l'archevêché de Cambrai. Les conférences eurent lieu à Issy; et après de longues discussions et l'examen le plus rigoureux, Bossuet, convaincu de l'innocence des intentions de madame Guyon, si ce n'est de l'innocence de ses ouvrages, lui donna un certificat dans lequel il se déclarait satisfait de sa conduite.

Mais quel fut son étonnement lorsqu'en arrivant à la cour, il se vit l'objet du mécontentement de madame de Maintenon! On lui dit que le but de l'examen avait été de détromper les personnes prévenues en faveur de madame Guyon, et que son certificat allait produire un effet tout contraire. C'était une condamnation qu'on lui avait demandée.

Frappé des reproches de madame de Maintenon, il voulut retirer son attestation; mais pendant qu'il se mettait à l'œuvre, madame Guyon fut arrêtée, et enfermée au château de Vincennes.

Touché de ses malheurs, Fénelon ne faisait même aucune démarche pour les adoucir; seulement, il se plaignait des contradictions de ses adversaires. « D'où vient, disait-il, que tant de relâchement a précédé tant de rigueurs? » Pour lui, il n'avait jamais trouvé dans cette dame que candeur et docilité, jusqu'à être toujours prête à abandonner aux autres le jugement de ses propres expériences, et à les condamner sur leur foi. Il ne pouvait donc, en conscience, se joindre à ses accusateurs. « Les prélats, qui la condamnent, disait toujours Fénelon, le font par des écrits qu'ils ont publiés; puis on l'a enfermée et chargée d'ignominie. Je n'ai jamais dit un seul mot pour la justifier, ni pour l'excuser, ni pour adoucir son état : n'est-ce pas beaucoup faire, sachant ce que je sais? Le moins que

[1] Lettre au père Martineau, 1719.

je puisse donner à une personne malheureuse, et de qui je n'ai jamais reçu que de l'édification, est de me taire pendant que les autres la condamnent[1]. »

Mais ce silence même était une condamnation de tant de violences et de tant d'injustices. Il fallait donc le forcer à le rompre, et ce fut probablement dans ce but que Bossuet lui envoya son instruction manuscrite sur l'état d'oraison, en lui demandant d'approuver ce livre. Il y trouva nombre de passages tirés des ouvrages de madame Guyon, auxquels on donnait le sens le plus affreux. On supposait à cette dame un système lié dans toutes ses parties, « dont « le dessein évident était d'établir une indifférence brutale « pour le salut et pour la damnation, pour le vice et pour « la vertu, un oubli de Jésus-Christ et de tous ses mys- « tères, une indifférence et une quiétude impies ! »

Le but d'un livre aussi violent n'était pas douteux ; on voulait forcer Fénelon à se déclarer, et c'était lui qu'on poursuivait dans madame Guyon. S'il approuvait le livre, il devenait l'accusateur de cette dame ; s'il refusait son approbation, il se déclarait son complice. Fénelon vit le piége, et, tout en justifiant son refus dans une lettre écrite à Bossuet lui-même, il se prépara à combattre. C'est alors que, de l'avis de monseigneur l'archevêque de Paris et de M. l'évêque de Chartres, il résolut de publier un ouvrage pour faire connaître sa doctrine et venger celle des ascétiques, qu'il croyait injustement attaquée. Telle fut l'origine du livre fameux des *Maximes des Saints*. Il ne s'y montra point l'avocat de madame Guyon, mais le défenseur de la piété et de la perfection chrétienne. Son but était d'établir sur la ruine de nos penchants l'empire et le règne du pur amour ; il voulait faire aimer le Créateur comme nous nous vantons souvent d'aimer ses créatures.

Ce livre fut le signal d'une controverse brûlante, dont les deux grands adversaires furent Bossuet et Fénelon. Elle divisa la cour et la ville en deux camps, et fut la source d'une multitude de volumes qui remuaient alors toutes les passions, et qui sont aujourd'hui sans lecteurs, et n'excitent plus même la curiosité, tant l'indifférence succède vite à la fureur dans les questions dont le résultat est inutile aux hommes !

Louis XIV, voyant qu'on ne réussissait pas à se concilier, et moins favorablement disposé pour Fénelon que pour Bossuet, dont il comprenait mieux le génie sublime et le caractère vigoureux, résolut d'éloigner Fénelon de la cour. Le duc de Bourgogne, informé de cette disgrâce, vint de son propre mouvement se jeter aux pieds du roi, offrant de justifier son maître, et de répondre sur la religion qu'il lui avait enseignée. Le roi dit qu'il s'agissait de la pureté de la foi ; qu'il n'était pas maître de traiter une question aussi grave comme une affaire de faveur. Cependant, pour ne pas trop affliger le jeune prince, il laissa encore à Fénelon son titre de précepteur, puis il l'exila à Cambrai.

Au moment de partir, Fénelon écrivit à madame de Maintenon ces lignes touchantes : « Je retourne à Cambrai avec « un cœur plein de soumission, de zèle, de reconnaissance « et d'attachement pour le roi. Ma plus grande douleur est « de l'avoir fatigué et de lui déplaire. Je ne cesserai aucun « jour de ma vie de prier Dieu qu'il le comble de grâces. « Je consens à être écrasé de plus en plus. L'unique chose « que je demande à Sa Majesté, c'est que le diocèse de « Cambrai, qui est innocent, ne souffre pas des fautes qu'on « m'impute. Je ne demande de protection que pour l'Église, « et je borne même cette protection à n'être point troublé « dans le peu de bonnes œuvres que ma situation présente « me permet de faire pour remplir les devoirs de prêtre. »

Toutefois son âme fut profondément affectée, non de sa propre disgrâce, mais de la disgrâce qui menaçait ses amis. « Sacrifiez-moi, écrivait-il au duc de Beauvilliers, « et soyez persuadé que mes intérêts ne sont rien en com- « paraison des vôtres ! » — Dans ces mêmes dispositions, si pleines de tendresse, il écrivait à une autre personne : « Encore un peu, et le songe trompeur de cette vie va se « dissiper, et nous serons tous réunis à jamais dans le « royaume de la vérité, où il n'y a plus ni erreur, ni divi- « sions, ni scandale. Nous n'y respirerons que l'amour de « Dieu ; sa paix éternelle sera la nôtre. En attendant, souf- « frons, taisons-nous, laissons-nous fouler aux pieds, por- « tons l'opprobre de Jésus-Christ : trop heureux si notre « ignominie sert à sa gloire ! »

Plus on observe la contenance de ses ennemis, plus on médite leurs actes, et plus on admire le courage de Fénelon ! Ce n'est point à égalité de force qu'ils veulent le combattre ; avant le combat, ils le frappent, ils le désarment, ils l'écrasent par la disgrâce, par la perte de ses honneurs et de sa fortune ; ils veulent le tuer moralement en le montrant sous le coup de la persécution, qui a toujours raison devant un certain public.

Eh bien ! contemplez-le dans sa disgrâce. Ses adversaires sont appuyés par le roi et par madame de Maintenon ; ses adversaires le font exiler, et lui arrachent enfin jusqu'à son titre de précepteur ; vous les voyez puissants, considérés, ardents ; ils ont des agents à Rome, des agents à la cour, des protecteurs partout : lui, il est seul contre tous, il ne peut leur opposer que sa religion et sa vertu, et c'est avec cela qu'il va les faire trembler. Autant de fois on le frappe, autant de fois il reste vainqueur. Ces ennemis si nombreux, les voilà qui appellent la violence à leur secours ; après la violence, le mensonge ; après le mensonge, le silence ! Oui, le silence ! Un jour le grand Bossuet s'arrête éperdu au milieu de ses élans sublimes, l'aigle se sent fatigué d'avoir suivi si longtemps le vol de la colombe ; il n'a plus le courage d'entendre les cris qu'il lui arrache. Le grand homme a besoin d'un peu de repos, et, pour se reposer, il sollicite le légat du pape, et lui demande de protéger l'Église en ordonnant le silence à son adversaire.

Un pareil trait brille dans les destinées de ces deux hommes. Certes, le génie de Bossuet ne redoutait pas le génie de Fénelon ! Et il faut bien voir ici l'aveu tacite d'une conscience qui redoute la vérité !

Notre intention n'est pas de multiplier les citations : toutefois la circonstance est grande, et comme nous venons de prendre parti pour Fénelon contre la violence de son terrible adversaire, il est de notre devoir de les suivre un moment dans la carrière, et de recueillir quelques-unes

[1] Propres paroles de Fénelon rapportées dans la nouvelle histoire de Fénelon, publiée par ordre du marquis de Fénelon, et dont les exemplaires furent presque tous supprimés.

des paroles du persécuteur et de sa victime. Un pareil procès ne doit être jugé que sur les pièces.

Voici le début de la première lettre de Fénelon à Bossuet :

« Monseigneur, en finissant votre dernier livre, je me « suis mis devant Dieu comme je voudrais y être au mo- « ment de ma mort. Je l'ai prié instamment de ne pas per- « mettre que je me séduisisse moi-même. Je n'ai craint, « ce me semble, que de me flatter, que de tromper les « autres, que de ne pas faire valoir assez contre moi toutes « vos raisons. Plût à Dieu que je n'eusse qu'à m'humilier, « selon votre désir, pour vous apaiser et finir le scandale. « Mais jugez vous-même, monseigneur, si je puis m'humi- « lier contre le témoignage de ma conscience, en avouant « que j'ai voulu enseigner le désespoir le plus impie, sous « le nom de sacrifice absolu de l'intérêt propre, parce que « Dieu, qui sera mon juge, m'est témoin que je n'ai fait « mon livre que pour confondre tout ce qui peut favoriser « cette doctrine monstrueuse. »

Fénelon se plaint ensuite du peu de bonne foi de ses adversaires, qui altèrent le texte de ses écrits, et qui l'écrasent en changeant ses expressions, ou en les détournant de leur sens naturel et raisonnable. Puis il s'écrie :

« Est-ce donc ainsi qu'on peut s'arroger le droit de re- « trancher des mots essentiels qui changent toute la signi- « fication du texte, pour convaincre un auteur d'impiété « et de blasphème?... Je ne puis finir sans vous représenter « la vivacité de votre style, en parlant de ma réponse à « votre *Sommaire*. Voici vos paroles sur votre confrère, « qui vous a toujours aimé et respecté singulièrement : *Ses « amis répandent partout que c'est un livre victorieux, « et qu'il y remporte sur moi de grands avantages :* « NOUS VERRONS ! Non, monseigneur, je ne veux rien voir « que votre triomphe et ma confusion, si Dieu en doit être « glorifié ! A Dieu ne plaise que je cherche jamais aucune « victoire contre personne, et encore moins contre vous ! « Je vous cède tout pour la science, pour le génie, pour « tout ce qui peut mériter l'estime. Je ne voudrais qu'être « vaincu par vous en cas que je me trompe. Je ne voudrais « que finir le scandale, en montrant la pureté de ma foi, si « je ne me trompe pas. Il n'est donc pas question de dire : « *Nous verrons.* Pour moi, je ne veux voir que la vérité « et la paix, la vérité qui doit éclairer les pasteurs, et la « paix qui doit les réunir. Vous vous récriez : *Un chré- « tien, un évêque, un homme, a-t-il tant de peine à « s'humilier?* Le lecteur jugera de la véhémence de cette « figure. Quoi ! monsieur, vous trouvez mauvais qu'*un « évêque* ne veuille point avouer, contre sa conscience, qu'il « a enseigné l'impiété ! Souffrez que je vous dise à mon « tour : *Un chrétien, un évêque, un homme*, a-t-il tant de « peine à avouer un zèle précipité que l'Église nous mon- « tre en plusieurs saints, et même dans les Pères de l'É- « glise?

« Vous dites : *La nouvelle spiritualité accable l'É- « glise de lettres éblouissantes, d'instructions pastora- « les, de réponses pleines d'erreurs.* De quel droit vous « appelez-vous *l'Église?* Elle n'a point parlé jusqu'ici, « et c'est vous qui voulez parler avant elle ; ce n'est pas « la nouvelle spiritualité ; c'est l'ancienne que je défends : « mais qu'est-ce qui a écrit le premier? qui a commencé le « scandale? qui a écrit avec un zèle amer? Vous vous irri- « tez de ce que je ne me tais pas, quand vous intentez « contre moi les accusations les plus atroces... vous ne « cessez de me déchirer, sans attendre que l'Église décide. »

Vainement Bossuet affecte dans ses écrits la supériorité d'un juge qui prononce sur le sort d'un coupable, Fénelon se relève avec dignité, et force son adversaire à baisser la tête. D'accusé, il se fait accusateur ; il ose donner à Bossuet une leçon de modération, il le rappelle à l'équité, à la justice, et se plaint, non de n'être pas compris, mais d'être attaqué sur des citations falsifiées et sur des interprétations mensongères ! Pour bien juger l'effet d'un pareil langage sur le public, il faut se reporter à l'époque même de cette controverse. Car alors ce n'était pas seulement une lutte d'éloquence entre deux évêques, c'était une affaire d'État, une affaire qui agitait les esprits depuis Paris jusqu'à Rome, et qui tenait en suspens toutes les consciences. Les choses religieuses étaient à cette époque ce que la politique est de nos jours : la nation y mettait son âme et y plaçait son salut. — Voyons à présent la réponse de Bossuet :

« Je le dis avec douleur, Dieu le sait, vous avez voulu « raffiner sur la piété ; vous n'avez trouvé digne de vous « que Dieu beau en soi. La bonté par laquelle il descend « à nous, et nous fait remonter à lui, vous a paru un ob- « jet peu convenable aux parfaits. Sous le nom d'amour « pur, vous avez établi le désespoir comme le plus parfait « des sacrifices ; c'est du moins de cette erreur qu'on « vous accuse... et vous venez me dire : Prouvez- « moi que je suis insensé ; prouvez-moi que je suis « de mauvaise foi ; sinon ma seule réputation me met « à couvert. Non, monseigneur, la vérité ne le souffre « pas ; vous serez en votre cœur ce que vous voudrez, « mais vous ne pouvez vous juger que par vos paroles. « Vous me reprochez de m'être récrié : Un chrétien, un « évêque, un homme, a-t-il tant de peine à s'humilier? Vous « me dites que *je trouve mauvais qu'un évêque ne veuille « pas avouer, contre sa conscience, qu'il a enseigné l'im- « piété!* Oui, monseigneur, sans rien déguiser, je trouve « mauvais, et tout le monde avec moi, que vous vouliez « nous persuader qu'on a mis ce qu'on a voulu dans votre « livre sans votre participation ; que sans vous en être « plaint dans votre *errata* vous ayez laissé impunément « cette *impiété*, comme vous l'appelez vous-même ; qu'au « lieu de vous humilier d'une telle faute, vous la rejetiez « sur un autre ; que vous ayez tant travaillé à y trouver de « vaines excuses.

« Vous vous plaignez de la force de mes expressions ! Il « s'agit de dogmes nouveaux qu'on veut introduire dans l'É- « glise, sous prétexte de piété, par la bouche d'un évêque. Si « en effet il est vrai que ces dogmes renouvellent les erreurs « de Molinos, sera-t-il permis de le taire? Voilà pourtant « ce que le monde appelle excessif, aigre, rigoureux, em- « porté, si vous le voulez. Il voudrait qu'on laissât passer « un dogme naissant, doucement et sans l'appeler de son « nom, sans exciter l'horreur des fidèles par des paroles « qui ne sont rudes qu'à cause qu'elles sont propres, et qui « ne sont employées qu'à cause que l'expression est néces- « saire.... Si l'auteur de ces nouveaux dogmes les cache, les « enveloppe, les mitige, si vous voulez, par certains endroits,

« et par là, ne fait autre chose que les rendre plus coulants, « plus insinuants, plus dangereux, faudra-t-il, par des bienséances du monde, les laisser glisser sous l'herbe, et « relâcher les saintes rigueurs du langage théologique? « Si j'ai fait autre chose que cela, qu'on me le montre. Si « c'est là ce que j'ai fait, Dieu sera mon protecteur contre « les mollesses du monde et ses vaines complaisances. »

Voilà un bien faible raisonnement en réponse à des reproches si francs et si directs. L'embarras de Bossuet se manifeste jusque dans la faiblesse de sa parole. Il est mécontent de son adversaire, il ne peut lui pardonner ni sa douceur, ni sa vigueur : toute résistance est un outrage à son génie et à ce qu'il croit la vérité. Citons encore un paragraphe :

« .... S'il se trouve dans vos écrits quelque chose « de considérable qui n'ait pas encore été repoussé, j'y ré- « pondrai par d'autres moyens. Pour des lettres, compo- « sez-en tant qu'il vous plaira, divertissez la cour et la « ville, faites admirer votre esprit et votre éloquence, et « ramenez les grâces des *Lettres Provinciales;* je ne veux « plus avoir de part au spectacle que vous semblez vouloir « donner au public. »

Que d'amertume dans ces paroles : *Pour des lettres, composez-en tant qu'il vous plaira, divertissez la cour et la ville!* Dans tout autre que Bossuet, ces expressions témoigneraient l'envie; mais, dans Bossuet, on ne peut voir que la lassitude, le dépit, et une colère dédaigneuse contre des écrits qui charment les lecteurs et qui mettent la religion en péril. On trouve dans la conviction de Bossuet l'origine de sa ténacité et de sa véhémence : la petitesse de ses paroles est ici relevée par la grandeur de sa foi.

Au reste, si Bossuet ne veut plus écrire de lettres, il ne renonce pas au combat. Seulement (chose incroyable!) la pensée lui est venue de combattre seul, de parler seul, d'écrire seul, enfin de ne plus avoir à redouter ces réponses terribles qui le déconcertent, et qui tournent contre lui le public. C'est donc au nom du pape que le nonce intervient pour engager Fénelon à garder désormais le silence : mais Fénelon ne renonce à aucun de ses droits; il répond « que « c'est toujours à l'accusé à parler le dernier, surtout quand « il s'agit d'accusations horribles sur la foi, et que l'accusé « est un archevêque, dont la réputation importe à son mi- « nistère; qu'il ne demande lui-même que la paix et le « silence, à être jugé et à obéir; que la réponse qu'il se voit « obligé de faire à la dernière attaque de M. de Meaux sera « la dernière, si ce prélat ne reproduit pas quelque nou- « velle accusation. »

Fénelon tint parole, et les trois lettres qu'il écrivit alors arrachèrent des cris d'étonnement et presque d'admiration à son superbe adversaire : nous en citerons un seul passage, qui survivra au sujet même de la discussion, comme un modèle de force, d'éloquence et de modération. « Quand « voulez-vous donc que nous finissions? Si je pouvais me « donner le tort, et vous laisser un plein triomphe pour « finir le scandale, et pour rendre la paix à l'Église, je le « ferais avec joie; mais en voulant m'y réduire avec tant « de véhémence, vous avez fait précisément tout ce qu'il « fallait pour m'en ôter les moyens... vous m'attribuez « les impiétés les plus abominables *cachées sous des sub- « terfuges déguisés en correctifs.* Malheur à moi si je me « taisais! mes lèvres seraient souillées par ce lâche silence « qui serait un aveu tacite de l'impiété.... Que le pape con- « damne mon livre, que ma personne demeure à jamais « flétrie et odieuse dans toute l'Église : j'espère que Dieu « me fera la grâce de me taire, d'obéir et de porter ma « croix jusqu'à la mort. Mais tandis que le saint-siége me « permettra de montrer mon innocence, et qu'il me restera « un souffle de vie, je ne cesserai de prendre le ciel et la « terre à témoin de l'injustice de vos accusations.

« Il m'est impossible de vous suivre dans toutes les ob- « jections que vous semez sur votre chemin; les difficultés « naissent sous vos pas. Tout ce que vous touchez de plus « pur dans mon texte se convertit aussitôt en erreur et en « blasphème; mais il ne faut pas s'en étonner; vous exté- « nuez et vous grossissez chaque objet selon vos besoins, « sans vous mettre en peine de concilier vos expressions. « Voulez-vous me faciliter une rétractation, vous aplanissez « la voie; elle est si douce qu'elle n'effraye plus : ce n'est, « dites-vous, qu'*un éblouissement de peu de durée.* Mais « si l'on va chercher ce que vous dites ailleurs pour alar- « mer toute l'Église, pendant que vous me flattez ainsi, « on trouvera que ce *court éblouissement est un malheu- « reux mystère et un prodige de séduction.*

« Tout de même, s'agit-il de me faire avouer des livres « et des visions de madame Guyon, vous rendez la chose si « excusable qu'on est tout étonné que je ne veuille point « la confesser pour vous apaiser. *Est-ce un si grand mal- « heur,* dites-vous, *d'avoir été trompé par une amie?* « Mais quelle est cette amie? C'est une *Priscille,* dont « je suis le *Montan.* Ainsi vous donnez comme il vous « plaît, aux mêmes objets, les formes les plus douces et « les plus affreuses.

« Je ne veux pas me juger moi-même : en effet, je dois « craindre que mon esprit ne s'aigrisse dans une affaire si « capable d'user la patience d'un homme qui serait moins « imparfait que moi. Quoi qu'il en soit, si j'ai dit quelque « chose qui ne soit pas vrai et essentiel à ma justification, « ou bien si je l'ai dit en des termes qui ne fussent pas néces- « saires pour exprimer toute la force de vos raisons, j'en « demande pardon à Dieu, à toute l'Église, et à vous. Mais « où sont-ils ces termes que j'eusse pu vous épargner? du « moins marquez-les-moi; mais en les marquant, défiez- « vous de votre délicatesse. Après m'avoir si souvent donné « des injures pour des raisons, n'avez-vous point pris mes « raisons pour des injures?

« Cette douceur dont vous me dites que je m'étais paré, « on la tournait contre moi; on dit que je parlais d'un ton « si radouci, parce que ceux qui se sentent coupables sont « timides et hésitants; peut-être ai-je ensuite un peu trop « élevé la voix; mais le lecteur pourra observer que j'ai « évité beaucoup de termes durs, qui vous sont les plus « familiers. Nous sommes, vous et moi, l'objet de la dérision « des impies, et nous faisons gémir tous les gens de bien : « que tous les autres hommes soient hommes, c'est ce « qui ne doit pas surprendre : mais que les ministres de « Jésus-Christ, ces anges des églises, donnent au monde « profane et incrédule de telles scènes, c'est ce qui demande « des larmes de sang. Trop heureux si, au lieu de ces guer-

« res d'écrits, nous avions toujours fait nos catéchismes « dans nos diocèses, pour apprendre aux pauvres villageois « à craindre et à aimer Dieu! »

Ce dernier trait est sublime! Le catéchisme, voilà la mission du pasteur; instruire et édifier, voilà la mission de l'évêque : tout le reste n'est que vanité et scandale. Combien ces vérités sont simples! mais remarquez aussi quelle grandeur elles tirent de la grandeur de celui qui parle, et des dignités de celui à qui elles s'adressent!

Nous avons vu Bossuet dans les violences publiques de son zèle, nous allons le voir dans les violences cachées où l'entraîne le besoin de la victoire. Combien il serait heureux, si la postérité n'avait à lui reprocher que ses interprétations fausses, que ses citations tronquées et ses vivacités de style, comme les appelait Fénelon! On lui a pardonné ses invectives éloquentes; mais comment lui pardonner ses intrigues et ses calomnies? Comment lui pardonner lorsqu'il se fait persécuteur; lorsque, non content d'employer les armes de la raison, il va chercher celles de la haine et de la persécution; lorsqu'il frappe son adversaire dans sa fortune, dans son honneur, et jusque dans l'honneur et la fortune de ses amis; lorsque enfin, pour décider un triomphe qu'il croit utile à la religion, et que cependant il arrache si péniblement à la cour de Rome, il se livre corps et âme aux conseils empoisonnés d'une foule d'agents subalternes au service de sa colère, de ces viles créatures qui embrassent les passions d'une époque pour les employer à leur profit, et qui ne se mêlent aux affaires humaines que pour leur imprimer leur violence et leur déshonneur?

C'est ainsi que l'évêque de Meaux se laissa peu à peu envelopper par son neveu l'abbé Bossuet, homme sans cœur, sans valeur, et qui, envoyé à Rome pour solliciter contre Fénelon, crut devoir à sa cause de se faire espion, délateur et calomniateur. Il faut voir, dans les lettres de cet abbé, comment il envenime les actions les plus naturelles et les plus simples, comment il jette ses soupçons, ses opinions, ses fureurs, toutes les monstruosités de son âme étroite, dans l'âme de Bossuet, qui leur donne aussitôt de la puissance et de la grandeur!

Avant de connaître ces circonstances, on s'étonne que Bossuet ait pu tomber si bas. Mais tout s'explique par cette influence irritante et incessante. Un jour, l'abbé Bossuet lui apprend que la commission qui devait juger Fénelon s'est partagée en deux partis égaux; que sur dix examinateurs, cinq rejettent le livre des *Maximes*, et cinq l'approuvent. Un autre jour, il lui écrit que le pape a déclaré que l'affaire n'était pas si claire qu'on voulait le faire croire. A ces nouvelles, l'abbé Bossuet joint les conseils les plus violents. Le meilleur moyen de faire condamner Fénelon à Rome, c'est de le persécuter à Versailles. « Qu'est-ce que le roi at« tend, écrivait-il à son oncle, pour ôter à M. de Cambrai « le préceptorat? Vous ne sauriez trop dépêcher ce que « vous avez à faire contre M. de Cambrai. »

A peine Bossuet a-t-il reçu cette lettre, que le roi l'exécute. On fait plus, on poursuit Fénelon jusque dans ses amis. L'abbé de Beaumont, son neveu; l'abbé de Langeron, son plus ancien ami; MM. Dupuy et de l'Échelle, que la vue de sa disgrâce et le danger d'y être enveloppés n'avaient point ébranlés dans leur attachement pour lui, sont destitués de leurs fonctions auprès du prince, et renvoyés sans récompense. On dispose de l'appartement de Fénelon à Versailles, et lui-même est rayé de l'état de la maison du duc de Bourgogne.

A cette nouvelle, l'abbé Bossuet pousse un cri de joie. « On ne pouvait nous envoyer de meilleures pièces et plus « persuasives que la disgrâce des parents et des amis de « M. de Cambrai, et que celle qu'on reçut hier par un cour« rier extraordinaire, que le roi lui avait ôté la charge et la « pension de précepteur : *cela seul pourra convaincre « cette cour que le mal est grand et réel.* »

Mais toutes ses haines ne sont point encore exercées; ceci n'est qu'un essai de sa rage, et déjà il veut frapper Fénelon dans d'autres victimes : « Ne fera-t-on rien à la cour contre « le père Valois (confesseur du prince)? il est plus méchant « que les quatre autres qu'on a renvoyés. Le père la Chaise « et le père Dez mériteraient bien qu'on ne les oubliât pas. « Ils veulent à présent tout le mal possible au roi, à madame « de Maintenon, à monseigneur l'archevêque de Paris, à « vous, à tout ce qui vous appartient. »

Puis, comme si ces paroles eussent déjà frappé ses victimes, il déclare publiquement à la cour de Rome « que le « renvoi des amis et des parents de Fénelon n'est encore « qu'un commencement de tout ce que le roi se propose de « faire contre l'archevêque de Cambrai! »

Mais ces destitutions ne produisirent pas à Rome un aussi bon effet qu'on l'avait espéré : le pape fut scandalisé de cet abus du crédit et de la faveur. Il s'étonna qu'on pût trouver tant de coupables avant le jugement; et dans un entretien avec l'abbé de Chanterac, il répéta souvent, avec un sentiment profond de douleur : *Expulerunt nepotem, expulerunt consanguineum, expulerunt amicos :* Ils ont chassé son neveu, ses parents, ses amis!

Ce moyen n'ayant pas réussi, il fallut en trouver un autre : l'arme la plus puissante des méchants, c'est la calomnie; l'abbé Bossuet s'en saisit avec fureur. Que lui importe la vertu de Fénelon? il n'a qu'un but, c'est de réussir; la réussite couvrira son infamie. Nous citerons un fragment de la lettre où l'abbé de Chanterac instruit Fénelon des bruits qu'on s'efforce de répandre à Rome : il n'y a que la vertu qui puisse parler à la vertu un langage aussi simple et aussi calme.

« On tâche ici de faire croire que vous avez eu une so« ciété fort étroite avec madame Guyon, et qu'il y a du « moins un grand sujet de craindre que, votre spiritua« lité et vos maximes étant les mêmes, vous ne l'ayez « suivie dans ses désordres aussi bien que dans ses er« reurs. Pour faire des impressions plus fortes sur les « esprits, on promet à chaque courrier de nouvelles con« fessions de cette femme, et de nouvelles découvertes de « ses abominations : et en même temps on publie qu'on « a ici beaucoup de lettres originales que vous lui écriviez, « qu'on ne veut montrer que dans l'extrémité, pour sau« ver autant qu'on peut votre réputation. »

Ces calomnies, répandues à Rome par l'abbé Bossuet, le grand Bossuet se charge de les appuyer à Versailles par un ouvrage. La question de doctrine se transforme en une question de personnes. Après avoir perdu Fénelon à

la cour, il veut le perdre dans le public, pour forcer sa condamnation à Rome : la *Relation sur le quiétisme* paraît, et l'enthousiasme s'en saisit pour la répandre. Les réticences de cet ouvrage sont plus perfides encore que ses révélations : tout ce qu'il n'ose dire, il le fait soupçonner. Bossuet semble ne parler que par ce qu'on l'y force; il semble ne se taire que parce que c'est un prélat qu'il attaque : le mystère couvre la moitié de ses paroles. Il s'exprime au sujet du père Lacombe et de madame Guyon d'une manière si sombre, en disant : *Le temps est venu où Dieu veut que cette union soit entièrement découverte*[1], que même les amis de Fénelon commencent à craindre pour sa vertu. Une profonde et religieuse tristesse s'empare alors du petit nombre de disciples qui osait encore défendre sa cause; elle contraste avec la joie de la cour, où la voix de madame de Maintenon s'élève pour proclamer le triomphe de Bossuet.

« Ce fut un spectacle fort curieux, dit le père Querbeuf, que de voir pendant plusieurs jours, au milieu des jardins de Marly, les courtisans et les dames réunis par pelotons, lisant cet ouvrage, où M. de Meaux couvrait madame Guyon de ridicule et d'indignation, qu'il faisait retomber sur M. de Cambrai en les confondant ensemble. Chacun faisait des commentaires et les accompagnait de réflexions odieuses que suggérait la matière. Louis XIV ordonna qu'on lût cet écrit à M. le duc de Bourgogne. Rien ne manqua au succès de M. de Meaux.

Au milieu de cette violente tempête, Fénelon reste calme; il se décide même à ne pas répondre. Ses ennemis l'attaquent dans ses mœurs, dans sa religion, dans son honneur; ses ennemis triomphent par la calomnie : n'importe, il se taira. Un motif sublime l'arrête. On a déjà sacrifié quatre personnes, pour le punir d'avoir pris la plume; mais il en reste deux, les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse, qui sont menacés d'une honteuse disgrâce. Il sait qu'on n'attend qu'un prétexte pour les frapper : ce prétexte, il ne le donnera pas. Mais dans le sacrifice qu'il leur fait de sa réputation, ce n'est pas seulement l'intérêt de leur fortune qui l'inspire, c'est l'avenir de la France. Oter M. de Beauvilliers au duc de Bourgogne, c'est anéantir toutes les espérances de bonheur qui reposent sur l'éducation du prince, c'est-à-dire sur les vertus de son gouverneur.

Telle était en effet la position de M. de Beauvilliers, tels étaient les motifs puissants qui semblaient interdire à Fénelon la liberté de se défendre. Il en écrivit à Rome à l'abbé de Chanterac, en lui recommandant le plus profond secret sur *ces causes délicates de son silence*. « Je sens mon innocence, ajoutait-il; je ne crains rien du fond, mais je vois « par expérience que plus je montre l'évidence de mes rai« sons, plus on s'aigrit pour perdre mes amis.... »

On lui répondit en lui montrant l'extrémité où son silence allait le réduire, et on lui peignit avec tant de force les effets hideux de la calomnie et ses suites abominables pour lui et ses amis, que toutes ces craintes firent place à la nécessité de se défendre. Il n'avait eu connaissance de l'ouvrage de Bossuet que le 8 juillet, et sa réponse imprimée arrivait à Rome le 30 août. Ainsi, dans un temps où son cœur était brisé par le sentiment cruel de la disgrâce de ses amis et par l'inquiétude d'entraîner dans sa chute le seul qui lui restait à la cour, Fénelon conserva assez de faculté et d'énergie pour composer un ouvrage qu'on peut placer parmi les chefs-d'œuvre de bonne discussion et de haute éloquence. Aussi rien n'égala l'étonnement et l'admiration dont tous les esprits furent frappés à Paris, à Rome et dans toute l'Europe, en voyant la justification suivre de si près l'accusation. Elle parut au milieu des clameurs de la prévention, au milieu des cris de triomphe d'une cabale acharnée, et son apparition changea tout. Elle rendit comme par enchantement la sérénité à ceux qui n'avaient pas cessé de croire à la vertu de Fénelon, et la confiance à ceux qui avaient eu la faiblesse d'en douter. Toutes les préventions furent détruites, toutes les accusations réfutées, toutes les calomnies réduites à l'absurde. Mais ce qui parut surtout aux courtisans le plus grand effort de l'art et du génie, c'est l'adresse avec laquelle l'auteur avait su repousser son adversaire sans compromettre un seul de ses amis, sans envelopper MM. de Beauvilliers et de Chevreuse dans les difficultés d'une cause qu'on avait voulu leur rendre commune.

Le retour subit de l'opinion en faveur de M. de Cambrai fit sentir à ses ennemis la nécessité d'une nouvelle réponse. Cette réponse fut encore de Bossuet. Fénelon ne fit pas attendre la sienne; et celle-ci produisit un si prodigieux effet sur l'abbé Bossuet, qu'il est impossible de l'exprimer autrement qu'en citant ses propres paroles : « C'est une bête féroce, disait-il de Fénelon, qu'il faut poursuivre « pour l'honneur de l'épiscopat et de la vérité, jusqu'à ce « qu'on l'ait terrassée, et mise hors d'état de ne plus faire « aucun mal. Saint Augustin n'a-t-il pas poursuivi Julien « jusqu'*à la mort?* Il faut délivrer l'Église du plus grand « ennemi qu'elle ait jamais eu. Je crois qu'en conscience « les évêques, ni les rois, ne peuvent laisser M. de Cam« brai en repos. »

Langage d'inquisiteur. Avec de telles passions on calomnie au dix-septième siècle, mais on aurait brûlé au quinzième. On s'étonne toujours que le grand Bossuet ait pu autoriser, même de son silence, un pareil langage, dans des lettres qui lui étaient adressées, et par un homme qui portait son nom.

Mais quelles étaient donc les doctrines qui allumaient des haines si furieuses? On s'étonnera peut-être de ne les trouver nulle part dans l'esquisse rapide de ces débats. En effet, aucun des passages que nous avons cités ne les rappelle; et s'il était besoin de justifier notre silence, nous dirions qu'en rapportant avec détail cette mémorable discussion, notre but était de peindre le caractère des deux antagonistes, et non le sujet de leur querelle. Mais à cette heure l'explication devient indispensable, et elle ne peut qu'ajouter à la gloire de Fénelon, même lorsque l'amour de la vérité nous oblige à prendre parti contre lui.

[1] Plus tard, dans l'assemblée du clergé de 1700, Bossuet déclara solennellement l'innocence et la pureté des mœurs de madame Guyon. *Quant aux abominations qu'on regardait comme la suite de ses principes*, dit-il, *il n'en a jamais été question; elle en a toujours témoigné de l'horreur.* Ainsi Bossuet avait calomnié sciemment, et c'est à une déclaration d'innocence qu'aboutirent ces dénonciations odieuses auxquelles il avait lui-même donné tant de publicité!

Les principes développés dans le livre de Fénelon peuvent se réduire à ces deux points :

1.

« Il est dans cette vie un état de perfection dans lequel « le désir de la récompense et la crainte des peines n'ont « plus lieu. »

2.

« Il est des âmes tellement embrasées de l'amour de « Dieu, et tellement résignées à la volonté de Dieu, que « si, dans un état de tentation, elles venaient à croire « que Dieu les a condamnées à la peine éternelle, elles « feraient à Dieu le sacrifice absolu de leur salut. »

Cette doctrine, qui touche au sublime par le détachement des choses terrestres, et l'abnégation complète devant Dieu, fait naître deux questions bien distinctes, que nous formulerons ainsi.

1° Peut-on considérer le détachement complet des choses terrestres, et le sacrifice de tous nos intérêts à la volonté de Dieu, comme l'expression véritable de la sainteté?

2° Cet abandon complet n'offre-t-il rien de dangereux pour les mœurs, pour le monde, pour la société?

La première question est résolue par le fait. Oui, le détachement sans réserve des choses terrestres, la soumission à la volonté de Dieu dégagée de la crainte et de l'espérance, voilà bien les divers degrés de la vie ascétique et contemplative, le point de perfection vers lequel les saints gravissaient dans les premiers siècles, avec plus ou moins d'ardeur et d'amour.

Sous ce rapport, Fénelon ne se trompe pas. Sa doctrine exprime un fait dont la preuve se trouve à chaque page de la *Vie des Saints*.

Aussi les examinateurs nommés par le pape disaient-ils qu'on ne pouvait condamner le livre sans condamner saint François de Sales et saint Thomas, dont Fénelon n'avait fait que reproduire l'esprit, la doctrine et les expressions[1], sans condamner aussi *la doctrine céleste de tous les saints canonisés par le saint-siége*[2].

Mais la seconde question ne lui est pas aussi favorable, et les résultats de la doctrine peuvent faire douter de sa moralité. En effet, les deux paragraphes qui la résument formulent un état de perfection idéale qui tend à établir l'indifférence complète des bonnes mœurs, puis l'indifférence complète du bien et du mal, puis enfin l'indifférence complète de la vie terrestre, de la prospérité de la vie de l'humanité, de la prospérité du genre humain, qui est la base de toute la doctrine évangélique.

Ainsi la doctrine du quiétisme, considérée, non sous le rapport théologique, mais d'une manière philosophique, est une doctrine rétrograde, en ce sens qu'elle veut réaliser aujourd'hui des faits déjà accomplis, des faits qui ont dû servir à l'établissement du christianisme, à une époque où les peuples ne pouvaient se spiritualiser que par de grands exemples de détachement et de contemplations célestes!

Bien plus, la doctrine du quiétisme est une doctrine dangereuse, en ce qu'elle décomplète l'homme, en ce qu'elle le prive des facultés que Dieu lui a données, pour le livrer à des contemplations qui l'isolent, à des détachements qui l'arrachent à sa famille, à son pays, à ses devoirs humains, et à la loi de la nature, qui est la volonté de Dieu.

La vie de détachement, la vie des saints portée à ce point d'exaltation, comme la considérait Fénelon, était donc à la fois rétrograde, dangereuse et coupable : coupable envers la société et envers Dieu, dont elle scindait les ouvrages et condamnait la pensée. Nous ne la jugeons pas ici d'après les formes théologiques : notre point de vue est entièrement moral, aussi est-il entièrement nouveau. Quant à la partie théologique, elle est trop bien développée dans Bossuet et dans Fénelon pour qu'il soit fort utile d'y revenir.

Cet exposé rapide explique bien des choses, et entre autres choses l'embarras de Rome, qui, après quinze mois de discussion, était encore partagée sur la doctrine, et ne voulait ni approuver ni condamner Fénelon. C'est faute d'avoir bien compris la portée de ce qu'on lui demandait, qu'on s'est étonné de ses incertitudes et de sa longanimité. En effet, il ne s'agissait de rien moins pour elle que de blâmer, dans Fénelon, ce qu'elle approuvait dans la plupart des saints de l'Église, *cette doctrine céleste, ce chemin assuré à la perfection*, de tous les saints canonisés par la cour de Rome[1]! Plus le scandale était grand, plus son jugement devenait difficile : aussi l'audace et la ténacité de Bossuet étaient-elles plus embarrassantes pour les juges que toutes les erreurs de Fénelon.

Le partage des théologiens de Rome, au milieu de tant de manœuvres, d'intrigues, de séductions, de sollicitations, et après tous les efforts et tous les écrits de Bossuet, était presque une injure pour ce grand génie, et le déterminèrent à provoquer des mesures d'autorité. Louis XIV fut mis en jeu, et madame de Maintenon en obtint une lettre où il demandait positivement, non plus le jugement, mais *la condamnation de Fénelon, pour le bien de l'Église, la tranquillité des fidèles et la gloire de Sa Sainteté.*

Cette lettre fut suivie d'un mémoire encore signé par le roi, mais rédigé par Bossuet, où l'on s'étonnait des ménagements de la cour de Rome, et où on la *menaçait des plus fâcheuses extrémités*, si la condamnation n'était pas prononcée.

Ce fut le dernier acte de cette grande affaire. L'intrigue et la calomnie n'avaient pas suffi : pour que rien ne manquât à la gloire du condamné, on y ajouta les instances, puis les sollicitations, puis les menaces d'un roi. Enfin le bref parut. Le pape y déclarait « qu'après avoir pris les « avis des cardinaux et docteurs en théologie, *il condam-* « *nait et réprouvait, de son propre mouvement, le li-* « *vre des Maximes*, d'autant que, par la lecture et l'u- « sage de ce livre, les fidèles pourraient être insensiblement « conduits dans des erreurs déjà condamnées par l'Église « catholique; et aussi comme contenant des propositions « qui dans le sens des paroles, ainsi qu'il se présente d'a- « bord, et selon la suite et la liaison des sentiments, sont

[1] Voyez les lettres de l'abbé Chanterac, *Corr.* t. VIII, p. 391.
[2] *Corr.* t. X, p. 334.

[1] *Corr.* t. X, p. 335.

« téméraires, scandaleuses, mal sonnantes, offensives des « oreilles pieuses, pernicieuses dans la pratique, et erro- « nées respectivement. » Le bref rapportait ensuite vingt-trois propositions extraites du livre des *Maximes des Saints*, et que le pape déclarait soumises respectivement aux qualifications énoncées. Il est remarquable que le pape et les cardinaux s'étaient refusés à comprendre, dans les qualifications données aux vingt-trois propositions, celle d'*hérésie*.

C'était le 25 mars, jour de l'Annonciation : Fénelon allait monter en chaire, quand son neveu, parti de Paris en poste, lui apprit le jugement de Rome, avant que les dépêches de l'abbé de Chanterac lui fussent parvenues. Dans cette affreuse position, il ne se démentit point; au lieu de prononcer le discours qu'il avait préparé pour la fête de la Vierge, il change aussitôt son plan, se recueille quelques minutes, et adresse à son auditoire une allocution touchante sur l'obéissance que nous devons tous à nos supérieurs. La sérénité de son âme se montre à la fois sur son visage et dans ses paroles, et son intention de se soumettre sans réserve au jugement suprême d'un tribunal supérieur, arracha des larmes à tous les assistants.

C'est ainsi qu'il reçut sa condamnation, avec une soumission entière, sans autre faste que son obéissance.

Un seigneur parlant au duc de Bourgogne, et lui disant : « Monseigneur, la doctrine de M. de Cambrai vient d'être condamnée, » le duc de Bourgogne lui répondit : « *Celle* « *qu'il m'a enseignée ne le sera jamais* [1]. »

On peut lire dans le recueil des œuvres que nous publions, à la suite des pièces à l'appui des *Maximes des Saints*, le bref du pape qui les condamne, et le mandement où Fénelon adhère sans restriction à cette condamnation, et défend à tous les fidèles de son diocèse de lire et de garder son livre. « Nous nous consolerons, dit-il, mes très- « chers frères, de ce qui nous humilie, pourvu que le mi- « nistère de la parole, que nous avons reçu du Seigneur « pour votre sanctification, n'en soit pas affaibli, et que « nonobstant l'humiliation du pasteur, le troupeau croisse « en grâce devant Dieu. »

L'heureuse impression que produisit sur tous les cardinaux le mandement de l'archevêque de Cambrai, et la lettre soumise qu'il y avait jointe pour le pape, les porta à voter unanimement que Sa Sainteté serait invitée à faire une réponse honorable à ce prélat.

Le pape saisit avec empressement cette occasion de donner à Fénelon un témoignage honorable de sa bienveillance. Le bref fut préparé aussitôt; il était plein de sentiments d'estime et des expressions les plus flatteuses. Mais l'abbé Bossuet, fidèle à sa haine, envia cette faible consolation à Fénelon. Il fit intervenir le nom du roi pour paralyser la cour de Rome; enfin il tenta de faire dépouiller Fénelon de l'archevêché de Cambrai, d'arracher le pasteur à son troupeau pour cause d'indignité, accusant Bossuet de faiblesse, si par l'intervention du roi il n'obtenait du pape la déposition de Fénelon. Les lettres de l'abbé Bossuet offrent des traces honteuses de toutes ces intrigues, qui trop souvent trouvèrent un appui dans l'évêque de Meaux. Celle-ci, nous devons l'avouer, n'eut aucune suite.

[1] *Corr.* t. X, p. 517.

Quant à la première cause de tous ces scandales, à madame Guyon, on l'oublia longtemps à la Bastille, et ce ne fut qu'en 1702 que la liberté lui fut rendue. Elle se retira d'abord dans sa famille, puis à Blois, où elle resta dans l'oubli le plus complet jusqu'à sa mort; femme singulière, qui recevait les affronts, les emprisonnements, le décri, l'abandon des hommes comme des faveurs du ciel, qui resta pure au milieu des calomnies, grande au milieu des persécutions, libre au milieu des chaînes, et qui, dans les transports de son amour pour son Dieu, changeait en cantiques d'actions de grâce toutes les infamies dont ses ennemis s'efforçaient de la couvrir!

Ainsi finit, pour ne se réveiller jamais, cette grande affaire d'un livre qui ne trouva plus de défenseur, parce que l'auteur l'avait sincèrement abandonné.

La promptitude et la simplicité de cette soumission surprirent le roi, à qui l'on avait représenté Fénelon comme un homme entêté de ses opinions. Il voyait, au contraire, que si la fermeté de M. de Cambrai avait été inébranlable devant ses ennemis, sa soumission avait été parfaite et sans réserve devant le chef de l'Église, seul juge en de telles matières. On commençait à se rappeler ses vertus; le duc de Bourgogne ne les avait jamais oubliées, et sa tendre reconnaissance pour les soins de son précepteur n'échappait aux regards de personne. Au milieu de cette disposition toute favorable des esprits, on crut un moment que Fénelon allait être rendu à la cour, à son élève, à son ancienne faveur. Il n'en fut rien; Fénelon resta dans son diocèse, il continua de s'y livrer à tous les exercices de son saint ministère. Le riche, le pauvre, avaient un égal accès dans le palais épiscopal. Tous venaient lui demander des conseils et de l'appui, et tous sortaient consolés et éclairés. Bien plus, il allait chercher dans les greniers, dans les prisons, dans les chaumières, ceux qui ne pouvaient venir à lui, et souvent on le vit aborder de simples soldats de la garnison de Cambrai, à dessein de leur insinuer en passant quelques saintes pensées.

« Au premier signe, au premier désir des personnes, dit un témoin oculaire, l'abbé Galet, il accourait dans les prisons. Là, au milieu de la puanteur, dans l'obscurité des sombres cachots, il passait des heures à consoler les misérables captifs; et souvent, touché de leurs souffrances, il les consolait par d'abondantes aumônes, par la parole de vie, et surtout par sa tendre pitié!

« Une fois entre autres, continue l'abbé Galet, qu'il revenait des prisons, il se donna la peine de passer dans ma chambre pour me raconter avec effusion de cœur ce qui s'y était passé. « Je viens, me dit-il, d'un cachot où j'ai vu des criminels qui, bien loin de craindre les supplices les plus affreux, les regardent, au contraire, comme une punition encore trop douce de leurs fautes : contents de mourir, ils ne désiraient que ma bénédiction et un mot d'exhortation. Ils ont même refusé un petit bien que j'ai voulu leur faire. Nous n'avons besoin de rien, m'ont-ils dit, que de la grâce de bien mourir. Oh! que j'ai été édifié des dispositions de ces pauvres gens! mon Dieu, que leur disposition confond ma lâcheté! [1] »

[1] *Principales vertus de Fénelon*, par l'abbé Galet, p. 177.

Persuadé que la fonction la plus utile du pasteur est de répandre la vérité, il se fit entendre dans toute l'étendue de son diocèse. Ses visites pastorales retraçaient, au naturel, les premières courses apostoliques. Même zèle de la gloire de Dieu, même désintéressement pour soi-même, même ardeur pour le salut des âmes. Prêcher, confesser, catéchiser, confirmer, réformer, consoler, étaient ses plus chères délices. Dès le grand matin, il se rendait à l'église, de l'église au lit des malades et aux prisons, puis il faisait le catéchisme aux petits enfants, et le cercle entier de ses journées n'était qu'un cercle de bienfaits.

La promenade et l'étude venaient ensuite le délasser. Dans ses promenades, il passait le temps à s'entretenir utilement avec ses amis, ou à chercher l'occasion de faire du bien. Quand il rencontrait sur son chemin quelques paysans, il s'asseyait sur l'herbe avec eux, les interrogeait en bon père sur l'état de leur famille, leur donnait des avis pour régler leur petit ménage et pour mener une vie chrétienne. Souvent aussi il entrait chez eux pour leur parler de Dieu et les consoler dans leurs misères : si ces pauvres gens lui présentaient quelques rafraîchissements suivant la mode du pays, il ne dédaignait point d'en goûter, et ne leur montrait aucune délicatesse qui aurait pu les affliger. Il rencontra un jour, dans les champs, un pauvre villageois presque au désespoir. Il alla à lui, et voulut savoir la cause de son affliction. « Ah! mon bon seigneur, s'écria le paysan, je suis le plus malheureux des hommes, ma pauvre vache est perdue; je l'avais conduite dans cette prairie, et maintenant je ne la retrouve plus. C'était tout mon bien, je suis ruiné : que vais-je devenir? — Ne vous désespérez pas, dit l'archevêque; elle ne peut être bien loin, et je veux la chercher avec vous. Vous verrez que Dieu la rendra à nos prières. » En effet, s'étant fait donner le signalement de cet animal, il suivit ses traces à travers champs; et après une course de plusieurs heures, il eut le bonheur de la rencontrer, et, l'ayant chassée devant lui, il la ramena lui-même à la pauvre famille qui la pleurait.

Au milieu de ses travaux apostoliques, il trouvait encore du temps pour écrire à son élève, pour le maintenir dans les principes de justice et de bonté qu'il lui avait inspirés. Pour les lui retracer avec plus de force, il rassembla les matériaux épars de *Télémaque*, et en composa un ouvrage complet, et digne de servir à la fois de modèle et de leçon à un souverain.

L'infidélité d'un domestique, qui en tira une copie, livra le *Télémaque* au public, à peu près à l'époque où le livre des *Maximes des Saints* était condamné par le pape (1699). Les exemplaires furent saisis, les imprimeurs maltraités, et on usa, au nom de Louis XIV, des mesures les plus sévères pour anéantir un livre qui devait accroître la gloire du grand siècle littéraire. Quelques exemplaires échappèrent par hasard; le livre fut réimprimé en Hollande; et les ennemis de Fénelon ayant vu, dans le tableau d'un bon roi, la satire du règne de Louis XIV, et Louis XIV lui-même croyant y découvrir une censure amère de son ambition, la disgrâce de l'auteur fut irrévocablement prononcée.

La prévention de Louis XIV contre ce livre était si connue, on craignait tellement d'offenser son oreille en prononçant seulement le nom de *Télémaque*, qu'après la mort de l'auteur, ce livre étant répandu dans toute l'Europe et traduit dans toutes les langues, M. de Boze, qui succéda à Fénelon à l'Académie française, n'osa parler du *Télémaque* dans son discours, et que M. Dacier, dans sa réponse à M. de Boze, crut devoir garder le même silence. C'était au mois de mars 1715; Louis XIV ne devait survivre que cinq mois à cette singulière flatterie.

Tout est modèle aux hommes de génie; ils reproduisent ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent, ce qu'ils sentent : ils font de la chose présente une chose passée; les actions qui les frappent ou qui les émeuvent deviennent, sous des noms anciens, des actions antiques. Eux-mêmes ils se reproduisent, ils se peignent sans le savoir, comme ils reprodoisent, comme ils peignent leur siècle. Que *Télémaque* donc soit le reflet des impressions de Fénelon sous un grand règne, rien de plus vrai; qu'il soit une satire, une personnalité contre Louis XIV, rien de plus faux. L'action du poëme, les caractères qu'on y admire sont dans la nature; mais ils ne sont pas une copie de tel ou tel personnage, une allusion à tel ou tel événement.... Accuser Fénelon d'avoir fait la critique de son siècle sous le voile d'une brillante allégorie, c'est rapetisser son génie, c'est le réduire aux minces dimensions d'un pamphlétaire, ou d'un peintre de portraits. Les hommes comme Fénelon ne tracent pas des portraits, ils gravent des types!

Ce fut deux ans après la publication de *Télémaque* que la fortune de Louis XIV commença à fléchir. La guerre de succession fut le terme de ses prospérités, et lui fit expier d'une manière bien dure l'orgueil de ses premiers triomphes.

Le diocèse de Cambrai fut souvent le théâtre de cette guerre. Les alliés portèrent leurs forces du côté de la Flandre, et elles furent dirigées par leurs plus habiles généraux. Nous leur opposâmes les Vendôme, les Bouflers, les Berwick, les Villars, les Vauban, et le duc de Bourgogne y fit ses premières armes. Tout intéressait Fénelon dans cette guerre : il s'agissait du sort de son pays et de la gloire de son élève. On peut juger de ce que sa belle âme eut à souffrir au milieu de nos désastres, lorsque le sang coulait par torrents autour de lui, lorsque les cris des étrangers lui apprirent que la France expirante avait trouvé des vainqueurs!

C'est alors qu'il montra ce beau caractère et ces vertus sublimes qui honorent sa mémoire autant que les productions de son génie. Son palais devint l'asile des officiers et des soldats blessés : « Tous étaient logés, défrayés, « servis comme s'il n'y en avait eu qu'un seul, et lui « ordinairement présent aux consultations des médecins et « des chirurgiens. Il faisait d'ailleurs auprès des malades « et des blessés les fonctions du pasteur le plus charitable, « et souvent il allait exercer le même ministère dans les « maisons et les hôpitaux où l'on avait dispersé les soldats; « et tout cela sans oubli, sans petitesse, et toujours pré- « venant, avec les mains ouvertes, une libéralité bien en- « tendue, une magnificence qui n'insultait point, et qui « se versait sur les officiers et sur les soldats, qui em- « brassait une vaste hospitalité, et qui, pour la table, les « meubles et les équipages, demeurait dans les justes bornes « de sa place; également officieux et modeste, secret dans

« les assistances qui pouvaient se cacher, et qui étaient sans « nombre; leste et délié sur les autres jusqu'à devenir l'obligé « de ceux à qui il les donnait, et à le persuader; jamais « empressé, jamais de compliment, mais d'une politesse « qui, en embrassant tout, était toujours mesurée et pro- « portionnée; en sorte qu'il semblait à chacun qu'elle n'é- « tait que pour lui, avec cette précision dans laquelle il « excellait singulièrement : aussi était-il adoré de tous. « L'admiration et le dévouement pour lui étaient dans le « cœur de tous les habitants des Pays-Bas, quels qu'ils « fussent, et de toutes les dominations qui les partageaient, « dont il était l'amour et la vénération. »

Et qu'on ne croie pas que ce passage soit emprunté à un de ces éloges académiques où la vérité ne doit jamais se montrer qu'à travers l'exagération! Il est tracé par un écrivain qui louait rarement, qui avait peu d'estime pour les hommes, et qui n'aimait pas Fénelon. C'est un acte de simple justice, arraché au cœur le plus sec, à l'esprit le plus mordant de la cour de Louis XIV, au duc de Saint-Simon.

Le nom et la personne de Fénelon n'étaient pas seulement bénis par les Français. *Télémaque* avait fait une si grande impression dans l'étranger, que son auteur devint l'objet du culte et de l'admiration de toute l'armée ennemie. Au milieu des fureurs de la guerre, on épargna ses domaines, ses magasins et son palais. Les généraux ennemis mirent des gardes dans tous les bourgs et dans tous les villages où Fénelon possédait quelque chose; et les possessions de l'archevêque devinrent en quelque sorte un lieu d'asile et de refuge pour tous les habitants des environs.

Le duc de Marlborough alla plus loin. Son armée se trouvait à la vue des remparts de Cambrai, et elle séparait l'armée française de la petite ville de Cateau-Cambrésis, principal domaine des archevêques. Cateau-Cambrésis était rempli des grains de toutes les campagnes voisines, qui les y avaient déposés pour ainsi dire à l'abri du nom de Fénelon. Marlborough y envoya un détachement pour les protéger; mais quand il prévit que la rareté des subsistances, dont son armée commençait à manquer, ne lui permettrait pas toujours de maîtriser ses soldats, il en fit avertir Fénelon. Alors on chargea sur des chariots tous les grains qui s'y trouvaient, et Marlborough les fit escorter par ses propres troupes jusque sur la place d'armes de Cambrai, devenu le quartier général de l'armée française.

Cet hommage rendu à la vertu du pasteur par des ennemis acharnés à la ruine de la France servit à sauver la France elle-même. Fénelon livra toutes ses récoltes aux ministres de la guerre; il ne se réserva que ce qui était seulement nécessaire pour sa consommation et celle de la petite armée qu'il logeait dans son propre palais. Le contrôleur l'invita à fixer lui-même le prix des grains qu'il venait de fournir avec tant de générosité. Fénelon lui répondit : « Je vous « ai abandonné mes blés, monsieur; ordonnez tout ce qu'il « vous plaira, tout sera bon. »

« L'approche des troupes ennemies, dit un témoin oculaire, avait obligé les paysans à se réfugier dans la ville avec leurs bestiaux et leurs effets les plus précieux. La situation de ces pauvres gens qui fuyaient le pillage, le renversement de leur fortune, la dispersion de leurs familles, la désolation peinte sur leur visage, leur air consterné, étaient un spectacle pitoyable qui excitait dans le cœur du saint prélat les mouvements de la plus tendre charité. Ce fut alors qu'on le vit empressé à recueillir le troupeau dispersé, à faire entrer les brebis effrayées dans la bergerie, je veux dire dans son palais épiscopal, dans lequel il logea tout autant de monde qu'il en put contenir. Il ne lui suffit pas d'avoir logé les hommes, il voulut de plus retirer les animaux qui leur appartenaient. Si d'une part les corridors, les chambres, si les degrés étaient remplis de personnes qui y accouraient en foule, d'un autre côté les cours, les jardins, les vestibules regorgeaient des animaux qui y étaient pressés et comme entassés; on aurait cru voir l'arche antique dans laquelle se rendait à la hâte tout ce qui devait échapper au naufrage. »

« Le saint prélat ne borna pas là ses bons offices; il en ajouta d'autres pour le moins aussi essentiels. Il ordonna à son maître d'hôtel de donner à manger à tous ceux qui en demanderaient, lui défendant, sous peine d'encourir son indignation, de rien refuser ou de faire mauvaise mine à qui que ce fût. On se hasarda de lui représenter qu'une telle dépense n'allait à rien moins qu'à le ruiner totalement. Dieu nous aidera, dit-il; la Providence a des ressources infinies, sur lesquelles je compte sans nulle défiance. Donnons seulement tant que nous aurons de quoi donner; c'est mon devoir, et c'est aussi ma volonté [1]. »

Cependant la France semblait toucher à sa ruine. Enveloppée de toutes parts, battue sur tous les points, elle n'avait plus ni ressources, ni espérance. Le roi avait déclaré qu'il mourrait à la tête de sa noblesse. Sublime résolution, mais qui ne pouvait sauver le pays. Fénelon, en jetant les yeux sur le peuple, eut une pensée plus grande que celle de Louis XIV; c'est à la tête de la nation qu'il voulut le placer. Il lui semblait bien qu'à ce degré d'élévation il n'y avait plus de péril, ni pour le pays, ni pour le trône.

Rien, suivant nous, n'est aussi remarquable dans la vie de Fénelon que ce trait de son génie! Dans une lettre au duc de Chevreuse, restée inédite jusqu'au commencement de ce siècle, le grand homme ose déclarer que, parvenu au point où des maux extrêmes exigent des remèdes extrêmes, on doit renoncer avec courage aux formes accoutumées d'un gouvernement qui ne peut plus se soutenir ni se défendre; en un mot, il déclare que le moment est venu d'associer *la nation elle-même* à l'administration de l'État.

Nous citerons cette lettre, qui sans doute alors ne fut pas comprise, et qui est aujourd'hui le plus beau titre de gloire de son auteur.

« Je ne crois pas qu'on doive se flatter de l'espérance de « rétablir le crédit sur la rupture hautaine que les ennemis « ont faite de la négociation (à Gertruydemberg). Cette « rupture [2] paraîtra injuste et odieuse à beaucoup de gens « pour les deux premiers mois; mais quand on verra le roi « accabler les peuples, rechercher les aisés, ne payer point

[1] *Principales vertus de Fénelon*, par l'abbé Galet, p. 182.

[2] Le motif de la rupture de Gertruydemberg avait été le juste refus de Louis XIV de se charger lui-même de détrôner son petit-fils. Mais on espérait que Philippe V prendrait de son propre mouvement le parti d'abdiquer la couronne d'Espagne.

« ce qu'il doit, continuer ses dépenses superflues, *hasarder* « *la France sans la consulter,* et ruiner le royaume pour « faire mal la guerre, le public recommencera à crier plus « haut que jamais. Il est impossible que le roi paye ses « dettes, il est impossible que les peuples payent le roi, si « les choses sont au point d'extrémité qu'on nous repré- « sente; la France est comme une place assiégée; le refus « d'une capitulation irrite le peuple et la garnison; on fait « un nouvel effort pour quatre ou cinq jours, après quoi le « peuple et la garnison affamés crient qu'il faut se rendre, « et acceptent les plus honteuses conditions. Tout est fait « prisonnier de guerre : *ce sont les fourches caudines.*

« Je ne vois aucune solide ressource que celle que vous « ne ferez point entrer dans la tête du roi. Notre mal vient « de ce que cette guerre n'a été jusqu'ici que l'affaire du « roi; il faudrait en faire l'affaire véritable de tout le corps « de la nation; elle ne l'est que trop devenue; car la paix « étant rompue, le corps de la nation se voit dans un « péril prochain d'être subjugué. De ce côté-là, vous avez « un intérêt clair et sensible à mettre la vérité devant les « yeux de tous les Français; mais pour le faire, il faut au « moins leur parler et les mettre au fait. D'un autre côté, « la persuasion est difficile : car il s'agit de persuader à « toute la nation qu'il faut prendre de l'argent partout où « il en reste, et que chacun doit s'exécuter rigoureuse- « ment pour empêcher l'invasion prochaine du royaume. « Pour parvenir à ce point, il faut que le roi entre en « matière avec un certain nombre de notables des diverses « conditions et des divers pays; il faut prendre leurs con- « seils, et leur faire chercher en détail les moyens les moins « durs de soutenir la cause commune. Il faudrait qu'il se « répandît dans toute notre nation une persuasion intime « et constante que c'est la nation entière elle-même qui « soutient pour son propre intérêt le poids de cette guerre; « il faudrait que chacun crût que, supposé même qu'elle « ait été entreprise mal à propos, le roi a fait dans la suite, « pour la finir et pour débarrasser le royaume, tout ce qui « dépendait de lui; mais qu'on ne peut plus reculer, et « qu'il ne s'agit de rien moins que d'empêcher une totale « invasion. En un mot, je voudrais qu'on laissât aux « hommes les plus sages et les plus considérables de la na- « tion à chercher les ressources nécessaires pour sauver la « nation même. Ils ne seraient peut-être pas d'abord au « fait; aussi serait-ce pour les y mettre que je voudrais les « faire entrer dans cet examen. Alors chacun dirait en « soi-même : Il n'est plus question du passé, il s'agit de « l'avenir; c'est la nation qui doit se sauver elle-même; « c'est à elle à trouver des fonds partout où il y en a pour « le salut commun. Il serait même nécessaire que tout le « monde sût à quoi l'on destinerait les fonds préparés, « en sorte que chacun fût convaincu que rien n'en serait « employé aux dépenses de la cour. J'avoue qu'un tel chan- « gement pourrait émouvoir trop les esprits, et les faire « passer tout à coup d'une extrême dépendance à un « dangereux excès de liberté. C'est par la crainte de cet « inconvénient que je ne propose point d'assembler les états « généraux, qui sans cette raison, seraient très-nécessaires, « et qu'il serait capital de rétablir. Mais comme la trace « en est presque perdue, et que le pas à faire est très-glis- « sant dans la conjoncture présente, j'y craindrais de la « confusion. Je me bornerais donc d'abord à des notables « que le roi consulterait l'un après l'autre. Je voudrais con- « sulter les principaux évêques et seigneurs, les plus cé- « lèbres magistrats, les plus puissants et expérimentés mar- « chands, les plus riches financiers même, non-seulement « pour en tirer des lumières, mais encore pour les rendre « responsables du gouvernement, et pour faire sentir au « royaume entier que les plus sages têtes qu'on peut y « trouver ont part à ce qu'on fait pour la cause publique.... « Pendant que le despotisme est dans l'abondance, il s'a- « gite avec plus de promptitude et d'efficacité qu'aucun gou- « vernement modéré; mais quand il tombe dans l'épuise- « ment, sans crédit, il tombe tout à coup sans ressource : « il n'agissait que par pure autorité, le ressort manque, il « ne peut plus qu'achever de faire mourir de faim une po- « pulace à demi morte; encore même doit-il craindre le dé- « sespoir. Quand le despotisme est notoirement obéré et « banqueroutier, comment voulez-vous que les âmes vé- « nales qu'il a engraissées du sang du peuple se ruinent « pour le soutenir? C'est vouloir que les hommes intéres- « sés soient sans intérêt.... C'est le temps où il faudrait que « le duc de Bourgogne dit au roi et à Monseigneur, avec « respect, avec force, et peu à peu, d'une manière insi- « nuante, tout ce que d'autres n'oseront leur dire; il fau- « drait qu'il le dît à madame de Maintenon; il faudrait « qu'il mît dans sa confidence madame la duchesse de Bour- « gogne; il faudrait qu'il protestât, qu'il parlât sans être « poussé par d'autres; il faudrait qu'il fît sentir que tout « périt si l'argent manque, que l'argent manquera si le « crédit ne se relève, et que le crédit ne peut se relever que « par un changement de conduite qui mette tout le corps « de la nation dans la persuasion que c'est à elle à soutenir « la monarchie penchant à sa ruine, parce que le roi veut « agir de concert avec elle. Le prince pourra être blâmé, « critiqué, rejeté avec indignation; mais ses raisons se- « ront évidentes; elles prévaudront peu à peu, et il sauvera « le trône de ses pères. Il doit au roi et à Monseigneur de « leur déplaire pour les empêcher de se perdre. En même « temps, il pourra demander avec les plus vives instances « d'aller à l'armée comme volontaire; c'est le vrai moyen « de relever sa réputation, et de lui attirer l'amour et le « respect de tous les Français.... Dieu sait avec quelle « tendresse j'aime ma patrie, avec quelle reconnaissance « et quel attachement respectueux je donnerais ma vie « pour la personne du roi, avec quelle affection je suis « attaché à la maison royale, et surtout à M. le duc de « Bourgogne; mais je ne puis vous cacher mon cœur : c'est « par cette affection vive, tendre et constante que je sou- « haite que nos maux extrêmes nous préparent une vraie « guérison, et que cette violente crise ne soit pas sans « fruit, etc.... »

La nation est en péril, donc la nation doit être consultée; la nation paye les impôts, donc elle doit être appelée à les consentir; la nation a été mal gouvernée, donc elle doit prendre part à son gouvernement. Ces idées, qui sont vulgaires aujourd'hui, étaient nouvelles alors : c'est l'Évangile dans toute sa pureté, dans toute sa gloire. Le roi les regardait comme une injure faite à son pouvoir; le peu-

ple même, dont les yeux n'étaient point encore ouverts à la liberté, les traitait de chimères; et cependant elles arrivaient à temps pour son bonheur, car il les aurait reçues avant de connaître sa force et leur portée. Devant Louis XIV, elles n'eussent jamais pu être une réaction contre le passé, car son passé à lui était glorieux, et c'était alors le seul passé dont se souvînt le peuple. Ainsi la liberté serait entrée peu à peu dans la foule, sans violence et sans vengeance. On l'aurait vue jaillir de la volonté d'un grand roi, et non d'un siècle de corruption et de philosophisme. Nous n'aurions eu ni Voltaire, ni Diderot, ni Helvétius! ces hommes de réaction contre les préjugés des castes et les avilissements de la superstition, ou ne seraient pas nés, ou se seraient développés sous une meilleure influence. Ils auraient travaillé à construire, et non à détruire; enfin Louis XIV, se servant de la liberté pour sauver son empire, en aurait prévenu tous les excès par la force de son caractère et par la hauteur de son génie; et nous, peuple de 89 et de 93, nous aurions eu un réveil moins terrible : tous les bénéfices de notre révolution nous seraient arrivés sans révolution!

Mais pendant que Fénelon cherchait au cœur même de la nation la puissance qui devait la sauver, la mort de l'empereur Joseph, la disgrâce de Marlborough, puis la victoire de Villars à Denain, changeaient tout à coup la face de l'Europe. La paix fut signée à Utrecht en 1713.

C'est pendant ces dernières années de guerre que Fénelon, déjà frappé au cœur par les désastres de sa patrie, perdit successivement le petit nombre d'amis qui l'attachaient encore à la terre. M. l'abbé de Langeron fut le premier qu'il eut à pleurer, et celui peut-être qui lui avait donné les marques les plus tendres d'attachement. Retiré à Cambrai, il mourut dans les bras de Fénelon. « Oh! que « je souffre, écrivit ce prélat, et que j'aime la volonté qui « me fait souffrir! Nous avons perdu notre cher abbé, « et je suis accablé de douleur. » Peu de temps après, il eut à pleurer le grand dauphin, puis madame la duchesse de Bourgogne, à laquelle le jeune prince survécut à peine quelques jours [1]. « Mes liens sont rompus, s'écria Fénelon « en apprenant cette affreuse nouvelle : rien ne saurait plus « m'attacher à la terre! »

La mort du prince fit couler les larmes de toute la France, et aujourd'hui encore le regret de sa perte a survécu au siècle qui le pleura.

« Grand Dieu, quel spectacle vous donnâtes en lui! « Quelle charité pure, quelle invincible patience! quelle « constante bonté pour tout ce qui l'approchait! La France « enfin tomba sous ce dernier châtiment. Dieu lui montra « un prince qu'elle ne méritait pas; la terre n'en était pas « digne; il était mûr pour l'éternité. [2] »

Au milieu de sa douleur, Fénelon réclama les mémoires et les papiers secrets de sa correspondance avec le duc de Bourgogne. M. le duc de Beauvilliers fit à ce sujet toutes les démarches nécessaires, et madame de Maintenon lui répondit de Saint-Cyr, le 15 mars 1712 : « Je voulais vous renvoyer tout ce qui s'est trouvé de vous et de M. de Cambrai; mais le roi a voulu le brûler lui-même. Je vous avoue que j'y ai eu grand regret, car jamais on ne peut écrire rien de si beau et de si bon : et si le prince que nous pleurons a eu des défauts, ce n'est point pour avoir reçu des conseils trop timides, ni qu'on l'ait trop flatté. »

Ainsi le roi rendait probablement justice à la franchise de Fénelon et à la bonté de ses principes, mais il brûlait ses papiers; il les brûlait, parce qu'il croyait y voir une critique téméraire de son règne, et ce qu'il appelait les idées inutiles d'une perfection chimérique. Heureusement sa toute-puissance ne s'étendait que sur les papiers du jeune prince, et il ignorait que le duc de Beauvilliers en avait des copies de la main même de Fénelon. C'est sur cette copie que fut publié plus tard ce qui nous reste de la correspondance du duc de Bourgogne et le bel ouvrage *de la Direction pour la conscience d'un roi.*

Cependant un ami restait encore à Fénelon : c'était celui qui lui avait ouvert la carrière des honneurs et de la fortune, si les honneurs, si la fortune, pouvaient être comptés pour quelque chose entre deux hommes tels que le duc de Beauvilliers et Fénelon. C'était celui dont l'amitié ferme et courageuse avait bravé les orages de la cour, et résisté à la puissance de Louis XIV, pour rester fidèle à Fénelon proscrit et malheureux. Ils étaient séparés depuis dix-sept ans, lorsque le duc de Beauvilliers succomba loin de son ami, le 31 août 1714, à l'âge de soixante-six ans. Cette mort fut le dernier coup qui frappa l'âme de Fénelon. « Nous retrouverons bientôt ce que nous n'avons point « perdu, écrivait-il à madame de Beauvilliers; nous en « approchons tous les jours à grands pas : encore un peu, « il n'y aura plus de quoi pleurer. » Trois jours après la date de cette lettre, le 1er janvier 1715, Fénelon tomba malade et mourut. Il n'avait survécu que quatre mois à son dernier ami.

« Dès le premier jour qu'il fut attaqué de la maladie qui l'enleva de ce monde, dit un témoin oculaire [1], il se prépara à la mort : « Je n'en échapperai pas, dit-il à un ecclésiastique de sa maison; je ne dois plus que songer à mourir. » Le lendemain, il voulut se confesser; il demanda, le troisième jour, dans une sainte impatience, le viatique, auquel il se disposa avec une ferveur inexprimable; après quoi on lui administra l'extrême-onction. On le vit en ce moment recueillir toute son attention pour donner au roi les dernières preuves de son respect et de sa parfaite soumission à l'Église. La lettre qu'il dicta à son secrétaire pour le confesseur du roi en est un monument authentique. Cela étant fait, il ne pensa plus qu'à souffrir et à mourir. Dans ce douloureux état, la lecture de l'Écriture sainte faisait toute sa consolation; il prenait plaisir surtout à entendre lire les endroits où saint Paul parle avec éloge des souffrances; il se les faisait répéter, il les prononçait lui-même avec une satisfaction qui éclatait en soupirs.

Cependant [2] sa fièvre redoublait par intervalle, et lui causait des transports dont il s'aperçut lui-même et dont il était peiné, quoiqu'il ne lui échappât jamais rien de violent ni de peu convenable. Lorsque le redoublement ces-

[1] Cette princesse mourut le 12 février 1712, et le duc de Bourgogne le 18 du même mois.
[2] Mémoires de Saint-Simon.

[1] L'abbé Galet, *Principales vertus de Fénelon.*
[2] Extrait de la relation de la maladie et de la mort de Fénelon, par son aumônier.

sait, on le voyait aussitôt joindre les mains, lever les yeux vers le ciel, se soumettre avec abandon, et s'unir à Dieu dans une grande paix.

« Je suis encore attendri quand je pense au spectacle touchant de cette dernière nuit. Toutes les personnes de sa pieuse famille qui étaient réunies à Cambrai[1] vinrent l'une après l'autre, dans ces intervalles de pleine liberté d'esprit, demander à recevoir sa bénédiction, lui donner le crucifix à baiser, et lui adresser quelques mots d'édification. Quelques autres personnes de la ville, qu'il dirigeait, se présentèrent aussi pour recevoir sa bénédiction. Ses domestiques vinrent ensuite tous ensemble, en fondant en larmes, la demander, et il la leur donna avec amitié. M. l'abbé le Vayer, supérieur du séminaire de Cambrai, qui l'assista particulièrement à la mort cette dernière nuit, la reçut aussi pour le séminaire et pour le diocèse. M. l'abbé le Vayer récita ensuite les prières des agonisants, en y mêlant de temps en temps des paroles courtes et touchantes de l'Écriture, les plus convenables à la situation du malade, qui fut environ une demi-heure sans donner aucun signe de connaissance; après quoi il expira doucement à cinq heures et quart du matin, le 7 janvier 1715. »

On ne trouva pas chez lui d'argent comptant. Il avait tout consommé en bonnes œuvres!

Voici les dispositions les plus importantes de son testament; elles ont un caractère de modestie et de simplicité qui fait encore mieux connaître l'âme de Fénelon, que tant d'ouvrages qui honorent sa mémoire. La tendre affection avec laquelle il s'exprime sur l'abbé Langeron et sur les amis vertueux qui préférèrent la gloire de partager ses malheurs et sa disgrâce à tous les avantages de la fortune et de l'ambition, ajoutent je ne sais quelle onction à l'intérêt qu'inspirent toujours les dernières paroles d'un mourant.

TESTAMENT DE FÉNELON.

du 5 mai 1705.

« Je déclare que je veux mourir entre les bras de l'Église catholique, apostolique et romaine, ma mère. Dieu, qui lit dans les cœurs, et qui me jugera, sait qu'il n'y a aucun moment de ma vie où je n'aie conservé pour elle une soumission et une docilité de petit enfant, et que je n'ai jamais eu aucune des erreurs qu'on a voulu m'imputer. Quand j'écrivis le livre intitulé *Explication des Maximes des Saints*, je ne songeai qu'à séparer les véritables expériences des saints approuvées de toute l'Église, d'avec les illusions des faux mystiques, pour justifier les unes et pour rejeter les autres. Je ne fis cet ouvrage que par le conseil des personnes les plus opposées à l'illusion, et je ne le fis imprimer qu'après qu'ils l'eurent examiné. Comme cet ouvrage fut imprimé en mon absence, on y mit les termes de *trouble involontaire* par rapport à Jésus-Christ, lesquels n'étaient point dans le corps de mon texte original, comme certains témoins oculaires d'un très-grand mérite l'ont certifié, et qui avaient été mis à la marge, seulement pour marquer une petite addition qu'on me conseillait de faire en cet endroit-là, pour une plus grande précaution. D'ailleurs il me semblait, sur l'avis des examinateurs, que les correctifs inculqués dans toutes les pages de ce petit livre, écartaient avec évidence tous les sens faux ou dangereux. C'est suivant ces correctifs que j'ai voulu soutenir et justifier ce livre pendant qu'il m'a été libre de le faire; mais je n'ai jamais voulu favoriser aucune des erreurs en question, ni flatter aucune personne que je connusse en être prévenue. Dès que le pape Innocent XII a eu condamné cet ouvrage, j'ai adhéré à ce jugement du fond de mon cœur et sans restriction, comme j'avais d'abord promis de le faire. Depuis le moment de la condamnation, je n'ai jamais dit un seul mot pour justifier ce livre. Je n'ai songé à ceux qui l'avaient attaqué que pour prier avec un zèle sincère pour eux, et que pour demeurer uni à eux dans la charité fraternelle.

« Je souhaite que mon enterrement se fasse dans l'église métropolitaine de Cambrai, en la manière la plus simple et avec le moins de dépense qu'il se pourra. Ce n'est point un discours modeste que je fasse ici pour la forme; c'est que je crois que les fonds qu'on pourrait employer à des funérailles moins simples doivent être réservés pour des usages plus utiles, et que la modestie des funérailles des évêques doit apprendre aux laïques à modérer les dépenses qu'on fait dans les leurs.

« Je nomme et constitue pour mon héritier universel Léon de Beaumont, mon neveu, fils d'une de mes sœurs, en qui j'ai reconnu, dès son enfance, des sentiments dignes d'une sincère amitié, et qui n'a jamais cessé pendant tant d'années d'être pour moi comme le meilleur des fils pour son père. Je ne lui marque rien, et je laisse tout à sa dévotion, parce que je suis pleinement persuadé qu'il fera, de concert avec mes deux exécuteurs testamentaires, le meilleur usage qu'il pourra de ce qu'il trouvera de liquide dans ma succession.

« Je nomme pour exécuteur du présent testament M. l'abbé de Chanterac, mon parent, qui a été mon conseil dans ce diocèse, qui m'a témoigné une amitié à toute épreuve, et pour qui j'ai une grande vénération. Je dénomme aussi M. l'abbé de Langeron, ami précieux que Dieu m'a donné dès notre première jeunesse, et qui a fait une des plus grandes consolations de ma vie. J'espère que ces deux amis, si chrétiens, ne refuseront pas leurs soins et leurs conseils à mon héritier.

Quoique j'aime tendrement ma famille, et que je n'oublie pas le mauvais état de ses affaires, je ne crois pourtant pas lui devoir laisser ma succession. Les biens ecclésiastiques ne sont pas destinés aux besoins des familles, et ils ne doivent point sortir des mains des personnes attachées à l'Église. J'espère que Dieu bénira les deux neveux que j'ai élevés auprès de moi, et que j'aime avec tendresse, à cause des principes de probité et de religion dans lesquels ils me paraissent s'affermir.

« *Signé*, Fr. archevêque de Cambrai. »

Fénelon n'était âgé que de soixante-quatre ans et cinq mois lorsqu'il mourut; mais un travail continuel, souvent prolongé dans la nuit, les grandes traverses qui avaient brisé

[1] M. l'abbé de Beaumont, le marquis de Fénelon, l'abbé de Fénelon, les chevaliers de Fénelon, M. de l'Eschelle, autrefois attaché à l'éducation de M. le duc de Bourgogne; l'abbé de l'Eschelle son frère, et l'abbé de Vesse leur neveu.

sa vie, et surtout la perte douloureuse de tous ses amis les plus chers, avaient entièrement détruit sa santé.

« Ce prélat, dit Saint-Simon, était grand, maigre, bien fait, avec un grand nez, deux yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'ai rien vu qui y ressemblât, et qui ne pouvait s'oublier, quand on ne l'aurait vue qu'une fois.

« Elle rassemblait tout, et les contraires ne s'y combattaient point; elle avait de la gravité et de l'agrément, du sérieux et de la gaieté; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur. Tout ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces, la décence, et surtout la noblesse. Il fallait faire effort pour cesser de le regarder; tous ses portraits sont parlants, sans toutefois avoir pu attraper la justesse de l'harmonie qui frappait dans l'original, et la délicatesse de chaque caractère que ce visage rassemblait. Ses manières y répondaient dans la même proportion, avec une aisance qui en donnait aux autres, et cet air et ce bon goût qu'on ne tient que de l'usage de la meilleure compagnie et du grand monde, qui se trouvait répandu de soi-même dans toutes ses conversations! »

Aucun éloge ne fut prononcé sur la tombe de Fénelon, point d'oraison funèbre dans le temple, point de panégyrique à la cour : l'Académie n'osa pas même placer le *Télémaque* parmi les titres du grand écrivain ! Louis XIV vivait encore, et le silence du cercueil ne fut interrompu que par des larmes.

Plus tard, au milieu des barbaries de notre révolution, des ouvriers étant descendus dans les caveaux de la cathédrale de Cambrai, on les employa à briser toutes les tombes. Les cercueils de plomb furent envoyés à l'arsenal, et les cendres des pasteurs dispersées dans le cimetière; mais lorsqu'on arriva au sépulcre de Fénelon, les autorités accoururent, et par une espèce de prodige, toutes les âmes se trouvèrent adoucies. Ses cendres ne furent point jetées au vent; un nouveau cercueil leur fut accordé, on les porta dans la ville, dit le procès-verbal, *avec décence et vénération*, puis il fut décidé qu'un tombeau recevrait les restes du saint prélat, et consacrerait à la fois sa mémoire et le respect de la cité, à une époque où les cendres mêmes des rois n'avaient pas été respectées!

FIN DES ÉTUDES SUR LA VIE DE FÉNELON.

ENTRETIENS

DE

FÉNELON ET DE M. DE RAMSAI

SUR

LA VÉRITÉ DE LA RELIGION,

Tirés de l'histoire de la vie et des ouvrages de Fénelon; par M. de Ramsai.

L'an 1710, j'eus l'honneur de voir M. de Cambrai pour la première fois. Je crois devoir raconter les entretiens que j'eus avec lui sur la religion, parce qu'ils feront connaître le caractère de son esprit, et montreront en même temps que sa piété, loin de conduire à un déisme subtil et à l'indépendance de toute autorité visible, comme l'ont quelquefois insinué ses adversaires, fournit au contraire les preuves les plus solides du christianisme et de la catholicité.

Né dans un pays libre, où l'esprit humain se montre dans toutes ses formes sans contrainte, je parcourus la plupart des religions pour y chercher la vérité. Le fanatisme, ou la contradiction, qui règnent dans tous les différents systèmes protestants, me révoltèrent contre toutes les sectes du christianisme.

Comme mon cœur n'était point corrompu par les grandes passions, mon esprit ne put goûter les absurdités de l'athéisme. Croire le néant source de tout ce qui est, le fini éternel, ou l'infini un assemblage de tous les êtres bornés, me parurent des extravagances plus insoutenables que les dogmes les plus insensés d'aucune secte des croyants.

Je voulais alors me réfugier dans le sage déisme, qui se borne au respect de la Divinité, et aux idées immuables de la pure vertu, sans se soucier ni du culte extérieur, ni du sacerdoce, ni des mystères. Je ne pus pas cependant secouer mon respect pour la religion chrétienne, dont la morale est si sublime. Mille doutes vinrent souvent accabler mon esprit. Se précipiter tout à fait dans le déisme me paraissait une démarche hardie; s'arrêter dans aucune secte du christianisme me semblait une faiblesse puérile. J'errai çà et là dans les principes vagues d'un tolérantisme outré, sans pouvoir trouver un point fixe. C'est dans ces dispositions que j'arrivai à Cambrai.

M. l'archevêque me reçut avec cette bonté paternelle et insinuante qui gagne d'abord le cœur. J'entrai avec lui, pendant l'espace de six mois, dans un examen fort étendu de la religion. Je ne pourrai pas raconter ici tout ce qu'il me dit sur cette matière; j'en dirai seulement la substance. Voici à peu près comme je lui développai mes principes :

« Dieu ne demande point d'autre culte que l'amour de sa perfection infinie, d'où découlent toutes les vertus humaines et divines, morales et civiles. Tous les philosophes, tous les sages, toutes les nations ont eu quelques idées de cette religion naturelle; mais ils l'ont mêlée de dogmes plus ou moins vrais, et l'ont exprimée par un culte plus ou moins propre. Toutes sortes de religions sont agréables à l'Être souverain, lorsqu'on se sert des cérémonies, des opinions et des erreurs mêmes de sa secte, pour nous porter à l'adoration de la Divinité. Il faut un culte extérieur; mais les différentes formes de ce culte sont, comme les différentes formes du gouvernement civil, plus ou moins bonnes, selon l'usage qu'on en fait. Je ne saurais souffrir qu'on borne la vraie religion à une société particulière. J'admire la morale de l'Évangile; mais toutes les opinions spéculatives sont des choses indifférentes, dont la souveraine sagesse fait peu de cas. » Il me répondit ainsi :

« Vous ne sauriez rester dans votre indépendance philosophique, ni dans votre tolérance vague de toutes les sectes, sans regarder le christianisme comme une imposture. Car il n'y a aucun milieu raisonnable entre le déisme et la catholicité. »

Cette idée me parut un paradoxe. Je le priai de me l'expliquer. Il continua ainsi :

« Il faut se borner à la religion naturelle fondée sur l'idée de Dieu, en renonçant à toute loi surnaturelle et révélée; ou si l'on en admet une, il faut reconnaître quelque autorité suprême, qui parle à tout moment pour l'interpréter. Sans cette autorité fixe et visible, l'Église chrétienne serait comme une république à qui l'on aurait donné des lois sages, mais sans magistrats pour les exécuter. Quelle source de confusion! Chacun viendrait, le livre des lois à la main, disputer de son sens. Les livres divins ne serviraient qu'à nourrir notre vaine curiosité, la jalousie des opinions et la présomption orgueilleuse. Il n'y aurait qu'un seul texte, mais il y aurait autant de manières différentes de l'interpréter que de têtes. Les divisions et les subdivisions se multiplieraient sans fin et sans ressource. Notre souverain législateur n'a-t-il pas mieux pourvu à la paix de sa république et à la conservation de sa loi!

« De plus, s'il n'y a pas une autorité infaillible qui nous dise à tous : Voilà le vrai sens de l'Écriture sainte, comment veut-on que le paysan le plus grossier et l'artisan le plus simple s'engagent dans un examen où les savants mêmes ne peuvent s'accorder! Dieu aurait manqué aux besoins de presque tous les hommes en leur donnant une loi écrite, s'il ne leur avait pas donné en même temps un interprète sûr, pour leur épargner une recherche dont ils sont incapables. Tout homme simple et sincère n'a besoin que de son ignorance bien sensée pour voir l'absurdité de toutes les sectes qui fondent leur séparation de l'Église catholique sur l'offre de le rendre juge des matières qui surpassent la capacité naturelle de son esprit. Doit-on croire la nouvelle réforme, qui demande l'impossible, ou l'ancienne Église, qui pourvoit à l'impuissance humaine?

« Enfin, il faut rejeter la Bible comme une fiction, ou se soumettre à cette Église. Consultez les livres sacrés, examinez l'étendue des promesses que Jésus-Christ a faites à la hiérarchie dépositaire de sa loi. Il dit que *tout ce qu'elle liera sur la terre sera lié dans le ciel*, qu'*il sera avec elle jusqu'à la consommation des siècles*; que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle*; que *celui qui l'écoute l'écoute lui-même*; que *celui qui la méprise le méprise lui-même*, et enfin qu'*elle est la base et la colonne de la vérité*. Vous ne pouvez éluder la force de ces termes par aucun commentaire; vous n'avez de ressource qu'en rejetant tout ensemble l'autorité du législateur et celle de sa loi. »

« Quoi! monseigneur, lui dis-je avec impétuosité, vous voulez que je regarde quelque société sur la terre comme infaillible? J'ai parcouru la plupart des sectes. Souffrez que je vous le dise avec tout le respect qui vous est dû, les prêtres de toutes les religions sont souvent plus corrompus ou plus ignorants que les autres hommes : ils me sont tous également suspects. »

Il me répondit d'un ton doux et modéré : « Si nous ne nous élevons point au-dessus de ce qui est humain, dans les plus nombreuses assemblées de l'Église, nous n'y trouverons que de quoi nous choquer, nous révolter, et nourrir notre incrédulité : passions, préjugés, faiblesses humaines, vues politiques, brigues et cabales. Mais il faut d'autant plus admirer la sagesse et la toute puissance divine, qu'elle accomplit ses desseins par des moyens qui semblent devoir les détruire. C'est ici que le Saint-Esprit se montre maître du cœur humain. Il fait servir tout ce qui paraît défectueux dans les pasteurs particuliers, à l'accomplissement de ses promesses; et, par une providence toujours attentive, veille au moment de leur décision et la rend toujours conforme à sa volonté. C'est ainsi que Dieu agit en tout et partout. Dans les puissances civiles et ecclésiastiques, tout obéit à ses lois : tout accomplit ses desseins d'une manière nécessaire ou libre. Ce n'est pas la sainteté de nos supérieurs, ni leurs talents personnels, qui rendent notre obéissance une vertu divine, mais la soumission intérieure de l'esprit à l'ordre de Dieu. »

Je lui demandai du temps pour peser la force de ses raisonnements, je les repassai dans mon esprit, je les examinai nuit et jour. Je sentis enfin, après de longues recherches, qu'on ne peut admettre une loi révélée sans se soumettre à son interprète vivant. Mais cette vérité fit une toute autre impression sur moi qu'elle ne devait faire naturellement. Mon âme s'enveloppa de nuages épais; je sentis toutes les attaques de l'incrédulité.

Dans le temps de cette agitation extrême, j'eus une tentation violente de le quitter. Je commençai à soupçonner sa droiture. Il n'y avait qu'un seul moyen de surmonter mes peines : c'était de lui en faire la confidence. Quels combats ne souffris-je point avant que de pouvoir me résoudre à cette simplicité? il fallait cependant passer par là. Je lui demandai donc une audience secrète : il me l'accorda; je me mis à genoux devant lui, et lui parlai ainsi : « Pardonnez, monseigneur, à l'excès de mes peines. Votre candeur m'est suspecte, et je ne saurais plus vous écouter avec docilité. Si l'Église est infaillible, vous avez donc condamné la doctrine du pur amour, en condamnant votre livre des *Maximes*. Si vous n'avez pas condamné cette doctrine, votre soumission était feinte. Je me vois dans la dure nécessité de vous regarder comme ennemi ou de la charité, ou de la vérité. » A peine eus-je prononcé ces paroles, que je fondis en larmes. Il me releva, m'embrassa avec tendresse, et me parla ainsi :

« L'Église n'a point condamné le pur amour en condamnant mon livre. Cette doctrine est enseignée dans toutes les écoles catholiques; mais les termes dont je m'étais servi pour l'expliquer n'étaient pas propres pour un ouvrage dogmatique. Mon livre ne vaut rien; je n'en fais aucun cas. C'était l'avorton de mon esprit, et nullement le fruit de l'onction du cœur. Je ne veux pas que vous le lisiez. » Il me dit ici tout ce que j'ai raconté ci-dessus en parlant de ce livre, et m'expliqua cette matière à fond[1].

Cette conversation dissipa toutes mes peines sur sa personne : cependant mes doutes sur la religion augmentèrent. Je voyais qu'en raisonnant philosophiquement, il fallait devenir catholique ou déiste; mais le sage déisme me paraissait une extrémité plus raisonnable que la catholicité. La vérité s'enfuit de mon esprit, tandis que la douce paix abandonna mon cœur. Je tombai dans une mélancolie profonde. Quelques semaines se passèrent sans que je pusse lui parler. Il essaya plusieurs fois d'ouvrir mon cœur, et il

[1] M. de Ramsai rappelle ici ce qu'il a dit ailleurs sur la soumission de l'archevêque de Cambrai au jugement qui condamna le livre des *Maximes*. (Édit. de Vers.)

s'y prit d'une façon si insinuante que je ne pus lui résister. Enfin je lui parlai ainsi d'une voix tremblante :

« Votre dernière conversation a fait une étrange impression sur moi. Toutes mes lectures et recherches ne servent plus de rien. Je vois bien qu'il n'y a aucun milieu raisonnable entre le déisme et la catholicité. Mais, plutôt que de croire tout ce que les catholiques croient ordinairement, je choisis de me jeter dans l'autre extrême. Je me retranche dans ce pur déisme, qui est également éloigné de la crédulité fade et de l'incrédulité outrée. Ma foi, dégagée de la multiplicité d'opinions incertaines, subtiles et choquantes, se réduit à la religion éternelle, universelle et immuable de l'amour. Pour en sentir la vérité, chacun n'a besoin que de rentrer en lui-même. »

« Combien y a-t-il peu d'hommes, reprit-il, qui soient capables de rentrer ainsi en eux-mêmes, pour consulter la pure raison ! Supposé qu'il y eût quelques hommes çà et là qui pussent marcher par cette voie purement intellectuelle, cependant le commun des hommes en est incapable, et a besoin d'un secours extérieur. Les passions subtiles de l'esprit n'aveuglent pas moins que les passions grossières. Les premières vérités échappent quelquefois aux génies même très-philosophiques. On ne trouve plus de principes fixes pour les arrêter dans le torrent des incertitudes qui les entraînent.

« Comme dans la société civile *il a fallu mettre la raison par écrit*, réduire ses préceptes dans un corps de lois, établir des magistrats pour les faire exécuter, parce que tous les hommes ne sont pas en état de consulter et de suivre par eux-mêmes la loi naturelle ; de même, dans la religion, les hommes ne voulant pas écouter avec attention, ni suivre par amour la voie intérieure de la souveraine sagesse, rien n'était plus digne de Dieu que de parler lui-même à sa créature d'une manière sensible, pour convaincre les incrédules, pour fixer les visionnaires, pour instruire les ignorants, et pour les réunir tous dans la croyance des mêmes vérités, dans la pratique du même culte, dans la soumission à une même Église. Pourquoi vous révoltez-vous contre un secours si nécessaire pour la faiblesse humaine, sans lequel les nations les plus savantes et les plus polies sont tombées dans les erreurs les plus grossières sur la divinité et sur la morale ? »

« La philosophie de l'amour, lui dis-je en l'interrompant avec ardeur, est commune à tous les esprits, à toutes les nations, à toutes les religions. On en trouve des vestiges partout, jusque dans le sein du paganisme. Les âmes simples l'ont peut-être mieux pratiquée que les philosophes n'en ont parlé. Chaque secte y a mêlé des opinions absurdes. J'en trouve dans la Bible comme partout ailleurs. Mais, monseigneur, dispensez-moi de vous en parler. Je crains de blasphémer ce que j'ignore. »

Il demeura quelque temps en silence, sans me répondre ; puis il me dit : « Celui qui n'a point senti tous les combats que vous sentez pour parvenir à la vérité ne connaît point son prix. Ouvrez-moi votre cœur. Ne craignez point de me choquer ; je vois votre plaie, elle est profonde ; mais elle n'est pas sans ressource, puisque vous la découvrez. »

Je continuai ainsi : « Il me paraît que le législateur des Juifs nous représente l'Être souverain comme un tyran, qui rend tout le genre humain malheureux, parce que leur premier père mangea un fruit défendu. Ils n'ont pu participer avant leur existence à cette faute légère : cependant Dieu les en punit, non-seulement par les souffrances corporelles et la mort, mais en les livrant à toutes les passions ; et enfin aux peines éternelles. Selon la croyance commune, Dieu oublie toutes les nations de la terre pour ne s'occuper que d'un peuple grossier, rebelle, injuste et cruel, dont les dogmes et les mœurs paraissent indignes de la Divinité.

« Un second législateur vient. Sa morale est plus sublime et ses mœurs plus pures. Je ne dis point, avec certains esprits téméraires, qu'il a été imposteur. Je le crois un excellent philosophe, qui n'a cherché qu'à rendre les hommes bons et heureux, en leur apprenant le vrai culte de l'Être suprême. Mais les prétendus dépositaires de sa loi l'ont noyée dans une multitude de fictions absurdes, de dogmes obscurs, d'opinions frivoles, qui rendent le Créateur moins aimable pour sa créature. »

Il m'écouta jusqu'au bout avec une tranquillité admirable, puis il me dit : « Dieu a tellement tempéré la lumière et les ombres dans ses oracles, que ce mélange est une source de vie pour ceux qui cherchent la vérité afin de l'aimer, et un abîme de ténèbres pour ceux qui la combattent, afin de flatter leurs passions. La plupart des objections que vous venez de faire sont des tours faux et malins que les incrédules donnent à la religion. Écoutez-moi, de grâce, un instant avec attention : voici un autre plan de la Bible.

« Dieu veut être aimé *comme il le mérite* avant que de se faire voir *comme il est*. La vue lumineuse de son essence nous déterminerait invinciblement à l'aimer ; mais il veut être aimé d'un amour libre et de pur choix. C'est pour cela que tous les êtres libres passent par un état d'épreuve, avant que de parvenir à la suprême béatitude de leur nature. Le commencement de leur existence est un noviciat d'amour.

« Les anges et nos premiers pères ayant abusé de leur liberté dans un paradis d'immortalité et de délices, Dieu changea notre état d'épreuve dans un état mortel, mêlé de biens et de maux, afin que l'expérience du vide et du néant qu'on trouve dans les créatures nous fît désirer sans cesse une meilleure vie. Depuis ce temps, nous naissons tous avec un penchant vers le mal. Nos âmes sont condamnées à des prisons terrestres, qui obscurcissent notre esprit et appesantissent notre cœur ; mais, par la grâce du libérateur, cette concupiscence n'est pas une force invincible qui nous entraîne ; elle n'est qu'une occasion de combat, et par là une source de mérite. Aimer Dieu dans les privations et les peines est un état plus méritoire que celui des anges, qui aiment dans la jouissance et les plaisirs. Voilà le mystère de la croix, si scandaleux pour l'imagination et pour l'amour propre des hommes profanes.

« Nous naissons donc tous malades, mais le remède est toujours présent pour nous guérir. La lumière, qui éclaire tout homme venant au monde, ne manque jamais à personne. Cette sagesse souveraine a parlé différemment selon les différents temps et les différents lieux : aux uns par une loi surnaturelle et par les miracles des prophètes ; aux

autres par la loi naturelle et par les merveilles de la création. « Chacun sera jugé selon la loi qu'il a connue, et non selon « celle qu'il a ignorée. Nul ne sera condamné, que parce « qu'il n'a point profité de ce qu'il a su, pour mériter d'en « connaître davantage[1]. »

« Enfin Dieu est venu lui-même sous une chair semblable à la nôtre, pour expier le péché, et pour nous donner un modèle du culte qui lui est dû. Dieu ne peut pardonner au criminel sans montrer son horreur pour le crime; c'est ce qu'il doit à sa justice, et c'est ce que Jésus-Christ a seul pu faire. Il a montré aux hommes, aux anges et à tous les esprits célestes, l'opposition infinie de la Divinité pour le renversement de l'ordre, puisqu'il a tant coûté de douleurs et d'agonies à l'Homme-Dieu.

« De plus, ce sacrifice de Jésus-Christ immolé par hommage à la sainteté divine, son anéantissement profond devant l'Être suprême, son amour infini de l'ordre, seront le modèle éternel de l'amour, de l'adoration, de l'hommage de toutes les intelligences. C'est par là qu'elles apprendront ce qu'elles doivent à l'Être infini, en voyant le culte qu'il se rend à lui-même par la sainte humanité.

« La religion de ce pontife éternel ne consiste que dans la charité. Les sacrements, les cérémonies, le sacerdoce, ne sont que des secours salutaires pour soulager notre faiblesse; des signes sensibles pour nourrir en nous-mêmes et dans les autres la connaissance et l'amour de notre père commun; ou enfin des moyens nécessaires pour nous retenir dans l'ordre, l'union et l'obéissance.

« Bientôt ces moyens cesseront, les ombres disparaîtront; le vrai temple s'ouvrira, nos corps ressusciteront glorieux, et Dieu communiquera éternellement avec ses créatures, non-seulement selon sa pure divinité, mais sous une forme humaine, pour nous montrer tout ensemble les mystères de son essence et les merveilles de sa création.

« Voilà le plan général de la Providence; voilà pour ainsi dire la philosophie de la Bible : y a-t-il rien de plus digne de Dieu, ni de plus consolant pour l'homme, que ces hautes et nobles idées? Ne devrait-on pas les souhaiter vraies, supposé qu'on ne pût en démontrer la vérité? »

Alors je lui dis : « Moïse et Jésus-Christ n'ont-ils pas pu former ce beau système par un esprit philosophique, sans aucune mission divine? n'ont-ils pas pu supposer un commerce avec la Divinité, non pour tromper les hommes, mais pour donner du crédit à leur loi, et par là nous rendre bons et heureux en nous apprenant la vraie morale? »

Il me répondit ainsi : « Moïse et Jésus-Christ ont prouvé leur mission par des faits surnaturels, qui portent les caractères d'une sagesse et d'une puissance infinie.

« Je ne vous parlerai point des miracles de Moïse, ni de la transmission incorruptible, jusqu'à nous, des livres qui en contiennent l'histoire. Vous pourrez en voir les preuves dans l'excellent *Discours* de M. de Meaux *sur l'Histoire universelle*. Il a montré la chaîne de la tradition depuis l'origine du monde. Il l'a fortifiée par des réflexions qui marquent également l'étendue de son esprit et de sa science.

[1] S. AUG. *de lib. Arbit.* lib. III, cap. XIX et XXII, nos 53, 64; et *Epist.* CXCIV, *ad Sixt.* cap. VI, nos 27, 28, t. I.

« Je ne vous parlerai point des faits prédits dans ces anciens livres, qui demandaient non-seulement une sagesse divine pour les prévoir, mais une puissance infinie pour les accomplir. Telle était la conversion des gentils au christianisme; événement qui, dépendant de la coopération libre de l'homme, marque que le Dieu qui l'a révélé avait un empire incommunicable sur les cœurs.

« Je n'entrerai point, continua-t-il, dans le détail de ces faits, qui marquent visiblement que la loi des Juifs venait d'en haut. Je vais droit au christianisme. En démontrant sa vérité, on prouve celle du judaïsme; puisque le législateur des chrétiens l'a supposé divin.

« Les miracles de Jésus-Christ n'ont pas été faits dans un coin, dans les retraites impénétrables, ni dans les antres profonds, mais à la face de tout un peuple ennemi et incrédule; répandus ensuite et renouvelés par les apôtres dans plusieurs nations différentes, qui avaient un intérêt puissant de les convaincre de fausseté, s'ils avaient été supposés. Notre-Seigneur nourrit une multitude de peuple avec deux ou trois pains. Il guérit les maladies incurables par une simple parole. Il fait sortir les morts du tombeau. Il se ressuscite lui-même. Tout est de notoriété publique, où la moindre imposture aurait été facile à découvrir. Il ne s'agissait pas de prestiges qui fascinaient les yeux, de tours de souplesse, ni d'opérations subtiles de la physique, mais de faits palpables, visiblement contraires aux lois communes de la nature. Les simples et les savants en étaient également juges. Ils n'avaient qu'à ouvrir les yeux pour se convaincre de leur vérité.

« De plus, tout porte le caractère d'une bonté et d'une puissance infinies, qui agit sans parade, et à qui les prodiges ne semblent échapper que par compassion pour les hommes, pour soulager leurs misères corporelles, ou pour guérir leurs esprits.

« Ces miracles n'ont été faits que pour établir le vrai culte de la Divinité. Jésus-Christ nous assure qu'il ne les fait que pour ramener l'homme à son propre cœur, afin d'y chercher les preuves de sa doctrine, dont la fin et la consommation est la charité.

« Enfin les principaux témoins oculaires de ces faits miraculeux ne sauraient être suspects. Il est possible que les hommes, par entêtement ou par préjugé, souffrent toutes sortes de maux pour soutenir des erreurs spéculatives, parce qu'ils peuvent se persuader de bonne foi que ce sont des vérités. Mais que les hommes sans aucune vue de plaisir ni d'ambition, de récompense temporelle ou éternelle, s'exposent à toutes sortes de malheurs présents, et ensuite à la justice vengeresse d'un Dieu ennemi du mensonge, pour soutenir qu'ils ont entendu de leurs oreilles et vu de leurs yeux des choses qui n'ont jamais été : cet amour désintéressé de la malice et de l'imposture est absolument incompatible avec la nature humaine, surtout en des hommes qui passent leur vie à pratiquer et à enseigner la morale la plus sublime qui ait jamais été.

« Trouve-t-on ces trois caractères de vérité dans les prétendus prodiges des magiciens et des imposteurs, d'Apollonius et de Mahomet? Ils ont pu donner aux hommes un spectacle d'ostentation pour les surprendre, pour les amuser, et pour s'en rendre les maîtres. Mais ont-ils fait

des choses d'une telle notoriété publique, vues par des témoins semblables, destinées pour établir une morale si pure?

« La religion de Moïse, considérée toute seule et sans rapport au christianisme, pourrait être suspecte de politique. On pourrait dire que les magiciens d'Égypte ayant imité une partie de ses prodiges, il n'a fait que les surpasser dans l'art magique. Mais, dans la religion de Jésus-Christ, on ne voit aucun prétexte d'incrédulité, aucune ombre de politique, aucun vestige d'intérêt humain. Les miracles prouvent la mission divine du législateur, et la pureté de sa loi prouve que ses miracles n'étaient point des prestiges. Quand un législateur veut tromper les hommes par de faux prodiges, et abuser de leur crédulité pour s'en rendre maître, invente-t-il une religion qui détruit tout l'homme, qui le rend étranger à lui-même, qui renverse l'idolâtrie du *moi*, qui nous oblige d'aimer Dieu plus que nous-mêmes, et de ne nous aimer que pour lui? Jésus-Christ nous demande cet amour, non-seulement comme un hommage dû à la perfection divine, mais comme un moyen nécessaire de nous rendre heureux.

« Exilés ici-bas pendant un moment infiniment petit, Jésus-Christ veut que nous regardions cette vie comme l'enfance de notre être, et comme une nuit obscure, dont tous les plaisirs ne sont que des songes passagers, et tous les maux des dégoûts salutaires, pour nous faire tendre à notre vraie patrie. Pénétrés de notre néant, de notre impuissance, de nos ténèbres, il veut que nous nous exposions sans cesse devant l'Être des êtres, afin qu'il retrace en nous son image, et qu'il nous embellisse de sa propre beauté, qu'il nous éclaire et nous anime, qu'il nous donne le bien-être comme l'être, la raison comme la vie, nos parfaits amours comme nos vraies lumières; et que par là il produise en nous toutes les vertus humaines et divines, jusqu'à ce qu'étant rendus conformes à lui, il nous absorbe et nous consomme dans son unité divine.

« Voilà l'adoration en esprit et en vérité que propose l'Évangile; adoration que l'homme trouve si conforme à ses idées naturelles, quand on la lui découvre; adoration cependant dont on ne voit presque aucune trace dans le paganisme le plus raffiné. Ce n'est que tard, et après que le christianisme eut éclairé le monde, que les philosophes païens, arabes, et persans, ont emprunté ce langage, qu'ils ont toujours parlé imparfaitement.

« Tout se soutient en Jésus-Christ; ses mœurs répondent à sa morale. Ce divin législateur ne se contente pas de donner aux hommes des préceptes nus et secs d'une morale sublime. Il la pratique lui-même, et nous met devant les yeux l'exemple d'une vertu accomplie, qui n'a rien et qui ne prétend rien sur la terre. Toute sa vie n'est qu'un tissu de souffrances, une adoration perpétuelle, un anéantissement profond devant l'Être suprême, une soumission sans bornes à la volonté divine, et un amour infini de l'ordre. Il meurt enfin comme abandonné de Dieu et des hommes, pour montrer que la vertu parfaite, soutenue par le seul amour de la justice, peut demeurer fidèle au milieu des plus terribles peines, sans aucune ombre de délectation sensible, soit céleste, soit terrestre. Voit-on partout ailleurs un semblable législateur, ou une telle loi? On ne trouvera le vrai culte de l'amour développé, purifié, et parfaitement pratiqué, que chez les chrétiens.

« L'établissement d'une telle religion parmi les hommes est le plus grand de tous les miracles. Malgré toute la puissance romaine, malgré les passions, les intérêts, les préjugés de tant de nations, de tant de philosophes, de tant de religions différentes, douze pauvres pêcheurs, sans art, sans éloquence, sans force, répandent partout leur doctrine. Malgré une persécution de trois siècles, qui semble devoir l'éteindre à tout moment; malgré le martyre perpétuel d'un nombre innombrable de personnes de toutes les conditions, de tous les sexes, de tous les pays, la vérité triomphe enfin de l'erreur, selon les prédictions de l'ancienne et de la nouvelle loi. Qu'on me montre quelque autre religion qui ait ces marques visibles d'une divinité qui la protége. Qu'un conquérant établisse par les armes la croyance d'une religion qui flatte les sens; qu'un sage législateur se fasse écouter et respecter par l'utilité de ses lois; qu'une secte accréditée, et soutenue par la puissance civile, abuse de la crédulité du peuple; tout cela est possible. Mais que pouvaient avoir vu les nations victorieuses, savantes et incrédules, pour se rendre si promptement à Jésus-Christ, qui ne leur promettait rien dans ce monde que persécutions et souffrances; qui leur proposait la croyance de mystères qui révoltent l'esprit humain, et la pratique d'une morale qui sacrifie toutes nos passions les plus favorites; en un mot, une foi et un culte qui désespèrent tout ensemble notre raison et notre amour-propre! « N'est-ce pas un miracle plus « grand et plus incroyable que ceux qu'on ne veut pas « croire, d'avoir converti le monde à une semblable religion « sans miracles [1]? »

Je lui répliquai ainsi : « Ce que vous me dites, monseigneur, me frappe et me pénètre. Cependant je me sens toujours prêt à regarder des faits si éloignés comme ayant pu être exagérés, altérés, ou supposés par les prêtres et par les politiques, qui se servent de la religion pour dominer le peuple. »

Il me répondit ainsi : « On ne saurait douter de la vérité de ces faits, puisque les livres qui en contiennent l'histoire ont été reçus et traduits par un grand nombre de peuples divers sitôt qu'ils ont paru. Ils ont été lus dans les assemblées de presque toutes les nations, de siècle en siècle. Personne cependant ne les a accusés de fausseté, ni les Juifs, ni les païens, ni les hérétiques, quoiqu'ils eussent un intérêt puissant de les combattre et d'en déceler l'imposture. Les Juifs disaient, à la vérité, que Jésus-Christ avait fait ses miracles par magie, mais ils ne les rejetaient pas comme supposés. Les païens n'ont pu disconvenir de ces faits, non plus que les Juifs. Celse, Porphyre, Julien l'Apostat, Plotin et les autres philosophes, qui dès les premiers temps attaquèrent le christianisme avec toute la subtilité imaginable, avouèrent la vérité des miracles de Jésus-Christ, la sainteté de sa vie, et l'authenticité des livres qui en contiennent l'histoire. Enfin les sectes nombreuses et successives, qui ont troublé l'Église en chaque siècle, prouvent invinciblement qu'on n'aurait pu corrompre le texte sacré sans que l'imposture eût été découverte. Ainsi, en remon-

[1] S. Aug. *de Civ. Dei*, lib. XXII, cap. V, t. VII.

tant de siècle en siècle jusqu'à Jésus-Christ, les chrétiens, les hérétiques, les Juifs, les païens, les Grecs, les Romains, les Barbares, tous rendent témoignage aux mêmes faits et aux mêmes livres. Comme la certitude de nos idées dépend de l'universalité et de l'immutabilité de l'évidence qui les accompagne, de même la certitude des faits dépend de l'universalité et de l'immutabilité de la tradition qui les confirme. Il est possible qu'on fasse croire à toute une nation, et ensuite à plusieurs nations différentes, qu'elles ont vu d'abord de leurs yeux et entendu de leurs oreilles des choses qui n'ont jamais été; que la mémoire de ces faits supposés se soit perpétuée hautement, successivement, universellement dans tous les siècles, par des peuples différents, dont les intérêts, la religion, les préjugés sont contraires; que ces peuples conspirent avec leurs ennemis pour répandre une illusion qui les confond et qui les condamne; et que cependant dans le temps actuel de l'imposture, ni dans les siècles suivants, on ne la découvre jamais; cela, dis-je, est non-seulement incroyable, mais absolument impossible. »

« Je suis charmé, lui dis-je alors, de voir cette réunion de preuves tirées des miracles et de la morale, de l'esprit intérieur de la loi, et des prodiges extérieurs du législateur. Les idées basses et mercenaires qu'on a communément de la religion me paraissaient trop indignes d'une mission divine. Les miracles du législateur m'étaient suspects, quand je ne connaissais point la beauté de la loi. Mais, monseigneur, pourquoi trouve-t-on dans la Bible un contraste si choquant de vérités lumineuses et de dogmes obscurs? Je voudrais bien séparer les idées sublimes dont vous venez de me parler, d'avec ce que les prêtres appellent mystères. »

Il me répondit ainsi : « Pourquoi rejeter tant de lumières qui consolent le cœur, parce qu'elles sont mêlées d'ombres qui humilient l'esprit? La vraie religion ne doit-elle pas élever et abattre l'homme, lui montrer tout ensemble sa grandeur et sa faiblesse? Vous n'avez pas encore une idée assez étendue du christianisme. Il n'est pas seulement une loi sainte qui purifie le cœur, il est aussi une sagesse mystérieuse qui dompte l'esprit. C'est un sacrifice continuel de tout soi-même en hommage à la souveraine raison. En pratiquant sa *morale*, on renonce aux plaisirs, pour l'amour de la beauté suprême. En croyant ses *mystères*, on immole ses idées, par respect pour la vérité éternelle. Sans ce double sacrifice des *pensées* et des *passions*, l'holocauste est imparfait, notre victime est défectueuse. C'est par là que l'homme tout entier disparaît et s'évanouit devant l'*Être des êtres*. Il ne s'agit pas d'examiner s'il est nécessaire que Dieu nous révèle ainsi des mystères pour humilier notre esprit : il s'agit de savoir s'il en a révélé ou non. S'il a parlé à sa créature, l'obéissance et l'amour sont inséparables; le christianisme est un fait. Puisque vous ne doutez plus des preuves de ce fait, il ne s'agit plus de choisir ce qu'on croira et ce qu'on ne croira pas. Toutes les difficultés dont vous avez rassemblé des exemples s'évanouissent dès qu'on a l'esprit guéri de la présomption. Alors on n'a nulle peine à croire qu'il y ait dans la nature divine et dans la conduite de sa providence une profondeur impénétrable à notre faible raison. L'Être infini doit être incompréhensible à la créature. D'un côté, on voit un législateur, dont la loi est tout à fait divine, qui prouve sa mission par des faits miraculeux dont on ne saurait douter, par des raisons aussi fortes que celles qu'on a de les croire. D'un autre côté, on trouve plusieurs mystères qui nous choquent. Que faire entre ces deux extrémités embarrassantes d'une révélation claire et d'un obscur incompréhensible? On ne trouve de ressource que dans le sacrifice de l'esprit, et ce sacrifice est une partie du culte dû au souverain Être.

« Dieu n'a-t-il point des connaissances infinies que nous n'avons point? Quand il en découvre quelques-unes par une voie surnaturelle, il ne s'agit plus d'examiner le *comment* de ces mystères, mais la *certitude* de leur révélation. Ils nous paraissent incompatibles, sans l'être en effet; et cette incompatibilité apparente vient de la petitesse de notre esprit, qui n'a pas des connaissances assez étendues pour voir la liaison de nos idées naturelles avec ces vérités surnaturelles.

« Le christianisme n'ajoute rien à votre pur déisme que le sacrifice de l'esprit, et la catholicité ne fait que perfectionner ce sacrifice. Aimer purement, croire humblement, voilà toute la religion catholique. Nous n'avons proprement que deux articles de foi, l'*amour* d'un Dieu invisible, et l'*obéissance* à l'Église, son oracle vivant. Toutes les autres vérités particulières s'absorbent dans ces deux vérités simples et universelles, qui sont à la portée de tous les esprits. Y a-t-il rien de plus digne de la perfection divine, ni de plus nécessaire pour la faiblesse humaine? »

Alors je lui dis : « Ce ne sont plus des dogmes incompréhensibles de la foi qui m'arrêtent; mais certaines opinions qui se sont glissées parmi les prêtres et le peuple. Dans l'Église judaïque n'a-t-on pas pu obscurcir la loi par des traditions incertaines? Je crois que l'Église n'enseignera jamais des erreurs dangereuses et damnables; mais ne peut-elle pas tolérer certaines erreurs innocentes, parce qu'elles sont utiles et même nécessaires dans la faiblesse présente de la nature humaine? Telle est, par exemple, l'opinion sur l'éternité des peines. Rien ne serait plus dangereux que d'affranchir les hommes de cette crainte salutaire. Mais il n'y a rien dans les idées naturelles que nous avons de la Divinité, ni même dans l'Écriture sainte, qui nous empêche de croire que tôt ou tard tous les êtres reviendront à l'ordre. Voilà le dénoûment qu'Origène trouva pour justifier toutes les démarches de la Providence; voilà de quoi répondre à toutes les objections de Celse, de Bayle, de tous les incrédules anciens et modernes contre le système chrétien. Laissez-moi cette seule idée, je vous abandonne tout le reste. »

« Non, non, me dit-il; je ne veux vous laisser aucune ressource contre le sacrifice de l'esprit. Supposé que l'Église pût tolérer des erreurs innocentes, cependant, comme elle n'enseignera jamais aucune erreur dangereuse qui puisse justifier la révolte et l'indépendance, que tardez-vous à vous y soumettre, et à perdre dans l'incompréhensibilité divine toutes les vaines spéculations qui pourraient mettre des bornes à votre obéissance? Pendant la nuit obscure de cette vie, il n'est pas permis de raisonner sur les secrets de la nature divine, ni sur les desseins impénétrables de sa providence. Encore un moment, et tout sera dévoilé. Dieu justifiera sa conduite. Nous verrons que sa sagesse, sa justice et sa bonté sont toujours d'accord et inséparables.

C'est notre orgueil et notre impatience qui font que nous ne voulons pas attendre ce dénoûment. Au lieu de nous servir du rayon de lumière qui nous reste pour sortir de nos ténèbres, nous nous perdons dans un labyrinthe de disputes, d'erreurs, de systèmes chimériques, de sectes particulières, qui troublent non-seulement la paix présente de la société humaine, mais qui nous indisposent pour la vraie vie de toutes les intelligences, qui n'ont plus d'esprit propre, ni de volonté propre, parce que la même raison universelle les éclaire, et le même amour souverain les anime. Jusqu'ici vous avez voulu posséder la vérité. Il faut à présent que la vérité vous possède, vous captive, et vous dépouille de toutes les fausses richesses de l'esprit. Pour être parfait chrétien, il faut être désapproprié de tout, même de nos idées. Il n'y a que la catholicité qui enseigne cette pauvreté évangélique. Imposez donc silence à votre imagination : faites taire votre raison. Dites sans cesse à Dieu : Instruisez-moi par le cœur, et non par l'esprit; faites-moi croire comme les saints ont cru, faites-moi aimer comme les saints ont aimé. Par là vous serez à l'abri de tout fanatisme et de toute incrédulité. »

C'est ainsi que M. de Cambrai me fit sentir qu'on ne peut être sagement déiste sans devenir chrétien, ni philosophiquement chrétien sans devenir catholique. Un prélat qui approfondissait ainsi la vérité jusque dans ses racines les plus cachées, était-ce un esprit superficiel ?

M. de Cambrai raisonnait avec la même force sur les preuves de la *religion naturelle* que sur celles de la *religion révélée*. Nous avons là-dessus deux ouvrages imprimés depuis sa mort, l'*Existence de Dieu*, et ses *Lettres sur la religion*, dont quelques-unes furent écrites à M. le duc d'Orléans, qui a toujours honoré ce prélat d'une amitié suivie et qui n'a jamais varié.

Les esprits secs et abstraits ne sentent pas assez le mérite de ces deux ouvrages. M. de Cambrai savait que la plaie de la plupart de ceux qui doutent vient non de leur esprit, mais de leur cœur. Il répand partout des sentiments pour toucher, pour intéresser, pour saisir le cœur. Il tempère la sécheresse métaphysique par une onction qui fléchit la volonté, dans le temps qu'elle éclaire l'esprit.

On trouve dans ces ouvrages tous les principes de la plus sublime philosophie. C'est ce que je vais montrer, en faisant l'analyse de ses preuves de *l'Existence de Dieu, de la liberté de l'homme, de la nécessité d'un culte*, et *de l'immortalité de l'âme*.

Je me servirai, autant que je pourrai, de ses propres paroles. Je ne ferai que perfectionner ce qu'il a écrit par ce qu'il m'a dit. Encore une fois, je ne raisonne point, je ne fais que raconter. Ce n'est pas sortir des bornes de ma narration que de faire l'histoire de l'esprit de M. de Cambrai, en écrivant celle de sa vie.

Il faut qu'il y ait quelque chose d'éternel[1]. Le néant n'a pu produire ce qui est. L'*être par soi* n'est *éternel* que parce qu'il porte toujours dans son propre fond la nécessité de son existence. Tous les êtres finis peuvent être, ou n'être pas. Tout infini qui n'est pas l'infini suprême, ou l'infini en tout genre, n'a rien en soi qui le fait exister préférablement à un infini d'un degré supérieur : ainsi son existence n'est pas nécessaire. L'*être par soi, l'être infini, l'infini absolu*, sont donc des termes synonymes. C'est pour cela que Dieu se définit *celui qui est*.

La multiplicité est pauvre dans son abondance apparente. L'infini en tous sens est souverainement *un* et souverainement *tout*. Il est *tout être*, et non *tous les êtres*. Il existe, il se connaît, il s'aime toujours également. Il contient ce qu'il y a de réel dans tous les êtres par une simplicité indivisible, et non par composition de parties. Il connaît tout ce qu'il y a d'intelligible, en se connaissant. Il aime tout ce qu'il y a d'aimable en s'aimant. Il peut tout ce qu'il y a de possible, en voulant. Nous ne voyons point son essence; mais voilà une idée claire de ses propriétés essentielles. Ce n'est là, je l'avoue, qu'une perception infiniment petite de l'infiniment grand; mais c'en est une très-réelle, qui le distingue de tous les êtres finis, ou infinis dans un seul genre.

Puisque l'infini absolu est le seul être qui existe par soi, puisque les êtres finis ne sauraient être des parcelles détachées de sa substance indivisible, il faut que l'Éternel ait un vrai pouvoir de faire exister ce qui n'était pas. Nous n'avons aucune idée de cette puissance créatrice : mais il faut qu'elle soit en Dieu, autrement l'existence des êtres finis serait impossible.

L'action par laquelle Dieu a tout créé ne passe point. Il donne l'être à tout moment, parce qu'il peut l'ôter à tout moment. Il ne peut l'ôter qu'en cessant de le donner, ou en donnant le néant. Le néant ne se donne pas. La conservation des êtres est par conséquent un don perpétuel, c'est-à-dire une création continuée. L'être qui est dépendant pour son existence ne peut être que dépendant pour ses opérations. Les créatures agissent comme elles existent. Elles reçoivent à tout moment leur activité comme leur être. Que vaste champ de vérité s'ouvre à l'esprit!

C'est Dieu seul qui crée tout, et qui fait tout dans son ouvrage. C'est lui présent partout, qui donne sans cesse aux corps leurs formes et leurs mouvements; aux esprits, leurs vraies lumières et leurs parfaits amours. Il rend sans cesse les uns intelligibles, et les autres intelligents[1]. C'est par lui seul qu'ils communiquent entre eux, selon certaines lois générales qu'il a établies, pour conserver l'ordre et l'union dans ses ouvrages.

Les *causes secondes* ne sont que les *simples occasions* de son action qui nous échappe, à cause de sa délicatesse, et que nous attribuons faussement aux créatures et à nous-mêmes, en usurpant sur les droits de la Divinité. Il n'y a dans tous les êtres finis aucune ombre de vraie force, que celle de notre liberté, par laquelle nous pouvons consentir

[1] L'Existence de Dieu.

[1] *N. B.* Ce système n'a rien de commun avec celui qui soutient que Dieu est non-seulement la cause de toutes nos sensations, mais leur objet immédiat. Selon le langage bizarre de ces philosophes, dans le temps de la douleur, c'est le *doigt idéal* qui est piqué par une *épingle intelligible*, dont l'un et l'autre sont des portions de l'étendue intelligible ou de la substance divine, en tant que représentative de la matière. Les nouveaux spinosistes ont pris de là occasion de dire que, selon la nouvelle philosophie, il n'y a qu'un seul être qui réunit dans sa substance, comme attributs, l'*étendue intelligible et intelligente*. C'est ainsi que certains esprits subtils, jusques à être légers, ont poussé le malebranchisme à l'impiété, contre les intentions de l'auteur.

à l'action divine qui nous éclaire, nous excite, et nous meut.

[1] Le mouvement que Dieu nous imprime vers le bien en général est le fond et l'essence de la volonté, et la source de tous nos amours. Mais ce mouvement ne nous porte jamais invinciblement vers aucun bien en particulier. Nous pouvons toujours nous arrêter pour examiner si le bien qui se présente est réel, ou apparent selon l'ordre ou contre l'ordre, bon en soi, ou seulement flatteur pour nous. Nous pouvons par conséquent céder à l'action de Dieu par vertu ou par volupté, par raison ou par plaisir, par respect pour ses perfections adorables, ou par goût pour nos sensations agréables. Voilà le double ressort qui explique notre liberté.

Ce pouvoir de consentir à l'action divine ne suppose point une force infinie dans la créature. Il ne produit ni l'objet, ni l'action de l'objet, ni le mouvement vers l'objet. Notre action est toujours stérile par elle-même. Celle de Dieu est seule productrice de toutes nos perceptions lumineuses et béatifiantes. Elle est source unique de toutes les *vérités* et de tous les *plaisirs* qui nous remuent. Dieu nous donne sans cesse cette *activité* (ou ce pouvoir de choisir), comme il nous donne l'*être*. Nous avons un être différent du sien; de même nous avons une activité différente de la sienne. Mais comme notre être ne peut exister indépendamment du sien, de même notre action ne peut rien produire sans la sienne qui fait tout en tous, selon certaines lois qu'il a établies.

La loi universelle des communications divines pour les êtres libres est que Dieu s'y communique plus ou moins, selon qu'ils cèdent plus ou moins à son action. Lorsqu'on pèche, il ne faut pas qu'il y ait dans la créature une force égale à celle du Créateur, pour arrêter l'action de Dieu; c'est lui-même qui s'arrête. Il n'agit point, parce que la condition de son action manque.

En voyant à découvert le bien souverain, toute intelligence finie s'y attacherait invinciblement; mais elle pourrait s'y attacher, ou pour rendre hommage à sa perfection infinie, ou seulement pour jouir du bonheur. Séparer ces deux amours, c'est commettre un sacrilége. Rien n'était plus digne de Dieu, pour nous confirmer éternellement dans le pur amour de l'ordre, que de nous y élever par un état d'épreuve, où nous pouvons sans cesse sacrifier nos sensations délectables à l'idée pure de son infinie perfection. Il ne nous a donc faits libres que pour nous rendre capables du pur amour.

C'est là le culte [2] que Dieu exige de sa créature, et la condition éternelle de notre union avec lui. L'ordre demande que nous aimions sa perfection infinie plus que notre finie perfection. Nous ne sommes que des biens bornés, participés et dépendants; au lieu que le premier être est le bien unique, source de tous les autres, le bien sans bornes, le bien indépendant. Notre amour pour ce bien doit être aussi un amour unique, source de tous nos amours, un amour sans bornes, un amour indépendant de tout autre amour. Au contraire, l'amour de nous-mêmes doit être un amour dérivé de cet amour primitif, un amour ruisseau de cette source, un amour borné, et proportionné à la petite portion de bien qui nous est échue en partage. Voilà le vrai culte dont Dieu ne saurait dispenser aucune créature intelligente, et sans lequel il ne peut se l'unir. Dieu est tout, et nous ne sommes qu'un rien revêtu par emprunt d'une très-petite parcelle de l'être. Ce *moi* qui nous est si cher n'est, pour ainsi dire, qu'un petit morceau qui veut être le tout, et qui s'érige en fausse divinité. Il faut renverser l'idole pour la réduire à sa petite place. Dès qu'on aura posé ce fondement, tout l'édifice s'élèvera comme de lui-même. La religion se trouvera toute développée dans notre cœur. L'existence de Dieu, la liberté de l'homme, la nature du culte une fois établies, l'immortalité de l'âme suit nécessairement de ces trois principes.

[1] Nous sommes capables de connaître et d'aimer à l'infini. Dieu, en créant un être avec une capacité si vaste, n'a pu avoir d'autre fin que de se faire connaître comme vérité souveraine, et de se faire aimer comme bonté universelle. Pendant cette vie, l'homme ne remplit point cette fin; toutes ses occupations ici-bas sont indignes d'une capacité si noble. Or il est impossible que Dieu crée des êtres pour le connaître et pour l'aimer à l'infini, sans remplir jamais le dessein de leur création, à moins qu'ils ne s'en rendent incapables par leur propre faute. Cette inconstance serait infiniment indigne de la sagesse et de la bonté de Dieu, qui ne peut pas détruire un être qui l'aime, et qu'il n'a créé que pour l'aimer. Supposé donc que l'âme fût matérielle et mortelle par sa nature, elle pourrait s'immortaliser par l'amour.

C'est ainsi que M. de Cambrai rendait les athées, déistes; les déistes, chrétiens; les chrétiens, catholiques, par un enchaînement d'idées suivies, pleines de lumières et de sentiment. Tout se concentrait dans l'amour de l'ordre, tout en découlait. Cette grande idée donnait de la force, de la beauté, de l'élévation et de l'unité à tous ses principes. Je ne prétends pas démontrer ici ce système; mais je prie les incrédules de m'en montrer un autre, qui soit aussi lié dans toutes ses parties, aussi fécond en conséquences lumineuses, aussi satisfaisant pour l'esprit et pour le cœur, que celui-ci.

AVIS.

Nous terminons ces entretiens par un discours sur l'amour de Dieu, dont M. de Ramsai avait également recueilli les matériaux dans les conversations intimes de Fénelon, et qu'il termine par ces mots : « Voici les leçons que j'ai apprises de « M. de Cambrai; s'il y a quelque chose de bon dans ce dis- « cours, je le tiens de lui; je n'ai fait que raconter ce qu'il « m'a dit souvent. Cette analyse de ses principes manquait à « son histoire. »

[1] Idée de la liberté.

[2] Le culte de l'Être suprême.

[1] L'immortalité de l'âme.

DISCOURS PHILOSOPHIQUE

SUR

L'AMOUR DE DIEU.

PREMIÈRE PARTIE.

Preuves du pur amour.

Nous avons déjà vu que l'Église, en proscrivant le livre de M. de Cambrai, n'a jamais voulu condamner les actes du pur amour. Cette vertu désintéressée a toujours été la doctrine favorite de ce prélat, la source de ses disgrâces et de sa gloire, la clef de tous ses principes, le grand ressort de son cœur, et le dénoûment de toute sa vie. Donner une idée juste de ses sentiments sur cette doctrine, c'est le peindre par le trait essentiel. C'est ce que je vais faire, en me servant, autant que je pourrai, de ses propres paroles.

Plan de ce discours.

Ses adversaires disent qu'il n'a pris cette doctrine que dans les essors de sa belle imagination, et nullement dans les idées de la pure raison. C'est ce qui m'oblige de remonter aux premiers principes. J'en tirerai d'abord les preuves de cette doctrine. Je ferai voir ensuite qu'elle est la source de tous les sentiments nobles. Je montrerai enfin qu'elle a été l'idée de tous les grands philosophes. On trouvera dans la seconde partie les réponses à toutes les objections.

PREMIÈRE PREUVE.

Par l'idée de Dieu.

Le souverain Être se connait, et il s'aime. Son amour pour lui-même n'est pas un mouvement aveugle, mais une complaisance éclairée, fondée sur la vue de sa perfection. Il aime toutes ses créatures inégalement, selon qu'elles lui ressemblent plus ou moins. La perfection de Dieu est la règle primitive de son amour pour lui-même et pour tous les autres êtres. Or, la règle la plus parfaite des volontés finies est sans doute celle de la volonté infinie. Aimer Dieu pour lui-même et toutes choses pour lui, est par conséquent la loi universelle de toutes les intelligences. Dieu n'agit pas ici en législateur arbitraire, qui aurait pu donner une autre loi à ses créatures. C'est une loi nécessaire, immuable, éternelle, qui coule de sa nature, et dont il ne saurait se dispenser lui-même, ni aucun être raisonnable.

DEUXIÈME PREUVE.

Par la nature de l'homme.

Telle est la grandeur de Dieu, qu'il ne peut rien créer que pour lui-même. Il n'a besoin de rien, mais il veut tout, parce que tout lui est dû. Quand il crée, il ne fait que représenter au dehors ce qu'il est au dedans. Les êtres raisonnables sont ses images vivantes. Il ne peut pas créer une intelligence qui se haïsse, parce que toute intelligence est bonne, en tant qu'elle ressemble à son original. Mais la créature, en s'aimant, ne doit s'aimer qu'autant qu'elle est aimable. Elle n'est, et elle n'est aimable, qu'autant que Dieu lui communique sans cesse son être et sa perfection. Elle ne doit donc s'aimer que par rapport à lui. L'amour-propre bien réglé n'est qu'une suite, et nullement la source de notre amour pour Dieu. L'amour de l'*infiniment grand*, pour lequel nous sommes faits, doit être la raison de notre amour pour l'*infiniment petit*, pour lequel nous ne sommes pas faits. Voilà la loi fondamentale de notre création. La créature ne peut, sans s'ériger en fausse divinité, rien faire, rien penser, rien vouloir pour elle-même et pour sa propre gloire.

TROISIÈME PREUVE.

Par l'idée de l'ordre.

L'ordre est fondé sur les différents degrés de réalité que Dieu a donnés à chaque être. Aimer selon l'ordre, c'est aimer chaque créature selon le rang qu'elle tient dans cette échelle infinie d'êtres qui descend par degrés depuis l'Être suprême jusqu'au moindre être créé. Comme dans les choses inanimées la grandeur de force fait la grandeur du mouvement; de même dans les êtres intelligents, la grandeur de réalité ou de perfection doit faire le poids de l'amour. Sans cet ordre, l'harmonie des esprits célestes serait troublée sans cesse. Tous n'ont pas le même degré de béatitude, parce que tous n'ont pas une capacité égale. Cependant ils ne sont pas jaloux les uns des autres. Ils voient à découvert la beauté de cet ordre que nous ne voyons pas. Ils adhèrent sans cesse à tout ce qu'ils y voient, et cet acquiescement fait leur amour.

QUATRIÈME PREUVE.

Par la nature de l'amour.

L'amour est le mouvement de l'âme par lequel elle tend, s'unit et s'attache aux objets qu'elle aperçoit. On peut s'attacher à un objet pour la perfection qu'on y découvre, ou pour le plaisir qu'il nous cause. C'est l'excellence de l'objet qui fait la perfection de notre amour. Plus l'objet est parfait, plus notre amour est imparfait, si nous y tendons par un motif indigne. Si je n'aime Dieu que par cette seule raison qu'il me cause du plaisir, ce n'est pas lui que j'aime, c'est moi-même. Je tends vers lui, je m'attache à lui, il est vrai; mais je n'y tends et je ne m'y attache que pour moi. Le vrai amour, au contraire, est une justice qu'on rend à l'excellence de ce qu'on aime. Sa nature est de sortir de soi, de s'oublier, de se sacrifier pour l'objet aimé, de ne vouloir que ce qu'il veut, de trouver notre bonheur dans le sien. Tout le reste n'est qu'un accident qui n'entre point dans l'essence de l'amour.

PREUVES TIRÉES DU SENTIMENT.

CINQUIÈME PREUVE.

L'amour humain et héroïque est une image de l'amour divin.

En parlant de l'amour profane, l'imagination imite ces traits de la souveraine raison. Elle les applique mal, mais elle les trouve dans le fond de notre être. Dans les peintures qu'on nous fait des passions nobles, l'on ne s'intéresse aux héros qu'autant qu'ils s'exposent à périr pour ce qu'ils ai-

ment. C'est ce transport et cet oubli de soi qui fait toute la beauté et l'élévation des sentiments humains.

Je conviens que ce transport n'est jamais réel pour la créature. Elle n'a ni le pouvoir de nous enlever nous-mêmes, ni le droit de nous attacher à elle. Nous ne l'aimons jamais hors de Dieu, que pour la rapporter à nous d'une manière subtile ou grossière. Dieu seul peut nous tirer hors de nous mêmes, en se montrant infiniment aimable, et en nous imprimant son amour. Ce qui est romanesque, injuste, impossible à l'égard de la créature, est réel, juste, et dû au souverain Être.

SIXIÈME PREUVE.

L'amour-propre délicat prend les apparences du pur amour.

L'amour-propre même rend hommage à cette vertu désintéressée par les subtilités avec lesquelles il veut en prendre les apparences. On ne déguise si finement tous les motifs d'amour-propre dans les amitiés que pour s'épargner la honte de se rechercher soi-même dans les autres. Rien n'est si odieux qu'un cœur toujours occupé de soi; rien ne nous flatte tant que certaines actions généreuses qui persuadent au monde et à nous-mêmes que nous avons fait le bien pour l'amour du bien, sans nous y chercher. Tant il est vrai que l'homme qui n'existe point par lui-même n'est pas fait pour lui-même. Sa gloire et sa perfection est de sortir de soi pour s'abîmer dans l'amour simple du beau infini.

SEPTIÈME PREUVE.

Il est la source de toutes les vertus civiles.

Le pur amour nous inspire non seulement de hauts et nobles sentiments pour Dieu, il est aussi la source de tous les beaux sentiments humains. C'est par ce principe qu'on ne se regarde plus comme un être indépendant créé pour soi, mais l'univers comme une grande famille, dont toutes les nations ne sont que des branches différentes, et tous les hommes parents, frères et enfants d'un même père commun, qui veut que nous préférions le bien général de sa famille à notre intérêt particulier.

HUITIÈME PREUVE.

Il rend aimable dans la société.

C'est par cette pure charité qu'on transforme les vertus les plus communes en vertus divines. On devient aimable, poli, désintéressé, non pour plaire aux hommes, pour les éblouir et pour les flatter, mais pour les rendre bons, les secourir, les supporter, et vivre en paix avec eux, lors même qu'on ne peut les estimer. Cette philanthropie douce et patiente n'est jamais la dupe ni des méchants, ni des ingrats; parce qu'elle ne leur demande rien, et qu'elle se contente de faire le bien pour le seul amour du bien, sans espérance du retour.

NEUVIÈME PREUVE.

Il est le lien des parfaites amitiés.

Le pur amour est la source des parfaites amitiés. « L'amour-propre, impatient, ombrageux, délicat et jaloux, « plein de besoins et vide de mérite, se défie sans cesse et « de soi et des autres. Il se lasse, il se dégoûte, il voit bientôt le bout de ce qu'il croyait le plus grand. Il voudrait « toujours le parfait, et jamais il ne le trouve. Il se pique, « il change, il ne peut se reposer nulle part. L'amour de « Dieu aimant ses amis, sans les rapporter à soi, les aime « patiemment avec leurs défauts, sans les flatter. Tout lui « est bon, pourvu qu'il aime ce que Dieu a fait, et qu'il « supporte la privation de ce que Dieu n'a pas fait. » La doctrine de M. de Cambrai porte le sentiment partout dans la religion et dans la société.

DIXIÈME PREUVE.

Il est l'idée de tous les philosophes.

L'idée du pur amour est une impression divine donnée à l'homme dès son origine. On en voit les traces chez les païens mêmes. Écoutons ce transport d'un philosophe persan : « O vous qui me conviez aux délices du paradis [1], « ce n'est pas le paradis que je cherche, mais celui qui a « fait le paradis. »

On voit écrit sur le tombeau d'un roi de Perse cette inscription : « L'homme pieux ne doit pas aimer Dieu en vue « de la récompense. »

L'empereur Marc-Antonin et tous les vrais disciples de Zénon sont pleins de cette maxime, qu'il faut aimer la vertu pour la vertu même. Il est vrai qu'ils croyaient qu'on trouvait le bonheur dans la vertu; mais ils ne disaient pas qu'il fallait aimer la vertu pour le plaisir qu'on y rencontre. Ils enseignaient au contraire l'amour le plus désintéressé de ce qu'ils appelaient l'honnête. « L'univers, disaient-ils, « n'est qu'une ville dont les dieux et les hommes sont les « citoyens, et dont le prince est le père commun et le dieu « suprême. La loi selon laquelle cette famille est gouver- « née est la raison souveraine de ce père commun. L'hon- « nête n'est autre que cette loi éternelle; et la vertu est « le culte et l'amour de l'honnête pour sa propre perfec- « tion [2]. »

« Le *beau*, dit Platon, ne consiste en aucune des cho- « ses particulières sur la terre, ni dans le ciel. Mais le beau « est lui-même par lui-même, toujours uniforme à soi [3]. « L'amour de ce beau immuable divinise l'homme, il le « transporte, il le ravit à lui-même. L'homme ne peut « être heureux en soi; et ce qu'il y a de plus divin pour « lui, c'est de sortir de soi par amour [4]. Comme le plus « injuste de tous les hommes, dit le même philosophe, « serait celui qui, en commettant tous les crimes, passe- « rait pour juste, et jouirait ainsi des honneurs de la vertu « et des plaisirs du vice, de même le parfait juste serait « celui qui aimerait la justice pour elle-même, et non pour « les honneurs et les plaisirs qui l'accompagnent, qui pas- « serait pour injuste en pratiquant la plus exacte justice, « qui ne se laisserait point toucher par les infamies et les « maux, mais qui demeurerait immobile dans l'amour de

[1] *Voyages de Chardin*, t. V.
[2] Cic. *de leg. et fin.* Réflexions morales de l'empereur Marc-Antonin.
[3] PLATON, *Dialog. de Criton.*
[4] PLATON, dans le *Festin.*

« la justice, non parce qu'elle est délectable, mais parce « qu'elle est juste [1]. »

« Qu'est-ce que la loi, dit Hiéroclès, gouverneur d'A- « lexandrie? Qu'est-ce que l'ordre qui lui est conforme? « Qu'est-ce que l'amour fondé sur cet ordre? La loi, c'est « l'intelligence qui a créé toutes choses. L'ordre est le rang « qu'elle leur a donné convenablement à leur dignité. L'a- « mour conforme à cet ordre est de préférer ce qui est « plus parfait à ce qui est moins parfait, non-seulement « dans tous les genres, mais dans toutes les différentes « espèces [2]. »

Enfin, tous les législateurs païens et tous les philosophes ont supposé comme un principe fondamental de la société, aussi bien que de la morale, qu'il faut préférer le bien public à soi, non par espérance de quelque intérêt, mais par le seul amour du beau, du bon, du juste, du parfait. C'est cet ordre auquel ils croyaient devoir rapporter tout, et soi-même autant que tout le reste. Il ne s'agissait pas de se rendre heureux en se conformant à cet ordre, il fallait au contraire se dévouer, périr, se sacrifier, se compter pour rien, quand l'amour de l'ordre l'exigeait.

On trouve des vestiges de cette morale sublime, également éloignée de la superstition et de l'incrédulité, dans les philosophes de tous les pays, de tous les temps, de toutes les religions, indiens, chinois, arabes, péruviens. La raison universelle, qui éclaire tous les esprits, enseigne les mêmes vérités immuables à tous ceux qui la consultent avec attention. Il n'est pas question ici de ce que les païens ont fait, mais de ce qu'ils ont cru devoir dire pour parler dignement de la vertu.

C'est cette philosophie fondée sur les principes les plus sublimes, source des sentiments les plus nobles, respectée par tous les grands hommes du paganisme, que M. de Cambrai a développée, épurée, prouvée par la tradition constante, universelle, successive des patriarches, des prophètes et des apôtres, des martyrs, des solitaires et des contemplatifs canonisés, des saints Pères, des docteurs approuvés, et des fondateurs des ordres. C'est, encore une fois, cette pure théologie que l'Église n'a jamais voulu condamner, en interdisant l'usage des expressions fautives et hyperboliques des saints.

Pénétrés de ce qui est dû à la souveraine perfection, ces divins amants semblaient oublier quelquefois leur être et leur bien-être propre. Alors ils ont fait des suppositions impossibles. Ils ont eu des idées qui ne sont pas raisonnées. Ils ont dit des choses qui paraissent extravagantes à ceux qui ne connaissent point les transports de l'amour. On aurait tort de tourner ces transports en principes, et de justifier leurs expressions insoutenables au pied de la lettre. Mais le pur amour qui causait ces transports est fondé sur les idées les plus sublimes et les plus exactes.

SECONDE PARTIE.

Réponse aux objections.

Tout conspire donc à prouver la doctrine du pur amour. On a tâché cependant de combattre des vérités si simples par mille objections, dont voici les principales :

Le plaisir est le seul ressort du cœur humain. La connaissance du beau n'agit sur nous que par le plaisir qu'il nous cause. Le fond et l'essence de la volonté, en tant que capable d'aimer, est le désir d'être heureux. L'amour du bonheur est invincible; on ne peut aimer Dieu sans l'aimer comme béatifiant. Donc l'amour est toujours intéressé. Examinons en détail ces maximes.

I. Il y a une grande différence entre le *ressort* par lequel Dieu remue la volonté, et la *raison* pour laquelle nous cédons à ce mouvement. L'âme peut être saisie, frappée, remuée par le plaisir; mais cela ne diminue en rien la pureté de son amour, pourvu qu'elle ne se serve de ce sentiment agréable que comme d'un secours et d'un avertissement pour aller à son vrai objet, pour rendre hommage à sa perfection, et pour se conformer à l'ordre. C'est en ce sens qu'on peut aimer *par* le plaisir, sans aimer *pour* le plaisir; et c'est pour cela qu'il y a deux sortes de plaisirs. L'un est la fin dans laquelle l'âme se repose, l'autre n'est qu'un mobile qui la porte vers l'objet aimé. Le premier est un plaisir que nous rapportons à nous, qui nous occupe de nous, qui fait que nous n'aimons les objets que pour nous seuls. C'est ainsi que les âmes grossières et sans délicatesse aiment tout ce qui flatte leurs passions. Il y a un autre plaisir que nous rapportons à l'objet aimé, et qui fait que nous nous oublions pour nous occuper uniquement de ce que nous aimons. C'est ainsi que les âmes nobles aiment les bonnes qualités de leurs amis. C'est ainsi que les parfaits amants se plaisent à se sacrifier pour ce qu'ils aiment; mais leur amour n'est pas mercenaire, parce qu'ils trouvent un plaisir infini à aimer sans rapport à eux.

II. Je suppose que la connaissance du beau, de l'ordre et du parfait soit toujours accompagnée de plaisir; mais ce plaisir ne doit pas être la raison de notre amour. Aimer l'ordre, c'est acquiescer à tout ce qu'on y voit. Or comme le plaisir qui accompagne la connaissance du vrai n'est pas la raison pourquoi on acquiesce à sa vérité, de même le plaisir qui accompagne la vue de l'ordre n'est pas la raison pourquoi on acquiesce à sa justice. Dans l'un et dans l'autre cas, le pur acte de la volonté est indépendant de la sensation produite en nous, et fondé sur la réalité que nous apercevons hors de nous. Toute perception suppose deux choses, l'*objet* qui agit sur nous, et la *sensation* produite en nous par son action. L'objet est une réalité hors de nous, la sensation est un mode de notre substance.

Ce qu'on appelle *beauté*, *amabilité*, *perfection* dans les êtres finis, n'est souvent qu'une sensation en nous, et nullement une réalité en eux. C'est une impression agréable que l'Auteur de la nature produit dans notre âme à leur occasion, et que nous rapportons faussement aux créatures. Ce n'est pas de même en Dieu. Ses perfections sont des réalités qui existent en lui, et par conséquent on doit les distinguer des modalités qu'elles produisent en nous. Or ce n'est pas aimer les réalités divines que de ne les aimer que pour les sensations qu'elles nous causent. Ce pourquoi j'aime est proprement l'objet de mon amour.

[1] PLATON, *Rép.* l. II.
[2] HIÉROCLÈS, *traduction de M. Dacier*, p. 12.

Si je n'aime les perfections divines que pour les perceptions agréables qu'elles produisent en moi, ce n'est pas ces réalités que j'aime, mais les modes de ma propre substance. Le plaisir est ma dernière fin, la perfection divine n'est qu'un moyen d'y parvenir. L'amour intéressé et désintéressé est donc fondé sur la distinction essentielle qu'il y a entre les modalités passagères de notre substance finie, et les perfections immuables de l'essence infinie. Aimer les secondes pour les premières, c'est rapporter l'*infiniment grand* à l'*infiniment petit;* le Créateur à ses dons; les vérités éternelles à nos sensations agréables.

Quel que soit donc le ressort par lequel Dieu remue la volonté, quel que soit le plaisir qui accompagne la vue de l'ordre, il est sûr que la *raison*, la *règle*, la *fin* de notre amour ne doivent pas être le plaisir que nous *sentons* en nous, mais la réalité que nous *connaissons* dans l'objet aimé. C'est tout ce qu'il faut pour établir le pur amour. Il me paraît cependant *que le plaisir n'est pas le seul ressort du cœur humain*, *et que la vue de l'ordre peut agir sur nous par sa propre force.*

III. Le fond et l'essence de la volonté, en tant que capable d'aimer, est son mouvement vers le bien en général. Mais le bien en général renferme deux espèces : *le bien absolu et le bien relatif,* ce qui est bon en soi et ce qui est bon pour nous; *l'honnête et l'agréable*. L'un se mesure par le degré de réalité que nous voyons dans les objets; l'autre, par le degré de plaisir que nous sentons en nous. C'est Dieu seul qui nous fait *voir* l'une et qui nous fait *sentir* l'autre, parce que c'est lui seul qui peut agir sur les esprits. Or il peut agir aussi efficacement sur nous comme *source de nos lumières* que comme *cause de nos plaisirs;* et par conséquent la volonté humaine peut avoir non-seulement deux raisons d'aimer, mais deux ressorts. Nous pouvons consentir à l'action de Dieu qui nous meut, par respect pour ses perfections adorables, ou par goût pour nos sensations agréables. Dieu peut nous remuer par la *connaissance de la vérité,* aussi bien que par le *sentiment du plaisir*. Si cela n'était pas, le souverain Être serait moins puissant comme sagesse éternelle que comme auteur de nos sensations corporelles. Il y a donc une grande différence entre le mouvement vers le bien général, et le désir du bonheur en particulier. L'un n'est qu'une branche de l'autre.

On dira peut-être que *connaître la vérité,* c'est la voir de loin; que *sentir la vérité*, c'est la voir de près, et que ce sentiment n'opère en nous que par le plaisir qu'il nous cause. Il me paraît au contraire que la vérité nous plaît souvent dans la spéculation et dans l'éloignement. Mais elle nous gêne dans la pratique et dans l'approche. Elle contrarie alors nos goûts et nos inclinations les plus favorites. Elle nous montre les sacrifices que nous devons à l'Être infini. Elle nous dévoile tous les plis et les replis de notre amour-propre, l'impureté de ses vertus, et nos usurpations sur les droits de la Divinité. Cette approche de la vérité, loin de nous causer des sensations agréables, pénètre le cœur des plus vives douleurs, et cependant on y demeure fidèle.

Il est vrai que cette conformité à l'ordre plaît aux âmes héroïques : mais le plaisir se prend non-seulement pour une sensation agréable de l'âme, il se prend aussi pour un acte libre de la volonté. C'est ainsi qu'un souverain dit dans ses arrêts : *Tel est notre plaisir,* c'est-à-dire *telle est notre volonté.* Dans ce sens, tout ce que nous aimons nous plaît, c'est-à-dire que nous le voulons. Le plaisir alors n'est pas le ressort qui remue la volonté, il est le mouvement même de la volonté. Il n'est pas une délectation prévenante qui cause notre amour, il est une complaisance libre qui fait l'essence et l'exercice de notre amour même.

Les âmes ensevelies dans la matière ne comprennent point ce sublime amour de la vertu. Les hommes n'agissent ordinairement que par les ressorts d'un plaisir plus ou moins grossier; mais ce qu'ils font n'est pas ce qu'ils doivent faire. L'impuissance de la nature aveuglée et affaiblie par les passions n'est pas la loi de la nature éclairée et fortifiée par la souveraine raison. Dieu s'accommode d'abord à la faiblesse de notre nature imparfaite et malade; il l'enivre de plaisirs célestes, pour contrebalancer en nous le poids des plaisirs terrestres. Alors nous nous attachons à la vertu pour les douceurs qui l'accompagnent; mais à proportion que l'âme s'épure son amour devient plus intellectuel. Elle peut toujours résister à l'action divine; mais tandis qu'elle y concourt, la Divinité s'empare de l'homme, l'élève au-dessus de lui-même, et lui fait placer son bonheur dans la volonté souveraine, et nullement dans ses sensations agréables. Voilà le triomphe de la sagesse sur le cœur humain, voilà le martyre de l'amour divin.

Les païens semblent avoir eu quelque idée de cette double espèce de vertu. C'est pour cela qu'Hiéroclès dit qu'il faut devenir d'abord HOMME[1] *par les vertus morales et civiles, et ensuite* DIEU *par les vertus divines et surhumaines.* Tout son livre est plein de cette maxime.

IV. L'amour du bonheur est invincible, mais il y a un bonheur qui consiste dans nos sensations agréables, et un autre qui consiste dans la conformité à l'ordre. Les impies sacrifient chaque jour le second au premier; les saints peuvent sacrifier le premier au second. C'est ce que la plupart des esprits célestes font et feront pendant toute une éternité. Ils n'ont pas tous le même degré de connaissances, de plaisirs, de transports : cependant ils sont tous heureux, parce qu'ils ne mesurent point leur bonheur par leurs propres sensations, mais par leur conformité à la volonté divine. C'est ainsi que toutes les intelligences seraient obligées d'aimer Dieu, supposé que dans l'éternité il leur donnât un degré de perfection et de béatitude fort inférieur à celui de la vision immédiate de son essence. C'est par ces principes sans doute que M. le cardinal de Noailles et M. de Meaux arrêtèrent comme un dogme de foi, dans les Articles d'Issy : qu'*on peut inspirer aux âmes peinées et vraiment humbles un consentement à la volonté de Dieu, quand même, par une supposition très-fausse, au lieu des biens éternels promis aux justes, il les tiendrait dans les tourments éternels, sans néanmoins les priver de sa grâce et de son amour.* Il n'y a que deux prélats aussi opposés que l'étaient ceux-ci aux illusions du quiétisme, qui auraient osé parler ce langage; et l'on n'a

[1] HIÉROCLÈS, *Comment. sur les vers dorés de Pythagore*, p. 6, 7.

pas besoin de pousser le sacrifice si loin, pour établir la doctrine du pur amour.

De plus l'amour du bonheur est invincible, en ce sens que, nous aimant toujours pour Dieu ou pour nous, nous désirons toujours le bonheur par un motif plus ou moins noble. Il y a un désir déréglé du bonheur qui consiste à vouloir ce qui nous plaît, ce qui nous flatte, ce qui nous réjouit, sans rapport à l'ordre. Ce désir, loin d'être invincible, doit être à jamais éteint en nous. Mais il y a un désir réglé du bonheur qui consiste à nous vouloir du bien, en tant que nous sommes des images de la Divinité. Ce désir du bonheur n'est jamais séparé du pur amour, car on ne peut aimer parfaitement sans aimer tout ce qui appartient et tout ce qui ressemble au bien-aimé.

Enfin notre vrai bonheur consiste à connaître et à aimer l'infinie perfection. Plus on la connaît, plus on l'aime; plus on aime, plus on voudrait aimer. Car la nature du vrai amour renferme nécessairement un désir d'aimer toujours, et par conséquent le pur amour augmente la chaste espérance. Il ne la détruit point, il ne fait qu'en perfectionner les motifs. Alors on aspire à la vision béatifique, non-seulement par une volonté générale, comme on veut tout ce que Dieu veut que nous voulions, même les choses les plus indifférentes, mais encore par une volonté spéciale, comme un état qui nous unit à la souveraine pureté, qui consomme notre amour, et qui le rend immuable. Désire-t-on moins le bonheur, parce qu'on le désire par un motif digne de Dieu? Anéantit-on l'espérance, parce qu'on enseigne qu'elle doit être animée, réglée, ennoblie par l'amour?

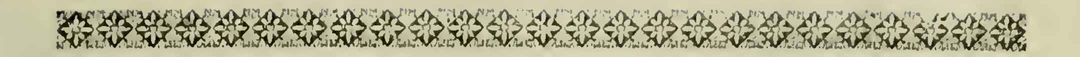
V. On doit aimer Dieu comme béatifiant, mais on doit l'aimer encore plus comme souverainement parfait. Aimer Dieu comme béatifiant, c'est l'aimer pour les biens qu'il nous procure; c'est l'aimer pour la participation finie de ses dons; c'est l'aimer pour ce qu'il fait en nous, qui est toujours un *infiniment petit,* en comparaison de ce qu'il est en lui-même. Aimer Dieu pour lui même, c'est l'aimer pour la totalité immense; c'est l'aimer à cause des réalités infinies qu'il y a en lui, quoiqu'on ne puisse jamais les voir dans toute leur étendue; c'est l'aimer pour ce que nous en connaissons, et non pour ce que nous en sentons; c'est aimer sans mesure l'Être sans bornes. C'est cet amour seul qui dilate, qui élève, qui donne une espèce d'immensité à l'âme.

Au reste, on ne peut aimer Dieu comme infiniment parfait sans l'aimer comme béatifiant, parce que sa bonté communicative est une perfection divine, comme ses autres attributs. Aimer Dieu béatifiant de cette façon ne diminue point la pureté de l'amour. Mais ne l'aimer que par cette seule raison qu'il peut nous béatifier, c'est séparer l'espérance d'avec la charité; c'est diviser ce que Dieu a uni; c'est confondre les motifs spécifiques des vertus théologales.

Las et fatigués de ces recherches métaphysiques, revenons au simple, qui fait toujours le vrai sublime. Nous devons mettre tout notre plaisir et tout notre bonheur en Dieu; mais nous ne devons pas l'aimer pour le seul plaisir, ni pour le bonheur seul. Nous devons l'aimer pour ses *bienfaits,* mais nous devons l'aimer infiniment plus pour ses *perfections,* parce que Dieu surpasse infiniment tous ses dons.

Ce ne sont pas là des précisions subtiles de l'esprit, mais les délicatesses d'un cœur capable d'aimer. Le cœur humain est un excellent philosophe, quand il s'abandonne aux penchants de la pure et simple nature rétablie par la grâce, sans avoir appris les vaines distinctions de l'école. Il sait séparer par sentiment les intérêts de l'*aimé* d'avec ceux de l'*amant.* Mais il faut aimer pour savoir comme on aime; il faut avoir éprouvé la puissance de l'amour divin pour savoir jusques où il peut élever le cœur humain.

Voilà les leçons que j'ai apprises de M. de Cambrai. S'il y a quelque chose de bon dans ce Discours, je le tiens de lui. Je n'ai fait que raconter ce qu'il m'a dit souvent. Cette analyse de ses principes manquait à son histoire.



TRAITÉ DE L'EXISTENCE

ET DES ATTRIBUTS DE DIEU.

PREMIÈRE PARTIE.

DÉMONSTRATION

DE L'EXISTENCE DE DIEU,

TIRÉE DU SPECTACLE DE LA NATURE ET DE LA CONNAISSANCE DE L'HOMME.

CHAPITRE PREMIER.

Preuves de l'existence de Dieu, tirées de l'aspect général de l'univers.

Je ne puis ouvrir les yeux sans admirer l'art qui éclate dans toute la nature : le moindre coup d'œil suffit pour apercevoir la main qui fait tout. Que les hommes accoutumés à méditer les vérités abstraites, et à remonter aux premiers principes, connaissent la Divinité par son idée; c'est un chemin sûr pour arriver à la source de toute vérité. Mais plus ce chemin est droit et court, plus il est rude et inaccessible au commun des hommes qui dépendent de leur imagination. C'est une démonstration si simple qu'elle échappe, par sa simplicité, aux esprits incapables des opérations purement intellectuelles. Plus cette voie de trouver le premier Être est parfaite, moins il y a d'esprits capables de la suivre.

Mais il y a une autre voie moins parfaite, et qui est proportionnée aux hommes les plus médiocres. Les hommes les moins exercés au raisonnement, et les plus attachés aux préjugés sensibles, peuvent, d'un seul regard, découvrir celui qui se peint dans tous ses ouvrages. La sagesse et la puissance qu'il a marquées dans tout ce qu'il a fait le font voir, comme dans un miroir, à ceux qui ne peuvent le contempler dans sa propre idée. C'est une philosophie sensible et populaire, dont tout homme sans passions et sans préjugés est capable [1].

Si un grand nombre d'hommes d'un esprit subtil et pénétrant n'ont pas trouvé Dieu par ce coup d'œil jeté sur toute la nature, il ne faut pas s'en étonner : les passions qui les ont agités leur ont donné des distractions continuelles, ou bien les faux préjugés qui naissent des passions ont fermé leurs yeux à ce grand spectacle. Un homme passionné pour une grande affaire, qui emporterait toute l'application de son esprit, passerait plusieurs jours dans une chambre, en négociation pour ses intérêts, sans regarder ni les proportions de la chambre, ni les ornements de la cheminée, ni les tableaux qui seraient autour de lui : tous ces objets seraient sans cesse devant ses yeux, et aucun d'eux ne ferait impression sur lui.

Ainsi vivent les hommes. Tout leur présente Dieu, et ils ne le voient nulle part. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui; et cependant le monde ne l'a point connu [2]. Ils passent leur vie sans avoir aperçu cette représentation si sensible de la Divinité, tant la fascination du monde obscurcit leurs yeux [3]. Souvent même ils ne veulent pas les ouvrir, et ils affectent de les tenir fermés, de peur de trouver celui qu'ils ne cherchent pas. Enfin, ce qui devrait le plus servir à leur ouvrir les yeux ne sert qu'à les leur fermer davantage, je veux dire la constance et la régularité des mouvements que la suprême Sagesse a mis dans l'univers.

Saint Augustin dit que ces merveilles se sont avilies par leur répétition continuelle [4]. Cicéron parle précisément de même. A force de voir tous les jours les mêmes choses, l'esprit s'y accoutume aussi bien que les yeux : il n'admire ni n'ose se mettre en au-

[1] Humana autem anima rationalis est, quæ mortalibus vinculis peccati pœna tenebatur, ad hoc deminutionis redacta, ut per conjecturas rerum visibilium ad intelligenda invisibilia niteretur. Aug. *de lib. Arb.* lib. III, cap. X, n° 30.

[2] In mundo erat, et mundus per ipsum factus est, et mundus eum non cognovit. Joan. I, 10.

[3] Fascinatio nugacitatis obscurat bona. *Sap.* IV, 12.

[4] Assiduitate viluerunt. *Tract.* XXIV, *in Joan.* n° 1.

cune manière en peine de chercher la cause des effets qu'il voit toujours arriver de la même sorte; comme si c'était la nouveauté, et non pas la grandeur de la chose même, qui dût nous porter à faire cette recherche[1].

Mais enfin toute la nature montre l'art infini de son auteur. Quand je parle d'un art, je veux dire un assemblage de moyens choisis tout exprès pour parvenir à une fin précise : c'est un ordre, un arrangement, une industrie, un dessein suivi. Le hasard est, tout au contraire, une cause aveugle et nécessaire, qui ne prépare, qui n'arrange, qui ne choisit rien, et qui n'a ni volonté ni intelligence. Or je soutiens que l'univers porte le caractère d'une cause infiniment puissante et industrieuse. Je soutiens que le hasard, c'est-à-dire le concours aveugle et fortuit des causes nécessaires et privées de raison, ne peut avoir formé ce tout. C'est ici qu'il est bon de rappeler les célèbres comparaisons des anciens.

Qui croira que l'*Iliade* d'Homère, ce poëme si parfait, n'ait jamais été composé par un effort du génie d'un grand poëte, et que les caractères de l'alphabet ayant été jetés en confusion, un coup de pur hasard, comme un coup de dés, ait rassemblé toutes les lettres précisément dans l'arrangement nécessaire pour décrire, dans des vers pleins d'harmonie et de variété, tant de grands événements, pour les placer et pour les lier si bien tous ensemble, pour peindre chaque objet avec tout ce qu'il a de plus gracieux, de plus noble et de plus touchant; enfin pour faire parler chaque personne selon son caractère, d'une manière si naïve et si passionnée? Qu'on raisonne et qu'on subtilise tant qu'on voudra, jamais on ne persuadera à un homme sensé que l'*Iliade* n'ait point d'autre auteur que le hasard. Cicéron en disait autant des *Annales* d'Ennius; et il ajoutait que le hasard ne ferait jamais un seul vers, bien loin de faire tout un poëme[2]. Pourquoi donc cet homme sensé croirait-il de l'univers, sans doute encore plus merveilleux que l'*Iliade*, ce que son bon sens ne lui permettra jamais de croire de ce poëme? mais passons à une autre comparaison, qui est de saint Grégoire de Nazianze[3].

Si nous entendions dans une chambre, derrière un rideau, un instrument doux et harmonieux, croirions-nous que le hasard, sans aucune main d'homme, pourrait avoir formé cet instrument? dirions-nous que les cordes d'un violon seraient venues d'elles-mêmes se ranger et se tendre sur un bois dont les pièces se seraient collées ensemble, pour former une cavité avec des ouvertures régulières? Soutiendrions-nous que l'archet, formé sans art, serait poussé par le vent pour toucher chaque corde si diversement et avec tant de justesse? Quel esprit raisonnable pourrait douter sérieusement si une main d'homme toucherait cet instrument avec tant d'harmonie? Ne s'écrierait-il pas d'abord, sans examen, qu'une main savante le toucherait? Ne nous lassons point de faire sentir la même vérité.

Qui trouverait, dans une île déserte et inconnue à tous les hommes, une belle statue de marbre, dirait aussitôt : Sans doute il y a eu ici autrefois des hommes : je reconnais la main d'un habile sculpteur; j'admire avec quelle délicatesse il a su proportionner tous les membres de ce corps, pour leur donner tant de beauté, de grâce, de majesté, de vie, de tendresse, de mouvement et d'action.

Que répondrait cet homme si quelqu'un s'avisait de lui dire : Non, un sculpteur ne fit jamais cette statue. Elle est faite, il est vrai, selon le goût le plus exquis, et dans les règles de la perfection; mais c'est le hasard tout seul qui l'a faite. Parmi tant de morceaux de marbre, il y en a eu un qui s'est formé ainsi de lui-même; les pluies et les vents l'ont détaché de la montagne; un orage très-violent l'a jeté tout droit sur ce piédestal, qui s'était préparé de lui-même dans cette place. C'est un Apollon parfait comme celui du Belvédère; c'est une Vénus qui égale celle de Médicis; c'est un Hercule qui ressemble à celui de Farnèse. Vous croiriez, il est vrai, que cette figure marche, qu'elle pense, et qu'elle va parler : mais elle ne doit rien à l'art, et c'est un coup aveugle du hasard qui l'a si bien finie et placée.

Si on avait devant les yeux un beau tableau qui représentât, par exemple, le passage de la mer Rouge, avec Moïse, à la voix duquel les eaux se fendent et s'élèvent comme deux murs, pour faire passer les Israélites à pied sec au travers des abîmes; on verrait d'un côté cette multitude innombrable de peuples pleins de confiance et de joie, levant les mains au ciel : de l'autre côté, on apercevrait Pharaon avec les Égyptiens, pleins de trouble et d'effroi à la vue des vagues qui se rassembleraient pour les engloutir. En vérité, où serait l'homme qui osât dire qu'une servante barbouillant au hasard cette toile avec un balai, les couleurs se seraient rangées d'elles-mêmes pour former ce vif coloris, ces attitudes si variées, ces airs de tête si passionnés, cette belle ordonnance de figures en si grand nombre sans

[1] Sed assiduitate quotidiana, et consuetudine oculorum, assuescunt animi; neque admirantur, neque requirunt rationes earum rerum quas semper vident : perinde quasi novitas nos magis, quam magnitudo rerum debeat ad exquirendas causas excitare. Cic. *de Nat. Deor.* lib. II, nº 38.

[2] *De Nat. Deor.* lib. II, nº 37.

[3] *Orat.* XXVIII, or. XXXIV, nº 6; edit. Ben.

confusion, ces accommodements de draperies, ces distributions de lumière, ces dégradations de couleurs, cette exacte perspective, enfin tout ce que le plus beau génie d'un peintre peut rassembler ?

Encore s'il n'était question que d'un peu d'écume à la bouche d'un cheval, j'avoue, suivant l'histoire qu'on en raconte, et que je suppose sans l'examiner, qu'un coup de pinceau jeté de dépit par le peintre pourrait, une seule fois dans la suite des siècles, la bien représenter. Mais au moins le peintre avait-il déjà choisi, avec dessein, les couleurs les plus propres à représenter cette écume, pour les préparer au bout du pinceau. Ainsi ce n'est qu'un peu de hasard qui a achevé ce que l'art avait déjà commencé. De plus, cet ouvrage de l'art et du hasard tout ensemble, n'était qu'un peu d'écume, objet confus, et propre à faire honneur à un coup de hasard; objet informe, qui ne demande qu'un peu de couleur blanchâtre échappée au pinceau, sans aucune figure précise, ni aucune correction de dessin. Quelle comparaison de cette écume avec tout un dessin d'histoire suivie, où l'imagination la plus féconde et le génie le plus hardi, étant soutenus par la science des règles, suffisent à peine pour exécuter ce qui compose un tableau excellent?

Je ne puis me résoudre à quitter ces exemples, sans prier le lecteur de remarquer que les hommes les plus sensés ont naturellement une peine extrême à croire que les bêtes n'aient aucune connaissance, et qu'elles soient de pures machines. D'où vient cette répugnance invincible en tant de bons esprits? C'est qu'ils supposent avec raison que des mouvements si justes, et d'une si parfaite mécanique, ne peuvent se faire sans quelque industrie, et que la matière seule, sans art, ne peut faire ce qui marque tant de connaissance. On voit par là que la raison la plus droite conclut naturellement que la matière seule ne peut, ni par les lois simples du mouvement, ni par les coups capricieux du hasard, faire des animaux qui ne soient que de pures machines. Les philosophes mêmes qui n'attribuent aucune connaissance aux animaux ne peuvent éviter de reconnaître que ce qu'ils supposent aveugle et sans art, dans ces machines, est plein de sagesse et d'art dans le premier moteur qui en a fait les ressorts et qui en a réglé les mouvements. Ainsi les philosophes les plus opposés reconnaissent également que la matière et le hasard ne peuvent produire, sans art, tout ce qu'on voit dans les animaux.

CHAPITRE II.

Preuves de l'existence de Dieu, tirées de la considération des principales merveilles de la nature.

Après ces comparaisons, sur lesquelles je prie le lecteur de se consulter simplement soi-même, sans raisonner, je crois qu'il est temps d'entrer dans le détail de la nature. Je ne prétends pas la pénétrer tout entière : qui le pourrait? Je ne prétends même entrer dans aucune discussion de physique : ces discussions supposeraient certaines connaissances approfondies que beaucoup de gens d'esprit n'ont jamais acquises; et je ne veux leur proposer que le simple coup d'œil de la face de la nature; je ne veux leur parler que de ce que tout le monde sait, et qui ne demande qu'un peu d'attention tranquille et sérieuse.

Arrêtons-nous d'abord au grand objet qui attire nos premiers regards, je veux dire la structure générale de l'univers. Jetons les yeux sur cette terre qui nous porte; regardons cette voûte immense des cieux qui nous couvre, ces abîmes d'air et d'eau qui nous environnent, et ces astres qui nous éclairent. Un homme qui vit sans réflexion ne pense qu'aux espaces qui sont auprès de lui, ou qui ont quelque rapport à ses besoins : il ne regarde la terre entière que comme le plancher de sa chambre, et le soleil qui l'éclaire pendant le jour que comme la bougie qui l'éclaire pendant la nuit : ses pensées se renferment dans le lieu étroit qu'il habite. Au contraire, l'homme accoutumé à faire des réflexions étend ses regards plus loin, et considère avec curiosité les abîmes presque infinis dont il est environné de toutes parts. Un vaste royaume ne lui paraît alors qu'un petit coin de la terre; la terre elle-même n'est à ses yeux qu'un point dans la masse de l'univers; et il admire de s'y voir placé, sans savoir comment il y a été mis.

Qui est-ce qui a suspendu ce globe de la terre, qui est immobile? qui est-ce qui en a posé les fondements? Rien n'est, ce semble, plus vil qu'elle; les plus malheureux la foulent aux pieds. Mais c'est pourtant pour la posséder qu'on donne tous les plus grands trésors. Si elle était plus dure, l'homme ne pourrait en ouvrir le sein pour la cultiver; si elle était moins dure, elle ne pourrait le porter; il enfoncerait partout, comme il enfonce dans le sable ou dans un bourbier. C'est du sein inépuisable de la terre que sort tout ce qu'il y a de plus précieux. Cette masse informe, vile et grossière, prend toutes les formes les plus diverses, et elle seule devient tour à tour tous les biens que nous leur demandons : cette boue si sale se transforme en mille beaux objets qui nous char-

ment les yeux ; en une seule année, elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveler ses libéralités en faveur des hommes. Rien ne l'épuise : plus on déchire ses entrailles, plus elle est libérale. Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée : elle ne ressent aucune vieillesse ; ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors. Mille générations ont passé dans son sein : tout vieillit, excepté elle seule ; elle se rajeunit chaque année au printemps. Elle ne manque jamais aux hommes : mais les hommes insensés se manquent à eux-mêmes en négligeant de la cultiver ; c'est par leur paresse et par leurs désordres qu'ils laissent croître les ronces et les épines en la place des vendanges et des moissons : ils se disputent un bien qu'ils laissent perdre. Les conquérants laissent en friche la terre pour la possession de laquelle ils ont fait périr tant de milliers d'hommes, et ont passé leur vie dans une si terrible agitation. Les hommes ont devant eux des terres immenses qui sont vides et incultes ; et ils renversent le genre humain pour un coin de cette terre si négligée.

La terre, si elle était bien cultivée, nourrirait cent fois plus d'hommes qu'elle n'en nourrit. L'inégalité même des terroirs, qui paraît d'abord un défaut, se tourne en ornement et en utilité. Les montagnes se sont élevées, et les vallons sont descendus en la place que le Seigneur leur a marquée. Ces diverses terres, suivant les divers aspects du soleil, ont leurs avantages. Dans ces profondes vallées on voit croître l'herbe fraîche pour nourrir les troupeaux : auprès d'elles s'ouvrent de vastes campagnes, revêtues de riches moissons. Ici des coteaux s'élèvent comme en amphithéâtre, et sont couronnés de vignobles et d'arbres fruitiers : là de hautes montagnes vont porter leur front glacé jusque dans les nues, et les torrents qui en tombent sont les sources des rivières. Les rochers, qui montrent leur cime escarpée, soutiennent la terre des montagnes, comme les os du corps humain en soutiennent les chairs. Cette variété fait le charme des paysages, et en même temps elle satisfait aux divers besoins des peuples.

Il n'y a point de terroir si ingrat qui n'ait quelque propriété. Non-seulement les terres noires et fertiles, mais encore les argileuses et les graveleuses, récompensent l'homme de ses peines : les marais desséchés deviennent fertiles : les sables ne couvrent d'ordinaire que la surface de la terre ; et quand le laboureur a la patience d'enfoncer, il trouve un terroir neuf, qui se fertilise à mesure qu'on le remue et qu'on l'expose aux rayons du soleil. Il n'y a presque point de terre entièrement ingrate, si l'homme ne se lasse point de la remuer pour l'exposer au soleil [1], et s'il ne lui demande que ce qu'elle est propre à porter. Au milieu des pierres et des rochers on trouve d'excellents pâturages ; il y a, dans leurs cavités, des veines que les rayons du soleil pénètrent, et qui fournissent aux plantes, pour nourrir les troupeaux, des sucs très-savoureux. Les côtes mêmes qui paraissent les plus stériles et les plus sauvages offrent souvent des fruits délicieux, ou des remèdes très-salutaires, qui manquent dans les plus fertiles pays.

D'ailleurs, c'est par un effet de la providence divine que nulle terre ne porte tout ce qui sert à la vie humaine ; car le besoin invite les hommes au commerce, pour se donner mutuellement ce qui leur manque, et ce besoin est le lien naturel de la société entre les nations : autrement tous les peuples du monde seraient réduits à une seule sorte d'habits et d'aliments ; rien ne les inviterait à se connaître et à s'entrevoir.

Tout ce que la terre produit se corrompant, rentre dans son sein, et devient le germe d'une nouvelle fécondité. Ainsi elle reprend tout ce qu'elle a donné, pour le rendre encore. Ainsi la corruption des plantes, et les excréments des animaux qu'elle nourrit, la nourrissent elle-même et perpétuent sa fertilité. Ainsi, plus elle donne, plus elle reprend ; et elle ne s'épuise jamais, pourvu qu'on sache, dans la culture, lui rendre ce qu'elle a donné. Tout sort de son sein, tout y rentre, et rien ne s'y perd. Toutes les semences qui y retournent se multiplient. Confiez à la terre des grains de blé ; en se pourrissant ils germent, et cette mère féconde vous rend avec usure plus d'épis qu'elle n'a reçu de grains. Creusez dans ses entrailles ; vous y trouverez la pierre et le marbre pour les superbes édifices. Mais qui est-ce qui a renfermé tant de trésors dans son sein, à condition qu'ils se reproduisent sans cesse ? Voyez tant de métaux précieux et utiles, tant de minéraux destinés à la commodité de l'homme.

Admirez les plantes qui naissent de la terre ; elles fournissent des aliments aux sains, et des remèdes aux malades. Leurs espèces et leurs vertus sont innombrables : elles ornent la terre ; elles donnent de la verdure, des fleurs odoriférantes et des fruits délicieux. Voyez-vous ces vastes forêts qui paraissent aussi anciennes que le monde ? Ces arbres s'enfoncent dans la terre par leurs racines, comme leurs branches s'élèvent vers le ciel ; leurs racines les défendent contre les vents, et vont chercher, comme par de pe-

[1] XENOPH. *Œconom.*

tits tuyaux souterrains, tous les sucs destinés à la nourriture de leur tige; la tige elle-même se revêt d'une dure écorce, qui met le bois tendre à l'abri des injures de l'air; les branches distribuent en divers canaux la séve que les racines avaient réunie dans le tronc. En été, ces rameaux nous protégent de leur ombre contre les rayons du soleil; en hiver, ils nourrissent la flamme qui conserve en nous la chaleur naturelle. Leur bois n'est pas seulement utile pour le feu; c'est une matière douce, quoique solide et durable, à laquelle la main de l'homme donne sans peine toutes les formes qu'il lui plaît, pour les plus grands ouvrages de l'architecture et de la navigation. De plus, les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux vers la terre, semblent offrir leurs fruits à l'homme. Les arbres et les plantes, en laissant tomber leurs fruits ou leurs graines, se préparent autour d'eux une nombreuse postérité. La plus faible plante, le moindre légume, contient en petit volume, dans une graine, le germe de tout ce qui se déploie dans les plus hautes plantes et dans les plus grands arbres. La terre, qui ne change jamais, fait tous ces changements dans son sein.

Regardons maintenant ce qu'on appelle l'eau : c'est un corps liquide, clair et transparent. D'un côté, il coule, il échappe, il s'enfuit; de l'autre, il prend toutes les formes des corps qui l'environnent, n'en ayant aucune par lui-même. Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle deviendrait une espèce d'air; toute la face de la terre serait sèche et stérile; il n'y aurait que des animaux volatiles; nulle espèce d'animal ne pourrait nager, nul poisson ne pourrait vivre; il n'y aurait aucun commerce par la navigation. Quelle main industrieuse a su épaissir l'eau en subtilisant l'air, et distinguer si bien ces deux espèces de corps fluides?

Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle ne pourrait plus soutenir ces prodigieux édifices flottants qu'on nomme vaisseaux; les corps les moins pesants s'enfonceraient d'abord dans l'eau. Qui est-ce qui a pris le soin de choisir une si juste configuration de parties, et un degré si précis de mouvement, pour rendre l'eau si fluide, si insinuante, si propre à échapper, si incapable de toute consistance, et néanmoins si forte pour porter et si impétueuse pour entraîner les plus pesantes masses? Elle est docile; l'homme la mène, comme un cavalier mène un cheval sur la pointe des rênes; il la distribue comme il lui plaît; il l'élève sur les montagnes escarpées, et se sert de son poids même pour lui faire faire des chutes qui la font remonter autant qu'elle est descendue. Mais l'homme, qui mène les eaux avec tant d'empire, est à son tour mené par elles. L'eau est une des plus grandes forces mouvantes que l'homme sache employer, pour suppléer à ce qui lui manque, dans les arts les plus nécessaires, par la petitesse et par la faiblesse de son corps.

Mais ces eaux qui, nonobstant leur fluidité, sont des masses si pesantes, ne laissent pas de s'élever au-dessus de nos têtes, et d'y demeurer longtemps suspendues. Voyez-vous ces nuages qui volent comme sur les ailes des vents[1]? S'ils tombaient tout à coup par de grosses colonnes d'eaux, rapides comme des torrents, ils submergeraient et détruiraient tout dans l'endroit de leur chute, et le reste des terres demeurerait aride. Quelle main les tient dans ces réservoirs suspendus, et ne leur permet de tomber que goutte à goutte, comme si on les distillait par un arrosoir? D'où vient qu'en certains pays chauds, où il ne pleut presque jamais, les rosées de la nuit sont si abondantes qu'elles suppléent au défaut de la pluie; et qu'en d'autres pays, tels que les bords du Nil et du Gange, l'inondation régulière des fleuves en certaines saisons pourvoit, à point nommé, aux besoins des peuples pour arroser les terres? Peut-on imaginer des mesures mieux prises pour rendre tous les pays fertiles?

Ainsi l'eau désaltère non-seulement les hommes, mais encore les campagnes arides; et celui qui nous a donné ce corps fluide l'a distribué avec soin sur la terre, comme les canaux d'un jardin. Les eaux tombent des hautes montagnes où leurs réservoirs sont placés; elles s'assemblent en gros ruisseaux dans les vallées : les rivières serpentent dans les vastes campagnes pour les mieux arroser; elles vont enfin se précipiter dans la mer, pour en faire le centre du commerce à toutes les nations. Cet Océan, qui semble mis au milieu des terres pour en faire une éternelle séparation, est au contraire le rendez-vous de tous les peuples, qui ne pourraient aller par terre d'un bout du monde à l'autre qu'avec des fatigues, des longueurs et des dangers incroyables. C'est par ce chemin sans traces, au travers des abîmes, que l'ancien monde donne la main au nouveau, et que le nouveau prête à l'ancien tant de commodités et de richesses.

Les eaux distribuées avec tant d'art font une circulation dans la terre, comme le sang circule dans le corps humain. Mais outre cette circulation perpétuelle de l'eau, il y a encore le flux et reflux de la mer. Ne cherchons point les causes de cet effet si mystérieux. Ce qui est certain, c'est que la mer vous porte et vous reporte précisément aux mêmes lieux à certaines heures. Qui est-ce qui la fait se retirer,

[1] *Super pennas ventorum. Ps.* CIII, 3.

et puis revenir sur ses pas avec tant de régularité? Un peu plus ou un peu moins de mouvement dans cette masse fluide déconcerterait toute la nature : un peu plus de mouvement dans les eaux qui remontent inonderait des royaumes entiers. Qui est-ce qui a su prendre des mesures si justes dans des corps immenses? Qui est-ce qui a su éviter le trop et le trop peu? Quel doigt a marqué à la mer, sur son rivage, la borne immobile qu'elle doit respecter dans la suite de tous les siècles, en lui disant : Là vous viendrez briser l'orgueil de vos vagues[1]?

Mais ces eaux si coulantes deviennent tout à coup, pendant l'hiver, dures comme des rochers : les sommets des hautes montagnes ont même en tout temps des glaces et des neiges, qui sont les sources des rivières, et qui abreuvant les pâturages les rendent plus fertiles. Ici les eaux sont douces pour désaltérer l'homme; là elles ont un sel qui assaisonne et rend incorruptibles nos aliments. Enfin, si je lève la tête, j'aperçois, dans les nuées qui volent au-dessus de nous, des espèces de mers suspendues pour tempérer l'air, pour arrêter les rayons enflammés du soleil, et pour arroser la terre quand elle est trop sèche. Quelle main a pu suspendre sur nos têtes ces grands réservoirs d'eaux? Quelle main prend soin de ne les laisser jamais tomber que par des pluies modérées?

Après avoir considéré les eaux, appliquons-nous à examiner d'autres masses encore plus étendues. Voyez-vous ce qu'on nomme l'air? c'est un corps si pur, si subtil et si transparent, que les rayons des astres situés dans une distance presque infinie de nous le percent tout entier sans peine, et en un seul instant, pour venir éclairer nos yeux. Un peu moins de subtilité dans ce corps fluide nous aurait dérobé le jour, ou ne nous aurait laissé tout au plus qu'une lumière sombre et confuse, comme quand l'air est plein de brouillards épais. Nous vivons plongés dans des abîmes d'air, comme les poissons dans des abîmes d'eau. De même que l'eau, si elle se subtilisait, deviendrait une espèce d'air qui ferait mourir les poissons; l'air, de son côté, nous ôterait la respiration, s'il devenait plus épais et plus humide : alors nous nous noierions dans les flots de cet air épaissi, comme un animal terrestre se noie dans la mer. Qui est-ce qui a purifié avec tant de justesse cet air que nous respirons? S'il était plus épais, il nous suffoquerait; comme, s'il était plus subtil, il n'aurait pas cette douceur qui fait une nourriture continuelle du dedans de l'homme : nous éprouverions partout ce qu'on éprouve sur le sommet des montagnes les plus hautes, où la subtilité de l'air ne fournit rien d'assez humide et d'assez nourrissant pour les poumons.

[1] *Job*, XXXVIII, 11.

Mais quelle puissance invisible excite et apaise si soudainement les tempêtes de ce grand corps fluide? Celles de la mer n'en sont que les suites. De quel trésor sont tirés les vents qui purifient l'air, qui attiédissent les saisons brûlantes, qui tempèrent la rigueur des hivers, et qui changent en un instant la face du ciel? Sur les ailes de ces vents volent les nuées d'un bout de l'horizon à l'autre. On sait que certains vents règnent en certaines mers dans des saisons précises : ils durent un temps réglé; et il leur en succède d'autres, comme tout exprès pour rendre les navigations commodes et régulières. Pourvu que les hommes soient patients et aussi ponctuels que les vents, ils feront sans peine les plus longues navigations.

Voyez-vous ce feu qui paraît allumé dans les astres, et qui répand partout la lumière? Voyez-vous cette flamme que certaines montagnes vomissent, et que la terre nourrit de soufre dans ses entrailles? Ce même feu demeure paisiblement caché dans les veines des cailloux, et il y attend à éclater jusqu'à ce que le choc d'un autre corps l'excite, pour ébranler les villes et les montagnes. L'homme a su l'allumer, et l'attacher à tous ses usages, pour plier les plus durs métaux, et pour nourrir avec du bois, jusque dans les climats les plus glacés, une flamme qui lui tienne lieu du soleil quand le soleil s'éloigne de lui. Cette flamme se glisse subtilement dans toutes les semences; elle est comme l'âme de tout ce qui vit; elle consume tout ce qui est impur, et renouvelle ce qu'elle a purifié. Le feu prête sa force aux hommes trop faibles; il enlève tout à coup les édifices et les rochers. Mais veut-on le borner à un usage plus modéré, il réchauffe l'homme, et il cuit ses aliments. Les anciens, admirant le feu, ont cru que c'était un trésor céleste que l'homme avait dérobé aux dieux.

Il est temps de lever nos yeux vers le ciel. Quelle puissance a construit au-dessus de nos têtes une si vaste et si superbe voûte! Quelle étonnante variété d'admirables objets! C'est pour nous donner un beau spectacle, qu'une main toute-puissante a mis devant nos yeux de si grands et de si éclatants objets. C'est pour nous faire admirer le ciel, dit Cicéron[1], que Dieu a fait l'homme autrement que le reste des animaux. Il est droit, et lève la tête, pour être occupé de ce qui est au-dessus de lui. Tantôt nous voyons un azur sombre, où les feux les plus purs étincellent : tantôt nous voyons dans un ciel tempéré les plus douces couleurs, avec des nuances que la peinture ne peut imiter : tantôt nous voyons des nuages de toutes les figures et de toutes les couleurs les plus vives, qui changent à

[1] *De Nat. Deor.* lib. II, n° 56.

chaque moment cette décoration par les plus beaux accidents de lumière.

La succession régulière des jours et des nuits, que fait-elle entendre? Le soleil ne manque jamais, depuis tant de siècles, à servir les hommes, qui ne peuvent se passer de lui. L'aurore, depuis des milliers d'années, n'a pas manqué une seule fois d'annoncer le jour : elle le commence à point nommé au moment et au lieu réglés. Le soleil, dit l'Écriture [1], sait où il doit se coucher chaque jour. Par là il éclaire tour à tour les deux côtés du monde, et visite tous ceux auxquels il doit ses rayons. Le jour est le temps de la société et du travail : la nuit enveloppant de ses ombres la terre, finit tour à tour toutes les fatigues, et adoucit toutes les peines : elle suspend, elle calme tout; elle répand le silence et le sommeil; en délassant les corps, elle renouvelle les esprits. Bientôt le jour revient pour rappeler l'homme au travail, et pour ranimer toute la nature.

Mais outre ce cours si constant qui forme les jours et les nuits, le soleil nous en montre un autre par lequel il s'approche pendant six mois d'un pôle, et au bout de six mois revient avec la même diligence sur ses pas pour visiter l'autre. Ce bel ordre fait qu'un seul soleil suffit à toute la terre. S'il était plus grand, dans la même distance il embraserait tout le monde; la terre s'en irait en poudre : si, dans la même distance, il était moins grand, la terre serait toute glacée et inhabitable : si, dans la même grandeur, il était plus voisin de nous, il nous enflammerait : si, dans la même grandeur, il était plus éloigné de nous, nous ne pourrions subsister dans le globe terrestre, faute de chaleur. Quel compas, dont le tour embrasse le ciel et la terre, a pris des mesures si justes? Cet astre ne fait pas moins de bien à la partie dont il s'éloigne pour la tempérer, qu'à celle dont il s'approche pour la favoriser de ses rayons. Ses regards bienfaisants fertilisent tout ce qu'il voit. Ce changement fait celui des saisons, dont la variété est si agréable. Le printemps fait taire les vents glacés, montre les fleurs et promet les fruits. L'été donne les riches moissons. L'automne répand les fruits promis par le printemps; et l'hiver, qui est une espèce de nuit où l'homme se délasse, ne concentre tous les trésors de la terre qu'afin que le printemps suivant les déploie avec toutes les grâces de la nouveauté. Ainsi la nature diversement parée donne tour à tour tant de beaux spectacles, qu'elle ne laisse jamais à l'homme le temps de se dégoûter de ce qu'il possède.

[1] Sol cognovit occasum suum. *Ps.* CIII. 19.

Mais comment est-ce que le cours du soleil peut être si régulier? Il paraît que cet astre n'est qu'un globe de flamme très-subtile, et par conséquent très-fluide. Qui est-ce qui tient cette flamme, si mobile et si impétueuse, dans les bornes précises d'un globe parfait? Quelle main conduit cette flamme dans un chemin si droit, sans qu'elle s'échappe jamais d'aucun côté? Cette flamme ne tient à rien, et il n'y a aucun corps qui pût ni la guider, ni la tenir assujettie. Elle consumerait bientôt tout corps qui la tiendrait renfermée dans son enceinte. Où va-t-elle? Qui lui a appris à tourner sans cesse et si régulièrement dans des espaces où rien ne la gêne? Ne circule-t-elle pas autour de nous tout exprès pour nous servir? Que si cette flamme ne tourne pas, et si au contraire c'est nous qui tournons autour d'elle, je demande d'où vient qu'elle est si bien placée dans le centre de l'univers, pour être comme le foyer ou le cœur de toute la nature? Je demande d'où vient que ce globe, d'une matière si subtile, ne s'échappe jamais d'aucun côté dans ces espaces immenses qui l'environnent, et où tous les corps qui sont fluides semblent devoir céder à l'impétuosité de cette flamme? Enfin je demande d'où vient que le globe de la terre, qui est si dur, tourne si régulièrement autour de cet astre, dans des espaces où nul corps solide ne le tient assujetti, pour régler son cours? Qu'on cherche tant qu'on voudra, dans la physique, les raisons les plus ingénieuses pour expliquer ce fait : toutes ces raisons, supposé même qu'elles soient vraies, se tourneront en preuves de la Divinité. Plus le ressort qui conduit la machine de l'univers est juste, simple, constant, assuré, et fécond en effets utiles, plus il faut qu'une main très-puissante et très industrieuse ait su choisir ce ressort, le plus parfait de tous.

Mais regardons encore une fois ces voûtes immenses, où brillent les astres, et qui couvrent nos têtes. Si ce sont des voûtes solides, qui en est l'architecte? Qui est-ce qui a attaché tant de grands corps lumineux à certains endroits de ces voûtes, de distance en distance? Qui est-ce qui fait tourner si régulièrement ces voûtes autour de nous? Si au contraire les cieux ne sont que des espaces immenses remplis de corps fluides, comme l'air qui nous environne, d'où vient que tant de corps solides y flottent sans s'enfoncer jamais, et sans se rapprocher jamais les uns des autres? Depuis tant de siècles que nous avons des observations astronomiques, on est encore à découvrir le moindre dérangement dans les cieux. Un corps fluide donne-t-il un arrangement si constant et si régulier

aux corps solides qui nagent circulairement dans son enceinte?

Mais que signifie cette multitude presque innombrable d'étoiles? La profusion avec laquelle la main de Dieu les a répandues sur son ouvrage fait voir qu'elles ne coûtent rien à sa puissance. Il en a semé les cieux, comme un prince magnifique répand l'argent à pleines mains, ou comme il met des pierreries sur un habit. Que quelqu'un dise, tant qu'il lui plaira, que ce sont autant de mondes semblables à la terre que nous habitons; je le suppose pour un moment. Combien doit être puissant et sage celui qui fait des mondes aussi innombrables que les grains de sable qui couvrent le rivage des mers, et qui conduit sans peine, pendant tant de siècles, tous ces mondes errants, comme un berger conduit un troupeau! Si au contraire ce sont seulement des flambeaux allumés, pour luire à nos yeux dans ce petit globe qu'on nomme la terre, quelle puissance, que rien ne lasse, et à qui rien ne coûte! Quelle profusion, pour donner à l'homme, dans ce petit coin de l'univers, un spectacle si étonnant!

Mais parmi ces astres, j'aperçois la lune, qui semble partager avec le soleil le soin de nous éclairer. Elle se montre à point nommé, avec toutes les étoiles, quand le soleil est obligé d'aller ramener le jour dans l'autre hémisphère. Ainsi la nuit même, malgré ses ténèbres, a une lumière, sombre à la vérité, mais douce et utile. Cette lumière est empruntée du soleil, quoique absent. Ainsi tout est ménagé dans l'univers avec un si bel art, qu'un globe voisin de la terre, et aussi ténébreux qu'elle par lui-même, sert néanmoins à lui renvoyer par réflexion les rayons qu'il reçoit du soleil; et que le soleil éclaire par la lune les peuples qui ne peuvent le voir, pendant qu'il doit en éclairer d'autres.

Le mouvement des astres, dira-t-on, est réglé par des lois immuables. Je suppose le fait; mais c'est ce fait même qui prouve ce que je veux établir. Qui est-ce qui a donné à toute la nature des lois tout ensemble si constantes et si salutaires, des lois si simples, qu'on est tenté de croire qu'elles s'établissent d'elles-mêmes; et si fécondes en effets utiles, qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un art merveilleux? D'où nous vient la conduite de cette machine universelle, qui travaille sans cesse pour nous, sans que nous y pensions? A qui attribuerons-nous l'assemblage de tant de ressorts si profonds et si bien concertés, et de tant de corps grands et petits, visibles et invisibles, qui conspirent également pour nous servir? Le moindre atome de cette machine, qui viendrait à se déranger, démonterait toute la nature. Les ressorts d'une montre ne sont point liés avec tant d'industrie et de justesse. Quel est donc ce dessein si suivi, si beau, si bienfaisant? La nécessité de ces lois, loin de m'empêcher d'en chercher l'auteur, ne fait qu'augmenter ma curiosité et mon admiration. Il fallait qu'une main également industrieuse et puissante mît, dans son ouvrage, un ordre également simple et fécond, constant et utile. Je ne crains donc pas de dire, avec l'Écriture, que chaque étoile se hâte d'aller où le Seigneur l'envoie; et que, quand il parle, elles répondent avec tremblement : Nous voici : *Adsumus*[1].

Mais tournons nos regards vers les animaux, encore plus dignes d'admiration que les cieux et les astres. Il y en a des espèces innombrables. Les uns n'ont que deux pieds, d'autres en ont quatre, d'autres en ont un très-grand nombre. Les uns marchent, les autres rampent, d'autres volent, d'autres nagent, d'autres volent, marchent et nagent tout ensemble. Les ailes des oiseaux et les nageoires des poissons sont des rames qui fendent la vague de l'air ou de l'eau, et qui conduisent le corps flottant de l'oiseau ou du poisson, dont la structure est semblable à celle d'un navire. Mais les ailes des oiseaux ont des plumes avec un duvet qui s'enfle à l'air, et qui s'appesantirait dans les eaux : au contraire, les nageoires des poissons ont des pointes dures et sèches, qui fendent l'eau sans en être imbibées, et qui ne s'appesantissent point quand on les mouille. Certains oiseaux qui nagent, comme les cygnes, élèvent en haut leurs ailes et tout leur plumage, de peur de le mouiller, et afin qu'il leur serve comme de voile. Ils ont l'art de tourner ce plumage du côté du vent, et d'aller, comme les vaisseaux, à la bouline, quand le vent ne leur est pas favorable. Les oiseaux aquatiques, tels que les canards, ont aux pattes de grandes peaux qui s'étendent, et qui font des raquettes à leurs pieds, pour les empêcher d'enfoncer dans les bords marécageux des rivières.

Parmi ces animaux, les bêtes féroces, telles que les lions, sont celles qui ont les muscles les plus gros aux épaules, aux cuisses et aux jambes : aussi ces animaux sont-ils souples, agiles, nerveux, et prompts à s'élancer. Les os de leurs mâchoires sont prodigieux, à proportion du reste de leur corps. Ils ont des dents et des griffes, qui leur servent d'armes terribles pour déchirer et pour dévorer les autres animaux.

Par la même raison, les oiseaux de proie, comme les aigles, ont un bec et des ongles qui percent tout.

[1] *Baruch.* III, 35.

Les muscles de leurs ailes sont d'une extrême grandeur, et d'une chair très dure, afin que leurs ailes aient un mouvement plus fort et plus rapide. Aussi ces animaux, quoique assez pesants, s'élèvent-ils sans peine jusque dans les nues, d'où ils s'élancent comme la foudre sur toute proie qui peut les nourrir.

D'autres animaux ont des cornes : leur plus grande force est dans les reins et dans le cou. D'autres ne peuvent que ruer. Chaque espèce a ses armes offensives ou défensives. Leurs chasses sont des espèces de guerres qu'ils font les uns contre les autres, pour les besoins de la vie.

Ils ont aussi leurs règles et leur police. L'un porte, comme la tortue, sa maison dans laquelle il est né; l'autre bâtit la sienne, comme l'oiseau, sur les plus hautes branches des arbres, pour préserver ses petits de l'insulte des animaux qui ne sont point ailés. Il pose même son nid dans les feuillages les plus épais, pour le cacher à ses ennemis. Un autre, comme le castor, va bâtir jusqu'au fond des eaux d'un étang l'asile qu'il se prépare, et sait élever des digues pour le rendre inaccessible par l'inondation. Un autre, comme la taupe, naît avec un museau si pointu et si aiguisé, qu'il perce en un moment le terrain le plus dur, pour se faire une retraite souterraine. Le renard sait creuser un terrier avec deux issues, pour n'être point surpris, et pour éluder les piéges du chasseur.

Les animaux reptiles sont d'une autre fabrique. Ils se plient, ils se replient; par les évolutions de leurs muscles, ils gravissent, ils embrassent, ils serrent, ils accrochent les corps qu'ils rencontrent; ils se glissent subtilement partout. Leurs organes sont presque indépendants les uns des autres : aussi vivent-ils encore après qu'on les a coupés.

Les oiseaux, dit Cicéron [1], qui ont les jambes longues, ont aussi le cou long à proportion, pour pouvoir abaisser leur bec jusqu'à terre, et y prendre leurs aliments. Le chameau est de même. L'éléphant, dont le cou serait trop pesant par sa grosseur, s'il était aussi long que celui du chameau, a été pourvu d'une trompe, qui est un tissu de nerfs et de muscles, qu'il allonge, qu'il retire, qu'il replie en tous sens, pour saisir les corps, pour les enlever et pour les repousser : aussi les Latins ont-ils appelé cette trompe une main.

Certains animaux paraissent faits pour l'homme. Le chien est né pour le caresser, pour se dresser comme il lui plaît, pour lui donner une image agréable de société, d'amitié, de fidélité et de tendresse, pour garder tout ce qu'on lui confie, pour prendre à la course beaucoup d'autres bêtes avec ardeur, et pour les laisser ensuite à l'homme, sans en rien retenir. Le cheval et les autres animaux semblables se trouvent sous la main de l'homme, pour le soulager dans son travail, et pour se charger de mille fardeaux. Ils sont nés pour porter, pour marcher, pour soulager l'homme dans sa faiblesse, et pour obéir à tous ses mouvements. Les bœufs ont la force et la patience en partage, pour traîner la charrue et pour labourer. Les vaches donnent des ruisseaux de lait. Les moutons ont, dans leur toison, un superflu qui n'est pas pour eux, et qui se renouvelle pour inviter l'homme à les tondre toutes les années. Les chèvres même fournissent un crin long, qui leur est inutile, et dont l'homme fait des étoffes pour se couvrir. Les peaux des animaux fournissent à l'homme les plus belles fourrures dans les pays les plus éloignés du soleil. Ainsi l'auteur de la nature a vêtu ces bêtes selon leur besoin : et leurs dépouilles servent encore ensuite d'habits aux hommes, pour les réchauffer dans ces climats glacés.

Les animaux qui n'ont presque point de poil ont une peau très-épaisse et très-dure comme des écailles : d'autres ont des écailles mêmes, qui se couvrent les unes les autres comme les tuiles d'un toit, et qui s'entr'ouvrent ou se resserrent, suivant qu'il convient à l'animal de se dilater ou de se resserrer. Ces peaux et ces écailles servent aux besoins des hommes.

Ainsi, dans la nature, non-seulement les plantes, mais encore les animaux, sont faits pour notre usage. Les bêtes farouches mêmes s'apprivoisent, ou du moins craignent l'homme. Si tous les pays étaient peuplés et policés comme ils devraient l'être, il n'y en aurait point où les bêtes attaquassent les hommes; on ne trouverait plus d'animaux féroces que dans les forêts reculées; et on les réserverait pour exercer la hardiesse, la force et l'adresse du genre humain, par un jeu qui représenterait la guerre, sans qu'on eût jamais besoin de guerre véritable entre les nations.

Mais observez que les animaux nuisibles à l'homme sont les moins féconds, et que les plus utiles sont ceux qui se multiplient davantage. On tue incomparablement plus de bœufs et de moutons qu'on ne tue d'ours et de loups : il y a néanmoins incomparablement moins d'ours et de loups que de bœufs et de moutons sur la terre. Remarquez encore, avec Cicéron, que les femelles de chaque espèce ont des mamelles dont le nombre est proportionné à celui des petits qu'elles portent ordinairement. Plus elles portent de petits, plus la nature leur a fourni de sources de lait pour les allaiter.

[1] *De Nat. Deor.* lib. II, n° 47.

Pendant que les moutons font croître leur laine pour nous, les vers à soie nous filent, à l'envi, de riches étoffes, et se consument pour nous les donner. Ils se font de leurs coques une espèce de tombeau, où ils se renferment dans leur propre ouvrage; et ils renaissent sous une figure étrangère, pour se perpétuer.

D'un autre côté, les abeilles vont recueillir avec soin le suc des fleurs odoriférantes pour en composer leur miel, et elles le rangent avec un ordre qui nous peut servir de modèle. Beaucoup d'insectes se transforment, tantôt en mouches, et tantôt en vers. Si on les trouve inutiles, on doit considérer que ce qui fait partie du grand spectacle de la nature, et qui contribue à sa variété, n'est point sans usage pour les hommes tranquilles et attentifs.

Qu'y a-t-il de plus beau et de plus magnifique que ce grand nombre de républiques d'animaux si bien policées, et dont chaque espèce est d'une construction différente des autres? Tout montre combien la façon de l'ouvrier surpasse la vile matière qu'il a mise en œuvre : tout m'étonne, jusqu'aux moindres moucherons. Si on les trouve incommodes, on doit remarquer que l'homme a besoin de quelques peines mêlées avec ses commodités. Il s'amollirait et il s'oublierait lui-même, s'il n'avait rien qui modérât ses plaisirs, et qui exerçât sa patience.

Considérons maintenant les merveilles qui éclatent également dans les plus grands corps et dans les plus petits. D'un côté je vois le soleil, tant de milliers de fois plus grand que la terre; je le vois qui circule dans des espaces en comparaison desquels il n'est lui-même qu'un atome brillant. Je vois d'autres astres, peut-être encore plus grands que lui, qui roulent dans d'autres espaces, encore plus éloignés de nous. Au delà de tous ces espaces, qui échappent déjà à toute mesure, j'aperçois encore confusément d'autres astres qu'on ne peut plus compter ni distinguer. La terre où je suis n'est qu'un point, par proportion à ce tout où l'on ne trouve jamais aucune borne. Ce tout est si bien arrangé, qu'on n'y pourrait déplacer un seul atome sans déconcerter toute cette immense machine; et elle se meut avec un si bel ordre, que ce mouvement même en perpétue la variété et la perfection. Il faut qu'une main à qui rien ne coûte ne se lasse point de conduire cet ouvrage depuis tant de siècles, et que ses doigts se jouent de l'univers, pour parler comme l'Écriture [1].

D'un autre côté, l'ouvrage n'est pas moins admirable en petit qu'en grand. Je ne trouve pas moins en petit une espèce d'infini qui m'étonne et qui me surmonte. Trouver dans un ciron, comme dans un éléphant ou dans une baleine, des membres parfaitement organisés; y trouver une tête, un corps, des jambes, des pieds formés comme ceux des plus grands animaux! Il y a, dans chaque partie de ces atomes vivants, des muscles, des nerfs, des veines, des artères, du sang; dans ce sang, des esprits, des parties rameuses et des humeurs; dans ces humeurs, des gouttes composées elles-mêmes de diverses parties, sans qu'on puisse jamais s'arrêter dans cette composition infinie d'un tout si fini.

Le microscope nous découvre, dans chaque objet connu, mille objets qui ont échappé à notre connaissance. Combien y a-t-il, en chaque objet découvert par le microscope, d'autres objets que le microscope lui-même ne peut découvrir! Que ne verrions-nous pas, si nous pouvions subtiliser toujours de plus en plus les instruments qui viennent au secours de notre vue, trop faible et trop grossière? Mais suppléons par l'imagination à ce qui nous manque du côté des yeux; et que notre imagination elle-même soit une espèce de microscope qui nous représente en chaque atome mille mondes nouveaux et invisibles. Elle ne pourra pas nous figurer sans cesse de nouvelles découvertes dans les petits corps : elle se lassera; il faudra qu'elle succombe, et qu'elle laisse enfin dans le plus petit organe d'un ciron mille merveilles inconnues.

Renfermons-nous dans la machine de l'animal : elle a trois choses qui ne peuvent être trop admirées : 1° elle a en elle-même de quoi se défendre contre ceux qui l'attaquent pour la détruire; 2° elle a de quoi se renouveler par la nourriture; 3° elle a de quoi perpétuer son espèce par la génération. Examinons un peu ces trois choses.

1° Les animaux ont ce qu'on nomme un instinct, pour s'approcher des objets utiles et pour fuir ceux qui peuvent leur nuire. Ne cherchons point en quoi consiste cet instinct; contentons-nous du simple fait, sans raisonner. Le petit agneau sent de loin sa mère, et court au-devant d'elle. Le mouton est saisi d'horreur aux approches du loup, et s'enfuit avant que d'avoir pu le discerner. Le chien de chasse est presque infaillible pour découvrir par la seule odeur le chemin du cerf. Il y a dans chaque animal un ressort impétueux qui rassemble tout à coup les esprits, qui tend tous les nerfs, qui rend toutes les jointures plus souples, qui augmente d'une manière incroyable dans les périls soudains, la force, l'agilité, la vitesse et les ruses, pour fuir l'objet qui le menace de sa perte. Il n'est pas question ici de savoir

[1] Ludens in orbe terrarum *Prov.* VIII, 31.

si les bêtes ont de la connaissance : je ne prétends entrer en aucune question de philosophie. Les mouvements dont je parle sont entièrement indélibérés, même dans la machine de l'homme. Si un homme qui danse sur la corde raisonnait sur les règles de l'équilibre, son raisonnement lui ferait perdre l'équilibre qu'il garde merveilleusement sans raisonner, et sa raison ne lui servirait qu'à tomber par terre. Il en est de même des bêtes. Dites, si vous voulez, qu'elles raisonnent comme les hommes : en le disant, vous n'affaiblissez en rien ma preuve. Leur raisonnement ne peut jamais servir à expliquer les mouvements que nous admirons le plus en elles. Dira-t-on qu'elles savent les plus fines règles de la mécanique, qu'elles observent avec une justesse si parfaite quand il est question de courir, de sauter, de nager, de se cacher, de se replier, de dérober leur piste aux chiens, ou de se servir de la partie la plus forte de leur corps pour se défendre? Dira-t-on qu'elles savent naturellement les mathématiques, que les hommes ignorent? Osera-t-on dire qu'elles font avec délibération et avec science tous ces mouvements si impétueux et si justes, que les hommes mêmes font sans étude et sans y penser? Leur donnera-t-on de la raison dans ces mouvements mêmes, où il est certain que l'homme n'en a pas?

C'est l'instinct, dira-t-on, qui conduit les bêtes. Je le veux; c'est en effet un instinct; mais cet instinct est une sagacité et une dextérité admirables, non dans la bête, qui ne raisonne ni ne peut avoir alors le loisir de raisonner, mais dans la sagesse supérieure qui la conduit. Cet instinct ou cette sagesse qui pense et veille pour la bête, dans les choses indélibérées où elle ne pourrait ni veiller ni penser, quand même elle serait aussi raisonnable que nous, ne peut être que la sagesse de l'ouvrier qui a fait cette machine. Qu'on ne parle donc plus d'instinct ni de nature : ces noms ne sont que de beaux noms dans la bouche de ceux qui les prononcent. Il y a, dans ce qu'ils appellent nature et instinct, un art et une industrie supérieure, dont l'invention humaine n'est que l'ombre. Ce qui est indubitable, c'est qu'il y a, dans les bêtes, un nombre prodigieux de mouvements entièrement indélibérés, qui sont exécutés selon les plus fines règles de la mécanique. C'est la machine seule qui suit ces règles. Voilà le fait indépendant de toute philosophie; et le fait seul décide.

Que penserait-on d'une montre qui fuirait à propos, qui se replierait, se défendrait, et échapperait, pour se conserver, quand on voudrait la rompre? N'admirerait-on pas l'art de l'ouvrier? Croirait-on que les ressorts de cette montre se seraient formés, proportionnés, arrangés et unis par un pur hasard? Croirait-on avoir expliqué nettement ces opérations si industrieuses, en parlant de l'instinct et de la nature de cette montre, qui marquerait précisément les heures à son maître, et qui échapperait à ceux qui voudraient briser ses ressorts?

2° Qu'y a-t-il de plus beau qu'une machine qui se répare et se renouvelle sans cesse elle-même? L'animal, borné dans ses forces, s'épuise bientôt par le travail; mais plus il travaille, plus il se sent pressé de se dédommager de son travail par une abondante nourriture. Les aliments lui rendent chaque jour la force qu'il a perdue. Il met au dedans de son corps une substance étrangère, qui devient la sienne par une espèce de métamorphose. D'abord elle est broyée, et se change en une espèce de liqueur; puis elle se purifie, comme si on la passait par un tamis pour en séparer tout ce qui est trop grossier; ensuite elle parvient au centre ou foyer des esprits, où elle se subtilise et devient du sang : enfin elle coule et s'insinue par des rameaux innombrables, pour arroser tous les membres; elle se filtre dans les chairs; elle devient chair elle-même; et tant d'aliments, de figures et de couleurs si différentes, ne sont plus qu'une même chair. L'aliment, qui était un corps inanimé, entretient la vie de l'animal, et devient l'animal même.

Les parties qui le composaient autrefois se sont exhalées par une insensible et continuelle transpiration. Ce qui était, il y a quatre ans, un tel cheval, n'est plus que de l'air ou du fumier. Ce qui était alors du foin et de l'avoine est devenu ce même cheval si fier et si vigoureux : du moins il passe pour le même cheval, malgré ce changement insensible de sa substance.

A la nourriture se joint le sommeil. L'animal interrompt non-seulement tous les mouvements extérieurs, mais encore toutes les principales opérations du dedans qui pourraient agiter et dissiper trop les esprits. Il ne lui reste que la respiration et la digestion : c'est-à-dire que tout mouvement qui userait ses forces est suspendu, et que tout mouvement propre à les renouveler s'exerce seul et librement. Ce repos, qui est une espèce d'enchantement, revient toutes les nuits, pendant que les ténèbres empêchent le travail. Qui est-ce qui a inventé cette suspension? Qui est-ce qui a si bien choisi les opérations qui doivent continuer; et qui est-ce qui a exclu, avec un si juste discernement, toutes celles qui ont besoin d'être interrompues? Le lendemain, toutes les fatigues passées sont comme anéanties. L'animal travaille comme s'il n'avait jamais travaillé; et il a une vivacité qui l'invite à un travail nouveau. Par

ce renouvellement, les nerfs sont toujours pleins d'esprits, les chairs sont souples, la peau demeure entiere, quoiqu'elle dût, ce semble, s'user. Le corps vivant de l'animal use bientôt les corps inanimés, même les plus solides, qui sont autour de lui; et il ne s'use point. La peau d'un cheval use plusieurs selles. La chair d'un enfant, quoique si tendre et si délicate, use beaucoup d'habits, pendant qu'elle se fortifie tous les jours. Si ce renouvellement était parfait, ce serait l'immortalité et le don d'une jeunesse éternelle. Mais comme ce renouvellement n'est qu'imparfait, l'animal perd insensiblement ses forces et vieillit, parce que tout ce qui est créé doit porter la marque du néant d'où il est sorti, et avoir une fin.

3° Qu'y a-t-il de plus admirable que la multiplication des animaux? Regardez les individus; nul animal n'est immortel : tout vieillit, tout passe, tout disparaît, tout est anéanti. Regardez les espèces : tout subsiste, tout est permanent et immuable dans une vicissitude continuelle. Depuis qu'il y a sur la terre des hommes soigneux de conserver la mémoire des faits, on n'a vu ni lion, ni tigre, ni sanglier, ni ours se former par hasard dans les antres ou dans les forêts. On ne voit point aussi de productions fortuites de chiens ou de chats; les bœufs et les moutons ne naissent jamais d'eux-mêmes, dans les étables et dans les pâturages. Chacun de ces animaux doit sa naissance à un certain mâle et à une certaine femelle de son espèce. Toutes ces différentes espèces se conservent à peu près de même dans tous les siècles. On ne voit point que depuis trois mille ans aucune soit périe; on ne voit point aussi qu'aucune se multiplie avec un excès incommode pour les autres. Si les espèces des ours, des lions et des tigres se multipliaient à un certain point, ils détruiraient les espèces des cerfs, des daims, des moutons, des chèvres et des bœufs; ils prévaudraient même sur le genre humain, et dépeupleraient la terre. Qui est-ce qui tient la mesure si juste pour n'éteindre jamais ces espèces, et pour ne les laisser jamais trop multiplier?

Mais enfin, cette propagation continuelle de chaque espèce est une merveille à laquelle nous sommes trop accoutumés. Que penserait-on d'un horloger, s'il savait faire des montres qui d'elles-mêmes en produisissent d'autres à l'infini, en sorte que deux premières montres fussent suffisantes pour multiplier et perpétuer l'espèce sur toute la terre? Que dirait-on d'un architecte, s'il avait l'art de faire des maisons qui en fissent d'autres, pour renouveler l'habitation des hommes, avant qu'elles fussent prêtes à tomber en ruine? Voilà ce qu'on voit parmi les animaux. Ils ne sont, si vous le voulez, que de pures machines comme les montres; mais enfin l'auteur de ces machines a mis en elles de quoi se reproduire à l'infini par l'assemblage des deux sexes. Dites, tant qu'il vous plaira, que cette génération d'animaux se fait par des moules, ou par une configuration expresse de chaque individu. Lequel des deux qu'il vous plaise de dire, vous n'épargnez rien, et l'art de l'ouvrier n'en éclate pas moins. Si vous supposez qu'à chaque génération l'individu reçoit, sans aucun moule, une configuration faite exprès, je demande qui est-ce qui conduit la configuration d'une machine si composée, et où éclate une si grande industrie. Si au contraire, pour n'y reconnaître aucun art, vous supposez que les moules déterminent tout, je remonte à ces moules mêmes. Qui est-ce qui les a préparés? Ils sont encore bien plus étonnants que les machines qu'on en veut faire éclore.

Quoi! on s'imagine des moules dans les animaux qui vivaient il y a quatre mille ans, et on assurera qu'ils étaient tellement renfermés les uns dans les autres à l'infini, qu'il y en a eu pour toutes les générations de ces quatre mille années, et qu'il y en a encore de préparés pour la formation de tous les animaux qui continueront l'espèce dans la suite de tous les siècles? Ces moules, qui ont toute la forme de l'animal, ont déjà, comme je viens de le remarquer, par leur configuration, autant de difficulté à être expliqués que les animaux mêmes : mais ils ont d'ailleurs des merveilles bien plus inexplicables. Au moins la configuration de chaque animal, en particulier, ne demande-t-elle qu'autant d'art et de puissance qu'il en faut pour exécuter tous les ressorts qui composent cette machine. Mais qu'on suppose les moules : 1° Il faut dire que chaque moule contient en petit, avec une délicatesse inconcevable, tous les ressorts de la machine même : or, il y a plus d'industrie à faire un ouvrage si composé en si petit volume, qu'à le faire plus en grand. 2° Il faut dire que chaque moule, qui est un individu préparé pour une première génération, renferme distinctement, au dedans de soi, d'autres moules contenus les uns dans les autres à l'infini, pour toutes les générations possibles dans la suite de tous les siècles. Qu'y a-t-il de plus industrieux et de plus étonnant, en matière d'art, que cette préparation d'un nombre infini d'individus, tous formés par avance dans un seul, dont ils doivent éclore? Les moules ne servent donc de rien pour expliquer les générations d'animaux, sans avoir besoin d'y reconnaître aucun art : au contraire, les moules montreraient un plus grand artifice et une plus étonnante composition.

Ce qu'il y a de manifeste et d'incontestable, indépendamment de tous les divers systèmes des philosophes, c'est que le concours fortuit des atomes ne produit jamais sans génération, en aucun endroit de la terre, ni lions, ni tigres, ni ours, ni éléphants, ni cerfs, ni bœufs, ni moutons, ni chats, ni chiens, ni chevaux : ils ne sont jamais produits que par l'accouplement de leurs semblables. Les deux animaux qui en produisent un troisième ne sont point les véritables auteurs de l'art qui éclate dans la composition de l'animal engendré par eux. Loin d'avoir l'industrie de l'exécuter, ils ne savent pas même comment est composé l'ouvrage qui résulte de leur génération; ils n'en connaissent aucun ressort particulier : ils n'ont été que des instruments aveugles et involontaires, appliqués à l'exécution d'un art merveilleux qui leur est absolument étranger et inconnu. D'où vient-il, cet art si merveilleux qui n'est point le leur? Quelle puissance et quelle industrie sait employer, pour des ouvrages d'un dessin si ingénieux, des instruments si incapables de savoir ce qu'ils font, ni d'en avoir aucune vue? Il est inutile de supposer que les bêtes ont de la connaissance. Donnez-leur-en tant qu'il vous plaira dans les autres choses, du moins il faut avouer qu'elles n'ont, dans la génération, aucune part à l'industrie qui éclate dans la composition des animaux qu'elles produisent.

Allons même plus loin, et supposons tout ce qu'on raconte de plus étonnant de l'industrie des animaux. Admirons, tant qu'on le voudra, la certitude avec laquelle un chien s'élance dans le troisième chemin, dès qu'il a senti que la bête qu'il poursuit n'a laissé aucune odeur dans les deux premiers. Admirons la biche qui jette, dit-on, loin d'elle son petit faon dans quelque lieu caché, afin que les chiens ne puissent le découvrir par la senteur de sa piste. Admirons jusqu'à l'araignée, qui tend, par ses filets, des piéges subtils aux moucherons pour les enlacer et pour les surprendre avant qu'ils puissent se débarrasser. Admirons encore, s'il le faut, le héron, qui met, dit-on, sa tête sous son aile pour cacher dans ses plumes son bec, dont il veut percer l'estomac de l'oiseau de proie qui fond sur lui. Supposons tous ces faits merveilleux : la nature entière est pleine de ces prodiges. Mais qu'en faut-il conclure sérieusement? Si on n'y prend bien garde, ils prouveront trop. Dirons-nous que les bêtes ont plus de raison que nous? Leur instinct a sans doute plus de certitude que nos conjectures. Elles n'ont étudié ni dialectique, ni géométrie, ni mécanique; elles n'ont aucune méthode, aucune science, ni aucune culture : ce qu'elles font, elles le font sans l'avoir étudié ni préparé; elles le font tout d'un coup, et sans tenir conseil. Nous nous trompons à toute heure, après avoir bien raisonné ensemble : pour elles, sans raisonner, elles exécutent, à toute heure, ce qui paraît demander le plus de choix et de justesse; leur instinct est infaillible en beaucoup de choses.

Mais ce nom d'instinct n'est qu'un beau nom vide de sens : car que peut-on entendre par un instinct plus juste, plus précis et plus sûr que la raison même, sinon une raison plus parfaite? Il faut donc trouver une merveilleuse raison ou dans l'ouvrage, ou dans l'ouvrier, ou dans la machine, ou dans celui qui l'a composée. Par exemple, quand je vois, dans une montre, une justesse sur les heures qui surpasse toutes mes connaissances, je conclus que si la montre ne raisonne pas, il faut qu'elle ait été formée par un ouvrier qui raisonnait en ce genre plus juste que moi. Tout de même, quand je vois des bêtes qui font, à toute heure, des choses où il paraît une industrie plus sûre que la mienne, j'en conclus aussitôt que cette industrie si merveilleuse doit être nécessairement ou dans la machine, ou dans l'inventeur qui l'a fabriquée. Est-elle dans l'animal même? Quelle apparence y a-t-il qu'il soit si savant et si infaillible en certaines choses? Si cette industrie n'est pas en lui, il faut qu'elle soit dans l'ouvrier qui a fait cet ouvrage, comme tout l'art de la montre est dans la tête de l'horloger.

Ne me répondez point que l'instinct des bêtes est fautif en certaines choses. Il n'est pas étonnant que les bêtes ne soient pas infaillibles en tout, mais il est étonnant qu'elles le soient en beaucoup de choses. Si elles l'étaient en tout, elles auraient une raison infiniment parfaite; elles seraient des divinités. Il ne peut y avoir, dans les ouvrages d'une puissance infinie, qu'une perfection finie; autrement Dieu ferait des créatures semblables à lui, ce qui est impossible. Il ne peut donc mettre de la perfection, et par conséquent de la raison, dans ses ouvrages, qu'avec quelque borne. La borne n'est donc pas une preuve que l'ouvrage soit sans ordre et sans raison. De ce que je me trompe quelquefois, il ne s'ensuit pas que je ne sois point raisonnable, et que tout se fasse en moi par un pur hasard; il s'ensuit seulement que ma raison est bornée et imparfaite. Tout de même, de ce qu'une bête n'est pas infaillible en tout par son instinct, quoiqu'elle le soit en beaucoup de choses, il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait aucune raison dans cette machine; il s'ensuit seulement que cette machine n'a point une raison sans bornes. Mais enfin le fait est constant, savoir, qu'il y a, dans les opérations de cette machine, une conduite réglée, un art merveilleux, une industrie qui va jusqu'à l'in-

faillibilité dans certaines choses. A qui la donnerons-nous cette industrie infaillible? à l'ouvrage, ou à son ouvrier?

Si vous dites que les bêtes ont des âmes différentes de leurs machines, je vous demanderai aussitôt : De quelle nature sont ces âmes entièrement différentes des corps, et attachées à eux? Qui est-ce qui a su les attacher à des natures si différentes? Qui est-ce qui a eu un empire si absolu sur des natures si diverses, pour les mettre dans une société si intime, si régulière, si constante, et où la correspondance est si prompte?

Si, au contraire, vous voulez que la même matière puisse tantôt penser, et tantôt ne penser pas, suivant les divers arrangements et configurations de parties qu'on peut lui donner, je ne vous dirai point ici que la matière ne peut penser, et qu'on ne saurait concevoir que les parties d'une pierre puissent jamais, sans y rien ajouter, se connaître elles-mêmes, quelque degré de mouvement et quelque figure que vous leur donniez : maintenant je me borne à vous demander en quoi consistent cet arrangement et cette configuration précise des parties que vous alléguez. Il faut, selon vous, qu'il y ait un certain degré de mouvement où la matière ne raisonne pas encore, et puis un autre à peu près semblable où elle commence tout-à-coup à raisonner et à se connaître. Qui est-ce qui a su choisir ce degré précis de mouvement? Qui est-ce qui a découvert la ligne selon laquelle les parties doivent se mouvoir? Qui est-ce qui a pris les mesures pour trouver au juste la grandeur et la figure que chaque partie a besoin d'avoir, pour garder toutes les proportions entre elles dans ce tout? Qui est-ce qui a réglé la figure extérieure par laquelle tous ces corps doivent être bornés? En un mot, qui est-ce qui a trouvé toutes les combinaisons dans lesquelles la matière pense, et dont la moindre ne pourrait être retranchée sans que la matière cessât aussitôt de penser? Si vous dites que c'est le hasard, je réponds que vous faites le hasard raisonnable jusqu'au point d'être la source de la raison même. Étrange prévention, de ne vouloir pas reconnaître une cause très-intelligente, d'où nous vient toute intelligence, et d'aimer mieux dire que la plus pure raison n'est qu'un effet de la plus aveugle de toutes les causes dans un sujet tel que la matière, qui lui-même est incapable de connaissance! En vérité, il n'y a rien qu'il ne vaille mieux admettre, que de dire des choses si insoutenables.

La philosophie des anciens, quoique très-imparfaite, avait néanmoins entrevu cet inconvénient; aussi voulait-elle que l'esprit divin, répandu dans tout l'univers, fût une sagesse supérieure qui agît sans cesse dans toute la nature, et surtout dans les animaux, comme les âmes agissent dans les corps, et que cette impression continuelle de l'esprit divin, que le vulgaire nomme instinct, sans entendre le vrai sens de ce terme, fût la vie de tout ce qui vit. Ils ajoutaient que ces étincelles de l'esprit divin étaient le principe de toutes les générations; que les animaux les recevaient dans leur conception et à leur naissance, et qu'au moment de leur mort, ces particules divines se détachaient de toute la matière terrestre, pour s'envoler au ciel, où elles roulaient au nombre des astres. C'est cette philosophie, tout ensemble si magnifique et si fabuleuse, que Virgile exprime avec tant de grâce par ces vers sur les abeilles, où il dit que toutes les merveilles qu'on y admire ont fait dire à plusieurs qu'elles étaient animées par un souffle divin et par une portion de la Divinité; dans la persuasion où ils étaient que Dieu remplit la terre, la mer et le ciel; que c'est de là que les bêtes, les troupeaux et les hommes reçoivent la vie en naissant; et que c'est là que toutes choses rentrent et retournent lorsqu'elles viennent à se détruire, parce que les âmes, qui sont le principe de la vie, loin d'être anéanties par la mort, s'envolent au nombre des astres, et vont établir leur demeure dans le ciel :

Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus
Ætherios, dixere; deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum :
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas :
Scilicet huc reddi deinde ac resoluta referri
Omnia; nec morti esse locum, sed viva volare
Sideris in numerum, atque alto succedere cœlo.
VIRG. *Georg.* lib. IV.

Cette sagesse divine, qui meut toutes les parties connues du monde, avait tellement frappé les stoïciens, et avant eux Platon, qu'ils croyaient que le monde entier était un animal, mais un animal raisonnable, philosophe, sage, enfin le Dieu suprême. Cette philosophie réduisait la multitude des dieux à un seul; et ce seul dieu à la nature, qui était éternelle, infaillible, intelligente, toute-puissante et divine. Ainsi les philosophes, à force de s'éloigner des poëtes, retombaient dans toutes les imaginations poétiques. Ils donnaient, comme les auteurs des fables, une vie, une intelligence, un art, un dessein, à toutes les parties de l'univers qui paraissent le plus inanimées. Sans doute ils avaient bien senti l'art qui est dans la nature, et ils ne se trompaient qu'en attribuant à l'ouvrage l'industrie de l'ouvrier.

Ne nous arrêtons pas davantage aux animaux inférieurs à l'homme : il est temps d'étudier le fond de l'homme même, pour découvrir en lui celui dont

on dit qu'il est l'image. Je ne connais dans toute la nature que deux sortes d'êtres : ceux qui ont de la connaissance, et ceux qui n'en ont pas. L'homme rassemble en lui ces deux manières d'être : il a un corps comme les êtres corporels les plus inanimés; il a un esprit, c'est-à-dire une pensée par laquelle il se connaît, et aperçoit ce qui est autour de lui. S'il est vrai qu'il y ait un premier être qui ait tiré tous les autres du néant, l'homme est véritablement son image, car il rassemble comme lui, dans sa nature, tout ce qu'il y a de perfection réelle dans ces deux diverses manières d'être : mais l'image n'est qu'une image; elle ne peut être qu'une ombre du véritable être parfait.

Commençons l'étude de l'homme par la considération de son corps. Je ne sais, disait une mère à ses enfants, dans l'Écriture sainte[1], comment vous vous êtes formés dans mon sein. En effet, ce n'est point la sagesse des parents qui forme un ouvrage si composé et si régulier; ils n'ont aucune part à cette industrie. Laissons-les donc, et remontons plus haut.

Ce corps est pétri de boue; mais admirons la main qui l'a façonné. Le sceau de l'ouvrier est empreint sur son ouvrage; il semble avoir pris plaisir à faire un chef-d'œuvre avec une matière si vile. Jetons les yeux sur ce corps, où les os soutiennent les chairs qui les enveloppent : les nerfs qui y sont tendus en font toute la force; et les muscles, où les nerfs s'entrelacent, en s'enflant ou en s'allongeant, font les mouvements les plus justes et les plus réguliers. Les os sont brisés de distance en distance; ils ont des jointures où ils s'emboîtent les uns dans les autres, et ils sont liés par des nerfs et par des tendons. Cicéron admire avec raison le bel artifice qui lie ces os[2]. Qu'y a-t-il de plus souple pour tous les divers mouvements? mais qu'y a-t-il de plus ferme et de plus durable? Après même qu'un corps est mort, et que ses parties sont séparées par la corruption, on voit encore ces jointures et ces liaisons qui ne peuvent qu'à peine se détruire. Ainsi, cette machine est droite ou repliée, roide ou souple, comme l'on veut. Du cerveau, qui est la source de tous les nerfs, partent les esprits. Ils sont si subtils, qu'on ne peut les voir, et néanmoins si réels et d'une action si forte, qu'ils font tous les mouvements de la machine et toute sa force. Ces esprits sont en un instant envoyés jusqu'aux extrémités des membres : tantôt ils coulent doucement et avec uniformité; tantôt ils ont, selon les besoins, une impétuosité irrégulière; et ils varient à l'infini les postures, les gestes et les autres actions du corps.

Regardons cette chair : elle est couverte, en certains endroits, d'une peau tendre et délicate, pour l'ornement du corps. Si cette peau, qui rend l'objet si agréable et d'un si doux coloris, était enlevée, le même objet serait hideux, ferait horreur. En d'autres endroits cette même peau est plus dure et plus épaisse, pour résister aux fatigues de ces parties. Par exemple, combien la peau de la plante des pieds est-elle plus grossière que celle du visage! combien celle du derrière de la tête l'est-elle plus que celle du devant! Cette peau est percée partout comme un crible; mais ces trous, qu'on nomme pores, sont insensibles. Quoique la sueur et la transpiration s'exhalent par ces pores, le sang ne s'échappe jamais par là. Cette peau a toute la délicatesse qu'il faut pour être transparente, et pour donner au visage un coloris vif, doux et gracieux. Si la peau était moins serrée et moins unie, le visage paraîtrait sanglant, et comme écorché. Qui est-ce qui a su tempérer et mélanger ces couleurs pour faire une si belle carnation, que les peintres admirent, et n'imitent jamais qu'imparfaitement?

On trouve dans le corps humain des rameaux innombrables : les uns portent le sang du centre aux extrémités, et se nomment artères; les autres le rapportent des extrémités au centre, et se nomment veines. Par ces divers rameaux coule le sang, liqueur douce, onctueuse, et propre, par cette onction, à retenir les esprits les plus déliés, comme on conserve dans les corps gommeux les essences les plus subtiles et les plus spiritueuses. Ce sang arrose la chair. comme les fontaines et les rivières arrosent la terre. Après s'être filtré dans les chairs, il revient à sa source, plus lent et moins plein d'esprit; mais se renouvelle et se subtilise encore de nouveau dans cette source, pour circuler sans fin.

Voyez-vous cet arrangement et cette proportion des membres? Les jambes et les cuisses sont de grands os emboîtés les uns sur les autres, et liés par des nerfs : ce sont deux espèces de colonnes égales et régulières qui s'élèvent pour soutenir tout l'édifice. Mais ces colonnes se plient, et la rotule du genou est un os d'une figure à peu près ronde qui est mis tout exprès dans la jointure pour la remplir et pour la défendre, quand les os se replient pour le fléchissement du genou. Chaque colonne a son piédestal, qui est composé de pièces rapportées, et si bien jointes ensemble qu'elles peuvent se plier ou se tenir roides selon le besoin. Le piédestal tourne, quand on le veut, sous la colonne. Dans ce pied on ne voit que nerfs, que tendons, que petits

[1] *II. Machab.* VII, 22.
[2] *De Nat. Deor.* lib. II, n° 55.

os étroitement liés, afin que cette partie soit tout ensemble plus souple et plus ferme, selon les divers besoins : les doigts mêmes des pieds, avec leurs articles et leurs ongles, servent à tâter le terrain sur lequel on marche, à s'appuyer avec plus d'adresse et d'agilité, à garder mieux l'équilibre du corps, à se hausser ou à se pencher. Les deux pieds s'étendent en avant, pour empêcher que le corps ne tombe de ce côté-là quand il se penche ou qu'il se plie. Les deux colonnes se réunissent par le haut pour porter le reste du corps; et elles sont encore brisées dans cette extrémité, afin que cette jointure donne à l'homme la commodité de se reposer, en s'asseyant sur les deux plus gros muscles de tout le corps.

Le corps de l'édifice est proportionné à la hauteur des colonnes. Il contient toutes les parties qui sont nécessaires à la vie, et qui par conséquent doivent être placées au centre, et renfermées dans le lieu le plus sûr. C'est pourquoi deux rangs de côtes assez serrées, qui sortent de l'épine du dos, comme les branches d'un arbre naissent du tronc, forment une espèce de cercle pour cacher et tenir à l'abri ces parties si nobles et si délicates. Mais comme les côtes ne pourraient fermer entièrement ce centre du corps humain sans empêcher la dilatation de l'estomac et des entrailles, elles n'achèvent de former le cercle que jusqu'à un certain endroit, au-dessus duquel elles laissent un vide, afin que le dedans puisse s'élargir avec facilité pour la respiration et pour la nourriture.

Pour l'épine du dos, on ne voit rien, dans tous les ouvrages des hommes, qui soit travaillé avec un tel art : elle serait trop roide et trop fragile, si elle n'était faite que d'un seul os; en ce cas, les hommes ne pourraient jamais se plier. L'auteur de cette machine a remédié à cet inconvénient en formant des vertèbres, qui, s'emboîtant les uns dans les autres, font un tout de pièces rapportées, qui a plus de force qu'un tout d'une seule pièce. Ce composé est tantôt souple et tantôt roide : il se redresse et se replie en un moment, comme on le veut. Toutes ces vertèbres ont dans le milieu une ouverture qui sert pour faire passer un allongement de la substance du cerveau jusqu'aux extrémités du corps, et pour y envoyer promptement des esprits par ce canal.

Mais qui n'admirera la nature des os? Ils sont très-durs, et on voit que la corruption même de tout le reste du corps ne les altère en rien. Cependant ils sont pleins de trous innombrables qui les rendent plus légers; et ils sont même, dans le milieu, pleins de la moelle qui doit les nourrir. Ils sont percés précisement dans les endroits où doivent passer les ligaments qui les attachent les uns aux autres. De plus, leurs extrémités sont plus grosses que le milieu, et font comme deux têtes à demi-rondes pour faire tourner plus facilement un os avec un autre, afin que le tout puisse se replier sans peine.

Dans l'enceinte des côtes sont placés avec ordre tous les grands organes, tels que ceux qui servent à faire respirer l'homme, ceux qui digèrent les aliments, et ceux qui font un sang nouveau. La respiration est nécessaire pour tempérer la chaleur interne, causée par le bouillonnement du sang, et par le cours impétueux des esprits. L'air est comme un aliment dont l'animal se nourrit, et par le moyen duquel il se renouvelle dans tous les moments de sa vie.

La digestion n'est pas moins nécessaire pour préparer les aliments à être changés en sang. Le sang est une liqueur propre à s'insinuer partout, et à s'épaissir en chair dans les extrémités, pour réparer dans tous les membres ce qu'ils perdent sans cesse par la transpiration, et par la dissipation des esprits. Les poumons sont comme de grandes enveloppes, qui, étant spongieuses, se dilatent et se compriment facilement; et comme ils prennent et rendent sans cesse beaucoup d'air, ils forment une espèce de soufflet en mouvement continuel.

L'estomac a un dissolvant qui cause la faim, et qui avertit l'homme du besoin de manger. Ce dissolvant, qui picote l'estomac, lui prépare par ce mésaise un plaisir très-vif lorsqu'il est apaisé par les aliments. Alors l'homme se remplit délicieusement d'une matière étrangère, qui lui ferait horreur s'il la pouvait voir dès qu'elle est introduite dans son estomac, et qui lui déplaît même quand il la voit étant déjà rassasié. L'estomac est fait comme une poche. Là les aliments, changés par une prompte coction, se confondent tous en une liqueur douce, qui devient ensuite une espèce de lait nommé chyle, et qui, parvenant enfin au cœur, y reçoit, par l'abondance des esprits, la forme, la vivacité et la couleur du sang. Mais pendant que le suc le plus pur des aliments passe de l'estomac dans les canaux destinés à faire le chyle et le sang, les parties grossières de ces mêmes aliments sont séparées, comme le son l'est de la fleur de farine, par un tamis; et elles sont rejetées en bas, pour en délivrer le corps par les issues les plus cachées, et les plus reculées des organes des sens, de peur qu'ils n'en soient incommodés. Ainsi les merveilles de cette machine sont si grandes, qu'on en trouve d'inépuisables, même jusque dans les fonctions les plus humiliantes, que l'on n'oserait expliquer en détail.

Il est vrai que les parties internes de l'homme ne sont pas agréables à voir comme les extérieures, mais remarquez qu'elles ne sont pas faites pour être vues. Il fallait même, selon le but de l'art, qu'elles ne pussent être découvertes sans horreur; et qu'ainsi un homme ne pût le découvrir, et entamer cette machine dans un autre homme, qu'avec une violente répugnance. C'est cette horreur qui prépare la compassion et l'humanité dans les cœurs, quand un homme en voit un autre qui est blessé. Ajoutez, avec saint Augustin [1], qu'il y a dans ces parties internes une proportion, un ordre et une industrie qui charment encore plus l'esprit attentif que la beauté extérieure ne saurait plaire aux yeux du corps. Ce dedans de l'homme, qui est tout ensemble si hideux et si admirable, est précisement comme il doit être pour montrer une boue travaillée de main divine. On y voit tout ensemble également, et la fragilité de la créature, et l'art du Créateur.

Du haut de cet ouvrage si précieux que nous avons dépeint, pendent les deux bras, qui sont terminés par les mains, et qui ont une parfaite symétrie entre eux. Les bras tiennent aux épaules, de sorte qu'ils ont un mouvement libre dans cette jointure. Ils sont encore brisés au coude et au poignet, pour pouvoir se replier et se tourner avec promptitude. Les bras sont de la juste longueur qu'il faut pour atteindre à toutes les parties du corps. Ils sont nerveux et pleins de muscles, afin qu'ils puissent, avec les reins, être souvent en action, et soutenir les plus grandes fatigues de tout le corps. Les mains sont un tissu de nerfs et d'osselets enchâssés les uns dans les autres, qui ont toute la force et toute la souplesse convenables pour tâter les corps voisins, pour les saisir, pour s'y accrocher, pour les lancer, pour les attirer, pour les repousser, pour les démêler, et pour les détacher les uns des autres. Les doigts, dont les bouts sont armés d'ongles, sont faits pour exercer, par la variété et la délicatesse de leurs mouvements, les arts les plus merveilleux. Les bras et les mains servent encore, suivant qu'on les étend ou qu'on les replie, à mettre le corps en état de se pencher, sans s'exposer à aucune chute. La machine a en elle-même, indépendamment de toutes les pensées qui viennent après coup, une espèce de ressort qui lui fait trouver soudainement l'équilibre dans tous ses contrastes.

Au-dessus du corps s'élève le cou, ferme ou flexible, selon qu'on le veut. Est-il question de porter un pesant fardeau sur la tête, le cou devient roide comme s'il n'était que d'un seul os. Faut-il pencher ou tourner la tête, le cou se plie en tous sens, comme si on en démontait tous les os. Ce cou, médiocrement élevé au-dessus des épaules, porte sans peine la tête, qui règne sur tout le corps. Si elle était moins grosse, elle n'aurait aucune proportion avec le reste de la machine, Si elle était plus grosse, outre qu'elle serait disproportionnée et difforme, sa pesanteur accablerait le cou, et courrait risque de faire tomber l'homme du côté où elle pencherait un peu trop. Cette tête, fortifiée de tous côtés par des os très-épais et très-durs, pour mieux conserver le précieux trésor qu'elle enferme, s'emboîte dans les vertèbres du cou, et a une communication très-prompte avec toutes les autres parties du corps. Elle contient le cerveau, dont la substance humide, molle et spongieuse, est composée de fils tendres et entrelacés. C'est là le centre des merveilles dont nous parlerons dans la suite. Le crâne se trouve percé régulièrement, avec une proportion et une symétrie exactes, pour les deux yeux, pour les deux oreilles, pour la bouche et pour le nez. Il y a des nerfs destinés aux sensations qui s'exercent dans la plupart de ces conduits. Le nez, qui n'a point de nerfs pour sa sensation, a un os cribleux pour faire passer les odeurs jusqu'au cerveau.

Parmi les organes de ces sensations, les principaux sont doubles, pour conserver dans un côté ce qui pourrait manquer dans l'autre par quelque accident. Ces deux organes d'une même sensation sont mis en symétrie, sur le devant ou sur les côtés, afin que l'homme en puisse faire un plus facile usage, ou à droite, ou à gauche, ou vis-à-vis de lui, c'est-à-dire vers l'endroit où ses jointures dirigent sa marche et toutes ses actions. D'ailleurs la flexibilité du cou fait que tous ces organes se tournent en un instant de quelque côté qu'il veut.

Tout le derrière de la tête, qui est le moins en état de se défendre, est le plus épais : il est orné de cheveux, qui servent en même temps à fortifier la tête contre les injures de l'air. Mais les cheveux viennent sur le devant pour accompagner le visage et lui donner plus de grâce.

Le visage est le côté de la tête qu'on nomme le devant, et où les principales sensations sont rassemblées avec un ordre et une proportion qui le rendent très-beau, à moins que quelque accident n'altère un ouvrage si régulier. Les deux yeux sont égaux, placés vers le milieu et aux deux côtés de la tête, afin qu'ils puissent découvrir sans peine de loin, à droite et à gauche, tous les objets étrangers, et qu'ils puissent veiller commodément pour la sûreté de toutes les parties du corps. L'exacte symétrie avec laquelle ils sont placés fait l'ornement du visage. Celui qui les a faits y a allumé je ne sais

[1] *De Civ. Dei*, lib. XXII, cap. XXIV, n° 4, t. VII.

quelle flamme céleste, à laquelle rien ne ressemble dans tout le reste de la nature. Ces yeux sont des espèces de miroirs, où se peignent tour à tour et sans confusion, dans le fond de la rétine, tous les objets du monde entier, afin que ce qui pense dans l'homme puisse les voir dans ces miroirs. Mais quoique nous apercevions tous les objets par un double organe, nous ne voyons pourtant jamais les objets comme doubles, parce que les deux nerfs qui servent à la vue dans nos yeux ne sont que deux branches qui se réunissent dans une même tige, comme les deux branches des lunettes se réunissent dans la partie supérieure qui les joint. Les yeux sont ornés de deux sourcils égaux; et afin qu'ils puissent s'ouvrir et se fermer, ils sont enveloppés de paupières bordés d'un poil qui défend une partie si délicate.

Le front donne de la majesté et de la grâce à tout le visage : il sert à relever les traits. Sans le nez, posé dans le milieu, tout le visage serait plat et difforme. On peut juger de cette difformité quand on a vu des hommes en qui cette partie du visage est mutilée. Il est placé immédiatement au-dessus de la bouche, pour discerner plus commodément par les odeurs tout ce qui est propre à nourrir l'homme. Les deux narines servent tout ensemble à la respiration et à l'odorat. Voyez les lèvres : leur couleur vive, leur fraîcheur, leur figure, leur arrangement et leur proportion avec les autres traits, embellissent tout le visage. La bouche, par la correspondance de ses mouvements avec ceux des yeux, l'anime, l'égaie, l'attriste, l'adoucit, le trouble, et exprime chaque passion par des marques sensibles. Outre que les lèvres s'ouvrent pour recevoir l'aliment, elles servent encore, par leur souplesse et par la variété de leurs mouvements, à varier les sons qui font la parole. Quand elles s'ouvrent, elles découvrent un double rang de dents dont la bouche est ornée : ces dents sont de petits os enchâssés avec ordre dans les deux mâchoires; et les mâchoires ont un ressort pour s'ouvrir, et un pour se fermer, en sorte que les dents brisent comme un moulin les aliments, pour en préparer la digestion. Mais ces aliments ainsi brisés passent dans l'estomac par un conduit différent de celui de la respiration; et ces deux canaux, quoique si voisins, n'ont rien de commun.

La langue est un tissu de petits muscles et de nerfs, si souple qu'elle se replie, comme un serpent, avec une mobilité et une souplesse inconcevables : elle fait dans la bouche ce que font les doigts, ou ce que fait l'archet d'un maître sur un instrument de musique, elle va frapper tantôt les dents, tantôt le palais. Il y a un conduit qui va au dedans du cou, depuis le palais jusqu'à la poitrine : ce sont des anneaux de cartilages enchâssés très-juste les uns dans les autres, et garnis au dedans d'une tunique ou membrane très-polie, pour faire mieux résonner l'air poussé par les poumons. Ce conduit a, du côté du palais, un bout qui n'est ouvert que comme une flûte, par une fente qui s'élargit ou qui se resserre à propos, pour grossir la voix ou pour la rendre plus claire. Mais de peur que les aliments, qui ont leur canal séparé, ne se glissent dans celui de la respiration, il y a une espèce de soupape qui fait sur l'orifice du conduit de la voix comme un pont-levis pour faire passer les aliments, sans qu'il en tombe aucune parcelle subtile ni aucune goutte par la fente dont je viens de parler. Cette espèce de soupape est très-mobile, et se replie très-subtilement; de manière qu'en tremblant sur cet orifice entr'ouvert, elle fait toutes les plus douces modulations de la voix. Ce petit exemple suffit pour montrer en passant, et sans entrer d'ailleurs dans aucun détail de l'anatomie, combien est merveilleux l'art des parties internes. Cet organe, tel que je viens de le représenter, est le plus parfait de tous les instruments de musique; et tous les autres ne sont parfaits qu'autant qu'ils l'imitent.

Qui pourrait expliquer la délicatesse des organes par lesquels l'homme discerne les saveurs et les odeurs innombrables des corps? Mais comment se peut-il faire que tant de voix frappent ensemble mon oreille sans se confondre, et que ces sons me laissent, après qu'ils ne sont plus, des ressemblances si vives et si distinctes de ce qu'ils ont été? Avec quel soin l'ouvrier qui a fait nos corps a-t-il donné à nos yeux une enveloppe humide et coulante pour les fermer! et pourquoi a-t-il laissé nos oreilles ouvertes? C'est, dit Cicéron [1], que les yeux ont besoin de se fermer à la lumière pour le sommeil, et que les oreilles doivent demeurer ouvertes pendant que les yeux se ferment, pour nous avertir et pour nous éveiller par le bruit, quand nous courons risque d'être surpris.

Qui est-ce qui grave dans mon œil, en un instant, le ciel, la mer, la terre, situés dans une distance presque infinie? Comment peuvent se ranger et se démêler dans un si petit organe les images fidèles de tous les objets de l'univers, depuis le soleil jusqu'à des atomes? La substance du cerveau, qui conserve avec ordre des représentations si naïves de tant d'objets dont nous avons été frappés depuis que nous sommes au monde, n'est-elle pas le prodige le plus étonnant? On admire avec raison l'invention des livres, où l'on conserve la mémoire de tant de

[1] *De Nat. Deor.* lib. II, n° 56.

faits et le recueil de tant de pensées; mais quelle comparaison peut-on faire entre le plus beau livre et le cerveau d'un homme savant ? Sans doute ce cerveau est un recueil infiniment plus précieux et d'une plus belle invention que le livre. C'est dans ce petit réservoir qu'on trouve à point nommé toutes les images dont on a besoin; on les appelle; elles viennent : on les renvoie; elles se renfoncent je ne sais où, et disparaissent, pour laisser la place à d'autres. On ferme et on ouvre son imagination, comme un livre : on en tourne, pour ainsi dire, les feuillets; on passe soudainement d'un bout à l'autre : on a même des espèces de tables dans la mémoire, pour indiquer les lieux où se trouvent certaines images reculées. Ces caractères innombrables, que l'esprit de l'homme lit intérieurement avec tant de rapidité, ne laissent aucune trace distincte dans un cerveau qu'on ouvre. Cet admirable livre n'est qu'une substance molle, ou une espèce de peloton composé de fils tendres et entrelacés. Quelle main a su cacher dans cette espèce de boue, qui paraît si informe, des images si précieuses, et rangées avec un si bel art?

Tel est le corps de l'homme en gros. Je n'entre point dans le détail de l'anatomie; car mon dessein n'est que de découvrir l'art qui est dans la nature, par le simple coup d'œil, sans aucune science. Le corps de l'homme pourrait sans doute être beaucoup plus grand et beaucoup plus petit. S'il n'avait, par exemple, qu'un pied de hauteur, il serait insulté par la plupart des animaux, qui l'écraseraient sous leurs pieds. S'il était haut comme les plus grands clochers, un petit nombre d'hommes consumeraient en peu de jours tous les aliments d'un pays; ils ne pourraient trouver ni chevaux, ni autres bêtes de charge qui pussent les porter ni les traîner dans aucune machine roulante; ils ne pourraient trouver assez de matériaux pour bâtir des maisons proportionnées à leur grandeur : il ne pourrait y avoir qu'un petit nombre d'hommes sur la terre, et ils manqueraient de la plupart des commodités. Qui est-ce qui a réglé la taille de l'homme à une mesure précise? qui est-ce qui a réglé celle de tous les autres animaux avec proportion à celle de l'homme? L'homme est le seul de tous les animaux qui est droit sur ses pieds. Par là il a une noblesse et une majesté qui le distinguent, même au dehors, de tout ce qui vit sur la terre.

Non-seulement sa figure est la plus noble, mais encore il est le plus fort et le plus adroit de tous les animaux à proportion de sa grandeur. Qu'on examine de près la pesanteur et la masse de la plupart des bêtes les plus terribles, on trouvera qu'elles ont plus de matière que le corps d'un homme; et cependant un homme vigoureux a plus de force de corps que la plupart des bêtes farouches : elles ne sont redoutables pour lui que par leurs dents et par leurs griffes. Mais l'homme, qui n'a point dans ses membres de si fortes armes naturelles, a des mains dont la dextérité surpasse, pour se faire des armes, tout ce que la nature a donné aux bêtes. Ainsi l'homme perce de ses traits, ou fait tomber dans ses piéges, et enchaîne les animaux les plus forts et les plus furieux; il sait même les apprivoiser dans leur captivité, et s'en jouer comme il lui plaît : il se fait flatter par les lions et par les tigres; il monte sur les éléphants.

Mais le corps de l'homme, qui paraît le chef-d'œuvre de la nature, n'est point comparable à sa pensée. Il est certain qu'il y a des corps qui ne pensent pas; on n'attribue aucune connaissance à la pierre, au bois, aux métaux, qui sont néanmoins certainement des corps. Il est même si naturel de croire que la matière ne peut penser, que tous les hommes sans prévention ne peuvent s'empêcher de rire quand on leur soutient que les bêtes ne sont que de pures machines; parce qu'ils ne sauraient concevoir que de pures machines puissent avoir les connaissances qu'ils prétendent apercevoir dans les bêtes : ils trouvent que c'est faire des jeux d'enfants qui parlent avec leurs poupées, que de vouloir donner quelque connaissance à de pures machines. De là vient que les anciens mêmes, qui ne connaissaient rien de réel qui ne fût un corps, voulaient néanmoins que l'âme de l'homme fût d'un cinquième élément, ou une espèce de quintessence sans nom, inconnue ici-bas, indivisible et immuable, toute céleste et toute divine, parce qu'ils ne pouvaient concevoir que la matière terrestre des quatre éléments pût penser et se connaître elle-même [1].

Mais supposons tout ce qu'on voudra, et ne contestons contre aucune secte de philosophes. Voici une alternative que nul philosophe ne peut éviter. Ou la matière peut devenir pensante, sans y rien ajouter; ou bien la matière ne saurait penser; et ce qui pense en nous est un être distingué d'elle, qui lui est uni. Si la matière peut devenir pensante sans y rien ajouter, il faut au moins avouer que toute matière n'est point pensante, et que la matière même qui pense aujourd'hui, ne pensait point il y a cinquante ans : par exemple, la matière du corps d'un jeune homme ne pensait point dix ans avant sa nais-

[1] Aristoteles quintam quamdam naturam censet esse, e qua sit mens. Cogitare enim, et providere, et discere, et docere... in horum quatuor generum nullo inesse putat; quintum genus adhibet, vacans nomine. CIC. *Tuscul. Quæst.* lib. I, nº 10.

sance : il faudra donc dire que la matière peut acquérir la pensée par un certain arrangement, et par un certain mouvement de ses parties. Prenons, par exemple, la matière d'une pierre ou d'un amas de sable : cette portion de matière ne pense nullement. Pour la faire commencer à penser, il faut figurer, arranger, mouvoir en un certain sens et à un certain degré toutes ses parties. Qui est-ce qui a su trouver avec tant de justesse cette proportion, cette configuration, cet arrangement, ce mouvement en un tel sens et point dans un autre, ce mouvement à un tel degré, au-dessus et au-dessous duquel la matière ne penserait jamais? Qui est-ce qui a donné toutes ces modifications si justes et si précises à une matière vile et informe, pour en former le corps d'un enfant, et pour le rendre peu à peu raisonnable?

Si au contraire on dit que la matière ne peut être pensante sans y rien ajouter, et qu'il faut un autre être qui s'unisse à elle, je demande quel sera cet autre être qui pense, pendant que la matière à laquelle il est uni ne fait que se mouvoir. Voilà deux natures bien dissemblables. Nous ne connaissons l'une que par des figures et des mouvements locaux; nous ne connaissons l'autre que par des perceptions et par des raisonnements. L'une ne donne point l'idée de l'autre, et leurs idées n'ont rien de commun.

D'où vient que des êtres si dissemblables sont si intimement unis ensemble dans l'homme? d'où vient que les mouvements du corps donnent si promptement et si infailliblement certaines pensées à l'âme? d'où vient que les pensées de l'âme donnent si promptement et si infailliblement certains mouvements au corps? d'où vient que cette société si régulière dure soixante-dix ou quatre-vingts ans sans aucune interruption? d'où vient que cet assemblage de deux êtres et de deux opérations si différentes fait un composé si juste, que tant de gens sont tentés de croire que c'est un tout simple et indivisible? Quelle main a pu lier ces deux extrémités? Elles ne se sont point liées d'elles-mêmes. La matière n'a pu faire un pacte avec l'esprit; car elle n'a par elle-même ni pensée ni volonté pour faire des conditions. D'un autre côté, l'esprit ne se souvient point d'avoir fait un pacte avec la matière, et il ne pourrait être assujetti à ce pacte, s'il l'avait oublié. S'il avait résolu librement et par lui-même de s'assujettir à la matière, il ne s'y assujettirait que quand il s'en souviendrait, et quand il lui plairait. Cependant il est certain qu'il dépend malgré lui du corps, et qu'il ne peut s'en délivrer, à moins qu'il ne détruise les organes du corps par une mort violente.

D'ailleurs, quand même l'esprit se serait assujetti volontairement à la matière, il ne s'ensuivrait pas que la matière fût mutuellement assujettie à l'esprit. L'esprit aurait, à la vérité, certaines pensées quand le corps aurait certains mouvements; mais le corps ne serait point déterminé à avoir à son tour certains mouvements dès que l'esprit aurait certaines pensées. Or il est certain que cette dépendance est réciproque. Rien n'est plus absolu que l'empire de l'esprit sur le corps. L'esprit veut, et tous les membres du corps se remuent à l'instant, comme s'ils étaient entraînés par les plus puissantes machines. D'un autre côté, rien n'est plus manifeste que le pouvoir du corps sur l'esprit. Le corps se meut, et à l'instant l'esprit est forcé de penser avec plaisir ou avec douleur à certains objets. Quelle main également puissante sur ces deux natures si diverses a pu leur imposer le joug, et les tenir captives dans une société si exacte et si inviolable? Dira-t-on que c'est le hasard? Si on le dit, entendra-t-on ce qu'on dira, et le pourra-t-on faire entendre aux autres? Le hasard a-t-il accroché, par un concours d'atomes, les parties du corps avec l'esprit? Si l'esprit peut s'accrocher à des parties du corps, il faut qu'il ait des parties lui-même, et par conséquent qu'il soit un vrai corps; auquel cas nous retombons dans la première réponse, que j'ai déjà réfutée. Si au contraire l'esprit n'a point de parties, rien ne peut l'accrocher avec celles du corps, et le hasard n'a pas de quoi les attacher ensemble.

Enfin mon alternative revient toujours, et elle est décisive. Si l'esprit et le corps ne sont qu'un tout composé de matière, d'où vient que cette matière, qui ne pensait pas hier, a commencé à penser aujourd'hui? qui est-ce qui lui a donné ce qu'elle n'avait pas, et qui est incomparablement plus noble qu'elle, quand elle est sans pensée? Ce qui lui donne la pensée ne l'a-t-il point lui-même; et la donnera-t-il sans l'avoir? Supposé même que la pensée résulte d'une certaine configuration, d'un certain arrangement et d'un degré du mouvement en un certain sens de toutes les parties de la matière, quel ouvrier a su trouver toutes ces combinaisons si justes et si précises pour faire une machine pensante? Si au contraire l'esprit et le corps sont deux natures différentes, quelle puissance supérieure à ces deux natures a pu les attacher ensemble, sans que l'esprit y ait aucune part, ni qu'il sache comment cette union s'est faite? Qui est-ce qui commande ainsi, avec cet empire suprême, aux esprits et aux corps, pour les tenir dans une correspondance et dans une espèce de police si incompréhensibles?

Remarquez que l'empire de mon esprit sur mon

corps est souverain, et qu'il est néanmoins aveugle. Il est souverain dans son étendue bornée, puisque ma simple volonté, sans effort et sans préparation, fait mouvoir tout à coup immédiatement tous les membres de mon corps, selon les règles de cette machine. Comme l'Écriture nous représente Dieu, qui dit après la création de l'univers : *Que la lumière soit; et elle fut :* de même la seule parole intérieure de mon âme, sans effort, sans préparation, fait ce qu'elle dit. Je dis en moi-même cette parole si intérieure, si simple et si momentanée : Que mon corps se meuve; et il se meut. A cette simple et intime volonté, toutes les parties de mon corps travaillent déjà, tous les nerfs sont tendus, tous les ressorts se hâtent de concourir ensemble, et toute la machine obéit, comme si chacun de ses organes les plus secrets entendait une voix souveraine et toute puissante. Voilà sans doute la puissance la plus simple et la plus efficace qu'on puisse concevoir. Il n'y en a aucun autre exemple dans tous les êtres que nous connaissons. C'est précisément celle que les hommes persuadés de la divinité lui attribuent dans tout l'univers. L'attribuerai-je à mon faible esprit, ou plutôt à la puissance qu'il a sur mon corps, qui est si différente de lui? croirai-je que ma volonté a cet empire suprême par son propre fonds, elle qui est si faible et si imparfaite? Mais d'où vient que, parmi tant de corps, elle n'a ce pouvoir que sur un seul? Nul autre corps ne se remue selon ses désirs. Qui lui a donné sur un seul corps ce qu'elle n'a sur aucun autre? osera-t-on encore revenir à nous alléguer le hasard?

Cette puissance, qui est si souveraine, est en même temps aveugle. Le paysan le plus ignorant sait aussi bien mouvoir son corps que le philosophe le mieux instruit de l'anatomie. L'esprit du paysan commande à ses nerfs, à ses muscles, à ses tendons, à ses esprits animaux, qu'il ne connaît pas, et dont il n'a jamais ouï parler. Sans pouvoir les distinguer, et sans savoir où ils sont, il les trouve; il s'adresse précisément à ceux dont il a besoin, et il ne prend point les uns pour les autres.

Un danseur de corde ne fait que vouloir, et à l'instant les esprits coulent avec impétuosité, tantôt dans certains nerfs, et tantôt en d'autres : tous ces nerfs se tendent ou se relâchent à propos. Demandez-lui ce que c'est qu'un nerf; il n'en sait rien. Demandez-lui quels sont ceux qu'il a mis en mouvement, et par où il a commencé à les ébranler; il ne comprend pas même ce que vous voulez lui dire; il ignore profondément ce qu'il a fait dans tous les ressorts intérieurs de sa machine.

Le joueur de luth, qui connaît parfaitement toutes les cordes de son instrument, qui les voit de ses yeux, qui les touche l'une après l'autre de ses doigts, s'y méprend : mais l'âme, qui gouverne la machine du corps humain, en meut tous les ressorts à propos, sans les voir, sans les discerner, sans en savoir ni la figure, ni la situation, ni la force; et elle ne s'y mécompte point. Quel prodige! mon esprit commande à ce qu'il ne connaît point, et qu'il ne peut voir; à ce qui ne le connaît point, et qui est incapable de connaissance; et il est infailliblement obéi. Que d'aveuglement! que de puissance! L'aveuglement est de l'homme; mais la puissance, de qui est-elle? à qui l'attribuerons-nous, si ce n'est à celui qui voit ce que l'homme ne voit pas, et qui fait en lui ce qui le surpasse? Mon âme a beau vouloir remuer les corps qui l'environnent, et qu'elle connaît très-directement, aucun ne se remue; elle n'a aucun pouvoir pour ébranler le moindre atome par sa volonté : il n'y a qu'un seul corps, que quelque puissance supérieure doit lui avoir rendu propre. A l'égard de ce corps, elle n'a qu'à vouloir, et tous les ressorts de cette machine, qui lui sont inconnus, se meuvent à propos et de concert pour lui obéir.

Saint Augustin, qui a fait ces réflexions, les a parfaitement exprimées : « Les parties internes de « nos corps, dit-il [1], ne peuvent être vivantes que « par nos âmes; mais nos âmes les animent bien « plus facilement qu'elles ne peuvent les connaître.... « L'âme ne connaît point le corps qui lui est sou« mis.... Elle ne sait point pourquoi elle ne met les « nerfs en mouvement que quand il lui plaît, et « pourquoi au contraire la pulsation des veines est « sans interruption, quand même elle ne le voudrait « pas. Elle ignore quelle est la première partie du « corps qu'elle remue immédiatement, pour mou« voir par celle-là toutes les autres.... Elle ne sait « point pourquoi elle sent malgré elle, et ne meut « les membres que quand il lui plaît. C'est elle qui « fait ces choses dans le corps. D'où vient qu'elle « ne sait ni ce qu'elle fait, ni comment elle le fait? « Ceux qui s'instruisent de l'anatomie, dit encore « ce Père, apprennent d'autrui ce qui se passe en « eux, et qui est fait par eux-mêmes. Pourquoi, « dit-il, n'ai-je aucun besoin de leçon pour savoir « qu'il y a dans le ciel, à une prodigieuse distance « de moi, un soleil et des étoiles? et pourquoi ai-je « besoin d'un maître pour apprendre par où com« mence le mouvement, quand je remue le doigt? « Je ne sais comment se fait ce que je fais moi-même « au dedans de moi. Nous sommes trop élevés à

[1] *De Anima et ejus orig.* lib. IV, cap. V, n° 6, 7, t. X.

« l'égard de nous-mêmes, et nous ne saurions nous « comprendre. »

En effet, nous ne saurions trop admirer cet empire absolu de l'âme sur des organes corporels qu'elle ne connaît pas, et l'usage continuel qu'elle en fait sans les discerner. Cet empire se montre principalement par rapport aux images tracées dans notre cerveau. Je connais tous les corps de l'univers qui ont frappé mes sens depuis un grand nombre d'années : j'en ai des images distinctes qui me les représentent, en sorte que je crois les voir lors même qu'ils ne sont plus. Mon cerveau est comme un cabinet de peintures dont tous les tableaux se remueraient, et se rangeraient, au gré du maître de la maison. Les peintres, par leur art, n'atteignent jamais qu'à une ressemblance imparfaite: pour les portraits que j'ai dans la tête, ils sont si fidèles, que c'est en les consultant que j'aperçois les défauts de ceux des peintres, et que je les corrige en moi-même. Ces images, plus ressemblantes que les chefs-d'œuvre de l'art des peintres, se gravent-elles dans ma tête sans aucun art? est-ce un livre dont tous les caractères se soient rangés d'eux-mêmes? S'il y a de l'art, il ne vient pas de moi; car je trouve au dedans de moi ce recueil d'images sans avoir jamais pensé ni à les graver, ni à les mettre en ordre. Mais encore toutes ces images se présentent et se retirent comme il me plaît, sans faire aucune confusion : je les appelle, elles viennent; je les renvoie, elles se renfoncent je ne sais où : elles s'assemblent ou se séparent, comme je le veux. Je ne sais ni où elles demeurent, ni ce qu'elles sont : cependant je les trouve toujours prêtes.

L'agitation de tant d'images anciennes et nouvelles qui se réveillent, qui se joignent, qui se séparent, ne trouble point un certain ordre qu'elles ont. Si quelques-unes ne se présentent pas au premier ordre, du moins je suis assuré qu'elles ne sont pas loin : il faut qu'elles soient cachées dans certains recoins enfoncés. Je ne les ignore point comme les choses que je n'ai jamais connues; au contraire, je sais confusément ce que je cherche. Si quelque autre image se présente en la place de celle que j'ai appelée, je la renvoie sans hésiter, en lui disant : Ce n'est pas vous dont j'ai besoin. Mais où sont donc ces objets à demi oubliés? Ils sont présents au dedans de moi, puisque je les y cherche, et que je les y retrouve. Enfin, comment y sont-ils, puisque je les cherche longtemps en vain? où vont-ils?

« Je ne suis plus, dit saint Augustin [1], ce que « j'étais, lorsque je pensais ce que je n'ai pu retrou-« ver. Je ne sais, continue ce Père, comment il ar-« rive que je sois ainsi soustrait à moi-même et « privé de moi, ni comment est-ce que je suis en-« suite comme rapporté et rendu à moi-même. Je « suis comme un autre homme, et transporté ail-« leurs, quand je cherche, et que je ne trouve pas ce « que j'avais confié à ma mémoire. Alors nous ne « pouvons arriver jusqu'à nous; nous sommes comme « si nous étions des étrangers éloignés de nous : nous « n'y arrivons que quand nous trouvons ce que nous « cherchons. Mais où est ce que nous cherchons, si « ce n'est au dedans de nous? et qu'est-ce que nous « cherchons, si ce n'est nous-mêmes?... Une telle « profondeur nous étonne. »

Je me souviens distinctement d'avoir connu ce que je ne connais plus; je me souviens de mon oubli même; je me rappelle les portraits de chaque personne en chaque âge de la vie où je l'ai vue autrefois. La même personne repasse plusieurs fois dans ma tête : d'abord je la vois enfant, puis jeune, et enfin âgée. Je place des rides sur le même visage où je vois d'un autre côté les grâces tendres de l'enfance, je joins ce qui n'est plus avec ce qui est encore, sans confondre ces extrémités. Je conserve un je ne sais quoi qui est tour à tour toutes les choses que j'ai connues depuis que je suis au monde. De ce trésor inconnu sortent tous les parfums, toutes les harmonies, tous les goûts, tous les degrés de lumière, toutes les couleurs et toutes leurs nuances; enfin toutes les figures qui ont passé par mes sens, et qu'ils ont confiées à mon cerveau.

Je renouvelle quand il me plaît la joie que j'ai ressentie il y a trente ans : elle revient; mais quelquefois ce n'est plus elle-même; elle paraît sans me réjouir : je me souviens d'avoir été bien aise, et je ne le suis point actuellement dans ce souvenir. D'un autre côté je renouvelle d'anciennes douleurs : elles sont présentes, car je les aperçois distinctement telles qu'elles ont été en leur temps : rien ne m'échappe de leur amertume et de la vivacité de leurs sentiments; mais elles ne sont plus elles-mêmes, elles ne me troublent plus, elles sont émoussées. Je vois toute leur rigueur sans la ressentir, ou, si je la ressens, ce n'est que par représentation, et cette représentation d'une peine autrefois cuisante n'est plus qu'un jeu : l'image des douleurs passées me réjouit. Il en est de même des plaisirs. Un cœur vertueux s'afflige en rappelant le souvenir de ses plaisirs déréglés : ils sont présents, car ils se montrent avec tout ce qu'ils ont eu de plus doux et de plus flatteur : mais ils ne sont plus eux-mêmes; et de telles joies ne reviennent que pour affliger.

Voilà donc deux merveilles également incompréhensibles; l'une, que mon cerveau soit une espèce

[1] *De Anima et ejus orig.* lib. IV, cap. VII, n° 10.

de livre, où il y ait un nombre presque infini d'images et de caractères rangés avec un ordre que je n'ai point fait, et que le hasard n'a pu faire. Je ne l'ai point fait; car je n'ai jamais eu la moindre pensée ni d'écrire rien dans mon cerveau, ni d'y donner aucun ordre aux images et aux caractères que j'y traçais : je ne songeais qu'à voir les objets lorsqu'ils frappaient mes sens. Le hasard n'a pu non plus faire un si merveilleux livre; tout l'art même des hommes est trop imparfait pour atteindre jamais à une si haute perfection. Quelle main donc a pu le composer?

La seconde merveille que je trouve dans mon cerveau, c'est de voir que mon esprit lise avec tant de facilité tout ce qu'il lui plaît dans ce livre intérieur. Il lit des caractères qu'il ne connaît point. Jamais je n'en ai vu les traces empreintes dans mon cerveau; et la substance de mon cerveau elle-même, qui est comme le papier du livre, m'est entièrement inconnue. Tous ces caractères innomblables se transposent, et puis reprennent leur rang pour m'obéir : j'ai une puissance comme divine sur un ouvrage que je ne connais point, et qui est incapable de connaissance : ce qui n'entend rien entend ma pensée, et l'exécute dans le moment. La pensée de l'homme n'a aucun empire sur les corps; je le vois en parcourant toute la nature. Il n'y a qu'un seul corps que ma simple volonté remue, comme si elle était une divinité; et elle en remue tous les ressorts les plus subtils, sans les connaître. Qui est-ce qui l'a unie à ce corps, et lui a donné tant d'empire sur lui?

Finissons ces remarques par une courte réflexion sur le fond de notre esprit. J'y trouve un mélange incompréhensible de grandeur et de faiblesse. Sa grandeur est réelle : il rassemble sans confusion le passé avec le présent, et il perce par ses raisonnements jusque dans l'avenir; il a l'idée des corps et celle des esprits; il a l'idée de l'infini même, car il en affirme tout ce qui lui convient, et il en nie tout ce qui ne lui convient pas. Dites-lui que l'infini est triangulaire; il vous répondra sans hésiter, que ce qui n'a aucune borne ne peut avoir aucune figure. Demandez-lui qu'il vous assigne la première des unités qui composent un nombre infini; il vous répondra d'abord qu'il ne peut y avoir ni premier ni dernier, ni commencement ni fin, ni nombre dans l'infini; parce que si on pouvait y marquer une première ou une dernière unité, on pourrait ajouter quelque autre unité auprès de celle-là, et par conséquent augmenter le nombre : or un nombre ne peut être infini lorsqu'il peut recevoir quelque addition, et qu'on peut lui assigner une borne du côté où il peut recevoir un accroissement.

C'est même dans l'infini que mon esprit connaît le fini. Qui dit un homme malade dit un homme qui n'a pas la santé; qui dit un homme faible dit un homme qui manque de force. On ne conçoit la maladie, qui n'est qu'une privation de la santé, qu'en se représentant la santé même comme un bien réel dont cet homme est privé : on ne conçoit la faiblesse qu'en se représentant la force comme un avantage réel que cet homme n'a pas : on ne conçoit les ténèbres, qui ne sont rien de positif, qu'en niant et par conséquent en concevant la lumière du jour, qui est très-réelle et très-positive. Tout de même on ne conçoit le fini qu'en lui attribuant une borne, qui est une pure négation d'une plus grande étendue. Ce n'est donc que la privation de l'infini; et on ne pourrait jamais se représenter la privation de l'infini, si on ne concevait l'infini même; comme on ne pourrait concevoir la maladie, si on ne concevait la santé, dont elle n'est que la privation. D'où vient cette idée de l'infini en nous?

Oh! que l'esprit de l'homme est grand! il porte en lui de quoi s'étonner et se surpasser infiniment lui-même : ses idées sont universelles, éternelles et immuables. Elles sont universelles; car lorsque je dis : Il est impossible d'être et de n'être pas : le tout est plus grand que sa partie : une ligne parfaitement circulaire n'a aucune partie droite : entre deux points donnés, la ligne droite est la plus courte : le centre d'un cercle parfait est également éloigné de tous les points de la circonférence : un triangle équilatéral n'a aucun angle obtus ni droit; toutes ces vérités ne peuvent souffrir aucune exception; il ne pourra jamais y avoir d'être, de ligne, de cercle, d'angle, qui ne soit suivant ces règles. Ces règles sont de tous les temps, ou, pour mieux dire, elles sont avant tous les temps, et seront toujours au delà de toute durée compréhensible. Que l'univers se bouleverse et s'anéantisse; qu'il n'y ait plus même aucun esprit pour raisonner sur les êtres, sur les lignes, sur les cercles et sur les angles; il sera toujours également vrai en soi que la même chose ne peut tout ensemble être et n'être pas; qu'un cercle parfait ne peut avoir aucune portion de ligne droite; que le centre d'un cercle parfait ne peut être plus d'un côté de la circonférence que de l'autre, etc. On peut bien ne penser pas actuellement à ces vérités; et il pourrait même se faire qu'il n'y aurait ni univers, ni esprits capables de penser à ces vérités : mais enfin ces vérités n'en seraient pas moins constantes en elles-mêmes, quoique nul esprit ne les connût; comme les rayons du soleil n'en seraient pas moins véritables, quand même tous les hommes seraient aveugles, et que personne n'aurait des yeux pour en être éclairé.

En assurant que deux et deux font quatre, dit saint Augustin [1], non-seulement on est assuré de dire vrai, mais on ne peut douter que cette proposition n'ait été toujours également vraie, et qu'elle ne doive l'être éternellement. Ces idées que nous portons au fond de nous-mêmes, n'ont point de bornes et n'en peuvent souffrir. On ne peut point dire que ce que j'ai avancé sur le centre des cercles parfaits ne soit vrai que pour un certain nombre de cercles : cette proposition est vraie par une nécessité évidente pour tous les cercles à l'infini.

Ces idées sans bornes ne peuvent jamais ni changer, ni s'effacer en nous, ni être altérées : elles sont le fond de notre raison. Il est impossible, quelque effort qu'on fasse sur son propre esprit, de parvenir à douter jamais sérieusement de ce que ces idés nous représentent avec clarté. Par exemple, je ne puis entrer dans un doute sérieux pour savoir si le tout est plus grand qu'une de ses parties, si le centre d'un cercle parfait est également éloigné de tous les points de la circonférence. L'idée de l'infini est en moi comme celle des nombres, des lignes, des cercles, d'un tout et d'une partie. Changer nos idées, ce serait anéantir la raison même. Jugeons de notre grandeur par l'infini immuable qui est empreint au dedans de nous, et qui ne peut jamais y être effacé.

Mais de peur qu'une grandeur si réelle ne nous éblouisse et ne nous flatte dangereusement, hâtons-nous de jeter les yeux sur notre faiblesse. Ce même esprit qui voit sans cesse l'infini, et dans la règle de l'infini toutes les choses finies, ignore aussi à l'infini tous les objets qui l'environnent. Il s'ignore profondément lui-même ; il marche comme à tâtons dans un abîme de ténèbres : il ne sait ni ce qu'il est, ni comment il est attaché à un corps, ni comment il a tant d'empire sur tous les ressorts de ce corps qu'il ne connaît point. Il ignore ses propres pensées et ses propres volontés : il ne sait avec certitude ni ce qu'il croit, ni ce qu'il veut. Souvent il s'imagine croire et vouloir ce qu'il n'a ni cru ni voulu. Il se trompe ; et ce qu'il a de meilleur, c'est de le reconnaître. Il joint à l'erreur des pensées le déréglement de la volonté ; il est réduit à gémir dans l'expérience de sa corruption.

Voilà l'esprit de l'homme, faible, incertain, borné, plein d'erreurs. Qui est-ce qui a mis l'idée de l'infini, c'est-à-dire du parfait, dans un sujet si borné et si rempli d'imperfection ? Se l'est-il donnée lui-même cette idée si haute et si pure, cette idée qui est elle-même une espèce d'infini en représentation ? Quel être fini distingué de lui a pu lui donner ce qui est si disproportionné, avec tout ce qui est renfermé dans quelque borne ? Supposons que l'esprit de l'homme est comme un miroir, où les images de tous les corps voisins viennent s'imprimer : quel être a pu mettre en nous l'image de l'infini si l'infini ne fut jamais ? Qui peut mettre dans un miroir l'image d'une objet chimérique, qui n'a jamais été vis-à-vis de la glace de ce miroir ? Cette image de l'infini n'est point un amas confus d'objets finis, que l'esprit prenne mal à propos pour un infini véritable : c'est le vrai infini dont nous avons la pensée. Nous le connaissons si bien, que nous le distinguons précisément de tout ce qu'il n'est pas, et que nulle subtilité ne peut nous mettre aucun autre objet en sa place. Nous le connaissons si bien, que nous rejetons de lui toute propriété qui marque la moindre borne. Enfin nous le connaissons si bien, que c'est en lui seul que nous connaissons tout le reste, comme on connaît la nuit par le jour, et la maladie par la santé.

Encore une fois, d'où vient une image si grande ? La prend-on dans le néant ? L'être borné peut-il imaginer et inventer l'infini, si l'infini n'est point ? Notre esprit si faible et si court ne peut se former par lui-même cette image, qui n'aurait aucun patron. Aucun des objets extérieurs qui nous environnent ne peut nous donner cette image ; car ils ne peuvent nous donner l'image que de ce qu'ils sont ; et ils ne sont rien que de borné et d'imparfait. Où la prenons-nous donc cette image distincte, qui ne ressemble à rien de tout ce que nous sommes, et de tout ce que nous connaissons ici-bas hors de nous ? D'où nous vient-elle ? Où est donc cet infini que nous ne pouvons comprendre parce qu'il est réellement infini, et que nous ne pouvons néanmoins méconnaître, parce que nous le distinguons de tout ce qui lui est inférieur ? Où est-il ? S'il n'était pas, pourrait-il venir se graver au fond de notre esprit ?

Mais outre l'idée de l'infini, j'ai encore des notions universelles et immuables qui sont la règle de tous mes jugements. Je ne puis juger d'aucune chose qu'en les consultant, et il ne dépend pas de moi de juger contre ce qu'elles me représentent. Mes pensées, loin de pouvoir corriger ou forcer cette règle, sont elles-mêmes corrigées malgré moi par cette règle supérieure, et elles sont invinciblement assujetties à sa décision. Quelque effort d'esprit que je fasse, je ne puis jamais parvenir, comme je viens de le remarquer, à douter que deux et deux ne fassent quatre ; que le tout ne soit plus grand que sa partie ; que le centre d'un cercle par-

[1] *De lib. Arb.* lib. II, cap. VIII, n° 21 et seq., t. I.

fait ne soit également distant de tous les points de la circonférence. Je ne suis point libre de nier ces propositions; et si je nie ces vérités, ou d'autres à peu près semblables, j'ai en moi quelque chose qui est au-dessus de moi, et qui me ramène par force au but. Cette règle fixe et immuable est si intérieure et si intime, que je suis tenté de la prendre pour moi-même : mais elle est au-dessus de moi, puisqu'elle me corrige, me redresse, me met en défiance contre moi-même, et m'avertit de mon impuissance. C'est quelque chose qui m'inspire à toute heure, pourvu que je l'écoute; et je ne me trompe jamais qu'en ne l'écoutant pas. Ce qui m'inspire me préserverait sans cesse de toute erreur, si j'étais docile et sans précipitation; car cette inspiration intérieure m'apprendrait à bien juger des choses qui sont à ma portée, et sur lesquelles j'ai besoin de former quelque jugement. Pour les autres, elle m'apprendrait à n'en juger pas; et cette seconde sorte de leçon n'est pas moins importante que la première. Cette règle intérieure est ce que je nomme ma raison : mais je parle de ma raison sans pénétrer la force de ce terme, comme je parle de la nature et de l'instinct sans entendre ce que signifient ces expressions.

A la vérité ma raison est en moi ; car il faut que je rentre sans cesse en moi-même pour la trouver : mais la raison supérieure qui corrige dans le besoin, et que je consulte, n'est point à moi, et elle ne fait point partie de moi-même. Cette règle est parfaite et immuable : je suis changeant et imparfait. Quand je me trompe, elle ne perd point sa droiture : quand je me détrompe, ce n'est pas elle qui revient au but: c'est elle qui, sans s'en être jamais écartée, a l'autorité sur moi de m'y rappeler et de m'y faire revenir. C'est un maître intérieur qui me fait taire, qui me fait parler, qui me fait croire, qui me fait douter, qui me fait avouer mes erreurs ou confirmer mes jugements : en l'écoutant, je m'instruis; en m'écoutant moi-même, je m'égare. Ce maître est partout, et sa voix se fait entendre, d'un bout de l'univers à l'autre, à tous les hommes comme à moi. Pendant qu'il me corrige en France, il corrige d'autres hommes à la Chine, au Japon, dans le Mexique et dans le Pérou, par les mêmes principes.

Deux hommes qui ne se sont jamais vus, qui n'ont jamais entendu parler l'un de l'autre, et qui n'ont jamais eu de liaison avec aucun autre homme qui ait pu leur donner des notions communes, parlent aux deux extrémités de la terre sur un certain nombre de vérités, comme s'ils étaient de concert. On sait infailliblement par avance dans un hémisphère ce qu'on répondra dans l'autre sur ces vérités. Les hommes de tous les pays et de tous les temps, quelque éducation qu'ils aient reçue, se sentent invinciblement assujettis à penser et à parler de même. Le maître qui nous enseigne sans cesse nous fait penser tous de la même façon. Dès que nous nous hâtons de juger, sans écouter sa voix avec défiance de nous-mêmes, nous pensons et nous disons des songes pleins d'extravagance.

Ainsi, ce qui paraît le plus à nous, et être le fond de nous-mêmes, je veux dire notre raison, est ce qui nous est le moins propre, et qu'on doit croire le plus emprunté. Nous recevons sans cesse et à tout moment une raison supérieure à nous, comme nous respirons sans cesse l'air, qui est un corps étranger, ou comme nous voyons sans cesse tous les objets voisins de nous à la lumière du soleil, dont les rayons sont des corps étrangers à nos yeux.

Cette raison supérieure domine jusqu'à un certain point, avec un empire absolu, tous les hommes les moins raisonnables, et fait qu'ils sont toujours tous d'accord, malgré eux, sur ces points. C'est elle qui fait qu'un sauvage du Canada pense beaucoup de choses comme les philosophes grecs et romains les ont pensées. C'est elle qui fait que les géomètres chinois ont trouvé à peu-près les mêmes vérités que les européens, pendant que ces peuples si éloignés étaient inconnus les uns aux autres. C'est elle qui fait qu'on juge au Japon comme en France, que deux et deux font quatre; et il ne faut pas craindre qu'aucun peuple change d'opinion là-dessus. C'est elle qui fait que les hommes pensent encore aujourd'hui sur divers points comme on pensait il y a quatre mille ans. C'est elle qui donne des pensées uniformes aux hommes les plus jaloux et les plus irréconciliables entre eux : c'est elle par qui les hommes de tous les siècles et de tous les pays sont comme enchaînés autour d'un certain centre immobile, et qui les tient unis par certaines règles invariables, qu'on nomme les premiers principes, malgré les variations infinies d'opinions qui naissent en eux de leurs passions, de leurs distractions et de leurs caprices, pour tous leurs autres jugements moins clairs. C'est elle qui fait que les hommes, tout dépravés qu'ils sont, n'ont point encore osé donner ouvertement le nom de vertu au vice, et qu'ils sont réduits à faire semblant d'être justes, sincères, modérés, bienfaisants, pour s'attirer l'estime les uns des autres.

On ne parvient point à estimer ce qu'on voudrait pouvoir estimer, ni à mépriser ce qu'on voudrait pouvoir mépriser. On ne peut forcer cette barrière éternelle de la vérité et de la justice. Le maître in-

térieur, qu'on nomme raison, le reproche intérieurement avec un empire absolu. Il ne le souffre pas, et il sait borner la folie la plus impudente des hommes. Après tant de siècles de règne effréné du vice, la vertu est encore nommée vertu, et elle ne peut être dépossédée de son nom par ses ennemis les plus brutaux et les plus téméraires.

De là vient que le vice, quoique triomphant dans le monde, est encore réduit à se déguiser sous le masque de l'hypocrisie, ou de la fausse probité, pour s'attirer une estime qu'il n'ose espérer en se montrant à découvert. Ainsi, malgré toute impudence, il rend un hommage forcé à la vertu, en voulant se parer de ce qu'elle a de plus beau pour recevoir les honneurs qu'elle se fait rendre. On critique, il est vrai, les hommes vertueux, et ils sont effectivement toujours répréhensibles en cette vie par leurs imperfections : mais les hommes les plus vicieux ne peuvent venir à bout d'effacer en eux l'idée de la vraie vertu. Il n'y a point encore eu d'homme sur la terre qui ait pu gagner, ni sur les autres, ni sur lui-même, d'établir dans le monde qu'il est plus estimable d'être trompeur que d'être sincère; d'être emporté et malfaisant, que d'être modéré et de faire du bien.

Le maître intérieur et universel dit donc toujours et partout les mêmes vérités. Nous ne sommes point ce maître : il est vrai que nous parlons souvent sans lui, et plus haut que lui; mais alors nous nous trompons, nous bégayons, nous ne nous entendons pas nous-mêmes, nous craignons même de voir que nous nous sommes trompés, et nous fermons l'oreille, de peur d'être humiliés par ses corrections. Sans doute l'homme qui craint d'être corrigé par cette raison incorruptible, et qui s'égare toujours en ne la suivant pas, n'a pas cette raison parfaite, universelle et immuable qui la corrige malgré lui. En toutes choses, nous trouvons comme deux principes au dedans de nous : l'un donne, l'autre reçoit; l'un manque, l'autre supplée; l'un se trompe, l'autre corrige; l'un va de travers par sa pente, l'autre le redresse : c'est cette expérience mal prise et mal entendue qui avait fait tomber dans l'erreur les marcionites et les manichéens. Chacun sent en soi une raison bornée et subalterne, qui s'égare dès qu'elle échappe à une entière subordination, et qui ne se corrige qu'en rentrant sous le joug d'une autre raison supérieure, universelle et immuable. Ainsi tout porte en nous la marque d'une raison subalterne, bornée, participée, empruntée, et qui a besoin qu'une autre la redresse à chaque moment. Tous les hommes sont raisonnables de la même raison, qui se communique à eux selon divers degrés : il y a un certain nombre de sages; mais la sagesse, où ils puisent comme dans la source, et qui les fait ce qu'ils sont, est unique.

Où est-elle cette sagesse? où est-elle cette raison commune et supérieure tout ensemble à toutes les raisons bornées et imparfaites du genre humain? Où est-il donc cet oracle qui ne se tait jamais, et contre lequel ne peuvent jamais rien tous les vains préjugés des peuples? Où est-elle cette raison qu'on a sans cesse besoin de consulter, et qui nous prévient pour nous inspirer le désir d'entendre sa voix? Où est-elle cette vive lumière qui *illumine tout homme venant en ce monde* [1]? Où est-elle cette pure et douce lumière qui non-seulement éclaire les yeux ouverts, mais qui ouvre les yeux fermés; qui guérit les yeux malades, qui donne des yeux à ceux qui n'en ont pas, pour la voir; enfin qui inspire le désir d'être éclairé par elle, et qui se fait aimer par ceux mêmes qui craignent de la voir? Tout œil la voit; et il ne verrait rien s'il ne la voyait pas, puisque c'est par elle et à la faveur de ses purs rayons qu'il voit toutes choses. Comme le soleil sensible éclaire tous les corps, de même ce soleil d'intelligence éclaire tous les esprits. La substance de l'œil de l'homme n'est point la lumière; au contraire, l'œil emprunte à chaque moment la lumière des rayons du soleil. Tout de même mon esprit n'est point la raison primitive, la vérité universelle et immuable; il est seulement l'organe par où passe cette lumière originale, et qui en est éclairé.

Il y a un soleil des esprits, qui les éclaire tous, beaucoup mieux que le soleil visible n'éclaire les corps : ce soleil des esprits nous donne tout ensemble et sa lumière et l'amour de sa lumière pour la chercher. Ce soleil de vérité ne laisse aucune ombre, et il luit en même temps dans les deux hémisphères : il brille autant sur nous la nuit que le jour : ce n'est point au dehors qu'il répand ses rayons; il habite en chacun de nous. Un homme ne peut jamais dérober ses rayons à un autre homme : on le voit également en quelque coin de l'univers qu'on soit caché. Un homme n'a jamais besoin de dire à un autre : Retirez-vous, pour me laisser voir ce soleil; vous me dérobez ses rayons, vous enlevez la portion qui m'est due. Ce soleil ne se couche jamais, et ne souffre aucun nuage que ceux qui sont formés par nos passions : c'est un jour sans ombre; il éclaire les sauvages mêmes dans les antres les plus profonds et les plus obscurs : il n'y a que les yeux malades qui se ferment à sa lumière; et encore même n'y a-t-il point d'homme si malade et si aveugle qui ne marche encore à la lueur de quelque lumière som-

[1] *Joan.* I, 9.

bre qui lui reste de ce soleil intérieur des consciences. Cette lumière universelle découvre et représente à nos esprits tous les objets; et nous ne pouvons rien juger que par elle, comme nous ne pouvons discerner aucun corps qu'aux rayons du soleil.

Les hommes peuvent nous parler pour nous instruire; mais nous ne pouvons les croire qu'autant que nous trouvons une certaine conformité entre ce qu'ils nous disent et ce que nous dit le maître intérieur. Après qu'ils ont épuisé tous leurs raisonnements, il faut toujours revenir à lui, et l'écouter, pour la décision. Si un homme nous disait qu'une partie égale le tout dont elle est partie, nous ne pourrions nous empêcher de rire, et il se rendrait méprisable, au lieu de nous persuader : c'est au fond de nous-mêmes, par la consultation du maître intérieur, que nous avons besoin de trouver les vérités qu'on nous enseigne, c'est-à-dire qu'on nous propose extérieurement. Ainsi, à proprement parler, il n'y a qu'un seul véritable maître qui enseigne tout et sans lequel on n'apprend rien. Les autres maîtres nous ramènent toujours dans cette école intime, où il parle seul. C'est là que nous recevons ce que nous n'avions pas; c'est là que nous apprenons ce que nous avions ignoré; c'est là que nous retrouvons ce que nous avions perdu par l'oubli; c'est dans le fond intime de nous mêmes qu'il nous garde certaines connaissances comme ensevelies, qui se réveillent au besoin; c'est là que nous rejetons le mensonge que nous avions cru. Loin de juger ce maître, c'est par lui seul que nous sommes jugés souverainement en toutes choses. C'est un juge désintéressé, et supérieur à nous. Nous pouvons refuser de l'écouter, et nous étourdir; mais en l'écoutant nous ne pouvons le contredire. Rien ne ressemble moins à l'homme que ce maître invisible qui l'instruit et qui le juge avec tant de rigueur et de perfection. Ainsi notre raison, bornée, incertaine, fautive, n'est qu'une inspiration faible et momentanée d'une raison primitive, suprême et immuable, qui se communique avec mesure à tous les êtres intelligents.

On ne peut point dire que l'homme se donne lui-même les pensées qu'il n'avait pas : on peut encore moins dire qu'il les reçoive des autres hommes, puisqu'il n'admet et ne peut rien admettre du dehors sans le trouver aussi dans son propre fonds, en consultant au dedans de soi les principes de la raison, pour voir si ce qu'on lui dit y répugne. Il y a donc une école intérieure où l'homme reçoit ce qu'il ne peut ni se donner, ni attendre des autres hommes, qui vivent d'emprunt comme lui.

Voilà donc deux raisons que je trouve en moi : l'une est moi-même; l'autre est au-dessus de moi. Celle qui est moi est très-imparfaite, fautive, incertaine, prévenue, précipitée, sujette à s'égarer, changeante, opiniâtre, ignorante et bornée, enfin elle ne possède jamais rien que d'emprunt. L'autre est commune à tous les hommes, et supérieure à eux; elle est parfaite, éternelle, immuable, toujours prête à se communiquer en tous lieux, et à redresser tous les esprits qui se trompent, enfin incapable d'être jamais ni épuisée ni partagée, quoiqu'elle se donne à tous ceux qui la veulent. Où est cette raison parfaite, qui est si près de moi, et si différente de moi? où est-elle? Il faut quelque chose de réel; car le néant ne peut être parfait, ni perfectionner les natures imparfaites. Où est-elle cette raison suprême? N'est-elle pas le Dieu que je cherche?

Je trouve encore d'autres traces de la Divinité en moi; en voici une bien touchante :

Je connais des nombres prodigieux, avec les rapports qui sont entre eux. Par où me vient cette connaissance? Elle est si distincte que je n'en puis douter sérieusement, et que je redresse d'abord, sans hésiter, tout homme qui manque à la suivre en supputant.

Si un homme dit que 17 et 3 font 22, je me hâte de lui dire : 17 et 3 ne font que 20 : aussitôt il est vaincu par sa propre lumière, et il acquiesce à ma correction. Le même maître, qui parle en moi pour le corriger, parle aussitôt en lui pour lui dire qu'il doit se rendre. Ce ne sont point deux maîtres qui soient convenus de nous accorder; c'est quelque chose d'indivisible, d'éternel, d'immuable, qui parle en même temps avec une persuasion invincible dans tous les deux. Encore une fois, d'où me vient cette notion si juste des nombres? Les nombres ne sont tous que des unités répétées. Tout nombre n'est qu'une composition ou une répétition d'unités. Le nombre de 2 n'est que de deux unités; le nombre de 4 se réduit à 1 répété quatre fois. On ne peut donc concevoir aucun nombre sans concevoir l'unité, qui est le fondement essentiel de tout nombre possible[1]. On ne peut donc concevoir aucune répétition d'unités sans concevoir l'unité même qui en est le fond.

Mais par où est-ce que je puis connaître quelque unité réelle? Je n'en ai jamais vu, ni même imaginé par le rapport de mes sens. Que je prenne le plus subtil atome; il faut qu'il ait une figure, une longueur, une largeur et une profondeur; un dessus, un dessous, un côté gauche, un autre droit; et le dessus n'est point le dessous; un côté n'est point l'autre. Cet atome n'est donc pas véritablement un; il est composé de parties. Or le

[1] S. AUG. *de lib. Arb.* lib. II, cap VIII, n° 22, t. I.

composé est un nombre réel, et une multitude d'êtres : ce n'est point une unité réelle : c'est un assemblage d'êtres dont l'un n'est pas l'autre.

Je n'ai donc jamais appris ni par mes yeux, ni par mes oreilles, ni par mes mains, ni même par mon imagination, qu'il y ait dans la nature aucune réelle unité; au contraire, mes sens et mon imagination ne me présentent jamais rien que de composé, rien qui ne soit un nombre réel, rien qui ne soit une multitude. Toute unité m'échappe sans cesse; elle me fuit, comme par une espèce d'enchantement. Puisque je la cherche dans tant de divisions d'un atôme, j'en ai certainement l'idée distincte; et ce n'est que par sa simple et claire idée que je parviens, en la répétant, à connaître tant d'autres nombres. Mais puisqu'elle m'échappe dans toutes les divisions des corps de la nature, il s'ensuit clairement que je ne l'ai jamais connue par le canal de mes sens et de mon imagination. Voilà donc une idée qui est en moi indépendamment des sens, de l'imagination, et des impressions des corps.

De plus, quand même je ne voudrais pas reconnaître de bonne foi que j'ai une idée claire de l'unité, qui est le fond de tous les nombres, parce qu'ils ne sont que des répétitions ou des collections d'unités; il faudrait au moins avouer que je connais beaucoup de nombres, avec leurs propriétés et leurs rapports. Je sais, par exemple, combien font 900, 000, 000 joints avec 800, 000, 000 d'une autre somme. Je ne m'y trompe point ; et je redresserais d'abord avec certitude un autre homme qui s'y tromperait. Cependant ni mes sens ni mon imagination n'ont jamais pu me présenter distinctement tous ces millions rassemblés. L'image qu'ils m'en présenteraient ne ressemblerait pas même davantage à dix-sept cents millions qu'à un nombre très-inférieur.

D'où me vient donc une idée si distincte des nombres, que je n'ai jamais pu ni sentir ni imaginer? Ces idées indépendantes des corps ne peuvent ni être corporelles, ni être reçues dans un sujet corporel : elles me découvrent la nature de mon âme, qui reçoit ce qui est incorporel, et qui le reçoit au dedans de soi d'une manière incorporelle. D'où me vient une idée si incorporelle des corps mêmes? Je ne puis la porter par ma propre nature au dedans de moi, puisque ce qui connaît en moi les corps est incorporel, et qu'il les connaît sans que cette connaissance lui vienne par le canal des organes corporels, tels que les sens et l'imagination. Il faut que ce qui pense en moi soit pour ainsi dire un néant de nature corporelle. Comment ai-je pu connaître des êtres qui n'ont aucun rapport de nature avec mon être pensant? Il faut sans doute qu'un être supérieur à ces deux natures si diverses, et qui les renferme toutes deux dans son infini, les ait jointes dans mon âme, et m'ait donné l'idée d'une nature toute différente de celle qui pense en moi.

Pour les unités, quelqu'un dira peut-être que je ne les connais point par les corps, mais seulement par les esprits; et qu'ainsi mon esprit étant un, et m'étant véritablement connu, c'est par là, et non par les corps, que j'ai l'idée de l'unité. Mais voici ma réponse :

Il s'ensuivra du moins de là que je connais des substances qui n'ont rien d'étendu ni de divisible, et qui sont présentes. Voilà déjà des natures purement incorporelles, au nombre desquelles je dois mettre mon âme. Qui est-ce qui l'a unie à mon corps? Cette âme n'est point un être infini; elle n'a pas toujours été; elle pense dans certaines bornes. Qui est-ce qui l'a faite? qui est-ce qui lui fait connaître les corps, si différents d'elle? qui est-ce qui lui donne tant d'empire sur un certain corps, et qui donne réciproquement à ce corps tant d'empire sur elle? De plus, comment sais-je si cette âme qui pense est réellement une, ou bien si elle a des parties? Je ne vois point cette âme. Dira-t-on que c'est dans une chose si invisible et si impénétrable que je vois clairement ce que c'est qu'unite? Loin d'apprendre par mon âme ce que c'est que d'être un, c'est au contraire par l'idée claire que j'ai déjà de l'unité que j'examine si mon âme est une ou divisible.

Ajoutez à cela que j'ai au dedans de moi une idée claire d'une unité parfaite qui est bien au-dessus de celle que je puis trouver dans mon âme : elle se trouve souvent comme partagée entre deux opinions, entre deux inclinations, entre deux habitudes contraires. Ce partage que je trouve au fond de moi-même ne marque-t-il point quelque multiplicité, ou composition de parties? L'âme d'ailleurs a tout au moins une composition successive de pensées, dont l'une est très différente de l'autre. Je conçois une unité infiniment plus une, s'il m'est permis de parler ainsi : je conçois un être qui ne change jamais de pensée, qui pense toujours toutes choses tout à la fois, et en qui on ne peut trouver aucune composition même successive. Sans doute c'est cette idee de la parfaite et suprême unité qui me fait tant chercher quelque unité dans les esprits, et même dans les corps.

Cette idée, toujours présente au fond de moi-même, est née avec moi; elle est le modèle par-

fait sur lequel je cherche partout quelque copie imparfaite de l'unité. Cette idée de ce qui est *un*, simple et indivisible par excellence, ne peut être que l'idée de Dieu. Je connais donc Dieu avec une telle clarté, que c'est en le connaissant que je cherche dans toutes les créatures, en moi-même, quelque ouvrage et quelque ressemblance de son unité. Les corps ont, pour ainsi dire, quelque vestige de cette unité, qui échappe toujours dans la division de ses parties; et les esprits en ont une plus grande ressemblance, quoiqu'ils aient une composition successive de pensées.

Mais voici un autre mystère que je porte au dedans de moi, et qui me rend incompréhensible à moi-même : c'est que d'un côté je suis libre, et que de l'autre je suis dépendant. Examinons ces deux choses, pour voir s'il est possible de les accorder.

Je suis un être dépendant : l'indépendance est la suprême perfection. Être par soi-même, c'est porter en soi-même la source de son propre être, c'est ne rien emprunter d'aucun être différent de soi. Supposez un être qui rassemble toutes les perfections que vous pourrez concevoir, mais qui sera un être emprunté et dépendant, il sera moins parfait qu'un autre être en qui vous ne mettrez que la simple indépendance; car il n'y a aucune comparaison à faire entre un être qui est par soi, et un être qui n'a rien que d'emprunté, et qui n'est en lui que comme par prêt.

Ceci me sert à reconnaître l'imperfection de ce que j'appelle mon âme. Si elle était par elle-même, elle n'emprunterait rien d'autrui, elle n'aurait besoin ni de s'instruire dans ses ignorances, ni de se redresser dans ses erreurs; rien ne pourrait ni la corriger de ses vices, ni lui inspirer aucune vertu, ni rendre sa volonté meilleure qu'elle ne se trouverait d'abord : cette âme posséderait toujours tout ce qu'elle serait capable d'avoir, et ne pourrait jamais rien recevoir du dehors. En même temps il serait certain qu'elle ne pourrait rien perdre; car ce qui est par soi est toujours nécessairement tout ce qu'il est. Ainsi mon âme ne pourrait tomber ni dans l'ignorance, ni dans l'erreur, ni dans le vice, ni dans aucune diminution de bonne volonté : elle ne pourrait aussi ni s'instruire, ni se corriger, ni devenir meilleure qu'elle n'est. Or j'éprouve tout le contraire : j'oublie, je me trompe, je m'égare; je perds la vue de la vérité et l'amour du bien; je me corromps, je me diminue. D'un autre côté, je m'augmente en acquérant la sagesse et la bonne volonté, que je n'avais jamais eues. Cette expérience intime me convainc que mon âme n'est point un être par soi, et indépendant, c'est à dire nécessaire, et immuable en tout ce qu'il possède. Par où me veut venir cette augmentation de moi-même? qui est-ce qui peut perfectionner mon être en me rendant meilleur, et par conséquent en me faisant être plus que je n'étais?

La volonté ou capacité de vouloir est sans doute un degré d'être, et de bien ou de perfection; mais la bonne volonté ou le bon vouloir est un autre degré de bien supérieur : car on peut abuser de la volonté pour vouloir mal, pour tromper, pour nuire, pour faire l'injustice; au lieu que le bon vouloir est le bon usage de la volonté même, lequel ne peut être que bon. Le bon vouloir est donc ce qu'il y a de plus précieux dans l'homme; c'est ce qui donne le prix à tout le reste; c'est là, pour ainsi dire, tout l'homme [1].

Nous venons de voir que ma volonté n'est point par elle-même, puisqu'elle est sujette à perdre et à recevoir des degrés de bien ou de perfection : nous avons vu qu'elle est un bien inférieur au bon vouloir, parce qu'il est meilleur de bien vouloir que d'avoir simplement une volonté susceptible du bien et du mal. Comment pourrais-je croire que moi, être faible, imparfait, emprunté et dépendant, je me donne à moi-même le plus haut degré de perfection, pendant qu'il est visible que l'inférieur me vient d'un premier être? Puis-je m'imaginer que Dieu me donne le moindre bien, et que je me donne sans lui le plus grand? Où prendrais-je ce haut degré de perfection pour me le donner? serait-ce dans le néant, qui est mon propre fond? Dirai-je que d'autres esprits à peu près égaux au mien me le donnent? Mais puisque ces êtres bornés et dépendants comme le mien ne peuvent se rien donner à eux-mêmes, ils peuvent encore moins donner à autrui. N'étant point par eux-mêmes, ils n'ont par eux-mêmes aucun vrai pouvoir ni sur moi, ni sur les choses qui sont imparfaites en moi; ni sur eux-mêmes. Il faut donc, sans s'arrêter à eux, remonter plus haut, et trouver une cause première qui soit féconde et toute puissante, pour donner à mon âme le bon vouloir qu'elle n'a pas.

Ajoutons encore une réflexion. Ce premier être est la cause de toutes les modifications de ses créatures. L'opération suit l'être, comme disent les philosophes. L'être qui est dépendant dans le fond de son être ne peut être que dépendant dans toutes ses opérations. L'accessoire suit le principal. L'auteur du fond de l'être l'est donc aussi de toutes les modifications ou manières d'être des créatures. C'est ainsi

[1] Hoc est enim omnis homo. *Eccles.* XII, 13.

que Dieu est la cause réelle et immédiate de toutes les configurations, combinaisons et mouvements de tous les corps de l'univers : c'est à l'occasion d'un corps qu'il a mu qu'il en meut un autre; c'est lui qui a tout créé, et c'est lui qui fait tout dans son ouvrage.

Or le vouloir est la modification des volontés, comme le mouvement est la modification des corps. Dirons-nous qu'il est la cause réelle, immédiate et totale du mouvement de tous les corps, et qu'il n'est pas autant la cause réelle et immédiate du bon vouloir des volontés? Cette modification, la plus excellente de toutes, sera-t-elle la seule que Dieu ne fera point dans son ouvrage, et que l'ouvrage se donnera lui-même avec indépendance? Qui le peut penser? Mon bon vouloir, que je n'avais pas hier, et que j'ai aujourd'hui, n'est donc pas une chose que je me donne : il me vient de celui qui m'a donné la volonté et l'être.

Comme vouloir est plus parfait qu'être simplement, bien vouloir est plus parfait que vouloir. Le passage de la puissance à l'acte vertueux est ce qu'il y a de plus parfait dans l'homme. La puissance n'est qu'un équilibre entre la vertu et le vice, qu'une suspension entre le bien et le mal. Le passage à l'acte est la décision pour le bien, et par conséquent le bien supérieur. La puissance susceptible du bien et du mal vient de Dieu. Nous avons fait voir qu'on n'en pouvait douter. Dirons-nous que le coup décisif qui détermine au plus grand bien ne vient pas de lui, ou en vient moins? Tout ceci prouve évidemment ce que dit l'apôtre[1], savoir, que Dieu donne le vouloir et le faire, selon son bon plaisir. Voilà la dépendance de l'homme; cherchons sa liberté.

Je suis libre, et je n'en puis douter : j'ai une conviction intime et inébranlable que je puis vouloir et ne vouloir pas; qu'il y a en moi une élection, non-seulement entre le vouloir et le non-vouloir, mais encore entre diverses volontés, sur la variété des objets qui se présentent. Je sens, comme dit l'Écriture, que je suis *dans* la *main de mon conseil*[2]. En voilà déjà assez pour me montrer que mon âme n'est point corporelle. Tout ce qui est corps ou corporel ne se détermine en rien soi-même, et est au contraire déterminé en tout par des lois qu'on nomme physiques, qui sont nécessaires, invincibles, et contraires à ce que j'appelle liberté. De là je conclus que mon âme est d'une nature entièrement différente de celle de mon corps. Qui est-ce qui a pu unir d'une union réciproque deux natures si différentes, et les tenir dans un concert si juste pour toutes leurs opérations? Ce lien ne peut être formé, comme nous l'avons déjà remarqué, que par un être supérieur qui réunisse ces deux genres de perfections dans sa perfection infinie.

Il n'en est pas de même de cette modification de mon âme, qu'on nomme vouloir, comme des modifications des corps. Un corps ne se modifie en rien lui-même? il est modifié par la seule puissance de Dieu : il ne se meut point, il est mu; il n'agit en rien, il est seulement agi, s'il m'est permis de parler de la sorte. Ainsi Dieu est l'unique cause réelle et immédiate de toutes les différentes modifications des corps. Pour les esprits, il n'en est pas de même : ma volonté se détermine elle-même. Or, se déterminer à un vouloir, c'est se modifier : ma volonté se modifie donc elle-même. Dieu peut prévenir mon âme, mais il ne lui donne point le vouloir de la même manière dont il donne le mouvement aux corps.

Si c'est Dieu qui me modifie, je me modifie moi-même avec lui; je suis cause réelle avec lui de mon propre vouloir. Mon vouloir est tellement à moi, qu'on ne peut s'en prendre qu'à moi si je ne veux pas ce qu'il faut vouloir. Quand je veux une chose, je suis maître de ne la vouloir pas; quand je ne la veux pas, je suis maître de la vouloir. Je ne suis pas contraint dans mon vouloir, et je ne saurais l'être; car je ne saurais vouloir malgré moi ce que je veux, puisque le vouloir que je suppose exclut évidemment toute contrainte.

Outre l'exemption de toute contrainte, j'ai encore l'exemption de toute nécessité. Je sens que j'ai un vouloir, pour ainsi dire, à deux tranchants, qui peut se tourner à son choix vers le oui et vers le non, vers un objet ou vers un autre : je ne connais point d'autre raison de mon vouloir que mon vouloir même; je veux une chose, parce que je veux bien la vouloir, et que rien n'est tant en ma puissance que de vouloir ou de ne vouloir pas. Quand même ma volonté ne serait pas contrainte, si elle était nécessitée, elle serait aussi invinciblement déterminée à vouloir que les corps le sont à se mouvoir. La nécessité tomberait autant sur le vouloir pour les esprits, qu'elle tombe sur le mouvement pour les corps. Alors il ne faudrait pas s'en prendre davantage aux volontés de ce qu'elles voudraient, qu'aux corps de ce qu'ils se mouvraient.

Il est vrai que les volontés voudraient vouloir ce qu'elles voudraient; mais les corps se meuvent du mouvement dont ils se meuvent, comme les volontés veulent du vouloir dont elles veulent. Si le vouloir est nécessité comme le mouvement, il n'est ni plus digne de louange, ni plus digne de blâme. Le vouloir nécessité, pour être un vrai vouloir non contraint, n'en est pas moins un vouloir qu'on ne peut

[1] *Philip.* II, 13.
[2] *Eccles.* XV, 14.

s'abstenir d'avoir, et duquel on ne peut se prendre à celui qui l'a. La connaissance précédente ne donne point de liberté véritable; car un vouloir peut être précédé de la connaissance de divers objets, et n'avoir pourtant aucune réelle élection. La délibération même n'est qu'un jeu ridicule, si je délibère entre deux partis, étant dans l'impuissance actuelle de prendre l'autre. Enfin il n'y a aucune élection sérieuse et véritable entre deux objets, s'ils ne sont tous deux actuellement tout prêts, en sorte que je puisse laisser et prendre celui qu'il me plaira.

En disant que je suis libre, je dis donc que mon vouloir est pleinement en ma puissance, et que Dieu même me le laisse pour le tourner où je voudrai; que je ne suis point déterminé comme les autres êtres, et que je me détermine moi-même. Je conçois que si ce premier être me prévient pour m'inspirer une bonne volonté, je demeure le maître de rejeter son actuelle inspiration [1], quelque forte qu'elle soit; de la frustrer de son effet, et de lui refuser mon consentement. Je conçois aussi que quand je rejette son inspiration pour le bien, j'ai le vrai et actuel pouvoir de ne la rejeter pas, comme j'ai le pouvoir actuel et immédiat de me lever quand je demeure assis, et de fermer les yeux quand je les ai ouverts. Les objets peuvent me solliciter, par tout ce qu'ils ont d'agréable, à les vouloir : les raisons de vouloir peuvent se présenter à moi avec ce qu'elles ont de plus vif et de plus touchant : le premier être peut aussi m'attirer par ses plus persuasives inspirations. Mais enfin, dans cet attrait actuel des objets, des raisons, et même de l'inspiration d'un être supérieur, je demeure encore maître de ma volonté pour vouloir ou ne vouloir pas.

C'est cette exemption non-seulement de toute contrainte, mais encore de toute nécessité, et cet empire sur mes propres actes, qui fait que je suis inexcusable quand je veux mal, et que je suis louable quand je veux bien. Voilà le fond du mérite et qui rend juste la punition ou la récompense: voilà ce qui fait qu'on exhorte, qu'on reprend, qu'on menace, qu'on promet. C'est là le fondement de toute police, de toute instruction, et de toute règle des mœurs. Tout se réduit, dans la vie humaine, à supposer, comme le fondement de tout, que rien n'est tant en la puissance de notre volonté que notre propre vouloir; et que nous avons ce libre arbitre, ce pouvoir, pour ainsi dire, à deux tranchants, cette vertu élective entre deux partis qui sont immédiatement comme sous notre main.

C'est ce que les bergers et les laboureurs chantent sur les montagnes, ce que les marchands et les artisans supposent dans leur négoce, ce que les acteurs représentent dans les spectacles, ce que les magistrats croient dans leurs conseils, ce que les docteurs enseignent dans leurs écoles, ce que nul homme sensé ne peut révoquer en doute sérieusement. Cette vérité, imprimée au fond de nos cœurs, est supposée dans la pratique par les philosophes mêmes qui voudraient l'ébranler par de creuses spéculations. L'évidence intime de cette vérité est comme celle des premiers principes, qui n'ont besoin d'aucunes preuves, et qui servent eux-mêmes de preuves aux autres vérités moins claires. Comment le premier être peut-il avoir fait une créature qui soit ainsi l'arbitre de ses propres actes?

Rassemblons maintenant ces deux vérités également certaines : Je suis dépendant d'un premier être dans mon vouloir même, et néanmoins je suis libre. Quelle est donc cette liberté dépendante? Comment peut-on comprendre un vouloir qui est libre et qui est donné par un premier être? Je suis dans mon vouloir, comme Dieu dans le sien. C'est en cela principalement que je suis son image, et que je lui ressemble. Quelle grandeur, qui tient de l'infini! Voilà le trait de la divinité même. C'est une espèce de puissance divine que j'ai sur mon vouloir; mais je ne suis qu'une simple image de cet être si libre et si puissant.

L'image de l'indépendance divine n'est pas la réalité de ce qu'elle représente; ma liberté n'est qu'une ombre de celle de ce premier être par qui je suis et par qui j'agis. D'un côté, le pouvoir que j'ai de vouloir mal est moins un vrai pouvoir qu'une faiblesse et une fragilité de mon vouloir : c'est un pouvoir de déchoir, de me dégrader, de diminuer mon degré de perfection et d'être. D'un autre côté, le pouvoir que j'ai de bien vouloir n'est point un pouvoir absolu, puisque je ne l'ai point de moi-même. La liberté n'étant donc autre chose que ce pouvoir, le pouvoir emprunté ne peut faire qu'une liberté empruntée et dépendante. Un être si imparfait et si emprunté ne peut donc être que dépendant. Comment est-il libre? Quel profond mystère! Sa liberté, dont je ne puis douter, montre sa perfection; sa dépendance montre le néant dont il est sorti.

Nous venons de voir les traces de la divinité, ou, pour mieux dire, le sceau de Dieu même, dans tout ce qu'on appelle les ouvrages de la nature. Quand on ne veut point subtiliser, on remarque du premier coup d'œil une main qui est le premier mobile dans toutes les parties de l'univers. Les cieux, la terre, les astres, les plantes, les animaux, nos corps, nos esprits, tout marque un ordre, une mesure précise,

[1] *Concil. Trid.* sess. VI, cap. V.

un art, une sagesse, un esprit supérieur à nous, qui est comme l'âme du monde entier, et qui mène tout à ses fins avec une force douce et insensible, mais toute puissante. Nous avons vu, pour ainsi dire, l'architecture de l'univers, la juste proportion de toutes ses parties; et le simple coup d'œil nous a suffi partout pour trouver dans une fourmi, encore plus que dans le soleil, une sagesse et une puissance qui se plaît à éclater en façonnant ses plus vils ouvrages. Voilà ce qui se présente d'abord sans discussion aux hommes les plus ignorants. Que serait-ce si nous entrions dans les secrets de la physique, et si nous faisions la dissection des parties internes des animaux, pour y trouver la plus parfaite mécanique?

CHAPITRE III.

Réponse aux objections des épicuriens.

J'entends certains philosophes qui me répondent que tout ce discours, sur l'art qui éclate dans toute la nature, n'est qu'un sophisme perpétuel.Toute la nature, me diront-ils, est à l'usage de l'homme, il est vrai; mais vous en concluez mal à propos qu'elle a été faite avec art pour l'usage de l'homme. C'est être ingénieux à se tromper soi-même pour trouver ce qu'on cherche, et qui ne fut jamais. Il est vrai, continueront-ils, que l'industrie de l'homme se sert d'une infinité de choses que la nature lui fournit, et qui lui sont commodes; mais la nature n'a point fait tout exprès ces choses pour sa commodité. Par exemple, des villageois grimpent tous les jours par certaines pointes de rochers au sommet d'une montagne; il ne s'ensuit pas néanmoins que ces pointes de rochers aient été taillées avec art comme un escalier pour la commodité des hommes. Tout de même, quand on est à la campagne pendant un orage, et qu'on rencontre une caverne, on s'en sert, comme d'une maison, pour se mettre à couvert: il n'est pourtant pas vrai que cette caverne ait été faite exprès pour servir de maison aux hommes. Il en est de même du monde entier: il a été formé par le hasard, et sans dessein; mais les hommes, le trouvant tel qu'il est, ont eu l'invention de le tourner à leurs usages. Ainsi l'art que vous voulez admirer dans l'ouvrage et dans son ouvrier n'est que dans les hommes, qui savent après coup se servir de tout ce qui les environne. Voilà sans doute la plus forte objection que ces philosophes puissent faire; et je crois qu'ils ne peuvent point se plaindre que je l'aie affaiblie. Mais nous allons voir combien elle est faible en elle-même, quand on l'examine de près: la simple répétition de ce que j'ai déjà dit suffira pour le démontrer.

Que dirait-on d'un homme qui se piquerait d'une philosophie subtile, et qui, entrant dans une maison, soutiendrait qu'elle a été faite par le hasard, et que l'industrie n'y a rien mis pour en rendre l'usage commode aux hommes, à cause qu'il y a des cavernes qui ressemblent en quelque chose à cette maison, et que l'art des hommes n'a jamais creusées? On montrerait à celui qui raisonnerait de la sorte toutes les parties de cette maison. Voyez-vous, lui dirait-on, cette grande porte de la cour? elle est plus grande que toutes les autres, afin que les carrosses y puissent entrer. Cette cour est assez spacieuse pour y faire tourner les carrosses avant qu'ils sortent. Cet escalier est composé de marches basses, afin qu'on puisse monter sans effort; il tourne suivant les appartements et les étages pour lesquels il doit servir. Les fenêtres, ouvertes de distance en distance, éclairent tout le bâtiment: elles sont vitrées, de peur que le vent n'entre avec la lumière; on peut les ouvrir quand on veut, pour respirer un air doux dans la belle saison. Le toit est fait pour défendre tout le bâtiment des injures de l'air. La charpente est en pointe, afin que la pluie et la neige s'y écoulent facilement des deux côtés. Les tuiles portent un peu les unes sur les autres, pour mettre à couvert le bois de la charpente. Les divers planchers des étages servent à multiplier les logements dans un petit espace, en les faisant les uns au-dessus des autres. Les cheminées sont faites pour allumer du feu en hiver sans brûler la maison, et pour faire exhaler la fumée sans la laisser sentir à ceux qui se chauffent. Les appartements sont distribués de manière qu'ils ne sont point engagés les uns dans les autres; que toute une famille nombreuse y peut loger, sans que les uns aient besoin de passer par les chambres des autres; et que le logement du maître est le principal. On y voit des cuisines, des offices, des écuries, des remises de carrosses. Les chambres sont garnies de lits pour se coucher, de chaises pour s'asseoir, de tables pour écrire et pour manger.

Il faut, dira-t-on à ce philosophe, que cet ouvrage ait été conduit par quelque habile architecte; car tout y est agréable, riant, proportionné, commode: il faut même qu'il ait eu sous lui d'excellents ouvriers. Nullement, répondrait ce philosophe: vous êtes ingénieux à vous tromper vous-même. Il est vrai que cette maison est riante, agréable, proportionnée, commode: mais elle s'est faite d'elle-même avec toutes ses proportions. Le hasard en a assemblé les pierres avec ce bel ordre; il a élevé les murs, assemblé et posé la charpente, percé les

fenêtres, placé l'escalier. Gardez-vous bien de croire qu'aucune main d'homme y ait eu aucune part : les hommes ont seulement profité de cet ouvrage quand ils l'ont trouvé fait. Ils s'imaginent qu'il est fait pour eux, parce qu'ils y remarquent des choses qu'ils savent tourner à leur commodité; mais tout ce qu'ils attribuent au dessein d'un architecte imaginaire n'est que l'effet de leur invention après coup. Cette maison si régulière et si bien entendue ne s'est faite que comme une caverne; et les hommes, la trouvant faite, s'en servent comme ils se serviraient, pendant un orage, d'un antre qu'ils trouveraient sous un rocher au milieu d'un désert.

Que penserait-on de ce bizarre philosophe, s'il s'obstinait à soutenir sérieusement que cette maison ne montre aucun art? Quand on lit la fable d'Amphion, qui, par un miracle de l'harmonie, faisait élever avec ordre et symétrie les pierres les unes sur les autres pour former les murailles de Thèbes, on se joue de cette fiction poétique; mais cette fiction n'est pas si incroyable que celle que l'homme que nous supposons oserait défendre. Au moins pourrait-on s'imaginer que l'harmonie, qui consiste dans un mouvement local de certains corps, pourrait, par quelqu'une de ces vertus secrètes qu'on admire dans la nature sans les entendre, ébranler les pierres avec un certain ordre, et une espèce de cadence, qui ferait quelque régularité dans l'édifice. Cette explication choque néanmoins et révolte la raison; mais enfin elle est encore moins extravagante que celle que je viens de mettre dans la bouche d'un philosophe. Qu'y a-t-il de plus absurde que de se représenter des pierres qui se taillent, qui sortent de la carrière, qui montent les unes sur les autres sans laisser de vide, qui portent avec elles leur ciment pour leur liaison, qui s'arrangent pour distribuer les appartements, qui reçoivent au-dessus d'elles le bois d'une charpente avec les tuiles pour mettre l'ouvrage à couvert? Les enfants mêmes qui bégayent encore riraient si on leur proposait sérieusement cette fable.

Mais pourquoi rira-t-on moins d'entendre dire que le monde s'est fait de lui-même comme cette maison fabuleuse? Il ne s'agit pas de comparer le monde à une caverne informe qu'on suppose faite par le hasard; il s'agit de le comparer à une maison où éclaterait la plus parfaite architecture. Le moindre animal est d'une structure et d'un art infiniment plus admirable que la plus belle de toutes les maisons.

Un voyageur entrant dans le Saïde, qui est le pays de l'ancienne Thèbes à cent portes, et qui est maintenant désert, y trouverait des colonnes, des pyramides, des obélisques avec des inscriptions en caractères inconnus. Dirait-il aussitôt : Les hommes n'ont jamais habité ces lieux; aucune main d'homme n'a travaillé ici; c'est le hasard qui a formé ces colonnes, qui les a posées sur leurs piédestaux, et qui les a couronnées de leurs chapiteaux avec des proportions si justes; c'est le hasard qui a lié si solidement les morceaux dont ces pyramides sont composées; c'est le hasard qui a taillé ces obélisques d'une seule pierre, et qui y a gravé tous ces caractères? Ne dirait-il pas au contraire, avec toute la certitude dont l'esprit des hommes est capable : Ces magnifiques débris sont les restes d'une architecture majestueuse qui florissait dans l'ancienne Égypte?

Voilà ce que la simple raison fait dire au premier coup d'œil, et sans avoir besoin de raisonner. Il en est de même du premier coup d'œil jeté sur l'univers. On peut s'embrouiller soi-même après coup par de vains raisonnements pour obscurcir ce qu'il y a de plus clair; mais le simple coup d'œil est décisif. Un ouvrage tel que le monde ne se fait jamais de lui-même : les os, les tendons, les veines, les artères, les nerfs, les muscles qui composent le corps de l'homme, ont plus d'art et de proportion que toute l'architecture des anciens Grecs et Égyptiens. L'œil du moindre animal surpasse la mécanique de tous les artisans ensemble. Si on trouvait une montre dans les sables d'Afrique, on n'oserait dire sérieusement que le hasard l'a formée dans ces lieux déserts, et on n'a point de honte de dire que les corps des animaux, à l'art desquels nulle montre ne peut jamais être comparée, sont des caprices du hasard!

Je n'ignore pas un raisonnement que les épicuriens peuvent faire. Les atomes, diront-ils, ont un mouvement éternel; leur concours fortuit doit avoir déjà épuisé, dans cette éternité, des combinaisons infinies. Qui dit l'infini dit quelque chose qui comprend tout sans exception. Parmi ces combinaisons infinies des atomes qui sont déjà arrivées successivement, il faut nécessairement qu'on y trouve toutes celles qui sont possibles. S'il y en avait une seule de possible au delà de celles qui sont contenues dans cet infini, il ne serait plus un infini véritable, parce qu'on pourrait y ajouter quelque chose, et que ce qui peut-être augmenté, ayant une borne par le côté susceptible d'accroissement, n'est point véritablement infini. Il faut donc que la combinaison des atomes, qui fait le système présent du monde, soit une des combinaisons que les atomes ont eues successivement. Ce principe étant posé, faut-il s'étonner que le monde soit tel qu'il est? Il a dû prendre cette forme précise un peu plus tôt ou un peu plus

tard. Il fallait bien qu'il parvînt, dans quelqu'un de ces changements infinis, à cette combinaison qui le rend aujourd'hui si régulier, puisqu'il doit avoir déjà eu tour à tour toutes les combinaisons concevables. Dans le total de l'éternité sont renfermés tous les systèmes : il n'y en a aucun que le concours des atomes ne forme et n'embrasse tôt ou tard. Dans cette variété infinie de nouveaux spectacles de la nature, celui-ci a été formé en son rang : il a trouvé place à son tour. Nous nous trouvons actuellement dans ce système. Le concours des atomes qui l'a fait le défera ensuite, pour en faire d'autres à l'infini de toutes les espèces possibles. Ce système ne pouvait manquer de trouver sa place, puisque tous, sans exception, doivent trouver la leur chacun à son tour. C'est en vain qu'on cherche un art chimérique dans un ouvrage que le hasard a dû faire tel qu'il est.

Un exemple achèvera d'éclaircir ceci. Je suppose un nombre infini de combinaisons des lettres de l'alphabet formées successivement par le hasard : toutes les combinaisons possibles sont sans doute renfermées dans ce total, qui est véritablement infini. Or est-il que l'*Iliade* d'Homère n'est qu'une combinaison de lettres? L'*Iliade* d'Homère est donc renfermée dans ce recueil infini de combinaisons des caractères de l'alphabet. Ce fait étant supposé, un homme qui voudra trouver de l'art dans l'*Iliade* raisonnera très-mal. Il aura beau admirer l'harmonie des vers, la justesse et la magnificence des expressions, la naïveté des peintures, la proportion des parties du poëme, son unité parfaite, et sa conduite inimitable; en vain il se récriera que le hasard ne peut jamais faire rien de si parfait, et que le dernier effort de l'art humain peut à peine achever un si bel ouvrage : tout ce raisonnement si spécieux portera visiblement à faux. Il sera certain que le hasard ou concours fortuit des caractères les assemblant tour à tour avec une variété infinie, il a fallu que la combinaison précise qui fait l'*Iliade* vînt à son tour, un peu plus tôt ou un peu plus tard. Elle est enfin venue, et l'*Iliade* entière se trouve parfaite, sans que l'art d'un Homère s'en soit mêlé. Voilà l'objection rapportée de bonne foi, sans l'affaiblir en rien. Je demande au lecteur une attention suivie pour les réponses que j'y vais faire.

1° Rien n'est plus absurde que de parler de combinaisons successives des atomes qui soient infinies en nombre. L'infini ne peut jamais être successif ni divisible. Donnez-moi un nombre que vous prétendrez être infini; je pourrai toujours faire deux choses qui démontreront que ce n'est pas un infini véritable. 1° J'en puis retrancher une unité : alors il deviendra moindre qu'il n'était, et sera certainement fini; car tout ce qui est moindre que l'infini a une borne par l'endroit où l'on s'arrête, et où l'on pourrait aller au delà : or le nombre qui est fini dès qu'on en retranche une seule unité ne pouvait pas être infini avant ce retranchement. Une seule unité est certainement finie : or un fini joint à un autre fini ne saurait faire l'infini. Si une seule unité ajoutée à un nombre fini faisait l'infini, il faudrait dire que le fini égalerait presque l'infini; ce qui est le comble de l'absurdité. 2° Je puis ajouter une unité à ce nombre, et par conséquent l'augmenter; or ce qui peut être augmenté n'est point infini; car l'infini ne peut avoir aucune borne; et ce qui peut recevoir de l'augmentation est borné par l'endroit où l'on s'arrête, pouvant aller plus loin, et y ajouter quelque unité. Il est donc évident que nul composé divisible ne peut être l'infini véritable.

Ce fondement étant posé, tout le roman de la philosophie épicurienne disparaît en un moment. Il ne peut jamais y avoir aucun corps divisible qui soit véritablement infini en étendue, ni aucun nombre ni aucune succession qui soit un infini véritable. De là il s'ensuit qu'il ne peut jamais y avoir un nombre successif de combinaisons d'atomes qui soit infini. Si cet infini chimérique était véritable, toutes les combinaisons possibles et concevables d'atomes s'y rencontreraient, j'en conviens; par conséquent il serait vrai qu'on y trouverait toutes les combinaisons qui semblent demander la plus grande industrie : ainsi on pourrait attribuer au pur hasard tout ce que l'art fait de plus merveilleux.

Si on voyait des palais d'une parfaite architecture, des meubles, des montres, des horloges, et toutes sortes de machines les plus composées, dans une île déserte, il ne serait plus permis de conclure qu'il y a eu des hommes dans cette île, et qu'ils ont fait tous ces beaux ouvrages. Il faudrait dire : Peut-être qu'une des combinaisons infinies des atomes, que le hasard a faites successivement, a formé tous ces composés dans cette île déserte, sans que l'industrie d'aucun homme s'en soit mêlée. Ce discours ne serait qu'une conséquence très-bien tirée du principe des épicuriens : mais l'absurdité de la conséquence sert à faire sentir celle du principe qu'ils veulent poser.

Quand les hommes, par la droiture naturelle de leur sens commun, concluent que ces sortes d'ouvrages ne peuvent venir du hasard, ils supposent visiblement, quoique d'une manière confuse, que les atomes ne sont point éternels, et qu'ils n'ont point eu dans leur concours fortuit une succession de combinaisons infinies; car si on supposait ce prin-

cipe, on ne pourrait plus distinguer jamais les ouvrages de l'art d'avec ceux de ces combinaisons qui seraient fortuites comme des coups de dés.

Tous les hommes, qui supposent naturellement une différence sensible entre les ouvrages de l'art et ceux du hasard, supposent donc, sans l'avoir bien approfondi, que les combinaisons d'atomes n'ont point été infinies; et leur supposition est juste. Cette succession infinie de combinaisons d'atomes est, comme je l'ai déjà montré, une chimère plus absurde que toutes les absurdités qu'on voudrait expliquer par ce faux principe. Aucun nombre, ni successif, ni continu, ne peut être infini : d'où il s'ensuit clairement que les atomes ne peuvent être infinis en nombre, que la succession de leurs divers mouvements et de leurs combinaisons n'a pu être infinie, que le monde n'a pu être éternel, et qu'il faut trouver un commencement précis et fixe de ces combinaisons successives. Il faut trouver un premier individu dans les générations de chaque espèce; il faut trouver de même la première forme qu'a eue chaque portion de matière qui fait partie de l'univers : et comme les changements successifs de cette matière n'ont pu avoir qu'un nombre borné, il ne faut admettre dans ces différentes combinaisons que celles que le hasard produit d'ordinaire, à moins qu'on ne reconnaisse une sagesse supérieure qui ait fait avec un art parfait les arrangements que le hasard n'aurait su faire.

II° Les philosophes épicuriens sont si faibles dans leur système, qu'ils ne peuvent venir à bout de le former qu'autant qu'on leur donne sans preuve tout ce qu'ils demandent de plus fabuleux. Ils supposent d'abord des atomes éternels; c'est supposer ce qui est en question. Où prennent-ils que les atomes ont toujours été, et sont par eux-mêmes? Être par soi-même, c'est la suprême perfection. De quel droit supposent-ils, sans preuve, que les atomes ont un être parfait, éternel, immuable dans leur propre fond? Trouvent-ils cette perfection dans l'idée qu'ils ont de chaque atome en particulier? Un atome n'étant pas l'autre, et étant absolument distingué de lui, il faudrait que chacun d'eux portât en soi l'éternité et l'indépendance à l'égard de tout autre être. Encore une fois, est-ce dans l'idée qu'ils ont de chaque atome que ces philosophes trouvent cette perfection? Mais donnons-leur là-dessus tout ce qu'ils demanderont, et ce qu'ils ne devraient pas même oser demander. Supposons donc que les atomes sont éternels, existants par eux-mêmes, indépendants de tout autre être, et par conséquent entièrement parfaits.

Faudra-t-il supposer encore qu'ils ont par eux-mêmes le mouvement? Le supposera-t-on à plaisir, pour réaliser un système plus chimérique que les contes des fées? consultons l'idée que nous avons d'un corps; nous le concevons parfaitement sans supposer qu'il se meuve : nous nous le représentons en repos; et l'idée n'en est pas moins claire en cet état; il n'en a pas moins ses parties, sa figure et ses dimensions.

C'est en vain qu'on veut supposer que tous les corps sont sans cesse en quelque mouvement sensible ou insensible, et que, si quelques portions de la matière sont dans un moindre mouvement que les autres, du moins la masse universelle de la matière a toujours dans sa totalité le même mouvement. Parler ainsi, c'est parler en l'air, et vouloir être cru sur tout ce qu'on s'imagine. Où prend-on que la masse de la matière a toujours dans sa totalité le même mouvement? qui est-ce qui en a fait l'expérience? Ose-t-on appeler philosophie cette fiction téméraire qui suppose ce qu'on ne peut jamais vérifier? N'y a-t-il qu'à supposer tout ce qu'on veut, pour éluder les vérités les plus simples et les plus constantes? De quel droit suppose-t-on aussi que tous les corps se meuvent sans cesse sensiblement ou insensiblement? Quand je vois une pierre qui paraît immobile, comment me prouvera-t-on qu'il n'y a aucun atome dans cette pierre qui ne se meuve actuellement? Ne me donnera-t-on jamais, pour preuves décisives, que des suppositions sans vraisemblance?

Allons encore plus loin. Supposons, par un excès de complaisance, que tous les corps de la nature se meuvent actuellement : s'ensuit-il que le mouvement leur soit essentiel, et qu'aucun d'eux ne puisse jamais être en repos? s'ensuit-il que le mouvement soit essentiel à toute portion de matière? D'ailleurs, si tous les corps ne se meuvent pas également; si les uns se meuvent plus sensiblement et plus fortement que les autres; si le même corps peut se mouvoir tantôt plus et tantôt moins, si un corps qui se meut communique son mouvement au corps voisin qui était en repos, ou dans un mouvement tellement inférieur qu'il était insensible, il faut avouer qu'une manière d'être qui tantôt augmente et tantôt diminue dans les corps ne leur est pas essentielle.

Ce qui est essentiel à un être est toujours le même en lui. Le mouvement qui varie dans les corps, et qui, après avoir augmenté, se ralentit jusqu'à paraître absolument anéanti; le mouvement qui se perd, qui se communique, qui passe d'un corps dans un autre comme une chose étrangère, ne peut être de l'essence des corps. Je dois donc conclure que les corps sont parfaits dans leur essence, sans qu'on leur attribue aucun mouvement : s'ils ne l'ont

point par leur essence, ils ne l'ont que par accident; s'ils ne l'ont que par accident, il faut remonter à la vraie cause de cet accident. Il faut, ou qu'ils se donnent eux-mêmes le mouvement, ou qu'ils le reçoivent de quelque autre être. Il est évident qu'ils ne se le donnent point eux-mêmes; nul être ne se peut donner ce qu'il n'a pas en soi. Nous voyons même qu'un corps qui est en repos demeure toujours immobile, si quelque autre corps voisin ne vient l'ébranler. Il est donc vrai que nul corps ne se meut par soi-même, et n'est mu que par quelque autre corps qui lui communique son mouvement.

Mais d'où vient qu'un corps ne peut mouvoir un autre? d'où vient qu'une boule qu'on fait rouler sur une table unie ne peut en aller toucher une autre sans la remuer? Pourquoi n'aurait-il pas pu se faire que le mouvement ne se communiquât jamais d'un corps à un autre? En ce cas, une boule mue s'arrêterait auprès d'une autre en la rencontrant, et ne l'ébranlerait jamais.

On me répondra que les lois du mouvement entre les corps décident que l'un ébranle l'autre. Mais où sont-elles écrites ces lois du mouvement? qui est-ce qui les a faites, et qui les rend si inviolables? Elles ne sont point dans l'essence des corps; car on peut concevoir le corps en repos, et on conçoit même des corps dont les uns ne communiqueraient point leur mouvement aux autres, si ces règles, dont la source est inconnue, ne les y assujettissaient. D'où vient cette police, pour ainsi dire arbitraire, pour le mouvement entre tous les corps? D'où viennent ces lois si ingénieuses, si justes, si bien assorties les unes aux autres, et dont la moindre altération renverserait tout à coup tout le bel ordre de l'univers?

Un corps étant entièrement distingué de l'autre, il est par le fond de sa nature absolument indépendant de lui en tout : d'où il s'ensuit qu'il ne doit rien recevoir de lui, et qu'il ne doit être susceptible d'aucune de ses impressions. Les modifications d'un corps ne sont point une raison pour modifier de même un autre corps, dont l'être est entièrement indépendant de l'être du premier. C'est en vain qu'on allègue que les masses les plus solides et les plus pesantes entraînent celles qui sont moins grosses et moins solides, et que, suivant cette règle, une grosse boule de plomb doit ébranler une petite boule d'ivoire. Nous ne parlons point du fait; nous en cherchons la cause. Le fait est constant; la cause en doit aussi être certaine et précise. Cherchons-la sans aucune prévention, et dans un plein doute sur tout préjugé. D'où vient qu'un gros corps en entraîne un petit? La chose pourrait se faire tout aussi naturellement d'une autre façon; il pourrait tout aussi bien se faire que le corps le plus solide ne pût jamais ébranler aucun autre corps, c'est-à-dire que le mouvement fût incommunicable. Il n'y a que l'habitude qui nous assujettisse à supposer que la nature doit agir ainsi.

De plus, nous avons vu que la matière ne peut être ni infinie ni éternelle. Il faut donc trouver un premier atome par où le mouvement aura commencé dans un moment précis, et un premier concours des atomes qui aura formé une première combinaison. Je demande quel moteur a mu ce premier atome, et a donné ce premier branle à la machine de l'univers. Il n'est pas permis d'éluder une question si précise par un cercle sans fin. Ce cercle, dans un tout fini, doit avoir une fin certaine : il faut trouver le premier atome ébranlé, et le premier moment de cette première motion, avec le premier moteur dont la main à fait ce premier coup.

Parmi les lois du mouvement, il faut regarder comme arbitraires toutes celles dont on ne trouve pas la raison dans l'essence même des corps. Nous avons déjà vu que nul mouvement n'est essentiel à aucun corps. Donc toutes ces lois qu'on suppose comme éternelles et immuables sont au contraire arbitraires, accidentelles, et instituées sans nécessité; car il n'y en a aucune dont on trouve la raison dans l'essence d'aucun corps.

S'il y avait quelque règle du mouvement qui fût essentielle aux corps, ce serait sans doute celle qui fait que les masses moins grandes et moins solides sont mues par celles qui ont plus de grandeur et de solidité : or nous avons vu que celle-là même n'a point de raison dans l'essence des corps. Il y en a une autre qui semblerait encore être très-naturelle: c'est celle que les corps se meuvent toujours plutôt en ligne directe qu'en ligne détournée, à moins qu'ils ne soient contraints dans leur mouvement par la rencontre d'autres corps; mais cette règle même n'a aucun fondement réel dans l'essence de la matière. Le mouvement est tellement accidentel et surajouté à la nature des corps, que cette nature des corps ne nous montre point une règle primitive et immuable, suivant laquelle ils doivent se mouvoir, et encore moins se mouvoir suivant certaines règles. De même que les corps auraient pu ne se mouvoir jamais, ou ne se communiquer jamais de mouvement les uns aux autres, ils auraient pu aussi ne se mouvoir jamais qu'en ligne circulaire; et ce mouvement aurait été aussi naturel que le mouvement en ligne directe. Qui est-ce qui a choisi entre ces deux règles également possibles? Ce que l'essence des corps ne décide point ne peut avoir été dé-

cidé que par celui qui a donné aux corps le mouvement qu'ils n'avaient point par leur essence. D'ailleurs ce mouvement en ligne directe pouvait être de bas en haut ou de haut en bas, du côté droit au côté gauche, ou du côté gauche au droit, ou en ligne diagonale. Qui est-ce qui a déterminé le sens dans lequel la ligne droite serait suivie?

Ne nous lassons point de suivre les épicuriens dans leurs suppositions les plus fabuleuses; poussons la fiction jusqu'au dernier excès de complaisance. Mettons le mouvement dans l'essence des corps. Supposons à leur gré que le mouvement en ligne directe est encore de l'essence de tous les atomes. Donnons aux atomes une intelligence et une volonté, comme les poëtes en ont donné aux rochers et aux fleuves. Accordons-leur le choix du sens dans lequel ils commenceront leur ligne droite. Quel fruit tireront ces philosophes de tout ce que je leur aurai donné contre toute évidence? Il faudra, 1° que tous les atomes se meuvent de toute éternité; 2° qu'ils se meuvent tous également; 3° qu'ils se meuvent tous en ligne droite; 4° qu'ils le fassent par une règle immuable et essentielle.

Je veux bien encore, par grâce, supposer que ces atomes sont de figures différentes; car je laisse supposer à nos adversaires tout ce qu'ils seraient obligés de prouver, et sur quoi ils n'ont pas même l'ombre d'une preuve. On ne saurait trop donner à des gens qui ne peuvent jamais rien conclure de tout ce qu'on leur donnera. Plus on leur passe d'absurdités, plus ils sont pris par leurs propres principes.

Ces atomes de tant de bizarres figures, les uns ronds, les autres crochus, les autres en triangle, etc. sont obligés par leur essence d'aller toujours tout droit, sans pouvoir jamais tant soit peu fléchir ni à droite ni à gauche. Ils ne peuvent donc jamais s'accrocher, ni faire ensemble aucune composition. Mettez tant qu'il vous plaira les crochets les plus aiguisés auprès d'autres crochets semblables : si chacun d'eux ne se meut jamais qu'en ligne véritablement directe, ils se mouvront éternellement tous auprès les uns des autres sur des lignes parallèles, sans pouvoir se joindre et s'accrocher. Les deux lignes droites qu'on suppose parallèles, quoique immédiatement voisines, ne se couperont jamais, quand même on les pousserait à l'infini. Ainsi pendant toute l'éternité, il ne peut résulter aucun accrochement, ni par conséquent aucune composition, de ce mouvement des atomes en ligne directe.

Les épicuriens, ne pouvant fermer les yeux à l'évidence de cet inconvénient, qui sape les fondements de tout leur système, ont encore inventé comme une dernière ressource ce que Lucrèce nomme *clinamen*. C'est un mouvement qui décline un peu de la ligne droite, et qui donne moyen aux atomes de se rencontrer. Ainsi ils les tournent en imagination comme il leur plaît, pour parvenir à quelque but. Mais où prennent-ils cette petite inflexion des atomes, qui vient si à propos pour sauver leur système? Si la ligne droite pour le mouvement est essentielle aux corps, rien ne peut les fléchir, ni par conséquent les joindre pendant toute l'éternité; le *clinamen* viole l'essence de la matière, et ces philosophes se contredisent sans pudeur. Si au contraire la ligne droite pour le mouvement n'est pas essentielle à tous les corps, pourquoi nous allègue-t-on d'un ton si affirmatif des lois éternelles, nécessaires et immuables pour le mouvement des atomes, sans recourir à un premier moteur? et pourquoi élève-t-on tout un système de philosophie sur le fondement d'une fable si ridicule? Sans le *clinamen*, la ligne droite ne peut jamais rien faire, et le système tombe par terre. Avec le *clinamen*, inventé comme les fables des poëtes, la ligne droite est violée, et le système se tourne en dérision. L'un et l'autre, c'est-à-dire la ligne droite et le *clinamen*, sont des suppositions en l'air et de purs songes. Mais ces deux songes s'entre-détruisent; et voilà à quoi aboutit la licence effrénée que les esprits se donnent de supposer comme vérité éternelle tout ce que leur imagination leur fournit pour autoriser une fable, pendant qu'ils refusent de reconnaître l'art avec lequel toutes les parties de l'univers ont été formées et mises en leurs places.

Pour dernier prodige d'égarement, il fallait que les épicuriens osassent expliquer encore par ce *clinamen*, qui est en lui-même si inexplicable, ce que nous appelons l'âme de l'homme, et son libre arbitre. Ils sont donc réduits à dire que c'est dans ce mouvement où les atomes sont dans une espèce d'équilibre entre la ligne droite et la ligne un peu courbée, que consiste la volonté humaine.

Étrange philosophie! Les atomes, s'ils ne vont qu'en ligne droite, sont inanimés, incapables de tout degré de connaissance et de volonté : mais les mêmes atomes, s'ils ajoutent à la ligne droite un peu de déclinaison, deviennent tout à coup animés, pensants et raisonnables; ils sont eux-mêmes des âmes intelligentes, qui se connaissent, qui réfléchissent, qui délibèrent, qui sont libres dans ce qu'elles font. Quelles métamorphoses, plus absurdes que celles des poëtes! Que dirait-on de la religion, si elle avait besoin, pour être prouvée, de principes aussi puérils que ceux de la philosophie, qui ose la combattre sérieusement?

Mais remarquons à quel point ces philosophes s'imposent à eux-mêmes. Qu'est-ce qu'ils peuvent trouver dans le *clinamen* qui explique avec quelque couleur la liberté de l'homme? Cette liberté n'est point imaginaire; et il faudrait douter de tout ce qui nous est le plus intime et le plus certain, pour douter de notre libre arbitre. Je sens que je suis libre de demeurer assis, quand je me lève pour marcher; je le sens avec une si pleine certitude, qu'il n'est pas en mon pouvoir d'en douter jamais sérieusement, et que je me démentirais moi-même si j'osais dire le contraire. Peut-on pousser plus loin l'évidence de la preuve de la religion? Il faut douter de notre liberté même, pour pouvoir douter de la Divinité; d'où je conclus qu'on ne saurait douter de la Divinité sérieusement; car personne ne peut entrer en un doute sérieux sur sa propre liberté. Si, au contraire, on avoue de bonne foi que les hommes sont véritablement libres, rien n'est plus facile que de montrer que la liberté de la volonté humaine ne peut consister en aucune combinaison des atomes.

S'il n'y a aucun premier moteur qui ait donné à la matière des lois arbitraires pour son mouvement, il faut que le mouvement soit essentiel aux corps, et que toutes les lois du mouvement soient aussi nécessaires que les essences des natures le sont. Tous les mouvements des corps doivent donc, suivant ce système, se faire par des lois constantes, nécessaires et immuables. La ligne droite doit donc être essentielle à tous les atomes qui ne sont pas détournés par d'autres atomes. La ligne droite doit être essentielle, ou de bas en haut, ou de haut en bas, ou de droite à gauche, ou de gauche à droite, ou de quelque sens de diagonale qui soit précis et immuable. D'ailleurs, il est évident que nul atome ne peut être détourné par un autre; car cet autre atome porte aussi dans son essence la même détermination invincible et éternelle à suivre la ligne directe dans le même sens. D'où il s'ensuit que tous les atomes, d'abord posés sur différentes lignes, doivent parcourir à l'infini ces même lignes parallèles sans s'approcher jamais, et que ceux qui sont dans la même ligne doivent se suivre les uns les autres à l'infini, sans pouvoir s'attraper. Le *clinamen*, comme nous l'avons déjà dit, est manifestement impossible; mais supposant, contre la vérité évidente, qu'il soit possible, il faudrait alors dire que le *clinamen* n'est pas moins nécessaire, immuable et essentiel aux atomes, que la ligne droite.

Dira-t-on qu'une loi essentielle et immuable du mouvement local des atomes explique la véritable liberté de l'homme? Ne voit-on pas que le *clinamen* ne peut pas mieux l'expliquer que la ligne directe même? Le *clinamen*, s'il était vrai, serait aussi nécessaire que la ligne perpendiculaire, par laquelle une pierre tombe du haut d'une tour dans la rue. Cette pierre est-elle libre dans sa chute? La volonté de l'homme, selon le principe du *clinamen*, ne l'est pas davantage. Est-ce ainsi qu'on explique la liberté? est-ce ainsi que l'homme ose démentir son propre cœur sur son libre arbitre, de peur de reconnaître son Dieu? D'un côté, dire que la liberté de l'homme est imaginaire, c'est étouffer la voix et le sentiment de toute la nature; c'est se démentir sans pudeur; c'est nier ce qu'on porte de plus certain au fond de soi-même; c'est vouloir réduire un homme à croire qu'il ne peut jamais choisir entre les deux partis sur lesquels il délibère de bonne foi en toute occasion. Rien n'est plus glorieux à la religion que de voir qu'il faille tomber dans des excès si monstrueux, dès qu'on veut révoquer en doute ce qu'elle enseigne. D'un autre côté, avouer que l'homme est véritablement libre, c'est reconnaître en lui un principe qui ne peut jamais être expliqué sérieusement par les combinaisons d'atomes, et par les lois du mouvement local, qu'on doit supposer toutes également nécessaires et essentielles à la matière, dès qu'on nie le premier moteur. Il faut donc sortir de toute l'enceinte de la matière, et chercher loin des atomes combinés quelque principe incorporel pour expliquer le libre arbitre, dès qu'on l'admet de bonne foi. Tout ce qui est matière et atomes ne se meut que par des lois nécessaires, immuables et invincibles. La liberté ne peut donc se trouver ni dans les corps, ni dans aucun mouvement local; il faut donc la chercher dans quelque être incorporel. Cet être incorporel, qui doit se trouver en moi uni à mon corps, quelle main l'a attaché et assujetti aux organes de cette machine corporelle? Où est l'ouvrier qui lie des natures si différentes? Ne faut-il pas une puissance supérieure aux corps et aux esprits, pour les tenir dans cette union avec un empire si absolu?

Deux atomes crochus, dit un épicurien, s'accrochent ensemble. Tout cela est faux, selon son système; car j'ai prouvé que ces deux atomes crochus ne s'accrochent jamais, faute de se rencontrer. Mais enfin, après avoir supposé que deux atomes crochus s'unissent en s'accrochant, il faudra que l'épicurien avoue que l'être pensant qui est libre dans ses opérations, et qui par conséquent n'est point un amas d'atomes toujours mus par des lois nécessaires, est incorporel, et qu'il n'a pu s'accrocher par sa figure au corps qu'il anime. Ainsi l'épicurien, de quelque côté qu'il se tourne, renverse de ses propres mains son système. Mais gardons-nous bien de vouloir

confondre les hommes qui se trompent, puisque nous sommes hommes comme eux, et aussi capables de nous tromper : plaignons-les ; ne songeons qu'à les éclairer avec patience, qu'à les édifier, qu'à prier pour eux, et qu'à conclure en faveur d'une vérité évidente.

Tout porte donc la marque divine dans l'univers : les cieux, la terre, les plantes, les animaux, et les hommes plus que tout le reste. Tout nous montre un dessein suivi, un enchaînement de causes subalternes conduites avec ordre par une cause supérieure.

Il n'est point question de critiquer ce grand ouvrage. Les défauts qu'on y trouve viennent de la volonté libre et déréglée de l'homme, qui les produit par son déréglement ; ou de celle de Dieu, toujours sainte et toujours juste, qui veut tantôt punir les hommes infidèles, et tantôt exercer par les méchants les bons qu'il veut perfectionner. Souvent même ce qui paraît défaut à notre esprit borné, dans un endroit séparé de l'ouvrage, est un ornement par rapport au dessein général, que nous ne sommes pas capables de regarder avec des vues assez simples pour connaître la perfection du tout. N'arrive-t-il pas tous les jours qu'on blâme témérairement certains morceaux des ouvrages des hommes, faute d'avoir assez pénétré toute l'étendue de leurs desseins? C'est ce qu'on éprouve tous les jours pour les ouvrages des peintres et des architectes.

Si des caractères d'écriture étaient d'une grandeur immense, chaque caractère regardé de près occuperait toute la vue d'un homme ; il ne pourrait en apercevoir qu'un seul à la fois, et il ne pourrait lire, c'est-à-dire assembler les lettres, et découvrir le sens de tous ces caractères rassemblés. Il en est de même des grands traits que la Providence forme dans la conduite du monde entier pendant la longue suite des siècles. Il n'y a que le tout qui soit intelligible, et le tout est trop vaste pour être vu de près. Chaque événement est comme un caractère particulier, qui est trop grand pour la petitesse de nos organes, et qui ne signifie rien s'il est séparé des autres. Quand nous verrons en Dieu à la fin des siècles, dans son vrai point de vue, le total des événements du genre humain, depuis le premier jusqu'au dernier jour de l'univers, et leurs proportions par rapport aux desseins de Dieu, nous nous écrierons : Seigneur, il n'y a que vous de juste et de sage.

On ne juge des ouvrages des hommes qu'en examinant le total : chaque partie ne doit point avoir toute perfection, mais seulement celle qui lui convient dans l'ordre et dans la proportion des différentes parties qui composent le tout. Dans un corps humain, il ne faut pas que tous les membres soient des yeux ; il faut aussi des pieds et des mains. Dans l'univers, il faut un soleil pour le jour ; mais il faut aussi une lune pour la nuit [1]. C'est ainsi qu'il faut juger de chaque partie par rapport au tout : toute autre vue est courte et trompeuse. Mais qu'est-ce que les faibles desseins des hommes, si on les compare avec celui de la création et du gouvernement de l'univers? Autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant, dit Dieu dans les Écritures [2], mes voies et mes pensées sont-elles élevées au-dessus des vôtres. Que l'homme admire donc ce qu'il entend, et qu'il se taise sur ce qu'il n'entend pas.

Mais, après tout, les vrais défauts mêmes de cet ouvrage ne sont que des imperfections que Dieu y a laissées pour nous avertir qu'il l'avait tiré du néant. Il n'y a rien dans l'univers qui ne porte et qui ne doive porter également ces deux caractères si opposés : d'un côté, le sceau de l'ouvrier sur son ouvrage ; de l'autre côté, la marque du néant d'où il est tiré, et où il peut retomber à toute heure. C'est un mélange incompréhensible de bassesse et de grandeur, de fragilité dans la matière, et d'art dans la façon. La main de Dieu éclate partout, jusque dans un ver de terre. Le néant se fait sentir partout, jusque dans les plus vastes et les plus sublimes génies. Tout ce qui n'est point Dieu ne peut avoir qu'une perfection bornée, et ce qui n'a qu'une perfection bornée demeure toujours imparfait par l'endroit où la borne se fait sentir, et avertit que l'on y pourrait encore beaucoup ajouter. La créature serait le créateur même, s'il ne lui manquait rien ; car elle aurait la plénitude de la perfection, qui est la Divinité même. Dès qu'elle ne peut être infinie, il faut qu'elle soit bornée en perfection, c'est-à-dire imparfaite par quelque côté. Elle peut avoir plus ou moins d'imperfection ; mais enfin il faut qu'elle soit toujours imparfaite. Il faut qu'on puisse toujours marquer l'endroit précis où elle manque, et que la critique puisse dire : Voilà ce qu'elle pourrait avoir encore, et qu'elle n'a pas.

Concluons-nous qu'un ouvrage de peinture est fait par le hasard, quand on y remarque des ombres, ou même quelques négligences de pinceau ? Le peintre, dit-on, aurait pu finir davantage ces carnations, ces draperies, ces lointains. Il est vrai que ce tableau n'est point parfait selon les règles ; mais quelle folie serait-ce de dire : Ce tableau n'est point absolument parfait ; donc ce n'est qu'un amas

[1] Nec tibi occurrit perfecta universitas, nisi ubi majora sic præsto sunt, ut minora non desint. S. Aug. *de lib. Arb.* lib. III, cap. VIII, n° 25, t. I.

[2] *Isai.* LV, 9.

de couleurs formé par le hasard, et la main d'aucun peintre n'y a travaillé ! Ce qu'on rougirait de dire d'un tableau mal fait et presque sans art, on n'a pas de honte de le dire de l'univers, où éclate une foule de merveilles incompréhensibles avec tant d'ordre et de proportion.

Qu'on étudie le monde tant qu'on voudra; qu'on descende au dernier détail; qu'on fasse l'anatomie du plus vil animal; qu'on regarde de près le moindre grain de blé semé dans la terre, et la manière dont ce germe se multiplie; qu'on observe attentivement les précautions avec lesquelles un bouton de rose s'épanouit au soleil, et se referme vers la nuit : on y trouvera plus de dessein, de conduite et d'industrie, que dans tous les ouvrages de l'art. Ce qu'on appelle même l'art des hommes n'est qu'une faible imitation du grand art qu'on nomme les lois de la nature, et que les impies n'ont pas eu de honte d'appeler le hasard aveugle.

Faut-il donc s'étonner si les poëtes ont animé tout l'univers; s'ils ont donné des ailes aux vents, et des flèches au soleil; s'ils ont peint les fleuves qui se hâtent de se précipiter dans la mer, et les arbres qui montent vers le ciel, pour vaincre les rayons du soleil par l'épaisseur de leurs ombrages? Ces figures ont passé même dans le langage vulgaire : tant il est naturel aux hommes de sentir l'art dont toute la nature est pleine. La poésie n'a fait qu'attribuer aux créatures inanimées le dessein du Créateur, qui fait tout en elles. Du langage figuré des poëtes, ces idées ont passé dans la théologie des païens, dont les théologiens furent les poëtes. Ils ont supposé un art, une puissance, une sagesse, qu'ils ont nommé *numen*, dans les créatures même les plus privées d'intelligence. Chez eux les fleuves ont été des dieux, et les fontaines des naïades : les bois et les montagnes ont eu leurs divinités particulières : les fleurs ont eu Flore, et les fruits Pomone. Plus on contemple sans prévention toute la nature, plus on y découvre partout un fonds inépuisable de sagesse, qui est comme l'âme de l'univers.

Que s'ensuit-il de là ? La conclusion vient d'elle-même. S'il faut tant de sagesse et de pénétration, dit Minutius Félix [1], même pour remarquer l'ordre et le dessein merveilleux de la structure du monde, à plus forte raison combien en a-t-il fallu pour le former ! Si on admire tant les philosophes parce qu'ils découvrent une petite partie des secrets de cette sagesse qui a tout fait, il faut être bien aveugle pour ne l'admirer pas elle-même.

[1] *Octav.* cap. XVII.

Voilà le grand objet du monde entier, où Dieu, comme dans un miroir, se présente au genre humain. Mais les uns (je parle des philosophes) se sont évanouis dans leurs pensées; tout s'est tourné pour eux en vanité. A force de raisonner subtilement, plusieurs d'entre eux ont perdu même une vérité qu'on trouve naturellement et simplement en soi, sans avoir besoin de philosophie.

Les autres, enivrés par leurs passions, vivent toujours distraits. Pour apercevoir Dieu dans ses ouvrages, il faut au moins y être attentif. Les passions aveuglent à un tel point, non-seulement les peuples sauvages, mais encore les nations qui semblent les mieux policées, qu'elles ne voient pas la lumière même qui les éclaire. A cet égard, les Égyptiens, les Grecs et les Romains n'ont pas été moins aveuglés et moins abrutis que les sauvages les plus grossiers; ils se sont ensevelis comme eux dans les choses sensibles, sans remonter plus haut; et ils n'ont cultivé leur esprit que pour se flatter par de plus douces sensations, sans vouloir remarquer de quelle source elles venaient.

Ainsi vivent les hommes sur la terre : ne leur dites rien; ils ne pensent à rien excepté à ce qui flatte leurs passions grossières ou leur vanité. Leurs âmes s'appesantissent tellement, qu'ils ne peuvent plus s'élever à aucun objet incorporel : tout ce qui n'est point palpable, et qui ne peut être vu, ni goûté, ni entendu, ni senti, ni compté, leur semble chimérique. Cette faiblesse de l'âme, se tournant en crédulité, leur paraît une force; et leur vanité s'applaudit de résister à ce qui frappe naturellement le reste des hommes. C'est comme si un monstre se glorifiait de n'être pas formé selon les règles communes de la nature; ou comme si un aveugle-né triomphait de ce qu'il serait incrédule pour la lumière et pour les couleurs, que le reste des hommes aperçoit.

O mon Dieu ! si tant d'hommes ne vous découvrent point dans ce beau spectacle que vous leur donnez de la nature entière, ce n'est pas que vous soyez loin de chacun de nous. Chacun de nous vous touche comme avec la main; mais les sens, et les passions qu'ils excitent, emportent toute l'application de l'esprit. Ainsi, Seigneur, votre lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres sont si épaisses, qu'elles ne la comprennent pas : vous vous montrez partout, et partout les hommes distraits négligent de vous apercevoir. Toute la nature parle de vous, et retentit de votre saint nom; mais elle parle à des sourds, dont la surdité vient de ce qu'ils s'étourdissent toujours eux-mêmes. Vous êtes auprès d'eux, et au dedans d'eux; mais ils sont

fugitifs et errants hors d'eux-mêmes. Ils vous trouveraient, ô douce lumière, ô éternelle beauté, toujours ancienne et toujours nouvelle, ô fontaine des chastes délices, ô vie pure et bienheureuse de tous ceux qui vivent véritablement, s'ils vous cherchaient au dedans d'eux-mêmes ! Mais les impies ne vous perdent qu'en se perdant. Hélas! vos dons, qui leur montrent la main d'où ils viennent, les amusent jusqu'à les empêcher de la voir : ils vivent de vous, et ils vivent sans penser à vous : ou plutôt ils meurent auprès de la vie, faute de s'en nourrir; car quelle mort n'est-ce point de vous ignorer ? Ils s'endorment dans votre sein tendre et paternel; et, pleins des songes trompeurs qui les agitent pendant leur sommeil, ils ne sentent pas la main puissante qui les porte. Si vous étiez un corps stérile, impuissant et inanimé, tel qu'une fleur qui se flétrit, une rivière qui coule, une maison qui va tomber en ruine, un tableau qui n'est qu'un amas de couleurs pour frapper l'imagination, ou un métal inutile qui n'a qu'un peu d'éclat, ils vous apercevraient, et vous attribueraient follement la puissance de leur donner quelque plaisir, quoique en effet le plaisir ne puisse venir des choses inanimées qui ne l'ont pas, et que vous en soyez l'unique source. Si vous n'étiez donc qu'un être grossier, fragile et inanimé, qu'une masse sans vertu, qu'une ombre de l'être, votre nature vaine occuperait leur vanité; vous seriez un objet proportionné à leurs pensées basses et brutales : mais parce que vous êtes trop au dedans d'eux-mêmes, où ils ne rentrent jamais, vous leur êtes un Dieu caché; car ce fond intime d'eux-mêmes est le lieu le plus éloigné de leur vue, dans l'égarement où ils sont. L'ordre et la beauté que vous répandez sur la face de vos créatures sont comme un voile qui vous dérobe à leurs yeux malades. Quoi donc ! la lumière qui devrait les éclairer les aveugle; et les rayons du soleil même empêchent qu'ils ne l'aperçoivent ! Enfin, parce que vous êtes une vérité trop haute et trop pure pour passer par les sens grossiers, les hommes, rendus semblables aux bêtes, ne peuvent vous concevoir : comme si l'homme ne connaissait pas tous les jours la sagesse et la vertu, dont aucun de ses sens néanmoins ne peut lui rendre témoignage; car elles n'ont ni son, ni couleur, ni odeur, ni goût, ni figure ni aucune qualité sensible. Pourquoi donc, ô mon Dieu, douter plutôt de vous que de ces autres choses, très-réelles et très-manifestes, dont on suppose la vérité certaine dans toutes les affaires les plus sérieuses de la vie, et lesquelles, aussi bien que vous, échappent à nos faibles sens ? O misère! ô nuit affreuse qui enveloppe les enfants d'Adam ! ô monstrueuse stupidité ! ô renversement de tout l'homme ! L'homme n'a des yeux que pour voir des ombres, et la vérité lui paraît un fantôme : ce qui n'est rien est tout pour lui; ce qui est tout ne lui semble rien. Que vois-je dans toute la nature ? Dieu, Dieu partout, et encore Dieu seul. Quand je pense, Seigneur, que tout l'être est en vous, vous épuisez et vous engloutissez, ô abîme de vérité, toute ma pensée; je ne sais ce que je deviens : tout ce qui n'est point vous disparaît, et à peine me reste-t-il de quoi me trouver encore moi-même. Qui ne vous voit point n'a rien vu; qui ne vous goûte point n'a jamais rien senti : il est comme s'il n'était pas; sa vie entière n'est qu'un songe. Levez-vous, Seigneur, levez-vous; qu'à votre face vos ennemis se fondent comme la cire, et s'évanouissent comme la fumée. Malheur à l'âme impie qui, loin de vous, est sans Dieu, sans espérance, sans éternelle consolation ! Déjà heureuse celle qui vous cherche, qui soupire , et qui a soif de vous ! mais pleinement heureuse celle sur qui rejaillit la lumière de votre face, dont votre main a essuyé les larmes, et dont votre amour a déjà comblé les désirs ! Quand sera-ce, Seigneur ? O beau jour sans nuage et sans fin, dont vous serez vous-même le soleil, et où vous coulerez au travers de mon cœur comme un torrent de volupté ! A cette douce espérance mes os tressaillent, et s'écrient : *Qui est semblable à vous?* Mon cœur se fond, et ma chair tombe en defaillance, ô Dieu de mon cœur, et mon éternelle portion !

SECONDE PARTIE.

DÉMONSTRATION DE L'EXISTENCE ET DES ATTRIBUTS DE DIEU,

TIRÉE DES IDÉES INTELLECTUELLES.

CHAPITRE PREMIER.

Méthode qu'il faut suivre dans la recherche de la vérité.

Il me semble que la seule manière d'éviter toute erreur est de douter sans exception de toutes les choses dans lesquelles je ne trouverai pas une pleine évidence. Je me défie donc de tous mes préjugés :

la clarté avec laquelle j'ai cru jusqu'ici voir diverses choses n'est point une raison de les supposer vraies. Je me défie de tout ce qu'on appelle impression des sens, principes accoutumés, vraisemblances : je ne veux rien croire, s'il n'y a rien qui soit parfaitement certain; je veux que ce soit la seule evidence et l'entière certitude des choses qui me force à y acquiescer, faute de quoi je les laisserai au nombre des douteuses.

Cette règle posée, je ne compte plus sur aucun des êtres que j'ai cru jusqu'ici apercevoir autour de moi : peut-être ne sont-ils que des illusions. J'ai toujours reconnu qu'il y a un temps, toutes les nuits, où je crois voir ce que je ne vois point, et où je crois toucher ce que je ne touche pas; j'ai appelé ce temps le temps du sommeil : mais qui m'a dit que je ne suis pas toujours endormi, et que toutes mes perceptions ne sont pas des songes?

Si le sommeil, dans un certain degré peut causer une illusion que la veille fait découvrir, qui est-ce qui me répondra que la veille elle-même n'est pas une autre espèce de sommeil dans un autre degré, d'où je ne sors jamais, et dont aucun autre état ne peut me découvrir l'illusion? Quelle différence suppose-t-on entre un homme qui dort, et un homme que la fièvre met dans le délire? Celui qui dort ne rêve que pendant quelques heures; ensuite il s'éveille, et le réveil lui montre la fausseté de ses songes : celui qui est en délire fait des espèces de songes pendant plusieurs jours; la guérison est pour lui ce que le réveil est pour l'autre; il n'aperçoit ses erreurs qu'après la fin de sa maladie. Voilà une illusion plus longue, mais qui a pourtant ses bornes, et qu'on découvre après qu'on n'y est plus.

Il y a d'autres illusions encore plus longues, et qui durent même toute la vie. Un insensé qui est incurable passera sa vie à croire voir ce qui n'est point devant ses yeux; jamais il ne s'apercevra de son illusion : c'est un songe de toute la vie qu'on fait les yeux ouverts, et sans être endormi. Comment pourrai-je m'assurer que je ne suis point dans ce cas? Celui qui y est ne croit point y être; il se croit aussi sûr que moi de n'y être pas. Je ne crois pas plus fermement que lui voir ce qu'il me semble que je vois. Mais quoi! je n'en saurais pourtant douter dans la pratique, il est vrai; mais cet insensé dans la pratique ne peut non plus que moi douter de tout ce qu'il s'imagine voir, et qu'il ne voit point. Cette persuasion inévitable dans la pratique n'est donc point une preuve : peut-être n'est-elle en moi, non plus que dans cet insensé, qu'une misère de ma condition, et un entraînement invincible dans l'erreur. Quoique celui qui songe ne puisse s'empêcher de croire ce que ses songes lui représentent, il ne s'ensuit pas que ses songes soient vrais. Quoiqu'un insensé ne puisse s'empêcher de se croire roi, et de penser qu'il voit ce qu'il ne voit point, il ne s'ensuit pas que sa royauté et tous les autres objets de son extravagance soient véritables. Peut-être que, dans le moment de ce que j'appelle la mort, j'éprouverai une espèce de réveil qui me détrompera de tous les songes grossiers de cette vie, comme le réveil du matin me détrompe des songes de la nuit, ou comme la guérison d'un fou le désabuse des erreurs dont il a été le jouet pendant sa folie.

Une autre chose est peut-être encore possible, qui est que l'illusion, que je vois plus longue dans un fou que dans un homme qui dort, sera encore plus longue et plus constante dans l'homme qui ne dort ni n'extravague. Peut-être que, dans la veille et dans le plus grand sang-froid, je suis le jouet d'une illusion qui ne se dissipera jamais, et que nul autre état ne me tirera de cette tromperie perpétuelle. Que ferai-je? du moins je veux tâcher de me préserver de l'illusion, en doutant de tout. Mais quoi! peut-on toujours douter de tout? Est-ce un état sérieux et possible? Ne serait-ce point une folie pire que l'illusion même que je veux tâcher d'éviter? Non, il ne peut point y avoir de folie à n'assurer pas ce qu'on ne trouve point entièrement assuré. Si la pratique m'entraîne à supposer les choses dont je n'ai point de preuve évidente, je me regarderai comme un homme qu'un torrent entraîne toujours insensiblement, et qui se prend toujours, pour se retenir, aux branches des arbres plantés sur le rivage.

Un homme fort assoupi se fait violence pour vaincre le sommeil; mais le sommeil le surprend toujours, et aussitôt qu'il dort sa raison disparaît : il rêve, il fait des songes ridicules; dès qu'il s'éveille, il aperçoit son erreur et l'illusion de ses songes, dans lesquels néanmoins il retombe au bout de trois minutes. C'est ainsi que je suis entre la veille et le sommeil, entre mon doute philosophique, qui seul est raisonnable, et le songe trompeur de la vie commune. Pour me défendre de cette continuelle et invincible illusion, au moins je tâcherai de temps en temps de me reprendre à ma règle immuable de n'admettre que ce qui est certain. Dans ces moments de retour au dedans de moi-même je désavouerai tous mes jugements précipités, je me remettrai en suspens, et je me défierai autant de moi que de tout ce qu'il me semble qui m'environne.

Voilà ce qu'il faut faire, si je veux suivre la raison; elle ne doit croire que ce qui est certain, elle ne doit que douter de ce qui est douteux. Jusqu'à ce que je trouve quelque chose d'invincible par pure

raison pour me montrer la certitude de tout ce qu'on appelle nature et univers, l'univers entier doit m'être suspect de n'être qu'un songe et une fable. Toute la nature n'est peut-être qu'un vain fantôme. Cet état de suspension, il est vrai, m'étonne et m'effraye; il me jette au dedans de moi dans une solitude profonde et pleine d'horreur; il me gêne, il me tient comme en l'air : il ne saurait durer, j'en conviens; mais il est le seul état raisonnable. Ma pente à supposer les choses dont je n'ai point de preuve est semblable au goût des enfants pour les fables et les métamorphoses. On aime mieux supposer le mensonge que de se tenir dans cette violente suspension, pour ne se rendre qu'à la seule vérité exactement démontrée.

O raison, où me jetez-vous? où suis-je? que suis-je? Tout m'échappe; je ne puis me défendre de l'erreur qui m'entraîne, ni renoncer à la vérité qui me fuit. Jusques à quand serai-je dans ce doute, qui est une espèce de tourment, et qui est pourtant le seul usage que je puisse faire de la raison? O abîme de ténèbres qui m'épouvante! ne croirai-je jamais rien? croirai-je sans être assuré? Qui me tirera de ce trouble?

Il me vient une pensée que je dois examiner. S'il y a un être de qui je tienne le mien, ne doit-il pas être bon et véritable? pourrait-il l'être s'il me trompait, et s'il ne m'avait mis au monde que pour une illusion perpétuelle? Mais qui m'a dit qu'un être puissant, malin et trompeur, ne m'ait point formé? Qui est-ce qui m'a dit que je n'ai point été formé par le hasard dans un état qui porte l'illusion par lui-même? De plus, comment sais-je si je ne suis pas moi-même la cause volontaire de mon illusion? Pour éviter l'erreur, je n'ai qu'à ne juger jamais, et à demeurer dans un doute universel sans exception. C'est en voulant juger que je m'expose à me tromper moi-même. Peut-être que celui qui m'a mis au monde ne m'y a mis que pour demeurer toujours dans le doute, peut-être que j'abuse de ma raison, que je passe au delà des bornes qui me sont marquées, et que je me livre moi-même à l'erreur toutes les fois que je veux juger. Je ne jugerai donc plus; mais j'examinerai toutes choses, en me défiant de moi-même et de celui qui m'a formé, supposé que j'aie été formé par un être supérieur à moi.

Dans cette incertitude, que je veux pousser aussi loin qu'elle peut aller, il y a une chose qui m'arrête tout court. J'ai beau vouloir douter de toutes choses, il m'est impossible de pouvoir douter si je suis. Le néant ne saurait douter; et quand même je me tromperais, il s'ensuivrait par mon erreur même que je suis quelque chose, puisque le néant ne peut se tromper. Douter et se tromper, c'est penser. Ce moi qui pense, qui doute, qui craint de se tromper, qui n'ose juger de rien, ne saurait faire tout cela, s'il n'était rien.

Mais d'où vient que je m'imagine que le néant ne saurait penser? Je me réponds aussitôt à moi-même : C'est que qui dit néant exclut sans réserve toute propriété, toute action, toute manière d'être, et par conséquent la pensée; car la pensée est une manière d'être et d'agir. Cela me paraît clair. Mais peut-être que je me contente trop aisément. Allons donc encore plus loin, et voyons précisément pourquoi cela me paraît clair.

Toute la clarté de ce raisonnement roule sur la connaissance que j'ai du néant, et sur celle que j'ai de la pensée. Je connais clairement que le néant ne peut rien, ne fait rien, ne reçoit rien, et n'a jamais rien : d'un autre côté, je connais clairement que penser c'est agir, c'est faire, c'est avoir quelque chose : donc je connais clairement que la pensée actuelle ne peut jamais convenir au néant. C'est l'idée claire de la pensée qui me découvre l'incompatibilité qui est entre le néant et elle, parce qu'elle est une manière d'être : d'où il s'ensuit que quand j'ai une idée claire d'une chose, il ne dépend plus de moi d'aller contre l'évidence de cette idée. L'exemple sur lequel je suis le montre invinciblement. Quelque violence que je me fasse, je ne puis parvenir à douter si ce qui pense en moi existe : il n'est donc question que d'avoir des idées bien claires comme celles que j'ai de la pensée; en les consultant, on sera toujours déterminé à nier de la chose ce que son idée en exclut, et à affirmer de cette même chose ce que son idée renferme clairement.

Mais je parle d'idée, et je ne sais encore ce que c'est. C'est quelque chose que je ne puis encore bien démêler : c'est une lumière qui est en moi, qui n'est point moi-même, qui me corrige, qui me redresse, ou peut-être qui me trompe, mais enfin qui m'entraîne par son évidence véritable ou fausse. Quoi qu'il en soit, c'est une règle qui est au dedans de moi, de laquelle je ne puis juger, et par laquelle au contraire il faut que je juge de tout, si je veux juger : c'est une règle qui me force même à juger, comme il paraît par l'exemple de ce que j'examine maintenant; car il m'est impossible de m'abstenir de juger que je suis : puisque je pense, la clarté de l'idée de la pensée me met dans une absolue impuissance de douter si je suis.

Ma règle de ne juger jamais pour ne me tromper pas, ne peut donc me servir que dans les choses où je n'ai point d'idée claire : mais pour celles où j'ai une idée entièrement claire, cette clarté trompeuse

ou véritable me force à juger malgré moi ; je ne suis plus libre d'hésiter. Quand même cette clarté d'idée ne serait qu'une illusion, il faut que je me livre à elle. Je pousse le doute aussi loin que je puis; mais je ne puis le pousser jusqu'à contredire mes idées claires. Qu'un autre encore plus incrédule et plus défiant que moi le pousse plus loin : je l'en défie; je le défie de douter sérieusement de son existence. Pour en douter, il faudrait qu'il crût qu'on peut penser, et n'être rien. La raison n'a que ses idées; elle n'a point en elle de quoi les combattre; il faudrait qu'elle sortît d'elle-même, et qu'elle se tournât contre elle-même, pour les contredire. Quand même elle ne trouverait point de quoi montrer la certitude de ses idées, elle n'a rien en elle qui puisse lui servir d'instrument pour ébranler ce que ses idées lui représentent. Il est vrai, encore une fois, qu'elle peut douter de ce que ses idées lui proposent comme douteux : ce doute, bien loin de combattre les idées, est au contraire une manière très-exacte de les suivre et de s'y soumettre : mais pour les choses qu'elles représentent clairement, on ne peut s'empêcher ni de les concevoir clairement, ni de les croire avec certitude.

Je conclus donc trois choses sur l'idée claire que j'ai de mon existence par ma pensée : la première est que nul homme de bonne foi ne peut douter contre une idée entièrement claire; la seconde, que quand même nos idées seraient trompeuses, elles nous entraîneraient invinciblement toutes les fois qu'elles auraient cette clarté parfaite; la troisième, que nous n'avons rien en nous qui nous mette en droit de douter de la certitude de nos idées claires. Ce serait douter sans savoir pourquoi, et ce doute n'aurait rien de vraisemblable ; car toute l'étendue de notre raison, loin de nous révolter contre nos idées, ne consiste qu'à les consulter comme une règle supérieure et immuable.

Je sais bien que ceux qui se plaisent à douter confondront toujours les idées entièrement claires avec celles qui ne le sont pas, et qu'ils se serviront de l'exemple de certaines choses dont les idées sont obscures, et laissent une entière liberté d'opinion, pour combattre la certitude des idées claires sur lesquelles on n'est point libre de douter : mais je les convaincrai toujours par leur propre expérience, s'ils sont de bonne foi. Pendant qu'ils doutent de tout, je les défie de douter si ce qui doute en eux est un néant. Si la croyance que je suis parce que je doute est une erreur, non-seulement c'est une erreur sans remède, mais encore une erreur de laquelle la raison n'a aucun prétexte de se défier.

Ce qui résulte de tout ceci est qu'il faut bien se garder de prendre une idée obscure pour une idée claire, ce qui fait la précipitation des jugements et l'erreur; mais aussi qu'on ne doit et qu'on ne peut jamais sérieusement hésiter sur les choses que nos idées renferment clairement.

Ce que je viens de dire est une espèce de lueur qui se présente à moi dans cet abîme de ténèbres où je suis enfoncé ; ce n'est point encore un vrai jour, ce n'est qu'un faible commencement ; et quelque envie que j'aie de voir la lumière, j'aime encore mieux l'affreuse obscurité qu'une lumière fausse. Plus la vérité est précieuse, plus je crains de trouver ce qui lui ressemblerait, et qui ne serait pas elle-même. O vérité! si vous êtes quelque chose qui puisse m'entendre et me voir, écoutez mes désirs ; voyez la préparation de mon cœur; ne souffrez pas que je prenne votre ombre pour vous-même; soyez jalouse de votre gloire; montrez-vous, il me suffira de vous voir : c'est pour vous seule, et non pour moi, que je vous veux. Jusques à quand m'échapperez-vous?

Mais que dis-je ? peut-être que la vérité ne saurait m'entendre. Il est vrai que ma raison ne me fournit aucun sujet de doute sur mes idées claires : mais que sais-je si ma raison elle-même n'est point une fausse mesure pour mesurer toutes choses? Qui m'a dit que cette raison n'est point elle-même une illusion perpétuelle de mon esprit, séduit par un esprit puissant et trompeur qui est supérieur au mien? Peut-être que cet esprit me représente comme clair ce qui est le plus absurde ; peut-être que le néant est capable de penser, et qu'en pensant je ne suis rien; peut-être qu'une même chose peut tout ensemble exister et n'exister pas; peut-être que la partie est aussi grande que le tout. Me voilà rejeté dans une étrange incertitude; et il ne m'est pas même permis d'avoir impatience d'en sortir, quelque violent que soit cet état, puisque mon impatience serait une mauvaise disposition pour connaître la vérité. Examinons donc tranquillement ce que je viens de dire.

Je fais une extrême différence entre mes opinions libres et variables, et mes idées claires que je ne suis jamais libre de changer. Quand même elles seraient fausses, il m'est impossible de les redresser, et je suis sans ressource dévoué à l'erreur. Ceux mêmes qui m'accuseront de me tromper, si c'est une tromperie, sont dans la nécessité de se tromper toujours aussi bien que moi. Cette erreur n'est point un accident; c'est un état fixe où nous sommes nés : c'est leur nature, c'est la mienne. Cette raison qui nous trompe n'est point une inspiration étrangère, ni quelque chose de dehors qui vienne porter la séduction au dedans de nous, ou qui nous pousse pour nous égarer : cette raison trompeuse

est nous-mêmes ; et s'il est vrai que nous soyons quelque chose, nous sommes précisément cette raison qui se trompe. Puisque cette raison est le fond de notre nature même, il faudrait que l'esprit supérieur qui nous tromperait nous eût donné lui-même une nature fausse toute tournée à l'erreur, et incapable de la vérité; il faudrait qu'il nous eût donné, pour ainsi dire, une raison à l'envers, et qui s'attacherait toujours au contre-pied de la vérité. Un esprit qui aurait fait le mien de la sorte serait non-seulement supérieur, mais tout-puissant. Un esprit qui fait des esprits, qui les fait de rien, qui ne trouve rien de fait en eux par une règle droite et simple, mais qui y fait et qui y met tout suivant son dessein, et qui fait à son gré une raison qui n'est point une raison, une raison qui renverse la raison même, doit être un esprit tout-puissant. Il faut qu'il soit créateur, et qu'il ait fait son ouvrage de rien : s'il avait fait son ouvrage de quelque chose, il aurait été assujetti à cette chose dont il se serait servi dans sa production : ce qu'il aurait trouvé déjà fait aurait été dans la règle droite et primitive de la simple nature. Mais pour faire en sorte que tout ce qui est en nous et que tout nous-mêmes ne soit qu'erreur et illusion, il faut, pour ainsi dire, qu'il n'ait rien pris dans la nature, et qu'il ait formé tout exprès de rien un être tout nouveau qui soit l'antipode de la vraie raison. N'est-ce pas être créateur? n'est-ce pas être tout-puissant?

J'ose même dire que cet esprit trompeur serait plus que tout-puissant; et voici ma raison : Je conçois que l'être et la vérité sont la même chose ; en sorte qu'une chose n'est qu'autant qu'elle est vraie, et qu'elle n'est vraie qu'autant qu'elle est. L'être intelligent, suivant cette règle, n'a d'être qu'autant qu'il a d'intelligence : donc si un esprit n'était point intelligent, il ne pourrait pas être; car il n'a d'autre être que son intelligence. Mais l'intelligence elle-même, qui est-elle? Qui dit intelligence dit essentiellement la connaissance de quelque vérité. Le pur néant ne saurait être l'objet de l'intelligence ; on ne le conçoit point, on n'en a point d'idée; il ne peut se présenter à l'esprit. Si donc il n'y avait dans toute la nature rien de vrai ni de réel qui répondît à nos idées, notre intelligence elle-même, et par conséquent notre être, n'aurait rien de réel. Comme nous ne connaîtrions rien de véritable hors de nous ni en nous, nous ne serions aussi rien de véritable nous-mêmes ; nous serions un néant qui doute; nous serions un néant qui ne peut s'empêcher de se tromper, parce qu'il ne peut s'empêcher de juger; un néant qui agit toujours, qui pense et qui repense sans cesse sur sa pensée ; un néant qui se replie lui-même; un néant qui se cherche, qui se trouve, et enfin qui s'échappe à soi-même. Quel étrange néant! C'est ce néant monstrueux qu'un esprit supérieur tromperait. N'est-ce pas être plus que tout-puissant, d'agir sur le néant comme sur quelque chose de vrai et de réel? Bien plus, quel prodige de faire que le néant agisse, qu'il se croie quelque chose, et qu'il se dise à lui-même, comme à quelqu'un : Je pense, donc je suis! Mais non, peut-être que je pense sans exister, et que je me trompe sans être sorti du néant.

Si cet esprit est tout-puissant, il ne peut donc m'avoir donné l'être qu'autant qu'il m'aura donné la vraie intelligence; car il n'y a que le réel et le véritable qui soit intelligible. Ainsi, supposé que je sois quelque chose, et quelque chose d'intelligent, un créateur tout-puissant n'a pu me créer qu'en me rendant intelligent de la vérité. Il n'est pas question de savoir s'il a voulu me tromper ou non : quand même il l'aurait voulu, il ne l'aurait pas pu. Il a bien pu me donner une intelligence bornée, et l'exclure de connaître les vérités infinies; mais il n'a pu me donner quelque degré d'être, sans me donner aussi quelque degré d'intelligence de la vérité. La raison est, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, que le néant est aussi incapable d'être connu qu'il est incapable de connaître. Si je pense, il faut que je sois quelque chose, et il faut que ce que je pense soit quelque chose aussi.

Ce que je dis d'un être tout-puissant, il faut à plus forte raison le dire du hasard. Supposé même que le hasard pût former un être intelligent, et faire, par un assemblage fortuit, que ce qui ne pensait point commençât à penser; du moins il ne pourrait pas faire qu'un être qui penserait pensât sans penser rien de vrai ; car le mensonge est un néant, et le néant n'est point l'objet de la pensée. On ne peut penser qu'à l'être et à ce qui est vrai; car l'être et la vérité sont la même chose. On peut bien se tromper en partie, en joignant sans raison des êtres séparés ; mais cette erreur est mélangée de vérité, et il est impossible de se tromper en tout : ce serait ne plus penser; car la pensée ne subsisterait plus si elle portait entièrement à faux, et si elle n'avait aucun objet réel et véritable.

Tout se réduit donc à ce désespoir absolu et à ce naufrage universel de la raison humaine, de dire : Une même chose peut tout ensemble être et n'être pas; penser et n'être rien ; penser et ne penser rien : ou bien il faut conclure qu'un premier être, quoique tout-puissant, n'a pu nous donner l'intelligence à

quelque degré, sans nous donner en même temps quelque portion de vérité intelligible pour objet de notre pensée.

Je sais bien qu'après ce raisonnement il reste toujours à savoir si nous pouvons penser sans être, et si une même chose peut tout ensemble être et n'être pas : mais au moins il est manifeste que, si ces deux choses sont incompatibles, un premier être, par sa toute-puissance, n'a pu, quand même il l'aurait voulu, nous créer intelligents dans une entière privation de la vérité.

D'ailleurs, si cet être supérieur est créateur et tout-puissant, il faut qu'il soit infiniment parfait. Il ne peut être par lui-même, et pouvoir tirer quelque chose du néant, sans avoir en soi la plénitude de l'être, puisque l'être, la vérité, la bonté, la perfection, ne peut être qu'une même chose. S'il est infiniment parfait, il est infiniment vrai; s'il est infiniment vrai, il est infiniment opposé à l'erreur et au mensonge. Cependant, s'il avait fait ma raison fausse, et incapable de connaître la vérité, il l'aurait faite essentiellement mauvaise; et par consequent il serait mauvais lui-même : il aimerait l'erreur, il en serait la cause volontaire; et en me créant il n'aurait eu d'autre fin que l'illusion et la tromperie : il faut donc ou qu'il soit incapable de me créer de la sorte, ou qu'il n'existe point.

Je vois bien, par mes songes, que je puis avoir été créé pour être quelquefois dans une illusion passagère. Cette illusion est plutôt une suspension de ma raison qu'une véritable erreur. Pendant cette illusion je n'ai rien de libre : un moment après il me vient des pensées nettes, précises et suivies, qui sont supérieures à celles du songe, et qui les font évanouir. Ainsi cet etat est bien appelé du nom d'illusion passagère, et d'impuissance de raisonner de suite. Mais si l'état de la veille me trompait de même, ce serait une chose bien différente : ma raison serait essentiellement fausse, parce que toutes mes idées, qui sont le fond de ma raison même, et qui sont immuables en moi, seraient le contre-pied de la véritable raison : ce serait une erreur de nature et essentielle, de laquelle rien ne pourrait me tirer: il faudrait faire de moi un autre moi-même, et anéantir toutes mes idées, pour me faire concevoir la moindre vérité; ou, pour mieux dire, cette nouvelle créature qui commencerait à voir quelque vérité ne serait rien moins que moi-même : elle serait plutôt une nouvelle créature produite en ma place après mon anéantissement.

Je comprends bien qu'un être créateur et infiniment parfait peut quelquefois suspendre pour un peu de temps ma raison et ma liberté, en me donnant des perceptions confuses qui s'effacent et se perdent les unes dans les autres, comme je l'éprouve dans mes songes. Ces erreurs passagères, si on peut les nommer ainsi, sont bientôt corrigées par les pensées fixes et réfléchies de la veille. Je ne sais même si on peut dire que je fasse aucun véritable jugement, ni par conséquent que je tombe réellement dans l'erreur pendant que je dors. J'avoue qu'à mon réveil il me semble que pendant mes songes j'ai jugé, j'ai raisonné, j'ai craint, j'ai espéré, j'ai aimé, j'ai haï, en conséquence de mes jugements : mais peut-être que mes jugements, non plus que les actes de ma volonté, n'ont point été véritables pendant que je dormais. Il peut se faire que des images empreintes dans mon cerveau pendant la journée se sont réveillées la nuit par le cours fortuit des esprits. Ces images de mes pensées et de mes volontés de la veille étant ainsi excitées, ont fait une nouvelle trace qui a été accompagnée de perceptions confuses et de sensations passagères, sans aucune réflexion ni jugement formel. A mon réveil je puis apercevoir ces nouvelles traces des images faites pendant la veille, et croire que j'y ai joint dans mon songe les jugements qu'elles représentent, quoique je ne les aie pas joints réellement pendant mon sommeil. Le souvenir n'est apparemment que la perception des traces déjà faites : ainsi quand j'aperçois à mon réveil les traces renouvelées en dormant, je rappelle les jugements du jour, dont les images du songe de la nuit sont composées; et par conséquent je puis bien croire me souvenir que j'ai jugé en dormant, quoique je n'aie fait aucun jugement réel.

De plus, quand même j'aurais jugé et me serais réellement trompé pendant mes songes, je ne serais point surpris qu'un être infiniment parfait et véritable m'eût mis dans cette nécessité de me tromper pendant que je dors. Ces erreurs n'influent dans aucune action libre et raisonnable de ma vie; elles ne me font faire rien de méritoire ni de déméritoire; elles ne sont ni un abus de la raison, ni une opposition fixe à la vérité; elles sont bientôt redressées par les jugements que je fais quand je veille, et qui sont suivis d'une volonté libre.

Je comprends que le premier être peut vouloir tirer la vérité de l'erreur, comme tirer le bien du mal, en permettant que par la suspension des esprits je fasse en dormant des songes trompeurs. Par cette expérience il me montre de grandes vérités : car qu'y a-t-il de plus propre à me montrer la faiblesse de ma raison et le néant de mon esprit, que d'éprouver cet égarement périodique et inévi-

table de mes pensées? C'est un délire reglé, qui tient près d'un tiers de ma vie, et qui m'avertit, pour les deux autres tiers, que je dois me défier de moi, et rabaisser mon orgueil. Il m'apprend que ma raison même n'est pas à moi en propre, qu'elle m'est prêtée et retirée tour à tour, sans que je puisse ni la retenir quand elle m'échappe, ni la rappeler quand elle est absente, ni résister à l'illusion que son absence cause en moi, ni même avoir par mon industrie aucune part à son retour.

Voilà un temps d'erreur bien employé, s'il me mène tout droit à me connaître, et à me faire remonter à une sagesse sans laquelle la mienne n'est que folie. Mais quelle comparaison peut-on faire de cette illusion si passagère et si utile, avec un état d'erreur d'où rien ne me pourrait tirer, et où ma raison la plus évidente serait par elle-même un fonds inépuisable de séduction et de mensonge? Une nature et une essence toute d'erreur, qui serait un néant de raison; une nature toute fausse et toute mauvaise, ou, pour mieux dire, qui ne serait point une nature positive, mais un absolu néant en toute manière, ne peut jamais être l'ouvrage d'un créateur tout bon, tout véritable et tout-puissant.

Voilà ce que ma raison me représente sur elle-même, et voilà ce que je trouve, ce me semble, clairement toutes les fois que je la consulte. Le doute universel et absolu dans lequel je m'étais retranché n'est-il pas plus sûr? Nullement; car on se trompe autant à douter lorsqu'il faudrait croire, que l'on se trompe à croire lorsqu'il faudrait encore douter. Douter, c'est juger qu'il ne faut rien croire. Supposé qu'il faille croire quelque chose, et que j'hésite mal à propos, je me trompe en doutant de tout, et je suis en demeure à l'égard de la vérité qui se présente à moi. Que ferai-je? La dernière espérance m'est arrachée; il ne me reste pas même la triste consolation d'éviter l'erreur en me retranchant dans le doute. Où suis-je? que suis-je? où est-ce que je vais? où m'arrêterai-je? Mais comment puis-je m'arrêter? Si je renonce à ma raison, et si elle m'est suspecte en ce qu'elle me présente de plus clair, je suis réduit à cette extrémité, de douter si une même chose peut tout ensemble être et n'être pas. Je ne puis me prendre à rien pour m'arrêter dans une pente si effroyable; il faut que je tombe jusqu'au fond de cet abîme. Encore si je pouvais y demeurer! mais cet abîme où je suis tombé me repousse, et le doute me paraît aussi sujet à l'erreur que mes anciennes opinions. Si un être tout-puissant, infiniment bon et véritable, m'a fait pour connaître la vérité par la raison droite qu'il m'a donnée, je suis inexcusable de m'aveugler moi-même par un doute capricieux, et mon doute universel est un monstre. Si au contraire ma raison est fausse, je ne laisse pas d'être excusable en la suivant; car que puis-je faire de mieux que de me servir fidèlement de tout ce qui est en moi, pour tâcher d'aller droit à la vérité? M'est-il permis de me défier, sans aucun fondement ni intérieur ni extérieur, de tout ce qui me paraît également dans tous les temps raison, certitude, évidence? Il faut donc mieux suivre cette évidence qui m'entraîne nécessairement, qui ne peut m'être suspecte d'aucun côté, qui est conforme à tout ce que je puis concevoir de l'être tout-puissant qui peut m'avoir fait, enfin contre laquelle je ne saurais trouver aucun fondement de doute solide, que de me livrer au doute vague, qui peut être lui-même une erreur et une hésitation de mon faible esprit, qui demeure incertain, faute de savoir saisir la vérité par une vue ferme et constante.

Me voilà donc enfin résolu à croire que je pense, puisque je doute; et que je suis, puisque je pense: car le néant ne saurait penser, et une même chose ne peut tout ensemble être et n'être pas. Ces vérités que je commence à connaître, et dont la découverte a tant coûté à mon esprit, sont en bien petit nombre. Si j'en demeure là, je ne connais dans toute la nature que moi seul, et cette solitude me remplit d'horreur. De plus, si je me connais, je ne me connais guère. Il est vrai que je suis quelque chose qui se connaît soi-même, et dont la nature est de connaître : mais d'où est-ce que je viens? est-ce du néant que je suis sorti? ou bien ai-je toujours été? qui est-ce qui a pu commencer en moi la pensée? ce qu'il me semble voir autour de moi est-il quelque chose? O vérité! vous commencez à luire à mes yeux. Je vois poindre un faible rayon de lumière naissante sur l'horizon, au milieu d'une profonde et affreuse nuit : achevez de percer mes ténèbres; débrouillez peu à peu le chaos où je suis enfoncé. Il me semble que mon cœur est droit devant vous; je ne crains que l'erreur; je crains autant de résister à l'évidence, et de ne pas croire ce qui mérite d'être cru, que de croire trop légèrement ce qui est incertain. O vérité, venez à moi; montrez-vous toute pure! que je vous voie, et je serai rassasié en vous voyant!

CHAPITRE II.

Preuves métaphysiques de l'existence de Dieu.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

Tous mes soins pour douter ne me peuvent donc plus empêcher de croire certainement plusieurs vérités. La première est que je pense quand je doute. La seconde, que je suis un être pensant, c'est-à-dire dont la nature est de penser; car je ne connais encore que cela de moi. La troisième, d'où les deux autres premières dépendent, est qu'une même chose ne peut tout ensemble exister et n'exister pas; car si je pouvais tout ensemble être et n'être pas, je pourrais aussi penser et n'être pas. La quatrième, que ma raison ne consiste que dans mes idées claires, et qu'ainsi je puis affirmer d'une chose tout ce qui est clairement renfermé dans l'idée de cette chose-là; autrement je ne pourrais conclure que je suis, puisque je pense. Ce raisonnement n'a aucune force, qu'à cause que l'existence est clairement renfermée dans l'idée de la pensée. Penser est une action et une manière d'être : donc il est évident, par cet exemple, qu'on peut assurer d'une chose tout ce qui est clairement renfermé dans son idée : hésiter encore là-dessus, ce n'est plus exactitude et force d'esprit pour douter de ce qui est douteux, c'est légèreté et irrésolution; c'est inconstance d'un esprit flottant, qui ne sait rien saisir par un jugement ferme, qui n'embrasse ni ne suit rien, à qui la vérité connue échappe, et qui se laisse ébranler contre ses plus parfaites convictions, par toutes sortes de pensées vagues.

Ce fondement immobile étant posé, je me réjouis de connaître quelques vérités, c'est là mon véritable bien : mais je suis bien pauvre, mon esprit se trouve rétréci dans quatre vérités; je n'oserais passer au delà sans crainte de tomber dans l'erreur. Ce que je connais n'est presque rien; ce que j'ignore est infini : mais peut-être que je tirerai insensiblement du peu que je connais déjà, quelque partie de cet infini qui m'est jusqu'ici inconnu.

Je connais ce que j'appelle *moi*, qui pense, et à qui je donne le nom d'esprit. Hors de moi je ne connais encore rien; je ne sais s'il y a d'autres esprits que le mien, ni s'il y a des corps. Il est vrai que je crois apercevoir un corps, c'est-à-dire une étendue qui m'est propre, que je remue comme il me plaît, et dont les mouvements me causent de la douleur ou du plaisir. Il est vrai aussi que je crois voir d'autres corps à peu près semblables au mien, dont les uns se meuvent et les autres sont immobiles autour de moi. Mais je me tiens ferme à ma règle inviolable, qui est de douter sans relâche de tout ce qui peut être tant soit peu douteux.

Non-seulement tous ces corps qu'il me semble apercevoir, tant le mien que les autres, mais encore tous les esprits qui me paraissent en société avec moi, qui me communiquent leurs pensées, et qui sont attentifs aux miennes : tous ces êtres, dis-je, peuvent n'avoir rien de réel, et n'être qu'une pure illusion qui se passe tout entière au dedans de moi seul : peut-être suis-je moi seul toute la nature. N'ai-je pas l'expérience que quand je dors je crois voir, entendre, toucher, flairer, goûter ce qui n'est point et qui ne sera jamais ? Tout ce qui me frappe pendant mon songe, je le porte au dedans de moi, et au dehors il n'y a rien de vrai. Ni les corps que je m'imagine sentir, ni les esprits que je me représente en société de pensée avec le mien, ne sont ni esprits ni corps; ils ne sont, pour ainsi dire, que mon erreur. Qui me répondra, encore une fois, que ma vie entière ne soit point un songe, et un charme que rien ne peut rompre? Il faut donc par nécessité suspendre encore mon jugement sur tous ces êtres qui me sont suspects de fausseté.

Étant ainsi comme repoussé par tout ce que je m'imagine connaître au dehors de moi, je rentre au dedans, et je suis encore étonné dans cette solitude au fond de moi-même. Je me cherche, je m'étudie : je vois bien que je suis; mais je ne sais ni comment je suis, ni si j'ai commencé à être, ni par où j'ai pu exister. O prodige! je ne suis sûr que de moi-même; et ce moi où je me renferme m'étonne, me surpasse, me confond, et m'échappe dès que je prétends le tenir. Me suis-je fait moi-même? Non; car pour faire il faut être; le néant ne fait rien : donc pour me faire il aurait fallu que j'eusse été avant que d'être; ce qui est une manifeste contradiction. Ai-je toujours été? suis-je par moi-même? Il me semble que je n'ai pas toujours été; je ne connais mon être que par la pensée, et je suis un être pensant. Si j'avais toujours été, j'aurais toujours pensé; si j'avais toujours pensé, ne me souviendrais-je point de mes pensées? Ce que j'appelle mémoire, c'est ce qui fait connaître ce que l'on a pensé autrefois. Mes pensées se replient sur elles-mêmes; en sorte qu'en pensant je m'aperçois que je pense, et ma pensée se connaît elle-même : il m'en reste une connaissance après même qu'elle est passée, qui fait que je la retrouve quand il me plaît : et c'est ce que j'appelle souvenir. Il y a donc bien de l'apparence que si j'avais toujours pensé je m'en souviendrais.

Il peut néanmoins se faire que quelque cause in-

connue et étrangère, quelque être puissant et supérieur au mien, aurait agi sur le mien pour lui ôter la perception de ses pensées anciennes, et aurait produit en moi ce que j'appelle oubli. J'éprouve en effet que quelques-unes de mes pensées m'échappent, en sorte que je ne les retrouve plus. Il y en a même quelques-unes qui se perdent tellement, qu'à cet égard là je ne pense point d'avoir jamais pensé.

Mais quel serait cet être étranger et supérieur au mien, qui aurait empêché ma pensée de se replier ainsi sur elle-même, et de s'apercevoir, comme elle le fait naturellement? Dans cette incertitude je suspends mon jugement, suivant ma règle, et je me tourne d'un autre côté par un chemin plus court. Suis-je par moi-même, ou suis-je par autrui? Si je suis par moi-même, il s'ensuit que j'ai toujours été; car je porte, pour ainsi dire, au dedans de moi essentiellement la cause de mon existence : ce qui me fait exister aujourd'hui a dû me faire exister éternellement, et d'une manière immuable. Si au contraire je suis par autrui, d'une manière variable et empruntée, cet autrui, quel qu'il soit, m'a fait passer du néant à l'être. Qui dit un passage du néant à l'être, dit une succession dans laquelle on commence à être, et où le néant précède l'existence. Tout consiste donc à examiner si je suis par moi-même, ou non.

Pour faire cet examen, je ne puis manquer en m'attachant à une de mes principales règles, qui est comme la clef universelle de toute vérité, qui est de consulter mes idées, et de n'affirmer que ce qu'elles renferment clairement.

Pour démêler ceci, j'ai besoin de rassembler certaines choses qui me paraissent claires. L'être, la vérité et la bonté ne sont qu'une même chose; en voici la preuve. La bonté et la vérité ne peuvent convenir au néant, car le néant ne peut jamais être ni vrai ni bon à aucun degré : donc la vérité et la bonté ne peuvent convenir qu'à l'être. Pareillement l'être ne peut convenir qu'à ce qui est vrai, car ce qui est entièrement faux n'est rien; et ce qui est faux en partie n'existe aussi qu'en partie. Il en est de même de la bonté : ce qui n'est qu'un peu bon n'a qu'un peu d'être; ce qui est meilleur est davantage; ce qui n'a aucune bonté n'a aucun être. Le mal n'est rien de réel, il n'est que l'absence du bien; comme une ombre n'est qu'une absence de la lumière.

Il est vrai qu'il y a certaines choses très-réelles et très-positives que l'on nomme mauvaises, non à cause de leur nature réelle et véritable, qui est bonne en elle-même en tout ce qu'elle contient, mais par la privation de certains biens qu'elles devraient avoir, et qu'elles n'ont pas. Je ne saurais donc me tromper en croyant que la vérité et la bonté ne sont que l'être. La bonté et la vérité étant réelles, et n'y ayant point d'autre réalité que l'être, il s'ensuit clairement qu'être vrai, être bon, et être simplement, c'est la même chose : mais comme je puis concevoir qu'une chose soit plus ou moins, je la puis concevoir aussi plus ou moins vraie, plus ou moins bonne.

PREMIÈRE PREUVE,

Tirée de l'imperfection de l'être humain.

Ces principes posés, je reviens à l'être qui serait par lui-même, et je trouve qu'il serait dans la suprême perfection. Ce qui a l'être par soi est éternel et immuable; car il porte toujours également dans son propre fonds la cause et la nécessité de son existence. Il ne peut rien recevoir de dehors : ce qu'il recevrait de dehors ne pourrait jamais faire une même chose avec lui, ni par conséquent perfectionner; car ce qui serait d'une nature communiquée et variable ne peut jamais faire un même être avec ce qui est par soi, et incapable de changement. La distance et la disproportion entre de telles parties serait infinie : donc elles ne pourraient jamais entre elles composer un vrai tout. On ne peut donc rien ajouter à sa vérité, à sa bonté et à sa perfection; il est par lui-même tout ce qu'il peut être, et il ne peut jamais être moins que ce qu'il est. Être ainsi, c'est exister au suprême degré de l'être, et par conséquent au suprême degré de vérité et de perfection.

Donnez-moi un être communiqué et dépendant, et concevez-le à l'infini aussi parfait qu'il vous plaira, il demeurera toujours infiniment au-dessous de celui qui est par lui-même. Quelle comparaison entre un être emprunté, changeant, susceptible de perdre et de recevoir, qui est sorti du néant, et qui est prêt à y retomber; avec un être nécessaire, indépendant, immuable, qui ne peut dans son indépendance rien recevoir d'autrui, qui a toujours été, qui sera toujours, et qui trouve en soi tout ce qu'il doit être?

Puisque l'être qui est par lui-même surpasse tellement la perfection de tout être créé qu'on puisse concevoir en montant jusqu'à l'infini, il s'ensuit qu'un être qui est par lui-même est au suprême degré d'être, et par conséquent infiniment parfait dans son essence.

Il reste à savoir si ce que j'appelle moi, qui pense, qui raisonne, et qui se connaît soi-même, est cet être immuable qui subsiste par lui-même, ou non. Ce que j'appelle moi, ou mon esprit, est infiniment éloigné de l'infinie perfection. J'ignore, je me trompe,

je me détrompe, du moins je m'imagine me détromper ; je doute, et souvent le doute, qui est une imperfection, est le meilleur parti pour moi. Quelquefois j'aime mes erreurs, je m'y obstine, et je crains de m'en détromper, je tombe dans la mauvaise foi, et je dis le contraire de ce que je pense. Je reçois l'instruction d'autrui ; on me reprend, on a raison de me reprendre ; je reçois donc la vérité d'autrui. Mais ce qui est bien pis encore, je veux, je ne veux pas ; ma volonté est variable, incertaine, contraire à elle-même. Puis-je me croire souverainement parfait parmi tant de changements et de défauts, parmi tant d'ignorance et d'erreurs involontaires et même volontaires ?

S'il est manifeste que je ne suis point infiniment parfait, il est manifeste aussi que je ne suis point par moi-même. Si je ne suis point par moi-même, il faut que je sois par autrui ; car j'ai déjà reconnu clairement que je n'ai pu me produire moi-même. Si je suis par autrui, il faut que cet autrui, qui m'a fait passer du néant à l'être, soit par lui-même, et par conséquent infiniment parfait. Ce qui fait passer une chose du néant à l'être, non-seulement doit avoir l'être par soi-même, mais encore une puissance infinie de le communiquer ; car il y a une distance infinie depuis le néant jusqu'à l'existence. Si quelque chose pouvait ajouter à l'infini, il faut avouer que la fécondité de créer ajouterait infiniment à la perfection infinie de l'être qui est par lui-même : donc cet être qui est par lui-même, et par qui je suis, est infiniment parfait ; et c'est ce qu'on appelle Dieu.

Toutes ces propositions sont claires, et rien ne peut m'arrêter dans leur enchaînement. Car de quoi douterai-je ? N'est-il pas vrai que ce qui est par soi-même est pleinement et parfaitement ? c'est sans doute, s'il est permis de parler ainsi, le plus être de tous les êtres, et par conséquent infiniment parfait. Mon esprit n'est donc point par soi-même ; car il n'est point dans cette infinie perfection : en le reconnaissant, je ne dois point craindre de me tromper ; et je me tromperais bien grossièrement, si peu que j'en doutasse. Il est donc indubitable que je ne suis point par moi-même, et que je suis par autrui.

Encore une fois, cet autrui, s'il est lui-même sorti du néant, n'a pu m'en tirer. Ce qui n'a l'être que par autrui ne peut le garder par soi-même, bien loin de le pouvoir donner à qui ne l'a pas. Faire que ce qui n'était pas commence à être, c'est disposer de l'être en propre, et avoir la puissance infinie ; car on ne peut concevoir nulle puissance finie à aucun degré, qui ne soit au-dessous de celle-là. Donc l'être par qui je suis est au suprême degré d'être et de puissance ; il est infiniment parfait, et je ne vois plus rien qui me donne le moindre prétexte de doute.

Voilà donc enfin le premier rayon de vérité qui luit à mes yeux. Mais quelle vérité ? celle du premier être. O vérité plus précieuse elle seule que toutes les autres ensemble que je puis découvrir ! vérité qui me tient lieu de toutes les autres ! Non, je n'ignore plus rien, puisque je connais ce qui est tout, et que tout ce qui n'est pas lui n'est rien. O vérité universelle, infinie, immuable, c'est donc vous-même que je connais ; c'est vous qui m'avez fait, et qui m'avez fait par vous-même ! Je serais comme si je n'étais pas, si je ne vous connaissais point. Pourquoi vous ai-je si longtemps ignorée ? Tout ce que j'ai cru voir sans vous n'était point véritable ; car rien ne peut avoir aucun degré de vérité que par vous seule, ô vérité première ! Je n'ai vu jusqu'ici que des ombres ; ma vie entière n'a été qu'un songe. J'avoue que je connais jusqu'à présent peu de vérités ; mais ce n'est pas la multitude que je cherche.

O vérité précieuse ! ô vérité féconde ! ô vérité unique ! en vous seule je trouve tout, et ma curiosité s'épuise. De vous sortent tous les êtres, comme de leur source ; en vous je trouve la cause immédiate de tout : votre puissance, qui est sans bornes, n'en laisse aucune à ma contemplation. Je tiens la clef de tous les mystères de la nature, dès que je découvre son auteur. O merveille qui m'explique toutes les autres ! vous êtes incompréhensible, mais vous me faites tout comprendre : vous êtes incompréhensible, et je m'en réjouis. Votre infini m'étonne et m'accable ; c'est ma consolation : je suis ravi que vous soyez si grand que je ne puisse vous voir tout entier ; c'est à cet infini que je vous reconnais pour l'être qui m'a tiré du néant. Mon esprit succombe sous tant de majesté ; heureux de baisser les yeux, ne pouvant soutenir par mes regards l'éclat de votre gloire.

SECONDE PREUVE,

Tirée de l'idée que nous avons de l'infini.

Toutes les choses que j'ai déjà remarquées me font voir que j'ai en moi l'idée de l'infini, et d'une infinie perfection. Il est vrai que je ne saurais épuiser l'infini ni le comprendre, c'est-à-dire le connaître autant qu'il est intelligible. Je ne dois pas m'en étonner, car j'ai déjà reconnu que mon intelligence est finie : par conséquent elle ne saurait égaler ce qui est infiniment intelligible. Il est néanmoins constant que j'ai une idée précise de l'infini ; je discerne très-nettement ce qui lui convient et ce qui ne lui convient

pas; je n'hésite jamais à en exclure toutes les propriétés des nombres et des quantités finies. L'idée même que j'ai de l'infini n'est ni confuse ni négative; car ce n'est point en excluant indéfiniment toutes bornes que je me représente l'infini. Qui dit borne dit une négation toute simple; au contraire, qui nie cette négation affirme quelque chose de très-positif. Donc le terme d'infini, quoiqu'il paraisse dans ma langue un terme négatif, et qu'il veuille dire *non fini*, est néanmoins très-positif. C'est le mot de *fini* dont le vrai sens est très-négatif. Rien n'est si négatif qu'une borne; car qui dit borne dit négation de toute étendue ultérieure. Il faut donc que je m'accoutume à regarder toujours le terme de *fini* comme étant négatif: par conséquent celui d'infini est très-positif. La négation redoublée vaut une affirmation; d'où il s'ensuit que la négation absolue de toute négation est l'expression la plus positive qu'on puisse concevoir, et la suprême affirmation : donc le terme d'infini est infiniment affirmatif par sa signification, quoiqu'il paraisse négatif dans le tour grammatical.

En niant toutes bornes, ce que je conçois est si précis et si positif, qu'il est impossible de me faire jamais prendre aucune autre chose pour celle-là.

Donnez-moi une chose finie aussi prodigieuse qu'il vous plaira; faites en sorte qu'à force de surpasser toute mesure sensible, elle devienne comme infinie à mon imagination : elle demeure toujours finie en mon esprit; j'en conçois la borne lors même que je ne puis l'imaginer. Je ne puis marquer où elle est, mais je sais clairement qu'elle est, et, loin qu'elle se confonde avec l'infini, je conçois avec évidence qu'elle est encore infiniment distante de l'idée que j'ai de l'infini véritable.

Que si on me vient parler d'indéfini, comme d'un milieu entre ce qui est infini et ce qui est borné, je réponds que cet indéfini ne peut signifier rien, à moins qu'il ne signifie quelque chose de véritablement fini, dont les bornes échappent à l'imagination, sans échapper à l'esprit. Mais enfin tout ce qui n'est point précisément l'infini, de quelque grandeur énorme qu'il soit, est infiniment éloigné de lui ressembler.

Non-seulement j'ai l'idée de l'infini, mais encore j'ai celle d'une perfection infinie. Parfait et bon, c'est la même chose. La bonté et l'être sont encore la même chose. Être infiniment bon et parfait, c'est être infiniment. Il est certain que je conçois un être infini et infiniment parfait. Je distingue nettement de lui tout être d'une perfection bornée, et je ne me laisserais non plus éblouir à une perfection indéfinie qu'à un corps indéfini. Il est donc vrai, et je ne me trompe point, que je porte toujours au dedans de moi, quoique je sois fini, une idée qui me représente une chose infinie.

Où l'ai-je prise, cette idée qui est si fort au-dessus de moi, qui me surpasse infiniment, qui m'étonne, qui me fait disparaître à mes propres yeux, qui me rend l'infini présent? d'où vient-elle? où l'ai-je prise? dans le néant? Rien de ce qui est fini ne peut me la donner; car le fini ne représente point l'infini, dont il est infiniment dissemblable. Si nul fini, quelque grand qu'il soit, ne peut me donner l'idée du vrai infini, comment est-ce que le néant me la donnerait? Il est manifeste d'ailleurs que je n'ai pu me la donner moi-même; car je suis fini comme toutes les autres choses dont je puis avoir quelques idées. Bien loin que je puisse comprendre que j'invente l'infini, s'il n'y en a aucun de véritable, je ne puis pas même comprendre qu'un infini réel hors de moi ait pu imprimer en moi, qui suis borné, une image ressemblante à la nature infinie. Il faut donc que l'idée de l'infini me soit venue du dehors, et je suis même bien étonné qu'elle ait pu y entrer.

Encore une fois, d'où me vient-elle, cette merveilleuse représentation de l'infini, qui tient de l'infini même, et qui ne ressemble à rien de fini? Elle est en moi; elle est plus que moi; elle me paraît tout, et moi rien. Je ne puis l'effacer ni l'obscurcir, ni la diminuer, ni la contredire. Elle est en moi; je ne l'y ai pas mise, je l'y ai trouvée, et je ne l'y ai trouvée qu'à cause qu'elle y était déjà avant que je la cherchasse. Elle y demeure invariable, lors même que je n'y pense pas, et que je pense à autre chose. Je la retrouve toutes les fois que je la cherche, et elle se présente souvent, quoique je ne la cherche pas. Elle ne dépend point de moi; c'est moi qui dépends d'elle. Si je m'égare, elle me rappelle : elle me corrige; elle redresse mes jugements; et quoique je l'examine je ne puis ni la corriger, ni en douter; ni juger d'elle; c'est elle qui me juge et qui me corrige.

Si ce que j'aperçois est l'infini même immédiatement présent à mon esprit, cet infini est donc : si au contraire ce n'est qu'une représentation de l'infini qui s'imprime en moi, cette ressemblance de l'infini doit être infinie; car le fini ne ressemble en rien à l'infini, et n'en peut être la vraie représentation. Il faut donc que ce qui représente véritablement l'infini ait quelque chose d'infini pour lui ressembler et pour le représenter.

Cette image de la Divinité même sera donc un second Dieu semblable au premier en perfection infinie : comment sera-t-il reçu et contenu dans mon esprit borné? D'ailleurs, qui aura fait cette représentation infinie de l'infini pour me la donner? Se sera-t-elle

faite elle-même? L'image infinie de l'infini n'aura-t-elle ni original sur lequel elle soit faite, ni cause réelle qui l'ait produite? Où en sommes-nous? et quel amas d'extravagances! Il faut donc conclure invinciblement que c'est l'être infiniment parfait qui se rend immédiatement présent à moi quand je le conçois, et qu'il est lui-même l'idée que j'ai de lui.

Je l'avais déjà trouvé lorsque j'ai reconnu qu'il y a nécessairement dans la nature un être qui est par lui-même, et par conséquent infiniment parfait. J'ai reconnu que je ne suis point cet être, parce que je suis infiniment au-dessous de l'infinie perfection. J'ai reconnu qu'il est hors de moi, et que je suis par lui. Maintenant je découvre qu'il m'a donné l'idée de lui, en me faisant concevoir une perfection infinie sur laquelle je ne puis me méprendre; car quelque perfection bornée qui se présente à moi, je n'hésite point; sa borne fait aussitôt que je la rejette, et je lui dis dans mon cœur: Vous n'êtes point mon Dieu; vous n'êtes point mon infiniment parfait; vous n'êtes point par vous-même: quelque perfection que vous ayez, il y a un point et une mesure au delà de laquelle vous n'avez plus rien et vous n'êtes rien.

Il n'en est pas de même de mon Dieu, qui est tout: il est, et il ne cesse point d'être: il est, et il n'y a pour lui ni degré ni mesure: il est, et rien n'est que par lui. Tel est ce que je conçois; et, puisque je le conçois, il est; car il n'est pas étonnant qu'il soit, puisque rien, comme je l'ai vu, ne peut être que par lui. Mais ce qui est étonnant et incompréhensible, c'est que moi, faible, borné, défectueux, je puisse le concevoir. Il faut qu'il soit non-seulement l'objet immédiat de ma pensée, mais encore la cause qui me fait penser; comme il est la cause qui me fait être, et qu'il élève ce qui est fini à penser l'infini.

Voilà le prodige que je porte toujours au dedans de moi. Je suis un prodige moi-même. N'étant rien, du moins n'étant qu'un être emprunté, borné, passager, je tiens de l'infini et de l'immuable que je conçois: par là je ne puis me comprendre moi-même. J'embrasse tout, et je ne suis rien, je suis un rien qui connaît l'infini: les paroles me manquent pour m'admirer et me mépriser tout ensemble. O Dieu! ô le plus être de tous les êtres! ô être devant qui je suis comme si je n'étais pas! vous vous montrez à moi; et rien de tout ce qui n'est pas vous ne peut vous ressembler. Je vous vois; c'est vous-même: et ce rayon qui part de votre face rassasie mon cœur, en attendant le plein jour de la vérité.

TROISIÈME PREUVE,

Tirée de l'idée de l'être nécessaire.

Mais la règle fondamentale de toute certitude que j'ai posée d'abord, me découvre encore évidemment la vérité du premier être. J'ai dit que si la raison est raison, elle ne consiste que dans la simple et fidèle consultation de mes idées. Je ne saurais juger d'elle, et je juge de tout par elle. Si quelque chose me paraît certain et évident, c'est que mes idées me le représentent comme tel, et je ne suis plus libre d'en douter. Si au contraire quelque chose me paraît faux et absurde, c'est que mes idées y répugnent. En un mot, dans tous mes jugements, soit que j'affirme ou que je nie, c'est toujours mes idées immuables qui décident de ce que je pense. Il faut donc ou renoncer pour jamais à toute raison, ce que je ne suis pas libre de faire, ou suivre mes idées claires sans crainte de me tromper.

Quand j'examine si le néant peut penser, au lieu de l'examiner sérieusement, il me prend envie de rire. D'où cela vient-il? C'est que l'idée de la pensée renferme clairement quelque chose de positif et de réel qui ne convient qu'à l'être. La seule attention à cette idée porte un ridicule manifeste dans ma question. Il en est de même de certaines autres questions.

Demandez à un enfant de quatre ans si la table de la chambre où il est se promène d'elle-même, et si elle se joue comme lui; au lieu de répondre, il rira. Demandez à un laboureur bien grossier si les arbres de son champ ont de l'amitié pour lui, si ses vaches lui ont donné conseil dans ses affaires domestiques, si sa charrue a bien de l'esprit; il répondra que vous vous moquez de lui. En effet, toutes ces questions ont une impertinence qui choque même le laboureur le plus ignorant et l'enfant le plus simple.

En quoi consiste cette impertinence? à quoi précisément se réduit-elle? A choquer le sens commun, dira quelqu'un. Mais qu'est-ce que le sens commun? n'est-ce pas les premières notions que tous les hommes ont également des mêmes choses? Ce sens commun, qui est toujours et partout le même, qui prévient tout examen, qui rend l'examen même de certaines questions ridicules, qui fait que malgré soi on rit au lieu d'examiner, qui reduit l'homme à ne pouvoir douter, quelque effort qu'il fît pour se mettre dans un vrai doute; ce sens qui est celui de tout homme; ce sens qui n'attend que d'être consulté, mais qui se montre au premier coup d'œil, et qui découvre aussitôt l'évidence ou l'absurdité de la question; n'est-ce pas ce que j'appelle mes idées? Les voilà donc ces idées ou notions générales que je ne puis ni contredire ni examiner, suivant lesquelles au contraire j'examine et je décide tout, en sorte que je ris au lieu de répondre, toutes les fois qu'on me propose ce qui est clairement opposé à ce que ces idées immuables me représentent.

Ce principe est constant, et il n'y aurait que son application qui pourrait être fautive : c'est-à-dire qu'il faut, sans hésiter, suivre toutes mes idées claires; mais qu'il faut bien prendre garde de ne prendre jamais pour idée claire celle qui renferme quelque chose d'obscur. Aussi veux-je suivre exactement cette règle dans les choses que je vais méditer.

J'ai déjà reconnu que j'ai l'idée d'un être infiniment parfait: j'ai vu que cet être est par lui-même, supposé qu'il soit; qu'il est nécessairement; qu'on ne saurait jamais le concevoir que comme existant, parce que l'on conçoit que son essence est d'exister toujours par soi-même Si on ne peut le concevoir que comme existant, parce que l'existence est renfermée dans son essence, on ne saurait jamais le concevoir comme n'existant pas actuellement, et n'étant que simplement possible. Le mettre hors de l'existence actuelle au rang des choses purement possibles, c'est anéantir son idée, c'est changer son essence : par conséquent ce n'est plus lui; c'est prendre un autre être pour lui, afin de pouvoir s'en imaginer ce qui ne peut jamais lui convenir; c'est détruire la supposition; c'est se contredire soi-même.

Il faut donc ou nier absolument que nous ayons aucune idée d'un être nécessaire et infiniment parfait, ou reconnaître que nous ne le saurions jamais concevoir que dans l'existence actuelle qui fait son essence. S'il est donc vrai que nous le concevions, et si nous ne pouvons le concevoir qu'en cette manière, je dois conclure, suivant ma règle, sans crainte de me tromper, qu'il existe toujours actuellement.

1° Il est certain que j'ai une idée de cet être, puisqu'il faut nécessairement qu'il y en ait un. Si je ne suis pas moi-même cet être, il faut que j'aie reçu l'existence par lui. Non-seulement je le conçois, mais encore je vois évidemment qu'il faut qu'il soit dans la nature. Il faut, ou que tout soit nécessaire, ou qu'un seul être nécessaire ait fait tous les autres : mais dans l'une et dans l'autre de ces deux suppositions, il demeure toujours également vrai qu'on ne peut se passer de quelque être nécessaire. Je conçois cet être et sa nécessité.

2° L'idée que j'en ai renferme clairement l'existence actuelle. Je ne la distingue de tout autre être que par là. Ce n'est que par cette existence actuelle que je le conçois : ôtez-la-lui, il n'est plus rien; laissez-la-lui, il demeure tout. Elle est donc clairement renfermée dans son essence, comme l'existence est renfermée dans la pensée. Il n'est pas plus vrai de dire que qui dit penser dit être, que qui dit être par soi-même dit essentiellement une existence actuelle et nécessaire. Donc il faut affirmer l'existence actuelle, de la simple idée de l'être infiniment parfait, de même que j'affirme mon actuelle existence de ma pensée actuelle.

On me dira peut-être que c'est un sophisme. Il est vrai, dira quelqu'un, que cet être existe nécessairement; supposé qu'il existe : mais comment saurons-nous s'il existe effectivement? Quiconque me fera cette objection n'entend ni l'état de la question, ni la valeur des termes. Il est question ici de juger de l'existence de Dieu, comme nous sommes obligés de juger, par rapport à tous les autres êtres, des quantités qui conviennent ou ne conviennent pas à leur essence. Si l'existence actuelle est aussi inséparable de l'essence de Dieu, que la raison, par exemple, est inséparable de l'homme, il faut conclure que Dieu existe essentiellement, avec la même certitude que l'on conclut que l'homme est essentiellement raisonnable. Quand on a vu clairement que la raison est essentielle à l'homme, on ne s'amuse pas à conclure puérilement que l'homme est raisonnable, supposé qu'il soit raisonnable; mais on conclut absolument et sérieusement qu'il ne peut jamais être que raisonnable. De même, quand on a une fois reconnu que l'existence actuelle est essentielle à l'être nécessaire et infiniment parfait que nous concevons, il n'est plus temps de s'arrêter; il faut nécessairement achever d'aller jusqu'au bout : en un mot, il faut conclure que cet être existe actuellement et essentiellement, en sorte qu'il ne saurait jamais n'exister pas.

Que si ce raisonnement abstrait de toutes les choses sensibles échappe à quelques esprits par son extrême simplicité et son abstraction, loin de diminuer sa force, cela l'augmente; car il n'est fondé sur aucune des choses qui peuvent séduire les sens ou l'imagination : tout s'y réduit à deux règles; l'une, de pure métaphysique, que nous avons déjà admise, qui est de consulter nos idées claires et immuables; l'autre est de pure dialectique, qui est de tirer la conséquence immédiate, et d'affirmer précisément d'une chose ce que son idée claire renferme.

Ainsi ce qui arrête pour une conclusion si évidente en elle-même quelques esprits, c'est qu'ils ne sont point accoutumés à raisonner certainement sur ce qui est abstrait et insensible; c'est qu'ils tombent dans un préjugé d'habitude, qui est de raisonner sur l'existence de Dieu comme ils raisonnent sur les qualités des créatures, ne voyant pas combien leur sophisme est absurde. Il faut ici raisonner de l'existence qui est essentielle, comme on raisonne sur l'intelligence qui est essentielle à l'homme. Il n'est pas essentiel à l'homme d'être; mais supposé qu'il soit, il lui est essentiel d'être intelligent : donc

on peut affirmer en tout temps de l'homme, que c'est un être intelligent quand il existe. Pour Dieu, l'existence actuelle lui est essentielle : donc il faut toujours affirmer de lui, non pas qu'il existe actuellement, supposé qu'il existe, ce qui serait ridicule et identique, pour parler comme l'école; mais qu'il existe actuellement, puisque les essences ne peuvent changer, et que la sienne emporte l'existence actuelle. Si on était ferme à contempler les choses abstraites qui sont évidentes par elles-mêmes, on rirait autant de ceux qui doutent là-dessus, qu'un enfant rit quand on lui demande si la table se joue avec lui, si une pierre lui parle, si sa poupée a bien de l'esprit.

Il est donc vrai, ô mon Dieu, que je vous trouve de tous côtés! J'avais déjà vu qu'il fallait dans la nature un être nécessaire et par lui-même; que cet être était nécessairement parfait et infini; que je n'étais point cet être, et que j'avais été fait par lui : c'était déjà vous reconnaître et vous avoir trouvé. Mais je vous retrouve encore par un autre endroit : vous sortez, pour ainsi dire, du fond de moi-même par tous les côtés. Cette idée que je porte au dedans de moi-même d'un être nécessaire et infiniment parfait, que dit-elle, si je l'écoute au fond de mon cœur? Qui l'y a mise, si ce n'est vous? ou plutôt cette idée n'est-elle pas vous-même? Le mensonge et le néant pourrait-il me représenter une suprême et universelle vérité [1]? Cette idée infinie de l'infini dans un esprit borné n'est-elle pas le sceau de l'ouvrier tout-puissant, qu'il a imprimé sur son ouvrage?

De plus, cette idée ne m'apprend-elle pas que vous êtes toujours actuellement et nécessairement; comme mes autres idées m'apprennent ce que d'autres choses peuvent être par vous, ou n'être point, suivant qu'il vous plaît? Je vois aussi évidemment votre existence nécessaire et immuable, que je vois la mienne empruntée et sujette au changement. Pour en douter, il faudrait douter de la raison même, qui ne consiste que dans les idées; il faudrait démentir l'essence des choses, et se contredire soi-même. Toutes ces différentes manières d'aller à vous, ou plutôt de vous trouver en moi, sont liés et s'entre-soutiennent. Ainsi, ô mon Dieu, quand on ne craint point de vous voir, et qu'on n'a point des yeux malades qui fuient la lumière, tout sert à vous découvrir, et la nature entière ne parle que de vous : on ne peut même la concevoir, si on ne vous conçoit. C'est dans votre pure et universelle lumière qu'on voit la lumière inférieure par laquelle tous les objets particuliers sont éclairés.

CHAPITRE III.

Réfutation du spinosisme.

Il me reste encore une difficulté à éclaircir : elle se présente à moi tout à coup, et me rejette dans l'incertitude. La voici dans toute son étendue. J'ai l'idée de quelque chose qui est infiniment parfait, il est vrai, et je vois bien que cette idée doit avoir un fondement réel : il faut qu'elle ait son objet véritable; il faut que quelque chose ait mis en moi une si haute idée : tout ce qui est inférieur à l'infini en est infiniment dissemblable, et par conséquent n'en peut donner l'idée. Il faut donc que l'idée de l'infinie perfection me vienne par un être réel et existant avec une perfection infinie : tout cela est certain. J'ai cru trouver un premier être par cette preuve : mais ne pourrais-je point me tromper? Ce raisonnement prouve bien qu'il y a réellement dans la nature quelque chose qui est infiniment parfait; mais il ne prouve point que cette perfection infinie soit distinguée de tous les êtres qui paraissent m'environner. Peut-être que cette multitude d'êtres, dont l'assemblage porte le nom d'univers, est une masse infinie qui dans son tout renferme des perfections infinies par sa variété. Peut-être même que toutes ses parties, qui paraissent se diviser les unes des autres, sont indivisibles du tout; et que ce tout infini et indivisible en lui-même contient cette infinie perfection dont j'ai l'idée, et dont je cherche la réalité.

Pour mieux développer cette indivisibilité du tout, je me représente que la séparation des parties entre elles ne doit pas me faire conclure qu'aucune de ces parties puisse jamais être séparée du tout. La séparation des parties entre elles n'est qu'un changement de situation, et point une division réelle. Afin que les parties fussent réellement divisées, il faudrait qu'elles ne fissent plus un même tout ensemble. Pendant qu'une partie qui est dans une extrême distance d'une autre tient à elle par toutes celles qui occupent le milieu, on ne peut pas dire qu'il y ait une réelle division. Pour séparer réellement une partie de toutes les autres, il faudrait mettre quelque espace réel entre toutes les autres et elle : or cela est impossible, supposé que le tout soit infini; car où trouvera-t-on, au delà de l'infini, qui n'a point de bornes, un espace vide qu'on puisse mettre entre une partie de cet infini, et tout le reste dont il est composé? Il est

[1] Ces mots, *ou plutôt*, jusqu'à *universelle vérité?* sont effacés dans une copie revue par Fénelon. Il les a laissés dans une autre, et a ajouté de sa main, *cette idée n'est-elle*, au lieu de *n'est-ce*, qu'on lisait auparavant. (*Edit. de Vers.*)

donc vrai que cet infini sera indivisible dans son tout, quoiqu'il soit divisible pour le rapport que chacune de ses parties a avec les autres parties voisines.

Un corps rond qui se meut sur son propre centre demeure immobile dans son tout, quoique chacune de ses parties soit en mouvement. Cet exemple fait entendre quelque chose de ce que je veux dire ; mais il est très-imparfait : car ce corps rond a une superficie qui correspond à d'autres corps voisins ; et comme toute cette superficie change de situation et de correspondance aux corps voisins, on peut conclure par là que tout le corps de figure ronde se meut et change de place. Mais pour une masse infinie, il n'en est pas de même ; elle n'a aucune borne ni superficie ; elle ne correspond à aucun corps étranger : donc il est certain qu'elle est, dans son tout, parfaitement immobile, quoique ses parties bornées, si on les considère par rapport les unes aux autres, se meuvent perpétuellement. En un mot, le tout infini ne peut se mouvoir, quoique les parties étant finies se meuvent sans cesse. Par là je rassemble dans ce tout infini toutes les perfections d'une nature simple et indivisible, et toutes les merveilles d'une nature divisible et variable. Le tout est un et immuable par son infini : les parties se multiplient à l'infini, et forment par des combinaisons infinies une variété que rien n'épuise. Une même chose prend successivement toutes les formes les plus contraires : c'est une fécondité de natures diverses, où tout est nouveau, tout est éternel, tout est changeant, tout est immuable. N'est-ce point cet assemblage infini, ce tout infini, et par conséquent indivisible et immuable, qui m'a donné l'idée d'une infinie perfection ? Pourquoi irais-je la chercher ailleurs, puisque je puis si facilement la trouver là ? Pourquoi ajouter à l'univers qui paraît m'environner une autre nature incompréhensible, que j'appelle Dieu ?

Voilà, ce me semble, la difficulté aussi grande qu'elle peut l'être ; et, de bonne foi, je n'oublie rien de tout ce qui peut la fortifier : mais je trouve, sans prévention, qu'elle s'évanouit dès que je veux l'examiner de près. Voici comment :

1° Quand je suppose l'univers infini, je ne puis éviter de croire que le tout est changeant, si toutes les parties prises séparément sont changeantes. Il est vrai qu'il n'y aura point dans cet univers infini une superficie ou circonférence qui tourne comme la circonférence d'un corps circulaire, dont le centre est immobile : mais comme toutes les parties de ce tout infini seront en mouvement et changeantes, il s'ensuivra nécessairement que tout sera aussi en mouvement, et dans un changement perpétuel : car le tout n'est point un fantôme ni une idée abstraite, il n'est précisément que l'assemblage des parties : donc si toutes les parties se meuvent, le tout, qui n'est que toutes les parties prises ensemble, se meut aussi.

A la vérité, je dois, pour lever toute équivoque, distinguer soigneusement deux sortes de mouvements : l'un interne, pour ainsi dire ; l'autre externe. Par exemple, on fait rouler une boule dans un lieu uni, et on fait bouillir devant le feu un pot rempli d'eau, et bien fermé : la boule se meut de ce mouvement que j'appelle externe, c'est-à-dire qu'elle sort tout entière d'un espace pour aller dans un autre. Voilà ce que l'univers, qu'on suppose infini, ne saurait faire, je l'avoue. Mais le pot rempli d'eau bouillante, et qui est bien fermé, a une autre sorte de mouvement que j'appelle interne ; c'est-à-dire que cette eau se meut, et très-rapidement, sans sortir de l'espace qui la renferme : elle est toujours au même lieu, et elle ne laisse pas de se mouvoir sans cesse. Il est vrai de dire que toute cette eau bout, qu'elle est agitée, qu'elle change de rapports, et qu'en un mot rien n'est plus changeant par le dedans, quoique ce dehors paraisse immobile. Il en serait précisément de même de cet univers qu'on supposerait infini : il ne pourrait changer tout entier de place ; mais tous les mouvements différents du dedans qui forment tous les rapports, qui font les générations et les corruptions des substances, seraient perpétuels et infinis. La masse se mouvrait sans cesse dans toutes ses parties. Or, il est évident qu'un tout qui change perpétuellement ne saurait remplir l'idée que j'ai de l'infinie perfection ; car un être simple, immuable, qui n'a aucune modification parce qu'il n'a ni parties ni bornes, qui n'a en soi ni changement ni ombre de changement, et qui renferme toutes les perfections de toutes les modifications les plus variées dans sa parfaite et immuable simplicité, est plus parfait que cet assemblage infini et éternel d'êtres changeants, bornés et incapables d'aucune consistance. Donc il est manifeste qu'il faut renoncer à l'idée d'un être infiniment parfait, ou qu'il le faut chercher dans une nature simple et indivisible, loin de ce chaos qui ne subsisterait que dans un perpétuel changement.

2° Il faut reconnaître de bonne foi qu'un assemblage de parties réellement distinguées les unes des autres ne peut point être cette unité souveraine et infinie dont j'ai l'idée. Si ce tout était réellement un et simple, il serait vrai de dire que chaque partie serait le tout : si chaque partie était réellement le tout, il faudrait qu'elle fût comme

lui réellement infinie, indivisible, immobile, immuable, incapable d'aucune borne ni modification. Tout au contraire, chaque partie est défectueuse, bornée, changeante, sujette à je ne sais combien de modifications successives.

Il faudrait encore admettre une autre absurdité et contradiction manifeste : c'est qu'y ayant une idendité réelle entre toutes les parties qui feraient un tout réellement un et indivisible, il s'ensuivrait que les parties ne seraient plus parties, et que l'une serait réellement l'autre : d'où il faudrait conclure que l'air serait l'eau ; que le ciel serait la terre ; que l'hémisphère où il est nuit serait celui où il serait jour ; que la glace serait chaude, et le feu froid ; qu'une pierre serait du bois ; que le verre serait du marbre ; qu'un corps rond serait tout ensemble rond, carré, triangulaire, et de toutes les figures et dimensions concevables à l'infini ; que mes erreurs seraient celles de mon voisin ; que je serais tout ensemble croyant ce qu'il croit, et doutant des mêmes choses qu'il croit et dont je doute ; il serait vicieux par mes vices, je serais vertueux par ses vertus ; je serais tout ensemble vicieux et vertueux, sage et insensé, ignorant et instruit. En un mot, tous les corps et toutes les pensées de l'univers ne faisant tous ensemble qu'un seul être simple, réellement un et indivisible, il faudrait brouiller toutes les idées, confondre toutes les natures et propriétés, renoncer à toutes les distinctions, attribuer à la pensée toutes les qualités sensibles des corps, et aux corps toutes les pensées des êtres pensants : il faudrait attribuer à chaque corps toutes les modifications de tous les corps et de tous les esprits : il faudrait conclure que chaque partie est le tout, et que chaque partie est aussi chacune des autres parties : ce qui ferait un monstre dont la raison a honte et horreur. Ainsi rien n'est si insensé que cette vision.

S'il y a identité réelle entre les parties et le tout, il faut dire que le tout est chaque partie, ou que chaque partie est le tout : si le tout est chaque partie, il a toutes les modifications changeantes et tous les défauts qui sont dans les parties : donc ce tout n'est pas l'être infiniment parfait ; et il renferme en soit d'infinies contradictions par l'opposition de toutes les modifications ou qualités des parties. Si au contraire chaque partie est le tout, chaque partie est donc infinie, immuable, incapable de bornes et de modifications : donc elle n'est plus partie ni rien de tout ce qu'elle paraît.

3° Dès que vous n'admettez point cette identité réelle et réciproque de tous les êtres de l'univers, vous ne pouvez plus en faire quelque chose d'une unité réelle, ni par conséquent en rien faire ni de parfait ni d'infini. Chacun de ces êtres a une existence indépendante des autres. Chaque atome existant par lui-même, il faudrait qu'il fût lui seul pris séparément infiniment parfait ; car, suivant la règle que nous avons posée, on ne peut être à un plus haut degré d'être, que d'être par soi. Il est manifeste qu'un seul atome n'est point infiniment parfait, puisque tout le reste de la matière de l'univers ajoute tant à son étendue et à sa perfection ; donc chaque atome pris séparément ne peut exister par soi-même. S'il n'existe point par soi-même, il ne peut exister que par autrui, et cet autrui, qu'il faut nécessairement trouver, est la première cause que je cherche.

Je remarque en passant qu'il faut conclure de tout ceci que tout composé doit nécessairement avoir des bornes. Un être qui est parfaitement un et simple peut être infini, parce que l'unité ne le borne point ; et qu'au contraire plus il est un, plus il est parfait : de sorte que s'il est souverainement un, il est souverainement et infiniment parfait. Mais pour tout ce qui est composé, ayant des parties bornées dont l'une n'est point réellement l'autre, et dont l'une a son existence indépendante de l'autre, je puis concevoir nettement la non-existence d'une de ses parties, puisqu'elle n'est point essentiellement existante par elle-même ; je puis, dis-je, la concevoir sans altérer ni diminuer l'existence de toutes les autres. Cependant il est manifeste qu'en ne concevant plus cette partie comme existante et unie aux autres, j'amoindris le tout. Un tout amoindri n'est point infini : ce qui est moindre est borné ; car ce qui est au-dessous de l'infini n'est point infini. Si ce tout amoindri est borné, comme il n'est amoindri que par le retranchement d'une seule unité, il s'ensuit clairement qu'il n'était point infini avant même que cette unité en eût été détachée ; car vous ne pouvez jamais faire l'infini d'un composé fini, en lui ajoutant une seule unité finie.

Ma conclusion est que tout composé ne peut jamais être infini. Tout ce qui a des parties réelles qui sont bornées et mesurables ne peut composer que quelque chose de fini : tout nombre collectif ou successif ne peut jamais être infini. Qui dit nombre dit amas d'unités réellement distinguées, et réciproquement indépendantes les unes des autres pour exister et n'exister pas. Qui dit amas d'unités réciproquement indépendantes dit un tout qu'on peut diminuer, et qui par conséquent n'est point infini. Il est certain que le même nombre était plus grand avant le retranchement d'une unité qu'il ne l'est après qu'elle est retranchée. Depuis le retran-

chement de cette unité bornée, le tout n'est point infini : donc il ne l'était pas avant ce retranchement.

L'unique moyen d'éluder ce raisonnement est de dire qu'il y a dans l'infini des infinités d'infinis; mais c'est un tour captieux : il ne faut point s'imaginer qu'il puisse y avoir des infinis plus grands les uns que les autres. Si l'on était bien attentif à la vraie idée de l'infini, on concevrait sans peine qu'il ne peut y avoir ni de plus ni de moins, qui sont les mesures relatives, dans ce qui ne peut jamais avoir aucune mesure. Il est ridicule de penser qu'il y ait rien au delà d'une chose dès qu'elle est véritablement infinie, ni que cent mille millions d'infinis soient plus qu'un seul infini. C'est dégrader l'infini que d'en imaginer plusieurs, puisque plusieurs n'ajoutent rien de réel à un seul.

Voilà donc une règle qui me paraît certaine pour rejeter tous les infinis composés : ils se détruisent et se contredisent eux-mêmes par leur composition; ils ne peuvent être ni infinis ni parfaits : ils ne peuvent être infinis, par la raison que je viens d'expliquer, ils ne peuvent être parfaits au plus haut degré de perfection, puisque je conçois qu'un être infini et réellement un doit être incomparablement plus parfait que tous ces composés. Donc il est essentiel, pour remplir mon idée d'une infinie perfection, de revenir à l'unité; et toutes les perfections que je cherche dans les composés, loin d'augmenter par la multitude, ne font que s'affaiblir en se multipliant.

4° J'ai reconnu une vérité dont il ne m'est pas permis de douter; c'est que l'être et la bonté ou perfection sont précisément la même chose. La perfection est quelque chose de positif, et l'imperfection n'est que l'absence de ce positif : or il n'y a rien de réel et de positif que l'être. Tout ce qui n'est point réellement l'être est le néant. Diminuez la perfection, vous diminuez l'être : ôtez-la entièrement, vous anéantissez l'être; augmentez la perfection, vous augmentez l'être : il est donc vrai que ce qui est peu a peu de perfection; ce qui est davantage est plus parfait; ce qui est infiniment est infiniment parfait.

S'il y avait donc un composé infini, il faudrait qu'il eût une perfection infinie. Puisqu'il aurait un être infini, il aurait une substance infinie; il aurait une variété infinie de modifications, qui seraient toutes de véritables degrés de perfection; et par conséquent il y aurait dans cet infini infiniment varié un infini actuel de véritables perfections. On n'oserait pourtant dire qu'il fût infiniment parfait, par la raison que j'ai si souvent retouchée; c'est que ce tout n'est point un ; il ne fait point une unité simple, réelle, à laquelle on puisse donner l'être de toutes les parties pour y accumuler une infinie perfection.

Par là on tombe, en supposant ce tout, dans une absurdité et une contradiction manifeste. Il y a des êtres infinis, et par conséquent des perfections infinies : ce tout n'est pourtant pas infiniment parfait, quoiqu'il contienne un infini de perfections; car un seul être qui sans parties existerait infiniment serait infiniment plus parfait; d'où je conclus que ce composé infini est une chimère indigne d'un examen sérieux.

Pour me convaincre encore mieux de ce qui me paraît déjà clair, je prends l'assemblage de tous les corps qui me paraissent m'environner, et que j'appelle l'univers : je suppose cet univers infini. S'il est infini en être, il doit par conséquent l'être en perfection. Cependant je ne saurais dire qu'une masse infinie, en quelque ordre et arrangement qu'on la mette, puisse jamais être d'une infinie perfection; car cette masse, quoique infinie, qui compose tant de globes, de terres et de cieux, ne se connaît point elle-même : je ne puis m'empêcher de croire que ce qui se connaît soi-même, et qui pense, est d'une perfection supérieure.

Je ne veux point examiner ici si la matière pense, et je supposerai même, tant qu'on le voudra, que la matière peut penser : mais enfin la masse infinie de l'univers ne pense pas, et il n'y a que les corps organisés des animaux auxquels on peut vouloir attribuer la pensée. Qu'on le prétende donc tant qu'on voudra, cela ne peut pas m'empêcher de reconnaître manifestement que cette portion de l'être qu'on appellera esprit ou matière, comme on voudra, que cette portion, dis-je, de l'être qui pense et qui se connaît, a plus de perfection que la masse infinie et inanimée du reste de l'univers. Voilà donc quelque chose qu'il faut mettre au-dessus de l'infini.

Mais passons maintenant à cette portion de l'être pensant qui est supérieure au reste de l'univers. Supposons, pour pousser à bout la difficulté, un nombre infini d'êtres pensants; toutes nos difficultés reviennent toujours : un de ces êtres n'est point l'autre : on peut en concevoir un de moins sans détruire tout le reste; et par là on détruit l'infini. Étrange infini, que le retranchement d'une seule unité rend fini ! Ces êtres pensants sont tous très-imparfaits; ils ignorent, ils doutent, ils se contredisent; ils pourraient avoir plus de perfection qu'ils n'en ont; et réellement ils croissent en perfection lorsqu'ils sortent de quelque ignorance ou qu'ils se tirent de quelque erreur, ou qu'ils deviennent plus sincères, et mieux intentionnés pour se conformer

à la raison. Quel est donc cet infini en perfections, qui est plein d'imperfections manifestes? Quel est cet infini si fini par tous les côtés, qui croît et qui décroît sensiblement?

Je vois donc bien qu'il me faut un autre infini pour remplir cette haute idée qui est en moi. Rien ne peut m'arrêter qu'un infini simple et indivisible, immuable et sans aucune modification, en un mot, un infini qui soit un, et qui soit toujours le même. Ce qui n'est pas réellement et parfaitement immuable n'est pas un; car il est tantôt une chose, tantôt une autre : ainsi ce n'est pas un même être, mais plusieurs êtres successifs. Ce qui n'est pas souverainement un n'existe point souverainement : tout ce qui est divisible n'est point le vrai et réel être; ce n'est qu'une composition et un rapport de divers êtres, et non pas un être réel qu'on puisse désigner.

Ce n'est pas encore la réalité qu'on cherche et qu'on veut trouver seule : on n'arrive à la réalité de l'être que quand on parvient à la véritable unité de quelque être; ce qui existe souverainement doit être un, et être même la souveraine unité. Il en est de l'unité comme de la bonté et de l'être; ces trois choses n'en font qu'une : ce qui existe moins est moins bon et moins un; ce qui existe davantage est davantage bon et un; ce qui existe souverainement est souverainement bon et un. Donc un composé n'est point souverainement, et il faut chercher dans la parfaite simplicité l'être souverain.

Je vous avais donc perdu de vue pour un peu de temps, ô mon trésor! ô Unité infinie qui surpassez toutes les multitudes! je vous avais perdu, et c'était pis que me perdre moi-même! Mais je vous retrouve avec plus d'évidence que jamais. Un nuage avait couvert mes faibles yeux pour un moment; mais vos rayons, ô Vérité éternelle, ont percé ce nuage! Non, rien ne peut remplir mon idée que vous, ô Unité qui êtes tout, et devant qui tous les nombres accumulés ne seront jamais rien! Je vous revois, et vous me remplissez. Tous les faux infinis mis en votre place me laissaient vide. Je chanterai éternellement au fond de mon cœur : *Qui est semblable à vous?*

CHAPITRE IV.

Nouvelle preuve de l'existence de Dieu, tirée de la nature des idées.

Il y a déjà quelque temps que je raisonne sur mes idées, sans avoir bien démêlé ce que c'est qu'idée : c'est sans doute ce qui m'est le plus intime, et c'est peut-être ce que je connais le moins. En un sens, mes idées sont moi-même; car elles sont ma raison. Quand une proposition est contraire à mes idées, je trouve qu'elle est contraire à tout moi-même, et qu'il n'y a rien en moi qui n'y résiste. Ainsi mes idées et le fond de moi-même ou de mon esprit ne me paraissent qu'une même chose. D'un autre côté, mon esprit est changeant, incertain, ignorant, sujet à l'erreur, précipité dans ses jugements, accoutumé à croire ce qu'il n'entend point clairement, et à juger sans avoir assez bien consulté ses idées, qui sont certaines et immuables par elles-mêmes. Mes idées ne sont donc point moi, et je ne suis point mes idées. Que croirai-je donc qu'elles puissent être? Elles ne sont point les êtres particuliers qui me paraissent autour de moi : car que suis-je, si ces êtres sont réels hors de moi? et je ne puis douter que les idées que je porte au dedans de moi ne soient très-réelles. De plus, tous ces êtres sont singuliers, contingents, changeants et passagers : mes idées sont universelles, nécessaires, éternelles et immuables.

Quand même je ne serais plus pour penser aux essences des choses, leur vérité ne cesserait point d'être : il serait toujours vrai que le néant ne pense point, qu'une même chose ne peut tout ensemble être et n'être pas; qu'il est plus parfait d'être par soi que d'être par autrui. Ces objets généraux sont immuables, et toujours exposés à quiconque a des yeux : ils peuvent bien manquer de spectateurs; mais qu'ils soient vus ou qu'ils ne le soient pas, ils sont toujours également visibles. Ces vérités, toujours présentes à tout œil ouvert pour les voir, ne sont donc point cette vile multitude d'êtres singuliers et changeants, qui n'ont pas toujours été, et qui ne commencent à être que pour n'être plus dans quelques moments. Où êtes-vous donc, ô mes idées, qui êtes si près et si loin de moi, qui n'êtes ni moi ni ce qui m'environne; puisque ce qui m'environne et ce que j'appelle moi-même est si imparfait?

Quoi donc! mes idées seront-elles Dieu? Elles sont supérieures à mon esprit, puisqu'elles le redressent et le corrigent. Elles ont le caractère de la Divinité, car elles sont universelles et immuables comme Dieu. Elles subsistent très-réellement, selon un principe que nous avons déjà posé : rien n'existe tant, que ce qui est universel et immuable. Si ce qui est changeant, passager et emprunté, existe véritablement, à plus forte raison ce qui ne peut changer et qui est nécessaire. Il faut donc trouver dans la nature quelque chose d'existant et de réel qui soit mes idées, quelque chose qui soit au dedans de moi et qui ne soit point moi, qui me soit supérieur, qui soit en moi lors même que je n'y pense pas; avec qui je croie être seul, comme

si je n'étais qu'avec moi-même; enfin qui me soit plus présent et plus intime que mon propre fond. Ce je ne sais quoi si admirable, si familier et si inconnu, ne peut être que Dieu. C'est donc la vérité universelle et indivisible qui me montre comme par morceaux, pour s'accommoder à ma portée, toutes les vérités que j'ai besoin d'apercevoir.

C'est dans l'infini que je vois le fini : en donnant à l'infini diverses bornes, je fais, pour ainsi dire, du Créateur diverses natures créées et bornées. Le même Dieu qui me fait être me fait penser; car la pensée est mon être. Le même Dieu qui me fait penser n'est pas seulement la cause qui produit ma pensée; il en est encore l'objet immédiat; il est tout ensemble infiniment intelligent et infiniment intelligible. Comme intelligence universelle, il tire du néant toute actuelle intellection; comme infiniment intelligible, il est l'objet immédiat de toute intellection actuelle. Ainsi tout se rapporte à lui : l'intelligence et l'intelligibilité sont comme l'être; rien n'est que par lui; par conséquent rien n'est intelligent ni intelligible que par lui seul. Mais l'intelligence et l'intelligibilité sont de même que l'être; c'est-à-dire qu'elles sont réelles dans les créatures, parce que les créatures existent réellement.

Tout ce qui est vérité universelle et abstraite est une idée. Tout ce qui est idée est Dieu même, comme je l'ai déjà reconnu.

Il reste à expliquer plusieurs choses : 1° comment est-ce que Dieu, étant parfait, nos idées sont néanmoins imparfaites; 2° comment est-ce que nos idées, si elles sont Dieu, qui est simple, indivisible et infini, peuvent être distinctes les unes des autres, et fixées par certaines bornes; 3° comment est-ce que nous pouvons connaître des natures bornées dans un être qui ne peut avoir aucune borne; 4° comment est-ce que nous pouvons connaître les individus qui n'ont rien que de singulier et de différent des idées universelles, et qui, étant très-réels, ont aussi immédiatement en eux-mêmes une vérité et une intelligibilité très-propre et très-réelle.

Il faut d'abord présupposer que l'être qui est par lui-même, et qui fait exister tout le reste, renferme en soi la plénitude et la totalité de l'être. On peut dire qu'il est souverainement, et qu'il est le plus être de tous les êtres. Quand je dis *le plus être*, je ne dis pas qu'il est un plus grand nombre d'êtres; car s'il était multiplié, il serait imparfait. A choses égales, un vaut toujours mieux que plusieurs. Qui dit plusieurs ne saurait faire un être parfait. Ce sont plusieurs êtres imparfaits, qui ne peuvent jamais faire une unité réelle et parfaite. Qui dit une multitude réelle de parties dit nécessairement l'imperfection de chaque partie; car chaque partie prise séparément est moins parfaite que le tout. De plus, il faut ou qu'elle soit inutile au tout, et par conséquent un défaut en lui; ou qu'elle achève sa perfection : ce qui marque que cette perfection est bornée, puisque sans cette union le tout serait fini et imparfait, et qu'en ajoutant quelque chose de fini à un tout qui était fini lui-même, on ne peut jamais faire que quelque chose de fini et d'imparfait.

D'ailleurs, qui dit parties réellement distinguées les unes des autres dit des choses qui peuvent réellement subsister sans faire un tout ensemble, et dont l'union n'est qu'accidentelle; par conséquent le tout peut diminuer, et même souffrir une entière dissolution, ce qui ne peut jamais convenir à un être infiniment parfait. Je le conçois nécessairement immuable, et dont la perfection ne peut décroître. Je le conçois véritablement un, véritablement simple, sans composition, sans division, sans nombre, sans succession, et indivisible. C'est la parfaite unité qui est équivalente à l'infinie multitude, ou pour mieux dire qui la surpasse infiniment; puisque nulle multitude, ainsi que je viens de le remarquer, ne peut jamais être conçue infiniment parfaite.

Cependant j'ai l'idée d'un être infiniment parfait : cette idée exclut toute composition et toute divisibilité; elle renferme donc essentiellement une parfaite unité. Par conséquent le premier être doit être conçu comme étant tout, non comme *plures*, mais comme *plus omnibus*. S'il est infiniment plus que toutes choses, n'étant néanmoins qu'une seule chose, il faut qu'il ait en vertu et en degré de perfection ce qu'il ne peut avoir en multiplication et en étendue. En un mot, il faut que l'unité ait elle seule, sans se multiplier, des degrés infinis de perfection qui surpassent infiniment toute multitude, si grande et si parfaite qu'on puisse la concevoir.

C'est donc, s'il est permis de parler ainsi, par les degrés de perfections intensives, et non par la multitude des parties et des perfections, qu'il faut élever le premier être jusqu'à l'infini. Cela posé, je dis que Dieu voit une infinité de degrés de perfection en lui, qui sont la règle et le modèle d'une infinité de natures possibles, qu'il est libre de tirer du néant. Ces degrés n'ont rien de réellement distingué entre eux; mais nous les appelons degrés, parce qu'il faut bien parler comme on peut, et que l'homme, fini et grossier, bégaye toujours quand il parle de l'être infini et infiniment simple. Celui qui existe souverainement et infiniment peut, par son existence infinie, faire exister ce qui n'existe pas. Il manquerait quelque chose à l'être infiniment parfait,

s'il ne pouvait rien produire hors de lui. Rien ne marque tant l'être par soi, que de pouvoir tirer du néant, et faire passer à l'existence actuelle. Cette fécondité toute-puissante, plus elle nous est incompréhensible, plus elle est le dernier trait et le plus fort caractère de l'être infini.

Cet être qui est infiniment, voit, en montant jusqu'à l'infini, tous les divers degrés auxquels il peut communiquer l'être. Chaque degré de communication possible constitue une essence possible, qui répond à ce degré d'être qui est en Dieu indivisible avec tous les autres. Ces degrés infinis, qui sont indivisibles en lui, se peuvent diviser à l'infini dans les créatures, pour faire une infinie variété d'espèces. Chaque espèce sera bornée dans un degré d'être correspondant à ces degrés infinis et indivisibles que Dieu connaît en lui.

Ces degrés que Dieu voit distinctement en lui-même, et qu'il voit éternellement de la même manière, parce qu'ils sont immuables, sont les modèles fixes de tout ce qu'il peut faire hors de lui. Voilà la source des vrais universaux, des genres, des différences et des espèces; et voilà en même temps les modèles immuables des ouvrages de Dieu, qui sont les idées que nous consultons pour être raisonnables. Quand Dieu nous montre en lui ces divers degrés, avec leurs propriétés et les rapports qu'ils ont entre eux éternellement, c'est Dieu même, infinie vérité, qui se montre immédiatement à nous avec les bornes ou degrés auxquels il peut communiquer son être.

La perception de ces degrés de l'être de Dieu est ce que nous appelons la consultation de nos idées. Cela étant, il est aisé de voir comment nos idées sont imparfaites. Dieu ne nous montre pas tous les degrés infinis d'être qui sont en lui; il nous borne à ceux que nous avons besoin de concevoir dans cette vie. Ainsi, nous ne voyons l'infini que d'une manière finie, par rapport aux degrés ou bornes auxquelles il peut se communiquer en la création de ses ouvrages.

Ainsi, nous n'avons qu'un petit nombre d'idées, et chacune d'elles est restreinte à un certain degré d'être. Il est vrai que nous voyons ce degré d'être, qui fait un genre ou une espèce, d'une manière abstraite de tout individu changeant, et avec une universalité sans bornes : mais enfin ce genre universel n'est pas le genre suprême; ce n'est qu'un degré fini d'être, qui peut être communiqué à l'infini aux individus que Dieu voudrait produire dans ce degré. Ainsi, nos idées sont un mélange perpétuel de l'être infini de Dieu qui est notre objet, et des bornes qu'il donne toujours essentiellement à chacune des créatures, quoique sa fécondité puisse produire des créatures à l'infini.

Il est aisé de voir par là que nos idées, quoique imparfaites dans le sens que j'ai expliqué, ne laissent pas d'être Dieu même. C'est la raison infinie de Dieu et sa vérité immuable qui se présente à nous à divers degrés, selon notre mesure bornée.

Il faut encore remarquer que parmi les degrés infinis d'êtres qui constituent toutes les essences des créatures possibles, Dieu ne nous montre que celles qu'il lui plaît, suivant les usages qu'il veut que nous en fassions. Par exemple, je ne trouve en moi l'idée que de deux sortes de substances, les unes pensantes, les autres étendues. Pour la nature pensante, je vois bien qu'elle existe; car je suis actuellement : mais je ne sais point encore si elle existe hors de moi. Pour la nature étendue que j'appelle corps, je sais bien que j'en ai l'idée; mais je doute encore s'il y a des corps réels dans la nature. Il faut donc convenir que Dieu, en me donnant des idées, ne m'a montré, pour ainsi dire, qu'une parcelle de lui-même. Ce n'est pas qu'il soit divisible dans sa substance; mais c'est que comme elle est communicable hors de lui avec une espèce de divisibilité par degrés, une puissance bornée, telle que mon esprit, se soulage à la considérer suivant cette division de degrés.

On peut aussi accuser nos idées d'imperfection sur ce qu'il nous arrive de nous tromper souvent. Mais nos erreurs ne viennent point de nos idées; car nos idées sont vraies et immuables : en les suivant nous ne connaîtrions pas toute vérité, mais nous ne croirions jamais rien que de véritable. Nous en avons de claires, nous en avons de confuses. A l'égard des confuses, il faut demeurer dans la suspension du doute : à l'égard des claires, il faut, ou renoncer à toute raison, ou décider comme elles sans crainte de se tromper.

D'où viennent donc nos erreurs? De la précipitation de nos jugements. La suspension du doute nous est un supplice : nous ne voulons nous assujettir longtemps ni à la peine d'examiner ce qui est obscur, ni à l'inquiétude attachée au doute. Nous croyons nous rendre supérieurs aux difficultés, en les décidant bien ou mal, et en nous flattant de croire que nous en avons tranché le nœud. Au défaut de la vérité, son ombre nous flatte et nous amuse. Après avoir jugé témérairement sur des idées obscures qui nous avertissent de ne juger point, nous nous jetons à contre-temps dans l'autre extrémité. Nous hésitons sans savoir pourquoi; nous devenons ombrageux et irrésolus. La force nous manque pour suivre toute notre raison jusqu'au bout. Nous voyons clairement ce qu'elle renferme, et nous n'osons le conclure avec

elle; nous nous en défions comme si nous étions en droit de la redresser, et que nous portassions au dedans de nous un principe plus raisonnable que la raison même. Ainsi nous ne sommes pas trompés; mais nous nous trompons toujours nous-mêmes, ou en décidant sur des idées obscures, ou en ne consultant pas assez des idées claires, ou enfin en rejetant par incertitude ce que nos idées claires nous ont découvert.

Je crois avoir éclairci, par toutes ces remarques, les quatre premières difficultés que j'avais proposées. Il reste donc que toutes nos connaissances universelles, que nous appelons consultation d'idées, ont Dieu même pour objet immédiat; mais Dieu considéré avec certaine précision par rapport aux divers degrés selon lesquels il peut communiquer son être; de même que nous les divisons quelquefois par certaines précisions de l'esprit, pour distinguer ses attributs les uns des autres, sans nier néanmoins sa souveraine simplicité.

Si quelqu'un me demande comment est-ce que Dieu se rend présent à l'âme, quelle espèce, quelle image, quelle lumière nous le découvre, je réponds qu'il n'a besoin ni d'espèce, ni d'image, ni de lumière. La souveraine vérité est souverainement intelligible : l'être par lui-même est par lui-même intelligible : l'être infini est présent à tout. Le moyen par lequel on supposerait que Dieu se rendrait présent à mon esprit ne serait point un être par lui-même; il ne pourrait exister que par création : n'étant point par lui-même, il ne serait point intelligible par lui-même, et ne le serait que par son créateur. Ainsi, bien loin qu'il pût servir à Dieu de milieu, d'image, d'espèce ou de lumière, tout au contraire il faudrait que Dieu lui en servît. Ainsi je ne puis concevoir que Dieu seul intimement présent par son infinie vérité, et souverainement intelligible par lui-même, qui se montre immédiatement à moi.

Mais il reste une difficulté qui mérite d'être débrouillée : c'est de savoir comment je connais les individus. Les idées universelles, nécessaires et immuables ne peuvent me les représenter; car elles ne leur ressemblent en rien, puisqu'ils sont contingents, changeants et particuliers. D'ailleurs, puisqu'ils ont un être réel et propre qui leur est communiqué, ils ont donc une vérité et une intelligibilité qui n'est point celle de Dieu; autrement nous concevrions Dieu quand nous croyons concevoir la créature.

A cela je réponds que l'intelligibilité n'est autre chose que la vérité, et que la vérité n'est autre chose que l'être. Quand nous considérons une chose universelle, nécessaire et immuable, c'est l'être suprême que nous considérons immédiatement, puisqu'il n'y a que lui seul à qui toutes ces choses conviennent. Quand je considère quelque chose de singulier, qui n'est ni vrai, ni intelligible, ni existant par soi, mais qui a une véritable et propre intelligibilité par communication, ce n'est plus l'être suprême que je conçois, car il n'est ni singulier, ni produit, ni sujet au changement : c'est donc un être changeant et créé que j'aperçois en lui-même. Dieu, qui me crée, et qui le crée aussi, lui donne une véritable et propre intelligibilité, en même temps qu'il me donne de mon côté une véritable et propre intelligence. Il ne nous en faut pas davantage, et je ne puis rien concevoir au delà. Si on me demande encore comment est-ce qu'un être particulier peut être présent à mon esprit, et qui est-ce qui détermine mon esprit à l'apercevoir plutôt qu'un autre être, je réponds qu'il est vrai qu'après avoir conçu mon intelligence actuelle et l'intelligibilité actuelle de cet individu, je me trouve encore indifférent à l'apercevoir plutôt qu'un autre : mais ce qui lève cette indifférence, c'est Dieu, qui modifie ma pensée comme il lui plaît.

Pour expliquer ce que je conçois là-dessus, je me servirai d'une comparaison tirée de la nature corporelle. Ce n'est pas que je veuille affirmer qu'il y a des corps; car il n'y a encore rien d'évident qui me tire du doute sur cette matière : mais c'est que la comparaison que je vais faire ne roule que sur les apparences des corps, et sur les idées que j'ai de leur possibilité, sans décider de leur existence actuelle. Je suppose donc un corps capable par ses dimensions de correspondre à une superficie capable de recevoir ce corps. Ces deux choses posées, il ne s'ensuit point encore que ce corps soit actuellement dans ce lieu; car il peut être aussitôt ailleurs, et rien de ce que nous avons vu ne le détermine à cette situation. Que faut-il donc pour l'y déterminer? Il faut que Dieu, qui crée de nouveau son ouvrage en chaque moment, comme nous l'avons déjà remarqué, détermine ce corps, dans le moment où il le crée, à correspondre plutôt à cette superficie qu'à une autre. Dieu, en donnant l'être dans chaque instant, donne aussi la manière et les circonstances de l'être. Par exemple, il crée le corps A voisin du corps B, plutôt que du corps C, parce que le corps qu'il crée est par lui-même indifférent à ces divers rapports. Ainsi la même action de Dieu qui crée le corps fait sa position actuelle. Le même qui le crée le modifie et le rend contigu au corps qu'il lui plaît.

Tout de même, quand Dieu tire du néant une puissance intelligente, et que d'ailleurs il a formé

des natures intelligibles, il ne s'ensuit pas qu'une de ces créatures intelligibles doive être plutôt qu'une autre l'objet de cette intelligence. La puissance ne peut être déterminée par les objets, puisque je les suppose tous également intelligibles : par où le sera-t-elle donc? par elle-même? nullement; car étant en chaque moment créée, elle se trouve en chaque moment dans l'actuelle modification où Dieu la met par cette création toujours actuelle. C'est donc le choix de Dieu qui la modifie comme il lui plaît. Il la détermine à un objet particulier de sa pensée, comme il détermine un corps à correspondre par sa dimension à une certaine superficie plutôt qu'à une autre. Si un corps était immense, il serait partout, n'aurait aucune borne, et par conséquent ne serait resserré dans aucune superficie. De même, si mon intelligence était infinie, elle atteindrait toute vérité intelligible, et ne serait bornée à aucune en particulier. Ainsi le corps infini n'aurait aucun lieu, et l'esprit infini n'aurait aucun objet particulier de sa pensée. Mais comme je connais l'un et l'autre borné, il faut que Dieu crée à chaque moment l'un et l'autre dans des bornes précises : la borne de l'étendue, c'est le lieu; la borne de la pensée, c'est l'objet particulier. Ainsi je conçois que c'est Dieu qui me rend les objets présents.

J'avoue qu'il reste encore une difficulté, qui est de savoir ce que c'est qu'un individu. Tout le reste, comme nous l'avons vu, consiste en des vérités universelles et immuables que j'appelle idées, qui sont Dieu même. Mais elles ne sont point l'être singulier; et dans cet être singulier j'observe deux choses : la première est son existence actuelle, qui est contingente et variable; la seconde est sa correspondance à un certain degré d'être qui est en Dieu, et dont cet individu est lui-même une communication. Cette correspondance est l'espèce de cette créature, et cela rentre dans les idées universelles.

Pour l'existence actuelle, il m'est impossible de l'expliquer; car je n'ai point de terme plus clair pour définir ceux-là. Il est inutile de m'objecter que deux individus ne peuvent être distingués par l'existence actuelle, qui, loin d'être la différence essentielle de chacun d'eux, leur est commune, puisque tous deux existent actuellement. C'est un sophisme facile à démêler.

L'existence actuelle peut être prise génériquement ou singulièrement. L'existence actuelle prise génériquement, non-seulement n'est point la différence dernière d'un être, mais elle est au contraire le genre suprême, et le plus universel de tous. Que si on veut de bonne foi considérer l'existence actuelle sans abstraction, il est vrai de dire qu'elle est précisément ce qui distingue une chose d'une autre. L'existence actuelle de mon voisin n'est point la mienne; la mienne n'est point celle de mon voisin; l'une est entièrement indépendante de l'autre : il peut cesser d'être sans que mon existence soit en péril; la sienne ne souffrira rien quand je serai anéanti. Cette indépendance réciproque montre l'entière distinction, et c'est la véritable différence individuelle. Cette existence actuelle et indépendante de toute autre existence produite est l'être singulier ou l'individu : cet être singulier est vrai et intelligible selon la mesure dont il existe par communication. Il est intelligible; je suis intelligent, et c'est Dieu qui me modifie pour rapporter mon intelligence bornée à cet objet intelligible plutôt qu'à un autre : voilà tout ce que je puis concevoir là-dessus. Je conclus donc que l'objet immédiat de toutes mes connaissances universelles est Dieu même, et que l'être singulier ou l'individu créé, qui ne laisse pas d'être réel, quoiqu'il soit communiqué, est l'objet immédiat de mes connaissances singulières.

Ainsi je vois Dieu en tout, ou, pour mieux dire, c'est en Dieu que je vois toutes choses; car je ne connais rien, et je ne distingue rien, et je ne m'assure de rien que par mes idées. Cette connaissance même des individus, où Dieu n'est pas l'objet immédiat de ma pensée, ne peut se faire qu'autant que Dieu donne à cette créature l'intelligibilité, et à moi l'intelligence actuelle. C'est donc à la lumière de Dieu que je vois tout ce qui peut être vu.

Mais quelle différence entre cette lumière et celle qui me paraît éclairer les corps! C'est un jour sans nuage et sans ombre, sans nuit, et dont les rayons ne s'affaiblissent par aucune distance. C'est une lumière qui n'éclaire pas seulement les yeux ouverts et sains, elle ouvre, elle purifie, elle forme les yeux qui doivent être dignes de la voir. Elle ne se répand pas seulement sur les objets pour les rendre visibles; elle fait qu'ils sont vrais, et hors d'elle rien n'est véritable; car c'est elle qui fait tout ce qu'elle montre. Elle est tout ensemble lumière et vérité; car la vérité universelle n'a pas besoin de rayons empruntés pour luire. Il ne faut point la chercher, cette lumière, au dehors de soi : chacun la trouve en soi-même; elle est la même pour tous. Elle découvre également toute chose; elle se montre à la fois à tous les hommes dans tous les coins de l'univers. Elle met au dedans de nous ce qui est dans la distance la plus éloignée; elle nous fait juger de ce qui est au delà des mers, dans les extrémités de la terre, par ce qui est au dedans de nous. Elle n'est

point nous-mêmes; elle n'est point à nous; elle est infiniment au-dessus de nous : cependant elle nous est si familière et si intime, que nous la trouvons toujours aussi près de nous que nous-mêmes. Nous nous accoutumons même à supposer, faute de réflexion, qu'elle n'est rien de distingué de nous. Elle nous réconcilie souvent avec nous-mêmes : jamais elle ne tarit; jamais elle ne nous trompe; et nous ne nous trompons que faute de la consulter assez attentivement, ou en décidant avec impatience quand elle ne décide pas.

O vérité, ô lumière, tous ne voient que par vous; mais peu vous voient et vous reconnaissent! On ne voit tous les objets de la nature que par vous; et on doute si vous êtes! C'est à vos rayons qu'on discerne toutes les créatures; et on doute si vous luisez! Vous brillez en effet dans les ténèbres; mais les ténèbres ne vous comprennent pas, et ne veulent pas vous comprendre. O douce lumière! heureux qui vous voit! heureux, dis-je, par vous, car vous êtes la vérité et la vie! Quiconque ne vous voit pas est aveugle : c'est trop peu, il est mort. Donnez-moi donc des yeux pour vous voir, un cœur pour vous aimer. Que je vous voie, et que je ne voie plus rien! Que je vous voie, et tout est fait pour moi! Je suis rassasié dès que vous paraissez.

CHAPITRE V.

De la nature et des attributs de Dieu.

J'ai reconnu un premier être, qui a fait tout ce qui n'est point lui : mais il s'en faut bien que j'aie assez médité ce qu'il est, et comment tout le reste est par lui. J'ai dit qu'il est l'être infini, mais infini par intention, comme dit l'école, et non par collection : ce qui est un est plus que ce qui est plusieurs. L'unité peut être parfaite; la multitude ne peut l'être, comme nous l'avons vu. Je conçois un être qui est souverainement un, et souverainement tout : il n'est formellement aucune chose singulière; il est éminemment toutes choses en général. Il ne peut être resserré dans aucune manière d'être.

Être une certaine chose précise, c'est n'être que cette chose en particulier. Quand je dis de l'être infini qu'il est l'Être simplement, sans rien ajouter, j'ai tout dit. Sa différence, c'est de n'en avoir point. Le mot d'infini, que j'ai ajouté, ne lui donne rien d'effectif; c'est un terme presque superflu, que je donne à la coutume et à l'imagination des hommes. Les mots ne doivent être ajoutés que pour ajouter au sens des choses. Ici, qui ajoute au mot d'être diminue le sens, bien loin de l'augmenter : plus on ajoute, plus on diminue; car ce qu'on ajoute ne fait que limiter ce qui était dans sa première simplicité sans restriction. Qui dit l'Être sans restriction emporte l'infini; et il est inutile de dire l'infini, quand on n'a ajouté aucune différence au genre universel, pour le restreindre à une espèce, ou à un genre inférieur. Dieu est donc l'Être; et j'entends enfin cette grande parole de Moïse : *Celui qui est m'a envoyé vers vous*. L'Être est son nom essentiel, glorieux, incommunicable, ineffable, inouï à la multitude.

J'ai l'idée de deux espèces de l'être; je conçois l'être pensant et l'être étendu. Que l'être étendu existe actuellement ou non, il est certain que j'en ai l'idée. Mais comme cette idée ne renferme point cette existence actuelle, il pourrait n'exister pas, quoique je le conçoive. Outre ces deux espèces de l'être, Dieu peut en tirer du néant une infinité d'autres, dont il ne m'a donné aucune idée; car il peut former des créatures correspondantes aux divers degrés d'êtres qui sont en lui, en remontant jusqu'à l'infini. Toutes ces espèces d'êtres sont en lui comme dans leur source. Tout ce qu'il y a d'être, de vérité et de bonté dans chacune de ces essences possibles découle de lui, et elles ne sont possibles qu'autant que leur degré d'être est actuellement en Dieu.

Dieu est donc véritablement en lui-même tout ce qu'il y a de réel et de positif dans les esprits, tout ce qu'il y a de réel et de positif dans les corps, tout ce qu'il y a de réel et de positif dans les essences de toutes les autres créatures possibles, dont je n'ai point d'idée distincte. Il a tout l'être du corps, sans être borné au corps; tout l'être de l'esprit, sans être borné à l'esprit; et de même des autres essences possibles. Il est tellement tout être, qu'il a tout l'être de chacune de ses créatures, mais en retranchant la borne qui la restreint. Otez toutes bornes, ôtez toute différence qui resserre l'être dans les espèces; vous demeurez dans l'universalité de l'être, et par conséquent dans la perfection infinie de l'être par lui-même.

Il s'ensuit de là que l'être infini ne pouvant être resserré dans aucune espèce, Dieu n'est pas plus esprit que corps, ni corps qu'esprit; à parler proprement, il n'est ni l'un ni l'autre; car qui dit ces deux sortes de substance dit une différence précise de l'être, et par conséquent une borne, qui ne peut jamais convenir à l'être universel [1].

[1] Ce paragraphe et le précédent sont du nombre de ceux qui ont été le plus défigurés dans les éditions antérieures. Nous les avons rétablis d'après une copie revue et corrigée en plusieurs endroits par Fénelon lui-même. Nous croyons cependant devoir mettre sous les yeux du lecteur la glose que les premiers éditeurs insérèrent dans le texte à la fin du § 66.

« Dieu, à proprement parler, ne doit pas plus être considéré

Pourquoi donc dit-on que Dieu est un esprit? d'où vient que l'Écriture même l'assure ? C'est pour apprendre aux hommes grossiers que Dieu est incorporel, et que ce n'est point un être borné par la nature matérielle : c'est encore dans le dessein de faire entendre que Dieu est intelligent comme les esprits, et qu'il a en lui tout le positif, c'est-à-dire toute la perfection de la pensée, quoiqu'il n'en ait point la borne. Mais enfin, quand il envoie Moïse avec tant d'autorité pour prononcer son nom, et pour déclarer ce qu'il est, Moïse ne dit point : Celui qui est esprit m'a envoyé vers vous ; il dit : *Celui qui est*. Celui *qui est*, dit infiniment davantage que Celui *qui est esprit*. Celui qui est esprit n'est qu'esprit. Celui qui est, est tout être, et est souverainement, sans être rien de particulier. Il ne faut point disputer sur une équivoque.

Au sens où l'Écriture appelle Dieu esprit, je conviens qu'il en est un; car il est incorporel et intelligent : mais, dans la rigueur des termes métaphysiques, il faut conclure qu'il n'est non plus esprit que corps. S'il était esprit, c'est-à-dire déterminé à ce genre particulier d'être, il n'aurait aucune puissance sur la nature corporelle, ni aucun rapport à tout ce qu'elle contient; il ne pourrait ni la produire, ni la conserver, ni la mouvoir. Mais quand je le conçois dans ce genre que l'école appelle transcendentel, que nulle différence ne peut jamais faire déchoir de sa simplicité universelle, je conçois qu'il peut également tirer de son être simple et infini les esprits, les corps, et toutes les autres essences possibles qui correspondent à ces degrés infinis d'être.

« sous l'idée restreinte de ce que nous appelons esprit que sous « quelque idée que ce soit d'une perfection particulière, déter- « minée et exclusive de toute autre; car cette restriction ne peut « convenir à l'être infini en perfections. Je ne prétends pas dire « ici que Dieu ne soit intelligent; mais je cherche au contraire « à exprimer quelque chose du caractère de sa suprême intelli- « gence; à montrer qu'elle renferme éminemment en elle la « réalité de toutes les perfections qu'elle communique, et que « tout ce qu'il y a de réel et de positif dans l'intelligence et dans « l'étendue, découle de la plénitude de son être.

« Ce qu'il y a de réel dans l'intelligence, Dieu le possède dans « un souverain degré; c'est sa science, son verbe, sa lumière. « Cependant ce serait le dégrader, que de le restreindre à l'idée « d'esprit dans ce degré et dans ce sens où nous le sommes. Son « intelligence n'est ni successive ni multipliée; il n'est pas seule- « ment esprit dans ce genre et dans ce degré précis d'être qu'il « nous a communiqué. Si nous voyions son essence à découvert, « nous verrions qu'il diffère infiniment de l'idée que nous avons « d'un esprit créé. Cette pensée, loin de ravaler l'idée de l'être « incompréhensible, est une exaltation de cette idée au su- « prême degré d'incompréhensibilité. »

Il est aisé de voir que les éditeurs ont prétendu, par cette glose, aller au-devant des mauvaises interprétations qu'on pouvait donner au texte de Fénelon; comme s'il ne s'expliquait pas assez clairement lui-même dans ce même paragraphe et dans le suivant. (*Édit. de Vers.*)

ARTICLE PREMIER.

Unité de Dieu.

J'ai commencé à découvrir l'être qui est par lui-même : mais il s'en faut bien que je le connaisse ; et je n'espère pas même de le connaître tout entier, puisqu'il est infini, et que ma pensée a des bornes. Je conçois néanmoins que je puis en connaître beaucoup de choses très-utiles, en consultant l'idée que j'ai de la suprême perfection. Tout ce qui est clairement renfermé dans cette idée doit être attribué à cet être souverain; et je dois aussi exclure de lui tout ce qui est contraire à cette idée. Il ne me reste donc, pour connaître Dieu autant qu'il peut être connu par ma faible raison, qu'à chercher dans cette idée tout ce que je puis concevoir de plus parfait. Je suis assuré que c'est Dieu. Tout ce qui paraît excellent, mais au-dessus de quoi on peut encore concevoir un autre degré d'excellence, ne peut lui appartenir; car il n'est pas seulement la perfection, mais il est la perfection suprême en tout genre. Ce principe est bientôt posé : mais il est très-fécond; les conséquences en sont infinies; et c'est à moi à prendre garde de les tirer toutes, sans me relâcher jamais.

I. L'être qui est par lui-même est un, comme je l'ai déjà remarqué : s'il était composé, il ne serait plus souverainement parfait; car je conçois qu'à choses égales d'ailleurs, ce qui est simple, indivisible et véritablement un, est plus parfait que ce qui est divisible et composé de parties. J'ai même déjà reconnu que nul composé divisible ne peut être véritablement infini.

II. Je conçois qu'il ne peut point y avoir deux êtres infiniment parfaits. Toutes les raisons qui me convainquent qu'il faut qu'il y en ait un ne me mènent point à croire qu'il y en ait deux. Il faut qu'il y ait un être par lui-même qui ait tiré du néant tous les autres êtres qui ne sont point par eux-mêmes : cela est clair. Mais un seul être par soi-même suffit pour tirer du néant tout ce qui en a été tiré. A cet égard, deux ne feraient pas plus qu'un : par conséquent rien n'est plus inutile et plus téméraire que d'en croire plusieurs. Deux également parfaits seraient semblables en tout, et l'un ne serait qu'une répétition inutile de l'autre. Il n'y a pas plus de raison de croire qu'il y en a deux, que de croire qu'il y en a cinq cent mille. De plus, je conçois qu'une infinité d'êtres infiniment parfaits ne mettraient dans la nature rien de réel au delà d'un seul être infiniment parfait. Rien ne peut aller au delà du véritable infini; et quand on s'imagine que plusieurs infinis font plus qu'un infini tout seul, c'est qu'on perd de vue ce que c'est qu'in-

fini, et qu'on détruit, par une imagination fausse, ce qu'on avait supposé en consultant la pure idée de l'infini.

Il ne peut point y avoir plusieurs infinis. Qui dit plusieurs dit une augmentation de nombres. L'infini ne peut admettre ni nombre ni augmentation. Cent mille êtres infiniment parfaits ne pourraient faire tous ensemble dans leur collection qu'une perfection infinie, et rien au delà. Un seul être infiniment parfait fournit également cette infinie perfection; avec cette différence qu'un seul être infiniment parfait est infiniment un et simple, au lieu que cette collection infinie d'êtres infiniment parfaits aurait le défaut de la composition ou de la collection, et par conséquent serait moins parfaite qu'un seul être qui aurait dans son unité l'infinie et souveraine perfection; ce qui détruit la supposition et renferme une contradiction manifeste.

D'ailleurs il faut remarquer que si nous supposons deux êtres dont chacun soit par soi-même, aucun des deux ne sera véritablement d'une perfection infinie : en voici la preuve, qui est claire. Une chose n'est point infiniment parfaite quand on peut en concevoir une autre d'une perfection supérieure. Or est-il que je conçois quelque chose de plus parfait que ces deux êtres par eux-mêmes que nous venons de supposer : donc ces deux êtres ne seraient point infiniment parfaits.

Il me reste à prouver que je conçois quelque chose de plus parfait que ces deux êtres, et je n'aurai aucune peine à le démontrer. Quelque concorde et quelque union qu'on se représente entre deux premiers êtres, il faut toujours se les représenter comme deux puissances mutuellement indépendantes, et dont l'une ne peut rien ni sur l'action ni sur les ouvrages de l'autre. Voilà ce qu'on peut penser de mieux pour ces deux êtres, pour éviter l'opposition entre eux : mais ce système est bientôt renversé. Il est plus parfait de pouvoir tout seul produire toutes les choses possibles, que de n'en pouvoir produire qu'une partie, quelque infinie qu'on veuille se l'imaginer, et d'en laisser à une autre cause une autre partie également infinie à produire de son côté. En un mot, il est plus parfait de réunir en soi la toute-puissance, que de la partager avec un autre être égal à soi. Dans ce système, chacun de ces deux êtres n'aurait aucun pouvoir sur tout ce que l'autre aurait fait : ainsi sa puissance serait bornée, et nous en concevons une autre bien plus grande; je veux dire celle d'un seul premier être qui réunisse en lui la puissance des deux autres. Donc un seul être par soi-même est quelque chose de plus parfait que deux êtres qui auraient par eux-mêmes l'existence.

Cela posé, il s'ensuit clairement que pour remplir mon idée d'un être infiniment parfait, de laquelle je ne dois jamais rien relâcher, il faut que je lui attribue d'être souverainement un. Ainsi, qui dit perfection souveraine et infinie, réduit manifestement tout à l'unité. Je ne puis donc avoir aucune idée de deux êtres infiniment parfaits; car l'un partageant la même puissance infinie avec l'autre, il partagerait aussi avec lui l'infinie perfection, et par conséquent chacun d'eux serait moins puissant et moins parfait que s'il était tout seul. D'où il faut conclure, contre la supposition, que ni l'un ni l'autre ne serait véritablement cette souveraine et infinie perfection que je cherche, et qu'il faut que je trouve quelque part, puisque j'en ai une idée claire et distincte.

On peut encore faire ici une remarque décisive : c'est que si ces deux êtres qu'on suppose sont également et infiniment parfaits, ils se ressemblent en tout; car si chacun contient toute perfection, il n'y en a aucune dans l'un qui ne soit de même dans l'autre. S'ils sont si exactement semblables en tout, il n'y a rien qui distingue l'idée de l'un d'avec l'idée de l'autre; et on ne peut les discerner que par l'indépendance mutuelle de leur existence, comme les individus d'une même espèce. S'ils n'ont aucune distinction ou dissemblance dans l'idée, il n'est donc pas vrai que j'aie des idées distinctes de deux êtres de cette nature, et par conséquent je ne dois pas croire qu'ils existent.

III. Il est évident qu'il ne peut point y avoir plusieurs êtres par eux-mêmes qui soient inégaux, en sorte qu'il y en ait un supérieur aux autres, et auquel les autres soient subordonnés. J'ai déjà remarqué que tout être qui existe par soi-même et nécessairement, est au souverain degré de l'être, et par conséquent de la perfection. S'il est souverainement parfait, il ne peut être inférieur en perfection à aucun autre. Donc il ne peut y avoir plusieurs êtres par eux-mêmes qui soient subordonnés les uns aux autres : il ne peut y en avoir qu'un seul infiniment parfait, et nécessairement existant par soi-même. Tout ce qui existe au-dessous de celui-là n'existe que par lui, et par conséquent tout ce qui lui est inférieur est infiniment au-dessous de lui; puisqu'il y a une distance infinie entre l'existence nécessaire par soi-même, qui emporte l'infinie perfection, et l'existence empruntée d'autrui, qui emporte toujours une perfection bornée, et par conséquent, s'il m'est permis de parler ainsi, une imperfection infinie.

L'être par lui-même ne peut être qu'un. Il est l'être sans rien ajouter. S'il était deux, ce serait un ajouté à un, et chacun des deux ne serait plus

l'être sans rien ajouter. Chacun des deux serait borné et restreint par l'autre. Les deux ensemble feraient la totalité de l'être par soi, et cette totalité serait une composition. Qui dit composition dit parties et bornes, parce que l'une n'est point l'autre. Qui dit composition de parties dit nombre, et exclut l'infini. L'infini ne peut être qu'un. L'être suprême doit être la suprême unité, puisque être et unité sont synonymes. Nombre et bornes sont synonymes pareillement. De tous les nombres, celui qui est le plus éloigné de l'unité c'est le nombre de deux, parce qu'il est nombre, comme les autres, et qu'il est le plus borné de tous. Il n'y a aucun des autres nombres, quelque grand qu'on le conçoive, qui ne demeure toujours infiniment au-dessous de l'infini.

J'en conclus que plusieurs dieux non-seulement ne seraient pas plus qu'un seul Dieu, mais encore seraient infiniment moins qu'un seul. 1° Ils ne seraient pas plus qu'un seul; car cent millions d'infinis ne peuvent jamais surpasser un seul infini : l'idée véritable de l'infini exclut tout nombre d'infinis, et l'infinité même d'infinis. Qui dit infinité d'infinis ne fait qu'imaginer une multitude confuse d'êtres indéfinis, c'est-à-dire sans bornes précises, mais néanmoins véritablement bornés. Dire une infinité d'infinis, c'est un pléonasme et une vaine et puérile répétition du même terme, sans pouvoir rien ajouter à la force de sa simplicité; c'est comme si on parlait de l'anéantissement du néant. Le néant anéanti est ridicule, et il n'est pas plus néant que le néant simple. De même l'infinité des infinis n'est que le simple infini unique et indivisible. Qui dit simplement infini dit un être auquel on ne peut rien ajouter, et qui épuise tout être. Si on pouvait y ajouter, ce qui pourrait être ajouté étant distingué de cet infini, ne serait point lui, et serait quelque chose qui en serait la borne. Donc l'infini auquel on pourrait ajouter ne serait pas vrai infini. L'infini étant l'être auquel on ne peut rien ajouter, une infinité d'infinis ne seraient pas plus que l'infini simple. Ils sont donc clairement impossibles; car les nombres ne sont que des répétitions de l'unité, et toute répétition est une addition. Puisqu'on ne peut ajouter à l'infini, il est évident qu'il est impossible de le répéter. Le tout est plus que les parties : les infinis simples, dans cette supposition, seraient les parties : l'infinité d'infinis serait le tout; et le tout ne serait point plus que chaque partie. Donc il est absurde et extravagant de vouloir imaginer ni une infinité d'infinis, ni même aucun nombre d'infinis.

2° J'ajoute que plusieurs infinis seraient infiniment moins qu'un; un infini véritablement un est véritablement infini. Ce qui est parfaitement et souverainement un est parfait, est l'être souverain, est l'être infini, parce que l'unité et l'être sont synonymes. Un nombre pluriel ou une infinité d'infinis seraient infiniment moins qu'un seul infini. Ce qui est composé consiste en des parties, dont l'une réellement n'est point l'autre, dont l'une est la borne de l'autre. Tout ce qui est composé de parties bornées est un nombre borné, et ne peut jamais faire la suprême unité qui est l'être suprême et le vrai infini. Ce qui n'est pas véritablement infini est infiniment moindre que l'infini véritable. Donc plusieurs infinis ou une infinité d'infinis seraient infiniment moins qu'un seul véritable infini, Dieu est l'infini; donc il est évident qu'il est un, et que plusieurs dieux ne seraient pas dieux. Cette supposition se détruit elle-même. En multipliant l'unité infinie, on la diminue, parce qu'on lui ôte son unité, dans laquelle seule peut se trouver le vrai infini.

Le vrai infini est l'être le plus être que nous puissions concevoir. Il faut remplir entièrement cette idée de l'infini, pour trouver l'être infiniment parfait. Cette idée épuise d'abord tout l'être, et ne laisse rien pour la multiplication. Un seul être qui est par lui seul, qui a en soi la totalité de l'être, avec une fécondité unique et universelle, en sorte qu'il fait être tout ce qu'il lui plaît, et que rien ne peut être hors de lui que par lui seul, est sans doute infiniment supérieur à un être qu'on suppose par soi indépendant et fécond, mais qui a un égal indépendant et fécond comme lui. Outre que ces deux prétendus infinis seraient la borne l'un de l'autre, et par conséquent ne seraient ni l'un ni l'autre rien moins qu'infinis; de plus, chacun d'eux serait moins qu'un seul infini qui n'aurait point d'égal. La simple égalité est une dégradation par comparaison à l'être unique, et supérieur à tout ce qui n'est pas lui.

Enfin, chacun de ces deux dieux connaîtrait ou ignorerait son égal. S'il l'ignorait, il aurait une intelligence défectueuse; il serait ignorant d'une vérité infinie. S'il connaissait parfaitement son égal, son intelligence surpasserait infiniment son intelligibilité. Son intelligibilité serait la vérité au delà de laquelle son intelligence apercevrait une autre intelligibilité infinie; je veux dire celle de son égal : son intelligibilité et son intelligence seraient pourtant sa propre essence : donc il serait plus parfait et moins parfait que lui-même, ce qui est impossible.

De plus, voici une autre contradiction. Ou chacun de ces deux infinis pourrait produire des êtres à l'infini, ou il ne le pourrait pas. S'il ne le pou-

vait pas, il ne serait pas infini, contre la supposition. Si au contraire il le pouvait indépendamment de l'autre, le premier qui commencerait à produire des êtres détruirait son égal; car cet égal ne pourrait point produire ce que le premier aurait produit: donc sa puissance serait bornée par cette restriction. Borner sa puissance, ce serait borner sa perfection, et par conséquent sa substance même. Donc il est clair que le premier des deux qui agirait librement sans l'autre détruirait l'infini de son égal. Que si on suppose qu'ils ne peuvent agir l'un sans l'autre, je conclus que ces deux puisances réciproquement dépendantes sont imparfaites et bornées l'une par l'autre, et qu'elles font un composé fini. Il faut donc revenir à une puissance véritablement une et indivisible pour trouver le véritable infini.

Il n'y aurait pas plus de raison à admettre deux êtres infinis qu'à en admettre cent mille, et qu'à en admettre un nombre infini. On ne doit admettre l'infini qu'à cause de l'idée que nous en avons. Il n'est donc question que de trouver ce qui remplit cette idée. Or est-il qu'un seul infini la remplit tout entière; qu'une infinité d'infinis n'y ajoutent rien, qu'au contraire ils se détruiraient les uns les autres, et que leur collection ne ferait plus qu'un tout fini, par une contradiction manifeste. Donc il est évident qu'il ne peut y avoir qu'un seul infini.

[1] Il faut même comprendre qu'il ne peut jamais y avoir dans la nature plusieurs infinis en divers genres. Les genres ne sont que des restrictions de l'être; toutes les diversités d'être ne peuvent consister que dans les divers degrés ou bornes d'être, suivant lesquelles l'être est distribué : mais enfin il n'y a en toutes choses que de l'être, et les différences ne sont que de pures bornes ou négations. Il n'y a rien de réel et de positif que l'être, car tout ce qui n'est pas l'être n'est rien : les natures ne sont point différentes les unes des autres par l'être; car c'est au contraire par l'être qu'elles sont communes : elles ne sont donc différentes que par leur degré d'être, ou leur borne, qui est une négation. Suivant que les natures sont plus ou moins bornées, suivant qu'elles ont plus ou moins d'être, elles sont plus ou moins parfaites. Comme les divers degrés du thermomètre marquent le plus ou le moins de chaleur dans l'air, les divers degrés de l'être font le plus ou le moins de perfection des natures. C'est ce qui constitue tous les genres et toutes les espèces. Enfin on ne peut jamais concevoir dans aucune nature que l'être et sa restriction. Elle n'a rien de réel et de positif que l'être: et il n'y a jamais rien d'ajouté à l'être que sa restriction ou borne, qui n'est qu'une négation d'être ultérieur. Un genre n'étant donc qu'une certaine borne précise de l'être, il serait ridicule de supposer jamais aucun infini en aucun genre particulier; ce serait faire des infinis dans des bornes précises. Le vrai infini exclut tout genre et toute notion limitée; le vrai infini épuise tous les degrés d'être, et par conséquent tous les genres, qui ne consistent que dans ces degrés précis : ce qui est tout être n'est d'aucun genre d'être. Il est donc évidemment absurde de s'imaginer des infinis en divers genres; c'est n'avoir l'idée ni des genres ni de l'infini. Qui dit infini dit tous les degrés d'être réunis dans une suprême indivisibilité, et un être qui épuise tous les genres sans se renfermer en aucun.

Il ne peut y avoir deux infinis qui soient en rien différents l'un de l'autre, parce que ce qui serait dans l'un et qui ne serait pas dans l'autre serait à l'égard de cet autre une borne de son être, et une chose réelle qu'on pourrait y ajouter : par conséquent il ne serait pas infini. Deux vrais infinis ne pourraient donc jamais être distingués l'un de l'autre, parce qu'on ne pourrait jamais trouver dans l'un aucune chose que l'autre n'eût pas précisément de même.

Il ne me reste qu'une difficulté; la voici : c'est que j'ai admis une extension, pour ainsi dire, de l'être, qui est très-différente de son intension. L'intension consiste dans les degrés; l'extension, dans le nombre d'êtres distingués les uns des autres qui ont le même degré d'être. Puisqu'il peut y avoir, outre un être infini, plusieurs êtres bornés qui ont tous certains degrés d'être correspondants aux divers degrés qui sont tous réunis indivisiblement dans cet être infini, il s'ensuit que cet être infini n'épuise tout l'être qu'intensivement, c'est-à-dire qu'il en a en lui tous les degrés, en remontant toujours à l'infini. Mais il n'épuise point l'être extensivement, puisqu'il peut y avoir d'autres êtres réellement distingués de lui, et possédant d'une manière bornée des degrés d'être qui sont en lui sans bornes. Puisqu'un être infini n'épuise pas l'être extensivement, il peut y avoir deux êtres infinis : chacun d'eux épuisera l'être intensivement, car chacun aura tous les degrés d'être; mais ils ne l'épuiseront pas extensivement, car il sera vrai de dire qu'extensivement ils ne seront que deux, ce qui est beaucoup au-dessous de la multitude des êtres que nous reconnaissons déjà extensivement. Voilà, ce me semble, l'objection dans toute sa force.

Elle a quelque chose de vrai. Je conçois qu'un infini ni cent infinis intensifs ne peuvent épuiser l'être extensivement : il n'y aurait qu'une extension ou

[1] Ce paragraphe et les suivants, jusqu'au 82e, sont omis dans les éditions précédentes : nous les publions d'après le manuscrit original. (*Édit. de Vers.*)

multiplication infinie d'êtres distingués les uns des autres qui épuiseraient l'être pris extensivement ; en un mot, un seul infini intensif épuise l'être intensivement, et il faudrait de même un infini extensif, c'est-à-dire une infinité d'êtres réellement distingués les uns des autres, pour épuiser l'être pris extensivement. Mais le nombre infini d'êtres distingués les uns des autres est impossible, parce qu'il est essentiel à l'infini d'être indivisible, et par conséquent sans aucun nombre. Dès qu'on mettrait la moindre distinction ou divisibilité, c'est-à-dire le moindre nombre ou répétition d'unités, dans l'infini, on le détruirait ; car on pourrait retrancher une unité après laquelle l'infini amoindri ne serait plus infini, et par conséquent il ne l'aurait jamais été ; car un tout qui est fini après le retranchement d'une partie bornée ne pouvait être infini quand cette partie bornée y était. Deux finis ne peuvent jamais faire un infini. De là il faut conclure que tout être composé de parties et qui renferme un vrai nombre, ne peut jamais être que fini.

Ce principe évident posé, je conclus trois choses. 1° S'il y avait plusieurs infinis, ils n'en pourraient jamais faire qu'un seul. 2° Ils feraient moins qu'un seul infini ; car le total de ces infinis rassemblés serait une composition et un nombre : donc le tout serait fini. 3° Un seul infini est conçu plus parfait que plusieurs infinis distingués ne peuvent l'être : donc plusieurs sont impossibles, car ils ne seraient pas dans la plus haute perfection qu'on puisse concevoir.

J'avoue qu'un seul infini, ni cent mille infinis, n'épuisent pas l'être extensivement ; car, en tant que distingués les uns des autres, ils ne sont que le nombre de cent mille, qui est un nombre borné en eux, comme il le serait dans des hommes. Mais je trouve que la nature de l'infini est d'être essentiellement un, et incompatible avec un autre infini. Je ne puis admettre l'infini que par l'idée que j'en ai, et l'idée que j'en ai exclut évidemment toute multiplication, même extensive, de l'infini. Cette multiplication, qui semble d'abord possible du côté par où l'infini semble fini, qui est le nombre, se trouve néanmoins absolument impossible par la véritable nature de l'infini, qui est essentiellement sans bornes en tout genre réel. Qui dit infini dit ce qui n'a aucune borne en aucun sens concevable : l'infini est donc infini par son unité même. Cette unité, n'est pas comme les unités bornées, un commencement de nombre auquel on peut ajouter : c'est une unité pleine et infinie, à laquelle vous ne pouvez ajouter qu'en la détruisant par une contradiction grossière. C'est se tromper à plaisir que de s'imaginer Dieu un, comme chaque individu créé est un. De telles unités sont les derniers êtres ; car un est le plus bas degré des nombres : tout pluriel est au-dessus de telles unités. Concevoir Dieu comme étant un de cette façon, c'est n'en avoir aucune idée. L'un infini épuise tous les nombres, et n'en admet aucun, comme l'immensité renferme toutes les étendues sans en admettre aucune, et comme l'éternité renferme toutes les successions sans en admettre jamais l'ombre. Cette unité, qui est infinie et infiniment une, ne peut être plus une qu'elle l'est.

Voici donc la contradiction qui se trouve à admettre plusieurs infinis. D'un côté, le total de ces infinis ne serait pas souverainement un ; il ne serait rien moins que la suprême unité que je cherche, et qui seule remplit mon idée. D'un autre côté, chacune de ces unités ne serait pas aussi infinie qu'elle pourrait l'être ; car une unité qui en exclut toute autre en tout genre est encore plus infinie que celle qui peut avoir une égale : or ce qui nous paraît le plus infini est le seul infini véritable : il n'y aurait donc ni unité pleinement infinie en tout genre, qui est le seul véritable infini, ni infini souverainement un, en sorte qu'on ne pût rien concevoir de plus un, de plus simple, de plus indivisible, de moins composé par des nombres. Il faut donc conclure que cette objection, qui n'est rien dans son fond, n'est fortifiée que par une grossière habitude de mon imagination, qui, par la règle commune des nombres pour les choses finies, ajoute toujours de nouvelles unités à la première unité conçue. L'un infini est plus que toutes les pluralités ; il ne souffre aucune addition : il n'est point un à notre mode pour n'être qu'un : il est un pour être tout. Cet un infini et infiniment un peut faire des êtres distingués de lui et bornés : mais ces êtres ne sont point une addition à son infini, car le fini joint à l'infini ne fait rien : il ne peut y avoir entre eux aucune mesure ; c'est un être d'un autre ordre, qui ne peut faire avec lui ni composition, ni addition, ni nombre. Mais deux infinis seraient égaux ; ils feraient un nombre véritable, et par conséquent fini : ils seraient parties de ce tout dont l'idée est présente à mon esprit quand je prononce le mot d'infini. Les deux ensemble ne seraient réellement qu'un seul infini ; il faudrait ou qu'on ne pût ni les diviser ni les distinguer par l'idée, auquel cas ce ne serait plus qu'un seul et même être infiniment simple ; ou qu'ils fissent une composition d'un seul infini dont ils seraient les parties, auquel cas ce serait un tout divisible, nombrable et borné. Voilà la conclusion où je retombe toujours invinciblement. Donc il n'y a et il ne peut y avoir qu'un seul infini, qui est une unité d'une autre nature que

toutes les autres, et qui ne souffre d'addition en aucun genre.

Après cet examen, je n'ai pas besoin de raisonner sur la multitude des dieux, dont les poëtes ont fait divers degrés. Il ne peut y avoir qu'un seul infini : tout ce qui n'est pas cet unique infini est fini; tout ce qui est fini est infiniment au-dessous de l'infini. Donc il y a la plus essentielle des différences entre le plus parfait des êtres finis qui sont possibles et concevables, et cet unique infini par qui seul tous ces êtres peuvent être possibles. Donc tous ces êtres, quoique inégaux entre eux, sont tous égaux par comparaison à l'infini, puisqu'ils lui sont tous infiniment inférieurs, et que toutes ces infériorités sont égales en tant qu'infinies; car il ne peut y avoir d'inégalité entre des infinis. Donc tout être, si parfait qu'on le conçoive, s'il n'est point l'unique infini, n'est devant lui que comme un néant; et, loin de mériter un nom et un honneur commun avec lui, ne peut servir qu'à être devant lui comme s'il n'était pas.

Quelle folie donc d'adorer plusieurs dieux! Pourquoi en croirais-je plus d'un? L'idée de la souveraine perfection ne souffre que l'unité. O vous, être infini qui vous montrez à moi, vous êtes tout, et il ne faut plus rien chercher après vous. Vous remplissez toutes choses, et il ne reste plus de place, ni dans l'univers, ni dans mon esprit même, pour une autre perfection égale à la vôtre. Vous épuisez toute ma pensée. Tout ce qui n'est pas vous est infiniment moins que vous. Tout ce qui n'est pas vous-même n'est qu'une ombre de l'être, un être à demi tiré du néant, un rien dont il vous plaît de faire quelque chose pour quelques moments.

O être seul digne de ce nom! qui est semblable à vous? Où sont donc ces vains fantômes de divinité que l'on a osé comparer à vous? Vous êtes, et tout le reste n'est point devant vous. Vous êtes, et tout le reste, qui n'est que par vous, est comme s'il n'était pas. C'est vous qui avez fait ma pensée : c'est vous seul qu'elle cherche et qu'elle admire. Si je suis quelque chose, ce quelque chose sort de vos mains. Il n'était point, et par vous il a commencé à être. Il sort de vous, et il veut retourner à vous. Recevez donc ce que vous avez fait; reconnaissez votre ouvrage. Périssent tous les faux dieux qui sont les vaines images de votre grandeur! Périsse tout être qui veut être pour soi-même, ou qui veut que quelque autre être soit pour lui! Périsse, périsse tout ce qui n'est point à celui qui a tout fait pour lui-même! Périsse toute volonté monstrueuse et égarée qui n'aime point l'unique bien pour l'amour duquel tout ce qui est a reçu l'être!

ARTICLE II.

Simplicité de Dieu.

Je conçois clairement, par toutes les réflexions que j'ai déjà faites, que le premier être est souverainement un et simple; d'où il faut conclure que toutes ses perfections n'en font qu'une, et que si je les multiplie, c'est par la faiblesse de mon esprit, qui, ne pouvant d'une seule vue embrasser le tout qui est infini et parfaitement un, le multiplie pour se soulager, et le divise en autant de parties qu'il a de rapports à diverses choses hors de lui. Ainsi je me représente en lui autant de degrés d'être qu'il en a communiqué aux créatures qu'il a produites, et une infinité d'autres qui correspondent aux créatures plus parfaites, en remontant jusqu'à l'infini, qu'il pourrait tirer du néant.

Tout de même je me représente cet être unique par diverses faces, pour ainsi dire, suivant les divers rapports qu'il a à ses ouvrages : c'est ce qu'on nomme perfections ou attributs. Je donne à la même chose divers noms, suivant ses divers rapports extérieurs; mais je ne prétends point par ces divers noms exprimer des choses réellement diverses.

Dieu est infiniment intelligent, infiniment puissant, infiniment bon : son intelligence, sa volonté, sa bonté, sa puissance, ne sont qu'une même chose. Ce qui pense en lui est la même chose qui veut; ce qui agit, ce qui peut et qui fait tout, est précisément la même chose qui pense et qui veut; ce qui prépare, ce qui arrange et qui conserve tout est la même chose qui détruit; ce qui punit est la même chose qui pardonne et qui redresse; en un mot, en lui tout est un d'une suprême unité.

Il est vrai que, malgré cette unité suprême, j'ai un fondement de distinguer ces perfections, et de les considérer l'une sans l'autre, quoique l'une soit l'autre réellement. C'est qu'en lui, comme je l'ai remarqué, l'unité est équivalente et infiniment supérieure à la multitude. Ainsi je distingue ces perfections, non pour me représenter qu'elles ont quelque ombre de distinction entre elles, mais pour les considérer par rapport à cette multitude de choses créées que l'unité souveraine surpasse infiniment. Cette distinction des perfections divines, que j'admets en considérant Dieu, n'est donc rien de vrai en lui; et je n'aurais aucune idée de lui, dès que je cesserais de le croire souverainement un. Mais c'est un ordre et une méthode que je mets par nécessité dans les opérations bornées et successives de mon esprit, pour me faire des espèces d'entrepôts dans ce travail, et pour contempler l'infini à diverses reprises,

en le regardant par rapport aux diverses choses qu'il fait hors de lui.

Il ne faut point s'étonner que, quand je contemple la Divinité, mon opération ne puisse point être aussi une que mon objet. Mon objet est infini, et infiniment un; mon esprit et mon opération ne sont ni infinis, ni infiniment uns; au contraire, ils sont infiniment bornés et multipliés.

O unité infinie! je vous entrevois, mais c'est toujours en me multipliant. Universelle et indivisible vérité! ce n'est pas vous que je divise; car vous demeurez toujours une et tout entière, et je croirais faire un blasphème que de croire en vous quelque composition. Mais c'est moi, ombre de l'unité, qui ne suis jamais entièrement un. Non, je ne suis qu'un amas et un tissu de pensées successives et imparfaites. La distinction qui ne peut se trouver dans vos perfections se trouve réellement dans mes pensées, qui tendent vers vous, et dont aucune ne peut atteindre jusqu'à la suprême unité. Il faudrait être un autant que vous, pour vous voir d'un seul regard indivisible dans votre unité infinie.

O multiplicité créée, que tu es pauvre dans ton abondance apparente! Tout nombre est bientôt épuisé; toute composition a des bornes étroites; tout ce qui est plus d'un, est infiniment moins qu'un. Il n'y a que l'unité; elle seule est tout, et après elle il n'y a plus rien. Tout le reste paraît exister, et on ne sait précisément où il existe, ni quand il existe. En divisant toujours, on cherche toujours l'être qui est l'unité, et on le cherche sans le trouver jamais. La composition n'est qu'une représentation et une image trompeuse de l'être. C'est un je ne sais quoi, qui fond dans mes mains dès que je le presse. Lorsque j'y pense le moins, il se présente à moi, je n'en puis douter : je le tiens; je dis : Le voilà. Veux-je le saisir encore de plus près et l'approfondir, je ne sais plus ce qu'il devient; et je ne puis me prouver à moi-même que ce que je tiens a quelque chose de certain, de précis et de consistant. Ce qui est réel n'est point plusieurs; il est singulier, et n'est qu'une seule chose. Ce qui est vrai et réel, doit sans doute être précisément soi-même, et rien au delà. Mais où trouverons-nous cet être réel et précis de chaque chose, qui la distingue de toute autre? Pour y parvenir, il faut arriver jusqu'à la réelle et véritable unité. Cette unité, où est-elle? Par conséquent où sera donc l'être et la réalité des choses?

O Dieu! il n'y a que vous. Moi-même, je ne suis point : je ne puis me trouver dans cette multitude de pensées successives, qui sont tout ce que je puis trouver de moi. L'unité, qui est la vérité même, se trouve si peu en moi, que je ne puis concevoir l'unité suprême qu'en la divisant et en la multipliant, comme je suis moi-même multiplié. A force d'être plusieurs pensées, dont l'une n'est point l'autre, je ne suis plus rien, et je ne puis pas même voir d'une seule vue celui qui est un, parce qu'il est un, et que je ne le suis pas. Oh! qui me tirera des nombres, des compositions et des successions, qui sentent si fort le néant? Plus on multiplie les nombres, plus on s'éloigne de l'être précis et réel, qui n'est que dans l'unité.

Les compositions ne sont que des assemblages de bornes; tout y porte le caractère du néant; c'est un je ne sais quoi qui n'a aucune consistance, qui échappe de plus en plus à mesure que l'on s'y enfonce et qu'on y veut regarder de plus près. Ce sont des nombres magnifiques, et qui semblent promettre les unités qui les composent; mais ces unités ne se trouvent point. Plus on presse pour les saisir, plus elles s'évanouissent. La multitude augmente toujours, et les unités, seuls véritables fondements de la multitude, semblent fuir, et se jouer de notre recherche. Les nombres successifs s'enfuient aussi toujours : celui dont nous parlons, pendant que nous en parlons n'est déjà plus : celui qui le touche, à peine est-il, et il finit; trouvez-le si vous pouvez : le chercher, c'est l'avoir déjà perdu. L'autre qui vient n'est pas encore : il sera, mais il n'est rien, et il fera néanmoins un tout avec les autres qui ne sont plus rien. Quel assemblage de ce qui n'est plus, de ce qui cesse actuellement d'être, et de ce qui n'est pas encore! C'est pourtant cette multitude de néants qui est ce que j'appelle moi : elle contemple l'être; elle le divise pour le contempler; et en le divisant elle confesse que la multitude ne peut contempler l'unité indivisible.

ARTICLE III.

Immutabilité et éternité de Dieu.

Quoique je ne puisse voir d'une vue assez simple la souveraine simplicité de Dieu, je conçois néanmoins comment toute la variété des perfections que je lui attibue se réunit dans un seul point essentiel. Je conçois en lui une première chose, qui est lui-même tout entier, si je l'ose dire, et dont toutes les autres résultent. Posez ce premier point, tout le reste s'ensuit clairement et immédiatement. Mais quel est-il ce premier point? C'est celui-là même par lequel nous avons commencé, et qui m'a découvert la nécessité d'un premier être.

Être par soi-même, c'est la source de tout ce que je trouve en Dieu : c'est par là que j'ai reconnu qu'il est infiniment parfait. Ce qui a l'être par soi

existe au suprême degré, et par conséquent possède la plénitude de l'être. On ne peut atteindre au suprême degré et à la plénitude de l'être que par l'infini; car aucun fini n'est jamais ni plein ni suprême, puisqu'il y a toujours quelque chose de possible au-dessus. Donc il faut que l'être par soi-même soit un être infini.

S'il est un être infini, il est infiniment parfait; car l'être, la bonté et la perfection sont la même chose. D'ailleurs on ne peut rien concevoir de plus parfait que d'être par soi; et toute perfection d'un être qui n'est point par soi, quelque haute qu'on se la représente, est infiniment au-dessous de celle d'un être qui est par lui-même : donc l'être qui est par lui-même, et par qui tout ce qui n'est point lui existe, est infiniment parfait.

Il faut même pour faciliter cette discussion, en réglant les termes dont je suis obligé de me servir, arrêter une fois pour toutes, qu'à l'avenir ces manières de m'exprimer, *être par soi-même, être nécessaire, être infiniment parfait, premier être, première cause,* et *Dieu,* sont termes absolument synonymes.

De cette idée de l'être nécessaire, j'ai tiré la simplicité et l'unité de Dieu : sa simplicité, parce que rien de composé ne peut être ni infiniment parfait ni même infini : son unité, puisque s'il y avait deux êtres nécessaires et indépendants l'un de l'autre, chacun d'eux serait moins parfait dans cette puissance partagée, qu'un seul qui la réunit tout entière. Maintenant examinons les autres perfections que je dois lui attribuer.

Il est immuable. Ce qui est par soi ne peut jamais être conçu autrement : il a toujours la même raison d'exister, et la même cause de son existence, qui est son essence même : il est donc immuable dans son existence. Il n'est pas moins incapable de changement pour les manières d'être, que pour le fond de l'être. Dès qu'on le conçoit infini et infiniment simple, on ne peut plus lui attribuer aucune modification; car les modifications sont des bornes de l'être. Être modifié d'une telle façon, c'est être de cette façon, à l'exclusion de toutes les autres. L'infini parfait ne peut donc avoir aucune modification, et par conséquent n'en saurait changer : il n'en peut avoir non plus pour ses parties que pour son tout, puisqu'il n'a aucune partie : donc il est simplement et absolument immuable.

Ce qu'il produit hors de lui est toujours fini. La créature ayant des bornes dans son être, elle a par conséquent des modifications : n'étant pas tout être, il faut qu'elle soit quelque être particulier; il faut qu'elle soit resserrée dans les bornes étroites de quelque manière précise d'être. Il n'y a que celui qui est tout qui n'est jamais rien de singulier, et qui efface toutes les distinctions : il est l'être simple et sans restriction.

Quoique chaque modification prise en particulier ne soit pas essentielle à la créature, parce qu'elle n'a rien en soi de nécessaire, rien qui ne soit contingent et variable au gré de celui qui l'a produite, il lui est néanmoins essentiel d'avoir toujours quelque modification. Ce qui n'est point par soi ne peut jamais être tout être, ce qui n'est point tout être ne peut exister qu'avec une borne : vous pouvez changer sa borne; mais il lui en faut toujours une nécessairement.

Aussitôt que j'ai reconnu que la créature est essentiellement bornée, et changeante par la mutabilité de ses bornes, je trouve ce que c'est que le temps. Le temps, sans en chercher une définition plus exacte, est le changement de la créature. Qui dit changement dit succession; car ce qui change passe nécessairement d'un état à un autre : l'état d'où l'on sort précède, et celui où l'on entre suit. Le temps est le changement de l'être créé : le temps est la négation d'une chose très-réelle et souverainement positive, qui est la permanence de l'être : ce qui est permanent d'une absolue permanence n'a en soi ni avant ni après, ni plus tôt ni plus tard. La non-permanence est le changement; c'est la défaillance de l'être, ou la mutation d'une manière en une autre : mais enfin, toute mutation renferme une succession, et toute existence bornée emporte une durée divisible et plus ou moins longue.

Il y a des changements incertains, que l'on mesure par d'autres qui sont certains et réglés : comme on peut mesurer une promenade ou un travail qu'on fait, ou une conversation dont on s'occupe, par le cours des astres, par une pendule, ou par une horloge de sable. C'est un changement ou un mouvement incertain d'un être, qu'on mesure par un autre mouvement plus précis et plus uniforme. Quand même les êtres créés ne changeraient point de modifications, il ne laisserait pas d'y avoir, quant au fond de la substance, une mutation continuelle. Voici comment :

C'est que la création de l'être qui n'est point par lui-même n'est pas absolue et permanente : l'être qui est par lui-même ne tire point du néant des êtres qui ensuite subsistent par eux-mêmes hors du néant d'une manière fixe; ils ne peuvent continuer à exister qu'autant que l'être nécessaire les soutient hors du néant; ils n'en sont jamais dehors par eux-mêmes : donc il n'en sont dehors que par un don actuel de l'être. Ce don actuel est libre,

et par conséquent révocable : s'il est libre et révocable, il peut être plus ou moins long; dès qu'il peut être plus ou moins long, il est divisible; dès qu'il est divisible, il renferme une succession ; dès qu'on y met une succession, voilà un tissu de créations successives. Ainsi ce n'est point une existence fixe et permanente; ce sont des existences bornées et divisibles qui se renouvellent sans cesse par de nouvelles créations.

Il est donc certain que tout est successif dans la créature, non-seulement la variété des modifications, mais encore le renouvellement continuel d'une existence bornée. Cette non-permanence de l'être créé est ce que j'appelle le temps. Ainsi, loin de vouloir connaître l'éternité par le temps, comme je suis tenté de le faire, il faut au contraire connaître le temps par l'éternité : car on peut connaître le fini par l'infini, en y mettant une borne ou négation; mais on ne peut jamais connaître l'infini par le fini, car une borne ou négation ne donne aucune idée de ce qui est souverainement positif.

Cette non-permanence de la créature est donc ce que je nomme le temps; par conséquent la parfaite et absolue permanence de l'être nécessaire et immuable est ce que je dois nommer l'éternité. Dieu ne peut changer de modifications, puisqu'il n'en peut jamais avoir aucune, le vrai infini ne souffrant point de bornes dans son être. Il ne peut avoir aucune borne dans son existence : par conséquent il ne peut avoir aucun temps ni durée, car ce que j'appelle durée, c'est une existence divisible et bornée; c'est ce qui est précisément opposé à la permanence. Il est donc permanent et fixe dans son existence.

J'ai déjà remarqué que comme tout être divisible est borné, aussi tout véritable infini est indivisible. L'existence divine qui est infinie est donc indivisible. Si elle n'est point divisible comme l'existence bornée des créatures dans lesquelles il y a ce que l'on appelle la partie antérieure et la partie postérieure, il s'ensuit donc que cette existence infinie est toujours tout entière. Celle des créatures n'est jamais toute à la fois; ses parties ne peuvent se réunir; l'une exclut l'autre, et il faut que l'une finisse afin que l'autre commence.

La raison de cette incompatibilité entre ces parties d'existence est que le Créateur ne donne qu'avec mesure l'existence à sa créature : dès qu'il la lui donne bornée, il la lui donne divisible en parties, dont l'une n'est pas l'autre. Mais pour l'être nécessaire, infini et immuable, c'est tout le contraire, son existence est infinie et indivisible. Ainsi non-seulement il n'y a point d'incompatibilité dans les parties de son existence, comme dans celles de l'existence de la créature; mais, pour parler correctement, il faut dire que son existence n'a aucunes parties; elle est essentiellement toujours tout entière.

C'est donc retomber dans l'idée du temps et confondre tout, que de vouloir encore imaginer en Dieu rien qui ait rapport à aucune succession. En lui rien ne dure, parce que rien ne passe; tout est fixe, tout est à la fois, tout est immobile. En Dieu rien n'a été, rien ne sera; mais tout est. Supprimons donc pour lui toutes les questions que l'habitude et la faiblesse de l'esprit fini, qui veut embrasser l'infini à sa mode étroite et raccourcie, me tenterait de faire. Dirai-je, ô mon Dieu! que vous aviez déjà eu une éternité d'existence en vous-même avant que vous m'eussiez créé, et qu'il vous reste encore une autre éternité, après ma création, où vous existez toujours? Ces mots de déjà et d'après sont indignes de *Celui qui est*. Vous ne pouvez souffrir aucun passé et aucun avenir en vous. C'est une folie que de vouloir diviser votre éternité, qui est une permanence indivisible : c'est vouloir que le rivage s'enfuie, parce qu'en descendant le long d'un fleuve je m'éloigne toujours de ce rivage qui est immobile. Insensé que je suis! je veux, ô immobile vérité, vous attribuer l'être borné, changeant et successif de votre créature! Vous n'avez en vous aucune mesure dont on puisse mesurer votre existence, car elle n'a ni bornes ni parties : vous n'avez rien de mesurable; les mesures mêmes qu'on peut tirer des êtres bornés, changeants, divisibles et successifs, ne peuvent servir à vous mesurer, vous qui êtes infini, indivisible, immuable et permanent.

Comment dirai-je donc que la courte durée de la créature est par rapport à votre éternité? N'étiez-vous pas avant moi? ne serez-vous pas après moi? Ces paroles tendent à signifier quelque vérité; mais elles sont, à la rigueur, indignes et impropres : ce qu'elles ont de vrai, c'est que l'infini surpasse infiniment le fini; qu'ainsi votre existence infinie surpasse infiniment en tout sens mon existence, qui, étant bornée, a un commencement, un milieu, et une fin.

Mais il est faux que la création de votre ouvrage partage votre éternité en deux éternités. Deux éternités ne feraient pas plus qu'une seule : une éternité partagée qui aurait une partie antérieure et une partie postérieure ne serait plus une véritable éternité; en voulant la multiplier on la détruirait, parce qu'une partie serait nécessairement la borne de l'autre par le bout où elles se toucheraient. Qui

dit éternité, s'il entend ce qu'il dit, ne dit que ce qui est, et rien au delà; car tout ce qu'on ajoute à cette infinie simplicité l'anéantit : qui dit éternité ne souffre plus le langage du temps. Le temps et l'éternité sont incommensurables : ils ne peuvent être comparés; et on est séduit par sa propre faiblesse toutes les fois qu'on imagine quelque rapport entre des choses si disproportionnées.

Vous avez néanmoins, ô mon Dieu, fait quelque chose hors de vous; car je ne suis pas vous, et il s'en faut infiniment. Quand est-ce donc que vous m'avez fait? est-ce que vous n'étiez pas avant que de me faire? Mais que dis-je? me voilà déjà retombé dans mon illusion, et dans les questions du temps : je parle de vous comme de moi, ou comme de quelque autre être passager que je pourrais mesurer avec moi. Ce qui passe peut être mesuré avec ce qui passe; mais ce qui ne passe point est hors de toute mesure et de toute comparaison avec ce qui passe : il n'est permis de demander ni quand il a été, ni s'il était avant ce qui n'est pas, ou qui n'est qu'en passant. Vous êtes, et c'est tout. Oh! que j'aime cette parole, et qu'elle me remplit pour tout ce que j'ai à connaître de vous! Vous êtes *Celui qui est*. Tout ce qui n'est point cette parole vous dégrade : il n'y a qu'elle qui vous ressemble : en n'ajoutant rien au mot d'*être*, elle ne diminue rien de votre grandeur. Elle est, je l'ose dire, cette parole, infiniment parfaite comme vous : il n'y a que vous qui puissiez parler ainsi, et renfermer votre infini dans trois mots si simples.

Je ne suis pas, ô mon Dieu, ce qui est : hélas! je suis presque ce qui n'est pas. Je me vois comme un milieu incompréhensible entre le néant et l'être : je suis celui qui a été; je suis celui qui sera; je suis celui qui n'est plus ce qu'il a été; je suis celui qui n'est pas encore ce qu'il sera, et dans cet entre-deux que suis-je? un je ne sais quoi qui ne peut s'arrêter en soi, qui n'a aucune consistance, qui s'écoule rapidement comme l'eau; un je ne sais quoi que je ne puis saisir, qui s'enfuit de mes propres mains, qui n'est plus dès que je veux le saisir ou l'apercevoir; un je ne sais quoi qui finit dans l'instant même où il commence; en sorte que je ne puis jamais un seul moment me trouver moi-même fixe et présent à moi-même pour dire simplement : *Je suis*. Ainsi ma durée n'est qu'une défaillance perpétuelle.

Oh! que je suis loin de votre éternité, qui est indivisible, infinie, et toujours présente tout entière! que je suis même bien éloigné de la comprendre! Elle m'échappe à force d'être vraie, simple et immense; comme mon être m'échappe à force d'être composé de parties, mêlé de vérité et de mensonge, d'être et de néant. C'est trop peu que de dire de vous que vous étiez des siècles infinis avant que je fusse. J'aurais honte de parler ainsi; car c'est mesurer l'infini avec le fini, qui est un demi-néant. Quand je crains de dire que vous étiez avant que je fusse, ce n'est pas pour douter que vous existant, vous ne m'ayez créé, moi qui n'existais pas; mais c'est pour éloigner de moi toutes les idées imparfaites qui sont indignes de vous. Dirai-je que vous étiez avant moi? non, car voilà deux termes que je ne puis souffrir. Il ne faut pas dire, *Vous étiez;* car *vous étiez* marque un temps passé et une succession. Vous êtes; et il n'y a qu'un présent immobile, indivisible et infini, que l'on puisse vous attribuer. Pour parler dans la rigueur des termes, il ne faut point dire que vous avez toujours été; il faut dire que vous êtes; et ce terme de *toujours*, qui est si fort pour la créature, est trop faible pour vous car il marque une continuité, et non pas une permanence: il vaut mieux dire simplement et sans restriction que vous êtes.

O Être! ô Être! votre éternité, qui n'est que votre être même, m'étonne; mais elle me console. Je me trouve devant vous comme si je n'étais pas; je m'abîme dans votre infini : loin de mesurer votre permanence par rapport à ma fluidité continuelle, je commence à me perdre de vue, à ne me trouver plus, et à ne voir en tout que ce qui est, je veux dire vous-même.

Ce que j'ai dit du passé, je le dis de même de l'avenir. On ne peut point dire que vous serez après ce qui passe; car vous ne passez point : ainsi vous ne serez pas, mais vous êtes, et je me trompe toutes les fois que je sors du présent en parlant de vous. On ne dit point d'un rivage immobile, qu'il devance ou qu'il suit les flots d'une rivière : il ne devance ni ne suit, car il ne marche point. Ce que je remarque de ce rivage par rapport à l'immobilité locale, je le dois dire de l'être infini par rapport à l'immobilité d'existence. Ce qui passe a été et sera, et passe du prétérit au futur par un présent imperceptible qu'on ne peut jamais assigner. Mais ce qui ne passe point existe absolument, et n'a qu'un présent infini. Il est, et c'est tout ce qu'il est permis d'en dire : il est sans temps dans tous les temps de la créature. Quiconque sort de cette simplicité tombe de l'éternité dans le temps.

Il n'y a donc en vous, ô vérité infinie, qu'une existence indivisible et permanente. Ce qu'on appelle éternité *a parte post*, et éternité, *a parte ante*, n'est qu'une illusion grossière : il n'y a en vous non plus de milieu que de commencement et de fin. Ce

n'est donc point au milieu de votre éternité que vous avez produit quelque chose hors de vous.

Je le dirai trois fois; mais ces trois n'en font qu'une : les voici : O permanente et infinie vérité! *vous êtes*, et rien n'est hors de vous : *vous êtes*, et ce qui n'était pas commence à être hors de vous : *vous êtes*, et ce qui était hors de vous cesse d'être. Mais ces trois répétitions de ces termes *vous êtes*, ne font qu'un seul infini qui est indivisible. C'est cette éternité même qui reste encore tout entière : il n'en est point écoulé une moitié, car elle n'a aucune partie : ce qui est essentiellement toujours tout présent ne peut jamais être passé. O éternité! je ne puis vous comprendre, car vous êtes infinie : mais je conçois tout ce que je dois exclure de vous pour ne vous méconnaître jamais.

Cependant, ô mon Dieu! quelque effort que je fasse pour ne point multiplier votre éternité par la multitude de mes pensées bornées, il m'échappe toujours de vous faire semblable à moi, et de diviser votre existence indivisible. Souffrez donc que j'entre encore une fois dans votre lumière inaccessible, dont je suis ébloui.

N'est-il pas vrai que vous avez pu créer une chose avant que d'en créer une autre? Puisque cela est possible, je suis en droit de le supposer. Ce que vous n'avez pas fait encore ne viendra sans doute qu'après ce que vous avez déjà fait. La création n'est pas seulement la créature produite hors de vous; elle renferme aussi l'action par laquelle vous produisez cette créature. Si vos créations sont les unes plus tôt que les autres, elles sont successives : si vos actions sont successives, voilà une succession en vous; et par conséquent voilà le temps dans l'éternité même.

Pour démêler cette difficulté, je remarque qu'il y a entre vous et vos ouvrages toute la différence qui doit être entre l'infini et le fini, entre le permanent et le fluide ou successif. Ce qui est fini et divisible peut être comparé et mesuré avec ce qui est fini et divisible : ainsi vous avez mis un ordre et un arrangement dans vos créatures par le rapport de leurs bornes; mais cet ordre, cet arrangement, ce rapport qui résulte des bornes, ne peut jamais être en vous, qui n'êtes ni divisible ni borné. Une créature peut donc être plus tôt que l'autre, parce que chacune d'elles n'a qu'une existence bornée : mais il est faux et absurde de penser que vous soyez créant plutôt l'une que l'autre. Votre action par laquelle vous créez est vous-même ; autrement vous ne pourriez agir sans cesser d'être simple et indivisible. Il faut donc concevoir que vous êtes éternellement créant tout ce qu'il vous plaît de créer.

De votre part, vous créez éternellement par une action simple, infinie et permanente, qui est vous même : de sa part, la créature n'est pas créée éternellement; la borne est en elle, et point dans votre action. Ce que vous créez éternellement n'est que dans un temps; c'est que l'existence infinie et indivisible ne communique au dehors qu'une existence divisible et bornée. Vous ne créez donc point une chose plus tôt que l'autre, quoiqu'elle doive exister deux mille ans plus tôt. Ces rapports sont entre vos ouvrages; mais ces rapports de bornes ne peuvent aller jusqu'à vous. Vous connaissez ces rapports que vous avez faits; mais la connaissance des bornes de votre ouvrage ne met aucune borne en vous. Vous voyez dans ce cours d'existences divisibles et bornées ce que j'appelle le présent, le passé, l'avenir : mais vous voyez ces choses hors de vous; il n'y en a aucune qui vous soit plus présente qu'une autre. Vous embrassez tout également par votre infini indivisible : ce qui n'est plus n'est plus, et sa cessation est réelle; mais la même existence permanente, à laquelle ce qui n'est plus était présent pendant qu'il était, est encore la même, lorsqu'une autre chose passagère a pris la place de celle qui est anéantie.

Comme votre existence n'a aucune partie, une chose qui passe ne peut dans son passage répondre à une partie plutôt qu'à une autre; ou, pour mieux dire, elle ne peut répondre à rien; car il n'y a nulle proportion concevable entre l'infini indivisible, et ce qui est divisible et passager.

Il faut néanmoins qu'il y ait quelque rapport entre l'ouvrier et l'ouvrage; mais il faut bien se garder d'imaginer un rapport de successions et de bornes : l'unique rapport qu'il y faut concevoir est que ce qui est, et qui ne peut cesser d'être, fait que ce qui n'est point reçoit de lui une existence bornée qui commence pour finir. Tout autre rapport, ô mon Dieu, détruit votre permanence et votre simplicité infinie. Vous êtes si grand et si pur dans votre perfection, que tout ce que je mêle du mien dans l'idée que j'ai de vous fait qu'aussitôt ce n'est plus vous-même. Je passe ma vie à contempler votre infini, et à le détruire. Je le vois et je ne saurais en douter : mais dès que je veux le comprendre, il m'échappe; ce n'est plus lui; je retombe dans le fini. J'en vois assez pour me contredire et pour me reprendre toutes les fois que j'ai conçu ce qui est moins que vous-même : mais à peine me suis-je relevé, que je retombe de mon propre poids.

Ainsi c'est un mélange perpétuel de ce que vous êtes et de ce que je suis. Je ne puis ni me tromper entièrement, ni posséder d'une manière fixe votre vérité : c'est que je vous vois de la même manière

que j'existe : en moi tout est fini et passager : je vois par des pensées courtes et fluides l'infini qui ne s'écoule jamais. Bien loin de vous méconnaître dans cet embarras, je vous reconnais à ce caractère nécessaire de l'infini, qui ne serait plus l'infini, si le fini pouvait y atteindre. Ce n'est pas un nuage qui couvre votre vérité; c'est la lumière de cette vérité même qui me surpasse : c'est parce que vous êtes trop clair et trop lumineux, que mon regard ne peut se fixer sur vous. Je ne m'étonne point que je ne puisse vous comprendre; mais je ne saurais assez m'étonner de ce que je puis même vous entrevoir, et de ce que je m'aperçois de mon erreur lorsque je prends quelque autre chose pour vous, ou que je vous attribue ce qui ne vous convient pas.

ARTICLE IV.

Immensité de Dieu.

Après avoir considéré l'éternité et l'immutabilité de Dieu qui sont la même chose, je dois examiner son immensité. Puisqu'il est par lui-même, il est souverainement. Puisqu'il est souverainement, il a tout l'être en lui. Puisqu'il a tout l'être en lui, il a sans doute l'étendue : l'étendue est une manière d'être dont j'ai l'idée. J'ai déjà vu que mes idées sur l'essence des choses sont des degrés réels de l'être, qui sont actuellement existants en Dieu, et possibles hors de lui, parce qu'il peut les produire. L'étendue est donc en lui; et il ne peut la produire au dehors qu'à cause qu'elle est renfermée dans la plénitude de son être.

D'où vient donc que je ne le nomme point étendu et corporel? C'est qu'il y a une extrême différence, comme je l'ai déjà remarqué, entre attribuer à Dieu tout le positif de l'étendue, ou lui attribuer l'étendue avec une borne ou négation. Qui met l'étendue sans bornes change l'étendue en l'immensité : qui met l'étendue avec une borne fait la nature corporelle. Dès que vous ne mettez aucune borne à l'étendue, vous lui ôtez la figure, la divisibilité, le mouvement, l'impénétrabilité : la figure, parce qu'elle n'est que la manière d'être borné par une superficie : la divisibilité, parce que ce qui est infini, comme nous l'avons vu, ne peut être diminué, ni par conséquent divisé, ni par conséquent composé et divisible : le mouvement, parce que si vous supposez un tout qui n'a ni parties ni bornes, il ne peut ni se mouvoir au delà de sa place, puisqu'il ne peut y avoir de place au delà du vrai infini, ni changer l'arrangement et la situation de ses parties, puisqu'il n'a aucunes parties dont il soit composé : enfin l'impénétrabilité, puisqu'on ne peut concevoir l'impénétrabilité qu'en concevant deux corps bornés, dont l'un n'est point l'autre, et dont l'un ne peut occuper le même espace que l'autre. Il n'y a point deux corps de la sorte dans l'étendue infinie et indivisible : donc il n'y a point en elle d'impénétrabilité.

Ces principes posés, il s'ensuit que tout le positif de l'étendue se trouve en Dieu, sans que Dieu soit ni figuré, ni capable de mouvement, ni divisible, ni impénétrable, ni par conséquent palpable, ni par conséquent mesurable. Il n'est en aucun lieu, non plus qu'il n'est en aucun temps : car il n'a, par son être absolu et infini, aucun rapport aux lieux et aux temps, qui ne sont que des bornes et des restrictions de l'être. Demander s'il est au delà de l'univers, s'il en surpasse les extrémités en longueur, largeur, profondeur; c'est faire une question aussi absurde que de demander s'il était avant que le monde fût, et s'il sera encore après que le monde ne sera plus.

Comme il ne peut y avoir en Dieu ni passé ni futur, il ne peut y avoir aussi en lui au delà ni au deçà. Comme la permanence absolue exclut toute mesure de succession, l'immensité n'exclut pas moins toute mesure d'étendue. Il n'a point été, il ne sera point; mais il est. Tout de même, à proprement parler, il n'est point ici, il n'est point là, il n'est point au delà d'une telle borne; mais il est absolument. Toutes ces expressions qui le rapportent à quelque terme, qui le fixent à un certain lieu, sont impropres et indécentes.

Où est-il donc? Il est; et il est tellement, qu'il faut bien se garder de demander où. Ce qui n'est qu'à demi, ce qui n'est qu'avec des bornes, est tellement une certaine chose, qu'il n'est que cette chose précisément. Pour lui, il n'est précisément aucune chose singulière et restreinte : il est tout; il est l'être; ou, pour dire encore mieux en disant plus simplement, il est : car moins on dit de paroles de lui, et plus on dit de choses. Il est : gardez-vous bien d'y rien ajouter. Les autres êtres, qui ne sont que des demi-êtres, des êtres estropiés, des portions imperceptibles de l'être, ne sont point simplement : on est réduit à demander quand et où est-ce qu'ils sont. S'ils sont, ils n'ont pas été; s'ils sont ici, ils ne sont pas là. Ces deux questions, *quand* et *où* épuisent leur être. Mais pour Celui qui est, tout est dit quand on a dit qu'il est. Celui qui demande encore quelque chose n'a rien compris dans l'unique chose qu'il faut concevoir : l'infini indivisible ne peut répondre à aucun être divisible et fini que l'on nomme un corps.

Mais refuserai-je de dire qu'il est partout? Non, je ne refuserai point de le dire, s'il le faut, pour m'acccommoder aux notions populaires et impar-

faites. Je ne lui attribuerai point une présence corporelle en chaque lieu; car il n'a point une superficie contiguë à la superficie des autres corps; mais je lui attribuerai, par condescendance, une présence d'immensité, c'est-à-dire que comme en chaque temps on doit toujours dire de Dieu, Il est, sans le restreindre, en disant, Il est aujourd'hui; de même en chaque lieu on doit dire, Il est, sans le restreindre, en disant, Il est ici.

Mais, encore une fois, n'est-ce pas lui ôter une perfection, et à moi une consolation merveilleuse, que de n'oser pas dire qu'il est ici? Eh bien, je le dirai tant qu'on voudra, pourvu que je l'entende comme je le dois. Quand je crains de dire qu'il est présent ici, ce n'est pas pour lui attribuer quelque chose de moins réel et de moins grand que la présence; c'est au contraire pour m'élever à une manière plus pure de le concevoir dans sa simplicité universelle; c'est pour reconnaître qu'il est infiniment plus que présent.

Je soutiens qu'être simplement et absolument est infiniment plus que d'être partout; car être partout est une chose bornée, puisque les lieux, qui sont des superficies de corps, et par conséquent des corps véritables, sont divisibles, et ont nécessairement des bornes. Il est vrai que je ne puis concevoir aucun lieu où Dieu n'agisse, c'est-à-dire aucun être que Dieu ne produise sans cesse. Tout lieu est corps : il n'y a aucun corps sur lequel Dieu n'agisse, et qui ne subsiste par l'actuelle opération de Dieu. Il est donc clair qu'il n'y a aucun lieu où Dieu n'opère; mais il y a une grande différence entre opérer sur un corps, ou être par sa propre substance dans ce corps. Je ne puis concevoir la présence locale que par un rapport local de substance à substance : il n'y a aucun rapport local entre une substance qui n'a ni borne ni lieu, et une substance bornée et figurée : il est donc manifeste que Dieu, à proprement parler, n'est en aucun lieu, quoiqu'il agisse sur tous les lieux; car il ne peut avoir aucun rapport local par sa substance avec aucun corps.

Mais où est-il donc? n'est-il nulle part? Non, il n'est en aucun lieu : il existe trop pour exister avec quelque borne, et par conséquent pour être présent par sa substance dans un certain lieu. Ces sortes de questions, qui paraissent si embarrassantes, ne le sont qu'à cause qu'on s'engage mal à propos à y répondre : au lieu d'y répondre, il faut les supprimer. C'est comme qui demanderait de quel bois est une statue de marbre, de quelle couleur est l'eau pure, qui n'en a aucune; de quel âge est l'enfant qui n'est pas encore né.

Que deviennent donc toutes ces idées d'immensité qui représentent Dieu comme remplissant tous les espaces de l'univers, et débordant infiniment au delà? Ce ne sont point des idées de mon esprit attentif sur lui-même; ce sont au contraire des imaginations ridicules. A proprement parler, Dieu n'est ni dedans ni dehors le monde; car il n'y a pour l'être infini ni dedans ni dehors, qui sont des termes de mesure.

Toute cette erreur grossière vient de ce que les idées d'éternité et d'immensité nous surmontent par leur caractère d'infini, et nous échappent par leur simplicité. On veut toujours rentrer dans le composé, dans le fini, dans le nombre et dans la mesure. Ainsi on imagine, contre ses propres idées, une fausse éternité qui n'est qu'une suite ou succession confuse de siècles à l'infini, et une fausse immensité qui n'est qu'une composition confuse d'espaces et de substances à l'infini; mais tout cela n'a aucun rapport à l'éternité et à l'immensité véritable. Ces successions de siècles, ces assemblages d'espaces remplis par des substances, sont divisibles, et par conséquent ont essentiellement des bornes, quoique je ne me représente pas actuellement et distinctement ces bornes, en considérant ces deux objets. Ainsi, quand je leur attribue l'infini, je me contredis moi-même par distraction, et je dis une chose qui ne peut avoir aucun sens.

La seule véritable manière de contempler l'éternité et l'immensité de Dieu, c'est de bien croire qu'il ne peut être en aucun temps, ni en aucun lieu; que toutes les questions du temps et du lieu sont impertinentes à son égard; qu'il y faut répondre, non par un réponse catégorique et sérieuse, mais en se rappelant leur absurdité, et en leur imposant silence pour toujours. Ces deux choses, savoir, l'éternité et l'immensité, ont entre elles un merveilleux rapport : aussi ne sont-elles que la même chose, c'est-à-dire l'être simple et sans bornes. Écartez scrupuleusement toute idée de bornes, et vous n'hésiterez plus par de vaines questions.

Dieu est : tout ce que vous ajoutez à ces deux mots, sous les plus beaux prétextes, obscurcit au lieu d'éclaircir. Dire qu'il est *toujours*, c'est tomber dans une équivoque, et se préparer une illusion : *toujours*, peut vouloir dire une succession qui ne finit point, et Dieu n'a point une succession de siècles qui ne finisse jamais. Ainsi, dire qu'il est dit plus que dire qu'il est *toujours*. Tout de même, dire qu'il est *partout* dit moins que de dire qu'il est; car dire qu'il est *partout*, c'est vouloir persuader que la substance de Dieu s'étend et

se rapporte localement à tous les espaces divisibles : or, l'infini indivisible ne peut avoir ce rapport local de substance avec les corps divisibles et mesurables.

Il est donc vrai qu'à parler en rigueur, il ne faut pas dire que Dieu est toujours et partout. Si Dieu agit sur un corps, il ne s'ensuit pas pour cela qu'il soit par une présence substantielle dans ce corps : l'infini indivisible, sans rapport de sa part au fini divisible, ne laisse pas d'agir sur lui. Tout de même, quoique Dieu agisse sur les temps ou successions de créatures, il ne s'ensuit pas qu'il soit dans aucun temps ou mutation de créatures. L'immense borne et arrange tout; l'Immobile meut tout. Celui qui est, fait que chaque chose est avec mesure pour l'étendue et pour la durée.

Les choses bornées peuvent se comparer et se rapporter par leurs bornes les unes aux autres. L'infini indivisible ne peut être ni comparé, ni rapporté, ni mesuré. En lui tout est absolu; nul terme relatif ne peut lui convenir. Il n'est pas plus dans le monde qu'il a créé, que hors du monde dans les espaces qu'il n'a point créés; car il n'est ni dans l'un ni dans l'autre.

Il n'a point été créant certaines choses plus tôt que d'autres, quoiqu'il ait mis une succession à l'existence bornée de ses créatures ; car il est éternellement créant tout ce qui doit être créé et exister successivement. Tout de même, il n'y a point en lui des rapports différents aux parties les plus éloignées entre elles, qui composent l'univers. La borne étant dans la créature, et point dans lui, il s'ensuit que les rapports, les successions et les mesures sont uniquement dans les créatures, sans qu'il soit permis de lui en rien donner.

Il est éternellement créant ce qui est créé aujourd'hui; comme il est éternellement créant ce qui fut créé au premier jour de l'univers : de même il est immense dans les plus petites créatures comme dans les plus grandes. L'ordre et les relations sont dans les créatures entre elles. Comparez-les entre elles, il est vrai de dire qu'une créature est plus ancienne que l'autre, que l'une est plus étendue ou plus éloignée que l'autre. La borne fait cet ordre et ce rapport. Il est vrai aussi que Dieu voit cet ordre et ce rapport qu'il a fait dans ses ouvrages : mais ce qu'il voit dans le fini divisible n'est pas en lui, puisqu'il est indivisible et infini; car il ne se divise ni ne se borne en faisant hors de soi des êtres divisibles et bornés. Loin donc, loin de moi, toutes ces questions importunes où je trouve que mon Dieu est méconnu : il est plus que toujours, car il est : il est plus que partout, car il est. En lui il n'y a ni présence ni absence locale, puisqu'il n'y a point de lieu ni de bornes : il n'y a ni au delà, ni au deçà, ni dedans, ni dehors. Il est, et toutes choses sont par lui : on peut dire même qu'elles sont en lui, non pour signifier qu'il est leur lieu et leur superficie, mais pour représenter plus sensiblement qu'il agit sur tout ce qui est, et qu'il peut, outre ces êtres bornés, en produire d'autres plus étendus sur lesquels il agirait avec la même puissance.

O mon Dieu, que vous êtes grand! Peu de pensées atteignent jusqu'à vous; et quand on commence à vous concevoir, on ne peut vous exprimer : les termes manquent : les plus simples sont les meilleurs; les plus figurés et les plus multipliés sont les plus impropres. Si on a la sobriété de la sagesse, après avoir dit que vous êtes on n'ose plus rien ajouter. Plus on vous contemple, plus on aime à se taire, en considérant ce que c'est que cet être qui n'est qu'être, qui est le plus être de tous les êtres, et qui est si souverainement être, qui fait lui seul, comme il lui plaît, être tout ce qui est. En vous voyant, ô simple et infinie Vérité, je deviens muet : mais je deviens, si je l'ose dire, semblable à vous; ma vue devient simple et indivisible comme vous. Ce n'est point en parcourant la multitude de vos perfections que je vous conçois bien; au contraire, en les multipliant pour les considérer par divers rapports et diverses faces, je vous affaiblis, je vous diminue; je me diminue, je m'affaiblis, je me confonds : cet amas de parcelles divines n'est plus parfaitement mon Dieu; ces infinis partagés et distingués ne sont plus ce simple infini qui est le seul infini véritable.

Oh! que j'aime bien mieux vous voir tout réuni en vous-même d'un seul regard! Je vois l'être, et j'ai tout vu; j'ai puisé dans la source, je vous ai presque vu face à face. C'est vous-même; car qu'êtes-vous, sinon l'être? et qu'y pourrait-on ajouter qui fût au delà?

Hélas! comment cela se peut-il faire? Moi qui suis celui qui n'est point, ou, tout au plus, qui est un je ne sais quoi qu'on ne peut trouver ni nommer, et qui dans le moment n'est déjà plus; moi, néant; moi, ombre de l'être, je vois Celui qui est; et en le nommant *Celui qui est,* j'ai tout dit; je ne crains point d'en dire trop peu. Dès lors il n'est plus resserré ni dans les temps ni dans les espaces. Des mondes infinis tels que je puis me les figurer; des siècles infinis imaginés de même, ne sont rien en présence de Celui qui est. Il m'étonne, et j'en suis ravi; je succombe en le voyant, et c'est ma joie; je bégaye, et c'est tant mieux de ce qu'il ne me reste plus aucune parole pour dire, ni ce qu'il est, ni ce

que je ne suis pas, ni ce qu'il fait en moi, ni ce que je conçois de lui.

Mais, ô mon Dieu! craindrai-je que vous ne m'entendiez pas, ou que vous soyez absent de moi, parce que j'ai reconnu qu'il est indigne de vous de vous attribuer une présence substantielle en chaque partie de l'univers? Non, non, mon Dieu, je ne le crains point : je vous entends, et vous m'entendez mieux que toutes vos créatures ne m'entendront : vous êtes plus que présent ici : vous êtes au dedans de moi plus que moi-même : je ne suis dans le lieu même où je suis que d'une manière finie : vous êtes infiniment, et votre action infinie est sur moi : vous n'êtes borné nulle part, et je vous trouve partout : vous y êtes avant que j'y sois; et je n'y vais qu'à cause que vous m'y portez : je vous laisse au lieu que je quitte; je vous trouve partout où je passe; vous m'attendez au lieu où j'arrive. Voilà, ô mon Dieu, ce que ma tendresse grossière me fait dire, ou plutôt bégayer!

Ces paroles impropres et imparfaites sont le langage d'un amour faible et grossier : je les dis pour moi, et non pas pour vous; pour contenter mon cœur, non pour m'instruire ni pour vous louer dignement. Quand je parle pour vous, je trouve toutes mes expressions basses et impures; je reviens à l'être; je m'envole jusqu'à Celui qui est; je ne suis plus en moi ni moi-même; je deviens celui qui voit, celui qui est : je le vois, je me perds, je m'entends, mais je ne saurais me faire entendre : ce que je vois éteint toute curiosité; sans raisonner, je vois la vérité universelle : je vois, et c'est ma vie; je vois ce qui est, et ne veux plus voir ce qui n'est pas. Quand sera-ce que je verrai ce qui est, pour n'avoir plus d'autre vie que cette vue fixe? Quand serai-je, par ce regard simple et permanent, une même chose avec lui? Quand est-ce que tout moi-même sera réduit à cette seule parole immuable : IL EST, IL EST, IL EST? Si j'ajoute, IL SERA AU SIÈCLE DES SIÈCLES, c'est pour parler selon ma faiblesse, et non pour mieux exprimer sa perfection.

ARTICLE V.

Science de Dieu.

Je ne puis concevoir Dieu comme étant par lui-même, sans le concevoir comme ayant en lui-même la plénitude de l'être, et par conséquent toutes les manières d'être à l'infini. Ce fondement posé, il s'ensuit que l'intelligence ou pensée, qui est une manière d'être, est en lui. Moi qui pense, je ne suis point par moi-même : c'est ce que j'ai déjà clairement reconnu par mon imperfection. Puisque je ne suis point par moi-même, il faut que je sois par un autre. Cet autre que je cherche est Dieu. Ce Dieu qui m'a fait, et qui m'a donné l'être pensant, n'aurait pu me le donner s'il ne l'avait pas. Il pense donc, et il pense infiniment : puisqu'il a la plénitude de l'être, il faut qu'il ait la plénitude de l'intelligence, qui est une sorte d'être.

La première chose qui se présente à examiner est de savoir ce que c'est que pensée et intelligence; mais c'est une question à laquelle je ne puis répondre. Penser, concevoir, connaître, apercevoir, sont les termes les plus simples et les plus clairs dont je puisse me servir; je ne puis donc expliquer ni définir ces termes : d'autres les obscurciraient, loin de les éclaircir. Si je ne conçois pas clairement ce que c'est que concevoir et connaître, je ne conçois rien. Il y a certaines premières notions qui développent toutes les autres, et qui ne peuvent être développées à leur tour; et il n'y en a aucune qui soit plus dans ce premier rang que la notion de la pensée.

La seconde question à faire est de savoir quelle est la science ou intelligence que Dieu a en lui-même. Je ne puis douter qu'il ne se connaisse. Puisqu'il est infiniment intelligent,' il faut qu'il connaisse l'universelle et infinie intelligibilité, qui est lui-même. S'il ne connaissait pas sa propre essence, il ne connaîtrait rien. On ne peut connaître les êtres participés et créés que par l'être nécessaire et créateur, dans la puissance duquel on trouve leur possibilité ou essence, et dans la volonté duquel on voit leur existence actuelle : car cette existence actuelle n'étant point par soi-même, et ne portant point sa cause dans son propre fond, ne peut être découverte que médiatement dans ce qui est précisément sa raison d'être, dans la cause qui la tire actuellement de l'indifférence à être ou à n'être pas.

Si donc Dieu ne se connaissait pas lui-même, il ne pourrait rien connaître hors de lui, et par conséquent il ne connaîtrait rien du tout. S'il ne connaissait rien, il serait un néant d'intelligence. Comme au contraire je dois lui attribuer l'intelligence la plus parfaite, qui est l'infinie, il faut conclure qu'il connaît actuellement une intelligibilité infinie; il n'y en a qu'une seule qui soit véritablement infinie, je veux dire la sienne; car l'intelligibilité et l'être sont la même chose. La créature ne peut jamais être infinie, car elle ne peut jamais avoir un être infini, qui serait une infinie perfection. Dieu ne peut donc trouver qu'en lui seul l'infinie intelligibilité, qui doit être l'objet de son intelligence infinie.

D'ailleurs il est aisé de voir tout d'un coup que

l'idée d'une intelligence qui se connaît tout entière parfaitement est plus parfaite que l'idée d'une intelligence qui ne se connaîtrait point ou qui se connaîtrait imparfaitement. Il faut toujours remplir cette idée de la plus haute perfection, pour juger de Dieu. Il est donc manifeste qu'il se connaît lui-même, et qu'il se connaît parfaitement, c'est-à-dire qu'en se voyant il égale par son intelligence son intelligibilité ; en un mot, il se comprend.

J'aperçois une extrême différence entre concevoir et comprendre. Concevoir un objet, c'est en avoir une connaissance qui suffit pour le distinguer de tout autre objet avec lequel on pourrait le confondre, et ne connaître pourtant pas tellement tout ce qui est en lui, qu'on puisse s'assurer de connaître distinctement toutes ses perfections autant qu'elles sont en elles-mêmes intelligibles. Comprendre signifie connaître distinctement et avec évidence toutes les perfections de l'objet, autant qu'elles sont intelligibles. Il n'y a que Dieu qui connaisse infiniment l'infini : nous ne connaissons l'infini que d'une manière finie. Il doit donc voir en lui-même une infinité de choses que nous ne pouvons y voir; et celles mêmes que nous y voyons, il les voit avec une évidence et une précision, pour les démêler et les accorder ensemble, qui surpasse infiniment la nôtre.

Dieu, qui se connaît de cette connaissance parfaite que je nomme compréhension, ne se contemple point successivement et par une suite de pensées réfléchies. Comme Dieu est souverainement un, sa pensée, qui est lui-même, est aussi souverainement une : comme il est infini, sa pensée est infinie : une pensée simple, indivisible et infinie, ne peut avoir aucune succession : il n'y a donc dans cette pensée aucune des propriétés du temps qui est une existence bornée, divisible et changeante.

On ne peut point dire que Dieu commence à connaître ce qu'il n'a pas connu, ni qu'il cesse de connaître et de penser ce qu'il pensait. On ne peut mettre aucun ordre ni arrangement dans ses pensées, en sorte que l'une précède et que l'autre suive; car cet ordre, cette méthode et cet arrangement ne peut se trouver que dans les pensées bornées et divisibles qui font une succession.

L'infinie intelligence connaît l'infinie et universelle intelligibilité ou vérité par un seul regard, qui est lui-même, et qui par conséquent n'a ni variété, ni progrès, ni succession, ni distinction, ni divisibilité. Ce regard unique épuise toute vérité, et il ne s'épuise jamais lui-même; car il est toujours tout entier; ou pour mieux dire il faut parler de lui comme de Dieu, puisqu'il n'est avec lui qu'une même chose. Il n'a point été, il ne sera point; mais il est, et il est toujours toute pensée réduite à une.

Si l'intelligence divine n'a point de succession et de progrès, ce n'est pas que Dieu ne voie la liaison et l'enchaînement des vérités entre elles. Mais il y a une extrême différence entre voir toutes ces liaisons des vérités, ou ne les voir que successivement, en tirant peu à peu l'une de l'autre par la liaison qu'elles ont entre elles. Il voit sans doute toutes ces liaisons des vérités; il voit comment l'une prouve l'autre; il voit tous les différents ordres que les intelligences bornées peuvent suivre pour démontrer ces vérités; mais il voit et les vérités et leurs liaisons, et l'ordre pour les tirer les unes des autres, par une vue simple, unique, permanente, infinie, et incapable de toute division. Telle est l'intelligence par laquelle Dieu connaît toute vérité en lui-même.

Il faut maintenant examiner comment il connaît ce qui est hors de lui.

Il ne faut point regarder ce qui est purement possible comme étant hors de lui. Nous avons déjà reconnu, en parlant des idées et des divers degrés de l'être en remontant à l'infini, que Dieu voit en lui-même tous les différents degrés auxquels il peut communiquer l'être à ce qui n'est pas, et que ces divers degrés de possibilité constituent toutes les essences de natures possibles. Elles n'ont de différence entre elles que par le plus ou moins d'être : Dieu les voit donc dans sa puissance, qui est lui-même; et comme ce qui est purement possible n'est rien de réel hors de sa puissance et des degrés infinis d'être qui sont communicables à son choix, cette possibilité n'est rien qui soit hors de lui, ni qu'on en puisse distinguer.

Pour les êtres futurs, ils ne sont jamais futurs à son égard, et ils ne seront jamais passés pour lui; car il n'y a, comme je l'ai remarqué, pas même l'ombre de passé ou d'avenir pour lui. Il voit bien que dans l'ordre qu'il met entre les existences bornées, qui par leurs bornes sont successives, les unes sont devant, et les autres viennent après; il voit que l'une est future, l'autre présente, et l'autre passée, par le rapport qu'elles ont entre elles. Mais cet ordre qu'il voit entre elles n'est point pour lui; tout lui est donc également présent. Le mot de *présent* même n'exprime qu'imparfaitement ce que je conçois; car le mot de présence signifie une chose contemporaine à l'autre; et en ce sens, il n'y a non plus de présent que de passé et de futur en Dieu. A parler dans

l'exactitude rigoureuse, il n'y a aucun rapport d'existence entre l'existence fluide, divisible et successible, et la permanence absolue de l'existence infinie et indivisible de Dieu. Mais enfin, quoiqu'on exprime imparfaitement la permanence absolue par le mot de présence continuelle, on peut dire, avec le correctif que je viens de marquer, que tout est toujours présent à Dieu.

Le futur qu'il voit dans cette sorte de présence, est un objet qu'il trouve encore en lui-même. En voici deux raisons : 1° il voit les choses selon qu'il convient à sa perfection de les voir; 2° il les voit telles qu'elles sont en elles-mêmes.

Il voit les choses suivant qu'il convient à sa perfection de les voir. Quand je vois une chose, je la vois, parce qu'elle est : c'est la vérité de l'objet qui me donne la connaissance de l'objet même. Comme cette vérité de l'objet n'est point par elle-même, ce n'est point par elle, mais par celui qui l'a faite, que je suis rendu intelligent. Ainsi c'est la vérité par elle-même qui reluit dans cette vérité particulière et communiquée : c'est cette vérité universelle, dis-je, qui m'éclaire. Mais enfin la vérité qui est mon objet est hors de moi, et c'est elle qui me donne la connaissance que je n'avais pas; et il est certain que ce que j'appelle moi, qui est un être pensant, reçoit une lumière ou connaissance de l'objet.

Il n'en est pas de même de Dieu. Comme il est par lui-même, il est aussi intelligent par lui-même. Être par soi, c'est être infiniment, sans rien recevoir d'autrui. Être intelligent par soi, c'est être infiniment intelligent sans rien recevoir d'autrui. Dieu a donc l'intelligence infinie, sans pouvoir rien recevoir même de son objet : son objet ne peut donc lui rien donner.

Conclurons-nous de là que Dieu ne voit point les choses, parce qu'elles sont; mais qu'au contraire elles ne sont qu'à cause qu'il les voit? Non, je ne puis entrer dans cette pensée. Dieu ne pense une chose qu'autant qu'elle est vraie ou existante. Il la voit donc, parce qu'elle est réelle. Il est vrai qu'elle n'est réelle que par lui. Si on prend sa pensée et sa science pour lui-même, parce qu'en effet sa science n'est rien de distingué de lui, il faudrait avouer en ce sens que sa science est la cause des êtres qui en sont les objets. Mais si on considère sa science sous cette idée précise de science, et en tant qu'elle n'est qu'une simple vue des objets intelligibles, il faut conclure qu'elle ne fait point les choses en les voyant, mais qu'elle les voit parce qu'elles sont faites.

La raison qui me le persuade est que l'idée de penser, de concevoir, de connaître, prise dans une entière précision, ne renferme que la simple perception d'un objet déjà existant, sans aucune action ni efficacité sur lui. Qui dit simplement connaissance dit une action qui suppose son objet, et qui ne le fait pas. C'est donc par autre chose que par la simple pensée prise dans cette précision de son idée, que Dieu agit sur les objets pour les rendre vrais et réels; et sa science ou pensée ne les fait point, mais elle les suppose.

Comment dirons-nous donc que Dieu ne reçoit rien de l'objet qu'il conçoit? Le voici : c'est que l'objet n'est vrai ou intelligible que par la puissance et par la volonté de Dieu. Cet objet n'ayant point l'être par lui-même, est par lui-même indifférent à exister ou à n'exister pas : ce qui le détermine à l'existence est la volonté de Dieu, et c'est son unique raison d'être. Dieu voit donc la vérité de cet être sans sortir de lui-même, et sans rien emprunter de dehors. Il en voit la possibilité ou essence dans ses propres degrés infinis d'être, comme nous l'avons expliqué plusieurs fois; il en voit l'existence ou vérité actuelle, dans sa propre volonté, qui est l'unique raison ou cause de cette existence.

Il est inutile de demander si Dieu ne connaît pas les objets en eux-mêmes; il les connaît tels qu'ils sont. Ils ne sont point par eux-mêmes; ils ne sont que par lui, et par conséquent ce n'est que par lui qu'ils sont intelligibles : il ne peut donc les connaître que par soi-même et par sa volonté. S'il considère leur essence, il n'y trouvera nulle détermination à exister; il n'y trouvera même aucune possibilité par elles-mêmes : il trouvera seulement qu'elles ne sont pas impossibles à sa puissance. Ainsi, c'est dans sa seule puissance qu'il trouve leur possibilité, qui n'est rien par elle-même. C'est aussi dans sa volonté positive qu'il trouve leur existence; car pour leur essence, elle ne renferme en soi aucune raison ou cause d'exister : au contraire, elle renferme par soi nécessairement la non-existence. Il n'y voit donc que néant, et il ne peut jamais trouver l'existence de sa créature que dans sa pure volonté, hors de laquelle l'objet lui-même n'est plus que néant.

Ainsi Dieu n'est point éclairé comme moi par des objets extérieurs; il ne peut voir que ce qu'il fait; car tout ce qu'il ne fait point actuellement n'est pas. L'intelligibilité de mon objet est indépendante de mon intelligence, et mon intelligence reçoit de cet objet intelligible une nouvelle perception. Il n'en est pas de même de Dieu; l'objet n'est objet, n'est vrai et intelligible, que par lui : ainsi c'est l'objet qui reçoit son intelligibilité, et l'intelligence infinie de Dieu ne peut en recevoir aucune nouvelle perception. Comme tout n'est vrai et intelligible que par lui, pour voir toutes choses comme elles

sont, il faut qu'il les connaisse purement par lui-même et dans sa seule volonté, qui en est l'unique raison ; car hors de cette volonté, et par elles-mêmes, elles n'ont rien de réel, ni par conséquent de véritable et d'intelligible.

Je ne saurais trop me remplir de cette vérité, parce que je prévois que, pourvu qu'elle me soit toujours bien présente dans toute sa force et son évidence, elle servira dans la suite à en démêler beaucoup d'autres.

Je viens de considérer comment Dieu voit les êtres purement possibles, et ceux qui doivent exister dans quelque partie du temps. Il me reste à examiner comment il connaît les êtres que je nomme futurs, conditionnels, c'est-à-dire qui doivent être, si certaines conditions arrivent, et non autrement. Les futurs conditionnels qui seront absolument, parce que la condition à laquelle ils sont attachés doit certainement arriver, retombent manifestement dans le rang des futurs absolus. Ainsi je comprends sans peine que comme ils arriveront absolument, Dieu voit leur futurition absolue, si je puis parler ainsi, dans la volonté absolue qu'il a formée de faire arriver la condition à laquelle ils sont attachés.

Pour les futurs conditionnels dont la condition ne doit point arriver, et qui par conséquent ne sont point absolument futurs, Dieu ne les voit que dans la volonté qu'il avait de les faire exister, supposé que la condition à laquelle il les attachait fût arrivée. Ainsi, à leur égard, on peut dire qu'il n'a voulu ni la condition, ni l'effet qui était la suite de la condition : il a seulement voulu lier cette condition avec cet effet, en sorte que l'un devait arriver de l'autre ; et c'est dans sa propre volonté, laquelle liait ces deux événements possibles, qu'il voit la futurition du second. Mais enfin il ne peut rien voir dans sa propre volonté qui fait l'être, la vérité, et par conséquent l'intelligibilité de tout ce qui existe hors de lui. S'il ne voit les êtres réels et actuellement existants que dans sa pure volonté en laquelle ils existent, à plus forte raison ne voit-il que dans cette même volonté les êtres conditionnellement futurs, qui par défaut de la condition ne sont point absolument futurs, et qui, par conséquent, n'ont ni existence, ni réalité, ni vérité, ni intelligibilité propre. Que faut-il conclure de tout ceci ? que Dieu ne se détermine point à certaines choses plutôt qu'à d'autres, parce qu'il voit ce qui doit résulter de la combinaison des futurs conditionnels ? Ce serait attribuer à l'être parfait deux grandes imperfections : l'une, d'être éclairé par son propre ouvrage qui est son objet, au lieu qu'il ne peut rien voir qu'en lui seul, lumière et vérité universelle : l'autre, de dépendre de son ouvrage, et de s'accommoder à ce qu'il en peut tirer, après l'avoir tourné de toutes les façons pour voir celle qui lui donne plus de facilité. Je comprends donc que, loin de chercher bassement la cause de ses volontés dans la prévision qu'il a eue des futurs conditionnels, dans les divers plans qu'il a formés de son ouvrage, tout au contraire il n'est permis de chercher la cause de toutes ces futuritions conditionnelles, et de la prévision qu'il en a eue, que dans sa volonté seule, qui est l'unique raison de tout.

Non, mon Dieu, vous n'avez point consulté plusieurs plans auxquels vous fussiez contraint de vous assujettir. Qu'est-ce qui vous pouvait gêner ? Vous ne préférez point une chose à une autre à cause que vous prévoyez ce qu'elle doit être ; mais elle ne doit être ce qu'elle sera qu'à cause que vous voulez qu'elle le soit. Votre choix ne suit point servilement ce qui doit arriver; c'est au contraire ce choix souverain, fécond et tout-puissant, qui fait que chaque chose sera ce que vous lui ordonnez d'être. Oh ! que vous êtes grand, et éloigné d'avoir besoin de rien ! votre volonté ne se mesure sur rien, parce qu'elle fait elle seule la mesure de toutes choses.

Il n'y a rien qui soit ni conditionnellement ni absolument, si votre volonté ne l'appelle, et ne le tire de l'absolu néant. Tout ce que vous voulez qui soit vient aussitôt à l'être; mais au degré précis d'être que vous lui marquez. Vous ne pouvez trouver aucune convenance dans les choses, puisque c'est vous qui les faites toutes : les objets que vous connaissez n'impriment rien en vous; au lieu que ceux que je commence à connaître impriment en moi et y font la perception de quelque vérité particulière qui augmente mon intelligence.

Pour vous, ô infinie vérité, vous trouvez toute vérité en vous-même. Les objets créés, loin de vous donner quelque intelligence, reçoivent de vous toute leur intelligibilité; et comme cette intelligibilité n'est qu'en vous, ce n'est aussi qu'en vous que vous la pouvez voir. Vous ne pouvez les voir en eux-mêmes, puisqu'en eux-mêmes ils ne sont rien, et que le néant n'est point intelligible : ainsi vous ne pouvez les voir qu'en vous, qui êtes leur unique raison d'existence.

A force d'être grand, vous êtes d'une simplicité qui échappe à mes regards successifs et bornés. Quand je supposerais que vous auriez créé cent mille mondes durables pour une suite innombrable de siècles, il faudrait conclure que vous verriez le tout d'une seule vue dans votre volonté, comme vous voyez de la même vue toutes les créatures pos-

sibles dans votre puissance, qui est vous-même. C'est un étonnement de mon esprit, que l'habitude de vous contempler ne diminue point. Je ne puis m'accoutumer à vous voir, ô infini simple, au-dessus de toutes les mesures par lesquelles mon faible esprit est toujours tenté de vous mesurer. J'oublie toujours le point essentiel de votre grandeur, et par là je retombe à contre-temps dans l'étroite enceinte des choses finies. Pardonnez ces erreurs, ô bonté qui n'est pas moins infinie que toutes les autres perfections de mon Dieu; pardonnez les bégayements d'une langue qui ne peut s'abstenir de vous louer, et les défaillances d'un esprit que vous n'avez fait que pour admirer votre perfection.

LETTRES

SUR DIVERS SUJETS

DE MÉTAPHYSIQUE ET DE RELIGION.

LETTRE PREMIÈRE.

SUR L'EXISTENCE DE DIEU ET SUR LA RELIGION.

Votre lettre, monsieur, demanderait, pour y répondre, un ouvrage fait de la meilleure main. Je vais, en vous obéissant, mettre ici quelques réflexions, auxquelles un esprit comme le vôtre suppléera sans peine ce qui pourra leur manquer.

RÉFLEXIONS

D'un homme qui examine en lui-même ce qu'il doit croire sur la religion.

Je suis en ce monde sans savoir ni d'où je viens, ni comment je me trouve ici, ni où est-ce que je vais. Certains hommes me parlent de plusieurs choses, et me les proposent comme indubitables; mais je suis résolu d'en douter, et même de les rejeter, à moins que je ne voie qu'elles méritent ma croyance. Le véritable usage de la raison qui est en moi est de ne rien croire sans savoir pourquoi je le crois, et sans être déterminé à m'y rendre sur un signe certain de vérité. D'autres hommes voudraient que je commençasse par le mépris de toutes ces choses qu'on appelle mystères de religion; mais je n'ai garde de les rejeter sans les avoir auparavant bien examinés. Il y a autant de légèreté et de faiblesse d'esprit à être incrédule et opiniâtre, qu'à être crédule et superstitieux. Je cherche le milieu. Je sens que ma raison est bien faible, et ma volonté bien exposée aux piéges de l'orgueil et des passions, pour pouvoir trouver ce milieu précis, et pour y demeurer toujours ferme quand je l'aurai trouvé. Mais enfin je ne saurais, par mes seules forces naturelles, me faire moi-même ni plus pénétrant, ni plus patient dans mes recherches, ni plus exact dans mes raisonnements, ni plus égal dans mes bonnes dispositions, ni plus précautionné contre l'orgueil, ni plus incorruptible en faveur de la vérité, que je le suis. Je n'ai que moi-même pour cet examen, et c'est de moi-même que je me défie sincèrement, sur une infinité d'expériences malheureuses que j'ai de la précipitation de mes jugements et de la corruption de mon cœur. Que me reste-t-il à faire dans cette impuissance?

Oh! s'il est vrai qu'il y ait au-dessus de l'homme quelque être plus puissant et meilleur que lui, duquel il dépende, je conjure cet être, par sa bonté, d'employer sa puissance à me secourir. Il voit mon désir sincère, ma défiance de moi-même, mon recours à lui. O être infiniment parfait! s'il est vrai que vous soyez, et que vous entendiez les désirs de mon cœur, montrez-vous à moi, levez le voile qui couvre votre face, préservez-moi du danger de vous ignorer, d'errer loin de vous, et de m'égarer dans mes vaines pensées, en vous cherchant! O vérité, ô sagesse, ô bonté suprême! s'il est vrai que vous soyez tout ce que l'on dit, et que vous m'ayez fait pour vous, ne souffrez pas que je sois à moi, et que vous ne possédiez pas votre ouvrage; ouvrez-moi les yeux, montrez-vous à votre créature!

CHAPITRE PREMIER.

De ma pensée.

I. Ce que j'appelle *moi* est quelque chose qui pense, qui connaît, et qui ignore; qui croit, qui est certain, et qui dit, Je vois avec certitude : qui doute, qui se trompe, qui aperçoit son erreur, et qui dit, Je me suis trompé. Ce *moi* est quelque chose qui veut, et qui ne veut pas; qui aime le bien, et qui hait le mal; qui a du plaisir et de la douleur; qui espère, qui craint, qui se réjouit de ce qu'il a, qui désire ce qu'il n'a pas. Ce *moi* est souvent irrésolu, et peu d'accord avec lui-même : il change, il se repent; puis il se repent de s'être repenti. Ce *moi* se connaît et se gouverne soi-même : il a une espèce d'empire sur

soi; car je ne puis douter que je ne délibère pour choisir entre vouloir et ne vouloir pas, comme ayant actuellement dans ma main le choix entre ces deux partis. Quand je veux, c'est qu'il me plaît de former une telle volonté, et je choisis de vouloir, étant maître de ne vouloir pas. Ce *moi* est donc ce qu'on appelle libre, c'est-à-dire maître de son propre vouloir.

II. Ce *moi* a-t-il toujours été? Où étais-je, qu'étais-je il y a cent ans? Peut-être étais-je alors un corps, ou, pour mieux dire, beaucoup de petits corps épars çà et là sous diverses formes, que le mouvement à rassemblés, pour en composer cette portion de matière sur laquelle j'ai un pouvoir singulier, qui me domine réciproquement, et que j'appelle mon corps. Mais enfin ce corps n'était, il y a cent ans, ni rassemblé ni façonné comme il l'est aujourd'hui avec des organes si merveilleux : alors il ne pensait point; le *moi* pensant n'était pas alors. Comment a-t-il commencé à penser? comment a-t-il pu devenir, de non-pensant qu'il était, jusqu'à un certain jour et jusqu'à un certain moment, ce *moi* qui a commencé tout à coup à penser, à juger, à vouloir? S'est-il fait lui-même? s'est-il donné la pensée qu'il n'avait pas? et n'aurait-il pas fallu l'avoir pour se la donner, ou la prendre dans le néant? Le néant de pensée peut-il se donner le degré d'être qui lui manque? Par où est-ce donc que m'est venue cette pensée, cette volonté, cette liberté que je n'avais point? et où est-ce que j'en trouverai la source?

III. Faut-il croire que le même corps peut tantôt connaître, juger, vouloir, être libre, et tantôt n'avoir ni connaissance, ni jugement, ni volonté, ni liberté? Examinons cette question. Je suppose qu'on réduise un corps en poudre très-subtile; cette poudre aura beau être subtilisée à l'infini, je ne puis concevoir que les petits corps soient plus propres à penser que les grands. Donnez-moi des corpuscules carrés ou ronds, il me paraît que les ronds et les carrés sont également incapables de se connaître et de vouloir. Les globules n'ont pas plus de raison que les triangles; les atomes crochus n'ont pas plus d'esprit et d'intelligence que les atomes sans crochet. Cent mille atomes ne sont pas plus pensants, quand ils sont liés ensemble, que chacun d'eux quand il est seul et séparé des autres. Les corps liquides n'ont pas plus de pensée dans leur fluidité, que les corps solides dans leur consistance. La plus rapide flamme n'a pas plus d'intelligence et de volonté qu'une pierre. Le mouvement le plus impétueux ne donne point l'intelligence à une masse, non plus que le repos. Prenez un morceau de matière, réduisez-la à la poudre la plus subtile, faites-la bouillir, faites-la évaporer en corpuscules volatiles, ou bien donnez-lui toutes les fermentations qu'il vous plaira d'imaginer, faites-en le tourbillon le plus rapide, ou bien faites-la mouvoir en tel autre sens que vous choisirez, vous ne concevrez jamais que cette masse ainsi façonnée, subtilisée, et agitée avec rapidité, se connaisse, et parvienne à dire en elle-même : Je crois, je doute, je veux, je ne veux pas. Oseriez-vous dire qu'il y a un degré de fermentation et un moment précis où cette masse n'a ni connaissance ni volonté; mais qu'il faut encore un dernier degré de fermentation, et qu'au moment immédiatement suivant, cette masse commencera tout à coup à juger, à vouloir, à dire en elle-même : Je crois et je veux? D'où vient que les enfants qui sont instruits par la seule nature, et en qui la raison n'est encore altérée par aucun préjugé, se mettent à rire quand on leur dit qu'une montre, dont ils entendent le mouvement, a de l'esprit? C'est que la raison ne permet pas de croire que la seule matière, quelque figure et quelque mouvement que vous lui donniez, puisse jamais penser, juger, vouloir. D'où vient que tant de gens se révoltent quand on leur dit que les bêtes ne sont que de pures machines? C'est que ces hommes ne sauraient concevoir qu'une pure machine soit capable des connaissances qu'ils supposent dans les bêtes. Tant il est vrai que la raison répugne à croire que la matière, si subtilisée, si façonnée, si agitée qu'on veuille se l'imaginer, puisse penser.

IV. Mais supposons tout ce qu'on voudra; poussons la fiction jusqu'à l'impossible; supposons que le même corps qui était non pensant dans une première minute devient tout à coup pensant, jugeant, voulant, et disant *Je veux*, dans la seconde; notre difficulté n'en est pas moins grande. Si la pensée n'est qu'un degré d'être que les corps puissent acquérir et perdre, il faut au moins avouer que c'est le plus haut degré d'être que les corps puissent acquérir, et que cette perfection est fort supérieure à celle d'être étendu et figuré. Connaître soi et les autres êtres, juger, vouloir, être libre, c'est-à-dire avoir l'empire sur son propre vouloir, c'est sans doute un degré d'être qui vaut incomparablement mieux que d'être une masse qui ne connaît ni soi ni autrui, qui ne peut ni juger, ni vouloir, ni choisir.

Je reviens donc à demander qui est-ce qui a donné tout à coup à une masse de matière dans une certaine minute, ce sublime degré d'être qu'elle n'avait pas dans la minute immédiatement précédente. Cette masse n'a pu se donner ce degré si supérieur

qui lui manquait, et dont elle avait pour ainsi dire le néant en elle : elle n'a pas pu le recevoir des autres corps; car les autres corps, non plus que celui-ci, ne sauraient donner ce qu'ils n'ont pas. Toute la nature corporelle ensemble, si on la suppose purement corporelle et non pensante, ne peut donner ni à soi-même en général, ni à aucune de ses parties, ce degré d'être supérieur qu'on nomme la pensée et qui n'est point attaché à l'essence des corps. Bien plus, nul être borné déjà pensant ne peut donner la pensée à aucun autre être distingué de soi. Les corps peuvent être les uns aux autres une occasion de mouvement, selon des règles établies par une puissance supérieure aux uns et aux autres, mais aucun être borné et imparfait ne peut donner à un autre être le degré d'être ou de perfection qu'il n'a pas.

La privation d'un degré d'être est le néant de ce degré-là. Pour donner ce degré d'être à celui qui ne l'a point, il faut, pour ainsi dire, travailler sur le néant même, et faire une espèce de création réelle en lui, pour ajouter à l'être inférieur qui existait déjà un nouveau degré d'être qui l'élève au-dessus de lui. Comme c'est créer tout l'être que de faire exister ce qui n'avait aucune existence, c'est le créer en partie, que de faire exister dans un individu un degré d'être qui n'y existait nullement. Or il est manifeste que les êtres pensants que nous connaissons sont trop faibles et trop imparfaits pour pouvoir créer en autrui un degré d'être ou de perfection très-haute qui n'y existait nullement. L'action de créer est d'une puissance et d'une perfection infinie. Il y a une distance infinie depuis le néant d'une chose jusqu'à son existence : il faut donc une puissance infinie pour faire passer cette chose du néant à l'être. D'ailleurs il faut avoir jusqu'au suprême degré une perfection pour pouvoir en être la source à l'égard d'autrui et pour la communiquer à ce qui est le pur néant de cette chose. Pour avoir en soi cette fécondité, et pour faire au dehors cette communication de l'être, il faut en avoir la plénitude en soi et par soi dans son propre fond. Or, posséder l'être par soi, c'est la suprême perfection. Je rentre donc aussitôt en moi-même; et je reconnais que les êtres pensants, qui sont semblables à moi, sont absolument incapables de cette fécondité et de cette création de la pensée au dehors d'eux-mêmes dans un sujet qui n'en a aucun commencement. Des êtres pensants qui se trompent, qui ignorent, qui aiment le mal, qui haïssent le bien, qui se contredisent souvent les uns les autres, et qui sont quelquefois contraires à eux-mêmes, ne peuvent point avoir la suprême perfection de l'être par soi et en plénitude; ils ne peuvent point être pensants jusqu'à être créateurs de la pensée en autrui.

V. Il faut donc que le *moi*, qui n'était point pensant il y a cent ans, soit devenu pensant par le bienfait d'un être supérieur, qui, ayant la pensée par soi en plénitude, a pu la faire passer en moi, qui en étais le néant. Il faut qu'il ait la pensée en lui jusqu'au point de la pouvoir donner à qui ne l'a pas; il faut qu'il ait pu me faire passer du néant de la pensée à une pensée existante; il faut qu'il soit créateur en moi, au moins de ce degré d'être dont j'étais le pur néant quand je n'étais qu'un peu de matière. Ainsi ma conclusion est absolument indépendante de la question qu'on agite pour savoir si mon âme est distinguée de mon corps. Sans entrer dans cette question, je trouve tout ce qu'il me faut pour parvenir à mon unique but. Si les âmes sont distinguées des corps, je demande qui est-ce qui a uni mon corps et mon âme, qui est-ce qui a joint deux natures si dissemblables. Elles ne se sont point associées par un pacte qui ait été fait librement entre elles. Le corps n'en est pas capable : l'âme ne se souvient pas de l'avoir fait, et elle s'en souviendrait si elle l'avait fait par choix : de plus, si elle l'avait fait librement, elle finirait ce pacte quand il lui plairait; au lieu qu'elle ne saurait le finir sans détruire les organes du corps. D'ailleurs les autres êtres semblables à moi, loin d'avoir fait en moi cette union ou société mutuelle, sont dans le même cas, et en cherchent comme moi une cause supérieure. Enfin d'où vient une différence que j'éprouve entre la portion de matière que j'appelle *mon corps*, et tous les autres corps voisins? J'ai beau vouloir que les autres corps se remuent, il ne s'en meut aucun; ma volonté n'a pas même, quand elle est seule, le pouvoir de remuer le moindre atome : mais, pour la masse de mon corps, ma volonté n'a qu'à vouloir, cette masse obéit à l'instant. Je veux, et tous mes membres se tournent comme il me plaît. Qui est-ce qui m'a donné cette puissance absolue sur eux, pendant que je suis si impuissant sur tous les autres corps voisins? Si au contraire mon âme n'est que mon corps devenu pensant, je demande qui est-ce qui a créé dans mon corps ce degré d'être, savoir, la pensée qui n'y existait pas.

CHAPITRE II.

De mon corps, et de tous les autres corps de l'univers.

I. Il y a une portion de matière que je nomme *mon corps*, parce que ses mouvements dépendent de mon seul vouloir, au lieu que nul autre corps ne dépend de ma volonté. Cette portion de matière me paraît façonnée exprès pour toutes les fonctions auxquelles

elle sert. Je vois un corps fait avec symétrie : il est posé sur deux cuisses et sur deux jambes égales et bien proportionnées. Veux-je demeurer debout et immobile, mes cuisses et mes jambes sont droites et fermes comme des colonnes qui portent tout cet édifice. Au contraire, veux-je marcher, ces deux grandes colonnes se trouvent brisées par des jointures : pendant que l'une demeure appuyée pour me soutenir, l'autre s'avance pour me porter vers les objets dont je veux m'approcher. Mais ce corps, en se penchant, sait se planter en sorte qu'il garde un parfait équilibre pour ne tomber pas. Le corps proportionné à ces deux soutiens est fortifié par des côtes bien rangées en demi-cercle, qui viennent se joindre par-devant. Elles sortent toutes de l'épine du dos, qui est formée de vertèbres, c'est-à-dire de petits ossements très-durs emboîtés les uns dans les autres, en sorte que le dos est tout ensemble très-droit et très-ferme quand il me plaît, et très-flexible pour se courber et pour se pencher dès que j'en ai besoin. Les côtes servent à renfermer et à tenir en sûreté les principaux organes, qui sont comme le centre de la vie, et dont la délicatesse est extrême : elles laissent néanmoins entre elles un intervalle à l'endroit précis où j'en ai besoin, pour faciliter l'élargissement ou le resserrement de toutes ces parties internes par rapport à la respiration et aux autres opérations vitales. Mon cœur est comme la source d'où part avec impétuosité le sang, qui va par des rameaux innombrables arroser et nourrir les chairs de tous les membres, de même que les rivières vont arroser et fertiliser toutes les campagnes. Ce sang, qui se ralentit dans sa course, revient des extrémités du corps au centre, pour s'y rallumer, et pour y reprendre de nouveaux esprits. Les poumons sont des soufflets qui font la respiration. L'estomac est un réservoir qui reçoit tous les aliments : il a des sucs tout propres pour les dissoudre, et pour les convertir en une espèce de lait qui devient ensuite du sang. Le gosier, quand il est bien formé, est le plus parfait de tous les instruments de musique. Tout est merveilleux dans le corps humain, jusqu'aux organes mêmes des fonctions les plus viles et les plus abjectes, qu'on ne nomme pas. Il n'y a dans tout ce corps aucun ressort interne qui ne surpasse toute l'industrie des mécaniques. Vers le haut de ce corps pendent deux bras qui sont brisés par des jointures, en sorte qu'ils se meuvent presque en tout sens. Ils sont terminés par deux mains qui s'allongent et qui se replient par les articles des doigts, armés d'ongles. Que pourrait-on jamais inventer de plus propre à saisir, à repousser, à porter, à traîner, à séparer les corps voisins, à démêler les choses entrelacées, à faire les ouvrages les plus rudes ou les plus délicats?

Au-dessus de ce corps s'élève le cou, qui se dresse ou qui se penche, qui se tourne à droite ou à gauche, selon les besoins, et qui porte la tête, siége des principales sensations. Le derrière de la tête est couvert de cheveux qui l'ornent et le fortifient. Le devant est le visage, où les deux yeux, égaux et placés avec symétrie, semblent allumés d'une flamme céleste. Le nez sert à relever le visage, et il est en même temps l'organe de l'odorat. Les oreilles sont aux deux côtés, pour entendre à droite et à gauche. Ces sensations principales sont doubles, non-seulement pour les rendre plus promptes et plus faciles des deux côtés, mais encore pour préparer une ressource dans les accidents où l'un des deux organes serait blessé. La bouche est par les lèvres un grand ornement du visage. Quand elle s'ouvre, elle montre un double rang de dents, destinées à briser les aliments, et à en préparer la digestion. La langue souple et humide va toucher le palais et les dents en tant de manières, qu'elle articule assez de sons pour en composer tout le langage du genre humain; mais je n'ai garde de vouloir remarquer tout l'artifice de mon corps, je ne fais que l'effleurer. Il est infini : plus on l'approfondit, plus on y trouve un art qui surpasse infiniment l'art de tous les hommes. Le corps humain est la plus composée et la plus industrieuse de toutes les machines.

II. Si je passe de mon corps aux autres corps qui m'environnent, non-seulement j'aperçois un grand nombre d'autres corps semblables au mien, mais encore je vois de tous côtés des animaux faits, pour ainsi dire, sur divers patrons. Les uns marchent à quatre pieds, les autres ont des ailes pour voler dans l'air, les autres des nageoires pour nager dans l'eau. Les navires, que les hommes construisent avec tant d'art suivant des règles si savantes, ne sont que des copies faites d'après ces oiseaux et ces poissons qui voguent dans deux éléments liquides, dont l'un est un peu plus épais que l'autre. De ces animaux, les uns nous servent à porter des fardeaux, comme le cheval et le chameau : d'autres servent par leur force, comme les bœufs, à suppléer ce qui manque à notre force bornée; puis ce même animal devient notre aliment : d'autres, comme les brebis, nous nourrissent de leur lait, et nous vêtent de leur laine. L'homme sait dominer par force ou par industrie sur tous les animaux, et les plier à son usage. Un vermisseau, une fourmi, un moucheron, montrent cent fois plus d'art et d'industrie que l'horloge la plus parfaite.

La terre qui nous porte tire de son sein fécond

tout ce qu'il faut pour notre nourriture; tout en sort, tout y entre, tout y renaît chaque année; elle ne s'use jamais. Plus vous déchirez ses entrailles, plus elle vous comble de ses largesses pour vous récompenser de votre travail. Elle se couvre de moissons, elle se pare de verdure, elle nourrit avec l'homme les animaux qui le servent et qui le nourrissent.

Les arbres qu'elle forme sont de grands bouquets plantés dans son sein, qui l'ornent comme les cheveux ornent la tête de l'homme. Ces arbres nous donnent leur ombre pour nous rafraîchir en été, et leur bois pour nous réchauffer en hiver. Leurs fruits pendants à leurs rameaux tombent dans nos mains dès qu'ils sont assez mûrs. Les plantes ont une variété infinie : elles ont toutes un ordre qui les rend uniformes jusqu'à un certain point; mais, au delà de ce point, tout est varié, et il n'y a pas deux feuilles sur un arbre entièrement semblables. Les fleurs, qui embellissent toute la nature, promettent les fruits; et les fruits, qui couronnent l'année, répandent l'abondance immédiatement avant la saison dont la rigueur suspend le travail. Les ruisseaux tombent des montagnes. Les rivières, après avoir arrosé les divers pays, et facilité le commerce, vont se précipiter dans la mer, qui, loin de priver les hommes de toute société, est au contraire le centre du commerce entre les nations les plus éloignées. Les vents, qui purifient l'air et qui tempèrent les saisons, sont l'âme de la navigation et du commerce des nations entre elles. Si l'air était un peu plus épais, nous ne pourrions le respirer, et nous nous y noierions comme dans la mer. Qui est-ce qui a su lui donner ce degré si juste de subtilité?

Le soleil se lève et se couche pour nous faire le jour et la nuit. Pendant qu'il nous laisse dans le repos des ténèbres, il va éclairer un autre monde qui est sous nos pieds. La terre est un globe suspendu en l'air, et cet astre tourne autour d'elle, parce qu'il lui doit ses rayons. Non-seulement il en fait un tour régulier qui forme les jours et les nuits, mais encore il s'approche et s'éloigne tour à tour de chaque pôle, et c'est ce qui fait tour à tour pour chaque moitié du monde l'hiver et l'été. Si le soleil s'approchait un peu plus de nous, il nous embraserait; s'il s'en éloignait un peu plus, il nous laisserait glacer, et notre vie serait éteinte. Qui est-ce qui conduit avec tant de justesse ce flambeau de l'univers, cette flamme subtile et rapide?

La lune, plus voisine de nous, emprunte du soleil une lumière douce, qui tempère les ombres de la nuit, et qui nous éclaire quand nous ne sommes pas libres d'attendre le jour. Que de commodités préparées à l'homme!

Mais que vois-je? un nombre prodigieux d'astres brillants qui sont dans le firmament comme des soleils! A quelle distance sont-ils de nous? Quelle grandeur immense, qui confond l'imagination, et qui étonne l'esprit même! Que devenons-nous à nos propres yeux, vils atomes posés dans je ne sais quel petit coin de l'univers, quand nous considérons ces soleils innombrables? Une main toute-puissante les a semés avec profusion, pour nous étonner par une magnificence qui ne lui coûte rien.

III. Si j'entre dans une maison, j'y vois des fondements posés de pierre solide, pour rendre l'édifice durable; j'y vois des murs élevés, avec un toit qui empêche la pluie de pénétrer au dedans : je remarque au milieu une place vide qu'on nomme une cour, et qui est le centre de toutes les parties de ce tout : je rencontre un escalier dont les marches sont visiblement faites pour monter; des appartements dégagés les uns des autres pour la liberté des hommes qui logent dans cette maison; des chambres avec des portes pour y entrer; des serrures et des clefs pour fermer et pour ouvrir; des fenêtres par où la lumière entre, sans que le vent puisse entrer avec elle; une cheminée pour faire du feu sans être incommodé de la fumée; un lit pour se coucher; des chaises pour s'asseoir; une table pour manger; une écritoire pour écrire.

A la vue de toutes ces commodités, pratiquées avec tant d'art, je ne puis douter que la main des hommes n'ait fait tout cet arrangement. Je n'ai garde de dire que ce sont des atomes que le hasard a assemblés. Il ne m'est pas possible de croire sérieusement que les pierres de cet édifice se sont élevées d'elles-mêmes avec tant d'ordre les unes sur les autres, comme la Fable nous dépeint celles que la lyre d'Amphion remuait à son gré pour en former les murs de Thèbes.

Jamais aucun homme sensé ne s'avisera de dire que cette maison, avec tous ses meubles, s'est faite et arrangée d'elle-même. L'ordre, la proportion, la symétrie, le dessein manifeste de tout l'ouvrage, ne permet point de l'attribuer à une cause aveugle, telle que le hasard.

En vain quelqu'un me viendra dire que cette maison s'est faite d'elle-même par pur hasard, et que les hommes qui y trouvent cet ordre purement fortuit s'en servent, et s'imaginent qu'il a été fait tout exprès pour leur usage. De telles pensées ne peuvent entrer dans les esprits des hommes raisonnables. Il en est de même d'un livre tel que l'*Iliade* d'Homère, ou d'une horloge qu'on trouverait dans une île déserte; personne ne pourrait jamais croire que ce poëme admirable, ou que cette horloge excellente,

fût un caprice du hasard : on conclurait d'abord qu'un poëte sublime aurait composé ces beaux vers, et qu'un habile ouvrier aurait fait cette horloge.

En voilà assez pour notre conclusion. L'ouvrage du monde entier a cent fois plus d'art, d'ordre, de sagesse, de proportion et de symétrie, que tous les ouvrages les plus industrieux des hommes. C'est donc s'aveugler par obstination, que de refuser de reconnaître la main toute-puissante qui a formé l'univers.

CHAPITRE III.

De la puissance qui a formé mon corps, et qui m'a donné la pensée.

Je reconnais donc qu'il faut qu'une puissance Infiniment sage et toute-puissante ait arrangé l'univers, et façonné ce corps particulier que je nomme le mien. Je reconnais qu'il faut que cette puissance supérieure ait ajouté en moi à ce corps un être pensant distingué du corps même, ou bien qu'elle ait donné à ce corps la pensée qu'il n'avait point, et que, de non-pensant qu'il était naturellement en lui-même, elle l'ait fait pensant tel que je le suis aujourd'hui. Si cette puissance a uni ensemble les deux natures qu'on nomme un *esprit* et un *corps*, qui sont si dissemblables, il faut que cette puissance soit supérieure à ces deux natures; il faut qu'elle ait un empire absolu et égal sur toutes les deux; il faut qu'elle contienne en soi toute la perfection de chacune d'elles; il faut qu'elle puisse les assujettir par sa seule volonté à cette correspondance mutuelle des mouvements du corps avec les pensées de l'âme, et des pensées de l'âme avec les mouvements du corps; il faut que cet être supérieur soit tellement maître des corps, qu'il ait pu donner à un esprit une puissance sur un corps, telle que celle qu'on attribue vulgairement à la Divinité. Ma volonté, qui ne peut rien d'elle-même sur aucun autre corps pour le remuer, n'a qu'à vouloir, et le corps que j'appelle le mien se remue aussitôt. Vous diriez qu'il entend l'ordre de ma volonté; il lui obéit, comme on dit d'ordinaire que tous les êtres obéissent à la voix de Dieu. Quelle suprême puissance qui est donnée à mon esprit sur mon corps! Combien faut-il que celui qui donne tant de puissance à un être si borné et si impuissant, sur un être si différent de lui, soit lui-même puissant et parfait! Il faut qu'il porte au dedans de lui l'universalité de l'être, c'est-à-dire la perfection universelle en tout genre; il faut qu'il réunisse en soi éminemment toute la perfection réelle des esprits et des corps, et qu'il ait l'empire suprême sur ces différentes natures, jusqu'à pouvoir communiquer cet empire à une de ces natures sur l'autre, pour former cette union qui compose l'homme.

Si au contraire cette puissance n'a point mis en moi une double nature, et si elle a seulement fait en sorte que mon corps, qui ne pensait pas, ait commencé à un certain moment à penser, il faut que cette puissance ait créé en moi ce nouveau degré d'être; il faut que cette puissance, par sa fécondité infinie, ait fait passer l'être que je nomme *moi*, du néant de pensée à l'existence de la pensée qui est maintenant la mienne. Quelle est donc cette voix qui appelle du néant un degré d'être très-haut, qui n'existait point en moi, et qui l'y fait exister? cette création de la pensée dans une masse inanimée, aveugle et insensible, est sans doute une action toute-puissante. Voilà un créateur : s'il ne l'est pas en moi du premier degré d'être, qui est d'être une masse de matière, au moins il est créateur en moi du second degré d'être, qui est très-supérieur, savoir, celui d'être pensant. Mais comment pourrait-il être le créateur du degré supérieur d'être, s'il ne l'était pas de l'inférieur? Comment une masse vile et inanimée pourrait-elle recevoir de lui une si haute perfection, si elle ne dépendait pas de lui? De plus, quelle apparence que le degré d'être le plus parfait, savoir, de penser, de juger et de vouloir librement, soit dépendant de lui, en sorte qu'il puisse le créer, et le donner quand il lui plaît aux plus vils êtres qui en sont privés; et que le plus bas degré d'être, savoir, de n'être qu'une masse vile et inanimée, existe par soi-même, et soit indépendant de cette puissance? Si la chose était ainsi, il faudrait dire que le plus bas degré d'être aurait la plus haute perfection, savoir, d'exister par soi, d'être indépendant, en un mot, d'être incréé; et que le degré supérieur d'être aurait la plus grande imperfection, savoir, celle d'être dépendant, de n'exister point par soi, de n'avoir qu'une existence empruntée, en un mot, de n'être que créé.

Il est donc visible que cette puissance qui réunit en soi tous ces degrés d'être, et qui les crée en moi par son seul bon plaisir, ne peut être qu'infiniment parfaite. Il faut qu'elle existe par soi, puisque c'est elle qui fait exister ce qui est distingué d'elle : il faut avouer qu'elle porte en soi la plénitude de l'être, puisqu'elle le possède jusqu'au point de le communiquer au néant; il faut qu'elle en ait l'universalité, puisqu'elle a un égal empire sur toutes les natures et sur tous les divers degrés de perfection; enfin il faut qu'elle soit également sage et puissante, puisqu'elle façonne, arrange et conduit l'univers avec un art et un ordre qui éclate depuis le dernier in-

secte jusqu'aux astres, et jusqu'à l'homme, qui, ayant la pensée, est plus parfait que tous les autres ensemble.

CHAPITRE IV.

Du culte qui est dû à cette puissance.

I. Ce premier être, que je reconnais pour la source féconde de tous les autres, m'a donc tiré du néant : je n'étais rien, et c'est par lui seul que j'ai commencé à être tout ce que je suis; c'est en lui que j'ai l'être, le mouvement et la vie. Il m'a tiré du néant, pour me faire tout ce que je suis; il me soutient encore à chaque moment comme suspendu par sa main en l'air au-dessus de l'abîme du néant, où je retomberais d'abord par mon propre poids, s'il me laissait à moi-même; et il me continue l'être qui ne m'est point naturel, et auquel il m'élève sans cesse, malgré ma fragilité, par un bienfait qui a besoin d'être renouvelé en chaque instant de ma durée. Je ne suis donc qu'un être d'emprunt, qu'un demi-être, qu'un être qui est sans cesse entre l'être et le néant, qu'une ombre de l'être immuable. Cet être est tout, et je ne suis rien; du moins je ne suis qu'un faible écoulement de sa plénitude sans bornes. Je n'ai pas seulement reçu de sa main certains dons : ce qui a reçu le premier de ces dons est le néant; car il n'y avait rien en moi qui précédât tous ses dons, et qui fût à portée de les recevoir. Le premier de ses dons, qui a fondé tous les autres, est ce que j'appelle *moi-même;* il m'a donné ce moi; je lui dois non-seulement tout ce que j'ai, mais encore tout ce que je suis. O incompréhensible don, qui est bientôt exprimé selon notre faible langage, mais que l'esprit de l'homme ne comprendra jamais dans toute sa profondeur! Ce Dieu, qui m'a fait, m'a donné moi-même à moi-même; le moi que j'aime tant n'est qu'un présent de sa bonté : ce Dieu doit donc être en moi, et moi en lui, s'il m'est permis de parler ainsi, puisque c'est de lui que je tiens ce moi. Sans lui je ne serais pas moi-même; sans lui je n'aurais ni le moi que je puisse aimer, ni l'amour dont j'aime ce moi, ni la volonté qui l'aime, ni la pensée par laquelle je me connais. Tout est don : celui qui reçoit les dons est lui-même le premier don reçu.

O Dieu! vous êtes mon vrai père: c'est vous qui m'avez donné mon corps, mon âme, mon étendue et ma pensée; c'est vous qui avez dit que je fusse, et j'ai commencé à être, moi qui n'étais pas; c'est vous qui m'avez aimé, non parce que j'étais déjà, et que je méritais déjà votre amour, mais au contraire afin que je commençasse à être, et que votre amour prévenant fît de moi quelque chose d'aimable : c'est donc mon néant que vous avez aimé dès l'éternité pour lui donner l'être, et pour le rendre digne de vous!

II. O Dieu! je vous dois tout, puisque j'ai tout reçu de vous, et que je vous dois jusqu'au moi qui a tant reçu de vos mains bienfaisantes! Je vous dois tout, ô bonté infinie! mais que vous donnerai-je? Vous n'avez pas besoin de mes biens; ils viennent de vous. Loin de vous les réserver, vous m'en avez comblé. Lors même qu'ils sont dans mes mains, ils demeurent bien plus à vous qu'à moi, puisque je ne suis moi-même qu'en vous. Je ne les ai que d'emprunt, et vous les possédez en propre. Vous ne sauriez vous en désapproprier, tant il est essentiel que tout bien ne soit qu'en vous. Que vous donnerai-je donc? Il n'y a que le seul moi que je sois libre de vous offrir; mais ce que j'appelle *moi* n'est pas moins à vous que tout le reste. Encore une fois, que vous donnerai-je, moi qui ai tout reçu de vos mains? O amour éternel! vous ne demandez de moi qu'une seule chose, qui est le vouloir libre de mon cœur. Vous me l'avez laissé libre, afin que je puisse agréer par mon propre choix la subordination immuable avec laquelle je dois tenir sans cesse mon cœur dans vos mains : vous voulez seulement que je veuille cet ordre, qui est le bonheur de toute créature; mais afin de me le faire vouloir, vous m'en montrez au dehors tous les charmes pour me le rendre aimable; et de plus, vous entrez par les attraits de votre grâce au dedans de mon cœur pour en remuer les ressorts, et pour me faire aimer ce qui est si digne d'être aimé. Ainsi vous êtes tout ensemble l'objet et le principe de mon amour; vous êtes tout ensemble l'aimant et le bien-aimé. Vous vous aimez vous-même en moi : et comment pourriez vous être dignement aimé par votre vile et corrompue créature, si vous n'aviez pas soin de vous aimer vous-même en elle?

L'encens des hommes n'est pour vous qu'une vile fumée; vous n'avez besoin ni de la graisse ni du sang de leurs victimes; leurs cérémonies ne sont qu'un vain spectacle; leurs plus riches offrandes sont trop pauvres pour vous, et sont bien plus à vous qu'à eux : leurs louanges mêmes ne sont qu'un langage menteur, s'ils ne vous adorent point en esprit et en vérité. On ne peut vous servir qu'en vous aimant. Les signes extérieurs sont bons, quand le cœur les fait faire; mais votre culte essentiel n'est qu'amour, et votre royaume est tout entier au dedans de nous; il ne faut point prendre le change en le cherchant au-dehors. O amour! vous aimer, c'est tout; c'est là tout l'homme; tout le reste n'est point lui, et n'en est que l'ombre. Quiconque ne vous aime point est dénaturé; il n'a pas encore commencé à vivre de la véritable vie.

III. Mais ce culte d'amour doit-il être tellement concentré dans mon cœur, que je n'en donne jamais aucun signe au dehors? Hélas! s'il est vrai que j'aime, il me serait impossible de taire mon amour. L'amour ne veut qu'aimer, et faire que les autres aiment. Puis-je voir d'autres hommes, que Dieu a faits pour lui seul, comme moi, et le leur laisser ignorer?

Ce Dieu est si grand, qu'il se doit tout à lui-même. La folie insolente de l'homme, vile créature, est de rapporter tout à ce qu'il nomme *le moi :* c'est cette idole de son cœur qui est l'objet de la sévère jalousie de Dieu. Rien n'est plus injuste que de rapporter tout au seul moi, par la seule raison qu'il est le moi. Cette raison n'est pas une raison; ce n'est qu'une fureur d'amour-propre : au contraire, la suprême justice de Dieu doit consister à n'aimer aucune chose qu'à proportion du degré de bonté qui la rend aimable. Il trouve en lui la bonté et la perfection infinies; il se doit donc tout entier à soi-même par la plus rigoureuse justice. D'ailleurs il ne trouve en nous tous qu'un bien borné, mélangé et altéré par ce mélange. Le bien qu'il trouve en nous n'est que celui qu'il y met, et il ne peut se complaire qu'en sa libéralité toute gratuite : il ne trouve en nous que le néant, le mal et ses dons; il ne peut donc en justice nous rien devoir. Il ne peut aimer en nous que sa propre bonté, qui surmonte notre néant et notre malice : il ne peut donc rien relâcher de ses droits; il violerait son ordre, et cesserait d'être ce qu'il est, s'il ne se rendait pas cette exacte justice. Il n'a donc pu créer les hommes avec une intelligence et une volonté, qu'afin que toute leur vie ne fût qu'admiration de sa suprême vérité, et amour de sa bonté infinie. Telle est la fin essentielle de notre création.

IV. Il a mis les hommes ensemble dans une société où ils doivent s'aimer et s'entre-secourir, comme les enfants d'une même famille qui ont un père commun. Chaque nation n'est qu'une branche de cette famille nombreuse qui est répandue sur la face de toute la terre. L'amour de ce père commun doit être sensible, manifeste, inviolablement régnant dans toute cette société de ces enfants bien-aimés. Chacun d'eux ne doit jamais manquer de dire à ceux qui naissent de lui : Connaissez le Seigneur, qui est votre père. Ces enfants de Dieu doivent publier ses bienfaits, chanter ses louanges, l'annoncer à ceux qui l'ignorent, en rappeler le souvenir à ceux qui l'oublient. Ils ne sont sur la terre que pour connaître sa perfection, et accomplir sa volonté; que pour se communiquer les uns aux autres cette science et cet amour céleste. Que serait-ce, si cette famille était en société sur tout le reste, sans y être pour le culte d'un si bon père? il faut donc qu'il y ait entre eux une société de culte de Dieu; c'est ce qu'on nomme *religion :* c'est-à-dire que tous ces hommes doivent s'instruire et s'édifier, s'aimer les uns les autres, pour aimer et et servir le père commun. Le fond de cette religion ne consiste dans aucune cérémonie extérieure; car elle consiste tout entière dans l'intelligence du vrai, et dans l'amour du bien souverain : mais ces sentiments intérieurs ne peuvent être sincères sans être mis comme en société parmi les hommes par des signes certains et sensibles. Il ne suffit pas de connaître Dieu, il faut montrer qu'on le connaît, et faire en sorte qu'aucun de nos frères n'ait le malheur de l'ignorer, de l'oublier. Ces signes sensibles du culte sont ce qu'on appelle les *cérémonies de la religion.* Ces cérémonies ne sont que des marques par lesquelles les hommes sont convenus de s'édifier mutuellement, et de réveiller les uns dans les autres le souvenir de ce culte qui est au dedans. De plus, les hommes, faibles et légers, ont souvent besoin de ces signes sensibles pour se rappeler eux-mêmes la présence de ce Dieu invisible qu'ils doivent aimer. Ces signes ont été institués avec une certaine majesté, afin de représenter mieux la grandeur du père céleste. La plupart des hommes, dominés par leur imagination volage, et entraînés par leurs passions, ont un pressant besoin que la majesté de ces signes, institués pour le commun culte de Dieu, frappe et saisisse leur imagination, afin que toutes leurs passions soient ralenties et suspendues. Voilà donc ce qu'on nomme religion, cérémonies sacrées, culte public du Dieu qui nous a créés. Le genre humain ne saurait reconnaître et aimer son Créateur, sans montrer qu'il l'aime, sans vouloir le faire aimer, sans exprimer cet amour avec une magnificence proportionnée à celui qu'il aime, enfin sans s'exciter à l'amour par les signes de l'amour même. Voilà la religion qui est inséparable de la croyance du Créateur.

CHAPITRE V.

De la religion du peuple juif, et du Messie.

Puisque le premier être qui m'a créé a fait toutes choses pour lui, et qu'il demande des créatures intelligentes, un culte d'amour qui soit public dans leur société, il faut que je cherche dans le monde ce culte public, pour m'y unir, et pour l'exercer avec les autres hommes qui l'exercent ensemble. Mais où trouverai-je ce culte si nécessaire? Dieu, qui rapporte tout à lui-même, ne se laisse sans

doute jamais sans ce culte, qui est la fin unique de tout son ouvrage. Comme il a toujours fait son ouvrage pour la gloire qu'il lui plaît de tirer de ce culte, il ne peut y avoir eu aucun temps où il ne se soit formé lui-même des adorateurs dignes de lui. Je jette donc les yeux sur tous les siècles et sur toutes les nations, pour y découvrir ce culte pur du Créateur.

Je vois un nombre prodigieux de nations qui ont adoré de la pierre, du bois, du métal, et qui ont cru que certaines divinités étaient présentes sous des figures d'hommes ou de bêtes, faites de ces diverses matières; mais la Divinité ne peut point se renfermer sous ces figures inanimées. De plus, ceux qu'ils ont adorés, comme Jupiter, Junon, Mars, Vénus, Mercure, Bacchus, loin d'être de vrais dieux, n'ont été que des créatures très-défectueuses, très-viles et très-coupables. Les hommes qui adorent le vrai Dieu créateur de l'univers, et qui règlent leurs mœurs sur ce culte, doivent sans doute être beaucoup plus estimables que ces faux dieux pleins de vices grossiers. Un païen même a reconnu que les dieux d'Homère étaient très-inférieurs à ses héros. Quelle dégradation de la Divinité! quel culte impie et indécent de tant de faux et indignes dieux, qui semblent inventés par quelque esprit séducteur, pour tourner en dérision la Divinité, et pour faire oublier le Dieu véritable!

Quand même on voudrait subtiliser pour réduire le paganisme au culte d'un seul Dieu infiniment parfait, qu'on adorait sous divers noms et sous diverses figures mystérieuses, sans croire néanmoins qu'il y eût plusieurs dieux, il faudrait avouer que cette multitude apparente de dieux serait très-indécente et très-scandaleuse : ce langage forcé serait une source d'erreurs impies; il faudrait retrancher cette diversité de noms et de représentations mystérieuses, pour réduire tout le culte divin à la reconnaissance d'un seul Dieu, si parfait qu'il ne peut avoir rien d'égal, rien qui ne soit infiniment inférieur à lui, rien qu'il n'ait tiré du néant, et qu'il n'y puisse sans cesse replonger. De plus, le paganisme n'offre que des vœux intéressés pour les biens de la terre; il ne demande que la santé et que les richesses, que le plaisir, que la prospérité mondaine pour flatter l'orgueil : une telle religion déshonore la Divinité, et autorise la corruption des hommes. Il me faut au contraire un culte qui soit digne du premier être, et qui purifie mes mœurs. Encore une fois, où le trouverai-je ce culte qui doit être nécessairement sur la terre, puisque ce n'est que pour lui que la terre est faite, et que les hommes n'ont été créés que pour lui?

J'aperçois dans un coin du monde un peuple tout singulier. Tous les autres courent après les idoles; tous les autres adorent aveuglément une multitude monstrueuse de divinités vicieuses et méprisables : ce peuple, qu'on nomme les *Juifs*, n'adore qu'un seul Dieu créateur du ciel et de la terre; sa loi essentielle, à laquelle tout son culte se rapporte, l'oblige à aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa pensée et de toutes ses forces. Ce peuple circoncis a dans sa loi une circoncision du cœur dont celle du corps n'est que la figure, et cette circoncision du cœur est le retranchement de toute affection qui ne vient pas du principe de l'amour de Dieu.

Si je trouvais sur la terre quelque autre genre d'hommes qui mît le culte de Dieu dans son amour, et qui fît consister la vertu à préférer Dieu à soi, je comparerais ce culte avec celui des Juifs, pour examiner lequel serait le plus pur et le plus digne d'être suivi : mais d'un côté je vois que ce Dieu, qui se doit tout à lui-même, n'a pu créer les hommes que pour lui rendre un culte public d'amour et d'obéissance : d'un autre côté, je ne trouve ce culte public d'amour que chez le peuple juif. Les païens ont craint leurs faux dieux; ils ont voulu les apaiser, ils leur ont donné de la graisse, du sang, des victimes, de l'encens, des temples, d'autres dons grossiers; mais ils ne leur ont jamais donné leurs cœurs, ils n'ont jamais eu la pensée de les aimer, encore moins celle de les préférer à eux-mêmes, et de ne s'aimer que pour l'amour d'eux : aussi ne regardaient-ils aucun dieu comme créateur. Jupiter même, quoique fort supérieur en puissance à toutes les autres divinités, n'était point regardé comme ayant tiré aucun être du néant; il avait seulement, selon eux, trouvé une matière plus ancienne que lui et éternelle, qu'il avait façonnée en débrouillant le chaos.

Pour tous les philosophes, ils ont regardé la raison, la justice, la vertu, la vérité en elles-mêmes : ils ont cru que les dieux donnaient la santé, les richesses, la gloire; mais ils ont prétendu trouver dans leur propre fond la vertu et la sagesse qui les distinguait du reste des hommes. Ils n'ont jamais développé ni le bienfait de la création, ni la puissance du Créateur, ni l'amour de préférence sur nous-mêmes qui lui est dû. Ainsi, en parcourant toutes les nations de la terre dans les anciens temps, je ne vois que le peuple juif qui adore le vrai Dieu, et qui connaisse le culte d'amour.

Mais cet amour est plutôt figuré que pratiqué réellement chez ce peuple : il y est plutôt promis pour l'avenir que répandu actuellement dans les

cœurs. J'aperçois dans cette nation un certain nombre de justes qui sont pleins de ce culte d'amour; mais le plus grand nombre n'est occupé que des cérémonies, des sacrifices d'animaux, et d'un culte extérieur, pour obtenir de Dieu la paix, la santé, la liberté, la rosée du ciel et la graisse de la terre. Tous attendent un Messie qui leur est promis, et qui est figuré dans tous leurs mystères; mais les uns, en petit nombre, l'attendent comme celui qui doit purifier les mœurs, renouveler le fond de l'homme, guérir les plaies du péché, répandre la connaissance et l'amour de Dieu, et renouveler la face de la terre; les autres, qui font la multitude, n'attendent qu'un Messie grossier, conquérant, heureux et invincible, qui flattera leur orgueil, dont le règne s'étendra sur toutes les nations, et qui comblera les Juifs de prospérités temporelles.

Les uns et les autres conviennent que leur religion n'est encore qu'une figure de ce qu'elle doit être sous le règne de ce Messie : tous reconnaissent que, suivant les Écritures qu'ils nomment *divines*, ce Messie doit attirer au culte du vrai Dieu toutes les nations idolâtres. Indépendamment de toutes les subtilités de leurs rabbins sur l'interprétation de ce texte, il est évident, et par ce texte même, et par l'explication qu'ils lui donnent tous, que le Messie doit établir partout le vrai culte d'amour, et abolir l'idolâtrie.

Je n'ai garde d'entrer dans toutes les subtilités mystérieuses de ces rabbins; il me suffit de voir en gros deux choses qui sont, pour ainsi dire, palpables : l'une est que tous les temps marqués par les Juifs pour l'avénement du Messie sont passés; qu'ils ne veulent plus que l'on compte les temps; qu'ils ne savent plus à quoi s'en tenir, comme des gens qui ont perdu leur route; que dans une si longue dispersion toutes leurs tributs sont confondues; qu'ils n'ont plus même de marques auxquelles ils pussent reconnaître leur Messie, s'il venait maintenant; qu'ils portent depuis plus de seize cents ans toutes les marques de la malédiction prédite dans leurs livres, et qui doit demeurer sur eux jusqu'à la fin, pour avoir méconnu l'envoyé de Dieu.

L'autre chose que je remarque est que Jésus-Christ porte le signe du vrai Messie : il a attiré à lui les gentils, selon les promesses. De tant de peuples barbares et idolâtres, il n'en a fait qu'un seul peuple, qui a brisé les idoles, qui adore le vrai Dieu créateur, qui lui rend le vrai culte d'amour, et qui est uni dans ce culte depuis un bout du monde jusqu'à l'autre. L'Europe entière est pleine de chrétiens : il n'y a guère de royaumes en Asie, jusqu'au delà des Indes, où l'on n'en trouve de répandus. Ils ont pénétré bien loin au delà de tous les pays qui composaient tout le monde connu du temps des anciens Juifs, des Grecs et des Romains : ils sont dans tous les pays de l'Afrique dont l'entrée est libre; tous les vastes pays de l'Amérique, qui est le Nouveau-Monde, sont gouvernés par eux. Ainsi, depuis le lieu où le soleil se lève jusqu'à celui où il se couche, dans les deux hémisphères, on offre à Dieu pour victime sans tache Jésus destiné à effacer les péchés de la terre. Tous s'unissent à lui, pour ne faire avec lui qu'une seule victime d'amour; et tous ceux qui pèchent frappent leur poitrine pour obtenir par lui la miséricorde dont ils ont besoin.

Laissons là toutes les disputes sur le détail, puisque le gros nous suffit pour décider de tout. Ce qui est manifeste sans discussion, c'est qu'il n'y a sur la terre que ces deux peuples, savoir, le juif et le chrétien, qui me montrent ce culte d'amour que je cherche partout pour l'embrasser : il faut que je me fixe à le pratiquer chez l'un de ces deux peuples. Or, entre ces deux peuples, je ne puis faire aucune sérieuse comparaison. Quoique l'une et l'autre aient les imperfections inséparables de l'humanité, le peuple chrétien a des traits de perfection qui sont infiniment au-dessus de tout ce qu'il y a de meilleur dans le peuple juif. Le peuple juif m'avertit lui-même par sa loi, par ses cérémonies, par ses promesses, par toutes les circonstances de son état, qu'il n'a la vraie religion qu'en figure; qu'il n'est lui-même que comme ces moules de plâtre qu'on fait pour une figure de marbre ou de bronze que l'on prépare. Je trouve dans le peuple chrétien, composé de tous les peuples du monde connu, le peuple héritier des promesses, le peuple enté sur l'ancienne tige de la race d'Abraham : c'est le peuple adopté, qui ne fait qu'un même corps et une succession non interrompue depuis le patriarche jusqu'à nous. Par là je trouve ce que je cherche, c'est-à-dire ce culte d'amour qui doit être aussi ancien que le monde, et pour lequel le monde lui-même a été fait. Je le vois distinctement marqué dans tous les âges : il naît dans le paradis terrestre; il n'est point éteint par le péché d'Adam; une partie de sa postérité le continue; il se renouvelle après le déluge; Abraham le transporte; Moïse le rend plus éclatant par ses cérémonies; les saints de l'ancienne alliance le pratiquent, et en prédisent la perfection : elle est réservée au Messie. Jésus vient nous familiariser avec Dieu, et nous enseigner le désintéressement du vrai culte; il vient nous apprendre, non à vivre dans les délices et dans la gloire mondaine, non à égorger des animaux et à brûler de l'encens à Dieu pour en tirer une félicité terrestre, comme les Juifs se l'imaginent, mais à nous

renoncer nous-mêmes pour ne nous aimer plus qu'en lui, pour lui, et de son amour. Malgré l'infirmité des hommes, on en voit un grand nombre que cette religion si pure possède et anime : cet amour du vrai Dieu produit en eux toutes les vertus opposées à l'amour-propre.

Voilà sans doute le culte que je cherche : il n'était chez les Juifs qu'en figure; on n'y en trouvait que la semence, qu'un germe, qu'une ombre. La perfection n'est que dans ce peuple nouveau qui est uni à l'ancien : c'est là que j'aperçois du premier coup d'œil cette adoration en esprit et en vérité; en un mot, cet amour qui est lui seul la loi et les prophètes.

CHAPITRE VI.

De la religion chrétienne.

Ce qui me paraît le caractère du vrai culte n'est pas de craindre Dieu, comme on craint un homme puissant et terrible qui accable quiconque ose lui résister. Les païens offraient de l'encens et des victimes à certaines divinités malfaisantes et terribles, pour les apaiser. Ce n'est point là l'idée que je dois avoir du Dieu créateur : il est infiniment juste et tout-puissant : il mérite sans doute d'être craint; mais il n'est à craindre que pour ceux qui refusent de l'aimer, et de se familiariser avec lui. La meilleure crainte qu'on doive avoir à son égard est celle de lui déplaire et de ne faire pas sa volonté. Pour la crainte de ses châtiments, elle est utile aux hommes égarés de la bonne voie, parce qu'elle fait le contrepoids de leurs passions, et qu'elle sert à réprimer les vices; mais enfin cette crainte n'est bonne qu'autant qu'elle lève les obstacles, et qu'en les levant elle prépare à l'amour. Il n'y a point d'homme sur la terre qui voulût être craint par ses enfants, sans en être aimé : la crainte seule des punitions n'est point ce qui peut entraîner un cœur libre et généreux. Quand on ne pratique les vertus que par cette seule crainte, sans avoir aucun amour du vrai bien, on ne les pratique que pour éviter la souffrance; et, par conséquent, si on pouvait éviter la punition en se dispensant de pratiquer les vertus, on ne les pratiquerait point. Non-seulement il n'y a point de père qui veuille être honoré ainsi, ni d'ami qui veuille donner le nom d'amis à ceux qui ne tiendraient à lui que par de tels liens; mais encore il n'y a point de maître qui voulût ni récompenser des domestiques, ni s'affectionner pour eux, ni les choisir pour son service, s'il les voyait attachés à lui par la seule crainte, sans aucun sentiment de bonne volonté : à plus forte raison doit-on croire que le Dieu qui ne nous a faits capables d'intelligence et d'amour que pour être connu et aimé de nous ne se contente pas d'une crainte servile, et veut que l'amour, qui vient de lui comme de sa source, retourne à lui comme à sa fin.

Je comprends même qu'il ne suffit pas d'aimer ce Dieu comme nous aimons toutes les choses qui nous sont commodes et utiles; il ne s'agit pas de le mettre à notre usage, et de le rapporter à nous; il faut au contraire nous rapporter entièrement à lui seul, ne voulant notre propre bien que par le seul motif de sa gloire, et de la conformité à sa volonté et à son ordre.

LETTRE II.

SUR LE CULTE DE DIEU, L'IMMORTALITÉ DE L'AME ET LE LIBRE ARBITRE.

L'écrit que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, monsieur, comprend trois questions.

1° L'être infiniment parfait peut-il exiger quelque culte des êtres qui lui sont infiniment inférieurs et disproportionnés?

2° Peut-on démontrer que l'âme de l'homme est immortelle?

3° L'être infiniment parfait peut-il avoir donné à l'homme le libre arbitre, qui est la liberté de renverser l'ordre?

CHAPITRE PREMIER.

L'être infiniment parfait exige un culte de toutes les créatures intelligentes.

La vérité de l'existence de l'être infiniment parfait est un principe si lumineux et si fécond, qu'il n'y a qu'à le consulter sans prévention, et qu'à le suivre de bonne foi, pour trouver ce qu'on cherche de cet être nécessaire. Voici les vérités qu'il me semble qu'on en doit tirer.

I. Nous ne pouvons pas douter que cet être si parfait ne s'aime, puisque étant juste, il doit un amour infini à son infinie perfection. J'en conclus que si cet être faisait quelque ouvrage hors de lui, sans le faire pour l'amour de lui-même, il agirait moins parfaitement que les êtres imparfaits qui agissent pour l'amour de lui. L'on voit des hommes, qui sont ces êtres imparfaits, se proposer l'être parfait pour fin de leur ouvrage. Si donc l'être parfait se refusait injustement ce rapport de ces actions à lui-même, qui se trouve dans les actions des êtres imparfaits, il agirait moins parfaitement que

les hommes pieux. C'est ce qui est visiblement impossible. Il faut donc conclure, avec l'Écriture, que *Dieu a fait toutes choses pour* l'amour de *lui-même*[1]. D'un côté, il est infiniment parfait en soi; de l'autre, il est infiniment juste, puisque la justice entre dans la perfection infinie. Il se doit donc à lui-même tout ce qu'il fait, et il ne lui est permis de rien relâcher de ses droits. Telle est sa grandeur, qu'il ne peut agir que pour lui seul. Il se nomme lui-même le *Dieu jaloux*[2]. La jalousie, qui est déplacée et ridicule dans l'homme, est la justice suprême en Dieu. Il dit, comme il le doit : *Je ne donnerai point ma gloire à un autre*[3]. Il se doit tout, il se rend tout. Tout vient de lui, il faut que tout retourne à lui; autrement l'ordre serait violé. L'auteur de l'écrit reconnaît que l'être infiniment parfait a tiré du néant les hommes; il doit reconnaître que cet être les a créés pour lui. S'il agissait sans aucune fin, il agirait d'une façon aveugle, insensée, où sa sagesse n'aurait aucune part. S'il agissait pour une fin moins haute que lui, il rabaisserait son action au-dessous de celle de tout homme vertueux qui agit pour l'être suprême. Ce serait le comble de l'absurdité. Concluons donc, sans craindre de nous tromper, que Dieu fait tout pour lui-même.

II. Cet être suprême, que nous nommons Dieu, ne peut avoir créé les êtres intelligents pour lui, qu'en voulant que ces êtres emploient leur intelligence à le connaître et à l'admirer, et leur volonté à l'aimer et à lui obéir. L'ordre ou la justice demande que notre intelligence soit réglée, et que notre amour soit juste. Il faut donc que Dieu, ordre et justice suprême, veuille que nous estimions sa perfection infinie plus que notre finie perfection, et que nous aimions cette bonté infinie plus que la bonté finie qu'il met en nous. Voilà le véritable et pur amour de la justice. Nous ne sommes que des biens bornés, participés et dépendants; au lieu que le premier être est le bien unique, source de tous les autres, le bien sans bornes, le bien indépendant. Notre amour pour ce bien doit être aussi en nous un amour unique, source de tout autre amour, un amour sans bornes, un amour indépendant de tout autre amour. Au contraire, l'amour de nous-mêmes doit être un amour dérivé de cet amour primitif, un amour ruisseau de cette source, un amour dépendant, un amour borné, et proportionné à la petite parcelle de bien qui nous est échue en partage. Dieu est le tout, et nous ne sommes qu'un rien revêtu par emprunt d'une très-petite parcelle de l'être. Nous sommes, non à nous, mais à celui qui nous a faits, et qui nous a donné tout jusqu'au *moi* : ce *moi* qui nous est si cher, et qui est d'ordinaire notre unique Dieu, n'est, pour ainsi dire, qu'un petit morceau qui veut être le tout. Il rapporte tout à soi, et en ce point il imite Dieu, et s'érige en fausse divinité. Il faut renverser l'idole; il faut rabaisser le *moi*, pour le réduire à sa petite place. Il ne doit occuper qu'un petit coin de l'univers, à proportion du peu de perfection et d'être qu'il possède.

Il viendra, en son rang, pour être estimé et aimé selon son vrai mérite. Voilà l'amour de la justice, voilà l'ordre. Il faut que Dieu soit mis en la place que le *moi* n'avait point de honte d'usurper. Voilà ce que Dieu se doit à lui-même, voilà ce qui est juste qu'il exige de sa créature capable de connaître et d'aimer. Il faut qu'en la créant il se propose, pour fin de son ouvrage, de se faire connaître comme vérité infinie, et de se faire aimer comme bonté universelle; en sorte qu'on connaisse en lui toute participation de sa vérité, et qu'on aime en lui toute participation de sa bonté sans bornes. Dès qu'on aura posé ce fondement, tout l'édifice s'élèvera comme de lui-même. Dès que vous supposerez que Dieu seul doit avoir d'abord tout notre amour, et qu'ensuite cet amour ne se répand sur le *moi* que comme sur les autres biens bornés, à proportion de ses bornes, la religion se trouvera toute développée dans notre cœur. Il n'y a qu'à laisser l'homme à son propre cœur, s'il est vrai qu'il ne s'aime que de l'amour de Dieu, et que l'amour-propre n'est plus écouté.

III. En ce cas, il ne reste plus aucune question sur le culte divin. Il n'y a point d'autre culte que l'amour, dit saint Augustin[1] : *nec colitur nisi amando*. C'est le règne de Dieu au dedans de nous; c'est l'adoration en esprit et en vérité; c'est l'unique fin pour laquelle Dieu nous a faits. Il ne nous a donné de l'amour qu'afin que nous l'aimions. Il faut rétablir l'ordre, en renversant le désordre qui a prévalu. Il faut mettre Dieu, qui est le tout, en la place que le *moi* occupait, comme s'il eût été le tout, le centre et la source universelle. Il faut réduire ce *moi* dans son petit coin, comme une faible parcelle du bien emprunté. En même temps il faut rendre à Dieu la place du tout, et avoir honte de l'avoir laissé si longtemps comme un être particulier, avec lequel on veut faire des conditions presque d'égal à égal, pour s'unir à lui, ou pour ne s'y unir pas; pour chercher son avantage, ou pour se tourner de quelque autre côté. En un mot, il faut mettre Dieu en

[1] *Prov.* XVI, 4.
[2] *Exod.* XX, 5; XXXIV, 14.
[3] *Isai.* XLVIII, 11.

[1] *Ep.* CXL, *ad Honorat.* cap. XVIII, n° 45.

la place suprême que le *moi* usurpait sans pudeur, et laisser au *moi* cette petite place où l'on avait rabaissé et rétréci Dieu. Faites que les hommes pensent de la sorte, tous les doutes sont dissipés, toutes les révoltes du cœur humain sont apaisées, tous les prétextes d'impiété et d'irreligion s'évanouissent. Je ne raisonne point, je ne demande rien à l'homme, je l'abandonne à son amour; qu'il aime de tout son cœur ce qui est infiniment aimable, et qu'il fasse ce qu'il lui plaira; ce qui lui plaira ne pourra être que la plus pure religion. Voilà le culte parfait : *nec colitur nisi amando*. Il ne fera qu'aimer et obéir. *La nation des justes*, dit l'Écriture[1], *n'est qu'obéissance et amour*.

IV. Cet amour, dira-t-on, est un culte intérieur. Mais le culte extérieur, où le trouvera-t-on? Pourquoi supposer que Dieu le demande? Mais ne voit-on pas que le culte extérieur suit nécessairement le culte intérieur de l'amour? Donnez-moi une société d'hommes qui se regardent comme n'étant tous ensemble sur la terre qu'une seule famille, dont le père est au ciel; donnez-moi des hommes qui ne vivent que du seul amour de ce père céleste, qui n'aiment ni le prochain ni eux-mêmes que pour l'amour de lui, et qui ne soient qu'un cœur et une âme : dans cette divine société, n'est-il pas vrai que la bouche parlera sans cesse de l'abondance du cœur? Ils admireront le Très-Haut, ils aimeront le Très-Bon; ils chanteront ses louanges, ils le béniront pour tous ses bienfaits. Ils ne se borneront pas à l'aimer, ils l'annonceront à tous les peuples de l'univers; ils voudront redresser leurs frères, dès qu'ils les verront tentés, par l'orgueil ou par les passions grossières, d'abandonner le bien-aimé. Ils gémiront de voir le moindre refroidissement de l'amour. Ils passeront au delà des mers, jusqu'au bout de la terre, pour faire connaître et aimer le Père commun aux peuples égarés qui ont oublié sa grandeur. Qu'appelez-vous un culte extérieur, si celui-là n'en est pas un? Dieu serait alors *toutes choses en tous*[2]; il serait le roi, le père, l'ami universel; il serait la loi vivante des cœurs. On ne parlerait que de lui et pour lui; il serait consulté, cru et obéi. Hélas! si un roi mortel ou un vil père de famille s'attire par sa sagesse l'estime et la confiance de tous ses enfants, on ne voit à toute heure que les honneurs qui lui sont rendus; il ne faut point demander où est son culte, ni si on lui en doit un. Tout ce qu'on fait pour l'honorer, pour lui obéir et pour reconnaître ses grâces, est un culte continuel qui saute aux yeux. Que serait-ce donc si les hommes étaient possédés de l'amour de Dieu? Leur société serait un culte continuel, comme celui qu'on nous dépeint des bienheureux dans le ciel.

V. Il faudrait, dira-t-on, prouver qu'outre l'amour et les vertus qui en sont inséparables, l'homme doit à Dieu des cérémonies réglées et publiques; mais ces cérémonies ne sont point l'essentiel de la religion, qui consiste dans l'amour et dans les vertus. Ces cérémonies sont instituées, non comme étant l'effet essentiel de la religion, mais seulement pour être les signes qui servent à la montrer, à la nourrir en soi-même, et à la communiquer aux autres. Ces cérémonies sont, à l'égard de Dieu, ce que les marques de respect sont pour un père, que ses enfants saluent, embrassent et servent avec empressement; ou pour un roi qu'on harangue, qu'on met sur un trône, qu'on environne d'une certaine pompe, pour frapper l'imagination des peuples, et devant qui on se prosterne. N'est-il pas évident que les hommes attachés aux sens, et dont la raison est faible, ont encore plus de besoin d'un spectacle pour imprimer en eux le respect d'une majesté invisible et contraire à toutes leurs passions, que pour leur faire respecter une majesté visible qui éblouit leurs faibles yeux, et qui flatte leurs passions grossières? On sent la nécessité du spectacle d'une cour pour un roi, et on ne veut pas reconnaître la nécessité infiniment plus grande d'une pompe pour le culte divin. C'est ne connaître pas le besoin des hommes, et s'arrêter à l'accessoire après avoir admis le principal.

VI. Aussi voyons-nous que tous les peuples qui ont adoré quelque divinité ont fixé leur culte à quelques démonstrations extérieures, qu'on nomme des cérémonies. Dès que l'intérieur y est, il faut que l'extérieur l'exprime, et le communique dans toute la société. Le genre humain jusqu'à Moïse faisait des offrandes et des sacrifices. Moïse en a institué dans l'église judaïque. La chrétienne en a reçu de Jésus-Christ. Qu'on tue des animaux, qu'on brûle de l'encens, ou qu'on offre les fruits de la terre, qu'importe, pourvu que les hommes aient des signes par lesquels ils marquent leur amour pour Dieu? Tous les biens de la nature sont ses dons. On lui rend ce qu'on en a reçu, pour confesser qu'on le tient de lui. Par ces signes, on se rappelle la majesté de Dieu et ses bienfaits; on s'excite mutuellement à le prier, à le louer, à espérer en lui; on cherche une certaine uniformité de signes, qui représente l'union des cœurs, et qui empêche le désordre dans le culte commun. Quand Dieu n'a point réglé ces cérémonies par des lois écrites, les hommes ont suivi la tradition

[1] *Eccl.* III, 1.
[2] *I Cor.* XV, 28.

dès l'origine du genre humain. Quand Dieu a réglé ces cérémonies par des lois écrites, les hommes ont dû les observer inviolablement. Les protestants mêmes, qui ont tant critiqué nos cérémonies, n'ont pu s'empêcher d'en retenir beaucoup; tant il est vrai que les hommes en ont besoin. Il faut des cérémonies, non qui amusent, et où l'on prenne le change, mais qui aident à nous recueillir, et à rappeler le souvenir des grâces de Dieu. Voilà le vrai culte de Dieu. Quiconque le concevrait autrement le connaîtrait fort mal.

VII. On n'a qu'à comparer maintenant ces deux divers plans. Dans l'un, chacun reconnaissant le vrai Dieu l'honorerait intérieurement à sa mode, sans en donner aucun signe au reste des hommes : dans l'autre, on a un culte commun, par lequel chacun se recueille, nourrit son amour, édifie ses frères, annonce Dieu aux hommes qui l'ignorent ou qui l'oublient. Que ce spectacle est aimable et touchant! N'est-il pas clair que le second plan est mille fois plus digne de l'être infiniment parfait, et plus accommodé au besoin des hommes que le premier? Quiconque sera bien résolu à préférer Dieu à soi, et à porter le joug du Seigneur, n'hésitera jamais entre ces deux plans.

VIII. On objecte que Dieu est infiniment au-dessus de l'homme, qu'il n'y a aucune proportion entre eux, que Dieu n'a pas besoin de notre culte; qu'enfin ce culte d'une volonté bornée est indigne de l'être infini en perfection. Il est vrai que Dieu n'a aucun besoin de notre culte, sans lequel il est heureux, parfait, et se suffisant à lui-même : mais il peut vouloir ce culte, lequel, quoique imparfait, n'est pas indigne de lui; et ce ne peut être que pour ce culte qu'il nous a créés. Quand il s'agit de savoir ce qui convient ou ce qui ne convient pas à l'être infini, il ne faut pas le vouloir pénétrer par notre faible et courte raison. Le fini ne saurait comprendre l'infini. C'est de l'infini même qu'il faut apprendre ce qu'il peut vouloir, ou ne vouloir pas. Or le fait évident décide : d'un côté nous ne pouvons pas douter que l'être infini ne nous ait créés; de l'autre, nous voyons clairement qu'il ne peut point avoir eu, en nous créant, une fin plus noble et plus haute que celle de se faire connaître et aimer par nous. Il est inutile de dire que cette connaissance et cet amour borné sont une fin disproportionnée à la perfection infinie de Dieu. Quelque imparfaite que soit cette fin, elle est néanmoins sans doute la plus parfaite que Dieu ait pu se proposer en nous créant. Pour lever toute la difficulté, il faut distinguer ce que la créature peut faire, d'avec la complaisance que Dieu en tire. L'action de la créature qui connaît et qui aime Dieu est toujours nécessairement imparfaite, comme la créature même qui la produit; elle est toujours infiniment au-dessous de Dieu. Mais cette action de connaître et d'aimer Dieu est la plus noble et la plus parfaite opération que Dieu puisse tirer de sa créature, et qu'il puisse se proposer comme la fin de son ouvrage. Si Dieu ne pouvait tirer du néant aucune créature, qu'à condition d'en tirer quelque opération aussi parfaite que la Divinité, il ne pourrait jamais tirer du néant aucune créature; car il n'y en a aucune qui puisse produire aucune opération aussi parfaite que Dieu.

Le fait est néanmoins indubitable; savoir, que Dieu a tiré du néant des créatures : il faut donc évidemment qu'il se soit borné à tirer de ses créatures l'opération la plus noble et la plus parfaite que leur nature bornée et imparfaite peut produire. Or cette opération, la plus parfaite du genre humain, est la connaissance et l'amour de Dieu. Ce que Dieu tire de l'homme ne peut être qu'imparfait comme l'homme même, mais Dieu en tire ce que l'homme peut produire de plus parfait; et il suffit, pour l'accomplissement de l'ordre, que Dieu tire de sa créature ce qu'il en peut tirer de meilleur dans les bornes où il la fixe. Alors il est content de son ouvrage; sa puissance a fait ce que sa sagesse demande. Il se complaît dans sa créature, et c'est cette complaisance qui est sa véritable fin. Or cette complaisance n'est pas distinguée de lui; ainsi, à proprement parler, il est lui-même sa fin. L'action finie de la créature n'est que le sujet de sa complaisance; c'est sa sagesse en laquelle il se complaît; et cette complaisance est infiniment parfaite comme lui, puisqu'elle est infiniment juste et sage.

IX. Nous ne saurions douter que les hommes ne connaissent Dieu, et que plusieurs d'entre eux ne l'aiment, ou du moins ne désirent de l'aimer. Il est donc plus clair que le jour que Dieu a voulu se faire connaître et se faire aimer : car si Dieu n'avait pas voulu nous communiquer sa connaissance et son amour, nous ne pourrions jamais ni le connaître ni l'aimer. Je demande pourquoi est-ce que Dieu nous a donné cette capacité de le connaître et de l'aimer? Il est manifeste que c'est le plus précieux de tous ses dons. Nous l'a-t-il accordé d'une manière aveugle et sans raison, par pur hasard, sans vouloir que nous en fissions aucun usage? Il nous a donné des yeux corporels pour voir la lumière du jour. Croirons-nous qu'il nous a donné les yeux de l'esprit, qui sont capables de connaître son éternelle vérité, sans vouloir qu'elle soit connue de nous? J'avoue que nous ne pouvons ni connaître ni aimer infiniment l'infinie perfection. Notre plus haute connaissance demeurera toujours infiniment imparfaite, en comparaison

de l'être infiniment parfait. En un mot, quoique nous connaissions Dieu, nous ne pouvons jamais le comprendre; mais nous le connaissons tellement, que nous disons tout ce qu'il n'est point, et que nous lui attribuons les perfections qui lui conviennent, sans aucune crainte de nous tromper. Il n'y a aucun être dans la nature que nous confondions avec Dieu; et nous savons le représenter avec son caractère d'infini, qui est unique et incommunicable. Il faut que nous le connaissions bien distinctement, puisque la clarté de son idée nous force à le préférer à nous-mêmes. Une idée qui va jusqu'à détrôner le *moi* doit être bien puissante sur l'homme aveuglé et idolâtre de lui-même. Jamais idée ne fut si combattue, jamais idée ne fut si victorieuse. Jugeons de sa force par l'aveu qu'elle arrache de nous contre nous-mêmes. Rien n'est si étonnant que l'idée de Dieu, que je porte au fond de moi-même; c'est l'infini contenu dans le fini. Ce que j'ai au dedans de moi me surpasse sans mesure. Je ne comprends pas comment je puis l'avoir dans mon esprit; je l'y ai néanmoins. Il est inutile d'examiner comment je puis l'avoir, puisque je l'ai. Le fait est clair et décisif. Cette idée ineffaçable et incompréhensible de l'être divin est ce qui me fait ressembler à lui, malgré mon imperfection et ma bassesse. Comme il se connaît et s'aime infiniment, je le connais et l'aime selon ma mesure. Je ne puis connaître l'infini que par une connaissance finie, et je ne puis l'aimer que d'un amour fini comme moi; mais je le connais néanmoins comme étant infini, et je l'aime du plus grand amour dont il m'a rendu capable. Je voudrais ne pouvoir mettre aucune borne à mon amour pour une perfection qui n'est point bornée. Il est vrai, encore une fois, que cette connaissance et cet amour n'ont point une perfection égale à leur objet; mais l'homme, qui connaît et qui aime Dieu selon toute sa mesure de connaissance et d'amour, est incomparablement plus digne de cet être parfait que l'homme qui serait comme sans Dieu en ce monde, ne songeant ni à le connaître ni à l'aimer. Voilà deux divers plans de l'ouvrage de Dieu. L'un est aussi digne de sa sagesse et de sa bonté qu'on le peut concevoir; l'autre n'en est nullement digne, et n'a aucune fin raisonnable; il est facile de conclure quel est celui que Dieu a suivi.

X. L'homme, en se rabaissant, ne cherche que l'indépendance; c'est une humilité trompeuse et hypocrite. On veut s'exagérer à soi-même sa bassesse, son néant, et la disproportion infinie qui est entre Dieu et soi, pour secouer le joug de Dieu, et pour devenir une espèce de petite divinité à sa mode, en contentant toutes ses passions déréglées, et se faisant le centre de tout ce qui est autour de soi. On est ravi de mettre Dieu dans une supériorité et une disproportion infinie, où il ne daigne ni nous observer, ni nous rapporter à sa gloire, ni s'intéresser à nous, ni nous redresser, ni nous perfectionner, ni nous récompenser, ni nous punir. Mais ne voit-on pas que la distance infinie qui est entre Dieu et nous ne l'empêche point d'être sans cesse tout auprès et au dedans de nous, et que c'est même cette perfection, infiniment supérieure à la nôtre, qui le met en état de faire toutes choses en nous, et d'être plus près de nous que nous-mêmes? Comment veut-on que celui qui fait que nos yeux voient, que nos oreilles entendent, que notre esprit connaît, et que notre volonté aime, ne soit pas attentif à tout ce qu'il opère au dedans de nous? Comment peut-il ne s'intéresser pas à ce qu'il prend soin d'y faire à tout moment? Cette attention ne coûte rien à une intelligence et une bonté infinie. En elle tout est action, et tout est repos. Nous voudrions imaginer un Dieu si éloigné de nous, si hautain et si indifférent dans sa hauteur, qu'il ne daigne pas veiller sur les hommes, et que chacun, sans être gêné par ses regards, puisse vivre sans règle, au gré de son orgueil et de ses passions. En faisant semblant d'élever Dieu de la sorte, on le dégrade : car on en fait un Dieu indolent sur le bien et sur le mal, sur le vice et sur la vertu de ses créatures, sur le désordre du monde qu'il a formé. En faisant semblant de s'abaisser soi-même, on s'érige en divinité, on renverse toute subordination, on se donne toute licence, on se promet toute impunité, on veut se mettre au-dessus de sa raison même.

Encore une fois, comparez ces deux plans, dont l'un nous présente un Dieu sage, bon, vigilant, qui arrange, qui corrige, qui récompense, qui veut être connu, aimé, obéi; et dont l'autre nous présente un Dieu insensible à notre conduite, qui n'est touché ni de la vertu, ni du vice, ni de la raison suivie, ni de la raison violée par ses créatures; qui abandonne l'homme au gré de son orgueil insensé et de tous ses désirs brutaux; qui le néglige après l'avoir fait, et qui ne se soucie d'en être ni connu, ni aimé, quoiqu'il lui ait donné de quoi le connaître et de quoi l'aimer : comparez ces deux plans, et je vous défie de ne préférer pas le premier au second.

CHAPITRE II.

L'âme de l'homme est immortelle.

Cette question ne sera point difficile à éclaircir, dès qu'on voudra la réduire à ses bornes, et la séparer de ce qui va plus loin.

I. Il est vrai que l'âme de l'homme n'est point un être constant par soi-même, et qui ait une existence

nécessaire : il n'y a qu'un être qui ait l'existence par soi, qui ne puisse jamais la perdre, et qui la donne, comme il lui plaît, à tous les autres. Dieu n'aurait besoin d'aucune action pour anéantir l'âme de l'homme : il n'aurait qu'à laisser cesser un moment l'action par laquelle il continue sa création en chaque moment, pour la replonger dans l'abîme du néant d'où il l'a tirée ; comme un homme n'a besoin que de lâcher la main pour laisser tomber une pierre qu'il tient en l'air : elle tombe d'abord par son propre poids. La question qu'on peut faire raisonnablement ne consiste donc nullement à savoir si l'âme de l'homme peut être anéantie, en cas que Dieu le veuille ; il est manifeste qu'elle peut l'être, et il ne s'agit que de la volonté de Dieu à cet égard.

II. Il s'agit de savoir si l'âme a en soi des causes naturelles de destruction, qui fassent finir son existence après un certain temps ; et si on peut démontrer philosophiquement que l'âme n'a point en soi de telles causes. En voici la preuve négative. Dès qu'on a supposé la distinction très-réelle du corps et de l'âme, on est tout étonné de leur union ; et ce n'est que par la seule puissance de Dieu qu'on peut concevoir comment il a pu unir et faire opérer de concert ces deux natures si dissemblables. Les corps ne pensent point ; les âmes ne sont ni divisibles, ni étendues, ni figurées, ni revêtues des propriétés corporelles. Demandez à toute personne sensée si la pensée qui est en elle est ronde ou carrée, blanche ou jaune, chaude ou froide, divisible en six ou en douze morceaux : cette personne, au lieu de vous répondre sérieusement, se mettra à rire. Demandez-lui si les atomes dont son corps est composé sont sages ou fous, s'ils se connaissent, s'ils sont vertueux, s'ils ont de l'amitié les uns pour les autres, si les atomes ronds ont plus d'esprit et de vertu que les atomes carrés : cette personne rira encore, et ne pourra pas croire que vous lui parliez sérieusement. Allez plus loin : supposez des atomes de la figure qu'il lui plaira ; dites-lui qu'elle les subtilise tant qu'elle voudra, et demandez-lui s'il viendra enfin un moment où les atomes, après avoir été sans aucune connaissance, commenceront tout à coup à se connaître, à connaître tout ce qui les environne, et à dire en eux-mêmes : Je crois ceci, mais je ne crois pas cela ; j'aime un tel objet, et je hais l'autre : cette personne trouvera que vous lui faites des questions puériles ; elle en rira, comme des métamorphoses, ou des contes les plus extravagants. Le ridicule de ces questions montre parfaitement qu'il n'entre aucune des propriétés du corps dans l'idée que nous avons d'un esprit, et qu'il n'entre aucune des propriétés de l'esprit ou être pensant dans l'idée que nous avons du corps ou être étendu. La distinction réelle et l'entière dissemblance de nature de ces deux êtres étant ainsi établies, on ne doit nullement s'étonner que leur union, qui ne consiste que dans une espèce de concert ou de rapport mutuel entre les pensées de l'un ou les mouvements de l'autre, puisse cesser sans qu'aucun de ces deux êtres cesse d'exister : il faut au contraire s'étonner comment deux êtres de nature si dissemblable peuvent demeurer quelque temps dans ce concert d'opérations. A quel propos conclurait-on donc que l'un de ces deux êtres serait anéanti, dès que leur union, qui leur est si peu naturelle, viendrait à cesser ? Représentons-nous deux corps qui sont absolument de même nature ; séparez-les, vous ne détruisez ni l'un ni l'autre. Bien plus, l'existence de l'un ne peut jamais prouver l'existence de l'autre, et l'anéantissement de l'autre ne peut jamais prouver l'anéantissement du premier. Quoiqu'on les suppose semblables en tout, leur distinction réelle suffit pour démontrer qu'ils ne sont jamais l'un à l'autre une cause d'existence ou d'anéantissement : par la raison que l'un n'est pas l'autre, il peut exister ou être anéanti sans cet autre corps. Leur distinction fait leur indépendance mutuelle. Que si l'on doit raisonner ainsi de deux corps qu'on sépare, et qui sont entièrement de même nature, à combien plus forte raison doit-on raisonner de même d'un esprit et d'un corps dont l'union n'a rien de naturel, tant leurs natures sont dissemblables en tout ! D'un côté, la cessation d'une union si accidentelle à ces deux natures ne peut être ni à l'une ni à l'autre une cause d'anéantissement ; de l'autre, l'anéantissement même de l'un de ces deux êtres ne serait en aucune façon une raison ou cause d'anéantissement pour l'autre. Un être qui n'est nullement la cause de l'existence de l'autre ne peut pas être la cause de son anéantissement. Il est donc clair comme le jour que la désunion du corps et de l'âme ne peut opérer l'anéantissement ni de l'âme ni du corps, et que l'anéantissement même du corps n'opérerait rien pour faire cesser l'existence de l'âme.

III. L'union du corps et de l'âme ne consistant que dans un concert ou rapport mutuel entre les pensées de l'une et les mouvements de l'autre, il est facile de voir ce que la cessation de ce concert doit opérer. Ce concert n'est point naturel à ces deux êtres si dissemblables et si indépendants l'un de l'autre. Il n'y a même que Dieu qui ait pu, par une volonté purement arbitraire et toute-puissante, assujettir deux êtres, si divers en nature et en opérations, à ce concert pour opérer ensemble. Faites

cesser la volonté purement arbitraire et toute-puissante de Dieu, ce concert, pour ainsi dire si forcé, cesse aussitôt, comme une pierre tombe par son propre poids dès qu'une main ne la tient plus en l'air : chacune de ces deux parties rentre dans son indépendance naturelle d'opération à l'égard de l'autre. Il doit arriver de là que l'âme, loin d'être anéantie par cette désunion qui ne fait que la remettre dans son état naturel, est alors libre de penser indépendamment de tous les mouvements du corps; de même que je suis libre de marcher tout seul, comme il me plaît, dès qu'on m'a détaché d'un autre homme avec lequel une puissance supérieure me tenait enchaîné. La fin de cette union n'est qu'un dégagement et qu'une liberté, comme l'union n'était qu'une gêne et qu'un pur assujettissement : alors l'âme doit penser indépendamment de tous les mouvements du corps; comme on suppose, dans la religion chrétienne, que les anges, qui n'ont jamais été unis à des corps, pensent dans le ciel. Pourquoi donc craindrait-on l'anéantissement de l'âme dans cette désunion, qui ne peut opérer que l'entière liberté de ses pensées?

IV. De son côté, le corps n'est point anéanti. Il n'y a pas le moindre atome qui périsse. Il n'arrive, dans ce qu'on appelle *la mort,* qu'un simple dérangement d'organes; les corpuscules les plus subtils s'exhalent; la machine se dissout et se déconcerte : mais en quelque endroit que la corruption ou le hasard en écarte les débris, aucune parcelle ne cesse jamais d'exister; et tous les philosophes sont d'accord pour supposer qu'il n'arrive jamais dans l'univers l'anéantissement du plus vil et du plus imperceptible atome. A quel propos craindrait-on l'anéantissement de cette autre substance très-noble et très-pensante que nous appelons *l'âme?* Comment pourrait-on s'imaginer que le corps, qui ne s'anéantit nullement, anéantisse l'âme qui est plus noble que lui, qui lui est étrangère, et qui en est absolument indépendante? La désunion de ces deux êtres ne peut pas plus opérer l'anéantissement de l'un que de l'autre. On suppose sans peine que nul atome du corps n'est anéanti dans le moment de cette désunion des deux parties : pourquoi donc cherche-t-on avec tant d'empressement des prétextes pour croire que l'âme, qui est incomparablement plus parfaite, est anéantie? Il est vrai qu'en tout temps Dieu est tout-puissant pour l'anéantir, s'il le veut; mais il n'y a aucune raison de croire qu'il le veuille faire dans le temps de la désunion du corps, plutôt que dans le temps de l'union. Ce qu'on appelle *la mort* n'étant qu'un simple dérangement des corpuscules qui composent les organes, on ne peut pas dire que ce dérangement arrive dans l'âme comme dans le corps. L'âme, étant un être pensant, n'a aucune des propriétés corporelles : elle n'a ni parties ni figure, ni situation des parties entre elles, ni mouvement ou changement de situation. Ainsi nul dérangement ne peut lui arriver. L'âme, qui est le moi pensant et voulant, est un être simple, un en soi, et indivisible. Il n'y a jamais dans un même homme deux moi, ni deux moitiés du même moi. Les objets arrivent à l'âme par divers organes, qui font les différentes sensations : mais tous ces divers canaux aboutissent à un centre unique, où tout se réunit. C'est le moi qui est tellement un, que c'est par lui seul que chaque homme a une véritable unité, et n'est pas plusieurs hommes. On ne peut point dire de ce moi qui pense et qui veut qu'il a diverses parties jointes ensemble, comme le corps est composé de membres liés entre eux. Cette âme n'a ni figure, ni situation, ni mouvement local, ni couleur, ni chaleur, ni dureté, ni aucune autre qualité sensible. On ne la voit point, on ne l'entend point, on ne la touche point; on conçoit seulement qu'elle pense et veut, comme la nature du corps est d'être étendu, divisible et figuré. Dès qu'on suppose la réelle distinction du corps et de l'âme, il faut conclure sans hésiter que l'âme n'a ni composition, ni divisibilité, ni figure, ni situation de parties, ni par conséquent arrangement d'organes. Pour le corps, qui a des organes, il peut perdre cet arrangement de parties, changer de figure, et être déconcerté : mais pour l'âme, elle ne saurait jamais perdre cet arrangement qu'elle n'a pas, et qui ne convient point à sa nature.

V. On pourrait dire que l'âme n'étant créée que pour être unie avec le corps, elle est tellement bornée à cette société, que son existence empruntée cesse dès que sa société avec le corps finit. Mais c'est parler sans preuve et en l'air, que de supposer que l'âme n'est créée qu'avec une existence entièrement bornée au temps de sa société avec le corps. Où prend-on cette pensée bizarre, et de quel droit la suppose-t-on, au lieu de la prouver? Le corps est sans doute moins parfait que l'âme, puisqu'il est plus parfait de penser que de ne penser pas; nous voyons néanmoins que l'existence du corps n'est point bornée à la durée de sa société avec l'âme : après que la mort a rompu cette société, le corps existe encore jusque dans les moindres parcelles. On voit seulement deux choses. L'une est que le corps se divise et se dérange; c'est ce qui ne peut arriver à l'âme, qui est simple, indivisible et sans arrangement : l'autre est que le corps ne se meut plus avec dépendance des pensées

de l'âme. Ne faut-il pas conclure que tout de même, à plus forte raison, l'âme continue à exister de son côté, et qu'elle commence alors à penser indépendamment des opérations du corps? L'opération suit l'être, comme tous les philosophes en conviennent. Ces deux natures sont indépendantes l'une de l'autre, tant en nature qu'en opération. Comme le corps n'a pas besoin des pensées de l'âme pour être mu, l'âme n'a aucun besoin des mouvements du corps pour penser. Ce n'était que par accident que ces deux êtres si dissemblables et si indépendants étaient assujettis à opérer de concert : la fin de leur société passagère les laisse opérer librement chacun selon sa nature, qui n'a aucun rapport à celle de l'autre.

VI. Enfin il ne s'agit que de savoir si Dieu, qui est le maître d'anéantir l'âme de l'homme, ou de continuer sans fin son existence, a voulu cet anéantissement ou cette conservation. Il n'y a nulle apparence de croire qu'il veuille anéantir les âmes, lui qui n'anéantit pas le moindre atome dans tout l'univers; il n'y a nulle apparence qu'il veuille anéantir l'âme dans le moment où il la sépare du corps, puisqu'elle est un être entièrement étranger à ce corps, et indépendant de lui. Cette séparation n'étant que la fin d'un assujettissement à un certain concert d'opérations avec le corps, il est manifeste que cette séparation est la délivrance de l'âme, et non la cause de son anéantissement. Il faut néanmoins avouer que nous devrions croire cet anéantissement si extraordinaire et si difficile à comprendre, supposé que Dieu lui-même nous l'apprît par sa parole. Ce qui dépend de sa volonté arbitraire ne peut nous être découvert que par lui. Ceux qui veulent croire la mortalité de l'âme, contre toute vraisemblance, doivent nous prouver que Dieu a parlé pour nous en assurer. Ce n'est nullement à nous à leur prouver que Dieu ne veut point faire cet anéantissement; il nous suffit de supposer que l'âme de l'homme, qui est le plus parfait des êtres que nous connaissons après Dieu, doit sans doute beaucoup moins perdre son existence que les autres vils êtres qui nous environnent : or l'anéantissement du moindre atome est sans exemple dans tout l'univers depuis la création; donc il nous suffit de supposer que l'âme de l'homme est, comme le moindre atome, hors de tout danger d'être anéantie. Voilà le préjugé le plus raisonnable, le plus constant, le plus décisif. C'est à nos adversaires à venir nous en déposséder par des preuves claires et décisives. Or ils ne peuvent jamais le prouver que par une déclaration positive de Dieu même. Quand un homme doit très-vraisemblablement avoir pensé en faveur de son ami intime ce qu'il pense en toute occasion en faveur des derniers d'entre les hommes qui lui sont les plus indifférents, chacun est en droit de croire qu'il pense de même pour cet intime ami, à moins qu'il ne déclare le contraire. De plus, sa volonté libre et purement arbitraire ne peut être connue que par lui seul. Quand je suis libre de sortir de ma chambre ou d'y demeurer, il n'y a que moi qui puisse apprendre à mes domestiques la résolution libre que j'ai prise là-dessus pour l'un ou pour l'autre parti. Il est donc manifeste que nos adversaires devraient nous prouver par quelque déclaration de Dieu même, qu'il eût fait contre l'âme de l'homme une exception toute singulière à sa loi générale de n'anéantir aucun être, et de conserver l'existence du moindre atome. Qu'on se taise donc, ou qu'on nous montre une déclaration de Dieu pour cette exception de sa loi générale.

VII. Nous produisons le livre qui porte toutes les marques de divinité, puisque c'est lui qui nous a appris à connaître et à aimer souverainement le vrai Dieu. C'est dans ce livre que Dieu parle si bien en dieu, quand il dit : *Je suis celui qui est.* Nul autre livre n'a peint Dieu d'une manière digne de lui. Les dieux d'Homère sont l'opprobre et la dérision de la Divinité. Le livre que nous avons en main, après avoir montré Dieu tel qu'il est, nous enseigne le seul culte digne de lui. Il ne s'agit point de l'apaiser par le sang des victimes : il faut l'aimer plus que soi; il faut ne s'aimer plus que pour lui, et que de son amour; il faut se renoncer pour lui, et préférer sa volonté à la nôtre; il faut que son amour opère en nous toutes les vertus, et n'y souffre aucun vice. C'est ce renversement total du cœur de l'homme que l'homme n'aurait jamais pu imaginer : il n'aurait jamais inventé une telle religion, qui ne lui laisse pas même sa pensée et son vouloir, et qui le fait être tout à autrui. Lors même qu'on lui propose cette religion avec la plus suprême autorité, son esprit ne peut la concevoir, sa volonté se révolte, et tout son fond est irrité. Il ne faut pas s'en étonner, puisqu'il s'agit de démontrer tout l'homme, de dégrader le moi, de briser cette idole, de former un homme nouveau, et de mettre Dieu en la place du moi, pour en faire la source et le centre de tout notre amour. Toutes les fois que l'homme inventera une religion, il la fera bien différente; l'amour-propre la dictera; il la fera toute pour lui; et celle-ci ne lui laisse rien. Celle-ci est néanmoins si juste, que ce qui nous soulève le plus contre elle est précisément ce qui doit le plus nous convaincre de sa vérité. Dieu tout, à qui tout est dû; et la créature rien, à qui rien ne doit demeurer qu'en Dieu, et pour Dieu. Toute religion

qui ne va pas jusque là est indigne de Dieu, ne redresse point l'homme, et porte un caractère de fausseté tout manifeste. Il n'y a sur la terre qu'un seul livre original qui fasse consister la religion à aimer Dieu plus que soi, et à se renoncer pour lui : les autres qui répètent cette grande vérité l'ont tirée de celui-ci. Toute vérité nous est enseignée dans cette vérité fondamentale. Le livre qui a fait connaître ainsi au monde le tout de Dieu, le rien de l'homme, avec le culte de l'amour, ne peut être que divin. Ou il n'y a aucune religion, ou celle-là est la seule véritable. De plus, ce livre si divin par sa doctrine est plein de prophéties dont l'accomplissement saute aux yeux du monde entier, comme la réprobation du peuple juif, et la vocation des peuples idolâtres au culte du vrai Dieu par le Messie. D'ailleurs ce livre est autorisé par des miracles innombrables, faits au grand jour, en divers siècles, à la vue des plus grands ennemis de la religion. Enfin, ce livre a fait tout ce qu'il dit; il a changé la face du monde; il a peuplé les déserts de solitaires qui ont été des anges dans des corps mortels; il a fait fleurir, jusque dans le monde le plus impie et le plus corrompu, les vertus les plus pénibles et les plus aimables : il a persuadé à l'homme idolâtre de soi de se compter pour rien, et d'aimer seulement un être invisible. Un tel livre doit être lu, comme s'il était descendu du ciel sur la terre. C'est ce livre où Dieu nous déclare une vérité qui est déjà si vraisemblable par elle-même. Le même Dieu tout bon et tout-puissant, qui pourrait seul nous ôter la vie éternelle, nous la promet; c'est par l'attente de cette vie sans fin qu'il a appris à tant de martyrs à mépriser la vie courte, fragile et misérable de leurs corps.

VIII. N'est-il pas naturel que Dieu, qui éprouve dans cette courte vie chaque homme pour le vice et pour la vertu, et qui laisse souvent les impies achever leur cours dans la prospérité, pendant que les justes vivent et meurent dans le mépris et dans la douleur, réserve à une autre vie le châtiment des uns et la récompense des autres? C'est ce que le livre divin nous enseigne. Merveilleuse et consolante conformité entre les oracles de l'Écriture et la vérité que nous portons empreinte au fond de nous-mêmes! Tout est d'accord, la philosophie, l'autorité suprême des promesses, le sentiment intime de la vérité dans nos cœurs.

D'où vient donc que les hommes sont si indociles et si incrédules sur l'heureuse nouvelle de leur immortalité? Les impies leur disent qu'ils sont sans espérance, et qu'ils vont être abîmés dans peu de jours à jamais dans le gouffre du néant : ils s'en réjouissent; ils triomphent de leur prochaine extinction, eux qui s'aiment si éperdument : ils sont charmés de cette doctrine pleine d'horreur. Ils ont un goût de désespoir. D'autres leur disent qu'ils ont une ressource de vie éternelle, et ils s'irritent contre cette ressource; elle les aigrit; ils craignent d'en être convaincus. Ils tournent toute leur subtilité à chicaner contre ces preuves décisives. Ils aiment mieux périr en se livrant à leur orgueil insensé et à leurs passions brutales, que vivre éternellement, en se contraignant pour embrasser la vertu. O frénésie monstrueuse! ô amour-propre extravagant, qui se tourne contre soi-même! O homme devenu ennemi de soi, à force de s'aimer sans règle!

CHAPITRE III.

Du libre arbitre de l'homme.

Cette question sera bientôt décidée, si on veut l'examiner avec la même modération et aussi sobrement qu'on examine toutes les questions les plus importantes dans l'usage de la vie humaine.

I. Il ne s'agit point d'examiner si Dieu n'aurait pas pu créer l'homme sans lui donner la liberté, et en le nécessitant à vouloir toujours le bien, comme on suppose dans le christianisme que les bienheureux dans le ciel sont sans cesse nécessités à aimer Dieu. Qui est-ce qui peut douter que Dieu n'ait été le maître absolu de créer d'abord les hommes dans cet état, et de les y fixer à jamais?

II. J'avoue qu'on ne peut point démontrer par la nature de notre âme, ni par les règles de l'ordre suprême, que Dieu n'ait point mis tout le genre humain dans cet état d'une heureuse et sainte nécessité. Il faut convenir qu'il n'y a qu'une volonté entièrement libre et arbitraire en Dieu qui ait décidé pour faire l'homme libre, c'est-à-dire exempt de toute nécessité, sans le fixer dans une heureuse nécessité de vouloir toujours le bien.

III. Ce qui décide est la conviction intime où nous sommes sans cesse de notre liberté. Notre raison ne consiste que dans nos idées claires. Nous ne pouvons que les consulter attentivement, pour conclure qu'une proposition est vraie ou fausse. Il ne dépend pas de nous de croire que le oui est le non, qu'un cercle est un triangle, qu'une vallée est une montagne, que la nuit est le jour. D'où vient qu'il nous est absolument impossible de confondre ces choses? C'est que l'exercice de la raison se réduit à consulter nos idées; et que l'idée d'un cercle est absolument différente de celle d'un triangle; que celle d'une vallée exclut celle d'une montagne; et que celle du jour est opposée à celle de la nuit. Raisonnez tant qu'il vous plaira, je vous défie de former aucun doute

sérieux contre aucune de vos idées claires. Vous ne jugez jamais d'aucune d'elles, mais c'est par elles que vous jugez, et elles sont la règle immuable de tous vos jugements. Vous ne vous trompez qu'en ne les consultant pas avec assez d'exactitude. Si vous n'affirmiez que ce qu'elles présentent, si vous ne niiez que ce qu'elles excluent avec clarté, vous ne tomberiez jamais dans la moindre erreur : vous suspendriez votre jugement, dès que l'idée que vous consulteriez ne vous paraîtrait pas assez claire; et vous ne vous rendriez jamais qu'à une clarté invincible. Encore une fois, tout l'exercice de la raison se réduit à cette consultation d'idées. Ceux qui rejettent spéculativement cette règle ne s'entendent pas eux-mêmes, et suivent sans cesse, par nécessité, dans la pratique, ce qu'ils rejettent dans la spéculation. Le principe fondamental de toute raison étant posé, je soutiens que notre libre arbitre est une de ces vérités dont tout homme qui n'extravague pas a une idée si claire, que l'évidence en est invincible. On peut bien disputer du bout des lèvres, et par passion, contre cette vérité, dans une école, comme les pyrrhoniens ont disputé ridiculement sur la vérité de leur propre existence, pour douter de tout sans exception; mais on peut dire de ceux qui contestent le libre arbitre ce qui a été dit des pyrrhoniens : C'est une secte, non de philosophes, mais de menteurs. Ils se vantent de douter, quoique le doute ne soit nullement en leur pouvoir. Tout homme sensé, qui se consulte et qui s'écoute, porte au dedans de soi une décision invincible en faveur de sa liberté. Cette idée nous représente qu'un homme n'est coupable que quand il fait ce qu'il peut s'empêcher de faire, c'est-à-dire ce qu'il fait par le choix de sa volonté, sans y être déterminé inévitablement et invinciblement par quelque autre cause distinguée de sa volonté. Voilà, dit saint Augustin [1], une vérité pour l'éclaircissement de laquelle on n'a aucun besoin d'approfondir les raisonnements des livres. C'est ce que la nature crie; c'est ce qui est empreint au fond de nos cœurs par la libéralité de la nature, c'est ce qui est plus clair que le jour; c'est ce que tous les hommes connaissent, depuis l'école où les enfants apprennent à lire jusqu'au trône du sage Salomon; c'est ce que les bergers chantent sur les montagnes, c'est ce que les évêques enseignent dans les lieux sacrés, et ce que le genre humain annonce dans tout l'univers.

Le doute ne saurait être plus sincère et plus sérieux sur la liberté que sur l'existence des corps qui nous environnent. Dans la dispute, l'imagination s'échauffe; on s'impose à soi-même; on se fait accroire qu'on doute, et on embrouille, à force de vains sophismes, les vérités les plus palpables : mais dans la pratique on suppose la liberté, comme on suppose qu'on a des bras, des jambes, un corps, et qu'on est environné d'autres corps contre lesquels il ne faut pas aller choquer le sien. Raisonnez tant qu'il vous plaira sur vos idées claires; il faut ou les suivre sans crainte de se tromper, ou être absolument pyrrhonien. Le doute universel est insoutenable. Quand même nos idées claires devraient nous tromper, il est inutile de délibérer pour savoir si nous les suivrons, ou si nous ne les suivrons pas : leur évidence est invincible, elle entraîne notre jugement; et si elles nous trompent, nous sommes dans une nécessité invincible d'être trompés. En ce cas, nous ne nous trompons pas nous-mêmes; c'est une puissance supérieure à la nôtre qui nous trompe et qui nous dévoue à l'erreur. Que pouvons-nous faire sinon suivre notre raison? Et si c'est elle-même qui nous trompe, qui est-ce qui nous détrompera? avons-nous au dedans de nous une autre raison supérieure à notre raison même, par le secours de laquelle nous puissions nous défier d'elle et la redresser? Cette raison se réduit à nos idées, que nous consultons et comparons ensemble. Pouvons-nous, par le secours de nos seules idées, mettre en doute nos idées mêmes? Avons-nous une seconde raison pour corriger en nous la première? Non, sans doute. Nous pouvons bien suspendre notre conclusion quand ces idées sont obscures, et quand leur obscurité nous laisse en suspens : mais quand elles sont claires comme cette vérité, *deux et deux font quatre*, le doute serait non un usage de la raison, mais un délire. Si c'est se tromper que de suivre une raison qui par son évidence nous entraîne invinciblement, c'est l'être infiniment parfait qui nous trompe, et qui a tort. Nous faisons notre devoir en nous laissant tromper; et nous aurions tort en résistant à cette évidence, qui nous subjuguerait enfin malgré nos vaines résistances; et je soutiens, avec saint Augustin, que la vérité du libre arbitre et son exercice journalier est d'une évidence si intime et si invincible, que nul homme qui ne rêve pas n'en saurait douter dans la pratique.

IV. Venons aux exemples familiers qui rendront cette vérité sensible. Donnez-moi un homme qui fait le profond philosophe, et qui nie le libre arbitre : je ne disputerai point contre lui; mais je le mettrai à l'épreuve dans les plus communes occasions de la vie, pour le confondre par lui-même. Je suppose que la femme de cet homme lui est infidèle, que son fils lui désobéit et le méprise, que son ami le trahit,

[1] *De duab. Anim. contra Manich.* cap. x, xi, n° 14, 15; t. VIII.

que son domestique le vole; je lui dirai, quand il se plaindra d'eux : Ne savez-vous pas qu'aucun d'eux n'a tort, et qu'ils ne sont pas libres de faire autrement? Ils sont, de votre propre aveu, aussi invinciblement nécessités à vouloir ce qu'ils veulent, qu'une pierre l'est à tomber quand on ne la soutient pas. Croyez-vous que cet homme prenne une telle raison en payement? Croyez-vous qu'il excusera l'infidélité de sa femme, l'insolence et l'ingratitude de son fils, la trahison de son ami, et le vol de son domestique? N'est-il pas certain que ce bizarre philosophe, qui ose nier le libre arbitre dans l'école, le supposera comme indubitable dans sa maison, et qu'il ne sera pas moins implacable contre ces personnes, que s'il avait soutenu toute sa vie le dogme de la plus grande liberté? Il est donc visible que cette philosophie n'en est pas une, et qu'elle se dément elle-même sans aucune pudeur. Allez plus loin. Dites à cet homme que le public le blâme sur une telle action dont on lui impute le tort; il vous répondra, pour se justifier, qu'il n'a pas été libre de l'éviter, et il ne doutera nullement qu'il ne soit excusé aux yeux du monde entier, pourvu qu'il prouve qu'il a agi non par choix, mais par pure nécessité. Vous voyez donc que cet ennemi imaginaire du libre arbitre est réduit à le supposer dans la pratique, lors même qu'il fait semblant de ne le croire pas.

V. Il est vrai qu'il y a certaines actions que nous ne sommes pas libres de faire, et que nous évitons par nécessité. Alors nous n'avons aucun motif ou raison de vouloir, qui puisse toucher notre entendement, le mettre en suspens, et nous faire entrer dans une sérieuse délibération pour savoir s'il convient de faire une telle action, ou de l'éviter. C'est ainsi qu'un homme sain de corps et d'esprit, vertueux et plein de religion, n'est pas libre de se jeter par la fenêtre, de courir tout nu par les rues, et de tuer ses enfants. En cet état, il ne peut avoir ni aucune raison de vouloir faire ces actions, ni sujet de délibérer, ni indifférence réelle de volonté à cet égard. Ainsi il n'est pas libre de faire ces actions. Il ne pourrait y avoir qu'une mélancolie folle, ou un désespoir semblable à celui de divers païens, qui pourrait jeter un homme dans une telle extrémité : mais comme nous sentons en nous une vraie impuissance de faire des actions si insensées pendant que nous avons l'usage de notre raison, nous sentons au contraire que nous sommes libres à l'égard de tous les partis sur lesquels nous délibérons sérieusement. En effet, rien ne serait plus ridicule que de délibérer, si nous n'avions point à choisir, et si nous étions toujours invinciblement déterminés à un seul parti. Nous délibérons néanmoins très-souvent et nous ne saurions douter que nos délibérations ne soient très-bien fondées toutes les fois qu'elles roulent sur plusieurs partis qui ont tous leur apparence de bien, et leurs motifs pour nous attirer. Donc il faut croire que toute la vie des hommes se passe, comme dans la pure illusion d'un songe, dans des délibérations qui ne sont qu'un jeu d'enfants; ou bien il faut conclure que nous sommes libres dans les cas ordinaires où tout le genre humain délibère et croit décider. C'est ainsi que je me détermine moi-même pour me lever ou pour demeurer assis, pour parler ou pour me taire, pour retarder mon repas ou pour le faire sans retardement. C'est sur de telles choses qu'il est impossible à l'homme de mettre sérieusement en doute l'exercice de sa liberté.

VI. Il faut encore avouer que l'homme n'est libre ni à l'égard du bien pris en général, ni à l'égard du souverain bien clairement connu. La liberté consiste dans une espèce d'équilibre de la volonté entre deux partis. L'homme ne peut choisir qu'entre des objets dignes de quelque choix et de quelque amour en eux-mêmes, et qui font une espèce de contre-poids entre eux. Il faut de part et d'autre des raisons vraies ou apparentes de vouloir : c'est ce qu'on appelle des motifs. Or il n'y a que des biens vrais ou apparents qui excitent la volonté; car le mal, en tant que mal, sans aucun mélange de bien, est un néant dépourvu de toute amabilité. Il faut donc que l'exercice de la liberté soit fondé sur une espèce de contre-poids qui se trouve entre les divers biens proposés. Il faut que l'entendement et la volonté soient en balance entre ces biens vrais ou apparents. Or il est manifeste que quand vous mettez d'un côté le bien considéré en général, c'est-à-dire la totalité des biens sans exception, vous ne pouvez mettre de l'autre côté de la balance que le néant de tout bien; et que la volonté ne peut ni se trouver dans aucune suspension, ni délibérer sérieusement entre tout et rien. De plus, si on suppose le souverain bien présent et clairement connu, on ne saurait lui opposer aucun autre bien qui fasse aucun contre-poids. L'infini emporte sans doute la balance contre le fini. La disproportion est infinie. L'entendement ne peut ni douter, ni hésiter, ni suspendre un seul moment sa décision. La volonté est ravie et entraînée. La délibération en ce cas ne serait pas une délibération, ce serait un délire; et le délire est impossible dans un état où l'on suppose la suprême vérité et bonté très-clairement présente et connue. On ne peut donc hésiter sur le bien suprême qu'en ne le connaissant que d'une connaissance superficielle, imparfaite et confuse qui le ra-

baisse jusqu'à le faire comparer aux biens qui lui sont infiniment inférieurs. Alors l'obscurité de ce grand objet, et l'éloignement dans lequel on le considère, fait une espèce de compensation avec la petitesse de l'objet fini qui se trouve présent et sensible. Dans cette fausse égalité, l'homme délibère, choisit, et exerce sa liberté entre deux biens infiniment inégaux. Mais si le bien suprême venait à se montrer tout à coup avec évidence, avec son attrait infini et tout-puissant, il ravirait d'abord tout l'amour de la volonté, et il ferait disparaître tout autre bien, comme le grand jour dissipe les ombres de la nuit. Il est aisé de voir que dans le cours de cette vie la plupart des biens qui se présentent à nous sont, ou si médiocres en eux-mêmes, ou si obscurcis, qu'ils nous laissent en état de les comparer. C'est par cette comparaison que nous délibérons pour choisir; et quand nous délibérons, nous sentons par conscience intime que nous sommes les maîtres de choisir, parce que la vue d'aucun de ces biens n'est assez puissante pour détruire tout contre-poids, et pour entraîner invinciblement notre volonté. C'est dans le contre-poids des biens opposés que la liberté s'exerce.

VII. Otez cette liberté, toute la vie humaine est renversée, et il n'y a plus aucune trace d'ordre dans la société. Si les hommes ne sont pas libres dans ce qu'ils font de bien et de mal, le bien n'est plus bien, et le mal n'est plus mal. Si une nécessité inévitable et invincible nous fait vouloir tout ce que nous voulons, notre volonté n'est pas plus responsable de son vouloir qu'un ressort de machine n'est responsable du mouvement qui lui est inévitablement et invinciblement imprimé. En ce cas, il est ridicule de s'en prendre à la volonté, qui ne veut qu'autant qu'une autre cause distinguée d'elle la fait vouloir. Il faut remonter tout droit à cette cause, comme je remonte à la main qui remue un bâton pour me frapper, sans m'arrêter au bâton, qui ne me frappe qu'autant que cette main le pousse. Encore une fois, ôtez la liberté, vous ne laissez sur la terre ni vice, ni vertu, ni mérite. Les récompenses sont ridicules, et les châtiments sont injustes et odieux. Chacun ne fait que ce qu'il doit, puisqu'il agit selon la nécessité. Il ne doit ni éviter ce qui est inévitable, ni vaincre ce qui est invincible. Tout est dans l'ordre; car l'ordre est que tout cède à la nécessité. Qu'y a-t-il donc de plus étrange que de vouloir contredire ses propres idées, c'est-à-dire la voix de la raison, et que de s'obstiner à soutenir ce qu'on est contraint de démentir sans cesse dans la pratique, pour établir une doctrine qui renverse tout ordre et toute police, qui confond le vice et la vertu, qui autorise toute infamie monstrueuse, qui éteint toute pudeur et tout remords, qui dégrade et qui défigure sans ressource tout le genre humain? Pourquoi veut-on étouffer ainsi la voix de la raison? C'est pour secouer le joug de la religion, c'est pour alléguer une impuissance flatteuse en faveur du vice contre la vertu. Il n'y a que l'orgueil et les passions les plus déréglées qui puissent pousser l'homme jusqu'à un si violent excès contre sa propre raison. Mais cet excès lui-même doit ouvrir les yeux à l'homme qui y tombe. L'homme ne doit-il pas se défier de son cœur corrompu, et se récuser soi-même pour juge, dès qu'il aperçoit que le goût effréné du mal le porte jusqu'à se contredire soi-même, et à nier sa propre liberté, dont la conviction intime le surmonte à tout moment? Une doctrine si énorme et si emportée (comme parle Cicéron de celle des épicuriens) ne doit point être examinée dans l'école, mais punie par les magistrats.

VIII. On demande comment est-ce que l'être infiniment parfait, qui tend toujours, selon sa nature, à la plus haute perfection de son ouvrage, a pu créer des volontés libres, c'est-à-dire laissées à leur propre choix entre le bien et le mal, entre l'ordre et le renversement de l'ordre? Pourquoi les aurait-il abandonnées à leur propre faiblesse, prévoyant que l'usage qu'elles en feraient serait celui de se perdre, et de dérégler tout l'ouvrage divin?

Je réponds que ce qu'on veut nier est incontestable. D'un côté, on avoue qu'il y a un être infiniment parfait qui a créé les hommes; d'un autre côté, la nature entière crie que nos volontés sont libres. Qu'on me montre l'homme qui n'a pas de honte de le nier, je le lui ferai affirmer trente fois par jour dans toutes les affaires les plus sérieuses : la vérité lui échappera malgré lui, tant il en est plein, lors même qu'il veut la combattre. Il est donc évident que l'être infiniment parfait nous a créés avec des volontés libres. Le fait, clair comme le jour, est décisif. On a beau subtiliser pour prouver que l'être infiniment parfait n'a pas pu mettre cette imperfection et cette source de désordre dans son ouvrage : la réponse est courte et tranchante. L'être infiniment parfait sait beaucoup mieux que nous ce qui convient à sa perfection infinie; or il est évident que l'homme, qui est son ouvrage, est libre, et on ne peut le nier sans contredire sa propre raison : donc l'être infiniment parfait a trouvé que la liberté de l'homme pouvait s'accorder avec l'infinie perfection du Créateur. Il faut donc que l'intelligence finie se taise et s'humilie, quand l'être infiniment parfait décide dans la pratique toute la

question. Sans doute il n'a pas violé l'ordre : or est-il qu'il a fait l'homme libre, puisque l'homme ne peut lui-même étouffer la voix de son cœur sur la liberté : donc Dieu a pu faire l'homme libre sans violer l'ordre. Si l'homme borné ne peut pas comprendre comment cette liberté, source de tout désordre, peut s'accorder avec l'ordre suprême dans l'ouvrage de Dieu, il n'a qu'à croire humblement ce qu'il n'entend pas : c'est sa raison même qui le tient sans cesse subjugué par cette impression invincible de son libre arbitre. Quand même il ne pourrait pas comprendre par sa raison une vérité dont sa raison ne souffre aucun doute, il faudrait regarder cette vérité comme tant d'autres de l'ordre naturel, qu'on ne peut ni éclaircir ni révoquer en doute sérieux ; comme, par exemple, la vérité de la matière, qu'on ne peut supposer ni composée d'atomes, ni divisible à l'infini, sans des difficultés insurmontables.

IX. Il y a une extrême différence entre la perfection de l'ouvrier et celle de l'ouvrage. L'ouvrier ne peut rien faire qu'avec une perfection infinie, puisqu'il ne peut jamais se dégrader, et rien perdre de ce qu'il est ; mais l'ouvrage de l'ouvrier infiniment parfait ne peut jamais avoir qu'une perfection finie. Si l'ouvrage avait une infinie perfection, il serait l'ouvrier même ; car il n'y a que Dieu seul qui puisse être infiniment parfait. Rien ne peut être égal à lui, rien ne peut même être qu'infiniment au-dessous de lui : de là il faut conclure que, nonobstant sa toute-puissance, il ne peut rien produire hors de lui qui ne soit infiniment imparfait, c'est-à-dire infiniment inférieur à sa suprême perfection. Pour concevoir ce que Dieu peut produire hors de lui, il faut se le représenter comme voyant des degrés infinis de perfection au-dessous de la sienne. En quelque degré qu'il s'arrête, il en trouve d'infinis en remontant vers lui et en descendant au-dessous de lui. Ainsi il ne peut fixer son ouvrage à aucun degré qui n'ait une infériorité infinie à son égard. Tous ces divers degrés sont plus ou moins élevés les uns à l'égard des autres ; mais tous sont infiniment inférieurs à l'Être suprême. Ainsi on se trompe manifestement quand on veut s'imaginer que l'être infiniment parfait se doit à lui-même, pour la conservation de sa perfection et de son ordre, de donner à son ouvrage le plus grand ordre et la plus haute perfection qu'il peut lui donner. Il est certain, tout au contraire, que Dieu ne peut jamais fixer aucun ouvrage à un degré certain de perfection, sans l'avoir pu mettre à un autre degré supérieur d'ordre et de perfection, en remontant toujours vers l'infini, qui est lui-même. Ainsi il est certain que Dieu, loin de vouloir toujours le plus haut degré d'ordre et de perfection, ne peut jamais aller jusqu'au plus haut degré, et qu'il s'arrête toujours à un degré inférieur à d'autres qui remontent sans cesse vers l'infini. Faut-il donc s'étonner si Dieu n'a pas fait la volonté de l'homme aussi parfaite qu'il aurait pu la faire ? il est vrai qu'il aurait pu la faire d'abord impeccable, bienheureuse, et dans l'état des esprits célestes. En cet état, les hommes auraient été, je l'avoue, plus parfaits et plus participants de l'ordre suprême. Mais l'objection qu'on fait resterait toujours tout entière, puisqu'il y a encore, au-dessus des esprits célestes qui sont bornés, des degrés infinis de perfection, en remontant vers Dieu, dans lesquels le Créateur aurait pu créer des êtres supérieurs aux anges. Il faut donc ou conclure que Dieu ne peut rien faire hors de lui, parce que tout ce qu'il ferait serait infiniment au-dessous de lui, et par conséquent infiniment imparfait ; ou avouer de bonne foi que Dieu, en faisant son ouvrage, ne choisit jamais le plus haut de tous les degrés d'ordre et de perfection. Cette vérité suffit seule pour faire évanouir l'objection. Dieu, il est vrai, aurait fait l'homme plus parfait et plus participant de son ordre suprême, en le faisant d'abord impeccable et bienheureux, qu'en le faisant libre ; mais il ne l'a pas voulu, parce que son infinie perfection ne l'assujettit nullement à donner toujours un degré de perfection, sans qu'il y en ait d'autres à l'infini au-dessus de lui. Chaque degré a un ordre et une perfection digne du Créateur, quoique les degrés supérieurs en aient davantage. L'homme libre est bon en soi, conforme à l'ordre, et digne de Dieu, quoique l'homme impeccable soit encore meilleur.

X. Dieu, en faisant l'homme libre, ne l'a point abandonné à lui-même. Il l'éclaire par la raison. Il est lui-même au dedans de l'homme pour lui inspirer le bien, pour lui reprocher jusqu'au moindre mal, pour l'attirer par ses promesses, pour le retenir par ses menaces, pour l'attendrir par son amour. Il nous pardonne, il nous redresse, il nous attend, il souffre nos ingratitudes et nos mépris, il ne se lasse point de nous inviter jusqu'au dernier moment, et la vie entière est une grâce continuelle. J'avoue que quand on se représente des hommes sans liberté pour le bien, à qui Dieu demande des vertus qui leur sont impossibles, cet abandon de Dieu fait horreur ; il est contraire à son ordre et à sa bonté : mais il n'est point contraire à l'ordre que Dieu ait laissé au choix de l'homme secouru par sa grâce, de se rendre heureux par la vertu ou malheureux par le péché ; en sorte que, s'il est privé

de la récompense céleste, c'est qu'il l'a rejetée lorsqu'elle était pour ainsi dire dans ses mains. En cet état, l'homme ne souffre aucun mal que celui qu'il se fait lui-même, étant pleinement maître de se procurer le plus grand des biens.

XI. Dieu, en faisant l'homme libre, lui a donné un merveilleux trait de ressemblance avec la Divinité, dont il est l'image. C'est une merveilleuse puissance dans l'être dépendant et créé, que sa dépendance n'empêche point sa liberté, et qu'il puisse se modifier comme il lui plaît. Il se fait bon ou mauvais à son choix; il tourne sa volonté vers le bien ou vers le mal, et il est, comme Dieu, maître de son opération intime; il a même, comme Dieu, un mélange de liberté pour certains biens, et de nécessité pour d'autres. Comme Dieu est nécessité de s'aimer et de n'aimer jamais que le bien, l'homme ne peut aimer que ce qui a quelque degré de bien; et il aime Dieu nécessairement, dès qu'il le connaît en pleine évidence. D'un autre côté, Dieu, infiniment supérieur à tout bien distingué de lui, se trouve, par cette supériorité infinie, pleinement libre de choisir tout ce qui lui plaît entre tous ces biens subalternes, lesquels, quoique inégaux entre eux, ont une espèce d'égalité en ce qu'ils sont infiniment inférieurs à l'Être suprême. Ainsi aucun d'eux n'est assez parfait pour déterminer Dieu, et chacun d'eux le laisse à sa propre détermination. L'homme a quelque chose de cette liberté. Aucun des biens qu'il connaît ici-bas ne surmonte sa volonté; aucun ne le détermine invinciblement; tous le laissent à sa propre détermination. Il est à lui, il délibère, il décide, et il a un empire suprême sur son propre vouloir. Il est certain qu'il y a dans cet empire sur soi un caractère de ressemblance avec la Divinité qui étonne. Ce trait de ressemblance est digne de la complaisance de celui qui se doit à soi-même de faire tout pour soi.

XII. N'est-il pas digne de Dieu qu'il mette l'homme, par cette liberté, en état de mériter? Qu'y a-t-il de plus grand pour une créature que le mérite? Le mérite est un bien qu'on se donne par son choix, et qui rend l'homme digne d'autres biens d'un ordre supérieur. Par le mérite, l'homme s'élève, s'accroît, se perfectionne, et engage Dieu à lui donner de nouveaux biens proportionnés, qu'on nomme récompense. N'est-il pas bien beau, et digne de l'ordre, que Dieu n'ait voulu lui donner la béatitude qu'après la lui avoir fait mériter? Cette succession de degrés par où l'homme monte n'est-elle pas convenable à la sagesse de Dieu, et propre à embellir son ouvrage? Il est vrai que l'homme ne peut point mériter sans être capable de démériter : mais ce n'est point pour procurer le démérite que Dieu donne la liberté; il ne la donne qu'en faveur du mérite; et c'est pour le mérite, qui est son unique fin, qu'il souffre le démérite auquel la liberté expose l'homme. C'est contre l'intention de Dieu, et malgré son secours, que l'homme fait un mauvais usage d'un don si excellent, et si propre à le perfectionner.

XIII. Dieu, en donnant la liberté à l'homme, a voulu faire éclater sa bonté, sa magnificence et son amour; en sorte néanmoins que si l'homme, contre son intention, abusait de cette liberté pour sortir de l'ordre en péchant, Dieu le ferait rentrer dans l'ordre d'une autre façon, par le châtiment de son péché. Ainsi, toutes les volontés sont soumises à l'ordre; les unes en l'aimant, et en persévérant dans cet amour; les autres en y rentrant par le repentir de leurs égarements; les autres par le juste châtiment de leur impénitence finale. Ainsi l'ordre prévaut en tous les hommes; il est inviolablement conservé dans les innocents, réparé dans les pécheurs convertis, et vengé par une éternelle justice, qui est elle-même l'ordre souverain, dans les pécheurs impénitents. Qu'il est glorieux à cette sagesse de tirer ainsi le bien du mal même, et de tourner le mal en bien! En permettant le mal, Dieu ne le fait pas. Tout ce qui est de lui dans son ouvrage demeure digne de lui : mais il souffre que son ouvrage, qui est toujours infiniment imparfait en soi, puisse diminuer le degré de bonté qu'il y avait mis. Il souffre qu'il défaille un peu, pour avoir la gloire de le réparer par miséricorde, ou de le punir par justice, s'il méprise cette miséricorde offerte. Qu'il est beau à Dieu de glorifier ainsi ces deux diverses parties de son ordre et de sa bonté! L'une est de récompenser le bien; l'autre est de punir le mal. S'il n'eût pas fait l'homme libre, il n'eût pu faire éclater ni sa miséricorde ni sa justice; il n'aurait pu récompenser le mérite ni punir le démérite, ni convertir l'homme égaré. Il se devait en quelque façon ces différents genres de gloire. Il se les donne sans blesser sa bonté, qui ne manque à nul homme. Faut-il s'étonner qu'il se doive glorifier en tant de façons? Si on regarde la profondeur du conseil de Dieu dans la permission du péché, on n'y trouve rien d'injuste pour l'homme, puisqu'il ne souffre son égarement qu'en lui donnant tous les secours nécessaires pour ne s'égarer jamais. Si on regarde cette permission par rapport à Dieu même, elle n'a rien qui altère son ordre et sa bonté, puisqu'il ne fait que souffrir ce qu'il ne fait ni ne procure. Il oppose au péché tous les secours de la raison et de la grâce. Il ne reste que sa seule toute-puissance absolue qu'il n'y oppose pas, parce qu'il ne veut

point violer le libre arbitre qu'il a laissé à l'homme en faveur du mérite; et ce qui échappe à l'ordre du côté de la bonté et de la récompense y rentre en même temps du côté de la justice et du châtiment. Ainsi l'ordre, qui a deux parties essentielles, subsiste inviolablement par cette alternative de la miséricorde ou de la justice à laquelle chacun doit appartenir.

Que peut-on donc conclure sur les trois questions proposées?

L'être infiniment parfait nous a créés pour lui; c'est-à-dire afin que nous soyons occupés de son admiration, de sa louange et de son amour. Voilà son culte. Les signes qu'on en donne au dehors sont nécessaires pour annoncer ce culte à ceux qui ne l'ont pas; pour l'affermir et le perfectionner dans ceux qui l'ont déjà imparfaitement; et pour le rendre uniforme en tous, puisque tous doivent être réunis dans cette adoration publique.

L'âme est immortelle, puisqu'elle n'a aucune cause de destruction en soi, que Dieu n'anéantit aucun être jusqu'au moindre atome, et qu'il nous promet la vie éternelle.

Le libre arbitre est incontestable. Ceux qui le nient n'ont pas besoin d'être réfutés, car ils se démentent eux-mêmes. Il faut ou le supposer sans cesse, ou renoncer à la raison, et ne vivre pas en homme. Ce que la nature nous persuade invinciblement nous est encore certifié par l'autorité de Dieu parlant dans les Écritures. Que tardons-nous à croire? D'où vient que l'homme, si crédule pour tout ce qui flattte son orgueil et ses passions, cherche tant de chicanes contre ces vérités, qui devraient le combler de consolation? L'homme craint de trouver un Dieu infiniment bon, qui veuille son amour, et qui exige de lui une société qui le rend bienheureux. Il craint de trouver que son âme ne mourra point avec son corps, et qu'après cette courte et malheureuse vie Dieu lui prépare une vie céleste sans fin. Il craint de trouver un Dieu qui le laisse maître de son sort pour le rendre heureux par sa vertu, ou malheureux par son vice, et qui veuille être servi par des volontés libres. D'où vient une crainte si dénaturée et une incrédulité si contraire à tous nos plus grands intérêts? C'est que l'amour-propre est un amour fou, un amour extravagant, un amour égaré qui se trahit lui-même. On craint beaucoup plus de gêner un peu ses passions et sa vanité, pendant le petit nombre de jours qui nous sont comptés ici-bas, que de perdre le bien infini, que de renoncer à une vie éternelle, que de se précipiter dans un éternel désespoir. Que doit-on attendre des raisonnements d'un esprit si malade, et si ombrageux contre toute guérison? Voudrait-on écouter sérieusement un homme qui serait, en toute autre matière, dans des préjugés si incurables contre son véritable bien? Il n'y a qu'un seul remède à tant de maux, qui est que l'homme rentre au fond de son cœur, non pour s'y posséder soi-même, mais pour s'y laisser posséder de Dieu; qu'il le prie, qu'il l'écoute, qu'il se défie de soi, qu'il se confie à lui, qu'il condamne son orgueil, qu'il demande du secours dans sa faiblesse pour réprimer toutes ses passions, et qu'il reconnaisse que l'amour-propre étant la plaie de son cœur, il ne peut trouver la santé et la paix que dans l'amour de Dieu.

LETTRE III.

SUR LE CULTE INTÉRIEUR ET EXTÉRIEUR, ET SUR LA RELIGION JUIVE.

Comme je sais que vous lisez Abbadie sur la vérité de la religion, je ne puis m'empêcher de vous proposer quelques réflexions sur cette matière. Je vous supplie de les bien peser.

Dieu a fait toutes choses pour lui. Il ne peut jamais rien devoir qu'à lui seul, et il se doit tout. Tous les êtres sans intelligence ne se meuvent que suivant les règles du mouvement qu'il leur a données. Tous ces êtres sont dans sa main, et obéissent, pour ainsi dire, à sa voix toute-puissante : ils n'ont ni être ni mouvement que par lui seul. Mais il a fait d'autres êtres, qui sont intelligents et qui ont une volonté. Ces êtres, qui connaissent et qui veulent, n'appartiennent-ils pas autant au Créateur que les autres? lui doivent-ils moins? peut-il moins sur eux? ne les a-t-il pas faits pour lui-même aussi bien que les autres? ne doit-il pas régler selon son bon plaisir toutes leurs pensées et toutes leurs volontés, comme il règle les mouvements des corps? n'a-t-il pas créé les êtres capables de reconnaissance et d'amour, afin qu'ils connaissent et qu'ils aiment sa vérité et sa bonté infinies? Le rapport de la créature au Créateur est la fin essentielle de la création; car Dieu se doit tout à lui-même, et il n'a pu rien créer que pour lui. Ce rapport est ce que nous appelons sa gloire. Ce rapport est différent suivant les différentes natures des êtres. Dieu rapporte à soi-même, par sa propre volonté, les êtres qui n'ont pas une volonté propre pour s'y rapporter eux-mêmes librement. Voilà le genre le moins noble des créatures; mais pour le genre supérieur des êtres intelligents, comme ils sont libres et voulants, Dieu les rapporte à soi, en exigeant d'eux qu'ils s'y rapportent eux-mêmes volontairement. Le

rapport de la matière, c'est d'être souple, et, pour ainsi dire, patiente dans les mains de Dieu, pour toutes les figures et pour tous les mouvements qu'il lui plaît de lui donner; car le rapport d'une créature au Créateur suit toujours la nature de cette créature même. La matière ne peut avoir que des figures et des mouvements; elle ne peut donner à Dieu que ce qui est en elle, c'est-à-dire des mouvements et des figures : encore même ne peut-elle pas les lui donner; elle les lui laisse prendre. C'est lui qui se donne lui-même à lui-même tout ce qu'il veut dans ces êtres inanimés; mais pour les êtres intelligents et voulants, qui sont d'un ordre bien supérieur, il ne fait rien en eux qu'il ne leur fasse vouloir avec lui : le vouloir est en eux ce que le mouvoir est dans la matière. Comme Dieu, cause de tout ce qui est bon, donne le mouvoir aux êtres mobiles, il donne le vouloir aux êtres voulants : il leur donne un vouloir libre, quoique dépendant de lui. Tout ce qui est donc est essentiellement dépendant; une liberté donnée est donc une liberté essentiellement dépendante. Cette liberté n'a donc rien de commun avec l'indépendance : c'est une liberté subordonnée d'un être qui n'a rien en aucun genre par soi. En cet état, l'être libre et voulant doit se regarder sans cesse comme un demi-néant; comme un don toujours passager, et qui ne dure qu'autant qu'il se renouvelle; comme un demi-être qui n'est que prêté; comme un je ne sais quoi sans connaissance, qui échappe dès qu'on le veut trouver; comme un être fluide et successif qui ne subsiste jamais tout entier; dont les parties, pour ainsi dire, ne sont jamais ensemble, non plus que les flots d'une rivière, dont les uns ne sont plus devant moi quand les autres y arrivent. Je ne sais comment pouvoir m'assurer que le moi d'hier est le même que celui d'aujourd'hui. Ils ne sont pas nécessairement liés ensemble : l'un peut être sans l'autre. Peut-être que le moi de demain ne suivra jamais celui d'aujourd'hui : comme mon corps d'hier avait d'autres parties et d'autres dispositions ou arrangements que celui d'aujourd'hui; de même le moi qui pense et qui veut a aujourd'hui d'autres pensées et d'autres volontés que celui d'hier. O Dieu! que suis-je? je n'en sais rien, tant je suis peu de chose. Mais je pense et je veux, et c'est là tout ce que je puis donner à celui qui m'a fait. Il faut que je rapporte uniquement à lui seul tout ce que je suis; car je dois lui rendre tout ce qu'il m'a donné. Il n'a mis en moi rien pour moi : il n'a mis rien en moi que pour lui seul. Tels sont ses droits essentiels, dont il ne peut jamais rien relâcher. Ce qu'il a mis en moi, c'est la pensée et la volonté. Je lui dois donc tout ce que j'ai de pensée et de volonté. En chaque moment il me donne tout, en chaque moment je lui dois tout sans réserve. Il me donne moi-même à moi-même : je me dois donc à lui; je suis à lui, et non pas à moi. Mon rapport suit mon être; mon être est la pensée et la volonté; mon rapport est un rapport de pensée et de volonté. Le rapport de pensée est de connaître Dieu, vérité suprême. Le rapport de volonté est d'aimer Dieu, bonté infinie : mais qu'est-ce que l'aimer? c'est vouloir sa volonté. Il n'a besoin ni de moi ni des choses viles que je possède. Dans le temps que je crois les posséder, il les possède seul, et je ne puis les lui donner. Il n'a que faire de mes souhaits pour sa grandeur, car elle est au comble; et il ne peut rien recevoir dans sa plénitude, qui est l'infini. Que puis-je donc? ce qu'il me donne de pouvoir. Je puis vouloir tout ce qu'il veut, et préférer sa volonté à tout ce qui s'appelle mes intérêts. Voilà mon rapport essentiel conforme à mon être; voilà la fin de ma création, voilà l'amour de Dieu; voilà le culte en esprit et en vérité qu'il exige de ses créatures; voilà ce que l'on nomme religion. L'encens le plus exquis, les cérémonies les plus majestueuses, les temples les plus augustes, les assemblées les plus solennelles, les hymnes les plus sublimes, la mélodie la plus touchante, les ornements les plus précieux, l'extérieur le plus grave et le plus modeste des ministres de l'autel, ne sont que des signes extérieurs et corporels de ce culte tout intérieur qui est la conformité de notre volonté à celle de Dieu. Voilà tout l'homme; ce n'est qu'un être entièrement relatif à Dieu, il n'est rien que par là; il n'est plus rien dès le moment qu'il déchoit de cet ordre essentiel.

Il est vrai que ce qu'on nomme religion demande des signes extérieurs qui accompagnent le culte intérieur. En voici les raisons. Dieu a fait les hommes pour vivre en société. Il ne faut pas que leur société altère leur culte intérieur; au contraire, il faut que leur société soit une communication réciproque de leur culte; il faut que leur société soit un culte continuel : il faut donc que ce culte ait des signes sensibles qui soient le principal lien de la société humaine. Voilà donc un culte extérieur qui est essentiel, et qui doit réunir les hommes. Dieu a sans doute voulu qu'ils s'aimassent, qu'ils vécussent tous ensemble comme frères dans une même famille, et comme enfants d'un même père. Il faut donc qu'ils puissent s'édifier, s'instruire, se corriger, s'exhorter, s'encourager les uns les autres, louer ensemble le père commun, et s'enflammer de son amour. Ces choses si nécessaires renferment tout l'extérieur de la religion. Ces choses deman-

dent des assemblées, des pasteurs qui y président, une subordination, des prières communes, des signes communs pour exprimer les mêmes sentiments. Rien n'est plus digne de Dieu, et ne porte plus son caractère, que cette unanimité intérieure de ses vrais enfants, qui produit une espèce d'uniformité dans leur culte extérieur. Voilà ce qu'on appelle *religion,* qui vient du mot latin *religare,* parce que le culte divin rallie et unit ensemble les hommes, que leurs passions farouches rendraient sauvages et incompatibles sans ce lien sacré. De là vient que les peuples qui n'ont point eu de vraie et pure religion ont été obligés d'en inventer de fausses et d'impures, plutôt que de manquer d'un principe supérieur à l'homme, pour dompter l'homme et pour le rendre docile dans la société. De là vient que Numa, Lycurgue, Solon et les autres législateurs ont eu besoin de paraître divinement inspirés pour pouvoir policer les peuples. De là il est arrivé que des impies, tels que Lucrèce, ont osé dire que la crainte des dieux n'est qu'une invention des tyrans politiques, qui ont voulu consacrer ce joug de leur tyrannie pour tenir les peuples dans une servitude pleine de lâcheté et de superstition : aveugles, qui ne voient pas que le plus grand des biens, qui est la subordination et la paix, ne peut nous venir par l'erreur ! Les inventeurs de fausses religions sont comme les charlatans et les faux monnayeurs. On ne s'est avisé de débiter de la fausse monnaie qu'à cause qu'il y en avait déjà de véritable. Les imposteurs n'ont donné de mauvais remèdes qu'à cause que les hommes avaient déjà quelques remèdes qui les avaient guéris. Le faux imite le vrai, et le vrai précède le faux. Le culte simple et pur, qui est essentiellement dû à l'être suprême, a dû être de tous les temps et naître avec le genre humain. C'est lui qui a fait sentir aux hommes ce qu'ils se doivent les uns aux autres par rapport à celui à qui ils doivent tout. C'est lui qui a modéré, policé, uni les hommes. Ce lien unique, ce lien si puissant a manqué à tous les peuples qui ont oublié Dieu. Il a fallu par politique y revenir; et les hommes égarés, faute de la vraie religion qu'ils avaient perdue, n'ont pu se passer d'en inventer de ridicules et d'affreuses. Une religion monstrueuse était un moindre mal dans la société que l'irréligion. Mais revenons au fond du culte de Dieu. Il demande également deux choses : l'une, d'être unanime, c'est-à-dire le même dans les cœurs des hommes; l'autre, d'être exprimé par des signes sensibles, qui le perpétuent dans la société et qui en soient le lien le plus inviolable.

Pour l'unanimité intérieure du culte, en voici la preuve. Dieu, suprême vérité, ne se tient point honoré du mensonge. La pensée ne peut l'honorer par l'erreur. La volonté ne peut l'honorer par le vice ni par aucun mal. Le vrai culte se réduit donc essentiellement à croire le vrai et à aimer le bon souverain. Donc toutes les religions qui ne se réduisent point à connaître et à aimer souverainement un seul Dieu infiniment parfait, par qui seul toutes choses sont, ne sont point des cultes dignes de ce Dieu. Donc toute religion qui renferme, ou des erreurs sur ce Dieu infini, ou des déréglements de volonté contre son amour dominant, est manifestement fausse. Donc toutes les philosophies particulières. qui se contredisent les unes les autres sur le premier être, sur la fin dernière de l'homme, etc. ne sont point ce culte et ce corps de religion que nous devons trouver. Dieu n'est non plus l'auteur de la confusion que du mensonge. Ceux qui lui rendent le vrai culte ne peuvent le faire qu'autant qu'ils sont animés et inspirés par lui. L'esprit de Dieu n'est jamais ni variant ni contraire à lui-même. Ce qu'il inspire à l'un, il l'inspire à l'autre, ou du moins il ne lui inspire rien de contraire. L'esprit de vérité est donc un esprit d'unanimité, et qui fait que tous ceux que Dieu inspire pour son culte pensent et veulent tous les mêmes choses pour l'essentiel de ce culte. Il faut trouver cette unanimité invariable dans tous les pays et dans tous les siècles. Donc il n'y a rien de plus indigne de Dieu que la diversité des philosophies et des religions. Comment Dieu pourrait-il se tenir honoré de ce mélange monstrueux de tant d'opinions impies, dont les unes condamnent les autres avec exécration, et dont aucune ne renferme ni la véritable idée de Dieu, ni le culte intérieur d'amour qui lui est dû? Les philosophes ont disputé tant de fois les uns contre les autres : les uns ont mis la divinité dans le feu, les autres dans l'air, d'autres dans la machine entière de l'univers. Aucun n'a connu un être infini, qui fût tout ce qu'il y a de parfait dans les autres êtres, et rien de restreint à une nature particulière ou bornée. Aucun n'a connu un être qui est essentiellement par lui, et par qui sont tous les autres êtres qu'il a tirés du néant. Donc aucun de tous ces philosophes n'a rendu le vrai culte au vrai Dieu. Donc l'assemblage confus de toutes ces philosophies n'est qu'un amas énorme d'opinions extravagantes qui se combattent et se confondent réciproquement sans rien établir. Ne cherchons donc plus aucune trace du vrai culte dans cette multitude de sectes philosophiques. Nous trouverons encore moins cette unanimité invariable dans les différentes religions. Écoutons les Grecs et les Égyptiens; ils nous nommeront les douze grands dieux, les uns d'une façon, les autres d'une autre, comme Héro-

dote le déclare. Écoutons les Perses; ils diront tout autre chose : c'est le feu sous le nom de Mithra; c'est le soleil qui est la véritable divinité. Écoutons les Romains; ils nous fourniront d'autres dieux inconnus à ces premiers peuples. Les brachmanes et les gymnosophistes des Indes nous en donneront encore d'une autre mode. Chaque pays, chaque ville prétend mettre les siens en honneur. Il n'y a que le Dieu créateur du ciel et de la terre qui n'est point connu hors de la Judée. Des dieux anciens et nouveaux se présentent en foule. Partout la Divinité est dégradée : on la multiplie, on la met dans les êtres les plus vils; on lui attribue les passions les plus basses, les plus injustes, les plus infâmes. Le culte de ces monstrueuses divinités est aussi monstrueux qu'elles. On ne connaît d'autres moyens de les apaiser en faveur des hommes les plus coupables et les plus impénitents, que de l'encens, des hécatombes, des mystères puérils qui couvrent des cruautés et des impuretés abominables. Le paganisme n'a jamais fait un corps ni de doctrine ni de culte; tout était changeant, arbitraire, incertain. Rien n'est si rempli de contradictions extravagantes que les fables des poëtes qui étaient leurs prophètes. Chaque pays, chaque ville, chaque homme avait sa religion. On ne peut donc trouver aucune trace d'unanimité, ni dans les philosophies ni dans les religions des gentils. Donc il est clair que Dieu ne les a point inspirés, pour leur donner ni son idée véritable ni le culte digne de lui. Donc il ne faut point chercher chez eux ce rapport de pensée et de volonté de la créature au Créateur, qui est la fin essentielle des êtres libres et intelligents; il ne faut pas même s'imaginer qu'on puisse trouver cette unanimité dans un petit nombre d'hommes obscurs et inconnus les uns aux autres, qui ont pu, en divers pays et en divers temps, connaître l'être infini, et l'aimer intérieurement d'un amour dominant. C'est ce que les déistes peuvent alléguer : mais ce système se renverse en deux mots; et c'est par là que j'entre dans ma seconde preuve sur la nécessité d'un culte extérieur.

Les vrais adorateurs ressemblent aux élus des protestants, qu'ils supposent avoir été cachés dans l'Église catholique avant leur réforme. Ces vrais adorateurs devaient au vrai Dieu un culte extérieur. Il ne suffisait pas de le croire et de l'aimer; il fallait le confesser de bouche, l'enseigner aux autres hommes, faits aussi bien qu'eux pour le connaître et pour l'aimer; il fallait rejeter les idoles, la multitude des dieux, et tout culte contraire à l'idée du Créateur. L'ont-ils fait? s'ils l'avaient fait, on le saurait; car de tels hommes auraient été bien singuliers. Ou ils auraient converti le monde idolâtre, comme les apôtres; ou ils auraient succombé dans la persécution du monde entier, qu'ils auraient soufferte en défendant la vérité. Dans l'un et dans l'autre cas ils seraient les plus célèbres de tous les hommes; les histoires en seraient pleines : mais nous n'en voyons aucune trace. Nous trouvons bien que Socrate méprisait les dieux d'Athènes, et entrevoyait, par l'ouvrage de la nature, un être plus parfait que les dieux vulgaires inventés par la fable; mais il ne voyait rien qu'à demi; il n'osait parler; et il est mort lâchement en adorant les dieux qu'il ne croyait pas. Il ne peut donc point y avoir parmi les gentils certains philosophes plus philosophes que les autres, qui aient conservé en secret la pure idée et le pur culte du vrai Dieu avec unanimité entre eux. De tels gens épars çà et là, et inconnus les uns aux autres, ne peuvent remplir la fin que l'être parfait s'est proposée dans notre création, qui est de se faire un culte digne de lui dans la société des hommes, pour faire de cette société même un vrai culte de son infinie sainteté. Il n'aurait été honoré que par des lâches dont la croyance aurait été trahie par le culte. En jetant les yeux de toutes parts d'un bout de l'univers à l'autre, je ne vois qu'un seul peuple qui arrête mes regards, et qui peut former cette société religieuse. Ce peuple est le peuple juif, à qui le Créateur est connu. C'est là que son nom est grand, c'est là qu'on l'appelle *Celui qui est;* c'est là qu'on reconnaît qu'il a tiré l'univers du néant par sa volonté féconde et toute-puissante; c'est là qu'on pose pour premier principe qu'il faut servir comme esclave ce Dieu unique et souverain; qu'il faut l'aimer de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses pensées et de toutes ses forces. Cette idée est la seule qui renferme le vrai culte, et elle n'est que chez ce peuple. Cette idée ne peut venir que de Dieu seul, tant elle est sublime et au-dessus de l'homme. Cette idée est en nous le plus grand de tous les miracles. Quiconque n'a point cette idée ne peut parler de Dieu qu'en blasphémant, ne peut penser à Dieu qu'en le dégradant de son infinie perfection, ne peut le servir que par des apparences vaines, ne peut l'aimer plus que le monde entier et que soi-même, comme il doit essentiellement être aimé. Donc le vrai culte n'est qu'en un seul lieu, et chez un seul peuple à qui le Seigneur a enseigné ce qu'il est. C'est chez ce peuple que se trouve l'unanimité constante et invariable. Tous les Israélites descendent d'un seul homme dont ils ont reçu ce culte, conservé sans interruption depuis l'origine de l'univers. Ce peuple, qui n'est qu'une seule famille, n'a qu'un seul livre, qui réunit toutes leurs pensées, toutes leurs affections en un seul Dieu. Ce livre les fait assembler sou-

vent, pour n'être tous ensemble dans toutes leurs fêtes qu'un cœur, qu'une seule âme, et qu'une seule voix qui chante les louanges du Créateur. Ce livre unique forme et règle un culte unique. Tout est un chez eux, jusqu'à la police et aux lois qui forment la société. Tout vient d'un seul Dieu, être infini qui a tout fait : tout tend uniquement à lui. Ce n'est point une religion cachée dans le cœur, et par conséquent déguisée; c'est un amour simple et libre du Créateur, qui se manifeste hautement par des signes sans équivoque, comme il est naturel que l'amour se manifeste par les signes les plus sensibles quand il domine dans le cœur. Les cérémonies extérieures ne sont que des marques du culte intérieur, qui est tout l'essentiel. Ces cérémonies sont destinées à frapper l'homme grossier par les sens, et à nourrir l'amour dans le fond du cœur. Ces cérémonies ne sont pas la principale partie du culte; c'est dans le détail des mœurs, c'est dans la société de ce peuple, que le culte le plus parfait s'exerce par toutes les vertus que l'amour inspire. Voilà le culte public, unanime et invariable que nous cherchions.

Voilà, monseigneur, les réflexions que vous pouvez faire pour vous affermir sans grande discussion dans la persuasion que Dieu, avant Jésus-Christ, ne pouvait avoir mis son vrai culte que dans le peuple israélite. Si on a vu ceux qu'on a nommés Noachides, et ensuite Job, adorer uniquement le vrai Dieu sans être dans l'alliance et dans le culte reçu par Moïse, du moins les Noachides, Job et les autres semblables ont eu un culte extérieur et public, ils ont confessé ce qu'ils ont cru; ils ont chanté les louanges de Dieu; ils l'ont aimé ensemble et se sont aimés les uns les autres dans la société pour l'amour de lui; ils lui ont même dressé des autels, et présenté des offrandes, pour rendre plus sensible leur reconnaissance et leur soumission sans réserve à son domaine souverain. Voilà le véritable culte conforme à celui des Israélites instruits par Moïse. Il n'est pas question de ce qui n'est que pure cérémonie dans la loi; les cérémonies ont eu un commencement et une fin; il ne s'agit que d'un culte d'amour suprême, exprimé, cultivé et perfectionné dans la société des hommes par des signes sensibles. Voilà ce qui est dû à Dieu; voilà notre fin essentielle; voilà en quoi les Noachides, Job et tous les autres n'ont fait qu'un seul peuple et un seul culte avec le Israélites. Comme Dieu n'a jamais pu cesser de se devoir ce tribut de gloire et de louange à soi-même, il n'a cessé de se le donner dans tous les siècles. *Il ne s'est jamais laissé lui-même sans témoignage,* comme dit l'Écriture[1]. En tous les temps il n'a pu créer les hommes que pour en être connu et aimé. Ce n'est point le connaître que de ne le croire pas un et infini, un qui est tout, et devant qui nous ne sommes rien. Ce n'est point l'aimer que de ne l'aimer pas au-dessus de tout, et par préférence à soi-même, vil néant appelé à l'être par sa pure bonté. La religion ne peut être que là, et il faut qu'elle ait toujours été, puisque Dieu n'a jamais pu en aucun temps avoir d'autre fin. En créant tant de générations d'hommes, si tous ne l'ont pas connu et aimé, c'est qu'ils ont corrompu leur voie; C'est qu'ils n'ont pas glorifié celui dont ils avaient quelques commencements de connaissance; c'est qu'ils ont voulu être à eux-mêmes plutôt qu'à celui qui les avait faits; et leur sagesse vaine n'a servi qu'à les jeter dans des illusions plus funestes. Mais enfin, dans tous les temps il faut trouver de vrais adorateurs en faveur desquels Dieu souffre les infidèles et continue son ouvrage. Où sont-ils ces amateurs de l'être unique et infini? où sont-ils? Nous ne les trouvons que dans l'histoire d'un seul peuple, histoire la plus ancienne de toutes, qui remonte jusqu'au premier homme, et qui nous montre ce culte d'amour de l'être unique et infini, que Dieu jamais n'a laissé interrompre. En faut-il davantage pour conclure qu'on ne doit chercher que chez les Juifs cette religion publique et invariable que Dieu se doit à lui-même dans tous les temps? J'espère, monseigneur, que cette première lettre vous fera bon Juif; elle sera suivie d'une seconde pour vous faire bon chrétien, et d'une troisième pour vous faire bon catholique.

[1] *Act.* XIV, 16.

EXTRAIT D'UNE LETTRE

SUR

LA RÉFUTATION DE SPINOSA.

1° L'être infiniment parfait est un, simple, sans composition.

Donc il n'est pas des êtres infinis, mais un être simple qui est infiniment être.

Tout infini divisible est impossible.

Donc l'infini dont nous avons l'idée est simple; donc il est infini par une totalité d'être qui n'est pas collective, mais intensive.

L'unité dit plus que le plus grand nombre. Tout

nombre est fini, il n'y a que l'unité d'infinie. Donc l'être infini, en épuisant intensivement la totalité de l'être, ne l'épuise point collectivement ou extensivement.

2° Il est plus parfait de pouvoir produire quelque chose de distingué de soi, que de ne le pouvoir pas.

Il y a une distance infinie du néant à l'être. Faire passer quelque chose de l'un à l'autre ne peut être qu'une action infinie.

Donc il y a une distance infinie entre un être fécond et un être stérile.

Donc tout être qui est stérile n'est point infini; donc l'infini est fécond, c'est-à-dire puissant pour faire exister ce qui n'était pas.

Il peut produire quelque chose, puisqu'il est infini.

Il ne peut produire l'infini; car l'infini est lui-même, et il ne peut se produire soi-même, puisqu'il est déjà.

Donc il ne peut rien produire que de borné, c'est-à-dire imparfait.

Ce qu'il peut produire ayant des degrés de possibilité et de perfection qui remontent à l'infini, aucun de ces degrés n'est infini. C'est le bien, car c'est l'être; mais c'est le bien imparfait, car c'est l'être borné.

Aucun de ses degrés d'être possible ne détermine l'être infini; aucun ne l'égale : il n'y en a aucun qui ne demeure à une distance infinie de lui; le plus élevé qu'on puisse assigner est infiniment au-dessous de lui. Donc tous, quoique inégaux entre eux, sont égaux par rapport à lui; puisque tous lui sont infiniment inférieurs, et que l'infini absorbe toutes les inégalités finies.

Donc l'être infini demeure en lui-même indifférent entre produire et ne produire pas, entre produire un ouvrage à un degré d'être supérieur ou inférieur, entre l'être et le non être, entre l'être supérieur et l'inférieur. Tous les degrés inégaux entre eux sont toujours également dans une infériorité infinie à son égard.

Donc il est libre d'une parfaite liberté d'indifférence pour créer ou ne créer pas, pour créer peu ou beaucoup; pour créer un ouvrage plus ou moins durable, plus ou moins étendu et multiplié, plus ou moins arrangé, plus ou moins parfait.

3° Dieu est tout degré d'être; mais il n'est pas tout être en nombre.

Le même degré d'être peut être possédé par l'ouvrage de Dieu, avec exclusion de tous les degrés supérieurs, et être en Dieu même avec d'autres degrés infinis au-dessus.

Nous avons vu que l'être infiniment parfait a, parmi ses perfections, celle de pouvoir faire exister ce qui n'est pas, et de le fixer à un des degrés bornés d'être, que cet être fécond possède en lui sans bornes. Il ne peut faire des êtres que dans quelque degré correspondant à ceux qui sont en lui sans distinction, par un infini simple et indivisible : donc il peut communiquer l'être et la perfection à quelqu'un de ces degrés, sans se communiquer lui-même.

Il est infini en degrés de perfections, et non en parties : donc il peut produire quelque chose hors de lui sans ajouter rien à son infini; puisqu'il n'ajoute, en créant un nouvel être, aucun nouveau degré de perfection aux degrés infinis qu'il possède. Donc la création d'un univers réellement distingué de lui n'ajoute rien à son infini, à sa plénitude et à sa totalité; sa totalité, sa plénitude, son infini, ne tombent que sur les degrés d'être et de perfection. La multiplication des êtres dans la création de l'univers n'ajoute rien à ces degrés, mais seulement elle augmente les êtres en nombre. Tout se réduit à ce principe évident, qu'il y a une différence essentielle entre être infiniment et être une collection d'êtres infinis.

Je suis : je ne suis pas infini : donc je ne suis pas Dieu; je suis donc un être ajouté à l'infini, mais non pas dans le genre où il est infini. Je ne suis qu'un ajouté à un; je ne suis qu'un ajouté à un autre qui est infiniment plus un que moi.

Il y a d'autres êtres semblables à moi, qui sont bornés et imparfaits : leur nombre démontre leur imperfection, car toute pluralité est une collection; toute collection dit parties; qui dit parties dit êtres imparfaits, et qui ne sont pas tout.

Ces parties sont réellement distinguées les unes des autres. On conçoit l'une sans concevoir l'autre : on conçoit l'anéantissement de l'une sans concevoir que l'autre perde rien, et sans diminuer en rien son idée qui est la représentation de son essence.

Il est vrai qu'on ne peut concevoir ces êtres bornés sans concevoir l'être infini par lequel ils sont.

Mais c'est une liaison d'idées, comme de la cause et de l'effet, et non une identité d'idées. Tout être borné et produit est essentiellement relatif à l'être infini qui est sa cause : il est néanmoins une véritable substance; car ce que j'appelle substance, c'est ce qui n'est point une circonstance changeante de l'être, mais l'être même, soit qu'il ait été produit par un autre supérieur, ou qu'il soit par sa propre nature nécessaire et immuable.

Voilà donc des substances véritables qui ont une

cause, qui n'ont pas toujours été, qui ont reçu leur être d'autrui. C'est ce que j'appelle créatures; l'une est plus parfaite que l'autre; l'une est plus grande que l'autre; l'une est d'une manière, et l'autre d'une autre; l'une pense, et l'autre ne pense pas. Donc l'une n'est pas l'autre; donc ni l'une ni l'autre n'est l'être infini; donc elles sont des êtres ajoutés à l'être qui est infiniment être. On ne peut rien ajouter à lui au sens où il est infini; on ne peut rien concevoir qui soit plus être que ce qui l'est infiniment; on ne peut ajouter aucun degré d'être aux degrés infinis renfermés dans sa plénitude. Mais comme il n'est qu'un être, on ne peut concevoir un nombre au delà de l'unité; et comme il est l'unité infiniment parfaite, il peut faire ce qui n'était pas, et le faire à divers degrés bornés au-dessous de son infini indivisible en lui-même.

4° Toutes les différences qu'on nomme essentielles ne sont que des degrés de l'être qui sont indivisibles dans l'unité souveraine, et qu'elle peut diviser hors d'elle à l'infini dans la production des êtres bornés et subalternes.

L'être infini n'ayant aucune borne en aucun sens, il ne peut avoir en aucun sens ni degré, ni différence soit essentielle ou accidentelle, ni manière précise d'être, ni modification.

Donc tout ce qui est borné, différencié, modifié, n'est point l'être infini, absolu, universel.

Donc tout être borné, différencié, modifié, ne peut être une modification de l'être infini; car qui dit infini modifié, dit infini et fini, la modification n'étant qu'une borne de l'être, et une imperfection essentielle.

Donc tout être modifié et différencié, tout être qui n'est pas conçu sous l'idée claire de l'être immodifiable, et sans ombre de restriction, est nécessairement un être qui n'est point par soi, un être défectueux, un être distingué réellement de celui qui est essentiellement immodifié et immodifiable en tous sens.

Donc il est absurde de dire que ce qu'on nomme communément les substances créées ne soient que des modifications de l'être. L'infini ne serait plus tel, s'il avait un seul instant quelque modification.

D'ailleurs, qui dit modifications d'un même être dit quelque chose qui est essentiellement relatif à cet être même; en sorte que vous ne pouvez avoir aucune idée d'un mode qu'en le concevant par l'idée même de la substance modifiée; et que vous ne pouvez concevoir un mode sans concevoir aussi les autres modes, qui émanent nécessairement, comme lui, de la substance modifiée. C'est ainsi que je ne puis concevoir la figure, sans concevoir l'étendue à laquelle elle appartient essentiellement; et que je ne puis concevoir ni la divisibilité ni le mouvement, sans concevoir aussi l'étendue, et la figure qui n'est que sa borne. D'où je conclus que si les substances qu'on nomme créées n'étaient que des modifications de l'être infini, on ne pourrait concevoir aucune d'entre elles sans renfermer dans le même concept formel, ou dans la même idée, l'être infini. Par exemple, je ne pourrais penser à une fourmi sans concevoir actuellement et formellement l'essence divine: ce qui est faux et absurde. De plus, je ne pourrais concevoir une créature sans concevoir les autres par la même idée; de même que je ne puis concevoir la divisibilité sans concevoir la figure et l'étendue, ni concevoir la volonté de l'être pensant sans considérer son intelligence.

Donc les créatures ne sont pas des modifications d'une même substance.

Donc elles sont de vraies substances réellement distinguées les unes des autres, qui subsistent et qui sont diversement modifiées indépendamment les unes des autres; en sorte qu'un corps se meut pendant que l'autre est en repos; et qu'un esprit voit la vérité, veut le bien, pendant que l'autre se trompe et aime ce qui est mauvais.

Donc ces substances réellement distinguées entre elles subsistent et se conçoivent dans une entière indépendance réciproque, quoiqu'elles ne subsistent ni ne puissent être conçues dans aucune indépendance à l'égard de la cause supérieure qui les a fait passer du néant à l'être.

Donc il y a des êtres qui sont moins les uns que les autres. L'être et la perfection sont la même chose. L'être infini, quoique un d'une suprême unité, est infiniment être, puisqu'il est infiniment parfait. Je suis véritablement, et je ne suis pas lui; je suis infiniment moins parfait que lui, puisque je ne suis point par moi comme lui, mais par sa seule fécondité. L'être qui ne se connaît pas, et qui ne connaît pas l'être qui l'a fait, est moins parfait; il est moins être que moi, qui me connais et qui connais ma cause.

Donc il y a des degrés infinis d'être qui sont tous réunis par une simplicité indivisible dans l'être infini, et qui sont divisibles à l'infini dans les productions de cet être.

Donc les degrés infinis de l'être, pris intensivement, n'ont rien de commun avec la multiplication extensive de l'être, Dieu n'étant infini que par les degrés infinis pris intensivement, qui sont réunis en lui, et auxquels on ne peut rien ajouter. Enfin la multiplication extensive de l'être, par la création de l'univers, n'ajoute rien à ce genre d'infini intensif, qui est celui de Dieu.

LETTRE IV.

SUR L'IDÉE DE L'INFINI, ET SUR LA LIBERTÉ DE DIEU DE CRÉER OU NE PAS CRÉER.

Quoique nous n'ayons jamais eu, monsieur, aucune occasion vous et moi de nous voir et de nous connaître, je suis prévenu d'une véritable estime pour vous par la lettre que vous m'avez fait la grâce de m'écrire. Je serais ravi d'y pouvoir répondre d'une manière qui vous satisfît; mais je n'ose guère l'espérer, par la difficulté des matières dont il s'agit, et par le peu de temps que j'ai pour m'y appliquer. Avant que d'entrer dans vos questions, agréez, s'il vous plaît, que je vous expose mes vues générales sur la philosophie; elles ne seront peut-être pas inutiles pour l'éclaircissement des questions proposées.

Je commence, monsieur, par m'arrêter tout court en matière de philosophie, dès que je trouve une vérité de foi qui contredit quelque pensée philosophique que je suis tenté de suivre. Je préfère, sans hésiter, la raison de Dieu à la mienne; et le meilleur usage que je puisse faire de ma faible lumière est de la sacrifier à son autorité. Ainsi, sans m'écouter moi-même, j'écoute la seule révélation qui me vient par l'Église, et je nie tout ce qu'elle m'apprend à nier. Si tous les géomètres du monde disaient d'un commun accord à un ignorant sensé une vérité de géométrie qu'il ne serait nullement à portée d'entendre, il la croirait prudemment sur leur témoignage unanime: l'usage qu'il ferait alors de sa raison ignorante serait de la soumettre à la raison supérieure et mieux instruite de tant de savants. Ne dois-je point bien davantage soumettre ma raison bornée à la raison infinie de Dieu? Dès que je le conçois infini, je m'attends de trouver en lui infiniment plus que je ne saurais concevoir. Ainsi, en matière de religion, je crois sans raisonner, comme une femmelette; et je ne connais point d'autre règle que l'autorité de l'Église, qui me propose la révélation. Ce qui me facilite cette docilité est la nécessité où je me trouve continuellement de croire avec une entière certitude des vérités qui me sont actuellement inconcevables. Par exemple, de quelque côté que je me tourne pour croire la divisibilité du continu à l'infini, ou pour croire des atomes, je me trouve dans l'impuissance de répondre rien d'intelligible aux objections, et je suis nécessité à croire ce qui me surmonte. Or si je fais cette expérience continuellement dans l'ordre purement naturel, et jusque sur les plus vils atomes, à combien plus forte raison dois-je admettre les vérités surnaturelles, dont la révélation de Dieu m'assure, quoique ma faible raison ne puisse me les éclaircir? Il faut à tout moment, jusque dans la philosophie, croire sans aucun doute ce qui surpasse la raison même; autrement nous ne croirions rien de tout ce qui nous environne, et qui nous est le plus familier. Un aveugle refuse-t-il de croire, sur la parole des hommes clairvoyants, la lumière et les couleurs qu'il ne peut concevoir? Ne dois-je pas me croire aussi aveugle sur les vérités surnaturelles qu'un aveugle l'est sur la lumière et les couleurs? Ne dois-je pas être aussi docile à l'autorité de Dieu qu'un aveugle l'est tous les jours à celle des hommes clairvoyants? Ma conclusion est qu'on a beau me dire qu'on ne peut concevoir une proposition, et que la raison semble y répugner avec évidence, ou bien qu'une proposition paraît évidente, et qu'on n'est pas libre de la nier; je nie et j'affirme sans hésiter tout ce que la religion me propose de croire et de ne croire pas. Je vais même plus loin, car je crois toutes les propositions auxquelles ma raison me mène avec évidence, quoique je ne puisse point ensuite, quand j'y suis arrivé, vaincre, par la force de ma raison, les objections que je suis tenté de regarder comme démonstratives contre ces propositions déjà reçues,

Après vous avoir déclaré, monsieur, combien je suis docile à l'autorité de la religion, je dois vous avouer combien je suis indocile à toute autorité de philosophie. Les uns me citent Aristote comme le prince des philosophes; j'en appelle à la raison, qui est le juge commun entre Aristote et tous les autres hommes. Les autres me citent Descartes; mais je leur réponds que c'est Descartes même qui m'a appris à ne croire personne sur sa parole. La philosophie n'étant que la raison, on ne peut suivre en ce genre que la raison seule. Voulez-vous que je croie quelque proposition en matière de philosophie? laissons à part les grands noms, et venons aux preuves: donnez-moi des idées claires, et non des citations d'auteurs qui ont pu se tromper. Si l'autorité a quelque lieu en matière de philosophie, ce n'est que pour nous engager, par l'estime de certains philosophes, à examiner plus mûrement leurs opinions. Descartes, qui a osé secouer le joug de toute autorité pour ne suivre que ses idées, ne doit avoir lui-même sur nous aucune autorité. Si j'avais à croire quelque philosophe sur la réputation, je croirais bien plutôt Platon et Aristote, qui ont été pendant tant de siècles en possession de décider: je croirais même saint Augustin bien plus que Descartes, sur les matières de pure philosophie; car outre qu'il a beaucoup mieux su les concilier avec la religion, on trouve d'ailleurs dans ce Père un bien plus grand

effort de génie sur toutes les vérités de métaphysique, quoiqu'il ne les ait jamais touchées que par occasion et sans ordre. Si un homme éclairé rassemblait dans les livres de saint Augustin toutes les vérités sublimes que ce Père y a répandues comme par hasard, cet extrait, fait avec choix, serait très-supérieur aux *Méditations* de Descartes, quoique ces *Méditations* soient le plus grand effort de l'esprit de ce philosophe.

Je vous avoue, monsieur, qu'il y a dans Descartes des choses qui me paraissent peu dignes de lui; comme, par exemple, son monde indéfini, qui ne signifie rien que de ridicule, s'il ne signifie pas un infini réel. Sa preuve de l'impossibilité du vide est un pur paralogisme, où il a suivi son imagination au lieu de suivre les idées purement intellectuelles. Il y a beaucoup d'autres choses sur lesquelles il n'est jamais venu aux dernières précisions, et je le dis d'autant plus librement, que je suis prévenu d'ailleurs d'une haute estime pour l'esprit de ce philosophe.

Je sais qu'il y a beaucoup de gens d'esprit qui se disent cartésiens, et qui ont embrassé des opinions trop hardies, ce me semble, en s'appuyant sur les principes de Descartes; mais, sans vouloir critiquer ni nommer personne, je laisse librement raisonner chacun autant que la religion le permet, et je prends pour moi la liberté que je laisse aux autres, en me défiant sincèrement de mes faibles lumières. J'avoue qu'il me paraît que plusieurs philosophes de notre temps, qui sont d'ailleurs très-estimables, n'ont pas eu assez d'exactitude dans ce qu'ils ont dit sur vos deux questions, l'une, de la nature de l'infini, et l'autre, de la liberté de Dieu pour ses ouvrages extérieurs. Venons maintenant, s'il vous plaît, monsieur, à l'examen de ces deux questions.

PREMIÈRE QUESTION.

De la nature de l'infini.

Je ne saurais concevoir qu'un seul infini, c'est-à-dire que l'être infiniment parfait, ou infini en tout genre. Tout infini qui ne serait infini qu'en un genre ne serait point un infini véritable. Quiconque dit un genre ou une espèce dit manifestement une borne, et l'exclusion de toute réalité ultérieure; ce qui établit un être fini ou borné. C'est n'avoir point assez simplement consulté l'idée de l'infini, que de l'avoir renfermé dans les bornes d'un genre. Il est visible qu'il ne peut se trouver que dans l'universalité de l'être, qui est l'être infiniment parfait en tout genre, et infiniment simple.

Si on pouvait concevoir des infinis bornés à des genres particuliers, il serait vrai de dire que l'être infiniment parfait en tout genre serait infiniment plus grand que ces infinis-là, car outre qu'il égalerait chacun d'eux dans son genre, et qu'il surpasserait chacun d'eux en les égalant tous ensemble, de plus il aurait une simplicité suprême qui le rendrait infiniment plus parfait que toute cette collection de prétendus infinis.

D'ailleurs, chacun de ces infinis subalternes se trouverait borné par l'endroit précis où son genre le bornerait, et le rendrait inégal à l'être infini en tout genre.

Quiconque dit inégalité entre deux êtres dit nécessairement un endroit où l'un finit, et où l'autre ne finit pas. Ainsi c'est se contredire que d'admettre des infinis inégaux.

Je ne puis même en concevoir qu'un seul, puisqu'un seul, par sa réelle infinité, exclut toute borne en tout genre, et remplit toute l'idée de l'infini.

D'ailleurs, comme je l'ai remarqué, tout infini qui ne serait pas simple, ne serait pas véritablement infini : le défaut de simplicité est une imperfection; car, à perfection d'ailleurs égale, il est plus parfait d'être entièrement un que d'être composé, c'est-à-dire que de n'être qu'un assemblage d'êtres particuliers. Or une imperfection est une borne; donc une imperfection telle que la divisibilité est opposée à la nature du véritable infini, qui n'a aucune borne.

On croira peut-être que ceci n'est qu'une vaine subtilité; mais si on veut se défier parfaitement de certains préjugés, on reconnaîtra qu'un infini composé n'est infini que de nom, et qu'il est réellement borné par l'imperfection de tout être divisible, et réduit à l'unité d'un genre. Ceci peut être confirmé par des suppositions très-simples et très-naturelles sur ces prétendus infinis qui ne seraient que des composés.

Donnez-moi un infini divisible, il faut qu'il ait une infinité de parties actuellement distinguées les unes des autres : ôtez-en une partie si petite qu'il vous plaira, dès qu'elle est ôtée, je vous demande si ce qui reste est encore infini ou non; s'il n'est pas infini, je soutiens que le total, avant le retranchement de cette petite partie, n'était point un infini véritable. En voici la démonstration. Tout composé fini, auquel vous rejoindrez une très-petite partie qui en aurait été détachée, ne pourrait point devenir infinie par cette réunion : donc il demeurerait fini après la réunion; donc avant la désunion il est véritablement fini. En effet, qu'y aurait-il de plus ridicule que d'oser dire que le même tout est tantôt fini et tantôt infini, suivant qu'on lui ôte ou qu'on lui rend une espèce d'atome? Quoi donc! l'infini et le fini ne sont-ils différents que par cet atome de plus ou de moins?

Si au contraire ce tout demeure infini après que

vous en avez retranché une petite partie, il faut avouer qu'il y a des infinis inégaux entre eux, car il est évident que ce tout était plus grand avant que cette partie fût retranchée, qu'il ne l'est depuis son retranchement. Il est plus clair que le jour que le retranchement d'une partie est une diminution du total, à proportion de ce que cette partie est grande. Or c'est le comble de l'absurdité que de dire que le même infini, demeurant toujours infini, est tantôt plus grand et tantôt plus petit.

Le côté où l'on retranche une partie fait visiblement une borne par la partie retranchée. L'infini n'est plus infini de ce côté, puisqu'il y trouve une fin marquée. Cet infini est donc imaginaire, et nul être divisible ne peut jamais être un infini réel. Les hommes, ayant l'idée de l'infini, l'ont appliquée d'une manière impropre, et contraire à cette idée même, à tous les êtres auxquels ils n'ont voulu donner aucune borne dans leur genre; mais ils n'ont pas pris garde que tout genre est lui-même une borne, et que toute divisibilité étant une imperfection, qui est aussi une borne visible, elle exclut le véritable infini, qui est un être sans bornes dans sa perfection.

L'être, l'unité, la vérité et la bonté sont la même chose. Ainsi, tout ce qui est un être infini est infiniment un, infiniment vrai, infiniment bon. Donc il est infiniment parfait et indivisible.

De là je conclus qu'il n'y a rien de plus faux qu'un infini imparfait, et par conséquent borné; rien de plus faux qu'un infini qui n'est pas infiniment un; rien de plus faux qu'un infini divisible en plusieurs parties ou finies ou infinies. Ces chimériques infinis peuvent être grossièrement imaginés, mais jamais conçus.

Il ne peut pas même y avoir deux infinis; car les deux, mis ensemble, seraient sans doute plus grands que chacun d'eux pris séparément, et par conséquent ni l'un ni l'autre ne serait véritablement infini.

De plus, la collection de ces deux infinis serait divisible, et par conséquent imparfaite, au lieu que chacun des deux serait indivisible et parfait en soi : ainsi un seul infini serait plus parfait que les deux ensemble. Si, au contaire, on voulait supposer que les deux joints ensemble seraient plus parfaits que chacun des deux pris séparément, il s'ensuivrait qu'on les dégraderait en les séparant.

Ma conclusion est qu'on ne saurait concevoir qu'un seul infini souverainement un, vrai et parfait.

SECONDE QUESTION.

De la liberté de Dieu pour créer, ou pour ne créer pas.

Vous avez très-bien compris, monsieur, que quand je dis qu'il est plus parfait à un être d'être fécond que de ne l'être pas, je ne prétends point parler d'une production actuelle, mais seulement d'un simple pouvoir de produire. Qui dit fécondité ne dit point une production actuelle, mais une vertu de produire hors de soi : c'est ainsi qu'on dit tous les jours qu'une terre est très-féconde ou très-fertile, quoiqu'elle soit actuellement en friche, parce qu'elle a une nature propre à produire les plus abondantes moissons.

On m'objectera peut-être que l'acte est plus parfait que la puissance, et qu'il y a plus de perfection à opérer actuellement qu'à être seulement dans le pouvoir d'opérer : mais ce raisonnement est captieux. Pour en démêler l'illusion, je vous supplie de considérer les choses suivantes.

Il est vrai que, selon les écoles, *l'acte perfectionne la puissance, et en est le complément;* mais voici ce qu'il y a de réel dans ce discours :

1° Les philosophes de l'école parlent de l'acte comme d'une entité distinguée de la puissance et de l'action et qui est le terme de l'action même. En ce sens, le terme est le complément qui perfectionne la puissance. Nul cartésien ne peut parler sérieusement ainsi.

2° Quiconque dit pure puissance ou simple pouvoir dit une simple capacité d'être : au contraire, quiconque dit acte dit une existence et une perfection déjà existante et actuelle. En un mot, ce qui n'est qu'en puissance n'est que possible; et ce qui est déjà en acte existe déjà actuellement. Or il est visible qu'il est plus parfait d'être actuellement existant que de n'être qu'en puissance ou possible.

Remarquez, s'il vous plaît, que le même être peut être tout ensemble en puissance pour certaines choses, et en acte pour d'autres. C'est ce qui arrive sans cesse à tout être fini et créé; car, d'un côté, il est en acte pour tout ce qu'il a déjà reçu d'existence et d'actuel; mais d'un autre côté il n'est qu'en puissance pour tout ce qui lui reste à recevoir, et dont il n'a, par son être présent, que la simple puissance ou capacité de le recevoir.

En ce sens, il est encore manifeste qu'il est bien plus parfait d'être en acte que de n'être qu'en puissance. Mais tout ceci n'a aucun rapport avec le pouvoir et avec l'acte pour les actions particulières, qu'on est libre de faire ou de ne faire pas, et qu'on a quelquefois raison de ne pas faire. Par exemple, je ne suis pas plus parfait en parlant qu'en ne parlant pas; il arrive même souvent que je suis plus parfait de me taire que de parler.

La perfection consiste dans la vertu de faire cette action : mais je n'y ajoute rien en la faisant, autrement j'aurais tort de ne me donner pas une perfection qui

dépend de moi, toutes les fois que je garde le silence par discrétion.

Il est vrai que l'âme agit sans cesse; elle connaît toujours au moins confusément quelque vérité, et elle veut à proportion quelque bien : mais aucune action prise en particulier ne lui est nécessaire.

Il n'est pas vrai, selon l'exemple déjà rapporté, que l'acte de parler soit plus parfait en lui-même que la simple puissance.

S'il n'est pas plus parfait à l'homme d'opérer actuellement une telle chose que de pouvoir simplement l'opérer, cela est encore bien plus certain en Dieu. Il faut au moins avouer que toute opération de la créature est une modification qu'elle se donne. Il est vrai aussi qu'elle opère toujours, et par conséquent qu'elle se modifie toujours tantôt d'une façon et tantôt d'une autre; mais quand elle choisit la meilleure opération, elle se donne par ce choix la modification la plus parfaite.

Il n'en est pas de même de Dieu. Par son être infini, simple et immuable, il est incapable de toute modification, car une modification serait une borne : son opération n'est que lui-même, sans y rien ajouter. Si son opération ajoutait la moindre chose à sa perfection, il ne serait pas Dieu; car il n'aurait pas lui-même l'infinie perfection, indépendamment de son action au dehors.

En ce cas, son opération au dehors serait essentielle à sa divinité, et en ferait partie.

Bien plus : son ouvrage extérieur, qui n'est que sa créature, ne pouvant être séparé de son opération féconde, cet ouvrage serait essentiel à son infinie perfection, et par conséquent à sa divinité : on ne pourrait concevoir l'un sans l'autre; l'un dépendrait de l'autre; la créature serait essentielle au créateur, et se confondrait avec lui; l'infinie perfection ne pourrait se trouver que dans ce total de Dieu opérant au dehors, et de son ouvrage. La créature étant nécessaire au créateur même par son essence, elle ne serait plus créature; il la faudrait regarder avec Dieu comme nous regardons le Fils et le Saint-Esprit avec le Père dans la sainte Trinité. En ce cas, Dieu produirait éternellement par nécessité tout ce qu'il pourrait produire de plus parfait : il se devrait à lui-même de le faire : il ne serait jamais Dieu qu'autant qu'il le ferait actuellement : il ne pourrait jamais ne le faire pas. Si on le concevait comme existant un moment avant que de produire, il faudrait dire qu'en commençant à produire il a commencé à se rendre parfait, et à devenir Dieu. En un mot, la créature serait si essentielle au créateur, qu'on ne pourrait plus les distinguer réellement, et qu'on s'accoutumerait à ne chercher plus d'autre être infiniment parfait que cette collection des êtres qu'on nomme créatures.

Que faut-il donc pour ne pas tomber dans cette impiété monstrueuse? Il faut dire que Dieu n'est pas plus parfait en opérant hors de lui qu'en n'opérant pas, parce qu'il est toujours tout-puissant et infiniment fécond, lors même qu'il ne lui plaît pas d'exercer cette puissance féconde.

Par là on reconnaît que Dieu est libre d'une souveraine liberté, dont la nôtre n'est qu'une faible image et une légère participation.

Par là on conçoit la reconnaissance qui est due au bienfait purement gratuit de la création. Par là on entre dans le véritable esprit de l'Écriture, qui nous enseigne que Dieu fit son ouvrage en sept jours : il suspendait son ouvrage, il interrompait son action; il menait peu à peu son ouvrage au but, et par divers degrés : il réservait à chaque jour une forme nouvelle et particulière; il lui donnait à diverses reprises un accroissement de perfection. Chaque chose se trouvait chaque jour bonne, et digne de lui; mais il la rendait dans la suite encore meilleure en la retouchant. Par là il montrait combien il était le maître de tout son ouvrage, pour lui donner tant et si peu de perfection qu'il lui plairait. Il pouvait s'arrêter à une masse informe; il pouvait faire de cette masse l'ouvrage varié et plein d'ornements qu'il lui a plu d'en faire, et qu'on nomme l'univers.

Rien n'est donc plus faux que ce que j'entends dire : savoir, que Dieu est nécessité par l'ordre, qui est lui-même, à produire tout ce qu'il pouvait faire de plus parfait. Ce raisonnement irait à prouver que l'actuelle production de la créature est éternelle, et essentielle au créateur. Ce raisonnement prouverait que Dieu n'a pu se retenir en rien dans la création de son ouvrage; qu'il ne l'a fait avec aucune liberté; qu'il a été assujetti à le faire tout entier d'abord, et même à le faire dès l'éternité. On établirait par là que Dieu était autant gêné pour la manière d'agir que pour le fond de son ouvrage. Selon ce principe, il fallait, sous peine de violer l'ordre et de se dégrader, qu'il fît tout son ouvrage par la voie la plus simple. En un mot, si ce principe a lieu, la toute-puissance de Dieu s'est épuisée dans un moment : il ne peut plus produire un seul atome; il est dans l'impuissance d'ajouter le moindre degré de perfection au plus vil atome de l'univers. Si quelque chose est indigne de Dieu, c'est une telle idée de lui.

Combien saint Augustin pense-t-il plus noblement et avec plus de justesse sur la Divinité! Ce Père se représente des degrés de perfection en montant et en descendant à l'infini, que Dieu voit distinctement d'une seule vue. Il n'en voit aucun qui ne

demeure infiniment au-dessous de sa perfection infinie. Il peut monter aussi haut qu'il voudra pour le plan de son ouvrage; son ouvrage demeurera toujours infiniment au-dessous de lui. Il peut descendre aussi bas qu'il lui plaira, son ouvrage sera toujours bon, parfait selon sa mesure, distingué du néant, au-dessus de lui, et digne de l'être infini. Dieu, choisissant entre ces degrés infinis de perfection, appelle ou n'appelle pas le néant, ne doit rien, et peut tout. Sa supériorité infinie au-dessus de son ouvrage fait qu'il n'en peut avoir aucun besoin : la gloire même qu'il en tire lui est pour ainsi dire si accidentelle, qu'elle se réduit à son bon plaisir, et au pur choix de sa volonté.

Il a pu créer le monde si tôt et si tard qu'il lui a plu; mais le plus tôt ne vient qu'après son éternité, et le plus tard est encore suivi de cette même éternité qui reste tout entière. En un mot, quelque étendue qu'il eût donnée à la durée de l'univers, elle eût été toujours quelque chose de fini dans l'infini; elle eût été renfermée dans l'éternité indivisible de son auteur.

Saint Augustin représente contre les manichéens cette bonté de l'ouvrage et cette liberté de l'ouvrier, à quelque degré qu'il lui plaise de le fixer. Il n'y a en tout, selon ce Père, que les divers degrés de l'être, parce qu'être et perfection c'est précisément la même chose.

C'est par ces divers degrés que Dieu varie son ouvrage. Tout ce qui existe est bon et parfait dans un certain genre. Ce qui est plus est plus parfait; ce qui est moins est moins parfait : mais tout ce qui est, en quelque bas degré qu'il soit, est digne de Dieu, puisqu'il a l'être, et qu'il faut une sagesse toute-puissante pour le tirer du néant. En même temps tout être créé, quelque parfait qu'on le conçoive, n'a qu'un degré borné d'être, où il n'a pu monter que par la sagesse toute-puissante de celui qui l'a tiré du néant. Toute créature se trouve donc dans ce milieu, entre ces deux extrémités, dans l'infini de Dieu.

Dieu ne voit rien qui ne soit infiniment au-dessous de lui. Cette infériorité infinie de tous les êtres créés, des plus hauts et des plus bas degrés, les met tous dans une espèce d'égalité à ses yeux. Aucun d'eux n'a une supériorité de perfection infinie qui lui soit une raison invincible de le préférer. Auquel de ces divers degrés qu'il puisse s'arrêter, il s'arrête toujours nécessairement à un degré qui se trouve fini, et infiniment au-dessous de lui. Cette infériorité infinie fait qu'aucune perfection possible ne peut le nécessiter; et sa supériorité infinie sur toute perfection possible fait la liberté de son choix.

Voilà, monsieur, ce que je crois avoir appris de saint Augustin sur la liberté de Dieu dans la production de ses ouvrages hors de lui. Je voudrais être libre de m'éclaircir avec vous sur toutes ces matières, et je recevrais avec grand plaisir tout ce que vous voudriez bien me communiquer; car je ne doute point que vous n'ayez fait de grandes recherches : mais un grand diocèse, où la guerre augmente infiniment nos embarras, une très-faible santé, et d'autres travaux épineux sur les matières de la grâce, m'ôtent la liberté que je voudrais avoir pour méditer sur la métaphysique.

Je suis parfaitement, etc.

LETTRE V.

SUR L'EXISTENCE DE DIEU, LE CHRISTIANISME, ET LA VÉRITABLE ÉGLISE.

A Cambray, 6 juin 1713.

Ne soyez nullement en peine, monsieur, de vos deux grandes lettres. Elles m'ont édifié et attendri. Je n'y vois que candeur, qu'amour de la vérité, que soin de l'approfondir, que zèle pour la religion, et que confiance en ma bonne volonté. Je ne veux être, ce me semble, occupé que de mon ministère : mais je ne suis point un dévot ombrageux, et facile à scandaliser; je m'attends à toutes sortes de systèmes et d'objections. On n'établirait jamais rien de solide contre les impies, si les personnes zélées pour la religion ne se communiquaient pas en liberté les unes aux autres les raisonnements captieux par lesquels on tâche de l'obscurcir. Ce qui m'embarrasse est que vous avez écrit ayant la fièvre, et que je l'avais en vous lisant. Il m'en reste beaucoup d'abattement. On me défend toute application. Il faudrait pourtant écrire un volume pour vous répondre. Que ne puis-je me trouver en pleine santé dans votre cabinet, *impertransito medio*, comme parle l'école! En attendant un peu de santé, je vais prendre la liberté de vous représenter ce que je pense sur divers points.

1° Je n'ai point lu encore la préface [1] que vous avez vue. Elle est d'un écrivain habile, et que j'estime. Mais indépendamment de ce qu'elle contient, je vous avoue que le système de Spinosa ne me paraît point difficile à renverser. Dès qu'on l'entame par quelque endroit, on rompt toute sa prétendue chaîne. Selon ce philosophe, deux hommes dont l'un dit oui et l'autre non, dont l'un se trompe

[1] Nous conjecturons qu'il est ici question de la préface que le P. Tournemine avait mise à la tête du *Traité de l'Existence de Dieu*. (Édit. de Vers.)

et l'autre croit la vérité, dont l'un est scélérat et l'autre est un homme très-vertueux, ne sont qu'un même être indivisible. C'est ce que je défie tout homme sensé de croire jamais sérieusement dans la pratique. La secte des spinosistes est donc une secte de menteurs, et non de philosophes. De plus, on ne peut connaître une modification qu'autant qu'on connaît déjà la substance modifiée. Il faut connaître un corps coloré pour concevoir une couleur, un corps mobile pour en concevoir le mouvement, etc. Il faut donc que Spinosa commence par nous donner une idée de cette substance infinie, qui accorde dans son être simple et indivisible les modifications les plus opposées, dont l'une est la négation de l'autre; il faut qu'il trouve une multiplication infinie dans une parfaite unité; il faut qu'il montre des variations et des bornes dans un être invariable et sans bornes. Voilà d'énormes contradictions.

2° La grande mode des libertins de notre temps n'est point de suivre le système de Spinosa. Ils se font honneur de reconnaître un Dieu créateur, dont la sagesse saute aux yeux dans tous ses ouvrages; mais, selon eux, ce Dieu ne serait ni bon ni sage, s'il avait donné à l'homme le libre arbitre, c'est-à-dire le pouvoir de pécher, de s'égarer de sa fin dernière, de renverser l'ordre, et de se perdre éternellement. Selon eux, l'homme s'impose à lui-même, quand il s'imagine être le maître de choisir entre deux partis. Cette illusion flatteuse, disent-ils, vient de ce que la volonté de l'homme ne peut être contrainte dans son propre acte, qui est son vouloir : elle ne peut être déterminée que par son plaisir, qui est son unique ressort. Entre divers plaisirs, c'est toujours le plus fort qui la détermine invinciblement. Ainsi elle ne veut jamais que ce qu'il lui plaît davantage de vouloir. Voilà ce qui forme une ridicule chimère de liberté. L'homme, disent-ils encore, est sans cesse nécessité à vouloir un seul objet, tant par la disposition intérieure de ses organes, que par les circonstances des objets extérieurs : en chaque occasion il croit choisir, pendant qu'il est nécessité à vouloir toujours ce qui lui offre le plus de plaisir. Suivant ce système, en ôtant toute réelle liberté, on se débarrasse de tout mérite, de tout blâme et de tout enfer; on admire Dieu sans le craindre, et on vit sans remords au gré de ses passions. Voilà le système qui charme tous les libertins de notre temps.

3° Vous avez raison de demander des motifs de croire la religion, qui soient proportionnés aux esprits les plus simples et les plus grossiers. La difficulté de trouver ces raisons proportionnées et convaincantes vous tente de croire que Dieu ne prépare le salut qu'aux seuls élus, qu'il conduit par le cœur et non par l'esprit, par l'attrait de la grâce et non par la lumière de la raison. Mais remarquez s'il vous plaît, deux inconvénients de ce système. Le premier est que si on supposait que la foi vient aux hommes par le cœur sans l'esprit, et par un instinct aveugle de grâce, sans un raisonnable discernement de l'autorité à laquelle on se soumet pour croire les mystères, on courrait risque de faire du christianisme un fanatisme, et des chrétiens des enthousiastes. Rien ne serait plus dangereux pour le repos et pour le bon ordre du genre humain; rien ne peut rendre la religion plus méprisable et plus odieuse. Le second inconvénient est que, suivant ce système, Dieu damnerait presque tous les hommes, parce qu'ils ne croient pas et parce qu'ils n'observent pas tous ses commandements, quoique la foi et les commandements leur fussent réellement impossibles, faute de secours proportionnés à leur besoin pour croire et pour observer les commandements évangéliques. Ce serait tourner la religion en scandale, et soulever contre elle le monde entier, que d'en donner une idée si contraire à la bonté de Dieu.

4° Saint Augustin, qu'on ne peut point accuser de relâchement sur les questions de la grâce, a cru ne pouvoir justifier la bonté et la justice de Dieu contre les blasphèmes des manichéens, qu'en avouant qu'aucun homme *ne doit* jamais à Dieu *que ce qu'il a reçu*. Il en conclut deux choses : l'une est que tout homme a reçu un secours prévenant et proportionné à son besoin, pour vaincre les tentations de sa concupiscence, pour éviter tout mal, et pour pratiquer tout bien, conformément à sa raison : l'autre est qu'il a reçu de quoi vaincre son ignorance, *en cherchant avec soin et piété, s'il le veut,* ce qui lui manque pour la foi, auquel cas la Providence lui fournirait des moyens convenables pour parvenir de proche en proche à la foi des mystères, aux vertus évangéliques et au salut. Les moyens de providence, tant intérieurs qu'extérieurs, sont ineffables et d'une variété infinie, suivant ce Père. Il est aussi impossible de les expliquer en détail, qu'il est impossible d'expliquer comment un homme est parvenu de proche en proche à un certain degré de sagesse et de vertu, à certains préjugés, etc. On y arrive par des combinaisons innombrables de l'éducation, des exemples, des lectures, des conversations, des amis, des expériences, des réflexions et des inspirations intérieures, par lesquelles Dieu opère insensiblement dans le fond des cœurs. Non-seulement les autres hommes ne sauraient dire en détail tout ce qui a

préparé, persuadé, déterminé un certain homme à un certain genre de vie, mais encore cet homme même ne saurait après coup retourner, pour ainsi dire, sur ses pas, et retrouver tant au dehors qu'au dedans tout ce qui a servi de ressort pour remuer son cœur. Ce que chacun ne peut faire pour retrouver ses propres traces, Dieu le fera dans son jugement. Il y sera victorieux, parce qu'il développera à chaque homme tous les replis de son cœur dans une chaîne de moyens par lesquels il n'a tenu qu'à lui de chercher, de connaître la vérité, de l'aimer, de la suivre, et d'y trouver son salut. Ces moyens, quoique inexplicables en détail, sont très-certains en gros. Leur variété, leur combinaison secrète, leur facilité à nous échapper, nous en dérobent souvent la connaissance distincte; mais Dieu, infiniment juste et bon, ne mérite-t-il pas bien d'être cru sur l'enchaînement et sur la proportion de ces moyens qu'il a préparés? N'en est-il pas meilleur juge que nous, puisque nous négligeons ces moyens jusqu'à n'y faire presque jamais aucune attention? Si un homme se trouvait tout à coup en s'éveillant dans une île déserte, quelle prodigieuse recherche ne ferait-il point pour découvrir par quelle aventure il y aurait été transporté? Nous nous trouvons tout à coup en ce monde comme tombés des nues; nous ne savons ni ce que nous sommes, ni d'où nous venons, ni où nous sommes venus, ni avec qui nous vivons, ni où nous irons au sortir d'ici. Qui est-ce qui a la moindre curiosité sur ce profond mystère? Personne ne veut le développer. On s'amuse de tout, on veut tout savoir, excepté l'unique chose qu'il serait capital d'apprendre. Cette indolence monstrueuse est le grand péché d'infidélité : *Non pie quærunt,* dit saint Augustin. De quoi les hommes ne seraient-ils point capables, s'ils étaient sincères, humbles, dociles, et aussi appliqués qu'un si grand bien le mérite? Les petits enfants n'apprennent-ils pas en peu de temps les choses et les termes de tout le détail de la vie humaine, et toute une langue? Le peuple le plus grossier n'apprend-il pas toute la finesse des arts? Ce n'est pas tout. Que n'apprend-on pas, avec subtilité et profondeur, pour le mal! L'esprit ne manque que pour le bien : on n'est bouché que pour les choses qu'on n'aime pas. Aimez la vérité comme l'argent, vous devinerez ce qui est le plus obscur. Quand Dieu rassemblera contre un homme tous les dons naturels de la raison, et tous les secours surnaturels donnés pour le préparer à la foi; quand il lui montrera que ces grâces en auraient attiré de plus grandes pour son salut, s'il n'eût pas négligé les premières, cet homme verra tout à coup ce qu'il ne veut point voir ici-bas. Quand même cette justice de Dieu serait incompréhensible, il faudrait la croire sans la comprendre; mais l'homme aime mieux se flatter, secouer le joug, supposer que Dieu lui manque, disputer sur sa propre liberté, quoiqu'il ne puisse en douter sérieusement, et vivre sans règle, en se justifiant aux dépens de Dieu.

5° Il est vrai qu'il faut des preuves proportionnées à l'esprit faible et grossier de presque tous les hommes, pour les soumettre à une autorité qui leur propose les mystères. Mais il faut observer deux choses : l'une est que l'esprit le plus court et le plus bouché s'étend et s'ouvre, à proportion de sa bonne volonté, pour toutes les choses qu'il a besoin de connaître : l'autre est qu'il faut distinguer une connaissance simple et sensée d'une vérité, d'avec un approfondissement par lequel un homme exercé réfute toutes les vaines subtilités qui peuvent embrouiller cette vérité claire et simple. Il n'est pas nécessaire que tout ignorant comprenne la religion jusqu'à pouvoir réfuter toutes les subtilités par lesquelles l'orgueil et les passions tâchent de l'embrouiller : il suffit que les ignorants croient ce qui est vrai par une preuve véritable, mais implicitement connue. Disputez contre un paysan, vous l'embarrasserez sur les vérités constantes de l'agriculture; il ne pourra pas vous répondre, mais il n'hésitera point, et il continuera avec certitude à labourer son champ. L'ignorant est de même pour la croyance de la religion.

6° Il y a longtemps qu'il me paraît important de former un plan qui contienne des preuves des vérités nécessaires au salut, lesquelles soient tout ensemble et réellement concluantes, et proportionnées aux hommes ignorants. J'avais pressé autrefois feu M. l'évêque de Meaux de l'exécuter. Il me l'avait promis très-souvent. Je voudrais être capable de le faire. Cet ouvrage devrait être très-court; mais il faudrait un long travail et un grand talent pour l'exécuter. Rien ne demande tant de génie qu'un ouvrage où il faut mettre à la portée de ceux qui n'en ont point les premières vérités. Pour y réussir, il faut atteindre à tout, et embrasser les deux extrémités du genre humain; il faut se faire entendre par les ignorants, et réprimer la critique téméraire des hommes qui abusent de leur esprit contre la vérité. Je ne saurais vous donner ici qu'une idée très-vague et très-défectueuse de ce projet : mais ce que je vous en proposerai à la hâte et en secret est sans conséquence; vous concevrez beaucoup plus que je ne puis vous dire en très-peu de lignes. Voici plutôt une simple table des matières, qu'une explication des preuves.

PREUVES

DES TROIS PRINCIPAUX POINTS NÉCESSAIRES AU SALUT, POUR SOUMETTRE AU JOUG DE LA FOI, SANS DISCUSSION, LES ESPRITS SIMPLES ET IGNORANTS.

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a un Dieu infiniment parfait qui a créé l'univers.

Il ne faut qu'ouvrir les yeux et qu'avoir le cœur libre, pour apercevoir sans raisonnement la puissance et la sagesse du Créateur, qui éclate dans son ouvrage. Si quelque homme d'esprit conteste cette vérité, je ne disputerai point avec lui; je le prierai seulement de souffrir queje suppose qu'il se trouve par un naufrage dans une île déserte : il y aperçoit une maison d'une excellente architecture, magnifiquement meublée; il y voit des tableaux merveilleux; il entre dans un cabinet, où un grand nombre de très-bons livres de tout genre sont rangés avec ordre; il ne découvre néanmoins aucun homme dans toute cette île : il ne me reste qu'à lui demander s'il peut croire que c'est le hasard, sans aucune industrie, qui a fait tout ce qu'il voit. J'ose le défier de parvenir jamais par ses efforts à se faire accroire que l'assemblage de ces pierres fait avec tant d'ordre et de symétrie; que les meubles, qui montrent tant d'art, de proportion et d'arrangement; que les tableaux, qui imitent si bien la nature; que les livres, qui traitent si exactement les plus hautes sciences, sont des combinaisons purement fortuites. Cet homme d'esprit pourra trouver des subtilités pour soutenir dans la spéculation un paradoxe si absurde; mais dans la pratique il lui sera impossible d'entrer dans aucun doute sérieux sur l'industrie qui éclate dans cette maison. S'il se vantait d'en douter, il ne ferait que démentir sa propre conscience. Cette impuissance de douter est ce qu'on nomme pleine conviction. Voilà, pour ainsi dire, le bout de la raison humaine : elle ne peut aller plus loin. Cette comparaison démontre quelle doit être notre conviction sur la Divinité à la vue de l'univers. Peut-on douter que ce grand ouvrage ne montre infiniment plus d'art que la maison que je viens de représenter? La différence qu'il y a entre un philosophe et un paysan est que le paysan suit d'abord avec simplicité ce qui saute aux yeux; au lieu que le philosophe, séduit par ses vains préjugés, emploie la subtilité de ses raisonnements à embrouiller sa raison même. Voilà la Divinité dans son point de vue; pour tout homme sensé, attentif, sans orgueil et sans passion. Loin d'avoir besoin de raisonner, il n'a que son raisonnement à craindre; il n'a pas plus besoin de méditer pour trouver son Dieu à la vue de l'univers, que pour supposer un horloger à la vue d'une horloge, ou un architecte à la vue d'une maison.

SECONDE PARTIE.

Il n'y a que le seul christianisme qui soit un culte digne de Dieu.

Il n'y a que la religion chrétienne qui consiste dans l'amour de Dieu. Les autres religions ont consisté dans la crainte de dieux qu'on voulait apaiser, et dans l'espérance de leurs bienfaits, qu'on tâchait de se procurer par des honneurs, des prières et des sacrifices. Mais la seule religion enseignée par Jésus-Christ nous oblige à aimer Dieu plus que nous-mêmes, et à ne nous aimer que pour l'amour de lui. Elle nous propose pour paradis le parfait et éternel amour; elle exige le renoncement à nous-mêmes, *abneget semetipsum*, c'est-à-dire l'exclusion de tout amour-propre, pour nous réduire à nous aimer par charité, comme quelque chose qui appartient à Dieu, et qu'il veut que nous aimions en lui. Ce renversement de tout l'homme est le rétablissement de l'ordre et la naissance de l'homme nouveau. Voilà ce que l'esprit de l'homme n'a pu inventer. Il faut qu'une puissance supérieure tourne l'homme contre lui-même, pour le forcer à prononcer cette sentence foudroyante contre son amour-propre. Il n'y a rien de si évidemment juste, et il n'y a rien qui révolte si violemment le fond de l'homme idolâtre de soi. Dieu ne peut être suffisamment reconnu que par cet amour suprême. *Nec colitur ille nisi amando*, dit souvent saint Augustin. D'où vient donc que presque tous les hommes ont pris le change? Ils ont mis le sacrifice des animaux, l'encens et les autres dons, en la place du moi, victime qu'il fallait immoler. Dites à l'homme le plus simple et le plus ignorant, qu'il faut aimer Dieu notre père, qui nous a faits pour lui; cette parole entre d'abord dans son cœur, si l'orgueil et l'amour-propre ne le révoltent pas : il n'a aucun besoin de discussion pour sentir que voilà la religion tout entière. Or il ne trouve ce vrai culte que dans le christianisme. Ainsi il n'a ni à choisir ni à délibérer. Tout autre culte n'est point une religion. Le judaïsme n'est qu'un commencement, ou, pour mieux dire, qu'une image ou une ombre de ce culte promis. Otez du judaïsme les figures grossières, les bénédictions temporelles, la graisse de la terre, la rosée du ciel, les promesses mystérieuses, les imperfections tolérées, les cérémo-

nies légales, il ne restera qu'un christianisme commencé. Le christianisme n'est que le renversement de l'idolâtrie de l'amour-propre, et l'établissement du vrai culte de Dieu par un amour suprême. Cherchez bien, vous ne trouverez ce vrai culte développé, purifié et parfait, que chez les chrétiens : eux seuls connaissent Dieu infiniment aimable. Je ne parle point des mahométans; ils ne le méritent pas : leur religion n'est que le culte grossier, servile et purement mercenaire des Juifs les plus charnels, auquel ils ont ajouté l'admiration d'un faux prophète, qui de son propre aveu n'a jamais eu aucune preuve de mission. Tout homme simple et droit ne peut s'arrêter que chez les chrétiens, puisqu'il ne peut trouver que chez eux le parfait amour. Dès qu'il le trouve là, il a trouvé tout, et il sent bien qu'il ne lui reste plus rien à chercher. Les mystères ne l'effarouchent point ; il comprend que toute la nature étant incompréhensible à son faible esprit, il ne doit pas s'étonner de ne pouvoir comprendre tous les secrets de la Divinité ; sa faiblesse même se tourne en force, et ses ténèbres en lumière, pour le rendre défiant de soi et docile à Dieu. Il n'a point de peine à croire que Dieu, amour infini, a daigné venir lui-même, sous une chair semblable à la nôtre, pour tempérer les rayons de sa gloire, nous apprendre à aimer, et s'aimer lui-même au dedans de nous. C'est en ce sens-là qu'il est vrai de dire qu'on trouve la vraie religion par le cœur, et non par l'esprit. En effet, on la trouve simplement par l'amour de Dieu infiniment aimable, non par le raisonnement subtil des philosophes. Socrate même n'a presque rien trouvé, pendant qu'une femmelette humble et un artisan docile trouvent tout en trouvant l'amour. *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus, et prudentibus, et revelasti ea parvulis* [1]. L'amour de Dieu décide de tout sans discussion en faveur du christianisme. C'est en ce sens que l'âme est naturellement chrétienne, comme parle Tertullien.

TROISIÈME PARTIE.

Il n'y a que l'Église catholique qui puisse enseigner ce culte d'une façon proportionnée au besoin de tous les hommes.

Tous les hommes, et surtout les ignorants, ont besoin d'une autorité qui décide, sans les engager à une discussion dont ils sont visiblement incapables. Comment voudrait-on qu'une femme de village ou qu'un artisan examinât le texte original, les éditions, les versions, les divers sens du texte sacré? Dieu aurait manqué au besoin de presque tous les hommes, s'il ne leur avait pas donné une autorité infaillible pour leur épargner cette recherche impossible, et pour les garantir de s'y tromper. L'homme ignorant, qui connaît la bonté de Dieu, et qui sent sa propre impuissance doit donc supposer cette autorité donnée de Dieu, et la chercher humblement, pour s'y soumettre sans raisonner. Où la trouvera-t-il? Toutes les sociétés séparées de l'Église catholique ne fondent leur séparation que sur l'offre de faire chaque particulier juge des Écritures, et lui faire voir que l'Écriture contredit cette ancienne Église. Le premier pas qu'un particulier serait obligé de faire pour écouter ces sectes serait donc de s'ériger en juge entre elles et l'Église, qu'elles ont abandonnée. Or quelle est la femme de village, quel est l'artisan, qui puisse dire sans une ridicule et scandaleuse présomption : Je vais examiner si l'ancienne Église a bien ou mal interprété le texte des Écritures. Voilà néanmoins le point essentiel de la séparation de toute branche d'avec l'ancienne tige. Tout ignorant qui sent son ignorance doit avoir horreur de commencer par cet acte de présomption. Il cherche une autorité qui le dispense de faire cet acte présomptueux, et cet examen dont il est incapable. Toutes les nouvelles sectes, suivant leur principe fondamental, lui crient : Lisez, raisonnez, décidez. La seule ancienne Église lui dit : Ne raisonnez, ne décidez point, contentez-vous d'être docile et humble : Dieu m'a promis son esprit pour vous préserver de l'erreur. Qui voulez-vous que cet ignorant suive, ou ceux qui lui demandent l'impossible, ou ceux qui lui promettent ce qui convient à son impuissance et à la bonté de Dieu? Représentons-nous un paralytique qui veut sortir de son lit, parce que le feu est à la maison : il s'adresse à cinq hommes, qui lui disent : Levez-vous, courez, percez la foule, sauvez-vous de cet incendie. Enfin il trouve un sixième homme qui lui dit : Laissez-moi faire, je vais vous emporter entre mes bras. Croira-t-il à cinq hommes qui lui conseillent de faire ce qu'il sent bien qu'il ne peut pas? Ne croira-t-il pas plutôt celui qui est le seul à lui promettre le secours proportionné à son impuissance? Il s'abandonne sans raisonner à cet homme, et se borne à demeurer souple et docile entre ses bras. Il en est précisément de même d'un homme humble dans son ignorance; il ne peut écouter sérieusement les sectes qui lui crient : Lisez, raisonnez : décidez; lui qui sent bien qu'il ne peut ni lire, ni raisonner, ni décider : mais il est consolé d'entendre l'ancienne Église qui lui dit : Sentez votre impuissance, humiliez-vous, soyez docile,

[1] *Matth.* XI, 25; *Luc.* X, 21.

confiez-vous à la bonté de Dieu, qui ne nous a point laissés sans secours pour aller à lui. Laissez-moi faire, je vous porterai entre mes bras. Rien n'est plus simple et plus court que ce moyen d'arriver à la vérité. L'homme ignorant n'a besoin ni de livre ni de raisonnement pour trouver la vraie Église : les yeux fermés, il sait avec certitude que toutes celles qui veulent le faire juge sont fausses, et qu'il n'y a que celle qui lui dit de croire humblement qui puisse être la véritable. Au lieu des livres et des raisonnements, il n'a besoin que de son impuissance et de la bonté de Dieu pour rejeter une flatteuse séduction, et pour demeurer dans une humble docilité. Il ne lui faut que son ignorance bien sensée pour décider. Cette ignorance se tourne pour lui en science infaillible. Plus il est ignorant, plus son ignorance lui fait sentir l'absurdité des sectes qui veulent l'ériger en juge de ce qu'il ne peut examiner. D'un autre côté, les savants mêmes ont un besoin infini d'être humiliés, et de sentir leur incapacité. A force de raisonner, ils sont encore plus dans le doute que les ignorants ; ils disputent sans fin entre eux, et ils s'entêtent des opinions les plus absurdes. Ils ont donc autant de besoin que le peuple le plus simple d'une autorité suprême qui rabaisse leur présomption, qui corrige leurs préjugés, qui termine leurs disputes, qui fixe leurs incertitudes, qui les accorde entre eux, et qui les réunisse avec la multitude. Cette autorité supérieure à tout raisonnement, où la trouverons-nous ? Elle ne peut être dans aucune des sectes qui ne se forment qu'en faisant raisonner les hommes, et qu'en les faisant juges de l'Écriture au-dessus de l'Église. Elle ne peut donc se trouver que dans cette ancienne Eglise qu'on nomme catholique. Qu'y a-t-il de plus simple, de plus court, de plus proportionné à la faiblesse de l'esprit du peuple, qu'une décision pour laquelle chacun n'a besoin que de sentir son ignorance, et que de ne vouloir pas tenter l'impossible ? Rejetez une discussion visiblement impossible et une présomption ridicule ; vous voilà catholique.

Je comprends bien, monsieur, qu'on fera contre ces trois vérités des objections innombrables. Mais n'en fait-on pas pour nous réduire à douter de l'existence des corps, et pour disputer la certitude des choses que nous voyons, que nous entendons, et que nous touchons à toute heure, comme si notre vie entière n'était que l'illusion d'un songe ? J'ose assurer qu'on trouvera, dans les trois principes que je viens d'établir, de quoi dissiper toutes les objections en peu de mots, et sans aucune discussion subtile.

Au reste, je ne puis finir sans vous représenter, monsieur, que vous ne paraissez pas faire assez de justice à saint Augustin. Il est vrai que ce Père a écrit dans un mauvais temps pour le goût. Sa manière d'écrire s'en ressent. Il a écrit sans ordre, à la hâte, et avec un excès de fertilité d'esprit, à mesure que les besoins d'instruire ou de réfuter le pressaient. Platon et Descartes, que vous louez tant, n'ont eu qu'à méditer tranquillement, et qu'à écrire à loisir, pour perfectionner leurs ouvrages : cependant ces deux auteurs ont leurs défauts. Par exemple, que peut-on voir de plus faible et de plus insoutenable que les preuves de Socrate sur l'immortalité de l'âme ? D'ailleurs, ne le voit-on pas flottant et incertain pour les vérités même les plus fondamentales, sans lesquelles sa morale porterait à faux ? Qu'y a-t-il de plus défectueux que le monde indéfini de Descartes ? Si on rassemblait tous les morceaux épars dans les ouvrages de saint Augustin, on y trouverait plus de métaphysique que dans ces deux philosophes. Je ne saurais trop admirer ce génie vaste, lumineux, fertile et sublime.

Je voudrais me trouver pour un mois avec vous, monsieur, dans une solitude où nous n'eussions qu'à chercher ensemble ce qui peut nourrir et édifier.

O rus, quando ego te aspiciam ? quandoque licebit... [1]

Personne ne peut vous honorer avec des sentiments plus vifs et plus dignes de vous, que je le ferai le reste de mes jours.

LETTRE VI.

SUR LES MOYENS DONNÉS AUX HOMMES POUR ARRIVER A LA VRAIE RELIGION.

A Cambrai, 14 juillet 1713.

J'ai une fluxion sur les yeux et un peu de mal à l'estomac.

. . . . . . Dormitum ego, Virgiliusque :
Namque pila lippis inimicum et ludere crudis [2]

Il est triste de ne ressembler à Virgile et à Horace que par des infirmités. L'Électeur a fait venir de Paris un bon peintre, qui a beaucoup travaillé pour lui à Valenciennes. Ce prince a voulu avoir mon portrait ; il est achevé ; il est à Paris ; vous en aurez une copie ; mais laissez-moi un peu de temps pour m'assurer de vous en donner une bonne. Puisque vous voulez ce visage étique, il faut au moins, monsieur, que la copie soit bien exécutée.

[1] Hor. lib. II, sat. VI.
[2] *Ibid.* lib. I, sat. V.

Dès que je serai libre, je tâcherai d'écrire ce qui me passe par la tête sur les moyens donnés aux hommes pour arriver à la vraie religion : en attendant je vais vous proposer superficiellement ce que j'en pense.

I. On est trop frappé de la disproportion qui paraît entre la grossièreté de l'esprit de la plupart des hommes et la hauteur des vérités qu'il faut entendre pour être véritablement chrétien.

Q'est-ce que les passions grossières, comme l'amour sensuel, la jalousie, la haine, la vengeance, l'ambition et la curiosité, ne font point deviner aux hommes les moins cultivés et les moins subtils? Qu'est-ce que les sauvages mêmes ne pénètrent pas pour leurs intérêts?

Qu'est-ce que les hommes les plus vils n'ont point inventé pour la perfection des arts, quand l'avarice les a excités? Qu'est-ce qu'un enfant n'apprend point, depuis l'âge de deux ans jusqu'à celui de sept, soit pour discerner tous les objets qui l'environnent, pour observer leurs propriétés, leurs rapports et leurs oppositions, soit pour apprendre tous les termes innombrables d'une langue, qui expriment avec précision et délicatesse tous ces objets avec toutes leurs dépendances?

Qu'est-ce qu'un prisonnier n'invente point dans une prison pendant vingt ans, pour tâcher d'en sortir, pour savoir des nouvelles de ses amis, pour leur donner des siennes, pour tromper la vigilance et la défiance de ceux qui le tiennent en captivité?

Qu'est-ce qu'un homme ne rechercherait point pour découvrir les causes de son état, s'il se trouvait tout à coup à son réveil transporté dans une île déserte et inconnue? Que ne ferait-il point pour savoir comment il y aurait été transporté pendant un long sommeil, pour chercher dans cette île quelque marque d'habitation, quelque vestige d'homme, pour inventer quelque moyen de se nourrir, de se vêtir, de se loger, de naviguer, et de retourner en son pays?

Voilà les ressources naturelles de l'esprit humain dans les hommes même les moins cultivés. Il n'y a qu'à bien vouloir pour parvenir à toutes les choses qui ne sont pas absolument impossibles. Aimez autant la vérité que vous aimez votre santé, votre vanité, votre liberté, votre plaisir, votre fantaisie; vous la trouverez. Soyez aussi curieux pour trouver celui qui vous a fait, et à qui vous devez tout, que les hommes les plus grossiers sont curieux pour suivre un soupçon malin, pour contenter leur passion brutale, pour déguiser leurs desseins injustes et honteux : en voilà assez pour trouver Dieu et la vie éternelle. Faites que l'homme soit en ce monde comme celui qui se trouverait à son réveil dans une île déserte et inconnue. Faites que l'homme, au lieu de s'amuser aux sottises qu'on nomme fortune, divertissement, spectacles, réputation, politique, éloquence, poésie, ne soit occupé que de se dire à lui-même: Qui suis-je, où suis-je, d'où viens-je, par où suis-je venu ici, où vais-je? pourquoi et par qui suis-je fait? Quels sont ces autres êtres qui me ressemblent et qui m'environnent? d'où viennent-ils? Je leur demande ce qu'ils me demandent, et nous ne saurions nous dire les uns aux autres ce que nous sommes, ni par où nous nous trouvons assemblés. Je n'ai nulle autre affaire dans ce coin de l'univers, où je suis comme tombé des nues, que celle d'être étonné de moi et de mon état, de découvrir mon origine et ma fin. Je n'ai que quatre jours à passer dans cet état : je ne dois les employer qu'à découvrir ce qui peut décider de moi. Je dois me défier de mon esprit, que je sens vain, léger, inconstant, présomptueux. Je dois aussi craindre mes passions folles et brutales ; je n'ai qu'une seule affaire, qui est de m'étudier, de m'approfondir, et surtout de me vaincre, pour me rendre digne de parvenir à la vérité, supposé que je puisse parvenir jusqu'à elle. Il est vrai qu'en la cherchant avec gêne et travail, je passerai peut-être toute ma vie dans une peine stérile, sans pouvoir sortir de ces profondes ténèbres où je me vois comme abandonné; mais qu'importe? Cette courte vie n'est que le songe d'une nuit : si peu que je suive ma raison avec courage, je dois être plus content de la passer dans une si raisonnable et si importante occupation, avec la consolation d'agir sérieusement en homme, que de m'abandonner à la folie de mes passions, qui se tourneraient en malheur pour moi. Il n'y a que la légèreté d'un esprit mou, et sans ressource contre sa passion, qui me pût faire prendre le change si honteusement. Dès qu'un homme sera homme de la sorte, il aura bientôt les yeux ouverts. Tous les autres hommes passent leur vie dans la caverne de Platon[1], à ne voir que des ombres. Pourquoi les hommes ne feront-ils pas, pour faire la découverte d'eux-mêmes, ce que fit ce Scythe Anacharsis, qui vint dans la Grèce chercher la vérité; et ce que faisaient les Grecs, qui allaient en Égypte, en Asie, et jusque dans les Indes, chercher la sa-

[1] On sait que Platon, dans sa *République*, voulant exprimer l'imperfection de l'intelligence humaine en cette vie, représente le genre humain comme « enseveli dans une caverne immense, « où il ne peut s'occuper que d'ombres vaines et artificielles, et « d'où il ne peut s'élever que par de pénibles efforts jusqu'au « monde intellectuel, pour y contempler la suprême intelli- « gence, dans le calme des sens et des passions. » (*De rep.* lib. VII, p. 514 et seq. édit. Serran.) Voyez le *Voyage d'Anacharsis*, chap. LIV, t. IV.(*Éd. de Vers.*)

gesse? Il ne faut point beaucoup de lumière pour apercevoir qu'on est dans les ténèbres; il ne faut pas être bien fort pour sentir son impuissance; il ne faut pas être bien riche pour être las de sa pauvreté. Pour être un vrai philosophe, il ne faut que connaître qu'on ne l'est pas; il ne faut que vouloir savoir ce qu'on est, et qu'être étonné de ne le savoir pas. Un voyageur va au Monomotapa et au Japon pour apprendre ce qui ne mérite nullement sa curiosité, et dont la découverte ne le guérira d'aucun de ses maux. Quand trouvera-t-on des hommes qui fassent, non pas le tour du monde, mais le moindre effort de curiosité pour développer le grand mystère de leur propre état? On parcourt les mers les plus orageuses, pour aller chercher à quatre mille lieues d'ici le poivre et la cannelle; on surmonte les vents, les flots, les abîmes et les écueils, pour avoir ce qui n'est presque bon à rien : on ne traverserait pas la Manche pour apprendre à être sage, bon et digne d'un bonheur éternel.

En faut-il davantage pour confondre l'homme, pour le couvrir de honte sur son ignorance, pour le rendre inexcusable dans une indolence si dénaturée et dans une stupidité si monstrueuse?

On dit hardiment qu'un villageois n'a pas assez d'esprit pour apprendre son catéchisme, pendant qu'il apprend sans peine toutes les chansons malignes et impudentes de son village; pendant qu'il use des déguisements les plus subtils pour cacher ses débauches et ses larcins.

L'esprit de chaque homme s'étend ou se raccourcit suivant l'application ou l'inapplication où il vit. L'esprit est comme un cuir souple qui prête : il s'allonge et il s'élargit à proportion de la bonne volonté et de l'exercice. Tournez autant l'esprit au bien qu'il est d'ordinaire tourné au mal, vous trouverez, par le seul amour du bien, des ressources incroyables d'esprit pour arriver à la vérité, dans les hommes même qui montrent le moins d'ouverture. Si tous les hommes aimaient la vérité plus qu'eux, comme elle mérite sans doute qu'on l'aime, ils feraient pour la trouver tout ce qu'ils font pour se flatter dans leurs illusions. L'amour, avec peu d'esprit, ferait des découvertes merveilleuses.

Connubialis amor de Mulcibre fecit Apellem.

II. Il ne s'agit nullement de mettre les hommes grossiers et sans étude en état d'expliquer avec précision et méthode ce qui les persuadera en faveur de la vertu et de la religion : il suffit qu'ils parviennent au point d'être persuadés par des raisons droites et solides, quoiqu'ils ne puissent pas développer les raisons qui les persuadent, ni réfuter les objections subtiles qui les embarrassent.

Rien n'est plus facile que d'embarrasser un homme de bon sens sur la vérité de son propre corps, quoiqu'il lui soit impossible d'en douter sérieusement. Dites-lui que le temps qu'il appelle celui de la veille n'est peut-être qu'un temps de sommeil plus profond que celui du sommeil de la nuit; soutenez-lui qu'il se réveillera peut-être à la mort du sommeil de toute la vie, qui n'est qu'un songe, comme il se réveille chaque matin en sortant du songe de la nuit; pressez-le de vous donner une différence précise, claire et décisive entre l'illusion du songe de la nuit, où l'homme se dit faussement à lui-même : Je me sens, je touche, je vais, j'écoute, et je suis sûr de ne rêver pas, et l'illusion du songe où nous sommes peut-être dans la vie entière : vous mettrez cet homme dans l'impuissance de vous répondre; mais il n'en sera pas moins dans l'impuissance de vous croire, et de douter de ce que vous lui contestez; il rira de votre subtilité; il sentira sans pouvoir le démêler, que votre raisonnement subtil ne fait qu'embrouiller une vérité claire, au lieu d'éclaircir une chose obscure. Il y a cent autres exemples des vérités dont les hommes ne sont nullement libres de douter, et qui leur échappent dès qu'un philosophe les presse de répondre à une objection subtile. La vérité n'en est pas moins vraie, et la conviction intime que tous les hommes en ont n'en est pas moins une règle invincible de croyance, quoique chacun soit dans l'impuissance de démêler sa raison de croire. Il y a deux degrés d'intelligence, dont l'un opère une entière conviction, quoiqu'il soit moins parfait que l'autre : l'un se réduit à être dans l'impuissance de douter d'une vérité, parce qu'elle a une évidence simple, et, pour ainsi dire, directe : l'autre a de plus une évidence réfléchie; en sorte que l'esprit explique la preuve de sa conviction, et réfute tout ce qui pourrait l'obscurcir. Les plus sublimes philosophes mêmes sont invinciblement persuadés d'un grand nombre de vérités, quoiqu'ils ne puissent les développer clairement, ni réfuter les objections qui les embrouillent.

III. Il est vrai que les hommes, comme un auteur de notre temps l'a très-bien remarqué, *n'ont point assez de force pour suivre toute leur raison* : aussi suis-je très-persuadé que nul homme, sans la grâce, n'aurait pas, par ses seules forces naturelles, toute la constance, toute la règle, toute la modération, toute la défiance de lui-même, qu'il lui faudrait pour la découverte des vérités mêmes qui n'ont pas besoin de la lumière supérieure de la foi : en un mot, cette philosophie naturelle, qui irait sans préjugé, sans impatience, sans orgueil, jusqu'au bout de la raison purement humaine, est un

roman de philosophie. Je ne compte que sur la grâce pour diriger la raison même dans les bornes étroites de la raison, pour la découverte de la religion; mais je crois avec saint Augustin que Dieu donne à chaque homme un premier germe de grâce intime et secrète, qui se mêle imperceptiblement avec la raison, et qui prépare l'homme à passer peu à peu de la raison jusqu'à la foi. C'est ce que saint Augustin nomme *inchoationes quædam fidei, conceptionibus similes* [1]. C'est un commencement très-éloigné pour parvenir de proche en proche jusqu'à la foi, comme un germe très-informe est le commencement de l'enfant qui doit naître longtemps après. Dieu mêle le commencement du don surnaturel avec les restes de la bonne nature, en sorte que l'homme qui les tient réunis ensemble dans son propre fond ne les démêle point, et porte au dedans de soi un mystère de grâce qu'il ignore profondément; c'est ce que saint Augustin fait entendre par ces aimables paroles [2] : *Paulatim tu, Domine, manu mitissima et misericordissima pertractans et componens cor meum*, etc. La plus sublime sagesse du Verbe est déjà dans l'homme; mais elle n'y est encore que comme du lait pour nourrir des enfants : *ut infantiæ nostræ lactesceret sapientia tua* [3]. Il faut que le germe de la grâce commence à éclore, pour être distingué de la raison.

Cette préparation du cœur est d'abord d'autant plus confuse qu'elle est générale; c'est un sentiment confus de notre impuissance, un désir de ce qui nous manque, un penchant à trouver au-dessus de nous ce que nous cherchons en vain au dedans de nous-mêmes, une tristesse sur le vide de notre cœur, une faim et une soif de la vérité, une disposition sincère à supposer facilement qu'on se trompe, et à croire qu'on a besoin de secours pour ne se tromper plus.

On peut remarquer ceci en étudiant de près certains hommes. Par exemple, on en trouvera deux auxquels on se méprendra aisément. L'un aura beaucoup plus d'activité et de pénétration d'esprit que l'autre; il paraîtra né philosophe, amateur passionné de la vérité et de la vertu, désintéressé, généreux, et uniquement occupé des plus hautes spéculations; mais observez-le de près; vous trouverez un homme amoureux de son esprit et de sa sagesse, qui cherche la sagesse et la vertu pour enrichir son esprit, pour s'orner et s'élever au-dessus des autres : cet amour-propre l'indispose pour la découverte de la pure vérité; il veut prévaloir : il craint de paraître dans quelque erreur, et il s'expose d'autant plus à errer, qu'il est jaloux de paraître n'errer jamais en rien. Au contraire, l'autre, avec beaucoup moins d'intelligence, occupe son esprit de la vérité, et non de son esprit même; il va d'une démarche simple et directe vers la vérité, sans se replier sur soi par complaisance; il a une secrète disposition à se défier de soi, à sentir sa faiblesse, à vouloir être redressé. Celui qui paraît le moins avancé l'est infiniment plus que l'autre : Dieu trouve dans l'un un fond qui repousse son secours, et qui est indigne de la vérité; il met en l'autre cette pieuse curiosité, cette conviction de son impuissance, cette docilité salutaire qui prépare la foi.

Ce germe secret et informe est le commencement de l'homme nouveau : *conceptionibus similes*. Ce n'est point la raison seule ni la nature laissée à elle-même, c'est la grâce naissante qui se cache sous la nature pour la corriger peu à peu.

Ce premier don de grâce, qui est si enveloppé, est expliqué par saint Augustin en ces termes : *Quod ergo ignorat quid sibi agendum sit, ex eo est quod nondum accepit : sed hoc quoque accipiet, si hoc quod accepit bene usa fuerit. Accepit autem ut pie et diligenter quærat, si volet* [1]. Ce n'est d'abord qu'une disposition générale et confuse de chercher avec amour pour la vérité, avec défiance de soi, avec un vrai désir de trouver une lumière supérieure et ordinaire : *pie et diligenter*. Chercher avec confiance en soi, et sans désirer un secours supérieur pour s'y soumettre avec une humble docilité, ce n'est point chercher *pie*; au contraire, c'est chercher avec une impie et irréligieuse présomption. C'est suivant ce principe que saint Augustin dit ces mots : *Hoc enim restat in ista mortali vita libero arbitrio, non ut impleat homo justitiam cum voluerit, sed ut se supplici pietate convertat ad eum, cujus dono eam possit implere* [2].

Ces mots, *supplici pietate*, expriment que l'homme ne parvient à la vérité et à la vertu qu'autant que la grâce l'a prévenu pour le rendre humble, et pour lui inspirer cette prière pieuse et soumise qui mérite seule d'être exaucée. Enfin ce Père parle ainsi : *Facultatem habet, ut adjuvante Creatore seipsum excolat, et pio studio possit omnes acquirere et capere virtutes, per quas et difficultate cruciante, et ab ignorantia cæcante liberetur* [3]. Voilà la grâce médicinale et libératrice, qui va peu à peu jusqu'à dissiper toutes les ténèbres, et à vaincre toutes les passions de l'homme corrompu : voilà l'enchaînement des grâces, depuis la première recherche de la

[1] *De div. Quæst. ad Simplic.* lib. I, quæst. II, n° 2, t. VI.
[2] *Confess.* lib. VI, cap. V, n° 7, t. I.
[3] *Ibid.* lib. VII, cap. XVIII, n° 24.

[1] *De lib. Arb.* lib. III, cap. XXII, n° 65, t. I.
[2] *De div. Quæs. ad Simplic.* lib. I, quæst. I, n° 14, t. VI.
[3] *De lib. Arb.* lib. III, cap. XX, n° 56, t. I.

vérité, *pie et diligenter,* jusqu'au comble de la perfection, *omnes acquirere et capere virtutes.* Dieu doit cette suite de grâces, non à la nature, mais à sa promesse purement gratuite; il la doit même à son propre commandement, puisqu'il ne peut demander à l'homme qu'à proportion de ce que l'homme a déjà reçu de lui, et que les vertus surnaturelles qu'il demande sont impossibles aux seules forces naturelles de la volonté, surtout la volonté étant malade et affaiblie : *Homo ergo gratia juvatur, ne sine causa voluntati ejus jubeatur*[1]. Il ne s'agit donc point de ce que chaque homme peut, par les seules forces de sa raison et de sa volonté, pour trouver la vraie religion : il est question de Dieu, qui promet de suppléer ce qui manque, quand il ne manque point par l'indisposition déméritoire de la volonté libre de l'homme : il ne s'agit pas même de la disproportion qui paraît entre une première semence de grâce qui est enveloppée dans le cœur d'un homme, et la perfection qui doit se développer dans ce même homme pour le sanctifier. Il y a une grande disproportion entre l'arbrisseau qu'on plante, et l'ombre qu'on en veut tirer un jour contre les rayons du soleil. Le germe qui prépare un petit enfant est infiniment éloigné de l'homme parfait qui en résultera dans la suite. *Sed hoc quoque accipiet, si hoc quod accepit bene usa fuerit.*

Il ne faut point demander par quel chemin un homme peut passer de ses premières dispositions pour la foi, qui sont si imperceptibles et si éloignées, jusqu'à la foi la plus vive, la plus épurée et la plus parfaite : il ne faut pas même demander en détail en quoi consistent ces dispositions que Dieu met de loin en nous, sans nous les faire remarquer. Ne vous embarrasserait-on pas, si on voulait vous faire chercher après coup au fond de votre cœur, et anatomiser toutes les premières pensées et les dispositions les plus reculées de votre esprit, qui vous ont mené insensiblement à certains principes d'honneur, aux maximes de sagesse et aux sentiments de piété, dont vous étiez peut-être si loin dans votre jeunesse? Pourriez-vous retrouver maintenant tous les chemins détournés et insensibles par lesquels vous êtes enfin parvenu à ce but? Vous n'y avez pas pris garde dans ce temps : comment pourriez-vous, après tant d'années, rappeler tout ce qui vous échappait dans l'occasion même?

Tout homme qui a négligé et compté pour rien toutes les bonnes dispositions que Dieu mettait au dedans de lui, est encore bien plus éloigné de les pouvoir rappeler distinctement. Tout son soin a été de les laisser tomber, de les ignorer, de les oublier, de fermer les yeux, de peur de les voir; comment voulez-vous qu'il les rassemble pour les tourner contre lui-même? Il n'y a que Dieu seul qui puisse les remettre dans leur ordre, à son jugement, pour convaincre chaque homme, par elles, de tout ce qu'il a pu et n'a pas voulu connaître pour son salut. On peut encore moins expliquer par quel détail une vérité connue eût mené chaque homme à une autre vérité plus avancée. Il n'y a que celui qui avait fait cet ordre et cet enchaînement de grâces qui puisse expliquer son plan avec les liaisons secrètes de toutes ses parties. Nul homme ne sait jamais à quoi un premier pas le mènerait de proche en proche, ni ce qu'une disposition suivie opérerait pour d'autres dispositions éloignées et inconnues. Nous sommes un fond impénétrable à nous-mêmes : cet enchaînement est si impossible à démêler dans notre cœur pour toutes les choses les plus naturelles et les plus familières de la vie, qu'il n'est nullement permis de vouloir qu'on le détaille pour les opérations les plus intimes et les plus mystérieuses de la grâce. Le moins qu'on puisse donner au Maître suprême des cœurs est de supposer qu'il a des moyens d'insinuation, de préparation, de persuasion, que l'esprit humain ne peut ni pénétrer ni suivre pour en embrasser toute l'étendue : il suffit de connaître Dieu infiniment sage, infiniment bon, infiniment propre à manier nos volontés, pour conclure, sans en concevoir toutes les circonstances, qu'il convaincra chacun de nous de lui avoir donné des moyens proportionnés pour arriver de proche en proche à la vérité et au salut. Nous devons sans doute à Dieu de croire en gros cette vérité si digne de lui, sans la pouvoir expliquer en détail.

IV. On ne manquera pas de dire que les inspirations intérieures ne suffisent pas pour croire en Jésus-Christ; que la foi vient par l'ouïe; et qu'on ne peut pas ouïr à moins que les évangélistes ne soient envoyés[1].

Mais je soutiens que si les dispositions intérieures répondaient aux grâces reçues, Dieu achèverait au dehors, par sa providence, ce qu'il a commencé au dedans par l'attrait de sa grâce. Dieu ferait sans doute des miracles de providence pour éclairer un homme, et pour le mener comme par la main à l'Évangile, plutôt que de le priver d'une lumière dont ses dispositions le rendraient digne. Un homme qui aimerait déjà Dieu plus que soi-même, et qui s'oublierait pour ne chercher que la vérité, aurait déjà trouvé dans son cœur la vérité même. La grâce

[1] *De Grat. et lib. Arbit.* cap. IV, n° 9, t. X.

[1] *Rom.* X, 14, 15.

de Jésus-Christ opérerait déjà en lui, comme elle opérait dans les justes de l'ancienne loi, ou dans les descendants de Noé, ou dans Job et dans les autres adorateurs du vrai Dieu. En ce cas, ce serait Jésus-Christ opérant par sa grâce médicinale dans le cœur de cet homme, qui le conduirait à Jésus-Christ même extérieurement, pour croire en lui et pour l'adorer. Cet homme se trouvant dans les dispositions du centenier Corneille, Dieu lui enverrait le même secours. Saint Augustin assure que Corneille avait déjà reçu le Saint-Esprit avant d'être baptisé. Il fut néanmoins assujetti à apprendre de saint Pierre ce qu'il devait espérer, croire et aimer pour être sauvé. C'est suivant ces principes que saint Augustin dit que Dieu n'abandonne et ne laisse endurcir que ceux qui l'ont mérité, qu'il ne prive personne du bien suprême : *Neminem quippe fraudat divina justitia, sed multa donat non merentibus gratia*[1]. C'est dans cet esprit que le saint docteur dit des gentils : *Non eos dixerit veritatis ignaros, sed quod veritatem in iniquitate detinuerint.... Quoniam revera, sicut magna ingenia quærere persliterunt, sic invenire potuerunt... Per creaturam creatorem cognoscere potuerunt*[2]. Ce Père ajoute que les Gentils, qui ont la loi écrite dans leurs cœurs, comme parle l'Apôtre, appartiennent à l'Évangile; il assure même que ces infidèles qui meurent dans l'impiété ont une grâce intérieure pour parvenir à la foi, et qu'ils l'ont rejetée : *Seipsos fraudant magno et summo bono, malisque pœnalibus implicant, experturi in suppliciis potestatam ejus, cujus in donis misericordiam contempserunt*[3]. Il va jusqu'à parler ainsi : *Ille igitur reus erit ad damnationem sub potestate ejus, qui contempserit ad credendum misericordiam ejus*[4]. Vous voyez que l'incrédule n'est coupable qu'à cause qu'il a reçu sans fruit une miséricorde réelle, ou grâce pour croire. De là vient que ce Père revient toujours à inculquer cette vérité fondamentale : *Cum vero ubique sit præsens, qui multis modis per creaturam sibi Domino servientem, aversum vocet, doceat credentem;... non tibi deputatur ad culpam, quod invitus ignoras; sed quod negligis quærere quod ignoras; neque illud quod vulnerata membra non colligis, sed quod volentem sanare contemnis*[5]. *Non enim quod naturaliter nescit et quod naturaliter non potest, hoc animæ deputatur in reatum; sed quod scire non studuit*[6], etc. Ainsi saint Augustin se réduit sans cesse à la règle de l'Apôtre; savoir, que *tous ceux qui ont péché sans loi périront sans loi*[1]. Il ne leur sera imputé d'avoir péché qu'en ce qu'ils auront pu connaître. C'est en marchant sur ces traces de saint Augustin que saint Thomas a inculqué en plusieurs endroits cette doctrine consolante : *Non sequitur inconveniens, posito quod quilibet teneatur aliquid explicite credere, si in silvis vel inter bruta animalia nutriatur; hoc enim ad divinam providentiam pertinet, ut cuilibet provideat de necessariis ad salutem, dummodo ex parte ejus non impediatur. Si enim aliquis taliter nutritus, ductum naturalis rationis sequeretur in appetitu boni et fuga mali, certissime est tenendum, quod ei Deus, vel per internam inspirationem revelaret ea quæ sunt ad credendum necessaria, vel aliquem fidei prædicatorem ad eum dirigeret, sicut misit Petrum ad Cornelium.* (Act. x[2].). L'exemple de Corneille est décisif; celui de saint Paul, envoyé en Macédoine, est entièrement semblable; ainsi voilà saint Augustin et saint Thomas qui répondent à l'objection. Quand on suppose ce cas d'un infidèle qui userait fidèlement de la lumière de sa raison et de ce premier germe de grâce, *pour chercher avec piété*, il faut dire que Dieu ne se refuse à personne en ce cas. Dieu, plutôt que de manquer à ses enfants, et que de les *frauder* du souverain bien qu'il leur promet gratuitement, éclairerait un homme nourri dans les forêts d'une île déserte, ou par une révélation intérieure et extraordinaire, ou par une mission de prédicateurs évangéliques, semblable à celle des Indes orientales et occidentales, que sa providence saurait bien procurer.

On ne saurait trop remarquer ces paroles de saint Augustin : *Qui multis modis... aversum vocet.* Cette préparation des cœurs à la foi est si variée, tant par les divers attraits de la grâce au dedans que par les combinaisons infinies que la Providence amène insensiblement au dehors, qu'il n'est pas permis de vouloir qu'on entreprenne d'en expliquer tout le détail : il n'y a pas deux vocations ni intérieures, ni extérieures qui se ressemblent : *multis modis*, etc. L'homme ne comprend après coup, ni ne peut dire lui-même, par quel chemin il a été mené depuis le premier pas jusqu'au terme de la foi; il ne l'a pas remarqué; il n'a pas compris à quoi les premières dispositions le préparaient, ni comment le Maître des cœurs liait les dispositions et les événements pour tirer un moyen d'un autre : c'est le secret de Dieu. Ce qui est certain est qu'autant que Dieu est bon et attentif, pour tirer la lu-

[1] *Op. imp. cont. Jul.* lib. I, n° 38, t. x.
[2] *De Spir. et Litt.* cap. XII, n° 19, 20, t. x.
[3] *Ibid.* cap. XXXIII, n° 58.
[4] *Ibid.*
[5] *De lib. Arb.* lib. III, cap. XIX, n° 53, t. I.
[6] *Ibid.* cap. XXII, n° 64.

[1] *Rom.* II, 12.
[2] *Quæst disp. de Veritate*, quæst. XIV, art. XI, ad I.

mière des ténèbres mêmes, et le bien de l'homme de son propre mal; autant l'homme est-il sans attention pour n'apercevoir ni ce que Dieu fait pour lui, ni ce qu'il fait contre lui-même.

V. Il n'y a qu'à rappeler l'idée de Dieu pour s'assurer qu'il ne nous manque point. Jésus-Christ est venu apporter sur la terre le feu de son amour; et que veut-il, sinon qu'il brûle[1]? Craindrons-nous que l'amour n'aime point? Est-il permis de croire que le bien infini et infiniment communicatif se refuse à ceux qui ne s'en rendent pas indignes? Saint Augustin ne dit-il pas, au contraire, que Dieu fait tout pour nous sauver, *excepté de nous ôter le libre arbitre? Vult autem Deus omnes homines salvos fieri, et in agnitionem veritatis venire, non sic tamen ut eis adimat liberum arbitrium, quo vel bene vel male utentes justissime judicentur. Quod cùm fit, infideles*, etc[2]. C'est nommément pour tous les infidèles qu'il décide ainsi. Qui accuserons-nous donc? ou Dieu qu'on ne peut, sans égarement, cesser de croire infiniment bon, compatissant, libéral, prévenant, et plein de tendresse pour ses enfants; ou les hommes, qui sont, de leur propre aveu, vains, indociles, présomptueux, ingrats, follement idolâtres d'eux-mêmes, et ennemis du joug de la Divinité? Ne blasphémons point contre Dieu, pour excuser notre indignité qui ne peut être déguisée : ne cherchons que dans notre orgueil et notre mollesse la source de nos égarements. Dieu veut que nous le préférions à nous, que nous ne nous aimions que pour l'amour de lui, et de son amour. Cette parole foudroyante consterne l'amour-propre, et le pousse jusqu'au désespoir : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum*[3]. Il n'en faut pas davantage pour aigrir, pour irriter le genre humain, pour le rendre ennemi de Dieu, et pour lui rendre Dieu même insupportable. *Dixisti: Non serviam*[4]. On veut être son propre dieu; on n'en admet aucun autre. On sent bien que le Dieu jaloux ne peut être admis sans déposséder l'homme de lui-même. Il faut mourir à soi pour vivre à Dieu. Il faut se perdre pour se retrouver. Il faut renverser et briser l'idole du moi. Il faut mettre Dieu dans la place suprême qu'on occupait follement, et se rabaisser jusqu'à la place où l'on n'avait point de honte de mettre Dieu. Au lieu qu'on ne voulait Dieu que pour soi, marchandant avec lui pour voir si on le croirait, et si on se résoudrait à le servir, il faut, au contraire, ne s'aimer plus que pour Dieu, ne voulant plus de paix ni de bonheur qu'en lui, et pour sa gloire. C'est ce sacrifice de tout l'homme qui fait frémir, et qui révolte un cœur idolâtre de soi. Jésus-Christ a exterminé l'idolâtrie extérieure; mais l'intérieure repousse encore de tous côtés : non-seulement on ne *cherche* point avec *piété* et *application;* mais encore on ne craint rien tant que de trouver ce qu'on ne veut pas voir. On invente les plus extravagantes subtilités, de peur de voir un Dieu infiniment aimable, qui ne nous offre un médiateur que pour nous ramener à son amour. On dit avec les épicuriens que les atomes, par un concours fortuit, ont fait un ouvrage où l'art le plus merveilleux éclate, et que ces atomes ont décliné, je ne sais comment, tout exprès, pour faire ce qu'ils n'auraient jamais pu produire par un mouvement simple et droit. On va jusqu'à dire, avec Spinosa, qu'un être infiniment parfait, et un en soi, qui est véritablement infini, est modifié par des bornes qui sont des imperfections; et qu'un homme qui se trompe, qui ment, qui est un scélérat, n'est qu'une seule et même chose avec un autre homme sage, éclairé, vertueux, qui connaît et dit la pure vérité; en un mot, on tombe sans pudeur dans les plus insensées contradictions, plutôt que d'avouer qu'il y a un créateur à qui nous devons tout l'amour que nous avons follement pour nous-mêmes. Il ne s'agit point de notre esprit; ce n'est point lui qui rend les hommes incrédules. L'esprit, s'il était sans passion, sans orgueil, sans mauvaise volonté, irait simplement à reconnaître que nous ne nous sommes pas faits, et que nous devons le *moi* qui nous est si cher à celui qui nous l'a donné : mais il faudrait sortir des bornes étroites de ce *moi* pour entrer dans l'infini de Dieu, où nous ne nous aimerions plus qu'en notre rang pour l'amour de lui. C'est le désespoir de l'amour-propre; c'est ce qui révolte les démons et les hommes; c'est la rage de l'enfer, dont on voit le commencement sur la terre : ainsi, c'est leur mauvaise volonté qui fait inventer aux hommes tant de subtilités odieuses pour se faire illusion, et pour se dérober la vue de Dieu. *Videte, fratres,* dit Saint Paul, *ne forte sit in aliquo vestrûm cor malum incredulitatis, discedendi a Deo vivo*[1]. Il dit ailleurs : *Qui corrumpitur secundum desideria erroris*[2]. Rendez l'homme simple, docile, humble, détaché de lui-même, prêt à porter le joug et à se corriger, tous les doutes disparaîtront, la lumière de Dieu sera éclatante, la raison sera aidée par la grâce; mais, dans l'état présent; la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne la comprennent

[1] *Luc.* XII, 49.
[2] *De Spir. et Litt.* cap, XXXIII, n° 58, t. X.
[3] *Matt.* XVI, 24.
[4] *Jerem.* II, 20.

[1] *Hebr.* III, 12.
[2] *Ephes.* IV, 22.

pas : Dieu vient dans sa propre famille, et les siens ne le reçoivent pas : l'homme ose être jaloux de Dieu, comme Dieu se doit à lui-même d'être jaloux de l'homme. L'homme ne veut raisonner sur Dieu que pour se faire juge de la Divinité, que pour tirer une vaine gloire de cette recherche curieuse, que pour s'élever au-dessus de ce qui doit le rabaisser. *Quomodo*, disait Jésus-Christ aux Juifs [1], *vos potestis credere, qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ a solo Deo est non quæritis?* Laissons les vices grossiers; l'orgueil suffit pour causer l'impiété la plus dangereuse. Ajoutons à toutes ces réflexions la véritable idée de la religion chrétienne. En quoi consiste cette religion? Elle n'est que l'amour de Dieu, et l'amour de Dieu est précisément cette religion. Dieu ne veut point d'autre culte intérieur que son amour suprême. *Nec colitur ille, nisi amando,* dit sans cesse saint Augustin [2]. Dieu n'a aucun besoin de nos biens. Il compte pour rien les temples visibles, lui qui remplit l'univers, ou, pour mieux dire, dans l'immensité duquel l'univers n'est qu'un point. Il ne veut ni la graisse ni le sang des victimes, ni l'encens des hommes profanes; il veut non ce qui est à nous, mais nos cœurs; il veut que nous le préférions à nous. C'est ce sacrifice qui coûte le plus cher à l'homme, et dont Dieu est jaloux : *Melior est autem*, dit saint Augustin [3], *cùm obliviscitur sui præ charitate incommutabilis Dei, vel seipsum penitus in illius comparatione contemnit.* Voilà le véritable culte, que les païens n'ont jamais connu, et que les Juifs même n'ont connu que très-confusément, quoique le fondement en fût posé dans leur loi.

Saint Augustin parle ainsi : *Teipsum non propter te debes diligere, sed propter illum ubi dilectionis tuæ rectissimus finis est.... Totam dilectionem sui et illius* (*proximi*) *refert in illam dilectionem Dei quæ nullum a se rivulum duci extra patitur, cujus derivatione minuatur* [4]. *Omnis homo, in quantum homo est, diligendus est propter Deum, Deus vero propter seipsum. Et si Deus omni homine amplius diligendus est, amplius quisque debet Deum diligere quam seipsum* [5].

Ce Père dit encore ces mots : *Quidquid præcipitur est charitas* [6]. Il dit encore ainsi la même vérité : *Non autem præcipit Scriptura nisi charitatem, nec culpat nisi cupiditatem; et eo modo in format mores hominum* [7]. On entend, selon ce Père, tout le sens des Écritures dès qu'on sait aimer : *Ille tenet et quod patet et quod latet in divinis sermonibus, qui charitatem tenet in moribus* [1]. En effet, ce commandement de l'amour est ce grand commandement qui comprend tous les autres. Il contient lui seul la loi et les prophètes. C'est l'onction qui enseigne tout. Aussi saint Augustin dit-il ces mots : *Quisquis igitur Scripturas divinas, vel quamlibet earum partem, intellexisse sibi videtur, ita ut in eo intellectu non ædificet istam geminam charitatem Dei et proximi, nondum intellexit* [2]. Il remarque que l'amour tenait lieu d'Écriture aux solitaires dans les déserts : *Multi per hæc tria, etiam in solitudine, sine codicibus vivunt* [3]. Mais voulez-vous savoir comment cette science de l'amour s'apprend? On n'y pénètre point par des raisonnements subtils; c'est en mourant à l'amour-propre. Les savants, vivant en eux-mêmes, l'ignorent grossièrement : *In tantum vident, in quantum moriuntur huic sæculo; in quantum autem huic vivunt, non vident* [4]. Les savants raisonnent, et ne meurent point à eux-mêmes; il faudrait, au contraire, mourir à soi sans raisonner pour voir le tout de Dieu et le rien de toute créature. Si les hommes mouraient à eux pour vivre à Dieu, les cieux, pour ainsi dire, leur seraient aussitôt ouverts, les vallées se combleraient, les montagnes seraient aplanies, et toute chair verrait le salut de Dieu.

La religion judaïque n'était que le commencement imparfait de cette adoration en esprit et en vérité, qui est l'unique culte digne de Dieu. Retranchez de la religion judaïque les bénédictions temporelles, les figures mystérieuses, les cérémonies accordées pour préserver le peuple du culte idolâtre, enfin les polices légales, il ne reste que l'amour; ensuite développez et perfectionnez cet amour; voilà le christianisme, dont le judaïsme n'était que le germe et la préparation.

Tout homme qui ne sera point indisposé par l'amour-propre, et qui suivra sa raison soutenue du premier attrait de la grâce, sentira d'abord sans discussion qu'il n'y a qu'une seule religion qui mérite d'être écoutée. C'est celle qui fait aimer Dieu, et qui consiste toute dans cet amour. Il n'y aura ni à comparer ni à choisir; car il ne verra qu'un seul culte qui honore Dieu.

Pour les mystères incompréhensibles, il ne voudra nullement les comprendre. C'est le caractère de l'infini de ne pouvoir être compris, et celui du fini

[1] *Joan.* v, 44.
[2] *Ep.* CXL, *ad Honorat.* cap. XVIII, n° 45, t. II.
[3] *De lib. Arb.* lib. III, cap. XXV, n° 76, t. I.
[4] *De Doctr. christ.* lib. I, cap. XXII, n° 21, t. III, part. I.
[5] *Ibid.* cap. XXVII, n° 28.
[6] *Enchirid. ad Laurent.* cap. CXXI, n° 32.
[7] *De Doct. christ.* lib. III, cap. X, n° 15.

[1] *Serm.* CCCL, n° 2, t. V.
[2] *De Doctr. christ.* lib. I, cap. XXXVI, n° 40.
[3] *Ibid.* cap. XXXIX, n° 43.
[4] *Ibid.* lib. II, cap. VII, n° 11.

de ne pouvoir comprendre ce qui le surpasse infiniment. Il ne sera point surpris de trouver trois personnes en une nature, lui qui porte en soi deux natures en une personne. De plus, il ne sera point surpris de ce qu'il n'a point une idée assez claire de ces termes de *personne* et de *nature*.

Il sera encore moins étonné de ce que Dieu, sans rien perdre de sa puissance et de sa gloire, est venu, dans une chair semblable à la nôtre, nous apprendre à vivre et à mourir. Qu'y a-t-il de plus digne de l'amour, que de venir s'aimer en nous pour nous rendre heureux en lui?

Il ne s'étonnera point encore de ce que Dieu exclut de son royaume céleste, qui n'est dû à aucun homme, et qui est une pure grâce, les hommes qui vivent contre leur propre raison, et contre l'attrait de la grâce, par lequel Dieu les avait préparés à la vraie religion. Il reconnaîtra même que Dieu peut exclure d'un don surnaturel et purement gratuit tous les enfants du premier homme qui ne sont plus dans la perfection originelle.

Si on demande ce qu'il faut croire de tous les hommes qui n'ont jamais embrassé le christianisme ni le judaïsme, saint Augustin répond ainsi [1] : *Omnino nunquam defuit ad salutem justitiæ pietatique mortalium, et si qua in aliis atque in aliis populis, una eademque religione sociatis, varie celebrantur, quatenus fiat plurimum refert.... Itaque ab exordio generis humani, quicumque in eum crediderunt, eumque utcumque intellexerunt, et secundum ejus præcepta pie et juste vixerunt, quandolibet et ubilibet fuerint, per eum procul dubio salvi facti sunt.... Nec quia, pro temporum varietate, nunc factum annuntiatur quod tunc futurum prænuntiabatur, ideo fides ipsa variata, vel salus ipsa diversa est. Nec quia una eademque res, aliis atque aliis sacris et sacramentis vel prædicatur aut prophetatur, ideo alias atque alias res, vel alias salutes oportet intelligi.... Proinde aliis tunc nominibus et signis, aliis autem nunc, et prius occultius, postea manifestius, et prius a paucioribus, postea a pluribus, una tamen eademque religio vera significatur et observatur.... Cum enim nonnulli commemorantur in sanctis hebraicis libris, jam ex tempore Abrahæ, nec de stirpe carnis ejus, nec ex populo Israel, nec ex adventitia societate in populo Israel, qui tamen hujus sacramenti participes fuerunt; cur non credamus etiam in cæteris hac atque illac gentibus, alias alios fuisse quamvis eos commemoratos in eisdem auctoritatibus non legamus? Ita salus religionis hujus, per quam solam veram salus vera veraciterque promittitur, nulli unquam defuit qui dignus fuit, et cui defuit, dignus non fuit* [1].

Saint Augustin a parlé très-souvent ailleurs dans le même esprit, quoiqu'il ait pris soin de développer le dogme de la prédestination purement gratuite à la grâce, qui n'affaiblit en rien la véritable doctrine qui résulte de ce texte. De plus, l'auteur des livres *de la Vocation des Gentils*, qui est saint Léon ou saint Prosper, établit précisément la même doctrine. Pour moi, je craindrais de mêler mes pensées et mes paroles avec celles de ces saints docteurs. Ma conclusion est que tout homme qui, par sa raison, aidée de l'attrait d'une première grâce, aura un commencement de l'amour suprême pour Dieu, qui est l'unique culte digne de lui, aura en soi le commencement de ce culte, qui est la vraie religion et le fond du christianisme : il aura déjà en soi l'opération médicinale de Jésus-Christ sauveur : il aura déjà un premier fruit de la médiation du Messie : la grâce du Sauveur, opérant en lui, le mènera alors au Sauveur même : le principe intérieur le conduira à l'autorité extérieure. C'est le cas où saint Thomas dit « qu'il « faut croire très-certainement que Dieu agira, ou « immédiatement par une révélation intérieure, ou « extérieurement par un prédicateur de la foi, en- « voyé d'une façon extraordinaire jusque dans les pays « les plus sauvages, en faveur de cet homme rendu « digne de Dieu par la grâce prévenante de Jésus- « Christ. »

Tout ceci n'est qu'un premier coup de crayon : je n'explique rien à fond et avec ordre; je vous pré-

[1] *Ep.* CII, *ad Deo gratias*, quæst. II, n° 10, 12, 15, t. II.

[1] La volonté de Dieu n'a jamais manqué de se faire connaître aux hommes justes et pieux; et si, parmi divers peuples unis dans une même religion, il se trouve diversité de culte, il importe beaucoup de savoir jusqu'à quel point elle s'étend.... Tous ceux donc qui, ayant cru en lui depuis le commencement du monde, et en ayant eu quelque connaissance, ont vécu dans la piété et dans la justice en gardant ses préceptes, ont été sans aucun doute sauvés par lui, en quelque temps et en quelque lieu du monde qu'ils aient vécu.... Et quoique la diversité des temps fasse qu'on annonce maintenant l'accomplissement de ce qui n'était alors que prédit, on ne peut pas dire pour cela que la foi ait varié, ni que le salut soit autre; et parce qu'une chose est annoncée ou prophétisée sous divers signes sacrés, on ne doit pas y voir des choses différentes, ni diverses sortes de salut.... Ainsi, quoique la religion ait paru autrefois sous un autre nom et sous une autre forme, qu'elle ait été autrefois plus cachée, et qu'elle soit maintenant connue d'un plus grand nombre d'hommes, c'est toujours la même et véritable religion annoncée et observée.... Comme l'Écriture sainte en marque quelques-uns dès le temps d'Abraham, qui n'étaient point de sa race, ni originairement Israélites, ni associés à ce peuple, auxquels cependant Dieu fit part de ce mystère, pourquoi ne croirions-nous pas qu'il y en a eu d'autres dans les nations répandues çà et là, quoique nous ne lisions point leurs noms dans les saints livres? Ainsi le salut promis par cette religion, seule véritable et fidèle dans ses promesses, n'a jamais manqué à celui qui en était digne; et s'il a manqué à quelqu'un, c'est qu'il n'en était pas digne.

sente seulement de quoi examiner. Vous développerez mieux que moi, monsieur, ce que je ne vous propose qu'en confusion.

LETTRE VII.

SUR LA VÉRITÉ DE LA RELIGION, ET SUR SA PRATIQUE.

Je crois, monsieur, que vous avez trois choses principales à faire. La première est d'éclaircir les points fondamentaux de la religion, si par hasard vous aviez là-dessus quelque doute, ou quelque défaut de persuasion assez vive et assez distincte. La seconde est d'examiner votre conscience sur le passé. La troisième est de vous faire un plan de vie chrétienne pour l'avenir.

I. On n'a rien de solide à opposer aux vérités de la religion. Il y en a un grand nombre des plus fondamentales qui sont conformes à la raison. On ne les rejette que par orgueil, que par un libertinage d'esprit, que par le goût des passions, et par la crainte de subir un joug trop gênant. Par exemple, il est facile de voir que nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes, que nous avons commencé à être ce que nous n'étions pas; que notre corps, dont la machine est pleine de ressorts si bien concertés, ne peut être que l'ouvrage d'une puissance et d'une industrie merveilleuses; que l'univers découvre dans toutes ses parties l'art de l'ouvrier suprême qui l'a formé; que notre faible raison est à tout moment redressée au dedans de nous par une autre raison supérieure que nous consultons et qui nous corrige, que nous ne pouvons changer, parce qu'elle est immuable, et qui nous change, parce que nous en avons besoin. Tous la consultent en tous lieux. Elle répond à la Chine comme en France et dans l'Amérique. Elle ne se divise point en se communiquant : ce qu'elle me donne de sa lumière n'ôte rien à ceux qui en étaient déjà remplis. Elle se prête à tout moment sans mesure, et ne s'épuise jamais. C'est un soleil dont la lumière éclaire les esprits, comme le soleil éclaire les corps. Cette lumière est éternelle et immense; elle comprend tous les temps comme tous les lieux. Elle n'est point moi, puisqu'elle me reprend et me corrige malgré moi-même. Elle est donc au-dessus de moi, et au-dessus de tous les autres hommes, faibles et imparfaits comme je le suis. Cette raison suprême, qui est la règle de la mienne; cette sagesse de laquelle tout sage reçoit ce qu'il a; cette source supérieure de lumières où nous puisons tous, est le Dieu que nous cherchons. Il est par lui-même, et nous ne sommes que par lui. Il nous a faits semblables à lui, c'est-à-dire raisonnables, afin que nous puissions le connaître comme la vérité infinie, et l'aimer comme l'immense bonté. Voilà la religion; car la religion est l'amour. Aimer Dieu, et en communiquer l'amour aux autres hommes, c'est exercer le culte parfait. Dieu est notre père; nous sommes ses enfants. Les pères de la terre ne sont point pères comme lui : ils n'en sont que l'ombre. Nous lui devons la connaissance, la vie, l'être, et tout ce que nous sommes. Faut-il que nous, qui avons tant d'horreur de l'ingratitude d'homme à homme sur les moindres bienfaits, nous fassions gloire d'une ingratitude monstrueuse à l'égard du père de qui nous avons reçu le fond de notre être! Faut-il que nous usions sans cesse des dons de son amour pour violer sa loi, et pour l'outrager! Voilà les vérités fondamentales de la religion, que la raison même renferme. La religion n'ajoute à la probité mondaine que la consolation de faire par amour, et par reconnaissance pour notre père céleste, ce que la raison nous demande elle-même en faveur des vertus.

Il est vrai que la religion nous propose d'autres vérités, qu'on nomme des mystères, et qui sont incompréhensibles. Mais faut-il s'étonner que l'homme, qui ne connaît ni les ressorts de son propre corps, dont il se sert à toute heure, ni les pensées de son esprit, qu'il ne peut se développer à soi-même, ne puisse pas comprendre les secrets de Dieu? Faut-il s'étonner que le fini ne puisse pas égaler et épuiser l'infini? On peut dire que la religion n'aurait pas le caractère de l'infini, d'où elle vient, si elle ne surmontait pas notre courte et faible intelligence. Il est digne de Dieu, et conforme à notre besoin, que notre raison soit humiliée et confondue par cette autorité accablante des mystères que nous ne pouvons pénétrer.

D'ailleurs la religion ne nous présente rien que de conforme à la raison, que d'aimable, que de touchant, que de digne d'être admiré, dans tout ce qui regarde les sentiments qu'elle nous inspire, et les mœurs qu'elle exige de nous. L'unique point qui puisse révolter notre cœur est l'obligation d'aimer Dieu plus que nous-mêmes, et de nous rapporter entièrement à lui. Mais qu'y a-t-il de plus juste que de rendre tout à celui de qui tout nous vient, et que de lui rapporter ce moi que nous tenons de lui seul? Qu'y a-t-il, au contraire, de plus injuste que d'avoir tant de peine à entrer dans un sentiment si juste et si raisonnable? Il faut que nous soyons bien égarés de notre voie, et bien dénaturés, pour être si révoltés contre une subordination si légitime. C'est l'amour-propre aveu-

gle, effréné, insatiable, tyrannique, qui veut tout pour lui seul, qui nous rend idolâtres de nous-mêmes, qui fait que nous voudrions être le centre du monde entier, et que Dieu même ne servît qu'à flatter tous nos vains désirs. C'est lui qui est l'ennemi de l'amour de Dieu. Voilà la plaie profonde de notre cœur, voilà le grand principe de l'irréligion. Quand est-ce que l'homme se fera justice? quand est-ce qu'il se mettra dans sa vraie place? quand est-ce qu'il ne s'aimera que par raison, à proportion de ce qu'il est aimable, et qu'il préférera à soi non-seulement Dieu qui ne souffre nulle comparaison, mais encore tout bien public de la société des autres hommes imparfaits comme lui? Encore une fois, voilà la religion : connaître, craindre, aimer Dieu, *c'est là tout l'homme*, comme dit le Sage[1]. Tout le reste n'est point le vrai homme; ce n'est que l'homme dénaturé, que l'homme corrompu et dégradé, que l'homme qui perd tout en voulant follement se donner tout, et qui va mendier un faux bonheur chez les créatures, en méprisant le vrai bonheur que Dieu lui promet. Que met-on à la place de ce bien infini? Un plaisir honteux, un fantôme d'honneur, l'estime des hommes qu'on méprise. Quand vous aurez bien affermi les principes de la religion dans votre cœur, il faudra entrer dans l'examen de votre conscience pour réparer les fautes de la vie passée.

II. Le premier pas pour cet examen est de vous mettre dans les dispositions que vous devez à Dieu. Voulez-vous qu'un homme de condition sente les fautes qu'il a faites dans le monde contre l'honneur d'une façon indigne de sa naissance? commencez par le faire entrer dans les sentiments nobles et vertueux que la probité et l'honneur doivent lui inspirer : alors il sentira très-vivement jusqu'aux moindres fautes qu'il aura commises en ce genre, il se les reprochera en toute rigueur, il en sera honteux et inconsolable. Pour nous affliger de nos fautes, il faut que nous ayons dans le cœur l'amour de la vertu qui est opposée à ces fautes-là. Voulez-vous discerner exactement toutes les fautes que vous avez commises contre Dieu? commencez à l'aimer. C'est l'amour de Dieu qui vous éclairera, et qui vous donnera un vif repentir de vos ingratitudes à l'égard de cette bonté infinie. Demandez à un homme qui ne connaît point Dieu et qui est indifférent pour lui, en quoi il l'a offensé; vous le trouverez grossier sur ses fautes : il ne connaît ni ce que Dieu demande, ni en quoi on peut lui manquer. Il n'y a que l'amour qui nous donne une vraie délicatesse sur nos péchés. Ouvrez les yeux dans un lieu sombre, vous n'apercevrez rien dans l'air; mais ouvrez-les près d'une fenêtre aux rayons du soleil, vous y découvrirez jusqu'aux moindres atomes. Apprenez donc à connaître la bonté de Dieu, et tout ce qui lui est dû. Commencez par l'aimer, et l'amour fera votre examen de conscience mieux que vous ne sauriez le faire. Aimez, et l'amour vous servira de mémoire pour vous reprocher, par un reproche tendre et qui porte sa consolation avec lui, tout ce que vous avez jamais fait contre l'amour même. Voyez un retour d'amitié vive et sincère entre deux personnes qui s'étaient brouillées; rien ne leur échappe par rapport à tout ce qui peut avoir blessé les cœurs et rompu l'union.

Vous me demanderez comment est-ce qu'on peut se donner à soi-même cet amour qu'on ne sent point, surtout quand il s'agit d'un objet qu'on ne voit pas, et dont on n'a jamais été occupé : je vous réponds, monsieur, que vous aimez tous les jours des choses que vous ne voyez point. Voyez-vous la sagesse de votre ami? voyez-vous sa sincérité, son courage, son désintéressement, sa vertu? Vous ne sauriez voir ces objets des yeux du corps; vous les estimez néanmoins, et vous les aimez jusqu'à les préférer en lui aux richesses, aux grâces extérieures, et à tout ce qui pourrait éblouir les yeux. Aimez la sagesse et la bonté suprême de Dieu comme vous aimez la sagesse et la bonté imparfaite de votre ami : si vous ne pouvez pas avoir un amour de sentiment, au moins vous aurez un amour de préférence dans la volonté, qui est le point essentiel.

Mais cet amour même n'est point en votre pouvoir; il ne dépend point de vous de vous le donner : il faut le désirer, le demander, l'attendre, travailler à le mériter, et sentir le malheur d'en être privé. Il faut dire à Dieu d'un cœur humble, avec saint Augustin[1] : « O beauté ancienne et toujours nouvelle, « je vous ai connue, et je vous ai aimée bien tard! » Oh! que d'années perdues! Hélas! pour qui ai-je vécu, ne vivant point pour vous? Moins vous sentirez cet amour, plus il faut demander à Dieu qu'il daigne l'allumer dans votre cœur. Dites-lui : Je vous le demande, comme les pauvres demandent du pain. O vous qui êtes si aimable et si mal aimé, faites que je vous aime! rappelez à son centre mon amour égaré; accoutumez-moi à me familiariser avec vous; attirez-moi tout à vous, afin que j'entre dans une société de cœur à cœur avec vous, qui êtes le seul ami fidèle. Oh! que mon cœur est pauvre! qu'il est réduit à la mendicité! O Dieu, que n'ai-je point aimé hors de vous! Mon cœur s'est usé dans les affections

[1] *Eccles.* XII, 13

[1] *Confess.* lib. X, cap. XXVII, n° 38, t. I.

les plus dépravées. J'ai honte de ce que j'ai aimé; j'ai encore plus de honte de ce que je n'ai point aimé jusqu'ici. Je me suis nourri d'ordure et de poison; j'ai rejeté dédaigneusement le pain céleste; j'ai méprisé la fontaine d'eau vive; je me suis creusé des citernes entr'ouvertes et bourbeuses; j'ai couru follement après le mensonge; j'ai fermé les yeux à la vérité; je n'ai point voulu voir l'abîme ouvert sous mes pas. O mon Dieu! vous n'avez point oublié celui qui vous oubliait; vous m'avez aimé, quoique je ne vous aimasse point, et vous avez eu pitié de mes égarements : vous cherchez celui qui vous a fui.

Dès que vous serez véritablement touché, tout vous deviendra facile pour l'examen que vous voulez faire : les écailles, pour ainsi dire, tomberont tout à coup de vos yeux; vous verrez, par les yeux pénétrants de l'amour, tout ce que les autres yeux ne discernent jamais ; alors il faudra vous retenir, loin de vous presser. Jusque là on aurait beau vous presser, l'amour-propre vous retiendrait par mille réflexions indignes du culte de Dieu.

Pour le détail de votre examen, il ne sera pas difficile. Examinez vos devoirs d'état et de profession comme seigneur de terres, comme lieutenant général des armées, comme maître de vos domestiques, comme homme d'une condition distinguée dans le monde. Puis considérez en quoi vous avez manqué à la religion par des discours trop hardis; à la charité, par des paroles désavantageuses au prochain; à la modestie, par des termes trop libres; à la justice, par le défaut d'ordre pour payer vos dettes. Souvenez-vous des passions grossières qui ont pu vous entraîner, du prochain qui a suivi votre mauvais exemple, et du scandale que vous avez donné. Quand on a vécu longtemps au gré de ses passions loin de Dieu, on ne saurait rappeler exactement tout le détail; mais, sans le remarquer, on le fait assez entendre en gros, en s'accusant de tels vices qui ont été habituels pendant un tel nombre d'années.

III. A l'égard de l'avenir, il s'agit de régler le fond de votre cœur pour régler votre vie. Chacun vit selon son cœur; c'est l'amour d'un chacun qui décide de toute sa conduite. Quand vous n'avez aimé que vous et votre plaisir, vous avez foulé Dieu aux pieds; la volupté est devenue votre dieu; vous avez poussé le plaisir, comme parle saint Paul [1], *jusqu'à l'avarice ;* vous avez été insatiable de sensualité, comme les avares le sont d'argent; en voulant vous posséder indépendamment de Dieu, pour jouir de tout sans mesure, vous avez tout perdu; vous ne vous êtes point possédé, vous vous êtes livré à vos passions tyranniques; et vous vous êtes presque détruit vous-même. Quelle frénésie d'amour-propre! Revenez donc, revenez à Dieu; il vous attend, il vous invite, il vous tend les bras; il vous aime bien plus que vous n'avez su vous aimer vous-même. Consultez-le dans une humble prière, pour apprendre de lui ce qu'il veut de vous. Dites-lui, comme saint Paul abattu et converti [1] : *Que voulez-vous que je fasse?*

Quand vous vous serez accoutumé à prier, faites avec un sage et pieux conseil un plan de vie simple, que vous puissiez soutenir à la longue, et qui vous mette à l'abri des rechutes. Choisissez quelque compagnie qui marque le changement de votre cœur. Jamais un vrai ami de Dieu ne cherchera à vivre avec ses ennemis, Plus il sentira dans son cœur le goût des libertins, plus il s'en éloignera, de peur de retomber avec eux dans le libertinage. Le moins qu'on puisse donner à Dieu, c'est de sentir sa fragilité; c'est de se défier de soi après tant de funestes expériences; c'est de fuir le péril qu'on ne doit pas se croire capable de vaincre; c'est de compter qu'on mérite d'être vaincu, dès qu'on le cherche. Choisissez donc des amis avec lesquels vous puissez aimer Dieu, vous détacher du monde, et trouver votre consolation solide dans la vertu. Point de grimaces, point de singularités affectées; une piété simple toute tournée vers vos devoirs, et toute nourrie du courage, de la confiance et de la paix, que donnent la bonne conscience et l'union sincère avec Dieu.

Réglez votre dépense, prenez toutes les mesures qui dépendent de vous pour soulager vos créanciers; voyez le bien que vous pouvez faire dans vos terres pour y diminuer les désordres et les abus, pour y appuyer la justice et la religion.

Choisissez des occupations utiles qui remplissent vos heures vides. Vous aimez la lecture; faites-en de bonnes. Joignez les livres de piété solide, pour nourrir votre cœur, avec des livres d'histoire qui vous donneront un plaisir innocent.

Mais ce que je vous demande au-dessus de tout, c'est de prendre tous les jours, par préférence à tout le reste, un demi-quart d'heure le matin et autant le soir, pour être en société familière et de cœur avec Dieu. Vous me demanderez comment vous pourrez faire cette prière : je vous réponds que vous la ferez excellemment, si c'est votre cœur qui la fait. Eh! comment est-ce qu'on parle aux gens qu'on aime? Un demi-quart d'heure est-il si long avec un bon ami? Le voilà l'ami fidèle qui ne se lasse point de vos rebuts, pendant que tous les autres amis vous négligent, à cause que vous ne pouvez plus être

[1] *Ephes.* IV, 19.

[1] *Act.* IX, 6.

avec eux en commerce de plaisir. Dites-lui tout; écoutez-le sur tout; rentrez souvent au dedans de vous-même pour l'y trouver. *Le royaume de Dieu est au dedans de vous*, dit Jésus-Christ[1]. Il ne faut pas l'aller chercher bien loin, puisqu'il est aussi près de nous que nous-mêmes. Il s'accommodera de tout : il ne veut que votre cœur; il n'a que faire de vos compliments, ni de vos protestations étudiées avec effort. Si votre imagination s'égare, revenez doucement à la présence de Dieu : ne vous gênez point; ne faites point de la prière une contention d'esprit; ne regardez point Dieu comme un maître qu'on n'aborde qu'en se composant avec cérémonie et embarras. La liberté et la familiarité de l'amour ne diminueront jamais le vrai respect et l'obéissance. Votre prière ne sera parfaite que quand vous serez plus large avec le vrai ami du cœur qu'avec tous les amis imparfaits du monde. Vous me demanderez quelle pénitence vous devez faire de tous vos péchés : je vous réponds comme Jésus-Christ à la femme adultère : *Je ne vous condamnerai point; gardez-vous de pécher encore*[2]. Votre grande pénitence sera de supporter patiemment vos maux, d'être attaché sur la croix avec Jésus-Christ, de vous détacher de la vie dans un état triste et pénible où elle devient si fragile, et d'en faire le sacrifice, avec un humble courage, à Dieu, s'il le faut. Oh! la bonne pénitence que celle de se tenir sous la main de Dieu entre la vie et la mort! N'est-ce pas réparer toutes les fautes de la vie, que d'être patient dans les douleurs, et prêt à perdre, quand il plaira à Dieu, cette vie dont on a fait un si mauvais usage?

Voilà, monsieur, les principales choses qui me viennent au cœur pour vous; recevez-les, je vous supplie, comme les marques[1] de mon zèle. Dieu sait avec quel attachement et quel respect je vous suis dévoué. Plus j'ai l'honneur de vous voir, plus je suis pénétré des sentiments qui vous sont dus. Je prie Dieu tous les jours afin qu'il vous donne l'esprit de prière, qui est l'esprit de vie. Que ne ferais-je point pour attirer sur vous les miséricordes de Dieu, pour vous procurer les solides consolations, et pour vous tourner entièrement vers votre salut!

[1] *Luc.* XVII, 21.
[2] *Joan.* VIII, 11.

[1] La suite de cette lettre manque dans toutes les éditions précédentes. Nous la publions d'après le manuscrit original. (*Édit. de Vers.*)

FIN DES LETTRES SUR LA RELIGION.

TRAITÉ

DU

MINISTÈRE DES PASTEURS.

CHAPITRE PREMIER.

De l'état et de l'importance de cette question.

Les docteurs protestants affectent de mépriser, comme une pure *chicane*, ce que nous disons pour montrer qu'ils n'ont aucun ministère légitime parmi eux. « Le peuple de l'Église romaine, dit du Mou-« lin [1], est appris à insister sur les formes de l'envoi « et sur la succession, comme sur la chose la plus « nécessaire de toutes. » Faut-il s'en étonner? c'est ce qui frappe le plus tous les hommes. C'est à ce signe éclatant, et proportionné aux yeux les plus grossiers, que Dieu a voulu attacher la vérité de la doctrine, afin que les simples pussent la reconnaître sans discussion. Supposé, comme nous le prétendons, et comme l'expérience en convaincra toujours les esprits humbles, que les simples ne puissent pas décider par eux-mêmes sur le détail des dogmes, la sagesse divine pouvait-elle mettre devant leurs yeux rien de plus sûr pour les préserver de tout égarement, qu'une autorité extérieure, qui, tirant son origine des apôtres et de Jésus-Christ même, montrât une suite de pasteurs sans interruption? Que les protestants s'efforcent donc tant qu'il leur plaira de décrier cette question, en l'appelant une question de *petits missionnaires* [2]; qu'ils en évitent même l'examen, comme du Moulin l'a évité dans tout le livre qui paraît destiné à l'éclaircir; elle touchera toujours les âmes droites et attentives. Il faut avouer que toute la réforme du siècle passé est un attentat, si ceux qui l'ont commencée et soutenue ont pris la qualité de pasteurs de Jésus-Christ sans aucune mission véritable.

Ils sont divisés entre eux sur la manière de justifier cette mission. Le synode de Gap a défendu d'alléguer la mission successive et ordinaire des premiers pasteurs. Vous voyez que ce synode n'osait recourir à une fable qui eût paru alors trop absurde.

Les ministres qui ont suivi son esprit soutiennent que le peuple fidèle a usé de son droit naturel pour former, selon les besoins, de nouveaux ministres. D'autres, s'éloignant de cette maxime, allèguent la mission successive et ordinaire des anciens pasteurs. « Dieu s'est servi, dit du Moulin, de deux « sortes de pasteurs. Quelques-uns sont venus des « vallées de Dauphiné et de Piémont, et des mon-« tagnes de Provence... et ont dressé des églises, « et fait des ordinations de pasteurs, dont d'autres « sont descendus jusqu'à notre temps. Les autres « sont sortis de l'Église romaine. De ceux-là la vo-« cation ne peut être contestée, puisqu'ils étaient « pasteurs des anciennes églises de ce royaume [1]. » Vous voyez qu'il s'efforce de justifier son ministère, en montrant que la succession a été continuée par les Vaudois et par les prêtres catholiques qui se sont faits protestants. Tant il est vrai que ceux mêmes qui paraissent mépriser l'argument de la succession en sentent malgré eux la force, et veulent l'avoir pour eux. Dans ce même chapitre, du Moulin se demande à lui-même les miracles qui ont établi le nouveau ministère, et il répond : « Si les miracles étaient « nécessaires, ce serait pour ceux qui n'ont nulle vo-« cation ordinaire. » Ainsi il suppose toujours la succession dans ses pasteurs. C'est ce qu'il aurait dû prouver : mais il n'entreprend pas même de le faire; il savait bien que le contraire était trop manifeste dans son parti. Calvin, chef de la réforme, se vante de n'avoir jamais reçu *l'huile puante*. C'est ainsi qu'il parle de l'onction que l'Église pratique depuis tant de siècles, pour imiter, dans la consécration des prêtres, ce que la synagogue pratiquait par l'ordre

[1] *De la vocation des Pasteurs*, liv. I, chap. III.
[2] Claude, *Réponse aux Préjugés*.

[1] *De la vocation des Pasteurs*, liv. II, IIIe traité, chap. I.

de Dieu, et pour représenter Jésus, qui est nommé le Christ, c'est-à-dire l'Oint du Seigneur. Nous apprenons de Bèze, dans la vie de Calvin, et dans son *Histoire ecclésiastique,* que Calvin n'avait que vingt-trois ans, et par conséquent ne pouvait être prêtre, lorsqu'il commença à dogmatiser à Orléans. On n'a qu'à ouvrir cette *Histoire ecclésiastique*, pour voir clairement que les autres pasteurs qui ont fondé leurs églises étaient presque tous de simples laïques. Sitôt que Bèze trouve quelques prêtres ou quelques moines qui ont embrassé leur réforme, il ne manque pas de les marquer soigneusement. Il ne faut donc pas douter qu'il n'eût marqué en détail les autres pasteurs qui auraient reçu l'ordination romaine ou celle des Vaudois, si cela eût été véritable. C'était une circonstance trop forte pour être omise. M. Claude avoue [1] que le Masson, dit la Rivière, premier ministre de Paris, qui n'avait que vingt-deux ans, et qui fut élu par l'assemblée faite dans la chambre d'une femme nouvellement accouchée, n'avait jamais reçu aucune ordination. Mais ce ministre ajoute que « ces vocations conférées par le peuple, « sans pasteurs, sont en fort petit nombre. » Pour moi, je soutiens au contraire qu'on serait bien embarrassé à nous marquer beaucoup de ces premiers pasteurs de la réforme qui eussent reçu l'ordination ancienne. Le Clerc, cardeur de laine, qui fut le premier pasteur des protestants à Meaux, n'était sans doute ni *barbe* chez les Vaudois, ni prêtre catholique. Tels furent encore les premiers pasteurs de leurs églises de Saintes, d'Orléans, de Bourges, d'Issoudun, de Poitiers, de Rouen, de Tours. Ce serait abuser de la patience du lecteur, que de lui donner ce détail ennuyeux, pour prouver des faits qui ne peuvent être contestés.

Mais à quoi sert de vouloir éblouir les lecteurs par l'apparence d'une succession tirée des Vaudois et des prêtres sortis de l'Église romaine? Du Moulin aurait-il voulu s'engager sérieusement à prouver que les anciens Vaudois ne font qu'un même corps de religion avec les protestants? aurait-il voulu être réduit à prouver par des faits positifs que les restes des Vaudois, cachés dans quelques vallées, avaient conservé, sans interruption, l'ancienne imposition des mains? Ignorait-il que Pierre Valdo était un laïque, qui, malgré la règle évangélique, s'appela lui-même au ministère? Simon de Voyon, auteur protestant, dans son dénombrement des docteurs de l'Église de Dieu, l'a enseigné lui-même à ceux de sa secte. Il raconte que Valdo était de Lyon, et qu'ayant vu mourir subitement un homme au milieu d'une compagnie, il en fut saisi de frayeur, et commença dès lors à instruire les pauvres, qu'il soulageait par ses aumônes. « L'évêque du lieu, dit-il, « et les prélats qui portent les clefs, comme ils di- « sent, et n'y veulent entrer ne laisser entrer les « autres, commencèrent à murmurer de ce qu'un « homme lai ou séculier, comme ils appellent, trai- « tait et déclarait en langue vulgaire la sainte Écri- « ture, et faisait assemblée en sa maison, l'admo- « nestèrent de se désister sous peine d'excommu- « nication. Mais pour cela le zèle que Valdo avait « d'avancer la gloire de Dieu, et le désir qu'avaient les « petits d'apprendre, ne fut en rien diminué. » Il ajoute bientôt après : « Ainsi l'appellation des pauvres « de Lyon commença. On les nomma aussi Vaudois, Lyonistes, etc. » Crespin dit la même chose [1]. Voilà un étrange moyen pour justifier la succession non interrompue du ministère chez les protestants, que de les joindre avec les Vaudois, secte qui a pour fondateur et pour premier pasteur un simple laïque, de l'aveu des protestants mêmes; secte dont le corps, semblable à son chef, n'était composé que de mendiants séduits par les aumônes et par les discours de Valdo; de là leur vint l'*appellation de pauvres de Lyon :* secte enfin qui, bien loin de perpétuer l'ordre des pasteurs consacrés par l'imposition des mains, faisait profession de mépriser l'ordre ecclésiastique, et d'en rendre les peuples indépendants. Remarquez encore combien Simon de Voyon entrait dans leur esprit, puisqu'il raconte comme une chose absurde, « que les prélats commencèrent à murmurer « de ce qu'un homme laïque ou séculier traitait et « déclarait en langue vulgaire la sainte Écriture. » Mais je veux bien supposer la fable du ministre Léger, qui assure, dans son *Histoire des Vaudois,* qu'ils viennent non de Valdo, mais de Claude de Turin. S'ensuit-il que leurs pasteurs, qu'il appelle *barbes*, eussent reçu l'imposition des mains des anciens pasteurs? ne voit-on pas, au contraire, que si Valdo n'a point été leur fondateur, il a été au moins, selon Léger même, un de leurs principaux pasteurs, quoiqu'il n'eût point été ordonné? Par lui on peut juger des autres. Consultons encore les anciennes confessions de foi des Églises vaudoises, rapportées par le ministre Léger. « Nous n'avons rien, disent-elles, « de l'Écriture, qui nous fasse foi de tels ordres. « Ainsi seulement la coutume de l'Église.... » Et dans le Catéchisme rapporté par le même auteur, le barbe ayant dit : « Par quelle chose connais-tu « les ministres? » l'enfant répond : « Par le vrai « sens de la foi, par la vie de bon exemple, par la « prédication de l'Évangile, et par la due adminis-

[1] *Réponse aux Préjugés*, p. 363.

[1] *État de l'Église*, sur l'ann. 1175, chap. *du commencement des Vaudois*, p. 306, édit. de 1581.

« tration des sacrements. » En tout cela vous ne voyez aucune trace d'ordination; au contraire, vous voyez qu'ils ne reconnaissaient pas même qu'elle fût autorisée par l'Écriture : comment donc pourrait-on s'assurer qu'ils l'eussent toujours gardée? On voit encore par les relations de Claude Seyssel, archevêque de Turin, cité par Léger même, que les Vaudois avaient rejeté les prêtres, principalement à cause de leurs mœurs dépravées. Ils ne croyaient pas qu'on pût conserver le ministère quand on tombait dans le péché, et qu'on n'imitait point la pauvreté de Jésus-Christ. « Les pontifes, disaient-ils, « étant tels qu'ils n'abandonnent rien du leur, et ne « gardent point les autres choses de la loi du Christ, « en quelle puissance ordonnent-ils les évêques? »

D'un autre côté, comment s'engagerait-on à prouver que tous les pasteurs protestants, qui n'ont point été ordonnés par des Vaudois, l'ont été par des pasteurs de l'Église romaine? Il en faudrait déposer beaucoup, si l'on abandonnait le ministère de tous ceux auxquels cette succession manquerait. Ne dites pas qu'on doit la supposer comme un fait ancien qu'on ne peut plus éclaircir; car si elle est essentielle, il faut qu'elle soit clairement prouvée par des faits et par des témoignages certains, ou fondée, comme la nôtre, sur une notoriété universelle qui emporte l'aveu même de nos adversaires.

Enfin cette question est décidée par leur discipline. « Les nouveaux introduits en l'Église, dit« elle, singulièrement les moines et les prêtres, « ne pouront être élus au ministère sans diligente « et longue inquisition et épreuve;... et ne leur « imposera-t-on les mains, non plus qu'aux incon« nus, que par l'avis des synodes. » Il n'est pas question ici de l'élection d'un homme déjà bien ordonné, mais de son ordination même, qui doit être réitérée. Si cette ordination romaine est le titre de leur vocation, si elle leur est nécessaire pour justifier la mission et la succession de leurs pasteurs, pourquoi la regarder comme une tache? « *Si leur* « *vocation,* comme dit du Moulin, *ne peut être* « *contestée, puisqu'ils étaient pasteurs des an*« *ciennes églises,* » pourquoi supposer qu'elle est nulle, en réordonnant tous ceux qui l'ont reçue, comme on ordonne *les nouveaux introduits en l'Église, et les inconnus?* Je sais bien que Calvin dit, parlant de cette ordination [1] : « Que reste-t-il, « sinon que leur prêtrise soit un sacrilége damna« ble? Certes, c'est une trop grande impudence à « eux de l'orner du titre de sacrement. » Il parle ainsi à cause que leur ordination donne aux prêtres la puissance de *sacrifier Christ.* Et c'est au même sens que du Moulin la rejette. Mais nous n'avons qu'à mettre à part pour un moment ce que nous appelons prêtrise. Il aurait fallu, selon les principes de du Moulin, renoncer à cette puissance de sacrifier Christ, et à toutes les autres que les protestants nous accusent de donner mal à propos dans nos ordinations. Mais enfin il ne fallait ni mépriser, ni réitérer comme nulle, notre imposition des mains, puisqu'elle est le titre des protestants mêmes pour justifier leur vocation ordinaire et leur succession. Qui ne voit que du Moulin n'a songé, comme nous l'avons dit, qu'à éluder la difficulté par ce fantôme de succession? Pour M. Jurieu, il décide nettement avec M. Claude, par un principe aussi éloigné de celui de du Moulin, que l'orient l'est de l'occident. Ils abandonnent de bonne foi la succession, et ils se retranchent à soutenir que le ministère appartient au peuple fidèle. Chaque société, disent-ils, a naturellement le droit de pourvoir à ses besoins, et de choisir elle-même ses conducteurs. L'Église est dans ce droit naturel; Jésus-Christ ne l'en a dépouillée par aucune loi. Ainsi les peuples, étant mal conduits par des pasteurs qui enseignaient l'idolâtrie, ont eu droit de faire d'autres pasteurs qui leur prêchassent la pureté de l'Évangile.

Il est donc manifeste, de leur aveu, que c'est ici comme le centre et le nœud de toutes les controverses. Voici un point qui suffit pour décider sur les deux Églises. Si le ministère appartient au peuple fidèle, en sorte qu'il ait un plein droit de dégrader les anciens pasteurs et d'en mettre d'autres en leur place, les protestants pourront dire que les auteurs de leur réforme n'ont fait qu'user de leur droit, mais si le ministère est successif, selon l'institution de Jésus-Christ, en sorte que le corps des pasteurs ait à jamais, par cette institution, une puissance sur le peuple indépendante du peuple même; s'il est vrai que nul ne puisse jamais être pasteur sans avoir été ordonné par ceux qui ont l'ordination successive, en remontant jusqu'aux apôtres; il faudra avouer qu'indépendamment du détail de la doctrine, la réforme n'est tout entière elle-même qu'une usurpation du ministère, et une révolte des peuples contre les pasteurs.

Pourquoi donc affecter de mépriser cette question fondamentale? pourquoi répondre par un air dédaigneux à des raisons précises? on ne cache jamais bien sa faiblesse par la hauteur. Est-ce donc une question indifférente, et indigne des docteurs protestants, que de savoir la forme que Jésus-Christ a donnée à son Église? S'il a donné la disposition du ministère au peuple, il n'en faut pas davantage à la

[1] *Instit.* liv. IV, chap. XIX.

prétendue réforme, elle est victorieuse pour la principale question, et l'Église catholique ne doit plus alléguer son autorité. Mais si au contraire Jésus-Christ a rendu le ministère essentiellement successif, et indépendant du peuple, c'en est fait de cette réforme; l'édifice est en ruine de toutes parts. Vous voulez toujours, me répondra quelque protestant, nous attirer dans cette question, pour éluder l'examen de la doctrine que nous faisons par l'Écriture. Eh! ne savent-ils pas en leur conscience que chaque jour nous allons au-devant d'eux pour examiner, l'Écriture en main, tout le détail des controverses? C'est nous qui les cherchons : ils refusent de nous écouter. Diront-ils encore que nous craignons l'éclaircissement? Mais au moins mettons cet article du ministère avec les autres : il n'est pas moins important. Qui est-ce qui fuit le jugement de l'Écriture, ou ceux qui n'ont pour eux qu'un raisonnement de philosophie sur une prétention de droit naturel pour toute société humaine, ou ceux qui offrent de montrer par l'Écriture l'institution formelle de Jésus-Christ? On nous accuse d'aimer mieux traiter cette question que les autres. Mais outre qu'on a encore plus écrit parmi nous sur les autres que sur celle-là, d'où vient que les protestants se sentent si fatigués de cette question? Nous invitons avec empressement nos frères à examiner une question qui suffit seule pour décider sur les deux Églises, et qui par conséquent abrège des discussions infinies pour ceux qui ne peuvent passer leur vie dans l'étude. Cette méthode est naturelle. Voilà l'effet d'une sincère charité. Bien loin de fuir, c'est aller au but par le chemin le plus court et le plus praticable. C'est ainsi qu'il faut soulager les esprits, et chercher des moyens, pour éclaircir la vérité, qui soient proportionnés à tous les simples. Mais nos frères eux-mêmes, d'où vient qu'ils craignent et supportent impatiemment cette question si courte et si décisive? Appréhendent-ils de trouver que Dieu, par une seule question claire et sensible, répande sur toutes les autres une lumière qui ouvre trop tôt leurs yeux? appréhendent-ils de voir si clair dans cette question, qu'il sera nécessaire de croire sans voir, et de se soumettre humblement sur toutes les autres? Qu'ils sachent que la crainte de reconnaître qu'on s'est trompé est la plus incurable et la plus funeste de toutes les erreurs.

CHAPITRE II.

Le ministère des pasteurs n'est en rien dépendant du droit naturel des peuples.

Il faut faire justice aux protestants. Quoiqu'ils prétendent que le ministère soit à la disposition du peuple fidèle, ils ne veulent pourtant pas qu'il soit une simple commission humaine, que le peuple donne. Ils conviennent que le ministère est divin, et que c'est la volonté de Dieu qui le communique. Ainsi, au lieu que nous soutenons que la mission divine est attachée à l'imposition des mains des pasteurs, ils prétendent qu'elle est attachée à l'élection populaire. C'est ce que M. Claude a développé nettement en répondant aux *Préjugés*. « Dieu a mis « sa volonté, dit-il, sur ce sujet, en dépôt entre les « mains des hommes; et cela même qu'il a institué « le ministère ordinaire dans l'Église, contient une « promesse d'autoriser les vocations légitimes qu'on « ferait des personnes à cette charge. Nous sommes « d'accord sur ce point. Il ne s'agit que de savoir « qui est le dépositaire de cette volonté, ou les seuls « pasteurs, ou tout le corps de l'Église. Ceux de la « communion romaine prétendent le premier, et « nous prétendons le second [1]. »

Il est certain qu'on ne peut bien proposer l'état de la question qu'en l'expliquant ainsi. Mais cette explication suffit pour renverser tout ce que ce ministre a dit sur le droit naturel des peuples. Le ministère est une commission divine; les ministres de Jésus-Christ sont ses envoyés. Il faut que chacun d'eux puisse dire personnellement : C'est Jésus-Christ qui m'envoie; c'est Jésus-Christ qui me fait parler. Si les protestants soutiennent que Jésus-Christ confie son ministère à ceux que le peuple choisit, c'est à eux à montrer qu'il l'a voulu et qu'il l'a promis. Où est donc cette promesse, dont parle M. Claude, pour les pasteurs qui n'ont jamais eu l'imposition des mains? Il n'est plus question d'un droit naturel pour lequel le peuple n'ait pas besoin d'un titre formel et positif; il est question d'une promesse du Sauveur. Sans doute si le ministère n'est pas une simple commission du peuple, et s'il est véritablement divin, on ne peut supposer que Jésus-Christ le donne à l'élu du peuple, qu'après avoir prouvé, par son institution expresse et formelle, que Jésus-Christ a promis son droit au peuple, et qu'il a attaché sa mission au choix populaire, indépendamment de l'ordination des pasteurs; car le peuple n'a aucun droit naturel de disposer de ce qui est divin. Soit donc que la commission divine soit attachée à l'ordination, comme l'Église catholique le croit; soit qu'elle soit attachée au choix du peuple, comme les protestants le prétendent; il est toujours également certain qu'il faut un titre positif, puisqu'il s'agit, non pas d'un droit

[1] *Réponse aux Préjugés*, p. 137.

naturel et commun, mais d'un don purement gratuit, et dont l'application dépend uniquement de la volonté de Dieu, suivant qu'elle est marquée dans l'institution du ministère. Pour nous, il nous est facile de montrer que la mission divine est attachée à l'imposition des mains, lorsqu'elle est faite par les pasteurs ordinaires qui ont succédé aux apôtres. L'autorité donnée par saint Paul à Timothée et à Tite d'établir des pasteurs par l'imposition de leurs mains, est décisive. Mais en quel endroit de l'Écriture montrera-t-on que la commission divine est attachée à l'élection populaire, sans l'imposition des mains des anciens pasteurs?

Remarquez qu'il y a deux choses dans le culte chrétien : d'un côté, la prière et l'offrande au nom de tout le peuple; de l'autre, l'administration de la parole et des sacrements au nom de Dieu. Le pasteur est entre Dieu et les hommes; et ce n'est que par là que les pasteurs représentent Jésus-Christ, qui est *le grand pasteur des brebis*[1] et le souverain médiateur entre le ciel et la terre. Ces hommes qui représentent le médiateur, et qui entrent dans sa fonction, doivent donc être établis par les deux extrémités qu'ils réunissent; ou, pour mieux dire, Dieu, par son souverain domaine sur ses créatures, confie à qui il lui plaît la puissance de réconcilier les hommes avec lui. Il n'appartient qu'à lui seul de mettre sa parole dans la bouche d'un homme mortel, pour parler en son nom. S'il n'était question que de prier et d'offrir les fruits de la terre, le peuple pourrait choisir certains hommes pour prononcer la prière commune au nom de tous, et pour présenter à Dieu les offrandes de l'assemblée : encore même faudrait-il que Dieu eût fait entendre qu'il l'agréerait; car telle est sa grandeur, qu'il forme lui-même ceux qui doivent avoir accès auprès de lui. C'est donc à lui à choisir les envoyés mêmes du peuple. A combien plus forte raison faut-il qu'il établisse ses propres envoyés vers le peuple. *Nous faisons*, dit Saint Paul[2], *la fonction d'ambassadeurs pour Jésus-Christ*, c'est-à-dire d'envoyés de Dieu; comme Jésus-Christ, que nous représentons, est *le grand envoyé*. Ainsi *l'homme doit regarder* les pasteurs *comme les ministres de Jésus-Christ, et les dispensateurs de ses mystères*[3]. Ces envoyés sont donc aussi dépositaires et dispensateurs. *Gardez le dépôt*, dit saint Paul à Timothée[4]. C'est le dépôt de Dieu, et non des hommes; car c'est la doctrine, la parole et la grâce même de Jésus-Christ. Ce n'est pas un ministère nu et inefficace, un ministère qui se borne à l'instruction, à l'exhortation et à la correction fraternelle; c'est un ministère qui régénère et nourrit réellement les chrétiens. Voici comment l'Église protestante parle elle-même dans la forme d'administrer le baptême : *Toutes ces grâces nous sont conférées, quand il lui plaît de nous incorporer en son Église, par le baptême.* Dans la suite elle ajoute que Dieu *nous distribue ses richesses et ses bénédictions par ses sacrements.* Elle demande à Dieu de *remettre à l'enfant le péché originel, duquel est coupable toute la lignée d'Adam, et puis après de le sanctifier par son esprit.* Dans la section 49 du Catéchisme, ils parlent ainsi : *Il est certain qu'au baptême la rémission de nos péchés nous est offerte, et nous la recevons.* Et ensuite : *Nous sommes là revêtus de Jésus-Christ, et y recevons son esprit.* Et encore : *Ainsi nous recevons double grâce et bénéfice de notre Dieu, au baptême.* Leur Discipline parle de même. Aussi les plus éclairés d'entre eux conviennent-ils que le baptême n'est pas une simple cérémonie, ni un signe vide et inefficace, mais qu'il s'y opère une réelle régénération. Pour l'eucharistie, ils y admettent tous une nourriture réelle, et ils ne trouvent point de termes trop forts pour l'exprimer. Voilà donc la dispensation de la grâce même, qui, selon les protestants, est renfermée dans l'admiuistration des sacrements.

En vérité, peut-on dire que l'homme fidèle a un droit naturel de faire parler Dieu par qui il lui plaît, et de se faire le dispensateur de ses grâces, de lier et de délier, de remettre et de retenir ici-bas, avec une puissance que le ciel même confirme? Les clefs du royaume des cieux sont-elles à lui comme l'héritage de ses pères? Au moins, pour cet héritage terrestre, il faut qu'il établisse son droit par quelque titre positif, ou par une possession paisible et reconnue. Pour nous, il nous est aisé de montrer dans les Écritures la mission des pasteurs attachés à l'imposition des mains des autres pasteurs. C'est aux protestants à montrer de même leur titre, et à faire voir par les Écritures la mission attachée à l'élection populaire, sans aucune imposition des mains des pasteurs.

Mais, dira-t-on, n'est-ce point une équivoque sur laquelle roule votre raisonnement? Les protestants, en alléguant le droit naturel des peuples, ne prétendent pas exclure la grâce; ils disent seulement que les fidèles, sur le titre de leur élection, c'est-à-dire par la grâce qu'ils ont reçue gratuitement, ont un droit de pourvoir, par l'établissement des pasteurs, à leurs besoins spirituels. Ainsi ce droit natu-

[1] *Hebr.* XIII, 20.
[2] *II. Cor.* V, 20.
[3] *I. Cor.* IV, 1.
[4] *I. Tim.* VI, 20.

rel n'est pas un droit de la nature humaine sans grâce, mais au contraire une suite nécessaire et comme naturelle de la grâce de l'élection.

J'entends la doctrine des protestants comme ils l'entendent eux-mêmes. Je sais qu'ils n'attribuent à l'homme fidèle le droit naturel d'établir ses pasteurs qu'en tant qu'il est fidèle, et qu'il agit sur le titre de son élection; mais je soutiens que les fidèles, en tant que fidèles même, n'ont reçu de Dieu aucun droit de disposer du ministère par leur autorité propre. Mais, dit-on, ils en ont besoin; donc ils en peuvent disposer par leur autorité propre : la conséquence est mauvaise. Dieu veut pourvoir à leurs besoins, non en leur laissant l'autorité d'y pourvoir comme ils l'entendront, mais en établissant des moyens qui tiennent toujours ses fidèles dans sa dépendance, et qui les attachent aux règles de sa providence sur son Église. Ainsi il pourvoira au besoin qu'ils ont d'avoir des pasteurs; mais c'est par des moyens qui seront toujours en sa main. Que les protestants ne disent donc plus : Nous avons besoin de l'eucharistie; il faut qu'il y ait quelqu'un à qui nous puissions demander, et la sainte parole, et la déclaration authentique de la rémission de nos péchés, et le baptême de nos enfants, et les autres choses nécessaires pour faire une église chrétienne : or nous ne voyons plus de ministres sur la terre dont nous puissions tirer tous ces secours : donc nous en allons établir d'autres, et déposer tous ceux qui sont en place. Ce raisonnement est visiblement faux; car, ou les protestants supposent que Dieu veuille quelquefois laisser ses fidèles sans ces secours ordinaires, ou ils supposent qu'il ne le voudra jamais. S'ils croient que Dieu veuille quelquefois laisser ses fidèles sans le secours des sacrements et des autres moyens ordinaires qu'il a établis, qu'ont-ils à dire contre sa volonté? Il faut qu'ils se passent de ce que Dieu veut positivement cesser de leur donner. Mais si cette supposition leur paraît absurde, et contraire aux promesses de Jésus-Christ; s'ils croient qu'il ne voudra jamais que son Église manque des moyens ordinaires qu'il a établis pour la soutenir et pour la conduire dans ses voies, ils doivent compter parmi ces moyens l'établissement légitime et successif des pasteurs, et ne pas croire qu'ils puissent jamais manquer au peuple de Dieu. Ainsi, loin de conclure comme ils font : Nous en manquons, donc il faut en faire, et Dieu nous en a donné le pouvoir; ils doivent dire au contraire : Nous ne voyons en nul endroit de l'Écriture que Dieu nous ait donné ce pouvoir, nous ne l'avons donc pas; et si une fois la légitime succession des pasteurs nous manque, il ne nous reste aucun moyen de la rétablir; nous nous sommes donc trompés, quand nous avons cru qu'elle nous a manqué; et nous avons accusé Dieu d'avoir, contre sa promesse, destitué son Église des moyens ordinaires qu'il a établis pour la conduire.

Faisons une autre supposition. L'Écriture est un moyen ordinaire pour conduire le peuple de Dieu; et les protestants doivent croire, selon leurs principes, que ce moyen est bien plus nécessaire au peuple fidèle que le ministère des pasteurs. S'il était arrivé que toutes les Bibles du monde eussent été brûlées pendant la persécution de Dioclétien, qui fit de si grands efforts pour abolir les livres divins, le peuple fidèle eût-il été en droit, par son élection, de faire une nouvelle Écriture? Non, sans doute. Qui oserait hésiter là-dessus? Il n'y a ni besoin extrême, ni élection, ni droit naturel des fidèles pour se nourrir de la parole de Dieu, qu'on puisse alléguer. Il n'y a qu'une voie pour composer les Écritures, qui est que Dieu suscite et inspire miraculeusement des écrivains. Ou Dieu ne permettra jamais qu'elle se perde, ou bien, si elle était perdue, et s'il voulait la renouveler, il inspirerait miraculeusement de nouveaux prophètes et de nouveaux apôtres pour la rétablir. De même, supposé que nous ne connaissions par les Écritures qu'une seule manière de perpétuer le ministère, qui est la succession par l'imposition des mains des pasteurs, quelque besoin que les élus aient du ministère, quand même il serait éteint, ils ne pourraient le ressusciter. C'est pourquoi, ou Dieu ne permettra jamais que le ministère successif s'éteigne ou, s'il le permettait, il susciterait et inspirerait miraculeusement des hommes extraordinaires, comme les apôtres, pour le renouveler. Mais puisqu'il faut réfuter les protestants par les exemples mêmes qu'ils allèguent, comparons les pasteurs avec les magistrats. Observons seulement que l'état de l'Église n'est pas une république où les hommes pleinement libres font eux-mêmes leurs lois, et en commettent l'autorité à qui il leur plaît; mais un état monarchique, où Jésus-Christ, *roi immortel des siècles*, donne des lois, et charge qui il lui plaît de gouverner par ces lois les peuples.

Je suppose un prince qui a fondé une ville dans son royaume; il oblige ceux qu'il assemble pour en être les citoyens, à vivre sous la conduite de certains magistrats qu'il établit; et en leur accordant de grands priviléges, il leur commande de demeurer soumis à ces magistrats. Quoique ces citoyens aient besoin de magistrats, quoiqu'en qualité de citoyens ils semblent avoir un droit naturel pour se policer, il est certain néanmoins qu'ils n'ont aucun droit,

ni de changer leurs magistrats, ni d'en créer de nouveaux. C'est ce qui est arrivé dans la formation de l'Église; car Jésus-Christ a établi l'autorité des pasteurs, et a recommandé de leur obéir, en disant sans restriction : *Qui vous écoute m'écoute*[1]. Et encore : *Si quelqu'un n'écoute l'Église*, c'est-à-dire le corps des pasteurs qui parlent avec autorité d'en-haut, *qu'il soit comme un païen et un péager*[2]. Continuons notre supposition. Si ces anciens magistrats viennent à leur manquer, à moins que le prince, en créant les magistratures, n'ait donné un titre formel et positif aux citoyens pour les pouvoir remplir, la qualité de citoyens que le prince leur a accordée, et le devoir qu'il leur a imposé d'obéir à ces magistrats, marque seulement que le prince s'engage à ne les laisser jamais sans magistrats qui aient son autorité pour les conduire; mais elle ne renferme point une permission d'établir eux-mêmes ces magistrats. Voilà ce qu'on est obligé de dire du magistrat, qui est l'homme du roi; et voilà ce que la réforme refuse de dire du pasteur, qui, selon saint Paul[3], est l'*homme de Dieu*. Encore y a-t-il une extrême différence à observer en général entre la religion et la police d'une ville soumise à un prince. La police est l'exercice d'un droit naturel à tous les peuples, qui précède tous les droits de souveraineté, que les princes peuvent avoir acquis ou avoir reçus par la concession ou par le consentement des peuples mêmes. Ainsi le peuple, pour le cas des besoins extrêmes, demeure en possession de sa liberté naturelle. Tout au contraire, dans la religion il n'y a rien qui ne soit une pure et expresse concession de Jésus-Christ, qui est notre roi; le fidèle n'a aucun droit naturel qui ait précédé l'autorité de Jésus-Christ. En tant que fidèle même, il n'a aucun droit aux grâces : tout est pure grâce pour lui; tout dépend d'une promesse et d'une assistance de Dieu purement gratuite; il n'y a que sa parole expresse qui puisse nous découvrir quels sont ses conseils. D'où pourra donc venir à ce peuple, que Jésus-Christ a formé, et qu'il s'est acquis, le droit qu'une pure imagination lui attribue, de se créer par lui-même ses conducteurs? Une concession si gratuite peut-elle être supposée ombre de preuve? Le silence de Jésus-Christ vaudra-t-il un titre formel? osera-t-on dire qu'il n'a rien réglé à cet égard? Mais en matière de choses divines, où l'homme n'a rien et ne peut rien de lui-même, le silence est un défaut de titre, qui exclut l'homme, et qui lui interdit toute action. Jésus-Christ, quoique *roi invisible*, comme parle saint Paul[1], n'en est pas moins *roi immortel*. Il veille bien plus que tous les rois de la terre sur les besoins de son royaume. Le besoin où il met les peuples d'avoir des pasteurs, et l'obligation qu'il leur impose de les suivre, ne prouvent pas qu'ils pussent se faire eux-mêmes des pasteurs, quand ils en manqueraient; mais seulement que Jésus-Christ ne les laissera jamais dans ce besoin, selon la comparaison que nous avons faite d'un prince qui soumet les peuples aux magistrats, sans leur donner un pouvoir formel de les établir eux-mêmes. Quoique la police civile ne soit que l'ouvrage des peuples, et qu'elle n'ait pour fondement que leur liberté même, vous voyez qu'ils n'ont plus le droit d'en disposer dès qu'ils sont dans la dépendance d'une puissance supérieure, qui est celle du prince : à combien plus forte raison le peuple est-il incapable de disposer du ministère de vie et de grâce, qui est le don d'en-haut! Il ne peut que suivre à la lettre, et comme pas à pas, l'institution purement gratuite de Jésus-Christ, et s'arrêter dès qu'elle s'arrête. Quelle est donc cette idée profane, suivant laquelle on représente l'Église comme une société politique, qui use naturellement de ses droits dans toutes les choses où les lois positives ne l'ont pas restreinte? Ses lois qu'elle a reçues de Jésus-Christ, ne sont pas comme les lois civiles, qui viennent borner après coup la liberté naturelle des citoyens : ce sont des lois qui sont nos seuls titres; des lois sans lesquelles nous n'avons ni liberté, ni ombre de droit dans le royaume de Jésus-Christ; des lois qui n'ont pas trouvé l'Église déjà formée et déjà libre, mais qui ont formé l'Église même, et de qui elle tient tout ce qu'elle a de liberté et de vie dans cet ordre surnaturel. Comment donc ose-t-on parler de liberté et de droit naturel, sans aucun titre évangélique, dans un royaume où tout est grâce et miséricorde?

Si nous considérons l'Église comme le corps mystique de Jésus-Christ, elle doit toujours conserver en elle l'image du corps naturel du Sauveur qu'elle représente. Il faut que chaque membre, sans révolte ni confusion, conserve sa propriété et sa subordination naturelle; que le pied n'entreprenne point de faire de nouveaux yeux, ni que la main ne s'érige jamais en tête, c'est-à-dire que le troupeau n'entreprenne point de s'élever au-dessus des pasteurs, et d'en établir de nouveaux par lui-même. La simple représentation mystique suffit pour rendre cet ordre nécessaire et immuable. Car qu'est-ce qui défigurerait davantage le corps mys-

[1] *Luc.* X, 16.
[2] *Matth.* XVIII, 17.
[3] *I. Tim.* VI, 11.

[1] *I. Tim.* I, 17.

tique et représentatif de Jésus-Christ, qu'une révolution générale des membres qui n'auraient plus ni ordre ni dépendance? L'Église, qui est le corps des fidèles, serait un monstre, et non pas l'image du Sauveur.

Si vous ajoutez que tous les membres de l'Église réellement animés par le Saint-Esprit, font entre eux un vrai tout et un corps vivant, dont l'unité est l'image de l'unité du Père et du Fils par le Saint-Esprit, lien éternel de tous les deux; vous comprenez encore plus fortement combien il est impossible que les autres membres, tels que les pieds et les mains, puissent jamais refaire une tête, des yeux, des oreilles et une bouche. C'est le Saint-Esprit qui anime et qui organise tout ce grand corps : il imprime à tout le corps un mouvement de soumission et de docilité pour les parties principales, qui tiennent lieu de la tête : il imprime à ceux qu'il rend ainsi les chefs de tout le corps, le mouvement de sagesse, d'intelligence, d'autorité et de direction : il donne aux yeux de voir et d'éclairer tout le reste du corps : il donne aux oreilles d'entendre, et d'être l'ouïe commune de tous les membres : il donne à la bouche de parler pour tous et à tous. Mais si cette tête se détruit, que deviendra le corps? Le corps sans tête n'est plus qu'un tronc inanimé et un cadavre affreux. Il n'y a qu'une résurrection miraculeuse qui puisse le rétablir. Mais si les organes sont détruits, qui peut les refaire ? Celui-là seul qui les a formés la première fois. Qui oserait dire que Dieu ayant donné la vie aux jambes, aux bras et au tronc, c'est une suite nécessaire, et comme un droit naturel, que ces membres refassent une tête, des yeux, des oreilles, en un mot, une nouvelle organisation toutes les fois que la tête sera détruite? Qui ne voit, au contraire, que la destruction de la tête enferme nécessairement la mort de tout le corps; que supposer l'un c'est supposer l'autre; et que si le corps a la promesse de vivre toujours, il faut que ce soit par la tête toujours vivante que lui vienne son immortalité? Il faut donc que ce corps toujours vivant, toujours organisé, garde, sans aucune interruption, dans ses membres, la proportion, la subordination et le concours mutuel que son auteur lui a donnés en le formant. Ainsi chaque membre doit conserver sa fonction propre; et jamais les pieds ne peuvent dégrader la tête pour en faire une autre. Voilà ce qu'on ne peut éviter de dire, quand on croit que l'Église, animée par le Saint-Esprit, est un vrai tout réel, un corps vivant avec ses organes. Mais qui le peut nier, sans contredire saint Paul et toute la religion chrétienne?

Il me reste encore à observer qu'il s'agit ici d'une grâce surnaturelle qui n'est point attachée au fidèle, supposé même que Dieu veuille le conserver dans la foi. Ainsi cette grâce que les protestants regardent comme appartenant au fidèle de droit naturel, bien loin de lui être due par le titre de son élection, ne lui est ni nécessaire ni convenable. Voici comment. Il faut ou que Jésus-Christ ait donné à la succession inviolable des pasteurs la grâce surnaturelle de conduire et de soumettre le troupeau dans tous les siècles sans interruption, ou au troupeau la grâce surnaturelle de s'élever contre la séduction des pasteurs, et de redresser extraordinairement le ministère, quand les pasteurs le corrompront. Voilà deux sortes de grâces que Jésus-Christ a pu donner selon son choix. Elles tendent toutes deux, par diverses voies, à une même fin, qui est de conserver l'Église. Pour savoir laquelle des deux Jésus-Christ a voulu donner, il s'agit, non du raisonnement des hommes, mais de consulter sa pure institution. Ni l'une ni l'autre de ces deux grâces n'était due à ceux qu'elles regardent. Le corps des pasteurs n'était pas en droit d'exiger que Jésus-Christ lui donnât une grâce de perpétuité dans la foi, pour rendre son autorité et sa succession inviolables. Le corps du peuple n'était point aussi en droit d'exiger que Jésus-Christ lui donnât une grâce pour s'élever au-dessus du corps des pasteurs, quand ce corps se corromprait, et pour en former un autre en sa place. Si on veut encore parler de la nature et de ses droits, je soutiens qu'il n'était ni nécessaire ni naturel que Jésus-Christ donnât au troupeau la grâce de s'élever contre ses pasteurs égarés, et d'en substituer de nouveaux. Il était bien plus naturel et plus convenable de donner au corps des pasteurs la grâce, pour ainsi dire, naturelle de leur fonction, qui est la grâce de l'incorruptibilité de leur ministère, pour en conserver la succession inviolable, que de donner au corps du peuple la grâce de l'apostolat pour ressusciter la pureté de l'Évangile, pour redresser l'Église *tombée en ruine et désolation*, et pour dégrader ses pasteurs. Dans l'un de ces deux systèmes, qui est le nôtre, tout est naturel. La subordination et la proportion des membres est toujours gardée : la tête est toujours tête; les membres inférieurs lui sont toujours soumis, et la forme donnée par Jésus-Christ se conserve. Dans l'autre, qui est celui des protestants, les pieds s'élèvent et deviennent tête. C'est ce qui ne doit jamais arriver dans le corps mystique de Jésus-Christ. Ceux qui sont mis à la tête par le Saint-Esprit se répareront perpétuellement, et sans aucune interruption, les uns les autres, par l'imposition des mains. Mais se réparer

insensiblement n'est pas faire une tête nouvelle; c'est seulement nourrir et perpétuer celle que Jésus-Christ, notre chef suprême et invisible, a donnée à son Église, pour tenir sa place. Dieu, auteur de ce corps, l'entretient par un signe qu'il a établi, et qui est l'imposition des mains attestée par l'Écriture. Mais comment oser dire, sans révélation expresse, que les pieds ont un droit naturel de faire une tête nouvelle tout entière? Ce serait un renversement universel dans les membres et dans les organes. Une telle révolution n'est ni naturelle ni possible.

Mais enfin le ministère pastoral est une grâce éminente dans le christianisme. Par conséquent, la puissance de faire des pasteurs est elle-même une très-grande grâce. Car la grâce qui est la source des autres, et qui donne la puissance de les multiplier, est la plus précieuse de toutes. Nous sommes certains qu'elle est attachée au corps des pasteurs, qui est la tête de toute l'Église; et les protestants, en n'alléguant que le droit naturel, font assez voir qu'ils n'ont aucune preuve, dans l'Écriture, que Jésus-Chrit l'ait attachée au simple choix du peuple, indépendamment de l'imposition des mains des pasteurs. C'est donc à eux à se taire, puisqu'il s'agit du don d'en-haut, et que l'Écriture ne dit rien pour eux. La nature même, qu'ils osent nous citer, nous donne pour règle qu'on ne peut user des choses données au delà de la mesure et des circonstances expressément marquées par le don.

CHAPITRE III.

Contradictions et inconvénients de la doctrine des protestants sur le ministère.

Le grand principe de MM. Claude et Jurieu est que Jésus-Christ a donné les clefs, non au corps des pasteurs, mais au corps de toute l'Église; que les apôtres ont d'abord formé les églises, et qu'ensuite les églises, qui ont précédé l'établissement des pasteurs ordinaires, leur ont confié les clefs. D'où ils concluent que le corps populaire peut encore disposer de ce ministère, que les pasteurs ont reçu de lui. Mais voici ce qui les mène plus loin qu'ils n'ont voulu aller d'abord.

S'il est vrai que Dieu ait attaché sa mission et les clefs au peuple fidèle, il s'ensuit que le peuple fidèle a un droit sans restriction pour en disposer. Ce droit est naturel, selon ces ministres. Il est absolu. L'Écriture, qui le laisse à la liberté naturelle du peuple, ne le restreint par aucune clause. Il suffit seulement en général, selon le commandement de l'Apôtre [1], que toutes choses se fassent dans l'Église *avec ordre*, comme M. Claude l'a remarqué [2]. Ainsi il n'y a qu'à éviter la précipitation, la confusion et le scandale dans le choix des pasteurs. Pour tout le reste, le peuple fidèle n'a aucune loi qui le gêne, ni qui limite son pouvoir. Il est vrai que les apôtres ayant pratiqué la cérémonie d'imposer les mains aux nouveaux pasteurs, il est édifiant de pratiquer cette cérémonie, quand on le peut commodément. Mais enfin elle n'est pas nécessaire. Elle ne sert, comme dit M. Claude, qu'à rendre *la vocation plus publique et plus majestueuse.* Ainsi on peut s'en dispenser, toutes les fois qu'on a de la peine à l'observer; et quand même on l'omettrait sans aucune bonne raison, cette omission ne diminuerait en rien, ni le droit du peuple, ni la validité de son action.

De là je conclus que le ministère est entièrement amovible et révocable au gré du peuple fidèle. Comme on fait des magistrats triennaux ou annuels, on peut faire des pasteurs de même. Ceux mêmes qui ont été établis perpétuels peuvent être révoqués; comme les magistrats perpétuels, que la république révoque, quand elle ne juge pas utile de laisser continuer leur administration. Le peuple fidèle ne peut aliéner à perpétuité son droit naturel sur le ministère. Quelque commission qu'il ait donnée, il conserve toujours son droit naturel de pourvoir le mieux qu'il peut à ses besoins spirituels. Ainsi, dès qu'il croit que le pasteur établi convient moins à son salut et à sa perfection qu'un autre, en voilà assez pour révoquer l'ancien et pour installer le nouveau. C'est sur ces idées de liberté naturelle que M. Claude parle ainsi. « Cette même Providence « qui donne aux hommes la vie naturelle, et qui « leur ordonne d'entretenir et de conserver leur vie « par les aliments qu'elle leur fournit, leur donne « par cela même le droit d'employer des person« nes pour ramasser les aliments, et pour les pré« parer, afin qu'ils s'en puissent servir selon leur « destination; et ce serait une extravagance que « de demander à un homme quel droit il a de se faire « apprêter à boire et à manger [3]. » Il suppose que le fidèle, en tant que fidèle, a naturellement le même droit de se faire conduire par les pasteurs qu'il croit les plus propres à son salut; qu'un homme, en tant qu'homme, a le droit de se faire servir, pour sa nourriture, par les pourvoyeurs et par les cuisiniers qu'il juge les plus capables de bien servir sa table. A quelles comparaisons indécentes n'est-

[1] *I. Cor.* XIV, 40.
[2] *Réponse aux Préjugés.*
[3] *Réponse aux Préjugés*, part. IV, chap. III

on pas réduit pour s'expliquer, quand on a des idées si humaines et si basses du ministère évangélique! Ce principe posé, rien ne peut arrêter le peuple, toutes les fois qu'il jugera utile de changer de pasteur. On pourra seulement lui représenter qu'il faut faire de tels changements avec ordre; mais il croira les faire avec ordre, quand il les fera dans l'espérance que les nouveaux pasteurs feront mieux que les anciens. Il rendra leur ministère ou annuel, ou triennal, avec la même sagesse que la république romaine avait borné le temps des magistratures. Il comprendra qu'il est dangereux de changer de pasteurs, comme un maître sait qu'il est dangereux de changer légèrement de maître d'hôtel et de cuisinier. Mais enfin c'est à lui à juger des cas où il vaut mieux changer de pasteurs, que de prolonger le ministère de ceux qui sont en fonction. Jésus-Christ, qui, selon les protestants, a donné au peuple fidèle les clefs, ne l'a point assujetti par ses Écritures à les donner pour toujours à ceux qu'il en charge. Ainsi, sans attendre les cas extraordinaires, le peuple fidèle est en droit de reprendre les clefs, et de les transférer aussi souvent qu'il le trouve à propos. Par là s'évanouit tout ce que la Confession de foi protestante a voulu établir, pour retenir la puissance du peuple dans quelque borne. Elle appelle le ministère *sacré et inviolable*. Elle dit que c'est par *une exception* à la règle générale « qu'il « a fallu quelquefois, et même de notre temps, au- « quel l'état de l'Église était interrompu, que Dieu « ait suscité gens d'une façon extraordinaire pour « dresser l'Église de nouveau, qui était en ruine et « désolation [1]. » Ils ont voulu laisser entendre que l'autorité des pasteurs qui se succèdent les uns aux autres, n'est pas un joug humain; mais que c'est d'ordinaire *le joug* de Jésus-Christ même [2]; et que le peuple ne doit entreprendre de changer le ministère qu'à deux conditions : l'une, que *l'état de l'Église soit interrompu*, l'autre, que Dieu en même temps *suscite gens d'une façon extraordinaire pour la dresser de nouveau*. Vous voyez que les docteurs protestants, qui ont eu besoin d'autoriser la révolte contre le ministère successif, pour ériger le leur, ont voulu qu'après eux on ne laissât pas de regarder comme *sacré et inviolable* ce ministère qu'ils avaient violé pour l'envahir. Ils ont craint d'avoir ouvert, par leur exemple, la porte à une licence populaire qui se tournerait contre eux-mêmes; et ils ont voulu faire en sorte, par ces grands mots, qu'on ne pût jamais faire au corps de leurs pasteurs ce qu'ils venaient de faire à ceux

[1] *Article* XXXI.
[2] *Article* XXVI.

de l'ancienne Église. Mais c'est en vain qu'ils cherchent ces précautions, si contraires au principe fondamental de leur réforme, qu'ils ont mis dans la bouche et dans le cœur de tous les peuples. Non-seulement les pasteurs qui abusent de leur ministère, mais les plus saints et les plus éclairés pasteurs, pourront, selon leurs principes, à toute heure être révoqués par le peuple. Si le peuple les révoque légèrement, et sans apparence de quelque fruit dans un changement, il se prive de la stabilité d'un gouvernement salutaire; et il a tort : mais il agit avec une entière validité, et n'en doit rendre compte qu'à Dieu. Après tout, le bon pasteur revoqué n'est plus pasteur; et le mauvais pasteur établi par le peuple en sa place, quoique réprouvé aux yeux de Dieu, ne laisse pas d'être le vrai pasteur, qui a la mission et l'autorité divine attachée au choix populaire. Un homme qui révoque sans aucune raison la procuration qu'il m'a donnée, fait cesser mon pouvoir, quoique j'administre fidèlement toutes ses affaires, et qu'il n'y ait, si vous voulez, que moi seul dans tout le pays qui puisse les bien administrer. C'est un malheur pour cet homme, qui ne connaît pas son vrai intérêt. Mais enfin sa révocation est valide. et mon pouvoir, dès ce moment, est anéanti. Si le ministère appartient de droit naturel au peuple fidèle, sa révocation, quoique pernicieuse, anéantit de même la procuration, qui était le titre des pasteurs. Ce n'est point par voie d'exception, comme la Confession de foi le fait entendre, que le peuple peut révoquer et transférer le ministère. Ce qui n'est que le simple exercice d'un droit naturel et sans restriction ne peut pas être une exception au droit commun : c'est au contraire le droit commun même. L'unique chose qu'on peut dire est seulement que les apôtres ayant laissé l'exemple d'imposer les mains aux nouveaux pasteurs, c'est une cérémonie de bienséance et d'édification qu'on ne doit pas omettre d'ordinaire sans quelque raison. Mais enfin le respect de cette cérémonie ne doit pas empêcher que le peuple, dispensateur du ministère pour son propre intérêt, ne doive révoquer et transférer le ministère aussi fréquemment qu'il le jugera à propos.

Il n'est point question de savoir si les pasteurs doivent toujours être établis par *élection* [1]; et c'est en vain que la Confession de foi assure que nul ne se doit ingérer *de son autorité propre pour gouverner l'Église*. Car outre qu'il y a des exceptions à cette règle, comme le même article le porte, de plus il est certain que, selon le principe protestant,

[1] *Article* XXXI.

quoique un homme s'ingère, il suffit qu'il trouve un peuple qui veuille l'écouter : car si le ministère appartient au peuple, la simple acceptation du peuple, qui écoute un nouveau docteur, suffit pour lui donner la mission pastorale. Ainsi cette règle, si magnifiquement établie dans la Confession de foi, se réduit à dire qu'il ne faut point qu'un homme entreprenne de prêcher, sans avoir des auditeurs prêts à l'écouter comme leur pasteur.

Mais voici l'endroit de leur Confession de foi où ils ont le plus travaillé à prévenir les schismes et les nouvelles usurpations du ministère : « Nul ne « doit se retirer à part, et se contenter de sa seule « personne ; mais tous ensemble doivent garder et « entretenir l'unité de l'Église, se soumettant à l'ins- « truction commune et au joug de Jésus-Christ, « et ce en quelque lieu où Dieu aura établi un « vrai ordre d'église. » M. Jurieu conclut de ces dernières paroles, que chaque chrétien est obligé de vivre sous le ministère de quelque église, qui ait un ordre de pasteurs et un culte public ; mais on n'évitera jamais par là la division, si on ne détruit le principe qui la fomente d'un autre côté. Les diverses sociétés qui composent le christianisme ne sont, selon lui, que des confédérations particulières, qui ne divisent point le corps de l'Église universelle, composée de toutes ces sociétés : il n'y a que ceux qui nient et qui détruisent les fondements de la foi, qu'on puisse, à proprement parler, appeler schismatiques. Tous les autres, quoique séparés de communion et opposés dans leurs doctrines, ne laissent pas d'être réunis, comme les membres d'un même corps, dans l'enceinte de l'Église universelle. Il faut remarquer que le droit du peuple fidèle sur le ministère est un droit naturel et inaliénable. Il faut observer qu'au contraire ces confédérations, telles que celles des luthériens ou des calvinistes, ne sont que des confédérations libres, et que leur autorité n'est fondée que sur un acte révocable, fait entre les particuliers. Ces particuliers peuvent, quand il leur plaît, révoquer le pouvoir qu'ils ont donné au corps des confédérés, et rentrer dans leur liberté naturelle ; comme je puis sortir d'une communauté où j'ai vécu sans faire aucun vœu. Il est vrai que le particulier, en se retirant, *ne se peut contenter de sa seule personne*, et qu'il doit vivre *sous un ordre d'église :* mais pour cet ordre d'église, il n'est pas nécessaire qu'il le trouve déjà établi ; il suffit qu'il l'établisse avec quelques autres. Par exemple, un calviniste qui ne trouvera pas sa religion assez pure, ou qui espérera de vivre avec plus d'édification dans une confédération moins étendue, sous des pasteurs nouveaux, peut prendre modestement congé de la confédération des calvinistes, et se retirer à part avec un petit nombre d'autres fidèles semblables à lui. Il n'est pas nécessaire qu'ils soient en plus grand nombre que les protestants qui, se trouvant à Paris dans la chambre d'une femme accouchée, y firent un pasteur pour donner le baptême à l'enfant : ils emporteront avec eux le droit naturel et inaliénable pour le ministère. Ils feront d'abord *un ordre d'église*. Les petites confédérations ne sont pas moins bonnes que les grandes : elles prétendront même être plus pures, en ce qu'elles éviteront plus facilement la corruption de la doctrine, le relâchement de la discipline, et la confusion. Que peut dire M. Jurieu, que peut dire sa réforme entière, contre ces confédérations qui se multiplieront tous les jours, et qui ne feront qu'user d'un droit naturel reconnu par M. Jurieu même ? Le ministère nous appartient aussi bien qu'à vous, lui diront ces petites confédérations sorties de la sienne. Jésus-Christ ne l'a pas donné au plus grand nombre : au contraire, sa bénédiction est attachée au petit troupeau. Il n'a pas marqué combien précisément il faut être de fidèles pour former une confédération légitime. Bien plus, nous avons sujet de croire que deux ou trois suffisent, puisque *deux ou trois s'assemblant en son nom, il est au milieu d'eux*[1]. Le droit naturel et inaliénable de tous les fidèles se trouve autant dans les petites confédérations que dans les grandes : ces confédérations ne sont point des engagements irrévocables. Il est vrai que nous ne devons pas être sans pasteurs ; mais de trois que nous sommes, il y en a un à qui nous avons confié le ministère : s'il en abuse, s'il nous explique mal l'Écriture, nous le révoquerons. Que cet homme se soit ingéré ou non, n'importe : nous voulons bien l'entendre, et en voilà assez pour lui donner la mission nécessaire. N'avez-vous pas assuré, dans vos lettres pastorales, « que toute main qui vous donne « la véritable doctrine est bonne à cet égard ; que la « médecine salutaire de la vérité guérit, de quel- « que part qu'elle nous vienne ? » N'avez-vous pas ajouté : « Si les bonzes de la Chine et les bramins « des Indes annonçaient un même Jésus-Christ cru- « cifié, avec moi, et un même christianisme pur et « sans corruption, ils auraient avec moi un même « ministère. Il importerait fort peu d'où ils tire- « raient leur succession.... Dieu n'a point attaché « son salut à telles et à telles mains, et ne nous « a pas attachés à la nécessité de recevoir l'Évan- « gile de certaines gens plutôt que d'autres[2]. » Si un bramin et un bonze peuvent avoir le ministère, pourvu qu'ils expliquent bien l'Écriture, à plus forte

[1] *Matth* XVIII, 20.
[2] XXII[e] *Lett. past.*

raison un chrétien qui fait une nouvelle confédération. Pour la manière d'expliquer l'Écriture, c'est au peuple nouvellement confédéré à en juger : il suffit qu'il soit content de la doctrine de son pasteur. M. Jurieu ne peut condamner les fidèles qui parleront ainsi selon ses principes; mais les indépendants n'en demanderont jamais davantage. Que leur coûtera-t-il de reconnaître la nécessité de vivre sous des pasteurs, moyennant les deux conditions que nous avons posées : l'une, que les pasteurs sont révocables au gré du troupeau, qui a un droit naturel et inaliénable de disposer du ministère; l'autre, que le troupeau est libre de multiplier, selon qu'il le jugera à propos, ces confédérations arbitraires, qu'on nomme des sociétés différentes dans le christianisme; en sorte qu'une portion du peuple fidèle est en droit de se séparer sans scandale, pour dresser en particulier un *ordre d'église?* Si M. Jurieu veut bien s'engager à signer, sans équivoque, ces deux conditions, je m'engage de mon côté à les faire accepter par les indépendants, et à le réunir avec eux.

Il ne lui reste qu'une réponse à faire, selon son principe : c'est que ceux qui abandonnent, sans nécessité, la confédération où ils ont vécu, pour en former une autre, font un péché véniel. Mais outre qu'un péché véniel n'empêcherait pas que le ministère de la nouvelle confédération ne fût légitime; de plus, c'est contre son principe que M. Jurieu trouve ce péché : car le peuple ne pèche point, pourvu qu'il ne fasse qu'user de son droit naturel, sans scandale, et selon sa conscience. Donc toutes les fois qu'une portion du peuple aura sujet de croire qu'on peut vivre avec plus de recueillement et d'édification dans une confédération moins nombreuse, il ne commettra aucune faute en se retirant, et en formant de nouveaux pasteurs pour son besoin. Je laisse aux esprits modérés à voir combien cette forme de gouvernement doit multiplier les schismes et les scandales. Une troupe ignorante et fanatique dégradera les pasteurs, et ira en faire de nouveaux dans sa petite société. Elle aura tort, dira M. Jurieu, si elle le fait en se trompant sur la doctrine; mais quoiqu'elle ait tort, il n'y aura point d'autorité vivante qui puisse arrêter leur licence et leur présomption. De plus, je suppose que cette populace ne raisonne point sur l'Écriture. Elle sait seulement, parce que M. Jurieu l'a dit, que le ministère lui appartient : et afin d'user de son droit, elle veut, ou révoquer tous les anciens pasteurs, pour en éprouver de nouveaux, en leur donnant un pouvoir annuel; ou bien la moitié de ces ignorants, lassés des faiblesses de ses pasteurs, en qui l'humanité ne paraît que trop, jette les yeux sur de nouveaux prédicants dont elle espère plus d'édification. M. Jurieu leur dira-t-il pour les arrêter : Vous allez faire un péché véniel? Ne pourront-ils pas lui répondre : Nous ne pécherons point en cherchant des hommes plus humbles et plus détachés pour le ministère? C'est à nous à en répondre : nous devons courir aux plus dignes.

M. Jurieu nous dira peut-être : Ces inconvénients n'arriveront jamais dans la société où seront les élus. Mais je le prie de se souvenir que les élus ne garantissent point l'Église où ils sont des inconvénients les plus affreux, puisqu'ils ont été, selon lui, dans l'Église romaine sans la garantir de l'idolâtrie : ils n'ont pu l'empêcher d'être la Babylone et le règne de l'antechrist.

S'il dit qu'au moins le privilége de l'élection empêchera les élus de faire aucun schisme entre eux, qu'il jette les yeux sur Luther et sur Calvin : c'étaient les deux hommes suscités de Dieu pour tirer les hommes des ténèbres de la papauté, selon M. Jurieu. Il faut pourtant que l'un des deux se soit trompé, et sur le sens des Écritures, et sur la divinité des livres mêmes de l'Écriture. L'un trouve la présence réelle manifeste dans le texte sacré, l'autre la rejette comme une absurdité impie : l'un retranche l'Apocalypse avec les deux épîtres de saint Jacques et de saint Jude; l'autre les admet. Mais ce qui est plus décisif pour notre question, leurs sectes ont été jusqu'ici toujours divisées comme leurs personnes; et nonobstant l'offre d'union que les calvinistes ont faite aux luthériens, il y a près de soixante ans, à Charenton, ceux-ci rejettent leur communion, et ne cessent de les condamner. Voilà donc ces prétendus élus qui se contredisent sur l'Écriture jusqu'à la mort, et dont par conséquent une partie se trompe toute sa vie. Ainsi la grâce de l'élection qu'on nous allègue ne remédie point aux schismes, aux dégradations des pasteurs, aux translations du ministère, et à toutes les révolutions séditieuses qu'on peut attendre de l'*indépendantisme*, s'il est vrai que le peuple a un droit naturel de disposer du ministère selon ses besoins. N'est-il pas étonnant qu'on regarde comme un joug tyrannique l'autorité si naturelle des pasteurs sur le peuple, pendant qu'on ne craint point de donner une autorité si souveraine et si odieuse sur les pasteurs au peuple même?

Que ne doit-on pas craindre d'un troupeau qu'on flatte jusqu'à lui donner pour premier principe, qu'il ne doit suivre ses pasteurs que quand il trouve que la voie du pasteur est bonne; qu'il peut les dégrader dès qu'il s'aperçoit que ces pasteurs le conduisent mal; qu'ainsi il est le juge de ses juges mêmes, et que la finale résolution appartient, non aux pasteurs, mais au troupeau?

Si on soutient que les clefs n'appartiennent qu'aux seuls élus, Jésus-Christ les a donc confiées à des hommes inconnus, qu'on ne peut jamais trouver, qui ne peuvent se reconnaître les uns les autres, et dont chacun ne peut se connaître soi-même. L'un aurait donc les clefs, sans savoir s'il les a; l'autre, croyant les avoir, ne les aurait point. Jamais ils ne pourraient redemander les clefs à ceux qui en seraient les dépositaires, que sur leur élection, dont ils ne pourraient trouver aucun titre.

Si on dit que les clefs appartiennent à toute la société visible où sont renfermés les élus, il faut que cette société montre qu'elle contient les élus : autrement toute société qui prétendra avoir chez elle le résidu de l'élection, pourra expliquer mal les Écritures, et s'autorisera dans le schisme, en disposant du ministère. La société où sont les élus sera autant dans l'impuissance de prouver qu'elle contient les élus, que les élus eux-mêmes de montrer le titre de leur élection.

Vous vous trompez, dira M. Jurieu : une société qui a la saine doctrine est assurée d'avoir les élus ; car la saine doctrine n'est point stérile; partout où elle est, elle enfante des élus : ainsi la saine doctrine est le signe certain de l'élection. Vous vous trompez vous-même, lui répondrai-je. Comment savez-vous que vous avez dans votre société la saine doctrine? Ce ne peut être que par l'élection. Voici comment. Il faut le don de la foi pour bien entendre l'Écriture, et pour trouver la saine doctrine. L'Écriture n'a point par elle-même, selon vous, une évidence qui se fasse sentir sans grâce. De plus, la foi *à temps*, comme parlent les protestants, ne suffit pas pour une pleine certitude : car si elle n'est qu'à temps, qui vous a dit que vous ne l'avez point perdue, et que vous ne vous trompez pas? Je veux supposer que ceux qui ont cette foi à temps sont bien sûrs, pendant qu'ils l'ont, de ne se tromper pas : mais ceux qui l'ont perdue, et qui commencent à se tromper, croient l'avoir encore, et sont dans une fausse certitude. Comment savez-vous, ô protestant, que vous n'êtes point, avec toute votre Église, dans cet état d'illusion? Il ne peut y avoir que le don d'une foi constante et inamissible qui vous tire de cette incertitude. Une foi variable, et sujette à manquer, ne saurait le faire : mais la foi inamissible ne se trouve que dans les élus. Vous ne pouvez donc être assuré de cette foi que par votre élection. Ainsi il n'y a point de milieu. Il faut dire que l'Écriture est claire par elle-même, sans grâce ; et qu'ainsi, sans grâce même, on peut s'assurer qu'on a la saine doctrine, ce que M. Jurieu n'oserait dire; ou bien il faut avouer que la foi à temps ne suffisant pas pour la certitude, parce qu'on peut ne l'avoir plus, bien loin de pouvoir s'assurer de l'élection par la doctrine, on ne peut au contraire s'assurer de la doctrine que par l'élection. Ainsi, les peuples ne pouvant s'assurer de leur élection par la vérité de leur doctrine, ils ne sont jamais en droit de dire que le ministère leur appartient, ni par conséquent d'en disposer au préjudice des anciens pasteurs. Voilà ce qui renverse le nouveau ministère des protestants, quand même on conviendrait avec eux que le ministère des clefs appartient à la société des élus.

J'ai cru devoir montrer dans ce chapitre, dans toute leur étendue, les contradictions et les inconvénients du système de la prétendue réforme, afin qu'on puisse le comparer avec le nôtre, que je prouverai clairement par l'Écriture dans les chapitres suivants.

CHAPITRE IV.

Les paroles de Jésus-Christ montrent que le peuple n'a aucun droit de conférer le ministère.

M. Jurieu expliquera, comme il voudra, l'état du sacerdoce sous la loi de Moïse. Il dira que *Dieu avait commandé au peuple de faire une cession de son droit à la race d'Aaron.* L'inconvénient est que cette explication vient, non pas de l'Écriture, mais de l'invention de M. Jurieu. Le fait rapporté par l'Écriture est que le ministère a été, par la souveraine disposition de Dieu, pendant quinze cents ans, inviolablement successif et indépendant du corps populaire, c'est-à-dire tel que nous soutenons que le nôtre est maintenant. Si cet ancien ministère, qui n'était qu'une ombre du nouveau[1], et que saint Paul nomme un ministère de mort et de condamnation[2], a été conservé dans un corps de pasteurs successifs, qui, par la vertu attachée aux promesses, n'est jamais tombé, et qui n'a jamais été à la disposition du peuple; à combien plus forte raison doit-on croire que ce privilége a été donné au ministère de vie et de grâce. La vérité ne doit pas avoir moins que sa figure. Mais voyons la suite.

Comment est-ce que le ministère nouveau est substitué à l'ancien? Jésus est envoyé par son père. Il ne s'est point glorifié lui-même pour être pontife. Comme son père l'a envoyé, il a envoyé ceux qu'il a choisis. Voilà la forme donnée par la mission à tous les siècles futurs. Ceux qu'il choisit et qu'il envoie, il les charge d'en choisir et d'en envoyer d'autres après eux. Cette succession d'hommes qui se com-

[1] *Hebr.* x, 1.
[2] *II.Cor.* III, 7, 9.

muniquent la mission divine n'a aucune borne dans l'Écriture, et ne doit par conséquent en avoir aucune dans la suite des siècles.

Remarquez que Jésus-Christ commença son ouvrage par le corps pastoral. Il forma les apôtres, qui devaient dans la suite former les fidèles, et fonder les églises. Quand l'assemblée des fidèles fut formée, les apôtres et les hommes apostoliques établirent eux-mêmes d'autres pasteurs pour leur succéder, et pour perpétuer le corps pastoral. M. Claude avoue que « l'Église fut le fruit du ministère « extraordinaire des apôtres et des évangélistes[1]. » Mais comme M. Claude avait d'ailleurs besoin de supposer que le corps du peuple fidèle est avant le corps pastoral, voici ce qu'il ajoute : Il est certain « que le ministère des apôtres fut unique, c'est-à- « dire uniquement attaché à leurs personnes sans « succession, sans communication sans propaga- « tion[2]. » Il est bien plus facile de dire d'un ton affirmatif, *Il est certain*, que de prouver ce qu'on avance. Il fallait montrer que le ministère apostolique avait fini à la mort des apôtres, ou du moins qu'il ne subsistait plus que dans leurs écrits, comme M. Claude l'assure. Il fallait montrer qu'après la mort de ces premiers pasteurs indépendants, le peuple avait établi d'autres pasteurs dépendants de son autorité. Mais la preuve de ces deux choses eût été difficile : je vais montrer qu'il est certain qu'elles sont fausses.

Distinguons d'abord soigneusement, dans les apôtres, ce qui était attaché à leurs personnes, et qui pouvait être séparé de leur ministère, d'avec ce qui était essentiel au ministère même. Le premier don que je remarque est celui des miracles. Les protestants n'oseraient soutenir que ce don fût essentiel à l'apostolat, et qu'un disciple n'aurait pas pu être apôtre sans ce don. Tout ce que M. Jurieu a dit pour s'efforcer de montrer que les miracles ne décident pas sur la religion, fait assez voir que les protestants doivent, selon leurs principes, regarder ce don des miracles comme un simple ornement de l'apostolat, qui lui était accidentel, et qui pouvait en être séparé; en sorte que l'apostolat serait encore demeuré entier après ce retranchement. L'Église a eu un très-grand nombre de pasteurs, comme saint Grégoire Thaumaturge et saint Martin, qui ont fait des miracles semblables à ceux des apôtres. Ils n'avaient pourtant que le ministère commun. Ainsi il est manifeste que la puissance d'opérer des miracles ne rend point le ministère extraordinaire, quoique le ministère devienne personnellement extraordinaire par une grâce si éclatante.

[1] *Réponse aux Préjugés*, p. 341.
[2] *Idem*, p. 342.

Pour l'inspiration d'écrire des livres divins, nous ne trouvons en aucun lieu des Écritures qu'elle ait été donnée à tous les apôtres sans exception. Si tous avaient eu cette inspiration actuelle, tous auraient écrit; car ils ne résistaient point à l'inspiration. Plusieurs d'entre eux néanmoins ne nous ont rien laissé d'écrit. D'ailleurs cette inspiration, qui peut ne se trouver pas dans de vrais apôtres, peut aussi se trouver dans d'autres hommes qui n'ont point eu l'apostolat. Les prophètes l'ont eue. Saint Marc et saint Luc, qui n'étaient que simples disciples, en ont été remplis. Qui ne voit donc que cette inspiration était, comme le don des miracles, entièrement accidentelle à l'apostolat, et qu'elle donnait seulement un éclat extraordinaire aux personnes, sans toucher à leur ministère?

Il est vrai que les apôtres, qui ne paraissent pas avoir eu tous également l'inspiration d'écrire, ont eu néanmoins, sans exception d'aucun, l'inspiration immédiate du Saint-Esprit pour planter la foi, et pour conduire les églises; mais cette inspiration était, comme celle d'écrire, entièrement personnelle aux apôtres, et accidentelle à leur ministère. Combien l'Église a-t-elle eu de pasteurs qui avaient de continuelles révélations pour la conduite de leurs troupeaux! Il ne faut qu'ouvrir les Épîtres de saint Cyprien, pour trouver les révélations fréquentes qui l'instruisaient sur la discipline de son église. Ces révélations ne changeaient pas néanmoins la nature de son ministère; et on ne peut pas dire que le ministère de saint Cyprien fût d'un autre ordre et d'une autre nature que le ministère des autres évêques ses collègues, quoique les grâces répandues sur lui le rendissent personnellement un pasteur plus extraordinaire que les autres de son temps et de son pays. Je n'ai garde de prétendre que les révélations de saint Cyprien aient été aussi hautes, aussi pleines et aussi continuelles que celles des apôtres. Je suppose que les apôtres ont été en ce genre encore plus éminents au-dessus de lui, qu'il ne l'a été au-dessus des plus communs pasteurs. Mais enfin, puisqu'il ne s'agit que du plus ou du moins, dans une grâce qui est purement personnelle, et qui ne touche le ministère qu'accidentellement, il faut toujours conclure que le ministère de saint Cyprien n'était pas d'une nature différente de celui de tous ses collègues, et que le ministère des apôtres mêmes n'était pas, dans son fond, différent de celui qui avait passé d'eux jusqu'à saint Cyprien.

Cette inspiration immédiate des apôtres pour planter la foi, et pour la cultiver dans tout l'univers,

donnait à chacun d'eux un pouvoir sans bornes. Les apôtres allaient suivant que l'Esprit les envoyait; et comme l'inspiration divine est au-dessus de toute règle humaine, ils n'avaient d'autres bornes de leur juridiction et de leurs travaux que celles qui leur étaient marquées par l'Esprit de Dieu. Ainsi cette puissance si étendue n'était qu'une suite naturelle et nécessaire de cette inspiration, qui était, comme nous venons de le voir, purement accidentelle, et ajoutée à la nature du ministère. De plus, cette mission donnée au collége apostolique pour annoncer l'Évangile à toute créature, a passé au collége épiscopal qui lui a succédé. Les mêmes paroles qui donnent la mission aux uns, la donnent aussi aux autres; ils n'ont point d'autre titre, et le titre commun est également sans restriction pour tous. C'est donc par la tradition toute seule que nous savons que chaque évêque n'a pas personnellement la puissance sans bornes que les apôtres avaient reçue, et qu'ils sont bornés au troupeau particulier que l'Église leur marque. Qui ne consulterait que l'Écriture n'y trouverait en rigueur aucune différence à cet égard entre les apôtres et les pasteurs qui leur ont succédé : car les apôtres, dans leurs épîtres mêmes, qui règlent le détail de la discipline, n'ont jamais marqué des bornes à la juridiction des pasteurs qu'ils ont établis. Si Timothée et Tite paraissent attachés à des troupeaux particuliers, ne voit-on pas que les apôtres ont été de même? Chacun d'eux s'étudiait, autant qu'il le pouvait, dans ces commencements, à n'entrer point dans la moisson d'autrui, et à n'édifier pas sur un fondement étranger. L'ordre le voulait ainsi. Vous voyez saint Pierre, qui, nonobstant sa vigilance sur tout le troupeau de Jésus-Christ, prend singulièrement en partage les Juifs. Saint Paul est destiné pour les gentils. Saint Jacques le Mineur se borne à l'église de Jérusalem. Saint Jean s'attache aux églises d'Asie, et principalement à celle d'Éphèse, dont il a été appelé l'évêque par les anciens. Les autres se dispersent, et partagent entre eux l'univers. Ainsi l'Écriture ne marque aucune différence, pour la puissance d'évangéliser, entre les apôtres et leurs successeurs. Cette différence, que les protestants supposent avec tant de confiance, et qui est tant vantée dans leurs écrits, ne peut être prouvée que par la tradition, si abhorrée parmi eux. Étrange effet d'une haine aveugle, qui appelle à son secours, contre l'Église, ce qui élève l'Église même au-dessus de tout, et qui se tourne à la ruine de la réforme! Qu'ils cessent donc de supposer ce que la tradition seule enseigne, ou qu'ils rougissent de blasphémer contre cette tradition, s'ils continuent de la supposer.

Quoique les apôtres fussent immédiatement inspirés pour annoncer les mystères, ils n'agissaient pourtant pas toujours, dans les choses de conduite, par une actuelle inspiration. Saint Pierre, répréhensible au jugement de saint Paul qui lui résiste en face, en est une preuve qui ne sera jamais oubliée. Il n'est pas question d'alléguer ici la sainteté des apôtres, puisqu'il s'agit, non des dispositions personnelles des ministres, mais de la nature du ministère. Faire dépendre l'autorité des pasteurs de leur sainteté, ce serait retomber dans une erreur semblable à celle des Vaudois. Judas, avare et perfide, n'était pas moins véritablement apôtre que ses collègues. Combien voit-on, dans la suite des siècles, de saints pasteurs qui n'étaient point apôtres!

Mais enfin, indépendamment du don des miracles, de l'inspiration particulière, de la mission universelle, enfin de la sainteté et de tous les autres dons personnels attachés aux apôtres, la grande promesse de Jésus-Christ regarde un ministère qui était dans les apôtres, et qui ne devait point finir avec eux. Ces dons étaient passagers. Les apôtres qui les avaient reçus devaient mourir bientôt. Cependant c'est leur ministère même qui ne mourra jamais, et qui demeurera inaltérable dans leurs successeurs. *Allez*, dit Jésus-Christ [1], *instruisez toutes les nations, les baptisant*, etc. : *et voici, je suis avec vous jusques à la consommation du siècle*. Voilà un ministère unique et éternel, quoique les grâces miraculeuses et extraordinaires, qui étaient extérieures au ministère, ne dussent pas être éternelles. Voilà les promesses faites aux apôtres, non en qualité d'hommes extraordinaires, miraculeux et inspirés, mais en qualité de pasteurs dont le ministère ne finira qu'avec le monde.

Les apôtres, dira-t-on, avaient ce droit, non-seulement de conduire le troupeau, mais encore de lui donner eux-mêmes de nouveaux pasteurs pour leur succéder. Il est vrai, et c'est par là qu'on doit reconnaître que le ministère se perpétuait indépendamment du peuple. Mais cette puissance d'établir des pasteurs, qu'on ne peut refuser aux apôtres, il faut la reconnaître tout de même dans leurs successeurs. Les apôtres ont fait des pasteurs, et ont disposé des clefs : c'est ce que l'Écriture montre. La même Écriture ne montre pas moins que les pasteurs qui leur ont succédé ont établi d'autres pasteurs, et leur ont communiqué les clefs. Voilà le droit des apôtres, transmis tout entier et sans réserve à leurs successeurs. Timothée et Tite n'étaient ni apôtres ni évangélistes : cependant écoutez saint Paul, qui dit

[1] *Matth.* XXVIII, 19.

à l'un : *Les choses que tu as entendues de moi entre plusieurs témoins, commets-les à des gens fidèles qui soient suffisants pour enseigner aussi les autres* [1]. Il dit à l'autre : *Que tu établisses des anciens*, c'est-à-dire sans difficulté des pasteurs, *de ville en ville* [2]. Les apôtres n'en faisaient pas davantage.

Ainsi il est manifeste que le ministère apostolique, quoique orné accidentellement par des dons extraordinaires et personnels qu'on en peut détacher, était dans son fond et dans sa nature le même qui a passé dans leurs successeurs. Et c'est en vain que M. Claude dit : Il y a donc une grande différence entre ces deux « ministères : l'un précède l'Église, et l'autre la suit. » Peut-on voir une preuve moins concluante que celle-là ? Il est question de savoir si le ministère des apôtres n'est pas le même que celui de leurs successeurs ; et pour montrer que ce n'est pas le même, il suppose que celui des successeurs a suivi l'Église, au lieu que l'autre l'a précédée. Mais, à moins qu'on ne prouve d'ailleurs que c'étaient deux ministères, je n'ai qu'à lui répondre que le ministère des pasteurs ordinaires a précédé l'Église en la personne des apôtres, puisqu'ils ont le même ministère continué. Le ministère d'Aaron avait sans doute précédé cette Eglise judaïque qui reçut l'ancienne loi après avoir été assemblée en Égypte. En vérité, pourrait-on dire que le ministère d'Aaron était différent de celui de ses successeurs, précisément parce que l'un a précédé l'Église, et que l'autre la suit ?

M. Claude ajoute : « L'un est immédiatement « communiqué par Dieu ; l'autre est communiqué « par le moyen des hommes. » J'aimerais autant dire que l'humanité d'Adam n'était pas la même humanité que celle de ses enfants, parce que Dieu seul a formé l'un, et que les autres sont venus par une génération successive. Si Jésus-Christ a voulu multiplier et perpétuer le ministère par douze premiers pasteurs, auxquels il ait attaché la génération spirituelle et successive, comme il a multiplié et perpétué le genre humain par un seul homme, en y attachant la génération charnelle et successive, pourquoi faire sur l'un une difficulté qu'on aurait honte de faire sur l'autre ?

Continuons d'écouter M. Claude. « L'un a l'indé« pendance, l'autorité souveraine et l'infaillibilité « pour son partage ; l'autre est exposé aux vices, aux « déréglements, aux erreurs et aux faiblesses hu« maines, inférieur et dépendant de l'Église. L'un est « divin en toute manière, et l'autre est en partie divin et en partie humain. » Pour les vices des particuliers, nous avons déjà remarqué qu'ils regardent personnellement les ministres, et non le ministère. Les faiblesses que l'Évangile marque dans les apôtres, pendant la vie de Jésus-Christ, ne les empêchaient pas d'être apôtres. Après sa mort, nous voyons encore les particuliers se contredire et se reprendre, tels que saint Pierre et saint Paul, saint Paul et saint Barnabé. Mais enfin M. Claude avoue que le ministère du collége des apôtres avait *l'indépendance, l'autorité souveraine et infaillible*. Il ne reste plus qu'à savoir comment il pourra prouver que ce ministère, divin en toute manière, indépendant, souverain, infaillible, n'a point passé à leurs successeurs, et que ceux-ci n'ont eu qu'un ministère *inférieur, dépendant, en partie divin, et en partie humain*. Voilà une étrange chute du ministère. Il fallait au moins la prouver clairement par l'Écriture. Mais M. Claude veut être cru sans preuve. Ce serait pourtant à lui à prouver ces deux ministères si différents marqués dans l'Écriture, et à nous montrer des promesses faites dans le texte aux apôtres en général, qui ne passent point à leurs successeurs. *Qui vous écoute m'écoute*, regarde les pasteurs de tous les siècles. Le catéchisme des protestants de France le dit formellement, au dimanche quarante-cinquième. Le synode de Dordrecht l'a reconnu aussi, et s'en est servi contre les remontrants. Quand Jésus-Christ a dit : *Quiconque reçoit celui que j'aurai envoyé, me reçoit; et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé* [1] ; il a parlé pour les pasteurs de tous les siècles. Les protestants n'oseraient nier que la mission de chaque pasteur ne soit divine, et qu'il ne soit l'envoyé de Jésus-Christ, comme Jésus-Christ est celui de son Père. Voilà ce qu'on ne peut révoquer en doute, « si « ce n'est toutefois, comme dit saint Cyprien [2], que « quelqu'un ait assez de témérité sacrilége et d'é« garement d'esprit pour penser que l'évêque soit éta« bli sans le jugement de Dieu. » Si Jésus-Christ dit aux apôtres : *Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant*, etc. *et voici que je suis avec vous*, ces paroles ne regardent pas moins les successeurs des apôtres que les apôtres mêmes, puisque les apôtres ne pouvaient point enseigner et baptiser eux-mêmes jusqu'à la fin du siècle, eux qui ont vécu peu d'années après la mort de Jésus-Christ. C'est en vain que M. Claude soutient qu'ils *sont encore nos pasteurs, et qu'ils nous enseignent dans leurs écrits qui sont leurs chaires* [3]. Dans leurs écrits, ils ne baptisent point jusqu'à la consommation du siècle ; et ce serait une trop grande obstination que de nier que la promesse regarde leurs successeurs. Ce que Jésus-

[1] *II. Tim.* II, 2.
[2] *Tit.* I, 5.

[1] *Joan.* XIII, 20.
[2] *Epist.* LII, *ad Anton.*
[3] *Réponse aux Préjugés*, p. 312.

Christ a dit à saint Pierre regardait aussi sans doute tout le corps des pasteurs. *Je vous donnerai*, dit-il [1], *les clefs du royaume des cieux, et tout ce que vous lierez sur la terre sera lié aux cieux; et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié aux cieux.* Il ne s'agit pas d'examiner ici ce que nous prétendons sur la primauté de saint Pierre. Nous convenons avec les protestants que les clefs sont données en sa personne à tous les pasteurs. M. Jurieu le dit lui-même. C'est précisément par la force de ces paroles que le ministère se forme. C'est sur ces paroles que nos frères fondent le droit que leurs pasteurs prétendent avoir d'excommunier les fidèles indociles. Mais Jésus-Christ donna-t-il deux sortes de clefs, les unes aux apôtres, indépendamment du peuple; les autres au peuple, pour commettre dans la suite des pasteurs dépendants de lui? On ne trouve dans ces paroles aucune trace de distinction entre deux ministères, ou entre deux manières différentes de donner le même ministère pastoral. Les mêmes paroles qui établissent les apôtres pasteurs *indépendants, souverains, infaillibles*, selon les expressions de M. Claude, établissent leurs successeurs : elles ne disent pas un seul mot pour les uns plus que pour les autres. Pourquoi les croire si efficaces et si étendues pour les apôtres, si impuissantes et si restreintes pour leurs successeurs, qu'elles regardent comme eux sans distinction? Il faut que les protestants avouent que l'Église a duré, pendant la vie des apôtres, sous cette forme que nous prétendons qui subsiste encore. Le peuple fidèle, pour qui le ministère était établi, vivait soumis à ce ministère, sans avoir aucune liberté d'en disposer. L'autorité divine, me dira-t-on, avait dépouillé le peuple de son droit. Voilà donc le peuple dépossédé, et les ministres indépendants. Sur quel titre le peuple, dépossédé par une institution divine qui ne distingue jamais les premiers pasteurs des autres, peut-il reprendre la possession qu'il a perdue? Dans le texte évangélique tout est unique, un seul ministère, une seule sorte de clefs, une seule manière de les recevoir et de les exercer. Pourquoi imaginer des différences que l'Écriture ne fait point? Si deux hommes étaient appelés à une succession par un testament dont les clauses ne marquassent jamais aucune distinction entre eux, pourrait-on dire que le droit de l'un serait plus grand que le droit de l'autre? L'égalité des termes du titre serait une preuve invincible de l'égalité des droits. Pourquoi donc supposer des inégalités entre les premiers pasteurs et ceux qui les suivent, puisque l'institution commune, prise religieusement à la lettre, rend tout égal?

[1] *Matth.* XVI, 19.

Quoi donc! diront les protestants, vous prétendez que le corps des pasteurs, dans la suite de tous les siècles sans interruption, est souverain et infaillible, comme le collége des apôtres? Oui, sans doute. D'où venait aux apôtres cette infaillibilité qu'ils avaient, non en qualité d'auteurs canoniques, ou de prophètes, ou d'hommes inspirés de Dieu, mais en qualité de pasteurs? Elle n'est point promise à chacun d'eux en particulier.

Les promesses sont communes, et nous les avons déjà vues souvent. *Enseignez, baptisez, je suis avec vous.* Voilà les promesses qui les regardent en qualité de pasteurs; mais elles les regardent tous également, et en corps. Ils n'ont point reçu d'autres promesses d'infaillibilité que celle-là, et celle-là leur est commune avec leurs successeurs. *Je suis*, dit-il, *avec vous jusqu'à la fin des siècles.* Ainsi l'assemblée des pasteurs peut dire en tout temps ce que l'assemblée des apôtres disait au concile de Jérusalem [1] : *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous.* Quand les hommes parlent ainsi, ils se fondent non sur leur propre force, mais sur la promesse qui soutient leur infirmité. Les apôtres le disaient humblement, et leurs successeurs peuvent le dire de même.

CHAPITRE V.

Saint Paul montre que le ministère est indépendant du peuple.

Il nous reste à voir comment saint Paul parle sur le ministère. Dit-il que les élus étant immobiles par leur élection, c'est à eux à relever le ministère du corps des pasteurs abattu, ou à le raffermir quand il sera chancelant? Tout au contraire, il assure que le corps des pasteurs est donné avec le ministère pour soutenir les élus mêmes. Voici ses paroles. Je les rapporte selon la version de Genève, parce qu'elle est plus familière et moins suspecte aux protestants. « Lui-même donc a donné les uns pour être « apôtres, les autres pour être prophètes, et les « autres pour être évangélistes, et les autres pour « être pasteurs et docteurs, pour l'assemblage des « saints, pour l'œuvre du ministère, pour l'édification « du corps de Christ, jusqu'à ce que nous nous ren- « contrions tous en l'unité de la foi et de la connais- « sance du Fils de Dieu, en homme parfait, à la « mesure de la parfaite stature de Christ; afin que « nous ne soyons plus enfants flottants, et étant dé- « menés çà et là à tout vent de doctrine, par la pi- « perie des hommes, et par leur ruse à cauteleuse-

[1] *Act.* XV, 28.

« ment séduire. [1] » Comment parlent les protestants? Ils soutiennent qu'il peut arriver, et qu'il est même arrivé dans ces derniers temps, que le corps des pasteurs ayant corrompu le ministère, il a fallu que le peuple ait redressé le corps des pasteurs, et qu'il ait formé un ministère nouveau. Comment parle saint Paul? Précisément comme les catholiques. Il dit que Dieu donne des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs et des docteurs. Voilà la perpétuité marquée par cette suite de conducteurs qu'il a donnés à son peuple dès l'origine de la religion. Remarquez qu'après avoir nommé les prophètes et les apôtres, il nomme les pasteurs et les docteurs, tant ceux que les apôtres ont établis de leur temps, que ceux qui leur succèdent dans toute la suite des siècles. Il les met ensemble sans distinction pour le gouvernement des élus. Ce n'est pas le peuple qui les prend, c'est Dieu même qui les donne. Mais pourquoi les donne-t-il? est-ce simplement pour instruire et pour édifier les élus? est-ce afin que les élus profitent de leur doctrine autant qu'ils la jugeront saine, et qu'ainsi les élus puissent ou continuer ou révoquer leur commission, comme ils le croiront à propos? Non. Tout au contraire, c'est afin que les élus qui seraient eux-mêmes *flottants, démenés çà et là à tout vent de doctrine*, *exposés à la piperie et à la séduction* des nouveaux docteurs, soient soutenus dans la simplicité de la foi par l'autorité et par les décisions du corps des pasteurs. Qu'on ne dise donc pas que la promesse de la perpétuité de la foi est attachée aux élus par le titre de leur élection. Il est vrai que cette perpétuité de la foi est promise en faveur des élus, mais elle ne doit pas venir par leur canal, c'est par celui des pasteurs, sans lesquels les élus mêmes seraient séduits et corrompraient le sens des Écritures. Qu'on ne dise point aussi qu'au moins les élus ne renverseraient pas les points fondamentaux. Sans l'autorité des pasteurs les élus seraient des *enfants flottants*, c'est-à-dire le jouet de toutes les opinions incertaines, *démenés çà et là à tout vent de doctrine*, c'est-à-dire emportés, comme un vaisseau l'est par la tempête, dans tous les excès des doctrines les plus monstrueuses, où leur foi ferait naufrage. Vous voyez que nulle espèce d'erreur n'est exceptée dans des termes si forts et si généraux. Ces pasteurs leur sont donnés pour les garantir *de la piperie* des hommes, c'est-à-dire pour les empêcher de suivre de nouveaux docteurs, qui ne manquent jamais de promettre qu'ils expliqueront mieux l'Écriture que les anciens. Mais cette autorité fixe des pasteurs peut-elle avoir quelque interruption? Non sans doute; car alors les élus mêmes, séduits, ou par la subtilité des faux docteurs ou par leur propre esprit tenté de présomption, seraient *démenés çà et là à tout vent de doctrine*. Mais jusques à quel temps doit durer cet ordre de pasteurs qui, bien loin de pouvoir être ébranlé, est le soutien inébranlable des élus mêmes? Saint Paul le décide clairement. « Jus-« qu'à ce, dit-il, que nous nous rencontrions tous « en l'unité de la foi et de la connaissance du fils « de Dieu, en homme parfait, à la mesure de la par-« faite stature de Christ. » C'est encore, comme cet apôtre le dit au même lieu, « pour l'assemblage des « saints et pour l'édification du corps de Christ, » c'est-à-dire, selon la note marginale de la Bible de Genève, *pour l'entier assortiment de ce corps;* ce qui signifie clairement que cet ordre où les élus, bien loin de relever le ministère des pasteurs, doivent être sans cesse soutenus par cette autorité du corps pastoral, subsistera sans interruption jusqu'au dernier jour, où Jésus-Christ, rassemblant tous les saints, trouvera en eux l'intégrité de son corps mystique, et jugera le monde. Je n'ajoute rien au sens naturel et littéral des paroles de l'Apôtre : elles expriment d'elles-mêmes toute l'étendue du dogme catholique.

Écoutons encore saint Paul, qui parle à Timothée sur ce même principe. Remarquez toujours que ce n'est pas à un apôtre, mais à un pasteur ordinaire, comme ceux qu'on voit aujourd'hui, qu'il parle. « Prêche la parole, dit-il [1]; insiste en temps « et hors temps. Reprends, tance, exhorte en toute « douceur d'esprit et de doctrine; car il viendra un « temps qu'ils ne souffriront point la saine doc-« trine, mais ayant les oreilles chatouilleuses, ils « s'assembleront des docteurs selon leurs désirs » (la note marginale de Genève dit : *Ils s'entasse-« ront des docteurs les uns sur les autres*), » et dé-« tourneront leurs oreilles de la vérité, et se tourne-« ront aux fables. Mais toi, veille en toutes choses, « endure les afflictions, fais l'œuvre d'un évan-« géliste. » Vous voyez par ces paroles, que le malheur des derniers temps sera que les peuples, détournant leurs oreilles des enseignements des pasteurs déjà établis, se feront eux-mêmes des docteurs nouveaux, qu'ils *entasseront selon leurs désirs;* c'est-à-dire qu'ils voudront, non pas se soumettre à la doctrine des docteurs établis, mais se faire eux-mêmes des docteurs nouveaux, selon la doctrine qu'ils voudront suivre. Que doit faire alors Timothée? doit-il croire que le ministère ap-

[1] *Ephes.* IV, 11.

[1] *II. Timoth.* IV, 2, 3, 4, 5.

partient au peuple, et que le peuple a un droit naturel de se faire conduire par les pasteurs qu'il juge les plus convenables? Tout au contraire. C'est lorsque le troupeau se révoltera ainsi, et voudra entasser des docteurs selon ses désirs, que le pasteur doit soutenir davantage son autorité. *Mais toi, veille*, dit-il, *en toutes choses, fais l'œuvre d'un évangéliste*. C'est encore dans le même sens que cet apôtre dit à Tite : *Admoneste, et reprends avec toute autorité de commander* [1]. Peut-on marquer rien de plus absolu et de plus indépendant du peuple?

Selon le système des protestants, les bons pasteurs mêmes, tels que Timothée et Tite, n'ayant que le droit et la commission du peuple, le peuple aurait pu révoquer leur commission toutes les fois qu'il l'aurait voulu. Quand même le peuple les aurait révoqués pour s'attacher à de faux docteurs, le ministère de Timothée et de Tite, quoique légitime, eût cessé par la révocation du peuple. Il est vrai qu'en ce cas, selon les protestants, l'autorité des nouveaux docteurs aurait été nulle à cause de leurs erreurs; mais celui des bons pasteurs n'en aurait pas été plus ferme. Ce qui en fût arrivé, c'est que le ministère des uns et des autres serait tombé en même temps, et que l'Église serait demeurée sans ministère. Celui des faux docteurs eût été nul par la corruption de leur doctrine, celui des bons docteurs eût été nul aussi par la révocation du pouvoir qui leur était confié par le peuple. Et si ces nouvelles confédérations, qui se seraient formées dans ce débris, n'eussent point ébranlé les points fondamentaux, selon M. Jurieu elles n'auraient point été schismatiques; Timothée et Tite n'auraient eu rien à leur reprocher. C'est en vain et injustement que l'un aurait voulu encore faire *l'œuvre d'un évangéliste*, et que l'autre aurait *repris avec toute autorité de commander*. Ils sont déposés. Le peuple a usé de son droit; et soit qu'il en ait usé bien ou mal, les ministres qui n'ont d'autorité que par lui, demeurent sans pouvoir.

CHAPITRE VI.

Réponse à quelques objections des ministres du Moulin, Claude et Jurieu.

Les protestants ne manquent jamais de supposer un cas qu'ils croient fort embarrassant pour nous. Si un vaisseau plein de chrétiens, disent-ils, faisait naufrage sur la côte d'une île déserte et inconnue sans avoir de pasteurs, ne pourraient-ils point en faire parmi eux? faudrait-il qu'ils n'eussent jamais ni église, ni ministère, ni sacrements?

Mais ils devraient observer que le baptême, qui, selon eux et selon nous, est le premier des sacrements, et celui qu'on peut moins se dispenser de recevoir, n'est pas nécessaire à salut selon eux; et, selon nous, peut être administré au besoin par des laïques, et même par des femmes. En voilà assez pour conserver le christianisme dans cette île éloignée, jusqu'à ce que ces chrétiens, reconnaissant la situation des lieux et des terres voisines, pussent bâtir quelque petit vaisseau pour aller chercher du secours. Cependant la simplicité de leur foi, les exhortations domestiques et fraternelles, enfin l'esprit d'union avec les églises où le ministère fleurit, les conserveraient dans l'unité, sous l'autorité du corps des pasteurs.

Mais je veux bien aller plus loin, et supposer que ces pauvres chrétiens fussent hors d'espérance de pouvoir avoir jamais de vaisseau ni de communication avec les églises pourvues de pasteurs : que s'en suit-il de là? Que s'il n'y a que des femmes qui soient échappées du naufrage, elles sont en droit, selon M. Jurieu, d'imposer les mains à quelqu'une d'entre elles, et de l'ériger en pasteur pour administrer le baptême et la cène. Il sait que dans son église il n'y a que les pasteurs qui administrent ces deux sacrements, que les anciens en sont exclus par la discipline, et que ce fut l'absolue nécessité d'avoir un pasteur pour baptiser l'enfant du sieur de la Ferrière, *sans les superstitions et cérémonies de l'Église romaine*, qui fit élire Jean le Masson pour premier ministre de leur nouvelle église de Paris. Ces femmes pouvaient être enceintes, et accoucher de plusieurs garçons dans l'île déserte. Cependant elles font naturellement entre elles *une église qui ne peut consister, sinon qu'il y ait des pasteurs qui aient la charge d'enseigner*. Leur sexe n'a pas moins le droit naturel de toute société que celui des hommes. En Jésus-Christ, *il n'y a ni mâle ni femelle* [1]. Comment M. Jurieu décidera-t-il de ce cas? Mais je n'ai encore qu'à lui opposer ma supposition sur l'Écriture, qui est toute semblable à celle qu'il fait sur les pasteurs. Je suppose que ces chrétiens n'ont aucune Bible, et n'en peuvent jamais avoir. Ce sont des matelots et des soldats grossiers et ignorants, des marchands qui n'ont qu'un souvenir très-confus et très-superficiel de l'Écriture et qui ne savent pas même lire. La referont-ils à leur mode, comme on veut qu'ils fassent un nouveau ministère? ou bien se passeront-ils de l'Écriture? Qu'on me réponde. Si on dit qu'ils se sauveront sans Écriture,

[1] *Tit.* II, 15.

[1] *Gal.* III, 28.

je dirai de même qu'ils se sauveront aussi sans pasteurs. Mais enfin, comme le besoin ne leur donne pas un titre pour refaire l'Écriture, il ne leur en donne point aussi pour refaire le ministère pastoral. L'un est la révélation de Dieu; l'autre est son dépôt et sa commission. L'un et l'autre ne peut jamais être suppléé par l'autorité humaine : il faut, pour l'un et pour l'autre, que Dieu parle lui-même. On voit par là combien sont inutiles contre nous ces exemples tant vantés, puisqu'ils retombent sur les protestants. Qu'ils les abandonnent donc, et qu'ils remarquent avec nous que la Providence, qui veille sur les chrétiens, n'a jamais permis que le cas qu'ils nous objectent soit arrivé : tant il est attaché à la promesse, que les troupeaux ne seront jamais sans quelque pasteur avec qui Jésus-Christ les endoctrine. Mais si le cas qu'on m'oppose n'est jamais arrivé, celui que j'objecte aux protestants n'est pas de même; car saint Irénée nous représente des peuples barbares, qui étaient parfaits chrétiens, et qui n'avaient aucun livre canonique écrit en leurs langues. Enfin si le ministère vient, comme nous l'avons prouvé, non de la simple élection du peuple, mais de la commission expresse de Jésus-Christ attachée à l'ordination successive, il est manifeste que, dans l'extrême besoin, le peuple ne peut non plus se faire un ministère nouveau qu'une Bible nouvelle.

M. Jurieu nous reproche les papes simoniaques et intrus du dixième siècle, avec le schisme d'Avignon, qui semblent avoir interrompu la succession de nos pasteurs. Mais il me permettra de lui dire que quand on connaît nos principes, ceux de l'antiquité et ceux mêmes de sa prétendue réforme, comme il doit les connaître, on ne doit pas proposer cette objection comme une vraie difficulté.

Tout le monde convient que quand on parle de la succession des pasteurs, on parle des ministres dont chacun en particulier a reçu l'imposition des mains de quelque autre ministre qui l'avait reçue d'un autre; en sorte qu'on remonte ainsi sans interruption jusqu'aux apôtres. D'ailleurs tout le monde convient, et des protestants même, que l'imposition des mains d'un ministre vicieux est valide. Q'avons-nous donc à prouver pour justifier notre succession? qu'il n'y a jamais eu d'interruption dans l'imposition des mains des pasteurs. C'est ce que les protestants n'oseraient nous contester. Ils savent que les papes intrus et vicieux du dixième siècle avaient reçu l'ordination valide. Qu'ils soient tant qu'on voudra illégitimes et nuls pour l'exercice de la juridiction; n'importe : c'est ce qui n'entre point dans notre question. On prouverait seulement par là que le siége de Rome aurait été vacant de droit, et rempli de fait par des évêques véritablement consacrés, et véritablement capables d'exercer les fonctions, quoique peut-être ils n'eussent pas un droit véritablement légitime d'exercer en ce lieu leur épiscopat. Si un des ministres qui ont été autrefois à Charenton usurpait maintenant une chaire dans quelque église de Hollande, au préjudice du pasteur établi selon les règles dans cette église, il serait vrai ministre selon les protestants, mais faux ministre de cette église-là. Il en est de même de ces intrus dont nous parlons. Ils étaient évêques vraiment consacrés, et capables par conséquent d'en consacrer d'autres véritables comme eux. Il n'y avait que leur droit d'exercer le ministère dans une telle église qui était mal fondé, selon la discipline ecclésiastique.

Les papes et les autres évêques des deux obédiences d'Urbain et de Clément avaient aussi l'imposition des mains successive, s'il m'est permis de parler ainsi. Jamais Urbain n'a prétendu que Clément n'eût été validement ordonné, et qu'il ne fût véritable évêque. Jamais Clément n'a douté qu'Urbain n'eût reçu le même caractère. Mais se reconnaissant tous deux réciproquement évêques, ils disputaient pour savoir lequel de ces deux évêques devait exercer légitimement les fonctions pontificales dans le siége romain. Ce serait abuser de la patience du lecteur, que de s'étendre davantage pour montrer que ce schisme entre des ministres bien ordonnés n'a point interrompu l'ordination successive qui distingue nos pasteurs de ceux des protestants.

CHAPITRE VII.

Des paroles de saint Paul sur les élections.

Quand nous viendrons aux élections de l'ancienne Église, nous montrerons que l'évêque qui imposait les mains était regardé comme le principal électeur. C'est par cette raison que l'évêque, dans nos ordinations, où les anciennes formes restent encore, écoute d'abord l'archidiacre qui lui rend compte de ceux qui sont proposés. Puis l'évêque dit : *Nous avons élu,* etc. Enfin il consulte le peuple pour savoir s'il s'oppose à l'élection faite. Cette puissance de l'évêque paraît dès le temps de saint Paul. Cet apôtre écrit à Timothée : *N'impose point hâtivement les mains sur aucun*[1] comme porte la version de Genève, c'est-à-dire choisissez avec de grandes précautions ceux que vous ordonnerez, de peur de vous charger des fautes des ministres que vous au-

[1] *I. Tim.* v, 22.

riez ordonnés sans les bien connaître. Vous voyez donc qu'il donne à l'évêque le choix du ministre aussi bien que l'ordination. Il donne encore au même Timothée un pouvoir sans restriction pour choisir les pasteurs, quand il dit : « Et les choses que tu « as entendues de moi entre plusieurs témoins, com- « mets-les à des gens fidèles qui soient suffisants « pour enseigner aussi les autres[1]. » C'est Timothée, non apôtre, mais simple pasteur ordinaire, comme ceux de notre siècle, qui doit confier le dépôt de la doctrine et du ministère à ceux qu'il jugera capables de le conserver dans sa pureté. Le même qui impose les mains choisit. L'élection populaire n'est qu'une espèce d'information préalable sur les mœurs de celui qui sera élu et ordonné, ou un désir du peuple qu'on ne doit suivre qu'avec connaissance de cause.

Saint Paul parle à Tite comme à Timothée; et on voit partout la même règle exactement suivie, avec un dessein clairement marqué. *Que tu établisses*, dit-il[2], *des anciens de ville en ville.* Quoique je me serve ici de la version de Genève pour citer à messieurs les protestants le texte qui leur est le plus familier et le moins suspect, ils ne doivent pas s'imaginer que saint Paul ne parle que d'établir des anciens semblables à ceux de leurs églises. Leur traducteur a affecté d'éviter le mot de prêtres, dont nous nous servons après toute l'antiquité; il n'a pas songé que celui d'anciens, comme ils le prennent parmi eux, n'a aucune proportion avec ceux dont le nouveau Testament parle. Leurs anciens, selon leur discipline, ne sont point pasteurs, et n'ont aucune fonction pastorale; au lieu que ceux dont saint Paul parle ici, sont évêques. Il ajoute[3] : « A savoir « s'il y a quelqu'un qui soit irrépréhensible, mari « d'une seule femme, ayant des enfants fidèles, non « accusés de dissolution, ou qui ne se puissent ran- « ger; car il faut que l'évêque soit irrépréhensible, « etc. » C'est donc Tite, évêque, laissé en Crète par saint Paul, qui doit établir des évêques dans les villes. Il doit choisir ceux qui sont irrépréhensibles, et qui ont les autres qualités marquées. Outre que voilà déjà le choix de l'évêque donné formellement à Tite, il faut encore observer que le mot d'*établir* est général et absolu. Il renferme également le choix et la consécration.

Remarquez aussi que saint Paul, en cet endroit, donne des règles pour choisir ceux qu'on fera pasteurs. C'était le lieu de marquer le droit du peuple, ou du moins de ne rien dire qui pût l'affaiblir et le rendre douteux. Il fallait même nécessairement, en réglant les élections, donner ces règles à ceux qui devaient les pratiquer. Si le peuple devait élire, c'était au peuple qu'il fallait s'adresser. Il fallait dire : Exhortez le peuple à ne confier le ministère qu'à des hommes irrépréhensibles ; comme nous voyons que saint Paul charge Timothée d'avertir les pères et les mères, les maris, les femmes et les enfants, les riches et les autres personnes de chaque condition, de remplir leurs devoirs. Ici, tout au contraire, saint Paul, sans faire aucune mention du peuple, dit absolument : *Que tu établisses des anciens*, c'est-à-dire des évêques, *à savoir s'il y a quelqu'un d'irrépréhensible*, etc.

Ce qui est encore très-important à considérer, c'est que parmi tant d'épîtres des apôtres, où ils donnent, dans un détail si exact, des règles précises pour les devoirs des peuples, et où ils marquent souvent jusqu'aux dernières circonstances des devoirs des laïques, jamais ils n'ont parlé de ce que les peuples sont obligés de faire pour les élections des pasteurs. Si elles avaient appartenu aux peuples, rien n'eût été plus essentiel que de les instruire de la manière de remplir ce devoir, puisque de l'élection des pasteurs dépend la conduite de tout le troupeau. Je sais bien que messieurs les protestants se trompent, quand ils veulent que tout ce qui est nécessaire soit expressément marqué dans les Écritures; mais leur principe se tourne contre eux en cette occasion. Si le ministère appartient aux peuples, il est étonnant que l'Écriture, qui instruit les peuples si exactement sur tous leurs devoirs, ne leur parle jamais des élections, et ne leur recommande rien, à l'égard des pasteurs, qu'une humble soumission. De plus, si nous n'avions pour nous que le silence des Écritures, peut-être pourrait-on contester : mais ce qui décide, c'est qu'elles ont parlé amplement. Quand elles instruisent expressément et en détail sur les élections, elles ne font aucune mention du peuple; elles ne parlent qu'aux évêques. Dans tous les discours que l'histoire des Actes rapporte, et dans dix-huit épîtres des apôtres aux peuples fidèles, nous ne trouvons aucune trace d'instruction sur la manière d'élire les pasteurs. Il reste trois épîtres de saint Paul à des évêques. Là se trouvent plusieurs fois répétées toutes les règles des élections; là saint Paul donne aux évêques qu'il instruit toute l'autorité de choisir et d'ordonner, comme nous l'avons vu, ceux qu'ils jugeront propres à être pasteurs. Les protestants disent donc ce que l'Écriture n'a jamais dit sur les élections, quoiqu'elle ait souvent parlé expressément de cette matière, lorsqu'ils assurent qu'elles appartiennent au peuple; et nous, à qui ils

[1] *II. Tim.* II, 12
[2] *Tit.* I, 5.
[3] *Ibid.* 6, 7.

reprochent de ne suivre point l'Écriture nous disons à la lettre ce qu'elle dit, quand nous soutenons que c'est aux pasteurs à établir d'autres pasteurs qui perpétuent le ministère, puisque saint Paul charge si formellement les deux évêques Timothée et Tite de choisir et d'ordonner d'autres évêques dans toutes les villes.

CHAPITRE VIII.

L'imposition des mains ou ordination des pasteurs est un sacrement.

Nous avons vu combien M. Jurieu se trompe, lorsqu'il suppose que l'élection appartient au peuple, et qu'il conclut que c'est le peuple qui fait les pasteurs, puisque l'ordination n'est qu'une simple cérémonie, dont on pourrait se dispenser. Quand même l'ordination ne serait point essentielle, tout son édifice tomberait par les fondements, puisque la seule élection suffit, comme nous venons de le montrer, pour faire voir que c'est le corps des pasteurs, et non pas le peuple, qui établit d'autres pasteurs pour la succession du ministère. Il sera facile d'aller plus avant, et de prouver que l'ordination est essentielle.

Saint Paul, voulant animer Timothée dans ses fonctions, lui rappelle jusqu'à deux fois, dans deux courtes épîtres, le souvenir de la grâce attachée à son ordination. « Ne néglige point, dit-il [1], le don « qui est en toi, qui t'a été donné par prophétie, « par l'imposition des mains de la compagnie des « anciens. » Et encore : « Je t'admoneste que tu « rallumes le don qui est en toi par l'imposition de « mes mains [2]. » Il est constant que ce don est un don du Saint-Esprit, et une grâce pour le ministère. C'est ce que signifie le terme grec χαρίσματος. Voilà la grâce répandue sur Timothée par l'imposition des mains. Qu'on ne dise pas que c'est par l'imposition des mains de l'Apôtre, qui avait une vertu extraordinaire : vous voyez qu'il dit la même chose de l'imposition des mains du presbytère ou des anciens. Qu'on ne dise point aussi que c'est par la prophétie : saint Paul, dans le dernier endroit, n'en parle point, et montre la grâce répandue par la seule imposition des mains. Qui ne sait que ces paroles, *par la prophétie*, signifient *selon la prophétie?* La prophétie ne donnait pas la grâce : elle l'avait seulement promise. C'est par l'imposition des mains qu'elle est actuellement reçue. Saint Paul dit au v. 18 du 1[er] chap. de la 1[re] épître : « Mon fils Ti« mothée, je te recommande ce commandement, « que, selon les prophéties qui auparavant ont été « de toi, par elles tu fasses devoir de guerroyer en « cette bonne guerre. » Vous voyez que quelqu'un des fidèles qui avaient alors le don de prophétie, avait prédit que Timothée serait un jour un saint évêque. Saint Paul l'exhorte à accomplir cette prédiction dans la milice sainte où il doit combattre. C'est selon cette prophétie que Timothée fut ordonné évêque par l'imposition des mains de saint Paul; et c'est par cette imposition des mains qu'il reçut la grâce. Ainsi il n'y a pas ombre de prétexte pour soutenir que c'est à cause de la prophétie que la grâce lui fut donnée. La prophétie fut extraordinaire et miraculeuse; mais l'imposition des mains, par laquelle la prophétie s'accomplit, et par laquelle la grâce fut répandue sur Timothée, était une ordination commune, à laquelle toutes les ordinations d'évêques doivent être conformes. Vouloir que cette grâce ait été miraculeuse et extraordinaire, c'est supposer ce que l'Écriture ne dit ni ne donne prétexte de croire. Que l'amour de la vérité élève ici nos frères au-dessus de tous leurs préjugés contre notre doctrine; qu'ils se rendent humblement attentifs et dociles à la force des paroles de l'Apôtre, dans leur sens littéral et le plus naturel, puisque le Saint-Esprit nous les a données pour nous instruire sur l'ordination des pasteurs.

Voilà une grâce donnée par l'imposition des mains, et par conséquent une grâce pour le ministère. Ce n'est point une grâce passagère qui puisse se perdre par les mauvaises dispositions de celui qui l'a; c'est un don fixe qui *est en lui* pour les autres. Il peut le rallumer, c'est-à-dire l'exercer avec un renouvellement de ferveur. Mais enfin, avant même qu'il le rallume, ce don subsiste en lui, et rien ne l'efface : car saint Paul dit, *le don qui est en toi*, et non pas *qui a été en toi*. C'est ce qui fait dire à saint Augustin que l'ordination est un sacrement. Ses paroles sont trop importantes pour n'être pas rapportées dans toute leur étendue. Parménien avait dit « que celui qui sort de l'Église ne perd pas « le baptême, mais seulement le droit de le conférer, « c'est-à-dire qu'il perd seulement le sacerdoce. On « ne peut, répond saint Augustin [1], montrer par « aucune raison, que celui qui ne perd pas le bap« tême puisse perdre le droit de le conférer : car l'un « et l'autre est un sacrement; l'un et l'autre est « donné à l'homme par une certaine consécration ; « l'un quand il est baptisé, l'autre quand il est or« donné. Et c'est pourquoi dans l'Église catholique « il n'est permis de réitérer ni l'un ni l'autre; car

[1] *I. Tim.* IV, 14.
[2] *II. Tim.* I, 6.

[1] *Cont. Ep. Parmen.* lib. II, cap. XIII, n° 28.

« si quelquefois les pasteurs qui viennent de leur « parti sont reçus pour le bien de la paix, après avoir « renoncé à l'erreur du schisme, et qu'on ait jugé « à propos qu'ils remplissent les fonctions qu'ils « remplissaient auparavant, on ne les a point ordon-« nés de nouveau; mais leur ordination, comme leur « baptême, est demeurée entière, parce que le vice de « la séparation a été corrigé par la paix de l'unité, « mais non par les sacrements, qui sont vrais partout « où ils sont. Quand l'Église juge utile que leurs pas-« teurs venant à la société catholique n'y exercent « point le ministère, le sacrement de l'ordination « ne leur est pourtant pas ôté, mais il demeure sur « eux. C'est pourquoi on ne leur impose point les « mains au rang du peuple, de peur de faire injure, « non à l'homme, mais au sacrement : et si quel-« quefois on le fait par ignorance, on ne l'excuse « point avec opiniâtreté, mais on se corrige après « l'avoir reconnu. » Ensuite saint Augustin compare le caractère des sacrements à l'inscription de la monnaie, et à la marque militaire imprimée chez les Romains sur le corps d'un soldat; et il ajoute [1] : « Est-ce que les sacrements de Jésus-Christ sont « moins fixes que cette marque corporelle, puisque « nous voyons que les apostats mêmes ne sont point « privés de leur baptême? car, quand ils reviennent « par la pénitence, on ne le renouvelle point, et par « conséquent on juge qu'ils n'ont pu le perdre.... « Que si l'un et l'autre est un sacrement, comme « personne n'en doute, pourquoi ne perd-on pas l'un « en perdant l'autre? Il ne faut faire injure à aucun « de ces deux sacrements. » Ne nous lassons pas de montrer la doctrine de toute l'antiquité par saint Augustin. Voici comment il parle encore, au nom de toute l'Église, dans le livre *du Bien conjugal*. C'est une comparaison qu'il fait du caractère imprimé par le sacrement de mariage, avec le caractère imprimé par le sacrement de l'ordination. « Comme si, dit-il [2], on faisait l'ordination d'un « clergé pour assembler un peuple; quoique dans la « suite le peuple ne s'assemble point, le sacrement « de l'ordination demeure néanmoins dans ceux qui « ont été ordonnés; et si, pour quelque faute, quel-« qu'un d'entre eux est ôté de sa fonction, il n'est « pas néanmoins privé du sacrement du Seigneur, « qui lui a été une fois imposé, et qui y demeure, « quoique pour son jugement. » C'est donc par la consécration qu'on reçoit le ministère, selon saint Augustin, comme on reçoit la qualité de chrétien par le baptême. Le caractère de l'ordination est ineffaçable; c'est pourquoi il ne peut être réitéré. Ce n'est point un raisonnement de ce Père : c'est la foi de l'Église universelle qu'il explique au nom de tous les chrétiens, tantôt contre les manichéens, tantôt contre les donatistes. C'est un fait constant et une discipline générale qu'il rapporte. *Personne n'en doute*, dit-il. S'il s'est fait quelque chose de contraire, c'est *par ignorance*. Bien loin de le soutenir, on le condamne et on *le corrige*. Le même Père se sert encore des mêmes expressions au commencement de son premier livre *du baptême* [1], où il suppose toujours que l'évêque qui a reçu l'ordination ne peut la perdre en sortant de l'Église, et qu'il l'exerce efficacement, quoiqu'il pèche en l'exerçant hors de l'unité. S'il faut encore ajouter à l'autorité de toute la tradition, dont saint Augustin est témoin, l'aveu des protestants mêmes, on n'a qu'à lire Calvin. « Quant « est de l'imposition des mains, dit-il [2], qui se fait « pour introduire les vrais prêtres et ministres de « l'Église en leur état, je ne répugne point qu'on ne « la reçoive pour sacrement; car c'est une cérémo-« nie prise de l'Écriture pour le premier, et puis la-« quelle n'est point vaine, comme dit saint Paul, « mais est un signe de la grâce spirituelle de Dieu. « Ce que je ne l'ai pas mis en compte avec les deux « autres, c'est d'autant qu'il n'est pas ordinaire ni « commun entre les fidèles, mais par un office par-« ticulier. »

Quelle passion de nous contredire empêche donc les protestants de parler, avec saint Augustin, comme nous sur l'ordination? Qu'est-ce qu'un sacrement, sinon un signe sensible et divinement institué, auquel la grâce est attachée, comme nous le disons, ou qui est le sceau de la grâce reçue, comme parlent nos frères séparés? Peut-on douter que le signe de l'imposition des mains, qui était de l'institution divine dans l'ancienne loi, n'en soit encore dans la nouvelle? Elle est observée par une pratique constante et uniforme des apôtres pleins du Saint-Esprit, et religieux observateurs de ce que Jésus-Christ leur avait enseigné. Dira-t-on qu'ils ajoutaient des cérémonies à l'institution du Sauveur, et au delà de l'inspiration du Saint-Esprit? Auront-ils cru sans fondement que la grâce était attachée à cette cérémonie? L'y ont-ils reconnue sans en avoir été instruits par le Sauveur même, ou par quelque révélation? Ce qui donne ou du moins qui scelle par l'institution divine la grâce du ministère, selon saint Paul, n'est-il qu'une cérémonie humaine? Pourquoi nos frères séparés croient-ils que le baptême et l'eucharistie sont des sacrements, sinon à cause que l'Écriture nous

[1] *Loc. cit.* n° 29.
[2] *De Bono conjug.* cap. XXIV, n° 32.

[1] *De Bapt.* lib. I, n° 2.
[2] *Instit.* liv. IV, chap. 19.

marque des effets de grâce attachés à ces deux signes institués par l'esprit de Dieu? La même Écriture nous marque une grâce attachée à l'imposition des mains. Pourquoi donc refuser de croire que l'esprit de Dieu, qui a institué deux sacrements pour faire naître et pour nourrir les chrétiens, en a institué un troisième pour donner des pères et des pasteurs visibles à tout le troupeau?

L'ordination est une cérémonie, il est vrai, mais une cérémonie divine, comme les autres sacrements; elle fait tellement l'essence du caractère des ministres, que l'Écriture ne désigne leur entrée dans le ministère que par l'imposition des mains. Quand saint Paul dit : *N'impose les mains hâtivement à personne*, tout le monde entend par là, naturellement sans explication, qu'il ne faut pas ordonner avec précipitation les ministres. Tant il est vrai, selon le langage du Saint-Esprit, et selon toutes les idées qu'il a données à l'Église, qu'il n'y a point d'autre action pour faire des pasteurs que l'imposition des mains. A cette autorité des apôtres, nous joignons la doctrine et la discipline constante de toutes les églises, certifiée par le témoignage de saint Augustin. « Personne ne doute, dit-il, que l'ordina« tion ne soit un sacrement comme le baptême; » mais un sacrement qui, bien loin de ne rien opérer, imprime un caractère que la déposition d'un pasteur qu'on ôte de sa fonction, ni l'hérésie, ni l'apostasie, ne peuvent jamais effacer. Mais si, malgré ce témoignage si formel de saint Augustin sur la tradition, et malgré l'aveu de Calvin sur la nature du sacrement de l'ordination, on persiste encore à douter de la tradition constante de tous les siècles sur cet article, on peut consulter Calvin même, comme un témoin non suspect de cette tradition. « L'opi« nion des sept sacrements, dit-il[1], a été toujours « tant commune entre les hommes, et tant démenée « en disputes et sermons, que d'ancienneté elle est « enracinée au cœur de tous, et y est encore main« tenant fichée. » Ce n'est donc pas, comme M. Jurieu a osé le dire, une simple cérémonie humainement instituée. Les hommes n'instituent point les sacrements : leurs commissions étant révocables n'impriment aucun caractère fixe; leurs cérémonies ne peuvent donner rien d'ineffaçable; et comme ils en sont les auteurs, ils peuvent les réitérer aussi souvent qu'ils le croient utile. De là vient que tant de pasteurs protestants, en quittant la France, n'ont fait aucun scrupule de se faire réordonner en Angleterre. Ils ont jugé avec raison, selon leurs principes, qu'une simple bénédiction instituée par les hommes pouvait être renouvelée toutes les fois qu'il conviendrait de le faire pour le repos et pour la conservation de leur emploi de pasteur. Ceux qui ont été plus scrupuleux ont senti que l'ordination n'est pas une simple cérémonie, quoique leur réforme l'assure, et n'ont pas voulu se faire réordonner en Angleterre. Aussi l'antiquité, qui avait reçu des apôtres des idées toutes contraires à la prétendue réforme, a regardé la réordination avec horreur. Si nous trouvons dans Gratien quelques règles pour les réordinations des simoniaques, c'est qu'alors on a supposé, bien ou mal, qu'il manquait à ces ordinations quelque circonstance nécessaire à leur validité. Et, sans entrer dans le détail des faits, il est certain qu'on ne les a réitérées qu'à cause qu'on les a crues nulles. Ainsi l'ordination est si essentielle, qu'on a cru la devoir faire de nouveau dès qu'on a douté qu'elle eût été faite validement la première fois. L'erreur de ceux qui s'y sont trompés ne nous importe en rien; car il nous est inutile d'examiner si on a eu raison ou tort de croire certaines ordinations nulles, puisqu'il est constant qu'on ne les a refaites qu'à cause de leur prétendue nullité. Ainsi, si elles ont été réitérées sans avoir été nulles, *c'est par ignorance* que cela s'est fait, comme parle saint Augustin. C'est ce que les auteurs contemporains ont dit des ordinations du pape Formose, que Sergius ou Étienne voulut réitérer par un aveugle emportement contre sa mémoire. C'est ainsi qu'en parle le célèbre Auxilius dans le dialogue qu'il fit pour répondre à Léon de Nole, parce que celui-ci résistait pour n'être point réordonné. Il allègue l'exemple du pape Anastase, qui avait confirmé les ordinations faites par l'hérétique Acacius, et les preuves dont ce pape s'était servi. Il ajoute que les réordinations sont un crime semblable aux rebaptisations. Enfin il parle comme nous, et ne permet pas de douter que la tradition en ce point ne demeurât alors constante, malgré quelques exemples où des particuliers paraissent ne l'avoir pas consultée. Luitprand condamne cette conduite. « Ce n'est pas là, dit il, ce que le « droit permet, mais ce que la rage persuade. Ce n'est « pas une erreur dans la foi, mais une violente ty« rannie dans le fait.... La bénédiction, ajoute-t-il, « que le ministre donne est répandue, non par le « pontife, qu'on voit, mais par celui qu'on ne voit « pas; car ni celui qui arrose, ni celui qui plante « n'est quelque chose, mais Dieu qui donne l'ac« croissement. » Vous reconnaissez dans ces paroles le langage de la tradition. N'est-ce pas ainsi que saint Augustin parlait contre les donatistes? Il est vrai que la passion et l'ignorance des intrus faisait que, sans examiner les règles, ils voulaient que leurs prédécesseurs fussent regardés comme n'ayant ja-

[1] *Instit.* liv. IV.

mais été pasteurs, et que leurs ordinations passassent pour nulles. Mais ce n'est pas une discipline qu'on puisse reprocher à l'Église; c'est seulement un excès de grossièreté, et une vengeance personnelle que l'Église a condamnée avec horreur dès ces temps-là. Les auteurs que je viens de nommer le montrent assez. De plus, Jean IX, dans un concile romain, condamna tout ce qui avait été fait dans l'affaire de Formose. Il faut toujours conclure que ce qui s'était fait d'irrégulier s'etait fait *par ignorance*, selon l'expression de saint Augustin. Ainsi la règle générale demeure dans son intégrité. Jamais aucun auteur catholique n'a enseigné qu'une ordination valide peut être réitérée. C'est suivant cette règle que le concile de Nicée admet les ordinations des novatiens, et ne veut pas qu'on les réitère [1]. C'est encore par la même raison que saint Jérôme soutient, contre les lucifériens, l'ordination des évêques ariens. C'est sur ce principe si bien développé par saint Augustin, comme nous l'avons vu, que les évêques catholiques offrirent en Afrique aux évêques donatistes de descendre de leurs chaires pour les leur céder. Il n'était point question de les réordonner, quoiqu'ils eussent reçu l'imposition des mains hors de l'unité catholique. Écoutons du Moulin même : « Nous tenons, dit-il[2], que l'ordination « ne doit être réitérée, quand par cette ordination « on a reçu simplement une charge dont l'institu- « tion se trouve en la parole de Dieu. » Puis il cite les exemples que nous avons rapportés du concile de Nicée et de saint Jérôme, contre les réordinations. C'est encore suivant la même règle invariable que l'Église s'est conduite dans le neuvième siècle. Le concile huitième avait condamné l'intrusion de Photius, et avait déclaré qu'il *n'avait rien donné* dans les ordinations qu'il avait faites, parce qu'il *n'avait rien reçu* dans la sienne. Par ces paroles si fortes, l'Église voulait seulement témoigner son horreur de l'ordination illégitime de ce schismatique. La suite le montre évidemment. Par là elle exprimait le défaut de juridiction qui était en sa personne et en celle de tous les ministres qu'il avait ordonnés. Mais il parut bien dans la suite que l'Église, qui croyait ces ordinations illégitimes et nulles quant à la juridiction, ne les croyait pourtant pas nulles pour le caractère, et qu'elle persévérait dans l'ancienne doctrine contre les réordinations; car Jean VIII, écrivant aux empereurs, déclare qu'il reçoit Photius, et le reconnaît pour patriarche de Constantinople. On ne peut point dire qu'il présuppose tacitement que Photius se fera réordonner, puisqu'au contraire il le reconnaît d'abord pour son *confrère dans l'office pontifical et dans l'autorité pastorale du sacerdoce*, pourvu qu'il *satisfasse, en demandant miséricorde*. De plus, il use, dit-il, de cette condescendance, contre la rigueur des lois ecclésiastiques, pour imiter le *concile africain*, qui offrit de *recevoir dans leurs fonctions les clercs donatistes; et le pape Innocent, lequel, pour effacer le scandale de l'Église, reçut ceux qui avaient été ordonnés par l'hérétique Bonose*. Vous voyez donc qu'il reçoit Photius sans réordination, comme saint Augustin nous apprend que les Pères d'Afrique recevaient sans réordination les donatistes qui avaient été ordonnés dans le schisme. Ce n'est point une chose faite sans réflexion. Elle est résolue avec les patriarches, les métropolitains, les évêques, et le clergé même de Constantinople, autrefois ordonné par Méthodius et par saint Ignace. Elle est résolue après avoir consulté la tradition, et dans le dessein d'imiter l'Église d'Afrique. Ainsi il est manifeste que toute l'Église entrait alors dans la règle que saint Augustin nous marque comme une loi générale et inviolable, de ne réordonner jamais ceux qui ont reçu une ordination qu'on croit valide, quoique illégitime hors de la vraie Église. Le pape Jean ne douta point que Photius ne fût intrus et sacrilégement ordonné; car il l'oblige *à demander miséricorde;* car c'est du consentement des ministres ordonnés par saint Ignace qu'il le reçoit, étant, dit-il, informé que saint Ignace est mort : car il veut que les ordinations de ce saint patriarche soient reconnues bonnes, *et qu'on rende leurs siéges à tous ceux qu'il a consacrés*. Il est donc manifeste, par toutes les observations que nous venons de faire, que l'ordination est un sacrement qui imprime un caractère ineffaçable, qu'on reçoit validement hors de la vraie Église, comme le baptême, et qu'il n'est jamais permis de réitérer quand il a été une fois conféré validement.

CHAPITRE IX.

La tradition universelle des chrétiens est contraire aux protestants sur l'ordination.

Quand on a une fois reconnu que l'ordination des pasteurs est un sacrement semblable au baptême, selon saint Augustin, qui assure que *personne dans l'Église n'en doute*, et selon l'aveu de Calvin même, on est étonné que M. Claude ait osé dire dédaigneusement qu'il y a « certaines cérémonies extérieures « qui servent à rendre la vocation plus publique, « plus majestueuse et plus authentique, comme le « jeûne, la prière, l'exhortation, la bénédiction et « l'imposition des mains. » A peine le sacrement de

[1] *Can.* VIII. Conc. t. II, p. 31.

[2] Chap. III du tr. III du IIe liv. *de la voc. des Pasteurs.*

l'imposition des mains trouve-t-il chez ce ministre quelque place dans ce dénombrement après la prière et le jeûne. M. Jurieu suppose de même que l'imposition des mains n'est qu'une simple cérémonie. « Il faut donc savoir, dit-il[1], que, pour qu'il soit per-« mis à l'Église de regarder une cérémonie comme « non nécessaire, il suffit qu'elle ne soit point com-« mandée comme de nécessité. Mais afin qu'on soit « obligé de croire qu'elle est essentielle, il faut qu'il « y ait un commandement positif qui l'ordonne, sur « peine de nullité dans l'action. »

Il faudrait demander à M. Jurieu en quel endroit de l'Écriture il trouve cette règle qu'il propose si affirmativement. De plus, quand une cérémonie est d'institution divine, quand elle est un sacrement comme le baptême, quand elle renferme la grâce du ministère, comme Calvin le reconnaît sur les paroles de l'Apôtre; quand elle imprime un caractère ineffaçable, et qui ne peut être réitéré, comme saint Augustin assure que *personne dans l'Église n'en doute*, elle ne peut plus passer pour une simple cérémonie.

De plus, je vais montrer que toute l'antiquité chrétienne a regardé l'ordination comme ce qui est essentiel pour la formation des pasteurs. S'il était vrai, comme M. Jurieu le prétend, que les anciens Pères eussent cru que les clefs appartiennent au peuple pour les confier à qui il lui plaît, et que le peuple peut, ou imposer les mains, ou faire des pasteurs sans cette cérémonie, de quel front saint Cyprien, saint Jérôme et saint Augustin, auraient-ils écrit comme ils ont fait contre les schismatiques? Ces Pères regardent comme des monstres, comme des hommes nés d'eux-mêmes, sans génération spirituelle, comme de nouveaux Coré, Dathan et Abiron, les faux pasteurs qui élevaient autel contre autel. Cependant Novatien, les lucifériens et les donatistes avaient reçu l'imposition des mains des évêques : mais comme ils osaient élever leurs chaires hors de l'unité, et diviser le troupeau en deux bergeries, l'Église ne pouvait les regarder qu'avec horreur, ni les nommer sans exécration. Ainsi, quoique les schismatiques eussent un peuple qui les suivait, et que l'imposition des mains leur eût été faite par des évêques, saint Cyprien ne laisse pas de s'écrier qu'ils sont de *faux prophètes, puisque sans aucune commission divine ils s'érigent en pasteurs des âmes.* Il dit, après Tertullien, qu'il n'est pas *question d'examiner ce qu'ils enseignent, puisqu'ils enseignent hors de l'Église.* Que diraient maintenant ces grands docteurs? que penserait toute cette sainte antiquité, si on lui opposait, non plus les novatiens, les lucifériens, et les donatistes ordonnés par des évêques, mais les pasteurs protestants, qui prétendent que l'ordination même n'est pas nécessaire, et qui l'ont livrée aux laïques?

M. Jurieu peut dire, tant qu'il lui plaira, que saint Cyprien et saint Augustin étaient outrés sur l'unité. Quand est-ce que Dieu lui ouvrira les yeux pour reconnaître ses propres excès, au lieu d'en imputer sans fondement à ces saints docteurs? Saint Cyprien s'est trompé, il est vrai, sur la validité des sacrements qui sont administrés hors de l'unité, mais non pas sur le fond de l'unité même. C'est ce que j'offre de démontrer. Pour saint Augustin, c'est lui qui a réprimé tous les excès, bien loin de les suivre; et ce qui déplaît à M. Jurieu, c'est qu'il a par avance réfuté les siens. Mais enfin toute l'Église de son temps a parlé par la bouche de saint Augustin contre les donatistes. Jamais il n'a été contredit par aucun catholique pendant tant de siècles. Il parle sur l'unité et sur l'ordination comme saint Cyprien, excepté qu'il croit l'ordination valide, quoiqu'elle soit faite dans le schisme; et l'Église a cru par cette doctrine remporter une pleine victoire sur les schismatiques. Il faut que M. Jurieu soutienne que c'est aux schismatiques que la victoire est demeurée. Voici comment. Selon lui, le ministère appartient au peuple par un droit naturel. Chaque société peut choisir ses pasteurs comme ses magistrats. Le schisme n'est, selon lui, qu'un *péché véniel.* Encore même, à proprement parler, le schisme sans erreur fondamentale n'est pas un péché, car il n'y a point d'autre schisme que l'erreur sur les points fondamentaux. Les assemblées ne sont que des confédérations arbitraires. L'unité d'une Église n'est qu'une simple police. Comme le peuple d'une grande ville pourrait se partager en plusieurs quartiers, dont chacun serait libre d'avoir à part ses magistrats qu'il choisirait à son gré; de même chaque portion du peuple fidèle, en faisant cesser sa confédération avec le reste du peuple, peut dresser un nouveau ministère, et avoir ses pasteurs à part. Toute société qui croit les points fondamentaux, et qui se fait des pasteurs, ne peut être accusée de schisme. Tout ce que les Pères ont dit, tout ce que l'Église entière a prononcé par leur bouche contre les novatiens, les donatistes et les lucifériens, ne renferme que de violentes, absurdes et calomnieuses déclamations. Après tout, ces gens-là avaient droit, selon M. Jurieu, de finir leurs anciennes confédérations avec le gros du peuple. Ces confédérations étant libres, ils étaient libres de les finir. Ce n'est point un lien indissoluble et éternel de sa nature. M. Jurieu ne saurait trouver aucun endroit de l'Écriture qui marque que le peuple ne peut re-

[1] *Syst.* p. 581

prendre les clefs quand il les a confiées à des pasteurs, à moins que ces pasteurs ne poussent leurs erreurs jusqu'à un certain point. Ainsi les clefs appartenant de droit au peuple, les chrétiens de chaque province, de chaque ville, de chaque quartier, de chaque famille, peuvent sans restriction user de leur droit, c'est-à-dire continuer ou révoquer le ministère, selon qu'il convient à leur édification ou à leur commodité. En confiant les clefs à un homme, ils n'ont pas perdu leur liberté et leur droit naturel. Les schismatiques dont nous parlons étaient dans cet état. Donc ils pouvaient, sans aucun mal, finir leurs anciennes confédérations, et en former de nouvelles avec une partie moins nombreuse du peuple. En cela il n'y avait ni scandale ni défaut de charité. Il n'y avait point de défaut de charité, puisque, selon M. Jurieu, on ne laisse pas encore de composer le corps de Jésus-Christ avec les chrétiens, quoiqu'ils soient dans d'autres confédérations. Passer d'une confédération à une autre, ou en former une nouvelle, est une chose aussi innocente et aussi conforme à la charité, qu'il est permis parmi nous de sortir d'une communauté ecclésiastique pour entrer dans une autre, ou d'établir soi-même une nouvelle communauté. Les novatiens, les donatistes et les lucifériens ont donc usé paisiblement d'un droit naturel et inviolable. Ils ont fait de nouvelles confédérations pour conserver une discipline plus pure et plus exacte. Ils ont confié les clefs à des ministres que des évêques avaient ordonnés. Bien loin d'avoir trop fait en cela, ils sont demeurés beaucoup au deçà de ce qu'ils étaient en droit de faire. Le ministère appartenant au peuple, le peuple aurait pu, ou imposer les mains à des pasteurs nouveaux, ou les faire pasteurs sans imposition des mains pour leur confédération nouvelle. On ne peut que louer la modération et la modestie de ces sociétés. On ne peut que détester l'emportement et la fureur tyrannique de toute l'Église et de tous les Pères qui ont voulu les opprimer, et leur arracher ce droit naturel, confirmé par Jésus-Christ, qui a donné, en la personne de saint Pierre, les clefs à tout le peuple.

Voilà sans exagération ce qu'il faut penser et ce qu'il faut dire de bonne foi, dès qu'on raisonne selon toute l'étendue du principe de M. Jurieu. Il n'est plus question des prétendus excès de Tertullien, de saint Cyprien et de saint Augustin sur l'unité; il s'agit de l'Église entière, qui abhorre avec tous les Pères le ministère schismatique des novatiens, des donatistes et des lucifériens. M. Jurieu ne saurait montrer aucun auteur, hors de ces sectes, qui les ait défendues. Cependant tous ceux qui auraient cru que les clefs appartiennent au peuple, et que les sociétés chrétiennes ne sont que des confédérations libres, auraient dû nécessairement regarder ces sectes comme de simples confédérations qui usaient régulièrement de leur droit, et toute l'Église catholique comme la plus tyrannique et la plus calomnieuse des sociétés. Que M. Jurieu trouve un seul homme dans l'antiquité catholique qui ait paru dans ces sentiments. Il serait inutile à M. Jurieu d'alléguer contre nous les novatiens, les donatistes et les lucifériens mêmes. Il sait trop bien que ces sociétés se sont évanouies, et que la doctrine contraire à celle de leurs schismes a universellement prévalu. Quoiqu'on trouve encore des restes de donatistes du temps de saint Grégoire [1], il faut néanmoins convenir qu'on ne les trouve plus dans la suite. Il est donc vrai qu'après leur anéantissement tous les chrétiens, sans exception, ont cru que les confédérations nouvelles ne sont pas permises. De plus, ces schismatiques eux-mêmes n'ont jamais enseigné, dans leurs plus horribles excès, que le peuple eût le droit de transporter les clefs et de faire de nouveaux pasteurs. Ils avaient tous la succession de l'ancien ministère, à remonter jusqu'à l'origine. Il est constant que tous les pasteurs avaient été ordonnés par des évêques. Ils n'ont jamais paru soupçonner seulement qu'un homme pût devenir pasteur sans être ordonné, ou ne l'étant que par des laïques. Ce ne peut donc pas être par leur autorité que M. Jurieu s'opposera à la tradition universelle, qui rejette comme un monstre un ministère dressé par une nouvelle confédération de laïques.

Si M. Jurieu demande une preuve de ce que j'avance, en voici une tirée de saint Jérôme, dans son *Dialogue contre les lucifériens*. « Hilaire, dit-il [2], « s'étant retiré de l'Église avec le diaconat, et croyant « faire lui seul la foule du monde entier, ne peut « ni faire l'eucharistie, n'ayant ni évêques ni prê« tres, ni donner le baptême sans eucharistie. Et « comme cet homme est déjà mort, avec l'homme « est pareillement éteinte sa secte, puisque, n'étant « que diacre, il n'a pu ordonner aucun clerc après « lui. Or l'Église qui n'a point de pontife, n'est point « Église. Mais, excepté un petit nombre d'hommes « peu considérables qui sont laïques, et qui sont « eux-mêmes leurs propres évêques, etc. » Remarquez qu'il s'agit du cas extrême où les protestants veulent que le peuple doit faire des pasteurs; car il s'agit ici d'une secte qui se croit la vraie Église, et qui périt néanmoins tout entière, faute de pasteurs ordonnés par d'autres pasteurs. Pour en éviter l'extinction, un diacre ne peut ordonner, il ne peut

[1] *Epist.* lib. IV, *Ep.* XXXV, *et al.*
[2] *Adv. Lucifer.* t. IV, pag. 302.

faire l'eucharistie, et toute la secte demeure sans cène. Le baptême solennel, qui ne s'administrait alors qu'avec l'eucharistie, n'est point administré avec cette solennité, parce que l'eucharistie manque, et qu'il n'y a aucun pasteur ordonné pour la consacrer. Le diacre lui-même meurt sans pouvoir laisser aucun pasteur ordonné pour le gouvernement du troupeau. Ce qui reste de laïques est réduit à soi-même, et à se tenir lieu d'évêque, sans sortir néanmoins de cet état laïque, et sans avoir ni pasteurs ni sacrements. Voilà le fait que saint Jérôme atteste. Si ces lucifériens eussent jugé du ministère comme M. Jurieu, ils se seraient facilement tirés d'un grand embarras en faisant de nouveaux pasteurs.

Pour toutes les autres sociétés chrétiennes, comme les ariens, les nestoriens, les euthychiens, qui ont fait chacune un corps en Orient, elles avaient la succession du ministère épiscopal On n'en trouvera aucune qui ait jamais enseigné que les clefs appartiennent au peuple, qu'il peut faire de nouveaux pasteurs, et se partager en diverses confédérations. Ces sociétés croyaient toutes qu'il ne pouvait y avoir de vraie Église que dans une seule société qui avait la succession du ministère, et chacune d'elles prétendait être cette société unique. Voilà donc toute l'Église catholique qui soutient unanimement qu'il ne peut y avoir de vrai ministère sans la succession, et par conséquent que le peuple n'a aucun droit de transporter les clefs ailleurs. Voilà toutes les anciennes sociétés hérétiques de l'Orient qui croyaient la même chose. Voilà les novatiens, les donatistes et les lucifériens, que M. Jurieu ne peut pas avoir la triste consolation d'appeler à son secours. Ces schismatiques si ardents, si excessifs, si téméraires, lors même qu'on les a le plus vivement pressés, n'ont jamais osé dire que les clefs appartiennent au peuple, et qu'il peut les transporter en formant de nouvelles confédérations. Cette réponse si facile et si naturelle, selon M. Jurieu, aurait confondu à jamais toute l'Église catholique. Saint Augustin, qui, selon M. Jurieu, enseignait que les clefs sont au peuple, aurait été tout d'un coup accablé sans ressource par cette réponse, si simple et tirée de sa doctrine même. Cependant jamais ni Parménien, ni Cresconius, ni Pétilien, n'ont osé parler ainsi. Nous voyons même une de ces sectes qui se laisse éteindre plutôt que de faire consacrer l'eucharistie, et de faire ordonner des pasteurs par un diacre. En cette extrémité, ces schismatiques n'osent penser ce que les protestants soutiennent. Ce prodige d'erreur était réservé à la fin des siècles. Mais enfin, d'où vient donc cette indignation de toute l'Église ancienne contre les confédérations nouvelles qui n'érigeaient pas même un nouveau ministère, et qui se contentaient de perpétuer, par l'imposition des mains de leurs évêques, l'ancien ministère dans leurs sociétés? D'où vient ce profond et universel silence, cet aveu tacite de toutes ces sociétés schismatiques, qui n'avaient qu'un seul mot à dire pour mettre en poudre toute l'autorité de l'Église catholique, s'il eût été vrai, comme M. Jurieu le prétend, que le peuple, dans les élections, exerçait actuellement le droit naturel par lequel les clefs lui appartiennent, et qu'il pût se partager en diverses confédérations?

Ici M. Jurieu ne peut avoir pour lui un seul témoin de toute cette sainte antiquité; et les sociétés même schismatiques, qui auraient eu un si pressant intérêt de parler comme lui, l'abandonnent par leur silence. Cette tradition de l'antiquité est décisive contre lui, selon ses principes. Les voici tirés de ses paroles : « Je regarde, dit-il [1], cette maxime comme si certaine, que si le papisme avait « bien prouvé que depuis les apôtres, constamment « jusqu'à nous, toutes les communions ont cru et « enseigné la transsubstantiation, je ne crois pas que « nous fussions en droit d'y rien opposer. » Il parle encore plus fortement dans un autre endroit. Il est, dit-il [2], « obligé de croire, non-seulement à « cause que l'Écriture est claire et évidente là-dessus, mais aussi à cause du consentement unanime « de tous les chrétiens à recevoir ces vérités fondamentales; car, après l'Écriture, ce consentement unanime est la plus forte preuve qu'un dogme « est véritable et qu'il est fondamental. » Ces paroles marquent clairement qu'une tradition, quand elle est universelle, non-seulement doit être crue comme une doctrine de foi, mais encore doit être regardée comme un point fondamental. Si donc l'ordination a été regardée dans toute l'Église catholique comme un sacrement qui ne peut être réitéré, non plus que le baptême, à cause du caractère ineffaçable qu'elle imprime, en sorte que *personne n'en doutait,* comme saint Augustin l'assure; s'il est vrai que l'Église a abhorré ceux qui ont voulu transporter le ministère des clefs dans des confédérations nouvelles; si aucune société schismatique n'a jamais osé dire, dans ses plus horribles excès, que les clefs appartiennent au peuple, et qu'il peut, selon qu'il le juge utile à sa police, les transporter en d'autres mains, et se partager en diverses confédérations; que faudra-t-il croire de cet amas de dogmes inouïs aux schismatiques même les plus

[1] *Syst.* p. 236.
[2] *Ibid.* p. 293.

audacieux de toute l'antiquité? Ce consentement unanime de toute l'Église, ce silence unanime de tous ses ennemis, pendant tous les siècles qui ont précédé ces derniers temps, *n'est-il pas*, pour me servir des termes de M. Jurieu, la plus *forte preuve* que notre dogme sur les clefs, sur la succession du ministère et sur l'imposition des mains, *est véritable, et qu'il est fondamental?*

CHAPITRE X.

Réponse à une objection tirée de Tertullien.

Il s'agit d'un passage du livre de l'*Exhortation à la chasteté.* Pour en bien juger, il faut savoir tout le dessein de cet ouvrage, et l'état où était Tertullien quand il l'a composé. Montan condamnait les secondes noces; et Tertullien, tombé dans ses erreurs, exhorte un fidèle à ne se remarier pas. Il avoue que saint Paul a permis les secondes noces : mais il soutient que saint Paul les a permises *par un sentiment humain*, au lieu qu'en même temps il a conseillé *par l'esprit de Dieu* de les éviter. Il dit encore que l'Apôtre, sentant l'excès de cette permission humaine qu'il venait d'accorder, *se donne aussitôt un frein et se rappelle lui-même.* Vous croiriez peut-être qu'il veut seulement conclure que les secondes noces, permises par saint Paul, ne sont pas un état aussi parfait que l'entière continence conseillée par cet apôtre? Non; il décide que *c'est une espèce d'adultère.* Cette décision étonne; mais la raison sur laquelle il la fonde est encore plus étonnante. « Celui, dit-il, qui regarde une femme pour « la désirer, est déjà adultère dans son cœur. Un « homme, ajoute-t-il, qui épouse une femme, ne « le fait qu'après l'avoir désirée et l'avoir regardée « pour la désirer, à moins qu'on épouse une femme « sans l'avoir ni vue ni désirée. » Tertullien, ayant raisonné ainsi, s'aperçoit d'abord que son raisonnement condamne autant les premières noces que les secondes. « Vous me direz, poursuit-il, que par là « je détruis les premières noces. Et ce n'est pas sans « raison; car elles consistent dans la même action « qui fait l'adultère. » Il conclut que si la virginité seule est exempte d'une souillure qui approche tant de l'adultère, et si les premières noces mêmes n'évitent point cette tache, à plus forte raison il faut rejeter les secondes. Il ajoute que l'oraison continuelle est commandée, et par conséquent la continence aussi. L'oraison, dit-il, vient de la conscience. Si la conscience est honteuse, l'oraison l'est de même. Enfin, dit-il, si vous êtes remarié, vous avez deux ou plusieurs femmes devant le Seigneur quand vous le priez, une en esprit, à qui vous réservez vos plus fidèles affections, l'autre dans la chair. Voilà les raisons absurdes de Tertullien dans cet ouvrage : on n'y voit que raisonnements outrés, qu'expressions forcées, qu'égarement d'esprit. Il y a même, vers la fin de ce traité, un endroit où un très-ancien exemplaire contient une citation que Tertullien fait de *l'évangile de la sainte prophétesse Prisque* [1]. Ainsi je crois qu'il ne nous reste rien à désirer pour nous convaincre que Tertullien était alors au comble du fanatisme. Quelle est donc l'autorité de ce passage tant vanté? M. Claude, qui le cite, n'ose citer l'endroit d'où il le tire, sentant bien que les paroles d'un visionnaire, qui court après un nouveau Saint-Esprit, sont un triste secours pour sa réforme. Ne laissons pas de rapporter le passage entier, puisque la charité, quand il s'agit de détromper nos frères, ne dédaigne pas d'examiner les objections même les moins dignes d'être examinées. « Il est établi « parmi nous, dit Tertullien [2], que ceux qu'on choi- « sit pour l'ordre sacerdotal ne doivent avoir été « mariés qu'une fois, en sorte que je me souviens « d'avoir vu des bigames qu'on a rejetés de leur « ordre. Mais vous direz : Il est donc permis aux « autres que cette loi ne regarde point, de se rema- « rier. Nous nous tromperons beaucoup, si nous « croyons que ce qui n'est pas permis aux prêtres le « soit aux laïques. Est-ce qu'étant même laïques, « nous ne sommes pas prêtres? Il est écrit : Il nous « a faits rois et prêtres à Dieu son père. Ce qui éta- « blit la différence entre le clergé et le peuple, c'est « l'autorité de l'Église et l'honneur consacré de « Dieu pour la séance du clergé. Là où il n'y a point « de séance de l'ordre ecclésiastique, là vous offrez « et vous baptisez, et vous y êtes prêtre pour vous- « même. Mais où sont trois, là est l'Église, quoi- « qu'ils soient laïques : car chacun vit de sa foi, et « il n'y a point d'acception de personne en Dieu, « parce que, selon l'Apôtre, ceux qui écoutent la « loi ne seront pas justifiés, mais seulement ceux « qui l'accomplissent. Donc, si vous avez le droit « de prêtre pour vous-même dans la nécessité, il « faut que vous gardiez aussi la discipline sacerdo- « tale avec le droit sacerdotal. Vous baptisez étant « bigame; vous offrez étant bigame : combien est- « il plus criminel à un laïque bigame de faire la fonc- « tion de prêtre, puisqu'on ôte au prêtre même bi- « game sa fonction sacerdotale! Mais on pardonne, « dites-vous, à la nécessité. Il n'y a point de néces- « sité pour une chose qu'on peut éviter. Ne soyez « point bigame, et vous ne vous exposerez point à « la nécessité d'exercer une fonction défendue aux

[1] *Not. Rig. in.* cap. XI, p. 523.
[2] *De Exhort. castit.* cap. VII.

« bigames. Dieu nous veut tous tellement disposés, « que nous puissions partout être propres aux fonc- « tions de ses sacrements. Si les laïques n'observent « point ces choses sur lesquelles on doit élire ses « prêtres, comment pourra-t-on faire prêtres ceux « qu'on choisit d'entre les laïques? »

Vous voyez que Tertullien est engagé par ses erreurs à soutenir que le laïque est prêtre en quelque manière, pour conclure que les secondes noces sont défendues aux laïques aussi bien qu'aux prêtres. Il cite d'abord l'Écriture, qui dit : *Il nous a faits tous rois et prêtres à Dieu.* Je crois que les protestants ne voudraient pas prendre ce passage à la lettre, puisqu'il établirait autant la royauté que le sacerdoce de chaque particulier. Dès lors chaque homme, et même chaque femme, aurait, sans attendre le cas de nécessité, que l'Écriture ne marque point, la puissance des rois et celle des pasteurs ensemble pour son propre gouvernement.

Continuons. *Ce qui établit la différence entre le clergé et le peuple, c'est l'autorité de l'Église et l'honneur consacré de Dieu pour la séance du clergé.* Il marque deux choses qui établissent les ministres au-dessus du peuple : l'autorité, c'est-à-dire l'élection du corps de l'Église par laquelle on commence, et ensuite l'honneur consacré de Dieu, c'est-à-dire, la consécration ou ordination divinement instituée, qui établit la séance ou prééminence des prêtres. *Là où il n'y a point de séance*, c'est-à-dire d'assemblée solennelle, *de l'ordre ecclésiastique, là vous y offrez et vous baptisez, et vous y êtes prêtre pour vous-même.* Il est certain que le laïque n'est représenté là comme prêtre pour lui-même qu'en trois manières : premièrement, parce qu'il offre; secondement, parce qu'il baptise; troisièmement, parce que chacun vit de sa foi. Pour la foi dont chacun se nourrit, elle ne peut faire ici aucune difficulté, puisque nous convenons tous également que le fidèle privé de pasteurs doit vivre de sa foi, et se nourrir de la doctrine qu'il a reçue dans la vraie Église. Le baptême ne peut aussi nous arrêter, puisque l'Église catholique a toujours cru que les laïques peuvent baptiser. Toute la question tombe donc sur cet unique mot, *vous offrez.* Les protestants soutiennent qu'il s'agit là de ce que nous appelons la messe ou la consécration du pain, et nous soutenons qu'il n'en est pas question. Voyons de quel côté est la vraisemblance.

Tertullien parle-t-il de certains cas extrêmes qui n'arrivent presque jamais, et dans lesquels seulement les protestants soutiennent que les laïques ont le droit du sacerdoce? Est-il question d'un peuple jeté par un naufrage dans une île déserte, sans aucun pasteur, ou de l'Église entière *tombée en ruine et en désolation*, qui ne peut être relevée que par des laïques extraordinairement suscités? Non : cet auteur parle, à la vérité, d'un cas de nécessité, mais d'un cas qui arrive journellement. *Là ou il n'y a point*, dit-il, *une séance de l'ordre ecclésiastique, vous offrez et vous baptisez, et vous y êtes prêtre pour vous-même. Où sont trois, là est l'Église, quoiqu'ils soient laïques.* Les protestants voudraient-ils qu'on crût que dès qu'il n'y a point de clergé séant en un lieu, les laïques peuvent y baptiser, y distribuer la cène, et se servir de pasteurs à eux-mêmes? voudraient-ils dire que partout où il y a trois laïques, là il y a une église dressée, propre à administrer les sacrements? Ils sont autant intéressés que nous à rejeter cette licence. Quand ils l'admettraient par esprit de contradiction contre nous, ils ne feraient que donner gain de cause aux indépendants, aux sociniens et aux anabaptistes, qui emploieront ce raisonnement pour renverser la subordination de la réforme. Selon les protestants, il n'y a jamais de nécessité extrême de baptiser ni de communier. Ce serait donc sans aucune nécessité extrême que des laïques auraient baptisé et donné la cène du temps de Tertullien. Il n'y aurait eu qu'à attendre, si les prêtres étaient absents. Après tout, en ces temps-là tous les prêtres n'avaient point abandonné les provinces de l'empire : lors même que la persécution les écartait, ils ne s'éloignaient guère de leurs églises, ils y revenaient souvent, ils y étaient presque toujours cachés, ils y mouraient enfin presque tous. Ce n'était donc point par une entière privation de pasteurs que les laïques offraient, mais c'est parce que les pasteurs étaient quelquefois absents aux jours d'assemblées. En voilà plus que les docteurs protestants n'en veulent; et ce plus doit bien les embarrasser. Voilà ce que les anabaptistes prétendent, s'il est vrai que la simple absence des pasteurs suffise pour donner aux laïques tout le droit et toute la fonction du prêtre, sans avoir besoin de l'attendre.

Mais observons encore les paroles de Tertullien. *Vous baptisez étant bigame; vous offrez étant bigame.... Dieu nous veut tous tellement disposés, que nous puissions partout être propres aux fonctions de ses sacrements.* Il ne s'agit point d'un cas rare et extrême; il s'agit d'une pratique actuelle et d'une coutume : *vous offrez*, etc. Il s'agit de ce qui pouvait arriver tous les jours et en tous lieux : *que nous puissions partout être propres*, etc. Aussi Grotius, dans sa dissertation sur ces paroles de Tertullien, remarque qu'il ne s'agit pas *d'une opinion* particulière de cet auteur, mais d'une coutume des

chrétiens de son temps. *Vous baptisez, vous offrez,* dit-il, *c'est-à-dire vous avez coutume de le faire.* S'il n'était question que d'imputer à Tertullien montaniste une opinion singulière et absurde, nous donnerions volontiers les mains; mais il s'agit d'une pratique de l'Église, dont on prétend qu'il est témoin. En vérité, y a-t-il quelque apparence que l'Église, en l'absence des prêtres, fît célébrer souvent les mystères par des bigames, elle qui les excluait même à jamais de l'ordination, et qui rabaissait au rang des laïques ceux qui avaient été ordonnés contre cette règle? N'y aurait-il point eu d'autres laïques à préférer à ces bigames pour la fonction sacerdotale? Faut-il croire des choses si incroyables, plutôt que d'expliquer Tertullien par son propre langage, comme nous le ferons dans la suite?

Remarquons enfin combien cette nécessité de faire consacrer l'eucharistie par des laïques est chimérique. Les fidèles l'emportaient chez eux pour la manger tous les matins. C'est Tertullien même qui nous l'apprend, écrivant à sa femme. Dans les temps de persécutions, où les assemblées étaient quelquefois difficiles, on emportait le pain sacré dans les maisons, à pleines corbeilles, pour communier souvent. Saint Basile [1], rapportant la coutume qu'on avait prise pendant les persécutions, d'emporter chacun chez soi l'eucharistie, la justifie en remarquant qu'on la mettait dans les mains des fidèles pour la mettre eux-mêmes dans leurs bouches. Qu'on en donne, dit-il, à chaque fidèle une seule parcelle pour la communion qui se fait dans l'assemblée, ou plusieurs parcelles pour les communions domestiques; c'est la même chose. Ainsi il n'y avait point de nécessité de consacrer sans attendre la présence de quelque prêtre. Le pain sacré pouvait se conserver entièrement sec pendant plusieurs années sans nul danger de corruption. Chacun le pouvait faire durer aussi longtemps qu'il le voulait; car on pouvait en prendre chaque fois aussi peu qu'on le jugeait à propos. Supposé même qu'on eût eu besoin de le renouveler sans pouvoir faire une grande assemblée, on sait que les pasteurs célébraient souvent les mystères pendant la nuit dans des lieux souterrains, ou dans certaines maisons sûres, et quelquefois même dans les prisons, avec peu de gens.

Saint Cyprien recommande comme une pratique commune que, pour n'augmenter pas la persécution, chaque prêtre aille célébrer les mystères pour les confesseurs, ne menant avec soi qu'un diacre [2]

[1] *Epist.* XCIII, *al.* CCLXXXIX, *ad Cæsar.* t. III
[2] *Ep.* V, *ed. Baluz.* IV, p. 9.

Voilà la consécration qui se faisait sans assemblée par les prêtres mêmes. Quel est donc ce cas de nécessité imaginaire où tous les prêtres manquent? D'un lieu écarté ou souterrain on eût pu facilement envoyer l'eucharistie à tous les absents qui avaient consumé celle qu'ils avaient reçue. Un clerc, un simple laïque, un enfant même, suffisait pour la porter, selon la discipline de ces temps-là. L'exemple de Sérapion le montre évidemment. M. de la Roque convient qu'on envoyait l'eucharistie en signe de communion, et saint Irénée nous apprend qu'on l'envoya de Rome jusqu'en Asie. Le pain est une chose si commune et si nécessaire, que le transport en doit être toujours libre. Pourquoi donc s'imaginer qu'il était assez souvent nécessaire de faire consacrer le pain par un laïque, et par un laïque bigame? Pour le baptême, il est vrai que les anciens le croyant nécessaire comme nous le croyons, il pouvait souvent arriver qu'il n'y avait qu'un bigame qui pût le donner à un enfant prêt à expirer. Voilà ce que Tertullien, dans ses exagérations, appelle *être prêtre,* c'est-à-dire faire une fonction qui n'est point absolument réservée au prêtre, mais qui lui est déférée pour conserver l'ordre, autant que les occasions le permettent. En un mot, la fonction de baptiser, quoique réservée au pasteur dans le cours ordinaire, ne tire pourtant point le laïque qui l'exerce quelquefois de l'état purement laïque. C'est ainsi que Tertullien le fait entendre dans son livre *du Baptême.* N'est-il pas naturel de croire que la fonction d'offrir, que Tertullien met avec celle de baptiser, était aussi, comme celle de baptiser sans solennité, une fonction convenable au simple laïque, et qui était réservée au prêtre pour les cas de solennité, quand on était libre de faire des assemblées? Enfin Tertullien même, sur lequel nous disputons, décide clairement pour nous lorsque, racontant sans passion la vraie discipline de l'Église, il montre qu'elle était précisément contraire à la coutume qu'on veut qu'il rapporte dans le passage contesté. Voici ses paroles : « Pour le sacrement de l'eucharistie « ordonné à tous, c'est-à-dire institué pour tous par « le Seigneur, et au temps du repas, et même dans « nos assemblées de nuit, nous ne le prenons de la « main d'aucun autre que de nos présidents ou pas« teurs [1]. »

Si le laïque eût eu la puissance de consacrer, comme celle de baptiser, il n'eût point été nécessaire de distribuer le pain sacré avec tant de précaution pour prévenir les cas de nécessité. Le cas de nécessité aurait été lui-même un titre à chaque

[1] *De Coronâ,* cap. III.

particulier pour consacrer l'eucharistie. Ce cas serait arrivé souvent pendant les fréquentes absences des pasteurs causées par les persécutions. Les laïques, dans les prisons, auraient usé de leur droit, plutôt que d'exposer inutilement la vie des pasteurs, qui venaient célébrer pour eux les mystères avec tant d'obstacles et de dangers. Toute l'antiquité aurait parlé souvent et clairement de cette puissance du laïque pour la consécration comme pour le baptême. Ce fait, que Grotius suppose, savoir, que partout où il n'y avait point de séance de clergé, un laïque consacrait, est donc manifestement faux et impossible. Peut-on s'imaginer que Tertullien l'ait cru, lui qui voyait nécessairement tous les jours le contraire? Peut-on penser qu'il l'ait soutenu en écrivant à des chrétiens, comme si c'eût été leur pratique ordinaire, quoiqu'ils ne le pratiquassent jamais? Ici nous parlons sans aucun intérêt; car l'autorité de Tertullien montaniste, bien loin d'appuyer une cause, ne pourrait que la déshonorer; mais c'est que dans le fond il est impossible qu'il ait pensé ce qu'on lui impute sur un fait de notoriété publique. Que faut-il donc croire de ce passage de Tertullien, puisque le sens des protestants est impossible? Voici ce qu'il y a, ce me semble, de plus apparent. Il est vrai que le mot d'*offrir,* dans le langage de ces premiers siècles, signifie souvent la célébration de l'eucharistie : mais il a aussi un autre sens. Tertullien, dans son traité *de la Monogamie*, parle d'une femme *qui offrait tous les ans le jour de la mort de son mari*[1]. Tous les savants conviennent que c'étaient des offrandes qu'elle présentait. Mais, sans sortir du traité où est le passage que nous examinons, Tertullien n'y dit-il pas à un homme marié deux fois : Vous offrirez *pour deux femmes?* Et il s'explique aussitôt après : *Vous en ferez faire mention par le prêtre.* Il est donc manifeste, par les endroits que nous venons de rapporter, qu'*offrir,* dans le langage de Tertullien, signifie souvent, non-seulement célébrer les mystères, mais encore faire des offrandes qui étaient présentées par le seul prêtre, et dont il *faisait mention à l'autel.* Ce qu'on présentait était du miel, du lait, des oiseaux, d'autres animaux, et des légumes. Le troisième canon apostolique défend cet usage, et permet seulement l'offrande des épis nouveaux, de l'huile et de l'encens. Voilà donc le terme d'*offrir* qui est très-équivoque. Qui décidera pour le cas dont il est question? ce doit être la vraisemblance tirée des circonstances du passage.

Ne sait-on pas que Tertullien, depuis ses égarements, supposait du ton le plus affirmatif les choses les plus excessives? C'est ainsi qu'il maintient contre

[1] *De Monogam.* cap. x.

le pape Zéphyrin, dans son traité *de la Pudicité*, qu'on observait alors à Rome une rigueur contre les pénitents, qui est clairement démentie par d'autres endroits de Tertullien même. C'est ainsi que dans son traité *de la Monogamie* il assure, contre la vérité certaine, que l'usage de l'Église avait toujours été de condamner les secondes noces. Comment donc pourrait-on douter qu'un tel homme n'eût tourné les faits à son avantage? Le moins qu'on en peut croire, c'est qu'il a donné de grands noms aux faits dont il avait besoin de se servir pour favoriser ses excès. Ce qu'il appelle donc *offrir,* et se servir de *prêtre à soi-même,* c'est faire soi-même ses offrandes en l'absence des prêtres. En l'expliquant ainsi, nous ne le devinons pas. Nous l'expliquons naturellement lui-même par lui-même, puisqu'il a usé du terme d'*offrir,* en des endroits clairs, pour signifier faire des offrandes. Comme la fonction de présenter les offrandes et de les bénir solennellement appartenait au pasteur, qui *en faisait mention à l'autel,* il n'en fallait pas davantage à un esprit aussi ardent et aussi excessif que Tertullien, pour conclure que les laïques destinés à faire quelquefois certaines fonctions qui étaient ordinairement réservées aux prêtres, telles que le baptême et la présentation des offrandes, devaient être exempts, comme les prêtres, de la souillure des secondes noces. Peut-être même comprenait-il en général, dans cette expression, l'usage que les fidèles avaient alors, à cause des persécutions, de distribuer entre eux la communion domestique. En ce sens, ils étaient prêtres pour eux-mêmes. Les fidèles qui offrent conjointement, avec le prêtre, dans la célébration solennelle de l'eucharistie, doivent sans doute continuer d'offrir lorsqu'ils communient; car Jésus-Christ n'est jamais dans le sacrement que pour nous y servir de victime. Comme cette communion domestique était donc sans doute une offrande, il pouvait encore se faire que dans une famille le père ou le plus âgé distribuait le pain sacré aux autres, comme le père Petau l'insinue. Le père faisait en ce cas la fonction de diacre, qui était, selon le langage de saint Cyprien, *offrir;* car ce saint docteur parle ainsi : « La solennité étant achevée, comme le diacre « commença à offrir le calice à ceux qui étaient pré- « sents[1]. » Mais le mot de sacrifier ou de consacrer, qui représenterait ce que nous appelons messe, ne se trouve ici en aucun endroit. Cependant les mots mêmes de *sacrifier* et de *consacrer,* qui seraient bien plus décisifs que celui d'*offrir,* ne signifient pas toujours l'action réservée au prêtre. Saint Cyprien se sert du terme de sacrifice pour marquer les

[1] *De Lapsis*, p. 189.

offrandes du peuple. « Vous venez, dit-il[1], sans « sacrifice à la fête du Seigneur. » Saint Ambroise[2], faisant parler saint Laurent diacre à saint Sixte, le fait parler comme ayant consacré avec ce saint pape. Il est manifeste néanmoins que cette expression se réduit à dire qu'il l'avait servi dans la célébration des mystères. A combien plus forte raison peut-on croire que Tertullien, bien plus exagérant que saint Cyprien et saint Ambroise, aura usé d'une manière équivoque du terme d'*offrir*, qui est beaucoup moins fort que ceux de *sacrifice* et de *consacrer!*

On nous dira encore peut-être que ces deux termes *baptiser* et *offrir*, étant mis ensemble, ont une force particulière; qu'il est vrai qu'*offrir*, étant seul, est équivoque, mais que, joint à *baptiser*, il signifie toujours la consécration. Il suffit de répondre que Tertullien, ayant besoin d'éblouir le lecteur par les termes les plus outrés, a mis tout exprès le terme d'*offrir* qui est équivoque, et qui dans le fait particulier ne signifiait point la consécration, avec celui de *baptiser*, pour donner en gros, par ces deux termes joints, l'idée des principales fonctions des prêtres qu'ils signifiaient ordinairement. Cet excès d'expression est bien plus facile à croire d'un homme si excessif, que le fait impossible et incroyable que les protestants veulent qu'il ait supposé comme manifeste.

Enfin nos frères oseraient-ils opposer Tertullien qui, dans les endroits obscurs, ne dit rien pour eux, si on se donne la patience de l'examiner de près, à Tertullien qui, dans les endroits clairs et dans des ouvrages entiers, a pour but de décider en notre faveur? Oseront-ils opposer Tertullien montaniste à Tertullien défenseur de l'Église dans son livre *des Prescriptions?* que nous dit-il dans ce livre révéré de tout le christianisme, où son glaive, comme saint Augustin le dit de saint Cyprien, a tranché par avance les hérésies de tous les siècles? Il nous assure que c'est le propre des hérétiques de vouloir *exciter la curiosité des fidèles*, et de dire sans cesse : *Cherchez dans les Écritures, et vous trouverez.* « Nous « devons croire, dit-il[3], véritable et enseigné par « le Seigneur ce qui est de l'ancienne tradition.... « Si quelque hérésie se vante d'être apostolique, « nous lui disons qu'elle aille chercher son origine, « qu'elle examine l'ordre et la succession de ses évê- « ques qui descendent de la source; qu'ils nous « montrent des évêques établis par les apôtres dans « l'épiscopat, et qui aient conservé chez eux cette « semence apostolique. « Voilà la succession du ministère par laquelle Tertullien décide. Combien était-il éloigné de dire qu'il n'était pas question d'examiner la mission et la succession du ministère, puisque *deux ou trois faisaient une église, et que chacun était prêtre pour soi-même!* Mais écoutons encore sa vraie doctrine. « Suivant la règle que l'Église a « reçue des apôtres, les apôtres de Jésus-Christ, et « Jésus-Christ de Dieu, il ne faut point admettre les « hérétiques à disputer contre nous sur les Écri- « tures, puisqu'ils n'ont point d'Écritures, et qu'el- « les ne leur appartiennent pas.... Ils n'ont aucun « droit de se les approprier. Nous leur disons : Qui « êtes-vous? quand et d'où êtes-vous venus? que « faites-vous dans notre bien, vous qui n'êtes pas « des nôtres? L'Écriture est mon bien; j'en suis « de temps immémorial en possession; je la possède « le premier; j'ai une origine assurée; je suis héri- « tier des apôtres[1]. » C'est ce qui a fait dire à M. Jurieu que saint Cyprien tenait de Tertullien son *opinion cruelle* sur l'unité de l'Église. Voilà donc, de son propre aveu, Tertullien qui, bien loin de donner les clefs aux laïques pour se conduire eux-mêmes dans les besoins, ne veut pas même écouter, sur la doctrine des Écritures, quiconque n'est pas dans la parfaite unité de foi sous le ministère successif qui vient des apôtres sans interruption.

Enfin, quand même Tertullien aurait dit ce que les protestants lui font dire, ils n'auraient pour eux que Tertullien, contraire à lui-même, et tombé de sa première sagesse jusqu'aux plus monstrueuses visions; ils n'auraient point la consolation d'avoir pour eux un homme qui fût dans la communion de toutes les anciennes églises du christianisme : ainsi ils n'en auraient pas moins contre eux la tradition universelle. Mais cet avantage même, si misérable et si indigne de leur être envié, ne leur reste pas, comme nous venons de le voir.

CHAPITRE XI.

Des endroits où saint Augustin a parlé des clefs données au peuple.

M. Jurieu prétend trouver dans saint Augustin, que les clefs appartiennent au peuple, et il cite divers endroits de ce Père qu'il croit décisifs. Nous allons voir qu'il n'en peut rien conclure.

Saint Augustin, dans son *traité* L *sur saint Jean*, parle ainsi de saint Pierre et de Judas[2] : « Un mé- « chant représente le corps des méchants, comme « Pierre le corps des bons : car si la figure de l'Église

[1] *De Opere et Eleem.* p. 242.
[2] *De Officiis Min.* lib. I, cap. XLI, n° 214; t. II.
[3] *De Præscript.* cap. XXI, XXXII.

[1] *De Præscript.* cap. XXXVII.
[2] *In Joan. Ev.* tract. L, n° 12; t. III, part. II.

« n'était pas dans la personne de Pierre, le Seigneur « ne lui dirait pas : Je te donnerai les clefs, etc...; « car lorsque l'Église excommunie, l'excommunié « est lié dans le ciel.... Si donc cela se fait dans l'É- « glise, Pierre, quand il a reçu les clefs, a repré- « senté la sainte Église. Si, dans la personne de « Pierre, les bons qui sont dans l'Église ont été re- « présentés, les méchants qui sont dans l'Église ont « été représentés dans la personne de Judas. »

Le but de saint Augustin est de montrer que quand Jésus-Christ dit : *Vous ne m'aurez pas toujours*, il parle à tous les méchants en la personne de Judas, comme il parle à tous les bons en la personne de saint Pierre, quand il dit : *Je te donnerai les clefs*, etc. Ainsi saint Augustin suppose, dans sa comparaison, que les clefs ont été données, non-seulement à saint Pierre, mais encore à toute l'Église, et dans l'Église au corps des bons représentés par cet apôtre. Il parle encore dans le même sens sur le psaume CVIII, où il dit que ce qui a été dit à Pierre : « Je te donnerai, etc. a été dit à toute l'É- « glise qu'il représentait, comme ce qui est dit dans « un psaume à Judas est dit à toute la société des « méchants[1]. » C'est toujours la même comparaison. M. Jurieu nous cite encore le *traité* CXXIV de ce Père *sur saint Jean*, où il dit : « L'Église qui est fondée en « Jésus-Christ a reçu en Pierre les clefs du royaume « du ciel, c'est-à-dire la puissance de lier et de délier « les péchés[2]. » Enfin M. Jurieu rapporte que saint Augustin, dans le septième livre *du Baptême*, a dit que « l'Église, qui est la maison de Dieu, a reçu « les clefs et la puissance de lier et de délier; et que « c'est d'elle qu'il est dit : Si quelqu'un ne l'écoute « lorsqu'elle reprend et qu'elle corrige, qu'il soit « estimé comme un païen et un péager[3]. » Il y a quelques autres passages de saint Augustin où, parlant de l'Église, qui est la colombe, il dit que Dieu accorde toutes les grâces qui soutiennent le corps de l'Église, à la voix de la colombe, c'est-à-dire au gémissement secret des bonnes âmes.

Tous ces passages ne disent que ce que nous disons tous les jours. Les clefs n'ont pas été données à la seule personne de saint Pierre; elles ont été données à tous les pasteurs de tous les siècles qu'il représentait, elles ont été données même à tout le corps de l'Église. S'ensuit-il de là que tout fidèle puisse user des clefs, et s'ériger en pasteur? M. Jurieu n'a garde de le dire. C'est donc nécessairement avec restriction, et dans un certain sens qui a besoin d'être expliqué, qu'il est vrai de dire que Jésus-Christ a donné les clefs à toute l'Église. Si ces paroles devaient être prises à la rigueur de la lettre, et sans aucune restriction, tous les fidèles, sans distinction, auraient également les clefs; chacun les aurait, non-seulement pour les confier à un pasteur, mais encore pour les exercer soi-même. On voit donc bien que, selon les protestants même, ces paroles ne peuvent souffrir toute l'étendue du sens littéral, qu'elles ont besoin d'être expliquées, et que les clefs données à tout le corps de l'Église sont données inégalement aux particuliers. Selon les protestants, les clefs données à tout le corps sont données au peuple, afin qu'il les confie à des pasteurs; et aux pasteurs, afin qu'ils en exercent le ministère. Selon nous, les clefs données à tout le corps de l'Église sont données aux fidèles, afin qu'ils en reçoivent l'effet salutaire; et aux pasteurs, afin qu'ils en usent pour le salut des peuples. Ainsi ces paroles ne peuvent être prises dans un sens absolu, selon toute la rigueur de la lettre, non plus par les protestants que par nous. Il est naturel et ordinaire de dire qu'une chose est donnée à ceux en faveur de qui elle est donnée. C'est ainsi qu'on dit tous les jours que Jésus-Christ a donné les sacrements aux fidèles. Ce n'est pourtant pas à eux qu'il les a directement et immédiatement confiés puisque les protestants croient qu'ils ne peuvent être administrés que par les pasteurs. Mais comme ils sont institués pour les fidèles, on dit fort naturellement qu'ils leur appartiennent. Il en est de même du ministère que des sacrements administrés. Nous disons tous les jours, nous qui croyons que le peuple n'a aucune puissance de faire des pasteurs : Le peuple juif avait un ministère et des cérémonies. Nous disons encore souvent : Le peuple chrétien a reçu un sacerdoce plus parfait. Cette manière de parler marque seulement que le ministère est dans le corps de l'Église pour le peuple fidèle, sans expliquer à qui il appartient d'en disposer. C'est ainsi que nous disons : La nation française a ses rois et son autorité souveraine, c'est-à-dire qu'elle est gouvernée par cette autorité, dont elle ne dispose point; car cette souveraineté est héréditaire. Il est certain que dans l'Église tout est pour les fidèles, et, parmi les fidèles, pour les élus. La question n'est pas de savoir si le ministère est à eux. On sait bien que Dieu ne fait rien que pour eux, que Jésus-Christ n'institue rien qu'en leur faveur et pour leur usage, que tout est à eux, non-seulement le ministère, mais les ministres mêmes. *Tout est à vous*, disait saint Paul[1], *Apollo*, *Céphas*, etc. Dieu a donné à son Église le ministère et les ministres, les

[1] *Enar. in Ps.* CVIII, n° 1; t. IV.
[2] *In Joan. Ev.* tract. CXXIV, n° 5.
[3] *De Bapt.* lib. VII, cap. LI, n° 99; t. IX.

[1] *I. Cor.* III, 22.

clefs et ceux qui en sont les dépositaires : *il a donné des prophètes et des apôtres, des pasteurs et des docteurs*[1]. Tout cela appartient à l'Église, et est renfermé en elle; tout cela est donné au peuple, et lui appartient en propriété pour son usage. Il n'y a rien, ni sur la terre ni dans le ciel, qui n'appartienne aux enfants de Dieu : mais il est question de savoir si ce qui leur est donné, et qui leur appartient par le titre de l'élection éternelle, est dans leurs mains pour en disposer; car une chose peut être à nous, sans que nous ayons droit de la conférer à qui il nous plaît. Il y a le droit d'usage et le droit de dispensation. Le peuple, en tant que peuple, a le droit d'usage pour le ministère; car le ministère n'est institué que pour lui. Les pasteurs, au contraire, en tant que pasteurs, ont le droit de dispensation, et non celui d'usage; car, en tant que pasteurs, ils doivent exercer le ministère, et le conférer à leurs successeurs. Le corps de l'Église composé de pasteurs et de peuple, renferme dans son tout la propriété du ministère en tout sens. Et c'est ainsi que saint Augustin a dit que les clefs avaient été données à l'Église. Elles ont été données à ce tout, c'est-à-dire aux pasteurs, pour les exercer et les confier à leurs successeurs, et au peuple pour en recevoir l'administration salutaire, comme on dit que Dieu a donné les remèdes au genre humain. Il les a donnés aux médecins pour les appliquer selon les besoins, et au reste des hommes pour être guéris par cette application. Les endroits où saint Augustin parle comme nous venons de voir, regardent les donatistes. Il veut seulement leur montrer que les sacrements, quoiqu'ils se trouvent dans toute leur validité chez les méchants, n'appartiennent néanmoins qu'aux bons, et que c'est la véritable Église des élus qui enfante par le baptême jusque dans les sociétés impies et schismatiques qui la condamnent. Par la société des élus à qui appartiennent les sacrements administrés chez les impies, il désigne l'Église catholique, mère de tous les élus.

Sérieusement M. Jurieu a-t-il pu croire que des auteurs catholiques, comme Tostat et d'autres, aient enseigné dans un autre sens que les clefs ont été données à l'Église! On peut juger du sens de saint Augustin par celui de ces auteurs catholiques auxquels M. Jurieu impute pareillement de croire que le ministère des clefs appartient au peuple, et qu'il a droit d'en disposer. Ces auteurs ont pu *penser tout au plus* que les clefs, avec la parole et les sacrements, ont été données d'abord au corps universel de l'Église, afin que les clefs fussent exercées, la parole et les sacrements dispensés par les membres de ce corps qui seraient ordonnés pasteurs. Mais, encore une fois, comment peut-on s'imaginer que l'Église catholique ait souffert, sans user d'aucune censure, que quelques-uns de ses docteurs aient soutenu que le peuple a le droit de faire ses pasteurs; ce qui est renverser toute l'autorité de cette Église, et faire triompher la protestante? Si Richer a dit que les clefs sont radicalement dans le corps de l'Église pour être administrées par les pasteurs, il a prétendu seulement que les clefs sont dans le corps de l'Église comme la vue est radicalement dans le corps humain, quoiqu'elle ne puisse être exercée que par les yeux. C'est ainsi qu'il s'est expliqué lui-même pour prévenir l'objection des protestants. Quoiqu'il suppose donc que les clefs sont radicalement dans le corps de l'Église comme les sensations dans le corps humain, il ne s'ensuit pas de cette comparaison que le peuple puisse faire des pasteurs : tout au contraire, il ne le peut non plus que le corps humain ne saurait se faire de nouveaux yeux et de nouvelles oreilles. C'est par la vie, dont il est la source et la racine, que ces organes exercent leurs sensations. Mais il ne peut par lui-même organiser aucun de ses membres; il ne peut que se servir de ceux qui sont déjà organisés. De même le corps de l'Église, quoiqu'il soit la racine de la vie qui anime ses pasteurs comme ses organes, ne peut s'en faire de nouveaux; il ne peut que se servir de ceux que le Saint-Esprit aura formés par une légitime imposition des mains. On voit bien que cette manière de parler, quoique forcée, n'a rien de commun avec la doctrine des protestants. De plus, la faculté de théologie de Paris n'a jamais voulu l'approuver. Si M. Jurieu insiste encore après l'éclaircissement par lequel nous venons de montrer le sens naturel des paroles de saint Augustin, voici ce qui me reste à lui dire pour trancher sa difficulté. Il est constant que les clefs dont parle saint Augustin ne sont pas seulement celles que les pasteurs exercent dans tous les siècles, mais encore celles que les apôtres ont reçues de Jésus-Christ, et qu'ils ont transmises à leur successeurs; car il n'y a point deux sortes de clefs. Il n'y a que celles que Jésus-Christ donna à saint Pierre, et, en sa personne, à tous les autres pasteurs. Les clefs que les apôtres reçurent appartenaient donc au peuple fidèle, à la société des bons; et saint Pierre, qui les reçut, représentait toute cette société à laquelle les clefs étaient données. Ainsi voilà les clefs et le ministère des apôtres qui appartiennent au peuple. S'ensuit-il que le peuple pût disposer de l'apostolat, et qu'il eût aucune puissance de dégrader des apôtres, ou d'en ériger de nouveaux? Non sans doute. Les docteurs protestants

[1] *Ephes.* IV, 11.

reconnaissent que le ministère des apôtres venait de Dieu, et non des hommes; qu'ils ne tenaient point leur puissance du peuple, mais qu'au contraire ils avaient sur le peuple une puissance établie indépendamment de tout homme. Il est vrai que ces docteurs ajoutent que cette puissance a fini avec le ministère personnel des apôtres, et que leurs successeurs n'ont eu qu'une puissance empruntée du peuple. Mais enfin les voilà obligés à expliquer saint Augustin comme nous l'expliquons sur les clefs. Ces mêmes clefs que les apôtres reçurent, et qu'ils ont transmises à leurs successeurs, sont celles dont saint Augustin dit qu'elles appartiennent au peuple; car il assure que saint Pierre, en les recevant, représentait le peuple même. Pendant qu'elles étaient actuellement entre les mains des apôtres, elles appartenaient donc au peuple, et néanmoins le peuple n'avait aucun droit de les transporter en d'autres mains que celles des apôtres. Il ne faut donc pas que M. Jurieu conclue que le peuple peut maintenant disposer des clefs à cause qu'elles lui appartiennent, puisque ces mêmes clefs appartenaient également au peuple du temps des apôtres, et qu'il n'en avait pourtant pas la disposition. Il faut par nécessité que cet auteur avoue que les clefs étant données pour le peuple, c'est-à-dire pour lui ouvrir le ciel, elles lui appartenaient comme un instrument de son salut. Mais le ministère ou exercice de ces clefs était, en la personne des apôtres, indépendant du peuple, en faveur de qui Jésus-Christ l'avait institué. Ce que M. Jurieu ne peut donc éviter de dire pour expliquer saint Augustin par rapport au temps des apôtres, nous n'aurons qu'à le lui répéter mot à mot pour la suite des siècles. Peut-on expliquer plus naturellement des passages qu'on nous objecte, que de les expliquer, pour tous les temps, comme ceux qui nous les objectent sont obligés eux-mêmes de les expliquer pour certains temps particuliers? N'est-il pas même plus simple et plus naturel de rendre cette explication générale et uniforme, que de vouloir qu'elle soit tantôt bonne et nécessaire, et tantôt absurde?

Nous avons la même remarque à faire sur le sacerdoce d'Aaron. Sans doute ce ministère appartenait au peuple juif, comme le ministère évangélique appartient au peuple chrétien. Il faut avouer néanmoins qu'il n'était pas à la disposition du peuple. Il était attaché, par l'institution divine, à la succession charnelle d'une famille. Que M. Jurieu explique cette institution comme il lui plaira, il faut toujours qu'il avoue que le peuple juif n'avait aucune puissance de transférer ce ministère, quoiqu'il lui appartînt.

Ce que nous avons vu de saint Augustin sur les schismes et sur l'ordination des ministres, qui est un sacrement semblable au baptême, montre évidemment qu'il n'a pu penser, comme les protestants, que les clefs sont à la disposition du peuple. Sa dispute contre les donatistes, bien loin d'être la gloire de l'Église et le triomphe de la vérité, serait un prodige d'extravagantes contradictions. Un seul mot l'aurait confondu, et toute l'Église avec lui. Les donatistes lui auraient dit : Notre peuple était, selon vous, en plein droit de transférer le ministère sans ordination; à plus forte raison a-t-il pu perpétuer l'ancienne ordination dans la confédération qu'il a formée pour vivre dans une discipline plus pure et plus exacte.

Ainsi nous expliquons quelques passages de saint Augustin pour tous les temps, comme M. Jurieu est obligé de les expliquer pour un certain temps; et nous les expliquons naturellement par les principes fondamentaux de toute la doctrine de saint Augustin même, au lieu que M. Jurieu impute à ce Père de s'être contredit comme un insensé.

CHAPITRE XII.

De l'exemple des prêtres de l'ancienne loi.

Il est temps d'examiner les exemples que M. Jurieu cite pour montrer qu'il y a eu des pasteurs sans ordination. Il soutient que le peuple de Dieu ayant toujours donné aux chefs des familles la commission de sacrifier pour tous, ils donnèrent ensuite à Dieu, en sortant d'Égypte, la tribu de Lévi, à la place des premiers-nés. Mais il aurait dû observer que Dieu dit expressément à Moïse : « J'ai pris les Lévites « d'entre les enfants d'Israël pour tout premier-né[1] » Et encore : « Iceux me sont du tout donnés d'entre « les enfants d'Israël. Je les ai pris pour moi, au lieu « de... tous les premiers-nés[2] . » Si le peuple les donne, c'est qu'il consent à l'ordre de Dieu qui les demande, qui les prend, et qui décide par sa vocation expresse. Pour les premiers-nés qui avaient été sacrificateurs jusqu'à Moïse, nous savons qu'ils l'étaient, sans savoir comment. Il paraît seulement que Dieu autorisait leur sacrificature, et nos frères ne sauraient prouver qu'elle leur avait été donnée par le peuple seul sans aucune destination expresse de Dieu. Hâtons-nous d'examiner ce que M. Jurieu soutient touchant les lévites. « La génération char- « nelle, dit-il, faisait tout dans l'ancien sacerdoce; « et par conséquent la consécration et l'ordination « ne faisaient rien, ou ne faisaient que fort peu de « chose. » Dire que *l'ordination ne faisait rien, ou fort peu de chose*, est une manière de parler bien va-

[1] *Num.* III, 12.
[2] *Ibid.* VIII, 16.

gue et bien incertaine. Mais encore, comment prouve-t-il que l'ordination *faisait peu de chose*[1]? Il le suppose, sans se mettre en peine de le prouver. Voici pourtant une espèce de preuve qu'il tâche d'insinuer. « Ces cérémonies, dit-il, dans la suite, s'observaient « quand on le pouvait, mais on omettait sans scru- « pule celles qu'il était impossible de pratiquer, par « exemple l'onction, qui était la principale cérémo- « nie du second temple, parce qu'on n'avait plus de « cette huile sacrée, composée par Moïse, et que les « Juifs ne se crurent pas assez autorisés pour en faire « d'autre. » J'avoue que je ne sais point où est-ce que M. Jurieu a trouvé ce fait qu'il avance. Je ne connais point d'endroit de l'Écriture où il soit rapporté. Je n'ai pu le trouver dans Josèphe, seul historien digne de foi sur ces matières. Peut-être est-ce sur le témoignage de quelque rabbin, que M. Jurieu parle. Mais c'est un témoignage d'une autorité trop douteuse; et peut-être est-ce aussi par cette raison qu'il a supposé le fait, sans oser citer ses témoins. Mais quand ce fait serait véritable, qu'en pourrait-on conclure pour l'inutilité de l'ordination? l'onction était-elle la seule cérémonie? n'y avait-il pas la cérémonie de revêtir solennellement les prêtres de leurs habits, de leur faire mettre les mains sur la tête des victimes, de mettre du sang des victimes à l'oreille droite, au pouce de la main droite et du pied droit de ceux qu'on ordonnait, de leur mettre en main la chair des victimes, avec les pains sacrés; enfin, d'arroser du sang des victimes leurs personnes et leurs habits? Ainsi, quand même la tradition et la nécessité auraient persuadé aux Juifs que l'onction n'était pas essentielle à l'ordination de leurs prêtres, et qu'ils auraient pu la pouvoir omettre lorsque l'huile destinée à cet usage leur manquait absolument, l'ordination aurait été néanmoins essentielle au sacerdoce, et elle aurait consisté dans les autres cérémonies que Dieu avait prescrites. Mais pourquoi conclure comme fait M. Jurieu? « Si dans quelques circonstances de temps, « dit-il, on n'avait pu avoir de bêtes pour faire la cé- « rémonie du sacrifice d'inauguration, l'héritier du « souverain sacerdoce n'aurait pas laissé de se por- « ter pour souverain sacrificateur. » A entendre une décision si ferme, on croirait que M. Jurieu sait, par des témoignages authentiques, que le corps de la synagogue avait prononcé avant lui cette décision. Pour moi, qui ne veux point deviner, je me contente de dire que ce n'est point sur des conjectures, pour des cas qui ne sont jamais arrivés, qu'il faut décider. Il faudrait savoir quelle était la tradition sur ce sacrifice, pour savoir s'il était essentiel à la consécration des prêtres, ou non. Mais enfin, tout cela ne va point à prouver qu'on pût omettre entièrement la cérémonie de consacrer les prêtres. Quoiqu'ils fussent désignés par la génération charnelle, il ne s'ensuit pas que la consécration ne fût point nécessaire. Parmi nous, outre l'élection et la désignation des prêtres et des évêques, il faut encore une consécration. Qui a dit à M. Jurieu que les Juifs ne raisonnaient pas sur la succession charnelle comme nous raisonnons sur les élections et sur les nominations qui désignent des évêques? Enfin, quand même la génération charnelle aurait tout fait pour le sacerdoce dans l'ancienne loi, et que la consécration n'eût été qu'une simple cérémonie (chose dont M. Jurieu ne donnera jamais ombre de preuve), qu'aurait-il gagné? Quand on supposerait que tous les enfants d'Aaron naissaient prêtres de cette alliance charnelle et typique sans avoir besoin d'aucune cérémonie, cette doctrine, tout insoutenable qu'elle est, prouverait seulement que la chair faisait tout dans une alliance charnelle où Dieu avait attaché formellement par sa loi le sacerdoce à la naissance. S'ensuivrait-il que dans l'alliance spirituelle et véritable, où l'Écriture n'attache jamais le sacerdoce qu'à l'imposition des mains des pasteurs, on puisse devenir pasteur sans cette imposition des mains?

M. Jurieu ne se contente pas d'avoir voulu deviner ce qui n'est ni dans l'Écriture ni dans la tradition pour le sacrifice d'inauguration chez les Juifs; il veut encore supposer que « le peuple juif, par l'or- « dre de Dieu, avait remis le droit de la sacrifica- « ture à la famille d'Aaron et à la tribu de Lévi[1]. » C'est pourquoi il conclut en ces termes avec la même certitude que s'il l'avait lu dans la loi : « Aussi est-il indubitable que si dans la famille d'Aa- « ron la race masculine fût venue à manquer, le peu- « ple serait rentré en possession de son droit. » Mais où est donc cette cession de la sacrificature faite par le peuple, que M. Jurieu nous cite avec tant d'assurance? Dieu avait-il besoin de cette cession pour faire des prêtres? Le sacrifice ne lui appartenait-il pas plus qu'au peuple? Puisque c'était son culte, n'était-ce pas à lui qu'il appartenait d'en confier les fonctions à ceux qu'il en voulait honorer? Pourquoi donc ces détours forcés? pourquoi dire que Dieu a commandé au peuple de confier la sacrificature aux enfants d'Aaron, quoique ce commandement ne se trouve ni écrit ni insinué en aucun lieu? et pourquoi ne dire pas naturellement comme nous, selon l'Écriture, que Dieu a confié les fonctions de son culte à ceux qu'il a choisis lui-même? *Nul ne*

[1] *Syst.* p. 585.

[1] *Syst.* p. 585 et 586.

donne à soi-même l'honneur du sacerdoce; mais *c'est celui qui est appelé de Dieu, comme Aaron* [1]. Saint Paul ne dit pas, *c'est celui qui* est appelé des hommes pour exercer leur droit par le commandement de Dieu; mais absolument, et immédiatement *qui est appelé de Dieu.*

Je ne m'étonne pas que M. Jurieu ait eu recours à une explication si éloignée de toute preuve. Il a senti qu'il en avait besoin; il lui a paru trop dangereux de reconnaître que le peuple juif n'avait aucun droit de disposer de son ministère, quoique ce ministère fût pour ce peuple. Cet exemple est trop fort pour le ministère nouveau; l'ancien, qui n'était qu'une ombre de la vérité, a demandé une vocation immédiatement divine : et nous croirions que le ministère de Jésus-Christ ne serait qu'une simple commission du peuple, que chaque confédération, selon sa police, pourrait donner et révoquer à son gré? De telles idées font horreur. M. Jurieu tâche de les adoucir en disant que « le peuple juif, par l'ordre de Dieu, « avait remis le droit de sacrificature à la famille « d'Aaron. » Mais comme il sent aussi qu'il est plus facile de supposer la chose d'un ton de confiance pour les gens qui le croient sur sa parole, que de la prouver, il emploie en cette occasion les termes les plus affirmatifs. « Aussi est-il indubitable, dit-il, que « si dans la famille d'Aaron la race masculine fût « venue à manquer, le peuple serait rentré en posses- « sion de son droit. » Pourquoi chercher des cas que Dieu avait prévu qui n'arriveraient jamais? Si cette défaillance de la race masculine d'Aaron eût dû arriver, Dieu l'aurait prévu, et aurait marqué ce qu'il aurait fallu faire en ce cas pour perpétuer le sacerdoce. Supposé même que Dieu n'eût pas voulu le marquer expressément d'abord dans la loi et dès l'institution du sacerdoce, il aurait dans le temps du besoin suscité des hommes pleins de son esprit qui n'auraient pas décidé d'eux-mêmes, comme M. Jurieu le fait quand il dit : « Aussi est-il indubitable que le « peuple serait rentré dans son droit. » Il aurait suscité des hommes qui l'auraient consulté, et qui auraient attendu sa révélation sur ces cas indécis par la loi, comme Moïse consulta Dieu sur l'héritage des filles de Salphaad, sur l'homme qui amassait du bois au jour du sabbat; et sur plusieurs autres questions, touchant lesquelles il n'y avait rien d'écrit. Quoiqu'elles fussent moins importantes que celle du sacerdoce ne l'eût été, Moïse ne crut pas pouvoir dire : *Il est indubitable.* Au contraire, il douta humblement, et attendit la décision expresse d'en haut.

Si M. Jurieu veut encore revenir à ses premiers-nés qui offraient les sacrifices avant la loi de Moïse, deux choses doivent l'arrêter; l'une, qu'il y a une extrême différence entre le culte de la loi de nature, où les familles étaient libres d'offrir une portion de leurs biens à Dieu par les mains de leur chef auquel ils appartenaient; et un culte public que Dieu institue dans une loi écrite. Ce que les hommes font d'eux-mêmes peut être fait comme ils le jugent convenable; mais ce que Dieu institue solennellement ne dépend point du choix des hommes : tout ce qui leur reste à faire, c'est d'obéir sans raisonner, et de n'outre-passer jamais le pouvoir que l'institution leur accorde.

L'autre remarque à faire est que si les aînés des familles étaient sacrificateurs sous la loi de nature, M. Jurieu n'est point en droit de supposer que cette disposition si sage et si digne de Dieu ne venait pas de lui. Sans doute dans ces temps, où les visions célestes étaient si communes parmi les justes, Dieu avait fait voir qu'il approuvait ce culte; et ce n'est point à nous à en donner des preuves, comme nous en demandons à M. Jurieu de ce qu'il avance : car, quoique nous ayons raison de lui demander des preuves littérales de ce qu'il attribue à la loi écrite par Moïse, il aurait tort de nous demander quelque chose d'écrit pour les circonstances du culte sous la loi de nature, qui n'a jamais été écrite. Enfin il est certain que le détail du culte pratiqué sous cette loi de nature n'étant ni écrit ni connu à notre siècle, M. Jurieu ne peut en tirer aucun avantage.

Pour les prophètes dont les protestants nous opposent le ministère, nous répondons que plusieurs d'entre eux étaient lévites ou prêtres, comme Samuel et Jérémie; et que ceux qui ne l'étaient pas, prouvaient leur ministère extraordinaire par l'accomplissement de leurs prophéties et par leurs miracles. La règle qu'ils donnaient eux-mêmes pour connaître les vrais prophètes, était de voir si leurs prédictions s'accomplissaient. Leurs œuvres toutes divines rendaient témoignage d'eux.

Mais quoiqu'ils eussent une mission si miraculeusement autorisée, ils n'étaient pourtant donnés au peuple que pour l'exhorter et le consoler. Le ministère ordinaire n'était point interrompu. Jamais ils n'entreprenaient de le redresser en faisant de nouveaux prêtres; jamais ils ne songèrent à combattre la doctrine que la synagogue enseignait alors. Ils condamnèrent seulement, de concert avec elle, l'idolâtrie et les autres égarements où beaucoup de particuliers tombaient contre leur propre foi. Que les réformateurs protestants nous montrent une mission aussi miraculeuse que celle des prophètes. Encore faudra-t-il qu'ils se contentent, comme eux,

[1] *Hebr.* v, 4.

de travailler simplement à la réformation des abus, des vices et des erreurs des particuliers, sans contredire le corps de l'Église sur les points de foi, et sans changer l'ancien ministère.

M. Jurieu compte encore un exemple qui nous est contraire : celui de Jésus-Christ et de ses apôtres, qui, n'ayant point reçu l'ordination judaïque, prêchaient dans les synagogues sans que le peuple juif, si cérémonieux, s'y opposât. Mais que veut-il prouver par là ? que les Juifs croyaient que tout particulier pouvait s'ériger en pasteur au préjudice du ministère ordinaire ? Il n'oserait leur imputer cette doctrine. Il doit donc reconnaître que c'était quelque autre raison qui faisait qu'on écoutait Jésus-Christ et ses apôtres dans les synagogues. Pour Jésus-Christ, ses miracles le faisaient regarder comme un prophète. *Un grand prophète,* disaient-ils[1], *s'est élevé parmi nous.* Pour les apôtres, nous ne voyons pas qu'on leur ait indifféremment déféré la parole. Saint Paul et saint Barnabé, qu'on laisse parler[2], avaient quelque chose de particulier. L'un était lévite ; l'autre, nourri aux pieds de Gamaliel, s'était acquis une grande autorité dans les synagogues, et pouvait même être docteur de la loi. Tout cela entre dans la mission ordinaire. Mais n'est-il pas naturel de croire que quand il n'était question que de chercher le sens de l'Écriture, ou de s'édifier les uns les autres par quelque exhortation, le grand prêtre ou le président de la synagogue invitait les personnes éclairées, surtout les étrangers, à communiquer à l'assemblée ce qui les édifiait ? Quel rapport avait cette fonction de charité avec le ministère sacerdotal ? Cet usage convenait fort aux apôtres, dont les miracles et les vertus ne montraient rien que de prophétique et d'extraordinaire. Les peuples en étaient frappés. Les prêtres et les docteurs mêmes voulaient les examiner et les éprouver jusques à ce que la synagogue les eût absolument rejetés. Mais enfin la liberté qu'on leur donna de parler, pour savoir s'ils étaient de vrais prophètes extraordinairement suscités, ne peut montrer qu'on déférât le ministère de la parole, et moins encore celui du sacrifice, à tous ceux qui entreprenaient l'exercice du ministère sacré.

CHAPITRE XIII.

Des exemples de l'histoire ecclésiastique.

M. Jurieu nous objecte qu'à la naissance de l'Église les disciples dispersés « allaient çà et là annonçant la parole de Dieu. Il n'y a pas d'apparence, « ajoute-t-il, que tous ces dispersés eussent reçu « l'ordination. » Remarquez que l'histoire sacrée fait seulement entendre que cette dispersion servit à répandre l'Évangile, parce que les dispersés le publièrent. Elle ne dit pas que tous l'annoncèrent : il suffit qu'un grand nombre d'entre eux l'ait fait. Et comment M. Jurieu sait-il que tous ceux qui le firent n'étaient point ordonnés ? Si on dispersait maintenant dans des pays infidèles les peuples catholiques qui composent nos églises, sans doute nos chrétiens dispersés annonceraient çà et là Jésus-Christ : mais s'ensuit-il que le peuple usurperait la fonction de nos pasteurs ? Non. Cette expression serait véritable dans toute la rigueur de la lettre, pourvu que nos pasteurs, dispersés avec leurs peuples, prêchassent l'Évangile dans les nations infidèles où ils seraient réfugiés. On dit communément : Les catholiques disent la messe tous les jours. Il ne s'ensuit pas que tous les catholiques la disent ; cette expression signifie seulement qu'elle est dite tous les jours chez les catholiques par ceux qui sont prêtres. De plus, comment peut-on nous objecter ce qui est conforme à nos principes et à notre usage le plus vulgaire ? Selon ces principes et cet usage, les simples laïques ont pu annoncer la parole de Dieu dans les lieux où ils se réfugiaient. Il ne faut point être pasteur parmi nous pour catéchiser ; des laïques, et même des femmes, le font tous les jours. On peut encore insinuer la religion dans des conversations familières ; mais ce qui demande, selon nous, l'imposition des mains, c'est la prédication solennelle de l'Évangile dans la célébration des mystères, comme les anciens pasteurs la pratiquaient : c'est le ministère de la parole joint à l'administration des sacrements. Ce ministère, composé de toutes ses fonctions, était-il exercé par les chrétiens dispersés dont parle M. Jurieu ? Demandons-le à M. Jurieu lui-même. « Nous « ne savons, dit-il, s'ils administrèrent des sacrements. Peut-être ne le firent-ils pas. » Puisqu'il n'en sait rien, pourquoi donc ose-t-il opposer des faits si vagues et si incertains, selon lui-même, à des preuves si précises et si convaincantes que nous donnons de notre doctrine ? Après cela, M. Jurieu n'allègue plus contre nous que les exemples tirés du sixième livre de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe. Voici le premier fait qui y est rapporté. C'est Origène dont il est question. *Mais comme alors,* dit l'historien[1], *il demeurait à Alexandrie, il vint* un homme de la profession militaire qui rendit, de la part d'un prince arabe, des lettres à Démétrius,

[1] *Luc.* VII, 16.
[2] *Act.* XIII, 15.

[1] EUSEB. *Hist. eccles.* lib. VI, cap. XIX.

évêque de ce diocèse, et à celui qui était alors président de l'Égypte. Il demandait qu'on lui envoyât Origène en grande diligence pour lui communiquer sa doctrine. C'est pourquoi Origène, étant envoyé par eux, alla en Arabie. Peu de temps après, ayant achevé ce qui faisait le sujet de son voyage, il revint à Alexandrie. Remarquez qu'Origène tenait en ce temps-là une fameuse école pour le christianisme, où il instruisait les païens, et surtout les philosophes qui voulaient connaître nos mystères. Il se servait des arts et des sciences des Grecs pour faire entendre les saintes lettres, et pour mieux attirer les païens. Il dit même, dans une épître rapportée par Eusèbe, que Pantænus et Héraclas avaient pratiqué la même chose. Héraclas quitta l'habit ordinaire pour porter le manteau de philosophe. « Il le « porte encore maintenant, dit Origène dans cette « épître, et il ne cesse de lire selon ses forces, avec « grand soin, les livres des gentils. » Quand Eusèbe veut exprimer la fonction d'Origène, il ne dit pas qu'il célébrait les mystères à l'autel, ni qu'il paissait le troupeau, expressions ordinaires en ces temps-là pour marquer les fonctions des pasteurs; mais il dit seulement qu'il faisait les catéchèses, et il appelle le lieu où il faisait ses instructions, *son école*[1]. C'est ainsi que parle l'original grec, et la version même de Wolfang Musculus, docteur protestant. Eusèbe ajoute que les auditeurs qui étaient dans cette école étaient divisés en deux espèces de classe. Origène choisit « parmi ses amis Héraclas, « qui, outre la connaissance des Écritures, était « encore versé dans l'éloquence et dans la philoso- « phie, et il le chargea de ceux qui commençaient à « s'instruire. » Pour lui, il prit ceux qui étaient plus « avancés. » En tout cela, vous ne voyez qu'un catéchiste et un professeur de théologie. Avons-nous jamais dit qu'il fallût recevoir l'imposition des mains pour catéchiser, et pour tenir publiquement une école chrétienne? Alors Origène, dont la réputation volait en tous lieux, est demandé par un prince arabe. C'est pour faire chez lui ce qu'il faisait dans son école d'Alexandrie. Il n'est question que de raisonner en philosophe pour persuader la philosophie chrétienne, comme on parlait. Eusèbe ne dit pas que l'Arabe demandait Origène pour être son pasteur et pour dresser chez lui une église; c'est seulement quelques conversations passagères qu'il cherche pour s'éclaircir. S'il eût été question de dresser une église, on aurait envoyé avec Origène des prêtres égyptiens. Cela était facile; et M. Jurieu n'oserait dire qu'on employât anciennement, dans le ministère, des hommes qui n'étaient point ordonnés, lorsqu'on en avait qui l'étaient. Ce n'est donc qu'un voyage pour des conversations particulières sur la religion, que l'Arabe demande d'Origène; comme nous voyons d'ailleurs dans Eusèbe que cet homme célèbre fut demandé par Mammée, mère de l'empereur Alexandre, quoiqu'il ne fût pas question de lui faire exercer les fonctions de pasteur dans Antioche où elle était. Ce qui cause l'illusion des protestants en cette matière, c'est qu'ils regardent parmi eux l'instruction presque comme étant l'unique fonction des pasteurs; d'où ils concluent que ceux qui ont instruit sans ordination ont été pasteurs : mais ils devraient considérer que dans l'ancienne Église, aussi bien que dans la nôtre, ce qui marque le plus dans le caractère pastoral, c'est la célébration des mystères et l'administration des sacrements. Eux-mêmes, malgré leur prévention, sont encore dans cet usage; car, selon leur discipline, les sacrements ne sont administrés que par les pasteurs, au lieu que l'instruction de leurs peuples est souvent confiée à des personnes qui n'ont point le ministère sacré. Ils ont des maîtres et des maîtresses d'écoles, des lecteurs, des professeurs de théologie, qui sans ordination enseignent la religion. Leurs proposants même, sans être pasteurs, font dans leurs temples des propositions publiques qui sont de véritables sermons.

Il est vrai qu'Origène sortant de l'Égypte, et étant allé à « Césarée de Palestine, fut prié par les évê- « ques de ce lieu de parler devant l'assemblée pu- « blique, et d'expliquer les divines Écritures, quoi- « qu'il n'eût point encore reçu l'ordination de « prêtre. Alexandre de Jérusalem, et Théoctiste de « Césarée, écrivant à Démétrius d'Alexandrie, tâ- « chent de justifier cette conduite en ces termes : « Il a ajouté aussi, dans sa lettre, qu'on n'a jamais « ouï dire, et qu'il n'est jamais arrivé, que des laï- « ques aient parlé dans l'église en présence des évê- « ques. Nous ne savons comment il a dit ce qui « manifestement n'est pas véritable, puisqu'on en « trouve qui, ayant le talent d'édifier les frères, et « étant exhortés par les évêques à instruire le peu- « ple, ont enseigné ainsi dans l'église. C'est ainsi « qu'à Larande Évelpis fut prié par Néon; à Icône, « Paulin par Celse; à Synade, Théodore par Atticus : « c'est-à-dire par nos bienheureux frères. Il est vrai- « semblable que cela s'est fait en d'autres lieux que « nous ne connaissons pas[1]. »

Quelle est cette action que les deux évêques veulent justifier à Démétrius? C'est qu'Origène avait ex

[1] EUSEB. *Hist. eccles.* lib. VI, cap. XIV et XV.

[1] EUSEB. *Hist. eccles.* lib. VI, cap. XIX.

pliqué l'Écriture en public, devant les évêques, quoiqu'il ne fût point prêtre; c'est de quoi on se plaignait. Il n'est pas question de savoir si Origène laïque pouvait expliquer les Écritures en public; Démétrius lui-même les lui avait fait expliquer à Alexandrie dans une école publique : mais ce qui causait ce grand scandale, était qu'un laïque eût *enseigné dans l'église en présence des évêques.* Voilà ce que la lettre d'accusation appelait une chose *inouïe, et qui n'était jamais arrivée.* On voit donc bien que les instructions qu'Origène avait faites jusqu'alors dans son école de catéchisme à Alexandrie, sous l'autorité de Démétrius, n'étaient pas des fonctions de prêtre et de pasteur, puisque Démétrius était si éloigné de tolérer une telle entreprise; et que s'il l'avait tolérée, les évêques de Palestine lui eussent cité son propre exemple, bien plutôt que celui des églises de Larande, d'Icône et de Synade. Le désordre dont on se plaignait était qu'Origène eût fait ses leçons ou catéchèses en Palestine, dans l'église, en présence des évêques. Le respect du caractère épiscopal faisait que la parole leur était réservée dans les assemblees où ils se trouvaient, et que les prêtres mêmes ne parlaient pas d'ordinaire en leur présence. Il paraissait encore bien plus indécent qu'un laïque eût catéchisé devant eux en pleine église. Il n'était pas question de savoir si ce laïque était devenu pasteur sans ordination : on trouvait seulement que, demeurant toujours laïque, il avait fait une fonction qui était indécente par rapport au lieu et aux personnes en présence de qui il l'avait faite. Maintenant une telle action n'aurait rien d'irrégulier selon notre discipline : car tous les jours nos meilleurs évêques font faire devant eux des catéchismes et des instructions par des maîtres d'école qui sont laïques, et même par des maîtresses d'école. Mais enfin, sans décider la question que les évêques de Palestine traitent avec Démétrius, il est manifeste que ni l'exemple d'Origène, ni les autres d'Évelpis, de Paulin et de Théodore, ne montrent point que le ministère puisse être donné à un laïque sans ordination. M. Jurieu n'oserait dire que dans ces siècles on donnât hors de toute nécessité le ministère sans ordination à des laïques, pendant que toutes les églises étaient remplies de saints ministres bien ordonnés. Telles étaient les églises dont nous parlons. Bien loin d'être dans ces cas extrêmes, où, faute de pasteurs ordonnés, on serait tenté de confier le ministère à des laïques, c'étaient les évêques mêmes de ces églises qui faisaient parler des laïques en leur présence. M. Jurieu voudrait-il conclure de là qu'on peut transférer le ministère sans ordination à des laïques, lors même qu'il est dans les mains des pasteurs saints et bien ordonnés? Non, sans doute. Autrement, que signifieraient ces paroles de sa Confession de foi : « Nous croyons que nul ne se doit « ingérer de son autorité propre pour gouverner « l'Église, mais que cela se doit faire par élection, en « tant qu'il est possible, et que Dieu le permet; laquelle « exception nous y ajoutons notamment pour « ce qu'il a fallu quelquefois, et même de notre « temps (auquel l'état de l'Église était interrompu), « que Dieu ait suscité gens d'une façon extraordinaire « pour dresser l'Église de nouveau, qui était « en ruine et désolation [1] ? » Non-seulement des paroles si claires, mais encore l'intérêt de maintenir l'autorité des pasteurs protestants, doit faire avouer à M. Jurieu que le ministère ordinaire, fondé sur l'élection et sur l'imposition des mains, *est sacré et inviolable,* excepté les cas extrêmes de ruine et de désolation où Dieu suscite *gens d'une façon extraordinaire* pour dresser l'Église de nouveau. Ce n'est point cette extrémité qui fit parler Origène dans la Palestine, ni Évelpis à Larande, ni Paulin à Icône, ni Théodore à Synade. Ces églises avaient leurs évêques qui faisaient parler ces catéchistes : elles fleurissaient en doctrine et en sainteté. Pourquoi donc supposer qu'on y aurait troublé le ministère ordinaire, qui est *sacré et inviolable,* hors des cas extrêmes, selon la réforme? Ne voit-on pas que les protestants eux-mêmes, selon leurs principes, ne peuvent éviter de dire, comme nous, que ces évêques avaient seulement, contre la coutume, fait faire ces catéchismes ou catéchèses par des laïques devant eux et dans l'église? Comme cette fonction ressemblait trop à celle des pasteurs, quoiqu'elle eût dans le fond des différences essentielles, on en fut scandalisé : la lettre d'accusation assura qu'on n'avait jamais ouï dire et qu'il n'était jamais arrivé rien de semblable. Cette expression un peu trop générale signifie en gros que cette conduite était contraire au torrent de la discipline, et on en doit conclure tout au moins qu'il était extraordinairement rare qu'on prît cette liberté. Aussi voyons-nous qu'Alexandre et Théoctiste, qui cherchent à justifier leur propre conduite en justifiant celle d'Origène, se contentent de dire qu'ils ne sont pas sans exemples pour excuser ce fait. Ils disent *qu'il est manifeste qu'on en trouve.* Ils en citent trois. Puis ils finissent en disant : *Il est vraisemblable que cela s'est fait en d'autres lieux que nous ne savons pas.* Pourquoi donc M. Jurieu, qui sans doute a lu l'original, ose-t-il dire : « Il prêcha « en présence des évêques, et les évêques assurent « que c'est la coutume de faire prêcher les laïques

[1] *Article* XXIX.

« devant le peuple. » Il n'est point parlé là de prédication, mais seulement des catéchèses ou leçons sur l'Écriture que faisait Origène, et qui étaient bien différentes des prédications solennelles des pasteurs au milieu des mystères. M. Jurieu dit que les évêques *assurent que c'est la coutume*, et Eusèbe écrit au contraire que les évêques ont dit seulement : *Il est vraisemblable que cela s'est fait en d'autres lieux que nous ne savons pas.* Ainsi un homme préoccupé tourne tout à son sens, et croit voir dans les livres ce qui n'y est pas : il prend une vraisemblance pour une certitude ; et la conjecture qu'une chose se fait peut-être en quelques endroits inconnus, pour une coutume constante et manifeste des églises.

Nous pourrions nous arrêter ici, puisque les exemples cités par M. Jurieu ne vont pas plus loin. Mais comme du Moulin, dans son traité *de la vocation des Pasteurs*, et ensuite M. Claude, en ont cité d'autres, il ne sera pas inutile de les parcourir : car rien ne montre mieux la force de nos preuves, que la faiblesse de celles que nos adversaires ont ramassées avec tant de soin.

Théodoret, après Rufin, rapporte « qu'un Tyrien « ayant pénétré jusqu'au fond des Indes pour con« naître la philosophie des nations étrangères, » périt par la cruauté des barbares. Ses deux neveux qui étaient avec lui, nommés Ædésius et Frumentius, furent menés au roi du pays. Ils gagnèrent sa confiance, et gouvernèrent sa maison. « Après la mort « du roi, son fils les aima encore plus qu'il n'avait « fait. Comme ils avaient été élevés dans la piété, « ils exhortaient les marchands lorsque quelques« uns, selon la coutume romaine, étant arrivés, « voulaient s'assembler, et célébrer les cérémonies « sacrées[1]. » Voilà les paroles de Théodoret, traduites sur le grec à la lettre. Mais celles de Rufin, qui est l'original de cette histoire, déterminent le sens de ces paroles qui pourrait être équivoque. Il dit qu'ils exhortaient les marchands à « faire en chaque lieu « des assemblées où ils se trouvassent pour prier se« lon la coutume romaine[2]. » Enfin les deux frères demandent au roi, pour récompense de leurs services, de retourner en leur patrie. Ils l'obtiennent. Ædésius revient à Tyr où il demeure. Frumentius, plus détaché de sa famille, va trouver Athanase, évêque d'Alexandrie, et lui représente combien les Indes étaient disposées à voir la lumière spirituelle. « Et qui est « plus propre que vous, lui répondit Athanase, à dis« siper leurs ténèbres? Il lui communiqua la grâce « pontificale, et l'envoya pour cultiver cette nation. » Voilà cette histoire si célèbre parmi les protestants.

[1] RUFIN. *Hist.* lib. I, cap. IX, édit. Basil. 1611.
[2] THEOD *Hist. eccles.* lib. I, cap XXIII.

Qui ne s'attendrait d'y trouver que ces deux frères prêchaient et administraient les sacrements? Non; il est dit seulement qu'ils exhortaient les marchands romains à s'assembler pour faire les prières chrétiennes. Comment prouvera-t-on qu'ils administraient la cène et faisaient les autres fonctions réservées aux seuls pasteurs? De plus, qui a dit aux docteurs protestants que ces marchands romains n'avaient point avec eux quelque prêtre? le zèle des deux frères pour les exhorter n'en est point une preuve, car les laïques parmi nous exhortent tous les jours fraternellement d'autres laïques qui ont leurs pasteurs. Il est vrai qu'il paraît que les Indiens n'avaient point de prêtres fixes parmi eux, jusqu'à ce que Frumentius fût renvoyé dans leur pays par saint Athanase avec la grâce pontificale. Mais les marchands romains qui passaient sur leurs côtes, pour le commerce, pouvaient en avoir dans leurs vaisseaux. Remarquez que l'objection se tourne en preuve pour nous contre l'église protestante. Frumentius, dit l'historien, *quitte sa famille, et méprise tant de mers à traverser.* Il retourne aux Indes; mais c'est Athanase qui l'envoie, et qui lui communique avant son départ la *grâce pontificale.* Voilà ce que c'est que l'ordination. Ce n'est pas une simple cérémonie; c'est cette même grâce que l'imposition des mains de l'Apôtre avait répandue sur Timothée, qui passe encore d'Athanase sur Frumentius. Imposer les mains, et communiquer la grâce du ministère, c'est la même chose dans le langage chrétien.

Du Moulin n'avait garde d'ajouter ce que Théodoret rapporte immédiatement après cette histoire[1] : C'est qu'une femme chrétienne, captive chez les Ibériens, obtint de Dieu, par sa pénitence, les *dons apostoliques*, c'est-à-dire, en ce lieu, le don des miracles. Par ses miracles, elle engagea le roi de cette nation à faire bâtir un temple au vrai Dieu. Le temple étant bâti, *il manquait de prêtres.* Cette femme persuada au roi d'en envoyer demander à l'empereur romain. C'était Constantin, qui lui envoya un prédicateur de la foi revêtu de la *dignité pontificale.* Vous voyez que ce nouveau peuple ne se croit point en droit de faire lui-même des pasteurs; il attend que le ministère lui vienne de la source divine, par le canal de la succession. Cette femme même, qui était manifestement inspirée comme les prophètes, et qui avait les dons apostoliques, bien loin de fonder cette église sur son ministère extraordinaire et miraculeux, a recours au ministère successif. Si on eût cru et s'il eût été

[1] *Hist.* lib. I, cap. XXIV.

libre de penser que le peuple peut faire des pasteurs dans les besoins pressants, sans doute on aurait cru que ce cas était arrivé alors. La distance des lieux, l'incertitude d'obtenir des prêtres de l'empereur, l'inconvénient de retarder l'œuvre, et de priver des sacrements dans cette attente tous ceux qui étaient disposés au christianisme; le péril de voir les esprits du peuple, et celui du roi même, changer avant que les prêtres de l'empire arrivassent; tout cela devait presser cette femme, et l'engager à faire des pasteurs du pays. Cependant rien ne l'ébranle; elle envoie demander des prêtres, et il paraît qu'on ne pensait seulement pas qu'on n'en pût avoir autrement que par l'imposition des mains des anciens pasteurs.

Tout le monde comprendra facilement qu'il faut entendre de même ce que firent l'armurier Maturien et l'esclave Saturnien [1], qui annoncèrent l'Évangile aux Maures pendant leur captivité. Du Moulin avoue *qu'après avoir avancé l'ouvrage*, ils firent *venir à leur secours des prêtres du territoire de l'empire romain*. Tout cela montre seulement qu'ils parlèrent de Jésus-Christ aux barbares, qu'ils leurs inspirèrent la foi par leurs conversations et par leurs exemples, chose que nos laïques doivent toujours s'efforcer de faire dans les occasions. Mais je prie tous les protestants équitables de comparer ces deux artisans que du Moulin nous objecte, avec les deux laïques qui fondèrent, au siècle passé, leurs deux églises de Paris et de Meaux [2]. Les uns font connaître Jésus-Christ au peuple barbare qui les tient captifs; et il ne paraît point qu'ils aient prêché solennellement ni administré les sacrements; au contraire, quand les Maures sont disposés à croire, ces deux laïques appellent des prêtres pour dresser l'Église, et pour exercer le ministère; au lieu que les deux laïques de la réforme protestante, non-seulement instruisent et préparent les esprits, mais encore prêchent, administrent les sacrements, s'érigent ouvertement en pasteurs, et dressent leurs églises.

N'est-il pas étonnant que parmi tant d'exemples de l'antiquité que la réforme emploie, il ne s'en trouve aucun qui attribue aux laïques, dans les cas extrêmes, aucune fonction au delà de celles que nous permettons nous-mêmes tous les jours aux laïques, et qu'il ne paraisse jamais de pasteur reconnu pour tel en aucun lieu sans ordination?

Grotius, écrivant sur cette matière contre M. de de l'Aubépine, évêque d'Orléans, allègue quelques autres monuments de l'antiquité : il rapporte le premier canon du concile d'Ancyre, qui veut que les *diacres qui ont sacrifié* dans la persécution, *et ensuite combattu* pour réparer leur faute, *conservent leur honneur, excepté qu'ils s'abstiendront de tout sacré ministère*, ou (si on veut le traduire ainsi) *de tout ministère sacerdotal, d'offrir le pain ou le calice, ou de prêcher*.

Il est manifeste que ce *ministère sacré ou sacerdotal* n'est que celui de servir le prêtre à l'autel. Le diacre est le ministre sacerdotal, c'est-à-dire du prêtre ou du pontife. Nous avons vu, par saint Cyprien, que le diacre offrait au peuple le *pain* et le calice. Ainsi il faut conclure que ce terme *d'offrir* signifie souvent la simple distribution de l'eucharistie. Voilà des diacres auxquels, après leur chute, on conserve leur rang, à condition néanmoins qu'ils ne serviront à l'autel ni ne prêcheront.

Grotius, ajoute un canon du premier concile d'Arles, qui dit : « Pour les diacres que nous avons appris « qui offrent en plusieurs lieux, il a été jugé que cela « ne se doit nullement faire [1]. » Je veux bien supposer avec cet auteur, contre toute vraisemblance, qu'il s'agit dans ce canon de la consécration réservée au seul prêtre. Si quelques diacres avaient commencé à se l'attribuer témérairement, s'ensuit-il qu'ils pussent le faire? La défense expresse du concile, qui condamne sans modification cette entreprise, servira-t-elle de titre pour l'autoriser?

Il rapporte encore un canon de Laodicée, qui assure *qu'il ne faut pas que les sous-diacres donnent le pain ou bénissent le calice*; c'est-à-dire qu'ils ne doivent usurper ni la fonction des diacres pour distribuer l'eucharistie, ni celle de donner des bénédictions, qui est une action de supériorité. Si on veut que cette bénédiction soit la consécration, il s'ensuivra seulement qu'on a défendu aux sous-diacres d'envahir le ministère des prêtres.

Il se sert aussi d'un canon du concile *in Trullo*, qui dit : « Si le laïque s'est fait lui-même participant « des sacrés mystères en présence du prêtre ou du « diacre, qu'il s'abstienne pendant une semaine [2]. » L'eucharistie qu'on se donnait soi-même chez soi, comme nous l'avons dit, ne devait être reçue dans les assemblées que des mains des prêtres ou diacres.

N'oublions pas l'exemple de sainte Pétronille, qu'il tire du Martyrologe. En voici les paroles : « Les mys- « tères de l'oblation du Seigneur étant célébrés, elle « rendit l'esprit aussitôt qu'elle eut reçu le sacrement « de Jésus-Christ. » Est-il dit que ce fut sainte Pétro-

[1] VICT. Vitens. Ep. *De Persec. Vandal.* lib. I, n° 10.
Ces deux confesseurs sont nommés *Martinianus* et *Saturnianus* dans les éditions les plus correctes de l'ouvrage de Victor de Vite. (*Édit. de Vers.*)
[2] *Hist. de Bèze.*

[1] *Concil. Arel. can.* XV. Conc. t. I, p. 1428.
[2] *Concil. Trull. can.* LVIII. Conc. t. VI, p. 1168.

nille qui célébra les mystères? Non; il est dit seulement qu'elle reçut le sacrement. N'ajoutons point aux actes ce qui n'y est pas. Supposons même, ce qui est d'ailleurs certain par saint Cyprien, qui est que les prêtres allaient célébrer les mystères dans les prisons pour les confesseurs.

Qu'il est consolant pour l'Église catholique de voir un aussi savant homme que Grotius réduit à des preuves si faibles lorsqu'il veut combattre notre doctrine!

CHAPITRE XIV.

De l'élection des pasteurs.

Pour montrer que l'ordination n'est qu'une cérémonie, et que c'est l'élection qui fait les pasteurs, M. Jurieu dit : « Quand deux actions concourent « dans un établissement, celle qui est fondée sur « un droit naturel est proprement de l'essence; et « celle qui est de droit positif, et qui n'est qu'une « cérémonie, ne peut être essentielle [1]. » D'où il conclut que l'élection, qui selon le droit naturel appartient au peuple, est la seule essentielle à l'établissement des pasteurs. Mais, outre que nous avons déjà montré que l'ordination seule fait les pasteurs, je vais lui montrer encore que sa preuve, quand même elle ne serait point contredite, ne conclut rien pour lui. Laissons donc pour un moment l'ordination : attachons-nous à l'élection seule. Si M. Jurieu ne prouve que l'élection appartient au peuple il n'aura rien prouvé. Cependant, au lieu de le prouver exactement, il le suppose comme une vérité manifeste dans saint Cyprien, à cause qu'il y est parlé des suffrages du peuple dans les élections.

Mais M. Jurieu veut-il de bonne foi apprendre, de saint Cyprien même, ce que signifie le mot de *suffrage?* C'est dans l'épitre LV, à Corneille, que ce Père parle de sa propre élection. Ses paroles serviront de réponse à M. Jurieu. « Les hérésies et les « schismes ne naissent point d'ailleurs que de ce « qu'on n'obéit pas au pontife de Dieu, et qu'on « ne pense point qu'il ne peut y avoir en chaque « temps dans une église qu'un seul évêque et un « seul juge vicaire de Jésus-Christ. Si, selon les « préceptes divins, tous les frères lui obéissaient, « personne n'entreprendrait rien contre l'assemblée « des pasteurs; personne, après le jugement de « Dieu, après le suffrage du peuple, après le con« sentement des évêques, ne voudrait se faire le « juge, non pas de l'évêque, mais de Dieu même; « personne, en rompant l'unité de Jésus-Christ, ne « déchirerait l'Église; personne, par complaisance « pour soi-même et par enflure de cœur, ne for« merait dehors et séparément une nouvelle héré« sie, si ce n'est toutefois que quelqu'un ait assez « de témérité sacrilége et d'égarement d'esprit pour « penser que l'évêque soit établi sans le jugement « de Dieu. » Il ajoute, en parlant de lui-même : « Quand un évêque a été substitué en la place du « défunt, quand il a été choisi en paix par le suf« frage de tout le peuple, quand il est protégé par « le secours de Dieu dans la persécution, qu'il est « fidèlement joint à tous ses collègues, et que pen« dant quatre années d'épiscopat il a été connu de « son peuple. » Vous voyez que saint Cyprien, pour montrer que son élection a été légitime, représente d'abord le jugement de Dieu : puis il ajoute qu'elle a été paisible, agréée du peuple, approuvée par les évêques voisins; que sa constance dans la persécution, et l'intégrité de ses mœurs reconnue de tout le peuple pendant quatre ans, ôtent tout prétexte aux schismatiques de le déposer pour élire un nouvel évêque. Ainsi le suffrage du peuple, qui ne signifie tout au plus que son consentement, est mis, avec plusieurs autres circonstances que M. Jurieu ne regarde pas lui-même comme nécessaires à une élection.

Il faut encore montrer à M. Jurieu quelle idée saint Cyprien donne de ce suffrage du peuple dans les autres épîtres qu'il a citées contre nous. La trente-troisième est écrite aux prêtres, aux diacres de Carthage, et à tout le peuple, sur l'ordination d'Aurélius. L'évêque absent l'avait ordonné lecteur sans les en avertir. « Mes très-chers frères, leur dit-il, « nous avons accoutumé, dans les ordinations du « clergé, de vous consulter auparavant; mais il ne « faut point attendre le témoignage des hommes « quand les suffrages divins les préviennent, etc. « Sachez donc, mes très-chers frères, qu'il a été or« donné par moi, et par mes collègues qui étaient « présents. » Qu'on ne nous dise point que ce n'était qu'une ordination de lecteur. A l'occasion d'un lecteur ordonné, saint Cyprien parle généralement et sans restriction de toutes les ordinations du clergé. Remarquez qu'il ne dit pas, *nous sommes obligés de compter vos suffrages;* mais seulement, *nous avons accoutumé de vous consulter*. Ce n'était donc qu'une coutume de l'Église, qui use toujours d'une conduite douce pour faire aimer son autorité. Et quand on demandait le suffrage du peuple, on ne faisait que *le consulter*. Mais encore, pourquoi le consultait-on? C'est, dit saint Cyprien, qu'on *attendait les témoignages humains*. Vous voyez que cette consultation se réduisait à s'assurer des

[1] *Syst.* p. 578.

mœurs de l'élu par le témoignage du peuple; et que saint Cyprien, après avoir appelé le suffrage du peuple *les témoignages humains*, ajoute qu'il n'a pas été nécessaire de les attendre, parce que les suffrages divins ont précédé : c'est-à-dire, ou que ce Père avait eu une révélation particulière sur ce choix comme il en avait souvent sur les affaires de l'Église, ou qu'il avait assez reconnu la vocation divine sur Aurélius par sa constance dans le tourment et par l'intégrité de ses mœurs.

Dans l'épître XXXIV, ce Père parle avec la même autorité sur une semblable ordination de Célerin. Si M. Jurieu méprise ces élections de lecteurs, je le prie de remarquer que saint Cyprien choisit à la fin de cette épître ces deux lecteurs avec la même autorité pour les élever au sacerdoce. *Au reste, sachez*, dit-il, *que je les ai déjà désignés pour les honorer du sacerdoce*. Il ajoute qu'ils recevront dès ce jour-là les mêmes distributions que les prêtres; et qu'il *les fera asseoir avec lui, lorsqu'ils auront atteint un âge plus mûr*. Ainsi ce n'est point une désignation vague et incertaine; c'est un choix fixe et déterminé qui commence à s'exécuter sans attendre l'avis du peuple, et auquel il ne manque rien pour être une véritable élection. C'est encore ainsi que saint Cyprien manda au clergé de Carthage[1] de recevoir au rang des prêtres Numidicus qu'il a élevé au sacerdoce. *Quand je serai présent*, ajoute-t-il, *il sera encore élevé à une plus grande fonction*, c'est-à-dire à celle de l'épiscopat. Vous voyez que le peuple n'est pas seulement consulté. Ainsi, lorsque saint Cyprien assure qu'il ne veut rien faire que par l'avis du clergé, et même du peuple, c'est qu'il veut profiter des avis de tous; c'est qu'il veut, par cette condescendance paternelle, faire aimer son autorité : mais il se réserve, comme il paraît par ces exemples, de décider seul quand il le juge convenable. Enfin l'assurance qu'il donne, de n'agir point d'ordinaire sans consulter, montre qu'il veut bien suivre une règle à laquelle il n'était pas assujetti en rigueur; et au contraire les cas où il décide seul font assez voir qu'il avait le droit de le faire.

M. Jurieu n'a rien dit de l'épître LXVIII du même Père; mais comme il pourrait s'en servir dans la suite, il n'est pas inutile de lui montrer combien elle est contraire à ses sentiments. Elle est écrite au clergé et au peuple fidèle d'Espagne, sur Basilide et Martial, qui, étant tombés pendant la persécution, avaient été déposés. On avait ordonné Sabin et Félix en leur place. Voici les paroles dont il semble d'abord que les protestants pourraient tirer quelque avantage : « Le peuple obéissant aux préceptes « divins, et craignant Dieu, peut se séparer de son « pasteur qui pèche, et ne doit pas prendre de part « aux sacrifices d'un prêtre sacrilége; principale- « ment puisqu'il a le pouvoir, ou de choisir de dignes « pasteurs, ou d'en refuser d'indignes : ce que nous « voyons qui vient de l'autorité divine. » Jusque-là, qui ne croirait que saint Cyprien a jugé, comme les protestants, que les élections des pasteurs dépendent absolument du peuple? Mais cet exemple doit montrer combien il est facile de se tromper sur les sentiments des auteurs, quand on s'arrête à des passages qui semblent formels, et qu'ils sont détachés de la suite. Il faut se souvenir qu'il n'est question dans cette épître que de montrer, non au peuple seul, mais au clergé et au peuple ensemble, qu'ils peuvent abandonner un pasteur légitimement déposé pour sa chute, et en la place duquel un autre aura été mis par une ordination canonique. La suite lève toute équivoque. « Principalement, dit saint Cyprien, « puisque le peuple a le pouvoir de choisir de dignes « pasteurs ou d'en refuser d'indignes. Ce que nous « voyons qui vient de l'autorité divine qui a voulu « que le pasteur fût choisi en présence du peuple « aux yeux de tout le monde, et qu'il fût reconnu di- « gne et capable par le jugement et par le témoignage « public, comme le Seigneur, dans les Nombres, « commanda à Moïse, disant : Prenez Aaron votre « frère, et Éléazar son fils.... Dieu commande d'é- « tablir le prêtre devant toute la synagogue, c'est- « à-dire qu'il fait entendre que les ordinations de « pasteurs ne doivent se faire qu'avec la connaissan- « ce du peuple assistant, afin que, le peuple étant « présent, on découvre les crimes des méchants, « et on publie les vertus des bons, et que l'ordina- « tion soit juste et légitime, étant examinée par « le suffrage et le jugement de tous. » Il ajoute : « Ce « qui se faisait avec tant de soin et de précaution, « le peuple étant assemblé, de peur que quelque in- « digne ne se glissât dans le ministère de l'autel ou « dans la place épiscopale.... C'est pourquoi il faut « observer, selon la tradition divine et l'usage apos- « tolique, ce qui s'observe chez nous et presque « dans toutes les provinces, que, pour bien faire « une ordination, les évêques de la province qui « sont voisins s'assemblent devant le peuple à qui « on doit ordonner un pasteur; et que l'évêque soit « élu en présence du peuple, qui connaît parfaite- « ment la vie d'un chacun, et qui a observé leur « conduite. C'est ce que nous voyons qui a été fait « chez vous dans l'ordination de notre collègue « Sabin, etc. »

Il est manifeste que ce Père ne représente cette convocation du peuple que comme une coutume

[1] *Epist.* XXXV.

de la part des églises; et non pas comme une loi essentielle, suivie partout sans exception : l'exemple qu'il apporte de l'ordination d'Éléazar montre combien il était éloigné de penser que la présence du peuple lui donnât le droit d'élire, puisque les Israélites ne furent que les simples spectateurs de la transmission du père au fils, d'un ministère que Dieu avait rendu successif et indépendant de toute élection. Il dit sans cesse qu'il faut appeler le peuple par *précaution*, pour s'assurer par son témoignage des mœurs de ceux qu'on élit.

Enfin il montre que toutes ces précautions ont été observées pour Sabin, afin de donner plus d'autorité à son ordination; et d'engager plus fortement le peuple, ébranlé par les artifices du pasteur déposé, à reconnaître toujours le nouveau pasteur dont il avait prouvé lui-même l'élection.

En voilà assez pour montrer que le droit d'élection réside, selon saint Cyprien, dans le corps des pasteurs et que les peuples n'y sont admis que comme témoins que l'on consulte en esprit de paix et d'union. C'est pourquoi, quand même l'élection ferait l'essence de l'établissement des pasteurs, ils ne tiendraient point leur ministère du peuple; et ainsi l'autorité que M. Jurieu emploie contre nous se tournerait encore contre lui.

CHAPITRE XV.

Suite sur l'élection des pasteurs.

M. Jurieu nous cite quatre chapitres tirés de la dist. LXIII du décret de Gratien, sans en rapporter aucune parole. Mais nous avons autant d'intérêt à les examiner en détail, qu'il en avait de ne le faire pas. Le premier est de saint Grégoire pape[1]. Laurent, évêque de Milan, étant mort, on avait élu Constance diacre. La relation qu'on en avait envoyée au pape marquait que l'élection s'était faite unanimement : mais comme elle n'était pas souscrite, et qu'il y avait à Gènes beaucoup de citoyens de Milan qui s'y étaient réfugiés à cause des violences des barbares, le pape ordonna à Jean, son sous-diacre, d'y passer, « pour n'omettre aucune pré-« caution; afin que s'il n'y a point de division entre « eux sur cette élection, et qu'il reconnaisse que « tous persévèrent à consentir, etc.... » Je crois n'avoir pas besoin de montrer que tout cela se réduit manifestement aux règles que nous avons tirées de saint Cyprien pour la coutume d'appeler le peuple, de le consulter, et de s'accommoder autant qu'on le pouvait à son inclination, afin qu'il obéît avec plus de confiance à un pasteur qu'il aurait lui-même désiré.

Le second chapitre est du pape Gélase, qui mande à Philippe et à Gérontius, évêques, qu'on lui a appris qu'une élection a été faite par un petit nombre des moins considérables du lieu dont le pasteur était mort. « C'est pourquoi, dit-il[1], mes très-chers « frères, il faut que vous assembliez souvent les « divers prêtres et les diacres, et tout le peuple de « toutes les paroisses de ce lieu, afin que chacun « étant libre, et les cœurs étant unis, etc.... » Voilà une conduite paternelle. Il veut qu'on assemble le peuple avec le clergé comme nous l'avons toujours reconnu, et qu'on tâche de les faire convenir. Est-ce là reconnaître dans le peuple un droit rigoureux de conférer la puissance pastorale?

Le troisième chapitre est de saint Léon, qui écrit aux évêques de la province de Vienne en ces termes[2] : « Pour l'ordination des pasteurs, on attend « les vœux des citoyens, les témoignages des peu-« ples, l'avis des personnes considérables, et l'é-« lection du clergé. » Il ajoute : « Qu'on prenne la « souscription des clercs, le témoignage des per-« sonnes considérables, le consentement des ma-« gistrats et du peuple. » Voilà des termes décisifs qui ne souffrent aucune équivoque. La présence, le témoignage, le conseil, le désir des laïques est attendu; mais l'élection, et la souscription aux actes est réservée au seul clergé. N'est-il pas étonnant qu'on ait cru nous pouvoir faire une objection d'un passage qui en fait une si concluante contre les protestants?

Le quatrième chapitre *Sacrorum*[3] est extrait des capitulaires de Charlemagne et de Louis le Débonnaire. Il y est marqué seulement que les évêques seront pris du diocèse même, au choix du clergé et du peuple, selon les règles canoniques. Ainsi ce choix doit être expliqué par les règles canoniques que nous avons déjà éclaircies.

Mais M. Jurieu, qui a cherché dans le décret de Gratien ces endroits, comment a-t-il pu s'empêcher d'y voir une foule d'autorités qui accablent sa réforme sur cet article? N'a-t-il pas vu, sans sortir de ce livre, que le concile de Laodicée, qui est si ancien et si autorisé dans l'Église, a parlé ainsi dans son canon troisième[4] : « Il ne faut pas « permettre aux assemblées du peuple de faire l'é-« lection de ceux qui doivent être élevés au sacer-« doce? » Dire, comme du Moulin, que ce con-

[1] *Decret.* dist. LXIII, cap. X.

[1] *Decret.* dist. LXIII, cap. XI.
[2] *Ibid.* cap. XXXVIII.
[3] *Ibid.* cap. XXIV.
[4] *Ibid.* cap. VI.

cile a voulu seulement que les élections ne fussent point abandonnées *à la populace,* c'est parler sans preuve. Il n'y a point de passage formel qu'on n'élude par ces explications. Le concile ne dit aucun mot qui marque que le droit du peuple lui est conservé. Il aurait fallu, selon le sens de du Moulin, recommander au peuple d'élire avec ordre et sans trouble, mais non pas ordonner aux pasteurs de ravir injustement au peuple les élections qui lui appartenaient de droit. Enfin il est manifeste que ce concile a voulu ordonner ce qui est réglé en tant d'autres lieux, c'est-à-dire qu'après avoir consulté le peuple pour les élections on ne lui laissera pas la décision, et qu'elle sera réservée au clergé. Si ce droit d'élection appartient au peuple, pourquoi le lui arracher? Quoi! la tyrannie dont on accuse les pasteurs catholiques était-elle déjà établie dès ce temps si voisin de celui des apôtres? Si M. Jurieu ose le dire, il faudra au moins qu'il avoue que l'antiquité est pour nous. Il ne peut pas ignorer que toutes les églises ont suivi la règle de ce concile. L'Orient et l'Occident sont uniformes pour donner le droit de décider, dans les élections, aux évêques de la province qui doivent imposer les mains. De là vient que celui qui consacrait était aussi le principal électeur, et que ces deux termes grecs, ἐκλογή et χειροτονία étaient pris indifféremment dans le langage ecclésiastique pour signifier tout ensemble l'élection et l'ordination. Le quatrième canon du grand concile de Nicée veut que le nouvel évêque soit *établi* par tous les évêques de la province assemblés [1]. Par ce terme général *d'établir,* dont le concile se sert après saint Paul, il comprend l'élection et l'ordination. Tout est donné sans réserve aux évêques. Il ajoute que si quelque nécessité pressante, ou la distance des lieux, empêche quelques évêques de s'y trouver, il en faut au moins trois assemblés; que les absents ayant envoyé leurs suffrages par écrit, alors on fasse l'élection et ordination, ce qu'il exprime par le terme χειροτονίαν. Ainsi ce qu'il appelle en cet endroit *ordination* comprend l'élection même : car, encore qu'un seul évêque suffise pour ordonner, le concile veut qu'il y en ait au moins trois assemblés. Il dit qu'on recevra par écrit les suffrages des évêques absents. Il veut enfin que la décision pour ce choix appartienne principalement au métropolitain, qui était le consacrant. Si le peuple de chaque église avait le droit de faire son pasteur, et de lui conférer le ministère, il était bien injuste qu'on lui ôtât ce droit sans le consulter, et qu'on le transférât à tous ces pasteurs étrangers.

[1] *Labb. Concil.* t. II, p. 28.

M. Jurieu a dû voir aussi, dans le décret de Gratien qu'il nous cite, le pape saint Martin qui parle dans le même esprit. « Il n'est pas permis au « peuple, dit-il [1], de faire l'élection de ceux qu'on « élève au sacerdoce. » Remarquez qu'il ne dit pas : La coutume n'est point. Comme saint Cyprien, parlant de l'assistance du peuple aux élections, se contente de dire : « Nous avons accoutumé de vous « consulter; » ce pape dit absolument : « Il n'est pas « permis au peuple; mais que cela soit au jugement « des évêques, afin qu'ils reconnaissent eux-mê- « mes, etc. » Il a pu voir encore, chez Gratien, le pape Étienne qui dit à Romain, archevêque de Ravenne [2] : « Il faut l'élection des prêtres et le consentement « du peuple fidèle; car le peuple doit être instruit, « et non pas suivi. » Le pape Célestin a employé les mêmes paroles, et il dit de plus : « Nous devons « avertir le peuple de ce qui lui est permis, et de « ce qui ne l'est pas, s'il l'ignore; et non pas con- « sentir à ce qu'il veut [3]. » Si nous avions à parler maintenant sur les témoignages et les oppositions du peuple, que l'Église admet encore dans les ordinations de ses ministres, pourrions-nous parler plus clairement et avec plus d'autorité pour montrer que la puissance de conférer le ministère n'appartient pas au peuple? Voici encore des paroles du concile VIII qui se tint dans la ville impériale. C'est le concile même qui parle : « Ce concile, se confor- « mant aux précédents conciles, ordonne que les « consécrations et promotions d'évêques se fassent « par l'élection et le décret du collége des évêques, « et défend que tout laïque, soit prince, soit noble, « se mêle des élections, etc... puisqu'il ne convient « pas qu'aucun des grands ou des autres laïques « ait aucune puissance en ces matières, mais qu'ils « se taisent, et qu'ils soient attentifs, jusqu'à ce « que l'élection de l'évêque futur soit conclue par « le collége de l'Église. Que si quelque laïque est « invité par l'Église à s'en mêler et à y concourir, « il peut avec respect, s'il le veut, obéir à ceux « qui l'appellent [4]. » M. Jurieu dira sans doute qu'il ne se met guère en peine de l'autorité du concile VIII; mais il observera que je la rapporte uniquement pour montrer que cet esprit a été celui de l'Église dans tous les siècles, même dans ceux où la puissance séculière avait affaibli la discipline et l'autorité pastorale. Si le ministère était dans les mains du peuple, les rois, qui en sont les chefs, bien loin d'en être exclus, devraient y avoir

[1] *Decret.* dist. LXIII, cap. VIII.
[2] *Ibid.* cap. XII.
[3] *Epist.* III, cap. III; Conc. t. II, p. 1622.
[4] *Decret.* dist. LXIII, cap. II.

la principale part ; ils devraient entrer dans les élections, non pour obéir aux évêques qui les appellent, mais pour exercer le droit du peuple; ce droit du peuple devrait être exercé indépendamment des évêques mêmes, puisque les évêques des diocèses voisins ne sont point du troupeau à qui appartient naturellement, selon M. Jurieu, le choix du pasteur. Le peuple pourrait donc consulter les évêques : mais ce serait à lui à décider souverainement. Le prince, qui est le chef des peuples, devrait donc aussi décider avec une pleine autorité. Dira-t-on que les rois ont manqué de puissance pour défendre ce droit, et que les évêques, qui n'ont été que trop assujettis, surtout en Orient, à la puissance séculière, ont néanmoins opprimé les rois et les empereurs, et que les empereurs se sont laissé arracher leur droit avec celui de tous leurs peuples, sans former jamais une seule plainte? qui pourra croire cette fable?

On voit donc clairement que quand il est dit qu'un pasteur a été élu par le peuple, il faut entendre le sens de ces paroles par celles qui les précèdent et qui les suivent; comme quand le pape Étienne donne cette règle [1] : « Nous voulons que « quand on fait un évêque, les évêques étant as- « semblés avec le clergé, celui qui doit être élu le « soit en présence du sénat et du peuple, qu'ainsi « étant élu par tous il soit consacré, etc. » Il est manifeste qu'encore que ce pape dise *étant élu par tous*, à cause que le peuple présent concourt à l'élection, elle n'est faite néanmoins que par les évêques et le clergé en présence du peuple. Il est naturel d'appeler *élection* ou *suffrages* les acclamations d'un peuple qui consent. C'est ainsi que les habitants d'Hippone se comportèrent dans la désignation que saint Augustin fit de son successeur Éradius ou Éraclius, dont nous avons les actes authentiques rapportés par des notaires mot à mot. Saint Augustin raconte d'abord [2] qu'il était allé à Milève pour consoler les peuples qui étaient affligés de ce que Sévère, leur évêque, avait marqué avant sa mort son successeur sans les en avertir, croyant qu'il suffisait de le désigner au clergé. Saint Augustin reconnaît qu'en cela Sévère avait un peu manqué. En effet la règle, comme nous l'avons vu, était de consulter le peuple : mais il ne dit point que ce choix fût nul, et qu'on songeât à en faire un autre. Au contraire, il dit que le peuple était *triste*, c'est-à-dire fâché d'une chose faite sans lui, et qu'il ne pouvait défaire; mais qu'enfin sa tristesse se changea en joie. Ensuite saint Augustin déclare que, pour lui, il veut agir plus régulièrement, *afin que personne ne se plaigne de lui.* Il observe toutes les formes communes des élections : « Je veux, « dit-il, pour mon successeur, le prêtre Éradius. « Les notaires de l'église, comme vous voyez, re- « cueillent ce que j'ai dit; ils recueillent ce que vous « dites. Mes paroles et vos acclamations ne tom- « bent point à terre. Pour vous le dire plus ouver- « tement, nous faisons maintenant des actes ecclé- « siastiques : car je veux que ceci soit confirmé, « autant qu'il dépend des hommes. » Saint Augustin prend ces précautions, non pour faire élire son successeur par le peuple; mais pour consulter le peuple sur cette élection, selon les canons. Si saint Augustin dans la suite veut s'assurer de la promesse de son peuple, c'est pour une autre chose qui dépendait des particuliers. Il demandait qu'on le laissât en paix vaquer uniquement à l'étude des livres sacrés, et que toutes les affaires allassent à Éradius.

Si après tant d'exemples, auxquels on en pourrait ajouter beaucoup d'autres, M. Jurieu demande encore pourquoi, le clergé ayant le droit de faire seul les élections, on y appelait si soigneusement le peuple, saint Léon écrivant à Anastase, évêque de Thessalonique, lui répondra « qu'il ne faut pas « ordonner un pasteur pour un peuple malgré lui, « et s'il ne l'a point demandé; de peur que la ville « ne méprise ou ne haïsse l'évêque qu'elle n'aura « point désiré, et qu'elle ne se relâche dans la piété « pour n'avoir pu obtenir celui qu'elle a voulu [1]. » *Cui non licuit habere quem voluit.* C'est donc manifestement l'édification publique, la consolation des peuples, et non pas leur droit rigoureux qui les a fait appeler pour assister aux élections. Il faut remarquer que saint Léon parle ainsi, immédiatement après avoir montré que le droit de l'élection de l'évêque, qu'il appelle le *souverain prêtre*, réside dans l'assemblée des évêques comprovinciaux, et que le consentement unanime du clergé et du peuple n'est qu'une demande. *Ille omnibus præponatur quem cleri plebisque consensus concorditer postulârit.* Et il ajoute que s'il y a un partage, le jugement du *métropolitain doit le vider en faveur de celui qui sera le plus désiré et le plus digne.* Vous voyez donc toujours, d'un côté, le peuple qui est écouté, et qu'on tâche de satisfaire; de l'autre, l'ordre ecclésiastique qui décide. Ce témoignage du peuple, nécessaire selon les canons, est une circonstance que les électeurs doivent observer pour le bien des peuples, et non une partie essentielle de

[1] *Decret.* dist. LXIII, cap. XXVIII.
[2] *Epist.* CCXIII, t. II.

[1] *Epist.* XII, al. LXXXIV, cap. V

l'élection même. Il était naturel que les canons demandassent le témoignage du peuple fidèle, après que saint Paul avait demandé celui même des gens du dehors; c'est-à-dire, qu'on choisît un homme respecté des païens.

Mais dans une occasion où les évêques avaient enfin cédé à l'entêtement du peuple, saint Avitus, évêque de Vienne, témoigne combien il est scandalisé de ce renversement de l'ordre. « Il est, dit-il[1], « d'un exemple fort mauvais qu'on dise que l'ordina- « tion sacerdotale est gouvernée par le peuple. » De là vient que le peuple, qui était sujet à donner son suffrage avec confusion, a perdu insensiblement cette espèce de droit dont la charité des pasteurs l'avait mis en possession. C'était si peu un droit naturel, qu'il paraît toujours par toutes les lois ecclésiastiques que le clergé s'en rendait toujours le maître, comme d'une des choses qui dépendaient le plus du gouvernement pastoral; d'où il faut conclure que ce droit venait d'une condescendance du clergé pour faire goûter davantage au peuple l'autorité de ses pasteurs, et non pas d'une institution divine et irrévocable. De là vient aussi que le peuple trop licencieux, abusant du pouvoir qu'on lui avait laissé, en a été dépouillé sans contradiction. Maintenant on peut dire que le roi a fait revivre en sa personne l'ancien droit du peuple. Encore même son autorité pour les élections des évêques est bien plus grande que celle du peuple n'a jamais été. Il choisit seul, sans consulter le clergé de l'église vacante. Il donne un titre par écrit, contre lequel on ne réclame point. On peut donc juger par son droit, qui est infiniment plus grand que celui du peuple n'a jamais été, quel était autrefois celui du peuple. Cette nomination que le roi fait n'est point une vraie élection. Le prince, bien loin de disposer de la puissance spirituelle, et de conférer le ministère de pasteur, ne donne pas même un titre canonique pour recevoir cette puissance; il ne fait que présenter un homme à l'Église et demander pour lui qu'il soit pourvu et ordonné, et l'Église acquiesce à son choix. C'est l'ordre des pasteurs, en la personne du pape son chef, qui élit, qui institue; qui, par un titre canonique, destine au ministère celui que le prince n'a fait que proposer. On doit juger, par cette discipline présente de l'ancienne pour les suffrages du peuple dans les élections. Ne serait-il pas absurde de prouver maintenant que les clefs et le ministère appartiennent au roi, parce qu'il nomme aux évêchés? Enfin l'autorité absolue avec laquelle les pasteurs ont décidé sur la forme des élections, y ont admis les laïques à certaines conditions, et les ont ensuite exclus, fait assez voir que toute la véritable puissance de disposer du ministère a toujours résidé dans les seuls pasteurs.

[1] *Ep.* LXVI, Sirm. op. t. II.

CHAPITRE XVI.

CONCLUSION.

Les protestants ne peuvent donc avoir recours ni au droit naturel du peuple de disposer des clefs, ni à l'ordination qui leur est venue par les Vaudois, ni à celle qu'ils ont reçue par les prêtres catholiques. C'est en vain que M. Claude dit; « Quand même il « y aurait eu de l'irrégularité, cette irrégularité au- « rait été suffisamment réparée par la main d'asso- « ciation et par le consentement que tout le corps de « la société a donné à leurs vocations [1]. » Il sent le faible de sa cause, et il ne peut s'abstenir de nous le laisser voir. Voilà une irrégularité qui le blesse et qu'il tâche de réparer. Comment le fait-il? par la main d'association. Mais qui a jamais ouï dire que l'Écriture ou l'antiquité eussent enseigné aux chrétiens à suppléer ainsi l'ordination des pasteurs? Où est-elle, cette main d'association? Saint Paul nous apprend[2] qu'elle lui fut donnée par plusieurs apôtres : mais ce n'était pas pour rectifier son apostolat et pour suppléer ce qui manquait à sa mission, il la tenait de Jésus-Christ seul; il y avait déjà un grand nombre d'années qu'il l'exerçait sur les églises, et qu'il avait demeuré avec saint Pierre quinze jours à Jérusalem. Cette main d'association ne regardait donc pas la vocation et la validité du ministère de cet apôtre; elle n'était qu'un signe de concorde entre les apôtres sur les questions légales qu'ils avaient agitées, et sur la discipline uniforme qu'ils devaient garder en prêchant l'Évangile aux Juifs et aux Gentils. Quel rapport y a-t-il de ce fait avec celui des protestants qui croient réparer une irrégularité aussi essentielle que le défaut de mission divine, en tendant la main à ceux qui usurpent ainsi le ministère? Mais la trouvera-t-on ailleurs, cette main d'association qui est si puissante pour faire pasteurs sans ordination ceux qui ne le sont pas? ici l'Écriture les abandonne. Trouveront-ils quelque asile dans l'antiquité; y a-t-il un seul auteur ancien qui nous prouve par quelque exemple, ou qui nous insinue par son propre sentiment, que cette main d'association vaut l'ordination que les apôtres ont pratiquée? Encore si cette main d'association était une action réelle, en sorte qu'on eût imposé les mains à ces ministres mal établis, il ne resterait plus qu'à savoir si ceux qui leur auraient imposé les mains

[1] *Réponse aux Préjugés*, p. 372.
[2] *Gal.* II, 9.

étaient eux-mêmes bien ordonnés. Par là nous retomberions encore dans toutes nos difficultés. Mais, de plus, cette main d'association n'est qu'une manière de parler, c'est-à-dire, pour parler sans figure, que sans aucune cérémonie religieuse, ni imposition réelle des mains, les premiers pasteurs de la réforme furent reçus pour pasteurs par le troupeau même lorsqu'ils entrèrent en fonction; et que ceux d'entre eux qui avaient l'ancienne ordination reconnurent les autres pour vrais ministres. Ainsi ces manières de parler, qui éblouissent d'abord, si on les réduit à leur juste valeur, signifient ce qui a été dit et réfuté tant de fois, savoir : que le peuple ayant le droit de disposer des clefs, son consentement sans ordination donne une parfaite mission aux usurpateurs du ministère. Dès lors il n'y aura plus d'intrus ni de faux pasteurs à punir, pourvu qu'ils sachent séduire quelque partie d'un peuple grossier et inconstant, et se faire donner la main d'association. Sans doute nos frères auraient horreur d'un tel principe, si l'habitude ne les empêchait d'en découvrir les pernicieuses conséquences.

Mais il faut qu'ils avouent qu'ils n'ont point parmi eux le ministère selon l'institution divine. J'ai montré que cette institution l'attache au sacrement de l'ordination, qui est l'imposition des mains des pasteurs. Leurs premiers ministres, comme nous l'avons vu, n'avaient point reçu cette ordination de la main des pasteurs qui avaient été ordonnés par d'autres : donc ils n'étaient point pasteurs. Ceux qu'ils ont ordonnés pour leur succéder n'ont pu avoir une mission et une ordination plus valide que la leur même : il n'y a donc point eu jusqu'ici de vrais ministres dans leur réforme. Que peuvent-ils répondre? S'ils n'ont point reçu le ministère par la voie qui nous est donnée dans l'institution, comment ont-ils pu l'avoir? il ne leur reste à alléguer qu'une voie extraordinaire et miraculeuse qui est au-dessus des lois de l'institution. Mais quand on leur demande des miracles, ils se récrient que c'est une injustice. « Si les miracles étaient nécessaires, dit du Moulin, « ce serait pour ceux qui n'ont nulle vocation ordi- « naire. » Nous avons prouvé qu'ils ne l'avaient point, cette vocation ordinaire. Point de vocation sans l'imposition des mains des pasteurs; point d'imposition des mains, ni des catholiques ni des Vaudois. Il n'y a plus de ressource pour eux que par les miracles. Les prophètes en faisaient sans cesse. A leur seule parole, ils ouvraient et fermaient le ciel. Ce n'était pourtant pas pour transporter le ministère de la Synagogue, et pour changer la foi de leur temps, il ne s'agissait que de redresser les particuliers, et d'annoncer la colère prête à éclater. Les apôtres marchaient sur les traces de Jésus-Christ : il les avait conduits par la main dans la moisson qu'il leur destinait; il semblait avoir assez fait de miracles pour les dispenser d'en faire; ses œuvres parlaient pour eux; leur ministère était immédiatement fondé sur la puissance de celui qui les envoyait avec tant de signes et de prodiges : cependant ils font eux-mêmes, selon sa prédiction, des miracles encore plus grands que les siens. Voilà quel a été le ministère extraordinaire des prophètes et des apôtres. C'est ainsi que Dieu autorise ceux qu'il conduit hors de la voie commune, et par lesquels il veut changer ce qui se trouve établi.

Que pouvons-nous donc croire de ces hommes qui viennent dans les derniers temps *entasser docteurs sur docteurs*, suivant la prédiction de saint Paul? Ils disent que l'Église est tombée, et qu'ils sont suscités pour la redresser. Ils veulent faire une seconde fois ce que les apôtres avaient fait la première. Ils entreprennent enfin bien plus que les prophètes : car les prophètes n'ont jamais ébranlé l'ancien ministère et ceux-ci transportent le nouveau, dont l'ancien n'était que la figure.

Les croirons-nous sur leur parole, quand ils parlent contre la mère qui les a enfantés? Non, sans doute. Consultons l'Écriture, qu'ils nous objectent sans cesse, et qui ne leur doit pas être suspecte : nous avertit-elle que cet édifice *tombera en ruine et en désolation; que son état sera interrompu; que toutes sortes de superstitions et d'idolâtries y auront vogue; que ses sacrements seront abâtardis*, « *falsifiés et anéantis du tout?* « Montrez-nous, disait « saint Augustin, parlant aux donatistes[1], montrez- « nous par des textes clairs et formels cette affreuse ruine de l'Église; » montrez-nous-la, disons-nous de même encore aux protestants. Ainsi saint Augustin a répondu par avance pour nous; et les protestants, comme les donatistes, accusent en vain l'Église d'une corruption que l'Écriture n'a jamais prédite.

La synagogue, qui n'était établie que pour un temps, et qui n'était que l'ombre de l'Église, tombe; et les prophètes de siècle en siècle annoncent sa chute pour y préparer de loin le peuple de Dieu. L'Église, faite pour remplir tous les temps, et pour être éternelle comme son époux, tomberait sans que les prophètes ni de l'ancienne ni de la nouvelle alliance l'eussent jamais prévu, pour préparer les enfants de Dieu contre la séduction! Qui pourrait le penser?

Qu'on ne nous dise point que l'Apocalypse a prédit la chute de l'Église. Nous demandons aux pro-

[1] *De unit. Eccl.* cap. XVII, n° 44; t. IX.

testants, comme saint Augustin aux donatistes, des passages clairs et formels; en un mot, une autorité qui ne souffre aucune équivoque. Les protestants, qui ne peuvent s'accorder entre eux sur le sens de l'Apocalypse, montrent assez combien elle est obscure. M. Jurieu lui-même avoue, au commencement de l'explication qu'il en a donnée, que tous ceux qui ont marché devant lui, jusqu'à Joseph Medde même, son célèbre guide, se sont égarés : qu'il marchait lui-même d'abord sans savoir où il allait, et que ce n'est qu'après de longs désirs, et par une espèce d'inspiration, qu'il a compris les mystères. Ainsi les protestants sincères qui liront son ouvrage, doivent en conclure qu'il faut cesser de chercher dans l'Apocalypse cette claire prédiction de la chute de l'Église que nous demandons avec saint Augustin.

Il ne faut pas s'étonner si les protestants cherchent dans l'Apocalypse cette ruine, comme les donatistes la cherchaient dans le Cantique des Cantiques. C'est que quand on est pressé par la vérité, on cherche à éluder les endroits les plus clairs par les plus obscurs. Mais en vain cherchera-t-on cette chute dont Jésus-Christ a promis de nous garantir. L'Écriture ne peut se contredire elle-même. Une Église à laquelle le Sauveur a donné *son Esprit de vérité, afin qu'il y demeure éternellement*[1]; une Église *fondée sur la pierre*[2], que les vents ne peuvent ébranler; une Église contre laquelle *les conseils de l'enfer ne peuvent prévaloir;* une Église avec laquelle Jésus-Christ *baptisera et enseignera tous les jours jusqu'à la fin du siècle*[3]; une Église à laquelle *Dieu donne des docteurs et des pasteurs pour la consommation du corps des élus*[4] jusqu'au jour où Jésus-Christ viendra juger le monde; une Église qu'il faut que chaque fidèle puisse consulter à chaque moment[5], et dont on doit sans interruption écouter les pasteurs, comme *écoutant Jésus-Christ*[6]; enfin dont on ne peut *mépriser* les pasteurs *sans mépriser* celui qu'ils représentent, ne peut sans doute jamais tomber dans l'abîme de l'idolâtrie, ni se trouver avec un ministère anéanti qu'on ait besoin de ressusciter.

Ici M. Jurieu, honteux des faibles réponses que tous les autres ministres nous ont faites avant lui, semble se déclarer pour nous contre eux et contre sa propre Confession de foi, quoiqu'il ait juré de l'enseigner au peuple. L'Église, selon lui, n'est point tombée en ruine et en désolation : c'est seulement une confédération particulière qui s'est corrompue. Encore même cette confédération, qui est la romaine, malgré ses erreurs contre la médiation de Jésus-Christ et malgré son idolâtrie, n'a jamais cessé de composer avec toutes les autres l'Église universelle à laquelle appartiennent toutes les promesses.

Je laisse à ce ministre à justifier ce nouveau système inconnu à tous les saints Pères, et dont on ne trouve aucune trace dans toute l'antiquité. Qu'il explique, s'il le peut comment chaque fidèle pourra écouter cette Église, qui, selon lui, ne parle jamais, ou du moins dont la voix confuse est composée des clameurs de tant de sectes qui se contredisent. Est-ce donc là le corps de Jésus-Christ: Quoi! ce corps monstrueux composé de tant de membres disproportionnés, divisés entre eux, et si défigurés? ce corps qui ne fait pas même un corps, puisque tous ses membres, bien loin d'être liés, d'agir de concert, et de se mouvoir avec subordination, ne font que s'abhorrer, que se déchirer, que se condamner à la mort, et que se livrer à Satan?

Osera-t-on dire que cette Babel, où il ne paraît qu'orgueil et confusion de langues, soit la cité pacifique où règne la sainte unité? Dira-t-on que tous ces hommes composent la famille du Père céleste, eux qui regardent réciproquement la table où leurs frères célèbrent la cène comme la table des démons, à laquelle ils ne peuvent participer sans renoncer à Jésus-Christ? La prière que Jésus-Christ fit à son Père pour unir ses enfants entre eux comme il est uni avec lui, ses promesses mêmes si pacifiques n'aboutiront-elles donc qu'à ce triste et scandaleux accomplissement? Le fruit de ces grandes promesses pour l'unité et pour la pureté de la foi dans l'Église ne consistera-t-il que dans une lâche dissimulation et dans une tolérance mutuelle et politique sur un nombre prodigieux d'erreurs? Que dis-je? on ne se tolère pas même. Ainsi il faut encore, suivant ce système, que l'unité et la vérité se trouvent jusqu'au milieu de la dissension et dans un amas d'erreurs où l'on se réprouve les uns les autres.

Quelle unité, fondée sur une liaison imaginaire entre tant de sectes qui refusent de s'unir, et qui ne se donnent réciproquement que des anathèmes! Où est-elle cette unité de foi, dans cet assemblage confus de société dont chaque membre enseigne, comme un point essentiel de sa foi, ce qui est rejeté par tous les autres comme un blasphème?

Qu'on n'espère plus éblouir les simples, en disant que l'Église universelle conserve dans toutes les confédérations qui la composent les points fondamentaux. Il est facile à M. Jurieu de régler, comme

[1] *Joann.* XIV, 16.
[2] *Matth.* XVI, 18.
[3] *Ibid.* XXVIII, 20.
[4] *Ephes.* IV, 11.
[5] *Matth.* XVIII, 17.
[6] *Luc.* X, 16.

il lui plaira, les points fondamentaux, pour admettre et pour rejeter les sectes à son gré. Mais pour parler sérieusement, il faudrait marquer d'abord une règle précise et invariable qui fît discerner ces points qu'on regarde comme les fondements de la foi chrétienne. Jusque-là, que peut-on croire de cette unité de foi et d'Église, qui n'est appuyée que sur une distinction de points fondamentaux qu'on n'ose expliquer, et qui est plus obscure que les questions mêmes qui divisent toutes les sectes? Cependant il faut que M. Jurieu avoue que l'épouse du Fils de Dieu, qui, selon saint Paul, est toujours *sans ride et sans tache*[1], est, selon lui, *la mère des impuretés et des abominations de la terre.* Elle ouvre son sein à une infinité de sectes corrompues et adultères, elle les porte jusque dans ses entrailles; elle y reçoit l'impie Arien, qui nie la divinité du Sauveur, et le papiste idolâtre, quoiqu'il soit plus inexcusable dans son idolâtrie que le païen même. Enfin l'antechrist y est né, et s'y nourrit depuis tant de siècles. Faut-il qu'un chrétien soit capable de penser ainsi? Mais qu'il est beau de voir que c'est ainsi qu'on est contraint de penser, dès qu'on abandonne la simplicité de l'ancienne foi!

En attendant que M. Jurieu, devenu doux et humble de cœur, rougisse d'avoir voulu couvrir de cet opprobre l'épouse bien aimée du Fils de Dieu, profitons contre lui de ses égarements, ou plutôt souhaitons qu'il veuille en profiter lui-même, selon la réflexion que nous allons faire. S'il est vrai, comme il l'assure, que sa réforme, en naissant, a trouvé un corps de pasteurs répandus dans toute l'Église universelle, qui enfantaient et qui nourrissaient les élus par leur ministère, pourquoi a-t-on osé dégrader ces anciens pasteurs, et en établir de nouveaux? Le ministère, selon les protestants, *est sacré et inviolable.* Il faut un cas extrême, tel que celui où ils représentent les sacrements *abâtardis, falsifiés et anéantis du tout,* pour pouvoir *susciter extraordinairement* de nouveaux ministres. Ce cas extrême n'était point arrivé dans le dernier siècle; je m'en rapporte à M. Jurieu même, qui suppose toujours un ministère conservé, les sacrements validement administrés, et la doctrine des points fondamentaux gardée dans l'enceinte de son Église universelle. Donc l'entreprise qu'une petite troupe de laïques a faite hors de ce cas d'extrême nécessité pour transférer le ministère, sans observer même l'ordination qui est si autorisée par les apôtres, ne peut passer que pour une invasion sacrilége.

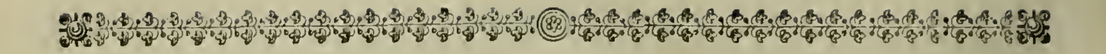
Que croirons-nous donc de cette réforme, qui prétend avoir le ministère institué par Jésus-Christ, sans avoir reçu dans son origine le sacrement de l'ordination, qui est le fond et l'essence même de l'institution du ministère? A Dieu ne plaise que nous souffrions jamais qu'on abandonne ainsi l'Écriture, pour fonder le sacré ministère sur les subtilités d'une vaine philosophie, qui allègue le droit naturel dans des choses toutes surnaturelles et de pure grâce!

Ils n'ont ni le sacrement du ministère, ni la vertu miraculeuse et extraordinaire par laquelle Dieu pourrait leur confier le ministère au-dessus de ses propres lois. Qu'en faut-il conclure? Disons-le en esprit de paix et de charité, disons-le humblement et avec douleur, mais disons-le néanmoins avec la liberté évangélique que la vérité nous inspire. Leurs pasteurs ne sont donc pas de vrais pasteurs, et ils ne sont jamais entrés par la porte. Le troupeau qu'ils mènent n'est point à eux. Puisqu'ils ne sont point pasteurs, leur prédication est vaine et sans autorité. Quand même ils ne diraient que la vérité, leur parole ne serait dans leur bouche qu'une simple parole d'hommes, et non la parole de Dieu, qui ne les envoie point pour parler en son nom : du moins ce serait la parole de Dieu *dérobée* par des hommes auxquels il n'en a jamais confié le dépôt. Leurs ordinations n'ont aucune vertu; leur cène n'est ni la cène ni le sacrement du Sauveur. Enfin leur Église n'est point une Église; car l'édifice ne peut être plus solide que le fondement, ni le corps plus sain que la tête.

Prions avec ferveur pour ces troupeaux errants et dispersés sur toutes les montagnes, afin qu'ils écoutent la voix des vrais pasteurs, et qu'ils reviennent sous leur main. Prions aussi pour ceux qui osent se dire pasteurs, et qui ne le sont pas, afin que, retournant avec humilité dans l'état de simples brebis, ils aient dans tous les siècles la gloire d'avoir rétabli aux dépens de leur rang la sainte unité, qui ne doit pas moins être l'objet de leurs vœux que des nôtres.

O bon pasteur, qui avez donné votre vie pour vos brebis, courez après elles, rapportez-les sur vos épaules! Que le ciel se joigne à la terre pour s'en réjouir! que nous ne fassions plus tous ensemble qu'un seul troupeau, un seul cœur et une seule âme! Loin, Seigneur, loin de votre Église cette réforme hautaine, et animée par un zèle amer qui a rompu le lien de l'unité : qu'au contraire ce soit la réunion qui fasse la vraie réforme. Que vos enfants travaillent tous ensemble à se réformer dans une douce paix et dans une humble attente de vos miséricordes, afin que votre Église refleurisse, et qu'on voie reluire sur elle la beauté des anciens jours!

[1] *Ephes.* v, 27.



LETTRES

SUR L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE.

LETTRE PREMIÈRE.

Il n'y a qu'une véritable Église : celui qui la cherche sincèrement doit prier beaucoup, et se défier de ses pensées.

Il n'y a qu'une seule vraie religion, et qu'une seule Église épouse de Jésus-Christ : il n'en a voulu qu'une; les hommes ne sont pas en droit d'en faire plusieurs. La religion n'est pas l'ouvrage du raisonnement des hommes; c'est à eux à la recevoir telle qu'elle leur a été donnée d'en haut. Un homme peut raisonner avec un autre homme; mais avec Dieu il n'y a qu'à prier, qu'à s'humilier, qu'à écouter, qu'à se taire, qu'à suivre aveuglément. Ce sacrifice de notre raison est le seul usage que nous puissions faire de notre raison même, qui est faible et bornée. Il faut que tout cède quand la raison suprême décide. Encore une fois, Jésus-Christ n'a voulu qu'une seule Église et qu'une seule religion : il n'y a donc plus qu'à comparer ensemble l'Église nouvelle avec l'ancienne, et celle qui livre l'homme à son orgueil, en le faisant juge, quoiqu'il soit visiblement incapable de juger, avec celle qui use de l'autorité qui lui est promise par son époux, pour fixer les esprits incertains, pour guider les ignorants, pour humilier les superbes, et pour les réunir tous.

Je viens au besoin de prier. C'est la prière qui finirait toutes les disputes. Heureux les hommes que la vanité ne rend point jaloux de leur liberté, qui sont sincèrement neutres entre leur pensée et celle d'autrui, qui se défient de la leur, et qui sont souvent recueillis en silence devant Dieu, pour écouter l'esprit de grâce! Dès qu'on a au dedans de soi cet esprit humble et pacifique, on est bien avancé : on sent d'abord, sans controverse, que c'est dans le sein de l'Église catholique qu'on devient petit, et qu'on apprend à mourir à soi, pour vivre dans la dépendance.

LETTRE II.

Nécessité d'une autorité visible, pour réunir et fixer tous les esprits.

Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il vous fasse sentir combien les hommes les plus éclairés ont besoin d'humilier leur esprit sous une autorité visible. Les mystères nous sont proposés pour dompter notre raison, et pour la sacrifier à la suprême raison de Dieu. La religion n'est qu'humilité; on n'est digne de la trouver, on ne la pratique même qu'autant qu'on s'abaisse intérieurement, qu'on reconnaît sa faiblesse, et qu'on croit sans comprendre. Quand on entre dans le détail des points contestés, on voit d'abord que nos frères séparés de nous ont voulu justifier leur séparation, en nous imputant des erreurs et des idolâtries dont nous sommes infiniment éloignés. Ce détail démontre l'injustice du schisme, et la nécessité de se réunir. Mais, de plus, il faut toujours revenir au point principal; c'est celui d'une autorité visible qui parle et qui décide, pour soumettre, pour réunir et pour fixer tous les esprits dans une même explication des saintes Écritures : autrement ce livre divin, qui nous a été donné pour nous humilier, ne servirait qu'à nourrir notre vaine curiosité, notre présomption, la jalousie de nos opinions et l'ardeur des disputes scandaleuses. Il n'y aurait qu'un seul texte des saintes Écritures; mais il y aurait autant de manières de les expliquer, autant de religions que de têtes. Que dirait-on d'une république qui aurait des lois écrites, mais où tous les particuliers seraient libres de s'élever au-dessus des décisions des magistrats sur la police? Chacun, le livre des lois en main, voudrait corriger les jugements des magistrats, et on disputerait au lieu d'obéir; et pendant la dispute, le livre des lois, loin de réunir et de soumettre les esprits, serait lui-même le jouet des vaines subtilités de tous

les citoyens. Une telle république serait dans l'état le plus ridicule et le plus déplorable.

Mais comment peut-on croire que Jésus-Christ, ce divin législateur de l'Église, l'ait abandonnée à ce désordre, que le moins prudent de tous les hommes n'aurait pas manqué de prévoir et de prévenir? Il faut donc une autorité qui vive, qui parle, qui décide, qui explique le texte sacré, et qui soumette tous ceux qui veulent l'expliquer à leur mode : quand on est présomptueux, on supporte impatiemment le joug de cette autorité; mais dès qu'on le secoue, on tombe dans la licence monstrueuse des opinions, dans la multitude honteuse des religions opposées, et enfin dans cette indifférence entre les sectes, qui dégénère en irréligion dans les nations du Nord.

LETTRE III.

Nécessité d'écouter l'Église : plus on travaille à se réformer soi-même, moins on veut réformer l'Église.

On ne peut être plus touché, m........, que je le suis, de la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Vous ne sauriez désavouer que Dieu frappe à la porte de votre cœur. Il vous fait sentir qu'il ne doit jamais y avoir qu'une seule Église, qu'elle a les promesses de son époux, qu'en vertu de ces promesses elle nous enseigne toute vérité nécessaire au salut, et qu'elle nous préserve de toute erreur qui nous exclurait du royaume céleste. Il n'y a plus qu'à écouter, qu'à suivre cette Église partout où elle sera, sans crainte de s'égarer. C'est en nous écoutant nous-mêmes par curiosité, par présomption, par goût de critique et d'indépendance, que nous tombons dans l'illusion. La séparation est contre l'ordre établi par Jésus-Christ. Voyez les sociétés séparées. Elles se vantaient de se séparer pour réformer le culte, et pour purifier la religion. Qu'ont-elles fait, après tant de disputes scandaleuses et de guerres sanglantes? Elles ont réduit presque tout le Nord à l'incertitude, à l'indifférence, et enfin à l'irréligion. Les branches séparées se sèchent et tombent : la tige que l'on croyait morte reverdit; elle porte des fruits abondants.

Si vous voulez une sérieuse réforme, ne la commencez point au dehors, comme les protestants, par une critique âcre et hautaine; tournez-la contre vous-même; humiliez-vous profondément; défiez-vous de vos faibles lumières; travaillez à mourir à vos goûts naturels; n'écoutez point les délicatesses de votre amour-propre; rabaissez votre cœur noble, fier et élevé; ne comptez point sur votre courage. Voulez-vous trouver Dieu? rentrez souvent au dedans de vous en silence, pour l'y écouter : faites taire votre imagination, pour vous occuper de la présence de Dieu, pour lui demander l'accomplissement de vos devoirs et la correction de vos défauts. Oh! l'heureuse et solide réforme! plus vous vous réformerez ainsi, moins vous voudrez réformer l'Église. Si le véritable esprit de prière entre dans votre cœur, et parvient à le posséder, vous trouverez le trésor enfoui dans la terre, vous goûterez la manne cachée; vous ne craindrez plus que de n'être pas pauvre avec votre époux; vous serez incapable de craindre jamais de manquer des vrais biens avec lui; vous sentirez sa toute-puissance, son amour infini sans cesse occupé de vos besoins. Si vous ne voulez pas m'en croire, essayez-le; vous le verrez. Ne manquez point à Dieu, il ne vous manquera jamais. Je prie le Maître d'agir et au dedans et au dehors, pour vous procurer tout dans les bornes du nécessaire. Vous ne serez jamais si riche que quand vous renoncerez aux richesses superflues pour votre salut. Vous ne serez jamais tant honoré que quand vous aurez fait ce sacrifice. Vous n'aurez que la gloire à craindre en cet état.

LETTRE IV.

Exhortation à demeurer ferme parmi les combats à soutenir contre les anciens préjugés, et contre les affections de la nature : ces combats seront suivis du plus parfait repos.

Je ne m'étonne nullement de l'état violent où vous vous trouvez. *Le règne de Dieu,* dit le Saint-Esprit [1], *souffre violence.* On ne renaît point sans douleur. Vous auriez tort, si vous ne sentiez pas une extrême peine à quitter tout ce qui vous était le plus cher, et à vous renoncer vous-même. On ne meurt point sans le sentir; mais celui qui vous afflige sera lui-même votre consolateur. La vérité vous délivrera : alors vous serez véritablement libre [2]; vous goûterez la consolation de sacrifier à Dieu vos anciens préjugés.

Il est vrai que la religion catholique vous donnera, contre votre amour-propre, des leçons d'humilité dont vous aurez un peu à souffrir, parce que la religion où vous avez été nourrie flattait votre présomption naturelle, et vous rendait juge de la parole de Dieu même. Mais vous sentirez la vérité de ces paroles de Jésus-Christ : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes* [3]. Vous trouverez un

[1] *Matth.* XI, 12.
[2] *Joan.* VIII, 32, 36
[3] *Matth.* XI, 29.

repos intérieur à vous rabaisser et à vous corriger, que vous n'avez jamais trouvé à vous croire et à vous enorgueillir. Le grand point est de vous accoutumer à vous recueillir, à chercher le royaume de Dieu qui est au dedans de vous[1], et à vous taire pour écouter l'esprit de grâce. Il vous montrera les défauts à corriger, et les vertus à acquérir par le principe de l'amour de Dieu.

LETTRE V.

Nécessité d'écouter l'Église : selon la promesse de Jésus-Christ même, la véritable Église ne peut jamais tomber dans l'erreur : tout quitter pour suivre Jésus-Christ.

J'entre de tout mon cœur, m......., dans toutes vos peines; elles doivent être très-grandes. Que ne voudrais-je point faire et souffrir pour vous les épargner? Mais Dieu ne nous a mis en ce monde que pour y souffrir, et pour y mériter le royaume du ciel par notre patience. Heureux ceux que le monde croit malheureux, et qui n'ont point de part à ses vaines joies! Heureux ceux auxquels il est donné d'être attachés à la croix du Fils de Dieu! Cette doctrine est insupportable à l'amour-propre; mais on ne peut en douter sans ébranler la foi chrétienne, et elle devient douce par l'onction de l'amour de Dieu. J'avoue qu'il est facile de parler des croix, et difficile de les porter avec un courage humble et désintéressé. Mais que puis-je faire, sinon vous dire les vérités de l'Évangile, comme je voudrais qu'on me les dît dans une épreuve aussi violente que la vôtre? Voici les principales réflexions que je vous prie de faire :

I. Jésus-Christ parle ainsi : *Si quelqu'un n'écoute pas l'Église, qu'il soit pour vous comme un païen et comme un publicain*[2]. Remarquez qu'il ne dit pas : Si quelqu'un n'écoute pas l'Église de son pays, ou celle d'entre les diverses Églises à laquelle il se trouve attaché par sa naissance et par ses préjugés. Il ne suppose point plusieurs Églises, entre lesquelles chacun soit libre de choisir à sa mode : il n'en suppose qu'une seule, qu'il veut être à jamais son unique épouse. Elle doit être tout ensemble unique, universelle, et subsistante dans tous les siècles; elle doit parler à toutes les nations qui sont sous le ciel, et faire entendre sa voix d'un bout de l'univers à l'autre.

Ce n'est point une Église invisible et composée des seuls élus, que chacun mette où il lui plaît, suivant les préjugés, et que personne ne puisse montrer au doigt : c'est la cité élevée sur le sommet de la montagne, que tous les peuples voient de loin; chacun sait le lieu où il peut la trouver, la voir et la consulter : elle répond, elle décide, on l'écoute, on la croit. Malheur à quiconque refuse de lui obéir! Il doit être retranché de la société des enfants de Dieu, comme un païen et comme un publicain.

II. Un père terrestre, quoique très-imparfait, ne peut souffrir qu'aucun de ses enfants divise sa famille, sous prétexte de la réformer selon ses idées. Croyez-vous que notre Père céleste, qui aime tant l'union, et qui veut que ce soit à cette marque qu'on reconnaisse ses enfants, souffre sans indignation que quelqu'un d'entre eux soit assez présomptueux et assez dénaturé pour diviser sa famille, qu'il a voulu par le mérite de son propre sang consommer à jamais dans l'unité? L'époux ne veut qu'une seule épouse; il a horreur de la pluralité. Le schisme qui fait plusieurs Églises, malgré Jésus-Christ qui n'en veut qu'une seule, est donc le plus grand de tous les crimes : c'est celui de Coré, de Dathan et d'Abiron, qui voulurent partager le sacré ministère. La terre doit engloutir et le feu du ciel consumer ceux qui déchirent l'épouse unique pour en faire plusieurs.

III. En vain nos frères séparés soutiendront que l'ancienne Église était tombée en ruine et en désolation par son idolâtrie, en sorte qu'il a fallu en former une autre à sa place. Si l'Église visible avait pu être un seul jour trompeuse et idolâtre, Jésus-Christ se serait bien gardé de dire absolument et sans restriction, pour toutes les nations et pour tous les siècles : *Si quelqu'un n'écoute pas l'Église.* Il aurait induit par là ses enfants en erreur. Il n'eût pas manqué de dire, tout au contraire : Si quelqu'un écoute l'Église pendant les siècles d'erreur et d'idolâtrie où elle tombera, qu'il soit pour vous comme un païen et comme un publicain. Cette défense expresse d'écouter l'Église devrait, selon le plan de nos frères séparés, avoir été faite pour presque tous les siècles, puisque, de leur propre aveu, le monde a été pendant presque tous les siècles, depuis les apôtres jusqu'à la prétendue réforme des protestants, sans avoir aucune autre Église que celle qui enseignait, qui administrait les sacrements, qui disait la messe, qui honorait les images et qui priait les saints, comme nous le faisons. Loin de dire : Gardez-vous bien d'écouter l'Église dans ces siècles d'aveuglement, Jésus-Christ dit au contraire pour tous les jours sans exception, jusqu'à celui où il reviendra juger le monde : *Si quelqu'un n'écoute pas l'Église, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain.* Il assure ailleurs que cette Église, loin de tomber en idolâtrie, et de rendre par là le schisme nécessaire, *sera fondée sur la pierre, en sorte que les*

[1] *Luc.* XVII, 21.
[2] *Matth.* XVIII, 17

portes de l'enfer, c'est-à-dire les conseils de l'erreur, *ne prévaudront point contre elle*[1]. C'est promettre précisément que ce que nos frères prétendent être arrivé n'arrivera jamais. Jésus-Christ dit encore, en quittant son Église naissante pour monter au ciel : *Allez, instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; et voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle*[2]. C'est au corps des pasteurs qu'il s'adresse, pour leur confier le ministère de l'instruction, et de l'administration des sacrements. Il parle d'une Église visible, qui a un corps de pasteurs avec des peuples conduits par eux. Il s'agit d'une Église qu'on voit, qu'on entend, qu'on croit, qui enseigne, qui décide, qui baptise.

IV. Enfin l'événement s'accorde parfaitement avec la promesse de Jésus-Christ. Il avait prédit que l'ivraie se mêlerait avec le bon grain dans le champ du souverain père de famille : c'est ce qui est arrivé. Il s'est glissé dans l'Église des relâchements et des abus dont elle gémit, et qu'elle travaille à réformer. Mais la réforme ne doit jamais se faire par la séparation. Au contraire, Notre-Seigneur crie : *Laissez ces deux espèces de grain*, savoir, le pur froment et l'ivraie, *croître ensemble jusqu'à la moisson*, qui est la consommation des siècles, *de peur qu'en arrachant le mauvais grain, vous déraciniez aussi le bon*[3]. C'est avec cette patience, ce ménagement, ce zèle pour conserver l'unité, qu'il faut travailler de concert à une douce et pacifique réforme.

Pour la chute de l'Église dans l'idolâtrie, Jésus-Christ a répondu qu'elle n'arriverait jamais, aussi n'est-elle jamais arrivée. L'Église n'a jamais adoré du pain; elle n'adore que le corps de Jésus-Christ, sur sa parole expresse, prise simplement à la lettre. Elle ne connaît aucun autre médiateur que Jésus-Christ : elle prie seulement nos frères du ciel, comme nos frères de la terre, de prier pour nous par notre commun et unique médiateur Jésus-Christ. Elle n'honore les images que comme de simples peintures, par rapport aux mystères qu'elles nous présentent. Il est donc clair comme le jour que nos frères séparés ont calomnié l'Église pour justifier leur séparation, en l'accusant d'impiété et d'idolâtrie. Si elle n'est ni idolâtre ni impie, le schisme qu'ils ont fait avec tant d'animosité et de scandale est le crime de Coré, de Dathan et d'Abiron : puisqu'ils refusent d'écouter l'Église, avec laquelle Jésus-Christ enseigne tous les jours, chacun d'eux doit être regardé comme un païen et comme un publicain.

[1] *Matth.* 710, XVI, 18.
[2] *Ibid.* XXVIII, 19, 20.
[3] *Ibid.* XIII, 29, 30.

V. Ne dites point que vous n'avez pas fait le schisme, que vous le trouvez fait; que vous êtes bien fâché que vos ancêtres l'aient fait, et que vous ne sauriez le défaire. Ne le faites point pour votre personne; c'est tout ce que je vous demande au nom de Jésus-Christ. Ne ratifiez point, ne confirmez point, ne continuez point par votre choix un schisme si injuste, et si contraire à la règle de Jésus-Christ.

VI. Si vous voulez voir quelles sont les suites du schisme, jetez les yeux sur les Églises de nos frères qui se sont séparés de nous avec tant de hauteur et d'insulte, se vantant d'être les réformateurs du christianisme. Qu'ont-ils réformé? Pendant que l'Église romaine, malgré les faiblesses inséparables de l'humanité, a travaillé depuis plus d'un siècle à une sérieuse réforme du clergé et des peuples, les Églises protestantes, semblables à des branches arrachées de leur tige, n'ont fait que se dessécher visiblement. Qu'en reste-t-il dans tout le Nord, sinon une multitude monstrueuse de sectes opposées? Que voit-on de tous côtés? Une curiosité effrénée, une présomption que rien n'arrête, une incertitude qui ébranle tous les fondements du christianisme même; une tolérance qui tombe, sous prétexte de paix, dans l'indifférence de religion, et dans l'irréligion la plus incurable.

VII. Nous ne sommes point parfaits, je l'avoue, et je vous en avertis par avance, mais nous gémissons de ne l'être pas. Vous verrez parmi nous des scandales; mais nous les condamnons, et nous désirons de les corriger. Il y en a eu jusque dans la plus pure antiquité : faut-il s'étonner qu'il en paraisse encore dans ces derniers siècles? Mais, si vous trouvez dans notre très-nombreuse Église beaucoup de chrétiens qui n'en ont que le nom, et qui la déshonorent, vous y trouverez pour votre consolation des âmes recueillies, simples, mortes à elles-mêmes, qui sont détachées, non-seulement des vices grossiers, mais encore des plus subtiles imperfections, qui vivent de foi et d'oraisons; dont toute la conversation est déjà au ciel, qui usent du monde comme n'en usant point, et qui sont jalouses contre leur amour-propre pour donner tout à l'amour de Dieu. Si vous ne voulez pas me croire, essayez-le avec confiance en Dieu. Venez, goûtez et voyez combien le Seigneur est doux!

VIII. J'avoue que vous avez un très-rigoureux sacrifice à faire; mais écoutez Jésus-Christ : *Celui*, dit-il[1], *qui aime son père et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi*. Voudriez-vous vous rendre indigne de Jésus-Christ pour contenter votre famille? Voudriez-vous faire comme ce jeune homme

[1] *Matth.* X, 37.

qui, après avoir cru en Jésus-Christ et avoir été aimé de lui, l'abandonna, triste et découragé, parce que Jésus-Christ lui proposa de renoncer à ses richesses? La chair et le sang ne révèlent point ce sacrifice; il n'y a que la grâce qui puisse l'inspirer. Écoutez encore la vérité même : *Celui qui hait son âme*, c'est-à-dire sa vie, *pour ce monde, la sauve pour l'éternité*[1]. Voudriez-vous préférer une vie si courte, si fragile, si épineuse, au royaume de Dieu, qui est déjà si proche de vous? Les martyrs ont souffert la mort pour la vérité, refuserez-vous de souffrir pour elle les douces croix d'une vie frugale et retirée? Les tourments des martyrs n'étaient-ils pas plus terribles que les peines qui sont attachées à la vertu, et que l'espérance du ciel adoucit? Après tout, que sacrifierez-vous à Dieu? Les délicatesses d'une vie molle, les vanités mondaines, les ragoûts de l'amour-propre, qui se tournent en peines et en remords. Abandonnez-vous sans ressource à Dieu, et il ne vous abandonnera jamais. Cherchez par préférence son royaume, et les secours temporels vous viendront comme par surcroît. Souvenez-vous qu'un pain descendu du ciel a nourri pendant quarante ans au désert le peuple de Dieu. Les oiseaux du ciel ne sèment ni ne moissonnent; Dieu en a soin. Vous oubliera-t-il? *Quand même*, dit Dieu[2], *une mère oublierait son fils unique, le fruit de ses entrailles, pour moi je ne vous oublierai jamais.* Vous avez des parents et des amis qui vous procureront un asile; vous avez assez de courage pour vous contenter de peu; vous n'aurez que la gloire à craindre dans un si courageux sacrifice. Enfin souvenez-vous que nous avons été *enrichis*, comme dit l'Apôtre, *de la pauvreté de Jésus-Christ.* Oserai-je ajouter que, s'il m'était permis, je donnerais tout ce que j'ai, et qui n'est pas plus à moi qu'à vous, pour assurer en vous l'ouvrage de celui à qui tout appartient?

Je suis, m......., avec un zèle et un respect à toute épreuve, votre, etc.

PROFESSION DE FOI

DRESSÉE

PAR M. L'ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI, ET SIGNÉE PAR M ***,

A qui les cinq lettres précédentes avaient été adressées.

I. Je déclare qu'après avoir prié, lu et examiné, je me suis déterminée à vivre et à mourir dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine, où nous avons toujours cru que nos ancêtres faisaient leur salut avant la séparation qui a été faite sous le nom de réforme. C'est une Église visible, qui comprend, outre les élus qui sont inconnus ici-bas, tous ceux qui font profession du christianisme dans cette société. Elle est l'Église de tous les temps, depuis les apôtres jusqu'à nous : c'est elle qui nous a conservé le sacré dépôt des Écritures et le baptême : c'est elle qui a sa succession non interrompue des pasteurs, depuis Jésus-Christ jusqu'à notre temps : c'est elle qui est répandue dans toutes les nations connues de la terre. J'embrasse toute sa doctrine, et je m'attache à son culte.

II. Je crois que cette Église est l'unique épouse du Fils de Dieu. Autant que l'Évangile m'apprend à me défier de moi-même, à être humble, docile, soumise aux pasteurs, parce que *celui qui les écoute, écoute* Jésus-Christ même, autant suis-je assurée par les promesses, que cette Église ne se trompera jamais. Quiconque refuse de l'écouter et de la croire doit être regardé *comme un païen et comme un publicain.* Elle est fondée *sur la pierre; et les portes de l'enfer*, qui sont les conseils de l'erreur, *ne prévaudront jamais contre elle.* Jésus-Christ sera avec le corps visible de ses pasteurs, *enseignant* la doctrine qu'ils enseignent, et *baptisant*, c'est-à-dire administrant les sacrements qu'ils administrent, tous les jours sans aucune interruption *jusqu'à la consommation du siècle.* Voilà ce qui me persuade que cette Église, qui est la seule qu'on trouve dans tous les siècles, a conservé, malgré les *portes de l'enfer*, une doctrine saine et un culte pur, puisque Jésus-Christ ne cessera jamais un seul jour d'enseigner et de baptiser avec elle.

III. De là je conclus que cette Église n'a jamais *pu tomber en ruine et en désolation* par l'idolâtrie, puisque, si cette ruine était arrivée, les promesses de la vérité même se trouveraient fausses, *les portes de l'enfer auraient prévalu*, et Jésus-Christ n'aurait point continué d'enseigner et de baptiser avec une Église idolâtre.

IV. Je crois qu'il ne peut arriver aucun cas où il soit permis de se séparer de cette Église. La preuve en est claire comme le jour, dès qu'on a compris l'étendue des promesses. Jésus-Christ ne veut avoir qu'une épouse toujours fidèle et toujours indivisible. De quel droit ferions-nous plusieurs Églises, nous qui savons qu'il n'en a voulu qu'une seule, et qu'il a demandé à son Père qu'elle fût *une et consommée en unité* comme il l'est avec son père même[1]? N'est-

[1] *Joan.* XII, 25.
[2] *Is.* XLIX, 15

[1] *Joan.* XVII, 22, 23.

ce pas une témérité sacrilége que d'entreprendre de diviser l'épouse que l'époux a voulu rendre indivisible ? Peut-on, pour justifier la séparation, accuser cette Église d'idolâtrie, elle dont il est dit par le Saint-Esprit même que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle;* que Jésus-Christ sera *tous les jours*, sans aucune interruption, *enseignant et baptisant avec elle jusqu'à la consommation du siècle; que quiconque ne l'écoutera point* avec docilité *doit être regardé comme un païen et comme un publicain*, c'est-à-dire comme un impie et comme un idolâtre, comme un homme indigne de la société des enfants de Dieu ; que cette Église est la *colonne et l'appui de la vérité*[1] ; qu'enfin *elle n'a ni ride ni tache*[2] ? Une Église superstitieuse et idolâtre pourrait-elle être *sans ride et sans tache* aux yeux de son époux ? Il est donc vrai, par les promesses, que l'Église ne peut jamais tomber ni dans l'idolâtrie ni dans l'erreur contre la foi; et par conséquent il ne peut jamais arriver aucune cause légitime de nous séparer d'elle.

V. Je crois qu'il n'appartient point à chaque particulier d'expliquer le texte sacré de l'Écriture selon son propre sens, indépendamment de l'Église. Comme c'est elle à qui Dieu a confié ce texte pour nous le distribuer selon nos dispositions, c'est aussi à elle à nous en apprendre le vrai sens. La même autorité qui nous assure que ces livres sont divins, nous assure aussi de l'interprétation qu'on doit leur donner : autrement chacun ferait dire à l'Écriture tout ce qu'il s'imaginerait y trouver par ses préventions; et les hommes, avec un seul livre divin, feraient autant de religions qu'ils inventeraient de vaines subtilités pour l'expliquer. Tel est le malheureux fruit de la réforme prétendue. Je ne sais combien de sectes trouvent les doctrines les plus opposées dans les mêmes passages. La vraie religion ne peut être trouvée et mise en pratique que par une humble défiance de nos faibles lumières. Qu'y a-t-il de plus orgueilleux que de fonder le choix de sa religion sur ce qu'on présume d'entendre mieux l'Écriture que cette Église de qui on la tient? Qu'y a-t-il de plus superbe que de vouloir juger de l'Église par son propre sens sur le texte de l'Écriture, au lieu que nous devons juger du sens de l'Écriture par l'autorité de cette Église qui nous la donne et qui nous l'explique?

VI. Je crois que Jésus-Christ n'a point laissé son Église dépourvue de ce qui est nécessaire pour garder quelque subordination dans toute société réglée, je veux dire un chef visible qui soit le premier de tous les pasteurs, qui préside parmi eux, et qui soit le centre de l'unité catholique, en sorte que tous les membres demeurent unis et subordonnés à ce chef. C'est le successeur de saint Pierre, remplissant sa chaire à Rome, que je reconnais pour être ce pasteur principal, suivant cette parole de Jésus-Christ : *Tu es Pierre, et c'est sur cette pierre que j'édifierai mon Église*[1]. Je sais que toute la sainte antiquité a regardé ces paroles non comme bornées à la personne de saint Pierre qui devait mourir bientôt, mais comme étendues à ses successeurs, qui doivent perpétuer cet ordre si nécessaire, et servir de pierre fondamentale pour l'unité jusqu'à la fin des siècles.

VII. Je crois que quand on aperçoit des abus, des superstitions et des scandales dans cette Église, on doit se souvenir que cette Église naissante même n'était pas exempte de cet inconvénient; que les sectes qui ont prétendu établir la réforme, souffrent tous les jours l'ignorance, les abus grossiers, les vices contagieux, et qu'elles tolèrent les erreurs les plus énormes sur la religion. Il faut, selon la parole de Jésus-Christ, laisser croître le mauvais grain avec le bon, de peur qu'on n'arrache le bon et le mauvais; il faut souffrir l'un pour conserver l'autre *jusqu'à la moisson.* Souvent une critique âpre et hautaine, un zèle amer, une prévention contre l'Église, nous grossit les objets. Il fallait demeurer en esprit de paix et de charité dans le sein de l'ancienne Église, pour lui aider à faire une réforme modérée. Quand on se sépare d'elle on veut la combattre et non la réformer. La réforme la plus pressée est celle de corriger la présomption des réformateurs, qui veulent être les juges de l'Église et de l'Écriture par leurs propres sens, pour corriger tout à leur mode. Pour moi, je ne veux me mêler que de la réforme de ma personne, pour m'humilier et pour me corriger de mes défauts. Je laisse à l'Église le soin de réformer les abus dont je ne suis pas responsable; je comprends même qu'elle ne peut le faire que peu à peu, et qu'elle est toujours à recommencer.

VIII. Je ne saurais craindre aucun reproche de Jésus-Christ au jour de son jugement pour avoir pris avec une religieuse simplicité, selon la tradition de l'Église, les paroles par lesquelles le Sauveur a institué l'eucharistie. Que Luther fasse dire à Jésus-Christ : *Ceci est du pain où mon corps se trouve caché;* que Calvin lui fasse dire : *Ceci est la propre substance de mon corps, qu'on recevra, quoiqu'elle n'y soit point, et que ce ne soit que du pain;* que Zuingle lui fasse dire : *Ce n'est point mon*

[1] *I. Tim.* III, 15.
[2] *Ephes.* V, 27

[1] *Matth.* XVI, 18.

corps, et ce n'en est que la figure ; pour moi, je ne veux rien faire dire à Jésus-Christ, et je me borne à croire que *ceci,* c'est-à-dire ce qui était du pain, n'est plus ce qu'il était, et que la parole toute-puissante du Fils de Dieu, qui fait ce qu'elle dit, a changé la substance de ce pain en celle du corps de Jésus-Christ rompu sur la croix, et de son sang répandu pour notre salut. Les dons de l'amour de Dieu sont réels. Comme le Fils a pris par son incarnation une chair réelle et non en figure, de même il nous a donné réellement et non en simple figure cette même chair dans l'eucharistie. La loi nouvelle réalise les dons qui n'étaient qu'en figure dans l'ancienne loi. C'est ainsi que l'eucharistie est plus précieuse et plus salutaire même que ce pain miraculeux qu'on nomme la *manne.*

IX. Luther peut donner une contorsion aux paroles de Jésus-Christ pour lui faire dire : *Ceci contiendra mon corps au seul moment où vous le mangerez;* pour moi, je ne veux point restreindre les paroles générales et absolues du Sauveur. Il a dit, sans restriction : *Ceci est mon corps;* qu'on le mange ou qu'on ne le mange point, sa parole demeure vraie à la lettre. Qu'y a-t-il de plus odieux que d'attaquer l'ancienne Église, de lui faire un crime d'avoir pris religieusement et à la lettre les paroles de Jésus-Christ dans l'institution de ce sacrement?

X. L'Église naissante, qui accomplissait les prophéties pour la gloire et pour le règne de Jésus-Christ, donnait l'eucharistie aux petits enfants sous la seule espèce du vin ; elle la donnait souvent aux absents pendant les persécutions, et aux mourants, sous la seule espèce du pain. Faut-il s'en étonner? Les protestants, qui n'admettent dans l'eucharistie que du pain figure du corps, et que du vin figure du sang de Jésus-Christ, peuvent souffrir avec impatience qu'on ne leur laisse que l'une des deux figures et qu'on les prive de l'autre; c'est retrancher la moitié des figures et du sacrement qu'elles composent. Mais cette sainte antiquité, qui avait, comme les catholiques de nos jours, des idées de réalité sur ce mystère, ne craignait point de donner indifféremment l'eucharistie sous les deux espèces, ou sous l'une des deux seulement. Jésus-Christ *ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus,* dit l'Apôtre [1], son corps immortel ne peut plus être séparé de son sang. La séparation des deux espèces n'est faite que pour représenter dans le sacrifice la séparation violente qui fut faite de cette chair et de ce sang pour nous sur la croix. D'ailleurs, nous savons que la chair, maintenant inséparable du sang, est avec lui sous l'espèce du pain ; et que le sang, inséparable de la chair, est avec elle sous l'espèce du vin. Pouvons-nous craindre d'être privés de quelque fruit du sacrement quand nous recevons sous une seule espèce Jésus-Christ tout entier, lui qui est l'unique source de toutes les grâces? Que craignons-nous, puisque nous imitons l'Église naissante, qui accomplissait si glorieusement les promesses de son époux?

[1] *Rom.* VI, 9.

XI. Je crois que l'oblation et la manducation de Jésus-Christ dans l'eucharistie est un vrai, propre et propitiatoire sacrifice. J'entends l'Apôtre qui dit : *Nous avons un autel, duquel n'ont pas le pouvoir de manger ceux qui servent encore au tabernacle judaïque* [1]. Voilà un autel, et une victime qu'on mange sous la loi nouvelle. Il est vrai que c'est précisément la même victime qui a été immolée sur la croix; il est vrai que c'est la même unique oblation par laquelle la victime se présente à jamais à son Père en notre faveur, soit qu'elle le fasse elle seule dans le sanctuaire céleste, soit qu'elle le fasse ici-bas par les mains des prêtres : mais l'eucharistie y ajoute la manducation réelle de la victime, ce qui est d'un prix infini en soi. C'est ce que l'Église a toujours nommé le sacrifice de l'autel.

XII. Jésus-Christ a donné à ses ministres la puissance *de lier et de délier* les pécheurs, en sorte que tous les péchés qu'ils remettront ici-bas seront remis au ciel, et que tous ceux qu'ils retiendront seront retenus [2]. Cette rémission n'est pas moins nécessaire pour les péchés secrets que pour les péchés publics : les premiers sont souvent encore plus énormes. Les ministres de Jésus-Christ peuvent-ils juger s'il faut les remettre ou les retenir, si le pécheur ne les déclare pas ou en public, ou du moins en secret? La confession secrète n'est donc qu'un adoucissement par rapport à la nécessité de soumettre les péchés au jugement des ministres de Jésus-Christ. De là vient que cette règle a toujours été conservée par l'Église avec tant de fruits : plus elle est humiliante, plus elle est salutaire. Eh! de quoi avons-nous besoin dans la pénitence, sinon de confondre notre orgueil, qui est la source de tous nos péchés? Qu'y a-t-il de plus efficace que ce remède pour nous corriger? Peut-on croire que Jésus-Christ nous a laissés manquer d'un remède si nécessaire, et que les hommes l'ont suppléé par leur industrie? Peut-on s'imaginer qu'une discipline si capable de révolter l'orgueil et d'irriter l'amour-propre ne soit qu'une invention humaine?

XIII. Je n'ai aucune peine à admettre avec l'Église sept sacrements. Je comprends qu'un sacrement est un signe ou cérémonie instituée par l'au-

[1] *Hebr.* XIII, 10.
[2] *Matth.* XVIII, 18; *Joan.* XX, 23.

torité divine, et à laquelle quelque grâce a été attachée. Pourquoi refuserais-je de croire sur une autorité si décisive, 1° que nous sommes purifiés du péché originel dans le baptême, et que d'enfants corrompus du vieil homme nous devenons les enfants de l'homme nouveau, qui est Jésus-Christ? 2° que nous sommes affermis en lui par la confirmation, pour ne rougir point de son Évangile, et pour porter patiemment la croix du nom chrétien? 3° que la rémission de nos péchés nous est donnée au nom de Jésus-Christ quand nous les confessons en esprit de pénitence? 4° que Jésus-Christ dans l'eucharistie est le pain descendu du ciel pour donner la vie au monde [1] ? 5° que l'extrême-onction, comme saint Jacques l'enseigne [2], efface les péchés et fortifie contre les tentations du dernier combat? 6° qu'il y a, comme saint Paul le dit à Timothée[3]; une grâce attachée au ministère qui est confié aux pasteurs par l'imposition des mains? 7° que l'assistance et la bénédiction de l'Église répand une grâce dans le mariage pour unir en Jésus-Christ les deux époux malgré *les tribulations de la chair*, et pour préparer une postérité chrétienne?

XIV. Je vois, par l'histoire des Machabées, que la prière pour les morts était en usage solennel dans la Synagogue longtemps avant Jésus-Christ; je vois qu'elle a été continuée par l'Église chrétienne dès ses commencements les plus purs. Cette prière ne peut pas être faite en vain ni d'une façon aveugle. L'Église, en demandant le soulagement des fidèles, suppose visiblement qu'ils sont dans quelque peine dont ils peuvent être soulagés par son intercession. C'est, dit saint Augustin [4], qu'il y a des chrétiens qui n'ont pas vécu assez mal pour être exclus du royaume du ciel, ni assez bien pour y entrer d'abord, parce que *rien n'y entre avec la moindre tache* [5] : ils ont besoin d'expier certains péchés qui ne vont point *à la mort*. Ce pénible retardement de leur bonheur est un purgatoire où ils passent *comme par le feu* [6]. L'Église a toujours cru que ses prières pouvaient contribuer à leur soulagement, et à l'avancement de leur repos. Peut-on refuser à l'épouse du Fils de Dieu de s'unir à elle dans une si pieuse demande?

XV. L'Église nous invite à prier nos frères qui sont déjà au ciel, comme ceux qui sont encore sur la terre, afin qu'ils prient pour nous par Jésus-Christ notre commun et unique médiateur. Dieu lui-même qui pouvait accorder immédiatement leur pardon aux amis de Job sur leur demande immédiate, les assujettit à le demander par l'entremise de Job qu'ils avaient condamné. C'est ainsi que Dieu nous accorde, en faveur des prières pures des saints qui sont ses amis, ce qu'il ne nous accorderait peut-être pas sur nos seules prières moins dignes de lui. Si nous ne blessons point notre unique médiateur en demandant les prières des hommes pécheurs et exposés aux tentations du pèlerinage, à combien plus forte raison devons-nous unir nos prières à celles de l'Église, pour obtenir les suffrages de la mère de Dieu, et des autres saints qui voient Dieu face à face, et qui sont impeccables à jamais dans son sein!

XVI. l'Église, dès les premiers temps, a honoré les tombeaux des martyrs, où elle allait chanter leur victoire, et offrir le sang de l'agneau pour lequel ils avaient répandu le leur : elle conservait précieusement leurs reliques, et les reliques faisaient une infinité de miracles, comme nous l'apprenons des anciens Pères. Peut-on craindre la superstition, en imitant par un culte si pur l'antiquité la plus éclairée?

XVII. L'Écriture a dit, il est vrai : *Vous ne ferez point d'images taillées ;* mais elle ajoute aussitôt : *pour les servir* [1], c'est-à-dire pour les adorer. D'ailleurs, il y avait des images dans le temple et jusque sur l'arche. A Dieu ne plaise que nous adorions les images comme des divinités! Nous ne les servons pas au contraire, nous nous en servons. Elles ne sont que de simples représentations des visions miraculeuses de l'Écriture, des actions de Jésus-Christ et des saints. Si elles sont gâtées ou indécentes, nous les brisons sans scrupule. Les images instruisent les ignorants, et touchent les personnes les mieux instruites; elles mettent les mystères du salut comme devant nos yeux. Pourquoi refuserions-nous de nous unir à l'Église dans une pratique si ancienne, si pure, si exempte d'idolâtrie, si dégagée des superstitions populaires qu'on tâche d'en écarter; enfin si propre à nourrir la piété des fidèles?

XVIII. L'Église à établi par ses canons des pénitences longues et rigoureuses pour la réparation des divers péchés. Ne peut-elle pas, quand elle juge à propos, dispenser ses enfants d'une partie de cette rigueur, quand elle les trouve humbles, dociles, et touchés du désir d'une sincère conversion c'est ce qu'on nomme *indulgence*. L'Église ne peut-elle pas user de cette condescendance sans flatter la mollesse des pécheurs impénitents, et sans

[1] *Joan.* VI, 33.
[2] *Jac.* V, 15.
[3] *II. Tim.* I, 6.
[4] *Serm.* XLXXII, n° 2, t. V, p. 827.
[5] *Apoc.* XXI, 27.
[6] *I. Cor.* III, 15.

[1] *Levit.* XXVI, 1.

les dispenser de la pénitence évangélique? Ne doit-on pas même croire que quand l'épouse prie l'époux céleste pour ceux qui n'ont pas accompli dans leur sincère conversion toutes les œuvres de la pénitence convenable, une intercession si pure doit sans doute opérer beaucoup en faveur de ces âmes? De tels suffrages sont précieux; les abus qu'on peut faire en ce genre, malgré l'Église, ne diminuent point cette vérité.

XIX. Je renonce à toute société qui est séparée de cette église dans laquelle je veux vivre et mourir: je me sépare de tous ceux qui rejettent sa doctrine et son culte: je prie Dieu qu'il les éclaire et qu'il les touche, afin qu'il ne se fasse d'eux et de nous *qu'un seul troupeau sous un seul pasteur* [1]. Est-il permis à un fils de diviser toute la famille, et d'en soulever une partie contre l'intention du père commun, qui a voulu les tenir inséparablement unis? Que si cette division d'une simple famille est si criminelle, à combien plus forte raison les novateurs sont-ils coupables quand ils divisent, malgré le Père céleste, l'Église qui est sa famille, en séduisant les peuples, et en leur promettant qu'ils entendront mieux l'Écriture que le corps des pasteurs auxquels les promesses ont été faites!

XX. Je promets de suivre avec une vraie soumission de cœur toutes les décisions que cette Église a faites et qu'elle pourra faire pour la conservation du dépôt de la foi. Ainsi Dieu me soit en aide, et ses saints évangiles!

LETTRE VI.

Qu'il faut chercher la vérité avec simplicité et défiance de soi-même.

Je suis fort aise, monsieur, d'apprendre par vous-même avec quelle application vous avez cherché la vérité, malgré vos anciennes préventions. Cette droiture vous attirera de grandes bénédictions. Rien n'est si important que la simplicité et la sincère défiance de son propre esprit. Si chacun était occupé de la prière, du recueillement, de la charité, du mépris de soi-même, et du renoncement à une vaine réputation d'esprit et de science, toutes les disputes seraient bientôt apaisées. Jésus-Christ disait aux Juifs: « Comment pouvez-vous croire, vous « qui recevez de la gloire les uns des autres, et qui « ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu « seul [2]? » Il ajoute: « Si quelqu'un veut faire la vo« lonté de celui qui m'a envoyé, il connaîtra, sur la « doctrine, si elle est de Dieu, ou si je parle de moi« même [1]. » Ainsi ceux qui éblouissent, qui séduisent, qui s'égarent eux-mêmes, ne tombent dans ce malheur que faute de chercher la volonté de Dieu avec un cœur humble et soumis à l'Église; l'hérésie ne les séduit qu'à cause qu'elle les trouve vains, curieux, présomptueux, dissipés. Il n'y a que le défaut de recueillement et d'abnégation de soi-même qui prépare des hommes contentieux pour former les partis des novateurs et les hérésies. C'est sur ce fondement que saint Cyprien dit [2]: « Que personne « ne croie que les bons peuvent se retirer de l'Église. « Le vent n'enlève point le bon grain, et la tempête « n'arrache point un arbre solidement enraciné: « c'est la paille légère que le vent emporte.... C'est « ainsi que les fidèles sont éprouvés, et que les infi« dèles sont découverts: c'est ainsi qu'avant même « le jour du jugement il se fait ici une séparation « des justes d'avec les injustes, et que le bon grain « est séparé d'avec la paille. » C'est ce que l'expérience montre sensiblement. Quels hommes font les schismes et les hérésies? Ce sont des hommes savants, curieux, critiques, pleins de leurs talents, animés par un zèle âpre et pharisaïque pour la réforme, dédaigneux, indociles et impérieux: ils peuvent avoir une régularité de mœurs, un courage roide et hautain, un zèle amer contre les abus, une application sans relâche à l'étude et à la discipline; mais vous n'y trouverez ni douceur ni support du prochain, ni patience, ni humilité, ni vraie oraison. « O Père, Seigneur « du ciel et de la terre, s'écrie Jésus-Christ [3], je vous « rends gloire de ce que vous avez caché ces choses « aux sages et aux prudents, et que vous les avez « révélées aux petits. » Il dit encore [4]: « S'il y a un « enfant de paix, c'est sur lui que votre paix repo« sera. »

Je suis, monsieur, très-sincèrement, tout à vous.

LETTRE VII.

Nécessité de rendre au plus tôt à la véritable Église la soumission qui lui est due: avoir en horreur cette réforme sèche et hautaine qui rompt l'unité sous prétexte de remédier aux abus: marcher dans la voie de la pure foi, qui porte à l'humilité et à la défiance de soi-même.

Il est vrai, monsieur, que j'allai à Bruxelles l'automne dernière; mais ce voyage fut si imprévu et si précipité, que je n'aurais pu vous en avertir à temps.

[1] *Joan.* X, 16.
[2] *Ibid.* V, 44.

[1] *Joan.* VII, 17.
[2] *De unit Eccles.* p. 197.
[3] *Matth.* XI, 25.
[4] *Luc.* X, 6.

Dieu sait quelle joie j'aurais eue de vous voir et de vous entretenir.

Je ne connais point assez les éditions de saint François de Sales pour pouvoir dire quelle est la meilleure; il y en a un grand nombre : il faudrait se donner la patience de les comparer toutes en détail, et de choisir sur chaque morceau celle qui se trouverait la plus ample et la plus exacte. Vous savez qu'il y a dans l'ancienne édition de Lyon un dix-huitième entretien qui n'est pas ailleurs. Je suis ravi de voir que vous aimiez tant ce bon saint. Si les protestants le lisaient, il leur ôterait peu à peu leurs préventions contre l'Église romaine : sans raisonner, il instruit plus que tous les savants qui raisonnent. On goûte en lui la *bénignité* du Sauveur, *la douceur et la modestie de Jésus-Christ.* Il fait sentir que l'Église qui porte de tels saints n'est pas stérile ,et qu'elle est encore, selon la promesse, pleine de l'esprit des premiers siècles.

L'estime et l'amitié que j'ai pour vous, monsieur, m'engagent à demander souvent deux choses à Dieu; souffrez que je vous le dise ici. La première est qu'il vous fasse la grâce de rendre à la véritable Église visible ce qui lui est dû. Ce n'est pas assez de l'aimer, de l'estimer dans votre cœur, de ne lui point imputer les excès que d'autres lui imputent, et de trouver de la consolation à participer à son culte quand vous le pouvez : il n'a jamais été permis de sortir de son sein si elle n'est pas idolâtre, et il n'est pas permis de retarder à y rentrer si cette idolâtrie est imaginaire. L'esprit du Sauveur est un esprit de paix, d'amour et d'union; il a voulu que les siens fussent consommés dans l'unité : il ne s'est pas contenté d'une unité intérieure et invisible, il a voulu une unité intérieure et extérieure tout ensemble, en sorte que ce fût à ce signe visible et éclatant qu'on reconnût ses vrais *disciples*[1]. Ainsi malheur à ceux qui se *séparent* ou qui demeurent séparés de la tige qui porte la séve dans toutes les branches! Malheur à ceux qui partagent en deux ou qui laissent dans la division ce que Jésus-Christ a voulu faire un!

Remarquez, s'il vous plaît, que les plus grands saints, et les écrivains de la vie intérieure, qui ont eu les plus touchantes marques de l'esprit de grâce, étaient, comme saint François de Sales, dans la communion romaine, et prêts à mourir plutôt que d'en sortir. Les âmes humbles et pacifiques, qui ne vivent que de recueillement et d'amour, sont toujours petites à leurs propres yeux, et ennemies de la contradiction; elles sont bien éloignées de s'élever contre le corps des pasteurs, de décider, de condamner, de dire des injures, comme Luther et et Calvin en ont dit d'innombrables. Leur style n'a rien d'âcre, ni de piquant, ni de dédaigneux. Ils n'entreprennent point une réforme sèche, critique et hautaine, qui aille à rompre l'unité, et à soutenir que l'époux a répudié l'épouse. S'ils voient quelques abus ou quelque superstition dans les particuliers, ils en gémissent avec douceur : et le gémissement de la colombe est toujours discret et modeste; elle ne gémit que par un amour tendre et paisible. Alors de telles âmes gémissent en secret avec l'épouse, loin de pousser des cris scandaleux contre elle. Elles n'élèvent jamais leur voix dans des disputes présomptueuses, elles ne disent point que l'Église s'est trompée pendant divers siècles sur le sens de l'Écriture, et qu'elles ne craignent point de se tromper en expliquant le texte sacré contre la décision de cette ancienne Église : au contraire, ces âmes sont dociles et toujours prêtes à croire qu'elles se trompent; leur cœur n'est qu'*amour et obéissance*. Les dons intérieurs, loin de leur inspirer une élévation superbe et un sentiment d'indépendance, ne vont qu'à les anéantir, qu'à les rendre plus souples et plus défiantes d'elles-mêmes, qu'à leur faire mieux sentir leurs ténèbres et leur impuissance, enfin qu'à les désapproprier davantage de leurs pensées. Oh! combien ont-elles horreur *du zèle amer* et de tous *les combats de paroles!* Au lieu de la dispute, elles emploient l'insinuation, la patience et l'édification; au lieu de parler de Dieu aux hommes, elles parlent des hommes à Dieu, afin qu'il les touche, qu'il les persuade, et qu'il fasse en eux ce que nul autre n'a pu faire. L'oraison supprime toutes les disputes. Dans la véritable oraison personne n'abonde en son sens, chacun fait taire sa propre raison. C'est l'esprit d'oraison qui est l'âme de tout le corps des fidèles; c'est cet esprit unique et commun qui réunirait bientôt à l'Église mère toutes les sectes, si chacun, au lieu de disputer, se livrait au recueillement. D'un côté, voyez la pure spiritualité de saint François de Sales; de l'autre, voyez ses principes sur l'Église dans ses Controverses : c'est le même saint qui parle avec l'onction du même esprit de vérité dans ces deux sortes d'écrits. Tels sont ces aimables saints qui ont été nourris et perfectionnés dans le sein de l'Église mère. Ne voulez-vous pas être de leur communion, et aimer comme eux la mère qu'ils ont si tendrement aimée? Il faut devenir comme eux simple et petit enfant, pour sucer le lait de ses mamelles. Le lait qui coule, c'est

[1] *Joan.* XIII, 35.

l'esprit d'amour et d'oraison; l'esprit d'oraison et l'esprit d'unité sont la même chose. Cherchez tant qu'il vous plaira hors de cette sainte unité, vous n'y trouverez guère que des cœurs hautains, contentieux et desséchés; vous y trouverez des docteurs secs et éblouis de leur science, qui languissent sur des questions sans fin, et qui s'évaporent dans leurs propres pensées; vous y trouverez des pratiques exactes et sévères en certains points de discipline; vous y trouverez l'horreur de certains vices grossiers; vous y trouverez une attention curieuse au sermon, et un chant de psaumes qui excite l'imagination, avec des prières où les paroles arrangées et multipliées frappent les auditeurs : mais vous n'y trouverez point cette oraison tout intérieure qui a fait chez nous tant de grands saints. Il est vrai que vous remarquerez chez nous beaucoup de docteurs vides de Dieu et pleins d'eux-mêmes, beaucoup d'ignorance et même de superstition dans les peuples; mais la vraie Église n'est pas exempte de scandales. Il faut laisser croître le mauvais grain avec le bon *jusqu'à la moisson*, de peur qu'une réforme téméraire n'arrache le bon grain avec le mauvais, et qu'elle ne ravage au lieu de réformer. La vraie Église est celle qui nourrit le pur grain mêlé avec l'ivraie, et qui tolère l'ivraie dans l'espérance que le Seigneur en séparera un jour lui-même le pur grain. Encore une fois, monsieur, ce n'est que dans l'Église catholique que vous trouverez cette oraison que vous aimez tant, et qui vous donne un si grand attrait d'amour pour Dieu. Ailleurs on parle, on chante; on loue Dieu, on raisonne, on dispute, on exhorte, on fait des règlements : dans l'ancienne Église, on se tait, on se rapetisse, on rentre dans l'enfance par simplicité, on se compte pour rien, on s'anéantit, on est l'holocauste d'amour. Le nombre de ces âmes, dont le monde n'est pas digne, est petit, il est vrai; mais enfin il n'est que là. Comparez ces saints avec les réformateurs, et avouez la différence : il n'y a que l'unité qui porte de tels fruits.

La seconde chose que je vous souhaite, c'est que vous marchiez dans la voie de pure foi, pour éviter toute illusion. Prenez garde que la plupart des âmes qui s'imaginent marcher par cette voie n'y marchent point; on tient infiniment plus qu'il ne paraît aux expériences intérieures qu'on fait. Si on n'est en garde contre soi-même, on tend toujours insensiblement à chercher un appui et une certitude intérieure dans ses goûts, dans ses sentiments les plus vifs, et dans toutes les choses qui ont saisi l'imagination. On regarde son propre goût comme un attrait de grâce, ses propres vues comme des lumières surnaturelles, et ses propres désirs comme des volontés de Dieu. On s'imagine que tout ce qu'on éprouve en soi est passif, et imprimé de Dieu : par là on se fait insensiblement à soi-même une direction intérieure fondée sur l'inspiration immédiate. Il n'y a plus ni autorité ni loi extérieure qui arrête et qui puisse contre-balancer cette inspiration. Voilà le danger du fanatisme, pour les âmes qui se croient désappropriées et transformées sans l'être : si elles l'étaient, leur véritable désappropriation les éloignerait infiniment de cette illusion par laquelle elles s'approprient leur lumière, et s'en font un appui pour être indépendantes. Oh! que les profondes ténèbres de la pure foi sont bien différentes de cette fausse voie! On ne voit rien de particulier, et on ne cherche à rien voir : on se contente de croire comme les plus petits d'entre le peuple; on ne sait qu'obéir, que se laisser contredire et corriger, que se défier de soi, que sentir sans cesse son impuissance totale; on n'a aucun besoin de chercher curieusement dans l'avenir pour se consoler du présent, ni de se flatter de prédictions. Quand on a le cœur pleinement content de la seule volonté de Dieu en chaque moment de la vie, on n'a besoin de rechercher aucun soutien dans ces vues de l'avenir; on mérite d'y être trompé, dès qu'on les cherche par une inquiétude secrète, dans l'état présent où la seule volonté de Dieu ne suffit pas à un cœur malade. Mais cette vue de foi si nue est le plus long et le plus grand de tous les martyres; il faut s'y laisser dépouiller de tout ce qui console et qui soulage la nature. Il est facile de parler affectueusement de cet état; mais il est terrible de le porter jusqu'à la mort. En cet état, si on faisait des miracles, on les ferait sans s'y arrêter; on les ferait par pure fidélité, comme on pratique les vertus les plus journalières, comptant pour rien ce qu'on a fait et passant outre pour continuer à être fidèle. En cet état, l'homme reçoit ses bonnes pensées comme d'emprunt, de même qu'un pauvre se couvrirait d'un manteau prêté charitablement. Cet homme n'est pourtant ni inconstant ni irrésolu : mais sa fermeté ne vient d'aucune confiance en sa propre lumière; au contraire, c'est par défiance de sa propre lumière et par simple docilité qu'il est tranquille dans la main de Dieu. Sa voie est toute fondée sur la désappropriation de ses propres vues, qui seraient toujours incertaines : ainsi ce n'est point par une décision fondée sur les forces de son esprit qu'il se détermine avec tant de paix et de constance, mais par simple fidélité à la lumière du moment présent, et par le retranchement de toutes les recherches inquiètes de l'amour-propre. En cet

état, loin de se passer de l'autorité de l'Église, on sent de plus en plus le besoin d'être porté sans cesse entre ses bras, comme un petit enfant : on n'est jamais surpris de voir qu'on s'est trompé; on le confesse de bon cœur : on quitte sans peine une pensée qu'on avait sans appropriation : on jette sans regret une feuille d'arbre qu'on a cueillie sans y être attaché; mais on ne jetterait pas de même un diamant faux qu'on aurait acheté comme étant d'un grand prix. Quand on a besoin de juger, on tâche de le faire avec conseil, et sur toutes les lumières tant naturelles que surnaturelles qu'on a alors. Quand on a fait devant Dieu le moins mal qu'on a pu, on est encore tout prêt à se laisser montrer par autrui qu'on s'est trompé et qu'on a manqué à toutes les règles. Si on est dans cette docilité, pour toutes les choses communes de la vie, à l'égard de toute personne qui nous reprend, à combien plus forte raison doit-on être, par cette désappropriation intérieure, dans une docilité sans réserve et dans une absolue soumission d'esprit à l'égard de cette Église visible, qui aura, par les promesses, l'autorité de Jésus-Christ jusqu'à la fin des siècles ! Tels sont les petits enfants, les enfants bien-aimés. L'onction leur enseigne tout, parce qu'elle leur enseigne au-dessus de tout à sentir leur ignorance et leur impuissance, à écouter l'Église et à ne se point écouter eux-mêmes, à croire ce qu'elle enseigne et non ce qu'ils ont pensé. Cette profonde leçon, que l'onction intérieure leur donne, comprend toutes les autres; elle contient toute vérité, et les préserve de toute erreur. *Dieu cache* ses vérités *aux sages et aux prudents*, c'est-à-dire à ces docteurs superbes qui veulent juger l'Église, au lieu de se laisser juger par elle. En même temps il révèle *aux petits* ses miséricordes, parce qu'il se complaît dans leur petitesse : ils sont bienheureux, parce qu'ils sont pauvres d'esprit et qu'ils se sont désappropriés de leurs propres lumières et de leur propre volonté, comme un homme riche doit se désapproprier de ses trésors, quand il se donne à Dieu dans un désert. Oh! qu'il serait beau de voir tous *les biens en commun* pour l'esprit comme pour le corps; et que chacun ne regardât pas plus sa pensée, son opinion, sa science, ses lumières, ses vertus et ses plus grands sentiments comme son bien particulier, que de bons religieux regardent comme propres les biens de la communauté dont ils usent pour leurs besoins! C'est ainsi que les saints dans le ciel ont tout en Dieu, sans avoir jamais rien à eux. C'est un bien infini, et commun dont le flux et reflux fait l'abondance et le rassasiement de tous les bienheureux ; ils reçoivent chacun selon sa mesure; ils renvoient tout. Dieu est lui seul *toutes choses en tous*, et rien n'est à aucun de ceux qu'il comble de biens; ils sont tous dénués dans cette possession de l'infini. Leur béatitude vient de leur pauvreté; l'une et l'autre est parfaite. Si les hommes entraient ici-bas dans cette pauvreté d'esprit, et dans cette communauté des dons les plus spirituels, on verrait tomber toutes les disputes et tous les schismes; on ne réformerait l'Église qu'à force de se réformer soi-même; il n'y aurait plus de savants présomptueux et jaloux de leur science; on *ne penserait*, on *ne goûterait*, on ne voudrait tous ensemble qu'une même chose; un seul esprit, qui serait celui d'amour et de vérité, serait l'âme de tous les membres du corps de l'Église, et les réunirait intimement; on se déférerait, on se supporterait réciproquement; on n'entendrait plus ces froides paroles de *tien* et de *mien;* nous serions tous pauvres et riches tout ensemble dans l'unité; pauvres sans murmure et sans jalousie, riches sans envie et sans distinction; nous serions les enfants *doux et humbles de cœur,* qui trouveraient *le repos de leurs âmes;* ce serait un petit commencement de la nouvelle créature, et du paradis réservé au siècle futur. Prions, monsieur, pour un si grand bien; je le souhaite pour vous et pour votre ami que vous m'avez nommé; et je serai toute ma vie du fond du cœur tout à vous.

LETTRE VIII.

Sur l'infaillibilité de l'Église et sa perpétuelle visibilité : combien le schisme est criminel devant Dieu : jusqu'à quel point un protestant converti peut dissimuler ses sentiments, et s'abstenir des actes extérieurs qui sont en usage parmi les catholiques.

Je vous conjure, monsieur, d'avoir la bonté de mander les choses suivantes à M ***.

1. Ses amis font un grand pas, dont je le félicite, et je remercie Dieu. Par exemple, je suis charmé de lire ces paroles : (*Dieu a promis, à la vérité, qu'il ne souffrirait jamais que le corps des pasteurs en général établît des erreurs damnables par une loi publique et un décret uniforme.*) (*Nous ne doutons nullement que Dieu ne veille toujours sur l'Église, de manière qu'il ne sera jamais permis à la hiérarchie de rien imposer aux fidèles nuisiblement au salut.*) (*La Synagogue n'avait jamais rien établi, par un décret uniforme et universel, contraire à la loi divine.*) (*Ce n'est pas que nous voulions dire, avec les donatistes et les puritains, que l'Église est invisible, et qu'elle ne consiste que des seuls justes élus : nullement. Il y aura toujours sans doute une Église visible sur la terre, gouver-*

née par les légitimes successeurs des apôtres, et qui ont seuls le droit du sacerdoce.) Quiconque pense ainsi, *n'est pas loin du royaume de Dieu*, qui est l'Église catholique; cette Église ne demande que ce qui lui est accordé dans ces paroles. Voilà une Église qui, selon les promesses, sera toujours visible, et *gouvernée par les légitimes successeurs des apôtres*. Voilà une succession non interrompue. Ces successeurs des apôtres ont eux *seuls le droit du sacerdoce;* tout autre ministre est un usurpateur du ministère. *Dieu a promis* que cette Église visible, ou ce *corps des pasteurs*, n'établira *jamais des erreurs damnables par une loi publique... et qu'il ne sera jamais permis à la hiérarchie de rien imposer aux fidèles nuisiblement au salut.* Qu'y a-t-il de plus consolant, de plus aimable et de plus décisif que cet aveu? Que peut-on craindre dans le sein de cette véritable mère qui enfante des saints à Jésus-Christ son époux, depuis tant de siècles sans interruption, puisqu'il est promis qu'elle ne décidera jamais rien *nuisiblement au salut* de ses enfants? Il n'y a plus qu'à l'écouter, qu'à la croire, qu'à vivre, et qu'à mourir entre ses bras.

II. Les événements répondent aux promesses. Cette Église n'a jamais décidé contre les vérités du culte le plus pur et le plus parfait; elle les a même autorisées dans les écrits de divers saints. Il est vrai qu'elle a condamné dans les derniers temps plusieurs livres qui traitent de la vie intérieure; mais on doit croire, sans hésiter, qu'elle les a bien condamnés. Leurs principes peuvent être excessifs, et mener à l'illusion; ceux mêmes qui ont été peut-être écrits avec la plus grande pureté d'intention et la plus sincère horreur de tout excès sont sans doute dangereux par leurs expressions, et induisent même en erreur, faute d'être assez mesurés, puisque l'Église les juge tels. Elle ne condamne point le culte parfait; elle ne décide point *nuisiblement au salut;* sa décision ne peut rejeter la vérité. Donc il n'y a qu'à accepter sa décision avec la plus humble docilité. On ne voit que trop d'écrivains mystiques qui vont trop loin dans leurs expressions, et dont le langage, pris à la lettre, blesse la foi; il y en a même qui suivent leur imagination et leurs fausses expériences pour se croire affranchis des règles générales: on voit en eux l'illusion et le fanatisme. L'Église a raison d'être alarmée; il y a peu de mystiques qui suivent la voie de la pure foi, sans s'arrêter à aucune lumière ni sentiments extraordinaires pour mourir sans cesse à eux-mêmes dans la simplicité évangélique : ceux qui sont réduits par l'amour-propre sont utilement réprimés par la condamnation de l'Église, et ceux qui ne veulent point être attachés à leur propre sens font un excellent usage de l'humiliation que l'Église leur donne. D'ailleurs cette sainte mère ne condamne nullement ce qui est réellement pur, parfait et éloigné de l'illusion.

III. Le schisme ou séparation est, selon le consentement unanime des Pères, le crime le plus énorme. L'époux sacré ne veut qu'une seule épouse. De quel droit en a-t-on fait plusieurs? Il a demandé à son Père que cette épouse fût toujours *une, et consommée en unité*. En vain, pour excuser le schisme, on accuse cette Église d'être adultère et idolâtre : cette accusation est fausse. L'Église n'établira jamais *des erreurs damnables*, elle ne décidera jamais *nuisiblement au salut*. Se séparer d'une mère si innocente, à laquelle *seule* appartient *le droit du sacerdoce*, c'est imiter la révolte impie de Coré, de Dathan et d'Abiron. Saint Paul dit aux fidèles avec douleur : *J'apprends qu'il y a des schismes ou divisions parmi vous*[1]. Il dit ailleurs : *Qu'il n'y ait point de schismes entre vous*[2]. Il dit encore ces paroles : *Afin qu'il n'y ait point de schismes dans le corps, et que tous les membres conspirent mutuellement pour s'entr'aider les uns les autres...... Or, vous êtes le corps de Jésus-Christ, et chacun de vous est un de ses membres*[3]. C'est donc déchirer le corps de Jésus-Christ que de diviser son Église. D'un autre côté, saint Jude assure que ceux qui imitent *la révolte de Coré*, c'est-à-dire les schismatiques, *se paissent eux-mêmes, sont des nuées sans eau que les vents emportent çà et là; et des arbres d'automne, sans fruit, doublement morts et déracinés...... Ceux-là*, dit-il[4], SE SÉPARENT EUX-MÊMES. En effet, toutes les sectes séparées de l'ancienne Église sont des rameaux qui, étant coupés et ne recevant plus la nourriture du tronc vivant, tombent, se dessèchent, et meurent aussitôt. On n'y trouve plus l'esprit de recueillement, de prière et d'humilité; tout y est régularité extérieure, critique sévère, et hauteur pharisaïque. A quoi a servi la prétendue réforme des protestants? Elle n'a produit que scandale, que trouble, qu'incertitude, que disputes, qu'indifférence de religion, sous prétexte de tolérance mutuelle, et enfin qu'irréligion presque dans tout le Nord. *Voilà les nuées sans eau, et les arbres déracinés.*

IV. J'avoue que ceux qui ont fait le schisme par orgueil étaient plus coupables que ceux qui ne font que le continuer par les préjugés de l'éducation et

[1] *I. Cor.* XI, 18.
[2] *Ibid.* I, 10.
[3] *Ibid.* XII, 25, 27.
[4] *Jud.* XI, 12.

par l'entraînement de l'habitude; mais on ne saurait trop considérer quel est le principe fondamental de tous les protestants. Ils ne se sont séparés de l'ancienne Église qu'en préférant leur propre pensée, sur le texte sacré, à l'autorité de toute l'Église visible. S'ils n'eussent point embrassé ce principe d'indocilité et d'indépendance, ils n'auraient jamais pu faire leur séparation : ainsi il est essentiel au schisme que chaque schismatique décide ainsi dans son cœur: « Je me sépare de l'ancienne Église pour m'attacher « à la nouvelle, non parce que j'attribue à la nou« velle la promesse d'infaillibilité que je ne veux point « attribuer à l'ancienne, mais parce que je crois « qu'aucune Église n'a cette promesse d'infaillibi« lité, et que c'est moi qui dois discerner le sens « des livres divins, pour y former moi-même ma « foi en les examinant. Les pasteurs peuvent m'aider « à entendre ce texte; mais ils peuvent aussi me « tromper, comme l'ancienne Église m'a trompé « en se trompant elle-même. Je dois les écouter « avec déférence et respect, mais enfin ils ne sont « point infaillibles, et la finale décision doit, indé« pendamment d'eux, venir de l'Esprit de Dieu, « qui me fera entendre le texte des Écritures. » Voilà précisément ce qui distingue le protestant séparé de l'ancienne Église, d'avec le catholique qui demeure dans son sein. Le catholique forme sa foi par pure autorité; le protestant forme la sienne par pur examen : l'un ne fait qu'écouter et croire ce que l'autorité décide; l'autre examine et décide lui-même indépendamment de toute autorité. Il ne pourrait jamais se séparer, s'il ne supposait pas qu'il juge mieux que l'Église. Le schisme est donc fondé sur ce jugement téméraire et présomptueux : « J'entends mieux le texte sacré que l'ancienne « Église, et je ne la quitte que pour interpréter « les saintes Écritures, indépendamment de son « autorité; il faut préférer la parole de Dieu à toute « autorité humaine. Ainsi, à proprement parler, chaque protestant fait lui-même son schisme personnel : il ne rejette point l'autorité de l'ancienne Église, pour se soumettre aveuglément à l'autorité de la nouvelle; mais il se rend juge entre ces deux Églises opposées, et il conclut, après un examen d'entière indépendance, pour la nouvelle contre l'ancienne : c'est lui qui, tenant le texte sacré en main, décide, fixe lui-même sa croyance, choisit une Église, et fait par sa décision son schisme contre celle qu'il rejette. Encore une fois, il faut bien se garder de croire qu'il accorde l'autorité infaillible à la nouvelle Église en la refusant à l'ancienne : c'est ce qui serait le comble de l'extravagance et du délire. Il exclut également toute autorité de ces deux Églises, et il se détermine uniquement par sa propre décision sur les Écritures. Si ce particulier vit dans la naissance du schisme, il est lui-même un de ceux qui prononcent le jugement de condamnation contre l'ancienne Église, qui la répudient, et qui décident pour commencer la séparation. Si au contraire il ne vient au monde qu'après que le schisme est déjà formé par ses ancêtres, il marche sur leurs traces, et il continue le schisme sur le même principe fondamental par lequel ses ancêtres l'ont commencé. Cet homme dit dans son cœur : « Je vois clairement que mes an« cêtres ont mieux entendu l'Écriture que l'ancienne « Église : je vois qu'ils ont eu raison de s'en sé« parer. J'adhère à leur séparation comme juste : « je la ratifie, je la confirme, je la continue, je la « renouvelle autant qu'il est en moi. Si je voyais « qu'ils se fussent trompés, et que leur séparation « fût injuste, je me garderais bien de confirmer « leur erreur, leur révolte sacrilége, leur schisme « impie. » Ainsi, supposé que l'ancienne Église ait pour ministres *les légitimes successeurs des apôtres* qui ont seuls *le droit du sacerdoce*, et que cette Église n'établisse jamais *des erreurs damnables*, qu'en un mot, elle n'impose rien aux fidèles *nuisiblement au salut*, il est clair comme le jour que la séparation a été injuste, impie et sacrilége. En vérité, un chrétien qui veut aimer Dieu et être fidèle à la vérité peut-il en conscience adhérer à ce schisme, le ratifier, le confirmer, le continuer et le renouveler en sa personne ? Quand on aperçoit le plus grand des maux commis par ses ancêtres, ne doit-on pas le révoquer et le réparer aussitôt ? Si on y est obligé pour le plus vil intérêt, à combien plus forte raison y est-on obligé quand il s'agit du corps de Jésus-Christ déchiré, de son épouse rejetée, de la maison de Dieu mise en ruine, et du sacré ministère usurpé sur les *légitimes successeurs des apôtres, qui ont seuls le droit du sacerdoce !* Quelle excuse peut-on alléguer pour une ratification si impie, si ce n'est que l'ancienne Église a établi *des erreurs damnables*, et qu'elle a *imposé aux fidèles nuisiblement au salut?* Or est-il que, de l'aveu des personnes pieuses et éclairées dont il s'agit ici, elle ne l'a jamais fait. Donc ces personnes ne peuvent jamais en conscience confirmer, ratifier, continuer et renouveler en leurs personnes, par aucun acte, le schisme de leurs ancêtres. Ce schisme est en soi injuste, impie et sacrilége : ils ne pourraient le ratifier par leurs actes, sans autoriser une calomnie atroce contre la vraie Église, qui est leur mère, et la seule légitime épouse du Fils de Dieu. Que doivent-ils donc faire ? Dès qu'ils aperçoivent

qu'ils mangent l'agneau pascal hors du lieu saint, ils doivent se hâter de retourner sur la sainte montagne, dans le centre de l'unité, pour s'y nourrir du pain descendu du ciel. Dès qu'ils reconnaissent qu'ils sont hors de l'arche, ils doivent y rentrer pour se sauver du déluge. C'est ainsi que les Pères parlent unanimement; c'est ratifier, confirmer, renouveler, perpétuer le schisme, que de ne le pas finir pour soi.

V. Il est vrai qu'un homme, né dans un pays d'où la vraie Église est proscrite par un schisme public, a de grandes précautions à garder, quoiqu'il soit pleinement catholique. On le voit par l'exemple des chrétiens de l'ancienne Église, qui se cachaient avec des soins infinis, et qui cachaient même leur doctrine, pour ne donner aucun avantage aux païens. On le voit aussi par l'exemple des missionnaires, qui se travestissent en laïques, pour cacher leur caractère et leur religion en Angleterre. Mais voici, ce me semble, à quoi on peut réduire ces ménagements :

1° Un catholique ne peut jamais en conscience faire aucun acte de communion avec une société schismatique, puisqu'elle a rompu elle-même tout lien de communion avec cette ancienne Église qui est *gouvernée par les légitimes successeurs des apôtres*, lesquels ont *seuls le droit du sacerdoce* : ce serait reconnaître *le droit du sacerdoce* et la légitime administration des sacrements dans une société qui les a usurpés par le schisme; ce serait ratifier le schisme, le continuer personnellement, et faire des actes schismatiques contre sa conscience, pour tromper les hommes. Il est clair que ces actes sont les actes propres du schisme et même de l'hérésie, puisque c'est reconnaître pour sa propre mère une fausse Église qui n'a point *le droit du sacerdoce*, ni par conséquent le ministère pour les sacrements; c'est même reconnaître les sacrements de cette Église comme véritables, quoiqu'on ne les croie pas tels, puisqu'ils ne contiennent point ce qui est contenu dans les sacrements de la vraie Église, laquelle ne décide rien *nuisiblement au salut*. Par exemple, supposé que l'eucharistie de l'Église catholique contienne véritablement le corps et le sang du Sauveur, la cène des calvinistes, qui ne peut contenir qu'une figure avec une vertu, ne peut point être une véritable et légitime eucharistie. Quiconque y participe fait un acte du schisme et de l'hérésie de cette secte.

2° J'avoue qu'on peut quelquefois, pour de bonnes raisons, aller aux sermons des faux pasteurs d'une société hérétique. C'est ainsi que nos missionnaires mêmes y vont, ou y envoient des émissaires de confiance, pour savoir ce que ces faux pasteurs enseignent et qui mérite d'être réfuté; mais on ne doit jamais, sans de très-fortes raisons, s'exposer à la séduction de ces *discours qui gagnent comme la gangrène*[1]. On peut encore moins y aller pour faire accroire aux hérétiques qu'on n'est pas moins qu'eux dans leur schisme et dans leur hérésie : ce serait joindre la fraude et la lâcheté aux actes propres de l'hérésie et du schisme.

3° Il n'est ni nécessaire ni prudent de faire, dans de telles circonstances, aucun acte public de la religion catholique. Les anciens fidèles se gardaient bien d'en faire d'ordinaire aux yeux des païens. Nos missionnaires n'en font aucun en Angleterre, pour n'exciter point mal à propos une persécution. On peut et on doit imiter ces ménagements.

4° On doit néanmoins faire les actes de la religion catholique dans les églises de la communion romaine, autant qu'on le peut sans s'exposer à de grands inconvénients. Il n'est point permis de passer sa vie sans pasteurs, sans sacrements, sans subordination à une Église visible, à moins qu'on ne se trouve dans une situation toute singulière. Il faudrait même, dans une si extraordinaire extrémité, être uni de cœur et de désir sincère aux pasteurs, aux sacrements et à l'Église qu'on croit la véritable.

5° On peut faire ces actes en secret, pour remplir son devoir et pour édifier les personnes de confiance, quoiqu'on prenne des précautions infinies pour les cacher à tous les autres.

6° Il pourrait se faire qu'une personne très-catholique aurait de pressantes raisons de s'abstenir très-longtemps de la consolation et de la nourriture que le reste des fidèles doit tirer de la fréquentation des sacrements; mais on ne doit pas supposer facilement une si extraordinaire nécessité; il faut craindre de s'y tromper, et se ramener soi-même, autant que l'on peut, aux règles communes. Il ne faut se dispenser d'aucune des fonctions de l'unité parfaite, que pour l'avancement de cette unité même, et avec un vrai désir de la montrer dès qu'on le pourra. Jamais cette disposition ne fut tant à désirer qu'en notre siècle, où la tolérance et l'indifférence de religion font que tant de personnes vivent sans aucune dépendance d'aucune Église fixe, se contentant de je ne sais quelle vague persuasion des points fondamentaux de la religion chrétienne.

7° Enfin les personnes qui ne feront aucun acte de communion romaine ne doivent nullement être surprises de se voir fort suspectes aux missionnaires zélés de cette communion. Il est naturel que ces missionnaires soient effarouchés et en défiance contre une religion si vague et si ambiguë : il est

[1] *II. Tim.* II, 17.

naturel qu'ils craignent ou l'hypocrisie et la dissimulation, ou l'illusion et le fanatisme, avec l'indépendance dans un genre de vie si extraordinaire et si éloigné des règles générales. Les meilleures personnes qui paraîtront dans une telle neutralité entre les diverses communions doivent se faire justice, et se mettre en la place de ces missionnaires; ils ne peuvent point s'empêcher d'être surpris et scandalisés. Les saints Pères ne l'auraient pas été moins qu'eux. Quand ils feront des recherches, quand ils s'alarmeront, quand ils voudront réduire ces personnes à une conduite commune et régulière, ils ne feront que leur devoir : on ne doit nullement les accuser de gêner et de troubler leurs consciences, ni de fixer les âmes attachées à la perfection intérieure. La perfection intérieure n'empêche point la dépendance d'un ministère extérieur et visible. Le moyen de les apaiser, et d'obtenir d'eux une suffisante liberté, est de leur parler avec ingénuité, humilité et confiance; c'est de leur représenter les vrais besoins tant du dedans que du dehors; c'est de leur montrer combien on aurait horreur d'en abuser; c'est de les convaincre par la pratique combien on aime l'autorité de l'Église. Par ces voies douces on leur persuadera peu à peu qu'on n'est ni dans l'illusion, ni dans l'indépendance, ni dans l'indifférence entre toutes les Églises visibles.

MANUEL DE PIÉTÉ.

AVIS SUR LA PRIÈRE,

ET SUR

LES PRINCIPAUX EXERCICES DE PIÉTÉ.

I. L'excellente prière n'est autre chose que l'amour de Dieu. L'excellence de cette prière ne consiste pas dans la *multitude des paroles* [1] que nous prononçons; car Dieu connaît, sans avoir besoin de nos paroles, le fond de nos sentiments. La véritable demande est donc celle du cœur, et le cœur ne demande que par ses désirs. *Prier* est donc désirer, mais désirer ce que Dieu veut que nous désirions. Celui qui ne désire pas du fond du cœur fait une prière trompeuse. Quand il passerait des journées entières à réciter des prières, ou à méditer, ou à s'exciter à des sentiments pieux, il ne prie point véritablement s'il ne désire pas ce qu'il demande.

II. Oh! qu'il y a peu de gens qui prient! car, où sont ceux qui désirent les véritables biens? Ces biens sont les croix extérieures et intérieures, l'humiliation, le renoncement à sa propre volonté, la mort à soi-même, le règne de Dieu sur les ruines de l'amour propre. Ne point désirer ces choses, c'est ne prier point : pour prier, il faut les désirer sérieusement, affectivement, constamment, et par rapport à tout le détail de la vie; autrement la prière n'est qu'une illusion semblable à un beau songe, où un malheureux se réjouit, croyant posséder une félicité qui est bien loin de lui. Hélas! combien d'âmes pleines d'elles-mêmes, et d'un désir imaginaire de perfection au milieu de toutes leurs imperfections volontaires, qui n'ont jamais prié de cette véritable prière du cœur! Voilà le principe sur lequel saint Augustin disait : « Qui aime « peu prie peu; qui aime beaucoup prie beaucoup. »

III. Au contraire, on ne cesse point de prier quand on ne cesse jamais d'avoir le vrai amour et le vrai désir dans le cœur. L'amour caché au fond de l'âme prie sans relâche, lors même que l'esprit ne peut être dans une actuelle attention : Dieu ne cesse de regarder dans cette âme le désir qu'il y forme lui-même, et dont elle ne s'aperçoit pas toujours. Ce désir en disposition touche le cœur de Dieu; c'est une voix secrète qui attire sans cesse ses miséricordes; c'est cet *Esprit* qui, comme dit saint Paul [1], *gémit en nous par des gémissements ineffables; il aide notre faiblesse.*

IV. Cet amour sollicite Dieu de nous donner ce qui nous manque, et d'avoir moins d'égard à notre fragilité qu'à la sincérité de nos intentions. Cet amour efface même nos fautes légères, et nous purifie comme un feu consumant; *il demande en nous et pour nous ce qui est selon Dieu* [2]. Car, ne sachant pas ce qu'il faut demander, nous demanderions souvent ce qui nous serait nuisible. Nous demanderions certaines ferveurs, certains goûts sensibles, et certaines perfections apparentes qui ne serviraient qu'à nourrir en nous la vie naturelle et la confiance en nos propres forces; au lieu que cet amour, en nous livrant à toutes les opérations de la grâce, en nous aveuglant, en nous mettant dans un état d'abandon pour tout ce que Dieu voudra faire en nous, nous dispose à tous les desseins secrets de Dieu.

V. Alors nous voulons tout, et nous ne voulons rien. Ce que Dieu voudra nous donner est précisément ce que nous aurons voulu; car nous voulons tout ce qu'il veut, et nous ne voulons que ce qu'il voudra. Ainsi cet état contient toute prière. C'est une opération du cœur qui embrasse tout désir. *L'Esprit demande en nous* [3] ce que l'Esprit lui-même veut nous donner. Lors même qu'on est occupé au dehors, et que les engagements de pure providence nous font sentir une distraction inévitable, nous portons toujours au dedans de nous un feu qui ne s'éteint point, et qui au contraire nourrit une prière secrète, qui est comme une lampe sans cesse allumée devant le trône de Dieu. *Si nous dormons, notre cœur veille* [4]. *Bienheureux ceux que le Seigneur trouvera veillants* [5]!

[1] *Matth.* VI, 17.

[1] *Rom.* VIII, 26.
[2] *Ibid.* VIII, 27.
[3] *Ibid.* VIII, 27.
[4] *Cant.* V, 2.
[5] *Luc.* XII, 37.

VI. Pour conserver cet esprit de prière, qui doit nous unir à Dieu, il faut faire deux choses principales : l'une est de le nourrir; l'autre, d'éviter ce qui pourrait nous le faire perdre.

Ce qui peut le nourrir, c'est la lecture réglée, l'oraison actuelle en certains temps, le recueillement fréquent dans la journée; les retraites, quand on sent qu'on en a besoin, ou qu'elles sont conseillées par les gens expérimentés que l'on consulte; enfin, l'usage des sacrements, proportionné à son état.

Ce qui peut faire perdre l'esprit de prière doit nous remplir de crainte, et nous tenir dans une exacte précaution. Ainsi il faut fuir les compagnies profanes qui dissipent trop, les plaisirs qui émeuvent les passions, tout ce qui réveille le goût du monde, et les anciennes inclinations qui nous ont été funestes.

Le détail de ces deux choses est infini, et on ne peut le marquer ici qu'en général, parce que chaque personne a ses besoins particuliers.

VII. Pour nourrir cet esprit de prière, il faut choisir des lectures qui nous instruisent de nos devoirs et de nos défauts; qui en nous montrant la grandeur de Dieu, nous enseignent ce que nous lui devons, et nous découvrent combien nous manquons à l'accomplir : car il n'est pas question de faire des lectures stériles où notre cœur s'épande et s'attendrisse comme à un spectacle touchant; il faut que l'*arbre porte des fruits* [1]; et on ne peut croire que la racine est vive, qu'autant qu'elle le montre par sa fécondité.

VIII. Le premier effet du sincère amour, c'est de désirer de connaître tout ce qu'on doit faire pour contenter le bien-aimé de notre cœur : faire autrement, c'est aimer soi-même sous le prétexte de l'amour de Dieu, c'est chercher en lui une vaine et trompeuse consolation; c'est vouloir faire servir Dieu à son propre plaisir, et non se sacrifier à sa gloire. A Dieu ne plaise que ses enfants l'aiment ainsi! Quoi qu'il en coûte, il faut connaître et pratiquer sans réserve tout ce qu'il demande de nous.

IX. Pour le temps de l'oraison, il doit se régler par le loisir, par l'état, la disposition et l'attrait de chaque personne.

La méditation n'est pas l'oraison, mais elle en est le fondement essentiel [2]. Elle nous sert à nous remplir des vérités que Dieu nous a révélées. Il faut donc connaître à fond non-seulement tous les mystères de Jésus-Christ et les vérités de son Évangile, mais encore tout ce que ces vérités doivent imprimer personnellement en nous pour nous régénérer; il faut que ces vérités nous pénètrent longtemps, comme la teinture s'imbibe peu à peu dans la laine que l'on veut teindre.

X. Il faut que ces vérités nous deviennent familières, en sorte qu'à force de les voir de près et à toute heure, nous soyons accoutumés à ne juger plus de rien que par elles; qu'elles soient notre unique lumière pour juger dans la pratique, comme les rayons du soleil sont notre unique lumière pour apercevoir la figure et la couleur de tous les corps.

Quand ces vérités se sont, pour ainsi dire, incorporées de la sorte en nous, c'est alors que notre oraison commence à être réelle et fructueuse : jusque-là ce n'en était que l'ombre; nous pensions voir à fond ces vérités, et nous n'en touchions que l'écorce grossière. Tous nos sentiments les plus tendres et les plus vifs, toutes nos résolutions les plus fermes, toutes nos vues les plus claires et les plus distinctes, n'étaient encore qu'un germe vil et informe de ce que Dieu développe en nous.

XI. Quand sa lumière divine commence à nous éclairer, alors on voit dans la vraie lumière; alors il n'y a aucune vérité à laquelle on n'acquiesce dans le moment, comme on n'a pas besoin de raisonner pour reconnaître la splendeur du soleil dès le moment qu'il se lève et frappe nos yeux. Il faut donc que notre union à Dieu dans l'oraison soit le fruit de la fidélité à suivre toutes ses volontés. C'est par là qu'on peut juger de notre amour pour lui.

XII. Il faut que la méditation devienne chaque jour de plus en plus profonde et intime. Je dis *profonde,* parce que, quand nous méditons ces vérités humblement, nous enfonçons de plus en plus pour y découvrir de nouveaux trésors : j'ajoute *intime,* parce que, comme nous creusons de plus en plus pour entrer dans ces vérités, ces vérités aussi creusent de plus en plus pour entrer jusque dans la substance de notre âme. Alors un seul mot tout simple entre plus avant que des discours entiers.

XIII. Les mêmes choses qu'on avait cent fois entendues froidement et sans aucun fruit nourrissent l'âme d'une manne cachée, et qui a des goûts infinis pendant plusieurs jours. Enfin, il faut bien prendre garde à ne point cesser de se nourrir de certaines vérités dont nous avons été touchés, tandis qu'il leur reste encore quelque suc pour nous; tandis qu'elles ont encore quelque chose à nous donner, c'est un signe certain que nous avons besoin de recevoir d'elles : elles nous nourrissent même souvent sans aucune instruction précise et distincte; c'est un je ne sais quoi qui opère plus que tous les raisonnements. On voit une vérité, on l'aime, on s'y repose; elle

[1] *Matth.* VII, 17
[2] *Ps.* XXXVIII, 4.

fortifie le cœur, elle nous détache de nous-mêmes : il y faut demeurer en paix tout aussi longtemps qu'on le peut.

XIV. Pour la manière de méditer, elle ne doit être ni subtile, ni pleine de grands raisonnements; il ne faut que des réflexions simples, naturelles, tirées immédiatement du sujet qu'on médite.

Il faut méditer peu de vérités, et les méditer à loisir, sans efforts, sans chercher des pensées extraordinaires.

On ne doit considérer aucune vérité que par rapport à la pratique. Se remplir d'une vérité sans prendre toutes les mesures nécessaires pour la suivre fidèlement, quoi qu'il en coûte, c'est vouloir *retenir*, comme dit saint Paul [1], *la vérité dans l'injustice;* c'est *résister* à cette vérité imprimée en nous, et par conséquent au Saint-Esprit même [2]. C'est la plus terrible de toutes les infidélités.

XV. Pour la méthode de prier, on doit la faire dépendre de l'expérience qu'on a là-dessus. Ceux qui se trouvent bien d'une méthode exacte ne doivent point s'en écarter : ceux qui ne peuvent s'y assujettir doivent respecter ce qui sert utilement à tant d'autres, et que tant de personnes pieuses et expérimentées ont tant recommandé. Mais enfin, comme les méthodes sont faites pour aider et non pour embarrasser, quand elles n'aident point et qu'elles embarrassent, il faut les quitter.

XVI. La plus naturelle dans les commencements est de prendre un livre, qu'on quitte quand on se sent recueilli par l'endroit qu'on vient de lire, et qu'on reprend quand cet endroit ne fournit plus rien pour se nourrir intérieurement. En général, il est certain que les vérités que nous goûtons davantage, et qui nous donnent une certaine lumière pratique pour les choses que nous avons à sacrifier à Dieu, sont celles où Dieu nous marque un attrait de grâce qu'il faut suivre sans hésiter. *L'Esprit souffle où il veut* [3]; *où il est, là est aussi la liberté* [4].

Dans la suite on diminue peu à peu en réflexions et en raisonnements; les sentiments affectueux, les vues touchantes, les désirs augmentent : c'est qu'on est assez instruit et convaincu par l'esprit. Le cœur goûte, se nourrit, s'échauffe, s'enflamme; il ne faut qu'un mot pour occuper longtemps.

XVII. Enfin l'oraison va toujours croissant par des vues plus simples et plus fixes, en sorte qu'on n'a plus besoin d'une si grande multitude d'objets et de considérations. On est avec Dieu comme avec un ami. D'abord on a mille choses à dire à son ami, et mille à lui demander; mais, dans la suite, ce détail de conversation s'épuise, sans que le plaisir du commerce puisse s'épuiser. On a tout dit; mais sans parler; on prend plaisir à être ensemble, à se voir, à sentir qu'on est l'un auprès de l'autre, à se reposer dans le goût d'une douce et pure amitié : on se tait; mais, dans ce silence, on s'entend. On sait qu'on est d'accord en tout, et que les deux cœurs n'en font qu'un; l'un se verse sans cesse dans l'autre.

XVIII. C'est ainsi que dans l'oraison le commerce avec Dieu parvient à une union simple et familière qui est au delà de tout discours. Mais il faut que Dieu fasse uniquement par lui-même cette sorte d'oraison en nous; et rien ne serait ni plus téméraire, ni plus dangereux que d'oser s'y introduire soi-même. Il faut se laisser conduire pas à pas par quelque personne qui connaisse les voies de Dieu, et qui pose longtemps les fondements inébranlables d'une exacte instruction, et d'une entière mort à soi-même dans tout ce qui regarde les mœurs.

XIX. Pour les retraites et la fréquentation des sacrements, il faut se régler par les avis de la personne en qui on prend confiance. Il faut avoir égard à ses besoins, à l'effet que la communion produit en nous, et à beaucoup d'autres circonstances propres à chaque personne.

XX. Les retraites dépendent du loisir et du besoin où l'on se trouve. Je dis du *besoin*, parce qu'il faut être sur la nourriture de l'âme comme sur celle du corps : quand on ne peut supporter un travail sans une certaine nourriture, il faut la prendre; autrement on s'expose à tomber en défaillance. J'ajoute le *loisir,* parce que, excepté ce besoin absolu de nourriture dont nous venons de parler, il faut remplir ses devoirs plutôt que de suivre son goût de ferveur. Un homme qui se doit au public, et qui passerait le temps destiné à ses fonctions à méditer dans la retraite, manquerait à Dieu en s'imaginant s'unir à lui. La véritable union à Dieu est de faire sa volonté sans relâche, et malgré tous dégoûts naturels, dans tous les devoirs les plus ennuyeux et les plus pénibles de son état.

XXI. Pour les précautions contre la dissipation, les voici en gros : c'est de fuir tous les commerces de suite et de confiance avec des gens dans des maximes contraires à la piété, surtout quand ces maximes contagieuses nous ont autrefois séduits. Elles rouvriront encore facilement nos plaies; elles ont même une intelligence secrète au fond de notre cœur; nous y avons un conseiller doux et flatteur, toujours prêt à nous aveugler et à nous trahir.

XXII. Voulez-vous, dit le Saint-Esprit [1], juger

[1] *Rom.* I, 18.
[2] *Act.* VII, 5.
[3] *Joan.* III, 8.
[4] *II. Cor.* III, 17.

[1] *Eccles.* XIII, 20.

d'un homme? observez quels sont ses amis. Comment celui qui aime Dieu, et qui ne veut plus rien aimer que pour lui, aurait-il pour amis intimes ceux qui n'aiment ni ne connaissent point Dieu, et qui regardent son amour comme une faiblesse? Un cœur plein de Dieu, et qui sent sa propre fragilité, peut-il jamais être en repos et à son aise avec des gens qui ne pensent sur rien comme lui, et qui sont à tout moment en état de lui ravir tout son trésor? Le goût de telles gens et le goût que donne la foi sont incompatibles.

XXIII. Je sais bien qu'on ne peut et qu'on ne doit pas même rompre avec certains amis auxquels on s'est lié par l'estime de leurs bonnes qualités naturelles, par leurs services, par l'engagement d'une sincère amitié, ou enfin par la bienséance d'un commerce honnête. On pique jusqu'au vif, d'une manière dangereuse, les amis auxquels on ôte sans mesure une certaine familiarité et une confiance dont ils sont en possession : mais, sans rompre et sans déclarer son refroidissement, on peut trouver des manières douces et insensibles de modérer ce commerce. On les voit en particulier; on les distingue des demi-amis; on leur ouvre son cœur sur certaines choses où la probité et l'amitié mondaine suffisent pour les mettre à portée de donner de sages conseils, et de penser comme nous, quoique nous pensions les mêmes choses qu'eux par des motifs plus purs et plus relevés; enfin on les sert, et on continue tous les soins d'une amitié cordiale sans livrer son cœur.

XXIV. Sans cette précaution tout est en péril; et si on ne prend courageusement, dès les premiers jours, le dessus, pour se rendre, dans sa piété, libre et indépendant de ces amis profanes, c'est une piété qui menace ruine prochaine. Si un homme qui est obsédé par de tels amis est d'un naturel fragile, et si ses passions sont faciles à enflammer, il est certain que ces amis, même les plus sincères, le rentraîneront. Ils sont, si vous voulez, bons, honnêtes, pleins de fidélité, et de tout ce qui rend l'amitié parfaite selon le monde : n'importe, ils sont empestés pour lui : plus ils sont aimables, plus ils sont à craindre. Pour ceux qui n'ont point ces qualités estimables, il faut les sacrifier, trop heureux qu'un tel sacrifice, qui doit coûter si peu, nous vaille une sûreté si précieuse pour notre salut éternel!

XXV. Outre qu'il faut donc choisir avec un grand soin les personnes que nous voyons, il faut encore nous réserver les heures nécessaires pour ne voir que Dieu dans la prière. Les gens qui sont dans des emplois considérables ont tant de devoirs indispensables à remplir, qu'il ne leur reste guère de temps pour être avec Dieu, à moins qu'ils ne soient bien appliqués à ménager leur temps. Si peu qu'on ait de pente à s'amuser, on ne retrouve plus les heures destinées ni pour Dieu ni pour le prochain.

Il faut donc tenir ferme pour se faire une règle. La rigidité à l'observer semble excessive; mais sans elle tout tombe en confusion : on se dissipe, on se relâche, on perd ses forces, on s'éloigne insensiblement de Dieu, on se livre à tous ses goûts, et on ne commence à s'apercevoir de l'égarement où l'on tombe que quand on y est déjà tombé jusqu'à n'oser plus espérer d'en pouvoir revenir.

Prions, prions. La prière est notre unique salut. *Béni soit le Seigneur, qui n'a point retiré de moi ni ma prière ni sa miséricorde*[1]! Pour être fidèle à prier, il faut être fidèle à régler toutes les occupations de sa journée avec une fermeté que rien n'ébranle jamais.

PRIÈRES DU MATIN.

« Venez, réjouissons-nous au Seigneur. C'est de-
« vant Dieu notre sauveur que notre joie doit écla-
« ter. Présentons-nous devant sa face; admirons sa
« grandeur, et chantons ses louanges; car le Sei-
« gneur est le grand Dieu, le grand roi élevé au-des-
« sus de toute puissance. Il n'a point rejeté son peu-
« ple, lui qui tient dans sa main toute l'étendue de
« l'univers, et qui voit les fondements cachés des
« montagnes. La mer est à lui, c'est lui qui l'a faite;
« ses mains ont fondé la terre. Venez, adorons-le :
« prosternons-nous à ses pieds; pleurons devant le
« Seigneur. C'est lui qui nous a faits; c'est lui-même
« qui est notre Seigneur et notre Dieu; nous sommes
« son peuple et son troupeau, qu'il nourrit dans ses
« pâturages. Aujourd'hui si vous entendez sa voix,
« gardez-vous bien d'endurcir vos cœurs, de peur de
« l'irriter, comme au jour où le peuple le tenta dans
« le désert. *C'est là*, dit-il, *où vos pères m'ont tenté*
« *pour m'éprouver, et ils virent mes œuvres. Pen-*
« *dant quarante ans, je me suis tenu tout auprès de*
« *ce peuple, et j'ai dit : Leurs cœurs sont toujours*
« *égarés : ils n'ont point connu mes voies, selon*
« *lesquelles j'ai juré dans ma colère qu'ils n'en-*
« *treraient point dans mon repos*[2]. »

Hélas! Seigneur, faut-il s'étonner de ce que nous n'entrons point dans cet aimable repos de vos enfants? Nous avons péché contre toute votre justice, et notre péché s'élève toujours contre nous. La foi n'a point été notre lumière, l'espérance n'a point été notre consolation, l'amour n'a point été notre vie.

[1] *Ps.* LXV, 22.
[2] *Ibid.* XCIV.

Nous avons couru après la vanité et le mensonge; nos paroles ont été fausses et malignes; nos actions ont été sans règle; nous avons vécu comme s'il n'y avait point une autre vie après celle-ci. Chacun n'a aimé que soi, au lieu de ne s'aimer que pour l'amour de vous. Quelle lâcheté! quelle ingratitude! quel abus de la patience de Dieu et du sang de Jésus-Christ!

Examinons notre conscience, et écoutons Dieu au fond de notre cœur, pour nous connaître sans nous flatter.

Je me confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Vierge Marie, à tous les anges, à tous les saints, et à vous, etc. parce que j'ai péché par ma faute, par ma faute, par ma très-grande faute. C'est pourquoi je prie tous les amis de Dieu, du ciel et de la terre, d'intercéder pour m'obtenir la rémission de toutes mes fautes.

O Dieu! j'ai horreur de moi; je déteste tous mes péchés pour l'amour de vous, et parce qu'ils vous déplaisent. O beauté si ancienne et toujours nouvelle! pourquoi faut-il que je commence si tard à vous aimer? plutôt mourir que de vous offenser le reste de ma vie! Lavez-moi dans le sang de l'Agneau. Fortifiez mon cœur contre toutes les tentations de cette journée. Que je marche en votre présence; que j'agisse dans la dépendance de votre Esprit.

Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié; que votre royaume nous arrive; que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel; donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien; et pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés : et ne nous induisez point en tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Je vous salue, Marie, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est le fruit de votre ventre, Jésus. Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Ainsi soit-il.

Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre; et en Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, né de la Vierge Marie; a souffert sous Ponce Pilate; a été crucifié, mort et enseveli; est descendu aux enfers; le troisième jour est ressuscité d'entre les morts; est monté au ciel; est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant; de là viendra juger les vivants et les morts. Je crois au Saint-Esprit; la sainte Église catholique; la communion des saints; la rémission des péchés; la résurrection de la chair; la vie éternelle. Ainsi soit-il.

Ayez pitié de nous, Seigneur, Père, Fils, Saint Esprit; Dieu unique en trois personnes égales.

Fils de Dieu, splendeur de la gloire du Père, et le caractère de sa susbtance, ayez pitié de nous.

Fils de Dieu, qui portez l'univers par votre parole toute-puissante, ayez pitié de nous.

Fils de Dieu, sans usurpation égal à votre Père, ayez pitié de nous.

Sagesse éternelle, pour qui la création de l'univers n'a été qu'un jeu, ayez pitié de nous.

Jésus, l'attente du monde, et le Désiré des nations, ayez pitié de nous.

Jésus, montré de loin par les prophètes, et annoncé par les apôtres jusqu'aux extrémités de la terre, ayez pitié de nous.

Jésus, à qui le Père a donné pour héritage toutes les nations, ayez pitié de nous.

Jésus, commencement et fin de tout, source de nos vertus, et objet de nos désirs, ayez pitié de nous.

Jésus, sauveur de tous les hommes, et surtout des fidèles, ayez pitié de nous.

Jésus, prince de paix, et père du siècle futur, ayez pitié de nous.

Jésus, auteur et consommateur de notre foi, ayez pitié de nous.

Jésus, pontife compatissant à nos infirmités, mais sans tache, et plus élevé que les cieux, ayez pitié de nous.

Jésus, voie qui nous mène à la vérité, vérité qui nous promet la vie, vie dont nous vivrons à jamais dans le sein du Père, ayez pitié de nous.

Jésus, fontaine d'eau vive, qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, ayez pitié de nous.

Jésus, eau pure qui désaltère à jamais les cœurs, et qui éteint tout désir, ayez pitié de nous.

Jésus, lumière qui illumine tout homme venant au monde, ayez pitié de nous.

Jésus, lumière qui se lève sur les peuples assis dans la région de l'ombre de la mort, ayez pitié de nous.

Jésus, pierre angulaire qui porte et qui unit tout l'édifice de la maison de Dieu, ayez pitié de nous.

Jésus, dont la parole est notre doctrine, la vie notre modèle, et la grâce notre unique ressource, ayez pitié de nous.

Jésus, qui enrichissez les hommes du trésor de votre pauvreté, ayez pitié de nous.

Jésus, Dieu visible et familiarisé avec nous pour nous diviniser, ayez pitié de nous.

Jésus, notre pain quotidien au-dessus de toute substance, ayez pitié de nous.

Jésus, pain descendu du ciel pour donner la vie au monde, ayez pitié de nous.

Jésus, véritable manne qui a tous les goûts pour un cœur pur, ayez pitié de nous.

Jésus, qui n'aviez pas même de quoi reposer votre tête, pendant que vous nourrissiez au désert tant de milliers d'hommes d'un pain miraculeux, ayez pitié de nous.

Jésus, qui guérissiez toutes les langueurs du corps pour préparer la guérison des plaies de nos âmes, ayez pitié de nous.

Jésus, qui faisiez voir les aveugles, entendre les sourds, marcher les boiteux, et qui ressuscitiez les morts, pour convertir les pécheurs, ayez pitié de nous.

Jésus, homme de douleurs, rassasié d'opprobres, pour nous faire entrer dans votre gloire, ayez pitié de nous.

Jésus, qui avez attiré tout à vous, après que vous avez été élevé sur la croix, ayez pitié de nous.

Jésus, dont la mort nous fait mourir au péché, et dont la résurrection nous fait vivre à la grâce, ayez pitié de nous.

Jésus, monté à la droite du Père pour y élever nos cœurs, et pour transporter notre conversation au ciel, ayez pitié de nous.

Jésus, qui avez envoyé votre Esprit de vérité pour conduire tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle, l'Église votre épouse sans ride et sans tache, ayez pitié de nous.

Jésus, qui nous avez faits vos amis, vos enfants, vos membres, pour nous faire régner avec vous sur le même trône, ayez pitié de nous.

Jésus, qui nous entr'ouvrez déjà les portes de la céleste Jérusalem, où Dieu sera lui-même son temple, et où nous n'aurons plus d'autre soleil que vous, ayez pitié de nous.

Jésus, qui nous enivrerez du torrent de vos délices dès que nous verrons la face du Père au séjour de la paix, ayez pitié de nous.

Jésus, qui nous avez acquis par votre croix ce royaume céleste où vous essuierez les larmes de nos yeux, où il n'y aura plus de mort, où les douleurs et les gémissements s'enfuiront loin de nous, ayez pitié de nous.

Jésus courage des martyrs et patience des confesseurs, ayez pitié de nous.

Jésus, société des solitaires au désert et science des docteurs de l'Église, ayez pitié de nous.

Jésus, époux des vierges, couronne des justes et pénitence des pécheurs convertis, ayez pitié de nous.

Agneau qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous.

Seigneur, après nous avoir confondus par la vue de nos misères, consolez-nous par celle de vos miséricordes : faites que nous commencions aujourd'hui à nous corriger, à nous détacher, à fuir les faux biens qui sont pour nous de véritables maux; à ne croire que votre vérité, à n'espérer que vos promesses, à ne vivre que de votre amour. Donnez, et nous vous rendrons; soutenez-nous contre notre faiblesse. O jour précieux, qui sera peut-être le dernier d'une vie si courte et si fragile ! O heureux jour, s'il nous avance vers celui qui n'aura point de fin!

Saints anges, à qui nous sommes confiés, conduisez-nous, comme par la main, dans la voie de Dieu, de peur que nos pieds ne se heurtent contre quelque pierre.

O Dieu, donnez votre amour aux vivants, et votre paix aux morts!

PRIÈRES DU SOIR.

« Venez, vous tous qui servez le Seigneur, bénis-
« sez maintenant son saint nom. Venez, ô vous qui
« demeurez dans la maison de Dieu, et qui êtes
« rassemblés autour du lieu saint. Pendant la nuit,
« levez vos mains vers le sanctuaire, et bénissez
« le Seigneur. Que le Seigneur, créateur du ciel et
« de la terre, répande du haut de Sion sa bénédiction
» sur vous tous[1]. »

Seigneur, ouvrez-nous les yeux, de peur que nous ne nous endormions dans la mort. Hélas! cette journée n'a-t-elle pas été vide de bonnes œuvres? Elle aurait pu nous mériter l'éternité, et nous l'avons perdue en vains amusements. Peut-être est-elle la dernière d'une vie indigne de toute miséricorde. O homme insensé! peut-être que cette nuit Jésus-Christ viendra à la hâte pour te redemander cette âme, qui est l'image de Dieu tout-puissant, toute défigurée par le péché. O Seigneur, faites que, pendant notre sommeil même, votre amour veille pour nous et qu'il fasse la garde autour de notre cœur!

Examinons notre conscience, comme si nous étions assurés d'aller dans ce moment paraître devant Dieu.

Je suis l'enfant prodigue. Je me suis égaré dans une terre étrangère; j'y ai perdu tout mon héritage; je m'y suis nourri comme les animaux les plus vils et les plus grossiers : me voilà affamé et mendiant. Mais je sais ce que je ferai; je retournerai vers mon père, et je lui dirai : O père, j'ai péché contre le ciel et contre vous! N'êtes-vous pas le bon pasteur qui laisse tout son troupeau pour courir au milieu du désert après une seule brebis égarée?

[1] *Ps.* CXXXIII.

N'est-ce pas vous qui m'avez appris que tout le ciel est en joie sur un seul pécheur qui fait pénitence? Ne méprisez donc pas un cœur contrit et humilié.

Je me confesse à Dieu tout-puissant, etc.

Notre Père, qui êtes aux cieux, etc.

Je vous salue, Marie, etc.

Je crois en Dieu le Père tout-puissant, etc. *comme ci-devant, p.* 244.

Ayez pitié de nous, Seigneur, Père, Fils, Saint-Esprit; Dieu unique en trois personnes égales.

Marie, mère de Dieu, et toujours vierge, quoique mère, priez pour nous.

Marie, qui êtes, bien plus qu'Ève, la mère des vivants, priez pour nous.

Marie, qui avez réparé tous les maux que la première femme avait fait entrer dans le monde, priez pour nous.

Marie, qui nous avez donné le vrai fruit de vie, plus précieux que celui du paradis terrestre, priez pour nous.

Vierge, qu'un prophète montrait de loin mettant au monde le Fils du Très-Haut, priez pour nous.

Marie, qu'un ange descendu du ciel salua avec admiration, comme étant pleine de grâce et élevée au-dessus de toutes les femmes, priez pour nous.

Marie, dont la pudeur virginale fut alarmée à la vue même d'un ange, priez pour nous.

Marie, qui demeurâtes tranquillement abandonnée à Dieu, quoique votre maternité incompréhensible vous exposât au déshonneur et à une punition de mort, priez pour nous.

Marie, qui allâtes d'abord communiquer les dons de Dieu à Élisabeth votre sainte parente, priez pour nous.

Marie, qu'Élisabeth ne put recevoir sans s'écrier : D'où me vient que la mère de mon Seigneur fasse des pas vers moi? priez pour nous.

Marie, qui disiez dans un saint transport : Voilà que tous les siècles me déclareront bienheureuse, car le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses, priez pour nous.

Marie, qui rendiez gloire à Dieu de ce qu'il avait abattu les grands et relevé les petits, comblé de biens les pauvres et affamé les riches superbes, priez pour nous.

Marie, qui, voyant l'enfant Jésus annoncé par les anges, montré par l'étoile, adoré par les mages dans une crèche, conserviez ces choses, les repassant dans votre cœur, priez pour nous.

Marie, qui, étant toujours vierge, voulûtes néanmoins être purifiée comme toutes les femmes communes, priez pour nous.

Marie, qui apprîtes du saint vieillard Siméon que votre Fils serait l'objet de la contradiction des hommes, et qu'un glaive de douleur percerait votre âme, priez pour nous.

Marie, qui, en rachetant votre Fils selon la loi, comprîtes qu'il n'en serait pas moins sacrifié pour racheter le monde, priez pour nous.

Marie, si prompte à suivre toutes les impressions de la foi, qu'un songe donné à Joseph vous suffit pour vous faire emporter votre divin Enfant en Égypte, priez pour nous.

Marie, qui demeuriez en paix sans consolation ni ressource humaine dans cette terre étrangère, ne sachant pas même jusqu'à quand vous y demeureriez, priez pour nous.

Marie, qui revîntes sans hésiter comme vous étiez partie, sur un simple songe mystérieux de votre saint époux, priez pour nous.

Marie, qui cherchâtes avec douleur l'enfant Jésus demeuré au temple, à l'âge de douze ans, avec les docteurs de la loi, priez pour nous.

Marie, qui reçûtes du saint Enfant une réponse sévère, parce que sa mère ne devait point se mêler de ses travaux pour la gloire de son Père céleste, priez pour nous.

Marie, à qui fut soumis pendant tant d'années celui qui est la sagesse éternelle et la toute-puissance même, priez pour nous.

Marie, qui obtîntes de votre Fils son premier miracle aux noces de Cana, priez pour nous.

Marie, à qui Jésus fit alors une réponse austère, pour apprendre au monde que vous ne deviez point entrer dans le sacré ministère, quoique vous fussiez pleine de grâce, priez pour nous.

Marie, qui mouriez ainsi à toute consolation sensible du côté de votre Fils même, priez pour nous.

Marie, fille de David, de Salomon, de tant d'autres rois, qui étiez l'épouse d'un charpentier, priez pour nous.

Marie, qui avez mené une vie simple, obscure et laborieuse dans la pauvreté, votre Fils n'ayant pas même de quoi reposer sa tête, priez pour nous.

Marie, qui ne fîtes ni miracle ni instruction, mais qui fûtes un miracle de grâce et l'instruction de tous les siècles par votre silence, priez pour nous.

Marie, de qui nous disons, comme une femme le criait à Jésus-Christ : Bienheureuses sont les entrailles qui vous ont portée et les mamelles qui vous ont nourrie! priez pour nous.

Marie, qui suivîtes tranquillement Jésus à la croix, pendant que tous les apôtres épouvantés, et sans foi aux promesses, étaient en fuite, priez pour nous.

Marie, que Jésus mourant confia à son disciple

bien-aimé, pour être comme sa mère, priez pour nous.

Marie, qui reçûtes alors comme un fils ce disciple bien-aimé, et qui en fîtes le plus sublime docteur de l'amour, priez pour nous.

Marie, dont les yeux virent Jésus mourant sur la croix, et dont le cœur fut percé par le glaive que Siméon avait prédit, priez pour nous.

Marie, avec qui les disciples persévéraient dans l'oraison après l'ascension de votre Fils et la descente du Saint-Esprit sur eux, priez pour nous.

Marie, dont le cœur était déjà au ciel avec votre Fils pendant que votre corps était encore sur la terre, priez pour nous.

Marie, qui regardez encore la terre avec compassion, quoique vous régniez dans le ciel, priez pour nous.

Marie, qui ne flattez point les pécheurs impénitents et ennemis de la croix de votre Fils, priez pour nous.

Marie, mère de miséricorde pour tous les pécheurs pénitents, priez pour nous.

Seigneur, gardez nos esprits pendant que nous veillons, et nos corps quand nous serons dans le sommeil, afin que nous veillions avec Jésus-Christ, et que nous dormions en paix. Ayez pitié de notre faiblesse. Envoyez vos saints anges, ces esprits de lumière, pour écarter loin de vos enfants l'esprit de ténèbres qui tourne autour de nous, comme un lion rugissant, pour nous dévorer. Faites que nous lui résistions, étant courageux dans la foi. Donnez la pénitence aux pécheurs, la persévérance aux justes, et la paix aux morts.

Que notre prière du soir monte vers vous, Seigneur, et que votre miséricorde descende sur nous!

RÉFLEXIONS SAINTES

POUR

TOUS LES JOURS DU MOIS.

PREMIER JOUR.

Sur le peu de foi qu'il y a dans le monde.

I. *Croyez-vous que le Fils de l'homme venant sur la terre, y trouvera de la foi* [1]? S'il y venait maintenant, en trouverait-il en nous? Où est notre foi? où en sont les marques? Croyons-nous que cette vie n'est qu'un court passage à une meilleure? Pensons-nous qu'il faut souffrir avec Jésus-Christ, avant que de régner avec lui? Regardons-nous le monde comme une figure trompeuse, et la mort comme l'entrée dans les véritables biens? Vivons-nous de la foi? Nous anime-t-elle? Goûtons-nous les vérités éternelles qu'elle nous présente? En nourrissons-nous notre âme avec le même soin que nous nourrissons notre corps des aliments qui lui conviennent? Nous accoutumons-nous à ne regarder toutes choses que selon la foi? Corrigeons-nous sur elle tous nos jugements? Hélas! bien loin de vivre de la foi, nous la faisons mourir dans notre esprit et dans notre cœur. Nous jugeons en païens; nous agissons de même. Qui croirait ce qu'il faut croire ferait-il ce que nous faisons?

II. Craignons que le royaume de Dieu ne nous soit ôté, et ne soit donné à d'autres qui en produiront mieux les fruits. Ce royaume de Dieu est la foi, quand elle est régnante et dominante au milieu de nous. Heureux qui a des yeux pour voir ce royaume! La chair et le sang n'en ont point. La sagesse de l'homme animal est aveugle là-dessus, et veut l'être. Ce que Dieu fait intérieurement lui est un songe. Pour voir les merveilles de ce royaume intérieur, il faut renaître; et pour renaître, il faut mourir : c'est à quoi le monde ne peut consentir. Que le monde méprise donc, qu'il condamne, qu'il se moque tant qu'il voudra : pour nous, mon Dieu, il nous est ordonné de croire et de goûter le don céleste. Nous voulons être du nombre de vos élus, et nous savons que personne ne peut en être sans conformer sa vie à ce que vous enseignez.

[1] *Luc.* XVIII, 8.

IIe JOUR.

Sur l'unique chemin du ciel.

I. *Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite* [1]. Ce n'est que par violence qu'on entre dans le royaume de Dieu; il faut l'emporter d'assaut, comme une place assiégée. La porte en est étroite; il faut mettre à la gêne le corps du péché; il faut s'abaisser, se plier, se traîner, se faire petit. La grande porte où passe la foule, et qui se présente tout ouverte, mène à la perdition. Tous les chemins larges et unis doivent nous faire peur. Tandis que le monde nous rit, et que notre voie nous semble douce, malheur à nous! Jamais nous ne sommes mieux pour l'autre vie que quand nous sommes mal pour celle-ci. Gardons-nous donc bien de suivre la multitude qui marche par une voie large et commode. Il faut chercher

[1] *Matth.* VII, 8.

les traces du petit nombre, les pas des saints, le sentier escarpé de la pénitence, grimper sur les rochers, gagner les lieux sûrs à la sueur de son visage, et s'attendre que le dernier pas de la vie sera encore un violent effort ponr entrer dans la porte étroite de l'éternité.

II. Nous ne sommes prédestinés de Dieu que pour être conformes à l'image de son Fils, attachés comme lui sur une croix, renonçant comme lui aux plaisirs sensibles, contents comme lui dans les douleurs. Mais quel est notre aveuglement! Nous voudrions nous détacher de cette croix qui nous unit à notre Maître. Nous ne pouvons quitter la croix sans quitter Jésus-Christ crucifié : la croix et lui sont inséparables. Vivons donc et mourons avec celui qui est venu nous montrer le véritable chemin du ciel; et ne craignons rien, sinon de ne pas finir notre sacrifice sur le même autel où il a consommé le sien. Hélas! tous les efforts que nous tâchons de faire en cette vie ne sont que pour nous mettre plus au large, et pour nous éloigner de l'unique chemin du ciel. Nous ne savons ce que nous faisons. Nous ne comprenons pas que le mystère de la grâce joint la béatitude avec les larmes. Tout chemin qui mène à un trône est délicieux, fût-il hérissé d'épines. Tout chemin qui conduit à un précipice est effroyable, fût-il couvert de roses. On souffre dans la voie étroite, mais on espère; on souffre, mais on voit les cieux ouverts; on souffre, mais on veut souffrir; on aime Dieu, et on en est aimé.

IIIe JOUR.

Sur la véritable dévotion.

I. *Celui qui séduit lui-même son cœur n'a qu'une vaine religion* [1]. Que d'abus dans la dévotion! Les uns la font consister uniquement dans la multiplicité des prières; les autres dans le grand nombre des œuvres extérieures, qui vont à la gloire de Dieu et au soulagement du prochain. Quelques-uns la mettent dans des désirs continuels de faire son salut; quelques autres, dans de grandes austérités. Toutes ces choses sont bonnes; elles sont même nécessaires jusqu'à un certain degré. Mais on se trompe, si on y place le fond et l'essentiel de la véritable piété. Cette piété, qui nous sanctifie et qui nous dévoue tout entier à Dieu, consiste à faire tout ce qu'il veut, et à accomplir, précisément dans les temps, dans les lieux et dans les circonstances où il nous met, tout ce qu'il désire de nous. Tant de mouvements que vous voudrez, tant d'œuvres éclatantes qu'il vous plaira; vous ne serez payé que pour avoir fait la volonté du souverain Maître. Le domestique qui vous sert ferait des merveilles dans votre maison, que, s'il ne faisait pas ce que vous souhaitez, vous ne lui tiendriez aucun compte de ses actions, et vous vous plaindriez avec raison de ce qu'il vous servirait mal.

II. Le dévouement parfait, d'où le terme de dévotion a été formé, n'exige pas seulement que nous fassions la volonté de Dieu, mais que nous la fassions avec amour. Dieu aime qu'on lui donne avec joie; et, dans tout ce qu'il nous prescrit, c'est toujours le cœur qu'il demande. Un tel maître mérite bien qu'on s'estime heureux d'être à lui. Il faut que ce dévouement se soutienne également partout, dans ce qui nous déplaît, dans ce qui nous choque, dans ce qui contrarie nos vues, nos inclinations, nos projets; et qu'il nous tienne prêts à donner tout notre bien, notre fortune, notre temps, notre liberté, notre vie et notre réputation. Être dans ces dispositions, et en venir aux effets, c'est avoir une véritable dévotion. Mais comme la volonté de Dieu nous est souvent cachée, il y a encore un pas de renoncement et de mort à faire, c'est de l'accomplir par obéissance, et par une obéissance aveugle, mais sage en son aveuglement; condition imposée à tous les hommes : le plus éclairé d'entre eux, le plus propre à attirer les âmes à Dieu et le plus capable de les y conduire, doit lui-même être conduit.

IVe JOUR.

Sur les conversions lâches et imparfaites [1].

I. Les gens qui étaient éloignés de Dieu se croient bien près de lui dès qu'ils commencent à faire quelques pas pour s'en rapprocher. Les hommes les plus polis et les plus éclairés ont là-dessus la même ignorance et la même grossièreté qu'un paysan qui croirait être bien à la cour parce qu'il aurait vu le roi. On quitte les vices qui font horreur; on se retranche dans une vie moins criminelle, mais toujours lâche, mondaine et dissipée : on juge alors de soi, non par l'Évangile, qui est l'unique règle qu'on doit prendre, mais par la comparaison qu'on fait de la vie où l'on est avec celle qu'on a menée autrefois. Il n'en faut pas davantage pour se canoniser soi-même, et pour s'endormir d'un profond

[1] *Jac.* I, 26.

[1] Cet article n'est qu'un extrait de celui qu'on verra plus bas au nº IX des *Instructions et avis sur divers points de la perfection chrétienne.* Fénelon a sans doute fait lui-même cet extrait, pour être joint aux *Réflexions pour tous les jours du mois*, qu'on imprimait par ses ordres à l'époque de sa mort. (*Edit. de Vers.*)

sommeil sur tout ce qui resterait à faire pour le salut. Un tel état est peut-être plus suspect qu'un désordre scandaleux. Ce désordre troublerait la conscience, réveillerait la foi, et engagerait à faire quelque grand effort; au lieu que ce changement ne sert qu'à étouffer les remords salutaires, qu'à établir une fausse paix dans le cœur, et qu'à rendre les maux irrémédiables.

II. Je me suis confessé, dites-vous, assez exactement des faiblesses de ma vie passée; je lis de bons livres; j'entends la messe modestement, et je prie Dieu, ce me semble, d'assez bon cœur. J'évite au moins les grands péchés; mais j'avoue que je ne me sens pas assez touché pour vivre comme si je n'étais plus du monde, et pour ne garder plus de mesures avec lui. La religion serait trop rigoureuse, si elle rejetait de si honnêtes tempéraments. Tous les raffinements qu'on nous propose aujourd'hui sur la dévotion vont trop loin, et sont plus propres à décourager qu'à faire aimer le bien. Ce discours est celui d'un chrétien lâche, qui voudrait avoir le paradis à vil prix, et qui ne considère pas ce qui est dû à Dieu, ni ce que sa possession a coûté à ceux qui l'ont obtenue. Un homme de ce caractère est bien loin d'une entière conversion. Il ne connaît apparemment ni l'étendue de la loi de Dieu, ni les devoirs de la pénitence. On peut croire que si Dieu lui avait confié le soin de composer l'Évangile, il ne l'aurait pas fait tel qu'il est; et nous aurions assurément quelque chose de plus doux pour l'amour-propre. Mais l'Évangile est immuable, et c'est sur lui que nous devons être jugés. Prenez au plus tôt un guide sûr, et ne craignez rien tant que d'être flatté et trompé.

Ve JOUR.

Sur le bon esprit.

I. *Votre Père céleste donnera son bon esprit à ceux qui le lui demanderont*[1]. Il n'y a de bon esprit que celui de Dieu. L'esprit qui nous éloigne du vrai bien, quelque pénétrant, quelque agréable, quelque habile qu'il soit, pour nous procurer des biens corruptibles, n'est qu'un esprit d'illusion et d'égarement. Voudrait-on être porté sur un char brillant et magnifique, qui mènerait dans un abîme? L'esprit n'est fait que pour conduire à la vérité et au souverain bien. Il n'y a de bon esprit que celui de Dieu, parce qu'il n'y a que son esprit qui nous mène à lui. Renonçons au nôtre, si nous voulons avoir le sien. Heureux l'homme qui se dépouille pour être revêtu, qui foule aux pieds sa vaine sagesse pour posséder celle de Dieu!

II. Il y a bien de la différence entre un bel esprit, un grand esprit et un bon esprit. Le bel esprit plaît par son agrément; le grand esprit excite l'admiration par sa profondeur; mais il n'y a que le bon esprit qui sauve et qui rende heureux par sa solidité et par sa droiture. Ne conformez par vos idées à celles du monde. Méprisez l'esprit autant que le monde l'estime. Ce qu'on appelle esprit est une certaine facilité de produire des pensées brillantes. Rien n'est plus vain. On se fait une idole de son esprit, comme une femme, qui croit avoir de la beauté, s'en fait une de son visage. On se mire dans ses pensées. Il faut rejeter non-seulement ce faux éclat de l'esprit, mais encore la prudence humaine qui paraît la plus sérieuse et la plus utile, pour entrer, comme de petits enfants, dans la simplicité de la foi, dans la candeur et dans l'innocence des mœurs, dans l'horreur du péché, dans l'humiliation, et dans la sainte folie de la croix.

VIe JOUR.

Sur la patience dans les peines.

I. *Vous possédez vos âmes dans votre patience*[1]. L'âme s'échappe à elle-même quand elle s'impatiente; au lieu que, quand elle se soumet sans murmurer, elle se possède en paix et possède Dieu. S'impatienter, c'est vouloir ce qu'on n'a pas, ou ne pas vouloir ce qu'on a. Une âme impatiente est une âme livrée à sa passion, que la raison ni la foi ne retiennent plus. Quelle faiblesse! quel égarement! Tant qu'on veut le mal qu'on souffre, il n'est point mal. Pourquoi en faire un vrai mal, en cessant de le vouloir? La paix intérieure réside non dans le sens, mais dans la volonté. On la conserve au milieu de la douleur la plus amère, tandis que la volonté demeure ferme et soumise. La paix d'ici-bas est dans l'acceptation des choses contraires, et non pas dans l'exemption de les souffrir.

II. A vous entendre gronder et murmurer, il semble que vous soyez l'âme la plus innocente qu'il y ait au monde, et que c'est vous faire une injustice criante que de ne pas vous laisser rentrer dans le paradis terrestre. Souvenez-vous de tout ce que vous avez fait contre Dieu, et convenez qu'il a raison. Dites-lui, avec la même humilité que l'enfant prodigue : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous.* Je sais ce que je dois à votre justice; mais le cœur me manque pour y satisfaire. Si

[1] *Luc.* XI, 13.

[1] *Luc.* XXI, 19.

vous vous en remettiez à moi, je me flatterais, je m'épargnerais, et je me trahirais moi-même en me flattant. Mais votre main miséricordieuse exécute elle-même ce qu'apparemment je n'aurais jamais eu le courage de faire. Elle me frappe par bonté. Faites que je porte patiemment ses coups salutaires. C'est le moins que puisse faire le pécheur, s'il est véritablement indigné contre lui-même, que de recevoir la pénitence qu'il n'aurait pas la force de choisir.

VIIe JOUR.

Sur la soumission et la conformité à la volonté de Dieu.

I. *Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel*[1]. Rien ne se fait ici-bas, non plus que dans le ciel, que par la volonté ou par la permission de Dieu: mais les hommes n'aiment pas toujours cette volonté, parce qu'elle ne s'accorde pas toujours avec leurs désirs. Aimons-la, n'aimons qu'elle, et nous ferons de la terre un ciel. Nous remercierons Dieu de tout, des maux comme des biens, puisque les maux deviennent biens quand il les donne. Nous ne murmurerons plus de la conduite de sa providence; nous la trouverons sage, nous l'adorerons. O Dieu! que vois-je dans le cours des astres, dans l'ordre des saisons, dans les événements de la vie, sinon votre volonté qui s'accomplit? Qu'elle s'accomplisse aussi en moi, que je l'aime, qu'elle m'adoucisse tout, que j'anéantisse la mienne, pour faire régner la vôtre : car enfin c'est à vous, Seigneur, de vouloir, et c'est à moi d'obéir.

II. Vous avez dit, ô Seigneur Jésus, en parlant de vous-même, par rapport à votre Père céleste, que vous faisiez toujours ce qui lui plaisait[2]. Apprenez-nous jusqu'où cet exemple nous doit mener. Vous êtes notre modèle. Vous n'avez rien fait sur la terre que selon le bon plaisir de votre Père, qui veut bien être nommé le nôtre. Agissez en nous comme en vous-même, selon son bon plaisir. Qu'unis inséparablement à vous, nous ne consultions plus que ses désirs. Non-seulement prier, instruire, souffrir, édifier, mais manger, dormir, converser; que tout se fasse par la seule vue de lui plaire : alors tout sera sanctifié dans notre conduite; alors tout sera en nous sacrifice continuel, prière sans relâche, amour sans interruption. Quand sera-ce, ô mon Dieu, que nous serons dans cette situation? Daignez nous y conduire : daignez dompter et assujettir par votre grâce notre volonté rebelle; elle ne sait pas ce qu'elle veut; il n'y a rien de bon que d'être comme vous voulez.

[1] *Matth.* VI, 10.
[2] *Joan.* VIII, 29.

VIIIe JOUR.

Sur les avantages de la prière.

I. *Priez sans interruption*[1]. Telle est notre dépendance à l'égard de Dieu, que non-seulement nous devons tout faire pour lui, mais encore que nous devons lui demander les moyens de lui plaire. Cette heureuse nécessité de recourir à lui pour tous nos besoins, bien loin de devoir nous être incommode, doit au contraire faire toute notre consolation. Quel bonheur de lui parler en confiance, de lui ouvrir tout notre cœur, et d'être par la prière dans un commerce intime avec lui? Il nous invite à le prier. Jugez, dit saint Cyprien, s'il ne nous accordera pas les biens qu'il nous sollicite de lui demander. Prions donc avec foi, et ne perdons pas le fruit de nos prières par une incertitude flottante, qui, comme dit saint Jacques[2], nous fait hésiter. Heureuse l'âme qui se console dans l'oraison par la présence de son bien-aimé! *Si quelqu'un d'entre vous,* dit saint Jacques[3], *est dans la tristesse, qu'il prie* pour se consoler. Hélas! malheureux que nous sommes! nous ne trouvons que de l'ennui dans cette céleste occupation. La tiédeur de nos prières est la source de nos autres infidélités.

II. *Demandez, et il vous sera donné; cherchez, et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira*[4]. Si nous n'avions qu'à demander les richesses pour les obtenir, quel empressement, quelle assiduité, quelle persévérance! Si nous n'avions qu'à chercher pour trouver un trésor, quelle terre ne remuerait-on point! S'il n'y avait qu'à heurter pour entrer dans le conseil des rois et dans les plus hautes charges, quels coups redoublés n'entendrait-on pas! Mais que ne fait-on point pour trouver un faux bonheur! Quels rebuts, quelles traverses n'endure-t-on pas pour un fantôme de gloire mondaine! Quelles peines pour de misérables plaisirs dont il ne reste que le remords! Le trésor des grâces est le seul vrai bien, et le seul qu'on ne daigne pas demander, le seul qu'on se rebute d'attendre. Cependant il faudrait frapper sans relâche, car la parole de Jésus-Christ n'est pas infidèle; c'est notre conduite qui l'est.

[1] *I. Thess.* V, 17.
[2] *Jac.* I, 6.
[3] *Ibid.* V, 13.
[4] *Matth.* VII, 7.

IX[e] JOUR.

Sur l'attention à la voix de Dieu.

I. *Seigneur, à qui irons-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle* [1]. C'est Jésus-Christ qu'il faut écouter. Les hommes ne doivent être écoutés et crus qu'autant qu'ils sont pleins de la vérité et de l'autorité de Jésus-Christ. Les livres ne sont bons qu'autant qu'ils nous apprennent l'Évangile. Allons donc à cette source sacrée. Jésus-Christ n'a parlé, n'a agi, qu'afin que nous l'écoutassions, et que nous étudiassions attentivement le détail de sa vie. Malheureux que nous sommes! nous courons après nos propres pensées, qui ne sont que vanité; et nous négligeons la vérité même, dont toutes les paroles sont capables de nous faire vivre éternellement. Parlez, ô Verbe divin! ô parole increéée et incarnée pour moi! faites-vous entendre à mon âme. Dites tout ce que vous voudrez; je veux tout ce qu'il vous plaît.

II. Souvent on dit qu'on voudrait savoir ce qu'on a à faire pour s'avancer dans la vertu; mais dès que l'esprit de Dieu nous l'enseigne, le courage nous manque pour l'exécuter. Nous sentons bien que nous ne sommes pas ce que nous devrions être. Nous voyons nos misères, elles se renouvellent tous les jours. Cependant on croit faire beaucoup en disant qu'on veut se sauver. Comptons pour rien toute volonté qui ne va pas jusqu'à sacrifier ce qui nous arrête dans la voie de Dieu; ne retenons plus la vérité captive dans nos injustes lâchetés. Écoutons ce que Dieu nous inspire. Éprouvons l'esprit qui nous pousse, pour reconnaître s'il vient de Dieu; et, après que nous l'aurons reconnu, n'épargnons rien pour le contenter. Le prophète ne demande pas simplement à Dieu qu'il lui enseigne sa volonté, mais qu'il lui enseigne à la faire [2].

X[e] JOUR.

Sur le bon usage des croix.

I. *Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec leurs vices et leurs convoitises* [3]. Plus nous craignons les croix, plus il faut conclure que nous en avons besoin. Ne nous abattons pas, lorsque la main de Dieu nous en impose de pesantes. Nous devons juger de la grandeur de nos maux par la violence des remèdes que le médecin spirituel y applique. Il faut que nous soyons bien misérables, et que Dieu soit bien miséricordieux, puisque, malgré la difficulté de notre conversion, il daigne s'appliquer à nous guérir. Tirons de nos croix mêmes une source d'amour, de consolation et de confiance, disant avec l'Apôtre [1] : Nos peines, qui sont si courtes et si légères, n'ont point de proportion avec ce poids infini de gloire qui doit être la récompense. Heureux ceux qui pleurent, et qui sèment en versant des larmes, puisqu'ils recueilleront avec une joie ineffable la moisson d'une vie et d'une félicité éternelle!

II *Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ*, disait saint Paul [2]. C'est avec le Sauveur que nous sommes attachés à la croix, et c'est lui qui nous y attache par sa grâce. C'est à cause de Jésus que nous ne voulons point quitter la croix, parce qu'il est inséparable d'elle. O corps adorable et souffrant, avec qui nous ne faisons plus qu'une seule et même victime! en me donnant votre croix, donnez-moi votre esprit d'amour et d'abandon; faites que je pense moins à mes souffrances qu'au bonheur de souffrir avec vous. Qu'est-ce que je souffre que vous n'ayez souffert? ou plutôt, qu'est-ce que je souffre si j'ose me comparer à vous? O homme lâche! tais-toi, regarde ton maître, et rougis. Seigneur, faites que j'aime, et je ne craindrai plus la croix. Alors, si je souffre encore des choses dures et douloureuses, du moins je n'en souffrirai plus que je ne veuille bien souffrir.

XI[e] JOUR.

Sur la douceur et l'humilité.

I. *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* [3]. O Jésus! c'est vous qui me donnez cette leçon de douceur et d'humilité. Tout autre qui voudrait me l'apprendre me révolterait. Je trouverais partout de l'imperfection, et mon orgueil ne manquerait pas de s'en prévaloir. Il faut donc que ce soit vous-même qui m'instruisiez. Mais que vois-je, ô mon cher maître! vous daignez m'instruire par votre exemple. Quelle autorité! je n'ai qu'à me taire, qu'à adorer, qu'à me confondre, qu'à imiter. Quoi! le fils de Dieu descend du ciel sur la terre, prend un corps de boue, expire sur une croix, pour me faire rougir de mon orgueil! Celui qui est tout s'anéantit; et moi, qui ne suis rien, je veux être, ou du moins je veux qu'on me croie tout ce que je ne suis pas! O mensonge! ô folie! ô impudente vanité!

[1] *Joan.* VI, 69.
[2] *Ps.* CLXII, 10.
[3] *Galat* V, 17.

[1] *II. Cor.* IV, 17.
[2] *Gal.* II, 19.
[3] *Matth.* IX, 10.

ô diabolique présomption! Seigneur, vous ne me dites point : Soyez doux et humble; mais vous dites que vous êtes doux et humble. C'est assez de savoir que vous l'êtes, pour conclure, sur un tel exemple, que nous devons l'être. Qui osera s'en dispenser après vous? Sera-ce le pécheur qui a mérité tant de fois par son ingratitude d'être foudroyé par votre justice?

II. Mon Dieu, vous êtes ensemble doux et humble, parce que l'humilité est la source de la véritable douceur. L'orgueil est toujours hautain, impatient, prêt à s'aigrir. Celui qui se méprise de bonne foi veut bien être méprisé. Celui qui croit que rien ne lui est dû ne se croit jamais maltraité. Il n'y a point de douceur véritablement vertueuse par tempérament : ce n'est que mollesse, indolence ou artifice. Pour être doux aux autres, il faut renoncer à soi-même. Vous ajoutez, ô mon Sauveur, *doux et humble de cœur*. Ce n'est pas un abaissement qui ne soit que dans l'esprit par réflexion ; c'est un goût du cœur, c'est un abaissement auquel la volonté consent, et qu'elle aime pour glorifier Dieu ; c'est une destruction de toute confiance en son propre esprit et en son courage naturel, afin de ne devoir sa guérison qu'à Dieu seul. Voir sa misère et en être au désespoir, ce n'est pas être humble; c'est au contraire un dépit d'orgueil, qui est pire que l'orgueil même.

XIIe JOUR.

Sur les défauts d'autrui.

I. *Portez les fardeaux les uns des autres; c'est ainsi que vous accomplirez la loi de Jésus-Christ*[1].

La charité ne va pas jusqu'à demander de nous que nous ne voyions jamais les défauts d'autrui; il faudrait nous crever les yeux : mais elle demande que nous évitions d'y être attentifs, volontairement, sans nécessité, et que nous ne soyons pas aveugles sur le bon, pendant que nous sommes si éclairés sur le mauvais. Il faut toujours nous souvenir de ce que Dieu peut faire, de moment à autre, de la plus vile et de la plus indigne créature; rappeler les sujets que nous avons de nous mépriser nous-mêmes; et enfin considérer que la charité embrasse même ce qu'il y a de plus bas, parce qu'elle voit précisément, par la vue de Dieu, que le mépris qu'on a pour les autres a quelque chose de dur et de hautain qui éteint l'esprit de Jésus-Christ. La grâce ne s'aveugle pas sur ce qui est méprisable; mais elle le supporte, pour entrer dans les secrets desseins de Dieu. Elle ne se laisse aller ni aux dégoûts dédaigneux, ni aux impatiences naturelles. Nulle corruption ne l'étonne, nulle impuissance ne la rebute, parce qu'elle ne compte que sur Dieu, et qu'elle ne voit partout, hors de lui, que néant et que péché.

II. De ce que les autres sont faibles, est-ce une bonne raison pour garder moins de mesures avec eux? Vous qui vous plaignez qu'on vous fait souffrir, croyez-vous ne faire souffrir personne? Vous qui êtes si choqué des défauts du prochain, vous imaginez-vous être parfait? Que vous seriez étonné, si tous ceux à qui vous pesez venaient tout à coup s'appesantir sur vous! Mais quand vous trouveriez votre justification sur la terre, Dieu qui sait tout, et qui a tant de choses à vous reprocher, ne peut-il pas d'un seul mot vous confondre et vous arrêter? Et ne vous vient-il jamais dans l'esprit de craindre qu'il ne vous demande pourquoi vous n'exercez pas envers votre frère un peu de miséricorde, que lui, qui est votre maître, exerce si abondamment envers vous?

XIIIe JOUR.

Sur l'unique nécessaire.

I. *Vous vous empressez et vous vous troublez de beaucoup de choses; une seule est nécessaire*[1]. Nous croyons avoir mille affaires, et nous n'en avons qu'une. Si celle-là se fait, toutes les autres se trouveront faites : si elle manque, toutes les autres, quelque succès qu'elles semblent avoir, tomberont en ruine. Pourquoi donc partager tant son cœur et ses soins? O unique affaire que j'aie sur la terre, vous aurez désormais mon unique attention! Au rayon de la lumière de Dieu, je ferai à chaque moment sans inquiétude, selon les forces de mon corps, ce que la Providence me mettra en chemin de faire. J'abandonnerai le reste sans douleur, parce que le reste n'est pas mon œuvre.

II. *Père céleste, j'ai achevé l'ouvrage que vous m'aviez donné à faire*[2]. Chacun de nous doit se mettre en état d'en dire autant, au jour où il faudra rendre compte. Je dois regarder ce qui se présente à faire chaque jour selon l'ordre de Dieu, comme l'ouvrage dont Dieu me charge, et m'y appliquer d'une manière digne de Dieu, c'est-à-dire avec exactitude et avec paix. Je ne négligerai rien; je ne me passionnerai sur rien; car il est dangereux, ou de faire l'œuvre de Dieu avec négligence, ou de se l'approprier par amour-propre et par un faux zèle. Alors on fait ses actions par son esprit particulier; on les fait mal; on se pique, on s'échauffe, on veut

[1] *Gal.* VI, 2.

[1] *Luc.* X, 41, 42.
[2] *Joan.* XVII, 4.

réussir. La gloire de Dieu est le prétexte qui cache l'illusion. L'amour-propre déguisé en zèle se contriste et se dépite s'il ne peut réussir. O Dieu, donnez-moi la grâce d'être fidèle dans l'action, et indifférent dans le succès! Mon unique affaire est de vouloir votre volonté, et de me recueillir en vous, au milieu même de ce que je fais : la vôtre est de donner à mes faibles efforts tel fruit qu'il vous plaira; aucun, si vous ne voulez.

XIVe JOUR.

Sur la préparation à la mort.

I. *Insensé, cette nuit on va te redemander ton âme. Pour qui sera-ce que tu as amassé* [1]? On ne peut trop déplorer l'aveuglement des hommes, de ne vouloir pas penser à la mort, et de se détourner d'une chose inévitable que l'on pourrait rendre heureuse en y pensant. Rien n'est si terrible que la mort pour ceux qui sont attachés à la vie. Il est étrange que tant de siècles passés ne nous fassent pas juger solidement du présent et de l'avenir, ni prendre de plus grandes précautions. Nous sommes infatués du monde, comme s'il ne devait jamais finir. La mémoire de ceux qui jouent aujourd'hui les plus grands rôles sur la scène périra avec eux. Dieu permet que tout se perde dans l'abîme d'un profond oubli, et les hommes plus que tout le reste. Les pyramides d'Égypte se voient encore, sans qu'on sache le nom de celui qui les a faites. Que faisons-nous donc sur la terre, et à quoi servira la plus douce vie, si par des mesures sages et chrétiennes, elle ne nous conduit pas à une plus douce et plus heureuse mort?

II. *Soyez prêts, parce qu'à l'heure que vous n'y pensez pas, le Fils de l'Homme viendra* [2]. Cette parole nous est adressée personnellement, en quelque âge et en quelque rang que nous soyons. Cependant, jusqu'aux gens de bien, tous font des projets qui supposent une longue vie, lors même qu'elle va finir. Si dans l'extrémité d'une maladie incurable on espère encore la guérison, quelles espérances n'a-t-on pas en pleine santé? Mais d'où vient qu'on espère si opiniâtrément la vie? C'est qu'on l'aime avec passion. Et d'où vient qu'on veut tant éloigner la mort? C'est qu'on n'aime point le royaume de Dieu, ni les grandeurs du siècle futur. O hommes pesants de cœur, qui ne peuvent s'élever au-dessus de la terre, où, de leur propre aveu, ils sont misérables! La véritable manière de se tenir prêt pour le dernier moment, c'est de bien employer tous les autres, et d'attendre toujours celui-là.

[1] *Luc.* XII, 20.
[2] *Matth.* XXIV, 4.

XVe JOUR.

Sur les espérances éternelles.

I. *L'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment* [1]. Quelle proportion entre ce que nous faisons sur la terre, et ce que nous espérons dans le ciel? Les premiers chrétiens se réjouissaient sans cesse à la vue de leur espérance; à tous moments ils croyaient voir le ciel ouvert. Les croix, les infamies, les supplices, les cruelles morts, rien n'était capable de les rebuter. Ils connaissaient la libéralité infinie qui doit payer de telles douleurs; ils ne croyaient jamais assez souffrir; ils étaient transportés de joie, lorsqu'ils étaient jugés dignes de quelques profondes humiliations. Et nous, âmes lâches, nous ne savons point souffrir, parce que nous ne savons pas espérer : nous sommes accablés par les moindres croix, et souvent même par celles qui nous viennent de notre orgueil, de notre imprudence et de notre délicatesse!

II. *Ceux qui sèment dans les larmes recueilleront dans la joie* [2]. Il faut semer pour recueillir. Cette vie est destinée pour semer; nous jouirons dans l'autre du fruit de nos travaux. L'homme terrestre, lâche et impatient, voudrait recueillir avant que d'avoir semé. Nous voulons que Dieu nous console, et qu'il aplanisse les voies pour nous mener à lui. Nous voudrions le servir, pourvu qu'il nous en coûtât peu. Espérer beaucoup et ne souffrir guère, c'est à quoi l'amour-propre tend. Aveugles que nous sommes, ne verrons-nous jamais que le royaume du ciel souffre violence, et qu'il n'y a que les âmes violentes et courageuses pour se vaincre qui soient dignes de le conquérir [3]? Pleurons donc ici-bas, puisque bienheureux ceux qui pleurent, et malheureux ceux qui rient [4]! Malheur à ceux qui ont leur consolation en ce monde! viendra le temps où ces vaines joies seront confondues. Le monde pleurera à son tour, et Dieu essuiera toutes les larmes de nos yeux [5].

XVIe JOUR.

Sur notre pain quotidien.

I. *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien* [1]. Quel est-il, ce pain, ô mon Dieu! Ce n'est pas seulement le soutien que votre providence nous donne

[1] *I. Cor.* II, 9.
[2] *Ps.* CXXV, 5.
[3] *Matth.* XI, 12.
[4] *Ibid.* V, 5; *Luc.* VI, 25.
[5] *Apoc.* XXI, 4.
[6] *Luc.* XI, 3.

pour les nécessités de la vie; c'est encore cette nourriture de vérité que vous donnez chaque jour à l'âme; c'est un pain qui nourrit pour la vie éternelle, qui fait croître, et qui rend l'âme robuste dans les épreuves de la foi. Vous le renouvelez chaque jour. Vous donnez au dedans et au dehors précisément ce qu'il faut à l'âme pour s'avancer dans la vie de la foi et dans le renoncement à elle-même. Je n'ai donc qu'à manger ce pain, et qu'à recevoir en esprit de sacrifice tout ce que vous me donnerez d'amer dans les affaires extérieures et dans le fond de mon cœur; car tout ce qui m'arrivera dans le cours de la journée est mon pain quotidien, pourvu que je ne refuse pas de le prendre de votre main, et de m'en nourrir.

II. La faim est ce qui donne le goût aux aliments, et ce qui nous les rend utiles. Que n'avons-nous faim et soif de la justice! Pourquoi nos âmes ne sont-elles pas affamées et altérées comme nos corps? Un homme qui est dégoûté, et qui ne peut recevoir les aliments, est malade. C'est ainsi que notre âme languit, en ne recherchant ni le rassasiement, ni la nourriture qui vient de Dieu. L'aliment de l'âme est la vérité et la justice. Connaître le bien, s'en remplir, s'y fortifier; voilà le pain spirituel, le pain céleste qu'il faut manger. Mangeons-en donc; ayons-en faim. Soyons devant Dieu comme des pauvres qui mendient, et qui attendent un peu de pain. Sentons notre faiblesse et notre défaillance : malheureux, si nous en perdons le sentiment! Lisons, prions avec cette faim de nourrir nos âmes, avec cette soif ardente de nous désaltérer de l'eau qui rejaillit jusque dans le ciel. Il n'y a qu'un grand et continuel désir de l'instruction qui nous rend dignes de découvrir les merveilles de la loi de Dieu. Chacun reçoit ce pain sacré selon la mesure de son désir, et par là on se dispose à recevoir souvent et saintement le pain substantiel de l'Eucharistie, non-seulement corporelle, comme font plusieurs, mais avec l'esprit qui conserve et qui augmente la vie.

XVII[e] JOUR.

Sur la paix de l'âme.

I. *Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix, non comme le monde la donne*[1]. Tous les hommes cherchent la paix, mais ils ne la cherchent pas où elle est. La paix que fait espérer le monde est aussi différente et aussi éloignée de celle qui vient de Dieu que Dieu lui-même est différent et éloigné du monde; ou plutôt le monde promet la paix, mais il ne la donne jamais. Il présente quelques plaisirs passagers, mais ces plaisirs coûtent plus qu'ils ne valent. Jésus-Christ seul peut mettre l'homme en paix. Il l'accorde avec lui-même; il lui soumet ses passions; il borne ses désirs; il le console par l'espérance des biens éternels ; il lui donne la joie du Saint-Esprit; il lui fait goûter cette joie intérieure dans la peine même; et comme la source qui la produit est intarissable, et que le fond de l'âme où elle réside est inaccessible à toute la malignité des hommes, elle devient pour le juste un trésor que personne ne lui peut ravir.

II. La vraie paix n'est que dans la possession de Dieu, et la possession de Dieu ici-bas ne se trouve que dans la soumission à la foi, et dans l'obéissance à la loi. L'une et l'autre entretiennent au fond du cœur un amour pur et sans mélange. Éloignez de vous tous les objets défendus; retranchez tous les désirs illicites ; bannissez tout empressement et toute inquiétude; ne désirez que Dieu, ne cherchez que Dieu; et vous goûterez la paix, vous la goûterez malgré le monde. Qu'est-ce qui vous trouble : la pauvreté, les mépris, les mauvais succès, les croix intérieures et extérieures? Regardez tout cela, dans la main de Dieu, comme de véritables faveurs qu'il distribue à ses amis, et dont il daigne vous faire part : alors le monde changera de face pour vous, et rien ne vous ôtera votre paix.

XVIII[e] JOUR.

Sur les joies trompeuses.

I. *J'ai regardé les ris comme un songe, et j'ai dit à la joie : Pourquoi me trompez-vous*[1]. Le monde se réjouit comme les malades qui sont en délire, ou comme ceux qui rêvent agréablement en dormant. On n'a garde de trouver de la solidité, quand on ne s'attache qu'à une peinture vaine, à une image creuse, à une ombre qui fuit, à une figure qui passe. On ne se réjouit qu'à cause qu'on se trompe, qu'à cause qu'on croit posséder beaucoup, lors même qu'on ne possède rien. Au réveil de la mort, on se trouvera les mains vides, et on sera honteux de sa joie. Malheur donc à ceux qui ont en ce monde une fausse consolation qui les exclut de la véritable! Disons sans cesse à la joie vaine et évaporée que le siècle inspire : *Pourquoi me trompez-vous* si grossièrement? Rien n'est digne de nous donner de la joie, que notre bienheureuse espérance. Tout le reste, qui n'est pas fondé là-dessus, n'est qu'un songe.

II. *Celui qui boira de cette eau, aura encore soif*[2].

[1] *Joan.* XIV, 27.

[1] *Eccles.* II, 2.
[2] *Joan.* IV, 13.

Plus on boit des eaux corrompues du siècle, plus on est altéré. A mesure qu'on se plonge dans le mal, à mesure il naît des désirs inquiets dans le cœur. La possession des richesses ne fait qu'irriter la soif. L'avarice et l'ambition sont plus mécontentes de ce qu'elles n'ont pas encore, qu'elles ne sont satisfaites de tout ce qu'elles possèdent. La jouissance des plaisirs ne fait qu'amollir l'âme; elle la corrompt; elle la rend insatiable. Plus on se relâche plus on se veut relâcher. Il est plus facile de retenir son cœur dans un état de ferveur et de pénitence, que de le ramener, ou de le contenir, lorsqu'il est une fois dans la pente du plaisir et du relâchement. Veillons donc sur nous-mêmes. Gardons-nous de boire d'une eau qui augmenterait notre soif. Conservons notre cœur avec précaution, de peur que le monde et ses vaines consolations ne le séduisent, et ne lui laissent à la fin que le désespoir de s'être trompé.

XIXe JOUR.

Sur les saintes larmes.

I. *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés*[1]! Quel nouveau genre de larmes! dit saint Augustin : elles rendent heureux ceux qui les versent. Leur bonheur consiste à s'affliger, à gémir de la corruption du monde qui nous environne, des piéges dont nous sommes entourés, du fond inépuisable de corruption qui est au milieu de notre cœur. C'est un grand don de Dieu, que de craindre de perdre son amour, que de craindre de s'écarter de la voie étroite. C'est le sujet des larmes des saints. Quand on est en danger de perdre ce que l'on possède de plus précieux, et de se perdre soi-même, il est difficile de se réjouir. Quand on ne voit que vanité, qu'égarement, que scandale, qu'oubli et que mépris du Dieu qu'on aime, il est impossible de ne se pas affliger. Pleurons donc à la vue de tant de sujets de larmes; notre tristesse réjouira Dieu. C'est lui-même qui nous l'inspire; c'est son amour qui fait couler nos larmes : il viendra lui-même les essuyer.

II. On entend Jésus-Christ qui dit : *Malheur à vous qui riez*[2]! et on veut rire. On l'entend dire : *Malheur à vous, riches, qui avez votre consolation en ce monde!* et on recherche toujours les richesses. Il dit : *Heureux ceux qui pleurent!* et on ne craint rien tant que de pleurer. Il faut pleurer ici-bas non-seulement les dangers de notre condition, mais tout ce qui est vain et déréglé. Pleurons sur nous et sur le prochain. Tout ce que nous voyons au dedans et au dehors n'est qu'affliction d'esprit, que tentation et que péché. Tout mérite des larmes. Le vrai malheur est d'aimer ces choses si peu dignes d'être aimées. Que de raisons de pleurer! C'est le mieux qu'on puisse faire. Heureuses larmes, que la grâce opère, qui nous dégoûtent des choses passagères, et qui font naître en nous le désir des biens éternels!

[1] *Matth.* V, 5.
[2] *Luc.* VI, 21, 24, 25.

XXe JOUR.

Sur la prudence du siècle.

I. *La prudence de la chair est la mort des âmes*[1]. La prudence des enfants du siècle est grande, puisque Jésus-Christ nous en assure dans l'Évangile; et elle est même souvent plus grande que celle des enfants de Dieu; mais il se trouve en elle, malgré tout ce qu'elle a d'éclatant et de spécieux, un effroyable défaut : c'est qu'elle donne la mort à tous ceux qui la prennent pour la règle de leur vie. Cette prudence tortueuse et féconde en subtilités est ennemie de celle de Dieu, qui marche toujours dans la droiture et dans la simplicité. Mais que servent aux prudents du siècle tous leurs talents, puisque à la fin ils se trouvent pris dans leurs propres piéges? L'apôtre saint Jacques donne à cette prudence le nom de *terrestre*, d'*animale* et de *diabolique*[2] : *terrestre*, parce qu'elle borne ses soins à l'acquisition et à la possession des biens de la terre; *animale*, parce qu'elle n'aspire qu'à fournir aux hommes tout ce qui flatte leurs passions, et à les plonger dans les plaisirs des sens; *diabolique*, parce qu'ayant tout l'esprit et toute la pénétration du démon, elle en a toute la malice. Avec elle, on s'imagine tromper tous les autres; et on ne trompe que soi-même.

II. Aveugles donc tous ceux qui se croient sages, et qui ne le sont pas de la sagesse de Jésus-Christ, seule digne du nom de sagesse! Ils courent, dans une profonde nuit, après des fantômes. Ils sont comme ceux qui, dans un songe, pensent être éveillés, et qui s'imaginent que tous les objets du songe sont réels. Ainsi sont abusés tous les grands de la terre, tous les sages du siècle, tous les hommes enchantés par les faux plaisirs. Il n'y a que les enfants de Dieu qui marchent aux rayons de la pure vérité. Qu'est-ce qu'ont devant eux les hommes pleins de leurs pensées vaines et ambitieuses? Souvent la disgrâce, toujours la mort, le jugement de Dieu et l'éternité. Voilà les grands objets qui s'avancent et

[1] *Rom.* VIII, 6
[2] *Jac.* III, 15.

qui viennent au-devant de ces hommes profanes : cependant ils ne les voient pas. Leur politique prévoit tout, excepté la chute et l'anéantissement inévitable de tout ce qu'ils cherchent. O insensés! quand ouvrirez-vous les yeux à la lumière de Jésus-Christ, qui vous découvrirait le néant de toutes les grandeurs d'ici-bas?

XXIe JOUR.

Sur la confiance en Dieu.

I. *Il vaut mieux mettre sa confiance dans le Seigneur, que de la mettre dans l'homme*[1]. Vous vous confiez tous les jours à des amis faibles, à des hommes inconnus, à des domestiques infidèles; et vous craignez de vous fier à Dieu! La signature d'un homme public vous met en repos sur votre bien; et l'Évangile éternel ne vous rassure pas! Le monde vous promet, et vous le croyez : Dieu vous jure, et vous avez de la peine à le croire. Quelle honte pour lui! quel malheur pour vous! Rétablissons tout dans l'ordre. Faisons avec modération ce qui dépend de nous. Attendons sans bornes ce qui dépend de Dieu. Réprimons tout empressement de passion, toute inquiétude déguisée sous le nom de raison ou de zèle. Celui qui en use ainsi s'établit en Dieu, et devient immobile comme la montagne de Sion.

II. La confiance pour le salut doit être encore plus élevée et plus ferme. *Je puis tout en celui qui me fortifie*[2]. Quand je croyais tout pouvoir, je ne pouvais rien; et maintenant qu'il me semble que je ne puis rien, je commence à pouvoir tout. Heureuse impuissance, qui me fait trouver en vous, ô mon Dieu! tout ce qui me manquait en moi-même! Je me glorifie dans mon infirmité et dans les malheurs de ma vie, puisqu'ils me désabusent du monde entier et de moi-même. Je dois m'estimer heureux d'être écrasé par une main si miséricordieuse, puisque c'est dans cet anéantissement que je serai revêtu de votre force, caché sous vos ailes, environné de cette protection spéciale que vous étendez sur vos enfants humbles, qui n'attendent rien que de vous.

XXIIe JOUR.

Sur la profondeur de la miséricorde de Dieu.

I. *Qu'elle est grande la miséricorde du Seigneur! c'est un asile certain pour tous ceux qui se tournent vers elle*[3]. Que tardons-nous à nous jeter dans la profondeur de cet abîme? Plus nous nous y perdrons avec une confiance pleine d'amour, plus nous serons en état de nous sauver. Donnons-nous à Dieu sans réserve, et ne craignons rien. Il nous aimera, et nous l'aimerons. Son amour, croissant chaque jour, nous tiendra lieu de tout le reste. Il remplira lui seul tout notre cœur, que le monde avait enivré, agité, troublé, sans le pouvoir jamais remplir : il ne nous ôtera que ce qui nous rend malheureux : il ne nous fera mépriser que le monde, que nous méprisons peut-être déjà : il ne nous fera faire que la plupart des choses que nous faisons, mais que nous faisons mal; au lieu que nous les ferons bien, en les rapportant à lui. Tout, jusqu'aux moindres actions d'une vie simple et commune, se tournera en consolation, en mérite et en récompense. Nous verrons en paix venir la mort; elle sera changée pour nous en un commencement de vie immortelle. Bien loin de nous dépouiller, elle nous revêtira de tout, comme dit saint Paul[1]; et alors nous verrons la profondeur des miséricordes que Dieu a exercées sur notre âme.

II. Pensez devant Dieu aux effets de cette miséricorde infinie, à ceux dont vous avez déjà connaissance, aux lumières que Jésus-Christ vous a données, aux bons sentiments qu'il vous a inspirés, aux péchés qu'il vous a pardonnés, aux piéges du siècle dont il vous a garanti, aux secours extraordinaires qu'il vous a ménagés. Tâchez de vous attendrir par le souvenir de toutes ces marques précieuses de sa bonté. Ajoutez-y la pensée des croix dont il vous a chargé pour vous sanctifier; car ce sont encore des richesses qu'il a tirées de la profondeur de ses trésors, et vous les devez regarder comme des témoignages signalés de son amour. Que la reconnaissance du passé vous inspire de la confiance pour l'avenir. Soyez persuadée, âme timide, qu'il vous a trop aimée pour ne vous pas aimer encore. Ne vous défiez pas de lui, mais seulement de vous-même. Souvenez-vous qu'il est, comme dit l'Apôtre[2], *le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation*. Il sépare quelquefois ces deux choses; la consolation se retire, mais la miséricorde demeure toujours; il vous a ôté ce qu'il y avait de doux et de sensible dans sa grâce, parce que vous aviez besoin d'être humiliée, et d'être punie d'avoir cherché ailleurs de vaines consolations. Ce châtiment est encore une nouvelle profondeur de sa divine miséricorde.

[1] *Ps.* CXVII, 8.
[2] *Philip.* IV, 13.
[3] *Eccles.* XVII, 28.

[1] *II. Cor.* V, 4.
[2] *Ibid.* I, 3.

XXIIIe JOUR.

Sur la douceur du joug de Jésus-Christ.

I. *Mon joug est doux et mon fardeau est léger*[1]. Que le nom de joug ne nous effraye point. Nous en portons le poids; mais Dieu le porte avec nous, et plus que nous, parce que c'est un joug qui doit être porté par deux, et que c'est le sien et non pas le nôtre. Jésus-Christ fait aimer ce joug. Il l'adoucit par le charme intérieur de la justice et de la vérité. Il répand ses chastes délices sur les vertus, et dégoûte des faux plaisirs. Il soutient l'homme contre lui-même, l'arrache à sa corruption originelle, et le rend fort malgré sa faiblesse. O homme de peu de foi, que craignez-vous? Laissez faire Dieu, abandonnez-vous à lui. Vous souffrirez, mais vous souffrirez avec amour et avec paix. Vous combattrez, mais vous remporterez la victoire; et Dieu lui-même, après avoir combattu en votre faveur, vous couronnera de sa propre main. Vous pleurerez, mais vos larmes seront douces, et Dieu lui-même viendra avec complaisance les essuyer. Vous n'aurez plus la permission de vous abandonner à vos passions tyranniques; mais en sacrifiant librement votre liberté, vous en retrouverez une autre inconnue au monde, et plus précieuse que toute la puissance des rois.

II. Quel aveuglement de craindre de trop s'engager avec Dieu! Plongeons-nous dans son sein. Plus on l'aime, plus on aime aussi tout ce qu'il nous fait faire. C'est cet amour qui nous console dans nos pertes, qui adoucit nos croix, qui nous détache de tout ce qu'il est dangereux d'aimer, qui nous préserve de mille poisons, qui nous montre une miséricorde bienfaisante au travers de tous les maux que nous souffrons, qui nous découvre dans la mort même une gloire et une félicité éternelle. Comment pouvons-nous craindre de nous remplir trop de lui? Est-ce un malheur d'être déchargé du joug pesant du monde, et de porter le fardeau léger de Jésus-Christ? Craignons-nous d'être trop heureux, trop délivrés de nous-mêmes, des caprices de notre orgueil, de la violence de nos passions, et de la tyrannie du siècle trompeur?

XXIVe JOUR.

Sur la fausse liberté.

I. *Où est l'esprit du Seigneur, là est aussi la liberté*[2]. L'amour de la liberté est une des plus dangereuses passions du cœur humain, et il arrive de cette passion comme de toutes les autres, elle trompe ceux qui la suivent, et au lieu de la liberté véritable elle leur fait trouver le plus dur et le plus honteux esclavage. Comment nommez-vous ce qui se passe dans le monde? Que n'avez-vous point à souffrir pour ménager l'estime de ces hommes que vous méprisez? Que ne vous en coûte-t-il pas pour maîtriser vos passions quand elles vont trop loin, pour contenter celles à qui vous voulez céder; pour cacher vos peines, pour sauver des apparances embarrassantes et importunes? Est-ce donc là cette liberté que vous aimez tant, et que vous avez tant de peine à sacrifier à Dieu? Où est-elle? Montrez-la-moi. Je ne vois partout que gêne, servitude basse et indigne, que nécessité déplorable de se déguiser. On se refuse à Dieu, qui ne nous veut que pour nous sauver, et on se livre au monde, qui ne nous veut que pour nous tyranniser et pour nous perdre.

II. On s'imagine qu'on ne fait dans le monde que ce qu'on veut, parce qu'on sent le goût de ses passions par lesquelles on est entraîné; mais compte-t-on les dégoûts affreux, les ennuis mortels, les mécomptes inséparables des plaisirs, les humiliations qu'on a à essuyer dans les places les plus élevées? Au dehors tout est riant, au dedans tout est plein de chagrin et d'inquiétude. On croit être libre, quand on ne dépend plus que de soi-même. Folle erreur! Y a-t-il un état où l'on ne dépende pas d'autant de maîtres qu'il y a de personnes à qui l'on a relation? Y en a-t-il un où l'on ne dépende pas encore davantage des fantaisies d'autrui que des siennes propres? Tout le commerce de la vie n'est que gêne, par la captivité des bienséances et par la nécessité de plaire aux autres. D'ailleurs nos passions sont pires que les plus cruels tyrans. Si on ne les suit qu'à demi, il faut à toute heure être aux prises avec elles, et ne respirer jamais un seul moment. Elles se trahissent, elles déchirent le cœur, elles foulent aux pieds les lois de l'honneur et de la raison et ne disent jamais : C'est assez. Si on s'y abandonne tout à fait, où ce torrent mènera-t-il? J'ai horreur de le penser. O mon Dieu! préservez-moi de ce funeste esclavage, que l'insolence humaine n'a pas de honte de nommer une liberté. C'est en vous seul qu'on est libre. C'est votre vérité qui nous délivrera, et qui nous fera éprouver que vous servir c'est régner.

[1] *Matth.* XI, 30.
[2] *I. Cor.* III, 17.

XXV[e] JOUR.

Sur la détermination entière à être à Dieu.

I. *Seigneur, que voulez-vous que je fasse*[1] ? C'est ce que disait saint Paul, renversé miraculeusement, et converti par la grâce du Sauveur qu'il persécutait. Hélas! combien l'avons-nous persécuté par nos infidélités, par nos humeurs, par nos passions qui ont troublé l'ouvrage de sa miséricorde dans notre cœur! Enfin il nous a renversés par la tribulation; il a écrasé notre orgueil; il a confondu notre prudence charnelle; il a consterné notre amour-propre. Disons-lui donc avec un acquiescement entier : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Jusqu'ici je ne m'étais tourné vers vous qu'imparfaitement; j'avais usé de mille remises, et j'avais tâché de sauver et d'emporter du débris de ma conversion tout ce qu'il m'avait été possible : mais présentement je suis prêt à tout, et vous allez devenir le maître absolu de mon cœur et de ma conduite.

II. Il ne suffit pas cependant que l'offre soit universelle : ce ne serait rien faire, si elle demeurait vague et incertaine, sans descendre au détail ni à la pratique. Il y a trop longtemps, dit saint Augustin, que nous traînons une volonté vague et languissante pour le bien. Il ne coûte rien de vouloir être parfait, si on ne fait rien pour la perfection. Il la faut vouloir plus que toutes les choses temporelles les plus chères et les plus vivement poursuivies; et il ne faut pas vouloir faire moins pour Dieu, que l'on n'a fait pour le monde. Sondons notre cœur. Suis-je déterminé à sacrifier à Dieu mes amitiés les plus fortes, mes habitudes les plus enracinées, mes inclinations dominantes; mes plus agréables amusements?

XXVI[e] JOUR.

Sur la capitulation qu'on voudrait faire avec Dieu.

I. *Jusques à quand clocherez-vous de deux côtés*[2]? *Nul ne peut servir deux maîtres*[3]. On sait bien qu'il faut servir Dieu et l'aimer, si on veut être sauvé; mais on voudrait bien ôter de son service et de son amour tout ce qu'il y a d'onéreux, et n'y laisser que ce qu'il y a d'agréable. On voudrait le servir, à condition de ne lui donner que des paroles et des cérémonies courtes dont on est bientôt lassé et ennuyé. On voudrait l'aimer, à condition qu'on aimerait avec lui, et peut-être plus que lui, tout ce qu'il n'aime point et qu'il condamne dans les vanités mondaines. On voudrait l'aimer, à condition de ne diminuer en rien cet aveugle amour de nous-mêmes qui va jusqu'à l'idolâtrie; et qui fait qu'au lieu de nous rapporter à Dieu, comme à celui pour qui nous sommes faits, on veut au contraire rapporter Dieu à soi, et ne le chercher que comme une ressource qui nous console quand les créatures nous manqueront. On voudrait le servir et l'aimer, à condition qu'il sera permis d'avoir honte de son amour, de s'en cacher comme d'une faiblesse, de rougir de lui comme d'un ami indigne d'être aimé, de ne lui donner que quelque extérieur de religion pour éviter le scandale, et de vivre à la merci du monde pour ne rien donner à Dieu qu'avec la permission du monde même. Quel service et quel amour!

II. Dieu n'admet point d'autre pacte avec nous, que celui qui a rapport à notre première alliance dans le baptême, où nous avons promis de renoncer à tout pour être à lui; et au premier commandement de sa loi, où il exige sans réserve tout notre cœur, tout notre esprit et toutes nos forces. Peut-on en effet aimer Dieu de bonne foi, et avoir tant d'égards pour le monde son ennemi auquel il a donné de si terribles malédictions? Peut-on aimer Dieu, et craindre de le trop connaître, de peur d'avoir trop de choses à lui sacrifier? Peut-on aimer Dieu, et se contenter de ne l'outrager pas, sans se mettre en peine de lui plaire, de le glorifier, et de lui témoigner courageusement, dans les occasions qui se présentent tous les jours, l'ardeur et la sincérité de son amour? Dieu ne met ni bornes ni réserves en se donnant à nous; et nous voudrions en apporter mille avec lui! Est-il sur la terre des créatures assez viles pour se contenter d'être aimées de nous comme nous n'avons pas honte de vouloir que Dieu se contentât d'être aimé?

XXVII[e] JOUR.

Sur le bon emploi du temps.

I. *Faisons bien pendant que nous en avons le temps*[1]. *Une nuit viendra pendant laquelle personne ne peut agir*[2]. Le temps est précieux, mais on n'en connaît pas le prix; on le connaîtra quand il n'y aura plus lieu d'en profiter. Nos amis nous le demandent comme si ce n'était rien; et nous le donnons de même. Souvent il nous est à charge; nous ne savons qu'en faire, et nous en sommes embarrassés. Un jour viendra qu'un quart d'heure nous paraîtra plus estimable et plus désirable que toutes

[1] *Act.* IX, 6.
[2] *III. Reg.* XVIII, 21.
[3] *Matth.* VI, 24.

[1] *Galat.* VI, 10.
[2] *Joan.* IX, 4.

les fortunes de l'univers. Dieu, libéral et magnifique dans tout le reste, nous apprend, par la sage économie de sa providence, combien nous devrions être circonspects sur le bon usage du temps, puisqu'il ne nous en donne jamais deux instants ensemble, et qu'il ne nous accorde le second qu'en retirant le premier, et qu'en retenant le troisième dans une entière incertitude si nous l'aurons. Le temps nous est donné pour ménager l'éternité : et l'éternité ne sera pas trop longue pour regretter la perte du temps, si nous en avons abusé.

II. Toute notre vie est à Dieu aussi bien que tout notre cœur. L'un et l'autre ne sont pas trop pour lui. Il ne nous les a donnés que pour l'aimer et pour le servir. Ne lui en dérobons rien. Nous ne pouvons pas à tous moments faire de grandes choses, mais nous en pouvons toujours faire de convenables à notre état. Se taire, souffrir, prier, quand nous ne sommes pas obligés d'agir extérieurement, c'est beaucoup offrir à Dieu. Un contre-temps, une contradiction, un murmure, une importunité, une injustice reçue et soufferte dans la vue de Dieu, valent bien une demi-heure d'oraison ; et on ne perd pas le temps, quand, en le perdant, on pratique la douceur et la patience. Mais pour cela il faut que cette perte soit inévitable, et que nous ne nous la procurions pas par notre faute. Ainsi réglez vos jours, et rachetez le temps, comme dit saint Paul[1], en fuyant le monde, et en abandonnant au monde des biens qui ne valent pas le temps qu'ils nous ôtent. Quittez les amusements, les correspondances inutiles, les épanchements de cœur qui flattent l'amour-propre, les conversations qui dissipent l'esprit et qui ne conduisent à rien. Vous trouverez du temps pour Dieu; et il n'y a de bien employé que celui qui est employé pour lui.

XXVIIIe JOUR.

Sur la présence de Dieu.

I. *Marchez en ma présence, et soyez parfait*[2]. Voilà, Seigneur, ce que vous disiez au fidèle Abraham : et en effet, qui marche en votre présence est dans la voie de la perfection. On ne s'écarte de cette voie sainte qu'en vous perdant de vue, et qu'en cessant de vous voir en tout. Hélas ! où vais-je lorsque je ne vous vois plus, vous qui êtes ma lumière, et le terme unique où doivent tendre tous mes pas? Vous regarder dans toutes les démarches que l'on fait, c'est le moyen de ne s'égarer jamais. O foi lumineuse au milieu des ténèbres qui nous environnent! O regards pleins de confiance et d'amour, qui conduisez l'homme à la perfection! O Dieu, je ne vois que vous; c'est vous seul que je cherche et que je considère dans tout ce que mes yeux semblent regarder! L'ordre de votre providence est ce qui attire mon attention. Mon cœur ne veille que pour vous dans la multitude des affaires, des devoirs et des pensées qui m'occupent; parce qu'elles ne m'occupent que pour obéir à vos ordres. Ainsi je tâche de réunir toute mon attention en vous, ô souverain et unique objet de mon cœur! lors même que je suis obligé de partager mes soins selon les lois de votre divine volonté. Eh! que pourrais-je regarder dans ces viles créatures, si vous cessiez de m'y appliquer, et si je cessais de vous y voir?

II. J'ai donc résolu de tenir *mes yeux levés vers les montagnes* saintes, *d'où j'attends* toute ma force et *tout mon secours*[1]. C'est en vain que je m'appliquerais uniquement à regarder à mes pieds, pour me délivrer des piéges innombrables qui m'environnent. Le danger vient d'en bas ; mais la délivrance ne peut venir que d'en haut : c'est là que mes vœux s'élèvent pour vous voir. Tout est piége pour moi sur la terre, le dedans et le dehors. Tout est piége, Seigneur, sans vous. C'est vers vous seul que se portent mes yeux et mon cœur. Je ne veux voir que vous; je n'espère qu'en vous. Mes ennemis m'assiégent sans cesse: ma propre faiblesse m'effraye. Mais vous avez vaincu le monde pour vous et pour moi; et votre force toute-puissante soutiendra mon infirmité.

XXIXe JOUR.

Sur l'amour que Dieu a pour nous.

I. *Je vous ai aimé d'un amour éternel*[2]. Dieu n'a pas attendu que nous fussions quelque chose pour nous aimer : avant tous les siècles, et avant même que nous eussions l'être que nous possédons, il pensait à nous, et il n'y pensait que pour nous faire du bien. Ce qu'il avait médité dans l'éternité, il l'a exécuté dans le temps. Sa main bienfaisante a répandu sur nous toutes sortes de biens : nos infidélités mêmes, ni nos ingratitudes, presque aussi nombreuses que ses faveurs, n'ont pu encore tarir la source de ses dons, ni arrêter le cours de ses grâces. O amour sans commencement, qui m'avez aimé durant des siècles infinis, et lors même que je ne pouvais le ressentir ni le reconnaître! O amour sans mesure, qui m'avez fait ce que je suis, qui m'avez donné ce que

[1] *Ephes.* V, 16.
[2] *Gen.* XVII, 1.

[1] *Ps.* CXX, 1.
[2] *Jerem.* XXXI, 3.

j'ai, et qui m'en promettez encore infiniment davantage! O amour sans interruption et sans inconstance, que toutes les eaux amères de mes iniquités n'ont pu éteindre! Ai-je un cœur, ô mon Dieu! si je ne suis pas pénétré de reconnaissance et de tendresse pour vous?

II. Mais que vois-je? Un Dieu qui se donne lui-même, après même avoir tout donné; un Dieu qui me vient chercher jusqu'au néant, parce que mon péché m'a fait descendre jusque-là; un Dieu qui prend la forme d'un esclave, pour me délivrer de l'esclavage de mes ennemis; un Dieu qui se fait pauvre pour m'enrichir; un Dieu qui m'appelle, et qui court après moi quand je le fuis; un Dieu qui expire dans les tourments pour m'arracher des bras de la mort et pour me rendre une vie heureuse : et je ne veux souvent ni de lui, ni de la vie qu'il me présente! Pour qui prendrait-on un homme qui aimerait un autre homme comme Dieu nous aime? et de quels anathèmes ne se rend pas digne, après cela, celui qui n'aimera pas le Seigneur Jésus[1]!

XXX[e] JOUR.

Sur l'amour que nous devons avoir pour Dieu.

I. *Qu'ai-je à désirer dans le ciel, et que puis-je aimer sur la terre, si ce n'est vous, ô mon Dieu*[2]! Souvent, quand nous disons à Dieu que nous l'aimons de tout notre cœur, c'est un langage, c'est un discours sans réalité : on nous a appris à parler ainsi dans notre enfance; et nous continuons, quand nous sommes grands, sans savoir bien souvent ce que nous disons. Aimer Dieu, c'est n'avoir point d'autre volonté que la sienne, c'est observer fidèlement sa sainte loi, c'est avoir horreur du péché. Aimer Dieu, c'est aimer ce que Jésus-Christ a aimé, la pauvreté, les humiliations, les souffrances; c'est haïr ce que Jésus-Christ a haï, le monde, la vanité, les passions. Peut-on croire qu'on aime un objet auquel on ne voudrait pas ressembler? Aimer Dieu, c'est s'entretenir volontiers avec lui, c'est désirer d'aller à lui, c'est soupirer et languir après lui. Oh! le faux amour que celui qui ne se soucie pas de voir ce qu'il aime!

II. Le Sauveur est venu apporter un feu divin sur la terre, et son désir est que ce feu brûle [3] et consume tout. Cependant les hommes vivent dans une froideur mortelle. Ils aiment un peu de métal, une maison, un nom, un titre en l'air, une chimère qu'ils appellent réputation; ils aiment une conversation, un amusement qui leur échappe. Il n'y a que Dieu pour qui il ne leur reste point d'amour. Tout s'épuise pour les créatures les plus méprisables. Ne voudrons-nous jamais goûter le bonheur de l'amour divin? Jusques à quand préférerons-nous d'aimer les créatures les plus empoisonnées? O Dieu! régnez sur nous malgré nos infidélités! que le feu de votre amour éteigne tout autre feu! Que pouvons-nous voir d'aimable hors de vous, que nous ne trouvions parfaitement en vous qui êtes la source de tout bien? Accordez-nous la grâce de vous aimer, et nous n'aimerons plus que vous, et nous vous aimerons éternellement.

[1] *I Cor.* XVI, 22.
[2] *Ps.* LXXII, 25.
[3] *Luc.* XII.

XXXI[e] JOUR.

Sur les sentiments de l'amour divin.

I. *O Dieu de mon cœur! ô Dieu mon partage pour jamais*[1]! Peut-on vous connaître, ô mon Dieu! et ne vous pas aimer, vous qui surpassez en beauté, en vertu, en grandeur, en pouvoir, en bonté, en libéralité, en magnificence, en toutes sortes de perfections, et, ce qui me touche de plus près, en amour pour moi, tout ce que les esprits créés peuvent comprendre? Le respect et l'inégalité entre vous et moi devraient, ce semble, m'arrêter : mais vous me permettez, c'est trop peu dire, vous m'ordonnez de vous aimer. Après cela, Seigneur, je ne me connais plus et je ne me possède plus. O amour sacré, qui avez blessé mon cœur, et qui de vos propres traits vous êtes vous-même blessé pour moi, venez me guérir, ou plutôt venez rendre la blessure que vous m'avez faite encore plus profonde et plus vive! Séparez-moi de toutes les créatures; elles m'incommodent, elles m'importunent : vous seul me suffisez, et je ne veux plus que vous.

II. Quoi! il sera dit que les amants insensés de la terre porteront jusqu'à un excès de délicatesse et d'ardeur leurs folles passions; et on ne vous aimerait que faiblement et avec mesure! Non, non, mon Dieu; il ne faut pas que l'amour profane l'emporte sur l'amour divin. Faites voir ce que vous pouvez sur un cœur qui est tout à vous. L'accès vous en est ouvert, les ressorts vous en sont connus. Vous savez ce que votre grâce est capable d'y exciter. Vous n'attendez que mon consentement et que l'acquiescement de ma liberté. Je vous donne mille et mille fois l'un et l'autre. Prenez tout : agissez en Dieu; embrasez-moi; consumez-moi. Faible et impuissante créature que je suis, je n'ai rien à vous donner que mon amour. Augmentez-le, Seigneur,

[1] *Ps.* LXXII, 26.

et rendez-le plus digne de vous. Oh! si j'étais capable de faire pour vous de grandes choses! Oh! si j'avais beaucoup à vous sacrifier! Mais tout ce que je puis n'est rien. Soupirer, languir, aimer, et mourir pour aimer encore davantage, c'est désormais tout ce que je veux.

MÉDITATIONS

SUR DIVERS SUJETS

TIRÉS DE L'ÉCRITURE SAINTE.

I. DE LA VRAIE CONNAISSANCE DE L'ÉVANGILE.

Seigneur, à qui irions-nous, sinon à vous qui avez les paroles de la vie éternelle? *S. Jean*, VI, 69.

Nous ne connaissons point assez l'Évangile; et ce qui nous empêche de l'apprendre, c'est que nous croyons le savoir. Nous en ignorons les maximes, nous n'en pénétrons point l'esprit, nous recherchons curieusement les paroles des hommes, et nous négligeons celles de Dieu. Une parole de l'Évangile est plus précieuse que tous les autres livres du monde ensemble; c'est la source de toute vérité. Avec quel amour, avec quelle foi, avec quelle adoration devrions-nous y écouter Jésus-Christ! Disons-lui donc désormais avec saint Pierre : *Seigneur, à qui irions-nous?* Un moment de recueillement, d'amour et de présence de Dieu, fait plus voir et entendre la vérité, que tous les raisonnements des hommes.

II. DU CHANGEMENT DE LA LUMIÈRE EN TÉNÈBRES.

Prenez donc garde que la lumière qui est en vous ne soit que ténèbres. *S. Luc*, XI, 35.

Il n'est pas étonnant que nos défauts nous défigurent au yeux de Dieu. Mais que nos vertus mêmes ne soient souvent que des imperfections, c'est ce qui doit nous faire trembler. Souvent notre sagesse n'est qu'une politique charnelle et mondaine; notre modestie, qu'un extérieur composé et hypocrite pour garder les bienséances et nous attirer des louanges; notre zèle, qu'un effet de l'humeur ou de l'orgueil; notre franchise qu'une brusquerie, et ainsi du reste. Avec quelle lâcheté sont exécutés en détail les sacrifices que nous faisons à Dieu, et qui paraissent les plus éclatants! Craignons que la lumière se change en ténèbres.

III. DES PIÉGES ET DE LA TYRANNIE DU MONDE.

Malheur au monde à cause de ses scandales! *S. Matth.* XVIII, 7.

Que volontiers, Seigneur, je répète cette terrible parole de Jésus-Christ votre fils et mon sauveur! Elle est terrible pour le monde à jamais réprouvé, mais elle est douce et consolante pour ceux qui vous aiment et qui le méprisent. Elle serait pour moi un coup de foudre, si jamais je me rengageais contre vous dans la servitude du siècle. Ah! monde aveugle et injuste tyran! tu flattes pour trahir; tu amuses pour donner le coup de la mort. Tu ris, tu fais rire; tu méprises ceux qui pleurent; tu ne cherches qu'à enchanter les sens par une vaine joie qui se tourne en poison; mais tu pleureras éternellement, pendant que les enfants de Dieu seront consolés. Oh! que je méprise tes mépris, et que je crains tes complaisances!

IV. COMBIEN PEU RENONCENT A L'AMOUR DU MONDE, QUI EST SI DIGNE DE MÉPRIS.

N'aimez point le monde, ni les choses qui sont dans le monde. *I Ép. de S. Jean*, II, 15.

Que ces paroles ont d'étendue! Le monde est cette multitude aveugle et corrompue que Jésus-Christ maudit dans l'Évangile, et pour lequel il ne veut pas même prier en mourant. Chacun parle contre le monde, et chacun a pourtant le monde dans son cœur. Le monde n'est que l'assemblage des gens qui s'aiment eux-mêmes, et qui aiment les créatures sans rapport à Dieu. Nous sommes donc le monde nous-mêmes, puisqu'il ne faut pour cela que s'aimer, et que chercher dans les créatures ce qui n'est qu'en Dieu. Avouons que nous appartenons au monde, et que nous n'avons point l'esprit de Jésus-Christ. Quelle pitié de renoncer en apparence au monde, et d'en conserver les sentiments! Jalousie pour l'autorité, amour pour la réputation qu'on ne mérite pas, dissipation dans les compagnies, recherche des commodités qui flattent la chair, lâcheté dans les exercices chrétiens, inapplication à étudier les vérités de l'Évangile : voilà le monde. Il vit en nous, nous voulons vivre en lui, puisque nous désirons tant qu'on nous aime, et que nous craignons qu'on nous oublie. Heureux le saint Apôtre *pour qui le monde était crucifié, et qui l'était aussi pour le monde*[1].

[1] *Galat.* VI, 14.

V. SUR LA VÉRITABLE PAIX.

Je vous donne la paix, non comme le monde la donne.
S. Jean, XIV, 27.

Quel bonheur de savoir combien le monde est méprisable! C'est sacrifier à Dieu peu de chose, que de lui sacrifier ce fantôme. Qu'on est faible quand on ne le méprise pas autant qu'il le mérite! qu'on est à plaindre quand on croit avoir beaucoup quitté en le quittant! Tout chrétien y a renoncé par son baptême : les personnes religieuses et retirées ne font donc que suivre cet engagement avec plus de précaution que les autres. C'est avoir cherché le port en fuyant la tempête. Le monde promet la paix, il est vrai, mais il ne la donne jamais; il cause quelques plaisirs passagers, mais ces plaisirs coûtent plus qu'ils ne valent. Jésus-Christ seul peut mettre l'homme en paix; il l'accorde avec lui-même; il soumet ses passions; il borne ses désirs; il le console par son amour; il lui donne la joie dans la peine même : ainsi cette joie ne peut lui être ôtée.

VI. JÉSUS-CHRIST A REFUSÉ DE PRIER POUR LE MONDE.

Je ne prie point pour le monde. *S. Jean*, XVII, 9.

Jésus-Christ mourant prie pour ses bourreaux, et refuse de prier pour le monde. Que dois-je donc penser de ces hommes qu'on appelle honnêtes gens, et que j'ai appelés mes amis, puisque les persécuteurs et les meurtriers de Jésus-Christ lui sont moins odieux que ces hommes auxquels j'avais livré mon cœur? Que puis-je attendre de ma faiblesse dans les compagnies où l'on se pique d'oublier Dieu, de traiter la piété de faiblesse, et de suivre tous ses désirs? Puis-je croire que j'aime Dieu, et que je ne rougisse point de son Évangile, si j'aime tant la société de ses ennemis et si je crains de leur déplaire en témoignant que je crains Dieu? O Seigneur! soutenez-moi contre les torrents du monde; rompez mes liens; éloignez-moi des tabernacles des pécheurs; unissez-moi avec ceux qui vous aiment!

VII. SUR LA FUITE DU MONDE.

Malheur au monde, à cause de ses scandales!
S. Matth. XVIII, 7.

Le monde porte déjà sur son front la condamnation de Dieu, et il ose s'ériger en juge pour décider de tout. On veut aimer Dieu, et on craint lâchement de déplaire au monde, son irréconciliable ennemi. O âme adultère, et infidèle à l'époux sacré! ne savez-vous pas que l'amitié du monde rend ennemi de Dieu? Malheur donc à ceux qui plaisent au monde, ce juge aveugle et corrompu!

Mais qu'est-ce que le monde? est-ce un fantôme? Non; c'est cette foule d'amis profanes qui m'entretiennent tous les jours; qui passent pour honnêtes gens, qui ont de l'honneur, que j'aime et dont je suis aimé, mais qui ne m'aiment point pour Dieu. Voilà mes plus dangereux ennemis. Un ennemi déclaré ne tuerait que mon corps; ceux-ci ont tué mon âme. Voilà le monde que je dois fuir avec horreur, si je veux suivre Jésus-Christ.

VIII. SUR LE MÊME SUJET.

Le monde est crucifié pour moi, comme je suis crucifié pour le monde. *Gal.* VI, 14.

Il ne suffit pas, selon l'Apôtre, que le monde soit crucifié pour nous, il faut que nous le soyons aussi pour lui. On croit être bien loin du monde, parce qu'on est dans une retraite; mais on parle le langage du monde; on en a les sentiments, les curiosités, on veut de la réputation, de l'amitié, de l'amusement; on a encore des idées de noblesse; on souffre avec répugnance les moindres humiliations. On veut bien, dit-on, oublier le monde; mais on ressent, dans le fond de son cœur, qu'on ne veut pas être oublié par lui. En vain cherche-t-on un milieu entre Jésus-Christ et le monde.

IX. QUE, DANS LA VOIE DE LA PERFECTION, LES PREMIERS SONT BIEN SOUVENT ATTEINTS ET DEVANCÉS PAR LES DERNIERS.

Ceux qui étaient les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers. *S. Luc*, XIII, 30.

Combien d'âmes, qui, dans une vie commune, auront atteint à la perfection, pendant que les épouses du Seigneur, comblées de grâces, appelées à goûter la manne céleste, auront langui dans une vie lâche et imparfaite! Combien de pécheurs, qui, après avoir passé tant d'années dans l'égarement et dans l'ignorance de l'Évangile, laisseront tout d'un coup derrière eux, par la ferveur de leur pénitence, les âmes qui avaient goûté, dès leur plus tendre jeunesse, les dons du Saint-Esprit, et que Dieu avait prévenues de ses plus douces bénédictions! Qu'il sera beau aux derniers de remporter ainsi la couronne, et d'être, par leur exemple, la condamnation des autres! Mais qu'il sera douloureux aux premiers de devenir les derniers, de se voir derrière ceux dont ils étaient autrefois le modèle, de perdre leurs couronnes, et de les perdre pour quelques amusements qui les ont retardés! Je ne saurais voir le recueillement de cer-

taines personnes qui vivent dans le monde, leur désintéressement, leur humilité, sans rougir de voir combien nous, qui ne devrions être occupés que de Dieu, sommes dissipés, vains, et attachés à nos commodités temporelles. Hâtons-nous de courir de peur d'être laissés derrière.

X. DE L'AMOUR DU PROCHAIN.

Soyez attentifs à vous aimer les uns les autres d'un amour fraternel. *1 Ép. de S. Pierre*, I, 22.

Cet apôtre veut, par ces paroles, que notre charité soit toujours attentive pour ne pas blesser le prochain. Sans cette attention, la charité, qui est si fragile en cette vie, se perd bientôt. Un mot dit avec hauteur ou avec chagrin, un air sec ou dédaigneux, peut altérer les esprits faibles. Il faut ménager des créatures si chères à Dieu, des membres si précieux de Jésus-Christ. Si vous manquez de cette attention, vous manquez aussi de charité; car on ne peut aimer sans s'appliquer à ce qu'on aime. Cette attention de charité doit remplir tout l'esprit et le cœur. Il me semble que j'entends Jésus-Christ vous dire comme à saint Pierre : *Paissez mes brebis.*

XI. QUE NOUS SOMMES VENUS POUR SERVIR LES AUTRES.

Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir les autres. *S. Marc*, X, 45.

C'est ce que doivent dire toutes les personnes qui ont quelque autorité sur d'autres. C'est un pur ministère. Il faut effectivement servir ceux à qui l'on paraît commander, souffrir leurs imperfections, les redresser doucement et avec patience, les attendre dans les voies de Dieu, se faire tout à tous, se croire fait pour eux, s'humilier pour leur adoucir les corrections les plus nécessaires, ne se rebuter jamais; demander à Dieu le changement de leur cœur, qu'on ne peut point obtenir soi-même. Examinez-vous par rapport aux personnes qui vous sont commises, et dont vous êtes chargé devant Dieu.

XII. DE LA DOUCEUR ET DE L'HUMILITÉ DU CŒUR.

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. *S. Matth.* XI, 29.

Il n'y avait que le Fils de Dieu qui pût nous faire cette divine leçon, lui qui, *étant égal à son Père, s'est anéanti*, comme dit saint Paul [1], *en prenant la forme et la condition d'un esclave.* Que n'a-t-il pas fait pour l'amour de nous? Que n'a-t-il pas souffert de nous, et que ne souffre-t-il pas encore? *Il a été mené*, dit Isaïe [1], *comme une victime qu'on va égorger, et on ne l'a pas entendu se plaindre.* Et nous, nous nous plaignons des moindres maux; nous sommes vains, délicats, sensibles!

Il n'y a point de douceur véritable et constante sans humilité. Tandis que nous serons pleins de nous-mêmes, tout nous choquera en autrui. Soyons persuadés que rien ne nous est dû, et alors rien ne nous aigrira. Pensons souvent à nos misères, et nous deviendrons indulgents pour celles d'autrui. Il n'y a point de page dans les Écritures, dit saint Augustin, où Dieu ne fasse tonner ces grandes et aimables paroles : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

XIII. DE LA VÉRITABLE GRANDEUR.

Quiconque s'exalte sera humilié, et quiconque s'humilie sera exalté. *S. Luc*, XIV, 11.

Puisque nous aimons tant l'élévation, cherchons-la où elle est, cherchons celle qui durera toujours Oh! l'admirable ambition que celle de régner éternellement avec le Fils de Dieu, et d'être assis à jamais sur un même trône avec lui! Mais quelle ambition, quelle jalousie d'enfant, que de s'empresser pour avoir des noms parmi les hommes; pour parvenir à une réputation encore moins solide que la fumée qui est le jouet du vent! Faut-il se donner tant de peine pour avoir quelques gens qui se disent nos amis sans l'être, et pour soutenir de vaines apparences? Aspirons à la véritable grandeur; elle ne se trouve qu'en s'abaissant sur la terre. Dieu confond le superbe dès cette vie; il lui attire l'envie, la critique et la calomnie; il lui cause mille traverses, et enfin il l'humiliera éternellement : et l'humble qui se cache, qui veut être oublié, qui craint d'être recherché du monde, sera, dès cette vie, respecté pour n'avoir pas voulu l'être, et une éternelle gloire sera la récompense de son mépris pour la gloire fausse et méprisable.

XIV. SUR QUOI NOUS DEVONS FONDER NOTRE JOIE.

Réjouissez-vous, je vous le dis encore; réjouissez-vous : que votre modestie soit connue de tous les hommes; car le Seigneur est proche. *Philip.* IV, 4, 5.

C'est le dégoût de nos passions et des vanités du monde qui doit être la source de notre joie. Nous ne devons fonder notre joie que sur l'espérance, et nous ne devons espérer qu'autant que le monde nous déplaît. Ce doit être l'attente de Jésus-Christ, qui va

[1] *Philip.* II, 6, 7.

[1] *Is.* LIII, 7

venir nous couronner, qui doit nous rendre modestes et constants : il faut se tenir prêt à le recevoir, être bien aise qu'il vienne : ce sera le juge du monde et notre consolateur. Qu'il est doux d'attendre Jésus-Christ en paix, tandis que les enfants du siècle craignent qu'il arrive ! Ils trembleront ; ils frémiront ; et nous, nous verrons avec joie et confiance notre aimable délivrance. Heureux état, état digne d'envie ! Que ceux qui n'y sont pas encore, y aspirent : c'est notre lâcheté et nos amusements qui nous éloignent de cet état de confiance et de consolation.

XV. DES EFFETS DE L'EUCHARISTIE EN NOUS.

Celui qui me mange doit vivre pour moi.
S. Jean, VI, 55, 56.

C'est la chair de Jésus-Christ que nous mangeons, mais c'est son esprit qui nous vivifie. La chair seule ne profite de rien, comme il le dit lui-même ; oui, la chair quoique unie au Verbe, en sorte que saint Jean ne craint pas de dire que *le Verbe est fait chair*. Il ne l'a unie que pour nous communiquer son esprit plus sensiblement par cette société charnelle qu'il a faite avec nous ; il ne nous la donne à manger que pour nous incorporer à lui, et faire vivre nos âmes de sa vie divine. Pourquoi donc, vivant si souvent de lui, refuserons-nous de vivre pour lui ? Que devient en nous ce pain céleste, cette chair divine ? A quoi servent nos communions ? Jésus-Christ vit-il en nous ? Ses sentiments, ses actions se manifestent-elles en notre chair mortelle ? Croissons-nous en Jésus-Christ à force de le manger ? Toujours s'amuser, toujours murmurer contre les moindres croix, toujours ramper sur la terre, toujours chercher de misérables consolations, toujours cacher ses défauts sans les corriger, pendant qu'on ne fait qu'une même chair avec lui !

XVI. SUR LE MÊME SUJET.

Celui qui me mange doit vivre pour moi.
S. Jean, VI, 55, 56.

Jésus-Christ est toute notre vie ; c'est la vérité éternelle dont nous devons être nourris : quel moyen de prendre un aliment si divin, et de languir toujours ! Ne point croître dans la vertu, n'avoir ni force ni santé, se repaître de mensonge, fomenter dans son cœur des passions dangereuses, être dégoûté des vrais biens, est-ce là la vie d'un chrétien qui mange le pain du ciel ? Jésus-Christ ne veut s'unir et s'incorporer avec nous, que pour vivre dans le fond de nos cœurs ; il faut qu'il se manifeste dans notre chair mortelle, que Jésus-Christ paraisse en nous, puisque nous ne faisons qu'une même chose avec lui. *Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis*[1] ; *c'est Jésus-Christ qui vit dans* sa créature, déjà morte à toutes les choses humaines.

XVII. DE LA CONFIANCE EN DIEU.

Je dors, et mon cœur veille. *Cant.* V. 2.

On dort en paix dans le sein de Dieu, par l'abandon à sa providence, et par un doux sentiment de sa miséricorde. On ne cherche plus rien, et l'homme tout entier se repose en lui. Plus de raisonnements incertains, et inquiets, plus de désirs, plus d'impatience à changer sa place. La place où nous sommes, c'est le sein de Dieu ; car c'est Dieu qui nous y a mis de ses propres mains, et qui nous y porte entre ses bras. Peut-on se trouver mal où il nous met, et où nous sommes comme un enfant que sa mère tient et embrasse ? Laissons-le faire, reposons-nous sur lui et en lui. Ce repos de confiance, qui éteint tous les mouvements de la prudence charnelle, c'est la véritable vigilance du cœur. S'abandonner à Dieu sans s'appuyer sur la créature ni sur la nature, c'est faire veiller son cœur tandis qu'on dormira. Ainsi l'amour aura toujours les yeux ouverts avec jalousie, pour ne tendre qu'à son Bien-Aimé, et nous ne nous endormirons point dans la mort.

XVIII. QU'IL N'Y A QUE DIEU QUI PUISSE APPRENDRE A PRIER.

Enseignez-nous à prier. *S. Luc*, XI, 1.

Seigneur, je sais ce que je dois vous demander. Vous seul savez ce qu'il nous faut ; vous m'aimez mieux que je ne sais m'aimer moi-même. O père ! donnez à votre enfant ce qu'il ne sait pas lui-même demander. Je n'ose demander ni croix ni consolations ; je me présente seulement à vous ; je vous offre mon cœur. Voyez mes besoins, que je ne connais pas ; voyez, et faites selon votre miséricorde. Frappez ou guérissez, accablez ou relevez-moi : j'adore toutes vos volontés sans les connaître ; je me tais, je me sacrifie, je m'abandonne. Plus d'autres désirs que ceux d'accomplir votre volonté. Apprenez-moi à prier ; priez vous-même en moi.

XIX. DE L'AMOUR DE DIEU.

Seigneur, vous savez bien que je vous aime.
S. Jean, XXI, 16.

Saint Pierre le disait à Notre-Seigneur ; mais ose-

[1] *Gal.* II, 20.

rions-nous le dire? Aimons-nous Dieu pendant que nous ne pensons point à lui? Quel est l'ami à qui nous n'aimons pas mieux parler qu'à lui? Où nous ennuyons-nous davantage qu'au pied des autels? Que faisons-nous pour plaire à notre Maître, et pour nous rendre tels qu'il veut? que faisons-nous pour sa gloire? Que lui avons-nous sacrifié pour accomplir sa volonté? la préférons-nous à nos moindres intérêts, aux amusements les plus indignes? Où est donc cet amour que nous pensons avoir? *Malheur* pourtant *à celui qui n'aime pas le Seigneur Jésus* [1] qui nous a tant aimés! Donnera-t-il son royaume éternel à ceux qui ne l'aiment pas? Si nous l'aimons, pourrions-nous être insensibles à ses bienfaits, à ses inspirations, à ses grâces? *Ni la vie, ni la mort, ni le présent, ni l'avenir, ni la puissance, ne pourront désormais nous séparer de la charité de Jésus-Christ* [2].

XX. SUR LE MÊME SUJET.

Seigneur, vous savez bien que je vous aime.
S. Jean, XXI, 16.

Vous le savez mieux que moi, ô mon Dieu! ô mon Père! ô mon tout! combien je vous aime. Vous le savez, et je ne le sais pas : car rien ne m'est plus caché que le fond de mon cœur. Je veux vous aimer; je crains de ne pas vous aimer assez : je vous demande l'abondance du pur amour. Vous voyez mon désir; c'est vous qui le faites en moi. Voyez dans votre créature ce que vous y avez mis. O Dieu, qui m'aimez assez pour m'inspirer de vous aimer sans bornes, ne regardez plus le torrent d'iniquités qui m'avait englouti; regardez votre miséricorde et mon amour!

XXI. QUE RIEN NE SAURAIT MANQUER A CELUI QUI S'ATTACHE A DIEU.

C'est le Seigneur qui me conduit : rien ne pourra me manquer. *Ps.* XXII, 1.

N'avons-nous point de honte de chercher quelque chose avec Dieu? Quand nous avons la source de tous biens, nous nous croyons encore pauvres! On cherche dans la piété même les commodités et les consolations temporelles; on regarde la piété comme un adoucissement aux peines qu'on souffre, et non comme un état de renoncement et de sacrifice : de là viennent tous nos découragements. Commençons par nous abandonner à Dieu. En le servant, ne nous mettons jamais en peine de ce qu'il fera pour nous. Un peu plus ou un peu moins souffrir, dans une vie si courte, ce n'est pas grand'chose.

Que peut-il me manquer lorsque j'ai Dieu? Oui, Dieu lui-même est le bien infini et l'unique bien. Disparaissez, faux biens de la terre, qui portez indignement ce nom, et qui ne servez qu'à rendre les hommes mauvais! Rien n'est bon que le Dieu de mon cœur, que je porterai toujours au dedans de moi. Qu'il m'ôte les plaisirs, les richesses, les honneurs, l'autorité, les amis, la santé, la vie : tant qu'il ne se dérobera point lui-même à mon cœur, je serai toujours riche; je n'aurai rien perdu; j'aurai conservé ce qui est tout. Le Seigneur m'a cherché dans mes égarements, m'a aimé quand je ne l'aimais pas, m'a regardé avec tendresse malgré mes ingratitudes : je suis dans sa main; il me mène comme il lui plaît. Je sens ma faiblesse et sa force. Avec un tel appui rien ne me manquera jamais.

XXII. QUE DIEU DOIT ÊTRE L'UNIQUE PORTION DU CŒUR DE L'HOMME.

O Dieu de mon cœur, et mon éternelle portion!
Ps. LXXII, 26.

Seigneur, vous êtes le Dieu de toute la nature; tout obéit à votre voix : vous êtes l'âme de tout ce qui vit, et même de ce qui ne vit point. Vous êtes plus mon âme que celle même que vous avez donnée à mon corps : vous êtes plus près de moi que moi-même. Tout est à vous : mon cœur n'y sera-t-il pas, ce cœur que vous avez fait, que vous animez? Il est à vous, et non à moi.

Mais, ô mon Dieu! vous êtes aussi à moi; car je vous aime. Vous êtes tout pour moi. Je n'ai nul autre bien, ô mon éternelle portion! Ce n'est point les consolations d'ici-bas, ni les goûts intérieurs, ni les lumières extraordinaires que je souhaite; je ne demande aucun de ces dons qui viennent de vous, mais qui ne sont point encore vous-même. C'est de vous-même, et de vous seul, que j'ai faim et soif. Je m'oublie, je me perds; faites de moi ce qu'il vous plaira, n'importe; je vous aime.

XXIII. DE QUELLE MANIÈRE DIEU VEUT ÊTRE GLORIFIÉ.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. *S. Luc*, II, 14.

En ne cherchant que la gloire de Dieu, notre paix s'y trouvera. Mais la gloire de Dieu ne se trouve point dans toutes les pensées et les actions des hommes. Dieu ne veut être glorifié que par l'anéantissement entier de la nature, et par l'abandon à

[1] *I. Cor.* XVI, 22.
[2] *Rom.* VIII, 38, 39.

son esprit. Il ne faut point vouloir sa gloire plus qu'il ne la veut lui-même. Prêtons-nous seulement, comme des instruments morts, à la conduite de sa providence. Réprimons tout empressement, tout mouvement naturel, toute inquiétude déguisée sous le nom de zèle. Paix dans la bonne volonté. N'avoir plus ni désir ni crainte, et se laisser dans la main de Dieu, c'est là avoir une bonne volonté conforme à la sienne. Celui qui est ainsi est immobile comme la montagne de Sion; il ne saurait être ébranlé, puisqu'il ne veut que Dieu, et que Dieu fait tout.

XXIV. DE LA DOUCEUR ET DE L'HUMILITÉ DE CŒUR[1].

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur; et vous trouverez le repos de vos âmes. *S. Matth.* XI, 29.

Mon Dieu, je viens m'instruire et m'examiner à vos pieds. Vous êtes ici présent; c'est vous qui m'y attirez par votre grâce. Je n'écoute que vous, je ne crois que vous. Parlez, votre serviteur écoute.

Seigneur, je vous adore; mon cœur n'aime que vous; il ne soupire qu'après vous. Je m'anéantis avec joie devant vous, ô éternelle Majesté! je viens pour recevoir tout de vous, et pour renoncer sans réserve à moi-même.

Envoyez, ô mon Dieu! votre Esprit saint; qu'il devienne le mien, et que le mien soit détruit à jamais! Je me livre à cet Esprit d'amour et de vérité. Qu'il m'éclaire aujourd'hui, pour m'apprendre à être doux et humble de cœur.

O Jésus! c'est vous qui me donnez cette leçon de douceur et d'humilité. Tout autre qui voudrait me l'apprendre me révolterait, je trouverais partout de l'imperfection et de l'orgueil. Il faut donc que ce soit vous qui m'instruisiez.

O mon bon Maître! vous daignez m'instruire par votre exemple : quelle autorité! Je n'ai qu'à me taire, qu'à adorer, qu'à me confondre, qu'à imiter. Le Fils de Dieu descend du ciel sur la terre, prend un corps de boue, expire sur la croix pour me faire rougir de mon orgueil. Celui qui est tout s'anéantit; et moi qui ne suis rien, je veux être, ou du moins je veux qu'on me croie tout ce que je ne suis pas! O mensonge! ô folie! ô impudente vanité! ô diabolique présomption!

Seigneur, vous ne me dites point : Soyez doux et humble; mais vous dites que vous êtes doux et humble. C'est assez de savoir que vous l'êtes, pour conclure que nous devons l'être sur un tel exemple. Qui osera s'en dispenser après vous? Sera-ce le ver de terre? sera-ce le pécheur qui a mérité tant de fois pour son ingratitude d'être foudroyé par votre justice?

Mon Dieu, vous êtes ensemble *doux* et *humble*, parce que l'humilité est la source de la véritable douceur. L'orgueil est toujours hautain, impatient, prêt à s'aigrir. Celui qui se méprise de bonne foi veut bien être méprisé. Celui qui croit que rien ne lui est dû, ne se croit jamais maltraité. Il n'y a point de véritable douceur par tempérament, ce n'est que mollesse, indolence ou artifice. Pour être doux à autrui, il faut renoncer à soi.

Vous ajoutez, ô mon Dieu : Doux et humble *de cœur*. Ce n'est point un abaissement qui ne soit que dans l'esprit par réflexion, c'est un goût du cœur, c'est un abaissement auquel la volonté consent, et qu'elle aime pour glorifier Dieu. C'est un plaisir de voir sa misère, pour s'anéantir devant Dieu, afin de ne devoir sa guérison qu'à lui. C'est une destruction de toute confiance en son esprit et en son courage naturel. Voir sa misère et en être au désespoir, ce n'est pas être humble; au contraire, c'est avoir un dépit d'orgueil qui ne peut consentir à son abaissement.

Enfin vous me promettez, ô Sauveur, que c'est dans cette humilité que je trouverai le repos de mon âme et la paix. Hélas! que j'ai été loin la chercher, cette paix! Je la cherchais dans des passions folles et turbulentes; je la cherchais dans les vaines imaginations de mon orgueil. L'orgueil est incompatible avec la paix. Il veut toujours ce qu'il n'a pas; il veut toujours passer pour ce qu'il n'est point. Il s'élève sans cesse, et sans cesse Dieu lui résiste pour le rabaisser, par l'envie, par la contradiction des autres hommes, ou par ses propres défauts qu'il ne peut s'empêcher de sentir. Malheureux orgueil qui ne goûtera jamais la paix des enfants de Dieu, qui sont simples et petits à leurs propres yeux!

Mon Dieu, que vous êtes bon de me faire aimer cette paix! Mais ce n'est pas assez de me la faire aimer et désirer, rendez-m'en digne, en écrasant mon orgueil. Abattez mon esprit autant que mon corps. Que mon orgueil ait encore plus d'oppression et d'accablement que ma poitrine; qu'il ne puisse plus respirer. Achevez, Seigneur, de m'arracher à la société profane de ceux qui ne vous connaisent ni ne vous aiment. Étouffez en moi jusqu'aux derniers restes de la mauvaise honte. Rompez tous mes liens, et formez-en de nouveaux qui m'attachent à vous seul inséparablement.

Que vous ai-je fait pour mériter tant de grâces?

[1] On a vu ci-dessus, page 255, une partie de cette Méditation, dont Fénelon a fait usage dans les *Réflexions pour tous les jours du mois*. Nous la donnons ici tout entière. (*Édit. de Vers.*)

J'ai foulé aux pieds les anciennes, j'ai payé d'ingratitude toutes vos bontés d'autrefois. Voilà l'unique mérite que j'ai devant vous. Il n'y a que ma misère qui puisse exciter votre miséricorde. Après cela, hésiterai-je encore entre le monde et vous : le monde qui veut me perdre, vous qui voulez me sauver? Repousserai-je la croix que vous me présentez avec tant d'amour, pour me délivrer des maux de mon âme, bien plus terribles que ceux de mon corps?

O Seigneur! je m'abandonne à votre miséricorde. Je mériterais d'être livré à votre éternelle justice. Frappez; faites de votre vile créature selon votre bon plaisir. Plus de volonté que la vôtre. Je vous louerai dans toutes mes douleurs, je baiserai la main qui me frappe, je me croirai encore épargné. Je suis prêt à tout, à vivre séparé du monde, confessant hautement votre Évangile, ou à mourir sur la croix avec vous, ô Jésus! qui êtes mon amour et ma vie.

ENTRETIENS AFFECTIFS

POUR

LES PRINCIPALES FÊTES DE L'ANNÉE.

I. POUR L'AVENT.

C'est maintenant, ô mon Dieu! que je veux me recueillir pour adorer en silence les mystères de votre Fils, et pour attendre qu'il naisse au fond de mon cœur. Venez, Seigneur Jésus : venez, Esprit de vérité et d'amour qui le formâtes dans le sein de la sainte Vierge.

Je vous attends, ô Jésus! comme les prophètes et les patriarches vous ont attendu. Que volontiers je dis avec eux : *O cieux, répandez votre rosée, et que les nues fassent descendre le Juste! que la terre s'entr'ouvre, et qu'elle germe son Sauveur* [1]! Vous êtes déjà venu une fois. Les anciens justes ont vu le Désiré des nations; mais les vôtres ne vous ont point connu. *La lumière a lui au milieu des ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise* [2]. Que tardez-vous? Revenez, Seigneur, revenez frapper la terre ingrate, et juger les hommes aveugles. O Roi dont les princes de la terre ne sont qu'une faible image, *que votre règne arrive!* Quand viendra-t-il d'en haut sur nous, ce règne de justice, de paix et de vérité? Votre Père vous a donné toutes les nations; il vous a donné toute puissance et dans le ciel et sur la terre; et cependant vous êtes méconnu, méprisé, offensé, trahi! Quand sera donc le jugement du monde endurci, et le jour de votre triomphe? Levez-vous, levez-vous, ô Dieu! jugez votre propre cause; brisez l'impie du souffle de vos lèvres : délivrez vos enfants; justifiez-vous en ce grand jour à la face de toutes les nations : c'est votre gloire et non la nôtre que nous cherchons.

Mon Dieu, je vous aime pour vous, et non pour moi. Je souffre, je sèche de tristesse, voyant prévaloir l'iniquité sur la terre, et votre Évangile foulé aux pieds. Je souffre, me sentant malgré moi assujetti à la vanité. Jusques à quand, Seigneur, laisserez-vous votre héritage désolé? Revenez donc, Seigneur Jésus; rendez-nous la lumière de votre visage. Je ne veux tenir à aucune des choses qui m'environnent ici-bas. Elles menacent toutes ruine prochaine. Ces voûtes immenses des cieux s'écrouleront dans les abîmes; cette terre couverte de péchés sera consumée et renouvelée par le feu vengeur. Les astres tomberont, leur lumière s'éteindra; les éléments embrasés se confondront; la nature entière sera bouleversée. A ce spectacle, que l'impie frémisse! Pour moi, je m'écrie, ô Seigneur! avec amour et confiance : Frappez; glorifiez-vous aux dépens de tout ce qui blesse votre sainteté. Frappez sur moi; ne m'épargnez point pour me purifier et pour me rendre digne de vous. Hélas! ce monde insensé n'est occupé que du moment présent qui échappe. Tout ceci va périr, et on veut en jouir comme s'il devait être éternel! Le ciel et la terre passeront comme la fumée; votre parole seule demeure éternellement. O vérité, on ne vous connaît point! Le mensonge est adoré; il remplit tout le cœur de l'homme. Tout est faux, tout est trompeur. Tout ce qui se voit, tout ce qui se touche, tout ce qui est sensible, tout ce qui est mesuré par le temps, n'est rien. Faut-il que ce vain fantôme soit cru si solide, et que l'immuable vérité passe pour un songe? Hé! Seigneur, pourquoi souffrez-vous cet enchantement? La terre entière est plongée dans le sommeil de la mort : réveillez-la par votre lumière. Pour moi, je ne veux que vous; je n'attends que vous : je regarde la foudre prête à partir de votre main pour écraser les hommes superbes, et pour venger votre patience méprisée. Loin de craindre la mort, je la regarde comme la délivrance de vos enfants. Oui, Seigneur, nous mourrons; le charme funeste se rompra tout à coup. Vous ne serez plus offensé : je vous aimerai, je n'aimerai que vous : je ne m'aimerai plus moi-même. Oh! que j'aime votre avénement! Déjà, selon votre précepte, je lève ma tête pour aller au-devant de vous. Par le transport de mon amour, je m'élance au-devant du Seigneur, comme votre apôtre Pierre me l'a enseigné. Je suis faible, misérable,

[1] *Is.* XLV. 8.
[2] *Joan.* I, 5.

fragile, il est vrai; j'ai tout à craindre si vous me jugez dans la rigueur de votre justice, j'en conviens : mais plus je suis fragile, plus je conclus que la vie est un danger et que la mort est une grâce.

O Seigneur! ôtez le péché, venez régner en moi; arrachez-moi à moi-même, et je serai pleinement à vous. Eh! qu'ai-je à faire sur la terre? que puis-je désirer dans cette vallée de larmes, où le mal est au comble, et où le bien est si imparfait? Rien que votre volonté ne peut m'y retenir. Je n'aime rien de tout ce que je vois; je ne veux point m'aimer moi-même : venez, Seigneur, ô mon amour!

II. POUR LE JOUR DE SAINT THOMAS.

O mon Dieu! ouvrez-moi les yeux; élargissez mon cœur, pour me faire comprendre et sentir le dons que vous avez mis dans cet apôtre. Esprit qui l'avez conduit, qui l'avez rempli, remplissez-moi, inspirez-moi, transformez-moi en une créature nouvelle. O Père des lumières et des miséricordes, vous faites des hommes ce qu'il vous plaît! Ils semblent n'être plus hommes dès que vous parlez. Quel est donc cet homme faible, timide, vil selon le monde; pauvre, grossier, ignorant? Où va-t-il? Que prétend-il faire? Changer la face des nations les plus éloignées; vaincre par la seule vérité les peuples jusques auxquels les rois conquérants n'ont jamais pénétré par leurs armes; découvrir un nouveau monde pour y porter une nouvelle loi. Entreprendre de telles choses sur le monde, c'est être bien mort à sa propre sagesse; c'est être bien enivré de la folie de la croix. C'est ainsi, Esprit destructeur, que vous anéantissez dans vos parfaits enfants toute sagesse, tout esprit propre, toute règle humaine, tout moyen raisonnable. Vous appelez ce qui n'est pas, pour confondre ce qui est. Vous vous plaisez à choisir ce qui est le plus vil, pour faire aux yeux du monde surpris ce qui est le plus grand et le plus impossible. Vous êtes jaloux de la gloire de votre ouvrage, et vous ne le voulez fonder que sur le néant. Vous creusez jusqu'au néant pour le fonder, comme les hommes sages dans leurs bâtiments creusent jusqu'au rocher ferme. Creusez donc en moi, ô mon Dieu! jusqu'à l'anéantissement de tout moi-même! Esprit destructeur, renversez, mettez tout en désordre, n'épargnez aucun arrangement humain; défaites tout pour tout refaire. Que votre créature soit toute nouvelle, et qu'il ne reste aucune trace de l'ancien plan. Ayant alors tout effacé, tout défiguré, tout réduit à un pur néant, je deviendrai en vous toutes choses, parce que je ne serai plus en moi rien de fixe. Je n'aurai aucune consistance, mais je prendrai dans votre main toutes les formes qui conviendront à vos desseins. C'est par l'anéantissement de mon être propre et borné, que j'entrerai dans votre immensité divine. Oh! qui le comprendra? Oh! qui me donnera des âmes qui aient le goût et l'attrait de la destruction? Si peu que l'on réserve, on dedemeure borné. Quelque bonne que paraisse la réserve, quand c'est à l'égard de Dieu qu'on la fait, c'est un larcin; car tout lui est dû, puisque tout vient de lui. Plus les dons sont purs, plus il est jaloux de ne nous les point laisser posséder en propre. Il n'y a donc que l'entière destruction qui nous rende ses vrais instruments.

Faites de moi, Seigneur, comme de Thomas votre apôtre. Il était de ces hommes anéantis, dont il est dit qu'ils étaient livrés à votre grâce. Il n'était rien ni par les richesses, ni par la réputation, ni par les talents, ni même par la vertu. C'était l'infirmité même, où vous avez pris plaisir de faire reluire votre nom jusqu'au fond de l'Orient à ces peuples qui étaient assis dans la région de l'ombre de la mort, et qui n'avaient pas même des yeux pour voir la lumière. Le monde, tout monde qu'il est, critique, malin, scandalisé de tout, indocile, endurci, faux, et trompeur jusqu'à se tromper lui-même; dégoûté de la vérité qui lui est odieuse, amateur insensé du mensonge qui le flatte; ce monde n'a pas pu résister à celui qui n'était rien par lui-même, et qui, par cet anéantissement, était tout en Dieu. Dieu parle dans sa chétive créature; et cette parole, qui a fait le monde, le renouvelle. O mon Dieu! je l'entends, et je tressaille de joie au Saint-Esprit en le comprenant : vous l'avez caché aux grands et aux sages; jamais ils ne l'entendront; mais vous le révélez aux simples et aux petits. Tout consiste à s'apetisser et à s'anéantir. Tandis qu'on est encore quelque chose, on n'est encore rien, on n'est encore propre à rien; ce qui reste même de plus caché, même de meilleur en apparence, résiste à tout ce que Dieu veut faire, et arrête sa main toute-puissante.

Mais quelle étendue cette vérité n'a-t-elle point! Hélas! où est l'âme courageuse qui veut bien n'être rien, et qui laisse tout tomber, tout perdre, talents, esprit, amitiés, réputation, honneur, vertu propre? Où sont-elles, ces âmes de foi? On fait comme Thomas incrédule; on veut voir, on veut toucher, on veut s'assurer des dons de Jésus-Christ et de son avancement; mais *bienheureux ceux qui croient sans voir*[1], et qui adorent Dieu en esprit et en vérité par le sacrifice d'holocauste, qui est la perte totale de tout ce qui est à nous! Voilà ce qui fait la vie apostolique, transformée en Jésus-Christ.

[1] *Joan.* x, 29

III. POUR LE JOUR DE NOEL.

Je vous adore, enfant Jésus, nu, pleurant, et étendu dans la crèche. Je n'aime plus que votre enfance et votre pauvreté. Oh! qui me donnera d'être aussi pauvre et aussi enfant que vous! O Sagesse éternelle, réduite à l'enfance! ôtez-moi ma sagesse vaine et présomptueuse; faites-moi enfant avec vous. Taisez-vous, sages de la terre; je ne veux rien être; je ne veux rien savoir; je veux tout croire; je veux tout souffrir; je veux tout perdre, jusqu'à mon propre jugement.

Bienheureux les pauvres, mais les pauvres d'esprit, que Jésus a faits semblables à lui dans sa crèche, et qu'ils a dépouillés de leur propre raison! O hommes qui êtes sages dans vos pensées, prévoyants dans vos desseins, composés dans vos discours, je vous crains; votre grandeur m'intimide, comme les enfants ont peur des grandes personnes. Il ne me faut plus que des enfants de la sainte enfance. Le Verbe fait chair, la Parole toute-puissante du Père se tait, bégaye, pleure, pousse des cris enfantins; et moi je me piquerai d'être sage, et je me complairai dans les arrangements que fait mon esprit, et je craindrai que le monde n'ait point une assez haute idée de ma capacité! Non, non, je serai de ces heureux enfants qui perdent tout pour tout gagner, qui ne se soucient plus de rien pour eux-mêmes, qui comptent pour rien qu'on les méprise, et qu'on ne daigne point se fier à leur discernement. Le monde sera grand tant qu'il lui plaira; les gens de bien même, à bonne intention et par le zèle des bonnes œuvres, croîtront chaque jour en prudence, en prévoyance, en mesures, en éclat de vertu; pour moi tout mon plaisir sera de décroître, de m'apetisser, de m'avilir, de m'obscurcir, de me taire, de consentir à être imbécile et à passer pour tel; de joindre à l'opprobre de Jésus crucifié l'impuissance et le bégaiement de Jésus enfant. On aimerait mieux mourir avec lui dans les douleurs, que de se voir avec lui emmailloté dans le berceau. La petitesse fait plus d'horreur que la mort, parce que la mort peut être soufferte par un principe de courage et de grandeur; mais n'être plus compté pour rien, comme les enfants, et ne pouvoir plus se compter soi-même; retomber dans l'enfance, comme certains vieillards décrépits dont les enfants dénaturés se jouent, et voir d'une vue claire et pénétrante toute la dérision de cet état; c'est le plus insupportable supplice pour une âme grande et courageuse, qui se consolerait de tout le reste par son courage et par sa sagesse. O sagesse! ô courage! ô raison! ô vertu propre! vous êtes la dernière chose dont l'âme mourante à elle-même a plus de peine à se dépouiller. Tout le reste qu'on quitte ne tient presque point; ce sont des habits qui se levent du bout du doigt, et qui ne tiennent point à nous; mais nous ôter cette sagesse propre qui fait la vie la plus intime de l'âme, c'est arracher la peau, c'est nous écorcher tout vifs, c'est nous déchirer jusque dans la moelle des os. Hélas! j'entends ma raison qui me dit : Quoi donc! faut-il cesser d'être raisonnable? Faut-il devenir comme les fous qu'on est contraint de renfermer? Dieu n'est-il pas la sagesse même? La nôtre ne vient-elle pas de la sienne, et par conséquent ne faut-il pas que nous la suivions? Mais il y a une extrême différence entre être raisonnants et être raisonnables. Nous ne serons jamais si raisonnables que quand nous cesserons d'être si raisonnants. En nous livrant à la pure raison de Dieu, que la nôtre faible et vaine ne peut comprendre, nous serons délivrés de notre sagesse, égarée depuis le péché, incertaine, courte et présomptueuse, ou plutôt nous serons délivrés de nos erreurs, de nos discrétions, de nos entêtements. Plus une personne est morte à elle-même par l'esprit de Dieu, plus elle est discrète sans songer à l'être : car on ne tombe dans l'indiscrétion que pour vivre encore à son propre esprit, à ses vues et à ses inclinations naturelles; c'est qu'on veut, qu'on pense, et qu'on parle encore à sa mode. La mort totale de notre propre sens ferait en nous la vraie et la consommée sagesse du Verbe de Dieu. Ce n'est point par un effort de raison au dedans de nous que nous nous élèverons au-dessus de nous-mêmes; c'est au contraire par l'anéantissement de notre propre être, et surtout de notre propre raison, qui est la partie la plus chère à l'homme, que nous entrerons dans cet être nouveau, où, comme dit saint Paul, Jésus-Christ fait notre vie, notre justice et notre sagesse. Nous ne nous égarons qu'à force de nous conduire par nous-mêmes. Donc nous ne serons à l'abri de l'égarement qu'à force de nous laisser conduire, d'être petits, simples, livrés à l'Esprit de Dieu, souples et prêts à toute sorte de mouvements, n'ayant aucune consistance propre, ne résistant à rien, n'ayant plus de volonté, plus de jugement, disant naïvement ce qui nous vient, et n'aimant qu'à céder après l'avoir dit. C'est ainsi qu'un petit enfant se laisse porter, reporter, lever, coucher; il n'a rien de caché, rien de propre. Alors nous ne serons plus sages, mais Dieu sera sage en nous et pour nous. Jésus-Christ parlera en nous, pendant que nous croirons bégayer. O Jésus enfant! il n'y a que les enfants qui puissent régner avec vous.

IV. POUR LE JOUR DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

O Jésus! je désire me reposer avec Jean sur votre poitrine, et me nourrir d'amour en mettant mon cœur sur le vôtre. Je veux être, comme le disciple bien-aimé, instruit par votre amour. Il disait, ce disciple, pour l'avoir éprouvé, que *l'onction enseigne toutes choses*[1]. Cette onction intérieure de votre esprit instruit dans le silence. On aime, et on sait tout ce qu'il faut savoir; on goûte, et on n'a besoin de rien entendre. Toute parole humaine est à charge et ne fait que distraire, parce qu'on a au dedans la parole substantielle qui nourrit le fond de l'âme. On trouve en elle toute vérité. On ne voit plus qu'une seule chose, qui est la vérité simple et universelle; c'est Dieu, devant qui la créature, ce rien trompeur, disparaît et ne laisse aucune trace de son mensonge.

O Amour, vrai docteur des âmes! on ne veut point vous écouter : on écoute de beaux discours, on écoute sa propre raison; mais le vrai Maître, qui enseigne sans raisonnements et sans paroles, n'est point écouté. On craint de lui ouvrir son cœur, on ne le lui offre qu'avec réserve; on craint qu'il ne parle et ne demande trop. On voudrait bien le laisser dire, mais à condition de ne prendre ce qu'il dirait que suivant la mesure réglée par notre sagesse : ainsi ce serait notre sagesse qui jugerait celui qui doit la juger!

O Amour! vous voulez des âmes livrées à vos transports; des âmes qui ne craignent point, non plus que les apôtres, d'être insensées aux yeux du monde. Il ne suffit pas, ô divin Esprit! de se remplir de vous, il faut en être enivré. Que n'apprendrait-on point sans raisonnement, sans science, si on ne consultait plus que le pur amour, qui veut tout pour lui, qui ne laisse rien à la créature, et qui met seul la vérité du règne de Dieu dans le fond de l'âme! L'amour décide dans tous les cas, et ne s'y trompe point; car il ne donne rien à l'homme, et rapporte tout à Dieu seul. C'est un feu consumant, qui embrase tout, qui dévore tout, qui anéantit tout, qui fait de sa victime le parfait holocauste. Oh! qu'il fait bien connaître Dieu! car il ne laisse plus voir que lui; mais d'une vue bien différente de celle des hommes, qui ne le considèrent que dans une froide et sèche spéculation. Alors on aime tout ce qu'on voit, et c'est l'amour qui donne des yeux perçants pour le voir. Un moment de paix et de silence fait voir plus de merveilles que les profondes réflexions de tous les savants.

Mais encore, ô Amour! comment est-ce que vous enseignez toutes choses, vous qui n'en pouvez souffrir qu'une seule, et qui fermez les yeux à tout le reste, pour les attacher immuablement à un seul objet? Oh! j'entends ce secret! c'est que la vraie manière de bien savoir tout le reste, pendant cette vie, est de l'ignorer par mépris. On sait de Dieu ce qu'on en peut savoir, en sachant qu'il est tout : on sait de la créature entière tout ce qu'il en faut savoir, en sachant qu'elle n'est rien. Voilà donc la toute-science, inconnue aux savants du siècle, et réservée aux pauvres d'esprit instruits par l'onction du pur amour : ils pénètrent au fond tout ce qui est créé en ne daignant pas même y faire attention, ni ouvrir les yeux pour le voir. Qu'importe qu'ils ne sachent point raisonner sur Dieu! Ils savent l'aimer, c'est assez. Bienheureuse science, qui éteint toute curiosité, qui rassasie l'âme de la vérité pure; qui non-seulement lui montre toute la vérité en l'occupant de Dieu, mais qui porte cette vérité simple et unique dans le fond de cette âme, pour n'être plus qu'une même chose avec elle!

Hélas! combien de grands docteurs qui ne voient goutte croyant tout savoir! Ils ne veulent rien ignorer, ni sur la nature des divers êtres, ni sur leurs propriétés, ni sur l'ordre de l'univers, ni sur l'histoire du genre humain, ni sur les ouvrages des hommes, ni sur les arts qu'ils ont inventés, ni sur leurs diverses langues, ni sur les règles de conduite qu'ils ont entre eux. Oh! qu'ils seraient dégoûtés de toutes ces recherches curieuses, s'ils connaissaient bien l'homme! S'amuse-t-on à un ver de terre? et le néant même, n'est-il pas encore plus indigne de nous occuper? Eh! que peut-on apprendre de ce qui n'est rien? Il n'y a qu'une seule vérité infinie, qui absorbe tout, et qui ne laisse aucune curiosité : hors d'elle, tout le reste n'est que néant, et par conséquent mensonge. Qu'on s'instruise pour le besoin des conditions, c'est bien fait : mais qu'on croie savoir quelque chose quand on ne sait que ce *rien*, qu'on espère en orner son esprit, qu'on cherche à le nourrir et à le satisfaire en l'occupant de la créature vaine et creuse : ô folie! ô ignorance de ceux qui veulent tout savoir!

O Jésus! je n'ai plus d'autre docteur que vous, plus d'autre livre que votre poitrine. Là, j'apprends tout en ignorant tout, et en m'anéantissant moi-même. Là, je vis de la même vie dont vous vivez dans le sein de votre Père. Je vis d'amour : l'amour fait tout en moi. Ce n'est que pour l'amour que je suis créé; et je ne fais ce que Dieu a prétendu que je fisse en me créant, qu'autant que j'aime. Je sais donc tout, et je ne veux plus savoir que vous. Taisez-vous, monde curieux et sage; j'ai trouvé sur la

[1] *I. Joan.* II, 27.

poitrine de Jésus l'ignorance et la folie de sa croix, en comparaison de laquelle tous vos talents ne sont qu'ordure : méprisez-moi autant que je vous méprise.

V. POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

O Jésus, je vous adore sous le couteau de la circoncision. Que je vous aime dans cette abjection et dans cette faiblesse! Je vous vois tout couvert de honte, mis au rang des pécheurs, assujetti à une loi humiliante, souffrant de vives douleurs, et répandant déjà, dès les premiers jours de votre enfance, les prémices de ce sang qui sera sur la croix le prix du monde entier.

Vous n'entrez donc dans le monde que pour souffrir. Vous y prenez d'abord le nom de JÉSUS, qui signifie Sauveur; et c'est pour sauver les pécheurs que vous vous mettez au nombre des pécheurs souffrants. Avec quelle consolation, ô enfant Jésus! vois-je couler vos larmes et votre sang! C'est ici le commencement du mystère de douleur et d'ignominie. O précieuse victime! vous croîtrez; mais vous ne croîtrez que pour faire croître avec vous les marques de votre amour. Vous ne retardez votre sacrifice que pour le rendre plus grand et plus rigoureux.

Mais, hélas! ô Jésus! que vois-je dans vos douleurs? Est-ce un objet qui doive exciter en moi une compassion tendre? Non; car c'est sur moi, et non sur vous, que je dois pleurer. Je ne puis considérer vos humiliations et vos souffrances, sans apercevoir aussitôt que vous ne vous humiliez et ne souffrez que pour mes besoins, c'est pour expier mes péchés d'orgueil et de mollesse, c'est pour m'enseigner à souffrir et à porter la confusion que je mérite. La nature vaine et lâche frémit à la vue de son Sauveur qui est anéanti et souffrant, elle se sent écrasée par l'autorité de cet exemple; elle demeure sans excuse.

Il faut donc préparer son cœur à la confusion et à l'amertume. Oui, je le veux, ô Jésus! Je prends la croix pour marcher après vous. Qu'on me méprise, on aura raison; le mépris que j'ai pour moi n'est sincère qu'autant qu'il me fait consentir à être méprisé par les autres. Quelle injustice de vouloir que ce qui nous paraît bas et indigne éblouisse notre prochain! Je me livre donc, ô Jésus! à tout opprobre que vous m'enverrez; je n'en refuse aucun, et il n'y en a aucun que je ne mérite. O ver de terre! est-ce à toi que l'honneur est dû? O âme pécheresse! qu'as-tu mérité sinon d'être la balayure du monde? Puis-je jamais être mis trop bas, moi qui ne suis par ma nature que néant, et par ma propre volonté que péché? Ame vaine, et ingrate à ton Dieu, porte donc sans murmurer la confusion qui est ton partage! Plus d'honneur, plus de bienséance, plus de réputation. Tous ces beaux noms doivent être sacrifiés à un Sauveur rassasié d'opprobres. Qu'as-tu en toi qui ne demande l'humiliation? Est-ce ton orgueil? Eh! c'est ton orgueil même qui te rend encore plus misérable et plus indigne de tout honneur.

Mais, hélas! ô Jésus! qu'il y a loin entre les sentiments généraux d'humiliation et la pratique! On salue la croix de loin, mais de près on en a horreur. Je vous promets maintenant de marcher sur les traces sanglantes que vous me laissez : mais quand l'opprobre et la douleur de la croix paraîtront, tout mon courage m'abandonnera. Alors quels vains prétextes de bienséance! quelles délicatesses honteuses! quelles jalousies diaboliques! Mon Dieu, je parle magnifiquement de la croix, et je n'en veux connaître que le nom! je la crains, je la fuis, sa vue seule me désole. Qu'avez-vous, ô mon âme? D'où vient que vous murmurez, que vous tombez dans le découragement, que vous allez mendier chez tous vos amis un peu de consolation? Ah! c'est que Dieu m'humilie et me charge de croix. Eh! n'est-ce pas ce que vous lui avez promis d'aimer? Qu'avez-vous donc? qu'est-ce qui vous trouble? Le chrétien doit-il être hors de lui quand il a ce qu'il a voulu, et qu'il est fait semblable à Jésus souffrant? O Jésus enfant! donnez-moi la simplicité de votre enfance dans la douleur. Si je pleure, si je gémis, qu'au moins je ne résiste jamais à votre main crucifiante. Coupez jusqu'au vif; brûlez, brûlez : plus je crains de souffrir, plus j'en ai besoin.

VI. POUR LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

Mon Dieu, je viens à vous, et je ne me lasse point d'y venir; je n'ai rien en moi, et je trouve tout en vous seul. Oh! que je suis pauvre! Oh! que vous êtes riche! Mais qu'ai-je besoin d'être riche, puisque vous l'êtes pour moi? J'adore vos richesses éternelles; j'aime ma pauvreté; je me complais à n'être rien devant vous. Donnez-moi aujourd'hui votre Esprit pour contempler votre saint fils Jésus adoré par les Mages. Je l'adore avec eux.

Ces Mages suivent l'étoile sans raisonner, eux qui sont si sages; ils cessent de l'être pour se soumettre à une lumière qui surpasse la leur. Ils comptent pour rien leurs commodités, leurs affaires, les discours du peuple. Que peut-on penser d'eux? Ils vont sans savoir où. Qu'est devenue la sagesse de ces hommes qui gouvernaient les autres? Quelle crédulité! quelle indiscrétion! quel zèle aveugle et fanatique! C'est ainsi qu'on devait parler contre eux en

les voyant partir. Mais ils ne comptent pour rien ni le mépris des hommes, ni leur réputation foulée aux pieds, ni même le témoignage de leur propre sagesse qui leur échappe. Ils veulent bien passer pour fous, et n'avoir pas même à leurs propres yeux de quoi se justifier. Ils entreprennent un long et pénible voyage sans savoir ce qu'ils trouveront. Il est vrai qu'ils voient une étoile extraordinaire; mais combien y a-t-il d'autres hommes instruits du cours des astres à qui cette étoile ne paraît avoir rien de surnaturel! Eux seuls sont éclairés et touchés par le fond du cœur. Une lumière intérieure de pure foi les mène plus sûrement que celle de l'étoile. Après cela, il ne faut plus s'étonner s'ils adorent sans peine un pauvre enfant dans une crèche. Oh! qu'ils sont devenus petits, ces grands de la terre! que leur sagesse est confondue et anéantie! Est-ce donc là, ô Mages, ce que vous êtes venus adorer du fond de l'Orient? Quoi! un enfant qui tète et qui pleure! Il me semble que je les entends répondre : C'est la sagesse de Dieu qui aveugle la nôtre. Plus l'objet semble méprisable, plus il est digne de Dieu de nous abaisser jusqu'à l'adorer. O Mages! il faut que vous soyez devenus vous-mêmes bien enfants pour trouver le vrai Dieu dans l'enfant Jésus!

Mais qui me donnera cette sainte enfance, cette divine folie des Mages? Loin de moi la sagesse impie et maudite d'Hérode et de la ville de Jérusalem! On raisonne, on se complaît dans sa sagesse, on se rend juge des conseils de Dieu, on craint même de voir ce qu'on ne peut pas connaître. O sagesse hautaine et profane! je te crains, je t'abhorre, je ne veux plus t'écouter. Il n'y a plus que l'enfance de Jésus que je prétends suivre. Que le monde insensé en dise tout ce qu'il voudra; qu'il s'en scandalise même : malheur au monde à cause de ses scandales! C'est l'opprobre et la folie du Sauveur que j'aime. Je ne tiens plus à rien. Nul respect humain, nulle crainte des railleries et de la censure des faux sages; les gens de bien même, qui sont encore trop humainement enfoncés par sagesse en eux-mêmes, ne m'arrêteront pas. Quand je verrai l'étoile, je leur dirai comme saint Paul aux fidèles encore trop attachés aux bienséances mondaines et à leur raison : *Vous êtes sages en Jésus-Christ; et nous, nous sommes insensés en lui*[1].

Heureux dessein! mais comment l'accomplir? O vous, Seigneur, qui l'inspirez, faites que je le suive, vous qui m'en donnez le désir, donnez-moi aussi le courage de l'exécuter. Plus d'autre lumière que celle d'en haut; plus d'autre raison que celle de sacrifier tous mes raisonnements. Tais-toi, raison présomptueuse; je ne te puis souffrir. O Dieu! vérité éternelle, souveraine et pure raison! venez être l'unique raison qui m'éclaire dans les ténèbres de la foi.

[1] *I. Cor.* IV, 10.

VII. SUR LA CONVERSION DE SAINT PAUL.

Je viens à vos pieds, ô Seigneur Jésus! plus abattu que Saül ne le fut aux portes de Damas. C'est votre main qui me renverse; j'adore cette main, c'est elle qui fait tout. O toute-puissante main, ma joie est de me voir à votre discrétion. Frappez, renversez, écrasez. Je viens, ô mon Dieu! sous cette main terrible et miséricordieuse. En me renversant éclairez-moi, touchez-moi, convertissez-moi comme Saül. Mon premier cri dans cette chute c'est de dire : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse*[1]? Oh! que j'aime ce cri! Il comprend tout; il renferme lui seul toutes les plus parfaites prières et toutes les plus hautes vertus. Avec le Maître point de conditions ni de bornes : *Que voulez-vous que je fasse?* Je suis prêt à tout faire et à ne rien faire, à ne vouloir rien et à vouloir tout, à souffrir sans consolations et à goûter les consolations les plus douces. Je ne vous dis point : O mon Dieu! je ferai de grandes austérités, des renoncements difficiles, des changements étonnants dans ma conduite. Ce n'est point à moi à décider ce que je ferai. Ce que je ferai, c'est de vous écouter et d'attendre la loi de vous. Il n'est plus question de ma volonté; elle est perdue dans la vôtre. Dites seulement ce que vous voulez; car je veux tout ce qu'il vous plaît de vouloir. Non-seulement pénitences corporelles, mais humiliations de l'esprit, sacrifices de santé, de repos, d'amitié, de réputation, de consolation intérieure, de paix sensible, de vie temporelle, et même de ce soutien intérieur qui est un avant-goût de l'éternité, tout cela est entre vos mains. Donnez, ôtez, qu'importe? Faites, Seigneur, et ne me consultez jamais. Ne me montrez que vos ordres, et ne me laissez qu'à obéir.

Qu'en quelque épreuve amère et douloureuse où vous me mettiez, il ne me reste que cette seule parole : *Que voulez-vous?* Renversez-moi, comme Saül, dans la poussière, à la vue de tout le genre humain; mais renversez-moi en sorte que je ne puisse me relever. Aveuglez-moi comme lui, reprochez-moi mes infidélités; je veux bien qu'on les sache; et je dirai volontiers, comme Saül, à la face de toutes les églises : J'ai été infidèle, impie, blasphémateur, persécuteur de Jésus-Christ. Il m'a converti pour ranimer l'espérance des pécheurs les plus endurcis, et pour donner un exemple touchant de la patience avec laquelle il attend les âmes les plus égarées. Ve-

[1] *Act.* IX, 6.

nez donc me voir, ô vous tous qui oubliez Dieu, qui violez sa loi, qui insultez à la vertu! venez et voyez cette main charitable qui m'aveugle pour m'éclairer, et qui me renverse pour me relever. Venez admirer avec moi cette miséricorde qui se plaît à éclater dans l'abîme de mes misères. Seigneur, loin de murmurer dans ma chute, je baise et j'adore la main qui me frappe. Voulez-vous me faire tomber encore plus bas? je le veux si vous le voulez. *Que voulez-vous que je fasse?*

Je sens, ô mon Dieu! la vérité et la force de cette parole : *Il est dur de regimber contre l'aiguillon.* Oh! qu'il est dur de résister à l'attrait intérieur de votre grâce! *Qui est-ce qui vous a jamais résisté, et qui a pu trouver la paix dans cette résistance*[1]? Non-seulement l'impie et le mondain ne goûtent aucune paix, jusqu'à ce qu'ils se tournent vers vous; mais l'âme que vous avez délivrée des liens du péché ne peut jouir de la paix, si elle résiste encore, par quelque réserve ou quelque retardement, à cet aiguillon perçant de votre Esprit qui la pousse au dépouillement, à l'enfance, à la mort intérieure. La prudence résiste, elle assemble mille raisons; elle regarde comme un égarement la bienheureuse folie de la croix. Elle aimerait mieux les plus affreuses austérités que cette simplicité et cette petitesse des enfants de Dieu, qui aiment mieux être enfants dans son sein que grands et sages en eux-mêmes. Oh! que ce combat est rude! qu'il agite l'âme! Qu'il lui en coûte pour sacrifier sa raison et tous ses beaux prétextes! Mais sans ce sacrifice, nulle paix, nul avancement; il ne reste que le trouble d'une âme que Dieu presse, et qui craint de voir jusqu'où Dieu la veut mener pour lui arracher tout appui d'amour-propre. O Dieu! je ne veux plus vous résister. Je n'hésiterai plus, je craindrai toujours plus de ne pas faire assez que de faire trop. Je veux être Saül converti. Après ce que vous avez fait pour ce persécuteur, il n'y a rien que vous ne puissiez faire d'une âme pécheresse. C'est parce que je suis indigne de tout, que vous prendrez plaisir à faire en moi les plus grandes choses. Mais, grandes ou petites, tout m'est égal, pourvu que je remplisse vos desseins. Je suis souple à tout entre les mains de votre providence. Je finis par où j'ai commencé : *Que voulez-vous que je fasse?* Point d'autre volonté. Gardez-la, ô Dieu d'Israël! cette volonté que vous formez en moi.

VIII. SUR LA MÊME FÊTE DE LA CONVERSION DE SAINT PAUL.

Mon Dieu, je vous rends mille grâces d'avoir mis devant mes yeux Saül persécuteur que vous convertissez, et qui devient l'apôtre des nations. C'est pour la gloire de votre grâce que vous l'avez fait. Vous vous devez à vous-même un si grand exemple pour consoler tous les pécheurs. Hélas! quels châtiments n'ai-je point mérités de votre justice? Je vous ai oublié, ô vous qui m'avez fait, et à qui je dois tout ce que je suis! A l'ingratitude j'ai joint l'endurcissement; j'ai méprisé vos grâces; j'ai été insensible à vos promesses; j'ai abusé de vos miséricordes; j'ai contristé votre Esprit saint; j'ai résisté à ses mouvements salutaires; j'ai dit dans mon cœur rebelle : Non, je ne porterai point le joug du Seigneur. J'ai fui quand vous me poursuiviez; j'ai cherché des prétextes pour m'éloigner de vous. J'ai craint de voir trop clair, et de connaître certaines vérités que je ne voulais pas suivre. Je me suis irrité contre les croix qui servent à me détacher de la vie. J'ai critiqué la vertu, la supportant impatiemment comme étant ma condamnation. J'ai eu honte de paraître bon, et j'ai fait gloire d'être ingrat. J'ai marché dans mes propres voies, au gré de mes passions et de mon orgueil.

O mon Dieu! que me resterait-il à la vue de tant d'infidélités, sinon d'être saisi d'horreur pour moi-même? Non, je ne pourrais plus me souffrir ni espérer en vous, si je ne voyais Saül incrédule, blasphémateur, persécutant vos saints, dont vous faites un vase d'élection. Il tombe impie persécuteur, et il se relève l'homme de Dieu. O Père des miséricordes, que vous êtes bon! La malice de l'homme ne peut égaler votre bonté paternelle. Il est donc vrai que vous avez encore des trésors de grâces et de patience pour moi, pauvre pécheur, qui ai tant de fois foulé aux pieds le sang de votre Fils! Vous n'êtes pas encore lassé de m'attendre, ô Dieu patient, ô Dieu qui craignez de punir trop tôt, ô Dieu qui ne pouvez vous résoudre à frapper ce vase d'argile formé de vos mains! Cette patience, qui flattait mon impatience et ma lâcheté, m'attendrit. Hélas! serai-je donc toujours méchant, parce que vous êtes bon? Est-ce à cause que vous m'aimez tant, que je me croirais dispensé de vous aimer? Non, non, Seigneur, votre patience m'excite : je ne puis plus me voir un seul moment contraire à celui qui me rend le bien pour le mal : je déteste jusqu'aux moindres imperfections; je n'en réserve rien : périsse tout ce qui retarde mon sacrifice! Ce n'est plus ce *demain* d'une âme lâche qui fuit toujours sa conversion; *aujourd'hui, aujourd'hui* : ce qui me reste de vie n'est pas trop long pour pleurer tant d'années perdues : je dis comme Saül : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?*

Il me semble que je vous entends me répondre :

[1] *Job.* IX, 4.

Je veux que tu m'aimes, et que tu sois heureux en m'aimant : *Aime, et fais ce que tu voudras;* car, en aimant véritablement, tu ne feras que ce que le pur amour fait faire aux âmes détachées d'elles-mêmes; tu m'aimeras, tu me feras aimer, tu n'auras plus d'autre volonté que la mienne. Par là s'accomplira mon règne; par là je serai adoré en esprit et en vérité; par là tu me sacrifieras et les délices de la chair corrompue, et l'orgueil de l'esprit agité par de vains fantômes; le monde entier ne sera plus rien pour toi; tu ne voudras plus être rien, afin que je sois moi seul toutes choses. Voilà ce que je veux que tu fasses. Mais comment le ferai-je, Seigneur? cette œuvre est au-dessus de l'homme. Ah! vous me répondez au fond de mon cœur : *Homme de peu de foi,* regarde Saül, et ne doute de rien; il te dira : *Je puis tout en celui qui me fortifie* [1]. Lui qui ne respirait que sang et carnage contre les Églises, il ne respire plus que l'amour de Jésus-Christ; c'est Jésus-Christ qui vit triomphant dans son apôtre mort à toutes les choses humaines. Le voilà tel que Dieu l'a fait; la même main te fera tel que tu dois être.

IX. POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION.

O Jésus! vous êtes offert aujourd'hui dans le temple; et la règle, qui n'est faite que pour les enfants des hommes, est accomplie par le Fils de Dieu.

O divin Enfant! souffrez que je me présente avec vous. Je veux être, comme vous, dans les mains pures de Marie et de Joseph; je ne veux plus être qu'un même enfant avec vous, qu'une même victime. Mais, que vois-je! on vous rachète comme on rachetait les enfants des pauvres; deux colombes sont le prix de Jésus. O Roi immortel de tous les siècles! bientôt vous n'aurez pas même de lieu où vous puissiez reposer votre tête; vous enrichirez le monde de votre pauvreté, et déjà vous paraissez au temple en qualité de pauvre! Heureux quiconque se fait pauvre avec vous! Heureux qui n'a plus rien, et qui ne veut plus rien avoir! Heureux qui a perdu en vous et au pied de votre croix toute possession, qui ne possède plus même son propre cœur, qui n'a plus de volonté propre; qui, loin d'avoir quelque chose, n'est plus à soi-même! O riche et bienheureuse pauvreté! ô trésor inconnu aux faux sages! ô nudité qui est au-dessus de tous les biens les plus éblouissants! Grâces à vous, enfant Jésus, je veux tout perdre, jusqu'à mon propre cœur, jusqu'au moindre désir propre, jusqu'aux derniers restes de ma volonté. Je cours après vous, nu et enfant, comme vous l'êtes vous-même.

Je comprends assez, par l'horreur que j'ai de moi-même, combien je suis une victime impure et indigne de votre Père. Je n'ose donc m'offrir qu'autant que je ne suis plus moi-même, et que je ne fais plus qu'une même chose avec vous. Oh! qui le comprendra? Mais il est pourtant vrai qu'on n'est digne de Dieu qu'autant qu'on est hors de soi, et perdu en lui. Arrachez-moi donc à moi-même. Plus de retours d'amour-propre, plus de désirs inquiets, plus de crainte ni d'espérance pour mon propre intérêt. Le *moi*, à qui je rapportais tout autrefois, doit être anéanti pour jamais. Qu'on me mette haut, qu'on me mette bas; qu'on se souvienne de moi, qu'on m'oublie; qu'on me loue, qu'on me blâme; qu'on se fie à moi, ou qu'on me soupçonne même injustement; qu'on me laisse en paix, ou qu'on me traverse, qu'importe? ce n'est plus mon affaire. Je ne suis plus à moi pour m'intéresser à tout ce qu'on me fait; je suis à celui qui fait faire toutes ces choses selon son plaisir : sa volonté se fait, et c'est assez. S'il y avait encore un reste du *moi* pour se plaindre et pour murmurer, mon sacrifice serait imparfait. Cette destruction de la victime, qui doit anéantir tout être propre, répond à toutes les révoltes de la nature.

Mais ce traitement qu'on me fait est injuste; mais cette accusation est fausse et maligne; mais cet ami est infidèle et ingrat; mais cette perte de biens m'accable; mais cette privation de toute consolation sensible est trop amère; mais cette épreuve où Dieu me met est trop violente; mais les gens de bien, de qui j'attendais du secours, n'ont pour moi que de la sécheresse et de l'indifférence; mais Dieu lui-même me rejette, et se retire de moi. Eh bien! âme faible, âme lâche, âme de peu de foi, ne veux-tu pas tout ce que Dieu veut? Es-tu à lui ou à toi? Si tu es encore à toi, tu as raison de te plaindre, et de chercher ce qui te convient. Mais si tu ne veux plus être à toi, pourquoi donc t'écouter encore toi-même? que te reste-t-il encore à dire en faveur de ce malheureux *moi,* auquel tu as renoncé sans réserve et pour toujours? Qu'il périsse : que toute ressource lui soit arrachée, tant mieux, c'est là le sacrifice de vérité; tout le reste n'en est que l'ombre. C'est par là que la victime est consommée; et Dieu, dignement adoré. O Jésus, avec qui je m'offre, donnez-moi le courage de ne me plus compter pour rien, et de ne laisser en moi rien de moi-même!

Vous fûtes racheté par deux colombes; mais ce rachat ne vous délivrait pas du sacrifice de la croix où vous deviez mourir : au contraire, votre présen-

[1] *Philip.* IV, 13.

tation au temple était le commencement et les prémices de votre offrande au Calvaire. Ainsi, Seigneur, toutes les choses extérieures que je vous donne ne pouvant me racheter, il faut que je me donne moi-même tout entier, et que je meure sur la croix. Perdre le repos, la réputation, les biens, la vie, ce n'est encore rien; il faut se perdre soi-même, ne se plus aimer, se livrer sans pitié à votre justice, devenir étranger à soi-même, et n'avoir plus d'autre intérêt que celui de Dieu à qui on appartient.

X. POUR LE CARÊME.

Mon Dieu, voici un temps d'abstinence et de privation. Ce n'est rien de jeûner des viandes grossières qui nourrissent le corps, si on ne jeûne aussi de tout ce qui sert d'aliment à l'amour-propre. Donnez-moi donc, ô Époux des âmes! cette virginité intérieure, cette pureté du cœur, cette séparation de toute créature, cette sobriété dont parle votre apôtre, par laquelle on n'use d'aucune créature que pour le seul besoin, comme les personnes sobres usent des viandes pour la nécessité. O bienheureux jeûne, où l'âme jeûne tout entière, et tient tous les sens dans la privation du superflu! O sainte abstinence, où l'âme, rassasiée de la volonté de Dieu, ne se nourrit jamais de sa volonté propre! Elle a, comme Jésus-Christ, une autre viande dont elle se nourrit. Donnez-le-moi, Seigneur, ce pain qui est au-dessus de toute substance; ce pain qui apaisera à jamais la faim de mon cœur; ce pain qui éteint tous les désirs, ce pain qui est la vraie manne, et qui tient lieu de tout.

O mon Dieu! que les créatures se taisent donc pour moi, et que je me taise pour elles en ce saint temps! Que mon âme se nourrisse dans le silence en jeûnant de tous les vains discours! Que je me nourrisse de vous seul, et de la croix de votre fils Jésus!

Mais, quoi! mon Dieu! faudra-t-il donc que je sois dans une crainte continuelle de rompre ce jeûne intérieur par les consolations que je goûterai au dehors? Non, non, mon Dieu, vous ne voulez point cette gêne et cette inquiétude. Votre Esprit est l'esprit d'amour et de liberté, et non celui de crainte et de servitude. Je renoncerai donc à tout ce qui n'est point de votre ordre pour mon état, à tout ce que j'éprouve qui me dissipe trop, à tout ce que les personnes qui me conduisent à vous jugent que je dois retrancher; enfin à tout ce que vous retrancherez vous-même par les événements de votre providence. Je porterai paisiblement toutes ces privations. Voici encore ce que j'ajouterai; c'est que, dans les conversations innocentes et nécessaires, je retrancherai ce que vous me ferez sentir intérieurement qui n'est qu'une recherche de moi-même. Quand je me sentirai porté à faire là-dessus quelque sacrifice, je le ferai gaiement. Mais d'ailleurs, ô mon Dieu! je sais que vous voulez qu'un cœur qui vous aime soit au large. J'agirai avec confiance, comme un enfant qui joue entre les bras de sa mère; je me réjouirai devant le Seigneur; je tâcherai de réjouir les autres; j'épancherai mon cœur sans crainte dans l'assemblée des enfants de Dieu. Je ne veux que candeur, innocence, joie du Saint-Esprit. Loin, loin, ô mon Dieu! cette sagesse triste et craintive qui se ronge toujours elle-même, qui tient toujours la balance en main pour peser des atomes, de peur de rompre ce jeûne intérieur! C'est vous faire injure que de n'agir pas avec vous avec plus de simplicité: cette rigueur est indigne de vos entrailles paternelles. Vous voulez qu'on vous aime uniquement; voilà sur quoi tombe votre jalousie : mais quand on vous aime, vous laissez agir librement l'amour, et vous voyez bien ce qui vient véritablement de lui.

Je jeûnerai donc, ô mon Dieu! de toute volonté qui n'est point la vôtre; mais je jeûnerai par amour dans la liberté et dans l'abondance de mon cœur. Malheur à l'âme rétrécie et desséchée en elle-même, qui craint tout; et qui, à force de craindre, n'a pas le temps d'aimer et de courir généreusement après l'Époux!

Oh! que le jeûne que vous faites faire à l'âme sans la gêner est un jeûne exact! Il ne reste rien au cœur que le Bien-Aimé; et encore il cache souvent le Bien-Aimé, pour laisser l'âme défaillante et prête à expirer faute de soutien. Voilà le grand jeûne, où l'homme voit sa pauvreté toute nue, où il sent un vide affreux qui le dévore; et où Dieu même semble lui manquer, pour lui arracher jusqu'aux moindres restes de vie en lui-même. O grand jeûne de la pure foi, qui vous comprendra? où est l'âme assez courageuse pour vous accomplir! O privation universelle! ô renoncement à soi comme aux choses les plus vaines du dehors! O fidélité d'une âme qui se laisse poursuivre sans relâche par l'amour jaloux, et qui souffre que tout lui soit ôté! Voilà, Seigneur, le sacrifice de ceux qui vous adorent en esprit et en vérité; c'est par ces preuves qu'on devient digne de vous. Faites, Seigneur; rendez mon âme vide, affamée, défaillante; faites selon votre bon plaisir. Je me tais; j'adore; je dis sans cesse : *Que votre volonté se fasse, et non la mienne*[1]!

[1] *Luc.* XXII, 42.

XI. POUR LE JEUDI SAINT.

Jésus, sagesse éternelle, vous êtes caché dans le sacrement, et c'est là que je vous adore aujourd'hui. Oh! que j'aime ce jour, où vous vous donnâtes vous-même tout entier aux apôtres! que dis-je, aux apôtres? vous ne vous êtes pas moins donné à nous qu'à eux. Précieux don, qui se renouvelle de jour en jour depuis tant de siècles, et qui durera sans interruption autant que le monde! O gage des bontés du Père de miséricorde! ô sacrement de l'amour! ô pain au-dessus de toute substance! Comme mon corps se nourrit du pain grossier et corruptible, ainsi mon âme doit se nourrir chaque jour de l'éternelle Vérité qui s'est faite non-seulement chair pour être vue, mais encore pain pour être mangée et pour nourrir les enfants de Dieu.

Hélas! où êtes-vous donc, ô Sagesse profonde qui avez formé l'univers! qui pourrait croire que vous fussiez sous cette vile apparence? On ne voit qu'un peu de pain, et on reçoit avec la chair vivifiante du Sauveur tous les trésors de la Divinité! O sagesse, ô amour infini! pour qui faites-vous de si grandes choses? pour des hommes grossiers, aveugles, stupides, ingrats, insensibles, incapables de goûter votre don! Où sont les âmes qui se nourrissent de votre pure vérité, qui vivent de vous seul, qui vous laissent vivre en elles et qui se transforment en vous? Je le comprends, vous voulez faire en sorte que par ce sacrement nous n'ayons plus d'autre sagesse que la vôtre, ni d'autre volonté que votre volonté même, qui doit vouloir en nous. Cette sagesse divine doit être cachée en nous, comme elle l'est sous les voiles du sacrement. Le dehors doit être simple, faible, méprisable à l'orgueilleuse sagesse des hommes; le dedans doit être tout mort à soi, tout transformé, tout divin.

Jusqu'ici, ô mon Sauveur! je ne me suis point nourri de votre vérité: je me suis nourri des cérémonies de la religion, de l'éclat de certaines vertus qui élèvent le courage, de la bienséance et de la régularité des actions extérieures, de la victoire que j'avais besoin de remporter sur mon honneur pour ne montrer rien qui ne fut parfait. Voilà le voile grossier du sacrement : mais le fond du sacrement même, mais cette vérité substantielle et au-dessus de toute substance bornée et comprise, où est-elle? Hélas! je ne l'ai point cherchée. J'ai songé à régler le dehors, sans changer le dedans. Cette adoration en esprit et en vérité, qui consiste dans la destruction de toute volonté propre pour laisser régner en moi celle de Dieu seul, m'est encore presque inconnue. Ma bouche a mangé ce qui est extérieur et sensible dans le sacrement, mon cœur n'a point été nourri de cette vérité substantielle. Je vous sers, mon Dieu, mais à ma mode, et selon les vues de ma sagesse. Je vous aime, mais pour mon bien plus que pour votre gloire. Je désire vous glorifier, mais avec un zèle qui n'est point abandonné sans réserve à toute l'étendue de vos desseins. Je veux vivre pour vous, mais renfermé en moi, et je crains de mourir à moi-même. Quelquefois je crois être prêt à tous les plus grands sacrifices, et la moindre perte que vous exigez de moi un moment après me trouble, me décourage et me scandalise.

O Amour, ma misère et mon indignité ne vous rebutent point. C'est sous ce voile méprisable que vous voulez cacher la vertu et la grandeur de votre mystère. Vous voulez faire de moi un sacrement qui exerce la foi des autres et la mienne même. En cet état de faiblesse je me livre à vous : je ne puis rien, mais vous pouvez tout; et je ne crains point ma faiblesse, sentant si près de moi votre toute-puissance. Verbe de Dieu, soyez sous cette faible créature comme vous êtes sous l'espèce du pain. O parole souveraine et vivifiante! parlez dans le silence de mon âme! faites taire mon âme même, et qu'elle ne se parle plus intérieurement, pour n'écouter que vous. O pain de vie! je ne me veux plus nourrir que de vous seul : tout autre aliment me ferait vivre à moi-même, me donnerait une force propre, et me remplirait de désirs.

Que mon âme meure de la mort des justes, de cette bienheureuse mort qui doit prévenir la mort corporelle; de cette mort intérieure qui divise l'âme d'avec elle-même, qui fait qu'elle ne se trouve ni ne se possède plus; qui éteint toute ardeur, qui détruit tout intérêt, qui anéantit tout retour sur soi! O Amour! vous tourmentez merveilleusement. Le même pain descendu du ciel fait mourir et fait vivre; il arrache l'âme à elle-même, et il la met en paix : il lui ôte tout, et il lui donne tout; il lui ôte tout en elle; il lui donne tout en Dieu, en qui seul les choses sont pures. O mon amour! ô ma vie! ô mon tout! je n'ai plus que vous. O mon pain! je vous mangerai tous les jours, et je ne craindrai que de perdre ma nourriture.

XII. POUR LE VENDREDI SAINT.

Le mystère de la passion de Jésus-Christ est incompréhensible aux hommes. Il a paru *un scandale aux Juifs, et une folie aux Gentils* [1]. Les Juifs étaient zélés pour la gloire de leur religion, ils ne pouvaient souffrir l'opprobre de Jésus-Christ. Les

[1] *I Cor.* I, 23.

Gentils, pleins de leur philosophie, étaient sages; et leur sagesse se révoltait à la vue d'un Dieu crucifié : c'était renverser la raison humaine que de prêcher ce Dieu sur la croix. Cependant cette croix, prêchée dans tout l'univers, surmonte le zèle superbe des Juifs et la sagesse hautaine des Gentils. Voilà donc à quoi aboutit le mystère de la passion de Jésus-Christ, à confondre non-seulement la sagesse profane des gens du monde, qui, comme les Gentils, regardent la piété comme une folie, si elle n'est toujours revêtue d'un certain éclat; mais encore le zèle superbe de certaines personnes pieuses, qui ne veulent rien voir dans la religion qui ne soit conforme à leurs fausses idées.

O mon Dieu! je suis du nombre de ces Juifs scandalisés. Il est vrai, ô Jésus! que je vous adore sur la croix; mais cette adoration n'est qu'en cérémonie, elle n'est point en vérité. La véritable adoration de Jésus-Christ crucifié consiste à se sacrifier avec lui, à perdre sa raison dans la folie de la croix, à en avaler tout l'opprobre; à vouloir être si Dieu le veut, un spectacle d'horreur à tous les sages de la terre, à consentir de passer pour insensé comme Jésus-Christ.

Voilà ce qu'on dit volontiers de bouche, mais voilà ce que le cœur ne dit point. On s'excuse par de vains prétextes, on frémit, on recule lâchement dès qu'il faut paraître nu et rassasié d'opprobres avec l'Homme de douleurs. O mon Dieu, mon amour! on vous aime pour se consoler; mais on ne vous aime point pour vous suivre jusqu'à la mort de la croix. Tous vous fuient, tous vous abandonnent, tous vous méconnaissent, tous vous renient. Tant que la raison trouve son compte et son bonheur à vous suivre, on court avec empressement, et l'on se vante comme saint Pierre; mais il ne faut qu'une question d'une servante pour tout renverser. On veut borner la religion à la courte mesure de son esprit; et dès qu'elle surpasse notre faible raison, elle se tourne en scandale.

Cependant la religion doit être dans la pratique ce qu'elle est dans la spéculation; c'est-à-dire qu'il faut qu'elle aille réellement jusqu'à faire perdre pied à notre raison, et à nous livrer à la folie du Sauveur crucifié. Oh! qu'il est aisé d'être chrétien à condition d'être sage, maître de soi, courageux, grand, régulier et merveilleux en tout! Mais être chrétien pour être petit, faible, méprisable et insensé aux yeux des hommes, c'est ce qu'on ne peut entendre sans en avoir horreur. Aussi l'on n'est chrétien qu'à demi. Non-seulement on s'abandonne à son vain raisonnement comme les Gentils, mais encore on se fait un honneur de suivre son zèle comme les Juifs. C'est avilir la religion, dit-on, c'est la tourner en petitesse d'esprit : il faut montrer combien elle est grande. Hélas! elle ne le sera en nous qu'autant qu'elle nous rendra humbles, dociles, petits et détachés de nous-mêmes.

On voudrait un sauveur qui vînt pour nous rendre parfaits, pour nous remplir de notre propre excellence, et pour remplir toutes les vues les plus flatteuses de notre sagesse : au contraire Dieu nous a donné un sauveur qui renverse notre sagesse, qui nous met avec lui nu sur une infâme croix. O Jésus! c'est là que tout le monde vous abandonne. Il ne faut pas, dit-on, pousser les choses si loin; c'est outrer les vérités chrétiennes, et les rendre odieuses aux yeux du monde. Eh quoi! ne savons-nous pas que les profanes seront scandalisés, puisque quelques gens de bien même le sont?

Comment le mystère de la croix ne paraîtrait-il pas excessif à ces sages Gentils, puisqu'il scandalise les Juifs pieux et zélés? O Sauveur! boive qui voudra votre calice d'amertume; pour moi, je le veux boire jusqu'à la lie la plus amère. Je suis prêt à souffrir la douleur, l'ignominie, la dérision, l'insulte des hommes au dehors, et au dedans la tentation et le délaissement du Père céleste; je dirai, comme vous l'avez dit pour mon instruction : *Que ce calice passe et s'éloigne de moi; mais*, malgré l'horreur de la nature, *que votre volonté se fasse, et non la mienne*[1]. Ces vérités sont trop fortes pour les mondains, qui ne vous connaissent qu'à demi, et qui ne peuvent vous suivre que dans les consolations du Thabor. Pour moi, je manquerais à l'attrait de votre amour si je reculais. Allons à Jésus; allons au Calvaire : mon âme est triste jusqu'à la mort; mais qu'importe, pourvu que je meure percé des mêmes clous et sur la même croix que vous, ô mon Sauveur!

XIII. POUR LE SAMEDI SAINT.

Ce qui se présente à moi aujourd'hui, c'est Jésus entre la mort qu'il a soufferte et la vie qu'il va reprendre. Sa résurrection ne sera pas moins réelle que sa mort, et sa mort n'est qu'un passage de la misérable vie à la vie bienheureuse. O Sauveur! je vous adore, je vous aime dans le tombeau, je m'y renferme avec vous; je ne veux plus que le monde me voie, je ne veux plus me voir moi-même, je descends dans les ténèbres et jusque dans la poussière; je ne suis plus du nombre des vivants. O monde! ô hommes! oubliez-moi, foulez-moi aux pieds; je suis mort, et la vie qui m'est préparée sera cachée avec Jésus-Christ en Dieu.

[1] *Luc.* XXII, 42.

Ces vérités étonnent; à peine les gens de bien peuvent-ils les supporter. Que signifie donc le *baptême par lequel,* comme l'Apôtre nous l'assure [1], *nous avons été tous ensevelis avec Jésus-Christ par sa mort?* Où est-elle, cette mort que le caractère de chrétien doit opérer en nous? Où est-elle, cette sépulture? Hélas! je veux paraître être approuvé, aimé, distingué; je veux occuper mon prochain, posséder son cœur, me faire une idole de la réputation et de l'amitié. Dérober à Dieu l'encens grossier qui brûle sur ses autels, n'est rien en comparaison du larcin sacrilége d'une âme qui veut enlever ce qui est dû à Dieu, et se faire l'idole des autres créatures.

Mon Dieu, quand cesserai-je de m'aimer, jusqu'à vouloir qu'on ne m'aime et qu'on ne m'estime plus? A vous seul, Seigneur, la gloire, à vous seul l'amour. Je ne dois plus rien aimer qu'en vous, pour vous et de votre pur amour : je ne dois plus m'aimer moi-même que par charité, comme on aime un étranger. Ne devrais-je donc pas avoir honte de vouloir être estimé et aimé? Ce qui est le plus étrange, et ce qui fait voir l'injustice de mon amour-propre, c'est que je ne me contente pas d'un amour de charité. L'oserai-je dire, ô mon Dieu! ma vaine délicatesse est blessée de n'avoir rien que ce qu'on lui accorde à cause de vous. O injustice! ô révolte! ô aveugle et détestable orgueil! Punissez-le, mon Dieu. Je suis pour vous contre moi; j'entre dans les intérêts de votre gloire et de votre justice contre ma vanité. O folle créature, idolâtre de toi-même! Qu'as-tu donc, indépendamment de Dieu, qui mérite cette tendresse, cet attachement, cet amour indépendant de la charité? Oh! qu'il faut de charité pour se supporter dans cette injustice, de vouloir que les autres fassent pour nous ce que Dieu nous défend de faire pour nous-mêmes! Amour que Dieu imprime dans le fond de ses créatures, est-ce là l'usage qu'il en veut tirer? Ne nous a-t-il faits capables d'aimer qu'afin que nous nous détournions les uns les autres de l'unique terme du pur amour? Non, mon Dieu, je ne veux plus qu'on m'aime; à peine faut-il qu'on me souffre pour l'amour de vous : plus je suis délicat et sensible sur cet amour des autres, plus j'en suis indigne et dans le besoin d'en être privé.

Il en est, ô Seigneur! de la réputation comme de l'amitié : donnez ou ôtez selon vos desseins : que cette réputation, plus chère que la vie, devienne comme un linge sali, si vous y trouvez votre gloire : qu'on passe et qu'on repasse sur moi comme sur les morts qui sont dans le tombeau; qu'on ne me compte pour rien; qu'on ait horreur de moi; qu'on ne m'épargne en rien, tout est bon. S'il me reste encore quelque sensibilité volontaire, quelque vue secrète sur la réputation, je ne suis point mort avec Jésus-Christ, et je ne suis point en état d'entrer dans sa vie ressuscitée.

Ce n'est qu'après l'extirpation de la vie maligne et corrompue du vieil homme, que nous passons dans la vie de l'homme nouveau. Il faut que tout meure : douceurs, consolation, repos, tendresse, amitié, honneur, réputation; tout nous sera rendu au centuple : mais il faut que tout meure, que tout soit sacrifié. Quand nous aurons tout perdu en vous, ô mon Dieu! nous retrouverons tout en vous. Ce que nous avions en nous avec l'impureté du vieil homme nous sera rendu avec la pureté de l'homme renouvelé, comme les métaux mis au feu ne perdent point leur pure substance, mais sont purifiés de ce qu'ils ont de grossier. Alors, mon Dieu, le même esprit qui gémit et qui prie en nous, aimera en nous plus parfaitement. Combien nos cœurs seront-ils plus grands, plus tendres et plus généreux! Nous n'aimerons plus en faibles créatures, et d'un cœur resserré dans d'étroites bornes : l'Amour infini aimera en nous, notre amour portera le caractère de Dieu même.

Ne songeons donc qu'à nous unir à Jésus-Christ dans son agonie, dans sa mort et dans son tombeau; ensevelissons-nous dans les ténèbres de la pure foi, livrons-nous à toutes les horreurs de la mort. Non, je ne veux plus me regarder comme étant de la terre. O monde! oubliez-moi comme je vous oublie, et comme je veux m'oublier moi-même! Seigneur Jésus, vous n'êtes mort que pour me faire mourir : arrachez-moi la vie, ne me laissez plus respirer; ne souffrez aucune réserve, poussez mon cœur à bout; je ne mets point de borne à mon sacrifice.

XIV. POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

Il me semble que j'accompagne avec les disciples Jésus-Christ jusqu'à Béthanie. Là, il monte au ciel à mes yeux; je l'adore, je ne puis me lasser de le regarder, de le suivre d'affection, et de goûter au fond de mon cœur les paroles de vie qui sont sorties les dernières de sa bouche sacrée, quand il a quitté la terre. O Sauveur! vous ne cessez point d'être avec moi et de me parler! Je sens la vérité de cette promesse : *Voilà que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle* [1]. Vous êtes avec nous, non-seulement sur cet autel

[1] *Rom.* VI, 4

[1] *Matth.* XXVIII, 20.

sensible où vous appelez tous vos enfants à manger le pain descendu du ciel ; mais vous êtes encore au dedans de nous, sur cet autel indivisible, dans cette église et ce sanctuaire inaccessible de nos âmes, où se fait l'adoration en esprit et en vérité. Là vous sont offertes les pures victimes; là sont égorgés tous les désirs propres, tous les retours intéressés sur nous-mêmes, et tous les goûts de l'amour-propre. Là nous mangeons le véritable pain de vie dont votre chair adorable même n'est que la superficie sensible; là nous sommes nourris de la pure substance de l'éternelle Vérité; là le Verbe fait chair se donne à nous comme notre verbe intérieur, comme notre parole, notre sagesse, notre vie, notre être, notre tout. Si nous l'avons connu selon la chair et par les sens, pour y rechercher un goût sensible, nous ne le connaissons plus de même; c'est la pure foi et le pur amour qui se nourrissent de la pure vérité de Dieu fait une même chose avec nous. O règne de mon Dieu! c'est ainsi que vous venez à nous dès cette vie misérable. O volonté du Père! vous êtes par là accomplie sur la terre comme dans le ciel. O ciel! pendant qu'il plaît à Dieu de me tenir hors de vous dans ce lieu d'exil, je ne vais point vous chercher plus loin, et je vous trouve sur la terre. Je ne connais ni ne veux d'autre ciel que mon Dieu; et mon Dieu est avec moi au milieu de cette vallée de larmes. Je le porte, je le glorifie en mon cœur; il vit en moi. Ce n'est pas moi qui vis; c'est lui qui vit triomphant dans sa créature de boue, et qui la fait vivre en lui seul. O bienheureuse et éternelle Sion, où Jésus règne avec tous les saints! que de choses glorieuses sont dites de vous! Que j'aime ce règne de gloire qui n'aura point de fin! A vous seul, Seigneur, l'empire, la majesté, la force, la toute-puissance aux siècles des siècles.

Seigneur Jésus, bien loin de m'affliger pour nous de ce que vous n'êtes pas visible sur la terre, je me réjouis de votre triomphe; c'est votre seule gloire qui m'occupe. Je joins ici-bas ma faible voix avec celle de tous les bienheureux pour chanter le cantique de l'Agneau vainqueur : trop heureux, ô Jésus! de souffrir dans cet exil pour vous glorifier! Votre présence sensible, il est vrai, est le plus doux de tous les parfums; mais ce n'est pas pour moi que je vous cherche, c'est pour vous. Oh! si je me regardais moi-même, qu'est-ce qui pourrait me consoler dans cette misérable vie, de ne vous avoir point, de vous déplaire par tant de fautes, et de me voir sans cesse en risque de vous perdre éternellement? qu'est-ce qui serait capable d'adoucir mes peines, et de me faire supporter la vie? Mais j'aime mieux votre volonté que ma sûreté propre.

Je vis donc, puisque vous voulez que je vive. Cette vie, qui n'est qu'une mort, durera autant que vous voudrez. Vous le savez, ô Dieu de mon cœur! que je n'y veux tenir à rien qu'à votre ordre. Je ne suis dans cette terre étrangère qu'à cause que vous m'y tenez. Je vous aime mieux que mon bonheur et que ma gloire. Il vaut mieux vous obéir que jouir de vous; il vaut mieux souffrir selon vos desseins, que goûter vos délices et voir la lumière de votre visage. En me privant de vous, privez-moi de tout : dépouillez, arrachez sans pitié, ne laissez rien à mon âme, ne la laissez pas elle-même à elle-même.

Si la présence du Sauveur a dû nous être ôtée, que doit-il nous rester? Si Dieu a été jaloux d'une si sainte consolation pour les apôtres, avec quelle indignation détruira-t-il en nous tant d'amusements qui nous conservent certains restes secrets d'une vie propre? Quelle consolation sera aussi pure que celle de voir Jésus? et par conséquent en reste-t-il quelqu'une dont nous osions encore refuser le sacrifice? O Dieu! n'écoutez plus ma lâcheté; dépouillez, écorchez, s'il le faut; coupez jusqu'au vif. Quand tout sera ôté, ce sera alors que vous resterez seul dans l'âme.

XV. POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

Vous avez commencé, Seigneur, par ôter à vos apôtres ce qui paraissait le plus propre à les soutenir, je veux dire la présence sensible de Jésus, votre Fils; mais vous avez tout détruit pour tout établir : vous avez ôté tout pour rendre tout avec usure. Telle est votre méthode. Vous vous plaisez à renverser l'ordre du sens humain.

Après avoir ôté cette possession sensible de Jésus-Christ, vous avez donné votre Saint-Esprit. O privation! que vous êtes précieuse et pleine de vertu, puisque vous opérez plus que la possession du Fils de Dieu même! O âmes lâches! pourquoi vous croyez-vous si pauvres dans la privation, puisqu'elle enrichit plus que la possession du plus grand trésor? Bienheureux ceux qui manquent de tout, et qui manquent de Dieu, c'est-à-dire de Dieu goûté et aperçu! Heureux ceux pour qui Jésus se cache et se retire! L'Esprit consolateur viendra sur eux; il apaisera leur douleur, et aura soin d'essuyer leurs larmes. Malheur à ceux qui ont leur consolation sur la terre, qui trouvent hors de Dieu le repos, l'appui et l'attachement de leur volonté! Ce bon Esprit promis à tous ceux qui le demandent n'est point envoyé sur eux. Le Consolateur envoyé du ciel n'est que pour les âmes qui ne tiennent ni au monde ni à elles-mêmes.

Hélas! Seigneur, où est-il donc, cet Esprit qui

doit être ma vie? il sera l'âme de mon âme. Mais où est-il? je ne le sens, je ne le trouve point. Je n'éprouve dans mes sens que fragilité, dans mon esprit que dissipation et mensonge, dans ma volonté qu'inconstance et que partage entre votre amour et mille vains amusements. Où est-il donc, votre Esprit? que ne vient-il créer en moi un cœur nouveau selon le vôtre? O mon Dieu! je comprends que c'est dans cette âme appauvrie que votre Esprit daignera habiter, pourvu qu'elle s'ouvre à lui sans mesure. C'est cette absence sensible du Sauveur et de tous ses dons qui attire l'Esprit saint. Venez donc, ô Esprit! vous ne pouvez rien trouver de plus pauvre, de plus dépouillé, de plus nu, de plus abandonné, de plus faible que mon cœur. Venez, apportez-y la paix, non cette paix d'abondance qui coule comme un fleuve, mais cette paix sèche, cette paix de patience et de sacrifice; cette paix amère, mais paix véritable pourtant, et d'autant plus pure, plus intime, plus profonde, plus intarissable. qu'elle n'est fondée que sur le renoncement sans réserve.

O Esprit, ô amour, ô vérité de mon Dieu! ô amour lumière! ô amour qui enseignez l'âme sans parler, qui faites tout entendre sans rien dire; qui ne demandez rien à l'âme, et qui l'entraînez par le silence à tout sacrifice! ô amour qui dégoûtez de tout autre amour, qui faites qu'on se hait, qu'on s'oublie et qu'on s'abandonne! ô amour qui coulez au travers du cœur comme la fontaine de vie, qui pourra vous connaître, sinon celui en qui vous serez? Taisez-vous, hommes aveugles; l'amour n'est point en vous. Vous ne savez ce que vous dites; vous ne voyez rien, vous n'entendez rien. Le vrai Docteur ne vous a jamais enseignés.

C'est lui qui rassasie l'âme de vérité sans aucune science distincte. C'est lui qui fait naître au fond de l'âme les vérités que la parole sensible de Jésus-Christ n'avait exposées qu'aux yeux de l'esprit. On goûte, on se nourrit, on se fait une même chose avec la vérité. Ce n'est plus elle qu'on voit comme un objet hors de soi; c'est elle qui devient nous-mêmes, et que nous sentons intimement comme l'âme se sent elle-même, Oh! quelle puissante consolation sans chercher à se consoler! On a tout sans rien avoir. Là on trouve en unité le Père, le Fils et le Saint-Esprit; le Père créateur, qui crée en nous tout ce qu'il veut y faire pour nous rendre des enfants semblables à lui; le Fils Verbe de Dieu, qui devient le verbe et la parole intime de l'âme, qui se tait à tout pour ne laisser plus parler que Dieu; enfin l'Esprit, qui souffle où il veut, qui aime le Père et le Fils en nous. O mon amour, qui êtes mon Dieu, aimez-vous, glorifiez-vous vous-même en moi. Ma paix, ma joie, ma vie sont en vous qui êtes mon tout, et je ne suis plus rien.

XVI. POUR LA FÊTE DU SAINT SACREMENT.

J'adore Jésus-Christ au saint sacrement où il cache tous les trésors de son amour. O octave trop courte pour célébrer tant de mystères de Jésus anéanti! Je n'y vois qu'amour, que bonté et que miséricorde. Hélas! Seigneur, que voulez-vous? Pourquoi cacher votre majesté éternelle? Pourquoi l'exposer à l'ingratitude des âmes sensibles, à l'irrévérence des hommes? Ah! c'est que vous nous aimez, vous nous cherchez, vous vous donnez tout entier à nous. Mais encore de quelle manière faites-vous ce don? sous la figure de l'aliment le plus familier. O mon pain! ô ma vie! ô chair de mon Sauveur! venez exciter ma faim! je ne veux plus me nourrir que de vous.

O Verbe! ô Sagesse, ô Parole, ô Vérité éternelle! vous êtes caché sous cette chair, et cette chair sacrée se cache sous cette apparence grossière du pain. O Dieu caché! je veux vivre caché avec vous pour vivre de votre vie divine. Sous toutes mes misères, mes faiblesses, mes indignités, je cacherai Jésus; je deviendrai le sacrement de son amour : on ne verra que le voile grossier du sacrement, la créature imparfaite et fragile, mais au dedans vivra le vrai Dieu de gloire.

Hélas! ô Dieu d'amour! quand viendrez-vous donc? quand est-ce que je vous aimerai? quand est-ce que vous serez le seul aliment de mon cœur, et mon pain au-dessus de toute substance? le pain extérieur, cette créature fragile, sera brisé et exposé à toutes sortes d'accidents; mais Jésus, immortel et impassible, sera en elle sans division et sans changement. Vivant de lui, je ne vivrai plus que pour lui : et il vivra tout seul en moi.

Verbe divin, vous parlerez, et mon âme se taira pour vous entendre; cette simple parole qui fait le monde se fera entendre de sa créature, et elle fera en elle tout ce qu'elle exprimera : elle formera sa nouvelle créature comme elle forma l'univers. Taisez-vous donc, mon âme, n'écoutez plus rien ici-bas; ne vous écoutez plus vous-même dans ce silence qui est l'anéantissement de l'esprit. Laissez parler le Verbe fait chair; oh! qu'il dira de choses! Il est lui seul toute vérité. Quelle différence entre la créature qui dit en passant quelque vérité, et qui dit ce qui n'est point à elle, mais ce qui est comme emprunté de Dieu; et le Fils de Dieu qui est la vérité même! Il est ce qu'il dit; il est la vérité en substance : aussi ne la dit-il point comme nous la disons : il ne la fait point passer devant les yeux de notre

esprit, successivement et par pensées détachées; il la porte elle-même tout entière dans le fond de notre être; il l'incorpore en nous et nous en elle : nous sommes faits vérité de Dieu. Alors ce n'est point par force de raisonnements et de science, c'est par simplicité d'amour qu'on est dans la vérité; tout le reste n'est plus qu'ombre et mensonge. On n'a plus besoin de discourir et de se convaincre en détail : c'est l'amour qui imprime toute vérité. D'une seule vue on est saisi du néant de la créature et du tout de Dieu. Cette vue décide tout, elle entraîne tout, elle ne laisse plus rien à l'esprit : on ne voit qu'une seule vérité, et tout le reste disparaît.

O monde insensé et scandaleux! on ne peut plus vous voir ni vous entendre. O amour-propre! vous faites horreur; on se supporte patiemment, comme Jésus-Christ supportait Judas. Tout passe de devant mes yeux; mais rien ne m'importe, rien n'est mon affaire, sinon l'affaire unique de faire la volonté de Dieu dans le moment présent, et de vouloir sa volonté sur la terre comme on la veut dans le ciel.

O Jésus! voilà le vrai culte que vous attendez. Qu'il est aisé de vous adorer par des cérémonies et des louanges! mais qu'il y a peu d'âmes qui vous rendent ce culte intérieur ! Hélas! on ne voit partout qu'une religion en figure, qu'une religion judaïque. On voudrait par l'esprit posséder votre vérité, mais on ne veut point se laisser posséder par elle : on veut participer à votre sacrifice, et jamais se sacrifier avec vous. A moins qu'on ne se perde en vous, jamais on ne sera fait une même chose avec vous. O Dieu caché! que vous êtes inconnu aux hommes! O Amour! on ne sait ce que c'est que d'aimer. Enseignez-le-moi, et ce sera m'enseigner toutes les vérités en une seule.

XVII. POUR LA FÊTE DE SAINTE MAGDELEINE.

Je voudrais, mon Sauveur, comme sainte Magdeleine, vous suivre par amour jusque dans la poussière du tombeau. C'était d'elle, Seigneur, que vous fîtes sortir sept démons. Que j'aime à voir que les saints que vous avez tirés de l'état le plus affreux sont ceux qui vous cherchent avec plus de courage et de tendresse! Tous vos disciples, Seigneur, s'enfuient; Magdeleine seule, qui a été la proie de tant de démons, arrose votre tombeau de ses larmes : elle est inconsolable de ne plus trouver votre corps; elle le demande à tout ce qu'elle trouve : dans le transport de sa douleur, elle ne mesure point ce qu'elle dit, elle ne sait pas même les paroles qu'elle prononce. Quand l'amour parle, il ne consulte point la raison.

Je cours en pleine liberté, comme vos vrais enfants, à l'odeur de vos parfums : je cours, ô mon Dieu! avec Magdeleine vers votre tombeau; je cours sans m'arrêter à la mort entière de tout moi-même; je descends jusque dans la poussière; je m'enfonce dans les ténèbres et dans l'horreur de ce tombeau. Je ne trouve plus, ô Sauveur! aucun reste sensible de votre présence, aucune trace de vos dons. L'Époux s'est enfui, tout est perdu; il ne reste ni Époux, ni amour, ni lumière : Jésus est enlevé. O douleur! ô tentation! ô désespoir! Perdre jusqu'à mon amour même! Jésus caché et enseveli au fond de mon cœur ne s'y trouve plus! Où est-il: qu'est-il devenu? Je le demande à toute la nature, et toute la nature est muette; il ne me reste de mon amour, que le trouble de l'avoir perdu. Où est-il? Donnez-le-moi, ôtez-moi tout le reste, je l'emporterai. Pauvre âme, qui ne sais rien de ce que tu dis; mais trop heureuse, puisque tu aimes sans savoir que c'est l'amour qui te fait parler!

O amour! vous voulez des âmes qui osent tout, et qui ne se promettent rien; qui ne disent jamais : Je le puis ou je ne le puis pas. On peut tout en vous; on ne peut rien sans vous. Quiconque aime parfaitement ne se mesure plus sur soi; il est prêt à tout, et ne tient plus à rien.

XVIII. POUR LE JOUR DE L'ASSOMPTION.

O mon Dieu! je me présente aujourd'hui à vous avec Marie, mère de votre Fils. Donnez-moi des pensées, donnez-moi un cœur qui réponde aux pensées et au cœur de Marie. O Jésus! voilà votre mère qui quitte la terre pour se réunir à jamais à vous. Je la quitte avec elle; avec elle mon cœur s'élève vers le ciel pour n'aimer que vous. O Esprit qui descendîtes sur cette Vierge pour la rendre féconde! descendez sur moi pour me purifier!

Que vois-je dans Marie pendant les derniers temps de sa vie? Elle *persévérait*, dit saint Luc [1], *dans la prière avec les autres femmes;* c'est-à-dire qu'elle ne faisait au dehors que ce que les autres faisaient. La perfection, qui était sans doute dans la mère du Fils de Dieu, ne consiste donc pas dans des actions extraordinaires et éclatantes. Nous ne voyons ni prophétie, ni miracles, ni instructions des peuples, ni extases; rien que de simple et de commun. Sa vie était intérieure : elle *priait* avec *persévérance;* voilà son occupation et où elle se bornait : mais, sans se distinguer, elle priait avec les autres femmes. Oh! combien sa prière devait-elle être plus pure et plus divine! Mais ces trésors demeuraient cachés. Au dehors on ne voyait que recueillement, simplicité, vie commune.

[1] *Act.* I, 24.

Adoration en esprit et en vérité, dont Marie est le modèle, quand est-ce que les hommes vous connaîtront? Ils vous cherchent où vous n'êtes pas; dans les grands projets, dans les conduites pleines d'austérité. Toutes ces choses ont leur temps, et Dieu y appelle quand il lui plaît. Mais le vrai culte, le pur amour ne dépend point de toutes ces choses. Aimer en silence, ne vouloir que Dieu seul, ne tenir à rien, pas même à ses dons pour se les approprier avec complaisance; souffrir tout en esprit d'amour; souffrir la vie comme les maux dont elle est pleine, par abandon à Dieu, et dans le dépouillement intérieur, comme Marie vivait dans cette amère séparation d'avec son Fils; ne se compter plus pour rien dans toutes les choses qu'on a à faire ou à souffrir; ne se croire ni capable ni incapable d'aucune chose, mais se laisser mener comme un petit enfant, ou comme Marie se laisse donner par son Fils à Jean pour être conduite par lui; n'avoir plus rien à soi, et n'être plus à soi-même; vivre, mourir avec un cœur égal, ou plutôt n'avoir ni cœur ni volonté, mais laisser Dieu uniquement vouloir et s'aimer soi-même sans mesure au dedans de nous : oh! vous voilà, adoration pure, simple et parfaite! c'est de tels adorateurs que le Père cherche.

Mais, hélas! où les trouvera-t-il? On craint toujours d'aller trop loin, et de se perdre en se donnant à Dieu. La pure foi ne suffit point aux âmes timides et intéressées. Elles veulent voir et posséder des dons sensibles; s'appuyer, comme dit L'Écriture, sur un bras de chair ou sur la force de leur sagesse. Marcher, comme Abraham, sans savoir où l'on va, est une chose qui révolte les sens et la raison défiante. Hélas! on veut servir Dieu, mais à condition de régler tous ses pas, d'arranger ses affaires, de se faire un genre de vie doux et commode. On ne veut rien, dit-on. Eh! ne veut-on pas les commodités de la vie, la consolation de l'amitié, le succès des choses qu'on croit bonnes, la conservation d'une réputation avantageuse? O Dieu de vérité! faites luire vos plus purs rayons de grâce dans ces âmes timides et mercenaires. Montrez-leur qu'elles veulent tout, quoiqu'elles ne croient rien vouloir. Poussez-les sans relâche de sacrifice en sacrifice. Elles reconnaîtront, à chaque chose qu'il faudra sacrifier, qu'il n'y en avait aucune à laquelle elles ne tinssent fortement. Quelles agonies quand Dieu nous prend au mot, et ne fait que prendre ce que nous lui avons tant de fois abandonné! O abandon! on parle de vous sans vous connaître. O sacrifice de vérité! vous êtes dans la bouche, et point dans le cœur. O mon âme! je ne me fie plus à vous : je ne me fie qu'à Dieu seul, qui m'arrachera à moi-même. O Marie, mère de Jésus! je veux vivre et mourir avec vous dans le pur amour.

XIX. POUR LE JOUR DE SAINT AUGUSTIN.

Que vois-je, Seigneur, en saint Augustin? le comble de la misère, et puis une miséricorde qui la surpasse. Oh! qu'une âme faible et misérable est consolée à la vue d'un tel exemple! C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous aimez à sauver ce qui était perdu, à redresser ce qui était égaré, à remettre dans votre sein tendre et paternel ce qui était loin de vous et livré à ses passions. O aimable saint! vous m'êtes mis devant les yeux pour m'apprendre, dans l'abîme de mes ténèbres, à espérer et à ne me décourager jamais, puisque la source des miséricordes ne tarit point pour les cœurs pénitents; enfin, à me supporter moi-même en tout ce que je vois en moi de plus humiliant.

O amour de mon Dieu! que n'avez-vous pas fait dans le cœur d'Augustin? En lui on avait vu l'amour aveugle, l'amour égaré, l'amour insensé; mais, ô amour! vous êtes retourné à votre centre vers la vérité et la beauté éternelle : cet amour qui avait si longtemps couru après le mensonge est devenu amour parfait : c'est l'amour humble, c'est l'amour qui s'anéantit pour mieux aimer. Augustin ne s'aime plus lui-même, tant il aime Dieu ! il ne voit plus rien par son propre esprit : il est abattu, ce grand génie si fécond, si vif, si étendu, si élevé, si hardi pour contempler les plus hautes vérités. Qu'est-il donc devenu, cet homme qui perçait les plus grandes difficultés, qui raisonnait si subtilement, qui parlait, qui décidait avec tant d'assurance? qu'en reste-t-il? Hélas! je ne vois plus que la simplicité d'un enfant; il suit sans voir, il croit sans comprendre; l'amour simple et anéanti est devenu son unique lumière; il ne cherche plus à connaître par ses propres lumières, mais l'onction de l'amour lui apprend toute vérité; il la trouve renfermée dans le mépris de tout lui-même, et dans l'amour de Dieu qui est l'unique bien. Qui suis-je? s'écrie-t-il. Rien qu'une voix qui crie : Dieu est tout, et il n'y a que lui.

O profonde doctrine! la lumière la plus précieuse est cette lumière éternelle qui anéantit les lumières humaines : c'est cet état d'obscurité, où, sans rien voir en l'homme, l'amour parfait voit tout d'une manière divine : c'est ce goût intime de la vérité qui ne la met plus devant des yeux de la chair et du sang, mais qui la fait habiter au fond de nous-mêmes. O chère science de Jésus, en comparaison de laquelle tout n'est rien, qui vous donnera à moi? qui me donnera à vous? Enseignez-moi, Seigneur, à aimer, et je saurai toutes vos Écritures. Toutes

leurs pages m'enseignent que l'âme qui aime sait tout ce que vous voulez qu'on sache. O amour, instruisez-moi par le cœur, et non par l'esprit. Désabusez-moi de ma vaine raison, de ma prudence aveugle, de tous désirs indignes d'une âme qui vous aime. Que je meure, comme Augustin, à tout ce qui n'est pas vous.

XX. POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

L'intention de l'Eglise est d'honorer aujourd'hui tous les saints ensemble. Je les aime, je les invoque; je m'unis à eùx, je joins ma voix aux leurs pour louer celui qui les a faits saints : que volontiers je m'écrie avec cette Église céleste : Saint! saint! saint! à Dieu seul la gloire, que tout s'anéantisse devant lui!

Je vois des saints de tous les âges, de tous les tempéraments, de toutes les conditions : il n'y a donc ni âge, ni tempérament, ni condition qui exclue de la sainteté. Ils ont eu au dehors les mêmes obstacles, les mêmes combats que nous; ils ont eu au dedans les mêmes répugnances, les mêmes sensibilités, les mêmes tentations, les mêmes révoltes de la nature corrompue; ils ont eu des habitudes tyranniques à détruire, des rechutes à réparer, des illusions à craindre, des relâchements flatteurs à rejeter, des prétextes plausibles à surmonter, des amis à craindre, des ennemis à aimer, un orgueil à saper par le fondement, une humeur à réprimer, un amour-propre à poursuivre sans relâche jusque dans les derniers replis du cœur.

Ah! que j'aime à voir les saints faibles comme moi, toujours aux prises avec eux-mêmes, n'ayant jamais un seul moment d'assuré! J'en vois dans la retraite livrés aux plus cruelles tentations; j'en vois dans les prospérités les plus redoutables et dans le commerce du siècle le plus empesté. O grâce du Sauveur, vous éclatez partout, pour mieux montrer votre puissance, et pour ôter toute excuse à ceux qui vous résistent! Il n'y a ni habitude enracinée, ni tempérament, ou violent ou fragile, ni croix accablante, ni prospérités empoisonnées, qui puissent nous excuser si nous ne pratiquons pas l'Évangile. Cette foule d'exemples décide : la grâce prend toutes les formes les plus diverses, suivant les divers besoins : elle fait aussi aisément des rois humbles que des solitaires pénitents et recueillis : tout lui est facile quand nous ne résistons pas à son attrait. J'entends la voix du Sauveur qui dit que Dieu sait changer les pierres mêmes en enfants d'Abraham. O Jésus! ô parole du Père! mais parole d'éternelle vérité! accomplissez donc cette parole en moi, moi, pierre dure et insensible; moi qui ne puis être taillé que sous les coups redoublés du marteau; moi, rebelle, indocile, et incapable de tout bien. O Seigneur! prenez cette pierre; glorifiez-vous, amollissez mon cœur; animez-le de votre Esprit, rendez-le sensible à vos vérités éternelles; formez en moi un enfant d'Abraham, qui marche sur les vestiges de sa foi.

Dirai-je avec le monde insensé : Je veux bien me sauver, mais je ne prétends pas être un saint? Ah! qui peut espérer son salut sans la sainteté? Rien d'impur n'entrera au royaume des cieux; aucune tache n'y peut entrer; si légère qu'elle puisse être, il faut qu'elle soit effacée, et que tout soit purifié jusque dans le fond par le feu vengeur de la justice divine, ou en ce monde, ou en l'autre : tout ce qui n'est pas dans l'entier renoncement à soi, et dans le pur amour qui rapporte tout à Dieu sans retour, est encore souillé. O sainteté de mon Dieu, aux yeux duquel les astres mêmes ne sont pas assez purs! O Dieu juste, qui jugerez toutes nos imparfaites justices! mettez la vôtre au dedans de mes entrailles pour me renouveler; ne laissez rien en moi de moi-même.

XXI. POUR LA COMMÉMORATION DES MORTS.

Mon Dieu, je regarde avec consolation cette cérémonie de votre Église qui met la mort devant nos yeux. Hélas! faut-il que nous ayons besoin qu'on nous en rappelle le souvenir? tout n'est que mort ici-bas; le genre humain tombe en ruine de tous côtés à nos yeux; il s'est élevé un monde nouveau sur les ruines de celui qui nous a vus naître; et ce nouveau monde, déjà vieilli, est prêt à disparaître : chacun de nous meurt insensiblement tous les jours; l'homme, comme l'herbe des champs, fleurit le matin; le soir, il languit, il se dessèche, il est flétri, et il est foulé aux pieds. Le passé n'est qu'un songe; le présent nous échappe dans le clin d'œil où nous voulons le voir; l'avenir n'est point à nous, peut-être n'y sera-t-il jamais; et quand il y serait, qu'en faudrait-il croire? il vient, il s'approche, le voilà; il n'est déjà plus, il est tombé dans cet abîme du passé où tout s'engouffre et s'anéantit.

O Dieu! il n'y a que vous, vous seul êtes l'être véritable; tout le reste n'est qu'une image trompeuse de l'être, qu'une ombre qui s'enfuit. O vérité! ô tout! je me réjouis de ce que je ne suis rien : à vous seul appartient d'être toujours : vous êtes le vivant au siècle des siècles. O hommes aveugles, qui croyez vivre, et qui ne faites que mourir!

Mais cette mort, qui fait frémir toute la nature, la craindrai-je lâchement? Non, non; pour les enfants de Dieu elle est le passage à la vie; elle ne nous dépouille que de la vanité et de la corruption; c'est elle qui doit nous revêtir des dons éternels.

O mort! ô bonne mort! quand voudras-tu me réunir à ce que j'aime uniquement? Quand viendras-tu me donner le baiser de l'époux? Quand est-ce que les liens de ma servitude seront rompus? O amour éternel! ô vérité qui ferez luire un jour sans fin! O paix du royaume de Dieu, où Dieu lui-même sera tout en tous! O céleste patrie! ô aimable Sion, où mon cœur enivré se perdra en Dieu! qui ne vous désire que désirera-t-il?

Mais, ô mon Dieu et mon amour! c'est votre gloire, et non mon bonheur, après quoi je soupire; j'aime mieux votre volonté que ma béatitude : je consens donc, pour l'amour de vous, à demeurer encore loin de vous dans ce lieu d'exil, dans cette vallée de larmes, autant que vous le voudrez. Vous savez que ce n'est point par attachement à la terre ni à ce corps de boue, ce misérable corps de péché, mais par un sacrifice de tout moi-même à votre bon plaisir, que je consens à languir encore ici-bas; mais faites que je meure à tout avant que de mourir : éteignez en moi tout désir; déracinez toute volonté, arrachez tout intérêt propre : alors je serai mort, et vous vivrez, vous, en moi : alors je ne serai plus moi-même.

O précieuse mort, qui doit précéder la naturelle! O mort, qui est une mort divine et transformée en Jésus-Christ, en sorte que notre vie est cachée avec lui dans le sein du Père céleste! O mort, après laquelle on est également prêt à mourir ou à vivre! O mort qui commence sur la terre le royaume du ciel! O germe de l'être nouveau! Alors, mon Dieu, je serai dans le monde comme n'y étant pas; j'y paraîtrai comme ces morts sortis du tombeau, que vous ressusciterez au dernier jour.

MÉDITATIONS

POUR UN MALADE.

I.

Je me suis tu, Seigneur, parce que c'est vous qui l'avez fait. *Ps.* XXXVIII, 10.

Est-ce à moi à me plaindre quand mon Dieu me frappe, et qu'il me frappe par amour, afin de me guérir? Frappez donc, Seigneur, j'y consens. Que vos coups les plus rigoureux sont doux, puisqu'ils cachent tant de miséricordes! Hélas! si vous n'aviez point frappé mon corps, mon âme n'aurait point cessé de se donner à elle-même le coup de la mort. Elle était couverte d'ulcères horribles. Vous l'avez vue, vous en avez eu pitié. Vous abattez ce corps de péché; vous renversez mes ambitieux projets; vous me rendez le goût de votre éternelle vérité, que j'avais perdu depuis si longtemps. Soyez donc à jamais béni. Je baise la main qui m'écrase et j'adore le bras qui me frappe.

II.

Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis infirme. *Ps.* VI, 3.

O mon Dieu, je n'ai point d'autre raison que ma misère pour exciter votre miséricorde. Voyez le besoin que j'ai de votre secours, et donnez-le-moi. J'en sens le besoin, Seigneur : heureux de le sentir, si ce sentiment me tient dans la défiance de moi-même! Vous avez frappé ma chair pour la purifier; vous avez brisé mon corps pour guérir mon âme. C'est par la douleur salutaire que vous m'arrachez aux plaisirs corrompus. L'infirmité de ma chair m'afflige, moi qui n'avais point d'horreur de l'infirmité de mon esprit. Il était en proie à la vaine ambition, à la fièvre ardente de toutes les passions furieuses. J'étais malade, et je ne croyais pas l'être; mon mal était si grand que je ne le sentais pas. Je ressemblais à un homme qui a une fièvre chaude, et qui prend l'ardeur de la fièvre pour la force d'une pleine santé. O heureuse maladie, qui m'ouvre les yeux et qui change mon cœur!

III.

Il vous a été donné non-seulement de croire en lui, mais aussi de souffrir pour lui. *Philip.* I, 29.

O don précieux, qu'on ne connaît point! La douleur n'est pas moins précieuse que la foi répandue dans les âmes par le Saint-Esprit. Bienheureuse marque de miséricorde, quand Dieu nous fait souffrir! Mais sera-ce une souffrance forcée et pleine d'impatience? Non, les démons souffrent ainsi. Celui qui souffre sans vouloir souffrir ne trouve dans ses peines qu'un commencement des éternelles douleurs. Quiconque se soumet dans sa souffrance la change en un bien infini. Je veux donc, ô mon Dieu, souffrir en paix et avec amour. Ce n'est pas assez de croire vos saintes vérités, il faut les suivre : elles nous condamnent à la douleur, mais elles nous en découvrent le prix. O Seigneur! ranimez ma foi languissante. Qu'on voie reluire en moi la foi et la patience de vos saints! S'il m'échappe quelque impatience, du moins que je m'en humilie aussitôt, et que je la répare par ma douleur!

IV.

Seigneur, je souffre violence, repondez pour moi.
Cant. d'Ezech. Is. XXXVIII, 14.

Vous voyez les maux qui m'accablent. La nature se plaint; que lui répondrai-je? Le monde cherche à m'amuser et à me flatter : comment faut-il que je le repousse? Que dirai-je! Seigneur? Hélas! il ne me reste de force que pour souffrir et pour me taire. Répondez vous-même : par votre parole toute-puissante écartez le monde trompeur qui m'a déjà séduit une fois. Soutenez mon cœur, malgré les défaillances de la nature. Je souffre violence par les maux dont vous m'accablez, et par mes passions qui ne sont point encore éteintes. Je souffre; hâtez-vous de me secourir. Délivrez-moi du monde et de moi-même. Délivrez-moi de mes maux, par la patience à les souffrir.

V.

Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté.
Job, I, 12.

Voilà, Seigneur, ce que vous faisiez dire à votre serviteur Job dans l'excès de ses maux. Oh! que vous êtes bon de mettre encore ces paroles dans la bouche et dans le cœur d'un pécheur tel que moi! Vous m'aviez donné la santé, et je vous oubliais; vous me l'ôtez, je reviens à vous. Précieuse miséricorde, qui m'arrachez les dons de Dieu qui m'éloignaient de lui, pour me donner Dieu même! Seigneur, ôtez tout ce qui n'est point vous, pourvu que je vous aie. Tout est à vous; vous êtes le Seigneur; disposez de tout : biens, honneurs, santé, vie, arrachez tout ce qui me tiendrait lieu de vous.

VI.

Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai. *S. Matth.* XI, 28.

Douce parole de Jésus-Christ, qui prend sur lui tous les travaux, toutes les lassitudes et toutes les douleurs des hommes! O mon Sauveur, vous voulez donc porter tous mes maux! Vous m'incitez à m'en décharger sur vous. Tout ce que je souffre doit trouver en vous du soulagement. Je joins donc ma croix à la vôtre; portez-la pour moi. Je suis, comme vous étiez, tombant en défaillance, quand on fit porter votre croix par un autre. Je marche après vous, Seigneur, vers le Calvaire, pour y être crucifié. Je veux, quand vous le voudrez, mourir entre vos bras; mais la pesanteur de ma croix m'accable. Je manque de patience; soyez ma patience vous-même; je vous en conjure par votre promesse. Je viens à vous; je n'en puis plus; c'est assez pour mériter votre compassion et votre secours.

VII.

Parlez, Seigneur; votre serviteur vous écoute.
I. Rois, III, 10.

Je me tais, Seigneur, dans mon affliction; je me tais, mais je vous écoute avec le silence d'une âme contrite et humiliée, à qui il ne reste rien à dire dans sa douleur. Mon Dieu, vous voyez mes plaies; c'est vous qui les avez faites, c'est vous qui me frappez. Je me tais; je souffre, et j'adore en silence : mais vous entendez mes soupirs, et les gémissements de mon cœur ne vous sont point cachés. Je ne veux point m'écouter moi-même; je ne veux écouter que vous, et vous suivre.

VIII.

Mon père, délivrez-moi de cette heure. *S. Jean*, XII, 72.

Quoique vous me menaciez et me frappiez, ô mon Dieu! vous êtes mon père; vous le serez toujours. Délivrez-moi de cette heure terrible, de ce temps d'amertume et d'accablement. Laissez-moi respirer dans votre sein, et mourir entre vos bras. Délivrez-moi, ou par la diminution de mes maux, ou par l'accroissement de ma patience. Coupez jusqu'au vif, brûlez; mais faites miséricorde; ayez pitié de ma faiblesse. Si vous ne voulez pas me délivrer de ma douleur, délivrez-moi de moi-même, de ma faiblesse, de ma sensibilité et de mon impatience.

IX.

J'ai péché contre toute votre justice. *Dan.* IX, 15, 16.

J'ai péché contre toutes vos lois. L'orgueil, la mollesse, le scandale, n'ont rien laissé de saint dans la religion que je n'aie violé. J'ai même fait outrage à votre Saint-Esprit; j'ai foulé aux pieds le sang de l'alliance; j'ai rejeté les anciennes miséricordes qui avaient pénétré mon cœur. J'ai fait tous les maux, Seigneur; j'ai épuisé toutes les iniquités, mais je n'ai pas épuisé votre miséricorde. Au contraire, elle prend plaisir à surmonter ma misère; elle s'élève comme un torrent au-dessus d'une digue. Pour tant de maux vous me rendez tous les biens; vous vous donnez vous-même. O mon Dieu! un si grand pécheur, si comblé de grâces, refusera-t-il de porter sa croix avec votre Fils, qui est la justice et la sainteté même?

X.

Ma force m'a abandonné. *Ps.* XXXVIII, 11.

Ma force m'abandonne : je ne sens plus que faiblesse, qu'impatience, que désolation de la nature défaillante, que tentation de murmure et de désespoir. Qu'est donc devenu le courage dont je me piquais, et qui m'inspirait tant de confiance en moi-même? Hélas! outre mes maux, j'ai encore à supporter la honte de ma faiblesse et de mon impatience. Seigneur, vous attaquez mon orgueil de tous côtés; vous ne lui laissez aucune ressource. Trop heureux, pourvu que vous m'appreniez, par ces terribles leçons, que je ne suis rien, que je ne puis rien, et que vous seul êtes tout!

XI.

Quand on m'aura élevé de la terre, je tirerai tout à moi. *S. Jean*, XII, 32.

Vous promîtes, Seigneur, que quand vous seriez élevé sur la croix, vous attireriez tout à vous. Les nations sont venues adorer l'Homme de douleur; les Juifs mêmes en grand nombre ont reconnu le Sauveur qu'ils avaient crucifié. Voilà votre promesse accomplie aux yeux du monde entier. Mais c'est encore du haut de cette croix que votre vertu toute-puissante attire les âmes. O Dieu souffrant! vous m'enlevez au monde trompeur; vous m'arrachez à moi-même et à mes vains désirs, pour me faire souffrir avec vous sur la croix. C'est là qu'on vous appartient, qu'on vous connaît, qu'on vous aime, qu'on se nourrit de votre vérité. Tout le reste, sans croix, n'est qu'une piété en idée. Attachez-moi à vous, que je devienne un des membres de Jésus-Christ crucifié!

XII.

Malheur au monde, à cause des scandales! *S. Matth.* XVIII, 7.

Le monde dit : Malheur à ceux qui souffrent! mais la foi répond au fond de mon cœur : Malheur au monde qui ne souffre pas! Il sème la terre entière de piéges funestes pour perdre les âmes : la mienne y a été longtemps perdue. Hélas! mon Dieu, que vous êtes bon de me tenir, par l'infirmité, loin de ce monde corrompu! Fortifiez-moi par la douleur, pour achever de me déprendre de tout, avant que de m'exposer au scandale de vos ennemis. Que la maladie m'apprenne à connaître combien toutes les douceurs mondaines sont empoisonnées. On me trouve à plaindre dans mes langueurs. O aveugles amis! ne plaignez point celui que Dieu aime, et qu'il ne frappe que par amour! C'était, il y a six mois, qu'il était à plaindre, lorsqu'une mauvaise prospérité empoisonnait son cœur, et qu'il était si loin de Dieu.

XIII.

Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. *Rom.* XIV, 8.

O mon Dieu! que m'importe de vivre ou de mourir? La vie n'est rien : elle est même dangereuse dès qu'on l'aime. La mort ne détruit qu'un corps de boue; elle délivre l'âme de la contagion du corps et de son propre orgueil; des piéges du démon elle la fait passer à jamais dans le règne de la vérité. Je ne vous demande donc, ô mon Dieu! ni santé ni vie; je vous fais un sacrifice de mes jours. Vous les avez comptés; je ne demande aucun délai. Ce que je demande, c'est de mourir, plutôt que de vivre comme j'ai vécu; c'est de mourir dans la patience et dans l'amour, si vous voulez que je meure. O Dieu, qui tenez dans vos mains les clefs du tombeau pour l'ouvrir ou pour le fermer, ne me donnez point la vie, si je n'en dois être détaché! vivant ou mourant, je ne veux plus être qu'à vous.

EXHORTATIONS ET AVIS POUR L'ADMINISTRATION DES SACREMENTS.

ARTICLE PREMIER.

DU SACREMENT DE BAPTÊME.

I.

Explication des cérémonies du baptême en forme d'instruction.

La foi catholique nous enseigne, mes très-chers frères, que tous les enfants d'Adam naissent dans le péché de leur premier père; qu'ils sont enfants de colère, indignes de l'héritage céleste, et enveloppés dans la condamnation générale. C'est pour les retirer de cet état de perte et de mort que Jésus-Christ, sauveur de tous les hommes, a institué le sacrement de baptême. L'homme est régénéré dans cette fontaine de vie; non-seulement le péché originel y est pleinement effacé, et *il ne reste rien de* l'ancienne *condamnation*, comme dit l'Apôtre, dans ceux qui se dépouillent du vieil homme, pour

se revêtir du nouveau en Jésus-Christ, mais encore ils reçoivent une vraie régénération, ils renaissent par la vertu de la grâce; ils deviennent enfants adoptifs du Père, frères et cohéritiers du Fils, temples du Saint-Esprit. Comme enfants, ils sont héritiers du royaume éternel et de tous les biens promis. Dans ce sacrement, ils sont marqués d'un caractère spirituel et ineffaçable, qui les distingue comme un peuple bien-aimé, et teint du sang de l'Agneau. Par ce sacrement, ils sont rendus capables de recevoir tous les autres; car c'est le baptême qui est la porte du christianisme, et le fondement de tout l'édifice spirituel.

Nous usons, mes très-chers frères, dans l'administration de ce sacrement, de plusieurs cérémonies qui sont anciennes, touchantes et propres à nous rappeler un tendre souvenir des principaux mystères de la religion.

1° Nous exorcisons celui qui doit être baptisé, pour faire entendre que le péché originel le tient sous la puissance du démon qui règne dans le siècle corrompu, et pour délivrer la créature de Dieu de la tyrannie de l'esprit de mensonge.

2° Nous ajoutons aux exorcismes des soufflements, ou exsufflations, pour chasser cet esprit impur et ennemi du salut des hommes, par la vertu du Saint-Esprit, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ communiqua cet esprit aux apôtres en soufflant sur eux.

3° Nous imprimons le signe de la croix au front, à la poitrine et à la main droite de cette personne, pour exprimer que c'est en vertu de la mort douloureuse de Jésus-Christ sur la croix que nous sommes délivrés de l'esclavage du péché, et que nous entrons dans la liberté des enfants de Dieu. C'est par le baptême que nous sommes configurés à la mort du Sauveur, c'est-à-dire rendus conformes à Jésus crucifié, et attachés sur la croix avec lui. C'est cette croix qui doit être encore plus dans le fond de notre cœur que devant nos yeux. C'est elle que nous devons vouloir porter humblement et patiemment tous les jours de notre vie, pour l'amour de Dieu, à l'exemple de Jésus-Christ, et en pénitence de nos péchés. C'est cette croix dont nous devons être toujours armés pour le combat des tentations contre le monde, contre la chair et contre le démon.

4° Nous mettons du sel dans la bouche de cette personne, afin qu'elle conserve, par le sel de la sagesse évangélique, la pureté de la foi, et qu'elle soit préservée de la corruption des mœurs. Le sel de la véritable sagesse lui est donné pour goûter les choses d'en haut, pour se dégoûter de celles de la terre, et pour ne prononcer que des paroles assaisonnées de justice, de bienséance, de grâce et de vérité.

5° Nous mettons le doigt avec de la salive aux oreilles et aux narines de la personne, pour représenter l'action mystérieuse par laquelle nous voyons, dans l'Évangile, que Jésus-Christ donna l'ouïe et la parole à un homme sourd et muet. L'entendement de l'homme est ouvert par la grâce du baptême, pour pouvoir écouter les paroles de la foi, pour les croire de cœur, et pour les confesser de bouche.

6° Nous donnons à cette personne un parrain et une marraine, pour marquer une naissance nouvelle, où chacun doit avoir de nouveaux parents, selon l'esprit, qui aient soin d'instruire et de faire croître le nouveau-né en Jésus-Christ.

7° Le parrain et la marraine renoncent pour cette personne à Satan, à ses pompes et à toutes ses œuvres. Cette promesse doit être inviolablement accomplie, quoiqu'elle soit faite par autrui. C'est cette promesse qui nous attire le plus grand des biens. On ne promet pour nous que de renoncer à la vanité et au mensonge, pour nous acquérir un vrai droit au royaume promis. Heureux ceux qui renoncent à des biens si faux et si méprisables, pour posséder le bien éternel et infini! Quiconque est chrétien n'est plus libre d'aimer le monde, ni de chercher les pompes de Satan. On ne saurait être vraiment chrétien sans être humble, et par conséquent soumis à Dieu dans l'humiliation. Quiconque est encore rempli de l'ambition et de la vanité mondaine se rengage dans les liens de Satan, viole les promesses de son baptême, et en foule aux pieds la récompense.

8° La manière dont nous touchons cette personne montre que tout son corps malade a besoin du remède céleste. En effet, depuis le péché d'Adam, qui a passé en nous par sa contagion, la chair de l'homme est révoltée contre l'esprit; elle est sujette à des passions grossières et honteuses contre la raison; ce n'est plus qu'un *corps de mort*, parce que ce n'est plus qu'un *corps de péché;* on ne peut plus soumettre cette chair corrompue à l'esprit, qu'en soumettant l'esprit à Dieu par sa grâce : il faut tâcher de purifier le corps avec l'esprit.

9° On met un linge, ou vêtement blanc, sur la tête du nouveau baptisé, parce que les enfants ont été et sont encore d'ordinaire vêtus de blanc, et que les personnes même les plus âgées, qui reçoivent le baptême, deviennent alors des enfants nouveau-nés en Jésus-Christ. En quelque âge avancé qu'ils puissent recevoir le baptême, ils sont toujours enfants par cette naissance spirituelle : ils doivent être re-

vêtus de la robe blanche et sans tache de l'innocence, avec laquelle ils puissent se présenter au jour de leur mort devant Jésus-Christ.

10° On met dans la main de cette personne un cierge allumé, pour montrer qu'elle doit être une lampe ardente et lumineuse dans la maison de Dieu; que son cœur doit brûler du feu de l'amour que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre, et que l'exemple de ses vertus doit éclairer tous les fidèles.

11° Nous donnons un nouveau nom à cette personne, afin qu'on sache que c'est un homme nouveau, qui est plus attaché à Dieu qu'au monde entier, et à l'Église qu'à sa famille; qu'il est prêt à oublier son propre nom, sa patrie et tous ses parents, pour suivre Jésus-Christ jusqu'à la mort de la croix. C'est un nouveau nom qui lui est donné, parce que Dieu fait en lui toutes choses nouvelles. Ce nom est celui d'un saint, qui doit être le patron ou protecteur auprès de Dieu de celui qui le portera. Ce saint est principalement celui dont il doit imiter les vertus, afin que le nom qu'il en reçoit aujourd'hui soit écrit au livre de vie.

II.

Avis au parrain et à la marraine, après l'administration du sacrement de baptême.

Vous parrain, et vous marraine, vous venez de répondre à Dieu et à la sainte Église que vous prendrez soin de l'instruction de cet enfant, pour le remplir de toutes les vérités de la foi catholique, apostolique et romaine, pour le préparer au salut éternel. Il n'est nommé votre filleul qu'à cause qu'il devient votre fils spirituel en Jésus-Christ, en sorte que vous avez contracté, à la face des saints autels, l'obligation de lui tenir lieu de père et de mère pour la pureté des mœurs et de la foi. Il est vrai que le père et la mère qui ont mis cet enfant au monde ne sont pas déchargés du soin de son éducation chrétienne; mais vous y êtes obligés avec eux, et votre devoir est de suppléer à tout ce qui manquerait de leur part. Vous devez donc veiller sur l'enfant, pour vous assurer qu'il apprenne exactement toutes les vérités de la foi qui sont contenues dans les trois parties du catéchisme de ce diocèse, avec les commandements de Dieu et de l'Église, la vertu de chaque sacrement, et la manière de le recevoir, surtout la préparation nécessaire pour se bien examiner, pour bien confesser ses péchés avec toutes les circonstances nécessaires, pour en concevoir une véritable douleur, et pour éviter les occasions de rechute; comme aussi les dispositions d'humilité, de recueillement et d'amour avec lesquelles on doit communier pour le faire avec fruit. Vous devez aussi faire en sorte que l'enfant sache exactement par cœur l'oraison que Jésus-Christ a enseignée à ses apôtres, afin qu'elle soit à jamais dans la bouche et dans le cœur de tous les fidèles : Notre Père, etc.; la salutation de l'ange, Je vous salue, Marie, etc. pour obtenir la puissante intercession de la mère du Fils de Dieu, et pour se nourrir dans une pieuse confiance en cette mère de miséricorde; enfin le symbole des apôtres, Je crois en Dieu, etc. qui comprend en abrégé les vérités fondamentales du christianisme, et qui étant toujours appris par cœur, sans être écrit, servait autrefois comme de marque à laquelle les chrétiens se reconnaissaient les uns les autres au temps des persécutions.

Vous êtes avertis que vous avez contracté une parenté spirituelle avec cet enfant, avec son père et avec sa mère, en sorte que vous ne pouvez avoir en mariage aucun des trois, et qu'un mariage que vous contracteriez avec l'un d'entre eux serait nul. Mais cette parenté spirituelle n'est point entre vous parrain et marraine, ni entre la femme du parrain et le mari de la marraine.

ARTICLE II.

DU SACREMENT DE CONFIRMATION.

Avis d'un curé à ses paroissiens, pour la réception du sacrement de confirmation.

Je vous avertis, mes très-chers frères, que monseigneur l'archevêque doit arriver (*ou* est arrivé) ici, dans le dessein de confirmer tous ceux et celles qui n'ont point encore reçu le sacrement de confirmation.

1° Il ne le donnera aux enfants que quand ils auront atteint environ l'âge de sept ans, où ils commencent à avoir assez de connaissance pour se souvenir de l'avoir reçu, et pour ne s'exposer point à le recevoir dans la suite une seconde fois; car ce sacrement ne doit jamais être réitéré.

2° Quoique ce sacrement ne soit pas absolument nécessaire pour le salut, il est néanmoins d'une extrême importance que chacun ne manque pas de le recevoir. C'est le don du Saint-Esprit pour résister aux tentations continuelles de cette vie. Plus nous sommes faibles et attaqués, plus nous avons besoin de recourir à un si puissant secours. Le négliger, c'est se rendre indigne d'une grâce si précieuse, et mériter de tomber comme tombent les âmes téméraires qui ne se défient point d'elles-mêmes, et qui négligent les grâces offertes.

3° Ce sacrement a été institué pour augmenter et

affermir en nous la grâce du baptême, afin que nous n'ayons jamais de honte de confesser Jésus-Christ crucifié, que nous méprisions les railleries des libertins, et même, s'il le fallait, les persécutions des ennemis de notre salut, afin que nous soyons disposés à répandre notre sang dans le martyre pour chacune des vérités de la foi en particulier, et que nous ayons un courage humble, simple et modeste, contre toutes les tentations que nous n'aurons pu fuir.

4° Monseigneur ne donnera la confirmation qu'aux personnes exactement instruites de toutes les principales vérités du catéchisme. Il n'est point juste de donner un si grand sacrement aux personnes qui n'ont pas même voulu se donner la peine d'apprendre ce que c'est que ce sacrement, quel en est le fruit, et avec quelle disposition on doit le recevoir.

5° Les personnes d'un âge avancé qui n'ont point encore reçu ce sacrement, par leur négligence pour le demander, ou par leur paresse à s'instruire, doivent se reprocher devant Dieu de s'être privés pendant un si long temps de la grâce de la confirmation, et de s'être exposés par là à succomber dans toutes les tentations où ils ont péché.

6° Si les grandes personnes ont un peu plus de peine que les petits enfants à apprendre mot pour mot tout le catéchisme, d'un autre côté, ils ont une facilité incomparablement plus grande pour apprendre et pour retenir par jugement toutes ces vérités salutaires. Ils sont inexcusables, quand ils ont passé tant d'années en ce monde sans connaître celui qui les y a mis, et sans être instruits des mystères de la foi pour leur salut.

7° Non-seulement vous devez mener vous-même vos enfants, proches parents et amis, à l'église, pour les faire examiner, préparer, et présenter à la confirmation; mais encore vous devez prendre ce soin pour vos serviteurs et vos servantes; car vous répondrez d'eux à Dieu, si vous négligez de les faire instruire, et de les réduire à vivre avec règle. Celui qui n'a pas soin de son domestique, dit l'Apôtre, *a renié sa foi, et est pire qu'un infidèle.*

8° Aucun ne doit se présenter au sacrement de confirmation, sans avoir été confessé et absous de ses péchés; car ce grand sacrement demande qu'on soit en état de grâce pour le recevoir dignement.

ARTICLE III.

DU SACREMENT DE L'EUCHARISTIE.

Avis d'un curé à ses paroissiens, pour les disposer à la sainte communion.

Je me réjouis, mes très-chers frères, du bonheur que vous aurez de recevoir aujourd'hui le plus grand don que les hommes puissent recevoir ici-bas.

1° Quoique vos yeux n'aperçoivent dans l'eucharistie qu'une apparence de pain, la foi néanmoins y découvre, sous cette apparence, le vrai corps de Jésus-Christ, qui a été attaché sur la croix pour nous. Il y est avec son sang répandu pour notre salut, avec son âme, avec sa divinité. Il y est vivant, immortel, glorieux, tel qu'il est à la droite de son Père. Comme Moïse changea en Égypte l'eau en sang, et une baguette en un serpent; comme Jésus-Christ changea aux noces de Cana l'eau en vin; de même il change le pain et le vin en son corps et en son sang, dès que le prêtre prononce en son nom à la messe les paroles sacramentelles. C'est sa toute-puissance qui fait ce miracle, comme tant d'autres qui ne lui coûtent rien. Il faut sans raisonner croire tout ce qu'il dit. Les paroles des hommes sincères disent ce qui est; mais les paroles toutes-puissantes du Fils de Dieu font ce qu'elles disent.

2° L'eucharistie est le sacrement de l'amour. Combien Jésus-Christ nous a-t-il aimés, puisqu'il n'a pas dédaigné de se faire notre nourriture de chaque jour! Il veut être notre pain quotidien, en sorte qu'il soit l'aliment le plus familier de nos âmes, comme le pain grossier nourrit nos corps. Le pain des corps ne fait qu'en retarder la mort et la corruption : mais Jésus-Christ, pain de nos âmes, les fera vivre éternellement. C'est *le pain descendu du ciel pour donner la vie au monde.* C'est être ennemi de soi-même, c'est vouloir mourir, que de n'être pas affamé de ce pain. Le Sauveur est là qui vous attend avec ses mains pleines de grâces. C'est l'agneau égorgé pour les péchés du monde, qui veut être mangé dans ce festin céleste. Venez, enfants de Dieu, vous rassasier de cette chair divine, et vous désaltérer dans ce sang qui efface tous les péchés. Il ne cache les rayons de sa gloire que pour n'éblouir pas vos faibles yeux, et pour vous accoutumer à une plus grande familiarité. Croyez, espérez, aimez : portez le bien-aimé dans vos poitrines, et laissez-le régner à jamais au dedans de vous. Chacun des autres sacrements nous donne la grâce particulière qui est propre à son institution; mais celui-ci nous donne Jésus-Christ même, source de toutes les grâces, auteur et consommateur de notre foi.

3° Par ce sacrement, les hommes, s'ils sont bien disposés, sont incorporés à Jésus-Christ, pour ne faire plus qu'un seul tout avec lui. Cette nourriture, si elle est bien prise, fait que Jésus-Christ vit, parle, agit, souffre, et exerce en nous toutes les vertus. Elle nous fait croître chaque jour d'une vie toute divine, et cachée avec Jésus-Christ en Dieu. Elle hu-

milie notre esprit, elle mortifie notre chair, elle dompte nos passions brutales, elle nous fortifie contre les tentations, elle nous inspire le recueillement et la prière; elle nous tient unis à Dieu dans une vie tout intérieure; elle nous détache de cette vie, si fragile et si courte; elle nous enflamme du désir du règne de Dieu dans le ciel. Elle nous donne une horreur infinie du péché mortel, et une crainte filiale qui nous alarme à la vue des fautes même les plus vénielles; elle nous soutient au milieu des croix et des tentations, pour nous faire continuer notre pèlerinage jusqu'à la montagne de Dieu.

4° Mais avant que de manger ce pain des anges, il faut que l'homme s'éprouve, qu'il interroge et qu'il sonde son propre cœur, de peur de se rendre *coupable du corps et du sang* du Sauveur. Quiconque le recevrait dans une conscience impure, avec quelque péché mortel, au lieu de se plonger dans la fontaine d'eau vive, *boirait et mangerait son jugement* pour sa perte éternelle : il donnerait à Jésus-Christ le baiser traître de Judas; il foulerait aux pieds le sang de la victime, par laquelle seule il peut apaiser la colère de Dieu; il ne ferait qu'ajouter à tous ses autres péchés les sacriléges d'une confession sans pénitence et d'une communion indigne.

5° Il serait inutile de s'abstenir de la communion, de peur de communier indignement. En communiant indignement on change le pain de vie en poison, et on s'empoisonne soi-même; mais, en ne communiant pas, on se prive de la nourriture, et on se laisse mourir de défaillance dans cette privation. Il faut donc communier, et communier dignement : il faut tout sacrifier, pour se mettre en état de manger avec fruit ce pain quotidien; il faut renoncer non-seulement aux péchés mortels, aux vices grossiers et qui font horreur, mais encore aux occasions dangereuses d'y tomber. Il faut même renoncer à l'affection volontaire pour les péchés véniels, qui retranchent peu à peu les véritables aliments de l'amour de Dieu au fond du cœur. Comment peut-on nourrir en soi l'amour de Dieu au-dessus de tout, quand on veut demeurer attaché de propos délibéré aux choses qui lui déplaisent, qui contristent son Saint-Esprit, et qui nous mettent en tentation continuelle d'aimer ce que Dieu veut que nous n'aimions pas? Quand vous aurez fait ce sacrifice sincère à Dieu, vous mangerez en ange le pain des anges. Vous vivrez pour lui; vous aurez la consolation de le recevoir fréquemment. La véritable manière de communier est de le faire avec une telle pureté de cœur, qu'on puisse le faire tous les jours, selon l'usage des premiers chrétiens.

6° Après la communion, demeurez recueillis en vous-mêmes, et intimement unis à Jésus-Christ, que vous portez dans votre poitrine, comme dans un ciboire. Remerciez-le; écoutez-le; goûtez la joie de le posséder : admirez son amour; priez-le de ne vous quitter jamais.

II.

Bonheur de l'âme unie à Jésus-Christ dans la sainte communion [1].

Qu'on est riche, quand on porte son trésor au fond de son cœur, et qu'on n'en veut plus d'autre ! Qu'on est heureux dans les croix, lorsqu'on a toujours avec soi son consolateur! Qu'on est puissant et invincible, malgré ses sensibilités et ses faiblesses, lorsqu'on possède Jésus-Christ au dedans de soi! C'est vous, ô mon Dieu, ô mon amour! c'est vous que je reçois dans le sacrement; c'est vous qui nourrissez mon âme de votre chair qui donne la vie au monde, et de votre substance divine qui est l'éternelle vérité. C'est vous que je tiens, que je goûte, que je possède, que je garde reposant dans ma poitrine, comme votre disciple bien-aimé reposait sur la vôtre. Je vous ai; n'ai-je pas tout? Que me faut-il encore? que me peut-il manquer? O Dieu d'amour, vous rassasiez en moi tout désir! je suis plein, et mon cœur ne peut plus s'ouvrir à aucun autre bien, puisqu'il a le bien infini. Que craindrai-je avec celui qui m'aime, et qui peut tout? Que ne souffrirai-je point pour l'amour de celui qui, après avoir souffert la mort pour moi, vient encore souffrir dans mon cœur, et de si près, toutes mes misères? Hélas! qui me donnera une bouche pour louer, et un cœur pour sentir ses miséricordes? O sacrement, où l'amour se cache pour être cherché plus purement! ô secret merveilleux de l'amour de mon Dieu! mon cœur tombe en défaillance, en approchant de vous. Qu'ai-je fait pour vous mériter? Pain des anges, vous vous donnez aux plus grands pécheurs, et vous ne dédaignez point d'entrer dans les consciences les plus souillées. Que ferai-je pour me donner à vous? Tout me manque en moi-même pour reconnaître tant de grâces; mais faites tout. J'avoue mon impuissance et mon indignité; je manque même de sentiments pour un si aimable mystère. Mais, ô amour! vous vous plaisez à reluire dans notre boue; faites donc éclater vos merveilles dans ce cœur corrompu; aimez-vous vous-même en moi; plongez votre créature, pour la renouveler, dans les flammes du Saint-Esprit.

[1] Cette exhortation et la suivante, qui paraissent ici pour la première fois, ne sont pas tirées du *Rituel de Cambrai*. Nous publions la première d'après une copie authentique, jointe aux lettres de Fénelon à la comtesse de Grammont. L'autre est copiée du manuscrit original. (*Édit. de Vers.*)

III.

Exhortation adressée au duc de Bourgogne, au moment de sa première communion.

Le voilà enfin arrivé, monseigneur, ce jour que vous avez tant désiré et attendu, ce jour qui doit apparemment décider de tous les autres de votre vie jusqu'à celui de votre mort. *Ecce Salvator tuus venit, et merces ejus cum eo.* Il vient à vous sous les apparences de l'aliment le plus familier, afin de nourrir votre âme, comme le pain nourrit tous les jours votre corps. Il ne vous paraîtra qu'une parcelle d'un pain commun; mais la vertu de Dieu y sera cachée, et votre foi saura bien l'y trouver. Dites-lui comme Isaïe le disait : *Vere tu es Deus absconditus.* C'est un Dieu caché par amour; il nous voile sa gloire, de peur que nos yeux n'en soient éblouis, et afin que nous puissions en approcher plus familièrement. *Accedite ad eum*, dit un psaume, *et illuminamini, et facies vestræ non confundentur.* C'est là que vous trouverez la manne cachée, avec les divers goûts de toutes les vertus célestes. Vous mangerez le pain qui est au-dessus de toute substance. Il ne se changera pas en vous, homme vil et mortel; mais vous serez changé en lui pour être un membre vivant du Sauveur. Que la foi et l'amour vous fassent goûter le don de Dieu! *Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus.*

ARTICLE IV.

DU SACREMENT DE L'EXTRÊME-ONCTION.

Manière de suggérer aux malades les actes de foi, d'espérance et de charité, avant la réception de l'extrême-onction.

I.

1° Croyez-vous fermement tous les articles de foi, et tout ce que notre mère la sainte Église catholique, apostolique et romaine, croit et enseigne?

Dites, si vous le pouvez, le symbole des apôtres, qui est l'abrégé de notre foi, et la marque qui distinguait autrefois les chrétiens.

Êtes-vous prêt à mourir dans cette foi catholique, comme un véritable enfant de l'Église? ne voulez-vous pas rendre le dernier soupir dans son sein, et recevoir de sa main les sacrements que Jésus-Christ lui a confiés pour vous?

2° Toute votre confiance n'est-elle pas en Notre-Seigneur Jésus-Christ? N'espérez-vous pas le royaume du ciel, qu'il vous a acquis par son sang?

3° N'aimez-vous pas Dieu pour lui-même au-dessus de tout, et de tout votre cœur? ne désirez-vous pas de l'aimer encore plus parfaitement, et comme les saints l'aiment sans cesse dans le ciel?

Dites : O sagesse! je crois toutes les vérités que vous m'enseignez. O miséricorde! j'espère tous les biens que vous me promettez. O bonté! je vous aime, et je ne veux plus rien aimer que pour vous et de votre amour.

4° Dites en vous-même : O mon Dieu! comment ai-je pu vous oublier et vous offenser? O patience de mon Dieu! comment avez-vous pu souffrir et attendre si longtemps une créature si ingrate? J'ai horreur de mes péchés; je me jette entre les bras de votre infinie miséricorde : ayez pitié d'un cœur affligé de vous avoir été infidèle : lavez-moi dans le sang de votre Fils.

5° Ajoutez tout haut, si vous le pouvez : Je demande pardon à toutes les personnes présentes ou absentes vers lesquelles j'ai manqué, ou par hauteur ou par promptitude, ou par prévention mal fondée, ou par attachement à mon propre intérêt, ou par quelque autre mauvais motif. Je les conjure de tout oublier pour l'amour de celui qui nous a remis toutes nos offenses.

6° Êtes-vous bien résolu de faire un meilleur usage de la vie, si Dieu vous rend la santé, et de recevoir la mort comme une grâce qui finit le danger continuel de la vie, si Dieu vous appelle à lui?

7° N'offrez-vous pas à Dieu toutes les douleurs de corps et d'esprit que vous souffrez, pour obtenir la rémission de vos péchés? n'acceptez-vous pas cette maladie comme une pénitence? ne reconnaissez-vous pas que vous mériteriez une souffrance éternelle en la place d'un mal si léger?

II.

Exhortation au malade, après qu'il a reçu le sacrement de l'extrême-onction.

Après avoir reçu le sacrement qui donne la force d'en haut dans le dernier combat contre l'ennemi du salut, il ne vous reste plus qu'à vous dégager l'esprit de toutes les vaines pensées du monde trompeur. La vanité et le mensonge ne doivent plus distraire un chrétien qui se prépare à aller comparaître devant Jésus-Christ. Notre corps est une espèce de prison où notre âme est retenue, pour y souffrir, pour y être tentée, et pour mériter en résistant à la tentation. Ce monde plein de traverses est un lieu d'exil : le ciel est notre patrie; c'est la terre promise; c'est le port où nous jouirons du repos éternel après la tempête. Heureux ceux qui meurent au Seigneur! la mort n'est qu'un moment de peine qui est le passage au royaume de Dieu : Jésus-Christ

a voulu souffrir pour la vaincre, et la vaincre pour nous. Mourons avec lui, et la mort sera pour nous la véritable vie. Comme la vie est un danger continuel, la mort est une grâce qui assure l'effet de toutes les autres. Pourquoi craindre d'aller voir celui que nous aimons et qui nous aime? Pourquoi craindre l'avénement de son règne bienheureux en nous?

Anciennement on avait coutume d'oindre les corps de ceux qui devaient combattre dans les spectacles publics, afin que leurs membres fussent plus souples et plus agiles dans le combat. C'est ainsi que l'Église fait sur ses enfants les onctions mystérieuses du baptême, de la confirmation et de l'ordre, afin qu'ils combattent plus fortement dans les tentations de la vie. Mais voici l'extrême-onction, que vous venez de recevoir pour le dernier combat, qui vous prépare la couronne incapable de se flétrir.

Le principal effet de ce sacrement est de fortifier votre âme contre la tentation de langueur, de tristesse et de découragement, où l'infirmité du corps la pourrait jeter. Par la grâce de ce sacrement, l'esprit est soulagé, renouvelé, rendu victorieux de la douleur, pendant que le corps s'appesantit et tend à la corruption.

Le second effet est la rémission des péchés qui peuvent rester encore dans l'âme.

Enfin ce sacrement peut produire la santé du corps, ou son soulagement, si c'est un bien pour l'âme, et si les desseins de la Providence y conviennent.

Ranimez votre foi; nourrissez votre cœur de l'espérance; laissez-le enflammer de la charité. Demandez la grâce, sans laquelle on ne peut rien mériter, et souvenez-vous que Jésus-Christ a promis qu'il sera donné à quiconque demandera. Combien désire-t-il nous accorder sa grâce, puisqu'il nous presse de la lui demander, et qu'il nous prévient par elle, afin que nous la lui demandions? Comment ne nous donnerait-il pas ses secours, après s'être donné lui-même? *Il est riche* en miséricorde *sur tous ceux qui l'invoquent.* Attachez-vous donc à sa croix, pour recevoir avec son sang les grâces qui découlent de ses plaies sacrées. Regardez Jésus, votre Sauveur, qui, du haut de cette croix où son amour l'a attaché, vous tend les bras pour vous recevoir. Vous trouverez en lui une miséricorde encore plus grande que votre misère. Ne vous découragez donc point à la vue de vos péchés; aimez celui qui vous a aimé lors même que vous ne l'aimiez pas, et que vous l'offensiez; et il vous sera remis beaucoup de péchés. Fermez les yeux au monde entier, qui n'est plus rien pour vous; ne pensez plus qu'au Bien-Aimé qui vous recevra à jamais dans son sein. Tous les travaux sont passés; tous les gémissements sont finis; toutes les douleurs et toutes les misères d'ici-bas s'enfuiront loin de vous à jamais. Vous irez au royaume des vivants voir la face du Père céleste, et régner sur le même trône avec Jésus-Christ.

ARTICLE V.

DU SACREMENT DE MARIAGE.

Exhortation aux nouveaux mariés.

Le mariage, par lequel vous venez d'être unis ensemble, est une alliance toute divine : il nous représente l'union sacrée de Jésus-Christ avec l'Église son épouse.

Le mariage a été institué dès l'origine du genre humain, avant sa corruption, et dans la parfaite innocence du paradis terrestre. Jésus-Christ a voulu le sanctifier par sa présence aux noces de Cana, où il fit son premier miracle. Il a voulu répandre par ce sacrement une bénédiction abondante sur la source de notre naissance, afin que ceux qui s'unissent dans cet état ne songent qu'à avoir des enfants, et moins à en avoir qu'à en donner à Dieu qui ressemblent à leur Père céleste. Le lien du mariage rend les deux personnes inséparables, et la mort seule peut rompre ce lien. L'esprit de Dieu l'a réglé ainsi pour le bien des hommes, afin de réprimer l'inconstance et la confusion qui troubleraient l'ordre des familles, et la stabilité nécessaire pour l'éducation des enfants. Ce joug perpétuel est difficile à supporter pour la plupart des hommes légers, inquiets, et remplis de défauts. Chacune des deux personnes a ses imperfections; les naturels sont opposés; les humeurs sont souvent presque incompatibles; à la longue la complaisance s'use; on se lasse les uns les autres dans cette nécessité d'être presque toujours ensemble et d'agir en toutes choses de concert. Il faut une grande grâce et une grande fidélité à la grâce reçue, pour porter patiemment ce joug. Quiconque l'acceptera par l'espérance de s'y contenter grossièrement y sera bientôt mécompté; il sera malheureux, et rendra sa compagne malheureuse. C'est un état de tribulation et d'assujettissement très-pénible, auquel il faut se préparer en esprit de pénitence, quand on s'y croit appelé de Dieu. La grâce du sacrement adoucit ce joug, et donne la force de le porter sans impatience. C'est par cette grâce que les deux personnes se supportent et s'entr'aident avec amour.

Vous, époux, aimez votre épouse comme Jésus-Christ a aimé son Église, qu'il a lavée de son sang,

et qui est l'objet de ses complaisances. Chérissez votre épouse comme un autre vous-même, puisque par le mariage les deux personnes n'en font plus qu'une. Épargnez-la, ménagez-la, conduisez-la avec douceur et tendresse, par persuasion, vous souvenant de l'infirmité de son sexe, suivant l'instruction de l'Apôtre. Communiquez-lui vos affaires avec confiance, puisque les vôtres deviennent les siennes dans cette intime société. Accoutumez-la à l'application, au travail domestique, aux détails du ménage, afin qu'elle soit en état d'élever des enfants avec autorité et prudence, dans la crainte de Dieu.

Et vous, épouse, aimez et honorez votre époux comme l'Église aime et honore Jésus-Christ son époux. Regardez Jésus-Christ même en lui. Obéissez-lui selon Dieu comme à votre chef, comme à celui qui vous représente Dieu sur la terre. Tâchez de mériter sa confiance par votre douceur, par votre complaisance, par votre modestie, par votre soin pour le soulager. Soyez-vous inviolablement fidèles l'un à l'autre. Ne vous contentez pas de fuir avec horreur tout ce qui ressentirait l'infidélité, mais évitez avec précaution jusqu'aux plus légers ombrages qui pourraient altérer la confiance dans cette sainte union. Montrez-vous l'un à l'autre une simplicité et une modestie qui vous ôte réciproquement toute défiance. Que votre état vous force à tenir plus facilement la chair soumise à l'esprit, et non à lui permettre une dangereuse licence.

Puisque les enfants sont les fruits de la bénédiction du mariage, je prie Dieu qu'il vous en donne qui soient des saints, et qui servent un jour à vous consoler dans votre vieillesse.

INSTRUCTIONS ET AVIS
SUR
DIVERS POINTS DE LA MORALE,
ET DE LA PERFECTION CHRÉTIENNE.

I.

Avis à une personne du monde sur le bon emploi du temps, et sur la sanctification des actions ordinaires.

Je comprends que ce que vous désirez de moi n'est pas seulement d'établir de grands principes pour prouver la nécessité de bien employer le temps : il y a longtemps que la grâce vous en a persuadée. On est heureux quand on trouve des âmes avec qui il y a, pour ainsi dire, plus de la moitié du chemin de fait. Mais que cette parole ne paraisse pas vous flatter ; il en reste encore beaucoup à faire, et il y a bien loin depuis la persuasion de l'esprit, et même la bonne disposition du cœur, jusqu'à une pratique exacte et fidèle.

Rien n'a été plus ordinaire dans tous les temps, et rien ne l'est plus encore aujourd'hui, que de rencontrer des âmes parfaites et saintes en spéculation. *Vous les connaîtrez par leurs œuvres et par leur conduite*, dit le Sauveur du monde [1]. Et c'est la seule règle qui ne trompe point, pourvu qu'elle soit bien développée : c'est par là que nous devons juger de nous-mêmes.

Il y a plusieurs temps à distinguer dans votre vie ; mais la maxime qui doit se répandre universellement sur tous les temps, c'est qu'il ne doit point y en avoir d'inutiles ; qu'ils entrent tous dans l'ordre et dans l'enchaînement de notre salut ; qu'ils sont tous chargés de plusieurs devoirs que Dieu y a attachés de sa propre main, et dont il doit nous demander compte : car, depuis les premiers instants de notre être jusqu'au dernier moment de notre vie, Dieu n'a point prétendu nous laisser de temps vide, et qu'on puisse dire qu'il ait abandonné à notre discrétion, ni pour le perdre. L'importance est de connaître ce qu'il désire que nous en fassions. On y parvient, non par une ardeur empressée et inquiète, qui serait plutôt capable de tout brouiller que de nous éclairer sur nos devoirs, mais par une soumission sincère à ceux qui nous tiennent la place de Dieu ; en second lieu, par un cœur pur et droit qui cherche Dieu dans la simplicité, et qui combat sincèrement toutes les duplicités et les fausses adresses de l'amour-propre à mesure qu'il les découvre : car on ne perd pas seulement le temps en ne faisant rien ou en faisant le mal, mais on le perd aussi en faisant autre chose que ce que l'on devrait, quoique ce que l'on fait soit bon. Nous sommes étrangement ingénieux à nous chercher nous-mêmes perpétuellement ; et ce que les âmes mondaines font grossièrement et sans se cacher, les personnes qui ont le désir d'être à Dieu le font souvent plus finement, à la faveur de quelque prétexte qui, leur servant de voile, les empêche de voir la difformité de leur conduite.

Un moyen général pour bien employer le temps, c'est de s'accoutumer à vivre dans une dépendance continuelle de l'Esprit de Dieu, recevant de moment en moment ce qu'il lui plaît de nous donner ; le consultant dans les doutes où il faut prendre notre parti sur-le-champ ; recourant à lui dans les affaiblisse-

[1] *Matth.* VII, 16.

ments où la vertu tombe comme en défaillance; l'invoquant et s'élevant vers lui, lorsque le cœur, entraîné par les objets sensibles, se voit conduit imperceptiblement hors de sa route, se surprend dans l'oubli et dans l'éloignement de Dieu.

Heureuse l'âme, qui, par un renoncement sincère à elle-même, se tient sans cesse entre les mains de son créateur, prête à faire tout ce qu'il voudra, et qui ne se lasse point de lui dire cent fois le jour : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse*[1]? *Enseignez-moi à faire votre sainte volonté, parce que vous êtes mon Dieu*[2]. Vous montrerez que vous êtes mon Dieu en me l'enseignant, et moi que je suis votre créature en vous obéissant. En quelles mains, grand Dieu, serais-je mieux que dans les vôtres? Hors de là mon âme est toujours exposée aux attaques de ses ennemis, et mon salut toujours en danger. Je ne suis qu'ignorance et que faiblesse; et je tiendrais ma perte assurée si vous me laissiez à ma propre conduite, disposant à mon gré du temps précieux que vous me donnez pour me sanctifier, et marchant aveuglément dans les voies de mon propre cœur. En cet état, que pourrais-je faire à toute heure, qu'un mauvais choix? et que serais-je capable d'opérer en moi, qu'un ouvrage d'amour-propre, de péché et de damnation? Envoyez donc, Seigneur, votre lumière pour guider mes pas : distribuez-moi vos grâces en toutes occasions selon mes besoins, comme on distribue la nourriture aux enfants selon leur âge et selon leur faiblesse. Apprenez-moi, par un saint usage du temps présent que vous me donnez, à réparer le passé, et à ne jamais compter follement sur l'avenir.

Le temps des affaires et des occupations extérieures n'a besoin, pour être bien employé, que d'une simple attention aux ordres de la divine Providence. Comme c'est elle qui nous les prépare et qui nous les présente, nous n'avons qu'à la suivre avec docilité, et soumettre entièrement à Dieu notre volonté propre, notre délicatesse, notre inquiétude, les retours sur nous-mêmes, ou bien l'épanchement, la précipitation, la vaine joie et les autres passions qui viennent à la traverse, selon que les choses que nous avons à traiter nous sont agréables ou incommodes. Il faut bien prendre garde à ne se pas noyer dans la multitude des occupations extérieures, quelles qu'elles puissent être.

Nous devons tâcher de commencer toutes nos entreprises dans la vue de la pure gloire de Dieu, les continuer sans dissipation, et les finir sans empressement et sans impatience.

[1] *Act.* IX, 6.
[2] *Ps.* CXLII, 10.

Le temps des entretiens et des divertissements est le plus dangereux pour nous, et peut-être le plus utile pour les autres : on y doit être sur ses gardes, c'est-à-dire plus fidèle en la présence de Dieu. La pratique de la vigilance chrétienne tant recommandée par Notre-Seigneur, les aspirations et les élévations d'esprit et de cœur vers Dieu, non-seulement habituelles, mais actuelles, autant qu'il est possible, par les vues simples que la foi donne; la dépendance douce et paisible que l'âme garde envers la grâce, qu'elle reconnaît pour le seul principe de sa sûreté et de sa force; tout cela doit être mis alors en usage pour se préserver du poison subtil qui est souvent caché sous les entretiens et les plaisirs, et pour savoir placer avec sagesse ce qui peut instruire et édifier les autres. Cela est nécessaire surtout pour ceux qui ont entre les mains un grand pouvoir, et dont les paroles peuvent faire ou tant de bien ou tant de mal.

Les temps libres sont ordinairement les plus doux et les plus utiles pour nous-mêmes. Nous ne pouvons guère en faire un meilleur emploi que de les consacrer à réparer nos forces (je dis même nos forces corporelles) dans un commerce plus secret et plus intime avec Dieu. La prière est si nécessaire, et est la source de tant de biens, que l'âme qui a trouvé ce trésor ne peut s'empêcher d'y revenir dès qu'elle est laissée à elle-même.

Il y aurait d'autres choses à vous dire sur ces trois sortes de temps; peut-être pourrai-je en dire quelque chose, si les vues qui me frappent présentement ne se perdent pas; en tout cas, c'est une fort petite perte. Dieu donne d'autres vues quand il lui plaît : s'il n'en donne pas, c'est une marque qu'elles ne sont pas nécessaires; et, dès qu'elles ne sont pas nécessaires pour notre bien, nous devons être bien aises qu'elles soient perdues.

II.

Avis à une personne de la cour. Se permettre sans scrupule les divertissements attachés à son état; les sanctifier par une intention pure.

Vous ne devez point, ce me semble, vous embarrasser sur les divertissements où vous ne pouvez éviter de prendre part. Il y a bien des gens qui veulent qu'on gémisse de tout, et qu'on se gêne continuellement en excitant en soi le dégoût des amusements auxquels on est assujetti. Pour moi, j'avoue que je ne saurais m'accommoder de cette rigidité. J'aime mieux quelque chose de plus simple, et je crois que Dieu même l'aime beaucoup mieux. Quand les divertissements sont innocents en eux-mêmes, et qu'on y entre par les règles de l'état où la Providence nous met, alors je crois qu'il suffit d'y prendre part avec

modération, et dans la vue de Dieu. Des manières plus sèches, plus réservées, moins complaisantes et moins ouvertes, ne serviraient qu'à donner une fausse idée de la piété aux gens du monde, qui ne sont déjà que trop préoccupés contre elle, et qui croiraient qu'on ne peut servir Dieu que par une vie sombre et chagrine.

Je conclus donc que quand Dieu met dans certaines places qui engagent à être de tout, au lieu où vous êtes, il n'y a qu'à y demeurer en paix sans se chicaner continuellement soi-même sur les motifs secrets qui peuvent insensiblement se glisser dans le cœur. On ne finirait jamais si on voulait continuellement sonder le fond de son cœur; et en voulant sortir de soi pour chercher Dieu, on s'occuperait trop de soi dans ces examens si fréquents. Marchons dans la simplicité du cœur avec la paix et la joie, qui sont les fruits du Saint-Esprit. Qui marche en la présence de Dieu dans les choses les plus indifférentes ne cesse point de faire l'œuvre de Dieu, quoiqu'il ne paraisse rien faire de solide et de sérieux. Je suppose toujours qu'on est dans l'ordre de Dieu, et qu'on se conforme aux règles de la Providence dans sa condition, en faisant ces choses indifférentes.

La plupart des gens, quand ils veulent se convertir ou se réformer, songent bien plus à remplir leur vie de certaines actions difficiles et extraordinaires, qu'à purifier leurs intentions, et à mourir à leurs inclinations naturelles dans les actions les plus communes de leur état : en quoi ils se trompent fort souvent. Il vaudrait beaucoup mieux changer moins les actions, et changer davantage la disposition du cœur qui les fait faire. Quand on est déjà dans une vie honnête et réglée, il est bien plus pressé, pour devenir véritablement chrétien, de changer le dedans que le dehors. Dieu ne se paye ni du bruit des lèvres, ni de la posture du corps, ni des cérémonies extérieures : ce qu'il demande, c'est une volonté qui ne soit plus partagée entre lui et aucune créature; c'est une volonté souple dans ses mains, qui ne désire et ne rejette rien, qui veuille sans réserve tout ce qu'il veut, et qui ne veuille jamais, sous aucun prétexte, rien de tout ce qu'il ne veut pas.

Portez cette volonté toute simple, cette volonté toute pleine de celle de Dieu, partout où sa providence vous conduit. Cherchez Dieu dans ces heures qui paraissent si vides; et elles seront pleines pour vous, puisque Dieu vous y soutiendra. Les amusements même les plus inutiles se tourneront en bonnes œuvres, si vous n'y entrez que selon la vraie bienséance, et pour vous y conformer à l'ordre de Dieu. Que le cœur est au large quand Dieu ouvre cette voie de simplicité! On marche comme de petits enfants que la mère mène par la main, et qui se laissent mener sans se mettre en peine du lieu où ils vont. On est content d'être libre, on est prêt à parler, on est prêt à se taire. Quand on ne peut dire des choses édifiantes, on dit des riens d'aussi bon cœur; on s'amuse à ce que saint François de Sales appelle des *joyeusetés* : par là on se délasse en délassant les autres.

Vous me direz peut-être que vous aimeriez mieux être occupé de quelque chose de plus sérieux et de plus solide. Mais Dieu ne l'aime pas mieux pour vous, puisqu'il choisit ce que vous ne choisiriez pas. Vous savez que son goût est meilleur que le vôtre. Vous trouveriez plus de consolation dans les choses solides dont il vous a donné le goût; et c'est cette consolation qu'il veut vous ôter; c'est ce goût qu'il veut mortifier en vous, quoiqu'il soit bon et salutaire. Les vertus mêmes ont besoin d'être purifiées, dans leur exercice, par les contre-temps que la Providence leur fait souffrir pour les mieux détacher de toute volonté propre. Oh! que la piété, quand elle est prise par le principe fondamental de la volonté de Dieu, sans consulter le goût, ni le tempérament, ni les saillies d'un zèle excessif, est simple, douce, aimable, discrète et sûre dans toutes ses démarches! On vit à peu près comme les autres gens, sans affectation, sans apparence d'austérité, d'une manière sociable et aisée, mais avec une sujétion perpétuelle à tous ses devoirs, mais avec un renoncement sans relâche à tout ce qui n'entre point d'un moment à l'autre dans l'ordre de Dieu sur nous, enfin avec une vue pure de Dieu, à qui on sacrifie tous les mouvements irréguliers de la nature. Voilà l'adoration en esprit et en vérité que Jésus-Christ et son Père cherchent. Tout le reste n'est qu'une religion en cérémonie, et plutôt l'ombre que la vérité du christianisme.

Vous me demanderez sans doute par quels moyens on peut parvenir à se conserver dans cette pureté d'intention, dans une vie si commune, et qui paraît si amusée. On a bien de la peine, direz-vous, à défendre son cœur contre le torrent des passions et des mauvais exemples du monde, lorsqu'on est à toute heure en garde contre soi-même : comment pourra-t-on donc espérer de se soutenir, si l'on s'expose avec tant de facilité aux divertissements qui empoisonnent, ou qui du moins dissipent avec tant de dangers une âme chrétienne?

J'avoue le danger, et je le crois encore plus grand qu'on ne saurait le dire. Je conviens de la nécessité de se précautionner contre tant de piéges; et voici à quoi je voudrais réduire ces précautions.

Premièrement, je crois que vous devez poser pour fondement de tout, la lecture et la prière. Je ne parle point ici d'une lecture de curiosité pour vous rendre savant sur les questions de religion; rien n'est plus vain, plus indécent, plus dangereux. Je ne voudrais que des lectures simples, éloignées des moindres subtilités, bornées aux choses d'une pratique sensible, et qui soient toutes tournées à nourrir le cœur. Évitez tout ce qui excite l'esprit, et qui fait perdre cette heureuse simplicité qui rend l'âme docile et soumise à tout ce que l'Église enseigne. Quand vous ferez vos lectures, non pour savoir davantage, mais pour apprendre mieux à vous défier de vous-même, elles se tourneront toutes à profit. Ajoutez à la lecture la prière, où vous méditerez en profond silence quelque grande vérité de la religion. Vous pouvez le faire en vous attachant à quelque action ou à quelque parole de Jésus-Christ. Après avoir été convaincu de la vérité que vous voudrez considérer, faites-en l'application sérieuse et précise pour la correction de vos défauts en détail; formez vos résolutions devant Dieu, et demandez-lui qu'il vous anime pour vous faire accomplir ce qu'il vous donne le courage de lui promettre. Quand vous apercevrez que votre esprit s'égarera pendant cet exercice, ramenez-le doucement, sans vous inquiéter et sans vous décourager jamais de l'importunité de ces distractions qui sont opiniâtres. Tandis qu'elles seront involontaires, elles ne pourront vous nuire; au contraire, elles vous serviront plus qu'une prière accompagnée d'une consolation et d'une ferveur toute sensible; car elles vous humilieront, vous mortifieront, et vous accoutumeront à chercher Dieu purement pour lui-même, sans mélange d'aucun plaisir. Pourvu que vous soyez fidèle à vous dérober des temps réglés, soir et matin, pour pratiquer ces choses, vous verrez qu'elles vous serviront de contre-poison contre les dangers qui vous environnent. Je dis le soir et le matin, parce qu'il faut renouveler de temps en temps la nourriture de l'âme aussi bien que celle du corps, pour empêcher qu'elle ne tombe en défaillance en s'épuisant dans le commerce des créatures. Mais il faut être ferme contre soi et contre les autres pour réserver toujours ce temps. Il ne faut jamais se laisser entraîner aux occupations extérieures, quelque bonnes qu'elles soient, jusqu'à perdre le temps de se nourrir.

La seconde précaution que je crois nécessaire est de prendre, suivant qu'on est libre et qu'on sent son besoin, certains jours pour se retirer entièrement et pour se recueillir. C'est là qu'on guérit secrètement aux pieds de Jésus-Christ toutes les plaies de son cœur, et qu'on efface toutes les impressions malignes du monde. Cela sert même à la santé, car, pourvu qu'on sache user simplement de ces courtes retraites, elles ne reposent pas moins le corps que l'esprit.

Troisièmement, je suppose que vous vous bornez aux divertissements convenables à la profession de piété que vous faites, et au bon exemple que le monde même attend de vous, car le monde, tout monde qu'il est, veut que ceux qui le méprisent ne se démentent en rien dans le mépris qu'ils ont pour lui, et il ne peut s'empêcher d'estimer ceux par qui il se voit méprisé de bonne foi. Vous comprenez bien que les vrais chrétiens doivent se réjouir de ce que le monde est un censeur si rigoureux; car ils doivent se réjouir d'être par là dans une nécessité plus pressante de ne rien faire qui ne soit édifiant.

Enfin, je crois que vous ne devez entrer dans les divertissements de la cour, que par complaisance, et qu'autant qu'on le désire. Ainsi, toutes les fois que vous n'êtes ni appelée ni désirée, il ne faut jamais paraître, ni chercher à vous attirer indirectement une invitation. Par là vous donnerez à vos affaires domestiques et aux exercices de piété tout ce que vous serez libre de leur donner. Le public, ou du moins les gens raisonnables et sans fiel contre la vertu, seront édifiés, et de vous voir si discrète pour tendre à la retraite, quand vous êtes libre, et sociable pour entrer avec condescendance dans les divertissements permis, quand vous y serez appelée.

Je suis persuadé qu'en vous attachant à ces règles, qui sont simples, vous attirerez sur vous une abondante bénédiction. Dieu, qui vous mènera comme par la main dans ces divertissements, vous y soutiendra. Il s'y fera sentir à vous. La joie de sa présence vous sera plus douce que tous les plaisirs qui vous seront offerts. Vous y serez modérée, discrète et recueillie sans contrainte, sans affectation, sans sécheresse incommode aux autres. Vous serez, suivant la parole de saint Paul, au milieu de ces choses comme n'y étant pas; et y montrant néanmoins une humeur gaie, complaisante, vous serez toute à tous.

Si vous apercevez que l'ennui vous abat, ou que la joie vous évapore, vous reviendrez doucement et sans vous troubler, dans le sein du Père céleste qui vous tend sans cesse les bras. Vous attendrez de lui la joie et la liberté d'esprit dans la tristesse, la modération et le recueillement dans la joie, et vous verrez qu'il ne vous laissera manquer de rien. Un regard de confiance, un simple retour de votre cœur sur lui vous renouvellera; et, quoique vous sentiez souvent votre âme engourdie et découragée,

dans chaque moment où Dieu vous appliquera à faire quelque chose, il vous donnera la facilité et le courage selon votre besoin. Voilà le pain quotidien que nous demandons à toute heure, et qui ne nous manquera jamais; car notre Père, bien loin de nous adandonner, ne cherche qu'à trouver nos cœurs ouverts pour y verser des torrents de grâce.

III.

Avis à une personne de la cour. Accepter en esprit de résignation les assujettissements de son état.

Les chaînes d'or ne sont pas moins chaînes que les chaînes de fer : on est exposé à l'envie, et l'on est digne de compassion. Votre captivité n'est en rien préférable à celle d'une personne qu'on tiendrait injustement en prison. L'unique chose qui doit vous donner une solide consolation, c'est que Dieu vous ôte votre liberté, et c'est cette consolation-là même qui soutiendrait dans la prison la personne innocente dont je viens de parler. Ainsi vous n'avez rien au-dessus d'elle qu'un fantôme de gloire, qui, ne vous donnant aucun avantage effectif, vous met en danger d'être éblouie et trompée.

Mais cette consolation de vous trouver, par un ordre de la Providence, dans la situation où vous êtes, est une consolation inépuisable. Avec elle rien ne peut jamais vous manquer : par elle les chaînes de fer se changent, je ne dis pas en chaînes d'or, car nous avons vu combien les chaînes d'or sont méprisables, mais en bonheur et en liberté. A quoi nous sert cette liberté naturelle dont nous sommes jaloux ? A suivre nos inclinations mal réglées, même dans les choses innocentes; à flatter notre orgueil, qui s'enivre d'indépendance; à faire notre propre volonté, ce qui est le plus mauvais usage que nous puissions faire de nous-mêmes.

Heureux donc ceux que Dieu arrache à leur propre volonté pour les attacher à la sienne! Autant que ceux qui s'enchaînent eux-mêmes par leurs passions sont misérables, autant ceux que Dieu prend plaisir à enchaîner de ses propres mains sont-ils libres et heureux. Dans cette captivité apparente, ils ne font plus ce qu'ils voudraient : tant mieux; ils font, depuis le matin jusqu'au soir, contre leur goût, ce que Dieu veut qu'ils fassent; il les tient comme pieds et mains liés dans les liens de sa volonté; il ne les laisse jamais un seul moment à eux-mêmes: il est jaloux de ce *moi* tyrannique qui veut tout pour lui-même; il mène sans relâche de sujétion en sujétion, d'importunité en importunité, et vous fait accomplir ses plus grands desseins par des états d'ennuis, de conversations puériles et d'inutilité dont on est honteux. Il presse l'âme fidèle, et ne la laisse plus respirer : à peine un importun s'en va, que Dieu en envoie un autre pour avancer son œuvre. On voudrait être libre pour penser à Dieu; mais on s'unit bien mieux à lui en sa volonté crucifiante, qu'en se consolant par des pensées douces et affectueuses de ses bontés. On voudrait être à soi pour être plus à Dieu; on ne songe point que rien n'est moins propre pour être à Dieu que de vouloir encore être à soi. Ce *moi* du vieil homme, dans lequel on veut rentrer pour s'unir à Dieu, est mille fois plus loin de lui que la bagatelle la plus ridicule; car il y a dans ce *moi* un venin subtil qui n'est point dans les amusements de l'enfance.

Il est vrai que l'on doit profiter de tous les moments qui sont libres pour se dégager; il faut même, par préférence à tout le reste, se réserver des heures pour se délasser l'esprit et le corps dans un état de recueillement; mais pour le reste de la journée, que le torrent emporte malgré nous, il faut se laisser entraîner sans aucun regret. Vous trouverez Dieu dans cet entraînement; vous l'y trouverez d'une manière d'autant plus pure, que vous n'aurez pas choisi cette manière de le chercher.

La peine que l'on souffre dans cet état de sujétion est une lassitude de la nature qui voudrait se consoler, et non un attrait de l'esprit de Dieu. On croit regretter Dieu, et c'est soi-même qu'on regrette, car ce que l'on trouve de plus pénible dans cet état gênant et agité, c'est qu'on ne peut jamais être libre avec soi-même; c'est le goût du *moi* qui nous reste, et qui demanderait un état plus calme pour jouir à notre mode de notre esprit, de nos sentiments et de toutes nos bonnes qualités, dans la société de certaines personnes délicates qui seraient propres à nous faire sentir tout ce que le *moi* a de flatteur; ou bien on voudrait jouir en silence de Dieu et des douceurs de la piété, au lieu que Dieu veut jouir de nous, et nous rompre pour nous accommoder à toutes ses volontés.

Il mène les autres par l'amertume des privations; pour vous, il vous conduit par l'accablement de la jouissance des vaines prospérités : il rend votre état dur et pénible, à force d'y mettre ce que les aveugles croient qui fait la parfaite douceur de la vie. Ainsi il fait deux choses salutaires en vous : il vous instruit par expérience, et vous fait mourir par les choses qui entretiennent la vie corrompue et maligne du reste des hommes. Vous êtes comme ce roi qui ne pouvait rien toucher qui ne se convertît en or sous sa main; tant de richesses le rendaient malheureux : pour vous, vous serez heureuse en laissant faire Dieu, et en ne voulant le trouver que dans les choses où il veut être pour vous.

En pensant à la misère de votre faveur, à la servitude où vous gémissez, les paroles de Jésus-Christ à saint Pierre me sont revenues dans l'esprit : *Autrefois tu marchais comme tu voulais ; mais quand tu seras dans un âge plus avancé, un autre plus fort que toi te guidera, et te mènera où tu ne voudras pas aller*[1]. Laissez-vous aller et mener, n'hésitez point dans la voie; vous irez, comme saint Pierre, où la nature jalouse de sa vie et de sa liberté ne veut point aller : vous irez au pur amour, au parfait renoncement, à la mort totale de votre propre volonté en accomplissant celle de Dieu, qui vous mène selon son bon plaisir.

Il ne faut pas attendre la liberté et la retraite pour se détacher de tout, et pour vaincre le vieil homme : la vue d'une situation libre n'est qu'une belle idée; peut-être n'y parviendrons-nous jamais. Il faut se tenir prêt à mourir dans la servitude de notre état. Si la Providence prévient nos projets de retraite, nous ne sommes point à nous; et Dieu ne nous demandera que ce qui dépend de nous. Les Israélites dans Babylone soupiraient après Jérusalem; mais combien y en eut-il qui ne revirent jamais Jérusalem, et qui finirent leur vie à Babylone! Quelle illusion, s'ils eussent toujours différé, jusqu'à ce temps de leur retour dans leur patrie, à servir fidèlement le vrai Dieu, et à se perfectionner! Peut-être serons-nous comme ces Israélites.

IV.

Avis à une personne de la cour. Des croix attachées à un état de grandeur et de prospérité.

Dieu est ingénieux à nous faire des croix. Il en fait de fer et de plomb, qui sont accablantes par elles-mêmes; il en sait faire de paille, qui semblent ne peser rien, et qui ne sont pas moins difficiles à porter; il en fait d'or et de pierreries, qui éblouissent les spectateurs, qui excitent l'envie du public, mais qui ne crucifient pas moins que les croix les plus méprisées. Il en fait de toutes les choses qu'on aime le plus, et les tourne en amertume. La faveur attire la gêne et l'importunité; elle donne ce qu'on ne voudrait point; elle ôte ce qu'on voudrait.

Un pauvre qui manque de pain a une croix de plomb dans son extrême pauvreté. Dieu sait assaisonner les plus grandes prospérités de misères semblables. On est, dans cette prospérité, affamé de liberté et de consolation, comme ce pauvre l'est de pain : du moins il peut, dans son malheur, heurter à toutes les portes et exciter la compassion de tous les passants : mais les gens en faveur sont des pauvres honteux; ils n'osent faire pitié, ni chercher quelque soulagement. Il plaît souvent à Dieu de joindre l'infirmité corporelle à cette servitude de l'esprit dans l'état de grandeur. Rien n'est plus utile que ces deux croix jointes ensemble; elles crucifient l'homme depuis la tête jusqu'aux pieds : on sent son impuissance, et l'inutilité de tout ce qu'on possède. Le monde ne voit point votre croix, car il ne regarde qu'un peu d'assujettissement adouci par l'autorité, et qu'une légère indisposition qu'il peut soupçonner de délicatesse; en même temps vous ne voyez dans votre état que l'amertume, la sécheresse, l'ennui, la captivité, le découragement, la douleur, l'impatience. Tout ce qui éblouit de loin les spectateurs disparaît aux yeux de la personne qui possède, et Dieu la crucifie réellement pendant que tout le monde envie son bonheur.

Ainsi la Providence sait nous mettre à toutes sortes d'épreuves dans tous les états. Il ne nous faut point déchoir de cette grandeur, et sans des chutes et des calamités on peut avaler le calice d'amertume; on l'avale jusqu'à la lie la plus amère dans les coupes d'or qui sont servies à la table des rois. Dieu prend plaisir à confondre ainsi la puissance humaine, qui n'est qu'une impuissance déguisée. Heureux qui voit ces choses par les yeux illuminés du cœur, dont parle saint Paul[1]! La faveur, vous le voyez et vous le sentez ne donne aucune véritable consolation; elle ne peut rien contre les maux ordinaires de la nature; elle en ajoute beaucoup de nouveaux, et de très-cuisants à ceux de la nature même, déjà assez misérable. Les importunités de la faveur sont plus douloureuses qu'un rhumatisme ou qu'une migraine : mais la religion met à profit toutes les charges de la grandeur; elle ne la prend que comme un esclavage, et c'est dans l'amour de cet esclavage qu'elle trouve une liberté d'autant plus véritable qu'elle est plus inconnue aux hommes.

Il ne faut trouver dans la prospérité rien de bon que ce que le monde n'y peut connaître, je veux dire la croix. L'état de faveur n'épargne aucune des peines de la nature : elle en ajoute de grandes, et elle fait encore qu'on ne peut prendre les soulagements qu'on prendrait si on était dans la disgrâce. Au moins dans une disgrâce, pendant la maladie, on verrait qui on voudrait, on n'entendrait aucun bruit : mais dans la haute faveur il faut que la croix soit complète; il faut vivre pour autrui quand on aurait besoin d'être tout à soi; il faut n'avoir aucun besoin, ne rien sentir, ne rien vouloir, n'être incommodé de rien, et être

[1] *Joan.* XXI, 18.

[1] *Ephes.* I, 18

poussé à bout par les rigueurs d'une trop bonne fortune. C'est que Dieu veut rendre ridicule et affreux ce que le monde admire le plus. C'est qu'il traite sans pitié ceux qu'il élève sans mesure, pour les faire servir d'exemple. C'est qu'il veut rendre la croix complète, en la plaçant dans la plus éclatante faveur, pour déshonorer la faveur mondaine. Encore une fois, heureux sont ceux qui dans cet état considèrent la main de Dieu qui les crucifie par miséricorde! Qu'il est beau de faire son purgatoire dans le lieu où les autres cherchent leur paradis, sans pouvoir en espérer d'autre après cette vie si courte et si misérable!

Dans cet état, il n'y a presque rien à faire : Dieu n'a pas besoin que nous lui disions beaucoup de paroles, ni que nous formions beaucoup de pensées; il voit notre cœur, et cela lui suffit; il voit bien notre souffrance et notre soumission. On n'a que faire de répéter de moment en moment à une personne qu'on aime : Je vous aime de tout mon cœur; il arrive même souvent qu'on est longtemps sans penser qu'on l'aime, et on ne l'aime pas moins dans ce temps-là que dans ceux où on lui fait les plus tendres protestations. Le vrai amour repose dans le fond du cœur; il est simple, paisible et silencieux; souvent on s'étourdit soi-même en multipliant les discours et les réflexions. Cet amour sensible n'est que dans une imagination échauffée.

Il n'y a donc, dans la souffrance, qu'à souffrir et à se taire devant Dieu : *Je me suis tu,* dit David [1], *parce que c'est vous qui l'avez fait.* C'est Dieu qui envoie les vapeurs, les fluxions, les tourments de tête, les défaillances, les épuisements, les importunités, les sujétions; c'est lui qui envoie la grandeur même avec tous ses supplices et tout son maudit attirail; c'est lui qui fait naître au dedans la sécheresse, l'impatience, le découragement; pour nous humilier par la tentation, et pour nous montrer à nous-mêmes tels que nous sommes. C'est lui qui fait tout; il n'y a qu'à le voir et qu'à l'adorer en tout.

Il ne faut point s'inquiéter pour se procurer une présence artificielle de Dieu et de ses vérités; il suffit de demeurer simplement dans cette disposition de cœur, de vouloir être crucifié; tout au plus une vie simple et sans effort, qu'on renouvellera toutes les fois qu'on en sera averti intérieurement par un certain souvenir, qui est une espèce de réveil du cœur.

Ainsi les peines de la faveur, les douleurs de la maladie, et les imperfections mêmes du dedans, pourvu qu'elles soient portées paisiblement et avec petitesse, sont le contre-poison d'un état qui est par lui-même si dangereux. Dans la prospérité apparente, il n'y a rien de bon que la croix cachée. O croix! ô bonne croix! je t'embrasse; j'adore en toi Jésus mourant, avec qui il faut que je meure.

[1] *Ps.* XXXVIII, 10.

V.

Avis à une personne de la cour, sur la pratique de la mortification et du recueillement [1].

Il ne faut point se faire une règle, ni de suivre toujours l'esprit de mortification et de recueillement qui éloigne du commerce, ni de suivre toujours le zèle qu'on a de porter les âmes à Dieu. Que faut-il donc faire? Se partager entre ces deux devoirs, pour n'abandonner pas ses propres besoins en s'appliquant à ceux d'autrui, et pour ne négliger pas ceux d'autrui en se renfermant dans les siens.

La règle pour trouver ce juste milieu dépend de l'état intérieur et extérieur de chaque personne, et on ne saurait donner de règle générale sur ce qui dépend des circonstances où se trouve chaque personne en particulier. Il faut se mesurer sur sa faiblesse, sur son besoin de se précautionner, sur son attrait intérieur, sur les marques de providence pour les choses extérieures, sur la dissipation qu'on y éprouve, et sur l'état de sa santé. Il est donc à propos de commencer par les besoins de l'esprit et du corps, et de réserver des heures suffisantes pour l'un et pour l'autre, par l'avis d'une personne pieuse et expérimentée. Pour le reste du temps, il faut encore bien examiner les devoirs de la place où l'on est, les biens solides qu'on y peut faire, et ce que Dieu donne pour y réussir, sans s'abandonner à un zèle aveugle.

Venons aux exemples. Il n'est point à propos de demeurer avec une personne à qui on ne saurait être utile, pendant qu'on en pourrait entretenir d'autres avec fruit, à moins qu'on n'eût quelque devoir, comme de parenté, d'ancienne amitié ou de bienséance, qui obligeât de demeurer avec la première personne : autrement il faut s'en défaire après avoir fait ce qui convient pour la traiter honnêtement. La raison de se mortifier ne doit point décider dans ces sortes de cas. On trouvera assez à se mortifier en entretenant contre son goût les personnes dont on ne peut se défaire, et en s'assujettissant à tous les véritables devoirs.

Quand on est à Saint-Cyr, il ne faut ni se communiquer, ni se retirer par des motifs d'amour-propre;

[1] L'ensemble et la suite de ces *Avis* nous font soupçonner qu'ils étaient adressés à madame de Maintenon. On les trouve en partie dans le chapitre X des *Divers Sentiments et Avis chrétiens*, édition de 1738 et suiv. Nous les donnons en entier d'après le manuscrit original. (*Édit. de Vers.*)

mais il suffit de faire simplement ce qu'on croit le meilleur, et le plus conforme aux desseins de Dieu, quoique l'amour-propre s'y mêle. Quoi qu'on puisse faire, il se glissera partout. Il faut ne le compter pour rien, et aller toujours sans s'arrêter. Je croirais que, quand vous êtes à Saint-Cyr, vous devez reposer votre corps, soulager votre esprit, et le recueillir devant Dieu le plus longtemps que vous pourrez. Vous êtes si assujettie, si affligée et si fatiguée à Versailles, que vous avez grand besoin d'une solitude libre et nourrissante pour l'intérieur à Saint-Cyr. Je ne voudrais pourtant pas que vous y manquassiez aux besoins pressants de la maison. Mais n'y faites par vous-même que ce qu'il vous sera impossible de faire par autrui.

J'aime mieux que vous souffriez moins, et que vous aimiez davantage. Cherchez à l'église une posture qui n'incommode point votre délicate santé, et qui ne vous empêche point d'être recueillie, pourvu que cette posture n'ait rien d'immodeste, ou que le public ne la voie point. Vous aurez toujours assez d'autres mortifications dans votre état : ni Dieu ni les hommes ne vous en laisseront manquer. Soulagez-vous donc; mettez-vous en liberté; et ne songez qu'à nourrir votre cœur, pour être mieux en état de souffrir dans la suite.

Je ne doute nullement que vous ne deviez éviter toutes les choses que vous avez éprouvées qui nuisent à votre santé, comme le soleil, le vent, certains aliments, etc. Cette attention à votre santé vous épargnera sans doute quelques souffrances : mais cela ne va qu'à vous soutenir, et non à vous flatter. D'ailleurs ce régime ne demande point les grandes délicatesses, et l'usage de ce qui est délicieux; au contraire, il demande une conduite sobre, simple et par conséquent mortifiée dans tout le détail. Rien n'est plus faux et plus indiscret que de vouloir choisir toujours ce qui nous mortifie en toutes choses. Par cette règle on ruinerait bientôt sa santé, ses affaires, sa réputation, son commerce avec ses parents et amis, enfin toutes les bonnes œuvres dont la Providence charge.

Le zèle de vous mortifier ne doit jamais ni vous détourner de la solitude, ni vous arracher aux occupations extérieures. Il faut tour à tour et vous montrer et vous cacher, et parler et vous taire. Dieu ne vous a pas mise sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin que vous éclairiez tous ceux qui sont dans la maison. Il faut donc luire aux yeux du monde, quoique l'amour-propre se complaise malgré vous dans cet éclat. Mais vous devez vous réserver des heures pour lire, pour prier, pour reposer votre esprit et votre corps auprès de Dieu.

N'allez point au-devant des croix : vous en chercheriez peut-être que Dieu ne voudrait pas vous donner, et qui seraient incompatibles avec ses desseins sur vous. Mais embrassez sans hésiter toutes celles que sa main vous présentera en chaque moment. Il y a une providence pour les croix, comme pour les choses nécessaires à la vie. C'est le pain quotidien qui nourrit l'âme, et que Dieu ne manque jamais de nous distribuer. Si vous étiez dans un état plus libre, plus tranquille, plus débarrassé, vous auriez plus à craindre une vie trop douce : mais la vôtre aura toujours ses amertumes, tandis que vous serez fidèle.

Je vous supplie instamment de demeurer en paix dans cette conduite droite et simple. En vous ôtant cette liberté, par un certain empressement pour des mortifications recherchées, vous perdriez celles que Dieu est jaloux de vous préparer lui-même, et vous vous nuiriez sous prétexte de vous avancer. Soyez libre, gaie, simple, enfant; mais enfant hardi, qui ne craint rien, qui dit tout ingénument, qui se laisse mener, qu'on porte entre les bras; en un mot, qui ne sait rien, qui ne peut rien, qui ne prévoit et n'ajuste rien; mais qui a une liberté et une hardiesse interdite aux grandes personnes. Cette enfance démonte les sages, et Dieu lui-même parle par la bouche de tels enfants.

VI.

Avis à une personne du monde. Voir ses misères sans trouble et sans découragement : comment il faut veiller sur soi-même. Remèdes contre les tentations.

Vous comprenez qu'il y a beaucoup de fautes qui sont volontaires à divers degrés, quoiqu'on ne les fasse pas avec un propos délibéré de les faire pour manquer à Dieu. Souvent un ami reproche à son ami une faute dans laquelle cet ami n'a pas résolu expressément de le choquer, mais dans laquelle il s'est laissé aller, quoiqu'il n'ignorât point qu'il le choquerait. C'est ainsi que Dieu nous reproche ces sortes de fautes. Elles sont volontaires; car encore qu'on ne les fasse pas avec réflexion, on les fait néanmoins avec liberté, et avec une certaine lumière intime de conscience qui suffirait au moins pour douter et pour suspendre l'action. Voilà les fautes que font souvent les bonnes âmes.

Pour les fautes de propos délibéré, il est bien extraordinaire qu'on y tombe quand on s'est entièrement donné à Dieu. Les petites fautes deviennent grandes et monstrueuses à nos yeux à mesure que la pure lumière de Dieu croît en nous; comme vous voyez que le soleil, à mesure qu'il se lève, nous dé-

couvre la grandeur des objets que nous ne faisions qu'entrevoir confusément pendant la nuit. Comptez que, dans l'accroissement de la lumière intérieure, vous verrez les imperfections que vous avez vues jusqu'ici, comme bien plus grandes et plus malignes dans leur fond que vous ne les voyiez jusqu'à présent; et que de plus vous verrez sortir en foule de votre cœur beaucoup d'autres misères que vous n'auriez jamais pu soupçonner d'y trouver. Vous y trouverez toutes les faiblesses dont vous aurez besoin pour perdre toute confiance en votre force : mais cette expérience, loin de vous décourager, servira à vous arracher toute confiance propre, et à démolir, rez-pied, rez-terre, tout l'édifice de l'orgueil. Rien ne marque tant le solide avancement d'une âme que cette vue de ses misères sans trouble et sans découragement.

Pour la manière de veiller sur soi, sans en être trop occupé, voici ce qui me paraît de pratique. Le sage et diligent voyageur veille sur tous ses pas, et a toujours les yeux ouverts sur l'endroit du chemin qui est immédiatement devant lui : mais il ne retourne point sans cesse en arrière pour compter tous ses pas, et pour examiner toutes ses traces; il perdrait le temps d'avance. Une âme que Dieu mène véritablement par la main (car je ne parle point de celles qui apprennent à marcher, et qui sont encore à chercher le chemin, doit veiller sur sa voie, mais d'une vigilance simple, tranquille, bornée au présent, et sans inquiétude pour l'amour de soi. C'est une attention continuelle à la volonté de Dieu pour l'accomplir en chaque moment, et non pas un retour sur soi-même pour s'assurer de son état, pendant que Dieu veut que nous en soyons incertains. C'est pourquoi le Psalmiste dit : *Mes yeux sont levés vers le Seigneur, et c'est lui qui délivrera mes pieds des piéges tendus* [1].

Remarquez que pour conduire ses pieds avec sûreté parmi des chemins semés de piéges, au lieu de baisser les yeux pour examiner tous ses pas, il lève au contraire les yeux vers le Seigneur. C'est que nous ne veillons jamais si bien sur nous que quand nous marchons avec Dieu présent à nos yeux, comme Dieu l'avait ordonné à Abraham. Et en effet, à quoi doit aboutir toute notre vigilance? à suivre pas à pas la volonté de Dieu. Qui s'y conforme en tout veille sur soi, et se sanctifie en tout. Si donc nous ne perdions jamais la présence de Dieu, jamais nous ne cesserions de veiller sur nous-mêmes, mais d'une vigilance simple, amoureuse, tranquille et désintéressée : au lieu que cette autre vigilance qu'on cherche pour s'assurer est âpre, inquiète, et pleine d'intérêt. Ce n'est pas à notre propre lumière, mais à celle de Dieu, qu'il nous faut marcher. On ne peut voir la sainteté de Dieu, sans avoir horreur de ses moindres infidélités. On ne laisse pas d'ajouter à la présence de Dieu et au recueillement les examens de conscience, suivant le besoin qu'on en a, pour ne se relâcher point, et faciliter les confessions qu'on a à faire : mais ces examens se font de plus en plus d'une manière simple, facile et éloignée de tout retour inquiet sur soi. On s'examine, non pour son intérêt propre, mais pour se conformer aux avis qu'on prend, et pour accomplir la pure volonté de Dieu. Au surplus, on s'abandonne entre ses mains, et on est aussi aise de se savoir dans les mains de Dieu qu'on serait fâché d'être dans les siennes propres. On ne veut rien voir de tout ce qu'il lui plaît de cacher. Comme on l'aime infiniment plus qu'on ne s'aime soi-même, on se sacrifie à son bon plaisir sans condition; on ne songe qu'à l'aimer et qu'à s'oublier. Celui qui perd ainsi généreusement son âme la retrouvera pour la vie éternelle.

Au reste, pour les tentations je ne sais que deux choses à faire : l'une, d'être fidèle à la lumière intérieure pour retrancher, sans quartier et sans retardement, tout ce que nous sommes libres de retrancher, et qui peut nourrir ou réveiller la tentation. Je dis tout ce que nous sommes libres de retrancher, parce qu'il ne dépend pas toujours de nous de fuir les occasions. Celles qui sont attachées à l'état où la Providence nous met ne sont pas censées en notre pouvoir. La seconde règle est de se tourner du côté de Dieu dans la tentation, sans se troubler, sans s'inquiéter pour savoir si on n'y a point donné un demi-consentement, et sans interrompre sa tendance directe à Dieu. On courrait risque de rentrer dans la tentation, en voulant examiner de trop près si on n'y a commis nulle infidélité. Le plus court et le plus sûr est de faire comme un petit enfant à la mamelle : on lui montre une bête horrible; il ne fait que se rejeter et s'enfoncer dans le sein de sa mère pour ne rien voir.

La pratique de la présence de Dieu est le souverain remède : il soutient, il console, il calme. Il ne faut point s'étonner des tentations, même les plus honteuses. L'Écriture dit : *Que sait celui qui n'a point été tenté* [1]? et encore : *Mon fils, entrant dans la servitude de Dieu, prépare ton âme à la tentation* [2]. Nous ne sommes ici-bas que pour être éprouvés par la tentation. C'est pourquoi l'ange di-

[1] *Ps.* XXIV, 15.

[1] *Eccles.* XXXIV, 9.
[2] *Ibid.* II, 1.

sait à Tobie : *Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât*[1].

Tout est tentation sur la terre. Les croix nous tentent en irritant notre orgueil, et les prospérités en le flattant. Notre vie est un combat continuel, mais un combat où Jésus-Christ combat avec nous. Il faut laisser la tentation gronder autour de nous, et ne cesser point de marcher, comme un voyageur, surpris par un grand vent dans une campagne, s'enveloppe dans son manteau, et va toujours malgré le mauvais temps.

Pour le passé, quand on a satisfait un sage confesseur qui défend d'y rentrer, il ne reste plus qu'à jeter toutes ses iniquités dans l'abîme des miséricordes. On a même une certaine joie de sentir qu'on n'est digne que d'une peine éternelle, et qu'on est à la merci des bontés de Dieu à qui on devra tout, sans pouvoir jamais se devoir rien à soi-même pour son salut éternel. Quand il vient un souvenir involontaire des misères passées, il n'y a qu'à demeurer confondu et anéanti devant Dieu, portant paisiblement devant sa face adorable toute la honte et toute l'ignominie de ses péchés, sans néanmoins chercher à entretenir ni à rappeler ce souvenir.

Concluez que, pour faire tout ce que Dieu veut, il y a bien peu à faire en un certain sens. Il est vrai qu'il y a prodigieusement à faire, parce qu'il ne faut jamais rien réserver, ni résister un seul moment à cet amour jaloux, qui va poursuivant toujours sans relâche, dans les derniers replis de l'âme, jusqu'aux moindres affections propres, jusqu'aux moindres attachements dont il n'est pas lui-même l'auteur. Mais aussi, d'un autre côté, ce n'est point la multitude des vues ni des pratiques dures, ce n'est point la gêne et la contention qui font le véritable avancement. Au contraire, il n'est question que de ne rien vouloir, et de tout vouloir sans restriction et sans choix; d'aller gaiement au jour la journée, comme la Providence nous mène; de ne chercher rien, de ne rebuter rien; de trouver tout dans le moment présent; de laisser faire celui qui fait tout, et de laisser sa volonté sans mouvement dans la sienne. Oh! qu'on est heureux en cet état! et que le cœur est rassasié, lors même qu'il paraît vide de tout!

Je prie Notre-Seigneur qu'il vous ouvre toute l'étendue infinie de son cœur paternel pour y plonger le vôtre, pour l'y perdre, et pour ne faire plus qu'un même cœur du sien et du vôtre. C'est ce que saint Paul souhaitait aux fidèles, quand il les souhaitait dans les entrailles de Jésus-Christ.

[1] *Tob.* XII, 13.

VII.

De la présence de Dieu : son utilité, sa pratique.

Le principal ressort de notre perfection est renfermé dans cette parole que Dieu dit autrefois à Abraham : *Marchez en ma présence, et vous serez parfait*[1]. La présence de Dieu calme l'esprit, donne un sommeil tranquille et du repos, même pendant le jour, au milieu de tous les travaux; mais il faut être à Dieu sans aucune réserve. Quand on a trouvé Dieu, il n'y a plus rien à chercher dans les hommes; il faut faire le sacrifice de ses meilleurs amis : le bon ami est au dedans du cœur; c'est l'époux qui est jaloux, et qui écarte tout le reste.

Il ne faut pas beaucoup de temps pour aimer Dieu, pour se renouveler en sa présence, pour élever son cœur vers lui, ou l'adorer au fond de son cœur, pour lui offrir ce que l'on fait et ce que l'on souffre; voilà le vrai *royaume de Dieu au dedans de nous*[2], que rien ne peut troubler.

Quand la dissipation des sens et la vivacité de l'imagination empêchent l'âme de se recueillir d'une manière douce et sensible, il faut du moins se calmer par la droiture de la volonté : alors le désir du recueillement est une espèce de recueillement qui suffit : il faut se retourner vers Dieu, et faire avec droite intention tout ce qu'il veut que l'on fasse. Il faut tâcher de réveiller en soi de temps en temps le désir d'être à Dieu de toute l'étendue des puissances de notre âme, c'est-à-dire de notre esprit pour le connaître et pour penser à lui, et de notre volonté pour l'aimer. Désirons aussi que nos sens extérieurs lui soient consacrés dans toutes leurs opérations.

Prenons garde de n'être point trop longtemps occupés volontairement, soit au dehors, soit au dedans, à des choses qui causent une si grande distraction au cœur et à l'esprit, et qui tirent tellement l'un et l'autre hors d'eux-mêmes, qu'ils aient peine à y rentrer pour trouver Dieu. Dès que nous sentons que quelque objet étranger nous donne du plaisir ou de la joie, séparons-en notre cœur, et, pour l'empêcher de prendre son repos dans cette créature, présentons-lui aussitôt son véritable objet et son souverain bien, qui est Dieu même. Pour peu que nous soyons fidèles à rompre intérieurement avec les créatures, c'est-à-dire à empêcher qu'elles n'entrent jusque dans le fond de l'âme, que Notre-Seigneur s'est réservé pour y habiter et pour y être respecté, adoré et aimé, nous goûterons bientôt la joie pure que Dieu ne manquera pas de donner à

[1] *Gen.* XVII, 1.
[2] *Luc*, XVII, 21.

une âme libre, et dégagée de toute affection humaine. Quand nous apercevons en nous quelques désirs empressés pour quelque chose que ce puisse être, et que nous voyons que notre humeur nous porte avec trop d'activité à tout ce qu'il y a à faire, ne fût-ce qu'à dire une parole, voir un objet, faire une démarche, tâchons de nous modérer, et demandons à Notre-Seigneur qu'il arrête la précipitation de nos pensées et l'agitation de nos actions extérieures, puisque Dieu a dit lui-même que son esprit n'habite point dans le trouble.

Ayons soin de ne prendre pas trop de part à tout ce qui se dit et se fait, et de ne nous en pas trop remplir, car c'est une grande source de distractions. Dès que nous avons vu *ce que Dieu demande de nous dans chaque chose* qui se présente, bornons-nous là, et séparons-nous de tout le reste. Par là nous conserverons toujours le fond de notre âme libre et égal, et nous retrancherons bien des choses inutiles qui embarrassent notre cœur, et qui l'empêchent de se tourner aisément vers Dieu.

Un excellent moyen de se conserver dans la solitude intérieure et dans la liberté de l'esprit, c'est, à la fin de chaque action, de terminer là toutes les réflexions, en laissant tomber les retours de l'amour-propre, tantôt de vaine joie, tantôt de tristesse, parce qu'ils sont un de nos plus grands maux. Heureux à qui il ne demeure rien dans l'esprit que le nécessaire, et qui ne pense à chaque chose que quand il est temps d'y penser! de sorte que c'est plutôt Dieu qui en réveille l'impression par la vue de sa volonté qu'il faut accomplir, que non pas l'esprit lui-même qui se met en peine de les prévenir et de les chercher. Enfin, accoutumons-nous à nous rappeler à nous-mêmes, durant la journée et dans le cours de nos emplois, par une simple vue de Dieu. Tranquillisons par là tous les mouvements de notre cœur, dès que nous le voyons agité. Séparons-nous de tout plaisir qui ne vient point de Dieu. Retranchons les pensées et les rêveries inutiles. Ne disons point de paroles vaines. Cherchons Dieu au dedans de nous, et nous le trouverons infailliblement, et avec lui la joie et la paix.

Dans nos occupations extérieures, soyons encore plus occupés de Dieu que de tout le reste. Pour les bien faire, il les faut faire en sa présence, et les faire toutes pour lui. A l'aspect de la majesté de Dieu, notre intérieur doit se calmer et demeurer tranquille. Une parole du Sauveur calma autrefois tout d'un coup une mer furieusement agitée : un regard de lui vers nous et de nous vers lui devrait faire encore tous les jours la même chose.

Il faut élever souvent son cœur vers Dieu : il le purifiera, il l'éclairera, il le dirigera. C'était la pratique journalière du saint prophète David : *J'avais toujours*, dit-il[1], *le Seigneur devant mes yeux*. Disons encore souvent ces belles paroles du même prophète : *Qui est-ce que je dois chercher dans le ciel et sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu? Vous êtes le Dieu de mon cœur, et mon unique partage pour jamais*[2]. Il ne faut point attendre des heures libres où l'on puisse fermer sa porte; le moment qui fait regretter le recueillement peut le faire pratiquer aussitôt. Il faut tourner son cœur vers Dieu d'une manière simple, familière et pleine de confiance. Tous les moments les plus entrecoupés sont bons en tout temps, même en mangeant, en écoutant parler les autres. Des histoires inutiles et ennuyeuses, au lieu de fatiguer, soulagent en donnant des intervalles et la liberté de se recueillir. Ainsi tout tourne à bien pour ceux qui aiment Dieu.

Il faut souvent faire des lectures proportionnées à son goût et à son besoin, mais souvent interrompues pour faire place à l'esprit intérieur qui met en recueillement. Deux mots simples et pleins de l'esprit de Dieu sont la manne cachée. On oublie les paroles, mais elles opèrent secrètement; l'âme s'en nourrit et en est engraissée.

VIII.

Comment il faut aimer Dieu. Sur la fidélité dans les petites choses[3].

Tous les hommes doivent savoir qu'ils sont indispensablement obligés d'aimer Dieu; il faut qu'ils s'instruisent encore quelle est la manière dont ils doivent l'aimer. Il faut aimer Dieu parce qu'il est notre créateur, et que nous n'avons rien qui ne vienne de sa main libérale. Tout ce qui est en nous, c'est autant de dons qu'il a faits à qui n'est rien, puisque nous ne sommes que néant par nous-mêmes. Non-seulement tout ce qui est en nous nous le tenons de Dieu, mais tout ce qui nous environne vient de lui, et a été formé par lui. Nous devons l'aimer encore, parce qu'il nous a aimés, mais d'un amour tendre, comme un père qui a pitié de ses enfants, parce qu'il connaît la boue et l'argile dont il les a formés; il nous a cherchés dans nos propres voies,

[1] *Ps*. XV, 8.

[2] *Ibid*. LXXII, 25, 26.

[3] La première partie de cet article jusqu'à ces mots : *S. François de Sales*, etc. paraît ici pour la première fois d'après une copie très-ancienne. Le reste se trouve dans les *Divers Sentiments et Avis chrétiens*, n° XXIII. On reconnaît aisément au style de cette pièce qu'elle est du nombre de celles qui n'ont pas été rédigées par Fénelon lui-même, mais qui sont de simples extraits de ses lettres ou de ses instructions, rédigés par quelqu'un de ses amis. (*Édit. de Vers.*)

qui sont celles du péché ; il a couru comme un pasteur qui se fatigue pour retrouver sa brebis égarée. Il ne s'est pas contenté de nous chercher, mais après nous avoir trouvés, il s'est chargé de nous et de nos langueurs, en prenant la forme humaine. Il est dit qu'il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix, et que la mesure de son obéissance a été celle de son amour pour nous.

Après nous être convaincus du devoir d'aimer Dieu, il faut examiner comment on doit l'aimer. Est-ce comme les amis lâches qui veulent partager leur cœur, en donner une partie à Dieu, et réserver l'autre pour le monde et pour les amusements; qui veulent allier la vérité et le mensonge, Dieu et le monde; qui veulent être à Dieu au pied des autels, et le laisser là pour donner le reste de leur temps au monde; que Dieu ait la superficie, et le monde ce qu'il y a de réel dans leurs affections? Mais Dieu rejette cette sorte d'amour : c'est un Dieu jaloux, qui ne veut point de réserve; tout n'est pas trop pour lui. Il ordonne de l'aimer, et voici comme il s'explique : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton esprit.* Nous ne pouvons, après cela, croire qu'il se contente d'une religion en cérémonie : si on ne lui donne tout, il ne veut rien.

En effet, n'est-ce pas une ingratitude de n'aimer qu'à demi celui qui nous a aimés de toute éternité? que dis-je! celui qui nous a aimés jusque dans l'abîme du péché? Le monde même, tout corrompu qu'il est, se pique d'avoir horreur de l'ingratitude. Il ne peut souffrir qu'un fils n'ait pas pour son père la reconnaissance qu'il doit à celui qui lui a donné la vie. Mais de quelle vie est-on redevable à un père? D'une vie remplie de misères, d'amertumes, de toutes sortes de véritables maux; d'une vie qui tend à la mort, et qui est ainsi une mort continuelle. Cependant c'est un précepte absolu d'avoir pour nos pères et mères tous les respects imaginables. Et, par le même principe, de quelle manière devons-nous être pour Dieu? Il nous a donné une vie qui doit durer autant que lui-même; il nous a créés pour nous rendre parfaitement heureux : il est plus père, dit un Père de l'Église, que tous les pères ensemble. Il nous a aimés d'un amour éternel; et qu'a-t-il aimé en nous? car, quand on aime, c'est pour quelque chose bonne que l'on suppose que l'on trouve dans l'objet aimé; et qu'a-t-il donc trouvé en nous digne de son amour? Le néant, quand nous n'étions pas; et le péché, quand nous avons été. Oh! quel excès de bonté! Est-il possible que nous n'aimions pas celui qui nous a fait tant de bien, qui nous soutient et qui nous conserve, en sorte que, s'il détournait un moment sa face, nous retomberions dans le néant dont sa main toute-puissante nous a tirés? Pouvons-nous partager notre cœur, et mettre en comparaison Dieu qui nous promet des biens éternels, et le monde qui nous éblouit, et qui au moment de la mort nous laissera entre les mains d'un Dieu vengeur, d'un Dieu à qui rien ne peut résister, enfin d'un Dieu juste qui nous traitera comme on l'aura traité? Si nous avons servi le monde, il nous renverra à ce maître misérable, pour nous récompenser. La loi par laquelle Dieu nous ordonne de l'aimer n'a été écrite, dit saint Augustin, que pour nous faire ressouvenir qu'il est monstrueux de l'avoir oublié.

Considérons la bonté de Dieu, qui, sachant nos ingratitudes, et connaissant notre faiblesse, a voulu se servir de toutes sortes de moyens pour nous ramener à lui. Il nous promet des récompenses éternelles si nous l'aimons; il nous menace de châtiments si nous ne l'aimons pas; et c'est même dans ces menaces terribles que nous voyons mieux l'excès de sa miséricorde et de sa clémence : car pourquoi menace-t-il si souvent? c'est pour n'être pas obligé de punir à toute extrémité. Mais prenons garde d'abuser de ses grâces, de sa miséricorde et de sa clémence; profitons de ce temps; craignons de l'irriter; ne faisons point comme ces âmes chancelantes, qui disent tous les jours : A demain, à demain. Prenons de fortes résolutions d'être tout à lui; commençons dès aujourd'hui, dès ce moment. Quelle témérité de compter sur ce qui n'est pas en notre pouvoir! L'avenir est un abîme que Dieu nous cache; et quand même il serait à nous, comptons-nous de telle sorte sur nous-mêmes que nous prétendions faire l'œuvre de Dieu sans sa grâce! Profitons de celle qu'il nous offre; c'est peut-être celle d'où dépend notre conversion : avec le temps les passions se fortifient de telle sorte qu'il est presque impossible de les assujettir. Faisons notre choix présentement, et écoutons Dieu, qui dit lui-même, par Élie : Jusques à quand, mon peuple, serez-vous partagé entre Baal et moi? décidez quel est le Dieu véritable. Si c'est moi, suivez-moi, et ne tenez plus vos cœurs en suspens : si c'est Baal, suivez-le, suivez le monde, abandonnez-vous à lui; et nous verrons au jour de la mort s'il vous délivrera de mes mains.

Mais il est difficile, dit-on, de n'aimer que Dieu, de quitter absolument toute attache. Eh! quelle difficulté trouvez-vous à aimer celui qui vous a faits ce que vous êtes? C'est de la corruption de notre nature que vient cette répugnance que vous sentez à rendre à votre Créateur ce que vous lui devez. Trouvez-vous qu'il soit doux d'être partagé entre Dieu et le monde; d'être sans cesse entraîné par les passions, et en même temps déchiré par les repro-

ches de sa conscience; de ne ne pouvoir goûter de plaisir sans amertume, et d'être dans une continuelle vicissitude? C'est par cet injuste partage, qui fait souffrir sans relâche, qu'on veut adoucir la rigueur que la lâcheté fait trouver dans l'amour divin. Mais, encore une fois, on se trompe en cela grossièrement; car si quelqu'un peut être heureux, même dès cette vie, c'est celui qui aime Dieu. Si l'amour-propre pouvait être le principe de quelque chose de bon, il devrait nous porter à renoncer à tout le reste, afin d'être à Dieu uniquement. Quand son amour est seul dans une âme, elle goûte la paix d'une bonne conscience; elle est constante et heureuse; il ne lui faut ni grandeur, ni richesse, ni réputation, ni enfin rien de tout ce que le temps emporte sans en laisser aucunes traces. Elle ne veut que la volonté de son bien-aimé, c'est assez qu'elle sache que cette volonté s'accomplit, elle veille incessamment dans l'attente de son époux. La prospérité ne la peut enfler, ni l'adversité l'abattre; c'est dans ce détachement de sa volonté propre que consiste la perfection chrétienne: elle n'est point dans la subtilité du raisonnement. Combien de docteurs vains et pleins d'eux-mêmes se sont égarés dans les choses de Dieu, et en qui se vérifie la parole de saint Paul : *La science enfle; il n'y a que la charité qui édifie.*

La vertu n'est point non plus dans les longues prières, puisque Jésus-Christ dit lui-même : *Tous ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas au royaume des cieux; et mon Père leur dira : Je ne vous connais point.* Enfin, la dévotion ne consiste point aussi précisément dans les œuvres sans la charité. On ne peut aimer Dieu sans les œuvres, parce que la charité n'est point oisive. Quand elle est en nous, elle nous porte immanquablement à faire quelque chose pour Dieu; et si, par infirmité, nous sommes incapables d'agir, c'est faire quelque chose très-agréable à Dieu que de souffrir. Ce n'est pas encore tout : après être parvenu à aimer Dieu sans partage, il faut s'élever à l'aimer purement pour l'amour de lui, sans vue d'aucun intérêt. Eh! n'en vaut-il pas bien la peine? Si quelque chose mérite d'être aimé ainsi, n'est-ce pas celui qui est infiniment aimable?

Saint François de Sales dit qu'il en est des grandes vertus et des petites fidélités comme du sel et du sucre : le sucre a un goût plus exquis, mais il n'est pas d'un si fréquent usage; au contraire, le sel entre dans tous les aliments nécessaires à la vie. Les grandes vertus sont rares, l'occasion n'en vient guère : quand elle se présente, on y est préparé par tout ce qui précède, on s'y excite par la grandeur du sacrifice, on y est soutenu, ou par l'éclat de l'action que l'on fait aux yeux des autres, ou par la complaisance qu'on a en soi-même dans un effort qu'on trouve extraordinaire. Les petites occasions sont imprévues; elles reviennent à tout moment, elles nous mettent sans cesse aux prises avec notre orgueil, notre paresse, notre hauteur, notre promptitude et notre chagrin; elles vont à rompre notre volonté en tout, et à ne nous laisser aucune réserve. Si on veut y être fidèle, la nature n'a jamais le temps de respirer, et il faut qu'elle meure à toutes ses inclinations. On aimerait cent fois mieux faire à Dieu certains grands sacrifices, quoique violents et douloureux, à condition de se dédommager par la liberté de suivre ses goûts et ses habitudes dans tous les petits détails. Ce n'est pourtant que par la fidélité dans les petites choses que la grâce du véritable amour se soutient, et se distingue des faveurs passagères de la nature.

Il en est de la piété comme de l'économie pour les biens temporels : si on n'y prend garde de près, on se ruine plus en faux frais qu'en gros articles de dépense. Quiconque sait mettre à profit, pour le spirituel comme pour le temporel, les petites choses, amasse de grands biens. Toutes les choses qui sont grandes ne le sont que par l'assemblage des petites qu'on recueille soigneusement. Qui ne laisse rien perdre s'enrichira bientôt.

D'ailleurs, considérez que Dieu ne cherche pas tant nos actions, que le motif d'amour qui les fait faire, et la souplesse qu'il exige de notre volonté. Les hommes ne jugent presque nos actions que par le dehors : Dieu compte pour rien dans nos actions tout ce qui éclate le plus aux yeux des hommes. Ce qu'il veut, c'est une intention pure, c'est une volonté prête à tout, et souple dans ses mains; c'est un sincère détachement de soi-même. Tout cela s'exerce plus fréquemment, avec moins de danger pour l'orgueil, et d'une manière qui nous éprouve plus rigoureusement dans les occasions communes que dans les extraordinaires. Quelquefois même on tient plus à une bagatelle qu'à un grand intérêt; on aura plus de répugnance à s'arracher un amusement qu'à faire une aumône d'une très-grande somme.

On se trompe d'autant plus aisément sur les petites choses qu'on les croit plus innocentes, et qu'on s'imagine y être moins attaché. Cependant, quand Dieu nous les ôte, nous pouvons facilement reconnaître, par la douleur de la privation, combien l'attachement et l'usage étaient excessifs et inexcusables. D'ailleurs, si on néglige les petites choses, on scandalise à toute heure sa famille, son domestique et tout le public. Les hommes ne peuvent s'imaginer que notre piété soit de bonne foi, quand notre

conduite paraît en détail lâche et irrégulière. Quelle apparence de croire que nous ferions sans hésiter les plus grands sacrifices, pendant que nous succombons dès qu'il est question des plus petits?

Mais ce qu'il y a de plus dangereux, c'est que l'âme, par la négligence des petites choses, s'accoutume à l'infidélité. Elle contriste le Saint-Esprit, elle se laisse à elle-même, elle compte pour rien de manquer à Dieu. Au contraire, le vrai amour ne voit rien de petit : tout ce qui peut plaire ou déplaire à Dieu lui paraît toujours grand. Ce n'est pas que le vrai amour jette l'âme dans la gêne et dans le scrupule; mais c'est qu'il ne met point de bornes à sa fidélité. Il agit simplement avec Dieu; et comme il ne s'embarrasse point des choses que Dieu ne lui demande pas, il ne veut aussi jamais hésiter un seul instant sur celles que Dieu lui demande, soit grandes, soit petites. Ainsi, ce n'est point par gêne qu'on devient alors fidèle et exact dans les moindres choses; c'est par un sentiment d'amour, qui est exempt des réflexions et des craintes des âmes inquiètes et scrupuleuses. On est comme entraîné par l'amour de Dieu : on ne veut faire que ce qu'on fait, et on ne veut rien de tout ce qu'on ne fait pas. En même temps que Dieu jaloux presse l'âme, la pousse sans relâche sur les moindres détails, et semble lui ôter toute liberté, elle se trouve au large, et elle jouit d'une profonde paix en lui. Oh! qu'elle est heureuse!

Au reste, les personnes qui ont naturellement moins d'exactitude sont celles qui doivent se faire une foi plus inviolable sur les petites choses. On est tenté de les mépriser; on a l'habitude de les compter pour rien; on n'en considère point assez la conséquence; on ne se représente point assez le progrès insensible que font les passions; on oublie même les expériences les plus funestes qu'on en a faites. On aime mieux se promettre de soi une fermeté imaginaire, et se fier à son courage, tant de fois trompeur, que de s'assujettir à une fidélité continuelle. C'est un rien, dit-on. Oui, c'est un rien qui est tout pour vous, un rien que vous aimez jusqu'à le refuser à Dieu, un rien que vous méprisez en parole pour avoir un prétexte de le refuser; mais, dans le fond, c'est un rien que vous réservez contre Dieu, et qui vous perdra. Ce n'est point élévation d'esprit, que de mépriser les petites choses; c'est au contraire par des vues trop bornées qu'on regarde comme petit ce qui a des conséquences si étendues. Plus on a de peine à se précautionner sur les petites choses, plus il faut y craindre la négligence, se défier de soi-même, et poser des barrières invincibles entre soi et le relâchement : *Qui spernit modica, paulatim decidet*[1].

Enfin, jugez-vous par vous-même. Vous accommoderiez-vous d'un ami qui vous devrait tout, et qui, voulant bien par devoir vous servir dans ces occasions rares qu'on nomme grandes, ne voudrait s'assujettir à avoir pour vous ni complaisance ni égard dans le commerce de la vie?

Ne craignez point cette attention continuelle aux petites choses. D'abord il faut du courage; mais c'est une pénitence que vous méritez, dont vous avez besoin, qui fera votre paix et votre sûreté; hors de là, rien que trouble et rechute. Dieu vous rendra peu à peu cet état doux et facile. Le vrai amour est attentif, sans gêne et sans contention d'esprit.

IX.

Sur les conversions lâches[2].

Les gens qui étaient éloignés de Dieu se croient bien près de lui, dès qu'ils commencent à faire quelques pas pour s'en rapprocher. Les gens les plus polis et les plus éclairés ont là-dessus la même grossièreté qu'un paysan qui croirait être bien à la cour, parce qu'il aurait vu le roi. On abandonne les vices qui font horreur; on se retranche dans une vie lâche, mondaine et dissipée. On en juge, non par l'Évangile, qui est l'unique règle, mais par la comparaison qu'on fait de cette vie avec celle qu'on a menée autrefois, ou qu'on voit mener à tant d'autres. Il n'en faut pas davantage pour se canoniser soi-même, et pour s'endormir d'un profond sommeil sur tout ce qui resterait à faire par rapport au salut.

Cependant cet état est peut-être plus funeste qu'un désordre scandaleux. Ce désordre troublerait la conscience, réveillerait la foi, et engagerait à faire quelque grand effort; au lieu que ce changement ne sert qu'à étouffer les remords salutaires, qu'à établir une fausse paix dans le cœur, et qu'à rendre les maux irrémédiables, en persuadant qu'on se porte bien. Le salut n'est pas seulement attaché à la cessation du mal; il faut encore y ajouter la pratique du bien. Le royaume du ciel est d'un trop grand prix pour être donné à une crainte d'esclave, qui ne s'abstient du mal qu'à cause qu'il n'ose le faire. Dieu veut des enfants qui aiment sa bonté, et non des esclaves qui ne le servent que par la crainte de sa puissance. Il faut donc l'aimer, et, par con-

[1] *Eccles.* XIX, 1.

[2] On a vu plus haut, parmi les *Réflexions pour tous les jours du mois*, un extrait de cette instruction. Nous la publions tout entière d'après le manuscrit original.
(*Édit. de Vers.*)

séquent, faire tout ce qu'inspire le véritable amour. Peut-on aimer Dieu de bonne foi, et aimer avec passion le monde, son ennemi, auquel il a donné, dans l'Évangile, une si rigoureuse malédiction? Peut-on aimer Dieu, et craindre de le trop connaître, de peur d'avoir trop de choses à faire pour lui? Peut-on aimer Dieu, et se contenter de ne l'outrager pas, sans se mettre en peine de lui plaire, de le glorifier, et de lui témoigner courageusement son amour? L'arbre qui ne porte aucun fruit doit être coupé et jeté au feu, selon Jésus-Christ dans l'Évangile [1], comme s'il était mort. En effet, quiconque ne porte point les fruits de l'amour divin est mort et desséché jusqu'à la racine.

Y a-t-il de vile créature sur la terre qui se contentât d'être aimée comme on n'a point de honte de vouloir aimer Dieu? On veut l'aimer à condition de ne lui donner que des paroles et des cérémonies, et encore des cérémonies courtes, dont on est bientôt lassé et ennuyé; à condition de ne lui sacrifier aucune passion vive, aucun intérêt effectif, aucune des commodités d'une vie molle. On veut l'aimer, à condition qu'on aimera avec lui, et plus que lui, tout ce qu'il n'aime point et qu'il condamne dans les vanités mondaines. On veut bien l'aimer à condition de ne diminuer en rien cet aveugle amour de nous-mêmes, qui va jusqu'à l'idolâtrie, et qui fait qu'au lieu de nous rapporter à Dieu comme à celui pour qui nous sommes faits, on veut au contraire rapporter Dieu à soi, et ne le chercher que comme un pis-aller, afin qu'il nous serve et qu'il nous console, quand les créatures nous manqueront. En vérité, est-ce aimer Dieu? N'est-ce pas plutôt l'irriter?

Ce n'est pas tout. On veut encore aimer Dieu, à condition qu'on aura honte de son amour, qu'on le cachera comme une faiblesse; qu'on rougira de lui comme d'un ami indigne d'être aimé; qu'on ne lui donnera que quelques apparences de religion, pour éviter le scandale de l'impiété, et qu'on vivra à la merci du monde, pour n'oser rien donner à Dieu qu'avec sa permission. Voilà l'amour avec lequel on prétend mériter les récompenses éternelles.

Je me suis confessé, dira-t-on, fort exactement des péchés de ma vie passée; je fais quelques lectures; j'entends la messe modestement, et j'y prie Dieu d'assez bon cœur; j'évite tous les grands péchés. D'ailleurs, je ne me sens point assez touché pour quitter le monde, et pour ne garder plus de mesure avec lui. La religion est bien rigoureuse, si elle rejette de si honnêtes tempéraments. Tous ces raffinements de dévotion vont trop loin, et sont plus propres à décourager qu'à faire aimer le bien. Voilà ce que disent des gens qui paraissent d'ailleurs bien intentionnés; mais il est facile de les détromper, s'ils veulent examiner les choses de bonne foi.

Leur erreur vient de ce qu'ils ne connaissent ni Dieu ni eux-mêmes. Ils sont jaloux de leur liberté, et ils craignent de la perdre en se livrant trop à la piété. Mais ils doivent considérer qu'ils ne sont point à eux-mêmes; ils sont à Dieu, qui, les ayant faits uniquement pour lui, et non pour eux-mêmes, les doit mener comme il lui plaît, avec un empire absolu. Ils se doivent tout entiers à lui sans condition et sans réserve. Nous n'avons pas même, à proprement parler, le droit de nous donner à Dieu; car nous n'avons aucun droit sur nous-mêmes. Mais si nous ne nous laissions pas à Dieu, comme une chose qui est de sa nature toute à lui, nous ferions un larcin sacrilége, qui renverserait l'ordre de la nature, et qui violerait la loi essentielle de la créature. Ce n'est donc pas à nous à raisonner sur la loi que Dieu nous impose; c'est à nous à la recevoir, à l'adorer, à la suivre aveuglément. Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient. Si nous faisions l'Évangile, peut-être serions-nous tentés de l'adoucir, pour l'accommoder à notre lâcheté; mais Dieu ne nous a pas consultés en le faisant: il nous l'a donné tout fait, et ne nous a laissé aucune espérance de salut que par l'accomplissement de cette souveraine loi, qui est égale pour toutes les conditions. *Le ciel et la terre passeront, et cette parole* de vie ou de mort *ne passera jamais :* on ne peut en retrancher ni un mot ni la moindre lettre. Malheur aux prêtres qui oseraient en diminuer la force, pour nous l'adoucir! Ce n'est pas eux qui ont fait cette loi; ils n'en sont que les simples dépositaires. Il ne faut donc pas s'en prendre à eux si l'Évangile est une loi sévère. Cette loi est autant redoutable pour eux que pour le reste des hommes, et plus encore pour eux que pour les autres, puisqu'ils répondent et des autres et d'eux-mêmes pour l'observation de cette loi. Malheur *à l'aveugle qui en conduit un autre! ils tomberont tous deux,* dit le Fils de Dieu [1], *dans le précipice.* Malheur au prêtre ignorant, ou lâche et flatteur, qui veut élargir la voie étroite! La voie large est celle qui conduit à la perdition. Que l'orgueil de l'homme se taise donc! Il croit être libre, et il ne l'est pas. C'est à lui à porter le joug de la loi, et à espérer que Dieu lui don-

[1] *Matth.* VII, 19.

[1] *Matth.* XV, 14.

nera des forces proportionnées à la pesanteur de ce joug.

En effet, celui qui a ce souverain empire sur sa créature pour lui commander lui donne, par sa grâce intérieure, de vouloir et de faire ce qu'il commande. Il fait aimer son joug; il l'adoucit par le charme intérieur de la justice et de la vérité. Il répand ses chastes délices sur les vertus, et dégoûte des faux plaisirs. Il soutient l'homme contre lui-même, l'arrache à sa corruption, et le rend fort malgré sa faiblesse. O homme de peu de foi! que craignez-vous donc? Laissez faire Dieu; abandonnez-vous à lui: vous souffrirez; mais vous souffrirez avec amour, paix et consolation. Vous combattrez; mais vous remporterez la victoire, et Dieu lui-même, après avoir combattu avec vous, vous couronnera de sa propre main. Vous pleurerez; mais vos larmes seront douces, et Dieu lui-même viendra avec complaisance les essuyer. Vous ne serez plus libre pour vous abandonner à vos passions tyranniques; mais vous sacrifierez librement votre liberté, et vous entrerez dans une liberté nouvelle et inconnue au monde, où vous ne ferez rien que par amour.

De plus, considérez quel est votre esclavage dans le monde. Que n'avez-vous point à souffrir pour ménager l'estime de ces hommes que vous méprisez? Que ne vous en coûte-t-il pas pour réprimer vos passions emportées, quand elles vont trop loin; pour contenter celles auxquelles vous voulez céder; pour cacher vos peines; pour soutenir les bienséances importunes? Est-ce donc là cette liberté que vous vantez tant, et que vous avez tant de peine de sacrifier à Dieu? Où est-elle? où est-elle? montrez-la moi. Je ne vois partout que gêne, que servitude basse et indigne, que nécessité déplorable de se déguiser depuis le matin jusqu'au soir. On se refuse à Dieu, qui ne nous veut que pour nous sauver: on se livre au monde, qui ne nous veut que pour nous tyranniser et pour nous perdre. On s'imagine qu'on ne fait dans le monde que ce qu'on veut, parce qu'on sent le goût de ses passions, par lesquelles on est entraîné; mais compte-t-on les dégoûts affreux, les ennuis mortels, les mécomptes inséparables des plaisirs, les humiliations qu'on a à essuyer dans les places les plus élevées? Au dehors tout est riant; au dedans tout est plein de chagrins et d'inquiétudes. On croit être libre, quand on ne dépend plus que de ses passions: folle erreur! Y a-t-il au monde un état où l'on ne dépende pas encore davantage des fantaisies d'autrui que des siennes? Tout le commerce de la vie est gêné par les bienséances, et par la nécessité de complaire aux autres.

D'ailleurs nos passions sont le plus rude de tous les tyrans: si on ne les suit qu'à demi, il faut à toute heure être aux prises contre elles, et ne respirer jamais un seul moment en sûreté. Elles trahissent, elles déchirent le cœur; elles foulent aux pieds la raison et l'honneur; elles ne disent jamais: C'est assez. Quand même on serait sûr de les vaincre toujours, quelle affreuse victoire! Si au contraire on s'abandonne au torrent, où vous entraînera-t-il? j'ai horreur de le penser: vous n'oseriez le penser vous-même.

O mon Dieu! préservez-moi de ce funeste esclavage, que l'insolence humaine n'a point de honte de nommer une liberté. C'est en vous qu'on est libre; c'est votre vérité qui nous délivrera. Vous servir, c'est régner.

Mais quel aveuglement de craindre d'aller trop avant dans l'amour de Dieu! plongeons-nous-y: plus on l'aime, plus on aime aussi tout ce qu'il nous fait faire. C'est cet amour qui nous console de nos pertes, qui nous adoucit nos croix, qui nous détache de tout ce qu'il est dangereux d'aimer, qui nous préserve de mille poisons, qui nous montre une miséricorde bienfaisante au travers de tous les maux que nous souffrons, qui nous découvre dans la mort même une gloire et une félicité éternelles. C'est cet amour qui change tous nos maux en biens: comment pouvons-nous craindre de nous remplir trop de lui? Craignons-nous d'être trop heureux, trop délivrés de nous-mêmes, des caprices de notre orgueil, de la violence de nos passions et de la tyrannie du monde trompeur? Que tardons-nous à nous jeter avec une pleine confiance entre les bras du père des miséricordes et du Dieu de toute consolation? Il nous aimera, nous l'aimerons. Son amour croissant nous tiendra lieu de tout le reste. Il remplira lui seul notre cœur, que le monde a enivré, agité, troublé, sans le pouvoir jamais remplir. Il ne nous fera mépriser que le monde que nous méprisons déjà. Il ne nous ôtera que ce qui nous rend malheureux. Il ne nous fera faire que ce que nous faisons tous les jours: des actions simples et raisonnables, que nous faisons mal, faute de les faire pour lui; il nous les fera faire bien, en nous inspirant de les faire pour lui obéir. Tout, jusqu'aux moindres actions d'une vie simple et commune, se tournera en consolation, en mérite et en récompense. Nous verrons en paix venir la mort: elle sera changée pour nous en un commencement de vie immortelle. Bien loin de nous dépouiller, elle nous revêtira de tout, comme dit saint Paul. Oh! que la religion est aimable!

X.

Sur l'imitation de Jésus-Christ.

Il faut imiter Jésus : c'est vivre comme il a vécu, penser comme il a pensé, et se conformer à son image, qui est le sceau de notre sanctification.

Quelle différence de conduite! Le néant se croit quelque chose, et le Tout-Puissant s'anéantit. Je m'anéantirai avec vous, Seigneur; je vous ferai un sacrifice entier de mon orgueil, et de la vanité qui m'a possédé jusqu'à présent. Aidez ma bonne volonté, éloignez de moi les occasions où je tomberai; *détournez mes yeux, afin que je ne regarde point la vanité*[1]; que je ne voie que vous, et que je me voie devant vous : ce sera alors que je connaîtrai ce que je suis et ce que vous êtes.

Jésus-Christ naît dans une étable : il est contraint de fuir en Égypte; il passe trente ans de sa vie dans la boutique d'un artisan; il souffre la faim, la soif, la lassitude; il est pauvre, méprisé et abject; il enseigne la doctrine du ciel, et personne ne l'écoute : tous les grands et les sages le poursuivent, le prennent, lui font souffrir des tourments effroyables, le traitent comme un esclave, le font mourir entre deux voleurs, après avoir préféré à lui un voleur. Voilà la vie que Jésus-Christ a choisie; et nous, nous avons en horreur toutes sortes d'humiliations; les moindres mépris nous sont insupportables.

Comparons notre vie à celle de Jésus-Christ; souvenons-nous qu'il est le maître, et que nous sommes les esclaves; qu'il est tout-puissant, et que nous ne sommes que faiblesse; il s'abaisse, et nous nous élevons. Accoutumons-nous à penser si souvent à notre misère, que nous n'ayons de mépris que pour nous. Pouvons-nous avec justice mépriser les autres et considérer leurs défauts, quand nous en sommes nous-mêmes remplis? Commençons à marcher par le chemin que Jésus-Christ nous a tracé, puisque c'est le seul qui nous puisse conduire à lui.

Et comment pouvons-nous trouver Jésus-Christ, si nous ne le cherchons dans les états de sa vie mortelle, c'est-à-dire dans la solitude, dans le silence, dans la pauvreté et la souffrance, dans les persécutions et les mépris, dans la croix et les anéantissements? Les saints le trouvent dans le ciel, dans les splendeurs de la gloire et dans les plaisirs ineffables; mais c'est après être demeurés avec lui en terre dans les opprobres, les douleurs et les humiliations. Être chrétiens, c'est être imitateurs de Jésus-Christ. En quoi pouvons-nous l'imiter que dans ses humiliations? Rien autre chose ne nous peut approcher de lui. Comme tout-puissant, nous devons l'adorer; comme juste, nous devons le craindre; comme bon et miséricordieux, nous devons l'aimer de toutes nos forces; comme humble, soumis, abject et mortifié, nous devons l'imiter.

Ne prétendons pas de pouvoir arriver par nos propres forces à cet état; tout ce qui est en nous y résiste; mais consolons-nous dans la présence de Dieu. Jésus-Christ a voulu sentir toutes nos faiblesses; il est un pontife compatissant, qui a voulu être tenté comme nous : prenons donc toute notre force en lui, devenu volontairement faible pour nous fortifier; enrichissons-nous par sa pauvreté, et disons avec confiance : *Je puis tout en celui qui me fortifie*[1].

Je veux suivre, ô Jésus, le chemin que vous avez pris! je veux vous imiter, je ne le puis que par votre grâce. O Sauveur abject et humble, donnez-moi la science des véritables chrétiens, et le goût du mépris de moi-même; et que j'apprenne la leçon incompréhensible à l'esprit humain, qui est de mourir à soi-même par la mortification et la véritable humilité.

Mettons la main à l'œuvre, et changeons ce cœur si dur et si rebelle au cœur de Jésus-Christ. Approchons-nous du cœur sacré de Jésus; qu'il anime le nôtre, qu'il détruise toutes nos répugnances. O bon Jésus, qui avez souffert pour l'amour de moi tant d'opprobres et d'humiliations, imprimez-en puissamment l'estime et l'amour dans mon cœur, et faites-m'en désirer les pratiques!

XI.

De l'humilité[2].

Tous les saints sont convaincus que l'humilité sincère est le fondement de toutes les vertus; c'est parce que l'humilité est la fille de la pure charité, et l'humilité n'est autre chose que la vérité. Il n'y a que deux vérités au monde, celle du tout de Dieu, et du rien de la créature : afin que l'humilité soit véritable, il faut qu'elle nous fasse rendre un hommage continuel à Dieu par notre bassesse, demeurer dans notre place, qui est d'aimer à n'être rien. Jésus-Christ dit qu'il faut être doux et humble de cœur; la douceur est fille de l'humilité, comme la colère est fille de l'orgueil. Il n'y a que Jésus-Christ qui nous puisse donner cette véritable humilité du cœur qui vient de lui : elle naît de l'onction de sa grâce; elle ne consiste point, comme on s'imagine, à faire

[1] *Ps.* CXVIII, 37.

[1] *Philip.* IV, 13.

[2] Cet article paraît ici pour la première fois, d'après une copie très-ancienne des *Divers Sentiments et Avis chrétiens*. Il faut appliquer a cet article l'observation que nous avons faite plus haut a l'occasion de l'article VIII. (*Edit. de Vers.*)

des actes extérieurs d'humilité, quoique cela soit bon, mais à demeurer à sa place. Celui qui s'estime quelque chose n'est pas véritablement humble; celui qui veut quelque chose pour soi-même ne l'est pas non plus; mais celui qui s'oublie si fort soi-même qu'il ne pense jamais à soi, qui n'a pas un retour sur lui-même, qui au dedans n'est que bassesse, et n'est blessé de rien, sans affecter la patience au dehors, qui parle de soi comme il parlerait d'un autre, qui n'affecte point de s'oublier soi-même lorsqu'il en est tout plein, qui se livre pour la charité sans faire attention si c'est humilité ou orgueil d'en user de la sorte, qui est très-content de passer pour être sans humilité; enfin, celui qui est plein de charité, est véritablement humble. Celui qui ne cherche point son intérêt, mais le seul intérêt de Dieu pour le temps et l'éternité, est humble. Plus on aime purement, plus l'humilité est parfaite. Ne mesurons donc point l'humilité sur l'extérieur composé; ne la faisons point dépendre d'une action ou d'une autre, mais de la pure charité. La pure charité dépouille l'homme de lui-même; elle le revêt de Jésus-Christ : c'est en quoi consiste la vraie humilité, qui fait que nous ne vivons plus en nous-mêmes, mais que Jésus-Christ vit en nous.

Nous tendons toujours à être quelque chose; nous faisons souvent du bruit dans la dévotion, après en avoir fait dans les choses que nous avons quittées; et pourquoi? c'est que l'on veut être distingué en toutes sortes d'états; mais celui qui est humble ne cherche rien; il lui est égal d'être loué ou méprisé, parce qu'il ne prend rien pour soi-même, et qu'il laisse faire de lui tout ce qu'on veut; en quelque lieu qu'on le mette, il s'y tient; il ne comprend pas même qu'il lui en faille un autre. Il y a bien des personnes qui pratiquent l'humilité extérieure, et qui cependant sont bien éloignées de cette humilité de cœur dont je viens de parler; car l'humilité extérieure, et qui n'a pas sa source dans la pure charité, est une fausse humilité. Plus on croit s'abaisser, plus on est persuadé de son élévation. Celui qui s'aperçoit qu'il s'abaisse n'est point encore en sa place, qui est au-dessous de tout abaissement. Ces personnes qui croient s'abaisser ont beaucoup d'élévation : aussi, dans le fond, cette manière d'humilité est souvent une recherche subtile d'élévation. Ces sortes d'humilité n'entreront point dans le ciel, qu'elles ne soient réduites à la pure charité, source de la véritable humilité, seule digne de Dieu, et qu'il prend plaisir de remplir de lui-même. Ceux qui en sont remplis ne peuvent s'humilier ni s'abaisser, à ce qu'il leur paraît, se trouvant au-dessous de tout abaissement. S'ils voulaient s'abaisser, il faudrait qu'ils s'élevassent auparavant, et sortissent par là de l'état qui leur est propre : aussi sont-ils si persuadés que, pour s'humilier, il faut se mettre au-dessous de ce que l'on est, et sortir de sa place, qu'ils ne croient pas jamais le pouvoir faire. Ils ne se trouvent point humiliés par tous les mépris et toutes les condamnations des hommes; ils ne font que rester en leur place : de même ils ne prennent aucune part à l'applaudissement qu'on pourrait leur donner; ils ne méritent rien, ils n'attendent rien, ils ne prennent part à rien. Ils comprennent qu'il n'y a que le Verbe de Dieu qui, en s'incarnant, s'est abaissé au-dessous de ce qu'il était; c'est pourquoi l'Écriture dit qu'il s'est anéanti, ce qu'elle ne dit de nulle créature.

Plusieurs se méprennent en ce point : soutenant leur humilité par leur propre volonté, et manquant à la résignation et au parfait renoncement d'eux-mêmes, ils offensent la charité divine, croyant favoriser l'humilité, qui néanmoins n'est pas humilité, si elle ne s'accommode pas avec la charité. Si l'on avait de la lumière pour la discerner, on verrait clairement que, par où l'on croit s'humilier, on s'élève; qu'en pensant s'anéantir, on cherche sa propre subsistance; et qu'enfin on goûte et on possède la gloire de l'humilité, comme une vertu insigne, dans les actes de l'humilité que l'on pratique. Le vrai humble ne fait rien, et ne s'oppose à rien; il se laisse conduire et mener où l'on veut; il croit que Dieu peut tout faire de lui, ainsi qu'il pourrait tout faire d'une paille : et il y a plus d'humilité à faire ces choses et à s'y rendre, qu'à s'opposer, sous prétexte d'humilité, aux desseins de Dieu. Celui qui préfère le mépris, par son choix, à l'élévation, n'est point encore véritablement humble, quoiqu'il ait le goût de l'humilité. Enfin, celui qui se laisse placer et mener où l'on veut, haut et bas; qui ne sent pas cette différence, qui n'aperçoit pas si on le loue ou si on le blâme, ni si ce qu'on dit de lui est à son avantage, ou s'il lui est désavantageux, est véritablement humble, quoiqu'il ne le paraisse pas aux yeux des hommes, qui ne jugent pas de la véritable vertu par ce qu'elle est en elle-même, mais bien par les idées qu'ils s'en sont faites.

Le véritable humble est parfaitement obéissant, parce qu'il a renoncé à sa propre volonté; il se laisse conduire comme l'on veut le mettre, d'une façon ou d'une autre. Il plie à tout, et ne résiste à rien, parce qu'il ne serait pas humble s'il avait un choix et une volonté ou raisonnement sur ce qu'on lui ordonne. Il n'a pas de penchant propre pour aucune chose, mais il se laisse pencher de quelque côté que l'on veut. Il ne veut rien, il ne demande rien, non par pratique de ne rien demander, mais parce qu'il est

dans un si profond oubli de soi, et si fort séparé de lui-même, qu'il ne sait pas ce qui lui convient le mieux. Le véritable humble est un de ces enfants dont Jésus-Christ a dit que le royaume des cieux lui appartenait. Un enfant ne sait pas ce qu'il lui faut; il ne peut rien, il ne pense à rien, mais il se laisse conduire. Abandonnons-nous donc avec courage; si Dieu ne fait rien de nous, il nous rendra justice, puisque nous ne sommes bons à rien, et s'il fait de grandes choses, ce sera sa gloire : nous dirons avec Marie qu'il a fait de grandes choses en nous, parce qu'il a regardé notre bassesse.

XII.

Sur la violence qu'un chrétien se doit faire continuellement.

A qui croyez-vous que parle saint Paul, quand il dit[1] : *Nous sommes fous, à cause de Jésus-Christ, et vous êtes prudents en Jésus-Christ?* C'est à vous, c'est à moi, et ce n'est point aux gens qui ont toute honte levée, et qui ne connaissent point Dieu; oui, c'est à nous qui croyons travailler à notre salut, et qui ne laissons pas de fuir la folie de la croix, et de chercher les moyens de paraître sages aux yeux du monde; c'est à nous qui ne tremblons point dans la vue de notre faiblesse. Où saint Paul se trouve lui-même faible, nous nous trouvons forts, et nous ne pouvons disconvenir qu'avec de bonnes intentions nous ne soyons quasi opposés à ce grand apôtre. Cet état ne doit pas nous paraître bon : faisons-y donc réflexion; et après nous être bien examinés, voyons en quoi nous différons des véritables serviteurs de Dieu.

Soyons imitateurs de Jésus-Christ en devenant les imitateurs de saint Paul[2], qui se donne pour modèle après le premier modèle : plus de complaisance pour le monde, plus de complaisance pour nous, plus d'indulgence pour nos passions, pour nos sens et pour notre langueur spirituelle. Ce n'est point en paroles que consiste la pratique de la vertu; elles ne suffisent pas pour arriver au royaume de Dieu : c'est dans la force et le courage, et dans la violence que l'on se fait; violence en toutes rencontres lorsqu'il faut résister au torrent du monde qui nous empêche de faire le bien, après nous avoir tant de temps fait commettre le mal; violence quand il faut renoncer à une partie du nécessaire pour ne pas se tromper en croyant avoir renoncé au superflu; violence quand il faut se mortifier dans l'esprit après s'être mortifié dans le corps, sans croire que Dieu nous en doit le reste; violence pour augmenter les heures de prières, de lectures et de retraite, violence pour se trouver toujours parfaitement bien dans l'état où l'on est, sans souhaiter ni plus de commodité, ni plus d'honneur, ni plus de santé, ni d'autre compagnie, pas même de gens de bien; enfin violence pour arriver à ce degré d'indifférence absolument nécessaire au chrétien, qui n'a de volonté que celle de Dieu son créateur; qui lui remet le succès de toutes ses affaires, quoiqu'il ne laisse pas d'y travailler; qui agit selon sa condition, mais qui agit sans se troubler; qui prend plaisir à regarder Dieu, et qui ne craint point d'en être regardé; qui espère que ce regard sera pour corriger ses défauts, et qui demeure paisible en se voyant à sa merci pour la punition de ses péchés. Voilà où je vous laisse, et où je vous prie de vous tenir, afin que nous puissions et vous et moi, dans le trouble et le tracas de la vie du monde, nous conserver en paix. Grand Dieu, pouvons-nous penser que l'on connaisse en nous quelque chose de la vie de Jésus-Christ? Plus nous craignons de souffrir, plus nous en avons besoin.

XIII.

Sur l'histoire du pharisien et du publicain : caractères de la justice pharisaïque.

Les publicains, ou receveurs d'impôts, étaient fort odieux au peuple juif, jaloux de sa liberté, et accoutumé à n'avoir pour roi que Dieu même ou que des princes de la nation. Du temps de Jésus-Christ, ils étaient assujettis à la domination romaine, qu'ils supportaient impatiemment. Quand Jésus-Christ représente un publicain, il met devant les yeux de ceux qu'il instruit ce qu'il y avait de plus profane et de plus scandaleux. De là vient que Jésus-Christ met ensemble les femmes de mauvaise vie et les publicains.

Pour les pharisiens, c'était une secte d'hommes réformés, qui pratiquaient scrupuleusement jusques aux moindres circonstances marquées par la lettre de la loi. Leur vie était exemplaire et éclatante en vertus extérieures; mais ils étaient superbes, hautains, jaloux des premiers rangs et de l'autorité, pleins d'eux-mêmes et de leurs bonnes œuvres, dédaigneux et critiques pour autrui; en un mot, aveuglés par la confiance en leur propre justice.

Jésus-Christ fait une histoire qui représente ces deux caractères[1], pour montrer combien le pharisien est plus loin du vrai royaume de Dieu, que le publicain qui est chargé d'iniquités. Le publicain dé-

[1] *I. Cor.* IV, 10.
[2] *Ibid.* XI, 1.

[1] *Luc*, XVIII, 10, 11, etc.

plore ses vices; le pharisien raconte ses vertus. Le publicain n'ose demander des grâces; le pharisien vante avec complaisance celles qu'il a reçues. Dieu se déclare pour le publicain : il aime mieux le pécheur humble, et confondu à la vue de sa misère, que le juste qui se complaît dans sa justice, et qui tire sa propre gloire des dons de Dieu. S'approprier les dons de Dieu, c'est les tourner contre Dieu même pour flatter son propre orgueil. O dons de Dieu, que vous êtes redoutables à une âme qui se cherche en elle-même! Elle tourne en poison l'aliment de vie éternelle : tout ce qui devrait la faire mourir à la vie d'Adam ne sert qu'à entretenir cette vie. On nourrit l'amour-propre de bonnes œuvres et d'austérités; on se raconte à soi-même secrètement ses mortifications, ses victoires sur son goût, ses actions de justice, de patience, d'humilité, de désintéressement : on croit chercher dans toutes ces choses une consolation spirituelle; et on y cherche un appui pour se confier en soi-même, et pour se rendre un témoignage avantageux de sa propre justice : on veut toujours être en état de se représenter à soi-même ce qu'on fait de bien. Quand ce témoignage intérieur échappe, on est désolé, troublé, consterné; on croit avoir tout perdu. Ce témoignage sensible est l'appui des commençants; c'est le lait des âmes tendres et naissantes. Il faut qu'elles le sucent longtemps; il serait dangereux de les en sevrer. C'est à Dieu seul à retirer peu à peu ce goût, et à y substituer le pain des forts. Mais quand une âme, depuis longtemps instruite et exercée dans le don de la foi, commence à ne sentir plus ce témoignage si doux et si consolant, elle doit demeurer tranquille dans l'épreuve, et ne se point tourmenter pour rappeler ce que Dieu éloigne d'elle. Alors il faut qu'elle s'endurcisse contre elle-même, et qu'elle soit contente, comme le publicain, de montrer sa misère à Dieu, osant à peine lever les yeux vers lui. C'est dans cet état que Dieu purifie d'autant plus l'âme qu'il lui dérobe la vue de sa pureté.

L'âme est si infectée de l'amour-propre, qu'elle se salit toujours un peu par la vue de sa vertu; elle en prend toujours quelque chose pour elle-même : elle rend grâces à Dieu; mais elle se sait bon gré d'être plutôt qu'une autre la personne sur qui découlent les dons célestes. Cette manière de s'approprier les grâces est très-subtile et très-imperceptible dans certaines âmes qui paraissent droites et simples : elles n'aperçoivent pas elles-mêmes le larcin qu'elles font. Ce larcin est d'autant plus mauvais, que c'est dérober le bien le plus pur, et qui excite par conséquent davantage la jalousie de Dieu. Ces âmes ne cessent de s'approprier leurs vertus que quand elles cessent de les voir, et que tout semble leur échapper. Alors elles s'écrient, comme saint Pierre quand il s'enfonçait dans les eaux : *Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons!* Elles ne trouvent plus rien en elles; tout manque. Il n'y a plus dans leur fond que sujet de condamnation, d'horreur, de haine de soi-même, de sacrifice et d'abandon. En perdant ainsi cette propre justice pharisienne, on entre dans la vraie justice de Jésus-Christ, qu'on n'a garde de considérer comme la sienne propre.

Cette justice pharisienne est bien plus commune qu'on ne s'imagine. Le premier défaut de cette justice consistait en ce que le pharisien la mettait toute dans les œuvres, s'attachant superstitieusement à la rigueur de la lettre de la loi, pour l'observer de point en point sans en chercher l'esprit. Voilà précisément ce que font tant de chrétiens. On jeûne, on donne l'aumône, on fréquente les sacrements, on va à l'office de l'Église, on prie même, sans amour pour Dieu, sans détachement du monde, sans charité, sans humilité, sans renoncement à soi-même; on est content, pourvu qu'on ait devant soi un certain nombre de bonnes œuvres régulièrement faites. C'est être pharisien.

Le second défaut de la justice pharisienne est celui que nous avons déjà remarqué : c'est qu'on veut s'appuyer sur cette justice comme sur sa propre force. Ce qui fait qu'elle console tant, c'est qu'elle donne un grand soutien à la nature. On prend un grand plaisir à se voir juste, à se sentir fort, à se mirer dans sa vertu, comme une femme vaine se plaît à considérer sa beauté dans un miroir. L'attachement à cette vue de nos vertus les salit, nourrit notre amour-propre, et nous empêche de nous détacher de nous-même. De là vient que tant d'âmes, d'ailleurs droites et pleines de bons désirs, ne font que tournoyer autour d'elles-mêmes, sans avancer jamais vers Dieu. Sous prétexte de vouloir conserver ce témoignage intérieur, elles s'occupent toujours d'elles-mêmes avec complaisance; elles craignent autant de se perdre de vue, que d'autres craindraient de s'écarter de Dieu; elles veulent toujours voir un certain arrangement de vertus composées à leur mode; elles veulent toujours goûter le plaisir d'être agréables à Dieu. Ainsi elles ne se nourrissent que d'un plaisir qui les amollit, et d'une superficie de vertus qui les remplit d'elles-mêmes. Il faudrait les vider, et non pas les remplir; les endurcir contre elles-mêmes, et non pas les accoutumer à cette tendresse sensible qui n'a souvent rien de solide. Cette tendresse est pour elles ce que serait le lait d'une nourrice pour un homme robuste de trente ans. Cette nourriture affaiblit et appetisse l'âme, au lieu de la fortifier.

De plus, c'est que ces âmes, trop dépendantes du goût sensible et du calme intérieur, sont en danger de perdre tout au premier orage qui s'élèvera : elles ne tiennent qu'au don sensible; dès que le don sensible se retire, tout tombe sans ressource. Elles se découragent aussitôt que Dieu les éprouve; elles n'ont mis aucune différence entre le goût sensible et Dieu : de là vient que, quand ce goût échappe, elles concluent que Dieu les abandonne. Aveugles qui quittent l'oraison, comme dit sainte Thérèse, quand l'oraison commence à se purifier par l'épreuve, et à devenir plus fructueuse! Une âme qui vit du pain sec de la tribulation, qui se trouve vide de tout bien, qui voit sans cesse sa pauvreté, son indignité et sa corruption, qui ne se lasse jamais de chercher Dieu, quoique Dieu la repousse, qui le cherche lui seul pour l'amour de lui-même, sans se chercher soi-même en Dieu, est bien au-dessus d'une âme qui veut voir sa perfection, qui se trouble dès qu'elle la perd de vue, et qui veut toujours que Dieu la prévienne par de nouvelles caresses.

Suivons Dieu par la route obscure de la pure foi; perdons de vue tout ce qu'il voudra nous cacher; marchons, comme Abraham, sans savoir où tendent nos pas; ne comptons que sur notre misère et sur la miséricorde de Dieu. Seulement allons droit; soyons simples, fideles, n'hésitant jamais de sacrifier tout à Dieu. Mais gardons-nous bien de nous appuyer sur nos œuvres, ou sur nos sentiments, ou sur nos vertus. Allons toujours à Dieu, sans nous arrêter un moment pour retourner sur nous-mêmes avec complaisance ou avec inquiétude. Abandonnons-lui tout ce qui nous regarde, et songeons à le glorifier sans relâche dans tous les moments de notre vie.

XIV.

Remèdes contre la dissipation et contre la tristesse.

Il me semble que vous êtes en peine sur deux choses : l'une d'éviter la dissipation, et l'autre de vous soutenir contre la tristesse. Pour la dissipation, vous ne vous en guérirez point par des réflexions forcées. N'espérez pas de faire l'ouvrage de la grâce par les ressorts et les industries de la nature. Contentez-vous de donner votre volonté à Dieu sans réserve, et de n'envisager jamais aucun état douloureux que vous n'acceptiez par l'abandon à la divine Providence. Gardez-vous bien d'aller jamais au-devant de ces pensées de croix ; mais quand Dieu permet qu'elles vous viennent sans que vous les ayez cherchées, ne les laissez jamais passer sans fruit.

Acceptez, malgré les répugnances et les horreurs de la nature, tout ce que Dieu présente à votre esprit, comme une épreuve par laquelle il veut exercer votre foi. Ne vous mettez point en peine de savoir si vous aurez, dans l'occasion, la force d'exécuter ce que vous désirez faire de loin : l'occasion présente aura sa grâce; mais la grâce du moment auquel vous envisagez ces croix est de les accepter de bon cœur au temps que Dieu vous les donnera. Le fondement d'abandon posé, marchez tranquillement et en confiance. Pourvu que cette disposition de votre volonté ne soit point changée par des attachements volontaires à quelque chose contre l'ordre de Dieu, elle subsistera toujours.

Votre imagination sera errante sur mille vains objets; elle sera même plus ou moins agitée, suivant les lieux où vous serez, et suivant qu'elle aura été plus ou moins ébranlée par des objets plus vifs ou plus languissants. Mais qu'importe? L'imagination, comme dit sainte Thérèse, est la folle de la maison; elle ne cesse de faire du bruit et d'étourdir; l'esprit même est entraîné par elle; il ne peut s'empêcher de voir les images qu'elle lui présente. Son attention à ces images est inévitable, et cette attention est une distraction véritable : mais, pourvu qu'elle soit involontaire, elle ne separe jamais de Dieu; il n'y a que la distraction de la volonté qui fait tout le mal.

Si vous ne voulez jamais la distraction, vous ne serez jamais distraite, et il sera vrai de dire que votre oraison n'aura point défailli. Chaque fois que vous apercevrez votre distraction, vous la laisserez tomber sans la combattre, et vous vous retournerez doucement du côté de Dieu sans aucune contention d'esprit. Quand vous ne vous apercevrez point de votre distraction, elle ne sera pas une distraction du cœur. Dès que vous l'apercevrez, vous lèverez les yeux vers Dieu. La fidélité que vous aurez à rentrer en sa présence, toutes les fois que vous vous apercevrez de votre état, vous méritera la grâce d'une présence plus fréquente, et c'est, si je ne me trompe, le moyen de rendre bientôt cette présence familière.

Cette fidélité à se détourner promptement des autres objets, toutes les fois qu'on remarque les distractions, ne sera pas longtemps dans une âme sans le don d'un recueillement fréquent et facile. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'on puisse entrer dans cet état par ses propres efforts; cette contention vous rendrait gênée, scrupuleuse, inquiète dans les affaires et dans les conversations où vous avez besoin d'être libre. Vous seriez toujours en crainte que la présence de Dieu ne vous échappe, toujours à courir pour la rattraper; vous vous envelopperiez dans tous

les fantômes de votre imagination. Ainsi la présence de Dieu, qui doit, par sa douceur et par sa lumière, faciliter l'application à tous les autres objets que nous avons besoin de considérer dans l'ordre de Dieu, vous rendrait au contraire toujours agitée, et presque incapable des fonctions extérieures de votre état.

Ne soyez donc jamais inquiète de ce que cette présence sensible de Dieu vous aura échappé; mais surtout gardez-vous bien de vouloir une présence de Dieu raisonnée, et soutenue par beaucoup de réflexions. Contentez-vous, dans le cours de la journée et dans le détail de vos occupations, d'une vue confuse de Dieu; en sorte que si on vous demandait alors quelle est la disposition de votre cœur, il fût vrai de dire qu'il tend à Dieu, quoique vous fussiez alors attentive à quelque autre objet. Ne vous mettez point en peine des égarements de votre esprit, que vous ne pouvez retenir. On se distrait souvent par la crainte des distractions, et puis par le regret de les avoir eues.

Que diriez-vous d'un homme qui, dans un voyage, au lieu de marcher toujours sans s'arrêter, passerait son temps à prévoir les chutes qu'il pourrait faire, et, quand il en aurait fait quelqu'une, à retourner voir le lieu où il serait tombé? Marchez, marchez toujours, lui diriez-vous. Je vous dis de même : Marchez sans regarder derrière vous, et sans vous arrêter. *Marchez*, dit l'Apôtre [1], *afin que vous soyez toujours dans une plus grande abondance*. L'abondance de l'amour de Dieu, il est vrai, vous corrigera plus que vos inquiétudes et vos retours empressés sur vous-même.

Cette règle est simple; mais la nature, accoutumée à faire tout par sentiment et par réflexion, la trouve simple jusqu'à l'excès. On voudrait s'aider soi-même, et se donner plus de mouvement; mais c'est en quoi cette règle est bonne, de ce qu'elle tient dans un état de pure foi, où l'on ne s'appuie que sur Dieu, à qui l'on s'abandonne, et où l'on meurt à soi-même en supprimant tout ce qui est de soi. Par là on ne multiplie point les pratiques extérieures, qui pourraient gêner les personnes fort occupées, ou nuire à la santé : on les tourne toutes à aimer, mais à aimer simplement; ensuite on ne fait que ce que l'amour fait faire : ainsi on n'est jamais surchargé, car on ne porte que ce qu'on aime. Cette règle, bien prise, suffit aussi pour guérir la tristesse.

Souvent la tristesse vient de ce que, cherchant Dieu, on ne le sent pas assez pour se contenter. Vouloir le sentir n'est pas vouloir le posséder; mais c'est vouloir s'assurer, pour l'amour de soi-même, qu'on le possède, afin de se consoler. La nature abattue et découragée a impatience de se voir dans la pure foi; elle fait tous ses efforts pour s'en tirer, parce que là tout appui lui manque; elle y est comme en l'air; elle voudrait sentir son avancement. A la vue de ses fautes, l'orgueil se dépite, et l'on prend ce dépit de l'orgueil pour un sentiment de pénitence. On voudrait, par amour-propre, avoir le plaisir de se voir parfait; on se gronde de ne l'être pas; on est impatient, hautain et de mauvaise humeur contre soi et contre les autres. Erreur déplorable! Comme si l'œuvre de Dieu pouvait s'accomplir par notre chagrin! comme si on pouvait s'unir au Dieu de paix en perdant la paix intérieure! *Marthe, Marthe, pourquoi vous troubler sur tant de choses* pour le service de Jésus-Christ? *Une seule est nécessaire* [1], qui est de l'aimer et de se tenir immobile à ses pieds.

Quand on est bien abandonné à Dieu, tout ce que l'on fait est bien fait, sans faire beaucoup de choses : on s'abandonne avec confiance pour l'avenir; on veut sans réserve tout ce que Dieu voudra, et l'on ferme les yeux pour ne rien prévoir de l'avenir. Cependant on s'applique dans le présent à accomplir sa volonté; à chaque jour suffit son bien et son mal. Ce journalier accomplissement de la volonté de Dieu est l'avénement de son règne au dedans de nous, et tout ensemble notre pain quotidien. On serait infidèle, et coupable d'une défiance païenne, si on voulait pénétrer dans cet avenir du temps que Dieu nous dérobe : on le lui laisse; c'est à lui de le faire doux ou amer, court ou long : qu'il fasse ce qui est bon à ses yeux. La plus parfaite préparation à cet avenir, quel qu'il soit, est de mourir à toute volonté propre, pour se livrer totalement à celle de Dieu. Comme la manne avait tous les goûts, cette disposition générale renferme toutes les grâces et tous les sentiments convenables à tous les états où Dieu pourra nous mettre dans la suite.

Quand on est ainsi prêt à tout, c'est dans le fond de l'abîme que l'on commence à prendre pied; on est aussi tranquille sur le passé que sur l'avenir. On suppose de soi tout le pis qu'on en peut supposer; mais on se jette aveuglément dans les bras de Dieu, on s'oublie, on se perd, et c'est la plus parfaite pénitence que cet oubli de soi-même; car toute la conversion ne consiste qu'à se renoncer pour s'occuper de Dieu. Cet oubli est le martyre de l'amour-propre : on aimerait cent fois mieux se con-

[1] *Thess.* IV, 1.

[1] *Luc.* X, 41, 42.

tredire, se condamner, se tourmenter le corps et l'esprit, que de s'oublier. Cet oubli est un anéantissement de l'amour-propre, où il ne trouve aucune ressource. Alors le cœur s'élargit; on est soulagé en se déchargeant de tout le poids de soi-même dont on s'accablait; on est étonné de voir combien la voie est droite et simple. On croyait qu'il fallait une contention perpétuelle, et toujours quelque nouvelle action sans relâche; au contraire, on aperçoit qu'il y a peu à faire; qu'il suffit, sans trop raisonner ni sur l'avenir ni sur le passé, de regarder Dieu avec confiance, comme un père qui nous mène dans le moment présent comme par la main. Si quelque distraction le fait perdre de vue, sans s'arrêter a la distraction, on se retourne vers Dieu, et il fait sentir ce qu'il veut. Si on fait des fautes, on en fait une pénitence qui est une douleur toute d'amour. On se retourne vers celui de qui on s'était détourné. Le péché paraît hideux; mais l'humiliation qui en revient, et pour laquelle Dieu l'a permis, paraît bonne. Autant les réflexions de l'orgueil sur nos propres fautes sont amères, inquiètes et chagrines, autant le retour de l'âme vers Dieu après ses fautes est-il recueilli, paisible, et soutenu par la confiance.

Vous sentirez par expérience combien ce retour simple et paisible vous facilitera votre correction, plus que tous les dépits sur les défauts qui vous dominent. Soyez seulement fidèle à vous tourner simplement vers Dieu, dès le moment que vous apercevrez votre faute. Vous aurez beau chicaner avec vous-même : ce n'est point avec vous que vous devez prendre vos mesures. Quand vous vous grondez sur vos misères, je ne vois dans votre conseil que vous seule avec vous-même. Pauvre conseil, où Dieu n'est pas!

Qui vous tendra la main pour sortir du bourbier? Sera-ce vous? Eh! c'est vous-même qui vous y êtes enfoncée, et qui ne pouvez en sortir. De plus, ce bourbier, c'est vous-même; tout le fond de votre mal est de ne pouvoir sortir de vous. Espérez-vous d'en sortir en vous entretenant toujours avec vous-même; et en nourrissant votre sensibilité par la vue de vos faiblesses? Vous ne faites que vous attendrir sur vous-même par tous ces retours. Mais le moindre regard de Dieu calmerait bien mieux votre cœur, troublé par cette occupation de vous-même. Sa présence opère toujours la sortie de soi-même, et c'est ce qu'il vous faut. Sortez donc de vous-même, et vous serez en paix. Mais comment en sortir? Il ne faut que se tourner doucement du côté de Dieu, et en former peu à peu l'habitude par la fidélité à y revenir toutes les fois qu'on s'aperçoit de sa distraction.

Pour la tristesse naturelle qui vient de la mélancolie, elle ne vient que du corps; ainsi les remèdes et le régime la diminuent. Il est vrai qu'elle revient toujours; mais elle n'est pas volontaire. Quand Dieu la donne, on la supporte en paix, comme la fièvre et les autres maux corporels. L'imagination est dans une noirceur profonde; elle est toute tendue de deuil; mais la volonté, qui ne se nourrit que de pure foi, veut bien éprouver toutes ces impressions : on est en paix, parce qu'on est d'accord avec soi-même, et soumis à Dieu. Il n'est pas question de ce que l'on sent, mais de ce que l'on veut. On veut tout ce qu'on a, on ne veut rien de ce qu'on n'a pas. On ne voudrait pas soi-même se délivrer de ce qu'on souffre, parce qu'il n'appartient qu'à Dieu de distribuer les croix et les consolations. On est dans la joie au milieu des tribulations, comme dit l'Apôtre [1]; ce n'est pas une joie des sens, c'est une joie de pure volonté.

Les impies, au milieu des plaisirs, ont une joie contrainte, parce qu'ils ne sont jamais contents de leur état; ils voudraient repousser certains dégoûts, et goûter encore certaines douceurs qui leur manquent.

Au contraire, l'âme fidèle a une volonté qui n'est contrainte en rien; elle accepte librement tout ce que Dieu lui donne de douloureux; elle le veut, elle l'aime, elle l'embrasse; elle ne voudrait pas le quitter quand même il ne lui en coûterait qu'un seul désir, parce que ce désir serait un désir propre, et contraire à son abandon à la Providence, qu'elle ne veut jamais prévenir en rien.

Si quelque chose est capable de mettre un cœur au large et en liberté, c'est cet abandon. Il répand dans le cœur une *paix plus abondante que les fleuves, et une justice qui est comme les abîmes de la mer :* c'est l'expression d'Isaïe [2]. Si quelque chose peut rendre un esprit serein, dissiper ses scrupules et ses craintes noires, adoucir la peine par l'onction de l'amour, donner une certaine vigueur dans toutes les actions, et épancher la joie du Saint-Esprit jusque sur le visage et dans les paroles, c'est cette conduite simple, libre et enfantine entre les bras de Dieu. Mais on raisonne trop, et on se gâte à force de raisonner. Il y a une tentation de raisonnement qu'il faut craindre comme les autres tentations. Il y a une occupation de soi-même sensible, inquiète, défiante, qui est une tentation d'autant plus subtile qu'on ne la regarde point comme une tentation, et qu'au contraire on s'y enfonce de plus en plus, qu'on la prend pour la vigilance recom-

[1] *II. Cor.* VII, 4.
[2] *Is.* XLVIII, 18.

mandée dans l'Évangile. La vigilance que Jésus-Christ ordonne est une fidèle attention à aimer toujours, et à accomplir la volonté de Dieu dans le moment présent, suivant les signes qu'on en a; mais elle ne consiste pas à se troubler, à se mettre à la torture, à s'occuper sans cesse de soi-même, plutôt que de lever les yeux vers Dieu, notre unique secours contre nous-mêmes.

Pourquoi, sous prétexte de vigilance, s'opiniâtrer à découvrir en nous-mêmes ce que Dieu ne veut pas que nous y découvrions pendant cette vie? Pourquoi perdre par là le fruit de la foi pure et de la vie intérieure? Pourquoi se détourner de la présence de Dieu, qu'il veut nous rendre continuelle? Il n'a pas dit : Soyez toujours vous-même l'objet devant lequel vous marchiez; mais il a dit : *Marchez devant moi, et soyez parfait* [1].

David, plein de son esprit, a dit : *Je voyais toujours Dieu devant moi* [2]; et encore : *Mes yeux sont toujours élevés vers le Seigneur, afin qu'il garantisse mes pieds des filets tendus* [3]. Le danger est à ses pieds; cependant ses yeux sont en haut : il est moins utile de considérer notre danger que le secours de Dieu. De plus, on voit tout réuni en Dieu; on y voit la misère humaine et la bonté divine; un seul coup d'œil d'une âme droite et pure, si simple qu'il soit, aperçoit tout dans cette lumière infinie. Mais que pouvons-nous voir dans nos propres ténèbres, sinon nos ténèbres mêmes?

O mon Dieu! pourvu que je ne cesse de vous voir, je ne cesserai point de me voir dans toutes mes misères, et je me verrai bien mieux en vous qu'en moi-même. La vraie vigilance est de voir en vous votre volonté pour l'accomplir, et non de raisonner à l'infini sur l'état de la mienne. Quand les occupations extérieures m'empêcheront de vous voir seul, en fermant dans l'oraison les avenues de tous mes sens, alors je vous verrai, Seigneur, faisant tout en tous. Je verrai partout avec joie votre volonté s'accomplir et au dedans et au dehors de moi; je dirai sans cesse *Amen*, comme les bienheureux; je chanterai toujours dans mon cœur le cantique de la céleste Sion. Je vous bénirai même dans les méchants, qui, par leur volonté mauvaise, ne laissent pas d'accomplir malgré eux la vôtre toute juste, toute sainte, toute puissante. Dans la chaste liberté de l'esprit que vous donnez à vos enfants, j'agirai et je parlerai simplement, gaiement et avec confiance : *Quand même je passerais au travers des ombres de la mort, je ne craindrais rien, parce que vous êtes toujours avec moi* [1]. Je ne chercherai jamais aucun péril; je n'entrerai jamais dans aucun engagement qu'avec des signes de votre providence, qui y soient ma force et ma consolation. Dans les états même où votre vocation me soutiendra, je donnerai au recueillement, à l'oraison, à la retraite, tous les jours, toutes les heures, tous les moments que vous me laisserez libres : je ne quitterai jamais ce bienheureux état qu'autant que vous m'appellerez vous-même à quelque fonction extérieure. Alors je sortirai en apparence de vous, mais vous sortirez avec moi; et, dans cette sortie apparente, vous me porterez dans votre sein : je ne me chercherai point moi-même dans le commerce des créatures : je ne craindrai point que le recueillement diminue mon agrément auprès d'elles, et dessèche ma conversation; car je ne veux plaire aux hommes qu'autant qu'il le faut pour vous plaire.

Si vous voulez vous servir de moi pour votre œuvre sur eux, je me livre; et, sans réflexion sur moi, je répandrai simplement sur eux tout ce que vous avez fait découler de vos dons sur moi : je ne marcherai point à tâtons, en retombant toujours sur moi-même : quelque périlleuse et dissipante que soit cette fonction, je me comporterai simplement devant vous avec une droite intention, sachant quelle est la bonté du père devant qui je marche; il ne veut point de subtilité dans les siens.

Si, au contraire, vous ne voulez pas vous servir de moi pour les autres, je ne m'offrirai point; je n'irai au-devant de rien; je ferai en paix les autres choses auxquelles vous me bornerez : car, selon l'attrait d'abandon que vous me donnez, je ne désire ni ne refuse rien, je me prête à tout, et consens d'être inutile à tout. Cherché, rebuté, connu, ignoré, applaudi, contredit, que m'importe? C'est vous, et non pas moi; c'est vous, et non pas vos dons distingués de vous et de votre amour, que je cherche. Tous les états qui sont bons me sont indifférents. *Amen.*

XV.

Remèdes contre la tristesse.

Pour ce qui regarde une certaine tristesse qui resserre le cœur et qui l'abat, voici deux règles qu'il me paraît important d'observer. La première est de remédier à cette tristesse par les moyens que la Providence nous fournit : par exemple, ne se point surcharger d'affaires pénibles, pour ne succomber point sous un fardeau disproportionné; ménager non-seulement les forces de son corps, mais

[1] *Gen.* XVII, 1.
[2] *Ps.* XV, 8.
[3] *Ibid.* XXIV, 15.

[1] *Ps.* XXII, 4

encore celles de son esprit, en ne prenant point sur soi des choses où l'on compterait trop sur son courage; se réserver des heures pour prier, pour lire, pour s'encourager par de bonnes conversations; même s'égayer, pour délasser tout ensemble l'esprit avec le corps, suivant le besoin.

Il faut encore quelque personne sûre et discrète, à qui on puisse décharger son cœur pour tout ce qui n'est point du secret d'autrui; car cette décharge soulage et élargit le cœur oppressé. Souvent des peines trop longtemps retenues grossissent jusqu'à crever le cœur. Si elles pouvaient s'exhaler, on verrait qu'elles ne méritent point toute l'amertume qu'elles ont causée. Rien ne tire tant l'âme d'une certaine noireeur profonde, que la simplicité et la petitesse avec laquelle elle expose son découragement aux dépens de sa gloire, demandant lumière et consolation dans la communication qui doit être entre les enfants de Dieu.

La seconde règle est de porter paisiblement toutes les impressions involontaires de tristesse, que nous souffrons malgré les secours et les précautions que nous venons d'expliquer. Les découragements intérieurs nous font aller plus vite que tout le reste dans la voie de la foi, pourvu qu'ils ne nous arrêtent point, et que la lâcheté involontaire de l'âme ne la livre point à cette tristesse qui s'empare, comme par force, de tout l'intérieur. Un pas fait en cet état est toujours un pas de géant : il vaut mieux que mille faits dans une disposition plus douce et plus consolante. Il n'y a donc qu'à mépriser notre découragement, et qu'à aller toujours, pour rendre cet état de faiblesse plus utile et plus grand que celui du courage et de la force la plus héroïque.

Oh! que ce courage sensible qui rend tout aisé, qui fait et qui souffre tout, qui se sait bon gré de n'hésiter jamais, est trompeur! Oh! qu'il nourrit la confiance propre et une certaine élévation de cœur! Ce courage, qui édifie quelquefois merveilleusement le public, nourrit au dedans une certaine satisfaction, et un témoignage qu'on se rend à soi-même, qui est un poison subtil. On a le goût de sa propre vertu, on s'y complaît, on veut la posséder; on se sait bon gré de sa force.

Une âme affaiblie et humiliée, qui ne trouve plus de ressource en elle, qui craint, qui est troublée, qui est triste jusqu'à la mort, comme Jésus-Christ lorsqu'il était dans le jardin; qui s'écrie enfin comme lui sur la croix : *O Dieu, ô mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé?* est bien plus purifiée, plus déprise d'elle-même, plus anéantie et plus morte à tout désir propre, que ces âmes fortes qui jouissent en paix des fruits de leur vertu.

Heureuse l'âme que Dieu abat, que Dieu écrase, à qui Dieu ôte toute force en elle-même pour ne se plus soutenir qu'en lui; qui voit sa pauvreté, qui en est contente; qui porte, outre les croix du dehors, la grande croix intérieure du découragement, sans laquelle toutes les autres ne pèseraient rien !

XVI.

Sur la pensée de la mort.

On ne peut trop déplorer l'aveuglement des hommes de ne pas vouloir penser à la mort, et de se détourner d'une chose inévitable que l'on peut rendre heureuse en y pensant souvent. La mort ne trouble que les personnes charnelles : *le parfait amour chasse la crainte*[1]. Ce n'est pas par se croire juste qu'on cesse de craindre, c'est par aimer simplement et s'abandonner sans retour sur soi à celui qu'on aime. Voilà ce qui rend la mort douce et précieuse. Quand on est mort à soi-même, la mort du corps n'est plus que la consommation de l'œuvre de la grâce.

On évite la pensée de la mort pour ne se pas attrister : elle ne sera triste que pour ceux qui n'y auront pas pensé. Elle arrivera enfin, cette mort, et éclairera celui qui n'aura pas voulu être éclairé pendant sa vie. On aura à la mort une lumière très-distincte de tout ce que nous aurons fait et de tout ce que nous aurions dû faire; nous verrons clairement l'usage que nous aurions dû faire des grâces reçues, des talents, des biens, de la santé, du temps, et de tous les avantages ou malheurs de notre vie.

La pensée de la mort est la meilleure règle que nous puissions prendre pour toutes nos actions et nos projets. Il faut la désirer; mais il la faut aussi attendre avec la même soumission que nous devons avoir à la volonté de Dieu dans tout le reste. On doit la désirer, puisqu'elle est la consommation de notre pénitence, l'entrée de notre bonheur, et notre éternelle récompense.

Il ne faut point dire que l'on veut vivre pour faire pénitence, puisque la mort est la meilleure que nous puissions faire. Nos péchés seront purgés plus purement et expiés plus efficacement par notre mort que par toutes nos pénitences. Elle sera aussi douce pour les gens de bien qu'elle sera amère pour les méchants. Nous la demandons tous les jours dans le *Pater;* il faut que tous demandent que *le royaume de Dieu leur arrive.* Il faut donc la désirer, puisque la prière n'est que le désir du cœur, et que ce royaume ne peut venir pour nous que par notre

[1] *I. Joan.* IV, 18.

mort. Saint Paul recommande aux chrétiens de *se consoler ensemble*[1] dans la pensée de la mort.

XVII.

Nécessité de connaître Dieu : cette connaissance est l'âme et le fondement de la solide piété.

Ce qui manque le plus aux hommes, c'est la connaissance de Dieu. Ils savent, quand ils ont beaucoup lu, une certaine suite de miracles et de marques de providence par les faits de l'histoire; ils ont fait des réflexions sérieuses sur la corruption et sur la fragilité du monde; ils se sont même convaincus de certaines maximes utiles pour la réformation de leurs mœurs par rapport au salut : mais tout cet édifice manque de fondement; ce corps de piété et de christianisme est sans âme. Ce qui doit animer le véritable fidèle, c'est l'idée de Dieu qui est tout, qui fait tout, et à qui tout est dû. Il est infini en tout, en sagesse, en puissance, en amour. Il ne faut donc pas s'étonner si tout ce qui vient de lui tient de ce caractère d'infini, et surpasse la raison humaine. Quand il prépare et arrange quelque chose, ses conseils et ses voies sont, comme dit l'Écriture[2], autant au-dessus de nos conseils et de nos voies, que le ciel est au-dessus de la terre. Quand il veut exécuter ce qu'il a résolu, sa puissance ne se montre par aucuns efforts; car il n'y a aucun effet, quelque grand qu'il puisse être, qui lui soit moins facile que les plus communs : il ne lui en a pas plus coûté pour tirer du néant le ciel et la terre, tels que nous les voyons, que pour faire couler une rivière dans sa pente naturelle, ou pour laisser tomber une pierre de haut en bas. Sa puissance se trouve tout entière dans sa volonté : il n'a qu'à vouloir, et les choses sont d'abord faites. Si l'Écriture le représente parlant dans la création, ce n'est pas qu'il ait eu besoin d'une parole qui soit sortie de lui pour faire entendre sa volonté à toute la nature qu'il voulait produire. Cette parole, que l'Écriture nous représente, est toute simple et tout intérieure; c'est la pensée qu'il a eue de faire les choses, et la résolution qu'il en a formée au fond de lui-même. Cette pensée a été féconde, et, sans sortir de lui, elle a tiré de lui, comme de la source de tous les êtres, tous ceux qui composent l'univers. Sa miséricorde tout de même n'est autre chose que sa pure volonté : il nous a aimés avant la création du monde; il nous a vus, il nous a connus, il nous a préparé ses biens; il nous a aimés et choisis dès l'éternité. Quand il nous arrive quelque bien nouveau, il découle de cette ancienne source : Dieu n'a jamais de volonté nouvelle sur nous; il ne change point; c'est nous qui changeons. Quand nous sommes justes et bons, nous lui sommes conformes et agréables; quand nous quittons la justice, et que nous cessons d'être bons, nous cessons de lui être conformes et de lui plaire. C'est une règle immuable, de laquelle la créature changeante s'approche et s'écarte successivement. Sa justice contre les méchants et son amour pour les bons ne sont que la même chose : c'est la même bonté qui s'unit avec tout ce qui est bon, et qui est incompatible avec tout ce qui est mauvais. Pour la miséricorde, c'est la bonté de Dieu qui, nous trouvant mauvais, veut nous rendre bons. Cette miséricorde, qui se fait sentir à nous dans le temps, est dans sa source un amour éternel de Dieu pour sa créature. Lui seul donne la vraie bonté. Malheur à l'âme présomptueuse qui espère de la trouver en soi-même ! C'est l'amour que Dieu a pour nous qui nous donne tout.

Mais le plus grand don qu'il nous puisse faire, c'est de nous donner l'amour que nous devons avoir pour lui. Quand Dieu nous aime jusqu'à faire que nous l'aimions, il règne en nous; il y fait notre vie, notre paix, notre bonheur, et nous commençons déjà à vivre de sa vie bienheureuse. Cet amour qu'il a pour nous porte son caractère infini : il n'aime point, comme nous, d'un amour borné et rétréci : quand il aime, toutes les démarches de son amour sont infinies. Il descend du ciel sur la terre pour chercher la créature de boue qu'il aime; il se fait homme et boue avec elle; il lui donne sa chair à manger C'est par de tels prodiges d'amour que l'infini surpasse toutes les affections dont les hommes sont capables. Il aime en Dieu; et cet amour n'a rien qui ne soit incompréhensible. Le comble de la folie est de vouloir mesurer l'amour infini à une sagesse bornée. Bien loin de perdre quelque chose de sa grandeur dans ces excès d'amour, il y grave le caractère de sa grandeur, en y marquant les saillies et les transports d'un amour infini. Oh ! qu'il est grand et aimable dans ses mystères ! Mais nous n'avons point d'yeux pour les voir, et nous manquons de sentiment pour apercevoir Dieu en tout.

XVIII.

Suite du même sujet. Dieu n'est point aimé, parce qu'il n'est pas connu.

Il ne faut point s'étonner que les hommes fassent si peu pour Dieu, et que le peu qu'ils font

[1] *I. Thess.* IV, 17.
[2] *Is.* LV, 8.

pour lui leur coûte tant : ils ne le connaissent point; à peine croient-ils qu'il est. La croyance qu'ils ont est plutôt une déférence aveugle à l'autorité d'un sentiment public, qu'une conviction vive et distincte de la Divinité. On la suppose, parce qu'on n'oserait l'examiner, et parce qu'on est là-dessus dans une distraction d'indifférence qui vient de ce qu'on est entraîné par ses passions vers d'autres objets. Mais on ne connaît Dieu que comme je ne sais quoi de merveilleux, d'obscur et d'éloigné de nous : on le regarde comme un être puissant et sévère, qui demande beaucoup de nous, qui gêne nos inclinations, qui nous menace de grands maux, et contre le jugement terrible duquel il faut se précautionner. Voilà ce que pensent ceux qui font des réflexions sérieuses sur la religion; encore sont-ils en bien petit nombre. On dit : C'est une personne qui craint Dieu : en effet, elle ne fait que le craindre sans l'aimer, comme des enfants craignent le maître qui donne le fouet, comme un mauvais valet craint les coups de celui qu'il sert, quand il le sert par crainte, et sans se soucier de ses intérêts. Voudrait-on être traité par un fils ou même par un domestique comme on traite Dieu? C'est qu'on ne le connaît pas; car si on le connaissait, on l'aimerait. *Dieu est amour,* comme dit saint Jean [1]; celui qui ne l'aime point ne le connaît point, car comment connaître l'amour sans l'aimer? Il faut donc conclure que tous ces gens qui ne font encore que craindre Dieu ne le connaissent point.

Mais qui est-ce, ô mon Dieu, qui vous connaîtra? celui qui ne connaîtra plus que vous, qui ne se connaîtra plus lui-même, et à qui tout ce qui n'est point vous sera comme s'il n'était pas. Le monde serait surpris d'entendre parler ainsi, parce que le monde est plein de lui-même, de la vanité, du mensonge, et vide de Dieu. Mais j'espère qu'il y aura toujours des âmes qui auront faim de Dieu, et qui goûteront les vérités que je vais dire.

O mon Dieu! avant que vous fissiez le ciel et la terre, il n'y avait que vous. Vous étiez, car vous n'avez jamais commencé à être; mais vous étiez seul. Hors vous il n'y avait rien : vous jouissiez de vous-même dans cette solitude bienheureuse; vous vous suffisiez à vous-même, et vous n'aviez besoin de trouver rien hors de vous, puisque c'est vous qui donnez, bien loin de recevoir, à tout ce qui n'est pas vous-même. Par votre parole toute-puissante, c'est-à-dire par votre simple volonté, à qui rien ne coûte, et qui fait tout ce qu'elle veut par son pur vouloir, sans succession de temps, et sans aucun travail extérieur, vous fîtes que ce monde, qui n'était pas, commençât à être. Vous ne fîtes point comme les ouvriers d'ici-bas, qui trouvent les matériaux de leurs ouvrages, qui ne font que les rassembler, et dont l'art consiste à ranger peu à peu, avec beaucoup de peine, ces matériaux qu'ils n'ont pas faits. Vous ne trouvâtes rien de fait, et vous fîtes vous-même tous les matériaux de votre ouvrage. C'est sur le néant que vous travaillâtes. Vous dites : Que le monde soit, et il fut. Vous n'eûtes qu'à dire et tout fut fait.

Mais pourquoi fîtes-vous toutes ces choses? Elles furent toutes faites pour l'homme, et l'homme fut fait pour vous. Voilà l'ordre que vous établîtes : malheur à l'âme qui le renverse, qui veut que tout soit pour elle, et qui se renferme en soi! C'est violer la loi fondamentale de la création. Non, mon Dieu, vous ne pouvez céder vos droits essentiels de créateur; ce serait vous dégrader vous-même. Vous pouvez pardonner à l'âme coupable qui vous a outragé, parce que vous pouvez la remplir de votre pur amour; mais vous ne pouvez cesser d'être contraire à l'âme qui rapporte vos dons à elle-même, et qui refuse de se rapporter elle-même par un sincère et désintéressé amour à son créateur. Ne faire que vous craindre, ce n'est pas se rapporter à vous, c'est au contraire ne penser à vous que par rapport à soi. Vous aimer dans la seule vue de jouir des avantages qu'on trouve en vous, c'est vous rapporter à soi, au lieu de se rapporter à vous. Que faut-il donc pour se rapporter entièrement au Créateur? Il faut se renoncer, s'oublier, se perdre, entrer dans vos intérêts, ô mon Dieu, contre les siens propres; n'avoir plus ni volonté, ni gloire, ni paix que la vôtre; en un mot, c'est vous aimer sans s'aimer soi-même.

O combien d'âmes qui sortant de cette vie chargées de vertus et de bonnes œuvres, n'auront point cette pureté entière sans laquelle on ne peut voir Dieu, et qui, faute d'être trouvées dans ce rapport simple et total de la créature à son créateur, auront besoin d'être purifiées par ce feu jaloux qui ne laisse, dans l'autre vie, rien à l'âme de tout ce qui l'attache à elle-même! Elles n'entreront en Dieu, ces âmes, qu'après être pleinement sorties d'elles-mêmes dans cette épreuve d'une inexorable justice. Tout ce qui est encore à soi est du domaine du purgatoire. Hélas! combien d'âmes qui se reposent sur leurs vertus, et qui ne veulent point entendre ce renoncement sans réserve! Cette parole leur est dure, et les scandalise : mais qu'il leur en coûtera pour l'avoir négligée! Elles payeront au centuple les retours sur elles-mêmes, et les vaines

[1] *I. Joan.* IV, 8, 16.

consolations dont elles n'auront pas eu le courage de se déprendre.

Revenons donc. Telle est la grandeur de Dieu, qu'il ne peut rien faire que pour lui-même et pour sa propre gloire. C'est cette gloire incommunicable dont il est nécessairement jaloux, et qu'il ne peut donner à personne, comme il le dit lui-même [1]. Au contraire, telle est la bassesse et la dépendance de la créature, qu'elle ne peut, sans s'ériger en fausse divinité, et sans violer la loi immuable de sa création, rien faire, rien dire, rien penser, rien vouloir pour elle-même et pour sa propre gloire.

O néant, tu veux te glorifier! Tu n'es qu'à condition de n'être jamais rien à tes propres yeux : tu n'es que pour celui qui te fait être. Il se doit tout à lui-même, tu te dois tout à lui : il ne peut t'en rien relâcher; tout ce qu'il te laisserait à toi-même sortirait des règles inviolables de sa sagesse et de sa bonté. Un seul instant, un seul soupir de ta vie donné à ton intérêt propre, blesserait essentiellement la fin du créateur dans la création. Il n'a besoin de rien; mais il veut tout, parce que tout lui est dû, et que tout n'est pas trop pour lui. Il n'a besoin de rien, tant il est grand : mais cette même grandeur fait qu'il ne peut rien produire hors de lui qui ne soit tout pour lui-même : c'est son bon plaisir qu'il veut dans sa créature. Il a fait pour moi le ciel et la terre; mais il ne peut souffrir que je fasse volontairement et par choix un seul pas pour une autre fin que celle d'accomplir sa volonté. Avant qu'il eût produit des créatures, il n'y avait point d'autre volonté que la sienne. Croirons-nous qu'il ait créé des créatures raisonnables pour vouloir autrement que lui? Non, non; c'est sa raison souveraine qui doit les éclairer et être leur raison; c'est sa volonté, règle de tout bien, qui doit vouloir en nous : toutes ces volontés n'en doivent faire qu'une seule par la sienne; c'est pourquoi nous lui disons : *Que votre règne vienne; que votre volonté se fasse.*

Pour mieux comprendre tout ceci, il faut se représenter que Dieu, qui nous a faits de rien, nous refait encore, pour ainsi dire, à chaque instant. De ce que nous étions hier il ne s'ensuit pas que nous devions être encore aujourd'hui : nous pourrions cesser d'être, et nous retomberions effectivement dans le néant d'où nous sommes sortis, si la même main toute-puissante qui nous en a tirés ne nous empêchait d'y être replongés. Nous ne sommes rien par nous-mêmes : nous ne sommes que ce que Dieu nous fait être, et seulement pour le temps qu'il lui plaît : il n'a qu'à retirer sa main qui nous porte, pour nous renfoncer dans l'abîme de notre néant; comme une pierre, qu'on tient en l'air, tombe de son propre poids dès qu'on ne la tient plus. Nous n'avons donc l'être et la vie que par le don de Dieu.

De plus, il y a d'autres biens qui, étant d'un ordre encore plus pur et plus élevé, viennent encore plus de lui. La bonne vie vaut encore mieux que la vie; la vertu est d'un plus grand prix que la santé; la droiture du cœur et l'amour de Dieu sont plus au-dessus des dons temporels que le ciel ne l'est au-dessus de la terre. Si donc nous sommes incapables de posséder un seul moment ces dons vils et grossiers sans le secours de Dieu, à combien plus forte raison faut-il qu'il nous donne ces autres dons sublimes de son amour, du détachement de nous-mêmes, et de toutes les vertus.

C'est donc, ô mon Dieu, ne vous point connaître que de vous regarder hors de nous, comme un Être tout-puissant qui donne des lois à toute la nature, et qui a fait tout ce que nous voyons. C'est ne connaître encore qu'une partie de ce que vous êtes; c'est ignorer ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus touchant pour vos créatures raisonnables. Ce qui m'enlève et qui m'attendrit, c'est que vous êtes le Dieu de mon cœur. Vous y faites tout ce qu'il vous plaît. Quand je suis bon, c'est vous qui me rendez tel : non-seulement vous tournez mon cœur comme il vous plaît, mais encore vous me donnez un cœur selon le vôtre. C'est vous qui vous aimez vous-même en moi; c'est vous qui animez mon âme, comme mon âme anime mon corps; vous m'êtes plus présent et plus intime que je ne le suis à moi-même; ce *moi*, auquel je suis si sensible et que j'ai tant aimé, me doit être étranger en comparaison de vous : c'est vous qui me l'avez donné; sans vous il ne serait rien : voilà pourquoi vous voulez que je vous aime plus que lui.

O puissance incompréhensible de mon créateur! O droit du créateur sur sa créature, que jamais la créature ne comprendra assez! O prodige d'amour, que Dieu seul peut faire! Dieu se met, pour ainsi dire, entre moi et moi; il me sépare d'avec moi même; il veut être plus près de moi par le pur amour que je ne le suis de moi-même; il veut que je regarde ce *moi* comme je regarderais un être étranger; que je sorte des bornes étroites de ce *moi*, que je le sacrifie sans retour, et que je le rapporte tout entier et sans condition au créateur de qui je le tiens. Ce que je suis me doit être bien moins cher que celui par qui je suis. Il m'a fait pour lui, et non pour moi-même; c'est-à-dire pour l'aimer, pour vouloir ce qu'il veut, et non pour m'aimer en cherchant ma propre volonté. Si quelqu'un sent son cœur ré-

[1] *Is.* XLII, 8.

volté contre ce sacrifice entier du *moi* à celui qui nous a créé, je déplore son aveuglement, j'ai compassion de le voir esclave de lui-même, et je prie Dieu de l'en délivrer, en lui enseignant à aimer sans intérêt propre!

O mon Dieu! je vois, dans ces personnes scandalisées de votre pur amour, les ténèbres et la rébellion causées par le péché originel. Vous n'aviez point fait le cœur de l'homme avec cette pente de propriété si monstrueuse. Cette rectitude où l'Écriture nous apprend que vous l'aviez créé ne consistait qu'à n'être point à soi; mais à celui qui nous a faits pour lui. O Père! vos enfants sont défigurés; ils ne vous ressemblent plus. Ils s'irritent, ils se découragent, quand on leur parle d'être à vous comme vous êtes à vous-même. En renversant cet ordre si juste, ils veulent follement s'ériger en divinité : ils veulent être à eux-mêmes, faire tout pour eux, ou du moins ne se donner à vous qu'avec des réserves, à certaines conditions, et pour leur propre intérêt. O monstrueuse propriété! ô droits de Dieu inconnus! ô ingratitude et insolence de la créature! Misérable néant! qu'as-tu à garder pour toi? qu'as-tu qui t'appartienne? qu'as-tu qui ne vienne d'en haut, et qui ne doive y retourner? Tout, jusqu'à ce *moi* si injuste, qui veut partager avec Dieu ses dons, est un don de Dieu qui n'est fait que pour lui : tout ce qui est en toi crie contre toi pour le créateur. Tais-toi donc, créature qui te dérobes à ton créateur, et rends-toi à lui.

Mais, hélas! ô mon Dieu! quelle consolation de penser que tout est votre ouvrage, autant au dedans de moi-même qu'au dehors! Vous êtes toujours avec moi : quand je fais mal, vous êtes au dedans de moi, me reprochant le mal que je fais, m'inspirant le regret du bien que j'abandonne, et me montrant une miséricorde qui me tend les bras. Quand je fais bien, c'est vous qui m'en inspirez le désir, qui le faites en moi et par moi : c'est vous qui aimez le bien, qui haïssez le mal dans mon cœur, qui souffrez, qui priez, qui édifiez le prochain, qui faites l'aumône. Je fais toutes ces choses, mais c'est par vous; vous me les faites faire; vous les mettez en moi. Ces bonnes œuvres, qui sont vos dons, deviennent mes œuvres; mais elles sont toujours vos dons, et elles cessent d'être bonnes œuvres dès que je les regarde comme miennes, et que votre don, qui en fait tout le prix, échappe à ma vue.

Vous êtes donc (et je suis ravi de le pouvoir penser) sans cesse opérant au fond de moi-même : vous y travaillez invisiblement, comme un ouvrier qui travaille aux mines dans les entrailles de la terre : vous faites tout, et le monde ne vous voit pas, il ne vous attribue rien : moi-même je m'égarais en vous cherchant par de vains efforts bien loin de moi. Je rassemblais dans mon esprit toutes les merveilles de la nature, pour me former quelque image de votre grandeur; j'allais vous demander à toutes vos créatures, et je ne songeais pas à vous trouver au fond de mon cœur, où vous ne cessez d'être. Non, mon Dieu, il ne faut point creuser au fond de la terre, il ne faut point passer au delà des mers, il ne faut point voler jusque dans les cieux, comme disent vos saints oracles[1], pour vous trouver : vous êtes plus près de nous que nous-mêmes.

O Dieu si grand et si familier tout ensemble; si élevé au-dessus des cieux, et si proportionné à la bassesse de sa créature; si immense, et si intimement renfermé dans le fond de mon cœur; si terrible, et si aimable; si jaloux, et si facile pour ceux qui vous traitent avec la familiarité du pur amour, quand est-ce que vos propres enfants cesseront de vous ignorer? Qui me donnera une voix assez forte pour reprocher au monde entier son aveuglement, et pour lui annoncer avec autorité tout ce que vous êtes?

Quand on dit aux hommes de vous chercher dans leur propre cœur, c'est leur proposer de vous aller chercher plus loin que les terres les plus inconnues. Qu'y a-t-il de plus éloigné et de plus inconnu, pour la plupart des hommes vains et dissipés, que le fond de leur propre cœur? Savent-ils ce que c'est que de rentrer jamais en eux-mêmes? En ont-ils jamais tenté le chemin? Peuvent-ils même s'imaginer ce que c'est que ce sanctuaire intérieur, ce fond impénétrable de l'âme où vous voulez être adoré en esprit et en vérité? Ils sont toujours hors d'eux-mêmes, dans les objets de leur ambition ou de leur amusement. Hélas! comment entendraient-ils les vérités célestes, puisque les vérités même terrestres, comme dit Jésus-Christ[2], ne peuvent se faire sentir à eux? Ils ne peuvent concevoir ce que c'est que de rentrer en soi par de sérieuses réflexions : que diraient-ils si on leur proposait d'en sortir pour se perdre en Dieu?

Pour moi, ô mon Créateur! les yeux fermés à tous les objets extérieurs, qui ne sont que vanité et qu'affliction d'esprit[3], je veux trouver dans le plus secret de mon cœur une intime familiarité avec vous par Jésus-Christ votre fils, qui est votre sagesse et votre raison éternelle, devenue enfant, pour rabaisser par son enfance et par la folie de sa croix notre vaine et folle sagesse. C'est là que je veux, quoi qu'il m'en coûte, malgré mes prévoyances et mes re-

[1] *Deut.* XXX, 12. *Rom.* X, 6
[2] *Joan.* III, 12.
[3] *Eccles.* I, 14.

flexions, devenir petit, insensé, encore plus méprisable à mes propres yeux qu'à ceux de tous les faux sages. C'est là que je veux m'enivrer du Saint-Esprit, comme les apôtres, et consentir comme eux à être le jouet du monde. Mais qui suis-je pour penser ces choses? Ce n'est plus moi, vile et fragile créature, âme de boue et de péché; c'est vous, ô Jésus, vérité de Dieu, qui les pensez en moi, et qui les accomplirez, pour faire mieux triompher votre grâce par un plus indigne instrument!

O Dieu! on ne vous connaît point; on ne sait qui vous êtes. *La lumière luit au milieu des ténèbres, et les ténèbres ne peuvent la comprendre*[1]. C'est par vous qu'on vit, qu'on respire, qu'on pense, qu'on goûte les plaisirs, et on oublie celui par qui on fait toutes ces choses! On ne voit rien que par vous, lumière universelle, soleil des âmes, qui luisez encore plus clairement que celui des corps; et, ne voyant rien que par vous, on ne vous voit point. C'est vous qui donnez tout; aux astres leur lumière, aux fontaines leurs eaux et leur cours, à la terre ses plantes, aux fruits leur saveur, aux fleurs leurs parfums, à toute la nature sa richesse et sa beauté; aux hommes la santé, la raison, la vertu; vous donnez tout, vous faites tout, vous réglez tout. Je ne vois que vous; tout le reste disparaît comme une ombre aux yeux de celui qui vous a vu une fois, et le monde ne vous voit point! Mais, hélas! celui qui ne vous voit point n'a jamais rien vu, et a passé sa vie dans l'illusion d'un songe; il est comme s'il n'était pas, plus malheureux encore; car il eût mieux valu pour lui, comme je l'apprends de votre parole, qu'il ne fût jamais né.

Pour moi, mon Dieu, je vous trouve partout : au dedans de moi-même, c'est vous qui faites tout ce que je fais de bon. J'ai senti mille fois que je ne pouvais par moi-même ni vaincre mon humeur, ni détruire mes habitudes, ni modérer mon orgueil, ni suivre ma raison, ni continuer de vouloir le bien que j'avais une fois voulu. C'est vous qui donnez cette volonté; c'est vous qui la conservez pure : sans vous, je ne suis qu'un roseau agité par le moindre vent. Vous m'avez donné le courage, la droiture, et tous les bons sentiments que j'ai; vous m'avez formé un cœur nouveau qui désire votre justice, et qui est altéré de votre vérité éternelle. En me le donnant, vous avez arraché ce cœur du vieil homme, pétri de boue et de corruption, jaloux, vain, ambitieux, inquiet, injuste, ardent pour les plaisirs. Quelque misère qui me reste, hélas! aurais-je pu jamais espérer de me tourner ainsi vers vous, et de secouer le joug de mes passions tyranniques?

[1] *Joan.* I, 5.

Mais voici la merveille qui efface tout le reste. Quel autre que vous pouvait m'arracher à moi-même, tourner toute ma haine et tout mon mépris contre moi? Ce n'est point moi qui ai fait cet ouvrage, car ce n'est point par soi-même qu'on sort de soi : il a donc fallu un soutien étranger sur lequel je pusse m'appuyer hors de mon propre cœur pour en condamner la misère. Il fallait que ce secours fût étranger, car je ne pouvais le trouver en moi, qu'il fallait combattre; mais il fallait aussi qu'il fût intime, pour arracher le *moi* des derniers replis de mon cœur. C'est vous, Seigneur, qui, portant votre lumière dans ce fond de mon âme, impénétrable à tout autre, m'y avez montré toute ma laideur. Je sais bien qu'en la voyant, je ne l'ai pas changée, et que je suis encore difforme à vos yeux; je sais bien que les miens n'ont pu découvrir toute ma difformité; mais du moins j'en vois une partie, et je voudrais découvrir le tout. Je me vois horrible, et je suis en paix; car je ne veux ni flatter mes vices, ni que mes vices me découragent. Je les vois donc, et je porte sans me troubler cet opprobre. Je suis pour vous contre moi, ô mon Dieu! Il n'y a que vous qui ayez pu me diviser ainsi d'avec moi-même. Voilà ce que vous avez fait au dedans, et vous continuez chaque jour de le faire, pour m'ôter tous les restes de la vie maligne d'Adam, et pour achever la formation de l'homme nouveau. C'est cette seconde création de l'homme intérieur qui se renouvelle de jour en jour.

Je me laisse, ô mon Dieu! dans vos mains : tournez, retournez cette boue, donnez-lui une forme; brisez-la ensuite, elle est à vous, elle n'a rien à dire : il me suffit qu'elle serve à tous vos desseins, et que rien ne résiste à votre bon plaisir, pour lequel je suis fait. Demandez, ordonnez, défendez : que voulez-vous que je fasse? que voulez-vous que je ne fasse pas? Élevé, abaissé, consolé, souffrant, appliqué à vos œuvres, inutile à tout, je vous adorerai toujours également, en sacrifiant toute volonté propre à la vôtre : il ne me reste qu'à dire en tout comme Marie[1] : *Qu'il me soit fait selon votre parole!*

Mais, pendant que vous faites tout ainsi au dedans, vous n'agissez pas moins au dehors. Je découvre partout, jusque dans les moindres atomes, cette grande main qui porte le ciel et la terre, et qui semble se jouer en conduisant tout l'univers. L'unique chose qui m'a embarrassé est de comprendre comment vous laissez tant de maux mêlés avec les biens. Vous ne pouvez faire le mal; tout ce que

[1] *Luc.* I, 38.

vous faites est bon : d'où vient donc que la face de la terre est couverte de crimes et de misères? Il semble que le mal prévale partout sur le bien. Vous n'avez fait le monde que pour votre gloire, et on est tenté de croire qu'il se tourne à votre déshonneur. Le nombre des méchants surpasse infiniment celui des bons, au dedans même de votre Église : toute chair a corrompu sa voie; les bons même ne sont bons qu'à demi, et me font presque autant gémir que les autres. Tout souffre, tout est dans un état violent; la misère égale la corruption. Que tardez-vous, Seigneur, à séparer les biens et les maux? Hâtez-vous; donnez gloire à votre nom; apprenez à ceux qui le blasphèment combien il est grand. Vous vous devez à vous-même de rappeler toutes choses à l'ordre. J'entends l'impie qui dit sourdement que vous avez les yeux fermés à tout ce qui se passe ici-bas[1]. Élevez-vous, élevez-vous, Seigneur; foulez aux pieds tous vos ennemis.

Mais, ô mon Dieu! que vos jugements sont profonds! vos voies sont plus élevées au-dessus des nôtres que les cieux ne le sont au-dessus de la terre[2]. Nous sommes impatients, parce que notre vie entière n'est que comme un moment; au contraire, votre longue patience est fondée sur votre éternité, devant qui mille ans sont comme le jour d'hier déjà écoulé[3]. Vous tenez les moments en votre puissance[4], et les hommes ne les connaissent pas : ils s'impatientent; ils se scandalisent, ils vous regardent comme si vous succombiez sous l'effort de l'iniquité; mais vous riez de leur aveuglement et de leur faux zèle.

Vous me faites entendre qu'il y a deux genres de maux : les uns, que les hommes ont faits, contre votre loi et sans vous, par le mauvais usage de leur liberté; les autres, que vous avez faits[5], et qui sont des biens véritables, si on les considère par rapport à la punition et à la correction des méchants, à laquelle vous les destinez. Le péché est le mal qui vient de l'homme; la mort, les maladies, les douleurs, la honte et toutes les autres misères, sont des maux que vous tournez en biens, les faisant servir à la réparation du péché. Pour le péché, Seigneur, vous le souffrez, pour laisser l'homme libre et *en la main de son conseil,* selon le terme de vos Écritures[6]. Mais, sans être auteur du péché, quelles merveilles n'en faites-vous pas pour manifester votre gloire! Vous vous servez des méchants pour

[1] *Ezech.* VIII, 12.
[2] *Is.* LV, 9.
[3] *II. Petr.* III, 8.
[4] *Act.* I, 7.
[5] *Amos.* III, 6.
[6] *Eccles.* XV, 14.

corriger les bons, et pour les perfectionner en les humiliant; vous vous servez encore des méchants contre eux-mêmes, en les punissant les uns par les autres. Mais, ce qui est touchant et aimable, vous faites servir l'injustice et la persécution des uns à convertir les autres. Combien y a-t-il de personnes qui vivaient dans l'oubli de vos grâces et dans le mépris de votre loi, et que vous avez ramenées à vous en les détachant du monde par les injustices qu'elles y ont souffertes!

Mais j'aperçois, ô mon Dieu, une autre merveille: c'est que vous souffrez un mélange de bien et de mal jusque dans le cœur de ceux qui sont le plus à vous : ces imperfections qui restent dans ces bonnes âmes servent à les humilier, à les détacher d'elles-mêmes, à leur faire sentir leur impuissance, à les faire recourir plus ardemment à vous, et à leur faire comprendre que l'oraison est la source de toute véritable vertu. O quelle abondance de biens vous tirez des maux que vous avez permis! Vous ne souffrez donc les maux que pour en tirer de plus grands biens, et pour faire éclater votre bonté toute-puissante par l'art avec lequel vous usez de ces maux. Vous arrangez ces maux suivant vos desseins. Vous ne faites pas l'iniquité de l'homme; mais, étant incapable de la produire, vous la tournez seulement d'un côté plutôt que d'un autre, selon qu'il vous plaît, pour exécuter vos profonds conseils ou de justice ou de miséricorde.

J'entends la raison humaine qui veut entrer en jugement avec vous, qui veut pénétrer votre secret éternel, et qui dit : Dieu n'avait pas besoin de tirer le bien du mal; il n'avait, tout d'un coup, qu'à ne permettre aucun mal, et qu'à rendre tous les hommes bons : il le pouvait : il n'avait qu'à faire pour tous les hommes ce qu'il a fait pour quelques-uns, qu'il a enlevés hors d'eux-mêmes par le charme de sa grâce : pourquoi ne l'a-t-il pas fait?

O mon Dieu! je le sais par votre parole : *Vous ne haïssez rien de ce que vous avez fait*[1]; *vous ne voulez la perte d'aucun*[2]; *vous êtes le Sauveur de tous*[3] : mais vous l'êtes des uns plus que des autres. Quand vous jugerez la terre, vous serez victorieux dans vos jugements; la créature condamnée ne verra qu'équité dans sa condamnation; vous lui montrerez clairement que vous avez fait, pour la culture de votre vigne, tout ce que vous deviez. Ce n'est point vous qui lui manquez; c'est elle qui se manque et qui se perd elle-même. Maintenant l'homme ne voit point ce détail, car il ne connaît

[1] *Sap.* XI, 25.
[2] *II. Petr.* III, 9.
[3] *I. Tim.* IV, 10.

point son propre cœur; il ne discerne ni les grâces qui s'offrent à lui, ni ses propres sentiments, ni sa résistance intérieure. Dans votre jugement, vous le développerez tout entier à ses propres yeux : il se verra; il aura horreur de se voir; il ne pourra s'empêcher de voir, dans un éternel désespoir, ce que vous aurez fait pour lui, et ce qu'il aura fait contre lui-même.

Voilà ce que l'homme n'entend point en cette vie; mais, ô mon Dieu, dès qu'il vous connaît, il doit croire cette vérité sans la comprendre. Il ne peut douter que vous ne soyez, vous par qui toutes choses sont; il ne peut douter que vous ne soyez la bonté souveraine : donc, il ne lui reste qu'à conclure, malgré toutes les ténèbres qui l'environnent, qu'en faisant grâce aux uns vous faites justice à tous. Bien plus, vous faites grâce même à ceux qui ressentiront éternellement la rigueur de votre justice. Il est vrai que vous ne leur faites pas toujours d'aussi grandes grâces qu'aux autres; mais enfin vous leur faites des grâces, et des grâces qui les rendront inexcusables quand vous les jugerez, ou plutôt quand ils se jugeront eux-mêmes, et que la vérité imprimée au dedans d'eux-mêmes prononcera leur condamnation. Il est vrai que vous auriez pu faire davantage pour eux, il est vrai que vous ne l'avez pas voulu; mais vous avez voulu tout ce qu'il fallait pour n'être point chargé de leur perte; vous l'avez permise, et vous ne l'avez point faite. S'ils ont été méchants, ce n'est pas que vous ne leur eussiez donné de quoi être bons : ils ne l'ont pas voulu; vous les avez laissés dans leur liberté. Qui peut se plaindre de ce que vous ne leur avez pas donné une surabondance de grâce? Le maître qui offre à tous ses serviteurs la juste récompense de leurs travaux n'est-il pas en droit de faire à quelques-uns un excès de libéralité? Ce qu'il donne à ceux-là par-dessus la mesure, donne-t-il aux autres le moindre fondement de se plaindre de lui? Par là, Seigneur, vous montrez que *toutes vos voies*, comme dit votre Écriture[1], *sont vérité et jugement*. Vous êtes bon à tous, mais bon à divers degrés, et les miséricordes que vous répandez avec une extraordinaire profusion sur les uns ne sont point une loi rigoureuse que vous vous imposiez, pour devoir faire la même largesse à tous les autres.

Tais-toi donc, ô créature ingrate et révoltée! Toi qui penses dans ce moment aux dons de Dieu, souviens-toi que cette pensée est un don de Dieu même : dans le moment où tu veux murmurer de la privation de la grâce, c'est la grâce elle-même qui te rend attentive à la vue des dons de Dieu. Loin de murmurer contre l'auteur de tous les biens, hâte-toi de profiter de ceux qu'il te fait dans ce moment : ouvre ton cœur, humilie ton faible esprit, sacrifie ta vaine et présomptueuse raison. Vase de boue! celui qui t'a fait est en droit de te briser; et, loin de te briser, le voilà qui craint d'être obligé de te rompre : il te menace par miséricorde.

Je veux donc pour toujours, ô mon Dieu, étouffer dans mon cœur tous ces raisonnements qui me tentent de douter de votre bonté. Je sais que vous ne pouvez jamais être que bon; je sais que vous avez fait votre ouvrage semblable à vous, droit, juste et bon comme vous l'êtes : mais vous n'avez pas voulu lui ôter le choix du bien et du mal. Vous lui offrez le bien, c'est assez; j'en suis sûr, sans savoir précisément par quels moyens : mais l'idée immuable et infaillible que j'ai de vous ne me permet pas d'en douter; je ne saurais avoir de raison aussi forte pour vous croire en demeure à l'égard d'aucun homme dont je ne connais point l'intérieur, et dont l'intérieur est inconnu à lui-même, que j'en ai d'inébranlables pour m'assurer que vous ne condamnerez aucun homme dans votre jugement, sans le rendre inexcusable à ses propres yeux. En voilà assez pour me mettre en paix : après cela, si je péris, c'est que je me perdrai moi-même; c'est que je résisterai, comme les Juifs, au Saint-Esprit, qui est la grâce intérieure.

O Père des miséricordes! je ne pense plus à philosopher sur la grâce, mais à m'abandonner à elle en silence. Elle fait tout dans l'homme, mais elle fait tout avec lui et par lui : c'est donc avec elle qu'il faut que j'agisse et que je m'abstienne, que je souffre, que j'attende, que je résiste, que je croie, que j'espère, que j'aime, suivant toutes ses impressions. Elle fera tout en moi; je ferai tout par elle : c'est elle qui meut le cœur; mais enfin le cœur est mu, et vous ne sauvez point l'homme sans faire agir l'homme. C'est donc à moi à travailler, sans perdre un moment, pour ne retarder point la grâce qui me pousse sans cesse. Tout le bien vient d'elle; tout le mal vient de moi. Quand je fais bien, c'est elle qui m'anime; quand je fais mal, c'est que je lui résiste. A Dieu ne plaise que j'en veuille savoir davantage! tout le reste ne servirait qu'à nourrir en moi une curiosité présomptueuse. O mon Dieu! tenez-moi toujours au rang de ces petits à qui vous révélez vos mystères, pendant que vous les cachez aux sages et aux prudents du siècle.

Maintenant, ô grand Dieu, je ne m'arrête plus à cette difficulté qui a souvent frappé mon esprit : D'où vient que Dieu si bon a fait tant d'hommes qu'il laisse perdre? d'où vient qu'il a fait naître et

[1] *Ps.* XXI, 10; et CX, 7.

mourir son propre Fils, en sorte que sa naissance et sa mort sont utiles à un si petit nombre d'hommes? Je comprends, ô Être tout-puissant, que tout ce que vous faites ne vous coûte rien. Les choses que nous admirons et qui nous surpassent le plus vous sont aussi faciles et aussi familières que celles que nous admirons moins, à force d'y être accoutumés. Vous n'avez pas besoin de proportionner le fruit de votre travail au travail que l'ouvrage vous coûte, parce que nul ouvrage ne vous coûte jamais ni effort ni travail, et que l'unique fruit que vous pouvez tirer de tous vos ouvrages est l'accomplissement de votre bon plaisir. Vous n'avez besoin de rien; il n'y a rien que vous puissiez acquérir : vous portez tout au dedans de vous-même; ce que vous faites au dehors n'y ajoute rien ni pour votre bonheur, ni pour votre gloire. Votre gloire ne serait donc pas moindre quand même aucun homme ne recevrait le fruit de la mort du Sauveur. Vous auriez pu le faire naître pour un seul prédestiné; un seul eût suffi, si vous n'en eussiez voulu qu'un seul; car tout ce que vous faites, vous le faites non pour le besoin que vous avez des choses, ou pour leur mérite à votre égard, mais pour accomplir votre volonté toute gratuite, qui n'a nulle autre règle qu'elle-même et votre bon plaisir. Au reste, si tant d'hommes périssent, quoique lavés dans le sang de votre Fils, c'est, encore une fois, que vous les laissez dans l'usage de leur liberté : vous trouvez votre gloire en eux par votre justice, comme vous la trouvez dans les bons par votre miséricorde : vous ne punissez les méchants qu'à cause qu'ils sont méchants malgré vous; quoiqu'ils aient eu de quoi être bons ; et vous ne couronnez les bons qu'à cause qu'ils sont devenus tels par votre grâce : ainsi je vois qu'en vous tout est justice et bonté.

Pour tous les maux extérieurs, j'ai déjà remarqué, ô Sagesse éternelle, ce qui fait que vous les souffrez. Votre providence en tire les plus grands biens. Les hommes faibles et ignorants de vos voies en sont scandalisés; ils gémissent pour vous, comme si votre cause était abandonnée. Peu s'en faut qu'ils ne croient que vous succombez, et que l'impiété triomphe de vous : ils sont tentés de croire que vous ne voyez pas ce qui se passe, ou que vous y êtes insensible. Mais qu'ils attendent encore un peu, ces hommes aveugles et impatients. L'impie qui triomphe ne triomphe guère; *il se flétrit comme l'herbe des champs* [1], qui fleurit le matin, et qui le soir est foulée aux pieds : la mort ramène tout à l'ordre. Rien ne vous presse pour accabler vos ennemis : vous êtes patient, comme dit saint Augustin, parce que vous êtes éternel; vous êtes sûr du coup qui les écrasera ; vous tenez longtemps votre bras levé, parce que vous êtes père, que vous ne frappez qu'à regret, à l'extrémité, et que vous n'ignorez point la pesanteur de votre bras. Que les hommes impatients se scandalisent donc : pour moi, je regarde les siècles comme une minute; car je sais que les siècles sont moins qu'une minute devant vous. Cette suite de siècles, qu'on nomme la durée du monde, n'est qu'une décoration qui va disparaître, qu'une figure qui passe et qui s'évanouit. Encore un peu, ô homme qui ne voyez rien; encore un peu, et vous verrez ce que Dieu prépare : vous le verrez lui-même tenant sous ses pieds tous ses ennemis. Quoi! vous trouvez cette horrible attente trop éloignée! Hélas! elle n'est que trop prochaine pour tant de malheureux. Alors les biens et les maux seront séparés à jamais, et ce sera, comme dit l'Écriture [1], *le temps de chaque chose.*

Cependant tout ce qui nous arrive, c'est Dieu qui le fait, et qui le fait afin qu'il tourne à bien pour nous. Nous verrons à sa lumière, dans l'éternité, que ce que nous désirions nous eût été funeste, et que ce que nous voulions éviter était essentiel à notre bonheur.

O biens trompeurs, je ne vous nommerai jamais biens, puisque vous ne serviez qu'à me rendre méchant et malheureux! O croix dont Dieu me charge, et dont la nature lâche se croit accablée, vous que le monde aveugle appelle des maux, vous ne serez jamais des maux pour moi! Plutôt ne parler jamais que de parler ce langage maudit des enfants du siècle! Vous êtes mes vrais biens : c'est vous qui m'humiliez, qui me détachez, qui me faites sentir ma misère, et la vanité de tout ce que je voulais aimer ici-bas. Béni soyez-vous à jamais, ô Dieu de vérité, qui m'avez attaché à la croix avec votre Fils, pour me rendre semblable à l'objet éternel de vos complaisances!

Qu'on ne me dise point que Dieu n'observe pas de si près ce qui se passe parmi les hommes. O aveugles, qui parlez ainsi, vous ne savez pas même ce que c'est que Dieu! Comme tout ce qui est n'est que par la communication de son être infini, tout ce qui a de l'intelligence ne l'a que par un écoulement de sa raison souveraine, et tout ce qui agit n'agit que par l'impression de sa suprême activité. C'est lui qui fait tout en tout; c'est lui qui, dans chaque moment de notre vie, est la respiration de notre cœur, le mouvement de nos membres, la lumière

[1] *Ps.* XXXVI, 2.

[1] *Eccles.* III, 17.

de nos yeux, l'intelligence de notre esprit, l'âme de notre âme : tout ce qui est en nous, vie, action, pensée, volonté, se fait par l'actuelle impression de cette puissance et de cette vie, de cette pensée et de cette volonté éternelle.

Comment donc, ô mon Dieu, pourriez-vous ignorer en nous ce que vous y faites vous-même? Comment pourriez-vous être indifférent sur les maux qui ne se commettent qu'en vous résistant intérieurement, et sur les biens que nous ne faisons qu'autant que vous prenez plaisir à les faire vous-même en nous? Cette attention ne vous coûte rien : si vous cessiez de l'avoir, tout périrait; il n'y aurait plus de créature qui pût ni vouloir, ni penser, ni exister. Oh! combien s'en faut-il que les hommes ne connaissent leur impuissance et leur néant, votre puissance et votre action sans bornes, quand ils s'imaginent que vous seriez fatigué d'être attentif et opérant en tant d'endroits! Le feu brûle partout où il est; il faudrait l'éteindre et l'anéantir pour le faire cesser de brûler, tant il est actif et dévorant par sa nature : ainsi en Dieu tout est action, vie et mouvement; c'est un *feu consumant*[1], comme il le dit lui-même : partout où il est, il fait tout; et, comme il est partout, il fait toutes choses dans tous les lieux. Il fait, comme nous l'avons vu, une création perpétuelle et sans cesse renouvelée pour tous les corps : il ne crée pas moins à chaque instant toutes les créatures libres et intelligentes; c'est lui qui leur donne la raison, la volonté, la bonne volonté, et les divers degrés de volonté conforme à la sienne; car il donne, comme dit saint Paul[2], *le vouloir et le faire*.

Voilà donc ce que vous êtes, ô mon Dieu, ou du moins ce que vous faites dans vos ouvrages; car nul ne peut approcher de cette source de gloire qui éblouit nos yeux, pour comprendre tout ce que vous êtes en vous-même. Mais enfin, je conçois clairement que vous faites tout, et que vous vous servez même des maux et des imperfections des créatures pour faire les biens que vous avez résolus. Vous vous cachez sous l'importun pour importuner le fidèle impatient et jaloux de sa liberté dans ses occupations, et qui, par conséquent, a besoin d'être importuné, pour mourir au plaisir d'être libre et arrangé dans ses bonnes œuvres. C'est vous, mon Dieu, qui vous servez des langues médisantes pour déchirer la réputation des innocents, qui ont besoin d'ajouter à leur innocence le sacrifice de leur réputation, qui leur était trop chère. C'est vous qui, par les mauvais offices et les subtilités malignes des envieux, renversez la fortune et la prospérité de vos serviteurs, qui tiennent encore à cette vaine prospérité. C'est vous qui précipitez dans le tombeau les personnes à qui la vie est un danger continuel, et la mort une grâce qui les met en sûreté. C'est vous qui faites de la mort de ces personnes un remède très-amer à la vérité, mais très-salutaire pour ceux qui tenaient à ces personnes par une amitié trop vive et trop tendre. Ainsi le même coup qui enlève l'un pour le sauver détache l'autre, et le prépare à sa mort par celle des personnes qui lui étaient les plus chères. Vous répandez ainsi miséricordieusement, ô mon Dieu, de l'amertume sur tout ce qui n'est point vous, afin que notre cœur, formé pour vous aimer et pour vivre de votre amour, soit comme contraint de revenir à vous, sentant que tout appui lui manque dans le reste.

C'est, mon Dieu, que vous êtes tout amour, et par conséquent toute jalousie. O Dieu jaloux! (car c'est ainsi que vous vous nommez vous-même[1]) un cœur partagé vous irrite, un cœur égaré vous fait compassion. Vous êtes infini en tout; infini en amour, comme en sagesse et en puissance. Vous aimez en Dieu; quand vous aimez, vous remuez le ciel et la terre pour sauver ce qui vous est cher. Vous vous faites homme, enfant, le dernier des hommes, rassasié d'opprobres, mourant dans l'infamie et dans les douleurs de la croix; ce n'est pas trop pour l'amour qui aime infiniment. Un amour fini et une sagesse bornée ne peuvent le comprendre. Mais comment le fini pourrait-il comprendre l'infini? il n'a ni des yeux pour le voir, ni un cœur proportionné pour le sentir : le cœur bas et resserré de l'homme, sa vaine sagesse en sont scandalisés, et méconnaissent Dieu dans cet excès d'amour. Pour moi, je le reconnais à ce caractère d'infini : c'est cet amour qui fait tout, même les maux que nous souffrons : c'est par ces maux qu'il nous prépare les vrais biens.

Mais quand rendrons-nous amour pour amour? Quand chercherons-nous celui qui nous cherche, et qui nous porte entre ses bras? C'est dans son sein tendre et paternel que nous l'oublions, c'est par la douceur de ses dons que nous cessons de penser à lui; ce qu'il nous donne à tout moment, au lieu de nous attendrir, nous amuse. Il est la source de tous les plaisirs; les créatures n'en sont que les canaux grossiers : le canal nous fait compter pour rien la source. Cet amour immense nous poursuit en tout, et nous ne cessons d'échapper à ses poursuites. Il est partout, et nous ne le voyons en aucun

[1] *Hebr.* XII, 29.
[2] *Philip.* II, 13.

[1] *Exod.* XX, 5; XXXIV, 14.

endroit. Nous croyons être seul quand nous n'avons que lui : il fait tout, et nous ne comptons sur lui en rien : nous croyons tout désespéré dans les affaires, quand nous n'avons plus d'autres ressources que celle de sa providence; comme si l'amour infini et tout-puissant ne pouvait rien! O égarement monstrueux! ô renversement de tout l'homme! Non, je ne veux plus parler; la créature égarée irrite ce qui nous reste de raison; on ne peut la souffrir.

O amour! vous la souffrez pourtant; vous l'attendez avez une patience sans fin; et vous paraissez même, par votre excès de patience, flatter ses ingratitudes! Ceux mêmes qui désirent vous aimer ne vous aiment que pour eux, pour leur consolation ou pour leur sûreté. Où sont-ils, ceux qui vous aiment pour vous seul? où sont-ils, ceux qui vous aiment parce qu'ils ne sont faits que pour vous aimer? où sont-ils? Je ne les vois point. Y en a-t-il sur la terre? S'il n'y en a point, faites-en. A quoi sert le monde entier si on ne vous aime, mais si on ne vous aime pour se perdre en vous? C'est ce que vous avez voulu en produisant hors de vous ce qui n'est pas vous-même. Vous avez voulu faire des êtres qui, tenant tout de vous, se rapportassent uniquement à vous.

O mon Dieu! ô amour! aimez vous-même en moi; par là vous serez aimé suivant que vous êtes aimable. Je ne veux subsister que pour me consumer devant vous, comme une lampe brûle sans cesse devant vos autels. Je ne suis point pour moi; il n'y a que vous qui êtes pour vous-même : rien pour moi, tout pour vous; ce n'est pas trop. Je suis jaloux de moi pour vous contre moi-même. Plutôt périr que de souffrir que l'amour qui doit tendre à vous retourne jamais sur moi! Aimez, ô amour! aimez dans votre faible créature, aimez votre souveraine beauté. O beauté! ô bonté infinie, ô amour infini! brûlez, consumez, transportez, anéantissez mon cœur; faites-en l'holocauste parfait.

Je ne m'étonne point que les hommes ne vous connaissent pas; plus je vous connais, plus je vous trouve incompréhensible, et trop éloigné de leurs frivoles pensées pour pouvoir être connu dans votre nature infinie. Ce qui fait l'imperfection des hommes fait votre perfection souveraine. Vous ne choisissez jamais personne pour le bien que vous y trouvez; car vous ne trouvez en chaque chose que le bien que vous y avez mis vous-même. Vous ne choisissez pas les hommes, parce qu'ils sont bons; mais ils deviennent bons, parce que vous les avez choisis. Vous êtes si grand, que vous n'avez besoin d'aucune raison pour vous déterminer : votre bon plaisir est la raison souveraine; vous faites tout pour votre gloire, vous rapportez tout à vous seul. Vous êtes jaloux d'une jalousie implacable, qui ne peut souffrir la moindre réserve d'un cœur que vous voulez tout entier pour vous. Vous, qui défendez la vengeance, vous vous la réservez, et vous punissez éternellement. Vous ménagez, avec une condescendance et une patience incroyable, les âmes lâches qui vivent partagées entre vous et le monde; pendant que vous poussez à bout les âmes généreuses qui se donnent à vous jusqu'à ne se compter plus pour rien elles-mêmes. Votre amour est tyrannique; il ne dit jamais : C'est assez; plus on lui donne, plus il demande. Il fait même à l'âme fidèle une espèce de trahison : d'abord il l'attire par ses douceurs; puis il lui devient rigoureux; et enfin il se cache pour lui donner le coup de la mort, en lui ôtant tout appui aperçu. O Dieu incompréhensible, je vous adore! Vous m'avez fait uniquement pour vous; je suis à vous, et point à moi.

XIX.

Sur le pur amour : sa possibilité, ses motifs [1].

Dieu *a fait toutes choses pour lui-même,* comme dit l'Écriture [2]; il se doit à lui-même tout ce qu'il fait; et en cela il ne peut jamais rien relâcher de ses droits. La créature intelligente et libre n'est pas moins à lui que la créature sans intelligence et sans liberté. Il rapporte essentiellement et totalement à lui seul tout ce qui est dans la créature sans intelligence, et il veut que la créature intelligente se rapporte de même tout entière et sans réserve à lui seul. Il est vrai qu'il veut notre bonheur; mais notre bonheur n'est ni la fin principale de son ouvrage, ni une fin égale à celle de sa gloire. C'est pour sa gloire même qu'il veut notre bonheur : notre bonheur n'est qu'une fin subalterne, qu'il rapporte à la fin dernière et essentielle, qui est sa gloire. Il est lui-même sa fin unique et essentielle en toutes choses.

Pour entrer dans cette fin essentielle de notre création, il faut préférer Dieu à nous, et ne vouloir plus notre béatitude que pour sa gloire; autrement, nous renverserions son ordre. Ce n'est pas l'intérêt propre de notre béatitude qui doit nous faire désirer sa gloire; c'est au contraire le désir de sa gloire qui doit nous faire désirer notre béatitude, comme une chose qu'il lui a plu de rapporter à sa gloire. Il est vrai que toutes les âmes justes ne sont pas capables de cette préférence si explicite de Dieu à elles; mais la préférence implicite est au moins nécessaire; et

[1] Nous donnons cet article tel qu'il se trouve dans les éditions de 1718 et de 1738, sans aucune note ni éclaircissement.
[2] *Prov.* XVI, 4.

l'explicite, qui est la plus parfaite, ne convient qu'aux âmes à qui Dieu donne la lumière, et la force de le préférer tellement à elles, qu'elles ne veulent plus leur béatitude que pour sa gloire.

Ce qui fait que les hommes ont tant de répugnance a entendre cette vérité, et que cette parole leur est si dure, c'est qu'ils s'aiment et veulent s'aimer par intérêt propre. Ils comprennent en général et superficiellement qu'il faut aimer Dieu plus que toutes les créatures; mais ils n'entendent point ce que veut dire aimer Dieu plus que soi-même, et ne s'aimer plus soi-même que pour lui. Ils prononcent ces grandes paroles sans peine, parce qu'ils le font sans en pénétrer toute la force; mais ils frémissent dès qu'on leur explique qu'il faut préférer Dieu et sa gloire à nous et à notre béatitude, en sorte que nous aimions sa gloire plus que notre béatitude, et que nous rapportions sincèrement l'une à l'autre, comme la fin subalterne à la principale.

Il serait étonnant que les hommes eussent tant de peine à entendre une règle si claire, si juste, si essentielle à la créature; mais, depuis que l'homme *s'est arrêté en lui-même*, comme parle saint Augustin, il ne voit plus rien que dans ces bornes étroites de l'amour-propre où il s'est renfermé : il perd de vue, à tout moment, qu'il est créature, qu'il ne se doit rien, puisqu'il n'est pas lui-même à lui-même, et qu'il se doit sans réserve au bon plaisir de celui par qui seul il est. Dites-lui cette vérité accablante, il n'ose la nier; mais elle lui échappe, et il veut toujours insensiblement revenir à compter avec Dieu pour y trouver son intérêt.

On allègue que Dieu nous a donné une inclination naturelle pour la béatitude, qui est lui-même. En cela, il peut avoir voulu faciliter notre union avec lui, et avoir mis en nous une pente pour notre bonheur, comme il en a mis une pour les aliments dont nous avons besoin pour vivre; mais il faut soigneusement distinguer la délectation que Dieu a mise en nous à la vue de lui-même, qui est notre béatitude, d'avec la pente violente que la révolte du premier homme a mise dans nos cœurs pour nous faire centre de nous-mêmes, et pour faire dépendre notre amour pour Dieu de la béatitude que nous cherchons dans cet amour. D'ailleurs, ce n'est d'aucune inclination naturelle, nécessaire, indélibérée, qu'il s'agit ici. Peut-on craindre que les hommes tombent dans l'illusion en se dispensant de ce qui est nécessaire et indélibéré? Ces désirs indélibérés, qui sont moins des désirs que des inclinations nécessaires, ne peuvent non plus manquer dans les hommes que la pesanteur dans les pierres. Il n'est question que de nos actes volontaires et délibérés, que nous pouvons faire ou ne faire pas. A l'égard de ces actes libres, le motif de notre propre béatitude n'est pas défendu : Dieu veut bien nous faire trouver notre propre intérêt dans notre union avec lui; mais il faut que ce motif ne soit que le moindre, et le moins voulu par la créature : il faut vouloir la gloire de Dieu plus que notre béatitude; il ne faut vouloir cette béatitude que pour la rapporter à sa gloire, comme la chose qu'on veut le moins à celle qu'on veut le plus. Il faut que notre intérêt nous touche incomparablement moins que sa gloire. Voilà ce que la créature, attachée à elle-même depuis le péché, a tant de peine à comprendre. Voilà une vérité qui est dans l'essence même de la créature, qui devrait soumettre tous les cœurs, et qui les scandalise néanmoins quand on l'approfondit. Mais qu'on se fasse justice, et qu'on la fasse à Dieu. Nous sommes-nous faits nous-mêmes? Sommes-nous à Dieu ou à nous? Nous a-t-il faits pour nous ou pour lui? A qui nous devons-nous? Est-ce pour notre béatitude propre ou pour sa gloire que Dieu nous a créés? Si c'est pour sa gloire, il faut donc nous conformer à l'ordre essentiel de notre création; il faut vouloir sa gloire plus que notre béatitude, en sorte que nous rapportions toute notre béatitude à sa propre gloire.

Il n'est donc pas question d'une inclination naturelle et indélibérée de l'homme pour la béatitude. Combien y a-t-il de pentes ou inclinations naturelles dans les hommes, qu'ils ne peuvent jamais ni détruire ni diminuer, et qu'ils ne suivent pourtant pas toujours! Par exemple, l'inclination de conserver notre vie est une des plus fortes et des plus naturelles; celle qu'on a pour être heureux ne peut être plus invincible que celle qu'on a pour être. La béatitude n'est que *le mieux être*, comme parle saint Augustin. L'inclination pour être heureux n'est donc qu'une suite de l'inclination qu'on a pour conserver son être et sa vie. Cependant on peut ne pas suivre cette pente dans les actes délibérés. Combien de Grecs et de Romains se sont-ils dévoués librement à une mort certaine! Combien en voyons-nous qui se la sont donnée eux-mêmes, malgré cette inclination violente du fond de la nature!

Encore une fois, il ne s'agit que de nos actes libres d'amour de Dieu, et des motifs qui peuvent y entrer pour la béatitude. Nous venons de voir que le motif de notre intérêt propre pour la béatitude n'est permis qu'autant qu'il est le moins voulu par nous, et qu'il n'est voulu que par rapport au motif principal, qu'il faut vouloir d'une volonté dominante, je veux dire la gloire de Dieu. Il n'est plus question que de comparer deux diverses manières de préférer ainsi Dieu à nous : la première est de l'aimer tout

ensemble et comme parfait en lui-même et comme béatifiant pour nous; en sorte que le motif de notre béatitude, quoique moins fort, soutienne néanmoins l'amour que nous avons pour la perfection divine, et que nous aimerions un peu moins Dieu s'il n'était pas béatifiant pour nous. La seconde manière est d'aimer Dieu, qu'on connaît béatifiant pour nous, et duquel on veut recevoir la béatitude, parce qu'il l'a promise; mais de ne l'aimer point par le motif du propre intérêt de cette béatitude qu'on en attend, et de l'aimer uniquement pour lui-même à cause de sa perfection; en sorte qu'on l'aimerait autant, quand même (par supposition impossible) il ne voudrait jamais être béatifiant pour nous. Il est manifeste que le dernier de ces deux amours, qui est le désintéressé, accomplit plus parfaitement le rapport total et unique de la créature, à sa fin, qu'il ne laisse rien à la créature, qu'il donne tout à Dieu seul, et par conséquent qu'il est plus parfait que cet autre amour mélangé de notre intérêt avec celui de Dieu.

Ce n'est pas que l'homme qui aime sans intérêt n'aime la récompense, il l'aime en tant qu'elle est Dieu même, et non en tant qu'elle est son intérêt propre; il la veut, parce que Dieu veut qu'il la veuille : c'est l'ordre, et non pas son intérêt qu'il y cherche : il s'aime; mais il ne s'aime que pour l'amour de Dieu, comme un étranger, et pour aimer ce que Dieu a fait.

Ce qui est évident, c'est que Dieu, infiniment parfait en lui-même, ne suffit pas pour soutenir l'amour de celui qui a besoin d'être animé par le motif de sa propre béatitude, qu'il trouve en Dieu. L'autre n'a pas besoin de ce motif : il ne lui faut, pour aimer ce qui est parfait en soi, qu'en connaître la perfection. Celui qui a besoin du motif de sa béatitude n'est si attaché à ce motif, qu'à cause qu'il sent que son amour serait moins fort si on lui ôtait cet appui. Le malade qui ne peut marcher sans bâton ne peut consentir qu'on le lui ôte; il sent sa faiblesse, il craint de tomber, et il a raison; mais il ne doit pas se scandaliser de voir un homme sain et vigoureux qui n'a pas besoin du même soutien. L'homme sain marche plus librement sans bâton; mais il ne doit jamais mépriser celui qui ne peut s'en passer. Que l'homme qui a encore besoin d'ajouter le motif de sa propre béatitude à celui de la suprême perfection de Dieu pour l'aimer, reconnaisse humblement qu'il y a dans les trésors de la grâce de Dieu une perfection au-dessus de la sienne, et qu'il rende gloire à Dieu sur les dons qui sont en autrui, sans en être jaloux : qu'en même temps celui qui est attiré à aimer sans intérêt suive cet attrait; mais qu'il ne juge ni lui ni les autres; qu'il ne s'attribue rien; qu'il soit prêt à croire qu'il n'est pas dans l'état où il paraît être, qu'il soit docile, soumis, défiant de lui-même et édifié de tout ce qu'il voit de vertueux dans son prochain, qui a encore besoin d'un amour mélangé d'intérêt propre. Mais enfin l'amour sans aucun motif d'intérêt propre pour la béatitude est manifestement plus parfait que celui qui est mélangé de ce motif d'intérêt propre.

Si quelqu'un s'imagine que cet amour parfait est impossible et chimérique et que c'est une vaine subtilité qui peut devenir une source d'illusion, je n'ai que deux mots à lui répondre : Rien n'est impossible à Dieu; il se nomme lui-même le Dieu jaloux; il ne nous tient dans le pèlerinage de cette vie que pour nous conduire à la perfection. Traiter cet amour de subtilité chimérique et dangereuse, c'est accuser témérairement d'illusion les plus grands saints de tous les siècles, qui ont admis cet amour, et qui en ont fait le plus haut degré de la vie spirituelle.

Mais si mon lecteur refuse encore de reconnaître la perfection de cet amour, je le conjure de me répondre exactement sur les questions que je vais lui faire. La vie éternelle n'est-elle pas une pure grâce, et le comble de toutes les grâces? N'est-il pas de foi que le royaume du ciel ne nous est dû que sur la promesse purement gratuite et sur l'application également gratuite des mérites de Jésus-Christ? Le bienfait ne saurait être moins gratuit que la promesse sur laquelle il est fondé : c'est ce que nous ne cessons de dire tous les jours à nos frères errants; nous nous justifions vers eux sur le terme de *mérite*, dont l'Église se sert, en protestant que tous nos mérites ne sont point fondés sur un droit rigoureux, mais seulement sur une promesse faite par pure miséricorde. Ainsi la vie éternelle, qui est la fin du décret de Dieu, est ce qu'il y a de plus gratuit : toutes les autres grâces sont données par rapport à celle-là. Cette grâce, qui renferme toutes les autres, n'est fondée sur aucun titre que sur la promesse purement gratuite, et suivie de l'application aussi gratuite, des mérites de Jésus-Christ. La promesse elle-même, qui est le fondement de tout, n'est appuyée que sur la pure miséricorde de Dieu, sur son bon plaisir, et sur le bon propos de sa volonté. Dans cet ordre des grâces, tout se réduit évidemment à une volonté souverainement libre et gratuite.

Ces principes indubitables étant posés, je fais une supposition. Je suppose que Dieu voulût anéantir mon âme au moment où elle se détachera de mon corps. Cette supposition n'est impossible qu'à cause de la promesse purement gratuite. Dieu aurait donc

pu excepter mon âme en particulier de sa promesse générale pour les autres. Qui osera nier que Dieu n'eût pu anéantir mon âme, suivant ma supposition? La créature, qui n'est point par soi, n'est qu'autant que la volonté arbitraire du créateur la fait exister: afin qu'elle ne tombe pas dans son néant, il faut que le créateur renouvelle sans cesse le bienfait de sa création, en la conservant par la même puissance qui l'a créée. Je suppose donc une chose très-possible puisque je ne suppose qu'une simple exception à une règle purement gratuite et arbitraire. Je suppose que Dieu, qui rend toutes les autres âmes immortelles, finira la durée de la mienne au moment de ma mort : je suppose encore que Dieu m'a révélé son dessein. Personne n'oserait dire que Dieu ne le peut.

Ces suppositions très-possibles étant admises, il n'y a plus de promesse, ni de récompense, ni de béatitude, ni d'espérance de la vie future pour moi. Je ne puis plus espérer ni de posséder Dieu, ni de voir sa face, ni de l'aimer éternellement, ni d'être aimé de lui au delà de cette vie. Je suppose que je vais mourir ; il ne me reste plus qu'un seul moment à vivre, qui doit être suivi d'une extinction entière et éternelle. Ce moment, à quoi l'emploierai-je ? je conjure mon lecteur de me répondre dans la plus exacte précision. Dans ce dernier instant, me dispenserai-je d'aimer Dieu, faute de pouvoir le regarder comme une récompense? Renoncerai-je à lui dès qu'il ne sera plus béatifiant pour moi? Abandonnerai-je la fin essentielle de ma création? Dieu, en m'excluant de la bienheureuse éternité, qu'il ne me devait pas, a-t-il pu se dépouiller de ce qu'il se doit essentiellement à lui-même? A-t-il cessé de faire son ouvrage pour sa pure gloire? A-t-il perdu le droit de créateur en me créant? M'a-t-il dispensé des devoirs de la créature, qui doit essentiellement tout ce qu'elle est à celui par qui seul elle est? N'est-il pas évident que, dans cette supposition très-possible, je dois aimer Dieu uniquement pour lui-même, sans attendre aucune récompense de mon amour, et avec une exclusion certaine de toute béatitude; en sorte que ce dernier instant de ma vie, qui sera suivi d'un anéantissement éternel, doit être nécessairement rempli par un acte d'amour pur et pleinement désintéressé?

Mais si celui à qui Dieu ne donne rien pour l'éternité doit tant à Dieu, qu'est-ce que lui doit celui à qui il se donne tout entier lui-même sans fin? Je vais être anéanti tout à l'heure; jamais je ne verrai Dieu ; il me refuse son royaume, qu'il donne aux autres ; il ne veut ni m'aimer ni être aimé de moi éternellement : je suis obligé néanmoins, en expirant, de l'aimer encore de tout mon cœur et de toutes mes forces; si j'y manque, je suis un monstre et une créature dénaturée. Et vous, mon lecteur, à qui Dieu prépare, sans vous le devoir, la possession éternelle de lui-même, craindrez-vous comme un raffinement chimérique cet amour dont je dois vous donner l'exemple? Aimerez-vous Dieu moins que moi, parce qu'il vous aime davantage? La récompense ne servira-t-elle qu'à vous rendre intéressé dans votre amour ? Si Dieu vous aimait moins qu'il ne vous aime, il faudrait que vous l'aimassiez sans aucun motif d'intérêt. Est-ce donc là le fruit des promesses et du sang de Jésus-Christ, que d'éloigner les hommes d'un amour généreux, et sans intérêt pour Dieu? A cause qu'il vous offre la pleine béatitude en lui-même, ne l'aimerez-vous qu'autant que vous serez soutenu par cet intérêt infini? Le royaume du ciel qui vous est offert, pendant que j'en suis exclu, vous est-il un bon titre pour ne vouloir point aimer Dieu sans y chercher le motif de votre propre gloire et de votre propre félicité?

Ne dites pas que cette félicité est Dieu même. Dieu pourrait, s'il le voulait, n'être pas plus béatifiant pour vous que pour moi. Il faut que je l'aime, quoiqu'il ne le soit point pour moi; pourquoi faut-il que vous ne puissiez vous résoudre à l'aimer, sans être soutenu par ce motif qu'il est béatifiant pour vous ? Pourquoi frémissez-vous au seul nom d'un amour qui ne donne plus ce soutien d'intérêt ?

Si la béatitude éternelle nous était due de plein droit, et que Dieu, en créant les hommes, fût à leur égard un débiteur forcé pour la vie éternelle, on pourrait nier ma supposition. Mais on ne pourrait la nier sans une impiété manifeste : la plus grande des grâces, qui est la vie éternelle, ne serait plus grâce : la récompense nous serait due indépendamment de la promesse : Dieu devrait l'existence éternelle et la félicité à sa créature; il ne pourrait plus se passer d'elle, elle deviendrait un être nécessaire. Cette doctrine est monstrueuse. D'un autre côté, ma supposition met en évidence les droits de Dieu, et fait voir des cas possibles où l'amour sans intérêt serait nécessaire. S'il ne l'est pas dans les cas de l'ordre établi par la promesse gratuite, c'est que Dieu ne nous juge pas dignes de ces grandes épreuves, c'est qu'il se contente d'une préférence implicite de lui et de sa gloire à nous et à notre béatitude, qui est comme le germe du pur amour dans les cœurs de tous les justes. Mais enfin ma supposition, en comparant l'homme prêt à être anéanti avec celui qui a reçu la promesse de la vie éternelle, fait sentir combien l'amour mélangé d'intérêt est au-dessous du désintéressé.

Témoignages des païens.

Mais en attendant que les chrétiens soient capables de bien comprendre les droits infinis de Dieu sur sa créature, je veux tâcher du moins de les faire rentrer dans leur propre cœur, pour y consulter l'idée de ce qu'ils appellent entre eux amitié.

Chacun veut, dans la société de ses amis, être aimé sans motif d'intérêt, et uniquement pour lui-même. Hélas! si l'homme indigne de tout amour ne peut souffrir d'être aimé par intérêt, comment osons-nous croire que Dieu n'aura pas la même délicatesse? On est pénétrant jusqu'à l'infini pour démêler jusqu'aux plus subtils motifs d'intérêt, de bienséance, de plaisir ou d'honneur, qui attachent nos amis à nous; on est au désespoir de n'être aimé d'eux que par reconnaissance, à plus forte raison par d'autres motifs plus choquants : on veut l'être par pure inclination, par estime, par admiration. L'amitié est si jalouse et si délicate, qu'un atome qui s'y mêle la blesse; elle ne peut souffrir dans l'ami que le don simple et sans réserve du fond de son amour. Celui qui aime ne veut, dans le transport de sa passion, qu'être aimé pour lui seul, que l'être au-dessus de tout et uniquement, que l'être en sorte que le monde entier lui soit sacrifié, que l'être en sorte qu'on s'oublie et qu'on se compte pour rien, afin d'être tout à lui : telle est la jalousie forcenée et l'injustice extravagante des amours passionnés; cette jalousie n'est qu'une tyrannie de l'amour-propre.

Il n'y a qu'à se sonder soi-même pour y trouver ce fond d'idolâtrie; et quiconque ne l'y démêle pas ne se connaît point encore assez soi-même. Ce qui est en nous l'injustice la plus ridicule et la plus odieuse est la souveraine justice en Dieu. Rien n'est si ordinaire et si honteux aux hommes que d'être jaloux : mais Dieu, qui ne peut céder sa gloire à un autre, se nomme lui-même le *Dieu jaloux*, et sa jalousie est essentielle à sa perfection. Consultez donc, ô vous qui lisez ceci, la corruption de votre cœur, et que votre jalousie sur l'amitié serve à vous faire entendre les délicatesses infinies de l'amour divin. Quand vous trouvez ces délicatesses dans votre cœur pour l'amitié que vous exigez de vos amis, vous ne les regardez jamais comme des raffinements chimériques; au contraire, vous seriez choqué de la grossièreté des amis qui n'auraient point ces délicatesses sur l'amitié. Il n'y a que Dieu à qui vous voulez les défendre : vous ne voulez pas qu'il cherche à être aimé comme vous prétendez que vos amis vous aiment : vous ne pouvez croire que sa grâce puisse lui former en cette vie des adorateurs qui l'aiment comme vous n'avez point de honte de vouloir être aimé : jugez-vous vous-même et rendez enfin gloire à Dieu.

J'avoue que les hommes profanes, qui ont cette idée de l'amitié pure, ne la suivent pas; et que toutes leurs amitiés sans grâce ne sont qu'un amour-propre subtilement déguisé : mais enfin ils ont cette idée de l'amitié pure. Faut-il qu'ils l'aient quand il ne s'agit que d'aimer la créature vile et corrompue, et que nous soyons les seuls à la méconnaître dès qu'il s'agit d'aimer Dieu.

Les païens mêmes ont eu cette pure idée de l'amitié; et nous n'avons qu'à les lire pour être étonnés que les chrétiens ne veuillent pas qu'on puisse aimer Dieu par sa grâce, comme les païens ont cru qu'il fallait s'aimer les uns les autres pour mériter le nom d'amis.

Écoutons Cicéron [1] : « Être impatient, dit-il, « pour les choses qu'on souffre dans l'amitié, c'est « s'aimer soi-même, et non pas son ami. » Il ajoute dans la suite que « l'amitié ne peut être qu'entre « les bons, » c'est-à-dire entre ceux qui, suivant ses principes, préfèrent toujours l'honnête à ce que le vulgaire nomme utile; « autrement, dit-il, l'in« térêt étant la règle et le motif de l'amitié, les moins « vertueux, qui ont plus de besoins et de désirs que « les autres, seraient les plus propres à se lier d'a« mitié avec autrui, puisqu'ils sont les plus avides « pour aimer ce qui leur est utile. »

« Nous croyons donc » (c'est encore Cicéron qui parle) « qu'il faut rechercher l'amitié, non par l'es« pérance des avantages qu'on en tire, mais parce « que tout le fruit de l'amitié est dans l'amitié « même.... Les hommes intéressés sont privés de « cette excellente et très-naturelle amitié qui doit « être cherchée par elle-même et pour elle-même : « ils ne profitent point de leurs propres exemples « pour apprendre jusqu'où va la force de l'amitié; « car chacun s'aime, non pour tirer de soi quelque « récompense de son amour, mais parce que chacun « est par soi cher à soi-même.... Que si l'on ne trans« porte cette même règle dans l'amitié, on ne trou« vera jamais d'ami véritable : celui-là est notre « véritable ami qui est comme un autre nous« mêmes.... Mais la plupart des hommes prétendent « injustement, pour ne pas dire avec impudence, « un ami tel qu'ils ne voudraient pas être eux-mê« mes, et en exigent ce qu'ils ne voudraient pas lui « donner. »

Cicéron ne peut pousser plus loin le désintéressement de l'amitié, qu'en voulant que notre ami nous soit cher par lui seul, sans aucun motif, comme

[1] *De Amic.* cap. v, et seq.

nous nous sommes chers à nous-mêmes, sans aucune espérance qui nous excite à cet amour. L'amour-propre est sans doute en ce sens le parfait modèle de l'amitié désintéressée.

Horace, quoique épicurien, n'a pas laissé de raisonner sur ce principe pour l'union des amis entre eux, lorsque, parlant des conversations philosophiques qui l'occupaient à la campagne, il dit [1] qu'on examinait si les hommes sont heureux par les richesses ou par la vertu; si c'est l'utilité propre ou la perfection en elle-même qui est le motif de l'amitié :

> . . . . *Utrumne*
> *Divitiis homines, an sint virtute beati?*
> *Quidve ad amicitias, usus rectumne trahat nos?*

Voilà ce qu'ont pensé les païens, et les païens épicuriens, sur l'amitié pour des créatures indignes d'être aimées. C'est sur cette idée d'amitié pure que les théologiens distinguent, à l'égard de Dieu, l'amour qu'ils nomment d'amitié, des autres amours, et les amis de Dieu de ses serviteurs.

Cette idée si pure de l'amitié n'est pas seulement (comme nous l'avons vu) dans Cicéron; il l'avait puisée dans la doctrine de Socrate, expliquée dans les livres de Platon. Ces deux grands philosophes, dont l'un rapporte les discours de l'autre dans ses Dialogues, veulent qu'on s'attache à ce qu'ils appellent τὸ καλὸν, qui signifie tout ensemble *le beau et le bon*, c'est-à-dire *le parfait* par le seul amour du beau, du bon, du vrai, du parfait en lui-même. C'est pourquoi ils disent souvent qu'il ne faut compter pour rien *ce qui se fait*, τὸ γινόμενον, c'est-à-dire *l'être passager*, pour s'unir à *ce qui est*, c'est-à-dire *l'être parfait* et immuable, qu'ils appellent τὸ ὄν, c'est-à-dire *ce qui est*. De là vient que Cicéron, qui n'a fait que répéter leurs maximes, dit que « si « nous pouvions voir de nos propres yeux la beauté « de la vertu, nous serions ravis d'amour par son « excellence [2]. »

Platon fait dire à Socrate, dans son Festin, « qu'il « y a quelque chose de plus divin dans celui qui « aime que dans celui qui est aimé. » Voilà toute la délicatesse de l'amour le plus pur. Celui qui est aimé, et qui veut l'être, est occupé de soi; celui qui aime sans songer à être aimé a ce que l'amour renferme de plus divin, je veux dire le transport, l'oubli de soi, le désintéressement. « Le beau, dit ce « philosophe, ne consiste en aucune des choses par- « ticulières, telles que les animaux, la terre ou le « ciel; mais le beau est lui-même par lui-même, « étant toujours uniforme avec soi. Toutes les au- « tres choses belles participent de ce beau, en sorte « que si elles naissent ou périssent, elles ne lui ôtent « et ne lui ajoutent rien, et qu'il n'en souffre au- « cune perte : si donc quelqu'un s'élève dans la bonne « amitié, il commence à voir le beau, il touche pres- « que au terme. »

Il est aisé de voir que Platon parle d'un amour du beau en lui-même, sans aucun retour d'intérêt. C'est ce beau universel qui enlève le cœur, et qui fait oublier toute beauté particulière. Ce philosophe assure, dans le même Dialogue, que l'amour divinise l'homme, qu'il l'inspire, qu'il le transporte. « Il n'y a personne, dit-il, qui soit tellement mau- « vais que l'amour n'en fasse un dieu par la vertu, « en sorte qu'il devient semblable au beau par na- « ture; et comme Homère dit qu'un dieu a inspiré « quelques héros; c'est ce que l'amour donne aux « amants formés par lui : ceux qui aiment veulent « seuls mourir pour un autre. » Ensuite Platon cite l'exemple d'Alceste, morte pour faire vivre son époux. Voilà, suivant Platon, ce qui fait de l'homme un dieu, c'est de préférer par amour autrui à soi-même, jusqu'à s'oublier, se sacrifier, se compter pour rien. Cet amour est, selon lui, une inspiration divine; c'est le beau immuable qui ravit l'homme à l'homme même, et qui le rend semblable à lui par la vertu.

Telle était l'idée de l'amitié chez les païens, Pythias et Damon, chez Denys le tyran, voulaient mourir l'un pour l'autre; et le tyran étonné soupira lorsqu'il vit ces deux amis si désintéressés. Cette idée du parfait désintéressement régnait dans la politique de tous les anciens législateurs. Il fallait préférer à soi les lois, la patrie, parce que la justice le voulait, et qu'on devait préférer à soi-même ce qui est appelé le beau, le bon, le juste, le parfait. C'est cet ordre auquel on croyait devoir rapporter tout, et soi-même autant que tout le reste. Il ne s'agissait pas de se rendre heureux en se conformant à cet ordre : il fallait au contraire, pour l'amour de cet ordre, se dévouer, périr, et ne se laisser aucune ressource. C'est ainsi que Socrate, dans le Criton de Platon, aime mieux mourir que s'enfuir, de peur de désobéir aux lois qui le retiennent en prison : c'est ainsi que le même Socrate, dans le Dialogue intitulé *Gorgias*, dépeint un homme qui s'accuse lui-même, et qui se dévoue à la mort plutôt que d'éluder par son silence les lois rigoureuses et l'autorité des magistrats. Tous les législateurs et tous les philosophes qui ont raisonné sur les lois ont supposé, comme un principe fondamental de la société dans la patrie, qu'il faut pré-

[1] *Sermon*, lib. II, sat. VI.
[2] *De Offic.* lib. I.

férer le public à soi, non par espérance de quelque intérêt, mais par le seul amour désintéressé de l'ordre, qui est la beauté, la justice et la vertu même. C'était pour cette idée d'ordre et de justice qu'il fallait mourir, c'est-à-dire, suivant les païens, perdre tout ce qu'on avait de réel, être réduit à une ombre vaine, et ne savoir pas même si cette ombre n'était pas une fable ridicule des poëtes. Les chrétiens refuseront-ils de donner autant au Dieu infiniment parfait qu'ils connaissent, que ces païens croyaient devoir donner à une idée abstraite et confuse de l'ordre, de la justice et de la vertu?

Platon dit souvent que l'amour du beau est tout le bien de l'homme, que l'homme ne peut être heureux en soi, et que ce qu'il y a de plus divin pour lui, c'est de sortir de soi par l'amour; et en effet, le plaisir qu'on éprouve dans le transport des passions n'est qu'un effet de la pente de l'âme pour sortir de ses bornes étroites, et pour aimer hors d'elle le beau infini. Quand ce transport se termine au beau passager et trompeur qui reluit dans les créatures, c'est l'amour divin qui s'égare et qui est déplacé : c'est un trait divin en lui-même, mais qui porte à faux : ce qui est divin en soi devient illusion et folie quand il tombe sur une vaine image du bien parfait, telle que l'être créé, qui n'est qu'une ombre de l'Être suprême; mais enfin cet amour qui préfère le parfait infini à soi est un mouvement divin et inspiré, comme parle Platon. Cette impression est donnée à l'homme dès son origine. Sa perfection est tellement de sortir de soi par l'amour, qu'il veut sans cesse persuader et aux autres et à soi-même qu'il aime sans retour sur soi les amis auxquels il s'attache. Cette idée est si forte, malgré l'amour-propre, qu'on aurait honte d'avouer qu'on n'aime personne, sans y mêler quelque motif intéressé. On ne déguise si subtilement tous les motifs d'amour-propre dans les amitiés, que pour s'épargner la honte de paraître se chercher soi-même dans les autres. Rien n'est si odieux que cette idée d'un cœur toujours occupé de soi : rien ne nous flatte tant que certaines actions généreuses qui persuadent au monde et à nous que nous avons fait le bien pour l'amour du bien en lui-même, sans nous y chercher. L'amour-propre même rend hommage à cette vertu désintéressée, par les subtilités avec lesquelles il veut en prendre les apparences : tant il est vrai que l'homme, qui n'est point par lui-même, n'est pas fait pour se chercher, mais pour être uniquement à celui qui l'a fait! Sa gloire et sa perfection sont de sortir de soi, de s'oublier, de se perdre, de s'abîmer dans l'amour simple du beau infini.

Cette pensée effraye l'homme amoureux de lui-même, et accoutumé à se faire le centre de tout. Cette pensée suffit seule pour faire frémir l'amour-propre, et pour révolter un orgueil secret et intime, qui rapporte toujours insensiblement à soi la fin à laquelle nous devons nous rapporter. Mais cette idée qui nous étonne est le fondement de toute amitié et de toute justice. Nous ne pouvons ni accorder l'amour-propre avec cette idée, ni l'abandonner; elle est ce qu'il y a de *plus divin* en nous. On ne peut point dire que cette pensée n'est qu'une imagination creuse. Quand les hommes inventent des chimères, ils les inventent à plaisir et pour se flatter. Rien n'est moins naturel à l'homme injuste, vain, enivré d'orgueil, que de penser ainsi contre son amour-propre. Non-seulement la pratique de cette pensée est un prodige de vertu au-dessus de l'homme, mais encore cette seule pensée est une merveille que nous devons être étonnés de trouver en nous. Ce ne peut être qu'un principe infiniment supérieur à nous qui ait pu nous enseigner à nous élever ainsi entièrement au-dessus de nous-mêmes. Qui est-ce qui peut avoir donné à l'homme malade d'un excès d'amour-propre et d'idolâtrie de soi-même, cette haute pensée de se compter pour rien, de devenir étranger à soi-même, et de ne s'aimer plus que par charité, comme le prochain? Qui est-ce qui peut lui avoir appris à être jaloux de lui-même contre lui-même, pour un autre objet invisible qui doit à jamais effacer le *moi*, et n'en laisser aucune trace? Cette seule idée rend *l'homme divin; elle l'inspire, elle met l'infini en lui.*

J'avoue que les païens, qui ont tant loué la vertu désintéressée, la pratiquaient mal. Personne ne croit plus que moi que tout amour sans grâce, et hors de Dieu, ne peut jamais être qu'un amour-propre déguisé. Il n'y a que l'Être infiniment parfait qui puisse, comme objet par son infinie perfection, et comme cause par son infinie puissance, nous enlever hors de nous-mêmes, et nous faire préférer ce qui n'est pas nous à notre propre être. Je conviens que l'amour-propre se glorifiait vainement des apparences d'un pur amour chez les païens; mais enfin il s'en glorifiait : ceux mêmes que leur orgueil dominait le plus étaient charmés de cette belle idée de la vertu et de l'amitié sans intérêt; ils la portaient au dedans d'eux-mêmes, et ils ne pouvaient ni l'effacer ni l'obscurcir; ils ne pouvaient ni la suivre ni la contredire. Des chrétiens la contrediront-ils? Ne se contenteront-ils pas, comme les païens, de l'admirer sans la suivre fidèlement? La vanité même des païens sur cette vertu montre combien elle est excellente. Par exemple, la louange que toute l'antiquité a donnée à Alceste eût porté à faux, et serait ridicule, s'il n'eût pas été réellement beau et

vertueux à Alceste de mourir pour son époux; sans ce principe fondamental, son action eût été une fureur extravagante, un désespoir affreux. L'antiquité païenne tout entière décide autrement : elle dit, avec Platon, que *ce qu'il y a de plus divin est de s'oublier pour ce qu'on aime.*

Alceste est l'admiration des hommes, pour avoir voulu mourir et n'être plus qu'une vaine ombre, afin de faire vivre celui qu'elle aime. Cet oubli de soi, ce sacrifice total de son être, cette perte de tout soi-même pour jamais, est aux yeux de tous les païens ce qu'il y a de plus divin dans l'homme; c'est ce qui en fait un dieu, c'est ce qui le fait presque arriver au terme.

Voilà l'idée de la vertu et de l'amitié pure, imprimée dans le cœur des hommes qui n'ont jamais connu la création, que l'amour-propre aveuglait, et qui étaient aliénés de la vie de Dieu.

XX.

L'oubli de soi-même n'empêche pas la reconnaissance des bienfaits de Dieu.

L'oubli de soi-même, dont on parle souvent, pour les âmes qui veulent chercher Dieu généreusement, n'empêche pas la reconnaissance de ses bienfaits. En voici la raison : c'est que cet oubli ne consiste pas à ne voir jamais rien en soi, mais seulement à ne demeurer jamais renfermé en soi-même, occupé de ses biens ou de ses maux par une vue de propriété ou d'intérêt. C'est cette occupation de nous-mêmes qui nous éloigne de l'amour pur et simple, qui rétrécit notre cœur, et qui nous éloigne de notre vraie perfection, à force de nous la faire chercher avec empressement, avec trouble et avec inquiétude, pour l'amour de nous-mêmes.

Mais quoiqu'on s'oublie, c'est-à-dire qu'on ne recherche plus volontairement son propre intérêt, on ne laisse pas de se voir en bien des occasions. On ne se regarde pas pour l'amour de soi-même ; mais la vue de Dieu qu'on cherche nous donne souvent, comme par contre-coup, certaine vue de nous-mêmes. C'est comme un homme qui en regarde un autre derrière lequel est un grand miroir : en considérant l'autre, il se voit, et se trouve sans se chercher. Ainsi est-ce dans la pure lumière de Dieu que nous nous voyons parfaitement nous-mêmes. La présence de Dieu, quand elle est pure, simple, et soutenue par une vraie fidélité de l'âme et la plus exacte vigilance sur nous-mêmes, est ce grand miroir où nous découvrons jusqu'à la moindre tache de notre âme.

Un paysan renfermé dans son village n'en connaît qu'imparfaitement la misère : mais faites-lui voir de riches palais, une cour superbe, il conçoit toute la pauvreté de son village, et ne peut souffrir ses haillons à la vue de tant de magnificence. C'est ainsi qu'on voit sa laideur et son néant dans la beauté et dans l'infinie grandeur de Dieu.

Montrez tant qu'il vous plaira la vanité et le néant de la créature par les défauts des créatures; faites remarquer la brièveté et l'incertitude de la vie, l'inconstance de la fortune, l'infidélité des amis, l'illusion des grandes places, les amertumes qui y sont inévitables, le mécompte des plus belles espérances, le vide de tous les biens qu'on possède, la réalité de tous les maux qu'on souffre : toutes ces morales, quelque vraies et sensibles qu'elles soient, ne font qu'effleurer le cœur ; elles ne passent point la superficie; le fond de l'homme n'en est point changé. Il soupire de se voir esclave de la vanité, et ne sort point de cet esclavage. Mais si le rayon de la lumière divine l'éclaire intérieurement, il voit dans l'abîme du bien, qui est Dieu, l'abîme du néant et du mal, qui est la créature corrompue; il se méprise, il se hait, il se quitte, il se fuit, il se craint, il se renonce soi-même; il s'abandonne à Dieu, il se perd en lui. Heureuse perte! car alors il se trouve sans se chercher. Il n'a plus d'intérêt propre, et tout lui profite : car tout se tourne à bien pour ceux qui aiment Dieu. Il voit les miséricordes qui viennent dans cet abîme de faiblesse, de néant et de péché; il voit, et il se complaît dans cette vue.

Remarquez que ceux qui ne sont pas encore fort avancés dans le renoncement à eux-mêmes regardent encore ce cours des miséricordes divines par rapport à leur propre avantage spirituel, à proportion qu'ils tiennent encore plus ou moins à eux-mêmes. Or, comme l'entière désappropriation de la volonté est très-rare en cette vie, il n'y a aussi guère d'âmes qui ne regardent encore les miséricordes reçues par rapport aux fruits qu'elles en reçoivent pour leur salut; de façon que ces âmes, quoiqu'elles tendent à n'avoir plus aucun intérêt propre, ne laissent pas d'être encore très-sensibles à ce grand intérêt. Elles sont ravies de voir une main toute-puissante qui les a arrachées à elles-mêmes, qui les a délivrées de leurs propres désirs, qui a rompu leurs liens lorsqu'elles ne songeaient qu'à s'enfoncer dans leur esclavage ; qui les a sauvées, pour ainsi dire, malgré elles-mêmes, et qui a pris plaisir à leur faire autant de bien qu'elles se faisaient de mal.

Des âmes entièrement pures et désappropriées, telles que celles des saints dans le ciel, regarderaient avec autant d'amour et de complaisance les miséricordes répandues sur les autres, que les miséricordes qu'elles ont reçues elles-mêmes; car, ne

se comptant plus pour rien, elles aiment autant le bon plaisir de Dieu, les richesses de sa grâce, et la gloire qu'il tire de la sanctification d'autrui, que celle qu'il tire de leur propre sanctification. Tout est alors égal; parce que le *moi* est perdu et anéanti, le *moi* n'est pas plus *moi* qu'*autrui :* c'est Dieu seul qui est tout en tous; c'est lui seul qu'on aime, qu'on admire, et qui fait toute la joie du cœur dans cet amour céleste et désintéressé. On est ravi de ses miséricordes, non pour l'amour de soi, mais pour l'amour de lui. On le remercie d'avoir fait sa volonté et de s'être glorifié lui-même, comme nous lui demandons, dans le *Pater*, qu'il daigne faire sa volonté et donner gloire à son nom. En cet état, ce n'est plus pour nous que nous demandons, ce n'est plus pour nous que nous remercions. Mais en attendant cet état bienheureux, l'âme, tenant encore à soi, est attendrie par ce reste de retour sur elle-même. Tout ce qu'il y a encore de ces retours excite une vive reconnaissance : cette reconnaissance est un amour encore un peu mêlé et recourbé sur soi; au lieu que la reconnaissance des âmes perdues en Dieu, telles que celles des saints, est un amour immense, un amour sans retour sur l'intérêt propre, un amour aussi transporté des miséricordes faites aux autres que des miséricordes faites à soi-même, un amour qui n'admire et ne reçoit les dons de Dieu que pour le pur intérêt de la gloire de Dieu même.

Mais, comme rien n'est plus dangereux que de vouloir aller au delà des mesures de son état, rien ne serait plus nuisible à une âme qui a besoin d'être soutenue par des sentiments de reconnaissance, que de se priver de cette nourriture qui lui est propre, et de courir après des idées d'une plus haute perfection qui ne lui conviennent pas.

Quand l'âme est touchée du souvenir de tout ce que Dieu a fait pour elle, c'est une marque certaine qu'elle a besoin de ce souvenir, supposé même qu'elle ait dans ce souvenir une certaine joie intéressée sur son bonheur. Il faut laisser cette joie en liberté et dans toute son étendue; car l'amour, quoique intéressé, sanctifie l'âme; et il faut attendre patiemment que Dieu lui-même vienne l'épurer. Ce serait le prévenir, et entreprendre ce qui est réservé à lui seul, que de vouloir ôter à l'homme tous les motifs où l'intérêt propre se mêle avec celui de Dieu. L'homme lui-même ne doit point gêner son cœur là-dessus, ni renoncer avant le temps aux appuis dont son infirmité a besoin. L'enfant qui marche seul, avant qu'on le laisse aller, tombera bientôt. Ce n'est point à lui à ôter les lisières avec lesquelles sa gouvernante le soutient.

Vivons donc de reconnaissance, tandis que la reconnaissance, même intéressée, servira à nourrir notre cœur. Aimons les miséricordes de Dieu, non-seulement pour l'amour de lui et de sa gloire, mais encore pour l'amour de nous et de notre bonheur éternel, tandis que cette vue aura pour nous un certain soutien proportionné à notre état. Si, dans la suite, Dieu ouvre notre cœur à un amour plus épuré et plus généreux, à un amour qui se perdrait en lui sans retour, et qui ne verrait plus que sa gloire, laissons-nous entraîner sans retardement ni hésitation à cet amour si parfait.

Si donc nous aimons les miséricordes de Dieu; si elles nous ravissent de joie et d'admiration par le seul plaisir de voir Dieu si bon et si grand; si nous ne sommes plus touchés que de l'accomplissement de sa volonté, de sa gloire qu'il trouve comme il lui plaît, de la grandeur avec laquelle il fait un vase d'honneur de ce qui était un vase d'ignominie; rendons-lui grâces encore plus volontiers, puisque le bienfait est plus grand, et que le plus pur de tous les dons de Dieu est de n'aimer ses dons que pour lui, sans se chercher soi-même.

XXI.

Réalité de l'amour pur. L'amour intéressé et l'amour désintéressé ont leur saison.

Pourquoi aime-t-on mieux voir les dons de Dieu en soi qu'en autrui, si ce n'est par attachement à soi? Quiconque aime mieux les voir en soi que dans les autres s'affligera aussi de les voir dans les autres plus parfaits qu'en soi; et voilà la jalousie. Que faut-il donc faire? Il faut se réjouir de ce que Dieu fait sa volonté en nous, et y règne non pour notre bonheur, ni pour notre perfection en tant qu'elle est la nôtre; mais pour le bon plaisir de Dieu et pour sa pure gloire.

Remarquez là-dessus deux choses : l'une, que tout ceci n'est point une subtilité creuse, car Dieu, qui veut dépouiller l'âme pour la perfectionner, et la poursuivre sans relâche jusqu'au plus pur amour, la fait passer réellement par ces épreuves d'elle-même, et ne la laisse point en repos jusqu'à ce qu'il ait ôté à son amour tout retour et tout appui en soi. Rien n'est si jaloux, si sévère et si délicat que ce principe du pur amour. Il ne saurait souffrir mille choses qui nous sont imperceptibles dans un état commun; et ce que le commun des personnes pieuses appelle subtilité paraît une chose essentielle à l'âme que Dieu veut déprendre d'elle-même. C'est comme l'or qui se purifie au creuset; le feu consume tout ce qui n'est pas le pur or. Il faut aussi qu'il se fasse comme une fonte universelle du cœur, pour purifier l'amour divin.

La seconde chose à remarquer est que Dieu ne poursuit pas ainsi en cette vie toutes les âmes. Il y en a un nombre infini de très-pieuses qu'il laisse dans quelque retour sur elles-mêmes : ces retours mêmes les soutiennent dans la pratique des vertus, et servent à les purifier jusqu'à un certain point. Rien ne serait plus indiscret et plus dangereux que de leur ôter cette occupation consolante des grâces de Dieu par rapport à leur propre perfection. Les premières personnes ont une reconnaissance désintéressée; elles rendent gloire à Dieu de ce qu'il fait en elles pour sa pure gloire; les dernières s'y regardent aussi en elles-mêmes, et unissent leur intérêt à celui de Dieu. Si les premières voulaient ôter aux autres ce mélange et cet appui en elles-mêmes par rapport aux grâces, elles feraient le même mal que si on sevrait un enfant qui ne peut encore manger : lui ôter la mamelle, c'est le faire mourir. Il ne faut jamais vouloir ôter à une âme ce qui la nourrit encore, et que Dieu lui laisse pour soutenir son infirmité. C'est détruire la grâce que de vouloir la prévenir. Il ne faut pas aussi que le second genre de personnes condamne les autres, quoiqu'elles ne soient point occupées de leur propre perfection dans les grâces qu'elles reçoivent. Dieu fait en chacun ce qu'il lui plaît : *l'Esprit souffle où il veut* [1], et comme il veut. L'oubli de soi, dans la pure vue de Dieu, est un état où Dieu peut faire dans une âme tout ce qui lui est le plus agréable. L'importance est que le second genre de personnes ne soit point curieux sur l'état des autres, et que les autres ne veuillent point leur faire connaître les épreuves auxquelles Dieu ne les appelle pas.

XXII.

Écouter la parole intérieure de l'Esprit saint; suivre l'inspiration qui nous appelle à un entier dépouillement.

Il est certain par l'Ecriture [2], que l'Esprit de Dieu habite au dedans de nous, qu'il y agit, qu'il y prie sans cesse, qu'il y gémit, qu'il y désire, qu'il y demande ce que nous ne savons pas nous-mêmes demander; qu'il nous pousse, nous anime, nous parle dans le silence, nous suggère toute vérité, et nous unit tellement à lui que nous ne sommes plus qu'*un même esprit avec Dieu* [3]. Voilà ce que la foi nous apprend; voilà ce que les docteurs les plus éloignés de la vie intérieure ne peuvent s'empêcher de reconnaître. Cependant, malgré ces principes, ils tendent toujours à supposer dans la pratique, que la loi extérieure, ou tout au plus une certaine lumière de doctrine et de raisonnement, nous éclaire au dedans de nous-mêmes, et qu'ensuite c'est notre raison qui agit par elle-même sur cette instruction. On ne compte point assez sur le docteur intérieur, qui est le Saint-Esprit, et qui fait tout en nous. Il est l'âme de notre âme : nous ne saurions former ni pensée ni désir que par lui. Hélas ! quel est donc notre aveuglement ! Nous comptons comme si nous étions seuls dans ce sanctuaire intérieur; et, tout au contraire, Dieu y est plus intimement que nous n'y sommes nous-mêmes.

Vous me direz peut-être : Est-ce que nous sommes inspirés? Oui, sans doute : mais non pas comme les prophètes et les apôtres. Sans l'inspiration actuelle de l'esprit de grâce, nous ne pouvons ni faire, ni vouloir, ni croire aucun bien. Nous sommes donc toujours inspirés; mais nous étouffons sans cesse cette inspiration. Dieu ne cesse point de parler; mais le bruit des créatures au dehors, et de nos passions au dedans, nous étourdit, et nous empêche de l'entendre. Il faut faire taire toute créature, il faut se faire taire soi-même, pour écouter dans ce profond silence de toute l'âme cette voix ineffable de l'époux. Il faut prêter l'oreille; car c'est une voix douce et délicate, qui n'est entendue que de ceux qui n'entendent plus tout le reste. Oh ! qu'il est rare que l'âme se taise assez pour laisser parler Dieu ! Le moindre murmure de nos vains désirs, ou d'un amour-propre attentif à soi, confond toutes les paroles de l'Esprit de Dieu. On entend bien qu'il parle, et qu'il demande quelque chose; mais on ne sait point ce qu'il dit, et souvent on est bien aise de ne le deviner pas. La moindre réserve, le moindre retour sur soi, la moindre crainte d'entendre trop clairement que Dieu demande plus qu'on ne lui veut donner, trouble cette parole intérieure. Faut-il donc s'étonner si tant de gens, même pieux, mais encore pleins d'amusements, de vains désirs, de fausse sagesse, de confiance en leurs vertus, ne peuvent l'entendre, et regardent cette parole intérieure comme une chimère de fanatiques? Hélas! que veulent-ils donc dire avec leurs raisonnements dédaigneux? A quoi servirait la parole extérieure des pasteurs, et même de l'Écriture, s'il n'y avait une parole intérieure du Saint - Esprit même qui donne à l'autre toute son efficace? La parole extérieure, même de l'Evangile, sans cette parole vivante et féconde de l'intérieur, ne serait qu'un vain son. C'est *la lettre* qui seule *tue*, et *l'esprit* seul peut nous *vivifier* [1]. O Verbe! ô parole éternelle et toute-puis-

[1] *Joan.* III, 8.
[2] *Rom.* VIII, 9; et *Joan.* XIV, 16
[3] *I. Cor.* VI, 17.

[1] *I. Cor.* III, 6.

sante du Père, c'est vous qui parlez dans le fond des âmes! Cette parole, sortie de la bouche du Sauveur pendant les jours de sa vie mortelle, n'a eu tant de vertu, et n'a produit tant de fruits sur la terre qu'à cause qu'elle était animée par cette parole de vie qui est le Verbe même. De là vient que saint Pierre dit : *A qui irions nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle*[1]. Ce n'est donc pas seulement la loi extérieure de l'Évangile que Dieu nous montre intérieurement par la lumière de la raison et de la foi, c'est son esprit qui parle, qui nous touche, qui opère en nous et qui nous anime; en sorte que c'est cet esprit qui fait en nous et avec nous tout ce que nous faisons de bien, comme c'est notre âme qui anime notre corps et qui en règle les mouvements.

Il est donc vrai que nous sommes sans cesse inspirés, et que nous ne vivons de la vie de la grâce qu'autant que nous avons cette inspiration intérieure. Mais, mon Dieu, peu de chrétiens la sentent; car il y en a bien peu qui ne l'anéantissent par leur dissipation volontaire ou par leur résistance. Cette inspiration ne doit point nous persuader que nous soyons semblables aux prophètes. L'inspiration des prophètes était pleine de certitude pour les choses que Dieu leur découvrait, ou leur commandait de faire; c'était un mouvement extraordinaire, ou pour révéler les choses futures, ou pour faire des miracles, ou pour agir avec toute l'autorité divine. Ici, tout au contraire, l'inspiration est sans lumière, sans certitude; elle se borne à nous insinuer l'obéissance, la patience, la douceur, l'humilité et toutes les autres vertus nécessaires à tout chrétien. Ce n'est point un mouvement divin pour prédire, pour changer les lois de la nature, et pour commander aux hommes de la part de Dieu; c'est une simple invitation dans le fond de l'âme pour obéir, pour nous laisser détruire et anéantir selon les desseins de l'amour de Dieu. Cette inspiration, prise ainsi dans ses bornes et dans sa simplicité, ne renferme donc que la doctrine commune de toute l'Église : elle n'a par elle-même, si l'imagination des hommes n'y ajoute rien, aucun piége de présomption ni d'illusion; au contraire, elle nous tient dans la main de Dieu, sous la conduite de l'Église, donnant tout à la grâce sans blesser notre liberté, et ne laissant rien ni à l'orgueil ni à l'imagination.

Ces principes posés, il faut reconnaître que Dieu *parle sans cesse en nous*[2]. Il parle dans les pécheurs impénitents; mais ces pécheurs, étourdis par le bruit du monde et de leurs passions, ne peuvent l'entendre; sa parole leur est une fable. Il parle dans les pécheurs qui se convertissent : ceux-ci sentent les remords de leur conscience, et ces remords sont la voix de Dieu qui leur reproche intérieurement leurs vices. Quand ces pécheurs sont bien touchés, ils n'ont pas de peine à comprendre cette voix secrète; car c'est elle qui les pénètre si vivement. Elle est en eux ce *glaive à deux tranchants* dont parle saint Paul[1]; il va *jusqu'à la division de l'âme d'avec elle-même*. Dieu se fait sentir, goûter, suivre; on entend cette douce voix qui porte jusqu'au fond du cœur un reproche tendre, et le cœur en est déchiré : voilà la vraie et pure contrition. Dieu parle dans les personnes éclairées, savantes, et dont la vie, extérieurement régulière en tout, paraît ornée de beaucoup de vertus; mais souvent ces personnes, pleines d'elles-mêmes et de leurs lumières, s'écoutent trop pour écouter Dieu. On tourne tout en raisons; on se fait des principes de sagesse naturelle, et des méthodes de prudence, de tout ce qui nous viendrait infiniment mieux par le canal de la simplicité et de la docilité à l'Esprit de Dieu. Ces personnes paraissent bonnes, quelquefois plus que les autres; elles le sont même jusqu'à un certain point : mais c'est une bonté mélangée. On se possède, on veut toujours se posséder selon la mesure de sa raison; on veut être toujours dans la main de son propre conseil; on est fort et grand à ses propres yeux. O mon Dieu! je vous rends grâces avec Jésus-Christ[2] de ce que vous cachez vos secrets ineffables à ces grands et à ces sages, tandis que vous prenez plaisir à les révéler aux âmes faibles et petites! Il n'y a que les enfants avec qui vous vous familiarisez sans réserve : vous traitez les autres à leur mode. Ils veulent du savoir et des vertus hautes; vous leur donnez des lumières éclatantes, et vous en faites des espèces de héros. Mais ce n'est pas là le meilleur partage. Il y a quelque chose de plus caché pour vos plus chers enfants. Ceux-là reposent avec Jean sur votre poitrine. Pour ces grands qui craignent toujours de se ployer et de s'appetisser, vous les laissez dans leur grandeur, vous les traitez selon leur gravité. Ils n'auront jamais vos caresses et vos familiarités : il faut être enfant et jouer sur vos genoux pour les mériter. J'ai souvent remarqué qu'un pécheur ignorant et grossier, qui commence à être touché vivement de l'amour de Dieu dans sa conversion, est plus disposé à entendre ce langage intérieur de l'esprit de grâce, que certaines personnes éclairées et savantes qui ont vieilli dans leur propre sagesse. Dieu, qui ne cherche qu'à se communiquer, ne sait, pour ainsi dire, où poser le pied dans ces âmes pleines d'elles-mêmes, et trop nourries de

[1] *Joan.* VI, 69.
[2] *De Imit. Christi*, lib. III, cap. I, n° 1; cap. III, n° 3.

[1] *Hebr.* IV, 12.
[2] *Matth.* XI, 12.

leur sagesse et de leurs vertus : mais *son entretien familier,* comme dit l'Écriture [1], *est avec les simples.*

Où sont-ils ces simples? Je n'en vois guère. Dieu les voit, et c'est en eux qu'il se plaît à habiter : *Mon Père et moi*, dit Jésus-Christ [2], *nous y viendrons, et nous y ferons notre demeure.* Oh! qu'une âme livrée à la grâce sans retour sur soi, ne se comptant pour rien, et marchant sans mesure au gré du pur amour, qui est le parfait guide, éprouve de choses que les sages ne peuvent ni éprouver ni comprendre! J'ai été sage (je l'ose dire) comme un autre; mais alors, croyant tout voir, je ne voyais rien. J'allais tâtonnant par une suite de raisonnements; mais la lumière ne luisait point dans mes ténèbres. J'étais content de raisonner. Mais, hélas! quand une fois on a fait taire tout ce qui est en nous pour écouter Dieu, on sait tout sans rien savoir, et on ne peut douter que jusque-là on n'ait ignoré ce qu'on s'imaginait comprendre. Tout ce qu'on tenait échappe, et on ne s'en soucie plus : on n'a plus rien à soi; on a tout perdu; on s'est perdu soi-même. Il y a un je ne sais quoi qui dit au dedans, comme l'épouse du Cantique : *Faites-moi entendre votre voix; qu'elle résonne à mes oreilles* [3]. Oh! qu'elle est douce cette voix! elle fait tressaillir toutes mes entrailles. Parlez, ô mon époux, et que nul autre que vous n'ose parler! Taisez-vous, mon âme : parlez, ô amour!

Je dis qu'alors *on sait tout sans rien savoir.* Ce n'est pas qu'on ait la présomption de croire qu'on possède en soi toute vérité. Non, non, tout au contraire : on sent qu'on ne voit rien, qu'on ne peut rien, et qu'on n'est rien. On le sent, et on en est ravi. Mais, dans cette désappropriation sans réserve, on trouve de moment à autre dans l'infini de Dieu tout ce qu'il faut selon le cours de sa providence. C'est là qu'on trouve le pain quotidien de vérité comme de toute autre chose, sans en faire provision. C'est alors que l'onction nous enseigne toute vérité en nous ôtant toute sagesse, toute gloire, tout intérêt, toute volonté propre, en nous tenant contents dans notre impuissance, et au-dessous de toute créature, prêts à céder aux derniers vers de la terre, prêts à confesser nos plus secrètes misères à la face de tous les hommes; ne craignant dans les fautes que l'infidélité, sans craindre ni le châtiment ni la confusion. En cet état, dis-je, l'Esprit nous enseigne toute vérité; car toute vérité est comprise éminemment dans ce sacrifice d'amour, où l'âme s'ôte tout pour donner tout à Dieu. Voilà la manne qui, sans être chaque viande particulière, a le goût de toutes les viandes.

Dans les commencements, Dieu nous attaquait par le dehors; il nous arrachait peu à peu toutes les créatures que nous aimions trop et contre sa loi. Mais ce travail du dehors, quoique essentiel pour poser le fondement de tout l'édifice, n'en fait qu'une bien petite partie. Oh! que l'ouvrage du dedans, quoique invisible, est sans comparaison plus grand, plus difficile et plus merveilleux! Il vient un temps où Dieu, après nous avoir bien dépouillés, bien mortifiés par le dehors sur les créatures auxquelles nous tenions, nous attaque par le dedans pour nous arracher à nous-mêmes. Ce n'est plus les objets étrangers qu'il nous ôte : alors il nous arrache le *moi* qui était le centre de notre amour. Nous n'aimions tout le reste que pour ce *moi*, et c'est ce *moi* que Dieu poursuit impitoyablement et sans relâche. Oter à un homme ses habits, c'est le traiter mal; mais ce n'est rien en comparaison de la rigueur qui l'écorcherait, et ne laisserait aucune chair sur tous ses os. Coupez les branches d'un arbre, bien loin de le faire mourir, vous fortifiez sa sève, il repousse de tous côtés; mais attaquez le tronc, desséchez la racine, il se dépouille, il languit, il meurt. C'est ainsi que Dieu prend plaisir à nous faire mourir.

Pour la mortification extérieure des sens, il nous la fait faire par certains efforts de courage contre nous-mêmes. Plus les sens sont amortis par ce courage de l'âme, plus l'âme voit sa vertu, et se soutient par son travail. Mais dans la suite Dieu se réserve à lui-même d'attaquer le fond de cette âme, et de lui arracher jusqu'au dernier soupir de toute vie propre. Alors ce n'est plus par la force de l'âme qu'il combat les objets extérieurs, c'est par la faiblesse de l'âme qu'il la tourne contre elle-même. Elle se voit, elle a horreur de ce qu'elle voit; elle demeure fidèle, mais elle ne voit plus sa fidélité. Tous les défauts qu'elle a eus jusqu'alors s'élèvent contre elle, et souvent il en paraît de nouveaux dont elle ne s'était jamais défiée. Elle ne trouve plus cette ressource de ferveur et de courage qui la soutenait autrefois. Elle tombe en défaillance; elle est, comme Jésus-Christ, triste jusqu'à la mort. Tout ce qui lui reste, c'est la volonté de ne tenir à rien, et de laisser faire Dieu sans réserve, encore même n'a-t-elle pas la consolation d'apercevoir en elle-même cette volonté. Ce n'est plus une volonté sensible et réfléchie, mais une volonté simple, sans retour sur elle-même et d'autant plus cachée qu'elle est plus intime et plus profonde dans l'âme. En cet état, Dieu prend soin de tout ce qui est nécessaire pour détacher cette personne d'elle-même. Il la dépouille peu à peu, en lui ôtant l'un après l'autre tous les habits dont

[1] *Prov.* III, 32.
[2] *Joan.* XIV, 23.
[3] *Cant.* II, 14.

elle était revêtue. Les derniers dépouillements, quoiqu'ils ne soient pas toujours les plus grands, sont néanmoins les plus rigoureux. Quoique la robe soit en elle-même plus précieuse que la chemise, on sent bien plus la perte de la chemise que celle de la robe. Dans les premiers dépouillements, ce qui reste console de ce qu'on perd; dans les derniers, il ne reste qu'amertume, nudité et confusion.

On demandera peut-être en quoi consistent ces dépouillements; mais je ne puis le dire. Ils sont aussi différents que les hommes sont différents entre eux. Chacun souffre les siens suivant ses besoins et les desseins de Dieu. Comment peut-on savoir de quoi on sera dépouillé, si on ne sait pas de quoi on est revêtu? Chacun tient à une infinité de choses qu'il ne devinerait jamais : il ne sent qu'il y est attaché que quand on les lui ôte. Je ne sens mes cheveux que quand on les arrache de ma tête. Dieu nous développe peu à peu notre fond qui nous était inconnu; et nous sommes tout étonnés de découvrir dans nos vertus mêmes des vices dont nous nous étions toujours crus incapables. C'est comme une grotte qui paraît sèche de tous côtés, et d'où l'eau rejaillit tout à coup par les endroits dont on se défiait le moins.

Ces dépouillements que Dieu nous demande ne sont point d'ordinaire ce qu'on pourrait s'imaginer. Ce qui est attendu nous trouve préparés, et n'est guère propre à nous faire mourir. Dieu nous surprend par les choses les plus imprévues. Ce sont des riens, mais des riens qui désolent, et qui font le supplice de l'amour-propre. Les grandes vertus éclatantes ne sont plus de saison : elles soutiendraient l'orgueil, elles donneraient une certaine force et une assurance intérieure contraire aux desseins de Dieu, qui est de nous faire perdre terre. Alors c'est une conduite simple et unie; tout est commun. Les autres ne voient rien de grand, et la personne même ne trouve rien en soi que de naturel, de faible et de relâché : mais on aimerait cent fois mieux jeûner toute sa vie au pain et à l'eau, et pratiquer les plus grandes austérités que de souffrir tout ce qui se passe au dedans; ce n'est pas qu'on ait un goût de ferveur pour les austérités; non, cette ferveur s'est évanouie : mais on trouve, dans la souplesse que Dieu demande pour une infinité de petites choses, plus de renoncements et plus de mort à soi qu'il n'y en aurait dans de grands sacrifices. Cependant Dieu ne laisse point l'âme en repos, jusqu'à ce qu'il l'ait rendue souple et maniable en la pliant de tous les côtés. Il faut parler trop ingénument, puis il faut se taire; il faut être loué, puis blâmé, puis oublié, puis examiné de nouveau; il faut être bas, il faut être haut; il faut se laisser condamner sans dire un mot qui justifierait d'abord : une autre fois il faut dire du bien de soi : il faut consentir à se trouver faible, inquiet, irrésolu sur une bagatelle; à montrer des dépits de petit enfant; à choquer ses amis par sa sécheresse; à devenir jaloux et défiant sans nulle raison; même à dire ses jalousies les plus sottes à ceux contre qui on les éprouve, à parler avec patience et ingénuité à certaines gens, contre leur goût et contre le sien propre, sans fruit; à paraître artificieux et de mauvaise foi; enfin à se trouver soi-même sec, languissant, dégoûté de Dieu, dissipé et si éloigné de tout sentiment de grâce, qu'on est tenté de tomber dans le désespoir. Voilà des exemples de ces dépouillements intérieurs, qui me viennent maintenant dans l'esprit; mais il y en a une infinité d'autres que Dieu assaisonne à chacun selon ses desseins.

Qu'on ne me dise point que ce sont des imaginations creuses. Peut-on douter que Dieu n'agisse immédiatement dans les âmes? Peut-on douter qu'il n'y agisse pour les faire mourir à elles-mêmes? Peut-on douter que Dieu, après avoir arraché les passions grossières, n'attaque au dedans tous les retours subtils de l'amour-propre, surtout dans les âmes qui se sont livrées généreusement et sans réserve à l'esprit de grâce? Plus il veut les purifier, plus il les éprouve intérieurement. Le monde n'a point d'yeux pour voir ces épreuves, ni d'oreilles pour les entendre : mais le monde est aveugle; sa sagesse n'est que mort; elle ne peut compatir avec l'esprit de vérité. *Il n'y a que l'Esprit de Dieu*, comme dit l'Apôtre[1], *qui puisse pénétrer les profondeurs de Dieu même.*

Dans les commencements, on n'est point encore accoutumé à cette conduite du dedans, qui va à nous dépouiller par le fond. On veut bien se taire, être recueilli, souffrir tout, se laisser mener au cours de la Providence, comme un homme qui se laisserait porter par le courant d'un fleuve; mais on n'ose encore se hasarder à écouter la voix intérieure pour les sacrifices que Dieu prépare. On est comme l'enfant Samuel, qui n'était point encore accoutumé aux communications du Seigneur. Le Seigneur l'appelait, il croyait que c'était Héli[2]. Héli disait : Mon enfant, vous avez rêvé, personne ne vous parle. Tout de même on ne sait si c'est quelque imagination qui nous pousserait trop loin. Souvent le grand prêtre Héli, c'est-à-dire les conducteurs, nous disent que nous avons rêvé, et que nous demeurions en repos. Mais Dieu ne nous y laisse point, et nous réveille jusqu'à ce que nous prêtions l'oreille à ce qu'il

[1] *I. Cor.* II, 10, 11.
[2] *I. Reg.* III, 4, etc.

veut dire. S'il s'agissait de visions, d'apparitions, de révélations, de lumières extraordinaires, de miracles, de conduite contraire aux sentiments de l'Église, on aurait raison de ne s'y arrêter pas. Mais quand Dieu nous a menés jusqu'à un certain point de détachement, et qu'ensuite nous avons une conviction intérieure qu'il veut encore certaines choses innocentes, qui ne vont qu'à devenir plus simples et qu'à mourir plus profondément à nous-mêmes, y a-t-il de l'illusion à suivre ces mouvements? Je suppose qu'on ne les suit pas sans un bon conseil. La répugnance que notre sagesse et notre amour-propre ont à suivre ces mouvements marque assez qu'ils sont de grâce; car alors on voit bien qu'on n'est retenu contre ces mouvements que par quelque sensibilité et quelque retour sur soi-même. Plus on craint de faire ces choses, plus on en a besoin; car c'est une crainte qui ne vient que de délicatesse, de défaut de souplesse, et d'attachement ou à ses goûts, ou à ses vues. Or il faut mourir à tous ses sentiments de vie naturelle. Ainsi tout prétexte de reculer est ôté, par la conviction qui est au fond du cœur qu'elles aideront à nous faire mourir.

La souplesse et la promptitude pour céder à ces mouvements est ce qui avance le plus les âmes. Celles qui ont assez de générosité pour n'hésiter jamais font bientôt un progrès incroyable. Les autres raisonnent, et ne manquent jamais de raisons pour se dispenser de faire ce qu'elles ont au cœur : elles veulent et ne veulent pas; elles attendent des certitudes; elles cherchent des conseils à leur point, qui les déchargent de ce qu'elles craignent de faire; à chaque pas elles s'arrêtent et regardent en arrière; elles languissent dans l'irrésolution, et éloignent insensiblement l'Esprit de Dieu. D'abord elles le contristent par leurs hésitations; puis elles l'irritent par des résistances réitérées.

Quand on résiste, on trouve des prétextes pour couvrir sa résistance et pour l'autoriser; mais insensiblement on se dessèche soi-même, on perd la simplicité; et, quelque effort qu'on fasse pour se tromper, on n'est point en paix; il y a toujours dans le fond de la conscience un je ne sais quoi qui reproche qu'on a manqué à Dieu. Mais comme Dieu s'éloigne parce qu'on s'est éloigné de lui, l'âme s'endurcit peu à peu. Elle n'est plus en paix, mais elle ne cherche point la vraie paix; au contraire, elle s'en éloigne de plus en plus en la cherchant où elle n'est pas. C'est comme un os qui est déboîté, et qui fait toujours une douleur secrète; mais quoiqu'il soit dans un état violent hors de sa place, il ne tend point à y rentrer; tout au contraire, il s'affermit dans sa mauvaise situation. Oh! qu'une âme est digne de pitié lorsqu'elle commence à rejeter les invitations secrètes de Dieu qui demande qu'elle meure à tout! D'abord ce n'est qu'un atome; mais cet atome devient une montagne, et forme bientôt une espèce de chaos impénétrable entre Dieu et elle. On fait le sourd quand Dieu demande une petite simplicité : on craint de l'entendre; on voudrait bien pouvoir se dire à soi-même qu'on ne l'a pas entendu; on se le dit même, mais on ne se le persuade pas. On s'embrouille, on doute de tout ce qu'on a éprouvé; et les grâces qui avaient le plus servi à nous rendre simples et petits dans la main de Dieu commencent à paraître comme des illusions. On cherche au dehors des autorités de directeurs pour apaiser les troubles du dedans, on ne manque pas d'en trouver, car il y en a tant qui ont peu d'expérience, même avec beaucoup de savoir et de piété! En cet état, plus on veut se guérir, plus on se fait malade. On est comme un cerf qui est blessé, et qui porte dans ses flancs le trait dont il est percé, plus il s'agite au travers des forêts pour s'en délivrer, plus il l'enfonce dans son corps. Hélas! *qui est celui qui a résisté à Dieu et qui a eu la paix*[1]? Dieu, qui est lui seul la paix véritable, peut-il laisser tranquille un cœur qui s'oppose à ses desseins? Alors on est comme les personnes qui ont une maladie inconnue. Tous les médecins emploient leur art à les soulager, et rien ne les soulage. Vous les voyez tristes, abattus, languissants : il n'y a ni aliment ni remède qui puissent leur faire aucun bien; ils dépérissent chaque jour. Faut-il s'étonner qu'en s'égarant de son vrai chemin on aille hors de toute route, s'égarant sans cesse de plus en plus?

Mais, direz-vous, les commencements de tous ces malheurs ne sont rien : il est vrai, mais les suites en sont funestes. On ne voulait rien réserver dans le sacrifice qu'on faisait à Dieu; c'est ainsi qu'on était disposé en regardant les choses de loin confusément : mais ensuite, quand Dieu nous prend au mot, et accepte en détail nos offres, on sent mille répugnances très-fortes dont on ne se défiait pas. Le courage manque, les vains prétextes viennent flatter un cœur faible et ébranlé : d'abord on retarde, et on doute si on doit suivre; puis on ne fait que la moitié de ce que Dieu demande; on y mêle avec l'opération divine un certain mouvement propre à des manières naturelles, pour conserver quelque ressource à ce fond corrompu qui ne veut point mourir. Dieu, jaloux, se refroidit. L'âme commence à vouloir fermer les yeux, pour ne pas voir plus qu'elle n'a le courage de faire. Dieu la laisse à sa faiblesse et à sa lâ-

[1] *Job.* IX, 4.

cheté, puisqu'elle veut y être laissée. Mais comprenez combien sa faute est grande. Plus elle a reçu de Dieu, plus elle doit lui rendre. Elle a reçu un amour prévenant et des grâces singulières; elle a goûté le don de l'amour pur et désintéressé, que tant d'âmes, d'ailleurs très-pieuses, n'ont jamais senti. Dieu n'a rien ménagé pour la posséder tout entière. Il est devenu l'époux intérieur; il a pris soin de faire tout dans son épouse; mais il est infiniment jaloux : mais ne vous étonnez pas des rigueurs de sa jalousie. De quoi est-il donc si jaloux? Est-ce des talents, des lumières, de la régularité des vertus extérieures? Non; il est condescendant et facile sur toutes ces choses. L'amour n'est jaloux que sur l'amour; toute sa délicatesse ne tombe que sur la droiture de la volonté. Il ne peut souffrir aucun partage du cœur de l'épouse, et il souffre encore moins tous les prétextes dont l'épouse cherche à se tromper pour excuser le partage de son cœur. Voilà ce qui allume le feu dévorant de sa jalousie. Tant que l'amour pur et ingénu vous conduira, ô épouse, l'époux supportera avec une patience sans bornes tout ce que vous ferez d'irrégulier, par mégarde ou par fragilité, sans préjudice de la droiture de votre cœur : mais dès le moment que votre amour refusera quelque chose à Dieu, et que vous voudrez vous tromper vous-même dans ce refus, l'époux vous regardera comme une épouse infidèle qui veut couvrir son infidélité.

Combien d'âmes, après de grands sacrifices, tombent dans ces résistances! La fausse sagesse cause presque tous ces malheurs. Ce n'est pas tant pour n'avoir pas assez de courage que pour avoir trop de raison humaine qu'on s'arrête dans cette course. Il est vrai que Dieu, quand il a appelé les âmes à cet état de sacrifice sans réserve, les traite à proportion des dons ineffables dont il les a comblées. Il est insatiable de mort, de perte, de renoncement; il est même jaloux de ses dons; parce que l'excellence de ses dons nourrit en nous secrètement une certaine confiance propre. Il faut que tout soit détruit, que tout périsse. Nous avons tout donné : Dieu veut nous ôter tout; et en effet il ne nous laisse rien. S'il y a encore la moindre chose à laquelle nous tenions, si bonne qu'elle paraisse, c'est celle-là qu'il vient, le glaive en main, couper jusqu'au dernier repli de notre cœur. Si nous craignons encore par quelque endroit, c'est cet endroit par où il vient nous prendre; car il nous prend toujours par l'endroit le plus faible. Il nous pousse sans nous laisser jamais respirer. Faut-il s'en étonner? Peut-on mourir tandis qu'on respire encore? Nous voulons que Dieu nous donne le coup de la mort; mais nous voudrions mourir sans douleur; nous voudrions mourir à toutes nos volontés par le choix de notre volonté même; nous voudrions tout perdre, et retenir tout. Hélas! quelle agonie, quelles angoisses, quand Dieu nous mène jusqu'au bout de nos forces! On est entre ses mains comme un malade dans celles d'un chirurgien qui fait une opération douloureuse; on tombe en défaillance. Mais cette comparaison n'est rien; car, après tout, l'opération du chirurgien est pour nous faire vivre, et celle de Dieu pour nous faire réellement mourir.

Pauvres âmes! âmes faibles! que ces derniers coups vous accablent! L'attente seule vous fait frémir, et retourner en arrière. Combien y en a-t-il qui n'achèvent point de traverser l'affreux désert! A peine deux ou trois verront la terre promise. Malheur à celles de qui Dieu attendait tout, et qui ne remplissent point leur grâce! Malheur à quiconque résiste intérieurement! Étrange péché, que celui de pécher contre le Saint-Esprit! Ce péché, irrémissible en ce monde et en l'autre, n'est-il pas celui de résister à l'invitation intérieure? Celui qui y résiste pour sa conversion sera puni en ce monde par le trouble, et en l'autre par les douleurs de l'enfer. Celui qui y résiste pour mourir sans réserve à lui-même, et pour se livrer à la grâce du pur amour, sera puni en ce monde par les remords, et en l'autre par le feu vengeur du purgatoire. Il faut faire son purgatoire en ce monde ou en l'autre, ou par le martyre intérieur du pur amour, ou par les tourments de la justice divine après la mort. Heureux celui qui n'hésite jamais, qui ne craint que de ne suivre pas assez promptement, qui aime toujours mieux faire trop que trop peu contre lui-même! Heureux celui qui présente hardiment toute l'étoffe dès qu'on lui demande un échantillon, et qui laisse tailler Dieu en plein drap! Heureux celui qui, ne se comptant pour rien, ne met jamais Dieu dans la nécessité de le ménager! Heureux celui que tout ceci n'effraye point!

On croit que cet état est horrible; on se trompe, on se trompe : c'est là qu'on trouve la paix, la liberté, et que le cœur, détaché de tout, s'élargit sans bornes, en sorte qu'il devient immense; rien ne le rétrécit; et, selon la promesse, il devient une même chose avec Dieu même.

O mon Dieu! vous seul pouvez donner la paix qu'on éprouve en cet état-là. Plus l'âme se sacrifie sans ménagement et sans retour sur elle-même, plus elle est libre. Tandis qu'elle n'hésite point à tout perdre et à s'oublier, elle possède tout. Il est vrai que ce n'est point une possession réfléchie, en sorte qu'on se dise à soi-même : Oui, je suis en paix, et je vis heureux; car ce serait trop retomber sur soi, et se chercher après s'être quitté : mais c'est une image de l'état des bienheureux, qui seront à jamais ravis

en Dieu, sans avoir pendant toute l'éternité un instant pour penser à eux-mêmes et à leur bonheur. Ils sont si heureux dans ce transport, qu'ils seront heureux éternellement, sans se dire à eux-mêmes qu'ils jouissent de ce bonheur.

Vous faites, ô époux des âmes, éprouver dès cette vie, aux âmes qui ne vous résistent jamais, un avant-goût de cette félicité. On ne veut rien, et on veut tout. Comme il n'y a que la créature qui borne le cœur, le cœur n'étant jamais resserré ni par l'attachement aux créatures, ni par le retour sur lui-même, il entre pour ainsi dire dans votre immensité. Rien ne l'arrête; il se perd toujours en vous de plus en plus : mais quoique sa capacité croisse à l'infini, vous le remplissez tout entier; il est toujours rassasié. Il ne dit point : Je suis heureux; car il ne se soucie point de l'être : s'il s'en souciait, il ne le serait plus, il s'aimerait encore. Il ne possède point son bonheur, mais son bonheur le possède. En quelque moment qu'on le prenne, et qu'on lui demande : Voulez-vous souffrir ce que vous souffrez? voudriez-vous avoir ce que vous n'avez pas? il répondra sans hésiter, et sans se consulter soi-même : Je veux souffrir ce que je souffre, et n'avoir point ce que je n'ai pas; je veux tout, je ne veux rien.

Voilà, mon Dieu, la vraie et pure adoration en esprit et en vérité. Vous cherchez de tels adorateurs; mais vous n'en trouvez guère. Presque tous se cherchent eux-mêmes dans vos dons, au lieu de vous chercher tout seul dans la croix et dans le dépouillement. On veut vous conduire au lieu de se laisser conduire par vous. On se donne à vous pour devenir grand; mais on se refuse dès qu'il faut se laisser appetisser. On dit qu'on ne tient à rien; et on est effrayé par les moindres pertes. On veut vous posséder; mais on ne veut point se perdre pour être possédé par vous. Ce n'est pas vous aimer; c'est vouloir être aimé par vous. O Dieu! la créature ne sait point pourquoi vous l'avez faite : apprenez-le-lui, et imprimez au fond de son cœur que la boue doit se laisser donner sans résistance toutes les formes qu'il plaît à l'ouvrier.

XXIII.

Utilité des peines et des délaissements intérieurs. N'aimer ses amis qu'en Dieu et pour Dieu.

Dieu, qui paraît si rigoureux aux âmes, ne leur fait jamais rien souffrir par le plaisir de les faire souffrir. Il ne les met en souffrance que pour les purifier. La rigueur de l'opération vient du mal qu'il faut arracher : il ne ferait aucune incision si tout était sain; il ne coupe que ce qui est mort et ulcéré. C'est donc notre amour-propre corrompu qui fait nos douleurs : la main de Dieu nous en fait le moins qu'elle peut. Jugeons combien nos plaies sont profondes et envenimées, puisque Dieu nous épargne tant, et qu'il nous fait néanmoins si violemment souffrir.

De même qu'il ne nous fait jamais souffrir que pour notre guérison, il ne nous ôte aussi aucun de ses dons que pour nous le rendre au centuple. Il nous ôte par amour tous les dons les plus purs que nous possédons impurement. Plus les dons sont purs, plus il est jaloux, afin que nous les conservions sans nous les approprier, et sans nous les rapporter jamais à nous-mêmes. Les grâces les plus éminentes sont les plus dangereux poisons, si nous y prenons quelque appui et quelque complaisance. C'est le péché des mauvais anges. Ils ne firent que regarder leur état, et s'y complaire; les voilà, dans l'instant même, précipités du ciel et éternels ennemis de Dieu.

Cet exemple fait voir combien les hommes s'entendent peu en péchés. Celui-là est le plus grand de tous : cependant il est bien rare de trouver des âmes assez pures pour posséder purement et sans propriété le don de Dieu. Quand on pense aux grâces de Dieu, c'est toujours pour soi; et c'est l'amour du *moi* qui fait presque toujours une certaine sensibilité qu'on a pour les grâces. On est contristé de se trouver faible : on est tout animé quand on se trouve fort; on ne regarde point sa perfection uniquement pour la gloire de Dieu, comme on regarderait celle d'un autre. On est contristé et découragé quand le goût sensible et quand les grâces aperçues échappent : en un mot, c'est presque toujours de soi et non de Dieu qu'il est question.

De là vient que toutes les vertus aperçues ont besoin d'être purifiées, parce qu'elles nourrissent la vie naturelle en nous. La nature corrompue se fait un aliment très-subtil des grâces les plus contraires à la nature : l'amour-propre se nourrit non-seulement d'austérité et d'humiliations, non-seulement d'oraison fervente et de renoncement à soi, mais encore de l'abandon le plus pur et des sacrifices les plus extrêmes. C'est un soutien infini que de penser qu'on n'est plus soutenu de rien, et qu'on ne cesse point, dans cette épreuve horrible, de s'abandonner fidèlement et sans réserve. Pour consommer le sacrifice de purification en nous des dons de Dieu, il faut donc achever de détruire l'holocauste; il faut tout perdre, même l'abandon aperçu par lequel on se voit livré à sa perte.

On ne trouve Dieu seul purement que dans cette perte apparente de tous ses dons, et dans ce réel sacrifice de tout soi-même, après avoir perdu toute ressource intérieure. La jalousie infinie de Dieu nous pousse jusque-là, et notre amour-propre le met, pour

ainsi dire, dans cette nécessité, parce que nous ne nous perdons totalement en Dieu que quand tout le reste nous manque. C'est comme un homme qui tombe dans un abîme; il n'achève de s'y laisser aller qu'après que tous les appuis du bord lui échappent des mains. L'amour-propre, que Dieu précipite, se prend, dans son désespoir, à toutes les ombres de grâce, comme un homme qui se noie se prend à toutes les ronces qu'il trouve en tombant dans l'eau.

Il faut donc bien comprendre la nécessité de cette soustraction, qui se fait peu à peu en nous, de tous les dons divins. Il n'y a pas un seul don, si éminent qu'il soit, qui après avoir été un moyen d'avancement, ne devienne d'ordinaire, pour la suite, un piége et un obstacle, par les retours de propriété qui salissent l'âme. De là vient que Dieu ôte ce qu'il avait donné. Mais il ne l'ôte pas pour en priver toujours; il l'ôte pour le mieux donner, et pour le rendre sans l'impureté de cette appropriation maligne que nous en faisons sans nous en apercevoir. La perte du don sert à en ôter la propriété; et, la propriété étant ôtée, le don est rendu au centuple. Alors le don n'est plus don de Dieu; il est Dieu même à l'âme. Ce n'est plus don de Dieu; car on ne le regarde plus comme quelque chose de distingué de lui, et que l'âme peut posséder : c'est Dieu lui seul immédiatement qu'on regarde, et qui, sans être possédé par l'âme, la possède selon tous ses bons plaisirs.

La conduite la plus ordinaire de Dieu sur les âmes est donc de les attirer d'abord à lui pour les détacher du monde et des passions grossières, en leur faisant goûter toutes les vertus les plus ferventes et la douceur du recueillement. Dans ce premier attrait sensible, toute l'âme se tourne à la mortification et à l'oraison. Elle se contrarie sans cesse elle-même en tout; elle se déprend de toutes les consolations extérieures; et celles de l'amitié sont aussi retranchées, parce qu'elle y ressent l'impureté de l'amour-propre, qui rapporte les amis à soi. Il ne reste plus que les amis auxquels on est lié par conformité de sentiments, ou ceux qu'on cultive par charité ou par devoir : tout le reste devient à charge; et si on n'en a pas perdu le goût naturel, on se délie encore davantage de leur amitié lorsqu'ils ne sont pas dans le même goût de piété où l'on est.

Il y a beaucoup d'âmes qui ne passent jamais cet état de ferveur et d'abondance spirituelle : mais il y en a d'autres que Dieu mène plus loin, et qu'il dépouille par jalousie après les avoir revêtues et ornées. Celles-là tombent dans un état de dégoût, de sécheresse et de langueur, où tout leur est à charge. Bien loin d'être sensibles à l'amitié, l'amitié des personnes qu'elles goûtaient le plus autrefois leur devient importune. Une âme en cet état sent que Dieu et tous ses dons se retirent d'elle. C'est pour elle un état d'agonie et une espèce de désespoir : on ne peut se supporter soi-même; tout se tourne à dégoût. Dieu arrache tout, et le goût des amitiés comme tout le reste. Faut-il s'en étonner? Il ôte même le goût de son amour et de sa loi. On ne sait plus où l'on en est; le cœur est flétri et presque éteint : il ne saurait rien aimer. L'amertume d'avoir perdu Dieu, qu'on avait senti si doux dans sa ferveur, est une absinthe répandue sur tout ce qu'on avait aimé parmi les créatures. On est comme un malade qui sent sa défaillance faute de nourriture, et qui a horreur de tous les aliments les plus exquis. Alors ne parlez point d'amitié; le nom même en est affligeant, et ferait venir les larmes aux yeux : tout vous surmonte; vous ne savez ce que vous voulez. Vous avez des amitiés et des peines, comme un enfant, dont vous ne sauriez dire de raison, et qui s'évanouissent comme un songe, dans le moment que vous en parlez. Ce que vous dites de votre disposition vous paraît toujours un mensonge, parce qu'il cesse d'être vrai dès que vous commencez à le dire. Rien ne subsiste en vous; vous ne pouvez répondre de rien, ni vous promettre rien, ni même vous dépeindre. Vous êtes, sur les sentiments intérieurs, comme les filles de la Visitation sur leurs cellules et sur leurs meubles : tout change, rien n'est à vous, et votre cœur moins que tout le reste. On ne saurait croire combien cette inconstance puérile appetisse et détruit une âme sage, ferme et hautaine dans sa vertu. Parler alors de bon naturel, de tendresse, de générosité, de constance, de reconnaissance pour ses amis, à une âme malade et agonisante, c'est parler de danse et de musique à un moribond. Le cœur est comme un arbre desséché jusqu'à la racine.

Mais attendez que l'hiver soit passé, et que Dieu ait fait mourir tout ce qui doit mourir, alors le printemps ranime tout. Dieu rend l'amitié avec tous les autres dons jusqu'au centuple. On sent renaître au dedans de soi ses anciennes inclinations pour les vrais amis : on ne les aime plus en soi et pour soi; on les aime en Dieu et pour Dieu, mais d'un amour vif, tendre, accompagné de goût et de sensibilité; car Dieu sait bien rendre la sensibilité pure. Ce n'est pas la sensibilité, mais l'amour-propre, qui corrompt nos amitiés. Alors on se livre sans scrupule à cette chaste amitié, parce que c'est Dieu qui l'imprime; on aime au travers de lui sans en être détourné; c'est lui qu'on aime dans ce qu'il fait aimer.

Dans cet ordre de providence, qui nous lie à certaines gens, Dieu nous donne du goût pour eux; et

nous ne craignons point de vouloir être aimés par ces personnes, parce que celui qui imprime ce désir l'imprime très-purement, et sans aucun retour de propriété sur nous. On veut être aimé comme on voudrait qu'un autre le fût, si c'était l'ordre de Dieu. On s'y cherche pour Dieu, sans complaisance et sans intérêt propre. Dans cette résurrection de l'amitié, comme tout est sans intérêt et sans réflexion sur soi, on voit tous les défauts de son ami et de son amitié, sans se rebuter.

Avant que Dieu ait ainsi purifié les amitiés, les personnes les plus pieuses sont délicates, jalouses, épineuses pour leur meilleurs amis, parce que l'amour-propre craint toujours de perdre, et veut toujours gagner dans le commerce même qui paraît le plus généreux et le plus désintéressé : s'il ne cherche ni bien ni honneur dans l'ami, du moins il y cherche l'agrément du commerce, la consolation de la confiance, le repos du cœur, qui est la plus grande douceur de la vie; enfin le plaisir exquis d'aimer généreusement et sans intérêt. Otez cette consolation, troublez cette amitié qui semble si pure, l'amour-propre est désolé; il se plaint; il veut qu'on le plaigne; il se dépite; il est hors de lui : c'est pour soi qu'on est fâché; ce qui marque que c'est soi-même qu'on aimait dans son ami. Mais quand c'est Dieu qu'on y aime, on y tient fortement et sans réserve; et cependant si l'amitié se rompt par ordre de Dieu, tout est paisible au fond de l'âme : elle n'a rien perdu; car elle n'a rien à perdre pour elle, à force de s'être perdue elle-même. Si elle s'attriste, c'est pour la personne qu'elle aimait, en cas que cette rupture lui soit nuisible. La douleur peut être vive et amère, puisque l'amitié était très-sensible; mais c'est une douleur paisible et exempte des chagrins cuisants d'un amour intéressé.

Il y a encore une seconde différence à remarquer dans ce changement des amitiés par la grâce. Tandis qu'on est encore en soi, on n'aime rien que pour soi; et l'homme renfermé en lui-même ne peut avoir qu'une amitié bornée suivant sa mesure : c'est toujours un cœur rétréci dans toutes ses affections; et la plus grande générosité mondaine a toujours par quelque endroit des bornes étroites. Si la gloire de bien aimer mène loin, on s'arrêtera tout court dès qu'il arrivera ou qu'on pourra s'imaginer que cette gloire sera blessée. Pour les âmes qui sortent d'elles-mêmes, et qui s'oublient véritablement en Dieu, leur amitié est immense comme celui en qui elles aiment. Il n'y a que le retour sur nous qui borne notre cœur; car Dieu lui a donné je ne sais quoi d'infini par rapport à lui. C'est pourquoi l'âme qui ne s'occupe point d'elle-même, et qui se compte en tout pour rien, trouve dans ce rien l'immensité de Dieu même : elle aime sans mesure, sans fin, sans motif humain; elle aime parce que Dieu, amour immense, aime en elle.

Voilà l'état des apôtres, qui est si bien exprimé par saint Paul. Il sent tout avec une pureté et une vivacité infinies; il porte dans son cœur toutes les églises; l'univers entier est trop borné pour ce cœur : il se réjouit, il s'afflige, il se met en colère, il s'attendrit; son cœur est comme le siége de toutes les plus fortes passions. Il se fait petit, il se fait grand; il a l'autorité d'un père et la tendresse d'une mère; il aime d'un amour de jalousie; il veut être anathème pour ses enfants : tous ces sentiments lui sont imprimés; et c'est ainsi que Dieu fait aimer les autres quand on ne s'aime plus.

XXIV

Contre l'horreur naturelle des privations et des dépouillements.

Presque tous ceux qui songent à servir Dieu n'y songent que pour eux-mêmes. Ils songent à gagner, et point à perdre; à se consoler, et point à souffrir; à posséder, et non à être privés; à croître, et jamais à diminuer : et au contraire tout l'ouvrage intérieur consiste à perdre, à sacrifier, à diminuer, s'appetisser, et à se dépouiller même des dons de Dieu, pour ne tenir plus qu'à lui seul. On est sans cesse comme les malades passionnés pour la santé, qui se tâtent le pouls trente fois par jour, et qui ont besoin qu'un médecin les rassure en leur ordonnant de fréquents remèdes, et en leur disant qu'ils se portent mieux. Voilà presque tout l'usage que l'on fait d'un directeur. On ne fait que tournoyer dans un petit cercle de vertus communes, au delà desquelles on ne passe jamais généreusement. Le directeur, comme le médecin, flatte, console, encourage, entretient la délicatesse et la sensibilité sur soi-même; il n'ordonne que de petits remèdes bénins, et qui se tournent en habitude. Dès qu'on se trouve privé des grâces sensibles, qui ne sont que le lait des enfants, on croit que tout est perdu. C'est une preuve manifeste qu'on tient trop aux moyens, qui ne sont pas la fin, et qu'on veut toujours tout pour soi. Les privations sont le pain des forts; c'est ce qui rend l'âme robuste, qui l'arrache à elle-même, qui la sacrifie purement à Dieu; mais on se désole dès qu'elles commencent. On croit que tout se renverse, quand tout commence à s'établir solidement et à se purifier. On veut bien que Dieu fasse de nous ce qu'il voudra, pourvu qu'il en fasse toujours quelque chose de grand et de parfait. Mais si on ne veut point être détruit et anéanti, ja-

mais on ne sera la victime d'holocauste dont il ne reste rien, et que le feu divin consume. On voudrait entrer dans la pure foi, et garder toujours sa propre sagesse; être enfant, et grand à ses propres yeux. Quelle chimère de spiritualité!

XXV.

Contre l'attachement aux lumières et aux goûts sensibles.

Ceux qui ne sont attachés à Dieu qu'autant qu'ils y goûtent de plaisir et de consolation, ressemblent aux peuples qui suivaient Jésus-Christ, non pour sa doctrine, mais pour les pains qu'il multipliait miraculeusement [1]. Ils disent, comme saint Pierre : *Seigneur, nous sommes bien ici; dressons-y trois tabernacles; mais ils ne savent ce qu'ils disent* [2]. Après s'être enivrés des douceurs du Thabor, ils méconnaissent le Fils de Dieu, et refusent de le suivre sur le Calvaire. Non-seulement ils cherchent des goûts, mais ils veulent encore des lumières; c'est-à-dire que l'esprit est curieux de voir, pendant que le cœur veut être remué par les sentiments doux et flatteurs. Est-ce mourir à soi? Est-ce là le *juste* de saint Paul [3], dont *la foi* est *la vie* et la nourriture?

On voudrait avoir des lumières extraordinaires qui marquassent des dons surnaturels et une communication intime de Dieu. Rien ne flatte tant l'amour-propre. Toutes les grandeurs du monde mises ensemble n'élèvent pas autant un cœur. C'est une vie secrète qu'on donne à la nature dans les dons surnaturels. C'est une ambition d'autant plus raffinée qu'elle est toute spirituelle; on veut sentir, goûter, posséder Dieu et ses dons, voir sa lumière, pénétrer les cœurs, connaître l'avenir, être une âme tout extraordinaire; car le goût des lumières et des sentiments mène peu à peu une âme jusqu'à un désir secret et subtil de toutes ces choses.

L'Apôtre nous *montre une voie plus excellente* [4], pour laquelle il nous inspire une sainte émulation; il s'agit de la charité, *qui ne cherche point ce qui est à elle* [5] : elle ne veut point être survêtue, pour parler comme l'Apôtre; mais elle se laisse dépouiller. Ce n'est point le plaisir qu'elle aime, c'est Dieu, dont elle veut faire la volonté. Si elle trouve du goût dans l'oraison, elle se sert de ce goût passager sans s'y arrêter, pour ménager sa propre faiblesse, comme un malade, qui relève de maladie, se sert d'un bâton pour marcher; mais la convalescence est-elle parfaite, l'homme guéri marche tout seul. Tout de même, l'âme encore tendre et enfantine, que Dieu nourrissait de lait dans les commencements, se laisse sevrer quand Dieu veut la nourrir du pain des forts.

Que serait-ce si nous étions toujours enfants, toujours pendants à la mamelle des célestes consolations? Il faut *évacuer*, comme parle sant Paul [1], *ce qui est du petit enfant*. Les premières douceurs étaient bonnes pour nous attirer, pour nous détacher des plaisirs grossiers et mondains par d'autres plus purs; enfin, pour nous accoutumer à une vie d'oraison et de recueillement : mais goûter un plaisir délicieux qui ôte le sentiment des croix, et jouir d'une faveur qui fait qu'on vit comme si on voyait le paradis ouvert, ce n'est point mourir sur la croix et s'anéantir.

Cette vie de lumières et de goûts sensibles, quand on s'y attache jusqu'à s'y borner, est un piége très-dangereux.

1° Quiconque n'a d'autre appui quittera l'oraison, et avec l'oraison Dieu même, dès que cette source de plaisir tarira. Vous savez que sainte Thérèse disait qu'un grand nombre d'âmes quittaient l'oraison quand l'oraison commençait à être véritable. Combien d'âmes qui, pour avoir eu en Jésus-Christ une enfance trop tendre, trop délicate, trop dépendante d'un lait si doux, reculent en arrière, et abandonnent la vie intérieure dès que Dieu commence à les sevrer! Faut-il s'en étonner? Elles font le sanctuaire de ce qui n'est que le parvis du temple. Elles ne veulent qu'une mort extérieure des sens grossiers, pour vivre à elles-mêmes délicieusement dans leur intérieur. De là viennent tant d'infidélités et de mécomptes parmi les âmes mêmes qui ont paru les plus ferventes et les plus détachées. Celles mêmes qui ont le plus parlé de détachement, de mort à soi, de ténèbres de la foi et de dépouillement, sont souvent les plus surprises et les plus découragées, dès que l'épreuve vient et que la consolation se retire. Oh! qu'il est bon de suivre la voie marquée par le bienheureux Jean de la Croix, qui veut qu'on croie dans le non-voir, et qu'on aime sans chercher à sentir!

2° De l'attachement aux goûts sensibles naissent toutes les illusions. Les âmes sont grossières, en ce point qu'elles cherchent le sensible pour trouver la sûreté. C'est tout le contraire; c'est le sensible qui donne le change; c'est un appât flatteur pour l'amour-propre. On ne craint point de manquer à Dieu, tandis que le plaisir dure. On *dit* alors *dans son abondance : Je ne serai jamais ébranlé* [2]; mais on croit tout perdu dès que l'ivresse est passée : ainsi

[1] *Joan.* VI, 26.
[2] *Marc.* IX, 4, 5.
[3] *Hebr.* X, 38.
[4] *I. Cor* XII, 31.
[5] *Ibid.* XIII, 5.

[1] *I. Cor.* XII, 11.
[2] *Ps.* XXIX, 7.

on met son plaisir et son imagination en la place de Dieu. Il n'y a que la pure foi qui préserve de l'illusion. Quand on ne s'appuie sur rien d'imaginé, de senti, de goûté, de lumineux et d'extraordinaire; quand on ne tient qu'à Dieu seul, en pure et nue foi, dans la simplicité de l'Évangile, recevant les consolations qui viennent et ne s'arrêtant à aucune, ne jugeant point et obéissant toujours, croyant facilement qu'on peut se tromper, et que les autres peuvent nous redressser; enfin, agissant à chaque moment avec simplicité et bonne intention, suivant la lumière de foi actuellement présente, on est dans la voie la plus opposée à l'illusion.

La pratique fera voir mieux que toute autre chose combien cette voie est plus sûre que celle des goûts et des lumières extraordinaires. Quiconque voudra l'essayer reconnaîtra bientôt que cette voie de pure foi, suivie en tout, est la plus profonde et la plus universelle mort à soi-même. Les goûts et les certitudes intérieures dédommagent l'amour-propre de tout ce qu'il peut sacrifier au dehors : c'est une possession subtile de soi-même, qui donne une vie secrète et raffinée. Mais se laisser dépouiller au dehors et au dedans tout ensemble; au dehors par la Providence, et au dedans par la nudité de foi obscure, c'est le total martyre, et par conséquent l'état le plus éloigné de l'illusion. On ne se trompe et on ne s'égare qu'en se flattant, qu'en s'épargnant, qu'en réservant quelque vie secrète à l'amour-propre, qu'en mettant quelque chose de déguisé en la place de Dieu. Quand vous laissez tomber toute lumière particulière et tout goût flatteur, quand vous ne voulez qu'aimer Dieu sans vous attacher à le sentir, et que croire la vérité de la foi sans vous attacher à voir, cette nudité si obscure ne laisse aucune prise à la volonté et au sens propre, qui sont les sources de toute illusion.

Ainsi ceux qui veulent se précautionner contre l'illusion, en cherchant à sentir des goûts et à se faire des certitudes, s'exposent par là même à l'illusion : au contraire, ceux qui suivent l'attrait de l'amour dénuant et de la foi pure, sans rechercher des lumières et des goûts pour s'appuyer, évitent ce qui peut causer l'illusion et l'égarement. Vous trouverez dans *l'Imitation de Jésus-Christ* [1], où l'auteur dit que, si Dieu vous ôte les douceurs intérieures, votre plaisir doit être de demeurer privé de tout plaisir. Oh! qu'une âme ainsi crucifiée est agréable à Dieu, quand elle ne cherche point à se détacher de la croix, et qu'elle veut bien y expirer avec Jésus-Christ! On cherche des prétextes, en disant qu'on craint d'avoir perdu Dieu lorsqu'on ne le sent plus. Mais, dans la vérité, c'est impatience dans l'épreuve; c'est inquiétude de la nature délicate et attendrie sur elle-même; c'est recherche de quelque appui pour l'amour-propre, c'est une lassitude dans l'abandon, et une reprise secrète de soi-même après s'être livré à la grâce. Mon Dieu, où sont les âmes qui ne s'arrêtent point dans la voie de la mort? Celles qui auront persévéré jusqu'à la fin seront couronnées.

[1] Lib. III.

XXVI.

Sur la sécheresse et les distractions qui arrivent dans l'oraison.

On est tenté de croire qu'on ne prie plus Dieu, dès qu'on cesse de goûter un certain plaisir dans la prière. Pour se détromper, il faudrait considérer que la parfaite prière et l'amour de Dieu sont la même chose. La prière n'est donc pas une douce sensation, ni le charme d'une imagination enflammée, ni la lumière de l'esprit qui découvre facilement en Dieu des vérités sublimes, ni même une certaine consolation dans la vue de Dieu : toutes ces choses sont des dons extérieurs, sans lesquels l'amour peut subsister d'autant plus purement qu'étant privé de toutes ces choses, qui ne sont que des dons de Dieu, on s'attachera uniquement et immédiatement à lui-même. Voilà *l'amour de pure foi,* qui désole la nature, parce qu'il ne lui laisse aucun soutien : elle croit que tout est perdu, et c'est par là même que tout est gagné.

Le pur amour n'est que dans la seule volonté, ainsi ce n'est point un amour de sentiment, car l'imagination n'y a aucune part; c'est un amour qui aime sans sentir, comme la pure foi croit sans voir. Il ne faut pas craindre que cet amour soit imaginaire; car rien ne l'est moins que la volonté détachée de toute imagination. Plus les opérations sont purement intellectuelles et spirituelles, plus elles ont, non-seulement la réalité, mais encore la perfection que Dieu demande : l'opération en est donc plus parfaite; en même temps la foi s'y exerce, et l'humilité s'y conserve. Alors l'amour est chaste; car c'est Dieu en lui-même et pour lui-même : ce n'est plus ce qu'il fait sentir à quoi on s'attache; on le suit, mais ce n'est pas à cause des pains multipliés.

Quoi! dira-t-on, toute la piété ne consistera-t-elle que dans une volonté de s'unir à Dieu, qui sera peut-être plutôt une pensée et une imagination, qu'une volonté effective? Si cette volonté n'est soutenue par la fidélité dans les principales occasions, je croirai qu'elle n'est pas véritable: car le bon arbre porte

de bons fruits, et cette volonté doit rendre attentif pour accomplir la volonté de Dieu; mais elle est compatible en cette vie avec de petites fragilités que Dieu laisse à l'âme pour l'humilier. Si donc on n'éprouve que de ces fragilités journalières, il faut en tirer le fruit de l'humiliation, sans perdre courage.

Mais enfin, la vraie vertu et le pur amour ne sont que dans la volonté seule. N'est-ce pas beaucoup que de vouloir toujours le souverain bien dès qu'on l'aperçoit, de retourner son intention vers lui dès qu'on remarque qu'elle en est détournée; de ne vouloir jamais rien par délibération que selon son ordre; et, enfin, de demeurer soumis en esprit de sacrifice et d'abandon à lui, lorsqu'on n'a plus de consolation sensible? Comptez-vous pour rien de retrancher toutes les réflexions inquiètes de l'amour-propre; de marcher toujours sans voir où l'on va et sans s'arrêter; de ne penser jamais volontairement à soi-même ou du moins de n'y penser jamais que comme on penserait à une autre personne, pour remplir un devoir de providence dans le moment présent, sans regarder plus loin? N'est-ce pas là ce qui fait mourir le vieil homme, plutôt que les belles réflexions où l'on s'occupe encore de soi par amour-propre, et plutôt que plusieurs œuvres extérieures sur lesquelles on se rendrait témoignage à soi-même de son avancement?

C'est par une espèce d'infidélité contre l'attrait de la pure foi qu'on veut toujours s'assurer qu'on fait bien : c'est vouloir savoir ce qu'on fait; ce qu'on ne saura jamais, et que Dieu veut qu'on ignore : c'est s'amuser dans la voie pour raisonner sur la voie même. La voie la plus sûre et la plus courte est de se renoncer, de s'oublier, de s'abandonner, et de ne plus penser à soi que par fidélité pour Dieu. Toute la religion ne consiste qu'à sortir de soi et de son amour-propre, pour tendre à Dieu.

Pour les distractions involontaires, elles ne distraient point l'amour, puisqu'il est dans la volonté, et que la volonté n'a jamais de distractions quand elle n'en veut point avoir. Dès qu'on les remarque, on les laisse tomber, et on se retourne vers Dieu. Ainsi, pendant que les sens extérieurs de l'épouse sont endormis, son cœur veille, son amour ne se relâche point. Un père tendre ne pense pas toujours distinctement à son fils; mille objets entraînent son imagination et son esprit : mais ces distractions n'interrompent jamais l'amour paternel; à quelque heure que son fils revienne dans son esprit, il l'aime; et il sent au fond de son cœur qu'il n'a pas cessé un seul moment de l'aimer, quoiqu'il ait cessé de penser à lui. Tel doit être notre amour pour notre Père céleste; un amour simple, sans défiance et sans inquiétude.

Si l'imagination s'égare, si l'esprit est entraîné, ne nous troublons point : toutes ces puissances ne sont pas le vrai homme du cœur, *l'homme caché*, dont parle saint Pierre [1], *qui est dans l'incorruptibilité d'un esprit modeste et tranquille.* Il n'y a qu'à faire un bon usage des pensées libres, en les tournant toujours vers la présence du Bien-Aimé, sans s'inquiéter sur les autres; c'est à Dieu à augmenter, quand il lui plaira, cette facilité sensible de conserver sa présence. Souvent il nous l'ôte pour nous avancer; car cette facilité nous amuse par trop de réflexions : ces réflexions sont des distractions véritables, qui interrompent le regard simple et direct de Dieu, et qui par là nous retirent des ténèbres de la pure foi.

On cherche souvent dans ces réflexions le repos de l'amour-propre, et la consolation dans le témoignage qu'on veut se rendre à soi-même. Ainsi on se distrait par cette ferveur sensible, et, au contraire, on ne prie jamais si purement que quand on est tenté de croire qu'on ne prie plus : alors on craint de prier mal; mais on ne devrait craindre que de se laisser aller à la désolation de la nature lâche, à l'infidélité philosophique, qui veut toujours se démontrer à elle-même ses propres opérations dans la foi; enfin, aux désirs impatients de voir et de sentir pour se consoler.

Il n'y a point de pénitence plus amère que cet état de pure foi sans soutien sensible, d'où je conclus que c'est la pénitence la plus effective, la plus crucifiante, et la plus exempte de toute illusion. Étrange tentation! On cherche impatiemment la consolation sensible, par la crainte de n'être pas assez pénitent : eh! que ne prend-on pour pénitence le renoncement à la consolation qu'on est si tenté de chercher? Enfin, il faut se ressouvenir de Jésus-Christ, que son Père abandonne sur la croix : Dieu retire tout sentiment et toute réflexion pour se cacher à Jésus-Christ; ce fut le dernier coup de la main de Dieu qui frappait l'Homme de douleurs; voilà ce qui consomma le sacrifice. Il ne faut jamais tant s'abandonner à Dieu que quand il semble nous abandonner. Prenons donc la lumière et la consolation quand il la répand, mais sans nous y attacher : quand il nous enfonce dans la nuit de la pure foi, alors laissons-nous aller dans cette nuit, et souffrons amoureusement cette agonie. Un moment en vaut mille dans cette tribulation : on est troublé, et on est en paix : non-seulement Dieu se cache, mais il nous cache à nous-mêmes, afin que tout soit en foi. On se sent découragé; et cependant on a une volonté

[1] *I. Petr.* III, 4.

immobile qui veut tout ce que Dieu veut de rude : on veut tout, on accepte tout, jusqu'au trouble même par lequel on est éprouvé. Ainsi on est secrètement en paix par cette volonté qui se conserve au fond de l'âme pour souffrir la guerre. Béni soit Dieu, qui fait en nous de si grandes choses malgré nos indignités!

XXVII.

Avis à une dame de la cour. Ne point s'étonner ni se décourager à la vue de ses défauts ni des défauts d'autrui.

On n'a point encore assez approfondi la misère des hommes en général, ni la sienne en particulier, quand on est encore surpris de la faiblesse et de la corruption des hommes. Si on n'attendait aucun bien des hommes, aucun mal ne nous étonnerait. Notre étonnement vient donc du mécompte d'avoir compté l'humanité entière pour quelque chose, au lieu qu'elle n'est rien, et pis que rien. L'arbre ne doit point surprendre quand il porte ses fruits. Mais on doit admirer Jésus-Christ, en qui nous sommes entés, comme dit saint Paul, lorsque nous autres sauvageons nous portons en lui, à la place de nos fruits amers, les plus doux fruits de la vertu.

Désabusez-vous de toute vertu humaine qui est empoisonnée de complaisance et de confiance en soi-même. *Ce qui est haut aux yeux des hommes*, dit le Saint-Esprit [1], *est une abomination devant Dieu*. C'est une idolâtrie intérieure dans tous les moments de la vie. Cette idolâtrie, quoique couverte de l'éclat des vertus, est plus horrible que beaucoup d'autres péchés que l'on croit plus énormes. Il n'y a qu'une seule vérité, et qu'une seule manière de bien juger, qui est de juger comme Dieu même. Devant Dieu, les crimes monstrueux commis par faiblesse, par emportement ou par ignorance, sont moins crimes que les vertus qu'une âme pleine d'elle-même exerce pour rapporter tout à sa propre excellence, comme à sa seule divinité; car c'est le renversement total de tout le dessein de Dieu dans la création. Cessons donc de juger des vertus et des vices par notre goût, que l'amour-propre a rendu dépravé, et par nos fausses vues de grandeur. Il n'y a rien de grand que ce qui se fait bien petit devant l'unique et souveraine grandeur. Vous tendez au grand par la pente de votre cœur, et par l'habitude d'y tendre; mais Dieu veut vous rabaisser et vous rappetisser dans sa main; laissez-le faire.

Pour les gens qui cherchent Dieu, ils sont pleins de misères : non que Dieu autorise leurs imperfections, mais parce que leurs imperfections les arrêtent, et les empêchent d'aller à Dieu par le plus court chemin. Ils ne peuvent aller vite; car ils sont trop chargés et d'eux-mêmes et de tout ce grand attirail de choses superflues, qu'ils rapportent à eux avec tant d'empressement et de jalousie. Les uns croient aller droit, usant toujours de certains petits détours pour parvenir à leurs fins, qui leur semblent permises. Les autres ignorent leur propre cœur, jusqu'à s'imaginer qu'ils ne tiennent plus à rien, quoiqu'ils tiennent encore à tout, et que le moindre intérêt ou la moindre prévention les surmonte. On se flatte sur ses raisons, dans le temps qu'on croit peser celles d'autrui au poids du sanctuaire; et par là on devient injuste, ne parlant que de justice et de bonne foi. On se prévient contre les gens dont on est jaloux; la jalousie, cachée dans les derniers replis du cœur, exagère les moindres défauts : on est plein, on ne peut s'en taire, on s'échappe malgré soi à laisser entrevoir son dégoût et son mépris. De là viennent les critiques déguisées et les mauvais offices qu'on rend, sans penser à les rendre. Le cœur, rétréci par l'intérêt propre, se trompe lui-même pour se permettre ce qui lui convient : il est faible, incertain, timide, prêt à ramper, à flatter, à encenser pour obtenir. Il est si occupé de lui, qu'il ne lui reste ni temps, ni pensée, ni sentiment pour le prochain. De temps en temps la crainte de Dieu le trouble dans sa fausse paix, et le force de se donner à autrui; mais il ne s'y donne que par crainte et malgré lui. C'est une impulsion étrangère, passagère et violente : on retombe bientôt au fond de soi-même, où l'on redevient son tout et son dieu même; tout pour soi ou pour ce qui s'y rapporte, et le reste du monde entier n'est rien. On ne veut être ni ambitieux, ni avare, ni injuste, ni traître; mais ce n'est point l'amour qui rend permanentes et fixes toutes les vertus contraires à ces vices; c'est, au contraire, une crainte étrangère qui vient par accès inégaux, et qui suspend tous ces vices propres à l'âme attachée à elle-même.

Voilà de quoi je me plains tant; voilà ce qui me fait tant désirer une piété de pure foi et de mort sans réserve, qui arrache l'âme à elle-même sans espérance d'aucun retour. On trouve cette perfection trop haute et impraticable. Eh bien! qu'on retombe donc dans cet amour-propre qui craint Dieu, et qui va toujours tombant et se relevant avec lâcheté jusqu'à la fin de la vie. Tandis qu'on s'aime tant, on ne peut être que plein de misères : on fait meilleure mine que les autres quand on est plus glorieux et plus délicat dans sa gloire; mais ces dehors n'ont aucun véritable soutien. C'est cette dévotion mélangée d'amour-propre qui infecte; c'est elle qui scandalise le monde,

[1] *Luc.* XVI, 15.

et que Dieu même vomit. Quand est-ce que nous la vomirons aussi, et que nous irons jusqu'à la source du mal?

Quand on pousse la piété jusque-là, les gens sont effrayés, et trouvent qu'elle va trop loin. Quand elle ne va point jusque-là, elle est molle, jalouse, délicate, intéressée. Peu de personnes ont assez de courage et de fidélité pour se perdre, s'oublier et s'anéantir elles-mêmes; par conséquent, peu de personnes font à la piété tout l'honneur qu'on devrait lui faire.

Il y a des défauts de promptitude et de fragilité que vous comprenez bien, qui ne sont pas incompatibles avec une piété sincère; mais vous ne comprenez pas aussi clairement que d'autres défauts, qui viennent de faiblesse, d'illusion, d'amour-propre et d'habitude, compatissent avec une véritable intention de plaire à Dieu. A la vérité, cette intention n'est ni assez pure ni assez forte; mais, quoique faible et imparfaite, elle est sincère dans ses bornes. On est avare, mais on ne voit point son avarice; elle est couverte de prétextes spécieux; elle s'appelle bon ordre, soin de ne rien perdre, prévoyance des besoins. On est envieux; mais on ne sent pas en soi cette passion basse et maligne qui se cache; elle n'oserait paraître, car elle donnerait trop de confusion; elle se déguise, et quelquefois trompe bien plus la personne qui en est tourmentée, que les autres qui l'examinent de près avec des yeux critiques. On est âpre, délicat, difficultueux, ombrageux sur les affaires: c'est l'intérêt qui fait tout cela; mais l'intérêt se pare de cent belles raisons. Écoutez-le; vous ne finirez point; il faudra lui avouer qu'il n'a point de tort. Je conclus que les gens de bien, et vous comme les autres, sont pleins d'imperfections mélangées avec leur bonne volonté, parce que leur volonté, quoique bonne, est encore faible, partagée, et retenue par les secrets ressorts de l'amour-propre.

Votre ardeur même contre les défauts d'autrui est un grand défaut. Ce dédain des misères d'autrui est une misère qui ne se connaît pas assez elle-même. C'est une hauteur qui s'élève au-dessus de la bassesse du genre humain; au lieu que, pour la voir bien, il faudrait la voir de plain-pied. Mon Dieu! quand n'aurez-vous plus rien à voir ni chez vous ni chez les autres? Dieu, tout bien; la créature, tout mal. D'ailleurs, les impressions passagères que vous prenez sont trop fortes. Vous les prenez vivement suivant les différentes occasions, au lieu que vous pourriez prendre de sang-froid certaines vues justes qui seraient fixes, qui conviendraient à tous les événements particuliers, qui vous donneraient une clef générale de tous les détails, et qui ne seraient guère sujettes à changer.

Vous craignez de tomber dans le mépris de tout le genre humain. En un sens, je voudrais que vous le méprisassiez tout entier autant qu'il est méprisable. La seule lumière de Dieu peut, en croissant, vous donner cette pénétration de l'abîme du mal qui est dans tous les hommes. Mais, en connaissant à fond tout ce mal, il faut connaître aussi le bien que Dieu y mêle. C'est ce mélange de bien et de mal qu'on a de la peine à se persuader. C'est le bon et le mauvais grain que l'ennemi a mis ensemble[1]. Les serviteurs veulent les séparer; mais le père de famille s'écrie: *Laissez-les croître ensemble jusqu'au jour de la moisson.*

Le principal est de ne se point décourager à la vue d'un si triste spectacle, et de ne pousser pas la défiance trop loin. Les gens naturellement ouverts et confiants se resserrent et se défient plus que d'autres quand ils se rebutent par expérience d'avoir de la confiance et de l'ouverture: ils sont comme les poltrons désespérés, qui sont plus que vaillants. Vous avez beaucoup à vous précautionner de ce côté-là; car, outre que la place où vous êtes fait passer en revue devant vous les misères de tout le genre humain, d'ailleurs l'envie, la jalousie, la témérité des jugements et la malignité des mauvais offices, empoisonnent une infinité de choses innocentes, exagèrent sans pitié beaucoup de légères imperfections. Tout cela vient en foule attaquer votre patience, votre confiance et votre charité, qui en sont fatiguées. Mais tenez bon: Dieu s'est réservé de vrais serviteurs; s'ils ne font pas tout, ils font beaucoup par comparaison au reste du monde corrompu, et par rapport à leur naturel. Ils reconnaissent leurs imperfections, ils s'en humilient, ils les combattent; ils s'en corrigent lentement à la vérité, mais enfin ils s'en corrigent. Ils louent Dieu de ce qu'ils font; ils se condamnent de ce qu'ils ne font pas. Dieu s'en contente; contentez-vous-en.

Si vous trouvez, comme je le trouve, que Dieu devrait être mieux servi, aspirez donc sans bornes et sans mesure à ce culte de vérité, où il ne reste plus rien à la créature pour elle, et où tout retour est banni comme une infidélité et un intérêt propre. Oh! si vous étiez dans ce bienheureux état, bien loin de supporter impatiemment ceux qui n'y seraient pas, l'étendue immense de votre cœur vous rendrait indulgente et compatissante pour toutes les faiblesses qui rétrécissent les cœurs intéressés. Plus on est parfait, plus on s'apprivoise avec l'imperfection. Les pharisiens ne pouvaient supporter les publicains et les femmes pécheresses, avec qui Jésus-Christ était

[1] *Matth.* XIII, 25, etc.

avec tant de douceur et de bonté. Quand on ne tient plus à soi, on entre dans cette grandeur de Dieu que rien ne lasse ni ne rebute. Quand serez-vous dans cette liberté et cet élargissement de cœur? La délicatesse, la sensibilité, qu'on croit qui viennent d'un goût exquis de la vertu, viennent bien davantage de défaut d'étendue et de resserrement en soi-même. Qui n'est plus à soi est, en Dieu, tout au prochain : qui est encore à soi n'est ni à Dieu ni au prochain qu'avec une mesure courte, et courte à proportion de l'attachement qui reste encore à soi-même. Que la paix, la vérité, la simplicité, la liberté, la foi pure, l'amour sans intérêt, fassent de vous l'holocauste!

XXVIII.

En quoi consiste la vraie liberté des enfants de Dieu : moyens de l'acquérir.

Je crois que la liberté de l'esprit doit avoir de la simplicité. Quand on ne s'embarrasse point par des retours inquiets sur soi-même, on commence à devenir libre de la véritable liberté. Au contraire, la fausse sagesse, qui est toujours tendue, toujours occupée d'elle-même, toujours jalouse de sa propre perfection, souffre une douleur cuisante toutes les fois qu'elle aperçoit en elle la moindre tache.

Ce n'est pas que l'homme simple et détaché de soi-même ne travaille à sa perfection; il y travaille d'autant plus qu'il s'oublie davantage, et qu'il ne songe aux vertus que pour accomplir la volonté de Dieu. Le défaut qui est en nous la source de tous les autres est l'amour de nous-mêmes, auquel nous rapportons tout, au lieu de rapporter tout à Dieu. Quiconque travaille donc à se désoccuper de soi-même, à s'oublier, à se renoncer, suivant le précepte de Jésus-Christ, coupe d'un seul coup la racine à tous ses vices, et trouve dans ce simple renoncement à soi-même le germe de toutes les vertus.

Alors on entend et on éprouve au dedans de soi la vérité profonde de cette parole de l'Écriture : *Là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté* [1]. On ne néglige rien pour faire régner Dieu au dedans de soi-même et au dehors; mais on est en paix au milieu de l'humiliation causée par ses fautes. On aimerait mieux mourir que de commettre la moindre faute volontairement; mais on ne craint point le jugement des hommes pour l'intérêt de sa propre réputation : ou du moins, si on le craint, c'est pour ne pas les scandaliser. D'ailleurs, on se dévoue à l'opprobre de Jésus-Christ, et on demeure en paix pour l'incertitude des événements. Pour les jugements de Dieu, on s'y abandonne, suivant les divers degrés ou de confiance, ou de sacrifice, ou de désappropriation entière de soi-même. Plus on s'abandonne, plus on trouve la paix ; et cette paix met tellement le cœur au large, qu'on est prêt à tout; on veut tout, et on ne veut rien; on est simple comme de petits enfants.

La lumière de Dieu fait sentir jusques aux moindres fautes ; mais elle ne décourage point. On marche devant lui; mais si on bronche, on se hâte de reprendre sa course, et on ne pense qu'à avancer toujours. Oh! que cette simplicité est heureuse! mais qu'il y a peu d'âmes qui aient le courage de ne regarder jamais derrière elles! Semblables à la femme de Lot, elles attirent sur elles la malédiction de Dieu par ces retours inquiets d'un amour-propre jaloux et délicat.

Il faut nous perdre si nous voulons nous retrouver en Dieu; c'est aux petits que Jésus-Christ déclare qu'appartient son royaume. Ne raisonner point trop, aller au bien par une intention droite dans les choses communes, laisser tomber mille réflexions par lesquelles on s'enveloppe et on s'enfonce en soi-même sous prétexte de se corriger; voilà en gros les principaux moyens d'être libre de la vraie liberté sans négliger ses devoirs.

XXIX.

Obligation de s'abandonner à Dieu sans réserve.

Le salut n'est pas seulement attaché à la cessation du mal : il faut encore y ajouter la pratique du bien. Le royaume du ciel est d'un trop grand prix pour être donné à une crainte d'esclave, qui ne s'abstient du mal qu'à cause qu'il n'ose le faire. Dieu veut des enfants qui aiment sa bonté, et non des esclaves qui ne le servent que par la crainte de sa puissance. Il faut donc l'aimer, et par conséquent faire tout ce qu'inspire le véritable amour.

Bien des gens, qui paraissent d'ailleurs bien intentionnés, se trompent à ce sujet : mais il est facile de les détromper s'ils veulent examiner les choses de bonne foi. Leur erreur vient de ce qu'ils ne connaissent ni Dieu ni eux-mêmes. Ils sont jaloux de leur liberté, et ils craignent de la perdre en se livrant trop à la piété; mais ils doivent considérer qu'ils *ne sont point à eux-mêmes* [1]; ils sont à Dieu, qui, les ayant faits uniquement pour lui, et non pour eux-mêmes, les doit mener comme il lui plaît, avec un empire absolu. Ils se doivent tout entiers à lui, sans condition et sans réserve. Nous n'avons pas même,

[1] *II. Cor.* III, 17.

[1] *I. Cor.* VI, 19.

à proprement parler, le droit de nous donner à Dieu car nous n'avons aucun droit sur nous-mêmes : mais si nous ne nous laissions pas à Dieu comme une chose qui est de sa nature toute à lui, nous ferions un larcin sacrilége, qui renverserait l'ordre de la nature, et qui violerait la loi essentielle de la créature.

Ce n'est donc pas à nous à raisonner sur la loi que Dieu nous impose : c'est à nous à la recevoir, à l'adorer, à la suivre aveuglément. Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient. Si nous faisions l'Évangile, peut-être serions-nous tentés de l'adoucir pour l'accommoder à notre lâcheté : mais Dieu ne nous a pas consultés en le faisant; il nous l'a donné tout fait, et ne nous a laissé aucune espérance de salut que par l'accomplissement de cette souveraine loi, qui est égale pour toutes les conditions : *Le ciel et la terre passeront; cette parole* de vie ou de mort *ne passera jamais* [1]. On ne peut en retrancher ni un mot, ni la moindre lettre. Malheur aux prêtres qui oseraient en diminuer la force pour nous l'adoucir! Ce n'est pas eux qui ont fait cette loi, ils n'en sont que les simples dépositaires. Il ne faut donc pas s'en prendre à eux si l'Évangile est une loi sévère. Cette loi est autant redoutable pour eux que pour le reste des hommes, et plus encore pour eux que pour les autres, puisqu'ils répondront et des autres et d'eux-mêmes pour l'observation de cette loi. *Malheur à l'aveugle qui en conduit un autre! ils tomberont tous deux,* dit le Fils de Dieu [2], *dans le précipice.* Malheur au prêtre ignorant, ou lâche et flatteur, qui veut élargir la voie étroite! *La voie large est celle qui conduit à la perdition* [3].

Que l'orgueil de l'homme se taise donc. Il croit être libre, et il ne l'est pas. C'est à lui à porter le joug de la loi, et à espérer que Dieu lui donnera des forces proportionnées à la pesanteur de ce joug. En effet, celui qui a ce souverain empire sur sa créature pour lui commander lui donne, par sa grâce intérieure, de vouloir et de faire ce qu'il commande.

XXX.

Bonheur de l'âme qui se donne entièrement à Dieu. Combien l'amour de Dieu adoucit tous les sacrifices. Aveuglement des hommes qui préfèrent les biens du temps à ceux de l'éternité.

La perfection chrétienne n'a point les rigueurs les ennuis et les contraintes que l'on s'imagine. Elle demande que l'on soit à Dieu du fond du cœur; et dès qu'on est ainsi à Dieu, tout ce qu'on fait pour lui devient facile. Ceux qui sont à Dieu sont toujours contents lorsqu'ils ne sont point partagés, car ils ne veulent que ce que Dieu veut, et veulent faire pour lui tout ce qu'il veut. Ils se dépouillent de tout, et trouvent le centuple dans ce dépouillement. La paix de la conscience, la liberté du cœur, la douceur de s'abandonner entre les mains de Dieu, la joie de voir toujours croître la lumière dans son cœur, enfin le dégagement des craintes et des désirs tyranniques du siècle, font ce centuple de bonheur que les véritables enfants de Dieu possèdent au milieu des croix, pourvu qu'ils soient fidèles.

Ils se sacrifient, mais à ce qu'ils aiment le plus; ils souffrent, mais ils veulent souffrir, et ils préfèrent la souffrance à toutes les fausses joies. Leurs corps ont des maux cuisants, leur imagination est troublée, leur esprit tombe en langueur et en défaillance; mais leur volonté est ferme et tranquille dans le fond et le plus intime d'elle-même, et elle dit sans cesse *Amen* à tous les coups dont Dieu la frappe pour la sacrifier.

Ce que Dieu demande de nous, c'est une volonté qui ne soit plus partagée entre lui et aucune créature; c'est une volonté souple dans ses mains, qui ne désire et ne rejette rien, qui veuille sans réserve tout ce qu'il veut, et qui ne veuille jamais, sous aucun prétexte, rien de ce qu'il ne veut pas. Quand on est dans cette disposition, tout est salutaire, et les amusements les plus inutiles se tournent en bonnes œuvres.

Heureux celui qui se donne à Dieu! il est délivré de ses passions, des jugements des hommes, de leur malignité, de la tyrannie de leurs maximes, de leurs froides et misérables railleries, des malheurs que le monde attribue à la fortune, de l'infidélité et de l'inconstance des amis, des artifices et des piéges des ennemis, de sa propre faiblesse, de la misère et de la brièveté de la vie, des horreurs d'une mort profane, des cruels remords attachés aux plaisirs criminels, et enfin de l'éternelle condamnation de Dieu. Il est délivré de cette multitude innombrable de maux, puisque, mettant sa volonté entre les mains de Dieu, il ne veut plus que ce que Dieu veut, et il trouve ainsi sa consolation dans la foi, et par conséquent l'espérance au milieu de toutes ses peines. Quelle faiblesse serait-ce donc de craindre de se donner à Dieu et de s'engager trop avant dans un état si désirable!

Heureux ceux qui se jettent tête baissée et les yeux fermés entre les bras *du Père des miséricordes et du Dieu de toute consolation*, comme parle saint Paul [1]! Alors on ne désire rien tant que de con-

[1] *Matth.* XXIV, 35.
[2] *Luc.* VI, 39.
[3] *Matth.* VII, 13.

[1] *II. Cor.* I, 3.

naître ce que l'on doit à Dieu, et on ne craint rien davantage que de ne voir pas assez ce qu'il demande. Sitôt qu'on découvre une lumière nouvelle dans la foi, on est transporté de joie, comme un avare qui a trouvé un trésor. Le vrai chrétien, de quelque malheur que la Providence l'accable, veut tout ce qui lui arrive, et ne veut rien de tout ce qui lui manque : plus il aime Dieu, et plus il est content; et la plus haute perfection, loin de le surcharger, rend son joug plus léger.

Quelle folie de craindre d'être trop à Dieu! C'est craindre d'être trop heureux; c'est craindre d'aimer la volonté de Dieu en toutes choses; c'est craindre d'avoir trop de courage dans les croix inévitables, trop de consolation dans l'amour de Dieu, et trop de détachement pour les passions qui rendent misérables.

Méprisons donc les choses de la terre, pour être tout à Dieu. Je ne dis pas que nous les quittions absolument; car, quand on est déjà dans une vie honnête et réglée, il n'y a qu'à changer le fond de son cœur en aimant, et nous ferons à peu près les mêmes choses que nous faisions; car Dieu ne renverse point les conditions des hommes, ni les fonctions qu'il y a lui-même attachées; mais nous ferons pour servir Dieu ce que nous faisions pour servir et pour plaire au monde, et pour nous contenter nous-mêmes. Il y aura seulement cette différence, qu'au lieu d'être dévorés par notre orgueil, par nos passions tyranniques et par la censure maligne du monde, nous agirons au contraire avec liberté, avec courage, avec espérance en Dieu : la confiance nous animera; l'attente des biens éternels qui s'approchent, pendant que ceux d'ici-bas nous échappent, nous soutiendra au milieu des peines; l'amour de Dieu, qui nous fera sentir celui qu'il a pour nous, nous donnera des ailes pour voler dans sa voie, et pour nous élever au-dessus de toutes nos misères. Si nous avons de la peine à le croire, l'expérience nous en convaincra : *Venez, voyez et goûtez*, dit David [1], *combien le Seigneur est doux!*

Jésus-Christ dit à tous les chrétiens sans exception : *Que celui qui veut être mon disciple porte sa croix, et qu'il me suive* [2]. La voie large conduit à la perdition; il faut suivre la voie étroite où le petit nombre entre. Il n'y a que ceux qui se font violence qui emportent le royaume du ciel. Il faut renaître, se renoncer, se haïr, devenir enfant, être pauvre d'esprit, pleurer pour être consolé, et n'être point du monde, qui est maudit à cause de ses scandales. Ces vérités effrayent bien des gens, et cela parce qu'ils connaissent simplement ce que la religion fait faire, sans connaître ce qu'elle présente, et qu'ils ignorent l'esprit d'amour qui rend tout léger. Ils ne savent pas qu'elle mène à la plus haute perfection, par un sentier de paix et d'amour qui en adoucit tous les travaux.

[1] *Ps.* XXXIII, 9.
[2] *Matth.* XVI, 24.

Ceux qui sont à Dieu sans partage sont toujours heureux. Ils éprouvent que *le joug* du Seigneur est *doux et léger ;* qu'on trouve en lui *le repos de l'âme*, et qu'il *soulage ceux qui sont chargés et fatigués*, comme il l'a dit lui-même [1]. Mais malheur à ces âmes lâches et timides qui sont partagées entre Dieu et le monde! Elles veulent et ne veulent pas; elles sont déchirées tout à la fois par leurs passions et par leurs remords; elles craignent les jugements de Dieu et ceux des hommes; elles ont horreur du mal et honte du bien; elles ont les peines de la vertu sans en goûter les consolations. Oh! qu'elles sont malheureuses! Ah! si elles avaient un peu de courage pour mépriser les vains discours, les froides railleries et les téméraires censures des hommes, quelle paix ne goûteraient-elles pas dans le sein de Dieu!

Qu'il est dangereux pour le salut, qu'il est indigne de Dieu et de nous, qu'il est pernicieux même pour la paix de notre cœur, de vouloir toujours demeurer où l'on est! La vie entière ne nous est donnée que pour nous avancer à grands pas vers notre patrie céleste. Le monde s'enfuit comme une ombre trompeuse; l'éternité s'avance déjà pour nous recevoir. Que tardons-nous à nous avancer pendant que la lumière du Père des miséricordes nous éclaire? Hâtons-nous d'arriver au royaume de Dieu.

Le seul commandement suffit pour faire évanouir en un moment tous les prétextes qu'on pourrait prendre de faire des réserves avec Dieu : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de toutes vos pensées*. Voyez combien de termes joints ensemble par le Saint-Esprit, pour prévenir toutes les réserves que l'homme pourrait vouloir faire au préjudice de cet amour jaloux et dominant. Tout n'est pas trop pour lui; il ne souffre point de partage; et il ne permet plus d'aimer hors de Dieu, que ce que Dieu commande lui-même d'aimer pour l'amour de lui. Il faut l'aimer non-seulement de toute l'étendue et de toute la force de son cœur, mais encore de toute l'application de sa pensée. Comment donc pourra-t-on croire qu'on l'aime, si on ne peut se résoudre à penser à sa loi, et à s'appliquer de suite à accomplir sa volonté?

[1] *Matth.* XI, 29, 30.

Ceux qui craignent de voir trop clairement ce que cet amour demande, se moquent de croire qu'ils ont cet amour vigilant et appliqué. Il n'y a qu'une seule manière d'aimer Dieu, c'est de ne faire aucun marché avec lui, et de suivre avec un cœur généreux tout ce qu'il inspire. Tous ceux qui vivent dans des retranchements, mais qui voudraient bien être un peu du monde, courent grand risque d'être de ces tièdes dont il dit qu'il les *vomira* [1]. Dieu supporte impatiemment ces âmes lâches qui disent en elles-mêmes : J'irai jusque-là, et jamais plus loin. Appartient-il à la créature de faire la loi à son créateur? Que dirait un roi d'un sujet, ou un maître de son domestique, qui ne voudrait le servir qu'à sa mode, qui craindrait de trop s'affectionner pour ses intérêts, et qui aurait honte, aux yeux du public, de s'attacher à lui? Mais plutôt que dira le Roi des rois, si nous faisons comme ces lâches serviteurs?

Il faut s'instruire non-seulement de la volonté de Dieu en général, mais encore quelle est sa volonté en chaque chose, avec ce qui lui plaît davantage et qui est le plus parfait. Nous ne sommes véritablement raisonnables qu'autant que nous consultons la volonté de Dieu, pour y conformer la nôtre; c'est la véritable lumière que nous devons suivre; toute autre lumière est fausse : c'est une lueur trompeuse, et non une lumière véritable. Aveugles donc tous ceux qui se croient sages, et qui ne le sont pas de la sagesse de Jésus-Christ, seule digne du nom de sagesse! Ils courent dans une profonde nuit après des fantômes; ils sont comme ceux qui dans un songe pensent être éveillés, et qui s'imaginent que tous les objets du songe sont réels. Ainsi sont abusés tous les grands de la terre, les sages du siècle, tous les hommes enchantés par les faux plaisirs. Il n'y a que les enfants de Dieu qui marchent aux rayons de la pure vérité. Qu'est-ce que les hommes pleins de leurs pensées vaines et ambitieuses ont devant eux? Souvent la disgrâce, toujours la mort, le jugement de Dieu et l'éternité. Voilà les grands objets qui s'avancent et qui viennent au-devant de ces hommes profanes : cependant ils ne les voient pas; leur politique prévoit tout, excepté la chute et l'anéantissement inévitable de tout ce qu'ils cherchent. O aveugles! quand ouvrirez-vous les yeux à la lumière de Jésus-Christ, qui vous découvrirait le néant de toutes les grandeurs d'ici-bas?

Ils sentent qu'ils ne sont pas heureux, et ils espèrent trouver de quoi le devenir par les choses mêmes qui les rendent misérables; ce qu'ils n'ont pas les afflige; ce qu'ils ont ne les peut remplir. Leurs douleurs sont véritables; leurs joies sont courtes, vaines et empoisonnées; elles leur coûtent plus qu'elles ne leur valent. Toute leur vie est une expérience sensible et continuelle de leur égarement : le jugement éternel pend déjà sur leur tête; leurs fausses joies vont se changer en des pleurs et des hurlements qui ne finiront jamais. Leur vie est comme une ombre qui va disparaître, ou tout au plus comme une fleur qui s'épanouit le matin, mais qui est, le soir, flétrie, desséchée et foulée aux pieds. Que sont-ils devenus, ces insensés mondains? On les a vus, au moment de la mort, abattus, tremblants et découragés : ils avouent l'illusion dans laquelle ils ont vécu, et déplorent leur erreur. Ils passent même souvent d'une extrémité à l'autre, et, après avoir été sans respect pour la religion, ils deviennent lâches et superstitieux. N'est-il pas horrible que les hommes veuillent hasarder l'éternité, plutôt que de se gêner dans leurs mauvaises inclinations? Cependant rien de plus ordinaire. Montrez-leur tout ce qu'il vous plaira, la vanité et le néant de la créature; faites-leur remarquer la brièveté et l'incertitude de la vie, l'inconstance de la fortune, l'infidélité des amis, l'illusion des grandes places, les amertumes qui y sont inévitables, le mécontentement des grands, le mécompte de toutes les plus grandes espérances, le vide de tous les biens qu'on possède, la réalité de tous les maux qu'on souffre; toutes ces morales, quelque vraies qu'elles soient, ne font qu'effleurer leur cœur; elles passent par la superficie; le fond de l'homme n'en est point changé; il soupire de se voir esclave de la vanité, et ne sort point de son esclavage.

Que faut-il donc qu'il fasse pour sortir de cet état pitoyable? Il faut qu'il prie, afin que Dieu l'éclaire entièrement; et d'abord il connaîtra l'abîme du bien, qui est Dieu, et l'abîme du mal et du néant, qui est la créature corrompue; alors il se méprisera et se haïra, il se quittera, il se craindra, il se renoncera soi-même, il s'abandonnera à Dieu, il se perdra en lui. Heureuse perte! puisqu'il se trouvera par là sans se chercher, il n'aura plus d'intérêt propre, et tout lui profitera; car tout tourne à bien pour ceux qui aiment Dieu, et qui sont animés de son esprit : ceux qui n'ont pas ce bon esprit sont fort malheureux de ne le point avoir; celui qui en est privé, ou ne le demande plus, ou le demande mal. Ce n'est point par les lèvres ni par les actions extérieures, c'est par le désir du cœur et par un profond abaissement de soi-même devant Dieu, qu'on attire au dedans de soi cet esprit de vie, sans lequel les meilleures actions sont mortes. Dieu est si bon, qu'il

[1] *Apoc.* III, 16.

n'attend que notre désir pour nous combler de ce don qui est lui-même. Le cri, dit-il dans l'Écriture, ne sera pas encore formé dans votre bouche, que moi, qui le verrai avant que de naître dans votre cœur, je l'exaucerai avant qu'il soit fait. C'est donc la prière du cœur que Dieu exauce ordinairement. On choisit quelque mystère ou quelque grande vérité de la religion, que l'on doit méditer en profond silence; et, après s'en être convaincu, il faut s'en faire l'application à soi-même, former ses résolutions devant Dieu, par rapport à ses devoirs et à ses défauts, lui demander qu'il nous anime pour nous faire accomplir ce qu'il nous donne le courage de lui promettre. Quand nous apercevons dans la prière que notre esprit s'égare, il n'y a qu'à le ramener doucement, sans nous décourager jamais de l'importunité de ces distractions qui sont si opiniâtres. Tandis qu'elles sont involontaires, elles ne peuvent nous nuire; au contraire, elles nous serviront plus qu'une prière accompagnée d'une ferveur sensible; car elles nous humilieront, nous mortifieront et nous accoutumeront à chercher Dieu purement pour lui-même, sans mélange d'aucun plaisir.

Mais, outre ces prières pour lesquelles on doit se réserver des temps particuliers, car les occupations, quelque nécessaires qu'elles soient, ne vont jamais jusqu'à ne nous pas laisser le temps de manger le pain quotidien; il faut, dis-je, outre ces prières réglées, s'accoutumer à faire de courtes, simples et fréquentes élévations de cœur à Dieu. Un mot d'un psaume, ou de l'Évangile, ou de l'Écriture qui est propre à nous toucher, suffit pour cela. On peut faire ces élévations-là au milieu des gens qui sont avec nous, sans que personne s'en aperçoive. Elles font ordinairement plus de bien que les applications suivies à un sujet particulier. Il est bon, par exemple, de prendre la résolution de faire, tant le matin que l'après-dîner, ces élévations, de penser à Dieu toutes les fois qu'on verra certaines choses ou certaines gens : de prévoir les actions que l'on fera, les repasser : c'est le vrai moyen d'agir en la présence de Dieu, et de se la rendre familière; et cette présence est un vrai moyen de parvenir au mépris du monde.

Car c'est en voyant Dieu qu'on voit le néant du monde, qui s'évanouira dans peu comme la fumée. Toutes les grandeurs, et leur attirail, s'enfuiront comme un songe; toute hauteur sera aplanie, toute puissance sera écrasée, toute tête superbe sera courbée sous le poids de l'éternelle majesté de Dieu. Dans ce jour où il jugera les hommes, d'un seul regard il effacera tout ce qui brille dans la nuit présente, comme le soleil, en se levant, efface toutes les étoiles. On ne verra que Dieu partout, tant il sera grand; on cherchera en vain, on ne trouvera plus que lui, tant il remplira tout. Que sont-ils devenus, dira-t-on, ces objets qui avaient enchanté notre cœur? Qu'en reste-t-il? Où étaient leurs places? Hélas! il ne reste pas même les marques du lieu où ils ont été. Ils ont passé comme une ombre que le soleil dissipe; à peine est-il vrai de dire qu'ils ont été; tant il est vrai de dire qu'ils n'ont fait que paraître, et qu'ils ne sont plus.

Mais quand le monde ne devrait point finir, il vous laissera, quoi que vous fassiez : un peu plus tôt ou un peu plus tard, qu'importe? Encore un petit nombre d'années qui s'écouleront rapidement comme l'eau, qui disparaîtront comme un songe, la jeunesse sera passée, le monde se tournera d'un autre côté; il méprisera avec dégoût ceux qui n'auront pas su, dans le temps, le mépriser lui-même. Ce temps s'approche, il vient, le voilà; hâtons-nous de le prévenir. Aimons l'éternelle beauté, qui ne vieillit point, et qui empêche de vieillir ceux qui n'aiment qu'elle, méprisons ce monde qui tombe déjà en ruines de toutes parts. Ne voyons-nous pas que depuis tant d'années les personnes qui étaient dans les mêmes places, surprises par la mort, sont tombées dans l'abîme dévorant de l'éternité? Il s'est élevé comme un monde nouveau sur celui qui nous a vus naître. Si peu qu'on vive, il faut chercher d'autres amis, après avoir perdu les anciens; ce n'est plus la même famille où l'on a été élevé, d'autres parents inconnus viennent prendre la place; on voit même disparaître une cour entière, d'autres sont à la place de ceux qu'on admirait; ils viennent éblouir à leur tour. Que sont devenus tous ces grands acteurs qui remplissaient la scène il y a trente ans? Mais, sans remonter si haut, combien y en a-t-il de morts depuis sept ou huit ans? Bientôt nous les suivrons. Est-ce donc ce monde auquel on est si attaché? On n'y fait que passer, on en va sortir : il est lui-même la misère, la vanité, la folie; il n'est qu'un fantôme, une figure qui passe, comme dit saint Paul.

O monde si fragile et insensé! est-ce à toi à t'en faire accroire? Avec quelle audace espères-tu nous imposer, toi vaine et creuse figure qui passe et qui va disparaître? Tu n'es qu'un songe, et tu veux qu'on te croie? On sent même, en te possédant, que tu n'es rien de vrai qui remplisse le cœur. N'as-tu point de honte de donner des noms magnifiques aux misères éclatantes par lesquelles tu éblouis ceux qui s'attachent à toi? Dans le moment où tu t'offres à nous avec un visage riant; tu nous causes mille douleurs. Dans le moment tu vas disparaître. et tu oses nous promettre de nous rendre heu-

reux! Heureux seulement celui qui voit son néant à la lumière de Jésus-Christ!

Mais ce qui est terrible, c'est que mille gens s'aveuglent eux-mêmes, fuyant la lumière qui leur découvre ce néant, et qui condamne leurs œuvres de ténèbres. Comme ils veulent vivre en bêtes, ils ne veulent point connaître d'autre vie que celle des bêtes, et ils se dégradent eux-mêmes, pour étouffer toute pudeur et tout remords. Ils se moquent de ceux qui pensent sérieusement à l'éternité; ils traitent de faiblesse les sentiments de religion par lesquels on veut éviter d'être ingrat envers Dieu, de qui nous tenons tout. Le commerce de telles gens doit être évité, et on doit le fuir avec soin. Il est important de rompre sans retardement avec les personnes que l'on sait être dangereuses; plus on est exposé, et plus on doit veiller sur soi-même, redoubler ses efforts, être fidèle à la lecture des livres de piété à la prière et à la fréquentation des sacrements, sans lesquels on languit exposé à toutes les tentations.

Il est certain que quand nous demandons à Dieu, dans le *Pater,* le pain quotidien, c'est-à-dire de chaque jour, nous lui demandons l'eucharistie. Pourquoi donc ne mangerons-nous pas chaque jour, ou du moins très-souvent, ce pain quotidien? Pour nous en rendre dignes, accoutumons-nous peu à peu à nous vaincre, à pratiquer la vertu, à recourir à Dieu par des prières simples et courtes, mais faites de bon cœur. Le goût de ce que nous avons aimé s'évanouira insensiblement; un nouveau goût de grâce s'emparera enfin de notre cœur; nous serons affamés de Jésus-Christ, qui nous doit nourrir pour la vie éternelle. Plus nous mangerons ce pain sacré, plus notre foi s'augmentera; nous ne craindrons rien tant que de nous exclure de la sainte table par quelque infidélité; nos dévotions, bien loin d'être pour nous une occupation qui gêne et qui surcharge, seront au contraire une source de consolation et d'adoucissement à nos croix. Mettons-nous donc en état d'approcher souvent de ce sacrement: sans cela nous mènerons toujours une vie tiède et languissante pour le salut. Nous irons contre le vent à force de rames et sans avancer; au lieu que, si nous nous nourrissons de la chair de Jésus-Christ et de sa parole, nous serons comme un vaisseau que le vent pousse à pleines voiles. Heureux ceux qui sont en cet état, ou du moins qui le désirent.

XXXI.

Prière d'une âme qui désire se donner à Dieu sans réserve.

Mon Dieu, je veux me donner a vous; donnez-m'en le courage; fortifiez ma faible volonté, qui soupire après vous: je vous tends les bras, prenez-moi; si je n'ai pas la force de me donner à vous attirez-moi par la douceur de vos parfums; entraînez-moi après vous par les liens de votre amour. Seigneur! à qui serais-je, si je ne suis à vous? Quel rude esclavage que d'être à soi et à ses passions! O vraie liberté des enfants de Dieu! on ne vous connaît pas. Heureux qui a découvert où elle est, et qui ne la cherche plus où elle n'est pas! Heureux mille fois qui dépend de Dieu en tout, pour ne plus dépendre que de lui seul!

Mais d'où vient, ô mon divin époux! que l'on craint de rompre ses chaînes? Les vanités passagères valent-elles mieux que votre éternelle vérité et que vous-même? Peut-on craindre de se donner à vous? O folie monstrueuse! Ce serait craindre son bonheur; ce serait craindre de sortir de l'Égypte pour entrer dans la terre promise; ce serait murmurer dans le désert, et se dégoûter de la manne par le souvenir des oignons d'Égypte.

Ce n'est pas moi qui me donne à vous; c'est vous, ô mon amour, qui vous donnez à moi. Je n'hésite point de vous donner mon cœur. Quel bonheur d'être dans la solitude, et d'y être avec vous, de n'écouter et de ne dire plus ce qui est vain et inutile, pour vous écouter! O sagesse infinie! ne me parlerez-vous pas mieux que ces hommes vains? vous me parlerez, ô amour de mon Dieu! vous m'instruirez, vous me ferez fuir la vanité et le mensonge; vous me nourrirez de vous; vous retiendrez en moi toute vaine curiosité. Seigneur, quand je considère votre joug, il me semble trop doux: et est-il donc la croix que je dois porter en vous suivant tous les jours de ma vie? N'avez-vous point d'autre calice plus amer de votre passion à me faire boire jusqu'à la lie? Bornez-vous à cette retraite paisible, sous une sainte règle et parmi tant de bons exemples, l'austère pénitence que j'ai méritée par mes péchés? O amour! vous ne faites qu'aimer; vous ne frappez point, vous épargnez ma faiblesse. Craindrais-je après cela de m'approcher de vous? Les croix de la solitude pourront-elles m'effrayer? Celles dont le monde accable doivent faire peur. Quel aveuglement de ne les craindre pas!

Oh! misère infinie, que votre seule miséricorde peut surpasser! Moins j'ai eu de lumières et de courage, plus j'ai été digne de votre compassion. O Dieu! je me suis rendu indigne de vous, mais je peux devenir un miracle de votre grâce. Donnez-moi tout ce qui me manque, et il n'y aura rien en moi qui n'exalte vos dons.

XXXII.

Nécessité de renoncer à soi-même : pratique de ce renoncement.

Si vous voulez bien comprendre ce que c'est que se renoncer soi-même, vous n'avez qu'à vous souvenir de la difficulté que vous sentîtes au dedans de vous, et que vous témoignâtes fort naturellement quand je disais de ne jamais compter pour rien ce *moi* qui nous est si cher. *Se renoncer*, c'est se compter pour rien; et quiconque en sent la difficulté a déjà compris en quoi consiste ce renoncement qui révolte toute la nature. Puisque vous avez senti le coup, il faut qu'il ait trouvé la plaie de votre cœur; c'est à vous à laisser faire la main toute-puissante de Dieu, qui saura bien vous arracher à vous-même.

Le fond de notre mal est de nous aimer d'un amour aveugle, qui va jusqu'à l'idolâtrie. Tout ce que nous aimons au dehors, nous ne l'aimons que pour nous. Il faut se désabuser de toutes ces amitiés généreuses, où l'on paraît s'oublier pour ne penser plus qu'aux intérêts des personnes auxquelles on s'attache. Quand on ne cherche point un intérêt bas et grossier dans le commerce de l'amitié, on y recherche un autre intérêt, qui, pour être plus caché, plus délicat, et même plus honnête selon le monde, n'en est que plus dangereux, et plus capable de nous empoisonner en nourrissant mieux l'amour-propre.

On cherche donc, dans ces amitiés qui paraissent et aux autres et à nous-mêmes si généreuses et si désintéressées, le plaisir d'aimer sans intérêt, et de s'élever, par ce sentiment noble, au-dessus de tous les cœurs faibles et attachés à des intérêts sordides. Outre ce témoignage qu'on veut se rendre à soi-même pour flatter son orgueil, on cherche encore dans le monde la gloire du désintéressement et de la générosité; on cherche à être aimé de ses amis, quoiqu'on ne cherche pas à être servi par eux : on espère qu'ils seront charmés de tout ce que l'on fait pour eux sans retour sur soi; et par là on retrouve le retour sur soi qu'on semble abandonner : car qu'y a-t-il de plus doux et de plus flatteur pour un amour-propre sensé et d'un goût délicat, que de se voir applaudir jusqu'à ne passer plus pour un amour-propre?

On voit une personne qui paraît toute aux autres et point à elle-même, qui fait les délices des honnêtes gens, qui se modère, qui semble s'oublier. L'oubli de soi-même est si grand que l'amour-propre même veut l'imiter, et ne trouve point de gloire pareille à celle de ne paraître en rechercher aucune. Cette modération et ce détachement de soi, qui serait la mort de la nature, si c'était un sentiment réel et effectif, devient, au contraire, l'aliment le plus subtil et le plus imperceptible d'un orgueil qui méprise tous les moyens ordinaires de s'élever, et qui veut fouler aux pieds tous les sujets de vanité les plus grossiers qui élèvent le reste des hommes. Mais il est facile de démasquer cet orgueil modeste, quoiqu'il ne paraisse orgueil d'aucun côté, tant il semble avoir renoncé à tout ce qui flatte les autres. Si on le condamne, il supporte impatiemment d'être condamné; si les gens qu'il aime et qu'il sert ne le paient point d'amitié, d'estime et de confiance, il est piqué au vif. Vous le voyez, il n'est pas désintéressé, quoiqu'il s'efforce de le paraître. A la vérité, il ne se paie point d'une monnaie aussi grossière que les autres; il ne lui faut ni louanges fades, ni argent, ni fortune qui consiste en charges et en dignités extérieures : il veut pourtant être payé; il est avide de l'estime des honnêtes gens; il veut aimer afin qu'on l'aime, et qu'on soit touché de son désintéressement; il ne paraît s'oublier que pour mieux occuper de soi tout le monde.

Ce n'est pas qu'il fasse toutes ces réflexions d'une manière développée : il ne dit pas : Je veux tromper tout le monde par mon désintéressement, afin que tout le monde m'aime et m'admire; non, il n'oserait se dire à soi-même des choses si grossières et si indignes; mais il se trompe en trompant les autres; il se mire avec complaisance dans son désintéressement, comme une belle femme dans son miroir; il s'attendrit sur soi-même, en se voyant plus sincère et plus désintéressé que le reste des hommes; l'illusion qu'il répand sur les autres rejaillit sur lui; il ne se donne aux autres que pour ce qu'il croit être, c'est-à-dire pour désintéressé; et voilà ce qui le flatte le plus.

Si peu qu'on rentre sérieusement au dedans de soi, pour observer ce qui nous attriste et ce qui nous flatte, on reconnaîtra aisément que l'orgueil, suivant qu'il est plus grossier ou plus délicat, a des goûts différents. Mais l'orgueil, quelque bon goût que vous lui donniez, est toujours orgueil; et celui qui paraît le plus modéré et le plus raisonnable est le plus diabolique; car, en s'estimant, il méprise les autres; il a pitié des gens qui se repaissent de sottes vanités; il connaît le vide des grandeurs et des plus hauts rangs; il ne peut supporter les gens qui s'enivrent de leur fortune; il veut, par sa modération, être au-dessus de la fortune même, et par là se faire un nouveau degré d'élévation, pour laisser à ses pieds toute la fausse gloire du genre humain : c'est vouloir, comme Lucifer devenir semblable au Très-Haut. On veut être une espèce de divinité au-dessus des passions et des intérêts des hommes; et

on ne s'aperçoit pas qu'on se met au-dessus des autres hommes par cet orgueil trompeur qui nous aveugle.

Concluons donc qu'il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse nous faire sortir de nous. Si la puissante main de Dieu ne nous soutient pas, nous ne saurions où poser le pied pour faire un pas hors de nous-mêmes. Il n'y point de milieu : il faut rapporter tout à Dieu ou à nous-mêmes. Si nous rapportons tout à nous-mêmes, nous n'avons point d'autre dieu que ce *moi* dont j'ai tant parlé ; si au contraire nous rapportons tout à Dieu, nous sommes dans l'ordre ; et alors, ne nous regardant plus que comme les autres créatures, sans intérêt propre et par la seule vue d'accomplir la volonté de Dieu, nous entrons dans ce renoncement à nous-mêmes que vous souhaitez de bien comprendre.

Mais, encore une fois, rien ne boucherait tant votre cœur à la grâce du renoncement, que cet orgueil philosophique et cet amour-propre déguisé en générosité mondaine, dont vous devez vous défier, à cause de la pente naturelle et de l'habitude que vous y avez. Plus on a par son naturel un fonds de franchise, de désintéressement, de plaisir à faire du bien, de délicatesse de sentiments, de goût pour la probité et pour l'amitié désintéressée, plus on doit se déprendre de soi, et craindre de se complaire en ces dons naturels.

Ce qui fait qu'aucune créature ne peut nous tirer de nous-mêmes, c'est qu'il n'y en a aucune qui mérite que nous la préférions à nous. Il n'y en a aucune qui ait ni le droit de nous enlever à nous-mêmes, ni la perfection qui serait nécessaire pour nous attacher à elle sans retour sur nous, ni enfin le pouvoir de rassasier notre cœur dans cet attachement. De là vient que nous n'aimons rien hors de nous que pour le rapporter à nous : nous choisissons, ou selon nos passions grossières et brutales, si nous sommes brutaux et grossiers, ou selon le goût que notre orgueil a de la gloire, si nous avons assez de délicatesse pour ne nous contenter pas de ce qui est grossier et brutal.

Mais Dieu fait deux choses, que lui seul peut faire : l'une, de se montrer à nous avec tous ses droits sur sa créature et avec tous les charmes de sa bonté. On sent bien qu'on ne s'est pas fait soi-même, et qu'ainsi on n'est pas fait pour soi ; qu'on est fait pour la gloire de celui à qui il a plu de nous faire ; qu'il est trop grand pour rien faire que pour lui-même ; qu'ainsi toute notre perfection et tout notre bonheur est de nous perdre en lui. Voilà ce qu'aucune créature, quelque éblouissante qu'elle soit, ne peut jamais nous faire sentir pour elle. Bien loin d'y trouver cet infini qui nous remplit et qui nous transporte en Dieu, nous trouvons toujours au contraire, dans les créatures, un vide, une impuissance de remplir notre cœur, une imperfection qui nous laisse toujours retomber en nous-mêmes.

La seconde merveille que Dieu fait est de remuer notre cœur comme il lui plaît, après avoir éclairé notre esprit. Il ne se contente pas de se montrer infiniment aimable ; mais il se fait aimer en produisant, par sa grâce, son amour dans nos cœurs : ainsi il exécute lui-même en nous ce qu'il nous fait voir que nous lui devons.

Vous direz peut-être que vous voudriez savoir d'une manière plus sensible et plus en détail ce que c'est que *se renoncer* : je vais tâcher de vous satisfaire.

On comprend aisément qu'on doit renoncer aux plaisirs criminels, aux fortunes injustes et aux grossières vanités, parce que le renoncement à toutes ces choses consiste dans un mépris qui les rejette absolument, et qui en condamne toute jouissance : mais il n'est pas aussi facile de comprendre le renoncement aux biens légitimement acquis, aux douceurs d'une vie honnête et modeste, enfin aux honneurs qui viennent de la bonne réputation, et d'une vertu qui s'élève au-dessus de l'envie.

Ce qui fait qu'on a peine à comprendre qu'il faille renoncer à ces choses, c'est qu'on ne doit pas les rejeter avec horreur, et qu'au contraire il faut les conserver pour en user selon l'état où la divine Providence nous met. On a besoin des consolations d'une vie douce et paisible pour se soulager dans les embarras de sa condition ; il faut pour les honneurs avoir égard aux bienséances ; il faut conserver pour ses besoins le bien qu'on possède. Comment donc renoncer à toutes ces choses, pendant qu'on est occupé du soin de les conserver ? C'est qu'il faut, sans passion, faire modérément ce que l'on peut pour conserver ces choses, afin d'en faire un usage sobre, et non pas en vouloir jouir et y mettre son cœur. Je dis un *usage sobre,* parce que, quand on ne s'attache point à une chose avec passion pour en jouir et pour y chercher son bonheur, on n'en prend que ce qu'on ne peut s'empêcher de prendre, comme vous voyez qu'un sage et fidèle économe s'étudie à ne prendre sur le bien de son maître que ce qui lui est précisément nécessaire pour ses véritables besoins. Ainsi la manière de renoncer aux mauvaises choses est d'en rejeter l'usage avec horreur ; et la manière de renoncer aux bonnes est de n'en user jamais qu'avec modération pour la nécessité, en s'étudiant à retrancher tous les besoins imaginaires dont la nature avide se veut flatter.

Remarquez qu'il faut renoncer non-seulement aux choses mauvaises, mais encore aux bonnes; car Jésus-Christ a dit sans restriction : *Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple*[1]. Il faut donc que tout chrétien renonce à tout ce qu'il possède, même aux choses les plus innocentes, puisqu'elles cesseraient de l'être s'il n'y renonçait pas. Il faut qu'il renonce même aux choses qu'il est obligé de conserver avec un grand soin, comme le bien de sa famille, ou comme sa propre réputation, puisqu'il ne doit tenir par le cœur à aucune de toutes ces choses : il ne doit les conserver que pour un usage sobre et modéré; enfin il doit être prêt à les perdre toutes les fois que la Providence voudra l'en priver.

Il doit même renoncer aux personnes qu'il aime le plus, et qu'il est obligé d'aimer : et voici en quoi consiste ce renoncement, c'est de ne les aimer que pour Dieu; d'user sobrement, et pour le besoin, de la consolation de leur amitié; d'être prêt à les perdre quand Dieu les ôtera, et de ne vouloir jamais chercher en eux le vrai repos de son cœur. Voilà cette chasteté de la vraie amitié chrétienne, qui ne cherche que l'époux sacré dans l'ami mortel et terrestre. En cet état, on use de la créature et *du monde comme n'en usant point*, suivant le terme de saint Paul[2] : on ne veut point jouir, on use seulement de ce que Dieu donne, et qu'il veut qu'on aime; mais on en use avec la retenue d'un cœur qui n'en use que pour la nécessité, et qui se réserve pour un plus digne objet. C'est en ce sens que Jésus-Christ veut qu'on laisse père et mère, frères, sœurs et amis, et qu'il est venu apporter le glaive au milieu des familles[3].

Dieu est jaloux : si vous tenez par le fond du cœur à quelque créature, votre cœur n'est point digne de lui; il le rejette comme une épouse qui se partage entre l'époux et l'étranger.

Après avoir renoncé à tout ce qui est autour de nous, et qui n'est pas nous-mêmes, il faut enfin venir au dernier sacrifice, qui est celui de tout ce qui est en nous et nous-mêmes. Le renoncement à notre corps est affreux pour la plupart des personnes délicates et mondaines. Ces personnes faibles ne connaissent rien qui soit plus elles-mêmes, pour ainsi dire, que leur corps, qu'elles flattent et qu'elles ornent avec tant de soin : souvent même ces personnes, désabusées des grâces du corps, conservent un amour pour la vie corporelle qui va jusqu'à une honteuse lâcheté, et qui les fait frémir au seul nom de la mort.

Je crois que votre courage naturel vous élève assez au-dessus de ces craintes : il me semble que je vous entends dire : Je ne veux ni flatter mon corps, ni hésiter à consentir à sa destruction, quand Dieu voudra le frapper et le mettre en poudre.

Mais, quoiqu'on renonce ainsi à son corps, il reste de grands obstacles pour renoncer à son esprit. Plus on méprise ce corps de boue par un courage naturel, plus on est tenté d'estimer ce qu'on porte au-dedans de soi, qui va jusqu'à mépriser le corps. On est pour son esprit, pour sa sagesse et pour sa vertu, comme une jeune femme mondaine est pour sa beauté; on s'y complaît; on se sait bon gré d'être sage, modéré, préservé de l'ivresse des autres; et par là on s'enivre du plaisir même de ne pas paraître enivré de la prospérité : on renonce, par une modération pleine de courage, à la jouissance de tout ce que le monde a de plus flatteur; mais on veut jouir de sa modération même. Oh! que cet état est dangereux! oh! que ce poison est subtil! oh! que vous manqueriez à Dieu si vous livriez votre cœur à ce raffinement de l'amour-propre! Il faut donc renoncer à toute jouissance et à toute complaisance naturelle de votre sagesse et de votre vertu.

Remarquez que, plus les dons de Dieu sont purs et excellents, plus Dieu en est jaloux. Il a fait miséricorde au premier homme pécheur, et il a condamné sans miséricorde l'ange rebelle. L'ange et l'homme avaient péché par l'amour d'eux-mêmes; et comme l'ange était parfait, en sorte qu'il était tenté de se regarder comme une espèce de divinité, Dieu a puni son infidélité avec une jalousie plus sévère qu'il a puni celle de l'homme.

Concluons donc que Dieu est plus jaloux de ses dons les plus excellents que des choses les plus communes : il veut qu'on ne tienne à rien qu'à lui-même, et qu'on ne s'attache à ses dons, quelque purs qu'ils soient, que suivant son dessein, pour nous unir plus facilement et plus intimement à lui seul. Quiconque envisage avec complaisance et avec un certain plaisir de propriété une grâce, la tourne d'abord en poison. Ne vous appropriez donc jamais non-seulement les choses extérieures, comme la faveur, ou vos talents, mais pas même les dons intérieurs. Votre bonne volonté n'est pas moins un don de miséricorde que l'être et la vie qui vient de Dieu. Vivez comme à l'emprunt : tout ce qui est à vous et tout ce qui est vous-même n'est qu'un bien prêté : servez-vous-en selon l'intention de celui qui le prête; mais n'en disposez jamais comme d'un bien qui est à vous. C'est cet esprit de désappropriation et de simple usage de soi-même et de notre esprit, pour suivre les mouvements de Dieu, qui est le seul vé-

[1] *Luc.* XIV, 3.
[2] *I. Cor.* XI, 1.
[3] *Matth.* X, 34, 37; et XIX, 29.

ritable propriétaire de sa créature, en quoi consiste le solide renoncement à nous-mêmes.

Vous me demanderez apparemment quelle doit être en détail la pratique de cette désappropriation et de ce renoncement. Mais je vous répondrai que ce sentiment n'est pas plus tôt dans le fond de la volonté, que Dieu mène lui-même l'âme comme par la main, pour l'exercer dans ce renoncement en toutes les occasions de la journée.

Ce n'est point par des réflexions pénibles et par une contention continuelle qu'on se renonce; c'est seulement en s'abstenant de se rechercher et de vouloir se posséder à sa mode, qu'on se perd en Dieu.

Toutes les fois qu'on aperçoit un mouvement de hauteur, de vaine complaisance, de confiance en soi-même,de désir de suivre son inclination contre la règle, de recherche de son propre goût, d'impatience contre les faiblesses d'autrui ou contre les ennuis de son propre état, il faut laisser tomber toutes ces choses comme une pierre au fond de l'eau, se recueillir devant Dieu, et attendre à agir jusqu'à ce qu'on soit dans la disposition où le recueillement doit mettre. Que si la dissipation des affaires ou la vivacité de l'imagination empêche l'âme de se recueillir d'une manière facile, douce et sensible, il faut au moins tâcher de se calmer par la droiture de la volonté et par le désir du recueillement. Alors la volonté de ce recueillement est une espèce de recueillement qui suffit pour dépouiller l'âme de sa volonté propre, et pour la rendre souple dans la main de Dieu.

Que s'il vous échappe, dans votre promptitude, quelque mouvement trop naturel, et qui soit de cette propriété maligne dont nous parlons, ne vous découragez pas; suivez toujours votre chemin; portez en paix devant Dieu l'humiliation de votre faute, sans vous laisser retarder dans votre course par le dépit très-cuisant que l'amour-propre vous fait ressentir de votre faiblesse. Allez toujours avec confiance, sans vous laisser troubler par les chagrins d'un orgueil délicat, qui ne peut souffrir de se voir imparfait. Votre faute servira, par cette confusion intérieure, à vous faire mourir à vous-même, à vous désapproprier des dons de Dieu, et à vous anéantir devant lui. La meilleure manière de la réparer est de mourir au sentiment de l'amour-propre, et de s'abandonner sans retardement au cours de la grâce, qu'on avait un peu interrompu par cette infidélité passagère.

Le principal est de renoncer à votre propre sagesse par une conduite simple, et d'être prête à sacrifier la faveur, l'estime et l'approbation publique, toutes les fois que la conduite de Dieu sur vous vous y engagera. Ce n'est pas qu'il faille se mêler des choses dont Dieu ne vous charge pas, ni vous commettre inutilement en disant des vérités que les personnes bien intentionnées ne sont pas encore capables de porter. Il faut suivre Dieu, et ne le prévenir jamais. Mais aussi quand il donne le signal, il faut tout quitter et tout hasarder pour le suivre. Hésiter, retarder, s'amollir, affaiblir ce qu'il veut qu'on fasse, craindre de s'exposer trop, vouloir se mettre à l'abri des dégoûts et des contradictions, chercher des raisons plausibles pour se dispenser de faire de certains biens difficiles et épineux, quand on est convaincu en sa conscience que Dieu les attend de nous, et qu'il nous a mis en état de les accomplir; voilà ce qui serait se reprendre soi-même, après s'être donné sans réserve à Dieu. Je le prie de vous préserver de cette infidélité. Rien n'est si terrible que de résister intérieurement à Dieu; c'est *le péché contre le Saint-Esprit,* dont Jésus-Christ nous assure [1] *qu'il ne sera pardonné ni en ce monde ni en l'autre.*

Les autres fautes que vous ferez dans la simplicité de votre bonne intention se tourneront à profit pour vous, en vous humiliant, et en vous rendant plus petite à vos propres yeux. Mais pour ces fautes de résistance à l'Esprit de Dieu par une hauteur et par une sagesse mondaine, qui ne marcherait pas avec un courage assez simple, et qui voudrait trop se ménager dans l'accomplissement de l'œuvre de Dieu, c'est ce qui éteindrait insensiblement l'esprit de grâce dans votre cœur. Dieu jaloux, et rebuté après tant de grâces, se retirerait, et vous livrerait à vous-même : vous ne feriez plus que tournoyer dans une espèce de cercle, au lieu d'avancer à grands pas dans le droit chemin : vous languiriez dans la vie intérieure, et ne feriez que diminuer, sans que vous puissiez presque vous dire à vous-même la cause secrète et profonde de votre mal.

Dieu vous a donné une ingénuité et une candeur qui lui plaît sans doute beaucoup : c'est sur ce fondement qu'il veut bâtir tout l'édifice. Il veut de vous une simplicité qui sera d'autant plus sa sagesse, que ce ne sera point la vôtre. Il vous veut petite à vos yeux et souple dans ses mains comme un petit enfant. C'est cette enfance, si contraire à l'esprit de l'homme, et si recommandée dans l'Évangile, que Dieu veut mettre dans votre cœur, malgré la contagion qui règne dans le monde, où elle est si inconnue et si méprisée. C'est même par cette simplicité et cette petitesse qu'il veut guérir en vous tout reste de sagesse hautaine et défiante. Vous devez dire comme David [2] : *Je serai encore plus sim-*

[1] *Matth.* XII, 32.
[2] *II. Reg.* VI, 22.

ple, plus vil et plus petit que je ne l'ai été depuis le moment que je me suis donné à Dieu.

Pourvu que vous soyez fidèle à lire assez pour nourrir votre cœur et pour vous instruire, que vous vous recueilliez de temps en temps en certains moments dérobés de la journée, qu'enfin vous ayez des temps réglés pour être avec Dieu, vous verrez assez tout ce que vous aurez à faire pour la pratique de toutes les vertus; les choses se présenteront à vous comme d'elles-mêmes. Si vous êtes simple en la présence de Dieu, il ne vous laissera guère douter.

Mais ce qui peut vous embrouiller, et arrêter les grâces que Dieu verse sur vous comme un torrent, c'est que vous craignez d'aller trop loin dans le bien, et que vous ne laissez pas assez faire Dieu aux dépens de votre sagesse. Surtout ne lui donnez aucunes bornes. Il ne s'agit pas d'entreprendre de grandes choses, que Dieu ne demande peut-être pas de vous en la manière que vous le concevriez, et qui seraient hors de saison; mais de suivre sans empressement, sans précipitation et sans aucun mouvement propre, les ouvertures que Dieu vous donnera de moment à autre pour déboucher le cœur de vos amies, et pour leur montrer ce qu'elles doivent à Dieu dans leur état. C'est un ouvrage de patience, de foi et d'attention continuelle : il y faut une merveilleuse discrétion, et il faut bien se garder de suivre là-dessus un certain zèle qui s'échauffe inconsidérément. Mais cette discrétion si nécessaire n'est pas celle qu'on s'imagine : c'est une discrétion qui ne va point, comme celle du monde, à prendre ses mesures avec soi-même, mais seulement à attendre toujours le moment de Dieu, et à tenir sans cesse les yeux sur lui pour ne nous mouvoir qu'à mesure qu'il nous pousse par les ouvertures que sa providence nous fournit au dehors, et par les lumières qu'il nous communique au dedans. Je ne demande donc pas que vous vous excitiez jamais : au contraire, que vous soyez par vous-même immobile, mais sans résistance; en sorte que rien ne vous arrête ni ne vous retarde quand Dieu voudra agir par vous.

Je le prie de répandre sur vous la grâce de l'Enfant Jésus, avec la paix, la confiance et la joie du Saint-Esprit.

XXXIII.

Suite du même sujet.

Quand j'ai dit que quiconque n'est point attaché à soi-même par la volonté en est détaché véritablement, j'ai songé à prévenir ou à guérir les scrupules qu'on peut avoir par les retours qu'on fait sur soi-même. Les âmes fidèles à se renoncer sont souvent tourmentées par certaines vues d'intérêt propre qu'elles ont en parlant ou en agissant. Elles craignent de n'avoir pas résisté à une vaine complaisance, à un motif de gloire, au goût d'une commodité, à une recherche de soi-même dans les consolations de la vertu. Tout cela fait peur à une âme tendre; elle s'en accuse. Pour la rassurer, il est bon de lui dire que tout le bien et tout le mal sont dans la volonté. Quand ces retours sur son propre intérêt sont involontaires, ils n'empêchent point qu'on ne soit véritablement détaché de soi.

Mais quand on est réellement détaché de soi, dites-vous, peut-on avoir involontairement ces vues d'intérêt propre qui sont volontaires? A cela je réponds qu'il est rare qu'une âme véritablement détachée d'elle, et attachée à Dieu, se cherche encore pour son propre intérêt de propos délibéré. Mais il est nécessaire, pour la mettre au large, et pour l'empêcher d'être continuellement sur des épines, de savoir une bonne fois que les retours involontaires sur notre propre intérêt ne nous rendent point désagréables à Dieu, non plus que les autres tentations auxquelles on n'a donné aucun consentement. D'ailleurs il faut comprendre que les personnes qui ont une sincère piété, mais qui ne sont point entièrement mortes à la commodité de la vie, ou à la réputation ou à l'amitié, se laissent un peu aller à se rechercher elles-mêmes sur toutes ces choses. On n'y va pas directement et ouvertement tête baissée; mais on s'y laisse entraîner comme par occasion. On tient encore à soi par toutes ces choses; et une marque évidente qu'on y tient, c'est qne si quelqu'un ébranle ces soutiens de la nature, elle est désolée. Si quelque accident trouble le repos de notre vie, menace notre réputation, ou détache de nous les gens dont nous estimons l'amitié, nous sentons alors en nous une vive douleur, qui marque combien l'amour-propre est encore vivant et sensible.

Nous tenons donc encore à nous presque sans nous en apercevoir; et il n'y a que les occasions de perte qui nous découvrent le vrai fond de notre cœur. Ce n'est qu'à mesure que Dieu nous les arrache, ou qu'il fait semblant de nous les arracher, que nous en perdons une propriété injuste et maligne, par le sacrifice que nous lui en faisons. Tout ce qu'on appelle usage modéré ne nous assure point de notre détachement comme nous en sommes assurés par une privation tranquille. Il n'y a que la perte, et la perte que Dieu opère lui-même, qui nous désapproprie véritablement.

En cet état de piété sincère, mais encore imparfaite, on a une infinité de ces recherches secrètes de soi-même. Il y a un temps où on ne les voit pas

encore distinctement, et où Dieu permet que la lumière intérieure n'aille pas plus loin que la force de sacrifier. Jésus-Christ dit intérieurement ce qu'il disait à ses apôtres[1] : *J'ai bien d'autres choses à vous découvrir; mais vous n'êtes pas encore capables de les porter.* On voit en soi de bonnes intentions qui sont véritables; mais on serait effrayé si l'on pouvait voir à combien de choses on tient encore. Ce n'est pas d'une volonté pleine, et avec réflexion, qu'on a ces attachements; on ne dit pas en soi-même: Je les ai, et je veux les avoir : mais enfin on les a, et quelquefois même on craint de trop creuser et de les trouver. On sent sa faiblesse, on n'ose pénétrer plus loin. Quelquefois aussi on voudrait trouver tout pour tout sacrifier mais c'est un zèle indiscret et téméraire, comme celui de saint Pierre, qui disait : *Je suis prêt à mourir*[2], et une servante lui fit peur. On cherche à découvrir toutes ses faiblesses, et Dieu nous ménage dans cette recherche. Il nous refuse une lumière trop avancée pour notre état; il ne permet pas que nous voyions dans notre cœur ce qu'il n'est pas encore temps d'en arracher. C'est un ménagement admirable de la bonté de Dieu, de ne nous solliciter jamais intérieurement à lui sacrifier quelque chose que nous avons aimé et possédé jusqu'ici sans nous en donner une lumière, et de ne nous donner jamais la lumière du sacrifice sans nous en donner la force. Jusque-là nous sommes, à l'égard de ce sacrifice, comme les apôtres étaient sur ce que Jésus-Christ leur prédisait de sa mort; ils ne comprenaient rien, et leurs yeux étaient fermés à la lumière. Les âmes les plus droites et les plus vigilantes contre leurs défauts sont encore dans cet état d'obscurité sur certains détachements que Dieu réserve à un état de foi et de mort plus avancé. Il ne faut point vouloir en prévenir le temps, et il suffit de demeurer en paix, pourvu qu'on soit fidèle dans tout ce qu'on connaît. S'il reste quelque chose à connaître, Dieu nous le découvrira.

Cependant c'est un voile de miséricorde dont Dieu nous cache ce que nous ne serions pas encore capables de porter. On a un certain zèle impatient pour sa propre perfection; on voudrait d'abord voir tout et sacrifier tout; mais une humble attente sous la main de Dieu, et un doux support de soi-même, sans se flatter dans cet état de ténèbres et de dépendance, nous sont infiniment plus utiles pour mourir à nous-mêmes, que tous les efforts inquiets pour avancer notre perfection. Contentons-nous donc de suivre, sans regarder plus loin, toute la lumière qui nous est donnée de moment à autre. C'est le pain quotidien; Dieu ne le donne que pour chaque jour. C'est encore la manne : celui qui veut en prendre double portion, et faire provision pour le lendemain s'abuse grossièrement; elle pourrira dans ses mains, il n'en mangera pas plus que celui qui en a pris seulement pour sa journée.

C'est cette dépendance d'enfant vers son père à laquelle Dieu veut nous plier, même pour le spirituel. Il nous dispense la lumière intérieure, comme une sage mère donnerait à sa jeune fille de l'ouvrage à faire; elle ne lui en donnerait de nouveau qu'au moment où le premier serait fini. Avez-vous achevé tout ce que Dieu a mis devant vous? Dans l'instant même il vous présentera un nouveau travail; car il ne laisse jamais l'âme oisive et sans progrès dans le détachement. Si, au contraire, vous n'avez point encore fini le premier travail, il vous cache celui qui doit suivre. Un voyageur qui marche dans une vaste campagne fort unie ne voit rien au delà d'une petite hauteur qui termine l'horizon bien loin de lui. Est-il arrivé à cette hauteur, il découvre d'abord une nouvelle étendue de pays aussi vaste que la première. Ainsi, dans la voie du dépouillement et du renoncement à soi-même, on s'imagine découvrir tout d'un premier coup d'œil; on croit qu'on ne réserve rien, et qu'on ne tient ni à soi ni à autre chose; on aimerait mieux mourir que d'hésiter à faire un sacrifice universel. Mais, dans le détail journalier, Dieu nous montre sans cesse de nouveaux pays. On trouve dans son cœur mille choses qu'on aurait juré n'y être pas. Dieu ne nous les montre qu'à mesure qu'il les fait sortir. C'est comme un abcès qui crève : le moment auquel il crève est l'unique qui fait horreur. Auparavant on le portait sans le sentir, et on ne croyait pas l'avoir; on l'avait pourtant, et il ne crève qu'à cause qu'on l'avait. Quand il était caché, on se croyait sain et propre; quand il crève, on sent l'infection du pus. Le moment où il crève est salutaire, quoiqu'il soit douloureux et dégoûtant. Chacun porte au fond de son cœur un amas d'ordure, qui ferait mourir de honte si Dieu nous en montrait tout le poison et toute l'horreur; l'amour-propre serait dans un supplice insupportable. Je ne parle pas ici de ceux qui ont le cœur gangrené par des vices énormes, je parle des âmes qui paraissent droites et pures. On verrait une folle vanité qui n'ose se découvrir, et qui demeure toute honteuse dans les derniers replis du cœur. On verrait des complaisances en soi, des hauteurs de l'orgueil, des recherches délicates de l'amour-propre, et mille autres replis intérieurs qui sont aussi réels qu'inexplicables. Nous ne les verrons qu'à mesure que Dieu commencera à les faire sortir. Tenez, vous dira-t-il, voilà la corruption

[1] *Joan.* XVI, 12.
[2] *Luc.* XXII, 33.

qui était dans le profond abîme de votre cœur. Après cela, glorifiez-vous; promettez-vous quelque chose de vous-même!

Laissons donc faire Dieu, et contentons-nous d'être fidèles à la lumière du moment présent. Elle apporte avec elle tout ce qu'il nous faut pour nous préparer à la lumière du moment qui suit; et cet enchaînement de grâces, qui entrent, comme les anneaux d'une chaîne, les unes dans les autres, nous prépare insensiblement aux sacrifices éloignés dont nous n'avons pas même la vue. Cette mort à nous-mêmes et à tout ce que nous aimons, qui est encore générale et superficielle dans notre volonté, après en avoir percé la surface, jettera de profondes racines dans le plus intime de cette volonté. Elle pénétrera jusqu'au centre; elle ne laissera rien à la créature; elle poussera au dehors, sans relâche, tout ce qui n'est point Dieu.

Au reste, soyez persuadée sur la parole d'autrui, en attendant que l'expérience vous le fasse goûter et sentir, que ce détachement de soi et de tout ce qu'on aime, bien loin de dessécher les bonnes amitiés et d'endurcir le cœur, produit, au contraire, en Dieu une amitié non-seulement pure et solide, mais toute cordiale, fidèle, affectueuse, pleine d'une douce correspondance; et on y trouve tous les assaisonnements de l'amitié que la nature même cherche pour se consoler.

XXXIV.

Sur la conformité à la volonté de Dieu.

Pour la conformité à la volonté de Dieu, vous trouverez divers chapitres de l'*Imitation de Jésus-Christ* qui sont merveilleux; la lecture de saint François de Sales vous nourrira aussi de cette manne. Toute la vertu consiste essentiellement dans la bonne volonté. C'est ce que Jésus-Christ nous fait entendre, en disant[1] : *Le royaume de Dieu est au dedans de vous.* Il n'est point question de savoir beaucoup, d'avoir de grands talents, ni même de faire de grandes actions; il ne faut qu'avoir un cœur et vouloir le bien. Les œuvres extérieures sont les fruits et les suites inséparables auxquelles on reconnaît la vraie piété; mais la vraie piété, la source de ces œuvres, est toute au fond du cœur. Il y a certaines vertus qui sont pour certaines conditions, et non pour d'autres. Les unes son convenables en un temps, et les autres dans un autre; mais la bonne volonté est de tous temps et de tous lieux. Vouloir tout ce que Dieu veut, le vouloir toujours, pour tout et sans réserve, voilà ce royaume de Dieu qui est tout intérieur. C'est par là que son *règne arrive*, puisque sa *volonté s'accomplit sur la terre comme dans le ciel*, et que nous ne voulons plus que ce que sa volonté souveraine imprime dans la nôtre. *Heureux les pauvres d'esprit!* heureux ceux qui se dépouillent de tout, et même de leur propre volonté, pour n'être plus à eux-mêmes! Oh! qu'on est pauvre en esprit et dans le fond de son intérieur, quand on n'est plus à soi-même, et qu'on s'est dépouillé jusqu'à perdre tout droit sur soi!

Mais comment est-ce que notre volonté devient bonne? En se conformant sans réserve à celle de Dieu. On veut tout ce qu'il veut, on ne veut rien de tout ce qu'il ne veut pas; on attache sa volonté faible à la volonté toute-puissante qui fait tout. Par là il ne peut plus rien arriver que ce que Dieu veut; on est parfaitement satisfait quand sa volonté s'accomplit; et l'on trouve dans le bon plaisir de Dieu une source inépuisable de paix et de consolation. La vie entière est un commencement de la paix des bienheureux, qui disent éternellement : *Amen, amen.*

On adore, on loue, on bénit Dieu de tout; on le voit sans cesse en toutes choses; et en toutes choses sa main paternelle est l'unique objet dont on est occupé. Il n'y a plus de maux; car tout, jusques aux maux même les plus terribles, *se tourne en bien*, comme dit saint Paul[1], *pour ceux qui aiment Dieu.* Peut-on appeler maux les peines que Dieu nous envoie pour nous purifier et nous rendre dignes de lui? Ce qui nous fait un si grand bien ne peut être un mal.

Jetons donc tous nos soins dans le sein d'un si bon père; laissons-le faire comme il lui plaira. Contentons-nous de suivre sa volonté en tout, et de mettre la nôtre dans la sienne, pour nous en désapproprier. Il n'est pas juste que nous ayons quelque chose à nous, nous qui ne sommes pas à nous-mêmes. L'esclave n'a rien à soi; à combien plus forte raison la créature, qui n'a de son fonds que le néant et le péché, et en qui tout est don et pure grâce, ne doit-elle rien avoir en propriété. Dieu ne lui a donné une volonté libre et capable de se posséder elle-même que pour l'engager par ce don à se dépouiller plus généreusement. Nous n'avons rien à nous que notre volonté; tout le reste n'est point à nous. La maladie enlève la santé et la vie; les richesses nous sont arrachées par la violence; les talents de l'esprit dépendent de la disposition du corps. L'unique chose qui est véritablement à nous, c'est notre vo-

[1] *Luc.* XVII, 21.

[1] *Rom.* VIII, 28.

lonté. Aussi est-ce celle dont Dieu est jaloux, car il nous l'a donnée, non afin que nous la gardions, et que nous en demeurions propriétaires, mais afin que nous la lui rendions tout entière, telle que nous l'avons reçue, et sans en rien retenir. Quiconque réserve le moindre désir ou la moindre répugnance en propriété fait un larcin à Dieu contre l'ordre de la création. Tout vient de lui, et tout lui est dû.

Hélas ! combien d'âmes, propriétaires d'elles-mêmes, qui voudraient faire le bien et aimer Dieu, mais selon leur goût et par leur mouvement propre; qui voudraient donner à Dieu des règles dans la manière de les satisfaire et de les attirer à lui ! Elles veulent le servir et le posséder; mais elles ne veulent pas se donner à lui et se laisser posséder. Quelle résistance Dieu ne trouve-t-il pas dans ces âmes, lors même qu'elles paraissent si pleines de zèle et de ferveur ! Il est certain même qu'en un sens leur abondance spirituelle leur devient un obstacle; car elles ont tout, même jusqu'aux vertus, en propriété et avec une continuelle recherche d'elles-mêmes dans le bien. Oh! qu'une âme bien pauvre, bien renonçante à sa propre vie et à tous ses mouvements naturels, bien désappropriée de toute volonté pour ne plus vouloir que ce que Dieu lui fait vouloir à chaque moment, selon les règles de son Évangile et selon le cours de sa providence, est au-dessus de toutes ces âmes ferventes et lumineuses qui veulent toujours marcher dans les vertus par leur propre chemin !

Voilà le sens profond des paroles de Jésus-Christ, prises dans toute leur étendue : *Que celui qui veut être mon disciple se renonce, et qu'il me suive* [1]. Il faut suivre pas à pas Jésus-Christ, et non pas s'ouvrir une route vers lui. On ne le suit qu'en se renonçant. Qu'est-ce que se renoncer, sinon abandonner tout droit sur soi sans reserve? Aussi saint Paul nous dit-il [2] : *Vous n'êtes plus à vous* : non, il ne nous reste plus rien en nous qui nous appartienne. Malheur à qui se reprend après s'être donné!

Je prie le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation de vous arracher votre propre cœur, et de ne pas vous en laisser la moindre parcelle. Il en coûte beaucoup dans une si douloureuse opération; on a bien de la peine à laisser faire Dieu, et à demeurer sous sa main quand il coupe jusqu'au vif. Mais c'est la patience des saints et le sacrifice de la pure foi.

Laissons Dieu faire de nous tout ce qu'il voudra. Jamais aucune résistance volontaire d'un seul moment. Dès que nous apercevons la révolte des sens et de la nature, tournons-nous vers Dieu avec confiance, et soyons pour lui contre la nature lâche et rebelle; livrons-la à l'esprit de Dieu qui la fera peu à peu mourir. Veillons en sa présence contre les moindres fautes, pour ne jamais contrister le Saint-Esprit, qui est jaloux de tout ce qui se passe dans l'intérieur. Profitons des fautes que nous aurons faites, par un sentiment humble de notre misère, sans découragement et sans lassitude.

Peut-on mieux glorifier Dieu qu'en se désappropriant de soi-même et de toute volonté, pour le laisser faire selon son bon plaisir ? C'est alors qu'il est véritablement notre Dieu, et que son règne arrive en nous, lorsque, indépendamment de tous les secours extérieurs et de toutes les consolations intérieures, nous ne regardons plus, et au dedans et au dehors, que la seule main de Dieu qui fait tout, et que nous ne cessons point d'adorer.

Vouloir le servir en un lieu plutôt qu'en un autre par une telle voie et non par celle qui y est opposée, c'est vouloir le servir à notre mode, et non à la sienne. Mais être également prêt à tout, vouloir tout et ne vouloir rien, se laisser comme un jouet dans les mains de la Providence, ne mettre point de bornes à cette soumission, comme l'empire de Dieu n'en peut souffrir, c'est le servir en se renonçant soi-même; c'est le traiter véritablement en Dieu, et nous traiter en créature qui n'est faite que pour lui.

Oh ! que nous serions heureux, s'il nous mettait aux plus rudes épreuves pour lui donner la moindre gloire! A quoi sommes-nous bons, si celui qui nous a faits trouve encore quelque résistance ou quelque réserve dans notre cœur, qui est son ouvrage?

Ouvrez donc votre cœur, mais ouvrez-le sans mesure, afin que Dieu et son amour y entrent sans mesure comme un torrent. Ne craignez rien dans le chemin où vous marchez. Dieu vous mènera comme par la main, pourvu que vous ne doutiez pas, et que vous soyez plus rempli de son amour que de crainte par rapport à vous.

XXXV.

Recevoir avec soumission ce que Dieu fait au dehors et au dedans de nous.

Ce qu'il y a de meilleur à faire, c'est de recevoir également et avec la même soumission toutes les différentes choses que Dieu nous donne dans la journée, et au dedans et au dehors de nous.

Au dehors, il y a des choses désagréables qu'il faut supporter courageusement, et des choses agréables auxquelles il ne faut point arrêter son cœur.

[1] *Matth.* XVI, 24; *Luc.* XIV, 27, 33.
[2] *I. Cor.* VI, 19.

On résiste aux tentations des choses contraires en les acceptant, et l'on résiste aux choses flatteuses en refusant de leur ouvrir son cœur. Pour les choses du dedans, il n'y a qu'à faire de même. Celles qui sont amères servent à crucifier, et elles opèrent dans l'âme selon toute leur vertu, si nous les recevons simplement avec une acceptation sans bornes, et sans chercher à les adoucir. Celles qui sont douces, et qui nous sont données pour soutenir notre faiblesse par une consolation sensible dans les exercices extérieurs, doivent aussi être acceptées, mais d'une autre façon. Il faut les recevoir, puisque c'est Dieu qui les donne pour notre besoin ; mais il faut les recevoir, non pour l'amour d'elles, mais par conformité aux desseins de Dieu. Il faut en user dans le moment, comme on use d'un remède, sans complaisance, sans attachement, sans propriété. Ces dons doivent être reçus en nous, mais ils ne doivent point tenir en nous, afin que, quand Dieu les retirera, leur privation ne nous trouble ni ne nous décourage jamais. La source de la présomption est dans l'attachement à ces dons passagers et sensibles. On s'imagine ne compter que sur le don de Dieu ; mais on compte sur soi, parce qu'on s'approprie le don de Dieu, et qu'on le confond avec soi-même. Le malheur de cette conduite, c'est que toutes les fois qu'on trouve quelque mécompte en soi-même, on tombe dans le découragement. Mais une âme qui ne s'appuie que sur Dieu, n'est point surprise de sa propre misère : elle se plaît à voir qu'elle ne peut rien, et que Dieu seul peut tout. Je ne me soucie guère de me voir pauvre, sachant que mon père possède des biens infinis qu'il me veut donner. Ce n'est qu'en nourrissant son cœur de la pure confiance en Dieu, qu'on s'accoutume à se passer de la confiance en soi-même.

C'est pourquoi il faut moins compter sur une ferveur sensible, et sur certaines mesures de sagesse que l'on prend avec soi-même pour sa perfection, que sur une simplicité, une petitesse, un renoncement à tout mouvement propre, et une souplesse parfaite pour se laisser aller à toutes les impressions de la grâce. Tout le reste, en établissant des vertus éclatantes, ne ferait que nous inspirer secrètement plus de confiance en nos propres efforts.

Prions Dieu qu'il arrache de notre cœur tout ce que nous voudrions y planter nous-mêmes, et qu'il y plante de ses propres mains l'arbre de vie chargé de fruits.

XXXVI.

Sur l'utilité et le bon usage des croix.

On a bien de la peine à se convaincre de la bonté avec laquelle Dieu accable de croix ceux qu'il aime. Pourquoi, dit-on, prendre plaisir à nous faire souffrir? Ne saurait-il nous rendre bons sans nous rendre misérables? Oui, sans doute, Dieu le pouvait; car rien ne lui est impossible. Il tient dans ses mains toutes-puissantes les cœurs des hommes, et les tourne comme il lui plaît, ainsi que la main d'un fontainier donne aux eaux, sur le sommet d'une montagne, la pente qu'il veut. Mais Dieu, qui a pu nous sauver sans croix, n'a pas voulu le faire; de même qu'il a mieux aimé laisser les hommes croître peu à peu, avec tous les embarras et toutes les faiblesses de l'enfance, que de les faire naître avec toute la force d'un âge mûr. Sur cela il est le maître; nous n'avons qu'à nous taire, et qu'à adorer sa profonde sagesse sans la comprendre. Ce que nous voyons clairement, c'est que nous ne pouvons devenir entièrement bons qu'autant que nous deviendrons humbles, désintéressés, détachés de nous-mêmes, pour rapporter tout à Dieu sans aucun retour sur nous.

L'opération de la grâce, qui nous détache de nous-mêmes et qui nous arrache à notre amour-propre, ne peut, sans un miracle de grâce, éviter d'être douloureuse. Dieu, dans l'ordre de la grâce, non plus que dans celui de la nature, ne fait pas tous les jours des miracles. Ce serait pour la grâce un aussi grand miracle de voir une personne pleine d'elle-même, en un moment morte à tout intérêt propre et à toute sensibilité, que ce serait un grand miracle de voir un enfant qui se couche enfant, et qui se lèverait le lendemain grand comme un homme de trente ans. Dieu cache son opération, dans l'ordre de la grâce comme dans celui de la nature, sous une suite insensible d'événements. C'est par là qu'il nous tient dans les obscurités de la foi. Non-seulement il fait son ouvrage peu à peu, mais il le fait par des voies qui paraissent les plus simples et les plus convenables pour y réussir, afin que les moyens paraissant propres au succès, la sagesse humaine attribue le succès aux moyens qui sont comme naturels, et qu'ainsi le doigt de Dieu y soit moins marqué : autrement tout ce que Dieu fait serait un perpétuel miracle, qui renverserait l'état de foi où Dieu veut que nous vivions.

Cet état de foi est nécessaire, non-seulement pour exercer les bons, en leur faisant sacrifier leur raison dans une vie pleine de ténèbres, mais encore pour aveugler ceux qui méritent par leur présomption, de s'aveugler eux-mêmes. Ceux-ci, voyant les ouvrages de Dieu, ne les comprennent point; ils n'y trouvent rien que de naturel. Ils sont privés de la vraie intelligence, parce qu'on ne la mérite qu'autant

qu'on se défie de son propre esprit, et que la sagesse superbe est indigne de découvrir les conseils de Dieu.

C'est donc pour tenir dans l'obscurité de la foi l'opération de la grâce, que Dieu rend cette opération lente et douloureuse. Il se sert de l'inconstance, de l'ingratitude des créatures, des mécomptes et des dégoûts qu'on trouve dans les prospérités, pour nous détacher des créatures et des prospérités trompeuses. Il nous désabuse de nous-mêmes par l'expérience de notre faiblesse et de notre corruption dans une infinité de rechutes. Tout cela paraît naturel, et c'est cette suite de moyens comme naturels qui nous fait brûler à petit feu. On voudrait bien être consumé tout d'un coup par les flammes du pur amour; mais cette destruction si prompte ne nous coûterait presque rien. C'est par un excès d'amour-propre qu'on voudrait ainsi devenir parfait en un moment et à si bon marché.

Qu'est-ce qui nous révolte contre la langueur des croix? C'est l'attachement à nous-mêmes, et c'est cet attachement que Dieu veut détruire; car, tandis que nous tenons encore à nous-mêmes, l'œuvre de Dieu ne s'achève point. De quoi pouvons-nous donc nous plaindre? Notre mal est d'être attaché aux créatures, et encore plus à nous-mêmes. Dieu prépare une suite d'événements qui nous détache peu à peu des créatures et qui nous arrache enfin à nous-mêmes. Cette opération est douloureuse; mais c'est notre corruption qui la rend nécessaire, et qui est cause de la douleur que nous souffrons. Si cette chair était saine, le chirurgien n'y ferait aucune incision. Il ne coupe qu'à proportion que la plaie est profonde, et que la chair est plus corrompue. Si l'opération nous cause tant de douleur, c'est que le mal est grand. Est-ce cruauté au chirurgien de couper jusqu'au vif? Non, tout au contraire c'est affection, c'est habileté; il traiterait ainsi son fils unique.

Dieu nous traite de même. Il ne nous fait jamais aucun mal que malgré lui, pour ainsi dire. Son cœur de père ne cherche point à nous désoler; mais il coupe jusqu'au vif pour guérir l'ulcère de notre cœur. Il faut qu'il nous arrache ce que nous aimons trop, ce que nous aimons mal et sans règle, ce que nous aimons au préjudice de son amour. En cela que fait-il? il nous fait pleurer comme des enfants à qui on ôte le couteau dont ils se jouent, et dont ils pourraient se tuer. Nous pleurons, nous nous décourageons, nous crions les hauts cris; nous sommes prêts à murmurer contre Dieu, comme les enfants se dépitent contre leurs mères. Mais Dieu nous laisse pleurer, et nous sauve. Il ne nous afflige que pour nous corriger. Lors même qu'il paraît nous accabler, c'est pour notre bien, c'est pour nous épargner les maux que nous nous ferions à nous-mêmes. Ce que nous pleurons nous aurait fait pleurer éternellement; ce que nous croyons perdu était perdu quand nous pensions le posséder : Dieu l'a mis en sûreté pour nous le rendre bientôt dans l'éternité qui s'approche. Il ne nous prive des choses que nous aimons que pour nous les faire aimer d'un amour pur, solide et modéré, pour nous en assurer l'éternelle jouissance dans son sein, et pour nous faire cent fois plus de bien que nous ne saurions nous en désirer à nous-mêmes.

Il n'arrive rien sur la terre que Dieu n'ait voulu. C'est lui qui fait tout, qui règle tout, qui donne à chaque chose tout ce qu'elle a. Il a compté les cheveux de notre tête, les feuilles de chaque arbre, les grains de sable du rivage, et les gouttes d'eau qui composent les abîmes de l'Océan. En faisant l'univers, sa sagesse a mesuré et pesé jusqu'au dernier atome. C'est lui qui en chaque moment produit et renouvelle le souffle de vie qui nous anime; c'est lui qui a compté nos jours, qui tient dans ses puissantes mains les clefs du tombeau, pour le fermer ou pour l'ouvrir. Ce qui nous frappe le plus n'est rien aux yeux de Dieu : un peu plus ou un peu moins de vie sont des différences qui disparaissent en présence de son éternité. Qu'importe que ce vase fragile, ce corps de boue, soit brisé et réduit en cendres un peu plus tôt ou un peu plus tard?

Oh! que nos vues sont courtes et trompeuses! On est consterné de voir une personne mourir en la fleur de son âge. Quelle horrible perte! dit-on. Mais pour qui est la perte? Que perd celui qui meurt? Quelques années de vanité, d'illusion et de danger pour la mort éternelle. Dieu l'enlève du milieu des iniquités, et se hâte de l'arracher au monde corrompu et à sa propre fragilité. Que perdent les personnes dont il était aimé? Elles perdent le poison d'une félicité mondaine; elles perdent un enivrement perpétuel; elles perdent l'oubli de Dieu et d'elles-mêmes, où elles étaient plongées; ou plutôt elles gagnent, par la vertu de la croix, le bonheur du détachement. Le même coup qui sauve la personne qui meurt prépare les autres à se détacher par la souffrance, pour travailler courageusement à leur salut. Oh! qu'il est donc vrai que Dieu est bon, qu'il est tendre, qu'il est compatissant à nos vrais maux lors même qu'il paraît nous foudroyer, et que nous sommes tentés de nous plaindre de sa rigueur!

Quelle différence trouvons-nous maintenant entre deux personnes qui ont vécu il y a cent ans? L'une est morte vingt ans avant l'autre; mais enfin elles

sont mortes toutes deux. Leur séparation, qui a paru dans le temps si longue et si rude, ne nous paraît plus maintenant et n'était dans la vérité qu'une courte séparation. Bientôt ce qui est séparé sera réuni, et il ne paraîtra aucune trace de cette séparation si courte. On se regarde comme immortel, ou du moins comme devant vivre des siècles. Folie de l'esprit humain! Ceux qui meurent tous les jours suivent de bien près ceux qui sont déjà morts. Celui qui va partir pour un voyage ne doit pas se croire éloigné de celui qui prit les devants il n'y a que deux jours. La vie s'écoule comme un torrent. Le passé n'est plus qu'un songe; le présent, dans le moment que nous croyons le tenir, nous échappe, et se précipite dans cet abîme du passé. L'avenir ne sera point d'une autre nature, il passera aussi rapidement. Les jours, les mois, les années se pressent comme les flots d'un torrent se poussent l'un l'autre. Encore quelques moments, encore un peu, dis-je, et tout sera fini. Hélas! que ce qui nous paraît long par l'ennui et par la tristesse nous paraîtra court quand il finira!

C'est par faiblesse d'amour-propre que nous sommes si sensibles à notre état. Le malade qui dort mal la nuit trouve la nuit d'une longueur sans fin; mais cette nuit est aussi courte que les autres. On exagère par lâcheté toutes ses souffrances : elles sont grandes, mais la délicatesse les augmente encore. Le vrai moyen de les raccourcir, c'est de s'abandonner à Dieu courageusement. Il est vrai qu'on souffre; mais Dieu veut cette souffrance pour nous purifier, et pour nous rendre dignes de lui. Le monde nous riait, et cette prospérité empoisonnait notre cœur. Voudrait-on passer toute sa vie jusqu'au moment terrible de la mort dans cette mollesse , dans ces délices, dans cet éclat, dans cette vaine joie, dans ce triomphe de l'orgueil, dans ce goût du monde ennemi de Jésus-Christ, dans cet éloignement de la croix qui seule nous doit sanctifier? Le monde nous tournera le dos, nous oubliera avec ingratitude, nous méconnaîtra, nous mettra au rang des choses qui ne sont plus. Eh bien! faut-il s'étonner que le monde soit toujours monde, injuste, trompeur, perfide? C'est pourtant là ce monde que nous n'avions pas honte d'aimer, et que peut-être nous voudrions pouvoir aimer encore. C'est à ce monde abominable que Dieu nous arrache, pour nous délivrer de sa servitude maudite, et pour nous faire entrer dans la liberté des âmes détachées; et c'est là ce qui nous désole. Si nous sommes si sensibles à l'indifférence de ce monde qui est si méprisable et si digne d'horreur, il faut que nous soyons bien ennemis de nous-mêmes. Quoi! nous ne pouvons souffrir ce qui nous est si bon, et nous regrettons tant ce qui nous est si funeste! Voilà donc la source de nos larmes et de nos douleurs!

Oh! mon Dieu, vous qui voyez le fond de notre misère, vous seul pouvez nous en guérir. Hâtez-vous de nous donner la foi, l'espérance, l'amour, le courage chrétien qui nous manquent. Faites que nous jetions sans cesse les yeux sur vous, ô Père tout-puissant, qui ne donnez rien à vos chers enfants que pour leur salut, et sur Jésus votre Fils, qui est notre modèle dans les souffrances. Vous l'avez attaché sur la croix pour nous; vous l'avez fait l'homme de douleurs pour nous apprendre combien les douleurs sont utiles. Que la nature molle et lâche se taise donc à la vue de Jésus rassasié d'opprobres et écrasé par les souffrances. Relevez mon cœur, ô mon Dieu! donnez-moi un cœur selon le vôtre, qui s'endurcisse contre soi-même, qui ne craigne que de vous déplaire, qui du moins craigne les douleurs éternelles, et non pas celles qui nous préparent votre royaume. Seigneur, vous voyez la faiblesse et la désolation de votre créature : elle n'a plus de ressource en elle-même, tout lui manque. Tant mieux, pourvu que vous ne lui manquiez jamais, et qu'elle cherche en vous avec confiance tout ce qu'elle désespère de trouver dans son propre cœur.

XXXVII.

Il n'y a que le pur amour qui sache souffrir comme il faut.

On sait qu'il faut souffrir, et qu'on le mérite; cependant on est toujours surpris de la souffrance; comme si on croyait ne la mériter ni en avoir besoin. Il n'y a que le vrai et pur amour qui aime à souffrir, parce qu'il n'y a que le vrai et pur amour qui s'abandonne. La résignation fait souffrir; mais il y a en elle quelque chose qui souffre de souffrir, et qui résiste. La résignation, qui ne donne rien à Dieu qu'avec mesure et avec réflexion sur soi, veut bien souffrir; mais elle se tâte souvent, craignant de souffrir mal. A parler proprement, on est comme deux personnes dans la résignation : l'une dompte l'autre, et veille sur elle pour l'empêcher de se révolter. Dans le pur amour, qui est désapproprié et abandonné, l'âme se nourrit en silence de la croix et de l'union à Jésus-Christ crucifié, sans aucun retour sur sa souffrance. Il n'y a qu'une volonté unique, simple, qui se laisse voir à Dieu telle qu'elle est, sans songer à se voir elle-même. Elle ne dit rien; elle ne remarque rien. Que fait-elle? Elle souffre. Est-ce tout? Oui, c'est tout; elle n'a qu'à souffrir. L'amour se fait assez entendre sans parler et sans penser. Il fait l'unique chose qu'il a à faire, qui est de ne vouloir rien quand il manque de toute consolation. Une volonté rassa-

siée de celle de Dieu, pendant que tout le reste lui est ôté, est le plus pur de tous les amours.

Quel soulagement de penser qu'on n'a donc point tant d'inquiétudes à se donner pour s'exciter sans cesse à la patience, et pour être toujours en garde et tendu, afin de soutenir le caractère d'une vertu accomplie au dehors! Il suffit d'être petit et abandonné dans la douleur. Ce n'est point courage; c'est quelque chose de moins et de plus : de moins, aux yeux du commun des hommes vertueux; de plus, aux yeux de la pure foi. C'est une petitesse en soi, qui met l'âme dans toute la grandeur de Dieu; c'est une faiblesse qui désapproprie de toute force, et qui donne la toute-puissance de Dieu. *Quand je suis faible*, dit saint Paul [1], *c'est alors que je suis puissant : je puis tout en celui qui me fortifie* [2].

Alors il suffit de se nourrir par quelque courte lecture proportionnée à son état et à son goût, mais souvent interrompue pour soulager les sens, et pour faire place à l'esprit intérieur qui met en recueillement. Deux mots simples, sans raisonnement, et pleins de l'onction divine, sont la manne cachée. On oublie ces paroles; mais elles opèrent secrètement, et on s'en nourrit; l'âme en est engraissée. Quelquefois on souffre sans savoir presque si l'on souffre : d'autres fois on souffre et on trouve qu'on souffre mal, et on supporte son impatience comme une seconde croix plus pesante que la première, mais rien n'arrête, parce que le vrai amour va toujours, n'allant point pour lui-même et ne se comptant plus pour rien. Alors on est vraiment heureux. La croix n'est plus croix quand il n'y a plus un *moi* pour la souffrir, et qui s'approprie les biens et les maux.

XXXVIII.

La paix intérieure ne se trouve que dans un entier abandon à la volonté de Dieu.

Il n'y aura jamais de paix pour ceux qui résistent à Dieu : s'il y a quelque joie au monde, elle est réservée à la conscience pure : toute la terre est un lieu de tribulation et d'angoisse pour une mauvaise conscience.

Oh! que la paix qui vient de Dieu est différente de celle qui vient du siècle! Elle calme les passions; elle entretient la pureté de la conscience; elle est inséparable de la justice; elle unit à Dieu; elle nous fortifie contre les tentations. Cette pureté de conscience s'entretient par la fréquentation des sacrements. La tentation, si elle ne nous surmonte point, porte toujours son fruit avec elle. La paix de l'âme consiste dans une entière résignation à la volonté de Dieu.

Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous troublez pour bien des choses; il n'y en a qu'une de nécessaire [1]. Une vraie simplicité, un certain calme d'esprit qui est le fruit d'un entier abandon à tout ce que Dieu veut, une patience et un support pour les défauts du prochain, que la présence de Dieu inspire, une certaine candeur et une certaine docilité d'enfant pour avouer ses fautes, pour vouloir en être repris, et pour se soumettre au conseil des personnes expérimentées, seront des vertus solides, utiles, et propres pour vous sanctifier.

La peine que vous avez sur un grand nombre de choses, vient de ce que vous n'acceptez pas avec assez d'abandon à Dieu tout ce qui peut vous arriver. Mettez donc toutes choses entre ses mains, et faites-en par avance le sacrifice entier dans votre cœur. Dès le moment que vous ne voudrez plus rien selon votre propre jugement, et que vous voudrez sans réserve tout ce que Dieu voudra, vous n'aurez plus tant de retours inquiets et de réflexions à faire sur ce qui vous regarde; vous n'aurez rien à cacher ni à ménager. Jusque-là vous serez troublé, changeant dans vos vues et dans vos goûts, facilement mécontent d'autrui, peu d'accord avec vous-même, plein de réserve et de défiance : votre bon esprit, jusqu'à ce qu'il soit bien humilié et simple, ne servira qu'à vous tourmenter; votre piété, quoique sincère, vous donnera moins de soutien et de consolation que de reproches intérieurs. Si au contraire vous abandonnez tout votre cœur à Dieu, vous serez tranquille, et plein de la joie du Saint-Esprit.

Malheur à vous si vous regardez encore l'homme dans l'œuvre de Dieu! Quand il s'agit de choisir un guide, il faut compter tous les hommes pour rien. Le moindre respect humain fait tarir la grâce, augmente les irrésolutions. On souffre beaucoup, et on déplaît encore davantage à Dieu.

Ce qui nous oblige à aimer Dieu, c'est qu'il nous a aimés le premier, et aimés d'un amour tendre, comme un père qui a pitié de ses enfants, dont il connaît l'extrême fragilité et la boue dont il les a pétris. Il nous a cherchés dans nos propres voies, qui sont celles du péché; il a couru comme un pasteur qui se fatigue pour retrouver sa brebis égarée. Il ne s'est pas contenté de nous chercher; mais, après nous avoir trouvés, il s'est chargé de nous et de nos langueurs; il a été obéissant jusqu'à la mort de la croix. On peut dire de même qu'il nous a aimés jus-

[1] *II. Cor.* XII, 10.
[2] *Philip.* IV, 13.

[1] *Luc.* X, 41, 42.

qu'à la mort de la croix, et que la mesure de son obéissance a été celle de son amour. Quand cet amour remplit bien une âme, elle goûte la paix de la conscience; elle est contente et heureuse; il ne lui faut ni grandeur, ni réputation, ni plaisir, rien de tout ce que le temps emporte sans en laisser aucunes traces; elle ne veut que la volonté de Dieu, et elle veille incessamment dans l'heureuse attente de son époux.

XXXIX.

Suite du même sujet.

Je vous souhaite tous les biens que vous devez chercher dans la ratraite : le principal est la paix dans une conduite simple, où on ne regarde jamais l'avenir avec trop d'inquiétude. L'avenir est à Dieu, et point à vous. Dieu l'assaisonnera comme il faut, selon vos besoins; mais si vous voulez pénétrer cet avenir par votre propre sagesse, vous n'en tirerez aucun fruit que l'inquiétude, et la prévoyance de certains maux inévitables. Songez seulement à profiter de chaque jour; chaque jour a son bien et son mal, en sorte même que le mal devient souvent un bien, pourvu qu'on laisse faire Dieu, et qu'on ne le prévienne jamais par impatience.

Dieu vous donnera alors tout le temps qu'il faudra pour aller à lui. Il ne vous donnera peut-être pas tout celui que vous voudriez pour vous occuper selon votre goût, et pour vivre à vous-même sous prétexte de perfection; mais vous ne manquerez ni de temps ni d'occasion de renoncer à vous-même et à vos inclinations. Tout autre temps au delà de celui-là est perdu, quelque bien employé qu'il paraisse. Soyez même persuadé que vous trouverez sur toutes ces choses des facilités convenables à vos vrais besoins; car, autant que Dieu déconcertera vos inclinations, autant soutiendra-t-il votre faiblesse. Ne craignez rien, et laissez-le faire : évitez seulement par une occupation douce, tranquille et réglée, la tristesse et l'ennui, qui sont la plus dangereuse tentation pour votre naturel. Vous serez toujours libre en Dieu, pourvu que vous ne vous imaginiez point d'avoir perdu votre liberté.

XL.

En quoi consiste la simplicité : sa pratique et ses divers degrés.

Il y une simplicité qui est un défaut, et il y a une simplicité qui est une merveilleuse vertu. La simplicité est souvent un défaut de discernement, et une ignorance des égards qu'on doit à chaque personne. Quand on parle dans le monde d'une personne simple, on veut dire un esprit court, crédule et grossier; la simplicité qui est une vertu, loin d'être grossière, est quelque chose de sublime. Tous les gens de bien la goûtent, l'admirent, sentent quand ils la blessent, la remarquent en autrui, et sentent quand il est nécessaire de la pratiquer; mais ils auraient de la peine à dire précisément ce que c'est que cette vertu. On peut dire là-dessus ce que le petit livre de *l'Imitation de Jésus-Christ* dit de la componction du cœur : *Il vaut mieux la pratiquer que de savoir la définir* [1].

La simplicité est une droiture de l'âme qui retranche tout retour inutile sur elle-même et sur ses actions. Elle est différente de la sincérité. La sincérité est une vertu au-dessous de la simplicité. On voit beaucoup de gens qui sont sincères sans être simples : ils ne disent rien qu'ils ne croient vrai; ils ne veulent passer que pour ce qu'ils sont; mais ils craignent sans cesse de passer pour ce qu'ils ne sont pas; ils sont toujours à s'étudier eux-mêmes, à compasser toutes leurs paroles et toutes leurs pensées, et à repasser tout ce qu'ils ont fait dans la crainte d'avoir trop fait ou trop dit. Ces gens-là sont sincères, mais ils ne sont pas simples : ils ne sont point à leur aise avec les autres, et les autres ne sont point à leur aise avec eux : on n'y trouve rien d'aisé, rien de libre, rien d'ingénu, rien de naturel, on aimerait mieux des gens moins réguliers et plus imparfaits, qui fussent moins composés. Voilà le goût des hommes, et celui de Dieu est de même : il veut des âmes qui ne soient point occupées d'elles, et comme toujours au miroir pour se composer.

Être tout occupé des créatures, sans jamais faire aucune réflexion sur soi, c'est l'état d'aveuglement des personnes que le présent et le sensible entraînent toujours : c'est l'extrémité opposée à la simplicité. Être toujours occupé de soi dans tout ce qu'on a à faire, soit pour les créatures, soit pour Dieu, c'est l'autre extrémité qui rend l'âme sage à ses propres yeux, toujours réservée, pleine d'elle-même, inquiète sur les moindres choses qui peuvent troubler la complaisance qu'elle a en elle-même. Voilà la fausse sagesse, qui n'est, avec toute sa grandeur, guère moins vaine et guère moins folle que la folie des gens qui se jettent tête baissée dans tous les plaisirs. L'une est enivrée de tout ce qu'elle voit au dehors; l'autre est enivrée de tout ce qu'elle s'imagine faire au dedans; mais enfin ce sont deux ivresses. L'ivresse de soi-même est encore pire que

[1] Lib. I, cap. I, n° 3.

celle des choses extérieures, parce qu'elle paraît une sagesse, et qu'elle ne l'est pas : on songe moins à en guérir; on s'en fait honneur; elle est approuvée; on y met une force qui élève au-dessus des honneurs et au-dessus du reste des hommes : c'est une maladie semblable à la frénésie; on ne la sent pas; on est à la mort, et on dit : Je me porte bien. Quand on ne fait point de retours sur soi, à force d'être entraîné par les objets extérieurs, on est étourdi; au contraire, quand on fait trop de retours, c'est une conduite forcée, et contraire à la simplicité.

La simplicité consiste en un juste milieu où l'on n'est ni étourdi, ni trop composé : l'âme n'est point entraînée par l'extérieur, en sorte qu'elle ne puisse plus faire les réflexions nécessaires : mais aussi elle retranche les retours sur soi qu'un amour-propre inquiet et jaloux de sa propre excellence multiplie à l'infini. Cette liberté d'une âme qui voit immédiatement devant elle pendant qu'elle marche, mais qui ne perd point son temps à trop raisonner sur ses pas, à les étudier, à regarder sans cesse ceux qu'elle a déjà faits, est la véritable simplicité.

Voici donc le progrès de l'âme. Le premier degré est celui où elle se déprend des objets extérieurs pour rentrer au dedans d'elle-même, et pour s'occuper de son état pour son propre intérêt : jusque-là il n'y a encore rien que de naturel; c'est un amour-propre sage, qui veut sortir de l'enivrement des choses extérieures.

Dans le second degré, l'âme joint à la vue d'elle-même celle de Dieu, qu'elle craint. Voilà un faible commencement de la véritable sagesse; mais elle est encore enfoncée en elle-même : elle ne se contente pas de craindre Dieu, elle veut être assurée qu'elle le craint; elle craint de ne le pas craindre; sans cesse elle revient sur ses propres actes. Ces retours si inquiets et si multipliés sur soi-même sont encore bien éloignés de la paix et de la liberté qu'on goûte dans l'amour simple : mais ce n'est pas encore le temps de goûter cette liberté; il faut que l'âme passe par ce trouble; et qui voudrait d'abord la mettre dans la liberté de l'amour simple courrait risque de l'égarer.

Le premier homme voulut d'abord jouir de lui-même; c'est ce qui le fit tomber dans l'attachement aux créatures. L'homme revient d'ordinaire par le même chemin qu'il a fait en s'égarant, c'est-à-dire qu'ayant passé de Dieu aux objets extérieurs, en rentrant d'abord en soi-même il repasse aussi les objets extérieurs en Dieu en rentrant au fond de son cœur. Il faut donc, dans la conduite ordinaire, laisser quelque temps une âme pénitente aux prises avec elle-même dans une rigoureuse recherche de ses propres misères, avant que de l'introduire dans la liberté des enfants bien aimés. Tant que l'attrait et le besoin de la crainte dure, il faut nourrir l'âme de ce pain de tribulation et d'angoisse. Quand Dieu commence à ouvrir le cœur à quelque chose de plus pur, il faut suivre, sans perdre le temps et comme pas à pas, l'opération de sa grâce. Alors l'âme commence à entrer dans la simplicité.

Dans le troisième degré, elle n'a plus ces retours inquiets sur elle-même; elle commence à regarder Dieu plus souvent qu'elle ne se regarde, et insensiblement elle tend à s'oublier pour s'occuper en Dieu par un amour sans intérêt propre. Ainsi l'âme, qui ne pensait point autrefois à elle-même parce qu'elle était toujours entraînée par les objets extérieurs qui excitaient ses passions, et qui dans la suite a passé par une sagesse qui la rappelait sans cesse à elle-même, vient enfin peu à peu à un autre état, où Dieu fait sur elle ce que les objets extérieurs faisaient autrefois; c'est-à-dire qu'il l'entraîne et la désoccupe d'elle-même, en l'occupant de lui.

Plus l'âme est docile et souple pour se laisser entraîner sans résistance ni retardement, plus elle avance dans la simplicité. Ce n'est pas qu'elle devienne aveugle sur ses défauts, et qu'elle ne sente ses infidélités; elle les sent plus que jamais, elle a horreur des moindres fautes; sa lumière augmente toujours pour découvrir sa corruption : mais cette connaissance ne lui vient plus par des retours inquiets sur elle-même; c'est par la lumière de Dieu présent qu'elle se voit contraire à sa pureté infinie.

Ainsi elle est libre dans sa course, parce qu'elle ne s'arrête point pour se composer avec art. Encore une fois, cette simplicité merveilleuse ne convient point aux âmes qui ne sont point encore purifiées par une solide pénitence; car elle ne peut être que le fruit du détachement total de soi-même, et d'un amour pour Dieu sans intérêt : mais on y parvient peu à peu; et quoique les âmes qui ont besoin de pénitence pour s'arracher aux vanités du monde doivent faire beaucoup de réflexions sur elles-mêmes, je crois néanmoins qu'il faut, suivant les ouvertures que la grâce donne, les empêcher de tomber dans une certaine occupation excessive et inquiète d'elles-mêmes, qui les gêne, qui les trouble, qui les embarrasse et qui les retarde dans leur course. Elles sont enveloppées en elles-mêmes comme un voyageur qui serait enveloppé de tant de manteaux l'un sur l'autre, qu'il ne pourrait marcher. Les trop grands retours sur soi produisent dans les âmes faibles la superstition et le scrupule qui sont pernicieux, et dans les âmes qui sont naturellement fortes une sagesse présomptueuse qui est incompatible avec l'esprit de Dieu. Tout cela

est contraire à la simplicité, qui est libre, droite et généreuse jusqu'à s'oublier elle-même pour se livrer à Dieu sans réserve. Oh! qu'une âme délivrée de ces retours bas, intéressés et inquiets, est heureuse! que ses démarches sont nobles! qu'elles sont grandes! qu'elles sont hardies!

Si un homme veut que son ami soit simple et libre avec lui, en sorte qu'il s'oublie lui-même dans ce commerce d'amitié, à combien plus forte raison Dieu, qui est le vrai ami, veut-il que l'âme soit sans retour, sans inquiétude, sans gêne, sans jalousie sur elle-même, sans réserve dans cette douce et intime familiarité qu'il lui prépare! C'est cette simplicité qui fait la perfection des vrais enfants de Dieu; c'est le but auquel on doit tendre et auquel on doit se laisser conduire. Le grand obstacle à cette bienheureuse simplicité est la folle sagesse du siècle, qui ne veut rien confier à Dieu, qui veut tout faire par son industrie, tout arranger par elle-même, et se mirer sans cesse dans ses ouvrages. Cette sagesse est une folie, selon saint Paul[1]; et la vraie sagesse, qui consiste à se livrer à l'esprit de Dieu sans retour inquiet sur soi, est une folie aux yeux insensés des mondains.

Quand un chrétien n'est pas encore pleinement converti, il faut sans cesse lui demander d'être sage; quand il est pleinement converti, il faut commencer à craindre qu'il ne soit trop sage; il faut lui inspirer cette sagesse sobre et tempérée dont parle saint Paul[2] : enfin, s'il veut s'avancer vers Dieu, il faut qu'il se perde pour se retrouver; il faut démonter cette sagesse propre qui sert d'appui à la nature défiante; il faut avaler le calice amer de la folie de la croix, qui tient lieu de martyre aux âmes généreuses qui ne sont point destinées à répandre leur sang comme les premiers chrétiens.

Le retranchement des retours inquiets et intéressés sur soi met l'âme dans une paix et dans une liberté inexplicable : c'est la simplicité. Il est aisé de voir de loin qu'elle doit être merveilleuse; mais la seule expérience peut montrer quelle largeur de cœur elle donne. On est comme un petit enfant dans le sein de sa mère; on ne veut plus et on ne craint plus rien pour soi; on se laisse tourner en tous sens : avec cette pureté de cœur, on ne se met plus en peine de ce que les autres croiront de nous, si ce n'est qu'on évite par charité de les scandaliser : on fait dans le moment toutes ses actions le mieux qu'on peut, avec une attention douce, libre, gaie; et on s'abandonne pour le succès. On ne se juge plus soi-même,

[1] *I. Cor.* I, 20.
[2] *Rom.* XII, 3.

et on ne craint point d'être jugé, comme saint Paul le dit de lui-même[1].

Tendons donc à cette aimable simplicité. Qu'il nous reste de chemin pour y parvenir! Plus nous en sommes éloignés, plus il nous faut hâter pour avancer à grands pas vers elle. Bien loin d'être simples, la plupart des chrétiens ne sont pas sincères : ils sont non-seulement composés, mais faux et dissimulés avec le prochain, avec Dieu et avec eux-mêmes; mille petits détours, mille inventions pour donner indirectement des contorsions à la vérité. Hélas! *tout homme est menteur*[2] : ceux mêmes qui sont naturellement droits, sincères, ingénus, et qui ont ce qu'on appelle un naturel simple et aisé en tout, ne laissent pas d'avoir une application délicate et jalouse sur eux-mêmes, qui nourrit secrètement l'orgueil, et qui empêche la vraie simplicité, qui est le renoncement sincère et l'oubli constant de soi-même.

Mais, dira-t-on, comment pourrai-je m'empêcher d'être occupé de moi? c'est une foule de retours sur moi-même qui m'inquiètent, qui me tyrannisent, et qui me causent une très-vive sensibilité.

Je ne demande que ce qui est volontaire dans ces retours. Ne soyez jamais volontairement dans les retours inquiets et jaloux, cela suffira; votre fidélité à y renoncer toutes les fois que vous les apercevrez vous en délivrera peu à peu : mais n'allez pas attaquer de front ces pensées, ne cherchez point querelle en vous opiniâtrant pour les combattre; vous les irriteriez. Un effort continuel pour repousser les pensées qui nous occupent de nous et de nos intérêts, serait une occupation continuelle de nous-mêmes, qui nous distrairait de la présence de Dieu et des devoirs qu'il veut nous faire accomplir.

Le principal est d'avoir sincèrement abandonné entre les mains de Dieu tous nos intérêts de plaisir, de commodité, de réputation. Quiconque met tout au pis-aller, et qui accepte sans réserve tout ce que Dieu veut lui donner d'humiliations, de peines et d'épreuves, soit au dehors, soit au dedans, commence à s'endurcir contre soi-même : il ne craint point de n'être pas approuvé, et de ne pouvoir éviter la critique des hommes; il n'a plus de délicatesse, ou s'il en a une involontaire, il la méprise et la gourmande; il la traite si rudement, pour n'y avoir aucun égard, qu'elle diminue bientôt. Cet état de pleine acceptation et d'acquiescement perpétuel fait la vraie liberté; et cette liberté produit la simplicité parfaite.

Une âme qui n'a plus d'intérêt, et qui ne se soucie point d'elle, n'a plus que de la candeur; elle va

[1] *I. Cor.* IV, 3.
[2] *Ps.* CXV, 2.

tout droit sans s'embarrasser; sa voie va toujours s'élargissant à l'infini, à mesure que son renoncement et son oubli d'elle-même s'augmentent; sa paix est profonde comme la mer au milieu de ses peines. Mais tandis qu'on tient encore à soi, on est toujours gêné, incertain, enveloppé dans les retours de l'amour-propre. Heureux qui n'est plus à soi!

J'ai déjà remarqué que le monde est du même goût que Dieu pour s'accommoder d'une noble simplicité qui s'oublie elle-même. Le monde goûte dans ses enfants, corrompus comme lui, les manières libres et aisées d'un homme qui ne paraît point occupé de soi; c'est qu'en effet rien n'est plus grand que de se perdre de vue soi-même. Mais cette simplicité est déplacée dans les enfants du siècle; car ils ne sont distraits d'eux-mêmes qu'à force d'être entraînés par des objets encore plus vains. Cependant cette simplicité, qui n'est qu'une fausse image de la véritable, ne laisse pas d'en représenter la grandeur. Ceux qui ne peuvent trouver le corps courent après l'ombre; et cette ombre, tout ombre qu'elle est, les charme, parce qu'elle ressemble un peu à la vérité qu'ils ont perdue. Voilà ce qui fait le charme de la simplicité, lors même qu'elle est hors de sa place.

Un homme plein de défauts, qui n'en veut cacher aucun, qui ne cherche jamais à éblouir, qui n'affecte jamais ni talents, ni vertu, ni bonne grâce, qui paraît ne songer pas plus à soi-même qu'à autrui, qui semble avoir perdu le *moi* dont on est si jaloux, et qui est comme étranger à l'égard de soi-même, est un homme qui plaît infiniment malgré ses défauts. C'est que l'homme est charmé par l'image d'un si grand bien. Cette fausse simplicité est prise pour la véritable. Au contraire, un homme plein de talents, de vertus acquises et de grâces extérieures, s'il est trop composé, s'il paraît toujours attentif à lui, s'il affecte les meilleures choses, c'est un personnage dégoûtant, ennuyeux, et contre lequel chacun se révolte. Rien n'est donc ni meilleur ni plus grand que d'être simple, c'est-à-dire jamais occupé de soi. Les créatures, à quelque point qu'elles nous mettent, ne nous rendent jamais véritablement simple. On peut, par naturel, être moins jaloux sur certains honneurs, et ne se gêner point dans ses actions par certaines réflexions subtiles et inquiètes; mais enfin on ne cherche les créatures que pour soi, et on ne s'y oublie jamais véritablement soi-même; car on ne s'y attache que pour en jouir, c'est-à-dire les rapporter à soi.

Mais, dira-t-on, faudra-t-il ne jamais songer à soi, ni à aucune des choses qui nous intéressent, et ne parler jamais de nous? Non, il ne faut point se mettre dans cette gène : en voulant être simple, on s'éloignerait de la simplicité, en s'attachant scrupuleusement à la pratique de ne parler jamais de soi, par la crainte de s'en occuper et d'en dire quelques paroles.

Que faut-il donc faire? Ne faire rien de réglé là-dessus, mais se contenter de n'affecter rien. Quand on a envie de parler de soi par recherche de soi-même, il n'y a qu'à mépriser cette vaine démangeaison, en s'occupant simplement ou de Dieu, ou des choses qu'il veut qu'on fasse. Ainsi la simplicité consiste à n'avoir point de mauvaise honte, ni de fausse modestie, non plus que d'ostentation, de complaisance vaine, et d'attention sur soi-même. Quand la pensée vient d'en parler par vanité, il n'y a qu'à laisser tomber tout court ce vain retour sur soi-même : quand, au contraire, on a la pensée d'en parler pour quelque besoin, c'est alors qu'il ne faut point trop raisonner; il n'y a qu'à aller droit au but. Mais que pensera-t-on de moi? on croira que je me vante sottement : mais je me rendrai suspect en parlant librement sur mon propre intérêt. Toutes ces réflexions inquiètes ne méritent pas de nous occuper un seul moment : parlons généreusement et simplement de nous comme d'autrui quand il en est question. C'est ainsi que saint Paul parle souvent de lui dans ses Épîtres. Pour sa naissance, il déclare qu'il est citoyen romain; il en fait valoir les droits jusqu'à faire peur à son juge. Il dit qu'il n'a rien fait de moins que les plus grands d'entre les apôtres; qu'il n'a rien appris d'eux pour la doctrine, ni rien reçu pour le ministère; qu'il est tout aussi bien qu'eux à Jésus-Christ; qu'il a plus travaillé et plus souffert qu'eux; qu'il a résisté à Pierre en face, *parce qu'il était répréhensible*[1]; qu'il a été ravi jusqu'au troisième ciel; qu'il n'a rien à se reprocher dans sa conscience; qu'il est un vase d'élection pour éclairer les Gentils : enfin il dit aux fidèles : *Soyez mes imitateurs comme je le suis de Jésus-Christ*[2]. Qu'il y a de grandeur à parler ainsi simplement de soi! Saint Paul en dit les choses les plus hautes sans en paraître ni ému, ni occupé de lui; il les raconte comme on raconterait une histoire passée depuis deux mille ans. Tous ne doivent pas entreprendre de dire et de faire de même; mais ce qu'on est obligé de dire de soi, il faut le dire simplement : tout le monde ne peut pas atteindre à cette sublime simplicité, et il faut bien se garder d'y vouloir atteindre avant le temps. Mais quand on a un vrai besoin de parler de soi dans les occasions communes, il faut le faire tout uniment, et ne se laisser aller ni à une modestie affectée, ni à une honte

[1] *Gal.* II, 11.
[2] *I Cor.* XI, 1.

qui vient de mauvaise gloire. La mauvaise gloire se cache souvent sous un air modeste et réservé : on ne veut pas montrer ce qu'on a de bon; mais on est bien aise que les autres le découvrent, pour avoir l'honneur tout ensemble et de ses vertus et du soin de les cacher.

Pour juger du besoin qu'on a de penser à soi ou de parler de soi, il faut prendre conseil de la personne qui connaît votre degré de grâce. Par là vous éviterez de vous conduire et de vous juger vous-même, ce qui est une source de bénédictions. C'est donc à l'homme pieux et éclairé dont nous prenons conseil à décider si le besoin de parler de soi est véritable ou imaginaire; son examen et sa décision nous épargneront beaucoup de retours sur nous-mêmes : il examinera aussi si le prochain, à qui nous devons parler, est capable de porter sans scandale cette liberté et cette simplicité à parler de nous avantageusement et sans façon dans le vrai besoin.

Pour les cas imprévus, où l'on n'a pas le loisir de consulter, il faut se donner à Dieu, et faire suivant sa lumière présente ce qu'on croit le meilleur, mais sans hésiter; car l'hésitation embrouillerait. Il faut d'abord prendre son parti : quand même on le prendrait mal, le mal se tournerait à bien par la droite intention; et Dieu ne nous imputera jamais ce que nous aurons fait faute de conseil, en nous abandonnant à la simplicité de son esprit.

Pour toutes les manières de parler contre soi-même, je n'ai garde ni de les blâmer ni de les conseiller. Quand elles viennent par voie de simplicité, de la haine et du mépris que Dieu nous inspire pour nous-mêmes, elles sont merveilleuses, et c'est ainsi que je les regarde dans un si grand nombre de saints; mais communément le plus simple et le plus sûr est de ne jamais parler de soi ni en bien ni en mal sans besoin : l'amour-propre aime mieux les injures que l'oubli et le silence. Quand on ne peut s'empêcher de parler mal de soi, on est bien prêt à se raccommoder avec soi-même; comme les amants insensés qui sont prêts à recommencer leurs folies, lorsqu'ils paraissent dans le plus horrible désespoir contre la personne dont ils sont passionnés.

Pour les défauts, nous devons être attentifs à les corriger suivant l'état intérieur où nous sommes. Il y a autant de manières différentes de veiller pour sa correction, qu'il y a de différents états dans la vie intérieure. Chaque travail doit être proportionné à l'état où l'on se trouve; mais en général il est certain que nous déracinons plus nos défauts par le recueillement, par l'extinction de tout désir et de toute répugnance volontaire, enfin par le pur amour et par l'abandon à Dieu sans intérêt propre, que par les réflexions inquiètes sur nous-mêmes. Quand Dieu s'en mêle, et que nous ne retardons point son action, l'ouvrage va bien vite.

Cette simplicité se répand peu à peu jusque sur l'extérieur. Comme on est intérieurement dépris de soi-même par le retranchement de tous les retours volontaires, on agit plus naturellement. L'art tombe avec les réflexions. On agit sans penser à soi ni à son action, par une certaine droiture de volonté qui est inexplicable à ceux qui n'en ont pas l'expérience. Alors les défauts se tournent à bien; car ils humilient sans décourager. Quand Dieu veut faire par nous quelque œuvre au dehors, ou il ôte ces défauts, ou il les met en œuvre pour ses desseins, ou il empêche que les gens sur qui on doit agir n'en soient rebutés.

Mais enfin, quand on est véritablement dans cette simplicité intérieure, tout l'extérieur en est plus ingénu, plus naturel : quelquefois même il paraît moins simple que certains extérieurs plus graves et plus composés; mais cela ne paraît qu'aux personnes d'un mauvais goût, qui prennent l'affectation de modestie pour la modestie même, et qui n'ont pas l'idée de la vraie simplicité. Cette vraie simplicité paraît quelquefois un peu négligée et moins régulière; mais elle a un goût de candeur et de vérité qui fait sentir je ne sais quoi d'ingénu, de doux, d'innocent, de gai, de paisible, qui charme quand on le voit de près et de suite avec des yeux purs.

Oh! qu'elle est aimable cette simplicité! Qui me la donnera? Je quitte tout pour elle, c'est la perle de l'Évangile. Oh! qui la donnera à tous ceux qui ne veulent qu'elle? Sagesse mondaine, vous la méprisez, et elle vous méprise. Folle sagesse, vous succomberez, et les enfants de Dieu détesteront cette *prudence qui* n'est que *mort*, comme dit son Apôtre [1].

XLI.

Sur les amitiés particulières : combien elles sont à craindre dans les communautés.

On croit communément qu'il n'y a rien de plus innocent que de se lier d'une amitié étroite avec les personnes en qui on trouve du mérite avec des qualités convenables à notre goût. C'est une nécessité dans la vie, dit-on, que d'avoir quelque personne de confiance à qui on épanche son cœur pour se consoler. Il n'y a que des cœurs durs qui peuvent se passer du plaisir d'une amitié vertueuse et solide.

Mais ces choses, qui sont pleines d'écueils dans

[1] *Rom.* VIII, 6.

tous les autres états, sont singulièrement à craindre dans les communautés; et on doit, quand on se croit appelé à cette vie, se regarder par rapport aux amitiés tout autrement qu'on ne ferait dans une vie privée et libre au milieu du siècle. En voici les raisons :

Premièrement, on s'est sacrifié à l'obéissance et à la subordination; ainsi on n'est plus à soi. Si on ne peut disposer ni de son temps ni de son travail, on doit encore moins disposer de ses attachements, puisque les attachements, s'ils étaient suivis, emporteraient et le temps et l'application de l'esprit. Quand vous formez des liaisons que vos supérieurs n'approuvent pas, vous désobéissez, vous entrez insensiblement dans un esprit particulier contraire à l'esprit général de la maison. Vous courez même risque de tomber dans des délicatesses, dans des jalousies, dans des empressements, dans des ombrages, et dans des excès de chaleur pour les petits intérêts de la personne que vous aimez, que vous auriez honte d'avoir pour vous-même. Les supérieurs ont raison de se défier de votre modération, de votre discrétion, de votre détachement et de vos autres vertus. Ces attachements particuliers vous rendent souvent indocile sur les vues qu'on aurait, ou de vous écarter absolument, ou de vous donner quelque fonction qui soit cause que vous vous trouviez rarement avec la personne que vous aimez. En voilà assez pour vous aigrir contre vos supérieurs, pour vous rendre l'obéissance amère, et pour vous faire chercher des prétextes de l'éluder. On rompt le silence; on a souvent de petits secrets à dire; on est ravi de dérober des moments pour s'entretenir contre les règles. Un quart d'heure où le cœur s'épanche ainsi avec intempérance fait plus de mal, et éloigne davantage de la soumission, que toutes les conversations qu'on pourrait avoir d'ailleurs.

Les supérieurs, voyant ce mal, tâchent d'y remédier, et tous les remèdes les plus charitables qu'ils y emploient passent dans votre esprit pour une défiance et pour une cruauté. Que fais-je? dit-on; qu'a-t-on à me reprocher? j'estime une telle personne pour son mérite; mais je ne la vois guère plus qu'une autre; je ne la flatte point; nous ne nous aimons que pour Dieu. On me veut arracher l'unique consolation qui me reste. Avec quelle sévérité me traiterait-on, si je faisais quelque démarche contre les règles, puisqu'on est impitoyable sur une chose si innocente?

Les supérieurs voient le mal, et ne peuvent presque l'expliquer. Ils aperçoivent qu'une amitié indiscrète empoisonne insensiblement le cœur, et ils ne savent dans le détail comment prévenir cette contagion. La personne d'abord s'échauffe, puis s'aigrit, et enfin se révolte jusqu'à s'égarer. Les plus beaux commencements causent ces malheureuses suites.

2° On fait un grand mal aux autres : on leur donne un pernicieux exemple. Chacun se croit permis de former des attachements particuliers, qui vont insensiblement plus loin qu'on n'avait cru d'abord. Il s'excite une espèce d'émulation et d'opposition de sentiments entre ceux qui ont des amitiés différentes. De là naissent les petites cabales et les intrigues qui bouleversent les maisons les plus régulières. De plus, il arrive des jalousies entre deux personnes, lorsqu'elles s'attachent à la même : chacun craint que l'autre ne lui soit préférée. Quelle perte de temps! quelle dissipation d'esprit! quelles folles inquiétudes! quel dégoût de tous les exercices intérieurs! quel abandon funeste à la vanité! quelle extinction de l'esprit d'humilité et de ferveur! quel trouble même et quel scandale au dehors dans tous ces attachements indiscrets!

Il faut avouer néanmoins que les communautés sont bien exposées à ce danger; car ces attachements sont contagieux. Dès qu'une personne prend cette liberté, c'est le fruit défendu qu'elle fait manger aux autres après en avoir mangé la première. Les autres ne veulent pas avoir moins de consolation et d'appui que cette personne qui cherche à aimer et à se faire aimer.

3° On fait un tort irréparable à la personne qu'on aime trop. On la fait sortir de sa conduite simple, détachée et soumise. On la fait rentrer en elle-même avec complaisance, et dans tous les amusements les plus flatteurs de l'amour-propre. On lui attire beaucoup de mortifications de la part des supérieurs; elle les afflige, et elle est affligée par eux. Ils se voient contraints à se défier d'elle, à la soupçonner même quelquefois sur des choses qu'elle n'a point faites, à observer ses moindres démarches, à ne croire point ce qu'elle dit, et à la gêner en beaucoup de petites choses qui la touchent jusqu'au fond du cœur.

Vous qui vous êtes attaché à elle, vous partagez avec elle vos croix et les siennes. Il s'en fait un commerce très-dangereux; car ayant de part et d'autre le cœur plein d'amertume, vous répandez l'un sur l'autre tout votre fiel. Vous murmurez ensemble contre les supérieurs; vous vous fortifiez par de vains prétextes contre la simplicité de l'obéissance; et voilà le malheureux fruit de toutes ces belles amitiés.

D'ailleurs, une seule amitié particulière est capable de troubler l'union générale. Une personne

aimée par une autre excite souvent la jalousie et la critique de toute une communauté. On hait cette personne, on la traverse en tout, on ne peut la souffrir, parce qu'elle paraît d'ordinaire fière et dédaigneuse, ou du moins froide et indifférente pour les autres qu'elle n'aime pas. Quand on agit suivant une charité générale, on est généralement aimé, et on édifie tout le monde. Quand, au contraire, on se conduit par des amitiés particulières, suivant son goût, on blesse la charité générale par des différences qui choquent toute une maison.

4° Enfin on se nuit beaucoup à soi-même. Est-ce donc là se renoncer, suivant le précepte de Jésus-Christ? est-ce là mourir à tout? est-ce là s'oublier soi-même, et marcher nu après Jésus-Christ? Au lieu de se crucifier avec lui, on ne cherche qu'à s'amollir, qu'à s'enivrer d'une amitié folle : on perd le recueillement; on ne goûte plus l'oraison. On est toujours empressé, inquiet, craintif, mystérieux, défiant. Le cœur est plein de ce qu'on aime, c'est-à-dire d'une créature, et non pas de Dieu. On se fait une idole de cette créature, et on veut être aussi la sienne. C'est un amusement perpétuel.

Ne dites point : Je me retiendrai dans cette amitié. Si vous avez cette présomption, vous êtes incapable de vous retenir. Comment vous retiendriez-vous lorsque vous serez dans une pente si roide, puisque vous ne pouvez pas même vous retenir avant que vous y soyez? Ne vous flattez donc plus. Le naturel tendre et affectueux, qui fait que vous ne pouvez vous passer de quelque attachement, ne vous permettra aucune modération dans ceux que vous formerez. D'abord ils vous paraîtront nécessaires et modérés; mais bientôt vous sentirez combien il s'en faut que vous ne sachiez gouverner votre cœur, et l'arrêter précisément où il vous plaît.

Je conclus que si vous n'avez aucun attachement particulier, vous ne sauriez trop veiller sur votre cœur, ni le garder avec précaution, pour ne lui permettre jamais de s'échapper dans ces vaines affections, qui sont toujours cuisantes dans leurs suites.

N'aimez point tant une seule personne, et aimez davantage tous ceux que Dieu vous commande d'aimer. Oh! que vous goûterez la paix et le bonheur, si l'amour de Dieu, qui est si bon et si parfait, vous ôte le loisir et le goût de vous amuser à des amitiés badines pour des créatures toujours imparfaites, et incapables de remplir nos cœurs!

Mais si vous êtes déjà malade de cette fantaisie, si l'entêtement d'une belle amitié vous occupe, du moins essayez de vous guérir doucement et peu à peu. Ouvrez les yeux : la créature que vous aimez n'est pas sans défaut. N'en avez-vous jamais rien souffert? Tournez vos affections vers la souveraine bonté, de qui vous ne souffrirez jamais rien. Ouvrez votre cœur à l'amour de l'ordre et de l'obéissance; goûtez le plaisir pur de la charité qui embrasse tout le monde, qui ne fait point de jaloux. Aimez l'œuvre de Dieu, l'union et la paix dans la maison où il vous appelle. Si vous avez quelque obligation à cette personne, témoignez-lui de la reconnaissance, mais non pas aux dépens des heures de silence, et de vos exercices réguliers. Aimez-la en Dieu, et selon Dieu. Retranchez les confidences indiscrètes et pleines de murmures, les caresses folles, les attendrissements indécents, les vaines joies, les empressements affectés, les fréquentes conversations. Que votre amitié soit grave, simple et édifiante en tout. Aimez encore plus Dieu, son œuvre, votre communauté et votre salut, que la personne dont il s'agit.

DE SUMMI PONTIFICIS

AUCTORITATE

DISSERTATIO.

Quæris a me, *N.*, quid sentiam de summorum Pontificum auctoritate. Præsto est responsum. Ea, quam amplector sententia, ita in medio posita est, ut non desperem Transalpinos vestros nostrosque Cisalpinos doctores, eo temperamento conciliari posse; neque tamen spero criticos in eam sententiam descensuros esse : sobrie sapere nolunt; temperata quæque aspernantur. Nihil est abnorme ac devium, quod illis non arrideat. Nihil est arduum, quod tueri non audeant. Hos sane plus quam hæreticorum sectas Ecclesiæ metuo; siquidem catholico nomine personati, intra septa Ecclesiæ impune grassantur. Hos sæpe numero audivi dicentes, Romani gentilis imperii caput in causa fuisse, cur romani pontifices christianæ reipublicæ primatum affectaverint, et credulum vulgus superstitioso cultu accepisse, quasi Christi institutum, ambitiosam hanc tanti fastigii invasionem. Hos ad meliorem frugem revocare quivis alius speret; certe non ego. Eos tantum hic compellare sat erit, qui pacis et unitatis amantes, fatentur apostolicam sedem ex institutione Christi æternum Ecclesiæ catholicæ fere fundamentum, caput atque centrum.

CAPUT PRIMUM.

Vera Transalpinorum sententia exponitur.

Ad propositum non pertinet, ut innumera conciliorum, patrum et scholasticorum testimonia recenseam. In hoc uno totus esse velim, nempe ut ex simplici et præcisa veræ quæstionis definitione plerasque hinc inde disputantium argutias facile amputes, et perspectum habeas temperamentum, in quo dissentientes theologi tandem consentiant. Hæc est autem assertio mea, quam ex ipsissimis doctissimi cardinalis Bellarmini verbis describere juvat. « Quarta sententia, inquit [1], est quodammodo in medio, pontificem, sive hæreticus esse possit, sive « non, non posse ullo modo definire aliquid hære- « ticum a tota Ecclesia credendum. »

1° Itaque nihil disputes de persona uniuscujusque pontificis. Etiamsi quispiam Papa doctrinam hæreticam bono animo ut catholicam intra se tenuisset, imo etiamsi apertam hæresim pertinaciter et palam docuisset, ita ut depositus fuisset, nec immerito, ut hæreticus; hæc omnia nostram quæstionem nihil attinerent. Porro si persona pontificis possit hæresim amplecti, docere, pertinaciter tueri, ita ut hæreticus fiat, atque ut hæreticus jure merito deponatur, evidens est aut nullam pontificiam definitionem infallibilem esse, aut saltem nullam esse infallibilem nisi accedente ipsius sedis apostolicæ, sive primæ, hujus Ecclesiæ consensu.

2° Ne disputes de pontifice qui citra fidei dogma aliquatenus erraret. Agitur tantum de pontifice ,

[1] Ad pleniorem quæstionis expositionem, fusius transcribere juvat Bellarmini testimonium, quod ex parte tantum laudat Fenelonius. « Quarta sententia est quodammodo in medio, ponti- « ficem, sive hæreticus esse possit, sive non, *non posse ullo « modo definire aliquid hæreticum, a tota Ecclesia creden- « dum.* Hæc est communissima opinio fere omnium catholico- « rum.... Videntur quidem hi auctores (nempe quos antea lau- « dat) aliquo modo inter se dissentire, quia quidam eorum « dicunt pontificem non posse errare, *si mature procedat,* et « *consilium audiat aliorum pastorum :* alii dicunt pontifi- « cem etiam *solum* nullo modo errare posse. Sed revera non « dissident inter se. Nam posteriores non volunt negare, quin te- « neatur pontifex mature procedere, et consulere viros doctos : « sed solum dicere volunt ipsam infallibilitatem non esse *in « cœtu consiliariorum,* vel in concilio episcoporum, sed in solo « pontifice : sicut e contrario priores non volunt ponere infalli- « bilitatem in consiliariis, sed in solo pontifice. Verum explicare « volunt pontificem *debere facere quod in se est*, consulendo « viros doctos, et peritos rei de qua agitur. Si quis autem peteret « an pontifex erraret, si temere definiret? sine dubio prædicti « auctores omnes responderent, non posse fieri ut pontifex « temere definiat. Qui enim promisit finem, sine dubio promisit « et media, quæ ad eum finem obtinendum necessaria sunt. Pa- « rum autem prodesset scire, pontificem non erraturum, quando « non temere definit; nisi etiam sciremus, non permissuram « Dei providentiam, ut ille temere definiat. » *De summ. Pontif.* lib. IV, cap. II, n° 8, 9. (*Edit. Vers.*)

qui, assentiente sede apostolica, solemni ritu *aliquid hæreticum definiret.*

3° Ne disputes de pontifice, *qui definiret aliquid hæreticum*, nec tamen illud *hæreticum a tota Ecclesia credendum* proponeret. Supponitur illud *hæreticum* a sede apostolica ita definitum esse tanquam dogma fidei, ut omnes Ecclesias dissentientes a sua communione pellat, et resectas definitivo judicio declaret.

CAPUT II.

Personalis pontificum infallibilitas refellitur.

Cardinalis Bellarminus sic habet[1]: « Pontifex in « casu hæresis potest ab Ecclesia judicari et de- « poni, ut patet dist. 40, can. *Si Papa.* » Fatetur hoc ipsum doceri « apud Innocentium, serm. 2 de « consecratione pontificis. Et quod majus est, in « VIII synodo, act. VII, recitantur acta concilii Ro- « mani sub Hadriano, et in iis continebatur Hono- « rium papam jure videri anathematizatum, quia « de hæresi fuerat convictus...... Ubi notandum « est, quod etsi probabile sit Honorium non fuisse « hæreticum, tamen non possumus negare quin « Hadrianus cum romano concilio, imo et tota VIII « synodus generalis senserit in causa hæresis posse « romanum pontificem judicari. »

Postea vero Bellarminus ita disserit[2]: « Tertia « sententia est in alio extremo, pontificem non « posse *ullo modo* esse hæreticum, nec docere pu- « blice hæresim, etiamsi solus rem aliquam definiat. « Ita Albertus Pighius, etc.... Tertia probabilis est, « non tamen certa; quarta » (videlicet pontificem sive hæreticus esse possit, sive non, non posse ullo modo definire aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum) « certissima est, et asserenda. »

Bellarminus denique exemplum Honorii papæ sibi sic objicit[3]: « Dices : At certe crediderunt ista « concilia (nempe sextum et posteriora) Papam errare posse, cum Honorium hæreticum fuisse credi- « derint. Respondeo credidisse solum eos patres, « Papam errare posse *ut privatum hominem*, quæ « est opinio probabilis, quamvis contraria videatur « nobis probabilior. »

Quibus positis, tria sunt, quæ a tanto viro sciscitari velim. 1° Quid sit in praxi hæc personalis pontificum infallibilitas quæ *probabilis est, non tamen certa*, atque adeo in praxi nulla est; quandoquidem opposita sententia, dicens *Papam errare posse*, et hæreticum fieri, *probabilis est, quamvis contraria videatur probabilior.* Porro unicuique licet opinionem probabilem juxta conscientiam sequi. Unde unicuique licet hanc infallibilitatem personalem probabiliter falsam rejicere, et fallibilitatem probabiliter veram tueri : infallibilitas autem quam rejicere unicuique hominum licet, in praxi nulla est; neque credibile dixeris, tantum Dei donum pontificibus singulis concessum fuisse, ut in praxi nullum sit, et inutile ad dirimendas fidelium controversias.

2° Quæro, qua de causa opinio asserens Papam errare non posse, *etiamsi solus rem aliquam definiat*, sit *probabilior quam opposita?* Enimvero opposita ex traditione constat, ut patet, dist. 40, can. *Si Papa*, et apud *Innoc. serm. 2 de consecratione pontificis;* ex eo denique *quod Hadrianus cum romano concilio, imo et tota sexta synodus generalis senserit in causa hæresis posse romanum pontificem judicari;* id confirmantibus posterioribus conciliis. Sententia vero quæ personalem infallibilitatem affirmat *est in alio extremo*, ait Bellarminus; *ita Albertus Pighius, etc....... Probabilis est, non tamen certa.* Iterum atque iterum quæro, qua ratione opinio Alberti Pighii sit anteponenda sententiæ Hadriani papæ, concilii romani, sextæ synodi generalis, et aliarum quæ secutæ sunt? Præterea unaquæque pontificum persona moritur, neque tamen unquam moritur sedis apostolicæ auctoritas. Ergo non in persona transeunte, sed in sede immota quærenda est hæc præcelsa auctoritas, si uspiam inveniatur. Quinetiam aliquando fit, ob diuturnam electorum dissensionem, aut aliquam aliam gravem causam, ut hæc sedes per aliquot annos vacet. Imo et per magnum schisma factum est, ut per annos circiter quadraginta certo pastore caruerit. Incertus autem Papa in praxi nullus est. Tum certe neque sedis hujus auctoritas intermissionem passa est, neque universalis Ecclesiæ corpus capite deficiente, detruncatum et exanime jacuit. Ergo luce clarius est, supremam hanc et immotam auctoritatem, non in sedente, semper mortali, et interdum incerto, sed in sede immortali, et semper certa, permanere.

Patebit vero ex multis traditionis testibus inferius proferendis, quam accurate et dilucide veteres hanc æternam sedem a sedente homine jamjam morituro distinguere consueverint. Hinc mos invaluit, ut omnia non ex personæ sedentis, sed ex sedis apostolicæ nomine passim sancirentur. Omnes illi qui pontificiam auctoritatem magnificentius extollunt, non de Leone aut de Gregorio, aut alio quovis egregio pontifice, sed de Petro, in sede loquente, ac vivo, prædicant. Quinetiam si quispiam pontifex, ut exempli causa Honorius visus sit tuendæ

[1] *De summ. Pont.* lib II, cap. XXX, n° 1, 3.
[2] *Ibid.* lib. IV, cap. II, n° 7, 10.
[3] *Ibid.* lib. IV, cap. XI, n° 38.

fidei minus consuluisse, tum maxime asseveratur a sancto Agathone, apostolicam sedem *illibata* atque, ut ita dicam, virgine fide hactenus confirmasse omnium fratrum fidem.

Itaque arbitror me sententiæ a Bellarmino penitus assertæ abunde obsequi, modo cum ipso dixerim : « Sententia quæ docet pontificem, sive hære« ticus esse possit, sive non, non posse ullo modo « definire aliquid hæreticum a tota Ecclesia creden« dum, certissima est, et asserenda. »

CAPUT III.

Vera ac sobria sanioris partis Cisalpinorum sententia exponitur.

Si semel negaveris personalem hanc pontificum infallibilitatem, nihil est in quo plerique Cisalpini unitatis amantes, a Transalpinis dissentire mihi videantur : cujus quidem rei probatio breviter ac dilucide fieri potest.

Omnes Cisalpini unitatis amantes credunt apostolicam sedem esse, ex institutione Christi, æternum catholicæ communionis fundamentum, centrum atque caput.

Atqui luce clarius est apostolicam sedem non fore æternum catholicæ communionis fundamentum, centrum atque caput, si *definiret aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum.*

Ergo omnes Cisalpini unitatis amantes credunt, aut saltem credere debent, apostolicam sedem ex institutione Christi nunquam posse *definire aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum.*

Quod si quisquam illorum meam hanc assertionem in dubium vocet, profecto nec sibi ipsi satis constat, nec satis perspectum habet quid ipse sibi velit, dum hoc fundamentum, caput, atque centrum agnoscit. Enimvero credit apostolicam sedem futuram esse sine ulla intermissione, in docenda fide, universalis Ecclesiæ fundamentum, centrum atque caput. Liquet vero sedem quæ *definiret aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum*, abscissis a sua communione quibuslibet dissentientibus, non esse in fide docenda fundamentum, centrum atque caput universalis Ecclesiæ, eo temporis puncto quo definiret illuc hæreticum : imo esset, eo temporis puncto fundamentum instabile, corruens, et ruinæ causa; esset schismaticum in hæresi docenda caput; esset falsatæ traditionis centrum.

1° Hoc fundamentum corruens totam Ecclesiæ arcem ad ruinam impelleret.

2° Schismatis esset caput, quippe quæ excommunicaret eos omnes qui recte sentirent.

3° Centrum esset falsatæ traditionis, quippe quæ abuteretur suo munere centri, ut falsatam traditionem omnibus extremis Ecclesiæ membris infunderet. Tum certe dici non posset in ulla fidei formula : Credo sedi apostolicæ; credo hanc sedem esse hic et nunc in docenda fide æternum catholicæ communionis fundamentum, centrum atque caput. Ergo quicumque fatetur apostolicam sedem nunquam esse defecturam, sed æternum fore in fide docenda fundamentum, caput atque centrum Ecclesiæ, aut ficto animo id fatetur, aut satis non attendit quid ipse dicat, aut certe fatetur sedem apostolicam nunquam posse *definire aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum.*

CAPUT IV.

Hæc Bellarmini assertio probatur ex ipsa promissione Christi.

Christus ait : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam* [1]. Et alibi : *Rogavi pro te*, Petre, *ut non deficiat fides tua, et tu aliquando conversus confirma fratres tuos* [2].

Apud omnes fideles in confesso est, ex ea Christi promissione exsculpi hoc fidei catholicæ dogma, nimirum hanc esse formam Ecclesiæ a Christo inditam, ut Petrus in sua sede sit semper ministerialis petra, fundamentum, caput atque centrum Ecclesiæ universalis, atque adeo hujus sedis fidem nunquam defecturam esse. Neque enim si Petri fides in illius sede deficeret, infidelis hæc et impia sedes dici posset ministerialis petra, sive fundamentum, quo posito portæ inferi nunquam prævaleant. Neque vero hæc sedes, si *aliquid hæreticum definiret a tota Ecclesia credendum*, dici posset caput atque centrum in docenda vera fide. Neque in ea suppositione etiam recte diceres Petri fidem in sua sede nunquam defecturam esse; quandoquidem vera fides cum hac hæretica definitione conjungi non possit. Neque Petrus, tunc temporis in sua sede semper vivens ac docens, fratres labantes confirmaret, imo Petrus fratres recte sentientes in illud *hæreticum* a se *definitum* trahere niteretur. Imo fratres Petrum labantem confirmarent et corriperent. Quid vero absurdius esset, aut ineptius, quam ea fides nunquam deficiens in sede, quæ tamen fidem totius Ecclesiæ per suam hæreticam definitionem extinguere conaretur? Ergo necesse est, ut critici negent hanc Christi promissionem spectare sedem apostolicam, aut fateantur ex ea promissione demonstrari sedis apostolicæ fidem

[1] *Matth.* XVI, 18.
[2] *Luc.* XXII, 32.

ad confirmandos fratres nunquam defecturam esse, atque adeo nunquam hanc sedem posse *definire aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum.*

Profecto si sedes apostolica sic blasphemaret contra veram fidem, etiamsi imprudens et recta intentione id faceret, jam non esset apostolica, jam non esset sedes Petri. Imo esset cathedra pestilentiæ, et contagii centrum. Tum certe hæc sedes vinculum unitatis ultro abrumperet contra omnes a se dissentientes ecclesias. Non ignoraret quidem alias omnes a se dissentire. Enimvero ipsa, utpote centrum et caput universalis Ecclesiæ, nunquam ignorat, quid cætera membra, intima ac jugi fidei atque disciplinæ societate sibi connexa, circa fidem sentiant. Exempli gratia, quo pacto fieri posset, ut ea centralis Ecclesia ignoraret, quid Italicæ, quid Germanicæ, quid Gallicæ, quid Hispanicæ ecclesiæ de divinitate Christi, de necessitate interioris gratiæ et de transsubstantiatione sentiant. Ergo si sedes apostolica dissentientes omnes ecclesias a sua communione depelleret, jam non esset caput atque centrum, imo a toto Ecclesiæ corpore prudens ac volens dissiliret. Tum certe reliquæ omnes ecclesiæ tenerentur recedere ab ea blasphemante, et cogente omnes ad conclamandam blasphemiam.

Neque dixeris huic sedi latere aliquando posse, an reliquæ ecclesiæ dissentiant. Nam præterquam quod hæc supina ignorantia competere non potest huic centro et fonti, a quo tota traditio, instar sanguinis circulantis in extrema membra, nunquam non dimanat, et ad quod hanc ipsissimam traditionem nunquam non refluere necesse est, insuper quid futurum dices, si sedes apostolica tandem aliquando senserit omnes ecclesias a se dissentire? Si illud hæreticum a se definitum pertinaciter confirmet, eam in schismate et in hæresi obcæcatam, contumacem, et obduratam fingis. Horrendum dictu! At vero si illud hæreticum abdicet, et definitionem a se pronuntiatam condemnet, in confesso erit, Petrum non confirmavisse fratres, sed indiguisse ut confirmaretur et emendaretur a fratribus. In confesso erit Petrum in sua sede contra fidem impium dogma fratribus suasisse. In confesso erit fidem Petri in sua sede *aliquando* defecisse. In confesso erit Petrum non fuisse tum temporis *petram* ministerialem, supra quam ædificata sit Ecclesia, et contra quam portæ inferi non prævaleant. Imo portæ inferi hanc petram tum temporis commovissent, ut Ecclesia super hanc petram fundata quateretur. Ergo si valeant Christi promissa ad stabiliendam sedis apostolicæ auctoritatem, necesse est ut ea auctoritas inconcussa semper maneat. Ergo necesse est ut unusquisque fidelis nunquam non dicere possit : *Petrus est petra super quam fundata est Ecclesia;* ita ut sedes apostolica sit fundamentum quo innixa est Ecclesia, et portæ inferi nunquam prævaleant contra hoc fundamentum. Ergo apostolica sedes donatur fide quæ nunquam defectura est, et qua fratres episcopi omnium ecclesiarum æternum confirmandi sunt.

CAPUT V.

Confirmatur hæc sententia ex ipsis promissionis vocibus.

Illi omnes theologi qui primatum hujus sedis tanquam a Christo institutum agnoscunt, uno ore fatentur, hunc primatum institutum fuisse per formam inditam universali Ecclesiæ in verbis promissionis. Idem est igitur ac si dicerent Christum pollicitum fuisse Ecclesiam in petra, sive in Petri sede fundatam, ita hoc fundamento firmari, ut nunquam a portis inferi quati possit. Idem est igitur ac si dicerent, ex ipsa Christi pollicitatione, hanc esse æternam universalis Ecclesiæ formam, ut constans capite, videlicet sede Petri; et membris, nempe ecclesiis in hoc centro unitis, nunquam possit in fide docenda errare. Idem est ac si dicerent, caput in ea totius corporis compage semper fore caput, et capitis munere perfuncturum, quemadmodum reliqua corporis membra membrorum officio semper functura sunt. Sin minus, a Christo non promitteretur, hanc Ecclesiæ formam perpetuo stabilem fore, neque caput capitis officio semper functurum. Quo posito, nulla esset certa et constans universæ Ecclesiæ forma. At vero si ex pollicitatione Christi, certa est et constans universalis Ecclesiæ forma, reliquum est, ut caput sit in singulis temporum punctis verum caput capitis munere fungens, quemadmodum membra capiti coagmentata membrorum officio semper functura sunt.

Neque dicas Christum minime locutum fuisse de sede Petri, in ea ultima et præcipua pollicitatione, qua jamjam in cœlos ascensurus apostolos compellavit. *Euntes ergo docete omnes gentes.... Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi*[1].

1° Constat Petrum cum cæteris hæc pollicitanti Christo adfuisse. Unde luce clarius est Christum id dixisse Petro juxta ac cæteris, imo Petro tanquam primo.

2° Hæc pollicitatio postrema relativa est ad anteriores. Itaque hæc pollicitatio, toti Ecclesiæ corpori facta, supponit corpus Ecclesiæ jam institutum, cum distinctione et proprietate membrorum; unde sequitur hanc pollicitationem factam esse capiti tan-

[1] *Matth.* XXVIII, 19, 20.

quam capiti, et membris tanquam membris. Idem est igitur ac si Christus diceret : *Euntes ergo docete omnes gentes*, etc. ita ut in docendis gentibus caput capitis munere fungi nunquam desinat, et membra huic capiti conjuncta membrorum officio perpetuum fungantur. *Et ecce vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi :* videlicet adero docens cum capite et cum membris : cum capite quidem, ut capitis munus rite impleat; cum membris vero, ut capiti conjuncta officium suum inferius pariter exsequantur. Quod si nolles hunc esse genuinum promissionis sensum, primatus ipse apostolicæ sedis funditus corrueret; nam, intermisso capitis et centri munere, necesse est ut primatus intermittatur. At vero si fatearis, id quod apud omnes catholicos in confesso semper erit, nempe primatum hujus sedis esse ex institutione et promissione Christi sempiternum, evidentissime sequitur, hanc sedem fore *omnibus diebus usque ad consummationem sæculi* primam omnium catholicæ communionis Ecclesiam, primam in docenda vera fide, primam in confirmandis fratribus; primam quæ sit centrum ac fons, ex quo et ad quem jugis traditio nunquam non circulet; primam quæ sit totius arcis fundamentum, ne convellatur unquam a portis inferi; primam quæ cæteras in suo sinu tanquam in centro foveat et informet; primam denique, cum qua Christus omnibus diebus gentes doceat. Atqui hoc totum verum non esset eo temporis spatio, *quo definiret aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum*. Ergo promissio quæ primatum adstruit in fide docenda id nunquam accidere posse, atque adeo fidem ab ea sede docendam nunquam posse deficere.

CAPUT VI.

Hoc idem confirmatur multiplici comparatione.

Etiamsi constaret, id quod falsissimum est, nempe verba promissionis solum primatum exprimere, nihilo tamen minus indefectibilitas, quam tueor, hinc plane demonstraretur. Enimvero sedes apostolica non potuit donari primatu perpetuo, et nulla intermissione imminuto, quin donetur et indefectibilitate, de qua non disputatur. Hoc quidem multiplici exemplo patebit.

1° Suppono promissum fuisse a Deo per expressam revelationem, quemdam hominem ad extremum usque vitæ punctum nunquam hæreticum fore; sed contra membrum fore Ecclesiæ catholicæ, ita ut sine ulla intermissione sit crediturus ea singula, quæ ad veram fidem pertinent, et nunquam ab ea sit recessurus. Nonne luce clarius est, hunc virum nunquam asserturum esse *aliquid hæreticum* quod cupiat a tota Ecclesia credi tanquam fidei dogma, neque alios omnes a sua communione pulsurum, si circa illud *hæreticum* ab eo dissentiant. Profecto si homo ille posset hæreticum dogma ut catholicum palam amplecti et docere, dici tamen posset, hunc hominem nunquam fore hæreticum, quippe qui simul atque ab Ecclesia emendaretur, bono animo ejuraret errorem : verum nullatenus dici posset, hujus hominis fidem in docendo, nullo temporis intervallo defecturam esse, cumque primum semper fore in fide docenda.

2° Suppono a Deo expresse revelari, quamdam ecclesiam, exempli gratia Mediolanensem, aut Neapolitanam, ad ultimum usque mundi diem sine ulla intermissione fore unam ex ecclesiis catholicis, et hæretica labe immunibus, quæ membra sunt Ecclesiæ universalis, et quæ sedis apostolicæ communione gaudent, ita ut vera fides docenda in ea nunquam deficiat. Suppono hanc ecclesiam per hoc singulare privilegium eximi a sorte tot ecclesiarum, quæ amissa vera fide, et rupto unitatis vinculo, in schisma corruerunt. Ejusmodi sunt Alexandrina, Constantinopolitana, Ephesina, aliæque plurimæ Orientales olim florentes ecclesiæ. Si quædam privata ecclesia gauderet hoc singulari privilegio, quo tot infelices illæ Orientales caruerunt, nonne constaret, hanc particularem Ecclesiam nunquam definituram esse *aliquid hæreticum*, neque abcissuram esse a sua communione cæteras dissentientes.

Quod si nullatenus dubitares de fide æternum docenda ab illa ecclesia particulari, eo quod revelaretur, eam usque ad mundi finem fore unam ex universalis Ecclesiæ membris, quæ gentes veram fidem doctura sunt, quanto magis necesse est ut credas hanc singularem Ecclesiam, cui promissum est, eam fore ad finem usque sæculi, ministerialem petram, fundamentum inconcussum, centrum illibatæ traditionis, et fidei docendæ caput, nunquam definituram esse aliquid hæreticum, ita ut dissentientes omnes ecclesias a sua communione resectas declaret. Si pollicitatio absolutæ perpetuitatis in ratione membri Ecclesiæ, facta huic privato homini, vel huic privatæ ecclesiæ, nostram quæstionem dirimeret, quanto magis perpetuitas promissa in ratione capitis, fundamenti, centri, atque fontis, pro fide docenda, controversiam dirimit.

Pariter suppono divinitus promissum fuisse aliquam arcem munitissimam, prærupta quadam rupe fundatam, nunquam posse ulla vi ruere : nonne constaret hoc fundamentum, scilicet rupem, esse perpetua firmitate inconcussum? Quomodo enim nutare posset fundamentum, quo firmatur tota hæc

ædificii moles nunquam quatienda? Si nutaret fundamentum, quanto magis nutaret moles ab eo firmata! Pariter suppono promissum esse, corpus cujusdam hominis fore immortale, nonne ex ea promissione constaret capitis hujus corporis immortalitas? Nonne constaret immortalitas cordis, in quo veluti in centro flueret ac reflueret jugi circuitu tota sanguinis massa? Igitur perspicuum est fundamentum eadem perpetua firmitate, centrum et caput eadem immortalitate donari, qua tota Ecclesia donatur.

CAPUT VII.

Super ea quæstione narratur controversia domini Bossueti, episcopi Meldensis, adversus dominum de Choiseul, episcopum Tornacensem.

Dominus Bossuetus, episcopus Meldensis, non ita pridem defunctus, coram testibus fide dignis mihi sæpe narravit ea quæ gesta sunt in generalibus cleri Gallicani comitiis anno 1682. Hæc autem habebat ejusmodi narratio.

Dominus de Choiseul, episcopus Tornacensis, delectus fuerat ut cleri Gallicani declarationem de pontificia auctoritate scriberet. Scripsit, lecta est. Continuo Meldensis restitit in faciem, eo quod apostolicam sedem juxta ac personas pontificum hæresim amplecti posse declararet. Atqui nisi id dixeris, aiebat Tornacensis, Romanam infallibilitatem, velis, nolis, adstruas necesse est. Neque tu, instabat Meldensis, negare potes fidem Petri in sua sede nunquam esse defecturam : id ex promissis aperte constat; id ex traditione universa lucidissime patet. Si res ita sit, aiebat Tornacensis, tribuenda est absolutissima, non homini quidem sedenti, sed sedi, infallibilitas : atque adeo fatendum est singula decreta, quæ ab apostolica sede emanant, esse prorsus irreformabilia, et infallibili auctoritate firmari. Objectionem ita solvere conabatur Meldensis. Indefectibilis quidem est hujus sedis fides, neque tamen infallibilia sunt illius judicia. Quomodo probas, aiebat Tornacensis, indefectibilem esse hujus sedis fidem? Id probo ex promissis Christi aiebat Meldensis; quandoquidem Christus expressissime dicit : *Rogavi pro te, ut non deficiat fides tua*. En hæc est fides Petri in ejus sede nunquam defectura. Si nosces aliquam uspiam gentium ecclesiam, cui promissum esset a Christo, fidem ejus nunquam esse defecturam; nonne crederes, juxta promissum, fidem ejus nunquam defecturam esse? Si huic ecclesiæ promissum esset, eam semper fore unam ex ecclesiis catholicis, et hæretica labe expertibus, nonne tibi omnino constaret hanc ecclesiam semper fore catholicam, atque adeo indefectibilem in catholica fide? Quanto magis id te credere oportet de sede apostolica, cui promissum est eam semper fore non solum unam ex catholicis ecclesiis, sed primam omnium catholicarum, ita ut sit æternum fundamentum, caput atque centrum catholicitatis, ad devincendas portas inferi, et confirmandos fratres. Dum vero Tornacensis hæc singula argute refellere niteretur, acrius urgebat Meldensis. Responde, aiebat peremptoria voce, an sedes apostolica fieri possit hæretica, necne; id est, an possit, necne, hæreticum dogma obstinato et contumaci animo contra dissentientes omnes suæ communionis Ecclesias tueri ac definire, ita ut alias sibi adversantes excommunicet? Quidquid dixeris erit contra te. Si dixeris apostolicam sedem posse fieri hæreticam, et in tuenda sua hæresi schismaticam; ergo, per te, fieri potest ut caput Ecclesiæ a corpore divellatur, et corpus detruncatum fiat exanime; ergo, fieri protest ut centrum unitatis fidei, sit fidei corruptæ atque hæreseos centrum. At vero, si dixeris hanc sedem in fide, cujus centrum est atque caput, deficere non posse; ergo, indefectibilis est hujus sedis fides.

Respondebat Tornacensis : Ipse, ipse videris quid tu tibi ipsi reponere debeas. Tuum est æque ac meum captiosam hanc objectionem solvere. Ex confesso, hoc argumentum nihil probat, quandoquidem nimis probat. Enimvero si probaret aliquid, certissime et evidentissime probaret infallibilitatem sedis quam tu mecum negas. Si fides sedis indefectibilis est, necesse est ut hæc sedes nihil unquam contra fidem definiat. Quid enim a vera fide magis deficit, quam hæretica contra fidem definitio? Atqui Transalpini, dum infallibilitatem asserunt, nihil aliud volunt præter hanc conclusionem, scilicet apostolicam sedem nihil unquam definire posse contra catholicam fidem, atque adeo Papam ex cathedra solemni ritu definientem nunquam contra fidem errare posse. Cave igitur ne gladio tuo te jugules, et stabilias hoc ipsum quod confutare hactenus studuisti. Meldensis reponebat : Iterum atque iterum moneo, distinguendam esse ab infallibilitate judiciorum in docenda fide, sedis indefectibilitatem in fide tenenda. Porro fides hujus sedis indefectibilis est, ut ex promissione Christi et traditione Ecclesiæ patet; at vero judicia sedis non sunt infallibilia. O rem prorsus incredibilem, aiebat Tornacensis! Quo pacto fieri posse existimas, ut quispiam homo qui nunquam in fide deficeret, falli posset in declaranda recta sua fide, quæ ex hypothesi nunquam esset defectura? Nonne in fide deficeret, si hæresim pro vera fide credendam esse putaret, et definitiva sententia pronuntiaret? Quod si hæresim pro vera fide credendam

esse nunquam putaret, quomodo circa fidem posset errare? Profecto eo mitiori indefectibilitatis nomine, ipsissimam quam negas Transalpinorum infallibilitatem nobis insinuas, et tibi ipsi periculosissime illudis. Igitur, assigna præcise ac nitide in quo differre possint tua hæc indefectibilitas, et illa infallibilitas Transalpinorum.

Tum Meldensis dicebat, promissum quidem fuisse apostolicæ sedi, eam æternum fore Ecclesiæ catholicæ fundamentum, centrum atque caput; atque adeo eam nunquam fore schismaticam aut hæreticam, quemadmodum plurimæ Orientales ecclesiæ, quæ catholica communione olim gaudentes, in schisma et in hæresim tandem prolapsæ sunt. Ex promissis constat (hæ sunt Meldensis voces) id nunquam eventurum sedi apostolicæ. Enimvero si sedes illa circa fidem erraret, non erraret pertinaci et obstinato animo : a cæteris ecclesiis ad rectum fidei tramitem cito revocaretur. Simul atque sentiret se errare, abdicaret errorem. Unde etiam si bono animo forsan aliquando erret, attamen schisma et hæresim usque ad consummationem sæculi declinabit. Itaque hæc sedes in judicando falli quidem et errare potest circa fidem; sed error ille venialis esset, neque tamen fides Petri in hac sede deficeret; quandoquidem hæc sedes constantissime vellet purissimæ omnium suæ communionis ecclesiarum fidei adhærere. Non erraret cum pertinacia, nunquam vinculum communionis abrumperet. Animo et affectu semper esset catholica, unde nunquam hæretica esset. Itaque expressissimis promissorum vocibus penitus adhæreo, indefectibilitatem asserens; neque tamen admitto commentitiam hanc Transalpinorum infallibilitatem.

Finita hac inter utrumque antistitem altercatione, Tornacensis a scribendæ declarationis officio sese abdicavit. Meldensis vero huic muneri obeundi suffectus, quatuor propositiones, uti etiamnum extant, continuo scripsit.

Et hæc sunt quæ nonnulli testes fide digni adhuc superstites, a Meldensi episcopo sæpissime narranti mecum audierunt.

CAPUT VIII.

Refellitur Meldensis episcopi opinio.

Duo sunt, quæ ex liquidissimis promissionis vocibus demonstranda aggredior, ut funditus ruat totum hoc Meldensis episcopi systema.

1° In pollicitatione Christi, fides promittitur Ecclesiæ, non solum ut recte credat, sed etiam ut recte doceat gentes. *Euntes docete omnes gentes :...... et ecce ego vobiscum sum.* Itaque Christus pollicetur se futurum cum Ecclesia *docente*, sive ipsum perpetuo docturum esse cum ea; unde promissio quam maxime spectat hoc munus *docendi gentes.* Quod si, ex jam concessis, promissum est fidem Petri in sua sede nunquam esse defecturam, concludi necesse est Petrum nunquam in docenda vera fide esse defecturum, atque adeo illum in sua sede semper docturum esse veram fidem. Atqui indefectibilitas in docenda vera fide, et infallibilitas in definienda vera fide, unum et idem sunt. Ergo minus apposite Meldensis indefectibilitatem ab infallibilitate distinguere studuit. Ergo jure merito Tornacensis contendebat, Meldensis indefectibilitatem in Transalpinorum infallibilitatem aperte relabi. Luce meridiana clarius est, quempiam hominem infallibilem esse in fide definienda, si in docenda fide sit indefectibilis. Atqui, ex confesso, apostolica sedes in fide docenda est indefectibilis. Ergo infallibilis est in fide definienda.

Si extra promissa vagari liceat, posset quidem fieri ut sedes apostolica, per aliquot temporis intervallum, *aliquod hæreticum* dogma tanquam catholicum pio animo et veniali errore amplecteretur. Posset etiam fieri ut illud hæreticum tanquam verum fidei dogma *a tota Ecclesia credendum definiret.* Posset denique ita esse affecta, ut illud *hæreticum* respueret statim atque constaret ei cæteras omnes suæ communionis ecclesias in hoc a se dissentire. Absit certe ut hoc totum fieri posse negaverim, si de re in se absolute spectata, et seorsim a promissis disputetur! Sed hæc promissionis vocibus minime aptari possunt. Neque enim promittitur tantummodo Christum futurum esse cum Ecclesia credente : futurus promittitur Christus cum Ecclesia docente. *Euntes docete :... et ecce ego vobiscum sum.* Unde liquet (nisi forma a Christo indita corrumpatur) Christum semper affuturum esse Petro in sua sede *docenti omnes gentes*, ne fides ejus deficiat in confirmandis fratribus, qui sunt omnium gentium episcopi. Non sufficit igitur, ad promissionem implendam, ut sedes apostolica semper recte credere velit, et recte credat intra se. Insuper oportet ut semper *gentes* recte *doceat*, et fratres confirmet. Profecto autem indefectibilitas in recte docendo gentes, et in confirmando fratres episcopos, id totum adstruit quod Transalpini temperatæ sententiæ studiosi infallibilitatis nomine petunt.

1° In promissis Christi fides promittitur Petro, sive sedi apostolicæ, ita ut in docenda recta fide nulla vel tantula intermissio admitti possit. *Et ecce ego vobiscum sum* OMNIBUS DIEBUS USQUE AD CONSUMMATIONEM SÆCULI. Nulla igitur dies erit, in

qua hæc forma a Christo indita corrumpi vel tantulum alterari possit. *Omnibus diebus usque ad consummationem sæculi*, ne uno quidem excepto die, vel minutissimo temporis puncto, Christus aderit Petro in sua sede docenti gentes; ne fides ejus deficiat, atque ut fratres episcopos confirmet in recta fide.

Cave igitur ne contra promissum dixeris, sedem Petri aliquando definire posse *aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum*, abscissis a sua communione omnibus aliis ecclesiis quæ ab ipsa dissentirent. Ne dixeris hanc sedem nihilo tamen minus nunquam fore schismaticam et hæreticam, eo quod simul atque suum errorem adverteret, hujus pœniteret eam; imo ipsa palam hunc suum errorem detestaretur, et Ecclesiæ catholicæ obtemperans dicta negaret, et affirmaret negata. Enimvero, in ea suppositione, Christus Petro in sua sede gentes docenti non adesset *omnibus diebus usque ad sæculi consummationem*. Sed contra, per tot dies Christus abesset ab apostolica sede perperam docente, quot essent dies in quibus hæc sedes *aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum definiret*.

Neque certe Christus adesset ut fides Petri nunquam in sede deficiens fratres confirmaret. Etenim, in suppositione a Meldensi facta, id verum non esset; imo Christus a capite et centro Ecclesiæ *aliquid hæreticum definiente* tum temporis procul abesset. Tantummodo verum esset Christum, post aliquod absentiæ intervallum, reversurum esse, ut hæc sedes docilis, et commissi erroris pœnitens, a fratribus ipsa confirmaretur. Tum sane non capitis præeminentis munere, sed membri inferioris ac subditi, et quidem corripiendi officio fungeretur. Tum forma toti Ecclesiæ corpori a Christo indita interrumperetur. Quod ex confesso supponi nefas est.

Luce vero meridiana clarius est hanc commentitiam promissionis interpretationem verbi Christi aptari non posse. Enimvero Christus duo dixit, quæ sibi mutuo perfectissime congruunt : alterum est, quod Petrus sit *petra supra quam fondata Ecclesiæ* moles æternum sit inconcussa : alterum est quod Petrus factus petra immobilis, et in fide indeficiens, fratres sit confirmaturus. Porro Ecclesia huic fundamento superstructa non potest esse in fide docenda firmior, quam fundamentum quo facta est firma; neque fratres possunt esse in fide definienda firmiores, quam Petrus a quo confirmandi sunt. Itaque promissioni repugnat, ut fundamentum in fide docenda deficiens a mole superstructa firmetur, et ut Petrus aliquid hæreticum definiens a fratribus ad veram fidem revocetur.

Neque unquam in sua pollicitationne dixit Christus : *Euntes docete omnes gentes* : quod si a fundamento, capite et centro docendæ fidei paulisper abfuerim, quam primum revertar : at vero si, me absente, Petri fides in ejus sede deficiat, nec fratres confirmet, imo illos in errorem trahit *aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum definiendo*, brevi mora ad hanc sedem rediero, ut ab aliis ecclesiis emendata patiatur se a fratribus confirmari. Non sic Christus, non sic; sed absolute pronuntiat se affuturum *omnibus diebus*, ne excepto quidem vel tantulo temporis puncto, *usque ad consummationem sæculi*, cum capite et cum membris; ita ut caput capitis, et membra membrorum munere rite fungantur; ita ut membra subjaceant, et caput præeminat; ita ut corpus episcoporum recte doceat, et apostolica sedes indeficienti fide fratres confirmet.

Itaque si verba promissionis, absque ulla cavillatione, aut verborum contorsione, perpendas, evidentissime constabit, 1° fidem quæ in hac sede nunquam defectura est, esse fidem in docendo gentes, et in confirmando fratres episcopos, 2° hanc fidem nunquam esse defecturam, ut ne ulla quidem unius diei metuenda sit intermissio. Unde liquet Petrum *omnibus diebus* ita fratres confirmaturum, ut nullo vel minimo temporis puncto ipse indigeat ab illis confirmari, nedum revocari ab hæretica doctrina ad fidem catholicam.

Si hæc sedes *aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum definiret*, periret sane tum temporis in hac sede vera fides, saltem in docendo; periret unitas docendæ fidei; cujus vinculum abrumperetur. Atqui unitas quam maxime in eadem fide docenda consistit. Ergo periret unitas. Hinc ea sedes dissentientes ecclesias excommunicaret, et percuteret anathemate. Hinc cæteræ omnes ecclesiæ, *ne aliquid hæreticum* credendum ut fidei dogma amplecterentur, cogerentur ab ea sede desciscere, eamque gravissime monerent, ut quamprimum resipisceret.

Neque cum Meldensi dicas eam sedem tunc itave fore affectam, ut falsum dogma bono animo et veniali errore amplecteretur, atque ut aliarum ecclesiarum monita docili mente susciperet. Sic enim hæc sedes circa fidem definire consuevit, ut minime parata sit palinodiam decantare, et ejurare sententiam solemni ritu emissam. Imo ita sibi ipsi constat, ut sua judicia retractare nolit. Audi Zozimum, Africanæ huic percelebri Ecclesiæ scribentem[1] : « Quamvis patrum traditio apostolicæ sedi auctori« tatem tantam tribuerit, ut de ejus judicio discep« tare nullus auderet.... tantam enim huic apostolo

[1] *Epist.* x, *ad conc. Carthag.* Conc. t. II, p. 1572.

« (Petro) canonica antiquitas per sententias omnium « voluit esse potentiam, ex ipsa quoque Christi Dei « nostri promissione, ut et ligata solveret, et so- « luta vinciret; par potestatis data conditio in eos « qui sedis hæreditatem, ipso annuente, meruis- « sent.... Cum ergo tantæ auctoritatis Petrus caput « sit... non latet vos, sed nostis, fratres charissimi, « et quemadmodum sacerdotes scire debetis : tamen « cum tantum nobis esset auctoritatis, ut nullus de « nostra possit retractare sententia, nihil egimus, « quod non ad vestram notitiam nostris ultro lit- « teris referremus, etc. » Gelasius vero, Zozimi vestigiis incedens, ita loquebatur[1] : « Numquid- « nam licet nobis a venerandis patribus damnata « dissolvere, et ab illis excisa nefaria dogmata re- « tractare? Quid est ergo quod magnopere præca- « vemus, ne cujuslibet hæresis semel dejecta per- « nicies ad examen denuo venire contendat? Si quæ « antiquitus a nostris majoribus cognita, discussa, « refutata sunt, restauranda nitamur. Nonne ipsi « nos, quod absit, et quod nunquam catholica pa- « tietur Ecclesia, adversariis veritatis universis « contra nos resurgendi proponimus exemplum?... « Numquid aut sapientiores illis sumus, aut poteri- « mus firma stabilitate constare, si ea quæ ab illis « constituta sunt subruamus? » Ita Gelasius contra Pelagianos in Dalmatia repullulantes, et a sede apostolica absque generali concilio damnatos. Neque vero dicas Gelasium hic loqui de *catholica Ecclesia*. Nam luce clarius est eum loqui de apostolica sede, quæ, juxta vulgarem ipsius sedis locutionem, appellatur nomine catholicæ Ecclesiæ. *De arbitrio tamen libero, et gratia Dei*, inquit Hormisdas ad Possessorem[2], *quid romana, hoc est catholica, sequatur et asseveret Ecclesia, licet in variis libris, etc.* Nec temere ita locuti sunt veteres Patres, siquidem aliquatenus tota est Ecclesia in centro suæ communionis, ut lineæ in centro circuli conveniunt. Hanc vero æquabilitatem immotam, et variare nesciam sibi arrogat hæc sedes; unde absurdum esset dicere hanc sedem ita esse affectam ut dogmata a se definita ejuratura sit, si aliæ omnes ecclesiæ judicent eam definivisse *aliquid hæreticum*. Dogmata a se definita *dissolvere et retractare* nescit. Neque fas est ut doctrina ab hac sede damnata *ad examen denuo venire contendat.... Id nunquam catholica patietur Ecclesia*; quippe quæ nunquam a suo capite ac centro disjungitur. Ne- « que id mirum tibi sit. Nam patrum traditio, et « canonica antiquitas, juncta Christi promissis, « apostolicæ sedi auctoritatem tantam tribuerunt, « et tantam voluerunt esse ejus potentiam, ut de « ejus judicio disceptare nullas auderet, et nullus « de illius possit retractare sententia. » Zozimo autem atque Gelasio concinentem Agathonem audire est dum legatos ad sextum generale concilium mittit : « Fidei confessionem, inquit[1], offerre debeant, « non tamen tanquam de incertis contendere, sed « ut certa atque immutabilia compendiosa defini- « tione proferre. » Superius vero ita scriptum legimus[2] : « In quantum eis duntaxat injunctum est, ut « nihil profecto præsumant augere, minuere vel mu- « tare, sed traditionem hujus apostolicæ sedis, ut « a prædecessoribus apostolicis pontificibus instituta « est, sinceriter enarrare. » Sic fuit ab initio, sic « ad finem usque futura est hæc sedes. Unde sibi ipsi aperte illudit Meldensis, dum in eo ultimum Ecclesiæ præsidium ponit, nempe quod si caput atque centrum in fide docenda pereat, brevi revivisect; quod si erret circa fidem, suos errores docili animo quamprimum ejurabit. Hanc docilitatem, inferioribus congruentem et necessariam, quasi alienam a se mater ac magistra Ecclesia procul depellit.

Ea igitur domini Bossueti Meldensis episcopi opinio evidentissime repugnat, tum vocibus promissionis a Christo factæ; tum etiam universæ traditioni, ut infra demonstrabitur; tum denique ipsi docilitatis animo quem sedi apostolicæ male tribuit, et quem ipsa procul a se amandat.

Itaque de hoc commento recte dici potest, hoc ipsum quod Augustinus Juliano exprobravit[3]: Mira « sunt quæ dicitis : nova sunt quæ dicitis, falsa sunt « quæ dicitis : mira stupemus, nova cavemus, falsa convincimus. »

Sed hæc est quam maxima utilitas hujus controversiæ, Tornacensem inter et Meldensem episcopos, quod ex eorum propositionibus conflari possit invictum pro sede apostolica argumentum. Major a Tornacensi stabilitur; minorem tuetur Meldensis; conclusio nostra est, neque potest declinari.

Indefectibilitas fidei in sede apostolica (si sit vera et nunquam intermissa in docendo indefectibilitas), inquiebat Tornacensis ipsissima est quam temperata Transalpinorum schola adstruere studet, sub alio minus mitigato infallibilitatis nomine. Atqui indefectibilitas fidei in hac sede, reponebat Meldensis, a nemine docto et catholico negari potest.

Ergo, inquimus, hoc donum a Deo promissum, quod Cisalpini indefectibilitatem vocant, Transalpini vero infallibilitatis nomine appellari volunt, a nemine docto et catholica negari potest.

[1] *Epist.* v, *ad Honor. Dalm. Ep.* Conc. t. iv, p. 1172.
[2] *Ibid.* lxx, *ad Possess.* Conc. tom. iv, p. 1532.

[1] *Epist.* ii, *Conc. C. P. III. Act.* iv; t. vi, p. 688.
[2] *Ibid.* i, *Conc. C. P. III. Act.* iv; t. vi, p. 634
[3] *Cont. Jul.* lib. iii, cap. iii, n° 9; t. x.

CAPUT IX.

Iterum refellitur Meldensis opinio.

Triplex assignatur explicatio hujus oraculi : *Rogavi pro te,* Petre, *ut non deficiat fides tua; et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos.* Prima explicatio spectat solam Petri personam, ita ut Christus ei promiserit, post acceptum Spiritum sanctum, fidem nullo temporis intervallo defecturam. Eo sensu Augustinus hunc locum interpretatus est, dum dixit[1] : « Quando rogavit ergo ne fides ejus « deficeret, quid aliud rogavit, nisi ut haberet in « fide liberrimam, invictissimam, perseverantissi- « mam voluntatem? »

Secunda explicatio spectat universalem Ecclesiam, quæ supra indeficientem Petri fidem, tanquam inconcussum fundamentum posita erat. Hunc sensum Patres passim amplexi sunt. Quid enim magis est consentaneum, quam intelligere de arce superexstructa, hoc idem quod de arcis fundamento promissum est, quando quidem promissio fundamento facta, fundamentum non spectat nisi in ordine ad arcem fundatam.

Tertia explicatio spectat sedem apostolicam, in qua Petrus æternum sedet, et in fide docenda nunquam deficit. Porro hic sensus tanta testium nube inculcatur, ut singulæ traditionis paginæ quæ sedis hujus primatum asserunt, illud Christi oraculum sic interpretentur. Neque certe quisquam vere catholicus, si forte abnormes quosdam criticos exceperis, hanc textus sacri interpretationem respuere ausus est. Ipse Meldensis ultro fatebatur hunc esse germanum hujus loci sensum, quem tota traditio ratum habuit.

Quinetiam patet hunc sensum præ cæteris duobus litteræ accommodari. Enimvero petitio Christi angustos vitæ Petri fines excedebat, siquidem in confesso est apud omnes, Christum hic orasse pro tuenda in persecutionum procellis Ecclesia. Quod si petivisset solummodo Ecclesiæ incolumitatem quamdiu Petri persona viveret, vana fuisset hæc petitio : igitur constat hanc petitionem spectare perpetuam Ecclesiæ formam, fratresque a Petro confirmandos ad finem usque sæculi ne portæ inferi prævaleant. Interpretatio autem quæ universalem Ecclesiam spectat, eo sensu verissima est, ut jam dixi, quod ea quæ de soliditate fundamenti dicuntur, procul dubio dicta censentur in ordine ad firmandam arcem, quæ hoc fundamento nititur. Sed aliud est quod Christus loquatur de fundamento in ordine ad arcem fundatam; aliud est quod loquatur de arce fundata, non de fundamento. Verum quidem est Christum loqui de fundamento in ordine ad arcem fundatam : sed falsissimum est Christum non loqui directe, expresse, et immediate de fundamento, cujus firmitas arcem ipsa firmam faciet. Itaque hæc Christi verba directe et formaliter exprimunt futuram fundamenti firmitatem; arcis vero fundatæ firmitas est tantum finis, propter quem firmitas fundamenti promittitur : unde patet sensum, qui sedem apostolicam spectat, esse præ aliis textui proprium et accommodatum.

[1] *De Correp. et Grat.* cap. VIII, n° 17. t. x.

Quibus positis, brevis erit et expedita nostra contra Meldensem argumentatio.

Ex confesso ultimus hic sensus litteræ congruit; imo, ut jam demonstratum, congruit præ utroque alio, et a tota traditione confirmatur.

Atqui, ex confesso, uterque alius ille sensus, juxta vocum tenorem, enuntiat fidem quæ nullo temporis puncto defectura est.

Ergo a pari ultimus ille sensus, juxta vocum tenorem, enuntiat fidem quæ nullo temporis puncto defectura est.

Quando hæc verba interpretantur de persona Petri, non hæc ita intelligunt, ut dicant Petri personam post acceptum Spiritum sanctum non defecturam in fide, quin protinus resipiscat; sed plane et absolute pronuntiant Petrum ne minutissimo quidem temporis puncto a recta fide esse exorbitaturum. Pari ratione, quando hæc verba interpretantur de universali Ecclesia, non dicunt eam brevissime resurrecturam, si aliquando circa fidem docendam ceciderit. Quare igitur hoc de sede apostolica dictum fuisse contendunt? nonne sunt hæc eadem Christi verba quæ hunc simplicem sensum exprimunt? Hæc verba, *ut non deficiat fides tua,* excludunt pariter, ex triplici sensu, omnem omnino defectum. Ex his Christi verbis optime infertur sedem Petri, ne minimo quidem temporis puncto in docenda fide esse defecturam, quemadmodum infertur Petrum post illapsum Spiritus sancti nunquam fore in fide nutantem, et universalem Ecclesiam nunquam erraturam esse in fide docenda. Eadem vox *deficiat,* idem significat pro universali Ecclesia, et pro apostolica sede; unde inferendum est hanc vocem pro utraque negare ipsissimos eosdem defectus.

CAPUT X.

Profertur S. Irenæi testimonium.

Meum non est hic recensere singula infinitæ traditionis testimonia : sat erit si in hoc opusculo pauca ex pluribus ad exemplum selegero.

Primo in limine occurrit antiquissimus ille, et

apostolorum collegio fere coæqualis noster Irenæus, Galliarum doctor atque pater. « Ad hanc enim Ec« clesiam, ait [1], propter potentiorem principalitatem « necesse est omnem convenire Ecclesiam, hoc est, « eos qui sunt undique fideles in qua semper ab his, « qui sunt undique, conservata est ab apostolis tra« ditio. »

1° Certe non dicit Irenæus ad hanc Ecclesiam conveniendum esse, si forte non erret in fide docenda; sed absolute pronuntiat, necesse esse ut omnes fideles, id est omnes ecclesiæ catholicæ, ad eam nunquam non conveniant.

2° Quod si hæc sedes *aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum definiret*, tum certe ii qui sunt undique fideles in ea definitione amplectenda convenire non possent; imo necesse esset ut ab ea sic definiente, et dissentientes excommunicante, recederent.

3° Ratio propter quam *necesse est* alias ecclesias ad hanc convenire, est ipsius *potentior principalitas*. Atqui hæc *potentior principalitas* est motivum conveniendi, quod oportet esse actuale singulis temporum momentis. Id enim quod semper nos credere oportet, hoc semper verum esse necesse est. Cessaret autem hoc credendi motivum, si hæc sedes in aliquo temporis puncto non jam potentior cæteris, imo multum infirmiōr, et *aliquid hæreticum definiens*, a cæteris jure merito reprehenderetur. Tum certe ipsa cogeretur, ut minus potens, ad alias convenire, et ab ipsis emendari.

4° Quare denique *necesse est ad hanc convenire Ecclesiam?* scilicet quia in ejus sinu, tanquam in centro, *semper conservata est ea quæ est ab apostolis traditio*. Hæc autem conveniendi ratio nunquam cessare poterit, quandoquidem nunquam non convenire, unitatis servandæ causa necesse est. Ergo nullum unquam erit temporis punctum, in quo non oporteat dici a fidelibus : Convenimus ad hanc Ecclesiam, eo quod sit radix, caput, atque centrum traditionis, *in qua semper conservata est* hactenus *ea quæ est ab apostolis traditio*. Ea vocula, *semper*, ratio præcisa est credenti sine intermissione quidquid in ea traditione conservatum reperitur. *Traditio semper conservata* in hoc centro in causa est, ut huic centro singulis temporum momentis tutissime credatur. Quid autem convenientius quam quærere traditionem in centro traditionis? Quemadmodum enim sanguis in corpore humano, a corde veluti fonte ac centro, in extrema membra fluit, ut continuo ab extremis refluat ad centrum; ita etiam *ea quæ semper conservata est ab apostolis traditio*, a fonte ac centro, scilicet sede apostolica, ad extremas ecclesias fluit, ut ab extremis ad centrum refluat. Quod si sanguis ipsius centri, scilicet cordis, fieret sanies atque tabum, nonne totum corpus corruptum subito interiret? Ita etiam si sedes apostolica, scilicet centrum sive cor totius Ecclesiæ, aut alio nomine fons et radix totius traditionis traditionem corrumperet, *aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum definiendo*, nonne traditio, quæ in fonte ac centro purgari debet, ac refici, tum temporis in centro sic infecta, totum Ecclesiæ corpus suo veneno pollueret?

5° Neque dices centrum, in servanda traditione ita deficiens et corruptum, reviviscere et convalere aliquando posse. Namque in hoc defectus intervallo non esset *necesse* ut omnes illuc *convenirent;* imo quamdiu duraret defectus ille, necesse esset ut ab ea conventione, scilicet consensione dogmatica circa fidem, sese abstinerent omnes omnium gentium ecclesiæ.

CAPUT XI.

Profertur Tertulliani testimonium.

Tertullianum tametsi asperum tactu, et superioribus minus obsequentem, audire juvat : « Memento, « ait [1], claves ejus hic Dominum Petro, et per eum « Ecclesiæ reliquisse. » Hæc est forma Ecclesiæ a Christo indita, quam tantillum alterare nefas esset. Claves primum Petro sive sedi apostolicæ, ac deinde nonnisi per Petrum scilicet nonnisi per apostolicam sedem, ad inferiores ecclesias committuntur.

Neque vero abjicias hinc sequi omnes episcopos a solo summo pontifice, non autem immediate a Christo institutos esse. Instituti quidem sunt immediate a Christo episcopi, ea tamen lege, ut unitatis causa prima sedes sit fundamentum, radix, centrum atque caput traditionis in alias ecclesias nunquam non fluxuræ. Totum primitus creditur Petro, ut ex eo uno omnes accipiant. Utraque concessio sic connexa ejusdem divinæ institutionis est.

Tertullianum libens audio adhuc dicentem [2] : « Habes Romam, unde nobis quoque auctoritas « præsto est. Ista quam felix Ecclesia; cui totam doc« trinam apostoli cum sanguine suo profuderunt. » Hæc est nempe singularis felicitas hujus matris Ecclesiæ, quod ea sedes apostolicam doctrinam una cum apostolico sanguine fusam in suo sinu retinuerit.

Sed altum promissionis mysterium cum Tertul-

[1] *Adv. Hæres.* lib. III cap. III. n° 2.

[1] *Scorp.* cap. X.
[2] *De Præscrip.* cap. XXXVI.

liano investigemus. « Christianus, inquit [1], nullius « est hostis, nedum imperatoris; quem sciens a « Deo suo constitui, necesse est ut et ipsum dili- « gat... et salvum velit, cum toto romano imperio, « quousque sæculum stabit : tamdiu enim stabit. » Evidens est hæc verba, *tamdiu enim stabit,* inniti aliqua prophetia, aut arcana promissione, quam antiqui noverant. Neque minus constat romanum imperium, si de profano imperio agatur ad finem usque sæculi perseveraturum non esse. Imo notum erat Tertulliano, cæterisque passim christianis, hoc imperium gentile esse *bestiam* Apocalypsis, quæ certo tempore occidenda erat. Ergo reliquum est ut hæc verba, *tamdiu enim stabit,* dicta sint de Romano spirituali imperio, videlicet romana Ecclesia quæ *propter potentiorem principalitatem* cæteris perpetuum imperabit. Necesse est ad hanc omnes ecclesias convenire, *quousque sæculum stabit; tamdiu enim stabit* spirituale hoc imperium. Hoc uno eventu ejusmodi vaticinium impletur. Hoc uno modo id a Tertulliano intellectum et dictum fuisse necesse est. Ergo Romana potentior principalitas nunquam lapsura est, ita ut post lapsum resurrectura sit. Nunquam errorem admissum ejuratura est; sed quousque stabit sæculum, ipsa tamdiu stabit, apostolica auctoritate firmata.

CAPUT XII.

Profertur sancti Cypriani testimonium.

« 1° Deus unus est, ait sanctus doctor et martyr « antiquissimus, et Christus unus, et una Ecclesia, « et cathedra una super petram Domini voce fun- « data... Quisque alibi collegerit, spargit [2]. » Porro *cathedra* ea est, in qua fides docetur. Ne quæras igitur duplicem cathedram. Ne dicas hinc concilium, scilicet corpus Ecclesiæ, illinc sedem apostolicam, scilicet caput, diversam fidem docere posse. Id pernegat *vox Domini.* Una est *cathedra,* una vox, una mens capitis et corporis : unanimes sunt hæ ambæ Ecclesiæ partes, et omnino ad fidem docendam individuæ. Si quid dicet corpus hoc et caput pariter prædicat. Si quid caput prædicat hoc idem eodemque oraculo corpus asserit.

« 2° Probatio est ad fidem facilis, ait sanctus doc- « tor [3], compendio veritatis. Loquitur Dominus ad « Petrum : *Ego tibi dico,* etc. » Revera magnum est hoc et facile ad veritatem tuto indagandam *compendium,* si primo ictu oculi spectes quid Petrus in sua sede doceat. *Quisque* enim *alibi collegerit, spargit.*

[1] *Ad Scapul.* cap. II.
[2] *Epist.* XL, *ad Plebem*, p. 53.
[3] *De unit. Eccles.* p. 194.

3° Pergit Cyprianus [1] : « Super illum unum ædi- « ficavit Ecclesiam suam... Ut unitatem manifes- « taret, unitatis ejusdem originem ab uno incipien- « tem sua auctoritate disposuit. »

4° Alibi sic habet [2] : « Scimus nos hortatos eos « esse, ut Ecclesiæ catholicæ radicem et matricem « agnoscerent ac tenerent. » Si vitiaretur plantæ radix, planta ipsa continuo marcesceret. Non solum *agnoscenda* est hæc radix, sed etiam omnibus diebus sine intermissione *tenenda.*

5° Alibi sic docet [3]: « Petrus tamen, super quem « ædificata a Domino fuerat Ecclesia, unus pro om- « nibus loquens, et Ecclesiæ voce respondens, ait, « etc. » Quid igitur mirum, si pontifex Hormisdas, aliique veteres Patres, dixerint : *Romana, hoc est catholica Ecclesia*, quandoquidem Petrus *Ecclesiæ* voce respondere consuevit? Quid mirum si corpus Ecclesiæ ore sui capitis loquatur?

6° « Schismatici navigare audent ad Petri cathe- « dram, atque ad Ecclesiam principalem, unde uni- « tas sacerdotalis exorta est... nec cogitant eos « esse Romanos, quorum fides, apostolo prædi- « cante, laudata est, ad quos perfidia habere non « possit accessum [4]. » Itaque ne dixeris Ecclesiam principalem, quæ omnino singulari privilegio donatur, nunquam esse *aliquid hæreticum definituram,* quin cito resipiscat, et ejurata hæreticorum perfidia, sibi ipsi humili animo contradicat. Contra Cyprianus docet ne *accessum* quidem posse dari subdolæ hæreticorum perfidiæ ad hanc sedem circumveniendam.

7° Cujus quidem principalis Ecclesiæ suprema auctoritas eo Cypriani sermone confirmatur [5] : « Quo- « modo solis multi radii, sed lumen unum, et rami « arboris multi, sed robur unum tenaci radice fun- « datum, et cum de fonte uno rivi plurimi defluunt, « numerositas licet diffusa videatur exundantis co- « piæ largitate, unitas tamen servatur in origine. « Avelle radium solis a corpore; divisionem lucis « unitas non capit. Ab arbore frange ramum; frac- « tus germinare non poterit. A fonte præcide rivum; « præcisus arescit. Sic et Ecclesia, Domini luce per- « fusa, per orbem totum radios suos porrigit. « Unum tamen lumen est, quod ubique diffunditur, « nec unitas corporis separatur. Ramos suos in uni- « versam terram copia ubertatis extendit, profluentes « largiter rivos latius expendit. Unum tamen caput « est, et origo una, et una mater fecunditatis suc- « cessibus copiosa. »

[1] *De unit. Eccles.* p. 195.
[2] *Epist.* XLV. *ad Cornel. de Polyc.* p. 59.
[3] *Ibid.* LV, *ad Cornel. cont. Hæret.* p. 83.
[4] *Ibid.* LV, *mox. cit.* p. 86.
[5] *De unit. Eccles.* p. 195.

Porro *unum* hoc *caput* est apostolica sedes. Hæc est *origo, et mater, et radix*, *et matrix;* hic est fons *unde unitas sacerdotalis exorta est* : atqui *unitas non servatur,* nisi in *origine*. Radii a solo separati nihil splendoris habent. Rami a trunco decisi nihil germinant. Rivi a fonte seclusi protinus arescunt. In hoc *servatur* unitas docendæ fidei quod traditio in corpore *Ecclesiæ* circulans, sicut sanguis in corpore humano, a fonte per rivulos ad extrema membra fluat, et ab extremis membris refluat ad fontem. At vero si fons ipse contagio definitionis hæreticæ corrumperetur, necesse esset, aut rivulos a fonte seclusos arescere, aut a fonte venenato infici.

CAPUT XIII.

Profertur sancti Hieronymi testimonium.

« Cathedram Petri, inquit [1], et fidem apostolico « ore laudatam, censui consulendam.... Ubicumque « fuerit corpus, illuc congregabuntur aquilæ..... « Apud vos solos incorrupta Patrum servatur hæ« reditas....... Vos estis lux mundi; vos sal terræ, « etc.... Beatitudini tuæ, id est, cathedræ Petri « communione consocior : super illam petram ædi« ficatam Ecclesiam scio. Quicumque extra hanc « domum agnum comederit, profanus est.... Decer« nite, obsecro, si placet, non timebo tres hypos« tases dicere : Si jubetis, etc. »

Hieronymus non dicit : Vestræ sedi me conjungi volo, eo quod ex promissione sciam hanc sedem, si in fide docenda erraverit, mox ad rectum fidei tramitem reversuram, et docili erga inferiores ecclesias animo ejuraturam esse suum errorem. Non dicit Hieronymus : Si hæc sedes contra fidem me forte deceperit, ad hanc fidem repetendam ipsa cito resipiscet, et ego cum illa libens resipiscam : unde si me deceperit, brevis saltem erit ejus deceptio, et meus error. Sed contra, sanctus doctor ait : *Ubicumque fuerit corpus, illuc congregabuntur aquilæ*, id est : Quæcumque dixerit hæc sedes, hæc eadem uno ore, una voce, uno animo dicturæ sunt aliæ omnes catholicæ ecclesiæ. Absit vero ut aliæ ecclesiæ huic principali unquam exprobrent *aliquid hæreticum* ab ipsa definitum fuisse. Contra Hieronymus declarat eas omnes ecclesias, quæ, rejecta hujus sedis definitione tanquam hæretica, a communione fidei sic definitæ recederent, *agnum extra hanc* unitatis *domum esse comesturas,* atque adeo *profanas* fore. Si vero constaret hanc sedem *aliquid hæreticum definire* posse, oportuisset ut maximus ille doctor Hieronymus ita fuisset locutus : *Apud vos solos* quidem *incorrupta patrum* hactenus *servata est hæreditas;* sed singulis diebus obscurari, inquinari et intermitti potest hæc traditio; unde *si definiatis aliquid hæreticum,* nulla erit in nobis mora, quin aperte contradicatur impiæ vestræ definitioni.

Obstrepunt critici, dicentes hæc oratoris Hieronymi verba non esse dogmatica hujus Patris statuta, sed officiosas voces, quibus hujus sedis gratiam inire studebat, exagerata ipsius auctoritate. Verum præterquam quod assidua et continua hæc Patrum placita efficacissimam traditionem contexunt, insuper quænam est alia, quæso, sive Alexandrinæ, sive Constantinopolitanæ sedis auctoritas, cui simile quidquam dictum fuerit, dum gratia imperatorum et præsulum ambitio, ejusmodi laudes exigere videbantur? Quod si fas sit indomito criticorum gregi ejusmodi sententias ex ipsa Christi promissione depromptas, in assentatorium laudandi genus, et in turpe verborum lenocinium detorquere, ecquis erit omnium Patrum, cui toto credere possis; quænam vero assignabitur traditio de infallibilitate Ecclesiæ universalis, quam protestantes pessimo hoc exemplo freti, facile non eludant, dicentes verba Patrum de auctoritate Ecclesiæ, vago et adulatorio animo fuisse scripta?

CAPUT XIV.

Profertur sancti Augustini testimonium.

Africani antistites Cælestium Carthagine damnaverant. Sedem apostolicam appellaverat hæreticus ille, et « ad nostram, aiebat Zozimus ad Africa« nos [1], qui se assereret innocentem non refugiens « judicium ex appellatione pristina, venerit sedem, « accusatores suos ultro deposcens. » Appellationem a Cælestio factam, et admissam a Zozimo, ægre tulisse visi sunt Africani antistites, in quorum numero fuit Augustinus : scilicet verebantur ne Zozimus a fraudulento hæretico deciperetur. Quapropter ita dicebat Zozimus [2] : « Missæ per Marcelli« num subdiaconum vestrum epistolæ omne volu« men volvimus : quo aliquando perlecto, ita totum « litterarum comprehendistis textum, quasi nos « Cælestio commodaverimus in omnibus fidem, « verbisque ejus non discussis, ad omnem, ut ita « dicam, syllabam præbuerimus assensum. Nun« quam temere quæ sunt dici tractanda sinuntur; nec « sine magna deliberatione statuendum est, quod

[1] *Epist.* XIV, *al.* LVII, *ad Damas. pap.* t. IV. part. II.

[1] *Epist.* X *ad Conc. Carth.* Labb. t. II, p. 1572.
[2] *Ibid.*

« summo debet disceptari judicio. » Itaque, in ea quæstione dirimenda, nulla suberat in Africanis adulationis erga sedem apostolicam suspicio, cum in instanti acerrima hac controversia, Zozimus ad Africanos diceret[1] : « Non latet vos, sed nostis, « fratres charissimi, et quemadmodum sacerdotes « scire debetis ; tamen cum tantum nobis esset auc-« toritatis, ut nullus de nostra possit retractare « sententia, etc. »

Neque vero critici contendant Zozimum plus justo in hoc sibi tribuisse. Hoc enim pariter Innocentius jam dixerat. « Ad nostrum, ait[2], referen-« dum approbastis esse judicium, scientes quid « apostolicæ sedi, cum omnes hoc loco positi ip-« sum sequi desideremus apostolum, debeatur, a « quo ipse episcopatus et tota auctoritas hujus no-« minis emersit. »

Nihilo tamen minus Augustinus, qui duplicis Africani concilii pars magna fuerat, et qui profligandæ Pelagianorum hæresi operam acerrime dabat, ita locutus est[3] : « Jam enim de hac causa duo « concilia missa sunt ad sedem apostolicam, inde « etiam rescripta venerunt. Causa finita est. » Igitur causa nundum finita erat per geminum illud Africanæ ecclesiæ concilium ; siquidem quid de appellatione Cælestii sentiendum sit, ex ore tum Innocentii, tum Zozimi audivimus. *Hoc sedi apostolicæ* deberi declarat Innocentius. Zozimus vero hoc ipsum inculcat : *Non latet vos, sed nostis, fratres charissimi, et quemadmodum sacerdotes scire debetis, etc.* Verum simul atque *rescripta* sedis apostolicæ *venerunt,* hoc ipsum quod numerosa hæc duo doctissimorum episcoporum concilia infectum ad hanc sedem transmiserant, absolutum et confirmatum intelligitur. Tum *causa finita est.* Neque Augustinus existimavit audiendos esse, sed plectendos Pelagianos, si *rescriptis* non obsequentes, plenarium Ecclesiæ catholicæ concilium apellarent. *Tantum est* huic sedi *auctoritatis, ut nullus de ejus possit retractare sententia.* Ideo præcise causam Pelagianorum finitam esse asseverabat insignis ille Ecclesiæ doctor. Unde patet Augustino visum fuisse, sedem apostolicam causas fidei cum suprema auctoritate finire, atque adeo non posse *definire aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum.*

Eamdem vero sententiam mirifice inculcat summus ille doctor, dum Donatistas ita increpat[4] : « Scitis catholica quid sit, et quid sit præcisum a « vite.... Sed quid illi prodest forma, si non vivit « de radice? Dolor est cum vos videmus præcisos « ita jacere. Numerate sacerdotes vel ab ipsa Petri « sede, et in ordine illo Patrum quis cui successit « videte : ipsa est petra, quam non vincunt superbæ « inferorum portæ. » Porro *vivere de radice* est huic Ecclesiæ matrici et radici, in amplectenda ipsissima fide, quam definit intimo mentis assensu adhærere : unde non *vivit de radice,* quisquis definitiones hujus sedis tanquam hæreticas repudiat, *præcisum est* a vite, quidquid unquam ab ea radice dissentit. Ideo novatores præcisi jacent quod ipsam aliquid hæreticum definivisse contendant. Hæc autem radix, de qua omnes ramos vivere est necesse, est *ipsa Petri sedes;* quæ est immotum unitatis centrum, unde in ramos fluit vitalis puræ traditionis humor et succus. Ne vero dixeris hanc radicem, per aliquod temporis intervallum marcescere, arescere, vitiato germine amaros fructus gignere posse ; sed mox esse felicius repullulaturam. Nullum unquam nisi salubre fidei germen emissura est. Compendium investigandæ fidei est *videre Patrum* in ea sede *successionem.* Id quod semper tenuerint, semper tenendum est. Neque *inferorum portæ* eam, vel leviusculo temporis spatio, vincent, ut errore admisso dejiciatur. Ipsa pollicitatio, qua Christus promisit universalem Ecclesiam *a portis inferi,* scilicet erroris insidiis, *nunquam vinci* posse teste Augustino, nos certos facit hanc sedem singulari Petri contra errorem privilegio gaudere.

CAPUT XV.

Profertur Magni Leonis testimonium.

1° Sanctissimus ille pontifex sedem a sendente distinguendam esse docet : « In Petri sede, inquit[1], « Petrum suscipit. » Itaque Petrum quidem, non autem successoris personam, forte minus dignam, in sede aspicias monet.

2° « De cujus principali æternoque præsidio, in-« quit[2], etiam apostolicæ opis munimen accepi-« mus, quod utique ab opere suo non vacat : et fir-« mitas fundamenti, cui totius Ecclesiæ superstrui-« tur altitudo, nulla incumbentis sibi templi mole « lacessit. Soliditas enim illius fidei, quæ in apos-« tolorum principe est laudata, perpetua est : et « sicut permanet quod in Christo Petrus credidit, « ita permanet quod in Petro Christus instituit. » En vides *æternum* esse hoc *præsidium,* atque adeo

[1] *Epist.* X, *ad Cons. Carth.* Labb. t. II, p. 1572.
[2] *Epist. Carth. Conc. Patr. inter Aug. Ep.* CLXXX. al. CXI n° I ; t. II. Labb. Conc. t. p. 1284.
[3] *Serm.* CXXXI, al. II *de verb. Apost.* cap. X, n° 10 ; t. V.
[4] *Psalm. contr. part. Donat.* t. IX, p. 7.

[1] *Serm.* I, *in oct. Consecr. ejus*, cap. III.
[2] *Serm.* II, *in anniv. Assumpt. ejus*, cap. II.

opem hanc præsentissimam, nulla interposita definitione hæretica, tantillum cessare posse. Præterea *apostolicæ opis munimen ab opere suo non vacat*, ne deficiat unquam Petrus in sua sede fidem rectam docens, et nihil *hæreticum definiens a tota Ecclesia credendum*. Insuper memineris firmitatem universalis Ecclesiæ consistere in *firmitate fundamenti*, cui *totius Ecclesiæ superstruitur altitudo*. Hinc est *soliditas fidei* in hac sede docendæ; scilicet perpetua est; unde nulla erit dies in qua hæc fides in hac sede non vigeat. Sicut denique æterna permanet Petri confessio, ita *permanet quod in Petro Christus* instituit, nempe ut *omnibus diebus usque ad consummationem sæculi* fides ejus indeficiens gentes doceat, et fratres confirmet. Id vero totum ea ratione innititur, quod Petrus *dilecti gregis custodiam non reliquit*, ut ibidem sanctus Leo egregie docet.

3° Idem sanctus doctor ait de Petro[1] : « Cujus « in sede sua vivit potestas, et excellit auctoritas.... « In universa namque Ecclesia : *Tu es Christus*, « *filius Dei vivi*, quotidie Petrus dicit; et omnis « lingua quæ confitetur Dominum magisterio hujus « vocis imbuitur. » Sic Petrus ex ea præcelsa sede nunquam intermoriturus, universalem Ecclesiam in confessione Christi *quotidie confirmat*. Addit[2] : « Cujus etiam dignitas in indigno hærede non de- « ficit. » Ne attendas igitur ad personas pontificum, sed ad Petrum in sua sede nunquam non docentem : quamobrem sanctus Leo hæc adjicit[3] : « Ipsum vo- « bis, cujus vice fungimur, loqui credite. » Itaque ne Liberium, nec Vigilium, nec Honorium, nec alias ejusmodi pontificum personas, quas errasse existimes, nobis objicias, sed Petrum in sua sede *loqui credite*.

4° « De toto mundo, inquit[4], unus Petrus eligi- « tur, qui et universarum gentium vocationi, et om- « nibus apostolis, cunctisque Ecclesiæ patribus « præponatur : ut quamvis in populo Dei multi sa- « cerdotes sint, omnes tamen proprie regat Petrus... « Sed non frustra uni commendatur, quod omnibus « intimetur. Petro enim ideo hoc singulariter credi- « tur, quia cunctis Ecclesiæ rectoribus Petri forma « præponitur. Manet ergo Petri privilegium, ubi- « cumque ex ipsius fertur æquitate judicium. » Igitur falsissimum est hanc sedem *definire* posse *aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum*, quod tota Ecclesia credere nolit et condemnet, ipsaque hæc sedes tandem ejurare cogatur. Namque hæc est forma Petri, ut ipse *omnes proprie regat*. Hoc autem *privilegium Petri*, sine ulla vel unius diei intermissione, *manet* in sede apostolica. *Judicium* hujus sedis in docenda fide morumque doctrina, ex ipsius Petri *æquitate fertur*.

5° Sanctus doctor has voces alibi edidit[1] : « Pe- « trus sedi suæ præesse non desinit; et indeficiens « obtinet cum æterno sacerdote consortium. Soli- « ditas enim illa quam de petra Christo, etiam ipse « petra factus accepit, in suos quoque se transfudit « hæredes, et ubicumque aliquid ostenditur fir- « mitatis, non dubie apparet fortitudo pastoris... « Quis gloriæ beati Petri tam imperitus erit, aut « tam invidus æstimator, qui ullas Ecclesiæ partes « non ipsius sollicitudine regi, non ipsius ope cre- « dat augeri? »

Ex quibus verbis liquidissime fluit, Petrum, omnibus nullo excepto diebus, in hac sede præesse, loqui et docere, atque *indeficiens* ministerium ab ipso exerceri. Quæro igitur an Petrus possit *aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum definire*. Respondet Leo : *In suos sese transfudit hæredes;* in illis vivit ac docet; in ipsis ipse petra est, quæ neque moveri potest, neque ædificium superstructum quati sinit. Neque vero dicas hæc esse hominis sibi ipsi in sua dignitate adulantis encomia. Id oblatrent hæretici protestantes : quid mirum? At certe eos homines, qui se catholicos esse gloriantur, id dicere tandem pudeat. En hæc est sedis apostolicæ indefectibilitas in docenda fide; Petrus quippe petra factus, *sese transfudit in suos hæredes, et indeficiens* est ejus ministerium.

CAPUT XVI.

Profertur sancti Bernardi testimonium.

« Oportet, ait[2], ad vestrum referri apostolatum « pericula quæque et scandala emergentia in regno « Dei, ea præsertim quæ de fide contingunt. Dignum « namque arbitror ibi potissimum resarciri damna « fidei, ubi fides non potest sentire defectum. » Quem vero hominum negare non puderet fidem sedis apostolicæ in docendo sensuram esse defectum, *si definiret aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum*. Cum autem Bernardus absolute negaverit hujus sedis fidem posse sentire defectum, evidentissime consectarium est hanc sedem, teste Bernardo, non posse *aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum definire*.

Eodem spiritu doctus sanctus doctor, sempiter-

[1] *Serm. mox cit.* cap. III
[2] *Ibid.* cap. IV.
[3] *Ibid.*
[4] *Ibid.* III, *in anniv. Assumpt* cap. II, III.

[1] *Serm.* III, *in anniv. Assumpt.* cap. IV.
[2] *Epist.* CXC, *seu Tract. de error. Abæl. Præf.* t. I p. 644.

num nostræ Gallicanæ ecclesiæ lumen atque decus, sic aiebat[1] : « Romanæ præsertim Ecclesiæ aucto- « ritati atque examini totum hoc, sicut et cætera « quæ ejusmodi sunt, universa reservo : ipsius si « quid aliter sapio, paratus judicio emendare. » Nefas autem esset se suamque fidem sic absolutissime permittere incerto et forsan hæretico judicio hujus sedis, quæ *definire* posset *aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum*. Neque certe leviuscula adulatione hæc dicebat vir ille apostolicus, qui tot ac tanta pontificibus, contra romanæ curiæ ambitionem, acerrime scripsit. Namque alibi hæc habet[2] : « Et quidem ex priviligio sedis apostolicæ constat, « summam rerum ad vestram potissimum respicere « summam auctoritatem et plenariam potestatem. »

Ait denique doctor ille turpissimæ adulationi infensissimus[3] : « Plenitudo siquidem potestatis super « universas orbis ecclesias singulari prærogativa « apostolicæ sedi donata est. Qui igitur huic potes- « tati resistit, Dei ordinationi resistit. Potest, si « utile judicaverit, novos ordinare episcopatus, ubi « hactenus non fuerunt. Potest eos qui sunt, alios « deprimere, alios sublimare, prout ratio sibi dic- « taverit, ita ut de episcopis creare archiepiscopos « liceat, et e converso, si necesse visum fuerit. Po- « test a finibus terræ sublimes quascumque personas « ecclesiasticas evocare, et cogere ad suam præsen- « tiam, non semel aut bis, sed quoties expedire « videbit. Porro in promptu est ei omnem ulcisci « inobedientiam, si quis forte reluctari conatus fue- « rit. » Itaque quis huic sedi auderet dicere : *Aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum definivisti;* hoc nefarium dogma a te definitum respuo, et exsecror. Definitionis hæreticæ te pœniteat; impiam definitionem humili ac docili animo te ejurare necesse est. Nonne ii omnes qui *huic potestati resisterent, Dei ordinationi resisterent?* Nonne *in promptu est huic sedi*, *omnem ulcisci inobedientiam*, si quis forte ita reluctari conaretur?

XVII.

Profertur sancti Thomæ testimonium.

Ita Doctor Angelicus sententiam explicat[4] : « CONCLUSIO. Cum summus pontifex caput sit totius « Ecclesiæ a Christo institutus, ad illum maxime « spectat symbolum fidei edere, sicut etiam gene- « ralem synodum congregare. Respondeo dicen- « dum, etc.... Ad illius ergo auctoritatem pertinet « editio symboli, ad cujus auctoritatem pertinet « finaliter determinare ea quæ sunt fidei, ut ab « omnibus inconcussa fide teneantur. Hoc autem « pertinet ad auctoritatem summi pontificis, ad « quem majores et difficiliores Ecclesiæ quæstiones « referuntur, ut dicitur in Decret. extra lib. de « Baptismo, cap. *Majores*. Unde et Dominus, Luc. « XXII, Petro dixit, quem summum pontificem « constituit : *Ergo pro te rogavi*, Petre, *ut non de- « ficiat fides tua : et tu aliquando conversus, con- « firma fratres tuos*. Et hujus ratio est, quia una « fides debet esse totius Ecclesiæ, secundum illud, « I ad Cor. I. *Idipsum dicatis omnes, et non sint in « vobis schismata*. Quod servari non posset, nisi « quæstio fidei exorta, determinetur per eum, qui « toti Ecclesiæ præest; ut sic ejus sententia a tota « Ecclesia firmiter teneatur; et ideo ad solam auc- « toritatem summi pontificis pertinet nova editio « symboli, sicut et omnia alia quæ pertinent ad « totam Ecclesiam, ut congregare synodum gene- « ralem, et alia hujusmodi. »

Luce meridiana clarius est, juxta mentem sancti Thomæ, summum pontificem, tanquam *caput totius Ecclesiæ a Christo institutum, ea quæ sunt fidei finaliter determinare, ut ab omnibus inconcussa fide teneantur*. Ratio autem qua illud probat hæc est, scilicet fidem Petri in ejus sede non defecturam, ita ut fratres semper confirmet. *Et ideo ad solam auctoritatem summi pontificis pertinet nova editio symboli;* quia *symboli editio* est finalis determinatio circa fidem. Porro si sedes apostolica *aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum definiret* in symbolo, hæc determinatio non esset finalis; at contra necesse foret ut omnes ad generale concilium appellarent, et ejusmodi symbolum detestarentur. Ergo juxta mentem Doctoris Angelici, nunquam fieri potest ut sedes apostolica, ad quam pertinet nova editio symboli, in symbolo *definiat aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum*. Itaque indefectibilitas fidei huic sedi promissa in tantum valet, ut nemini vere catholico liceat dubitare an definierit aliquid hæreticum necne, sed finalis sit hujus sedis circa fidem determinatio, et dogmata definita *ab omnibus inconcussa fide teneantur*. Nemo sanæ mentis non videt temperatos nostræ Cisalpinæ scholæ theologos id negare non posse; Transalpinæ vero scholæ doctores, si pariter sobrie sapiant, nihil ulterius assertum velle.

[1] *Epist.* CLXXIV, *ad Con. Lugd.* n° 9.
[2] *Epist.* CXCVIII, *ad Innoc. Pap.* n° 2.
[3] *Epist* CXXXI, *ad Mediol.* n° 2.
[4] 2. 2. *Quæst.* I, *art.* X.

XVIII.

Profertur sexti concilii testimonium.

Promptum quidem esset innumera Patrum atque insignium cujusque ætatis auctorum testimonia contexere. Verum, ut brevitati studeam, ad majora argumenta jam propero; scilicet peremptoriam generalium conciliorum auctoritatem demonstrandam aggredior.

In quarta sexti concilii actione, recitata est epistola sancti Agathonis papæ, ad Imperatorem et Augustos, quæ sic habet[1] : « Ejus (scilicet Petri) « vera confessio a Patre de cœlis est revelata, pro « qua a Domino omnium beatus esse pronuntiatus « est Petrus; qui et spirituales oves Ecclesiæ ab « ipso redemptore omnium, terna commendatione « pascendas suscepit; cujus annitente præsidio, « hæc apostolica ejus Ecclesia nunquam a via veritatis IN QUALIBET ERRORIS PARTE DEFLEXA « EST, CUJUS AUCTORITATEM, utpote apostolorum « omnium principis, semper omnis CATHOLICA « CHRISTI ECCLESIA, ET UNIVERSALES SYNODI, « FIDELITER AMPLECTENTES, IN CUNCTIS SECUTÆ « SUNT... Hæc est enim veræ fidei regula, quam et « in prosperis et in adversis vivaciter tenuit ac de« fendit hæc spiritalis mater vestri tranquillissimi « imperii, apostolica Christi Ecclesia : quæ per « Dei omnipotentis gratiam a tramite apostolicæ « traditionis nunquam errasse probabitur, nec hæ« reticis novitatibus depravata succubuit; sed ut ab « exordio fidei christianæ percepit ab auctoribus « suis apostolorum Christi principibus illibata fine « tenus permanet, secundum ipsius Domini salva« toris divinam pollicitationem, quam suorum dis« cipulorum principi in sacris Evangeliis fatus est : « *Petre, Petre,* inquiens... *ego pro te rogavi, ut* « *non deficiat fides tua. Et tu aliquando conversus,* « *confirma fratres tuos.* Consideret itaque vestra « tranquilla clementia, quoniam Dominus et Sal« vator omnium, cujus fides est, qui fidem Petri « non defecturam promisit, confirmare eum fratres « suos admonuit; quod apostolos pontifices meæ « exiguitatis prædecessores, confidenter fecisse « semper, cunctis est cognitum. »

En hæc est auctoritas falli nescia circa fidem; quippe quæ *nunquam a via veritatis in qualibet erroris parte deflexa est* : imo *ejus auctoritatem utpote apostolorum omnium principis, semper omnis catholica Christi Ecclesia, et universales synodi, fideliter amplectentes, in cunctis secutæ sunt.* Ergo, *universales synodi, et omnis Ecclesia catholica, in cunctis secutæ sunt* hanc *auctoritatem.* Qua vero de causa in tantum ipsi obsecutæ, continuo explicat, utpote *apostolorum omnium principis,* etc. videlicet quia princeps apostolorum in ea sede vivit et loquitur. Quamobrem ne credas id hactenus factum fuisse ex industria, diligentia et eruditione romani cleri. Hoc fit *annitente* Petri *præsidio :* hæc est ipsius auctoritas. Fides ejus in ejus sede *illibata fine tenus permanet, secundum ipsius Domini pollicitationem.* Nimirum Christus *fidem Petri non defecturam promisit, et confirmare eum fratres suos admonuit.* Sole meridiano clariora sunt hæc Agathonis verba.

Neque vero dixeris Agathonem suæ sedi plus justo arrogasse. Hujus arrogantiæ Leonem Magnum, clarissimumque Agathonem sanctissimos pontifices accusare num aliquando criticos pudebit? Hæc vero dicta sunt non a sola Agathonis persona et inconsulto omni consessu, sed *cum universis synodis subjacentibus consilio apostolicæ sedis.* Id scriptum est *cum generalitate totius apostolicæ sedis concilii*[1]. Id factum legimus, subscribente centum ac viginti quinque Occidentalium antistitum concilio romano.

Sanctissimus vero pontifex infra loquitur de beati « Petri apostolorum principis sede... cujus aucto« ritatem, ait[2], omnes christianæ nobiscum natio« nes venerantur et colunt. »

Absit autem ut hæc sedes ad generale concilium legatos miserit, qui a concilio discant an hæc ipsa sedes in definienda fide erraverit necne. Audi Agathonem[3] : « Personas autem de nostræ humilitatis « ordine prævidimus dirigere ad vestræ a Deo pro« tegendæ fortitudinis vestigia, quæ omnium nos« trum, id est, universorum per septentrionales « vel occiduas regiones episcoporum suggestionem, « in qua et apostolicæ nostræ fidei confessionem « prælibavimus, offerre debeant, non tamen tan« quam de incertis contendere, sed et certa atque « immutabilia compendiosa definitione proferre. »

Paulo superius autem hæc scripserat de legatis a se ad generale concilium mittendis[4] : « In quan« tum eis duntaxat injunctum est, ut nihil profecto « præsumant augere, minuere, vel mutare; sed « traditionem hujus apostolicæ sedis, ut a præde« cessoribus apostolicis pontificibus instituta est, « sinceriter enarrare. » Ita legati procuratores, ne lato quidem ungue procurationem excedere pote-

[1] Conc. t. VI, p. 636.

[1] *Agath. Epist.* III; *ibid.* p. 677.
[2] *Ibid.* p. 688.
[3] *Ibid.*
[4] *Ibid. Epist.* I; *ibid.* p. 634.

rant. Apostolica vero sedes benigne patitur ut novatores ad generale concilium appellent, nimirum eo fine ut confirmetur majori pompa et celebriore omnium ecclesiarum consensione sedis apostolicæ *compendiosa definitio;* non autem ut definitio ab ea sede jam pronuntiata possit immutari. Nefas est quippe de dogmatibus ab hac sede jam definitis, *tanquam de incertis contendere.* Ejusmodi definita, etiamsi *compendiosa definitione* ad generale concilium proferantur, habenda tamen sunt ut *certa et immutabilia.* Et hæc sunt quæ ad Imperatorem et Augustos missa, et in quarta concilii sexti actione recitata, non solum approbantur, sed etiam inseruntur in ipso hujus actionis contextu.

Num credibile est, quæso, concilium generale huic auctoritati sine modo sese extollenti non contradixisse, si revera supra modum sese extulisset? Oportuisset sane id fieri, si sedes hæc ita errori obnoxia ut aliquid hæreticum posset definire, suam ementitam infallibilitatem impudentissime jactasset. At contra, in *prosphonetico,* sive acclamatorio sermone, conclamant concilii Patres[1] : « Inspiratione sancti Spi-« ritus conspirantes, et ad invicem omnes conso-« nantes, atque consentientes, et Agathonis sanc-« tissimi Patris nostri et summi Papæ dogmaticis « litteris ad vestram fortitudinem missis consen-« tientes, necnon et suggestioni sanctæ, quæ sub « eo est, synodi CXXV Patrum concordantes, etc. »

Neque vero nisi absurde dici potest hanc Agathonis chartam comprobari quidem a conciliis in dogmate contra Monothelitas asserto, non autem in iis quæ de auctoritate sedis apostolicæ obiter insinuat. Enimvero, si sedes apostolica hac suprema auctoritate careret; quid iniquius, quid superbius, periculosius, quid vero rerum ordini infestius, quam ea insulsa tantæ auctoritatis arrogantia, qua pontifex ne concilio quidem subjacere velit? Quid vero indecentius, quam ut ea dicta sint ipsi concilio, ipsum vero conticescat? Imo concilium generatim et absolute totam hanc chartam approbat, admiratur, et in actorum contextu inserit. Rursus exclamant Patres[2] : « Summus autem nobiscum « concertabat apostolorum princeps : illius enim « imitatorem, et sedis successorem habuimus fau-« torem, et divini sacramenti mysterium illustran-« tem per litteras. Confessionem tibi a Deo scriptam « illa Romana antiqua civitas obtulit, et dogmatum « diem a vespertinis partibus extulit charta, et atra-« mentum videbatur, et PER AGATHONEM PETRUS « LOQUEBATUR. » Huic sermoni acclamatorio, ad laudandam Agathonis epistolam composito, absque ulla restrictione subscribunt singuli concilii Patres, eumque suum faciunt. Quod autem singulari observatione dignum videtur, hoc totum factum est in hoc ipso concilio generali, quo pontificem Honorium hæreticorum sive hæresi faventium numero adscriptum legimus.

[1] *Conc. C. P. III. Act.* XVIII; *ibid.* p. 1052.
[2] *Ibid.* p. 1053.

Quinetiam generalis synodus ad Leonem secundum, Agathonis jam defuncti successorem, hæc scripsit[1] : « Collatis præterea testimoniis quæ af-« ferebat, cum paternis libris, nihil non concinens « inventum est... Ac veluti ipsum principem apos-« tolici chori, primæque cathedræ antistitem Pe-« trum contuiti sumus mentium nostrarum oculis, « totius dispensationis mysterium divinitus eloquen-« tem, verbaque hæc per eas litteras Christo fa-« cientem : *Tu es Christus, filius Dei vivi.* Nam ip-« sum totum Christum nobis sacræ ejus litteræ « disserendo exprimebant; quas omnes libentibus « animis sincereque accepimus, et veluti Petrum « ipsum ulnis animi suscepimus. »

Postea vero concilium narrat solum Macarium Antiochensem a cæteris Patribus defecisse. « Renuit « enim, ut aiunt[2], omnino sacratissimis litteris « Agathonis assentiri, veluti in ipsum coryphæum « ac principem Petrum insaniens. » Scilicet contra *Petrum*, in sua sede perpetuo loquentem insanit, quisquis ejus definitioni *renuit* obedire.

Neque certe a quoquam cordato dici potest hanc concilii approbationem spectare solum dogmatis contra Monothelitas expositionem. Namque hæc per se patent. 1° Expressissimis Agathonis vocibus evidentissime adstruitur indefectibilis in fide docenda sedis apostolicæ auctoritas, quam *in cunctis sequuntur ipsæ universales synodi,* et quæ ex ipsa Christi *pollicitatione* omnino constat. 2° Si falsa esset ea assertio, profecto foret in se perniciosa fidei, generali concilio contumeliosa, Ecclesiæ subordinationi quam maxime inimica, impia denique et schismatica. Ergo multo plus metuenda esset atque damnanda, quam gemina hæc Honorii epistola, quæ tantummodo unam aut duas in Christo voluntates atque operationes affirmari, pacis servandæ causa, vetabat. Ergo, si falsa visa fuisset hæc assertio Agathonis, hanc asperrima censura confutari oportuisset. At contra Patres totam hanc chartam, ne restricta quidem hac indefectibilis et supremæ auctoritatis assertione, ratam faciunt, eamque ut suam suis in actis inseri jubent. Neque tantummodo Patres declarant hanc sedis apostolicæ expositionem rectam ac puram esse, sed insuper fatentur hanc rectæ fidei expositionem, id-

[1] *Conc. C. P. III, Act.* XVIII, p. 1101.
[2] *Ibid.*

circo tam apposite fieri ab Agathone, quod *Petrus per Agathonem locutus fuerit*, quod ipse Petrus *dispensationis mysterium divinitus eloquatur*, quod denique Patres *mentis oculis contuiti sint Petrum verba hæc per suas litteras Christo facientem : Tu es Christus, filius Dei vivi*, etc. Hæc ad verba Agathonis suam sedem extollentis alludere et consonare, nemo sanæ mentis non videt.

Ne dicas denique Agathonem nolle ut sua sententia subjaceret sententiæ concilii eo quod ejus sententia jam confirmata esset a romano CXXV episcoporum concilio. Enimvero particulare illud consilium CXXV episcopis constans (si sedis apostolicæ auctoritatem sustuleris) non tanta auctoritate pollet, ut ejus sententia sit *immutabilis*, et a generali concilio reformari nequeat. Ergo hæc sententia in hoc erat *immutabilis*, quod Petri fides in sua sede nunquam deficiat; hoc certe Agatho et concilium unanimi consensu clamant.

CAPUT XIX.

Profertur Leonis II testimonium, in epistola ad Hispanos scripta, ut sextæ synodo subscriberent.

Postquam absoluta fuit sexta synodus Leo II suffectus Agathoni, ad Hispanos episcopos hæc scripsit[1] : « Et quia quæque in Constantinopolitana urbe, « universali concilio currente celebrato, gesta sunt, « propter linguæ diversitatem, in græco quippe « conscripta sunt, et necdum in nostrum eloquium « examinate translata; definitionem interim ejusdem « sancti sexti concilii et acclamationem, quod prosphoneticus dicitur, totius concilii factam ad piissimum principem, pariterque edictum clementissimi « imperatoris ad omnium cognitionem ubique directum, in latinum de græco translatum per latorem præsentium Patrum notarium regionarium « sanctæ nostræ Ecclesiæ vestræ dilectione direximus, etiam acta totius venerandi concilii directuri; « dum fuerint elimate transfusa, etc. »

Ea certe non erat solemnis forma qua omnes omnium gentium ecclesiæ prespectam haberent œcumenici concilii definitionem, si soli concilio vellent penitus obsequi. Enimvero fieri potuisset ut hujus definitionis versionem a sede apostolica vitiatam et alteratam acciperent. Atqui pontifex ex sola suæ sedis auctoritate omnes Hispanas ecclesias sic alloquitur[2] : « Hortamur... ut per universos vestræ « provinciæ præsules, sacerdotes et plebes, per religiosum vestrum studium innotescat, ac salubriter divulgetur, et ab omnibus reverendis episcopis una vobiscum subscriptiones in eadem definitione venerandi concilii subnectentur, ac sit profecto in libro vitæ properans unusquisque Christi « ecclesiarum antistes suum nomen adscribere, ut « in unius evangelicæ atque apostolicæ fidei consonantia nobiscum, et cum universali sancta synodo « per suæ subscriptionis confessionem tanquam « præsens spiritu conveniat : quatenus Domino nostro Jesu Christo, cum in glorioso ac terribili potentatu ad judicandum advenerit, cum titulo orthodoxæ confessionis occurrens, consortem se traditionis apostolicæ per manus suæ demonstret « signaculum : ut dum apostolorum Christi quoque « confessionem zelo veræ pietatis amplectitur, beato « consortio perfruatur... Quia et nos, qui licet impares, vicem tamen apostolorum principis fungimur, « dum vestrarum subscriptionum paginas cum Dei « præsidio per latorem præsentium susceperimus, « has apud beati Petri apostolorum principis confessionem deponimus, ut eo mediante atque intercedente, a quo christianæ fidei descendit vera traditio, offeratur Domino Jesu Christo ad testimonium « et gloriam ejus mysterium fideliter confitentium ac subscribentium, etc. »

Animadverte, quæso, pontificem eo potissimum argumento instare, ut episcoporum subscriptiones *subnectantur*, nempe ut unusquisque illorum *consortem se traditionis apostolicæ, per manus suæ demonstret signaculum*. Quænam autem sit apostolica hæc traditio, ex subjunctis vocibus dilucide patet; scilicet beati Petri auctoritatem designat, dum ait, *a quo christianæ fidei descendit vera traditio*. Quamobrem vult eorum subscriptiones *apud beati Petri apostolorum principis confessionem deponere*. Traditioni sedis apostolicæ subscribere, idem est ac scribi in vitæ libro. Quisquis in fine sæculi judici Christo occurret cum hoc *titulo orthodoxæ confessionis, demonstrato manus suæ signaculo, beato* Petri *consortio perfruetur*. Quod autem Leo dixit pro suo tempore de Hispanis antistitibus, hoc totum singulis temporum punctis necesse est dici omnibus antistitibus catholicis. Eos oportet Christo judici *occurrere cum titulo orthodoxæ confessionis*. Nimirum necesse est ut *consortes se traditionis apostolicæ per manus suæ demonstrent signaculum, atque* ita *beato* Petri *consortio perfruatur*. Uno verbo, requiritur ut inveniantur a Christo sedis apostolicæ definitionibus consentientes. Atqui si hæc sedes aliquando posset *aliquid hæreticum definiri*, tum certe subscriptio impiæ hujus formulæ non esset *titulus orthodoxæ confessionis*, quo quisque munitus posset securus

[1] *Conc. C. P. III. Act.* XVIII; *ibid.* p. 1247.
[2] Ubi supra.

occurrere Christo judici; imo necessum esset ut singuli episcopi et fideles ad ea subscribenda abhorrerent, sin minus reprobarentur a Christo judice.

Nonnisi absurde autem dici posset eam auctoritatem a Leone II tribui, non sedi suæ, sed generali concilio. Nam omnino constat in eo temporis puncto quo Leo scribebat ad Hispanos, hanc auctoritatem a Leone conciliari, non sedi apostolicæ per synodum, sed contra synodo sedem apostolicam. Enimvero nusquam allegat infallibilem auctoritatem hujus concilii, Hispanis incogniti. Sed agitur de subscriptione *apud beati Petri apostolorum principis confessionem deponenda;* agitur de *beato Petri consortio* comparando; agitur de ignota synodi auctoritate, per notam Petri auctoritatem stabilienda. Hoc totum ita esse optime sensit clerus gallicanus, anno 1661, hæc scribens ad Alexandrum VII de subscribenda sedis apostolicæ definitione contra Jansenianam hæresim[1]: « Ex illo « Ecclesiæ more, Leo II sextæ synodi subscriptio« nem omnibus episcopis imperat, ut secundum ejus « epistolæ verba, omnis episcopus, cum Dominus « ad judicandum venerit, consortem se apostolicæ « sedis per suæ manus signaculum demonstret. Idem « quoque pontifex se omnium subscriptiones ad Pe« tri confessionem depositurum pollicetur, ut, me« diante Petro, Christo ipsi offerantur. »

CAPUT XX.

Profertur octavi concilii testimonium.

Quid quæso, critici objicient formulæ quæ in exstinguendo Acacii schismate ab Hormisda pontifice missa erat? Hanc ab episcopis Orientalibus subscribi jubebat, si catholica communione donari vellent. Igitur ad fidem pertinet doctrina hujus formulæ. Hanc ipsissimam de verbo ad verbum postea exscripsit octava synodus œcumenica, ut ab omnibus episcopis qui Photio adhæserant, subscriberetur. Ita vero habet hæc formula[2]: « Prima salus est rectæ « fidei regulam custodire : deinde a constitutis Dei « et Patrum nullatenus deviare.... Et quia non po« test Domini nostri Jesu Christi prætermitti sen« tentia dicentis : *Tu es Petrus, et super hanc pe« tram ædificabo Ecclesiam meam;* hæc quæ dicta « sunt rerum probantur effectibus : quia in sede « apostolica immaculata est semper catholica reser« vata religio, et sancta celebrata doctrina. Ab hu« jus ergo fide atque doctrina separari minime cu« pientes, et Patrum, et præcipue sanctorum sedis « apostolicæ præsulum, sequentes in omnibus cons« tituta, anathematizamus omnes hæreses, etc..... « Sequentes in omnibus apostolicam sedem, et ob« servantes ejus omnia constituta, speramus ut in « una communione, quam sedes apostolica prædi« cat, esse mereamur, in qua est integra et vera « christianæ religionis soliditas : promittentes « etiam, sequestratos a communione Ecclesiæ ca« tholicæ, id est non consentientes sedi apostolicæ, « eorum nomina inter sacra non recitanda esse « mysteria. »

[1] *Proc. verb. du clergé*, t. IV, p. 613.
[2] *Conc. C. P. IV, Act.* I; Conc. t. VIII, p. 988, 989.

1° Agitur de *regula fidei*, quæ *prima salus est.* Quamobrem, in ea subscribenda formula, totus Oriens cum toto Occidente sedi apostolicæ addictissimo penitus consensit.

2° Commemoratur promissio Petro a Christo facta. Itaque agitur de auctoritate ex Christi promissis instituta, quam certe si quisquam hominum neget, schismaticus est, instar Acacii aut Photii; neque Ecclesiæ corpori adhæret, quippe qui a capite divellitur.

3° Jam præterita sedis apostolicæ integritas in fide docenda non est fortuitus et felix eventus, qui in posterum cessare poterit. Namque Christi promissiones *rerum probantur effectibus.* Igitur hæc fidei integritas hactenus servata, sic promissis innititur, ut nihil sit dubitandum an sedis apostolicæ fides futura sit *omnibus diebus usque ad consummationem sæculi*, quemadmodum et hucusque fuit.

4° *Regula fidei* quam subscribendam episcopis proponebat omnis Ecclesia, hoc significat : Juxta promissionem Christi *in sede apostolica immaculata est semper reservata religio.* Ergo apage quemlibet hominem, qui dicere non vereretur hanc sedem *posse definire aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum.* Nonne hæc esset turpissima labes et macula, si Petrus, a quo fratres confirmandi sunt, eos in hæresim impia definitione traheret? Ne dixeris hanc maculam cito detergi ac deleri, si sedes apostolica, ejurata hæresi quam credendam esse definivit, suam definitionem condemnet. Promissio non dicit omnem maculam cito abstergendam esse, sed omni macula semper puram fore hanc sedem, alioquin Acacii et Photii asseclæ dicere potuissent : Cito abstersa est macula, quam apostolica sedes sibi ipsi inussit, dum in Acacium et Photium immerentes tyrannica potestate sæviit.

5° Ratio cur episcopi profitentur se nolle *separari a fide atque doctrina* hujus sedis, hæc est, quod ea sedes ex promissis *immaculatam religionem reservet.* Namque si *definiret aliquid hæreticum,* jam nemini catholico fas esset ab ejus *fide*

atque doctrina non separari. Hinc est quod episcopi, in hac formula subscribenda, absolutissime profiteantur se velle *sequi in omnibus apostolicam sedem, et observare ejus omnia constituta.* Quid vero magis temerarium, quid iniquius, si constituta hujus sedis forsan essent *definitura aliquid hæreticum.*

6° Insuper dicitur *promittentes etiam sequestratos a communione Ecclesiæ catholicæ, id est non consentientes sedi apostolicæ*[2] etc. Nimirum promittunt a sua communione fore *sequestratos* in posterum eos omnes, qui a communione hujus sedis *sequestrati* fuerint. Quinetiam asseverant hæc duo minime inter se differre, scilicet communionem Ecclesiæ catholicæ et sedis apostolicæ communionem : *sequestratos a communione Ecclesiæ catholicæ, id est non consentientes sedi apostolicæ.* Iterum atque iterum adverte, velim, Ecclesiam catholicam, et apostolicam sedem unum esse et idem. Neque certe immerito id dicitur. Nam ubicumque est caput, ibi est et corpus Ecclesiæ quod discerpi nunquam potest. Quod si quisquam hominum diceret : Huic sedi consentire non possum, donec docili animo resipiscat, et errorem ejuret, eo quod *aliquid hæreticum* imprudens *definivit*, hunc hominem ut *sequestratum a communione Ecclesiæ catholicæ, id est non consentientem sedi apostolicæ*, anathematizare necesse esset.

Quod si hæc sedes *aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum definiret*, ut a criticis supponitur, quæro quid tum singuli antistites facerent. Liceretne dicere : *Sequor in omnibus apostolicam sedem, et observabo ejus omnia constituta*, etiamsi hic et nunc *aliquid hæreticum definierit:* promitto mihi fore *sequestratos* a communione catholica eos omnes, qui sedi apostolicæ *aliquid hæreticum definienti non consenserint.* Anne satius erit dicere : Absit ut ei consentiam, ejusque constituta observem, quandoquidem *aliquid hæreticum definivit.* Utrumlibet dixeris, impium et absurdum est. Ergo neganda est impia hæc suppositio. Ergo liquet hanc sedem *aliquid hæreticum definire* non posse; aut si possit id fieri, impiam et horrendam esse hanc Hormisdæ formulam, a toto Oriente una et Occidente, in octava synodo datam ut regulam fidei.

7° Hoc unum denique hic quæri sinant censores. Quisnam uspiam gentium episcopus catholicæ communionis hanc formulam subscribere recusaret? Quisnam episcopus eam ultro non amplecteretur? Ergo quis non fateretur apostolicam sedem *aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum definire* non posse?

CAPUT XXI.

Profertur Florentini concilii testimonium.

« Diffinimus, ait[1], sanctam apostolicam sedem, « et Romanum pontificem in universum orbem te- « nere primatum, et ipsum pontificem Romanum « successorem esse beati Petri, principis aposto- « lorum, et verum Christi vicarium, totiusque Ec- « clesiæ caput, et omnium christianorum patrem ac « doctorem existere; et ipsi in beato Petro pascendi, « regendi, ac gubernandi universalem Ecclesiam a « Domino nostro Jesu Christo plenam potestatem « traditam esse, quemadmodum etiam in gestis « œcumenicorum conciliorum, et in sacris canoni- « bus continetur. »

Utut libuerit dictitent critici, hac clausula *quemadmodum* restringi hanc plenitudinem potestatis, ita ut sedes apostolica universalem Ecclesiam regere non possit, nisi *quemadmodum, etc.* id est, nisi juxta hanc regulam quam œcumenica concilia et sacri canones assignant; has equidem argutias insuper habendas, et uno ictu succidendas esse arbitror. Quis enim sanæ mentis unquam dixerit in hoc esse sitam plenam hanc et supremam auctoritatem, ut sedes apostolica cæco imperio omnia jura et leges funditus evertere possit? Nonne ipse Doctor gentium ad tertium usque cœlum raptus, et in regenda Ecclesia ductus instinctu Spiritus sancti, fatebatur se, cum cæteris apostolis, omnia *ad ædificationem, nihil ad destructionem*[2] posse? Quid igitur inferre volunt critici ex ea conditione quæ sedi apostolicæ et ipsis apostolis communis est? In hoc certe suprema est et plena sedis apostolicæ potestas, non quod contra canones temere et cæco modo omnia jura omnemque disciplinam perturbare possit; sed contra quod spiritu Dei ex promissis ducta, cum sacris canonibus nunquam non concordet; siquidem spiritus Dei, qui in capite juxta ac in reliquo Ecclesiæ corpore semper spirat, nunquam sibi ipsi contradicit. Ergo falsissime et absurdissime supponitur fieri posse, ut apostolica sedes aliquid contra concilia œcumenica et sacros canones unquam definiat; quemadmodum pari cum absurditate supponeretur concilia œcumenica posse unquam aliquid definire contra sedis apostolicæ definitiones. Uno verbo, constat Ecclesiæ corpus atque caput, uno ore, una voce, una mente semper loquentia, nunquam posse dissentire.

Hoc unum maxime annotandum superest, quod si de canonum praxi aliquando subsit dubitandi

[1] *Defin. Conc. Florent.* Conc. t. XIII, p. 515.
[2] *II. Cor.* X, 8.

ratio, ad sedem apostolicam pertinet (quippe quæ semper præsto est) canones interpretari, ac de illis dispensare, id est declarare litteram canonum quibusdam in circumstantiis esse temperandam, ita ut spiritus litteræ anteponatur. Profecto sic decet caput explicare communem totius corporis mentem, eodem spiritu quo regulæ conscriptæ sunt. Eadem est prorsus auctoritas tum capitis tum corporis, quæ pro communi disciplina communia decreta in praxi temperat et interpretatur.

Verum quidquid arguant quidam Cisalpini; nihilo tamen minus ex evidenti Florentinæ synodi definitione constabit, neminem ullo quovis temporis momento catholicum censeri posse, nisi certo credat tanquam fidei dogma, hanc sedem esse *totius Ecclesiæ caput*, ejusque pontificem esse *Christi vicarium, omniumque christianorum patrem ac doctorem*, ita ut hæc sedes *plena potestate* a Christo donata *universalem Ecclesiam gubernet*. Porro id quod singulis temporum momentis est objectum fidei nostræ, in singulis temporum momentis verum est, et nunquam deficit. Ergo in singulis temporum momentis *usque ad consummationem sæculi*, verum erit hanc sedem esse æternum *totius Ecclesiæ caput*, atque adeo in fide docenda catholicos omnes episcopos confirmaturam. Verum erit hanc sedem *plena potestate* semper donatam fore, ejusque pontificem Christi vices gerentem, universalem Ecclesiam gubernaturum. En hæc sunt, quæ cum *omnibus diebus usque ad consummationem sæculi* juxta promissionem credenda sint, *omnibus diebus* verissima esse necesse est. Si vero sedes apostolica *aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum definiret*, quamdiu non revocaret impiam hanc definitionem, quæ esset fidei nostræ contagium ac pestis, tamdiu non esset caput membra confirmans, imo esset membrum ægrotum et jacens, a cæteris corripiendum et sanandum. Petri successor in eo temporis intervallo Christi vices non gereret, imo Antichristi : neque gentes fidem doceret, sed seduceret contra Christi fidem : neque tum temporis *omnium christianorum esset pater atque doctor*; sed esset gentium seductor, et in depravanda fide magister. Ergo tum temporis in ea suppositione falsissimum esset Florentinæ synodi decretum. Cum autem hæc Florentina definitio nullo temporis puncto falsa esse possit, certissime sequitur apostolicam sedem nullo temporis puncto posse *definire aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum*.

XXII.

Profertur insigne Francicæ gentis testimonium.

Jam propero, brevitatis causa, ad monumenta quæ ex nostra Francia depromuntur. Audivimus antiquissimum Irenæum, Gallicanæ Ecclesiæ veluti institutorem et antesignanum, audivimus Bernardum nostrum popularem, virum prophetico et apostolico spiritu actum : audivimus Angelicum Doctorem, Parisiensis academiæ lumen et decus. Quisnam vero tantis testibus comparari posset? Jamvero audire est ipsos clarissimos milites regis legatos, qui contra memoriam Bonifacii VIII apud Clementem V, ex nomine regis totiusque regni, causam orabant. Hæc autem erat illorum disceptatio *primo rotulo contenta*[1] : « Cum ille qui locum tenet summi « pontificis accusatur de hæresi, vel impetitur, « necessario per generale concilium cognoscitur, « quia per alium cognosci non potest : ubi vero mortuus est, jam est soluta Ecclesia cum omnibus catholicis a lege ipsius, nec post mortem est Papa « de jure vel de facto; et cum post mortem de ejus « hæresi quæritur, non quæritur de hæresi Papæ, « quondam ut Papæ, sed ut privatæ personæ; nec « ut Papa potuit esse hæreticus, sed ut privata « persona : nec unquam aliquis Papa, in quantum « Papa, fuit hæreticus, sed a papatu devians, ut « diaboli filius apostatans sicut Judas. Et ideo cum « de ejus mortui hæresi, quæritur, non habet « congregari concilium generale. Estis enim vos, « pater sanctissime, Jesu Christi vicarius, totum « corpus Ecclesiæ representans, qui claves regni « cœlorum habetis, nec congregatum totum concilium generale sine vobis, et nisi per vos posset « cognoscere de negotio supra dicto, juxta Patrum « sancita sententiamque doctorum juris et Ecclesiæ « sanctæ Dei. »

1° Hi milites legati ex nomine regis atque gentis nostræ, ita pontificem alloquuntur in percelebri oratione. Procul dubio episcopi et doctores ea de re consulti hanc orationem dictaverant. Neque enim milites, theologiæ prorsus ignari, hoc totum ex suopte consilio explicare ausi fuissent. Unde hæc dicunt *juxta Patrum sancita, sententiamque doctorum juris et Ecclesiæ sanctæ Dei*; scilicet utriusque juris periti, atque theologiæ doctores hanc orationem ratam habuerant, antequam proferretur. Igitur en hæc erat tum temporis Gallicanæ Ecclesiæ atque gentis sententia.

2° Tum temporis cautissime distinguebatur per-

[1] *His. du diff. entre Bonif. VIII et Phil. le Bel : preuves*, p. 113. Paris, 1655, *in-fol.*

sona pontificis ab apostolica sede. Enimvero persona Bonifacii accusabatur *de hæresi* : quinetiam contendebant Franci Bonifacium esse *hæreticum manifestum*, et *a corpore sanctæ Ecclesiæ prorsus abscissum*. Sic vero disceptabant : *Nec ut Papa potuit esse hæreticus, sed ut privata persona ; nec unquam aliquis Papa, in quantum Papa, fuit hæreticus*. Itaque hæresim adjudicant personæ, sedi vero abjudicant. Conticescant igitur illi omnes qui sedis apostolicæ, sive cathedræ Petri, in fide docenda indefectibilitatem uti recens Transalpinæ scholæ commentum exsibilant.

3° En vides sedem apostolicam, juxta majores nostros, perinde ac generale concilium *totum corpus Ecclesiæ repræsentare*. Quid enim melius repræsentat totum corpus, quam caput quod toti corpori præest, et intima consensione adhæret?

4° *Nec congregatum totum generale concilium sine vobis,* inquiunt, id est, sine Papa vivente, *et nisi per vos posset cognoscere de negotio* judicandi Papæ mortui. Itaque concilium non potest sine Papa et non nisi per Papam, de prædecessore ferre sententiam.

Ita sentiebat gens ecclesiastica Gallicana, dum adhuc fervèrent dissensionis scintillæ.

XXIII.

Proferuntur testimonia tum Parisiensis academiæ, tum cleri Gallicani comitiorum, tum ipsius Richerii, etiamsi fuerit sedi apostolicæ, ut omnes norunt, infensissimus.

Sub finem decimi tertii sæculi, ex nomine Parisiensis facultatis ad Clementem VII, tum Avenione commorantem, tradita est quædam charta, cujus manuscriptum exemplar in Navarrica bibliotheca etiamnum asservari dicunt[1]. « Ad sanc« tam sedem apostolicam pertinet auctoritate ju« diciali suprema circa ea quæ sunt fidei judicia« liter definire. Et hæc (conclusio) probatur, quia « ad illius tanquam ad supremi judicis auctorita« tem pertinet in fide judicialiter definire, cujus « fides nunquam deficit ; sed sanctæ sedis aposto« licæ fides nunquam deficit, quia de hac sancta sede « in persona Petri apostoli in ea præsidentis dictum « est : *Petre, rogavi pro te, ut non deficiat fides « tua.* »

Itaque patet omnes Francicæ gentis ordines, atque imprimis Parisiensem academiam, in hoc consentire ut apostolica sedes de fide sit *judex supremus*, et absolute definiat; quippe quæ in fide docenda nunquam deficit.

Generalia Gallicani cleri comitia, Meloduni anno 1579 congregata, hæc habent[1] : « Operam dabunt « episcopi... « ut omnes et singuli, tum clerici, « tum laici, amplectantur, et aperta professione eam « fidem pronuntient, quam sancta Romana Ecclesia « *magistra, columna et firmamentum veritatis*, « profitetur et colit. Ad hanc enim propter suam « principalitatem necessum est omnem convenire « Ecclesiam. » Et infra[2] : « Cujus ex præceptis po« pulum institui fidelem, et certam fidei ac morum « correctionis normam et regulam constitui opor« tet, judicio et auctoritati subjicienda. »

Ipse ipse Richerius, in retractatione quam eminentissimo Richelio, 7 decembris anni 1629, tradidit, sic habet[3] : « Omnemque meam doctrinam « Ecclesiæ catholicæ Romanæ, et sanctæ sedis « apostolicæ judicio subjicere, quam matrem et ma« gistram ecclesiarum, et infallibilem veritatis judi« cem agnosco. »

XXIV.

Profertur testimonium octoginta octo Gallicanæ ecclesiæ antistitum.

Jamvero audire est octoginta et octo Galliarum antistites, qui anno 1650 de condemnanda Janseniana doctrina ad Innocentium X ita scribebant[4] : « Majores causas ad sedem apostolicam referre solem« nis Ecclesiæ mos est, quem fides Petri nunquam « deficiens perpetuo retineri pro jure suo postulat. » En cernis idcirco majores causas ad hanc sedem referri, quod in ea fides Petri nunquam deficiat. Quod si hæc sedes *aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum definire* posset, tum in hac sede fides docenda deficeret, atque adeo hæc fides *pro jure suo* ejusmodi causa perpetuo *referri* non postularet. Vox illa *perpetuo* aperte demonstrat fidem in hac sede nunquam esse defecturam.

XXV.

Profertur comitiorum cleri Gallicani, anno 1653 congregati, testimonium.

Anno autem 1653, Galliarum antistites in Parisiensi urbe congregati, accepta recenti contra Jansenii librum constitutione, Innocentium X his

[1] *Tract. ex parte Univ. Paris. cont. Joan. de Monteson. edit. a Petr. de Alliaco.* Vide D'ARGENTRÉ. *Collect. Judic. de nov. error.* t. I, part. 2, p. 76.

[1] Apud Odespun, *concil. nov. Galliæ*, p. 87.
[2] *Ibid.* pag. 114.
[3] D'ARGENTRÉ, *Collect. Judic.* t. II, part. II, p. 303.
[4] *Proc. verb. du Clergé*, t. IV; *Pièc. justif.* p. 39.

vocibus compellabant [1] : « Quo in negotio, illud « observatione dignum accidit, ut quemadmodum « ad episcoporum Africæ relationem Innocentius I « Pelagianam hæresim damnavit olim, sic ad Gal- « licanorum episcoporum consultationem, hæresim « ex adverso Pelagianæ oppositam, Innocentius X « auctoritate sua proscripserit. Enimvero vetustæ « illius ætatis Ecclesia catholica, sola cathedræ « Petri communione et auctoritate fulta; quæ in « decretali epistola Innocentii ad Africanos data « elucebat, quamque dein Zozimi altera ad univer- « sos orbis episcopos epistola subsecuta est Pela- « gianæ hæresis damnationi absque cunctatione subs- « cripsit. Perspectum enim habebat, non solum ex « Christi Domini pollicitatione Petro facta, sed etiam « ex actis priorum pontificum, et ex anathematismis « adversus Apollinarium et Macedonium, nondum « ab ulla synodo œcumenica damnatos, a Damaso « paulo antea jactis, judicia pro sancienda regula « fidei a summis pontificibus lata super episcoporum « consultatione, sive suam in actis relationis sen- « tentiam ponant, sive omittant, prout illis colli- « buerit, DIVINA ÆQUE AC SUMMA PER UNIVERSAM « ECCLESIAM AUCTORITATE NITI, cui christiani « omnes ex officio, ipsius quoque MENTIS OBSE- « QUIUM PRÆSTARE TENEANTUR. Ea nos quoque « sententia ac fide imbuti, Romanæ Ecclesiæ præ- « sentem, quæ in summo pontifice Innocentio X « viget auctoritatem, debita observantia colentes, « constitutionem divini numinis instinctu a Beati- « tudine vestra conditam, nobisque traditam ab « illustrissimo Athenarum episcopo, nuntio apos- « tolico, et promulgandam curabimus, etc. »

His verbis perspicuum est sedem apostolicam, juxta mentem Gallicani cleri, *non solum ex pollicitatione Petro facta*, verum etiam ex *priorum* vetustæ Ecclesiæ *pontificum* anathematismis, de fide definivisse, ita ut definitio *sola cathedræ Petri communione et auctoritate fulta esset.* Id compluribus traditionis exemplis demonstrat. Insuper addit ejusmodi definitiones emissas, etiamsi consultantes episcopi suam sententiam nondum proposuerint, *divina æque ac summa*, atque adeo infallibili *per universam Ecclesiam auctoritate niti.* Ita, inquiunt, *pro sancienda regula fidei a summis pontificibus* lata est sententia, *cui christiani omnes ipsius quoque mentis obsequium præstare tenentur.* Porro *ea sententia ac fide imbuti* Gallicani antistites certissime credebant *constitutionem* Innocentii X *divini numinis instinctu conditam esse.* Quid luculentius aut expressius desiderari potest? Ita certe nostri Cisalpini fere omnes sentiebant, antequam critici et Jansenianæ sectæ fautores, hæc per se lucidissima, argutiarum offuciis obscuravissent. Eodem spiritu unitatis acti erant episcopi Gallicanæ gentis, in comitiis generalibus, dum in epistola 28 martii 1654 [1], asseverabant cæteris regni episcopis, definitionem sedis apostolicæ esse supremam in damnanda Janseniani libri doctrina : « quanquam, in- « quiebant, sola per se ad id sufficiat constitutio. » Ita etiam generalia cleri Gallicani comitia, anno 1661, ad Alexandrum VII hæc scripserunt [2] : » Tu « enim is es, Beatissime Pater, in quo et per quem « episcopatus unus est; qui merito inde diceris apex « sacerdotii, fons ecclesiasticæ unitatis, Ecclesiæ « vertex, et princeps episcopalis coronæ : : fiat ergo « per te ut *idem dicamus omnes, et non sint in* « *nobis schismata. Fiat*, inquam, *pax in virtute* *tua.* » Itaque unitas fidei docendæ oritur ex sede apostolica : per eam, utpote centrum et fundamentum, fit ut unum dicamus omnes.

CAPUT XXVI.

Solvuntur præcipuæ objectiones quæ ex historia ecclesiastica vulgo promuntur.

Temperata, quam amplector, assertio, singulas objectiones ex historia petitas facile solvit.

1° Si dixeris Cyprianum ab Augustino inculpari, etiamsi Stephani papæ decreto contra rebaptizantes prolato restiterit, et jure merito plenarium concilium exspectavisse; statim præsto est ea responsio, nempe Stephanus nihil præcisum *a tota Ecclesia credendum definivit*, sed generatim tantum responderat consulentibus, *nihil esse innovandum præter id quod traditum est :* neque hæc fuit solemnis definitio, sed tantum ad provisionem disciplinæ responsum; neque a sua communione pepulit unquam Cyprianum, sed gloriosus martyr, teste ipsomet Augustino, sedi apostolicæ indivulse conjunctus fuit.

2° Si Liberium papam Arianorum formulæ subscribentem objicias : præterquam quod Liberius non Arianæ formulæ, sed formulæ *Consubstantiale* reticenti subscripsit; præterea, uno verbo respondetur, in hoc exemplo quam maxime eliquari distinctionem adhibitam inter personam pontificis, et apostolicam sedem; quandoquidem personæ Liberii reticentis *Consubstantiale*, palam contradixit tota sedes apostolica.

3° Si Vigilium quintæ synodo nunc adversantem,

[1] *Proc. verb. du Clergé*, t. IV, *Pièc. justif.* p. 45.

[1] *Proc. verb. du Clergé*, t. IV; *Pièc. justif.* p. 52, 63.
[2] *Ibid.* p. 626.

nunc adhærentem, nec sibi ipsi satis constantem depinxeris; hinc certe hoc unum argues, nempe personam pontificis a sua sede procul absentem, Chalcedonensis concilii auctoritate aliquandiu timuisse, sed tandem aliquando, excussis disputationum nebulis, justam adversus tria Capitula definitionem libenter confirmasse; ita ut præcipua definitionis auctoritas tribuenda sit, non quintæ synodo, quæ quidem paucos tantum Orientales episcopos habuerat, sed apostolicæ sedi, quæ cum toto Occidente sibi devincto incœptum opus absolvit.

4° Si ambas Honorii ad Sergium epistolas protuleris, respondetur cum Bellarmino, personam solummodo hujus pontificis hæreticorum numero fuisse fortassis adscriptam a sexta synodo, non eo quod *aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum*, ex nomine totius sedis apostolicæ solemni decreto *definierit*, sed tantum eo quod vicarium Christi summe dedeceat, *privatis litteris, hæresim fovisse*. Quamobrem Leo II, ad Hispanos antistites scribens, sic Honorium decessorem reprehendebat [1] : « Flammam hæretici dogmatis, non ut decuit auc« toritatem apostolicam, incipientem extinxit, sed negligendo confovit. » At vero nihilominus Agatho asseverat fidem Petri in sua sede remanssise *illibatam* [2].

5° Si quædam recentiorum pontificum placita minus sibi cohærere videantur, memineris velim ejusmodi placita toto cœlo distare a solemni sedis apostolicæ definitione, in qua *aliquid a tota Ecclesia credendum definitur* ut fidei dogma, et dissentientes excommunicantur. Neque certe nisi absurdissime quisquam diceret, singula uniuscujusque personæ pontificum responsa in jure dicendo, solemnes esse sedis apostolicæ circa fidem definitiones, quæ singulos fideles cogant vel assentiri vel ab unitate recedere. Quod si cujusquam pontificis responsum aut placitum circa quæstiones dogmaticas a successore rescisum et abrogatum assignes, hinc certe colligendum est apostolicam sedem responso forsan immature cum examine dato, et postea maturius antiquato, nullatenus adhæsisse.

CAPUT XXVII.

Solvitur objectio petita ex constitutione Bonifacii VIII, *Unam sanctam.*

Nullum est argumentum quo critici in supremam sedis apostolicæ auctoritatem vehementiorem invidiam concitent, quam illud petitum ex bulla Bonifacii VIII, *Unam sanctam*. Aiunt pontificem in ea bulla definivisse omnia mundi regna ad arbitrium Papæ, veluti monarchæ orbis totius, auferri et distribui posse. Sed Bonifacius, cui per dissensionem cum Philippo Pulchro, Francorum rege, id imputatum est, ita se purgari voluit in oratione habita in consistorio, anno 1302 [1] : « Quadraginta « anni sunt quod sumus experti in jure, et scimus « quod duæ sunt potestates ordinatæ a Deo. Quis « ergo debet credere vel potest, quod tanta fatuitas, « tanta insipientia sit vel fuerit in capite nostro? » Cardinales autem, per epistolam Anagniæ scriptam ad duces, comites et nobiles regni Franciæ, sic pontificem purgabant [2] : « Volumus vos pro certo « tenere quod prædictus dominus noster summus « pontifex, nunquam scripsit regi prædicto, quod « de regno suo sibi subesse temporaliter, illudque « ab eo tenere deberet. » Neque vero, ut vulgo aiunt Cisalpini critici, hanc Bonifacii bullam revocavit successor Clemens V, sed solum hæc habet in decretali *Meruit* [3] : « Nullum volumus, vel in« tendimus præjudicium generari (regi et regno), « nec quod per illam rex, regnum, et regnicolæ « prælibati, amplius Ecclesiæ sint subjecti Roma« næ, quam antea existebant : sed omnia intelli« gantur (circa hanc quæstionem) in eodem esse « statu, quo erant ante definitionem prædictam. » Ita certe sedem apostolicam maxime decet hanc criminationem criticorum a se propulsare, ut constet regibus, hoc quod in divinis officis decantatur, ab Ecclesia ratum haberi : *Non eripit mortalia, qui regna dat cœlestia* [4].

Neque tamen negandum est id quod a Gersonio assertum legimus. « Nec dicere oportet, inquit [5], « omnes reges vel principes hæreditatem eorum « vel terram tenere a Papa et de Ecclesia, ut Papa « habeat superioritatem civilem, similem et ju« ridicam super omnes, quemadmodum aliqui im« ponunt Bonifacio octavo. Omnes tamen homines, « principes et alii subjectionem habent ad Papam « in quantum eorum jurisdictionibus, temporali« tate et dominio abuti vellent contra legem divi« nam et naturalem, et potest superioritas illa no« minari potestas directiva et ordinativa, potius « quam civilis vel juridica. » Sic Zacharias consulentibus Franciæ optimatibus respondit, Pipinum Childerico præponendum esse, ut genti præesset. Hæc autem *potestas*, quam Gersonius *directivam*

[1] *Concil.* t. VI, p. 1247.
[2] Vide supra, p. 391.

[1] *Hist. du différend, etc. Preuves*, p. 77.
[2] *Ibid.* p. 63.
[3] *Ibid.* p. 288.
[4] *Hym. Epiphan. in Breviar. Rom.*
[5] *Serm. de Pace et Unione Græc. Consid.* v; t. II. p. 147

et *ordinativam* nuncupat, in eo tantum consistit, quod Papa utpote princeps pastorum, utpote præcipuus in majoribus moralis disciplinæ causis Ecclesiæ director et doctor, de servando fidelitatis sacramento populum consulentem edocere teneatur. De cætero nihil est quod pontifices regibus imperare velint, nisi ex speciali titulo, aut possessione aliqua peculiari, id sibi juris in aliquem regem feudatarium sedis apostolicæ adepti fuerint. Namque apostolis omnibus, ac proinde Petro dictum est : *Reges gentium dominantur eorum, vos autem non sic* [1].

Verum quidem est Bernardum, qui ad suppetias Orientali Ecclesiæ ferendas, Eugenium papam hortabatur, ita dixisse [2] : » Petri uterque est gladius, « alter suo nutu, alter sua manu, quoties necesse « est, evaginandus. » Sed indubium est hunc Patrem hoc unum voluisse, scilicet ut sæcularis potestas, monente, vel etiam, ut ait Gersonius, dirigente et ordinante pastorali adhortatione, gladium evaginaret, ut a barbarica servitute Orientalis Ecclesia liberaretur. Neque hinc inferre licet Papam, juxta Bernardi sententiam, habendum esse omnium regum regem, qui regna ad nutum largiatur et auferat.

Hoc certe Bernardus nunquam assertum voluit. At contra clamabat [3] : « Quænam tibi major vide« tur et dignitas, et potestas, dimittendi peccata, « an prædia dividendi?... Habent hæc infima et « terrena judices suos, reges et principes terræ. « Quid fines alienos invaditis? quid falcem vestram « in alienam messem extenditis? »

Quinetiam ipsemet Bonifacius VIII, dum in percelebri hac bulla *Unam sanctam*, utrumque gladium Petro adjudicat, ita disserit [4] : « Uterque ergo « est in potestate Ecclesiæ, spiritualis scilicet gla« dius et materialis. Sed is quidem pro Ecclesia, « ille vero ab Ecclesia exercendus. »

Cernis itaque materialem ab Ecclesia directe et immediate non exerceri. « Ille sacerdotis, inquit [5], « in manu regum ac militum; sed ad nutum et pa« tientiam sacerdotis. Oportet autem gladium esse « sub gladio, et temporalem auctoritatem spirituali « subjici potestati. » Jure merito vult ut reges ac milites christiani in gerendo bello Ecclesiam consulant, et in observando propter conscientiam circa res bellicas inculpatæ tutelæ moderamine, pastoribus pie obtemperent. Hæc autem adjicit [6] : « Spiri« talis potestas terrenam potestatem instituere ha« bet, et judicare, si bona non fuerit. Sic de Ec« clesia et ecclesiastica potestate verificatur vati« cinium Jeremiæ : *Ecce constitui te hodie super* « *gentes et regna*, etc.... Ergo, si deviat terrena « potestas; judicabitur a potestate spiritali, etc. » Jam superius audisti *materialem gladium* directe et immediate non exerceri ab Ecclesia, sed esse in sola regum ac principum manu. Ad Ecclesiam quidem pertinet reges instituere, non quantum ad *jurisdictionem civilem et juridicam*, ut apposite docet Gersonius; nunquam enim Ecclesia contendit reges esse a se directe eligendos; sed tantum hoc munus ad eam pertinet modo directivo et ordinativo eo quod pia mater electores doceat quinam sint eligendi aut reprobandi principes. Sic pariter institutos reges indirecte judicat et destituit, dum filios consulentes docet, quinam sint destituendi vel confirmandi in tanto imperii fastigio. Revera nihil est quod ad salutem efficacius conducat, aut magis officiat saluti, quam recta vel prava principum institutio aut destitutio. Quamobrem necesse est ut christianæ gentes in instituendis aut destituendis principibus, evangelicis præceptis quam maxime obtemperare studeant; atque adeo pastorum hoc est officium, ac præcipue summi pontificis, ut gentes in tam arduo negotio dirigant et ordinent. Id præstant pastores, ut ait Gersonius, non per *potestatem civilem et juridicam, sed per directivam et ordinativam.* Sic regni Francici proceres Zachariam consuluerunt in destituendo Childerico, et instituendo Pipino rege.

[1] *Luc.* XXII, 25, 26.
[2] *Epist.* CCLVI *ad Eug. pap.* n° 1.
[3] *De Consid.* lib. I, cap. VI, n° 7.
[4] *Extrav. comm.* lib. I, tit. VII, cap. I.
[5] *Ibid.*
[6] *Ibid.*

CAPUT XXVIII.

Solvitur objectio petita ex definitione Constantiensis concilii.

Concilium hæc declarat [1] : Huic potestati, videlicet concilii generalis, « quilibet cujuscumque sta« tus vel dignitatis, etiamsi papalis existat, obe« dire tenetur, in iis quæ pertinent ad fidem, et ex« tirpationem dicti schismatis, et reformationem « generalem Ecclesiæ Dei in capite et in membris. » En vides hic agi solummodo de persona *cujuscumque* hominis, *cujuscumque dignitatis etiam si papalis existat.* Hoc de sede apostolica nullatenus dici potest. Hoc idem in sessione V repetitur. Adjicitur vero [2], « quod quicumque cujuscumque... digni« tatis, etiamsi papalis, qui præceptis hujus sacræ « synodi, et cujuscumque alterius concilii generalis « legitime congregati, super præmissis, seu ad ea

[1] *Concil. Const. sess.* IV; Labb. t. XII, p. 19.
[2] *Ibid. sess.* V; p. 22.

« pertinentibus, factis, vel faciendis, obedire con-« tempserit, etc. » His vocibus plane constat, hic agi de quocumque concilio, quod aliquid definiret super fide aut moribus, in ordine ad *extirpandum schisma;* sed ut ut res se habent, per se patet hanc concilii definitionem spectare solam pontificis personam, quæ concilio *obedire contemneret*. Quis vero unquam dubitavit quin persona pontificis concilio legitime congregato subjaceat, in eo triplici casu : 1° si persona pontificis hæreseos expostuletur, atque adeo deliberandum videatur, an deponenda sit necne; 2° si ob turpissimos mores aut apertam disciplinæ subversionem eum corripi opus sit; 3° si persona ejus, in tempore schismatis, dubia sit, contendente æmulo eum esse antipapam. At vero nusquam dictum est in Constantiensi concilio ipsam sedem apostolicam a vera fide deficere posse, et *aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum definire*. Quinimo Martinus V, sacro approbante concilio, contra Wiclefi errores hunc fidei articulum posuit[1] : « Utrum credat, quod Papa canonice elec-« tus, qui pro tempore fuerit, ejus nomine proprio « expresso, sit successor beati Petri, habens supre-« mam auctoritatem in Ecclesia Dei. » Quæ quidem *suprema potestas* eo temporis puncto deficeret, quo esset necesse ut ab hæretica definitione ad veram fidem revocaretur.

Præterea concilium legitime congregatum illud est, cui præest sedes apostolica. Neque enim concilium Ecclesiam militantem rite repræsentat, nisi repræsentet totum corpus Ecclesiæ, quod constat capite et membris : alioquin deforme et detruncatum esset corpus, atque adeo deformis et detruncata esset, imo falsa, illius repræsentatio. Porro si supposueris concilium constans apostolica sede omnibusque Romanæ communionis pastoribus quid mirum, si persona Papæ subjaceret huic tribunali? Quod si concilium veluti corpus a suo capite avulsum et detruncatum affingas, tum certe schismaticum est. Neque enim trecenti aut quadringinti antistites congregati tanta auctoritate donantur, ut omnia regere valeant ad arbitrium. Nonne plusquam quadringinti episcopi in Ariminensi concilio coacti nihil nisi irritum sanxerunt? Igitur numerosa episcoporum synodus potest Ecclesiam non repræsentare, atque adeo carere suprema legitimi concilii potestate? Quidnam igitur efficiet, ut synodus episcoporum eo legitimi concilii charactere insigniatur? Oportet sane ut constet capite et membris quæ repræsentat. Quamobrem necesse est ut habeat, tum episcopos ex nomine aliorum omnium episcoporum veram fidem conclamantes, tum Petri successorem, qui *celsiore fastigio*, ut ait Augustinus, *præeminens, fratres* juxta promissionem *confirmet*. Itaque ea suppositio, quæ caput et membra a se invicem dissentire fingit, neganda est ut absurda, et promissioni repugnans.

Igitur etiamsi dixeris IV et V sessiones hanc definitionem *conciliariter* gessisse, eamque valere extra tempus schismatis contra personam Papæ, aut hæreseos accusati, aut disciplinam morum aperte subvertentis, perinde mihi est, nihilo tamen minus immota et indeficiens restat sedis apostolicæ fides in docendo. Tum sedes apostolica se geret quemadmodum se gessit, quando Liberium exilii tædio victum a se repulit. Quamobrem, etiam his suppositis, Constantiensis concilii decretum confutat quidem hanc sententiam quæ Bellarmino videtur *probabilior,* de infallibilitate personali; sed indefectibilitatem fidei ab apostolica sede semper docendæ omnino intactam relinquit.

Nunc quæro a criticis quid supponere velint? Si dicant in ea duplici sessione agi de ipsa sede apostolica, quæ *aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum definiret*, et cujus definitio a concilio legitime congregato condemnaretur : respondeo concilium legitime congregatum constare capite et membris; quandoquidem integrum, non detruncatum Ecclesiæ corpus repræsentat : unde nego suppositum; namque sedes apostolica et concilium legitime congregatum non possunt ita opponi. Quod si sedes apostolica aliquid hæreticum definiret, ejusque definitio a concilio condemnaretur etiamsi hæc sedes illud hæreticum a se definitum postea ejuraret, aliquandiu desivisset esse fidei docendæ caput atque centrum, siquidem aliquandiu defecisset in hac sede fides docenda. Tum temporis vero concilium repræsentaret corpus detruncatum et sine capite; atque ita legitimum non esset. At vero si dicant critici hoc unum, quod vocibus concilii aptari potest, nempe damnari tantum in concilio personalem Papæ definitionem, nihil obsto quin dicatur personam Papæ posse ut hæreticam damnari. Ita Constantiense concilium, et Basileense, quod eadem tantum confirmat, temperatæ nostræ sententiæ non adversatur.

CAPUT XXIX.

Profertur testimonium cardinalis Petri de Alliaco.

Eximius ille præsul et theologus, qui Constantiensis synodi præses fuit, procul dubio alienissimus erat ab omni adulatione erga Romanam Ecclesiam, ut mox patebit. Hæc tamen habet : Petrus,

[1] Bull. *Inter cunctas;* Concil. t. XII, p. 270.

« apparente sibi Christo, et eidem revelante, sedem « suam Romæ transtulit, et ibi factus est Romanus « episcopus. Et ita ex tunc, in Petro et suis suc« cessoribus duo episcopatus concurrerunt, vide« licet universalis Ecclesiæ et particularis Ecclesiæ « Romanæ.... Unde ad hunc sensum negare Roma« nam Ecclesiam esse caput omnium ecclesiarum, « est hæreticum, sicut etiam negare summum pon« tificem esse caput Ecclesiæ [1]. »

Hæc vero subjungit [2] : « Hujusmodi sacramen« tum Dominus ita ad omnium apostolorum offi« cium pertinere voluit, ut in beatissimo Petro apos« tolorum summo, principaliter collocaret, ut ab « ipso, quasi quodam capite, dona sua, velut in « corpus omne diffunderet. » Ea de causa concludit datam esse Papæ *plenitudinem potestatis quoad totum mundum.* Hinc asseverat quod *cardinales etiam non episcopos præcedunt episcopos.* Quibus positis, sic arguo : Hæreticum est negare sedem apostolicam esse *caput omnium ecclesiarum.* Ergo illud dogma, scilicet hanc sedem esse universalis Ecclesiæ *caput*, est dogma fidei catholica. Atqui fidei dogma debet esse quibuslibet temporum punctis æqualiter verum et constans. Ergo nullum unquam assignari poterit tantulum temporis intervallum, in quo illud dogma non sit ex fide certissimum. At vero si hæc sedes *aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum definiret*, eo temporis intervallo quo hæc impia definitio persisteret, veræ fidei docendæ non esset caput et organum, imo contagiosæ et virulentæ hæreticorum traditionis caput et fons esset. Tum certe *Dei* non a Petro, *quasi quodam capite...... velut in corpus omne diffunderentur;* sed contra ab eo capite ad extrema quæque membra virus hæreseos difflueret, neque posset abscindi ingruens hæc pestis, nisi membra quamprimum caput aut resecare, aut deprimere et corripere studerent : quæ quidem est formæ a Christo datæ manifesta inversio.

Sic pergit cardinalis [3] : « Licet papalis dignitas « a Deo sit, unde ab homine nec major nec minor « fieri potest; tamen usus plenitudinis potestatis, ad « excludendum abusum, potest concilii generalis « auctoritate restringi : ideo antiquo jure institutum « est quod Papa professionem faceret, etc.... » Optime quidem hæc dicta fateor. Tamen si sedis apostolicæ potestas suprema est ac plena, persona Papæ a concilio emendari potest, ne hac plenitudine licentius abutatur, imo etiam tenetur persona Papæ confessionem fidei palam emittere, ne contra fidem ipse fiat hæreticus. Hæc autem addit ille auctor [1] : « Non expedit Ecclesiæ, quæ habere dicitur regale « sacerdotium, quod ipsa regatur regimine regio « puro, sed mixto cum aristocratia et democratia, « et capitur hic democratia generaliter, etc.... quia « licet regimen regale sit optimum in se, si non cor« rumpatur, tamen propter magnam potestatem « quæ regi conceditur, de facili regimen degenerat « in tyrannidem, nisi sit in rege perfecta virtus, quæ « raro et in paucis reperitur. » Aperte cernis hic agi tantum de *perfecta* personarum virtute, *quæ raro et in paucis reperitur.* De cætero potestas sedis apostolicæ adstruitur, ut regia et monarchica. Nunc autem quæro an fieri possit unquam vel minimo temporis puncto corrumpi ac deperire. Potest quidem quævis monarchæ persona mori, insanire, sua denique potestate abuti : sed regia sedes, sed monarchica hæc forma nullo temporis intervallo cessare potest. Quamobrem cardinalis hæc adjicit [2] : « Esse « optimum regimen Ecclesiæ si sub uno Papa eli« gerentur plures de omni et ab omni provincia, et « tales deberent esse cardinales qui cum Papa et « sub eo Ecclesiam regerent, et usum plenitudinis « potestatis temperarent. » Nimirum vult ut persona Papæ ab ipsa sede apostolica in suo regimine temperetur.

Nunc vero ulteriora expendenda sunt. « Confir« matio in fide, inquit [3], de qua dicitur quod Ec« clesia non potest errare, juxta illud : *Petre ro« gavi pro te, ut non deficiat fides tua;* illa non « est in Papa, quia hoc non est dictum de fide per« sonali Petri, cum ipse erraverit, sed de fide Eccle« siæ de qua dicitur : *et portæ inferi non prævale« bunt adversus eam*, scilicet Ecclesiam; non enim « dictum est *adversus te*, scilicet Petrum. » Cum tanti doctoris venia dicere non vereor, ipsum eo loco tantillum allucinari. Enimvero Petrus dum Christum negavit, metu, non errore, victus est; et dum a Paulo in faciem resistente reprehensus legitur, disciplinæ, non autem fidei; *conversationis, non* autem *prædicationis*, ut Tertullianus monet [4] hæc labes fuit. Quinetiam ipse cardinalis fatetur eodem loco [5], quod « nec ex textu, nec glossa apparet, quod Petrus « fuerit hæreticus, nec erraverit errore hæresis. » Sed cardinalem sic pergentem audire est : « Igitur, « inquit [6], speciale privilegium est, et singularis « Ecclesiæ auctoritatis, quod non potest errare in

[1] *De Eccles. Conc. etc. auctorit.* I part. cap. I; *in Append. Op. Gers.* t. II, p. 929.
[2] *Ibid.* cap. II, p. 932, 933.
[3] *Ibid.* II part. *ibid.* p. 945.

[1] *De Eccles. etc. auctor. ibid.* p. 946.
[2] Loc. mox cit.
[3] *Ibid.* III part. cap. I, 949.
[4] *Adv. Marcion.* lib. I, cap. XX.
[5] Ubi supr. cap. IV, p. 959.
[6] *Ibid.* p. 949.

« fide. Quod privilegium aliqui extendunt ad Roma« nam Ecclesiam, aliqui ad concilium generale, ali« qui vero solum restringunt ad auctoritatem uni« versalis Ecclesiæ : sed non potest extendi ad « Papam, etc. » Itaque Petrus de Alliaco expresse docet hanc infallibilitatem *non posse extendi ad Papam*, scilicet ad personam Papæ; sed exclusa hac infallibilitate personali, triplicem inducit sententiam. Prima est eorum qui eam *extendunt ad Romanam Ecclesiam*; secunda hanc tribuit *generali consilio*; tertia hanc *restringit ad auctoritatem Ecclesiæ*. Revera promissio spectat universalem Ecclesiam, quæ constat capite, et membris capiti cohærentibus : cum autem caput immortalis hujus corporis nunquam possit non esse caput vivi et sani corporis, neque corpus unquam possit esse incolume, si caput sit emortuum; hinc fit incolumitas universi corporis complectatur necessario capitis incolumitatem, et indeficiens in docendo fides, quæ toti corpori promittitur, sit indeficiens in capite. Porro concilium non est pars necessaria et essentialis hujus corporis; siquidem usu et experientia patet numerosissimas synodos ab universalis Ecclesiæ corpore fuisse jure merito reprobatas : at vero sedes apostolica utpote totius Ecclesiæ caput, est membrum principale et essentiale totius hujus corporis, ita ut corpus ipsum, amputato hoc membro, incolume esse non possit.

Sic vero disserit noster cardinalis [1] : « Sicut ple« nitudo potestatis est in generali concilio repræsen« tative, ita aliquo modo, licet non æqualiter, est « in Romana Ecclesia, qui ipsam universalem Ec« clesiam repræsentat, et in condendis ecclesiasticis « juribus, seu canonibus, ipsius vices gerit; et hoc « sibi competit, ratione sui capitis, scilicet Papæ, « qui huic Ecclesiæ specialiter præest;... et ideo Ro« mana Ecclesia dicitur sedes apostolica, quia in ea « sedet Apostolicus, id est præsidet apostoli Petri « successor. » Itaque geminam hanc universalis Ecclesiæ repræsentationem assignat, videlicet generale concilium et sedem apostolicam. Jure merito autem dicit sedem apostolicam non æqualiter repræsentare totum Ecclesiæ corpus; enimvero concilium generale constat capite et membris, nimirum apostolica sede et multitudine antistitum. Nihil autem est mirum si sedes apostolica sola, ac seorsim sumpta sit inæqualis concilio, quod ipsammet apostolicam sedem, cum tanta antistitum multitudine complectitur; luce quippe clarius est, concilium majorem repræsentationem oculis præbere. Sed concilium in hoc aliquid minus habere dixerim, quod si ab eo sedem apostolicam secluseris, ea episcoporum multitudo est tantum pars integrans universalis Ecclesiæ; sedes vero apostolica sit per se pars essentialis : neque enim corpus sine capite incolume esse potest.

Verum quidem est cardinalem eo loci sæpissime ita argumentari : *Concilium est majus Papa, cum sit totum, et Papa sit pars ejusdem*. Hæc autem argumentatio evidentissime nulla esset, si loqueretur de concilio cui sedes apostolica non præsideret. In hac enim suppositione, Papa non esset *pars ejusdem* concilii. Quinetiam constat concilium, uti jam sæpe dictum est, non esse corpus universalis Ecclesiæ, sed solam hujus corporis repræsentationem. Observandum est denique, ut jam monui, concilium, si ab eo secreveris sedem apostolicam, esse tantum partem integrantem corporis Ecclesiæ; hanc vero sedem esse partem essentialem, utpote ipsum caput. Itaque si loquaris de universali Ecclesia, vel etiam de concilio generali, cui præest suum caput, nihil est incommodi, si fateamur totum esse majus sua parte. Neque dici fas est, caput errans a toto reliquo corpore posse unquam condemnari. Sic enim supponeretur ambas essentiales hujus sacri corporis partes posse dissilire et dissentire circa fidem, quod formæ a Christo inditæ aperte repugnat. Igitur liquet generale concilium posse solummodo damnare personam Papæ, non autem damnare totam apostolicam sedem. Hoc unum revera adstrui voluit doctus cardinalis, nempe ut persona Joannis XXIII damnari ac deponi posset in Constantiensi synodo, quæ tum temporis coacta erat.

Hoc autem diligenti observatione dignum videtur, quod cardinalis dixerit promissam infallibilitatem, soli Ecclesiæ universali, non autem generali concilio, tribui a nonnullis. Hæc enim habet [1] : Ta« men, secundum aliquos, hoc est speciale privile« gium universalis Ecclesiæ, quæ non potest errare « in fide, licet hoc idem pie credatur de concilio « generali, videlicet quando innititur divinæ Scrip« turæ, vel auctoritati quæ a Spiritu sancto inspi« randa, alias sæpe errasse legitur. » Revera concilium quantumlibet numerosum, nisi accesserit capitis auctoritas, et reliqui corporis consensio, non habet plenariam universæ Ecclesiæ auctoritatem.

Conclusio autem Petri de Alliaco hæc est, suo tempori accommodata, neque quidquam ulterius asserens [2] : « Tam de jure humano quam divino con« cedendum est Papam posse ab universali Eccle« sia, vel a generali concilio eam repræsentante, « in multis casibus judicari, et condemnari, et ab

[1] Ubi supra, p. 951.

[1] *De Eccles. etc. auctorit.* III part. cap. IV; ubi supra, p. 958.
[2] *Ibid.* p. 959.

« eo ad concilium in multis casibus posse appel-« lari.... Sic esset, ait, de ecclesiastica politia, in « casu quo Papa per hæresim manifestam, et tyranni-« dem apertam, aut aliud notarium crimen, conare-« tur eam subvertere. » Hæc de persona tantum Papæ dicta esse nemo non videt, neque quidquam aliud tum temporis disputatum fuisse certissime constat. Hoc tamen subjungit is auctor [1] : « Si nullo exis-« tente Papa, cardinales obstinati essent, nec vel-« lent eligere, vel in Ecclesia seditionem facere vel-« lent, et eam hostiliter perturbare; vel si a nova « electione essent a principibus tyrannis impediti, « aut carceraliter detenti, vel omnes mortui; vel si « Papa et cardinales fierent hæretici manifesti; « constat quod si in talibus vel similibus casibus « residuum christianitatis (quod tunc esset Ecclesia) « non posset concilium facere, et novum Papam, « et alium clerum eligere... necesse esset perire et « deficere ecclesiasticam politiam. »

Negari quidem non potest hæreticum Papam posse ad arbitrium hæreticos cardinales promovere, eosque omnes esse cum Papa destituendos. At vero sedes apostolica, id est, Ecclesia cui præest Petrus, in fide docenda nunquam defectura est. Unde necesse esset, in ea suppositione, ut universalis Ecclesia suo capiti consulens, huic Ecclesiæ labanti opem ferret, eamque liberaret ab ea schismatica factione. At vero tunc temporis, non obstante personali Papæ et cardinalium hæresi, residua esset Ecclesia et sedes quæ huic novitati grassanti strenue repugnaret, quemadmodum repugnavit, quando Liberius ab Arianis victus est. Tunc nihilominus Petri fides in sua sede non deficeret, neque Petrus de Alliaco, in his supponendis, supposuit unquam fidem hujus sedis deficere posse, et definire aliquid hæreticum; alioquin Ecclesia capite, centro et fundamento careret. Namque evidentissime patet, quod si Papa, cardinales omnes, atque omnis ille clerus qui sedes apostolica vocatur, essent hæretici, nulla esset in vera fide docenda hæc sedes; unde nullum esset caput, centrum atque fundamentum universalis Ecclesiæ.

CAPUT XXX.

Solvitur objectio petita ex testimonio Gersonii.

Diligenter explora singulas locutiones Cisalpinorum, qui coercendæ Romanæ auctoritati temporibus luctuosissimis acrius studuerunt; vix ulla occurret vocula, vel in Gersonio, quæ quidquam sonet, præter personalem uniuscujusque Papæ fallibilitatem. Hoc enim exemplo rem probandam aggreditur, nimirum quod Papa « Joannes XXIII non est accu-« satus, vel convictus de hæretica pravitate, et « tamen concilium vocavit, et judicavit ipsum tan-« quam suum subditum [1]. » Una est *Papæ auferibilitas,* quam adstruere conatur : hæc autem auferibilitas sedem apostolicam spectare non potest.

Verum quidem est Gersonium nullis expressis vocibus tribuisse infallibilitatem sedi apostolicæ seorsim a concilio sumptæ. Imo repugnare videtur, dum ait [2] : « Juncto, quod apud summum pontificem et « ejus sedem Romanam potest esse quandoque ra-« ritas peritorum in sacris litteris, et in vera fide « probatorum, magis quam apud quosdam ex ipsis, « qui generalia habent studia sacræ Scripturæ et « aliarum facultatum. » Et infra [3] : « Sed (loquendo « semper cum reverentia) staret aliquem summum « pontificem, cum suo collegio, sic posse deficere « circa ea quæ fidei sunt, quemadmodum Petrus et « alii apostoli defecerunt in passione, etc. » Sed præterquam quod ex lapsu personæ Petri antequam Spiritus promissus descendisset, nulla sequitur ratio cur sedes apostolica, quæ est ipsamet petra supra quam tota Ecclesia fundatur, corruere possit, *aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum definiendo :* præterquam quod etiam Petrus nunquam erravit circa fidem, sed ex solo terrore incusso, contra fidem intus servatam, ut privatus homo, exteriore Christi abnegatione peccavit : præterquam quod denique Petrus quando a Paulo reprehensibilis dictus est; minime erravit in fide docenda, siquidem, ut Tertullianus ait, hic fuit *conversationis,* non *prædicationis* defectus : insuper nunquam crediderim Gersonio persuasum esse in tantum vitiari et falsari posse sedis apostolicæ traditionem, ut hæresim tanquam dogma fidei *a tota Ecclesia credendum definiat.* Enimvero Gersonius ita disserit [4] : « Habet « itaque Papa primo dominium superioritatis a « Christo supra totam Ecclesiam, cum plenitudine « potestatis in eis quæ spirituale regimen Ecclesiæ « proprie dictum respiciunt.... Prima potestas cog-« noscitur ex Evangeliis, etc.... ut merito temera-« rius et scandalosus, imo schismaticus judicetur « qui potestatem hanc vel abolere, vel diminuere « præsumpserit. De hac potestate sunt jus convo-« candi concilia universalia; jus determinandi cum « consilio quæstiones fidei per modum articulorum

[1] *De Eccles. et. etc. auctor.* III part. cap. IV; ubi supra, p. 960.

[1] *Tract. an liceat in caus. fidei a sum. Pont. appell.* t. II, p. 305.
[2] *Ibid.* V propos. p. 307.
[3] *Ibid.* VIII propos. p. 308.
[4] *Lib. de Vita spirit. anim.* lect. III, tom. III, p. 34, 36.

« omnes generaliter obligantium; correctio insuper « prælatorum. » Præterea idem theologus alibi sic disputat[1] : « Homines bonæ voluntatis habere de« bent super terram caput unum cui sint uniti; « quemadmodum cernimus in corpore naturali, quod « sine capitis unitate vivere non potest.... Et que« madmodum solummodo est una bonitas spiritualis « ipsius gratiæ, hoc est una fides, una charitas, et « unum baptisma; sic solummodo esse debet unum « caput summum, per quod communicetur illa bo« nitas defensa et custodita; et caput hoc vocamus « Papam, patrem nostrum sanctum, qui est verus « et solus Christi Jesu vicarius; alioquin facile Ec« clesia laberetur in divisionem, nisi esset ei caput « quoddam principale et summum, ad quod potest et « debet fieri recursus.... Ideo patet illos esse schisma« ticos, qui impediunt vel turbant illam unionem... « PROPTEREA LABORANDUM EST UT OMNES OBE« DIANT UNI CAPITI PRINCIPALI, SICUT LABO« RANDUM EST AD UNITATEM...... IPSI (Græci) « TENERE DEBENT DETERMINATIONES FACTAS PER « SANCTUM PAPAM ROMANUM. »

Hæc est itaque, fatente Gersenio, forma Ecclesiæ a Christo indita, ut nulla sit sine capite in corpore aut unitas aut vita. Quamobrem nullum est tantulum temporis punctum, in quo necesse non sit ut invenias caput et centrum Ecclesiæ, capitis ac centri munere fungens, ne deperdatur totius corporis vita et unitas. Hinc *superioritas supra totam Ecclesiam;* hinc *plenitudo potestatis, ad spirituale regimen exercendum.* Atqui si sedes apostolica *aliquid hereticum a tota Ecclesia credendum definiret,* resectis a sua communione omnibus iis qui dissentirent, jam hæresim ac schisma præ se ferret, caput a corpore avulsum deforme esset, et corpus detruncatum jaceret exanime. Maxime vero observanda est decretoria hæc Gersonii conclusio : *Propterea laborandum est, ut omnes obediant uni capiti principali, sicut laborandum est ad unitatem.*

Itaque si quis non obediat huic capiti, et dicat hoc caput *definivisse aliquid hæreticum,* unitatem violat. Quemadmodum de Græcis, ita et de cæteris omnibus absolute dicitur a Gersonio, pro omnibus diebus usque ad consummationem sæculi. *Ipsi tenere debent determinationes factas per sanctum Papam Romanum.* At vero si hæc sedes posset aliquid hæreticum definire, non deberent omnes omni tempore *tenere determinationes* ab ea factas.

Neque dixeris brevissimam fore hanc capitis et corporis dissensionem; nam contra sic clamat Gersonius[1] : « Et hæc potestas in Ecclesia immobilis « perseverat, quantumcumque persona Papæ per « mortem naturalem vel civilem mutaretur, aut « quantumcumque usus talis potestatis a Papa re« manente tolleretur in parte vel in toto, seu per « ignaviam, seu per aliam, sicut possibile est, jus« tam rationem. Christus enim optimus legislator, « si non taliter Ecclesiæ suæ, in iis quæ religionis « sunt, providisset, ipse politiam ecclesiasticam non « optime (quod nefas est sentire (constitutam reli« quisset. » Luce meridiana clarius est eo loci Gersonium, negata personali pontificum infallibilitate, reservasse apostolicæ sedi hoc singulare privilegium, ut *potestas ejus immobilis perseveret;* atque adeo centri et capitis, in fide docenda, munere, sine ulla intermissione fungatur. Insuper hæc alibi addit : « Ecclesia in uno monarcha supremo per universum « fundata est a Christo.... Nullam aliam politiam ins« tituit Christus immutabiliter monarchicam, et « quodammodo regalem, nisi Ecclesiam[2]. Hæc po« testas tam immediate a Deo collata est, ut tota « Ecclesia illam neque destruere, neque noviter, si « tolleretur, ædificare valeret[3]. » Sic vero pergit ille auctor[4]. « Porro ubi persona Papæ mortua esset, « aut morte corporali, aut morte civili, quam per« tinacia notoria et convicta in suo crimine des« truente Ecclesiam manifestat; concilium generale « robur haberet ex sede apostolica, et Christi appro« batione, qui in necessitate tali vellet nobis non « deesse.... Referri potest hæc unitas ad unitatem « sedis apostolicæ, quæ in suo formali jugiter per« severat, juxta dictum cujusdam distinctionis po« nentis in papatu aliquod esse formale, quod est « papalis dignitas; aliud materiale, quod est persona « dignitatem hanc repræsentans. » Unde sic infert[5] : « Laborandum est ut omnes obediant uni capiti prin« cipali, sicut laborandum est ad unitatem. » En hæc forma corporis Ecclesiæ est immutabilis, neque tantillum alterari potest. Si vel minimo temporis puncto cessaret caput præesse corpori in docenda fide, cessaret et unitas docendæ fidei. Ex quibus dictis profecto liquet Papam quidem posse morte vel *corporali* vel *civili* interire; at vero sedis apostolicæ fidem in docendo nunquam esse interituram; imo concilium ipsum in damnanda et deponenda Papæ persona nihil roboris habere, nisi ex *sede apostolica,* quæ fratres semper confirmat. Igitur, nisi velis Gersonium sibi insulsissime contradicere, reliquum est ut aperte fatearis Papæ personam posse

[1] *Serm. de Pace et unione Græc.* III consid. t. II, p. 145, 146.

[1] *Lib. de Vita spir. anim.* lect. III. p. 35.
[2] *De auferr. Papæ.* consid. VIII, t. II, p. 213.
[3] *De Vita spir. anim.* ubi supra.
[4] *Ibid.* p. 36.
[5] Loc. cit. supra.

quidem cum delecto ad arbitrium nescio quo consiliariorum collegio, circa fidem errare, et depositionem mereri; at vero sedem apostolicam inconcussa fide ita immobilem tum temporis *perseverare, ut aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum nunquam definiat.* Hinc colliges ipsum etiam Gersonium, qui Romanæ auctoritati coercendæ acerrime studuit, in hoc nobis assentiri. Quis autem Gallus unitatis et pacis amans metuerit unquam, ne Romæ plus justo tribuat, si cum Gersonio temperatam de sede apostolica sententiam sectetur?

CAPUT XXXI.

Solvitur objectio petita ex testimonio Majoris.

Hanc Gersonii sententiam diserte confirmat Joannes Major, ejusdem Parisiensis academiæ doctor celeberrimus.

« Petrus, ait Major [1], ex institutione Christi est « institutus apostolorum vertex et caput, et supra « quemlibet alium, sive particularem Ecclesiam. » Et infra: « Christus legislator optimus optimam po« litiam in Ecclesia instituit : sed illa est regalis. » Unde infert regalem esse et monarchicam Ecclesiæ politiam, ex institutione Christi. Eo autem usque progreditur, ut sic disserat [2] : « Hoc potest fieri « argumentum de Indis et christianis in aliis locis « separatis; qui si reliqua ad fidem necessaria cre« derent, nescii quod Romanus pontifex sit caput « Ecclesiæ; durum est dicere quod sint in statu dam« nationis. » Nihil est sane quo lucidius statui possit hanc fidem explicitam ab omnibus catholicis exigi, ut semper credant, *immobilem perseverare* sedis apostolicæ traditionem. Etenim sedes apostolica non esset in docenda fide *caput Ecclesiæ,* eo temporis intervallo, quo, *aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum definiret,* resectis a sua communione quibuslibet dissentientibus, ut jam sexcenties explanatum fuit.

CAPUT XXXII.

Solvitur objectio petita ex testimonio Almaini.

Cajetanum refellere conatur, his verbis, Almainus, percelebris doctor academiæ Parisiensis : « Papa potest errare errore judiciali, de errore per« sonali, omnibus notum est [3]. » Sed nisi hunc auctorem ineptire, et sibi ipsi insulsissime contradicere velis, hæc verba sic intelliges, ut persona Papæ non solum possit hæreticum dogma intus sentire ac tenere, verum etiam ei exteriore judicio proferre. Sed minime asseruit sedis apostolicæ fidem deficere posse. Hinc fit ut probare studeat summum pontificem *posse fieri hæreticum,* et generali concilio inferiorem esse habendum. De cætero sedis apostolicæ potestatem sic adstruit [1] : « Immediate a Christo « collata est Petro primo summo pontifici. » Hoc autem probat ex his Christi vocibus : *Dabo tibi claves, etc.* et ex his : *Pasce oves meas; Pasce agnos meos....* « Et in hoc, inquit, conveniunt satis « singuli doctores, dicentes Christum tunc eum fe« cisse suum generalem vicarium, etc. » Præterea : « Papa, inquit [2], potest omnes punire, et nullus « ipsum. » Insuper ait : « Optima politia debet regi « regimine regali. » Unde concludit politiam christianam esse *regalem* sive *monarchicam,* eo quod Papa monarchica potestate donatur, ita ut « sit unus « qui in unumquemque habeat auctoritatem pu« nitivam, et nullus alius in illum. Ideo, inquit, uni, « scilicet Petro, et successoribus ejus, data est uni« versalis potestas constituendi canones, etc.... per « totum universum orbem, nulli alteri.... In uno « est suprema... potestas.... Et non est una (Ec« clesia), nisi unitate capitis.... Ecclesia est unum « corpus mysticum, cujus Papa est caput.... Po« testas papalis suprema in spiritualibus... non po« test mutari in aliud genus dominii. » Scilicet monarchicum Papæ regimen non potest mutari in aristocraticum aut democraticum. Igitur in confesso est apud Almainum hanc esse formam Ecclesiæ a Christo inditam, ut sedes apostolica sit æternum Ecclesiæ in fide docenda centrum atque caput. Corrumperetur autem forma, neque Christus videretur in promissione fidelis, si vel minimo temporis intervallo Petrus in sua sede agnos simul ovesque matres pascere desineret. Hæc itaque sufficiunt ut Gersonium, Majorem, atque Almainum cum Bellarmino conciliari posse existimem. Neque vero alii auctores obstabunt nostræ huic sententiæ, postquam Gersonius, Major et Almainus huic suffragari visi sunt. Namque hactenus a criticis laudati sunt, ut sui duces et antesignani in deprimenda papali auctoritate; Gersonius quidem tempore magni schismatis; alii vero ambo longe posteriores, scripserunt post flebile dissidium inter Julium II papam, et regem Ludovicum XII. Hoc unum omnes probare

[1] *In IV Sentent.* dist. XXIV, quæst. III, conclus. I. Vid. *Append. Op. Gers.* t. II, p. 1121, 1122.
[2] *Ibid.* p. 1123.
[3] *De auctor. Eccles. et Concil.* cap. X. *In Append. ad Op. Gers.* t. II, p. 1001.

[1] *De auctor. Eccles. et Conc.* cap. IV. *In Append. ad Op. Gers.* t. II, p. 987.
[2] *De Potest. Eccles. et Laic. cont. Ockam.* cap. IV et V; *ibid.* p. 1021, 1026, 1027.

student, scilicet personam Papæ circa fidem errare posse, et hæreticam doctrinam ut catholicam proponere, etiamsi de consilio aliquot Romanæ curiæ theologorum sententiam emiserit. Quinetiam universali concilio Papam subjacere dicunt, et ab eo deponi posse. At vero si apostolica sedes, in qua Petrus nunquam non vivens nunquam non loquitur, personæ pontificis ita assentiatur, ut *aliquid* tanquam fidei dogma *a tota Ecclesia credendum definierit*, resectis a sua communione cunctis dissentientibus; caput a corpore divelli non potest; centrum veræ traditionis in fide docenda non potest falsatæ traditionis centrum fieri, fundamentum arcis æternæ nutare non potest. Ubicumque est caput Ecclesiæ, ibi et Ecclesiæ corpus esse nihil dubitant illi auctores.

CAPUT XXXIII.

Ad laicos principes non pertinet jurisdictio ad convocanda concilia, quamvis eorum munus sit ea petere ab Ecclesia, si catholici sint ac pii.

1° Ecclesia, sponsa Christi in terris omnino libera est, ut suo munere mere spirituali fungatur. Atqui cogere concilium ad tutandum fidei depositum, vel ad restaurandam salutis disciplinam, est munus mere spirituale. Ergo Ecclesia omnino libera est, ut concilium cogat, vel cogere recuset, prout expedire existimaverit : ad eam solam pertinet judicare an res expediat necne : ergo ad eam pertinet hanc exsequi vel differre.

2° Verum quidem est Ecclesiam pro sua sapientia sibi ipsi consuluisse, ne per tempora persecutionum concilia generalia convocaret. Profecto tum temporis ipsa sui juris erat ut cogeret concilia, si id omnino necessarium esse videretur; siquidem Christus Dominus non dixit : Ite, si jusserint sæculi principes : sed ait : *Ecce ego mitto vos, etc.;* et iterum : *Euntes ergo docete omnes gentes, etc.* Sed tum minime expediebat ut concilia generalia cogerentur cum tanto incommodo; neque certe, etiamsi episcopi id tentassent, tantus tantæ convocationis apparatus, clam ac tuto executioni mandari potuisset. Enimvero persecutores imperatores numerosissimam hanc episcoporum ex tot gentibus a se quam maxime distantibus congregationem facillime exploratam habuissent; exploratam vero, vel præpedire, vel subita internecione delere promptum fuisset. Jus quidem convocandi concilium erat penes Ecclesiam tum temporis, perinde ac nostris temporibus, sed ratione periculi, et obstantis imperatorum sævitiæ, non expediebat ut convocarentur. De cætero convocatio illa erat ejusdem omnino juris, quo synaxes quotidianæ et synodi quædam provinciales, quas invitis principibus interdum celebratas legimus.

3° Si persecutores principes insidiandi animo jussissent episcopos in concilium properare, episcopi licite potuissent convocationem hanc fuga eludere. Contra vero, si principes vetuissent episcopos in summo christianæ rei periculo concilium celebrare, licite pariter potuissent, imo debuissent omnes, invitis principibus, et objecto certæ neci capite, cogere concilium, et fidei labandi consulere. Itaque nulla est in principibus laicis potestas convocandi concilia; nullum quippe habent dominium in administrationem mere spiritualem, quæ solis episcopis a Christo Domino concredita est.

4° Aliquatenus tamen dici potest ad sæculares principes, si modo christiani sint et catholici, pertinere ut Ecclesiam benigno affectu provocent ad concilia cogenda; sed hæc est tantum pia monitio, et pollicitatio benefica, ut certiores sint episcopi se fovendos ac tutandos esse a laica potestate, si velint ad dirimendas novatorum controversias concilium celebrare. Illa autem suasio, sive monitio (modo citra jussionem absolutam fiat), catholico principi competit. Ejus est enim monere episcopos, ut controversias reipublicæ infestas quamprimum amputent, cujus est rempublicam administrare ac tueri. Verum quantumvis ipsius principis sit monere et instare, ipsius tamen non est judicare an vere expediat necne ut Ecclesia quidquam de fide pronuntiet; siquidem ad solam Ecclesiam pertinet jus decernendi quid ad servandum fidei depositum congruat, vel alienum sit. Unde patet Justinianum imperatorem iniquissime vexasse Vigilium papam, ut generalis synodus congregaretur. Ea certe synodus, quæ annumeratur ut quinta, œcumenica habetur, non ex auctoritate Imperatoris perperam cogentis, neque ex Patrum numero qui paucissimi sunt, sed ex auctoritate sedis apostolicæ, totiusque Occidentis, vi cujus tandem confirmata est. Ergo laici principes moneant et instent, atque interim novatores per magistratus coerceri curent. In hoc obsequantur votis episcoporum, ut reipublicæ incolumitati consulant; sed caveant ne Ecclesiam invitam adigere velint ad celebranda concilia.

CAPUT XXXIV.

Examinatur ad quem pertineat conciliorum convocatio.

1° Jam diximus ad solam Ecclesiam proprie pertinere, ut concilium cogat. Nimirum uniuscujusque hominis liberi est, ut aliquid agat vel agere recuset.

Atqui Ecclesia ab omni laica potestate libera est, in obeundo suo munere mere spirituali. Ergo ad solam Ecclesiam pertinet ut concilium cogat, aut cogere nolit. Præterea concilium non est ipsamet Ecclesia, sed ipsam tantum repræsentat, ut sæpe dictum est, tum in Constantiensi, tum in Basileensi synodo : id est, episcopi illi qui concilio adsunt, legati mittuntur ab omnibus omnium gentium catholicarum ecclesiis, qui, ex nomine totius universitatis, declarent quid ipsa universitas sentiat, et qui traditum acceperit. Itaque ejusmodi legati omnium ecclesiarum sunt veluti procuratores quibus nefas esset procurationem sibi creditam tantillum excedere. Unde constat, quod si quingenti episcopi, ut videre est in exemplis Ariminensis, et Constantinopolitanæ contra imagines coactæ synodi suam de fide communi declaranda procurationem tantillum excederent, universa Ecclesia, cujus sunt tantummodo procuratores et simplex repræsentatio, definitionem factam ab illis ratam non haberet, imo repudiaret.

Luce vero clarius est ad solam universalem Ecclesiam pertinere ut legatos et procuratores de fide communi declaranda, libere, et ad arbitrium mittat. Hinc concludas necesse est, robur omne præcipuum, summamque conciliorum auctoritatem, non inesse convocationi, aut definitioni, sed soli confirmationi, qua universalis Ecclesia id totum ratum facit, quod a delectis procuratoribus gestum est.

2° Verum quidem est convocationem generalium conciliorum non posse fieri per subitaneam omnium ecclesiarum conspirationem. Oportet sane ut quispiam primus id promoveat. Verum quisquis ille sit, etiamsi rem perperam fuerit aggressus, nihilo tamen minus concilium suprema auctoritate pollet, si universalis Ecclesia procuratorum definitionem ratam ultro fecerit. Id exemplo quintæ synodi a Justiniano pessime incœptæ, et melioribus auspiciis confirmatæ, jam patuit.

3° Cum generale concilium universalem Ecclesiam repræsentet, debet repræsentare totum corpus Ecclesiæ, constans capite et membris. Quamobrem oportet ut adsint procuratores, tum capitis, scilicet sedis apostolicæ; tum membrorum, scilicet præcipuæ partis episcoporum qui communione hujus sedis fruuntur : alias esset manca, deformis, detruncata et falsa hæc universalis Ecclesiæ repræsentatio. Unde evidentissime patet nullam esse, et fictitiam, hanc universalis Ecclesiæ repræsentationem, nisi adsit saltem repræsentatio capitis, videlicet nisi absente summo pontifice, adstent legati sedis apostolicæ procuratores. Iterum atque iterum, si absint sedis apostolicæ legati, detruncata est et falsa hæc corporis Ecclesiæ repræsentatio.

4° Si quæras ad quem potissimum, et ex singulari dignitatis officio pertineat concilia celebrare, respondeo Petro soli hoc munus esse a Christo assignatum, ut fratres confirmet. Cum autem quæstio sit de confirmandis in fide fratribus, quando coguntur concilia, consectaneum est, ut ad Petrum pertineat jus convocandi concilia. Porro capitis præeminentis munus est pericula imminentia explorare, cætera omnia membra alloqui, et admonere, eademque jubere ut secum collecta præsto sint atque singula universo corpori labanti opem ferant. Profecto centri munus est extrema quæque membra in suo sinu coeuntia excitare, ut de communi periculo deliberent. Fundamenti munus est, ut arcem jamjam labantem sua inconcussa firmitate muniat. Quinetiam centrum Ecclesiæ est præsentius ut ita dicam, universalis Ecclesiæ compendium, et stabilis repræsentatio, quæ facilius, promptius, commodius, utilius ac decentius extrema membra in se cohærentia ad pervincendum fidei hostem convocet.

Nihil agitur mirum tibi videatur, si *Lucentius, vicarius sedis apostolicæ,* in Chalcedonensi concilio ita fuerit locutus [1]; « Synodum ausus est facere « (Dioscorus) sine auctoritate sedis apostolicæ, quod « nunquam licuit, nunquam factum est. » Adjiciebat Paschasinus id factum esse *contra ecclesiasticas regulas, vel contra Patrum instituta.* Paulo antea dixerat [2] : « Apostolici viri Papæ urbis Romæ, quæ « est caput omnium ecclesiarum, præcepta habe- « mus præ manibus. » Neque certe hæc verba, *nunquam licuit, nunquam factum est,* concilium intacta reliquisset, si constitisset hæc falsa esse : atqui neminem id arguisse constat.

Hoc idem in VII generali concilio inculcatum legimus, contra præcedentis pseudosynodi sancita : « Non habuit enim adjutorem illius temporis Ro- « manorum Papam, vel eos qui circa ipsum sunt « sacerdotes, nec etiam per vicarios ejus, neque « per encyclicam epistolam, quemadmodum lex « dicta conciliorum [3]. » Luce clarius est his vocibus, œcumenicam esse non posse ullam synodum, si *sine auctoritate sedis apostolicæ* definiat. Id *nunquam licuisse,* id *nunquam factum fuisse,* nullo reclamante, asseverant legati Chalcedonenses. In septima autem synodo citra omne dubium ponitur hanc esse *legem conciliorum,* ut Petri successor Romanorum Papa, conciliis præsit per *sacerdotes vicarios ejus,* et per *encyclicam epistolam* episcopos convocet.

[1] *Conc. Chalced. act.* I; Labb. t. IV, p. 95.
[2] *Ibid.* p. 94.
[3] *Concil. Nicæn. II, act.* VI; t. VII, p. 395.

CAPUT XXXV.

Examinatur qua ratione sedes apostolica conciliorum definitiones confirmet.

Jamvero ex superius dictis facile liquet qua de causa concilia nulla essent etiamsi constarent quingentis circiter episcopis, ut Ariminensis, et Constantinopolitana Iconomachorum synodus constabant, nisi accederet universalis Ecclesiæ confirmatio. Nihil est quippe, juxta juris regulam, definitum a procuratoribus, quod non oporteat ratum fieri, sive confirmari, ab illis qui procurationes ipsis crediderunt. Itaque repræsentatio corporis Ecclesiæ, quæ capite et membris constat, definit ex nomine tum capitis tum membrorum, et vi procurationum tum capitis tum membrorum, quas præ manibus gestant. Unde necesse est ut sententia, lata ab ejusmodi procuratoribus, rata fiat, tum a capite, tum membris unanimi studio conspirantibus.

Neque unquam supponi potest, ut jam sexcenties inculcatum fuit, ut membris definitionem confirmantibus, solum caput eam confirmare nolit. Tunc enim dissentirent, et a se mutuo dissilirent caput et reliquum corpus quod quidem supponere nefas esset.

Necesse vero est ut supponas totum universalis Ecclesiæ corpus, ex institutione Christi esse omnino in fide declaranda individuum. Unde si caput aliquid definierit, non dissentiet reliquum corpus, utpote inseparabile. Vicissim, si corpus aliquid definierit, non dissentiet caput a corpore indivulsum. *Ubicumque,* ait sanctus Hieronymus [1], *corpus fuerit congregatum; illuc congregabuntur aquilæ;* id est, ubicunque fuerit caput atque centrum Ecclesiæ, illic congregabuntur et membra, ut idem sentiant.

Verum si in materia disciplinæ, quæ libera est, concilium aliquid sanciret quod repugnaret sedi apostolicæ, aut sedes apostolica aliquid sanciret quod repugnaret concilio, tum certe caput atque membra paci componendæ ita studerent, ut sibi mutuo pacis intuitu obsequerentur. Hoc autem imprimis attendendum est, quod si supposueris concilium et sedem apostolicam dissentire, necessum est ut dicas concilium esse hac in parte detruncatum, et carere suo capite. Tum certe repræsentare non potest integrum universalis Ecclesiæ corpus, atque non est in hac parte generale, ac legitimum totius Ecclesiæ concilium.

At contra, sedes apostolica semper est per se ipsam verum ac proprium universalis Ecclesiæ caput. Quid ergo mirum, si mutilata et detruncata atque adeo falsa universalis Ecclesiæ repræsentatio, non est proponenda vero ac proprio ejusdem Ecclesiæ capiti?

Cujus quidem rei insigne exemplum occurrit in synodo Chalcedonensi. Concilium, in sua ad sanctum Leonem papam relatione de omnibus gestis generaliter, ita loquebatur [1] : « Confirmavimus autem « et centum quinquaginta sanctorum Patrum regu- « lam... quæ precepit, post vestram sanctissimam « et apostolicam sedem, honorem habere Constan- « tinopolitanam (quæ secunda est ordinata).... Quæ « ad confirmationem ecclesiasticæ ordinationis defi- « nivimus, hæc sicut propria et amica, et ad deco- « rem convenientissima, dignare complecti, sanc- « tissime et beatissime Pater. Qui enim locum « vestræ sanctitatis obtinent... his ita constitutis « vehementer resistere tentaverunt.... Quidquid rec- « titudinis a filiis fit, ad patres recurrit, facien- « tes hoc sibi proprium. Rogamus igitur, et tuis « decretis nostrum honora judicium ; et sicut nos « capiti in bonis adjecimus consonantiam, sic et « summitas tua filiis quod decet adimpleat. Sic enim « et pii principes complacebunt, qui tanquam legem « tuæ sanctitatis judicium firmaverunt. » Quid, « quæso, voce magis demissa dici potuit a tanta synodo? quid obsequentius erga sedem apostolicam, cujus *summitas* a concilio supplici voce compellatur? Tota synodus Leonem alloquitur, ut *filios patrem rogare* decet. Quid vero reposuit tantus pontifex? Hæc ad Anatolium Constantinopolitanum scripsit, ut ejus ambitionem retunderet [2] : « In totius Eccle- « siæ perturbationem superba hæc tendit elatio, « quæ ita abuti voluit concilio synodali, ut fratres « in fidei tantummodo negotium convocatos, et defi- « nitionem ejus causæ, quæ erat curanda, perfunc- « tos, ad consentiendum sibi, aut depravando tra- « duceret, aut terrendo compelleret. Inde enim « fratres nostri, ab apostolica sede directi, qui vice « mea synodo præsidebant, probabiliter atque cons- « tanter illicitis ausibus obstiterunt. » En audis Leonem, qui definita in concilio, summa cum auctoritate nulla esse declarat. Nulla tenus imminui patitur ea quæ Petro tributa est dignitas. « Nihil, « ait [3], Alexandrinæ sedi ejus, quam per sanctum « Marcum Evangelistam beati Petri discipulum « meruit, pereat dignitatis.... Antiochena quoque « Ecclesia, in qua primum, prædicante beato apos- « tolo Petro, christianum nomen exortum est, in pa-

[1] *Epist ad Damas.* Jam laud. supr.

[1] *Concil. Chalced.* part. III, cap. II, t. IV, p. 837.

[2] *Ibid.* cap. V, p. 841.

[3] *Ibid.* part. III, cap. V; t. IV, p. 845.

« ternæ constitutionis ordine perseveret, et in gradu « tertio collocatâ, nunquam se fiat inferior. »

Hæc autem adjicit. [1] « Persuasioni enim tuæ in « nullo penitus suffragatur quorumdam episcopo- « rum ante sexaginta, ut jactas, annos facta subs- « criptio, nunquamque a prædecessoribus tuis ad « apostolicæ sedis transmissa notitiam, etc. » Itaque nulla judicat, et veluti infecta ea singula quæ ab apostolica sede non confirmantur.

Neque glorietur Constantinopolis se esse novam Romam, et imperialem urbem. Enimvero ad Marcianum Augustum Leo hæc scripsit [2] : « Alia ta- « men ratio est rerum sæcularium, alia divinarum : « nec præter illam petram, quam Dominus in fun- « damento posuit, stabilis erit ulla constructio.... « Non dedignetur regiam civitatem, quam aposto- « licam non potuit facere sedem. »

Ne dixeris autem hæc singula a Leone fuisse dicta ex auctoritate Nicænæ synodi, quam nulla alia antiquare poterat. Enimvero Chalcedonense concilium constabat omnibus communionis catholicæ partibus. Unde aperte constat, quod, si sedes apostolica sancitis in gratiam Constantinopolitanæ ecclesiæ annuisset, canonice oblitterata fuisset et revocata definitio Nicænæ synodi de ordine patriarcharum. Quis enim in dubium revocat universalis Ecclesiæ corpus posse, unanimi consensu, ea singula revocare, et irrita facere, quæ circa disciplinam et citra fidem in concilio œcumenico ordinata sunt? Ergo sedes apostolica tum temporis sola fuit quæ Chalcedonensem definitionem irritam ac nullam faceret. Hinc stabat numerosissima synodus generalis : illinc reclamabat sola sedes apostolica : vi hujus reclamationis res a concilio definita infecta manet, et nulla habetur, donec tandem aliquando renuens apostolica sedes annuerit.

CAPUT XXXVI.

Examinatur qua auctoritate concilium generale definitiones sedis apostolicæ confirmet.

Vulgo contendunt critici sedis apostolicæ potestatem esse subalternam, et infra concilii tribunal jacentem, eo quod judicia sedis apostolicæ indigeant confirmatione concilii. Sed hæc sunt quibus hæc objectio refellenda mihi videtur.

1° Potestas sedis apostolicæ *suprema* nuncupata est ab antiquis conciliis : exempli gratia, Chalcedonensis synodus, humili *filiorum* assumpto nomine, Leonis, tanquam *patris summitatem* rogat.

[1] *Concil. Chalced.* part. III, cap. v. t. IV, p. 815.
[2] *Ibid.* cap. VI ; p. 817.

2° Hæc eadem potestas *suprema* dicitur a recentioribus conciliis, Constantiensi videlicet et Tridentino. Quid ergo absurdius et iniquius, quam contendere hanc esse subalternam, et superiori tribunali subjacentem?

3° Verum quidem est generales synodos confirmare sedis apostolicæ definitiones : at vero si traditionis paginas diligenter pervolveris, continuo perspectum tibi erit, sedem apostolicam passim petivisse a privatis et minoribus ecclesiis, ut suas definitiones confirmarent. Id vulgo petitum fuisse a Mediolanensi, a Ravennensi, cæterisque ecclesiis privatis, quæ sedi apostolicæ omnino subjacebant, nemo nisi historiæ imperitus ignorat. Itaque confirmatio definitionis a sede apostolica editæ, nullam arguit superioritatem in confirmante ecclesia. Alioquin dicendum esset infimas occidentalis patriarchatus ecclesias supremæ sedi esse superiores, quo quid absurdius aut ineptius nemo unquam dixerit.

4° Cum sedes apostolica definitiones concilii confirmet, quemadmodum concilium confirmat sedis apostolicæ definitiones, sequeretur hæc duo tribunalia sibi mutuo præeminere; quod pariter absurdum et ineptum est.

5° Neque quidquam discriminis invenies in hac mutua concilii et sedis apostolicæ confirmatione. Imo, ut jam observatum est, sedes apostolica multa conciliorum circa fidem sancita, ut hæretica jure merito confutavit : at vero nullum hactenus occurrit concilium quod sedis apostolicæ definitiones ut hæreticas reprobaverit.

6° Lege in actis conciliorum nomina episcoporum qui definitionibus subscribunt. Alii se obedire concilio, alii se confirmare concilium indiscriminatim profitentur. Quinetiam iidem antistites eadem subscriptione se definire et obedire profitentur. Revera hæc duo unum et idem significant : quisquis confirmat obedit, quisquis obedit confirmat. Confirmare nihil aliud est quam firmitatem definitionis numero consentientium augere. Confirmare est novam auctoritatem, quantulacumque sit, priori quam maximæ auctoritati adjicere. Ita certe ultimus episcoporum qui Chalcedonensi circa fidem definitioni subscripsit, suam privatam auctoritatem tantæ cæterorum omnium auctoritati adjunxit. Si suam subscriptionem negasset, nihilominus suprema fuisset et infallibilis hæc omnium aliorum definitio. Ipse ipse jam tenebatur huic conclamatæ definitioni docili et devota mente adhærere; obediebat simul et confirmabat. Itaque ex sola confirmatione nihil est concludendum, ut alterutram concilii vel sedis apostolicæ potestatem alteri præponas. Ea demonstra-

tione funditus ruit adversariorum palmaris objectio.

7° Hoc unum attendas velim, quænam alteri, si confligant, robur suum detrahit. Id vero luce clarius est exemplo Chalcedonensis concilii, cujus sancitum pro Constantinopolitana ecclesia nullum et enerve jacet, simul atque sedes apostolica reclamaverit. Nusquam prorsus idem invenies a synodis factum contra sedis apostolicæ sancita.

8° Forsan dices concilia quorum definitiones a sede apostolica confutatæ sunt, non esse legitima concilia. Sed præterquam quod id absolute dici non potest de Chalcedonensi synodo, insuper libentissime hoc totum concedo, sed in hoc quam maxime viget hujus sedis *summitas*, quod ipsa œcumenica concilia non sint vere œcumenica et legitima, in his quæ definiunt, si a suo capite divulsa et detruncata loquantur.

CAPUT XXXVII.

Examinatur qua de causa cogantur synodi œcumenicæ.

Sic arguunt critici : Si sedes apostolica non posset definire aliquid hæreticum, ejusque fides in docendo nunquam esset defectura, frustra et summo cum detrimento christianæ reipublicæ cogerentur generalia ex omni gente concilia. Ergo sola conciliorum necessitas sufficit ad demonstrandum fidem hujus sedis posse deficere in docendo. Hæc autem præsto est objectionis solutio.

1° Petrus ipse infallibilis erat in fide docenda; imo et cæteri omnes apostoli pari infallibilitate post descensionem Spiritus sancti jam donabantur. Qua igitur de causa Hierosolymitanum concilium apostoli coegerunt, ut sententiam una voce pronuntiarent? Eo certe concilio forma posteris assignata est, ut concilia cogerentur. Ergo luce clarius est convocationem conciliorum non esse rationem præcisam et decretoriam quæ convocatos judices fallibilitatis arguat. Hinc profecto liquet hoc concilium, quod omnium forma et exemplar fuit, eo tantum fine fuisse coactum, ut et indocilioribus animis majori cum splendore eluceret absolutissima apostolorum unanimitas.

2° Quando Arius Christi Domini divinitatem negavit, coacta est Nicæna synodus. Tum certe omnibus Christi fidelibus omnino perspectum erat hoc ipsum quod quotidiano universæ plebis usu jamdudum comprobatum erat, scilicet Christum ut Deum æque ac Patrem adorari. Opposita hæresis in Ebione, in Cerintho, in Paulo Samosateno absque concilio generali jam expressissime condemnata erat. Neque quisquam integer et veri studiosus dubitare potuisset de absolutissima universalis Ecclesiæ auctoritate, quæ Christum supremo cultu adorandum esse palam docebat. Quo posito, quæro a criticis qua de causa superflua et valde incommoda hæc Nicæna synodus, ex omnibus orbis christiani partibus adeo dissitis convocata fuit? Eamne convocari oportuit ut Ecclesiæ sententia et auctoritas, quæ nemini incognita erat, omnibus innotesceret? Quid absurdius? Nonne advertunt critici id de re jam præjudicata factum fuisse, ut tanto tot episcoporum mirifice consentientium spectaculo, indociles novatorum animi frangerentur, eorumque pervinceretur contumacia.

3° De epistola Magni Leonis ad Flavianum scripta, nulla poterat subesse apud catholicos dubitatio. Neque enim Leo de doctrina quam asserebat quemquam dubitare sinit; neque Chalcedonense concilium in ea confirmanda se tantulum hærere posse arbitrabatur. Quinetiam, velint, nolint, critici, necesse est ut fateantur hanc epistolam, jam consentiente palam toto Occidente, imo et comprobante majore parte totius Orientis, ita firmatam esse, antequam Chalcedonenses episcopi convenirent, ut nullatenus esset penes ipsos hanc repudiare. Iterum igitur atque iterum quæro, qua de causa numerosissima hæc synodus congregata sit. Ut quid perditio hæc? quandoquidem hæc sedis apostolicæ sententia, suffragante Occidenti toto propemodum Oriente, jam suprema et infallibili auctoritate confirmabatur. Neque tamen minus coacta est immenso cum apparatu Chalcedonensis synodus, ut epistola jam confirmata splendidius in tanto concilio confirmaretur. Nonne perspicuum est hanc magnificentissimam concilii convocationem factam fuisse, non ut res ambigua, et a Leone forsan contra fidem definita, ad superiorem et rigidiorem censuram revocaretur; sed solummodo ut definitio jam certa, et universalis Ecclesiæ assensu manifeste comprobata, tanti hujus consensus splendore illustrata, novatorum superbiam et indocilitatem magis ac magis exosam faceret. Neque vero quisquam sanæ mentis dixerit inutilem et supervacaneam esse piam ejusmodi ostentationem auctoritatis. Quid enim magis unquam profuit ad pervincendam sectæ nascentis audaciam, et ad conciliandam Ecclesiæ docilitatem infidelium, quam ea tot episcoporum ex tot longinquis regionibus confluentium unanimitas, quæ in concilio splendidissime prænitet? Fateor equidem quosdam esse homines ita doctos ac peritos, ut nullatenus hæreant; sed audita capitis et centri scilicet sedis apostolicæ definitione, continuo inferant reliquum universalis Ecclesiæ corpus idipsum sentire, atque

adeo, ut ait Hieronymus[1], *ubicumque fuerit cadaver, illuc congregentur aquilæ :* uno verbo, perspectum habent illi homines, ex forma a Christo data, caput atque membra, sive centrum et extremas partes, fundamentum et arcem superimpositam a se mutuo non posse disjungi, et circa fidem dissentire. At vero plerique hominum multo tardiores sunt in capienda Ecclesiæ forma. Rude et imperitum vulgus indiget spectaculo, ut totius Ecclesiæ unanimitatem perspectam habeat, maxime si secta subdola et numerosa ipsi jam illuserit, Hoc autem spectaculum, quod oculus ferit et admirationem excitat, est concilium universalem Ecclesiam repræsentans. Ea de causa, ut jam ostensum est, apostoli, qui singuli infallibili auctoritate præditi erant, nihilo tamen minus in Hierosolymitano concilio deliberandum esse duxerunt, ut ea veneranda repræsentatio absolutissimæ unanimitatis spectaculum præberet toti Ecclesiæ.

4° In plerisque novatoribus damnandis sufficeret notoria omnium catholicæ communionis ecclesiarum consensio, si homines in principiis a se positis strenue sibi constarent. Exempli gratia, Arius Christi divinitatem negat : damnatur ab Alexandrino Alexandri concilio. Omnes optime norunt se Christum Dominum æque ac Patrem adorare consuevisse; neque certe quidquam erat in toto christiano orbe luculentius. Ea omnibus nota et perspecta unanimitas ecclesiarum sufficiebat, ut negata omni appellationis via et facultate, Arii damnatio conclamaretur. Enimvero Ecclesia semper eadem est, cui promissiones factæ sunt, sive repræsentetur per procuratores in concilio congregato, sive non repræsentetur, et singulæ singulis suis in sedibus suam traditionem proferant. In ea ecclesiarum consensione situm est omne robur, omnisque auctoritas, quæ viget ad debellandos novatores. Quod si hæc totius Ecclesiæ consensio jam vulgo nota sit, atque per se evidens; quæro qua de causa, tum ad sedem apostolicam, tum ad generale concilium appellari fas sit. Nihil est sane quod dicas, nisi hanc esse Ecclesiæ erga filios imperitos et indociles benignitatem et indulgentiam, ut velit tantæ repræsentationis spectaculo et splendore mentes obcæcatas illustrari.

5° Ita quidem Augustinus contra Pelagianos disputabat[2] : « Aut vero congregatione synodi opus « erat, ut aperta pernicies damnaretur : quasi nul« la hæresis aliquando, nisi synodi congregatione « damnata sit, cum potius rarissimæ inveniantur, « propter quas damnandas necessitas talis extiterit; « multoque sint atque incomparabiliter plures, quæ « ubi extiterunt, illic improbari damnarique me« ruerunt, atque inde per cæteras terras devitandæ « innotescere potuerunt. Verum istorum superbia, « quæ tantum se extollit adversus Deum, ut non « in illo velit, sed potius in libero arbitrio gloriari, « hanc etiam gloriam captare intelligitur, ut prop« ter illos Orientis et Occidentis synodus congre« getur. Orbem quippe catholicum, quoniam Do« mino eis resistente pervertere nequeunt, saltem « commovere conantur : cum potius vigilantia et « diligentia pastorali, post factum de illis compe« tens sufficiensque judicium, ubicumque isti lupi apparuerint, conterendi sint. » En cernis appellationis ad concilium facultatem Pelagianorum sectæ negari. Quare negatur? Si nullum aliud sit supremum et infallibile tribunal, quod fidei causas finire possit, nullus est hominum infimi ordinis cui non liceat concilium appellare : si una sit concilii auctoritas quæ mentes in obsequio fidei captivet neque alii tribunali fas est conscientiæ hujus hominis reclamatis vim facere. Jure merito petit ut in sua fide exercenda assignetur ipsi certa et falli nescia auctoritas, ne in errorem contra fidem laberetur. Hunc tamen appellationem ad concilium irridet Augustinus, etiam in secta Pelagianorum quæ non paucos habuit episcopos assertores. 1° Sufficiebat ut improbaretur et damnaretur hæc hæresis, in ea privata regione, ubi exorta erat. 2° *Causa finita erat* eo quod post geminum Africanæ Ecclesiæ concilium, ex Roma duo *rescripta venerant*[1]. Si secta Pelagianorum majori cum gratia et potentia crevisset, veluti secta Arianorum, nullo quidem potiore jure ad generale concilium appellasset : sed eo spectaculo indiguisset Ecclesia, ut excrescentem sectam comprimere posset. Non ita Pelagiani multo pauciores, et minore potentia freti. Hi certe, si appellassent, non audiendi erant, sed *conterendi.*

6° Si concilium eo fine eoque animo cogeretur, ut universalis Ecclesia, retractans sedis apostolicæ definitionem, denuo examinaret, an definisset necne aliquid hæreticum; Augustinus absurdissime et iniquissime Pelagianis dixisset[2] : « Similes estis Maxi« mianistis, qui cupientes exiguitatem suam nomine « saltem certaminis consolari, etc. » Hæc est itaque ratio denegandæ appellationis et convocationis concilii, scilicet *exiguitas* sectæ. Quod si sectæ omnes paucitate asseclarum vilescerent, sola sedis apostolicæ definitione statim comprimerentur. Verum ubi secta numero, fama, gratia et potentia crevit, omnium ecclesiarum conspirantium specta-

[1] *Epist. ad Damas.* jam cit. supra.
[2] *Contra duas Epist. Pelag.* lib. IV, cap. XII, n°. 34, t. X.

[1] *Serm.* CXXXI, jam laud. supr.
[2] *Contra Julian.* lib. III, cap. I, n° 5, t. X.

culo opus est, ut hæreticorum retundatur audacia, et fluctuans fidelium docilitas confirmetur. Quod si id neges, necessum est ut neges pariter apostolos ex mera indulgentia Hierosolymitanam synodum coegisse, ut eorum consensio magis ac magis indociles hominum mentes domaret. Tum supponeres apostolicam sedem, a qua appellatur ad concilium, potuisse credere, tueri et definire *illud hæreticum a tota Ecclesia credendum :* supponeres definitionem hujus sedis a concilio posse damnari : supponeres fundamentum convelli posse immota manente æde superstructa : supponeres caput errans a corpore dissilire, ipsum denique centrum tantisper corrumpi, sospite corpore cujus centrum est. Estne credibile esse persuasum Ecclesiæ universali, suum fundamentum nutare posse, suum caput in fide docenda posse deficere, suum centrum fieri posse falsatæ traditionis fontem, et cathedram pestilentiæ. Id nemo vere catholicus unquam dixerit, nedum universalis Ecclesia. Ergo, si appellationes fieri sinat, id non admittitur ex insufficienti et incerta sedis apostolicæ auctoritate; sed ex superabundanti piæ matris indulgentia, quæ eo usque obsequi et descendere non dedignatur, ut se totam in concilio unanimem ostendere studeat, ad sanandas indocilis sectæ mentes.

7° In ea quam tuentur critici suppositione, idem esset ac si diceret universalis Ecclesia : Committo procuratores qui me repræsentent, ut vi datæ procurationis examinent an damnanda sit sedis apostolicæ definitio, quæ forsan *aliquid hæreticum definivit.* Quod si res ita sit, volo ut declaretur Petri sedem in fide docenda defecisse. Ita supponeretur ipsissimum Ecclesiæ caput, centrum atque fundamentum, subjici mutilatæ huic et detruncatæ, sive falsæ imagini, quæ universalem Ecclesiam sine capite suo repræsentaret. Quod absurdum esse nemo non videt.

8° Critici tandem aliquando discant a sancto Agathone quo animo sedes apostolica ad concilium appellari patiatur. « In quantum, inquit[1], eis (legatis) « duntaxat injunctum est, ut nihil profecto præsu« mant augere, minuere, vel mutare; sed traditio« nem hujus apostolicæ sedis, ut a prædecessoribus « apostolicis pontificibus instituta est, sinceriter « enarrare. » Et infra[2] : « Cujus sedis auctorita« tem... semper omnis catholica Christi Ecclesia, « et universales synodi, fideliter amplectentes, in « cunctis secutæ sunt. » Et infra[3] : « Legati offerre « debeant suggestionem, non tamen tanquam de « incertis contendere, sed ut certa atque immutabi« lia compendiosa definitionem proferre. » Porro sextum generale concilium, ut jam demonstratum est, legatorum procurationem, ea lege restrictam, ratam habuit, et in actorum contextu inseruit. Concilium ea lege sedis apostolicæ definitionem a se esse recognoscendam confessum est.

[1] *Epist.* 1, supra laud. p. 391.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*

CAPUT XXXVIII.

Examinatur qua ratione concilium pontifici præemineat.

1° Ex supra dictis aperte constat concilium generale superius esse Papæ persona; quandoquidem si persona Papæ contra fidem erret, et sua contumacia fiat hæretica, concilium potest de illius persona ferre sententiam, eumque deponere.

2° Ineptum est quærere quid sit superius vel inferius, an pars essentialis corporis, nimirum centrum et caput, an tota corporis compages, quæ caput cum reliquis membris complectitur. Juxta promissionem Christi, fundamentum et arx superimposita, centrum corporis et partes reliquæ, caput et cætera membra, divelli et dissilire nullo temporis puncto possunt. Igitur frustra et inepte quæsiveris quænam pars alteram possit corripere, et sibi subditam emendare. Neutra neutri subjacet, quippe quæ ambæ omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi omnino consensuræ sunt, et nunquam lapsuræ. Unde absurda est vel tantulæ dissensionis suppositio, quæ fieri non potest, nisi negata aut saltem elusa promissione Christi, et corrupta Ecclesiæ forma.

3° A sede apostolica appellatur quidem ad concilium, ut rudioribus et indocilioribus animis veluti palpabilis fiat omnium ecclesiarum consensio, in magnificentissima hac universalis Ecclesiæ repræsentatione. Sed tum caput corpori adjuncto præeminens, ut caput decet, una cum toto corpore sententiam suam repetit et confirmat. Absit vero ut in ultima hac sententia caput ipsum a reliquo corpore detruncato judicetur.

4° A concilio pariter appellari potest : aut etiam sedes apostolica, nullo privato homine appellante, examinare potest an patres concilii, qui universalis Ecclesiæ procuratores erant, procurationis suæ limites excesserint. 1° Examinatur an legati ipsius apostolicæ sedis, ut aliquando luctuosissime contigit, fuerint proditores; 2° an reliqui procuratores ecclesiarum, procuratione data abusi fuerint. Tum caput atque corpus reliquum, uno eodemque spiritu ducta, consilii definitiones aut reprobant aut ratas faciunt. In eo autem capitis corporisque consen-

sione, et concilii confirmatione aut reprobatione, sistit suprema et individua hujus individui corporis auctoritas.

5° Quando mortem obiit persona Papæ, neque per intestinos tumultus licet alium sine mora suffici, sedes apostolica, quæ a sedente homine semper distinguitur, est verum totius Ecclesiæ caput nunquam intermoriturum : alias corpus Ecclesiæ detruncatum atque adeo exanime esset, quoties moreretur persona pontificis. Hæc autem sedes nunquam intermoritura, semper est caput; quo nihil est superius. Neque enim caput cum toto corpore sumptum superius esse potest se ipso; quandoquidem neque caput a toto, neque totum a capite dissentire potest.

6° Si occurrat schismatis lues, tum certe persona utriusque Papæ incerti concilio subjacet. Enimvero ad totum Ecclesiæ corpus quam maxime pertinet, ut de suo vero capite sospitando sibi ipsi consulat. Sed nihilo tamen minus ipsa sedes, quantumvis incertus sit quis vere sedeat, integram suam prærogativam sibi retinet, ut sit caput in fide indeficiens, quo fratres sint confirmandi. Unde constat eo tempore, juxta ac in cæteris, neque caput a corpore, neque a capite corpus posse unquam dissentire aut divelli.

CAPUT XXXIX.

Examinatur qua ratione laici principes ab ecclesiastica auctoritate depositi fuerint.

1° Patet episcopos, perinde ac summos pontifices, id sibi juris tribuisse, ut principes laicos deponerent. Zacharias quidem Papa, consulentibus regni Franciæ proceribus, respondit, hunc esse regem habendum, qui regio munere ad publicam utilitatem perfungebatur, omisso eo qui regiam potestatem nullam exercebat; scilicet Pipinum Childerico inerti et imbecilli esse præponendum. Verum Zacharias id tantum consulentibus respondit, ut præcipuus doctor et pastor, qui conscienciæ casus singulares ad ponendas in tuto animas solvere tenetur.

Verum Francicæ gentis episcopi Ludovicum Pium, suadentibus liberis, ad pœnitentium ordinem mox ita obligaverunt, ut in eo humili et abjecto statu, jam non videretur dignus, qui habenas imperii tenere posset. In hoc autem ab episcopis, plus quam a summo pontifice, metuendum erat principibus laicis, quod episcopi adstabant ut primi inter regni proceres, in quibuscumque regni deliberationibus et comitiis; pontifex vero, procul positus, nihil nosse atque adeo statuere poterat, nisi ab ipsa gente ultro consultus.

Postea vero sensim catholicarum gentium hæc fuit sententia animis alte impressa, scilicet supremam potestatem committi non posse nisi principi catholico, eamque esse legem sive conditionem tanto contractui appositam populos inter et principem, ut populi principi fideles parerent, modo princeps ipse catholicæ religioni obsequeretur. Qua lege posita, passim putabant omnes solutum esse vinculum sacramenti fidelitatis a tota gente præstito, simul atque princeps, ea lege violata, catholicæ religioni contumaci animo resisteret.

Tum vero moris erat, ut excommunicati piorum omnium societate privarentur, et sola ope ad victum necessaria frui possent : unde nihil est mirum, si gentes catholicæ religioni quam maxime addictæ principis excommunicati jugum excuterent. Ea enim lege sese principi subditas fore pollicitæ erant, ut princeps ipse catholicæ religioni pariter subditus esset. Princeps vero qui ob hæresim, vel ob facinorosam et impiam regni administrationem ab Ecclesia excommunicatur, jam non censetur pius ille princeps, cui tota gens sese committere voluerat : unde solutum sacramenti vinculum arbitrabantur. Præterea canonico jure sancitum fuit, ut ii censerentur hæretici, aut saltem hæreticæ pravitatis valde suspecti, qui excommunicati ab Ecclesia, intra certum tempus absolutionem excommunicationis debita submissione non consequerentur. Ita principes qui in excommunicationis vinculo contumaces jam obsordescebant, ut impii Ecclesiæ catholicæ contemptores, atque adeo hæretici habebantur. Hos autem, tanquam a contractu secum inito deficientes, exauctorabat gens sua. Porro hoc erat hujus moris temperamentum, quod ea depositio non fieret, nisi consulta prius Ecclesia. Si quid vero principibus metuendum erat, id certe non ex Ecclesia, hunc morem mitigante pro sua benignitate et sapientia, sed ex acerrimo gentium studio ad tutandam catholicam fidem, metuendum fuit. In ea autem disciplina, quæ multum viguit, nulla est Ecclesiæ doctrina quæ in dubium vocari possit : sed solummodo agitur de placito, quod apud omnes catholicas gentes invaluit, nimirum ut sæcularis auctoritas non committeretur principi, nisi ea certissima lege, ut ipse princeps catholicæ religioni per omnia tuendæ et observandæ incumberet.

Itaque Ecclesia neque destituebat, neque instituebat laicos principes, sed tantum consulentibus gentibus respondebat, quid, ratione contractus et sacramenti, conscientiam attineret[1]. Hæc *non juridica et civilis, sed directiva* tantum et *ordinativa potestas*, quam approbat Gersonius.

[1] Ne ad alienum sensum detorqueantur hæc Fenelonii verba, sedulo attendas hujusce Dissertationis cap. XL, XLI et seq (*Edit. Vers.*)

Ita Zacharias, ut veteres annales narrant, *populo Francorum* consulenti respondit expedire ut *Pipinus, qui potestate regia utebatur, nominis quoque dignitate frueretur.*

Ubi vero Innocentius III Raymundum Tolosanum comitem deposuit, ita locutus est[1] : « Quia vero novella plantatio adhuc indiget irrigari, sacro consulto concilio, ita duximus providendum, ut Raymundus Tolosanus comes, qui culpabilis repertus est in utroque, nec unquam sub ejus regimine terra possit in fidei statu servari, sicut a longo tempore certis indiciis est compertum, ab ejus dominio, quod utique grave gessit, perpetuo sit exclusus, extra terram illam in loco idoneo moraturus, ut dignam agat pœnitentiam de peccatis. » Tum Tolosæ comitatus ad comitem Montisfortis translatus est. « Fuerunt autem aliqui, etiam, quod est gravius, de prælatis, qui negotio fidei adversi, pro restitutione dictorum comitum laborabant ; sed non prævaluit consilium Achitophel, frustratum est desiderium malignorum. Dominus etenim Papa, approbante pro majori parte et saniori sacro sancto concilio, in hunc modum ordinavit, etc.[2]. »

His vocibus omnino constat, 1° suo comitatu dejectum fuisse Raymundum, eo quod esset hæreticus, neque gens catholica unquam præstitisset fidelitatis juramentum hæretico principi, qui catholicam fidem exstirparet; 2° hanc Raymundi depositionem factam esse non a solo Papa, sed a Papa una cum concilio pronuntiante. Hoc enim in conciliis solemne fuit, ut si pontificis persona adesset, tum ipse tanquam et os totius Ecclesiæ pronuntiaret sententiam a concessu confirmandam. Quæ quidem forma evidentissime demonstrat quanta sit hujus capitis ecclesiarum auctoritas, quæ ex nomine omnium aliarum definit. Itaque Raymundus ab Innocentio, *sacro consulto concilio*, necnon et *approbante pro majori parte et saniori sacrosancto concilio*, depositus est. Unde inferes concilium perinde ac pontificem destituisse Raymundum, et Montisfortis comitem instituisse : scilicet a toto concilio declaratum est juramenti vinculum solutum esse ob impietatem et hæresim de qua convictus erat Raymundus. Hinc perspectum habes quam apposite Petrus de Marca, Parisiensis antistes doctissimus, dixerit, nihil esse Gallicanis libertatibus magis metuendum ex apostolica sede quam ex concilio generali.

Hoc idem videre est in exemplo primi Lugdunensis concilii, contra Fridericum II imperatorem habiti. Ita pronuntiat Innocentius IV[1] : « Nos itaque super præmissis et cumpluribus aliis ejus nefandis excessibus, cum fratribus nostris et sacro concilio deliberatione præhabita diligenti, cum Jesu Christi vices immeriti teneamus in terris, nobisque in beati Petri apostoli persona sit dictum : *Quodcumque ligaveris super terram, etc.* memoratum principem qui sese imperio et regnis, omnique honore ac dignitate reddit tam indignum, quique propter suas impietates a Deo ne regnet vel imperet est abjectus, suis ligatum peccatis, et abjectum, omnique honore et dignitate privatum a Domino ostendimus, denuntiamus, ac nihilominus sententiando privamus; omnes, qui ei juramento fidelitatis tenentur adstricti, a juramento hujusmodi perpetuo absolventes, etc. »

1° Transalpini dicturi sunt pontificem ita pronuntiavisse, *sententiando privamus*, eo quod pontifices contendant Francum et Germanicum recens hoc Romanum imperium, sola pontificia auctoritate fuisse institutum, atque adeo hoc imperium esse feudum Romanæ sedis.

2° Innocentius ait, *sententiando privamus*, in hoc scilicet, quod *absolvimus omnes qui ei juramento fidelitatis tenentur adstricti.* Idem est prorsus ac si diceret : Declaramus eum ob facinora et impietatem indignum esse qui gentibus catholicis præsit : declaramus contractum ab Imperatore palam violatum, jam populos Imperii non adstringere; quandoquidem populi nonnisi pactis conditionibus subesse et parere volunt.

3° In hoc Innocentius exercet potestatem a Christo datam : *Quodcumque ligaveris super terram, etc.* videlicet ut Fridericum *ligatum peccatis*, et populos juramento fidelitatis solutos declaret.

4° Asseverat id a se fieri, cum fratribus et sacro concilio deliberatione præhabita diligenti. Itaque deliberavit et annuit concilium; hoc asseverat pontifex, neque diffitetur concilium. *Ipsa sententia in concilio lata* est : *sacro præsente concilio* inscripta est; neque reclamavit concilium : imo sententia actis inserta est.

CAPUT XL.

Triplex assignatur causa cur disputatum fuerit ad temperandam sedis apostolicæ auctoritatem.

Prima dissensionis causa fuit luctuosissima dissensio pontifices inter et principes laicos. Dissimulari non potest Transalpinos quosdam dixisse, ad pon-

[1] *Concil. Later. IV*, t. XI. p. 234.
[2] *Pet. Vall. Sarn. Hist. Alb.* cap. LXXXIII, cit. *ibid.* p. 534.

[1] *Sentent. cont. Fridc. Imp. ab Innoc. IV, in Concil. Lugd. I lata*; Concil. t. XI, p. 645.

tificem ex institutione Christi pertinere, ut reges instituat et destituat ad arbitrium. Christus, inquiebant, est princeps regum terræ, rex regum, et dominus dominantium : Papa vero est in terris Christi vicarius : unde, Christi vices gerens, potest et regibus imperare. At vero Bernardus Eugenium pontificem ita compellabat[1] : « I ergo tu, et tibi usurpare « aude aut dominans apostolatum, aut apostolicus « dominatum. Plane ab alterutro prohiberis. Si « utrumque simul habere voles, perdes utrumque. » Dum aliena principum sæculi potestas Ecclesiæ tribui visa est, propria sensim est amissa. Hinc odiosa facta est pia hæc et materna auctoritas, quæ amorem et fiduciam omnium olim sibi conciliabat. Hæc eadem potestas, quæ in Leone, aut Agathone, aut Gregorio Magno blanda et chara fuit, in Gregorio VII et in Bonifacio VIII exterruit gentes. *Si utrumque simul habere voles, perdes utrumque.* Hinc certe sensim imminuta est spiritualis auctoritas, dum temporalem sibi arrogare videbatur.

Secunda mali origo hæc fuit; scilicet inextricabile illud, et numquam satis deflendum schisma, quod ad Constantiensem usque synodum perseveravit. Tum certe necesse fuit utrumque pontificem incertum judicio concilii subjicere, ut, destituto utroque, tertius certus pontifex institui posset. Tum primum disceptatum fuit quid capiti Ecclesiæ debeatur necne, quid corpori caput, quid corpus capiti debeat. O pessimam disputationem, qua civilis intra Ecclesiæ septa tumultus exarsit, qui nec etiamnum extingui potest. Hinc Cisalpini critici suspectam et exosam habent matris ac magistræ Ecclesiæ auctoritatem. Hinc et trans Alpes insanavisse constat Antonium de Dominis et Paulum Sarpi. Hinc Maimburgius non est veritus dicere « sub alternam esse hujus « sedis jurisdictionem, a qua, veluti a Castelleto « Parisiensi, appellare liberum est. »

Tertia tanti luctus causa hæc est, nimirum concessio regibus facta ut episcopos ad arbitrium eligant. Neque certe sperandum est omnes reges instar Ludovici Magni ita pie ac temperate sese gesturos, ut in antistibus eligendis Ecclesiæ colendæ potissimum consulant. Plerique reges ita erunt affecti, ut homines aulicæ gratiæ cupidos, malis artibus studentes, atque theologiæ ignaros, piis et doctis quibusque anteponant. Jamvero episcopi eo loco positi sunt, ut nihil a sede apostolica nec sperent, nec timeant, omnia vero ab aulico regum favore exspectent. Unde nulla fere societas initur, quæ pastores pastorum principi devinctos teneat. Jam fere nulla est episcoporum consultatio, quæ olim tam frequens erat; nulla fere sedis apostolicæ responsio, quæ, ut olim, tum de fide tum de morum disciplina et canonum interpretatione absque ulla ambiguitate nos doceat. Occlusa videtur via commercii caput inter atque membra olim continui. Quæ quidem infelicissima rerum spiritualium conditio, quid præsagit pro futuris temporibus, si minus pii principes aliquando regnent, nisi apertam Gallicanæ gentis defectionem a sede apostolica? Quod in Anglia contigit, hoc idem apud nos eventurum valde metuo. Hoc pertendit immensa aulicorum potentia; hoc mercenaria episcoporum servitus; hoc effrænata criticorum audacia, quæ in sacrarum litterarum studia serpit ut cancer.

[1] *De Consider.* lib. II, cap. VI, n° 11.

CAPUT XLI.

Nonnullæ aliæ assignantur causæ dissensionis caput inter atque membra, quarum pleræque jam amputatæ sunt.

Verecundia me libere loqui vetat; neque tamen silentio prætermitti potest, summos pontifices ultimis hisce in sæculis neglexisse pristinum morem definiendi una cum fratribus episcopis, imo et eos omnes depressos voluisse. Norunt omnes quid clarus ille Bracarensis archiepiscopus Bartholomæus a Martyribus ad Pium IV de episcopali ordine in curia Romana vili facto questus est[1]. « Murmur loquor, « inquit sanctus Bernardus[2], et querimoniam eccle- « siarum. Truncari se clamitant ac demembrari. Vel « nullæ, vel paucæ admodum sunt, quæ plagam is- « tam aut non doleant aut non timeant. Quæris « quam? Substrahuntur abbates episcopis, episcopi « archiepiscopis, archiepiscopi patriarchis sive pri- « matibus. Bonane species hæc? Mirum si excusari « queat vel opus. Sic factitando probatis vos habere « plenitudinem potestatis, sed justitiæ forte non ita. « Facitis hoc, quia potestis : sed utrum et debeatis, « quæstio est. Honorum ac dignitatum gradus et or- « dines quibusque suos servare positi estis, non in- « videre... Quomodo non indecens tibi voluntate pro « lege uti, et quia non est ad quem appelleris, potes- « tatem exercere, negligere rationem?... Quid item « tam indignum tibi, quam ut totum tenens, non « sis contentus toto, nisi minutias quasdam atque « exiguas portiones ipsius tibi creditæ universita- « tis, tanquam non sint tuæ, satagas nescio quomo- « do adhuc facere tuas?... Inde episcopi insolentio- « res, monachi etiam dissolutiores fiunt... Tunc « denique tibi licitum censeas, suis ecclesias mutilare « membris, confundere ordinem, perturbare termi- « nos, quos posuerunt patres tui?... Erras, si ut

[1] *Vie de D. Barth. des Martyrs*, liv. II, chap. XXII.
[2] *De Consider.* lib. III, cap. IV, n°s 14, 15, 16, 17, 18.

« summam, ita et solam institutam a Deo vestram « apostolicam potestatem existimas.... Monstrum « facis, si, manui submovens, digitum facis pendere « de capite, superiorem manui, brachio collateralem.... Quod si dicat episcopus : Nolo esse sub ar- « chiepiscopo; aut abbas : Nolo obedire episcopo : « hoc de cœlo non est.... Non sum tam rudis, ut « ignorem positos vos dispensatores, sed in ædifica- « tionem, non in destructionem. Denique quæritur « inter dispensatores, ut fidelis quis inveniatur. Ubi « necessitas urget, excusabilis dispensatio est : ubi « utilitas provocat, dispensatio laudabilis est. Uti- « litas, dico, communis, non propria. Nam cum « nil horum est, non plane fidelis dispensatio, sed « crudelis dissipatio est.... Consideres ante omnia, « inquit Eugenio pontifici [1], sanctam Romanam Ec- « clesiam cui Deo auctore præes, ecclesiarum MA- « TREM esse, non dominam : te vero NON DOMINUM « episcoporum, sed unum ex ipsis. »

Superius vero hæc dicta legimus [2]. « Quousque « dormitas? Quousque non evigilat consideratio tua « ad tantam appellationum confusionem et abusio- « nem? Præter jus et fas, præter morem et ordinem « fiunt. Locus, non modus, non tempus, non causa « discernitur, aut persona.... Appellantur boni a ma- « lis, ut non faciant bona.... Nil tibi et illis, qui ap- « pellationes venationes putant. » Neque certe tan- « tus doctor temere dicebat [3] : « Non volentes, neque « currentes assumito, sed cunctantes, sed re- « nuentes : etiam coge illos, et compelle intrare « (nempe ut sint collaterales et legati) : qui præter « Deum tantum timeant nihil, nihil sperent, nisi a « Deo.... Qui quæstum legationem non æstiment, « nec requirant datum, sed fructum. Qui regibus « Joannem exhibeant, Ægyptiis Moysen... divites « non palpent, sed terreant; pauperes non gravent, « sed foveant; minas principum non paveant, sed « contemnant.... Qui orandi studium gerant, et usum « habeant, ac de omni re orationi plus fidant, quam « suæ industriæ.... Qui non de dote viduæ et patri- « monio crucifixi se vel suos ditare festinent, gratis « dantes quod gratis acceperunt, etc. »

Silentio quidem hic prætermittere nefas esset, apostolicam sedem seriæ in multis capitibus reformationi jampridem efficacem operam dedisse. O quantum distant ultimi pontificatus a quibusdam aliis, quos nunc reticere decet! Quid vero sperandum non est ex eo doctissimo et piissimo pontifice [4], qui *vim* non fecit, sed ipse *vim passus est*, sicuti Cornelius [1], ut tanto oneri humeros supponeret? Quid jam non præstaret ad revocandos aureos nascentis Ecclesiæ dies, nisi obstarent luctuosissima hæc belli tempora? Verum nonnulla sunt quæ homines antiquæ disciplinæ gnari, et præcelsæ hujus sedis amantes restitui optarent. Exempli gratia, consulentibus episcopis, frequens, facilis et ambiguitatis expers fiat responsio. Ex omnibus promiscue gentibus catholicis, Romam acciri decet doctissimos piosque theologos. Namque in hac una Ecclesia, veluti in centro quo lineæ omnes conveniunt, reperire decet universalis Ecclesiæ compendium, atque ut ita dicam assiduam synodum. Romanas theologiæ scholas ita florere optarim, ut cæteris omnibus, etiam nostris Cisalpinis, tum in explicendis sanioris theologiæ principiis, tum in vestiganda traditione longe antecellant. Tanta vero præniteat in Romano clero scientia, modestia, morum integritas, fastus sæcularis contemptio, ut omnium nostrum forma et exemplar, quemadmodum et caput sit.

CAPUT XLII.

Incolumis servabitur spiritualis potestas, si nulla sæcularis affectetur.

Nihil est etiamnum quod pia mater sedes apostolica apud filios consequi non valeat, modo nihil sæcularis in eos potestatis sibi arrogare videatur. Procul esto suspicio hæc infelicissima; et omnia adhuc nobis integra supersunt. Dum vero principes sibi metuunt ne Ecclesia sæcularem principatum sibi subjacere velit, ipsa etiam spiritualia sensim vario prætextu usurpant. Olim in conciliis, Ecclesia simul et reges, de mixta religionis ac regni disciplina, mirifica consensione jus dixerunt. Sic edita sunt Caroli Magni quæ appellantur *Capitularia;* sic etiam in conciliis destitutos ab utraque potestate principes legimus. At vero sensim ex eo mere fluxit periculosissima regum consuetudo, ut de ecclesiastica disciplina promiscue ac de sua suis in edictis passim statuant, et episcopis circa munus mere episcopale imperitent. Visne diligenter secernere spiritualem potestatem a sæculari, quandoquidem commixtio illa nociva est; intuere, quæso, florentem inter martyria Ecclesiam. Tum certe totam

[1] *De Consid.* lib IV, cap. VII, n° 23.
[2] *Ibid.* lib. III, cap. II, n°s 7, 8, 9.
[3] *Ibid.* lib. IV, cap. IV, n° 12.
[4] Is est Clemens XI, qui, ut narrat Benedictus XIV (*De Canoniz. SS.* lib. I, cap. XXXI), accepto nuntio de sua ad pontificatum electione, « alto dolore pressus, quem molesta febris secuta est, nil intentatum reliquit, ut eligentium voluntati resisteret; nec cessit, nisi postquam quatuor insignes « theologi, concordi judicio, validissimis ex causis judicarunt, « non sine gravissimi criminis labe oblatum ipsi summum catholicæ ecclesiæ, pontificatum posse dimitti. » (*Edit. Vers.*)

[1] Cornelius *vim passus est ut episcopatum coactus exciperet,* ait S. Cyprianus, ad Antonian. Epist. LII. (*Édit. Vers*

spiritualem in animas jurisdictionem libere exercuit, neque quidquam temporalis auctoritatis sibi arrogare visa est. O si quid simile nunc sortiretur sponsa Christi, prædiis, opibus, vilibusque hujus mundi dignitatibus libens spoliaretur! Tum nuda ac libera *argueret* peccatores *cum omni imperio* [1], disciplinam cœlestem instauraret, aureos primæ suæ ætatis mores revocaret, et mundum judicaret cum apostolis. Tum intrepida, orbis imperatori diceret cum Tertulliano [2] : « Non te terremus, qui nec ti- « memus... Colimus ergo et imperatorem sic quo- « modo et nobis licet, et ipsi expedit, ut hominem « a Deo secundum. » Tum sponsa æque ac sponsus diceret : *Non veni ministrari, sed ministrare* [3]; tum et : *Regnum meum non est de hoc mundo* [4]. Sponsa æque ac sponsus intrepida voce diceret : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra* [5], scilicet ad docendos et sanandos peccatores. Reges, si christiani et salvi esse velint, huic spirituali potestati, perinde ac infima plebs, huic auctoritati omnino subjacent. Hanc in asserenda Ecclesiæ libertate magnanimitatem mirifice præ se tulit Augustinus, dum Africæ proconsulem Donatum in Donatistas acrius invectum sic monebat [6] : « Nollem « quidem in his afflictationibus esse Africanam ec- « clesiam constitutam, ut terrenæ ullius potestatis « indigeret auxilio. » Itaque multo plus Ecclesiæ metuebat ex auctoritate principum, sensim sine modo crescente, quam ex hæreticorum fraude et audacia. Neque vero dixeris sine principum tutela et patrocinio enervem atque imbellem jacere. Suntne obliti homines Ecclesiam per trecentos annos destitutam, oppressam, discruciatam, omnia vicisse. *Infirma* scilicet *mundi elegit Deus, ut fortia quæque confundat* [7]. Væ homini *qui ponit carnem brachium suum* [8]! Væ illi qui Christi crucem evacuat! Quod si principum opem loco promissorum substituas, et opus divinum humana industria et potentia perfici speres; iterum audi Augustinum [9] : « Onerosior est quippe quam utilior diligentia, « quamvis ut magnum deseratur malum, et mag- « num teneatur bonum, cogi tantum homines, non « doceri. » Idem sanctus doctor ait Christum *omnia suadendo perfecisse.* Si homines cogi, si metu trahi, si ambitione allici velis, uno principum patrocinio utere. At vero si suaderi, si intus moveri, si ad amorem accendi cures, principes pios cole, amplectere in omnibus, iis obsequere citra disciplinæ detrimentum. Sed voluntates non nisi voluntario affectu regi possunt : nihil in voluntate nisi persuasione efficitur. Duo sunt quibus pari studio consulas necesse est. 1° Omnem laicorum suspicionem amputa, ne putent Ecclesiam arrogare sibi regnum in reges. Quamobrem Ecclesiam solam jurisdictionem mere spiritualem modesta exerceat, nisi forte quibusdam in locis sæculari donetur. 2° Spiritualem auctoritem ita servari, et in tuto poni oportet : ut nullo principi liberum sit eam usurpare.

Itaque palam et ingenue fateantur ecclesiastici, id quod a sancto Bernardo dictum est ad Eugenium papam, dum loqueretur de Petro : *Argentum et aurum non est mihi; quod autem habeo, hoc tibi do* [1]. Sanctus doctor ait [2] : « Nec enim tibi ille dare quod « non habuit potuit. Quod habuit, hoc dedit, solli- « citudinem super ecclesias. Numquid dominatio- « nem? Audi ipsum. *Non dominantes,* ait, *in clero,* « *sed forma facti gregis.* Et ne dictum sola humi- « litate putes, non etiam veritate, vox Domini est « in Evangelio : *Reges gentium dominantur eo-* « *rum, et qui potestatem habent super eos, bene-* « *fici vocantur.* Et infert : *Vos autem non sic.* Pla- « num est : apostolis interdicitur dominatus. » Sic vero rem tantam inculcat [3]. « Forma apostolica « hæc est : dominatio interdicitur, indicitur minis- « tratio. » Iterum atque iterum idipsum docet. « Constituti sunt, inquit [4] (apostoli), super omnem « terram. Eis tu successisti in hæreditatem. Ita tu « hæres, et orbis hæreditas... Dispensatio tibi super « illum credita est, non data possessio. » Itaque summi pontifices orbis hæredes sunt, scilicet ministri qui sollicitudine serviant, non qui imperio dominentur. Quod si neque in clero dominari debeant, quanto minus in regibus.

CAPUT XLIII.

Ea Ecclesiæ in spiritualibus absolutissima libertas, et in temporalibus simplicissima erga principes submissio, in egregio Agathonis papæ exemplo monstratur.

Eximius ille pontifex Imperatores unaque Augustos ita compellabat.

1° Declarat se iis quæ per Imperatorem præcepta sunt « efficaciter promptam obedientiam exhibere [5]. » Addit se pro legatione Constantinopolim mittenda,

[1] *Tit.* II, 15.
[2] *Ad Scapul.* cap. II.
[3] *Matth.* XX, 28.
[4] *Joan.* XVIII, 36.
[5] *Matth.* XXVIII, 18.
[6] *Epist.* C, al. CXXVII, n° 1, t. II.
[7] *I. Cor.* I, 27.
[8] *Jerem.* XVII, 5.
[9] *Epist.* C, n° 2, ubi sup.

[1] *Act.* III, 6.
[2] *De Consid.* lib. II, cap. VI, n° 10.
[3] *Ibid.* lib. II, cap. VI, n° 11.
[4] *Ibid.* lib. III, cap. I, n° 1.
[5] *Epist.* I *ad Imp. Concil. C. P. III, act.* IV; Labb. t. VI, p. 631.

elegisse « personas, quales secundum temporis hu« jus defectum, ac servilis provinciæ qualitatem « poterant inveniri. » Asseverat eos a se fuisse delectos « cum consilio, ait, confamulorum meorum « episcoporum, tam de propinqua hujus apostolicæ « sedis synodo, quam de familiari clero amatores « christiani imperii. » Neque ullam litterarum scientiam præ se fert; imo hæc habet [1] : « Non per elo« quentiam sæcularem, quæ nec suppetit idiotis ho« minibus, sed per sinceritatem apostolicæ fidei. »

Has autem voces scribere non dedignatur [2] : « Pro quibus flexo mentis poplite, suppliciter ves« tram ad mansuetudinem semper intentam clemen« tiam deprecamur, etc. » Postea vero hæc subjun« git [3] : « Vestra a Deo concedenda victoria, nostra « salus est : vestræ tranquillitatis felicitas, nostra « lætitia est : vestræ mansuetudinis sospitas, nos« træ parvitatis securitas est. » Iterum sese sic deprimit [4] : « Nostri exigui famulatus prædeces« sores usque adhuc non sine periculis desudarunt. » Sic denique pergit [5] : « Hanc igitur mere catho« licæ et apostolicæ confessionis regulam, et sanc« tum concilium, quod in hanc Romanam urbem « servilem vestri christianissimi imperii sub apos« tolicæ memoriæ Martino papa convenit, etc. » En aperte fatetur *Imperii servilem esse urbem Romam*, seque cum suo clero *exiguum* sive *parvum* esse Imperatoris *famulatum*, quo sermone quid humilius aut submissius unquam dici potest? Ita pontifex, omni temporali auctoritate destitutus, se suumque omnem clerum imperatoriæ majestati *flexo mentis poplite* subjiciebat, nulla nisi mere spirituali jurisdictione sibi suæque sedi arrogata. Tanta autem tunc temporis fuit Ecclesiæ Romanæ pauperies et inopia, ut ita locutus sit sanctus Agatho [6] : « Si ad eloquentiam sæcularem, non æstimamus « quemquam temporibus nostris reperiri posse, qui « de summitate scientiæ glorietur : quandoquidem « in nostris regionibus diversarum gentium quo« tidie æstuat furor, nunc confligendo, nunc dis« currendo ac rapiendo. Unde tota vita nostra sol« licitudinibus plena est, quos gentium manus « circumdat, et de labore corporis victus est, eo « quod pristina ecclesiarum sustentatio paulatim « per diversas calamitates deficiendo succubuit. Et « sola est nostra substantia, fides nostra; cum qua « nobis vivere summa est gloria; pro qua mori, lu« crum æternum est. Hæc est perfecta nostra scien« tia, ut terminos catholicæ atque apostolicæ fidei « quos usque adhuc apostolica sedes nobiscum et te« net et tradit, tota mentis custodia conservemus. »

Extrema erat et propemodum incredibilis ea sedis apostolicæ in temporalibus depressio, et calamitas. Ipse Christi vicarius, et fidelium omnium pater, egestate oppressus, de labore *corporis* victitare cogebatur. Oblitterata videbatur in hac urbe servili, eloquentia, tum scientia rerum humanarum. Sola restabat apostolicæ fidei traditio. Hoc unum noverat clerus ille, scilicet fines a Patribus positos numquam transgredi. In tanta rerum penuria, *fides* erat *sola* ac tota eorum *substantia*, de qua vivere, in qua commori eos juvabat. O beatam hanc ecclesiam, quæ tum nuda, inermis, et cruci Christo confixa, omnia ad se trahebat! Tum certe etiam si imperatores Christum colerent, non minus erat inops et abjecta quam cum gentilium persecutio sæviret. Atqui tum temporis constans et intrepida, suprema auctoritate viguit. « Omnes nos, « ait Agatho [1], in eadem suggestione, exigui eccle« siarum præsules, in septentrionalibus vel occi« duis partibus constituti, licet parvi et simplices « scientia, fide tamen per Dei gratiam stabiles, « etc. » Neque certe hæc sedes jamjam futuro generali synodo sese subjicit. Ime sic habet [2] : « Apud « homines in medio gentium positos, et de labore « corporis quotidianum victum cum summa hæsi« tatione conquirentes, quomodo ad plenum pote« rit inveniri Scripturarum scientia, nisi quod quæ « regulariter a sanctis atque apostolicis prædeces« soribus, et venerabilibus, quinque conciliis defi« nita sunt, cum simplicitate cordis et sine ambi« guitate a Patribus traditæ fidei conservamus, « unum ac præcipuum bonum habere semper optan« tes, atque studentes, ut nihil de eis quæ regulari« ter definita sunt minuatur, nihil mutetur, vel au« geatur sed eadem et verbis et sensibus illibata cus« todiantur? » Iterum de legatis ad concilium missis ait [3] : « In quantum eis duntaxat injunctum est, ut « nihil profecto præsumant augere, minuere vel mu« tare; sed traditionem hujus apostolicæ sedis, ut a « prædecessoribus apostolicis pontificibus instituta « est, sinceriter enarrare. » De suggestione a legatis missa ad generale concilium, ita denique pronuntiat [4]. « Suggestionem, in qua et apostolicæ nostræ « fidei confessionem prælibavimus, offerre debeant, « non tamen tanquam de incertis contendere, sed « ut certa atque immutabilia compendiosa definitione

[1] *Epist.* I. *ad Imp. Concil. C. P. III, act.* IV; Labb. t. V, p. 634.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.* pag. 635.
[4] *Epist.* II; *ibid.* p. 680.
[5] *Ibid.* p. 684.
[6] *Ibid.* p. 681.

[1] *Epist.* II; *ibid.* p. 680.
[2] *Ibid.* I; *ibid.* p. 634.
[3] *Ibid.* I; *ibid.*
[4] *Ibid.* II; *ibid.* p. 688.

« proferre. » Is idem est Agatho, qui non veretur supremam suæ sedis auctoritatem, ut falli nesciam, et conciliorum ducem prædicare his vocibus [1] : « Hæc apostolica ejus Ecclesia nunquam a via veri- « tatis in qualibet erroris parte deflexa est, cujus « auctoritatem, utpote apostolorum omnium prin- « cipis, semper omnis catholica Christi Ecclesia, « et universales synodi fideliter amplectentes, in « cunctis secutæ sunt. » O invictam et omnium victricem Ecclesiam, dum sola Christi pollicitatione floruit, nec alios nisi spirituali gladio hostes fidei profligendos esse agnovit!

CAPUT XLIV.

Male inclamitant critici dominium Papæ in reges et regna confirmatum esse, si constet sedem apostolicam in fide docenda indefectibilem esse.

Hæc vero fuit criticorum, et imprimis Jansenistarum dexteritas et astutia, ut regi et regni proceribus persuasum fuerit Romanos pontifices arrogaturos esse sibi omnimodam in regna temporalia potestatem, si semel concesseris Romanam sedem in fide docenda deficere non posse. Hinc regis regnique administrorum, atque parisiensis Parlamenti cura et sollicitudo indefessa fuit, ne unquam sensim exundet suprema hæc spiritualis auctoritas. Inane autem est hoc terriculum : siquidem concilia generalia non minus quam pontifices de regali dignitate transferenda jus sibi arrogaverunt. Hoc quidem, ut jam dictum est, fecit Lateranense illud concilium, quo Raymundus, Tolosanus comes, Albigensium hæresi infectus, suo dominio exutus est. Hoc idem Innocentius IV contra Fridericum II imperatorem fecit, approbante sacro Lugdunensi concilio. Unde nihil minus a concilio quam a pontifice reges sibi metuere possunt. Hoc autem Petrus de Marca doctissimus Parisiensis antistes, non ita pridem diserte docuit. « Libertates, ait [2], perinde tue- « mur, si de concilii generalis novis decretis, ac si « de Romani pontificis constitutionibus agatur. » Præterea sic ait : « Non est cur hæreamus in ea « regula quæ Romanis stomachum movet, et quæ « rebus nostris non prospicit ut par est. Fruatur « summus pontifex, aut æquo jure cum conciliis « generalibus, aut superiori. Illud unum in foro ex- « pendetur, an nova constitutio, vel novum rescrip- « tum, rebus Gallicanis consulat aut noceat. » Itaque regia Galliarum potestas consulat sibi ipsi, atque aperte neget se unquam subjacere aut concilio aut pontifici, in genere temporalis regiminis, quandoquidem temporalis hæc potestas Ecclesiam ipsam præcessit, et est a Deo ordinata.

At vero operæ pretium est ut tollatur lapis ille offensionis, et Galli tandem sentiant nihil esse, circa temporalem regnorum administrationem, ab apostolica sede metuendum. Neque certe etiamnum tanti incendii fomes extinctus videtur; imo in dies occulte crescit. Volunt quippe laici homines hanc esse nostræ Gallicanæ Ecclesiæ libertatem, ut nulla admittatur sedis apostolicæ constitutio circa fidem, nisi a rege petita sit. Quasi vero si rex ipse (absit a tam pio principe tanta pernicies) antiquam fidem everteret, quemadmodum octavus Henricus, rex Angliæ, non ita pridem eam evertit, repellenda esset medicina, nisi peteretur ab ipso ægroto furente. Quasi vero quo magis veterno lethali opprimitur ægrotus, eo magis necesse non est salutare poculum ipsi vel invito combibendum admoveri.

Cujus quidem mali nullus erit finis, nisi sedes apostolica, quæ præsertim post concordatum Leonis X cum Francisco I, omnem fere cum episcopis Gallis societatem aboliri sinit, pernecessariam hanc animorum conjunctionem sensim resarciat, eosque sua benignitate et benificentia sibi conciliet; neque tamen minus, ubi postulabit negotium fidei, pro antiquo more, summa cum auctoritate definiat necesse est. Quid enim ab audaci hominum genere tibi non esset metuendum, si te meticulosum et animi incertum crederent? Quo magis hæc sedes plerosque omnium gentium episcopos sibi devinctos habebit, et juxta suam traditionem, quæ traditionis universæ fons est, omnes fidei causas, prompta, perspicua, efficaci et peremptoria auctoritate definiet, eo minus de tanta tamque utili auctoritate disceptabitur.

CAPUT XLV.

Optandum videtur ut apostolica sedes, antiquo more, cum Romano concilio definiat.

Apostolicam sedem libere alloqui liceat, cum beato Hieronymo [1] : « Vos estis lux mundi, vos sal « terræ.... Quanquam igitur tui me terreat magni- « tudo, invitat tamen humanitas.... Facessat in- « vidia : Romani culminis recedat ambitio, cum « successore piscatoris et discipulo crucis loquor. » Si ut minus sapiens quidquam dixero, vos me coegistis. Omnia clam summa cum reverentia et filiali affectu dicta velim. O utinam summi pontifices an-

[1] *Epist* I, p. 636.
[2] *De Concord. Sacerd. et Imper.* lib. III, cap. VII, n° I.

[1] *Epist.* XIV. *ad Damas. Pap.* t. IV, part. II.

tiquam cogendi Romani, ut aiebant, concilii morem nunquam oblitterassent! Simul atque de fide disceptabatur, ex Italia aliisque finitimis regionibus convocabantur episcopi. Ita nondum in mentem cujusquam hominum venerat, an caput seorsim a corpore, vel corpus seorsim a capite quidquam definire posset. Concilium illud Romanum, vicinis potissimum Italiæ episcopis constans, ecclesiarum traditionem secum advectam declarabat. Fratres sententiam dicentes a Petro confirmabantur. Hoc concilium universalem Ecclesiam optime repræsentabat; siquidem capite et membris constare videbatur. Tum caput membris, tum membra capiti quidquam invidere, aut a se mutuo suspicari, adhuc insolitum erat. At vero si postea cogebantur œcumenicæ synodi, cogebantur quidem non ut traditio incerta eliquaretur, sed tantummodo ut obstruerentur ora novatorum, et tanto conspirantium antistitum spectaculo, indociles animi jugum facilius ferrent. Ita jam vidimus Gelasium, Martinum primum, Agathonem, aliosque pontifices in Romano concilio fidei dogma definientes, ut postea legati *hanc compendiosam definitionem* ad generale concilium proferrent, *ut certa atque immutabilia* decreta. Quid autem aptius est ad conciliandam docilitatem populorum, quam splendidissima capitis corporisque pastoralis concordia, quæ in concilio Romano jam prælucebat? Quid decentius, quam ut corpus una cum capite individuum, per os ipsius capitis loquatur? Quid vero periculi metuendum est in retinendo hoc more antiquissimo, quandoquidem ex promissis plane constat caput atque membra pastoralis ordinis nunquam dissensura esse circa fidem? *Ubicumque fuerit cadaver,* ait Hieronymus[1], *illuc congregabuntur aquilæ.* Fides, quæ in sede Petri nunquam defectura est, in universitate episcoporum ex eadem promissione nunquam deficiet. Hæc ipsa doctrina, quam apostolica sedes *usque ad consummationem sæculi omnibus diebus* assertura est, hæc eadem ipsissima conclamabitur a multitudine episcoporum, sive omnes una in concilio congregati, sive singuli seorsim sententiam dicant. Hoc promissis liquet. Quare ergo trepidarent homines, dum Christus ait: NOLITE TIMERE. *Cœlum et terra transibunt, verba autem* promissionis, tum capiti, tum corpori facta, *nunquam præteribunt?*

Iterum atque iterum quæro quid sit de dissensione ulla in cogendo Romano concilio metuendum. Fateor quidem maximum imminere periculum ex nationalibus conciliis, quæ omni infallibilitatis promissione carent, quæ forsan minus universæ quam suæ privatæ traditionis gnara erunt ac studiosa, et quæ suis regibus aliquando obsequi coguntur. Nihil autem est simile metuendum a Romano concilio, cui Papa præest. Hinc certiores fierent omnes episcopi quanti pontifex eos faciat: unde ipsi pontifici multo devinctiores essent. Singuli singularum gentium episcopi singula a suis fratribus jam sancita libentius amplecterentur. Apostolica autem sedes, utpote centrum traditionis, quæ ex centro ad extrema, et ab extremis ad centrum, veluti sanguis in corpore humano, nunquam non fluit atque refluit, ignorare nunquam potest quænam sit plerarumque ecclesiarum traditio. Sic apostolica sedes traditionis universæ gnara tuto semper procedit. Romanum vero concilium constaret episcopis Italiæ, qui sedi apostolicæ sunt addictissimi. Neque vero dubitandum est quin Germania, quin Hungaria, quin Polonia, quin Hispania, continuo ratum facerent quidquid juxta traditionem suam a sede apostolica cum Romano concilio decerneretur. Quid tum Gallia? Dissentietne? Absit ut tantum facinus ex catholicissima ecclesia unquam metuerim: simul atque constabit de definitione facta a capite, quam pleraque membra ultro et certatim secuta fuerint, Gallicani antistites alacri studio obsequentur. Quod si reluctetur aliqua privata ecclesia, velit, nolit, in aliarum sententiam descensura est, nimirum ne sola et schismatica videatur.

Quantum vero Ecclesiæ catholicæ impendeat incommodum nemo non videt, dum æmulatio, suspicio et contentio grassans caput atque membra, totum Ecclesiæ corpus divexat. Nunc episcopi nihil sibi præsidii sperandum, nihil pene metuendum vident ex sede apostolica. Eorum quippe sors ex solo regum nutu omnino pendet. Spiritualis jurisdictio prostrata jacet; nihil est, si sola peccata clam confessario dicta exceperis, de quo laici magistratus ex nomine Regis non judicent, et Ecclesiæ judicia non vilipendant. Frequens vero ac jugis ille recursus ad sedem apostolicam, quo singuli episcopi, singulis tum fidei, tum morum quæstionibus, Petrum adire et consulere consueverant, ita jam inolevit, ut vix supersit mirabilis hujus disciplinæ vestigium. Quantum ad rem ipsam, reges ad nutum omnia regunt et ordinant. Sedes vero apostolica, inani tantum forma et raro compellatur. Nomen est, quod ingens aliquid sonat, et suspicitur ut magni nominis umbra. Neque certe quid possit hæc sedes, jam usu norunt, nisi dum efflagitant a canonum disciplina dispensari. Unde ipsi laici culpant, et ludibrio vertunt hanc præcelsam auctoritatem, quam non adeunt, nisi ut suo commodo inserviat. Hinc contigit ut materna et amabilis hæc auctoritas in-

[1] Vid. supra.

vidiam concitaverit. Hinc deflenda hæc controversia quæ jam a trecentis annis Cisalpinos et Transalpinos veluti alienos fecit.

CAPUT XLVI.

Hujus opusculi conclusio.

Ex omnibus jam forte fusius dictis, ni fallor, constat planam ac tutam esse viam quam proposui ad componendam inter catholicis pacem, et conciliandos utriusque scholæ animos. Hinc Transalpini resecta ea opinione, quam probabiliorem tantum putat Bellarminus, et quæ ex confesso adversatur tum conciliis, tum Romanis pontificibus, hoc unum adstruant, sedem apostolicam nōn posse in fide docenda deficere, sive non posse *definire aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum*. Illinc Cisalpini fateri non vereantur, hanc sedem in fide docenda nunquam defecturam esse, atque adeo non posse aliquid hæreticum a tota Ecclesia credendum definire.

Absit ut Transalpini concordiam respuant, ut tueantur personalem pontificum infallibilitatem, quæ cum in solo probabilitatis genere asserta sit, atque adeo incerta, nihil est in praxi quod domare possit indociles dissentientium mentes : absit ut Cisalpini dubitent an hæc sedes in docenda fide sit unquam defectura. Pariter vero absit ut nostri Cisalpini negent omnes catholicæ communionis ecclesias *omnibus diebus*, ne uno quidem excepto, *usque ad consummationem sæculi*, fidei communione ipsi sedi apostolicæ tanquam capiti, centro, radici et fundamento esse adhæsuras, sin minus, schismaticas et hæreticas fore. Dum vero hæc credunt, etiamsi pontificiam infallibilitatem æquivoco nomine propositam abnuant, credunt tamen quidquid significatur hoc temperamento indefectibilitatis in fide docenda. Quod si id se credere negent, certe non satis sibi ipsis se ipsos explicant, neque suam mentem satis norunt. Enimvero velle ut omnes catholici huic sedi per fidei communionem adhæreant, *omnibus diebus usque ad consummationem sæculi*, et velle ut credatur hanc sedem in fide docenda nunquam defecturam esse, prorsus est unum et idem; nisi quis velit dicere adhærendum esse huic centro et capiti, circa fidem, etiamsi *aliquid hæreticum* contra fidem absolute definiat : quod absurdum et impium esse nemo non videt.

Hæc itaque sit omnium vere catholicorum conclusio, quam a Bernardo, mirifico Galliarum doctore, datam libens accepi [1]. « Ad hoc illi uni sedi « apostolicæ incumbit sollicitudo omnium ecclesia- « rum, ut omnes sub illa et in illa uniantur; et ipsa « pro omnibus sollicita sit, servare unitatem spiri- « tus in vinculo pacis. » Necesse est hoc vere esse dicendum *omnibus diebus usque ad consummationem sæculi* : ergo *omnibus diebus*, nullo excepto, hæc sedes *servabit unitatem spiritus* in omnibus ecclesiis. Illa autem unio non est tantum exterior circa disciplinam, sed est quam maxime interior circa fidem. Ergo una erit fides capitis et corporis usque ad consumnmationem sæculi. Ergo reliquæ omnes ecclesiæ, quæ catholica communione gaudebunt, ita erunt huic sedi in professione ejusdem fidei adhærentes, ut omnes *sub illa et in illa uniantur*. Ergo nunquam futurum est ea sedes circa fidem errans tandem resipiscat, et aliis ecclesiis subjacens ab illis emendetur. Sed contra, aliæ omnes *sub illa et in illa* circa fidem docendam sine intermissione *uniantur*. Quidquid hos fines prætergreditur respuant Transalpini; quidquid his finibus continetur, Cisalpini ratum habeant. Ita pax erit inter fratres communi patri summa reverentia et singulari amore devinctos.

Hoc unum tandem si dixerim, veniam oro; non is sum qui tanta audeam : sed eminentissimi et doctissimi Baronii, una cum præclaro antistite ac martyre Cantuariensi Thoma, hæc repetere mihi licebit [1].

« Scripsit Thomas Cantuariensis, et ad Gratia- « num subdiaconum, quem fideliorem haberet ami- « cum, ob idque paulo liberius agens, tarditatem « cum timiditate ejus ecclesiæ ministrorum suggil- « lans, hæc ait consideratione digna ad omnium « nostrum salubrem commonitionem : *Verum quia « Romana Ecclesia* (*quod pace omnium in aure « vestra dixerim*) *posuit fundamentum suum for- « midinem, aut res captat, aut personas accipit, « auctoritate qua præemineret*, iniqua gerentibus « non occurrit : *propterea flagella Dei gravia, et « toti mundo vix portabilia venient super eam, ut « instabilis facta fugiat a facie persequentis, et « in tribulationibus vix subsistat. Sed apud quem « rectius ista deploro, quam apud eum, qui a præ- « fatis vitiis per gratiam Dei immunis, solus mi- « seris compassus est, et solatium tulit, et tanto « regi, et omnibus complicibus suis in faciem res- « titit?* Hæc sanctus Thomas in amici aures, sed « hic palam exposita, quod suis Dominus jubeat, « ut quæ audiuntur auræ prædicari debeant super « tecta, ut admoneantur qui præsunt, intrepide et « secure agere apud reges, et contra reges, cum « primum nec res, nec personas, sed Deum tantum

[1] *Epist.* CCCLVIII, *ad Cœlest. Pap.*

[1] BARON. *Annal.* t XII, *ann.* 1170, n° 28.

« respiciunt in apostolico munere exercendo, de « victoria certi, cum fecerint; quod faciendum mo- « net vir sanctissimus, martyr jam designatus. »

APPENDIX

AD DISSERTATIONEM

DE

SUMMI PONTIFICIS AUCTORITATE.

MONITUM EDITORIS.

Jam publici juris factum fuerat secundum hujus collectionis volumen, cum inter auctoris nostri manuscripta quatuor Epistolas latino idiomate conscriptas deprehendimus, quas, tanquam præcedentis *Dissertationis* naturalem *Appendicem*, eidem adjungere visum est. In his profecto, non solum illustrissimi auctoris de tanti momenti quæstione opinio magis ac magis evolvitur; sed eximium insuper continetur specimen cautionis illius, quam, in adstruendis fidei dogmatibus, profanaque hæreseos novitate debellanda, nunquam non adhibere debet vir theologus; ita videlicet ut omnes scholæ opiniones argumentis suis intactas relinquat. Nec minori admiratione digna videbitur nobilis illa loquendi libertas, qua Gallicanus præsul, cardinales licet, intimosque summo Pontifici consiliarios alloquens, ipsorum animis altissime infixa impugnat præjudicia, fidei pariter incolumitatem, et christianæ reipublicæ tranquillitatem lædentia.

Cardinales nonnulli, simul ac theologi quidam ultra montani, tam archiepiscopo Cameracensi quam cæteris præsulibus Gallicanis vitio vertebant, quod, in *Pastoralibus* suis *contra Casum Conscientiæ Documentis*, *Ecclesiæ* tantum *infallibilitate* niterentur, *infallibilitatem* vero *sanctæ sedis* omnino silerent. Ipsimet summo Pontifici, hac de causa, improbatum fuisse Cameracensi archiepiscopi *Documentum pastorale* 10 februarii 1704 datum, certior ille paulo post factus est, tum ex quorumdam privatorum, tum præsertim ex Internuntii Bruxellensis epistolis[1]. Quinimo sub idem tempus rumores quidam ferebant episcoporum Carnusentis Noviomensisque *Mandata*, prætensi illius vitii obtentu, prohibitorum librorum *Indici* mox inserenda esse[2]?

Eo præcipue spectant quatuor hujus *Appendicis* Epistolæ, ut Ecclesiæ paci adeo infensa præjudiciorum nubila discutiantur. Duæ quidem priores, diebus maii 12, augusti vero 25 anni 1704 datæ, eminentissimo cardinali Grabrielli inscribuntur, quocum per litteras sæpissime colloquebatur; et cujus interventu de negotiis ad Ecclesiæ bonum pertinentibus cum ipso Clemente XI, pontifice maximo, conferre solebat archiepiscopus Cameracensis. Hæc autem potissimum ad causæ suæ defensionem argumenta urget clarissimus auctor . in dogmate catholico adversus novatores adstruendo, semper abstrahendum esse a quæstionibus scholarum libertati permissis; Romani Pontificis infallibilitatem a nullo hactenus concilio nec summo Pontifice definitam fuisse; celebriores catholici dogmatis defensores, ac Bossuetum præsertim, in scriptis adversus protestantes editis, tantoque plausu ubique terrarum exceptis; de infallibilitate illa omnino siluisse; quæstionem denique cum jansenistis agitandam in eo non esse, an summo Pontifici vel concilio generali tribuenda infallibilitas, illud vero unice quæri, an tribunal infallibile, ab ipsismet novatoribus agnitum, in dogmaticis textibus approbandis vel damnandis infallibilitatem suam exerceat. Iisdem argumentis amplius evolvendis confirmandisque impenditur Epistola tertia, eminentissimo cardinali Fabronio inscripta.

Quarta denique, ad præfatum cardinalem Gabrielli rursus directa, loquendi modum a clero Gallicano, in comitiis anni 1705, pro acceptanda constitutione *Vineam Domini*, adhibitum vindicat. Nimirum Gallicanos præsules, hanc bullam acceptando, jus sibimetipsis tribuisse judicandi de quæstionibus ab apostolica sede jam diremptis, aperte conquerebatur summus Pontifex. Has ergo querelas ut comprimat Cameracensis, in priori quidem Epistolæ suæ paragrapho, sedis apostolicæ jura, apud orthodoxos theologos unanimiter admissa, nitide exponit; ex quibus obiter colligit minime desperandum de conciliandis in temperata quadam sententia Cisalpinis Transalpinisque doctoribus; quemadmodum in speciali dissertatione mox fusius ostendere sibi proponit. Hac data occasione, *Dissertationis* illius scopum exponit, præsentem *Appendicem* immediate præcedentis, et cui adornandæ mentem suam paulo post applicuit. In altero ejusdem Epistolæ paragrapho, ex iisdem principiis colligit, episcopis quidem, utpote Romani Pontificis jurisdictioni divina institutione subditis, minime jus inesse sedis apostolicæ judicium examinandi, reformandi vel convellendi : ad eos tamen pertinere ut, in acceptando sedis apostolicæ judicio, cum eadem pronuntient *per modum judicii*, testantes nempe judicium illud cum singularum ecclesiarum traditione prorsus convenire. Has porro assertiones probat doctissimus præsul, tum ex constanti omnium sæculorum praxi, tum ex ipsa œcumenicorum conciliorum historia. Illud autem præcipue notatu dignum est, huic Cameracensis doctrinæ prorsus consentaneam esse satisfactoriam Epistolam ad Clementem XI, pontificem maximum, 10 martii 1710 directam, præcipuorum antistitum nomine, qui jam dictis comitiis anni 1705 adfuerant[1].

Quamvis in utraque posteriori Epistola nec dies nec annus apponantur, ex earum tamen serie constat exeunti anno 1706, vel ineunti 1707 utramque adscribendam esse. Utriusque siquidem proœmium, posteriorisque paragraphus ultimus, aperte indicant aliquot mensibus eas fuisse conscriptas post alteram epistolam San-Pontiani episcopi ad Cameracensem archiepiscopum, 22 maii 1706 datam[2].

Non omnes quidem adversarios suos ad sententiam suam reduxit Cameracensis. Horum vero censuram abunde compensavit summi Pontificis suffragium, cujus prudentissimum pariter sagacissimumque ingenium non poterat quin iis rationibus permoveretur, quibus tum sui ip-

[1] Factum illud narrat ipse Cameracensis, in proœmio Epistolæ secundæ *Appendicis* hujus.

[2] Vide exordium prioris Epistolæ.

[1] De his consulantur P. D'Avrigny *Memorialia chronologica*, 17 julii 1705; necnon D'Argentré, *Collectio Judiciorum de novis erroribus*, t. III, part II, p. 467 et seq.

[2] De hac Cameracensis disceptatione cum Sancti-Pontii episcopo consulatur *Fenelon. Historia*, lib. V, n° 6; necnon in Oper. t. X, *Monitum editoris*, n° 10, p. lxvlij et seq.

sius, cum cæterorum Gallicanorum antistitum agendi rationem probabat archiepiscopus Cameracensis[1].

EPISTOLA I.

AD EMINENTISSIMUM CARDINALEM GABRIELLI.

Cameraci, 12 maii 1704.

EMINENTISSIME DOMINE,

Spero veniam ab Eminentia vestra facile datam iri, si vestram singularem erga me benevolentiam jamdudum expertus, circa rem quæ Ecclesiæ decus maxime attinet, intimum pectus clam aperire non dubitem.

Ovantes jansenistæ late disseminant catalogum typis editum, ubi leguntur tituli operum quæ in Romano *Indice* nuper damnata sunt. Hos inter occurrit Lovaniensis censura[2] adversus *Resolutionem Casus* a quadraginta doctoribus Parisiis datam; quæ quidem censura minus nitida, imo inconcinna mihi visa est. Verum dolui, nec diffiteor miserans, pios sanæ doctrinæ propugnatores ita profligari. Si quid incautum irrepsit, digni videbantur indulgentia, quippe qui pondus diei et æstus jampridem portant, atque tuendæ Ecclesiæ auctoritati bono animo incumbunt. Hinc autem jansenistæ adversus sedem apostolicam pessime affecti, amplum sibi triumphum decernunt. Id vulgo putatur factum arte et industria D. Casonii, sancti Officii assessoris, quem factio petulans ut suum patronum venditat[3].

Præterea, ut fractos suorum animos reficiant, palam pollicentur *pastoralia* Carnutensis et Noviomensis episcoporum *Mandata*[4], jamjam pari censuræ nota configenda esse; eo quod hi antistites de infallibilitate Ecclesiæ multa locuti, de pontificia infallibilitate prorsus tacuerint. Nimirum hoc in votis est, ut sedis apostolicæ auctoritatem invidiosam faciant, eamque tyrannidis insimulent. Hæc autem nuntia jam late sparsa animum impellunt, ut pauca quædam observanda explicem.

1° Ita a teneris unguiculis edoctus est rex Christianissimus ut sedem apostolicam impensissime colat ac revereatur; neque tamen minus arbitretur regiam potestatem periculosissime convellendam esse, si pontificiam infallibilitatem in regni finibus tantillum pateretur. Hanc pariter aversantur supremæ omnes curiæ, quæ *parlamenta* vocantur. Ita singuli regni consiliarii sentiunt; ita Galliarum antistites; ita, paucissimis exceptis, omnes doctores et docti. Unde, si quisquam hanc doctrinam vel indirecte insinuaret, unanimi omnium gentis ordinum consensu statim condemnaretur. Itaque hanc assertionem non solum tuendæ Romanæ auctoritati nihil profuturam, verum quam maxime obfuturam esse nemo non videt.

2° Pace vestra dixerim, eminentissime domine, et summo cum honore Ecclesiæ matris ac magistræ, quam totis visceribus, quoad spiravero, amare, colere, venerari, amplecti, singulari obsequio prosequi certum est; nullo hactenus cujusquam, vel concilii vel pontificis decreto definitum fuit, Papam esse infallibilem. Qua de causa, quæso, ad hoc in suis Mandatis docendum cogerentur singuli Galliarum episcopi, dum Ecclesiæ adversarios confutant, quod nec ipsi Pontifices in docendis addictissimis sibi fidelibus unquam edixerunt?

3° Scriptores hujus infallibilitatis studiosissimi dixere tantum hanc esse fere de fide : quis autem non videt id ex confesso de fide non esse, quod fere de fide esse dicitur? Quidquid enim intra fidem non est, quantumvis ad illam propius accesserit, extra illam habendum esse constat. Quis autem culpabit unquam Galliarum antistites, cæteroqui sedis apostolicæ amantissimos, si in tuenda solius fidei doctrina et in refellendis veræ fidei adversariis, tacuerint illud pontificiæ infallibilitatis dogma, quod ex confesso de fide non est, et cujus assertio, non sine dedecore et scandalo, una totius Gallicanæ gentis voce proscriberetur?

4° Cardinalis noster Perronius, sedi apostolicæ addictissimus, ut ex concione percelebri ad *tertium* quod appellant *statum* habita satis exploratum habetur, neque in *Responso ad majoris Britanniæ regem*, neque in aliis circa ecclesiasticam auctoritatem controversiis, hanc doctrinam adstruendam sibi proposuit. Ita Richelius cardinalis; ita omnes

[1] Consulantur tum cardinalis Fabronii ad Cameracensem epistola, 16 julii 1707 data; cum Cameracensis ad Caprosianum ducem epistola, ineunte anno 1710. Utraque reperietur in ultima classe Operum Fenelonii.

[2] Reperitur hæc censura in *Collectione Judiciorum* a D. D'ARGENTRÉ edita, t. III, part. II, p. 597, etc. (*Edit. Vers.*)

[3] Ad illud sancti Officii judicium vindicandum, nonnulla notatu digna observat card. Gabrielli, in responsione sua, 5 julii 1704 data : « Haud raro evenit similes censuras nigro *theta* notari, eo quia ipsarum auctores in unum errorem recto fine « invecti, in alterum extremum, seu quid huic finitimum, « incauti impingunt, vel in convicia et maledicta erumpunt, « vel intempestivis digressionibus privatas passiones amarissimo calamo ulciscuntur, vel bonam causam malis atque « alias reprobatis mediis tueri obnituntur. » Reperietur integra hæc responsio inter *Epistolas diversas*, in ultima collectionis hujus classe. (*Edit. Vers.*)

[4] Agitur hic de *Mandatis* quæ prælati illi, sicut et præsules Gallicani plerique, adversus *Casum conscientiæ* ediderant. (*Edit. Vers.*)

alicujus nominis Galli. Neque tamen unquam id ægre tulisse visa est sedes apostolica. Quidni, et idem licebit antistitibus, qui, in hanc sedem optime affecti, acerrimos illius adversarios, citra omnem inter catholicos invidiam, impugnare student?

5° D. Bossuetus, Meldensis episcopus, opusculum cui titulus *Expositio doctrinæ catholicæ, etc.* typis mandavit. Profecto, si pontificia infallibilitas ad fidem pertineret, grande foret piaculum, hanc silentio prætermittere, dum singula fidei dogmata adversus hæreticos diligentissime recenserentur. Atqui de illa infallibilitate ne voculam quidem usquam emisit. Ipsi abunde est, modo ratum sit Papam esse pastorum caput, sedem vero apostolicam unitatis sive communionis centrum. Hic libellus ab Innocentio XI honorificentissime approbatus legitur, etiamsi pontificiam infallibilitatem ex numero dogmatum fidei, affectato silentio, expunxerit. Norunt omnes hunc antistitem ducem et auctorem fuisse, in conventu cleri Gallicani 1682, qui propria manu quatuor propositiones contra pontificiam auctoritatem scripsit : is idem tum *Variationes Protestantium,* tum alia circa Ecclesiæ potestatem opera in lucem edidit, omissa constantissime pontificiæ infallibilitatis doctrina. Itaque vehementissime mirarentur catholici una et protestantes, si illud idem silentium quod in Meldensi aliquatenus videtur approbatum, in præsulibus multo melius affectis crimini verteretur.

6° Absit, eminentissime domine, ut ex odio aut ex animi ægritudine, quidquam sinistrum ac malevolum hic insinuem. Rem nudam candide loquor. Neminem latet cardinalem Noallium cum cæteris antistitibus anno 1682 *sancitum* voluisse, ut pontificum decreta circa fidei doctrinam non haberentur *irrefragabilia, nisi accederet universæ Ecclesiæ auctoritas.* Is idem pastorale Mandatum contra quadraginta doctores, molliore quidem et ambiguo sermone, contexuit, neque pontificiæ auctoritatis meminit in hoc opere. Eritne pondus et pondus in sanctuario? Certe si pontificiam infallibilitatem tacere nefas est, quanto præ cæteris præsulibus peccavit cardinalis sacri Collegii membrum, qui non solum ob acceptam purpuram, verum etiam ob hanc ipsam infallibilitatem, non ita pridem a se negatam et explosam, acrius stimulari debuit ut ad saniorem sententiam se tandem aliquando revocatum demonstret!

7° Si hæc ita se haberent, nullus est Galliarum antistes qui vellet deinceps operam dare ad refrænandam jansenistarum audaciam. Quis enim sanæ mentis, Scyllam inter et Charybdin infelicissime positus, a scribendo non deterrebitur? Si pontificiam infallibilitatem asseras, uno totius gentis et cleri Gallicani ore proscriberis; si reticeas, Romæ damnaberis. Nulla erit salus, nisi a confutandis jansenistis caute quisque abstineat. Regnum Christi, luctuosissima circa infallibilitatem dissensione divisum, brevi desolabitur : eo in bello civili, impune, late ac facile serpet jansenistarum virus. Quis in animum inducet unquam ut scribat, quandoquidem nullo cum fructu, imo ingenti tumultu et scandalo id fieri constet?

8° Hac deflenda catholicorum discordia, Gallicanus clerus, suæ veteris doctrinæ tenacissimus, a suo capite divelletur et dissiliet. Nonne horrendum schisma præsentire cogimur, si Galli acriores aperte negare, verecundiores autem silentio omittere pontificiam infallibilitatem non desinant; Roma vero quotquot occurrent apud Gallos scriptores, nunquam non condemnet? In ea censurarum irrisione, utraque infallibilitas, tum unius capitis, tum corporis totius Ecclesiæ, apud impios et hæreticos ludibrio versa; sensim et apud omnes populos vilescere incipiet.

9° Nonne oportuit jansenistas ab episcopis congrua argumentatione refelli? Nihil sane unquam profeceris, nisi, pro scholarum more, ex concesso ab adversariis medio, negatum consequens probetur. Alioquin mera, ut aiunt scholæ, petitione principii tibi ipsi et lectori illuderes. Constat vero pontificiam omnem infallibilitatem, tum de jure, tum de facto, a jansenistis palam exsibilari. Commode quidem ita possunt impugnari : Nulla est, o jansenistæ, ea quam fatemini Ecclesiæ infallibilitas circa dogmata, si negetur ea, quam negatis, ejusdem Ecclesiæ infallibilitas circa textus qualificandos; siquidem ipsa dogmata nullatenus definire potest, absque infallibilitate in qualificandis textibus. Quorsum igitur hæc alienæ, advectitiæ et periculosissimæ quæstionis intempestiva propositio exigeretur? Porro, etiamsi hæc doctrina esset necessario adstruenda, tamen eo loco tacenda, ut pote præciso controversiæ limiti extranea, plane videretur.

Hæc ego non mea causa, absit, neque ad ineundam aut Carnutensis aut Noviomensis gratiam dicta velim. Nulla est hos inter et me societas, præter episcopalem fraternitatem. Uni veritati consulatur impensissime oro. Quanto autem me sedi apostolicæ devinctiorem sentio, tanto liberius et sine ullo verborum temperamento, coram Deo in Christo loquor. Et hæc sint certa grati et devoti animi specimina, necnon et intimæ observantiæ, qua ad extremum usque spiritum ero, etc.

EPISTOLA II.

AD EMINENTISSIMUM CARDINALEM GABRIELLI.

Cameraci, 25 augusti 1704.

EMINENTISSIME DOMINE,

Vestra epistola, quam amissam doluimus[1], decimo tertio postquam data est mense, ad me ex insperato tandem pervenit. Miserabilis belli tumultus, quo Germania convellitur, ni fallor, in causa est cur iter tamdiu occlusum fuerit. Quamobrem, ut Eminentiam vestram non ita pridem monui, litteras fidis amicisque viri tradi, et per Galliam mitti, multo tutius etiamnum videtur.

A D. Bruxellensi Internuntio aliisve fide dignis viris didici summum Patrem ægre tulisse, quod, frequens asserta infallibilitate *corporis pastorum*, pontificiam auctoritatem in Mandato prætermiserim. Sed promptum erit dicere quis in ea re fuerit animus.

1° Quæstio quam hinc inde exagitant theologi circa summi Pontificis et concilii œcumenici auctoritatem, a quæstione quam tractandam suscepi de infallibilitate Ecclesiæ in dijudicandis textibus, est omnino diversa et aliena. Alteram igitur seorsim ad altera perpendi et discuti oportuit. Profecto circa pontificiam infallibilitatem neutram opinionem negare, neutram affirmare volui. Quamobrem, si ab hoc tramite tantillum exorbitaverim (quod quidem me fecisse nequaquam arbitror), hoc præter et contra mentem factum candidissime pronuntio. Absit, eminentissime domine, ut tanto Pontifici, quem impensissime colo, amo, admiror et revereor, intimum pectoris sensum dissimulare velim. Ex evangelica promissione et traditione apostolica credo, et ad extremum usque spiritum, Deo dante, profitebor, Petri successores æternum fore Ecclesiæ caput, atque adeo illorum fidem in romana sede nunquam defecturam esse. Imo in hoc unitatis catholicæ centro, *propter principaliorem potentiam, necesse est* alias *omnes ecclesias convenire*. Ipsa erit, ad extremum usque diem, Ecclesia mater cæterarumque omnium magistra. Et hæc sunt pro quibus tuendis sanguinem animamque fundere juvaret : cætera quæ concilii aut summi Pontificis superioritatem attinent, in scholis disputanda relinquo.

2° In nostra controversia nihil profeceris, nisi argumento, ut aiunt scholæ, *ad hominem* adversarios urgeas. Quid concedunt jansenistæ? Universalem Ecclesiam circa dogmata fidei errare non posse. Quid vero negant? Summum Pontificem eadem infallibilitate donari. Quid denique nobis probandum incumbit? Idipsum quod jansenistæ pernegant, nimirum totum Ecclesiæ corpus, Pontificem scilicet cum universali omnium episcoporum concilio, esse infallibile in judicandis textibus. Hoc negant; hoc præcise probatum oportuit. Ex concessis, negata optime probantur : ex infallibilitate universalis Ecclesiæ circa dogmata fidei concessa, optime arguo concedendam esse pariter ejusdem universalis Ecclesiæ circa textus infallibilitatem; quandoquidem nulla est in praxi, ac mere ludicra circa dogmata infallibilitas, nisi vigeat et circa textus. Neque enim ullum dogma nisi aliquo vocum textu, significari et transmitti unquam potest. Quod si, negata Pontificis circa dogmata infallibilitate, infallibilitatem Pontificis circa textus inferre velles, ludibrio verteretur hæc inepta disputatio. Hoc enim hominum genus pontificiam etiam circa dogmata infallibilitatem palam irrident et exsibilant.

3° In hac nostra controversia nullatenus quæritur quis sit circa textus infallibilis, an summus Pontifex, an concilium : sed plane quæritur an aliquis sit qui ea circa textus infallibilitate gaudeat. Nos vero ita procedimus : saltem totum Ecclesiæ sive pastorum corpus ea circa textus aut approbandos aut damnandos infallibilitate donatur. Hæc est certe causa communis. Si valeat jansenistarum opinio, neque sedes apostolica, neque concilium ea infallibilitate gaudebit; utrumque tribunal circa omnes textus errori obnoxium putabitur : cum autem de dogmate definiri nunquam possit, nisi de aliquo vocum textu certa definitio pronuntietur; hinc inferendum est nullam et delusoriam fore in praxi utriusque tribunalis auctoritatem, si valeat jansenistarum opinio. Itaque, dum subdole discordiam inter ambas potestates disseminant, utramque funditus subvertere moliuntur. Quamobrem operæ pretium est ut, cessante scholarum circa utrumque tribunal controversia, in communem hostem communi studio irruamus. Hæc autem communis decertandi ratio hæc est, ut demonstretur saltem totum Ecclesiæ corpus in textibus dijudicandis errare non posse. Postquam vero hæc assertio plane confirmata fuerit, tum certe explorandum erit utri potestati, nimirum Pontificis aut concilii annexa sit ea infallibilitas. Quod si alio ordine procedas, ex civili tumultu infelicissimum erit contra hostem communem bellum; ex inutili et aliena quæstione, nostra capitalis quæstio evanescet; ex disputatis intra catholicorum scho-

[1] Legatur ea de re card. Gabrielli ad archiepiscop. Camerac. epistola, 5 julii præcedentis data; necnon Cameracensis ad eumdem cardinalem, data 9 augusti, inter *Epistolas diversas* in ultima collectionis classe. (*Edit. Vers.*)

las, ea quæ in dubium revocari nefas est incerta jacebunt.

4° Adversarii aucupabantur vel leviusculum in meo *pastorali Mandato* prætextum, ut me in sermone caperent, et expostularent quasi pontificiæ infallibilitatis assertorem. Regni cancellarius, jansenianæ factioni addictissimus, necnon et Parisiensis, Rhemensis, Rothomagensis, compluresque alii antistites inclamitassent regis regnique jura et placita ea machinatione subrui. Itaque in declinanda hac alienissima quæstione, non solum mihi ipsi, non solum causæ fidei tuendæ, verum etiam et sedis apostolicæ reverentiæ atque dignitati consulere mihi visus sum. Nihil enim in jansenistarum votis aut prius aut vehementius fuit, quam ut ex ea adventitia controversia, nostra disputatio nullum haberet exitum, et utraque potestas pontificia scilicet et regia, collideretur.

5° Id mihi facile crimini vertissent, tum apud Regem, tum apud optimos quosque ac pios omnis ordinis viros, quod, occulta ambitione ductus, Pontificis benevolentiam turpi adulatione captarem.

6° Nec mireris denique quod de corpore pastorum interdum disseruerim. Vocabulum illud, *Ecclesia*, sæpe sæpius mihi præsto fuit; at vero ubi ventum est ad hunc casum in *quo corpus pastorum* supponitur *corpori populorum* textus hæreticos ut catholicos tradere, nullatenus licuit illud Ecclesiæ vocabulum tum demum usurpare. Enimvero eo loci Ecclesia est ipsamet totalis collectio, tum pastorum, tum gregis laici : tribunal autem de quo tum temporis disputabam non est ea totalis Ecclesia, quæ pastoribus et grege constat. Tum certe necesse fuit ut alia locutione utramque Ecclesiæ partem lector distinguere posset. Itaque *corpus pastorum* definiens, opponi oportuit *corpori populorum* definitionibus datis obtemperanti. Altera pars Ecclesiæ docet, nempe ministrorum collectio; altera credit et obsequitur, nempe collectio gregis laici. En simplicissimam hujus locutionis rationem, quæ omni dolo vacat. Quemadmodum vero dum *Ecclesiæ* vocabulum audis, continuo intelligis *corpus pastorum,* quod capite et membris, videlicet Christi Vicario cæterisque antistitibus constat, ita etiam simul atque audieris locutionem illam, *corpus pastorum,* continuo intelligis caput idem eademque membra, videlicet Pontificem cæterosque antistites, quos ea locutio evidentissime complectitur. Par est utrobique ratio et sententia.

7° Si pontificiam infallibilitatem exceperis, quam affirmare ne mihi quidem suasisset eximia Eminentiæ vestræ prudentia, luce clarius est me de cætero quam maximam apostolicæ sedi auctoritatem tribuisse? quippe qui passim ac palam docui pontificia decreta, accedente vel tacito Ecclesiarum consensu, eadem omnino auctoritate pollere qua pollent et Tridentini canones.

8° Hæc est jansenistarum versutia. Parisiis inclamitant me pontificiæ infallibilitati non obscure favisse; Romæ et in Belgio obmurmurant, eo quod de *corpore pastorum,* non autem de pontificia auctoritate sim locutus. Hinc Quesnellius, in recenti ad Carnutense Mandatum responso, apud laicorum tribunal accusat eos omnes qui contendunt Ecclesiam de Janseniani textus heterodoxia jamdudum pronuntiasse. Hi omnes, inquit, pontificiam infallibilitatem contra regni jura et placita docent quandoquidem definitionem facti a solo summi pontificis tribunali factam, universali Ecclesiæ tribuere non verentur. Illinc ipsemet Quesnellius, aliique ejusmodi scriptores dictitant, actum esse de pontificia infallibilitate, si constet Ecclesiam esse circa textus infallibilem; siquidem Ecclesia in sexta synodo textum Honorii ut hæreticum damnavit. His artibus, sperant se tum Romanis tum Gallis vano metu fractis facile illusuros.

9° Jam tres occurrunt hujus factionis scriptores, quorum princeps et antesignanus est Quesnellius, et qui mei Mandati doctrinam impugnant. Hos quamprimum refellere certum est. In ea vero lucubratione percommode explanari poterit qua ratione pontificiæ infallibilitatis assertores objectionem ex Honorii papæ condemnatione petitam, duce Bellarmino, facile solvant : ac revera inane et ridiculum est hoc terriculum quo student Ultramontanos a nostra assertione alienos facere. Neque sane in solvenda hac objectione, ultra tuendæ causæ fines quidpiam dixero. Etenim ad tuendam causam evidentissime pertinet, ut pateat utramque scholam, tum eorum qui pontificiæ infallibilitati adstruendæ student, tum eorum qui hanc aversantur, in hoc unanimes esse debere, ut infallibilitas in dijudicandis textibus saltem universo Ecclesiæ corpori arrogetur. Hinc profecto liquebit me ita affectum fuisse, ut vel umbram altercationis inter sanæ doctrinæ theologos cautissime declinare voluerim, neque alterutri parti quidquam indulserim; imo medius et quasi sequester, utriusque scholæ theologos ad communem causam certatim propugnandam impellere studui.

10° Non diffiteor equidem argumenta quibus tum regni cancellarius, tunc præcipui antistites regi suaserunt amandandum esse apostolicum Breve[1] contra quadraginta doctores editum, mihi videri nulla, falsa, absurda. Quin etiam Ecclesiæ libertati,

[1] Die 12 februar. 1703 datum.

quam subdole ostentant, infensissima sunt. Neque enim propria nobis ac perpetua sperari potest in regibus hæc pietas, qua Ludovicus noster Ecclesiam matrem colit, fovet ac tutatur. Quanta vero esset catholicæ fidei pernicies, si, regnante alio principe hæreticis obsequente, cassa et nulla reputarentur quælibet apostolica decreta quæ ab ejusmodi rege non peterentur? Quasi vero medicus a curatione morbi sese abstinere debeat, si ægrotus delirans salutem aversetur : imo quo miserabilius gens nostra Gallicana suæ curationi repugnans et demens, eo impensius beneficentissimus Pater hanc ultro curare teneretur. Deo optimo maximo immortales gratias, quod piissimum regiæ stirpis ingenium hoc fidei periculum a nostra ætate procul arceat.

11° Ad umbilicum fere adduxeram opusculum quo quædam reliquæ circa infallibilitatem in dijudicandis textibus objectiones solvuntur : verum adveniente novo Quesnellii contra Carnutense Mandatum libro, multa addenda mihi videntur. Certe nihil vehementius aut acerbius, aut arrogantius unquam lectum est eo Quesnelliano volumine. In hoc equidem Ecclesiæ gratulor quod totum virus aperte evomuerit. Hæresim quam phantasticam appellat, ipse, ipse veluti palpandam præbet. In hoc lucidissimo Jansenianæ doctrinæ compendio, facile præsto est quidquid refellere et damnare oportet. Singulari cum animi cultu, gratitudine et observantia nunquam non ero, etc.

EPISTOLA III.

AD EMINENTISSIMUM CARDINALEM FABRONI.

1707.

Eminentissime Domine,

Valetudo, quæ diu minus prospera fuit, necnon et longum iter factum ad salubres aquas per æstatem ad finem usque autumni, multa denique alia quæ instabant, in causa fuere cur neutri epistolæ, ab eminentia vestra benignissime scriptæ, responderim. Priorem a me nunquam fuisse acceptam, posteriorem vero, cum exemplo prioris, tardius advenisse Deus ipse testis est. Ex utraque jucundissime certior factus sum, constanter etiamnum perseverare charissimam hanc qua me dignatus es benevolentiam. Immensas autem gratias ago, eminentissime Domine, quod cum tanta benignitate me admonueris, ne sedis apostolicæ minus studiosus videar. Verum, ut opinor, nulla jam quæstio superesse potest de his quæ in primo pastorali Mandato desideranda putabas.

I. Pater *Daymeriques*, doctissimus ac piissimus in nostro Belgio societatis Jesu provincialis, antequam Romæ mortem obiret, ad me scripsit, se vestram Eminentiam ex meo nomine salutavisse et fuse esse allocutum; ita ut, discussis rei visceribus, Eminentiæ vestræ omnino perspectum fuerit me dicenda dixisse, et reticuisse tacenda.

II. Si non dedigneris perlegere alia pastoralia quæ edidi Documenta, facile compertum erit nullum, ne uno quidem excepto, antistitem apud Francos, qui in eo negotio tanta tamque studiose, quanta ego, de sedis apostolicæ auctoritate dixerit. Videre est præsertim LVIII caput tertii pastoralis Documenti (p. 701), in quo aperte declaratur me in toto operis decursu nihil assertum vel insinuatum voluisse, quod hujus sedis infallibilitati tantillum obesset. Quin etiam diligentissime explanavi qua ratione objectio ex Honorii litteris petita commode solvatur. Quid plura optanda sint, certe me fugit. Quidquid hos fines excedit, a disputata contra jansenistas quæstione alienissimum est. Hoc unum igitur oro, ut ego, qui multo impensius quam cæteri omnes Franci antistites in ea occasione sedis apostolicæ auctoritatem prædicavi, non sim solus qui eam minus laudasse dicatur.

III. In recentiore Mandato de accipienda apostolica constitutione *Vineam Domini*, non solum retuli singulas voces quæ supremam auctoritatem in constitutione præ se ferunt, sed etiam accersivi ea quæ in Brevi ad cardinalem *de Noailles* scripta sunt, de pollicitatione Petro facta, et de præstando fidei obsequio, dum Petrus loquitur. Neque certe quisquam alius antistes hæc commemorare ausus est.

IV. Verum quidem est me passim dixisse pastorale corpus falli nescium esse circa dogmaticos textus : sed, præterquam quod idem pariter dixi de Ecclesia generatim sumpta, insuper nihil mirum est, si, perspicuitatis causa, in eo controversiæ decursu, *pastorale corpus*, quod docet, opposuerim *populari corpori*, quod docetur. Cæterum luce clarius est hanc vocem, *pastorale corpus*, hoc idem præcise sonare, quod sonat hæc alia, *Ecclesia universalis*, si laicos excipias. Enimvero, exceptis laicis, pastorale corpus in totum eodemque ordine complectitur, quod universalis Ecclesia. Igitur utraque locutio æque complectitur caput atque membra capiti necessario adhærentia, videlicet et sedem apostolicam, quæ cæteris membris *celsiore fastigio præeminet*[1], et inferiores omnes ecclesias, ejus

[1] S. Aug.

communione gaudentes. Itaque qui dicit pastorale corpus, aperte dicit universalem Ecclesiam, semota laicorum turba, cujus est non docere, sed doceri. Quidquid vero de sede apostolica subaudis dum loqueris de Ecclesia generatim sumpta, hoc totum, pari jure, subaudiri oportet dum loqueris de pastorali corpore; siquidem hæc sedes non minus est pastoralis corporis, quam totius Ecclesiæ caput.

V. Si, loquendo de infallibilitate Ecclesiæ, adjecissem hanc Ecclesiam infallibilem, esse *Romanam*, ingens tumultus obortus fuisset : ambiguam esse et subdolam ejusmodi locutionem inclamassent malevoli; necessum fuisset hanc interpretari. Si interpretatio pontificiam infallibilitatem non asseruisset, id certe sedi apostolicæ fuisset multo ingratius, eamque magis offenderet; si vero interpretatio pontificiam infallibilitatem insinuasset, continuo omnes regni ordines, facto impetu, in me irruissent. Neque sane opus est ut id conjectura assequamur; res enim tota patet exemplo aliquot episcoporum, qui, non exspectato parlamentorum nutu, primum summi Pontificis Breve promulgaverant. Confestim damnata sunt a parlamentis eorum Mandata. Nemo autem non videt quam acrius in me invecti fuissent, si regis gratia jamdudum privatus, volens tamen ac prudens impegissem in hoc idem quod in illis episcopis modo reprehendi noveram.

VI. Id autem, quod Cisalpinorum animos gravissime offendisset, et a Transalpinis jure merito vituperaretur. Etenim sapientissimus Pontifex, qui episcopos in promulgando Brevi promptiores asperrimæ parlamentorum censuræ, pacis servandæ studio, permiserat, rigidiori censuræ me pariter permisisset. Itaque, oppositis utrisque partibus, visus fuissem homo inconsultus, improvidus ac leviusculæ mentis, qui supremam sedis apostolicæ auctoritatem inverecundæ criticorum disputationi, et aperto hæreticorum ludibrio temere commisisset. At vero si me imprudentiæ non arguissent, id mihi gravissime crimini versum fuisset, quod Pontificem inter et Regem discordiæ incentiva, quasi ex insidiis a me injecta viderentur.

VII. Si vel minima vocum ambiguitate controversiam movissem de pontificia infallibilitate, statim jansenistæ voti compotes, immutata scilicet vera quæstione, me toti Francorum genti et clero invisum fecissent. Tum certe illi ipsi homines qui, veræ controversiæ angustiis pressi, jam nullum habent suæ causæ præsidium, conversa adversus me Francorum præsulum acie indignum triumphum egissent.

VIII Ea de causa insignes theologi, qui colendæ sedi apostolicæ in academia Parisiensi præ cæteris omnibus student, tum temporis me litteris frequentibus monebant, ne vel vocula emitteretur quæ pontificiam auctoritatem insinuaret; quippe quæ foret huic sedi inutilis et injucunda, inofficiosa patriæ, et jansenistis commoda ad declinandam disputationem.

IX. Hæc est autem hujus sectæ fraus et astutia, ut dum me Romæ quasi sedi apostolicæ minus devinctum carpere student, Parisiis quasi turpissimum papalis infallibilitatis adulatorem obrodant. Jam vero per omnes regni provincias late spargitur libellus, cui titulus est : *Secunda D. episcopi Sancti-Pontii Epistola ad D. archiepiscopum Cameracensem, de papali infallibilitate.* Quasi vero de papali infallibilitate ulla quæstio esset, his artibus, hisque offuciis, utrique curiæ Romanæ scilicet et Franciæ periculosissime illuditur. Hic autem veniam oro, si ea ipsa quæ de Cælestio dixerat olim Augustinus cum collegis, de janseniana factione repetam. « Audivimus enim in urbe Roma nonnullos qui diversis « de causis ei faveant. » Dum clandestinis fautorum susurris me pontificiæ auctoritati minus addictum Romæ simulant, nullum Parisiis lapidem non movent, ut singuli Sorbonæ professores, quatuor propositiones in comitiis cleri Gallicani, anno 1682 sancitas, in scholis docere, et baccalaurei in thesibus tueri cogantur. Hujus autem factionis asseclæ, tum in Francia, tum in Belgio sedis apostolicæ auctoritatem palam vilipendunt et irrident. Lovanii et Duaci mos ille jam invaluit, quamvis Belgicæ hæ academiæ ex Pontificum gratia institutæ et munificentia illustratæ sint.

X. Absit igitur, ut ab Eminentia vestra criticorum audaciam deflente dissentiam. Antesignanos hujus factionis Paulum Sarpi, de Dominis, Richerium, innumerosque alios nostræ ætatis forte pejores horreo. Nihil est certum quod non fastidiant et non impugnent, nihil abnorme et inauditum quod non asserant. Horum principiis imbuti doctores qui nobilium juvenum studia moderantur, omnium studiorum fontes hoc veneno inficiunt. Ita juvenes futuri aliquando episcopi vel præcipui insignium ecclesiarum doctores pessime instituuntur. Non sic majores, non sic. Sensim corrumpitur pura et antiqua cleri institutio. Jam oblitteratur, jam sordescit et jacet sobria hæc et temperata, quam commendat Apostolus, sapientia. Deridetur justorum simplicitas. Imminet horrendi schismatis periculum. Impudentissime dictitant meticulosam esse Romam, atque incertam animi, ita ut de suis viribus diffidens, sola dexteritate polleat, neque quidquam nitide ac præcise determinet, sed inani verborum fastu, uni suæ

auctoritati tuendæ consulat. Jamdudum petulans hoc hominum genus in apertum defectionis scelus prorupisset, nisi obstaret ingenua Ludovici erga sedem apostolicam pietas. Hos equidem homines plus quam hæreticos a nostra communione jampridem seclusos metuerim; quippe qui intra Ecclesiæ septa impune grassantur. Hos optarim vehementissime refelli a scriptoribus qui sobriæ critices periti, effrenatam hanc criticem retundant. Quo magis autem se metui et palpari putant, eo magis elati omnia sibi permittunt. Quidquid heterodoxum scriptis asseruerint, si sedes apostolica taceat, ejus silentio comprobari gloriantur.

XI. Ego vero ingenue dicam (quandoquidem id rescire optas) neminem vere catholicum mihi videri, nisi sit penitus ei persuasum, sedem apostolicam esse universalis Ecclesiæ fundamentum, centrum atque caput; nempe fundamentum est *super* cujus *fortitudine æternum exstruitur templum*[1], ne portæ inferi unquam prævaleant. Centrum est, ad quod, *propter principaliorem potentiam, necesse est omnem Ecclesiam* de fide *convenire*[2]. Caput est, quo avulso jaceret detruncatum atque adeo exanime reliquum Ecclesiæ corpus. Ergo supponere nefas est hinc caput et illinc truncum dissilire : ex ipsa Christi pollicitatione, blasphema est hæc suppositio. Quidquid sentit caput, sentit et corpus reliquum; quidquid sentit corpus, vicissim et caput sentit. Unum os, una vox, una mens, unus idemque spiritus est, qui caput et membra dirigit. Porro dissentire circa fidem, esset diverso spiritu agi, divelli ac dissilire. Cum autem corpus immortale discerpi ac dissilire non possit, hinc est quod caput Ecclesiæ ac reliquum pastorale corpus circa fidem dissentire nequeant. Procul igitur adsint scholarum argutiæ, quæ ex ea impossibili suppositione oriuntur. Quis unquam sanæ mentis dixerit arcis fundamentum disjici posse, dum imposita arcis moles immota manebit? Ipsa fidei doctrina est, quæ instar sanguinis in corpore humano fluens, a centro ad extrema membra, et ab extremis membris ad centrum circulat. Quis ergo dixerit unquam in ea compage corporis, ex promissione nunquam intermorituri, caput a corpore, aut a capite corpus disjungi sive dissentire in fide docenda? Fides Petri, pro qua rogavit Christus, in sede Petri nunquam defectura est; imo Petrus ex sua præcelsa sede fratres ecclesiarum omnium antistites omnibus diebus usque ad consummationem sæculi confirmabit, ne portæ inferi adversus Ecclesiam prævaleant. Seclusis igitur scholarum quæstionibus, quæ ex impossibili suppositione gignuntur, hæc credere, hæc amplecti, hæc tueri, his immori juvat. Neque certe desperarem nostros Cisalpinos (si acriorum criticorum turbam exceperis) cum Transalpinis vestris in temperatam sententiam descensuros esse, modo res tota non argute, sed pacato et pio animo discuteretur. Profecto (nisi forte mihi ipse valde illuserim) nihil est quod in hac vita sperem aut metuam, unde in aperiendo intimo animi sensu, tardior aut mollior esse velim. Attamen hæc Hieronymi ad Augustinum dicta usurpare mihi liceat : « Indicit tempus difficillimum, quando mihi « tacere melius fuit, quam loqui. »

XII. Valde metuo, ne, dum infallibilis auctoritas hinc inde trahitur, ita ut alii conciliis, alii Pontificibus eam tribuant, ipsa, ipsa auctoritas infallibilis in praxi sensim vilescat, quoniam utrique tribunali æque illuditur. Quid enim, quæso, in praxi restabit vel concilio vel Pontifici, si novatores impune contendant Ecclesiam, semper optime sentientem intra se, posse male loqui ac docere, ita ut textus definitionis sit propositio formaliter hæretica? quid proderit recta Ecclesiæ sententia circa sensum revelatum, quisquis ille sit, si ipsa definitio, qua sensus ille exterius assignatur, possit fideles in errorem inducere? Neque enim Christus ait : Euntes, sentite, cogitate, credite, etc.; sed : *Euntes docete omnes gentes... et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.* Porro docere, est loqui, sive texere voces, atque adeo contextus edere. Docere, est per grammaticæ regulas ipsam fidei regulam tradere. Ergo promisit Christus se omnibus diebus usque ad consummationem sæculi esse Ecclesiæ affuturum, ut cum ea doceat gentes, et textus fidei servandæ congruos edat.

XIII. Præcipui jansenianæ factionis scriptores, hoc argumento permoti, diserte confessi sunt Ecclesiam esse ex promissis infallibilem circa textus quibus constat corpus suæ traditionis, ac potissimum circa textus symbolorum, et canonum quos ipsa condidit; at vero si Ecclesia infallibilis est in explicandis symbolorum et canonum textibus quos olim condidit, quanto magis, dum ejusmodi textus hic et nunc edit et promulgat! Atqui canon nihil est aliud quam condemnatio alicujus brevioris textus, quemadmodum condemnatio libri Janseniani est veluti canon contra fusiorem textum editus; ergo quisquis fatetur Ecclesiam esse infallibilem in condendo canone contra breviorem textum, nonnisi absurdissime negare potest eam esse pariter infallibilem in edenda Janseniani libri condemnatione. Hæc quippe condemnatio, ut jam dictum est, idem omnino præstat ac longior canon, cui ministros omnes ab-

[1] S. Leo. *Serm.* III, *in Anniv. assump. suæ*; t. I, ed. Rom. p. 9.
[2] S. Iren. *advers. Hær.* lib. III, cap. III; p. 175, 176.

solutissime assentiri per juramentum Ecclesia cogit.

XIV. Eo usque tamen petulantiorum jansenistarum audacia prorupit, ut in propugnandis Duaci thesibus asseruerint, fideles unicuique canoni conditionate tantum assentiri posse. Ideæ nescio cui volunt adhibendam esse fidem absolutam; siquidem sensus quem Ecclesia in mente habet dum canonem edit (quisquis sit sensus ille) est revelatum dogma: at verro cum Ecclesia, in assignando per voces hoc sensu, possit in errorem facti impingere, fieri potest ut textus canonis sensum plane diversum ab eo quem Ecclesia intendit, exterius proferat. Itaque unusquisque fidelis potest ita secum disserere: Mihi certissimum est hanc doctrinam, quam tueor, esse purissimum antiquissimæ traditionis dogma: hoc autem dogma toties ab Ecclesia comprobatum, ab ipsa damnari non posse luce clarius est: igitur Ecclesia hunc sensum damnari certissime noluit; sed potuit ex errore facti, contra suam mentem, hujus purissimi sensus condemnationem in textu minus congruo exprimere. Itaque hunc textum ea lege et conditione accipio, ut doctrinæ, quam antiquitus traditam certissime scio, nullatenus incommodet. Si vero huic doctrinæ antiquitus traditæ tantulum adversaretur, tum certe hunc canonis textum nonnisi in sensu improprio et sententiæ accommodato acciperem. Quæ quidem novatorum deliria si toleres, canonum textus, quantumvis nitidi, perspicui et decretorii, jam non erunt absolutæ fidei regulæ, sed cavillantium ludibria. Ea conditione Socinianus occultus Nicænum symbolum libens amplexurus est, modo textus ille Trinitatis et Incarnationis mysteria non significet, aut in sensu allegorico tantum accipiatur. Ea conditione calvinista apud Francos ficte conversus. Tridentinos canones alacri animo suscepturus est; modo liceat textum ad minus proprios, videlicet illusorios, sensus flectere. Sic nulla deinceps occurret secta quæ in accipiendo symboli vel canonis textu unquam anceps hæreat. Decreta omnia omnes in sensu improprio amplexuri sunt, nihil credituri, præter ideam præjudicatis opinionibus accommodatam. Quidquid credunt novatores unquam condemnatum reputabitur, quantalibet perspicuitate Ecclesia id condemnaverit. Nulla unquam erit de sensu, sed de sola verborum significatione disputatio, expressissimæ definitiones subdola verborum contorsione semper eludentur. Conditionato assensu, *non deponitur error, sed absconditur; vulnus tegitur, non curatur. Ecclesiæ illuditur, non paretur.* His artibus, Ecclesia catholicæ *non habet maculam aut rugam,* dum omnes circa fidem a se dissentientes suo sinu pellit, fieret omnium sectarum colluvies.

XV. Non ita docebat Chalcedonense concilium, quod Theodoretum coegit, nulla admissa exceptione, Nestorio propter scripta atque dicta absolutum anathema dicere. Non ita quinta generalis synodus, dum declarat trium textuum condemnationem pronuntiari ex auctoritate falli nescia, quæ vi promissionum Ecclesiæ tribuitur. Non ita quadraginta antistites in comitiis cleri Gallicani, anno 1656, qui dicebant jansenistas *ad facti quæstionem, in qua Ecclesiam falli posse docent, controversiam deducere niti... sed decisionis auctoritatem ad juris quæstionem restrictam esse;* dum declaratur, *doctrinam Jansenii, quam opere illo suo explicuit, in propositionum confixarum materia pontificia constitutione damnatam fuisse.* Non ita iidem antistites, dum asseverabant Jansenianum factum, de quo unice tum disputabatur, *ab Ecclesia declarari ex eadem infallibili auctoritate, qua de ipsa fide judicat.* Hæc vero a comitiis Gallicani cleri pronuntiata, a sequentibus comitiis, annorum 1661, 1663 et 1675, confirmata sunt. Qua fronte igitur dici potest, me novam hanc et commentitiam circa textus infallibilitatem excogitasse, cum hæc ipsa tum in antiquissimis conciliis, tum in nuperrimis Gallicani cleri comitiis expressissime asserta fuerit? Hanc diserte innuit recens constitutio: hanc evidentissime sonat Breve ad cardinalem *de Noailles* scriptum, cujus ego solus inter tot alios antistites memini: hanc nullus ante jansenistas scriptor in dubium revocavit. Qua vero de causa recentiores quidam hanc infallibilitatem a majoribus traditam convellere studeant, promptum est dicere, scilicet extremum hoc suffugium jansenistis præcludi nolunt.

XVI. Nunc autem ministri protestantes arrectis auribus intentisque oculis adstant, ut controversiæ finem explorent. Porro secum ita disceptant: Si Romana Ecclesia pronuntiet se esse ex promissis falli nesciam in condendis et explicandis definitionum textibus, in hoc sibi ipsi constabit. Quid enim mirum est si velit Ecclesiam in cogitando infallibilem esse? quid vero esset absurdius aut ineptius, quam ea manca infallibilitas, circa quem nescio sensum, quæ ad assignandum per voces hunc eumdem sensum fallibiliter applicaretur? Insulse igitur sibi ipsi deesset hæc Ecclesia, si, se in judicando interius infallibilem prædicans, se in docendo exterius fallibilem esse fateretur. At vero si in tantum excæcata sit ut detruncatam hanc et in praxi nullam infallibilitatem sibi sufficere putet, hanc certe non impugnaturi, sed irrisuri sumus, neque ab ea recedere nobis unquam necessum fuisset, si hac vacua infallibilitatis imagine olim esset contenta.

Ostentet quanto libuerit fastu se infallibilitate naturali præditam esse circa textus evidentes : ea naturalis infallibilitas ex sola textuum perspicuitate petita cuivis homini sagaci et litterarum perito competit; quod si cuivis perito, quanto magis toti nostræ protestantium pastorum atque doctorum congregationi? Neque vero generalis Romanorum synodus generalem nostram synodum ingenio, labore, eruditione, peritia aut veri studio antecellit. Quamobrem si de sola hominum perspicacitate et textuum evidentia nunc agitur, nihil est sane quod Romani præsules primo intuitu cernant, nostrorum vero oculorum aciem fugiat. Ergo, excusso formidandi imperii jugo; et admissa hac naturali infallibilitate, quæ utrique synodo æque competit, de textuum evidentia liberrimo examine disputemus. Tum certe enervis hæc infallibilitas, quæ tanto cum fastu, ostantabatur, tandem aliquando resipiscentibus Romanis ludibrio versa, solis insipientibus et idiotis terriculo erit. Ita passim Hollandiæ doctos et criticos homines argumentari ex multis litteris certior factus sum.

XVII. Itaque, semota omni exagerata locutione, dilucide patet de summa rerum hic agi. Videat Petrus desuper, et labentes fratres confirmet, virum doctum, pium, veri rectique tenacem, splendidissima denique dignitate pro merito ipsius votisque meis ornatum, vera cum reverentia compello. Confugio ad petram, qua fondatur Ecclesiæ moles, ne prævaleant portæ inferi. Hinc est quod *contra spem in spem credere velim*. Neque certe doctissimus et piisimus Pontifex, abjecta humanæ ambitionis industria, singulari et mirifico omnium consensu, ad supremam capessendam auctoritatem vim passus est, nisi ut Petrus ejus ore loquens, veram et in praxi decretoriam Ecclesiæ infallibilitatem in tuto ponat. Absolutissima cum observantia et intimo devoti animi cultu nunquam non esse velim, etc.

EPISTOLA IV.

AD EMINENTISSIMUM CARDINALEM GABRIELLI.

1707.

EMINENTISSIME DOMINE,

Multa sunt quæ per annum obstiterunt ne ad vestram Eminentiam scriberem; infirma scilicet valetudo, longum iter ad salubres aquas factum, varia responsa variis de Jansenismo scriptis excudenda. Præterea rescivi epistolam ad me scriptam ab eminentissimo D. cardinali Fabronio: vel interceptam vel casu amissam fuisse. Quo quidem experimento monitus, timui ne meæ ad Eminentiam vestram litteræ pariter interciperentur. Nunc vero amici quidam de hac re periti asseverant nullum subesse periculum, modo litteræ per Franciam non transeant sed per Leodiensem viam, Germaniæ veredariis committantur. His suasionibus eo libentius assentior, quod nonnulla quamprimum scribenda esse mihi videantur.

§ I.

Minime decet, ni fallor, ut lateat Eminentiæ vestræ quidquid eminentissimo D. cardinali Fabronio respondeam. Enimvero tanta benevolentia me prosequi dignatus es, ut me totum meaque omnia tibi debeam, ac debere jubet. Primo ipsi explicatur hoc idem quod ægre tulerat, nempe cur de pastorali corpore fusius, parcius vero de sede apostolica in primo pastorali Documento dixerim. Cum autem hæc singula me jampridem ad Eminentiam vestram scripsisse meminerim, hic non esse repetenda puto. Postea vero ipsi candidissime declaratur quid de auctoritate sedis apostolicæ sentiam. Nimirum ea sedes ex institutione Christi erit *omnibus diebus usque ad consummationem sæculi* fundamentum, caput atque centrum universalis Ecclesiæ. Itaque quidquid promissum toti Ecclesiæ, quatenus est integrum corpus, hoc idem promissum est huic sedi, quatenus fundamenti, capitis ac centri munere functura est. Profecto, si immota sit moles imposita, necesse est ut fundamentum, quo moles nititur, immotum permaneat. Profecto, si pastorale corpus nunquam est intermoriturum, necesse est ut caput immortalis hujus corporis nunquam moriatur. Profecto, si pastorale corpus jugi incolumitate donatur, necesse est ut purissima traditio, instar sanguinis in corpore humano nunquam non circulantis, a centro ad extrema, et ab extremis ad centrum, sine ulla intermissione circulet. Hæc est forma pastorali corpori a Christo indita, quam corrumpi, vel interrumpi, vel alterari nefas esset nos supponere. Si fundamentum disjiceretur, rueret et moles imposita : si periret caput hujus corporis, jaceret corpus deforme, detruncatum et exanime : si corrumperetur centrum traditionis, quæ per extrema circulat, corrumperetur cum suo fonte ac fomite, tota traditionis massa circulans. Procul igitur absit a nobis hæc suppositio, promissioni repugnans, videlicet truncum corpus a capite, caput aut a corpore dissilire sive dissentire unquam posse. In corpore individuo una vox est, unum os, una mens, unus

spiritus, qui individuam hanc corporis capitisque compagem regit. Quidquid sentit caput, sentit et corpus reliquum; quidquid sentit corpus, vicissim sentit et caput. Unde ex sententia capitis certissime colligitur corporis consensio; ac vice versa, ex sententia corporis certissime colligitur consensio capitis indivulsi.

Id autem discriminis est inter Ecclesiam hanc quæ capitis officio fungitur, et cæteras omnes privatas ecclesias, quod cæteræ, singulatim sumptæ, sint tantum partes integrantes, ut aiunt scholæ, hæc autem singularis Ecclesia sit pars essentialis. Quid enim magis essentiale excogitari potest quam pars ea, quæ fundamentum, caput et centrum est? Singulæ aliæ abscindi possunt, quemadmodum pes aut manus corrupta resecatur. Sic plurimæ illæ orientales ecclesiæ, quæ tamdiu floruerant, in schisma et hæresim tandem prolapsæ, jacent amputatæ et exanimes. At vero caput aut cor, sive centrum corporis, est pars ita essentialis corpori, ut, ea resecata, nihil esset vitale residuum, nihil superesset, nisi deforme et instituto ordini repugnans. Igitur iterum atque iterum respuenda est ea perniciosa suppositio, videlicet caput a corpore et a capite corpus dissentire posse. Ex ea suppositione, quasi fonte virulento, diffluunt innumeræ quæstiones et argutiæ; quas si radicitus resecueris, jam nulla aut pene nulla supererit catholicos inter theologos æmulatio et discordia. Verum, ut exstirpetur infelix hæc controversia, pauca restant, quæ eliquari necesse est, nempe quid sit ea sedes quæ apostolica nuncupatur, et quæ ab omnibus traditionis testibus tanta veneratione colitur; deinde in quo præcise sita sit ea singularis promissio, qua constat hanc sedem nunquam convelli posse.

1° Hæc sedes est ea singularis Ecclesia, in qua Petrus olim sedit, et in qua, ut aiunt Patres, æternum sedebit ipse, nimirum ea est Ecclesia quæ Petri successores ut suos peculiares episcopos agnoscit. Quemadmodum Neapolitana hæc dicitur Ecclesia, quæ Neapolitano clero constat; sic etiam Ecclesia mater ac magistra illa dicitur, quam suo clero constare patet. Porro perspicuum est sedem a sedente multum differre; nec temere ab antiquis multo plura de sede quam de sedente prædicantur. Sedens moritur, sedens aliquando incertus est; sedes, etiamsi vacet aut ab incerto sedente occupetur, eadem immota manet, jugi et æquabili fastigio præeminet; hac sede vacante, Ecclesia suo capite carere non potest. Ergo constat hanc sedem, sive quispiam sedeat, sive vacet, nunquam non esse caput universalis Ecclesiæ. Idem dicas necesse est de fundamento ac centro : etiamsi per quinquaginta annos vacaret hæc sedes, obstinato schismate afflicta, nihilo tamen minus ipsa permaneret fundamentum, caput et centrum totius Ecclesiæ. Ergo fundamenti, capitis et centri officium atque auctoritas in sede manet, etiam si nullus sit sedens pontifex.

2° Promissum est Ecclesiam super hac petra fundatam nunquam quati posse, ita ut portæ inferi, sive errores, prævaleant. Promissum est Ecclesiam in ea forma esse permansuram incolumem, ita ut caput capitis officio, et reliquum corpus corporis munere rite fungatur. Promissum est caput in hoc præcise suo munere functurum esse, quod fides Petri in sua sede nunquam defectura sit; imo fratres omnium gentium episcopos, si aliquando labore videantur, petræ soliditate confirmet. Fides autem non solum intus servanda, sed etiam exterius docenda promittitur. Quemadmodum promittitur pastorali corpori fides, qua intus credant populi; ita promittitur pastorali corpori fides, quam pastores exterius doceant : *Euntes*, inquit Christus, *docete omnes gentes... ; et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.* Itaque vi promissionis Christus docens erit una cum sponsa *omnibus diebus*. Hæc autem ipsissima fides quam docebit pastorale corpus, nunquam deficiet in sede Petri. Igitur nunquam deficiet in docenda fide sedes hæc, in qua Petrus est caput pastoralis corporis. Quod si promissio pastorali corpori facta fidem docendam spectet, sequitur docendam fidem nunquam esse defecturam in ea sede; imo Petrum in sua sede gentes semper docentem, omnibus diebus confirmaturum esse fratres in docenda fide, si in eo munere implendo minus prompti sint.

3° His positis, liquet concilia non esse œcumenica, id est, concilio Ecclesiam universalem non rite repræsentari, nisi præsit ea sedes, sive Ecclesia, quæ cæterarum omnium caput agnoscitur. Integrum Ecclesiæ corpus constat capite et membris : ergo oportet ut repræsentatio caput et membra cohærentia repræsentative complectatur; alioquin repræsentaret corpus acephalum. Absit tamen ut dicam concilium non esse œcumenicum, nisi adsit persona Pontificis, mortem obiisse potest, vel tempore schismatis potest esse incerta, vel potest in hæresim lapsa esse, ut plerique vestri Transalpini passim fatentur. At vero hæc sedes sive hæc principalis Ecclesia neque extingui, neque incerta esse, neque tota in hæresim corruere unquam poterit; fides siquidem hujus sedis nunquam defectura est. Etiamsi complures hujus Ecclesiæ ministri in apertam hæresim ruerent, præcipua tamen pars hujus Ecclesiæ in fide docenda perstaret. Neque certe id conjectura assequor, quandoquidem id tum ex promissione Christi expressissima,

tum ex ipsa rei experientia constat. Hinc promissio nos certos facit fidem hujus cleri non esse defecturam : illinc experientia docet hunc clerum Liberio aliquatenus labanti restitisse in faciem. Itaque, etiamsi persona Pontificis mortem obiret, et complures hujus Ecclesiæ ministri a vera fide desciscere viderentur, esset tamen necesse ut hæc prima et singularis Ecclesia cæteris omnibus præesse non desineret. Ea quippe Ecclesia per majorem sui partem in pura fide docenda *omnibus diebus usque ad consummationem sæculi permansura est.* Si vero hæc principia convellerentur, hujus Ecclesiæ primatus et capitis officium a Christo institutum funditus ruere mihi videretur.

4° Quibus quidem explanatis minime desperarem de conciliandis in temperata quadam sententia vestris nostrisque doctoribus. Hos tamen exceperim qui apud vos personalem pontificum infallibilitatem affirmant, et nostrates pariter criticos, qui, effrenatæ critices studio abrepti, sedis apostolicæ auctoritatem indigno animo ferunt. Et hæc sunt de quibus opusculum apparare inceperam; at vero hæc alienissimo tempore perficere ac mittere inconsultum foret.

§ II.

Ex dictis, jam omnino patet quo filiali cultu et affectu sedi apostolicæ devinctus sim; idcirco liberius dicam quid sentiendum mihi videatur circa modum quo Gallicani cleri comitia constitutionem non ita pridem acceperunt [1].

1° Nihil insolitum sibi arrogant Gallicani antistites, dum doctrinale judicium sibi tribuunt. Procul dubio de fidei deposito loquebatur Apostolus, quando in persona Timothei singulis episcopis decebat : *Depositum custodi, devitans profanas vocum novitates, et oppositiones falsi nominis scientiæ; quam quidam promittentes circa fidem exciderunt* [2]. Is idem apostolus episcopos sic allocutus est : *Attendite vobis, et universo gregi, in quo vos Spiritus sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei* [3]. Hac auctoritate freti Gallicani præsules, in accipienda olim Innocentii X contra Jansenium constitutione, hæc duo sibi arrogare non verebantur : 1° sibi vindicabant jurisdictionem ad judicandum, ut aiebant, *in prima instantia,* circa dogmata fidei; 2° ubi agebatur de interpretando Brevi apostolico circa heterodoxiam Janseniani libri, ne exspectata quidem summi Pontificis responsione, declararunt *ad munus episcopale pertinere... ut recens excitatas... contentiones definitione sua compescerent.* Adjiciebant *se suo judicio decrevisse, etc.* Hoc ad ipsum summum Pontificem scribere non sunt veriti, tametsi de cætero sedi apostolicæ addictissimos eos fuisse nemo non videt. Igitur si Gallicani antistites, non ita pridem congregati, hoc solum munus sibi abjudicaverunt, nempe judicandi *in prima instantia* circa fidem, nihil est in quo majorum fines excesserint.

2° Affectaverunt, inquies, munus judicandi, post latam ab apostolica sede sententiam. Quid vero magis præposterum? Quid canonico ordini magis repugnans, quam ea aliquot episcoporum arrogantia, ut, ne coacto quidem nationali vel provinciali concilio, de sententia a suprema sede lata iterum examinent et decernant? Quandoquidem causa jam finita erat, qua fronte eam instaurari et denuo discuti velint? Porro tollenda est ea quæ subrepsit æquivocatio. Verum quidem est causam ita esse finitam per judicium a sede apostolica pronuntiatum, ut nulli catholico antistiti deinceps liceat de hac definitione ambigere, vel deliberare an respuenda sit. Si res ita se haberet, singula episcoporum conventicula, imo singuli in suis privatis sedibus episcopi possent de apostolicæ sedis judicio judicare; penes illos esset deliberare, an judicium hujus sedis emendari, vel etiam absolute reprobari oporteret. Sic inferiores superioris tribunalis judicium sua censura abrogarent : quæ quidem si valeant, omnia susdeque verti nemo non videt. At vero si dixerint episcopi se velle via judicii, pro credito sibi munere, eamdem sententiam una cum suo capite pronuntiare, nihil certe video quod sit ipsis exprobrandum. Nonne decet, ut eluceat totius pastoralis ordinis unanimis consensio? nonne decet ut omnia membra cum suo capite, una voce, uno ore, una mente, uno judicio decernant? Quid incommodi est, si omnes pastores, *quos posuit Spiritus sanctus episcopos regere Ecclesiam Dei,* et qui fidei depositum custodiendum acceperunt, una cum principe pastorum declarant, hoc aut illud dogma partem esse depositi quod commune asservatur? Exemplo, ni fallor, peremptorio id omnino perspectum erit. Suppono concilium quod quingentis episcopis constat, et cui præest ipse Christi Vicarius per legatos : suppono sanctissimi Patris legatos cum quadringentis et nonaginta præsulibus jam locutos fuisse : restant decem episcopi qui suo extremo ordine sententiam dicturi sunt. Nonne, pro antiquo et canonico conciliorum more, unusquisque illorum dicturus est : *Definiens subscripsi?* Neque enim dici potest ultimos antistites alia formula subscripturos esse, hac ipsa formula qua usi sunt cæteri omnes collegæ qui in subscribendo præcesserunt : atqui

[1] Agitur hic de generalibus cleri Gallicani comitiis anni 1705, in quibus solemniter accepta fuit constitutio Clementis XI quæ incipit : *Vineam Domini.* (Edit. Vers.)
[2] *I. Tim.* VI, 20, 21.
[3] *Act.* XX, 28.

decem illi antistites apprime sciunt id quod ob oculos positum est; nimirum aperte vident summum Pontificem cum quadringentis et nonaginta præsulibus hoc aut illud dogma jam asserere ac tueri; neque certe fas est eos decem a cæteris omnibus dissentire ac recedere; apertum esset hoc schisma; aperta defectio, aperta hæresis. Ergo necesse est ut hi decem sua subscriptione cæteris adhereant; ergo nefas esset ut subscriptionem negarent, et vellent communem sententiam immutari, ergo velint, nolint, necesse est ut ipsi non minus quam infima laicorum turba communi sanctioni docili et subdita mente obsequantur; ergo nefas esset ut deliberando dubitarent an communi definitioni jam conclamatæ assentirentur, vel contradicerent. Neque tamen minus constat eos una cum cæteris indiviso judicio definitionem communem pronuntiare. *Definiens subscripsi,* ait unusquisque illorum juxta ac cæteri qui præcesserant. Ergo evidentissime patet ad episcopos pertinere ut de fide definiant et judicent, etiamsi suprema et irrefragabilis auctoritas eorum suffragia jam præverterit. Munus judicandi, quod ipsis æque ac cæteris præeuntibus collegis competit, nullatenus imminuit necessitatem assentiendi, neque necessitas assentiendi ullatenus imminuit judicandi munus.

3° Quod si auctoritas sedis apostolicæ cum quadringentis et nonaginta præsulibus in legitimo concilio coactis, non adimit decem episcopis, infimo loco subscripturis, jus definiendi sive judicandi in subscribendo, luce meridiana clarius est eamdem sedem apostolicam idem jus definiendi non adimere triginta episcopis, dum ipsa hæc sedes in sua constitutione pronuntiat. Enimvero dum episcopi, sive in concilio, sive extra consilium deposito consulere volunt, eodem jure donantur et pollent, ut testentur se hoc sibi ita traditum a majoribus, ad posteros ita tradere. Igitur si suam definitionem adjungere possunt definitioni latæ ab apostolica sede et a quadringentis nonaginta præsulibus, qua de causa non possunt suam pariter definitionem summa cum reverentia pontificiæ constitutioni adtexere?

4° Exemplum aliud proferre mihi liceat: Petrus apostolorum princeps in concilio Jerosolymitano sententiam dixit; postea vero Jacobus judicis officio pariter functus est. Apud omnes indubitatum est Petrum, afflante sancto Spiritu, fuisse tum temporis omnino infallibilem; neque tamen minus cæteri apostoli tanquam judices una cum Petro convenerant, ut de communi deposito definirent. Non dictum fuit a solo Petro: Visum est Spiritui sancto et mihi; sed ab omnibus: *Visum est Spiritui sancto, et nobis.* Ea vox, *nobis,* demonstrat communem omnibus apostolis esse definitionem: Jacobus itaque post Petrum infallibili auctoritate definientem, disserere, examinare et definire non est veritus. Ergo post latam a suprema auctoritate sententiam, singulis episcopis adhuc licet suam definitionem adjungere.

5° Veniam oro, si tertio exemplo hoc totum confirmare studeam. In multis generalibus conciliis hæc fuit solemnis decernendi forma, ut summus Pontifex sententiam pronuntiaret, *sacro approbante concilio.* Profecto non alia erat Pontificis auctoritas, dum concilio præesset et definiret, quam dum constitutionem promulgat. Atqui Pontifex nihil sibi derogari existimavit, quando suæ definitioni abjecta est episcoporum omnium in concilio assidentium approbatio. Ergo pontificiæ auctoritati nullatenus derogatur, etiamsi ejus definitioni accesserit episcoporum in suis sedibus commorantium approbatio. Porro hæc antistitum approbatio est definitio et judicium: sed necesse est ut ipsi ita approbent, definiant et judicent. Necessitas ita judicandi non tollit judicii vim et formam; siquidem necesse est ut judices quotidie juxta evidentissimam regiæ legis normam judicent, neque tamen minus judicandi munere in hoc temporis puncto funguntur.

6° Quam maxime vero sedis apostolicæ interest, ut ipsa neget hujusmodi approbationes vel confirmationes episcoporum supremam hujus sedis auctoritatem convellere; siquidem sæpissime contigit ut decreta sedis apostolicæ ab episcopis, sive in concilio sive extra concilium, approbata et confirmata fuerint. Sic legimus Chalcedonense concilium approbasse et confirmasse Magni Leonis ad Flavianum epistolam: sic legimus alia concilia confirmasse sedis apostolicæ definitiones. Aiunt complures Cisalpini hoc fuisse certissimum fallibilis in pontificibus auctoritatis signum, quod eorum definitiones indiguerint conciliorum confirmatione. Quid vero respondent Transalpini vestri? Respondent ejusmodi confirmationem aut approbationem nullatenus arguere insufficientiæ vel fallibilitis pontificium decretum, sed eo tantum fine hoc fieri, ut omnibus perspicacissimis novatoribus, summo cum triumpho catholicæ fidei, perspectum sit omnino membra cum capite suo conspirare. Itaque, ne concilium in confirmandis pontificum decretis videatur ipsa sede apostolica superius, omnes Transalpini vestri tenentur dicere hujusmodi approbationes sive confirmationes nullatenus arguere insufficientiæ vel fallibilitatis decreta sedi apostolicæ. His de causis minime puto summum Pontificem ægre tulisse quod cleri Gallicani antistites in accipienda constitutione sibi tribuerint judicium, ut ita dicam, approbativum sive confirmativum pontificiæ definitionis.

7° Attamen non diffiteor Gallicanos antistites, in recenti constitutione recipienda multo parcius de auctoritate sedis apostolicæ fuisse locutos, quam majores olim, dum Innocentii X constitutionem acceperant. In accipienda Innocentiana constitutione aiebant majores : « Perspectum enim habebat non « solum ex Christi Domini nostri pollicitatione Petro « facta, sed etiam ex actis priorum pontificum... « judicia pro sancienda regula fidei a summis Pon- « tificibus lata super episcoporum consultatione... « DIVINA ÆQUE AC SUMMA PER UNIVERSAM EC- « CLESIAM AUCTORITATE NITI; CUI CHRISTIANI « OMNES EX OFFICIO, IPSIUS QUOQUE MENTIS OB- « SEQUIUM PRÆSTARE TENEANTUR. EA NOS QUO- « QUE SENTENTIA AC FIDE IMBUTI... CONSTITU- « TIONEM DIVINI NUMINIS INSTINCTU A BEATI- « TUDINE VESTRA CONDITAM... PROMULGANDAM « CURABIMUS. NOS INNOCENTIO DECIMO, CUJUS « ORE PETRUS LOCUTUS EST, UT LEONI PRIMO AC- « CLAMAT QUARTA SYNODUS, etc. aiebant majores, « cui refellendo revincendoque nihil opus sit mul- « tis rationibus, nihil disquisitione etiam mediocri « aut levi, SED SOLA PONTIFICIÆ CONSTITUTIONIS, « QUÆ PER SEIPSAM REM TOTAM APERTE DIRI- « MIT, LECTIONE[1]. » Aiebant majores de quæstione quam facti vocant jansenistæ : « Iis vero ex ipsa cons- « titutionis lectione, atque insuper ex opere Janse- « niano quod etiam quantum ad quinque illas propo- « sitiones attinet studiose legerunt expenderuntque, « QUANQUAM SOLA PER SE AD ID SUFFICIAT CONS- « TITUTIO, manifestum et perspectum fuit illas « quinque propositiones vere esse Jansenii, etc ». Itaque existimabant *nihil disquisitione opus esse*, neque esse quærendam textus damnati evidentiam, sed posita *solius constitutionis* auctoritate, nemini licere ut suæ privatæ rationi, tantillum auscultet vel indulgeat; sed abdicata qualibet naturali evidentia et convictione animi ex intima, docilitate credendum esse id ipsum quod constitutio definivit. Sic quadraginta circiter antistites anno 1653; sic totidem postea anno 1654 conclamabant. At vero tum temporis majores alacri animo sanctissimum Patrem sic alloquebantur[2] : « Ut a capitibus suis fulminis apos- « tolici amoliantur ictum (licet obfirmato animo « quinque propositiones Jansenio iterum abjudi- « cent), AD FACTI QUÆSTIONEM, IN QUA ECCLESIAM « FALLI POSSE DOCENT, controversiam deducere « nituntur. Quas ingeniorum versutias vera pruden- « tique verborum complexione infregit Breve apos- « tolicum, quod triais illis syllabarum ad umbratiles « scholarum disputationes relegatis, DECISIONISQUE « AUCTORITATE AD JURIS QUÆSTIONEM RESTRIC- « TA, doctrinam Jansenii quam opere suo illo expli- « cuit, in propositionum confixarum materia, pon- « tificia constitutione damnatum fuisse declarat. » Tum certe prompti erant antistites in dicendo *Breve apostolicum*, ut captiosa hæc facti quæstio succideretur, et tota controversia *restringeretur ad juris quæstionem* de hæreditate *doctrinæ, quam Jansenius opere illo explicuit*. Hinc est quod majores huic doctrinæ Jansenianæ infensi, tum constitutioni, tum Brevi apostolico, tanto mentis obsequio applauserint. At vero jam nonnulli vulgo existimantur velle majorum fundamenta sensim et clam convellere; ut autem mitius loquar, molliores sunt et novitatis minus impatientes : scilicet, volunt constitutionem non sufficere per se ad hæreticitatem Janseniani textus definiendam, contendunt vero id pendere ab evidentia, quæ quidem si evidentiæ vim habeat, lectoris mentem primo intuitu convincit; nolunt autem hoc totum a sola auctoritate definientis pendere. Id certe in comitiis fuse explicari, actis solemnibus inseri, eaque additilia interpretatione constitutionis promulgationem restringi satagebant : at vero rex id fieri vetuit. Itaque nihil est mirum, si, intuitu tam optatæ restrictionis, voluerint aliquid alienissimo tempore dici de jure episcoporum, ad quos pertinet, post latam sedis apostolicæ sententiam de dogmate fidei, suum suffragium pontificiæ definitioni adjungere. Hinc est quod in laudanda constitutione et auctoritate apostolica, tam sicca, tam jejuna, tam parca fuit comitiorum oratio. Quod ægro et reluctanti animo dicitur, pronum est parce dicere.

8° Verum quidquid de fallibilitate pontificia asserant, nihilo tamen minus æque certum est, ad episcopos, etiamsi veri judices sint in dogmate definiendo, minime pertinere ut sedis apostolicæ judicium suo privato examine reforment, et judicio posteriore convellant. Juxta Gersonii sententiam, quam acriores nostri Cisalpini sectantur, privati episcopi possunt quidem a Papa ad generale concilium appellare : tum vero procederent ut partes quæ de gravamine sibi illato conquererentur. At vero minime licet ut tanquam judices de re a superiore judice jam judicata ipsi denuo judicent, ac superioris potestatis judicium annullare præsumant. Saltem, quantum ad provisionem, suprema est sedis apostolicæ sententia, donec universale concilium cogatur et pronuntiet. Et hæc sunt quæ apud Cisalpinos acriores pontificiæ infallibilitatis adversarios indubitata habentur. Itaque, etiamsi supponatur eorum sententia, citra omne dubium est aliquot

[1] Vide D'ARGENTRÉ, *Coll. Judic. etc.* t. III, part. II, p. 276 et seq.

[2] Anno 1656. Vide D'ARGENTRÉ, loc. cit. p. 280.

episcopis, extra generale concilium positis in privato conventu, non licere ut de judicio a sede apostolica prolato ipsi judicent. Alterutrum ab ipsis fieri necessum est, vel assentiantur definitioni tanquam judices, vel, si dissentiant, tanquam partes concilium modeste appellent.

9° Nihilo tamen minus certum est ea quæ a comitiis scripta sunt præsules nunquam esse actis erasuros. Jamdudum soluta sunt hæc comitia, neque præcipui antistites ita affecti sunt, ut ejusmodi locutiones emendare aut temperare velint. Præterea, ut jam dixi, æquivoca est locutio quæ sanctissimi Patris animum offendit : in verum et optimum sensum facile vergit. Quod autem maximam doctrinæ perniciem jamjam imminentem nobis demonstrat, hoc est : omnes clari generis juvenes, qui episcopalibus infulis vel aliqua alia ecclesiastica dignitate donandi sunt, venenatis criticorum et maxime jansenistarum opinionibus ita passim imbuuntur, ut Ecclesiam matrem ac magistram, quasi invisam potestatem deprimere studeant. Hinc sane metuendum est ne Franci, non solum ab eadem locutione deinceps non temperent, sed etiam licentius ea abutantur. Rex vero Christianissimus, qui hanc sedem a puero impensissime coluit, et etiamnum veneratur, quæstiones theologicas quæ hinc inde acerrime disputantur eliquare non potest. Quamobrem, ubi de ea re disputatur, continuo hoc unum expedire putat, scilicet ut præcipuos tum ecclesiastici ordinis præsules, tum administros regni, et magistratus supremos consulat, eorumque dicta sectetur. Si primates ecclesiastici ordinis, gravitate, ingenio, novarum opinionum odio, et studio colendæ unitatis præpolleant, omnia recte geruntur; sin minus, laici togati deteriora quæque suadent.

§ III.

Quanquam hæc epistola jam limites multum excessit, mihi tamen temperare nequeo, quin mentionem faciam meæ disputationis, quæ cum D. episcopo Sancti-Pontii nunc acerrima est. Ipse episcopus per epistolam demonstrandum susceperat, quatuor episcopos, et XIX alios qui ipsis opem tulerant, ita apposite obsequiosum silentium olim propugnavisse, ut Clemens IX cum iis pacem occultam componere coactus fuerit : id totum pernegavi. Id totum, ni fallor, confutatum est; quin etiam demonstravi causam hujus obsequiosi silentii in persona XL doctorum jam omnino profligatam esse a constitutione apostolica, necnon et ab universæ Ecclesiæ consensu. Jam vero episcopus altera recenti epistola me impetit, ita ut silentium obsequiosum nescio qua arte fucatum purgare velit : quæ quidem cavillationes si tolerentur, aperto novatorum ludibrio vertetur recens constitutio. Hanc epistolam modeste quidem, ut decet, sed peremptoria argumentatione, ut mihi videtur, jamjam refello. Sed operæ pretium est animadvertere quam mollior et imbecillior nunc jaceat in Francia ecclesiastica auctoritas, quam olim fuit, dum Alexandri VII constitutio de subscribenda Formula accepta est. Tum strenue procedebant ordine canonico ut quatuor episcopi constitutioni inobedientes, et indulgentes obsequioso silentio, deponerentur. Nunc autem unus est episcopus, qui recentem constitutionem suo fucato silentio palam deludit et irridet. Imo iterum atque iterum Clementi IX impingit turpem hanc conniventiam, quam et ab ipso Clemente negatam Clemens noster XI diserte abjicit et reprobat. Causam sedis apostolicæ contra indignam hanc exprobrationem pro virili tueor. Verum nonne expediret, ut præterea duplex epistola, quæ tum doctrinæ tum auctoritati tuendæ infensa est, gravi sedis apostolicæ censura notaretur? Si geminam hanc epistolam cum responsis meis conferre velis, luce clarius erit quanto cum dedecore et scandalo antistes Sancti-Pontii lectori, sibi, et toti Ecclesiæ illuserit, ne genuinum constitutionis sensum accipiat; factio autem janseniana triumphum sibi decretura est, si duplex hæc epistola omnem sedis apostolicæ censuram effugiat.

Oro veniam de prolixiore epistola. Id sane condonari potest quod rarissime fit, maxime dum fit ex intimo purioris doctrinæ studio et singulari beneficentiæ et benevolentiæ vestræ existimatione. Absolutissima cum observantia et impensissimo animi cultu nunquam non ero, etc.



LETTRES SPIRITUELLES.

1.

A L'ÉLECTEUR DE COLOGNE.

Avis à ce prince sur la manière dont il doit se préparer à l'épiscopat.

A Cambrai, 30 décembre 1704.

C'est avec la plus vive reconnaissance que j'ai reçu la dernière lettre que Votre Altesse Électorale m'a fait l'honneur de m'écrire. Que puis-je faire pour mériter tant de bontés, sinon vous obéir, en vous parlant avec toute la liberté et toute la simplicité que vous exigez de moi?

Le pape agit en vicaire de Jésus-Christ, qui porte dans son cœur la sollicitude de toutes les églises. Il voit les maux déplorables que plusieurs vastes diocèses souffrent; des troupeaux innombrables y sont errants, et y périssent tous les jours, faute de vrais pasteurs; les petits demandent du pain, et il n'y a personne pour le leur rompre. Si chacun de ces grands diocèses, qui aurait sans doute besoin d'être partagé en plusieurs, avait au moins un bon évêque, cet évêque dépenserait peu à son église, et travaillerait beaucoup pour elle; il porterait le poids et la chaleur du jour; il défricherait le champ du Seigneur de ses propres mains, à la sueur de son visage; il arracherait les ronces et les épines qui étouffent le grain; il déracinerait les scandales et les abus; il disciplinerait le clergé; il instruirait les peuples par son exemple; il se ferait tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Vous occupez vous seul, monseigneur, la place de plusieurs excellents évêques, sans l'être. Faut-il s'étonner qu'un saint pape, qui est fort éclairé, gémisse pour ces grands troupeaux presque abandonnés?

Mais, d'un autre côté, rien n'est si terrible que de devenir évêque, sans entrer dans toutes les vertus épiscopales; alors le caractère deviendrait comme un sceau de réprobation. Vous avez la conscience trop délicate pour ne craindre pas ce malheur. Plus les diocèses que vous devez conduire sont grands et remplis de besoins extrêmes, plus il faut un courage apostolique pour y pouvoir travailler avec fruit. Si vous voulez enfin être évêque, monseigneur, au nom de Dieu, gardez-vous bien de l'être à demi. Il faut être l'homme de Dieu, et le dispensateur des mystères de Jésus-Christ; il faut qu'on trouve toujours sur vos lèvres la science du salut; il faut que chacun n'ait qu'à vous voir, pour savoir comment il faut faire pour servir Dieu; il faut que vous soyez une loi vivante, qui porte la religion dans tous les cœurs; il faut mourir sans cesse à vous-même, pour porter les autres à entrer dans cette pratique de mort, qui est le fond du Christianisme. Il faut être doux et humble de cœur, ferme sans hauteur et condescendant sans mollesse, pauvre et vil à vos propres yeux, au milieu de la grandeur inséparable de votre naissance; il ne faut donner à cette grandeur que ce que vous ne pourrez pas lui refuser. Il faut être patient, appliqué, égal, plein de défiance de vos propres lumières, prêt à leur préférer celles d'autrui quand elles seront meilleures, en garde contre la flatterie qui empoisonne les grands, amateur des conseils sincères, attentif à chercher le vrai mérite et à le prévenir; enfin il faut porter la croix dans les contradictions, et aller au ministère comme au martyre : *sed nihil horum vereor, nec facio animam meam pretiosiorem quam me*[1]. Pour entrer ainsi dans l'épiscopat, il faut que ce soit un grand amour de Jésus-Christ qui vous presse; il faut que Jésus-Christ vous dise comme à saint Pierre[2] : *M'aimez-vous?* Il faut que vous lui répondiez, non des lèvres, mais du cœur : *Eh! ne le savez-vous pas, Seigneur, que je vous aime?* Alors vous mériterez qu'il vous dise : *Paissez, mes brebis.* Oh! qu'il faut d'amour pour ne se décourager jamais, et pour souffrir toutes les croix de cet état! Il est commode aux pasteurs qui ne connaissent le troupeau que pour en prendre la laine et le lait; mais il est terrible à ceux qui se dévouent au salut des âmes.

Il faut donc, monseigneur, que votre préparation soit proportionnée à la grandeur de l'ouvrage dont vous serez chargé. Une montagne de difficultés vous pend sur la tête : à Dieu ne plaise que je veuille vous décourager! Mais il faut dire, *A, a, a, Domine,*

[1] *Act.* XX, 24.
[2] *Joan.* XXI, 15, 17.

nescio loqui[1], pour mériter d'être l'envoyé de Dieu; il faut désespérer de soi, pour pouvoir bien espérer en lui. Vous êtes naturellement bon, juste, sincère, compatissant et généreux; vous êtes même sensible à la religion, et elle a jeté de profondes racines dans votre cœur : mais votre naissance vous a accoutumé à la grandeur mondaine, et vous êtes environné d'obstacles pour la simplicité apostolique. La plupart des grands princes ne se rabaissent jamais assez, pour devenir les serviteurs en Jésus-Christ des peuples sur lesquels ils ont l'autorité; il faut pourtant qu'ils se dévouent à les servir, s'ils veulent être leurs pasteurs, *nos autem servos vestros per Jesum*[2].

Il n'y a que la seule oraison qui puisse former un véritable évêque parmi tant de difficultés. Accoutumez-vous, monseigneur, à chercher Dieu au dedans de vous; c'est là que vous trouverez son royaume : *regnum Dei intra vos est*[3]. On le cherche bien loin de soi par beaucoup de raisonnements; on veut trop goûter le plaisir de la vertu, et flatter son imagination, sans songer à soumettre sa raison aux vues de la foi, et sa volonté à celle de Dieu. Il faut lui parler avec confiance de vos faiblesses et de vos besoins; vous ne sauriez jamais le faire avec trop de simplicité. L'oraison n'est qu'amour : l'amour dit tout à Dieu; car on n'a à parler au Bien-Aimé que pour lui dire qu'on l'aime, et qu'on veut l'aimer : *Non nisi amando colitur,* dit saint Augustin[4]. Il faut non-seulement lui parler, mais encore l'écouter. Que ne dira-t-il point, si on l'écoute? Il suggérera toute vérité. Mais on s'écoute trop soi-même pour pouvoir l'écouter; il faudrait se faire taire pour écouter Dieu : *audiam quid loquatur in me Dominus*[5]. On connaît assez le silence de la bouche, mais on ne comprend point celui du cœur. L'oraison bien faite, quoique courte, se répandrait peu à peu sur toutes les actions de la journée; elle donnerait une présence intime de Dieu, qui renouvellerait les forces en chaque occasion; elle réglerait le dehors et le dedans; on n'agirait que par l'esprit de grâce; on ne suivrait ni les promptitudes du tempérament, ni les empressements, ni les dépits de l'amour-propre; on ne serait ni hautain ni dur dans sa fermeté, ni mou ni faible dans ses complaisances : on éviterait tout excès, toute indiscrétion, toute affectation, toute singularité : on ferait à peu près les mêmes choses qu'on fait, mais on les ferait beaucoup mieux, avec la consolation de les faire pour Dieu, et sans recherche de son propre goût.

Il me semble, monseigneur, que vous pourriez lire les Épîtres de saint Paul à Timothée et à Tite, le Pastoral de saint Grégoire, les livres du Sacerdoce de saint Chrysostôme, quelques épîtres et quelques sermons de saint Augustin, les livres de la Considération de saint Bernard, et quelques lettres aux évêques, la Vie de saint Charles, les ouvrages et la Vie de saint François de Sales. Vous savez, monseigneur, que, pour lire avec fruit, il faut plus songer à se nourrir qu'à contenter sa curiosité. Il vaut mieux lire peu, afin qu'on ait le temps de peser, de goûter, d'aimer, et de s'appliquer chaque vérité : on doit tâcher de tourner une lecture méditée en une espèce d'oraison. Vous pourriez ajouter à ces lectures de pure piété celle du concile de Trente et du Catéchisme romain, qui est une espèce de théologie abrégée. L'histoire de l'Église, bien écrite en français par M. l'abbé Fleury, est utile et agréable.

Enfin l'homme de Dieu, qui doit être prêt à toute bonne œuvre, a besoin de se nourrir fréquemment du pain descendu du ciel pour donner la vie au monde : il faut donc se mettre en état, par un détachement sans réserve, de recevoir un si grand don. Un confesseur qui a la lumière et l'expérience des choses de Dieu doit en régler les temps; il doit avoir égard tout ensemble à la perfection d'une âme et à son besoin. Il ne doit pas accorder aussi souvent la communion aux commençants qu'aux parfaits. Mais quand une âme est docile à la grâce, qu'elle ne veut tenir à rien qui l'arrête dans sa voie, et qu'elle ne cherche qu'à se soutenir avec fidélité, il ne faut pas seulement avoir égard aux vertus qu'elle pratique, mais il faut accorder aussi la communion au désir qu'elle a de vaincre ses défauts.

Pour ce genre de vie, il faut, monseigneur, réserver certaines heures de retraite, autant que les bienséances, les grandes occupations de votre état, et le besoin de délasser votre esprit, vous le permettront. Vous pouvez, en cet état, faire une épreuve sérieuse de vous-même, et vous accoutumer peu à peu à la vie épiscopale; car rien ne peut mieux vous y préparer, que de la commencer par avance. Jésus-Christ nous a dit : *A chaque jour suffit son mal; le jour de demain aura assez soin de lui-même*[1]. Il me semble, monseigneur, que vous pourriez ne songer maintenant qu'à vous préparer, et qu'à profiter de la nouvelle dispense pour faire cette épreuve. Si, dans huit ou dix mois, vous croyez n'avoir pas encore assez vidé votre cœur de tout ce qui est sé-

[1] *Jerem.* I, 6.
[2] *II. Cor.* IV, 5.
[3] *Luc.* XVII, 21
[4] *Epist.* CXL, *ad Honorat.* n° 45; t. II, p. 438.
[5] *Ps.* LXXXIV, 9.

[1] *Matth.* VI, 34.

culier, et n'être pas encore assez dans l'esprit apostolique qui convient à l'épiscopat, vous pourrez alors représenter encore au Pape votre besoin. Il est bon; il sera sensible à votre droiture et à votre respect pour le caractère; il aura égard à votre demande, je n'en saurais douter. Vous pourriez même recourir à lui, non-seulement comme au dispensateur suprême, mais encore comme à un père tendre et compatissant que vous consulteriez : sa décision serait alors votre règle de conduite pour la plus grande démarche de votre vie. Ainsi il n'y a qu'à vous bien préparer dès aujourd'hui, comme si vous deviez vous faire sacrer dans un mois, et qu'à différer néanmoins votre consécration autant qu'il le faudra pour la sainteté du ministère, pour votre salut, et pour celui des peuples de vos églises.

Je serai le reste de mes jours, avec le zèle le plus sincère, l'attachement le plus fidèle, et le plus grand respect, etc.

2.

AU MÊME.

Avis sur le choix d'un nouveau confesseur, et sur la préparation à son sacre.

Cambrai, 15 juillet 1706.

J'ai un vrai déplaisir de ce qui est arrivé, et que Votre Altesse Électorale a bien voulu me faire l'honneur de m'apprendre. Puisque les préventions de votre confesseur vous ôtaient la confiance nécessaire, il faut être bien aise qu'il ne soit plus auprès de vous : mais il est capital que Votre Altesse Électorale ne précipite rien pour le choix d'un autre homme qui puisse remplir sa place avec fruit. Il vous faut, monseigneur, un homme de Dieu, séparé de toute intrigue et de toute affaire mondaine, qui soit doux et ferme pour éviter le relâchement et la rigueur, qui soit instruit des règles de l'Église, et qui puisse vous les proposer par rapport aux besoins de vos grands diocèses. Je ne manquerai pas de prier Dieu, afin qu'il vous inspire un choix selon son cœur. Il me paraît que vous n'avez qu'à laisser aller celui qui a disparu. Vous avez bien voulu le renvoyer avec tous les secours et toutes les marques de bonté qu'il pouvait attendre de Votre Altesse Électorale : il n'a voulu ni s'en servir, ni se retirer régulièrement. Il ne vous reste, si je ne me trompe, qu'à vouloir bien ignorer ce qu'il est devenu, puisqu'il n'a pas voulu que vous le sussiez.

Permettez-moi, monseigneur, de distinguer mon ministère d'avec les conseils que vous pouvez me faire l'honneur de me demander sur votre ordination. Pour ce qui est d'un conseil, je ne pourrais prendre la liberté de vous le donner qu'après avoir examiné en détail avec Votre Altesse Électorale ce qu'elle voudrait bien me confier de ses dispositions présentes, et des mesures qu'elle a prises pour l'état qu'elle doit embrasser. C'est ce que je ne connais point assez depuis quelque temps. Je crois seulement qu'elle ne doit pas perdre un seul moment du temps que le pape lui a accordé pour se dévouer entièrement à l'Église, et pour ne regarder plus, sous aucun prétexte, derrière elle dans ce chemin. Ainsi je persiste à lui dire les mêmes choses qui étaient contenues dans mon grand Mémoire. Si elle est dans les dispositions et dans la pratique actuelle que la consécration demande, j'ose lui dire qu'elle ne saurait mieux faire que d'exécuter avec foi et humilité le sacrifice absolu de sa personne à l'Église dans un si pressant besoin. Pour mon ministère, si Votre Altesse Électorale me le demande, je n'ai garde de lui refuser ce que je ne refuserais à aucun particulier qui se présenterait à moi selon les règles. Je regarde comme une marque d'une bonté infinie, et comme un très-grand honneur dont je suis indigne, le choix que vous daignez faire de ma personne pour cette fonction. Dieu sait avec quel zèle je prierai en vous imposant les mains, si vous voulez que je vous les impose. En ce cas, monseigneur, je vous épargnerai jusqu'au moindre pas; car au moindre ordre, je me rendrai auprès de vous quand et où il vous plaira. Que si vous vouliez absolument venir ici, je vous supplierais très-humblement d'avoir la bonté de me le faire savoir un peu de temps avant votre arrivée, de peur que je ne me trouvasse absent, et afin que je sois prêt pour une telle cérémonie. Mais oserai-je prendre la liberté de vous représenter que la chose ferait encore plus d'éclat, si vous veniez recevoir ici l'ordination, que si j'allais vous ordonner à Lille ou aux environs? J'espère que Dieu, que vous consulterez uniquement sur cette affaire si capitale pour votre salut, et pour le bien de tant de grandes églises, ne permettra pas que vous fassiez rien ni trop tôt ni trop tard. Je serai toute ma vie, avec le zèle le plus sincère et le plus respectueux dévouement, etc.

3.

A M. COLBERT, ARCHEVÊQUE DE ROUEN.

Sur le luxe des bâtiments.

A Versailles, 8 avril 1692.

J'apprends, monseigneur, que M. Mansard[1] vous

[1] Jules-Hardouin Mansard, dont il est ici question, était neveu de François Mansard, célèbre architecte, mort à Paris en

a donné de grands dessins de bâtiments pour Rouen et pour Gaillon[1]. Souffrez que je vous dise étourdiment ce que je crains là-dessus. La sagesse voudrait que je fusse plus sobre à vous parler; mais vous m'avez défendu d'être sage, et je ne puis retenir ce que j'ai sur le cœur. Vous n'avez vu que trop d'exemples domestiques des engagements insensibles, dans ces sortes d'entreprises[2]. La tentation se glisse d'abord doucement; elle fait la modeste, de peur d'effrayer, mais ensuite elle devient tyrannique. On se fixe d'abord à une somme fort médiocre; on trouverait même mauvais que quelqu'un crût qu'on veut aller plus loin : mais un dessein en attire un autre; on s'aperçoit qu'un endroit de l'ouvrage est déshonoré par un autre, si on n'y ajoute un autre embellissement. Chaque chose qu'on fait paraît médiocre et nécessaire; le tout devient superflu et excessif. Cependant les architectes ne cherchent qu'à engager; les flatteurs applaudissent; les gens de bien se taisent, et n'osent contredire. On se passionne au bâtiment comme au jeu; une maison devient comme une maîtresse. En vérité, les pasteurs chargés du salut de tant d'âmes ne doivent pas avoir le temps d'embellir des maisons. Qui corrigera la fureur de bâtir, si prodigieuse en notre siècle, si les bons évêques mêmes autorisent ce scandale? Ces deux maisons, qui ont paru belles à tant de cardinaux et de princes, même du sang, ne vous peuvent-elles pas suffire? N'avez-vous point d'emploi de votre argent plus pressé à faire? Souvenez-vous, monseigneur, que vos revenus ecclésiastiques sont le patrimoine des pauvres; que ces pauvres sont vos enfants, et qu'ils meurent de tous côtés de faim. Je vous dirai, comme dom Barthélemy des Martyrs disait à Pie IV, qui lui montrait ses bâtiments : *Dic ut lapides isti panes fiant.*

Espérez-vous que Dieu bénisse vos travaux, si vous commencez par un faste de bâtiments qui surpasse celui des princes et des ministres d'État qui ont logé où vous êtes? Espérez-vous trouver dans ces pierres entassées la paix de votre cœur? Que deviendra la pauvreté de Jésus-Christ, si ceux qui doivent le représenter recherchent la magnificence? Voilà ce qui avilit le ministère, loin de le soutenir; voilà ce qui ôte l'autorité aux pasteurs. L'Évangile est dans leur bouche, et la gloire mondaine est dans leurs ouvrages. Jésus-Christ n'avait pas où reposer sa tête; nous sommes ses disciples et ses ministres, et les plus grands palais ne sont pas assez beaux pour nous!

J'oubliais de vous dire qu'il ne faut point se flatter sur son patrimoine. Pour le patrimoine comme pour le reste, le superflu appartient aux pauvres : c'est de quoi jamais casuiste, sans exception, n'a osé douter. Il ne reste qu'à examiner de bonne foi ce qu'on doit appeler superflu. Est-ce un nom qui ne signifie jamais rien de réel dans la pratique? Sera-ce une comédie que de parler du surperflu? Qu'est-ce qui sera superflu, sinon des embellissements dont aucun de vos prédécesseurs, même vains et profanes, n'a cru avoir besoin? Jugez-vous vous-même, monseigneur, comme vous croyez que Dieu vous jugera. Ne vous exposez point à ce sujet de trouble et de remords pour le dernier moment, qui viendra peut-être plus tôt que nous ne croyons[1]. Dieu vous aime; vous voulez l'aimer, et vous donner sans réserve à son Église; elle a besoin de grands exemples, pour relever le ministère foulé aux pieds. Soyez sa consolation et sa gloire; montrez un cœur d'évêque qui ne tient plus au monde, et qui fait régner Jésus-Christ. Pardon, monseigneur, de mes libertés; je les condamne, si elles vous déplaisent. Vous connaissez le zèle et le respect avec lequel je vous suis dévoué.

4.

A UN SUPÉRIEUR DE COMMUNAUTÉ.

Principes de conduite pour remplir les devoirs de sa place.

Vous vous laissez trop aller, monsieur, à la vivacité de vos sentiments. Vous ne vous êtes point mis dans la place où vous êtes; c'est la Providence qui vous y a engagé. Dieu ne demande point l'impossible. Vous n'aurez à lui rendre compte que des choses que vous aurez pu faire. On le connaît mal quand on se le dépeint comme celui à qui son serviteur disait : *Je sais que vous êtes austère, et que vous voulez moissonner ce que vous n'avez pas semé*[2]. On trouve partout, quand on gouverne, des esprits indociles et qui refusent de porter le joug. Si vous voulez gagner à Dieu vos inférieurs, ne vous mettez point d'abord dans l'esprit un projet de régularité trop exacte. Vous n'en viendriez pas à bout

1666, à l'âge de soixante-huit ans, après avoir embelli la capitale et les provinces de nombreux monuments de son génie. Le neveu soutint la réputation de son oncle, et mourut en 1708, âgé de soixante-neuf ans. Ce fut lui qui donna les dessins du château et de la chapelle de Versailles, de l'église des Invalides, et de beaucoup d'autres édifices.

[1] Petite ville de Normandie, à neuf lieues de Rouen. Les archevêques de Rouen y avaient un château magnifique, bâti, au commencement du seizième siècle, par le cardinal d'Amboise. Il sert aujourd'hui de maison de détention.

[2] Fénelon fait sans doute allusion aux dépenses que le grand Colbert, père de l'archevêque, et le marquis de Seignelai son frère, avaient faites pour les bâtiments de Sceaux.

[1] Ce prélat mourut en 1707, à cinquante-trois ans.

[2] *Matth* XXV, 24.

sur des esprits qui ne sont point accoutumés à porter ce joug. Mais faites-vous aimer, et faites sentir que vous aimez Dieu. Accoutumez ceux que vous gouvernez à vous montrer leurs imperfections avec confiance : montrez-leur un cœur de père, et une condescendance qui aille aussi loin que les règles essentielles le permettront; attendez un chacun selon son besoin. Conduisez-les, non par des décisions générales, mais en vous proportionnant au besoin d'un chacun. Il faut se faire tout à tous par un discernement de grâce, et supporter les faibles pendant qu'on perfectionne les forts. On voit même souvent le bout de son autorité; si on la voulait pousser trop loin, on révolterait la multitude.

Il faut avoir égard à l'état où l'on a pris les inférieurs, et se souvenir des indispositions où l'on les a trouvés, pour se contenter de peu. Ce n'est pas qu'on rabatte rien de la loi de Dieu, ni des règles de son état; mais on tolère ce qu'on ne saurait empêcher, on attend, on espère, on montre de loin le but, on tâche d'encourager ceux qui n'osent même le regarder : on les accoutume peu à peu à faire les premiers pas. Dieu donne la bénédiction à cette conduite douce et patiente. C'est l'œuvre de la foi, où l'on travaille dans les ténèbres, sans voir le fruit de sa peine. On ne sent dans les inférieurs que mollesse, murmure, division, mécompte, traverses; mais, parmi toutes ces épines qui couvrent toute la face de la terre, il croît un peu de bon grain, et c'est pour ce bon grain que Dieu nous met à tant d'épreuves. Je souhaite fort que vous ayez le cœur en paix dans vos fonctions, et que, faisant le bien que l'etat des choses vous permet de faire, vous attendiez sans trouble que Dieu dispose les esprits à vous laisser faire un bien plus parfait et plus étendu. Il faut laisser raisonner chacun selon ses préjugés. Après avoir tâché de dire la vérité et de la développer, il faut attendre qu'elle fasse elle-même ce que nous ne pouvons pas exécuter, qui est de persuader les hommes et de se faire aimer d'eux.

Faites donc ce que vous pourrez au jour la journée, et ne prétendez pas procurer la gloire de Dieu plus qu'il ne la veut. Contentez-vous du pain quotidien de sa volonté : que voulez-vous de plus? Lisez, mais préférez l'oraison à la lecture des livres de science. Oh! que je souhaite que vous comptiez pour peu la science qui enfle, et que vous ne viviez que de la charité qui édifie! Amortissez la curiosité et l'esprit naturel par le recueillement et par l'occupation familière de la présence de Dieu; apaisez doucement votre imagination trop vive, pour écouter Dieu. C'est dans la prière seule que vous trouverez le conseil, le courage, la patience, la douceur, la fermeté, le ménagement des esprits. C'est là que vous apprendrez à gouverner sans trouble. C'est dans le silence que Dieu vous ôtera votre esprit, pour vous donner le sien. Il faut qu'il soit lui seul tout en toutes choses. Quand Dieu sera tout en vous, il atteindra d'un bout à l'autre avec force et douceur. Priez donc pour toutes choses. Vous ne sauriez trop prier. Si vous décidez et si vous agissez sans prière, votre propre esprit vous agitera beaucoup, vous attirera bien des contradictions, vous causera des doutes et des incertitudes très-pénibles, et vous vous épuiserez à pure perte : mais, si vous êtes fidèle à la prière, votre purgatoire se changera en un paradis terrestre, et vous ferez plus de bien en un jour dans la paix, que vous n'en faites en un mois dans le trouble. Ne songez point à la distance des lieux. Ceux qui sont intimement unis en Dieu se trouvent sans cesse ensemble, au lieu que ceux qui habitent la même maison sans habiter le cœur de Dieu sont dans un éloignement infini sous un même toit. Je suis, etc.

5.

Félicitations à un ecclésiastique revenu de quelques préventions en matière de doctrine.

A Cambrai, 11 septembre 1708.

Je suis fort aise, monsieur, d'apprendre par vous-même avec quelle application vous avez cherché la vérité, malgré vos anciennes préventions. Cette droiture vous attirera de grandes bénédictions pour votre conduite personnelle, et pour votre ministère en faveur de votre troupeau. Rien n'est si important que la simplicité et la sincère défiance de son propre esprit. Si chacun était occupé de la prière, du recueillement, de la charité, du mépris de soi-même, et du renoncement à une vaine réputation d'esprit et de science, toutes les disputes seraient bientôt apaisées. Jésus-Christ disait aux Juifs[1] : *Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez de la gloire les uns des autres, et qui ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul?* Il ajoute[2] : *Si quelqu'un veut faire la volonté* de celui qui m'a envoyé, *il connaîtra sur la doctrine, si elle est de Dieu, ou si je parle de moi-même.* Ainsi ceux qui éblouissent, qui séduisent, qui s'égarent eux-mêmes, ne tombent dans ce malheur que faute de chercher la volonté de Dieu avec un cœur humble et soumis à l'Église. L'hérésie ne les séduit qu'à cause qu'elle les trouve vains, curieux, présomptueux, dissipés. Il n'y a que le défaut de recueillement et d'abnégation de soi-même qui pré-

[1] *Joan.* V, 11.
[2] *Ibid.* VII, 17.

parc des hommes contentieux pour former les partis de novateurs et les hérésies. C'est sur ce fondement que saint Cyprien dit : « Que personne ne croie « que les bons peuvent se retirer de l'Église. Le vent « n'enlève point le bon grain, et la tempête n'arra- « che point un arbre solidement enraciné. C'est la « paille légère que le vent emporte.... C'est ainsi que « les fidèles sont éprouvés, et que les infidèles sont « découverts. C'est ainsi qu'avant même le jour du « jugement, il se fait ici une séparation des justes « d'avec les injustes, et que le bon grain est séparé « d'avec la paille [1]. » C'est ce que l'expérience montre sensiblement. Quels hommes font les schismes et les hérésies? Ce sont des hommes savants, curieux, critiques, pleins de leurs talents, animés par un zèle âpre et pharisaïque pour la réforme, dédaigneux, indociles et impérieux. Ils peuvent avoir une régularité de mœurs, un courage roide et hautain, un zèle amer contre les abus, une application sans relâche à l'étude et à la discipline : mais vous n'y trouverez ni douceur, ni support du prochain, ni patience, ni humilité, ni vraie oraison. *O Père, seigneur du ciel et de la terre,* s'écrie Jésus-Christ [2], *je vous rends gloire de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits.* Il dit encore [3] : *S'il y a un enfant de paix, c'est sur lui que votre paix reposera.* Je suis, monsieur, très-sincèrement tout à vous.

6.

AU PÈRE LAMI, BÉNÉDICTIN.

Sur les dégoûts et les sécheresses de l'oraison.

A Tournai, 26 octobre 1701.

Pardon, mon révérend père, de n'avoir pas répondu à votre question. Il n'y a eu dans mon silence rien qui doive vous faire aucune peine, ni qui vienne d'aucune réserve. Voici simplement ce que je pense là-dessus :

Notre corps n'a besoin que d'être nourri; il lui suffit que l'âme qui le gouverne soit sensiblement avertie de ses besoins, et que le plaisir facilite l'exécution d'une chose si nécessaire. Pour l'âme, elle a un autre besoin; si elle était simple, elle pourrait recevoir toujours une force sensible, et en bien user; mais, depuis qu'elle est malade de l'amour d'elle-même, elle a besoin que Dieu lui cache sa force, son accroissement, et ses bons désirs. Si elle les voit, du moins ce n'est qu'à demi, et d'une manière si confuse qu'elle ne peut s'en assurer; encore ne laisse-t-elle pas de regarder ces dons avec une vaine complaisance, malgré une incertitude si humiliante. Que ne ferait-elle point, si elle voyait clairement la grâce qui l'inspire, et sa fidèle correspondance? Dieu fait donc deux choses pour l'âme, au lieu qu'il n'en fait qu'une pour le corps. Il donne au corps la nourriture, avec la faim et le plaisir de manger; tout cela est sensible. Pour l'âme, il donne la faim qui est le désir, et la nourriture; mais en accordant ces dons il les cache, de peur que l'âme ne s'y complaise vainement. Ainsi, dans les temps d'épreuve où il veut nous purifier, il nous soustrait les goûts, les ferveurs sensibles, les désirs ardents et aperçus. Comme l'âme tournait en poison, par orgueil, toute force sensible, Dieu la réduit à ne sentir que dégoût, langueur, faiblesse, tentation. Ce n'est pas qu'elle ne reçoive toujours les secours réels : elle est avertie, excitée, soutenue pour persévérer dans la vertu; mais il lui est utile de n'en avoir point le goût sensible, qui est très-différent du fond de la chose. L'oraison est très-différente du plaisir sensible qui accompagne souvent l'oraison. Le médecin fait quelquefois manger le malade sans appétit; il n'a aucun plaisir à manger, et ne laisse pas de digérer et de se nourrir. Sainte Thérèse remarquait que beaucoup d'âmes quittaient par découragement l'oraison dès que le goût sensible cessait, et que c'était quitter l'oraison quand elle commence à se perfectionner. La vraie oraison n'est ni dans le sens ni dans l'imagination; elle est dans l'esprit et dans la volonté. On peut se tromper beaucoup en parlant de plaisir et de délectation. Il y a un plaisir indélibéré et sensible qui prévient la volonté et qui est indélibéré; celui-là peut être séparé d'une très-véritable oraison : il y a le plaisir délibéré, qui n'est autre chose que la volonté délibérée même. Cette délectation, qui est notre vouloir délibéré, est celle que le Psalmiste commande, et à laquelle il promet une récompense. *Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui* [1]. Cette délectation est inséparable de l'oraison en tout état, parce qu'elle est l'oraison même : mais cette délectation, qui n'est qu'un simple vouloir, n'est pas toujours accompagnée de l'autre délectation prévenante et indélibérée qui est sensible. La première peut être très-réelle, et ne donner aucun goût consolant. C'est ainsi que les âmes les plus rigoureusement éprouvées peuvent conserver la délectation de pure volonté, c'est-à-dire le vouloir ou l'amour tout nu, dans une oraison très-sèche, sans

[1] *De Unit. Eccles.* p. 197, edit. Baluz.
[2] *Matth.* XI, 25.
[3] *Luc.* X, 6.

[1] *Ps.* XXXVI, 4.

conserver le goût et le plaisir de faire oraison : autrement il faudrait dire qu'on ne se perfectionne dans les voies de Dieu qu'autant qu'on sent augmenter le plaisir des vertus, et que toutes les âmes privées du plaisir sensible par les épreuves ont perdu l'amour de Dieu, et sont dans l'illusion. Ce serait renverser toute la conduite des âmes, et réduire toute la piété au plaisir de l'imagination; c'est ce qui nous mènerait au fanatisme le plus dangereux : chacun se jugerait soi-même, pour son degré de perfection, par son degré de goût et de plaisir. C'est ce que font souvent bien des âmes sans y prendre garde; elles ne cherchent que le goût et le plaisir dans l'oraison; elles sont toutes dans le sentiment; elles ne prennent pour réel que ce qu'elles goûtent et imaginent; elles deviennent en quelque manière enthousiastes. Sont-elles en ferveur? elles entreprennent et décident tout; rien ne les arrête, nulle autorité ne les modère. La ferveur sensible tarit-elle? aussitôt ces âmes se découragent, se relâchent, se dissipent et reculent; c'est toujours à recommencer : elles tournent comme une girouette à tout vent; elles ne suivent Jésus-Christ que pour les pains miraculeusement multipliés[1]; elles veulent des cailles au désert[2]; elles cherchent toujours, comme saint Pierre, à dresser des tentes sur le Thabor, et à dire[3] : *Oh! que nous sommes bien ici!* Heureuse l'âme qui est également fidèle dans l'abondance sensible et dans la privation la plus rigoureuse! *Sicut mons Sion non commovebitur*[4]. Elle mange le pain quotidien de pure foi, et ne cherche ni à sentir le goût que Dieu lui ôte, ni à voir ce que Dieu lui cache : elle se contente de croire ce que l'Église lui enseigne, d'aimer Dieu d'une volonté toute nue, et de faire, quoi qu'il lui en coûte, tout ce que l'Évangile commande et conseille. Si le goût vient, elle le reçoit comme le soutien de sa faiblesse; s'il échappe, elle en porte en paix la privation, et aime toujours. C'est l'attachement au sensible qui fait tantôt le découragement, tantôt l'illusion; au contraire, c'est cette fidélité dans la privation du sensible qui préserve de l'illusion. Quand on perd, sans se procurer cette perte par infidélité, le goût sensible, on ne perd que ce que perd un enfant que ses parents sèvrent : le pain sec et dur est moins doux, mais plus nourrissant que le lait; la correction d'un précepteur fait plus de bien que les caresses d'une nourrice.

Cessons de raisonner en philosophes sur la cause, et arrêtons-nous simplement à l'effet. Comptons que nous ne devons jamais tant faire oraison que quand le plaisir de faire oraison nous échappe; c'est le temps de l'épreuve et de la tentation, et par conséquent celui du recours à Dieu et de l'oraison la plus intime. D'un autre côté, il faut recevoir simplement les ferveurs sensibles d'oraison, puisqu'elles sont données pour nourrir, pour consoler, pour fortifier l'âme; mais ne comptons point sur ces douceurs où l'imagination se mêle souvent, et nous flatte. Suivons Jésus-Christ à la croix comme saint Jean; c'est ce qui ne nous trompera point. Saint Pierre fut dans une espèce d'illusion sur le Thabor. Il est aisé de se dire à soi-même : J'aime Dieu de tout mon cœur, quand on ne sent que du plaisir dans cet amour; mais l'amour réel est celui qui aime en souffrant : *Noli credere affectui tuo qui nunc est.*

Je suis fort aise, mon révérend père, d'apprendre que vous êtes content et édifié de la personne que vous avez vue. J'espère que l'abbé de Beaumont m'apportera de vos nouvelles. Quand Dieu suspend vos études, il vous réduit à faire quelque chose de bien meilleur que d'étudier. Priez pour moi, comme je prie pour vous. Mille fois tout à vous sans réserve. Ne montrez, je vous prie, ceci à personne[1]; il ne convient point qu'on voie rien de moi.

[1] *Joan.* VI, 16.
[2] *Exod.* XVI, 13.
[3] *Matth.* XVII, 4
[4] *Ps.* CXXIV, 1.

7.

AU MÊME.

Avec quelle précaution il faut conduire les âmes qui paraissent être dans des voies extraordinaires.

A Cambrai, 25 mars 1707.

Je ne veux point, mon révérend père, former aucun sentiment sur la sincérité de la personne que vous avez examinée, ni me mêler de juger des choses qu'elle prétend éprouver : vous pouvez bien mieux en juger, après avoir observé de près le détail, que ceux qui, comme moi, n'ont rien vu ni suivi. En général, je craindrais fort que la lecture des choses extraordinaires n'eût fait trop d'impression sur une imagination faible. D'ailleurs l'amour-propre se flatte aisément d'être dans les états qu'on a admirés dans les livres. Il me semble que le seul parti à prendre est de conduire cette personne comme si on ne faisait attention à aucune de ces choses, et de l'obliger à ne s'y arrêter jamais elle-même volontairement : c'est le vrai moyen de découvrir si l'amour-

[1] La recommandation que fait ici Fénelon était nécessaire à une époque où il avait encore un grand nombre d'ennemis, disposés à peser rigoureusement les expressions les plus indifférentes, et à profiter de tout pour élever des doutes sur la sincérité de sa soumission au jugement qui avait condamné le livre des *Maximes*.

propre ne l'attache point à ces prétendues grâces. Rien ne pique tant l'amour-propre, et ne découvre mieux l'illusion, qu'une direction simple, qui compte pour rien ces merveilles, et qui assujettit la personne en qui elles sont à faire comme si elle ne les avait pas. Jusqu'à ce qu'on ait fait cette épreuve, on ne doit pas croire, ce me semble, qu'on ait éprouvé la personne, ni qu'on se soit précautionné contre l'illusion. En l'obligeant à ne s'arrêter jamais volontairement à ces choses extraordinaires, on ne fera que suivre la règle du bienheureux Jean de la Croix, qui est expliquée à fond dans ses ouvrages : *On outrepasse toujours*, dit-il, *ces lumières, et on demeure dans l'obscurité de la foi nue.* Cette obscurité et ce détachement n'empêchent pas que les impressions de grâce et de lumière ne se fassent dans l'âme, supposé que ces dons soient réels; et s'ils ne le sont pas, cette foi qui ne s'arrête à rien garantit l'âme de l'illusion. De plus, cette conduite ne gêne point une âme pour les véritables attraits de Dieu, car on ne s'y oppose point : elle ne pourrait que contrister l'amour-propre, qui voudrait tirer une secrète complaisance de ces états extraordinaires; et c'est précisément ce qu'il importe de retrancher. Enfin, quand même ces choses seraient certainement réelles et excellentes, il serait capital d'en détacher une âme, et de l'accoutumer à une vie de pure foi : quelque excellence qu'il puisse y avoir dans ces dons, le détachement de ces dons est encore plus excellent qu'eux : *adhuc excellentiorem viam vobis demonstro* [1]. C'est la voie de foi et d'amour, sans s'attacher ni à voir, ni à sentir, ni à goûter, mais à obéir au Bien-Aimé : cette voie est simple, droite, abrégée, exempte des piéges de l'orgueil. Cette simplicité et cette nudité font qu'on ne prend point autre chose pour Dieu, ne s'arrêtant à rien. Si vous n'agissez que par cet esprit de foi que vous devez inspirer à la personne, Dieu vous fera trouver ce qui lui convient pour être secouru dans sa voie, ou du moins ce qui vous conviendra pour n'être point trompé. Ne suivez point vos raisonnements naturels, mais l'esprit de grâce, et les conseils des saints expérimentés, comme le bienheureux Jean de la Croix, qui sont très-opposés à l'illusion. Dieu sait à quel point je suis, mon révérend père, tout à vous, à jamais en lui.

[1] *I. Cor.* XII 31.

8.

AU MÊME.

Éloge du père Mabillon. Avis sur la manière de réciter l'office divin.

A Cambrai, 4 janvier 1708.

Ma santé est rétablie, mon révérend père, dans son état naturel. Je souhaite que la vôtre soit de même, et que vous la ménagiez bien cet hiver. Je regrette le père Mabillon : il était vénérable par sa piété, sa douceur et sa grande érudition. Il faut souhaiter que vos pères, qui ont travaillé avec lui, soutiennent la réputation qu'il s'était acquise.

Je n'ai point lu l'ouvrage dont vous me parlez, et ce que vous m'en dites ne me donne aucune envie de le lire. Je ne suis pas surpris de ce que vous trouvez que l'auteur n'a aucune expérience de la vie intérieure et de l'oraison. En tout art et en toute science où il s'agit de la pratique, ceux qui n'ont qu'une pure spéculation ne sauraient bien écrire. Laissez dire ceux qui raisonnent sur la prière au lieu de prier, et contentez-vous de ce que Dieu vous donne. Vous ferez beaucoup, pourvu qu'avec une intention générale et très-sincère d'entrer dans l'esprit des paroles de l'office, vous les récitiez avec une présence amoureuse de Dieu, et une fidélité entière à recevoir toutes les vues et tous les sentiments que la grâce vous donnera. Oh! que je voudrais être à portée de vous épancher mon cœur! Je goûte le vôtre, et je suis avec tendresse et vénération tout à vous sans réserve.

9.

AU MÊME.

Contre l'esprit de curiosité et la science qui enfle.

A Cambrai, 22 juin 1708.

Je possède ici depuis quelques jours, mon révérend père, un homme très-aimable, et je vous en ai toute l'obligation. Son bon esprit est ce que j'estime le moins en lui. Il aime l'Église; il goûte la vertu; il veut se défier de lui-même, et tourner sa confiance en Dieu : priez pour lui. Vous savez que la curiosité est une dangereuse maladie de l'esprit. Salomon avait recherché la science de toutes les vérités; et la dernière qu'il connut est que tout est vain sous le soleil, excepté le mépris des vanités et la fidélité à Dieu : *craindre Dieu, et garder ses commandements, c'est tout l'homme* [1]. Notre ami me paraît

[1] *Eccles.* XII, 13.

penser sérieusement à être homme, c'est-à-dire dépendant de l'esprit de grâce. Encore une fois, priez bien pour lui. Il a des piéges infinis à craindre. Ceux d'une très-vive jeunesse et de l'ambition sont grands pour un homme qui a de l'appui, du talent, et des manières très-agréables : mais je crains encore plus la science qui enfle ; je crains la sagesse renfermée au dedans de soi-même, et qui se sait bon gré de faire mieux que les autres ; je crains qu'il ne se craigne pas assez lui-même. Jamais liaison n'a été faite plus promptement que la nôtre ; je l'ai aimé dès que je l'ai vu ; il a été accoutumé à nous dès le premier jour, et toute la maison le voit avec complaisance. Mais rien n'est tant à craindre que l'amour-propre flatté par tout ce qu'il y a de plus subtil et de plus séduisant. Je le verrai partir à regret, et je ne l'oublierai pas devant Dieu pendant ses voyages. Faites de même, mon cher père ; et en vous souvenant de lui, ne m'oubliez pas.

10.

AU MÊME.

Ses inquiétudes sur la santé de ce père ; exhortation au parfait abandon.

A Cambrai, 21 avril 1709.

J'étais, mon révérend père, dans une grande alarme pour votre vie ; mais M. l'abbé de la Parisière m'a consolé, en m'apprenant votre heureuse résurrection. Je ne suis pourtant pas hors d'inquiétude, car je crains votre tempérament usé, vos infirmités habituelles, et votre négligence pour vous conserver. Au reste, je remercie Dieu de la profonde paix où cet abbé m'a mandé que vous étiez aux portes de la mort. Vous voyez, par cette expérience, qu'il n'y a qu'à s'abandonner à Dieu. Il mesure les tentations, et les proportionne aux forces qui nous viennent de lui en chaque moment. Sa providence est encore plus merveilleuse et plus aimable dans l'intérieur que dans l'extérieur. Le raisonnement dans les choses qui sont au-dessus de la raison ne fait que nous agiter. Soyons fidèles à Dieu ; humilions-nous dans les moindres fautes que sa lumière nous découvre, et demeurons en paix par l'amour. Je prie tous les jours pour vous, et je ne crois pas que personne puisse avoir pour votre personne plus de tendresse et de vénération que j'en ai.

11.

AU MÊME.

Sur le même sujet.

A Cambrai, 4 août 1710.

Je suis fort en peine de votre santé, mon révérend père ; elle m'est fort chère. Le retour de vos maux m'alarme. Le bon usage que vous en faites vaut cent fois mieux que la plus robuste santé. M. l'abbé de Langeron vous dira amplement de nos nouvelles. Notre situation est triste ; mais la vie entière n'est que tristesse, et il n'y a de joie qu'à vouloir les choses tristes que Dieu nous donne. Je suis toujours tout à vous avec tendresse et vénération.

12.

AU MÊME.

Ne pas croire aisément aux opérations extraordinaires ; suivre paisiblement l'attrait que Dieu nous donne dans l'oraison.

2 octobre 1710.

Je suis ravi, mon révérend père, d'apprendre par vous-même des nouvelles de votre santé ; personne ne s'y intéresse plus que moi. Le remède qui vous soulage est bien extraordinaire, et il ne faut pas en juger par les règles de la physique, puisqu'il n'opère en aucun autre homme ce qu'il opère en vous. Je ne crois pas néanmoins que vous deviez juger que cette opération soit miraculeuse. Il me semble qu'il n'y a qu'à continuer simplement et sans raisonner l'usage du remède, puisqu'il est approuvé par les médecins, et qu'il vous soulage. Il n'y a ni pacte secret ni superstition à craindre dans une telle potion ; prenez-la donc sans aucun scrupule. Si ce sirop est bon pour le corps, l'oraison qui le suit ne peut être que bonne pour l'âme. Je ne vois nul danger d'illusion dans une oraison que vous n'avez ni cherchée ni imaginée. Elle se présente comme d'elle-même, et vous ne faites que la recevoir pour ne résister pas au don de Dieu. Cette oraison ne vous occupe que de lui, et de toutes les vertus qu'il commande dans l'Évangile. Il est vrai que vous ne sauriez comprendre aucune liaison entre votre sirop et votre oraison ; mais que savons-nous s'il y a quelque liaison réelle entre ces deux choses, qui n'ont, ce semble, aucun rapport ? Il n'y a qu'à ne chercher point ce rapport, qu'à ne juger de rien, et qu'à demeurer simplement dans les ténèbres de la foi. Je n'ai aucune lumière ni sentiment extraordi-

naire; mais s'il m'en venait, je ne voudrais, dans le doute, ni les rejeter par une sagesse incrédule, ni y acquiescer par un goût de ces sortes de grâces apparentes, qui peuvent flatter l'amour-propre, et exposer à l'illusion. Je voudrais, selon la règle du bienheureux Jean de la Croix, *outrepasser* tout sans en juger, et demeurer dans l'obscurité de la pure foi, me contentant de croire sans voir, d'aimer sans sentir, si Dieu le veut, et d'obéir sans écouter mon amour-propre. L'obscurité de la foi et l'obéissance à l'Évangile ne nous égareront jamais. Or l'oraison que Dieu vous fait éprouver est très-conforme à l'Évangile; d'où je conclus que vous ferez très-bien de la continuer tant qu'elle pourra durer, et de rentrer paisiblement dans votre nudité dès que Dieu vous ôtera cette oraison. Je vous supplie de me mander les suites de cet état; car outre que de telles choses méritent une grande attention, et que je voudrais y trouver mon instruction pour les besoins du prochain, de plus je m'intéresse audelà de toute instruction à tout ce qui vous touche. Je suis attentif, non-seulement au moral de cette expérience pour votre union avec Dieu, mais encore au physique pour votre santé. Donnez-moi donc de vos nouvelles, et soyez persuadé, mon révérend père, que personne ne peut vous aimer et honorer plus que, etc.

13.

A LA SOEUR CHARLOTTE DE St-CYPRIEN,

CARMÉLITE.

Sur l'oraison de contemplation, et sur les différents états de la perfection chrétienne[1].

A Versailles, 10 mars 1696.

Vous pouvez facilement, ma chère sœur, consulter des personnes plus éclairées que moi sur les voies de Dieu, et je vous conjure même de ne suivre mes pensées qu'autant qu'elles seront conformes aux sentiments de ceux qui ont reçu de la Providence l'autorité sur vous.

La contemplation est un genre d'oraison autorisé par toute l'Église; elle est marquée dans les Pères et dans les théologiens des derniers siècles : mais il ne faut jamais préférer la contemplation à la méditation. Il faut suivre son besoin, et l'attrait de la grâce, par le conseil d'un bon directeur. Ce directeur, s'il est plein de l'esprit de Dieu, ne prévient jamais la grâce en rien, et il ne fait que la suivre patiemment et pas à pas, après l'avoir éprouvée avec beaucoup de précaution. L'âme qui contemple de la manière la plus sublime doit être la plus détachée de sa contemplation, et la plus prête à rentrer dans la méditation, si son directeur le juge à propos. Balthasar Alvarez, l'un des directeurs de saint Thérèse, dit, suivant une règle marquée dans tous les meilleurs spirituels, que quand la contemplation manque il faut reprendre la méditation, comme un marinier se sert de rames quand le vent n'enfle plus les voiles. Cette règle regarde les âmes qui sont encore dans un état mêlé : mais, en quelque état éminent et habituel qu'on puisse être, la contemplation ni acquise ni infuse ne dispense jamais des actes distincts des vertus; au contraire, les vertus doivent être les fruits de la contemplation. Il est vrai seulement qu'en cet état les âmes font les actes des vertus d'une manière plus simple et plus paisible, qui tient quelque chose de la simplicité et de la paix de la contemplation.

Pour Jésus-Christ, il n'est jamais permis d'aller au Père que par lui; mais il n'est pas nécessaire d'avoir toujours une vue actuelle du Fils de Dieu ni une union aperçue avec lui. Il suffit de suivre l'attrait de la grâce, pourvu que l'âme ne perde point un certain attachement à Jésus-Christ dans son fond le plus intime, qui est essentiel à la vie intérieure. Les âmes même qui ne sont pas d'ordinaire occupées de Jésus-Christ dans leur oraison ne laissent pas d'avoir de temps en temps certaines pentes vers lui, et une union plus forte que tout ce que les âmes ferventes d'un état commun éprouvent d'ordinaire. Une voie où l'on n'aurait plus rien pour Jésus-Christ serait non-seulement suspecte, mais encore évidemment fausse et pernicieuse. Il est vrai seulement qu'entre ces deux états, de goûter souvent Jésus-Christ ou de demeurer solidement uni à lui, sans avoir en ce genre beaucoup de sentiments et de goûts aperçus, on ne choisit point; chacun doit suivre en paix le don de Dieu, pourvu que toute l'âme ne tienne à Dieu que par Jésus-Christ, unique voie et unique vérité.

Votre oraison, de la manière dont vous me la dépeignez, n'a rien que de bon : elle est même variée et pleine d'actes très-faciles à distinguer. Ces différents sentiments d'adoration, d'amour, de joie, d'espérance et d'anéantissement devant Dieu, sont autant d'actes très-utiles. Pour les lumières, les goûts et les sentiments auxquels vous dites : Vous n'êtes pas, mon Dieu, etc. cela est encore très-bon; il faut être prêt à être privé de ces sortes de dons

[1] Il est important de remarquer que cette lettre fut hautement approuvée par Bossuet, un an après les conférences d'Issy, c'est-à-dire dans un temps où il n'était nullement disposé à approuver un écrit qui eût tant soit peu favorisé les illusions du quiétisme.

Les neuf lettres suivantes, jusqu'à la 22e, sont adressées à la même sœur.

qui consolent et qui soutiennent. Il n'y a que l'amour et la conformité à la volonté de Dieu qu'on ne doit jamais séparer de Dieu même, parce qu'on ne peut être uni même immédiatement à Dieu, pour parler le langage des mystiques, que par l'amour et par la conformité à sa volonté dans tout ce qu'elle fait, qu'elle commande et qu'elle défend.

L'acte d'adoration de l'Être spirituel, infini et incompréhensible, qui ne peut être ni vu ni senti, ni goûté, ni imaginé, etc. est l'exercice tout ensemble du pur amour et de la pure foi. Persévérez dans cet acte sans scrupule : y persévérer, c'est le renouveler sans cesse d'une manière simple et paisible. Ne le quittez point pour d'autres choses, que vous chercheriez peut-être avec inquiétude et empressement, contre l'attrait de votre grâce. Il y aura assez d'occasions où ce même attrait vous occupera de Jésus-Christ, et des actes distincts des vertus qui sont nécessaires à votre état intérieur et extérieur.

Pour le silence dont le roi-prophète parle, c'est celui dont saint Augustin parle aussi, quand il dit : Que mon âme fasse taire tout ce qui est créé, pour passer au-dessus de tout ce qui n'est point Dieu lui-même; qu'elle se fasse taire aussi elle-même à l'égard d'elle-même : *sileat anima mea ipsi sibi;* que dans ce silence universel elle écoute le Verbe qui parle toujours, mais que le bruit des créatures nous empêche souvent d'entendre. Ce silence n'est pas une inaction et une oisiveté de l'âme; ce n'est qu'une cessation de toute pensée inquiète et empressée, qui serait hors de saison quand Dieu veut se faire écouter. Il s'agit de lui donner une attention simple et paisible, mais très-réelle, très-positive, et très-amoureuse pour la vérité qui parle au-dedans. Qui dit attention dit une opération de l'âme et une opération intellectuelle accompagnée d'affection et de volonté. Qui dit imposer silence dit une action de l'âme qui choisit librement et par un amour méritoire. En un mot, c'est une fidélité actuelle de l'âme, qui dans sa paix la plus profonde préfère d'écouter l'esprit intérieur de grâce à toute autre attention. Alors l'opération tranquille de l'âme est une pure intellection, quoique les mystiques, prévenus des opinions de la philosophie de l'école, aient parlé autrement. L'âme y contemple Dieu comme incorporel, et par conséquent elle n'admet ni images ni sensations qui le représentent; elle l'adore ainsi tel qu'il est. Je sais bien que l'imagination ne cesse point alors de représenter des objets, et les sens de produire des sensations; mais l'âme, uniquement soutenue par la foi et par l'amour, n'admet volontairement aucune de ces choses qui ne sont ni Dieu ni rien de ressemblant à sa nature, non plus qu'un mathématicien ne fait point entrer dans ses spéculations de mathématiques la vue involontaire des mouches qui bourdonnent autour de lui.

Il faut seulement remarquer deux choses sur la contemplation : la première, que le Verbe, en tant qu'il est incarné, quand il parle dans cette oraison, ne doit pas être moins écouté que quand il parle sans nous représenter son incarnation; en un mot, Jésus-Christ peut être l'objet de la plus pure et de la plus sublime contemplation. Il est contemplé par les bienheureux dans le ciel; à plus forte raison peut-il être contemplé sur la terre par les âmes de la plus éminente oraison, lesquelles, étant encore dans le pèlerinage, sont toujours jusques à la mort dans un état essentiellement différent de celui des saints arrivés au terme. Jésus-Christ n'est pas moins la vérité et la vie que la voie. Il n'y a aucun état où l'âme la plus parfaite puisse ni marcher, ni contempler, ni vivre qu'en lui et par lui seul. Il ne suffit pas de tenir à lui confusément; il faut être occupé distinctement de lui et de ses mystères. Il est vrai qu'il y a des âmes qui ne le voient point actuellement dans leur contemplation, et qui croient même pour un temps l'avoir perdu, lorsqu'elles sont dans les épreuves; mais celles qui n'en sont pas occupées pendant la pure et actuelle contemplation en sont occupées dans certains intervalles, où elles trouvent que Jésus-Christ leur est toutes choses. Celles qui sont dans les épreuves ne perdent pas plus Jésus-Christ que Dieu; elles ne perdent ni l'un ni l'autre que pour un temps, et en apparence. L'Époux se cache, mais il est présent : la peine où est l'âme, en croyant l'avoir perdu, est une preuve qu'elle ne le perd jamais, et qu'elle n'est privée que d'une possession goûtée et réfléchie.

La seconde remarque à faire sur la contemplation est que cette contemplation pure et directe, où nulle image ni sensation n'est admise volontairement, n'est jamais, en cette vie, continuelle et sans interruptions : il y a toujours des intervalles où l'on peut et où l'on doit, suivant la grâce et suivant son besoin, pratiquer les actes distincts de toutes les vertus, comme de la patience, de l'humilité, de la docilité, de la vigilance et de la contrition; et en un mot il faut remplir tous les devoirs intérieurs et extérieurs marqués dans l'Évangile. Loin de les négliger dans l'état de perfection, on ne doit juger du degré de la perfection de chaque âme que par la fidélité qu'elle a dans toutes ces choses. Si, dans ces intervalles, on ne trouvait jamais en soi ni l'union à Jésus-Christ, ni les actes distincts des vertus, on devrait beaucoup craindre de tomber dans l'illusion.

Alors il faudrait, suivant le conseil le plus sage qu'on pourrait trouver, s'exciter avec les efforts les plus empressés pour trouver Jésus-Christ et les vertus, si on était encore dans l'état où je vous ai dit que Balthasar Alvarez veut qu'on prenne la rame quand le vent n'enfle plus les voiles. Que si on était dans un état de contemplation plus habituelle, où la rame ne fût plus d'aucun usage, il faudrait, non pas s'exciter avec inquiétude et empressement, mais faire des actes simples et paisibles sans y rechercher sa propre consolation. Cette sorte d'excitation, ou plutôt de fidélité tranquille et très-efficace, ne troublera jamais l'état des âmes les plus éminentes, quand elles les feront par obéissance. Peut-être croiront-elles ne faire point des actes, parce qu'elles ne les feront point par formules et par secousses empressées; mais ces actes n'en seront pas moins bons. Il y a une grande différence entre les actes empressés qu'on s'efforce de faire pour s'y appuyer avec une subtile complaisance, ou ceux qu'on fait de toute la force de la volonté, avec simplicité et paix, pour obéir à un directeur. Enfin le fondement, qui doit être immobile, est qu'il n'y a aucun degré de contemplation où l'âme ne se nourrisse, d'une manière plus ou moins aperçue, par la vue de Jésus-Christ, par celle de ses mystères, et par les actes distincts des vertus. Les actes aperçus ne viennent pas toujours également comme on le voudrait, pour se consoler et pour s'assurer dans les temps de l'actuelle et directe contemplation. Il ne faut pas même interrompre ce que Dieu fait, pour ce que nous voudrions faire; mais, hors de ces actes, il faut toujours un peu plus ou un peu moins d'union aperçue à Jésus-Christ, et d'actes distincts.

Au reste, voici ce me semble, les véritables notions des termes dont les plus saints mystiques se sont servis si fréquemment et si utilement, mais dont j'entends dire tous les jours avec douleur qu'on a étrangement abusé.

L'abandon n'est que le pur amour dans toute l'étendue des épreuves, où il ne peut jamais cesser de détester et de fuir tout ce que la loi écrite condamne, et où les permissions divines ne dispensent jamais de résister jusqu'au sang contre le péché pour ne le pas commettre, et de le déplorer, si par malheur on y était tombé : car le même Dieu qui permet le mal le condamne, et sa permission, qui n'est pas notre règle, n'empêche pas qu'on ne doive, par le principe de l'amour, se conformer toujours à sa volonté écrite, qui commande le bien, et qui condamne tout ce qui est mal. On ne doit jamais supposer la permission divine que dans les fautes déjà commises; cette permission ne doit diminuer en rien alors notre haine du péché, ni la condamnation de nous-mêmes.

L'activité que les mystiques blâment n'est pas l'action réelle et la coopération de l'âme à la grâce; c'est seulement une crainte inquiète, ou une ferveur empressée qui recherche les dons de Dieu pour sa propre consolation.

L'état passif, au contraire, est un état simple, paisible, désintéressé, où l'âme coopère à la grâce d'une manière d'autant plus libre, plus pure, plus forte et plus efficace, qu'elle est plus exempte des inquiétudes et des empressements de l'intérêt propre.

La propriété que les mystiques condamnent avec tant de rigueur, et qu'ils appellent souvent impureté, n'est qu'une recherche de sa propre consolation et de son propre intérêt dans la jouissance des dons de Dieu, au préjudice de la jalousie du pur amour, qui veut tout pour Dieu, et rien pour la créature. Le péché de l'ange fut un péché de propriété: *stetit in se,* comme parle saint Augustin. La propriété bien entendue n'est donc que l'amour-propre ou l'orgueil, qui est l'amour de sa propre excellence en tant que propre, et qui, au lieu de rapporter tout et uniquement à Dieu, rapporte encore un peu les dons de Dieu à soi, pour s'y complaire. Cet amour-propre fait, dans l'usage des dons extérieurs, la plupart des défauts sensibles. Dans l'usage des dons intérieurs, il fait une recherche très-subtile et presque imperceptible de soi-même dans les plus grandes vertus, et c'est cette dernière purification qui est la plus rare et la plus difficile.

Les mystiques appellent aussi souvent impureté les empressements de l'amour intéressé, qui troublent la paix d'une âme attirée à la générosité du pur amour. L'amour intéressé n'est point un péché; et il ne peut être permis, dans ce langage, de l'appeler une impureté, qu'à cause qu'il est différent de l'amour désintéressé que l'on nomme pur. L'amour intéressé se trouve souvent dans de très-grands saints, et il est capable de produire d'excellentes vertus.

La désappropriation bien entendue n'est donc que l'abnégation entière de soi-même selon l'Évangile, et la pratique de l'amour désintéressé dans toutes les vertus. La cupidité, qui est opposée à la charité, ne consiste pas seulement dans la concupiscence charnelle et dans tous les vices grossiers, mais encore dans cet amour spirituel et déréglé de soi-même pour s'y complaire.

L'attrait intérieur dont les mystiques ont tant parlé n'est point une inspiration miraculeuse et prophétique, qui rende l'âme infaillible, ni impeccable, ni indépendante de la direction des pasteurs;

ce n'est que la grâce, qui est sans cesse prévenante dans tous les justes, et qui est plus spéciale dans les âmes élevées par l'amour désintéressé, et par la contemplation habituelle, à un état plus parfait. Ces âmes peuvent se tromper, pécher, avoir besoin d'être redressées. Elles ne peuvent même marcher sûrement dans leur voie que par l'obéissance.

Les désirs ne cessent point, non plus que les actes, dans cette voie; car l'amour, qui est le fond de la contemplation, est un désir continuel de l'Époux bien aimé, et ce désir continuel est divisé en autant d'actes réels qu'il y a de moments successifs où il continue. Un acte simple, indivisible, toujours subsistant par lui-même s'il n'est révoqué, est une chimère qui porte avec elle une évidente et ridicule contradiction. Chaque moment d'amour et d'oraison renferme son acte particulier : il n'y a que le renouvellement positif d'un acte qui puisse le faire continuer. Il est vrai seulement que quand une personne qui ne connaît point ses opérations intérieures par les vrais principes de philosophie, se trouve dans une paix et une union habituelle avec Dieu, elle croit ou ne faire aucun acte, ou en faire un perpétuel; parce que les actes qu'elle fait sont si simples, si paisibles, et si exempts de tout empressement, que l'uniformité leur ôte une certaine distinction sensible.

J'ai dit que l'amour est un désir, et cela est vrai en un sens, quoiqu'en un autre l'amour pur et paisible ne soit pas un désir empressé. Ce qu'on appelle d'ordinaire un désir est une inquiétude et un élancement de l'âme pour tendre vers quelque objet qu'elle n'a pas; en ce sens, l'amour paisible ne peut être un désir : mais si on entend par le désir la pente habituelle du cœur, et son rapport intime à Dieu, l'amour est un désir; et en effet, quiconque aime Dieu veut tout ce que Dieu veut. Il veut son salut, non pour soi, mais pour Dieu, qui veut être glorifié par là, et qui nous commande de le vouloir avec lui. L'amour est insatiable d'amour; il cherche sans cesse son propre accroissement par la destruction de tout ce qui n'est pas lui en nous. Quoiqu'il ne dise pas formellement : Je veux croître, qu'il ne sente pas toujours une impatience pour son accroissement, et qu'il ne s'excite pas même par secousses et avec empressement pour faire de nouveaux progrès, il tend néanmoins, par un mouvement paisible et uniforme, à détruire tous les obstacles des plus légères imperfections, et à s'unir de plus en plus à Dieu. Voilà le vrai désir qui fait toute la vie intérieure.

Pour les désirs particuliers sur les moyens qu'on croit les plus propres pour procurer la gloire de Dieu, ils peuvent être bons; mais aussi j'avoue qu'ils me sont suspects lorsqu'ils sont accompagnés, comme vous me le dites, de trouble et d'inquiétude, et qu'ils vous font sortir de votre recueillement ordinaire. Vouloir âprement la gloire de Dieu, et à notre mode, c'est moins vouloir sa gloire que notre propre satisfaction. Dieu peut donner aux âmes, par sa grâce, certains désirs particuliers, ou pour des choses qu'il veut accorder à leurs prières, ou pour les exercer elles-mêmes par ces désirs. Ils peuvent même être très-forts, et très-puissants sur l'âme. Ce n'est pas leur force qui m'est suspecte; ce que je crains, c'est l'âpreté, c'est l'inquiétude qui fait cesser le recueillement. Je demande donc que, sans combattre le désir, on n'y tienne point, et qu'on ne veuille pas même en juger. Si ces désirs viennent de Dieu, il saura bien les faire fructifier pour vous et pour les autres. S'ils viennent de votre empressement, la plus sûre manière de les faire cesser est de ne vous y arrêter point volontairement. Bornez-vous donc, ma chère sœur, à bien vouloir de tout votre cœur toutes les volontés connues de Dieu par sa loi et par sa providence, et toutes les inconnues qui sont cachées dans ses conseils sur l'avenir.

Voilà les principales choses de la doctrine de la vie intérieure, que je ne puis vous expliquer ici qu'en abrégé et à la hâte, mais qui sont capitales pour vous préserver de l'illusion. Si ces choses ont besoin d'un éclaircissement plus exact et plus étendu, je vous en dirai volontiers ce que j'en connais, qui est conforme aux propositions de messeigneurs de Paris et de Meaux [1].

Pour vous, ma chère sœur, ce qui me paraît le plus utile à votre sanctification, c'est que vous fuyiez ce qu'on appelle le goût de l'esprit, et la curiosité : *noli altum sapere*. Faites taire votre esprit, qui se laisse trop aller au raisonnement. Surtout n'entreprenez jamais de régler votre conduite intérieure, ni celles des sœurs à qui vous pouvez parler suivant l'ordre de vos supérieures, par vos lectures. Les meilleures choses que vous lisez peuvent se tourner en poison, si vous les prenez selon votre propre sens. Lisez donc pour vous édifier, pour vous recueillir, pour vous nourrir intérieurement, pour vous remplir de la vérité, mais non pour juger par vous-même, ni pour trouver votre direction dans vos lectures. Ne lisez rien par curiosité, ni par goût des choses extraordinaires : ne lisez rien que par conseil, et en esprit d'obéissance à vos supérieurs, auxquels il ne faut jamais rien cacher. Souvenez-vous que, si vous n'êtes comme les petits enfants, vous n'entrerez point au royaume du ciel. Désirez le lait

[1] Les *Articles d'Issy*.

comme les petits enfants nouveau-nés; désirez-le sans artifice. Souvenez-vous que Dieu cache ses conseils aux sages et aux prudents, pour les révéler aux petits; sa conversation familière est avec les simples. Il n'est pas question d'une simplicité badine, et qui se relâche sur les vertus : il s'agit d'une simplicité de candeur, d'ingénuité, de rapport unique à Dieu seul, et de défiance sincère de soi-même en tout. Vous avez besoin de devenir plus petite et plus pauvre d'esprit qu'une autre. Après avoir tant travaillé à croître et à orner votre esprit, dépouillez-le de toute parure; ce n'est pas en vain que Jésus-Christ dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit*. Ne parlez jamais aux autres, qu'autant que vos supérieurs vous y obligeront; vous avez besoin de ne point épancher au dehors le don de Dieu qui se tarirait aisément en vous. On se dissipe quelquefois en parlant des meilleures choses; on s'en fait un langage qui amuse, et qui flatte l'imagination, pendant que le cœur se vide et se dessèche insensiblement. Ne vous croyez point avancée, car vous ne l'êtes guère : ne vous comparez jamais à personne; laissez-vous juger par les autres, quoiqu'ils n'aient pas une grande lumière. Ne comptez jamais sur vos expériences, qui peuvent être très-défectueuses. Obéissez et aimez : l'amour qui obéit marche dans la voie droite, et Dieu supplée à tout ce qui pourrait lui manquer. Oubliez-vous vous-même, non au préjudice de la vigilance, qui est essentiellement inséparable du véritable amour de Dieu, mais pour les réflexions inquiètes de l'amour-propre.

Vous trouverez peut-être, ma chère sœur, que j'entre bien avant dans les questions de doctrine, en vous écrivant une lettre où je vous exhorte à vous détacher de tout ce qu'on appelle esprit de science : mais vous savez que c'est vous qui m'avez questionné. Il s'agit de vous mettre le cœur en paix, de vous montrer les vrais principes et les bornes au delà desquelles vous ne pourriez aller sans tomber dans l'illusion, et de vous ôter aussi le scrupule sur les véritables voies de Dieu. On ne peut pas vous parler aussi sobrement qu'à une autre, parce que vous avez beaucoup lu et raisonné sur toutes ces matières. Tout ce que je viens de vous dire ne vous apprendra rien de nouveau; il ne fera que vous montrer les bornes, et que vous préserver des piéges à craindre. Après vous avoir parlé, ma chère sœur, avec tant de confiance et d'ouverture, je n'ai garde de finir cette lettre par des compliments. Il me suffit de me recommander à vos prières, et de me souvenir de vous dans les miennes. Je vous supplie que j'ajoute ici une assurance de ma vénération pour la mère prieure, et pour les autres dont je suis connu. Rien n'est plus fort et plus sincère que le zèle avec lequel je vous serai dévoué toute ma vie en Notre-Seigneur.

14.

Sur la doctrine spirituelle de saint Jean de la Croix; recourir au directeur en esprit de foi et d'obéissance.

30 novembre.

Que direz-vous de moi, ma chère sœur? je n'ai pas encore eu un moment libre pour lire votre Vie du bienheureux Jean de la Croix; mais je m'en vais la lire au plus tôt, et bien exactement. Pour vos lettres où vous me parlez de ses maximes, je les approuve du fond de mon cœur : ces maximes sont de l'esprit de Dieu, et il ne peut jamais y en avoir de contraires qui ne soient pernicieuses. Il y a même, dans ces maximes bien entendues, de grands principes de vie intérieure qui demandent beaucoup d'expérience et de grâce. Ce que je souhaite de vous, ma chère sœur, c'est que vous ne vous fassiez jamais un appui des talents humains dans votre obéissance. N'obéissez point à un homme parce qu'il raisonne plus fortement ou parle d'une manière plus touchante qu'un autre, mais parce qu'il est l'homme de Providence pour vous, et qu'il est votre supérieur, ou que vos supérieurs agréent qu'il vous conduise, et que vous éprouvez, indépendamment du raisonnement et du goût humain, qu'il vous aide plus qu'un autre à vous laisser subjuguer par l'esprit de grâce, et à mourir à vous-même. Le directeur ne nous sert guère à nous détacher de notre propre sens, quand ce n'est que par notre propre sens que nous tenons à lui. O ma chère sœur! que je voudrais vous appauvrir du côté de l'esprit! Écoutez saint Paul[1] : *Vous êtes prudents en Jésus-Christ; pour nous, nous sommes insensés pour lui*. Ne craignez point d'être indiscrète; à Dieu ne plaise que je veuille de vous aucune indiscrétion! mais je ne voudrais laisser en vous qu'une sagesse de pure grâce, qui conduit simplement les âmes fidèles, quand elles ne se laissent aller ni à l'humeur, ni aux passions, ni à l'amour-propre, ni à aucun mouvement naturel. Alors ce qu'on appelle dans le monde esprit, raisonnement et goût, tombera. Il ne restera qu'une raison simple, docile à l'esprit de Dieu, et une obéissance d'enfant pour vos supérieurs, sans regarder en eux autre chose que Dieu. Je le prie d'être lui seul toutes choses en vous.

[1] *I. Cor.* IV, 10.

15.

Contre le goût de l'esprit.

10 décembre.

J'ai beaucoup pensé à vous devant Dieu depuis deux ou trois jours. Je ne saurais souffrir votre esprit, ni le goût que vous avez pour celui des autres. Je voudrais vous voir pauvre d'esprit, ne vous reposant plus que dans le commerce des simples et des petits. Les talents sont de Dieu, et ils sont bons quand on en use sans y tenir; mais quand on les recherche, quand on les préfère à la simplicité, quand on dédaigne tout ce qui en est dépourvu, quand on veut toujours le plus sublime dans les dons de Dieu, on n'est point encore dans le goût de pure grâce. Au nom de Dieu, laissez là votre esprit, votre science, votre goût, votre discernement. Le bienheureux Jean de la Croix donnait bien moins à l'esprit que vous. Plus d'autre esprit que l'esprit de Dieu. La véritable grâce nous fait tout à tous indistinctement; elle rabaisse tous les talents, elle aplanit tout, elle fait qu'on est ravi d'être avec les gens les plus grossiers et les plus idiots, pourvu qu'on y soit pour faire la volonté de Dieu. Pardon, ma chère sœur, de mes indiscrétions. Mille et mille fois tout à vous en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

16.

Précautions à prendre contre l'illusion dans les voies intérieures; s'exercer surtout à l'humilité.

J'ai pensé, ma chère sœur, à tout ce que vous m'avez dit en si peu de temps, et Dieu sait combien je m'intéresse à tout ce qui vous touche. Je ne saurais assez vous recommander de compter pour rien toutes les lumières de grâce, et les communications intérieures qu'il vous paraît que vous recevez. Vous êtes encore dans un état d'imperfection et de mélange, où de telles lumières sont tout au moins très-douteuses et très-suspectes d'illusion. Il n'y a que la conduite de foi qui soit assurée, comme le bienheureux Jean de la Croix le dit si souvent. Sainte Thérèse même paraît avoir presque perdu toute lumière miraculeuse dans sa septième demeure du Château de l'âme. Vous avez un besoin infini de ne compter pour rien tout ce qui paraît le plus grand, et de demeurer dans la voie où l'on ne voit rien que les maximes de la pure foi et de la pratique du parfait amour. Je me souviens de vous avoir écrit autrefois là-dessus une lettre. Si elle contient quelque chose de vrai, servez-vous-en comme de ce qui est à Dieu; et si j'y ai mis quelque chose qui soit mauvais, rejetez-le comme mien. J'avoue que je souhaiterais pour votre sûreté, que monsieur votre supérieur, qui est plein de mérite, de science et de vertu, vous tînt aussi bas que vous devez l'être. Il s'en faut beaucoup que vous ne soyez dans la véritable lumière qui vient de l'expérience de la perfection. Vous n'êtes que dans un commencement, où vous prendrez facilement le change avec bonne intention, et où l'approbation de vos supérieurs et de vos anciennes est fort à craindre pour vous. Vous avez une sorte de simplicité que j'aime fort; mais elle ne va qu'à retrancher tout artifice et toute affectation : elle ne va pas encore jusqu'à retrancher les goûts spirituels, et certains petits retours subtils sur vous-même. Vous avez besoin de ne vous arrêter à rien, de ne compter pour rien tout ce que vous avez, même ce qui vous est donné; car ce qui vous est donné, quoique bon du côté de Dieu, peut être mauvais par l'appui que vous en tirerez en vous-même. Ne tenez qu'aux vérités de la foi, pour crucifier sans réserve encore plus le dedans que le dehors de l'homme. Gardez dans votre cœur l'opération de la grâce, et ne l'épanchez jamais sans nécessité. Il y aurait mille choses simples à vous dire sur cette conduite de foi; mais le détail n'en peut être marqué ici; car il serait trop long, et on ne saurait tout prévoir. J'espère que Dieu vous conduira lui-même, si vous êtes fidèle à contenter toute la jalousie de son amour, sans écouter votre amour-propre. Je le prie d'être toutes choses en vous, et de vous préserver de toute illusion; ce qui arrivera si vous allez, comme dit le bienheureux Jean de la Croix, toujours par le non-savoir dans les vérités inépuisables de l'abnégation de vous-même : n'en cherchez point d'autres. Tout à vous en Jésus-Christ Notre-Seigneur. A lui seul gloire à jamais.

17.

Sur le même sujet.

21 août.

Si je vous ai écrit, ma chère sœur, sur les précautions dont vous avez besoin, ce n'est pas que je croie que vous vous trompiez; mais c'est que je voudrais que vous fussiez loin de tous les piéges. Celui de l'approbation de toutes les personnes de votre maison n'est pas médiocre. D'ailleurs vous n'avez point d'expérience; vous n'avez que de la lecture, avec un esprit accoutumé au raisonnement dès votre enfance. On pourrait même vous croire bien plus avancée que vous ne l'êtes. Voilà ce qui me fait tant désirer que vous marchiez toujours dans la voie de

la plus obscure foi et de la plus simple obéissance. Vous ne sauriez trop abattre votre esprit, ni vous défier trop de vos lumières et de toutes les grâces sensibles. Il ne faut pas les rejeter, afin que Dieu en fasse en vous tout ce qu'il lui plaira, supposé qu'elles viennent de lui : mais il ne faut pas s'y arrêter un seul instant, et cela n'empêchera point leur effet, si c'est Dieu qui en est la source. Tout ce que vous m'avez écrit me semble bon, et je vous prie de n'aller pas plus loin. Communiquez-vous peu aux autres; ne le faites que par pure obéissance, et d'une manière proportionnée au degré de chaque personne. Il faut que les âmes de grâce se communiquent comme la grâce même, qui prend toutes les formes. Ce n'est pas pour dissimuler, mais seulement pour ne dire à chacun que les vérités qu'il est capable de porter, réservant la nourriture solide aux forts, pendant qu'on donne le lait aux enfants. Le dépôt entier de la vérité est dans la tradition indivisible de l'Église; mais on ne le dispense que par morceaux, suivant que chacun est en état d'en recevoir plus ou moins. Je serai très-aise de savoir de vos vues et de vos dispositions tout ce que Dieu vous mettra au cœur de m'en confier; mais je crois que le temps le plus convenable pour cette communication sera celui de mon retour. Alors j'irai vous rendre une visite, où nous pourrons parler ensemble; après quoi vous me confierez par écrit ou de vive voix tout ce que vous voudrez, pourvu que vos supérieurs l'approuvent. En attendant, je prierai Notre-Seigneur de vous détacher de tous vos proches, pour ne les aimer plus qu'en lui seul, et pour vous faire porter la croix dans l'esprit de Jésus-Christ : tout le zèle empressé que vous avez pour le salut de vos parents leur sera peu utile. On voudrait par principe de nature communiquer la grâce : elle ne se communique que par mort à soi-même, et à son zèle trop naturel. Attendez en paix les moments de Dieu. Jésus-Christ dit souvent : *Mon heure n'est pas encore venue.* On voudrait bien la faire venir, mais on la recule en voulant la hâter. L'œuvre de Dieu est une œuvre de mort, et non pas de vie; c'est une œuvre où il faut toujours sentir son inutilité et son impuissance. Telle est la patience et la longanimité des saints. Plus on a de talents, et plus on a besoin d'en éprouver l'impuissance. Il faut être brisé et mis en poudre, pour être digne de devenir l'instrument des desseins de Dieu. Vous m'obligerez sensiblement si vous voulez bien témoigner à la mère prieure et aux autres de votre maison combien je les révère.

18.

Exhortation à l'obéissance et à la simplicité.

Je ne puis assez vous redire ce que j'ai pris la liberté de vous dire tant de fois : Craignez votre esprit, et celui de ceux qui en ont; ne jugez de personne par là. Dieu, seul bon juge, en juge bien autrement; il ne s'accommode que des enfants et des petits pauvres d'esprit. Ne lisez rien par curiosité, ni pour former aucune décision dans votre tête sur aucune de vos lectures; lisez pour vous nourrir intérieurement dans un esprit de docilité et de dépendance sans réserve. Communiquez-vous peu, et ne le faites jamais que pour obéir à vos supérieures. Soyez ingénue comme un enfant à leur égard. Ne comptez pour rien ni vos lumières ni les grâces extraordinaires. Demeurez dans la pure foi, contente d'être fidèle dans cette obscurité, et d'y suivre sans relâche les commandements et les conseils de l'Évangile expliqués par votre règle. Sous prétexte de vous oublier vous-même, et d'agir simplement sans réflexion, ne vous relâchez jamais pour votre régularité, ni pour la correction de vos défauts : demandez à vos supérieurs qu'ils vous en avertissent. Soyez fidèle à tout ce que Dieu vous en fera connaître par autrui, et acquiescez avec candeur et docilité à tout ce qu'on vous en dira, et dont vous n'aurez point la lumière. Il faut s'oublier, pour retrancher les attentions de l'amour-propre, et non pour négliger la vigilance qui est essentielle au véritable amour de Dieu. Plus on l'aime, plus on est jalouse contre soi, pour n'admettre jamais rien qui ne soit des vertus les plus pures que l'amour inspire. Voilà, ma chère sœur, tout ce qui me vient au cœur pour vous : recevez-le du même cœur dont je vous le donne. Je prie notre Seigneur qu'il vous fasse entendre mieux que je ne dis, et qu'il soit lui seul toutes choses en vous. Il sait à quel point je suis en lui intimement uni à vous.

19.

Sur le même sujet.

A Cambrai, 25 décembre 1710.

Je vous envoie, ma chère sœur, une lettre pour M..... et je vous prie de la voir, afin que vous soyez dans la suite de notre commerce, et que vous lui aidiez à se soutenir dans ses bonnes intentions pendant que je ne saurais la voir. J'ai un désir infini que vous soyez simple, et que vous n'ayez plus d'esprit. Je voudrais que Dieu flétrît vos talents, comme la petite vérole efface la beauté des jeunes person-

nes. Quand vous n'aurez plus aucune parure spirituelle, vous commencerez à goûter ce qui est petit, grossier, et disgracié selon la nature, mais droit selon la pure grâce : vous ne déciderez plus, vous ne mépriserez plus rien; vous ne serez plus amusée par vos idées de perfection; votre oraison ne nourrira plus votre esprit. La conversation du Seigneur est avec les simples; ils sont ses bien-aimés et les confidents de ses mystères. Les sages et les prudents n'y auront point de part. L'enfant Jésus se montre aux bergers plus tôt qu'aux Mages. Devenez bergère ignorante, grossière, imbécile; mais droite, détachée de vous-même, docile, naïve, et inférieure à tout le monde. Oh! que cet état est meilleur que celui d'être sage en soi-même! Pardon, ma chère sœur : je prie le saint enfant Jésus de vous mettre son enfance au cœur. Demeurez à la crèche en silence avec lui; demandez pour moi ce que je souhaite tant pour vous. Mille compliments chez vous.

20.

Sur la mort édifiante de l'abbé de Langeron.

A Cambrai, 17 janvier 1711.

Je n'ai point, ma très-honorée sœur, la force que vous m'attribuez. J'ai ressenti la perte irréparable que j'ai faite avec un abattement qui montre un cœur très-faible. Maintenant mon imagination est un peu apaisée, et il ne me reste qu'une amertume et une espèce de langueur intérieure. Mais l'adoucissement de ma peine ne m'humilie pas moins que ma douleur. Tout ce que j'ai éprouvé dans ces deux états n'est qu'imagination et qu'amour-propre. J'avoue que je me suis pleuré en pleurant un ami qui faisait la douceur de ma vie, et dont la privation se fait sentir à tout moment. Je me console, comme je me suis affligé, par lassitude de la douleur, et par besoin de soulagement. L'imagination, qu'un coup si imprévu avait saisie et troublée, s'y accoutume et se calme. Hélas! tout est vain en nous, excepté la mort à nous-mêmes que la grâce y opère. Au reste, ce cher ami est mort avec une vue de sa fin qui était si simple et si paisible, que vous en auriez été charmée. Lors même que sa tête se brouillait un peu, ses pensées confuses étaient toutes de grâce, de foi, de docilité, de patience, et d'abandon à Dieu. Je n'ai jamais rien vu de plus édifiant et de plus aimable. Je vous raconte tout ceci pour ne vous représenter point ma tristesse, sans vous faire part de cette *joie de la foi* dont parle saint Augustin, et que Dieu m'a fait sentir en cette occasion. Dieu a fait sa volonté, il a préféré le bonheur de mon ami à ma consolation. Je manquerais à Dieu et à mon ami même, si je ne voulais pas ce que Dieu a voulu. Dans ma plus vive douleur, je lui ai offert ce que je craignais tant de perdre. On ne peut être plus touché que je le suis de la bonté avec laquelle vous prenez part à ma peine. Je prie celui pour l'amour de qui vous le faites de vous en payer au centuple.

21.

L'esprit de prière, préservatif assuré contre les nouveautés en matière de doctrine. Combien l'amour adoucit les dépouillements les plus terribles à la nature.

J'ai reçu, ma très-honorée sœur, une réponse de la personne qui vous est si chère; elle ne tend qu'à entrer en dispute, et qu'à vouloir m'y engager avec ses ministres. Cette dispute avec eux n'aboutirait à rien de solide. Je me bornerai à lui répondre doucement sur les points qui peuvent toucher le cœur, en laissant tomber tout ce qui excite l'esprit à des contestations. La prière ôte l'enflure du cœur, que la science et la dispute donnent. Si les hommes voulaient prier avec amour et humilité, tous les cœurs seraient bientôt réunis; les nouveautés disparaîtraient, et l'Église serait en paix. Je souhaite de tout mon cœur que Dieu vous détache à mesure qu'il vous éprouve. Les dépouillements les plus rigoureux sont adoucis, dès que Dieu détache le cœur des choses dont il dépouille. Les incisions ne sont nullement douloureuses dans le mort; elles ne le sont que dans le vif. Quiconque mourrait en tout porterait en paix toutes les croix. Mais nous sommes faibles, et nous tenons encore à de vaines consolations. Les soutiens de l'esprit sont plus subtils que les appuis mondains; on y renonce plus tard, et avec plus de peine. Si on se détachait des consolations les plus spirituelles dès que Dieu en prive, on mettrait sa consolation, comme dit l'*Imitation de Jésus-Christ*[1], à être sans consolation dans sa peine. Je serais ravi d'apprendre l'entière guérison de vos yeux; mais il ne faut pas plus tenir à ses yeux qu'aux choses plus extérieures. Je serai jusqu'au dernier soupir de ma vie intimement uni à vous, et dévoué à tout ce qui vous appartient avec le zèle le plus sincère.

22.

Exhortation à souffrir patiemment les maux que Dieu envoie; suivre en tout et avec paix l'attrait de la grâce.

25 décembre 1711.

Je voudrais, ma très-honorée sœur, être à por-

[1] Lib. I, cap. XXV, n° 10.

tée de vous témoigner plus régulièrement, par mes lettres, combien je vous suis dévoué. Ce que Dieu fait ne ressemble point à ce que les hommes font. Les sentiments des hommes changent, ceux que Dieu inspire vont toujours croissant, pourvu qu'on lui soit fidèle.

On ne peut être plus touché que je le suis de vos maux : je leur pardonne de vous empêcher de faire des exercices de pénitence. Les maux qu'on souffre ne sont-ils pas eux-mêmes des pénitences continuelles que Dieu nous a choisies, et qu'il choisit infiniment mieux que nous ne les choisirions? Que voulons-nous, sinon l'abattement de la chair et la soumission de l'esprit à Dieu? A l'égard de vos lectures, je ne saurais les regretter, pendant qu'il plaît à Dieu de vous en ôter l'usage. Tous les livres les plus admirables mis ensemble nous instruisent moins que la croix. Il vaut mieux d'être crucifié avec Jésus-Christ, que de lire ses *Souffrances* : l'un n'est souvent qu'une belle spéculation, ou tout au plus qu'une occupation affectueuse; l'autre est la pratique réelle, et le fruit solide de toutes nos lectures et oraisons. Souffrez donc en paix et en silence, ma chère sœur : c'est une excellente oraison que d'être uni à Jésus sur la croix. On ne souffre point en paix pour l'amour de Dieu, sans faire une oraison très-pure et très-réelle. C'est pour cette raison qu'il faut laisser les livres; et les livres ne servent qu'à préparer cette oraison de mort à soi même. Vous connaissez l'endroit où saint Augustin, parlant du dernier moment de sa conversion [1], dit qu'après avoir lu quelques paroles de l'Apôtre, il quitta le livre, « et ne voulut « point continuer de lire, parce qu'il n'en avait plus « besoin, et qu'une lumière de paix s'était répandue « dans son cœur. » Quand Dieu nourrit au dedans, on n'a pas besoin de la nourriture extérieure. La parole du dehors n'est donnée que pour procurer celle du dedans. Quand Dieu, pour nous éprouver, nous ôte celle du dehors, il la remplace par celle du dedans, pour ne nous abandonner pas à notre indigence. Demeurez donc en silence et en amour auprès de lui. Occupez-vous de tout ce que l'attrait de la grâce vous présentera dans l'oraison, pour suppléer à ce qui vous manque du côté de la lecture. Oh! que Jésus-Christ, parole substantielle du Père, est un divin livre pour nous instruire! Souvent nous chercherions dans les livres de quoi flatter notre curiosité, et entretenir en nous le goût de l'esprit. Dieu nous sèvre de ces douceurs par nos infirmités; il nous accoutume à l'impuissance, et à une langueur d'inutilité qui attriste et qui humilie l'amour-propre.

[1] *Confess.* lib. VIII, cap. XII, n° 29, t. I, p. 156.

Oh! l'excellente leçon! Quel livre pourrait nous instruire plus fortement? Ce que je vous demande très-instamment est de ménager vos forces avec simplicité, et de recevoir dans vos maux les soulagements qu'on vous offre, comme vous voudriez qu'un autre à qui vous les offririez les reçût dans son besoin. Cette simplicité vous mortifiera plus que les austérités que vous regrettez, et qui vous sont impossibles. Au reste, Dieu se plaît davantage dans une personne accablée de maux, qui met sa consolation à n'en avoir aucune, pour le contenter, que dans les personnes les plus occupées aux œuvres les plus éclatantes. *Sur qui jetterai-je mes regards de complaisance,* dit le Seigneur [1], *si ce n'est sur celui qui est pauvre, petit et écrasé intérieurement?* Leurs lumières, leurs sentiments, leurs œuvres soutiennent les autres; mais Dieu porte ceux-ci entre ses bras avec compassion. Pleurez sans vous contraindre les choses que vous dites que Dieu vous ordonne de sentir : mais j'aime bien ce que vous appelez *votre stupidité;* elle vaut cent fois mieux que la délicatesse et la vivacité de vos sentiments sublimes, qui vous donneraient un soutien flatteur. Contentez-vous de ce que Dieu vous donne, et soyez également délaissée à son bon plaisir dans les plus grandes inégalités. Encore une fois, ménagez votre corps et votre esprit; l'un et l'autre est abattu. Au reste, je réponds à votre lettre le lendemain de sa réception, c'est-à-dire le 25 décembre, quoiqu'elle soit datée du 30 août. Je n'oublierai pas devant Dieu la personne que vous me recommandez, et je serai jusqu'à la mort intimement uni à vous avec zèle en Notre-Seigneur.

23.

A UNE RELIGIEUSE.

Les dons les plus éminents sont soumis à l'obéissance.

A Versailles, mars...

Vous pouvez avoir lu, dans sainte Thérèse, que tous les dons les plus éminents sont soumis à l'obéissance, et que la docilité est la marque qu'ils viennent de Dieu, faute de quoi ils seraient suspects. Supposé même qu'on se trouvât dans l'impuissance d'obéir, il faudrait, avec esprit de soumission et de simplicité, exposer son impuissance, afin que les supérieurs y eussent l'égard qu'ils jugeraient à propos. On doit en même temps être tout prêt à essayer d'obéir aussi souvent que les supérieurs le demanderont, parce que ces impuissances ne sont souvent qu'imaginaires, et qu'on ne doit les croire véritables

[1] *Isai.* LXVI, 2

qu'après avoir essayé souvent de les vaincre avec petitesse, souplesse et docilité.

Pour tous les dons extraordinaires, il me semble qu'il y a deux règles importantes à observer, faute desquelles les plus grands dons de Dieu même se tournent en illusion. La première de ces règles est de croire qu'un état de pure et nue foi est plus parfait que l'attachement à ces lumières et à ces dons. Quand on s'attache à ces dons, on s'attache à ce qui n'est que moyen, et peut-être même moyen trompeur. De plus, ces moyens remplissent l'âme d'elle-même, et augmentent sa vie propre, au lieu de la désapproprier et de la faire mourir. Au contraire, l'état de pure et nue foi dépouille l'âme, lui ôte toute ressource en elle-même et toute propriété, la tient dans des ténèbres exemptes de toute illusion, car on ne se trompe qu'en croyant voir; enfin ne lui laisse aucune vie, et l'unit immédiatement à sa fin, qui est Dieu même.

La seconde règle, qui n'est qu'une suite de la première, est de n'avoir jamais aucun égard aux lumières et aux dons qu'on croit recevoir, *et d'aller toujours par le non-voir,* comme parle le bienheureux Jean de la Croix. Si le don est véritablement de Dieu, il opérera par lui-même dans l'âme, quoiqu'elle n'y adhère pas. Une disposition aussi parfaite que la simplicité de la pure foi ne peut jamais être un obstacle à l'opération de la grâce. Au contraire, cet état étant celui où l'âme est plus désappropriée de tous ses mouvements naturels, elle est par conséquent plus susceptible de toutes les impressions de l'esprit de Dieu. Alors si Dieu lui imprimait quelque chose, cette chose passerait comme au travers d'elle, sans qu'elle y eût aucune part. Elle verrait ce que Dieu lui ferait voir, sans aucune lumière distincte, et sans sortir de cette simplicité de la pure foi dont nous avons parlé. Si, au contraire, ces lumières et ces dons ne sont pas véritablement de Dieu, on évite une illusion très-dangereuse en n'y adhérant pas : d'où il s'ensuit qu'il faut toujours également, dans tous les cas, non-seulement pour la sûreté, mais encore pour la perfection de l'âme, outrepasser les grands dons, et marcher dans la pure foi comme si on ne les avait pas reçus. Plus on a de peine à s'en déprendre, plus ils sont suspects de plénitude et de propriété; au lieu que l'âme doit être entièrement nue et vide pour la vraie opération de Dieu en elle. Tout ce qui est goût et ferveur sensible, image créée, lumière distincte et aperçue, donne une fausse confiance, et fait une impression trop vive; on les reçoit avec joie, et on les quitte avec peine. Au contraire, dans la nudité de la pure foi, on ne doit rien voir; on n'a plus en soi ni pensée ni volonté; on trouve tout dans cette simplicité générale, sans s'arrêter à rien de distinct; on ne possède rien, mais on est possédé. Je conclus que le plus grand bien qu'on puisse faire à une âme, c'est de la déprendre de ces lumières et de ces dons, qui peuvent être un piége, et qui tout au moins sont certainement un milieu entre Dieu et elle.

Pour les austérités, elles ne sont pas exemptes d'illusions non plus que le reste; l'esprit se remplit souvent de lui-même à mesure qu'il abat la chair. Une marque certaine que l'âme nourrit une vie secrète dans les mortifications du corps, c'est de voir qu'elle tient à ces mortifications, et qu'elle a regret à les quitter. La mortification de la chair ne produit pas la mort de la volonté. Si la volonté était morte, elle serait indifférente dans la main du supérieur, et également souple en tous sens. Ainsi plus on a d'attachement à ses mortifications extérieures, moins le fond de l'âme est réellement mortifié. Si Dieu avait des desseins d'attirer une âme à des austérités extraordinaires, ce serait toujours par la voie du renoncement total à sa pensée et à sa volonté propre. Mais tel qui est insatiable de mortification des sens, manque de courage pour supporter la profonde mort qui est dans le renoncement à toute propre volonté.

La conclusion de tout ce grand discours, ma très-honorée sœur, est qu'il me semble que vous devez laisser décider la mère prieure sur vos austérités, ne lui demandant ni d'en faire peu, ni d'en faire beaucoup. Quand on remarque un désir ardent, et qu'on demande des permissions, on les arrache. Ce n'est plus la simple volonté de la supérieure qu'on fait, c'est la sienne propre, à laquelle on plie celle de la supérieure. Votre maison a déjà beaucoup d'austérités; n'y ajoutez que celles qu'on vous conseillera. Dieu saura les tourner à profit. Je vous suis toujours dévoué en lui.

24.

A LA MÈRE MARIE DE L'ASCENSION,

CARMÉLITE, SA NIÈCE.

Principes de conduite pour une supérieure.

19 Juillet 1712.

J'espère, ma chère nièce, que Dieu, qui vous a appelée à conduire vos sœurs, vous ôtera votre propre esprit, et vous donnera le sien pour faire son œuvre. L'œuvre de Dieu est de le faire aimer, et de nous détruire, afin qu'il vive seul en nous. Votre fonction est donc de faire mourir l'homme, et ai-

mer Dieu. Ne devez-vous pas mourir, pour faire mourir les autres? ne devez-vous pas aimer, pour leur inspirer l'amour? Nulle instruction n'est efficace que par l'exemple; nulle autorité n'est supportable qu'autant que l'exemple l'adoucit. Commencez donc par faire, et puis vous parlerez. L'action parle et persuade; la parole seule n'est que vanité. Soyez la plus petite, la plus pauvre, la plus obéissante, la plus recueillie, la plus détachée, la plus régulière de toute la maison. Obéissez à la règle, si vous voulez qu'on vous obéisse; ou, pour mieux dire, faites obéir, non à vous, mais à la règle, après que vous lui aurez obéi la première. Ne flattez aucune imperfection, mais supportez toutes les infirmités. Attendez les âmes qui vont lentement; vous courriez risque de les décourager par votre impatience. Plus vous aurez besoin de force, plus il faudra y joindre de douceur et de consolation. Puisque le joug du Seigneur est doux et léger, pourquoi faut-il que celui des supérieurs soit rude et pesant? Ou soyez mère par la tendresse et la compassion, ou ne la soyez point par la place. Il faut vous mettre par la condescendance aux pieds de toutes celles qui vous ont mise au-dessus de leur tête par leur élection. Souffrez : ce n'est que par la croix qu'on reçoit l'esprit de Jésus-Christ, et sa vertu pour gagner les âmes. Les supérieurs sans croix sont stériles pour former des enfants de grâce. Une croix bien soufferte acquiert une autorité infinie, et donne bénédiction à tout ce qu'on fait. Il ne fut montré à saint Paul les biens qu'il devait faire qu'avec les maux qu'il devait souffrir. Ce n'est que par la souffrance qu'on apprend à compatir et à consoler. Prenez conseil des personnes expérimentées. Parlez peu, écoutez beaucoup; songez bien plus à connaître les esprits et à vous proportionner à leurs besoins, qu'à leur dire de belles choses. Montrez un cœur ouvert, et faites que chacun voie par expérience qu'il y a sûreté et consolation à vous ouvrir le sien. Fuyez toute rigueur; corrigez même avec bonté et avec ménagement. Ne dites que ce qu'il faut dire; mais ne dites rien qu'avec une entière franchise. Que personne ne craigne de se tromper en vous croyant. Décidez un peu tard; mais avec fermeté. Suivez chaque personne sans la perdre de vue, et courez après, si elle vous échappe pour s'écarter. Il faut vous faire toute à tous les enfants de Dieu, pour les gagner tous. Corrigez-vous, pour corriger les autres. Faites-vous dire vos défauts, et croyez ce qu'on vous dira de ceux que l'amour-propre vous cache. Je suis, ma chère nièce, plein de zèle pour vous, et dévoué à tous vos intérêts en Notre-Seigneur.

25.

A UNE PERSONNE

SUR LE POINT D'ENTRER EN RELIGION.

La paix du cœur ne se trouve que dans un entier abandon à Dieu. Différence entre la sagesse que la grâce donne, et celle qui vient du naturel.

Je me réjouis de vous savoir à la veille d'un grand sacrifice où j'espère que vous trouverez la paix. Il la faut moins chercher par l'état extérieur que par la disposition intérieure. Toutes les fois que vous voudrez prévoir l'avenir, et chercher des sûretés avec Dieu, il vous confondra dans vos mesures, et tout ce que vous voudrez retenir vous échappera. Abandonnez donc tout sans réserve. La paix de Dieu ne subsiste parfaitement que dans l'anéantissement de toute volonté et de tout intérêt propre. Quand vous ne vous intéresserez plus qu'à la gloire de Dieu et à l'accomplissement de son bon plaisir, votre paix sera plus profonde que les abîmes de la mer, et elle coulera comme un fleuve. Il n'y a que la réserve, le partage d'un cœur incertain, l'hésitation d'un cœur qui craint de trop donner, qui puisse troubler ou borner cette paix, immense dans son fond comme Dieu même. Vous êtes la vraie femme de Lot, qui, par inquiétude et défiance, regarde toujours derrière elle pour voir ce qu'elle quitte. Ce que vous quittez n'est non plus bon à revoir qu'à retenir. Il faut qu'il échappe autant à vos yeux qu'à vos mains. L'incertitude de votre esprit, qui ne se tient pas assez ferme dans ce qu'on lui a décidé, vous donne bien des peines et à pure perte, et vous recule dans la voie de Dieu. Ce n'est pas avancer; c'est tournoyer dans un cercle de pensées inutiles.

On ne peut pas dire que vous soyez indocile, car personne n'a jamais moins résisté que vous aux vérités les plus fortes : mais votre docilité n'a d'effet que quand on vous parle, et vous retombez bientôt dans vos incertitudes. Voici une espèce de crise où il faut faire un vrai changement. Ne vous écoutez donc plus vous-même, et marchez hardiment après les décisions. C'est écouter la tentation, que de s'écouter soi-même. Demain vous ne serez plus à vous : il y a déjà longtemps que vous ne devriez plus y être. Dieu vous prend tout à lui, et vous ne vous laissez pas assez prendre. Vous manquez de courage. C'est la fausse sagesse, c'est l'intérêt propre qui décourage l'âme. Dès que vous ne tiendrez plus qu'à la volonté de Dieu, vous ne craindrez plus rien, et rien ne retardera plus votre course. Laissez tomber tous les mouvements naturels; par là vous vous

épargnerez au dedans beaucoup d'inquiétudes, et au dehors beaucoup d'indiscrétions.

Dieu vous veut sage, non de votre propre sagesse, mais de la sienne. Il vous rendra sage, non en vous faisant faire force réflexions, mais au contraire en détruisant toutes les réflexions inquiètes de votre fausse sagesse. Quand vous n'agirez plus par vivacité naturelle, vous serez sage sans sagesse propre. Les mouvements de la grâce sont simples, ingénus, enfantins. La nature impétueuse pense et parle beaucoup : la grâce parle et pense peu, parce qu'elle est simple, paisible, et recueillie au dedans. Elle s'accommode aux divers caractères; elle se fait tout à tous; elle n'a aucune forme ni consistance propre, car elle ne tient à rien, mais elle prend toutes celles des gens qu'elle doit édifier. Elle se proportionne, se rapetisse, se replie. Elle ne parle point aux autres selon sa propre plénitude, mais suivant leurs besoins présents. Elle se laisse reprendre et corriger. Surtout elle se tait, et ne dit au prochain que ce qu'il est capable de porter; au lieu que la nature s'évapore dans la chaleur d'un zèle inconsidéré.

Je demanderai à Dieu qu'il fasse de vous comme de ce qui lui appartient sans réserve, et qu'il ne vous épargne en rien pour tirer sa gloire de vous. Malheur aux âmes faibles, timides et intéressées, que Dieu est obligé de ménager, et qui donnent des bornes à sa grâce! Dieu ne règne point quand il n'est le maître qu'à une certaine mesure. Son règne doit être d'un empire souverain, et tout autre est indigne de lui. Il faut que sa volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel. Tout ce qui n'est point dans cette pure désappropriation de toute volonté pour se sacrifier à celle de Dieu n'étant point purifié par le pur amour en cette vie, le sera en l'autre par le feu de la justice divine dans le purgatoire.

26.

A UNE NOVICE,

SUR LE POINT DE FAIRE PROFESSION.

En quoi consiste le vrai sacrifice de soi-même à Dieu; le faire sans réserve.

Il me tarde de savoir de vous comment vous vous trouvez dans votre retraite, en approchant du jour que vous craignez tant, et qui est si peu à craindre. Vous verrez que les fantômes qui épouvantent de loin ne sont rien de près. Quand sainte Thérèse fit son engagement, elle dit qu'il lui prit un tremblement comme des convulsions, et qu'elle crut que tous les os de son corps étaient déboîtés. « Apprenez, dit-elle, par mon exemple, à ne rien craindre quand vous vous donnez à Dieu. » En effet, cette première horreur fut suivie d'une paix et d'une sainteté qui ont été la merveille de ces derniers temps.

J'aime mieux que vous dormiez huit heures la nuit, et que vous payiez Dieu pendant le jour d'une autre monnaie. Il n'a pas besoin de vos veilles au delà de vos forces; mais il demande un esprit simple, docile et recueilli, un cœur souple à toutes les volontés divines, grand pour ne mettre aucunes bornes à son sacrifice, prêt à tout faire et à tout souffrir, détaché sans réserve du monde et de soi-même. Voilà la vraie et pure immolation de l'homme tout entier; car tout le reste n'est pas l'homme, ce n'est que le dehors et l'écorce grossière.

Humiliez-vous avec les Mages devant Jésus enfant. En donnant votre volonté, qui n'est pas à vous, et que vous livreriez au mensonge si vous la refusiez à Dieu, vous ferez un don plus précieux qu'en donnant l'or et les parfums de l'Orient. Donnez donc, mais donnez sans partage et sans jamais reprendre. Oh! qu'on reçoit en donnant ainsi, et qu'on perd quand on veut garder quelque chose! Le vrai fidèle n'a plus rien : il n'est plus lui-même à lui-même.

Vous ne devez point vous embarrasser de vos défauts, pourvu que vous ne les aimiez pas, et qu'il n'y en ait aucun que vous ayez un certain désir secret d'épargner. Il n'y a que ces réserves qui arrêtent la grâce, et qui font languir une âme sans avancer jamais vers Dieu. Si vous abandonnez sans réserve toutes vos imperfections à l'esprit de Dieu, il les dévorera comme le feu dévore la paille; mais, avant que de vous en délivrer, il s'en servira pour vous délivrer de vous-même et de votre orgueil. Il les emploiera à vous humilier, à vous crucifier, à vous confondre, à vous arracher toute ressource et toute confiance en vous-même. Il brûlera les verges après vous en avoir frappée, pour vous faire mourir à l'amour-propre. Courage! aimez, souffrez, soyez souple et constante dans la main de Dieu.

27.

A UNE RELIGIEUSE.

Souffrir avec résignation les opérations les plus pénibles de la main de Dieu.

Je ne saurais vous exprimer, ma chère sœur, à quel point je ressens vos peines; mais ma douleur n'est pas sans consolation. Dieu vous aime, puisqu'il ne vous épargne pas, et qu'il appesantit la croix de Jésus-Christ sur vous. Toutes les lumières et

tous les sentiments de ferveur se tournent en illusion, si on n'en vient pas à la pratique réelle et continuelle de la mort à soi-même. On ne saurait mourir sans douleur; on ne saurait mourir qu'autant que la mort attaque tout ce qu'il y a de vif en nous. La mort que Dieu opère va chercher jusque dans les moelles et dans les jointures, pour diviser l'âme d'avec l'esprit. Dieu, qui voit en nous ce que nous n'y voyons pas, sait précisément où il faut appliquer l'opération de mort : il prend ce que nous craignons le plus de lui donner. La douleur montre la vie, et c'est la vie qui fait le besoin de la mort. Dieu ne s'arrêtera point à faire des incisions dans le mort; il le ferait s'il voulait laisser vivre; mais il veut tuer, il coupe dans le vif. Il ne vous attaquera point dans des attachements profanes et grossiers, auxquels vous avez renoncé dès que vous vous êtes donnée à lui. Que peut-il donc faire? Il vous éprouvera par le sacrifice de votre avidité pour les consolations les plus spirituelles.

Il faut tout souffrir. La mort qu'il veut opérer en vous doit être volontaire. Vous ne mourrez à vous-même qu'autant que vous voudrez bien y mourir. Ce n'est pas mourir que de résister à la mort et de la repousser. Il faut donc se délaisser volontairement au bon plaisir de Dieu, pour être privée de tous les secours, même spirituels, qu'il vous ôte. Que craignez-vous, personne de peu de foi? Craignez-vous qu'il ne puisse pas suppléer par lui-même ce qu'il vous soustrait du côté des hommes? Eh! pourquoi vous le soustrait-il, sinon pour le suppléer et pour purifier votre foi par cette douloureuse épreuve? Je vois que tous les chemins sont fermés, et que Dieu veut faire son œuvre en vous par le retranchement de toute main d'homme pour l'accomplir. Il est jaloux; il ne veut devoir qu'à lui seul ce qu'il veut faire en vous.

Entrez dans ses desseins, et laissez-vous-y porter par sa providence. Gardez-vous bien de chercher des ressources dans les hommes, puisque Dieu vous les ôte : ils n'ont que ce qui vient de lui. Pourquoi vous troubler quand la source vous ôte tout canal, et qu'elle se communique immédiatement à vous? D'un côté, vous n'avez aucun sentiment qui ne soit pur, et entièrement soumis à l'Église : ainsi quand vos supérieurs vous interrogent, vous n'avez qu'à leur dire avec ingénuité ce que vous pensez, et avec quelle docilité vous êtes prête à vous laisser redresser. D'un autre côté, vous n'avez qu'à vous taire, qu'à obéir, qu'à porter la croix. Tout est décidé pour vous par la règle de votre maison. Laissez les autres faire et dire; votre silence sera votre sagesse, et votre faiblesse sera votre force. A l'égard de vos communions, évitez tout ce qui pourrait engager un confesseur prévenu à faire des retranchements; mais si l'on en faisait, il faudrait les porter en paix, et croire qu'on n'est jamais plus uni à Jésus-Christ que quand on est souvent privé de lui par pure obéissance, sans s'attirer cette privation. Il sait combien je suis touché de vos peines, et avec quel zèle je suis, etc.

28.

A UNE RELIGIEUSE.

Comment acquérir la véritable discrétion.

Pour la discrétion, je ne voudrais point que vous travaillassiez à l'acquérir par des efforts continuels de réflexion sur vous-même : il y aurait en cela trop de gêne. Il vaut mieux se taire, et trouver la discrétion dans la simplicité du silence. Il ne faut pourtant pas tellement se taire, que vous manquiez d'ouverture et de complaisance dans les récréations; mais alors il ne faut parler que de choses à peu près indifférentes, et supprimer tout ce qui peut avoir quelque conséquence. Il faut, dans ces récréations, ce que saint François de Sales appelle *joyeuseté*, c'est-à-dire se réjouir et réjouir les autres en disant des riens. C'est une science que Dieu vous donnera suivant le besoin. Vous deviendrez prudente quand vous ne tiendrez plus à votre propre esprit. C'est celui de Dieu qui donne la véritable sagesse : le nôtre ne nous donne qu'une vaine composition, qu'un arrangement, qu'une apparence qui éblouit, qu'une fausse capacité. Quand on est bien simple et bien petit, à force de s'être dépouillé de sa propre sagesse, on est revêtu de celle de Dieu, qui ne fait point de fautes, et qui ne nous en laisse faire qu'autant que nous avons besoin d'être humiliés.

Ce qui produit nos indiscrétions et nos fautes journalières, ce n'est pas l'esprit d'enfance et de simplicité chrétienne; au contraire, nous ne faisons encore des fautes qu'à cause que nous sommes trop à nous-mêmes, trop attachés à notre propre raison, trop prompts à suivre les saillies de la nature, trop renfermés dans les petites industries d'une sagesse corrompue, enfin trop timides à nous livrer à l'esprit de Dieu. Cet esprit nous ferait toujours taire ou parler selon le besoin présent, sans donner rien ni à notre vivacité, ni à nos talents, ni à nos réflexions inquiètes sur nous-mêmes, ni à un certain désir de réussir qui gâte souvent les meilleures choses.

29.

A UNE RELIGIEUSE.

Obéissance, simplicité, mort à soi-même. Sentiments de Fénelon sur sa promotion à l'épiscopat.

17 février 1695.

Je suis ravi d'apprendre par vous-même que vous êtes dans l'obéissance, et dans la paix de Dieu, qui en est inséparable. Dieu aura soin de tout, et vous ne devez chercher que sa volonté. Ne tenez qu'à lui seul; vous trouverez en lui tout ce qui sera selon son véritable esprit. Souvenez-vous que la voie de foi et de détachement, que vous avez tant voulu suivre, n'est solide qu'autant qu'elle nous détache des personnes, des livres, des secours, en un mot de tout ce qui n'est point Dieu et sa volonté. Les grâces que vous avez reçues vous rendraient bien coupable, si vous vous entêtiez d'une chose qui doit par elle-même préserver de tout entêtement. Obéissez donc comme un petit enfant. Je ne vous demande que ce que je désire pour moi-même. Je me croirais un démon, et non pas un prêtre, si je n'étais pas dans le désir d'être aussi simple, docile et petit, que je vous conjure de l'être. Obéissez donc, encore une fois. Montrez que les *justes sont*, comme dit l'Écriture[1], *une nation qui n'est qu'amour et obéissance*. Taisez-vous le plus que vous pourrez. Ce silence ne doit point être une dissimulation; ce doit être recueillement, défiance de vous-même, renoncement à vos propres lumières, docilité pour celles d'autrui. Souvenez-vous que vous manquez à Dieu toutes les fois que vous hésitez à lui sacrifier toutes les consolations dont vous êtes privée. Le service de Dieu ne consiste ni en paroles, ni en sentiments vagues, ni en affections sensibles, ni en belles imaginations, ni en grandes pensées, mais en bonnes œuvres. Se taire, obéir, se contraindre; renoncer à son goût aussi bien qu'à sa volonté dans toutes les occasions les plus difficiles, ne se décourager ni se flatter; embrasser la croix, et compter qu'on ne trouve Dieu que par elle : voilà, madame, la vérité du royaume de Dieu au dedans de nous. C'est l'adoration en esprit et en vérité. Observez votre règle; elle est le pur Évangile pour vous. Écoutez vos supérieurs; ils sont pour vous Dieu même.

Êtes-vous sur la terre pour vous contenter? *Jésus-Christ*, dit saint Paul[2], *n'a point voulu se plaire à lui-même*. Eh! qui êtes-vous pour le vouloir? Vous cherchez la volonté de Dieu; et quand la ferez-vous mieux, que quand vous ne ferez point la vôtre? L'oraison n'est solide qu'autant qu'elle est la mort à soi-même, à ses goûts, et même à sa perfection, en tant qu'on la regarde comme sa propre excellence, et non comme la pure volonté de Dieu. Tout est fait pour vous, pourvu que vous obéissiez, et que vous portiez les autres à faire de même.

Quand vous aurez des répugnances, ouvrez simplement votre cœur, non pour être ménagée ni flattée, mais pour n'avoir point de réserve; ensuite ne vous écoutez plus vous-même. Les répugnances viennent de la propre volonté et de l'attachement à notre sens. Il faut se plier à tout, et se briser jusqu'à ce qu'on soit souple en tous sens. Pour vos fautes, je n'en suis point surpris; mais je remercie Dieu de ce que vous les connaissez, sans vous flatter ni vous décourager. Reprenez toujours courage, et ne cessez point de vouloir vous vaincre; mais faites-le sans chagrin ni âpreté, ni confiance en vous-même. Profitez de l'humiliation de vos fautes et de l'expérience de votre infidélité, sans vous relâcher pour la correction.

Je suis plein de reconnaissance pour la bonté avec laquelle vous prenez part à la grâce que le roi m'a faite[1]. C'est une des plus grandes qu'on puisse recevoir des hommes; mais tout ce que les hommes donnent n'est que *vanité et affliction d'esprit*, selon les termes de l'Ecclésiaste[2]. Il faut regarder tout ceci comme un pesant fardeau, et ne songer qu'à le porter fidèlement. Me voilà dans la condition de saint Pierre : *Quand vous étiez jeune*, lui dit Jésus-Christ[3], *vous alliez où vous vouliez : mais en vieillissant, vous serez ceint par un autre, qui vous mènera malgré vous*. J'ai passé une jeunesse douce, libre, pleine d'études agréables et de commerces avec des amis délicieux. J'entre dans un état de servitude perpétuelle en terre étrangère. Quelquefois je sens un peu ce changement; mais je serais bien fâché de tenir ni à ma santé, ni à ma liberté, ni à mes amis, ni à aucune consolation. Faites de même, je vous en conjure. Ne regrettez jamais dans le désert les oignons d'Égypte : la manne journalière remplira tous les besoins de votre cœur, et vous n'avez qu'à marcher en esprit de foi vers la terre promise. Écoutez Dieu, et ne vous écoutez jamais vous-même; soyez soumise et docile; aimez et souffrez beaucoup; parlez peu : que le sel de la sagesse soit dans vos paroles; je dis de la sagesse qui est selon Dieu.

[1] *Eccle.* III, I.
[2] *Rom.* XV, 3.

[1] Il venait d'être nommé à l'archevêché de Cambrai.
[2] *Eccles.* I, 41.
[3] *Joan.* XXI, 18.

30.

A LA SŒUR CÉLESTE-FRANÇOISE DE LANNOY,

RELIGIEUSE DE SAINT-ANDRÉ, A TOURNAY.

Il l'exhorte à demeurer en paix dans la place où la Providence l'a mise, en pratiquant les vertus de son état.

A Tournai, vendredi 14 septembre 1714.

Il faut de grandes raisons, et de très-fortes marques de la volonté de Dieu, pour changer d'état, et pour abandonner la maison où l'on a fait ses vœux. Je ne vois rien de semblable, ma chère sœur, dans la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire. Ainsi je crois que le meilleur parti pour vous est de demeurer en paix dans la place où la Providence vous a mise. Priez, obéissez, souffrez les peines de votre état. Travaillez à vous corriger de vos défauts, et à acquérir les vertus. Je suis tout à vous en Notre-Seigneur.

LETTRES
A DIVERSES PERSONNES DU MONDE,
QUI COMMENÇAIENT
A MENER UNE VIE CHRÉTIENNE.

31.

Combien les voies de Dieu sont douces à quiconque les suit avec amour; avis pour le règlement de la conduite.

Je suis ravi, monsieur, de voir la bonté de cœur avec laquelle vous avez reçu la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire. Dieu opère certainement en vous, puisqu'il vous donne le goût de la vérité, et le désir d'être soutenu dans vos bons projets. Je ne demande pas mieux que de vous y aider. Plus vous ferez pour Dieu, plus il fera pour vous. Chaque pas que vous ferez dans le bon chemin se tournera en paix et en consolation dans votre cœur. La perfection même que l'on craint tant, de peur qu'elle ne soit triste et gênante, n'est perfection qu'en ce qu'elle augmente la bonne volonté. Or à mesure que ce qu'on fait augmente, l'ennui et la gêne diminuent en le faisant; car on n'est point gêné en ne faisant que les choses qu'on aime à faire. Quand on fait une chose pénible avec un grand amour, ce grand amour adoucit la peine, et fait qu'on est content de la souffrir. On ne voudrait pas être soulagé en manquant à l'amour dont on est rempli; on se fait même un plaisir de se sacrifier au Bien-Aimé. Ainsi plus on avance vers la perfection, plus on est content de suivre ce qu'on aime. Que voulez-vous de mieux que d'être toujours content, et de ne souffrir jamais aucune croix qui ne vous contente plus que les plaisirs opposés? C'est ce contentement que vous ne trouverez jamais dans votre cœur en vous livrant à vos passions, et qui ne vous manquera jamais en cherchant Dieu.

Il est vrai que ce n'est pas toujours un contentement sensible et flatteur, comme celui des plaisirs profanes; mais enfin c'est un contentement très-réel, et fort supérieur à ceux que le monde donne, puisque les pécheurs veulent toujours ce qui leur manque, et que les âmes pleines de l'amour de Dieu ne veulent rien que ce qu'elles ont. C'est une paix quelquefois sèche et même amère, mais que l'âme aime mieux que l'ivresse des passions. C'est une paix où l'on est d'accord avec soi, une paix qui n'est jamais troublée ni altérée que par les infidélités. Ainsi moins on est infidèle, plus on jouit de cette heureuse paix. Comme le monde ne peut la donner, il ne peut l'ôter. Si vous ne voulez pas le croire, essayez-le. *Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux*[1].

Vous ne pouvez rien faire de mieux que de régler votre temps, en sorte que vous fassiez tous les jours une petite lecture, avec un peu d'oraison en méditation affectueuse, pour repasser sur vos faiblesses, étudier vos devoirs, recourir à Dieu, et vous accoutumer à être familièrement avec lui. Que vous serez heureux, si vous apprenez ce que c'est que l'occupation de l'amour! Il ne faut point demander ce qu'on fait avec Dieu quand on l'aime. On n'a point de peine à s'entretenir avec son ami; on a toujours à lui ouvrir son cœur; on ne cherche jamais ce qu'on lui dira, mais on le lui dit sans réflexion : on ne peut lui rien réserver; quand même on n'aurait rien à lui dire, on est content d'être avec lui. Oh! que l'amour est bien plus propre à soutenir que la crainte! La crainte captive et contraint pendant qu'elle trouble; mais l'amour persuade, console, anime, possède toute l'âme, et fait vouloir le bien même. Il est vrai que vous avez encore besoin de la crainte des jugements de Dieu, pour faire le contrepoids de vos passions; *confige timore tuo carnes meas*[2] : mais en commençant par la crainte qui dompte la chair, il faut se hâter de tendre à l'amour qui console l'esprit. Oh! que vous trouverez

[1] *Ps.* XXXIII, 9.
[2] *Ps.* CXVIII, 120.

Dieu bon et fidèle ami, quand vous voudrez entrer en amitié sincère et constante avec lui!

Le point capital, si vous voulez bien vous donner à lui de bonne foi, c'est de vous défier de vous-même après tant d'expériences de votre fragilité, et de renoncer sans retardement à toutes les compagnies qui peuvent vous faire retomber. Si vous voulez aimer Dieu, pourquoi voulez-vous passer votre vie dans l'amitié de ceux qui ne l'aiment pas, et qui se moquent de son amour? Pourquoi ne vous contenter pas de la société de ceux qui l'aiment et qui sont propres à vous affermir dans votre amour pour lui?

Je ne demande point que vous rompiez d'abord sans aucune mesure avec tous vos amis, et avec toutes les personnes vers lesquelles une véritable bienséance vous demande quelque commerce. Je demande encore moins que vous abandonniez ce qu'on appelle les devoirs, pour faire votre cour, et vous trouver dans les lieux où l'on n'a besoin que de paraître en passant; mais il s'agit des liaisons suivies, qui contribuent beaucoup à gâter le cœur, et qui rentraînent insensiblement contre les meilleures résolutions qu'on a prises. Il s'agit de retrancher les conversations fréquentes de femmes vaines qui cherchent à plaire, et des autres compagnies qui réveillent le goût des plaisirs, qui accoutument à mépriser la piété, et qui causent une très-dangereuse dissipation. C'est ce qui est très-nuisible pour le salut à tous les hommes les plus confirmés dans la vertu, et par conséquent c'est ce qui est encore bien plus pernicieux pour un homme qui ne fait que les premiers pas vers le bien, et dont le naturel est si facile pour se laisser dérégler.

De plus, vous devez vous reprocher vos longues infidélités, et l'abus que vous avez fait si longtemps des grâces. Dieu vous a attendu, cherché, invité, pressé, forcé, pour ainsi dire, à revenir à lui : n'est-il pas juste que vous l'attendiez un peu à votre tour? N'avez-vous pas besoin de mortifier vos goûts et de réprimer vos habitudes, surtout à l'égard des choses dangereuses? Ne faut-il pas faire une sérieuse pénitence de vos péchés? Ne devez-vous pas appliquer votre pénitence à vous humilier et à vous ennuyer un peu, pour vous éloigner des compagnies contagieuses? *Celui*, dit le Saint-Esprit[1], *qui aime le péril y périra*. Il faut, quoi qu'il en coûte, quitter les occasions prochaines. On est obligé, selon le commandement de Jésus-Christ[2], de *couper son pied et sa main*, et même d'*arracher son œil, s'ils nous scandalisent*, c'est-à-dire s'ils sont pour nous des piéges ou sujets de chute.

J'avoue que vous ne devez point donner au public une scène de conversion qui fasse discourir avec malignité; la vraie piété ne demande jamais ces démonstrations. Il suffit de faire deux choses : l'une est de ne donner aucun mauvais exemple; c'est sur quoi il n'est jamais permis de rougir de Jésus-Christ et de son Évangile; l'autre chose est de faire sans affectation et sans éclat tout ce que le sincère amour de Dieu demande. Suivant la première règle, il ne faut paraître que modestement à l'Église; et, dans toutes les compagnies, on ne peut ni flatter le vice, ni entrer dans les discours indécents des libertins. Suivant la seconde règle, il n'y a qu'à faire ses lectures, ses prières, ses confessions, ses communions, et ses autres bonnes œuvres en particulier. Par là vous éviterez la critique maligne du monde, sans tomber dans une mauvaise honte et dans une timidité politique, qui vous rentraîneraient bientôt dans le torrent de l'iniquité. La principale démarche à faire est de vous retirer doucement de tous les amusements, qui sont encore plus à craindre pour vous que pour un autre, et de vous retrancher dans la société d'un petit nombre de personnes choisies qui pensent comme vous voulez penser toute votre vie.

32.

Bonheur de se donner à Dieu, et de quitter tout le reste par une véritable conversion.

Vous me trouverez bien indiscret, monsieur; mais je ne puis garder aucune mesure avec vous, quoique je n'aie point l'honneur d'en être connu. Ce qu'on m'a fait connaître de la situation de votre cœur me touche tellement, que je passe au-dessus de toutes les règles. Vos amis, qui sont les miens, vous ont déjà répondu de la sincérité de mon zèle pour votre personne. Je ne saurais sentir une plus parfaite joie que celle de vous posséder quelques jours. En attendant, je ne puis m'empêcher de vous dire qu'il faut céder à Dieu, quand il nous invite à le laisser régner au dedans de nous. Avons-nous autant délibéré quand le monde nous a invités à nous laisser séduire par les amusements et par les passions? avons-nous autant hésité? avons-nous demandé autant de démonstrations? avons-nous autant résisté au mal que nous résistons au bien? Est-il question de s'égarer, de se corrompre, de se perdre, d'agir contre le fond le plus intime de son cœur et de sa raison, pour chercher la vanité ou le plaisir des sens; on ne craint point d'aller trop loin; on décide,

[1] *Eccli.* III, 27.
[2] *Matth.* V, 29, 30.

on s'abandonne sans réserve. Est-il question de croire qu'une main toute sage et toute puissante nous a faits, puisque nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes; s'agit-il de reconnaître que nous devons tout à celui de qui nous tenons tout, et qui nous a faits pour lui seul; on commence à hésiter, à délibérer, à douter avec subtilité des choses les plus simples et les plus claires; on craint d'être trop crédule, on se défie de son propre sentiment, on chicane le terrain, on appréhende de donner trop à celui à qui tout n'est pas trop, et à qui on n'a jamais rien donné; on a même honte de cesser d'être ingrat envers lui, et on n'ose laisser voir au monde qu'on le veut servir : en un mot, on est aussi timide, aussi tâtonnant et aussi difficile pour la vertu, qu'on a été hardi et décisif sans examen pour le dérèglement.

Je ne vous demande, monsieur, qu'une seule chose, qui est de suivre simplement la pente du fond de votre cœur pour le bien, comme vous avez suivi autrefois les passions mondaines pour le mal. Toutes les fois que vous voudrez examiner les fondements de la religion, vous reconnaîtrez sans peine qu'on n'y peut opposer rien de solide, et que ceux qui la combattent ne le font que pour ne se point assujettir aux règles de la vertu : ainsi ils ne refusent de suivre Dieu que pour se contenter eux-mêmes. De bonne foi, est-il juste d'être si facile pour soi, et si retranché contre Dieu? Faut-il tant de délibérations pour conclure qu'il ne nous a pas faits pour nous, mais pour lui? En le servant, que hasardons-nous? Nous ferons toutes les mêmes choses honnêtes et innocentes que nous avons faites jusqu'ici; nous aurons à peu près les mêmes devoirs à remplir, et les mêmes peines à souffrir patiemment : mais nous y ajouterons la consolation infinie d'aimer ce qui est souverainement aimable, de travailler et de souffrir pour plaire au véritable et parfait ami, qui tient compte des moindres choses, et qui les récompense au centuple dès cette vie par la paix qu'il répand dans le cœur. Enfin nous y ajouterons l'attente d'une vie bienheureuse et éternelle, en comparaison de laquelle celle-ci n'est qu'une mort lente.

Ne raisonnez point. Ou croyez votre propre cœur, à qui Dieu, si longtemps oublié, se fait sentir amoureusement malgré tant de longues infidélités; ou du moins consultez vos amis, gens de bien, que vous connaissez pour sincères : demandez-leur ce qu'il leur en coûte pour servir Dieu, sachez d'eux s'ils se repentent de s'y être engagés, et s'ils ont été ou trop crédules ou trop hardis dans leur conversion. Ils ont été dans le monde comme vous : demandez-leur s'ils regrettent de l'avoir quitté, et si l'ivresse de Babylone est plus douce que la paix de Sion. Non, monsieur, quelque croix qu'on souffre dans la vie chétienne, on ne perd jamais cette bienheureuse paix du cœur, dans laquelle on veut tout ce qu'on souffre, et on ne voudrait aucune des joies dont on est privé.

Le monde en donne-t-il autant? vous le savez. Y est-on toujours content d'avoir tout ce qu'on a, et de n'avoir aucune des choses qui manquent? Y fait-on toutes choses par amour, et du fond du cœur? Que craignez-vous donc? de quitter ce qui vous quittera bientôt, ce qui vous échappe déjà à toute heure, ce qui ne remplit jamais votre cœur, ce qui se tourne en langueur mortelle, ce qui porte avec soi un vide triste, et même un reproche secret du fond de la conscience, enfin ce qui n'est rien dans le moment même où il éblouit? Et que craignez-vous? de trouver une vertu trop pure à suivre, un Dieu trop aimable à aimer, un attrait d'amour qui ne vous laissera plus à vous-même, ni aux vanités d'ici-bas? Que craignez-vous? de devenir trop humble, trop détaché, trop pur, trop juste, trop raisonnable, trop reconnaissant pour votre Père qui est au ciel? Ne craignez donc rien tant que cette injuste crainte, et cette folle sagesse du monde qui délibère entre Dieu et soi, entre le vice et la vertu, entre la reconnaisance et l'ingratitude, entre la vie et la mort.

Vous savez, par une expérience sensible, ce que c'est que de languir faute d'avoir au dedans de soi une vie et une nourriture d'amour. On est inanimé et comme sans âme, dès qu'on n'a plus ce je ne sais quoi au dedans, qui soutient, qui porte, qui renouvelle à toute heure. Tout ce que les amants insensés du monde disent dans leurs folles passions est vrai en un sens à la lettre. Ne rien aimer, ce n'est pas vivre; n'aimer que faiblement, c'est languir plutôt que vivre. Toutes les plus folles passions qui transportent les hommes ne sont que le vrai amour déplacé, qui s'est égaré loin de son centre. Dieu nous a faits pour vivre de lui et de son amour. Nous sommes nés pour être brûlés et nourris tout ensemble de cet amour, comme un flambeau pour se consumer devant celui qu'il éclaire. Voilà cette bienheureuse flamme de vie que Dieu a allumée au fond de notre cœur : toute autre vie n'est que mort. Il faut donc aimer.

Mais qu'aimerez-vous? ce qui ne vous aime point sincèrement, ce qui n'est point aimable, ce qui nous échappe comme une ombre qu'on voudrait saisir? Qu'aimerez-vous dans le monde? des hommes qui seraient jaloux et rongés d'une infâme envie, si

vous étiez content? Qu'aimerez-vous? des cœurs qui sont aussi hypocrites en probité qu'on accuse les dévots d'être hypocrites en dévotion? Qu'aimerez-vous? un nom de dignité qui vous fuira peut-être, et qui ne guérirait de rien votre cœur, si vous l'obteniez? Qu'aimerez-vous? l'estime des hommes aveugles, que vous méprisez presque tous en détail? Qu'aimerez-vous? ce corps de boue qui salit votre raison, et qui assujettit l'âme aux douleurs des maladies et de la mort prochaine? Que ferez-vous donc? N'aimerez-vous rien? vivrez-vous sans vie, plutôt que d'aimer Dieu qui vous aime, qui veut que vous l'aimiez, et qui ne veut vous avoir tout à lui que pour se donner tout entier à vous? Craignez-vous qu'avec ce trésor il puisse vous manquer quelque chose? Croyez-vous que le Dieu infini ne pourra pas remplir et rassasier votre cœur? Défiez-vous de vous-même et de toutes les créatures ensemble : ce n'est qu'un néant, qui ne saurait suffire au cœur de l'homme fait pour Dieu; mais ne vous défiez jamais de celui qui est lui seul tout bien, et qui vous dégoûte miséricordieusement de tout le reste, pour vous forcer à revenir à lui.

RÉFLEXIONS

D'un homme qui ne connaît point la religion.

Me suis-je fait moi-même? Non. Cependant il est certain que je n'ai pas toujours été : qui est-ce donc qui m'a fait? Ce n'est pas mes parents : ils n'ont point eu la puissance de former un corps tel que le mien; ils n'ont été que les instruments aveugles d'une puissance supérieure, pleine d'industrie, pour arranger tant de merveilleux ressorts. Mais ces ressorts si merveilleux peuvent-ils avoir été formés par le hasard? Il y aurait de la folie à le croire. Je ne puis voir un tableau sans juger que la main d'un peintre en a mélangé les figures et les couleurs. Une montre ou une horloge, qui sont des machines infiniment moins dignes d'admiration que la moindre partie du corps humain, me découvrent l'art de l'ouvrier qui en est l'auteur. Douterais-je donc qu'un ouvrier très-puissant et très-habile n'ait fait ce corps si proportionné dans ses membres, ces pieds, ces mains, cette tête, ces yeux, cette bouche, ces oreilles, etc.? Chacun de ces organes est un chef-d'œuvre. Non-seulement une main sage les a formés, mais nous ne saurions découvrir, par nos plus curieuses recherches, toute la profondeur de l'art et de la sagesse qui y sont cachés.

Outre les merveilles qui sont en moi, combien d'autres merveilles dans tout l'univers! Quel est donc le puissant architecte qui a suspendu sur nos têtes la voûte immense des cieux, qui fait marcher avec ordre les astres, qui fait lever et coucher le soleil sur nous, qui donne la lumière du jour au travail, le silence et l'obscurité de la nuit au repos; qui règle les saisons, qui fait couler les fleuves des montagnes, pour se précipiter dans la mer comme dans le centre du commerce de tant de nations; qui tire du sein de la terre de quoi nourrir, couvrir l'homme, et fournir des remèdes à ses maux? Il est donc manifeste que toute la nature marque la puissance qui l'a formée; il est donc vrai qu'il y a un être qui a produit et arrangé tout ce que nous voyons. Cet être est ce qu'on nomme Dieu.

O Dieu, je ne vous avais point connu! Tout ce qui est hors de moi, et tout ce qui est à moi-même, est votre ouvrage. Tout devait m'instruire, et tout m'amusait; vous étiez près de moi, et j'étais loin de vous. C'est vous qui m'avez fait, je suis donc à vous. Vous m'avez tout donné : je vous dois tout; je suis bien plus à vous qu'à moi. Mais est-il vrai, comme on le dit, que vous vous mêlez de tout ce que font les hommes? votre grandeur s'abaisse-t-elle jusque-là? Je veux de bonne foi l'examiner.

Ce Dieu, que je viens de reconnaître, est infiniment puissant, car il m'a fait de rien. Une puissance bornée suffirait pour faire quelque chose de quelque chose : mais de rien faire quelque chose, tirer du néant même des merveilles, c'est un changement infini, qui demande une infinie puissance. De plus, ce Dieu doit être infiniment sage, car il m'a donné la raison. Celui qui la donne la doit avoir. Toute sagesse qui reluit dans ses créatures est un écoulement de la sienne. C'est donc en lui qu'est la vraie source de la souveraine raison et de la parfaite sagesse. Le voilà donc infiniment puissant, sage et parfait. S'il est infiniment sage et parfait, il est infiniment bon et juste; car ce serait un horrible défaut, que de manquer de bonté et de justice.

Quand il m'a fait, m'a-t-il tiré du néant sans aucun motif raisonnable? Non, sans doute; car moi, qui suis moins raisonnable et moins parfait, je ne fais jamais rien sans avoir en vue quelque raison, à laquelle je rapporte ce que je fais. Dieu a donc rapporté à quelque dessein ma création. Ce dessein ne peut être que celui d'en tirer son plaisir et sa gloire; en un mot, de faire sa créature pour lui-même. C'est donc pour lui que je suis fait : il faut donc que je fasse ce qu'il veut, et que je sois dans ses mains tel qu'il l'a prétendu. Autrement je résisterai à l'intention de mon créateur. Mais pourquoi m'a-t-il donné la raison, les sentiments d'honneur, de bienséance, de justice, de pudeur, de re-

connaissance, de fidélité, etc.? C'est que cette raison, avec toutes ces appartenances, est un écoulement, comme je l'ai déjà remarqué, de sa justice, de sa sagesse et de sa raison souveraine. Il veut donc que je lui ressemble, et que je sois juste, sage et raisonnable en tout comme lui. Si je fais autrement, je défigure son ouvrage, et je renverse son dessein. Cet être si puissant souffrira-t-il que je lui fasse cette injure: me laissera-t-il impuni? si je m'abandonne, malgré la raison qu'il m'a donnée, à l'injustice, à l'impudence, à l'ingratitude, à la cruauté, me traitera-t-il comme les hommes les plus sages et les plus vertueux, qui ont eu le plus de modération et de courage pour suivre la lumière qu'il leur a donnée? Mourrons-nous les uns et les autres d'une même mort? Le juste qui a suivi en tout la raison, qui est le plus grand don de Dieu, périra-t-il sans récompense, après avoir passé sa vie dans un combat continuel contre ses passions déréglées? Et moi, qui ai passé ma vie en m'y abandonnant contre la raison, aurai-je joui impunément de tous les plaisirs d'une vie honteuse et injuste? mourrai-je sans châtiment? le Dieu infiniment juste le souffrirait-il? Il faut donc que le mal soit puni, et le bien récompensé, après cette vie. N'est-il pas étonnant que ces peines et ces récompenses de l'autre vie soient si nécessaires pour justifier Dieu dans le gouvernement du monde; par conséquent qu'elles soient si certaines, et que cependant je les aie comptées pour rien jusqu'à présent? Combien étais-je aveuglé! J'ai tout hasardé; j'ai vécu content au milieu du plus terrible des périls; je n'ai songé qu'à vivre, pendant que j'allais tomber entre les mains de ce Dieu tout puissant, qui aurait dû employer toute sa puissance à punir mon ingratitude et ma témérité. J'ai même fait gloire de mépriser l'éternité, et je me suis vanté de méconnaître ce Dieu qui m'a fait. J'appelais force d'esprit cette vanité brutale.

O Dieu, je n'ai connu ni votre grandeur ni ma misère! J'ai aimé mon aveuglement; je me suis glorifié de mes ténèbres : mais vous avez été bon et patient jusqu'à souffrir mes outrages. Au lieu d'exciter votre juste colère, ils ont excité votre compassion. Vous avez pitié de moi, Seigneur; enfin vous faites luire sur moi les rayons de votre miséricorde. Hélas! je méritais, pour châtiment, de ne vous point connaître. Ces ténèbres, que j'aimais tant, vous auraient vengé de mon impiété, et je n'aurais jamais vu votre face qu'au moment de ma mort, où vous seriez venu me confondre. Béni soyez-vous à jamais de m'avoir arraché à toutes mes erreurs!

O Dieu, puisqu'il est donc vrai que vous êtes; puisque je ne puis plus ignorer ni votre puissance qui m'a fait de rien, ni votre sagesse qui m'a donné la raison, ni votre bonté qui se fait sentir à moi par la grâce qui m'éclaire, venez au dedans de mon cœur : changez ce cœur corrompu par toutes les passions et par la vanité; arrachez-le, Seigneur; donnez-m'en un autre, un cœur nouveau, un cœur pur, un cœur selon le vôtre. Quoi qu'il arrive, je veux vous aimer; quoi qu'il m'en coûte, je veux vivre selon votre volonté; quelque violence qu'il faille me faire, je veux être juste, sincère, charitable, modeste, reconnaissant, puisque toutes ces vertus vous plaisent, et qu'on ne peut les abandonner sans offenser votre souveraine justice. Commandez donc, Seigneur, commandez tout ce que vous voudrez à votre faible créature qui vous doit tout; mais donnez-lui de faire et d'aimer ce que vous lui aurez commandé.

Mais il me reste une grande difficulté sur la religion. Maintenant je connais Dieu qui m'a fait; mais je suis dans un pays où l'on adore Jésus comme Dieu : que dois-je croire là-dessus? Je vois bien que ce Dieu si sage, qui a fait les hommes pour lui, veut que les hommes le glorifient, vivent suivant sa volonté toute juste, et lui témoignent publiquement leur reconnaissance. Cette fidélité à vivre comme il veut, règle leurs mœurs; et ce témoignage public qu'ils doivent, pour s'édifier les uns les autres, donner de leur reconnaissance, règle leur culte. Il faut donc, pour honorer ce Dieu, une morale et un culte uniformes. Où trouverai-je ces choses hors du christianisme? Les païens adorent plusieurs monstrueuses divinités, et ont une morale très-imparfaite. Les mahométans ajoutent à la croyance d'un seul Dieu un amas de fables ridicules, sans preuve, sans autorité, sans miracles, sans raison, et avec beaucoup d'inconvénients pour les mœurs. Les Juifs attendent un Messie, et ont passé tous les temps où ils ont cru eux-mêmes qu'il devait venir; en sorte qu'ayant perdu toute règle, ils ont conclu, par une espèce de désespoir, qu'il ne fallait plus compter les temps. Les chrétiens soutiennent que les Juifs ont méconnu ce Messie, né parmi eux, pour appeler tous les Gentils ou païens à la connaissance du vrai Dieu. En effet, depuis qu'ils ont crucifié Jésus, il y a plus de seize cents ans qu'ils sont toujours punis et dispersés. Les Gentils de tout ce qu'on appelait le monde connu sont arrivés à la connaissance d'un seul Dieu créateur, et les idoles ne paraissent plus sur la terre. Voilà des marques bien sensibles de ce Messie déjà venu, tel que les prophètes l'avaient dépeint.

D'ailleurs ce Jésus a mené une vie qui est le parfait modèle de toutes les vertus : on ne peut rien

imaginer de plus grand, de plus pur, ni de plus céleste que toutes ses actions et toutes ses paroles. Si ce grand Dieu que je viens de connaître a daigné venir habiter sensiblement parmi les hommes, pour les mieux instruire par l'autorité de son exemple, c'est ainsi qu'il a dû agir et parler. Mais quoi! n'est-il pas digne de ce Dieu si bon d'avoir pris une chair semblable à la nôtre, pour nous montrer dans cette chair toutes les vertus que chacun de nous dans la sienne peut pratiquer? En prenant cette chair, il n'a rien fait d'indigne de lui; car tout ce qui va à montrer sa bonté et son amour à sa créature est digne de ce Dieu. Plus il est grand, plus il doit être bon; car la bonté infinie et infiniment bienfaisante doit se trouver dans l'être infiniment parfait. D'ailleurs il n'a pu rien perdre en prenant cette chair : il n'a point cessé d'être le Dieu éternel, infini, tout-puissant; il a fait seulement, par un abaissement extérieur et sensible, une merveilleuse démonstration de son amour, pour venir chercher sa créature égarée. Sans rien perdre de sa gloire et de son bonheur inaltérable, il nous a appris, par les douleurs de son humanité, à vivre et à mourir courageusement. Tout cela est digne de Dieu; il faut que son amour soit comme lui, c'est-à-dire infini, et par conséquent prodigieux et incompréhensible. Il ne me reste donc plus de scandale sur la croix de Jésus.

Je vois que cette religion est la seule qui, étant jointe à la juive, d'où elle sort, ait toujours duré. Cette durée sans interruption est le caractère de la religion véritable. Elle seule donne l'idée du vrai Dieu, qui est un, qui est un pur esprit, qui est tout-puissant, qui veut être aimé. Les particuliers qui adorent un Dieu sans reconnaître Jésus-Christ n'ont aucun culte réglé qui rende témoignage de leur religion, et qui la rende uniforme. Chacun suit sa fantaisie : aucun d'eux n'est humble; aucun d'eux n'a ces grands caractères d'une vertu simple, d'un recueillement sincère, d'un entier détachement d'eux-mêmes, tels que nous les voyons dans les vrais disciples de l'Évangile. Au contraire, ils méprisent les simples; ils se piquent de force d'esprit; ils sont jaloux de leur liberté; ils craignent le joug d'une loi austère; ils sont attachés à toutes les commodités de la vie; et la plupart même sont dans le vice, qui les empêche peut-être de croire en Jésus-Christ. Il n'y a donc sur la terre qu'une seule loi, un seul culte public, une seule religion qui soit digne de Dieu. La seule raison qui en éloigne la plupart des hommes est précisément ce qui montre qu'elle vient de ce Dieu si pur et si parfait : je veux dire sa sainteté, qui ne souffre dans les hommes aucune tache.

O Jésus, vous êtes donc le fils de Dieu et notre Sauveur! Vous êtes venu, ô Dieu plein d'amour, nous instruire, nous mener comme par la main, et nous encourager par votre exemple! Maintenant vous ouvrez mes yeux si longtemps fermés; ouvrez aussi mon cœur à votre grâce. Je vous adore; je vais par vous à votre Père : je vous demande votre Esprit; je m'abandonne à vous. O sagesse éternelle, faites-moi sage! ô bonté infinie, rendez-moi bon! ô souveraine justice, donnez-moi un cœur pur, juste et ferme dans le bien! Je suis chrétien par la foi, je veux l'être par les mœurs. Je connais mon Dieu, je veux le servir : c'est bien tard, mais c'est pour toujours.

33.

Instances à une personne irrésolue sur sa conversion.

Quoique je n'aie point reçu de vos nouvelles, je ne puis ni vous oublier, ni perdre la liberté que vous m'avez donnée. Souffrez donc, je vous en conjure, que je vous représente combien vous seriez coupable devant Dieu, si vous résistiez à la vérité connue, et au sentiment très-vif que Dieu vous en a donné : ce serait résister au Saint-Esprit même. Le voyage que vous avez pris la peine de faire se tournerait en condamnation contre vous. Vous ne pouvez douter ni de l'indignité du monde, ni de son impuissance de vous rendre heureux, ni de l'illusion de tout ce qu'il promet de flatteur. Vous connaissez les droits du créateur sur sa créature, et combien l'ingratitude à l'égard de Dieu est encore plus inexcusable que celle où l'on tombe à l'égard des amis, qui ne sont que des hommes. Vous sentez la vérité de ce Dieu, par la sagesse qui reluit dans tous ses ouvrages, et par les vertus qu'il inspire aux hommes remplis de son amour. Qu'avez-vous à opposer à des choses si touchantes, si ce n'est un goût de liberté et d'indocilité naturelle qui forme votre irrésolution? On craint de porter le joug; et c'est là le vrai levain d'une certaine incrédulité qu'on s'objecte à soi-même. On veut se persuader qu'on ne croit pas encore assez, et que, dans cet état de doute, on ne pourrait faire aucun pas vers la religion sans le faire témérairement, et avec danger de reculer bientôt. Mais ce n'est pas un vrai doute sur la vérité du christianisme qui cause cette irrésolution; c'est au contraire l'irrésolution qui se sert du prétexte de ce doute, pour différer toujours d'exécuter ce que la nature craint. On se fait accroire à soi-même qu'on doute, pour se dispenser de s'exécuter soi-même, et de sacrifier une malheureuse liberté dont l'amour-propre est jaloux.

De bonne foi, qu'avez-vous de solide et de précis à opposer aux vérités de la religion? Rien qu'une crainte d'être gêné, et de mener une vie triste et pénible; rien qu'une crainte d'être mené plus loin que vous ne voudriez vers la perfection. Ce n'est qu'à force d'estimer la religion, de sentir sa juste autorité, et de voir tous les sacrifices qu'elle inspire, que vous la craignez et que vous n'osez vous livrer à elle.

Mais permettez-moi de vous dire que vous ne la connaissez pas encore aussi douce et aussi aimable qu'elle est. Vous voyez ce qu'elle ôte, mais vous ne voyez pas ce qu'elle donne. Vous vous exagérez ses sacrifices, sans envisager ses consolations. Non, elle ne laisse aucun vide dans le cœur. Elle ne vous fera faire que les choses que vous voudrez faire, et que vous voudrez préférer à toutes les autres qui vous ont si longtemps séduit. Si le monde ne vous demandait jamais ce que votre cœur aimerait et accepterait par amour, ne serait-il pas meilleur maître qu'il ne l'est? Dieu vous ménagera, vous attendra, vous préparera, vous fera vouloir avant que de vous demander. S'il gêne vos inclinations corrompues, il vous donnera un goût de vérité et de vertu par son amour, qui sera supérieur à tous vos autres goûts déréglés. Qu'attendez-vous? qu'il fasse des miracles pour vous convaincre? Nul miracle ne vous ôterait cette irrésolution d'un amour-propre qui craint d'être sacrifié. Que voulez-vous? des raisonnements sans fin, pendant que vous sentez dans le fond de votre conscience ce que Dieu a droit de vous demander? Les raisonnements ne guériront jamais la plaie de votre cœur. Vous raisonnez, non pour conclure et exécuter, mais pour douter, vous excuser, et demeurer en possession de vous-même.

Vous mériteriez que Dieu vous laissât à vous-même, pour punition d'une si longue résistance : mais il vous aime plus que vous ne savez vous aimer. Il vous poursuit par miséricorde, et trouble votre cœur pour le subjuguer. Rendez-vous à lui, et finissez vos dangereuses incertitudes. Cette suspension apparente entre les deux partis est un parti véritable : cette apparence de délibération, qui ne finit point, est une résolution secrète et déguisée d'un cœur que l'amour-propre tient dans l'illusion, et qui voudrait toujours fuir la règle. Vous n'avez que trop raisonné. Si vous avez encore des difficultés solides et importantes, expliquez-les nettement par écrit, et on les approfondira simplement avec vous : si au contraire vous n'avez qu'un doute confus, qui vient d'une crainte d'être trop pressé par la règle de la foi, que tardez-vous à vous soumettre? Faites taire votre esprit. Faut-il s'étonner que l'infini surpasse nos raisonnements, qui sont si faibles et si courts? Voulez-vous mesurer Dieu et ses mystères par vos vues? Serait-il infini, si vous pouviez le mesurer, et sonder toutes ses profondeurs?

Faites-vous justice à vous-même, et vous la ferez bientôt à Dieu. Humiliez-vous, défiez-vous de vous-même, apetissez-vous à vos propres yeux, rabaissez-vous, sentez les ténèbres de votre esprit et la fragilité de votre cœur. Au lieu de juger Dieu, laissez-vous juger par lui, et avouez que vous avez besoin qu'il vous redresse. Rien n'est grand, que cette petitesse intérieure de l'âme qui se fait justice; rien n'est raisonnable, que ce juste désaveu de notre raison égarée; rien n'est digne de Dieu, que cette docilité de l'homme qui sent l'impuissance de son esprit, et qui est désabusé de ses fausses lumières. Oh! qu'une âme humble est éclairée! Oh! qu'elle voit de vérités, quand elle est bien convaincue de ses ténèbres, et qu'elle ne laisse plus aucune ressource à sa présomption! Pardon, monsieur, d'une lettre si indiscrète : je ne puis modérer le zèle que votre confiance m'a inspiré.

34.

Dangers de la mollesse et de l'amusement. Règles de conduite pour les combattre et les surmonter.

Ce que vous avez le plus à craindre, monsieur, c'est la mollesse et l'amusement. Ces deux défauts sont capables de jeter dans les plus affreux désordres les personnes même les plus résolues à pratiquer la vertu, et les plus remplies d'horreur pour le vice. La mollesse est une langueur de l'âme qui l'engourdit, et qui lui ôte toute vie pour le bien; mais c'est une traîtresse qui la passionne secrètement pour le mal, et qui cache sous la cendre un feu toujours prêt à tout embraser. Il faut donc une foi mâle et vigoureuse, qui gourmande cette mollesse sans l'écouter jamais. Sitôt qu'on l'écoute et qu'on marchande avec elle, tout est perdu. Elle fait même autant de mal selon le monde que selon Dieu. Un homme mou et amusé ne peut jamais être qu'un pauvre homme; et s'il se trouve dans de grandes places, il n'y sera que pour se déshonorer. La mollesse ôte à l'homme tout ce qui peut faire les qualités éclatantes. Un homme mou n'est pas un homme; c'est une demi-femme. L'amour de ses commodités l'entraîne toujours malgré ses plus grands intérêts. Il ne saurait cultiver ses talents, ni acquérir les connaissances nécessaires dans sa profession, ni s'assujettir de suite au travail dans les fonctions pénibles, ni

se contraindre longtemps pour s'accommoder au goût et à l'humeur d'autrui, ni s'appliquer courageusement à se corriger.

C'est *le paresseux* de l'Écriture [1], *qui veut et ne veut pas;* qui veut de loin ce qu'il faut vouloir, mais à qui les mains tombent de langueur dès qu'il regarde le travail de près. Que faire d'un tel homme? il n'est bon à rien. Les affaires l'ennuient, la lecture sérieuse le fatigue, le service d'armée trouble ses plaisirs, l'assiduité même de la cour le gêne. Il faudrait lui faire passer sa vie sur un lit de repos. Travaille-t-il, les moments lui paraissent des heures. S'amuse-t-il, les heures ne lui paraissent plus que des moments. Tout son temps lui échappe, il ne sait ce qu'il en fait; il le laisse couler comme l'eau sous les ponts. Demandez-lui ce qu'il a fait de sa matinée : il n'en sait rien, car il a vécu sans songer s'il vivait; il a dormi le plus tard qu'il a pu, s'est habillé fort lentement, a parlé au premier venu, a fait plusieurs tours dans sa chambre, a entendu nonchalamment la messe. Le dîner est venu : l'après-dînée se passera comme le matin, et toute la vie comme cette journée. Encore une fois, un tel homme n'est bon à rien. Il ne faudrait que de l'orgueil, pour ne se pouvoir supporter soi-même dans un état si indigne d'un homme. Le seul honneur du monde suffit pour faire crever l'orgueil de dépit et de rage, quand on se voit si imbécile.

Un tel homme non-seulement sera incapable de tout bien, mais il tombera peu à peu dans les plus grands maux. Le plaisir le trahira. Ce n'est pas pour rien que la chair veut être flattée. Après avoir paru indolente et insensible, elle passera tout d'un coup à être furieuse et brutale; on n'apercevra ce feu que quand il ne sera plus temps de l'étouffer.

Il faut même craindre que vos sentiments de religion, se mêlant avec votre mollesse, ne vous engagent peu à peu dans une vie sérieuse et particulière qui aura quelques dehors réguliers, et qui, dans le fond, n'aura rien de solide. Vous compterez pour beaucoup de vous éloigner des compagnies folles de la jeunesse, et vous n'apercevrez pas que la religion ne sera que votre prétexte pour les fuir : c'est que vous vous trouverez gêné avec eux; c'est que vous ne serez pas à la mode parmi eux; c'est que vous n'aurez pas les manières enjouées et étourdies qu'ils cherchent. Tout cela vous enfoncera, par votre propre goût, dans une vie plus sombre; mais craignez que ce ne soit un sérieux aussi vide et aussi dangereux que leurs folies gaies. Un sérieux mou, où les passions règnent tristement, fait une vie obscure, lâche, corrompue, dont le monde même, tout monde qu'il est, ne peut s'empêcher d'avoir horreur. Ainsi peu à peu vous quitteriez le monde, non pour Dieu, mais pour vos passions, ou du moins pour une vie indolente qui ne serait guère moins contraire à Dieu, et qui serait plus méprisable, selon le monde, que les passions même les plus dépravées. Vous ne quitteriez les grandes prétentions que pour vous entêter de colifichets et de petits amusements, dont on doit rougir dès qu'on est sorti de l'enfance.

Venons aux moyens de vous précautionner contre vous-même là-dessus.

Le premier est de vous faire un projet pour remplir votre temps, et de le suivre, quoi qu'il vous en coûte. Le second, c'est de mettre dans ce projet, comme l'article le plus essentiel, celui de faire tous les jours une demi-heure de lecture méditée, où vous ne manquerez jamais de renouveler vos résolutions contre votre mollesse. Le troisième, c'est que vous ferez tous les soirs un examen de votre journée, pour voir si la mollesse vous a entraîné, et si vous avez perdu du temps. Le quatrième est de vous confesser régulièrement de quinze en quinze jours à un confesseur qui connaisse votre penchant, et que vous engagiez à vous soutenir vigoureusement contre vous-même. Le cinquième moyen est d'avoir quelque bon ami ou quelque domestique assez discret et assez zélé pour pouvoir vous avertir secrètement quand il verra que votre mollesse commencera à vous engourdir. Pour se mettre en état de recevoir de tels avis, il faut les demander cordialement, montrer aux gens qu'on leur sait bon gré de ce qu'ils les donnent, et leur faire voir qu'on tâche d'en profiter. Jamais ne leur montrez ni chagrin, ni indocilité, ni hauteur, ni jalousie.

Pour vos occupations, il faut les régler, soit à l'armée ou à la cour. Partout il faut se faire une règle, et ranger si bien toutes les choses, qu'on y manque fort rarement. Le matin, votre lecture méditée avant toutes choses, et lorsqu'on vous croit encore au lit. Vers le soir, une autre lecture. Si vous vous sentez alors quelque goût à vous recueillir un peu en la faisant, vous vous accoutumerez par là peu à peu à faire le soir comme le matin. Mais d'abord il ne faut pas vous gêner et vous lasser de prières. Pendant la messe, vous pourrez lire l'Épître et l'Évangile, pour vous unir au prêtre dans le grand sacrifice de Jésus-Christ; quelque pensée tirée de l'Évangile ou de l'Épître qui aura rapport au sacrifice, pourra vous aider à tenir votre esprit élevé à Dieu.

Il faut voir civilement tout le monde dans les

[1] *Prov.* XIII, 4.

lieux où tout le monde va, à la cour, chez le roi, à l'armée, chez les généraux. Il faut tâcher d'acquérir une certaine politesse, qui fait qu'on défère à tout le monde avec dignité. Nul air de gloire, nulle affection, nul empressement : savoir traiter chacun selon son rang, sa réputation, son mérite, son crédit; au mérite, l'estime; à la capacité accompagnée de droiture et d'amitié, la confiance et l'attachement; aux dignités, la civilité et la cérémonie. Ainsi, satisfaire au public par une honnête représentation dans ces lieux où il n'est question que de représenter; saluer et traiter bien en passant tout le monde, mais entrer en conversation avec peu de gens. La mauvaise compagnie déshonore, surtout un jeune homme en qui tout est encore douteux. Il est permis de voir fort peu de gens, mais il n'est pas permis de voir les gens désapprouvés. Ne vous moquez point d'eux comme les autres, mais écartez-vous doucement.

Lisez les livres qui conviennent à votre état, surtout l'histoire de votre pays. Voyant tout le monde d'une manière gaie et civile en public, et ayant des occupations louables pour votre métier selon le monde même, vous ne devez pas craindre d'être retiré. Autant qu'une retraite vide est déshonorante, autant une retraite occupée et pleine des devoirs de sa profession élève-t-elle un homme au-dessus de tous ces fainéants qui n'apprennent jamais leur métier. Quand on saura que vous travaillez à n'ignorer rien dans l'histoire et dans la guerre, personne n'osera vous attaquer sur la dévotion : la plupart même ne vous en soupçonneront point; ils croiront seulement que vous êtes un sage ambitieux. Par ces soins, vous pouvez vous dispenser d'être avec la folle jeunesse, et par là vous pourrez être retiré pour vous donner tout à Dieu, et aux devoirs de l'état où la Providence vous a mis.

Outre qu'il ne faut jamais paraître se préférer à personne, il faut encore certaines manières simples, naturelles, ingénues; un visage ouvert, quelque chose de complaisant dans le commerce passager : que tout marque de la noblesse, de l'élévation, un cœur libéral, officieux, bienfaisant, touché du mérite; de l'industrie pour obliger, du regret quand on ne le peut pas; de la délicatesse pour prévenir les gens de mérite, pour les entendre à demi-mot, pour leur épargner certaines peines, pour dire à demi ce qu'il ne faut pas achever de dire, pour assaisonner un service de ce qui peut le rendre obligeant sans le faire valoir. L'orgueil cherche la gloire par ce chemin, et il faut que la religion cherche par ce chemin la vraie bienséance par des motifs tout divins. Rien n'est si noble, si délicat, si grand, si héroïque, que le cœur d'un vrai chrétien; mais en lui rien de faux, rien d'affecté, rien que de simple, de modeste et d'affectif en tout.

Voilà à peu près les choses qui regardent le commerce public. Il y a encore le commerce de certains amis d'une amitié superficielle. Il ne faut point compter sur eux, ni s'en servir sans un grand besoin; mais il faut, autant qu'on le peut, les servir, et faire en sorte qu'ils vous soient obligés. Il n'est pas nécessaire que ces gens-là soient tous d'un mérite accompli : il suffit de lier commerce extérieur avec ceux qui passent pour les plus honnêtes gens. C'est ceux-là avec qui on s'arrête et on raisonne, au lieu qu'on ne dit que bonjour aux autres. On les va voir chez eux aux occasions de compliments, on se trouve avec eux en certains endroits : mais on n'est point de leurs plaisirs, et on ne les met point dans sa confidence. S'ils veulent pousser plus avant la liaison, on esquive doucement; tantôt on a une affaire, tantôt une autre.

Pour les vrais amis, il faut les choisir avec de grandes précautions, et par conséquent se borner à un fort petit nombre. Point d'ami intime qui ne craigne Dieu, et que les pures maximes de religion ne gouvernent en tout; autrement il vous perdra, quelque bonté le cœur qu'il ait. Choisissez, autant que vous pouvez, vos amis dans un âge un peu au-dessus du vôtre : vous en mûrirez plus promptement. A l'égard des vrais et intimes amis, un cœur ouvert; rien pour eux de secret que le secret d'autrui, excepté dans les choses où vous pourriez craindre qu'ils ne fussent préoccupés. Soyez chaud, désintéressé, fidèle, effectif, constant dans l'amitié; mais jamais aveugle sur les défauts et sur les divers degrés de mérite de vos amis : qu'ils vous trouvent au besoin, et que leurs malheurs ne vous refroidissent jamais.

Traitez bien vos domestiques : une autorité ferme et douce, un grand soin d'entrer dans leurs besoins, de leur faire tout le bien qu'on peut, de distinguer ceux qui méritent quelque distinction, et de les attacher à soi par le cœur; supporter leurs défauts, lorsqu'ils ne sont pas essentiels, et qu'ils ont bonne volonté de s'en corriger; se défaire de ceux dont on ne saurait faire d'honnêtes gens selon leur état.

Enfin, souvenez-vous, monsieur (et je finis par où j'ai commencé), que la mollesse énerve tout, qu'elle affadit tout, qu'elle ôte leur sève et leur force à toutes les vertus et à toutes les qualités de l'âme, même suivant le monde. Un homme livré à sa mollesse est un homme faible et petit en tout : il est si tiède, que Dieu le vomit. Le monde le vomit

aussi à son tour, car il ne veut rien que de vif et de ferme. Il est donc le rebut de Dieu et du monde, c'est un néant; il est comme s'il n'était pas; quand on en parle, on dit : Ce n'est pas un homme. Craignez, monsieur, ce défaut, qui serait la source de tant d'autres. Priez, veillez; mais veillez contre vous-même. Pincez-vous comme on pince un léthargique; faites-vous piquer par vos amis pour vous réveiller. Recourez assidument aux sacrements, qui sont les sources de vie, et n'oubliez jamais que l'honneur du monde et celui de l'Évangile sont ici d'accord. Ces deux royaumes ne sont donnés qu'aux violents qui les emportent d'assaut.

35.

Quelques avis sur la méditation, et sur la manière de profiter de ses lectures.

Je suis persuadé, monsieur, que vous devez faire chaque matin une petite méditation : d'abord vous mettre en présence de Dieu, l'adorer comme présent, vous offrir tout entier à lui, et puis invoquer son Saint-Esprit pour la grande action que vous allez faire. Vous savez comment nous avons fait ensemble; mais vous ne sauriez faire trop simplement. N'allez point chercher avec Dieu de belles pensées, ni des attendrissements extraordinaires. Parlez-lui simplement, courtement, sans grande réflexion, et de la plénitude du cœur, comme à un bon ami. Vous ferez deux ou trois considérations sur les plus importantes vérités du christianisme. Vous les tirerez ou de l'*Imitation*, en la manière que je vous ai plusieurs fois expliquée; ou bien des *Retraites* qu'on vous a données. Suivez là-dessus votre goût, ou, pour mieux dire, l'attrait de la grâce, sans vous gêner. A choses égales, j'aimerais mieux que vous prissiez les *Retraites*, 1° parce que vous y trouverez souvent plus de choses digérées et proportionnées, pour vous mettre dans la pratique des maximes générales de l'*Imitation*; 2° parce que les *Retraites* posent de loin les fondements de plusieurs choses que j'espère qui conviendront dans la suite aux desseins de la grâce sur vous; 3° parce que cette lecture vous donnera plus de correspondance intérieure avec les personnes de qui vous pouvez tirer plus de secours spirituel. Ceux qui ont sucé le même lait que vous sucerez sont plus propres à vous aider dans vos besoins. Si j'étais en votre place, j'essayerais encore de goûter ces *Retraites*, qui sont très-solides; après quoi, si le dégoût persistait, je reviendrais à tirer mon sujet de méditation d'une petite page de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Je lirais tout le moins que je pourrais, en sorte que dès le moment que j'aurais trouvé deux ou tout au plus trois vérités importantes, je m'arrêterais pour les considérer avec recueillement, et pour m'affectionner à ces vérités après les avoir fixement considérées. Si néanmoins dans la suite je me trouvais trop sec et trop peu nourri dans ma méditation, je reprendrais encore un peu mon livre, pour fixer mon esprit par cet objet sensible, et pour me rappeler mon sujet.

Les premiers jours, contentez-vous d'un quart d'heure à cette méditation, en cas que vous vous y trouviez sec et ennuyé; mais, si vous pouvez sans peine y nourrir votre cœur, allez jusqu'à la demi-heure, pourvu que votre tête n'en soit pas fatiguée. Généralement parlant, il vaut mieux en faire moins d'abord, et s'y accoutumer peu à peu.

Vous pourrez en faire de même un autre quart d'heure le soir, et vous verrez qu'avec le temps cet autre quart d'heure ira peu à peu jusqu'à la demi-heure entière. Je suppose toujours qu'après avoir considéré vos deux ou trois vérités, et vous y être affectionné, vous prendrez quelque résolution en détail pour la pratique. Vous finirez par une disposition d'abandon à Dieu sur les choses considérées, et par des actions de grâces sur les bons mouvements reçus.

Pour votre lecture spirituelle, qui doit être réglée, je crois que vous devez la faire tout au moins pendant un gros quart d'heure, mais fort lentement. Lisez toujours pour vous, c'est-à-dire ne vous contentez pas de croire et de goûter les vérités que vous lisez; mais appliquez-les à vos besoins. Voyez attentivement toutes les conséquences que vous devez tirer de chaque maxime pour votre pratique. Tâchez ainsi non-seulement de goûter pour le plaisir, mais de manger et de digérer le pain sacré pour votre nourriture. Il faut même le mâcher longtemps pour le bien digérer. Ceux qui avalent avec promptitude et avidité, bien loin de se nourrir solidement, se causent des indigestions dangereuses. Il vaut donc mieux lire médiocrement, et lire avec application et recueillement. Quand la lecture se fait bien, elle devient insensiblement une demi-méditation; au lieu que les lectures des personnes qui ne sont pas assez simples, ne sont presque que des lectures vagues et un peu raisonnées. La trop grande variété d'objets dans les lectures pieuses, comme en autre chose, dissipe l'esprit, le multiplie trop, le met tout en dehors, et le dessèche.

Il me semble que vous pouvez lire d'abord avec utilité l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales, puis quelques traités de Rodriguez, surtout celui *de la Conformité à la volonté de Dieu;*

de là vous pourrez passer aux *Entretiens* de saint François de Sales. Vous avez quelques livres que vous goûtez, et dont il faut vous laisser un usage sobre pour vos menus plaisirs.

36.

Divers avis pour la conduite intérieure, et pour l'extérieure.

Je ne m'étonne point de ce dégoût que vous ressentez pour tant de choses contraires à Dieu; c'est l'effet naturel du changement de votre cœur. Vous aimeriez un certain calme, où vous pourriez vous occuper librement de ce qui vous touche, et vous délivrer de tout ce qui est capable de rouvrir vos plaies; mais ce n'est pas là ce que Dieu veut. Il veut que ce qui vous a trop touché et occupé autrefois se tourne en importunité, et serve à votre pénitence. Portez donc en paix cette croix pour l'expiation de vos péchés, et attendez que Dieu vous débarrasse. Il le fera, monsieur, dans son temps et non pas dans le vôtre. Cependant réservez-vous les heures dont vous avez besoin pour penser à Dieu, et à vous par rapport à lui. Il faut lire, prier, se défier de ses inclinations et de ses habitudes, songer qu'on porte le don de Dieu dans un vase d'argile, et surtout se nourrir au dedans par l'amour de Dieu.

Quoiqu'on ait vécu bien loin de lui, on ne doit pas craindre de s'en rapprocher par un amour familier. Parlez-lui, dans votre prière, de toutes vos misères, de tous vos besoins, de toutes vos peines, des dégoûts même qui pourraient vous venir pour son service. Vous ne sauriez lui parler trop librement ni avec trop de confiance. Il aime les simples et les petits; c'est avec eux qu'il s'entretient. Si vous êtes de ce nombre, laissez là votre esprit et toutes vos hautes pensées; ouvrez-lui votre cœur, et dites-lui tout. Après lui avoir parlé, écoutez-le un peu. Mettez-vous dans une telle préparation de cœur, qu'il puisse vous imprimer les vertus comme il lui plaira : que tout se taise en vous pour l'entendre. Ce silence des créatures au dehors, des passions grossières et des pensées humaines au dedans, est essentiel pour entendre cette voix qui appelle l'âme à mourir à elle-même, et à adorer Dieu en esprit et en vérité.

Vous avez, monsieur, de grands secours dans les connaissances que vous avez acquises. Vous avez lu beaucoup de bons livres; vous connaissez les vrais fondements de la religion, et la faiblesse de tout ce qu'on lui oppose : mais tous ces moyens, qui vous conduisent à Dieu pour les commencements, vous arrêteraient dans la suite, si vous teniez trop à vos lumières. Le meilleur et le dernier usage de notre esprit est de nous en défier, d'y renoncer, et de le soumettre à celui de Dieu par une foi simple. Il faut devenir petit enfant; il y a une petitesse qui est bien au-dessus de toute grandeur : heureux qui la connaît! C'est peu de raisonner, de comparer, de démêler, de prévoir, de conclure; il faut aimer le vrai, le seul vrai, le seul bon, et demeurer en lui par une volonté stable. L'esprit se promène; la volonté est ce qui ne doit jamais varier.

Il ne s'agit point, monsieur, de faire beaucoup de choses difficiles : faites les plus petites et les plus communes avec un cœur tourné vers Dieu, et comme un homme qui va à l'unique fin de sa création; vous ferez tout ce que font les autres, excepté le péché. Vous serez bon ami, poli, officieux, complaisant, gai aux heures et dans les compagnies qui conviennent à un vrai chrétien. Vous serez sobre à table, et sobre partout ailleurs; sobre à parler, sobre à dépenser, sobre à juger, sobre à vous mêler, sobre à vous divertir, sobre même à être sage et prévoyant, comme le veut saint Paul [1]. C'est cette sobriété universelle dans l'usage des meilleures choses que l'amour de Dieu fait pratiquer avec une simplicité charmante. On n'est ni sauvage, ni épineux, ni scrupuleux; mais on a au dedans de soi un principe d'amour qui élargit le cœur, qui adoucit toutes choses, qui, sans gêner ni troubler, inspire une certaine délicatesse pour ne déplaire jamais à Dieu, et qui arrête quand on est tenté d'aller au delà des règles.

En cet état, on souffre ce que les autres gens souffrent aussi, des fatigues, des embarras, des contretemps, des oppositions d'humeur, des incommodités corporelles, des difficultés avec soi-même aussi bien qu'avec les autres, des tentations, et quelquefois des dégoûts et des découragements; mais si les croix sont communes avec le monde, les motifs de les supporter sont bien différents. On connaît en Jésus-Christ sauveur le prix et la vertu de la croix. Elle nous purifie, nous détache, et nous renouvelle. Nous voyons sans cesse Dieu en tout; mais nous ne le voyons jamais si clairement ni si utilement que dans les souffrances et les humiliations. La croix est la force de Dieu : plus elle nous détruit, plus elle avance l'être nouveau en Jésus-Christ, pour faire un nouvel homme sur les ruines du vieil Adam.

Vivez, monsieur, sans aucun changement extérieur, que ceux qui seront nécessaires ou pour éviter le mal, ou pour vous précautionner contre votre faiblesse, ou pour ne rougir pas de l'Évangile. Pour

[1] *Rom.* XII, 3.

tout le reste, *que votre gauche ne sache pas le bien que votre droite fera*[1]. Tâchez d'être gai et tranquille. Si vous pouvez trouver quelque ami sensé et qui craigne Dieu, soulagez-vous un peu le cœur en lui parlant des choses que vous croirez capable de porter; mais comptez que Dieu est le bon ami du cœur, et que personne ne console comme lui. Il n'y a personne qui entende tout à demi-mot comme lui, qui entre dans toutes les peines, et qui s'accommode à tous les besoins sans en être importuné. Faites-en un second vous-même. Bientôt ce vous-même supplantera le premier, et lui ôtera tout crédit chez vous.

Réglez votre dépense et vos affaires. Soyez honorable et modeste, simple, et point attaché. C'est le bon temps pour servir, que de servir par devoir, sans ambition et sans vaines espérances : c'est servir sa patrie, son roi, le Roi des rois, devant qui les majestés visibles ne sont que des ombres. C'est réparer par un service désintéressé les campagnes faites avec faste et passion pour la fortune. Montrez une conduite unie, modérée, sans affectation de bien non plus que de mal, mais ferme pour la vertu, et si décidée, qu'on n'espère plus de vous rentraîner. Vous en serez quitte à meilleur marché, et on vous importunera moins quand on croira que vous êtes de bonne foi attaché à la religion, et que vous ne reculerez pas là-dessus. On tourmente plus longtemps ceux qu'on soupçonne d'être faux, ou faibles et légers.

Mettez votre confiance, non dans votre force ni dans vos résolutions, ni même dans les plus solides précautions (quoiqu'il faille les prendre avec beaucoup d'exactitude et de vigilance), ni même dans les engagements d'honneur que vous prendrez pour ne pouvoir plus reculer, mais dans la seule bonté de Dieu, qui vous a aimé éternellement avant que vous l'aimassiez, et lors même que vous l'offensiez avec ingratitude.

Il faut vous faire une règle de bonnes lectures selon votre goût et selon votre besoin. Il faut lire simplement, assez courtement; se reposer après avoir lu; méditer ce qu'on vient de lire; le méditer sans grand raisonnement, plus par le cœur que par l'esprit, et laisser faire à Dieu son impression dans votre cœur sur la vérité méditée. Peu d'aliment nourrit beaucoup quand on le digère bien. Il faut mâcher lentement, sucer l'aliment, et se l'approprier, pour le convertir tout en sa propre substance.

[1] *Matth.* VI, 3.

37.

Règle de conduite pour une âme nouvellement revenue à Dieu.

La lettre que vous m'avez écrite ne me laisse rien à désirer; elle dit tout pour le passé; elle promet tout pour l'avenir. A l'égard du passé, il ne reste qu'à l'abandonner à Dieu avec une humble confiance, et qu'à le réparer par une fidélité sans relâche. On demande des pénitences pour le passé : en faut-il de plus grandes et de plus salutaires que de porter les croix présentes? C'est bien réparer les vanités passées, que de devenir humble, et de consentir que Dieu nous rabaisse. La plus rigoureuse de toutes les pénitences est de faire en chaque jour et en chaque heure la volonté de Dieu plutôt que la sienne, malgré ses répugnances, ses dégoûts, ses lassitudes. Ne songeons donc qu'au présent, et ne nous permettons pas même d'étendre nos vues avec curiosité sur l'avenir. Cet avenir n'est pas encore à nous; il n'y sera peut-être jamais. C'est se donner une tentation, que de vouloir prévenir Dieu, et de se préparer à des choses qu'il ne nous destine point. Quand ces choses arriveront, Dieu nous donnera les lumières et les forces convenables à cette épreuve. Pourquoi vouloir en juger prématurément, lorsque nous n'en avons encore ni la force ni la lumière? Songeons au présent qui presse : c'est la fidélité au présent qui prépare notre fidélité pour l'avenir.

A l'égard du présent, il me semble que vous n'avez pas un grand nombre de choses à faire. Voici celles qui me paraissent les principales.

1° Je crois que vous devez retrancher toute société qui pourrait non-seulement vous porter à quelque mal grossier, mais encore réveiller en vous le goût de la vanité mondaine, vous dissiper, vous amollir, vous attiédir pour Dieu, vous dessécher le cœur pour vos exercices, et altérer votre docilité pour les conseils dont vous avez besoin. Heureusement vous vous trouvez dans un lieu éloigné du monde, où vous pouvez facilement rompre vos liens, et vous mettre dans la liberté des enfants de Dieu.

2° Il ne convient néanmoins ni à la bienséance de votre état, ni à votre besoin intérieur, que vous vous jetiez dans une profonde solitude. Il faut voir les gens qui ne donnent qu'un amusement modéré aux heures où l'on a besoin de se délasser l'esprit. Il ne faut fuir que ceux qui dissipent, qui relâchent, qui vous embarquent malgré vous, et qui rouvrent les plaies du cœur : pour ces faux amis-là, il faut les craindre, les éviter doucement, et mettre une barrière qui leur bouche le chemin.

3° Il faut nourrir votre cœur par les paroles de

la foi; il faut faire chaque jour une lecture courte et longue, courte par le nombre de paroles qu'elle contient, mais longue par la lenteur avec laquelle vous la ferez. En la faisant, raisonnez peu, mais aimez beaucoup; c'est le cœur et non la tête qui doit agir. Ne lisez rien que pour l'appliquer d'abord à vos devoirs qu'il faut remplir, et à vos défauts qu'il faut corriger pour plaire à Dieu. Ne craignez point de laisser tomber votre livre dès qu'il vous mettra en recueillement. Vous ne sauriez lire rien de plus utile que les livres de saint François de Sales. Tout y est consolant et aimable, quoiqu'il ne dise aucun mot que pour faire mourir. Tout y est expérience, pratique simple, sentiment et lumière de grâce. C'est être déjà avancé que de s'être accoutumé à cette nourriture.

4° Pour l'oraison, vous ne sauriez la faire mal dans les bonnes dispositions où Dieu vous met, à moins que vous n'ayez trop l'ambition de la bien faire. Accoutumez-vous à entretenir Dieu, non des pensées que vous formerez tout exprès avec art pour lui parler pendant un certain temps, mais des sentiments dont votre cœur sera rempli. Si vous goûtez sa présence, et si vous sentez l'attrait de l'amour, dites-lui que vous le goûtez, que vous êtes ravie de l'aimer, qu'il est bien bon de se faire tant aimer par un cœur si indigne de son amour. Dans cette ferveur sensible, le temps ne vous durera guère, et votre cœur ne tarira point; il n'aura qu'à épancher de son abondance, et qu'à dire ce qu'il sentira. Mais que direz-vous dans la sécheresse, dans le dégoût, dans le refroidissement? Vous direz toujours ce que vous avez dans le cœur. Vous direz à Dieu que vous ne trouvez plus son amour en vous, que vous ne sentez qu'un vide affreux, qu'il vous ennuie, que sa présence ne vous touche point, qu'il vous tarde de le quitter pour les plus vils amusements, que vous ne serez à votre aise que lorsque vous serez loin de lui et pleine de vous-même. Vous n'aurez qu'à lui dire tout le mal que vous connaîtrez de vous-même. Vous demandez de quoi l'entretenir. Eh! n'y a-t-il pas là beaucoup trop de matière d'entretien? En lui disant toutes vos misères, vous le prierez de les guérir. Vous lui direz : O mon Dieu, voilà mon ingratitude, mon inconstance, mon infidélité! Prenez mon cœur; je ne sais pas vous le donner. Retenez-le après l'avoir pris; je ne sais pas vous le garder. Donnez-moi au dehors les dégoûts et les croix nécessaires pour me rappeler sous votre joug. Ayez pitié de moi malgré moi-même. Ainsi vous aurez toujours amplement à parler à Dieu, ou de ses miséricordes, ou de vos misères : c'est ce que vous n'épuiserez jamais. Dans ces deux états, dites-lui sans réflexion tout ce qui vous viendra au cœur, avec une simplicité et une familiarité d'enfant dans le sein de sa mère.

5° Occupez-vous pendant la journée de vos devoirs, comme de régler votre dépense selon votre revenu, veiller sur votre domestique pour ne permettre aucun scandale, travailler avec une douce autorité à achever l'éducation de vos enfants, satisfaire aux bienséances, enfin édifier tous ceux qui nous voient, sans leur parler jamais de dévotion.

Tout cela est simple, uni, modéré; tout cela rentre dans la vie la plus commune, mais tout cela ramène sans cesse à Dieu. Oh! que vous aurez de consolation, si vous le faites! *Un jour dans la maison de Dieu vaut mieux que mille dans les tabernacles des pécheurs*[1].

38.

Ne pas se presser de quitter son emploi, sous prétexte de la dissipation à laquelle on y est exposé.

Je plains fort M***. Je comprends que son état est très-violent. Il commence à se tourner vers Dieu; sa vertu est encore bien faible. Il est obligé à combattre contre tous ses goûts, contre toutes ses inclinations, contre toutes ses habitudes, et même contre des passions violentes. Son naturel est facile et vif pour le plaisir; il est accoutumé à une dissipation continuelle. Il n'a pas moins à combattre au dehors qu'au dedans; tout ce qui l'environne n'est que tentation et que mauvais exemple; tout ce qu'il voit le porte au mal; tout ce qu'il entend le lui inspire. Il est éloigné de tous les bons exemples et de tous les conseils. Voilà des commencements exposés à une étrange épreuve; mais je vous avoue que je ne saurais croire qu'il soit de l'ordre de Dieu qu'il quitte tout à coup son emploi, sans garder ni mesures ni bienséances. S'il est fidèle à lire, à prier, à fréquenter les sacrements, à veiller sur sa propre conduite, à se défier de lui-même, à éviter la dissipation autant que ses devoirs le lui permettront, j'espère que Dieu aura soin de lui, et qu'il ne permettra point qu'il soit tenté au-dessus de ses forces. Les choses que Dieu fait faire pour l'amour de lui sont d'ordinaire préparées par une providence douce et insensible. Elle amène si naturellement les choses, qu'elles paraissent venir comme d'elles-mêmes. Il ne faut rien de forcé ni d'irrégulier. Il vaut mieux attendre un peu pour ouvrir la porte avec la clef, que de rompre la serrure par impatience. Si cette retraite vient de Dieu, sa main ouvrira le chemin pour le retour. En attendant, Dieu gardera ce qui se donne à lui; il le tiendra à l'ombre de ses ailes.

[1] *Ps.* LXXXIII, 11.

Un homme de condition distinguée, qui a une charge, avec de l'esprit, du talent et de l'usage du monde, ne doit plus être embarrassé à un certain âge pour soutenir un genre de vie réglé et sérieux, comme le serait un jeune homme que chacun se croit en droit de tourmenter. Ce n'est pourtant pas ce qui doit être sa principale ressource; il faut qu'il ne compte que sur Dieu, et qu'il ne craigne rien tant que sa propre fragilité. Je voudrais donc qu'il prît de grandes précautions contre les tentations de son état, mais qu'il ne l'abandonnât point d'une façon précipitée. Il doit craindre de se tromper : peut-être que son cœur tend moins à s'éloigner des périls du salut, qu'à se rapprocher d'une vie plus douce et plus agréable. Il fuit peut-être beaucoup moins le péché, que les dégoûts, les embarras, les fatigues et les contraintes de la situation où il se trouve. Il est naturel d'être dans cette disposition, et il est très-ordinaire à l'amour-propre de nous persuader que nous agissons par un motif de conscience, quand c'est lui qui a la plus grande part à notre détermination. Pour moi, je crois que Dieu ne demande point une démarche si irrégulière, et que la bienséance la défend. Il vaut mieux, ce me semble, attendre jusqu'à l'hiver. En attendant, Dieu, s'il lui est fidèle, le portera dans ses mains, de peur qu'il ne heurte contre quelque pierre.

Oh! que Dieu est compatissant et consolant pour ceux qui ont le cœur serré, et qui recourent à lui avec confiance! Les hommes sont secs, critiques, rigoureux, et ne sont jamais condescendants qu'à demi; mais Dieu supporte tout, il a pitié de tous; il est inépuisable en bonté, en patience, en ménagements. Je le prie de tout mon cœur de tenir lieu de tout à notre ami.

39.

Avis sur la manière de faire l'oraison et les autres exercices de piété.

Je vous envoie, madame[1], ce que vous m'avez ordonné. Quelque bonté que vous ayez pour le recevoir, je suis très-persuadé que vous n'en sauriez être satisfaite; ce qui fait que je ne le suis nullement d'être comme obligé de vous l'envoyer, parce que vous le souhaitez. C'est donc uniquement pour vous obéir, madame, que je vous dis que, pour faire votre oraison avec fruit, et avec l'application que vous désirez, il serait bon, dès le commencement, de vous représenter un pauvre, nu, misérable, accablé, et qui se meurt de faim; qui n'a qu'un homme à qui il puisse demander l'aumône et de qui il la puisse espérer; ou bien un malade tout couvert de plaies, qui se voit mourir, si un médecin ne veut entreprendre de le traiter de ses plaies et de le guérir. Voilà, madame, une image de ce que nous sommes devant Dieu. Votre âme est plus dénuée des biens du ciel que ce pauvre ne l'est des biens de la terre. Elle en est dans un plus grand besoin, et il n'y a que Dieu seul à qui vous les puissiez demander, et de qui vous les deviez attendre. Votre âme est sans comparaison plus malade que cet homme tout couvert de plaies, et il n'y a que Dieu seul qui vous puisse guérir. Tout consiste à fléchir Dieu par vos prières. Il peut, madame, l'un et l'autre; mais souvenez-vous qu'il ne le veut faire qu'après en être ardemment prié, et presque importuné.

Si vous êtes bien pénétrée de cette vérité, comme vous devez l'être, pour vous bien disposer à la prière toutes les fois que vous voudrez vous y appliquer, lisez ensuite ce que vous aurez à lire de l'Écriture sainte, ou du livre dont vous tirerez le sujet de votre oraison. Arrêtez-vous après un verset ou deux, pour y faire les réflexions que Dieu vous mettra dans l'esprit. Et afin que vous voyiez celles que quelques personnes font, et auxquelles vous pourriez vous conformer dans les commencements, afin de retirer votre esprit de son inapplication ordinaire, et l'accoutumer à s'arrêter sur ce que vous vous proposez de méditer; il me semble qu'il ne serait pas mauvais d'adorer d'abord ces paroles sacrées, comme les oracles de Dieu, par lesquels il nous fait connaître ses ordres et ses volontés; le remercier de ce qu'il nous en a bien voulu instruire lui-même; s'humilier, et lui demander pardon de s'en être si peu instruit jusqu'à présent, de les avoir si peu écoutées; voir en quoi vous ne les avez pas suivies par le passé, et si vous ne les méprisez point encore; considérer et rechercher dans votre vie ce que vous avez fait et ce que vous faites contre.

On peut aussi considérer la manière dont Jésus-Christ a pratiqué la vérité et la maxime qu'il vous a enseignée; la manière dont les gens de bien de votre connaissance la pratiquent; combien certaines gens du monde s'en éloignent dans leur conduite; combien vous vous en êtes éloignée, et vous vous en éloignez vous-même. Il est bon que vous en portiez la confusion devant Dieu, et que vous vous prosterniez même de corps dans le secret de votre cabinet; afin que cette posture humiliante

[1] Cette dame est vraisemblablement la duchesse de Beauvilliers, ou la duchesse de Chevreuse sa sœur, l'une et l'autre dames du palais de la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, qui vivait encore quand la lettre fut écrite, puisque Fénelon y parle de *devoirs envers la reine*. (Voyez page 476.) La date en est donc antérieure à la mort de cette princesse, arrivée le 30 juillet 1683.

fasse que votre esprit s'humilie comme il doit dans la vue de ses fautes.

Considérez ensuite les occasions qui vous font tomber dans ces fautes; les moyens les plus propres pour les éviter, ou pour y remédier; ce que Jésus-Christ demande avec justice de vous, pour vous préserver de ces chutes, et pour réparer le passé; combien vous êtes obligée de vous y rendre, quelque difficulté que vous y trouviez; combien il vous est avantageux de le faire; quelle honte c'est à vous, et quel danger vous courez, si vous ne le faites : et comme nous ne sommes que faiblesse, et que nous ne l'avons que trop éprouvé, offrez-vous à Jésus-Christ; détestez votre lâcheté et vos infidélités; priez-le qu'il mette dans votre cœur ce qu'il veut que vous y ayez; qu'il fortifie cette volonté qu'il vous donne de faire mieux : ayez confiance en sa bonté, et dans les promesses solennelles qu'il a faites qu'il ne nous abandonnerait pas dans les occasions; appuyez-vous sur ses paroles, et espérez qu'il achèvera ce qu'il a déjà commencé dans vous.

Et afin, madame, de vous rendre les choses plus palpables, prenons un exemple, et appliquons-y ce que nous venons de dire. Si vous aviez pour sujet d'oraison ces paroles qui sont au commencement du XVIIe chapitre de saint Jean, sur lesquelles je me suis trouvé en vous écrivant : c'est Jésus-Christ qui s'adresse à son Père, et qui lui dit : *Je vous ai glorifié sur la terre; j'ai achevé l'œuvre que vous m'aviez donnée à faire. Il est temps à présent, mon Père, que vous me glorifiiez en vous-même, etc.;* vous pourriez, madame, 1° remercier Jésus-Christ de l'instruction qu'il vous donne, et de ce qu'il a bien voulu vous apprendre lui-même que vous ne pouvez prétendre à la gloire que Dieu vous a préparée, qu'après l'avoir glorifié sur la terre. C'est une loi inviolable, et que Jésus-Christ marque expressément à tous les fidèles, par l'ordre qu'il garde dans ces paroles. La gloire que vous aurez rendue à Dieu sur la terre est ce qui vous mettra en droit de demander la gloire qu'il vous a promise dans le ciel : sans cela, il n'y faut pas prétendre.

2° Considérer en quoi consiste et ce que c'est que glorifier Dieu sur la terre. Jésus-Christ l'explique nettement par ces paroles : *J'ai achevé l'œuvre que vous m'aviez donnée à faire.* Il faut donc pour glorifier Dieu, connaître et exécuter ce qu'il nous a chargés de faire. Chacun a son ouvrage, et tout le monde y travaille; mais ce n'est pas toujours à celui que Dieu nous a donné. Nous n'avons que celui de Jésus-Christ, qui est d'opérer notre salut, auquel il a travaillé toute sa vie. Tout ce que la vanité, le désir de m'établir puissamment dans le monde; tout ce que mon humeur, mon caprice, ma colère, mon amour-propre et la seule considération des hommes me fait entreprendre, n'est pas l'ouvrage dont Dieu m'a chargé, et par conséquent rien de tout cela ne peut honorer Dieu : c'est là l'ouvrage de ma passion, l'ouvrage du péché et du démon.

3° L'œuvre que Dieu m'a mise entre les mains, c'est de réformer ce qu'il peut y avoir de mauvais dans mon naturel; c'est là ce qu'il veut que je fasse : c'est de corriger mes défauts, de sanctifier mes pensées et mes désirs, de devenir plus patiente, plus douce et plus humble de cœur. C'est là, madame, votre ouvrage : c'est de faire servir Jésus-Christ dans votre famille; c'est de l'élever uniquement pour lui; c'est d'y établir le mépris du monde, la douceur, la modestie, la patience et l'amour véritable de Dieu. Voyez si vous le faites, et comment vous le faites.

4° Et afin de ne pas se flatter, voyez comme Jésus-Christ a travaillé toute sa vie à l'œuvre dont son Père l'avait chargé, sans relâche, sans y perdre un moment; et jugez sur ce modèle de ce que vous êtes obligée de faire. Si un Dieu emploie incessamment toute sa vie pour vous, qu'est-ce que vous ne devez pas faire pour lui ? Quelle confusion d'avoir encore si peu fait, ou plutôt de n'avoir presque encore rien fait! Humiliez-vous-en profondément.

5° Voyez comme les saints s'y sont comportés, et ce qu'ils font encore tous les jours devant vous. L'œuvre dont Dieu les avait chargés était souvent beaucoup plus difficile que celle que vous avez à faire; ils avaient moins de moyens et de secours pour l'avancer et pour l'achever que vous n'en avez; ils étaient aussi faibles, et sujets à des humeurs plus difficiles à surmonter : et cependant ils en sont venus à bout. Reconnaissez en cela votre lâcheté; condamnez votre négligence. Remerciez Dieu des secours qu'il vous a donnés. Demandez-lui pardon d'en avoir si peu et si mal usé jusqu'à présent, et donnez-vous à Jésus-Christ pour en faire, par sa grâce, un meilleur usage.

6° Regardons, madame, tout ce que nous avons fait pendant notre vie, et nous verrons qu'elle aura peut-être été tout employée à ruiner, et dans nous et dans les autres, l'ouvrage de Dieu, et à y avancer celui du démon et du péché. Quand est-ce que nous avons fait ce que Dieu voulait de nous, et comment l'avons nous fait? Quand est-ce que nous avons refusé de faire ce que notre humeur ou notre amour-propre désirait, et que n'avons-nous pas fait pour le contenter? Quel regret, quelle peine, de se voir assez malheureuse pour n'avoir presque rien fait de ce qui pouvait glorifier Dieu, et n'avoir tra

vaillé qu'à ce qui le déshonorait sur la terre! Quel crève-cœur d'avoir travaillé presque toute sa vie, et même avec plaisir, à déshonorer Dieu, et honorer le démon par notre conduite! Se peut-on voir dans cet état? Peut-on penser à une vie si malheureusement employée, sans être percé de douleur, sans gémir devant Dieu, sans s'indigner contre soi-même?

7° Quoi, mon Dieu! ç'a donc été là mon occupation, que de détruire votre ouvrage! C'est à cela que j'ai employé mes biens, ma santé, mon autorité, mon esprit, mon adresse, mes amis, mes connaissances! à vous déshonorer, à renverser ce que vous aviez cimenté de votre propre sang! et j'ai pu prendre mon plaisir à défaire ce qui vous a coûté la vie! Contre toutes vos menaces, je me suis vendue à votre ennemi pour établir sa gloire sur les ruines de la vôtre, sans récompense, sans espérance d'en avoir, sans m'attendre qu'à toutes sortes de tourments! Le moyen, madame, de porter cette vue, sans avoir le cœur fendu de douleur! On n'a besoin ni de lire, ni de raisonner, lorsqu'on peut sentir cet état comme on doit. Il faut laisser agir cette vue sur votre cœur, et l'abandonner à une douleur si juste. Et pour descendre encore plus dans le particulier :

8° C'est donc pour le démon que je parle et que j'agis, si je dis ou si je fais quelque chose qu'une mauvaise humeur me suggère : c'est son ouvrage que je fais, et je renverse en moi celui que Jésus-Christ y veut faire, et qu'il y a déjà commencé par la volonté et le désir qu'il m'a donné d'en user tout autrement. Comment est-ce, mon Dieu, que vous me pouvez souffrir, et comment me puis-je souffrir moi-même? Faut-il que pour suivre mon humeur, et pour contenter ma passion, que je connais si déraisonnable et si mauvaise, je détruise en moi un ouvrage qui vous a tant coûté? C'est votre ouvrage, mon Dieu, que la douceur, et c'est celui dont vous m'avez chargée. Je ne puis vous glorifier qu'en y travaillant, et qu'en l'achevant en moi. Je le veux, mon Dieu; faites par votre miséricorde que j'y sois fidèle. Que tout se renverse plutôt dans ma maison et dans ma famille, que d'y voir votre ouvrage renversé, et renversé par ma seule faiblesse!

9° Je ne m'occuperai donc, mon Dieu, que de cette unique pensée, puisque vous le voulez. Faut-il souffrir qu'on me serve mal? je le souffrirai avec joie, pourvu que je vous serve en cela. Ce n'est pas mon ouvrage que d'être bien servie; mais de vous bien servir, mais d'être douce et patiente en toutes rencontres. C'est la manière dont je vous puis glorifier sur la terre, et qui seule me peut donner quelque espérance de l'être un jour de vous dans le ciel.

Il y a mille autres choses, dans la vie ordinaire, que vous voyez vous-même et que je ne peux remarquer ici, dans le détail desquelles vous devez descendre, afin de prendre à l'oraison, et de demander à Dieu les moyens d'y remédier si elles sont mauvaises, et de les fortifier si elles étaient bonnes.

Quand ces choses se font sentir vivement, il faut pour lors, madame, laisser agir l'esprit de Dieu, sans s'en détourner ni par la lecture, ni par la prière vocale. Mais si ces pensées s'évanouissent, et que d'autres viennent dans l'esprit, humiliez-vous devant Dieu, et priez-le de vous les graver dans le cœur; tâchez de vous y appliquer encore. Que si, après ce petit effort, la distraction revient, prenez votre livre, et passez à une autre vérité, sur laquelle vous pourrez à peu près faire les mêmes actes et les mêmes réflexions.

Sur la fin de votre oraison, avant que d'en sortir, demandez toujours pardon à Dieu des manquements que vous y avez faits : quand même vous y auriez été dans une distraction presque continuelle, vous n'y aurez pas perdu votre temps, si vous en sortez plus humble. Voyez ce qui vous aura le plus touché, et repensez-y souvent pendant la journée : c'est là le véritable moyen de continuer toujours dans l'oraison. Si vous pouvez encore sur le soir vous y appliquer quelque temps, cela vous imprimerait ces vérités beaucoup davantage, et aurait plus d'effet.

Il est bon que vous commenciez par là votre journée. Vous retrancherez du temps que vous y donniez avant de vous habiller, afin que vous ne soyez pas si pressée ensuite; mais vous aurez soin de le reprendre après, si vous en avez. Cela fera deux biens : 1° vous n'aurez pas d'occasion d'impatience, ayant plus de temps qu'il ne vous en faut pour vous habiller; 2° vous pourrez, en vous habillant, continuer à jeter la vue sur ce que vous aurez déjà médité, et vous disposer à faire encore mieux, s'il vous reste quelque temps pour vous remettre à la prière.

Pour ce qui est, madame, de ces occupations si distrayantes dans lesquelles vous êtes obligée d'être, je vous avoue qu'il serait à souhaiter d'en être bien loin; mais puisque cela ne se peut, je vous dirai que, quand nous avons quelque peine ou quelque dessein en tête, nous le portons partout avec nous, et rien n'est capable de nous en divertir. Ainsi, si vous avez une véritable peine de vos fautes, et un dessein ferme de vous sauver et de plaire à Dieu, rien ne sera capable de vous en détourner. C'est à cela que vous devez rapporter vos oraisons.

Ce qui vous distrait le plus, ce sont vos devoirs envers la reine, envers un mari, envers un père, envers des parents, etc. Et cependant, madame, tout cela peut servir merveilleusement à sortir de cette

distraction dont vous vous plaignez. Vous n'avez pas recherché cet emploi auprès de Sa Majesté; c'est la providence de Dieu qui vous y a engagée; c'est donc une œuvre dont Dieu vous a chargée; il faut s'y rendre pour lui obéir. Ce qui est à craindre, c'est qu'on perd cette vue de Dieu, et, qu'on y substitue celle de sa vanité, de ses intérêts, de son plaisir, de considérations purement humaines, et qu'on fait de l'ouvrage de Dieu un ouvrage de péché et d'amour-propre. Il n'y a donc, madame, qu'à rejeter ces vues, si elles nous viennent importuner, et à nous tenir fermes dans celle de faire ce dont Dieu nous a chargés, et le faire comme il veut.

Qui vous empêche, madame, dans le tracas de la maison, de vous élever incessamment à Dieu, voyant comment tous vos gens exécutent vos ordres, comme ils tâchent de vous plaire en tout ce qu'ils peuvent; comme ils souffrent sans rien oser dire, s'ils reçoivent quelque mauvais traitement; quelle joie ils ont quand vous êtes contente de leur service? ils ne pensent, ils ne travaillent que pour vous; et vous ne les souffririez pas dans votre maison longtemps, s'ils oubliaient le service qu'ils vous doivent, pour ne penser qu'à eux-mêmes. Ce que tout ce monde fait chez vous et pour vous, vous le devez faire pour Dieu, dans la maison duquel vous êtes. Apprenez de vos gens à être prompte à exécuter ses ordres, à retrancher dans vous ce qui lui peut déplaire, et à corriger ce qui peut vous faire encourir sa disgrâce, à porter sans vous plaindre les peines qu'il vous envoie, à recevoir avec humilité et reconnaissance de vos fautes ses châtiments, à penser incessamment et à travailler à l'ouvrage dont il vous a chargée; et par ce moyen tout ce qui vous distrait ordinairement vous servira à vous recueillir et à vous élever à Dieu. Et souvenez-vous, madame, que comme vous ne pourriez pas souffrir chez vous un domestique qui ne penserait jamais à son ouvrage, ou qui ne le ferait qu'avec une grande négligence, aussi Dieu ne peut souffrir dans sa famille aucune servante qui ne fasse point du tout, ou qui ne fasse qu'avec négligence et tiédeur, l'ouvrage dont il l'a chargée.

Tout ce que nous voyons dans le monde peut servir à nous entretenir dans la présence de Dieu. Il y a, à la vérité, peu de bien; mais on y en voit pourtant, et cela nous porte de soi-même à en remercier Dieu qui en est l'auteur, et à le prier d'y conserver les personnes qui y sont, et nous faire la grâce de nous y mettre nous-mêmes. Le mal y est grand, et nous le trouvons souvent en chemin. Si peu que vous ayez d'amour du bien, vous en avez horreur sitôt que vous le voyez, et il n'y a guère de danger qu'il vous surprenne. On n'oserait l'approuver ni le louer. Ce qui est de plus dangereux, c'est qu'il y a de certains maux dont on a moins d'horreur, et dont le monde est accoutumé de rire : il y en a même dont on fait son divertissement; et c'est, madame, ce qui doit vous affliger davantage dans le fond de votre cœur. Bien loin de prendre part à cette joie pernicieuse du monde, vous devez pour lors gémir dans votre âme, de voir que des enfants de Dieu puissent prendre plaisir à des choses qui ont causé à Jésus-Christ une tristesse mortelle. Vous devez remercier Dieu de vous avoir retirée de cet état, et trembler de crainte qu'il ne vous abandonne à un sens aussi réprouvé que vous le voyez dans les autres. Ce sont ces sentiments qui vous empêcheront de tremper dans la malignité du monde, et de vous en laisser infecter. C'est là *la religion véritable, que de se conserver sans tache au milieu du siècle* [1].

Pour les prières vocales, comme vous n'en avez pas qui soient d'obligation, faites-les fort lentement, tâchant d'entrer dans les sentiments que les paroles que vous récitez vous inspirent. Pour cela, occupez-vous du sens qu'elles ont, et prenez tout le temps qu'il vous faut pour cela : ne vous pressez jamais pour finir bientôt; il vaut mieux dire comme il faut la moitié d'un seul psaume, qu'en dire mal et avec précipitation plusieurs. Si vous êtes obligée de l'interrompre par quelque nécessité, finissez où vous êtes, sans vous troubler, et reprenez ensuite dans le même endroit, si vous avez le loisir.

N'allez jamais à la sainte messe sans penser, en y allant, au sacrifice de Jésus-Christ auquel vous allez assister. Tâchez d'entrer dans un vrai regret de vos fautes, qui ont obligé un Dieu de verser son sang pour les laver. Que votre modestie extérieure, et votre application à une chose si sainte, fassent connaître la disposition avec laquelle vous y êtes. Je ne vous dis rien du soin que vous devez avoir de retenir votre vue, et d'éloigner tout ce qui peut dissiper votre esprit : c'est la première chose qu'il faut faire, et que je suis persuadé que vous faites.

Les jours que vous devez vous confesser, prenez le temps de l'oraison du matin pour en employer une partie à vous examiner, et l'autre, qui doit toujours être la plus grande, à demander la douleur nécessaire de vos fautes, et la grâce de vous en corriger. Cette préparation est bonne; mais il y en a encore une meilleure, qui serait de veiller plus sur vous-même deux ou trois jours devant, et faire quelque pénitence et quelques bonnes œuvres de vous-même, pour obtenir de Dieu la douleur que vous lui demandez. Et quand vous n'aurez que des pé-

[1] *Jacob.* I, 27.

chés de fragilité sur la semaine, je ne sais s'il serait si nécessaire de vous en confesser, et s'il ne vaudrait pas mieux faire ce que nous venons de dire, de crainte de se faire une coutume de se confesser, et de le faire quelquefois sans toute la préparation qui serait à souhaiter. Cela dépend du profit que vous retirerez de la confession plus ou moins fréquente; car c'est ce qui doit régler la fréquentation des sacrements.

Le jour que vous communierez, vous ferez plus de prières que les autres. Souvenez-vous, madame, que vous ne recevez Jésus immolé dans le sacrifice que pour vous immoler et sacrifier avec lui, que pour vivre ensuite de sa vie. Il est plein de vie dans le sacrement, et il nous y donne la vie, mais une vie d'hostie. Il y sent les injures qu'on lui fait, et il les souffre sans y faire paraître ni sa peine ni sa puissance. Voilà l'esprit de patience et d'hostie que vous y devez recevoir, si vous communiez comme il faut. C'est à cet état où vous devez tendre, et vous avancer par les communions que vous faites. Que cela demande de choses de vous!

Ne vous fiez pas, madame, aux bons désirs que vous pouvez avoir, s'ils sont stériles et sans effet. Travaillez avec courage à devenir douce et humble de cœur. Si vous tombez dans quelque faute, et que vous puissiez d'abord vous retirer dans votre cabinet, allez vous prosterner devant Dieu contre terre, et demandez-en pardon. L'humiliation et la douleur de votre cœur vous attire la grâce d'être plus fidèle dans une autre occasion. Adorez souvent le silence de Jésus-Christ, lorsqu'il était si maltraité par ses juges et par son peuple. Si on fait quelque chose de mal, qui regarde seulement votre personne et le service qu'on vous doit en particulier, souffrez-le sans rien dire. S'il vous échappe quelque parole fâcheuse, après vous en être humiliée en vous-même, réparez cela en parlant avec douceur, et faisant même quelque bien aux personnes que vous aurez traitées rudement, si l'occasion s'en présente. N'oubliez jamais la manière dont Dieu en a usé et en use continuellement avec vous; elle est si patiente et si douce! voilà votre modèle. Apprenez de lui ce que vous devez être aux autres. Ne vous découragez pas pour vos rechutes : comme elles vous font connaître et toucher au doigt votre faiblesse, elles vous doivent tenir plus humble, et plus appliquée à veiller sur vous et à recourir à tous moments à Dieu, de crainte de vous perdre.

Quand vous faites vos lectures, souvenez-vous que c'est Jésus-Christ qui va vous parler, et qui va vous parler de l'affaire la plus importante que vous avez. Ecoutez-le dans cette disposition. Lisez peu, et méditez beaucoup les vérités que vous trouvez dans le livre. Voyez si vous les pratiquez, et comment vous les pratiquez. Demandez à Jésus-Christ qu'il vous parle au fond du cœur, et qu'il vous y enseigne ce que le livre vous représente au dehors. Si vous y trouvez quelqu'un de vos défauts sévèrement repris, remerciez Dieu de cette grâce qu'il vous fait, de vous reprendre sans vous flatter, et priez-le de vous en faire une autre, qui est celle de vous en corriger. Lisez l'Écriture sainte autant que vous pourrez, et les livres qui vous toucheront le plus. Il sera bon même que vous marquiez les paroles qui vous auront le plus frappée, afin de les répéter quelquefois pendant le jour, et de réveiller les sentiments qu'elles vous auront donnés. Votre lecture faite, finissez toujours par une petite prière, et demandez à Dieu qu'il vous fasse accomplir dans l'occasion ce que vous avez appris par la lecture.

40.

A MADAME DE MAINTENON.

Réponse à cette dame, qui l'avait prié de lui faire connaître les défauts qu'il avait pu remarquer en elle.

Versailles, 1690.

Je ne puis, madame, vous parler sur vos défauts que douteusement, et presque au hasard. Vous n'avez jamais agi de suite avec moi, et je compte pour peu ce que les autres m'ont dit de vous. Mais n'importe; je vous dirai ce que je pense, et Dieu vous en fera faire l'usage qu'il lui plaira.

Vous êtes ingénue et naturelle : de là vient que vous faites très-bien, sans avoir besoin d'y penser, à l'égard de ceux pour qui vous avez du goût et de l'estime; mais trop froidement dès que ce goût vous manque. Quand vous êtes sèche, votre sécheresse va assez loin. Je m'imagine qu'il y a dans votre fond de la promptitude et de la lenteur. Ce qui vous blesse vous blesse vivement.

Vous êtes née avec beaucoup de gloire, c'est-à-dire de cette gloire qu'on nomme bonne et bien entendue; mais qui est d'autant plus mauvaise, qu'on n'a point de honte de la trouver bonne : on se corrigerait plus aisément d'une vanité sotte. Il vous reste encore beaucoup de cette gloire, sans que vous l'aperceviez. La sensibilité sur les choses qui la pourraient piquer jusqu'au vif marque combien il s'en faut qu'elle ne soit éteinte. Vous tenez encore à l'estime des honnêtes gens, à l'approbation des gens de bien, au plaisir de soutenir votre prospérité avec modération; enfin à celui de paraître par votre cœur au-dessus de votre place.

Le *moi*, dont je vous ai parlé si souvent, est en-

core une idole que vous n'avez pas brisée. Vous voulez aller à Dieu de tout votre cœur, mais non par la perte du *moi* : au contraire, vous cherchez le *moi* en Dieu. Le goût sensible de la prière et de la présence de Dieu vous soutient; mais si ce goût venait à vous manquer, l'attachement que vous avez à vous-même et au témoignage de votre propre vertu vous jetterait dans une dangereuse épreuve. J'espère que Dieu fera couler le lait le plus doux, jusqu'à ce qu'il veuille vous sevrer, et vous nourrir du pain des forts.

Mais comptez bien certainement que le moindre attachement aux meilleures choses, par rapport à vous, vous retardera plus que toutes les imperfections que vous pouvez craindre. J'espère que Dieu vous donnera la lumière pour ceci mieux que je ne l'ai expliqué.

Vous êtes naturellement bonne, et disposée à la confiance, peut-être même un peu trop pour des gens de bien dont vous n'avez pas éprouvé assez à fond la prudence. Mais quand vous commencez à vous défier, je m'imagine que votre cœur se serre trop : les personnes ingénues et confiantes sont d'ordinaire ainsi lorsqu'elles sont contraintes de se défier. Il y a un milieu entre l'excessive confiance qui se livre, et la défiance qui ne sait plus à quoi s'en tenir, lorsqu'elle sent que ce qu'elle croyait tenir lui échappe. Votre bon esprit vous fera assez voir que, si les honnêtes gens ont des défauts auxquels il ne faut pas se laisser aller aveuglément, ils ont aussi un certain procédé droit et simple, auquel on reconnaît sûrement ce qu'ils sont.

Le caractère de l'honnête homme n'est point douteux et équivoque à qui le sait bien observer dans toutes ses circonstances. L'hypocrisie la plus profonde et la mieux déguisée n'atteint jamais jusqu'à la ressemblance de cette vertu ingénue : mais il faut se souvenir que la vertu la plus ingénue a de petits retours sur soi-même, et certaines recherches de son propre intérêt qu'elle n'aperçoit pas. Il faut donc éviter également, et de soupçonner les gens de bien éprouvés jusqu'à un certain point, et de se livrer à toute leur conduite.

Je vous dis tout ceci, madame, parce qu'en la place où vous êtes on découvre tant de choses indignes, et on en entend si souvent d'imaginées par la calomnie, qu'on ne sait plus que croire. Plus on a d'inclination à aimer la vertu et à s'y confier, plus on est embarrassé et troublé en ces occasions. Il n'y a que le goût de la vérité, et un certain discernement de la sincère vertu, qui puisse empêcher de tomber dans l'inconvénient d'une défiance universelle, qui serait un très-grand mal.

J'ai dit, madame, qu'il ne faut se livrer à personne : je crois pourtant qu'il faut, par principe de christianisme, et par sacrifice de sa raison, se soumettre aux conseils d'une seule personne qu'on a choisie pour la conduite spirituelle : si j'ajoute une seule personne, c'est qu'il me semble qu'on ne doit pas multiplier les directeurs, ni en changer sans de grandes raisons; car ces changements ou mélanges produisent une incertitude et souvent une contrariété dangereuse. Tout au moins, on est retardé, au lieu d'avancer, par tous ces différents secours. Il arrive même d'ordinaire que, quand on a tant de différents conseils, on ne suit que le sien propre, par la nécessité où l'on se trouve de choisir entre tous ceux que l'on a reçus d'autrui.

Je conviens néanmoins qu'outre les conseils d'un sage directeur, on peut en diverses occasions prendre des avis pour les affaires temporelles, qu'un autre peut avoir de plus près que le directeur. Mais je reviens à dire qu'excepté la conduite spirituelle, pour laquelle on se soumet à un bon directeur, pour tout le reste qui est extérieur, on ne se doit livrer à personne.

On croit dans le monde que vous aimez le bien sincèrement : beaucoup de gens ont cru longtemps qu'une bonne gloire vous faisait prendre ce parti : mais il me semble que tout le public est désabusé, et qu'on rend justice à la pureté de vos motifs. On dit pourtant encore, et, selon toute apparence, avec vérité, que vous êtes sèche et sévère; qu'il n'est pas permis d'avoir des défauts avec vous; et qu'étant dure à vous-même, vous l'êtes aussi aux autres; que quand vous commencez à trouver quelque faible dans les gens que vous avez espéré de trouver parfaits, vous vous en dégoûtez trop vite, et que vous poussez trop loin le dégoût. S'il est vrai que vous soyez telle qu'on vous dépeint, ce défaut ne vous sera ôté que par une longue et profonde étude de vous-même.

Plus vous mourrez à vous-même par l'abandon total à l'esprit de Dieu, plus votre cœur s'élargira pour supporter les défauts d'autrui, et pour y compatir sans bornes. Vous ne verrez partout que misère; vos yeux seront plus perçants, et en découvriront encore plus que vous n'en voyez aujourd'hui : mais rien ne pourra ni vous scandaliser, ni vous surprendre, ni vous resserrer. Vous verrez la corruption dans l'homme comme l'eau dans la mer.

Le monde est relâché, et néanmoins d'une sévérité impitoyable. Vous ne ressemblerez point au monde : vous serez fidèle et exacte; mais compatissante et douce comme Jésus-Christ l'a été pour les pécheurs, pendant qu'il confondait les phari-

siens, dont les vertus extérieures étaient si éclatantes.

On dit que vous vous mêlez trop peu des affaires. Ceux qui parlent ainsi sont inspirés par l'inquiétude, par l'envie de se mêler du gouvernement, et par le dépit contre ceux qui distribuent les grâces, ou par l'espoir d'en obtenir par vous. Pour vous, madame, il ne vous convient point de faire des efforts pour redresser ce qui n'est pas dans vos mains.

Le zèle du salut du roi ne doit pas vous faire aller au delà des bornes que la Providence semble vous avoir marquées. Il y a mille choses déplorables; mais il faut attendre les moments que Dieu seul connaît, et qu'il tient dans sa puissance.

Ce n'est pas la fausseté que vous aurez à craindre, tant que vous la craindrez. Les gens faux ne croient pas l'être : les vrais tremblent toujours de ne l'être pas. Votre piété est droite : vous n'avez jamais eu les vices du monde, et depuis longtemps vous en avez abjuré les erreurs.

Le vrai moyen d'attirer la grâce sur le roi et sur l'État, n'est pas de crier, ou bien de fatiguer le roi; c'est de l'édifier, de mourir sans cesse à vous-même; c'est d'ouvrir peu à peu le cœur de ce prince par une conduite ingénue, cordiale, patiente, libre néanmoins, et enfantine dans cette patience. Mais parler avec chaleur et avec âpreté, revenir souvent à la charge, dresser des batteries sourdement, faire des plans de sagesse humaine pour réformer ce qui a besoin de réforme, c'est vouloir faire le bien par une mauvaise voie : votre solidité rejette de tels moyens, et vous n'avez qu'à la suivre simplement.

Ce qui me paraît véritable touchant les affaires, c'est que votre esprit en est plus capable que vous ne pensez : vous vous défiez peut-être un peu trop de vous-même, ou bien vous craignez trop d'entrer dans des discussions contraires au goût que vous avez pour une vie tranquille et recueillie. D'ailleurs, je m'imagine que vous craignez le caractère des gens que vous trouvez sur vos pas quand vous entrez dans quelque affaire. Mais enfin il me paraît que votre esprit naturel et acquis a bien plus d'étendue que vous ne lui en donnez.

Je persiste à croire que vous ne devez jamais vous ingérer dans les affaires d'État : mais vous devez vous en instruire, selon l'étendue de vos vues naturelles; et quand les ouvertures de la Providence vous offriront de quoi faire le bien, sans pousser trop loin le roi au delà de ses bornes, il ne faut jamais reculer.

Je vous ai détaillé ce que le monde dit: voici, madame, ce que j'ai à dire :

Il me paraît que vous avez encore un goût trop naturel pour l'amitié, pour la bonté de cœur, et pour tout ce qui lie la bonne société. C'est sans doute ce qu'il y a de meilleur, selon la raison et la vertu humaine; mais c'est pour cela même qu'il y faut renoncer.

Ceux qui ont le cœur dur et même froid ont sans doute un très-grand défaut naturel : c'est même une grande imperfection qui reste dans leur piété; car si leur piété était plus avancée, elle leur donnerait ce qui leur manque de ce côté-là. Mais il faut compter que la véritable bonté de cœur consiste dans la fidélité à Dieu et dans le pur amour. Toutes les générosités, toutes les tendresses naturelles ne sont qu'un amour-propre plus raffiné, plus séduisant, plus flatteur, plus aimable, et par conséquent plus diabolique.

Je vous dis tout ceci sans nul intérêt personnel; car je suis assez sec dans ma conduite, et froid dans les commencements, mais assez chaud et tendre dans le fond. Rien de tout ceci ne regarde l'*homme* à l'égard duquel vous avez des devoirs d'un autre ordre : l'accroissement de la grâce, qui a déjà fait tant de progrès en lui, achèvera d'en faire un autre homme. Mais je vous parle pour le seul intérêt de Dieu en vous; il faut mourir sans réserve à toute amitié.

Si vous ne teniez plus à vous, vous ne seriez non plus dans le désir de voir vos amis attachés à vous, que de les voir attachés au roi de la Chine. Vous les aimeriez du pur amour de Dieu, c'est-à-dire d'un amour parfait, infini, généreux, agissant, compatissant, consolant, égal, bienfaisant, et tendre comme Dieu même. Le cœur de Dieu serait versé dans le vôtre; et votre amitié ne pourrait non plus avoir de défaut que celui qui aimerait en vous. Vous ne voudriez rien des autres que ce que Dieu en voudrait, et uniquement pour lui. Vous seriez jalouse pour lui contre vous-même; et si vous exigiez des autres une conduite plus cordiale, ce ne serait que pour leur perfection, et pour l'accomplissement des desseins de Dieu sur eux.

Ce qui vous blesse donc dans les cœurs resserrés ne vous blesse qu'à cause que le vôtre est encore trop resserré au dedans de lui-même. Il n'y a que l'amour-propre qui blesse l'amour-propre. L'amour de Dieu supporte avec condescendance l'infirmité de l'amour-propre, et attend en paix que Dieu le détruise. En un mot, madame, le défaut de vouloir de l'amitié n'est pas moindre devant Dieu que celui de manquer d'amitié. Le vrai amour de Dieu aime généreusement le prochain, sans espérance d'aucun retour.

Au reste, il faut tellement sacrifier à Dieu le *moi* dont nous avons tant parlé, qu'on ne le recherche plus, ni pour la réputation, ni pour la consolation du témoignage qu'on se rend à soi-même sur ses bonnes qualités ou sur ses bons sentiments. Il faut mourir à tout sans réserve, et ne posséder pas même sa vertu par rapport à soi. Ce n'est point une obligation précise pour tous les chrétiens; mais je crois que c'est la perfection d'une âme qu'il a autant prévenue que la vôtre par ses miséricordes.

Il faut être prêt à se voir méprisé, haï, décrié, condamné par autrui, et à ne trouver en soi que trouble et condamnation, pour se sacrifier sans nul adoucissement au souverain domaine de Dieu, qui fait de sa créature selon son bon plaisir. Cette parole est dure à quiconque veut vivre en soi, et jouir pour soi-même de sa vertu; mais qu'elle est douce et consolante pour une âme qui aime autant Dieu qu'elle renonce à s'aimer elle-même!

Vous verrez un jour combien les gens qui sont dans cette disposition sont grands dans l'amitié. Leur cœur est immense, parce qu'il tient de l'immensité de Dieu qui les possède. Ceux qui entrent dans ces vues de pur amour, malgré leur naturel sec et serré, vont toujours s'élargissant peu à peu. Enfin Dieu leur donne un cœur semblable au sien, et des entrailles de mère pour tout ce qu'il unit à eux. Ainsi la vraie et pure piété, loin de donner de la dureté et de l'indifférence, tire de l'indifférence, de la sécheresse, de la dureté de l'amour-propre, qui se rétrécit en lui-même pour rapporter tout à lui.

Pour vos devoirs, je n'hésite pas un moment à croire que vous devez les renfermer dans des bornes bien plus étroites que la plupart des gens trop zélés ne le voudraient. Chacun, plein de son intérêt, veut vous y entraîner, et vous trouve insensible à la gloire de Dieu, si vous n'êtes autant échauffée que lui; chacun veut même que votre avis soit conforme au sien, et sa raison à la vôtre.

Vous pourrez peut-être dans la suite, si Dieu vous en donne les facilités, faire des biens plus étendus. Maintenant vous avez la communauté de Saint-Cyr, qui demande beaucoup de soins : encore même voudrais-je que vous fussiez bien soulagée et déchargée de ce côté-là. Il vous faut des temps de recueillement et de repos tant de corps que d'esprit. Vous devez suivre le courant des affaires générales, pour tempérer ce qui est excessif, et redresser ce qui en a besoin. Vous devez, sans vous rebuter jamais, profiter de tout ce que Dieu vous met au cœur, et de toutes les ouvertures qu'il vous donne dans celui du roi, pour lui ouvrir les yeux et pour l'éclairer, mais sans empressement, comme je vous l'ai souvent représenté.

Au reste, comme le roi se conduit bien moins par des maximes suivies que par l'impression des gens qui l'environnent, et auxquels il confie son autorité, le capital est de ne perdre aucune occasion pour l'obséder par des gens sûrs, qui agissent de concert avec vous pour lui faire accomplir, dans leur vraie étendue, ses devoirs, dont il n'a aucune idée.

S'il est prévenu en faveur de ceux qui font tant de violences, tant d'injustices, tant de fautes grossières, il le serait bientôt encore plus en faveur de ceux qui suivraient les règles, et qui l'animeraient au bien. C'est ce qui me persuade que, quand vous pourrez augmenter le crédit de messieurs de Chevreuse et de Beauvilliers, vous ferez un grand coup. C'est à vous à vous mesurer pour les temps; mais si la simplicité et la liberté ne peuvent point emporter ceci, j'aimerais mieux attendre jusqu'à ce que Dieu eût préparé le cœur du roi. Enfin, le grand point est de l'assiéger, puisqu'il veut l'être; de le gouverner, puisqu'il veut être gouverné : son salut consiste à être assiégé par des gens droits et sans intérêt.

Votre application à le toucher, à l'instruire, à lui ouvrir le cœur, à le garantir de certains piéges, à le soutenir quand il est ébranlé, à lui donner des vues de paix, et surtout de soulagement des peuples, de modération, d'équité, de défiance à l'égard des conseils durs et violents, d'horreur pour les actes d'autorité arbitraire, enfin d'amour pour l'Église, et d'application à lui chercher de saints pasteurs; tout cela, dis-je, vous donnera bien de l'occupation : car quoique vous ne puissiez point parler de ces matières à toute heure, vous aurez besoin de perdre bien du temps pour choisir les moments propres à insinuer ces vérités. Voilà l'occupation que je mets au-dessus de toutes les autres.

Après les heures de piété, vous devez aussi, ce me semble, travailler et donner le temps nécessaire pour connaître, par des gens sûrs, les excellents sujets en chaque profession, et les principaux désordres qu'on peut réprimer. Il ne faut point avoir de rapporteurs, qui s'empressent à vous empoisonner du récit de toutes les petites fautes des particuliers; mais il faut avoir des gens de bien, qui malgré eux soient chargés en conscience de vous avertir des choses qui le mériteront : ceux-là ne vous diront que le nécessaire, et laisseront le superflu aux tracassiers.

Vous devez aussi veiller pour soutenir dans leur emploi les gens de bien qui sont en fonction, empêcher les rapports calomnieux et les soupçons injustes, diminuer le faste de la cour quand vous le

pourrez, faire entrer peu à peu Monseigneur [1] dans toutes les affaires, empêcher que le venin de l'impiété ne se glisse autour de lui; en un mot, être la sentinelle de Dieu au milieu d'Israël, pour protéger tout le bien et pour réprimer tout le mal, mais suivant les bornes de votre autorité.

Pour Saint-Cyr, je croirais qu'une inspection générale et une attention suivie pour redresser dans ce général tout ce qui en aura besoin, suffit à une personne accablée de tant d'affaires, appelée à de plus grands biens, capable d'objets plus étendus.

Il faut encore ajouter que vous ne pouvez éviter d'écouter ceux qui voudront se plaindre ou vous avertir: tout cela va assez loin; ainsi je m'y bornerai.

Les bonnes œuvres que vous voulez tourner du côté de *l'homme* me paraissent fort à propos : elles seront sans contradictions et sans embarras. Pour celles de Paris, je crois que vous y trouveriez des traverses continuelles qui vous commettraient trop.

Vous avez, à la cour, des personnes qui paraissent bien intentionnées; elles méritent que vous les traitiez bien, et que vous les encouragiez : mais il faut beaucoup de précautions; car mille gens se feraient dévots pour vous plaire. Ils paraîtraient touchés aux personnes qui vous approchent, et iraient par là à leur but : ce serait nourrir l'hypocrisie, et vous exposer à passer pour trop crédule. Ainsi il faut connaître à fond la droiture et le désintéressement des gens qui paraissent se tourner à Dieu, avant que de leur montrer qu'on fait attention à ces commencements de vertu. Si ce sont des femmes qui aient besoin d'être soutenues, faites-les aider par des personnes de confiance, sans que vous paraissiez vous-même.

Je crois que vous devez admettre peu de gens dans vos conversations pieuses, où vous cherchez à être en liberté. Ce qui est bon n'est pas toujours proportionné au besoin des autres. Jésus-Christ disait : *J'ai d'autres choses à vous enseigner; mais vous ne pouvez pas encore les porter* [2]. Les pères de l'Église ne découvraient les mystères du christianisme à ceux qui voulaient se faire chrétiens qu'à mesure qu'ils les trouvaient disposés à les croire.

En attendant que vous puissiez faire du bien par le choix des pasteurs, tâchez de diminuer le mal.

Pour votre famille, rendez-lui les soins qui dépendent de vous, selon les règles de modération que vous avez dans le cœur; mais évitez également deux choses : l'une, de refuser de parler pour vos parents, quand il est raisonnable de le faire; l'autre, de vous fâcher, quand votre recommandation ne réussit pas. Il faut faire simplement ce que vous devez, et prendre en paix et en humilité les mauvais succès : l'orgueil aimerait mieux se dépiter, ou il prendrait le parti de ne parler plus, ou bien il éclaterait pour arracher ce qu'on lui refuse. Il me paraît que vous aimez comme il faut vos parents, sans ignorer leurs défauts et sans perdre de vue leurs bonnes qualités.

Enfin, madame, soyez bien persuadée que pour la correction de vos défauts, et pour l'accomplissement de vos devoirs, le principal est d'y travailler par le dedans, et non par le dehors.

Ce détail extérieur, quand vous vous y donneriez tout entière, sera toujours au-dessus de vos forces. Mais si vous laissez faire à l'esprit de Dieu ce qu'il faut pour vous faire mourir à vous-même et pour couper jusqu'aux dernières racines du *moi*, les défauts tomberont peu à peu comme d'eux-mêmes; et Dieu élargira votre cœur, au point que vous ne serez embarrassée de l'étendue d'aucun devoir. Alors l'étendue de vos devoirs croîtra avec l'étendue de vos vertus, et avec la capacité de votre fond; car Dieu vous donnera de nouveaux biens à faire, à proportion de la nouvelle étendue qu'il aura donnée à votre intérieur.

Tous nos défauts ne viennent que d'être encore attachés et recourbés sur nous-mêmes. C'est par le *moi*, qui veut mettre les vertus à son usage et à son point. Renoncez donc, sans hésiter jamais, à ce malheureux *moi*, dans les moindres choses où l'esprit de grâce vous fera sentir que vous le recherchez encore. Voilà le vrai et total crucifiement : tout le reste ne va qu'aux sens et à la superficie de l'âme. Tous ceux qui travaillent à mourir autrement quittent la vie par un côté, et la reprennent par plusieurs autres : ce n'est jamais fait.

Vous verrez, par expérience, que quand on prend pour mourir à soi le chemin que je vous propose, Dieu ne laisse rien à l'âme, et qu'il la poursuit sans relâche, impitoyable jusqu'à ce qu'il lui ait ôté le dernier souffle de vie propre, pour la faire vivre en lui dans une paix et une liberté d'esprit infinie.

41.

A UN MILITAIRE.

Il lui reproche affectueusement ses écarts, et l'exhorte à revenir à cette religion qu'il a pratiquée avec tant de consolations.

1688.

Vous m'avez oublié, monsieur; mais il n'est pas en mon pouvoir d'en faire autant à votre égard. Je porte au fond du cœur quelque chose qui me parle

[1] Le Dauphin, fils de Louis XIV.
[2] *Joan.* XVI, 12.

toujours de vous, et qui fait que je suis toujours empressé à demander de vos nouvelles : c'est ce que j'ai senti particulièrement pendant les périls de votre campagne. Votre oubli, bien loin de me rebuter, me touche encore davantage. Vous m'avez témoigné autrefois une sorte d'amitié dont l'impression ne s'efface jamais, et qui m'attendrit presque jusqu'aux larmes, quand je me rappelle nos conversations : j'espère que vous vous souviendrez combien elles étaient douces et cordiales. Avez-vous trouvé depuis ce temps-là quelque chose de plus doux que Dieu, quand on est digne de le sentir? Les vérités qui vous transportaient ne sont-elles plus? La pure lumière du royaume de Dieu est-elle éteinte? Le néant du monde peut-il avoir reçu quelque prix nouveau? Ce qui n'était qu'un misérable songe ne l'est-il pas encore? Ce Dieu dans le sein duquel vous versiez votre cœur, et qui vous faisait goûter une paix au-dessus de tout sentiment humain, n'est-il plus aimable? L'éternelle beauté, toujours nouvelle pour les yeux purs, n'a-t-elle plus de charmes pour vous? La source des douceurs célestes, des plaisirs sans remords, qui est dans le Père des miséricordes et dans le Dieu de toute consolation, est-elle tarie? Non : car il me met au cœur un trop pressant désir de vous rappeler à lui. Je ne puis y résister; il y a longtemps que je balance, et que je dis en moi-même : Je ne ferai que l'importuner. En commençant même cette lettre, je me suis fait des règles de discrétion; mais à la quatrième ligne mon cœur m'a échappé. Dussiez-vous ne me point répondre, dussiez-vous me trouver ridicule, je ne cesserai de parler de vous à Dieu avec amertume, ne pouvant plus vous parler à vous-même. Encore une fois, monsieur, pardonnez-moi si je vais au delà de toute règle. Je le vois aussi bien que vous; mais je me sens poussé et entraîné. Dieu ne vous a point oublié encore, puisqu'il agit en moi si vivement pour votre salut.

Que vous demande-t-il, sinon que vous vouliez être heureux? N'avez-vous pas senti qu'on l'est quand on l'aime? N'avez-vous pas éprouvé qu'on ne peut l'être véritablement, quelque ivresse qu'on aille chercher dans les plaisirs des sens hors de lui? Puisque vous savez donc où est la fontaine de vie, et que vous y avez autrefois plongé votre cœur pour le désaltérer, pourquoi chercher encore des citernes entr'ouvertes et corrompues? O beaux jours! ô jours, qui n'étiez éclairés que par les doux rayons d'une miséricorde amoureuse, quand est-ce que vous reviendrez? Quand est-ce qu'il me sera donné de revoir ce cher enfant de Dieu rappelé sous sa main puissante, comblé de ses faveurs et des délices de son sacré festin, mettant tout le ciel en joie, foulant la terre aux pieds, et tirant de l'expérience de la fragilité humaine une source inépuisable d'humilité et de ferveur?

Je ne vous dis point, monsieur, ce que vous avez à faire : Dieu vous le dira assez lui-même selon vos besoins, pourvu que vous l'écoutiez intérieurement, et que vous méprisiez courageusement les gens méprisables. Mais enfin il vous veut : suivez-le. Que pourrions-nous refuser à celui qui veut nous donner tout en se donnant lui-même? Faites donc, monsieur, tout ce que vous voudrez; mais aimez Dieu, et que son amour ressuscité en vous soit votre unique conseil. Je l'ai souvent remercié de vous avoir garanti des périls de cette campagne, où votre âme était encore plus exposée que votre corps; souvent j'ai tremblé pour vous : faites finir mes craintes; rendez-moi la joie de mon cœur. Je n'en puis jamais sentir une plus grande que de me revoir avec vous, ne faisant qu'un cœur et qu'une âme dans la maison de Dieu, en attendant notre bienheureuse espérance, et le glorieux avénement du grand Dieu qui nous enivrera du torrent de ses chastes délices. Vos oreilles ne sont pas encore désaccoutumées de ce langage sublime de la vérité; votre cœur est fait pour en sentir les charmes. Voilà le pain délicieux que nous mangeons tous les jours à la table de notre Père. Pourquoi l'avez vous quittée? Avec un tel soutien, on ne doit pas craindre d'avoir besoin d'autre chose; mais enfin voici l'unique supplication qui me reste à vous faire. Quand même vous ne vous sentiriez pas la force de revenir dans l'heureuse situation où vous étiez, du moins répondez-moi, du moins ne me fuyez pas. Je sais ce que c'est que d'être faible; je le suis plus que vous mille fois. Il est très-utile d'avoir éprouvé qu'on l'est; mais n'ajoutez pas à la faiblesse inséparable de l'humanité l'éloignement de ce qui peut la diminuer. Vous serez le maître de notre commerce : je ne vous parlerai jamais que de ce que vous voudrez bien entendre; je garderai le secret de Dieu dans mon cœur, et je serai toujours, monsieur, avec une tendresse et un respect inviolable, etc.

42.

AU MÊME.

Mépriser les jugements du monde, et se montrer ouvertement chrétien.

Paris, 14 octobre 1688.

J'eus un sensible regret, monsieur, de vous trouver parti, quand je revins de mon petit voyage. Mais ceux qui savent que Dieu fait tout, sont persuadés qu'il dispose tout pour le mieux. Je le prie de tout

mon cœur de vous donner autant de courage contre les jugements du monde qu'il vous en a donné contre les périls de la guerre. N'est-ce pas une étrange folie aux hommes, de ne craindre pas les coups qui peuvent à tout moment les faire mourir, et peut-être les damner, pendant qu'ils sont si timides et si lâches contre une froide raillerie, ou contre la critique des gens mêmes qu'ils méprisent le plus? Ainsi l'ambition, c'est-à-dire l'amour passionné d'un fantôme, rend les hommes intrépides au milieu des plus grands dangers, pendant que l'espérance en Dieu tout-puissant, et l'attente de son royaume éternel, ne peuvent les rassurer contre les vains discours d'une impiété qui fait horreur. Oh! qu'ils sont faibles et lâches, ces hommes qui se piquent d'avoir l'esprit si fort, et d'être si courageux! Ce n'est que par l'ivresse de l'orgueil et des passions qu'ils étourdissent leur crainte naturelle. Heureux ceux qui, craignant Dieu, ne craignent plus que lui! Heureux ceux qui, détachés de cette vie, et de la vaine estime des hommes aveugles, sont également intrépides contre tous les périls de la guerre, et contre tous les brocards des libertins! Ils trouvent tout en Dieu, et ne craignent de perdre que lui : la mort même, si elle venait, ne ferait que les couronner; elle serait la fin de leurs dangers, et le commencement de leur bonheur. Ils ne rougissent non plus de Jésus-Christ et de son Évangile devant le monde, que nous rougirions d'être sages parmi les fous qu'on a renfermés.

Voilà, monsieur, principalement en quoi vous devez être maintenant fidèle à cette grâce si miséricordieuse que vous avez reçue : c'est de vous laisser voir tel que vous devez être, c'est-à-dire comme un vrai chrétien. Ne rougissez point de Jésus-Christ, et il ne rougira point de vous devant son Père céleste, à son jugement. A la vérité, on doit cacher aux yeux du monde tout ce qu'il n'est point nécessaire de lui montrer; mais il faut qu'il sache que vous voulez être chrétien, que vous renoncez au vice, et que vous fuyez l'impiété. Le vrai moyen de s'épargner de longues importunités et de dangereuses tentations, c'est de ne demeurer point neutre. Quand un homme se déclare hautement pour la religion, d'abord on murmure; mais bientôt on se tait, on s'accoutume à le laisser faire : les mauvaises compagnies prennent congé, et cherchent partie ailleurs. J'ai remercié Dieu de vous avoir donné M. le duc de Beauvilliers dans ce voyage [1]. Il faut, monsieur, que Dieu vous aime bien, pour vous donner, après tant d'infidélités, un si sensible goût pour le bien, avec tant de secours pour vous y soutenir. Veillez, priez, défiez-vous des autres, et encore plus de vous même, pour ne perdre jamais les fruits d'une si précieuse miséricorde. On vous a confié de jeunes plantes que vous devez conserver soigneusement. Vous savez, par votre expérience, ce qui est à craindre pour les personnes qui entrent dans le monde; et rien ne leur sera plus utile que d'être avertis par vous de bonne amitié. Au reste, monsieur, je ne prends la liberté de vous dire tout ceci qu'à cause que vous l'avez voulu, et que mon cœur me presse de le faire. Je voudrais vous voir déjà comblé de toutes sortes de bénédictions. Je prie Notre-Seigneur de vous conserver pour le corps, et encore plus pour l'âme. Personne ne sera jamais, monsieur, avec plus de zèle que moi, etc.

43.

AU MÊME.

L'onction de la grâce supplée aux lectures qu'on ne peut pas faire. Pratique du recueillement parmi les embarras ordinaires de la vie.

Paris, 30 octobre 1688.

Vous ne devez pas croire, monsieur, qu'on s'éloigne de Dieu, quand on perd la liberté de lire de bons livres. On doit à Dieu la fidélité de profiter d'un si grand secours quand il nous le laisse; mais quand il l'ôte par une vraie nécessité, il y supplée par sa miséricorde. Alors il devient lui-même notre livre intérieur : il se présente au milieu de tous les embarras; il fait entendre la douceur de sa voix jusqu'au fond de l'âme; il fait sentir la vanité, la corruption et la misère de tout ce qui est au dehors, et il écrit lui-même dans le cœur, par son Saint-Esprit, une loi vivante et ineffaçable. Contentez-vous donc, monsieur, tandis que vous ne pourrez faire autrement, de dire votre Bréviaire [1] avec attention, sans vous trop gêner. Ce qui vous aura le plus touché, dans les paroles de l'Office, demeurera dans votre cœur, et vous pourrez le rappeler dans ces lieux de

[1] Ce duc avait été choisi par Louis XIV pour accompagner le Dauphin en 1608, dans sa première campagne. Nous sommes portés à croire que le militaire à qui ces lettres furent écrites était Jules-Armand Colbert, marquis de Blainville, fils du ministre, et frère de la duchesse de Beauvilliers. On voit, par les lettres 47 et 48, que ce militaire, quoique jeune, avait un grade dans l'armée, et le marquis de Blainville, né en 1661, avait été fait colonel en 1684.

[1] Cette partie de la lettre pourrait faire douter qu'elle ait été écrite à un militaire. Mais cela ne paraîtra point étonnant, si, comme nous le supposons, ce militaire était fils du grand Colbert : car on sait que ce ministre avait fait imprimer un Bréviaire pour l'usage de sa maison; et cette dévotion de réciter l'office divin était alors assez commune, même parmi les personnes de la cour. On en trouvera un exemple non moins remarquable dans la lettre 61, ci-après.

dissipation, où il n'est permis ni de lire ni de prier. Alors le monde ne pourra vous empêcher de sentir combien il est méprisable : d'élever votre cœur vers Dieu, à qui seul vous le réservez ; de l'invoquer avec confiance dans les besoins ; de régler vos paroles suivant sa loi. Voilà, monsieur, un culte invisible qui échappe au monde, et qu'il ne peut censurer. Quand la dissipation involontaire vous aura empêché d'avoir ces bonnes pensées, ne vous découragez point ; reprenez-les doucement ; remettez-vous dans votre place sous la main de Dieu, et vous serez presque comme si vous n'en étiez point sorti. Dans ces commencements, faites-vous une espèce de règle d'élever votre cœur à Dieu, et de vous offrir à lui, à certaines heures et en certaines occasions principales. Par là vous acquerrez insensiblement l'habitude d'agir en sa présence ; elle vous deviendra douce et facile. Je suis, monsieur, très-parfaitement, etc.

44.

AU MÊME.

Méthode que les commençants doivent suivre dans l'oraison.

Paris, 1er juin 1689.

Il ne faut pas tarder, monsieur, à vous témoigner ma joie sur les choses que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Les deux définitions que vous me rapportez sont si justes, qu'il ne reste rien à y ajouter. Il est certain que, quand on a posé les fondements d'une entière conversion de cœur, d'une exacte pénitence, et d'une sérieuse méditation de toutes les vérités du christianisme en détail, et par rapport à la pratique, plusieurs personnes s'accoutument peu à peu tellement à toutes ces vérités, qu'à la fin elles les envisagent d'une vue simple et fixe, sans avoir besoin de recommencer toujours à se convaincre de chacune en particulier. Alors ces vérités se réunissent toutes dans un certain goût de Dieu si pur et si intime, qu'on trouve tout en lui. Ce n'est plus l'esprit qui raisonne et qui cherche ; c'est la volonté qui aime, et qui se plonge dans le bien infini. Mais cet état n'est pas le vôtre. Il faut que vous marchiez longtemps par la voie des pécheurs qui commencent à chercher Dieu ; la méditation ordinaire est votre partage : trop heureux que Dieu daigne vous y admettre ! Marchez donc, monsieur, en esprit de foi, comme Abraham, sans savoir où vous allez ; contentez-vous du pain quotidien, et souvenez-vous que, dans le désert, la manne qu'on amassait pour plus d'un jour se corrompait d'abord : tant il est vrai que les enfants de Dieu doivent se renfermer dans l'ordre des grâces présentes, sans vouloir prévenir les desseins de la Providence sur eux.

Méditez donc, puisque voici pour vous le temps de méditer tous les mystères de Jésus-Christ, et toutes les vérités de l'Évangile que vous avez si longtemps ignorées et contredites. Quand Dieu aura bien effacé en vous l'impression de toutes les maximes mondaines, et que l'esprit de Jésus-Christ n'y laissera plus aucune trace de vos anciens préjugés, alors il faudra examiner l'attrait que la grâce vous donnera, et le suivre pas à pas sans le prévenir. Cependant demeurez en paix dans le sein de Dieu, comme un petit enfant entre les bras de sa mère. Contentez-vous seulement de penser à vos sujets de méditation d'une manière simple et aisée ; laissez-vous aller doucement aux vérités qui vous touchent, et que vous sentez qui nourrissent votre cœur ; évitez tous les efforts qui échauffent la tête, et qui mettent souvent beaucoup moins la piété dans une volonté pure et droite de s'abandonner à Dieu, que dans une vivacité d'imagination dangereuse. Fuyez aussi toutes les réflexions subtiles : bornez-vous à des considérations aisées ; repassez-les souvent. Ceux qui passent trop légèrement d'une vérité à une autre ne nourrissent que leur curiosité et leur inquiétude ; ils se dissipent même l'esprit par une trop grande multitude de vues. Il faut donner à chaque vérité le temps de jeter une profonde racine dans le cœur ; car il n'est pas seulement question de savoir, l'essentiel est d'aimer. Rien ne cause de si grandes indigestions que de manger beaucoup et à la hâte. Digérez donc à loisir chaque vérité, si vous voulez en tirer tout le suc pour vous en bien nourrir. Mais point de retours inquiets sur vous-même ; comptez que votre oraison ne sera bonne qu'autant que vous la ferez sans vous gêner, sans vous échauffer, et sans être inquiet.

Je sais bien que vous ne manquerez pas d'avoir beaucoup de distractions ; mais il n'y a qu'à les supporter sans impatience, et qu'à les laisser disparaître, pour demeurer attentif à votre sujet, chaque fois que vous apercevrez l'égarement de votre imagination. Ainsi ces distractions involontaires ne pourront vous nuire, et la patience avec laquelle vous les supporterez, sans vous rebuter, vous avancera plus qu'une oraison plus lumineuse, où vous vous complairiez davantage. Le vrai moyen de vaincre les distractions est de ne les attaquer point directement avec chagrin : ne vous rebutez ni de leur nombre ni de leur longueur. Je n'ai point vu le livre du père jésuite dont vous me dites tant de bien. J'es-

père que vous me le montrerez à votre retour. Vous savez, monsieur, combien je vous suis dévoué à jamais en Notre-Seigneur.

45.

AU MÊME.

Sur le même sujet.

Paris, lundi 6 juin 1689.

Je crois, monsieur, que la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire a répondu à toutes les demandes que vous me faites. Il n'est question maintenant pour vous que de vous occuper doucement des sujets que vous avez pris; il est vrai seulement que vous devez rendre cette occupation la plus simple que vous pourrez, et voici comment :

Ne vous chargez point d'un grand nombre de pensées différentes sur chaque sujet; mais arrêtez-vous aussi longtemps à chacune qu'elle pourra donner quelque nourriture à votre cœur. Peu à peu vous vous accoutumerez à envisager les vérités fixement, et sans sauter de l'une à l'autre. Ce regard fixe et constant de chaque vérité servira à les approfondir davantage dans votre cœur. Vous acquerrez l'habitude de vous arrêter dans vos sujets par goût et par acquiescement paisible, au lieu que la plupart des gens ne font que les considérer par un raisonnement passager. Ce sera le vrai fondement de tout ce que Dieu voudra peut-être faire dans la suite en vous : il amortira même par là l'activité naturelle de l'esprit, qui voudrait toujours découvrir des choses nouvelles, au lieu de s'enfoncer davantage dans celles qu'il connaît déjà. Il ne faut pourtant pas se forcer d'abord pour continuer à méditer une vérité, lorsqu'on n'y trouve plus aucun suc : je propose seulement de ne la quitter que quand vous sentez qu'elle n'a plus rien à vous fournir pour votre nourriture.

Pour les affections, recevez toutes celles que la vue de votre sujet vous inspirera, et laissez-vous-y aller doucement : mais ne vous excitez point à de grands efforts, car ces efforts vous épuiseraient, vous échaufferaient la tête, vous dessécheraient même, en ce qu'ils vous occuperaient trop de vos propres mouvements; vous donneraient une confiance dangereuse en votre propre industrie pour vous toucher vous-même; enfin vous attacheraient trop au goût sensible, et par là vous prépareraient de grands mécomptes pour les temps où vous serez plus sec. Contentez-vous donc de suivre simplement et sans réflexion les mouvements affectueux que Dieu vous donnera à la vue de votre sujet ou de quelque autre vérité. Pour les choses d'un autre état plus élevé, n'y songez point : il y a le temps de chaque chose, et l'importance est de ne le prévenir jamais. C'est une des plus grandes règles de la vie spirituelle, de se renfermer dans le moment présent, sans regarder plus loin. Vous savez que les Israélites suivaient dans le désert la colonne de nuée ou de feu, sans savoir où elle les menait. Ils ne pouvaient prendre de la manne que pour un jour; le reste se corrompait.

Il n'est point question d'aller vite; il est question de bien aller. Si un de vos domestiques, dans un voyage, voulait toujours chercher les moyens de faire la plus grande diligence, vous lui diriez : Mon ami, vous irez assez vite, pourvu que vous ne vous arrêtiez point, que vous suiviez la route que je vous marquerai, et que vous arriviez le jour qu'il me plaira. Voilà précisément ce que Dieu vous dit, et comment il veut que vous le serviez. Point d'autre volonté, même pour les plus grands biens, que celle de suivre la sienne. Maintenant ne songez qu'à poser les fondements de l'édifice, et à les bien creuser par un entier renoncement à tout vous-même, et par un abandon sans aucune réserve aux ordres de Dieu. Après cela, Dieu élèvera sur ce fondement tel édifice que bon lui semblera. Livrez-vous à lui, et fermez les yeux. Que cette conduite de foi, où l'on marche comme Abraham, sans savoir où l'on va, est grande, et qu'elle attire de bénédictions! Alors Dieu sera votre guide, et il voyagera lui-même avec vous, comme il est dit qu'il s'était fait voyageur avec les Israélites, pour les mener pas à pas au travers du désert, jusques à la terre promise. Que vous serez heureux, monsieur, si vous laissez Dieu prendre possession de vous, pour y faire selon ses vues, et non selon votre goût, tout ce qu'il voudra!

46.

AU MÊME.

Sur la pratique du recueillement habituel; avis pour le temps de l'oraison.

Paris, 9 juin 1689.

Rien ne doit, monsieur, vous empêcher de vous recueillir en la présence de Dieu, lorsque vous êtes à cheval, et que vous ne pouvez lire pour prendre un sujet particulier de méditation. Mais il faut observer les choses suivantes : 1° de ne mettre point ce recueillement en la place de votre méditation, pour vous dispenser de la faire, lorsque vous pouvez ménager votre temps pour faire votre méditation avant ou après vos courses à cheval; 2° de mêler

cette présence de Dieu d'actes distincts et de réflexions particulières sur les vérités que vous avez déjà méditées, toutes les fois que ces actes et ces réflexions seront propres à vous ranimer et à vous recueillir davantage; 3° de ne vous lasser jamais dans ce recueillement, et de vous délasser l'esprit par de petits intervalles d'amusement innocent et de gaieté, toutes les fois que vous en sentirez le besoin. Je suis persuadé même que cette présence de Dieu vous deviendra insensiblement fréquente et familière. Pour votre manière de méditer, elle est bonne, et vous n'avez, monsieur, qu'à la continuer. Soyez gai comme un homme qui a trouvé le vrai trésor, et qui n'a plus besoin de rien. Vivez au jour la journée, sans vous mettre en peine; car *chaque jour*, comme dit Jésus-Christ[1], *aura soin de lui-même.* C'est que chaque jour apporte sa grâce et son onction, avec ses peines et ses tentations. Parlez à Dieu familièrement : soyez avec lui simple comme un petit enfant. Plus votre volonté sera morte à tous les vains désirs du siècle et aux plaisirs corrompus, plus vous goûterez une certaine joie innocente et enfantine, qui est infiniment au-dessus des magnifiques divertissements par lesquels les sages du siècle essayent en vain d'apaiser leur inquiétude. Oh! qu'ils sont tristes, malheureux, et rongés par l'ennui au milieu des spectacles! Vous rirez de leur folie qui passe pour une sagesse, et vous aurez la sagesse véritable, en ne voulant plus que Dieu, et en goûtant la joie du Saint-Esprit avec simplicité. Je vous envoie, monsieur, les noms pour le soldat en faveur duquel je vous ai déjà importuné. Voyez, sans vous gêner, si vous pouvez délivrer ce malheureux, et s'il mérite sa délivrance autant qu'on me l'a dit.

47.

AU MÊME.

Sur la pratique du recueillement; sur les jeux de hasard et les chansons profanes.

Paris, 2 juillet 1689.

Je vous suis très-obligé, monsieur, de l'extrême bonté et des termes pressants avec lesquels vous avez écrit au capitaine du soldat qu'on veut tâcher de délivrer. Comme c'est un de mes bons amis qui a souhaité de moi que je vous importunasse là-dessus, je n'ai pu le lui refuser, et j'ai passé par-dessus toutes les règles de discrétion, espérant que vous me le pardonneriez.

N'hésitez pas, monsieur, à vous recueillir en la présence de Dieu, quand le goût vous en viendra, pourvu que ce goût n'aille pas à une trop longue ou trop forte attention. Vous pouvez pratiquer ce recueillement dans certains moments dérobés en beaucoup d'occasions, pourvu que cela soit sans préjudice de vos temps réglés d'oraison.

Je ne crois pas que vous deviez pousser à la dernière exactitude le règlement que vous avez fait sur les jeux de hasard. Il est dangereux de faire des règles qui ne soient pas observées. Pour accoutumer les domestiques à obéir fidèlement, il faut ne leur ordonner que les choses qu'on veut qui s'observent avec exactitude : autrement l'autorité se diminue. Pour la livrée, je crois qu'on peut lui recommander de ne jouer pas aux cartes, parce que ces gens-là s'échaufferaient trop au jeu. Il en arriverait de trop grosses pertes, des querelles, et souvent des larcins domestiques, pour réparer les pertes du jeu. Mais pour leur adoucir cette sévérité, je voudrais leur fournir des dames, et d'autres petits jeux propres à les amuser. Par là ils seraient sans prétexte de chercher d'autres jeux : mais je voudrais qu'ils ne jouassent point d'argent. Pour les autres domestiques un peu plus honnêtes gens, il me semble qu'il ne faut pas y regarder de si près. Vous pouvez seulement les prendre par raison, et leur faire entendre que vous ne voulez point de gens adonnés au jeu, et qui ne sachent point s'occuper. Pour les occuper, il faut voir le talent de chacun : donner quelque chose à écrire à l'un; à l'autre, de petites commissions; à cet autre, des comptes à faire, etc. C'est l'oisiveté qui fait qu'on a tant de peine à bannir le jeu. Voilà, monsieur, ma pensée sur cet article.

Pour les airs de l'opéra, c'est à vous à savoir l'impression qu'ils peuvent vous faire : je dis qu'ils peuvent vous faire; car, quoiqu'ils ne vous en fassent point en certains temps, ils peuvent vous en faire en d'autres, où les tentations se réveillent. Supposé que ces airs ne vous fassent aucun mauvais effet, je croirais que vous pourriez en chanter, mais sans prononcer les paroles, qui sont d'elles-mêmes assez insipides, et qui ne doivent avoir rien d'agréable pour vous dans les sentiments où Dieu vous met. Il y a encore une autre règle à observer, qui est de ne chanter jamais ces airs en des lieux où vous puissiez être entendu par des gens qui croiront que votre exemple les autorise pour les chanter aussi, ou qui jugeront mal de la sincérité de votre piété, vous voyant plein de ces chansons profanes. Excepté ces choses que je viens de marquer, je souhaite fort, monsieur, que vous soyez en pleine liberté de vous réjouir innocemment; car la joie est très-utile et très-nécessaire pour votre corps et pour votre âme.

[1] *Matth.* VI, 34.

L'homme qui fait vos cartes peut y travailler les fêtes et les dimanches; mais moins que les autres jours, et hors des heures de l'office, où il est bon qu'il soit libre d'aller. *Cupio te in visceribus Christi Jesu.* C'est le souhait de saint Paul[1].

48.

AU MÊME.

Comment un homme en dignité doit travailler à arrêter la fougue des jeunes gens de la cour; discipline qu'il doit maintenir parmi les troupes.

Paris, 7 août 1689.

J'ai reçu, monsieur, avec une sensible joie votre dernière lettre, où j'ai trouvé de grandes marques de la bonté avec laquelle Dieu vous mène comme par la main. Vous vous étiez trompé en espérant que des jeunes gens mis ensemble chez un homme aussi jeune que vous, et avec qui ils ont été si familiers au milieu de leurs désordres, se contraindraient pour l'amour de vous. C'est ce qu'il ne sera permis d'attendre d'eux que quand vous serez devenu par l'âge, par les emplois, et par la réputation de vertu, une très-vénérable personne. Jusque-là il faut se contenter de mettre un de ces jeunes gens avec trois ou quatre vieux officiers, afin que l'ennui et la disproportion de la compagnie servent de barrière. Il n'y a que le mélange qui puisse vous sauver; et c'est à vous, monsieur, à le faire, en sorte qu'il ne soit pas trop choquant, et qu'il suffise néanmoins pour arrêter la fougue des jeunes gens de la cour. Vous n'en sauriez mettre trois ou quatre d'une certaine façon ensemble, sans vous exposer à de grands fracas. Pour le passé, il est passé: vous ne pouvez point le rappeler: il suffit de l'abandoner sans réserve à la miséricorde de Dieu, afin de porter devant lui toute l'humiliation de cette faute, qui n'est point une faute volontaire, et qui n'est qu'un pur manquement de prévoyance. Pour vos domestiques, vous ne pouvez réparer le scandale que par votre bon exemple, et par vos précautions pour leur épargner de semblables spectacles. Dieu a permis tout cela pour vous montrer par expérience ce que vous devez éviter. Ne vous en inquiétez point; ce n'est rien, pourvu que vous preniez bien garde à l'avenir. L'affaire étant embarquée, vous ne pouviez rien faire de mieux que ce que vous avez fait, qui est de recevoir tout fort sérieusement, de ne rien dire, et de finir sans éclat.

Pour le bois que vos gens brûlent, voici mes pensées. Je vous supplie de les recevoir simplement comme je vous les donne, et d'éviter le scrupule.

1° Je prendrais comme les autres le fourrage, etc. parce que vous ne sauriez faire autrement que tout le reste de l'armée. On n'a point en campagne d'autre manière de subsister, et vous feriez une espèce de scandale en témoignant condamner l'unique manière dont le roi veut et peut entretenir ses troupes.

2° Pour les arbres fruitiers qui peuvent nourrir les paysans, ou pour les bois des maisons, je ne souffrirais point qu'on les brûlât, ni qu'on les prît, toutes les fois qu'on peut en quelque manière faire autrement; car il n'y a que la seule nécessité qui doive autoriser cette conduite, qui, hors du cas de la nécessité, devient très-mauvaise.

3° Pour le bois qui n'est point fruitier, je crois qu'il faut encore se contenter d'en couper des branches, plutôt que de le couper, pourvu que les branches suffisent à votre besoin; car, comme la nécessité est votre seul titre, il ne faut faire aussi, précisément, que ce que la vraie nécessité vous contraint de faire, et encore, en ce cas, doit-on (ne pouvant s'abstenir d'user du bien d'autrui) en user avec toute la modération et l'humanité possible, en sorte que vous ménagiez le bien d'autrui comme vous ménageriez le vôtre propre en pareil cas de nécessité.

4° Je crois qu'il faut éviter de prendre sur le prochain, dans la campagne, toutes les choses que la police du camp donne moyen d'acheter, dans le camp ou aux environs, à un prix qui ne soit point excessif. Si le prix était excessif, et qu'il fallût aller à un grand nombre de lieues du camp pour les acheter, ces circonstances rendraient l'achat impraticable, et il ne faudrait pas se rendre singulier et scrupuleux, pour ne prendre pas, comme tout le reste de l'armée, dans la campagne voisine, ce qu'on ne pourrait aller acheter plus loin qu'avec des frais et des embarras excessifs. Quand la difficulté d'aller acheter devient si grande, et que toute l'armée la regarde comme insurmontable, alors on peut la considérer comme une vraie nécessité de prendre. Il est vrai que c'est un malheur qui doit affliger; mais enfin c'est un malheur inévitable que la guerre entraîne après elle. On en doit gémir devant Dieu; mais on ne peut s'en délivrer.

Je suis ravi d'apprendre que votre fidélité pour Dieu augmente, quoique vous n'ayez point de ferveur et de goût sensible. Cet attachement à Dieu, tout sec et tout nu, est bien plus pur. Dieu vous aime beaucoup de vous mener par ce chemin qui est raboteux, et où il faut grimper, sans regarder jamais derrière soi, mais qui est le plus droit pour arriver à lui. Ne laissez pas de goûter, avec une

[1] *Philip.* I, 8.

simplicité d'enfant à la mamelle, toutes les douceurs que la miséricorde divine fera couler sur vous; car la sécheresse et l'onction, tout est également utile quand c'est Dieu qui les donne. Oh! que tout ce qui vient de lui est bon! Tout se tourne à bien pour ceux qui aiment Dieu, et que Dieu aime. Qu'il règne seul! à lui seul gloire! qu'il fasse sa volonté en nous et sur nous, et aux dépens de nous : qu'il la fasse sur la terre comme dans le ciel!

49.

A UN AMI[1].

Prendre en esprit de pénitence les assujettissements de son état; mépriser les discours du monde.

A Fontainebleau, 20 septembre 1696.

J'ai été malade assez longtemps, et il ne fallait pas une raison moins forte que celle-là pour m'empêcher d'avoir l'honneur de vous écrire. Je pense avec plaisir que nous nous approchons du temps de votre retour. Vous aurez le loisir, pendant tout l'hiver, de vous fortifier dans vos bonnes résolutions, avec une famille pleine de bon esprit et de piété, qui vous aime, et qui est ravie de vous voir penser comme elle. Cependant il faut prendre en pénitence de vos péchés les assujettissements fâcheux de l'état où vous êtes. Cette pénitence paraît courte et légère quand on connaît ce qu'on doit à Dieu, et combien on lui a manqué. Les embarras mêmes qui semblent nuire à notre avancement dans la piété se tournent à profit, pourvu que nous fassions ce qui dépend de nous. C'est un commencement de renoncement à soi et à sa volonté, et un des plus solides sacrifices qu'on puisse faire.

Allez naturellement votre chemin, et les hommes ne vous nuiront point. Une conduite modérée, simple et ferme, imposera silence. Quand même vous auriez à essuyer quelques mauvaises railleries, ce serait en être quitte à bon marché. N'est-il pas juste de souffrir quelque chose de la folie du monde, pour acquérir la vraie sagesse, après avoir été longtemps approuvé en voulant plaire à des aveugles? On est trop jaloux d'une vaine réputation quand on craint les discours des hommes qu'on méprise, et dont on connaît l'égarement. Le principal est de vous réserver des heures pour vous munir, par vos exercices, d'un bon contre-poison contre leurs erreurs contagieuses. Lisez la vérité dans les paroles de vie éternelle. Priez, veillez, détachez-vous de vous-même. Aimez Dieu généreusement; que ce qui est fait uniquement pour lui ne soit qu'à lui seul. Attendez tout de lui, sans vous négliger, pour être fidèle à ses dons.

Après un tel discours, je ne saurais, monsieur, me résoudre à finir par les compliments ordinaires. Ce que je pense par rapport à vous, et aux grâces que Dieu vous fait, est trop au-dessus de tous les compliments. Vous jugerez assez, par le langage de vérité qui est dans cette lettre, avec quel zèle je m'intéresse à tout ce qui vous touche.

[1] Cette lettre et les suivantes, jusqu'à la 60e, sont adressées à la même personne. Nul doute que cet *ami* ne fût le marquis de Blainville, frère de la duchesse de Beauvilliers, désignée par *la bonne*.... (Lettres 54, 55, etc.) Il n'avait qu'une fille (lettre 56); il avait une charge qu'il vendit en 1701 (lettre 57); et on lit dans le *Journal* manuscrit *de Dangeau*, 20 mars 1701 : « M. de Dreux, gendre de M. de Chamillard, achète la charge « de grand maître des cérémonies de France qu'avait M. de « Blainville. » Ce dernier trait lève toute ambiguïté.

50.

Être très-réservé dans ses jugements.

3 janvier 1697.

En toutes choses jugez le moins que vous pourrez. C'est une voie bien simple, que de retrancher toute décision qui ne nous est pas nécessaire. Ce n'est pas une irrésolution; c'est une défiance simple et un détachement pratique de notre propre sens, qui s'étend à tout, même aux choses les plus communes. Alors on croit ce qu'il faut croire, et on agit selon le besoin, avec une détermination simple, et sans confiance en soi par réflexion. Hors du besoin, on ne juge point, et on laisse passer devant ses yeux toutes les apparences et les raisons de croire : mais on est si vide de soi et de son propre sens, qu'on est toujours prêt à recevoir d'autrui, à croire qu'on se trompe, et à revenir sur ses pas en petit enfant que sa mère ramène par la main. C'est ce vide de l'esprit et cette docilité d'enfant que je vous souhaite. Elle mettra la paix dans votre cœur, et entre vous et votre prochain.

51.

Supporter patiemment ses défauts; ne pas trop raisonner sur soi-même.

A Cambrai, 23 août 1697.

Me voici, monsieur, plus proche de vous que je ne l'étais, et plus en repos qu'à Versailles. Pour vous, je ne sais précisément où vous êtes; mais j'espère que ma lettre vous trouvera. Je me flatte même que vous ne retournerez point à Paris sans passer par Cambrai, où vous êtes souhaité et aimé sans mesure. N'y venez pourtant pas irrégulièrement, avant que tous vos devoirs d'armée soient finis. En

attendant, priez pour moi, et aimez-moi toujours. Je prie Dieu qu'il vous conserve dans une entière fidélité à sa grâce. *Qui cœpit in te opus bonum, perficiat usque in diem Christi*[1]. Il faut se supporter patiemment soi-même sans se flatter, et s'assujettir sans relâche à tout ce qui peut vaincre nos pentes et nos répugnances intérieures pour nous rendre plus souples aux impressions de la grâce pour la pratique de l'Évangile. Mais ce travail doit être paisible et sans trouble : il doit même être modéré, pour n'entreprendre pas de faire tout l'ouvrage en un seul jour. Il faut tâcher de raisonner peu et de faire beaucoup. Si on n'y prend garde, toute la vie se passe en raisonnements, et il faudrait une seconde vie pour la pratique. On court risque de se croire avancé à proportion des lumières qu'on a sur la perfection. Toutes ces belles idées, loin d'avancer la mort à nous-mêmes, ne servent qu'à entretenir secrètement la vie d'Adam en nous, par une confiance en nos vues. Soyez, mon très-cher monsieur, bien désabusé de votre esprit et de vos vues de perfection ; ce sera un grand pas pour devenir parfait. La petitesse et la défiance de vous-même, avec l'ingénuité, sont les vertus fondamentales chez vous. Rien au monde ne vous sera jamais aussi intimement dévoué que, etc.

52.

Éviter la hauteur et la décision ; pratiquer la douceur et l'humilité.

Je vous recommande toujours de craindre la hauteur, la confiance en vos pensées, la décision dans vos discours : soyez doux et humble de cœur, c'est-à-dire que la douceur doit venir d'une humilité sincère : l'âpreté et le défaut de modération ne viennent que d'orgueil. Pour s'adoucir, il faut se rabaisser et s'apetisser par le fond du cœur. Un cœur humble est toujours doux et maniable dans le fond, quand même la superficie serait rude, par les surprises d'une humeur brusque et chagrine. Veillez, priez, travaillez, supportez-vous vous-même, sans vous flatter. Que vos lectures et vos oraisons se tournent à vous éclairer sur vous-même, à vous corriger, et à vaincre votre naturel en présence de Dieu.

53.

Sur le support d'autrui, et sur l'oraison.

Je serai bien aise, mon cher *typographe*, que mon courrier n'aille point paraître à Versailles, et que vous ayez la bonté d'y faire rendre mes lettres.

[1] *Philip.* I, 6.

Vous en trouverez aussi une pour la bonne... que je vous prie de lui donner. Demeurez bien uni avec elle. Quand vous ne serez pas content d'elle sur quelque chapitre, ne formez aucun jugement, et ne vous laissez point aller à votre penchant naturel de décider rigoureusement. Supportez-la même dans ses imperfections les plus grossières, et souvenez-vous de la compensation avec les vôtres. Souvent, sous l'écorce la plus dure et la plus raboteuse, il y a un tronc vif et plein de séve qui porte d'excellents fruits. Souvent une superficie douce et polie cache des choses trompeuses et corrompues. Supportez beaucoup le prochain ; jugez très-rarement ; défiez-vous sans cesse de vous-même ; soyez en garde contre vos préjugés et contre vos goûts. Amusez-vous dans votre solitude sans vous dissiper, et sans vous passionner pour aucun amusement. Dans votre oraison, ne négligez ni la vue des conseils évangéliques, ni celle de vos défauts opposés ; mêlez-y beaucoup d'affections simples ; ne négligez pas les résolutions, quand vous sentirez qu'elles sont convenables à vos besoins. Après toutes ces choses nécessaires, je vous en recommande une moins importante, qui est de m'aimer toujours. Vous ne pouvez, mon cher typographe, aimer un homme qui soit à vous plus tendrement et plus intimement que moi.

54.

Bon usage des maladies ; se défier de ses propres jugements.

A Cambrai, juin 1700.

On dit que vous êtes malade, mon très-cher fils en Notre-Seigneur, et que vous souffrez. Votre souffrance m'afflige, car je vous aime tendrement ; mais je ne puis m'empêcher de baiser la main qui vous frappe, et je vous conjure de la baiser amoureusement avec moi. Vous avez abusé autrefois de la santé et des plaisirs qu'elle donne. L'infirmité et les douleurs qui la suivent sont votre pénitence naturelle. Je prie Dieu seulement qu'il abatte encore plus votre esprit que votre corps, et qu'en soulageant le dernier selon le besoin, il vous désabuse pleinement de l'autre. Oh ! qu'on est fort quand on ne croit plus l'être, et qu'on ne sent plus que la faiblesse et les bornes de son propre esprit ! Alors on est toujours prêt à croire qu'on se trompe, et à l'avouer en se corrigeant ; alors on a l'esprit toujours ouvert à la lumière d'autrui ; alors on ne méprise rien que soi et ses pensées ; alors on ne décide rien, et on dit les choses les plus décisives du ton le plus simple et le plus déférant pour autrui ; alors on se laisse volontiers juger, on se livre sans peine, on donne

droit de censure au premier venu. En même temps on ne juge de personne que dans le vrai besoin; on ne parle qu'aux personnes qui le souhaitent, et en leur disant ce qu'on croit voir en elles d'imparfait, on le dit sans décision, plutôt pour n'user point d'une réserve contraire à ce que ces personnes souhaitent, que pour vouloir être cru, et pour se contenter dans sa critique.

Voilà, mon très-cher malade, la santé que je vous souhaite dans l'esprit, avec une véritable guérison du corps. En attendant, souffrez avec humilité et patience. Dieu sait quelle joie j'aurais si je pouvais vous embrasser, et vous posséder ici! Mais j'entends l'orage qui gronde plus que jamais; il ne faut pas le renouveler par notre impatience. Attendez donc encore un peu : dès qu'on croira que vous pourrez venir sans danger, votre présence sera une grande consolation pour moi dans mes peines. En retardant votre voyage, je prends encore plus sur moi que sur vous. Rien n'est plus sincère que la tendresse avec laquelle je vous suis tout dévoué.

55.

Se modérer en tout; exhortation à une conduite simple et ingénue.

Je crois, mon cher monsieur, que vous pouvez suivre le conseil qu'on vous avait donné aux eaux : suivez-le librement; mais ayez de plus en plus attention pour ne vous relâcher jamais, pour éviter la dissipation, pour éviter les compagnies et les liaisons qui rappelleraient le goût du monde, et qui ralentiraient votre grâce. Demeurez uni à la bonne..... malgré l'opposition de vos deux naturels, et la vivacité qui vous rend l'un et l'autre si sensibles.

Je pense souvent à vous avec plaisir; mais il faut se contenter d'y penser de loin, et se rapprocher en esprit par l'union à celui en qui toutes les distances ne sont rien. Ne voyez point trop le monde. Ne vous fatiguez point ni d'étude ni de solitude sauvage, ni même d'exercices de piété. Prenez tout avec modération; variez et diversifiez vos occupations; ne vous passionnez sur aucune. Arrêtez-vous dès que vous sentez un certain empressement qui vient de la passion. Défiez-vous de votre esprit décisif et dédaigneux. Dès qu'il vous échappe une parole de ce caractère, prenez d'abord un ton plus bas. Ne jugez point les autres sans nécessité. Ne vous laissez passer à vous-même aucun tour pour vous donner aux autres comme étant meilleur que vous n'êtes. Dieu sera avec vous, si vous avez au cœur une intention droite et simple de suivre tout ceci. Vous y manquerez; mais il ne faut pas se rebuter, et, en s'humiliant de ses fautes, il faut reprendre sa course pour réparer les faux pas où l'amour-propre fait broncher. Je suis, mon cher monsieur, de plus en plus tout à vous et à jamais.

56.

Divers avis pour une conduite sage et chrétienne.

25 juillet 1700.

1° Soyez ferme dans vos exercices de piété, c'est-à-dire dans vos lectures, votre oraison réglée de chaque jour, vos confessions et vos communions.

2° Que votre oraison ait toujours des sujets réglés et proportionnés à vos besoins, pour humilier l'esprit et réprimer la sensualité du corps.

3° Que vos lectures tendent aux choses de pratique et à la correction de vos défauts; appliquez à votre personne tout ce que vous lirez.

4° Prenez garde aux compagnies que vous verrez fréquemment et avec familiarité; craignez surtout et évitez celle des femmes.

5° Évitez de juger d'autrui en mal, sans nécessité, que la vue de vos défauts vous empêche d'être si délicat et si rigoureux contre ceux d'autrui.

6° Accoutumez-vous à suspendre votre jugement dans toutes les choses où l'ordre de la prudence ne vous oblige pas de juger. Cette habitude de décider, et de décider en mal, entretient une précipitation de jugement, une présomption, une critique âpre et maligne, un attachement à son propre sens, et un mépris de celui d'autrui, qui sont incompatibles avec la vie intérieure, où il faut être doux et humble de cœur.

7° Évitez la dissipation que les engouements portent toujours avec eux. Un engouement, dans sa première pointe, occupe trop; il vide et dessèche l'intérieur; un autre engouement succède au premier, et la vie se passe dans des entêtements. Quand un engouement est dans sa première force, laissez-le ralentir, et faites oraison là-dessus; ensuite, quand il sera modéré, prenez-en sobrement ce qu'il faudra, ou pour la santé de votre corps, ou pour amuser un peu votre esprit.

8° Ne songez à aucun changement d'état par inquiétude, par langueur, par une mauvaise honte d'être inutile dans le monde, par la démangeaison de faire un personnage. Les genres de vie que vous n'avez point éprouvés ont leur piége, leurs épines, leurs langueurs, que vous ne voyez pas de loin. *A chaque jour suffit son mal; quand demain sera venu, il aura soin de lui-même* [1]. Aujourd'hui ne

[1] *Matth.* VI, 34.

soyez qu'à aujourd'hui. Il faut voir ce que deviendra madame de... et mademoiselle votre fille. Il est inutile de faire des projets pour trois ans; Dieu donnera des ouvertures pour ce qu'il voudra faire.

9° La profession sainte que vous avez eue en vue demande beaucoup de perfection de tous ceux qui y entrent. Un enfant qu'on y élève doit avoir une grande innocence : un homme âgé ne doit sortir du siècle pour y entrer qu'autant qu'il a des marques extraordinaires de vocation. L'ennui d'être inutile dans le monde n'est point une raison pour s'ingérer dans ce saint ministère; on y trouverait encore plus d'ennui que dans l'état laïque.

10° La chasse vous est nécessaire pour votre santé; cette raison est décisive : n'en ayez aucun scrupule. Je ne crains point la chasse, mais bien les chasseurs. Que cet exercice du corps ne vous fasse point abandonner l'étude modérée. Vous aviez pris l'étude avec ardeur; elle nuisait à votre santé, et à votre intérieur même. Amusez-vous un peu par les livres, sans application nuisible à la santé : cet amusement fera que vous chercherez moins les compagnies dangereuses.

11° Appliquez-vous à régler vos affaires, sans y attacher votre cœur, et sans aucune vue d'ambition.

12° Ne manquez à aucun de vos devoirs pour la cour, par rapport à votre charge et aux bienséances; mais point d'empressement pour les emplois qui réveillent l'ambition.

13° Puisque Dieu permet que, depuis longtemps, vous n'ayez ni ouverture, ni repos de cœur avec***, voyez-la rarement, et éloignez insensiblement les visites jusqu'à ce qu'elle se rapproche de vous, et que Dieu vous change l'un pour l'autre.

57.

Éviter la hauteur, et s'appliquer à l'humilité.

4 avril 1701.

Je serais ravi de vous embrasser, mon cher monsieur; mais vous ne devez point venir présentement sur cette frontière, à moins que le service ne vous y mène. Pour moi, j'irai recommencer mes visites au delà de Mons, dès que la saison sera un peu adoucie. La vente de votre charge m'a fait plaisir : sachant combien elle vous en faisait, j'en ai ressenti un grand. Pour le service, vous ne devez point penser à le quitter présentement. Le goût d'ambition y est fort dangereux : s'il ne soutenait, on tomberait bientôt de lassitude; et quand il soutient, il mène trop loin. Il faudrait servir le roi par pure fidélité à Dieu, sans chercher aucune gloire mondaine.

Ne vous découragez point dans l'expérience de vos infidélités. Rien n'est si humiliant que la hauteur quand Dieu la fait voir, et qu'il en montre toute la déraison. Du moins, quand vous apercevez qu'elle vous a échappé, ramenez-vous, rapetissez-vous, rabaissez-vous, et qu'alors la pratique réelle soit le fruit de votre bonne volonté : autrement vous n'auriez qu'en paroles la haine de la hauteur et l'amour de la petitesse. Un grand point, c'est d'être simple et de bonne foi dans le désir de se corriger; alors on ne déguise, on ne soutient, on n'excuse point les hauteurs. On recule, on répare; on avoue qu'on s'est trompé, ou qu'on a été trop vif; on fait sentir que la hauteur n'est pas du fond, et qu'on en souffre plus de confusion que ceux qu'on a fait souffrir. Ce qui n'est que dans la promptitude de l'humeur n'est que faiblesse; il faut s'en corriger; mais ce mal n'est pas le plus dangereux. Pour la hauteur, elle vient de plénitude : c'est un fond d'orgueil de démon. Ce fond rend faux, âpre, dur, tranchant, dédaigneux, critique.

Soyez retenu avec le prochain, pour ne prendre aucun ascendant, pour éviter la dérision et la moquerie. Rappelez la présence de Dieu; humiliez-vous devant lui, pour demeurer humble devant les hommes. Ne prenez des hommes que ce qu'il vous en faut pour le besoin de la société. Priez, lisez, et tournez vos lectures en une espèce d'oraison. Défiez-vous de vos goûts pour le service, et en même temps de vos dégoûts pour le monde. Ne comptez pour rien aussi vos goûts pour une retraite belle en idée. En un mot, ne comptez pour rien tous vos goûts et toutes vos pensées. Bornez-vous à votre devoir de chaque jour, qui est votre pain quotidien, en voyant moins la....., vous la verrez plus utilement que vous ne faisiez. Mille fois tendrement tout à vous.

58.

Mourir à ses goûts, et vivre dans une entière dépendance de la grâce.

Je vous souhaite paix, simplicité, recueillement, mort à vos goûts spirituels et corporels, défiance de votre propre esprit et de vos pensées, avec une grande fidélité pour remplir sans relâche toute la grâce de Dieu sur vous. Vous souhaitez que Dieu vous détruise, et ce souhait est bon, puisqu'on ne veut être détruit que pour établir Dieu sur les ruines de la créature; mais il faut le désirer pour contenter Dieu, et non pour se contenter soi-même. Il faut que ce désir soit réel et constant dans tout le détail de la vie; il faut qu'il soit modéré, et réglé

par l'obéissance. Je suis, monsieur et très-cher fils, très-tendrement tout à vous.

59.

Exhortation à la franchise, à la candeur, à la petitesse; fuir les curiosités de l'esprit.

Je ne vous écris, mon bon et cher fils, que deux mots pour vous recommander de plus en plus la franchise, et d'éviter les retours de délicatesse sur vous-même qui font la plupart de vos infidélités et de vos peines. Plus vous serez simple, plus vous serez souple et docile. Pour l'être véritablement, il faut l'être pour tous ceux qui nous parlent avec charité. Oh! que cet état d'être toujours prêt à être blâmé, méprisé, corrigé, est aimable aux yeux de Dieu! Vous m'êtes infiniment cher : *Despondi enim te uni viro virginem castam exhibere Christo* [1].

Soyez bon homme sans hauteur, ni décision, ni critique, ni dédain, ni délicatesse, ni tour de passe-passe d'amour-propre. Soyez vrai, ingénu, en défiance de votre propre sens. Soyez fidèle à renoncer à votre vanité et aux sensibilités de votre amour-propre dès que Dieu vous le montre intérieurement. *Pendant que la lumière luit, suivez-la pour être enfant de lumière* [2]. Je prie Dieu qu'il vous rende doux, simple et enfant avec Jésus né dans une crèche. Ne soyez point habile, ni décisif, ni attentif aux fautes d'autrui, ni délicat et facile à blesser, ni meilleur en apparence qu'en vérité. Oh! que la vérité est maltraitée dans ce qui paraît le meilleur en nous!

Retranchez toutes les curiosités qui passionnent, et soyez fidèle à ne parler jamais sans nécessité de ce que vous sauriez mieux qu'un autre. Surtout ne vous laissez point ensorceler par les attraits diaboliques de la géométrie. Rien n'éteindrait tant en vous l'esprit intérieur de grâce, de recueillement, et de mort à votre propre esprit.

60.

Effets d'une amitié chrétienne.

Il faut se sevrer des joies les plus innocentes, quand Dieu vous les refuse. Vous m'êtes très-présent en lui; la foi a des yeux qui voient mieux les amis que les yeux du corps. L'amour tendre que Dieu inspire a des bras assez longs pour les embrasser malgré la distance des lieux. Souffrez en homme qui sait le prix de la souffrance en Jésus-Christ. Ménagez votre santé, délassez-vous l'esprit pour soulager le corps; consolez-vous avec Dieu et avec des vrais amis pleins de lui; aimez-moi toujours, et comptez que je vous aime comme Dieu sait faire aimer.

[1] *II. Cor.* XI, 2.
[2] *Joan.* XII, 36.

61.

A UN SEIGNEUR DE LA COUR.

Réponse à une consultation sur la sanctification des actions indifférentes, et sur la manière de faire les exercices de piété.

I.

Comment offrirai-je à Dieu mes actions purement indifférentes : promenades; cour au roi; visites à faire et à recevoir; habillement; propretés, comme laver ses mains, etc.; lectures de livres d'histoire; affaires de mes amis ou parents dont je suis chargé; autres amusements, chez des marchands, faire faire habits, équipages? Je voudrais, pour chacune de ces choses, savoir une espèce de prière, ou de manière de les offrir à Dieu.

RÉPONSE.

Les actions les plus indifférentes cessent de l'être; et elles deviennent bonnes, dès qu'on les fait avec l'intention de s'y conformer à l'œuvre de Dieu. Souvent même elles sont meilleures et plus pures que certaines actions qui paraîtraient beaucoup plus vertueuses : 1° parce qu'elles sont moins de notre choix et plus dans l'ordre de la Providence, lorsqu'on a besoin de les faire; 2° parce qu'elles sont plus simples, et moins exposées à la vaine complaisance; 3° parce que, si on les prend avec modération et pureté de cœur, on y trouve plus à mourir à ses inclinations que dans certaines actions de ferveur où l'amour-propre se mêle; enfin, parce que ces petites occasions reviennent plus souvent, et fournissent une occasion secrète de mettre continuellement tous les moments à profit.

Il ne faut point de grands efforts, ni des actes bien réfléchis, pour offrir ces actions qu'on nomme indifférentes. Il suffit d'élever un instant son cœur à Dieu, pour en faire une offre très-simple. Tout ce que Dieu veut que nous fassions, et qui entre dans le cours des occupations convenables à notre état, peut et doit être offert à Dieu ? rien n'est indigne de lui que le péché. Quand vous sentez qu'une action ne peut être offerte à Dieu, concluez qu'elle n'est pas convenable à un chrétien; du moins il faut le soupçonner, et s'en éclaircir. Je ne voudrais pas faire toujours une prière particulière pour chacune de ces choses : l'élévation de cœur dans le moment suffit. Cet usage doit être simple et aisé, pour le rendre fréquent.

Pour les visites, emplètes, etc. comme il peut y avoir un danger de suivre trop son goût, j'ajouterais à l'élévation de cœur une demande de la grâce pour me modérer et pour me précautionner.

II.

Dans la prière, et principalement en disant le bréviaire, j'ai fort peu d'attention, ou je suis des espaces de temps considérables que mon esprit est ailleurs, et il y a quelquefois longtemps qu'il est distrait lorsque je m'en aperçois. Je voudrais trouver un moyen ou pratique d'en être plus le maître.

RÉPONSE.

La fidélité à suivre les règles qui vous seront marquées, et à rappeler votre esprit toutes les fois que vous apercevrez sa distraction, vous attirera peu à peu la grâce d'être dans la suite moins distrait et plus recueilli. Cependant portez avec patience et humilité vos distractions involontaires : vous ne méritez rien de mieux. Faut-il s'étonner que le recueillement soit difficile à un homme si longtemps dissipé et éloigné de Dieu?

III.

A l'armée, comment offrir à Dieu les choses qui sont par-dessus mon devoir, tant pour la fatigue que pour le péril : comme aller à la tranchée, n'y étant pas commandé, par curiosité voir ce qui se fait, ou à une occasion, sans y être commandé de même, si le cas en arrive?

RÉPONSE.

Dans les occasions périlleuses de la guerre, il est naturel de considérer l'aveuglement et la fureur des hommes qui s'entretuent, comme s'ils n'étaient pas déjà assez mortels. La guerre est une fureur que le démon a inspirée. Dieu ne laisse pas d'y présider, et d'en faire une action sainte, quand on y va sans ambition, pour défendre sa patrie. Ainsi Dieu tire le bien même des plus grands maux. Ajoutez le néant et la fragilité de tout ce que le monde admire. Un petit morceau de plomb renverse en un moment la plus haute fortune. Dieu y conduit tout. Il a compté les cheveux de nos têtes : aucun ne tombera sans son ordre exprès. Non-seulement il décide de la vie; mais la mort même, quand il la donne aux siens, n'a rien de terrible. C'est pour eux une miséricorde, afin de les enlever à la hâte du milieu des iniquités. Il brise le corps pour sauver l'âme, et pour lui donner un royaume éternel.

Comme il faut faire son devoir dans son poste avec toute l'intrépidité que la foi inspire, je crois qu'il faut aussi s'acquérir par là le droit de n'aller point chercher des dangers inutiles hors des fonctions de providence. S'il y a une bienséance générale pour toutes les personnes du même rang que vous, qui vous engage à aller à la tranchée ou ailleurs au péril, sans y être commandé, du moins ne faites là-dessus que ce que feront les gens sages et modérés. N'imitez point les gens qui se piquent de faire plus que tous les autres. C'est un grand soutien dans le péril que de pouvoir penser que Dieu y mène ou par le devoir d'une charge, ou par une bienséance manifeste, fondée sur l'exemple des gens sages et modérés. Malheur à celui que la vanité y pousse! il court risque d'être martyr de la vanité. Ne faites donc ni plus ni moins que les gens d'une valeur parfaite et modeste.

IV.

Savoir s'il est à propos que je continue à écrire sur mes tablettes les fautes que je fais, et mes péchés, afin de ne pas courir le risque de les oublier, si j'en faisais l'examen seulement quand je vas à confesse, et si on n'y trouve point d'inconvénient. J'excite en moi le plus que je puis le repentir de mes fautes; mais avec cela, je n'ai pas encore senti aucune douleur véritable. Quand je fais l'examen les soirs, je vois des gens bien plus parfaits qui se plaignent de trop trouver; moi, je cherche, je ne trouve rien; et cependant il est impossible qu'il n'y ait dans ma conduite d'un jour bien des sujets de demander pardon à Dieu.

RÉPONSE.

Pour l'examen, vous devez le faire chaque soir, mais simplement et courtement. Dans la bonne disposition où Dieu vous met, vous ne commettrez volontairement aucune faute considérable, sans vous la reprocher et vous en souvenir. Pour les petites fautes peu aperçues, quand même vous en oublieriez beaucoup, cet oubli ne doit pas vous inquiéter. Le soin d'écrire sur vos tablettes peut être trop scrupuleux : je le retrancherais pendant un mois, pour essayer.

Quant à la douleur vive et sensible de vos péchés, elle n'est pas nécessaire : Dieu la donne quand il lui plaît. La vraie et essentielle conversion du cœur consiste dans une volonté pleine de sacrifier tout à Dieu. Ce que j'appelle volonté pleine, c'est une disposition fixe et inébranlable de la volonté à ne réserver avec l'amour de Dieu aucune des affections volontaires qui peuvent en altérer la pureté, et à s'abandonner à toutes les croix qu'il faudra peut-être porter pour accomplir toujours, et en toutes choses, la volonté de Dieu. Ce renoncement sans réserve et cet abandon sans réserve sont la plus solide conversion. Pour la douleur sensible, quand on l'a, il en faut rendre grâce; quand on

aperçoit qu'on ne l'a pas, il faut s'en humilier paisiblement devant Dieu, et sans s'exciter à la produire par de vains efforts, se borner à être fidèle dans les occasions, et à regarder Dieu en tout.

Vous trouvez dans votre examen moins de fautes que les gens plus avancés et plus parfaits n'en trouvent : c'est que la lumière intérieure est encore médiocre. Elle croîtra, et la vue de vos infidélités croîtra à proportion. Il suffit, sans s'inquiéter, de tâcher d'être fidèle au degré de lumière présente, et de vous instruire par la lecture et par la méditation. Il ne faut pas vouloir entreprendre de prévenir les temps d'une grâce plus avancée, qui vous découvrira sans peine ce qu'une recherche inquiète ne vous montrerait pas, ou qu'elle vous montrerait sans fruit pour votre correction. Cela ne servirait qu'à vous troubler, qu'à vous décourager, qu'à vous épuiser, et même qu'à vous dessécher par une distraction continuelle. Le temps dû à l'amour de Dieu serait donné à des retours forcés sur vous-même, qui nourriraient secrètement l'amour-propre.

V.

Dans mon oraison, ou mes lectures méditées, mon esprit a peine à trouver quelque chose à dire à Dieu. Le cœur n'y est pas, ou bien il est inaccessible aux choses que l'esprit imagine.

RÉPONSE.

Il n'est pas question de dire beaucoup à Dieu. Souvent on ne parle pas beaucoup à un ami qu'on est ravi de voir : on le regarde avec complaisance; on lui dit souvent certaines paroles courtes qui ne sont que de sentiment. L'esprit n'y a point ou peu de part : on répète souvent ces mêmes paroles. C'est moins la diversité des pensées que le repos et la correspondance du cœur, qu'on cherche dans le commerce de son ami. C'est ainsi qu'on est avec Dieu, qui ne dédaigne point d'être notre ami le plus tendre, le plus cordial, le plus familier et le plus intime. Dans les méditations, on se fait à soi-même des raisonnements courts et sensibles pour se convaincre, et pour prendre de bonnes mesures par rapport à la pratique, et cela est bon. Mais à l'égard de Dieu, un mot, un soupir, une pensée, un sentiment dit tout : encore même n'est-il pas question d'avoir toujours des transports et des tendresses sensibles; une bonne volonté toute nue et toute sèche, sans goût, sans vivacité, sans plaisir, est souvent ce qu'il y a de plus pur aux yeux de Dieu. Enfin, il faut se contenter de lui offrir ce qu'il donne lui-même, un cœur enflammé quand il l'enflamme, un cœur ferme et fidèle dans la sécheresse quand il lui ôte le goût et la ferveur sensible. Il ne dépend pas toujours de vous de sentir; mais il dépend toujours de vous de vouloir. Ne songez donc qu'à bien vouloir également dans tous les temps, et laissez à Dieu le choix tantôt de vous faire sentir, pour soutenir votre faiblesse et votre enfance dans la vie de la grâce; tantôt de vous sevrer de ce sentiment si doux et si consolant qui est le lait des petits, pour vous humilier, pour vous faire croître, et pour vous rendre robuste dans les exercices violents de la foi, en vous faisant manger à la sueur de votre visage le pain des forts. Ne voudriez-vous aimer Dieu qu'autant qu'il vous fera goûter du plaisir en l'aimant? Ce serait cet attendrissement et ce plaisir que vous aimeriez, croyant aimer Dieu. Ce qu'on fait sans goût, par pure fidélité, est bien plus pur et plus méritoire, quoiqu'il paraisse d'abord moins fervent et moins zélé. Lors même que vous recevrez avec reconnaissance les dons sensibles, préparez-vous par la pure foi aux temps où vous pourrez en être privé, et où vous succomberiez tout à coup, si vous n'aviez compté que sur cet appui. Pendant l'abondance de l'été, il faut faire provision pour les besoins de l'hiver.

J'oubliais de parler des pratiques qui peuvent, dans les commencements, faciliter le souvenir de cette offrande qu'on doit faire à Dieu de ces actions communes de la journée :

1° En former la résolution tous les matins, et s'en rendre compte à soi-même dans l'examen du soir.

2° N'en faire aucune que pour de bonnes raisons, ou de bienséance ou de nécessité de se délasser l'esprit, etc. Ainsi, en s'accoutumant peu à peu à retrancher l'inutile, on s'accoutumera aussi à offrir ce qu'il est à propos de ne retrancher pas.

3° Le faire chaque fois qu'on entend sonner l'heure.

4° Se renouveler dans cette disposition toutes les fois qu'on est seul, afin qu'on se prépare mieux par là à s'en souvenir quand on sera en compagnie.

5° Toutes les fois qu'on se surprend soi-même dans une trop grande dissipation, qui va jusqu'à l'immodestie ou à parler trop librement sur le prochain, se recueillir pour offrir à Dieu tout ce qu'on fera dans la suite de cette même conversation.

6° De recourir à Dieu avec confiance, pour agir selon son esprit, lorsqu'on entre dans quelque compagnie, ou dans quelque occupation qui peut faire tomber dans des fautes. La vue du danger doit avertir du besoin d'élever son cœur vers celui par qui on peut en être préservé.

62.

A UN MILITAIRE.

Comment se soutenir parmi les dangers de sa profession.

Vous voilà à la veille de la guerre, et dans les lieux où elle commencera apparemment. Je prie le Dieu de paix de réunir tous les chrétiens, et de rendre nos jours tranquilles. Je lui demande aussi votre conservation ; j'entends non-seulement celle du corps, mais encore celle de l'âme, et je suis sûr que vous joignez de bon cœur pour cela vos prières aux miennes.

La contagion des mauvais exemples n'est pas moins dangereuse pour le salut que les accidents de la guerre pour la vie corporelle. Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, attaque l'âme, et lui donne des coups mortels, si Dieu ne la rend intérieurement invulnérable. C'est par la prière que vous attirerez sur vous cette protection. La prière elle-même a besoin d'être soutenue par la lecture de l'Évangile ; car nos méditations, pour être solides, ne doivent point être fondées sur nos propres pensées, mais sur celles de Dieu.

Si vous avez le loisir de lire les livres de Josué, des Juges, des Rois, de Judith et des Machabées, vous prendrez plaisir à y voir le Dieu des armées qui triomphe de l'orgueil de ses ennemis, et qui mène, comme par la main, ceux qui espèrent en lui. Ces livres vous inspireront un courage fondé sur la foi, et vous apprendront à sanctifier la guerre. Vous y trouverez des exemples aimables de guerriers fidèles, humbles, modestes, et qui se préparaient à combattre en priant. Il faut aussi, monsieur, que vous regardiez Dieu comme le chef de votre armée, comme la force de votre camp, comme votre bouclier. *Vous nous avez couverts*, lui dit le roi-prophète [1], *du bouclier de votre amour. Soyez un homme fort, et combattez les combats du Seigneur* [2]. Si vous êtes fidèle à vaincre le monde et ses passions, qui sont vos plus redoutables ennemis, Dieu vous mettra au-dessus de tous les autres. Vous pourrez lui dire, comme David, ce héros si pieux : *Quand même je passerais au travers des ombres de la mort, je ne craindrais rien, puisque vous êtes avec moi* [3]. Je souhaite de tout mon cœur, monsieur, que Dieu vous remplisse de plus en plus de cet esprit de foi et de confiance.

[1] *Ps.* V, 13.
[2] *I. Reg.* XVIII, 17
[3] *Ps.* XXII, 4.

63.

A UN MILITAIRE.

Sur la méditation, le choix des lectures, et la sainte liberté avec laquelle il faut agir en tout.

Gardez-vous bien, monsieur, de prendre au hasard des passages de l'Écriture pour vous occuper devant Dieu ; c'est le tenter : car encore que *toute l'Écriture soit inspirée pour instruire* [1] les hommes, tous les endroits ne sont ni également destinés à nous donner des instructions directes et immédiates, ni proportionnés à l'intelligence de chaque particulier, ni propres aux besoins de chaque fidèle. Choisissez donc les endroits qui conviennent davantage à votre État et à la correction de vos défauts. Cherchez ce qui inspire la vigilance, la confiance en Dieu, le courage contre soi-même, et la fidélité aux devoirs de sa condition. Joignez à cette lecture méditée une autre lecture dans la suite de la journée. Vous pouvez la prendre des *Entretiens* de saint François de Sales, qui vous instruiront du détail, vous en faciliteront les pratiques, vous encourageront, et vous montreront l'esprit d'amour libre et simple avec lequel il faut servir Dieu gaiement.

La considération de la grandeur et de la bonté de Dieu peut être souvent le sujet de vos réflexions ; mais vous ne devez point vous mettre à méditer sans avoir des paroles particulières qui arrêtent votre esprit, peu accoutumé à demeurer tranquille devant Dieu. Vous perdriez votre temps, et votre cœur ne serait pas nourri. Il vous faut toujours un sujet certain, mais un sujet clair, simple, sur lequel vous ne fassiez aucune réflexion subtile. Demandez plutôt à Dieu des affections qui vous attachent à lui : car ce n'est point par l'esprit ni par le raisonnement qu'il attire les âmes, c'est par le mouvement du cœur et par l'abaissement de notre esprit. N'espérez pas parvenir dans la méditation à n'être plus distrait, cela est impossible ; tâchez seulement de profiter de vos distractions, en les portant avec une humble patience, sans vous décourager jamais. Chaque fois que vous les apercevez, retournez-vous tranquillement vers Dieu. L'inquiétude sur les distractions est une distraction plus dangereuse que toutes les autres.

Une petite demi-heure de lecture méditée de l'Évangile le matin, et le soir une lecture réglée des *Entretiens* de saint François de Sales, vous suffiront, puisque vous avez peu de temps à vous. Employez le reste du temps libre à lire des livres d'his-

[1] *II. Tim.* III, 16.

toire, de fortifications, et de tout le reste qui est utile à un homme de votre rang. Jamais un moment de vide. Le moment où vous ne faites rien de réglé et de bon est le moment où vous faites un très-grand mal. Gourmandez-vous vous-même sans pitié sur la vie molle, oisive et amusée.

Pour vos actions, quand elles sont bonnes en elles-mêmes, repoussez toutes les réflexions sur les motifs qui vous les font taire. Vous ne finiriez jamais avec vous-même, vous vous troubleriez, vous tomberiez dans le découragement, et, par de vains raisonnements sur vos actions, vous perdriez tout le temps d'agir.

Il faut vous résoudre à mener une vie plus active que la vôtre. Vous devez voir les gens de votre condition; mais il faut être gai, libre, affable; rien de timide ni de sauvage. Demandez à Dieu qu'il vous ôte votre air timide et trop composé; donnez-vous à Dieu quand vous allez voir les gens; mais pendant la conversation, ne soyez point distrait et rêveur, pour courir après la présence de Dieu qui vous échappe. Alors faites ce qu'il veut que vous fassiez, qui est d'être honnête et complaisant. Dans la suite, la présence de Dieu vous deviendra plus facile.

Ne prenez point la piété par un certain sérieux triste, austère et contraignant. *Là où est l'esprit de Dieu, là est la vraie liberté*[1]. Si une fois vous l'aimez de tout votre cœur, vous serez presque toujours en joie, avec le cœur au large. Si vous n'allez à lui qu'en Juif, par la crainte, vous ne le trouverez point, et vous ne trouverez, au lieu de lui, que gêne et trouble de cœur,

Ne manquez jamais d'aller à toutes les choses où les autres vont, non-seulement pour les occasions de danger, mais encore pour tout ce qui peut montrer votre assiduité à votre prince.

Soyez bon ami, obligeant, officieux, ouvert, cela vous fera aimer, et apaisera la persécution. Qu'on voie que ce n'est point par grimace ni par noirceur, mais par vraie religion et avec courage, que vous renoncez aux débauches des jeunes gens. D'ailleurs gaieté, discrétion, complaisance, sûreté de commerce, et nulle façon; peu d'amis, beaucoup de connaissances passagères; soin de plaire à ceux qui passent pour les plus honnêtes gens et dont l'estime décide, ou à ceux qui excellent dans le métier dont vous souhaitez vous instruire. Ne craignez point de les interroger quand vous serez parvenu à quelque commerce un peu libre avec eux.

[1] *II. Cor.* III, 17.

64.

A UNE DAME

QUI FAISAIT PROFESSION DE PIÉTÉ[1].

Écouter Dieu, et non l'amour-propre.

Vous vous laissez trop aller à votre goût et à votre imagination. Remettez-vous à écouter Dieu dans l'oraison, et à vous écouter moins vous-même. L'amour-propre est moins parleur quand il voit qu'on ne l'écoute pas. Les paroles de Dieu au cœur sont simples, paisibles, et nourrissent l'âme, lors même qu'elles la portent à mourir : au contraire, les paroles de l'amour-propre sont pleines d'inégalités, de trouble et d'émotion, lors même qu'elles flattent. Écouter Dieu sans faire aucun projet, c'est mourir à son sens et à sa volonté.

65.

Se mettre sans effort en la présence de Dieu.

Ne vous inquiétez point sur votre mal; vous êtes dans les mains de Dieu. Il faut vivre comme si on devait mourir chaque jour. Alors on est tout prêt, car la préparation ne consiste que dans le détachement du monde pour s'attacher à Dieu.

Pendant que vous êtes si languissante, ne vous gênez point pour faire votre oraison si régulièrement. Cette exactitude et cette contention de tête pourraient nuire à votre faible santé. C'est bien assez pour votre état de langueur, que vous vous remettiez doucement en la présence de Dieu toutes les fois que vous apercevez que vous n'y êtes plus. Une société simple et familière avec Dieu, où vous lui direz vos peines avec confiance, et où vous le prierez de vous consoler, ne vous épuisera point, et nourrira votre cœur. Ne craignez point de me dire tout ce que vous aurez pensé contre moi. Cette franchise ne me peinera point, et servira à vous humilier.

66.

Combattre paisiblement les écarts et la légèreté de l'imagination.

Je crois que vous devez vous abstenir entièrement de vos dialogues d'imagination. Quoique vous en fassiez plusieurs qui vous excitent à des sentiments pieux, je crois que l'usage en est trop dangereux pour vous. Des uns vous passeriez toujours insen-

[1] Cette lettre et les suivantes, jusqu'à la 73e inclusivement, sont écrites à la même personne et dans le même ordre.

siblement aux autres, qui nourriraient vos peines, ou qui flatteraient le goût du siècle. Il vaut mieux les supprimer tous. Il ne faut pas les vouloir retrancher par violence; ce serait vouloir suspendre un torrent : il suffit de ne vous en occuper point volontairement. Quand vous apercevrez que votre imagination commence, contentez-vous de vous tourner vers Dieu, sans entreprendre de vous opposer directement à ces chimères. Laissez-les tomber, en vous donnant quelque occupation utile. Si c'est l'heure de l'oraison, regardez toutes ces vaines pensées comme des distractions, et retournez doucement à Dieu dès que vous les apercevez : mais faites-le sans trouble, sans scrupule, sans interrompre votre paix. Si, au contraire, cela vous vient pendant que vous êtes occupée de quelque travail extérieur, votre travail servira à vous tirer de ces rêveries. Il vaudrait même mieux, pour les commencements, aller trouver quelqu'un, ou vous appliquer alors à quelque chose de difficile, pour rompre le cours de ces pensées, et pour en perdre l'habitude.

67.

Sur le même sujet.

Il faut absolument supprimer cette conversation d'imagination : c'est une pure perte de temps; c'est une occupation très-dangereuse; c'est une tentation que vous vous procurez. Vous êtes obligée à n'y adhérer jamais volontairement. Peut-être que l'habitude sera cause que votre imagination vous occupera encore malgré vous de toutes ces chimères; mais il faut au moins n'y consentir pas, et tâcher doucement de les laisser tomber quand vous les apercevez. Le vrai moyen de vous en défaire est de vous occuper alors de l'oraison, ou de quelque travail extérieur, si l'oraison ne peut pas arrêter votre imagination excitée.

68.

Réponse à diverses difficultés sur l'attrait intérieur, le recueillement, l'ouverture de cœur, etc. et la manière d'être avec les créatures.

Je ne vois rien que de bon et de solide dans tout ce que vous me dites de votre oraison. L'attrait de Dieu que vous éprouvez est une grande grâce, et vous seriez très-coupable si vous manquiez à y correspondre pleinement. Ne craignez point de suivre cet attrait; mais craignez de ne le suivre pas. Vous avouez que vous n'en êtes jamais détournée que par votre imagination légère, ou par de vains dialogues au dedans de vous-même, ou par des dépits d'orgueil. Si vous étiez toujours fidèle à n'admettre volontairement aucune de ces dangereuses distractions, vous seriez toujours en paix et en union avec Dieu. Voici mes réflexions :

I. Vous dites qu'après même que vous avez manqué à votre recueillement, et que vous sentez le trouble de votre faute, *quelquefois la pensée vous vient de vous tenir tranquille dans votre douleur, et de vous unir à Jésus crucifié*. Vous ajoutez : *Voilà le meilleur moyen que je trouve pour apaiser ma peine*. Puisque c'est le meilleur, pourquoi en cherchez-vous d'autres qui vous nuisent?

II. Vous parlez des *chimères* qui vous occupent l'esprit, et de *l'acquiescement* à la pensée de me les dire, *qui vous rend la tranquillité;* et vous dites : *Je voudrais bien savoir s'il suffit de m'humilier devant Dieu avec ce même acquiescement, sans vous le dire*. Non, cela ne suffit pas. Vous n'êtes point véritablement humiliée devant Dieu, quand vous ne voulez point vous humilier devant l'homme que vous consultez comme son ministre. C'est l'orgueil qui vous donne tant de répugnance à parler. Il faut, quoi qu'il en coûte, dire tout avec simplicité. Vous n'aurez point de véritable paix jusqu'à ce que vous y soyez accoutumée; mais il faut le faire d'abord, sans hésitation, et sans vous écouter. Plus vous hésiterez, plus vous aurez de peine à en venir à bout.

III. Ne vous étonnez point de faire *certaines communions sans consolation;* cette sécheresse ne dépend pas de vous. On mérite souvent plus à être fidèle dans une sécheresse pénible et douloureuse à l'amour-propre, que dans une consolation sensible qui flatte et qui élève le cœur. La lumière que vous dites qui vous fait passer outre pour communier, malgré vos scrupules, est très-bonne.

IV. Vous dites très-vrai en disant : *La crainte que j'ai de mes peines me les fait sentir doublement; j'en suis même souvent quitte pour la crainte*. Ces peines, qu'on veut voir de loin, accablent bien plus que celles qu'on voit de près. Pourquoi vouloir les voir avant qu'elles viennent? C'est se tourmenter par avance, et se mettre soi-même à pure perte en tentation de succomber.

V. Il y a trois manières d'être avec les créatures : 1° Il faut être avec tout le monde en esprit de fidélité à son devoir quand on a quelque affaire avec le prochain. 2° Il faut chercher quelque relâchement innocent d'esprit avec les personnes honnêtes avec qui la Providence nous met en société. Ce délassement d'esprit ne doit être cherché qu'aux heures qui succèdent au travail, et il ne faut pas espérer de trouver avec ces personnes la confiance et l'union de sentiments; il suffit d'y trouver un repos

d'esprit pour se délasser. 3° Enfin il faut être en simplicité et à cœur ouvert avec les personnes à qui on est uni par la grâce, et ces personnes se trouvent très-rarement : il ne faut pas espérer d'en trouver beaucoup.

VI. Souvenez-vous que c'est *le goût de votre esprit* que vous avez le plus de peine à sacrifier pour le soumettre à la grâce. C'est le point essentiel pour vous. Communiez, obéissez, renoncez à l'esprit. Je suis, en Notre-Seigneur, tout à vous.

69.

Divers avis sur l'oraison.

Pour ce qui regarde votre oraison, proposez-vous-y toujours quelque sujet simple, solide et de pratique pour les vertus évangéliques. Si vous ne trouvez point de nourriture dans ce sujet, et si vous vous sentez de l'attrait et de la facilité pour demeurer en union générale avec Dieu, demeurez-y dans les temps où vous vous y trouverez attirée; mais n'en faites jamais une règle, et soyez toujours fidèle à vous proposer un sujet, pour voir s'il pourra vous occuper et vous nourrir. Recevez sans résistance les lumières et les sentiments qui vous viendront dans l'oraison; mais ne vous fiez point à toutes ces choses qui peuvent flatter votre orgueil, et vous donner une vaine complaisance.

Il est meilleur d'être bien humble et bien confondu après des fautes qu'on a commises, que d'être content de son oraison, et de se croire bien avancé après qu'on a eu beaucoup de beaux sentiments et de hautes pensées en priant Dieu. Laissez passer toutes ces choses, qui peuvent être des secours de Dieu; mais comptez qu'elles se tourneront en illusions très-dangereuses, si peu que vous vous y arrêtiez pour vous y complaire.

Le grand point est de se mortifier, d'obéir, de se défier de soi, de porter la croix. Au reste, je suis fort aise de ce que vous ne faites plus votre oraison avec cet empressement forcé qui vous gênait tant. L'oraison en est plus paisible, et vous en êtes plus commode au prochain dans la société; mais il ne faut pas que cette sainte liberté se tourne jamais en relâchement ni dissipation.

70.

De l'utilité des privations.

Je suis sincèrement fâché des contre-temps qui m'ont empêché de vous voir. En attendant, suivez avec fidélité les lumières que Dieu vous donne pour mourir aux délicatesses et aux sensibilités de votre amour-propre. Quand on se délaisse entièrement aux desseins de Dieu, on est aussi content d'être privé des consolations que de les goûter. Souvent même une privation qui dérange et qui humilie est plus utile qu'une abondance de secours sensibles.

Pourquoi ne vous serait-il pas utile d'être privée de ma présence et de mes faibles avis, puisqu'il est quelquefois très-salutaire d'être privé de la présence sensible et des dons consolants de Dieu même? Dieu est bien près de nous lorsqu'il nous en paraît éloigné, et que nous souffrons cette absence apparente dans un esprit d'amour pour lui et de mort à nous-mêmes. Accoutumez-vous donc un peu à la fatigue. Les enfants, à mesure qu'ils croissent, passent, du lait d'une mère qui les porte dans son sein, à marcher seuls et à manger du pain sec.

71.

Précautions à prendre contre l'illusion.

Ne faites aucune attention volontaire à ce que vous me mandez avoir éprouvé. De telles choses peuvent n'être que dans l'imagination; elles peuvent venir aussi d'une illusion du tentateur, qui voudrait vous tendre un piége, tantôt de vaine complaisance, tantôt de découragement. Il est vrai qu'il n'est pas impossible que ces choses viennent de Dieu. Aussi ne faut-il faire aucun effort ni acte pour les rejeter. Il n'y a qu'à les laisser passer sans les rejeter ni accepter, se contentant en général d'acquiescer à ce qu'il plaît à Dieu. Par cette disposition simple et générale, vous tirerez tout le fruit de ces choses, supposé qu'elles viennent de Dieu, sans vous exposer à aucun retour de complaisance; et supposé qu'elles ne viennent pas de Dieu, vous serez à l'abri de toute illusion en ne vous arrêtant à rien qu'à Dieu seul.

72.

Préférer la charité et l'humilité à la réputation et au désir de savoir.

Je suis content de vos dispositions, et vous faites très-bien de me mander avec simplicité ce qui se passe en vous. N'hésitez point à m'écrire les choses que vous croirez que Dieu demande de vous.

Il n'est pas étonnant que vous ayez une espèce de jalousie et d'ambition pour vous avancer dans la spiritualité, et d'être dans la confiance des personnes considérables qui servent Dieu. L'amour-propre recherche naturellement ces sortes de succès qui peuvent le flatter. Mais il s'agit, non de contenter

une espèce d'ambition en faisant un certain progrès éclatant dans la vertu, non d'être dans la confiance des personnes distinguées; mais de mourir aux goûts flatteurs de l'amour-propre, de s'humilier, d'aimer l'obscurité et le mépris, et de ne tendre qu'à Dieu seul.

Ce n'est point à force d'écouter et de lire un langage de perfection qu'on devient parfait. Le grand point est de ne s'écouter point soi-même, d'écouter Dieu en silence, de renoncer à toute vanité, et de s'appliquer aux vertus réelles. Peu parler, et faire beaucoup, sans se soucier d'être vu.

Dieu vous apprendra bien plus que toutes les personnes les plus expérimentées et que tous les livres les plus spirituels. Eh! que voulez-vous tant savoir? Qu'avez-vous besoin d'apprendre, sinon à être pauvre d'esprit, et à trouver toute votre science en Jésus crucifié? *La science enfle :* il n'y a que *la charité* qui *édifie* [1]. Ne cherchez donc que la charité. Eh! faut-il être si savant pour savoir aimer Dieu et pour se renoncer pour l'amour de lui? Vous savez beaucoup plus de bien que vous n'en faites. Vous avez beaucoup moins besoin d'acquérir de nouvelles lumières que de mettre en pratique celles que vous avez déjà reçues. Oh! qu'on se trompe, quand on croit s'avancer en raisonnant avec curiosité! Soyez petite, et n'attendez point des hommes les dons de Dieu.

73.

Divers avis pour la paix intérieure.

Je vous prie de ne vous point inquiéter. Votre oraison est bonne, et vous ne devez point la quitter. Ce que vous m'en avez écrit fait fort bien comprendre en quoi elle consiste, et le fruit que vous en pouvez tirer. Continuez-la avec docilité, et laissez tomber toutes les réflexions qui vous troublent à pure perte. Regardez-les comme de véritables tentations qui vous éloignent de la paix et de la confiance en Dieu. Voulez-vous éviter l'illusion? soyez docile; ne cherchez point ce qui flatte votre amour-propre; renoncez à ce que Dieu ne vous donne pas; n'écoutez ni vos dépits, ni vos tentations de reprendre les vanités et les amusements du monde. Portez humblement les croix de votre état; défiez-vous du goût de l'esprit, qui n'est que vanité; cherchez ce qui est simple et uni; rejetez toute pensée qui ne vous vient que des dépits de votre amour-propre. Je suis en vérité tout à vous en Notre-Seigneur, comme j'y dois être, mais avec les précautions nécessaires pour ne flatter point la délicatesse de cet amour-propre qui veut qu'on le flatte.

[1] *I. Cor.* VIII, 1.

74.

A UNE DEMOISELLE

QUI VIVAIT DANS LE MONDE, ET QUI FAISAIT PROFESSION DE PIÉTÉ [1].

User bien du moment présent; exhortation au recueillement et à l'humilité.

Vivez en paix, mademoiselle, sans penser qu'il y ait un avenir. Peut-être n'y en aura-t-il point pour vous. Le présent même n'est pas à vous, et il ne faut que s'en servir suivant les intentions de Dieu, à qui seul il appartient. Faites les biens extérieurs que vous êtes en train de faire, puisque vous en avez l'attrait et la facilité. Conservez votre règlement, pour éviter la dissipation et les suites de votre excessive vivacité. Surtout soyez fidèle au moment présent, qui vous attirera toutes les grâces nécessaires.

Ce n'est pas assez de se détacher; il faut s'apetisser. En se détachant, on ne renonce qu'aux choses extérieures; en s'apetissant, on renonce à soi. S'apetisser, c'est renoncer à toute hauteur aperçue. Il y a la hauteur de la sagesse et de la vertu, qui est encore plus dangereuse que la hauteur des fortunes mondaines, parce qu'elle est moins grossière. Il faut être petit en tout, et compter qu'on n'a rien à soi, sa vertu et son courage moins que tout le reste. Vous vous appuyez trop sur votre courage, sur votre désintéressement et sur votre droiture. L'enfant n'a rien à lui; il traite un diamant comme une pomme. Soyez enfant. Rien de propre. Oubliez-vous. Cédez à tout. Que les moindres choses soient plus grandes que vous.

Priez du cœur simplement, par pure affection, point par la tête, et en personne qui raisonne.

La vraie *instruction* pour vous est le dépouillement, le recueillement profond, le silence de toute l'âme devant Dieu, le renoncement à l'esprit, le goût de la petitesse, de l'obscurité, de l'impuissance et de l'anéantissement. Voilà l'ignorance qui seule enseigne toutes les vérités que les sciences ne découvrent point, ou ne montrent que superficiellement.

[1] Cette lettre et les suivantes, jusqu'à la 100e inclusivement, sont écrites à la même personne. On voit, par les lettres suivantes, que cette personne, après avoir longtemps vécu dans le monde, entra, vers la fin de sa vie, dans une communauté religieuse, pour travailler plus librement à son salut.

75.

Préférer la paix et l'édification commune à sa propre justification.

Permettez-moi de vous demander le nom de l'auteur d'une lettre qui m'est venue de votre part. Je ne vous demande que ce que vous pourrez me confier. Cette lettre me paraît écrite par un homme droit, et qui juge sans passion de la doctrine; mais il ne sait pas les faits, et ne me fait pas justice là-dessus. Le moins que mes amis pourront parler sera le meilleur : il vaut mieux taire les raisons décisives. Le parti d'écouter patiemment des choses fausses et injustes est difficile aux cœurs bons et sensibles; mais il vaut mieux apaiser les esprits que me justifier. Le silence, la patience, l'humilité, calment les esprits; les hommes superbes en sont adoucis, et les hommes droits dans leur prévention en sont édifiés. Tâchons d'apaiser les méchants et d'édifier les bons. La paix et l'édification de l'Église valent mieux que la justification de l'homme [1].

Dieu aura soin de dissiper les vains ombrages, et de montrer la pureté de mes sentiments avec mes bonnes intentions, s'il daigne vouloir se servir de mon travail pour le troupeau qu'il m'a confié. S'il me rejette de son œuvre, c'est à moi à porter l'opprobre, et à me contenter de rendre compte de ma foi à tout homme qui aura la charité de m'écouter. Priez pour moi, et retenez sans cesse le zèle qui presse votre cœur pour vos amis. Ce n'est qu'à force de simplicité, de patience, de défiance de ses propres pensées, et de fidélité à porter sa croix, qu'on est digne de contribuer à l'œuvre de Dieu.

76.

Péril d'être approuvé des hommes. Caractère de l'humilité. Moyens de remédier à la dissipation et à la sécheresse.

La bonne santé de M.... et votre calme présent me donnent de la joie. Je crains néanmoins pour vous que l'amour-propre ne goûte un peu trop cette douceur si différente de l'amertume où vous étiez. La contradiction et toutes les autres peines humiliantes sont bien plus utiles que le succès. Vous savez que cet état vous a fait découvrir ici en vous ce que vous n'y aviez jamais vu; et je crains que l'autorité, le succès et l'admiration qu'on s'attire à peu de frais parmi les gens grossiers de la province, ne nourrissent votre humeur impérieuse, et ne vous rendent contente de vous-même comme vous l'étiez auparavant. Ce contentement de soi-même gâte la conduite la plus régulière, parce qu'il est incompatible avec l'humilité.

On n'est humble qu'autant qu'on est attentif à toutes ses misères. Il faut que cette vue fasse la principale occupation de l'âme, qu'elle soit à charge à elle-même, qu'elle gémisse, que ce gémissement soit une prière continuelle, qu'il lui tarde d'être délivrée de la servitude de la corruption, pour entrer dans la gloire et dans la liberté des enfants de Dieu; et que, se sentant surmontée par ses défauts, elle n'attende sa délivrance que de la pure miséricorde de Jésus-Christ. Malheur à l'âme qui se complaît en elle-même, qui s'approprie les dons de Dieu, et qui oublie ce qui lui manque!

Pour remédier à la dissipation et à la sécheresse : c'est de vous réserver des heures pour vos prières et pour vos lectures, qui doivent être régulières; c'est de n'entrer dans les affaires que par pure nécessité, c'est d'y songer encore plus à rompre la roideur de vos sentiments, à réprimer votre humeur et à humilier votre esprit, qu'à faire prévaloir la raison même dans les partis à prendre; enfin c'est de vous humilier quand vous remarquerez qu'une chaleur indiscrète sur les affaires d'autrui vous fait oublier votre unique affaire, qui est celle de l'éternité. *Apprenez de moi*, vous dit Jésus-Christ[1], *que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes.* En effet, la grâce, la paix intérieure, l'onction du Saint-Esprit viendront sur vous, si vous conservez dans vos embarras extérieurs la douceur et l'humilité.

77.

Souffrir les outrages avec humilité et en silence.

Je suis touché, comme je dois l'être, de toutes vos peines; mais je ne puis que vous plaindre et prier Dieu qu'il vous console. Vous avez grand besoin qu'il vous donne son esprit pour vous soutenir dans vos embarras, et pour tempérer votre vivacité naturelle dans des occasions si capables de l'exciter. Pour la lettre qui regarde votre naissance, je crois que vous n'en devez parler qu'à Dieu seul, pour le prier en faveur de celui qui a voulu vous outrager. J'ai toujours entrevu ou cru entrevoir que vous étiez sensible de ce côté-là. Dieu nous attaque toujours par notre faible. On ne tue personne en le frappant sur les endroits morts, comme sur les ongles ou sur les cheveux; mais en attaquant les parties les plus vivantes, qu'on nomme nobles. Quand Dieu veut nous

[1] Il est vraisemblable que Fénelon écrivit cette lettre en 1697, à l'occasion des premiers éclats causés par la publication des *Maximes*.

[1] *Matth.* XI, 29.

faire mourrir à nous-mêmes, il nous prend toujours par ce qui est en nous le plus vif, et comme le centre de la vie. Il proportionne ainsi les croix. Laissez-vous humilier : le silence et la paix dans l'humiliation sont le vrai bien de l'âme. On serait tenté de parler humblement, et on en aurait mille beaux prétextes, mais il est encore meilleur de se taire humblement. L'humilité qui parle encore est encore suspecte : en parlant, l'amour-propre se soulage un peu.

Ne vous échauffez plus le sang sur les discours des hommes : laissez-les parler, et tâchez de faire la volonté de Dieu. Pour celle des hommes, vous ne viendriez jamais à bout de la faire; elle n'en vaut pas même la peine. Un peu de silence, de paix et d'union à Dieu doit bien consoler de tout ce que les hommes disent injustement. Il faut les aimer sans compter sur leur amitié. Ils s'en vont, ils reviennent; ils s'en retournent; laissez-les aller; c'est de la plume que le vent emporte. Ne regardez que Dieu seul en eux; c'est lui seul qui nous console ou qui nous afflige par eux selon nos besoins.

Vous avez besoin de votre fermeté dans la situation où vous êtes; mais aussi votre vivacité a besoin de mécomptes et d'obstacles. Possédez votre âme en patience. Renouvelez-vous souvent en la présence de Dieu, pour vous modérer, pour vous rapetisser, et pour vous proportionner aux petits. Il n'y a rien de grand que la petitesse, la charité, la défiance de soi-même, le détachement de son sens et de sa volonté. Toute vertu haute et roide est opposée à Jésus-Christ. Dieu sait combien je suis à vous en lui.

78.

S'appliquer au recueillement et à l'humilité; réprimer la curiosité dans le choix des lectures.

Je ne sais pour vous que ce que je vous ai toujours dit : obéissez simplement à votre directeur, sans écouter ni votre raison ni votre goût. Vous avez les conseils d'un homme très-éclairé et très-pieux. Pour moi, voici ce que je puis vous dire en général. Vous devez, ce me semble, être ferme pour réserver des heures de recueillement; autrement vous serez la croix de celle qui veut que vous soyez son soutien. Vous avez un penchant terrible à la dissipation et à la vaine complaisance; vous aimez à être applaudie et à vous applaudir vous-même; vous sentez dans votre raison et dans votre courage naturel une force qui nourrit votre orgueil. Il n'y a que le recueillement qui puisse amortir cette vie superbe, et tempérer votre insupportable vivacité.

Remarquez seulement deux choses pour vos heures de recueillement : l'une, que vous ne devez point les réserver par esprit de contradiction et d'impatience contre N.... qui voudrait toujours vous avoir. Quand vous sentirez que vous agissez par ce mauvais esprit, il faut vous en punir, en cédant pour ce jour-là à ses empressements les plus importuns. L'autre règle est de ne vous réserver que les temps nécessaires pour vous recueillir et pour nourrir votre âme. Rien pour l'amusement en votre particulier; rien pour la curiosité, qui est un grand piége pour vous. Pour la manière de réserver du temps, elle doit être ferme, mais douce et tranquille.

Que vos lectures et vos oraisons soient simples; que l'esprit cherche moins, et que le cœur se livre davantage. Tout ce qui paraît remplir votre esprit ne fait que l'enfler; vous croyez nourrir votre zèle, et vous nourrissez votre hauteur. Il n'est pas question de savoir beaucoup; mais de savoir s'apetisser et devenir enfant sous la main de Dieu. Je le prie, non-seulement de vous faire petite, mais encore de vous anéantir sans réserve.

Pour les sujets de crainte, je ne crois pas que vous deviez vous forcer pour y entrer. Vous trouverez souvent de bonnes âmes qui vous presseront de le faire, et qui trembleront pour vous quand elles ne vous verront pas trembler : mais ne vous gênez point; suivez simplement votre attrait, et, pourvu que vous soyez fidèle au recueillement et à l'humilité, demeurez en paix. C'est assez craindre que de craindre de déplaire à Dieu.

Pour votre curiosité sur les meilleurs livres, il faut la réprimer. Vous avez éprouvé qu'elle vous est dangereuse, et c'est une lumière sur laquelle vous devez à Dieu une singulière reconnaissance. Sous prétexte de chercher une solide instruction, on conserve un goût qui flatte l'amour-propre, et qui entretient une certaine hauteur d'esprit qui s'oppose à l'esprit de Dieu. Il faut s'abaisser, se rendre simple, devenir enfant. C'est là que se trouve la vraie instruction qui est l'intérieure, et non dans les choses qui ont de l'éclat au dehors.

79.

Ne point prendre feu sur les déréglements des hommes, mais remettre tout à Dieu en paix dans l'accomplissement de nos devoirs.

La chaleur d'imagination, la vivacité des sentiments, la foule des raisons, l'abondance des paroles, ne font presque rien. L'effectif, c'est d'agir devant Dieu en parfait détachement, faisant par sa lumière tout ce qu'on peut, et se contentant du suc-

cès qu'il donne. Cette continuelle mort est une bienheureuse vie que peu de gens connaissent. Un mot dit simplement dans cette paix opère plus, même pour les affaires extérieures, que tous les soins ardents et empressés. Comme c'est l'esprit de Dieu qui parle alors, il ne perd rien de sa force et de son autorité; il éclaire, il persuade, il touche, il édifie; on n'a presque rien dit, et on a tout fait. Au contraire, quand on se laisse aller à la vivacité de son naturel, on parle sans fin; on fait mille réflexions subtiles et superflues; on craint toujours de ne parler et de n'agir pas assez; on s'échauffe, on s'épuise, on se passionne, on se dissipe, et rien n'avance. Votre tempérament a un besoin infini de ces maximes. Elles ne sont guère moins nécessaires à votre corps qu'à votre âme : votre médecin doit être là-dessus d'accord avec votre directeur.

Laissez couler l'eau sous les ponts, laissez les hommes être hommes, c'est-à-dire faibles, vains, inconstants, injustes, faux et présomptueux. Laissez le monde être toujours monde; c'est tout dire : aussi bien ne l'empêcheriez-vous pas. Laissez chacun suivre son naturel et ses habitudes : vous ne sauriez les refondre; le plus court est de les laisser, et de les souffrir. Accoutumez-vous à la déraison et à l'injustice. Demeurez en paix dans le sein de Dieu, qui voit mieux que vous tous ces maux, et qui les permet. Contentez-vous de faire sans ardeur le peu qui dépend de vous; que tout le reste soit pour vous comme s'il n'était pas. Je suis ravi de ce que vous avez des heures de réserve : n'en soyez ni avare ni prodigue.

80.

Chercher ses amis en Dieu, et se mortifier.

Il faut s'accommoder sans choix de ce que Dieu donne. Il est juste que sa volonté se fasse, et non pas la nôtre, et que la sienne devienne la nôtre, même sans réserve, afin qu'elle se fasse sur la terre comme dans le ciel. Voilà ce qui vaut cent fois mieux que de se voir, que de s'entretenir, que de se consoler. Oh! qu'on est près les uns des autres, quand on est intimement réuni dans le sein de Dieu! Oh! qu'on se parle bien, quand on n'a plus qu'une seule volonté et qu'une seule pensée en celui qui est toutes choses en tout! Voulez-vous donc trouver vos vrais amis? ne les cherchez qu'en celui qui fait les pures et éternelles amitiés. Voulez-vous leur parler et les écouter? demeurez en silence dans le sein de celui qui est la parole, la vie et l'âme de tous ceux qui disent la vérité et qui vivent véritablement. Vous trouverez en lui, non-seulement tout ce qui vous manque, mais encore tout ce qui n'est que très-imparfaitement dans les créatures en qui vous les confiez.

Vous ne sauriez trop amortir votre vivacité naturelle et votre grande habitude de suivre votre activité, pour vous taire, pour souffrir, pour ne juger jamais sans nécessité, pour écouter Dieu au dedans de vous. C'est tout ensemble une oraison et une mort continuelle dans le cours de la journée.

81.

Avantages de s'être vu près de la mort.

Il est bon d'aller aux portes de la mort, on y voit Dieu plus près; on s'accoutume à faire ce qu'il faudra faire bientôt. On doit mieux se connaître, quand on a été si près du jugement de Dieu et des rayons de la vérité éternelle. Oh! que Dieu est grand, qu'il est tout, que nous ne sommes rien, quand nous sommes si près de lui, et que le voile qui nous le cache va se lever! Profitez de cette grâce pour vous détacher du monde, et encore plus de vous-même; car on ne tient aux autres choses que pour soi, et tous les autres attachements se réduisent à celui-là.

Aimez donc Dieu, et renoncez-vous vous-même, pour l'amour de lui. N'aimez ni votre esprit ni votre courage. N'ayez aucune complaisance dans les dons de Dieu, tels que le désintéressement, l'équité, la sincérité, la générosité pour le prochain. Tout cela est de Dieu; mais tout cela se tourne en poison, tout cela nous remplit et nous enfle dès que nous y prenons un appui secret. Il faut être anéanti à ses propres yeux, et agir dans cet esprit en toute occasion. Il faut que nous soyons, dans toute notre vie, cachés et comme anéantis, de même que Jésus-Christ dans le sacrement de son amour.

82.

Souffrir en paix les bas sentiments que les autres conçoivent de nous.

Quand quelqu'un croirait voir en vous des petitesses, vous ne devriez point écouter la peine que vous en ressentiriez. Il y a une hauteur secrète, et une délicatesse d'amour-propre, à souffrir impatiemment qu'on nous croie capable de petitesse et de faiblesse dans nos sentiments. Vous l'avez bien senti vous-même, quand vous avez dit : *Mon orgueil s'en serait défendu; peut-être y en a-t-il à cette justification*, etc. Pour moi, non-seulement je veux bien que les hommes me croient capable de petitesse, mais encore je veux le croire, et je ne trouve de paix au dedans de moi qu'autant que je n'y trouve aucune grandeur, aucune force, aucune ressource, et que je me

vois capable de tout ce qui est le plus méprisable, pour ne trouver mon secours qu'en Dieu seul.

Au reste, vous avez très-bien fait de dire simplement ce que vous éprouviez dans votre cœur. Quand on ne suit point volontairement ces délicatesses, et qu'on les déclare avec simplicité, malgré la répugnance qu'on a à les dire, on a fait ce qui convient, et il faut demeurer en paix. Il est vrai que je vous ai dit que vous n'aviez pas avancé vers la perfection comme il aurait été à désirer; mais vous devez vous en étonner moins que personne, vous qui m'avez dit l'état de gêne, de dissipation et de trouble sans relâche où vous avez été pendant tant d'années, sans pouvoir pratiquer le recueillement. Ce que je trouve de bon, malgré ces causes de retardement, consiste dans les choses suivantes. Vous revenez au recueillement et à l'oraison; vous avez la lumière et l'attrait de travailler à éteindre votre vivacité; vous voulez être simple et docile, pour renoncer à votre propre sens. Voilà des fondements solides; le reste se fera peu à peu. Il s'agit de mourir; mais Dieu travaille avec nous. Il agit par persuasion et par amour. Il faut croire et vouloir tout ce qu'il demande, et il ne demande que de mettre son saint amour en la place de notre amour-propre trompeur et injuste.

83.

Nécessité et bonheur de souffrir dans cette vie.

Je prends part à toutes vos peines; mais il faut bien porter la croix avec Jésus-Christ dans cette courte vie. Bientôt nous n'aurons plus le temps de souffrir; ce sera celui de régner avec un Dieu consolateur, qui aura essuyé nos larmes de sa propre main, devant qui les douleurs et les gémissements s'enfuiront à jamais. Pendant qu'il nous reste encore, ce moment si court et si léger des épreuves, ne perdons rien du prix de la croix. Souffrons humblement et en paix. L'amour-propre nous exagère nos peines, et les grossit dans notre imagination. Une croix portée simplement, sans ces retours d'un amour-propre ingénieux à les augmenter, n'est qu'une demi-croix. Quand on souffre dans cette simplicité d'amour, non-seulement on est heureux malgré la croix, mais encore on est heureux par elle; car l'amour se plaît à souffrir pour le Bien-Aimé, et la croix qui rend conforme au Bien-Aimé est un lien d'amour qui console.

Portez le pesant fardeau d'une personne fort âgée qui ne peut plus se porter elle-même. La raison s'affaiblit à cet âge; la vertu même, si elle n'a été bien profonde, semble se relâcher; l'humeur et l'inquiétude ont alors toute la force que l'esprit perd, et c'est la seule vivacité qui reste. Oh! que voilà une bonne et précieuse croix! Il la faut embrasser, la porter tous les jours, et peut-être jusqu'à la mort. Il y a là de quoi faire mourir l'esprit et le corps.

Mais encore est-ce un bonheur et un soulagement, que vous ayez des heures libres pour respirer en paix dans le sein de Notre-Seigneur, C'est là qu'il faut se délasser et se renouveler pour recommencer le travail. Ménagez votre santé. Soulagez même votre esprit par quelques intervalles de repos, de joie et de liberté innocente. Plus l'âge avance, moins il faut espérer d'une personne qui n'a point de ressources. Il ne faut presque rien prendre sur elle, mais aussi ne prenez pas trop sur vous.

84.

Amortir notre activité naturelle.

Je crains que votre vivacité naturelle ne vous consume au milieu des choses pénibles qui vous environnent. Vous ne sauriez trop laisser amortir votre naturel par l'oraison, et par un fréquent renouvellement de la présence de Dieu dans la journée. Une personne chrétienne qui s'échauffe pour les bagatelles de ce monde, et que la présence de Dieu vient surprendre dans cette vivacité, est comme un petit enfant qui se voit surpris par sa mère quand il se fâche dans quelqu'un de ses jeux : il est tout honteux d'être découvert. Demeurons donc en paix, faisant le mieux ou le moins mal que nous pouvons pour tous nos devoirs extérieurs, et occupons-nous intérieurement de celui qui doit être tout notre amour.

N'apercevez jamais vos mouvements naturels sans les laisser tomber, afin que la grâce seule vous possède librement. Il faut suspendre l'action dès qu'on sent que la nature y domine. Cette fidélité fait presque autant au corps qu'à l'âme. On ne néglige rien, et on ne se trouble point, comme Marthe.

85.

Accorder la condescendance pour autrui avec la fermeté nécessaire pour ne se laisser point entraîner au relâchement.

Je vous plains; mais il faut souffrir. Nous ne sommes en ce monde que pour nous purifier, en mourant à nos inclinations et à toute volonté propre. Mourez donc; vous en avez de bonnes occasions : quel dommage de les laisser perdre! Je suis convaincu comme vous qu'il ne faut rien relâcher sur le règlement journalier; mais pour le jour entier et la retraite de huit jours, il faut compatir à l'infir-

mité du prochain. Vous pourrez reprendre en menu détail ce que vous perdrez en gros. Il faut un peu d'art avec les gens pressés de vapeurs. Si on leur montre sans adoucissement tout ce qu'on veut faire, on les met au désespoir; d'un autre côté, si vous leur laissez la moindre espérance de vous envahir, ils ne lâchent jamais prise jusqu'à ce qu'ils vous aient mis à leur point. Il faut donc couler adroitement, selon les occasions, sur certaines petites choses; et pour celles qu'on croit essentielles, il faut toute la fermeté dont vous avez usé sur le règlement.

Mais souvenez-vous que la vraie fermeté est douce, humble et tranquille. Toute fermeté âpre, hautaine et inquiète est indigne de soutenir les œuvres de Dieu. Dieu, dit l'Écriture [1], agit *avec force et douceur:* agissez donc de même; et quand il vous échappera d'agir rudement, humiliez-vous aussitôt, sans vous amollir. Avouez que vous avez tort pour les manières, et pour le fond gardez votre règlement. D'ailleurs vous ne sauriez avoir trop de complaisance, d'attachement et d'assiduité. Il n'y a ni lecture ni oraison qui vous fasse autant mourir à vous-même que cette sujétion, pourvu que vous trouviez dans vos heures de réserve le recueillement nécessaire pour apprendre à faire un bon usage de cette espèce de servitude, et que la dissipation des affaires ne vous dessèche point le cœur. En un mot, recueillez-vous autant que vous le pouvez, selon votre règlement, et donnez ensuite le reste de votre temps à la charité, qui ne s'ennuie jamais, qui souffre, qui s'oublie, qui se fait petit enfant pour l'amour d'autrui.

86.

Le naturel ne se surmonte pas tout d'un coup.

Je prie Dieu que cette nouvelle année soit pour vous un renouvellement de grâce et de bénédiction. Je ne m'étonne point de ce que vous ne goûtez pas le recueillement comme vous le goûtiez en sortant d'une longue et pénible agitation. Tout s'use. Un naturel vif, qui est accoutumé à l'action, languit dès qu'il se trouve dans la solitude et dans une espèce d'oisiveté. Vous avez été, pendant un grand nombre d'années, dans une nécessité de dissipation et d'activité au dehors. C'est qui m'a fait craindre pour vous, à la longue, la vie morte d'ici. Vous étiez d'abord dans la ferveur du noviciat, où l'on ne trouve rien de difficile. Vous disiez comme saint Pierre : *Il est bon que nous soyons ici* [2]. Mais il est dit que saint Pierre *ne savait pas ce qu'il disait;* et nous sommes souvent de même. Dans les moments de ferveur, nous croyons pouvoir tout; dans les moments de tentation et de découragement, nous croyons ne pouvoir plus rien, et que tout est perdu. Mais nous nous trompons dans ces deux cas.

La dissipation que vous éprouvez ne doit pas vous étonner : vous en portiez le fond ici, lors même que vous sentiez tant d'ardeur pour vous recueillir. Le naturel, l'habitude, tout vous porte à l'activité et à l'empressement. Il n'y avait que la lassitude et l'accablement qui vous faisaient goûter une vie tout opposée. Mais vous vous mettrez peu à peu, par fidélité à la grâce, dans cette vie toute concentrée, dont vous n'avez eu qu'un goût passager. Dieu le donne d'abord pour montrer où il mène; puis il l'ôte pour faire sentir que ce bien n'est pas à nous, que nous ne sommes maîtres ni de l'avoir, ni de le conserver, et que c'est un don de grâce qu'il faut demander en toute humilité.

Ne soyez point alarmée de vous trouver vive, impatiente, hautaine, décisive : c'est votre fond naturel; il faut le sentir. Il faut porter, comme dit saint Augustin, le joug de la confusion quotidienne de nos péchés. Il faut sentir notre faiblesse, notre misère, notre impuissance de nous corriger. Il faut désespérer de notre cœur, et n'espérer qu'en Dieu. Il faut se supporter sans se flatter, et sans négliger le travail pour notre correction. En attendant que Dieu nous délivre de nous-mêmes, nous devons en être désabusés. Laissons-nous rapetisser sous sa puissante main : rendons-nous souples et maniables, en cédant dès que nous sentons quelque résistance de la volonté propre. Demeurez en silence le plus que vous pouvez. Évitez de décider; suspendez vos jugements, vos goûts et vos aversions. Arrêtez-vous, et interrompez votre action dès que vous apercevez qu'elle est trop vive. Ne vous laissez point aller à vos goûts trop vifs, même pour le bien.

87.

Réserver toutes ses affections pour Dieu.

Ce que je vous souhaite le plus est un certain calme que le recueillement, le détachement et l'amour de Dieu donnent. Quand on aime quelque chose hors de Dieu, dit saint Augustin, on en aime moins Dieu. C'est un ruisseau dont on détourne un peu d'eau. Ce partage diminue ce qui va à Dieu, et c'est dans ce partage que se ressentent toutes les inquiétudes du cœur. Dieu veut tout, et sa jalousie ne laisse point en paix un cœur partagé. La moindre affection hors de lui fait un entre-deux, et cause un mésaise. Ce n'est que dans un amour sans réserve que l'âme mérite de trouver la paix.

[1] *Sap.* VIII, 1.
[2] *Marc.* IX, 4, 5.

La dissipation, qui est opposée au recueillement, réveille toutes les affections des créatures; par là elle tiraille l'âme, et la fait sortir de son vrai repos. De plus, elle excite les sens et l'imagination; c'est un travail pénible que de les apaiser, et cette occupation est encore une espèce de distraction inévitable.

Occupez-vous donc le moins que vous pourrez de tout ce qui est extérieur. Donnez aux affaires dont la Providence vous charge une certaine attention paisible et modérée, aux heures convenables : laissez le reste. On fait beaucoup plus par une application douce et tranquille en la présence de Dieu que par les plus grands empressements et par les industries d'une nature inquiète.

88.

Porter l'esprit d'oraison dans tout ce que l'on fait.

Il ne vous reste qu'à tourner vos soins vers vous-même. Ne vous découragez point pour vos fautes : supportez-vous en vous corrigeant, comme on supporte et on corrige tout ensemble le prochain dont on est chargé. Laissez tomber une certaine activité d'esprit qui use votre corps, et qui vous fait commettre des fautes. Accoutumez-vous à étendre peu à peu l'oraison jusque sur les occupations extérieures de la journée. Parlez, agissez, travaillez en paix, comme si vous étiez en oraison; car en effet, il faut y être.

Faites chaque chose sans empressement, par l'esprit de grâce. Dès que vous apercevrez l'activité naturelle qui se glisse, rentrez doucement dans l'intérieur, où est le règne de Dieu. Écoutez ce que l'attrait de grâce demande : alors ne dites et ne faites que ce qu'il vous mettra au cœur. Vous verrez que vous en serez plus tranquille, que vos paroles en seront plus courtes et plus efficaces, et qu'en travaillant moins, vous ferez plus de choses utiles. Il ne s'agit point d'une contention perpétuelle de tête, qui serait impraticable; il ne s'agit que de vous accoutumer à une certaine paix, où vous consulterez facilement le Bien-Aimé sur ce que vous aurez à faire. Cette consultation, très-simple et très-courte, se fera bien plus aisément avec lui que la délibération empressée et tumultueuse qu'on fait d'ordinaire avec soi quand on se livre à sa vivacité naturelle.

Quand le cœur a déjà sa pente vers Dieu, on peut facilement s'accoutumer à suspendre les mouvements précipités de la nature, et à attendre le second moment où l'on peut agir par grâce en écoutant Dieu. C'est la mort continuelle à soi-même qui fait la vie de la foi. Cette mort est une vie douce, parce que la grâce qui donne la paix succède à la nature qui cause le trouble. Essayez, je vous conjure, de vous accoutumer à cette dépendance de l'esprit intérieur : alors tout deviendra peu à peu oraison. Vous souffrirez; mais une souffrance paisible n'est qu'une demi-souffrance.

89.

Ménager les forces du corps; amortir l'activité naturelle.

Vous ne devez point écouter vos scrupules sur les soulagements que votre communauté vous donne. Votre complexion est très-délicate, et votre âge avancé; le moindre accident vous accablerait. N'attendez pas une maladie pour ménager vos forces. Il faut prévenir les maux, et non pas attendre qu'ils soient venus. En l'état où vous êtes, il n'est plus permis de rien hasarder. Malgré ce petit ménagement, votre vie ne sera pas fort voluptueuse.

Pour l'esprit, la mortification doit être d'un plus fréquent usage. Il faut amortir votre vivacité, renoncer à votre propre sens, retrancher les petites curiosités, les désirs de réussir, et les empressements pour s'attirer ce qui flatte l'amour-propre. Le silence, pour se familiariser avec la présence de Dieu, est le grand remède à nos maux; c'est le moyen de mourir à toute heure dans la vie la plus commune.

Profitez de votre repos pour vous tranquilliser, pour adoucir votre humeur, pour nourrir la charité, pour abaisser la présomption, pour amortir les saillies, pour conserver le recueillement et la présence de Dieu avec la douceur et condescendance nécessaire pour le prochain : *Faites cela, et vous vivrez.* Dieu a mis dans votre tempérament un grand trésor, en y mettant de quoi brûler à petit feu et mourir à toutes les heures du jour. Ce qui échaufferait à peine les autres vous enflamme jusque dans la moelle des os. Rien ne vous choque et ne vous plaît à demi. C'est ce qu'il est bon que vous connaissiez, afin que vous puissiez vous défier de vos goûts et de vos répugnances.

90.

Contre l'empressement et la vivacité naturelle.

Ne vous laissez point aller à la vivacité de vos goûts et de vos dégoûts. Défiez-vous même d'un certain zèle de ferveur, qui vous exposerait à des mécomptes dangereux. Ne vous pressez jamais sur rien, et principalement sur les changements de demeure. Évitez la dissipation, sans vous exposer trop

à la langueur et à l'ennui. Ne craignez point de soulager un peu votre esprit par une société pieuse et réglée. Contentez-vous de la ferveur intérieure que Dieu vous donne, sans la vouloir forcer pour la rendre plus sensible et plus consolante. Le grand point est de faire fidèlement la volonté de Dieu pour mourir à soi, malgré les sécheresses et les répugnances qu'on y ressent. Je prie Notre-Seigneur de vous donner une paix, non de vie et de nourriture pour l'amour-propre, mais de mort et de renoncement par amour pour lui. C'est en lui que je vous suis entièrement dévoué.

91.

Pourquoi Dieu permet la diminution de la ferveur sensible.

Je ne saurais recevoir de vos nouvelles sans en ressentir une véritable joie. J'en ai une autre qui vous surprendra, et qu'il faut que vous me pardonniez : c'est celle de vous voir un peu moins dans une ferveur sensible sur laquelle vous comptiez trop. Il est bon d'éprouver sa faiblesse, et d'apprendre par expérience que cette ferveur est passagère. Quand nous l'avons, c'est Dieu qui nous la donne par condescendance, pour soutenir notre faiblesse. C'est le lait des petits enfants : ensuite il faut être sevré, et manger le pain sec des personnes d'un âge mûr.

Si on avait, sans aucune interruption, ce goût et cette facilité pour le recueillement, on serait fort tenté de le compter pour un bien propre et assuré. On ne sentirait plus ni sa faiblesse, ni sa pente au mal ; on n'aurait point assez de défiance de soi, et on ne recourrait point assez humblement à la prière.

Mais quand cette ferveur sensible souffre des interruptions, on sent ce qu'on a perdu ; on reconnaît d'où il venait; on est réduit à s'humilier pour le retrouver en Dieu; on le sert avec d'autant plus de fidélité qu'on goûte moins de plaisir en le servant; on se contraint, on sacrifie son goût; on ne va point à la faveur des vents et des voiles, c'est à force de rames, et contre le torrent; on prend tout sur soi; on est dans l'obscurité, et on se contente de la pure foi; on est dans la peine et dans l'amertume, mais on veut y être, et ce n'est point par le plaisir qu'on tient à Dieu ; on est prêt à recevoir ce goût dès que Dieu le rendra; on se reconnaît faible, et on comprend que quand Dieu nous rend ce goût, c'est pour ménager notre faiblesse : mais quand il prive de ce goût, on en porte humblement en paix la privation, et on compte que Dieu sait beaucoup mieux que nous ce qu'il nous faut.

Ce qui dépend de nous, et qui doit être toujours uniforme, est la bonne volonté. Cette volonté n'en est que plus pure lorsqu'elle est toute sèche et toute nue, sans se relâcher jamais.

Soyez ferme à observer vos heures d'oraison, comme si vous y aviez encore la plus grande facilité. Profitez même du temps de la journée où vous n'avez qu'une demi-occupation des choses extérieures, pour vous occuper de Dieu intérieurement; par exemple, travaillez à votre ouvrage dans une présence simple et familière de Dieu. Il n'y a que les conversations où cette présence est moins facile : on peut néanmoins se rappeler souvent une vue générale de Dieu, qui règle toutes les paroles, et qui réprime, en parlant aux créatures, toutes les saillies trop vives, tous les traits de hauteur ou de mépris, toutes les délicatesses de l'amour-propre. Supportez-vous vous-même, mais ne vous flattez point. Travaillez efficacement et de suite, mais en paix, et sans impatience d'amour-propre, à corriger vos défauts.

92.

Utilité de sentir notre faiblesse à la vue de la mort. Comment on doit porter la perte de ceux qu'on aime.

J'apprends que votre santé a été fort dérangée, et j'en suis véritablement alarmé. Vous savez que l'infirmité est une précieuse grâce que Dieu nous donne, pour nous faire sentir la faiblesse de notre âme par celle de notre corps. Nous nous flattions de mépriser la vie, et de soupirer après la patrie céleste; mais quand l'âge et la maladie nous font envisager de plus près notre fin, l'amour-propre se réveille, il s'attendrit sur lui-même, il s'alarme; on ne trouve au fond de son cœur aucun désir du royaume de Dieu; on ne trouve au dedans de soi que mollesse, lâcheté, tiédeur, dissipation, attachement à toutes les choses dont on se croyait détaché. Une expérience si humiliante nous est souvent plus utile que toutes les ferveurs sensibles sur lesquelles nous comptions peut-être un peu trop. Le grand point est de nous livrer à l'esprit de grâce, pour nous laisser détacher de tout ce qui est ici-bas.

Ménagez votre extrême délicatesse; recevez avec simplicité les soulagements qu'une très-bonne et très-prudente supérieure vous donnera; ne hasardez rien pour une santé si ébranlée. Le recueillement, la paix, l'obéissance, le sacrifice de la vie, la patience dans vos infirmités, seront d'assez grandes mortifications.

Je suis très-sensible à votre juste douleur. Vous avez perdu une sœur très-estimable, et qui méri-

tait parfaitement toute votre amitié; c'est une grande consolation que Dieu vous ôte. C'est que Dieu l'a voulu retrancher par la jalousie de son amour. Il trouve, jusque dans les amitiés les plus légitimes et les plus pures, certains retours secrets d'amour-propre qu'il veut couper dans leurs plus profondes racines. Laissez-le faire. Adorez cette sévérité qui n'est qu'amour; entrez dans ses desseins. Pourquoi pleurerions-nous ceux qui ne pleurent plus, et dont Dieu a essuyé à jamais les larmes? C'est nous-mêmes que nous pleurons, et il faut passer à l'humanité cet attendrissement sur soi. Mais la foi nous assure que nous serons bientôt réunis aux personnes que les sens nous représentent comme perdues. Vivez de foi, sans écouter la chair et le sang. Vous retrouverez dans notre centre commun, qui est le sein de Dieu, la personne qui a disparu à vos yeux. Encore une fois, ménagez votre faible santé dans cette rude épreuve; calmez votre esprit devant Dieu; ne craignez point de vous soulager même l'imagination par le secours de quelque société douce et pieuse. Il ne faut point avoir honte de se traiter en enfant, quand on en ressent le besoin.

93.

S'accoutumer à la perte de ce qui flatte, dans la ferveur et le recueillement sensibles.

Je ne suis nullement surpris de ce que vous ne retrouvez plus le même recueillement qui vous était si facile et si ordinaire l'année passée. Dieu veut vous accoutumer à une fidélité moins douce, et plus pénible à la nature. Si cette facilité à vous recueillir était toujours égale, elle vous donnerait un appui trop sensible, et comme naturel : vous n'éprouveriez en cet état ni croix intérieures ni faiblesse. Vous avez besoin de sentir votre misère, et l'humiliation qui vous en reviendra vous sera plus utile, si vous la portez patiemment sans vous décourager, que la ferveur la plus consolante.

Il est vrai qu'il ne faut jamais abandonner l'oraison. Il faut supporter la perte de ce qu'il plaît à Dieu de vous ôter; mais il ne vous est pas permis de vous rien ôter à vous-même, ni même de laisser rien perdre par négligence volontaire. Continuez donc à faire votre oraison; mais faites-la en la manière la plus simple et la plus libre, pour ne vous point casser la tête. Servez-vous-y de tout ce qui peut vous renouveler la présence de Dieu sans effort inquiet. Dans la journée, évitez tout ce qui vous dissipe, qui vous attache, et qui excite votre vivacité. Calmez-vous autant que vous le pourrez sur chaque chose, et laissez tomber tout ce qui n'est point l'affaire présente. *A chaque jour suffit son mal*[1]. Portez votre sécheresse et votre dissipation involontaire comme votre principale croix. Vous pouvez essayer une petite retraite; mais ne la poussez pas trop loin, et soulagez-vous l'imagination, selon votre besoin, par des choses innocentes qui s'accordent avec la présence de Dieu.

94.

Avis pour l'extérieur, et l'intérieur lorsqu'on est en sécheresse.

Oh! qu'il fait bon ne voir que les amis que Dieu nous donne, et d'être à l'abri de tout le reste! Pour moi, je soupirerais souvent au milieu de mes embarras après cette liberté que la solitude procure; mais il faut demeurer dans sa route, et aller son chemin, sans écouter son propre goût. Évitez l'ennui, et donnez quelque soulagement à votre activité naturelle. Voyez un certain nombre de personnes dont la société ne soit pas épineuse, et qui vous délassent au besoin. On n'a pas besoin d'un grand nombre de compagnies, et il faut s'accoutumer à n'y être pas trop délicat. Il suffit de trouver de bonnes gens paisibles et un peu raisonnables. Vous pouvez lire, faire quelque ouvrage, vous promener quand il fait beau, et varier vos occupations pour ne vous fatiguer d'aucune.

A l'égard de votre tiédeur et du défaut de sentiment pour la vie intérieure, je ne suis nullement surpris que cette épreuve vous abatte. Rien n'est plus désolant. Vous n'avez que deux choses à faire, ce me semble : l'une est d'éviter tout ce qui vous dissipe et qui vous passionne; par là vous retrancherez la source de tout ce qui distrait dangereusement et qui dessèche l'oraison. Il ne faut pas espérer la nourriture du dedans, quand on est sans cesse au dehors. La fidélité à renoncer aux choses qui vous rendent trop vive et trop épanchée dans les conversations est absolument nécessaire pour attirer l'esprit de recueillement et d'oraison. On ne saurait goûter ensemble Dieu et le monde; on porte à l'oraison pendant deux heures le même cœur qu'on a pendant toute la journée.

Après avoir retranché les choses superflues qui vous dissipent, il faut tâcher de vous renouveler souvent dans la présence de Dieu, au milieu même de celles qui sont de devoir et de nécessité, afin que vous n'y mettiez point trop de votre action naturelle. Il faut tâcher d'agir sans cesse par grâce et par mort à soi. On y parvient doucement, en suspendant souvent la rapidité d'un tempérament vif,

[1] *Matth.* v, 34.

pour écouter Dieu intérieurement, et pour le laisser prendre possession de soi.

95.

Moyens pour se conserver en paix avec les autres.

Il y a bien longtemps que je ne vous ai renouvelé les assurances de mon attachement en Notre-Seigneur : il est néanmoins plus grand que jamais. Je souhaite de tout mon cœur que vous trouviez toujours dans votre communauté la paix et la consolation que vous y avez goûtées dans les commencements. Pour être content des meilleures personnes, il faut se contenter de peu, et supporter beaucoup. Les personnes les plus parfaites ont bien des imperfections; nous en avons aussi de grandes. Nos défauts, joints aux leurs, nous rendent le support mutuel très-difficile : mais on *accomplit la loi de Jésus-Christ en portant les fardeaux réciproques* [1]. Il en faut faire une charitable compensation. Le fréquent silence, le recueillement habituel, l'oraison, le détachement de soi-même, le renoncement à toutes les curiosités de critique, la fidélité à laisser tomber toutes les vaines réflexions d'un amour-propre jaloux et délicat, servent beaucoup à conserver la paix et l'union. Oh ! qu'on s'épargne de peines par cette simplicité ! Heureux qui ne s'écoute point, et qui n'écoute point aussi les discours des autres !

Contentez-vous de mener une vie simple selon votre état. Dailleurs, obéissez, portez vos petites croix journalières : vous en avez besoin, et Dieu ne vous les donne que par pure miséricorde. Le grand point est de vous mépriser sincèrement, et de consentir à être méprisée, si Dieu le permet. Ne vous nourrissez que de lui. Saint Augustin dit que sa mère ne vivait que d'oraison : vivez-en, et mourez à tout le reste. On ne vit à Dieu que par mort continuelle à soi-même.

96.

Sur l'impression pénible que l'on ressent de la mort.

Je ne suis nullement surpris d'apprendre que l'impression de la mort est plus vive en vous à mesure que l'âge et l'infirmité vous la font voir de plus près. Je la ressens aussi. Il y a un âge où la mort se fait considérer plus souvent, et par des réflexions plus fortes. D'ailleurs il y a un temps de retraite, où l'on a moins de distractions par rapport à ce grand objet. Dieu se sert même de cette rude épreuve pour nous désabuser de notre courage, pour nous faire sentir notre faiblesse, et pour nous tenir bien petits dans sa main.

Rien n'est plus humiliant qu'une imagination troublée, où l'on ne peut plus retrouver son ancienne confiance en Dieu. C'est le creuset de l'humiliation, où le cœur se purifie par le sentiment de sa faiblesse et de son indignité. *Aucun vivant,* dit le Saint-Esprit [1], *ne sera justifié devant vous.* Il est encore écrit [2] que *les astres même ne sont pas assez purs aux yeux* de notre juge. Il est certain que *nous l'offensons tous en beaucoup de choses* [3]. Nous voyons nos fautes, et nous ne voyons pas nos vertus. Il nous serait même très-dangereux de les voir, si elles sont réelles.

Ce qu'il y a à faire est de marcher toujours tout droit et sans relâche avec cette peine, comme nous tâchions de marcher dans la voie de Dieu avant que de sentir ce trouble. Si cette peine nous faisait voir en nous quelque chose à corriger, il faudrait être d'abord fidèle à cette lumière, mais le faire avec dépendance d'un bon conseil, pour ne point tomber dans le scrupule. Ensuite il faut demeurer en paix, n'écouter point l'amour-propre qui s'attendrit sur soi à la vue de notre mort; se détacher de la vie, la sacrifier à Dieu, et s'abandonner à lui avec confiance. On demandait à saint Ambroise mourant s'il n'était pas peiné par la crainte des jugements de Dieu. Il répondit : *Nous avons un bon maître.* C'est ce qu'il faut nous répondre à nous-mêmes. Nous avons besoin de mourir dans une incertitude impénétrable, non-seulement des jugements de Dieu sur nous, mais encore de nos propres dispositions. Il faut, comme saint Augustin le dit, que nous soyons réduits à ne pouvoir présenter à Dieu que *notre misère et sa miséricorde.* Notre misère est l'objet propre de la miséricorde, et cette miséricorde est notre unique titre. Lisez, dans vos états de tristesse, tout ce qui peut nourrir la confiance et soulager votre cœur. *O Israël, que Dieu est bon à ceux qui ont le cœur droit* [4] ! Demandez-lui cette droiture de cœur qui lui plaît tant, et qui le rend si compatissant à nos faiblesses.

97.

S'abandonner à Dieu, obéir, se taire, souffrir.

Il faut se détacher de la vie. C'est par la douleur et par les maladies qu'on fait son apprentissage

[1] *Gal.* VI, 2.

[1] *Ps.* CXLII, 2.
[2] *Job*, XV, 1.
[3] *Jac.* III, 2.
[4] *Ps.* LXXII, 1.

pour la mort. Sacrifions de bon cœur à Dieu une vie courte, fragile et pleine de misères; c'est se procurer un mérite devant Dieu, en renonçant à ce qui n'est digne que de mépris.

Laissez faire votre supérieure et votre communauté, qui prennent soin de vous conserver. La simplicité consiste à se laisser juger par ses supérieurs, à leur obéir après leur avoir représenté sa pensée, à faire dans cette obéissance ce qu'on voudrait que les autres fissent, et à ne se plus écouter soi-même après qu'on a dit ce qu'on croit convenable.

Demeurez en paix dans votre solitude, sans prêter l'oreille aux disputes présentes. Bornez-vous à écouter l'Église sans raisonner. On est heureux quand on veut bien être pauvre d'esprit; cette pauvreté intérieure doit être notre unique trésor. Les savants mêmes ne savent plus rien dès qu'ils ne sont plus de petits enfants entre les bras de leur mère. Parlez à Dieu pour la paix de l'Église, et ne parlez point aux hommes. Le silence humble et docile sera votre force. Portez patiemment votre croix qui est l'infirmité. Voilà votre vocation présente : se taire, obéir, souffrir, s'abandonner à Dieu pour la vie et pour la mort, c'est votre pain quotidien. Ce pain est dur et sec; mais il est au-dessus de toute substance, et très-nourrissant dans la vie de la foi, qui est une mort continuelle de l'amour-propre.

98.

Prix des exercices de piété faits sans goût et avec peine, pour l'amour de Dieu.

J'ai remarqué que vous comptiez un peu trop sur votre recueillement et sur votre ferveur. Dieu a retiré ces dons sensibles pour vous en détacher, pour vous apprendre combien vous êtes faible par votre propre fond, et pour vous accoutumer à servir Dieu sans ce goût qui facilite les vertus. On fait beaucoup plus pour lui en faisant les mêmes choses sans plaisir et avec répugnance. Je fais peu pour mon ami quand je le vais voir à pied en me promenant, parce que j'aime la promenade, et que j'ai d'excellentes jambes avec lesquelles je me fais un très-grand plaisir de marcher : mais si je deviens goutteux, tous les pas que je fais me coûtent beaucoup; je ne marche plus qu'avec douleur et répugnance : alors les mêmes visites que je rendais autrefois à mon ami, et dont il ne me devait pas tenir un grand compte, commencent à être d'un nouveau prix; elles sont la marque d'une très-vive et très-forte amitié; plus j'ai de peine à les lui rendre, plus il doit m'en savoir gré; un pas a plus de mérite que cent n'en avaient autrefois. Je ne dis pas ceci pour vous flatter, et pour vous remplir d'une vaine confiance. A Dieu ne plaise! C'est seulement pour vous empêcher de tomber dans une très-dangereuse tentation, qui est celle du découragement et du trouble. Quand vous êtes dans l'abondance et dans la ferveur intérieure, comptez alors pour rien vos bonnes œuvres, qui coulent, pour ainsi dire, de source. Quand, au contraire, vous vous sentez dans la sécheresse, l'obscurité, la pauvreté, et presque l'impuissance intérieure, demeurez petite sous la main de Dieu en état de foi nue; reconnaissez votre misère, tournez-vous vers l'amour tout-puissant, et ne vous défiez jamais de son secours. Oh! qu'il est bon de se voir dépouillé des appuis sensibles qui flattent l'amour-propre, et réduit à reconnaître cette parole du Saint-Esprit : *Nul vivant ne sera justifié devant vous* [1].

Marchez toujours, au nom de Dieu, quoiqu'il vous semble que vous n'ayez pas la force ni le courage de mettre un pied devant l'autre. Tant mieux que le courage humain vous manque. L'abandon à Dieu ne vous manquera pas dans votre impuissance. Saint Paul s'écrie [2] : *C'est quand je suis faible que je suis fort.* Et quand il demande à être délivré de sa faiblesse, Dieu lui répond : *C'est dans l'infirmité que la vertu se perfectionne.* Laissez-vous donc perfectionner par l'expérience de votre imperfection, et par un humble recours à celui qui est la force des faibles. Occupez-vous, avec une liberté simple dans l'oraison, de tout ce qui vous aidera à être en oraison, et qui nourrira en vous le recueillement. Ne vous gênez point. Soulagez votre imagination, tantôt impatiente et tantôt épuisée : servez-vous de tout ce qui pourra la calmer, et vous faciliter un commerce familier d'amour avec Dieu. Tout ce qui sera de votre goût et de votre besoin, dans ce commerce d'amour, sera bon. *Là où est l'esprit de Dieu, là est la liberté* [3]. Cette liberté simple et pure consiste à chercher naïvement dans l'oraison la nourriture de l'amour qui nous occupe le plus facilement du Bien-Aimé. Votre pauvreté intérieure vous ramènera souvent au sentiment de votre misère. Dieu, si bon, ne vous laissera pas perdre de vue combien vous êtes indigne de lui, et votre indignité vous ramènera aussitôt à sa bonté infinie. Courage! l'œuvre de Dieu ne se fait que par la destruction de nous-mêmes. Je le prie de vous soutenir, de vous consoler, de vous appauvrir, et de vous faire sentir cette aimable parole : *Bienheureux les pauvres d'esprit* [4]!

[1] *Ps.* CXLII, 2.
[2] *II. Cor.* XII, 9, 10.
[3] *ibid.* III. 17.
[4] *Matth.* V, 3.

99.

Ce qu'il faut faire quand on se trouve en paix.

Je suis ravi de ce que vous êtes si contente de votre retraite, et de ce que Dieu vous donne autant de paix au dedans qu'au dehors. Je prie celui qui a commencé en vous cette bonne œuvre qu'il l'achève jusques au jour de Jésus-Christ. Il ne vous reste qu'à profiter de ces temps qui coulent avec tant de paix, pour vous recueillir. Il faut chanter dans votre cœur cet *amen* et cet *alleluia* dont retentit la céleste Jérusalem. C'est un acquiescement continuel à la volonté de Dieu, et un sacrifice sans réserve de la nôtre pour faire la sienne.

Il faut en même temps écouter Dieu intérieurement, avec un cœur dégagé de tous les préjugés flatteurs de l'amour-propre, pour recevoir fidèlement sa lumière sur les moindres choses à corriger en nous. Quand Dieu nous montre ce qu'il faut corriger, il faut céder aussitôt sans raisonner ni s'excuser, et abandonner, quoi qu'il en coûte, tout ce qui blesse la sainte jalousie de l'Époux. Quand on se livre ainsi à l'esprit de grâce pour mourir à soi, on découvre des imperfections jusque dans les meilleures œuvres, et on trouve en soi un fond inépuisable de défauts raffinés.

Alors on dit, avec horreur de soi, que Dieu seul est bon. On travaille à se corriger d'une façon simple et paisible, mais continuelle, égale, efficace, et d'autant plus forte que tout le cœur y est réuni sans trouble et sans partage. On ne compte en rien sur soi, et on n'espère qu'en Dieu; mais on ne se flatte ni ne se relâche point. On connaît que Dieu ne nous manque jamais, et que c'est nous qui lui manquons sans cesse. On n'attend point la grâce; on reconnaît que c'est elle qui nous prévient et qui nous attend : on la suit, on s'y abandonne; on ne craint que de lui résister dans la voie simple des vertus évangéliques. On se condamne sans se décourager; on se supporte en se corrigeant.

Pour votre santé, il faut la ménager avec précaution : elle a toujours été très-faible, elle doit l'être plus que jamais. A un certain âge, il ne faut plus rien prendre sur le corps; il ne faut abattre que l'esprit.

100.

Comment on doit porter la vue de la mort, quand l'affaiblissement de l'âge nous la montre plus proche.

Je comprends sans peine que l'âge et les infirmités vous font regarder la mort de près bien plus sérieusement que vous ne la regardiez autrefois de loin. Une vue éloignée et confuse, qu'on n'a dans le monde que dans certains moments, qu'avec de fréquentes distractions, n'est que comme un songe : mais cette même vue rapproche et réalise tristement l'objet, quand on le voit souvent dans la solitude et dans l'actuel affaiblissement de l'âge. Il ne coûte presque rien de s'abandonner de loin et en passant; mais s'abandonner de près, et avec un regard fixe de la mort, est un grand sacrifice.

Il faut vouloir sa destruction, malgré le soulèvement de la nature et l'horreur qu'elle fait sentir. Feu M. Olier prenait sa main dans les derniers jours de sa vie, et lui disait ? « Corps de péché, tu pourriras bientôt. O éternité, que vous êtes près de « moi [1] ! » Il n'est nullement question de sentir de la joie de mourir; cette joie sensible ne dépend point de nous. Combien de grands saints ont été privés de cette joie! Contentons-nous de ce qui dépend de notre volonté libre, et prévenue par la grâce. C'est de ne point écouter la nature, et de vouloir pleinement ce qu'il ne nous est pas donné de goûter. Que la nature rejette ce calice si amer, mais que l'homme intérieur dise avec Jésus-Christ [2]. *Cependant, qu'il arrive non ce que je voudrais, mais ce que vous voudrez.* Saint François de Sales distingue le consentement d'avec le sentiment. On n'est pas maître de *sentir*, mais on l'est de *consentir*, moyennant la grâce de Dieu.

Attendez la mort, sans vous en occuper tristement, d'une façon qui abat le corps et qui affaiblit la santé. On attend assez la mort quand on tâche de se détacher de tout, quand on s'humilie paisiblement sur ses moindres fautes avec le désir de les corriger; quand on marche en la présence de Dieu; quand on est simple, docile, patient dans l'infirmité; quand on se livre à l'esprit de grâce pour agir dans sa dépendance; enfin quand on cherche à mourir à soi en toute occasion, avant que la mort corporelle arrive. Mettez vos fautes à profit pour vous confondre; supportez le prochain : oubliez l'oubli des hommes : l'ami fidèle, l'époux du cœur ne vous oubliera jamais.

[1] Voyez sa *Vie*, liv. VI, n° 34; Paris, 1818; in-8°.
[2] *Matth.* XXVI, 39.

A DIVERSES PERSONNES DE PIÉTÉ

QUI VIVAIENT DANS LE MONDE.

101.

Le travail sur nous-mêmes doit s'opérer plus pour le dedans que pour le dehors. L'oraison doit s'étendre sur tout ce que nous faisons.

Vous êtes bonne; vous voudriez l'être encore davantage, et vous prenez beaucoup sur vous dans le détail de la vie : mais je crains que vous ne preniez un peu trop sur le dedans, pour accommoder le dehors aux bienséances, et que vous ne fassiez pas assez mourir le fond le plus intime. Quand on n'attaque point efficacement un certain fond secret de sens et de volonté propre sur les choses qu'on aime le plus, et qu'on se réserve avec le plus de jalousie, voici ce qui arrive. D'un côté, la vivacité, l'âpreté et la roideur de la volonté propre sont grandes; de l'autre côté, on a une idée scrupuleuse d'une certaine symétrie des vertus extérieures, qui se tourne en pure régularité de bienséance. L'extérieur se trouve ainsi très-gênant, et l'intérieur très-vif pour y répugner. C'est un combat insupportable.

Prenez donc moins l'ouvrage par le dehors, et un peu plus par le dedans. Choisissez les affections les plus vives qui dominent dans votre cœur, et mettez-les sans condition ni bornes dans la main de Dieu, pour les lui laisser amortir et éteindre. Abandonnez-lui votre hauteur naturelle, votre sagesse mondaine, votre goût pour la grandeur de votre maison, votre crainte de déchoir et de manquer de considération dans le monde, votre sévérité âpre contre tout ce qui est irrégulier. Votre humeur est ce que je crains le moins pour vous. Vous la connaissez; vous vous en défiez; malgré vos résolutions, elle vous entraîne, et en vous entraînant elle vous humilie. Elle servira à vous corriger des autres défauts plus dangereux. Je serais moins fâché de vous voir grondeuse, dépitée, brusque, ne vous possédant pas, et ensuite bien désabusée de vous-même par cette expérience, que de vous voir régulière de tout point et irrépréhensible de tous les côtés, mais délicate, haute, austère, roide, facile à scandaliser, et grande en vous-même.

Mettez votre véritable ressource dans l'oraison. Un certain travail de courage humain et de goût pour une régularité empesée ne vous corrigera jamais. Mais accoutumez-vous devant Dieu, par l'expérience de vos faiblesses incurables, à la condescendance, à la compassion et au support des imperfections d'autrui. L'oraison bien prise vous adoucira le cœur, et vous le rendra simple, souple, maniable, accessible, accommodant. Voudriez-vous que Dieu fût pour vous aussi critique et aussi rigoureux que vous l'êtes souvent pour le prochain? On est sévère pour les actions extérieures, et on est très-relâché pour l'intérieur. Pendant qu'on est si jaloux de cet arrangement superficiel de vertus extérieures, on n'a aucun scrupule de se laisser languir au dedans et de résister secrètement à Dieu. On craint Dieu plus qu'on ne l'aime. On veut le payer d'actions, que l'on compte pour en avoir quittance, au lieu de lui donner tout par amour, sans compter avec lui. Qui donne tout sans réserve n'a plus besoin de compter. On se permet certains attachements déguisés à sa grandeur, à sa réputation, à ses commodités. Si on cherchait bien entre Dieu et soi, on trouverait un certain retranchement où l'on met ce qu'on suppose qu'il ne faut pas lui sacrifier. On tourne tout autour de ces choses, et on ne veut pas même les voir, de peur de se reprocher qu'on y tient. On les épargne comme la prunelle de l'œil, sous les plus beaux prétextes. Si quelqu'un forçait ce retranchement, il toucherait au vif, et la personne serait inépuisable en belles raisons pour justifier ses attachements : preuve convaincante qu'elle nourrit une vie secrète dans ces sortes d'affections. Plus on craint d'y renoncer, plus il faut conclure qu'on en a besoin. Si on n'y tenait pas, on ne ferait pas tant d'efforts pour se persuader qu'on n'y tient point.

Il faut bien qu'il y ait en nous de telles misères qui arrêtent l'ouvrage de Dieu. Nous ne faisons que languir autour de nous-mêmes, ne nous occupant jamais de Dieu que par rapport à nous. Nous n'avançons point dans la mort, dans le rabaissement de notre esprit et dans la simplicité. D'où vient que le vaisseau ne vogue point? est-ce que le vent manque? Nullement; le souffle de l'esprit de grâce ne cesse de le pousser : mais le vaisseau est retenu par des ancres qu'on n'a garde de voir; elles sont au fond de la mer. La faute ne vient point de Dieu; elle vient donc de nous. Nous n'avons qu'à bien chercher, et nous trouverons les liens secrets qui nous arrêtent. L'endroit dont nous nous méfions le moins est précisément celui dont il faut se défier le plus.

Ne faisons point avec Dieu un marché, afin que notre commerce ne nous coûte pas trop, et qu'il nous en revienne beaucoup de consolation. N'y cherchons que la croix, la mort et la destruction. Aimons, et ne vivons plus que d'amour. Laissons faire à l'amour tout ce qu'il voudra contre l'amour-propre. Ne nous contentons pas de faire oraison le matin et le soir, mais vivons d'oraison dans toute la journée; et, comme on digère ses repas pendant tout le jour, digérons pendant toute la journée, dans le détail de

nos occupations, le pain de vérité et d'amour que nous avons mangé à l'oraison. Que cette oraison ou vie d'amour, qui est la mort à nous-mêmes, s'étende de l'oraison, comme du centre, sur tout ce que nous avons à faire. Tout doit devenir oraison ou présence amoureuse de Dieu dans les affaires et dans les conversations. C'est là, madame, ce qui vous donnera une paix profonde.

102.

Sur le détachement du monde.

. . . . 1714.

J'ai tort, madame, puisque vous êtes sûre de m'avoir fait l'honneur de m'écrire; je suis charmé d'être confondu et de voir vos bontés. Mais votre santé trouble un peu ma joie : Dieu veuille que l'air de la campagne, un peu de promenade et un vrai repos d'esprit vous rétablissent parfaitement! Pour moi, je ne suis plus qu'un squelette qui marche et qui parle, mais qui dort et qui mange peu; mes occupations me surmontent, et je ne me couche jamais sans laisser plusieurs de mes devoirs en arrière. Un vaste diocèse est un accablant fardeau à soixante-trois ans. J'ai beaucoup trop d'affaires, et vous n'en avez peut-être pas assez pour éviter l'ennui; mais la sagesse consiste à savoir s'amuser. Trompez-vous vous-même, madame; inventez des occupations qui vous raniment. Les jours sont longs, quoique les années soient courtes; il faut accourcir les jours en se traitant comme un enfant; cette enfance est une sagesse profonde. Souvenez-vous que vous ne feriez dans le plus beau monde rien de plus solide que ce que vous faites dans la langueur et dans l'obscurité de votre solitude; vous entendriez beaucoup de mauvais discours; vous verriez beaucoup de personnes importunes et méprisables avec des noms distingués; vous seriez environnée de piéges et d'exemples contagieux; vous sentiriez les traits de l'envie la plus maligne; vous éprouveriez votre propre fragilité; vous auriez bien des fautes à vous reprocher. Il est vrai que vous paraîtriez être plus dans l'abondance; mais vous n'auriez qu'un superflu très-dangereux : la vanité le dépenserait, et vous rendrait peut-être encore plus dérangée et plus embarrassée que vous ne l'êtes; vous ne songeriez sérieusement ni à Dieu, ni à vous, ni à la mort, ni à votre salut; vous seriez, comme les autres, enivrée, ensorcelée, endurcie. Ne vaut-il pas mieux demeurer un peu tristement loin du monde sous la main de Dieu, qui vous fera goûter les espérances de la religion, et qui vous détachera des faux biens dont il vous dépouille? En vérité, madame, je vous donne de bon cœur les conseils que je prends pour moi-même. Le monde ne donne que des plaisirs de vanité. D'ailleurs il est plein d'épines, de troubles, de procédés lâches, trompeurs et odieux; il faut que nous soyons bien gâtés, puisque nous avons tant de peine à demeurer loin du mal. J'ai vu ici, pendant trois ou quatre ans, l'armée et une grande partie de la cour. Quoique j'aie mille sujets de me louer de leur politesse, je me sens infiniment soulagé de ne les avoir plus. Pour la dépense, je me croirais riche si je n'avais à dépenser chaque année que deux mille francs comme en ma jeunesse. Secouez le joug du superflu; faites-vous riche sans argent; vous êtes dispensée de tout, et heureuse de mépriser pour l'amour de Dieu tout ce qui vous manque.

Je prendrai la liberté de vous envoyer mon nouvel ouvrage [1] pour votre père recteur; je l'aime et je le révère, puisqu'il entre dans vos peines. Rien n'égale mon zèle, mon dévouement et mon respect.

103.

Allier ensemble l'exactitude et la liberté d'esprit.

Il me paraît nécessaire que vous joigniez ensemble une grande exactitude et une grande liberté. L'exactitude vous rendra fidèle, et la liberté vous rendra courageuse. Si vous vouliez être exacte sans être libre, vous tomberiez dans la servitude et dans le scrupule; et si vous vouliez être libre sans être exacte, vous iriez bientôt à la négligence au relâchement. L'exactitude seule nous rétrécit l'esprit et le cœur, et la liberté seule les étend trop. Ceux qui n'ont nulle expérience des voies de Dieu ne croient pas qu'on puisse accorder ensemble ces deux vertus. Ils comprennent par *être exact* vivre toujours dans la gêne, dans l'angoisse, dans une timidité inquiète et scrupuleuse qui fait perdre à l'âme tout son repos, qui lui fait trouver des péchés partout, et qui la met si fort à l'étroit, qu'elle se dispute à elle-même jusqu'aux moindres choses, et qu'elle n'ose presque respirer. Ils appellent *être libre*, avoir une conscience large, n'y prendre pas garde de si près, se contenter d'éviter les fautes considérables, et ne compter pour fautes considérables que les gros crimes, se permettre hors de là tout ce qui flatte subtilement l'amour-propre; et, quelque licence qu'on se donne du côté des passions, se calmer et se consoler aisément, par la seule pensée qu'on n'y croyait pas un grand mal. Ce n'était pas ainsi que saint Paul concevait les choses, quand il disait à ceux à qui il avait donné la vie

[1] *L'Instruction pastorale en forme de dialogues, sur le jansénisme.*

de la grâce, et dont il tâchait de faire des chrétiens parfaits : Soyez libres, mais de la liberté que Jésus-Christ vous a acquise; soyez libres, puisque le Sauveur vous a appelés à la liberté : mais que cette liberté ne vous soit pas une occasion ni un prétexte de faire le mal [1].

Il me paraît donc que la véritable exactitude consiste à obéir à Dieu en toutes choses, et à suivre la lumière qui nous montre notre devoir, et la grâce qui nous y pousse; ayant pour principe de conduite de contenter Dieu en tout, et de faire toujours ce qui lui est non-seulement agréable, mais, s'il se peut, le plus agréable, sans s'amuser à chicaner sur la différence des grands péchés et des péchés légers, des imperfections et des infidélités : car, quoiqu'il soit vrai que tout cela est distingué, il ne le doit pourtant plus être pour une âme qui s'est déterminée à ne rien refuser à Dieu de tout ce qu'elle peut lui donner. Et c'est en ce sens que l'Apôtre dit [2] que *la loi n'est point établie pour le juste*. Loi gênante, loi dure, loi menaçante; loi, si on l'ose dire, tyrannique et captivante : mais il a une loi supérieure qui l'élève au-dessus de tout cela, et qui le fait entrer dans la vraie liberté des enfants ; c'est de vouloir toujours faire ce qui plaît le plus au Père céleste, selon cette excellente parole de saint Augustin : « Aimez, et faites après cela tout ce que vous « voudrez. »

Car si à cette volonté sincère de faire toujours ce qui nous paraît le meilleur aux yeux de Dieu vous ajoutez de le faire avec joie, de ne se point abattre quand on ne l'a pas fait, de recommencer cent et cent fois à le mieux faire, d'espérer toujours qu'à la fin on le fera, de se supporter soi-même dans ses faiblesses involontaires comme Dieu nous y supporte, d'attendre en patience les moments qu'il a marqués pour notre parfaite délivrance, de songer cependant à marcher avec simplicité et selon nos forces dans la voie qui nous est ouverte, de ne point perdre le temps à regarder derrière soi; de nous étendre et de nous porter toujours, comme dit l'Apôtre [3], à *ce qui est devant nous;* de ne point faire sur nos chutes une multitude inutile de retours qui nous arrêtent, qui nous embarrassent l'esprit, et qui nous abattent le cœur; de nous en humilier et d'en gémir à la première vue qui nous en vient; mais de les laisser là aussitôt après, pour continuer notre route; de ne point interpréter tout contre nous avec une rigueur littérale et judaïque; de ne pas regarder Dieu comme un espion qui nous observe pour nous surprendre, et comme un ennemi qui nous tend des piéges, mais comme un père qui nous aime et nous veut sauver; pleins de confiance en sa bonté, attentifs à invoquer sa miséricorde, et parfaitement détrompés de tout vain appui sur les créatures et sur nous-mêmes : voilà le chemin et peut-être le séjour de la véritable liberté.

Je vous conseille, autant que je puis, d'y aspirer. L'exactitude et la liberté doivent marcher d'un pas égal; et en vous, s'il y en a une des deux qui demeure derrière l'autre, c'est, à ce qu'il me paraît, la liberté, quoique j'avoue que l'exactitude ne soit pas encore au point que je la désire : mais enfin je crois que vous avez plus besoin de pencher du côté de la confiance en Dieu et d'une grande étendue de cœur. C'est pour cela que je ne balance point à vous dire que vous devez vous livrer tout entière à la grâce que Dieu vous fait quelquefois de vous appliquer assez intimement à lui. Ne craignez point alors de vous perdre de vue, de le regarder uniquement et d'aussi près qu'il voudra bien vous le permettre, et de vous plonger tout entière dans l'océan de son amour : trop heureuse si vous pouviez le faire si bien que vous ne vous retrouvassiez jamais. Il est bon néanmoins, lorsque Dieu vous donnera cette disposition, de finir toujours, quand la pensée vous en viendra, par un acte d'humilité et de crainte respectueuse et filiale, qui préparera votre âme à de nouveaux dons. C'est le conseil que donne sainte Thérèse, et que je crois pouvoir vous donner.

104.

L'oraison est bonne à tout : le propre esprit fait tout le contraire. Persévérer dans la voie de la perfection.

Vous ne garderez jamais si bien M... que quand vous serez fidèle à faire oraison. Notre propre esprit, quelque solide qu'il paraisse, gâte tout : c'est celui de Dieu qui conduit insensiblement à leur fin les choses les plus difficiles. Les traverses de la vie nous surmontent, les croix nous abattent; nous manquons de patience et de douceur, ou d'une fermeté douce et égale; nous ne parvenons point à persuader autrui. Il n'y a que Dieu qui tient les cœurs dans ses mains : il soutient le nôtre, et ouvre celui du prochain. Priez donc, mais souvent et de tout votre cœur, si vous voulez bien conduire votre troupeau. *Si le Seigneur ne garde pas la ville, celui qui veille la garde en vain* [1]. Nous ne pouvons attirer en nous le bon esprit que par l'oraison. Le temps qui y paraît perdu est le mieux employé. En vous rendant dépendante de l'esprit de grâce, vous tra-

[1] *Galat.* v, 13.
[2] *I. Tim.* I, 9.
[3] *Philip.* III, 13.

[1] *Ps.* CXXVI, 1.

vaillerez plus pour vos devoirs extérieurs que par tous les travaux inquiets et empressés. Si votre nourriture est de faire la volonté de votre Père céleste, vous vous nourrirez souvent en puisant cette volonté dans sa source.

Pour l'oraison, vous pouvez la faire en divers temps de la journée, parce que vous avez beaucoup de temps libre, et que vous pouvez être souvent en silence. Il faut seulement prendre garde de ne faire point une oraison avec contention d'esprit qui fatigue votre tête.

Je remercie Dieu de ce que vous êtes fatiguée de votre propre esprit. Rien n'est plus fatigant que ce faux appui. Malheur à qui s'y confie ! Heureux qui en est lassé, et qui cherche un vrai repos dans l'esprit de recueillement et de renoncement à l'amour-propre!

Si vous retourniez à une vie honnête selon le monde, après avoir goûté Dieu dans la retraite, vous tomberiez bien bas, et vous le mériteriez dans un relâchement si infidèle à la grâce. J'espère que ce malheur ne vous arrivera point. Dieu vous aime bien, puisqu'il ne vous laisse pas un moment de paix dans ce milieu entre lui et le monde. Dieu nous demande à tous la perfection, et il nous y prépare par l'attrait de sa grâce; c'est pourquoi Jésus-Christ dit à ses disciples[1] : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* Et c'est pour cela qu'il nous a enseigné cette prière[2] : *Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel.* Tous sont invités à cette perfection sur la terre; mais la plupart s'effarouchent et reculent. Ne soyez pas du nombre de ceux qui, ayant mangé la manne au désert, regrettent les oignons d'Égypte. C'est la persévérance qui est couronnée.

105.

Support des défauts d'autrui, et facilité à se laisser reprendre.

Il m'a paru que vous aviez besoin de vous élargir le cœur sur les défauts d'autrui. Je conviens que vous ne pouvez ni vous empêcher de les voir quand ils sautent aux yeux, ni éviter les pensées qui vous viennent sur les principes qui vous paraissent faire agir certaines gens. Vous ne pouvez pas même vous ôter une certaine peine que ces choses vous donnent. Il suffit que vous vouliez supporter les défauts certains, ne juger point de ceux qui peuvent être douteux, et n'adhérer point à la peine qui vous éloignerait des personnes.

La perfection supporte facilement l'imperfection d'autrui; elle se fait tout à tous. Il faut se familiariser avec les défauts les plus grossiers dans de bonnes âmes, et les laisser tranquillement jusqu'à ce que Dieu donne le signal pour les leur ôter peu à peu; autrement on arracherait le bon grain avec le mauvais. Dieu laisse dans les âmes les plus avancées certaines faiblesses entièrement disproportionnées à leur état éminent, comme on laisse des morceaux de terre qu'on nomme des *témoins* dans un terrain qu'on a rasé, pour faire voir, par ces restes, de quelle profondeur a été l'ouvrage de la main des hommes. Dieu laisse aussi dans les plus grandes âmes des *témoins* ou restes de ce qu'il en a ôté de misère.

Il faut que ces personnes travaillent, chacune selon leur degré, à leur correction, et que vous travailliez au support de leurs faiblesses. Vous devez comprendre, par votre propre expérience en cette occasion, que la correction est fort amère : puisque vous en sentez l'amertume, souvenez-vous combien il faut l'adoucir aux autres. Vous n'avez point un zèle empressé pour corriger, mais une délicatesse qui vous serre aisément le cœur.

Je vous demande plus que jamais de ne m'épargner point sur mes défauts. Quand vous en croirez voir quelqu'un que je n'aurai peut-être pas, ce ne sera point un grand malheur. Si vos avis me blessent, cette sensibilité me montrera que vous aurez trouvé le vif : ainsi vous m'aurez toujours fait un grand bien en m'exerçant à la petitesse, et en m'accoutumant à être repris. Je dois être plus rabaissé qu'un autre, à proportion de ce que je suis plus élevé par mon caractère, et que Dieu demande de moi une plus grande mort à tout. J'ai besoin de cette simplicité, et j'espère qu'elle augmentera notre union, loin de l'altérer.

106.

Exhortation à la condescendance pour les défauts et imperfections d'autrui.

J'ai toujours eu pour vous un attachement et une constance très-grande; mais mon cœur s'est attendri en sachant qu'on vous a blâmée, et que vous avez reçu avec petitesse cette remontrance. Il est vrai que votre tempérament mélancolique et âpre vous donne une attention trop rigoureuse aux défauts d'autrui; vous êtes trop choquée des imperfections, et vous souffrez un peu impatiemment de ne voir point la correction des personnes imparfaites. Il y a longtemps que je vous ai souhaité l'esprit de condescendance et de support avec lequel N. M. se proportionne aux faiblesses d'un chacun. Elle attend, compatit, ouvre le cœur, et ne demande rien qu'à mesure que Dieu y dispose.

[1] *Matth.* v, 48.
[2] *Ibid.* vi, 10.

Il y a certains défauts extérieurs sur lesquels il faut bien se garder de juger du fond ; ce serait un grand défaut d'expérience. Il y a longtemps que je vous ai dit que M... avec des imperfections visibles, était beaucoup plus avancée que ceux qui sont exempts de ces défauts, et qui voudraient les corriger en elle. Souvent une certaine vivacité de correction, même pour soi, n'est qu'une activité qui n'est plus de saison pour ceux que Dieu mène d'une autre façon, et qu'il veut quelquefois laisser dans une impuissance de vaincre ces imperfections, pour leur ôter tout appui intérieur. La correction de quelques défauts involontaires serait pour eux une mort beaucoup moins profonde et moins avancée que celle qui leur vient de se sentir surmontés par leurs misères, pourvu qu'ils soient véritablement et sans illusion désabusés et dépossédés d'eux-mêmes par cette expérience et par cet acquiescement. Chaque chose a son temps. La force intérieure sur ses propres défauts nourrit une vie secrète de propriété.

Souffrez donc le prochain, et apprivoisez-vous avec nos misères. Quelquefois vous avez le cœur saisi quand certains défauts vous choquent, et vous pouvez croire que c'est une répugnance du fond qui vient de la grâce : mais il peut se faire que c'est votre vivacité naturelle qui vous serre le cœur. Je crois qu'il faut plus de support; mais je crois aussi qu'il faut corriger vos défauts comme ceux des autres, non par effort et par sévérité, mais en cédant simplement à Dieu, et en le laissant faire pour étendre votre cœur et pour le rendre plus souple. Acquiescez, sans savoir comment tout cela se pourra faire.

107.

Les cœurs réunis en Dieu sont ensemble, bien que séparés par les lieux.

Je suis toujours uni à vous et à votre chère famille du fond du cœur ; n'en doutez pas. Nous sommes bien près les uns des autres sans nous voir, au lieu que les gens qui se voient à toute heure sont bien éloignés dans la même chambre. Dieu réunit, tout, et anéantit toutes les plus grandes distances à l'égard des cœurs réunis en lui. C'est dans ce centre que se touchent les hommes de la Chine avec ceux du Pérou. Je ne laisse pas de sentir la privation de vous voir ; mais il la faut porter en paix tant qu'il plaira à Dieu, et jusqu'à la mort s'il le veut. Renfermez-vous dans vos véritables devoirs. Du reste, soyez retiré et recueilli, appliqué à bien régler vos affaires, patient dans les croix domestiques. Pour madame, je prie Dieu qu'elle ne regarde jamais derrière elle, et qu'elle tende toujours en avant dans la voie la plus droite. Je souhaite que Notre-Seigneur bénisse toute votre maison, et qu'elle soit la sienne.

108.

Comment les infidélités d'une personne attristent l'esprit de Dieu dans une autre que la même grâce unit.

Je comprends bien ce que vous me dites sur une peine qui vous paraît trop forte et trop allongée dans N... sur vos fautes; mais ce n'est point à vous à juger si cette peine va trop loin. Quand un homme qui, comme vous, est depuis si longtemps à Dieu, duquel il a reçu des grâces capables de sanctifier cent pécheurs, tombe dans certaines infidélités, il ne faut pas s'étonner que l'esprit de grâce en soit vivement et longtemps contristé dans les personnes que la même grâce unit intimement avec lui.

Vous vous impatientez de ce que Dieu fait souffrir votre prochain pour vous; c'est de la pénitence que vous devriez faire, que vous ne faites pas, et que N..... fait dans son cœur pour vous, que vous êtes dépité contre elle. C'est au contraire ce qui devrait vous attendrir, redoubler votre confiance, votre soumission, votre docilité. Peut-être même avez-vous besoin de cette triste, forte et longue peine, afin qu'elle vous fasse sentir toute votre infidélité et tout le danger où vous êtes. Il vous faut cette petite sévérité pour faire le contre-poids de votre légèreté ; vous avez besoin, dans votre faiblesse, d'être retenu par la crainte. Je la prie néanmoins de proportionner sa tristesse à votre délicatesse excessive. Je ne lui demande pas de la supprimer par effort et par industrie, pour vous épargner et pour flatter votre amour-propre dans vos fautes : à Dieu ne plaise! Je la prie seulement de n'agir que par grâce, suivant le fond de son cœur, afin qu'elle ne s'attriste point de vos infidélités par une tristesse naturelle. Vous me donnez une joie incroyable en me marquant l'avancement où vous la voyez. Plus elle est avancée, plus vous devez la croire, et regarder toutes ses peines à votre égard comme des impressions de la grâce qu'elle reçoit pour vous.

Pendant qu'elle avance, vous reculez. O mon cher ! si je pouvais vous voir, je ne vous laisserais pas respirer par amour-propre; je ne vous laisserais échapper en rien ; je vous ferais petit malgré vous. Il n'y a que la petitesse qui soit la ressource des faibles. Un petit enfant ne peut marcher ; mais il se laisse tourner et retourner, porter, emmailloter. Pour un grand homme qui est faible et se croit fort, il tombe au premier pas qu'il fait; il n'a ni

ressource pour se conduire, ni souplesse pour se laisser conduire par autrui. Dès que vous sentez de la répugnance à vous ouvrir et à croire, comptez que la tentation vous entraîne vers le précipice.

109.

L'union des âmes ne doit point être une société de vie, mais de mort, tant pour le dehors que pour le dedans.

Votre lettre, monsieur, m'a donné une très-sensible consolation. Béni soit Dieu, qui vous donne des lumières si utiles! Mais notre fidélité doit être proportionnée aux lumières que nous recevons. Puisque vous connaissez que votre société avec N... se tourne en piége pour vous, au lieu d'être un secours, vous devez redresser cette société. Il ne faut pas songer à la rompre, puisqu'elle est de grâce aussi bien que de nature; mais il faut la mettre, quoi qu'il en coûte, au point où Dieu la veut. Hélas! que sera-ce, si ceux qui sont donnés les uns aux autres pour s'aider à mourir ne font que se redonner des aliments de vie secrète? Il faut que toute votre union ne tende qu'à la simplicité, qu'à l'oubli de vous-même, qu'à la perte de tous les appuis. En perdant ceux du dedans, vous en cherchez encore au dehors. Le dedans est souvent simple et nu, mais le dehors est composé, étudié, politique, et trouble la simplicité intérieure. Vous faites bon marché du principal, et vous chicanez le terrain sur ce qui ne regarde que le monde.

Ce n'est point là cette unité à laquelle il faut que tout homme soit réduit. Soyez tout un ou tout autre. L'intérieur abandonné à Dieu règle assez l'extérieur par l'esprit de Dieu même. Dieu fait assez faire dans cette simplicité d'abandon tout ce qu'il faut : mais si on sort de la simplicité pour le dehors par des vues humaines, cette sortie est une infidélité qui dérange tout le dedans. Ce n'est point à vous, monsieur, à vous laisser entraîner contre votre grâce; c'est au contraire à vous à redresser les autres qui sont encore trop humains. Vous devez borner votre docilité à recevoir, par petitesse, les avis de tous ceux qui vous montreront que vous ne suivez pas assez votre grâce, et que vous agissez trop humainement; mais vous laisser entraîner dans l'humain par les autres sous de beaux prétextes, c'est reculer, et leur nuire comme ils vous nuisent. Je ne manquerai pas de le dire à N... quand il repassera.

Votre union ne doit faire qu'augmenter, mais pour la mort commune et totale, tant du dehors que du dedans. Quand celle du dehors manque, elle manque par le dedans, qui veut encore se réserver quelque vie secrète par le dehors. Il est temps d'achever de mourir, monsieur. En retardant le dernier coup, vous ne faites que languir et prolonger vos douleurs. Vous ne sauriez plus vivre que pour souffrir en résistant à Dieu. Mourez donc, laissez-vous mourir; le dernier coup sera le coup de grâce. Il ne faut plus vouloir rien voir : car vouloir voir, c'est vouloir posséder, c'est vouloir vivre. Les morts ne possèdent et ne voient plus rien. Aussi bien que verriez-vous? Vous courriez après une ombre qui échappe toujours. Mille fois tout à vous.

110.

Avis pour une personne attirée au recueillement, et qui songeait à entrer au couvent.

Je ne manquerai à aucune des personnes que la Providence m'envoie, que quand je manquerai à Dieu même; ainsi ne craignez pas que je vous abandonne. D'ailleurs Dieu saurait bien faire immédiatement par lui-même ce qu'il cesserait de faire par un vil instrument. *Ne craignez rien, homme de peu de foi.* Demeurez exactement dans vos bornes ordinaires; réservez votre entière confiance pour N... qui vous connaît à fond, et qui peut seul vous soulager dans vos peines; il lui sera donné de vous aider dans tous vos besoins. Nul couvent ne vous convient; tous vous gêneraient, et vous mettraient sans cesse en tentation très-dangereuse contre votre attrait : la gêne causerait le trouble. Demeurez libre dans la solitude, et occupez-vous en toute simplicité entre Dieu et vous. Tous les jours sont des fêtes pour les personnes qui tâchent de vivre dans la cessation de toute autre volonté que de celle de Dieu. Ne lui marquez jamais aucune borne; ne retardez jamais ses opérations. Pourquoi délibérer pour ouvrir, quand c'est l'époux qui est à la porte du cœur? Ecoutez et croyez N.... Je veux, au nom de Notre-Seigneur, que vous soyez en paix. Ne vous écoutez point. Ne cherchez jamais la personne qui s'écarte; mais tenez-vous à portée de redresser et de consoler son cœur, s'il se rapproche.

Il y a une extrême différence entre la peine et le trouble. La peine simple fait le purgatoire; le trouble fait l'enfer. La peine sans infidélité est douce et paisible, par l'accord où toute l'âme est avec elle-même pour vouloir la souffrance que Dieu donne. Mais le trouble est une révolte du fond contre Dieu, et une division de la volonté contraire à elle-même; le fond de l'âme est comme déchiré dans cette division. Oh! que la douleur est purifiante quand elle est seule! Oh! qu'elle est douce, quoiqu'elle fasse beaucoup souffrir! Vouloir ce qu'on souffre, c'est

ne souffrir rien dans la volonté : c'est y être en paix. Heureux germe du paradis dans le purgatoire! Mais résister à Dieu sous de beaux prétextes, c'est engager Dieu à nous résister à son tour. En sortant de votre grâce, vous sortez d'abord de la paix ; et cette expérience est comme la colonne de feu pour la nuit, et celle de nuée pour le jour, qui conduisait dans le désert les Israélites. Vivez de foi, pour mourir à toute sagesse.

111.

Avis sur le choix des sociétés. Ne pas trop raisonner sur notre état intérieur.

La solitude vous est utile jusqu'à un certain point; elle vous convient mieux qu'une règle de communauté, qui gênerait votre attrait de grâce; mais vous pourriez facilement vous mécompter sur votre goût de retraite. Contentez-vous de ne voir que les personnes avec lesquelles vous avez des liaisons intérieures de grâce, ou des liaisons extérieures de Providence : encore même ne faut-il point vous faire une pratique de ne voir que les personnes de ces deux sortes; et, sans tant raisonner, il faut, en chaque occasion, suivre votre cœur, pour voir ou ne pas voir les personnes qu'il est permis communément de voir; surtout ne vous éloignez point de celles qui peuvent vous soutenir dans votre vocation.

Je voudrais que vous évitassiez toute activité par rapport à la personne sur laquelle vous me demandez mon avis. Ne vous faites point une règle ni de vous éloigner, ni de vous rapprocher d'elle. Tenez-vous seulement à portée de lui être utile, et de lui dire la vérité toutes les fois qu'elle reviendra à vous. Ne la rebutez jamais : montrez-lui un cœur toujours ouvert et toujours uni. Quand elle paraîtra s'éloigner, écrivez-lui, selon les occasions, avec simplicité, pour la rappeler à la véritable vocation de Dieu. Avertissez-la des piéges à craindre; mais ne vous inquiétez point, et n'espérez pas de corriger l'humain par une activité humaine.

Vous doutez, et vous ne pouvez porter le doute. Je ne m'en étonne pas : le doute est un supplice. Mais ne raisonnez point, et vous ne douterez plus. L'obscurité de la pure foi est bien différente du doute. Les peines de la pure foi portent leur consolation et leur fruit. Après qu'elles ont anéanti l'homme, elles le renouvellent, et le laissent en pleine paix. Le doute est le trouble d'une âme livrée à elle-même, qui voudrait voir ce que Dieu veut lui cacher, et qui cherche des sûretés impossibles par amour-propre. Qu'avez-vous sacrifié à Dieu, sinon votre propre jugement et votre intérêt? Voulez-vous perdre de vue ce qui a toujours été votre but dès le premier pas que vous avez fait, savoir, de vous abandonner à Dieu? Voulez-vous faire naufrage au port, vous reprendre, et demander à Dieu qu'il s'assujettisse à vos règles, au lieu qu'il veut et que vous lui avez promis de marcher comme Abraham dans la profonde nuit de la foi? Et quel mérite auriez-vous à faire ce que vous faites, si vous aviez des miracles et des révélations pour vous assurer de votre voie? Les miracles mêmes et les révélations s'useraient bientôt, et vous retomberiez encore dans vos doutes. Vous vous livrez à la tentation. Ne vous écoutez plus vous-même. Votre fond, si vous le suivez simplement, dissipera tous ces vains fantômes.

Il y a une extrême différence entre ce que votre esprit rassemble dans sa peine, et ce que votre fond conserve dans la paix. Le dernier est de Dieu; l'autre n'est que votre amour-propre. Pour qui êtes-vous en peine? pour Dieu, ou pour vous? Si ce n'était que pour Dieu seul, ce serait une vue simple, paisible, forte, et qui nourrirait votre cœur, et vous dépouillerait de tout appui créé. Tout au contraire, c'est de vous que vous êtes en peine. C'est une inquiétude, un trouble, une dissipation, un dessèchement de cœur, une avidité naturelle de reprendre des appuis humains, et de ne vous laisser jamais mourir.

Que puis-je vous répondre? Vous demandez à être revêtue; je ne puis vous souhaiter que dépouillement. Vous voulez des sûretés, et Dieu est jaloux de ne vous en souffrir aucune. Vous cherchez à vivre, et il ne s'agit plus que d'achever de mourir, et d'expirer dans le délaissement sensible. Vous me demandez des moyens; il n'y a plus de moyens : c'est en les laissant tomber tous que l'œuvre de mort se consomme. Que reste-t-il à faire à celui qui est sur la roue? Faut-il lui donner des remèdes ou des aliments? Lui faut-il donner les cordiaux qu'il demande? non; ce serait prolonger son supplice par une cruelle complaisance, et éluder l'exécution de la sentence du juge. Que faut-il donc? rien que ne rien faire, et le laisser au plus tôt mourir.

112.

Réunion en unité dans notre centre commun.

Demeurons tous dans notre unique centre, où nous nous trouvons sans cesse, et où nous ne sommes tous qu'une même chose. Oh! qu'il est vilain d'être deux, trois, quatre, etc.! Il ne faut être qu'un. Je ne veux connaître que l'unité. Tout ce

que l'on compte au delà vient de la division et de la propriété d'un chacun. Fi des amis! Ils sont plusieurs, et par conséquent ils ne s'aiment guère, ou s'aiment fort mal. Le *moi* s'aime trop pour pouvoir aimer ce qu'on appelle *lui* ou *elle*. Comme ceux qui n'ont qu'un seul amour sans propriété ont dépouillé le *moi*, ils n'aiment rien qu'en Dieu et pour Dieu seul. Au contraire, chaque homme possédé de l'amour-propre n'aime son prochain qu'en soi et pour soi-même. Soyons donc unis, par n'être rien que dans notre centre commun, où tout est confondu sans ombre de distinction. C'est là que je vous donne rendez-vous, et que nous habiterons ensemble. C'est dans ce point indivisible que la Chine et le Canada se viennent joindre; c'est ce qui anéantit toutes les distances.

Au nom de Dieu, que N... soit simple, petit, ouvert, sans réserve, défiant de soi et dépendant de vous. Il trouvera en vous non-seulement tout ce qui lui manque, mais encore tout ce que vous n'avez point; car Dieu le fera passer par vous pour lui, sans vous le donner pour vous-même. Qu'il croie petitement, qu'il vive de pure foi, et il lui sera donné à proportion de ce qu'il aura cru.

AVIS SUR L'EXERCICE DE LA DIRECTION.

113.

Sur les scrupules et leurs remèdes.

Je suis véritablement affligé, monsieur, des peines que vous m'apprenez que madame votre sœur souffre. J'ai vu souvent, et je vois encore tous les jours, des personnes que le scrupule ronge. C'est une espèce de martyre intérieur : il va jusqu'à une espèce de déraison et de désespoir, quoique le fond soit plein de raison et de vertu. L'unique remède contre ces peines est la docilité. Il faut examiner à qui est-ce qu'on donne sa confiance; mais il faut la donner à quelqu'un, et obéir sans se permettre de raisonner. Qu'est-ce que pourrait faire le directeur le plus saint et le plus éclairé pour vous guérir, si vous ne lui dites pas tout, et si vous ne voulez pas faire ce qu'il dit? Il est vrai que, quand on est dans l'excès de trouble que le scrupule cause, on est tenté de croire qu'on ne peut être entendu de personne, et que les plus expérimentés directeurs, faute d'entendre cet état, donnent des conseils disproportionnés; mais c'est une erreur d'une imagination dominante, qui n'aboutit qu'à une indocilité incurable, si on la suit. Doit-on se rendre juge de sa propre conduite, dans un état de tentation et de trouble où l'on n'a qu'à demi l'usage de sa raison? N'est-ce pas alors, plus que jamais, qu'on a besoin de redoubler sa docilité pour un directeur, et sa défiance de soi? Ne doit-on pas croire que Dieu ne nous manque point dans ces rudes épreuves, et qu'alors il éclaire un directeur dans lequel on ne cherche que lui, afin qu'il nous donne des conseils proportionnés à ce pressant besoin? Dieu ne permet pas que nous soyons *tentés au-dessus de nos forces*, comme saint Paul nous l'assure [1]. Mais c'est aux âmes simples et dociles qu'il promet de leur tendre toujours la main dans ces violentes tentations. C'est manquer à Dieu, c'est lui faire injure, c'est mal juger de sa bonté, que de douter qu'il ne donne à un bon directeur tout ce qu'il faut pour nous préserver du naufrage dans cette tempête. Je conviens qu'il faut tolérer dans une personne, pendant l'excès de sa peine, certaines impatiences, certaines inégalités, certaines saillies irrégulières, et même certaines contradictions de parole ou de conduite passagère; mais il faut qu'après ces coups de surprise le fond revienne toujours, et qu'on y trouve une détermination sincère à une docilité constante.

Pour tout le reste, il dépend du détail que j'ignore. Mais enfin, quelque remède que madame votre sœur cherche, quelques changements qu'elle veuille essayer, à quelque pratique qu'elle recoure, il lui faut un directeur qu'elle ne quitte point. Changer de directeur, c'est se rendre maître de la direction, à laquelle on devrait être soumis. Une direction ainsi variée n'est plus une direction; c'est une indocilité qui cherche partout à se flatter elle-même. La plus sévère de toutes les pénitences est l'humiliation intime de l'esprit; c'est le renoncement à se croire et à s'écouter; c'est l'humble dépendance de l'homme de Dieu; c'est la pauvreté d'esprit qui, selon l'oracle de Jésus-Christ, rend l'homme bien heureux : autrement on tourne la mortification en aliment secret de l'amour-propre. Tâchez de faire en sorte qu'elle se fixe, et qu'elle captive son esprit avec foi en la bonté de Dieu, et qu'elle obéisse simplement. C'est la source de la paix.

114.

Importance de s'ouvrir sur les petites choses, et de renoncer à ce qu'on appelle esprit.

Il y a une chose dans votre lettre qui ne me plaît point : c'est de croire qu'il ne faut point me dire les petites choses qui vous occupent, parce que vous supposez que je les méprise, et que j'en serais fatigué. Non, en vérité, je ne méprise rien, et je serais

[1] *I. Cor.* x, 3.

moi-même bien méprisable si j'étais méprisant. Il n'y a personne qui ne soit malgré soi occupé de beaucoup de petites choses. La vertu ne consiste point à n'avoir pas cette multitude de pensées inutiles; mais la fidélité consiste à ne les suivre pas volontairement, et la simplicité demande qu'on les dise telles qu'elles sont. Ces choses, il est vrai, sont petites en elles-mêmes; mais il n'y a rien de si grand devant Dieu qu'une âme qui s'apetisse pour les dire sans écouter son amour-propre. D'ailleurs ces petites choses feront bien mieux connaître votre fond que certaines choses plus grandes, qui sont accompagnées d'une plus grande préparation, et de certains efforts où le naturel paraît moins. Un malade dit tout à son médecin, et il ne se contente pas de lui expliquer les grands accidents; c'est par quantité de petites circonstances qu'il le met à portée de connaître à fond son tempérament, les causes de son mal, et les remèdes propres à le guérir. Dites donc tout, et comptez que vous ne ferez rien de bon qu'autant que vous direz tout ce que la lumière de Dieu vous découvrira pour vous le faire dire.

Je trouve que vous avez raison de ne souhaiter pas de lire présentement sainte Thérèse : ce qui vous en empêche est très-bon. Vous ne serez jamais tant selon le bon plaisir de Dieu que quand vous renoncerez à ce qu'on appelle esprit, et que vous négligerez le vôtre, comme une femme bien détrompée du monde renonce à la parure de son corps. L'ornement de l'esprit est encore plus flatteur et plus dangereux. Lisez bien saint François de Sales. Il est au-dessus de l'esprit; il n'en donne point, il en ôte; il fait qu'on n'en veut plus avoir; c'est une maladie dont il guérit. *Bienheureux les pauvres d'esprit* [1]! Cette pauvreté est tout ensemble leur trésor et leur sagesse.

115.

Être fidèle à déclarer les peines intérieures.

Je ne suis nullement surpris de vos peines. Il est naturel que vous les ressentiez. Elles doivent seulement servir à vous faire sentir votre impuissance, et à vous faire recourir humblement à Dieu. Quand vous sentez votre cœur vaincu par la peine, soyez simple et ingénue pour le dire. N'ayez point de honte de montrer votre faiblesse, et de demander du secours dans ce pressant besoin. Cette pratique vous accoutumera à la simplicité, à l'humilité, à la dépendance. Elle détruira beaucoup l'amour-propre, qui ne vit que de déguisements, pour faire bonne mine quand il est au désespoir. D'ailleurs, cherchez à vous amuser à toutes les choses qui peuvent adoucir votre solitude et vous garantir de l'ennui, sans vous passionner ni dissiper par le goût du monde. Si vous gardiez sur le cœur vos peines, elles se grossiraient toujours, et elles vous surmonteraient enfin. Le faux courage de l'amour-propre vous causerait des maux infinis. Le venin qui rentre est mortel; celui qui sort ne fait pas grand mal. Il ne faut point avoir de honte de voir sortir le pus qui sort de la plaie du cœur. Je ne m'arrête nullement à certains mots qui vous échappent, et que l'excès de la peine vous fait dire contre le fond de votre véritable volonté. Il suffit que ces saillies vous apprennent que vous êtes faible, et que vous consentiez à voir votre faiblesse, et à la laisser voir à autrui.

116.

Pourquoi et comment on doit s'ouvrir dans ses peines. Manière de converser avec Dieu.

Rien n'est meilleur que de dire tout. On ouvre son cœur; on guérit ses peines en ne les gardant point : on s'accoutume à la simplicité et à la dépendance; car on ne réserve que les choses sur lesquelles on craint de s'assujettir : enfin on s'humilie, car rien n'est plus humiliant que de développer les replis de son cœur pour découvrir toutes ses misères; mais rien n'attire tant de bénédiction.

Ce n'est pas qu'il faille se faire une règle et une méthode de dire avec une exactitude scrupuleuse tout ce qu'on pense : on ne finirait jamais, et on serait toujours en inquiétude, de peur d'oublier quelque chose. Il suffit de ne rien réserver par défaut de simplicité et par une mauvaise honte de l'amour-propre, qui ne voudrait jamais se laisser voir que par ses beaux endroits; il suffit de n'avoir nul dessein de ne dire pas tout selon les occasions : après cela, on dit plus ou moins sans scrupule, suivant que les occasions et les pensées se présentent. Quoique je sois fort occupé, et peut-être souvent fort sec, cette simplicité de grâce ne me fatiguera jamais; au contraire, elle augmentera mon ouverture et mon zèle. Il ne s'agit point de sentir, mais de vouloir. Souvent le sentiment ne dépend pas de nous; Dieu nous l'ôte tout exprès pour nous faire sentir notre pauvreté, pour nous accoutumer à la croix par la sécheresse intérieure, et pour nous purifier, en nous tenant attachés à lui sans cette consolation sensible. Ensuite il nous rend ce soulagement, de temps en temps, pour compatir à notre faiblesse.

Soyez avec Dieu, non en conversation guindée, comme avec les gens qu'on voit par cérémonie et avec qui on fait des compliments mesurés, mais

[1] *Matth.* v, 3.

comme avec une bonne amie qui ne vous gêne en rien, et que vous ne gênez point aussi. On se voit, on se parle, on s'écoute, on ne se dit rien, on est content d'être ensemble sans se rien dire; les deux cœurs se reposent et se voient l'un dans l'autre, ils n'en font qu'un seul; on ne mesure point ce qu'on dit, on n'a soin de rien insinuer, ni de rien amener; tout se dit par simple sentiment et sans ordre; on ne réserve, ni ne tourne, ni ne façonne rien; on est aussi content le jour qu'on a peu parlé, que celui qu'on a eu beaucoup à dire. On n'est jamais de la sorte qu'imparfaitement avec les meilleurs amis; mais c'est ainsi qu'on est parfaitement avec Dieu, quand on ne s'enveloppe point dans les subtilités de son amour-propre. Il ne faut point aller faire à Dieu des visites, pour lui rendre un devoir passager; il faut demeurer avec lui dans la privauté des domestiques, ou, pour mieux dire, des enfants. Soyez avec lui comme mademoiselle votre fille est avec vous; c'est le moyen de ne s'y point ennuyer. Essayez-le avec cette simplicité, et vous m'en direz des nouvelles.

117.

La simplicité à s'ouvrir doit être sans réserve d'amour-propre. Ne se point dépiter à la vue de ses défauts.

Il ne faut point délibérer pour savoir si vous devez tout dire. On ne peut rien faire de bon que par une entière simplicité et par une ouverture de cœur sans réserve. Il n'y a point d'autre règle que celle de ne rien réserver volontairement, par la répugnance que l'amour-propre aurait à dire ce qui lui est désavantageux. D'ailleurs il serait hors de propos de s'appliquer, pendant l'oraison, aux choses qui se présentent, pour les dire; car ce serait suivre la distraction. Il suffit de dire dans les occasions, avec épanchement de cœur, tout ce qu'on connaît de soi. Je comprends bien qu'un certain trouble de l'amour-propre fait que diverses choses que l'on comptait de dire échappent dans le moment où l'on en doit parler; mais, outre qu'elles reviennent un peu plus tard, et qu'on ne perd pas toujours les choses importantes que l'on connaît de soi-même, de plus Dieu bénit cette simplicité, et il ne permet pas qu'on ne fasse point connaître ce que sa lumière nous montre en nous de contraire à sa grâce. Le principal point est de ne pas trop subtiliser par les réflexions, et de dire tout sans façon, selon la lumière qu'on en a, quand l'occasion vient. Il n'y a que les enveloppes de l'amour-propre qui puissent cacher le fond de notre cœur. Ne vous écoutez point vous-même; alors vous vous ouvrirez sans peine, et vous parlerez de vous avec facilité comme d'autrui.

Tout ce que vous m'avez mandé de votre oraison est très-bon. J'en remercie Dieu, et je vous conjure de continuer. N'oubliez jamais cette bonne parole de votre première lettre : *J'expérimente que la grâce ne me manque point quand je désespère bien de moi.* Celle-ci est encore excellente : *Je sens que la croix m'attache à Dieu.* Enfin en voici une troisième que je goûte fort : *Il me semble que Dieu ne veut pas que j'examine tant mes dispositions, qu'il demande que je m'abandonne à lui.* Tenez-vous dans cet état, et revenez-y dès que vous apercevez que vous en êtes déchue.

La seconde lettre marque que cet état est altéré. Il faut le rétablir en laissant doucement et peu à peu tomber vos réflexions, qui ne vont qu'à vous distraire et à vous troubler. Les tentations de vaine complaisance ne doivent pas vous empêcher ni de me parler ni de m'écrire. Il ne faut point s'occuper curieusement de soi; mais il faut dire simplement tout ce que la lumière de Dieu en fait voir.

Je ne m'étonne point de ce que Dieu permet que vous fassiez des fautes, dans le temps même des ferveurs et du recueillement, où vous voudriez le moins en faire. La Providence qui permet ces fautes est une des grâces que Dieu vous fait en ce temps-là; car Dieu ne permet ces fautes que pour vous faire sentir votre impuissance de vous corriger par vous-même. Qu'y a-t-il de plus convenable à la grâce, que de vous désabuser de vous-même, et de vous réduire à recourir sans cesse en toute humilité à Dieu? Profitez de vos fautes, et elles serviront plus, en vous rabaissant à vos propres yeux, que vos bonnes œuvres en vous consolant. Les fautes sont toujours fautes; mais elles nous mettent dans un état de confusion et de retour à Dieu qui nous fait un grand bien.

Je ne m'étonne point que vous ayez des saillies de chagrin; mais il faut se taire dès que l'esprit de grâce avertit et impose silence. Alors c'est résister à Dieu, contrister le Saint-Esprit, que de continuer à suivre son chagrin. La crainte de déplaire à Dieu devrait vous retenir plus que la crainte de déplaire aux créatures. Quand vous avez fait une faute par amour-propre, n'espérez pas que l'amour-propre la répare par ses dépits, par sa honte, et par ses impatiences contre soi-même. Il faut se supporter en se voyant sans se flatter dans toute son imperfection. Il faut vouloir se corriger par amour de Dieu, sans se soulever contre son imperfection par amour-propre. Il vaut bien mieux travailler paisiblement à se corriger, que de se dépiter à pure perte sur ses misères. Il faut retrancher partout les retours de sagesse pour soi, et surtout en confession. Mais Dieu

permet qu'on trouve la boue au fond de son cœur jusque dans les plus saints exercices.

118.

On n'a point la paix en s'écoutant soi-même.

Ce que je vous ai dit ne vous a fait une si grande peine qu'à cause que j'ai touché l'endroit le plus vif et le plus sensible de votre cœur. C'est la plaie de votre amour-propre que j'ai fait saigner. Vous n'êtes point entrée avec simplicité dans ce que Dieu demande de vous. Si vous aviez acquiescé à tout sans vous écouter vous-même, et si vous eussiez communié pour trouver en Notre-Seigneur la force qui vous manque dans votre propre fond, vous auriez eu d'abord une véritable paix, avec un grand fruit de votre acquiescement. Ce qui n'a pas été fait peut se faire, et je vous conjure de le faire au plus tôt.

119.

Mettre à profit nos imperfections pour nous en humilier. Ne regarder que Dieu dans la créature.

Il est vrai que vous observez trop, que vous voulez trop deviner par amour-propre délicat et ombrageux, et que vous vous piquez facilement; mais il faut porter cette croix intérieure comme les extérieures. Elle est bien plus rude que celles du dehors. On souffre bien plus volontiers de la déraison d'autrui que de sa déraison propre. L'orgueil en est au désespoir, il se pique de s'être piqué; mais cette double piqûre est un double mal. Il n'y a qu'un seul remède, qui est de mettre à profit nos imperfections, en les faisant servir à nous humilier, à nous confondre, à nous désabuser de nous-mêmes, et à nous mettre en défiance de notre cœur.

Vous devez remercier Dieu de ce qu'il vous fait sentir que le travail nécessaire pour gagner M... est un de vos premiers devoirs. Mourez à vos répugnances, pour vous mettre à portée de lui apprendre à mourir à tous ses défauts. Vous ne vous trompez nullement quand vous me regardez comme un ami sincère et à toute épreuve; mais vous faites un obstacle à la grâce de ce qui en doit être le pur instrument, si vous n'êtes pas fidèle à chercher Dieu seul en moi, et à n'y voir que sa lumière, comme les rayons du soleil au travers d'un verre vil et fragile.

Vous ne trouverez la paix ni dans la société ni dans la solitude, quand vous y voudrez trouver des ragoûts et des soulagements de votre amour-propre dépité. Alors la solitude d'un orgueil boudeur est encore pis qu'une société un peu dissipée. Quand vous serez simple et petite, les compagnies ne vous gêneront ni ne vous dépiteront pas; alors vous ne chercherez la solitude que pour Dieu seul.

120.

Renoncer courageusement aux secours humains que Dieu nous enlève.

Dieu ne donne son esprit qu'à ceux qui le lui demandent avec douceur et petitesse. Rapetissez-vous donc, radoucissez votre cœur. Devenez un bon petit enfant, qui se laisse porter partout où l'on veut, et qui ne demande pas même où est-ce qu'on le porte. Pour moi, je ne puis plus avoir l'honneur de vous voir; vous n'avez aucun besoin de moi, si vous avez le courage de ne rien décider, et de vous livrer à la volonté de ceux qui gouvernent. Il y avait autrefois un solitaire qui s'était dépouillé du livre des Évangiles, et qui disait : « Je me suis dépouillé de tout, même du livre qui m'a enseigné le dépouillement. » A quoi sert l'abandon que vous avez tant aimé? N'est-ce pas une illusion, si on ne le pratique quand les occasions s'en présentent? Je ne suis point comparable au livre sacré des Évangiles, où est la parole de vie éternelle; mais quand je serais un ange du ciel, au lieu que je ne suis qu'un indigne prêtre, il ne faudrait se souvenir de moi que pour se souvenir de ce que j'ai pu dire de bon.

Je ne vous ai jamais parlé que d'abandon sans réserve, et de docilité enfantine. Je ne vous ai donc enseigné qu'à vous détacher de moi comme de tout le reste, et qu'à vous abandonner sans hésitation à la conduite de vos supérieurs. Ce serait vous ôter de votre grâce et de l'ordre de Dieu, que de vouloir vous donner encore des secours auxquels vous devez mourir. Quand le temps de mourir à certains secours est venu, ces secours ne sont plus secours, ils se tournent en piéges. Au lieu d'être des moyens qui unissent à Dieu, ils deviennent un milieu humain entre Dieu et nous qui nous arrête, et nous empêche de nous unir immédiatement à lui. Je le prie de tout mon cœur, madame, de vous donner l'esprit de foi et de sacrifice dont vous avez besoin pour accomplir sa volonté. Personne ne vous honorera jamais plus parfaitement que moi.

121

Contre l'attachement excessif aux consolations qu'on reçoit sous la conduite d'un directeur.

Vous me faites un vrai plaisir, monsieur, en me témoignant l'ouverture de cœur que vous auriez pour moi; je vous parlerai dans l'occasion avec la même franchise. Mais il ne faut point parler par une se-

crète recherche de quelque assurance; car il ne vous convient point d'en chercher. Dieu est jaloux de tout ce qui se tourne en appui, et encore plus de tout ce qui est une recherche indirecte de ce que nous ne voudrions pas rechercher directement. Comptez que je sais le fond qu'il faut faire sur ceux que Dieu a fait passer par beaucoup d'épreuves : je ne puis être de même avec les autres, quoiqu'ils soient fidèles selon leur degré. Mais il ne faut tenir à rien, pas même à ses dépouillements, dont on peut se revêtir insensiblement. Oubliez-vous vous-même, et toutes vos peines se dissiperont. On croit que l'amour de Dieu est un martyre; non, toutes les peines ne viennent que de l'amour-propre. C'est l'amour-propre qui doute, qui hésite, qui résiste, qui souffre, qui compte ses souffrances, qui varie dans les occasions, et qui empêche la paix profonde des âmes délivrées d'elles-mêmes. En voilà trop; mais je suis sûr que vous voulez que je parle selon mon cœur et sans mesure.

122.

Nécessité d'écouter Dieu, et ceux qu'il nous donne pour nous conduire.

J'ai vu N...; je l'ai beaucoup écouté; je lui ai peu parlé. J'ai suivi en ce point la pente de mon cœur : peut-être que Dieu a voulu lui montrer par là comment il doit retrancher les discours superflus. Je lui ai dit en peu de paroles ce qui m'a paru convenir à ses besoins. Tout se réduit au silence intérieur, qui règle toute la conduite extérieure. S'il n'amortit sans cesse la vivacité de son imagination par le recueillement de son degré, il ne sera jamais en état d'écouter Dieu, et d'agir paisiblement par l'esprit de grâce. La nature empressée préviendra toujours par ses saillies tous les mouvements de Dieu, qui doivent être attendus. S'il ne parlait que quand Dieu le fait parler, il parlerait peu et très-bien; mais comme son imagination l'entraîne à toute heure, la règle qui fera la sûreté de toutes les autres est qu'il vous écoute, qu'il vous croie, qu'il vous obéisse, qu'il s'apetisse sous votre main, et qu'il s'arrête tout court dès que vous parlez. Il faut qu'il vous aide, mais il faut que vous le décidiez.

Je le charge donc de vous écouter sans s'écouter soi-même, et je vous recommande de lui décider, avec pleine autorité, de faire ce que vous lui direz. De votre côté, vous devez recevoir avec simplicité et petitesse ce qu'il vous dira par grâce sur vos faiblesses. Ne les craignez point par anticipation : *à chaque jour suffit son mal. Ne craignez point pour le jour de demain; le jour de demain aura soin de lui-même* [1]. Celui qui fait la paix du cœur aujourd'hui est tout-puissant et tout bon pour la faire encore demain.

Ne vous tentez pas vous-même en voulant prévenir des épreuves dont vous n'avez pas encore la grâce. Dès que vous apercevrez naître ces pensées, arrêtez-les dans leur commencement. On mérite la tentation quand on l'écoute. Coupez court, non par des efforts et par des méthodes, mais en laissant ces pensées sans leur dire ni *oui* ni *non*. Les gens auxquels on ne répond rien se taisent bientôt. Livrez-vous à Dieu sans vous reprendre sous aucun pretexte, et il aura soin de tout.

123.

Comment on doit agir envers une personne faible et dissipée.

Pour N... ce n'est que faiblesse et dissipation. La guerre l'avait trop dissipé; d'autres tentations l'ont trouvé affaibli par celle-là : mais j'espère que l'expérience de sa faiblesse se tournera à profit. Ayez une patience sans bornes avec lui. Parlez-lui quand Dieu vous donne des paroles, et n'en mêlez jamais aucune des vôtres. Ne le pressez jamais par activité et par sagesse humaine; ne patientez jamais par politique et par méthode. Quand vous lui direz les paroles de Dieu, elles seront pleines d'autorité, et vous serez écouté. On peut parler avec force et attendre avec patience tout ensemble : sa faiblesse même augmentera votre autorité. Elle doit lui faire sentir combien il a besoin de se défier de lui et d'être docile. Soyez ferme sur les points essentiels, desquels tous les autres dépendent.

Je l'aime toujours tendrement, et j'espère que Dieu ne lui aura montré le bord du précipice que pour le guérir de sa dissipation, de son goût pour le monde, et de sa confiance en lui-même; mais il tomberait enfin bien bas, s'il refusait d'être simple, docile et petit, parmi tant d'expériences de sa fragilité et de sa misère. Quand nous ne nous humilions pas au milieu même de l'humiliation que Dieu nous donne tout exprès pour nous réduire à la petitesse et à la souplesse, nous le forçons malgré lui à frapper des coups encore plus grands, et à nous faire éprouver de plus humiliantes faiblesses. Au contraire, notre petitesse et notre docilité dans la misère apaisent le cœur de Dieu. On peut lui dire avec confiance. *Vous ne mépriserez point un cœur abattu et écrasé* [2]. Dieu s'attendrit, et ne résiste point à cette souplesse des petits.

[1] *Matth.* v, 34.
[2] *Ps.* L, 19.

Parlez donc suivant qu'il vous sera donné une bouche et une sagesse. Tenez l'enfant par la lisière; ne le laissez pas tomber. Ménagez votre santé, sur laquelle on me met en quelque inquiétude, reposez-vous et soulagez-vous en tout ce que vous le pourrez. Plus vous prendrez les croix journalières comme le pain quotidien, avec paix et simplicité; moins elles détruiront votre santé faible et délicate; mais les prévoyances et les réflexions vous tueraient bientôt. Voulez-vous mener tout comme Dieu, qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et douceur? n'y mêlez rien d'humain, et surtout nulle volonté intéressée pour la réputation de votre famille.

124.

Ne pas trop pousser une âme que Dieu attire; mais s'accommoder à sa grâce, et en attendre les moments.

Pour la personne dont vous me parlez, vous n'avez qu'à faire ce que je m'imagine que vous faites, qui est de l'attendre, de ne la pousser jamais, de la laisser presser intérieurement à Dieu seul, de lui dire ce que Dieu vous donne quand elle vient à vous; de le lui dire doucement, avec amitié, support, patience et consolation. Elle aura des inégalités, des irrésolutions, des défiances, des tentations contre vous : mais Dieu ne la laissera point sans achever son ouvrage, et c'est à vous à la soutenir. Les opérations de la grâce sont douloureuses. On vient jusques au bord du sacrifice de toutes les choses du monde, et on recule souvent d'horreur avant que de s'y précipiter. Ces hésitations si pénibles sont les fondements de ce que Dieu prépare. Plus on a été faible, plus Dieu donne sa force. Voyez l'agonie du jardin, où Jésus-Christ est triste jusqu'à la mort, et demande que le calice d'amertume soit détourné de lui : cette faiblesse est suivie du grand sacrifice de la croix.

Pourvu que vous ne poussiez jamais trop cette personne, elle reviendra toujours à vous, et ces retours vous donneront une force infinie. Il ne faut souvent qu'une demi-parole, qu'un regard, qu'un silence, pour achever la détermination d'une âme que Dieu presse. Quand vous ne pourrez lui parler, donnez-lui quelque bonne et courte lecture à faire, ou un moment d'oraison à pratiquer. Si son esprit et trop peiné pour les exercices, demeurez en silence avec elle; de temps en temps dites deux mots pour la calmer; souffrez d'elle tout ce que l'humeur et l'esprit de tentation lui feront faire, et qu'elle vous retrouve ensuite bonne et ouverte comme auparavant. Il n'y a que l'infidélité qu'il ne faut jamais lui passer; mais pour les saillies qui échappent, il faut les supporter. Si vous pouviez lui faire voir quelque personne d'expérience et de grâce qui vous aidât, ce serait un soulagement pour elle et pour vous; mais si vous n'avez personne qui convienne, ou bien si elle ne peut s'ouvrir qu'à vous seule, il faut que vous portiez seule tout le fardeau.

125.

Ne point se rebuter des imperfections d'autrui, et ne pas trop presser les commençants.

Je suis bien fâché de tous les mécomptes que vous trouvez dans les hommes; mais il faut s'accoutumer à y chercher peu, c'est le moyen de n'être jamais mécompté. Il faut prendre des hommes ce qu'ils donnent, comme des arbres les fruits qu'ils portent : il y a souvent des arbres où l'on ne trouve que des feuilles et des chenilles : Dieu supporte et attend les hommes imparfaits, et il ne se rebute pas même de leurs résistances. Nous devons imiter cette patience si aimable, et ce support si miséricordieux. Il n'y a que l'imperfection qui s'impatiente de ce qui est imparfait; plus on a de perfection, plus on supporte patiemment et paisiblement l'imperfection d'autrui sans la flatter. Laissez ceux qui s'érigent un tribunal dans leur prévention : si quelque chose les peut guérir, c'est de les laisser aller à leur mode, et de continuer à marcher de notre côté devant eux avec une simplicité et une petitesse d'enfant.

Ne pressez point N.... Il ne faut demander qu'à mesure que Dieu donne. Quand il est serré, attendez-le, et ne lui parlez que pour l'élargir : quand il est élargi, une parole fera plus que trente à contre-temps. Il ne faut ni semer ni labourer quand il gèle et que la terre est dure. En le pressant, vous le décourageriez. Il ne lui en resterait qu'une crainte de vous voir, et une persuasion que vous agissez par vivacité naturelle pour gouverner. Quand Dieu voudra donner une plus grande ouverture, vous vous tiendrez toujours toute prête pour suivre le signal, sans le prévenir jamais. C'est l'œuvre de la foi, c'est la patience des saints. Cette œuvre se fait au dedans de l'ouvrier, en même temps qu'au dehors sur autrui; car celui qui travaille meurt sans cesse à soi, en travaillant à faire la volonté de Dieu dans les autres.

AVIS SUR LES ÉPREUVES ET LES VICISSITUDES DE LA VIE INTÉRIEURE.

126.

Abandon à Dieu parmi les vicissitudes de la vie intérieure.

Laissez votre cœur aller comme Dieu le mène,

tantôt haut, tantôt bas; cette vicissitude est une rude épreuve. Si on était toujours dans la peine, on s'y endurcirait, ou bien on n'y durerait guère, mais les intervalles de calme et de respiration renouvellent les forces, et préparent une plus douloureuse surprise dans le retour des amertumes. Pour moi, quand je souffre, je ne vois plus que souffrance sans bornes; et quand le temps de consolation revient, la nature craint de sentir cette douceur, de peur que ce ne soit une espèce de trahison, qui se tourne en surprise plus cuisante quand la croix recommencera. Mais il me semble que la vrai fidélité est de prendre également le bien et le mal comme ils viennent, voulant bien essuyer toute cette secousse. Il faut donc se laisser soulager, quand Dieu nous soulage, et se laisser surprendre quand il nous surprend, et se laisser désoler quand il nous désole.

En vous disant tout ceci, j'ai horreur de tout ce que l'expérience de ces choses porte avec soi; je frémis à la seule ombre de la croix : mais la croix extérieure sans l'intérieure, qui est la désolation, l'horreur et l'agonie, ne serait rien. Voilà, N... ce que je vous dis sans dessein, parce que c'est ce qui m'occupe dans ce moment. J'ai aujourd'hui le cœur en paix sèche et amère; le demain m'est inconnu : Dieu le fera à son bon plaisir, et ce sera toujours le pain quotidien. Il est quelquefois bien dur et bien pesant à l'estomac. Écoutez Dieu, et point vous-même : là est la vraie liberté, paix et joie du Saint-Esprit. Tout à vous, etc.

127.

En quoi consiste la véritable ferveur.

Soyez en paix, M.... La ferveur sensible ne dépend nullement de vous : l'unique chose qui en dépend est votre volonté. Donnez-la à Dieu sans réserve. Il ne s'agit point de sentir un goût de piété; il s'agit de vouloir tout ce que Dieu veut. Reconnaissez humblement vos fautes; détachez-vous, abandonnez-vous, aimez Dieu plus que vous-même, et sa gloire plus que votre vie, du moins désirez d'aimer ainsi, et demandez ce véritable amour. Dieu vous aimera, et mettra sa paix au fond de votre cœur. Je la lui demande pour vous, et je voudrais souffrir pour l'obtenir.

128.

Se contenter de l'opération de Dieu, quoique cachée, et mélangée des saillies du naturel.

Je comprends, ce me semble, assez ce qui fait votre peine. Votre état est si simple, si sec et si nu, que vous ne trouvez rien pour vous soutenir, et que toute sûreté sensible vous manque au besoin. Mais votre conduite est droite et éloignée de tout ce qui peut causer l'illusion. Il m'a même paru que vous êtes plus régulier qu'autrefois, sans être moins libre et moins simple. Je vous trouve plus modéré, moins décisif, plus accommodant, moins attentif aux défauts d'autrui, plus patient dans les occasions; plus appliqué à vos devoirs. Quoiqu'il vous paraisse que tout se fait chez vous par naturel, il est pourtant vrai que votre naturel ne fait point tout cela, et qu'il faisait tout le contraire.

Il n'est pas étonnant que l'opération de la grâce, pour se cacher, se confonde insensiblement avec la nature. De plus, on fait toujours bien des fautes par les saillies du naturel, surtout quand on est fort vif; et le sentiment intérieur qu'on a, tente de croire que la vie est toute pleine de ces mouvements naturels auxquels on se laisse aller : mais dans le fond on travaille, malgré ses fautes, à réprimer ses saillies; et quoique ce travail soit simple et peu sensible, il ne laisse pas d'être très-réel. D'un autre côté, les fautes qu'on voit tiennent l'âme dans la défiance d'elle-même, et dans une entière pauvreté d'esprit.

Ne vous attristez donc point; et quoique Dieu ne vous console guère, ne vous rebutez point de demeurer dans son sein. Le monde ne vous convient point dans votre état. La plupart des compagnies ne vous seraient pas propres, quand même elles ne seraient pas dangereuses; mais je vous souhaiterais quelque petite société innocente qui vous pût amuser et délasser l'esprit. Pour moi, mon cœur est sec et languissant : la vie ne me fait aucun plaisir; mais il faut toujours aller en avant, et être chaque jour ce qu'il plaît à Dieu. Si j'osais, je dirais que je le veux lui seul et sans mesure.

129.

Être fidèle aux exercices de piété, indépendamment du goût sensible. Aimer Dieu, et tendre par la volonté à cet amour.

J'ai souvent pensé, monsieur, depuis hier aux choses que vous me fîtes l'honneur de me dire, et j'espère de plus en plus que Dieu vous soutiendra. Quoique vous ne vous sentiez pas un grand goût pour les exercices de piété, il ne faut pas laisser d'y être aussi fidèle que votre santé le permettra. Un malade convalescent est encore dégoûté; mais, malgré son dégoût, il faut qu'il mange pour se nourrir.

Il serait même très-utile que vous puissiez avoir

quelquefois un peu de conversation chrétienne avec les personnes de votre famille à qui vous pourrez vous ouvrir; mais, pour le choix, agissez en toute liberté selon votre goût présent. Dieu ne vous attire point par une touche vive et sensible, et je m'en réjouis, pourvu que vous demeuriez ferme dans le bien : car la fidélité soutenue, sans goût, est bien plus pure et plus à l'épreuve de tous les dangers, que les grands attendrissements qui sont trop dans l'imagination. Un peu de lecture et de recueillement chaque jour vous donnera insensiblement la lumière et la force de tous les sacrifices que vous devez à Dieu. Aimez-le; je vous quitte de tout le reste; tout le reste viendra par l'amour : encore même ne veux-je point vous demander un amour tendre et empressé; il suffit que la volonté tende à l'amour, et que, malgré les goûts corrompus qui restent dans le cœur, elle préfère Dieu au monde entier et à soi-même. Vous serez le plus ingrat de tous les hommes, si vous n'aimez pas Dieu qui vous aime tant, et qui ne se rebute point de frapper à la porte de votre cœur pour y répandre son amour. Quand vous ne trouvez point cet amour en vous, du moins demandez-le, désirez de l'avoir, et attendez-le avec une ferme confiance. Voilà ce que je ne puis m'empêcher de vous dire, tant je suis plein de ce qui vous touche.

130.

Touchant les distractions involontaires et les sécheresses.

Vous ne sauriez me dire les choses trop simplement. Ne vous mettez point en peine des pensées de vanité qui vous importunent par rapport aux dispositions de votre cœur que vous m'expliquez. Dieu ne permettra pas que le venin de l'orgueil corrompe ce que vous faites par nécessité pour aller droit à lui. De plus, il y a toujours plus à s'humilier et à se confondre, qu'à se plaire et à se glorifier dans les choses qu'on est obligé de dire de soi. Il en faut dire avec simplicité le bien comme le mal, afin que la personne à qui on se confie sache tout, comme un médecin, et puisse donner des remèdes proportionnés aux besoins.

Il ne s'agit point de ce que vous sentez malgré vous, ni des pensées qui se présentent à votre esprit, ni des distractions involontaires qui vous fatiguent dans votre oraison : il suffit que votre volonté ne veuille jamais être distraite, c'est-à-dire que vous ayez toujours l'intention droite et sincère de faire oraison, et de laisser tomber les distractions dès que vous les apercevez. En cet état, les distractions ne vous feront que du bien : elles vous fatigueront, vous humilieront, vous accoutumeront à vivre de pain sec et noir dans la maison de Dieu : vous demeurerez fidèle à servir Dieu, à l'aimer, et à vous unir à lui dans la prière, sans y goûter les consolations sensibles qu'on y cherche souvent plus que lui-même. L'illusion est à craindre quand on ne cherche Dieu qu'avec un plaisir goûté. Ce plaisir peut flatter l'amour-propre; mais quand on demeure uni à Dieu dans les ténèbres de la foi et dans les sécheresses des distractions, on le suit en portant la croix pour l'amour de lui. Quand les douceurs viendront, vous les recevrez pour ménager votre faiblesse. Quand Dieu vous en sèvrera, comme on sèvre un enfant du lait pour le nourrir de pain, vous vous passerez de cette douceur sensible, pour aimer Dieu dans un état humble et mortifié. Gardez-vous bien, en cet état, de reculer sur vos communions. L'oraison et la communion marcheront d'un pas égal, sans plaisir, mais avec une pure fidélité. Dieu n'est jamais si bien servi que quand nous le servons, pour ainsi dire, à nos dépens, sans en avoir sur-le-champ un profit sensible.

131.

Souffrir la tiédeur et ses propres dégoûts. Oraison de silence.

Je ne suis point étonné de votre tiédeur. On n'est point toujours en ferveur; Dieu ne permet pas qu'elle soit continuelle : il est bon de sentir, par des inégalités, que c'est un don de Dieu, qu'il donne et qu'il retire comme il lui plaît. Si nous étions sans cesse en ferveur, nous ne sentirions ni les croix, ni notre faiblesse; les tentations ne seraient plus des tentations réelles. Il faut que nous soyons éprouvés par la révolte intérieure de notre nature corrompue, et que notre amour se purifie par nos dégoûts. Nous ne tenons jamais tant à Dieu que quand nous n'y tenons plus par le plaisir sensible, et que nous demeurons fidèles par une volonté toute nue, étant attachés sur la croix. Les peines du dehors ne seraient point de vraies peines, si nous étions exempts de celles du dedans. Souffrez donc en patience vos dégoûts, et ils vous seront plus utiles qu'un goût accompagné de confiance en votre état. Le dégoût souffert par une volonté fidèle est une bonne pénitence. Il humilie, il met en défiance de soi, il fait sentir combien on est fragile, il fait recourir plus souvent à Dieu. Voilà de grands profits. Cette tiédeur involontaire, et cette pente à chercher tout ce qui peut flatter l'amour-propre, ne doivent pas vous empêcher de communier.

Vous voulez courir après un goût sensible de

Dieu, qui n'est ni son amour, ni l'oraison. Prenez ce goût quand Dieu vous le donne; et quand il ne vous le donne pas, aimez, et tâchez de faire oraison comme si ce goût ne vous manquait pas. C'est avoir Dieu que de l'attendre. D'ailleurs vous faites très-bien de ne demander à Dieu les goûts et les consolations qu'autant qu'il lui plaira de vous les donner. Si Dieu veut vous sanctifier par la privation de ces goûts sensibles, vous devez vous conformer à ses desseins de miséricorde et porter les sécheresses : elles serviront encore plus à vous rendre humble, et à vous faire mourir à vous-même, ce qui est l'œuvre de Dieu.

Vos peines ne viennent que de vous-même : vous vous les faites en vous écoutant. C'est une délicatesse et une sensibilité d'amour-propre que vous nourrissez dans votre cœur en vous attendrissant sur vous-même. Au lieu de porter fidèlement la croix, et de remplir vos devoirs en portant le fardeau d'autrui pour lui aider à le porter, et pour redresser les personnes que Dieu vous confie, vous vous resserrez en vous-même, et vous ne vous occupez que de votre découragement. Espérez en Dieu; il vous soutiendra et vous rendra utile au prochain, pourvu que vous ne doutiez point de son secours, et que vous ne vous épargniez point dans ce travail.

Gardez-vous bien d'interrompre votre oraison; vous vous feriez un mal infini. Le silence dont vous me parlez vous est excellent toutes les fois que vous y sentez de l'attrait. Sortez-en pour vous occuper des vérités plus distinctes, quand vous en avez la facilité et le goût; mais ne craignez point ce silence quand il opère en vous pour la suite une attention plus fidèle à Dieu dans le reste de la journée. Demeurez libre avec Dieu de la manière que vous pourrez, pourvu que votre volonté soit unie à lui, et que vous cherchiez ensuite à faire sa volonté aux dépens de la vôtre.

132.

De l'instinct du fond; de la présence de Dieu; des amusements innocents.

Je crois que vous devez être en repos pour votre oraison; elle me paraît bonne, et vous n'avez qu'à la continuer avec confiance en celui d'où elle vient et avec qui vous y êtes. Pour ce que vous nommez *instinct*, c'est un germe secret d'amour et de présence de Dieu, qu'il faut avoir soin de nourrir, parce que c'est lui qui nourrit tout le reste dans votre cœur. La manière de cultiver cet instinct est toute simple : il faut, 1° éviter la dissipation qui l'affaiblirait; 2° le suivre par le retour au silence et au recueillement toutes les fois que ce fond se réveille, et vous fait apercevoir votre distraction; 3° céder à cet instinct, en lui faisant les sacrifices qu'il demande en chaque occasion pour vous faire mourir à vous-même.

Il ne faut pas croire que la présence de Dieu soit imaginaire, à moins qu'elle ne nous donne de grandes lumières pour dire de belles choses. Cette présence n'est jamais plus réelle et plus miséricordieuse que quand elle nous enseigne à nous taire, à nous humilier, à n'écouter point notre amour-propre, et à demeurer avec petitesse et fidélité dans les ténèbres de la foi. Ce goût intime de renoncement à soi et de petitesse est bien plus utile que des lumières éclatantes et des sentiments vifs.

Pour cette présence sensible de Dieu que vous avez moins qu'autrefois, elle ne dépend pas de vous. Dieu la donne et l'ôte comme il lui plaît; il suffit que vous ne tombiez point dans une dissipation volontaire. Il y a des amusements de passion ou de vanité qui dissipent et qui mettent quelque entre-deux entre Dieu et nous. Il y a d'autres amusements qu'on ne prend que par simplicité et dans l'ordre de Dieu, pour se délasser, pour occuper l'activité de son imagination, pendant que le cœur a une autre occupation plus intime. On peut s'amuser de cette façon dans les temps de la journée où l'on ne pourrait pas continuer l'oraison sans se fatiguer : alors c'est une demi-oraison, qui vaut quelquefois autant que l'oraison même qu'on fait exprès.

133.

Ne pas s'inquiéter des sentiments, mais du fond de la volonté.

Il faut songer à réparer le dérangement dont vous vous plaignez dans votre intérieur. Les manières trop naturelles d'autrui réveillent tout ce qu'il y a en nous de trop naturel; elles nous font sortir d'un certain centre de la vie de grâce; mais il faut y rentrer avec simplicité et défiance de soi. La dureté, l'injustice, la fausseté, se trouvent dans notre cœur, quant aux sentiments, lorsque nous nous trouvons avec des personnes qui piquent notre amour-propre; mais il suffit que notre volonté ne suive pas ce penchant. Il faut mettre ses défauts à profit par une entière défiance de notre cœur.

Je suis fort aise de ce que vous ne trouvez en vous aucune ressource pour soutenir le genre de vie que vous avez embrassé. Je craindrais tout pour vous, si vous vous sentiez affermie dans le bien, et si vous vous promettiez d'y persévérer; mais j'espère tout quand je vois que vous désespérez sincèrement de

vous-mêmes. Oh! qu'on est faible quand on se croit fort! Oh! qu'on est fort en Dieu quand on se sent faible en soi!

Le sentiment ne dépend pas de vous : aussi l'amour n'est-il pas dans le sentiment. C'est le vouloir qui dépend de vous, et que Dieu demande. Il faut que la volonté soit suivie de l'action; mais souvent Dieu ne demande pas de grandes œuvres de nous. Régler son domestique, mettre ordre à ses affaires, élever ses enfants, porter ses croix, se passer des vaines joies du siècle, ne flatter en rien son orgueil, réprimer sa hauteur naturelle; travailler à devenir simple, naïve, petite; se taire, se recueillir, s'accoutumer à une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu, voilà les œuvres dont Dieu se contente.

Vous voudriez, dites-vous, des croix pour expier vos péchés et pour témoigner votre amour à Dieu. Contentez-vous des croix présentes; avant que d'en chercher d'autres, portez bien celles-là; n'écoutez ni vos goûts, ni vos répugnances; tenez-vous dans cette disposition générale de dépendance sans réserve de l'esprit de grâce en toute occasion. C'est la mort continuelle à soi-même. Ne refusez rien à Dieu, et ne le prévenez sur rien pour les choses où vous ne voyez point encore sa volonté. Chaque jour apportera ses croix et ses sacrifices. Quand Dieu voudra vous faire passer dans un autre état, il vous y préparera insensiblement. Je serai volontiers votre instrument de mort par cette dépendance de la grâce. Je souhaite que Dieu poursuive sans relâche en vous toute vie de l'amour-propre.

134.

Recevoir également de Dieu la tranquillité et la sécheresse dans l'oraison.

Vous ne devez point être en peine sur la tranquillité que Dieu vous donne dans l'oraison. Quand elle vient, il la faut prendre sans aucun scrupule : ce serait résister à Dieu que de vouloir, sous prétexte d'humilité et de pénitence, rejeter cet attrait de grâce pour vous occuper de vos misères. La vue de vos misères reviendra assez à son tour. Mais quand vous trouvez un penchant et une facilité à être dans une douce présence de Dieu, rien n'est si bon que d'y demeurer. Vous avouez que, hors de cette tranquillité en la présence de Dieu, vous ne savez ce que c'est qu'oraison. Gardez-vous bien donc de sortir, par votre propre choix, d'une disposition hors de laquelle vous dites que votre oraison se perd.

D'un autre côté, quand une certaine douceur vous manque en cet état-là, ne croyez point que tout soit perdu. Dieu ne vous ôte ce plaisir que pour vous sevrer peu à peu comme un enfant, et pour vous accoutumer à du pain sec en la place du lait. Il faut sevrer l'enfant, et l'enfant crie : mais il vaut mieux le laisser crier, et le sevrer pour le mieux nourrir et le faire croître. La privation de cette douceur sensible ne détruit pas l'oraison; au contraire, elle la purifie. C'est avoir Dieu sans Dieu, comme vous le disiez hier, c'est-à-dire Dieu seul sans ses dons, qui rendent sa présence douce, sensible et consolante : c'est Dieu même dans un état de plus pure foi : c'est Dieu caché, mais Dieu pourtant; c'est Dieu qui éprouve notre amour; ce n'est plus Dieu qui charme notre goût et qui épargne notre faiblesse. Il faut éprouver la vicissitude de ces deux états, pour ne tenir point à l'un, et pour n'être pas découragé de l'autre. Il faut être détaché de l'un, et ferme dans l'autre. Il faut être indifférent pour tous les deux, et ne changer point dans ces changements. Il faut croire que nous ne pourrons nous donner le goût consolant : c'est Dieu seul qui le donne, comme et quand il lui plaît. Il faut s'en laisser priver, et sacrifier à Dieu ses dons quand il les retire, comme une fidèle épouse se laisserait patiemment priver des joyaux et des caresses de son époux, pour se conformer à sa volonté. Il est encore plus parfait de tenir à Dieu qui nous rabaisse, qui nous dépouille, qui nous éprouve, que de tenir à Dieu qui nous enrichit, qui nous charme et qui nous caresse.

Laissez vos fautes : il suffit de les voir quand la lumière s'en présente, et de ne vous épargner point sur leur correction. Vos tentations se tourneront à profit. La véritable union à Dieu, qui est un amour simple et humble, diminue les imperfections. Demeurez donc unie à Dieu, et souffrez tout ce qu'il donne de croix et d'épreuves.

135.

Recevoir avec une égale tranquillité les consolations et les sécheresses, selon qu'il plaît à Dieu.

Dieu vous aime, puisqu'il a tant de jalousie à votre égard, et qu'il a soin de vous faire sentir jusqu'aux moindres fautes que vous commettez. Quand vous apercevrez quelque faute qui vous indispose pour l'oraison, contentez-vous de vous humilier sous la main de Dieu, et de recevoir cette interruption des grâces sensibles, comme la pénitence que vous avez méritée. Ensuite demeurez en paix; ne recherchez point par amour-propre ce plaisir qui peut vous venir de la société des bonnes gens qui vous honorent; mais aussi ne vous faites point un scrupule de recevoir cette consolation quand la Providence vous

l'envoie. Laissez tomber l'excès de sensibilité que vous éprouvez dans de telles consolations. Il suffit que votre volonté ne s'y livre pas, et que vous soyez sincèrement déterminée à vous en passer toutes les fois qu'elles cesseront.

Vous voulez savoir ce que Dieu demande de vous là-dessus; et je vous réponds que Dieu veut que vous preniez ce qui vient, et que vous ne couriez point au-devant de ce qui ne se présente point. Recevez avec simplicité ce qui vous est donné, n'y regardant que Dieu seul qui vous le donne pour soutenir votre faiblesse, et portez avec foi la privation de toutes les choses dont Dieu vous prive pour vous détacher. Quand vous prendrez ainsi également les inégalités des hommes à votre égard, que Dieu permet tout exprès pour vous éprouver par ces espèces de secousses, vous verrez que les consolations ne vous saisiront plus jusqu'à vous dissiper et à troubler votre oraison, et que les privations ne se tourneront plus en découragement et en dépit.

Ne quittez point vos deux temps réglés d'oraison pour le matin et pour le soir. Ils sont courts : vous les passerez facilement, moitié ennui et distractions involontaires, moitié retour à votre occupation de Dieu. Pour le reste de la journée, laissez-vous aller au recueillement, à mesure que vous vous y trouverez disposée. Il faut seulement y mettre deux bornes : l'une, qu'il ne vous détournera d'aucun de vos devoirs extérieurs; l'autre, que vous prendrez garde que ce recueillement n'épuise peu à peu votre tête, et ne mine insensiblement votre très-délicate santé.

Marchez avec confiance et sans crainte. La crainte resserre le cœur; la confiance l'élargit : la crainte est le sentiment des esclaves; l'amour de confiance est le sentiment des enfants.

Pour vos misères, il faut vous accoutumer à les voir avec une sincère condamnation, sans vous impatienter ni décourager. Pour un travail paisible, par rapport à la correction, ramenez votre cœur, autant que vous le pourrez, au calme de l'oraison et à la présence familière de Dieu pendant la journée.

136.

La désoccupation de soi-même perfectionne la vigilance pour se corriger, loin de l'exclure. Dieu doit être aimé purement.

Je comprends que toutes vos peines viennent de ce que vous voulez trop juger de vous-même, et de ce que vous en jugez par une fausse apparence, qui est votre sentiment. Dès que vous ne trouvez point un certain goût et un attrait sensible dans l'oraison, vous êtes tentée de vous décourager. Comme vous êtes dans une solitude sèche, triste et languissante, vous n'y avez guère d'autre soutien que le plaisir de goûter la piété : ainsi il n'est pas étonnant que vous vous trouviez abattue dès que cet appui vient à vous manquer. Voulez-vous être en paix? occupez-vous moins de vous-même, et un peu plus de Dieu. Ne vous jugez point, mais laissez-vous juger avec une entière démission d'esprit par celui que vous avez choisi pour vous conduire. Il est vrai qu'on est souvent occupé de soi sans le vouloir, et que l'imagination nous fait souvent retomber dans cette occupation pénible : mais je ne vous demande point l'impossible; je me borne à vouloir que vous ne soyez point occupée de vous-même par choix, et que vous n'entrepreniez point volontairement de juger de votre état par vos propres lumières. Dès que vous apercevez en vous cette occupation et ce jugement, détournez-en votre vue comme d'une tentation, et ne rendez pas volontaire, par une continuation de propos délibéré, ce qui commence par pure surprise d'imagination.

Au reste, ne croyez point que cette conduite que je vous conseille vous empêche de pratiquer la vigilance sur vous-même, que Jésus-Christ recommande dans l'Évangile. La plus parfaite manière de veiller sur soi est de veiller devant Dieu contre les illusions de l'amour-propre. Or une des plus dangereuses illusions de l'amour-propre est de s'attendrir sur soi, d'être sans cesse autour de soi-même, d'être occupé de soi d'une occupation empressée et inquiète, qui trouble, qui dessèche, qui resserre le cœur, qui ôte la présence de Dieu, enfin qui nous fait juger de nous-mêmes jusqu'à nous jeter dans le découragement. Dites comme saint Paul[1] : *Et même je ne me juge point;* vous n'en veillerez que mieux sur vos défauts pour les corriger, et sur vos devoirs pour les remplir, quoique vous ne soyez point volontairement dans ces occupations inquiètes d'amour-propre. Ce sera par amour pour Dieu que vous retrancherez d'une manière simple et paisible tout ce que cet amour vigilant et jaloux vous fera apercevoir d'imparfait et d'indigne du Bien-Aimé. Vous travaillerez à vous corriger sans impatience et sans dépit d'amour-propre contre vos faiblesses. Vous vous supporterez humblement sans vous flatter. Vous vous laisserez juger, et vous ne ferez qu'obéir.

Cette conduite va bien plus à mourir à soi-même que celle de suivre les délicatesses, les dépits, les impatiences de l'amour-propre sur la perfection. De plus, c'est prendre une fausse règle pour juger de soi, que d'en juger par les sentiments que l'on trouve

[1] *I. Cor.* IV, 3.

au dedans de soi-même. Dieu ne nous demande que ce qui dépend de nous; c'est précisément notre volonté qui dépend d'elle-même. Le sentiment n'est point en notre pouvoir; nous ne pouvons ni nous le donner ni nous l'ôter comme il nous plaît. Les plus endurcis pécheurs ont quelquefois, malgré eux, de bons mouvements. Les plus grands saints ont été violemment tentés par des sentiments corrompus dont ils avaient horreur. Ces sentiments ont même servi à les humilier, à les mortifier, à les purifier. *La vertu,* dit saint Paul[1], *se perfectionne dans l'infirmité.* Ce n'est donc pas le sentir, mais le consentir, qui nous rend coupables.

Pourquoi donc croyez-vous être loin de Dieu quand vous ne pouvez pas le goûter? Sachez qu'il est tout auprès de ceux qui ont le cœur en tribulation et en sécheresse. Vous ne pouvez point vous donner par industrie ce goût sensible. Qu'est-ce que vous voulez aimer? Est-ce le plaisir de l'amour, ou le Bien-Aimé? Si ce n'est que le plaisir de l'amour que vous cherchez, c'est votre propre plaisir, et non celui de Dieu, qui est l'objet de vos prétentions. On impose souvent à soi-même dans la vie intérieure. On se flatte de chercher Dieu, et on ne cherche que soi dans le culte divin. On ne quitte les plaisirs du monde que pour se faire un plaisir raffiné dans la dévotion; et comme on ne tient à Dieu que par le plaisir, on ne tient plus à lui quand la source du plaisir tarit. Il ne faut jamais se priver de ce plaisir par une recherche volontaire des autres plaisirs, qui rendent indigne de celui-là : mais enfin, quand ce plaisir manque, il faut continuer à aimer sans plaisir, et mettre la consolation à servir Dieu à ses dépens, malgré les dégoûts qu'on éprouve. Oh! que l'amour est pur quand il se soutient sans aucun goût sensible! Oh! que tout s'avance quand on est tenté de croire tout perdu! Oh! que l'amour souffrant sur le Calvaire est au-dessus de l'amour enivré sur le Thabor! On ne peut guère compter sur une âme qui n'a point encore été sevrée du lait des consolations spirituelles.

Je ne veux plus que vous soyez une dame sage, forte et vertueuse en grand; je veux tout en petit. Soyez une bonne petite enfant.

137.

Comment se conduire parmi les vicissitudes de la vie intérieure.

Il faut supposer qu'il se mêle beaucoup d'imagination, de sentiments, et même de sensibilité d'amour-propre, dans notre oraison. De là vient que nous sommes dans une espèce d'ivresse quand notre imagination nous donne de belles images avec des sentiments de plaisir, et que nous sommes découragés dès que ces images et ces sentiments flatteurs nous manquent; mais cette confiance dans le bon temps et ce découragement dans le mauvais ne sont que pure illusion. Il ne faudrait ni s'élever quand l'oraison est douce, ni s'abattre quand elle devient sèche et obscure. Le fond de l'oraison demeure toujours le même, pourvu qu'on ait toujours la même volonté d'être uni à Dieu, sans s'élever des dons sensibles, et sans s'abattre de leur privation. Dieu, par ces dons sensibles, soulage quelquefois notre imagination; il aide notre esprit, il soutient notre volonté faible et prête à succomber. Il retire aussi assez souvent ses secours, pour nous empêcher de nous les approprier avec une vaine confiance, et pour nous accoutumer à sa présence malgré les distractions et les sécheresses. L'oraison n'est jamais si pure que quand on la continue par fidélité, sans plaisir ni goût.

Il est vrai que si cette présence vous est facilitée par la considération méthodique de quelques vérités particulières, il faut vous appliquer à ces vérités pour en nourrir votre cœur; mais si ces vérités ne servent point à faciliter la présence de Dieu, et si ce n'est qu'une inquiétude scrupuleuse, vous ne ferez que vous embrouiller en vous écoutant.

Il ne dépend point de vous de dissiper les distractions involontaires, l'ennui, le dégoût et l'obscurité. Ce qui dépend de vous, moyennant la grâce de Dieu, est la patience dans cet ennui, le retour paisible à la présence de Dieu quand vous apercevez la surprise des distractions, et la fidélité pour demeurer attachée à Dieu sans plaisir, par une volonté sèche et nue.

Laissez tomber les pensées de vaine complaisance comme celles de découragement, et allez toujours votre train. Le tentateur ne cherche qu'à vous arrêter; en ne vous arrêtant point, vous vaincrez la tentation d'une façon simple et paisible.

138.

Demeurer fidèle dans les sécheresses, pour vivre de la vraie vie de Jésus-Christ en Dieu.

Vous ne devez point douter que votre santé ne me soit fort chère. Ce qui m'est encore plus cher est votre fidélité à Dieu. Il ne s'agit point des douceurs et des consolations qu'on voudrait goûter en le servant. Il ne dépend pas même de notre travail de nous procurer toujours une ferveur sensible.

[1] *II. Cor.* XII, 9.

Quoiqu'il ne faille jamais s'attirer cette privation par la moindre dissipation ou négligence volontaire, il faut néanmoins se passer de ces soutiens si consolants, et continuer avec une humble patience au milieu des ténèbres et des sécheresses, quand Dieu nous y met. C'est même un grand profit pour une âme constante dans le bien, que de voir toute sa pauvreté et toute son impuissance. Il importe bien plus de sentir sa misère pour recourir à Dieu, que de goûter une consolation qui tente de vaine complaisance.

O mon cher enfant, toute la vie chrétienne consiste à mourir à soi pour vivre à Dieu. Il faut donc mourir sans cesse à toutes les vies secrètes et flatteuses de l'amour-propre. Il faut être jaloux contre l'amour-propre pour l'amour de Dieu. Il faut s'exécuter à tout moment, pour préférer la volonté de Dieu aux goûts naturels. Voilà le vrai contrepoison de l'illusion dans la vie spirituelle. On ne s'égare sous de beaux prétextes de perfection, qu'en recherchant ce qui nous flatte au lieu de contenter Dieu, et qu'en voulant accommoder la piété à nos arrangements, au lieu d'assujettir tous nos goûts à la croix de Jésus-Christ. La vie qui résiste à Dieu est une vie fausse et douloureuse; au contraire, la mort qui cède à Dieu est une mort de paix et d'union avec la véritable vie. Cette bienheureuse mort est une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu, et la vie des consolations mondaines est une vie trompeuse. O mon cher enfant, laissons-nous mourir à tout, afin que Jésus-Christ seul vive en nous.

139.

Crainte injurieuse à Dieu. Utilité d'une misère qui humilie.

Ne craignez rien : vous feriez une grande injure à Dieu, si vous vous défiiez de sa bonté; il sait mieux ce qu'il vous faut, et ce que vous êtes capable de porter, que vous-même ; il ne vous tentera jamais au-dessus de vos forces. Encore un coup, ne craignez rien, âme de peu de foi. Vous voyez, par l'expérience de votre faiblesse, combien vous devez être désabusée de vous-même et de vos meilleures résolutions. A voir les sentiments de zèle où l'on est quelquefois, on croirait que rien ne serait capable de nous arrêter; cependant après avoir dit comme saint Pierre[1] : *Quand même il faudrait mourir avec vous cette nuit, je ne vous abandonnerai point,* on finit comme lui par avoir peur d'une servante, et par renier lâchement le Sauveur. Oh! qu'on est faible! Mais autant que notre faiblesse est déplorable, autant l'expérience nous en est-elle utile pour nous ôter tout appui et toute ressource au dedans de nous. Une misère que nous sentons, et qui nous humilie, nous vaut mieux qu'une vertu angélique que nous nous approprierions avec complaisance. Soyez donc faible et découragée si Dieu le permet, mais humble, ingénue et docile dans ce découragement. Vous rirez un jour des frayeurs que la grâce vous donne maintenant, et vous remercierez Dieu de tout ce que je vous ai dit sans prudence, pour vous faire renoncer à votre sagesse timide.

[1] *Matth.* XXVI, 35.

140.

Langueur de l'âme ; sa source et son remède.

Ma vie est triste et sèche comme mon corps; mais je suis dans je ne sais quelle paix languissante. Le fond est malade, et il ne peut se remuer sans une douleur sourde. Nulle sensibilité ne vient que d'amour-propre; on ne souffre qu'à cause qu'on veut encore. Si on ne voulait plus rien que la seule volonté de Dieu, on en serait sans cesse rassasié, et tout le reste serait comme du pain noir qu'on présente à un homme qui vient de faire un grand repas. Si la volonté présente de Dieu nous suffisait, nous n'étendrions point nos désirs et nos curiosités sur l'avenir. Dieu fera sa volonté, et il ne fera point la nôtre : il fera fort bien. Abandonnons-lui non-seulement toutes nos vues humaines, mais encore tous nos souhaits pour sa gloire, attendue selon nos idées. Il faut le suivre en pure foi et à tâtons. Quiconque veut voir, désire, raisonne, craint et espère pour soi et pour les siens. Il faut avoir des yeux comme n'en ayant pas : aussi bien ne servent-ils qu'à nous tromper et qu'à nous troubler. Heureux le jour où nous ne voulons pas prévoir le lendemain!

141.

Supporter patiemment les sécheresses et la vue de nos misères.

Je suis fort touché de la peinture que vous m'avez faite de votre état. Il est très pénible; mais il vous sera fort utile, si vous y suivez les desseins de de Dieu. L'obscurité sert à exercer la pure foi et à dénuer l'âme. Le dégoût n'est qu'une épreuve, et ce qu'on fait en cet état est d'autant plus pur, qu'on ne le fait ni par inclination ni par plaisir : on va contre le vent à force de rames. Pour l'état qui paraît tout naturel, je ne m'en étonne nullement. Dieu ne peut nous cacher sa grâce que sous la nature.

Tout ce qui est sensible se trouve conforme aux saillies du tempérament, et le don de Dieu n'est que dans le fond le plus intime et le plus secret d'une volonté toute sèche et toute languissante. Souffrir, passer outre, et demeurer en paix dans cette douloureuse obscurité, est tout ce qu'il faut. Les défauts même les plus réels se tourneront en mort et en désappropriation, pourvu que vous les regardiez avec simplicité, petitesse, détachement de votre lumière propre, et docilité pour la personne à qui vous vous ouvrez. Vous n'avez rien à craindre que de votre esprit, qui pourrait vous donner un art que vous n'apercevriez pas vous-même, pour tendre au but de votre amour-propre : mais comme vous êtes sincèrement en garde contre vous, et comme vous ne cherchez qu'à mourir à vous-même de bonne foi, je compte que tout ira bien. Vos peines serviront à rabaisser votre courage, et à vous déposséder de votre propre cœur ; la vue de vos misères démontera votre sagesse. Il faut seulement vous soulager et vous épargner dans les tentations de découragement, comme une personne faible qu'on a besoin de consoler et de faire respirer.

Votre tempérament est tout ensemble mélancolique et vif : il faut y avoir égard, et ne laisser jamais trop attrister votre imagination ; mais il lui faut des soulagements de simplicité et de petitesse, non de hauteur et de sagesse qui flattent l'amour-propre.

Plus vous vous livrerez sans mesure pour sortir de vous, et pour en perdre toute possession, plus Dieu en prendra possession à sa mode, qui ne sera jamais la vôtre. Encore une fois, laissez tout tomber, ténèbres, incertitudes, misères, craintes, sensibilités, découragement ; amusez-vous sans vous passionner ; recevez tout ce que les amis vous donneront de bon, comme un bien inespéré, qui ne fait que passer au travers d'eux, et que Dieu vous envoie. Pour les choses choquantes, regardez-les comme venant de leurs défauts, et supportez les leurs comme vous supportez les vôtres. Vous n'aurez jamais aucun mécompte, si vous ne voulez jamais compter avec aucun de vos amis. L'amour de Dieu ne s'y méprend jamais ; il n'y a que l'amour-propre qui puisse se mécompter. La grande marque d'un cœur désapproprié est de voir un cœur sans délicatesse pour soi, et indulgent pour autrui.

Je conviens que la simplicité serait d'un excellent usage avec nos bonnes gens ; mais la simplicité demande dans la pratique une profonde mort de la part de toutes les personnes qui composent une société. Les imparfaits sont imparfaitement simples ; ils se blessent mal à propos, ils critiquent, ils veulent deviner, ils censurent avec un zèle indiscret, ils gênent les autres : insensiblement les défauts naturels se glissent sous l'apparence de simplicité.

142.

Avantages des croix et de l'état d'obscurité où Dieu nous laisse.

Vous avez bien des croix à porter ; mais vous en avez besoin, puisque Dieu vous les donne. Il les sait bien choisir : c'est ce choix qui déconcerte l'amour-propre, et qui le fait mourir. Des croix choisies et portées avec propriété, loin d'être des croix et des moyens de mort, seraient des aliments et des ragoûts pour une vie d'amour-propre. Vous vous plaignez d'un état de pauvreté intérieure et d'obscurité : *Bienheureux les pauvres d'esprit*[1] ! *bienheureux ceux qui croient sans voir*[2] ! Ne voyons-nous pas assez, pourvu que nous voyions notre misère sans l'excuser ? Voir nos ténèbres, c'est voir tout ce qu'il faut. En cet état, on n'a aucune lumière qui flatte notre curiosité, mais on a toute celle qu'il faut pour se défier de soi, pour ne s'écouter plus, et pour être docile à autrui. Que serait-ce qu'une vertu qu'on verrait au dedans de soi, et dont on serait content ? Que serait-ce qu'une lumière aperçue, et dont on jouirait pour se conduire ? Je remercie Notre-Seigneur de ce qu'il vous ôte un si dangereux appui. Allez, comme Abraham, *sans savoir où*[3] ; ne suivez que l'esprit de petitesse, de simplicité et de renoncement : il ne vous inspirera que paix, recueillement, douceur, détachement, support du prochain, et contentement dans vos peines.

143.

Tendre habituellement à Dieu avec paix et fidélité, sans se détourner pour toutes les distractions involontaires.

Marchez dans les ténèbres de la foi et dans la simplicité évangélique, sans vous arrêter ni aux goûts ni aux sentiments, ni aux lumières de la raison, ni aux dons extraordinaires. Contentez-vous de croire, d'obéir, de mourir à vous-même, selon l'état de vie où Dieu vous a mis.

Vous ne devez point vous décourager pour vos distractions involontaires, qui ne viennent que de vivacité d'imagination et d'habitude de penser à vos affaires. Il suffit que vous ne donniez point lieu à ces distractions, qui arrivent pendant l'oraison,

[1] *Matth.* v, 3.
[2] *Joan.* xx, 29.
[3] *Hebr.* xi, 8.

en vous donnant une dissipation volontaire pendant la journée. On s'épanche trop quelquefois : on fait même de bonnes œuvres avec trop d'empressement et d'activité ; on suit trop ses goûts et ses consolations : Dieu en punit dans l'oraison. Il faut s'accoutumer à agir en paix, et avec une continuelle dépendance de l'esprit de grâce, qui est un esprit de mort à toutes les vies les plus secrètes de l'amour-propre.

L'intention habituelle, qui est la tendance du fond vers Dieu, suffit : c'est marcher en la présence de Dieu. Les événements ne vous trouveraient pas dans cette situation, si vous n'y étiez point. Demeurez-y en paix, et ne perdez point ce que vous avez chez vous, pour courir au loin après ce que vous ne trouveriez point. J'ajoute qu'il ne faut jamais négliger, par dissipation, d'avoir une intention plus distincte ; mais l'intention qui n'est pas distincte et développée est bonne. La paix du cœur est un bon signe, quand on veut d'ailleurs de bonne foi obéir à Dieu par amour, avec jalousie contre l'amour-propre.

Profitez de vos imperfections pour vous détacher de vous-même, pour vous attacher à Dieu seul. Travaillez à acquérir des vertus, non pour y chercher une dangereuse complaisance, mais pour faire la volonté du Bien-Aimé.

Demeurez dans votre simplicité, retranchant les retours inquiets sur vous-même, que l'amour-propre fournit sans cesse sous de beaux prétextes : ils ne feraient que troubler votre paix, et que vous tendre des piéges. Quand on mène une vie recueillie, mortifiée, et de dépendance, par le vrai désir d'aimer Dieu, la délicatesse de cet amour reproche intérieurement tout ce qui le blesse. Il faut s'arrêter tout court dès qu'on sent cette blessure et ce reproche au cœur. Encore une fois, demeurez en paix.

AVIS SUR LA PRATIQUE DE L'HUMILITÉ,

DU RENONCEMENT A SOI-MÊME,

DE LA RÉSIGNATION DANS LES CROIX, ETC.

144.

Souffrir avec patience et courage dans les peines domestiques.

Je prends, monsieur, une très-grande part à toutes vos peines domestiques, et je comprends qu'elles doivent être fort grandes ; mais vous savez que la croix est faite pour nous, et nous pour elle. C'est notre place que d'y demeurer paisiblement attachés avec Jésus-Christ jusqu'au dernier soupir de la vie. Il serait glorieux d'y avoir été patiemment, si on pouvait en descendre ; mais y être cloué et y expirer, c'est ce qui est terrible. C'est seulement dans ce dernier moment qu'on peut dire : *Tout est consommé.*

Je prie N... de faire le moins de réflexions qu'elle pourra sur tout ce qui ne va qu'à troubler sa paix et son avancement, en la jetant dans une occupation inquiète d'elle-même, qui est une tentation véritable. Pour vous, monsieur, prenez courage : *sustine sustentationes Dei*[1]. Toute notre piété n'est qu'imagination, si nous ne sommes pas contents lorsque Dieu nous frappe, et si nous cherchons, par ragoût, des espérances dans les temps à venir de cette vie pour nous consoler. Le détachement de ce monde ne saurait être trop absolu et trop de pratique.

145.

Avantages de se laisser rapetisser.

Je prie souvent Dieu qu'il vous tienne dans sa main. Le point essentiel est la petitesse. Il n'y a rien qu'elle ne raccommode, parce que la petitesse rend docile, et que la docilité redresse tout. Vous seriez plus coupable qu'un autre si vous résistiez à Dieu en ce point. D'un côté, vous avez reçu plus de lumières et de grâces qu'un autre pour vous laisser rapetisser ; d'un autre côté, personne n'a plus éprouvé que vous ce qui doit rabaisser le cœur, et ôter toute confiance en soi-même. C'est le grand fruit de l'expérience de nos infirmités, que de nous rendre petits et souples. J'espère que Notre-Seigneur vous gardera, et je le lui demande avec instance.

146.

Quelle doit être la souffrance pour y conserver la paix.

Pour N... je prie Notre-Seigneur de lui donner une simplicité qui soit la source de la paix pour elle. Quand nous serons fidèles à laisser tomber d'abord toute réflexion superflue et inquiète, qui vient d'un amour de nous-mêmes très-différent de la charité, nous serons au large au milieu de la voie étroite ; et, sans manquer ni à Dieu ni aux hommes, nous serons dans la pure liberté, et dans la paix innocente des enfants de Dieu.

Je prends pour moi, monsieur, ce que je donne aux autres, et je vois bien que je dois chercher la paix où je leur propose de la chercher. J'ai le cœur en souffrance. C'est la vie à nous-mêmes qui nous fait souffrir ; ce qui est mort ne sent plus. Si nous étions morts, et si *notre vie était cachée avec Jé-*

[1] *Eccli.* II, 3.

sus-Christ en Dieu, comme parle l'Apôtre [1], nous n'aurions plus les peines de l'esprit que nous ressentons. Nous pourrions bien sentir des douleurs du corps, comme la fièvre, la goutte, etc.; nous pourrions bien aussi souffrir des douleurs spirituelles, c'est-à-dire des douleurs imprimées dans l'âme, sans qu'elle y eût aucune part : mais pour les peines d'inquiétude, où l'âme ajoute à la croix imposée par la main de Dieu une agitation de résistance, et, pour ainsi dire, une non-volonté de souffrir, nous n'avons ces sortes de douleurs qu'autant que nous vivons encore à nous-mêmes.

Une croix purement donnée de Dieu, et pleinement voulue, sans retour inquiet par celui qui la porte, est tout ensemble douloureuse et paisible. Au contraire, une croix qui n'est pas pleinement et simplement voulue, et que la vie propre repousse encore un peu, est une double croix : elle est encore plus croix par la résistance vaine que l'âme y apporte, que par l'impression de douleur qu'elle fait nécessairement. La douleur et la paix sont dans un merveilleux mélange en purgatoire. On n'y souffre rien que de la main de Dieu; la résistance de la volonté n'a aucune part à cette douleur. O heureux qui pourrait souffrir dans cette paix simple de plein acquiescement, ou de non-résistance parfaite! Rien n'abrége et n'adoucit tant les peines, que de les recevoir ainsi.

Mais d'ordinaire on marchande avec Dieu; on veut toujours poser des bornes, et voir le bout de sa peine. Le même fond de vie opiniâtre et cachée, qui rend la croix nécessaire, fait qu'on la repousse à demi par de petits coups secrets, et qu'on en retarde l'opération. Ainsi c'est toujours à recommencer; on souffre, et on n'achève point l'ouvrage pour lequel on souffre. Je prie Notre-Seigneur que nous ne tombions, ni les uns ni les autres, dans cet état de langueur où la croix ne se tourne point à profit. Saint Paul dit [2] que *Dieu aime celui qui donne gaiement l'aumône:* combien plus doit-il aimer celui qui donne gaiement toute sa volonté pour s'abandonner à ses opérations crucifiantes!

147.

Bonheur des croix.

Je ne puis m'empêcher d'admirer la vertu de la croix : nous ne valons rien que par elle. Elle me fait frémir, et me donne des convulsions, dès qu'elle se fait sentir; et tout ce que j'ai dit de ses opérations salutaires s'évanouit dans l'agonie où elle met le fond du cœur. Mais, dès qu'elle me laisse respirer, je rouvre les yeux, je la vois admirable, et je suis honteux d'en avoir été si accablé. L'expérience de cette inégalité est une profonde leçon.

En quelque état que soit votre malade, et quelque suite que Dieu donne à son mal, elle est bienheureuse d'être si souple dans la main de Dieu. Si elle meurt, elle meurt au Seigneur; si elle vit, elle vit à lui. *Ou la croix, ou la mort* [1].

Rien n'est au-dessus de la croix que le parfait règne de Dieu; et encore la souffrance en amour est un règne commencé, dont il faut se contenter pendant que Dieu diffère la consommation. Vous avez besoin de croix aussi bien que moi. Le fidèle distributeur des dons nous a bien partagés. Qu'il en soit béni à jamais! Oh! qu'il est bon de nous châtier pour nous corriger!

148.

Souffrir ici-bas comme les âmes du purgatoire.

Je n'ai rien à vous répondre sur ce qui vous regarde; je ne vois rien à ajouter sur les choses que Dieu vous fait voir, et qu'il est capital de suivre sans relâche. Allez toujours mourant de plus en plus. La mort est bien plus mort quand autrui nous la donne. Demeurez dans la dépendance où Dieu vous met; elle sert à vous décider, à vous tirer de votre sagesse, et à vous apetisser, vous dont la pente était de mener les autres. Mais ne laissez pas de dire à autrui votre simple pensée, à mesure qu'elle vous vient au cœur, sans réflexion ni mesure.

Je prends part à toutes vos croix, et je me sens attendri pour vous tous dans cette société de crucifiement. Il me semble que je suis intimement uni à tous ceux qui souffrent en Notre-Seigneur : jugez par là de la manière dont je suis touché de l'état de N.... Les souffrances ne sont données que pour l'avancement. Quand Dieu veut se hâter de faire en peu de temps un grand ouvrage, il fait beaucoup souffrir, et il redouble ses coups rigoureux. Oh! qu'ils sont pleins d'amour, et qu'ils épargnent, lors même qu'ils semblent écraser impitoyablement!

La croix est une bonne relique qu'il faut garder. L'amour sans croix serait un charme, et il se tournerait en illusion; mais la croix rabaisse bien tous les beaux sentiments, toutes les hautes idées, toutes les ferveurs consolantes. Oh! qu'on est petit quand on souffre longtemps, et qu'on a beaucoup de peine à souffrir! La souffrance est un purgatoire de miséricorde en ce monde. Mais qui est-ce qui souffre comme les âmes que Dieu purifie dans l'autre monde? Qui est-ce qui souffre comme elles, sans se remuer

[1] *Colos.* III, 3.
[2] *II. Cor.* IX, 7.

[1] Parole de sainte Thérèse.

sous la main de Dieu, sans chercher de soulagement, et sans impatience dans l'attente d'être délivré, sans effort pour abréger l'épreuve, avec un amour paisible et qui croît tous les jours, avec une joie pure au milieu de tout ce qui est douloureux, enfin avec une petitesse et une simplicité qui font qu'en souffrant on ne songe pas que l'on sacrifie quelque chose à Dieu? Tâchons de fonder ce purgatoire en ce monde, comme on fonde des hôpitaux.

149.

Périls de l'activité et de la dissipation de l'esprit.

On ne peut être plus touché que je le suis, monsieur, de la très-bonne lettre que vous avez pris la peine de m'écrire : j'y vois votre cœur, et je le goûte. Je souhaite que Dieu vous conserve au milieu de la contagion du siècle. Le principal pour vous, monsieur, est de vous défier de votre facilité et de votre activité naturelle. Vous avez plus de penchant qu'un autre à vous dissiper; dès que vous êtes dissipé, vous êtes affaibli. Comme votre force ne peut être qu'en Dieu seul, il ne faut pas s'étonner si la force vous manque dès que vous manquez à Dieu. C'est bien assez que Dieu nous soutienne quand nous ne nous éloignons pas de lui; mais il doit permettre en quelque sorte notre chute quand nous ne craignons pas de tomber, et quand nous nous éloignons témérairement de son secours. Nous ne pouvons espérer de ressource contre notre fragilité que dans le recueillement et dans la prière.

Vous avez plus de besoin qu'un autre de ce secours : vous avez un naturel facile, qui s'engage et qui se passionne bientôt, votre vivacité et votre activité naturelle vous jetant sans cesse au dehors. D'ailleurs vous avez un air ouvert qui fait plaisir, et qui prévient le monde en votre faveur : il n'y a rien de si dangereux que de plaire; l'amour-propre en est charmé, et ce charme empoisonne le cœur. D'abord on s'amuse et on se flatte, puis on se dissipe, et on sent ralentir toutes ses bonnes résolutions; puis on s'enivre de soi-même et du monde, c'est-à-dire de plaisir et de vanité. Alors on se trouve dans une distance infinie de Dieu; on n'a plus le courage d'y retourner; on n'ose même plus songer à se faire cette violence.

Vous n'avez, monsieur, de ressource qu'à vous précautionner contre la dissipation. Je vous conjure de donner tous les matins un petit quart d'heure à une lecture méditée avec liberté, simplicité et affection; encore un petit moment de même vers le soir : de temps en temps dans la journée renouvelez la présence de Dieu et l'intention d'agir pour lui; humiliez-vous de vos fautes; travaillez de bonne foi à vous corriger; ayez patience avec vous-même, sans vous flatter, comme vous feriez avec un autre; fréquentez les sacrements dans des temps réglés. Je prierai de tout mon cœur pour vous.

150.

Exhortation à la simplicité et à l'enfance chrétienne.

Oh! que vous me serez chers, vous et N... si ce que nous avons dit ici ensemble fait de nous un cœur et une âme! Je ne le répète point, n'en ayant pas le temps; vous le savez. Ce n'est pas à la mémoire, mais au cœur, que je l'ai confié. S'il est entré dans votre cœur, vous le verserez fidèlement dans celui de N.... Non, mon cher, plus d'ambition, plus de curiosité ni de vivacité sur le monde, plus de régularité politique. Que le dehors soit simple, droit et petit, comme le dedans. *Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus* [1].

Soyons sages, mais de la sagesse de Dieu, et non de la nôtre. O la mauvaise sûreté, que celle qui vient d'une prudence mondaine! Laissez tomber tout empressement, toute activité, toute dissipation : vous en avez un besoin infini. Lors même qu'on ne se recueille point par méthode, on doit laisser tomber par simple fidélité tout ce qui dissipe et distrait, tout ce qui ébranle l'imagination, qui réveille les goûts et les désirs naturels, qui trouble la paix, le silence, la petitesse et la nudité intérieure. On parle magnifiquement de la passiveté avec une activité perpétuelle. On veut des sûretés, des lumières extraordinaires, et même des prédictions, pour se contenter dans l'obscurité de la pure foi. C'est vouloir voir le soleil à minuit.

Soyez bien petits, bien simples; qu'il n'y ait plus ni Céphas ni Apollon, mais le seul enfant Jésus qui nous réunisse tous dans sa seule enfance. Voilà l'Avent qui vient; renaissons avec lui. Mille très-humbles compliments à M...; aucun à N...; car je ne veux plus qu'il y ait un quelqu'un chez elle à qui nul compliment puisse s'adresser.

151.

Il n'y a que la mort de l'esprit qui prépare bien à celle du corps.

J'apprends, ma chère fille, que votre santé n'est pas bonne; et mon cœur en souffre une sensible douleur, quoique je veuille pour vous tout ce que Dieu veut, comme je le veux pour moi-même. Je suis persuadé que vous acquiescez à tout, et qu'au lieu de

[1] *Galat.* V, 25.

lui donner vous lui laissez prendre tout ce qu'il lui plaît. On ne donne que du sien, et c'est ce que vous ne voulez pas avoir en ce monde; mais un domestique laisse prendre par son maître le tout ou partie de ce que le maître lui a confié. Faites ainsi de votre vie corporelle. *Mon âme est toujours dans mes mains*[1]; laissez-la passer dans celles de Dieu à son gré. Oh! qu'on est vivant dans la vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu, quand on est mort à la fausse vie de la terre!

La véritable vie est inconnue et incompréhensible au monde insensé. Il y a même une infinité de sages et demi-dévots qui bornent leur dévotion à regarder de loin la mort avec une certaine soumission à la Providence, sans laisser Dieu opérer en eux le détachement foncier de la vie. Il n'y a que la mort de l'esprit qui prépare bien à celle du corps. Certaines gens pensent souvent à la mort du corps sans laisser mourir leur esprit : au contraire, la mort de l'esprit rend indifférent à la mort du corps, lors même qu'on n'en est pas directement occupé. Sainte Monique disait à son fils Augustin [2] : « Mon « fils, il n'y a plus rien qui me plaise en cette vie; « je ne sais plus ce que je fais ici-bas, ni pourquoi « j'y suis, toute espérance y étant éteinte pour moi. » Voilà la mort après laquelle il ne coûte plus rien de mourir. Il n'y a de fausse vie que l'amour-propre; il n'y a de véritable vie que l'amour de Dieu. Dès que l'amour de Dieu a pris toute la place de l'amour-propre, on est mort à toute fausse vie, et vivant de la véritable. Il n'y a de vie que dans cette heureuse mort.

Voilà le nouvel homme qui se renouvelle de jour en jour pendant que le vieux se corrompt. *Faites cela, et vous vivrez,* dit Jésus-Christ [3]. Laissez Dieu être l'unique Dieu de votre cœur : qu'il y brise l'idole du *moi;* que vous ne pensiez plus à vous par amour-propre; que vous soyez uniquement occupée de Dieu, comme vous l'avez été du *moi* sous de beaux prétextes. Sacrifiez le *moi* à Dieu : alors paix, liberté et vie, malgré la douleur, la faiblesse et la mort même.

Ménagez vos forces d'esprit et de corps. Supportez-vous avec petitesse. M... est votre bâton : on porte le bâton dont on est soutenu. Que ne puis-je vous aller voir! Mais que dis-je? Dieu nous rapproche et nous unit; je suis en esprit au milieu de vous tous. Je prie Jésus enfant de vous apetisser de plus en plus. La force cachée de Jésus n'est que dans son enfance toute nue, toute pauvre d'esprit, tout abandonnée.

[1] *Ps.* CXVIII, 109.
[2] *Confess.* lib. IX, cap. X, n° 26.
[3] *Luc.* X, 28.

152.

Changer les maux en biens par la patience.

On change tous les maux en biens quand on les souffre en patience par amour pour Dieu. Au contraire, on change tous les biens en maux quand on s'y attache pour flatter son amour-propre. Le vrai bien n'est que dans le détachement et l'abandon à Dieu. Voici le temps de l'épreuve. C'est dans cette occasion qu'il faut se tenir dans les mains de Dieu avec confiance et union sans réserve. Que ne voudrais-je point donner pour vous voir au plus tôt parfaitement guérie de votre maladie, et plus encore de l'amour de ce monde? L'attachement à soi a cent fois plus de venin que la petite vérole. Le venin de l'amour-propre demeure au dedans. Je prie de tout mon cœur pour vous.

153.

Dieu humilie l'âme par le sentiment de sa faiblesse.

Je suis dans une honteuse lassitude des croix. Il me semble qu'il ne me reste plus ni force ni haleine pour respirer dans la souffrance. La croix me fait horreur, et ma lâcheté m'en fait aussi. Je suis, entre ces deux horreurs, à charge à moi-même. Je frémis toujours par la crainte de quelque nouvelle occasion de souffrance. Ce n'est pas vivre que de vivre ainsi : mais qu'importe? Notre vie ne doit être qu'une mort lente. Il n'y a qu'à se délaisser à la volonté toute-puissante qui nous crucifie peu à peu.

Mon cœur souffre dans ce moment sur ce que vous m'avez mandé, et votre souffrance augmente la mienne : mais il y a en moi, ce me semble, un fond d'intérêt propre et une légèreté dont je suis honteux. La moindre chose triste pour moi m'accable; la moindre qui me flatte un peu me relève sans mesure. Rien n'est si humiliant que de se trouver si tendre pour soi, si dur pour autrui, si poltron à la vue de l'ombre d'une croix, et si léger pour secouer tout à la première lueur flatteuse. Mais tout est bon. Dieu nous ouvre un étrange livre pour nous instruire, quand il nous fait lire dans notre propre cœur.

154.

Sur le même sujet.

Cette tristesse, qui vous fait languir, m'alarme et me serre le cœur. Je la crains plus pour vous que toutes les douleurs sensibles. Je sais par expérience ce que c'est que d'avoir le cœur flétri et dégoûté

de tout ce qui pourrait lui donner du soulagement. Je suis encore à certaines heures dans cette disposition d'amertume générale, et je sens bien que si elle était sans intervalle, je ne pourrais y résister longtemps.

Je viens de faire une mission à Tournay : tout cela s'est assez bien passé, et l'amour-propre même y pourrait avoir quelque petite douceur; mais dans le fond le bien que nous faisons est peu de chose. Si on n'était soutenu par l'esprit de foi, pour travailler sans voir le fruit de son travail, on se découragerait; car on ne gagne presque rien, ni sur les hommes pour les persuader, ni sur soi-même pour se corriger. Oh! qu'il y a loin depuis le mépris et la lassitude de soi-même jusqu'à la véritable correction! Je suis à moi-même tout un grand diocèse, plus accablant que celui du dehors, et que je ne saurais réformer. Mais il faut se supporter sans se flatter, comme on doit le faire pour le prochain.

155.

Souffrir sans perdre courage et avec fidélité, sous la main de Dieu, les opérations douloureuses qui nous rapetissent.

C'est dans la peine et dans l'amertume que je vous goûte davantage. J'ai vu de la candeur et de la petitesse dans vos lettres, et j'en remercie Dieu avec attendrissement. Il faut aimer ce que Dieu aime, et je ne doute point qu'il ne nous aime davantage quand il nous rapetisse en nous rabaissant. Pendant que cette opération vous est douloureuse, comptez qu'elle vous est utile et nécessaire. Le chirurgien ne nous fait du mal qu'autant qu'il coupe dans le vif. Le malade ne sent rien quand on ne coupe que la chair déjà morte. Si vous étiez mort aux choses dont il s'agit, leur retranchement ne vous causerait aucune douleur. Détachez-vous absolument, si vous voulez être en paix et mourir à vous-même. Ne vous contentez pas de faire certains efforts, et d'être petit par secousses : délaissez-vous sans aucune réserve à Dieu, pour mourir à vous-même dans toute l'étendue de ses desseins. Courage sans courage humain : ne perdez pas les grands fruits de cette croix. Soumettez-vous non-seulement à N... pour vous laisser redresser, mais encore aux plus petits qui se mêleront de vous donner des avis à propos ou hors de propos. S'ils ne sont pas bons pour ceux qui les donneront par une critique indiscrète, ils seront excellents pour vous qui les recevrez en esprit de désappropriation et de mort.

Pour vos défauts, supportez-les avec patience, comme ceux du prochain, sans les flatter ni excuser. Il ne faut pas les vouloir garder, puisqu'ils déplaisent à Dieu : mais il faut sentir votre impuissance de les vaincre, et profiter de l'abjection qu'ils vous causent à vos propres yeux pour désespérer de vous-même. Jusqu'à ce désespoir de la nature, il n'y a rien de fait. Mais il ne faut jamais désespérer des bontés de Dieu sur nous, et ne nous défier que de nous-mêmes. Plus on désespère de soi pour n'espérer qu'en Dieu sur la correction de ses défauts, plus l'œuvre de la correction est avancée. Mais aussi il ne faut pas que l'on compte sur Dieu sans travailler fortement de notre part. La grâce ne travaille avec fruit en nous qu'autant qu'elle nous fait travailler sans relâche avec elle. Il faut veiller, se faire violence, craindre de se flatter, écouter avec docilité les avis les plus humiliants, et ne se croire fidèle à Dieu qu'à proportion des sacrifices qu'on fait tous les jours pour mourir à soi-même.

156.

Se laisser juger et se corriger en suivant l'esprit de grâce.

C'est à N... à se laisser juger par les personnes qui le connaissent, et qui sont unies avec lui dans la même voie. Ce n'est pas assez de croire ce dont nous avons l'expérience; il faut croire tout, quoiqu'on ne le voie pas, et le supposer vrai. Je compte que c'est faute d'attention que N... ne l'a pas vu. Il reste le point principal, qui est de se corriger; c'est à quoi il faut travailler en la manière qui convient : il faut le faire avec paix, simplicité et petitesse. Dieu veuille qu'il le fasse comme je le dis!

Je crois qu'il ne doit point avoir d'activité pour sa correction, et qu'elle doit venir par une simple fidélité à l'attrait de chaque moment, sans former des projets ni employer certains moyens. Il suffit de demeurer dans une certaine paix où l'esprit de grâce fait sentir ce qui serait d'un mouvement propre, et d'une recherche secrète de sa satisfaction.

157.

Sacrifice absolu de l'amour-propre par un continuel abandon de soi-même entre les mains de Dieu.

N... vous dira combien je suis occupé de vous, et avec quel plaisir j'apprends que vous êtes en paix. O le grand sacrifice que la simplicité! c'est le martyre de l'amour-propre. Ne plus écouter, c'est la véritable abnégation. On aimerait mieux souffrir les plus cruels tourments. Dix ans d'austérités corporelles ne seraient rien en comparaison de ce retranchement des jalousies et des délicatesses de l'amour-propre, toujours curieux sur soi.

Cet abandon serait le plus grand de tous les soutiens, s'il était aperçu avec certitude : mais il ne serait plus abandon, si on le possédait; il serait la plus riche et la plus flatteuse possession de nous-mêmes. Il faut donc que l'abandon qui nous donne tout nous cache tout, et qu'il soit lui-même caché. Alors ce dépouillement total nous donne en réalité toutes les choses qu'il dérobe à notre amour-propre. C'est que l'unique trésor du cœur est le détachement. Quiconque est détaché de tout et de soi, retrouve tout et soi-même en Dieu. L'amour de Dieu s'enrichit de tout ce que l'amour-propre avare a perdu.

Vivez donc et mourez tous les jours sur le fumier de Job. Jésus-Christ nous a enrichis, comme parle saint Paul [1], non de ses richesses visibles et éclatantes, mais de sa seule pauvreté. Nous voudrions des étoffes d'or; mais il ne nous faut que la nudité de Jésus-Christ sur la croix, ou ses vêtements déchirés en plusieurs morceaux, et abandonnés à ceux qui le crucifient. Je dis tout bien à mon aise, moi qui cherche le repos et la consolation, moi qui crains la peine et la douleur, moi qui crie les hauts cris dès que Dieu coupe dans le vif; mais enfin c'est la vérité qui me condamne, et à la condamnation de laquelle je souscris au fond de mon cœur, si je ne me trompe. Faites de même.

158.

Abandon à la seule volonté de Dieu; détachement de tout le reste.

J'entre dans vos peines. Que ne puis-je faire quelque chose de plus! Il faut imiter la foi d'Abraham, et aller toujours sans savoir où. On ne s'égare que par se proposer un but de son propre choix. Quiconque ne veut rien que la seule volonté de Dieu, la trouve partout, de quelque côté que la Providence le tourne; et, par conséquent, il ne s'égare jamais. Le véritable abandon n'ayant aucun chemin propre, ni dessein de se contenter, va toujours droit comme il plaît à Dieu. La voie droite est de se renoncer, afin que Dieu seul soit tout, et que nous ne soyons rien. J'espère que celui qui nourrit les petits oiseaux aura soin de vous. Heureux celui qui, comme Jésus-Christ, n'a pas de quoi reposer sa tête! Quand on s'est livré à la pauvreté intérieure même, doit-on craindre l'extérieure? Soyez fidèle à Dieu, et Dieu le sera à ses promesses. Faites honneur à la religion qui est si méprisée, et elle vous le rendra avec usure. Montrez au monde un courtisan qui vit de pure foi.

[1] *II. Cor.* VIII, 9.

Craignez votre vivacité empressée, votre goût pour le monde, votre ambition secrète qui se glisse sans que vous l'aperceviez. Ne vous engouez point de certaines conversations de politique ou de joli badinage, qui vous dissipent, qui vous indisposent au recueillement et à l'oraison. Parlez peu; coupez court; ménagez votre temps; travaillez avec ordre et de suite; mettez les œuvres en la place des beaux discours. Encore une fois, l'avenir n'est point encore à vous; il n'y sera peut-être jamais. Bornez-vous au présent; mangez le pain quotidien. *Demain aura soin de lui-même : à chaque jour suffit son mal* [1]. C'est tenter Dieu que de faire provision de manne pour deux jours; elle se corrompt. Vous n'avez point aujourd'hui la grâce de demain : elle ne viendra qu'avec demain lui-même. Moment présent, petite éternité pour nous.

159.

Porter la croix, et s'abandonner à la Providence.

On ne peut être plus vivement touché que je le suis de tout ce qui vous est arrivé. Il faut porter la croix comme un trésor; c'est par elle que nous sommes rendus dignes de Dieu, et conformes à son Fils. Les croix font partie du pain quotidien. Dieu en règle la mesure selon nos vrais besoins, qu'il connaît, et que nous ignorons. Laissons-le faire, et abandonnons-nous à sa main. Soyez enfant de la Providence. Laissez raisonner vos parents et amis. Ne pensez point de loin à l'avenir. La manne se corrompait quand on voulait par précaution en faire provision pour plus d'un jour. Ne dites point : Qu'est-ce que nous ferons demain? *Le jour de demain aura soin de lui-même.* Bornez-vous aujourd'hui au besoin présent; Dieu vous donnera en chaque jour les secours proportionnés à ce besoin-là. *Inquirentes autem Dominum non minuentur omni bono* [2]. La Providence ferait des miracles pour nous; mais nous empêchons ces miracles à force de les prévenir. Nous nous faisons nous-mêmes, par une industrie inquiète, une providence aussi fautive que celle de Dieu serait assurée.

Quant à N... il aime la religion et a des principes de vertu; mais il a besoin d'être nourri et soutenu. Il faut le secourir sans le gêner. Vous connaissez son esprit vif et ses longues habitudes; il faut lui passer bien des choses que je ne vous passerais pas. Dieu sait mieux que nous ce qu'il a mis dans chaque homme, et ce qu'il doit exiger de lui.

[1] *Matth.* VI, 34.
[2] *Ps.* XXXIII, 11.

Ménagez, supportez, respectez, espérez, fiez-vous au maître des cœurs, qui est fidèle à ses promesses. Soyez fidèle et docile vous-même. Mettez à profit vos faiblesses par une défiance infinie de vous-même, et par une souplesse enfantine pour vous laisser corriger. La petitesse sera votre force dans la faiblesse même.

160.

Sur le même sujet.

Je ne doute point que Notre-Seigneur ne vous traite toujours comme l'un de ses amis, c'est-à-dire avec des croix, des souffrances et des humiliations. Ces voies et ces moyens, dont Dieu se sert pour attirer à soi les âmes, font bien mieux et plus vite cette affaire, que non pas les propres efforts de la créature; car cela détruit de soi-même et arrache les racines de l'amour-propre, que nous ne pourrions pas même découvrir qu'à grande peine; mais Dieu, qui connaît ses tanières, le va attaquer dans son fort et sur son fond.

Si nous étions assez forts et fidèles pour nous confier tout à fait à Dieu, et le suivre simplement par où il voudrait nous mener, nous n'aurions pas besoin de grandes applications d'esprit pour travailler à la perfection; mais parce que nous sommes si faibles dans la foi que nous voulons savoir partout où nous allons, sans nous en fier à Dieu, c'est ce qui allonge notre chemin, et qui gâte nos affaires spirituelles. Abandonnez-vous tant que vous pourrez à Dieu, et jusques au dernier respir; et il ne vous délaissera pas.

161.

Ne point agir par naturel, et amortir sa vivacité.

Suivez la voie de mort dans laquelle Notre-Seigneur vous a mis, et travaillez à amortir cette vivacité de votre naturel qui vous entraîne dans ce que vous faites. Soyez persuadé que tout ce que nous faisons par ce que nous sommes, je veux dire selon notre humeur et tempérament, n'ayant rien de surnaturel, nous rend ce que nous faisons inutile pour nous avancer en Dieu; et parce que sa divine majesté demande des âmes qu'elle attire à soi un retour ou recoulement perpétuel dans notre fin dernière, et dans la plénitude du vrai bien; lorsque nous agissons par nous-mêmes et selon notre humeur, tout ce que nous faisons se réfléchit sur nous-mêmes et en demeure là, et Dieu n'y a point de part.

Vous voyez donc de quelle importance il vous est de réprimer la vivacité de vos humeurs et passions, et que c'est très-peu de chose de voir et pénétrer les secrets de la vie spirituelle, si on ne met point en exécution les moyens qui sont nécessaires pour parvenir à sa fin, qui est l'union réelle et véritable avec Dieu. Ceci ne demande point d'occupation de tête ni d'esprit, mais bonne volonté dans les occasions qui se présentent.

162.

Souffrir avec abandon, et boire le calice d'amertume jusqu'à la dernière goutte.

J'espère, monsieur, que, dans cet état de séparation et d'amertume, vous trouverez, loin des créatures, la plus puissante consolation. Dieu vous fera goûter ce qu'il est par lui-même quand tout le reste manque. La longueur de cette épreuve servira à vous endurcir contre vous-même, et à pousser sans bornes votre abandon. Quand on se livre à Dieu pendant le temps de paix et de calme, on ne sait ni ce qu'on veut ni ce qu'on promet : quoique l'abandon soit sincère, il est encore bien superficiel; mais quand le calice plein d'amertume se présente, alors la nature frémit, on est triste et craintif jusqu'à la mort, comme Jésus-Christ au jardin des Oliviers, on sue sang et eau; on dit : *Que ce calice soit éloigné de moi* [1] ! Heureux qui étouffe cette répugnance et ce soulèvement de la nature, pour ajouter, comme le Fils de Dieu : *Cependant que votre volonté se fasse, et non pas la mienne!* En vérité, monsieur, je serais bien fâché que vous perdissiez la moindre goutte du calice que Dieu vous présente. C'est maintenant qu'il faut exercer votre foi et votre amour. Oh ! que Dieu vous aime, puisqu'il vous frappe sans pitié! Quelque sacrifice qu'il vous demande, n'hésitez jamais. L'état de tristesse qui serre votre cœur, et la vue d'un objet affligeant qui est à toute heure devant vos yeux, me fait craindre pour votre santé. Ménagez-la, profitez des petits soulagements qui se présenteront; faites-le avec simplicité.

163.

La volonté de Dieu doit être notre tout.

Je vous souhaite la paix du cœur et la joie du Saint-Esprit, qui se trouve au milieu de toutes les croix et de toutes les tentations de la vie. C'est la différence essentielle entre la Babylone et la cité de Dieu. Un habitant de Babylone, quelque prospérité mondaine qui l'enivre, a un je ne sais quoi qui dit au fond du cœur : Ce n'est pas assez; je n'ai pas tout ce que je voudrais, et j'ai encore ce que je ne

[1] *Matth.* XXVI, 39.

voudrais pas. Au contraire, l'habitant de la cité sainte porte au fond de son cœur un *fiat* et un *amen* continuel. Il veut toutes ses peines, et il ne veut aucune des consolations dont Dieu le prive. Demandez-lui ce qu'il veut, il vous répondra que c'est précisément ce qu'il a. La volonté de Dieu, dans le moment présent, est le pain quotidien qui est au-dessus de toute substance. Il veut tout ce que Dieu veut en lui et pour lui. Cette volonté fait le rassasiement de son cœur; c'est la manne de tous les goûts. *Glorificaveris eum*, dit Isaïe [1], *dum non facis vias tuas, et non invenitur voluntas tua ut loquaris sermonem.* Aussi est-il dit de la nouvelle Jérusalem : *Vocaberis voluntas mea in ea* [2]. Elle n'aura plus d'autre nom; on n'en pourra plus avoir d'autre idée; elle ne sera plus rien d'elle-même. Comme saint Jean n'était qu'une voix annonçant Jésus-Christ, Jérusalem n'est plus que la seule *volonté de Dieu en elle*. Ce n'est plus elle qui vit et qui veut; c'est l'époux vivant et voulant dans l'épouse. Quelle est donc sa volonté sur vous? c'est que vous n'en ayez plus aucune, que vous ne trouviez plus en vous de quoi vouloir, que vous laissiez Dieu vouloir en vous tout ce qui est selon son esprit. *Qui autem scrutatur corda, scit quid desideret Spiritus; quia secundùm Deum postulat pro sanctis.*[3] Soyez donc l'homme de la volonté de Dieu, *virum voluntatis meæ* [4]. Ne la gênez en vous par aucune borne de volonté et de pensée propre, par aucun arrangement à votre mode.

La plupart des gens de bien, sous de beaux prétextes, font ce que saint Augustin reprochait aux demi-pélagiens, qui était de vouloir que les mérites naturels précédassent, et que la grâce suivît la nature : *gratia pedissequa.* On veut que Dieu veuille ce que nous voulons, afin que nous voulions notre propre volonté dans la sienne. Il faut que la volonté de Dieu démonte la nôtre, et qu'il soit lui seul toutes choses en nous.

164.

Manière de bien porter sa croix.

Portez en paix vos croix intérieures. Les extérieures sans celles de l'intérieur ne seraient point des croix; elles ne seraient que des victoires continuelles, avec une flatteuse expérience de notre force invincible. De telles croix empoisonneraient le cœur, et charmeraient notre amour-propre. Pour bien souffrir, il faut souffrir faiblement et sentant sa faiblesse; il faut se voir sans ressource au dedans de soi; il faut être sur la croix avec Jésus-Christ, et dire comme lui : *Mon Dieu, mon Dieu, combien m'avez-vous abandonné!* Oh! que la paix de la volonté, dans ce désespoir de l'amour-propre, est précieuse aux yeux de celui qui la fait en nous sans nous la montrer! Nourrissez-vous de cette parole de saint Augustin, qui est d'autant plus vivifiante qu'elle porte au cœur une mort totale de l'amour-propre : « Qu'il ne soit laissé en moi rien de moi-« même, ni de quoi jeter encore un regard sur moi; « *nihil in me relinquatur mihi, nec quo respiciam ad me ipsum.* N'écoutez point votre imagination, ni les réflexions d'une sagesse humaine : laissez tomber tout, et soyez dans les mains du Bien-Aimé. C'est sa volonté et sa gloire qui doivent nous occuper.

165.

Consentir à n'être rien, et se laisser consumer par une mort entière.

Soyez un vrai rien en tout et partout; mais il ne faut rien ajouter à ce pur rien. C'est sur le rien qu'il n'y a aucune prise. Il ne peut rien perdre. Le vrai rien ne résiste jamais, et il n'a point un *moi* dont il s'occupe. Soyez donc rien, et rien au delà; et vous serez tout sans songer à l'être. Souffrez en paix; abandonnez-vous; allez, comme Abraham, sans savoir où. Recevez des hommes le soulagement que Dieu vous donnera par eux. Ce n'est pas d'eux, mais de lui par eux, qu'il faut le recevoir. Ne mêlez rien à l'abandon, non plus qu'au rien. Un tel vin doit être bu tout pur et sans mélange; une goutte d'eau lui ôte toute sa vertu. On perd infiniment à vouloir retenir la moindre ressource propre. Nulle réserve, je vous conjure.

Il faut aimer la main de Dieu qui nous frappe et qui nous détruit. La créature n'a été faite que pour être détruite au bon plaisir de celui qui ne l'a faite que pour lui. O heureux usage de notre substance! Notre rien glorifie l'Être éternel et le tout Dieu. Périsse donc ce que l'amour-propre voudrait tant conserver! Soyons l'holocauste que le feu de l'amour réduit en cendres. Le trouble ne vient jamais que d'amour-propre; l'amour divin n'est que paix et abandon. Il n'y a qu'à souffrir, qu'à laisser tomber, qu'à perdre, qu'à ne retenir rien, qu'à n'arrêter jamais un seul moment la main crucifiante. Cette non-résistance est horrible à la nature : mais Dieu la donne; le Bien-Aimé l'adoucit; il mesure toute tentation.

Mon Dieu, qu'il est beau de faire son purgatoire en ce monde! La nature voudrait ne le faire ni en

[1] *Isai.* LVIII, 13.
[2] *Ibid.* LXII, 4.
[3] *Rom.* VIII, 27.
[4] *Isai.* XLVI, 11.

cette vie ni en l'autre; mais Dieu le prépare en ce monde, et c'est nous qui, par nos chicanes, en faisons deux au lieu d'un. Nous rendons celui-ci tellement inutile par nos résistances, que tout est encore à recommencer après la mort. Il faudrait être dès cette vie comme les âmes du purgatoire, paisibles et souples dans la main de Dieu, pour s'y abandonner, et pour se laisser détruire par le feu vengeur de l'amour. Heureux qui souffre ainsi !

Je vous aime et vous respecte de plus en plus sous la main qui vous brise pour vous purifier. Oh! que cet état est précieux! Plus vous vous y trouverez vide et privée de tout, plus vous m'y paraîtrez pleine de Dieu et l'objet de ses complaisances. Quand on est attaché sur la croix avec Jésus-Christ, on dit comme lui : *O Dieu, ô mon Dieu, combien vous m'avez délaissé!* Mais ce délaissement sensible, qui est une espèce de désespoir dans la nature grossière, est la plus pure union de l'esprit, et la perfection de l'amour.

Qu'importe que Dieu nous dénue de goûts et de soutiens sensibles ou aperçus, pourvu qu'il ne nous laisse pas tomber? Le prophète Habacuc n'était-il pas bien soutenu quand l'ange le transportait avec tant d'impétuosité de la Judée à Babylone, en le tenant par un de ses cheveux [1]? Il allait sans savoir où, et sans savoir par quel soutien; il allait nourrir Daniel au milieu des lions; il était enlevé par l'esprit invisible et par la vertu de la foi. Heureux qui va ainsi par une route inconnue à la sagesse humaine, et sans toucher du pied à terre!

Vous n'avez qu'à souffrir et à vous laisser consumer peu à peu dans le creuset de l'amour. Qu'y a-t-il à faire? Rien qu'à ne repousser jamais la main invisible qui détruit et qui refond tout. Plus on avance, plus il faut se délaisser à l'entière destruction. Il faut qu'un cœur vivant soit réduit en cendres. Il faut mourir, et ne voir point sa mort; car une mort qu'on apercevrait serait la plus dangereuse de toutes les vies. *Vous êtes morts*, dit l'Apôtre [2], *et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu.* Il faut que la mort soit cachée, pour cacher la vie nouvelle que cette mort opère. On ne vit plus que de mort, comme parle saint Augustin. Mais qu'il faut être simple et sans retour pour laisser achever cette destruction du vieil homme! Je prie Dieu qu'il fasse de vous un holocauste que le feu de l'autel consume sans réserve.

[1] *Dan.* XIV, 35.
[2] *Colos.* III, 3.

166.

Vivre en pur abandon et simple délaissement au bon plaisir de Dieu.

La peine que je ressens sur le malheur public ne m'empêche point d'être occupé de votre infirmité. Vous savez qu'il faut porter la croix, et la porter en pleines ténèbres. Le parfait amour ne cherche ni à voir ni à sentir. Il est content de souffrir sans savoir s'il souffre bien, et d'aimer sans savoir s'il aime. Oh! que l'abandon, sans aucun retour ni repli caché, est pur et digne de Dieu! Il est lui seul plus détruisant que mille et mille vertus austères, et soutenues d'une régularité aperçue. On jeûnerait comme saint Siméon Stylite, on demeurerait des siècles sur une colonne; on passerait cent ans au désert, comme saint Paul ermite; que ne ferait-on point de merveilleux et digne d'être écrit, plutôt que de mener une vie unie, qui est une mort totale et continuelle dans ce simple délaissement au bon plaisir de Dieu! Vivez donc de cette mort; qu'elle soit votre unique pain quotidien. Je vous présente celui que je veux manger avec vous.

Soyez simple et petit enfant. C'est dans l'enfance qu'habite la paix inaltérable et à toute épreuve. Toutes les régularités où l'on possède sa vertu sont sujettes à l'illusion et au mécompte. Il n'y a que ceux qui ne comptent jamais, lesquels ne sont sujets à aucun mécompte. Il n'y a que les âmes désappropriées par l'abnégation évangélique qui n'ont plus rien à perdre. Il n'y a que ceux qui ne cherchent aucune lumière, qui ne se trompent point. Il n'y a que les petits enfants qui trouvent en Dieu la sagesse, qui n'est point dans les grands et les sages qu'on admire.

167.

Laisser expirer la nature dans le dépouillement et la mort totale.

Tout contribue à vous éprouver; mais Dieu, qui vous aime, ne permettra pas que vous soyez tentée au-dessus de vos forces. Il se servira de la tentation pour vous faire avancer. Mais il ne faut chercher curieusement à voir en soi ni l'avancement, ni les forces, ni la main de Dieu, qui n'en est pas moins secourable quand elle se rend invisible. C'est en se cachant qu'elle fait sa principale opération : car nous ne mourrions jamais à nous-mêmes, s'il montrait sensiblement cette main toujours appliquée à nous secourir. En ce cas, Dieu nous sanctifierait en lumière, en vie et en revêtissement de tous les ornements spirituels; mais il ne nous sanctifierait

point sur la croix, en ténèbres, en privation, en nudité, en mort. Jésus-Christ ne dit pas : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se possède, qu'il se revête d'ornements, qu'il s'enivre de consolations, comme Pierre sur le Thabor; qu'il jouisse de moi et de soi-même dans sa perfection, qu'il se voie, et que tout le rassure en se voyant parfait : mais au contraire il dit[1] : *Si quelqu'un veut venir après moi*, voici le chemin par où il faut qu'il passe; *qu'il se renonce, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive* dans le sentier bordé de précipices où il ne verra que sa mort. Saint Paul dit que *nous voudrions être survêtus*[2], et qu'il faut au contraire être dépouillés jusqu'à la plus extrême nudité, pour être ensuite revêtus de Jésus-Christ.

Laissez-vous donc ôter jusqu'aux derniers ornemens de l'amour-propre, et jusqu'aux derniers voiles dont il tâche de se couvrir, pour recevoir la robe qui n'est blanchie que du sang de l'Agneau, et qui n'a plus d'autre pureté que la sienne. O trop heureuse l'âme qui n'a plus rien à soi, qui n'a même rien d'emprunté, non plus que rien de propre, et qui se délaisse au Bien-Aimé, étant jalouse de n'avoir plus de beauté que lui seul! O épouse, que vous serez belle quand il ne vous restera plus nulle parure propre! Vous serez toute la complaisance de l'époux quand l'époux sera lui seul toute votre beauté. Alors il vous aimera sans mesure, parce que ce sera lui-même qu'il aimera uniquement en vous. Écoutez ces choses, et croyez-les. Cet aliment de pure vérité sera d'abord amer dans votre bouche et dans vos entrailles; mais il nourrira votre cœur, et il le nourrira de la mort, qui est l'unique vie. Croyez ceci, et ne vous écoutez point. Le *moi* est le grand séducteur : il séduit plus que le serpent séducteur d'Ève. Heureuse l'âme qui écoute en toute simplicité ce qui l'empêche de s'écouter et de s'attendrir sur soi!

Que ne puis-je être auprès de vous! mais Dieu ne le permet pas. Que dis-je? Dieu le fait invisiblement, et il nous unit cent fois plus intimement à lui centre de tous les siens, que si nous étions sans cesse dans le même lieu. Je suis en esprit tout auprès de vous : je porte avec vous votre croix et toutes vos langueurs. Mais si vous voulez que l'enfant Jésus les porte avec vous, laissez-le se cacher à vos yeux, laissez-le aller et venir en toute liberté. Il sera tout-puissant en vous si vous êtes bien petite en lui. On demande du secours pour vivre et pour se posséder : il n'en faut plus que pour expirer, et pour être dépossédé de soi sans ressource. Le vrai secours est le coup mortel; c'est le coup de grâce. Il est temps de mourir à soi, afin que la mort de Jésus-Christ opère une nouvelle vie. Je donnerais la mienne pour vous ôter la vôtre, et pour vous faire vivre de celle de Dieu.

[1] *Matth.* XVI, 24.
[2] *II Cor.* V, 4.

168.

Nécessité de s'abandonner en pure foi à l'opération cachée de Dieu pour donner la mort.

Ce que je vous souhaite au-dessus de tout, c'est que vous n'altériez point votre grâce en la cherchant. Voulez-vous que la mort vous fasse vivre, et vous posséder en vous abandonnant? Un tel abandon serait la plus grande propriété, et n'aurait que le nom trompeur d'abandon; ce serait l'illusion la plus manifeste. Il faut manquer de tout aliment pour achever de mourir. C'est une cruauté et une trahison que de vous laisser respirer et nourrir pour prolonger votre agonie dans le supplice. Mourez; c'est la seule parole qui me reste pour vous.

Qu'avez-vous donc cherché dans la voie que Dieu vous a ouverte? si vous vouliez vivre, vous n'aviez qu'à vous nourrir de tout. Mais combien y a-t-il d'années que vous vous êtes dévouée à l'obscurité de la foi, à la mort et à l'abandon? Était-ce à condition de le faire en apparence, et de trouver une plus grande sûreté dans l'abandon même? Si cela était, vous auriez été bien fine avec Dieu : ce serait le comble de l'illusion. Si, au contraire, vous n'avez cherché (comme je n'en doute pas) que le sacrifice total de votre esprit et de votre volonté, pourquoi reculez-vous quand Dieu vous fait enfin trouver l'unique chose que vous avez cherchée? Voulez-vous vous reprendre dès que Dieu veut vous posséder, et vous déposséder de vous-même? Voulez-vous, par la crainte de la mer et de la tempête, vous jeter contre les rochers, et faire naufrage au port? Renoncez aux sûretés; vous n'en sauriez jamais avoir que de fausses. C'est la recherche infidèle de la sûreté qui fait votre peine. Loin de vous conduire au repos, vous résistez à votre grâce : comment trouveriez-vous la paix?

J'avoue qu'il faut suivre ce que Dieu met au cœur; mais il faut observer deux choses : l'une est que l'attrait de Dieu qui incline le cœur ne se trouve point par les réflexions délicates et inquiètes de l'amour-propre; l'autre, qu'il ne se trouve point aussi par des mouvements si marqués, qu'ils portent avec eux la certitude qu'ils sont divins. Cette certitude réfléchie, dont on se rendrait compte à soi-même, et sur laquelle on se reposerait, détrui-

rait l'état de foi, rendrait toute mort impossible et imaginaire, changeant l'abandon et la nudité en possession et en propriété sans bornes; enfin serait un fanatisme perpétuel, car on se croirait sans cesse certainement et immédiatement inspiré de Dieu pour tout ce qu'on ferait en chaque moment. Il n'y aurait plus ni direction ni docilité, qu'autant que le mouvement intérieur, indépendant de toute autorité extérieure y porterait chacun. Ce serait renverser la voie de foi et de mort. Tout serait lumière, possession, vie et certitude dans toutes ces choses. Il faut donc observer qu'on doit suivre le mouvement, mais non pas vouloir s'en assurer par réflexion, et se dire à soi-même, pour jouir de sa servitude : Oui, c'est par mouvement que j'agis.

Le mouvement n'est que la grâce ou l'attrait intérieur du Saint-Esprit, qui est commun à tous les justes; mais plus délicat, plus profond, moins aperçu et plus intime dans les âmes déjà dénuées, et de la désappropriation desquelles Dieu est jaloux. Ce mouvement porte avec soi une certaine conscience très-simple, très-directe, très-rapide, qui suffit pour agir avec droiture, et pour reprocher à l'âme son infidélité dans le moment où elle y résiste. Mais c'est la trace d'un poisson dans l'eau; elle s'efface aussitôt qu'elle se forme, et il n'en reste rien : si vous voulez la voir, elle disparaît pour confondre votre curiosité. Comment prétendez-vous que Dieu vous laisse posséder ce don, puisqu'il ne vous l'accorde qu'afin que vous ne vous possédiez en rien vous-même? Les saints patriarches, prophètes, apôtres, etc. avaient, hors des choses miraculeuses, un attrait continuel qui les poussait à une mort continuelle; mais ils ne se rendaient point juges de leur grâce, et ils la suivaient simplement : elle leur eût échappé pendant qu'ils auraient raisonné pour s'en faire les juges. Vous êtes notre ancienne, mais c'est votre ancienneté qui fait que vous devez à Dieu plus que toutes les autres. Vous êtes notre sœur aînée; ce serait à vous à être le modèle de toutes les autres, pour les affermir dans les sentiers des ténèbres et de la mort. Marchez donc, comme Abraham, sans savoir où. Sortez de votre terre, qui est votre cœur; suivez les mouvements de la grâce, mais n'en cherchez point la certitude par raisonnement. Si vous la cherchez avant que d'agir, vous vous rendez juge de votre grâce, au lieu de lui être docile, et de vous livrer à elle comme les apôtres le faisaient. Ils étaient *livrés à la grâce de Dieu,* dit saint Luc dans les Actes[1]. Si, au contraire, vous cherchez cette certitude après avoir agi, c'est une vaine consolation que vous cherchez par un retour d'amour-propre, au lieu d'aller toujours en avant avec simplicité selon l'attrait, et sans regarder derrière vous. Ce regard en arrière interrompt la course, retarde les progrès, brouille et affaiblit l'opération intérieure : c'est un contretemps dans les mains de Dieu; c'est une reprise fréquente de soi-même; c'est défaire d'une main ce qu'on fait de l'autre. De là vient qu'on passe tant d'années languissant, hésitant, tournant tout autour de soi.

Je ne perds de vue ni vos longues peines, ni vos épreuves, ni le mécompte de ceux qui me parlent de votre état sans le bien connaître. Je conviens même qu'il m'est plus facile de parler qu'à vous de faire, et que je tombe dans toutes les fautes où je vous propose de ne tomber pas. Mais enfin nous devons plus que les autres à Dieu, puisqu'il nous demande des choses plus avancées; et peut-être sommes-nous à proportion les plus reculés. Ne nous décourageons point : Dieu ne veut que nous voir fidèles. Recommençons, et en recommençant nous finirons bientôt. Laissons tout tomber, ne ramassons rien; nous irons bien vite et en grande paix.

[1] *Act.* XV, 40.

169.

Abandon simple et total.

Je vous désire une simplicité totale d'abandon, sans laquelle on n'est abandonné qu'à condition de mesurer soi-même son abandon, et de ne l'être jamais dans aucune des choses de la vie présente qui touchent le plus notre amour-propre. Ce n'est pas l'abandon réel et total à Dieu seul, mais la fausseté de l'abandon et la réserve secrète, qui fait l'illusion.

Soyez petit et simple au milieu du monde le plus critique, comme dans votre cabinet. Ne faites rien ni par sagesse raisonnée, ni par goût naturel, mais simplement par souplesse à l'esprit de mort et de vie; de mort à vous, de vie à Dieu. Point d'enthousiasme, point de certitude recherchée au dedans de vous, point de ragoût de prédictions; comme si le présent, tout amer qu'il est, ne suffisait pas à ceux qui n'ont plus d'autre trésor que la seule volonté de Dieu, et comme si on voulait dédommager l'amour-propre de la tristesse du présent par les prospérités de l'avenir. On mérite d'être trompé quand on cherche cette vaine consolation. Recevons tout par petitesse; ne cherchons rien par curiosité; ne tenons à rien par un intérêt déguisé. Laissons faire Dieu, et ne songeons qu'à mourir sans réserve au moment présent, comme si c'était l'éternité tout entière. Ne faites point de tours de sagesse.

170.

Éviter la dissipation, et réprimer l'activité de l'esprit.

Au nom de Dieu, évitez la dissipation; craignez votre imagination trop vive et votre goût pour le monde. Il ne suffit pas de ne voir point trop de gens; il faut de plus ne laisser pas trop exciter votre vivacité avec chacun d'eux; il faut retrancher les longues conversations, et dans les courtes même il faut retrancher une certaine activité d'esprit qui est incompatible avec le recueillement. Il ne s'agit point d'un certain recueillement procuré par effort et par industrie qui n'est pas de saison : je vous demande l'union toute simple et du fond avec Dieu, que sa grâce nous donne quand nous laissons tomber notre activité, qui nous dissipe, et qui nous engoue de l'amusement des créatures. En vérité, si vous n'êtes fidèle à laisser tomber toute votre activité, qui est de nature et d'habitude, vous perdrez insensiblement tout votre intérieur; et, malgré toutes vos pieuses intentions, vous vous trouverez réduit à une dévotion de sentiments passagers et superficiels, avec de grandes fragilités et de grands mélanges de choses contraires à votre ancienne grâce.

171.

Sur le même sujet.

Je souhaite infiniment que vous receviez d'un cœur ouvert et docile tout ce qu'on vous dira pour votre correction intérieure. Vous avez besoin que N... conserve sur vous une vraie autorité. Elle vous connaît à fond : Dieu vous l'a donnée pour mère spirituelle; elle est le canal de grâce pour vous : vous avez besoin qu'on retienne les saillies continuelles de votre imagination trop vive : tout vous amuse, tout vous dissipe, tout vous replonge dans le naturel.

Ce qui vous rend si long à toutes choses est que vous suivez trop sur chaque chose votre imagination. Vous aimez trop à parler de choses inutiles, et même de circonstances peu importantes sur les choses les plus nécessaires. Vous êtes trop occupé de vous procurer de la considération, de la confiance, des distinctions. Vous aimez trop votre rang et les personnes qui peuvent vous donner du crédit. Vous donnez trop de temps à tout ce qui vous plaît et qui vous flatte. Vous ne mourrez à toutes ces choses qu'en coupant court.

Il faut connaître les hommes avec qui vous avez besoin de bien vivre. Il faut s'instruire solidement de certains principes sur lesquels un homme de votre rang peut avoir besoin de former des vues, et même d'agir selon les occasions; mais il faut retrancher tous les empressements de curiosité et d'ambition. Il ne faut entrer dans ces choses que par pure fidélité, et par conséquent y mourir à toute heure, lors même qu'on y entre. Craignez non-seulement de recevoir avec hauteur ou propriété de lumière ce que l'on vous dit contre vos vues pour vous corriger, mais encore de le laisser tomber par distraction, par dissipation, par une espèce de légèreté. On a mal reçu un bon conseil quand il échappe si promptement. Pour le bien recevoir, il faut donner à l'esprit intérieur tout le temps de l'imprimer profondément en nous, et de l'appliquer paisiblement à toute l'étendue de nos besoins dans le dernier détail. Laissez-vous à l'esprit d'oraison, en sorte que vous ne lui résistiez point en vous dissipant. C'est ce recueillement passif qui sera votre unique ressource. Si vous ne résistez point à cet attrait simple et intime, il vous tiendra dans un recueillement simple de votre degré, qui durera toute la journée au milieu des occupations les plus communes. Alors vous parlerez peu, et ne le ferez que par grâce. *Si quis loquitur, quasi sermones Dei*[1].

172.

Se laisser conduire sans résistance.

Je vous embrasse tendrement. C'est dans votre infirmité que ma tendresse pour vous redouble. La faiblesse se tournera en force désappropriée, si vous êtes fidèle dans cette épreuve. A mesure que l'enfant est plus affaibli, il doit demeurer plus attaché à sa mère. Dites-lui tout avec une simplicité enfantine; priez-la de vous garder; ne lui soyez jamais difficile. Ayez du moins l'intention de céder dans l'instant. Privez-vous de tout ce qu'elle voudra. Rentrez dans un recueillement proportionné à votre besoin. Évitez tout ce qui vous dissipe. Remettez-vous à l'*a*, *b*, *c*, s'il le faut, pour recommencer l'édifice par les fondements. Ne vous étonnez point de ne trouver aucune ressource en vous-même contre les excès les plus affreux. C'est cette épreuve d'impuissance et de désespoir de vous-même où Dieu vous veut, et qui est, non pas le mal, mais le vrai remède à vos maux. Mais tournez-vous du côté de Dieu et de N... qui vous est donnée dans ce besoin. Vous trouverez en Dieu, par elle, tout ce qui vous manque dans votre propre fond.

Ne vous fiez à vous-même sur rien. Ayez horreur de vous. Ayez votre cœur sur vos lèvres, et dans les mains de cette bonne mère. Le grand point est de céder sans cesse à Dieu, et de le laisser faire en nous

[1] *Petr.* IV, 11.

par simple non-résistance. Cette non-résistance, qu'on est tenté de regarder comme une inaction, s'étend au delà de tout ce qu'on peut croire. Elle ne laisse aucune vie à la nature, et lui ôte jusqu'à l'activité qui lui servirait de dernier appui. On aimerait mieux travailler sans relâche, et voir son travail, que se réduire à ne résister jamais. Ne résistez jamais, et tout se fera peu à peu. Soyez simple, petit et sans raisonnement : avec souplesse, tout s'aplanira ; sans souplesse, tout vous deviendrait comme impossible, et vous succomberiez terriblement.

Je veux que vous soyez petit à proportion de votre faiblesse. Ce n'est rien que d'être faible, pourvu qu'on soit petit et qu'on se tienne entre les bras de sa mère : mais être faible et grand, cela est insupportable; tomber à chaque pas, et ne vouloir pas se laisser porter, c'est de quoi se casser la tête.

173.

Avis pour deux personnes en degré différent de grâce.

Je vois que la lumière de Dieu est en vous pour vous montrer vos défauts et ceux de N.... C'est peu de voir; il faut faire, ou pour mieux dire il n'y aurait qu'à laisser faire Dieu, et qu'à ne lui point résister. Pour N... il ne faut jamais lui faire quartier; nulle excuse; coupez court; il faut qu'il se taise, qu'il croie, et qu'il obéisse sans s'écouter.

Pour vous, plus vous chercherez d'appui, moins vous en trouverez. Ce qui ne pèse rien n'a pas besoin d'être appuyé; mais ce qui pèse rompt ses appuis. Un roseau sur lequel vous voulez vous soutenir vous percera la main; mais si vous n'êtes rien faute de poids, vous ne tomberez plus. On ne parle que d'abandon, et on ne cherche que des cautions bourgeoises. La bonne foi avec Dieu consiste à n'avoir point un faux abandon, ni un demi-abandon, quand on le promet tout entier. Ananias et Saphira furent terriblement punis pour n'avoir pas donné sans réserve un bien qu'ils étaient libres de garder tout entier. Allons à l'aventure. Abraham allait sans savoir où, hors de son pays. Je voudrais bien vous chasser du vôtre, et vous mettre, comme lui, loin des moindres vestiges de route.

N... n'avancera qu'autant qu'il sera subjugué. On s'imagine, quand on est dans une certaine voie de simplicité, qu'il n'y a plus ni recueillement ni mortification à pratiquer; c'est une grande illusion. 1° On a encore besoin de ces deux choses, parce qu'on n'est point encore entièrement dans l'état où l'on se flatte d'être, et que souvent on y a reculé. 2° Lors même qu'on est en cet état, on pratique le recueillement et la mortification sans pratiques de méthode. On est recueilli simplement, pour ne se point dissiper par des vivacités naturelles, et en demeurant en paix au gré de l'esprit de grâce. On est mortifié par ce même esprit, qu'on suit uniquement sans suivre le sien propre. Ne vivre que de foi, c'est une vie bien morte. Quand Dieu seul vit, agit, parle et se tait en nous, le *moi* ne trouve plus de quoi respirer. C'est à quoi il faut tendre; c'est ce que le principe intérieur, quand on ne lui résiste point, avance sans cesse.

Quand on n'est que faible, la faiblesse d'enfant n'empêche point la bonne enfance ; mais être faible et indocile, c'est n'avoir de l'enfance que la seule faiblesse, et y joindre la hauteur des grands. Ceci est pour N.... Au nom de Dieu, qu'il soit ouvert et petit. Je voudrais le mettre bas, bas, bas. Il ne peut être bon qu'à force de dépendre.

174.

Trouver, avec l'Apôtre, sa force dans la faiblesse.
Caractères de l'abandon véritable.

Vous n'avez, ma chère fille, qu'à porter vos infirmités, tant de corps que d'esprit. *C'est quand je suis faible*, dit l'Apôtre [1], *que je me trouve fort : la vertu se perfectionne dans l'infirmité.* Nous ne sommes forts en Dieu qu'à proportion que nous sommes faibles en nous-mêmes. Votre faiblesse fera donc votre force, si vous y consentez par petitesse.

On serait tenté de croire que la faiblesse et la petitesse sont incompatibles avec l'abandon, parce qu'on se représente l'abandon comme une force de l'âme, qui fait, par générosité d'amour et par grandeur de sentiments, les plus héroïques sacrifices. Mais l'abandon véritable ne ressemble point à cet abandon flatteur. L'abandon est un simple délaissement dans les bras de Dieu, comme celui d'un petit enfant dans les bras de sa mère. L'abandon parfait va jusqu'à abandonner l'abandon même. On s'abandonne sans savoir qu'on est abandonné : si on le savait, on ne le serait plus; car y a-t-il un plus puissant soutien qu'un abandon connu et possédé? L'abandon se réduit, non à faire de grandes choses qu'on puisse se dire à soi-même, mais à souffrir sa faiblesse et son impuissance, mais à laisser faire Dieu, sans pouvoir se rendre témoignage qu'on le laisse faire. Il est paisible, car il n'y aurait point de sincère abandon, si on était encore inquiet pour ne laisser pas échapper et pour reprendre des choses abandonnées. Ainsi l'abandon est la source de la vraie paix, et sans la paix, l'abandon est très-imparfait.

Si vous demandez une ressource dans l'abandon,

[1] *II. Cor.* XII, 9, 10.

vous demandez de mourir sans perdre la vie. Tout est à recommencer. Rien ne prépare à s'abandonner jusqu'au bout, que l'abandon actuel en chaque moment. Préparer et abandonner sont deux choses qui s'entre-détruisent. L'abandon n'est abandon qu'en ne préparant rien. Il faut tout abandonner à Dieu, jusqu'à l'abandon même. Quand les Juifs furent scandalisés de la promesse que Jésus-Christ faisait de donner sa chair à manger, il dit à ses disciples [1] : *Ne voulez-vous pas aussi vous en aller?* Il met le marché à la main de ceux qui tâtonnent. Dites-lui donc, comme saint Pierre : *Seigneur, à qui irions-nous? vous avez les paroles de vie éternelle.*

175.

Croix et morts journalières.

Portons la croix : la plus grande est nous-mêmes. Nous ne serons point hors de nous, pendant que nous ne nous regarderons pas simplement comme un prochain qu'il faut supporter avec patience. Si nous nous laissons mourir tous les jours de la vie, nous n'aurons pas beaucoup à mourir le dernier ; et ce qui nous fait tant de peur de loin ne nous en fera guère de près, pourvu que nous ne l'exagérions point par nos prévoyances inquiètes d'amour-propre. Supportez-vous vous-même, et consentez petitement à être supportée par autrui. O que les petites morts journalières ôtent de force à la grande mort !

176.

Les douleurs dans la mort à soi-même ne viennent que de nos résistances. L'abandon, pour être véritable, ne doit point être aperçu.

On se trompe sur la mort à soi-même ; on s'imagine que c'est elle qui cause toutes les douleurs qu'on souffre. Non, il n'y a que les restes de vie secrète qui font souffrir. La douleur est dans le vif, et non dans le mort. Plus on meurt soudainement et sans résistance, moins on a de peine. La mort n'est pénible qu'à ce qui la repousse ; c'est l'imagination qui l'exagère, et qui en a horreur ; c'est l'esprit qui raisonne sans fin, pour autoriser les propriétés ou vies cachées ; c'est l'amour-propre qui vit et qui combat contre la mort, comme un malade a des mouvements convulsifs à l'agonie. Mais il faut mourir intérieurement comme dans l'extérieur. La sentence de mort est prononcée contre l'esprit, comme la sentence de justice contre le corps. Le grand point est que l'esprit meure avant le corps ; alors la mort corporelle ne sera qu'un sommeil. Bienheureux ceux qui dorment du sommeil de paix !

Quand vous vous abandonnez à Dieu, ne le faites point en raisonnant et en recherchant une certitude intérieure, qui serait une possession imaginaire contre le véritable abandon ; mais sans présumer aucune inspiration ni certitude, agissez sans retour, suivant votre cœur. Ce qu'on mesure pour se contenter, ou pour s'assurer secrètement sous de beaux prétextes, est un effet de sagesse et d'arrangement ; c'est une borne qu'on se marque pour s'épargner ; et en se la marquant, on la marque à Dieu. Plus vous voudrez faire marché avec lui, et en être quitte à moindre prix, plus il vous en coûtera. Au contraire, laissez-lui tout sans réserve ; il vous laissera en paix. De sûreté sensible, il n'y en a dans aucune voie, encore bien moins dans celle de la pure foi. Il faut aller, comme Abraham, sans savoir où. L'épreuve connue pour simple épreuve n'est plus une épreuve véritable. L'abandon mesuré et exercé comme abandon n'est plus abandon ; cette perte n'est qu'une possession infinie de soi-même. En voulant éviter l'illusion, on tombe dans la plus dangereuse des illusions, qui est celle de se reprendre contre sa grâce.

Là où est la paix pour votre cœur, là est Dieu pour vous. Ne vous mettez donc en peine de rien. Vivez sans aliment. Ce jour plein de nuages sera suivi du jour sans ombre et sans fin. O que le déclin du jour nous doit donner une pure lumière !

177.

Se délaisser à Dieu, sans retour inquiet sur soi-même ; éviter la dissipation ; agir sans rien présumer de son travail.

N... n'aura jamais de repos qu'autant qu'elle renoncera à s'en procurer. La paix de cette vie ne peut se trouver que dans l'incertitude. L'amour pur ne s'exerce que dans cette privation de toute assurance. Le moindre regard inquiet est une reprise de soi, et une infidélité contre la grâce de l'abandon. Laissons faire de nous à Dieu ce qu'il lui plaira : après que nous l'aurons laissé faire, point de soutien. Quand on ne veut point se voir soutenu, il faut être fidèle à l'attrait de la grâce, et puis s'abandonner.

Il faut qu'elle se délaisse dans les mains de Dieu. *Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes à lui*, dit saint Paul [1]. L'abandon n'est réel que dans les occasions de s'abandonner. Dieu est le même pour l'autre vie que pour celle-ci, également digne qu'on le serve pour sa gloire et pour son bon plaisir. Dans les deux cas, il veut également tout

[1] *Joan.* VI 68, 69.

[1] *Rom.* XIV, 8.

pour lui, et sa jalousie crible partout les âmes qui veulent le suivre. Le paradis, l'enfer et le purgatoire ont une espèce de commencement dès cette vie.

Je demande pour cette chère sœur une paix de pure foi et d'abnégation. On ne perd point cette paix, qui n'est exposée à aucun mécompte, parce qu'elle n'est fondée sur aucune propriété, sûreté, ni consolation. Je souhaite qu'elle ait le cœur en paix et en simplicité. J'ajoute en simplicité, parce que la simplicité est la vraie source de la paix. Quand on n'est pas simple, on n'est pas encore véritablement enfant de la paix : aussi n'en goûte-t-on point les fruits. On mérite l'inquiétude qu'on se donne par les retours inutiles sur soi contre l'attrait intérieur. L'esprit de paix repose sur celui qui ne trouble point ce repos en s'écoutant soi-même, au lieu d'écouter Dieu. Le repos, qui est un essai et un avant-goût du sabbat éternel, est bien doux; mais le chemin qui y mène est un rude martyre. Il est temps (je dis ceci pour N...) de laisser achever Dieu après tant d'années : Dieu lui demande bien plus qu'aux commençants.

Je prie de tout mon cœur pour votre malade, dont les croix sont précieuses à Dieu. Plus elle souffre, plus je la révère en celui qui la crucifie pour la rendre digne de lui. Les grandes souffrances montrent tout ensemble et la profondeur des plaies qu'il faut guérir en nous, et la sublimité des dons auxquels Dieu nous prépare.

Pour vous, monsieur, évitez la dissipation; craignez votre vivacité. Cette activité naturelle, que vous entretenez au lieu de l'amortir, fait tarir insensiblement la grâce de la vie intérieure. On ne conserve plus que des règles et des motifs sensibles; mais *la vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu*[1] s'altère, se mélange, et s'éteint faute de l'aliment nécessaire, qui est le silence du fond de l'âme. J'ai été affligé de ce que vous ne serviez pas; mais c'est un dessein de pure miséricorde pour vous détacher du monde, et pour vous ramener à une vie de pure foi, qui est une mort sans relâche. Ne donnez donc au monde que le temps de nécessité et de bienséance. Ne vous amusez point à des vétilles. Ne parlez que pour le besoin. Calmez en toute occasion votre imagination. Laissez tout tomber. Ce n'est point par l'empressement que vous cesserez d'être empressé. Je ne vous demande point un recueillement de travail et d'industrie; je vous demande un recueillement qui ne consiste qu'à laisser tomber tout ce qui vous dissipe et qui excite votre activité.

Je me réjouis de tout ce que vous trouvez de bon dans N.... J'espère que vous la rendrez encore meilleure, en lui faisant connaître, par une pratique simple et uniforme, combien la vraie piété est aimable et différente de ce que le monde s'en imagine; mais il ne faut pas que monsieur son mari la gâte par une passion aveugle : en la gâtant, il se gâterait aussi; cet excès d'union causerait même, dans la suite, une lassitude dangereuse, et peut-être une désunion. Laissez un peu le torrent s'écouler; mais profitez des occasions de providence, pour lui insinuer la modération, le recueillement, et le désir de préférer l'attrait de la grâce au goût de la nature. Attendez les moments de Dieu, et ne les perdez pas; N... vous aidera à ne faire ni trop ni trop peu.

Dieu veut que, dans les œuvres dont il nous charge, nous accordions ensemble deux choses très-propres à nous faire mourir à nous-mêmes : l'une est d'agir comme si tout dépendait de l'assiduité de notre travail; l'autre est de nous désabuser de notre travail, et de compter qu'après qu'il est fait, il n'y a encore rien de commencé. Après que nous avons bien travaillé, Dieu se plaît à emporter tout notre travail sous nos yeux, comme un coup de balai emporte une toile d'araignée; après quoi il fait, s'il lui plaît, sans que nous puissions dire comment, l'ouvrage pour lequel il nous avait fait prendre tant de peine, ce semble, inutile. Faites donc des toiles d'araignée; Dieu les enlèvera, et après avoir confondu, il travaillera tout seul à sa mode.

Je ne suis point surpris de vos misères; vous les mériterez tandis que vous en serez encore surpris. C'est attendre arrogamment quelque chose de soi, que d'être surpris de se trouver en faute. La surprise ne vient que d'un reste de confiance.

178.

Extinction de la vie propre. Agir par grâce. Attendre tout de Dieu.

Mon état ne se peut expliquer, car je le comprends moins que personne. Dès que je veux dire quelque chose de moi en bien ou en mal, en épreuve ou en consolation, je le trouve faux en le disant, parce que je n'ai aucune consistance en aucun sens. Je vois seulement que la croix me répugne toujours, et qu'elle m'est nécessaire. Je souhaite fort que vous soyez simple, droite, ferme, sans vous écouter, sans chercher aucun tour dans les choses que vous voudriez mener à votre mode, et que vous laissiez faire Dieu pour achever son œuvre en vous.

Ce que je souhaite pour vous comme pour moi est que nous n'apercevions jamais en nous aucun reste de vie, sans le laisser éteindre. Quand je suis

[1] *Colos.* III, 3.

à l'office de notre chœur, je vois la main d'un de nos chapelains qui promène un grand éteignoir qui éteint tous les cierges par-derrière l'un après l'autre; s'il ne les éteint pas entièrement, il reste un lumignon fumant qui dure longtemps, et qui consume le cierge. La grâce vient de même éteindre la vie de la nature; mais cette vie opiniâtre fume encore longtemps, et nous consume par un feu secret, à moins que l'éteignoir ne soit bien appuyé, et qu'il n'étouffe absolument jusqu'aux moindres restes de ce feu caché.

Je veux que vous ayez le goût de ma destruction comme j'ai celui de la vôtre. Finissons, il est bien temps, une vieille vie languissante qui chicane toujours pour échapper à la main de Dieu. Nous vivons encore ayant reçu cent coups mortels.

Assurez-vous que je ne flatterai en rien M... et que je chercherai même à aller jusqu'au fond. Dieu fera le reste par vous. Votre patience, votre égalité, votre fidélité à n'agir avec lui que par grâce, sans prévenir, par activité ni par industrie, les moments de Dieu; en un mot, la mort continuelle à vous-même, vous mettra en état de faire peu à peu mourir ce cher fils à tout ce qui vous paraît l'arrêter dans la voie de la perfection. Si vous êtes bien petite et bien dénuée de toute sagesse propre, Dieu vous donnera la sienne pour vaincre tous les obstacles.

N'agissez point avec lui par sagesse précautionnée, mais par pure foi et par simple abandon. Gardez le silence, pour le ramener au recueillement et à la fidélité, quand vous verrez que les paroles ne seront pas de saison. Souffrez ce que vous ne pourrez pas empêcher. Espérez, comme Abraham, contre l'espérance, c'est-à-dire attendez en paix que Dieu fasse ce qu'il lui plaira, lors même que vous ne pourrez plus espérer. Une telle espérance est un abandon; un tel état sera votre épreuve très-douloureuse, et l'œuvre de Dieu en lui. Ne lui parlez que quand vous aurez au cœur de le faire, sans écouter la prudence humaine. Ne lui dites que deux mots de grâce, sans y mêler rien de la nature.

179.

Dieu proportionne les souffrances et l'épreuve aux forces qu'il donne.

Je prends toujours grande part aux souffrances de votre chère malade, et aux peines de ceux que Dieu a mis si près d'elle pour lui aider à porter sa croix. Qu'elle ne se défie point de Dieu, et il saura mesurer ses douleurs avec la patience qu'il lui donnera. Il n'y a que celui qui a fait les cœurs, et qui les refait par sa grâce, qui sache ces justes proportions. L'homme en qui il les observe les ignore; et ne connaissant ni l'étendue de l'épreuve future, ni celle du don de Dieu préparé pour la soutenir, il est dans une tentation de découragement et de désespoir. C'est comme un homme qui n'aurait jamais vu la mer, et qui, étant sur un rivage sans pouvoir fuir à cause d'un rocher escarpé, s'imaginerait que la mer, qui, remontant, pousserait ses vagues vers lui, l'engloutirait bientôt. Il ne verrait pas qu'elle doit s'arrêter à une certaine borne précise que le doigt de Dieu lui a marquée, et il aurait plus de peur que de mal.

Dieu fait de l'épreuve du juste comme de la mer; il l'enfle, il la grossit, il nous en menace, mais il borne la tentation. *Fidelis Deus, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis*[1]. Il daigne s'appeler lui-même *fidèle*. O qu'elle est aimable cette fidélité! Dites-en un mot à votre malade, et dites-lui que, sans regarder plus loin que le jour présent, elle laisse faire Dieu. Souvent ce qui paraît le plus lassant et le plus terrible se trouve adouci. L'excès vient, non de Dieu, qui ne donne rien de trop, mais de notre imagination, qui veut percer l'avenir, et de notre amour-propre, qui s'exagère ce qu'il souffre.

Ceci ne sera pas inutile à N... qui se trouble quelquefois par la crainte de se troubler un jour. Tous les moments sont également dans la main de Dieu, celui de la mort comme celui de la vie. D'une parole il commande aux vents et à la mer; ils lui obéissent et se calment. Que craignez-vous, ô homme de peu de foi? Dieu n'est-il pas encore plus puissant que vous n'êtes faible?

180.

En venir enfin à la pratique. Simplicité et ses effets.

Vos dispositions sont bonnes; mais il faut réduire à une pratique constante et uniforme tout ce qu'on a en spéculation et en désir. Il est vrai qu'il faut avoir patience avec soi-même comme avec autrui, et qu'on ne doit ni se décourager ni s'impatienter à la vue de ses fautes : mais enfin il faut se corriger; et nous en viendrons à bout, pourvu que nous soyons simples et petits dans la main toute-puissante qui veut nous façonner à sa mode, qui n'est pas la nôtre. Le vrai moyen de couper jusques à la racine du mal en vous, est d'amortir sans cesse votre excessive activité par le recueillement, et de laisser tout tomber pour n'agir qu'en paix, et par pure dépendance de la grâce.

Soyez toujours petit à l'égard de M..., et ne

[1] *I. Cor.* x. 13.

laissez jamais fermer votre cœur. C'est quand on sent qu'il se resserre qu'il faut l'ouvrir. La tentation de rejeter le remède en augmente la nécessité. N... a de l'expérience : elle vous aime; elle vous soutiendra dans vos peines. Chacun a son ange gardien; elle sera le vôtre au besoin : mais il faut une simplicité entière. La simplicité ne rend pas seulement droit et sincère, elle rend encore ouvert et ingénu jusqu'à la naïveté; elle ne rend pas seulement naïf et ingénu, elle rend encore confiant et docile.

181.

Suivre Dieu sans égard aux sentiments. Avantages des croix, et fruits qu'on doit tirer de ses fautes.

Je m'en tiens à ce que vous dites, qui est que vous résistez sans cesse à la volonté de Dieu. L'impression qu'il vous donne est d'être occupée de lui; mais les réflexions de votre amour-propre ne vous occupent que de vous-même. Puisque vous connaissez que vous seriez plus en repos si vous ne vouliez pas sans cesse, par vos efforts, atteindre à une oraison élevée, et briller dans la dévotion, pourquoi ne cherchez-vous pas ce repos? Contentez-vous de suivre Dieu, et ne prétendez pas que Dieu suive vos goûts pour vous flatter. Faites l'oraison comme les commençants les plus grossiers et les plus imparfaits, s'il le faut : accommodez-vous à l'attrait de Dieu et à votre besoin. Il est vrai qu'il ne faut pas se troubler quand on sent en soi les goûts corrompus de l'amour-propre. Il ne dépend pas de nous de ne les sentir point; mais il n'y faut donner aucun consentement de la volonté, et laisser tomber ces sentiments involontaires, en se tournant d'abord simplement vers Dieu. Moyennant cette conduite, il faut communier, et il faut même communier pour la pouvoir tenir. Si vous attendiez à communier que vous fussiez parfaite, vous n'auriez jamais ni la communion ni la perfection; car on ne devient parfait qu'en communiant, et il faut manger le pain descendu du ciel pour parvenir peu à peu à une vie toute céleste.

Pour vos croix, il faut les prendre comme la pénitence de vos péchés, et comme l'exercice de mort à vous-même qui vous mènera à la perfection. O que les croix sont bonnes! O que nous en avons besoin! Eh! que ferions-nous sans croix? nous serions livrés à nous-mêmes, et enivrés d'amour-propre. Il faut des croix, et même des fautes, que Dieu permet pour nous humilier. Il faut mettre tout à profit, éviter les fautes dans l'occasion, et s'en servir pour se confondre dès qu'elles sont faites. Il faut porter les croix avec foi, et les regarder comme des remèdes très-salutaires.

Craignez la hauteur, défiez-vous de ce que le monde appelle la bonne gloire; elle est cent fois plus dangereuse que la plus sotte. Le plus subtil poison est le plus mortel. Soyez douce, patiente, compatissante aux faiblesses d'autrui, incapable de toute moquerie et de toute critique. La charité croit tout le bien qu'elle peut croire, et supporte tout le mal qu'elle ne peut s'empêcher de voir dans le prochain. Mais, pour être ainsi morte au monde, il faut vivre à Dieu; et cette vie intérieure ne se puise que dans l'oraison. Le silence et la présence de Dieu sont la nourriture de l'âme.

182.

D'où vient la diminution des consolations et du recueillement. Renoncer à soi-même et aux créatures.

J'ai reçu votre dernière lettre. Il m'y paraît que Dieu vous fait de grandes grâces, car il vous éclaire et poursuit beaucoup; c'est à vous à y correspondre. Plus il donne, plus il demande; et plus il demande, plus il est juste de lui donner.

Vous voyez qu'il retire ses consolations et l'attrait du recueillement dès que vous vous laissez aller au goût des créatures qui vous dissipent. Jugez par là de la jalousie de Dieu, et de celle que vous devez avoir contre vous-même, pour n'être plus à vous, et pour vous livrer toute à lui sans réserve.

Vous aviez bien raison de croire que le renoncement à soi-même, qui est demandé dans l'Évangile, consiste dans le sacrifice de toutes nos pensées et de tous les mouvements de notre cœur. Le *moi*, auquel il faut renoncer, n'est pas un je ne sais quoi ou un fantôme en l'air; c'est notre entendement qui pense, c'est notre volonté qui veut à sa mode par amour-propre. Pour rétablir le véritable ordre de Dieu, il faut renoncer à ce *moi* déréglé, en ne pensant et en ne voulant plus que selon l'impression de l'esprit de grâce.

Voilà l'état où Dieu se communique familièrement. Dès qu'on sort de cet état, on résiste à l'esprit de Dieu, on le contriste, et on se rend indigne de son commerce. C'est par miséricorde que Dieu vous rebute, et vous fait sentir sa privation dès que vous vous tournez vers les créatures : c'est qu'il veut vous reprocher votre faute, et vous en humilier, pour vous en corriger et pour vous rendre plus précautionnée. Alors il faut revenir humblement et patiemment à lui. Ne vous dépitez jamais, c'est votre écueil; mais comptez que le silence, le recueillement, la simplicité et l'éloignement du monde, sont pour vous ce que la mamelle de la nourrice est pour l'enfant.

183.

Patience envers soi-même et envers les autres.

Je suis véritablement attristé d'avoir vu hier votre cœur si malade. Il me semble que vous devez faire également deux choses : l'une est de ne suivre jamais volontairement les délicatesses de votre amour-propre; l'autre est de ne vous décourager jamais en éprouvant dans votre cœur ces dépits si déraisonnables. Voulez-vous bien faire? demandez à Dieu qu'il vous rende patiente avec les autres et avec vous-même. Si vous n'aviez que les autres à supporter, et si vous ne trouviez de misères qu'en eux, vous seriez violemment tentée de vous croire au-dessus de votre prochain. Dieu veut vous réduire, par une expérience presque continuelle de vos défauts, à reconnaître combien il est juste de supporter doucement ceux d'autrui. Eh! que serions-nous, si nous ne trouvions rien à supporter en nous, puisque nous avons tant de peine à supporter les autres, lors même que nous avons besoin d'un continuel support?

Tournez à profit toutes vos faiblesses en les acceptant, en les disant avec une humble ingénuité, et en vous accoutumant à ne compter plus sur vous. Quand vous serez bien sans ressource, et bien dépossédée de vous-même par un absolu désespoir de vos propres forces, Dieu vous apprendra à travailler dans une entière dépendance de sa grâce pour votre correction. Ayez patience avec vous-même; rabaissez-vous; rapetissez-vous, demeurez dans la boue de vos imperfections, non pour les aimer ni pour négliger leur correction, mais pour en tirer la défiance de votre cœur et l'humiliation profonde, comme on tire les plus grands remèdes des poisons mêmes. Dieu ne vous fait éprouver ces faiblesses qu'afin que vous recouriez plus vivement à lui. Il vous délivrera peu à peu de vous-même. O l'heureuse délivrance!

184.

Se supporter soi-même avec patience.

Vous vous réjouissez par jalousie des défauts de M... que vous supportez le plus impatiemment : vous êtes plus choquée de ses bonnes qualités que de ses défauts. Tout cela est bien laid et bien honteux. Voilà ce qui sort de votre cœur, tant il en est plein; voilà ce que Dieu vous fait sentir, pour vous apprendre à vous mépriser, et à ne compter jamais sur la bonté de votre cœur. Votre amour-propre est au désespoir quand, d'un côté, vous sentez au dedans de vous une jalousie si vive et si indigne, et quand, d'un autre côté, vous ne sentez que distraction, que sécheresse, qu'ennui, que dégoût pour Dieu. Mais l'œuvre de Dieu ne se fait en nous qu'en nous dépossédant de nous-mêmes, à force d'ôter toute ressource de confiance et de complaisance à l'amour-propre. Vous voudriez vous sentir bonne, droite, forte et incapable de tout mal. Si vous vous trouviez ainsi, vous seriez d'autant plus mal que vous vous croiriez assurée d'être bien. Il faut se voir pauvre, se sentir corrompue et injuste, ne trouver en soi que misère, en avoir horreur, désespérer de soi, n'espérer plus qu'en Dieu, et se supporter soi-même avec une humble patience sans se flatter. Au reste, comme ces choses ne sont que des sentiments involontaires, il suffit que la volonté n'y consente point. Par là vous en tirerez le profit de l'humiliation; sans avoir l'infidélité d'adhérer à des sentiments si corrompus.

Ne cessez point de communier : la communion est le remède à la faiblesse des âmes tentées qui veulent vivre de Jésus-Christ, malgré tous les soulèvements de leur amour-propre. Communiez, et travaillez à vous corriger. Vivez de Jésus-Christ, et vivez pour lui. Le point le plus capital pour vous n'est point la force, c'est la petitesse. Laissez-vous donc apetisser; ne réservez rien par courage et par sagesse humaine. Soyez docile, sans écouter votre propre raison. Apprenez à supporter autrui à force d'être réduite à vous supporter vous-même. Vous pensiez vous posséder, mais l'expérience vous montrera que c'est un amour-propre ombrageux, dépiteux et bizarre qui vous possède. J'espère que, dans la suite, vous ne songerez plus à vous posséder vous-même, et que vous vous laisserez posséder de Dieu.

185.

Ne point résister à l'attrait intérieur; acquiescer, et attendre tout de Dieu.

Vous voyez à la lumière de Dieu, au fond de votre conscience, ce que la grâce demande de vous; mais vous résistez à Dieu : de là vient votre trouble. Vous commencez par dire en vous-même : Il est impossible que je prenne sur moi de faire ce qu'on veut. C'est une tentation de désespoir. Désespérez de vous tant qu'il vous plaira, mais non pas de Dieu. Il est tout bon et tout-puissant : il vous donnera suivant la mesure de votre foi. Si vous croyez tout, tout vous sera donné, et vous transporterez les montagnes. Si vous ne croyez rien, rien ne vous sera donné; mais ce sera votre faute. Regardez Abraham, qui espéra contre toute règle d'espérance. Écoutez la sainte Vierge; on lui propose ce qu'il y

a de plus incroyable, et sans hésiter elle s'écrie[1] : *Qu'il me soit fait selon votre parole !*

Ne fermez donc pas votre cœur. Non-seulement vous ne pouvez point faire ce qu'on vous demande, tant votre cœur est resserré, mais encore vous ne voulez pas le pouvoir; vous ne voulez pas laisser élargir votre cœur, et vous craignez qu'on ne l'élargisse. Comment voulez-vous que la grâce entre dans un cœur si bouché contre elle? Tout ce que je vous demande est d'acquiescer par docilité en esprit de foi, et de ne vous point écouter vous-même. Pourvu que vous acquiesciez avec petitesse, et que vous rentriez dans la paix par le recueillement, tout se fera peu à peu en vous, et ce qui vous paraît impossible dans votre état de tentation s'aplanira insensiblement. Alors vous direz : Quoi! n'était-ce que cela? Fallait-il tant de dépits et de désespoir pour une chose si juste que Dieu prépare et facilite par son amour? Craignez qu'en lui résistant vous ne vous éloigniez de lui. Toute votre piété ne serait qu'illusion, si vous manquiez à ce point essentiel. Il n'y aurait plus en vous que délicatesse, hauteur et art pour flatter vos goûts. Je prie Dieu qu'il ne permette pas que vous preniez ainsi le change.

Je suis occupé de vos peines. Je suis encore plus touché de ce qui se tourne en tentation et en danger de résister à Dieu, que des croix les plus pesantes. Les croix qu'on porte en pure souffrance, avec petitesse, simplicité, démission de son propre esprit et abandon, unissent à Jésus-Christ crucifié, et elles opèrent des biens infinis; mais les croix repoussées par attachement à sa propre pensée, et par le retranchement dans sa propre volonté, éloignent de Jésus-Christ, dessèchent le cœur, et font insensiblement tarir la grâce. Au nom de Dieu, cédez par petitesse, et dites, sans compter sur vous, qui n'êtes qu'un roseau brisé : *Rien n'est impossible à celui qui est tout bon et tout-puissant.* Dieu ne demande de vous qu'un *oui* en pure foi. Consolez-moi en me mandant que ce *oui* est prononcé au fond de votre cœur. Vous me ferez sentir une vraie joie dans ma tristesse.

186.

Moyen de trouver la paix au milieu des croix.

Il y a partout à souffrir, et les peines d'une communauté, quoique vives, si on les comparait aux peines des personnes engagées dans le siècle, ne seraient presque rien; mais on s'échauffe la tête dans la solitude, et les croix de paille y deviennent des croix de fer ou de plomb. Le remède à un si grand mal, c'est de ne compter point de pouvoir être heureux en aucun état de cette vie, et de se borner à la paix qui vient de la conformité à la volonté divine, lors même qu'elle nous crucifie. Par là on ne trouve jamais de mécompte; et si la nature n'est pas contente, du moins la foi se soutient et s'endurcit contre la nature.

Si vous aviez le courage de vous abandonner ainsi, et de sacrifier vos irrésolutions, vous auriez plus de paix en un jour que vous n'en goûteriez autrement en toute votre vie. Moins on se cherche, plus on trouve en Dieu tout ce qu'on a bien voulu perdre. Une occupation douce et réglée vous garantira de l'ennui. Dieu vous adoucira les dégoûts inévitables dans tous les états. Il vous fera supporter les esprits incommodes, et vous soutiendra par lui-même quand il vous ôtera les autres soutiens. Mais ne comptez que sur lui, si vous ne voulez point vous mécompter.

Pendant votre retraite, nourrissez-vous de la viande de Jésus-Christ, qui est la volonté du Père céleste. Vous trouverez, en vous abandonnant aux desseins de Dieu, tout ce que votre sagesse inquiète et irrésolue ne trouverait jamais. Ne craignez point de manquer de consolation en vous jetant entre les bras du vrai consolateur.

187.

Contre les vaines délicatesses de l'amour-propre, et contre les prévoyances inquiètes de l'avenir.

Je ne m'étonne pas que Dieu vous épargne : vous êtes trop faible pour être moins ménagé. Je vous avais bien dit qu'il ne vous ferait pas l'honneur de vous traiter si rudement que vous le craigniez. Ce ne sera pas un grand malheur quand vous direz quelque mot un peu vieux, et que deux ou trois personnes croiront que vous n'êtes pas un parfait modèle pour la pureté du langage. Ce qui irait à des imprudences contre le secret, contre la charité, contre l'édification, ne doit jamais être permis : ce qui irait contre le sens commun serait trop fort. Si vous vous sentiez vivement pressé de ce côté-là, il faudrait m'avertir, et cependant suspendre; mais, pour les choses qui ne vont qu'à la politesse, ou qu'à certaines délicatesses de bienséance, je crois que vous devez vous livrer à l'esprit de simplicité et d'humiliation. Rien ne vous est si nécessaire que de mourir à vos réflexions, à vos goûts, à vos vaines sensibilités sur ces bagatelles. Plus vous craignez de les sacrifier, plus le sacrifice en est nécessaire. Cette sensibilité est une marque d'une vie très-forte, qu'il faut arracher; mais n'hésitez point avec Dieu :

[1] *Luc.* I, 38.

vous voyez qu'il ne demande que ce que vous êtes convaincu vous-même qu'il doit demander pour détruire votre orgueil.

N'envisagez point l'avenir, car on s'y égare et on s'y perd quand on le regarde. Ne cherchez point à deviner jusqu'où Dieu vous poussera si vous lui cédez toujours sans résistance. Ce n'est point par des endroits prévus qu'il nous prend, la prévoyance adoucirait le coup; c'est par des choses que nous n'aurions jamais crues, et que nous aurions comptées pour rien : souvent celles dont nous nous faisons des fantômes s'évanouissent; ainsi nos prévoyances ne servent qu'à nous inquiéter. Obéissez chaque jour; l'obéissance de chaque jour est le véritable pain quotidien. Nous sommes nourris comme Jésus-Christ de la volonté de son Père, que la Providence nous apporte dans le moment présent. Ce pain céleste est encore la manne ; on ne pouvait en faire provision; l'homme inquiet et défiant qui en prenait pour le lendemain la voyait aussitôt se corrompre.

Ployez-vous à tout ce que l'on veut. Soyez souple et petit, sans raisonner, sans vous écouter vous-même, prêt à tout et ne tenant à rien; haut, bas; aimé, haï; loué, contredit; employé, inutile; avec la confiance, ou l'envie et le soupçon des gens avec qui vous vivez. Pourvu que vous n'ayez ni hauteur, ni sagesse propre, ni volonté propre sur aucune chose, tout ira bien. En voilà beaucoup, mais ce n'est pas trop. Soyez en silence le plus que vous pourrez. Nourrissez votre cœur, et faites jeûner votre esprit.

Personne n'entre plus sincèrement que moi dans vos vrais intérêts, et ne souhaite plus que vous soyez détachée de tout ce qui n'est point Dieu. Heureux qui a rompu avec soi, qui n'est plus de ses propres amis! On n'est fidèle à Dieu qu'autant qu'on se manque à soi-même par le sacrifice de tout ce que la nature recherche. Paix, silence, simplicité, joie en Dieu, et non dans les créatures, souplesse à tout dans les mains de Dieu.

188.

Sur ce qui donne la paix, et dans quelle disposition on doit se tenir sur les sacrifices que Dieu exige.

Vous voudriez être parfaite, et vous voir telle, moyennant quoi vous seriez en paix. La véritable paix de cette vie doit être dans la vue de ses imperfections, non flattées et tolérées, mais au contraire condamnées dans toute leur étendue. On porte en paix l'humiliation de ses misères, parce qu'on ne tient plus à soi par son amour-propre. On est fâché de ses fautes plus que de celles d'un autre, non parce qu'elles sont siennes, et qu'on y prend un intérêt de propriété; mais parce que c'est à nous à nous corriger, à nous vaincre, à nous désapproprier, à nous anéantir, pour accomplir la volonté de Dieu à nos dépens. Le tempérament convenable à votre besoin est de vous rendre attentive et fidèle à toutes les vues intérieures de vos imperfections qui vous viennent par le fond, et de n'écouter jamais volontairement les raisonnements inquiets et timides qui vous rejetteraient dans le trouble de vos anciens scrupules. Ce qui se présente à l'âme d'une manière simple et paisible est lumière de Dieu pour la corriger; ce qui vous vient par raisonnement et par inquiétude est un effet de votre naturel, qu'il faut laisser tomber peu à peu en se tournant vers Dieu avec amour.

Il ne faut non plus se troubler par la prévoyance de l'avenir que par les réflexions sur le passé. Quand il vous vient un doute que vous pouvez consulter, faites-le : hors de là, n'y songez que quand l'occasion se présente. Alors donnez-vous à Dieu, et faites bonnement le mieux que vous pourrez, selon la lumière du moment présent.

Quand les occasions de sacrifice sont passées, n'y songez plus. Si elles reviennent, ne faites rien par le souvenir du moment passé : agissez par la pente actuelle du cœur. Pour les sacrifices que vous prévoyez, Dieu vous les montre de loin pour vous les faire accepter. Quand l'acceptation est faite, tout est consommé pour ce moment. Si l'occasion réelle vient dans la suite, il faudra s'y déterminer, non par l'acceptation déjà faite par avance, mais suivant l'impression présente.

189.

Fidélité à laisser tomber tout ce qui trouble le silence intérieur. Indulgence pour les défauts d'autrui.

Vous voulez bien, monsieur, que je vous demande de vos nouvelles et de celles de tout ce qui vous touche le plus. Êtes-vous simple et uni en tout? L'extérieur est-il aussi abandonné à Dieu que l'intérieur. Êtes-vous dans un recueillement sans activité, qui consiste dans la fidélité à la grâce, pour laisser tomber ce qui vient de la nature et qui trouble le silence du fond, faute de quoi on ne peut point écouter Dieu?

N... est véritablement bon, quoiqu'il ait ses défauts; mais qui est-ce qui n'en a pas? Et que serait-ce, si nous n'en avions pas, puisque, étant accablés des nôtres, que nous ne corrigeons point, nous sommes néanmoins si délicats et si impatients contre

ceux du prochain? Rien ne peut nous rendre indulgents, puisque notre propre misère incorrigible ne modère point la sévérité de notre critique contre les autres. Nous faisons plus pour les autres en nous corrigeant, qu'en voulant les corriger. Demeurez en paix, monsieur; laissez tout écouler, comme l'eau sous les ponts. Demeurez dans le secret de Dieu, qui ne s'écoule jamais.

190.

Bonheur des souffrances. L'amour les adoucit toutes.

J'apprends que Dieu vous donne des croix, et j'y prends part de tout mon cœur. En tout temps, j'ai été sensible à tout ce qui pouvait vous toucher; mais l'expérience ajoute encore un nouveau degré de sensibilité en moi pour les souffrances d'autrui. Heureux qui souffre! Je le dis au milieu de l'occasion même, et pour vous et pour moi : heureux qui souffre d'un cœur doux et humble! Ce qui est le bon plaisir de Dieu ne va jamais trop loin. Si nous étions maîtres de nos souffrances, nous ne souffririons jamais assez pour mourir à nous-mêmes. Dieu, qui nous connaît mieux que nous ne pouvons nous connaître, et qui nous aime infiniment plus que nous ne pouvons nous aimer, en sait la juste mesure, et ne permettra pas que vous soyez tenté au-dessus de vos forces. L'amour adoucit toutes les souffrances, et l'on ne souffre tant que parce qu'on n'aime point, ou qu'on aime peu. Dieu vous veut donc à lui, et ce n'est que sur la croix qu'il prend sa pleine possession. Je garde maintenant le silence à l'égard de tous mes anciens amis, et je ne le romps pour vous, monsieur, qu'à cause que vous êtes dans l'amertume, et que cette bienheureuse société de croix demande un épanchement de cœur pour se soutenir dans l'affliction.

191.

Sur les grâces reçues, le recueillement habituel, et l'abandon à Dieu.

18 août 1714.

Il n'y a point d'âme qui ne dût être convaincue qu'elle a reçu des grâces pour la convertir et la sanctifier, si elle repassait dans son cœur toutes les miséricordes qu'elle a reçues. Il n'y a qu'à admirer, à louer Dieu, en se méprisant et se confondant soi-même. Il faut conclure de ces grandes grâces reçues que Dieu est infiniment libéral, et que nous lui sommes horriblement infidèles.

Il faut éviter la dissipation, non par une continuelle contention d'esprit, qui casserait la tête et qui en userait les ressorts, mais par deux moyens simples et paisibles. L'un est de retrancher dans les amusements journaliers toutes les sources de dissipation qui ne sont pas nécessaires pour relâcher l'esprit à proportion du vrai besoin; l'autre est de revenir doucement et avec patience à la présence de Dieu toutes les fois qu'on s'aperçoit de l'avoir perdue.

Il n'est point nécessaire de mettre toujours en acte formel et réfléchi tous les exercices de piété. Il suffit d'y avoir une attention habituelle et générale, avec l'intention droite et sincère de suivre la fin qu'on doit s'y proposer. Les distractions véritablement involontaires ne nuisent point à la volonté qui ne veut y avoir aucune part. C'est la tendance réelle de la volonté qui fait l'essentiel.

Conservez sans scrupule la paix simple que vous trouvez dans votre droiture en cherchant Dieu seul. L'amour de Dieu donne une paix sans présomption : l'amour-propre donne un trouble sans fruit. Faites chaque chose le moins mal que vous pourrez pour le Bien-Aimé. Voyez ce qui vous manque, sans vous flatter, ni vous décourager; puis abandonnez-vous à Dieu, travaillant de bonne foi sans trouble à vous corriger.

Plus vous serez vide de vos propres biens et de vos ressources humaines, plus vous trouverez une lumière et une force intime qui vous soutiendront au besoin, en vous laissant toujours sentir votre faiblesse, comme si vous alliez tomber à chaque pas. Mais n'attendez point ce secours comme un bien qui vous soit dû. Vous mériteriez de le perdre, si vous présumiez de l'avoir mérité. Il faut se croire indigne de tout, et se jeter humblement entre les bras de Dieu.

Quand c'est l'amour qui vous attire, laissez-vous à l'amour : mais ne comptez point sur ce qu'il peut y avoir de sensible dans cet attrait, pour vous en faire un appui flatteur; ce serait tourner le don de Dieu en illusion. Le vrai amour n'est pas toujours celui qu'on sent et qui charme; c'est celui qui humilie, qui détache, qui apetisse l'âme, qui la rend simple, docile, patiente, sous les croix, et prête à se laisser corriger.

Je vous suis très-sincèrement dévoué en Notre-Seigneur.

192.

Sur la vie de foi, le détachement, et la paix intérieure.

16 octobre 1714.

Je reviens d'un assez long voyage pour des visites. J'ai trouvé votre lettre du 30 août, à laquelle je réponds.

1° Marchez dans les ténèbres de la foi et dans la simplicité évangélique, sans vous arrêter, ni au goût, ni au sentiment, ni aux lumières de la raison, ni aux dons extraordinaires. Contentez-vous de croire, d'obéir, de mourir à vous-même, selon l'état de vie où Dieu vous a mis.

2° Vous ne devez point vous décourager pour vos distractions involontaires, qui ne viennent que de vivacité d'imagination, et d'habitude de penser à vos affaires. Il suffit que vous ne donniez point lieu à ces distractions qui arrivent pendant l'oraison, en vous donnant une dissipation volontaire pendant la journée. On s'épanche trop quelquefois; on fait même des bonnes œuvres avec trop d'empressement et d'activité; on suit trop ses goûts et ses consolations; Dieu en punit dans l'oraison. Il faut s'accoutumer à agir en paix, et avec une continuelle dépendance de l'esprit de grâce, qui est un esprit de mort à toutes les œuvres les plus secrètes de l'amour-propre.

3° L'intention habituelle, qui est la tendance du fond vers Dieu, suffit. C'est marcher en la présence de Dieu. Les événements ne vous trouveraient pas dans cette situation, si vous n'y étiez point. Demeurez-y en paix, et ne perdez point ce que vous avez chez vous, pour courir au loin après ce que vous ne trouveriez point. J'ajoute qu'il ne faut jamais négliger, par dissipation, d'avoir une intention plus distincte : mais l'intention qui n'est pas distincte et développée est bonne.

4° La paix du cœur est un bon signe, quand on veut d'ailleurs de bonne foi obéir à Dieu par amour, avec jalousie contre l'amour-propre.

5° Profitez de vos imperfections pour vous détacher de vous-même, et pour vous attacher à Dieu seul. Travaillez à acquérir les vertus, non pour y chercher une dangereuse complaisance, mais pour faire la volonté du Bien-Aimé.

6° Demeurez dans votre simplicité, retranchant les retours inquiets sur vous-même, que l'amour-propre fournit sans cesse sous de beaux prétextes. Ils ne feraient que troubler votre paix, et que vous tendre des piéges. Quand on mène une vie recueillie, mortifiée, et de dépendance, par le vrai désir d'aimer Dieu, la délicatesse de cet amour reproche intérieurement tout ce qui le blesse; il faut s'arrêter tout court dès qu'on sent cette blessure et ce reproche au cœur. Encore une fois, demeurez en paix. Je prie Dieu tous les jours à l'autel qu'il vous maintienne en union avec lui, et dans la joie de son Saint-Esprit.

Je vous suis dévoué avec un vrai zèle.

193.

Avis sur la conduite des domestiques [1].

Un cavalier qui gourmande la bouche de son cheval en fait bientôt une rosse. Au contraire, on élève l'esprit et le cœur de ses gens, en ne leur montrant que de la politesse et de la dignité, avec des inclinations bienfaisantes. Si on n'est pas en état de donner, il faut au moins faire sentir qu'on en a du regret. De plus, il faut donner à chacun dans sa fonction l'autorité qui lui est nécessaire sur ses inférieurs; car rien ne va d'un pas réglé que par la subordination à laquelle il faut sacrifier bien des choses. Quoique vous aperceviez les défauts d'un domestique, gardez-vous bien de vous en rebuter d'abord. Faites compensation du bien et du mal : croyez qu'on est fort heureux, si on trouve les qualités essentielles. Jugez de ce domestique par comparaison à tant d'autres plus imparfaits; songez aux moyens de le corriger de certains défauts, qui ne viennent peut-être que de mauvaise éducation. Pour les défauts du fond du naturel, n'espérez pas de les guérir; bornez-vous à les adoucir, et à les supporter patiemment. Quand vous voudrez, malgré l'expérience, corriger un domestique de certains défauts qui sont jusque dans la moelle de ses os, ce ne sera pas lui qui aura tort de ne s'être point corrigé, ce sera vous qui aurez tort d'entreprendre encore sa correction. Ne leur dites jamais plusieurs de leurs défauts à la fois; vous les instruiriez peu, et les décourageriez beaucoup : il ne faut les leur montrer que peu à peu, et à mesure qu'ils vous montrent assez de courage pour en supporter utilement la vue.

Parlez-leur, non-seulement pour leur donner vos ordres, mais encore pour trois autres choses : 1° pour entrer avec affection dans leurs affaires; 2° pour les avertir de leurs défauts tranquillement; 3° pour leur dire ce qu'ils ont bien fait; car il ne faut pas qu'ils puissent s'imaginer qu'on n'est sensible qu'à ce qu'ils font mal, et qu'on ne leur tient aucun compte de ce qu'ils ont bien fait. Il faut les encourager par une modeste, mais une cordiale louange. Quelques défauts qu'ait un domestique, tant que vous le gardez à votre service, il faut le bien traiter. S'il est même d'un certain rang entre les autres, il faut que les autres voient que vous lui parlez avec considération : autrement vous le dégraderiez parmi les autres, vous le rendriez inutile dans sa fonction; vous lui donneriez des chagrins horribles, et il sortirait peut-être enfin de chez vous semant partout

[1] Nous ignorons à qui ce fragment de lettre était adressé. Nous l'avons trouvé, aussi bien que le suivant, parmi les lettres de Fénelon à la duchesse de Mortemart.

ses plaintes. Pour les domestiques en qui vous connaissez du sens, de la probité et de l'affection pour vous, écoutez-les; montrez-leur toute la confiance dont vous pouvez les croire dignes, car c'est ce qui gagne le cœur des gens désintéressés. Des manières honnêtes et généreuses font beaucoup plus sur eux que les bienfaits mêmes. L'art d'assaisonner ce qu'on donne est au-dessus de tout.

Ne devez jamais rien à vos domestiques : autrement vous êtes en captivité. Il vaudrait mieux devoir à d'autres gros créanciers mieux en état d'attendre, et moins en occasion de vous décrier, ou de se prévaloir de votre retardement à les payer. Il faut que les gages ou récompenses des domestiques soient sur un pied raisonnable; car si vous donnez moins que les autres gens modérés de votre condition, ils sont mécontents, vous croient avare, cherchent à vous quitter, et vous servent sans affection.

Pour pratiquer toutes ces règles, il faut commencer par une entière conviction de la nécessité de les suivre, et y faire une sérieuse attention devant Dieu; ensuite prévoir les occasions où l'on est en danger d'y manquer; s'humilier en présence de Dieu, mais tranquillement et sans chagrin, toutes les fois qu'on s'aperçoit qu'on y a manqué; et enfin laisser faire à Dieu dans le recueillement ce que nous ne saurions faire par nos propres forces.

194.

Détails sur l'intérieur de Fénelon, et sur les défauts de son caractère.

Je ne veux jamais flatter qui que ce soit; et même dès le moment que j'aperçois, dans ce que je dis ou dans ce que je fais, quelque recherche de moi-même, je cesse d'agir ou de parler ainsi. Mais je suis tout pétri de boue, et j'éprouve que je fais à tout moment des fautes, pour n'agir point par grâce. Je me retranche à m'apetisser à la vue de ma hauteur. Je tiens à tout d'une certaine façon, et cela est incroyable; mais, d'une autre façon, j'y tiens peu, car je me laisse assez facilement détacher de la plupart des choses qui peuvent me flatter. Je n'en sens pas moins l'attachement foncier à moi-même. Au reste, je ne puis expliquer mon fond. Il m'échappe, il me paraît changer à toute heure. Je ne saurais guère rien dire qui ne me paraisse faux un moment après. Le défaut subsistant et facile à dire, c'est que je tiens à moi, et que l'amour-propre me décide souvent. J'agis même beaucoup par prudence naturelle, et par un arrangement humain. Mon naturel est précisément opposé au vôtre. Vous n'avez point l'esprit complaisant et flatteur comme je l'ai, quand rien ne me fatigue ni ne m'impatiente dans le commerce. Alors vous êtes bien plus sèche que moi; vous trouvez que je vais alors jusqu'à gâter les gens, et cela est vrai. Mais quand on veut de moi certaines attentions suivies qui me dérangent, je suis sec et tranchant, non par indifférence ou dureté, mais par impatience et par vivacité de tempérament. Au surplus, je crois presque tout ce que vous me dites; et pour le peu que je ne trouve pas en moi conforme à vos remarques, outre que j'y acquiesce de tout mon cœur sans le connaître, en attendant que Dieu me le montre, d'ailleurs je crois voir en moi infiniment pis, par une conduite de naturel, et de naturel très-mauvais. Ce que je serais tenté de ne croire pas sur vos remarques, c'est que j'aie eu autrefois une petitesse que je n'ai plus. Je manque beaucoup de petitesse, il est vrai; mais je doute que j'en aie moins manqué autrefois. Cependant je puis facilement m'y tromper. Vous ne me mandez point si vous avez reçu des nouvelles de N.... Si vous en avez, pourquoi ne m'en faites-vous point quelque petite part?

LETTRES DE CONSOLATION.

195.

Les grandes douleurs sont un remède aux maux de notre nature.

C'est, madame, une triste consolation que de vous dire qu'on ressent votre douleur. C'est pourtant tout ce que peut l'impuissance humaine; et pour faire quelque chose de plus, il faut qu'elle ait recours à Dieu. C'est donc à lui, madame, que je m'adresse, à ce consolateur des affligés, à ce protecteur des infirmes. Je le prie, non de vous ôter votre douleur, mais qu'il fasse qu'elle vous profite, qu'il vous donne des forces pour la soutenir, qu'il ne permette pas qu'elle vous accable. Le souverain remède aux maux extrêmes de notre nature, ce sont les grandes et vives douleurs. C'est parmi les douleurs que s'accomplit le grand mystère du christianisme, c'est-à-dire le crucifiement intérieur de l'homme. C'est là que se développe toute la vertu de la grâce, et que se fait son opération la plus intime, qui est celle qui nous apprend à nous arracher à nous-mêmes : sans cela, l'amour de Dieu n'est point en nous. Il faut sortir de nous-mêmes pour être capables de nous donner à Dieu. Afin que nous soyons contraints de sortir de nous-mêmes, il faut qu'une plaie profonde de notre cœur fasse que tout le créé se tourne pour nous en amertume. Ainsi notre cœur, blessé dans la partie la plus intime, troublé dans ses attaches les plus douces, les plus honnêtes, les

plus innocentes, sent bien qu'il ne peut plus se tenir en soi-même, et s'échappe de soi-même pour aller à Dieu.

Voilà, madame, le grand remède aux grands maux dont le péché nous accable. Le remède est violent, mais aussi le mal est bien profond. C'est là le véritable soutien des chrétiens dans les afflictions. Dieu frappe sur deux personnes saintement unies; il leur fait un grand bien à toutes deux : il en met l'une dans la gloire, et de sa perte il fait un remède à celle qui reste au monde. C'est, madame, ce que Dieu a fait pour vous. Puisse-t-il, par son Saint-Esprit, réveiller toute votre foi pour vous pénétrer de ces vérités! Je l'en prierai sans cesse, madame; et comme j'ai beaucoup de confiance aux prières des gens de bien affligés, je vous conjure de prier pour moi au milieu de vos douleurs. Votre charité saura bien vous dire de quoi j'ai besoin, et vous le faire demander avec instance.

196.

Sur la mort d'un ami qui avait été éprouvé par de grandes peines.

Dieu a pris ce qui était à lui : n'a-t-il pas bien fait. Il était bien temps que F... se reposât de toutes ses peines; il en a eu de grandes, et ne s'y est point regardé : il n'était pas question de lui, mais de la volonté de celui qui le menait. Les croix ne sont bonnes qu'autant qu'on se livre sans réserve, et qu'on s'y oublie. Oubliez-vous donc, monsieur; autrement toute souffrance est inutile. Dieu ne nous fait point souffrir pour souffrir, mais pour mourir à force de nous oublier nous-mêmes dans l'état où cet oubli est le plus difficile, qui est celui de la douleur.

Je prends part à la peine du bon abbé sur F.... Je sais combien ils étaient unis, et j'en ai été ravi. Une telle mort n'a rien que de doux. Il est plus près de nous qu'il n'y était : il n'y a plus de rideau qui le cache; le voile même de la foi est levé pour ceux qui ont l'amour pur et désintéressé.

197.

Sur la mort édifiante d'une dame.

Vous avez perdu, madame, une bonne amie, et je suis persuadé que vous n'êtes pas insensible à cette perte. Pour moi, je la ressens de tout mon cœur par rapport à vous. De plus, je suis fort touché, et le serai toute ma vie, de tout ce que j'ai vu en cette dame. Je vous dois toute l'édification qui m'en reste. Elle est bien heureuse d'être hors de cette vie, et de l'avoir finie dans la douleur. J'ai pourtant peine à croire qu'il ne reste plus rien à expier dans ces personnes qui ont aimé Dieu avec tant de goût, et qui ont eu tant de plaisir à faire pénitence. Le purgatoire de cette vie me paraît moins dans ces austérités ferventes que dans les épreuves intérieures. Il me semble qu'il faut avoir fait de grands sacrifices pour avoir purifié tous les restes de l'amour-propre, et pour avoir rempli parfaitement tout le précepte de l'Évangile, de se renoncer soi-même par le pur amour. Je prie Dieu, madame, que ce feu consume tout ce qu'il y a de paille et de bois dans notre ouvrage, et qu'il n'y laisse que l'or de la charité désintéressée.

198.

Sur la mort d'un ami commun. Être contents que Dieu fasse de nous tout ce qu'il lui plaît.

Dieu a fait sa volonté : il a pris ce qui était à lui, et il vous a ôté ce qui n'était pas à vous. Vous êtes vous-même tout entier à lui. Je sais combien vous voulez y être; il n'y a qu'à lui sacrifier tout dans les occasions. Il a pris soin de tout lors même qu'il a retiré notre cher A.... La surprise est un coup de providence pour lui épargner des tentations. Quand Dieu a mené son œuvre au point qu'il a marqué, il fixe la bonne volonté qu'il a inspirée, et il délivre ses enfants de leurs irrésolutions. Il voile le dernier sacrifice pour leur en dérober l'horreur. Laissons-le faire. Allons tout droit à lui. Ne vous écoutez point vous-même. Défiez-vous de votre tempérament un peu mélancolique, et plus encore de votre esprit trop réfléchissant.

Je suis dans une paix très-amère, et je vous souhaite cette paix sans vous en souhaiter l'amertume. Il me serait impossible de vous dire plus en détail de mes nouvelles : je ne comprends point mon état; tout ce que j'en veux dire me semble faux, et le devient dans le moment. Souvent la mort me consolerait : souvent je suis gai, et tout m'amuse. De vous dire pourquoi l'un et pourquoi l'autre, c'est ce que je ne puis; car je n'en ai point de vraies raisons. A tout prendre, je trouve que je suis dans ma place, et je ne songe point qu'il y ait au monde d'autres lieux que ceux où mes devoirs m'attachent. Si je pouvais vous voir, j'en serais bien aise; mais ne le pouvant, il me suffit de me trouver tout auprès de vous en esprit, malgré la distance des lieux. Demeurons unis de cette façon, pendant que la Providence nous tient si séparés.

199.

La religion seule nous donne de véritables consolations dans la perte des personnes qui nous sont chères.

A Cambrai, 12 novembre 1701.

Je suis, monsieur, sensiblement touché de la perte que vous venez de faire. Elle est grande pour le public, et je sais combien il est rare de trouver, dans une place si importante, tant d'estimables qualités. D'ailleurs, je connais la tendresse et la sensibilité de votre cœur, et je comprends tout ce que vous souffrez dans une si triste occasion. Pour moi, je ne saurais jamais, ce me semble, sentir trop vivement tout ce qui vous touche. Plus j'ai éprouvé votre amitié pour moi, plus j'apprends, par votre exemple, à quel point on doit s'intéresser pour ses véritables amis. Que ne puis-je, monsieur, être auprès de vous, pour prendre part à votre douleur, et pour tâcher de l'adoucir! Vous savez d'où peut venir la véritable consolation dans la perte des personnes qui nous sont chères. La religion ne peut nous mieux consoler qu'en nous apprenant qu'elles ne sont pas perdues pour nous, et qu'il y a une patrie, dont nous approchons tous les jours, qui nous réunira tous. Ne nous affligeons donc pas comme ceux qui n'ont point d'espérance. Je suis privé du plaisir de vous voir, mais je compte sur l'écoulement de la vie, et j'espère que nous nous retrouverons bientôt pour toujours en Dieu. Ceux qui meurent ne sont de même, à notre égard, qu'absents pour peu d'années, et peut-être de mois. Leur perte apparente doit servir à nous dégoûter du lieu où tout se perd, et à nous faire aimer celui où tout se retrouve. La sincère religion dont je sais que vous êtes rempli me fait espérer, monsieur, qu'un coup si rude vous sera salutaire. Dieu ne frappe que par amour, et il n'ôte que pour donner. Je le prie de vous consoler, de conserver votre santé, pour laquelle je crains dans cette épreuve, et de tourner entièrement votre cœur vers lui. Heureux qui vit de foi, qui ne compte que sur Dieu, qui est en ce monde comme n'y étant plus! Personne ne peut vous honorer du fond du cœur plus que je le ferai toute ma vie. C'est un sentiment qui me fait plaisir, et je ne puis penser à vous sans attendrissement. Après ces termes, je dois, ce me semble, laisser tous les autres qui sentiraient la cérémonie. Je vous les dois; mais je suis sûr, monsieur, que vous m'en dispensez, et que vous vous contentez d'un cœur dévoué sans réserve.

200.

AU DUC DE CHEVREUSE.

Consolation sur la mort de son fils aîné [1].

Septembre 1704.

Votre douleur m'est toujours présente. Je ne perds point de vue la grande perte que vous avez faite; mais Dieu prend ce qui est à lui, et non pas à nous. Qui est-ce qui lui dira : Pourquoi le faites-vous? Vous êtes bien éloigné de le lui dire. Vous savez qu'il n'a point de compte à nous rendre. Son bon plaisir est la suprême raison. Dire : *Sit pro ratione voluntas.* Je mets ma volonté en la place de la raison, est un caprice insupportable dans toute créature; mais en Dieu, cela même est la parfaite justice. D'ailleurs, nous entrevoyons toujours, dans les coups les plus rigoureux de sa main paternelle, un dessein secret de miséricorde. Il enlève dans les bons moments certains hommes fragiles que l'enchantement du siècle aurait peut-être fait retomber : *Raptus est;... properavit educere illum de medio iniquitatum* [2]. Il s'est hâté pour prévenir une chute funeste. O que nous verrons de merveilles dans l'autre vie, qui nous échappent en celle-ci! alors nous chanterons le cantique de joie et de reconnaissance éternelle, pour les événements qui nous font pleurer ici-bas. Hélas! nous ne voyons, dans les ténèbres présentes, ni le vrai bien ni le vrai mal. Si Dieu faisait ce qui nous flatte, il perdrait tout : il sauve tout en brisant nos liens, et en nous faisant crier les hauts cris. Le même coup qui sauve ce que nous aimons, en l'ôtant du milieu de l'iniquité, nous détache, et nous prépare, par la mort d'autrui, à la nôtre. Que pouvons-nous vouloir, pour nous et pour les nôtres, de ce monde vain et contagieux? S'il est vrai que la foi et l'amour de Dieu fassent toute la vie de notre cœur, devons-nous pleurer, parce que Dieu nous aime mieux que nous ne savons nous aimer nous-mêmes? Nous plaindrons-nous de ce qu'il tire de la tentation et du péché ceux qui nous sont chers? Nous fait-il du mal en abrégeant des jours de misère, de combat, de séduction et de scandale? Que voudrions-nous? Un plus long danger, des tentations plus violentes, où les élus mêmes, s'il était possible, succomberaient ? Nous voudrions tout ce qui flatte l'amour-propre, pour nous oublier dans ce lieu d'exil. Dieu nous arrache le poison, et nous pleurons comme un enfant à qui sa mère ôte un joli couteau dont il se percerait le sein.

[1] Honoré-Charles, duc de Montfort, tué au combat de Bellikeim, près de Landau, le 9 septembre 1704.
[2] *Sap.* IV, 11 et 14.

Monsieur votre fils réussissait au milieu du monde empesté : c'est ce succès qui afflige, et c'est ce succès qui a fait trancher le fil de ses jours, par un conseil de miséricorde pour lui et pour les siens. Il faut adorer Dieu, et se taire. Que ne puis-je vous aller voir, et vous montrer à quel point je ressens la profonde plaie que je voudrais guérir! Il n'y a que le vrai consolateur dont la société puisse vous consoler. Demeurons donc en silence avec lui; il nous consolera; nous retrouverons tout en lui seul. Heureux qui ne veut point d'autre consolation! Celle-ci est pure et inépuisable.

201.

La perte des personnes qui nous sont chères sert à nous détacher entièrement des créatures.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire m'a coûté des larmes. La douleur de votre perte se joint à la mienne; mais je crois que nous devons entrer, malgré toute notre amertume, dans le dessein de Dieu. Il a voulu récompenser celui que nous regrettons, et nous détacher. Il a voulu même nous ôter un appui humain pour sa gloire, sur lequel nous comptions trop. Il est jaloux des plus dignes instruments, et il veut que nous n'attendions l'accomplissement de son ouvrage que de lui-même.

Le principal fruit que Dieu vous prépare de cette épreuve est de vous apprendre, par une expérience sensible, que vous n'étiez point encore détachée, comme vous vous flattiez de l'être. On ne se connaît que dans l'occasion, et l'occasion n'est donnée par la Providence que pour nous détromper de notre détachement superficiel. Dieu permit l'horrible chute de saint Pierre, pour le désabuser d'une certaine ferveur sensible, et d'un courage très-fragile auquel il se confiait vainement. Si vous n'aviez que la croix extérieure, quelque grande et douloureuse qu'elle soit, elle ne vous détromperait point de votre détachement : au contraire, plus la croix est accablante en soi, plus vous vous sauriez bon gré de ne vous en trouver point accablée; ce serait un prodigieux accroissement de confiance, et par conséquent une très-dangereuse illusion. La croix n'opère la petitesse et le sentiment de notre misère qu'autant que l'intérieur nous paraît vide et obscurci, pendant que le dehors nous ébranle. Il faut voir sa pauvreté au dedans et la supporter; alors la pauvreté se tourne en trésor, et on a tout en n'ayant rien.

Unissons-nous de cœur à celui que nous regrettons. Il nous voit, il nous aime, il est touché de nos besoins, il prie pour nous. Il vous dit encore d'une voix secrète, ce qu'il vous disait si souvent pendant qu'il vivait au milieu de nous : « Ne vivez que de « foi; ne comptez point sur la régularité de vos œu- « vres, ni sur la symétrie de vos vertus; portez en « paix la vue de vos imperfections; abandonnez-vous « à la Providence; ne vous écoutez point vous mê- « me, n'écoutez que l'esprit de grâce. » Voilà ce qu'il disait; voilà ce qu'il dit encore à votre cœur. Loin de l'avoir perdu, vous le trouverez plus présent, plus uni à vous, plus secourable pour votre consolation, plus efficace dans ses conseils de perfection, si vous voulez bien changer en société de pure foi la société visible où vous étiez à toute heure avec lui. Pour moi, je trouve un vrai soulagement de cœur d'être très-souvent en esprit avec lui.

Ménagez votre santé pour votre famille, qui a grand besoin de vous. Que le courage de la foi vous soutienne. C'est un courage qui n'a rien de haut, et qui ne donne point une force sensible sur laquelle on puisse compter. On ne trouve nulle ressource en soi, et on ne manque de rien dans l'occasion : on est riche de sa pauvreté. Si on fait quelque faute contre son intention, on la tourne à profit par l'humiliation qui en revient. On retombe toujours dans son centre par l'acquiescement à tout ce qui nous dépossède de notre propre cœur. On se livre à Dieu, ne se renfermant plus en soi, et n'osant plus s'y fier. Alors tout devient peu à peu recueillement, silence, dépendance de la grâce pour chaque moment, et vie intérieure en mort perpétuelle. En cet état, on ne possède plus rien de tout ce qu'on voit, et on retrouve en Dieu, avec l'union la plus simple et la plus intime, tout ce qu'on croyait avoir perdu.

LETTRES

A LA COMTESSE DE GRAMMONT.

AVERTISSEMENT.

Élisabeth Hamilton, comtesse de Grammont, à qui sont adressées les lettres suivantes, naquit en 1641, de Georges, comte Hamilton, en Écosse, et de Marie Butler. Elle épousa, vers l'an 1660, Philibert de Grammont, fils d'Antoine de Grammont, second du nom, et connu par les *Mémoires* publiés sous son nom [1]. Par suite de ce mariage, la comtesse devint bientôt après dame du palais de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV. Le désir de se donner parfaitement à Dieu l'engagea, vers l'an 1684, à

[1] Ces *Mémoires* ont pour auteur Antoine Hamilton, frère de la comtesse. Ils sont écrits avec beaucoup d'esprit et de délicatesse; mais ils n'ont le plus souvent pour objet que les aventures scandaleuses du comte de Grammont.

se mettre sous la conduite de Fénelon, qui, sans être son confesseur, la dirigea par ses avis jusqu'à l'époque où il fut éloigné de la cour. Les heureux effets de cette direction ne tardèrent pas à se faire sentir, comme on peut le remarquer en particulier par le *Journal de Dangeau*. « La com-« tesse de Grammont, dit-il, est tout à fait dans la dévotion. « Il y a longtemps qu'elle s'en cachait; présentement elle « n'en fait plus mystère. » (15 *octobre* 1687.) La correspondance de Fénelon avec la comtesse embrasse un intervalle d'environ douze ans, et elle montre que ses avis ne furent pas moins utiles au comte de Grammont qu'à la comtesse son épouse. Une maladie dangereuse, dont le comte fut attaqué en 1692, le fit sérieusement rentrer en lui même[1], et la comtesse profita de cette occasion pour lui faire aimer et connaître la religion qu'il avait jusqu'alors entièrement négligée. Le *Journal* déjà cité, parlant de cette maladie, sous la date du 3 décembre 1692, ajoute que le comte reçut les sacrements; et une *note anonyme*, jointe à cet article du *Journal*, fait connaître la religieuse sollicitude de la comtesse pour la conversion de son époux : « Elle lui apprit dans cette maladie les premiers éléments « de la religion; et comme elle lui récitait le *Pater: Com-« tesse*, lui dit son mari, *répétez-moi encore cela; cette « prière est belle: qui l'a faite?* Telle était son ignorance. » Le comte et la comtesse de Grammont honorèrent également leur caractère, en témoignant le plus ferme attachement à l'archevêque de Cambrai dans le temps de sa disgrâce. Toutefois l'exil du prélat fut dans la suite funeste à la comtesse, qui accorda peu à peu sa confiance aux instituteurs de Port-Royal, et se laissa entraîner, par ces nouveaux directeurs, dans un esprit de parti peu convenable à une personne de son sexe et de sa condition. Le comte de Grammont mourut le 30 janvier 1707, âgé de quatre-vingt-six ans, et la comtesse le 3 juin 1708, à l'âge de soixante-sept ans.

202.

Moyens de se soutenir au milieu des dangers que l'on rencontre dans le monde.

Paris, 11 juin.

J'étais à la campagne, madame, quand vous me fîtes l'honneur de m'écrire un billet daté de votre ermitage. Je n'aurais pas manqué d'y aller recevoir vos ordres, si j'eusse été à Paris. J'espère que quelque voyage que vous y ferez, ou quelque affaire qui me mènera à Versailles, me dédommagera de ce que j'ai perdu. Ce qui est certain, madame, c'est que je vous souhaite tous les jours, de toute l'étendue de mon cœur, le recueillement et la fidélité à l'esprit de Dieu, dont vous avez besoin pour vaincre tous les dangers de votre état. Vous avez beaucoup à craindre et du dedans et du dehors. Au dehors, le monde vous rit; et la partie du monde la plus capable de nourrir l'orgueil, donne au vôtre ce qui peut le flatter, par les marques de considération que vous recevez à la cour. Au dedans, vous avez à surmonter le goût d'une vie délicate, un esprit hautain et dédaigneux, avec une longue habitude de dissipation. Tout cela, mis ensemble, fait comme un torrent qui entraîne malgré les meilleures résolutions. Le vrai remède à tant de maux est de sauver, par préférence à tout le reste, quelques heures réglées pour la prière et pour la lecture. Vous savez, madame, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire plusieurs fois là-dessus. Je prie Notre-Seigneur qu'il vous arrache à tout, plutôt que de vous laisser en proie au monde. Je suis, madame, avec un grand respect, etc.

203.

Sur un scandale qui venait d'éclater dans le monde.

Mardi, 10 décembre 1686.

J'apprends, madame, que le scandale qui vient d'éclater renouvelle de justes peines que des aventures semblables vous ont causées. J'y prends une véritable part, et je m'intéresse à tout ce qui vous touche. Ce qui me fâche le plus dans ces affaires malheureuses, c'est que le monde, qui n'est que trop accoutumé à juger mal des gens de bien, conclut qu'il n'y en a point sur la terre. Les uns sont ravis de le croire, et en triomphent malignement; les autres en sont troublés, et, malgré un certain désir qu'ils auraient de se tourner vers le bien, ils demeurent éloignés de la dévotion par leur défiance de tous les dévots. On s'étonne de voir un homme qui a fait semblant d'être bon, ou, pour mieux dire, qui, ayant été véritablement converti dans la solitude, est retombé dans ses inclinations et dans ses habitudes dès qu'il a été exposé au monde. Ne savait-on pas que les hommes sont fragiles, que le monde est contagieux, que les gens faibles ne peuvent se conserver qu'en fuyant les occasions? Qu'y a-t-il donc de nouveau? Voilà bien du bruit pour la chute d'un arbre sans racines, et attaqué de tous les vents. Après tout, le monde n'a-t-il pas ses hypocrites de probité comme de dévotion? Les faux honnêtes gens doivent-ils nous faire conclure qu'il n'y en a point de véritables? Quand le monde triomphe d'un tel scandale, il montre qu'il ne connaît guère ni les hommes ni la vertu. On doit être affligé de ce scandale; mais il n'est permis d'être surpris de rien, quand on connaît à fond la misère humaine, et à quel point le peu de bien que nous faisons est en nous comme une chose empruntée. Que celui qui est debout tremble, de peur de tomber; que celui qui est par terre, croupissant dans la boue, ne triomphe point de voir tomber un de ceux qui avaient paru se soutenir. Notre confiance n'est ni dans les hommes fragiles, ni en nous-mêmes, aussi fragiles que tout le reste : elle est en Dieu seul, qui est l'immuable vérité. Que tous les hommes montrent qu'ils ne sont que des

[1] Voyez les lettres 231, 233 et 234, ci-après.

hommes, c'est-à-dire néant, mensonge et péché; qu'ils se laissent entraîner par le torrent de l'iniquité, la vérité de Dieu n'en sera point affaiblie, et le monde n'en sera que plus abominable, pour avoir corrompu ceux qui cherchaient la vertu.

Pour les hypocrites, le temps les démasque, et ils se démentent toujours par quelque côté. Ils ne sont hypocrites que pour jouir du fruit de leur hypocrisie. Ou leur vie est molle et amusée, ou leur conduite est intéressée et ambitieuse. On les voit se ménager, flatter, faire divers personnages. La sincère vertu est simple, unie, sans empressement, sans mystère; elle ne se hausse ni se baisse; elle n'est jalouse ni de réputation ni de succès. Elle fait le moins mal qu'elle peut; elle se laisse juger, et se tait; elle est contente de peu; elle n'a ni cabale, ni dessein, ni prétention. Prenez-la, laissez-la, elle est toujours la même. L'hypocrisie peut imiter tout cela, mais très-grossièrement. Quand on s'y trompe, c'est ou défaut d'attention, ou défaut d'expérience de la véritable vertu. Des gens qui ne se connaissent point en diamants, ou qui ne les regardent pas d'assez près, peuvent en prendre de faux comme s'ils étaient fins : mais il est pourtant vrai qu'il y en a de fins, et qu'il n'est point impossible de les discerner. Ce qui est vrai, c'est que, pour se confier aux gens qui paraissent vertueux, il faut avoir reconnu en eux une conduite simple, solide, constante et éprouvée dans les dangers, éloignée de toute affectation, mais ferme et vigoureuse dans l'essentiel.

204.

Agir en tout avec simplicité.

Dimanche, 12 juin 1689.

Ma santé va bien, Dieu merci, madame; elle est en état de justifier le quinquina, et de faire taire tous ses ennemis. Les marques de bonté que vous me donnez me font un plaisir sensible, et je sais bon gré à ma fièvre de me les avoir procurées. Vous vous moquez, madame, avec vos discrétions. Quand vous voulez que j'aie l'honneur de vous voir, il n'y a qu'à me donner vos ordres. Une conduite simple et ingénue plaît trop à Dieu, pour choquer les gens qui veulent le servir, et qui doivent parler en son nom, pour recommander la simplicité. Soyez donc simple en tout, madame, et simple à m'ordonner de vous voir, comme à tout le reste. Je souhaite que vous puissiez mettre quelque ordre aux affaires épineuses qui vous mènent à Paris. Je m'imagine que vous verrez une personne bien ivre; car le voyage aura échauffé sa tête. Il y a des ivresses bien différentes. L'Écriture dit : *Malheur à vous qui êtes ivres, et non de vin* [1]! Il y a des ivresses d'orgueil, d'autres de colère et de vengeance; il y en a d'autres de zèle et de ferveur. C'est ainsi que les apôtres paraissaient ivres, quand ils reçurent le Saint-Esprit. A votre retour, madame, je souhaite de vous voir dans cette ivresse. Cependant je prierai de bon cœur pour vous.

205.

Remercîment sur l'intérêt qu'elle prenait à sa nomination à la place de précepteur du duc de Bourgogne.

Paris, 25 août 1689.

Je suis bien honteux, madame, de la promptitude avec laquelle vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et de la lenteur avec laquelle je vous en fais mes très-humbles remercîments; mais personne ne sait mieux que vous, madame, pardonner les fautes qui viennent d'embarras. Vous savez ce que je dois penser sur ce qui vient de m'arriver. Vous qui gémissez à la cour, vous devez, madame, prier Dieu charitablement pour ceux qui y vont. Vous n'y trouverez jamais personne qui soit avec un respect plus sincère que moi, madame, votre, etc.

206.

Dérober quelques heures aux embarras du monde pour nourrir la piété. Ne point se décourager à la vue de ses faiblesses.

Dimanche, 2 octobre 1689.

Je crois, madame, que vous avez deux choses à faire, l'une dans vos affaires, et l'autre sur vous-même. La première, qui regarde vos affaires, consiste dans le soin que vous devez prendre de dérober au monde un peu de temps pour vos lectures et pour vos prières. Il me semble que je vois tous vos embarras, tant je me les représente fortement : mais, après tout, il faut que les affaires viennent chacune en leur rang, et que celle du salut soit comptée pour la première. Que diriez-vous d'une personne qui ne trouverait point de temps pour manger et pour dormir? Le temps donné aux nécessités de la vie, lui diriez-vous, est le temps le mieux employé pour les affaires mêmes. Si votre santé succombe, comment agirez-vous? Et à quoi servira votre travail, si la vie vous manque pour en recueillir le fruit? Je vous dis de même, madame : si vous laissez votre âme s'épuiser et tomber en défaillance faute de nourriture, à quoi aboutiront, non-seulement les conversations, mais encore les affaires qui paraissent les plus solides, les plus indispensables

[1] *Isai.* XXIX, 9.

et les plus pressées? *Marthe, Marthe, vous vous empressez, et vous vous troublez pour beaucoup de choses! Marie,* que vous voyez recueillie et immobile, *a choisi la meilleure part, qui ne lui sera jamais ôtée*[1].

Au reste, madame, je ne dis pas tout ceci pour vous jeter dans des scrupules sur les occupations nécessaires; mais soyez persuadée que les occupations nécessaires n'iront jamais jusqu'à ne vous laisser point le temps de manger le pain quotidien pour votre nourriture; car Dieu est trop bon, et vous a trop fait sentir ses miséricordes, pour vous ôter les moyens de le prier, et de vous soutenir dans les sentiments qu'il vous inspire. Songez donc, madame, à sauver, les matins et les soirs, quelque demi-heure. En faisant semblant de s'éveiller plus tard le matin, et le soir d'avoir quelque lettre à écrire, on se débarrasse, et les affaires véritables n'en vont pas moins bien. Il faut aussi mettre à profit tous les petits moments; quand on attend quelqu'un, quand on va d'un lieu en un autre, quand on est avec des gens qui parlent volontiers, et qu'on n'a qu'à laisser parler, on élève un instant son cœur à Dieu, et on se renouvelle pour la suite de ses occupations. Moins on a de temps, plus il importe de le ménager. Si on attend d'avoir à soi des heures réglées et commodes, pour les remplir de choses solides, on court risque d'attendre trop longtemps, surtout dans le genre de vie où vous êtes; mais il faut prendre tous les moments interrompus. Il n'en est pas de la piété comme des affaires temporelles. Les affaires demandent des temps libres et réglés pour une application suivie et longue; mais la piété n'a pas besoin de ces applications si fortes et si suivies; en un moment, on peut rappeler la présence de Dieu, l'aimer, l'adorer, lui offrir ce que l'on fait ou ce que l'on souffre, et calmer devant lui toutes les agitations de son cœur. Prenez donc, madame, le matin une demi-heure, et une autre demi-heure l'après-midi, pour réparer les brèches que le monde fait; et dans le cours de la journée, servez-vous de certaines pensées qui vous touchent le plus, pour vous renouveler en la présence de Dieu.

L'autre chose que vous avez à faire par rapport à vous, c'est de ne vous point décourager, ni par l'expérience de votre faiblesse, ni par le dégoût de la vie agitée que vous menez. C'est une miséricorde de Dieu, qui vous fait gémir de cette agitation, et le gémissement est le contre-poison qui empêche votre cœur d'être corrompu par la dissipation de la cour. C'est pourquoi je serais bien fâché que cette vie cessât de vous déplaire. Vos gémissements et votre dégoût me donnent une vraie joie. Dieu vous fera mourir à vous-même par le dégoût du monde, s'il est sincère, au milieu du monde même; comme il fait mourir à elles-mêmes d'autres personnes par la solitude et par la privation de tout ce que le monde peut donner. Il n'est question que d'être fidèle, patiente et paisible dans les croix de l'état présent, qu'on n'a point choisi, et que Dieu a donné selon ses desseins.

Pour les fautes, elles sont plus amères à supporter; mais elles se tourneront à bien, si nous nous en servons pour nous humilier, sans nous ralentir dans l'application à nous corriger. Le découragement ne remédierait à rien; ce ne serait qu'un désespoir de l'amour-propre dépité. Le vrai moyen de profiter de l'humiliation de nos fautes est de les voir dans toute leur laideur, sans perdre l'espérance en Dieu, et sans espérer jamais rien de soi-même. Jamais personne n'a eu un plus pressant besoin d'être humilié par ses fautes que vous. Ce n'est que par là que Dieu écrasera votre orgueil, et confondra votre sagesse présomptueuse. Quand Dieu vous aura ôté toute ressource en vous-même, il bâtira son édifice. Jusque-là, il foudroiera tout par vos propres fautes. Laissez-le faire; travaillez humblement sans vous rien promettre. Quand vous voudrez que j'aie l'honneur de vous voir de temps en temps, je me rendrai chez madame la duchesse de Chevreuse.

207.

Se réserver des heures de solitude; supporter patiemment les importunités d'autrui et nos propres imperfections; moyens d'acquérir l'humilité.

Jeudi, 23 février 1690.

Je suis fort aise, madame, d'apprendre que vous trouvez enfin le moyen de vous réserver des heures de solitude. Ouvrir sa porte fort tard, et faire comme si on était encore à dormir; d'ailleurs chercher un asile hors de chez soi : voilà de bons moyens pour se garantir de tous les importuns. Dans le reste du temps, vous pouvez couper un peu court avec certaines gens, qui ne cherchent qu'à vous amuser, ou qu'à vous jeter dans leurs affaires au delà des règles. A l'égard des choses journalières, qui sont des suites attachées à vos devoirs, ou des occasions de providence, quoiqu'elles soient incommodes et dissipantes, il n'y a qu'à les souffrir en paix. C'est une grande consolation de pouvoir penser que Dieu se cache sous l'importun, comme il se cache sous les amis les plus édifiants. Sous la figure de l'importun, il faut regarder Dieu qui fait tout, et qui n'est pas

[1] *Luc.* x, 41, 42.

moins attentif à nous mortifier par l'importunité, qu'à nous instruire et à nous toucher par les bons exemples. L'importun que Dieu nous envoie sert à rompre notre volonté, à renverser nos projets, à nous faire désirer avec plus d'ardeur le silence et le recueillement, à nous détacher de nos arrangements, de notre repos, de nos commodités et de notre goût; à humilier notre esprit pour l'accommoder à celui d'autrui; à nous confondre toutes les fois que l'impatience nous échappe dans ces contre-temps; à exciter dans nos cœurs une faim plus grande de Dieu, pendant qu'il semble s'éloigner de nous à cause de cette agitation.

Ce n'est pas qu'il faille s'agiter, et s'exposer jamais, par son propre choix, aux compagnies qui dissipent; à Dieu ne plaise! ce serait tenter Dieu, et chercher le péril : mais, pour les assujettissements de providence contre lesquels on se précautionne, en se réservant des heures de lecture et de prière, comptez qu'ils se tourneront à bien. Tout ce qui est dans la main de Dieu y fructifie. Souvent même ces choses qui vous font soupirer après la solitude, vous sont plus utiles pour vous humilier et pour mourir à vous-même, que la solitude la plus profonde. Allons selon que Dieu nous mène, au jour la journée, mettant chaque moment à profit, sans regarder plus loin. Quelquefois une lecture merveilleuse, une méditation fervente, ou une conversation dont vous seriez charmée, flatterait votre goût, vous rendrait contente et pleine de vous-même, vous persuaderait que vous êtes bien avancée, et, en vous donnant de belles idées sur les croix, ne ferait que vous rendre plus hautaine et plus sensible contre celles que vous trouviez sur votre chemin en sortant de tous ces saints exercices. Tenez-vous donc, madame, à cette règle simple; n'attirez rien qui vous dissipe, mais supportez en paix tout ce que Dieu vous donne malgré vous, pour vous déranger. Quelle illusion! on cherche Dieu bien loin, dans des projets peut-être impossibles, et on ne songe pas qu'on le possède dès à présent au milieu du tracas, dans un état de pure foi, pourvu qu'on y supporte humblement et avec courage l'importunité des créatures et ses propres imperfections.

Je n'ai qu'une chose à vous dire sur l'amour du prochain, c'est que l'humilité seule vous rendra traitable là-dessus : la vue seule de vos misères peut vous rendre compatissante et indulgente pour celles d'autrui. Vous me direz : Je vois bien que l'humilité doit produire le support du prochain; mais qu'est-ce qui produira l'humilité? Deux choses mises ensemble la produiront; ne les désunissez jamais. La première est la vue de l'abîme de misère d'où la puissante main de Dieu vous a tirée, et au-dessus duquel il vous tient encore comme suspendue en l'air. La seconde est la présence de ce Dieu qui est tout : ce n'est qu'en voyant Dieu, et en l'aimant, qu'on s'oublie soi-même, qu'on se désabuse de ce néant qui nous avait éblouis, et qu'on s'accoutume à s'apetisser avec consolation sous cette haute majesté qui engloutit tout. Aimez Dieu, et vous serez humble; aimez Dieu, et vous ne vous aimerez plus vous-même; aimez Dieu, et vous aimerez tout ce qu'il veut que vous aimiez pour l'amour de lui.

208.

Ne point se troubler pour les fautes involontairement omises en confession.

Mardi, 21 mars 1690.

Je ne crois point, madame, que vous deviez vous troubler sur vos confessions et sur vos communions passées. Si les commencements ont été irréguliers, du moins ils ont été de bonne foi, et vous y avez fait des fautes par le principe d'une vertu très-contraire à votre caractère naturel, je veux dire la simplicité dans l'obéissance. D'ailleurs, il faut remarquer que l'intégrité des confessions passées consiste, non à n'avoir rien omis de ses fautes, mais seulement à s'être accusé ingénument de toutes celles qu'on connaissait alors. Alors vous n'aviez pas la lumière de découvrir dans votre fond beaucoup de mouvements de la nature maligne et dépravée, qui commencent à se développer. A mesure que la lumière croît, on se trouve plus corrompu qu'on ne croyait; on est tout étonné de son aveuglement passé, et on voit sortir du fond de son cœur, comme d'une caverne profonde, une infinité de sentiments honteux, semblables à des reptiles sales et pleins de venin. On n'aurait jamais cru les porter dans son sein, et on a horreur de soi, à mesure qu'on les voit sortir. Il ne faut ni s'étonner ni se décourager. Ce n'est pas que nous soyons plus méchants que nous ne l'étions; au contraire, nous le sommes moins : mais tandis que nos maux diminuent, la lumière qui nous les montre augmente, et nous sommes saisis d'horreur. Mais remarquez, pour votre consolation, que nous n'apercevons nos maux que quand nous commençons à en guérir. Quand nous sommes privés de tout principe de guérison, nous ne sentons point le fond de notre mal : c'est l'état d'aveuglement, de présomption et d'insensibilité, où l'on est livré à soi-même. En se laissant aller au torrent, on n'en sent point la rapidité; mais elle commence à se faire sentir à mesure qu'on commence à se roidir plus ou moins contre elle. Si vous voyez des cho-

ses précises et considérables que vous ayez omises dans vos premières confessions, dites-le simplement la première fois que vous vous confesserez. Votre confesseur est droit, discret et plein de Dieu. Pour tout le reste, allez en paix votre chemin. Comptez que l'humilité, le fréquent silence et le recueillement vous feront plus de bien que toutes les austérités et tous les troubles par lesquels vous voudriez faire pénitence. Surtout le silence vous est capital. Lors même que vous ne pourrez vous dérober au monde, vous pourrez vous taire souvent, et laisser aux autres les honneurs de la conversation. Vous ne pouvez dompter votre esprit dédaigneux, moqueur et hautain, qu'en le tenant comme enchaîné par le silence. Mettez une sévère garde à vos lèvres. La présence de Dieu, qui retiendra vos paroles, gardera aussi toutes vos pensées et tous vos désirs. Cet ouvrage se fera peu à peu. Soyez patiente avec vous comme avec les autres.

209.

S'appliquer au silence et au recueillement; utilité des pénitences qui ne sont pas de notre goût.

Je crois, madame, que vous devez travailler maintenant à vous taire, autant que la bienséance du commerce vous le permettra. Le silence facilite la présence de Dieu, épargne beaucoup de paroles rudes et hautaines, enfin supprime un grand nombre de railleries ou de jugements dangereux sur le prochain. Le silence humilie l'esprit, et détache peu à peu du monde; il fait dans le cœur une espèce de solitude, qui ressemble à celle que vous souhaiteriez; il suppléera à tout ce qui vous manque dans l'embarras où vous vous trouvez : pourvu que vous ne parliez point inutilement, vous aurez bien des moments libres au milieu même des compagnies qui vous tiennent malgré vous. Vous voudriez de la liberté pour prier Dieu; et Dieu, qui sait mieux ce qu'il vous faut que vous-même, vous donne de l'embarras et de la sujétion pour vous mortifier. La mortification qui vient de l'ordre de Dieu vous sera plus utile que la douceur de la priere qui serait de votre choix et de votre goût.

Vous savez bien, madame, qu'il ne faut point de temps de retraite pour aimer Dieu; quand il vous donnera du temps, il faudra le prendre et en profiter : jusque-là demeurez en état de foi, bien persuadée que ce qu'il vous donne est le meilleur. Élevez souvent votre cœur vers lui, sans laisser rien voir au dehors; ne parlez que pour le besoin; souffrez patiemment ce qui vient de travers. Comme vous savez la religion, Dieu vous traite selon votre besoin : vous avez plus de besoin d'être mortifiée que de recevoir des lumières. L'unique chose que je crains pour vous en cet état, c'est la dissipation; mais vous pouvez l'éviter par le silence. Si vous êtes fidèle à vous taire quand il n'est pas nécessaire de parler, Dieu vous fera la grâce de ne vous dissiper point en parlant pour les vrais besoins. Quand vous ne serez pas libre de vous réserver de grands temps, ne négligez pas d'en ménager de courts. Un demi-quart d'heure, pris avec ce ménagement et cette fidélité sur vos embarras, vous vaudra devant Dieu des heures entières que vous lui donneriez dans des temps plus libres. De plus, divers petits temps ramassés dans la journée ne laisseront pas de faire tous ensemble quelque chose de considérable. Peut-être même en tirerez-vous cet avantage, de vous rappeler plus fréquemment à Dieu, que si vous ne lui donniez qu'un certain temps réglé.

Aimer, se taire, souffrir, agir contre son goût, pour accomplir la volonté de Dieu en s'accommodant à celle du prochain : voilà, madame, votre partage. Trop heureuse de porter la croix que Dieu vous donne de ses propres mains dans le cours de sa providence! Les pénitences que nous choisissons, ou que nous acceptons quand on nous les impose, ne font point mourir notre amour-propre, comme celles que Dieu nous distribue lui-même chaque jour. Celles-ci n'ont rien où notre volonté puisse s'appuyer; et comme elles viennent immédiatement d'une providence miséricordieuse, elles portent avec elles une grâce proportionnée à tous nos besoins. Il n'y a donc qu'à se livrer à Dieu chaque jour, sans regarder plus loin; il nous porte entre ses bras, comme une mère tendre porte son enfant. Croyons, espérons, aimons avec toute la simplicité des enfants. Dans tous nos besoins, tournons nos regards tendres et pleins de confiance vers le Père céleste. Voici ce qu'il dit dans ses Écritures [1] : *Quand même une mère oublierait son propre fils, le fruit de ses entrailles, moi je ne vous oublierai jamais.*

210.

Changer sans scrupule l'heure des exercices de piété quand les devoirs d'état le demandent. Exhortation à la simplicité et à l'enfance chrétienne.

A Versailles, 28 mai (avant 1696.)

Vous craignez, madame, d'être infidèle à Dieu sur vos devoirs, et vous avez raison. Rien n'est si opposé à la grâce qu'une âme lâche, qui, par un goût de liberté, refuse à Dieu ce qu'elle sent qu'il lui demande, ou qui retarde de le faire : mais aussi il faut éviter de tomber dans le scrupule. Voyez donc sim-

[1] *Isai.* XLIX, 15.

plement, dans les occasions, ce que les vraies bienséances demandent de vous. Par exemple, dans le moment où vous allez faire votre prière et votre lecture, il survient une personne de dehors, qui ne vient jamais à cette heure, qui a une vraie affaire avec vous, avec qui vous n'êtes point sur le pied d'une liberté assez grande pour la renvoyer à une autre heure, et qui serait raisonnablement choquée si vous le faisiez; il ne faut pas douter, madame, que vous ne deviez quitter vos exercices de piété pour remplir ce devoir : mais en ce cas il faut tâcher de reprendre sur quelque autre heure de la journée ce que vous avez perdu à cette heure-là, comme on dîne à deux heures, quand une compagnie survenue à contre-temps a empêché de dîner à midi. Pour les gens qui ne sont point pressés par une vraie affaire, et que vous pouvez remettre plus tard, ou qui ne viennent que par amusement et pour leur plaisir, à ces heures-là ils ne sont bons qu'à renvoyer : il en faut faire rigoureuse justice.

Jamais personne n'a eu plus de besoin que vous de nourriture intérieure, de silence, de réflexion, de séparation du monde, de défiance d'elle-même et de la pente de son cœur. Vous ne sauriez trop rudement jeûner des plaisirs d'une conversation mondaine. Il faut vous rabaisser sans cesse : vous ne vous relèverez toujours que trop. Il faut vous apetisser, vous faire enfant, vous emmaillotter, et vous donner de la bouillie; vous serez encore une méchante enfant. Toutes les croix que Dieu vous donne, et sous lesquelles il veut vous courber, ne répriment point encore votre hauteur. Ce ne sera qu'à force de renoncer à votre propre esprit, dans le silence devant Dieu, que vous pourrez être apetissée et adoucie par la grâce. Parlez quand vous serez seule : vous ne sauriez alors trop parler; car ce sera à Dieu seul que vous parlerez de vos misères, de vos besoins et de vos bons désirs. Mais en compagnie vous ne sauriez presque tomber dans l'excès de trop peu parler. Il ne faut pourtant pas que ce soit un silence sec et dédaigneux; il faut au contraire que ce soit un silence de déférence à autrui. Je serai ravi que vous parliez pour louer, approuver, complaire, déférer, édifier : mais je suis sûr que, quand vous ne parlerez que de cette sorte, vous parlerez fort peu, et que la conversation vous semblera fade. Retranchez-vous donc, madame, à parler peu, à parler simplement et modestement, à préférer les autres à vous en tout, et à conserver le recueillement jusque dans la conversation. Vous avez plus de besoin qu'un autre de ce contre-poison. Vous savez quel est mon zèle et mon respect pour vous.

211.

Éviter les airs de mépris et de hauteur; supporter patiemment les défauts du prochain.

A Versailles, 22 juin.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, madame, a fait un étrange chemin. Je viens de la recevoir : jugez par là de la diligence. Je comprends que vous souffrez et faites souffrir les autres. Il faut travailler courageusement et sans relâche à se charger du fardeau pour le soulagement du prochain. Tout air de mépris et de hauteur, tout esprit de critique et de moquerie, marque une âme pleine d'elle-même, qui ne sent point ses misères, qui se livre à sa délicatesse, qui met tout son plaisir dans le mal d'autrui. Rien ne devrait être si propre à nous humilier que ce genre d'orgueil facile à blesser, moqueur, dédaigneux, fier, jaloux de vouloir tout pour soi, et toujours implacable sur les défauts d'autrui. On est bien imparfait, quand on supporte si impatiemment les imperfections du prochain. A tant de maux je ne vois de remède que l'espérance en Dieu, qui est aussi bon et aussi puissant que vous êtes faible et mauvaise. Il vous laissera néanmoins languir longtemps, sans déraciner le naturel et l'habitude; car il vous vaut bien mieux d'être écrasée par votre propre misère, et par l'expérience de votre impuissance d'en sortir, que de jouir tout à coup du plaisir de vous voir perfectionnée. Ne songez qu'à supporter les autres, qu'à détourner vos yeux des gens qui ne peuvent vous édifier, comme on ferme les yeux à une tentation. C'en est une très-dangereuse pour vous. Priez, lisez; abaissez votre esprit par le goût des choses simples. Adoucissez votre cœur par l'union à Jésus enfant, et paisible dans l'humiliation. Cherchez votre force dans le silence. Je suis ravi de ce que vous êtes touchée du progrès de madame de Mortemart; elle est véritablement bonne, et désire l'être de plus en plus. La vertu lui coûte autant qu'à un autre, et en cela elle est très-propre à vous encourager. Personne ne s'intéresse plus fortement que moi, madame, aux choses qui vous touchent le plus.

212.

Contre la crainte excessive de goûter les plaisirs innocents. Suivre avec simplicité les avis des médecins.

Mardi, 27 juin 1690.

Je suis, madame, sincèrement touché du pénible état où vous êtes; je crois en voir clairement la source. Si vous pouvez vous résoudre à user du re-

mède simple que je vais vous proposer, vous serez bientôt soulagée ; mais je crains qu'un scrupule ne vous empêche de vous en servir.

La crainte excessive de goûter du plaisir dans les choses innocentes et nécessaires, vous fait plus de mal pour votre avancement spirituel, que ce plaisir ne pourrait vous en faire. Il est vrai qu'il ne faut jamais se flatter soi-même, surtout quand on est obligé à se punir : mais une contention perpétuelle pour repousser jusqu'au moindre sentiment involontaire de plaisir dans une vie réglée, vous cause un trouble très-nuisible. Je voudrais donc retrancher fidèlement les propretés excessives et les délicatesses de goût, toutes les fois que vous les apercevez tranquillement ; mais je ne voudrais point cette attention forcée à rejeter sans cesse les plaisirs inévitablement attachés à la nourriture simple et au repos nécessaire. Puisqu'on vous fait prendre du lait pour rafraîchir votre sang, vous devez faire, par rapport au jeûne, ce que votre médecin vous dira. Il faut, sans raisonner, se laisser juger, après qu'on a exposé le fait : autrement, on s'entortille à l'infini, et on se ronge soi-même. Sur toutes les autres choses de votre santé, parlez naïvement au médecin, pour n'être point flattée ; puis laissez-le décider, et ne vous écoutez plus vous-même. Mais obéissez tranquillement : c'est à quoi doit se tourner et votre fidélité et votre courage. Sans cela, vous n'aurez pas la paix des enfants de Dieu ni ne mériterez de l'avoir. Portez toutes les peines de votre état, qui est plein d'embarras et de sujétions, en esprit de pénitence : c'est là la pénitence que Dieu vous donne, bien plus sûre que celle que vous choisiriez vous-même. Il n'y a point de lieu au monde où vous ne vous retrouvassiez vous-même avec le goût des plaisirs. La solitude même la plus austère aurait ses épines. Le meilleur état est celui où la main de Dieu vous tient. Ne regardez pas plus loin, et ne songez qu'à recevoir tout de moment en moment, en esprit de mort et de renoncement à votre propre esprit. Mais cet acquiescement doit être plein de confiance en Dieu, qui vous aime d'autant plus qu'il vous épargne moins.

Dormez autant que le médecin le croira nécessaire par rapport à votre tempérament et à votre indisposition présente. Vous devriez avoir du scrupule de vos scrupules mêmes, et non pas de votre sommeil. Personne ne vous est, madame, plus sincèrement et plus respectueusement dévoué que moi.

213.

En quoi consiste la véritable humilité ; espérer en Dieu malgré notre indignité

Samedi, 22 juillet 1690.

C'est une fausse humilité que de se croire indigne des bontés de Dieu, et de n'oser les attendre avec confiance. La vraie humilité consiste à voir toute son indignité, et à demeurer abandonné à Dieu, ne doutant point qu'il ne puisse faire en nous les plus grandes choses. Si Dieu, pour ses ouvrages, avait besoin de trouver en nous des fondements déjà posés, nous aurions raison de croire que nos péchés ont tout détruit, et que nous sommes indignes d'être choisis par la sagesse divine. Mais Dieu n'a besoin de rien trouver en nous ; il n'y peut jamais trouver que ce qu'il y a mis lui-même par sa grâce. On peut dire même que le néant de toute créature, joint au péché dans une âme infidèle, est le sujet le plus propre à recevoir ses miséricordes. C'est là qu'elles prennent plaisir à couler pour se manifester plus sensiblement. Ces âmes pécheresses, qui n'ont jamais senti en elles qu'infirmité, ne peuvent s'attribuer rien des dons de Dieu. C'est ainsi que *Dieu choisit les choses les plus faibles du monde,* comme dit saint Paul [1], *pour confondre les plus fortes.*

Ne craignez donc point, madame, que vos infidélités passées vous rendent indigne de la miséricorde de Dieu. Rien n'est si digne de sa miséricorde qu'une grande misère. Il est venu du ciel en la terre pour les pécheurs, et non pour les justes ; il est venu chercher ce qui était perdu, et tout était perdu sans lui. Le médecin cherche les malades, et non les sains. O que Dieu aime ceux qui se présentent hardiment à lui avec leurs haillons les plus sales et les plus déchirés, et qui lui demandent, comme à leur père, un vêtement digne de lui ! Vous attendez que Dieu vous montre un visage doux et riant pour vous familiariser avec lui ; et moi, je dis que, quand vous lui ouvrirez simplement votre cœur avec une entière familiarité, vous ne vous mettrez plus en peine du visage avec lequel il se présentera à vous. Qu'il vous montre, tant qu'il lui plaira, un visage sévère et irrité, laissez-le faire : il n'aime jamais tant que quand il menace ; car il ne menace que pour éprouver, pour humilier, pour détacher. Est-ce la consolation que Dieu donne, ou Dieu lui même sans consolation, que votre cœur cherche? Si c'est la consolation, vous n'aimez donc pas Dieu pour l'amour de lui-même, mais pour l'amour de

[1] *I. Cor.* I, 27.

vous. En ce cas, vous ne méritez rien de lui. Si, au contraire, vous cherchez Dieu purement, vous le trouvez encore plus quand il vous éprouve que quand il vous console. Quand il vous console, vous avez à craindre de vous attacher plus à ses douceurs qu'à lui; quand il vous traite rudement, si vous ne cessez point de demeurer unie à lui, c'est à lui seul que vous tenez. Hélas! madame, qu'on se trompe! On s'enivre d'une vaine consolation, lorsqu'on est soutenu par un goût sensible; on s'imagine être déjà ravi au troisième ciel, et on ne fait rien de solide : mais quand on est dans la foi sèche et nue, alors on se décourage, on croit que tout est perdu. En vérité, c'est alors que tout se perfectionne, pourvu qu'on ne se décourage pas. Laissez donc faire Dieu : ce n'est pas à vous à régler les traitements que vous devez recevoir; il sait mieux que vous ce qu'il vous faut. Vous méritez bien un peu de sécheresse et d'épreuve; souffrez-la patiemment. Dieu fait de son côté ce qui lui convient quand il vous repousse. De votre côté, faites aussi ce que vous devez, qui est de l'aimer sans attendre qu'il vous témoigne aucun amour. Votre amour vous répondra du sien; votre confiance le désarmera, et changera toutes ses rigueurs en caresses. Quand même il ne devrait point s'adoucir, vous devriez vous abandonner à sa conduite juste, et adorer ses desseins de vous faire expirer sur la croix dans le délaissement avec Jésus, son fils bien-aimé. Voilà, madame, le pain solide de pure foi et d'amour généreux, dont vous devez nourrir votre âme. Je prie Dieu qu'il la rende robuste et vigoureuse dans les peines. Ne craignez rien : ce serait manquer de foi que de craindre. Attendez tout; tout vous sera donné : Dieu et sa paix seront avec vous.

Lundi, 24 juillet.

Il y a deux ou trois jours, madame, que cette lettre est écrite : permettez-moi d'y ajouter un mot sur les nouvelles d'Irlande[1]. Personne ne prend plus de part que moi à la juste peine où vous êtes. Je prie Dieu qu'il vous console, et qu'il vous fasse savoir des suites moins malheureuses que les commencements.

214.

Adorer les desseins de Dieu dans les révolutions de ce monde.

Jeudi au soir 1690.

Je sais, madame, combien vous êtes sensible aux affaires d'Angleterre. Ainsi je prends part à la peine que vous devez ressentir du mauvais succès du bon parti en Irlande. Dieu sait ce qu'il veut faire, et il est juste que nous l'ignorions. Il faut adorer ses desseins sans les comprendre. Quand j'ai appris ces mauvaises nouvelles, j'ai appréhendé que vous n'eussiez en ces pays-là quelque parent dont vous fussiez en peine. Vous ne sauriez, madame, avoir rien de fâcheux dont je ne sois sincèrement touché. Quand vous voudrez que j'aie l'honneur de vous voir, donnez-moi sans façon vos ordres pour le temps et pour le lieu.

[1] Ceci est relatif à la bataille de la Boyne, en Irlande, perdue par Jacques II, le 11 de ce même mois. Le frère de la comtesse servait dans l'armée du roi Jacques.

215.

Ne point s'appuyer sur les créatures; s'abaisser sous la main de Dieu.

Vendredi, 17 novembre 1690.

Je suis très-sincèrement affligé, madame, du malheur de messieurs vos frères; mais, pendant que les hommes les abandonnent, il faut intéresser Dieu par votre patience à les secourir. Il est l'asile de ceux qu'on persécute, et le consolateur des affligés. Il vous éprouve par les choses qui arrivent à messieurs vos frères; mais il ne vous éprouve que pour vous détacher, et pour vous rendre digne de lui. *Quiconque*, dit-il[1], *aime ou son père, ou sa mère, ou ses frères, etc. plus que moi, n'est pas digne de moi.* Il faut lui sacrifier la chair et le sang; il faut vous sacrifier vous-même. Il est le meilleur de nos amis, et le plus proche de nos parents. Hélas! madame, qu'attendiez-vous des hommes? Vous ne les connaissiez donc pas. Ils sont faibles, inconstants, aveugles : les uns ne veulent pas ce qu'ils peuvent; les autres ne peuvent pas ce qu'ils veulent. La créature est un roseau cassé : si on veut s'appuyer dessus, le roseau plie, ne peut vous soutenir, et vous perce la main.

Pour la pratique, voici ce que je pense : Dieu vous a touchée au vif en vous humiliant; le médecin charitable a mis le remède sur l'endroit malade et sensible : tant mieux; c'est qu'il veut vous guérir. Taisez-vous; adorez celui qui vous frappe; n'ouvrez la bouche que pour dire : Je l'ai bien mérité. Tous les discours contre le roi et la reine ne serviraient qu'à vous venger, sans vous servir. Vous leur feriez du mal sans vous faire aucun bien; ainsi vous ne pouvez en conscience parler : ce déchaînement serait scandaleux. Pour moi, je crois que Dieu vous attendait en cette occasion; elle décidera pour votre avancement spirituel. Si vous perdez le fruit d'une telle croix, vous serez doublement malheureuse, et

[1] *Matth.* x, 37.

vous manquerez à Dieu d'une manière très-dangereuse. Mais combien de grâces attachées à cette croix, si vous la portez courageusement! C'est par là que vous entrerez dans une nouvelle voie pour courir vers la perfection évangélique. N'hésitez donc pas, madame; quelque amer que soit le calice, avalez-le jusqu'à la lie, comme Jésus-Christ. Je le prie de vous en donner la force, et de ne permettre pas que vous vous abandonniez aux saillies injustes du ressentiment. Jésus-Christ est mort pour ceux qui le faisaient mourir, et il nous a enseigné à aimer, à bénir, à aider par nos prières ceux qui nous maudissent et nous persécutent. Redoublez vos prières dans ces temps de trouble et de tentation. Vous trouverez, dans le cœur de Jésus-Christ mourant sur la croix, tout ce qui manque au vôtre pour aimer ceux que votre orgueil voudrait haïr et confondre.

216.

Sur la compassion qu'elle doit témoigner à son frère disgracié.

Dimanche, 19 novembre 1690.

Vous pouvez, madame, témoigner à monsieur votre frère beaucoup de tristesse, de douleur, et même d'accablement, sur les malheurs qui lui arrivent. Vous pouvez y ajouter un grand empressement pour chercher les moyens innocents de le secourir; mais il faut éviter de lui montrer du ressentiment contre les gens qui sont contre lui : ce serait aigrir son esprit, et autoriser la passion de haine et de vengeance que vous devez tâcher d'apaiser. Ne lui racontez que les faits précis qui lui sont nécessaires pour entendre la suite de ses affaires, et pour prendre les partis convenables à son véritable intérêt; ne lui dites point les circonstances qui ne vont qu'à envenimer le cœur : vous lui épargnerez non-seulement des tentations, mais encore beaucoup de peine d'esprit. Si vous voulez demain lundi venir dans l'entresol de madame la duchesse de Beauvilliers, j'y serai à sept heures trois quarts, après l'étude du soir. Je serais ravi, madame, d'aller vous rendre mes devoirs chez vous; mais vous y seriez moins libre, et je serais un peu embarrassé à le faire.

217.

Voir ses fautes avec humilité, mais sans trouble.

Mercredi, 4 avril 1691.

Je suis bien fâché, madame, de ce que vous faites si mal; mais ce qui m'en console est que vous êtes mécontente de vous. Ce mécontentement sincère vaut mieux qu'une merveilleuse conduite, dont on se sait bon gré. Si vous voulez que j'aie l'honneur de vous voir ce soir, je serai libre environ à six heures, et je me rendrai dans l'endroit que vous me marquerez. Quoique je tâche de vous endurcir contre vos croix, et même contre le découragement causé par vos fautes, je ne laisse pas d'être touché de vos embarras.

218.

Porter ses croix avec paix et humilité.

Samedi, 2 juin 1691.

Vous voulez bien, madame, que je me dispense d'aller chez vous, à cause d'un gros rhume qui me fait garder ma chambre. Il ne m'a pas empêché de faire un projet de lettre que je vous envoie. Vous en prendrez sans façon, s'il vous plaît, ce que vous jugerez à propos, et ne douterez point de ma bonne volonté. Je prie Dieu, non de vous délivrer de vos croix, si elles vous sont nécessaires, mais de vous les faire porter avec un courage humble et paisible. La nature n'inspire qu'un courage fier, dédaigneux, et irrité contre les personnes dont Dieu se sert pour nous humilier. Soyez donc grande en Dieu et point en vous, grande par la douceur et la patience, petite par l'humilité.

219.

Pardonner facilement aux autres leurs préventions.

A Versailles, 17 juin 1692.

Vous avez toujours, madame, à souffrir et des autres et de vous-même. Si vous n'aviez à souffrir que des autres, et que vous n'éprouvassiez en vous aucune des misères que vous condamnez en autrui, le pauvre prochain vous paraîtrait un monstre à étouffer. Mais Dieu permet que vous ayez beaucoup à souffrir de votre humeur hautaine, injuste et révoltée, pour vous apprendre à supporter tout ce qu'il y a d'impatientant dans les personnes imparfaites. Remarquez, madame, que l'amour-propre est insatiable, et qu'il veut toujours murmurer. Vous vous seriez crue trop heureuse, il y a quelques mois, si on vous eût promis la délivrance de monsieur votre frère, et la joie de le voir deux jours avant qu'il s'en retournât servir son roi. Tout cela est venu; et, loin de remercier Dieu d'une grâce si inespérée, vous vous plaignez de l'avoir vu si peu. Prenez garde que vous ne le voyiez trop longtemps.

Pourquoi vous irritez-vous contre le roi et la reine d'Angleterre? Peut-être sont-ils, par des raisons secrètes, dans l'impuissance de faire ce que vous voudriez; peut-être demandez-vous trop; peut-être ont-ils d'autres idées que vous, par la prévention

où on les aura mis. Quoi! la prévention est-elle chez vous un crime irrémissible? N'est-ce pas une faiblesse ordinaire aux hommes? et où sont ceux qui s'en garantissent, quelque bonne intention qu'ils aient? N'avez-vous jamais été prévenue en rien? ne sauriez-vous pardonner aux autres de l'être? Revenez, madame, aux sentiments d'humanité, en attendant que la charité dompte votre cœur. Si vous ne pouvez entièrement vous modérer et vous retenir, du moins humiliez-vous; gourmandez votre orgueil, sans vous décourager. Tâchez de vous apaiser en silence devant Dieu, comme une mère apaise son enfant sanglottant sur ses genoux. Peu à peu le calme reviendra avec le recueillement. Pourvu que vous profitiez du loisir de Dinan pour être exacte à lire et à prier, tout ira bien. Les croix vous sont nécessaires; et Dieu, qui vous aime, ne vous en laisse point manquer. Je le prie d'y ajouter la force de les porter.

220.

Conserver la paix au milieu des croix ; adorer la main qui nous les envoie.

A Versailles, 23 juin 1691.

Je ne puis, madame, être aussi sensible que je voudrais l'être à votre douleur. J'y vois tant de marques de miséricorde, et une si grande moisson de grâce pour vous, que si la nature s'en afflige, la foi doit s'en réjouir. Vous perdez l'espérance, et sans espérance vous trouvez la paix par la soumission et par le sacrifice sans réserve. Voilà précisément comme Dieu vous veut; il vous pousse jusque-là, pour vous détacher de tout ce qui n'est point lui-même. Que reste-t-il, que d'embrasser la croix qu'il vous présente, et de vous laisser crucifier? Quand il vous aura bien crucifiée, il vous consolera. Mais il ne fait pas comme les créatures, qui donnent des consolations empoisonnées, pour nourrir le venin de l'amour-propre; il ne console qu'après avoir ôté toute ressource à la nature superbe et molle. La paix que vous trouvez dans la soumission, sans aucun adoucissement extérieur des affaires, est un grand don. Par là Dieu vous accoutume à être exercée sans être abattue. Quoique la nature lâche et sensible s'abatte, le fond demeure soutenu. C'est une paix d'autant plus pure qu'elle est sèche. La vue de Dieu, qui a tout droit sur sa créature, et celle de vos misères, qui ne méritent qu'humiliation et croix, sont le pain dont il faut vous nourrir dans cette épreuve. Vous y consentez; mais vous ne pouvez comprendre pourquoi Dieu frappe sur l'innocent pour purifier la coupable. Sachez, madame, que personne n'est innocent, et ne peut entrer en jugement avec lui. Que savez-vous si le même coup qui vous humilie n'humiliera point aussi monsieur votre frère sous la puissante main de Dieu? Il faut adorer ses profonds conseils sans les pénétrer. Peut-être veut-il préparer de loin, par tant de malheurs, monsieur votre frère à se tourner solidement vers lui; peut-être que vous vous réjouirez tous deux un jour de ce qui vous afflige maintenant. Laissez faire Dieu, madame; les hommes ne peuvent rien. Quand tout semble perdu, tout est quelquefois sauvé. Dieu se plaît à nous précipiter, et à nous relever du précipice par sa seule main. Mais, quoi qu'il fasse pour monsieur votre frère, songez à vous, pour accepter la croix, et pour adorer la main qui vous en charge, afin de vous sanctifier. Heureux qui est prêt à tout, qui ne dit jamais : C'est trop; qui compte non sur soi-même, mais sur le Tout-Puissant; qui ne veut de consolation qu'autant que Dieu lui-même en veut donner, et qui se nourrit de sa pure volonté!

221.

Avantages des croix supportées chrétiennement.

A Versailles, 9 septembre 1691.

Je suis bien honteux, madame, de n'avoir appris que depuis deux heures que vous avez été malade. On m'avait bien dit que vous étiez à Paris dans un régime et dans l'usage de certains longs remèdes, que vous m'aviez dit que vous vouliez faire avant le voyage de Dinan; mais je ne savais point que vous fussiez moins bien qu'à l'ordinaire, et je suis tout honteux d'être si mal informé des choses auxquelles je prends tant d'intérêt. On m'assure, madame, que nous aurons l'honneur de vous voir à Fontainebleau, et qu'avec beaucoup de souffrances vous ne laissez pas de sentir que la nature surmonte le mal. C'est ce qu'on peut souhaiter de mieux pour vous dans la maladie : une ressource pour guérir, et en même temps le fruit de la croix. Je prie celui qui vous fait souffrir de vous donner la paix et la soumission dans la douleur.

Qu'on est heureux quand on souffre, pourvu qu'on veuille bien souffrir et satisfaire à la justice de Dieu! Que ne lui devons-nous pas, et quelles peines mériterions-nous en rigueur! Une éternité de supplices changés en quelques dartres; la perte de Dieu, la rage et le désespoir des démons changés en une souffrance tranquille et courte, où l'on adore avec consolation et espérance la main dont on est frappé par miséricorde : de telles croix méritent des remercîments, et non pas des plaintes. Ce sont des grâces qu'il faut sentir avec un cœur attendri sur les bontés de Dieu. Vous eût-il couverte de la lèpre, il vous épar-

gne encore. La lèpre de l'orgueil, du péché, et de l'idolâtrie de soi-même, était bien plus affreuse. C'est de quoi il vous a guérie. Il me tarde, madame, de vous demander à Fontainebleau comment vous vous trouvez de la pénitence et de la retraite où Dieu vous a mise. Celles qu'on choisit ne sont rien ; il n'y a que Dieu qui sache crucifier.

222.

Ne point ajourner ses projets de perfection. Le parfait amour chasse la crainte.

A Versailles, 17 septembre 1691.

Je suis ravi, madame, d'apprendre que votre santé se rétablit. Les sentiments où vous me témoignez être font voir que la croix n'est jamais sans fruit, quand on la reçoit en esprit de sacrifice. J'espère, madame, que nous aurons l'honneur de vous revoir à Fontainebleau avec un renouvellement de grâce et de détachement du monde. Vous avez bien raison de croire qu'il ne faut pas attendre la liberté et la retraite pour se détacher de tout, et pour vaincre le vieil homme. Cette situation libre n'est qu'une belle idée. Peut-être n'y parviendrons-nous jamais, et il faut se tenir prêt à mourir dans la servitude de notre état, si la Providence prévient nos projets de retraite. Vous n'êtes point à vous, et Dieu ne vous demande que ce qui dépend de vous. Les Israélites dans Babylone soupiraient après Jérusalem; mais combien y en eut-il qui ne revirent jamais Jérusalem, et qui finirent leur vie à Babylone! Quelle illusion, s'ils eussent toujours différé jusqu'au temps de leur retour dans leur patrie, à servir fidèlement le vrai Dieu, et à se perfectionner! Peut-être ferez-vous comme ces Israélites.

Ce que vous me mandez de madame de la Sablière[1] me touche et m'édifie. Je ne l'ai vue qu'une fois; mais il m'en est resté une grande impression. Elle a bien raison de ne chercher plus rien dans les hommes, ayant trouvé Dieu, et de faire le sacrifice de ses meilleurs amis. Le bon ami est au dedans du cœur: c'est l'époux qui est jaloux, et qui écarte tout le reste. Pour la mort, elle ne trouble que les personnes charnelles et mondaines. *Le parfait amour chasse la crainte*[1]. Ce n'est point par se croire juste qu'on cesse de craindre; c'est par aimer simplement, et s'abandonner sans retour sur soi à celui qu'on aime. Voilà ce qui rend la mort douce et précieuse. Quand on est mort à soi, la mort du corps n'est plus que la consommation de l'œuvre de grâce.

[1] Madame de la Sablière est connue pour avoir donné chez elle asile à la Fontaine, qui lui adressa une de ses fables. (Liv. VIII, I.) Après avoir vécu dans le grand monde et à la cour, où elle se distingua par ses qualités solides et brillantes, par l'étendue et la variété de ses connaissances, la mort de son mari, et le refroidissement du marquis de la Fare, qui l'avait aimée avec passion, la ramenèrent à la pratique de la religion. Elle consacra les dernières années de sa vie à soulager les pauvres et les malades. « C'était, dit Dangeau (*Jour-« nal*, 9 *janvier* 1693), une femme qui avait une grande ré-« putation par son esprit, et qui, depuis longtemps, était « retirée aux Incurables, où elle menait une vie fort austère « et fort exemplaire. » On a d'elle des *Pensées Chrétiennes*, imprimées quelquefois à la suite des *Maximes* du duc de la Rochefoucauld. Elle mourut le 8 janvier 1693.

N'auriez-vous point la bonté, madame, puisque vous écrivez à la malade, de lui témoigner combien je me réjouis selon la foi de ce que Dieu met en elle, et combien j'espère que tous ses maux seront des biens?

223.

Il lui indique un lieu où elle pourra le voir, et badine sur son humeur.

Jeudi, 20 septembre 1691.

Si vous voulez, madame, venir tantôt vers les sept heures chez madame la duchesse de Chevreuse, j'espère qu'elle nous recevra charitablement, quoique je n'aie point encore mis le pied à sa porte. Vous voyez par là, madame, que je ne suis pas moins sauvage pour elle que pour vous. Je ne le suis plus même pour vous, ce me semble : vos peines m'ont ôté mon humeur farouche.

224.

Recevoir les humiliations comme venant de la main de Dieu.

A Versailles, 15 novembre 1691.

Il y a longtemps, madame, que je ne vous ai donné aucune marque de mon respect; mais je n'ai cessé de demander de vos nouvelles à tous ceux qui pouvaient m'en dire, et de parler de vos peines avec les personnes qui s'y intéressent. Dieu vous a donné une rude croix par le mal que vous souffrez. Il est opiniâtre, il est douloureux; outre les douleurs du mal, vous avez celles des remèdes. Mais la douleur n'est pas ce qui vous fait le plus de peines : vous êtes courageuse et dure contre vous-même, pour souffrir patiemment; mais Dieu vous a prise par un autre endroit plus sensible, qui est votre faible : il attaque votre délicatesse et votre propreté. Vous qui êtes d'un goût si exquis et si dédaigneux, vous êtes réduite à être dégoûtée de vous-même et à craindre que les autres ne s'en dégoûtent. C'est Dieu qui le fait, et tout ce qu'il fait est bien, et tout ce qu'il fait est miséricorde. Il faut qu'il écrase notre amour-propre et notre orgueil. Adorons sa main, et humi-

[1] *I. Joan.* IV, 18.

lions-nous. Je le prie, madame, de vous donner, pour le corps et pour l'esprit, tout ce que sa bonté doit répandre sur vous.

225.

Félicitations à la comtesse sur l'adoucissement à la disgrâce de son frère.

Vendredi, 30 novembre 1691.

J'apprends, madame, que l'éloquence de M. le comte de Gramont a fait plus que vous n'osiez espérer pour la liberté de monsieur votre frère. Souffrez que je vous en témoigne ma joie dans ce billet, en attendant que je puisse, dans quelque entresol, ou auprès de la petite cheminée de marbre blanc, vous dire combien je prends de part à cet heureux succès.

226.

Ne point ajourner sa perfection; la faire consister dans la fidélité aux petites choses aussi bien qu'aux grandes.

J'aurai de la peine, madame, à me souvenir des choses que je vous dis dimanche dernier. Toute l'idée qui m'en reste est, ce me semble, que je vous dis deux choses : la première, que nous devions nous sacrifier dans l'état où la Providence nous a mis, sans nous faire des projets ou des desseins de vertu pour l'avenir; et la seconde, que nous devions avoir une fort grande fidélité à Dieu dans les plus petites choses.

La plupart des gens passent la meilleure partie de leur vie à connaître et à regretter leur manière de vivre, à se proposer de la changer, à se faire des règlements pour un temps qu'ils espèrent avoir et qui souvent ne leur est point donné, et à perdre ainsi en résolutions un temps qu'ils devraient employer à faire de bonnes œuvres, et à travailler utilement à leur salut.

Il faut, madame, regarder ces sortes d'idées comme une tentation fort dangereuse. Notre salut est l'ouvrage de tous les jours et de tous les moments de notre vie. Il n'y a point de temps plus propre pour le faire que celui que Dieu nous donne maintenant par sa miséricorde, parce que nous l'avons aujourd'hui, et peut-être nous ne l'aurons pas demain. Le salut ne se fait point en désirant de le faire, mais en s'y appliquant de tout son mieux. L'incertitude dans laquelle nous vivons nous doit faire comprendre que notre volonté doit être arrêtée par cette seule affaire, et que toute autre occupation est indigne de nous, puisqu'elle ne nous conduit point à Dieu, qui doit être la fin de toutes nos actions, et qui est le *Dieu de notre salut*, qui est le nom que David lui donne souvent dans les Psaumes.

Pourquoi, madame, faisons-nous des projets de perfection? C'est que nous les croyons nécessaires pour nous sauver. Pourquoi différons-nous donc de les exécuter, puisqu'il est aussi nécessaire que nous travaillions aujourd'hui à notre salut, que d'ici à dix ans; à la cour, comme dans une vie plus retirée? Il faut toujours prendre le plus sûr dans l'affaire de son salut : ou on perd tout, ou on gagne tout. L'état de la vie auquel Dieu nous a appelé est sûr pour nous, quand nous y remplissons tous nos devoirs. Si Dieu eût prévu que dans les cours des princes on n'eût pas pu se sauver, il nous aurait commandé de n'y jamais demeurer. Bien loin de nous avoir fait ce commandement, c'est lui qui fait les rois et qui règle leurs cours, et qui permet que la naissance ou les emplois qu'on y a y donnent entrée. Il veut donc qu'on s'y sauve, et qu'on y trouve le chemin qui conduit au ciel, qui consiste dans l'attachement à la vérité, à cette vérité, dis-je, que Jésus-Christ nous a dit nous devoir délivrer[1], c'est-à-dire nous retirer de tous les dangers auxquels on est exposé en ce monde.

Tant plus, madame, vous en rencontrez dans l'état où vous êtes, tant plus aussi vous devez veiller sur vous-même, pour n'y pas succomber. Veiller sur soi, c'est être attentif à Dieu; c'est l'avoir toujours présent; c'est rentrer en soi-même; c'est ne se point dissiper ou distraire volontairement parmi les créatures; c'est aimer, autant qu'on le peut, la retraite, les saints livres et la prière; c'est *répandre,* comme dit le Prophète[2], *son cœur en la présence de Dieu;* c'est le trouver en soi-même; c'est le chercher par la ferveur de ses désirs; c'est l'aimer plus que toutes choses, et éviter tout ce que nous savons lui déplaire. Cette vertu, madame, est la vertu de tous les états; elle est d'un merveilleux secours à la cour, et je ne trouve rien qui puisse aider davantage à n'aimer point le monde, au milieu du monde, que l'usage qu'on en sait faire. Rendez-vous-la donc familière, madame, et tâchez de n'oublier jamais que vous êtes avec Dieu, et que Dieu est en vous, afin que vous vous conserviez toujours fidèle à son service.

Accoutumez-vous à adorer souvent sa sainte volonté par une humble soumission de la vôtre à ses ordres et à sa providence. Priez-le qu'il vous soutienne, de peur que vous ne tombiez. Suppliez-le qu'il achève en vous son ouvrage, et, que, vous ayant inspiré le désir de vous sauver dans l'état où vous êtes, vous vous sauviez en effet dans l'état où il vous a mise. Il ne demande pas de vous de grandes choses pour y réussir. *Le royaume de Dieu est au dedans de vous-même;* c'est ce que Jésus-Christ nous dit

[1] *Joan* VIII, 32.
[2] *Ps.* LXI, 9.

dans son Évangile[1]. Nous l'y rencontrons quand nous le voulons. Faisons ce que nous savons qu'il demande de nous; mais dès que nous connaissons sa volonté, ne nous épargnons point, et soyons-lui très-fidèles. Cette fidélité ne doit pas seulement nous engager à faire de grandes choses pour son service et pour notre salut, mais toutes celles indifféremment qui se présentent, et qui sont de l'état où nous sommes. Si on ne se sauvait que par de grandes actions, il y aurait peu de personnes qui pussent espérer de se sauver. Le salut est attaché à la volonté de Dieu que nous accomplissons. Les plus petites choses deviennent grandes quand Dieu les demande de nous : elles ne sont petites qu'en elles-mêmes; elles sont toujours grandes dès qu'elles sont faites pour Dieu, qu'elles nous conduisent à Dieu, et qu'elles nous servent de moyens pour le posséder éternellement.

Souvenez-vous, madame, qu'il nous a dit, dans l'Évangile[2], que *celui qui serait infidèle dans les petites choses le serait aussi dans les grandes, et que celui qui serait fidèle dans les plus petites le serait aussi dans les plus considérables.* Il me semble qu'une âme qui désire être très-sincèrement à Dieu, n'examine jamais si une chose est petite ou grande. Il lui suffit de savoir que celui pour l'amour duquel elle le fait est infiniment grand, et qu'il mérite que toutes les créatures soient uniquement occupées à lui donner la gloire qui lui est due, et qu'on ne lui rend que dans l'accomplissement de sa volonté.

Pour vous, madame, je crois que vous devez recevoir vos croix comme votre principale pénitence; les importunités du monde doivent vous détacher de lui, et vos misères doivent vous détacher de vous. Portez en paix ce fardeau perpétuel, et vous ne cesserez d'avancer dans la voie étroite. Elle est étroite par les peines qui serrent le cœur, mais elle est large par l'étendue que Dieu donne au cœur par le dedans. On souffre, on est environné de contradictions, on est privé des consolations même spirituelles; mais on est libre, parce qu'on veut tout ce qu'on a, et on ne voudrait pas s'en délivrer. On souffre sa propre langueur, et on la préfère aux états les plus doux, parce que c'est le choix de Dieu. Le grand point est de souffrir sans se décourager.

227.

Dispositions qui conviennent au temps de l'Avent.

Le temps de l'Avent nous doit inspirer, madame, de grands désirs de nous donner à Dieu, de préparer notre cœur pour recevoir la plénitude de ses grâces, et nous disposer à renaître avec Jésus-Christ, ou, pour mieux dire, à profiter des fruits de sa naissance par l'union que nous devons avoir avec lui, et que le seul amour de Dieu peut former en nous.

Nous devons nous persuader qu'on dit à chacun de nous en particulier ce que saint Jean disait autrefois aux Juifs, pour les exciter à faire pénitence : *Préparez les voies du Seigneur; rendez droits ses sentiers*[1], afin qu'il trouve vos cœurs en état de le recevoir, et d'y répandre ses bénédictions.

Cette préparation du cœur consiste dans un désir ardent de le posséder. C'est pourquoi la sainte Église nous fait souvenir en ce temps des désirs des saints patriarches qui soupiraient après la venue du Messie, qui, pour cela, est appelé dans les saintes Écritures le Désiré, ou le Désir de tous les peuples. Nous excitons en nous ces désirs dans l'oraison, lorsque nous répandons nos cœurs en la présence de Dieu, et que nous le supplions de venir en nous pour en prendre possession. Jésus-Christ nous a lui-même enseigné cette manière de prier, quand il nous a ordonné de demander à son Père que son règne arrive, c'est-à-dire qu'il règne paisiblement en nous, et que nous soyons par amour attachés à ses lois et à son Évangile.

Nous ne pouvons mieux former en nous ces désirs que dans la solitude. C'est pourquoi, madame, je vous conseille de vous retirer le plus souvent et le plus longtemps que vous le pourrez, pour attirer sur vous les grâces de Dieu; étant persuadée que, comme Dieu fit autrefois entendre sa voix à Jean-Baptiste dans les déserts, et que ce fut dans ces lieux écartés de la foule du monde qu'il donna au peuple la connaissance du Messie, il vous éclairera aussi, et vous remplira de ses grâces et de son esprit, quand, dans la retraite, vous tâcherez de vous occuper de lui, et le prierez de vous donner part à ses mérites.

Je crois donc, madame, qu'il est à propos que vous employiez beaucoup de temps à la prière, et que vous preniez pour le sujet de vos oraisons le troisième chapitre de saint Matthieu, une partie du premier chapitre de saint Marc, le troisième de saint Luc, et le premier de saint Jean. Vous y trouverez les sujets des exhortations de saint Jean-Baptiste au peuple, qui contiennent ce que nous devons faire pour nous disposer à profiter de la venue de Jésus-Christ dans le monde et dans nos cœurs.

Nous pouvons réduire tout ce qu'il a dit aux choses suivantes :

1° A la pénitence, qui nous doit porter à nous éloigner du monde, à pleurer l'attachement que nous

[1] *Luc.* XVII, 21.
[2] *Ibid.* XVI, 10.

[1] *Matth.* III, 3.

y avons pu avoir, et à embrasser les maximes de l'Évangile pour marcher dans la voie étroite;

2° A des sentiments d'une profonde humilité; nous estimant indignes de paraître devant Jésus-Christ, beaucoup plus de nous unir à lui, et de le recevoir en notre cœur;

3° A un grand courage et une fermeté inébranlable pour le bien, ne nous décourageant jamais à la vue des difficultés qui s'y rencontrent, et résistant avec vigueur au torrent du monde.

228.

Avantages des croix.

A Versailles, 22 décembre 1691.

Je vous assure, madame, que la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire m'a causé une sensible joie. J'y apprends que vous vous portez mieux, que vous devez revenir ici au commencement de l'année, et ce qui est encore meilleur, que vous avez tâché de faire un bon usage de vos croix. Ce qui attaque votre délicatesse et votre propreté dédaigneuse va droit au but. Dieu sait bien choisir ce qu'il nous faut, et tous les coups dont il nous frappe sont des miséricordes. Votre mal vous vaut mieux que tous les talents naturels qui vous ont attachée au monde. Vous êtes fort heureuse de faire cette pénitence; elle doit vous apprendre à ne mépriser rien, à n'avoir horreur de rien, à ne vous préférer à personne, à supporter les misères d'autrui. La lèpre de l'orgueil, de l'amour-propre, et de toutes les autres passions de l'esprit, si nous n'étions point aveugles, nous paraîtrait bien plus horrible et plus contagieuse que les plus sales maladies, qui ne défigurent que la chair. J'attends, madame, avec une sincère impatience votre retour; personne n'en sera plus touché qui moi, et n'a plus de respect pour vous.

229.

Dérober quelques heures aux embarras, pour se fortifier par les exercices de piété.

Vendredi, 21 mars 1692.

Ce n'est pas moi, madame, qui suis difficile à voir; c'est vous. Souvenez-vous-en bien, et n'allez plus gronder contre les gens qui me gardent comme une relique. Je n'oserais vous aller chercher entre M. le comte de Gramont et tous ces autres gens qui vous tiennent si bonne compagnie : à parler bien sérieusement, je vous plains de vos embarras. Vous auriez grand besoin de certaines heures libres, où vous pussiez vous recueillir. Tâchez de les dérober, et comptez que ces petites rognures de vos journées seront le meilleur de votre bien. Surtout, madame, sauvez votre matin, et défendez-le comme on défend une place assiégée. Faites des sorties vigoureuses sur les importuns; nettoyez la tranchée, et puis renfermez-vous dans votre donjon. L'après-dînée même est trop longue, pour ne reprendre point haleine.

Le recueillement est l'unique remède à vos hauteurs, à l'âpreté de votre critique dédaigneuse, aux saillies de votre imagination, à vos impatiences contre ceux qui vous servent, à votre goût pour le plaisir, et à tous vos autres défauts. Ce remède est excellent, mais il a besoin d'être fréquemment renouvelé. Vous êtes une bonne montre, mais dont la corde est courte, et qu'il faut remonter souvent. Reprenez les lectures qui vous ont touchée; elles vous toucheront encore, et vous en profiterez mieux que la première fois. Supportez-vous vous-même, sans vous flatter ni décourager. On trouve rarement ce milieu; on se promet beaucoup de soi et de sa bonne intention, ou bien on désespère de tout. N'espérez rien de vous; attendez tout de Dieu. Le désespoir de notre propre faiblesse, qui est incorrigible, et la confiance sans réserve en la toute-puissance de Dieu, sont les vrais fondements de tout l'édifice spirituel. Quand vous n'aurez pas de grands temps à vous, ne laissez pas de profiter des moindres moments qui vous restent. Il ne faut pas beaucoup de temps pour aimer Dieu, pour se renouveler en sa présence, pour élever son cœur vers lui, ou l'adorer au fond de son cœur, pour lui offrir ce que l'on fait et ce qu'on souffre. Voilà le vrai royaume de Dieu au dedans de nous, que rien ne peut troubler.

230.

Sur la mauvaise santé du comte de Gramont.

A Versailles, 1er novembre 1692.

Je ne puis, madame, savoir la continuation de la mauvaise santé de M. le comte de Gramont, sans vous témoigner la part que je prends à votre peine. Elle vient dans un temps où vous sembliez avoir plus besoin de soulagement que de croix et d'épreuves; mais Dieu seul sait ce qu'il nous faut, et il n'y a qu'à le laisser faire aux dépens de la nature. Je souhaite donc, madame, qu'il vous donne un redoublement de patience et de courage pour secourir le malade, et pour satisfaire à tous ses besoins. Ceux du corps ne sont pas les plus grands, et je prie Dieu de vous donner des paroles assez fortes pour lui mettre dans le cœur les vérités du salut. Per-

sonne ne vous sera jamais, madame, plus sincèrement ni plus respectueusement dévoué que moi.

231.

Fruits que l'on doit retirer des embarras et des contradictions de la vie.

Mardi, 4 novembre 1692.

Vous ne devez point douter, madame, de ce qui fait votre consolation dans vos embarras. C'est Dieu qui les veut faire servir à vous détacher de vous-même et des commodités de la vie. Le recueillement et la ferveur seraient moins propres à rabaisser votre hauteur naturelle, et à crucifier vos sens trop amollis. Par votre propre choix, tendez toujours à la lecture, à la prière, à la solitude et au silence. Tenez ferme; retranchez-vous, surtout le soir, pour vous préparer une matinée plus libre; mais quand la Providence vous entraîne dans des embarras inévitables, ne vous troublez point, vous trouverez Dieu partout où il vous aura menée, dans les affaires les plus embrouillées, comme à l'oraison la plus tranquille. Vous y trouverez, avec la nourriture intérieure, la mort à vous-même. Quand les dames dont vous parlez seront ici, je serai ravi qu'elles me procurent l'honneur de vous voir. Cependant je prie Dieu de tout mon cœur qu'il soit votre lumière dans les conjonctures où vous vous trouvez. En vérité, madame, je pense souvent à vous, et aux grâces dont vous avez besoin, lors même que vous croyez peut-être que je n'y songe pas. Rien ne surpasse le zèle avec lequel je vous suis dévoué.

232.

Sur la maladie du comte de Gramont. Avantages des croix.

A Versailles, mercredi 12 novembre 1692.

Je suis ravi, madame, des bonnes nouvelles que vous me faites l'honneur de me donner de M. le comte de Gramont. Je lui souhaite plus que jamais une longue et heureuse vie, puisqu'il pense sérieusement à en faire un bon usage. Si je croyais que je pusse le voir sans l'incommoder, je tâcherais de me dérober un de ces jours dans l'entre-deux de nos études du matin et du soir, pour aller le féliciter sur ses bonnes intentions; mais je ne voudrais aller faire l'empressé, pour courir sur le marché des autres, ni prendre un ton de harangue. D'ailleurs je ne sais même si ma santé me le permettra; car elle est assez mauvaise depuis quinze jours. Ayez donc, s'il vous plaît, madame, la bonté de pressentir doucement M. le comte, sans m'engager à rien. Il a tous les meilleurs secours que vous pouvez lui souhaiter. Si je faisais ce voyage, ce serait non pour son besoin, mais pour vous témoigner mon zèle, et avoir simplement l'honneur de vous voir tous deux. Mandez-moi sans façon ce que vous pensez là-dessus.

Pour vous, madame, vous n'avez qu'à porter patiemment votre croix. Les choses pénibles que vous croyez qui se mettent entre Dieu et vous ne seront que des moyens pour vous unir à lui, si vous les souffrez humblement. Les choses qui nous accablent, et qui confondent notre orgueil, nous font encore plus de bien que celles qui nous recueillent et qui nous animent. Vous avez plus de besoin qu'un autre d'être abattue, comme saint Paul aux portes de Damas, et de ne trouver plus de ressource en vous-même. Plus la paix est profonde, plus il faut que l'incision soit grande et douloureuse. Tout ce que vous souffrez, c'est l'opération de la main de Dieu qui veut vous guérir d'un mal que vous ne sentiez pas et qui est mille fois plus grand que ceux dont la nature se plaint. L'orgueil est plus sale que vos abcès, et vous n'en avez pas horreur. Ne perdez point courage, madame : livrez-vous à la main de Dieu, qui vous frappe par miséricorde, et au dehors par vos embarras, et au dedans par l'infirmité. Il vous aime, et veut que vous l'aimiez avec Jésus-Christ sur la croix. Attendez tout de lui, et vous recevrez suivant la mesure de votre foi.

233.

Il souhaite que le comte de Gramont agisse noblement avec Dieu, comme il a fait avec le monde.

A Versailles, 25 janvier 1693.

Je fus bien fâché, madame, de n'avoir point l'honneur de vous voir quand vous vîntes ici la dernière fois. J'espère que la bonne santé de M. le comte de Gramont vous permettra d'y revenir bientôt, et d'y demeurer plus longtemps. Cette bonne santé est, dit-on, admirable; elle est le don de Dieu, et il ne serait pas juste de s'en servir contre lui. Il faut que monsieur le comte ait un procédé net et plein d'honneur avec Dieu, comme il a toujours eu avec le monde. Dieu s'accommode des sentiments nobles. La vraie noblesse demande de la fidélité, de la fermeté et de la constance. Un homme si reconnaissant pour le roi, qui ne donne que des biens périssables, voudrait-il être ingrat et inconstant pour Dieu, qui donne tout? Je ne saurais le croire, et je ne veux pas seulement le penser. Je crois avoir vu son bon cœur, et j'en espère un courage à mépriser la mauvaise honte et les froides railleries. Vous saurez mieux que personne, madame, le précau-

tionner contre les habitudes et les engagements insensibles des compagnies. Il doit penser sérieusement que sa guérison, qui retarde sa mort, ne fait que la retarder un peu, et que la plus longue vie sera toujours courte. Pour moi, qui ne veux point prêcher, je me borne à me réjouir avec vous, madame, de cette heureuse guérison. Il me tarde d'avoir l'honneur de vous voir tous deux ici en pleine santé, et dans les mêmes sentiments. Vous savez, madame, mon zèle et mon respect.

234.

Ne faire aucun pas, même dans le bien, sans prendre conseil; exhortation à la petitesse et à la simplicité d'esprit.

A Versailles, 28 mars 1693.

Je vous remercie très-humblement, madame, de m'avoir fait part de cette lettre[1] : elle est bonne et touchante. J'aime encore mieux son humilité et sa défiance de lui-même, que toute sa ferveur. Pourvu qu'il ne fasse aucun pas, même dans le bien, que par les conseils d'une personne sainte et expérimentée, tout ira à merveille; mais le bien n'est plus bien dès qu'on le fait à sa mode. Le premier et l'unique bien solide est de mourir sans réserve à sa propre volonté et à son propre jugement. Je vous plains dans vos embarras; mais pourvu que vous soyez fidèle à tout ce que vous pouvez, Dieu suppléera par lui-même à ce que vous ne pouvez pas, dans la sujétion continuelle où sa providence vous met. Ce que je vous souhaite le plus est la petitesse et la simplicité d'esprit. Je crains pour vous une dévotion lumineuse, haute, qui, sous prétexte d'aller au solide en lecture et en pratique, nourrisse en secret je ne sais quoi de grand et de contraire à Jésus-Christ enfant, simple, et méprisé des sages du siècle. Il faut être enfant avec lui. Je le prie de tout mon cœur, madame, de vous ôter non-seulement vos défauts, mais encore ce goût de grandeur dans les vertus, et de vous rapetisser par grâce.

235.

Éviter la prévoyance inquiète de l'avenir; fruits que nous devons retirer des contradictions intérieures; vanité des biens de la terre.

Issy, 25 mai.

Les croix que nous nous faisons à nous-mêmes, par une prévoyance inquiète de l'avenir, ne sont point des croix qui viennent de Dieu. Nous le tentons par notre fausse sagesse, en voulant prévenir son ordre, et en nous efforçant de suppléer à sa providence par notre providence propre. Le fruit de notre sagesse est toujours amer, et Dieu le permet pour nous confondre, quand nous sortons de sa conduite paternelle. L'avenir n'est point encore à nous : peut-être n'y sera-t-il jamais. S'il vient, il viendra peut-être tout autrement que nous ne l'avons prévu. Fermons donc les yeux sur ce que Dieu nous cache, et qu'il tient en réserve dans les trésors de son profond conseil. Adorons sans voir, taisons-nous, demeurons en paix.

Les croix du moment présent apportent toujours leur grâce, et par conséquent leur adoucissement avec elle : on y voit la main de Dieu qui se fait sentir. Mais les croix de prévoyance inquiète sont vues au delà de l'ordre de Dieu : on les voit sans grâce pour les supporter; on les voit même par une infidélité qui éloigne la grâce. Ainsi tout y est amer et insupportable; tout y est noir; tout y est sans ressource; et l'âme qui a voulu goûter par curiosité le fruit défendu, ne trouve plus que mort et révolte sans consolation au dedans d'elle-même. Voilà ce que c'est que de ne se fier pas à Dieu, et que d'oser violer son secret, dont il est jaloux. *A chaque jour,* dit Jésus-Christ, *suffit son mal;* le mal de chaque jour devient un bien lorsqu'on laisse faire Dieu. Qui sommes-nous pour lui dire : Par quel motif faites-vous cela? Il est le Seigneur, et cela suffit : il est le Seigneur; qu'il fasse tout ce qui est bon à ses yeux. Qu'il élève ou qu'il abaisse; qu'il frappe ou qu'il console; qu'il brise ou qu'il guérisse toutes les blessures, qu'il donne la mort ou la vie, il est toujours le Seigneur; nous ne sommes que l'ouvrage, et par conséquent le jouet de ses mains. Qu'importe, pourvu qu'il se glorifie et que sa volonté s'accomplisse en nous? Sortons de nous-mêmes; plus d'intérêt propre, et la volonté de Dieu, qui se développe à chaque moment en tout, nous consolera aussi en chaque moment de tout ce que Dieu fera autour de nous, ou en nous aux dépens de nous-mêmes. Les contradictions des hommes, leur inconstance, leurs injustices mêmes, nous paraîtront les effets de la sagesse, de la justice et de la bonté invariable de Dieu : nous ne verrons plus que Dieu infiniment bon, qui se cache sous les faiblesses des hommes aveugles et corrompus.

Ainsi cette figure trompeuse du monde, qui passe comme une décoration de théâtre, nous deviendra un spectacle très-réel, et digne d'éternelle louange du côté de Dieu. Les hommes, quelque grands qu'ils paraissent, ne sont rien en eux-mêmes : mais que Dieu est grand en eux! C'est lui qui fait servir l'humeur bizarre, l'orgueil chagrin, la dissimulation, la vanité, et toutes les folles passions, au conseil

[1] C'était vraisemblablement une lettre du comte de Gramont à la comtesse.

éternel qu'il a sur ses élus. Il emploie et le dedans et le dehors, et la corruption des autres hommes, et nos propres imperfections, et notre propre sensibilité; en un mot, il emploie tout à notre propre sanctification; il remue le ciel et la terre; rien ne se fait que pour nous purifier, et nous rendre dignes de lui. Réjouissons-nous donc lorsque notre Père céleste nous éprouve ici-bas par diverses tentations intérieures et extérieures, qu'il nous rend tout contraire au dehors et tout douloureux au dedans. Réjouissons-nous, car c'est par de telles douleurs que notre foi, plus précieuse que l'or, est purifiée. Réjouissons-nous d'éprouver ainsi le néant et le mensonge de tout ce qui n'est point Dieu; car c'est par cette expérience crucifiante que nous sommes arrachés à nous-mêmes et aux désirs du siècle. Réjouissons-nous, car c'est par ces douleurs de l'enfantement que l'homme nouveau naît en nous.

Quoi! nous nous décourageons, et c'est la main de Dieu qui se hâte de faire son œuvre! C'est ce que nous souhaitons tous les jours qu'il fasse, et dès qu'il commence à le faire, nous nous troublons; notre lâcheté et notre impatience arrêtent la main de Dieu. Je dis que nous éprouvons, dans les peines de la vie, le néant et le mensonge de tout ce qui n'est pas Dieu: le néant, parce qu'il y a un vide infini dans tout ce qui n'est pas le bien infini et l'unique bien; de plus, on y trouve le mensonge. La créature promet beaucoup, et elle ment. Le néant paraît quelque chose; mais il n'est rien qu'un néant menteur. Que ne fait-il point espérer! mais, dans le fond, que donne-t-il? Vanité et affliction d'esprit de toutes parts sous le soleil, mais surtout dans les plus hautes places. Le néant n'y est pas moins néant qu'ailleurs; car il est également rien partout : mais il y est plus menteur. C'est une décoration qui n'est pas moins creuse; mais qui est plus ornée; elle allume les espérances, elle irrite les désirs; mais elle ne remplit jamais le cœur. Ce qui est vide soi-même ne saurait rien remplir. Ces créatures faibles et malheureuses, qui sont les divinités de la terre, ne peuvent donner la force et le bonheur qu'elles n'ont pas. Va-t-on puiser de l'eau dans une fontaine tarie? Non, sans doute. Pourquoi donc vouloir aller puiser la paix et la joie chez ces grands qu'on voit soupirer, qui mendient eux-mêmes de l'amusement, et que l'ennui vient dévorer au milieu de tous les appareils de plaisir? Que ceux-là soient faits semblables à eux, qui mettent leur confiance en eux, ainsi que le prophète le disait pour ceux qui adoraient les idoles[1]. Mettons nos espérances plus haut, et dans un lieu plus inaccessible aux accidents de cette vie.

[1] *Ps.* CXIII, 8.

Enfin, j'ai dit que la vanité et le mensonge se trouvent dans tout ce qui n'est pas Dieu : par conséquent ils se trouvent aussi en nous-mêmes. Le néant : hélas! qu'y a-t-il de si vide et qui soit plus néant que notre cœur? Le mensonge : qu'est-ce que nous ne nous promettons pas à nous-mêmes? Mais nos promesses sont pleines de mensonge : heureux celui qui en est à jamais détrompé! Notre cœur est aussi vain et aussi faux que tout ce qu'il y a au dehors de plus corrompu. Ne méprisons donc point le monde sans nous mépriser nous-mêmes : nous sommes plus méprisables que lui, puisque ayant plus reçu de Dieu, nous sommes plus ingrats et plus infidèles. Consentons que le monde, par une secrète justice, nous trompe, nous manque et nous maltraite, comme nous avons voulu tromper Dieu, comme nous lui avons manqué, et comme nous avons tant de fois fait injure à l'esprit de grâce. Plus le monde nous dégoûtera de lui, plus il avancera l'œuvre de Dieu, et il nous fera autant de bien, en voulant nous faire du mal, qu'il nous aurait fait de mal, si nous avions reçu tous les faux biens qu'il semblait nous devoir faire.

Je prie Dieu, madame, que votre foi se nourrisse chaque jour de ces vérités, qu'elles germent dans votre cœur, qu'elles y jettent de profondes racines, et surtout qu'elles vous aident à vous renouveler dans l'esprit de Jésus-Christ pendant votre retraite. *Que la paix de Dieu,* dit saint Paul[1], *qui surpasse tout sentiment, garde en Jésus-Christ vos cœurs et vos intelligences!* Coupons toute racine d'amertume, et rejetons toute tristesse qui trouble la paix et la confiance simple des enfants de Dieu. Tournons-nous vers notre Père dans tous nos maux; enfonçons-nous dans ce sein si tendre, où rien ne peut nous manquer; réjouissons-nous en espérance, et goûtons, loin du monde et de la chair, la pure joie du Saint-Esprit. Que notre foi soit immobile au milieu des tempêtes; tenons-nous attachés à cette grande parole de l'Apôtre[2] : *Tout se tourne à bien pour ceux qui aiment Dieu, et qu'il a choisis selon son bon plaisir.*

236.

S'accoutumer au recueillement; voir ses fautes sans trouble; se donner à Dieu sans réserve.

Mercredi, 17 novembre 1694.

Je crois, madame, que vous devez tâcher, sans aucun effort pénible, de vous occuper de Dieu toutes les fois que le goût du recueillement, et le regret

[1] *Philip.* IV, 7.
[2] *Rom.* VIII, 28.

de ne pouvoir le pratiquer, touchent votre cœur. Il ne faut point attendre les heures libres, où l'on peut fermer la porte et ne voir personne. Le moment qui nous fait regretter le recueillement peut nous le faire pratiquer. Aussitôt tournez votre cœur vers Dieu d'une manière simple, familière, et pleine de confiance. Tous les moments les plus entrecoupés sont bons, non-seulement en carrosse ou en chaise, mais encore en s'habillant, en se coiffant, même en mangeant, et en écoutant les autres parler. Les histoires inutiles et ennuyeuses, au lieu de vous fatiguer, vous soulageront, en vous donnant des intervalles. Au lieu d'exciter votre moquerie, elles vous donneront la liberté de vous recueillir. Ainsi tout se tourne à profit pour ceux qui cherchent Dieu.

Une autre règle très-importante, c'est de vous abstenir d'une faute toutes les fois que vous l'apercevez avant que de la faire, et d'en porter courageusement l'humiliation, si vous ne l'apercevez qu'après qu'elle est commise. Si vous l'apercevez avant que de la faire, gardez-vous bien de résister à l'esprit de Dieu, qui vous avertit intérieurement, et que vous éteindrez. Il est délicat, il est jaloux; il veut être écouté et suivi. Si on le contriste, il se retire; la moindre résistance lui est une injure : que tout lui cède en vous dès qu'il se fait sentir. Les fautes de précipitation ou de fragilité ne sont rien en comparaison de celles où l'on se rend sourd à la voix secrète du Saint-Esprit, qui commence à parler dans le fond de l'âme.

Pour les fautes qu'on n'aperçoit qu'après qu'elles sont commises, l'inquiétude et le dépit de l'amour-propre ne les racommoderont jamais : au contraire, ce dépit n'est qu'une impatience de l'orgueil à la vue de ce qui le confond. L'unique usage à faire de ces fautes est donc de s'en humilier en paix. Je dis en paix, parce que ce n'est point s'humilier que de prendre l'humiliation avec chagrin et à contre-cœur. Il faut condamner sa faute, sans chercher l'adoucissement d'aucune excuse, et se voir soi-même devant Dieu dans cet état de confusion, sans s'aigrir contre soi-même et sans se décourager, mais profitant en paix de l'humiliation de sa faute. Ainsi on tire du serpent même le remède pour se guérir du venin de sa morsure. La confusion du péché, quand elle est reçue dans une âme qui ne la supporte point impatiemment, est le remède contre le péché même : mais ce n'est pas être humble, que de se soulever contre l'humiliation.

Un peu de présence de Dieu pendant les repas, surtout quand ils sont longs, et qu'on y est souvent de loisir, servira beaucoup à vous retenir dans les bornes de la sobriété, et à vous fortifier contre votre excessive délicatesse. Il y a encore certains moments de la table où la première faim fait qu'on parle peu; alors on peut, en mangeant, penser un peu à Dieu : mais tout cela ne doit se faire qu'à mesure que la vue et le goût en viennent, sans se gêner.

Il y a un autre article sur lequel je vous avoue que je suis en peine, et dont nous n'avons point parlé aujourd'hui; mais il faut le remettre à la prochaine occasion où j'aurai l'honneur de vous voir. Vous le comprendrez aisément. Je suis très-convaincu que vous devez y user d'une extrême fermeté contre vous-même, et vous défier de vos meilleures intentions. Peut-être arrêteriez-vous par là toutes les grâces que Dieu vous prépare. Souvent tout ce que nous offrons à Dieu n'est point ce qu'il veut. Ce qu'il veut le plus de nous, c'est ce que nous voulons moins lui donner, et que nous craignons qu'il ne nous demande. C'est Isaac, fils unique, fils bien-aimé, qu'il veut qu'on immole sans compassion. Tout le reste n'est rien à ses yeux, et il permet que tout le reste se fasse d'une manière pénible et infructueuse, parce que sa bénédiction n'est point dans ce travail d'une âme partagée; il veut tout, et jusque-là point de repos. *Qui est-ce*, dit l'Écriture [1], *qui a résisté à Dieu, et qui a pu être en paix?* Voulez-vous y être, et engager Dieu à bénir vos travaux? ne réservez rien; coupez jusques au vif, brûlez, n'épargnez rien, et le Dieu de paix sera avec vous. Quelle consolation, quelle liberté, quelle force, quel élargissement de cœur, quel accroissement de grâce, quand on ne laisse plus rien entre Dieu et soi, et qu'on a fait sans hésiter les derniers sacrifices! Je prie Notre-Seigneur, et je le prierai chaque jour, madame, de vous en donner le courage.

237.

Supporter les tentations avec paix et humilité.

Je ne me souviens pas trop bien, madame, de ce que je disais, et que vous m'avez ordonné d'écrire; mais il me semble qu'il était question de la trop grande sensibilité qu'on éprouve au dedans de soi, et qu'on ne peut modérer. Bien des gens se tourmentent et se chagrinent mal à propos là-dessus.

Cette sensibilité ne dépend point de nous. Dieu nous l'a donnée avec notre tempérament, pour nous exercer. Il ne veut point nous en délivrer, mais s'en servir au contraire pour nous écraser. Entrons donc dans ses desseins. Les tentations nous sont nécessaires; il ne s'agit que de n'y sucomber pas. Celles du dedans sont comme celles du dehors; elles ten-

[1] *Job.* IX, 4.

dent toutes à nous mener à la victoire par le combat. Les tentations du dedans sont encore plus utiles, en ce qu'elles servent plus directement à nous humilier par l'expérience de notre corruption intérieure. Celles du dehors ne vont qu'à nous montrer la malignité du monde qui nous environne. Celles du dedans nous font sentir que nous sommes aussi dépravés dans nos inclinations que le monde même. Supportons donc avec une humble confiance et une paix inaltérable nos soulèvements intérieurs, et toutes les tentations qui naissent de notre propre fond, aussi bien que les orages qui viennent des autres créatures. Tout vient également de la main de Dieu, qui sait autant se servir de nous que des autres, pour nous faire mourir à nous-mêmes.

C'est souvent l'orgueil qui s'inquiète, et qui se décourage de voir tant de révoltes opiniâtres au dedans, pendant qu'il voudrait voir toutes les passions soumises, pour se nourrir de cette gloire, et pour se complaire en sa propre perfection. Tâchons d'être fidèles par le fond de la volonté, malgré les répugnances et les ébranlements de la nature; et laissons faire Dieu, quand il veut nous montrer par ces tempêtes à quels naufrages nous serions exposés, si sa puissante main ne nous en préservait. Que s'il nous arrive même de tomber volontairement par fragilité, alors humilions-nous, anéantissons-nous, corrigeons-nous sans pitié pour nous-mêmes. Ne perdons pas un moment pour nous retourner vers Dieu; mais faisons-le simplement et sans trouble. Relevons-nous, et reprenons fortement notre course, sans nous chagriner et nous décourager de notre chute.

238.

Comment les passions humaines s'entre-choquent; le renoncement et l'abandon, unique moyen de conserver la paix.

Tandis que nous demeurons renfermés en nous-mêmes, nous sommes en butte à la contradiction des hommes, à leur malignité et à leur injustice. Notre humeur nous expose à celle d'autrui; nos passions s'entre-choquent avec celles de nos voisins; nos désirs sont autant d'endroits par où nous donnons prise à tous les traits du reste des hommes. Notre orgueil, qui est incompatible avec l'orgueil du prochain, s'élève comme les flots de la mer irritée : tout nous combat, tout nous repousse, tout nous attaque; nous sommes ouverts de toutes parts par la sensibilité de nos passions et par la jalousie de notre orgueil. Il n'y a nulle paix à espérer en soi; ou l'on vit à la merci d'une foule de désirs avides et insatiables, ou l'on ne saurait jamais contenter ce *moi* si délicat et si ombrageux sur tout ce qui le touche. De là vient qu'on est dans le commerce du prochain comme les malades qui ont langui longtemps dans un lit : il n'y a aucune partie du corps où l'on puisse les toucher sans les blesser. L'amour-propre malade, et attendri sur lui-même, ne peut être touché sans crier les hauts cris. Touchez-le du bout du doigt, il se croit écorché. Joignez à cette délicatesse la grossièreté du prochain, plein d'imperfections qu'il ne connaît pas lui-même; joignez-y la révolte du prochain contre nos défauts, qui n'est pas moins grande que la nôtre contre les siens : voilà tous les enfants d'Adam qui se servent de supplice les uns aux autres; voilà la moitié des hommes qui est rendue malheureuse par l'autre, et qui la rend misérable à son tour; voilà dans toutes les nations, dans toutes les villes, dans toutes les communautés, dans toutes les familles, et jusqu'entre deux amis, le martyre de l'amour-propre.

L'unique remède est donc de sortir de soi pour trouver la paix. Il faut se renoncer, et perdre tout intérêt, pour n'avoir plus rien à perdre, ni à craindre, ni à ménager. Alors on goûte la vraie paix réservée aux hommes de bonne volonté, c'est-à-dire à ceux qui n'ont plus d'autre volonté que celle de Dieu, qui devient la leur. Alors les hommes ne peuvent plus rien sur nous; car ils ne peuvent plus nous prendre par nos désirs ni par nos craintes : alors nous voulons tout et nous ne voulons rien. C'est être inaccessible à l'ennemi; c'est devenir invulnérable. L'homme ne peut que ce que Dieu lui donne de faire; et tout ce que Dieu lui donne de faire contre nous étant la volonté de Dieu, est aussi la nôtre. En cet état, on a mis son trésor si haut, que nulle main ne peut y atteindre pour nous le ravir. On déchirera notre réputation; mais nous y consentons, car nous savons combien il est bon d'être humilié quand Dieu humilie. On trouve du mécompte dans les amitiés; tant mieux : c'est le seul véritable ami qui est jaloux de tous les autres, et qui nous en détache pour purifier nos attachements. On est importuné, assujetti, gêné; mais Dieu le fait, et c'est assez. On aime la main qui écrase; la paix se trouve dans toutes ces peines : heureuse paix, qui nous suit jusques à la croix! On veut ce qu'on a; on ne veut rien de ce qu'on n'a pas. Plus cet abandon est parfait, plus la paix est profonde. S'il reste quelque attache et quelque désir, la paix n'est qu'à demi : si tout lien était rompu, la liberté serait sans bornes. Que l'opprobre, la douleur, la mort, viennent fondre sur moi; j'entends Jésus-Christ qui me dit [1] : *Ne craignez point*

[1] *Matth.* X, 28.

ceux qui tuent le corps, et qui ensuite ne peuvent plus rien. O qu'ils sont faibles, lors même qu'ils ôtent la vie! que leur puissance est courte! Ils ne peuvent que briser un pot de terre, que faire mourir ce qui de soi-même meurt tous les jours, qu'à avancer un peu cette mort, qui est une délivrance; après quoi on échappe de leurs mains dans le sein de Dieu, où tout est tranquille et inaltérable.

239.

Peinture de la vie de la cour.

A Versailles, 4 juillet 1695.

Il y a longtemps, madame, que j'ai envie de réveiller votre souvenir, et d'avoir l'honneur de vous écrire; mais vous savez que la vie se passe en bons désirs sans effets, sur des matières encore plus importantes que les devoirs de la société. Mon bon propos a été donc, madame, de vous demander de vos nouvelles; et beaucoup de vilains petits embarras m'en ont toujours ôté la liberté. Je n'ai pourtant pas ignoré l'état où vous êtes; car M. le comte de Gramont me l'a expliqué. Si Bourbon vous est aussi favorable qu'à lui, je ne m'étonne pas qu'il vous fasse oublier la cour. Bourbon est pour lui la véritable fontaine de Jouvence, où je crois qu'il se plonge soir et matin. Versailles ne rajeunit pas de même; il y faut un visage riant, mais le cœur ne rit guère. Si peu qu'il reste de désirs et de sensibilité d'amour-propre, on a toujours ici de quoi vieillir : on n'a pas ce qu'on veut; on a ce qu'on ne voudrait pas. On est peiné de ses malheurs, et quelquefois du bonheur d'autrui; on méprise les gens avec lesquels on passe sa vie, et on court après leur estime. On est importuné, et on serait bien fâché de ne l'être pas, et de demeurer en solitude. Il y a une foule de petits soucis voltigeants, qui viennent chaque matin à votre réveil, et qui ne vous quittent plus jusqu'au soir; ils se relayent pour vous agiter. Plus on est à la mode, plus on est à la merci de ces lutins. Voilà ce qu'on appelle la vie du monde, et l'objet de l'envie des sots. Mais ces sots sont tout le genre humain aveuglé. Tout homme qui ne connaît point Dieu qui est tout, et le néant de tout le reste, est un de ces sots qui admirent et qui envient un état très-misérable. Aussi le Sage a-t-il dit que *le nombre des sots est infini*[1]. Je souhaite de tout mon cœur, madame, que vous ayez *le bon esprit* que Dieu *donne*, comme il est écrit dans l'Évangile[2], *à tous ceux qui le lui demandent.* Ce remède, pour guérir les cœurs, est préférable aux eaux, qui ne guérissent que le corps. Il faut songer à rajeunir en Jésus-Christ pour la vie éternelle, et laisser vieillir cet homme extérieur, qui est, selon saint Paul[1], *le corps du péché.* C'est vous faire un trop long sermon. Pardonnez-le, s'il vous plaît, madame, à un homme qui a gardé un long silence.

FR. DE FÉNELON, n. arch. de Cambrai[2].

[1] *Eccles.* I, 15.
[2] *Luc.* XI, 13.

240.

Adieux à la comtesse, partant pour les eaux de Bourbon.

Mercredi, 31 juillet 1697.

Je ne puis, madame, avoir l'honneur d'aller chez vous, parce que l'étude des princes va commencer. Je vous souhaite un heureux voyage, une santé parfaite, un profond oubli de toutes les épines que vous quittez, et autant de consolations que j'ai de croix. Je prie Dieu qu'il vous sanctifie, et qu'il vous comble de ses grâces. Soyez persuadée, madame, que je conserverai toute ma vie un attachement très-respectueux pour vous.

241.

Dispositions de Fénelon par rapport au livre des *Maximes.*

A Cambrai, 12 septembre 1697.

J'ai toujours été très-sensible, madame, aux marques de votre bonté. Jugez si ma sensibilité diminuera, lorsque vous redoublez si obligeamment vos attentions dans des circonstances où le reste du monde manque de mémoire. C'est le pur amour, que d'aimer les gens qui ne sont plus à la mode. L'amour intéressé est celui de la cour. C'est le pays du monde où l'on entend plus mal, et où l'on devrait mieux entendre cette distinction. Je suis ravi, madame, que vous soyez contente de madame la duchesse de Beauvilliers; elle est véritablement bonne, et désire de bonne foi de vaincre en elle tout ce qui peut être moins conforme à Dieu. Elle vous rend bien les sentiments que vous avez pour elle.

Je suis ici dans l'attente et dans la soumission d'un enfant de l'Église, qui doit lui être plus soumis qu'un autre, parce qu'il doit plus à l'Église à cause de sa place, et qu'il n'est digne d'être pasteur qu'autant qu'il est brebis docile. Si je me trompe, je serai celui qui gagnera le plus à cette affaire; car je serai

[1] *Rom* VI, 6.
[2] Cette lettre, où Fénelon signe *nommé arch. de Cambrai*, sert à montrer que son sacre n'eut pas lieu le 10 juin 1695, comme le marque l'*Histoire de Fénelon*, liv. II, n° 27. D'ailleurs on sait que cette cérémonie ne peut se faire que le dimanche ou à certaines fêtes, et le 10 juin tombait cette année un vendredi. Il faut donc substituer le 10 juillet, à l'endroit indiqué.

détrompé. La vérité est bien plus précieuse qu'un triomphe.

Je ne puis finir, madame, sans vous supplier de dire à M. le comte de Gramont que je n'oublierai de ma vie qu'il n'a point rougi de moi, et qu'il m'a confessé sans honte devant les courtisans à Marly. Il n'entendra pas ce langage inconnu à la cour; mais vous aurez la bonté de le lui expliquer. Souffrez, madame, que je dise aussi deux mots pour la bonne compagnie que je laissai dans votre chambre la dernière fois : ce sont des gens que j'aime et que j'honore. Il n'y a que vous, madame, qui n'aurez aucun compliment de moi. Je me contente de vous souhaiter un cœur abaissé sous la main de Dieu et adouci pour le prochain, un esprit simple comme la colombe, et prudent comme le serpent, pour écarter tout ce qui peut vous dissiper; enfin un véritable détachement du monde et de vous-même, dont la pratique soit réelle et constante. Toutes nos affaires vont bien, quand nous avançons celle-là; car celle-là est l'unique pour nous. Succès, réputation, faveur, talent, commodités, ne sont que des piéges.

LETTRES

A LA COMTESSE DE MONTBERON.

242.

Caractère de saint François de Sales. En quoi consiste l'esprit de foi.

29 janvier 1700.

Le jour de saint François de Sales est une grande fête pour moi, madame. Je prie aujourd'hui de tout mon cœur le saint d'obtenir de Dieu pour vous l'esprit dont il a été lui-même rempli. Il ne comptait pour rien le monde. Vous verrez, par ses *Lettres* et par sa *Vie*, qu'il recevait avec la même paix, et dans le même esprit d'anéantissement, les plus grands honneurs et les plus dures contradictions. Son style naïf montre une simplicité aimable, qui est au-dessus de toutes les grâces de l'esprit profane. Vous voyez un homme qui, avec une grande pénétration et une parfaite délicatesse pour juger du fond des choses, et pour connaître le cœur humain, ne songeait qu'à parler en bon homme, pour consoler, pour perfectionner son prochain. Personne ne connaissait mieux que lui la plus haute perfection; mais il se rapetissait pour les petits, et ne dédaignait jamais rien. Il se faisait tout à tous, non pour plaire à tous, mais pour les gagner tous, et pour les gagner à Jésus-Christ, et non à soi. Voilà, madame, l'esprit du saint que je souhaite de voir répandre en vous.

Compter pour rien le monde, sans hauteur ni dépit, c'est vivre de la foi. N'être point enivré de ce qui nous flatte, ni découragé par ce qui nous contredit, mais porter d'un esprit égal ces deux extrémités, et aller toujours devant soi avec une fidélité paisible et sans relâche, ne regardant jamais dans les divers procédés des hommes que Dieu seul, tantôt soulageant notre faiblesse par les consolations, et tantôt nous exerçant miséricordieusement par les croix, voilà, madame, la véritable vie des enfants de Dieu. Vous serez heureuse, si vous dites du fond du cœur avec Jésus-Christ, mais d'une parole intime et permanente : *Malheur au monde, à cause de ses scandales*[1] ! Ses discours et ses jugements ont encore trop de pouvoir sur vous; il ne mérite point qu'on soit tant occupé de lui. Moins vous voudrez lui plaire, plus vous serez au-dessus de lui. Notre bon saint était autant désabusé de l'esprit que du monde; et en effet, ce qu'on appelle *esprit* n'est qu'une vaine délicatesse que le monde inspire. Il n'y a point d'autre vrai esprit que la simple et droite raison. La raison n'est jamais droite dans les enfants d'Adam, si Dieu ne la redresse, en corrigeant nos jugements par les siens, et en nous donnant son esprit, pour nous enseigner toute vérité.

Si vous voulez que l'esprit de Dieu vous possède, n'écoutez plus le monde, ne vous écoutez plus vous-même dans vos goûts mondains; n'ayez plus d'autre esprit que celui de l'Évangile, plus d'autre délicatesse que celle de l'esprit de foi, qui sent jusqu'aux moindres imperfections. En vous perfectionnant avec cette simplicité humble, vous serez compatissante pour les infirmités d'autrui, et vous aurez la véritable délicatesse sans mépris ni dégoût pour les choses qui paraissent faibles, petites et grossières. O que la délicatesse dont le monde se glorifie est grossière et basse, en comparaison de celle que je vous souhaite de tout mon cœur!

243.

Exhortation à l'entière confiance en Dieu.

Lundi, 22 février 1700.

Ne croyez point, s'il vous plaît, madame, que je manque de zèle pour vous aider dans vos besoins. On ne peut être plus touché que je le suis de tout ce qui vous regarde. Je vois vos bonnes intentions,

[1] *Matth.* XVIII, 7.

et la soif que Dieu vous donne pour toutes les vérités qui peuvent vous mettre en état de lui plaire. Si je suis réservé, ce n'est que par pure discrétion pour vous [1]; et comme je ne le suis que pour vous, c'est à vous à régler la manière dont il convient que je le sois. Du reste, j'aimerais mieux mourir que de manquer aux besoins des âmes qui me sont confiées, et surtout de la vôtre, qui m'est très-chère en Notre-Seigneur.

Votre piété est un peu vive et trop inquiète. Ne vous défiez point de Dieu : pourvu que vous ne lui manquiez point, il ne vous manquera pas, et il vous donnera les secours nécessaires pour aller à lui. Ou sa providence vous procurera des conseils au dehors, ou son esprit suppléera au dedans ce qu'il vous ôtera extérieurement. Croyez-en Dieu fidèle dans ses promesses, et il vous donnera selon la mesure de votre foi. Fussiez vous abandonnée de tous les hommes dans un désert inaccessible, la manne y tomberait du ciel pour vous seule, et les eaux abondantes couleraient des rochers. Ne craignez donc que de manquer à Dieu; et encore ne faut-il pas le craindre jusqu'à se troubler. Supportez-vous vous-même, comme on supporte le prochain, sans le flatter dans ses imperfections. Laissez là toutes vos délicatesses d'esprit et de sentiments; vous voudriez les avoir avec Dieu comme avec les hommes. Il se glisse dans ces merveilles un raffinement de goût, et un retour subtil sur soi-même. Soyez simple avec celui qui aime à se communiquer aux âmes simples. Devenez grossière, non par vraie grossièreté, mais par renoncement à toutes les délicatesses que le goût de l'esprit donne. *Bienheureux les pauvres d'esprit* qui ont fait vœu de pauvreté spirituelle, et qui n'ont jamais pour l'esprit que le nécessaire dans une continuelle mendicité, et dans un abandon sans réserve à la Providence! O que je serais ravi, si je vous voyais négligée pour l'esprit, comme une personne pénitente l'est pour les parures du corps! Je ne parle point à madame la comtesse... mais j'en suis très-édifié.

244.

Éviter l'activité inquiète dans le service de Dieu; avis pour la conduite ordinaire.

Mercredi, 3 mars 1700.

Si je n'ai point eu l'honneur, madame, de vous répondre plus tôt, c'est que je n'ai pas eu un moment de libre. Je prends la liberté de vous répéter que je ne suis réservé que par discrétion pour vous. Quoique vous n'ayez point de ménagements politiques pour votre personne, celle de M. le comte de Montberon et sa place en demandent.

Vous ne vous trompez pas, madame, en croyant qu'il ne suffit point d'avoir changé d'objet pour l'ardeur, et qu'il y a une ardeur inquiète qu'il faut modérer, même dans le service de Dieu, et dans la correction de nos défauts. Cette vue pourra beaucoup servir à vous calmer, sans relâchement, dans votre travail. L'ardeur que vous mettez dans les meilleures choses les altère, et vous donne une agitation d'autant plus contraire à la paix de l'esprit de Dieu, que vous prenez davantage sur vous par pure bienséance, pour la renfermer avec effort tout entière au dedans. Un peu de simplicité vous ferait pratiquer la vertu plus utilement avec moins de peine.

J'approuve fort, madame, qu'on vous fasse communier tous les quinze jours. Ce n'est point trop pour une personne retirée, qui tâche de se renfermer dans ses devoirs, et qui s'occupe à la lecture et à la prière. Vous avez besoin de chercher dans le sacrement de vie et d'amour la nourriture, la consolation et la force pour porter vos croix et pour vaincre vos imperfections. Laissez-vous donc conduire, sans vous juger vous-même et n'écoutez aucun scrupule pour vos communions.

A l'égard des confessions, je ne saurais vous en rien dire. Il n'y a que votre confesseur qui puisse vous parler juste là-dessus. Dieu ne permettra pas qu'il manque à votre besoin, si vous cherchez en simplicité ce que l'esprit de grâce demande de vous. Marchez avec une foi pleine et entière. Tâchez de faire ce que le confesseur vous dira. Si vous êtes gênée, faites-le-moi savoir; je vous répondrai le mieux que je pourrai sur les doutes que vous me proposerez.

Je ne saurais vous dire des choses assez précises et assez proportionnées sur vos lectures et sur votre oraison. Je ne connais pas assez votre goût, votre attrait, votre besoin : une demi-heure de conversation me mettrait au fait; après quoi je pourrais vous écrire, et même vous entendre sur un billet d'une demi-page. Voyez là-dessus ce qui convient, sans vous engager à rien faire de trop par rapport aux conjonctures présentes.

A l'égard de vos habits, il me semble que vous devez avoir égard au goût et à la pente de M. le comte de Montberon : c'est à lui à décider sur les bienséances. S'il penche à l'épargne là-dessus, vous devez retrancher autant qu'il le croira à propos, pour payer ses dettes. S'il veut que vous souteniez un certain

[1] Fénelon, dans cette lettre et dans plusieurs des suivantes, parle de la réserve qu'il était obligé de garder dans la fréquentation même de ses parents et de ses amis, pour ne pas les entraîner dans la disgrâce où il était tombé lui-même à l'occasion du livre des *Maximes*.

extérieur, faites par pure complaisance ce que vous croirez apercevoir qu'il veut, et rien au delà par votre goût ou jugement. S'il ne veut rien à cet égard, et qu'il vous laisse absolument à vous-même, je crois que le parti de la médiocrité est le meilleur pour mourir à vous-même. Les extrémités sont de votre goût. Une entière magnificence peut seule contenter votre délicatesse et votre hauteur raffinée. Une simplicité austère est un autre raffinement d'amour-propre : alors on ne renonce à la grandeur que par une manière éclatante d'y renoncer. Le milieu est insupportable à l'orgueil : on paraît manquer de goût, et se croire paré avec un extérieur bourgeois. J'ai ouï dire qu'on vous a vue autrefois vêtue comme les sœurs de communauté. C'est trop en apparence, et c'est trop peu dans le fond. Un extérieur modéré vous coûtera bien davantage au fond de votre cœur. Mais votre règle absolue est de parler à cœur ouvert à M. de Montberon, et de suivre sans hésiter ce que vous verrez qui lui plaira le plus.

245.

Il croit à propos d'avoir une conversation avec la comtesse, sur ses dispositions intérieures.

Lundi, 15 mars 1700.

Nous aurons, madame, quand il vous plaira, une conversation particulière sur vos exercices de piété. Je la crois à propos, puisque vous ne voyez rien qui doive l'empêcher, et ce sera dans le lieu que vous choisirez. Je n'ai eu jusqu'ici de ménagements que pour vous et pour votre maison. Quand on a la peste, on craint de la donner aux gens qu'on aime : moins ils la craignent, plus on la craint pour eux. Une demi-heure de conversation simple fera plus que cent lettres, et nous mettra à portée de rendre toutes les lettres utiles, en les rendant proportionnées aux vrais besoins. En attendant, je me réjouis de ce que le conseil de pratiquer la médiocrité vous entre dans le cœur. Vous ne deviendrez simple que par là. Toutes les extrémités, même en bien, ont leur affectation raffinée. La médiocrité, qui ne se fait point remarquer, ne laisse aucun ragoût à l'amour-propre. Il n'y a que l'amour de Dieu qui ne souffre point ces bornes étroites.

246.

Avis sur l'oraison, les lectures, la confession, et quelques autres articles.

Jeudi, 16 avril 1700.

J'ai ressenti, madame, dans la conversation d'aujourd'hui, une joie que je ne puis vous exprimer, et que vous auriez peine à croire. Il me paraît que Dieu agit véritablement en vous, et qu'il veut posséder tout votre cœur.

Pour l'oraison, faites-la non-seulement dans les temps réglés, mais encore au delà, et dans les intervalles de vos occupations, autant que vous en aurez la facilité et l'attrait; mais prenez garde à ménager vos forces de corps et d'esprit, et arrêtez-vous dès que vous éprouverez quelque lassitude. Votre manière de faire oraison est très-bonne. Commencez toujours par les plus solides sujets qui vous ont touchée dans vos lectures. Suivez la pente de votre cœur, pour vous nourrir d'une présence amoureuse de Dieu, des personnes de la sainte Trinité, et de l'humanité de Jésus-Christ. Attachez-vous intimement à cette adorable société; demeurez-y avec une confiance sans bornes, et dites-leur tout ce que la simplicité de l'amour vous inspirera. Après leur avoir parlé de l'abondance du cœur, écoutez-les intérieurement, en faisant taire votre esprit délicat et inquiet. Pour les distractions, elles tomberont comme d'elles-mêmes, pourvu que vous ne les suiviez jamais volontairement, que vous demeuriez toujours par votre choix occupée à aimer, que vous ne soyez point distraite par la crainte des distractions, et que, sans vous en mettre beaucoup en peine, vous reveniez tranquillement à votre exercice, dès que vous avez aperçu que votre imagination vous en détourne. La facilité avec laquelle vous faites oraison marque que Dieu vous aime beaucoup; car, sans une grâce bien forte, votre naturel scrupuleux vous donnerait de grandes inquiétudes pendant que vous voudriez penser à Dieu.

Pour vos lectures, je ne crains point de consentir que vous lisiez la plupart des livres de l'Écriture sainte, puisque vous en avez l'attrait, que vous les avez déjà lus avec consolation, que vous ne voulez point les lire par curiosité, et que vous avez toute la docilité nécessaire pour vous édifier des choses que vous ne pourrez point approfondir. La permission que je vous donne à cet égard vous doit mettre en paix, et je vous supplie de ne consulter plus là-dessus, pour finir tous vos scrupules. Les livres que je vous conseille principalement sont ceux du Nouveau Testament; mais évitez les questions profondes de l'*Épître aux Romains* jusqu'au douzième chapitre. Si vous les lisez, n'entrez point dans les raisonnements des savants. Vous pouvez lire aussi les livres historiques de l'Ancien Testament, avec les *Psaumes*; certains livres qu'on nomme *Sapientiaux*, tels que les *Proverbes*, la *Sagesse* et l'*Ecclésiastique*, et certains endroits les plus touchants des prophètes; mais n'abandonnez ni l'*Imi-*

tation de Jésus-Christ, ni les ouvrages de saint François de Sales. Ses *Lettres* et ses *Entretiens* sont remplis de grâce et d'expérience. Quand la lecture vous met en recueillement et en oraison, laissez le livre : vous le reprendrez assez quand l'oraison cessera. Lisez peu chaque fois; lisez lentement et sans avidité; lisez avec amour.

Ne songez plus à vos confessions générales, qui ne vous ont que trop embarrassée, et qui ne feraient plus que vous troubler. Ce serait un retour inquiet et hors de tout propos, qui serait contraire à la paix où Dieu vous appelle, et qui réveillerait vos scrupules. Tout ce qui excite vos réflexions ardentes et délicates vous est un piége dangereux. Suivez avec confiance le goût d'amour que Dieu vous donne pour ses perfections infinies. Aimez-le comme vous voudriez être aimée : ce n'est pas lui donner trop; cette mesure n'est point excessive Aimez-le suivant les idées qu'il vous donne du plus grand amour.

Les deux hommes que vous voyez sont bons. L'un vous aide moins; mais aussi il court moins de risque de vous gêner, et de vous retarder dans votre voie. L'autre entend mieux et est plus secourable; mais, faute d'expérience en certaines choses, il pourrait vous embarrasser, et vous rétrécir le cœur. Si cet inconvénient vous arrivait, avertissez-m'en, et tâchez de le prévenir en ne retouchant point avec lui les choses déjà réglées, comme, par exemple, la lecture de l'Écriture sainte.

Ne soyez point martyre des bienséances, et d'une certaine perfection de politesse : cette délicatesse dévore l'esprit, et occupe toujours une âme d'elle-même. Agissez et parlez sans tant de circonspection. Si vous êtes bien occupée de Dieu, vous le serez moins de plaire aux hommes, et vous leur plairez davantage.

Pour mademoiselle votre petite-fille, n'agissez point avec elle suivant vos goûts naturels. Ne lui parlez qu'en présence de Dieu, suivant la lumière du moment où il faudra lui parler. Si vous y êtes fidèle, vous ne la gâterez jamais, et personne ne lui sera aussi utile que vous. Laissez-la ou auprès de vous, ou ailleurs, comme M. le comte de Montberon, monsieur son père et madame sa mère le souhaiteront; mais évitez, si vous le pouvez, un couvent. Le meilleur la gênera, l'ennuiera, la révoltera, la rendra fausse, et passionnée pour le monde.

Je suis, madame, uni à vous en Notre-Seigneur, et zélé pour tout ce qui vous touche au delà de tout ce que j'aurais cru, quoique je vous honorasse infiniment.

247.

Éviter la trop grande activité dans l'oraison.

Vendredi, 16 avril 1700.

Ne soyez en peine de rien, madame. Je n'ai voulu que vous parler franchement sur la réserve que vous vous reprochiez d'avoir eue dans notre conversation; pour moi, je ne manquerai point de vous parler et de vous écrire, selon les occasions, avec tout le zèle dont je suis capable. Ménagez vos forces dans l'exercice de l'oraison. C'est parce que cette occupation intérieure épuise et mine insensiblement, qu'il faut s'y donner des bornes, et éviter une certaine avidité spirituelle. La vie intérieure amortit l'extérieure, et cause souvent une espèce de langueur. Votre faible santé a besoin d'être épargnée, et votre vivacité est à craindre, même dans le bien. Dieu sait combien il m'unit à vous dans son amour.

248.

Comment il faut suivre les différents attraits de la grâce dans l'oraison.

A Mons, 30 avril 1700.

On ne peut être plus éloigné que je le suis, madame, de toute inégalité de sentiments à votre égard. Si vous en voyez des marques extérieures, ma volonté n'y a aucune part. J'ai souvent des distractions et des négligences; mais je ne change point, surtout pour vous, madame, et je suis touché de plus en plus du désir de votre sanctification. Je vois avec joie que Dieu vous donne certaines lumières, qui ne viennent point de l'esprit ni de la délicatesse qui vous est naturelle, mais de l'expérience et d'un fond de grâce. C'est ainsi qu'on commence à penser quand Dieu ouvre le cœur, et qu'il veut mettre dans la vie intérieure. L'homme qui vous a parlé est bon, sage, pieux et solide dans ses maximes; mais il n'a pas l'expérience des choses sur lesquelles vous le consultez, et, faute de cette expérience, il vous retarderait en vous gênant, au lieu de vous aider. Ne quittez point vos sujets d'oraison, ni les livres d'où vous les tirez; mais quand vous éprouverez un attrait au silence devant Dieu, et que vos lectures ou sujets font ce que vous appelez un bruit qui vous distrait, laissez tomber le livre de vos mains, laissez disparaître votre sujet, et ne craignez point d'écouter Dieu au fond de vous-même, en faisant taire tout le reste. Les sujets pris d'abord avec fidélité vous mèneront à ce silence si profond, et ce silence vous nourrira des vérités plus substantiellement que les raisonnements les plus lumineux. Mais ne cessez

point de prendre toujours des sujets solides, et de choisir ceux qui sont les plus propres à vous occuper et à vous toucher le cœur.

Quand vous apercevez que vous êtes en distraction ou en sécheresse, et en danger d'oisiveté, remettez-vous doucement et sans inquiétude en présence de Dieu, et reprenez votre sujet. S'il vous tient en recueillement, continuez à vous en nourrir; si, au contraire, vous éprouvez qu'il vous gêne, qu'il vous distraie, et qu'il vous dessèche dans ce temps-là, et que vous ayez de l'attrait pour le silence amoureux en présence de Dieu, ne craignez point de suivre librement cet attrait de grâce. Cette liberté ne peut être suspecte d'illusion, quand on se propose toujours des sujets solides, qu'on ne permet aucune oisiveté volontaire, qu'on s'occupe dans les temps de silence intérieur d'une vue amoureuse de Dieu; qu'on revient à la méditation des sujets, dès qu'on aperçoit la distraction et la cessation de ce silence amoureux; qu'enfin on se tient d'ailleurs dans toutes les règles communes, pour juger de l'arbre par le fruit des vertus.

Je ne sais si vous avez bien lu les livres de saint François de Sales; mais il me semble que vous pourriez lire fort utilement ses *Entretiens*, quelques-unes de ses *Épîtres*, et divers morceaux de son grand *Traité de l'amour de Dieu*. En parcourant, vous verrez assez ce qui vous convient. L'esprit de ce bon saint est ce qu'il faut pour vous éclairer, sans nourrir en vous le goût de l'esprit, qui est plus dangereux pour vous que pour une autre. Je souhaite de tout mon cœur, madame, que votre santé soit bonne, et que vous croissiez en Notre-Seigneur Jésus-Christ selon ses desseins sur vous. Rien ne peut vous être dévoué en lui au point que je le suis pour toute ma vie.

249.

De l'abandon à la Providence à l'occasion de la perte de nos amis. Suivre sans crainte l'attrait qu'on éprouve dans l'oraison pour le simple recueillement.

Dimanche, 13 juin 1700.

Je prends véritablement part, madame, à la douleur que vous cause l'extrémité de la maladie de mademoiselle.... L'incertitude où vous êtes depuis deux jours, en attendant de ses nouvelles, est encore une rude croix. Rien ne fait tant de peine à la nature que cette suspension entre une faible espérance et une forte crainte : mais nous devons vivre en foi pour la mesure de nos peines, comme pour tout le reste. Notre sensibilité fait que nous sommes souvent tentés de croire que nos épreuves surpassent nos forces; mais nous ne connaissons ni les forces de notre cœur, ni les épreuves de Dieu. C'est celui qui connaît tout ensemble, et notre cœur qu'il a fait de ses propres mains, avec tous les replis que nous y ignorons, et l'étendue des peines qu'il nous donne, auquel est réservé de proportionner ces deux choses. Laissons-le donc faire, et contentons-nous de souffrir, sans nous écouter. Ce que nous croyons impossible ne l'est qu'à notre délicatesse et à notre lâcheté; ce que nous croyons accablant n'accable que l'orgueil et l'amour-propre, qui ne peuvent être trop accablés. Mais l'homme nouveau trouve, dans ce juste accablement du vieil homme, de nouvelles forces et des consolations toutes célestes. Offrez à Dieu votre amie, madame : voudriez-vous la lui refuser? voudriez-vous la mettre entre vous et lui, comme un mur de séparation? Que sacrifieriez-vous, qu'une vie courte et misérable d'une personne qui ne pouvait que souffrir ici-bas, et voir son salut en danger? Vous la reverrez bientôt, non sous ce soleil qui n'éclaire que la vanité et l'affliction d'esprit, mais dans cette lumière pure de la vérité éternelle, qui rend bienheureux tous ceux qui la voient. Plus votre amie était droite et solide, plus elle est digne de ne vivre pas plus longtemps dans un monde si corrompu. Il est vrai qu'il y a peu d'amis sincères, et qu'il est rude de les perdre : mais on ne les perd point, et c'est nous qui courons risque de nous perdre, jusqu'à ce que nous ayons suivi ceux que nous regrettons.

Pour votre oraison, ne craignez rien, madame. Il n'y a point d'illusion à suivre l'attrait de Dieu pour demeurer en sa présence occupé de son admiration et de son amour, pourvu que cette occupation ne nous donne jamais la folle persuasion que nous sommes bien avancés; pourvu qu'elle ne nous empêche pas de sentir nos fragilités, nos imperfections, et le besoin de nous corriger; pourvu qu'elle ne nous fasse négliger aucun de nos devoirs, et pour l'intérieur et pour l'extérieur; pourvu que nous demeurions sincères, humbles, simples et dociles dans la main de nos supérieurs. N'hésitez donc point : recevez le don de Dieu; ouvrez-lui votre cœur; nourrissez-vous-en. L'hésitation gênerait votre cœur, troublerait l'opération de la grâce, et vous jetterait dans une conduite pleine de contrariétés, où vous déferiez sans cesse d'une main ce que vous auriez fait de l'autre. Tandis que vous ne ferez que penser à Dieu, l'aimer, vous occuper de sa présence, et vous attacher à sa volonté, sans rien présumer de vous, sans négliger aucune règle, sans vous relâcher dans la voie des préceptes et des conseils, sans vous écarter de l'obéissance et de la voie commune, vous ne serez point en péril de vous tromper. Suivez donc l'at-

trait dites à l'Époux : *Attirez-moi après vous, je suivrai l'odeur de vos parfums* [1]. Ne donnez de bornes à votre recueillement qu'autant que le besoin de ménager votre santé, et de remplir les devoirs de votre état, le demandera. Prenez garde seulement que le corps ne souffre de ce que l'esprit fait au dedans. L'oraison la plus simple, la plus facile, la plus douce, la plus bornée au cœur, et la plus exempte de raisonnement, ne laisse pas de miner sourdement les forces corporelles, et de causer une espèce de langueur insensible. On ne s'en aperçoit pas, parce qu'on est trop plein de son goût, et que la peine douce ne paraît point peine. Voilà ce que je crains, et non pas l'illusion, dans une conduite aussi droite et aussi régulière que la vôtre.

250.

En quoi consiste l'oraison de silence; excellence et effets de cette oraison.

Jeudi, 17 juin 1700.

Vous avez raison, madame, de croire que *dans les moments de recueillement et de paix*, dont vous m'avez parlé, *on ne peut qu'aimer, et se livrer à la grâce qu'on reçoit.* Ce que vous ajoutez a encore un sens très-véritable. Vous dites que *vous avez cru sentir que notre travail doit cesser, quand Dieu veut bien agir par lui-même.* Ce n'est pas qu'on cesse alors de coopérer à la grâce, et de correspondre à ce que Dieu imprime intérieurement; car vous reconnaissez vous-même qu'alors *on aime et on se livre à la grâce.* L'amour est sans doute le plus parfait exercice de la volonté. *Se livrer à la grâce* par un choix libre, c'est sans doute y coopérer de la manière la plus réelle et la plus parfaite. Il n'y a donc point d'oisiveté ni de cessation d'actes *dans ces moments de recueillement et de paix,* où vous dites que *notre travail doit cesser.* Ce sont des *moments* où *Dieu veut bien agir par lui-même*, c'est-à-dire prévenir l'âme par des impressions plus puissantes, et la tenir en silence, pour écouter ses intimes communications; mais alors elle n'est point sans correspondance. Elle *aime*, elle *se livre à la grâce,* c'est-à-dire qu'elle fait les actes les plus simples et les plus paisibles, mais les plus réels, d'amour et de foi pour l'Époux qu'elle écoute intérieurement; c'est-à-dire qu'elle acquiesce à tout ce qui est dû à l'Époux, et à tout ce qu'il demande par sa grâce; c'est-à-dire que l'âme s'enfonce de plus en plus dans l'amour de l'Époux, dans la mort à tous les désirs terrestres, et dans toutes les vertus que l'esprit de grâce peut inspirer selon les divers besoins. Ces actes, quoique très-réels, ne paraissent qu'une disposition de l'âme; et ils sont si généraux, qu'ils paraissent confus : mais ils ne laissent pas de contenir dans cette généralité le germe de chaque vertu particulière pour les occasions. Ne craignez donc pas, madame, de suivre l'attrait intérieur *dans ces moments de recueillement et de paix.* Ces *moments* ne remplissent pas toute la vie. Vous en trouverez assez d'autres où vous pourrez revenir aux règles communes.

Je suis ravi de vous entendre dire avec admiration que *la conduite de Dieu est aimable et proportionnée à nos besoins.* Oui, madame, il se fait tout à tous pour se proportionner à chacun de nous. Il nous enseigne, par l'expérience de ses communications, qu'il est comme une mère qui porte son enfant entre ses bras. Nous ne saurions trop nous familiariser avec lui. *Cette confiance,* comme vous le dites très-bien, *appartient toute à l'amour, et ne peut venir que de lui.* Cette familiarité ne diminue ni le respect, ni l'admiration, ni la crainte filiale. Au contraire, on ne craint jamais tant de contrister l'Époux que quand on est dans cette union de cœur avec lui.

Il est vrai que plus cette union est douce, plus l'âme craint d'en être sevrée. Quand on tient aux créatures, on ne sent point les privations de Dieu; mais quand on se détache des créatures, et qu'on commence à goûter les dons intérieurs, les moindres privations sont très-rudes, et elles font tomber dans une solitude intérieure qui accable. Mais quand Dieu se communique, il faut se nourrir; et quand il retire ses communications sensibles, la croix est un autre aliment moins doux, mais très-pur : il faut être prêt à ces deux états. Laissez votre amie entre les mains du parfait ami, qui est le seul lien des vraies et pures amitiés : il fera sa volonté, qui sera la vôtre. J'espère, madame, que j'aurai l'honneur de vous voir à ....

251.

Consolation sur la mort d'une des amies de la comtesse.

A Cambrai, 23 juin 1700.

J'ai voulu, madame, vous laisser tout le temps d'apprendre par d'autre la perte de votre amie. Dieu l'a retirée des piéges de ce monde, après l'y avoir préparée par une assez longue maladie, et il a voulu vous détacher d'une personne fort estimable, qui contentait la délicatesse de votre goût. Tout ce qu'il fait paraît rigueur, et n'est que miséricorde. Bientôt tout ceci sera fini, et nous verrons, à la lumière

[1] *Cant.* I, 3.

de la vérité, combien Dieu nous aime quand il nous donne quelque croix. Mon zèle et mon respect pour vous, madame, sont très-grands et très-sincères.

252.

Abandon simple et enfantin à la conduite de la Providence; ardeur et vivacité de l'amour naissant.

Au Cateau, 26 juillet 1700.

Je suis fort irrégulier, madame; mais vous avez besoin de mes irrégularités et de mes sécheresses. En attendant que nos amis deviennent parfaits, il faut tourner à profit pour nous leurs imperfections. En nous mortifiant et en nous détachant, elles nous seront plus utiles que leurs perfections. Pardonnez-moi donc toutes mes fautes, et comptez (je vous parle en toute simplicité chrétienne) que personne au monde ne peut être à vous avec plus d'union de cœur, de zèle et d'attachement à toute épreuve, que moi.

Vous êtes emmaillotée; mais on démaillote les enfants à mesure qu'ils croissent. Il y a néanmoins une manière de croître que je ne vous souhaite point. A Dieu ne plaise que vous soyez grande comme on l'est dans le monde! Jésus-Christ ne voulait point que ses apôtres, qui étaient encore grands, empêchassent les petits enfants de venir à lui. C'est à eux qu'appartient le royaume du ciel, et malheur aux grands qui ne se rapetissent pas pour leur ressembler! J'aime cent fois mieux vos langes et votre honte enfantine, que cette grandeur roide et hautaine des sévères pharisiens.

Quand Dieu accoutume une âme à lui, elle se passe sans peine de tout ce qu'il ne lui laisse point au dehors. L'amour est un grand casuiste pour décider les doutes. Il y a une délicatesse et une pénétration de jalousie qui va au delà de tous les raisonnements des hommes. Il faut être dépendant de l'ordre extérieur, et docile aux hommes qui ont l'autorité; mais quand le dehors manque, il faut être détaché, vivre de foi et suivre l'amour.

Je suis ravi de ce que vous aimez sainte Madeleine. Elle me charme : en elle, tout est vie de grâce et d'amour simple, mais transporté. Je la joins à la troupe de la sainte vierge, de saint Joseph et de saint Jean-Baptiste. J'aime bien aussi le disciple bien-aimé, qui est le docteur de l'amour.

Ce que vous sentez est une grande nouveauté pour vous; c'est une vie toute nouvelle et inconnue. On ne se connaît plus ; on croit songer les yeux ouverts. Recevez et ne tenez à rien ; aimez, souffrez, aimez encore. Peu d'attention aux dons, sinon pour louer l'Époux qui donne ; grande simplicité, docilité, fidélité dans l'usage en chaque moment. L'amour rend libre, en simplifiant sans dérégler.

Dormez autant que vous pourrez ; votre corps en a besoin, et vous ne devez point y manquer par avarice d'oraison. L'esprit d'oraison fait quitter l'oraison même, pour se conformer aux ordres de la Providence. Pendant que vous dormirez, votre cœur veillera. Dans le temps des insomnies, ne rejetez point la présence de Dieu ; mais ne l'excitez pas au préjudice du sommeil. Ce que vous éprouvez n'est qu'un commencement. Ce qui est le plus vif et le plus sensible n'est ni le plus pur ni le plus intime. Cette vivacité d'amour naissant jette dans l'âme les principes de vie qui sont nécessaires pour les suites. Sucez donc le lait le plus doux de l'amour, à la mamelle des divines miséricordes. Aimez, comme Dieu vous donne l'amour dans le temps présent. Quand il voudra vous faire languir dans les privations, vous l'aimerez d'une autre sorte, et ce sera une autre nouveauté bien étrange.

Votre chute ne vous a point effrayée : est-ce que vous n'êtes plus timide? Je voudrais bien savoir comment vous avez été en cette occasion. Ne vous troublez point par trop de retours sur vos fautes. C'est votre pente qui est à craindre. Je lirai assez votre écriture. Dieu soit tout en vous : rien que lui.

253.

Sur les douceurs que Dieu fait éprouver aux commençants; fidélité à suivre l'attrait de la grâce.

Jeudi, 5 août 1700.

Votre dernière lettre, madame, m'a fait un sensible plaisir. Je vois que Dieu vous éclaire et vous nourrit. Prenez ce qu'il vous donne; demeurez à la mamelle. Vous avez vu des saints que l'amour a instruits sans science : il n'y avait là aucune œuvre de main d'homme. Faut-il s'étonner que l'amour apprenne à aimer? Ceux qui aiment sincèrement, et que l'esprit de Dieu enivre de son vin nouveau, parlent une langue nouvelle. Quand on sent ce que les autres ne sentent pas, et qu'on n'a point encore senti soi-même, on l'exprime comme on peut, et on trouve presque toujours que l'expression ne dit la chose qu'à demi. Si l'Église trouve qu'on ne s'exprime pas correctement, on est tout prêt à se corriger, et on n'a que docilité, que simplicité en partage. On ne tient ni aux termes ni aux pensées. Une âme qui aime dans le véritable esprit de désappropriation ne veut s'approprier ni son langage ni ses lumières. On ne saurait rien ôter à quiconque ne veut rien avoir de propre.

Quand vous éprouvez un attrait de paix amou-

reuse, qui est gêné par l'arrivée de l'heure où vous faites une oraison réglée, continuez sans scrupule cette paix autant qu'elle pourra durer; elle sera une très-bonne oraison. Si vous apercevez qu'elle tombe, et que vous soyez oisive ou distraite, prenez alors la règle d'oraison pour vous relever doucement.

L'avarice du temps est une vraie imperfection; c'est un empressement naturel, et une recherche des goûts spirituels : mais Dieu se sert de cette imperfection pour tenir les commençants dans un plus grand dégoût, et dans une séparation plus fréquente de tout ce qui est extérieur. Le temps de l'enfance est celui où l'homme se nourrit à la mamelle presque à toutes les heures, il tette même quelquefois étant presque endormi; il n'y a point de repas réglés : l'enfant est avide; mais il se nourrit, et croît sensiblement. L'unique chose à observer est de ne manquer jamais à aucun devoir extérieur pour contenter cet attrait.

Je ne suis point pressé de ravoir les livres; ne les lisez que quand vous n'avez rien de meilleur à faire. Peut-être ne serez-vous pas fâchée de les relire en certains moments, ou du moins d'en revoir des morceaux. Ces traits de grâce, qui sont si originaux, ne sont pas précisément ce qu'on éprouve; mais c'est quelque chose de la même source. Les paroles propres des saints sont bien autres que les discours de ceux qui ont voulu les dépeindre. Sainte Catherine de Gênes est un prodige d'amour. Le frère Laurent est grossier par nature, et délicat par grâce. Ce mélange est aimable, et montre Dieu en lui. Je l'ai vu, et il y a un endroit du livre où l'auteur, sans me nommer par mon nom, raconte en deux mots une excellente conversation que j'eus avec lui sur la mort, pendant qu'il était fort malade et fort gai.

254.

Combattre les scrupules, en allant à Dieu avec une confiance et une simplicité sans réserve.

A Cambrai, 2 septembre 1700.

Je suis ravi, madame, non-seulement de ce que Dieu fait dans votre cœur, mais encore du commencement de simplicité qu'il vous donne, pour me le confier. Je voudrais que vous fussiez aussi simple pour vos confessions que vous l'êtes dans votre oraison. Mais Dieu fait son œuvre peu à peu : cette lenteur avec laquelle il opère sert à nous humilier, à exercer notre patience à l'égard de nous-mêmes, à nous rendre plus dépendants de lui. Il faut donc attendre que votre simplicité croisse, et qu'elle s'étende insensiblement jusque sur la manière dont vous vous confessez, et où je vois que vous écoutez trop vos réflexions scrupuleuses. Il n'y a aucun inconvénient que vous alliez à la communion, sans vous confesser, les jours de communion, où vous n'avez aucune faute marquée à vous reprocher depuis la dernière confession. C'est ce qui peut vous arriver dans les courts intervalles d'une confession à l'autre. Dieu veut qu'on soit libre avec lui, quand on ne cherche que lui seul. L'amour est familier; il ne réserve rien, il ne ménage rien; il se montre dans tous ses premiers mouvements au Bien-Aimé. Quand on a encore des ménagements à son égard, il y a dans le cœur quelque autre amour qui partage, qui retient, qui fait hésiter. On ne retourne tant sur soi avec inquiétude, qu'à cause qu'on veut garder quelque autre affection, et qu'on borne l'union avec le Bien-Aimé. Vous qui connaissez tant les délicatesses de l'amitié, ne sentiriez-vous pas les réserves d'une personne pour qui vous n'en auriez aucune, et qui mesurerait toujours sa confiance, pour ne la laisser jamais aller au delà de certaines bornes? Vous ne manqueriez pas de lui dire : Je ne suis point avec vous comme vous êtes avec moi; je ne mesure rien; je sens que vous mesurez tout. Vous ne m'aimez point comme je vous aime, et comme vous devriez m'aimer. Si vous, créature indigne d'être aimée, voudriez une amitié simple et sans réserve, combien l'Époux sacré est-il en droit d'être plus jaloux! Soyez donc fidèle à croître en simplicité. Je ne vous demande point des choses qui vous troublent, ou qui vous gênent; je suis content, pourvu que vous ne résistiez point à l'attrait de simplicité, et que vous laissiez tomber tous les retours inquiets qui y sont contraires dès que vous les apercevez.

Suivez librement la pente de votre cœur pour vos lectures; et à l'égard de l'oraison, que l'épouse ne soit point éveillée jusqu'à ce qu'elle s'éveille d'elle-même. N'y ménagez que votre santé, qui peut souffrir dans cet exercice, quoique le goût intérieur vous empêche de le remarquer. Amusez un peu votre imagination et vos sens, quand vous éprouverez que vous aurez besoin de quelque petite occupation extérieure qui les soulage. Ces amusements innocents ne troubleront point alors la présence amoureuse de Dieu.

Vous pouvez compter, madame, sur les deux choses dont nous avons parlé. Je ne vous manquerai jamais, s'il plaît à Dieu, en rien. Je suis sec et irrégulier; mais Dieu est bon dans ceux qui ont besoin de bonté pour faire son œuvre, et dont il se sert. Confiez-vous donc à Dieu, et ne regardez que lui seul. C'est le bon ami, dont le cœur sera toujours infiniment meilleur que le vôtre. Défiez-vous de vous-même et non de lui. Il est jaloux; mais sa jalousie est un

grand amour, et nous devons être jaloux pour lui contre nous, comme il l'est lui-même. Fiez-vous à l'amour : il ôte tout, mais il donne tout. Il ne laisse rien dans le cœur que lui, et il ne peut y rien souffrir; mais il suffit seul pour rassasier, et il est lui seul toutes choses. Pendant qu'on le goûte, on est enivré d'un torrent de volupté, qui n'est pourtant qu'une goutte des biens célestes. L'amour goûté et senti ravit, transporte, absorbe, rend tous les dépouillements indifférents; mais l'amour insensible, qui se cache pour dénuer l'âme au dedans, la martyrise plus que mille dépouillements extérieurs. Laissez-vous maintenant enivrer dans les celliers de l'Époux.

255.

Avec quelle simplicité les amis doivent agir entre eux.

A Cambrai, 2 novembre 1700.

J'attends, madame, sans impatience, mais de bon cœur, samedi ou lundi. Vous avez bien raison de compter sur moi. Dieu ne laisse aucune cérémonie entre les siens, quand ils sont siens sans réserve. Il met à la place des délicatesses de l'amour-propre celles de la charité, qui sont infinies, sans être gênantes ni contraires à la simplicité. Je me réjouis des bons sentiments de mademoiselle... et j'espère qu'elle se soutiendra dans le bien, puisque Dieu a soin de redoubler ses coups. Pour madame de N... prenez tout pour vous, s'il vous plaît, madame, et ne me renvoyez rien. Je l'honore assez sincèrement pour être bien aise qu'elle pense ce qu'il faut sur vous, et je me réjouis encore davantage de ce que l'attention du monde ne vous touche guère.

256.

Source des scrupules; moyen d'y remédier.

8 novembre 1700.

On ne peut, madame, être plus touché que je le suis de ce qui vous regarde. Il m'a paru, dans notre conversation, que vos scrupules vous ont un peu retardée et desséchée. Ils vous feraient des torts irréparables, si vous les écoutiez : c'est une vraie infidélité. Vous avez la lumière pour les laisser tomber; et si vous y manquez, vous contristerez en vous le Saint-Esprit. *Où est l'esprit de Dieu, là est la liberté* [1]; où est la gêne, le trouble et la servitude, là est l'esprit propre, et un amour excessif de soi. O que le parfait amour est éloigné de ces inquiétudes! On n'aime guère le Bien-Aimé, quand on est si occupé de ses propres délicatesses. Vos peines ne sont venues que d'infidélité. Si vous n'eussiez point résisté à Dieu pour vous écouter, vous n'auriez pas tant souffert : rien ne coûte tant que ces recherches d'un soulagement imaginaire. Comme un hydropique, en buvant, augmente sa soif, un scrupuleux, en écoutant ses scrupules, les augmente, et le mérite bien. Le seul remède est de se faire taire, et de se tourner d'abord vers Dieu. C'est l'oraison, et non pas la confession, qui guérit alors le cœur. Travaillez donc à réparer le temps perdu; car, franchement, je vous trouve un peu déchue et affaiblie : mais cet affaiblissement se tournera à profit; car l'expérience de la privation, de l'épreuve et de votre faiblesse, portera sa lumière avec elle, et vous empêchera de tenir trop à ce que l'état de paix et d'abondance a de doux et de lumineux. Courage donc : soyez simple; vous ne l'êtes pas assez, et c'est ce qui vous empêche souvent de tout dire et de questionner.

Pour moi, je suis dans une paix sèche, obscure et languissante; sans ennui, sans plaisir, sans pensée d'en avoir jamais aucun; sans aucune vue d'avenir en ce monde; avec un présent insipide et souvent épineux; avec un je ne sais quoi qui me porte, qui m'adoucit chaque croix, qui me contente sans goût. C'est un entraînement journalier; cela a l'air d'un amusement par légèreté d'esprit et par indolence. Je vois tout ce que je porte; mais le monde me paraît comme une mauvaise comédie, qui va disparaître dans quelques heures. Je me méprise encore plus que le monde : je mets tout au pis-aller; et c'est dans le fond de ce pis-aller pour toutes les choses d'ici-bas que je trouve la paix. Il me semble encore que Dieu me traite trop doucement, et j'ai honte d'être tant épargné; mais ces pensées ne me viennent pas souvent, et la manière la plus fréquente de recevoir mes croix est de les laisser venir et passer, sans m'en occuper volontairement. C'est comme un domestique indifférent, qu'on voit entrer et sortir de sa chambre, sans lui rien dire. Du reste, je ne veux vouloir que Dieu seul pour moi, et pour vous aussi, madame. Qu'est-ce qui suffira à celui à qui le vrai amour ne suffit pas?

257.

Tort que font les scrupules outrés.

Dimanche, 12 décembre 1700.

J'ai toujours pour vous, madame, au cœur ces paroles : « Comme l'eau éteint le feu, le scrupule éteint l'oraison. » Ne vous écoutez point vous-même sur vos scrupules; et vous serez en paix. Il y a deux choses qui doivent vous ôter toute crainte. L'une est l'expérience de votre vivacité, de votre subtilité,

[1] *II. Cor.* III, 17.

de vos tours ingénieux pour vous troubler vous-même sur des riens. Vous l'avez souvent reconnu; tous vos directeurs et confesseurs vous l'ont unanimement déclaré. C'était une tentation reconnue pour telle avant que vous fissiez oraison; l'oraison n'y doit rien ajouter. Pour faire oraison, vous n'en devez pas moins rejeter vos scrupules comme des tentations anciennes, qu'on vous a de tout temps ordonné de n'écouter plus. L'oraison ne fait pas que ce qui était autrefois très-innocent devienne mauvais ou dangereux; l'oraison ne fait pas que vos anciens directeurs aient mal réglé ce qu'ils ont réglé indépendamment de toute oraison, et sur quoi ils sont uniformes.

La seconde chose qui doit vous rassurer est le préjudice qui vous vient de ces scrupules. Toutes les fois que vous voulez, contre l'obéissance et contre votre attrait intérieur, rentrer dans ces examens tant de fois condamnés par vos directeurs, vous vous distrayez, vous vous troublez, vous vous desséchez, vous vous éloignez de l'oraison, et par conséquent de Dieu; vous rentrez en vous-même, vous retombez dans votre naturel; vous réveillez vos vivacités, vos délicatesses et vos autres défauts; vous n'êtes presque plus occupée que de vous. En vérité, tout cela est-il de Dieu? est-ce en suivant l'attrait de sa grâce qu'on s'éloigne tant de lui? A mon retour, je vous trouvai si déchue et si prête à vous dissiper entièrement, que je ne vous connaissais presque plus. Est-ce là l'ouvrage de Dieu? y reconnaissez-vous sa main? L'amour détourne-t-il d'aimer? D'ailleurs, dans la vie simple et régulière que vous menez depuis que vous faites oraison encore plus qu'auparavant, vous ne pouvez repasser dans votre esprit que des vétilles pour plusieurs années. Ne seriez-vous pas bien coupable devant Dieu, si vous vous détourniez de sa société familière dans l'oraison, par la recherche inquiète de toutes ces vétilles que vous grossissez dans votre imagination? Je les mets toutes au pis, et je les suppose de vrais péchés : du moins elles ne peuvent être que des péchés véniels, dont il faut s'humilier, et travailler fortement à se corriger; mais que la ferveur de l'amour dans l'oraison efface promptement. Mais vous devriez tourner votre délicatesse scrupuleuse principalement contre vos scrupules mêmes. Est-il permis, sous prétexte de rechercher les plus légères fautes, de se troubler, de faire tarir la grâce de l'oraison, et de se faire tant de grands maux, pour en subtiliser de petits? Ce n'est pas pour le temps présent que je vous dis toutes ces choses : vous n'en avez pas besoin maintenant; mais le besoin en peut revenir. Le scrupule est une illusion en mal, comme la fausse oraison est une illusion en bien. Pour l'oraison qui met en paix, qui nourrit le cœur, qui détache, qui humilie, qui ne cesse que quand on tombe dans le scrupule, et qu'on ne peut quitter qu'en s'éloignant de l'amour, elle ne peut être que bonne. Il ne peut y avoir aucune illusion à croire sans voir, à aimer sans s'attacher à ce qu'on sent, à recevoir simplement sans s'arrêter à ce qu'on reçoit, à renoncer à toute imagination, au propre sens et à la propre volonté.

Voici une lettre qui était déjà faite, madame, et à laquelle je n'ajouterai rien, sinon que je me servirai d'une voie particulière qui se présente, pour faire la réponse qu'on attend, sans craindre l'inconvénient que vous craignez.

258.

Le véritable amour de Dieu humilie, et dissipe les scrupules.

Dimanche, 26 décembre 1700.

Vous ne vous trompez point, madame, en disant que l'élévation que l'amour donne n'enfle point le cœur. C'est une marque qui rassure contre la crainte de l'illusion. L'amour, selon l'expérience intime, est bien plus Dieu que nous : c'est Dieu qui s'aime lui-même dans notre cœur. On trouve que c'est quelque chose qui fait toute notre vie, et qui est néanmoins supérieur à nous. Nous n'en pouvons rien prendre pour nous en glorifier. Plus on aime Dieu, plus on sent que c'est Dieu qui est tout ensemble l'amour et le Bien-Aimé. Oh! qu'on est éloigné de se savoir bon gré d'aimer, quand on aime véritablement! L'amour est emprunté; on sent qu'il fait tout, et que rien ne se ferait, s'il ne nous était donné pour tout faire. Hélas! qu'aimerais-je, si ce n'est moi-même, si je n'aimais que de mon propre fond? Dieu, qui sait tout assaisonner, ne donne jamais le plus sublime amour sans son contre-poids. On éprouve tout ensemble au dedans de soi deux principes infiniment opposés : on sent une faiblesse et une imperfection étonnantes dans tout ce qui est propre; mais on sent par emprunt un transport d'amour, qui est si disproportionné à tout le reste, qu'on ne peut se l'attribuer. Un enfant qu'on enlève bien haut, bien loin de s'en croire plus grand, a peur de tomber, si on ne le tient à deux mains dans cette élévation. C'est l'amour qui rend véritablement humble; car il avilit infiniment tout ce qui n'est point le Bien-Aimé. Il en occupe tellement, qu'il fait qu'on s'oublie. Enfin, il fait sentir quelque chose de si différent de la nature, qu'il convainc de sa corruption et de son impuissance. Il reproche intimement, avec une vivacité perçante, jusqu'aux moindres recherches de la nature.

Tenez ferme, madame, pour vos communions. Les consciences scrupuleuses ont besoin d'être poussées au delà de leurs bornes, comme les chevaux rétifs et ombrageux. Plus vous hésiterez dans vos scrupules, plus vous les nourrirez secrètement. Il faut les gourmander pour les guérir. Plus vous les vaincrez, plus vous serez en paix. En passant au delà, vous trouverez non-seulement une paix véritable, mais encore une paix lumineuse, qui vous apportera un profond discernement sur le piége de vos scrupules, et qui sera suivie de fruits solides. Voilà la marque qu'une conduite est de Dieu. Rien n'est si contraire à la simplicité que le scrupule. Il cache je ne sais quoi de double et de faux. On croit n'être en peine que par délicatesse d'amour pour Dieu; mais dans le fond on est inquiet pour soi, et on est jaloux pour sa propre perfection, par un attachement naturel à soi. On se trompe pour se tourmenter, et pour se distraire de Dieu sous prétexte de précaution.

259.

Comment l'amour de Dieu apprend à souffrir; différence entre le courage qui vient de l'homme, et la résignation que Dieu inspire.

A Cambrai, 5 janvier 1701.

Je suis touché, madame, de ce que votre malade souffre; mais je me réjouis de ce qu'elle souffre si bien. Souvenez-vous de ce que dit *le Chrétien intérieur* [1] : « Ceux qui ne veulent point souffrir n'aiment point; car l'amour veut toujours souffrir « pour le Bien-Aimé. » Vous ne vous trompez point, en distinguant *la bonne volonté du courage*. Le courage est une certaine force et une certaine grandeur de sentiment, avec laquelle on surmonte tout. Pour les âmes que Dieu veut tenir petites, et à qui il ne veut laisser que le sentiment de leur propre faiblesse, elles font tout ce qu'il faut, sans trouver en elles de quoi le faire, et sans se promettre d'en venir à bout. Tout les surmonte selon leur sentiment, et elles surmontent tout par un je ne sais quoi qui est en elles sans qu'elles le sachent, qui s'y trouve tout à propos au besoin, comme d'emprunt, et qu'elles ne s'avisent pas même de regarder comme leur étant propre. Elles ne pensent point à bien souffrir; mais insensiblement chaque croix se trouve portée jusqu'au bout dans une paix simple et amère, où elles n'ont voulu que ce que Dieu voulait. Il n'y a rien d'éclatant, rien de fort, rien de distinct aux yeux d'autrui, et encore moins aux yeux de la personne. Si vous lui disiez qu'elle a bien souffert, elle ne le comprendrait pas. Elle ne sait pas elle-même comment tout cela s'est passé. A peine trouve-t-elle son cœur, et elle ne le cherche pas. Si elle voulait le chercher, elle en perdrait la simplicité, et sortirait de son attrait. C'est ce que vous appelez *une bonne volonté*, qui paraît moins, et qui est beaucoup plus que ce qu'on appelle d'ordinaire *courage*. La bonne eau ne sent rien; plus elle est pure, moins elle a de goût. Elle n'est d'aucune couleur; sa pureté la rend transparente, et fait que, n'étant jamais colorée, elle paraît de toutes les couleurs des corps solides où vous la mettez. La bonne volonté, qui n'est plus qu'amour de celle de Dieu, n'a plus ni éclat ni couleur par elle-même : elle est seulement en chaque occasion ce qu'il faut qu'elle soit, pour ne vouloir que ce que Dieu veut. Heureux ceux qui ont déjà quelque commencement et quelque semence d'un si grand bien!

C'est à vous, madame, à préparer, à ouvrir, à façonner peu à peu l'homme nouveau dans votre prochain, qui vous est si cher. Ne hâtez rien, ne prévenez rien, ne vous empressez sur rien; mais suivez pas à pas tout ce que Dieu commence. Il y a une espèce de signal qu'il donne : il faut y être attentif, et être aussi éloigné de la négligence et de la retenue politique que de l'empressement.

Je souhaite que votre malade ne nous empêche point d'avoir l'honneur de vous revoir samedi. Aurez-vous la bonté de dire un mot pour moi aux deux personnes chez qui vous êtes?

260.

Proportionner les pratiques de piété aux forces corporelles.

Vendredi au soir, 28 janvier 1701

Puisque vous êtes faible, madame, reposez-vous, et ne sortez point. Le bon saint que nous aimons tant sera avec vous au coin de votre feu. Vous savez combien il s'accommodait à toutes les faiblesses des corps et des esprits. L'amour aime partout. La faiblesse du corps ne diminue point la force du cœur. L'amour n'est jamais si puissant que quand il se repose dans le sein du Bien-Aimé. Vous avez apparemment trop pris sur vous dans votre voyage : c'est un reste de courage et de délicatesse de sentiments qui vous a menée au delà de vos forces corporelles. Les hommes pourront vous en tenir compte; mais Dieu veut des choses moins belles et plus simples. Si vous sentez que votre langueur ne vous permette pas d'aller demain à la messe, renoncez-y bonnement.

[1] Cet ouvrage a pour auteur M. de Bernières-Louvigny, mort en odeur de sainteté, à Caen, le 3 mai 1659, âgé de cinquante-sept ans.

Souvenez-vous que si saint François de Sales était au monde, et qu'il fût votre directeur, il vous défendrait d'y aller en ce cas. Il ne vous le défend pas moins du paradis. En quittant la solennité de sa fête, vous suivrez son esprit. Vous le trouverez dans la faiblesse et dans la simplicité, bien plus que dans une régularité forcée. Aimons comme lui, et nous aurons bien célébré sa fête. Si vous croyez pouvoir aller à l'église, n'y demeurez que le temps d'une messe; mais défiez-vous de vous-même, et condamnez-vous à n'y aller pas, si peu que la chose vous paraisse douteuse, selon la première pente de votre cœur sans réflexion.

Bonsoir, madame; je n'ai pas eu un moment pour vous répondre plus tôt. Je vous irai voir dès demain, si je le puis.

261.

Même sujet.

Samedi matin, 29 janvier 1701.

Je vous conjure encore une fois, madame de ne songer point encore aujourd'hui à entendre la messe, si votre faiblesse et votre langueur ne vous le permettent pas. Vous manqueriez à Dieu et au saint par ce défaut de simplicité, vertu que le saint a tant aimée et recommandée. Mais si votre santé se trouvait assez fortifiée pour entendre une messe, venez simplement à onze heures et demie entendre la mienne dans la chapelle de céans. Nous nous unirons ensemble au bon saint. Il m'a donné, le jour de sa fête, les prémices de mes plus grandes croix. Ce fut ce même jour, il y a précisément quatre ans, que mon livre[1] fut publié. Je dois faire de bon cœur l'anniversaire de ce jour crucifiant pour moi.

Je reviens à votre santé. Si elle demande que vous ne partiez point du coin de votre feu, n'hésitez pas à le faire. Pour la langueur intérieure, vous ne la guérirez point avec le P. S., ni par vos recherches. La paix en la souffrant est le vrai remède.

262.

Se confesser sans inquiétude et sans scrupule.

Mardi, 8 février 1701.

Je vous rendrai, madame, en main propre, la lettre de M. le comte de Montberon. Vous pouvez compter que j'accepte de plein cœur ce que Dieu m'envoie; soyons fidèles à le suivre.

Je crois que vous pouvez vous confesser un de ces jours-ci; mais à condition que vous bornerez votre confession à dire les fautes qui se font remarquer sans peine, et qu'après les avoir dites simplement selon la lumière que vous en aurez alors, vous n'y penserez plus après votre confession, et que vous en laisserez tomber la pensée avec la même fidélité qu'il faut avoir contre une pensée de tentation. Je prie Dieu, madame, qu'il vous fasse telle qu'il veut que vous soyez.

263.

Se supporter soi-même, comme on supporte le prochain; travailler paisiblement à la correction de ses défauts.

Samedi, 19 février 1701.

Les personnes qui ne s'aiment que par charité, comme le prochain, se supportent charitablement, sans se flatter, comme on supporte le prochain dans ses imperfections. On connaît ce qui a besoin d'être corrigé en soi comme en autrui : on y travaille de bonne foi et sans mollesse; mais on fait pour soi comme on ferait pour une personne que l'on conduirait à Dieu. On fait le travail avec patience; on ne se demande, non plus qu'au prochain, que ce qu'on est capable de porter dans les circonstances présentes; on ne se décourage point à force de vouloir être parfait en un seul jour. On condamne sans adoucissement ses plus légères imperfections; on les voit dans toute leur difformité; on en porte toute l'humiliation et toute l'amertume. On ne néglige rien pour se corriger; mais on ne se chagrine point dans ce travail. On n'écoute point les dépits de l'orgueil et de l'amour-propre, qui mêlent leurs vivacités excessives avec les sentiments forts et paisibles, que la grâce nous inspire pour la correction de nos défauts. Ces dépits si cuisants ne servent qu'à décourager une âme, qu'à l'occuper de toutes les délicatesses de l'amour-propre, qu'à la rebuter de servir Dieu, qu'à la lasser dans sa voie, qu'à lui faire chercher des ragoûts et des soulagements contraires à sa grâce, qu'à la dessécher, qu'à la distraire, qu'à l'épuiser, qu'à lui préparer une espèce de dégoût, et de désespoir de pouvoir achever sa route. Rien n'arrête tant les âmes que ces dépits intérieurs, quand on s'y laisse aller volontairement; mais quand on ne fait que les souffrir sans y adhérer, et sans se les procurer par des réflexions d'amour-propre, ces peines se tournent en pures croix, et par conséquent en sources de grâce. Elles se trouvent au rang de toutes les autres épreuves par lesquelles Dieu nous purifie et nous perfectionne. Il faut donc laisser passer cette souffrance, comme on laisse passer un accès de fièvre ou une migraine, sans faire aucune chose qui puisse exciter ou entretenir le mal.

[1] L'*Explication des Maximes des saints*.

Cependant il faut demeurer dans son occupation intérieure, et dans ses devoirs extérieurs, autant qu'on en conserve la liberté. L'oraison en est moins douce et moins aperçue; l'amour en est moins vif et moins sensible; la présence de Dieu en est moins distincte et moins consolante, les devoirs extérieurs mêmes en sont remplis avec moins de facilité et de goût : mais la fidélité en est encore plus grande, lorsqu'elle se soutient dans ces circonstances pénibles, et c'est tout ce que Dieu demande. Un bâtiment à rames va de plus grande force de rameurs, en ne faisant qu'un quart de lieue contre vent et marée, que quand il fait une lieue à la faveur de la marée et d'un bon vent. Il faut traiter les dépits de l'amour-propre comme certaines gens traitent leurs vapeurs. Ils ne les écoutent point, et font comme s'ils ne les sentaient pas.

Je vous conjure bien sérieusement, madame, de ne supprimer point les lettres que vous m'écrivez; il est bon que je vous voie au naturel dans ces premiers mouvements. Les supprimer, c'est une mauvaise honte de l'amour-propre. Les tours et retours sont contraires à la simplicité. Faut-il s'étonner que nous soyons faibles, inégaux et épineux?

264.

Surmonter les scrupules, en se défiant de la vivacité de l'imagination.

Vendredi, 3 mars 1701.

Il s'en faut bien, madame, que je ne sois rebuté. Je vous plains, et je ne songe point à vous gronder. Je n'ai d'autres peines que celle de ne pouvoir guérir les vôtres; mais je voudrais que vous fussiez fidèle à faire ce qu'il me semble que Dieu demande de vous. Les choses que vous vous reprochez, et dont vous dites que vous avez horreur, ne sont que des faits sans malignité, et sans aucune véritable conséquence pour le prochain, que vous dites en conversation. En vérité, est-ce là de quoi se troubler? Ces bagatelles excitent vos scrupules; vos scrupules excités troublent votre oraison, vous éloignent de Dieu, vous dessèchent, vous dissipent, réveillent vos goûts naturels, et vous mettent en tentation contre votre grâce. Voyez combien le remède est pire que le mal. Le mal n'est qu'imaginaire; le remède est un mal réel.

Je ne m'étonne point que votre imagination trop vive; et une habitude de vous laisser trop aller à vos réflexions, qui n'a point été assez réprimée, vous fassent de la peine; mais il serait temps de vaincre ces obstacles, qui vous arrêtent dans la voie de Dieu. Au moins vous devez vous défier de votre imagination, sentir le mal qu'elle vous fait, reconnaître combien elle vous occupe de bagatelles, et vous dérobe la vue des plus grandes choses; enfin, être docile, et demeurer ferme dans la pratique des conseils qu'on vous donne. Loin de vous abandonner, je vous persécuterai sans relâche. Je ne me décourage point pour tous vos scrupules; ne vous découragez point de les vaincre. C'est de tout mon cœur que je vous conjure de communier demain, sans vous confesser. Vous manquerez à Dieu, si vous ne faites pas ce que je vous demande en son nom, et pour l'amour de lui.

265.

Maladie du Dauphin; mort de M. de Croisilles. S'ouvrir avec simplicité au directeur.

Mardi, 22 mars 1701.

Monseigneur le dauphin tomba dimanche en apoplexie, et on lui tira d'abord cinq palettes de sang : nous n'en savons pas davantage; mais cette nouvelle se répandra bientôt avec toutes ses circonstances. En attendant, je vous supplie, madame, de n'en point parler.

Mon bon ami M. de Croisilles [1] est mort en vrai chrétien. J'en suis bien touché; mais Dieu prend ce qui est à lui, et non pas à nous.

Vous n'êtes point simple avec moi, et vous supposez que je ne veux point entrer simplement dans les desseins de Dieu sur vous. Vos besoins sont des droits que vous avez de me demander du secours. Puisque Dieu le veut, je le veux aussi; mais je vous demande deux choses : l'une est de ne rien cacher, et l'autre, de faire ce que je vous dirai pour vaincre vos scrupules. Que si vous y manquez, au moins faut-il m'en avertir de bonne foi. Je prie Notre-Seigneur qu'il vous élargisse le cœur, qu'il vous désoccupe de vos vains scrupules sur des bagatelles, et qu'il vous empêche de lui manquer véritablement en résistant à son attrait. Rien ne guérit tant du scrupule, que de le forcer sans hésitation. Dieu vous aidera : rien ne lui est impossible. Croyez, et vous recevrez suivant la mesure de votre foi.

266.

Élargir son cœur par la confiance.

Samedi, 2 avril 1701.

Je vous envoie, madame, ma réponse pour madame d'Oisy. Il me paraît qu'elle hasarde trop, en écrivant avec confiance par la voie d'un petit garçon. Je lui fais néanmoins réponse, de peur de la peiner en la laissant trop en suspens.

[1] Frère du maréchal de Catinat.

Pour vous, madame, je vous conjure de communier demain sans vous confesser, et de forcer tous vos scrupules pour donner à Dieu cette preuve de votre sincère docilité à son ministre. Vous pouvez croire que je n'ai envie de charger ni votre conscience ni la mienne; mais votre conscience a besoin d'être un peu élargie. L'amour, quand il se perfectionne, chasse la crainte [1]; et quand il ne le fait pas, c'est qu'on le gêne, et qu'on l'arrête dans sa pente. Voulez-vous par crainte étouffer l'amour, et, par une délicatesse déplacée pour Dieu, résister à Dieu même? J'aurai l'honneur de vous voir dès que vous croirez en avoir besoin.

Même jour.

Communiez demain, je vous supplie, et priez pour quelque chose que je recommande à Dieu. J'ai les *Lettres* de madame de Chantal : les voulez-vous lire? Pardon du mécompte pour ma réponse à Oisy. Dieu soit avec vous, et toutes choses lui seul en vous!

267.

Même sujet.

Lundi 4 avril 1701.

N'hésitez point, madame, à communier aujourd'hui. O la grande et l'aimable fête [2]! C'est l'anéantissement du Verbe fait chair : anéantissons-nous avec lui. Cet anéantissement est le prodige de l'amour. O que la vie du fils de Dieu était cachée en cet état! O que ce mystère est intérieur!

Ce qui n'est point du tout volontaire, et que nous avons sujet de croire de bonne foi étranger à notre volonté, n'est ni péché ni imperfection. Ne craignez point ce que vous ne voulez pas.

268.

Résignation dans les pertes et les revers.

Mardi, 26 avril 1701.

Tout est *pot au lait* en ce monde; chacun de nous est la pauvre *Perrette* [3]. Qu'y faire, madame? Se consoler, perdre en paix ce que la Providence nous ôte, et ne tenir qu'à celui qui est jaloux de tout. En perdant tout de la sorte, on ne perd jamais rien. La jalousie, qui est si tyrannique et si déplacée dans les hommes, est en sa place en Dieu. Là elle est juste, nécessaire, miséricordieuse. En ne nous laissant rien, elle nous donne tout.

[1] *I. Joan.* IV, 18.
[2] La fête de l'*Annonciation*, qui, cette année, tombait dans la semaine sainte, avait été transférée à ce jour.
[3] Allusion à la fable de la Fontaine, *la Laitière et le Pot au lait*, liv. VII, fable X.

Ne communiâtes-vous pas dimanche? Je crois que vous devriez prendre des règles fixes avec le bon père, surtout pour le temps de mon absence. Vous le mènerez au but mieux que personne.

Si M. le comte de Montberon pouvait arriver dimanche, ou même lundi, nous pourrions encore dîner ensemble, et cela serait fort joli : sinon, il sera bien joli d'en être privé; car tout est joli dans la volonté qui décide.

Dieu vous bénisse. J'aurai l'honneur de vous voir et de vous écrire avant mon départ.

269.

Éviter les raisonnements et les retours subtils sur soi-même.

Vendredi, 6 mai 1701.

Il faut que je parte de bonne heure, madame, pour aller dire la messe à Saulsoir, où je vais faire la visite en passant; mais je vous donne la bénédiction de Dieu notre père, et de Notre-Seigneur Jésus-Christ. *La paix soit avec vous.* Elle y sera, si vous êtes simple; et vous mériterez de la perdre, si peu que vous sortiez de cet attrait de simplicité. Vous en avez l'expérience, et cette expérience si sensible vient d'une bonté qui veut vous convaincre, et vous faire honte de vos hésitations dans la foi. Le raisonnement subtil pour vous tourmenter vous-même est pour vous comme le fruit défendu. Dès que vous apercevrez que vous vous serez écoutée vous-même, laissez tomber vos raisonnements, et revenez à votre vrai centre, hors duquel vous ne trouverez aucun repos. Le bon père, que vous avez vu depuis peu, vous sera utile pour vous faire passer outre, quand vos subtilités vous arrêteront.

Je vous envoie une lettre pour madame d'Oisy; mais je crains que vous vous incommoderez à l'aller voir. Rien n'est plus opposé à votre grâce que de prendre trop sur votre santé; car c'est aux dépens de votre corps déjà faible nourrir votre esprit naturel et votre amour-propre, qui se plaît à ces sortes de délicatesses et de politesses pour le prochain. Tâchez de faire entendre au P... le mal qu'on vous fait en vous écoutant. On fait que vous vous écoutez, et on vous accoutume à ne supprimer jamais ce qui ne se surmonte jamais bien qu'en le supprimant.

Ne m'oubliez pas, je vous conjure, en écrivant à Tournai et à Malines. Je vous manderai au plus tôt le temps précis de mon séjour à Saint-Denis [1]. Je suis véritablement fâché de n'avoir pas vu madame la comtesse de Souastre. Je prie Dieu qu'il

[1] Abbaye de bénédictins du diocèse de Cambrai, située près de Mons en Hainaut.

vous garde contre vous-même : c'est la seule chose dont je suis en peine. Il voit, madame, et il fait tout ce qui est dans le fond de mon cœur par rapport à vous.

270.

Itinéraire de sa visite épiscopale.

A Valenciennes, 7 mai 1701.

Je dois, madame, vous rendre compte de mes projets. Je ne compte point de m'arrêter à Mons, et je vais droit à Saint-Denis. La mission ne peut commencer à Binch que le jour de la Pentecôte, ce qui me donne une semaine pour la visite des environs de Saint-Denis, et pour aller à Enghien voir madame la duchesse d'Aremberg. Si M. le M. de M. veut venir au Désert, nos deux abbés le posséderont à certaines heures, et je me délasserai le soir de mes visites de la journée, en trouvant une si bonne compagnie, avec laquelle nous nous promènerons dans des bois assez agréables. Ne m'oubliez pas, s'il vous plaît, dans le lieu où vous voulez aller. Je suis fort touché de bien des choses, et entre autres de la dernière lettre. Portez-vous bien, madame. Ne regardez point derrière vous, si vous voulez aller en avant. Je ne vous dis rien de mon zèle et de mon respect.

271.

Ordre de sa visite épiscopale. Élargir le cœur par la confiance.

A Binch, 15 mai, jour de la Pentecôte, 1701.

J'ai reçu, madame, deux paquets de vous, et rien de vous-même : pas un mot qui m'apprenne comment vous vous portez. Cela est bien sec; mais tout est bon, pourvu que vous vous portiez bien, et que vous soyez en paix. J'eus l'honneur de vous écrire de Valenciennes, pour vous dire que je serais à Saint-Denis toute la semaine qui vient de finir. En effet, j'y ai passé tout ce temps-là, pensant souvent à M. le M. de M. que j'eusse été ravi de posséder dans cette solitude, où les promenades sont très-agréables pendant les beaux jours. Mais je ne me flattais d'aucune espérance, sachant combien il doit être assujetti à sa résidence, par le voisinage d'un certain homme qu'il doit vouloir contenter, et qui ne se contente pas facilement. J'espère qu'il se trouvera quelque autre temps plus favorable que la Providence nous fournira pour nous voir en liberté. Me voici fixé pour une dizaine de jours. Je compte qu'après la fête du Saint-Sacrement, je pourrai aller vers Maubeuge. De là, je me rapprocherai insensiblement de Cambrai, où je souhaite de tout mon cœur de vous trouver avec un cœur plus large que celui que vous rétrécissez si souvent. Si quelque peine vous arrête, n'hésitez pas à parler au P. R... en cas que le P. S... ne vous décide pas assez nettement. Surtout que le soleil ne se couche pas sur vos hésitations; car plus elles durent, plus elles deviennent difficiles à guérir.

Je vous envoie une lettre pour madame d'Oisy, qui a besoin d'être donnée sûrement en main propre; mais n'y allez pas, je vous conjure : il suffit d'y envoyer une personne sûre. N'allez pas faire des merveilles d'amitié, qui prennent trop sur votre santé : ces merveilles sont des ragoûts d'amour-propre.

Mademoiselle d'U... a besoin et mérite d'être soutenue par des lettres d'amitié et d'édification qui la consolent et qui l'encouragent. Répondez-lui bonnement. Madame la C. de S. (*Souastre*) n'a-t-elle point passé à Cambrai, et n'y est-elle point encore? Si elle y est, je vous conjure de lui dire mille choses, qui ne sont point des compliments. Je n'espère pas de la trouver chez vous à mon retour; mais j'ai bien envie d'avoir l'honneur de l'aller voir chez elle. Je souhaite fort que M. le comte de Montberon fasse cet été de petits tours à Cambrai, et que Tournai nous le prête.

Je suis toujours, madame, l'homme du monde qui vous est le plus dévoué. Je souhaite que l'esprit de simplicité, de vérité, de paix et d'amour, descende et repose sur vous; que son feu consume en vous tout ce qui n'est pas lui, et qu'il soit l'âme de votre âme.

272.

Éviter les prévoyances; vivre de foi et d'abandon à Dieu.

A Cambrai, 10 juin 1701.

J'avais compté, madame, que je vous trouverais ici, et cette espérance me faisait un grand plaisir : mais Dieu vous a envoyée à .... La bonne place est celle où il met : toute autre est d'autant plus mauvaise qu'elle flatterait notre goût, et serait de notre propre choix. Êtes-vous libre à ... pour être seule? D'ailleurs n'y êtes-vous point embarrassée par vos confessions? Je suis fort aise que l'homme que vous avez vu soit propre à vous soulager le cœur, et à vous aider. Je l'aime et je l'estime beaucoup. Je suis persuadé qu'il pourra souvent vous faire du bien : mais je ne veux point cesser de vous donner mes soins. C'est une union que Dieu a faite, et qui, étant de son ordre, doit durer. Je ne vois rien qui puisse m'éloigner de ce pays, et ce qu'on vous a écrit ne peut avoir aucun fondement. Ne songez donc

point à des choses éloignées. Cette inquiétude sur l'avenir est contraire à votre grâce. Quand Dieu vous donne un secours, ne regardez que lui seul dans le secours qui vous est donné, et prenez-le chaque jour comme les Israélites prenaient la manne, sans en faire jamais de provision d'un jour à l'autre.

La vie de pure foi a deux choses : la première est qu'elle fait voir Dieu sous toutes les enveloppes imparfaites où il se cache; la seconde est de tenir une âme sans cesse en suspens. On est toujours comme en l'air, sans pouvoir toucher du pied à terre : la consolation d'un moment ne répond jamais de la consolation du moment qui suivra. Il faut laisser faire Dieu dans tout ce qui dépend de lui, et ne songer qu'à être fidèle dans tout ce qui dépend de nous. Cette dependance de moment à autre, cette obscurité, et cette paix de l'âme dans l'incertitude de ce qui lui doit arriver chaque jour, est un vrai martyre intérieur et sans bruit : c'est être brûlé à petit feu. Cette mort est si lente et si interne, qu'elle est souvent presque aussi cachée à l'âme qui souffre qu'aux personnes qui ignorent son état. Quand Dieu vous ôtera ce qu'il vous donne, il saura bien le remplacer, ou par d'autres instruments, ou par lui-même. Les pierres mêmes deviennent dans sa main des enfants d'Abraham [1]. Un corbeau portait tous les jours la moitié d'un pain à saint Paul ermite, dans un désert inconnu aux hommes. Si le saint eût hésité dans la foi, et s'il eût voulu s'assurer un jour d'un autre demi-pain pour le jour suivant, le corbeau ne serait peut-être point revenu. Mangez donc en paix le demi-pain de chaque jour, que le corbeau vous apporte. *A chaque jour suffit son mal. Le jour de demain aura soin de lui-même* [2]. Celui qui nourrit aujourd'hui est le même qui nourrira demain. On reverra la manne tomber du ciel dans le désert, plutôt que de laisser les enfants de Dieu sans nourriture. Mais, encore une fois, ce qu'on vous a mandé n'est rien : les choses sont à une distance infinie de ce que vous craignez.

Je serai ravi de revoir M. le comte de.... Ne pourrais-je point vous le mener à ... et l'y laisser? Je pourrai cet été aller faire quelque petit séjour au Cateau, et profiter de votre voisinage. La continuation des incommodités de madame la comtesse de Souastre m'afflige : je l'honore du fond du cœur.

Mon Dieu, que madame d'Oisy me fait de pitié! elle aurait besoin du corbeau de saint Paul. Elle n'avait de consolation que de vous. J'irai la voir; mais je ne puis le faire qu'une fois. Ne pourriez-vous point l'inviter à vous aller voir à ...? Pour des lettres, je n'en crois pas devoir confier à mademoiselle de ... pour les donner à une femme inconnue.

[1] *Luc.* III, 8.
[2] *Matth.* V, 34.

273.

Recevoir les dons de Dieu avec reconnaissance et humilité; mort de Monsieur, frère de Louis XIV.

A Cambrai, 16 juin 1701.

Je suis ravi, madame, de vous savoir en paix et en abondance; mais ne dites point *dans votre abondance* intérieure : *Je ne serai jamais ébranlée* [1]. Quand on est orgueilleux pour des biens empruntés, le prêteur prend plaisir à confondre l'emprunteur ingrat. Profitez de l'abondance, sans vous l'approprier.

Je suis ici, depuis huit heures du matin jusqu'à sept du soir, au concours. Dès que j'en serai sorti, j'irai voir cette pauvre recluse, qui me fait grand pitié : elle a été ici gardée à vue.

La mort de Monsieur [2] a été un coup de foudre : il est tombé comme roide mort. Dieu veuille qu'il ait eu à son jubilé les pensées sérieuses qu'on lui attribue! mais le monde trouve bien sérieux ce qui ne l'est guère.

Ne faites rien qui déconcerte votre petite santé. Pour la crainte des consolations, elle va trop loin : prenez simplement celles qui vous viennent, au hasard d'en être châtiée, si votre cœur n'y est pas assez sobre. Il ne faut jamais passer outre, dès qu'on sent intérieurement la jalousie de l'Époux sacré, mais on retomberait dans les réflexions contraires à la simplicité, et dans le trouble, si on voulait prévenir toutes les jalousies de l'Époux : il y aurait même une volonté propre, et une espèce de délicatesse pour soi-même, à aimer mieux renoncer aux consolations pour être délivré des épreuves qu'elles attirent. Ce serait vouloir décider, et rejeter le bénéfice, de peur des charges. Je conclus que je vous enverrai dimanche un relais à S ... pour venir coucher à Cambrai. Je comprends que vous voudriez que j'allasse le mardi à ... et c'est à quoi je suis tout prêt.

Souvenez-vous toujours de ce que vous dites : *Mes dispositions sont moins sensibles, moins connues et plus vraies*. J'aime la jalousie de Dieu : il faut la laisser détruire tout autour d'elle; elle ne divise que pour mieux réunir.

[1] *Ps.* XXIX, 7.
[2] Philippe de France, duc d'Orléans, second fils de Louis XIII, et frère unique de Louis XIV, mort subitement à Saint-Cloud le 9 juin précédent, à l'âge de soixante et un ans.

274.

La docilité, seule ressource contre le scrupule.

A Cambrai, 27 juin 1701.

La lettre de madame d'Oisy est fort touchante, madame. Il était trop tard quand je la reçus, pour l'avertir que je prêchais hier : mais je prêcherai encore dimanche prochain, et je l'en avertirai de bonne heure. Il me tarde beaucoup d'aller à ...; mais j'ai plusieurs chevaux boiteux, qui me font retarder. Mon impatience regarde plus madame la comtesse ... que vous, madame. Je suis presque fâché, depuis votre départ d'ici. Vous ne voulûtes jamais me promettre ce que j'avais raison de vous demander. Il est vrai qu'il ne faut pas promettre, sans vouloir tenir; mais il faut vouloir tenir tout ce qui est bien demandé. La docilité est la seule ressource contre le scrupule. Vous êtes scrupuleuse sur des bagatelles, et vous ne l'êtes point sur une si grande indocilité : elle est très-contraire au véritable esprit d'oraison. Pardonnez ce reproche. D'ailleurs, j'entre dans vos peines, et je vous plains; mais il faut être fidèle, et ferme dans la voie droite.

275.

Discrétion dans la pratique des austérités.

A Cambrai, 11 juillet 1701.

J'ai fort au cœur cette parole : *La personne que vous aimez est malade*[1]. Vous m'êtes en vérité très-chère en Notre-Seigneur. Jugez par là, madame, combien il me tarde de vous savoir guérie. Je crains que vous ne vous soyez épuisée, sans y prendre garde. On prétend même que vous avez fait diverses austérités. Si vous les avez faites sans consulter, votre propre volonté s'y trouve. C'est cette propre volonté qu'il était bien plus important de mortifier qu'un corps déjà si affaibli. Ménagez vos forces, je vous en conjure. Je ne perdrai pas un moment pour vous aller voir. Je suis ravi de penser que Madame la C. de S. est unie de cœur avec vous dans votre solitude. Ne me faites aucune réponse, et ne songez qu'à rétablir votre santé.

276.

Obéissance simple et aveugle, seul remède contre les scrupules.

A Cambrai, 30 juillet 1701.

Je ne fais, madame, aucun remercîment ni à vous, ni à madame la comtesse de ... : il y en aurait trop à faire, et je ne suis pas bien préparé à cette fonction.

Venons à vous, dont je suis fort en peine. Vous vous consumez en plusieurs manières, qui sont toutes contraires à Dieu, étant contraires à l'obéissance. Vous vous ôtez les consolations que Dieu ne vous ôte point. Il est aussi dangereux de s'ôter ce qu'il n'ôte pas, que de se donner ce qu'il ne donne point. D'ailleurs le scrupule vous dévore, et c'est ce scrupule qui ne vous laisse ni joie, ni repos, ni soulagement, ni respiration. En même temps il vous rejette dans des confessions perpétuelles de vétilles, qui doivent casser la tête à vous et à votre confesseur. Il n'y aurait que l'obéissance qui pourrait remédier à un mal si pressant : mais elle vous manque, et j'avoue que j'en suis scandalisé. Si vous étiez simple, vous obéiriez sans raisonner et sans vous écouter. Les vrais enfants se taisent, et font ce qu'on leur dit. L'amour véritable ne sait ce que c'est que d'hésiter dans l'obéissance. C'est un grand malheur de souffrir par infidélité. Ce qui mine votre santé minera tout votre intérieur, et vous réduira à une certaine vivacité d'imagination sur l'amour, sans aucune docilité. Pour moi, je souffre de voir ce que vous souffrez contre l'ordre de Dieu. Je n'ai garde d'entrer dans votre conduite, ni même de demeurer uni à vous, si vous ne me promettez les choses suivantes :

1° Vous ferez tout ce qu'on vous dira pour augmenter votre sommeil et votre nourriture, afin de rentrer à cet égard dans le premier état;

2° Vous suivrez la règle du P. R. pour vos confessions;

3° Vous chercherez simplement les consolations et les soulagements d'esprit qui vous conviennent.

Je demande là-dessus une réponse prompte, franche et décisive. Dieu sait la peine que vous me faites.

277.

Même sujet.

A Cambrai, 1er août 1701.

Si mes paroles sont dures, madame, n'oubliez pas, s'il vous plaît, mes expériences. Les termes modérés ne sont pas assez forts pour réprimer vos scrupules. Vous savez bien que mon cœur est très-éloigné de vous traiter durement. Ma peine très-sensible sur votre état montre assez qu'il n'y a en moi rien de dur que l'expression. Voulez-vous que je vous laisse dépérir pour l'intérieur et pour l'extérieur par vos scrupules? Puis-je être uni à vous en Notre-Seigneur, contre l'attrait de la grâce de Notre-Seigneur même? Je puis bien continuer à vous honorer, res-

[1] *Joan.* XI, 3.

pecter et plaindre; mais pour cette union intérieure de grâce, c'est vous qui la rompez par votre indocilité obstinée dans vos scrupules. Si j'étais plusieurs jours de suite avec vous, je vous contraindrais à me dire certaines vérités sur le prochain, que vous regardez comme des médisances, et qui ne sont rien.

Je ne m'effraye point de votre activité involontaire, mais seulement de votre indocilité et de votre réserve volontaire, qui rend inutiles tous les secours de la direction, et qui vous replonge dans vos maux. Vous désobéissez, et ensuite vous ne parlez plus, parce que vous craignez qu'on ne vous ramène de votre égarement, et que vous ne voulez pas être redressée. La docilité serait le remède de tous vos maux. L'indocilité rend tous les remèdes inutiles; par là on est toujours à recommencer. Vous avez comme un bandeau qui vous couvre les yeux, et vous ne voyez pas combien vous devriez être scrupuleuse sur vos vains scrupules; pendant que vous vous endurcissez sur les désobéissances les plus contraires à l'esprit de Dieu. C'est quelque chose, que vous reconnaissiez et confessiez de bonne foi votre tort sur la diminution du sommeil et des aliments; mais vous y retomberez bientôt, si vous continuez à écouter vos scrupules qui vous rongent, et à faire des confessions qui vous épuisent. Je reviens donc aux règles du P. R. et je demande absolument, pour condition essentielle, que vous les observerez, et que vous tournerez vos scrupules de ce côté-là.

Je compte que j'irai mercredi au Cateau, et de là à .... Nous parlerons du lieu où vous devez demeurer, et je vous déclare par avance, quoiqu'il ne faille pas prévoir de si loin, qu'Oisy ne me paraît point un lieu qui vous convienne. Je prie Notre-Seigneur de vous faire surmonter ce qui vous éloigne de lui. Dès le moment que vous reviendrez sur vos pas, vous sentirez le besoin de la communion, et vous en serez affamée. Dès que la maladie cesse, le besoin de la nourriture se fait sentir.

278.

Même sujet.

Au Cateau, vendredi 5 août 1701.

C'est avec le plus sensible regret, madame, que je vous ai affligée; mais j'ai été le premier affligé par votre indocilité, et par votre véritable résistance à Dieu. Je lui manquerais, si je vous laissais sans scrupule sur ces résistances, pendant que vous êtes scrupuleuse sur des riens qui vous tuent.

Je compte d'aller aujourd'hui à ... et j'y arriverai en effet au sortir de votre dîner, après avoir achevé quelques affaires que j'ai ici. Si vous voulez me venir voir demain, j'en serai ravi. Il me tarde infiniment de me raccommoder avec vous, madame, et beaucoup plus encore de vous raccommoder avec Dieu, dont vous vous éloignez à force de vouloir, hors de propos, vous en rapprocher par les confessions scrupuleuses. Pardonnez-moi des duretés que vous avez rendues inévitables.

279.

Calmer l'imagination, ne pas entretenir le trouble par des réflexions scrupuleuses.

Au Cateau, 7 août 1701.

Je vous envoie, madame, une lettre pour madame d'Oisy. Je vous conjure d'y ajouter un bon commentaire de votre façon; elle a besoin de ce secours, et le mérite fort. Plus je la vois, plus je l'estime, et espère que Dieu la prendra toute à lui. Ce qui se passera dans les repas ne sera point sur son compte, et la compagnie ne saura que trop que rien ne roule sur ses soins : ainsi ce qu'elle sacrifiera à M.... ou plutôt à Dieu même, en cette occasion, n'est pas grand'chose.

Je vous conjure, madame, de demeurer dans votre lit autant que vous y demeuriez autrefois, et d'y attendre le sommeil quand il vous a échappé. Il revient, quand on l'attend en paix; mais quand on suit son imagination, on l'éloigne de plus en plus. Je n'aurai bonne opinion de votre état intérieur que quand vous posséderez assez votre âme en patience pour bien dormir. Je ne vous demande que calme et docilité. Vous me direz que le calme de l'imagination ne dépend pas de nous. Pardonnez-moi; il en dépend beaucoup. Quand on retranche toutes les inquiétudes auxquelles la volonté a quelque part, on diminue beaucoup celles-là même qui sont involontaires. Moins on s'agite volontairement, plus on se met en état de ne s'agiter d'aucune façon et de tempérer une imagination trop émue. Une petite pierre qu'on fait tomber dans l'eau la trouble quelque temps, et on ne pourrait d'abord en arrêter l'agitation; mais cessez de l'agiter, elle se calme peu à peu d'elle-même. Dieu aura soin de votre imagination, dès que vous n'en entretiendrez plus le trouble par vos réflexions scrupuleuses.

J'aurais voulu pouvoir parler hier à madame la C... et je me sentais le cœur fort ouvert pour elle; mais l'occasion ne fut pas favorable, il fallait se séparer. Dites-lui, je vous prie, que je suis véritablement occupé d'elle devant Notre-Seigneur, et que je lui souhaite une simplicité au-dessus de toute sagesse humaine et de tout courage naturel. Si vous voulez

être enfant devant Dieu, et bien petite, vous ne devez avoir en partage que docilité et obéissance.

280.

Déclarer ses peines avec simplicité; écouter Dieu dans ceux qui le représentent.

A Cambrai, 14 août 1701.

Je voudrais bien, madame, n'avoir qu'à vous consoler; mais souffrez que je commence par vous gronder un peu; vous en avez besoin. Vos peines, qui devraient m'engager à vous épargner, sont ce qui me presse de vous en faire reproche. Faut-il que vous soyez si longtemps à passer, comme vous le dites, par le fer et par le feu, sans en dire un mot? Est-ce être simple? est-ce être fidèle à l'attrait de Dieu? est-ce être sincère? Si vous cachez votre cœur, on ne peut en guérir la plaie : une plaie cachée ne fait que s'envenimer. Je voyais bien en gros que vous souffriez, mais vous faisiez tout ce qu'il fallait pour me le laisser ignorer. Au nom de Dieu, ne soyez point si forte pour vous passer de conseil et de consolation, et soyez-le un peu plus contre vos scrupules.

J'avoue néanmoins que votre dernière lettre me fait un sensible plaisir, et qu'elle achève de nous raccommoder. Non-seulement vous me dites que vous avez souffert de longues peines, mais encore vous ajoutez un trait de vraie ingénuité, contraire à votre naturel : c'est de me demander sans façon quelque lettre qui vous console. Oh! je prie le Père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation, de répandre abondamment la sienne dans votre cœur! Que la paix de Jésus-Christ soit avec vous. *Amen.*

Si je savais en détail vos peines, je tâcherais de vous dire en détail des choses proportionnées à vos besoins; mais nous sommes encore trop heureux de savoir en gros que vous avez le cœur malade. Si c'est de scrupule, j'avoue que c'est un martyre; mais l'obéissance seule peut finir toutes vos douleurs. Écoutez-vous vous-même, vous vous rongerez le cœur, et dépérirez tous les jours : écoutez la voix de Dieu dans ceux qui vous le représentent, la paix renaîtra. Mais quand on s'écoute contre l'attrait intérieur et contre l'autorité extérieure, on sent la vérité de cette parole : *Qui est-ce qui a résisté à Dieu, et qui a eu la paix* [1]? Vous avez voulu vous donner ce que Dieu ne vous donnait pas, et vous ôter par courage ce qu'il ne vous ôtait point, et qui vous était nécessaire. Vous étiez un petit enfant à la mamelle qui, par fantaisie, quitte le lait, et veut manger du pain dur sans avoir des dents Revenez à la mamelle des divines consolations. *Voyez et goûtez combien le Seigneur est doux* [1]. Vous le sentirez, pourvu que vous vous jetiez entre ses bras sans raisonner, et que vous obéissiez à son serviteur. Essayez-le; croyez-moi du moins pour l'essai. Priez bonnement et ingénument Dieu de vous soulager, et de vous élargir le cœur : cette prière simple et familière ne peut que lui être agréable.

Je ne manquerai pas de dire tout ce qu'il faut à Monsieur d'Oisy. L'avenir n'est pas à nous, laissons-le à Dieu. Soyons-lui fidèles dans le présent qui nous est donné.

281.

Réprimer l'activité de l'imagination; se tenir dans le calme pour écouter Dieu.

A Cambrai, 21 août 1701.

Je ne voudrais, madame, vous donner que de la consolation, et je ne puis éviter de vous contredire. Votre vivacité vous fait imputer aux hommes comme à Dieu ce qu'ils n'ont jamais pensé. Sur quel fondement pensez-vous que je veuille me décharger de votre conduite, et vous renvoyer au père?... Je n'ai, en vérité, jamais eu cette pensée. Je crois bien qu'il peut vous être fort utile pour vous soutenir en mon absence contre vos scrupules, et contre vos impatiences de vous confesser : mais je ne vais pas plus loin; et si vous vouliez me quitter pour vous mettre absolument dans ses mains, je crois que je vous dirais avec simplicité : Ne le faites pas. Quoique j'estime fort sa grâce et son expérience, il me semble qu'il ne vous convient pas tout à fait, et que vous manqueriez à Dieu en quittant l'attrait qu'il vous a donné pour me croire. Demeurez donc en paix; n'écoutez point votre imagination trop vive, et trop féconde en vues. Cette activité prodigieuse consume votre corps, et dessèche votre intérieur. Vous vous dévorez inutilement. Il n'y a que votre inquiétude qui suspende la paix et l'onction intérieure. Comment voulez-vous que Dieu parle de cette voix douce et intime qui fait fondre l'âme, quand vous faites tant de bruit par tant de réflexions rapides! Taisez-vous, et Dieu reparlera. N'ayez qu'un seul scrupule, qui est d'être scrupuleuse en désobéissant. Loin de vouloir quitter l'autorité, je voudrais la prendre; et c'est vous qui me la refusez, en ne voulant pas me croire sur vos confessions.

J'ai dit à M. le comte de Montberon que j'apercevais combien vos scrupules nuisaient à votre santé, afin qu'il sentît combien vous avez besoin du séjour

[1] *Job*, IX, 4.

[1] *Ps.* XXXIII, 9

de Cambrai. Il m'a paru croire que la lecture de sainte Thérèse et des autres livres spirituels avait réveillé vos scrupules par des idées de perfection. Je n'ai pas insisté, de peur qu'il ne me crût prévenu. Vous voyez ce que fait votre activité, sur laquelle vous n'êtes point docile.

Vous demandez de la consolation; sachez que vous êtes sur le bord de la fontaine, sans vouloir vous désaltérer. La paix et la consolation ne se trouvent que dans la simple obéissance. Soyez fidèle à obéir contre vos scrupules, et les fleuves d'eau vive couleront, selon la promesse. Vous recevrez selon la mesure de votre foi; beaucoup, si vous croyez beaucoup; rien, si vous ne croyez rien, et si vous continuez à écouter vos vaines réflexions, qui se multiplient à l'infini.

Madame la comtesse de ... m'a promis de gouverner votre santé. Je la conjure de me tenir parole, et de prendre malgré vous, à cet égard, une véritable autorité. Vous déshonorez le pur amour; vous faites croire qu'il est sans cesse occupé de toutes nos vétilles, au lieu qu'il va toujours droit à Dieu en pleine simplicité. Je prie Notre-Seigneur de vous soutenir contre vous-même, et de vous rendre la véritable paix.

282.

Réprimer l'activité trop naturelle dans le service de nos amis.

A Cambrai, 25 août 1701.

M. l'abbé de ... a égaré la lettre de recommandation que vous aviez eu la bonté de lui donner pour monsieur votre frère. Son procès presse, et je vous supplie, madame, de vouloir m'en envoyer promptement une autre pour ce bon abbé. Je sais comment vous faites, dès qu'il s'agit d'amitié : ainsi je n'ai rien à ajouter. Vous n'avez que trop de vivacité et de délicatesse pour vos amis. N'allez pas croire que c'est une louange que je vous donne: non, c'est un vrai blâme. Dieu ne veut cette vivacité et cette délicatesse ni pour lui, ni pour les siens. C'est ce qui fait faire tant de dépense en réflexion superflue, et ce qui cause tant d'insomnie; c'est ce qui cause tant de scrupules sur les devoirs vers Dieu et vers les hommes. Je prie Dieu qu'il vous fasse sentir la vérité de cette parole de David : *J'ai couru dans la voie de vos commandements, quand vous avez élargi mon cœur* [1].

[1] *Ps.* CXVIII, 32.

283.

Être ferme contre soi-même dans la pratique de l'obéissance.

A Cambrai, 7 septembre 1701.

On vous aura dit, madame, la faute que je fis à ... oubliant de dire que M. le comte de Montberon partait pour Tournai. Je suis le premier homme du monde pour supposer que j'ai dit ce que je ne dis point, et pour vouloir que l'on comprenne sans que je parle. Vous avez vu une troupe assez joyeuse. Comment ne le serait-elle pas? On marche sur sa foi, mais il faut être bien sage pour ne réveiller aucune inquiétude.

Je reviendrai ici, comme vous le savez, après la procession de Valenciennes [1], pour traiter la capitation avec M. le comte de M.... En attendant que j'aie l'honneur de vous revoir, soyez ferme contre vous-même. L'ange de Satan se transforme en ange de lumière. Il se présente à vous sous la belle apparence d'un amour délicat et d'une conscience tendre: mais vous connaissez les troubles et les dangers où il vous jette par des scrupules violents. Tout dépend de la fidélité à repousser simplement les premières impressions. Dès qu'elles sont reçues, vous n'êtes plus maîtresse de vous. Je prie Notre-Seigneur de vous garder.

284.

Le scrupule ferme à Dieu la porte de notre cœur.

A Valenciennes, 9 septembre 1701.

Je n'ai qu'un moment, madame, pour vous remercier. Je pars d'ici quand la bonne compagnie y doit arriver. J'avoue néanmoins que je ne suis pas fâché d'en partir; car je trouve ici trop de gens à voir, et trop de choses inutiles à dire. Pendant mon voyage, je déroberai des moments pour vous demander de vos nouvelles et de celles de votre amie. Ce que vous me mandez de votre état me donne une joie sensible. Vous voyez que Dieu a la patience de revenir, toutes les fois que le scrupule ne lui ferme point votre cœur. Il n'y a rien à vous dire, sinon que vous demeuriez comme vous êtes. J'aime de tout mon cœur la femme forte, et vous n'avez rien à souhaiter de moi là-dessus. Dieu l'aime : pourquoi ne l'aimerais-je pas? Si elle avance comme elle le doit, elle deviendra moins forte d'une certaine façon, et plus petite. Dieu soit toutes choses en vous, madame; et nous, une seule en lui.

[1] Fénelon a fait en latin, pour le duc de Bourgogne, une description de cette singulière procession.

285.

Demeurer avec simplicité dans l'état où Dieu nous met.

A Cambrai, 27 septembre 1701.

Voilà, madame, une lettre de votre amie. Quelque petit nuage avait obscurci les derniers jours; mais M... a tout raccommodé. Il faut souvent recommencer avec certaines têtes. Je prends part, madame, à votre joie sur l'arrivée de M. le M. de M. Il me paraît capital qu'il s'explique à fond en honnête homme [1]. Il ne lui est point permis de laisser aller les choses plus loin, sans les vouloir mener de bonne foi et de tout son cœur jusqu'au bout. Il doit cette franchise à monsieur son père, qui est si passionné pour ses intérêts, et à une famille qui montre tant d'inclination pour le préférer à d'autres. Il n'y a pas un moment à perdre là-dessus. Dieu veuille que tout se tourne heureusement!

Je me console des incertitudes et des longueurs qui me tiennent ici, dans l'espérance que vous y reviendrez peut-être avant mon départ. Demeurez comme Dieu vous met, et souvenez-vous que vous serez en paix toutes les fois que vous ne sortirez point de votre place par inquiétude. On quitte Dieu pour chercher sa sûreté en soi-même.

Je ne saurais révérer ni chérir en Notre-Seigneur, plus que je le fais, la femme forte. Il me semble qu'elle va toujours uniment comme une bonne pendule. La fidélité simple au moment présent est le trésor du cœur. C'est la manne du désert, qui a tous les goûts selon les divers besoins, et qui rassasie sans cesse. On a tout ce qu'on veut, car on ne veut que ce qu'on a. Le moment présent est une espèce d'éternité qui prépare à la véritable, et qui en est un avant-goût.

286.

Recevoir les grâces et les consolations sans s'y attacher.

Samedi au soir, 8 octobre 1701.

Je suis ravi, madame, de vos prospérités intérieures. Elles vous sont données pour vous apprendre tout ce que vous perdez, quand vous vous livrez à vos réflexions scrupuleuses, et combien Dieu veut vous attirer à une sainte liberté. Les grâces doivent être reçues avec fidélité pour exécuter ce qu'elles inspirent, ou pour le leur laisser opérer sans résistance. Mais il y a une manière de les recevoir, et de n'y point tenir; c'est de n'être point attaché à la consolation qu'elles donnent, et d'être tout prêt à en porter la privation quand il plaira à Dieu de les ôter.

J'aime mieux que vous veniez demain communier de ma main, à la chapelle de Notre-Dame, après la grand'messe. Bonsoir, madame. Dieu sait ce que je vous suis à jamais en lui.

287.

Ne point exiger d'une âme plus qu'elle ne peut encore porter.

A Tournai, 16 octobre 1701.

Vous me pressez, madame, de retourner voir les personnes dont je dois prendre soin; et vous, qui m'attendez, vous ne songez qu'à vous enfuir dès que je serai revenu. Je n'ai pas le temps aujourd'hui d'écrire à madame d'Oisy; mais j'espère que vos lettres ne lui manqueront pas. Elle a du courage et de l'amitié : ces deux choses la portent au delà de ses forces. Elle croit pouvoir plus qu'elle ne peut. Ce que vous lui dites la touche; mais son fond n'est pas encore capable de tous les sacrifices que vous lui demandez. Jésus-Christ, qui connaissait mieux ses disciples qu'ils ne se connaissaient eux-mêmes, leur disait [1] : *Vous ne pouvez à présent porter ces choses.* Il leur disait [2] : *Vous serez tous scandalisés de moi cette nuit.* Saint Pierre soutenait que, pour lui, il n'en serait rien. *Quand même,* disait-il, *tous les autres seraient scandalisés, pour moi, je ne le serai pas. Quand même il faudrait mourir avec vous, je ne vous renoncerai jamais.* Jésus-Christ insiste, et lui prédit qu'il le reniera trois fois avant que le coq chante : et en effet, l'interrogation d'une servante lui fait renier son maître avec serment. Voilà l'homme; voilà ce qu'il donne, dès qu'il donne du sien, et qu'il se promet quelque force de soi.

Laissez madame d'Oisy lire, goûter, prier, se nourrir. Il faut donner patiemment aux âmes, avant que de leur demander. Il faut qu'elles aient été nourries intérieurement de l'oraison, et avoir mis en elles un certain trait d'amour, avant que de pouvoir espérer qu'elles fassent certains travaux extérieurs. Que fait la mère à son petit enfant? elle l'allaite et le porte. Si elle voulait d'abord le faire marcher, il tomberait. Quand le lait l'a fortifié, vous voyez que de lui-même il cherche à former ses premiers pas. Il faut donc attendre et porter l'enfant, pendant qu'il est encore à la mamelle. Quand Dieu commencera à se faire sentir assez pour demander un dernier adieu au monde, ce sera

[1] Ceci a rapport à un mariage dont il s'agissait pour le marquis de Montberon. Voyez ci-après la lettre 290.

[1] *Joan.* XVI, 12.
[2] *Marc.* XIV, 27, et seq.

le moment où il faudra aider l'âme pour cette douloureuse décision. Mille sincères compliments à la femme forte. Je vous suis dévoué sans réserve.

288.

Se mettre en liberté pour le dedans et pour le dehors.

A Tournai, dimanche 30 octobre 1701.

Je n'ai eu, madame, aucun moment à moi, et je suis encore, aujourd'hui, surchargé de travail. Pardonnez mon silence; je l'ai gardé avec beaucoup de peine. Voilà mes visites finies. Je serai encore ici trois ou quatre jours, pour les communautés de la ville, et pour les civilités à rendre. Ainsi j'arriverai à Cambrai avant la fin de la semaine. Mais je ne vous y trouverai pas : c'est de quoi je suis bien fâché. Je ressens encore plus la cause de votre absence que votre absence même; car je suis plus sensible à ce qui vous afflige qu'à ce qui me prive d'une grande consolation. Je vous offre tout ce qui dépend de moi; c'est le plus grand plaisir que vous me puissiez faire; et si vous êtes simple, vous en userez simplement.

J'aime beaucoup en Notre-Seigneur votre bonne et chère fille : cultivez-la pour lui. Je plains votre pauvre amie, et je souhaite qu'elle puisse vous aller voir à .... Je ne négligerai rien pour sa consolation; mais je ne puis presque rien tout seul. Dieu supplée, et on ne manque de quelque chose que quand on manque de foi. Ma santé s'est soutenue comme le beau temps. Je crains pour la vôtre les politesses et les complaisances. Mettez-vous en liberté pour le dedans et pour le dehors.

289.

Excuses à la comtesse, pour un oubli.

A Cambrai, 9 novembre 1701.

J'ai fait, madame, une faute ridicule, en oubliant de faire ce que j'avais promis à madame la comtesse D. Il s'agissait d'avoir l'honneur de vous écrire. Jugez si cette omission peut venir d'ailleurs que d'un pur défaut de mémoire. Raccommodez-moi, s'il vous plaît, avec la personne à qui j'ai manqué. Vous n'aurez pas grande peine; car elle me paye de mes fautes par des présents. Si ses lapins sont bons, je courrai risque d'être souvent de mauvaise mémoire. J'aurais à vous demander des nouvelles de M. le comte de Montberon et des affaires d'Auvergne. Je voudrais aussi vous dire combien les causes de votre absence m'affligent, et combien vous devez user librement de tout ce qui est à moi. Mais je n'ai que le temps de fermer cette lettre.

290.

Sur la bienséance des habits et des compagnies. Sur un mariage projeté pour un fils de la comtesse.

A Cambrai, 20 novembre 1701.

Je ne crois point, madame, que vous deviez vous gêner pour aller chercher les compagnies; mais seulement qu'il ne vous convient point de reculer quand les gens vous cherchent. Pour vos habits, je ne vous demande aucune attention forcée. Contentez-vous de suivre la médiocrité et la bienséance, quand les avis d'autrui ou vos propres vues vous font penser.

Il me tarde bien de savoir l'état présent de notre mariage. Je le souhaite autant que je puis souhaiter ce que je ne sais point s'il est de la volonté de Dieu. Mais je vous avoue que je m'affectionne pour notre beau-père. S'il compte qu'au défaut des deux cent mille francs de ... il trouvera vos biens et ceux de M. le comte de Montberon pour la sûreté du douaire, etc. je souhaite fort qu'on prenne des mesures justes, afin qu'il ne coure pas risque de se mécompter. Pour M... il ne peut être que très-bien reçu. Si l'affaire réussit, il sera triomphant, et vous savez combien on est d'humeur d'applaudir à ceux qui triomphent. Si, au contraire, tout va mal, je me croirai en obligation de le consoler. Quoi qu'il arrive, il mérite de grandes louanges. L'affaire est excellente, possible, bien conduite. Le cœur de M... attendrit le mien. Le malheur ajoute au mérite un nouveau lustre.

Je n'ai rien à vous dire aujourd'hui de moi; je ne sais qu'en dire ni qu'en penser. Il me semble que j'aime Dieu jusqu'à la folie, quand je ne recherche point cet amour. Si je le cherche, je ne le trouve plus. Ce qui me paraît vrai en le pensant d'une première vue devient un mensonge dans ma bouche, quand je le veux dire. Je ne vois rien qui soulage mon cœur; et si vous me demandiez ce qu'il souffre, je ne saurais vous l'expliquer. Je ne désire rien; il n'y a rien que j'espère ni que j'envisage avec complaisance. Mon état ne me pèse point, et je suis surmonté des moindres bagatelles. D'un autre côté, les moindres bagatelles m'amusent; mais le cœur demeure sec et languissant. Dans le moment que j'écris ceci, il me paraît que je mens. Tout se brouille. Dans ces changements perpétuels, je ne sais quoi ne change point, ce me semble.

Je ne sais, madame, si l'on prend garde à Paris que sept mille livres de rentes en belles terres d'Auvergne, portables, bon an, mal an, à Paris, valent plus de deux cent trente mille francs, et même deux

cent cinquante mille. Si peu qu'on y joignît de pierreries et de meubles, avec l'espérance très-solide de l'entière succession. cela ne vaudrait-il pas mieux que mademoiselle de ... avec cent mille écus sujets à des recherches? Les terres d'Auvergne s'estiment communément au denier quarante, et ne se vendent guère moins. Vous n'avez pas tant besoin de revenu que d'autres pendant la vie de M. le comte de Montberon, qui a de gros appointements de charges. Ce serait un engagement pour garder souvent votre belle-fille auprès de vous. La mère est hors d'apparence d'avoir des enfants. Il est naturel que cette famille s'affectionne à la vôtre. Si le père et la mère vivent ensemble encore un peu de temps, ils verront des enfants qui les attacheront. Le péril diminuera tous les jours, et l'espérance augmentera. Sans ce péril, ces gens-là trouveraient les plus grands partis.

291.

Sur quelques affaires de famille.

A Cambrai, 21 novembre 1701.

Je ne puis m'empêcher, madame, de vous envoyer les deux lettres que j'ai reçues, l'une de M. le comte de Montberon, et l'autre de madame d'Oisy. Vous verrez, dans l'une et dans l'autre, une candeur et une bonté touchante. Je suis ravi que le mariage ne soit point rompu par un mécompte de la part de madame votre sœur. Le procédé de monsieur votre fils vaut cent fois mieux que toutes les fortunes les plus éclatantes. Je ne comprends rien à celui de M. de Colombines. Sa femme et lui sont-ils de concert pour vouloir chacun se remarier, en cas de mort de l'autre?

Mandez-moi votre pensée sur ce voyage de madame d'Oisy à Paris. Je ne le goûte point; il n'est pas nécessaire pour remercier : elle n'a que trop son excuse. L'affaire même est trop incertaine et trop partagée, pour mériter tant de pas. S'il lui en revient quelque bonne somme, c'est ce qu'on ne pourra savoir de longtemps. Les frais du voyage seraient réels et grands; les profits petits et incertains. Elle doit épargner les frais de son voyage à ses créanciers. Ce voyage pourrait réveiller les mauvais rapports, et les ombrages de M. d'Oisy. Je craindrais même que ce voyage ne facilitât la prétention d'entrer chez madame. Tout cela ne me plaît point. Mais il me semble qu'on peut lui conseiller d'attendre de voir clair dans le revenant bon, et en attendant de ne parler plus d'aller remercier. Je laisserais le reste à la Providence, et j'attendrais que la grâce la disposât peu à peu à laisser tomber cette pensée. Ayez soin de notre excellente *pendule :* c'est à vous à la monter. Le cœur est droit et réglé, mais sec. Il faut lui donner un peu d'onction au dedans.

292.

Sur quelques affaires de famille; s'abstenir des réflexions superflues.

A Cambrai, 15 décembre 1701.

Je vous envoie, madame, la lettre que je viens de recevoir : vous y verrez de très-bons sentiments, et un triste état; mais Dieu sait mettre tout à profit. Madame d'Oisy eût été ravie d'aller faire la cérémonie pour madame la maréchale de Boufflers, par rapport à vous et à madame la comtesse de Souastre; mais vous savez combien elle est en tutelle. Il y a des moments où sa patience paraît à bout; mais son naturel courageux et un sentiment de religion la soutiennent. On va encore bien loin, dit le proverbe, depuis qu'on est las.

Pour moi, je suis fort content des nouvelles que M... me donne de votre santé. Il assure que votre mal est fini, et que vous êtes en très-bon chemin. Dieu le veuille! mais je me défie un peu de vous; ce n'est pas sans fondement. Vous avez, par scrupule et par délicatesse, des réserves, des duplicités, des indocilités, comme d'autres en ont par intérêt. Si vous deveniez ingénue et simple sur vos besoins, je croirais que vous auriez plus sacrifié à Dieu que si vous aviez souffert cent martyres. Tournez votre scrupule contre le retardement d'un sacrifice qui ferait tant de plaisir au cœur de Dieu. Le vrai amour hésite-t-il quand il s'agit de plaire au Bien-Aimé? Vous ne lui voulez donner que des privations de soulagements dont vous avez un vrai besoin, et qu'il ne veut point recevoir; mais pour le sacrifice de vos réflexions superflues, de vos raisonnements subtils, de vos délicatesses d'amour-propre, de vos pratiques de propre volonté, vous savez bien que c'est ce qu'il demande, et vous le lui refusez toujours sur de beaux prétextes. Je vous demande sérieusement et absolument que vous ayez soin de vous comme vous auriez soin de madame la comtesse de Souastre. On dit qu'elle se porte bien, et j'en ai une sensible joie. Je prie pour elle, et je désire fort sa sanctification, aussi bien que la vôtre.

293.

Avis à la comtesse, pour elle et pour sa fille. Avantages de l'oraison.

Décembre 1701.

Je me réjouis, madame, de l'heureux accouche-

ment de madame la comtesse de Souastre, et j'en remercie Dieu de tout mon cœur; mais je ne cesse point d'être en peine de votre santé. Vous avouez qu'il vous reste une petite fièvre : elle ne peut-être que dangereuse dans un état d'épuisement et de langueur. Vous ne dites rien des eaux de Spa, que M. Bourdon vous conseillait. Je vous conjure de suivre ses conseils, et de ne rien négliger pour le rétablissement de votre santé. Pour madame la comtesse de Souastre, je lui souhaite, après sa couche, assez de santé et de calme pour pouvoir s'accoutumer un peu à suspendre les occupations extérieures, et à ne s'occuper que de Dieu dans des temps réglés. Elle sentira combien l'oraison nourrit le cœur, détache du monde, et prépare à faire en paix toutes les choses extérieures, qui sont dans l'ordre de la Providence. Vous la persuaderez mieux que personne, en lui racontant vos expériences.

Je souhaite fort pour madame d'Oisy qu'elle puisse aller au plus tôt vous voir : c'est lui souhaiter consolation et profit. De plus, j'espérerais qu'elle prendrait soin de vous bien gouverner pendant que madame votre fille ne peut le faire. J'espère que nous verrons avant la fête M. le comte de Montberon. Je prie l'amour qui s'est incarné d'opérer son mystère en vous dans cette fête d'anéantissement, d'enfance et de vie toute cachée.

294.

Utilité des privations et des sécheresses.

Je suis sensible à votre peine, et je comprends que les privations sont fort amères quand on est accoutumé à sentir les dons de Dieu : mais les privations ont je ne sais quoi qui met Dieu plus avant dans le cœur, lorsqu'il semble s'éloigner. On voit bien plus facilement ce qui est sur la peau que ce qui est dans les chairs. Les superficies sont plus apparentes, et moins réelles. Dieu ne va pas se cacher loin pour nous alarmer. Il n'est jamais si bien caché, que quand il se cache au fond de notre cœur. Ce que je crains des privations n'est pas la sécheresse et l'amertume qu'elles vous causent; car il faut souffrir pour aller tout de bon à Dieu : mais je crains ce qui cause les privations, je veux dire les petites infidélités par lesquelles vous les attirez, pour vous soulager dans vos scrupules. Si vous ne suiviez pas vos réflexions scrupuleuses, votre simplicité vous tiendrait en paix, votre paix conserverait votre oraison, et votre oraison serait votre vie. Tournez votre scrupule contre vos recherches scrupuleuses, qui sont des infidélités contre votre grâce.

Pour l'état de sécheresse et de privation sensible, il faut s'y accoutumer. On est trop à son aise, et on sert Dieu à trop bon marché quand il se fait sentir. Une mère caresse moins les grands enfants que les petits.

295.

S'appliquer à la mortification intérieure bien plus qu'à l'extérieure.

A Cambrai, 5 Janvier 1702.

Je reviens, madame, d'un voyage de huit jours, et je trouve ici de vos nouvelles, moins mauvaises que celles des temps passés : mais il s'en faut beaucoup que je ne sois rassuré sur votre santé. M. Bourdon va vous voir, et je vous conjure, au nom de Notre-Seigneur, de faire, pour vous remettre, tout ce qu'il réglera. Si vous avez quelque confiance en moi, vous n'hésiterez pas à lui obéir. C'est une des plus sensibles peines que je puisse avoir, que celle de vous trouver indocile. Vous feriez encore plus mal à votre âme qu'à votre corps, et vous résisteriez encore plus à Dieu qu'à M. Bourdon.

Vous prenez le change en cherchant à contretemps les mortifications corporelles : ce n'est point ce que Dieu demande de vous. C'est votre imagination trop vive, et non pas votre corps, qu'il faut affaiblir. La moindre docilité contre vos scrupules vous ferait plus mourir à vous-même que toutes les austérités. Passer par-dessus vos vains scrupules, ce serait l'holocauste de votre cœur. Encore une fois, si vous croyez que Dieu nous ait unis en lui, je vous demande, par son amour, d'avoir soin de vous, et de croire le médecin.

On travaille à votre petit tableau de Moïse exposé : il sera très-joli, et le peintre réussit très-bien. Je vois avec attendrissement et complaisance, dans cet ouvrage, l'amour jaloux qui pousse aux plus affreuses extrémités ceux qu'il veut sanctifier, et qui sacrifie en apparence celui dont il veut faire de si grandes choses. C'est ainsi qu'il traite ses favoris : voilà le fondement de ses ouvrages.

J'écrirai au plus tôt à notre bonne et digne *pendule*.

Je ferai volontiers tout ce que voudra votre amie; mais il faudra prendre un temps où vous serez en tiers; autrement nous serions fort embarrassés. Je l'estime et l'aime en Notre-Seigneur de plus en plus. Mon Dieu, qu'il me tarde de vous voir! Quand sera-ce?

296.

Il redemande à la comtesse le traité *de l'Existence de Dieu*, et lui recommande le soin de sa santé.

A Cambrai, 6 janvier 1702.

Je vous supplie, madame, d'avoir la bonté de me renvoyer l'écrit que je vous ai donné pour monsieur votre fils, où j'ai ramassé diverses preuves de la Divinité, tirées de l'art qui éclate dans toute la nature. J'aurais besoin de le revoir. Vous n'en avez aucun besoin présentement. M. le comte de Montberon pourra me l'apporter à son retour.

Au nom de Dieu, ayez soin de vous. Je ne vous demande point des soins extraordinaires : je souhaite seulement que vous ayez la pleine volonté de faire pour vous ce que vous feriez pour une autre, et de vous laisser sans réserve à la décision du médecin; après quoi vous suivrez ce dessein sans vous gêner, suivant que vous en aurez la lumière en chaque occasion.

Je prie Dieu qu'il vous délivre d'un certain zèle qui n'est pas moins contraire à votre grâce qu'à votre faible santé.

297.

Proportionner les pratiques de piété aux forces du corps.

A Cambrai, 18 janvier 1702.

Je comprends bien, madame, qu'il ne faut songer qu'à vous consoler et qu'à vous guérir; mais quel moyen de le faire, si vous vous abandonnez toujours à vos ferveurs et à vos scrupules, aux dépens de votre faible santé? Combien de fois m'avez-vous promis des merveilles! C'est toujours à recommencer, et en recommençant vous vous poussez à bout. J'ai le déplaisir de vous voir tuer votre corps, et faire languir votre âme, contre le véritable attrait de votre grâce. Puisque vous êtes persuadée que Dieu veut que vous me croyiez, pourquoi ne me croyez-vous pas? Pourquoi ne faites-vous point de scrupule de passer au delà des règles que je vous ai données, pendant que vous en faites à tout moment sur des riens qui vous troublent? Que peut-on faire de solide, quand le fondement de la docilité manque? Vous me faites entendre que vous avez souffert parce que je n'ai pas continué à vous confesser, et que vous avez remarqué en moi une répugnance pour vous donner ce secours. Souffrez que je vous représente que quand on croit qu'une liaison est de Dieu, comme vous supposez la nôtre, il faut s'éclaircir simplement, et ne vouloir jamais deviner. Toute mon hésitation ne regardait que M. le comte de Montberon, par rapport à la cour et au public. Si vous m'eussiez ouvert votre cœur sur votre désir, je vous aurais répondu que de ma part je n'avais aucune mesure à garder pour vos confessions, et que toute ma pente était de vous donner les secours nécessaires. C'eût été à vous à prendre vos mesures du côté de M. le comte de Montberon. Quand on veut pénétrer, au lieu de demander ingénument, on devient ingénieux à se peiner soi-même, et la délicatesse se tourne en gêne d'esprit. Vous m'avez assez déclaré qu'Arras n'est point le lieu où votre cœur est au large, et que votre paix intérieure ne se trouvait qu'à Cambrai. Cependant vous êtes partie sans m'avoir consulté. Je comprends bien que certains embarras[1].....

298.

Défiances de la comtesse sur le zèle de son directeur. — Abandon simple et absolu aux opérations de la grâce.

A Cambrai, 27 janvier 1702.

Ne croyez pas, je vous conjure, madame, que votre lettre m'ait fait d'autre peine que celle de prendre part à ce qui vous afflige. Vos défiances sur mon zèle pour vous vous ont coûté beaucoup de travail d'esprit, et vous pouvez juger par là de vos délicatesses. En vérité, je n'ai jamais eu qu'une véritable pente à faire tout ce qui pourrait vous être bon, et je n'ai été retenu que par des égards pour votre situation. Puisque votre mal ne vous permet pas d'aller en carrosse, il faut demeurer tranquille à ... jusqu'à ce que vous soyez en état de marcher. Alors ne vous gênez en rien pour la dépense : vous n'en ferez ici aucune de sensible au-dessus de celle que votre domestique y fait déjà. Vous pourrez vous servir de la raison de votre santé, qui n'est que trop bonne, pour ne sortir point. Vous aurez même des chevaux et un carrosse de céans à vos ordres. De plus, vous pouvez compter sur telle somme qu'il vous plaira, sans que personne en sache rien. Il n'y aura aucune exception. Vous me payerez à votre très-grande commodité. Vous ne répondez rien à tout cela, et vous devriez bien répondre simplement. Vous devriez faire un vrai scrupule d'être si réservée, puisque vous êtes convaincue que Dieu veut de l'ouverture et une entière simplicité. Comment auriez-vous la paix pendant que vous résistez à Dieu?

M. Bourdon m'a soulagé le cœur, en me disant que les remèdes qu'il vous a conseillé de prendre, en attendant les eaux, peuvent avancer beaucoup votre guérison, et qu'elle sera achevée par les eaux prises au mois de juin.

Votre amie est bonne, et s'affermit dans ses bons désirs. Ses croix sont grandes; mais il les lui faut

[1] La fin de cette lettre manque.

aussi grandes qu'elle les a. Il n'y a que Dieu qui sache bien prendre la mesure à chacun de nous. Vous en prendriez trop en un sens, et trop peu en un autre; trop sur votre santé et sur votre courage naturel, mais trop peu sur votre délicatesse : toutes ces mesures sont fausses. Il n'y a qu'à laisser faire Dieu. C'est profondément couper dans le vif, que de ne retenir rien de ce qu'il ôte, sans vouloir retrancher ce qu'il ne retranche pas. Ce qu'on y ajoute n'est pas un retranchement véritable; c'est, au contraire, une recherche déguisée : car c'est pour se donner une vie fine et cachée, qu'on pratique une mort extérieure et consolante.

Je ne saurais vous rien dire de moi, car très-souvent je n'en sais pas de grandes nouvelles. Quand j'en cherche, j'en trouve de fort tristes. Je suis fort occupé de détails d'affaires, et de lettres à écrire. Les heures et les jours coulent en paix sèche, avec un certain soulagement de me sentir bien loin du monde. Dieu vous fasse simple et petite!

299.

Suivre avec simplicité les ouvertures que donne la Providence.

A Cambrai, 4 février 1702.

Je vous envoie, madame, une lettre de votre amie. En vérité, elle est en bon chemin, et son cœur est trop droit pour n'être pas agréable à Dieu. J'espère que nous la verrons telle que ces bons commencements la promettent. J'irai la voir un de ces jours. Sa santé n'est pas bonne. Comment va la vôtre? Ne pourriez-vous pas m'en mander simplement l'état, ou prier madame la comtesse de Souastre de le faire? J'attends le retour de M... pour en savoir la vérité. Dieu soit avec vous! Je voudrais bien vous voir, et je voudrais que vous voulussiez simplement tout ce que vous pourrez vouloir là-dessus. Quand il ne tiendra point à vous que cela n'arrive, je m'accommoderai de tout dans l'ordre de Dieu. Ce que Dieu empêche est bien empêché; mais ce que nous empêchons, faute d'être assez simples, est un dérangement de sa providence, qui ne peut causer que du trouble et de l'imperfection. Encore une fois, Dieu soit avec vous, et rien en vous que son seul esprit.

J'ai été fâché de ne pas voir dans la promotion [1] M. le C. de ... M. le M. de ... y mériterait une place; mais il y a de ses aînés qu'on veut bien traiter, et qu'on a laissés comme lui.

[1] Le roi venait de faire une promotion de dix-sept lieutenants généraux, cinquante maréchaux de camp, etc. Voyez le *Journal de Dangeau*, 29 janvier 1702.

300.

Suivre avec simplicité et sans scrupule les avis du médecin.

A Cambrai, 15 février 1702.

Je crains, madame, autant que je le dois, de vous fatiguer en l'état où vous êtes; mais je ne puis m'empêcher de vous représenter l'obligation de conscience où vous êtes, de renoncer à la consolation d'aller à l'église les jours ouvriers. On assure que vous y allez deux fois chaque jour, et M. Bourdon n'hésite pas à croire que vous ne pouvez point, ces jours-là, descendre de votre appartement, ni même sortir de votre lit. Je ne puis douter ni de l'habileté très-grande, ni de la piété sincère et exacte de M. Bourdon. Il ne raisonne point sur votre rapport : ainsi vous ne devez pas craindre de vous être flattée en lui rapportant l'état de votre santé. Il ne décide que sur ce qu'il a vu, et sur les faits dont personne ne peut douter. De plus, quand même vous vous tromperiez en exagérant vos maux, et que M. Bourdon, trompé par vous, vous tromperait à son tour, et vous dispenserait d'aller à l'église les jours ouvriers sans nécessité, vous devriez suivre sans scrupule sa décision. Il ne s'agit que d'une chose qui n'est pas de précepte dans l'Église, et vous ne commettriez pas le plus léger péché véniel en obéissant. D'ailleurs je suis votre pasteur, et je vous connais beaucoup plus que la plupart des pasteurs et des directeurs ne connaissent les âmes qu'ils conduisent. Je prends entièrement la chose sur moi devant Dieu. Quand même vous croiriez voir clairement que vous vous êtes flattée, et que vous êtes cause que M. Bourdon vous flatte dans sa décision, vous devriez vous défier de votre fond scrupuleux. Ne vaut-il pas mieux obéir à votre médecin très-habile, à votre époux très-pieux, à votre pasteur qui vous connaît à fond, et qui ne veut point engager témérairement sa conscience? Autrement, à force de vouloir assurer votre conscience, vous l'exposerez par présomption au plus grand péril; car vous préférerez votre propre sens à l'ordre de Dieu, et à l'autorité légitime de tous les supérieurs que la Providence vous a donnés pour votre conduite. Que répondriez-vous à Dieu, s'il vous disait : Vos supérieurs ont décidé, vous leur avez représenté toutes vos raisons; ils les ont pesées; ils ne les ont pas crues suffisantes pour vous laisser aller à l'église. Vous avez persisté à désobéir; vous avez préféré vos scrupules à l'obéissance et à la docilité. Vous vous êtes tuée vous-même par indocilité. Vous auriez été déchargée à mon jugement, quand même vous auriez manqué à garder le précepte; ne le faisant qu'après avoir représenté toutes vos rai-

sons, et par pure obéissance à vos supérieurs, qui ne les ont pas jugées bonnes[1] ?

301.

Craintes et délicatesses de la comtesse sur le zèle du prélat à son égard.

A Cambrai, 12 mars 1702.

Madame d'Oisy me fit comprendre hier confusément et à la hâte, quand j'allais prêcher, ce que je n'avais pas encore compris. En vérité, madame, j'en ai le cœur pénétré. Je ne raisonne point pour savoir si votre peine est bien fondée; je commence par me donner un tort infini, et je ne songe qu'à compatir du fond de mon cœur à la peine du vôtre. Mais Dieu m'est témoin que je n'ai jamais cru vous manquer en rien. Je ne le dis ni par politesse, ni par envie de vous consoler. Il sait que rien ne pourrait me faire dire ce que je ne croirais pas exactement vrai. Mais laissons tout le passé, et ne regardons que le présent. Supposons que je vous aie manqué : est-ce une bonne raison pour faire à Dieu ce que je vous ai fait, et pour lui manquer comme je vous ai manqué? Voulez-vous que Dieu soit aussi mécontent de vous que vous l'êtes de moi ? Vous croyez que Dieu veut que je vous aide à le servir et à faire sa volonté : je suis prêt à le faire; je m'y offre de toute l'étendue de mon cœur. Dieu voit que je ne saurais aimer en lui une sœur plus cordialement, et que je donnerais ma vie pour vous; il voit combien vos peines m'affligent, et à quel point je souhaite de les guérir.

Prenez-moi tel que je suis, sec, rebutant, irrégulier, négligent, manquant d'attention et de délicatesse. Je veux me corriger pour vous, et l'envie de bien faire à votre égard me redressera. Mais enfin, regardez en moi, non mes défauts naturels, mais les desseins de Dieu, dont je ne suis que le vil et indigne instrument. Mes défauts serviront plus que mes bonnes qualités à vous rendre telle que Dieu vous veut. Je suis tout propre à vous faire mourir à vous-même par ma sécheresse. Votre délicatesse excessive a besoin de mes irrégularités et de mes négligences. Si vous cherchez à satisfaire votre goût, vous manquez à Dieu. Si vous ne cherchez que Dieu seul, il faut me regarder d'une vue de pure foi, et sacrifier toutes les délicatesses de votre amour-propre. Encore une fois, Dieu veut que je vous aide, et je veux vous aider. Ne vous serviriez-vous pas d'un Arabe ou d'un Chinois, si Dieu vous le donnait pour guide?

Je n'ai aucune peine à vous confesser; je vous donnerai avec plaisir le temps nécessaire. En vous offrant ce secours, je ne crois rien vous offrir. Ne me comptez pour rien; mais voyez ce que Dieu demande, et ne lui opposez pas vos délicatesses. C'est aux siennes que toutes les vôtres doivent céder. Ce que je vous demande pour la paix de votre cœur, et pour l'accomplissement des volontés de Dieu sur vous, c'est que vous reveniez ici dès le moment que votre santé vous le permettra. Je souffre beaucoup d'une très-opiniâtre douleur de dents depuis trois semaines; mais rien ne m'empêchera de vous aller voir, si vous me laissez espérer que ma visite vous sera utile et consolante. Au nom de Dieu, madame, ne lui résistez pas pour vous priver d'un secours auquel il veut vous assujettir.

302.

Recevoir avec reconnaissance les dons de Dieu, quelque soit le canal par où il les communique.

A Cambrai, 18 mars 1702.

Quoique votre réponse, madame, ne me donne pas tout ce que je souhaite, elle ne laisse pas de me faire sentir une véritable joie. Vous voyez ce que Dieu demande de vous : voudriez-vous le lui refuser? Vous voyez que ce qui résiste en vous à l'attrait de grâce n'est qu'une délicatesse d'amour-propre: oseriez-vous opposer aux miséricordes de Dieu les raffinements de l'orgueil et les recherches les plus subtiles de vous-même? Vous, madame, qui faites tant de scrupule d'une pensée involontaire, et par conséquent très-innocente; vous, qui vous confessez si souvent pour les choses qui ne méritent aucune confession, ne vous ferez-vous aucun scrupule, et ne vous confesserez-vous point d'avoir résisté au Saint-Esprit pendant une année, par une délicatesse d'amour-propre, qui rejette les dons de Dieu, à moins qu'ils ne viennent par un canal propre à vous flatter?

Eh! qu'importe quand vous recevriez les dons de grâce comme les pauvres mendiants reçoivent du pain? Ces dons n'en seraient que plus purs et plus précieux. Votre cœur n'en serait que plus digne de Dieu, s'il attirait par son humilité et par son anéantissement le secours que Dieu lui prépare. Est-ce ainsi que vous vous désappropriez de vous-même? Est-ce ainsi que vous regardez l'instrument de Dieu en pure foi? Est-ce ainsi que vous mourez à toute vie au dedans de vous-même? A quoi vous servent les lectures sur l'amour le plus pur, et vos oraisons fréquentes? Comment pouvez-vous lire ce qui condamne le fond de votre cœur? Non-seulement l'intérêt propre, mais l'intérêt d'un orgueil raffiné, vous domine jusqu'à vous faire rejeter le don de Dieu, parce qu'il ne vous vient pas d'une manière à con-

[1] Nous n'avons point trouvé la suite de cette lettre.

tenter votre délicatesse. Comment pouvez-vous faire oraison? Qu'est-ce que Dieu dit dans le silence amoureux de l'âme? il ne demande que mort, et vous ne voulez que vie propre. Lui pourriez-vous dire dans l'oraison : Je ne veux de votre grâce qu'à condition que vous la ferez passer par quelqu'un à qui je n'arrache rien, et qui contente la vaine délicatesse de mon cœur? lui oseriez-vous dire : Je suis jalouse? Ne vous répondrait-il pas : Et moi, je suis jaloux; mais la jalousie n'appartient qu'à moi seul, et c'est à la mienne qu'il faut sacrifier la vôtre? O mon Dieu! ramenez ce cœur; montrez-lui l'horrible danger de cette tentation. Rendez-la jalouse pour vous, et non pour elle; ôtez-lui ces indignes délicatesses pour elle, et donnez-lui toutes celles de votre pur amour.

Mes dents ne me tourmentent plus. J'irai bientôt vous voir, et je compte qu'ensuite vous viendrez ici. Je loue Dieu de ce que le mal est découvert; la découverte est la guérison. Ne vous troublez point, mais soyez simple et petite. Abandonnez-vous à Dieu avec confiance.

303.

Il la félicite sur la simplicité avec laquelle elle a découvert ses peines intérieures, et l'exhorte à reprendre avec calme ses exercices ordinaires.

A Cambrai, 30 mars 1702.

Votre lettre, madame, me donne une des plus sensibles consolations dont je sois capable. J'y vois renaître dans votre cœur les principes de grâce, qui étaient comme étouffés par la peine d'esprit. C'est l'enfant qui revient à sa mère, et qui la reconnaît. Béni soit celui qui rend la paix à ses enfants! Ma joie présente vous répond de ma bonne intention passée. Je ne rappelle point le passé pour me justifier, mais seulement pour vous épargner une peine à vaincre; je veux dire celle de croire que j'ai bien voulu vous abandonner dans votre besoin. Donnez-moi tous les autres torts que vous croirez me devoir donner; mais, au nom de Dieu, ne me donnez jamais celui d'avoir voulu vous refuser le secours que vous me demandiez. Mon intention n'a jamais été que de faire pour vous tout ce que votre besoin et mon attachement pouvaient demander. N'y pensons plus, et reprenons avec simplicité, en parfaite union de cœur, tout ce que la tentation a interrompu. *Vous marchiez si bien*, dit l'Apôtre aux Galates [1] : *vous auriez arraché vos yeux pour me les donner. Qui est-ce qui vous a enchantés, afin que vous n'obéissiez plus à la vérité?*

Ne vous étonnez point que vos peines se réveillent, et vous ébranlent. C'est une croix qu'il faut porter patiemment comme les autres. Elle diminuera chaque jour, si vous ne la grossissez point en vous l'exagérant à vous-même, et si vous rentrez avec foi dans vos lectures et dans votre oraison. C'est là que vous trouverez tout ce qui vous manque. Il faut remettre peu à peu votre cœur flétri et resserré, comme on remet peu à peu un malade, en l'accoutumant, par un régime presque insensible, aux aliments solides dont sa langueur l'avait privé.

Notre *pendule* est excellente; elle m'édifia et me contenta infiniment, quand je la vis dans votre cabinet. Je ne saurais la blâmer de m'avoir tout dit sur les lettres. Je n'en dirai jamais rien à votre amie, et ce que je sais est comme si je ne le savais pas. Je n'en ferai aucun usage que pour me corriger, et pour agir avec plus d'attention si je le puis, et si vous le voulez. Il me tarde de vous voir ici. J'espère que j'en aurai la joie, si vous avez bien soin de votre santé pour pouvoir revenir d'abord après Pâques. En attendant, prenez quelquefois le bon saint que vous avez tant aimé. Je ne saurais croire qu'il soit hors de votre cœur. Il vous parlera mieux que moi; et en faisant sa paix, il fera la mienne. Il n'est pas sec et irrégulier comme moi : vous ne sauriez tenir contre lui. Il vous renouvellera en Notre-Seigneur, en vous faisant sentir l'onction de l'esprit de Dieu.

304.

Sur le combat de la partie inférieure de l'âme contre la partie supérieure.

A Oisy, 6 avril 1702.

Je ne saurais, madame, assez louer madame la comtesse de Souastre, qui m'a apporté vos deux lettres. La seconde avait besoin de la première pour me consoler. On ne peut vous plaindre plus que je le fais, ni être moins en peine de votre état. Les deux personnes que j'aperçois en vous ne m'étonnent point. Chacune parle sa langue naturelle : il faut que l'une cède à l'autre; c'est de quoi je ne saurais douter. Les sentiments et les discours de la personne révoltée ne sont pas de votre véritable fond. L'autre personne est la véritable, qui veut ce qu'elle pense et ce qu'elle dit. Vous le voulez lors même que vous ne croyez plus le vouloir, et vous ne voulez ni ne croyez jamais ce qui passe par l'imagination et par le sentiment de cette autre personne, qui assure tout ce qu'elle sent et imagine. Il n'y a que l'expérience des peines intérieures qui donne la clef de ce mystère. Encore une fois, je suis très sensible à votre peine, mais nullement en doute de ce que Dieu veut et fait en vous. Je vous réponds de votre cœur et je suis

[1] *Galat.* IV, 15; V, 7.

sûr de sa fidélité uniforme dans toutes ces variétés apparentes.

Je vais savoir de M. Bourdon le temps précis où vous pourrez nous revenir voir. Dieu sait quelle sera ma joie. Je retarderai mon départ le plus que je pourrai, pour avoir l'honneur de vous entretenir à Cambrai avant mon départ. Demandez à notre bon saint qu'il vous obtienne la paix et l'élargissement de votre cœur. Unissez-vous, je vous conjure, à mes intentions pour l'œuvre de Dieu en vous. Notre visite se passe gaiement; mais elle eût été bien plus jolie, si chacun n'eût pas senti que vous y manquiez. Notre bonne *pendule* est toute d'or : rendez-lui tous les secours qu'elle vous donne.

305.

Suivre avec simplicité l'attrait divin.

A Cambrai, 12 avril 1702.

M. Bourdon, que j'ai entretenu depuis son retour d'Arras, pense que vous pourriez, madame, revenir ici la semaine de Pâques, c'est-à-dire avant le dimanche de *Quasimodo*. Mon Dieu, que je serais aise de vous y voir avant mon départ! S'il ne fallait que le différer un peu pour vous attendre, je n'y manquerais pas : mais j'espère que vous viendrez dans ce temps que M. Bourdon propose. Si vous ne venez point dans ce temps-là, il croit qu'il faudra retarder d'un mois votre retour. C'est sur quoi je conjure madame la comtesse de Souastre de prendre des mesures justes; car je ne me fie à vous, madame, qu'à demi sur ce chapitre. J'espère qu'elle examinera vos forces, pour décider du parti à prendre. J'avoue que je crains un peu le long séjour que vous feriez ici toute seule, si vous veniez tard; mais, d'un autre côté, je serais ravi de vous voir dans votre place naturelle et de vocation, et de vous entretenir avant mon départ. Si vous ne voulez point m'écrire là-dessus, du moins faites-moi mander toutes choses par madame la comtesse de Souastre.

Je sais que vous n'irez point du tout à l'église pendant ces fêtes. Je m'en réjouis, car c'est une précaution nécessaire pour la vie de votre corps, et Dieu permet ce besoin pour en tirer la mort de l'esprit. J'irai à l'église pour vous, et ne cesserai point de vous y porter devant Dieu, pour lui demander la paix du cœur, dont vous avez un si grand besoin. *Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon*[1]. Toutes vos peines ne viennent que de résistance et de travail d'esprit contre la simplicité de l'attrait divin. *Qui est-ce qui a résisté à Dieu, et qui a eu la paix*[1]? Ce trouble est un trait de la miséricorde, qui vent subjuguer votre cœur. Cédez, et la paix sera sur vous. Je la demande; demandez-la de votre côté. Que notre bonne et chère *pendule* se joigne à nous dans cette demande. Trois assemblés en foi au nom du Seigneur[2] lui feront violence, et il ne pourra pas nous refuser. J'en ai la foi; ayez-la aussi : mais dites-le de plein cœur au maître, et puis ne vous écoutez plus. Je donnerais ma vie pour vous voir dans cette bienheureuse paix, où Dieu règne seul. *Amen, amen.*

Je ne saurais guère partir d'ici avant le 27 de ce mois; mais je serai alors fort pressé de le faire.

¹ *Act* IX, 5.

306.

Nous confier en Dieu malgré nos infidélités; union des âmes en Dieu; se conduire en tout par les vues de la foi.

A Cambrai, 17 avril 1702.

Je suis véritablement affligé, madame, du fâcheux contre-temps du passage de madame la maréchale de Boufflers : mais je ne puis m'empêcher d'entrer dans la pensée de M. le comte de Montberon et de M. Bourdon. Si vous arriviez ici dans le temps de ce passage, vous auriez, outre la fatigue de votre voyage, les peines, les inquiétudes et les assujettissements que votre naturel rendrait inévitables. En voilà plus qu'il n'en faudrait pour vous faire retomber dans un mal qui pourrait être incurable. D'ailleurs, ce temps étant une fois passé, M. Bourdon n'oserait vous faire partir. Je lui ai dit tête à tête tout ce que je pouvais lui dire discrètement, pour l'engager à vous faire partir dès que madame la maréchale sera passée. Il ne croit pas qu'il lui soit permis de vous mettre dans un si évident péril. Voilà donc la Providence qui décide absolument, et nous n'avons plus qu'à l'adorer en paix. Ce qu'il y a de bon, c'est que ma course ne peut être longue, parce que je suis engagé à revenir pour le concours à la Pentecôte au plus tard. En attendant, malgré mes embarras de visites, je vous écrirai souvent; du moins je le ferai toutes les fois que j'aurai des occasions sûres par Cambrai. A mon retour, j'espère que nous aurons ici madame la duchesse de Mortemart, qui viendra aux eaux. Je serai ravi que vous puissiez faire connaissance : vous en serez bien contente et bien édifiée. En attendant, je vous recommande à Dieu et à notre bonne *pendule*.

Ne vous défiez jamais de l'ami fidèle qui ne nous manque point, quoique nous lui manquions si sou-

¹ *Job*, IX, 4.
² *Matth.* XVIII, 20

veut. Je suppose toutes les infidélités imaginables en vous, et je mets tout au pis-aller; hé bien! que s'ensuit-il de là? Si vous avez manqué à Dieu en vous éloignant d'ici, il n'y a qu'à ne plus lui résister, et qu'à rentrer dans votre place. Dieu n'est pas comme les hommes, dont la vaine délicatesse se tourne en dépit et en indignation sans retour. Quand vous auriez manqué à Dieu cent et cent fois, revenez sincèrement, cessez de lui résister; aussitôt il vous tend les bras. C'est lui-même qui vous a prévenue de miséricorde, et qui a mis dans votre cœur le désir de retourner vers lui. Comment ne recevrait-il pas avec bonté un sentiment de votre cœur que sa bonté même y a formé?

Que craignez-vous, ô âme de peu de foi? Vous serez seule, il est vrai, cinq ou six semaines : mais est-ce être seule que d'être avec Dieu? Quand il nous unit à quelque créature, et nous assujettit à cette union, il faut y être attaché non par espérance en la créature, mais par pure fidélité à Dieu, qui veut se servir de cet instrument. Mais tout consiste à ne résister point à cet ordre de Dieu, et à le suivre avec petitesse. Désirez la chose, cessez d'y résister intérieurement; tout est fait. Dieu n'a pas besoin de la présence sensible, pour tirer le fruit des unions qu'il opère : la seule volonté suffit. On demeure uni, la mer entre deux : on est intimement en société dans le sein de celui qui ne connaît aucune distance des lieux, et qui anéantit toutes les distances par son immensité. On se communique, on s'entend, on se console, on se nourrit, sans se voir et sans s'entendre. Dieu prend plaisir à suppléer tout. Est-on ensemble sans correspondre de cœur, et sans acquiescer à l'union que Dieu veut? on s'agite, on se dessèche, on s'épuise, on dépérit, et la paix fuit d'un cœur qui résiste à Dieu. Est-on à mille lieues les uns les autres, sans espérance de se voir ni de s'écrire? la seule correspondance de volonté détruit toutes les distances; il n'y a point d'entre-deux entre des volontés dont Dieu est le centre commun. On s'y retrouve, et c'est une présence si intime, que celle qui est sensible n'est rien en comparaison. Ce commerce est tout autre que celui de la parole. Les âmes mêmes qui sont dans cette union sont souvent ensemble sans pouvoir se résoudre à se parler. Elles sont trop unies pour parler, et trop occupées de leur vie commune pour se donner des marques d'attention. Elles sont ensemble une même chose en Dieu, comme sans distinction : Dieu est alors comme une même âme dans deux corps différents.

Demeurez donc, madame, en paix dans le lieu où Dieu vous retient; mais que votre cœur soit tout entier où il vous appelle. La paix ne dépend que de la non-résistance de la volonté. Reprenez doucement vos anciennes lectures; remettez-vous en commerce avec votre bon et ancien ami saint François de Sales. Faites comme une personne convalescente. Il la faut nourrir d'aliments délicats, et lui en donner peu et souvent : c'est une espèce d'enfance. La lecture ramènera peu à peu l'oraison, l'oraison élargira le cœur, et rappellera la familiarité avec l'Époux. Laissez faire Dieu : unissez-vous, je vous conjure, à mes intentions. Pour moi, je vous porterai devant Dieu partout où j'irai, et vous me serez partout présente en foi. Je ne saurais douter sur votre retour, et sur les desseins de Dieu ; mais ne résistez pas. Continuez à vous ouvrir bonnement et simplement à votre chère fille. Je lui donne puissance pour vous consoler et soutenir, en attendant mon retour. C'est l'Esprit consolateur qui fait par lui-même tout ce qu'il lui plaît. Rien de tout ce qu'il ne fait pas dire n'est parole de vie : ce qu'il fait dire, par quelque bouche que ce soit, se fait sentir, et opère jusqu'au fond de l'âme; c'est la voix toute-puissante du Créateur. Un mot dit tout et fait tout : les plus solides discours ne disent et ne font rien. O qu'il me tarde de vous revoir! mais sans impatience. Dieu soit avec vous. *Amen, amen.*

307.

Ne point entretenir volontairement les peines intérieures. Entrevues de Fénelon et du duc de Bourgogne.

A Cambrai, 26 avril 1702.

Je vous envoie, madame, deux lettres de votre amie. Elle était ici avant-hier, toujours en grande impatience de votre retour. Je ne l'attendrais pas moins impatiemment qu'elle, si je ne devais partir après-demain. J'aimerais pourtant beaucoup mieux, pendant mon absence, vous savoir à Cambrai qu'à Arras. Donnez-moi de vos nouvelles, comme j'espère vous donner des miennes. Le temps de mes visites est si peu à moi, que je ne saurais vous répondre de faire, dans cette agitation continuelle, tout ce que je voudrais pour votre consolation : mais au moins je ne perdrai aucun moment de libre, et lors même que je ne pourrai vous écrire, je vous porterai devant Dieu au fond de mon cœur.

Votre dernière lettre m'a rempli de joie. J'en avais besoin, et vous m'avez bien soulagé le cœur, en m'apprenant ce que Dieu rétablit dans le vôtre. Quand vous souffrirez la peine intérieure comme on souffre la fièvre ou la colique, sans la causer ni l'entretenir volontairement, votre peine sera modérée, et se tournera à profit. Le bon saint, auquel je vous ai renvoyée, aura soin de vous jusqu'à mon retour.

Je le prie de garder votre cœur, et de ne le laisser plus échapper. J'espère que notre bonne *pendule*, qui est toute d'or, vous ramènera ici vers le 15 du mois prochain. Pour votre santé, je n'en suis nullement en peine, pourvu que votre esprit soit simple et paisible. Soyez donc, je vous en conjure, telle que Dieu vous veut.

J'ai vu aujourd'hui, après cinq ans de séparation, M. le duc de Bourgogne; mais Dieu a assaisonné cette consolation d'une très-sensible amertume, en voyant....... Je n'ai aucun plaisir qui ne porte avec lui sa croix. Revenez dans votre place, où Dieu vous attend : il me tarde de vous retrouver. Au reste, je vous conjure de rendre à notre *pendule* ce qu'elle vous donne. Ayez soin de son avancement. Dieu soit avec vous et avec elle! *Amen, amen.*

308.

Sur l'entrevue de Fénelon avec le duc de Bourgogne.

A Cambrai, 27 avril 1702.

Je n'ai vu M. le duc de Bourgogne qu'en public, et un petit quart d'heure. Ce qui paraît un adoucissement n'en est pas un; mais il faut prendre chaque chose comme elle vient, et se laisser sans réserve à la Providence. Je ne vous remercie point, madame, de tout ce que vous pensez là-dessus; je suis au delà de tout compliment avec vous. Je pars, et je n'ai pas un moment pour répondre à madame la comtesse de Souastre. J'espère de la trouver ici avec vous à mon retour, et d'aller ensuite la voir à Vendegies pendant l'été.

309.

Sur l'entrevue qu'il a eue avec le duc de Bourgogne. La paix intérieure incompatible avec la résistance à l'attrait divin.

A Valenciennes, 3 mai 1702.

La révérence que j'ai faite à M. le duc de Bourgogne n'est pas, madame, ce que vous croyez : il s'en faut bien que ce ne soit un véritable adoucissement de mes affaires; mais il faut demeurer en paix. Demeurez-y aussi, puisque Dieu vous y met. Vous voyez comment Dieu vous ménage. Dès que vous résistez à votre attrait, le trouble suit la résistance; dès que la résistance cesse, la paix revient. Peut-on voir rien de plus sensible? C'est la colonne de nuée le jour, et de feu la nuit, qui conduisait les Israélites. Gardez donc votre paix, et que votre paix garde votre cœur.

Nourrissez-vous de bonnes lectures, pour rappeler l'oraison. Surtout soyez simple et ouverte. Défiez-vous de votre délicatesse, qui est pour vous le plus dangereux écueil. Il ne faut plus connaître qu'une seule délicatesse, qui est celle de Dieu : il est juste qu'il soit délicat et jaloux. Notre partage doit être la simplicité toute pure, et la fidélité à la grâce. Je vous recommande madame d'Oisy; elle a grand besoin de votre secours. Son attachement, sa confiance et sa situation méritent tous vos soins, quand vous serez à portée de les lui donner. Je suis plein de zèle et de vénération pour notre bonne *pendule*. *Que la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment* humain, *garde votre cœur et votre esprit en Jésus-Christ*[1].

310.

Il annonce à la comtesse qu'il a promis au comte, son époux, de la confesser.

A Tournai, 11 mai 1702.

M. le comte de Montberon m'a demandé, madame, de votre part, que je m'engageasse à vous confesser, quand vous en auriez besoin. J'ai répondu un oui tout simple et sans façon, de très-bonne grâce. Voyez combien je suis honnête homme. Vous voilà en liberté à cet égard, et il ne tiendra pas à moi que vous ne donniez à votre cœur toute la paix dont il a besoin. Il me tarde de vous savoir à Cambrai comme le poisson dans l'eau. Je souhaite fort que la chère *pendule* vous y tienne un peu compagnie. O que je lui sais bon gré de tout ce qu'elle a fait pour vous! Dieu le lui rende avec usure!

On dit que madame d'Oisy a été à Arras. Elle sera bien dans ses affaires, quand elle vous aura à Cambrai. Je suis fâché de ce que monsieur son frère s'en retourne si promptement. Je n'ai fait jusqu'ici que des débauches dans la ville de Tournai. Je vais demain visiter les villages. M. le comte de Montberon vous dira tous nos excès scandaleux.

311.

C'est dans la privation des douceurs sensibles que l'on acquiert la vertu solide.

A Vezon, 13 mai 1702.

M. le comte de Montberon vient, madame, de m'envoyer de Tournai un courrier dans ce village, pour me porter votre paquet. Voyez jusqu'où va la vivacité de ses soins. Vous en devez prendre la principale partie sur votre compte; mais j'ose en prendre un peu sur le mien.

Je suis ravi de voir l'égalité et la fidélité de notre bonne *pendule* dans la sécheresse qu'elle éprouve.

[1] *Philip.* IV, 7.

On ne sait encore rien, quand on n'a point passé par les privations des ferveurs sensibles. Un jour de persévérance dans la peine est plus agréable à Dieu, et avance davantage une âme, que plusieurs années dans l'enivrement des prospérités spirituelles, où l'on dit comme saint Pierre : *Nous sommes bien ici*[1]. Votre amie a besoin de vous, et vous voyez le bien que vous lui faites. Je vous la recommanderais de tout mon cœur, si ce n'était vous faire injure que de vous recommander une personne qui vous est si chère. J'en espère beaucoup, et il me tarde bien de voir ce que vous avez fait dans son cœur. Mais vous, qui faites du bien aux autres, ne vous faites plus de mal à vous même. Ne vous écoutez plus; n'écoutez que celui dont la voix vivifie l'âme, en l'anéantissant. Surtout défiez-vous de votre délicatesse, comme de la plus dangereuse tentation. Dieu soit en vous, et vous possède, jusqu'à ne vous plus permettre de vous posséder.

312.

S'ouvrir avec une entière liberté. Avis à la comtesse pour ses confessions.

A Saint-Ghistain, 19 mai 1702.

Il n'y a, madame, trop de vivacité que dans la crainte d'en avoir eu trop. Ne craignez jamais, je vous conjure, de n'être pas assez mesurée avec moi. Quand je verrai du trop en quelque genre, je n'attendrai pas que vous me le demandiez; je vous préviendrai très-librement. Pour vos confessions, faites le moins mal que vous pourrez jusqu'à mon retour. Je n'ose vous donner aucune règle précise là-dessus, parce que toute règle peut se tourner chez vous en gêne et en scrupule. Tout dépend du confesseur. Le moins vous confesser est certainement le meilleur. O que je révère et aime en Notre-Seigneur notre bonne *pendule!* Je n'ai pas un seul moment pour écrire à Oisy; mais je conjure madame la comtesse de Souastre d'y mander que je suis ravi des larmes qu'on a versées, et de la joie que cause la guérison. Il ne faut pas s'en applaudir, mais renvoyer tout à Dieu.

Qu'il me tarde d'avoir l'honneur de vous revoir! mais hâtez-vous d'être bien guérie.

M. le comte de Montberon est le meilleur homme que je connaisse, et je ne puis songer à lui sans avoir le cœur attendri.

[1] *Matth.* XVII, 4.

313.

Sur la santé de la comtesse, et sur le progrès spirituel d'une de ses amies.

A Bavay, 26 mai 1702.

Je ne suis point surpris, madame, de tout le bien que vous trouvez de plus en plus dans le cœur de votre amie. Son fond naturel est bon, et Dieu le fait croître chaque jour. O que les âmes toutes neuves, et qui n'ont point encore pris de travers sur la piété, sont agréables à Dieu, et susceptibles de progrès! N'avez-vous pas grondé cette amie d'avoir fait à pied un pèlerinage à ...? C'était vouloir guérir une maladie par une autre aussi dangereuse. Mon Dieu, que je voudrais que vous fussiez en état de commettre de pareilles fautes! Quand reviendra le temps où vous alliez en plein hiver à pied à ...? Hâtez-vous, s'il vous plaît, de vous remettre dans le même état. Pour moi, je jugerai de votre esprit par votre corps, et je ne croirai Dieu content que quand M. Bourdon le sera. Je ne prêcherai point à la Pentecôte, à moins que l'arrivée de M. le comte de Montberon ne m'inspire quelque sermon d'enthousiasme. Samedi, veille de la fête, j'aurai l'honneur de vous voir, et il n'y a que votre santé qui puisse rendre ma joie imparfaite.

314.

Chacun doit être content de ce que Dieu lui donne.

Mardi, 6 juin 1702.

Vous voilà bien seule, madame, et moi en trop nombreuse compagnie. Votre solitude est plus douce; mais chacun doit être content de garder son partage. Il me tarde de retourner chez vous; mais je n'en ai pas le temps aujourd'hui. Ne touchez point du pied à terre, et demeurez en paix avec les bons amis que vous foulez aux pieds. Vous serez encore plus à votre aise, quand vous serez contente sans avoir besoin d'eux. Je prie Dieu qu'il soit lui seul toutes choses en vous.

315.

Reconnaître ses fautes avec humilité, mais sans trouble.

A Cambrai, vendredi 23 juin 1702.

En vérité, madame, je ne saurais vous exprimer toute ma douleur sur votre état. Les choses que vous vous reprochez ne sont rien : ce n'est pas l'esprit de Dieu, mais le vôtre, qui les rappelle. Dieu ne donne point de ces retours inquiets. Lors même qu'il nous montre nos fautes, il nous les représente avec douceur; il nous condamne et nous console tout

ensemble. Il humilie sans troubler, et il nous tourne pour lui contre nous, de manière que nous avons la confusion de notre misère avec la paix la plus intime. *Le Seigneur n'est point dans l'agitation* [1].

Je suppose que le goût de la conversation vous a un peu entraînée, que vous avez donné trop de liberté à votre esprit, que l'amour-propre a voulu prévaloir : en un mot, je suppose tout ce que la vivacité et la délicatesse de vos scrupules peut vous exagérer. Eh bien ! qu'en faut-il conclure? Voulez-vous renoncer à toute société? Voulez-vous fermer votre porte à vos meilleures amies, qui ont besoin de vous, et à ceux mêmes de qui vous êtes convaincue que vous avez besoin pour aller à Dieu ? Voulez-vous rejeter les consolations mêmes, sans lesquelles vous ne pouvez raisonnablement espérer de guérir votre corps abattu et languissant? Voulez-vous achever de vous épuiser dans une vie solitaire, qui mine votre tempérament, et ne vous laisse aucune ressource? On dit que saint Bernard prêchant avec un grand succès, il se sentit flatté de vaine complaisance, et fut sur le point de descendre de chaire. Mais l'esprit de Dieu lui fit connaître que c'était une subtile tentation de scrupule, qui l'alarmait trop sur la tentation de vanité, et il se répondit à soi-même en continuant son sermon : « Ce n'est point la vanité « qui m'a fait monter ici ; elle a beau me flatter, elle « ne m'en fera pas descendre. »

Supposé même que vous commettiez de véritables infidélités dans ces occasions, vous ne pouvez y renoncer. Il ne s'agit point de péchés mortels ni considérables, il ne s'agit que de ces fautes vénielles que l'amour-propre renouvelle si souvent, et qu'on n'évite jamais entièrement en cette vie. Les occasions que vous voudriez quitter sont nécessaires et de providence; elles entrent dans votre vocation. En les retranchant, vous vous rendriez responsable de la chute d'autrui, et de votre propre dommage spirituel; vous vous fermeriez le cœur, vous vous le dessécheriez.

De plus, ne croyez pas qu'au sortir de telles conversations, Dieu se retire de vous pour vous punir, et qu'il vous prive des grâces de l'oraison. Non, c'est votre scrupule seul, qui, en vous agitant et en vous occupant de vos prétendues fautes, vous trouble, vous fait agir contre l'attrait de simplicité et de paix, vous dérobe la présence de Dieu, et fait tarir la source des grâces sensibles dans votre intérieur. N'écoutez point vos vains scrupules; tâchez de vous calmer; accoutumez-vous à compter pour rien ce qui ne mérite point de vous distraire de Dieu. N'admettez d'autre regret de telles fautes, que celui que la paisible présence de Dieu vous inspirera. Vous verrez que cette privation des douceurs de l'oraison vous vient, non de Dieu, qui veuille vous punir de vos conversations; mais au contraire de vos retours sur vous-même, par lesquels vous vous desséchez, et résistez à l'esprit de grâce.

[1] *III Reg.* XIX, 11.

Je dois vous dire devant Dieu, que je ne connais point d'état plus dangereux, ni plus opposé à la perfection, que l'extrémité où vous voudriez vous jeter pour être parfaite. La véritable conduite des âmes de grâce est simple, paisible, commune à l'extérieur, éloignée des extrémités. Vous êtes scrupuleuse sans mesure pour des vétilles qui n'ont besoin que d'un seul remède, qui est de les laisser passer sans y songer; et vous ne faites aucun scrupule de tuer votre corps, de dessécher votre intérieur, de résister à votre grâce, d'être indocile, et de vous ronger de scrupules qu'on ne pourrait souffrir à un enfant de sept ans. Au nom de Dieu, croyez-moi, et essayez de passer par-dessus vos peines touchant les conversations et autres choses semblables. Si vous pouvez parvenir à n'y avoir volontairement aucun égard, vous sentirez la liberté des enfants de Dieu; et, loin de perdre votre oraison, vous la verrez plus forte et plus intime. Il suffit de s'arrêter, quand l'esprit de grâce fait voir paisiblement que ce qu'on dirait n'est pas au goût de Dieu, et qu'à se condamner en paix, quand on a fait la faute de ne s'arrêter pas; après quoi il faut aller bonnement son chemin. Tout ce que vous y mettez de plus est de trop, et c'est ce qui forme un nuage entre Dieu et vous.

316.

Il est bon de sentir notre impuissance, pour ne compter que sur Dieu.

A Cambrai, jeudi 29 juin 1702.

Le courage me manque pour vous aller voir. Donnez-le-moi ce courage, madame; je meurs d'envie de le tenir de vous. En attendant, je prie celui qui peut seul tenir votre cœur, pendant qu'il échappe à tout ce qui devrait le modérer et le mettre en paix. Ce qui me console dans la tristesse où vous me réduisez, c'est qu'il est bon de sentir toute notre impuissance de bien faire, et de ne voir plus de ressource humaine, pour ne compter plus que sur la seule grâce de Dieu. Vous faites bien tout ce qu'il faut pour me mettre dans cet état de pure foi. J'espère contre toute espérance, et je vous poursuivrai partout, pour ne vous laisser jamais écarter de la voie de Dieu. Lui seul sait, et je le prie de vous faire savoir avec quel zèle je vous suis dévoué en lui.

317.

Agir en tout avec paix, simplicité et confiance.

1er juillet 1702.

Je viens, madame, d'écrire à votre amie, et de lui mander qu'elle sera ravie de vous voir demain. Ce que vous cherchez n'est point dans le portefeuille que vous m'avez rendu; je l'ai visité très-exactement. Ne faites rien pour le dîner de demain qui vous gêne, ni qui dérange M. Bourdon pour les besoins de votre santé. Comme il faut dire à d'autres de se contraindre, il faut vous dire sans cesse de ne vous contraindre pas. Tout se tournera pour vous en nourriture, dès que votre cœur ne se fermera point. Vous n'avez pas besoin de grands discours; il ne vous faut que la paix et la simplicité avec la confiance. O que Dieu est loin de Danval, et que Danval est proche de vous-même! Si la paix est dans l'occupation de soi, vous seriez en paix à Danval; mais si la paix est en Dieu, c'est à Cambrai que vous la trouverez. N'en parlons plus de ce vilain Danval: l'air y est malsain, la terre ingrate, les eaux bourbeuses, les fruits amers. Un désert plein de nous-mêmes n'est plus désert. Tout lieu où Dieu habite, et nous invite à être avec lui, est la terre promise d'où découlent le lait et le miel.

318.

Il annonce à la comtesse l'arrivée prochaine de la duchesse de Mortemart.

juillet 1702.

Je serai ravi, madame, pour votre satisfaction et pour celle de votre amie, que vous alliez la voir. Je suis même très-aise de voir que rien ne vous gêne. Mais je n'ose entreprendre de parler sur tout ce qui touche votre santé; c'est à M. Bourdon à décider, et à en rendre compte à M. le comte de Montberon. Pour tout le reste, je ne vois rien qui ne me paraisse à souhait.

Madame la duchesse de Mortemart me mande que son humeur est très-sauvage, mais que tout ce qu'on lui dit de vous ne lui fait point de peur. Elle arrivera ici après-demain. Je ne vous dis point combien je sens tous vos soins pour madame de Chevry; je vous dois là-dessus plus que des remercîments; et je vous supplierai de souffrir un payement de somme avancée pour les eaux de Spa.

319.

S'occuper beaucoup de Dieu, et peu de soi-même.

A Cambrai, 8 juillet 1702.

La personne sauvage [1] ne le sera point pour vous, madame. Jouissez, tant qu'il vous plaira, du repos, du beau temps et de la bonne compagnie. Faites durer, le plus que vous pourrez, le plaisir d'une amie qui est ravie de vous posséder chez elle. Ensuite, quand vous reviendrez ici, je serai très-aise que vous apprivoisiez les gens sauvages. Portez-vous bien; ménagez vos jambes, et encore plus votre esprit. Occupez-vous beaucoup de Dieu et peu de vous: vous vous retrouvez assez en lui. *J'ai couru dans la voie de vos commandements, quand vous avez élargi mon cœur* [1].

Le pain d'Oisy est de bon goût: il sent le cœur de la personne qui l'a envoyé. Je n'ai pas un moment pour lui écrire; mais elle me dispensera bien d'un remercîment. Je suis bien hardi quand je compte sur vous. J'espère que vous voudrez bien rendre compte de mes sentiments pour M. et pour madame la C. d'Oisy. Je voudrais bien que vos bons offices s'étendissent jusqu'auprès de madame la marquise de Risbourg.

320.

Même sujet.

A Cambrai, 12 juillet 1702.

Je suis ravi, madame, de savoir les beaux jours que vous avez passés à Oisy. Votre amie est charmée de vous y posséder encore. Je l'ai vivement pressée pour l'engager à aller à Arras. Demeurer chez soi pour les étrangers qui y sont, c'est la politesse ordinaire: laisser chez soi son amie seule et maîtresse, c'est un trait d'amitié intime; c'est être au delà de toute cérémonie; c'est la marque d'une confiance mutuelle. En parlant ainsi, j'ai cru être assuré de suivre votre cœur. Au nom de Dieu, ne laissez former aucun nuage qui trouble votre paix. Les grossièretés de l'amour-propre excitent, beaucoup moins que ses délicatesses, la jalousie de Dieu. Oubliez-vous, ne vous écoutez point; laissez tomber les réflexions, et vous serez en paix: c'est ce que je demande souvent pour vous à Dieu. Si peu qu'il vous convienne que j'aille vous voir à Oisy, j'irai d'abord: sinon j'attendrai votre retour pour avoir l'honneur de vous voir. Je suis toujours surchargé de menues occupations, qui sont assez épineuses; mais aucune ne me retiendra, dès que vous me donnerez sans façon le moindre signal.

321.

L'obéissance, seul remède contre les scrupules.

Au Quesnoy, 16 septembre 1702.

Je suis en peine de vous, madame, et les expé-

[1] La duchesse de Mortemart. Voyez la lettre précédente.

[1] *Ps.* CXVIII, 32.

riences passées me rendent ombrageux. Quelqu'un m'a dit que vous vouliez aller, avec madame la comtesse de Souastre, à Valenciennes. Votre santé permet-elle ce voyage? M. Bourdon l'approuve-t-il? Toute absence de Cambrai m'est suspecte. J'y retournerai mercredi prochain, et je vous supplie de faire en sorte que je vous y trouve. Si vous avez quelque peine, tâchez de la vaincre, et de communier. L'obéissance est le seul remède à ces sortes de maux. Les peines ne sont qu'à demi peines, tandis qu'on ne les écoute point volontairement. Elles ne deviennent si dominantes que quand on les fortifie contre soi-même, en leur prêtant l'oreille. Il ne faut donc pas s'excuser sur leur violence, puisque c'est de votre volonté qu'elles reçoivent ce qui vous entraîne. Votre prétexte pour désobéir est de dire qu'on ne sait pas votre état et qu'on n'a pas écouté toutes vos raisons. Mais quelle est la personne indocile dans ses vains scrupules, qui n'en dise pas autant pour s'autoriser dans sa désobéissance ? Tournez votre scrupule contre votre indocilité : vous avez l'expérience que vos raisons, dès que vous les dites, ne sont plus des raisons. Il ne faut donc plus les écouter, mais obéir simplement, et ne compter pour rien une imagination vive et inépuisable, à laquelle vous vous êtes livrée si longtemps. Je prie Notre-Seigneur de vous donner sa paix, et je vous suis dévoué en lui sans réserve.

322.

Même sujet.

A Haspres, 29 septembre 1702.

Je suis toujours en peine de vous, madame, et je voudrais vous pouvoir garder à vue, tant je me défie de vos scrupules. J'espère néanmoins que vous aurez à l'avenir des vues qui n'étaient pas auparavant assez distinctes dans votre esprit, et que vous serez plus ferme dans la simplicité que Dieu demande de vous. Je ne puis arriver à Cambrai que mercredi prochain. Si vous pouvez vers ce temps-là dérober madame la comtesse de Souastre à sa compagnie de Vendegies pour un jour ou deux, j'en serai ravi. L'arrivée de M. le comte de Montberon, qui doit arriver à Cambrai vers le même temps, pourra être une forte raison pour faire agréer à ses amis qu'elle fasse une petite absence.

Je vous laisse la paix, dit Jésus-Christ[1] : *je vous donne ma paix. Je ne vous la donne pas comme le monde donne la sienne.*

[1] *Joan.* XIV, 27.

323.

Pratiquer l'exercice de la direction avec un grand esprit de foi et de mort à soi-même.

Vendredi, 13 octobre 1702.

Dieu m'a donné bien des croix madame; mais je n'en ai jamais porté aucune avec plus de douleur que celle de ce soir. J'espère que Dieu fera tout seul ce qu'il n'a point fait par ma parole. Je le prie de vous faire sentir combien vos réflexions vous trompent, et combien je suis éloigné de ce que vous croyez voir en moi. Supposé même que je fusse tel que vous le croyez, vous ne devriez pas hésiter un moment à suivre le choix de Dieu, et à recevoir ses dons par le canal qu'il aurait choisi. Le canal n'en serait que plus pur à votre égard, et que plus sûr pour vous porter la grâce sans mélange. Votre délicatesse ne serait qu'une tentation d'amour-propre qu'il faudrait rejeter, et vous devriez reconnaître, à cette marque, combien vous êtes encore trop sensible aux choses auxquelles il faut mourir.

La direction n'est point un commerce où il doive entrer rien d'humain, quelque innocent et régulier qu'il soit : c'est une conduite de pure foi, toute de grâce, de fidélité, et de mort à soi-même. Qu'importe que la médecine céleste soit dans un vase d'or ou dans un vase d'argile, pourvu qu'il soit présenté de la main de Dieu, et qu'il contienne ses dons? Si j'agis sans goût et avec répugnance par pure fidélité, Dieu en sera plus purement et plus efficacement en moi pour vous. Que voulez-vous, sinon Dieu seul? Ne vous suffit-il pas? Voulez-vous lui faire la loi pour rejeter ses dons, à moins qu'il ne les fasse passer par une personne qui suive son goût, et qui contente votre amour-propre? Peut-on voir une tentation plus marquée que celle-là? Reconnaissez une miséricorde infinie en Dieu, qui veut, par cet endroit, vous convaincre d'un fond d'amour-propre très-vif et très-raffiné. N'est-ce pas un grand bonheur que vous nous ayez découvert votre peine? Vous ne pourriez jamais bien juger toute seule de votre cœur là-dessus.

Je conclus, madame, que, supposé même que je sois disposé comme vous l'avez cru, vous n'en devez être que plus fidèle et plus constante à vous assujettir à l'instrument que Dieu emploie pour vous exercer, et pour vous faire mourir à vous-même. Eh! peut-il y avoir rien de plus propre à opérer la mort, que la docilité pour un homme qui ne donne aucun aliment à la vie de l'amour-propre? Reconnaissez donc en simplicité devant Dieu l'excès de la tentation, puisque ce qui vous soulève et vous déconcerte n'est qu'une peine de la nature, qui ne

trouve point de quoi se nourrir, et qui voudrait un appui flatteur.

324.

Découvrir ses tentations et ses peines intérieures promptement et avec simplicité.

Lundi au soir, 17 octobre 1702.

Vous m'avez causé, madame, une peine que je ne saurais vous exprimer : elle a été suivie d'une joie qui n'a pas été moindre. Au nom de Dieu, ne la troublez pas. Dès que vous verrez naître la tentation sur quelque chose que vous croirez voir, ne vous laissez point aller à juger; mais hâtez-vous de vous éclaircir avec moi. La simplicité et la fidélité avec laquelle vous m'ouvrirez votre cœur portera sa grâce avec elle, et sera votre contre-poison. Je ne vous déguiserai jamais aucun fait, et je vous avouerai les choses les plus capables de vous blesser, plutôt que de les adoucir par le moindre déguisement. Mais ne vous attachez jamais à des vraisemblances : si on doit se défier de son propre sens, et s'en détacher avec une humble docilité, dans les choses même les plus certaines selon nos vues, à plus forte raison doit-on éviter la présomption, l'indocilité, et l'attachement à son sens, quand il s'agit de conjectures sur lesquelles on veut deviner contre le prochain. Vous avez même l'expérience de divers mécomptes dans cet art de deviner. Le scrupule doit se tourner contre ces sortes de jugements téméraires. *La charité croit tout, espère tout, attend tout, et ne soupçonne point le mal*[1]. Au contraire, l'amour-propre est délicat, jaloux, soupçonneux, empressé à deviner, et ingénieux pour se tourmenter soi-même. O que la simplicité nous donnerait de paix, et que la paix vous ferait faire des progrès sans interruption! Mon Dieu, agissons simplement, avec la confiance réciproque que donne l'esprit de Dieu à ceux qui n'écoutent que lui, et qui veulent bien s'oublier. Si je vous manquais, ce serait tant pis pour moi. Dieu ne vous manquerait pas : des pierres mêmes il en forme des enfants à Abraham.

325.

Même sujet.

Dimanche, 22 octobre 1702.

Votre billet d'hier au soir, madame, était excellent : c'est Dieu, et non pas vous, qui l'écrivit. Je voudrais vous le faire relire toutes les semaines. Dieu vous le produira pour vous condamner, si vous ne suivez pas ce qu'il contient. Dites-moi tout,

[1] *I Cor.* XIII, 6, 7.

mais d'abord, et tout ira bien. Les plaies qu'on n'ouvre pas d'abord par des incisions ne font que s'envenimer : il se fait des sacs d'apostume.

J'irai dire la messe et recevoir des filles à Prémy[1] : mais je ne consens point que vous y veniez, à moins que vous n'en ayez une permission de M. Bourdon, qui ne soit point arrachée. Je veux lui donner, à quelque heure, un rendez-vous chez vous, madame, pour convenir de règles certaines sur les moyens de vous guérir; mais comme on dit que MM. de Magalotti et du Rencher arrivent ici ce matin, je ne puis compter que sur quelque heure vers le soir. *Que la paix de Dieu, qui surpasse tout sens* humain, *garde votre cœur et votre intelligence en Jésus-Christ*[2] !

326.

Se détacher de ses propres vues, pour suivre la voie de l'obéissance.

Samedi, 4 novembre 1702.

Je ne puis vous parler utilement, madame; mais je parlerai à Dieu seul, afin qu'il vous persuade. Il n'y a que lui qui puisse se faire écouter par vous. Pour moi, je ne me rebuterai jamais; et je croirais manquer à Dieu, si je vous laissais faire ce que vous projetez. Quand vous partirez de Cambrai, Dieu sera témoin que vous le ferez malgré moi, et contre le fond de votre cœur, qui vous porterait à une entière docilité, si vous faisiez taire votre propre esprit, pour n'écouter que ce fond, où Dieu règne dès que tout est en silence, en simplicité et en paix. Encore une fois, je m'oppose, et je m'opposerai sans relâche, pour Dieu, à votre départ. Si vous voulez bien vous fier à Dieu et à celui dont vous avez tant cru qu'il daigne se servir pour vous conduire à lui, je vous réponds que vous n'aurez aucun embarras, et que les choses que vous craignez ne seront rien dans la pratique. Dieu, quand on s'abandonne à lui, tempère toutes choses; mais, par défiance et par attachement à nos propres vues, nous nous faisons des monstres; et, pour des maux qui n'arrivent jamais, nous nous en faisons de réels, qui deviennent irremédiables. Je vous conjure, par les entrailles de Notre-Seigneur et par son amour pour vous, de ne me fermer pas votre cœur, et de ne vous livrer pas à vous-même.

[1] Abbaye de filles, de l'ordre de saint Augustin, à Cambrai.
[2] *Philip.* IV, 7.

327.

Contre les scrupules et la recherche des goûts sensibles dans le service de Dieu.

Mardi, 10 novembre 1702.

Vous avez, madame, deux choses qui s'entre-soutiennent, et qui vous font des maux infinis. L'une est le scrupule enraciné dans votre cœur depuis votre enfance, et poussé jusqu'aux derniers excès pendant tant d'années; l'autre est votre attachement à vouloir toujours goûter et sentir le bien. Le scrupule vous ôte souvent le goût et le sentiment de l'amour, par le trouble où il vous jette. D'un autre côté, la cessation du goût et du sentiment réveille et redouble tous vos scrupules; car vous croyez ne rien faire, avoir perdu Dieu, et être dans l'illusion, dès que vous cessez de goûter et de sentir la ferveur de l'amour. Ces deux choses devraient au moins servir à vous convaincre de la grandeur de votre amour-propre.

Vous avez passé votre vie à croire que vous étiez toujours toute aux autres, et jamais à vous-même. Rien ne flatte tant l'amour-propre que ce témoignage qu'on se rend intérieurement à soi-même, de n'être jamais dominé par l'amour-propre, et d'être toujours occupé d'une certaine générosité pour le prochain. Mais toute cette délicatesse, qui paraît pour les autres, est dans le fond pour vous-même. Vous vous aimez jusqu'à vouloir sans cesse vous savoir bon gré de ne vous aimer pas; toute votre délicatesse ne va qu'à craindre de ne pouvoir pas être assez contente de vous-même : voilà le fond de vos scrupules. Vous en pouvez découvrir le fond par votre tranquillité sur les fautes d'autrui. Si vous ne regardiez que Dieu seul et sa gloire, vous auriez autant de délicatesse et de vivacité sur les fautes d'autrui que sur les vôtres. Mais c'est le *moi* qui vous rend si vive et si délicate. Vous voulez que Dieu, aussi bien que les hommes, soit content de vous, et que vous soyez toujours contente de vous-même dans tout ce que vous faites par rapport à Dieu.

D'ailleurs, vous n'êtes point accoutumée à vous contenter d'une bonne volonté toute sèche et toute nue. Comme vous cherchez un ragoût d'amour-propre, vous voulez un sentiment vif, un plaisir qui vous réponde de votre amour, une espèce de charme et de transport. Vous êtes trop accoutumée à agir par imagination, et à supposer que votre esprit et votre volonté ne font point les choses quand votre imagination ne vous les rend pas sensibles. Ainsi tout se réduit chez vous à un certain saisissement, semblable à celui des passions grossières, ou à celui que causent les spectacles. A force de délicatesse, on tombe dans l'extrémité opposée, qui est la grossièreté de l'imagination. Rien n'est si opposé, non-seulement à la vie de pure foi, mais encore à la vraie raison. Rien n'est si dangereux pour l'illusion que l'imagination à laquelle on s'attache pour éviter l'illusion même. Ce n'est que par l'imagination qu'on s'égare. Les certitudes qu'on cherche par imagination, par goût et par sentiment, sont les plus dangereuses sources du fanatisme.

Il faut prendre le goût sensible quand Dieu le donne, comme un enfant prend la mamelle quand la mère la lui présente; mais il faut se laisser sevrer quand il plaît à Dieu. La mère n'abandonne et ne rejette pas son enfant, quand elle lui ôte le lait, pour le nourrir d'un aliment moins doux et plus solide. Vous savez que tous les saints les plus expérimentés ont compté pour rien l'amour sensible, et même les extases, en comparaison d'un amour nu et souffrant dans l'obscurité de la pure foi. Autrement, il ne se ferait jamais ni épreuve ni purification dans les âmes; le dépouillement et la mort ne se feraient plus qu'en paroles, et on n'aimerait Dieu qu'autant qu'on sentirait toujours un goût délicieux et une espèce d'ivresse en l'aimant. Est-ce donc là à quoi aboutit cette délicatesse et ce désintéressement d'amour dont on veut se flatter?

Voilà, madame, le fond vain et corrompu que Dieu veut vous montrer dans votre cœur. Il faut le voir avec cette paix et cette simplicité qui font l'humilité véritable. Être inconsolable de se voir imparfait, c'est un dépit d'orgueil et d'amour-propre; mais voir en paix toute son imperfection, sans la flatter ni tolérer; vouloir la corriger, mais ne s'en dépiter point contre soi-même, c'est vouloir le bien pour le bien même, et pour Dieu qui le demande, sans le vouloir pour s'en faire une parure, et pour contenter ses propres yeux.

Pour venir à la pratique, tournez vos scrupules contre cette vaine recherche de votre contentement dans les vertus. Ne vous écoutez point vous-même; demeurez dans votre centre, où est votre paix. Prenez également le goût et le dégoût. Quand le goût vous est ôté, aimez sans goûter et sans sentir, comme il faut croire sans voir et sans raisonner.

Surtout ne me cachez rien. Votre délicatesse, qui paraît si régulière, se tourne en irrégularité : rien ne vous éloigne tant de la simplicité, et même de la franchise; elle vous donne des duplicités et des replis que vous ne connaissez pas vous-même. Dès que vous vous sentez hors de votre simplicité et de votre paix, avertissez-moi. L'enfant, dès qu'il a peur, se jette sans raisonner au cou de sa mère. Si vous ne pouvez me parler, au moins dites-moi que vous ne

le pouvez pas, afin que je rompe malgré vous les glaces, et que j'exorcise le démon muet.

Vous n'avez jamais rien fait de si bien que ce que vous fîtes l'autre jour; gardez-vous bien de vous en repentir : il ne faut ni s'en repentir, ni s'en savoir bon gré. Le prix de ces sortes d'actions consiste dans leur simplicité; il faut qu'elles échappent sans aucun retour; on les gâte en les regardant. Le vrai moyen de faire souvent des choses à peu près semblables, c'est de ne se souvenir point d'avoir fait celle-là.

De plus, je dois vous dire, en présence de Notre-Seigneur, qui voit les derniers replis des consciences, ce que vous n'avez jamais voulu croire jusqu'ici, mais que je ne cesserai jamais de vous dire : c'est que je n'ai jamais senti, jusqu'au moment présent, ni répugnance, ni dégoût, ni froideur, ni peine pour tout ce qui a rapport à vous. Si j'en sentais, je vous le dirais, et je n'en ferais pas moins tout ce qu'il faudrait pour vous aider dans la voie de Dieu. J'espérerais même qu'en vous l'avouant, j'apaiserais votre trouble intérieur; car cette franchise devrait vous toucher. On n'est pas maître de ses goûts et de ses sentiments. Si on ne l'est pas à l'égard de Dieu, faut-il s'étonner qu'on ne le soit pas à l'égard des hommes? Vous savez qu'on n'en aime et qu'on n'en sert pas moins Dieu, quoiqu'on soit souvent privé de tout goût dans son amour, et qu'on y éprouve des répugnances horribles. Dieu veut bien être aimé et servi de cette façon; il y prend ses plus grandes complaisances : pourquoi n'en feriez-vous pas autant? Encore une fois, madame, je vous l'avouerais, si Dieu permettait que je fusse dans cette peine à votre égard; mais j'en suis infiniment éloigné, et je ne l'ai jamais éprouvée une seule fois.

Mais tout ce que je vous dis ne peut vous persuader : vous voulez croire vos réflexions, plus que mes propres sentiments sur moi-même. Comment pourriez-vous me croire avec quelque docilité sur d'autres choses, puisque vous refusez de me croire sur ce qui se passe en moi? Il ne s'agit point de certains motifs subtils, qui peuvent se déguiser dans le cœur; il s'agit de goût et de dégoût sensible, journalier, continuel. Vous voulez deviner sur autrui avec infaillibilité, et supposer que je sens à toute heure ce que je n'aperçois jamais, ou bien vous voulez croire que je ne fais que vous mentir. Au reste, je vous déclare devant Dieu que je ne vous ai jamais crue fausse, et que je n'ai jamais eu aucune pensée qui approche de celle-là; mais j'ai pensé et je pense encore que votre délicatesse pour prendre tout sur vous, et pour cacher vos peines à celui qui devrait les savoir, vous fait faire des réserves que d'autres font par fausseté. Si c'est là dire que vous êtes fausse, j'avoue que je ne sais pas la valeur des termes. Pour moi, je crois avoir dit que vous n'êtes pas fausse, en parlant ainsi. Oserai-je aller plus loin? Supposé même (ce qui a toujours été infiniment contraire à ma pensée) que j'eusse dit que vous étiez fausse en certaines démonstrations, par délicatesse et par politesse, devriez-vous être si sensible à cette opinion injuste que j'aurais de vous?

Plusieurs saintes âmes se sont laissé condamner injustement par leurs directeurs prévenus : elles leur ont laissé croire qu'elles étaient hypocrites, et elles sont demeurées humbles et dociles sous leur conduite. Pourquoi faut-il que vous soyez si vive sur une prévention infiniment moindre, et que je ne cesse de vous désavouer devant Dieu? En vérité, madame, Dieu permet, en cette occasion, que tout le venin de votre amour-propre se montre au dehors, afin qu'il sorte de votre fond, et que votre cœur en soit vidé. Vous ne l'auriez jamais pu bien connaître autrement. Pour moi, loin d'être fatigué de vous et du soin de vous conduire à Dieu, je ne le suis que de vos discrétions. Je ne crains que de n'avoir pas cette prétendue fatigue. Mais vous ne m'échapperez point; je vous poursuivrai sans relâche, et j'espère que Dieu, après que l'orage sera diminué, vous fera voir combien je suis attaché à vous pour sa gloire. Du moins, acquiescez en général à ce que vous ne voyez pas encore pendant le trouble de votre cœur. Unissez-vous à moi devant Dieu, pour le laisser opérer en vous ce que la nature revoltée craint. Défiez-vous non-seulement de votre imagination, mais encore de votre esprit, et des vues qui vous paraissent les plus claires. Pour moi, je vais prier sans relâche pour vous; mais je le fais avec une amertume et une souffrance intérieure, qui est pis que la fièvre. Je vous conjure, au nom de Dieu et de Jésus-Christ notre vie, de ne sortir point de l'obéissance. Je vous attends, et rien ne peut me consoler que votre retour.

328.

La volonté de Dieu rend agréables les occupations les plus pénibles. S'abstenir de retours subtils sur soi-même.

Samedi, 2 décembre 1702.

Je voudrais bien vous aller voir, madame; mais je n'en ai pas le temps. Il faut que je confère avec le chapitre pour un procès, que j'expédie, que j'écrive des lettres, que j'examine un compte. O que la vie serait laide, dans un détail si épineux, si la volonté de Dieu n'embellissait toutes le occupations qu'il nous donne! C'est être libre, que de consentir à

ne l'être pas pour porter un joug si aimable. Il vaut mieux essuyer des chicanes dans l'ordre de Dieu, que d'être dans la plus sublime contemplation de Dieu, même sans son ordre. On retrouve Dieu, en paraissant le perdre pour lui obéir. Pour vous, madame, vous êtes dans la liberté entière que donnent le silence et la solitude : jouissez-en en pleine paix. Mais malheur à quiconque est avec soi-même! il n'est plus seul. Il n'y a plus de vrai silence dès qu'on s'écoute. Après s'être écouté, on se répond, et, dans ce dialogue d'un subtil amour-propre, on fait taire Dieu. La paix est pour vous dans une simplicité très-délicate. Mandez-moi de vos nouvelles, si vous le pouvez. Deux mots me mettront en repos pour vous. Il me tarde de vous aller voir au désert de la Thébaïde.

329.

Voir ses imperfections avec humilité, mais sans trouble.

A Cambrai, 18 décembre 1702.

Les moindres commencements de peine me font peur pour vous, madame. Ce n'est pas la peine que je crains, mais l'infidélité qui la fait écouter. Au nom de Dieu, ne vous y laissez pas aller, et demeurez dans cette heureuse simplicité dont la paix est le centuple promis dès cette vie. Surtout n'interrompez point vos communions. Mandez-moi, s'il vous plaît, comment votre cœur est aujourd'hui, et si vous avez communié ce matin. Tandis qu'on ne peut supporter avec paix les imperfections où l'on est tombé, c'est un reste d'amour-propre soulevé et dépité de ne se trouver point parfait. Au contraire, l'amour de Dieu donne une humiliation profonde, mais paisible et sans trouble, parce qu'elle est exempte de tous les dépits de l'orgueil. L'amour-propre gâte tout, quand il veut raccommoder le passé. Il voudrait faire de belles choses, et prendre sur lui plus qu'il ne pourrait porter. Il cherche à flatter les hommes, pour se flatter soi-même par un subtil contre-coup; et il le veut faire contre l'attrait de Dieu, parce qu'il craint moins de résister secrètement à Dieu sous de beaux prétextes, que de choquer les hommes en manquant de délicatesse et de régularité. Si vous voulez faire crever toute la grandeur de l'amour-propre par une véritable petitesse, tachez, quand vous verrez madame d'Oisy, de lui montrer à nu la misère de votre cœur, et de lui dire ce que vous ne pouvez plus faire, en ajoutant tout ce que vous pouvez lui offrir sans sortir de vos bornes. J'irai demain vous demander ce que Dieu fait en vous, et ce que vous faites avec lui. Je le prie souvent pour vous.

330.

Même sujet.

25 janvier 1703.

J'envoie savoir de vos nouvelles, madame, et je souhaite de tout mon cœur que vous en ayez de bonnes à me donner. Mon Dieu, qu'il y aurait de plaisir à vous voir tranquille, simple, désoccupée de vos retours et de vos vaines délicatesses sur vous-même! Vous faites votre trouble et votre supplice : Dieu ferait alors votre paix et votre consolation. Vous le quittez à toute heure, contre son attrait, pour discourir avec vous-même sur vos fautes. Eh bien! supposons ces fautes; qu'y a-t-il à faire? les réparer par l'amour, dans l'oubli de tout amour-propre. Le trouble ne répare rien, et gâte tout. L'oraison dominicale efface les péchés véniels. Par où le fait-elle? C'est par l'amour, qui dit : *Notre Père, qui êtes au ciel.* Aimez ce Père; dites-lui que sa volonté se fasse, et toutes ces fautes qui vous troublent seront consumées dans le feu de l'amour. Comparez ce qui vous occupe à Dieu qui voudrait vous occuper. Il veut que vous soyez toute pleine de lui, et vous l'interrompez indignement en repassant sans cesse tout ce que vous avez, non pas voulu et cru, mais rêvé et songé. O quelle infidélité, dont vous ne faites aucun scrupule! Vous coulez le moucheron, et vous avalez le chameau.

Dieu ne peut rien faire en vous, parce que vous préférez votre imagination à sa grâce, et à la conviction de votre conscience. Vous me dites toujours : Que ferai-je? Ce que vous ne faites point, et ne voulez pas faire : c'est de laisser tomber la tentation dès sa première pointe, c'est de dire tout; c'est de ne douter jamais volontairement, ni de ce qu'on vous dit, ni du secours de Dieu pour l'exécuter; c'est de vouloir faire quand vous n'avez point de goût consolant, et quand vous êtes obscurcie, comme quand vous êtes dans la lumière et la consolation. Croyez, et il vous sera donné selon votre foi. Écoutez Dieu, et vous n'écouterez plus vos imaginations. Que ne donnerais-je point pour vous voir enfin respirer dans la liberté des enfants de Dieu!

Je suis ravi d'apprendre, depuis ma lettre écrite, par M. l'abbé de Langeron, que vous avez le cœur en paix.

331.

Éviter les retours trop subtils sur soi-même.

Lundi... février 1703.

Je suis véritablement fâché, madame, de ce que

nous n'aurons point M. le marquis de Montberon; mais Dieu prend plaisir à déranger tout, et ce dérangement vaut mieux que tous les plans de notre sagesse. Il sait bien où il attend chaque homme, et il l'y mène, lors même que cet homme semble lui échapper. Monsieur le marquis a le cœur bon; il ne hait point la religion; il ne met rien d'invincible entre lui et elle. Il faut faire comme Dieu, et l'attendre. Dieu ne veut d'inquiétude ni pour nous ni pour notre prochain.

Comment vous portez-vous? C'est toujours votre faute quand votre santé va mal. On peut dire de la paix du cœur ce que le Sage dit de la sagesse[1] : *Tous les biens viennent avec elle.* D'une certaine fidélité simple et tranquille dépendent le sommeil, l'appétit, les digestions, la vigueur pour les promenades. S'il ne vous est pas permis de vous tuer, tournez votre scrupule contre vos scrupules mêmes, qui vous tuent manifestement. Je ne crains que les retours volontaires et d'infidélité. Je ne vous demande que le retranchement de ceux-là; le reste ne dépend pas de vous. Dieu saura bien le modérer, et tout ce qui vient immédiatement de lui seul, sans infidélité de notre part, est sans trouble, et porte sa consolation. O que je voudrais vous voir pleine de Dieu, et vide de vous-même!

332.

La vue de nos imperfections ne doit pas nous faire perdre la paix et la confiance.

A Vaucelles, mercredi 8 mai 1703.

Je ne saurais, madame, être plus longtemps absent de Cambrai sans vous demander de vos nouvelles. Je souhaite que vous ne puissiez pas m'en dire, faute d'en savoir. Il y a une illusion très-subtile dans vos peines, car vous vous paraissez à vous-même tout occupée de ce qui est dû à Dieu, et de sa pure gloire; mais, dans le fond, c'est de vous dont vous êtes en peine. Vous voulez bien que Dieu soit glorifié, mais vous voulez qu'il le soit par votre perfection, et par là vous rentrez dans toutes les délicatesses de votre amour-propre. Ce n'est qu'un détour raffiné pour rentrer, sous un plus beau prétexte, en vous-même. Le vrai usage à faire de toutes les imperfections qui vous paraissent en vous est de ne les justifier ni condamner (car ce jugement ramènerait tous vos scrupules); mais de les abandonner à Dieu, conformant votre cœur au sien sur ces choses que vous ne pouvez éclaircir, et demeurant en paix, parce que la paix est d'ordre de Dieu, en quelque état qu'on puisse être. Il y a en effet une paix de confiance que les pécheurs mêmes doivent avoir dans la pénitence de leurs péchés. Leur douleur est paisible, et mêlée de consolation. Souvenez-vous de cette bonne parole qui vous a touchée : *Le Seigneur n'est point dans le trouble*[1].

Si vous ne pouvez pas me mander des nouvelles de votre intérieur, mandez-m'en de votre santé. N'en avez-vous point de M. le comte de Montberon?

333.

De la vue et de la mort de l'amour-propre.

Oui, je consens avec joie que vous m'appeliez votre père; je le suis, et le serai toujours. Il n'y manque qu'une pleine persuasion et confiance de votre part; mais il faut attendre que votre cœur soit élargi. C'est l'amour-propre qui le resserre. On est bien à l'étroit, quand on se renferme au dedans de soi : au contraire, on est bien au large, quand on sort de cette prison pour entrer dans l'immensité de Dieu et dans la liberté de ses enfants.

Je suis ravi de vous voir dans les impuissances où Dieu vous réduit. Sans ces impuissances, l'amour-propre ne pouvait être ni convaincu ni renversé. Il avait toujours des ressources secrètes et des retranchements impénétrables dans votre courage et dans votre délicatesse. Il se cachait à vos propres yeux, et se nourrissait du poison subtil d'une générosité apparente, où vous vous sacrifiiez toujours pour autrui. Dieu a réduit votre amour-propre à crier les hauts cris, à se démasquer, à découvrir l'excès de sa jalousie. O que cette impuissance est douloureuse et salutaire tout ensemble! Tant qu'il reste de l'amour-propre, on est au désespoir de le montrer; mais tant qu'il y a encore un amour-propre à poursuivre jusque dans les derniers replis du cœur, c'est un coup de miséricorde infinie que Dieu vous force à le laisser voir. Le poison devient un remède. L'amour-propre poussé à bout ne peut plus se cacher et se déguiser. Il se montre dans un transport de désespoir; en se montrant, il déshonore toutes les délicatesses, et dissipe les illusions flatteuses de toute la vie; il paraît dans toute sa difformité. C'est vous-même idole de vous-même, que Dieu met devant vos propres yeux. Vous vous voyez, et vous ne pouvez vous empêcher de vous voir. Heureusement vous ne vous possédez plus, et vous ne pouvez plus empêcher de vous laisser voir aux autres. Cette vue si honteuse d'un amour-propre démasqué fait le supplice de l'amour-propre même. Ce n'est plus cet amour-propre si sage, si discret, si poli, si maître

[1] *Sap.* VII, 11.

[1] *III. Reg.* XIX, 11.

de lui-même, si courageux pour prendre tout sur soi, et rien sur autrui. Ce n'est plus cet amour-propre qui vivait de cet aliment subtil de croire qu'il n'avait besoin de rien, et qui, à force d'être grand et généreux, ne se croyait pas même un amour-propre. C'est un amour-propre d'enfant jaloux d'une pomme, qui pleure pour l'avoir. Mais à cet amour-propre enfantin est joint un autre amour-propre bien plus tourmentant. C'est celui qui pleure d'avoir pleuré, qui ne peut se taire, et qui est inconsolable de ne pouvoir plus cacher son venin. Il se voit indiscret, grossier, importun, et il est forcené de se voir dans cette affreuse situation. Il dit comme Job[1] : *Ce que je craignais le plus est précisément ce qui m'est arrivé.*

En effet, pour faire mourir l'amour-propre, ce que nous craignons le plus est précisément ce qui nous est le plus nécessaire. Nous n'avons pas besoin, pour mourir, que Dieu attaque en nous ce qui n'est ni vif ni sensible. L'opération de mort ne prend que sur la vie du cœur; tout le reste n'est rien. Il vous fallait donc ce que vous avez, un amour-propre convaincu, sensible, grossier, palpable. Il ne vous reste qu'à vouloir bien le voir en paix : voir en paix cette misère, c'est ne l'avoir plus. Vous demandez des remèdes pour guérir. Il ne s'agit point de guérison, mais au contraire de mort. Laissez-vous mourir; ne cherchez par impatience aucun remède : mais prenez garde qu'un certain courage pour se passer de tout remède serait un remède déguisé, et une ressource de vie maudite. Il ne faut point chercher de remède pour consoler l'amour-propre; mais il ne faut pas cacher le mal. Dites tout par simplicité et par petitesse, puis laissez-vous mourir. Ce n'est pas se laisser mourir, que de retenir quelque chose avec force. La faiblesse est devenue votre unique partage. Toute force est à contre-temps; elle ne servirait qu'à rendre l'agonie plus longue et plus violente. Si vous expirez de faiblesse, vous en expirerez plus tôt et moins rudement. Toute vie mourante n'est que douleur. Tous les cordiaux deviennent poison au patient frappé à mort, et attaché sur la roue pour y expirer. Que lui faut-il? Rien que le coup de grâce; nul aliment, nul soutien. Si on pouvait l'affaiblir pour avancer sa mort, on abrégerait ses souffrances : mais on n'y peut rien, et il n'y a que la main qui l'a attaché et frappé qui puisse le délivrer de ce reste de vie cruelle.

Ne demandez donc ni remèdes, ni aliments, ni mort. Demander la mort, c'est impatience; demander des remèdes ou des aliments, c'est vouloir retarder l'œuvre de mort. Que faut-il donc! Se délaisser; ne rien retenir; dire tout, non par recherche de consolation, mais par petitesse et non résistance. Il faut me regarder, non comme la ressource de vie, mais comme l'instrument de mort. De même qu'un instrument de vie serait mauvais s'il ne vivifiait pas, un instrument de mort serait à contre-sens s'il nourrissait la vie, au lieu de l'éteindre et de donner le coup de la mort. Souffrez donc que je sois, ou du moins que je vous paraisse sec, dur, indifférent, impitoyable, importuné, dégoûté, plein de mépris. Dieu sait combien tout cela est contraire à la vérité, mais il permet que tout cela paraisse; et c'est bien plus par ces choses fausses et imaginaires que par mon affection et mon secours réel, que je vous suis utile; puisqu'il s'agit, non d'être appuyé et de vivre, mais de manquer de tout et de mourir.

[1] *Job.* III, 25.

334.

Ne point écouter l'imagination.

A Harouëze, 21 mai 1703.

Voici une occasion, ma chère fille, pour vous donner de mes nouvelles : j'aurais bien voulu recevoir des vôtres. J'espère que Notre-Seigneur vous aura gardée contre vous-même pour vous conserver la paix. L'état des apôtres, entre l'ascension du Fils de Dieu et la descente du Saint-Esprit, était un état d'oraison et de retraite, où ils attendaient la *Vertu d'en haut.* La préparation que je vous demande pour recevoir le Saint-Esprit est de ne point écouter le vôtre. L'inquiétude est le seul obstacle que je crains : je ne me défie que de vous. Laissez tomber toutes vos pensées de doute et de scrupule; laissez-les bruire dans votre imagination, comme des mouches dans une ruche : si vous les excitez, elles s'irriteront, et vous feront beaucoup de mal; si vous les laissez sans y mettre la main, vous n'en aurez que le bourdonnement et la peur. Accoutumez-vous à demeurer en paix dans votre fond, malgré votre imagination agitée.

Voici ma course bien avancée : je n'ai plus de visites à faire que pour peu de jours, et je serai samedi prochain à midi à Cambrai. Cependant je vous porte souvent devant Dieu, afin qu'il vous plie et vous rende souple à son gré. Laissez-le faire, et soyez fidèle. Il sait à quel point je vous suis dévoué.

335.

Contre les inquiétudes de l'amour propre.

A Cambrai, 10 juin 1703.

Je vous envoie, madame, une lettre que j'ai reçue pour vous. Je ne vous l'envoyai point hier, parce

que j'espérais de vous l'aller rendre moi-même; mais diverses occupations m'en ôtèrent la liberté. Me voilà embarqué dans notre concours : pendant qu'il durera, je serai presque hors d'état d'aller chez vous; mais je ne laisserais pas de le faire, dès que je saurais que vous auriez le moindre besoin de moi. Je souhaite que ce besoin n'arrive pas, et que Dieu vous suffise, sans sa petite et inutile créature. La simplicité de l'amour porte avec soi quelque chose qui se suffit à soi-même, et qui est un commencement de béatitude. Malheur à qui trouble cette simplicité par des réflexions d'amour-propre! Donnez-moi de vos nouvelles, sans songer à ce que vous me manderez : ce sont là les bonnes lettres.

336.

Ne pas s'ingérer facilement dans la direction des autres; supporter en paix la vue de ses misères.

Dimanche, jour de la saint Jean, 1703.

J'ai plusieurs carrosses et huit chevaux qui ne font rien. Le temps ne me permet pas d'aller me promener; de plus, je n'y vais jamais qu'à deux chevaux : ainsi je puis vous en prêter six avec un carrosse, sans me priver de rien pour mes promenades. Si vous n'acceptez pas cette offre, ma chère fille, je bouderai longtemps.

Puisque vous êtes emmaillotée, pourquoi n'êtes-vous pas petit enfant? Voulez-vous n'avoir de l'enfance que le maillot? Il en faut avoir la simplicité. Votre amie est bonne selon son degré; mais il faut aimer Dieu plus qu'elle. Il vous veut dans la liberté de votre solitude; il ne vous appelle point à la conduire : il ne souffre point que vous vous gâtiez, et que vous la gâtiez, pour contenter son amour-propre, et le vôtre par contre-coup. Demeurez donc en paix dans votre petit désert. Contentez-vous de la consoler et de l'édifier, sans aucune suite de soins, quand elle vous va voir. Le surplus ne serait qu'un ragoût d'amour-propre pour vous et pour elle.

Pour moi, souvenez-vous que je ne vous suis donné que pour vous appauvrir et vous dénuer. Vous voudriez vous trouver en Dieu toute parfaite, toute digne de lui, toute pleine d'amour, et sans aucun défaut : mais il faut dire, à la vue de l'Époux, comme saint Jean : *Il faut qu'il croisse, et que je diminue* [1]. Je ne vous suis bon qu'à vous faire décroître, qu'à vous rapetisser, qu'à vous accoutumer au vide, au néant, à porter les privations en pure foi. Quand vous y serez accoutumée, vous reconnaîtrez que ce n'est pas l'amour de Dieu, mais celui de nous-mêmes, qui nous rend si délicats et si désolés, dès que nous ne sentons pas en nous l'abondance spirituelle.

Dieu vous bénisse, et vous apprenne à être en paix, sans paix sensible et goûtée. Tout le reste est plus imagination que réalité d'amour et de foi.

[1] *Joan.* III, 30.

337.

S'accoutumer à la privation des goûts sensibles.

A Cambrai, lundi 30 juillet 1703.

Il y a longtemps, ma chère fille, que rien ne m'a fait un plus sensible plaisir que votre lettre d'hier. Elle vient *d'un seul trait*, comme vous le dites : c'est ainsi qu'il faut s'épancher sans réflexion. Il faut vous accoutumer à la privation. La grande peine qu'elle cause montre le grand besoin qu'on en a. Ce n'est qu'à cause qu'on s'approprie la lumière, la douceur et la jouissance, qu'il faut être dénué et désapproprié de toutes ces choses. Tandis qu'il reste à l'âme un attachement à la consolation, elle a besoin d'en être privée. Dieu goûté, senti et bienfaisant, est Dieu; mais c'est Dieu avec des dons qui flattent l'âme. Dieu en ténèbres, en privations et en délaissements, est tellement Dieu, que c'est Dieu tout seul, et nu pour ainsi dire. Une mère qui veut attirer son petit enfant se présente à lui les mains pleines de douceurs et de jouets; mais le père se présente à son fils déjà raisonnable, sans lui donner aucun présent. Dieu fait encore plus : car il voile sa face, il cache sa présence, et ne se donne souvent aux âmes qu'il veut épurer que dans la profonde nuit de la pure foi. Vous pleurez, comme un petit enfant, le bonbon perdu. Dieu vous en donne de temps en temps. Cette vicissitude console l'âme par intervalles, quand elle commence à perdre courage, et l'accoutume néanmoins peu à peu à la privation.

Dieu ne veut ni vous décourager ni vous gâter. Abandonnez-vous à cette vicissitude qui donne tant de secousses à l'âme, et qui, en l'accoutumant à n'avoir ni état fixe ni consistance, la rend souple et comme liquide pour prendre toutes les formes qu'il plaît à Dieu. C'est une espèce de fonte du cœur. C'est à force de changer de forme qu'on n'en a plus aucune à soi. L'eau pure et claire n'est d'aucune couleur ni d'aucune figure : elle est toujours de la couleur et de la figure que lui donne le vase qui la contient. Soyez de même en Dieu.

Pour les réflexions pénibles et humiliantes, soit sur vos fautes, soit sur votre état temporel, regardez-les comme des délicatesses de votre amour propre. La douleur sur toutes ces choses est plus humiliante que les choses mêmes. Mettez le tout en-

semble, la chose qui afflige avec l'affliction de la chose, et portez cette croix sans songer ni à la secouer ni à l'entretenir. Dès que vous la porterez avec cette indifférence pour elle, et cette simple fidélité pour Dieu, vous aurez la paix; et la croix deviendra légère dans cette paix toute sèche et toute simple. Mandez-moi votre fond; envoyez-moi tout votre cœur. Ne craignez de me demander ni visite, ni lettre, ni autre chose plus forte. Tout est à vous sans réserve en Notre-Seigneur.

338.

Il se réjouit de voir la comtesse plus tranquille.

A Cambrai, mercredi 8 août 1703.

M. le comte de Montberon vient de me soulager le cœur en m'assurant, ma chère fille, que vous êtes aujourd'hui plus tranquille. Dieu en soit béni! Je suis trop sec, trop distrait, trop occupé d'ailleurs, trop peu compatissant; mais j'ai bonne volonté, et les moindres rayons de consolation que j'entrevois en vous me donnent une joie que je ne puis vous exprimer. Dieu nous a unis en lui. Supportez-moi, et soyez persuadée que vous ne sauriez me fatiguer. Vous ne m'échapperez point, et Dieu ne le permettra pas. J'ai reçu une lettre de madame la duchesse de Mortemart, pleine des choses les plus fortes et les plus cordiales pour vous.

339.

Desseins de Dieu en permettant nos tentations et nos peines intérieures.

Jeudi, 23 août 1703.

Vous voyez bien, ma chère fille, que toutes vos peines ne viennent jamais que de jalousie, ou de délicatesse d'amour-propre, ou d'un fond de scrupule qui est encore un amour-propre enveloppé. D'ailleurs ces peines portent toujours le trouble avec elles. Leur cause et leur effet montrent clairement qu'elles sont de véritables tentations. L'esprit de Dieu ne nous occupe jamais des sentiments de l'amour-propre; et, loin de nous troubler, il répand la paix dans le cœur. Qu'y a-t-il de plus marqué pour la tentation, que de vous voir dans un demi-désespoir, révoltée contre tout ce qui vous est donné de Dieu pour aller à lui? Ce soulèvement n'est point naturel; mais Dieu permet que la tentation vous pousse aux plus grandes extrémités, afin que la tentation soit plus facile à reconnaître. Il permet aussi que vous tombiez dans certaines choses très-contraires à votre excessive délicatesse et discrétion, aux yeux d'autrui, pour vous faire mourir à cette délicatesse et à cette discrétion, dont vous étiez si jalouse. Il vous fait perdre terre, afin que vous ne trouviez plus aucun appui sensible, ni dans votre propre cœur, ni dans l'approbation du prochain. Enfin il permet que vous croyiez voir le prochain tout autre qu'il n'est à votre égard, afin que votre amour-propre perde toute ressource flatteuse de ce côté-là. Le remède est violent; mais il n'en fallait pas moins pour vous déposséder de vous-même, et pour forcer tous les retranchements de votre orgueil. Vous voudriez mourir, mais mourir sans douleur en pleine santé. Vous voudriez être éprouvée, mais discerner l'épreuve, et lui être supérieure en la discernant. Les jurisconsultes disent, sur les donations : *Donner et retenir ne vaut.* Il faut même donner tout ou rien, quand Dieu veut tout. Si vous n'avez pas la force de le donner, laissez-le prendre.

Votre franchise sur madame d'Oisy, loin d'être une faute, est ce que vous avez fait de mieux. Plût à Dieu que vous fissiez souvent de même! Mais vos entortillements vous empêchent de montrer votre mal. Comment voulez-vous qu'on le guérisse, quand on ne peut pas même le savoir? Croyez-vous qu'on devine? Parlez comme vous croyez que vous parleriez à la mort. Demeurons unis, Dieu le veut, avec ce qui nous est uni en lui et pour lui. Pardon de mes fautes.

340.

Se soutenir par la vie de foi au milieu des croix.

Lundi au soir, 23 septembre 1703.

Je croyais, ma chère fille, vous aller voir ce soir; mais je n'ai pu le faire : on m'a tenu malgré moi. J'en ai le cœur peiné; car je voulais m'aller consoler avec vous sur la pauvre mad...... que j'aime fort, et qui est bien malade. Tout est croix : je n'ai aucun goût que d'amertume. Mais il faut porter en paix ce qui est le plus pesant : encore n'est-ce point porter ni traîner; c'est demeurer accablé et enseveli. Je souhaite que Dieu vous épargne autant qu'il le faut pour vous donner de quoi souffrir : c'est le pain quotidien. Dieu seul en sait la juste mesure, et il faut vivre de foi sur les moyens de mort, pour croire, sans le voir, que Dieu proportionne avec une certaine miséricorde l'épreuve au secours qui est en nous à notre insu. Cette vie de foi est la plus profonde de toutes les morts.

Mon Dieu, qu'il me tarde de vous voir! Croyez-le, et soyez docile; croyez-le sans le voir; foi sur cela comme sur tout le reste. O que vous m'êtes chère en celui qui le veut! Cela croît tous les jours en moi; mais quand je vous verrai, je ne vous dirai peut-être rien.

341.

Ne pas s'inquiéter des jugements des hommes.

A Cambrai, 4 octobre 1703.

Je vous plains, ma chère fille, quoique jamais douleur n'ait eu moins de fondement que la vôtre : n'importe, vous souffrez beaucoup, et je souffre avec vous. Mais souffrez que je vous représente l'illusion où vous êtes. D'un côté, vous dites : *Il faut vivre dans la simplicité de l'amour, ou mourir dans le désespoir du travail.* D'un autre côté, vous dites : *Je ne puis rester ici sans une humiliation affreuse et continuelle.* C'est la crainte de l'humiliation qui vous trouble, et qui vous révolte contre l'ordre de Dieu, pendant que vous ne parlez que de *vivre dans la simplicité de l'amour.* Au reste, vous entrâtes dans la conversation avec moi, étant *tranquille, soumise à Dieu et à moi... et très-persuadée que rien ne vous empêcherait d'obéir, pas même la crainte de vous laisser voir avec toutes vos misères.* Vous étiez donc bien dans ce moment-là. Qu'est-ce qui vous changea tout à coup? c'est votre imagination, que vous suivez par infidélité. Dès que vous avez commencé à écouter la tentation, et à résister à Dieu, vous êtes livrée à vous-même, et vous n'êtes plus la même personne : la résistance à Dieu vous met dans une espèce de possession. Mais je compte pour rien toutes vos saillies, et je ne me lasserai jamais de vous poursuivre, pour vous ramener. Demandez à Dieu, Dieu même, afin qu'il vous dompte. Je vous irai voir demain, et nous parlerons de tout.

Saint François était bien éloigné de craindre l'humiliation : il ne se serait guère mis en peine des jugements de madame d'Oisy. O mon Dieu, que vous êtes encore vaine dans vos délicatesses, puisque l'idole d'un cœur généreux et romanesque est ce que vous ne pouvez sacrifier à Dieu, et que vous voulez lui manquer, plutôt que de paraître une amie imparfaite! Revenez à Dieu, et sortez de vous. *Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon* [1].

342.

Supporter patiemment la vue de nos défauts.

Lundi au soir, 3 novembre 1703.

Comment pouvez-vous vous imaginer que je puisse être tenté de vous abandonner ? C'est moi qui ne veux pas que vous m'abandonniez. Aucun de vos défauts ne me lasse. Je voudrais que vous les puissiez voir comme je les vois, et que vous les supportassiez avec la même paix dont je les supporte : ils se tourneraient tous à profit pour vous. Quand Dieu vous laisse un peu respirer, vous voyez sa bonté; mais dès qu'il recommence en vous son ouvrage, vous défaites ce qu'il fait à mesure qu'il y travaille. Vous écoutez votre imagination, jusqu'à n'écouter plus ni Dieu, ni l'homme qui doit vous parler en son nom. Vous êtes alors indocile, et comme possédée d'un esprit de désespoir. Ce n'est point la peine qui cause l'infidélité; mais c'est l'infidélité qui cause la peine. Une certaine douleur paisible dans l'obscurité et dans la sécheresse ne serait rien que de bon. Il faut bien souffrir pour mourir; le dépouillement ne se fait pas sans douleur : mais le trouble du fond ne vient que de l'infidélité avec laquelle vous écoutez la tentation. C'est dès le commencement qu'il faudrait lui fermer vos oreilles. Votre imagination, qui vous tente, est ensuite ce qui vous punit; car elle fait votre supplice. Ne la croyez plus, mais croyez-moi. Vous m'avez rendu triste depuis hier. Au nom de Dieu, consolez-moi. Il me tarde de vous aller voir, et de vous trouver meilleure que vous n'étiez hier. Faut-il que je vous rende méchante?

Ne vous rembarquez point avec madame d'Oisy; je n'y consens pas. Dieu ne le veut point, et il n'y a que l'amour-propre qui le veuille en vous. Je vais demain à quatre lieues d'ici voir M. de .... Sans cela, je vous irais voir. J'enverrai vos deux lettres, si je ne les brouille pas dans le chaos de mes paperasses.

343.

Ne point se tourmenter pour trouver dans son cœur l'amour de Dieu.

1er Jour de l'an 1704.

J'ai beaucoup de peine à condamner à la mort ces trois petits innocents : Blondel a envie de les associer à sa troupe d'oiseaux. Ils chantent un peu, et ne connaissent pas le péril; car mon vieux chat a rappelé son ancienne vigueur et toutes ses finesses pour les attraper.

O que je vous souhaite une bonne année toute simple et tout unie! Le sentiment ne dépend pas de nous; il n'y a que la volonté. Notre volonté même ne peut pas être approfondie; on ne trouve pas son propre vouloir comme on trouve son gant dans sa main, en sorte qu'on puisse dire : Le voici. Vous qui aimez monsieur votre fils, vous ne vous tourmentez point pour trouver dans votre cœur cette amitié, comme vous vous tourmentez pour y trouver l'amour de Dieu. On se contente de vouloir aimer, et d'agir le mieux qu'on peut, suivant ce fond d'amour. Dieu

[1] *Act.* IX, 5.

n'a point une délicatesse épineuse, comme nous. Allons droit avec lui, et tout est fait.

344.

Avantages des croix et des peines intérieures.

Lundi, 28 janvier 1704.

Non, je ne saurais, ma chère fille, être en peine pour vous des choses qui vous agitent tant; mais je suis bien loin de les mépriser : au contraire, j'y fais une singulière attention. Je sais que Dieu choisit exprès ces choses sans fondement, pour nous éprouver d'une façon qui est tout ensemble rigoureuse et humiliante. La délicatesse de notre orgueil a besoin de cet assaisonnement de nos croix. Il faut qu'elles soient imaginaires, et qu'elles nous surmontent; il faut que nous soyons accablés par notre propre imagination, et que nos propres chimères nous crucifient. Loin de mépriser ces choses, j'y reconnais le doigt de Dieu. C'était précisément ce qu'il vous fallait. Je vous plains de tout mon cœur; mais je vois une grande miséricorde dans cette grande misère. Consolons-nous de la douloureuse opération, par le bien qu'elle fera. Nous ne sommes ici-bas que pour souffrir, mourir, sacrifier, perdre sans aucune réserve. Comme la moindre partie morte, dans les chairs vivantes, fait souffrir des douleurs étranges, de même le moindre reste de vie dans une âme mourante fait un supplice affreux. Ne laissons donc rien de cette vie secrète et maligne en nous. Il faut que Dieu nous arrache tout : ne repoussons pas sa main crucifiante; ce serait à recommencer. Je vous irai voir tantôt.

345.

Abandon à Dieu dans les afflictions.

Mardi, 29 janvier 1704.

Je souffre, ma chère fille, de vous laisser seule; mais je n'ose sortir de céans, parce que voici l'heure où il est naturel que M. le comte de Montberon arrive, et que je ne dois pas le faire attendre. Il ne faut perdre aucun des premiers moments pour le préparer, et pour adoucir sa surprise. Pendant que je serai avec lui, Dieu sera avec vous. O le doux entretien, pourvu qu'on soit dans le silence d'acquiescement! Il se plaît avec les âmes affligées; il est le Dieu de toute consolation. Ne retenez ni ne nourrissez point votre douleur : portez-la en esprit d'abandon. Dieu mesure la tentation aux forces que son amour donne; il faut que l'amour se taise, souffre, et fasse tout lui seul.

346.

User de patience avec soi-même, comme avec le prochain.

Dimanche, 10 février 1704.

Je serai ravi que vous veniez au sermon, ma chère fille. Venez-y, je vous prie : suivez librement ce qui vous vient dans l'esprit, pour vous soulager. Vous ne sauriez trop vous accoutumer à vous supporter. Pour moi, je n'ai aucune peine à votre égard, que celle de vous voir souffrir. Il faut user de patience avec vous-même, comme avec un autre. Le support n'est pas moins pour nous que pour le prochain. On se supporte sans se flatter, de même qu'on le fait pour autrui. Bonjour jusqu'au sermon.

347.

Sacrifier sa volonté à celle d'autrui; élargir son cœur.

Dimanche au soir, 10 février 1704.

La souplesse de volonté pour céder à celle d'autrui vaut mieux que tous les sermons. C'est par un excès de précaution pour votre santé, ou par quelque délicatesse de bienséance, que M. le comte de Montberon vous aura apparemment refusé cette complaisance : c'est la moindre chose du monde.

Il faut s'accommoder à ses vues : c'est le moins que vous puissiez lui sacrifier, qu'un sermon. C'est le meilleur homme que je connaisse. Le sermon ne vous convenait point, et vous devez être bien consolée de ne l'avoir pas entendu. Quatre petits mots, qui échappent après un long silence au coin de votre feu, sont bien meilleurs. Élargissez, élargissez votre pauvre cœur. Dieu n'est point à son aise dans les cœurs rétrécis. Le vrai amour est trop simple pour être scrupuleux. *Là où est le Seigneur, là est la liberté* [1].

348.

Retrancher les subtilités inquiètes sur soi-même.

Mardi, 4 mars 1704.

J'avais bien cru, ma chère fille, que j'aurais plus de joie que vous. Dieu soit béni ! voilà les créanciers en sûreté, et madame la comtesse de Souastre aura une succession. J'espère que ce sera tard. Il faut songer à vendre au moins une terre. M. le comte de Montberon m'y a paru disposé ce matin. Le voilà en repos, et il n'a plus rien à demander au monde.

Pour vous, ma chère fille, je ne vous souhaite que le retranchement de vos réflexions. La vue de

[1] *II. Cor.* III, 17.

nous-mêmes cause le trouble : c'est la juste peine de l'amour-propre. Au contraire, la simple vue de Dieu donne la paix : c'est la récompense d'un amour pur et direct; c'est un petit commencement du paradis. Sans plaisir sensible, et même avec des douleurs, on sent un je ne sais quoi très-profond et très-intime, qui ne veut rien au delà, et qui fait un rassasiement de volonté. On ne sort de ce paradis que par des subtilités inquiètes sur soi-même.

349.

Même sujet.

Jeudi, 6 mars 1704.

Vos peines, ma chère fille, m'affligent jusqu'au fond du cœur; mais elles ne font que redoubler mon attachement et mon zèle. O que vos douleurs seraient douces, si vous ne faisiez que sentir simplement, et qu'adorer sans résistance ni réflexion volontaire les coups de la main de Dieu! Mais les coups que votre propre main vous porte sont les plus douloureux. Unissez-vous, je vous en conjure, à ceux qui veulent la paix pour vous; unissez-vous à eux avec petitesse et sans raisonner. Que devez-vous penser des peines qui ne viennent que d'un amour-propre manifeste? Que la paix de Dieu soit avec vous! que celui qui commande aux vents et à la mer commande à votre imagination, pour y mettre le silence et le calme!

350.

Même sujet.

A Cambrai, 12 mars 1704.

Vous ne devez jamais avoir nulle inquiétude, ma chère fille, sur ma persévérance à prendre soin de vous. Plus vous êtes peinée, plus je me crois obligé à vous soutenir : vos peines ne font qu'augmenter mon union avec vous. Je vous quittai l'autre jour, non par impatience, ni par indifférence pour votre état; mais parce qu'il m'a paru que, dans ce temps-là, ma présence ne fait que redoubler vos réflexions et votre trouble. Au reste, je suis très-éloigné de vouloir que vous ne me disiez pas vos peines : mais je ne voudrais pas que, sous prétexte de me les dire, vous vous en entretinssiez vous-même; ce qui est nourrir vos scrupules et augmenter la tentation de trouble. Je vous irai voir demain. Dieu sait à quel point je vous suis dévoué.

351.

N'espérer rien de soi, et ne désirer rien pour soi.

Vendredi, 16 mai 1704.

Comme je n'avais pas vu depuis long-temps M. le comte de Montberon, je n'osai point avant-hier vous proposer, devant lui, de me parler en particulier. Hier j'espérai de vous trouver libre; mais il faut attendre que je sois débarrassé de l'ordination. En attendant, je loue Dieu de la paix où il vous met. Oh! qu'il est bon de n'espérer rien de soi, et de ne chercher rien pour soi-même! Vivez, ma chère fille, dans cette bienheureuse simplicité, et vous aurez la plénitude de Dieu dans le vide de vous-même. Je vous porte tous les jours à l'autel avec une union intime.

352.

Contre les sensibilités d'amour-propre.

Jeudi, 17 juillet 1704.

Vous êtes bien ingénieuse pour vous tourmenter. Tout ce qui est dans votre tête n'a pas seulement passé un instant par la mienne. J'ai pu craindre que quelque délicatesse sur les bienséances ne vous gênât, mais je ne croirai jamais que vous ayez aucun ménagement politique. Faut-il que ces sensibilités d'amour-propre vous rongent le cœur, pendant que l'amour de Dieu devrait le nourrir, l'élargir, le consoler, et le remplir de paix? Si j'osais, je vous gronderais; mais il vaut mieux entrer dans votre peine, pour vous en soulager. Je prie Dieu qu'il vous occupe tellement de lui, que vous puissiez vous oublier vous-même.

353.

Voir ses fautes avec paix, en esprit d'amour.

Mardi, 30 septembre 1704.

Je n'évite le hasard de la poste, ma chère fille, que par rapport à l'affaire présente de la pension.

Ne vous inquiétez ni sur vos fautes, ni sur vos confessions. Aimez sans cesse, et il vous sera *beaucoup remis*, parce que vous aurez *beaucoup aimé* [1]. On cherche des ragoûts d'amour-propre et des appuis sensibles, au lieu de chercher l'amour. On se trompe même, en cherchant moins à aimer qu'à voir qu'on aime. On est, dit saint François de Sales, plus occupé de l'amour que du Bien-Aimé. C'est pour le Bien-Aimé seul qu'on s'occupe directement de lui; mais c'est par retour sur soi qu'on veut s'assurer de son amour. Les fautes vues en paix, en es-

prit d'amour, sont aussitôt consumées par l'amour même; mais les fautes vues avec un dépit d'amour-propre troublent la paix, interrompent la présence de Dieu, et l'exercice du parfait amour. Le chagrin de la faute est d'ordinaire encore plus faute que la faute même. Vous tournez tout votre scrupule vers la moindre infidélité. Je juge de votre fidélité par votre paix, et par la liberté de votre cœur. Plus votre cœur sera paisible et au large, plus vous serez unie à Dieu. Ce que vous craignez est ce que vous devriez le plus désirer.

Je viens de voir un homme qui, ayant lu dans le noviciat des Bénédictins la vie de saint Benoît, se dépita tellement de ne lui point ressembler, qu'il sortit du noviciat.

354.

Se supporter soi-même, comme le prochain.

Samedi, 11 octobre 1704.

Je donne avec joie à l'ecclésiastique dont il s'agit, le pouvoir de confesser cette novice autant de fois que lui et madame l'abbesse le jugeront à propos. Je suis consolé de voir, ma fille, que vous reconnaissez que Dieu est glorifié par votre humiliation. Nous ferions du poison de toutes nos vertus, si nous ne trouvions en nous rien dont l'amour-propre ne fût content. Accoutumez-vous peu à peu à n'être pas si délicate sur vous-même. La délicatesse du pur amour est simple, douce, paisible : celle de l'amour-propre est ombrageuse, inquiète, et tout auprès du désespoir. Supportez-vous vous-même comme le prochain; vous ne vous devez pas moins la charité qu'à autrui. Pour moi, loin d'être las de vos peines, je ne les ressens que par rapport à vous.

355.

Contre les sensibilités de l'amour-propre.

Lundi, 17 novembre 1704.

Je vous envoie, ma chère fille, une copie de la lettre que j'ai écrite à M. de ..., afin que vous ayez la bonté de la faire tenir à M. le comte de Montberon, et qu'après l'avoir lue il puisse, avant son départ, prévenir là-dessus M. de ....

Vos peines m'affligent sensiblement. Non-seulement je suis sensible à votre extrême souffrance, mais encore je suis en peine sur l'infidélité avec laquelle vous vous livrez à la tentation. Dans ces moments, je vois en vous tous les sentiments d'un amour-propre révolté. Cela seul devrait vous faire apercevoir combien vous sortez de l'ordre de Dieu, sous le beau prétexte d'y vouloir rentrer. Je ne saurais vous empêcher de manquer à Dieu, mais j'espère qu'il vous en empêchera malgré vous. Pour moi, je ne veux point lui manquer; et je croirais le faire, si je ne vous poursuivais pas doucement, mais sans relâche, pour vous ramener à la vraie paix par la simplicité à laquelle il vous attire. Ne faites rien sans mon consentement, je vous en conjure. Je demeurerai fidèlement uni à vous : ne me refusez pas cette union de cœur en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

356.

Les scrupules, effet de l'amour-propre.

Mardi, 18 novembre 1704.

On ne peut être plus en peine que je le suis de vous, ma chère fille. Consolez-moi, si vous le pouvez; mandez-moi quelque bonne nouvelle de votre cœur. Si j'étais libre, j'irais tout à l'heure vous voir; mais il faut que j'aille à l'hôpital Saint-Jean. Écoutez Dieu; ne vous écoutez point : dès que vous vous écoutez, tout est perdu. C'est un amour-propre désespéré qui cause toutes vos peines. Il est visible, et vous ne le voyez pas, tant il vous préoccupe! Si vous pouviez le voir, vous reconnaîtriez la tentation où il vous jette. J'attends de vos nouvelles. Que ne donnerais-je point pour vous voir toujours dans la paix et dans la fidélité où je vous vois quand vous êtes simple!

357.

L'obéissance, seul remède au scrupule.

Mercredi, 19 novembre 1704.

Votre lettre d'hier au soir, ma chère fille, m'afflige plus que tout le reste. Les premiers mouvements de peine ne sont rien; ils ne viennent pas du fond du cœur : mais vous vous livrez à la tentation sans mesure. O si vous ouvriez un moment les yeux, vous verriez la fureur de votre amour-propre! Il n'en faudrait pas davantage pour vous montrer que ce que vous voulez regarder comme un retour à une règle plus sûre n'est qu'une illusion grossière et un égarement manifeste. Mais j'espère en Dieu malgré toutes vos infidélités; vous ne lui échapperez pas. Pour moi, je vous poursuivrai sans relâche jusqu'à ce que vous rentriez dans la petitesse, dans la mort à votre amour-propre, et dans l'obéissance aveugle que Dieu demande de vous. Répondez-moi, je vous le demande au nom de Dieu même. Obéissez, et souvenez-vous que vous ne trouverez jamais ni paix ni ressource que dans l'obéissance. Dès que vous en sortez, vous êtes comme une per-

sonne possédée. Dès que vous y rentrez, Dieu est avec vous; vous êtes bonne, simple, douce et petite comme une enfant. Réponse, je vous conjure, et ne résistez pas plus longtemps à Dieu.

358.

Ne point trop réfléchir sur ses fautes.

Mercredi, 19 novembre 1704.

Je n'ai aucune peine à croire, ma très-chère fille, que vous ne trouvez pas en moi ce que vous cherchez selon Dieu; mais Dieu lui-même suppléera. Si je connaissais ici un homme qui vous convînt, je vous le donnerais, et je demeurerais aussi intimement uni à vous que je le suis : mais je ne connais personne qui vous soit propre; et, à tout prendre, je dois vous dire simplement que je suis ici le plus en état de vous secourir. Je crois même que notre liaison est de vocation et de providence. Vous le croirez vous-même toutes les fois que vous serez hors de la tentation.

Je vous irai voir demain au matin, et je verrai avec vous ce qui est à propos. Mais je veux absolument vous faire communier. Vos fautes vous font mille fois plus de mal par vos réflexions d'amour-propre, que par elles-mêmes. En quel état, en quelle voie, sous quelle direction vous flattez-vous de ne faire plus aucune faute ni contre Dieu ni contre les hommes? Espérez-vous de vous délivrer de votre amour-propre, en vous abandonnant à ses saillies, et en vous retirant de la mort à vous-même? Si vous aviez fait ce pas, ce serait une espèce d'enfer. Le mal est que vous vous écoutez, et que vous n'êtes point docile. Mais courage; tout ceci ne sera rien. J'espère que demain Dieu vous rendra la paix. Il sait avec quel zèle je le désire.

359.

Sur une distribution que les magistrats de Cambrai devaient faire aux pauvres.

A Cambrai, 16 décembre 1704.

Je vous supplie, ma très-chère fille, d'avoir la bonté d'écrire dès ce soir à M. le comte de Montberon, pour le prier d'écrire très-promptement aux magistrats de Cambrai, afin qu'ils ne fassent point, le jour de saint Thomas, la distribution du revenu de leur fondation, parce que s'ils font leur distribution ce jour-là, suivant leur coutume, qui ne soulage en rien les pauvres, ils n'auront plus de quoi donner à la Charité, qui en a un besoin très-pressant. Deux mots que M. le comte de Montberon leur écrira ou leur fera dire, pour les prier de différer jusqu'à son retour, suffiront pour avoir le loisir de prendre ensuite des mesures pour cette bonne œuvre.

Comment vous portez-vous? Comment va la faible santé de mademoiselle de Souastre? Mademoiselle du Mesnil est-elle en humeur de bien jouer avec mon manchon?

360.

Ne prendre aucune résolution importante dans le trouble et l'agitation des peines intérieures.

Lundi, 26 janvier 1705.

Il n'est question, ma très-chère fille, ni de moi ni d'aucune autre personne : il s'agit de Dieu seul. Si vous pouviez, sans lui manquer, faire la rupture que vous projetez, je vous laisserais faire, et je serais ravi de vous voir dans la fidélité et dans la paix, par une autre voie. Mais c'est un désespoir d'amour-propre qui veut rompre tous les liens de grâce, pour chercher un soulagement chimérique. Votre désespoir redoublerait, si vous aviez fait cette démarche contre Dieu. Mais si vous vous livrez à lui sans condition et sans bornes, le simple acquiescement en esprit d'abandon sans réserve vous remettra en paix.

Je vous pardonne d'avoir contre moi les pensées les plus outrageantes. Je me compte, Dieu merci, pour rien. Mais malgré cet outrage que je n'ai jamais mérité de vous, vos véritables intérêts me sont si chers, que je donnerais de bon cœur ma vie pour vous empêcher de détruire en vous l'œuvre de Dieu. Vous ne pourriez le faire sans perdre la vie, et sans la finir dans une résistance horrible à la grâce. Jamais tentation de jalousie, et de fureur d'un amour-propre ombrageux, ne fut si manifeste. C'est pendant que vous êtes livrée à cette tentation affreuse que vous voulez faire les pas les plus décisifs. Au moins, laissez un peu calmer cet orage; attendez d'être tranquille, comme les gens sages l'attendent toujours, pour prendre une résolution de sang-froid; ou, pour mieux dire, ne vous défiez que de vous-même, et nullement de Dieu. Mettez tout au pis-aller. Supposez comme vraies toutes les étranges chimères que votre imagination vous représente. Acceptez tout sans réserve; n'y mettez aucune borne pour la durée. Assujettissez-vous à moi par pure fidélité à Dieu, sans compter sur moi. Demeurez dans cette disposition du fond, en silence, sans vous écouter, et n'écoutant que Dieu seul; je suis assuré que la paix, qui surpasse tout sentiment humain, renaîtra d'abord dans votre cœur, et que les écailles tomberont de vos yeux. Faites-en l'expérience, je vous conjure. Dieu permet qu'avec le meilleur esprit du monde, vous soyez dans l'illusion grossière et la

plus étrange sur un seul point. C'est une chimère qui fait le plus réel de tous les supplices. Il ne fallait rien moins pour démontrer cet amour-propre si délicat et si déguisé. L'opération est crucifiante; mais il faut mourir. Laissez-vous mourir, et vous vivrez.

361.

Saint Joseph, modèle de la vie intérieure.

A Cambrai, 19 mars 1705.

Je crois, ma très-chère fille, que vous ferez très-bien d'envoyer votre équipage à madame d'Oisy, pour soulager le sien; mais le lieu où vous êtes vous dispense de lui donner à dîner. Aussi bien ai-je entendu dire que madame de... doit venir au sermon ce jour-là. Vous ne pouvez point donner à dîner à toute la troupe. Le prêt de l'équipage ne vous causera aucun embarras; mais le dîner vous mènerait plus loin. Vous êtes toujours dans un penchant, prête à glisser, et à faire trop bien.

Je suis ravi de ce que saint Joseph nous réunit. Je l'aime au delà de toute expression : c'est un saint tout intérieur. Il me tarde de vous voir dans le silence de ce bon saint. Je le prie de vous obtenir la délivrance de vous-même.

362.

Abandon à Dieu dans les peines intérieures.

11 août 1705.

Je ressens, ma chère fille, une vraie peine de celle que je vous fis hier au soir. Je vous pressai trop : je vous conjure de me le pardonner, et de ne perdre point de vue ce que Dieu demande de vous. Celui qui le demande le donnera; il veut que vous le fassiez, et il le fera lui-même avec vous. Ne regardez que lui, et ne me comptez pour rien, qu'autant qu'il lui plaît de se servir de moi; mais confiez-vous à lui. Il ne faut pas vous étonner que ce qui touche le vif vous cause beaucoup de douleur. Le vif en vous est une industrie et un courage propre pour vous décider vous-même sans vous livrer à autrui. Dès qu'on attaque ce vif, on vous trouble. Mais vous vous imaginez les choses comme impossibles : Dieu, qui les veut, les adoucira. Le moment le plus douloureux est celui de laisser faire l'incision. Cette fidélité portera la grâce avec elle pour tout le reste; c'est l'infidélité qui vous cause tant de souffrances : c'est en vous livrant que vous vous soulagerez. Encore une fois, ne me regardez que comme un instrument d'épreuve, auquel Dieu vous assujettit. Vous verrez un jour en lui à quel point je vous suis dévoué.

363.

Ne point trop raisonner sur soi-même.

A Maubeuge, 20 septembre 1705.

Je suis ravi, ma chère et bonne fille, de vous savoir en paix. Il me tarde de vous revoir en cet état, où je vous souhaite depuis si longtemps. Demeurez-y; ne vous écoutez point : tout dépend des commencements. O qu'on est éclairé quand on est simple! et qu'on s'obscurcit en raisonnant! On a une pénétration et une subtilité infinie, mais toute tournée à se séduire et à se tourmenter. Vous écouterez toujours Dieu, dès que vous vous ferez taire vous-même. Dieu parle toujours dans ce silence intime d'une âme qui n'est attentive qu'à lui. Mais, au nom de Dieu, plus d'esprit, ni de délicatesse, ni de courage, ni de goût du monde. Il n'y a plus que la simplicité de l'Évangile, l'enfance des petits, la folie de la croix, et le goût de la foi toute pure. C'est là que vous trouverez la paix durable, et le véritable élargissement de votre cœur. Je salue mademoiselle de Souastre et ma chère filleule. Mille beaux discours à Meny.

364.

Sur un voyage que la comtesse projetait à Chaulnes.

A Maubeuge, 21 septembre 1705.

Je ne vois, ma très-chère fille, que deux raisons qui puissent vous empêcher d'aller à Chaulnes. La première est ce que vous savez du côté de la cour. M. le comte de Montberon n'en sait rien; et si, par la suite, le roi venait à lui témoigner quelque chagrin sur votre voyage, M. le comte de Montberon pourrait se plaindre de ce qu'on ne l'aurait pas averti. Il est vrai que je crois seulement que la peine qu'on a inspirée au roi ne regarde que le séjour de ces dames à Cambrai, et que votre voyage à Chaulnes ne me regardant point, ferait peu de bruit : cependant je dois vous laisser examiner ce qui a rapport à M. le comte de Montberon.

Ma seconde difficulté est par rapport à madame votre fille et à M. le comte de Souastre pour Arras. Vous savez qu'après l'exemple de ce voyage, on pourra vous presser d'aller voir madame votre fille; et vous vous souvenez bien de ce qui doit vous empêcher de quitter jamais Cambrai pour faire un séjour ailleurs. Si vous avez de bonnes raisons pour vous défendre après ce voyage contre fille et gendre, je ne vois plus rien qui doive vous arrêter. Je souhaite infiniment votre consolation, et l'élargissement de votre cœur.

Je n'ai pas un seul moment pour avoir l'honneur

d'écrire à M. le comte de Montberon ; mais vous aurez bien la bonté de lui dire tout ce qu'il faut, et de me faire excuser par lui. Je suis de plus en plus, avec union et confiance sans réserve, tout à ma très-chère fille.

365.

S'oublier soi-même en esprit d'amour.

Samedi au soir, 7 novembre 1705.

Je suis véritablement affligé, ma chère fille, de ne pouvoir aller chez vous avant mon départ. Il faut que je sois bien pressé, puisque je dérange tout, et que je n'attends pas même que madame de ..... ait passé. Notre cher petit abbé vous aura dit mon embarras. Demeurez dans les mains de Dieu. Si vous préférez l'amour de foi à votre imagination et à votre amour-propre, vous serez en paix. O que la présence de Dieu, qui va jusqu'à oublier toutes nos délicatesses, est heureuse!

366.

Se souffrir sans trouble.

A Cambrai, vendredi 10 décembre 1705.

Pouvez-vous bien, ma chère fille, me mander simplement de vos nouvelles ? Je serai véritablement soulagé, si votre cœur s'ouvre assez pour m'apprendre avec simplicité en quel état il se trouve. O que je souhaite que la fidélité à n'écouter point les réflexions de l'amour-propre vous mette en paix! Alors on souffre sans trouble : c'est le trouble, et non la souffrance, qui nuit à l'âme. La souffrance sans trouble profite toujours : c'est la douleur paisible des âmes du purgatoire. Mais le trouble est une double peine : c'est une peine que la volonté repousse, et qu'elle augmente en la repoussant; c'est une peine qui vient de résistance à Dieu, et qui, loin d'être utile, est nuisible. Consolez-moi, ma chère fille, en m'apprenant que l'abandon vous soulage.

367.

Souffrir les peines intérieures sans trouble et avec résignation.

Dimanche, 13 décembre 1705.

Votre dernière lettre d'hier au soir, ma chère fille, m'a consolé. Je vois bien que vous souffrez une grande douleur ; mais la douleur, quand elle est seule, ne déplaît jamais à Dieu. Au contraire, elle purifie l'âme, et est très-agréable à Dieu quand elle ne porte à aucune infidélité. La douleur même n'est jamais si violente ni si longue, quand elle est sans résistance à la grâce ; car dès que la volonté ne lui résiste point, elle est sans trouble, et de plus elle ne dure pas, parce que Dieu ne la donne que pour rompre la propre volonté. Ainsi, dès que la volonté propre est rompue, Dieu finit l'épreuve qui n'était destinée qu'à opérer la désappropriation. On désarme Dieu en lui cédant : la non-résistance est le remède à tous nos maux. Livrez tout à Dieu sans bornes et sans condition. Il ne faut pas le faire pour en avoir meilleur marché; mais il est pourtant vrai que c'est ce qui modère et qui abrége les peines. Je voudrais vous soulager, mais je ne le puis : pour guérir le mal, il ne faut point le flatter. Dieu sait combien je compatis à vos peines, loin de m'en impatienter.

Bonsoir, ma très-chère fille.

368.

Pratique de la circoncision spirituelle ; se livrer paisiblement à l'opération crucifiante de Dieu.

1er janvier 1706.

L'ordre de Dieu n'est point, ma chère fille, que vous vous rengagiez en communauté avec madame.... Pour moi, je ne lui dois dans cet ordre, et je ne veux lui donner, que les soins dont elle a besoin pour le spirituel. Laissez-la venir, si elle vient, et recevez-la avec amitié, comme une personne que vous n'attendez nullement; mais ne prévenez rien. L'empressement ne viendrait que de générosité humaine, et d'un raffinement d'amour-propre. Le même amour-propre qui serait empressé se tournerait bientôt au dépit et au désespoir. La vraie charité est simple, paisible, et égale pour le prochain, parce qu'elle est humble et sans retour sur soi. Tout ce qui n'est point cet amour pur doit être circoncis.

C'est la circoncision du cœur qui nous rend les enfants et les héritiers de la foi d'Abraham, pour aller comme lui, sans savoir où, hors de notre patrie terrestre. O le beau partage que de quitter tout, et de se livrer à la jalousie de Dieu, qui est le couteau de la circoncision ! Notre main ne fait jamais en nous que des retranchements superficiels. Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, et nous ne savons pas où il faut frapper. Les endroits où notre main frappe ne sont jamais ceux où Dieu veut couper. L'amour-propre nous arrête toujours la main, et se fait épargner : il ne coupe jamais jusqu'au vif sur lui-même. De plus, il y a toujours un choix propre, et une préparation de l'amour-propre dans ce choix, qui amortit le coup : mais quand la main de Dieu vient, elle donne des coups imprévus ; elle sait choisir précisément les jointures, pour diviser l'âme d'avec elle-même; elle ne laisse rien d'intime,

qu'elle ne pénètre. Alors c'est l'amour-propre qui est le patient : il faut le laisser crier. Le grand point est de ne se remuer pas sous la main de Dieu, de peur de faire un contre-temps, et de retarder son opération détruisante. Il faut demeurer immobile sous le couteau : c'est tout faire que d'être fidèle à ne repousser aucun coup. On n'agit jamais tant que quand la volonté veut ne résister point à Dieu ; car toute notre action utile est dans la volonté. Les âmes sont merveilleusement purifiées dans le purgatoire, par leur simple non-résistance à la main de Dieu qui les fait souffrir. Que votre volonté veuille simplement ne résister point ; c'est assez : Dieu fera son ouvrage de destruction. Portez vos misères et les coups de Dieu : c'est tout ce qu'il demande.

369.

Ne regarder que Dieu dans les créatures.

Mardi ... février 1706.

Jamais je ne ressentis, ma chère fille, une plus grande joie que celle que vous me donnez. Béni soit celui qui tient votre cœur ! O que vous serez en paix, si vous vous livrez à lui sans condition et sans bornes ! Ne cherchez que lui seul en moi, et vous l'y trouverez toujours : mais si vous vous y cherchez vous-même, l'amour-propre sera votre tourment. Souffrez toutes mes fautes ; contentez-vous de ma bonne volonté ; regardez Dieu qui vous éprouve par moi, quand vous ne pouvez plus voir Dieu qui vous aide par moi. Que notre union soit toute de foi. Il faut voir Dieu dans mon indigne personne, comme vous voyez Jésus-Christ dans ce vil pain que le prêtre tient à la messe. J'espère que tous ces ébranlements si violents serviront à affermir l'édifice. Mille fois tout à vous, en celui qui veut que tout soit un.

370.

Déclarer avec simplicité ses peines intérieures.

Mardi, 20 avril 1706.

Mandez-moi simplement, ma chère fille, si vous n'êtes point dans la peine. Vous ne sauriez m'affliger plus sensiblement qu'en ne m'ouvrant pas votre cœur. Vous savez combien cette ouverture coûte à l'amour-propre, et par conséquent combien l'amour de Dieu en est jaloux. Cette fidélité fait seule cent fois plus mourir à soi que toutes les austérités que vous auriez envie de pratiquer, au préjudice de votre faible santé. Deux mots, je vous prie, mais du cœur tout seul. Ils vous soulageront, si vous le faites sans vous écouter.

371.

Le trouble vient de ce qu'on raisonne trop sur la tentation.

Vendredi, 30 avril 1706.

J'espère, ma très-chère fille, que l'esprit de grâce vous aura un peu calmée, ou du moins que votre trouble sera diminué. Vous ne tomberiez jamais dans ces extrémités, si vous n'aviez pas l'infidélité d'écouter intérieurement la tentation. Vous m'avez avoué plusieurs fois que ce trouble ne vient jamais qu'après avoir longtemps écouté le tentateur en vous-même. Ainsi la paix est dans vos mains ; c'est vous-même qui vous l'ôtez. Quand le trouble est parvenu jusqu'à un certain degré, vous ne pouvez plus le finir, ni vous posséder ; il faut que Dieu fasse un coup d'autorité sur votre cœur, pour commander aux vents et à la tempête. Tout ce que vous imaginez est comme le songe le plus bizarre : mais Dieu permet qu'une tête naturellement très-bonne ait cette espèce de songe, pour la punir de s'être écoutée elle-même, pour la convaincre de l'excès de son amour-propre par celui de sa jalousie, et pour la réduire à un entier renoncement à elle-même. La tentation aura son fruit. Je compatis à vos souffrances : je respecte l'épreuve de Dieu. Rien ne me lasse ; je n'ai de peine que de ne pouvoir guérir la vôtre. Unissez-vous à ceux qui vous aiment, et qui vous portent sans cesse dans le sein de Jésus-Christ. Je vais à l'autel vous mettre entre ses bras.

372.

Même sujet.

Lundi au soir, 26 juin 1706.

Je ne suis point étonné de cet orage, ma chère fille : il passera bien vite s'il plaît à Dieu pourvu que vous ne l'alongiez pas. Tout se tourne à profit, pourvu qu'on soit simple, en défiance contre soi et contre son amour-propre, pour l'amour de Dieu. La jalousie, qui est le fond évident de ces tentations, montre combien elles sont des tentations manifestes, et combien la voie dont ces tentations détournent est une voie de grâce pure et de mort à soi. Ne manquez pas de communier demain, et tout disparaîtra. Je vous en réponds au nom de celui qui commande aux vents et aux tempêtes. Que si vous hésitiez encore, j'irais d'abord à Premy dire la messe, et vous faire communier. Ne songez ni au passé ni à l'avenir sur les choses qui enveniment votre jalousie. Ne la flattez point ; mais supportez-vous vous-même. Il y a bien des choses qui nous paraissent volontaires, et qui ne le sont pas : abandonnez le tout à Dieu.

373.

Combien est heureuse l'âme à qui Dieu parle immédiatement.

A Bourbon, 8 septembre 1706.

On n'est jamais moins seul que quand on est dans la seule bonne société avec l'ami fidèle. On n'est jamais moins abandonné que quand on est porté dans les bras du Tout-Puissant. Rien n'est si touchant que les secours immédiats de Dieu. Ce qu'il nous donne par le canal de ses créatures ne tire aucune vertu de ce vil et stérile canal ; c'est la source qui donne tout. Ainsi, quand la source roule immédiatement dans le cœur, on est bien éloigné d'avoir besoin du canal : il ne ferait qu'un entre-deux. *Dieu avait parlé à son ancien peuple par* l'organe *des prophètes ;* mais enfin, dit saint Paul, *il nous a parlé lui-même en son Fils*[1]. Fallait-il alors regretter la faible voix des prophètes? O que la communication immédiate est pure et puissante! D'ailleurs elle est certaine toutes les fois que la Providence retranche les canaux. Ne vous écoutez point, (M...), et vous n'écouterez pas l'amour-propre qui raisonne, qui murmure, qui fait le scrupuleux, et qui nous occupe de nous sous prétexte de nous occuper de Dieu. Vous serez en paix et au large, si vous n'écoutez point la tentation.

Nous nous portons tous assez bien : nous pensons souvent à vous. Il me tarde de retourner à Cambrai, et je n'y perdrai pas un moment. Dieu seul sait ce que je vous suis en lui.

374.

Se tenir en paix pour écouter Dieu.

A Bourbon, 13 septembre 1706.

J'écouterai *ce que le Seigneur dit au dedans de moi; car il ne parlera que de paix sur son peuple*[2]. Pourquoi donc, (M...), écouterions-nous tout ce qui porte l'inquiétude et le trouble? Jésus-Christ ressuscité n'entrait dans l'assemblée de ses disciples qu'en commençant par leur annoncer la paix. Ayez-la donc, cette paix, afin qu'elle *conserve votre cœur et votre intelligence en Jésus-Christ*[3]. Nous nous portons tous assez bien, et nous buvons avec impatience de nous revoir à Cambrai. Jugez de la joie que je ressentirai si je vous y trouve dans cette paix qui est le don de Dieu! Mille compliments, je vous supplie, à M. le comte de Montberon, à madame la comtesse de Souastre, à mesdemoiselles ses filles, sans oublier la chère Meny.

[1] *Hebr.* I, 1, 2.
[2] *Ps.* LXXXIV, 9.
[3] *Philip.* IV, 7.

375.

Même sujet.

A Bourbon, 20 septembre 1706.

J'ai appris avec douleur par votre lettre, (M...), que vous vous écoutez. Eh! qu'espérez-vous en écoutant un amour-propre scrupuleux et subtil, pour se tourmenter? Ne voyez-vous pas que vous préparez vous-même la séduction, contre la lumière intime et l'attrait que Dieu vous donne? Si vous ne pouvez pas vous faire taire, du moins ne vous écoutez plus volontairement. O qu'il me tarde de vous revoir! Quelle joie, si je vous retrouve telle que je vous ai laissée, et que Dieu vous veut! Toutes les fois que vous ne gâterez point l'œuvre de Dieu par une imagination que l'amour-propre excite, vous serez dans une paix qui vous montrera d'où elle vient. Je donnerais toutes choses pour vous y voir affermie, par n'écouter point ce qui vous trouble si dangereusement.

Je me porte bien, et les eaux font assez leur devoir. L'abbé de Beaumont a eu un peu de fièvre : ce n'est rien. Je compte les jours. Point d'impatience : mais je ne perdrai pas un moment pour mon retour. Je suis en peine de notre pauvre M. Bourdon. Je vous recommande de plus en plus sa bonne fille : c'est à vous et à moi à en prendre soin, et à la consoler. Mille compliments très-sincères à M. le comte de Montberon, à madame la comtesse de Souastre, et à toute la famille.

376.

Même sujet.

A Bourbon, 28 septembre 1706.

Je ne suis ni mort ni malade, (M...). Mon impatience pour mon retour est grande : je n'y perdrai pas un quart d'heure. En attendant, je prie le Dieu de paix de garder votre cœur, et de le garder contre vous-même. Je ne me défie que de vous : le reste ne peut rien. O qu'on est bien quand on ne résiste point à Dieu, et qu'on se résiste! Écoutez Dieu, et faites-vous taire. Hors de la paix, point de fidélité véritable. Dès que vous mettez un os hors de sa place, il ne cesse point de vous causer de la douleur; mais remettez-le, vous êtes d'abord en repos. La paix est pour vous le signe de la fidélité. *Qui est-ce qui a résisté à Dieu, et qui a eu la paix*[1]? Je

[1] *Job,* IX, 4.

vous donne, au nom de Jésus-Christ, celle que le monde ne peut ni donner ni ôter. Mille compliments à toute votre maison. Il me tarde de vous retrouver telle que Dieu vous veut.

377.

Même sujet.

A Bourbon, 2 octobre 1706.

Rien que deux mots, (M...), pour vous dire que je partirai dans très-peu de jours, et qu'il me tarde bien de vous retrouver paisible dans la main de Dieu. N'en sortez sous aucun prétexte, et laissez faire celui qui fait bien. Je vous ramènerai le P. A. (*de Langeron*). Je souhaite de tout mon cœur de trouver M. Bourdon en vie, et moins malade. Soutenez sa bonne fille, qui le mérite. Mille et mille choses pour M. le comte de Montberon, et pour tout ce qui vous appartient.

378.

Le mal découvert avec simplicité devient moins dangereux.

Lundi, 13 décembre 1706.

Souffrez-vous vous-même, et ce sera faire beaucoup. L'ulcère découvert est moins dangereux : rien n'est plus terrible qu'un venin rentré. J'espère que celui qui vous a fait parler vous délivrera, si vous le laissez faire. O que vous avez besoin d'être jalouse! La jalousie est le remède spécifique contre un amour-propre qui se pare d'une merveilleuse délicatesse sur le désintéressement et sur la générosité. On est heureux quand le poison se tourne en remède. La jalousie la plus grossière et la plus honteuse vous guérira de l'amour-propre le plus raffiné et le plus flatteur. Dites tout; cédez; laissez faire Dieu; ne vous écoutez point vous-même. Bonsoir, ma chère fille. Je ne m'éloignerai de vous que quand je manquerai à Dieu, qui nous unit intimement en lui.

379.

Éviter les retours inquiets sur soi-même.

Lundi, 21 mars 1707.

On ne peut pas dire qu'une personne est malade quand elle n'a besoin, pour se bien porter, que de n'user d'aucun remède. Une santé est bonne quand on n'a besoin, pour l'entretenir, que de n'y rien faire. Alors on n'a point d'autres maux que ceux qu'on se fait à soi-même, en voulant se guérir de ceux qu'on n'a pas. Voilà, ma très-chère fille, votre véritable état. Si vous demeuriez sans vous croire malade et sans vouloir vous guérir, vous vous porteriez bien; mais vous voulez vous écouter, et vous tâter le pouls : vous vous faites malade par vos retours inquiets sur vous-même. Les remèdes spirituels auxquels vous avez recours sans besoin, et contre votre grâce, ne font que troubler votre santé et votre paix intérieure. Pourquoi n'êtes-vous pas fidèle à couper court dans les commencements? Ce qui se grossit, et qui vous coûte tant dans les suites, ne serait rien, si vous ne le laissiez pas croître dans votre cœur.

Ne vous embarrassez point de l'avenir pour les dames dont il s'agit. Vous avez eu bonne intention pour madame de Risbourg; mais il ne faut jamais ni vous gêner, ni vous déranger pour elle. La liberté extérieure est nécessaire à votre état intérieur. Aidez-la doucement en ce que vous pourrez; mais comptez que vous ne le ferez utilement qu'en demeurant en votre place, et en agissant par pure grâce. Si vous y mêlez de la délicatesse d'amour-propre et de la générosité mondaine, vous ne ferez aucun bien à madame de Risbourg. Vous vous ferez beaucoup de mal; il ne vous en reviendra que mécompte et que trouble. Pour la manière d'accorder tout ceci avec madame d'Oisy, Dieu y pourvoira. *A chaque jour suffit son mal; celui de demain aura soin de lui-même.* Si vous demeurez dans la simplicité que Dieu demande de vous, vous ne ferez que ce qu'il vous fera faire de part et d'autre. Alors vous laisserez chacun s'accommoder ou ne s'accommoder pas de votre procédé. Pour Paris, vous ne pouvez en aucune façon y aller, et encore moins vous occuper de cette pensée. Délaissez-vous à Dieu, sans voir jamais au delà du moment présent. C'est la plus grande de toutes les morts, et la plus opposée à toute illusion de l'amour-propre. Bonsoir. Dieu sera avec vous, si vous n'êtes pas avec vous-même.

380.

Réparer promptement ses fautes par un aveu humble et ingénu.

Lundi, 11 avril 1707.

J'aime cent fois mieux, ma chère fille, une saillie qui échappe, et qui est suivie du billet humble et ingénu que vous m'avez écrit, que la plus grande régularité, et la plus parfaite symétrie de spiritualité. Rien n'est tel que de dire tout, et ensuite de ne tenir à rien. Il me tarde bien de vous aller voir. Je partagerai mon après-dînée en trois points, comme un sermon. Compagnie céans pour la cérémonie, visite cordiale chez vous, et promenade au soleil. Soyez bonne et petite : tout ira à merveille.

381.

Souffrir paisiblement la vue de nos misères.

Jeudi au soir, 21 avril 1707.

Je demeure devant Dieu comme si j'allais mourir, ma chère fille, et je ne trouve plus dans mon cœur aucune des dispositions que vous y croyez voir. Au contraire, malgré votre opposition, je suis toujours de plus en plus dans une pente à l'union fixe avec vous en Notre-Seigneur, que je ne saurais expliquer, et que vous pouvez encore moins comprendre. Toutes vos infidélités se réduisent à ne pouvoir vous résoudre à voir dans votre cœur des impressions humiliantes, et des sentiments qui font honte à votre amour-propre. En quelque terre inconnue que vous allassiez, avec cette délicatesse d'amour-propre, chercher le repos, vous ne l'y trouveriez jamais. L'Écriture nous dit[1] : *Qui est-ce qui a eu la paix en résistant à Dieu?* Vous porteriez partout cet amour délicat et inconsolable sur ses misères ; vous y ajouteriez le dessèchement, le vide et le trouble d'un cœur égaré de sa voie, avec le reproche intime d'avoir manqué à Dieu pour donner du soulagement à votre orgueil. Dieu vous poursuivrait sans relâche : dussiez-vous fuir devant sa face, comme Jonas, vous seriez plutôt jetée dans la mer, et engloutie par un monstre. Il vous faudrait revenir au point où Dieu vous veut. Il n'y a qu'à consentir de se voir dans toute sa laideur. La laideur des misères est comme la beauté des dons de Dieu ; l'une et l'autre disparaît dès qu'on la regarde. Le regard de complaisance fait disparaître le bien, et le regard d'humilité paisible fait disparaître le mal. Souffrez de vous voir, et tout sera guéri.

Ne me cherchez que comme le simple instrument de Dieu, ne voyant que lui seul en moi. Regardez-moi comme la roche qui donnait de l'eau dans le désert au peuple d'Israël. Moins je contente la nature, plus je sers à la faire mourir, et à faire suivre la pure grâce. La tentation est évidente ; mais vous avez les yeux fermés pour ne la pas voir, et vous vous roidissez contre Dieu. J'ai voulu aujourd'hui laisser couler le torrent. Si vous voulez demain vous confesser, je serai prêt à vous écouter, et à aller chez vous. Mais votre principal et presque unique péché sera d'avoir écouté et suivi la tentation. Pour moi, je ne vous laisserai point vous éloigner de moi ; je vous porterai sans cesse dans le fond de mon cœur. Je l'ai bien serré et bien abattu ; je vois bien que je fais votre peine, mais vous faites aussi la mienne : car je souffre de vous voir souffrir, et de trouver votre cœur retranché contre la grâce. O que ne donnerais-je point pour vous guérir!

[1] *Job*, IX, 4.

382.

Même sujet.

A Cambrai, vendredi, 22 avril 1707.

Je remercie Dieu, ma très-chère fille, de ce qu'il fait en vous : j'en ai le cœur infiniment soulagé. Ne songez point maintenant à vous confesser. J'ai le pouvoir de différer : je prends tout sur moi. Quand votre cœur sera entièrement calmé, nous verrons ce qu'il faudra faire. Ne songez qu'à laisser tomber toutes vos réflexions qui vous nuisent, tant pour le corps et pour l'esprit. Vous savez où habite la paix ; allez l'y chercher, pour n'en plus partir. Les sentiments qui vous font horreur sont naturels et ordinaires. Tout le monde les ressent en soi comme vous ; mais personne ne s'en alarme et ne s'en trouble, comme vous le faites. Ce qui n'est que pente, que sentiment, qu'impression, n'est jamais péché. Vos réflexions mêmes, quand elles sont involontaires, ne sont rien. Il n'y a que la volonté qui cause toute votre principale peine. Vous avez trop de délicatesse, et vous tombez dans une espèce de désespoir, dès que vous trouvez dans votre cœur quelque sentiment humiliant. C'est le commencement qui cause toute votre peine. Tous ces monstres ne sont point réels. Pour les faire disparaître, il n'y a qu'à ne les voir ni ne les écouter jamais volontairement ; il n'y a qu'à les laisser s'évanouir : une simple non-résistance les dissipera, et apaisera votre cœur. Non, en vérité, ma chère fille, vous n'êtes point telle que vous le croyez, et je ne suis nullement pour vous comme votre amour-propre vous le persuade. Vous n'avez que le seul sentiment involontaire des choses que vous vous reprochez. Pour moi, je suis rempli de tout ce que Dieu peut me donner de zèle et d'affection pour vous ; mais il permet que vous n'en croyiez rien, afin que votre amour-propre se détruise.

J'entre dans la raison que vous m'avez mandée, et elle m'empêchera de vous aller voir aujourd'hui. J'espère que le glaive de douleur qui a percé votre âme servira à vous faire mourir, et à vous mettre, en ce saint temps, au pied de la croix avec la sainte Vierge. Demeurons, je vous conjure, vous et moi, unis avec elle auprès de Jésus mourant.

383.

Il souhaite que la marquise de Risbourg quitte le logement qu'elle occupait dans une communauté religieuse. Ne point troubler la paix intérieure par des retours inquiets sur soi-même.

Au Cateau, 25 mai 1707.

J'apprends, à n'en pouvoir douter, ma bonne et très-chère fille, que les religieuses de Prémy sont toujours agitées et dans le trouble sur l'affaire que vous savez. Il n'est pas nécessaire que madame la marquise de Risbourg y loge, et il est nécessaire que la paix de la maison ne soit point altérée. Rien n'est si délicat et si fragile que l'union des cœurs : il faut sacrifier tout le reste pour ce point-là. Je vous conjure donc de ne travailler plus à cette affaire, qui a beaucoup plus ému les esprits qu'elle ne le méritait. Madame la marquise de Risbourg a fait une chose très-raisonnable et très-édifiante en demandant ce petit logement; mais elle est trop pieuse et trop bonne pour vouloir mettre en péril la paix d'une communauté. Comme je connais parfaitement son cœur et sa prudence, je prends tout hardiment sur moi vers elle. Montrez-lui, je vous supplie, sans façon cette lettre, afin qu'elle y voie combien il est nécessaire qu'elle renonce à ce logement, ou tout au moins qu'elle laisse tomber insensiblement la chose jusqu'à mon retour, qui s'approche beaucoup.

Je souhaite de tout mon cœur que le vôtre soit en paix. Vous savez ce qui l'y maintient : il n'y a qu'à n'y point toucher; le ressort va tout seul. N'est-ce pas un état bienheureux, que celui où l'on n'a besoin que de ne rien faire sur soi pour être comme il faut, et où l'on n'a aucune peine que quand on s'en fait tout exprès malgré Dieu? Je le prie de ne vous laisser point à vous-même. Il me tarde de vous revoir dans votre centre. Je vous donne le bonjour, et je vous supplie de dire mille choses pour moi à madame de Risbourg. Je vous recommande mademoiselle Bourdon.

384.

Ne point grossir ses croix par des réflexions inquiètes.

Au Cateau, 27 mai 1707.

J'ai le cœur affligé, ma très-chère fille, d'apprendre la peine où vous êtes; mais je vous conjure de ne point grossir vos croix par vos réflexions. La délicatesse et la vivacité de votre amour-propre ne manquerait pas de vous les exagérer très-dangereusement. Ne prenez aucune résolution pour changer de demeure; n'écoutez pas même votre esprit là-dessus. Je serai dans fort peu de jours à Cambrai, et nous verrons ce qu'il conviendra de faire. En attendant, souffrez comme on souffre en purgatoire, sans repousser la souffrance pour se soulager, et sans l'augmenter en s'occupant de ce qui la cause. Ne projetez rien, ne formez même aucune opinion; mais demeurez immobile sous la main de Dieu, qui se cache sous celle des hommes. La croix diminue beaucoup, quand on la porte avec cette simplicité. Il y en a souvent plus de la moitié qui est de notre façon, et non de celle de Dieu. Souffrez; mais ne vous faites pas souffrir.

S'il fallait tout quitter pour vous aller revoir, je n'y manquerais pas; mais il me reste peu de temps, et il serait fâcheux de manquer si tôt à des visites commencées si tard. Ne vous embarrassez point de madame de Risbourg : vous avez assez fait pour entrer dans ses vues; elle aurait tort de n'être pas contente. Si elle ne l'était pas, il faudrait demeurer en paix. Je ne saurais croire qu'elle ne le soit pas. Bonjour, ma très-chère fille.

385.

Même sujet.

A Cambrai, 14 juin 1707.

Les nouvelles d'Arras sont très-bonnes, ma chère fille : Dieu en soit loué! Mais il faut attendre la suite; vous verrez jeudi l'état de la main, et les pensées du gentilhomme. Pour faire prendre un bon parti, rien ne sera plus utile que votre présence. J'y irais, si je croyais y pouvoir être utile. Je suis ravi de vous voir en paix. Elle ne vous manquera jamais du côté de Dieu; le trouble ne peut vous venir que de vous-même, par une tentation manifeste d'amour-propre. Ne soyez rien, ne veuillez être rien; vous trouverez Dieu sans bornes. *Amen, amen.*

386.

Même sujet.

A Cambrai, mardi au soir, 21 juin 1707.

J'ai été bien fâché tantôt, ma très-chère fille, de vous trouver sortie de chez vous. J'avais une véritable impatience de travailler à vous calmer le cœur. Ce que vous éprouvez n'est qu'un sentiment involontaire : il ne vous troublerait pas tant, et vous le souffririez bien plus facilement, si votre volonté y consentait. C'est seulement une sensibilité d'amour-propre qui vous tourmente. Au lieu de la porter avec patience et petitesse, vous êtes au désespoir de trouver en vous ce sentiment humiliant; mais si vous vous en laissiez humilier, vous trouveriez bientôt le repos du cœur. Acquiescez à éprouver ce qui humilie votre orgueil, et vous serez soulagée. Ne son-

gez point à tous vos projets : Dieu ne les souffrira point, et vous ne pouvez point échapper par là à ses poursuites pour vous faire mourir aux délicatesses de votre amour-propre. Laissez-vous traîner dans la boue. Jamais dévotion ne fut plus impatiente que la vôtre, sur tous les sentiments que l'amour-propre voudrait n'éprouver pas. Croyez-vous qu'on n'aime point Dieu, dès qu'on sent une jalousie qu'on veut si peu avoir, qu'on est au désespoir dès qu'on la ressent? Ce que je vous demande avec la dernière instance, au nom du *petit Maître* [1], c'est de communier demain matin. Sans le vicariat, j'irais dès le matin vous faire communier. L'après-midi, j'irai vous voir. La lettre de madame la comtesse de Souastre me fait plaisir. Je compte que nous irons ensemble à ... Nous en parlerons demain.

387.

Contre la tentation qui portait la comtesse à quitter son directeur.

Jeudi, 23 juin 1707.

Je prie la Sagesse éternelle, qui s'est faite chair, mais chair d'enfant, et chair cachée sous les apparences du pain, de vous arracher votre fausse sagesse, qui vous trouble et qui vous tourmente, pour vous donner son enfance, sa petitesse et sa paix. Pourquoi voulez-vous vous éloigner de moi? C'est pour soulager votre amour-propre. Espérez-vous qu'en le soulageant vous trouverez Dieu? Ne voyez-vous pas que c'est vouloir vous guérir en flattant le fond de votre mal? Pourquoi croyez-vous que vous êtes loin de Dieu auprès de moi, puisque vous savez que je ne travaille qu'à vous faire mourir à vous-même, et que vous ne pouvez vous plaindre que d'une trop douloureuse mort? Mais d'où vous vient cette douleur accablante? Avouez la vérité : elle ne vient que de vos réflexions volontaires. Vous vous en prenez à Dieu et à moi de tout ce que vous vous faites souffrir, malgré lui et malgré moi, en vous écoutant, en vous croyant, et en vous livrant à la séduction de votre amour-propre. C'est s'en prendre au médecin du poison qu'on avale contre sa défense. Si vous étiez loin d'ici, vous seriez dans un trouble à mourir. Dieu vous poursuivrait partout, et votre propre cœur ne vous laisserait point en repos. Les réflexions qui vous tentent se tourneraient alors contre vous pour venger Dieu. La paix ne se trouve qu'en cédant, et en cédant sans retarder ni hésiter. Oh! que vous vous faites de maux! Vous en accusez la voie, et c'est contre la voie que vous vous les faites. Je vous demande au nom de Notre-Seigneur, et avec la pleine autorité du *petit Maître*, de venir communier à la grand'messe. Je suis sûr que Dieu, si vous l'écoutez sans vous écouter, vous ramènera à la paix.

Les nouvelles d'Arras me font un sensible plaisir. Je vous irai voir l'après-midi, au sortir des vêpres. Bonjour, ma chère fille : vous la serez toujours, malgré vous.

388.

S'oublier soi-même, pour ne penser qu'à Dieu.

Vendredi, 24 juin 1707.

J'irai, ma chère fille, vous voir tantôt au sortir de vêpres. Cependant je vous invite à venir communier à ma messe après la grande, dans la chapelle de la sainte Vierge. J'aime fort saint Jean, qui s'est sans cesse oublié pour ne penser qu'à Jésus-Christ. Il le montrait; il n'était que la voix destinée à l'annoncer; il lui renvoyait tous ses disciples. Aussi était-il par là, bien plus que par sa vie solitaire et pleine d'austérité, *le plus grand d'entre les enfants des femmes*. Bonjour, ma chère fille; oubliez-vous, et vous serez Jean au désert.

389.

Ne point écouter l'imagination.

Lundi, 27 juin 1707.

Ne soyez point en peine de votre confession, ma chère fille : elle a été faite cent fois mieux que si vous aviez eu le loisir de vous envelopper dans vos réflexions. Vous y dîtes tout le principal avec une naïveté que vous n'avez jamais eue si parfaite : vous y touchâtes même suffisamment les choses dont vous croyez n'avoir point parlé. Enfin vous acceptâtes et promîtes tout au moment de l'absolution : ainsi vous n'avez jamais rien fait de si bon. Je me charge devant Dieu de cette confession, la meilleure de toute votre vie. Bientôt après, vous vous reprîtes en écoutant vos réflexions : mais je crois que l'excès du trouble et de la peine diminue beaucoup la faute que vous faites en vous écoutant de la sorte. Il n'est question que de communier par pure obéissance, sans vous permettre de raisonner, et de laisser tomber doucement vos vaines imaginations, pour retrouver le silence et la paix.

Pour madame de Risbourg, j'ai peine à croire qu'elle ait mal pris ce qu'elle a vu. Quand même elle en serait peinée, ce serait à moi à raccommoder tout : n'en ayez aucune inquiétude. Elle aurait

[1] On a déjà vu ailleurs, qu'entre les amis de Fénelon, Dieu et Jésus étaient souvent désignés par l'expression simple et affectueuse de *petit Maître*.

grand tort, si elle se scandalisait de vous voir quelquefois triste et peinée : il faut bien qu'elle s'accoutume à voir que chacun a ses peines. Au reste, tout ce qui vous a éloignée de Dieu servira à vous en rapprocher, si vous êtes simple et docile. Ces expériences doivent vous montrer combien il vous est pernicieux d'écouter votre imagination sur des chimères, puisque ces chimères vous mènent si violemment aux dernières extrémités. Communiez ce matin, et laissez faire le *petit Maître :* il vous calmera. Dieu vous gâte, à force de vous flatter dès que vous revenez à lui. Communiez, communiez, et taisez-vous, ou du moins ne vous écoutez pas. Je vous irai voir tantôt. Je suis plus uni à vous, ma chère fille, que jamais, et vos écarts ne me fatiguent point.

390.

Même sujet.

Lundi, 18 juillet 1707.

Je comprends, ma chère fille, par les choses que vous me dîtes hier et avant-hier, que votre cœur est dans la peine. Au nom de Dieu, ne laissez pas grossir l'orage. Vous avez l'expérience de tout ce que la tentation fait sur votre cœur, dès que vous l'écoutez. Vous devez voir qu'il ne s'agit jamais que de votre amour-propre, qui est dépité et au désespoir. Est-ce le moyen de suivre Dieu, que de suivre un amour-propre désespéré? Cet amour ne s'irrite que sur des chimères, que votre vivacité vous représente comme réelles. De là viennent un trouble et des résolutions manifestement contraires à Dieu. Dieu n'est jamais que dans la paix; et partout où la paix n'est point, Dieu n'y est pas, quoiqu'on s'imagine l'y mettre sous de beaux prétextes. Je vous dis tout ceci étant prêt à partir, et ne pouvant retarder mon départ pour le Quesnoy. C'est que je crains pour vous les commencements de peine. Si vous comptez sur votre courage pour la surmonter, vous y succomberez. Si vous écoutez votre peine, cette infidélité en attirera d'autres avec un trouble horrible.

Que faut-il donc faire? Ne rien écouter volontairement, et me dire tout avec simplicité, dans une entière défiance de vous-même. Je vous voyais hier et avant-hier avec un certain courage naturel qui me fait peur. O ma chère fille, que je voudrais pouvoir vous aller voir avant mon départ! mais il est impossible, le temps me manque. Mon cœur est peiné par la crainte de votre peine. Que ne donnerais-je point, et que ne voudrais-je point qu'il m'en coutât, pour vous affermir dans la simplicité! Une peine non écoutée ne serait plus qu'à demi peine : une peine d'abord expliquée se dissiperait. Je vous conjure de vous tourner du côté du consolateur, et de croire que vous n'êtes en état de rien résoudre pendant la tentation. C'est dans un état d'oraison paisible qu'on peut prendre des résolutions selon Dieu. Tout le reste ne peut être que projets de tentation et égarement. Je ne manquerai pas de vous aller voir demain à l'heure qu'il vous plaira, et même dès aujourd'hui, si je puis revenir d'assez bonne heure. Dieu sait combien je ressens tout ce qui peut vous troubler, et vous détourner de votre voie.

391.

Même sujet.

Mardi, 9 août 1707.

Je ne veux point, ma chère fille, vous entraîner par art, ni par aucune voie humaine. Je me contente de demeurer devant Dieu uni à vous malgré vous, et souffrant pour votre retour. Je vous laisse à Dieu, et je souhaite que vous vous y laissiez aussi. O si vous l'écoutiez, et si vous ne vous écoutiez point, quelle serait votre paix! Mais vous commencez par prêter l'oreille aux délicatesses et aux dépits de l'amour-propre. Cette infidélité manifeste en attire cent autres, qui sont moins faciles à découvrir. Vous cherchez à vous étourdir, et à autoriser votre égarement. Vous voulez vous soustraire à la souffrance, comme si l'amour-propre pouvait échapper au feu vengeur. Vous espérez du repos loin de Dieu : vous fermez votre cœur, et vous employez toute votre industrie pour repousser la grâce. Eh! *qui est-ce qui a résisté à Dieu, et qui a eu la paix* [1]? Rendez-vous; revenez; hâtez-vous : chaque moment de délai est une infidélité nouvelle.

J'irai chez vous, ou ce matin à Premy, ou l'après-midi au gouvernement, dès que vous me voudrez ouvrir votre cœur. Le mien est bien serré : c'est en vous que je devrais trouver un vrai soulagement. O ma chère fille, laissez-vous dompter par l'esprit de grâce!

392.

Amour-propre déguisé sous l'apparence de délicatesse et de générosité; souffrir en paix l'opération crucifiante de la main de Dieu.

Mercredi, 10 août 1707

Souffrez, ma chère fille, que je vous représente ce qu'il me semble que Dieu veut que je vous mette devant les yeux. Le fond que vous avez nourri dans votre cœur depuis l'enfance, en vous trompant

[1] *Job*, IX, 4.

vous-même, est un amour-propre effréné, et déguisé sous l'apparence d'une délicatesse et d'une générosité héroïque ; c'est un goût de roman, dont personne ne vous a montré l'illusion. Vous l'aviez dans le monde, et vous l'avez porté jusque dans les choses les plus pieuses. Je vous trouve toujours un goût pour l'esprit, pour les choses gracieuses, et pour la délicatesse profane, qui me fait peur. Cette habitude vous a fait trouver des épines dans tous les états. Avec un esprit très-droit et très-solide, vous vous rendez inférieure aux gens qui en ont beaucoup moins que vous. Vous êtes d'un excellent conseil pour les autres ; mais pour vous-même les moindres bagatelles vous surmontent. Tout vous ronge le cœur ; vous n'êtes occupée que de la crainte de faire des fautes, ou du dépit d'en avoir fait. Vous vous les grossissez par un excès de vivacité d'imagination, et c'est toujours quelque rien qui vous réduit au désespoir. Pendant que vous vous voyez la plus imparfaite personne du monde, vous avez l'art d'imaginer dans les autres des perfections dont elles n'ont pas l'ombre. D'un côté, vos délicatesses et vos générosités ; de l'autre, vos jalousies et vos défiances, sont outrées et sans mesure. Vous voudriez toujours vous oublier vous-même, pour vous donner aux autres ; mais cet oubli tend à vous faire l'idole de vous-même et de tous ceux pour qui vous paraissez vous oublier. Voilà le fond d'idolâtrie raffinée de vous-même que Dieu veut arracher.

L'opération est violente, mais nécessaire. Allassiez-vous au bout du monde pour soulager votre amour-propre, vous n'en seriez que plus malade. Il faut, ou le laisser mourir sous la main de Dieu, ou lui fournir quelque aliment. Si vous n'aviez plus les personnes qui vous occupent, vous en chercheriez bientôt d'autres sous de beaux prétextes, et vous descendriez jusqu'aux plus vils sujets, faute de meilleurs. Dieu vous humilierait même par quelque entêtement méprisable, où il vous laisserait tomber; l'amour-propre se nourrirait des plus indignes aliments, plutôt que de mourir de faim.

Il n'y a donc qu'un seul véritable remède, et c'est celui que vous fuyez. Les douleurs horribles que vous souffrez viennent de vous, et nullement de Dieu. Vous ne le laissez pas faire. Dès qu'il commence l'incision, vous repoussez sa main, et c'est toujours à recommencer. Vous écoutez votre amour-propre dès que Dieu l'attaque. Tous vos attachements, faits par goût naturel, et pour flatter la vaine délicatesse de votre amour se tournent pour vous en supplice. C'est une espèce de nécessité où vous mettez Dieu de vous traiter ainsi. Allassiez-vous au bout du monde, vous trouveriez les mêmes peines, et vous n'échapperiez pas à la jalousie de Dieu, qui veut confondre la vôtre en la démasquant. Vous porteriez partout la plaie envenimée de votre cœur. Vous fuiriez en vain comme Jonas; la tempête vous engloutirait.

Je veux bien prendre pour réel tout ce qui n'est que chimérique : eh bien! cédez à Dieu, et accoutumez-vous à vous voir telle que vous êtes. Accoutumez-vous à vous voir vaine, ambitieuse pour l'amitié d'autrui, tendant sans cesse à devenir l'idole d'autrui pour l'être de vous-même, jalouse et défiante sans aucune borne. Vous ne trouverez à affermir vos pieds qu'au fond de l'abîme. Il faut vous familiariser avec tous ces monstres : ce n'est que par là que vous vous désabuserez de la délicatesse de votre cœur. Il en faut voir sortir toute cette infection ; il en faut sentir toute la puanteur. Tout ce qui ne vous serait pas montré ne sortirait point, et tout ce qui ne sortirait point serait un venin rentré et mortel. Voulez-vous accourcir l'opération? ne l'interrompez pas. Laissez la main crucifiante agir en toute liberté ; ne vous dérobez point à ces incisions salutaires.

N'espérez pas de trouver la paix loin de l'oraison et de la communion. Il ne s'agit pas d'apaiser votre amour-propre en l'épargnant, et en résistant à l'esprit de grâce : mais au contraire il s'agit de vous livrer sans réserve à l'esprit de grâce, pour n'épargner plus votre amour-propre. Vous pouvez vous étourdir, vous enivrer pour un peu de temps, et vous donner des forces trompeuses, telles que la fièvre ardente en donne aux malades qui sont en délire; mais la vraie paix n'est que dans la mort. On voit en vous, depuis quelques jours, un mouvement convulsif pour montrer du courage et de la gaieté, avec un fond d'agonie. O si vous faisiez pour Dieu ce que vous faites contre, quelle paix n'auriez-vous pas! O si vous souffriez, pour laisser faire Dieu, le quart de ce que vous vous faites souffrir pour l'empêcher de déraciner votre amour-propre, quelle serait votre tranquillité! Je prie celui à qui vous résistez de vaincre vos résistances, d'avoir pitié de cette force contre lui, qui n'est que faiblesse, et de vous faire malgré vous autant de bien que vous vous faites de mal. Pour moi, comptez que je vous poursuivrai sans relâche, et que je ne vous quitterai point. J'espère beaucoup moins de mes paroles et de mes travaux pour vous que de ma peine intérieure, et de mon union à Dieu dans le désir de vous rapprocher de lui.

393.

Simplicité à dire ses fautes.

A Cambrai, 17 août 1707.

Jamais, ma chère fille, je n'ai rien fait de si con-

traire à mon intention que ce que je fis hier, s'il est vrai que votre petitesse à me dire vos fautes n'ait trouvé en moi que du rebut. J'avoue que je ne trouvai pas vos fautes telles que vous les croyez, et que je voulus vous délivrer de vos scrupules : mais j'étais infiniment éloigné de vouloir rebuter votre petitesse. Rien ne me fait tant de plaisir, rien n'est si agréable à Dieu, rien n'est si important pour votre conduite vers lui. Cette petitesse me charma, et me parut beaucoup édifier madame de Risbourg. Pour ce qu'elle vous dit, je ne sais pas quelle fut son intention. Vous m'assurâtes que vous ne la soupçonniez point d'être mauvaise. La chose en soi ne méritait aucune attention. Rien n'est moins une humiliation que ce petit mot, s'il n'est pas dit à mauvaise intention.

Pour le dîner, je n'avais pas compté de le donner sans vous. C'est vous qui décidâtes pour aujourd'hui, et je vous priai deux fois de ne vous contraindre en rien là-dessus. Je vous conjure encore de ne vous gêner point. Si vous n'y venez pas, je ne sais point si madame de Risbourg y viendra. Je la recevrai très-bien, si elle vient; mais je remettrais la partie à une autre fois, à cause que vous n'y serez point, si je ne craignais de vous faire de la peine par un changement. Tout m'est bon, pourvu que votre cœur rentre dans la paix, et que vous ne vous écoutiez point dans vos peines par amour-propre. En vérité, ma chère fille, je ressens vos peines au delà de tout ce que vous pouvez croire. Je prie Dieu qu'il vous y soutienne.

394.

Contre les sensibilités de l'amour-propre.

A Cambrai, vendredi matin, 19 août 1707.

Souffrez encore, je vous conjure, ma chère fille, mes importunités. Du moins elles vous montreront combien je suis éloigné de la hauteur et du dédain que vous m'imputez. Dieu sait que, par sa grâce, je n'aime et n'estime que la petitesse qui va jusqu'à l'enfance, Je serais bien infidèle, si j'avais d'autres goûts et d'autres sentiments. Jamais rien ne m'a fait tant de plaisir que votre ouverture de l'autre jour. J'en fus si gai et si content, que je vous fis un compte de scrupules, vous croyant dans une disposition où il n'y avait qu'à se réjouir avec vous. En vérité, pouvez-vous croire que j'aie voulu vous rendre ridicule devant madame de Risbourg, moi qui n'espère son soutien et son avancement dans la piété que par son union avec vous? Si, contre toutes mes intentions, j'ai dit une chose de travers, je vous en demande mille pardons. Je condamne mon indiscrétion, puisqu'elle vous a blessée, mais je ne puis condamner mon intention, car Dieu sait à quel point elle a été pure et droite. Mais après toutes les marques de zèle que je tâche de vous donner, devez-vous être blessée sans retour pour une indiscrétion qui m'afflige autant que vous, et que je cherche à réparer? Vous est-il permis, selon Dieu, de rompre, pour cette indiscrétion, une union de grâce que Dieu lui-même a faite, et de vous priver du secours auquel il lui a plu de vous assujettir? De telles sensibilités d'amour-propre doivent-elles faire rompre les liens spirituels, et abandonner toute la voie où l'on a senti Dieu?

Ne dites point : *Cela est fait; cela est fini; c'est trop tard,* comme vous le disiez hier au soir. Rien n'est trop tard pour Dieu : il faut que tout lui cède. Il n'y a rien de fait qu'il ne défasse; il n'y a rien de fini qu'il ne recommence. Vous êtes à lui, et non pas à vous. Est-ce à vous à dire : *Cela est fini?* Cette parole décisive ne montre-t-elle pas un cœur propriétaire qui se reprend, et qui ne veut plus se livrer à Dieu pour mourir à soi-même? Je vous ai dit, il est vrai, un défaut qui vous ôte souvent l'usage de toutes vos excellentes qualités naturelles, et qui met en péril toute la grâce qui est en vous. Ce défaut est une ancienne habitude de vous tromper vous-même par un raffinement d'amour-propre, qui vous paraît une générosité sans aucun retour sur vous : voilà la source de toutes vos tentations. Eh! qui est-ce qui vous montrera ce défaut, pour vous accoutumer à vous en défier, si ce n'est l'homme qui vous conduit? Je tâche de vous mettre au-dessus de vos scrupules. Eh! n'est-ce pas ce qu'on fait aux plus saintes et aux plus grandes âmes, quand Dieu permet qu'elles soient troublées par de vains scrupules? Je méprise le fond du scrupule, afin que vous vous accoutumiez à le mépriser avec moi; mais je sais combien les personnes les plus estimables sont scrupuleuses, et j'estime infiniment la petitesse qui vous a fait dire votre peine. J'espère que Dieu ne vous laissera pas à vous-même. Écoutez, non votre peine, mais le fond de votre cœur.

395.

Écouter Dieu malgré toutes les suggestions de l'amour-propre.

Jeudi, 1er septembre 1707.

Comme vos fautes, ma chère fille, consistent dans une résistance à Dieu, votre retour consiste à céder à la grâce. Ne craignez point de revenir trop légèrement. Quand il s'agit de revenir à Dieu, on ne peut jamais revenir avec trop de promptitude et

de simplicité. Voir sa faiblesse, la laisser voir, s'y accoutumer, désespérer à jamais de soi, et se livrer à Dieu sans mesure, c'est la plus parfaite pénitence de ses fautes, et la plus opposée à l'amour-propre. Comment voulez-vous que Dieu se communique à vous pour vous faire connaître sa volonté, pendant que la vôtre lui résiste encore? En quelque état que vous soyez, et en quelque lieu du monde que vous alliez, il faut céder à Dieu, revenir au recueillement, et écouter Dieu malgré l'amour-propre. Jusque-là vous ne pouvez point espérer la lumière de Dieu pour marcher dans la voie où il vous appelle. Croyez-vous lui échapper? Fussiez-vous au bout du monde, il vous fera sentir votre amour-propre, que vous voudriez vous déguiser, et dont il est jaloux. Espérez-vous la paix en flattant cet amour-propre qui est la cause de tous vos désespoirs, et que l'amour de Dieu poursuit sans relâche dans votre cœur? Est-ce moi qui suis la cause d'un combat si douloureux? N'est-ce pas vous qui le prolongez, en nourrissant en secret celui qu'il faudrait laisser mourir? Ce n'est pas moi, c'est Dieu qui vous presse. Au bout du monde, les principes que vous avez dans le cœur vous feraient sentir tout ce que vous sentez. L'amour-propre flatté se relèverait encore plus violemment. L'amour de Dieu vous reprocherait votre infidélité et votre fuite : vous en mourriez de douleur. Dieu vous poursuit sans relâche : puis-je, dois-je l'empêcher?

Pour moi, si vous y prenez garde, je ne fais que vous consoler, qu'attendre, qu'adoucir les plaies de votre cœur. Un autre, qui les connaîtrait moins, ne pourrait pas avoir les mêmes ménagements. Voudriez-vous que Dieu vous fît mourir sans douleur? Voudriez-vous qu'il vous laissât trouver quelque ressource en vous-même pour partager votre cœur entre vous et lui? Après avoir été infidèle en résistant à Dieu pour vous éloigner de moi, voulez-vous encore lui être infidèle en ne cédant pas à son attrait pour votre retour? Jetez-vous entre ses bras, sans condition, les yeux fermés. Ne cherchez plus un moyen sûr de ne retomber pas : il n'y en a point. L'amour-propre voudrait une sûreté qui n'est point de l'état présent. L'unique sûreté est de n'en chercher point, de s'abandonner à Dieu, et de ne se plus écouter soi-même. Dès que vous céderez, la paix reviendra. Vous vous en prenez à lui et à moi de tout le mal que vous vous faites. Cédez, et votre pénitence sera faite : c'est celle qui vous coûtera et servira le plus. J'irai vous voir quand vous voudrez : ne tardez pas, ma chère fille.

396.

La paix ne se trouve que dans l'abandon absolu.

Samedi, 3 septembre 1707.

Depuis les huit heures du matin, je me tiendrai prêt, ma chère fille, pour vous recevoir, et j'irais avec plaisir chez vous, si cela vous était plus commode. L'unique source de la paix est l'abandon sans réserve. L'abandon ne permet plus de s'écouter volontairement. N'espérez point la paix, ni en écoutant les délicatesses de l'amour-propre, ni en voulant fuir Dieu. Vous trouveriez dans les solitudes les plus éloignées tous les tourments de l'amour-propre, si vous y alliez pour vous soustraire aux jalousies de l'amour de Dieu, et pour flatter celles de l'amour-propre. Mais livrez-vous à Dieu. Mettez tout au pis-aller; supposez la vérité de toutes les imaginations les plus fausses, et acceptez tout sans bornes. C'est dans ce désespoir qu'est la paix. Si vous pouviez me quitter sans quitter Dieu, je vous conseillerais de le faire dès ce soir; mais vous ne me voulez quitter que pour vous reprendre, et épargner votre amour-propre : en me quittant, vous résistez à la grâce, et vous retombez dans une vie qui n'est plus intérieure. Voilà l'unique raison qui m'empêche de consentir à vos projets. Encore une fois, l'acceptation simple et absolue de tout ce qui se présente de chimérique à votre esprit fera votre paix. Dieu vous attend là. Ce qui vous cause les plus violentes douleurs ne vous les causera plus, quand vous l'aurez pleinement accepté sans aucun adoucissement. O que ne puis-je vous épargner! Mais Dieu veut tout, et l'amour-propre est furieux. Paix, paix : Dieu seul est la paix.

397.

Même sujet.

A Cambrai, 3 septembre 1707.

Je comptais hier, ma chère fille, que vous étiez à l'ordinaire au gouvernement, et je n'osai y aller, de peur de vous y gêner. Si je vous avais sue à Premy, j'y serais allé plus librement. L'abbé de Beaumont, qui devait vous aller voir, se trouva incommodé. Rien n'est plus sincère que la douleur que je ressens de votre état. Vos projets ne sont qu'illusion. Vous voulez retrouver Dieu en quittant l'oraison. Hélas! l'oraison est Dieu même, ou du moins l'union avec lui. Vous voulez lui faire la loi, et ne vous plus donner à lui qu'à votre mode, pour adoucir votre souffrance. Espérez-vous qu'il sera content de ce partage de votre cœur? Vous croyez que l'amour-propre vous fera moins souffrir quand

vous lui céderez, et vous ne voulez pas céder à l'amour de Dieu, de peur qu'il ne prenne trop sur l'amour-propre. En vérité, ce dessein est-il selon Dieu? Prétendez-vous que Dieu consente que la jalousie de son amour cède à la jalousie de l'amour-propre? Prétendez-vous que l'amour-propre flatté et soulagé en soit moins jaloux, et moins tyrannique dans sa jalousie? O que vous vous trompez, et que vous manquez à Dieu! Est-ce donc là ce que vous lui avez promis tant de fois? Est-ce là ce que l'amour sincère demande? Voudriez-vous faire à une créature estimable ce que vous faites à Dieu? Voudriez-vous la quitter pour soulager les dépits de votre amour-propre?

Si vous laissiez faire Dieu, vous souffririez infiniment moins. C'est dans les commencements de vos peines que vous pourriez ne vous écouter pas. Cette fidélité, qui vous serait alors possible, vous attirerait une grâce merveilleuse, et vous élargirait le cœur. Faute d'agir ainsi, vous êtes toujours occupée des délicatesses de votre amour-propre. Dieu, jaloux de vous, vous livre à vous-même et à votre propre jalousie, pour vous montrer, malgré vous, combien votre cœur, dont vous avez admiré le désintéressement, est jaloux de son intérêt.

Rentrez dans les desseins de Dieu; livrez-vous à lui sans condition. N'espérez plus rien de vous-même; ce désespoir fera votre paix. Tout ce qui flatte l'amour-propre ne peut plus être de saison; c'est une douceur empoisonnée. Revenez avec docilité et petitesse au recueillement; vous aurez meilleur marché de Dieu que de vous. Ce n'est pas lui, c'est l'amour-propre qui vous tourmente. C'est au tourment que vous vous livrez en croyant le fuir. Plus on donne à l'amour-propre, plus il exige : il est insatiable et trompeur. Entre ces deux jalousies, pourquoi craignez-vous davantage celle de Dieu? elle est si juste, si sage, si miséricordieuse, si mesurée! Celle de l'amour-propre est aveugle, tyrannique et sans bornes. Vous n'aurez point la paix en flattant l'ennemi; vous ne l'aurez qu'en donnant tout à Dieu seul, et en le laissant faire. Oh! si vous aviez des yeux pour voir, et un cœur pour sentir le don de Dieu! Tout cela vous était donné; mais vous n'en voulez plus. O ma chère fille, revenez! Que ne souffrirais-je point pour obtenir votre retour!

398.

Dieu n'est que dans la paix.

A Haumont, 23 septembre 1707.

Je souhaite de tout mon cœur, ma très-chère fille, que Dieu seul parle en vous. Sa parole est silencieuse : au contraire, la nôtre est toujours inquiète, tumultueuse, et semblable au bruit d'une halle. Dieu n'est que dans la paix. Dès que la paix se perd, Dieu se retire. Parlez à l'abbé de Beaumont; Dieu lui donnera en mon absence de quoi vous consoler. Ne vous gênez point, par complaisance humaine, pour madame de Risbourg; mais aidez-la par pure grâce. Mandez-moi de vos nouvelles, de celles de M. le comte de Montberon, et de celles de madame la comtesse de Souastre. Soyez exacte, je vous conjure, à ne renouer point avec madame d'Oisy un commerce humain, qui n'irait qu'à l'amuser, et qu'à vous faire agir contre votre grâce. Vous nuiriez infiniment et à elle et à vous, vous n'en tireriez que du trouble, et des tentations contre votre état. Faites bien avec elle; mais ne l'attirez point à venir troubler un silence qu'elle ne peut pas garder. Admettez madame de Risbourg à votre silence, puisqu'elle y entre sans le troubler; mais n'y mêlez aucune façon humaine. Pour M. le comte de Montberon, après avoir représenté vos craintes, laissez décider M. Bourdon par rapport au voyage de .... Dieu sait, ma chère fille, comment il fait que je vous suis tout dévoué en lui à jamais.

399.

Découvrir avec simplicité ses peines intérieures. Sur les amitiés spirituelles.

A Cambrai, lundi 10 octobre 1707.

Je suis sensiblement touché de votre peine, ma chère fille. Dieu sait tout ce que je voudrais faire et souffrir pour vous en tirer. Ne vous écoutez point volontairement. Vous avez très-bien fait de me mander à cœur ouvert ce que vous souffrez : une telle ouverture porte grâce avec soi. Si j'ai le goût de l'esprit, il faut m'en corriger. Je sais bien que rien ne me fait tant de peine que quand je vous vois estimer les talents humains, et supposer que les autres doivent les estimer.

Pour madame d'Oisy, je suis très-éloigné de l'abandonner ni de la négliger; au contraire, je tâche de la servir de tout mon cœur pour le spirituel et pour le temporel. Mais que puis-je faire? Le peu qu'elle avait pour la piété paraît fort déchu. Quoiqu'elle veuille faire son salut, et vivre avec une certaine règle, elle est fort dissipée, et opposée au recueillement. Elle doit venir ici pour se confesser le jour de sainte Thérèse. Pour madame de Risbourg, ne soyez point unie à elle pour vous, mais pour elle-même. Ne comptez ni sur un ragoût d'amitié, ni sur une décharge de cœur pour la confiance, puisque vous n'y trouvez pas ce soulagement. Bor-

nez-vous à la recevoir avec amitié, afin qu'elle trouve en vous un soutien dans sa faiblesse, et qu'elle puisse demeurer avec vous en silence. Si elle ne se taisait pas avec vous, elle se dissiperait d'abord avec madame d'Oisy. Que si vous éprouviez qu'elle ne conservât point le recueillement auprès de vous, ou qu'elle vous gênât, je ne vous demanderais point de continuer un commerce qui ne paraîtrait plus être de grâce.

Je vous conjure de communier à l'ordinaire : vous n'en avez jamais tant de besoin que quand vous avez le cœur pressé. Vous ne me dîtes hier aucun mot qui doive vous faire hésiter. Vous craignez trop de pécher : cette crainte sans fondement trouble tout en vous par son excès. Je prie le Dieu de paix de calmer votre cœur.

400.

Découvrir ses misères en esprit d'obéissance ; faire mourir le goût de l'esprit ; s'abandonner à Dieu en esprit d'amour.

A Cambrai, 9 novembre 1707.

Vous ne m'avez rien dit, ma très-chère fille, qui doive vous faire la moindre peine. Ce n'est point pour se soustraire à la souffrance qu'on explique son état ; c'est par pure et simple fidélité ; c'est pour n'écouter point l'amour-propre, qui voudrait, sous de beaux prétextes, cacher ses misères. Il est vrai seulement que cette simplicité, qui est selon Dieu, est souvent utile pour soulager le cœur, quoiqu'on ne la pratique pas en vue du soulagement.

Si vous ne conserviez pas au fond de votre cœur une vaine estime de l'esprit, vous ne craindriez pas tant d'en manquer, et de n'en montrer pas autant que les autres. Vous ne croiriez pas même que j'eusse ce grand goût de l'esprit, qui est si vilain, si corrompu, et si indigne de l'esprit de Dieu. J'ai toujours remarqué que l'estime de l'esprit est enracinée dans votre cœur, et que vous ne la laissez point tomber. C'est néanmoins ce que l'esprit de grâce éteint le plus, quand on le laisse agir librement. Vivre d'oraison et d'amour est incompatible avec ce goût dépravé de l'amour-propre.

Il ne s'agit point maintenant de vous confesser, mais de céder à Dieu avec petitesse, pour vous calmer. Je connais en vous les deux personnes que vous y voyez. Il faut souffrir l'une avec patience, sans l'écouter volontairement ; il faut que l'autre demeure dans sa simplicité. *La communion, le silence, la souffrance*, comme vous le dites, sont ce qui lui convient. Quand elle a manqué, elle *abandonne sa faute à Dieu*, et se livre à lui en esprit d'amour. Vous souffririez beaucoup moins, si vous laissiez passer vos imaginations et vos sentiments involontaires, sans en faire aucun cas, et sans vouloir vous assurer de leur résister positivement. Cette résistance positive est une recherche de votre propre sûreté, et une activité d'amour-propre qui est contre votre grâce. C'est ce travail douloureux que Dieu ne vous demande point : il vous demande, au contraire, de le supprimer. Faut-il s'étonner que vous souffriez, quand vous vous donnez des contorsions continuelles, pour vous assurer de voir ce que Dieu ne veut pas que vous puissiez voir en cette vie avec cette sûreté ? On n'a jamais la paix en lui résistant.

Faites ce que vous dites très-bien, et vous souffrirez moins. Quand vous craignez de manquer, abandonnez simplement le tout à Dieu. Un amour simple vous garantira bien plus du péché, que cet effort empressé où vous vous recherchez vous-même. Cette vaine crainte d'un péché imaginaire vous jette dans un état réel et affreux, où vous tentez Dieu, où vous ne vous occupez que de vous, où vous vous tuez, et où vous vous mettez en tentation violente contre l'attrait de Dieu. Ce n'est donc pas Dieu qui vous fait souffrir : au contraire, c'est malgré lui que vous vous martyrisez vous-même. O ma chère fille, cherchez la paix au lieu où elle est ! Vous la trouverez dans le simple non-consentement à vos sentiments involontaires de jalousie, et dans la patience à supporter ce sentiment honteux.

Je suis en peine de M. le comte de Montberon : il a besoin, ce me semble, de toute votre attention.

401.

Ne point augmenter ses peines par la contention de l'esprit.

A Cambrai, 27 novembre 1707.

La lettre de madame la comtesse de Souastre est parfaitement bien, ma chère fille, et je vous la renvoie, afin qu'on y mette une enveloppe. M. de ... s'en chargera. Je voulais ce soir vous entretenir ; mais mademoiselle Bourdon a emporté tout notre temps d'une triste et inutile façon. En vérité, je suis bien touché de vos peines, et je désire de tout mon cœur tout ce qui peut soulager le vôtre. Il me semble que vous souffririez moins, si vous étiez moins en contention perpétuelle contre un danger imaginaire de pécher, et si vous cherchiez moins à vous convaincre de votre résistance sensible par des efforts empressés. Une paix tout unie en présence de Dieu, en souffrant humblement un sentiment involontaire, vous épuiserait moins, et serait d'une beaucoup plus grande fidélité, parce qu'elle serait plus conforme à votre grâce. Je prie Notre-Seigneur qu'il vous

ouvre le cœur à l'intelligence et à la pratique d'un si simple moyen.

J'irai vous voir demain. En attendant, je vous conjure de communier à l'ordinaire. Je vous envoie une lettre pour mademoiselle Bourdon. Voyez si elle convient. Bonsoir. Dieu sait combien je vous suis dévoué.

402.

Élargir le cœur par l'amour.

A Cambrai, mercredi 30 novembre 1707.

Je vous envoie, ma chère fille, un billet pour mademoiselle Bourdon. Je crains qu'après avoir été d'abord courageuse, elle ne retombe dans le découragement par réflexion. Si mon billet vous paraît convenable, ayez, s'il vous plaît, la bonté de l'envoyer, afin qu'elle puisse venir communier à ma messe à Notre-Dame après la grand'messe. Laissez Dieu élargir votre cœur. On n'élargit rien sans effort; mais l'élargissement, qui fait d'abord du mal, soulage pour les suites. Vous résistez à la main de Dieu qui vous presse pour élargir votre cœur : vous le tenez resserré malgré lui par des délicatesses d'amour-propre, et par de vaines craintes. Oh! que l'amour élargit! Bonjour.

403.

Sur les inquiétudes de la comtesse à l'occasion d'une conversation qu'elle avait eue avec le prélat.

A Cambrai, 3 décembre 1707.

J'ai compris, ma très-chère fille, que je vous blessai hier au soir jusqu'au fond du cœur, et que je vous laisse dans une extrême peine. Je vous en demande pardon; et je vous le demanderais encore avec plus d'instance, si je pouvais comprendre en quoi précisément je vous ai blessée. Dieu m'est témoin que dans la conversation, dont je vous ai rendu compte si naïvement, il ne fut dit aucun mot de vous ni directement ni indirectement; qu'on ne m'y parut avoir aucune peine à votre égard, mais au contraire plein contentement de vos secours; et que je vous racontai simplement, comme une pure précaution, les causes de ma retenue, qui roulaient sur le public et sur madame d'Oisy, afin que madame de Risbourg ne pût jamais, en aucun cas de chagrin et de peine, soupçonner que rien pût être sur votre compte. Si cette précaution, prise avec tant de bonne volonté, et expliquée avec tant de candeur, vous blesse, encore une fois, je vous conjure de me la pardonner. Au nom de Dieu, que ma faute ne vous éloigne point de ce que Dieu demande de vous, et de ce qui peut mettre votre cœur en paix. Lui seul sait à quel point je suis uni à vous, et sensible à toutes vos peines. Écoutez-le, et ne vous écoutez point.

404.

Il n'appartient point à l'homme de changer sa voie; on ne diminue pas ses souffrances en résistant à Dieu.

A Cambrai, 4 décembre 1707.

Non, en vérité, ma très-chère fille, je ne veux point vous tourmenter; je ne veux que souffrir en pensant à vos souffrances. Eh! qui est-ce qui voudrait plus que moi soulager votre cœur, et le mettre en paix? J'espère seulement que Dieu sera plus fort que vous, et qu'il vaincra vos résistances; j'espère que sa jalousie prévaudra sur la vôtre. Autant que la vôtre est injuste et ingénieuse pour vous accabler, autant la sienne est-elle pure, juste, aimable, et propre à vous rendre la paix.

Vous dites, ma chère fille, que vous allez changer de *voie :* mais ne savez-vous pas que le Saint-Esprit nous enseigne que *la voie de l'homme n'est point à lui*[1]? Il ne lui appartient point de choisir sa voie sur ses prétendues convenances; il doit suivre celle que l'attrait de grâce lui marque, quoi qu'il lui en coûte. Mais encore êtes-vous en droit de changer votre voie, parce qu'elle blesse la délicatesse de votre amour-propre? Eh! on ne doit suivre une voie que pour mourir à l'amour-propre même. La voie qui avance le plus cette mort douloureuse est précisément celle que nous devrions préférer, s'il nous appartenait de faire aucun choix.

Vous voulez éviter la souffrance; mais on ne l'évite jamais en résistant à Dieu. Au contraire, c'est en lui résistant, tantôt plus, tantôt moins, que vous souffrez tant. Vous vous en prenez à l'amour de Dieu de tout ce que l'amour-propre vous fait souffrir! Un malade doit-il s'en prendre au remède des douleurs que son mal lui fait souffrir? Il faut bien que l'opération du remède l'expose à la souffrance; mais la souffrance vient de la maladie que le remède ne peut déraciner sans quelque violence. D'ailleurs c'est votre amour-propre que vous écoutez, et qui est ingénieux pour inventer de faux sujets de peine. Voulez-vous, comme le prophète Jonas, fuir devant la face du Seigneur, pour n'exécuter pas ses ordres? La baleine vous engloutira, plutôt que de vous laisser échapper aux volontés de Dieu. J'espère qu'il ne vous abandonnera pas aux dépits et aux désespoirs de votre amour-propre.

Si je vous ai blessée, ç'a été, Dieu le sait, contre mon intention. Pardonnez mon indiscrétion en faveur de ma bonne volonté. Voudriez-vous être

[1] *Jerem.* X, 23.

inexorable, si quelqu'un vous avait fait les injures les plus atroces? Je suis sûr que non. Quoi! devez-vous manquer à Dieu et lui résister, parce que j'ai fait une faute? Je ne veux point la justifier; j'en laisse l'examen entre Dieu et vous, quand vous serez tranquille devant lui, et que vous aurez les yeux ouverts pour reconnaître la tentation de votre amour-propre, qui est évidente. Pour moi, je ne veux qu'avoir tort, qu'être confondu, et que me corriger pour votre consolation. Je ne crains ni ma confusion ni ma peine : je ne crains que votre infidélité, et votre résistance à des grâces infinies. O ma chère fille, abandonnez-vous à Dieu! Vos souffrances, loin d'augmenter, diminueront. Dieu en réglera la mesure sur celle des forces qu'il vous donnera. Défiez-vous, non de sa bonté, mais de votre amour-propre.

405.

Ne pas augmenter les peines intérieures par des réflexions inquiètes et multipliées sur soi-même.

A Cambrai, 9 décembre 1707.

Vous voulez, ma chère fille, appliquer le remède à l'endroit où le mal n'est point. Votre mal n'est point dans vos sentiments; il n'est que dans vos réflexions volontaires. Vos sentiments sont vifs, injustes, et contraires à la charité; mais la volonté n'y a aucune part, et par conséquent ils ne sont point des péchés. Ce qui montre qu'ils ne sont pas volontaires, c'est que la volonté ne s'attache que trop à les rejeter d'une façon positive et marquée; c'est que vous avez, par délicatesse d'amour-propre, trop horreur de ces sentiments; c'est que cette horreur va jusqu'à vous troubler. Ainsi vous vous en prenez à ce qui n'est que l'ombre du mal, et c'est le remède qui devient un mal véritable. Ce premier mal ne serait qu'une simple douleur, comme celle des dents ou de la colique : elle n'aurait rien de raisonné; ce serait une amertume, une tristesse, une plaie douloureuse au travers du cœur. Mais ce qui la rend insupportable, c'est le désespoir de l'amour-propre, que vous y ajoutez par vos réflexions. Vous ne faites que deviner, et deviner faux sur les autres, que subtiliser sur vous pour vous tourmenter pour des riens : ensuite vous vous faites, par réflexion, un second tourment du premier tourment déjà passé.

En laissant tout tomber, vous contenteriez Dieu tout d'un coup. C'est le plus grand sacrifie que vous lui puissiez faire, que celui de lui abandonner tout ce tourbillon de vaines pensées, et de revenir tout court à lui seul. Rien n'expiera tant vos prétendus péchés d'amour-propre, que le simple délaissement de vous-même. C'est le remède spécifique à l'idolâtrie de soi, que le délaissement de soi-même : tout autre remède aigrit, et envenime la plaie délicate du cœur, à force de la retoucher. C'est un dangereux remède contre l'amour-propre, que de faire souvent l'anatomie de son propre cœur. Enfin vous n'êtes point docile, et c'est de quoi vous devriez faire plus de scrupule, que de vos sentiments involontaires, dont je me charge devant Dieu. Je le prie de vous ramener sans détour à la simplicité. Vous résistez à Dieu; vous refusez la communion, que vous savez bien que Dieu demande de vous : au nom de Dieu, finissez cette résistance.

Je voudrais vous aller voir; mais j'ai aujourd'hui l'examen de tous nos séminaristes pour l'ordination, qui ne me laissera pas cette liberté. J'oubliai hier au soir cet examen, quand je dis à mademoiselle Bourdon que je la verrais aujourd'hui chez vous. Ayez la bonté de lui faire savoir que je ne le pourrai que demain au soir. En attendant, donnez-moi de vos nouvelles avec simplicité, et soulagez-moi le cœur, ma très-chère fille, en m'apprenant que vous avez rouvert le vôtre à l'attrait de la grâce.

406.

Ouvrir son cœur avec simplicité, par pure fidélité à l'ordre de Dieu.

A Cambrai, 2 janvier 1708.

Je vous irai voir tantôt, ma chère fille, et je serai ravi si vous voulez bien me dire tout sans réserve. Le péché ne se trouve jamais à ouvrir simplement son cœur, par une fidélité de pure dépendance à l'ordre de Dieu. Il n'y a qu'à ne rien retenir par sagesse propre, et puis se laisser juger, sans juger de rien. Il me tarde de vous voir dans la simplicité de l'amour de Dieu.

407.

Se défier de ses propres réflexions.

7 janvier 1708.

O que j'ai de joie, ma chère fille, de vous savoir moins agitée! Fiez-vous à Dieu, et défiez-vous de vos réflexions. Tournez vos scrupules à n'hésiter jamais pour suivre l'attrait de la grâce. La souffrance sera bien moindre, quand vous vous y livrerez sans rien mesurer. Puisque vous me défendez de vous aller voir ce soir, je n'y irai pas, parce que j'aurais à craindre quelque embarras; mais rien ne me retiendrait, si vous aviez besoin de moi. Dieu m'a donné à vous, et j'y suis sans réserve de tout mon cœur.

408.

Les tentations et les sentiments involontaires ne doivent point empêcher la communion.

7 janvier 1708.

La tentation et le sentiment involontaire ne doivent jamais empêcher la communion, ma très-chère fille. Quoi! parce que vous avez le cœur déchiré par des sentiments injustes que vous voudriez n'avoir point, vous vous priverez de Jésus-Christ? Eh! n'est-ce pas dans le temps de l'épreuve qu'on doit chercher son secours? n'est-ce pas dans la douleur qu'on doit recourir à la vraie consolation? Vous avouez que *vous vous êtes écoutée, et que vous y avez réfléchi; de sorte que, de réflexions en réflexions, vous avez mis à bout toute confiance en Notre-Seigneur.* Vous voyez le fruit de vos réflexions. Voulez-vous les continuer, pour vous précipiter dans le désespoir? Les réflexions vous conduisent au précipice : la fidélité à les laisser tomber est votre unique ressource. Qu'est-ce que M... pourra vous dire? Vous ôtera-t-il la jalousie du cœur, comme on ôte une épine du pied? Vous rendra-t-il patiente, pour souffrir sans trouble votre jalousie? Vous apprendra-t-il à distinguer avec sûreté les sentiments involontaires de jalousie, d'avec la jalousie volontaire? Il ne peut faire aucune de ces choses. Si vous le voulez, nous lui parlerons vous et moi, et vous verrez qu'il sera dans la nécessité de vous dire précisément tout ce que je vous dis. Vous ne vous guérirez point en vous confessant, car la confession ne vous ôtera point la jalousie qui vous trouble; elle n'apaisera ni vos douleurs ni vos scrupules. Il ne vous en restera qu'une occupation inquiète de vous-même.

Pour N..., je voudrais que vous ne lui fissiez point tant de caresses forcées : tout cela est d'un courage trop humain, et n'est pas de la simplicité que Dieu demande de vous en tout. O si vous n'agissiez avec elle que par grâce, et sans y mêler votre industrie, vous lui seriez utile, vous la redresseriez, vous lui feriez de grands biens, sans souffrir les maux que vous souffrez! Je crois que votre souffrance est extrême; mais ce que vous vous faites souffrir par réflexion est infiniment plus rude que ce que Dieu vous fait souffrir. Toute douleur soufferte simplement dans la paix de Dieu, quelque grande qu'elle soit en elle-même, porte sa consolation. Il n'y a que le trouble de la volonté qui résiste à Dieu sous de beaux prétextes, qui puisse causer vos extrémités de désespoir. Revenez peu à peu à vous taire et à écouter Dieu. Ce chemin, qui vous paraît le plus long, est le plus court.

J'ai pris ce matin de la rhubarbe : je ne l'aurais pas fait, si j'eusse su la peine où vous êtes; j'aurais voulu demeurer en liberté de vous aller voir. Je tâcherai d'y aller vers la fin de la journée. L'entretien d'hier ne m'a point incommodé. Je prie Dieu de vous convaincre de la manière dont je vous suis tout dévoué en lui.

409.

Ne point prendre de résolutions dans un état de trouble.

12 janvier 1708.

Je ne savais plus que dire hier au soir, ma chère fille. L'excès de votre peine était comme un torrent qu'il faut laisser écouler. Nulle parole ne faisait impression sur vous, et vous pensiez voir, avec la dernière évidence, les choses les moins réelles : mais c'est l'effet ordinaire des grandes peines. Dieu permet que, nonobstant tout votre bon esprit, et votre délicatesse pour sentir jusqu'aux moindres égards qu'on a pour vous, vous n'aperceviez pas ce qui saute aux yeux, et vous croyiez voir clairement ce qui n'est point. Dieu tirera sa gloire de tout dans votre cœur, pourvu que vous soyez fidèle à vous délaisser dans ses mains. Mais rien ne serait plus inexcusable que de prendre des résolutions dans un état de trouble qui porte manifestement avec soi l'impuissance de rien faire selon Dieu.

Quand vous serez calmée, faites en esprit de recueillement ce que vous croirez le plus conforme aux intentions de Dieu sur vous. Remettez-vous peu à peu à l'oraison, à la simplicité, à l'oubli de vous-même. Allez communier; écoutez Dieu sans vous écouter : alors faites tout ce que vous aurez au cœur; je ne crains pas qu'un tel esprit vous laisse prendre aucun mauvais parti. Mais vouloir se croire soi-même, quand on est dans le dernier excès de la peine, et quand on s'est livré à une tentation violente d'amour-propre, c'est vouloir s'égarer. Demandez-le à tel confesseur droit et sensé qu'il vous plaira de choisir; il vous dira qu'il ne vous est permis de penser à un changement qu'après que vous serez rentrée dans la tranquillité et le recueillement. Il vous dira que c'est vouloir se tromper soi-même, que de ne se défier pas de soi dans un état de jalousie si injuste et si irritée.

Vous me répondrez que je veux empêcher votre changement, en vous empêchant de le faire dans le seul temps où vous êtes capable de l'exécuter. Non, Dieu le sait; je ne songe ni à le permettre ni à l'empêcher; je ne songe qu'à faire en sorte que vous ne manquiez pas à Dieu. Or il est plus clair que le jour que vous lui manqueriez, si vous preniez conseil

d'un amour-propre piqué au vif, et d'un dépit poussé au désespoir. Voulez-vous changer pour contenter votre amour-propre, quand même Dieu ne le voudrait pas? A Dieu ne plaise! Attendez donc que vous soyez en état de le consulter. Pour mériter ses lumières, il faut être également prêt à tout, et ne tenir à rien qu'on ne soit disposé à lui sacrifier. O si je pouvais vous ouvrir les yeux, que ne verriez-vous pas de mon zèle et de mon attachement pour vous! J'espère que Dieu vous dira tout, si vous l'écoutez.

410.

Ouvrir son cœur avec simplicité.

13 Janvier 1708.

Lors même que l'excès de la peine vous fait parler, ma très-chère fille, vous ne dites rien d'offensant ni dans le fond ni dans les termes. On voit seulement une douleur profonde avec une vivacité de sentiment. Ainsi vous ne devez avoir aucun scrupule de tout ce que vous dites. Il est vrai seulement que vous vous trompez sur les personnes dont il s'agit; mais vous vous trompez de bonne foi, croyant voir les préférences que vous ne voyez point, parce qu'elles ne sont pas véritables. Encore une fois, n'ayez aucun scrupule de ce que vous dites. Vous devriez en avoir, si vous ne le disiez pas; car la simplicité demande que vous ne réserviez rien par sagesse d'amour-propre. D'ailleurs, il n'y a aucun homme à qui vous puissiez dire toutes ces choses plus librement qu'à moi. Je les sais toutes par cœur; j'entends tout à demi-mot; j'ai la clef de votre cœur. Vous pouvez remarquer que ce que vous me dites ne m'aliène nullement de vous, ne me cause aucune impatience, et ne fait que redoubler ma sensibilité pour vos peines. Je vous proteste seulement que les choses ne sont pas comme votre amour-propre les représente. Ainsi vous ne sauriez jamais trouver aucun homme, sans exception, qui soit plus en état, en toute manière, de vous écouter et de vous soulager le cœur. Un autre, quelque bon et discret qu'il puisse être, nourrira vos scrupules, et ne vous passera point ce que je vous passe contre moi. Je sais la juste valeur de ces choses, où votre imagination et votre douleur vous entraînent involontairement. Un autre ne saurait en juger comme moi, et troublera tout le fond de votre intérieur, par une exactitude et une fermeté à contre-temps.

De plus, il n'est point question de toutes ces choses; il ne s'agit que de ce que Dieu demande de vous, pour le faire, quoi qu'il vous en coûte. (Et il vous en coûterait toujours moins, si vous alliez d'abord tout droit à donner tout à Dieu, sans vous écouter ni marchander.) Vous ne sauriez nier, quand vous serez paisible, et que vous n'écouterez point la fureur de votre jalousie, que Dieu vous a unie à moi, et que vous me trouvez *en lui sans distinction*, dès que vous revenez à votre raison. Pourquoi donc voulez-vous quitter celui que Dieu vous donne, qui vous entend mieux qu'aucun autre, et qui n'a aucune peine de ce que vous lui dites? Si j'étais dans les dispositions que vous vous imaginez, je vous laisserais faire ce pas, après avoir sauvé toutes les apparences. Au contraire, je vous conjure, ma chère fille, de revenir au recueillement, de communier sans scrupule, et de rentrer avec petitesse et sans résistance à Dieu dans l'union qu'il veut.

411.

Surmonter en esprit d'abandon les peines intérieures qui éloignent de la communion.

29 Janvier 1708.

Dieu m'est témoin, ma chère fille, de la peine que je ressens en voyant la vôtre, quoique je n'en puisse point pénétrer la cause. Je prie Notre-Seigneur de vous faire parler malgré vous. Cependant je vous conjure de lui sacrifier votre douleur avec abandon, et de communier. Si je vous ai manqué, sans le savoir et sans le vouloir, Dieu n'en doit pas souffrir. N'espérez pas de vous soulager en vous éloignant de lui sous de beaux prétextes, que l'amour-propre cherche dans son désespoir. O que j'aurai de joie, si je vous vois communier aujourd'hui de ma main, aux pieds de la sainte Vierge!

J'espère que l'onction de saint François de Sales découlera de son cœur dans le vôtre, pour l'adoucir et pour le calmer. Si vous vous tournez vers lui, il vous obtiendra la paix. Je vous demande, par tout ce que vous avez jamais goûté dans ses écrits, de suivre ses conseils contre les dépits de votre amour-propre, et de venir, le jour de sa fête, vous unir de cœur avec moi. Je voudrais être mort à moi-même et qu'il n'y eût plus en moi que ce bon saint, pour vous parler, pour vous conduire, pour vous aider à mourir sans réserve.

412.

Point de paix en résistant à l'attrait divin.

A Cambrai, 30 janvier 1708.

En vérité, ma chère fille, je ne saurais croire que Dieu permette que vous vous éloigniez de moi pour des peines qui n'ont point d'autre source qu'un amour-propre jaloux, et qui se livre à son imagination. D'un côté, c'est l'attrait de la grâce; vous en

convenez : Dieu vous poursuit sans relâche. D'un autre côté, c'est la tentation grossière de l'amour-propre désespéré. Espérez-vous de trouver la paix en résistant à Dieu pour flatter cet amour-propre bizarre et tyrannique? Tout le mal vient de lui seul. Trouverez-vous votre guérison en vous abandonnant au mal même? D'autres ne pourront pas même vous entendre. Vous leur ferez, dans vos soupçons jaloux, des peintures fausses de ce qui se passe au dehors; vous leur ferez, dans vos scrupules, des relations fausses contre vous-même de ce qui se passe au dedans. Ils ne pourront vous donner que des conseils disproportionnés et à vos soupçons, et à vos scrupules, et aux voies par où Dieu vous mène; car ils ne les connaissent pas. Si je pensais comme vous vous l'imaginez, après avoir satisfait aux règles du ministère et à la bienséance, je vous laisserais enfin doucement prendre ce parti. Tout au contraire, j'insiste sans relâche pour vous ramener. Est-il possible que vous ayez cent yeux ouverts pour voir ce qui n'est ni vrai ni apparent, et que vous ayez les yeux fermés pour ne voir pas ce qui est manifeste? Dieu permet que votre bon esprit ne sert qu'à vous rendre subtile pour vous tromper. Faites taire votre imagination excitée par votre amour-propre, et revenez à écouter Dieu dans le recueillement. C'est là que Dieu vous attend : c'est ce que vous fuyez. Voilà la seule infidélité qui devrait vous causer du scrupule. Revenez, revenez dans le sein de Dieu.

413.

Exhortation à la pauvreté d'esprit.

31 janvier 1708.

Jugez-vous vous-même, ma chère fille. D'un côté, vous dites : *Tout est faux presque, quand on hésite pour se donner le loisir de se consulter ;* et encore : *Dieu n'est content qu'autant que je suis sotte et pauvre d'esprit.* D'un autre côté, vous dites que vous ne voulez point me voir, *que vous n'ayez soutenu une épreuve en personne raisonnable.* Vouloir trouver en vous cette force et cet appui de raison au milieu de l'épreuve, est-ce consentir à la pauvreté d'esprit? est-ce vouloir contenter Dieu? Vous avez donc grande raison de dire : *Je crains que cette lettre ne soit point du goût de Dieu.* En effet, elle n'en est point. Rien n'est plus opposé à Dieu que de ne vouloir pas être *pauvre d'esprit* pour le contenter, et de vouloir être riche d'esprit et de courage, de sorte qu'on ait *soutenu une épreuve en personne raisonnable.* Ce vain projet de l'amour-propre, qui ne veut revenir à Dieu qu'après qu'il aura trouvé sa force et sa ressource en soi, mérite d'être confondu par les chutes les plus honteuses. Revenez donc, ma chère fille, avec une véritable pauvreté d'esprit. N'hésitez point; ne vous donnez point *le loisir de vous consulter.* Venez tantôt me voir céans, ou bien j'irai chez vous dans votre appartement d'en haut. Il faut sans doute que vous demeuriez ici; mais que vous y demeuriez simple, petite, docile, sans réflexion, sans hésitation, voulant être *sotte et pauvre d'esprit.* C'est tout ce que Dieu veut de nous. O qu'il est riche, quand nous sommes pauvres! ô qu'il est sage, quand nous sommes sots, et que nous voulons l'être pour lui! Soyez *girouette.* Malheur aux sages qui se possèdent avec égalité! Venez ou j'irai vous poursuivre.

414.

Souffrir les peines intérieures avec patience et humilité.

A Cambrai, 10 février 1708.

On ne peut être plus en peine que je le suis, ma chère fille, de l'état où je vous ai laissée. Vos douleurs sont involontaires, et elles se tourneront en mérite dès que vous les souffrirez avec patience et humilité. Vous feriez de vos souffrances agréables à Dieu une infidélité dangereuse, si vous les écoutiez trop. Ce n'est rien que d'avoir le sentiment des passions les plus injustes, pourvu qu'on n'en ait pas la volonté. Ne vous troublez donc point. Ce qui vous a blessée ne devrait en soi vous faire aucune peine, car il s'est passé d'une façon à ne pouvoir pas même blesser votre délicatesse. Mais Dieu permet que votre imagination vous grossisse les objets, pour vous faire souffrir, et pour vous humilier. Entrez dans ses desseins crucifiants; laissez-vous attacher à la croix que Dieu vous présente; mais n'y en ajoutez aucune de votre invention. C'est dans les commencements de la tentation qu'il faut en arrêter le progrès par une fidélité toute simple. Mon Dieu, que je crains pour vous cette nuit, et les agitations de votre cœur! Si N... a quelque tort vers vous de ne vous avoir pas avertie, contentez-vous de le lui pardonner devant Dieu, et tâchez de vous remettre dans la paix du cœur. O que je voudrais que vous eussiez le courage de venir demain à ma messe! je la dirais à l'heure qui vous serait la plus commode. Je prie le Dieu de paix, d'amour et de bonté, de calmer votre cœur. *Amen, amen.*

415.

Même sujet.

A Cambrai, 11 février 1708.

Il me tarde, ma chère fille, de vous aller voir.

En attendant, je vous conjure d'écouter Dieu dans un vrai silence intérieur. La tentation, quelque humiliante qu'elle paraisse, se tourne à profit, quand on la souffre en paix, sans y consentir : c'est l'humiliation même qui en est le vrai profit. Ce qui fait horreur à l'amour-propre est précisément de quoi nous avons besoin. Vous fîtes très-bien hier de me dire votre peine. Il n'y a aucun sentiment injuste dont je sois en peine, quand on le découvre avec simplicité, et qu'on n'y adhère pas volontairement. Au nom de Dieu, communiez. Sacrifiez votre peine à celui qui ne la permet qu'afin que vous lui en fassiez le sacrifice. Cherchez en Jésus-Christ la paix que vous ne trouverez jamais en vous-même. Dieu sait avec quelle sincérité et de quel cœur il me fait être à jamais tout à vous.

416.

S'abstenir des réflexions inquiètes sur soi-même.

A Cambrai, 14 février 1708.

En sortant de chez vous, ma chère fille, je ne vous ai point quittée. Je suis demeuré devant Dieu avec vous : j'espère qu'il calmera votre cœur. Je ne veux vous ôter ni le sentiment vif et douloureux, ni même les réflexions involontaires qui vous tourmentent. Je voudrais seulement que vous n'y ajoutassiez pas des réflexions délibérées. Vous vous écoutez à plusieurs reprises : j'ai remarqué qu'après un peu de relâche vous reprenez vos réflexions. Voilà la vraie source de vos plus grandes peines. D'ailleurs vous dites que vous ne sauriez vous empêcher d'écouter vos raisons, parce qu'elles vous paraissent claires; mais prenez garde que toutes les personnes soupçonneuses et indociles en disent autant. Il faut se faire taire, non par effort, mais par simple et paisible volonté de laisser faire Dieu, et par pur abandon à sa grâce. Un rien vous dure des heures et des jours, parce que vous attisez le feu, comme vous irritez la fluxion de votre nez à force de le toucher. Par là un rien s'envenime dans votre cœur. Je vous demande pardon, si je vous ai manqué; mais j'étais à une distance infinie de le vouloir. Rien au monde ne vous est uni au point que je le suis pour porter avec vous toutes vos croix; mais ne vous en faites point au delà de celles que la main de Dieu vous fait elle-même. Vous sentez ce qu'il veut, ne voyez et n'écoutez que cela; tout le reste est tentation. Obéissez, sans consulter ni votre raison ni vos forces. Dieu fera tout si vous le laissez faire : je ne cesse point de le prier de vous soutenir.

417.

Ne point prendre de résolutions pendant le trouble. La paix ne s'obtient qu'en combattant l'amour-propre.

A Cambrai, 16 mars 1708.

Je vous conjure, au nom de Notre-Seigneur, et par toutes les grâces qu'il vous a faites, de ne prendre aucun parti dans votre trouble, et d'attendre pendant quelques jours la réponse à la consultation que j'ai faite pour vous. Après ce temps, vous serez libre d'aller où vous croirez que Dieu vous appellera, s'il est vrai qu'il ne vous veuille plus à Cambrai. Mais si vous aviez pris de certains engagements, vous auriez de la peine à reculer. Retarder un départ n'est rien : le retardement laisse une pleine liberté de partir dès qu'on le voudra; mais le départ est un engagement qui tire à conséquence. Pour moi, je ne veux, ce me semble, que la volonté de Dieu sur vous, quoiqu'il me donne une union avec vous, et une vivacité pour tout ce qui vous touche, que vous ne croyez point. Je ne vous demande que peu de jours. C'est Dieu, plutôt que moi, qui vous les demande. Espérez-vous la paix en prenant un parti de désespoir, dans un trouble visible où, loin d'écouter Dieu en silence, vous n'écoutez que votre passion? C'est une fureur d'amour-propre qui vous transporte. Ne porterez-vous pas au bout du monde cet amour-propre forcené? Prétendez-vous l'apaiser en lui obéissant? Croyez-vous que l'absence de certains objets ôtera à cet amour-propre, si ingénieux pour vous tourmenter, des prétextes pour vous troubler encore? Votre imagination vive ne vous rendra-t-elle pas présent ce que vous aurez quitté? L'éloignement grossira le fantôme, et vous privera du remède que le détail vu de près fournit, quand on écoute Dieu. L'absence ajoutera le remords et le désespoir à toutes vos peines. Pourquoi ne consentirais-je pas à votre départ, si je croyais que Dieu le voulût, ou si j'étais tel que vous voulez le croire? Je vais me mettre devant Dieu, pour lui demander avec humiliation et amertume qu'il vous retienne, et qu'il fasse ce que je ne sais pas faire. C'est son ouvrage : je ne suis qu'un vil et indigne instrument. Je crains même que mes infidélités ne vous nuisent. Mais vous verrez un jour, à la pure lumière de Dieu, combien je cherche à mettre votre cœur en paix et à le faire entrer dans celui de Dieu, à qui vous résistez. J'irai vous voir demain de bonne heure. Laissez faire l'Esprit consolateur.

418.

Ne point s'écouter soi-même; écouter Dieu en silence.

A Cambrai, 15 avril 1708.

J'apprends, ma chère fille, que votre cœur est dans la peine : j'en souffre une véritable, de vous savoir en cet état. C'est le bon Leschelle qui a fait ce qui cause votre agitation. Il m'en dit un mot. Je lui répondis que, si vous sentiez que l'esprit de grâce demandât de vous cette ouverture, il ne faudrait pas lui résister. Nous comptâmes que je vous verrais, et que vous m'expliqueriez vous-même votre disposition, avant qu'il fût question de rien. J'appris hier tout à coup que vous aviez tout dit. Comme je suis persuadé que vous l'avez fait avec simplicité, pour céder à l'esprit de Dieu, vous ne sauriez jamais vous trouver mal d'une si bonne action : il n'y aurait que les réflexions de l'amour-propre qui pourraient la gâter. Demeurez dans la situation d'oubli de vous-même où vous étiez quand vous avez parlé, et vous vous retrouverez dans la paix où vous étiez en parlant.

Je ne compris point hier qu'il fût pressé de vous aller voir; je crus que vous étiez tranquille, puisque vous aviez si bien parlé, et avec tant de dégagement de vous-même. De plus, j'avais un besoin très-pressant de voir madame ..., faute de quoi elle n'aurait pas pu faire aujourd'hui ses pâques. Il fallut me presser de revenir ici, où j'étais surchargé d'affaires. Je ne manquerai pas de vous aller voir aujourd'hui après vêpres. En attendant, je vous conjure d'écouter le bon Leschelle, qui vous dira avec zèle d'excellentes vérités pour apaiser votre cœur. Laissez-vous à Dieu. Le grand malheur est de se reprendre : on perd le fruit du délaissement qu'on a fait. Ne vous écoutez point; écoutez Dieu en silence.

419.

Contre les troubles et les délicatesses de l'amour-propre.

A Cambrai, 16 avril 1708.

Puisque vous voulez faire des réflexions, ma chère fille, au moins souffrez que je vous en propose quelques-unes.

Vous regrettez d'avoir fait ce que vous croyez que l'esprit de grâce vous a fait faire.

Vous vous êtes percée de clous pour vous attacher à la croix; puis vous faites des efforts pour vous en détacher : mais vos efforts n'aboutissent qu'à déchirer vos plaies, et vous vous faites plus de mal que le crucifiement ne vous en a fait.

Si vous étiez demeurée dans la petitesse avec madame ..., cette petitesse vous aurait donné grâce et autorité pour elle.

Vous ne pouvez, dites-vous, n'écouter pas votre jalousie; mais vous savez bien n'écouter pas l'amour de Dieu, et résister à la grâce qui vous invite à revenir humblement.

Vous êtes forcenée d'amour-propre, et c'est dans cette tentation de désespoir que vous voulez prendre un parti.

Vous voulez quitter tout pour aller soulager votre amour-propre, et échapper à la main crucifiante de Dieu, comme saint Paul et saint Antoine ont quitté tout pour aller crucifier l'amour-propre au désert, et y mourir sans relâche.

Vous croyez apaiser l'amour-propre jaloux, en vous dérobant à Dieu, et en irritant sa jalousie.

Vous voulez faire la loi à Dieu sur le genre de mort dont il vous plaira de mourir, et à condition que l'amour-propre évite l'humiliation.

Vous ne voyez pas que vous porterez partout votre imagination, qui vous rendra présent tout ce que vous aurez fui, qui vous le grossira, et qui y ajoutera le remords d'avoir manqué à Dieu.

Il ne s'agit ni de ... ni de .... Il ne s'agit que de votre cœur empoisonné d'un amour-propre de démon, et de Dieu, qui vous poursuivra jusqu'au bout du monde, pour vous faire sentir l'infection de votre cœur, et pour faire du venin même le contre-poison.

Si j'étais las de prendre soin de vous, qui est-ce qui m'empêcherait de vous laisser partir pour me débarrasser? N'ai-je pas rempli toutes les bienséances? n'ai-je pas épuisé tous les moyens de vous retenir? ne pourrais-je pas me rendre le témoignage d'avoir fait presque l'impossible pour vous contenter?

Vous êtes scrupuleuse sur des riens, et vous ne faites aucun scrupule sur une foule de jugements téméraires et chimériques, sur une indocilité obstinée, sur des délicatesses inouïes d'amour-propre.

Vous supposez sans scrupule en autrui des sentiments et des motifs opposés à la grâce, pour pouvoir croire toutes les chimères de votre jalousie.

Il faut changer de cœur, et avoir un vrai mépris de celui que vous avez cru si bon, en quelque endroit du monde que vous puissiez fuir. Ce n'est point guérir un abcès, que de l'emporter dans ses entrailles, loin du médecin qui veut le percer.

Mes paroles sont dures; mais elles sont nécessaires. Dieu voit, ma chère fille, le zèle avec lequel je vous suis dévoué à jamais.

420.

Ne point augmenter ses peines par une agitation volontaire.

Juillet 1708.

Si je n'eusse craint de vous alarmer, ma chère fille, je serais allé tâcher de vous consoler. La nature du mal ne permet pas d'être sans crainte; mais vous craignez trop. Notre malade apercevra l'excès de votre peine, et il n'en faut pas davantage pour la troubler. Cette surprise pourrait même lui faire un grand mal. Je vous conjure, pour l'amour d'elle, et au nom de Dieu, de ne vous alarmer pas au delà de toute règle. Je suis vivement touché de votre juste peine; mais portez-la avec confiance en Dieu, et en lui demandant avec simplicité la force qui vous manque. N'ajoutez rien, par vos agitations volontaires, à ce que Dieu vous fait souffrir. C'est le détachement du cœur qui fait que Dieu se contente de la bonne volonté, et nous dispense du sacrifice. Il ne rendit Isaac à Abraham qu'après que le père eut levé le bras pour immoler son fils. Je ne vous demande point que vous leviez le bras; il suffit que vous demeuriez souffrante et immobile sous la main de Dieu, en recourant à sa bonté. Que ne donnerais-je point, et que ne voudrais-je point souffrir, ma chère fille, pour votre soulagement et pour la guérison de notre malade!

421.

Sur la maladie d'une fille de la comtesse. Tristes nouvelles de l'armée.

A Cambrai, 13 juillet 1708.

J'envoie, ma chère fille, savoir comment se porte votre malade. J'en suis en peine, et j'ai prié Dieu de tout mon cœur pour sa conservation. Une si bonne et si sage mère est infiniment nécessaire à sa famille. Mandez-moi en deux mots en quel état elle est. Si je pouvais lui être utile, ou vous soulager, je partirais d'abord pour Vendegies; mais je souhaite fort que sa bonne santé vous permette de revenir sans retardement.

Les nouvelles qui viennent de l'armée par Tournai sont fort tristes; mais elles sont encore très-confuses, et nous attendons à tout moment d'apprendre la vérité du fait. On prétend qu'il y eut un combat désavantageux pour nous auprès d'Oudenarde [1] avant-hier au soir. Pendant que nous ne pouvons point avoir la paix au dehors, tâchons du moins de la conserver au fond du cœur. *Que la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment* humain, *garde votre cœur et votre esprit en Jésus-Christ* [1].

[1] Ce combat s'était donné le 11 juillet.

422.

S'abstenir des réflexions inquiètes et multipliées sur soi-même. Nouvelles de l'armée.

A Cambrai, 14 juillet 1708.

Je suis ravi, ma chère fille, d'apprendre que notre malade se porte mieux que vous n'aviez cru; mais ces langueurs, ces douleurs de tête et de reins, cette faiblesse d'estomac avec le dévoiement, font beaucoup craindre qu'elle n'accouche dans les neuf jours, et il ne me paraît pas possible que vous l'abandonniez avant ce temps-là. Vous lui devez non-seulement le secours, mais encore la consolation qu'elle espère de votre présence.

Je ne saurais craindre que votre petit séjour de Vendegies nuise à votre grâce et trouble votre cœur, quand je songe que ce petit séjour est d'une providence très-marquée. Ce n'est point sur des réflexions d'amour-propre, ni par votre propre raison, que vous êtes allée en ce lieu; c'est pour y remplir un devoir essentiel de bonne mère, en faveur d'une très-bonne et très-digne fille. C'est par pure et simple obéissance que vous l'avez fait. Je conclus donc que vous devez y demeurer tranquillement, jusqu'au bout des neuf jours qu'on dit être périlleux. Cependant je ne manquerai pas d'envoyer fréquemment savoir de vos nouvelles, et vous donner des miennes. De plus, j'irai à Vendegies au premier signal, si je puis y être utile, et si vous me le mandez simplement. J'y irais même, sans attendre que vous le souhaitassiez, si je ne craignais d'y embarrasser dans l'état embarrassant où l'on y est déjà. Votre lettre, ma chère fille, m'a rempli de consolation, en me montrant combien vous voulez être simple avec moi. Commencez par l'être avec Dieu, en vous repliant moins sur vous-même par rapport à vos fautes. La simplicité pratiquée avec Dieu vous apprendra à la pratiquer avec l'homme, qui ne doit jamais être pour vous que sa pure et simple représentation. Plus vous serez simple, plus vous me trouverez uni à vous. Il n'y a que le défaut de simplicité qui puisse vous en faire douter.

Les nouvelles de l'armée se trouvent infiniment moins mauvaises que le bruit public. Une partie de notre infanterie avait attaqué les ennemis entre des fossés et des haies, où notre cavalerie ne pouvait agir, et où notre artillerie ne nous servait de rien. Il y a eu là un combat particulier assez disputé par la grande vigueur des nôtres; mais où il y a eu néan-

[1] *Philip.* IV, 7.

moins peu de gens tués de part et d'autre, en sorte qu'on n'en marque aucun d'un nom connu. Comme il a fallu se retirer, les nôtres ont un peu souffert en se retirant. Les ennemis peuvent avoir quelques prisonniers; mais les vanteries de leurs gazettes sont ridicules. Un honnête homme revenant de Tournai m'assura hier qu'il y avait vu un de ses amis, qui avait été, depuis l'action, témoin de la bonne santé de M....

423.

La jalousie de Dieu se tourne moins contre nos fautes, que contre les dépits de l'amour-propre blessé.

A Cambrai, 17 juillet 1708.

J'envoie savoir, ma chère fille, comment se porte la vôtre. J'en suis toujours en peine, et je crains un accouchement prématuré. L'abbé de L... et ... ont grande envie de vous aller voir. Je ne l'ai pas moins qu'eux; mais il faut prendre un temps libre. J'enverrai demain mes chevaux à madame .... M. le C... a écrit à mon neveu l'abbé une lettre sage, qui vous fera plaisir et à tous les habitants de Vendegies.

Il m'a paru, par vos lettres, que votre cœur est un peu élargi. O que je vous désire cette largeur! L'amour la donne; la crainte l'ôte. Vous n'avez pas les craintes de l'amour-propre sur les peines; mais vous les avez au dernier excès sur les fautes. C'est faire injure au Bien-Aimé, que de le croire sans condescendance sur les petites fautes qui échappent sans mauvaise volonté. Sa jalousie ne se tourne point de ce côté-là; elle se tourne bien plus vers les raffinements d'un amour-propre composé, qui se mire dans la symétrie de ses vertus. L'amour dépris de soi-même n'est pas si délicat sur soi; il est bien plus occupé du Bien-Aimé : il est simple, confiant, et ne sait qu'aimer. Soyez ainsi, et la paix abondera dans votre cœur. Il me tarde de vous revoir; mais je crois qu'il faut que tout cède encore pour quelques jours au besoin pressant de votre malade. J'honore très-fortement tout ce qui vous environne, et Dieu seul sait, ma chère fille, à quel point je vous suis dévoué.

424.

Il approuve la conduite de la comtesse envers sa fille.

A Cambrai, 25 juillet 1708.

Je crois, ma chère fille, que vous avez bien fait de donner à madame la comtesse de Sonastre la consolation qu'elle désire. Dieu vous bénira d'avoir eu cette complaisance pour une fille qui en est si digne, et qui en a un si pressant besoin. J'irai l'après-midi chez madame ..., et je ferai, selon vos intentions, ce qui dépendra de moi. Il me semble qu'elle ne doit avoir aucune peine d'un dérangement de son voyage à Vendegies, qui ne venait que du parti que nous avions pris ensemble, vous et moi, pour votre prompt retour à Cambrai. Ne pensez à rien; laissez faire Dieu, et contentez-vous de ce qu'il fera. Bonjour; ma chère fille. Je suis à vous sans réserve en Notre-Seigneur.

425.

Ne point écouter les délicatesses de l'amour-propre.

A Cambrai, 1er septembre 1708.

Je fus véritablement fâché hier, ma chère fille, de savoir que vous aviez été ici, sans que j'eusse pu vous voir. Mandez-moi de vos nouvelles. Vous feriez encore mieux de m'en venir donner vous-même. Gardez-vous bien d'écouter vos délicatesses gênantes : laissez élargir votre cœur. Je vous croirai une sainte de paradis, quand vous dormirez bien la nuit, et que vous serez sans façon le jour. Je voudrais profiter du goût que madame de ... a pour vous, afin que vous puissiez lui aider dans ses besoins spirituels. Si vous étiez moins enveloppée en vous-même, vous feriez des merveilles pour les autres. Bonjour. Je n'ai pas le temps d'écrire à mademoiselle Bourdon. Décidez-la, et faites-la communier, en attendant que je la puisse voir.

426.

Tourment d'une âme que Dieu veut faire mourir à elle-même, et qui résiste à l'opération de Dieu.

Votre lettre, ma chère fille, me donne une vraie consolation. J'y vois Dieu qui ne se lasse point de vous poursuivre avec amour, lors même que vous faites tant d'efforts pour le fuir. O que vous vous donnez de peine pour lui échapper! Oh! si vous vous en donniez autant pour le laisser faire! Pourquoi craignez-vous tant la mort, puisque vous vous donnez tant de torture toutes les fois que vous voulez retenir un reste de vie mourante et douloureuse? Laissez-vous achever. Vous ne voulez que des ragoûts d'amour-propre. Il ne vous faut que de la simplicité, et que de l'oubli de vous-même. Vous voudriez que je vous donnasse des remèdes pour vivre encore, quand il ne faut plus que mourir. Allez au bout du monde; vous y trouverez votre cœur délicat, épineux, industrieux pour se ronger soi-même; vous y trouverez Dieu jaloux, et inexorable pour demander l'entière mort. Vous portez en vous ces deux jalousies, qui déchireront vos entrailles. Mourez : le moindre reste de vie n'est que douleur;

il n'y a que la mort qui ôte le sentiment. Délaissez-vous au coup de la main de Dieu.

427.

S'oublier soi-même pour écouter Dieu.

Mardi, 11 septembre 1708.

Je vous prie, ma chère fille, de faire communier mademoiselle Bourdon, jusqu'à ce que je puisse la voir en allant chez vous. Elle n'aura jamais de paix, ni de règle, ni de fidélité soutenue, pendant qu'elle se laissera aller à la vivacité de son imagination, et qu'elle suivra ses goûts et ses répugnances. Montrez-lui le chemin le plus droit par votre exemple. Apprenez-lui comment il faut ne se point écouter, et écouter Dieu. Ce n'est pas assez : à mesure qu'on l'écoute, il faut le suivre sans regarder jamais derrière soi. *Celui qui, mettant la main à la charrue, regarde encore derrière lui, n'est pas propre au royaume de Dieu*[1].

428.

Renoncer avec simplicité aux exercices de piété quand la santé l'exige.

Dimanche, 7 octobre 1708.

Si vous voulez être bonne et simple, comme je vous en conjure, ma chère fille, vous garderez tout aujourd'hui le grand jeûne de messe, d'office, et de toute entrée dans l'église. Votre santé le demande, et par conséquent Dieu le demande aussi. Il faut le servir à sa mode, et non à la vôtre. Plus vous avez de peine à quitter cette pratique excellente en soi, mais déplacée dans les circonstances, plus il faut y mourir. Je vous le demande très-instamment. Dieu vous en tiendra compte comme d'un vrai sacrifice.

429.

Repousser la tentation avec paix.

A Cambrai, dimanche 21 octobre 1708.

Je suis charmé, ma chère fille, de la simplicité avec laquelle vous m'ouvrez votre cœur sur votre peine. Dieu bénira cette conduite, et elle est de pure grâce. Les sentiments les plus violents de votre jalousie sont involontaires. La peine excessive que vous en avez ne le montre que trop. Si cette jalousie était moins opposée au fond de votre volonté, elle vous serait infiniment moins douloureuse. Vous n'avez même que trop d'activité et d'ardeur pour la repousser. Votre opposition à la jalousie, que vous poussez jusqu'à l'excès, accable votre esprit et votre corps. En même temps, votre ardeur pour repousser sans cesse la tentation par des actes marqués, vous dessèche l'intérieur, et trouble l'opération de la grâce, qui vous attire à la paix et au simple recueillement. Oh! si je pouvais vous persuader de ne faire que souffrir ce que vous sentez, sans y consentir, je rétablirais tout d'un coup votre santé et votre intérieur! Je suppose que vous suivez un peu trop certaines réflexions de dépit; encore même n'est-ce qu'un entraînement d'imagination. Mais, pour le sentiment de jalousie, vous ne faites que le souffrir avec horreur : ainsi il n'y a aucun péché.

Communiez donc, je vous en conjure au nom de celui qui sera votre paix, quand vous l'aurez reçu par pure foi et par obéissance aveugle. Dieu sait le mal réel que vous vous feriez en vous ôtant le pain quotidien, pour un mal imaginaire auquel votre volonté n'a aucune part, et qu'elle repousse avec trop de délicatesse et d'activité. Bonsoir. J'espère que le pain de vie vous attirera demain, pour guérir toutes les plaies de votre cœur. Il faut être sans péché mortel, mais non sans imperfection, pour le recevoir. Il est le pain qui fait croître les petits, qui fortifie les faibles et qui guérit les malades. Je vous ordonne absolument, au nom de Notre-Seigneur, de communier demain. Ce sacrifice de vos peines et de tous les retours de votre amour-propre vaudra mieux que tous les actes inquiets et turbulents par lesquels vous troublez sans cesse votre recueillement. Ne soyez plus comme une personne qui se ferait sans cesse éveiller en sursaut. Tous vos actes, auxquels vous avez tant de confiance, sont, de votre propre aveu, comme convulsifs. Paix, paix, oubli de vous, abandon à Dieu : il sait le zèle qu'il me donne pour vous.

430.

Même sujet.

Vendredi, 16 novembre 1708.

Votre lettre, ma chère fille, m'a donné une grande joie. En attendant que vous puissiez tout dire, écrivez-moi tout avec simplicité. Mon Dieu, quelle paix n'auriez-vous point au milieu de vos sentiments les plus pénibles, si vous vouliez bien les souffrir, et vous délaisser sans aucun retour volontaire de délicatesse pour vous-même! L'amour-propre désespéré crie les hauts cris : je ne m'en étonne pas. Tant mieux qu'il ait sujet de bien crier : allez toujours votre chemin sans écouter ses cris. Cette fidélité toute simple ferait tomber les trois quarts de vos peines. Le trouble n'y serait plus, et le trouble est ce qui les rend insupportables. Demeurez dans le sein de

[1] *Luc.* IX, 62.

Dieu, et il vous soulagera. Bonjour; on m'interrompt.

431.

Même sujet.

A Cambrai, 5 janvier 1709.

Jamais les cœurs, ma chère fille, ne vous furent plus ouverts qu'ils le sont; mais Dieu permet que vous ne le voyiez pas, et que vous croyiez voir le contraire. Toutes vos sensibilités et toutes vos pensées sans fondement se tourneront à bien, pourvu que vous n'y ajoutiez aucun consentement libre. Quand même vous seriez rongée par la plus cruelle jalousie, vous ne seriez que dans la peine des âmes de purgatoire, qui, comme vous savez, souffrent une extrême douleur dans une profonde paix. Une douleur qui n'ôte point la paix de la volonté, et qu'on accepte avec amour, peut être grande; mais elle porte avec soi une très-douce consolation. On souffre beaucoup, mais on est content de souffrir, et on ne voudrait pas diminuer sa souffrance. Si nous pouvions interroger les âmes de purgatoire sur leur état, elles nous répondraient : Nous souffrons une douleur terrible; mais rien n'ôte tant à la douleur sa cruauté, qu'un plein acquiescement; nous ne voudrions pas avancer d'un moment notre béatitude. C'est le feu de l'amour jaloux et vengeur qui les brûle : c'est le feu de la jalousie de l'amour-propre qui vous brûle, et que Dieu tourne contre lui-même pour sacrifier tout au pur amour. Acquiescez avec abandon. Ne vous écoutez plus : vous ne faites qu'allonger votre purgatoire; et vous le changeriez en enfer, si vous résistiez à l'esprit de Dieu. O ma chère fille, quand verrez-vous combien je vous suis uni? Je n'ose vous aller voir, de peur d'exciter votre peine par votre raisonnement; mais j'y irai dès que je vous saurai prête à me bien recevoir. Communiez : votre plus grande faute est d'interrompre vos communions.

432.

Sur quelques affaires d'intérêt. L'oubli de soi-même, source de paix.

A Cambrai, mercredi 23 janvier 1709.

Je ne pus point parler hier d'affaires, ma chère fille; mais j'en ai parlé aujourd'hui. M. de Bernières avait reçu la lettre de madame la comtesse de Souastre. Il dit que les trésoriers de ce pays ont manqué de fonds; qu'il a manqué plusieurs millions pour le payement de l'année dont il s'agit; que cette année-là étant finie, sans qu'il ait resté aucun argent aux trésoriers, et leurs comptes étant rendus, il n'est plus question pour eux de payer votre somme, et qu'elle ne peut plus être payée qu'à Paris. C'est sur quoi il importe d'avertir promptement madame la comtesse de Souastre, afin qu'elle prenne sur les lieux des mesures justes.

La paix que Dieu vous fait trouver dans l'oubli de vous-même vous montre ce que vous pouvez trouver en ne vous écoutant point. Nulle mort à soi-même ne coûte rien dans l'oubli de soi, parce que cet oubli est lui-même la vraie mort. Laissez tout tomber. La fidélité du premier moment de tentation est le point décisif. On ne vit que de mort, et il n'y a que les vies secrètes qui font mourir à toute heure.

433.

Se livrer sans réserve aux opérations de la grâce.

5 février 1709.

Votre lettre, ma chère fille, me touche jusqu'au fond du cœur. C'est la grâce, et non pas vous qui l'a écrite. Ne vous flattez pas de la suivre. Afin que vous accomplissiez la vérité de cette lettre, il faut que vous soyez le roseau agité de tout vent, et que la nature délicate s'accoutume à n'avoir plus aucune ressource, et qu'elle se tienne pour subjuguée. Ne pensez ni au passé qui vous trouble, ni à l'avenir que vous voudriez assurer pour la consolation de votre amour-propre; mais soyez fidèle au moment présent par petitesse. Plus on fuit la croix, plus on l'attire. Jonas, qui fuit la main de Dieu, est englouti. Désarmez Dieu à force de vous livrer à lui.

434.

Même sujet.

A Cambrai, mercredi 13 février 1709.

Je viens, ma chère fille, d'apprendre par M. l'abbé de Langeron l'extrême peine où vous êtes, et je me hâte, en attendant que je puisse vous aller voir demain, de vous conjurer de vous abandonner à Dieu, sans vous écouter volontairement vous-même. Je ne veux point ici me justifier, quoique je le puisse faire aisément, dès que vous voudrez vous calmer et savoir le détail. Mais ce n'est nullement de moi qu'il s'agit; c'est de Dieu seul, auquel il ne faut pas résister, quand vous êtes mécontente des hommes. Plus le trouble est grand, plus vous devez communier; car il n'y a que Jésus-Christ seul qui puisse commander aux vents et à la mer pour apaiser la tempête. Votre trouble n'est point un péché; mais c'est une violente tentation, qui vous met hors d'état d'agir avec une entière liberté. Recourez avec confiance à

celui qui est notre unique paix, et ne prenez aucune résolution loin de Jésus-Christ, dans la violence d'un état où l'amour-propre est désespéré. Je demande à Dieu qu'il ne vous laisse point à vous-même, et qu'il vous tienne malgré vous. Bonsoir, ma chère fille. Dieu vous fera connaître combien je suis loin de tout ce qui vous passe par l'esprit. Je ne m'y regarde que pour lui et pour vous, afin que vos préventions ne vous empêchent pas de lui être fidèle.

M. l'abbé de Langeron m'a expliqué toutes choses, et je crois vous devoir dire devant Dieu, comme si j'allais mourir, que vous devez communier demain. Si vous y manquez, vous manquerez à Dieu, et vous vous livrerez à la tentation. O ma chère et très-chère fille, je vous conjure de communier! La paix viendra avec Jésus-Christ.

435.

Ne point supprimer ses communions ordinaires, pour les troubles d'imagination.

A Cambrai, 16 février 1709.

Je vous irai voir, ma chère fille, dès que vous le voudrez; et je ne m'en abstiens dans ce moment qu'à cause que vous me paraissez aimer mieux une lettre qu'une visite, et craindre d'exciter trop la vivacité de vos sentiments dans une conversation. Dieu sait combien je souffre de vous savoir souffrante, et avec quelles dispositions je lui demande qu'il vous console. Rien ne me lasse, rien ne me désunit d'avec vous. Je porte vos croix, comme m'étant aussi propres et aussi personnelles que les miennes sans distinction. Ce que je souhaite fort est que vous ne tardiez point à communier. L'eucharistie est à la lettre votre pain de chaque jour. Le jour que vous ne la recevez point n'est pas un jour pour vous; Jésus-Christ ne reluit point ce jour-là dans votre cœur; vous êtes en défaillance et sans votre vie. Tous vos troubles n'ont été que dans l'imagination. Le fond de votre volonté n'a point été rebelle, mais votre esprit n'était pas libre : ainsi je crois que vous pouvez communier. Que si vous ne pouvez pas surmonter votre crainte de communier mal, j'irai, au moindre mot de votre part, vous écouter et vous répondre. Je ne vous contesterai rien, pour éviter tout ce qui pourrait vous exciter. Quand vous aurez communié, nous parlerons de Paris, et de tout ce que vous voudrez. Dieu sait combien je veux contribuer à votre paix, loin de la vouloir altérer. Il ne faut la chercher qu'en Dieu : elle ne manque jamais de ce côté-là, et manque partout ailleurs.

436

Ne point résister à l'esprit de grâce en suivant les suggestions de l'amour-propre.

A Cambrai, 16 février 1709.

Si vous voulez la paix, ma chère fille, abandonnez-vous à Dieu, afin qu'il vous donne la force de me compter pour rien. Ne vous occupez que de lui. Si vous m'y trouvez, à la bonne heure; mais ne m'y cherchez point. Je ne dois pas être cause que vous manquiez à Dieu. Si peu que vous retourniez à lui pour vous laisser subjuguer par la grâce, vous verrez ce qui est clair comme le jour, savoir, que vous suivez un dépit d'amour-propre. N'espérez pas devoir jamais la paix en le suivant. Ce n'est point à force de se faire malade qu'on se guérit : l'amour-propre, qui vous ronge le cœur, vous le rongera partout. Eh! comment ne vous suivrait-il pas dans les lieux où vous ne voulez aller qu'à cause qu'il vous y conduit? Il faudrait un terrible abandon de Dieu afin que vous puissiez trouver une fausse paix dans cette fuite d'amour-propre. Vous voulez fuir comme Jonas; vous voulez vous soustraire à la grâce de mort, à vous-même, pour vous reprendre après vous être donnée : mais saint Paul dit que *l'enfant de soustraction ne plaît point à son âme*[1]. Espérez-vous d'échapper à Dieu, et de sauver de ses mains votre amour-propre? Ne voyez-vous pas qu'il se sert de cet amour-propre même, comme du plus cruel bourreau, pour vous donner la mort? L'état de trouble et de résistance visible à Dieu, où vous êtes, ne vous permet de prendre aucune résolution. Revenez au joug du Seigneur : abandonnez-vous; communiez; remettez-vous dans la paix des vrais enfants; ensuite faites tout ce que l'amour vous inspirera. Partez; ne revenez jamais; oubliez-nous; condamnez tous nos conseils : j'y consens, si c'est l'esprit de grâce qui vous porte en pleine paix, et sans aucun dépit d'amour-propre; mais ne manquez pas à Dieu, supposé même que je vous aie manqué. Tournez ma faute à profit, en la sacrifiant de bon cœur au Bien-Aimé. Eh! que lui sacrifierez-vous, si vous ne lui sacrifiez pas même une délicatesse de jalousie? Surtout ne faites point attendre Dieu à la porte de votre cœur; ne lui résistez point par une mauvaise honte. Le désespoir de la jalousie vous a éloignée, et la honte d'un orgueil piqué pourrait vous empêcher de revenir. Eh! qu'avez-vous à ménager avec vos bons et intimes amis? Ne voient-ils pas l'inconstance où l'excès de l'épreuve vous met? Une peine si violente fait que

[1] *Hebr* x, 38.

vous n'êtes pas libre dans certains moments; mais dès que la liberté revient, il faut être fidèle à revenir, et porter l'humiliation du retour avec celle du départ. O que vous serez précieuse aux yeux de Dieu, quand vous voudrez être le jouet de ses mains!

437.

Renoncer en esprit d'obéissance à certains exercices de piété, en temps de maladie.

Lundi, 8 avril 1709.

J'apprends, ma chère fille, que vous avez fait un faux pas, et que vous avez au pied un mal considérable. Je vous conjure, au nom de Dieu, de ne sortir pas de votre lit, même pour la messe, sans une très-expresse permission de M. le comte de Montberon et du chirurgien; mais n'arrachez point leur consentement, et laissez-les décider librement selon leur conscience. Voilà ce que je me hâte de vous dire, en attendant que je puisse vous aller voir : j'en ai une très-grande impatience.

438.

Agir en tout avec paix et ingénuité.

A Cambrai, mardi 28 mai 1709.

O que vous êtes une bonne fille! Dieu en soit béni! Lui seul sait la joie que vous me donnez. Communiez : je me charge devant Dieu de tout ce qui vous arrête. Toutes ces impressions horribles ne sont rien en comparaison de la moindre résistance. Supportez tout en paix, et dites tout : ce ne sera rien. Paix et ingénuité. Je consens au voyage, et je suis ravi du plaisir que vous ferez à madame votre fille, que j'aime et honore de tout mon cœur. Pour le voyage de ...., faites-le, ou ne le faites pas en toute liberté, suivant ce que vous aurez au fond du cœur. Ni complaisance ni politesse, mais simplicité. Je crois que vous vous épargneriez des peines infinies, si vous ne vous contraigniez point. Allez, au nom de Dieu; donnez à madame votre fille jusqu'à lundi : ce jour-là, je vous enverrai chercher.

439.

Ne point changer de confesseur par scrupule.

A Cambrai, mardi 28 mai 1709.

Quand vous voudrez me quitter, ma chère fille, pour chercher d'autres conseils plus propres à vous faire mourir à vous-même, je ne pourrai pas m'empêcher de céder à Dieu, pour lequel seul nous sommes unis. Mais vous ne voulez changer que pour soulager votre amour-propre, que pour vous livrer à vos vains scrupules, et que pour tomber dans une véritable infidélité en résistant à l'attrait de Dieu. N'écoutez que le fond de votre cœur, et l'esprit de mort à vous-même : vous reconnaîtrez d'abord que la pensée de ce changement est une manifeste tentation, et un dépit violent. Vous verrez que ce n'est que par délicatesse et jalousie que vous voulez changer. Tout directeur éclairé que vous iriez trouver, et à qui vous diriez nettement le vrai fond de votre cœur, devrait vous renvoyer à celui que vous ne voulez quitter que pour vous soustraire à l'opération de mort qu'il doit opérer en vous. Vous êtes comme une personne qui retire son bras dans le moment où le chirurgien y enfonce la lancette : c'est vouloir se faire estropier. *Celui,* dit saint Paul, *qui se soustrait ne plaira point à mon âme* [1].

Au lieu de suivre Dieu, quoi qu'il vous en coûte, vous lui résistez sans cesse, et vous ne faites que vous reprendre. Vous suivez avec une étrange indocilité toutes vos imaginations. Vous ne pourriez les dire à aucune personne sage, qui ne vous répondit qu'il n'y a au monde que vous seule qui puissiez y faire attention. Dieu permet que ces bizarres imaginations vous occupent; c'est pour vous humilier qu'il le fait. Vous avez besoin d'être bien rabaissée du côté de l'esprit, pour lequel vous avez un si indigne goût. Vous avez besoin de sentir toute votre jalousie, pour voir combien votre cœur est loin de cette générosité désintéressée qui était l'idole de votre cœur. Il faut vous démonter : voilà l'ouvrage de Dieu en vous. C'est pour l'éviter, et pour prendre le change, que vous voulez me quitter. Pour moi, je ne vous quitterai jamais, et j'espère que Dieu vous fera obéir malgré vous. Je serais guéri, si j'avais la consolation de vous voir fidèle.

440.

S'accoutumer à voir ses défauts avec paix.

A Cambrai, 7 juin 1709.

J'ai vu, ma très-chère fille, la lettre que vous avez reçue : elle est excellente; et vous lui ressemblerez, si vous êtes fidèle à la suivre. Désespérez toujours de vos propres efforts, qui vous épuisent sans vous soutenir, et n'espérez qu'en la grâce à l'opération simple, unie et paisible de laquelle il faut s'accommoder. Ne résistez point à Dieu, et vous aurez la paix dans vos souffrances mêmes. Dites-nous tout, non pour vous livrer à la tentation par

[1] *Hebr.* x, 38.

des raisonnements sans fin, mais par pure simplicité en écoutant ce qu'on vous dit. Votre grand mal n'est point dans le sentiment involontaire de jalousie, qui ne ferait que vous humilier très-utilement; il est dans la révolte de votre cœur, qui ne peut souffrir un mal si honteux, et qui, sous prétexte de délicatesse de conscience veut secouer le joug de l'humiliation. Vous n'aurez ni fidélité ni repos, que quand vous consentirez pleinement à éprouver toute votre vie tous les sentiments indignes et honteux qui vous occupent. Vos vains efforts ne feront qu'irriter le mal à l'infini; mais ce mal sera un merveilleux remède à votre orgueil, dès que vous voudrez vous le laisser appliquer patiemment par la main de Dieu.

Accoutumez-vous donc à vous voir injuste, jalouse, envieuse, inégale, ombrageuse, et laissez votre amour-propre crever de dépit. La paix est là; vous ne la trouverez jamais ailleurs. Quel fruit avez-vous eu jusqu'ici à désobéir? Il faut que Dieu fasse à chaque fois un miracle de grâce pour vous dompter. Vous usez tout, et votre amour-propre se déguise en dévotion bien empesée pour défaire l'ouvrage de Dieu, qui est une opération détruisante. Laissez-vous détruire, et Dieu fera tout en vous. Bonjour : je ne pourrai pas vous aller voir aujourd'hui, à cause d'une assemblée pour les pauvres. Je vous prie de dire à mademoiselle Bourdon qu'elle doit communier sans s'écouter, et que je lui parlerai la première fois que j'irai chez vous.

441.

S'oublier soi-même pour écouter Dieu.

A Cambrai, jeudi 8 août 1709.

Je meurs d'envie de vous aller voir, ma chère fille; mais je crains de le faire, parce que je vois que mes visites réveillent vos peines, et troublent votre paix. Mandez-moi simplement ce qui vous convient. J'irai demain vous voir, si je n'ai point de vos nouvelles. Cependant je vous conjure de ne vous point écouter. L'amour-propre parle à une oreille, et l'amour de Dieu à l'autre. L'amour-propre est impétueux, inquiet, hardi et entraînant. L'amour de Dieu est simple, paisible, de peu de paroles; il parle d'une voix douce et délicate. Dès qu'on prête l'oreille à l'amour-propre qui crie, on ne peut plus discerner la voix tranquille et modeste du saint amour. Chacun ne parle que de son objet. L'amour-propre ne parle que du *moi*, qui, selon lui, n'est jamais assez bien traité : il n'est question que d'amitié, d'égards, d'estime; il est au désespoir de tout ce qui ne le flatte pas. Au contraire, l'amour de Dieu veut que le *moi* soit oublié, qu'on le compte pour rien; que Dieu seul soit tout; que le *moi*, qui est le dieu des personnes profanes soit foulé aux pieds, que l'idole soit brisée; et que Dieu devienne le *moi* des âmes épouses, en sorte que Dieu soit ce qui les occupe, comme les autres sont occupées du *moi*.

Faites taire l'amour-propre parleur, vain et plaintif, pour écouter dans le silence du cœur cet autre amour, qui ne parle qu'autant qu'on le consulte. Ne laissez pas de dire par simplicité vos peines aux personnes qui peuvent vous soulager. A demain, si vous l'agréez.

442.

Il n'y a de vraie liberté que dans l'amour de Dieu.

A Cambrai, 4 octobre 1709.

Partez, ma chère fille : que Dieu soit avec vous. Tout ce que votre cœur fera avec liberté sera bien fait : *là où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté*[1]; il n'y a de gêne que dans l'amour-propre. Le monde croit qu'elle est dans l'amour de Dieu; il se trompe grossièrement. Le joug de Dieu met en liberté; et le *moi*, qui promet la liberté, donne des entraves de fer. Allez donc, et parlez à cette personne en esprit de pure grâce. Vous nous en direz des nouvelles. Dieu sait que j'irai en lui avec vous. Bonsoir.

443.

Suivre avec simplicité l'attrait intérieur.

A Cambrai, 12 octobre 1709.

Vous avez très-bien fait, ma chère fille, de donner encore quelques jours à votre famille; rien n'est mieux employé. Tout ce que vous ferez d'un cœur libre et tranquille pour ces chères personnes viendra de Dieu. Je ne crains que ce qui serait fait par peine, et par tentation d'amour-propre. Quoique je sois ravi de vous savoir en si bon lieu et en paix, je ne laisse pas d'avoir quelque impatience de votre retour; mais cette impatience ne m'empêche pas de désirer que vous suiviez librement jusqu'au bout votre fond intime, pour ce voyage et pour toute autre chose. Je ne m'opposerai jamais en vous qu'à ce qui n'est pas vous-même, et qui y est comme un esprit étranger. Achevez donc votre séjour à ..., et revenez voir ensuite des gens que Dieu a unis à vous par les liens que sa main forme et serre. Personne ne vous est dévoué en Notre-Seigneur au point où je le suis pour toujours.

[1] *II Cor.* III, 17.

444.

Même sujet.

A Cambrai, 19 octobre 1709.

Vous serez bien, ma chère fille, à ...., pendant que votre cœur vous y tiendra en paix et en union. Je suis ravi de tout ce qui peut contenter votre famille, et lui montrer votre tendresse, sans blesser votre grâce. Je ne crains que les conseils de l'amour-propre. Pourvu que vous suiviez avec simplicité votre fond; et que l'amour de Dieu vous mène, vous irez loin. Que la joie du Saint-Esprit, qui est une joie de mort à tout et de recueillement en Dieu, nourrisse votre cœur. Je serai ravi quand vous reviendrez, et Dieu sait combien je suis uni à vous de loin comme de près. Mais il ne faut rien précipiter. On est charmé de voir l'enfant qui commence à marcher un peu loin de sa mère, pourvu qu'il ne tombe pas : il reviendra ensuite avec empressement sur ses genoux. Soyez libre de la liberté que Jésus-Christ vous a donnée. C'est en lui, ma chère fille, que je vous suis dévoué sans réserve.

445.

Même sujet. Œuvre de charité recommandée à la comtesse. Nouvelles de famille.

A Cambrai, 27 octobre 1709.

Je vous supplie, ma chère fille, de vouloir bien vous charger de deux mille livres pour les pauvres de quelques paroisses de notre voisinage, quand vous reviendrez nous voir. Je vous envoie une quittance, pour retirer cette somme des mains de M.... Je n'ai garde de prétendre que vous entriez dans cette petite affaire; mais j'espère que madame la C. de Souastre ne vous refusera pas un homme sensé, qui fasse sûrement cette commission pour une œuvre de charité. Notre petit abbé de Souastre étudie fort bien; on en est très-content.

Que vous dirai-je, ma chère fille, sur votre absence? Je suis ravi du plaisir que vous faites à votre famille, et du repos que vous y trouvez, quoique d'ailleurs je sente que mon cœur sera véritablement réjoui quand nous vous reverrons. Mais je dis sur vous ces paroles que vous connaissez : *Gardez-vous bien d'interrompre son sommeil, jusqu'à ce qu'elle veuille s'éveiller* [1]. La paix est le signe de la volonté de Dieu, et de la fidélité à la grâce. Suivez votre cœur; il ne vous éloignera point de nous, mais il vous donnera une vraie liberté. Vous volerez hors de la cage, mais avec un filet au pied. Soyez simple, en oubli de vous, en familiarité avec le bon ami, et sans attention volontaire à tout ce qui vient à la traverse.

Madame... est retournée à...; presque toute la famille est venue à l'assaut. J'ai cru devoir mettre M.... dans cette négociation, afin qu'il vît que je ne conseillais rien de dur ni d'outré. La fille, craignant que sa mère ne la frustrât de son partage, a voulu enfin rentrer dans sa famille, et je l'ai laissée faire. Elle s'est réservé la liberté de vous aller voir deux fois la semaine.

Nous avons toujours nombreuse compagnie : elle va encore grossir beaucoup à la séparation de l'armée. Tout va passer, et à peine pourrons-nous respirer pendant quelques jours. Bonsoir, ma chère fille. Dieu sait combien il me fait être tout à vous sans réserve.

[1] *Cant.* III, 5.

446.

Écouter Dieu en silence; bonheur de l'âme qui laisse parler Dieu en liberté.

A Cambrai, 2 juin 1710.

Quoique vous ne m'écriviez point, ma chère fille, je ne puis m'empêcher de vous écrire, et de vous presser de me donner de vos nouvelles. Êtes-vous en paix dans votre solitude [1]? N'y êtes-vous point avec vous-même? On n'est jamais moins seul que quand on est avec soi. Au moins on se sépare des autres à certaines heures, et on trouve des entre-deux pour se retrancher; mais dès qu'on est livré à soi, il n'y a plus de milieu ni d'heure de réserve. L'amour-propre parle nuit et jour : plus il est solitaire, plus il est vif et importun. Je prie Dieu de prendre sa place; et de faire lui seul toute la société de votre cœur.

Heureuse l'âme qui se tait pour n'écouter que lui! O qu'il dit de vérités consolantes, quand il parle en liberté? Comme on dit tout à Dieu, sans lui dire une certaine suite de paroles, il dit tout aussi de son côté sans suite de discours. Le cœur de l'homme ne parle jamais si parfaitement que quand il se montre et se livre simplement à Dieu. C'est tout dire sans parole distincte, que de s'exposer au regard divin, et que de s'abandonner à toute volonté du Bien-Aimé. De même Dieu dit tout sans parole, quand il montre sa vérité et son amour. Aimez, et vous avez tout dit. Laissez-vous à l'amour infini, et vous avez tout écouté et tout compris.

Bonsoir, ma chère fille; donnez-moi des nouvelles de votre ermitage, vous me ferez un vrai

[1] La comtesse était alors, pour quelques jours, dans l'abbaye de Fervaques, près de Saint-Quentin.

plaisir. Nous sommes un peu débarrassés; mais, selon les apparences, pour peu de temps. Le siége de Douai traîne. Après la fin, nous verrons ce que Dieu voudra faire. Les hommes croient faire tout, et ils ne font rien; ils ne sont que comme des échecs qu'on remue. Quelle nouvelle avez-vous de madame votre sœur? Je pense souvent à elle, et j'espère toujours quelque temps où elle pourra vous venir voir. Je vous suis dévoué à jamais et sans mesure.

447.

Remercîments pour un petit présent. Bonheur de l'âme qui trouve Dieu dans la solitude.

A Cambrai, 9 juin 1710.

Vous m'avez envoyé, ma chère fille, une petite merveille que je ne mérite point. Elle est de trop bon goût pour moi. Tout y est digne d'un homme d'un discernement exquis. Quoique je trouve la porcelaine bien fine, et l'ouvrage d'argent très-joli, en sorte que le tout est fort gracieux, je ne m'en fie pourtant pas à mes propres yeux. Je ne me vante de connaître le prix que de la bonté de cœur, qui est la source de ce présent : c'est ce que je ressens comme je le dois. Au reste, on me fait entendre que ce présent vient de plus loin : faut-il le savoir? est-il permis d'en écrire? Je ne voudrais point fatiguer par une lettre à laquelle on voudrait répondre : mandez-moi ce qu'il faut.

Quelle nouvelle avez-vous? Ne se console-t-on pas un peu? voit-on toujours le P. S.? Et vous, ma chère fille, je suis ravi de vous savoir en paix. La solitude est votre centre, mais la solitude n'est rien, si elle n'est pas la société avec Dieu. On est avec lui, dès qu'on veut y être. Le simple penchant d'un cœur qui quitte tout pour le rien en Dieu, fait trouver le vrai tout, quoiqu'on se trouve vide, sec, faible, inégal et obscurci. O mon Dieu, soyez vous seul tout en elle!

448.

État des affaires politiques.

A Cambrai, 25 juin 1710.

J'ai un vrai déplaisir, ma chère fille, de vous savoir si près et si séparée de nous. Il me tarde que nous puissions nous réunir. Je vois deux raisons de l'espérer : l'une est qu'on nous assure que les ennemis ne pourront point assiéger Cambrai, à moins qu'il n'arrive des malheurs après lesquels ils n'auraient pas besoin de faire ce siége; l'autre est un bruit général de paix répandu dans toute l'armée, et venu de Hollande. Il a besoin de confirmation; mais il n'est pas à mépriser. Nous pourrons bientôt savoir des choses plus précises. Si les nouvelles sont bonnes, il ne faudra pas perdre un moment pour votre retour : je le désire avec la plus sincère impatience.

Je n'ai point écrit à madame votre sœur sur la porcelaine, à cause du malheur qui lui est arrivé dans les cruelles mains de M. l'abbé de Langeron. J'espérais que cette funeste aventure ne serait pas sue; mais la renommée parle trop. Puisqu'il n'y a plus de secret à ménager, je m'en vais écrire des remercîments et des lamentations. Le présent était d'un excellent goût, et la bonté avec laquelle il était fait m'a vivement touché. Ma reconnaissance n'est pas fragile comme la tasse. Si la paix vient, j'espère que la personne qui sait si bien donner nous donnera ce que nous désirons le plus, qui est sa présence à Cambrai. Alors je lui donnerais un appartement neuf, que nous meublerions exprès pour la recevoir. En attendant, je souhaite qu'elle trouve une solide consolation dans la véritable source où elle a commencé à en chercher : elle n'en trouvera jamais ailleurs. Les enfants souffrent et crient quand on les sèvre; mais dès qu'ils ont changé d'aliments, ils croissent et se fortifient. Je pense à vous, ma chère fille, avec plaisir devant Dieu. Je ne lui demande pour vous que le calme intérieur, fondé sur l'oubli de toutes les réflexions de l'amour-propre. Toutes les fois que vous êtes tentée de faire du *moi* votre objet, mettez Dieu en la place, et votre cœur sera en paix. Je vous suis dévoué à toute épreuve et sans mesure, en celui qui doit être à jamais toutes choses en tous.

449.

Obéir au médecin avec simplicité. Les pénitences contraires à l'obéissance sont l'effet d'un amour-propre secret.

A Cambrai, 8 juillet 1710.

J'ai été véritablement affligé, ma chère fille, d'apprendre que vous ne voulez pas vous bien nourrir. Vous en avez un extrême besoin, et vous feriez un grand scrupule à une autre personne qui se ferait le mal que vous vous faites. Vous pouvez juger des privations que vous pratiquez, par le jugement que les médecins du corps et de l'âme en font. Vous savez bien, en votre conscience, que les uns et les autres désapprouvent cette conduite. Pourquoi faites-vous ce que vous savez qui est contraire au sentiment des personnes que vous devez croire? Espérez-vous de pratiquer la vertu et de plaire à Dieu par la désobéissance? Il n'y a, dans vos austérités, que volonté propre, et que recherche d'un appui en vous-même. L'attachement que vous y avez, la résistance que vous faites en ce point aux personnes que vous croyez

chargées de vous, enfin votre soin, très-contraire à la simplicité, de cacher ces pénitences, devraient suffire pour vous convaincre du fond d'amour-propre qui y est déguisé. Soyez docile, et mangez bien. Soyez fidèle contre les délicatesses de l'amour-propre, et dormez bien. Soyez petite, et vivez dans la paix du petit enfant Jésus.

Il me tarde beaucoup de voir notre destinée pour songer à vous revoir ici. Les ennemis ne peuvent plus guère tarder à faire quelque mouvement. Leurs démarches régleront les nôtres. Dès que nous verrons l'armée ennemie hors de portée de nous assiéger, je ne perdrai pas un seul moment pour vous conjurer de reprendre le chemin de Cambrai. Cependant je me réjouis de ce que la maison où vous êtes est paisible et régulière. Bonsoir, ma chère fille. Donnez-moi de vos nouvelles et de celles de madame votre sœur. Je suis à vous de toute l'étendue de mon cœur dans celui de Dieu, et à jamais.

450.

Nouvelles politiques.

A Cambrai, 21 juillet 1710.

Quoique vous ne me fassiez point de réponse, ma chère fille, je ne cesse point de vous écrire. Ce que j'ai à vous dire aujourd'hui me fait grand plaisir : je ne sais s'il vous en fera autant qu'à moi. Les ennemis sont attachés à Béthune, et paraissent vouloir percer vers la France par l'Artois, du côté de Hesdin et de Montreuil. D'ailleurs notre armée est dans un camp bien retranché, qui couvre Cambrai et Arras : ainsi je ne vois nulle apparence de siége pour nous. Il faudrait des coups qu'on ne peut prévoir, pour changer notre état dans le reste de cette campagne. On ne saurait vous répondre absolument de ces coups ; mais les apparences, auxquelles on se borne communément en cette vie, sont que nous verrons beaucoup de misères, sans être assiégés. J'en conclus que vous pouvez maintenant revenir à votre ermitage. Je vous y invite avec plaisir, et je vous offre mes chevaux pour vous aller chercher. Donnez vos ordres. Nous avons tous céans une vraie impatience de vous revoir ; mais personne, ma chère fille, ne vous est dévoué au point où je le suis pour le reste de mes jours.

451.

Contre les vaines délicatesses de l'amour-propre.

A Cambrai, 17 septembre 1710.

Je ne doute nullement, ma chère fille, que vous ne deviez communier. Vous manqueriez à Dieu, si vous manquiez à la communion. Une défiance de premier mouvement n'est point un jugement délibéré contre la fidélité d'une personne. Vous avez pour vous-même une délicatesse d'amour-propre contre ce que l'apparence du péché a de laid et de défigurant. Communiez. Je me réjouis de ce que votre santé se rétablit un peu, malgré vos soins pour la détruire.

452.

Même sujet.

A Cambrai, 19 septembre 1710.

Il n'y a, ma chère fille, qu'une seule chose qui me fasse hésiter sur votre voyage de Vendegies : c'est la crainte de quelque dépit d'amour-propre. Dès que l'amitié vous y mènera sans tentation contre votre grâce, je serai ravi de vous y voir aller pour quelques jours. Partez donc simplement, au nom de Dieu, pourvu que vous trouviez votre cœur en paix : mais je ne consens pas que vous y alliez dans cette chaise, et je vous conjure de prendre mon carrosse. Ce n'est pas une offre faite par compliment ; c'est un vrai désir du cœur. Je vous donne le bonsoir, et je voudrais que l'heure me permît de vous aller voir présentement.

453.

Sur la maladie de l'abbé de Langeron.

Jeudi, 6 novembre 1710.

Je viens de dire à notre malade que vous offrez d'être comme une troisième religieuse auprès de lui : il en a souri, et vous remercie de tout son cœur. Pour moi, je ressens vivement, ma chère fille, tout ce que vous me mandez. Continuez à dire à Dieu que nous en avons besoin. Il faut bien lui parler avec cette franchise, et lui déclarer les besoins où nous sommes pour son service. Si le malade a la tête plus libre dans quelques jours, je vous inviterai à le venir voir toute seule. Cependant je vous supplie de me mander si vous avez eu occasion de travailler pour le prochain, comme vous me l'aviez promis. Je suis en peine pour les âmes en tentation de résister à Dieu, et de manquer à leur grâce. Remplissez tous les vides de la vôtre en ne vous écoutant point, et en ne vous tourmentant pas vous-même.

(Même jour.)

Ne parlez point comme chargée de parler : un cœur déjà blessé pourrait en avoir de la peine. Il faut l'ouvrir par la pure confiance, et tâcher de l'élargir par la consolation. J'espère, ma chère fille,

que vous ferez des merveilles. Bonsoir. Le redoublement de notre pauvre malade est dans sa force; priez pour lui. Mon cœur souffre.

454.

Ne point écouter l'imagination, mais suivre paisiblement les mouvements de la grâce.

Vendredi, 14 novembre 1710.

Je suis, ma chère fille, véritablement en inquiétude sur vos peines. Je vous envoie notre...., qui vous parlera avec grâce et simplicité, en attendant que je puisse vous aller voir demain. Ce que je me borne à vous demander est que vous ne preniez point pour des jugements arrêtés et volontaires toutes les chimères qui passent dans votre imagination comme dans celle de tout le genre humain. Plus on est ombrageux contre ces chimères, plus elles excitent une imagination vive et effarouchée. La crainte du mal le redouble. Pour la violence de vos sentiments douloureux, il la faut porter comme la fièvre. Cette violence se calme bientôt quand on ne l'entretient pas en l'écoutant par des réflexions d'amour-propre. Un feu qu'on n'attise pas est bientôt éteint.

Soyez faible, mais soyez petite. Soyez impuissante pour le bien, mais soyez simple. Supportez-vous, supportez les autres: consentez qu'ils vous supportent à leur tour. Ne vous occupez pour le fond ni d'autrui ni de vous. Le fond doit être tout de Dieu: la vue volontaire de soi et d'autrui ne doit venir que comme par occasion, suivant que Dieu nous y applique pour remplir des devoirs.

Ne me regardez que comme un simple instrument de providence. Il faut que je vous sois, pour votre conduite vers Dieu, comme un cocher pour un voyage. Il faut mourir à moi, afin que je vous sois un moyen de mort pour tout le reste. Ne soyez point fâchée de trouver en moi tant de sujets d'y mourir. Vous ne ferez jamais rien de bon par moi qu'en esprit de foi pure. Quand même je serais le plus indigne et le plus méchant des hommes, je ne laisserais pas de faire l'œuvre de Dieu en vous, pourvu que vous vous prêtiez à ses desseins. Mais par votre résistance continuelle sous des prétextes imaginaires, vous défaites à toute heure d'une main ce que vous faites de l'autre. Le grand mal vient de ce que vous suivez, non-seulement votre esprit, mais encore votre imagination dans tout ce qu'elle vous présente de plus faux et de moins vraisemblable, par préférence à tout ce qu'on vous dit de plus constant et de plus nécessaire. Cette indocilité brouille tout. Non-seulement vous ne cédez point dans les temps de trouble, mais encore vous n'acquiescez jamais pleinement par démission d'esprit, pour laisser tomber votre activité. O mon Dieu! quand serez-vous pauvre d'esprit, et consentante à cette bienheureuse pauvreté? Vous passez votre vie dans des songes douloureux. O ma chère fille, soyez petite et docile!

455.

Avis à la comtesse sur quelques affaires de famille.

16 septembre 1711.

M. le comte de Souastre vous parle humainement avec un bon esprit et un arrangement raisonnable pour sa famille. Mais vous savez bien, ma chère fille, qu'il ne peut pas connaître ce que la grâce demande de vous pour la paix de votre cœur. Si vous demeurez ici, comme je crois que vous le devez faire, vous pouvez offrir à madame votre fille de la loger et de la garder chez vous jusqu'au printemps. Jusque-là il n'y aura pas le moindre danger. Alors vous verrez ce que la Providence fera. Votre dépense à Premy est si petite, que M. de Souastre ne doit pas la craindre. En la faisant avec madame votre fille, vous diminuerez la sienne: il vous restera même de quoi la secourir. Dieu sait combien je la révère, et avec quelle sincérité tous ses intérêts me sont chers. Je vous offre mes chevaux, non pour vous mener à Danval, mais pour mener ici madame de Souastre. Mes embarras continuels m'empêchent de vous aller voir comme je le voudrais; mais cet orage va bientôt passer, et nous nous retrouverons en liberté, au moins pour six ou sept mois. Ne craignez rien; *il ne tombera pas un seul cheveu de votre tête sans la volonté de votre Père qui est dans le ciel*[1], et qui est plus puissant que tous les hommes de la terre. Bonjour, ma chère fille: tout à vous sans réserve en Notre-Seigneur.

456.

Persévérer dans l'oraison et la communion malgré les sécheresses; combattre l'activité naturelle qui dessèche le cœur.

A Cambrai, jeudi saint, 24 mars 1712.

Remettez-vous, ma chère fille, quoi qu'il vous en puisse coûter, à l'oraison et à la communion. Vous avez desséché votre cœur par votre vivacité à vouloir une affaire, sans savoir si Dieu la voulait: c'est la source de tout votre mal. Vous avez passé des temps infinis dans l'infidélité à former des projets qui étaient des toiles d'araignée: un souffle de vent les dissipe. Vous vous êtes retirée insensible-

[1] *Luc.* XII, 7; XXI, 18.

ment de Dieu, et Dieu s'est retiré de vous. Il faut retourner à lui, et lui abandonner tout sans aucune réserve : vous n'aurez de paix que dans cet abandon. Laissez tous vos desseins, Dieu en fera ce qu'il voudra. Quand même ils réussiraient par des voies humaines, Dieu ne les bénirait pas. Mais si vous lui en faites l'entier sacrifice, il tournera tout selon ses conseils de miséricorde, soit qu'il fasse ce que vous avez désiré, ou qu'il ne le fasse jamais. L'essentiel est de recommencer l'oraison, quelque sécheresse, distraction et ennui que vous y éprouviez d'abord. Vous méritez bien les rebuts de Dieu, après l'avoir si longtemps rebuté pour les créatures : cette patience le rapprochera de vous.

En même temps, reprenez la communion, pour soutenir votre faiblesse : les faibles ont besoin d'être nourris du pain au-dessus de toute substance. Ne raisonnez point, et n'écoutez point votre imagination, mais communiez tout au plus tôt. Pour votre ami, ne l'éloignez point; mais ne le voyez que sobrement. Vous lui feriez beaucoup de mal, et vous vous en feriez un infini à vous-même, si vous n'observiez pas cette sobriété. Dites-lui doucement la vérité selon le besoin. Ne lui parlez que par grâce et par mort à vous-même. Du reste, ne vous arrêtez point à votre imagination sur une privation entière et absolue. Nous en parlerons quand j'aurai l'honneur de vous voir.

457.

Sur un voyage que la comtesse se proposait de faire à Paris.

A Cambrai, 31 mars 1712.

Je ne saurais, ma chère fille, deviner votre cœur; mais si vous êtes en paix, et si votre paix demande Paris, vous pouvez y aller faire un voyage en esprit de retour : je ne craindrais qu'un voyage de paix et de tentation. Pour le voyage fait par amitié pour madame votre sœur, sans dépit, sans trouble, sans aucune résistance à la grâce, et en vue d'un prochain retour, je ne puis que l'approuver. *Là où est l'esprit de Dieu, là est la liberté*[1]; là où est la gêne et le trouble, là est l'esprit propre. Vous savez que vous avez toujours cru que Dieu vous voulait ici en union avec nous. Ne manquez point à celui que vous devez préférer à vous-même. En allant à Paris, il faut bien prendre garde au choix d'un confesseur, qui ne vous trouble ni ne vous gêne; vous connaissez de vrais amis qui vous conseilleront là-dessus. Jamais je ne vous fus uni et dévoué en Notre-Seigneur autant que je le suis.

[1] *II. Cor.* III, 17

Mille choses à M. et à madame la comtesse de Souastre. Je suis ravi de ce que le malade est mieux.

458.

Suivre l'attrait avec simplicité, quand il est paisible.

A Cambrai, 12 juin 1712.

Vous ne sauriez mieux faire, ma chère fille, que de suivre votre cœur quand il est en paix. Demeurez donc à Arras avec ma filleule, puisque vous y trouvez un vrai repos, et attendez le retour de madame votre fille. Alors vous suivrez encore votre goût pour aller à Paris ou pour revenir ici. Ce que votre cœur décidera par son propre fond devant Dieu sera bon : mais il ne faut y mêler ni peine, ni réflexion d'amour-propre. Je ne veux que le cœur simple, paisible et abandonné à Dieu. Vous avez grande raison d'aimer madame votre sœur, et de désirer de la revoir. J'aurais une véritable joie de la vôtre et de la sienne, si vous allez la voir à Paris : mais je serais encore plus content, si elle pouvait dans la suite venir ici. Les nouvelles de la paix, qui se confirment de plus en plus de tous côtés, m'en donnent l'espérance. Bonsoir, ma chère fille. Rien ne vous sera jamais dévoué au point où je le suis pour toute ma vie.

459.

Servir Dieu avec paix.

A Cambrai, 4 juin 1713.

Je suis en peine de votre santé, ma chère fille, et je souhaite qu'elle soit aussi bonne que la mienne. Tâchez de trouver en vous la paix : c'est le vrai don du Saint-Esprit. Jésus-Christ dit souvent à ses disciples : *La paix soit avec vous;* et la plupart des personnes qui veulent servir Dieu repoussent cette paix sous de beaux prétextes. Ils font consister leur vertu dans l'inquiétude et dans le trouble. Étrange illusion, où l'on tombe en voulant éviter l'illusion même! Demeurez avec votre famille autant que votre cœur mis en paix devant Dieu vous y portera. Rien ne vous est dévoué au point où je le suis pour le reste de ma vie.

460.

Même sujet.

A Cambrai, 5 juin 1713.

Je suis ravi, ma chère fille, de voir par vos lettres quelque espérance de tranquillité. Pendant que vous serez dans cette disposition, vous pouvez suivre librement votre cœur, pour contenter votre famille; mais il faut revenir à Cambrai, comme à l'air

natal. Mon neveu me paraît respirer l'air de votre campagne avec un grand plaisir; mais il faut des bornes à tout, et il a besoin de revenir ici pour ses occupations ordinaires. Je l'exhorte à vous obéir, si vous voulez absolument le retenir encore quelques jours. Il conviendrait, ce me semble, qu'il revînt ici avant la fête du saint sacrement, pour faire son devoir dans notre église. Portez-vous bien; *que la paix de Dieu, qui surpasse tout sens* humain, *garde votre cœur et votre esprit en Jésus-Christ* [1]. Je ne puis vous exprimer à quel point je vous suis dévoué en lui.

461.

Satisfaire librement aux bienséances de famille.

A Cambrai, 14 juin 1713.

Vous avez très-bien fait, ma très-chère fille, de ne refuser point à madame la comtesse de Souastre une consolation qu'elle mérite infiniment. Vous allez si rarement la voir, qu'il faut bien au moins que, quand vous y allez, elle vous retienne un peu. Mon neveu est fort touché de toutes les marques de bonté dont il a été comblé par tout ce qui vous appartient. Je serai ravi que vous soyez avec une si aimable compagnie, pendant que vous y serez par l'attrait de la grâce et le penchant de votre cœur. Je vous enverrai mon carrosse, au moindre signal, pour revenir. Mon neveu l'abbé doit, par reconnaissance, être votre gazetier. Dieu sait, ma très-chère fille, à quel point je vous suis dévoué.

462.

Bonheur de l'âme attentive à écouter Dieu.

A Cambrai, mardi 27 juin 1713.

J'ai lu avec plaisir, ma très-chère fille, une lettre que vous avez écrite à mon neveu : elle montre votre bon cœur. Dieu vous le rende! Je suis en peine de votre santé : vous ne dormez point, et j'en sais bien la cause. On fait tant de bruit autour de vous dès le grand matin, que vous ne pouvez dormir. Vous ne prendrez jamais sur vous d'en avertir. Madame votre fille, qui est très-infirme, n'en aurait pas moins besoin que vous. Faites donc pour elle ce que vous ne voudriez pas faire pour vous. Madame de Souastre se tue pour sa famille : c'est accabler sa famille que de ne ménager pas la santé d'une telle mère. Les compagnies qui vont vous voir vous gêneront encore, et dérangeront vos faibles santés. Je serai ravi du temps que vous donnerez à madame votre fille, selon votre cœur, et en suivant en paix l'esprit de grâce; mais je sentirai une véritable joie quand Dieu vous ramènera ici.

Oh! qu'on est heureux quand on n'écoute que Dieu, et qu'on n'écoute point les réflexions de l'amour-propre! D'un côté, sont la simplicité, la paix, l'abandon et le commencement du paradis sur terre. De l'autre, sont la vraie sagesse, les incertitudes, les délicatesses, les dépits, le trouble et la résistance à Dieu, qui divise le cœur. Heureux qui n'a plus d'autre délicatesse ni d'autre jalousie que celle que la grâce nous inspire pour Dieu contre nous-mêmes! Bonsoir, ma très-chère fille : rien ne vous est plus dévoué que je le serai le reste de ma vie.

463.

La paix est la marque des opérations de Dieu.

A Cambrai, 29 juin 1713.

Je n'ai qu'un moment, ma chère fille, pour vous dire ce que je suis persuadé que Dieu vous dit bien plus fortement. Rien n'est bon hors de la paix. La paix est la marque du doigt de Dieu. Tout ce qui n'est point paix n'est qu'illusion et trouble d'amour-propre. Suivez le fond de votre cœur, sans vous écouter. C'est ce fond qui est sûr et simple : le reste n'est que vaine réflexion et entortillement de l'esprit. Ne vous gênez point; allez comme un enfant; vous n'aurez encore que trop de symétrie. Je suis en peine de madame la comtesse de Souastre, que je respecte du fond du cœur. Dieu soit avec vous! J'y suis avec lui, ce me semble, tout auprès de vous.

464.

Sans la paix on résiste à Dieu.

Jeudi matin, 2 novembre 1713.

J'ai un vrai déplaisir, ma chère fille, de partir pour Chaulnes sans avoir pris congé de vous; mais vous savez les raisons qui m'en empêchent. Je reviendrai tout au plus tôt. En attendant, je vous désire la paix du cœur, sans laquelle on résiste à l'esprit de Dieu, et on ne s'occupe que de soi, sous le beau prétexte de la régularité des vertus. Dieu sait à quel point je vous suis dévoué à jamais.

465.

Effets contraires de l'amour-propre et de l'amour de Dieu.

Comment pouvez-vous douter, ma chère fille, du zèle avec lequel je suis inviolablement attaché à tout ce qui vous regarde? Je croirais manquer à Dieu, si je vous manquais. Je vous proteste que je n'ai rien à me reprocher là-dessus; mon union avec vous ne

[1] *Philip.* IV, 7.

fut jamais si grande qu'elle l'est. Je prie souvent le vrai consolateur de vous consoler. On n'est en paix que quand on est bien loin de soi; c'est l'amour-propre qui trouble, c'est l'amour de Dieu qui calme. L'amour-propre est un amour jaloux, délicat, ombrageux, plein d'épines, douloureux, dépité. Il veut tout sans mesure, et sent que tout lui échappe, parce qu'il n'ignore pas sa faiblesse. Au contraire, l'amour de Dieu est simple, paisible, pauvre et content de sa pauvreté, aimant l'oubli, abandonné à tout, endurci à la fatigue des croix, et ne s'écoutant jamais dans ses peines. Heureux qui trouve tout dans ce trésor du dépouillement! Jésus-Christ, dit l'Apôtre[1], nous a enrichis de sa pauvreté, et nous nous appauvrissons par nos propres richesses. N'ayez rien, et vous aurez tout. Ne craignez point de perdre les appuis et les consolations, vous trouverez un gain infini dans la perte.

Vous êtes en société de croix avec M...; il faut le soutenir dans ses infirmités. Dieu vous rendra, selon le besoin, tout ce que vous lui aurez donné. C'est à vous à être sa ressource, vous qui avez reçu une nourriture plus forte pour la piété, et qui avez été moins accoutumée à la dissipation flatteuse du monde. Ne prenez pourtant pas trop sur vous. Donnez-vous simplement et avec petitesse pour faible. Demandez, au besoin, qu'on vous soulage et qu'on vous épargne.

Je ne suis point surpris de ce que le torrent du monde entraîne un peu N.... Il est facile, vif et emporté dans l'occasion; mais il est bon. Il sent la vivacité de ses goûts, et j'espère qu'il s'en défiera : se défier de soi et se confier à Dieu, c'est tout. G... a le cœur excellent; mais il ne commencera à se tourner solidement vers le bien que quand le recueillement fera tomber peu à peu ses saillies et ses amusements. Il faut prier beaucoup pour lui, et lui parler peu; l'attendre, et le gagner en lui ouvrant le cœur.

466.

L'oubli de soi est la source de la paix.

Soyez simple, petite et livrée à l'esprit de grâce, comme il est dit des apôtres; la paix en sera le fruit. Il n'y a que vous seule qui puissiez troubler votre paix; les croix extérieures ne la troubleront jamais. Vos seules réflexions d'amour-propre peuvent interrompre ce grand don de Dieu. Ne vous en prenez donc jamais qu'à vous-même du mal que vous souffrirez au dedans. Vous n'avez aucun autre mal que celui du faux remède. Je souhaite fort que votre cœur soit dans la paix du pur abandon, qui est une paix sans bornes et inaltérable, mais non pas dans la paix qui dépend des appuis recherchés et aperçus.

Ce que je vous désire plus que tout le reste est un profond oubli de vous-même. On veut voir Dieu en soi, et il faut ne se voir qu'en Dieu. Il faudrait ne s'aimer que pour Dieu, au lieu qu'on tend toujours, sans y prendre garde, à n'aimer Dieu que pour soi. Les inquiétudes n'ont jamais d'autres sources que l'amour-propre : au contraire, l'amour de Dieu est la source de toute paix. Quand on ne se voit qu'en Dieu, on ne s'y voit plus que dans la foule, et que des yeux de la charité, qui ne trouble point le cœur.

Il n'y a jamais que l'amour-propre qui s'inquiète et qui se trouble. L'amour de Dieu fait tout ce qu'il faut d'une manière simple et efficace, sans hésiter; mais il n'est ni empressé, ni inquiet, ni troublé. L'esprit de Dieu est toujours dans une action paisible. Retranchez donc tout ce qui irait plus loin, et qui vous donnerait quelque agitation. *Le parfait amour chasse la crainte*[1]. Calmez votre esprit en Dieu, et que l'esprit calmé prenne soin de rétablir le corps. Retirez-vous en celui qui tranquillise tout, et qui est la paix même. Enfoncez-vous en lui jusqu'à vous y perdre et à ne vous plus trouver.

C'est dans l'oubli du *moi* qu'habite la paix. Partout où le *moi* rentre, il met le cœur en convulsion, et il n'y a point de bon antidote contre ce venin subtil. Heureux qui se livre à Dieu sans réserve, sans retour, sans songer qu'il se livre!

Je prie Dieu qu'il parle lui-même à votre cœur, et que vous suiviez fidèlement ce qu'il vous dira. Écouter et suivre sa parole intérieure de grâce, c'est tout : mais pour écouter, il faut se taire; et pour suivre, il faut céder.

Je vous souhaite la paix du cœur et la joie du Saint-Esprit. Toute pratique de vertu et toute recherche de sûreté, qui ne s'accorde point avec cette paix humble et recueillie, ne vient point de Notre-Seigneur.

[1] *II. Cor.* VIII, 9.

[1] *I Joan.* IV, 18.

LETTRES
A LA MARQUISE DE RISBOURG.

467.

Il explique à la marquise sa conduite par rapport à quelques personnes qui désiraient l'avoir pour directeur.

A Cambrai, mardi 2 décembre 1710.

Vous avez fait des merveilles, ma chère fille, en m'ouvrant votre cœur sur vos peines. Dieu vous bénira quand vous agirez ainsi avec simplicité. Il permet que vous soyez peinée, sans voir les choses comme elles sont; mais si vous ne les voyez pas, il les voit, et il sait tout ce que je fais pour vous servir solidement. Je serais bien soulagé, si je cessais de prendre soin de ce qui doit vous intéresser. Vous ne faites justice ni à moi ni à d'autres, quand vous croyez qu'on m'a éloigné de travailler pour la plus jeune personne. Ce soupçon n'a aucun fondement. J'ai toujours été prêt à le faire de très-bon cœur; mais je n'ai cru devoir faire aucune avance, comme je n'en fais jamais aucune vers qui que ce soit en tel cas. J'ai cru qu'il fallait voir si elle venait à moi par un choix de confiance, ou par une complaisance politique. Du reste, mon zèle était sans aucune réserve. Pour vous, ma chère fille, vous devez regarder votre peine de la charité, que j'exerce pour votre véritable intérêt, comme une tentation. Il suffit que votre volonté n'y consente pas, et que vous portiez cette répugnance avec humilité et abandon à Dieu. Communiez, et faites-vous violence pour ne parler point contre les personnes qui vous choquent. Dieu sait avec quel zèle je vous suis tout dévoué en lui.

468.

Sur une inquiétude qui éloignait la marquise de la communion.

A Cambrai, 9 décembre 1710.

Vous devez supposer, ma chère fille, que vous avez dit dans le temps ce que vous ne vous souvenez point d'avoir voulu taire. Il n'y a qu'à demeurer en paix, et qu'à communier. Il est vrai que vous devez être dans la disposition de vaincre votre orgueil, en disant par simplicité, humilité, une chose humiliante : mais il suffit d'être bien déterminée à la dire quand j'irai chez vous, quoi qu'il vous en coûte. Moyennant cette détermination, vous n'avez qu'à communier. Pour l'exécution, Dieu vous aidera. Il ne faut point s'écouter, et dire d'abord tout, sans se donner aucun loisir d'y faire de réflexions d'amour-propre.

469.

Contre les délicatesses excessives de l'amitié.

Dimanche, 24 avril 1712.

C'est vous-même que vous cherchez, ma chère fille, en cherchant l'amitié des créatures; mais vous n'y trouverez point ce que vous y cherchez. Vos délicatesses d'amitié ne sont que des raffinements d'amour-propre : mais les créatures ont un amour-propre aussi bien que vous; chacun veut tout pour soi. D'ailleurs vous ne trouverez jamais ni paix ni consolation dans un amour-propre affamé d'amitié; il n'aura pour vous que douleurs et qu'épines. Ne le méritez-vous pas, puisque l'infini même ne vous suffit point, et que vous ne trouvez point Dieu assez aimable, à moins que vous n'y joigniez les amusements les plus frivoles? Revenez au recueillement; mais ne tardez pas. Chaque moment où vous retardez est une grande infidélité. Il faut que l'oraison soit votre pénitence, en attendant qu'elle redevienne votre nourriture. Bonsoir. Je suis à vous sans mesure, mais en Dieu seul à jamais.

470.

Il lui reproche une infidélité à Dieu.

Lundi, 4 juillet. 1712.

Vous m'avez manqué de parole, ma chère fille; et ce qui est cent fois pis, vous en avez manqué à Dieu même. On ne peut être plus en peine que je le suis de votre état. Je me rendrai chez vous dès que vous le voudrez; mais je vous deviens inutile malgré moi, par votre résistance à Dieu, par le resserrement de votre cœur, et par une dissipation volontaire, qui vous expose aux plus grands périls. Consolez-moi, et rendez-vous la paix à vous-même, en cédant à Dieu sans aucun délai. Que ne voudrais-je point faire pour votre véritable bien!

471.

Il la prie de suspendre ses démarches sur une affaire importante.

A Cambrai, dimanche 18 septembre 1712.

Je suis ravi des dispositions où Dieu vous met, ma chère fille. Demeurez-y en paix, avec petitesse, sans écouter votre amour-propre. Mais ne faites aucune démarche avant que j'aie eu l'honneur de vous voir. Il faudra que je concerte, s'il vous plaît, toutes choses avec vous, et qu'ensuite je parle de

l'autre côté, pour empêcher, par rapport à l'avenir, les inconvénients que vous craignez. En attendant, communiez, puisque vous êtes prête à tout. N'hésitez point.

472.

Acquiescement aux croix journalières.

25 septembre 1712.

Cette raison ne doit nullement vous arrêter, ma chère fille. Travaillez à rentrer dans le recueillement : ne laissez rien dans votre tête, ni dans votre cœur. Point de dépit, point de raisonnements, point de projets : paix, simplicité, petitesse, acquiescement aux croix journalières. Bonjour. Il est temps de revenir au point essentiel, qui est la dépendance de la grâce pour mourir à soi.

473.

Exhortation à reprendre la première ferveur.

13 avril 1713.

Je ne puis, ma chère fille, vous rien dire de plus convenable que ces paroles de saint Jean *à l'Ange*, c'est-à-dire à l'évêque de l'église d'*Éphèse*, qui était, selon les apparences, Timothée[1] : *J'ai contre vous, que vous avez quitté votre première charité; souvenez-vous donc d'où vous êtes déchu; faites pénitence, et reprenez vos premières œuvres. Si vous y manquez, je viendrai à vous, et j'ôterai votre chandelier de sa place.* C'est ainsi que l'esprit de Dieu aime les hommes sans les flatter. Il aime, et il menace : il ne menace même que par amour. Il montre la peine, afin que l'homme ne le contraigne pas de la lui faire souffrir. Voyez combien les personnes les plus parfaites déchoient facilement et peu à peu, sans y prendre garde. Voilà Timothée, que saint Paul appelle *l'homme de Dieu*[2]; voilà *l'ange* d'une des plus saintes églises de tout l'Orient, dans ces beaux jours où la religion était si florissante : cet ange tombe; il oublie son ancien amour, son recueillement, son oraison, ses œuvres; il se relâche, il se dissipe. Il n'aperçoit pas d'abord son égarement et sa chute. Il dit en lui-même : Que fais-je de mal? Ma conduite n'est-elle pas honnête et régulière aux yeux du monde? N'a-t-on pas besoin de quelque consolation? Serait-ce vivre, que de n'avoir jamais rien qui soutienne et qui ranime le cœur? C'est ainsi qu'on est ingénieux à se tromper, et à déguiser son relâchement. Hâtez-vous, dit le Saint-Esprit, d'ouvrir les yeux, et de voir *d'où vous êtes déchu.* O que vous êtes au-dessous de votre ancienne place! Souvenez-vous de la ferveur de vos oraisons, de votre solitude paisible, de votre jalousie pour le recueillement, et de la fidélité avec laquelle vous vouliez fuir tout ce qui pouvait l'altérer. Si vous ne vous en souvenez plus, les autres ne l'ont pas oublié, et ils ne manquent pas de dire : Qu'est devenue cette ferveur? On ne voit plus qu'amusement au dehors, et qu'ennui au dedans dès que les amusements sont finis. Ce n'est plus la même personne : croit-elle être encore dévote?

C'est ainsi qu'on tombe, par degrés insensibles, et sous de beaux prétextes, d'un état de sincère mort à soi, jusque dans un relâchement où l'on voit renaître toutes les vies les plus grossières de l'amour-propre. Au moins faut-il *se souvenir* de l'état *d'où l'on est déchu.* Il faut regretter *ce premier amour* qui nourrissait le cœur. Il faut *reprendre* ces *premières œuvres* qu'on a abandonnées si lâchement pour des œuvres de vanité. Il faut regarder de loin la solitude où l'on était en paix avec le véritable consolateur. Il faut dire comme l'enfant prodigue[1] : *Je sais ce que je ferai; je retournerai chez mon père; je lui dirai : O père, j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne suis plus digne d'être nommé votre enfant.* S'il vous fait sentir d'abord quelque froideur et quelque sécheresse, recevez humblement cette pénitence, dont vous avez un besoin infini. Si vous manquiez à rentrer promptement dans son sein paternel, voici ce qu'il ferait : *Je viendrai*, dit-il, *à vous, et j'ôterai votre chandelier de sa place.* Il vous ôterait le flambeau dont vous ne faites aucun usage, et il vous laisserait dans les ténèbres; il transporterait ses grâces si précieuses, et si longtemps foulées aux pieds, à quelque autre âme plus simple, plus docile et plus fidèle. Il faut reprendre vos lectures, votre oraison, votre silence, votre première simplicité et petitesse. Pour la communion, il faut l'augmenter chaque semaine d'un jour, jusqu'à ce que vous l'ayez rétablie au premier état.

474.

Même sujet. Nouvelles du marquis de Fénelon.

A Cambrai, 13 septembre 1713.

Je suis fort aise, ma chère fille, de ce que vous avez vu madame la princesse d'Espinoi[2]; je l'ai vue aussi un moment. Mettez à profit votre solitude pour rentrer dans le recueillement. Vous ne pouvez, hors de ce centre, ni vous soutenir dans une vraie

[1] *Apoc.* II, 4, 5.
[2] *I. Tim.* VI, 11.

[1] *Luc.* XV, 18, 19.
[2] Thérèse de Lorraine, veuve de Louis de Melun, prince d'Espinoi. Le marquis de Risbourg était de la même famille.

piété, ni modérer la sensibilité de votre cœur, ni adoucir vos croix, ni jouir d'aucune paix. Vous commencerez par une violence pénible, pour vous ramener à cette vie intérieure et à cette dépendance de l'esprit de grâce, qui est jaloux de toutes les vies secrètes de l'amour-propre, et qui les éteint peu à peu; mais cette gêne se changera enfin en liberté. Elle mérite bien d'être achetée par une sujétion constante. Ce travail est moins pénible que celui de se livrer aux vaines délicatesses d'un amour-propre toujours dépité.

Mon neveu est très-éloigné de se relâcher sur les sentiments qu'il vous doit : il m'écrit en homme qui en est vivement occupé. Je ne sais point encore quand est-ce qu'il viendra. Il a encore une espèce d'écorchure à la cicatrice, dont on veut voir la fin.

Pour moi, je compte d'aller vous rendre mes devoirs, et de dîner à Valincourt tout au plus tôt; mais je ne puis vous en mander le jour qu'après que je me serai débarrassé de deux affaires qui me sont très-importantes et très-épineuses. Rien ne peut surpasser mon zèle et mon respect.

475.

Renoncer à son propre esprit.

Dimanche, 20 mai 1714.

Vous ne devez pas manquer, ma chère fille, de communier aujourd'hui : la grande fête[1] le demande. Je prie Notre-Seigneur de vous donner son esprit, et de vous ôter le vôtre. La sagesse de l'amour de Dieu est bien opposée à la sagesse de l'amour-propre. L'une travaille à se déposséder de soi, pour laisser régner Dieu en tout : l'autre ne veut que se posséder en tout pour mettre Dieu même à son point. Soyez simple et petite : je prie Dieu qu'il vous rapetisse dans ses mains. Il sait combien je vous suis dévoué en lui.

476.

Il compatit à ses peines intérieures.

Je prends part à toutes vos souffrances, ma très-chère fille; mais je suis consolé de voir votre bonne résolution. Il fut dit à saint Paul : *Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon*[2]. Si vous ne résistiez jamais à Dieu, vous n'auriez que paix dans les douleurs mêmes. Il me tarde de vous aller voir : un autre moi-même y va pour moi.

[1] C'était le jour de la Pentecôte.
[2] *Act.* IX, 5.

477.

Sur une pauvre villageoise du diocèse d'Arras, qui paraissait être dans un état extraordinaire.

Je crois que la bonne personne dont il s'agit doit faire deux choses. La première est de ne s'arrêter jamais à aucune de ses lumières extraordinaires. Si ces lumières sont véritablement de Dieu, il suffit, pour ne leur point résister et pour en recevoir tout le fruit, de demeurer dans un acquiescement général et sans aucune borne à toute volonté de Dieu, dans les ténèbres de la plus simple foi. Si, au contraire, ces lumières ne viennent pas de Dieu, cette simplicité paisible dans l'obscurité de la foi est le remède assuré contre toute illusion. On ne se trompe point quand on ne veut rien voir, et qu'on ne s'arrête à rien de distinct pour le croire, excepté les vérités de l'Évangile. Il arrive même souvent que les lumières sont mélangées : auprès de l'une, qui est vraie et qui vient de Dieu, il s'en présente une autre qui vient de notre imagination, ou de notre amour-propre, ou du tentateur qui se transforme en ange de lumière. Les vraies lumières mêmes sont à craindre; car on s'y attache avec une complaisance subtile et secrète : elles font insensiblement un appui et une propriété; elles se tournent par là en illusion malgré leur vérité; elles empêchent la nudité et le dépouillement que Dieu demande des âmes avancées. De là vient que ces dons lumineux ne sont d'ordinaire que pour des âmes médiocrement mortes à elles-mêmes, au lieu que celles que Dieu mène plus loin outrepassent par simplicité tous ces dons sensibles. On voit les rayons du soleil distinctement à un demi-jour, près d'une fenêtre; mais dehors en plein air on ne les distingue plus.

Je conjure cette bonne personne de laisser tomber simplement tous ces dons, sans les rejeter positivement, et se bornant à n'y faire aucune attention par son propre choix. S'ils sont de Dieu, ils opéreront assez ce qu'il faudra; mais je crois qu'ils cesseront peu à peu, à mesure que la simplicité et le dénûment croîtront. Voilà le premier point, qui est d'une conséquence extrême, si je ne me trompe.

Le second point est que je crois qu'elle doit par simplicité suivre sans scrupule les pentes du fond de son cœur. Si elle suit toujours avec méthode et exactitude toutes les règles que des gens d'ailleurs très-pieux lui donneront, elle se gênera beaucoup, et gênera en elle l'esprit de Dieu. *Là où est cet esprit, là est la liberté,* dit saint Paul[1]. A Dieu ne plaise que cette liberté d'amour soit l'ombre du

[1] *II. Cor.* III, 17.

moindre libertinage! C'est cette liberté qui élargira son cœur, et qui l'accoutumera à être familièrement avec Dieu. Il ne suffit pas de nourrir un enfant; à un certain âge, il faut le démailloter. Elle doit suivre simplement en esprit d'enfance l'attrait intérieur pour les temps d'oraison, pour les objets dont elle s'y occupe, pour parler, pour se taire, pour agir, pour souffrir. Cette dépendance de l'esprit de mort, qui est celui de la véritable vie, fera tout son état. Je ne parle point des pentes qui ne viennent que par contre-coup et par réflexion; c'est en écoutant l'amour-propre et ses arrangements, que de telles pentes nous viennent. Ce sont des pentes étrangères à notre vrai fond : on se les donne; on les prépare; elles sont raisonnées : on ne les trouve point toutes formées en nous comme sans nous. Les bonnes sont celles qui se trouvent dans le fond le plus intime en paix et devant Dieu, quand on se prête à lui, et qu'on suspend tout le reste pour le laisser operer.

Voilà ce que je souhaiterais que cette personne suivît sans retour, et par simple souplesse, comme la plume se laisse emporter sans hésitation au plus leger souffle de vent. Il ne faut point craindre de suivre cette impression si intime et si délicate; car elle ne mène qu'à la mort, qu'à l'obscurité de la foi, qu'au dénûment total, et qu'à un rien de soi, qui est tout de Dieu seul, sans manquer à aucun véritable devoir.

Pour les souffrances, il n'y a qu'à les recevoir sans attention, et qu'à les outre-passer comme les lumières, ne comptant point avec Dieu pour ce que l'on souffre, et ne le remarquant qu'autant que la remarque en vient, sans la chercher ni entretenir.

Il faut recevoir tout le monde avec petitesse, surtout les prêtres en autorité, mais il ne faut pas se laisser brouiller et dérouter par toutes sortes de bonnes gens sans expérience suffisante. Dieu donnera tout ce qu'il faut sans lumière distincte, si on se contente des ténèbres de la foi, et si on ne veut point des sûretés à sa mode pour s'appuyer sensiblement. Je me recommande aux prières de cette bonne personne, et je ne l'oublierai pas dans les miennes.

LETTRE
SUR LA FRÉQUENTE COMMUNION.

Je ne suis nullement surpris, monsieur, d'apprendre, par la lettre que vous m'avez fait la grâce de m'écrire, que plusieurs personnes sont mal édifiées de vous voir communier presque tous les jours. Ces personnes ne jugent de vos communions que sur certains préjugés qu'elles tirent de l'ancienne discipline sur la pénitence. Mais il ne s'agit point ici de l'exemple des hommes coupables de péchés mortels, qui étaient dans la nécessité de faire pénitence avant que de communier : le cas dont il s'agit est celui d'un fidèle dont la conscience paraît pure, qui vit régulièrement, qui est sincère, et docile à un directeur expérimenté et ennemi du relâchement. Ce fidèle est faible; mais il se défie de sa faiblesse, et a recours à l'aliment céleste pour se fortifier. Il est imparfait; mais il en gémit, et travaille pour se corriger de ses imperfections. Je dis qu'un bon directeur, auquel il obéit avec simplicité, peut et doit le faire communier presque tous les jours. Voici mes raisons :

I. Les Pères nous enseignent que l'eucharistie est le pain quotidien que nous demandons dans l'Oraison Dominicale. Jésus-Christ se donne à nous sous l'apparence du pain, qui est l'aliment le plus familier de l'homme, pour nous familiariser avec son corps ressuscité et glorieux. Ainsi, l'institution du sacrement, expliquée par la tradition, nous invite à une communion quotidienne. Les Pères mêmes ont expliqué de l'eucharistie la parabole où Jésus-Christ représente un roi qui ayant préparé un festin, et sachant les vaines excuses des invités, envoie d'abord *dans les places et dans les rues*, ensuite jusque *dans les chemins et le long des haies*, pour y chercher des hommes qu'on *force d'entrer, afin que sa maison soit remplie*[1].

La pratique suivit d'abord l'esprit de l'institution du sacrement. Les premiers fidèles *persévéraient dans la communion de la fraction du pain.... Ceux qui croyaient... vivaient tous unis*, et ils allaient ASSIDUMENT TOUS LES JOURS *en union d'esprit au temple*, ROMPANT LE PAIN, *tantôt dans une maison, et tantôt dans une autre*[2]. La tradition nous apprend que cette *communion de la fraction du pain* était la participation à l'eucharistie. Ainsi il resulte de cette tradition sur ces paroles, que les fidèles qui vivaient chrétiennement étaient *tous... assidûment tous les jours* nourris du pain sacré, *tantôt dans une maison, et tantôt dans une autre.*

Saint Paul confirme cette vérité : *Quand vous êtes*, dit-il[3], *assemblés, ce n'est plus manger la cène du Seigneur.* Vous voyez que l'assemblée était faite pour la cène, et que cet apôtre, en reprochant aux Corinthiens qu'on ne reconnaît plus *la cène du Seigneur* au milieu des indécences qu'ils y commettaient, fait entendre que l'assemblée n'avait plus ce

[1] *Luc.* XIV, 23.
[2] *Act.* II, 11.
[3] *I. Cor.* XI, 20.

qu'elle devait avoir, parce que chacun faisait indécemment la manducation de la cène. Suivant l'institution, expliquée par l'Apôtre, on s'assemblait pour manger *la cène du Seigneur*. Ces deux choses étaient unies.

Il y avait alors trois choses qu'on ne séparait point dans ces premiers temps, savoir, la synaxe ou assemblée, le repas mystique, et le repas suivant de charité, qu'on nommait *agape*. Tous s'assemblaient, tous communiaient, tous mangeaient ensemble après la communion. Les critiques veulent remonter à l'antiquité; la voilà. Qu'y a-t-il dans le christianisme de plus pur et de plus ancien que les Actes des apôtres et les Épîtres de saint Paul?

On se récrie que ces premiers chrétiens étaient des *saints*. J'en conviens. Le terme de *saints* signifie des hommes séparés des pécheurs : en ce sens, tous les justes sont saints, puisqu'ils sont séparés, par la grâce sanctifiante, de tous les ennemis de Dieu. Mais, sans vouloir égaler les chrétiens de ces derniers siècles à ceux de l'Église naissante, je ne puis m'empêcher de remarquer que les apôtres, qui donnent aux fidèles de leur temps le nom de *saints*, les reprennent en même temps sur beaucoup de défauts, comme la jalousie, les partialités, les dissensions. On voit des ouvriers évangéliques, comme Démas, abandonner le travail du ministère par l'amour du siècle. On n'a qu'à lire saint Cyprien, pour reconnaître que les fidèles, tombés dans un grand relâchement et dans beaucoup de désordres grossiers, avaient besoin que les persécutions réveillassent leur foi. « Une longue paix, dit ce Père [1], « avait corrompu la discipline de la tradition : la « correction céleste a relevé la foi abattue, et pour « ainsi dire endormie.... Chacun s'appliquait à augmenter son patrimoine, et oubliant ce que les « fidèles avaient du temps des apôtres et qu'ils devraient faire en tout temps, ne s'attachait qu'à « entasser des richesses par une avidité insatiable. « Il n'y avait plus de zèle de religion dans les pasteurs, ni de foi saine dans les ministres de l'autel, « ni de compassion pour les bonnes œuvres, ni de « discipline pour les bonnes mœurs. Les hommes « paraissaient avoir changé leur barbe, et les femmes « se fardaient. On déguisait l'ouvrage de Dieu : on « peignait les cheveux. On usait d'artifice pour tromper les simples : on surprenait ses frères par des « tours de mauvaise foi. On se mariait avec les infidèles, et on prostituait aux idolâtres les membres « de Jésus-Christ. On faisait des serments téméraires « et des parjures : on méprisait par arrogance les « supérieurs : on se déchirait mutuellement par une « médisance empoisonnée. Ils sont dans des animosités implacables. Un grand nombre d'évêques, « qui auraient dû soutenir les peuples par leurs « exemples et par leurs exhortations, ont méprisé « le ministère que Dieu leur confie; ils se sont chargés des emplois mondains; ils ont abandonné leurs « chaires et leurs troupeaux, pour errer dans les « pays étrangers, et pour y trafiquer dans les foires « comme les marchands. On n'a point secouru dans « l'Église les frères manquant de pain, parce qu'on « voulait amasser des trésors. On cherchait des chicanes et des fraudes pour usurper les biens d'autrui; on s'enrichissait par des usures énormes.... « Aux premières menaces de l'ennemi, le plus grand « nombre des frères a trahi sa foi. Ils n'ont point « été entraînés par le torrent de la persécution, mais « ils se sont renversés eux-mêmes par une chute volontaire. »

[1] *De Lapsis*, p. 182 et seq. ed. Baluz.

On n'a qu'à lire ce que saint Augustin dit pour les catéchumènes, afin de les préparer à voir au nombre des chrétiens un grand nombre d'hommes très-relâchés. Il va jusqu'à dire qu'il faut être bon pour pouvoir découvrir les bons chrétiens au dedans de l'Église [1]. Enfin, il n'est pas permis d'oublier que les fidèles de Corinthe montraient des imperfections grossières jusque dans le festin sacré. De là vient que saint Paul se récrie : *Ce n'est plus manger la cène du Seigneur.... Méprisez-vous l'Église de Dieu?... Vous en louerai-je? Non, je ne vous en loue point.... C'est pourquoi plusieurs parmi vous sont malades, languissent et s'endorment* [2]. Les justes des premiers siècles, et même ceux qui étaient conduits par les apôtres, n'étaient donc pas exempts d'imperfections. Ils étaient néanmoins *tous assidûment tous les jours... rompant le pain, etc.* Nos justes de ces derniers temps peuvent donc, à leur exemple, être assidus TOUS les JOURS à rompre le pain, pourvu qu'ils soient humbles et dociles pour travailler à se corriger de leurs imperfections.

II. Les canons qu'on a attribués aux apôtres sont sans doute d'une grande antiquité, et contiennent la discipline commune des premiers temps. Le neuvième canon veut que si un clerc, « après avoir fait « l'oblation (avec les autres), ne communie pas, il « en dise la raison, afin qu'on l'excuse si elle est « bonne; et que s'il ne la dit pas, il soit exclu de la « communion, comme ayant scandalisé le peuple. » Ainsi c'était dans ces premiers temps un scandale, qu'un clerc offrît sans communier; et c'est ce qui était puni par une privation du sacrement.

[1] *De Catech. rudibus*, n° 49, 55; t. VI, p. 293, 296.
[2] *I. Cor.* XI, 20, 22, 30.

Le dixième canon dit que « tous les fidèles qui « entrent dans l'Église, qui écoutent les Écritures, « qui ne continuent pas à demeurer pour l'oraison, « et qui ne communient pas, soient privés de la « communion (c'est-à-dire excommuniés), parce « qu'ils causent du trouble (ou scandale) dans l'É- « glise. »

Ainsi, vous le voyez, le scandale de voir un clerc ou un fidèle assister à l'oblation sans y participer était si grand, qu'on excommuniait l'un et l'autre. On peut juger par là combien il était rare et extraor dinaire que quelque fidèle assistât aux divins mystères sans communier, et qu'en ce cas il devait lever le scandale, en expliquant les raisons qui l'éloignaient de la communion.

III. Si on veut suivre l'antiquité, on doit au moins écouter saint Justin martyr, et presque contemporain des apôtres. « Après que celui qui préside, « dit-il [1], a achevé l'action de grâces, et que tout « le peuple s'est uni à lui avec joie pour confirmer « par ses prières tout ce qui a été fait, ceux qui « sont nommés par nous diacres et ministres distri- « buent à chacun de ceux qui sont présents le pain, « le vin et l'eau, qui ont servi de matière à l'action « de grâces, afin que chacun y participe. Nous don- « nons à cet aliment le nom d'eucharistie, et il n'est « permis à aucun autre d'y participer.... Nous ne « prenons point ceci comme un pain et comme un « breuvage ordinaire. Mais, comme Jésus Notre- « Seigneur, devenu chair par la parole de Dieu, a « pris pour l'amour de nous la chair et le sang (de « l'humanité), de même nous avons appris que cet « aliment sur lequel se font les actions de grâces par « les prières du Verbe, pour nourrir par voie de « changement notre sang et notre chair, est la chair « et le sang de ce Jésus incarné.... Le jour qu'on « nomme du soleil, tous ceux qui sont dans les vil- « les ou à la campagne s'assemblent dans un même « lieu.... Nous nous levons tous en commun pour « prier. Les prières étant finies, on offre le pain, « le vin et l'eau.... LA DISTRIBUTION ET LA COMMU- « NICATION des choses qui ont servi de matière à « l'action de grâces SE FONT A CHACUN DE CEUX QUI « SONT PRÉSENTS; PUIS ON LES ENVOIE AUX AB- « SENTS PAR LES DIACRES. »

Il est essentiel d'observer que, suivant cette fidèle description, non-seulement on distribuait l'eucharistie *à un chacun* des fidèles qui étaient *présents*, mais encore on *l'envoyait aux absents par les diacres*. Tant on était alors éloigné de croire qu'aucun des fidèles présents dût en être privé, ni même que les absents, qui n'avaient pas été libres de venir, dussent souffrir au jour d'assemblée une si rude et si dangereuse privation. Il est vrai que saint Justin ne marque *pour l'ordinaire* le jour d'assemblée qu'au *jour du soleil*, c'est-à-dire le dimanche. Mais outre qu'en ces temps-là les chrétiens, souvent persécutés, n'étaient pas libres de s'assembler tous les jours, de plus, nous verrons tout à l'heure, dans Tertullien, qu'après avoir reçu l'eucharistie des mains des ministres au jour de l'assemblée, chacun, gardant chez soi le pain sacré, faisait à jeun sa communion secrète.

IV. Tertullien expliquant ces paroles, *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien,* dit qu'il s'agit « du corps de Jésus-Christ qui est reconnu dans « le pain; et qu'ainsi, en demandant le pain quoti- « dien, nous demandons à être perpétuellement avec « Jésus-Christ, et à n'être jamais séparés de son « corps [1]. » Voilà la demande, pour chaque jour, de l'eucharistie, qui est le pain de ce jour-là.

D'ailleurs Tertullien, avertissant sa femme de ne se remarier pas avec un païen, en cas qu'il vînt à mourir, lui disait : « Plus vous prendrez de soin pour « vous cacher, plus vous serez suspecte, et en dan- « ger d'être surprise par la curiosité païenne. Serez- « vous cachée quand vous ferez le signe (de la croix) « sur votre lit, sur votre corps... quand vous vous « lèverez la nuit pour prier? Ne paraîtrez-vous point « faire quelque action magique? Votre époux ne « saura-t-il point qu'est-ce que vous mangez en se- « cret avec tout aliment? et s'il sait que c'est du « pain, ne croira-t-il pas que c'est celui dont on « parle [2]? » Vous voyez qu'il ne s'agit pas d'une action rare que cette femme pût facilement cacher à un mari païen, mais, au contraire, d'une communion à peu près fréquente, comme l'action de faire le signe de la croix en se couchant, ou de se lever la nuit pour prier. Il s'agit du pain que cette femme devait prendre chaque jour, avant tous les autres aliments qu'elle ne manquait aucun jour de prendre. Telle était la communion secrète et domestique, lors même qu'on n'était pas libre d'aller en un lieu d'assemblée. Ce Père ajoute que quand une femme chrétienne n'a point épousé un païen, elle participe *aux sacrifices sans scrupule*, et qu'elle a *une exactitude quotidienne sans empêchement:* DILIGENTIA QUOTIDIANA [3]. Le terme de *quotidienne* tombe sur la participation *aux sacrifices*. Voilà une communion quotidienne que ce Père suppose même dans une femme très-éloignée de la perfection, puisqu'il suppose

[1] *Apol.* I, n° 65 et seq. p. 83.

[1] *De Orat.* cap. VI, p. 131, 132.
[2] *Ad Uxor.* lib. II, cap. V, p. 169.
[3] *Ibid.* cap. VIII, p. 172.

qu'elle a fait la faute de se remarier avec un idolâtre.

Ailleurs il suppose que chacun communiait *aux jours de station*[1]. Ailleurs il dit : « Nous recevons le « sacrement de l'eucharistie, même au temps du « repas, lequel est ordonné à tous par le Seigneur ; « et nous ne le recevons dans nos assemblées mêmes, « qui se font avant le jour, que de la main de ceux « qui président[2]. » Vous voyez que la communion était générale, comme les repas nommés *agapes*, qui étaient pour tous les fidèles, excepté ceux qui faisaient pénitence.

V. Saint Cyprien n'a pas manqué de suivre la tradition de Tertullien. « Nous demandons, dit-il[3], que « ce pain nous soit donné TOUS LES JOURS, de peur « que nous, qui sommes en Jésus-Christ, et QUI RE- « CEVONS TOUS LES JOURS L'EUCHARISTIE comme « l'aliment de salut, ne soyons séparés de ce corps « par l'obstacle de quelque délit plus grief, qui, « nous tenant privés et exclus de la communion, « nous prive du pain céleste.... Quand Jésus-Christ « dit donc que *celui qui mangera de son pain vi- « vra éternellement,* il est manifeste que, comme « ceux qui atteignent à son corps, et qui reçoivent « l'eucharistie par le droit de communion sont vi- « vants, il faut craindre et prier, de peur que quel- « qu'un étant privé et séparé du corps de Jésus-Christ, « ne demeure loin du salut. Jésus-Christ nous me- « naçant par ces paroles : *Si vous ne mangez la « chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son « sang, vous n'aurez point la vie en vous ;* voilà « pourquoi nous demandons qu'on nous donne tous « les jours notre pain, c'est-à-dire Jésus-Christ. »

1° Ces paroles sont formelles, et ne laissent rien à désirer : *Nous demandons... et recevons tous les jours l'eucharistie.* La réception était quotidienne comme la demande. Ceux qui n'étaient pas dignes de communier, à cause de quelque péché mortel dont ils se sentaient coupables, n'auraient pas osé demander le pain quotidien avec les justes dans la célébration des mystères.

2° Nul fidèle n'était privé de la communion au jour d'assemblée, à moins qu'il ne fût tombé *dans quelque délit plus grief :* INTERCEDENTE ALIQUO GRAVIORE DELICTO. Sans doute les fautes vénielles, que la simple récitation de l'Oraison Dominicale peut effacer, selon saint Augustin ; ces fautes légères que les apôtres mêmes, instruits par Jésus-Christ, confessaient tous les jours en récitant cette Oraison, ne sauraient jamais être confondues avec un *délit plus grief,* qui excluait de la communion. Le terme comparatif de *plus grief* désigne avec évidence des péchés *plus griefs* que ces fautes vénielles et quotidiennes, sans lesquelles les parfaits mêmes ne demeurent pas longtemps dans cette vie de fragilité et de tentation.

3° Saint Cyprien assure que tous ceux qui ne sont pas coupables *d'un délit plus grief... reçoivent l'eucharistie par le droit de communion* acquis à tout fidèle exempt de ce délit.

4° Ce père regarde la privation de la communion quotidienne comme une rigoureuse punition, et comme un grand péril, parce que celui qui est privé de l'eucharistie est *séparé du corps de Jésus-Christ, et demeure loin du salut,* suivant ces paroles menaçantes : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme... vous n'aurez point la vie en vous.*

5° Il ne s'agit point du cas extraordinaire d'une violente persécution, où l'Église permettait à chacun d'emporter avec des corbeilles l'eucharistie dans sa maison[1], et où elle voulait que chacun fût muni du sang de Jésus-Christ, pour avoir la force de répandre le sien dans le martyre. Il s'agit de la règle générale, pour les temps même les plus paisibles, où tous les fidèles, qui n'avaient commis *aucun délit plus grief... recevaient l'eucharistie... par le droit de communion.*

VI. L'Église d'Orient pensait comme celle d'Afrique. « Je vois, dit saint Chrysostôme[2], beaucoup « de fidèles qui participent au corps de Jésus-Christ « d'une façon indiscrète et téméraire, plutôt par « coutume et pour satisfaire à la formalité, que par « réflexion et avec les sentiments qu'ils devraient « avoir. Je communierai, dit un fidèle, si le temps « de Carême arrive, ou bien si l'Épiphanie vient. Cet « homme communie en quelque état qu'il soit. Ce « n'est pourtant ni l'Épiphanie ni le Carême qui rend « les fidèles dignes d'approcher de ce sacrement, mais « la sincérité et la pureté de conscience. Avec cette « pureté, APPROCHEZ-VOUS-EN TOUJOURS ; et sans « elle, jamais. »

Remarquez que ce Père n'admet aucun milieu entre ces deux termes *toujours* et *jamais.* Si votre conscience est impure, ne vous approchez *jamais* de l'eucharistie. Si, au contraire, votre conscience est purifiée, *approchez-vous-en toujours.* Il n'y met aucun milieu ni restriction. Mais continuons à l'écouter.

« Je remarque, dit-il encore, beaucoup d'irrégu- « larité en ce point. Dans les autres temps vous n'ap- « prochiez point de la sainte table, quoiqu'il arrive « souvent que vous soyez purs ; mais à Pâques vous « communiez, quoique vous soyez tombé dans le

[1] *De Orat.* cap. XIV, p. 135.
[2] *De Corona*, cap. III, p. 102.
[3] *De Orat. Dom.* p. 209, 210.

[1] *De Lapsis*, p. 189.
[2] *In Ep. ad Eph.* cap. I, hom. III, n° 4 ; t. XI, p. 21.

« péché. O habitude! ô présomption! En vain on « offre le sacrifice quotidien; en vain nous sommes « à l'autel, puisque personne n'y participe. Je parle « ainsi, non-seulement afin que vous y participiez, « mais encore afin que vous vous en rendiez digne. « Vous n'êtes pas digne, dites-vous, du sacrifice et « de la communion : vous ne l'êtes donc pas aussi « de la prière. Vous entendez le ministre qui est de« bout, et qui crie. Vous tous, qui êtes en pénitence, « retirez-vous d'ici. TOUS CEUX QUI NE COMMUNIENT « PAS SONT EN PÉNITENCE. Si vous êtes du nombre « de ceux qui sont en pénitence, vous ne devez pas « communier; car QUICONQUE NE COMMUNIE PAS « EST EN PÉNITENCE. Pourquoi donc le ministre « crie-t-il : Vous qui ne pouvez pas prier, retirez« vous d'ici? Quoi donc! vous demeurez impudem« ment! Mais vous N'ÊTES PAS, DITES-VOUS, DU « NOMBRE DES PÉNITENTS. QUOI! VOUS ÊTES DU « NOMBRE DE CEUX QUI PEUVENT COMMUNIER, ET « VOUS NE VOUS EN SOUCIEZ PAS! VOUS CROYEZ QUE « CE N'EST RIEN; mais pensez-y, je vous en conjure. « C'est la table du Roi céleste; les anges la servent; « le Roi même y est présent : et vous vous y tenez « debout en bâillant! Vos habits sont sales, et vous « ne vous en mettez point en peine! MAIS ILS SONT « PROPRES, DITES-VOUS : HÉ BIEN! METTEZ-VOUS « DONC A CETTE TABLE, ET COMMUNIEZ. Le Roi « vient chaque jour pour voir ceux qui sont à sa table, « et pour leur parler à tous; et maintenant il vous « dit dans votre conscience : Pourquoi êtes-vous là « debout, sans avoir la robe nuptiale? Il ne dit point : « Pourquoi êtes-vous à ma table? Mais avant que « vous vous y mettiez et que vous entriez, il dit qu'un « tel en est indigne. Car il ne dit pas : Pourquoi vous « êtes-vous mis à table? mais il dit : Pourquoi êtes« vous entré? Voilà donc ce qu'il dit maintenant à « nous tous, si nous sommes présents avec indécence « et sans pudeur. Car QUICONQUE NE PARTICIPE « POINT AUX MYSTÈRES Y ASSISTE AVEC IMPU« DENCE ET TÉMÉRITÉ. C'est pourquoi on fait sor« tir les premiers ceux qui sont pécheurs; de même « que, quand un maître est à table, il ne faut pas « qu'aucun de ses domestiques qui l'ait offensé soit « présent, et qu'on les fait retirer bien loin. Ainsi, « quand on offre ici le sacrifice, quand on sacrifie « Jésus-Christ, qui est la victime du Seigneur; quand « vous entendez ces paroles : PRIONS TOUS EN COM« MUN; quand vous voyez tirer les rideaux qui sont « devant les portes, alors croyez que le ciel est trans« porté sur la terre, et que les anges y descendent. « De même donc qu'aucun de ceux qui ne sont pas « initiés aux mystères ne doit y assister, il faut en « exclure aussi tous ceux qui sont initiés, mais pé« cheurs. Dites-moi, qu'est-ce que vous penseriez « si quelqu'un, étant invité à un festin, lavait ses « mains, se mettait à table, se préparait au repas, « et ensuite ne mangeait point? N'offenserait-il pas « celui qui l'aurait invité? N'aurait-il pas mieux valu « qu'il eût été absent? Quoi! vous avez assisté au « festin; vous avez chanté l'hymne; vous vous êtes « mis au rang des dignes, en ne vous retirant pas « avec les indignes : pourquoi êtes-vous demeuré « sans communier? Je suis indigne, me répondra « quelqu'un. Eh bien! vous êtes donc indigne aussi « de la société des prières. »

Je n'ai garde d'entrer ici dans la question qu'on peut faire à l'égard des pécheurs qui n'étaient coupables que de péchés secrets, quoiqu'ils fussent mortels. Nous n'avons besoin de prendre ici le terme de pénitence que dans un sens général, sans le déterminer ni à la pénitence publique ni à la secrète. Il nous suffit de voir que saint Chrysostôme n'admet aucun milieu entre l'état des pénitents qui ont perdu la justice, et celui des justes qui communient en chaque jour d'assemblée. En vain certains hommes, se croyant purifiés et justes, ne font point pénitence comme les pécheurs, et néanmoins s'abstiennent de communier, ne se croyant pas assez parfaits : ce milieu est très-dangereux pour l'homme qui veut y demeurer, et il est injurieux au sacrement. En vain certaines personnes croient honorer le sacrement en se privant par respect de le recevoir souvent; saint Chrysostôme les réfute et les condamne par ces paroles : « Vous dites que vos habits sont pro« pres. Eh bien! mettez-vous donc à cette table, et « communiez.... Quiconque ne participe point aux « mystères y assiste impudemment et avec témé« rité.... Tous ceux qui ne communient pas sont en « pénitence.... Mais vous n'êtes pas, dites-vous, du « nombre des pénitents. Quoi! vous êtes du nombre « de ceux qui peuvent communier, et vous ne vous « en souciez pas!... Dites-moi, qu'est-ce que vous « penseriez si quelqu'un, étant invité à un festin, « lavait ses mains, se mettait à table, se préparait « au repas, et ensuite ne mangeait point? N'offen« serait-il pas celui qui l'aurait invité? N'aurait-il « pas mieux valu qu'il eût été absent? Quoi! vous « avez assisté au festin; vous avez chanté l'hymne; « vous vous êtes mis au rang des dignes, en ne vous « retirant pas avec les indignes : pourquoi êtes-vous « demeuré sans communier? » En un mot, selon ce Père, il faut, ou faire pénitence avec les pécheurs, ou communier avec les justes. Loin d'honorer le sacrement en se privant de le recevoir, on offense Jésus-Christ, qui nous invite à son festin, en n'y mangeant pas. La vraie manière d'honorer le pain

quotidien est de le manger dignement chaque jour. Mais écoutons encore ce Père.

« *Beaucoup* de fidèles, dit-il [1], rapportant les pa- « roles de l'Apôtre, *sont faibles et languissants;* « *beaucoup* d'entre eux *s'endorment.* Et comment, « direz-vous, ces maux nous arrivent-ils, puisque « nous ne recevons ce sacrement qu'une fois l'an- « née? Et c'est ce qui trouble tout; car vous vous ima- « ginez que le mérite consiste, non dans la pureté « de conscience, mais dans le plus long intervalle « de temps d'une communion à l'autre. VOUS RE- « GARDEZ COMME LE PLUS GRAND RESPECT ET « LE PLUS GRAND HONNEUR POUR LE SACREMENT, « DE NE VOUS PAS APPROCHER SOUVENT DE CETTE « TABLE CÉLESTE. Ignorez-vous que vous vous li- « vrez au supplice éternel en communiant indigne- « ment, quand même vous ne le feriez qu'une seule « fois; et qu'au contraire vous faites votre salut en « communiant dignement, quoique vos communions « soient fréquentes? LA TÉMÉRITÉ NE CONSISTE « PAS A APPROCHER TROP SOUVENT DE LA TABLE « DU SEIGNEUR, mais à en approcher indignement, « quand même ce ne serait qu'une seule fois dans « tout le cours de la vie.... Pourquoi donc mesurons- « nous la communion par la loi du temps? C'EST « LA PURETÉ DE CONSCIENCE QUI FAIT QU'IL EST « TEMPS D'EN APPROCHER. Ce mystère n'a rien de « plus à Pâques que dans les autres temps où on l'ac- « complit sans cesse. Il est toujours le même; c'est « toujours la même grâce du Saint-Esprit. LA PA- « QUE CONTINUE TOUTE L'ANNÉE. Vous qui êtes ini- « tiés, vous connaissez parfaitement ce que je dis. « Soit au vendredi, soit au samedi, soit au diman- « che, soit aux fêtes des martyrs, c'est toujours la « même victime et le même sacrifice.... Le Seigneur « n'a voulu borner son sacrifice à l'observation d'au- « cun temps. »

Il n'y a rien de plus précis pour la fréquente communion que ces paroles : « 1° Les fidèles se trom- « paient en regardant comme le plus grand respect « et le plus grand honneur pour le sacrement, de « n'approcher pas souvent de cette table céleste. 2° « C'est la pureté de conscience qui fait qu'il est temps « d'en approcher. » A l'égard de ceux qui sont en cet état, *la pâque continue toute l'année.* Le vendredi, le samedi, le dimanche, où l'on communiait d'ordinaire en Orient, donnent la même victime que la grande fête de Pâques. 3° C'est la communion rare qui *trouble tout.* 4° *Le Seigneur n'a voulu borner son sacrifice à l'observation d'aucun temps.* 5° C'est le long intervalle entre les communions qui est cause que *beaucoup* de fidèles *sont faibles et languissants, et qu'ils s'endorment.*

VII. Saint Hilaire parle précisément le même langage que les autres Pères. « *Donnez-nous*, dit-il [1], « *notre pain quotidien :* car qu'est-ce que Dieu veut « aussi fortement qu'il désire que Jésus-Christ ha- « bite en nous chaque jour, lui qui est le pain de vie, « le pain descendu du ciel? Or, comme cette de- « mande est quotidienne, nous demandons aussi « qu'il nous soit donné tous les jours. » Ces paroles du saint docteur, citées par le quatrième concile de Tolède, ne laissent rien à désirer.

VIII. Saint Ambroise confirme ainsi cette doctrine universelle : « Si c'est le pain quotidien, pourquoi « ne le mangez-vous qu'au bout d'un an, comme « les Grecs en Orient ont coutume de faire? Rece- « vez-le tous les jours, afin que tous les jours il « vous soit utile. Vivez en sorte que vous méritiez « de le recevoir tous les jours. Celui qui ne mérite « pas de le recevoir tous les jours ne mérite pas de le « recevoir au bout de l'an. Le saint homme Job n'of- « frait-il pas tous les jours un sacrifice pour ses en- « fants, de peur qu'ils ne péchassent par leurs pen- « sées ou par leurs paroles? Mais vous, ne savez-vous « pas que toutes les fois que le sacrifice est offert, la « mort, la résurrection, l'ascension du Seigneur, « et la rémission des péchés sont représentés? Et « cependant vous ne recevez pas tous les jours ce « pain de vie! Celui qui a reçu une blessure, ne cher- « che pas le remède! Le péché qui nous captive est « notre plaie : notre remède est dans le céleste et « vénérable sacrement [2]. »

1° Quand ce Père parle des Grecs, il veut sans doute parler de cette négligence et de cette indévotion où beaucoup de Grecs étaient tombés, et que nous avons vu que saint Chrysostôme leur reproche si fortement.

2° Ce Père ne connaît point d'autre manière d'honorer le pain quotidien, que celle de le manger tous les jours. Il faut vivre en sorte qu'on mérite de n'en être jamais privé un seul jour. Il est donc vrai que les fidèles peuvent avec grâce parvenir à un état de pureté de conscience où ils doivent communier tous les jours.

3° Ce pain céleste est notre remède contre le péché. Il est vrai qu'il n'est pas, comme le sacrement de pénitence, le remède d'expiation pour les péchés mortels; mais il est à leur égard un remède préservatif. De plus, on ne saurait douter qu'il ne serve à effacer les péchés véniels par le feu de l'amour divin qu'il allume dans les cœurs.

[1] Hom. I, in cap. II, *Epist.* V *ad Timot.* n° 3, t. XI, p. 577.

[1] *Frag. ex opere incerto.* VII, p. 1367.
[2] *De Sacram.* lib. V, cap. IV, n° 23; t. II, p. 378.

IX. « Vous demandez, dit saint Jérôme à Lucinius[1], s'il faut jeûner le samedi, et s'il faut recevoir tous les jours l'eucharistie, comme on assure « que les églises de Rome et d'Espagne le pratiquent. « Ce Père répond, sur l'article du jeûne, que les usages d'une église ne doivent pas faire condamner les usages d'une autre, quoiqu'ils soient différents; « que chaque province peut abonder en son « sens, et regarder comme des lois apostoliques les « règles reçues des anciens. » Mais, pour l'article de l'eucharistie, voici la réponse décisive du saint docteur : « Recevez toujours aussi l'eucharistie sans « nous condamner, et pourvu que votre conscience « ne vous donne aucun remords; écoutez cette parole « du Psalmiste : *Goûtez, et voyez combien le Sei-« gneur est doux.* »

1° Vous voyez que la communion quotidienne de tous les fidèles qui n'étaient pas dans l'état de pénitence était l'usage de Rome et des églises d'Espagne, quoiqu'en Orient on ne célébrât les mystères qu'en certains jours de la semaine. 2° Saint Jérôme décide à Lucinius qu'il doit pratiquer cette communion de tous les jours. 3° Il veut que Lucinius communie tous les jours, sans condamner les églises où l'on ne communiait que certains jours de la semaine. 4° Il ne veut qu'il communie tous les jours que quand il n'a aucun remords de conscience.

X. « Les uns, dit saint Augustin[2], reçoivent tous « les jours dans la communion le corps et le sang « du Seigneur; les autres le reçoivent en certains « jours. Il y a des lieux où l'on ne passe aucun jour « sans l'offrir; en d'autres on ne l'offre que le samedi « et le dimanche; ailleurs on l'offre le dimanche « seulement. Si on remarque d'autres pareilles di-« versités, il faut conclure qu'on est libre pour l'ob-« servation de ces sortes de coutumes. Il n'y a point « de meilleure discipline, pour un prudent et grave « chrétien, que celle de suivre ce qu'il voit pratiquer « dans l'église où il se rencontre. »

1° Vous voyez qu'il ne s'agit ici que des différentes coutumes des églises, dont les unes s'assemblaient, offraient le sacrifice, et communiaient *tous les jours,* et les autres le faisaient un peu moins souvent. *La meilleure discipline,* suivant ce Père, est qu'un chrétien communie *tous les jours,* ou un peu moins souvent, pour se conformer à l'usage de l'église où il se trouve.

2° Remarquez que, selon ce Père, offrir et manger allaient d'un pas égal. Ceux qui *ne passent aucun jour sans offrir* le sacrifice sont les mêmes qui *reçoivent tous les jours dans la communion le corps et le sang du Seigneur.* Ceux qui ne communiaient qu'en certains jours de la semaine n'offraient le sacrifice qu'en ces jours-là. Mais enfin le peuple communiait aussi souvent que l'on disait la *messe.*

Reprenons la suite des paroles de saint Augustin[1] : « Quelqu'un dira qu'il ne faut pas communier « tous les jours. Vous demandez pourquoi? Parce, « dira-t-il, qu'il faut choisir les jours où l'on vit « avec plus de pureté et de continence, afin d'ap-« procher d'une manière plus digne de ce grand sa-« crement; car celui qui le reçoit d'une façon indigne « mange et boit son jugement. Un autre dit au con-« traire : Si la plaie du péché commis est si grande, « et si la maladie est tellement violente qu'il faille « retarder un tel remède, c'est par l'autorité de l'é-« vêque que chacun doit être privé de l'autel pour « faire pénitence, et pour y être ensuite réconcilié; « car c'est communier indignement, que de commu-« nier dans le temps où l'on doit faire pénitence. « Ceci néanmoins ne doit pas être entendu en sorte « que chacun par son propre jugement s'exclue ou « s'approche, comme il lui plaît, de la communion. « Au reste, si les péchés NE SONT PAS TELLEMENT « GRANDS QU'ON JUGE QUE LE COUPABLE DOIVE « ÊTRE EXCOMMUNIÉ, IL NE DOIT POINT SE PRIVER « DU REMÈDE QUOTIDIEN DU CORPS DU SEIGNEUR. « Quelqu'un décidera peut-être pour le mieux la « question entre ces deux hommes, en les avertis-« sant de persévérer principalement dans la paix de « Jésus-Christ : que chacun fasse ce qu'il croit pieu-« sement, selon sa persuasion, qu'il doit faire. Ni « l'un ni l'autre ne manque de respect pour le corps « et pour le sang du Seigneur; au contraire, ils « s'empressent tous deux à l'envi à honorer un sa-« crement si salutaire : l'un, par respect, n'ose le « recevoir tous les jours; l'autre, par respect, n'ose « manquer aucun jour à le recevoir. »

1° Il ne faut jamais oublier qu'il s'agit ici, non de communier tous les jours, ou de communier rarement; mais de communier tous les jours, ou de communier un peu moins souvent, quoique la communion soit fréquente. Saint Augustin approuve ces deux divers usages des diverses églises.

2° Ces deux divers usages se réunissent dans le point principal, savoir, celui que tous les justes communient toutes les fois qu'on s'assemble pour célébrer le sacrifice.

3° Selon saint Augustin, de même que selon saint Cyprien, saint Chrysostôme et saint Jérôme, on ne doit se priver de la communion au jour de la célébration des mystères, que quand on se sent coupable d'un péché mortel. Ce que saint Cyprien exprime

[1] *Epist.* LII, al. XXVIII, t. IV, part. II, p. 579.
[2] *Ibid.* LIV, *ad Januar.* n° 2, t. II, p. 124.

[1] *Epist.* LIV, *ad Januar.* n° 4, p. 125.

par *quelque délit plus grief;* ce que saint Chrysostôme exprime par l'état d'un homme *qui ne participe point aux mystères à cause qu'il est en pénitence;* ce que saint Jérôme exprime par *un remords de conscience*, PUNGENTE CONSCIENTIA, saint Augustin l'exprime en disant qu'il s'agit *de péchés tellement grands, qu'on juge que le coupable doive être excommunié,* s'il ne se soumet pas humblement à la pénitence.

4° A l'égard des péchés véniels et quotidiens, que la simple récitation de l'Oraison Dominicale, faite avec une véritable piété, efface, suivant saint Augustin, ils ont dans la communion quotidienne leur *remède quotidien,* par la ferveur de l'amour que le don céleste allume dans les cœurs. Ainsi les infirmités quotidiennes, loin de nous empêcher de communier tous les jours, sont au contraire précisément ce qui doit nous exciter à recourir à ce remède quotidien. C'est mal honorer le remède que de n'oser s'en servir, et de le laisser inutile dans notre pressant besoin.

5° On peut bien, selon l'usage de diverses églises, et par respect, n'oser recevoir tous les jours l'eucharistie, parce qu'il y a des jours où l'on se sent trop distrait par les affaires, ou trop dissipé par un commerce inévitable au dehors. En ce cas, on peut *choisir les jours où l'on vit avec plus de pureté et de continence :* mais ce choix se réduit à certains jours de la semaine, et on doit sans cesse travailler à rendre la communion la plus fréquente qu'on peut, selon son état. Loin de mettre son repos à communier par respect rarement, il faut, au contraire, selon la maxime de saint Chrysostôme, que *l'unique douleur* du fidèle soit de retarder sa communion par quelque imperfection particulière.

6° Quoique saint Augustin approuve cet usage de quelques églises, il n'approuve pas moins l'autre, savoir, celui que tous les justes d'une église communient régulièrement tous les jours.

7° Le saint docteur ne veut pas que chaque particulier se condamne lui-même à la pénitence, pour s'exclure de la communion quotidienne. Il veut que chacun se laisse juger par *l'évêque,* et que ce soit par son autorité que chacun soit *privé de l'autel* . autrement les personnes les plus humbles et les plus pénitentes, qui en sont les plus dignes, ne communieraient jamais, parce qu'elles ne se jugeraient jamais dignes de la communion.

8° Excepté le cas des *péchés tellement grands que le coupable doive être excommunié,* s'il refuse de faire pénitence, le fidèle a *le droit de communion*, et le pasteur n'a pas celui de l'en priver.

Le même Père dit aux nouveaux baptisés : « Vous « devez savoir ce que vous avez reçu, ce que vous « recevrez, ce que vous devez recevoir tous les jours. « Ce pain que vous voyez sur l'autel, et qui est sanc- « tifié par la parole de Dieu, est le corps de Jésus- « Christ[1]. » Voilà la communion de *tous les jours*, qui, selon l'instruction de ce Père, doit être donnée à tous les néophytes, qui ne sont que les commençants dans la discipline chrétienne, et les derniers des fidèles.

D'ailleurs, tout le monde sait que ce Père était persuadé que ces paroles, *Si vous ne mangez, etc... vous n'aurez point la vie en vous,* doivent être prises dans la rigueur de la lettre pour l'eucharistie; en sorte qu'on ne peut vivre spirituellement qu'autant qu'on se nourrit par la communion. C'est pourquoi ce Père parle ainsi sur ces mots[2] : *Donnez-nous aujourd'hui* NOTRE PAIN QUOTIDIEN.... « Cette « demande du pain quotidien a un double sens : l'un « pour la nécessité de la nourriture du corps, l'au- « tre pour la nécessité de l'aliment spirituel.. Les « fidèles connaissent l'aliment spirituel, que vous « saurez aussi (vous compétents), quand vous le « recevrez de l'autel de Dieu; ce sera du pain, et « même quotidien, nécessaire pour cette vie.... L'eu- « charistie est donc notre pain quotidien. » Remarquez qu'il s'agit de deux pains également nécessaires à la vie, l'un du corps, et l'autre de l'âme. Ces deux pains sont quotidiens, parce qu'il faut sans cesse soutenir l'homme fragile et défaillant. Il faut chaque jour le renouveler, et réparer ses pertes, encore plus pour l'esprit que pour la chair. Ainsi il est nécessaire même comme quotidien, pour empêcher la langueur et le péril de l'âme. De là vient que ce Père veut que les *compétents*, immédiatement après leur baptême, communient tous les jours.

Enfin le saint docteur raisonne ainsi[3] : « Mes « frères, que personne ne croie devoir mépriser le « conseil de faire une salutaire pénitence, à cause « qu'il voit beaucoup de fidèles approcher du sacre- « ment de l'autel, qu'il n'ignore pas être coupables « de tels crimes. (Ce sont les péchés mortels et scan- « daleux.) Beaucoup sont corrigés, comme Pierre; « beaucoup sont soufferts, comme Judas; beaucoup « sont inconnus, jusqu'à ce que le Seigneur vienne.... « Mais, pour nous, il ne nous est permis de priver per- « sonne de la communion (quoique cette privation « ne soit encore que pour la guérison, et non pour « la mort), à moins qu'un homme de son propre « mouvement ne se déclare coupable, ou qu'il ne soit « accusé et convaincu dans quelque jugement, soit

[1] *Serm.* CCXXVII, *ad infantes*, t. V, p. 673.
[2] *Ibid.* LVII, n° 7, t. V, p. 333, 334
[3] *Ibid.* CCCLI, *de Pœnit.* n° 10, t. V, p. 1359.

« séculier, soit ecclésiastique. » Ainsi la discipline d'Afrique, semblable à celle de Rome, était de donner tous les jours la communion à tous ceux qui s'y présentaient, à moins qu'ils ne se déclarassent coupables de péchés mortels, ou qu'ils n'en fussent convaincus dans un jugement public.

XI. Ces passages formels des saints Pères sont très-conformes à la pratique générale de l'ancienne Église pour l'eucharistie. Nous avons déjà vu que ce sacrement est un pain, et un pain quotidien. La nourriture d'hier ne suffit pas pour aujourd'hui. Comme le besoin se renouvelle sans cesse, il faut aussi que l'aliment soit souvent renouvelé. L'aliment de l'âme était anciennement donné tous les jours avec l'aliment du corps : l'eucharistie et le repas nommé *agape* étaient ensemble. De plus, on donnait toujours l'eucharistie en donnant le baptême. Ainsi, dès qu'un homme était régénéré, il était nourri du pain quotidien. On donnait même le vin sacré aux petits enfants à la mamelle [1] ; et quoique la communion se fît alors sous les deux espèces, toutes les fois qu'on le pouvait, on séparait néanmoins les deux espèces en faveur de ces petits enfants, qui ne pouvaient pas prendre celle du pain ; et on leur donnait l'aliment céleste, quoiqu'ils n'eussent encore aucune connaissance. On donnait aussi, comme je l'ai déjà remarqué, l'espèce du pain sacré dans des corbeilles aux fidèles pour l'emporter chez eux aux temps de persécution, où ils ne pouvaient pas s'assembler librement. Ils avaient *un coffre* où ils cachaient ce précieux trésor : chacun, tant hommes que femmes, se donnait à soi-même chaque jour cette communion domestique, en attendant qu'on pût sans danger s'assembler dans quelque lieu destiné à célébrer les mystères. Quand on les célébrait, les diacres allaient, après la communion de toute l'assemblée, la porter aux absents, comme saint Justin vient de nous l'apprendre. Ainsi, vous le voyez, l'absence même, quand elle n'était pas volontaire, n'était point une raison de priver, en aucun jour d'assemblée, aucun fidèle de la communion. Plutôt que de laisser quelque temps les fidèles privés de la communion, on leur confiait à pleines corbeilles le pain sacré ; et on craignait moins les irrévérences auxquelles cette discipline exposait, que l'inconvénient de les priver de la communion quotidienne. Enfin nous voyons, par l'exemple célèbre de la communion de Sérapion, qu'on donnait à un jeune garçon laïque l'eucharistie à porter à un malade, plutôt que d'exposer ce malade au péril de mourir sans avoir reçu ce sacrement. Plus cette discipline, très-différente de celle de ces derniers siècles, nous étonne, plus nous devons reconnaître que l'ancienne Église voulait que les justes fissent un usage beaucoup plus familier de l'eucharistie que celui qu'on en fait parmi nous, et qu'elle passait par-dessus beaucoup de dangers et d'inconvénients, pour faciliter aux justes la communion. Il est vrai qu'en ces temps-là beaucoup de chrétiens étaient de grands saints : mais tous ne l'étaient pas également ; les justes mêmes avaient leurs imperfections, comme nous l'avons observé ; et les abus se glissaient jusque dans la communion même, comme nous l'apprenons de l'Apôtre.

[1] S. Cypr. *de Lapsis*, p. 189.

XII. Cette discipline de l'antiquité est confirmée par l'autorité du concile de Trente [1]. L'Église nous y enseigne qu'un fidèle « qui se sent coupable d'un « péché mortel, quoiqu'il croie être contrit, ne doit « point communier sans s'être auparavant confes- « sé [2]. » Remarquez qu'il n'exclut de la communion que ceux qui se sentent coupables de quelque péché mortel.

Le concile ajoute que les chrétiens doivent « croire « et révérer ce sacrement avec une foi si ferme, « avec tant de ferveur et de piété, qu'ils puissent « recevoir fréquemment ce pain qui est au-dessus de « toute substance, afin qu'il soit véritablement la vie « de leur âme, et la perpétuelle santé de leur esprit, « et afin que la force qu'ils en tireront les fasse pas- « ser des tentations de ce pèlerinage au repos de la « céleste patrie. »

Enfin, on ne saurait faire trop d'attention à ces paroles [3] : « Le sacré concile souhaiterait que les « fidèles qui assistent à chaque messe y commu- « niassent, non-seulement en esprit et par affec- « tion, mais encore par la réception sacramentelle « de l'eucharistie, afin qu'ils reçussent un fruit plus « abondant de ce sacrifice. »

Voilà l'Église qui est la même dans tous les temps. Rien ne la vieillit ; rien n'altère sa pureté. Le même esprit qui l'animait du temps de saint Justin et des autres Pères la fait encore parler dans ces derniers jours. Elle invite tous ses enfants à une communion *fréquente*. Elle souhaiterait qu'ils n'assistassent jamais à aucune messe sans y communier. Et en effet, l'eucharistie étant instituée pour tenir la place des anciens sacrifices qu'on nommait pacifiques, où la victime était offerte et mangée par les assistants, on fait une espèce de violence au sacrifice de Jésus-Christ quand on s'unit au prêtre pour l'offrir, sans vouloir s'y unir aussi pour la manducation. Ce qui arrête le concile et qui le tient en crainte, c'est un

[1] Sess. XIII, cap. VII et VIII.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.* XXII, cap. VI.

chrétien à qui sa conscience reproche *un péché mortel :* SIBI CONSCIUS MORTALIS PECCATI [1].

XIII. Il est inutile de nous objecter qu'on voit communier souvent des personnes très-indignes de la communion. Nous répondons avec saint Augustin : Les uns *sont corrigés comme Pierre*, et les autres *soufferts comme Judas*. J'avoue qu'il y a beaucoup de chrétiens qui n'en portent le nom que pour le profaner et pour l'avilir. Ils sont beaucoup au-dessous des catéchumènes et des pénitents de l'antiquité. Il faudrait les faire sortir quand on célèbre les mystères; mais, pour les en exclure, il faut, selon saint Augustin, ou leur propre confession, ou un jugement public. Il y a même beaucoup de personnes qui, observant une certaine régularité de vie, n'ont point les véritables sentiments de la piété chrétienne : quand on approfondit leur état, on ne voit point qu'on puisse les mettre au rang des justes qui doivent communier. Mais nous ne parlons nullement de ceux-là : il s'agit ici des âmes pures, humbles, dociles et recueillies, qui sentent leurs imperfections, et qui veulent s'en corriger par la nourriture céleste. Pourquoi se scandalise-t-on de les voir communier souvent? Elles sont imparfaites, me dira-t-on. Eh! c'est pour devenir parfaites qu'elles communient. Saint Ambroise ne dit-il pas que *le péché est notre plaie*, et que *notre remède est dans le céleste et vénérable sacrement?* Saint Augustin ne dit-il pas que si les péchés d'un fidèle ne sont pas *tellement grands* qu'il doive être *excommunié*, en cas qu'il refuse de faire pénitence, *il ne doit pas se priver du remède quotidien du corps du Seigneur?* On n'est point étonné de voir les bons prêtres dire la messe tous les jours; ils ont néanmoins leurs imperfections. Pourquoi donc se scandaliser quand on voit de bons laïques qui, pour mieux vaincre leurs imperfections, et pour mieux surmonter les tentations du siècle corrompu, veulent se nourrir tous les jours de Jésus-Christ? Si on attendait, pour communier tous les jours, qu'on fût exempt d'imperfection, on attendrait sans fin. Dieu a voulu, comme saint Augustin le dit, que nous soyons réduits *à vivre humblement sous le joug de la confession quotidienne de nos péchés*. Saint Jean dit, sans excepter personne : *Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous.... Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous faisons Dieu menteur, et la vérité n'est point en nous* [2]. Un autre apôtre nous crie : *Nous faisons tous beaucoup de fautes* [3]. Il faut donc s'accoutumer à voir des fidèles qui commettent des péchés véniels, malgré leur désir sincère de n'en commettre aucun, et qui néanmoins communient avec fruit tous les jours. Il ne faut pas tellement être choqué de leurs imperfections, que Dieu leur laisse pour les humilier, qu'on ne fasse aussi attention aux fautes plus grossières et plus dangereuses dont ce *remède quotidien* les préserve. Encore une fois, nous voyons que les chrétiens des premiers siècles, qui communiaient tous les jours, étaient encore dans des imperfections notables. Veut-on condamner leurs communions quotidiennes, et corriger l'Église primitive qui les autorisait sans ignorer ces imperfections notoires? De plus, nous ne voyons pas que ces anciens fidèles se confessassent régulièrement de ces fautes quotidiennes; au lieu que les justes de notre temps s'en confessent souvent, pour se purifier avant la communion. Enfin, les chrétiens de l'antiquité communiaient dans leurs maisons et de leurs propres mains pendant les persécutions, plutôt que de ne communier pas tous les jours. Ces derniers temps ne sont pas moins périlleux. La persécution est d'autant plus dangereuse qu'elle est déguisée sous une apparence de paix, et que le tentateur nous séduit par le venin de l'orgueil et de la mollesse. L'impiété raffinée, l'illusion flatteuse, l'hypocrisie qui gagne comme la gangrène, sont plus redoutables que les glaives et les tourments. Jamais le *remède quotidien* ne fut si nécessaire.

Combien voit-on de fidèles scrupuleux qui, faute de cet aliment, ne font que languir! Ils se consument en réflexions et en efforts stériles : ils craignent, ils tremblent. Ils sont toujours en doute, et cherchent en vain une certitude qu'ils ne peuvent trouver en cette vie. L'onction n'est point en eux. Ils veulent vivre pour Jésus-Christ, sans vivre de lui. Ils sont desséchés, languissants, épuisés, et ils tombent en défaillance. Ils sont auprès de la fontaine d'eau vive, et se laissent mourir de soif. Ils veulent tout faire au dehors, et n'osent se nourrir au dedans. Ils veulent porter le pesant fardeau de la loi, sans en puiser l'esprit et la consolation dans l'oraison et dans la communion fréquente.

XIV. J'avoue qu'un sage et pieux directeur peut priver un fidèle de la communion pour un temps court, soit pour éprouver sa docilité et son humilité quand il a quelque sujet d'en douter, soit pour le préserver des piéges de quelque illusion, et de quelque attachement secret à lui-même. Mais ces épreuves ne doivent être faites que dans un vrai besoin, et doivent durer peu; il faut revenir au plus tôt à la nourriture de l'âme. On nous objecte que chacun doit faire pénitence. Mais distinguons la

[1] *Sess.* XIII, cap. VII.

[2] *I. Joan.* I, 8, 10. [3] *Jac.* III, 2.

pénitence des justes d'avec celle des hommes coupables de péchés mortels. La pénitence est nécessaire aux justes mêmes, il est vrai; mais cette pénitence s'accorde très-bien avec la communion. Les prêtres font pénitence, en disant la messe tous les jours. Les plus grands saints, en communiant de même, sont dans une pénitence continuelle. Les saints de l'antiquité faisaient pénitence, et pratiquaient la communion quotidienne.

Ne soyez donc point troublé, monsieur, par les raisonnements qu'on vous fait sur la discipline de l'ancienne Eglise. Laissez parler ceux qui méprisent toutes les dévotions de notre temps, et qui ne veulent suivre que les premiers siècles. Les voilà les premiers siècles. Vous venez de les voir d'accord avec le concile de Trente. Ce concile devrait suffire pour décider, puisque l'Église est toujours la même selon les promesses. Mais enfin je vous mets l'antiquité devant les yeux. Communiez donc comme les apôtres ont fait communier les premiers fidèles, et comme les Pères ont fait communier les chrétiens des siècles suivants. Laissez raisonner ceux qui veulent tout réformer, et mangez le pain quotidien, afin que vivant de Jésus-Christ vous viviez pour lui. Laissez-vous juger, non par des réformateurs toujours prêts à se scandaliser et à critiquer tout, mais par vos pasteurs, ou par un directeur modéré et expérimenté, qui vous conduise selon l'esprit de l'Église.

Je suis, etc.

LETTRE

SUR

LE FRÉQUENT USAGE DES SACREMENTS

DE PÉNITENCE ET D'EUCHARISTIE.

Vous m'avez fait, madame, une question à laquelle il me semble que je n'ai répondu qu'à demi, sur les confessions et sur les communions.

L'eucharistie a été instituée comme un pain, c'est-à-dire comme l'aliment le plus familier ; et les Pères l'appellent le pain quotidien. Les premiers siècles rompaient tous les jours ce pain sacré avec joie et simplicité de cœur. En vain, dit saint Chrysostôme, célébrons-nous les mystères, si personne n'y participe. Assister à la messe sans y participer par la communion est une action comme estropiée ; c'est ne remplir qu'à demi l'intention de Jésus-Christ quand il a institué ce sacrement. Il n'y a que notre indignité qui doive nous exclure de cette communion du pain quotidien. Tous les chrétiens y sont appelés; ils font violence au sacrement quand ils s'en privent. Toute notre vie doit donc tendre à nous rendre dignes de recevoir ce pain de vie le plus souvent que nous pouvons. Il ne faut point croire avoir rempli notre devoir à cet égard, jusqu'à ce que nous puissions atteindre à la communion de tous les jours. L'eucharistie n'est offerte par le prêtre qu'afin que le fidèle en vive : ces deux actions se rapportent l'une à l'autre; et il manque quelque chose au sacrifice quand le laïque se tient comme interdit loin des autels, n'osant manger la victime offerte pour lui.

Cependant les idées présentes sont bien éloignées de ces idées pures : on est presque mal édifié d'un prêtre qui ne dit point la messe tous les jours, et on serait surpris de voir un laïque qui communierait tous les jours de la semaine. Pourvu que le laïque vive en bon laïque, il peut et doit communier tous les jours, s'il est libre; comme le bon prêtre, s'il est libre, peut et doit offrir tous les jours. J'excepte seulement les personnes qui sont assujetties ou à des règles de communauté, où tout tire à conséquence, ou à des engagements du monde dans lesquels il faut garder des mesures. J'avoue aussi que les gens qui aiment leurs imperfections, et qui sont volontairement dans des péchés véniels, sont indignes de cette communion quotidienne. Mais pour les âmes simples, droites, prêtes à tout pour se corriger, dociles et humbles, c'est à elles qu'appartient le pain quotidien ; leurs infirmités involontaires, loin de les exclure, augmentent leur besoin de se nourrir du pain des forts.

Rien n'est donc plus contraire à l'institution du sacrement et à l'esprit de l'Église, que de vouloir respecter l'eucharistie en la recevant rarement : pourvu qu'on soit pur, le vrai respect est de la recevoir fréquemment. On ne peut point se dire : Je suis pur; mais il ne faut jamais se juger soi-même; il faut se laisser juger par un conseil pieux et modéré.

La règle pour la confession est contraire à celle de la communion. La communion est un aliment de vie; plus on peut le prendre, plus on se nourrit et on se fortifie. Au contraire, la confession est un remède; il faut tendre à en diminuer le besoin. Je sais bien que le besoin ne cessera jamais entièrement, car nous commettrons toujours des fautes en cette vie; mais du moins il faut tâcher de diminuer un besoin que nous ne pouvons faire cesser absolument.

Le pouvoir que Jésus-Christ a donné à ses ministres de lier et de délier, de remettre et de retenir les péchés, est absolu et sans restriction. Ils ne sauraient remettre les péchés secrets qu'on ne

leur découvre point. Ce ministère suppose donc la déclaration des péchés, ou publique, ou du moins secrète. Voilà la confession. Quand elle n'est qu'auriculaire, c'est le moins que l'Église puisse demander; mais enfin il faut que le pécheur s'accuse. Pour le ministre, il a une puissance sans restriction pour remettre tous les péchés mortels; à plus forte raison les véniels. Il ne paraît point dans l'antiquité qu'on se confessât aussi fréquemment qu'on le fait parmi nous de ces péchés véniels. Les Pères, surtout saint Augustin, assurent qu'ils sont remis par l'Oraison Dominicale, par les jeûnes de l'Église, et par les aumônes. Principalement ces péchés sont effacés par l'amour de Dieu; ce feu consume nos imperfections comme la paille : beaucoup de péchés légers sont remis à l'âme qui aime beaucoup. Nous lisons les vies de ces anciens Pères de l'Église, et leurs historiens nous racontent leur mort avec un grand détail, sans parler des fréquentes confessions de nos jours. C'est qu'ils vivaient très-purement, et qu'il ne paraît pas qu'on se confessât régulièrement en ce temps-là, quand on n'avait à s'accuser que de ces fautes légères et vénielles qu'on n'aime point quand on aime Dieu bien sincèrement.

J'avoue que l'usage présent de l'Église est bien différent; mais ce changement de discipline ne doit pas étonner. La puissance de remettre les péchés véniels est constamment donnée au prêtre : le fidèle peut donc y avoir recours quand cet usage lui devient salutaire. Beaucoup de grands saints l'ont pratiqué avec fruit. Il y a des âmes qui se purifient admirablement par cette voie. Ce serait une indiscrétion scandaleuse que d'ôter cette consolation et cette source de grâce à quantité de consciences délicates qui en ont besoin. Il est vrai qu'il faut craindre d'en faire une pure habitude, un appui sensible et trompeur, une décharge de cœur sans se corriger. On croit souvent avoir tout fait en disant ses péchés; on se confie avec excès à l'efficace de l'absolution; on trouve un amusement et un ragoût d'amour-propre à parler si souvent de soi : celui à qui on parle est un confesseur qu'on a choisi, et dont on est quelquefois entêté. Autant que la confession est amère aux grands pécheurs qui la pratiquent rarement, autant devient-elle douce et commode à ces personnes dévotes qui s'y apprivoisent, et qui y cherchent une certaine routine de dévotion qui tient lieu de tout.

Les confesseurs sages et fermes doivent donc discerner le besoin de leurs pénitents, et l'usage qu'ils font de leurs confessions, pour les rendre plus ou moins fréquentes. J'ose dire en général que la matière fort souvent n'est pas traitée avec assez de sérieux et de sobriété. Pour les personnes droites et éclairées, elles doivent, ce me semble, faire deux choses : l'une, de se confesser autant qu'il le faut, même au delà de leur besoin, pour le bon exemple; l'autre, de se conformer avec respect à la discipline présente, qui est très-sainte, et de tâcher d'en tirer du fruit en se confessant avec un cœur abaissé et docile.

LETTRE
SUR LA DIRECTION.

Les meilleures choses sont les plus gâtées, parce que leur abus est pire que celui des choses moins bonnes. Voilà ce qui fait que la direction est si décriée. Le monde la regarde comme un art de mener les esprits faibles et d'en tirer parti. Le directeur passe pour un homme qui se sert de la religion pour s'insinuer, pour gouverner, pour contenter son ambition; et souvent on soupçonne dans la direction, si elle regarde le sexe, beaucoup d'amusement et de misère. Tant de gens, sans être ni choisis ni éprouvés, se mêlent de conduire les âmes, qu'il ne faut pas s'étonner qu'il en arrive assez souvent des choses irrégulières et peu édifiantes.

Cependant il sera toujours vrai de dire, au milieu de toutes ces choses déplorables, que la fonction de mener les âmes à Dieu est le ministère de vie confié aux apôtres de Jésus-Christ. La direction est donc une fonction toute divine qu'il n'est jamais permis de mépriser, quoique les hommes indignes d'une si haute fonction l'avilissent et la déshonorent. Quelle folie de mépriser un diamant, parce qu'on l'a vu enfoncé dans la boue! Après tout, Jésus-Christ n'a rien fait en vain : il a donné des pasteurs à son troupeau; et ces pasteurs doivent diriger; car le devoir du pasteur est de conduire les brebis, de les connaître comme dit Jésus-Christ, chacune en particulier; de discerner leurs besoins, d'étudier leurs maladies, de chercher les remèdes, de supporter leurs faiblesses, de redresser celles qui s'égarent, de les rapporter sur ses épaules au bercail, de conduire les saines dans les bons pâturages et de les défendre du loup ravisseur. Voilà le vrai directeur; et il n'en faudrait point d'autre que le pasteur même, si les pasteurs chargés de troupeaux innombrables, et quelquefois peu appliqués au travail pastoral, ne manquaient ni de temps, ni de zèle, ni d'expérience, pour mener les âmes jusqu'à la perfection de l'Évangile. Ils manquent souvent de quelqu'une de ces trois choses : c'est pourquoi on choisit

parmi les plus saints prêtres qui peuvent travailler au nom du pasteur et avec son autorité, celui qui paraît le plus propre à être l'homme de Dieu pour chacun de nous. C'est le supplément au défaut du pasteur. Voilà l'idée qu'on doit, ce me semble, avoir de la direction. Ce directeur, comme dit saint François de Sales, doit être choisi entre mille, et même entre dix mille. Il faut le chercher sage, éclairé, mortifié, expérimenté, détaché de tout, incapable de nous flatter, exempt de tout soupçon de nouveauté sur la doctrine, et de tout excès dans ses maximes; mais pourtant droit, ferme, prêt à compter pour rien le monde et les grandeurs les plus éblouissantes; en un mot, qui, étant le vrai homme de Dieu, ne cherche que lui seul dans tous les conseils qu'il donne. Il est, me direz-vous, plus aisé de peindre cet homme merveilleux que de le trouver. Il est vrai; mais on le trouvera pourtant, pourvu qu'on le cherche bien. Voici la manière de le chercher :

Il faut premièrement avoir égard à la réputation publique, pour éviter ce qui n'est point approuvé. Ce n'est pas qu'il faille aller chercher les gens qui sont à la mode, et qu'on voit en estime parmi les grands; mais il faut éviter ce qui est suspect ou désapprouvé par le commun des personnes sages. Les mauvaises réputations ainsi que les bonnes, quand elles sont fort répandues, ont souvent quelque fondement. Pour les gens qui ont une certaine vogue, il est ridicule de les chercher : c'est porter le goût du monde et de la vanité jusque dans les choses les plus sérieuses de la religion; c'est vouloir être remarqué, se mettre au rang des personnages considérables, s'intriguer, se donner de l'appui et des liaisons; en un mot, c'est une espèce de vanité hypocrite qui éloigne de Dieu, et qui éteint l'esprit de grâce. Cherchez donc un directeur loin du monde, et à qui le monde ne soit rien; qui, loin de vous en pouvoir enivrer, vous en désabuse.

Pour le trouver, informez-vous des personnes les plus simples, les plus solides, les plus éloignées des vaines apparences, et qui, par leur conduite, vous fassent espérer que leurs conseils seront bons; qu'à voir la manière dont ces personnes profitent des so.ns d'un directeur, vous ayez sujet de croire qu'elles l'ont bien choisi, et qu'elles sauront bien vous le dépeindre.

Il faut même voir plusieurs fois le directeur qu'on veut choisir, et l'éprouver en le consultant, pour voir si on pourra avoir l'ouverture qui est nécessaire, et si on trouvera en lui tout ce qu'on a besoin d'y trouver. Je dis qu'il faut faire cette expérience avant que de choisir, pour ne s'exposer pas à une inconstance après un choix. Il faut donc bien se garder de choisir jamais un directeur ni par complaisance, ni par politique, ni par un embarquement insensible, ni par aucune autre raison que celle de trouver l'homme de Dieu. Un choix fait par des vues humaines serait capable de tout ruiner pour le salut. Si on était assez malheureux pour être tombé dans cette faute, l'unique remède serait de rompre courageusement, et de mettre sa conscience en liberté, pour chercher ailleurs un secours selon son besoin.

Mais, direz-vous, à quoi sert tout cet examen pour une personne qui n'est point capable de discerner les qualités d'un directeur? J'avoue que la plupart des gens ne sont guère capables de faire ce discernement, et il faudrait désespérer pour eux d'un bon choix, si on ne comptait que sur leurs talents naturels : mais Dieu infiniment bon supplée, quand il s'agit du choix des moyens pour aller à lui, ce qui manque dans l'esprit des hommes. Suivez simplement ce que Dieu vous mettra au cœur, après que vous vous serez humilié sous sa main et abandonné à sa conduite paternelle. La bonne volonté, la simplicité, le détachement de tout intérêt propre, la crainte de tomber dans les mains qui ne sont pas les plus propres aux desseins de Dieu, enfin la confiance en la grâce, seront vos guides : Dieu verra votre cœur, et vous donnera suivant la mesure de votre foi. Ne cherchez donc un directeur que pour mourir à vous-même sans réserve, que pour ne tenir à rien : Dieu, qui ne manque point à ceux qui ont le cœur droit, vous donnera la demande de votre cœur; l'ange Raphaël vous sera envoyé. Ce n'est point sur votre esprit que je compte; c'est sur celui de Dieu : priez sans cesse, humiliez-vous, détachez-vous de tout intérêt propre; ne laissez rien en vous qui vous rende indigne du secours que vous attendez; arrachez de votre cœur tout ce qui vous empêcherait d'être docile à celui qui doit vous conduire, et ce conducteur ne vous sera point refusé : il viendra je ne sais comment; mais il viendra. Une conversation, un hasard, un rien vous ouvrira les yeux, et vous verrez celui que vous attendez.

Il aura ses défauts comme un autre homme; je dis des défauts naturels qui pourront rebuter, et tenter contre l'obéissance : mais il faudrait n'obéir jamais aux hommes, si on voulait attendre qu'ils fussent parfaits. Il aura aussi des imperfections par rapport à la grâce : ces imperfections feront encore plus de peine; mais elles ne gâteront rien, pourvu que le directeur ne les conserve point volontairement, en résistant à l'esprit de grâce. Mais si ses intentions cessaient d'être pures et droites, Dieu ne permettrait pas qu'il continuât de conduire les âmes

simples et recueillies qui se seraient mises de bonne foi sous sa conduite. A l'égard des légères imperfections qui restent dans les plus saints directeurs, pour les humilier, il est très-important de ne s'en scandaliser pas. Ces imperfections sont souvent très-utiles; car elles rendent un homme doux, humble, petit, compatissant par sa propre expérience aux faiblesses de ceux qu'il conduit, patient pour attendre l'opération lente de la grâce, attentif aux moments de Dieu, incapable d'être surpris quand il trouve de l'infirmité, enfin modéré dans son zèle. C'est par le reniement exécrable de Jésus-Christ que saint Pierre, comme remarquent les Pères, devint propre à être le pasteur de tout le troupeau, et à compatir à l'infirmité de chacune de ses brebis. Pour la perfection du directeur, il est juste sans doute de la chercher; mais on ne peut ni comparer les perfections des hommes, ni connaître même le fond de leur intérieur : ainsi il faut se borner aux principales marques extérieures, telles que le détachement, la vie retirée, la conduite constante dans les divers emplois, la patience, la douceur, l'égalité, la franchise, l'éloignement de tout amusement et de toute mollesse, la fermeté dans les bonnes maximes sans âpreté et sans excès, l'expérience de l'oraison et des choses intérieures; enfin une certaine retenue pour donner le secours nécessaire aux personnes qu'il conduit, sans tomber néanmoins dans des conversations inutiles. Il ne doit jamais y avoir rien que de sérieux, de modeste et d'édifiant dans ces entretiens où il s'agit purement de la vie éternelle. Le directeur perd son autorité, avilit son ministère, s'en rend indigne, et nuit mortellement aux âmes, quand il a une conduite moins grave et moins réservée. Cette réserve n'empêche point l'ouverture de cœur, la condescendance paternelle, et la simplicité avec laquelle il doit agir pour attirer les âmes; car la véritable gravité est simple, douce, accommodante, et même pleine d'une gaieté modeste. Elle est bien éloignée d'une austérité farouche ou affectée qu'on n'ose aborder. Le malheur est que les personnes lâches et molles, telles que sont souvent les femmes, trouvent trop froid et trop sec tout ce qui est sérieux et éloigné de l'amusement : elles croient qu'on ne les écoute point, si on ne leur laisse dire cent choses inutiles avant que de venir à celle dont il est question. Ainsi elles se rebutent des directeurs qui leur seraient les plus utiles, et elles en cherchent qui veuillent bien perdre du temps avec elles. Oh! si elles savaient ce que c'est que le temps d'un prêtre chargé de prier pour soi-même et pour toute l'Église, de méditer profondément la loi de Dieu, et de travailler pour ramener tant de pécheurs, elles craindraient de profaner un temps si précieux, et de l'user en discours superflus. Il faut parler à l'homme de Dieu d'une manière simple, ingénue, précise et courte, songeant qu'il doit son temps à beaucoup d'autres œuvres. C'est parce qu'on n'est ni humble ni simple, qu'on n'entre point d'abord en matière, et qu'on fait de si longs détours avant que de venir au but. D'ailleurs on cherche plus un commerce de vaine consolation, qu'un conseil droit et vigoureux pour aller à Dieu en mourant à soi.

Si on ne cherchait que des conseils évangéliques, il faudrait peu de temps dans la direction. Quand il n'est question que de se taire, d'obéir, de souffrir, de se cacher, de supporter les autres sans vouloir être supporté, de résister à ses inclinations et à ses habitudes, de se conformer au cours de la Providence sur nous, de compter pour rien ses jalousies et ses délicatesses, il ne faut point tant de consultations. Peu parler et faire beaucoup, voilà le partage des âmes droites. Il y a encore moins à consulter quand on est dans une communauté régulière; alors tout est presque réglé par les constitutions, par les exercices journaliers, et par les ordres des supérieurs. La volonté de Dieu est dans la leur : quand même ils se tromperaient, ou décideraient avec passion, leurs ordres, quoique mauvais pour eux, ne laisseraient pas d'être bons pour nous; et leurs défauts nous servent, souvent d'une manière plus efficace que leurs vertus, à mourir à notre propre volonté. Dieu met tout en œuvre pour sanctifier ses enfants, quand ils tendent à lui avec un cœur droit.

J'ajoute que quand le supérieur ou la supérieure d'une communauté ont les qualités, la vertu et l'expérience nécessaires pour nous conduire, ils sont préférables aux gens du dehors; comme le pasteur, à choses égales, devrait être préféré à l'étranger. Il ne faut point faire un si grand mystère de la direction : c'est un conseil qu'on prend pour tendre à la perfection. Une supérieure bien morte à elle-même, et d'une expérience consommée, verra de plus près ce qu'il y a à corriger dans son inférieure; elle étudiera mieux son naturel et ses habitudes, elle lui dira des choses plus convenables à ses besoins dans ses fonctions journalières, qu'une personne de dehors qui ne la voit point agir, et qui ne sait que ce qu'elle lui dit de soi-même, suivant ses préventions. Cela n'empêche point qu'on ne demeure toujours inviolablement attaché au ministère des prêtres pour les sacrements, pour la doctrine, et pour tous les cas difficiles. Je ne parle ici que des conseils de perfection, qu'une supérieure bien sainte et bien expérimentée peut quelquefois donner, comme saint

François de Sales a jugé nécessaire de l'établir chez les filles de la Visitation, pour éviter la multitude des directeurs de dehors, auxquels on s'attache trop quelquefois. Mais comme il arrive fort souvent qu'une supérieure, quoique excellente, n'ait point encore ce parfait détachement et cette expérience foncière dont nous parlons, il faut en ce cas avoir recours à quelque bon directeur, mais avec toute la sobriété que nous avons déjà marquée.

On me dira peut-être : Quelle nécessité de prendre un directeur, puisque la règle est un directeur par écrit, et qu'on a remis sa volonté dans les mains de ses supérieurs? Je réponds que les supérieurs ne peuvent pas toujours avoir toute l'attention nécessaire à vos besoins intérieurs : cependant il est capital de ne vous conduire pas vous-même; vous serez aveugle sur votre intérêt, ou sur une passion déguisée qui trouble votre paix. Vous ne connaissez point la source de certaines peines qui vous dégoûtent de vos devoirs, et qui vous rendent lâche dans votre état; vous avez besoin d'être soutenu et encouragé dans une croix qui vous surmonte; vous vous trouvez dans des tentations pénibles et dangereuses : dans tous ces cas, rien n'est plus dangereux que de n'écouter que soi-même. Il faut, comme je l'ai déjà remarqué, un homme de Dieu qui supplée au défaut du pasteur, et qui s'applique à vous conduire au milieu de tant de précipices. Qui est-ce qui vous conduira et vous soutiendra? Sera-ce vous-même? Eh! c'est vous qui avez besoin de conduite, qui êtes tenté, faible, aveugle, découragé, aux prises avec vous-même; c'est de vous que vous viennent vos plus subtiles tentations; vous êtes votre plus cruel ennemi, il vous faut quelqu'un qui n'ait ni vos erreurs, ni vos passions, ni les penchants de votre amour-propre; quelqu'un qui soit hors de vous, qui vous aide à en sortir, et qui ait autant de zèle pour vous corriger que vous avez d'inclination secrète à vous flatter vous-même.

D'ailleurs l'oraison, qui est le canal des grâces, et le commerce d'union avec Dieu, est exposée à toutes sortes de chimères et d'illusions : si vous n'y êtes conduit par une personne qui connaisse par expérience les voies de Dieu, le remède qui doit guérir toutes vos misères se changera en poison mortel. Il vous faut une direction douce et modérée, mais droite et ferme, qui vous arrache à tous vos désirs, qui rabaisse votre esprit, qui vous ôte toute confiance en vous et en votre vertu; qui vous ôte toute volonté propre, et qui vous désabuse même de votre sagesse; qui vous empêche de vous arrêter aux dons de Dieu pour ne chercher que Dieu seul. Bien loin qu'un tel secours ne soit pas nécessaire, il faut s'écrier : Hélas! que ferais-je sans lui? mais où pourrai-je le trouver? est-il sur la terre? Dieu l'y mettra pour vous, et vous le fera trouver, si vous le méritez par la droiture de votre volonté.

O mon Dieu! si j'osais me plaindre de vous, l'unique chose que je vous reprocherais serait que vous n'en donnez point assez à votre Église, de ces hommes. Combien qui conduisent sans science ni piété, avec quelques apparences trompeuses! Combien qui n'ont qu'une science sèche et hautaine, incapable d'entrer dans vos voies, et que vous rejetez justement! Je vous rends grâces, Seigneur, de leur cacher vos mystères de grâce, puisqu'ils sont grands et sages, et que vous ne les révélez qu'aux petits. Combien qui ont la science et la piété, mais une piété sans expérience, et qui ne connaissent que les dehors de votre maison, sans avoir jamais été attirés dans votre sanctuaire! Hélas! que de tels directeurs, avec de droites intentions, retardent et gênent les âmes, qu'ils rétrécissent toujours, pendant que l'Esprit saint veut les élargir! Mais enfin combien d'autres qui n'ont que l'expérience sans science, ou, pour mieux dire, qui présument d'avoir l'expérience sans l'avoir effectivement! Quels dangers d'illusion et d'égarement! Où sont donc, ô mon Dieu, les autres, ces lampes luisantes et ardentes, posées dans votre maison pour éclairer, pour embraser vos enfants? Que le nombre en est petit! Où sont-ils? et qui osera espérer de les trouver? Heureux ceux qui les trouvent! qu'ils en rendent grâces, et qu'ils en profitent. Ames droites, âmes simples, où êtes-vous? Qu'on me dise où vous êtes, et je dirai où sont les bons directeurs; car c'est à vous que Dieu les donnera. Vous les ferez par vos prières; Dieu les formera exprès pour les desseins qu'il a sur vous, puisque vous êtes sans réserve livrées à sa grâce. Le reste gémira avec des secours imparfaits; mais le reste n'est pas digne de mieux. Le Père céleste donne à chacun de ses enfants selon la mesure de sa foi et de la simplicité de son abandon.

FIN DU PREMIER VOLUME.

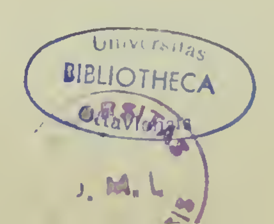


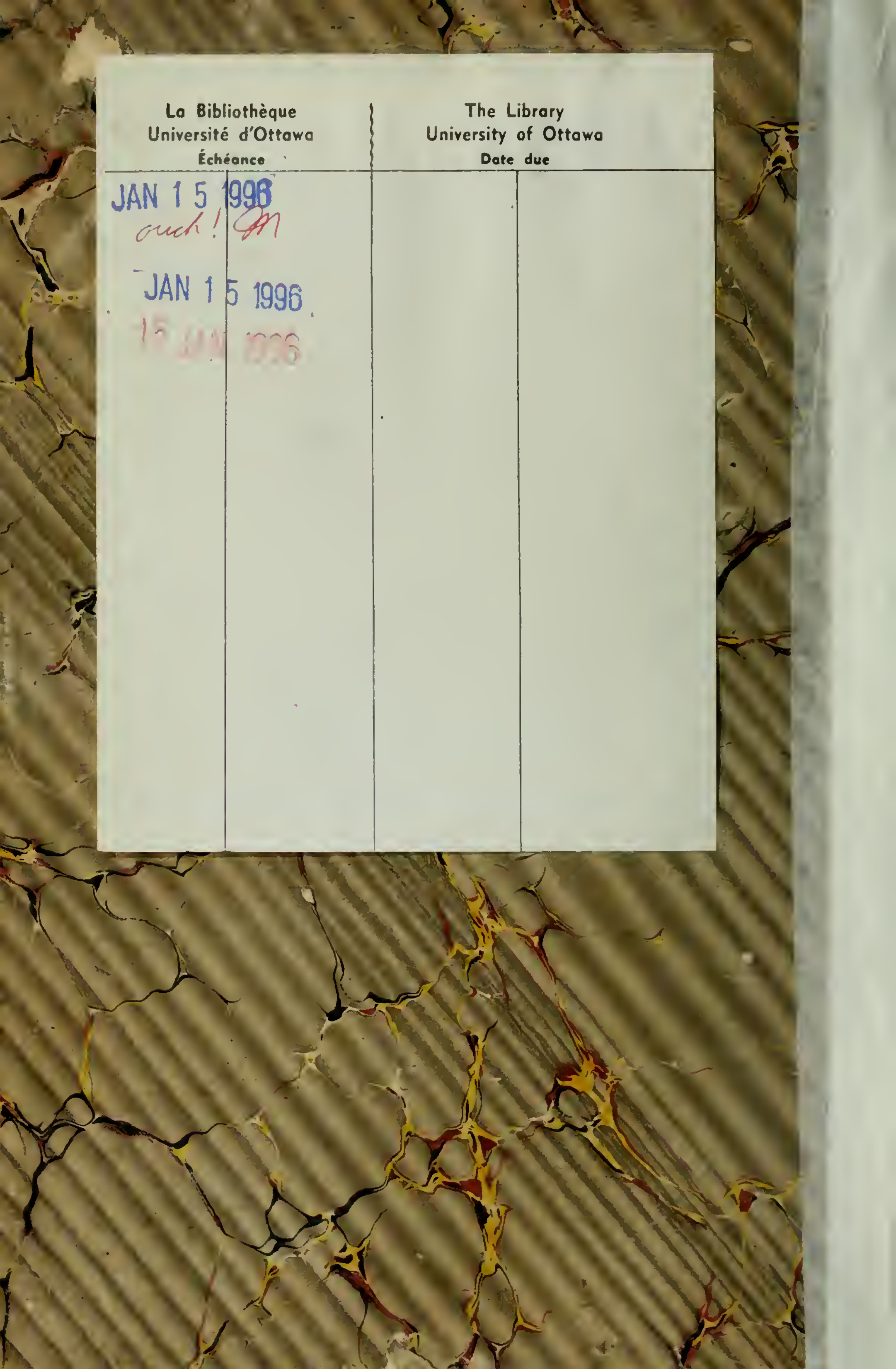
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

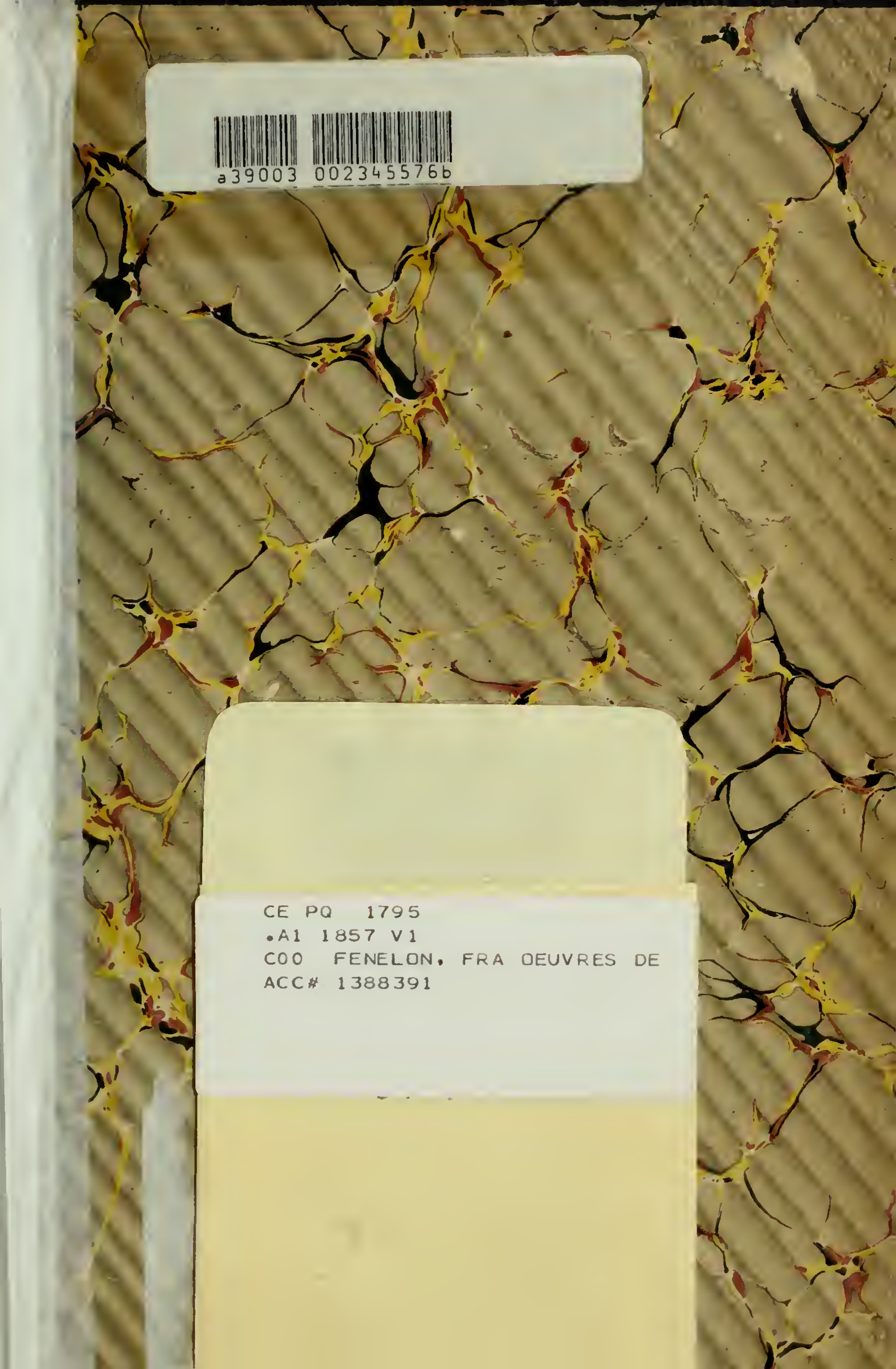
Avis sur la pratique de l'humilité, du renoncement à soi-même, de la résignation dans les croix, etc.

FIN DE LA TABLE.





La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due
JAN 15 1996
ouch!
JAN 15 1996


a39003 002345576b

